


EX LIBRIS DOMUS S.I.
Bibliotheca
- artium -
X
372/6
AQVENSIS -
IMMACULATÆ CONCEPTIONIS



Fr. Sebastianus Guillemin Prior de Rivello. 1749

Biblioth... c/e 31.

OEUVRES D'HORACE

EN LATIN ET EN FRANÇOIS,

AVEC

DES REMARQUES CRITIQUES ET HISTORIQUES.

PAR MONSIEUR DACIER.

CINQUIEME EDITION, revue, corrigée d'un nombre considerable de fautes, & augmentée de NOTES critiques, historiques & géographiques, & des differentes leçons de Mrs. BENTLEI & CUNINGAM, & du P. SANADON.

TOME TROISIEME.



A HAMBOURG,
DE L'IMPRIMERIE D'A. VANDENHOECK,
LIBRAIRE à LONDRES.

MDCCXXXIII.



A

MESSIEURS

DE LA

SOCIETÉ

DU

PATRIOTE

A HAMBOURG.

MESSIEURS,

IL est naturel, de ne dédier les premiers Ouvrages de l'Antiquité qu'à

b des

des Perſonnes d'un merite ſuperieur, & je n'ai pu me diſpenſer, MESSIEURS, de Vous preſenter un Poëte admiré de tous les ſiécles, qui de ſon tems faiſoit les délices d'une Cour éclairée & digne d'Auguſte.

L'Eſprit, l'Elevation & le grand Sens de cet Auteur lui donnent un caractere, qui ne ſauroit trop charmer. En repaſſant les traits les plus marquez de ſes Oeuvres, Vous gouterez le plaiſir, qui eſt inſeparable de la decouverte du Vrai & du Beau, qui regnent dans vos Ecrits, où l'on reconnoit ſans peine la force & les agremens inſtructifs des Anciens, tels qu'Horace.

C'eſt donc à juſte titre, que je Vous l'a-

dreſſe,

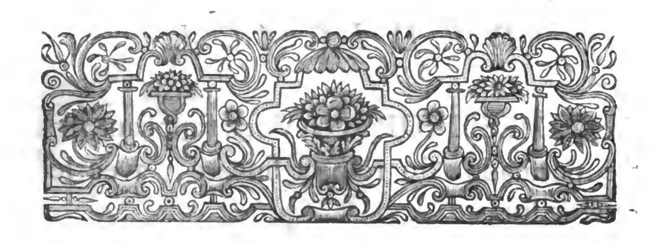
dreſſe, MESSIEURS, en Vous ſuppliant, d'étre perſuadé du reſpect ſincere, avec lequel je ſuis,

MESSIEURS,

Votre très-humble

Et très-obeïſſant Serviteur,

A. VANDENHOECK.



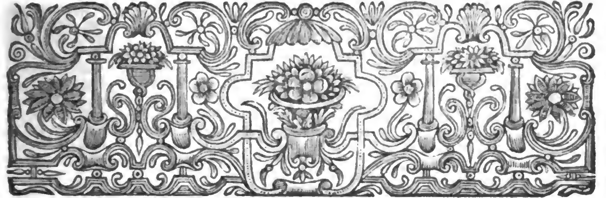
AVERTISSEMENT

SUR CETTE

NOUVELLE EDITION.

L'*HORACE, que nous donnons au Public, s'est imprimé avec toute l'exactitude possible. Outre les Notes de M. DACIER, & les differentes leçons des Commentateurs les plus illustres, on trouve dans cette Edition, la Réponse à la Critique de M. MASSON par M. DACIER, la Dissertation sur les Vers d'Horace, par le Pere SANADON, une Dissertation addressée au P. SANADON, où l'on examine la Traduction & les Remarques de M. DACIER, sur un endroit d'HORACE, & où l'on explique par occasion, ce qui regarde le Tetracorde des Grecs.*

PRE-



PREFACE DES SATIRES D'HORACE,

Où l'on explique l'origine & le progrès de la Satire des Romains; & tous les changemens qui lui sont arrivés.

HORACE apelle ses deux Livres de Satires, *Discours & Satires*, indifferemment. Et comme ces deux noms donnent d'abord des idées differentes à certains égards, il est nécessaire d'éclaircir ce que les anciens Latins ont entendu par le mot de *Satire*. Le savant Casaubon est le premier & le seul qui ait travaillé avec succès à montrer ce que c'étoit que la poësie satyrique des Grecs, & la Satire des Romains. Son Livre est un tresor inestimable; & j'avoue, que j'en ai tiré de fort grands secours. C'est l'usage que nous devons faire du travail de ces hommes extraordinaires, qui ne nous ont précédés que pour nous guider, & pour nous servir comme de flambeau, dans les épaisses ténebres de l'antiquité. Il ne faut pourtant pas toujours avoir les yeux si fort attachés sur eux, que l'on ne regarde souvent à ses pieds. Car ils marchent quelquefois par des chemins qu'il est bon de ne pas suivre. C'est ce que j'ai fait ici, où j'ai suivi des sentiers qui n'ont point encore été batus, comme on le verra dans la suite.

La Satire est une espece de poësie qui n'a été connue que des Romains, & qui n'a nulle affinité avec la poësie satyrique des Grecs, comme quelques Savans l'ont prétendu. Quintilien ne laisse aucun doute là-dessus, quand il écrit dans le chapitre XI du Livre X. *Satira quidem tota nostra est. La Satire est toute entiere à nous.* C'est pourquoi Horace l'apelle dans la derniere Satire de ce Livre, *Græcis intactum carmen, une poësie inconnue aux Grecs.* Voici donc l'étimologie naturelle de ce mot. Les Latins disoient *satur*, saoul, pour *plenum*, plein, à qui il ne manque rien pour sa perfection. C'est ainsi qu'ils ont dit *satur color*, quand la laine a

bien

bien pris la couleur, & qu'il ne se peut rien ajouter à sa teinture. De *satur* on a fait *satura*, que l'on a aussi écrit par un *i* simple, *satira*, comme *maxumus*, & *maximus*; *optumus*, & *optimus*, &c. *Satura*, est un adjectif qui se raporte à un substantif sous-entendu. Car les anciens Romains disoient *saturam*, en sous-entendant *lancem*: & *satura lanx*, étoit proprement un bassin rempli de toutes sortes de fruits, qu'ils offroient tous les ans à Cerès & à Bacchus, comme les prémices de tout ce qu'ils venoient de cueillir. Ces offrandes de differentes choses mêlées ensemble, n'étoient pas inconnues aux Grecs, qui les apelloient *πανκαρπὸν θυσίαν*, *sacrifice de toutes sortes de fruits*; *πανσπερμίαν* & *πανσπῖλιαν*, *offrande de toutes sortes de graines*, quand ils offroient des légumes. Le Grammairien Diomede a parfaitement expliqué & la coutume des Romains, & le mot *satura*, dans ce passage: *Lanx referta variis multisque primitiis sacris Cereris inferebatur, & à copiâ & saturitate rei satura vocabatur, cujus generis lancium & Virgilius in Georgicis meminit, cùm hoc modo dicit:*

Lancibus & pandis fumantia reddimus exta.

Et:

. . . *lancesque & liba feremus.*

On portoit aux sacrifices de Cerès un bassin rempli de toutes sortes de prémices: & à cause de cette abondance, ce bassin étoit apellé satura,

Virgile a parlé de ces bassins dans ses Géorgiques, quand il dit: *Nous offrons les entrailles toutes fumantes dans de grands bassins.* Et dans un autre endroit: *Nous leur offrirons les bassins & les gâteaux.* De là le mot *satura* fut apliqué à plusieurs autres mêlanges. Car on apella *satira*, *satire*, *une sorte de mets fait de plusieurs choses.* Ce mot passa même aux ouvrages de l'esprit: car on apella *leges saturas* des loix qui contenoient plusieurs chefs, ou plusieurs titres: comme par exemple la loi *Julia Papia Poppæa*, qui fut apellée *miscella*, ce qui est la même chose que *satura*. De là vint cette façon de parler: *per saturan legem ferre*, quand on faisoit une loi, sans recueillir & compter les voix, en opinant à la hâte, & tous ensemble confusément sur plusieurs chefs, ce qu'on apelloit proprement *per saturam sententias exquirere*, comme parle Saluste après Lelius. On ne se contenta pas d'apeller ces loix *saturas*, on donna encore ce nom à certains livres, comme Pescennius Festus, qui fit des histoires *saturas*, ou *per saturam*. Après tous ces exemples, on pouroit bien s'imaginer, que les ouvrages d'Ennius, de Lucilius & d'Horace ont tiré de là leur nom, & qu'ils ont été apellés *saturæ*, parceque *multis & variis rebus hoc carmen refertum est*, cette poësie est pleine de quantité de choses differentes, comme parle Porphyrion: Et cela est vrai en partie. Mais il ne faut pas croire, que ce soit de là immédiatement. Ce mot avoit passé auparavant à d'autres choses qui ont plus de raport avec ces Satires d'Horace: & c'est ce qu'il faut expliquer, en suivant un ordre dont Casaubon même ne s'est pas avisé; & qui mettra la chose dans une telle évidence, qu'on n'aura plus aucun sujet de douter.

Les Romains ayant été près de quatre cents ans sans aucuns jeux scéniques, le hasard & la débauche leur firent trouver dans une de leurs fêtes les vers *Saturniens*, & *Fescennins*, qui leur tinrent lieu de pieces de théâtre près de six vingts ans. Ces vers étoient rudes, & sans presque aucun nombre, comme étant nés sur le champ, & faits par un peuple encore sauvage, & qui ne connoissoit d'autres maîtres que la joie, & que les vapeurs du vin. Ils étoient remplis de railleries grossieres, & accompagnées de postures & de danses. On n'a qu'à se representer de bons paysans qui dansent lourdement, & qui se raillent par des *impromptu* grossiers, où ils se reprochent tour à tour ce qu'ils savent les uns des autres. C'est ce qu'Horace dit dans la premiere Epitre du Livre II.

Fescennina per hunc inventa licentia morem
Versibus alternis opprobria rustica fudit.

Cette

Cette coutume fit naître enfin la licence des vers Fescennins, dans lesquels les paysans se disoient tour à tour des injures grossieres.

A ces vers licentieux & dereglés succéda bientôt une autre espece de poëme plus châtié, qui étoit aussi rempli de railleries plaisantes; mais qui n'avoit rien de deshonnête. Ce poëme parut sous le nom de *Satire*, à cause de sa varieté, & cette Satire avoit des modes réglés, c'est-à-dire une musique réglée, & des danses; mais les postures deshonnêtes en étoient bannies. Tite-Live dans le Livre VII. *Vernaculis artificibus, quia* hister *Tusco verbo Ludio vocabatur, nomen* histrionibus *inditum, qui non sicut ante Fescennino versu similem, compositum temerè ac rudem, alternis jaciebant; sed impletas modis satiras, descripto jam ad tibicinem cantu, motuque congruenti peragebant. Et parcequ'en langage Toscan* hister *signifie* acteur, *on apella* histrions, *les acteurs du pays même. Ces Acteurs ne récitoient pas tour à tour, des vers grossiers, & faits sur le champ, comme les vers Fescennins; mais ils jouoient des Satires completes, qui avoient une musique réglée & accommodée au son des flutes, & qui étoient accompagnées de danses & de mouvemens convenables.* Ces Satires étoient proprement des farces honnêtes, où les spectateurs & les acteurs étoient joués indifferemment.

Livius Andronicus trouva les choses en cet état, quand il s'avisa le premier de faire des comédies & des tragédies, à l'imitation des Grecs. Ce divertissement ayant paru plus noble & plus parfait, on y accourut en foule, & on négligea les Satires pour quelque tems; mais on les reprit ensuite: & bientôt après on trouva à propos de les joindre avec les comédies, en les jouant à la fin, comme on joue aujourd'hui les farces. On les joignit particulierement avec les pieces Atellanes; & alors on changea leur nom de *Satires*, en celui d'*exodia*, qu'elles conserverent toujours depuis.

Voilà la premiere, & la plus ancienne espece de Satire Romaine. Il y en a de deux autres sortes, & qui, quoique fort differentes de cette premiere, ne laissent pas de lui devoir toutes deux leur naissance, & d'en être comme les rejettons. C'est ce que je vais prouver le plus succinctement qu'il me sera possible.

Un an après que Livius Andronicus eut fait jouer ses premieres pieces, l'Italie vit naître Ennius, qui étant devenu grand, & ayant eu tout le loisir de remarquer l'empressement que les Romains avoient pour les Satires, dont j'ai déja parlé, crut que des poëmes qui ne seroient pas faits pour le théâtre, mais qui conserveroient le fiel, les railleries, & les plaisanteries de ces Satires, qu'on jouoit avec tant d'aplaudissement, ne manqueroient pas d'être bien reçus. Il hasarda donc la chose, & fit des discours ausquels il conserva le nom de Satires. Ces discours étoient entierement semblables à ces discours d'Horace, & pour la matiere, & pour la varieté. La seule difference essencielle qu'on y peut remarquer, c'est qu'Ennius, à l'exemple de quelques Grecs, & d'Homere même, avoit pris la liberté de mêler plusieurs sortes de vers. Car il mettoit ensemble des hexametres avec des ïambes trimetres, & avec des tétrametres trochaïques, ou vers quarrés, comme cela paroît par les fragmens qui nous restent. Voici de ces vers quarrés qu'Aulugelle nous a conservés, & qui meritent bien d'avoir place ici, à cause de leur beauté:

Hoc erit tibid argumentum semper in promptu situm:
Ne quid expectes amicos quod tute agere possies.

Tu auras toujours devant les yeux cet avertissement: N'attends point de tes amis ce que tu peux faire toi-même.

J'attribue aussi aux Satires d'Ennius cette autre espece de vers qui sont d'une beauté & d'une élégance fort au-dessus du siecle auquel ils ont été faits. On ne sera pas fâché de les voir ici:

Non habeo denique nauci Marsum Augurem,
Non vicanos aruspices, non de Circo Astrologos,
Non Isiacos Conjectores, non Interpretes somniûm;
Non enim sunt ii, aut scientiâ, aut arte divini;
Sed superstitiosi vates, impudentesque harioli,
Aut inertes, aut insani, aut quibus egestas imperat:
Qui sui quæstus caussâ fictas suscitant sententias:
Qui sibi semitam non sapiunt, alteri monstrant viam:
Quibus divitias pollicentur ab iis drachmam petunt.
De divitiis deducant drachmam, reddant cætera.

Je ne fais nul compte des Augures Marses, ni des Devins des coins des rues, ni des Astrologues du Cirque, ni des prognostiqueurs d'Isis, ni des Interpretes des songes. Car ils n'ont ni l'art ni la science de deviner. Mais ce sont des Prophetes superstitieux & impudens, ou des fainéans, ou des fous, ou des gens qui se laissant gourmander par la pauvreté, suposent des prophéties, pour en tirer quelque gain, qui étant aveugles pour eux-mêmes, veulent montrer le chemin aux autres, & qui nous demandent une drachme, en nous promettant des tresors. Qu'ils prennent donc cette drachme de ces tresors, & qu'ils nous rendent le reste.

Dans ces Satires d'Ennius, on trouvoit la varieté, les railleries, les allusions, les fables, le dialogue même, en un mot tout ce qui faisoit le caractere & l'agrément des premieres Satires, à l'exception de la danse & du chant. Après Ennius, on eut Pacuve, qui fit aussi des Satires, à l'exemple d'Ennius qui étoit son oncle, ou selon d'autres son aïeul maternel.

Lucilius naquit dans le tems que Pacuve étoit dans sa force. Il fit aussi des Satires, mais il leur donna un tour nouveau; & il tâcha d'imiter de plus près le caractere de la vieille comédie Greque, dont on n'avoit dans l'ancienne Satire Romaine qu'une idée fort imparfaite, & telle qu'on pouvoit la trouver dans un poëme que la Nature seule avoit dicté, avant que les Romains eussent pensé à imiter les Grecs, & à s'enrichir de leurs dépouilles. C'est ainsi qu'il faut entendre ce passage de la I. Satire du Liv. II.

- - - Quid, cùm est Lucilius ausus
Primus in hunc operis componere carmina morem?

Et quoi, quand Lucilius osa le premier faire de cette sorte de vers?

Horace n'a eu garde de vouloir dire qu'on n'eût pas fait des Satires avant Lucilius, puisque Lucilius avoit été précédé par Ennius & par Pacuve, dont il n'avoit fait que suivre l'exemple. Il a voulu seulement faire entendre, que Lucilius avoit donné une nouvelle façon à ce poëme; qu'il l'avoit embelli, & que par cette raison il en devoit être consideré comme le premier Auteur. Quintilien a eu la même pensée, quand il a écrit dans le chap. I. du Liv. X. *Satira quidem tota nostra est, in quâ primus insignem laudem adeptus est Lucilius. La Satire est toute entiere à nous. Lucilius est le premier qui y ait acquis une fort grande réputation.* Il faut donc bien s'empêcher de donner dans le sentiment de Casaubon, qui sur la foi de Diomede a cru, que la Satire d'Ennius, & celle de Lucilius, étoient entierement differentes. Voici les propres termes de ce Grammairien, qui ont trompé ce judicieux Critique: *Satira est carmen apud Romanos, non quidem apud Græcos, maledicum, & ad carpenda hominum vitia,*

vitia, archææ Comœdiæ charactere compositum, quale scripserunt Lucilius, & Horatius, & Persius. Sed olim carmen, quod ex variis poëmatibus constabat, Satira dicebatur, quale scripserunt Pacuvius & Ennius. La Satire est chez les Romains, & non pas chez les Grecs, un poëme mordant, & composé sur le modele de l'ancienne comédie, pour reprendre les vices, tel que les Poësies de Lucilius, d'Horace, & de Perse. Mais autrefois on donnoit le nom de Satire à un Poëme mêlé de diverses sortes de vers, comme Ennius & Pacuve en ont composé. On voit manifestement, que Diomede sépare la Satire de Lucilius de celle d'Ennius & de Pacuve. La raison qu'il donne de cette distinction est ridicule, & absolument fausse. Ce Grammairien n'avoit pas assez examiné la nature & l'origine de ces deux Satires, qui étoient entierement semblables, & par la matiere, & par la forme. Car Lucilius n'avoit fait qu'y ajoûter un peu plus de politesse, & plus de sel, sans presque y rien changer: & s'il n'avoit pas mis ensemble plusieurs sortes de vers dans la même piece, comme Ennius, il avoit fait diverses pieces, dont les unes étoient toutes entieres de vers hexametres, & les autres toutes entieres de vers ïambes, & de vers trochaïques, comme on peut le voir par ses fragmens. En un mot, si les Satires de Lucilius sont differentes de celles d'Ennius, parceque le premier a beaucoup ajouté au travail de l'autre, comme Casaubon l'a prétendu, il s'ensuivra de là, que celles d'Horace & celles de Lucilius, seront aussi entierement differentes; puisqu'Horace n'a pas moins encheri sur les Satires de Lucilius, que celui-ci avoit encheri sur celles d'Ennius & de Pacuve. Ce passage de Diomede a aussi trompé Douza le fils. Ce que je ne dis pas pour mettre en vue quelque légere faute de ces grands hommes: mais seulement pour faire voir avec quelle exactitude, & avec quelle defiance il faut lire leurs Ouvrages, quand il s'agit d'une chose aussi obscure & aussi ancienne que celle-ci.

J'ai fait voir ce que c'étoit que l'ancienne Satire faite pour le théâtre; j'ai montré, qu'elle avoit donné l'idée de la Satire d'Ennius; & enfin j'ai prouvé suffisament, que les Satires d'Ennius & de Pacuve, de Lucilius & d'Horace, ne sont qu'une même espece de poëme, qui n'a reçu sa perfection que de ce dernier. Il est tems de parler de cette seconde espece de Satire que j'ai promis d'expliquer, & qui est née aussi de l'ancienne Satire. C'est celle que l'on apelle *Varroniene*, ou la Satire *Ménippée*, parceque Varron, le plus savant des Romains, en fut le premier Auteur, & qu'il imita dans cet ouvrage les manieres de Ménippe Gadarénien, Philosophe Cynique.

Cette Satire n'étoit pas seulement mêlée de plusieurs sortes de vers: Varron y avoit entremêlé de la prose, & avoit fait un mêlange de Grec & de Latin. Quintilien, après avoir parlé de la Satire de Lucilius, ajoute: *Alterum illud est, & prius Satiræ genus, quod non sola carminum varietate mistum condidit Terentius Varro, vir Romanorum eruditissimus. L'autre, & la premiere espece de Satire, c'est celle que fit Varron, le plus savant des Romains, & dans laquelle il ne se contenta pas de mêler plusieurs sortes de vers.* La seule difficulté de ce passage est, en ce que Quintilien assure, que cette Satire de Varron est la premiere. Car comment cela pouroit-il être, puisque Varron étoit beaucoup plus jeune que Lucilius? Quintilien n'a pas voulu dire, que la Satire de Varron fût la premiere dans l'ordre des tems; il savoit bien, qu'à cet égard elle étoit la derniere. Mais il a voulu faire entendre, que cette Satire, ainsi mêlée, tenoit plus des Satires d'Ennius & de Pacuve, qui s'étoient donnés beaucoup de liberté dans cette composition, que de celles de Lucilius qui avoit été plus févere & plus châtié.

Il ne nous reste plus aujourd'hui de ces Satires de Varron, que quelques fragmens, le plus souvent fort corrompus, & que les titres, dont la plupart sont doubles. Ce qui fait voir la grande variété des sujets que Varron y avoit traités.

Le Livre de Séneque sur la mort de Claudius, celui de Boëce, de la consolation de la Philosophie, & celui de Pétrone, sont autant de Satires entierement semblables à celles de Varron.

Voilà ce que je puis dire en géneral sur la Satire. J'en ai fait un traité particulier beaucoup plus étendu qui a été inseré dans le II. Tome des *Mémoires de la Litterature*, de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres. (Tom. III. p. 246. Edition d'Amsterd. 1719.) Ce que je dis ici suffit pour en donner une idée génerale. Il n'est pas nécessaire d'insister davantage sur ce sujet. Dans les Remarques je trouverai mieux l'occasion d'expliquer la nature

des Satires d'Horace. Cependant le Lecteur doit se souvenir, que le nom de Satire en Latin ne convient pas moins à des discours qui sont faits pour recommander la vertu, qu'à ceux où l'on s'est proposé de décrier le vice. Il n'en est pas de même dans notre langue, où le seul nom de Satire fait trembler ceux qui voudroient bien paroître ce qu'ils ne sont pas. Car en François qui dit *satire*, dit *médisance*. Le mot ne laisse pourtant pas d'être toujours le même; mais les Latins dans les titres de leurs Livres, n'ont souvent eu égard qu'au mot & à l'étendue de sa signification fondée sur l'étimologie, au lieu que les François n'ont regardé qu'au premier & au plus grand usage que l'on en a fait dans ses commencemens, de railler & de médire. Ainsi ce mot doit toujours être écrit en Latin par un *u*, ou par un *i*: *Satura*, *Satira*, & en François par un *i* simple. Ceux qui l'ont écrit avec un *y*, ont cru avec Scaliger, Heinsius, & beaucoup d'autres, que les Divinités des bois, que les Grecs apelloient *Satyres*, & les Romains *Faunes*, avoient donné leur nom à ces pieces; & que du mot *Satyrus* on avoit fait *Satyra*; & que ces Satires avoient une grande affinité avec les pieces satyriques des Grecs. Ce qui est entierement faux, comme Casaubon l'a fort bien prouvé, en faisant voir, que du mot *Satyrus* on ne peut jamais former *Satyra*, mais *satyrica*, & en marquant les differences qu'il y avoit entre les poëmes satyriques des Grecs, & les Satires des Romains. Monsieur Spanheim, dans sa belle Preface des Cesars de l'Empereur Julien, a ajouté de nouvelles reflexions à ce que ce judicieux Critique en avoit écrit. Et il a établi avec beaucoup de jugement cinq ou six differences essencielles entre ces deux poëmes. On peut les lire dans son ouvrage. Les Grecs n'ont jamais eu rien d'aprochant de la Satire Romaine que leurs Silles, qui étoient aussi des poëmes mordans, comme on peut facilement le reconnoître encore par quelques fragmens des Silles de Timon. Il y avoit pourtant cette difference, que les Silles des Grecs étoient des parodies d'un bout à l'autre, ce qu'on ne peut pas dire des Satires des Romains. Ou si l'on trouve quelquefois quelque parodie, on voit bien que le Poëte n'a eu garde d'en abuser. Et par conséquent la parodie ne fonde pas l'essence de la Satire, comme elle fonde l'essence des Silles.

Après avoir expliqué la nature, l'origine, & le progrès de la Satire, je dirai un mot d'Horace en particulier.

Je ne saurois donner une idée plus juste de ce qu'il est dans cet ouvrage, qu'en le comparant aux statues des Silenes, ausquelles Alcibiade compare Socrate dans le Banquet. C'étoient des figures, qui n'avoient rien d'agréable, ni de beau en dehors: & quand on prenoit la peine de les ouvrir, on y trouvoit les figures de toutes les Divinités. De la maniere dont Horace se presente à nous dans ces Satires, nous n'y découvrons rien d'abord qui merite notre attachement. Il semble qu'il est plus propre à amuser des enfans, qu'à occuper des hommes. Mais quand nous lui ôtons ce qui le cache à nos yeux, & que nous le voyons jusques au fond, nous y trouvons toutes les Divinités ensemble, c'est-à-dire, toutes les vertus qui doivent faire l'exercice continuel de ceux qui cherchent serieusement à se corriger de leurs vices.

Jusques ici on s'est assez contenté de le voir par le dehors: & c'est une chose étonnante, que des Satires que l'on a lues si longtems, ayent été si peu connues, ou si mal expliquées. On s'est arrété à l'écorce, & l'on ne s'est attaché qu'à donner l'intelligence des mots. On les a commentées en Grammairien, & point du tout en Philosophe, comme si Horace avoit écrit pour être simplement entendu; & plutôt pour nous divertir que pour nous instruire. Ce n'est pas là le but qu'il s'est proposé dans cet ouvrage. La fin des paroles c'est l'action, pour laquelle même les paroles ont été trouvées. Quand elles n'operent pas des actions, ce sont des sons inutiles, qui frapent l'oreille, & qui ne passent pas au coeur.

Dans ces deux Livres Horace veut nous aprendre à combattre nos vices, à régler nos passions, à suivre la Nature, pour donner des bornes à nos desirs; à démêler le faux d'avec le vrai, & nos idées d'avec les choses: à revenir de nos préjugés; à bien connoître les principes & les motifs de toutes nos actions, & à éviter le ridicule qui se trouve dans tous les hommes entêtés des opinions qu'ils retiennent opiniâtrément, sans examiner si elles sont bien

bien fondées. En un mot, il travaille à nous rendre heureux pour nous-mêmes, agréables & fideles à nos amis, & commodes, discrets & honnêtes, pour tous ceux avec qui nous sommes obligés de vivre. Faire entendre les termes dont il s'est servi; expliquer les figures qu'il employe, & conduire seurement les Lecteurs dans le labirinthe d'une expression embarassée, & d'une parenthese obscure, jusques là ce n'est pas grand-chose; & comme dit Epictete, il n'y a encore là rien de beau, ni qui soit veritablement digne d'un homme sage. Le principal & le plus important, c'est de montrer l'usage, la raison, & la preuve de ses préceptes; & de faire voir, que ceux qui ne tâchent pas de se corriger sur un si beau modele, sont justement comme des malades qui auroient un Livre tout plein de remedes pour leurs maux, & qui se contenteroient de les lire, sans les comprendre, & sans en connoître l'utilité.

Ce n'est pas que dans ces Commentaires j'aye rien négligé de ce qui est du devoir d'un Grammairien. J'espere que l'on s'en apercevra, & que l'on ne trouvera plus aucune difficulté dans le texte. Mais je me suis particulierement attaché à éclaircir les matieres dont Horace traite; à faire voir la solidité de ses raisons; à déveloper les tours qu'il prend pour prouver ce qu'il veut; & pour refuter, ou éluder ce qu'on lui opose; à confirmer la verité de ses décisions; à faire sentir la delicatesse de ses sentimens, & à mettre dans tout son jour le ridicule qu'il trouve dans les choses qu'il veut combatre. C'est ce que personne n'a fait avant moi. Au contraire, comme Horace est un veritable Protée, qui prend mille formes differentes, on l'a souvent perdu: & ne sachant plus comment le reprendre, on l'a accroché comme on a pu; & on lui a donné en beaucoup d'endroits des sentimens, non seulement qu'il n'a point, mais qui sont précisément ceux qu'il refute. Je ne dis pas cela pour blâmer ceux qui ont travaillé avant moi sur les ouvrages de ce grand Poëte. Je loue leurs efforts: ils m'ont ouvert le chemin; & s'il est vrai que j'aye quelque petit avantage sur eux, je le dois tout entier aux grands hommes de l'antiquité, que j'ai lus avec plus de soin, & sans doute avec plus de loisir. Je parle d'Homere, de Platon, d'Aristote, & de quelques autres Auteurs Grecs & Latins que j'étudie incessament, pour tâcher de former mon goût sur le leur, & de puiser dans leurs écrits la droiture d'esprit, le bon sens & la raison.

Je sais bien, qu'il y a aujourd'hui des Auteurs qui se moquent de ces grands noms, qui apellent des acclamations qu'ils ont reçues dans tous les siecles, & qui voudroient leur ôter les couronnes qu'ils ont si bien meritées, & qu'ils ont emportées devant de si augustes tribunaux. Mais en voulant s'empêcher de tomber dans l'admiration, qu'ils regardent comme la fille de l'ignorance, ils ne voyent pas qu'ils s'éloignent de cette admiration que Platon apelle la mere de la Sagesse, & qui la premiere a ouvert les yeux aux hommes. Je ne m'étonne pas que les beautés celestes que l'on trouve dans les écrits de ces hommes incomparables, n'ayent pour eux ni attraits ni charmes, parcequ'ils n'ont pas la force de tenir les yeux longtems levés sur elles, & que d'ailleurs il est beaucoup plus aisé de les mépriser que de les connoître.

Pour moi, je déclare que je suis plein d'admiration, & de véneration pour ces génies divins. Je les ai toujours devant les yeux comme des Juges vénerables & incorruptibles, devant lesquels je prens plaisir à m'imaginer, que je dois rendre compte de mes écrits.

J'ai en même tems un grand respect pour la posterité: & je pense toujours avec plus de crainte que de confiance au jugement qu'elle fera de mes ouvrages, s'ils sont assez heureux pour passer jusqu'à elle. Cela n'empêche pas que je n'estime les grands hommes qui vivent aujourd'hui. Je reconnois, qu'il y en a plusieurs qui font honneur à notre siecle, & qui auroient orné les siecles passés. Mais parmi ces grands hommes dont je parle, je n'en connois pas un, & il ne peut même y en avoir un seul, qui n'estime & n'honore les Anciens; qui ne soit dans leur goût, & qui ne suive leurs regles. Pour peu qu'on s'en éloigne, on s'éloigne en même tems de la Nature & de la verité; & je ne craindrai pas de dire, qu'il ne seroit pas plus difficile de voir sans yeux ou sans lumiere, qu'il est impossible d'acquerir un merite solide, & de se former l'esprit par d'autres voies que par celles

les que les Grecs & les Romains nous ont tracées: ſoit que nous les ſuivions par la ſeule force d'un heureux naturel, ou que l'art & l'étude nous y conduiſent. Et pour ceux qui blâment ainſi l'antiquité ſans la connoître, il eſt bon de les detromper pour une bonne fois, & de leur faire voir, qu'en voulant donner tout l'avantage à notre ſiecle, ils prennent juſtement le chemin de le deſhonorer. En effet, quelles plus grandes preuves de la groſſiereté, ou plutôt de la barbarie d'un ſiecle, que d'y voir Homere traité de fade, Platon d'ennuyeux, Ariſtote d'ignorant, Demoſthene & Ciceron d'Avocats ordinaires, Virgile de Poëte ſans graces & ſans agrémens, & Horace d'Auteur peu poli, languiſſant & ſans force? Les Barbares, qui ont ravagé la Grece & l'Iliade, & qui ont travaillé avec tant de fureur à détruire ce qu'elles avoient de plus beau, ont-ils jamais rien fait de plus horrible? Mais j'eſpere que le faux goût de quelques particuliers ſans autorité ne ſera pas imputé à tout un ſiecle, & ne donnera pas la moindre atteinte aux Anciens. Ce fut en vain qu'un Empereur ſe ligua contre Homere, contre Virgile, & contre Tite-Live. Ses efforts furent inutiles: & la guerre qu'il fit à des ouvrages ſi parfaits, ne ſervit qu'à augmenter dans ſon hiſtoire le nombre de ſes folies, & qu'à le rendre plus odieux à toute la poſterité.



Q. HORATII FLACCI SERMONUM SEU SATIRARUM

LIBER PRIMUS.

DISCOURS OU SATIRES D'HORACE.

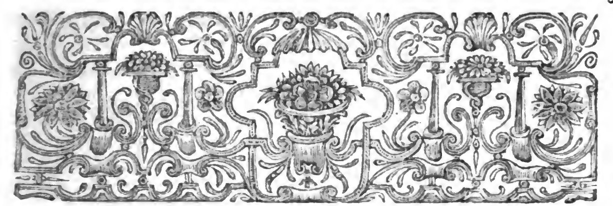
LIVRE PREMIER.

Q. HORATII FLACCI
SERMONUM SEU SATIRARUM
LIBER PRIMUS.
SATIRA PRIMA.
AD MÆCENATEM.

Qui fit, Mæcenas, ut nemo quam sibi sortem
Seu ratio dederit, seu fors objecerit, illâ
Contentus

HORACE adresse cette premiere Satire à Mécénas, comme il lui adresse la premiere de ses Odes, la premiere de ses Epodes, & la premiere de ses Epitres. Et toutes ces premieres pieces doivent être regardées comme les dédicaces de tous ces Livres, sans que l'on puisse inferer de-là que ce sont les premieres dans l'ordre des tems. C'a été jusqu'ici l'opinion presque génerale, que les Odes ont été faites avant les Satires & les Epitres. Mais l'on verra par les Remarques, que l'on s'est fort trompé dans ce jugement, & que ces Satires ont été faites avant plusieurs Odes. On ne sauroit pas marquer précisément la date de cette Satire. car elle n'a aucun caractere qui le puisse faire conjecturer. Horace écrit contre l'inconstance & contre l'avarice, c'est-à-dire, contre les deux pestes qui troublent le plus le repos des hommes. Cette matiere est traitée avec beaucoup de conduite & d'adresse, comme tous les sujets de ses Satires: & l'on peut dire, que si les Odes ont donné à Horace la réputation du plus grand & du premier des Poëtes liriques Romains, ses Satires & ses Epitres le feront toujours passer pour un Philosophe, qui n'a jamais eu que Socrate au-dessus de lui. Aussi cet ouvrage doit être lu comme un cours de morale d'autant plus admirable & plus extraordinaire, qu'Horace en attaquant les vices, & en donnant les préceptes les plus solides de la plus sévere philosophie, ne quite pas un moment les manieres de la plus fine Cour. C'est un Philosophe qui, bien loin de prendre l'habit & d'avoir aucun air de ceux de cette profession, embellit si fort tout ce qu'il leur prend, & lui donne un tour si agréable

&



DISCOURS OU SATIRES D'HORACE.

LIVRE PREMIER.

SATIRE PREMIERE.

A MECENAS.

COMMENT se peut-il, Mécénas, que personne ne soit content du parti où la fortune l'a engagé, ou que sa raison lui a fait prendre, & qu'il trouve

& si nouveau, qu'il semble n'avoir pas tant étudié leurs Livres, que s'être étudié lui-même, & ne rien tirer que de son propre fonds. C'est ce qui justifie admirablement cette verité, que la philosophie est la veritable fille de la poësie. Cette fille a été enlevée fort jeune, & tenue longtems cachée sous differens habits. Mais enfin elle a retrouvé ses parens, les Poëtes l'ont retirée, & Horace lui a redonné son premier état.

1 *Qui fit, Mecenas*] Horace ne fait pas cette demande à Mécénas comme s'il attendoit sa réponse. C'est une façon de parler commune à toutes les langues, quand on veut chercher avec quelqu'un une verité, ou qu'on veut l'en instruire.

Quam sibi sortem] *Sors* est proprement le partage, la portion qui est échue d'un heritage : & de-là ce mot a été apliqué à d'autres choses, comme à la condition & au genre de vie que l'on a choisi.

2 *Seu ratio dederit, seu sors objecerit*] Il n'y a que deux causes de tous les engagemens des hommes : ou c'est leur propre choix, c'est-à-dire leur raison, ou c'est la Fortune qui les enrôle. Et Horace en admettant ces deux causes, satisfait également aux principes des Stoïciens & à ceux des Epicuriens. Les premiers soutenoient que tout se faisoit par raison & par l'ordre de la Providence; & les autres, que la Fortune seule gouvernoit toutes choses.

Fors] C'est la Fortune, comme dans Terence: *Quod fors feret, feremus æquo animo. Nous supporterons courageusement tout ce que la Fortune nous presentera.* Et Horace a fort bien oposé la Fortune à la raison, comme deux extrêmes qui n'ont

Contentus vivat ? laudet diverſa ſequentes ?
O fortunati mercatores ! gravis annis
Miles ait, multo jam fractus membra labore.
Contra mercator, navim jactantibus Auſtris :
Militia eſt potior : quid enim ? concurritur ; horæ
Momento aut cita mors venit, aut victoria læta.
Agricolam laudat juris legumque peritus,
Sub galli cantum conſultor ubi oſtia pulſat.
Ille, datis vadibus qui rure extractus in urbem eſt,
Solos felices viventes clamat in urbe.
Cætera de genere hoc (adeo ſunt multa) loquacem
Delaſſare valent Fabium : ne te morer, audi
Quò rem deducam : Si quis Deus, en ego, dicat,
Jam

n'ont point de milieu. Ciceron dans ſes Lettres à Atticus: *Sed hæc ſors viderit quæ talibus in rebus plus quàm ratio poteſt. Mais tout cela eſt entre les mains de la Fortune, qui a plus de pouvoir ſur ces ſortes de choſes que la raiſon.*

Objecerit] Il dit ici *objicere*, dans le même ſens qu'il dit *offerre*, dans la Satyre VI.

Nulla etenim tibi me ſors obtulit. . . . .

La Fortune ne m'a point preſenté à vous ;

& Lucrece:

Quod cuique obtulerat prædæ fortuna ferebat.

Chacun remportoit la proie que la Fortune lui avoit offerte.

Il faut bien remarquer le choix des mots: *dare*, pour la raiſon ; & *objicere*, pour la Fortune. Le premier marque le choix qui vient de la raiſon ; & l'autre marque le caprice & le haſard, qui viennent toujours de la Fortune.

3 *Laudet diverſa ſequentes*] On reproche à Horace, qu'il dément dans cette Satire ce qu'il a dit dans l'Ode I. du Liv. I. Que chacun eſt ſi opiniâtrement attaché au parti qu'il a pris, que les plus grands avantages du monde ne l'obligeroient pas à le quiter. Je ne ſuis pas content de ce que Lambin & Torrentius ont dit pour ſa juſtification. Ce reproche n'eſt qu'une pure chicane, qui n'a pas la moindre ombre de raiſon. Dans la premiere Ode Horace parle des paſſions qui maitriſent les hommes, au lieu qu'ici il parle des differentes profeſſions où chacun ſe trouve engagé. D'ailleurs on voit bien par la ſuite qu' Horace revient à cette verité, que les hommes ſont liés à leur profeſſion par des chaines qu'ils ne voudroient pas rompre, ſi on leur en donnoit le choix ; tous leurs dégouts ne ſauroient les obliger à changer. Le vieux ſoldat tout caſſé retourneroit à la guerre, ſi les forces lui revenoient, comme le marchand radoube ſon vaiſſeau après la tempête. *Laudare* a ici la même ſignification que le *μακαρίζειν* & le *εὐδαιμονίζειν* des Grecs, c'eſt-à-dire, *trouver heureux.*

Diverſa] Il faut ſous-entendre *ſtudia*. *Diverſa ſtudia*, des profeſſions & des occupations differentes.

4 *Gravis annis*] Les Grecs ont dit de même *βαρὺς ἐνιαυτοῖς*. Théocrite dans l'Idile XXV. en parlant de Tireſias ;

- - - πολλοῖσι βαρὺς περ ἐὼν ἐνιαυτοῖς.

Quoiqu' il fût chargé d'un grand nombre d'années.

6 *Navim jactantibus Auſtris*] Il met le vent de Midi, parceque c'eſt un des plus orageux, & qu'il regne particulierement ſur la mer Adriatique & ſur la mer de Sicile. Seneque dans l'Epitre XIV. *Cùm peteres Siciliam, trajeciſti fretum ; temerarius gubernator contempſit Auſtri minas. Ille enim eſt qui Siculum pelagus exaſperet & in vertices cogat. Quand vous alliez en Sicile, vous paſſates le détroit : votre pilote trop téméraire mepriſa les menaces du vent de Midi ; car c'eſt celui qui rend cette mer de Sicile dangereuſe, & qui entaſſe ſes flots.* C'eſt pourquoi Horace dit dans l'Ode III. du Livre I.

- - - nec rabiem Noti
Quo non arbiter Adriæ
Major, tollere ſeu ponere vult freta.

Ni la rage du vent de Midi, qui exerce plus que tout autre ſon empire ſur la mer Adriatique, ſoit qu'il en veuille élever les flots ou les abaiſſer.

Voyez

trouve toujours plus heureux que lui ceux qui ont ſuivi un genre de vie different du ſien ? Heureux marchand ! dit le ſoldat chargé d'années , & caſſé par les longues fatigues de la guerre. D'un autre côté le marchand , voyant ſon vaiſſeau batu d'une horrible tempête , la guerre vaut bien mieux , dit-il : car quoi ? l'on ſe bat , & une heure de tems amene la mort ou la victoire. Le Juriſconſulte porte envie au laboureur , quand le matin avant le chant du coq il entend heurter à ſa porte ceux qui viennent le conſulter. Et ce pauvre laboureur , qui pour avoir donné des cautions , eſt obligé de quiter ſes champs pour venir à Rome, ne trouve d'heureux que nos citoyens. Tous les autres exemples de cette nature ſont en ſi grand nombre , qu'ils laſſeroient même le grand parleur Fabius. Mais pour ne pas vous retenir trop longtems , écoutez , je vous prie,

Voyez auſſi l'Ode III. du Liv. III.

7 *Quid enim*] Le vieux Commentateur écrit : *Quid enim ? cur non ? & eſt comicum quid enim ? Pourquoi non ? & c'eſt du ſtile de la comédie.* C'eſt comme nous diſons en notre langue : *Car, hé bien, quoi?* & cela eſt pris du ſtile ordinaire , & c'eſt ce que ce Commentateur a ſans doute entendu.

Hora momento aut cita mors venit , aut victoria læta] Comme s'il n'y avoit que la mort ou la victoire à attendre dans les combats. Ce marchand parle ici ſelon la coutume de ceux qui preferent une autre profeſſion à la leur. Ils ne regardent celle-là que du côté le plus avantageux , & la paſſion les aveugle ſi fort qu'ils n'y voyent pas ce qu'elle a de plus cruel. Il arrive à la guerre une infinité d'accidens mille fois plus fâcheux que la mort même.

9 *Agricolam laudat*] Ce paſſage prouve bien ce qui a été remarqué ſur le *laudet* du troiſieme vers.

Juris legumque] Quand on joint enſemble le droit & les loix , *jus & leges* , le premier ſignifie le droit non écrit , & les loix regardent le droit écrit.

10 *Sub galli cantum*] C'étoit la coutume des Juriſconſultes Romains, d'ouvrir leur maiſon dès la premiere pointe du jour aux Parties, & à ceux qui alloient les conſulter. C'eſt ce qu'il explique lui-même dans la premiere Epitre du Livre II.

Romæ dulce diu fuit , & ſolemne recluſa
Mane domo vigilare , clienti promere jura.

A Rome on prit longtems plaiſir , & c'étoit une coutume établie , d'ouvrir ſa maiſon de grand matin , & d'expliquer le droit à ſes Cliens.

Ciceron dans l'Oraiſon pour Muréna : *Vigilas tu de nocte , ut conſultoribus tuis reſpondeas. Tu te leves avant le point du jour pour répondre à ceux qui viennent te conſulter.*

11 *Ille datis vadibus*] *Vades* ſont des cautions qui ont répondu pour quelqu'un, & qui ſe ſont chargées de le faire comparoître à certain jour auquel il eſt obligé de ſe repreſenter. S'il y manque, ſa caution a contre lui *actionem vadimonii deſerti*; l'action pour avoir manqué à l'aſſignation : & cette action étoit fort privilégiée.

Extractus] Ce mot marque la peine qu'a ce pauvre homme à ſe rendre à l'aſſignation.

12 *Solos felices viventes clamat in urbe*] Ce paſſage eſt plus difficile qu'il ne paroit. Il ſemble d'abord que cet homme veuille dire , que les gens de la ville ſont heureux , parceque quand ils ont des aſſignations devant le Juge , ils ſont tout portés ſur le lieu, & qu'ainſi ils n'ont pas la peine du voyage; mais ce n'eſt pas là le ſens. Ce pauvre homme ne compte ſa peine pour rien , c'eſt ſon affaire ſeule qui le chagrine : car il va porter les Tailles aux Receveurs , & payer des droits dont il ſeroit exempt, s'il étoit habitant de Rome.

13 *Loquacem delaſſare valent Fabium*] Le vieux Commentateur aſſure que ce Fabius étoit de Narbonne , deſcendu de Chevaliers ; qu'il avoit ſuivi le parti de Pompée , & qu'il avoit ſouvent étourdi Horace dans les diſputes qu'ils avoient enſemble ſur la philoſophie des Stoïciens, dont ce Fabius avoit compoſé des Livres. Horace l'enchâſſe ici fort plaiſamment pour ſe venger de ſon vain babil. Les Grecs avoient fait à Euripide le même reproche qu'Horace fait ici à Fabius : car ils diſoient en proverbe : Εὐριπίδε πλεῖν ἢ σταδίῳ λαλίστερος ; mot à mot , *plus cauſeur de plus d'un ſtade qu'Euripide.* Torrentius a cru que ce Fabius dont Horace parle ici, pouroit bien être le même que celui à qui il adreſſe la premiere Ode du Livre IV. mais il ſe trompe aſſurément. On n'a qu'à voir les Remarques.

15 *Si quis Deus*] On diroit que Maxime de Tyr avoit lu & copié ce paſſage . car il écrit comme Horace,

Jam faciam quod vultis : eris tu, qui modo miles,
Mercator : tu, consultus modo, rusticus ; hinc vos,
Vos hinc mutatis discedite partibus : eia,
Quid statis ? Nolint : atqui licet esse beatis.
Quid causæ est, meritò quin illis Jupiter ambas
Iratus buccas inflet ? neque se fore posthac
Tam facilem dicat, votis ut præbeat aurem ?
Præterea, ne sic, ut qui jocularia, ridens
Percurram ; quanquam ridentem dicere verum
Quid vetat ? ut pueris olim dant crustula blandi
Doctores, elementa velint ut discere prima.
Sed tamen amoto quæramus seria ludo.
Ille gravem duro terram qui vertit aratro ;

Per-

race, à qui il sert même de commentaire : Καὶ εἴ τις Θεῶν, ὥσπερ ἐν δράματι ὑποκριτὴς ἀποδύσας ἕκαστον τοῦ παρόντος βίου καὶ σχήματος, μεταμφιέσει τὰ τοῦ πλησίον, αὖθις αὖ οἱ αὐτοὶ ἐκεῖνοι ποθήσουσι μὲν τὰ πρότερα. ὀδυροῦνται δὲ τὰ παρόντα. *Et si un Dieu paroissoit tout d'un coup, comme un acteur sur la scene, & qu'après avoir dépouillé chacun de sa condition & de ses habits, il le revêtit de la condition & des habits de son prochain, on les verroit tous regretter leur premier état, & se plaindre du dernier.* Horace avoit imité un endroit de Ciceron qui introduit aussi un Dieu de la même maniere, dans le second Livre de ses Questions Académiques : *Ordiamur igitur à sensibus, quorum ita clara judicia & certa sunt, ut si optio naturæ nostræ detur, & ab eâ Deus aliquis requirat contenta-ne sit suis integris incorruptisque sensibus, an postulet melius aliquid, non videam quid quæram amplius. Commençons donc par les sens dont les jugemens sont si clairs & si certains, que si l'on donnoit le choix à notre nature, & qu'un Dieu lui demandat si elle est contente de ses sens entiers & sains, ou si elle demande quelque chose de mieux ; je ne vois point ce que je pourois demander davantage.*

En ego dicat] Les particules *en* & *ecce* servent ordinairement à marquer la surprise & la nouveauté, quand il arrive quelque chose qu'on n'avoit point attendu.

16 *Eris tu, qui modo miles, mercator : tu consultus modo, rusticus*] Il est bon de remarquer ici l'adresse & la vivacite d'Horace. Un autre se seroit amusé à dire : *Toi soldat, tu seras marchand ; & toi marchand, tu seras soldat : toi Jurisconsulte, tu seras laboureur ; & toi laboureur, tu seras citoyen.* Mais Horace est meilleur ménager du tems : il savoit qu'on fatigue plus souvent le Lecteur, en lui disant trop, qu'en ne lui disant pas assez. Puisqu'on offre ici à chaque acteur de lui faire quiter son rôle, pour lui donner celui qu'il avoit souhaité, il est certain que chacune des deux propositions renferme celle qu'il n'a pas expliquée. Horace auroit été ennuyeux, s'il avoit fait autrement.

18 *Mutatis discedite partibus*] C'est une métaphore prise des acteurs, qui jouent des pieces de théâtre : car *partes* sont proprement les rôles.

19 *Atqui licet esse beatis*] Car il ne dépend que d'eux de prendre le parti qu'ils avoient trouvé plus heureux que le leur. Les Latins ont dit indifferemment *licet esse beatis*, & *licet esse beatos*. Dans le premier, le datif *beatis* se raporte à un datif sous-entendu, *licet illis esse beatis*, & dans l'autre l'accusatif *beatos* se raporte à un autre accusatif sous-entendu, *licet illos esse beatos*. Catulle s'est servi de l'un & de l'autre.

20 *Quin illis Jupiter ambas*] Il faut joindre *illis* avec *iratus* : si on le joint avec *inflet*, *illis* sera pour *in illos*.

Ambas buccas inflet] Les Latins ont dit *inflare buccas*, comme les Grecs φυσᾶν γνάθους, *enfler les joues*, pour dire, être dans une furieuse colere : car cela arrive ordinairement dans cette passion ; le sang & les esprits qui montent au visage, bouffissent les joues. La même chose arrive aussi aux orgueilleux.

23 *Præterea ne sic*] Après avoir parlé de l'inconstance, il veut venir à l'avarice, qui en est la principale source ; mais il suit sa pensée, sans s'attacher à lier son discours. Il ne revient à l'inconstance qu'au cent huitieme vers :

Illuc, unde abii, redeo.

Ut qui jocularia ridens percurram] Il parle ainsi à cause de la fiction qu'il vient d'employer dans le quinzieme vers, où il fait venir un Dieu, comme un acteur sur le théâtre, pour changer les personnages, & c'est ce qui n'avoit pas été bien expliqué.

24 *Quanquam ridentem dicere verum*] Il excuse l'usage

prie, où j'en veux venir : Si après toutes ces plaintes, quelque Dieu paroissant tout d'un coup, leur disoit : Me voici prêt à faire ce que vous souhaitez. Toi, soldat, tu seras marchand ; & toi, Jurisconsulte, tu seras laboureur : retirez-vous chacun de votre côté, après avoir ainsi changé de rôle. Holà, qu'attendez-vous donc ? Ils n'en veulent rien faire ; cependant il ne tient qu'à eux d'être heureux. Qu'est-ce donc qui retient Jupiter, qu'il ne montre un visage irrité à des gens si dignes de sa colere, & qu'il ne leur dise, que desormais il ne sera plus si facile que d'écouter leurs voeux ? Enfin pour ne pas traiter en riant, & comme un jeu, une matiere si serieuse, quoique rien n'empêche de dire la verité en riant, comme les Précepteurs qui flatent leurs petits disciples, & qui leur donnent des gâteaux pour leur faire aprendre les lettres de l'alphabet. Mais cependant ne laissons pas de parler serieusement, sans fiction & sans raillerie. Le laboureur qui fend le sein de la terre, l'infidele cabaretier, le soldat, les marchands

l'usage des fictions qui sont ordinairement les ombres de la verité. Jamais personne ne s'en est servi plus heureusement qu'Horace. Aussi Perse a dit de lui, *qu'il touche fort adroitement tous les defauts de son ami en le faisant rire, & qu'en s'insinuant dans son cœur, il badine & se divertit :*

Omne vafer vitium ridenti Flaccus amico
Tangit, & admissus circum præcordia ludit.

25 *Ut pueris olim*] Il imite ici la comparaison de Lucrece, qui dit au commencement du IV. Livre, qu'il *en use comme les Medecins, qui voulant faire prendre de l'absinthe aux enfans, frotent de miel les bords de la coupe, afin qu'ils soient trompés & attirés par cette douceur.*

Nam veluti pueris absinthia tetra medentes
Cùm dare conantur, prius oras pocula circum
Contingunt mellis dulci flavoque liquore,
Ut puerorum ætas improvida ludificetur
Labrorum tenus, &c.

Cette comparaison étoit propre pour Lucrece, qui se regarde là comme un Medecin qui veut guerir les esprits de la superstition. Mais Horace a eu raison de la changer, parcequ'il fait ici le personnage d'un Philosophe qui enseigne & qui corrige. Il est bon de remarquer ces sortes d'adresses : car outre qu'elles sont très souvent utiles, elles forment le jugement.

Olim] Ce mot marque un tems indefini, & on l'employe également pour le present, pour le passé & pour le futur.

Crustula] Ce sont proprement des gâteaux. Séneque a dit dans le sens d'Horace, *consolari crustulo pueros ; consoler les enfans avec des gâteaux.* Spartien apelle *pernam crustulatam*, un jambon en pâte, comme on en fait aujourd'hui.

16 *Elementa velint ut discere prima*] *Elementa prima*, les lettres de l'alphabet. Les maitres qui enseignoient les premiers élémens, étoient apellés *Litteratores* par les Latins, & Γραμματισαὶ par les Grecs, pour les distinguer de ceux qu'on apelloit *Grammaticos*. La fonction des premiers étoit de montrer à lire, à écrire & à compter, & l'on commençoit à mettre entre leurs mains les enfans à l'âge de six ou sept ans. Paul. Ægineta ἀπὸ δὲ τῶν ἓξ καὶ ἑπτὰ ἐτῶν τοὺς δὲ παῖδας καὶ τὰς κόρας Γραμματισαῖς παραδοῦναι. *Il faut mettre les garçons & les filles à l'âge de six ou sept ans entre les mains des maitres qui enseignent à lire.* Quintilien veut que l'on n'attende pas ce tems-là ; & il a raison : il condamne même ceux qui prennent ces petits maîtres, *Literatores*, *Grammatistas*, au lieu de choisir d'abord les meilleurs, *Grammaticos*, & d'imiter Philippe, qui ne voulut pas permettre qu'un autre qu'Aristote montrat à lire à Alexandre, parcequ'il étoit persuadé que ces commencemens devoient être donnés par les plus habiles, & que de là dépendoit toute la perfection : *Studiorum initia à perfectissimo tractari pertinere ad summam credidit* : & Aristote étoit sans doute de la même opinion, puisqu'il accepta cet emploi. Dans ce même endroit Quintilien apelle comme Horace ces premiers commencemens, *prima elementa* & *prima literarum elementa* ; & c'est ce qu'il dit ailleurs *os instituere*, *former la bouche.*

27 *Sed tamen*] Cette reprise est née de *quanquam ridentem*, &c. Quoique rien n'empêche que l'on ne puisse fort bien dire la verité en riant ; mais pourtant disons-la sans rire, &c.

Amoto quæramus seria ludo] *Seria*, les verités nues & simples ; *amoto ludo*, sans les fictions dont il avoit déja commencé de se servir.

28 *Ille gravem duro*] Ce vers est d'un stile plus relevé que les autres, & Horace donne de ces vers heroïques de tems en tems, pour égayer la matiere & pour réveiller le Lecteur.

Perfidus hic caupo, miles, nautæque, per omne
Audaces mare qui currunt; hac mente laborem
Sese ferre, senes ut in otia tuta recedant,
Aiunt, quum sibi sint congesta cibaria: sicut
Parvula, nam exemplo est, magni formica laboris
Ore trahit quodcunque potest, atque addit acervo,
Quem struit, haud ignara ac non incauta futuri.
Quæ, simul inversum contristat Aquarius annum,
Non usquam prorepit, & illis utitur ante
Quæsitis, sapiens: quum te neque fervidus æstus
Demoveat lucro, neque hyems, ignis, mare, ferrum,
Nil obstet tibi, dum ne sit te ditior alter.
Quid juvat immensum te argenti pondus & auri

Furtim

29 *Perfidus hic caupo*] *Caupo*, κάπηλος, signifie en géneral toute sorte de marchands, & particulierement ceux qui fournissent des vivres à une armée; mais Horace l'employe ici précisément pour des cabaretiers, qui alloient acheter des vins pour les vendre en détail sur les vaisseaux, & sur les ports où ils tenoient des tavernes & y donnoient à manger. Il les apelle *perfidos*, à cause des fausses mesures dont ils se servoient, & du mêlange qu'ils faisoient de leurs vins en les frelatant & en y mettant de l'eau. Il les apelle *malins* par la même raison dans la Satire V.

- - - - Inde forum Appi
Differtum nautis, cauponibus atque malignis.

Nous arrivames le lendemain au marché d'Appius, qui est toujours plein de matelots & de cabaretiers trompeurs.

Athenes étoit fort décriée pour les tromperies des cabaretiers, qui mettoient la moitié d'eau dans leurs vins. Le Poëte Alexis dans une de ses comédies les excuse plaisamment, en disant que leur vin est mêlangé dès le pressoir, & que ces bonnes gens font cela pour empêcher que ceux qui l'achetent n'en soient incommodés.

Nautæque] *Nautæ* ne signifie pas simplement des matelots, il signifie aussi des Patrons, & des maitres de gros vaisseaux marchands.

30 *Currunt*] Il a déja été remarqué ailleurs que *currere* & *cursus* se disent ordinairement de la navigation.

*31 *Senes ut in otia tuta recedant*] Voilà le langage du riche dont notre Seigneur parle dans St. Luc XII. 19. Il dit à son ame: *Non ame, tu as beaucoup de biens amasses pour plusieurs années, repose-toi.**

32 *Quum sibi sint congesta cibaria*] *Quum* pour *postquam*.

Sicut parvula] Ce sont ces gens-là qui parlent: ils disent, qu'ils imitent la fourmi qui fait ses provisions l'été pour l'hiver. Il y a longtems que les soins prévoyans de la fourmi sont proposés pour exemple. Salomon y renvoye les paresseux dans le chapitre VI. de ses Proverbes. *Ἴθι πρὸς τὸν μύρμηκα, ὦ ὀκνηρέ, καὶ ζήλωσον ἰδὼν τὰς ὁδοὺς αὐτοῦ, καὶ γενοῦ ἐκείνου σοφώτερος. Ἐκείνῳ καὶ γεωργίου μὴ ὑπάρχοντος, μηδὲ τὸν ἀναγκάζοντα ἔχων, μηδὲ ὑπὸ δεσπότην ὤν, ἑτοιμάζεται θέρους τὴν τροφήν, πολλήν τε ἐν τῷ ἀμήτῳ ποιεῖται τὴν παράθεσιν. Va-t-en à la fourmi, paresseux: admire ses soins, & aprens d'elle à devenir plus sage. Car n'ayant ni champ à cultiver, ni maitre, ni personne qui la contraigne de travailler, elle fait ses provisions pendant l'été, & remplit son magasin pendant la moisson.*

33 *Nam exemplo est*] Il est question de savoir si c'est Horace qui dit ces trois mots, ou s'ils sont dits par ceux qu'il fait parler. Tous les Commentateurs ont donné dans le premier sens; mais je suis persuadé que le dernier est le seul bon. Il y a même plus de sel à les faire parler de cette maniere, *comme la fourmi*, disent-ils, *car elle nous donne l'exemple*. Il y a dans ces derniers mots une insinuation qui ne se trouve point dans cette autre maniere, *car c'est l'exemple qu'ils citent*. Cela est dur & sec. Il est plus facile de le sentir que de l'expliquer.

Magni formica laboris] Cela fait oposition avec *parvula*, *sed magni laboris*; car il ne faut pas joindre ce génitif avec *exemplo*.

34 *Ore trahit quodcunque potest*] Quand le fardeau n'est pas trop gros, elle le porte avec la bouche; mais quand il passe ses forces, elle se renverse, le met entre ses pieds de derriere, & marche sur le dos, en s'apuyant des épaules. Pline dans le chapitre XXX. du Livre XI. *Gerunt ea onera morsu, majora aversa postremis pedibus moliuntur, humeris obnixa.*

35 Haud

chands qui ont l'audace de courir les mers ; tous disent, qu'ils ne suportent les rudes travaux de leur métier, qu'à dessein de se retirer un jour pour vivre en repos dans leur vieillesse, après qu'ils auront amassé assez de bien pour se mettre à couvert de la nécessité, comme la fourmi, disent-ils : car elle nous donne l'exemple : toute petite qu'elle est, elle ne laisse pas d'être fort laborieuse ; avec sa bouche elle traine tout ce qu'elle peut, & le porte au monceau qu'elle assemble peu à peu, en se précautionnant contre le mauvais tems dont elle prévoit la venue. Il est vrai ; mais si-tôt que la fin de l'année arrive, & que le Verseau vient attrister toute la nature, cette même fourmi ne sort plus de sa petite maison : sage qu'elle est, elle jouït en repos de ce qu'elle a amassé pendant les beaux jours. Au lieu que ni les brulantes chaleurs de l'été, ni les frimats de l'hiver, ni les mers, ni le fer, ni le feu, ne sauroient t'empêcher de courir incessamment après le gain. Il n'est point d'obstacle que tu ne surmontes,

35 *Haud ignara ac non incauta futuri*] Virgile les apelle *hyemis memores*. Elles sentent non seulement les changemens des saisons & le retour de l'hiver, mais encore le déclin de la lune. C'est pourquoi elles travaillent toute la nuit quand la lune est dans son plein.

36 *Quæ simul inversum*] Horace reprend ici le discours : car ceux qui viennent de parler n'avoient garde, en citant l'exemple de la fourmi, de descendre dans un détail qui les condamnoit & qui étoit entierement contre eux. Les hommes ne prennent dans les exemples qu'ils raportent que ce qui fait pour eux, & qui peut autoriser leurs inclinations. Ceux qui n'ont pas senti cette verité, ont encore donné ces deux vers aux avares, & n'ont fait répondre Horace que *cum te neque fervidus æstus*. Mais ils se trompent assurément. Horace répond ici à ce que ces marchands viennent de dire, qu'ils imitent la fourmi : & comme le plus court chemin pour fermer la bouche à un homme, c'est de se servir contre lui des mêmes exemples qu'il a proposés, Horace suit cette maxime. Il dit donc à ces marchands : C'est bien fait d'imiter la fourmi. Mais cette même fourmi dont vous vous vantez de suivre l'exemple, se repose l'hiver, & jouït en repos de ce qu'elle a amassé l'été, au lieu qu'il n'y a point de saison si rude qui vous empêche de continuer votre commerce, &c. Ce sont-là les manieres de Socrate. Je crois qu'Horace avoit imité ceci de Lucilius, qui dit dans la XIX. Satire :

Sic tu illos fructus quæras, adversâ hyeme olim
Queis uti possis ac delectare domi te.

Faites de même, vous aussi ; amassez des biens dont vous puissiez jouir pendant l'hiver, & faire bonne chere chez vous.

Il y a de l'aparence que Lucilius disoit cela après avoir parlé de la fourmi ; mais de tout le passage il ne nous reste aujourd'hui que ces deux vers.

Inversum] *Inversus annus*, c'est la fin de l'année, l'année accomplie : car l'année est considerée comme un cercle qui tourne ; c'est pourquoi Homere l'apelle περιπλόμενον ἐνιαυτόν.

Contristat] Attriste, obscurcit. Virgile s'est servi du même mot en parlant du vent de Midi, qui est fort pluvieux en Italie :

- - - - Aut unde nigerrimus Auster
Nascitur, & pluvio contristat frigore cœlum.

D'où nait le noir vent de Midi, qui obscurcit le ciel par ses pluies.

Homere apelle les Hyades, *tristes*, par la même raison.

Aquarius] Le Verseau, apellé par les Grecs *Hydrochoos*, est un des douze signes : il est de trente étoiles, en tout ; le soleil y entre au mois de janvier : & parceque ce mois est ordinairement pluvieux, on attribue cet effet-là au signe. Anacréon :

Μεὶς μὲν δὴ Ποσειδηΐων ἕστηκε
Νεφέλαι δ' ὕδατι βαρύνονται
Ἄγριοι δὲ χειμῶνες παταγεῦσι.

Le mois de janvier est arrivé, les nuées sont chargées d'eau, & l'on entend partout le bruit affreux des tempêtes.

38 *Sapiens*] On dispute ici s'il faut lire *sapiens* ou *patiens*. Il me semble que *sapiens* est plus fort, plus dans le fait, & plus du génie d'Horace, qui opose la sagesse de la fourmi à la folie de ces gens qui ne se donnent jamais aucun repos. *Patiens* peut être aussi fort bon, comme dans la Sat. VI. du Livre II.

Prærupti nemoris patientem vivere dorso.

Furtim defossâ timidum deponere terrâ ?
Quod si comminuas , vilem redigatur ad assem.
At ni id fit , quid habet pulcri constructus acervus ?
Millia frumenti tua triverit area centum,
Non tuus hoc capiet venter plus quàm meus : ut si
Reticulum panis venales inter onusto
Fortè vehas humero , nihilo plus accipias quàm
Qui nil portarit : vel dic , quid referat intra

Na-

*Mais j'aime mieux *sapiens*.*

42 *Defossâ terrâ*] Comme Virgile a dit dans les Géorgiques, *defossis specubus*.

Timidum] *Timidus* pour *timens*, comme Donat l'a remarqué dans Terence, Phorm. I. IV.

Nam si senserit te timidum pater esse.

Car si votre pere s'aperçoit que vous avez peur.

Et dans Virgile:

Addit se sociam timidisque supervenit Ægle.

Quoique *timidus* soit proprement celui qui est naturellement *peureux*, & *timens*, celui qui ne craint que dans les occasions. Horace ne se contente pas de dire *furtim*, en cachete, il ajoute *timidum*, plein de crainte : car bien qu'un avare soit seul quand il enterre son argent, il a toujours peur d'être vu.

43 *Quod si comminuas , vilem redigatur ad assem*] C'est toujours Horace qui parle ; mais il s'accommode dans ce vers à l'esprit de ces avares. & il parle comme eux en leur faisant cette objection , qui est la premiere partie de son dilemme : *Si vous touchez à votre tresor , il se réduit à rien.* C'est ce que tous les avares croyent; la moindre chose qu'ils en ôtent leur donne plus de chagrin , que tout ce qui leur reste ne leur donne de joie. Voici l'autre partie du dilemme , où Horace parle de son chef , & fait voir le ridicule de cette opinion , qu'un tresor se réduit à rien quand on s'en sert: *Mais si vous ne vous en servez pas*, dit-il, *il vous est entierement inutile, & par conséquent il n'a rien de beau.* On n'avoit pas bien mis en jour la finesse de ce passage. Horace traite ici d'une autre maniere ce qu'il a dit dans l'Ode II. du Livre II. que la beauté des richesses ne consiste que dans l'usage, & que ce n'est que cet usage qui en fait tout le prix.

Vilem redigatur ad assem] Horace n'avoit garde de croire, qu' un monceau d'or & d'argent se réduit à rien quand on s'en sert : au contraire, il étoit persuadé , comme je viens de le dire, que l'éclat de l'or ne vient que de l'usage , & que ce que l'on prend tous les jours pour ses besoins, ne diminue pas le monceau, comme il dit dans la Satire III. du Livre II.

Quantulum enim summæ curtabit quisque dierum?

Mais il prend ici le langage des avares , comme je l'ai expliqué.

44 *Quid habet pulcri constructus acervus ?*] En effet un monceau d'or auquel on ne touche point, n'a aucun avantage sur un monceau de pierres, comme Esope l'a fort bien expliqué dans la fable de l'avare.

45 *Millia frumenti tua triverit area centum*] *Centum millia frumenti*, c'est pour *centum millia modiorum frumenti.* Le *modius* étoit une mesure qui contenoit vingt livres pesant de bled , ce qui fait à peu près notre boisseau. Cela étant, mille de ces mesures ou boisseaux font quatre-vingt-trois setiers & un tiers de notre mesure, à douze boisseaux au setier. Ainsi ces cent mille boisseaux feroient justement huit mille trois cents trente-trois setiers, qui suffiroient à nourir plus de deux mille personnes.

46 *Non tuus hoc*] Cet *hoc* est un ablatif qui se dit en montrant quelque petite chose ; une paille, un grain, &c.

Capiet venter] Les Grecs & les Latins nomment fort volontiers le ventre, quand il est question de parler de manger : car ils n'avoient pas les mêmes scrupules que nous avons. Chaque langue a ses usages, la nôtre ne sauroit du tout souffrir ces expressions.

47 *Reticulum panis*] *Reticulum* étoit proprement un sac de reseau dans lequel on portoit le pain. Varron l'apelle *panarium.* C'est pourquoi S. Augustin apelle la provision de pain, *annonam reticam, quoniam ad retia deportatur* , parcequ'on la porte dans ces reseaux. L'usage de ces filets, au lieu de sac ou de panier, étoit fort ordinaire aussi-bien en Grece qu'à Rome. Dans les Acharnenses d'Aristophane on voit des oignons dans les filets: κρόμμυα ἐν δικτύοις On se servoit même de petits filets pour y mettre des fleurs , qu'on portoit au lieu de bouquets. Ciceron nous represente Verrès de cette maniere dans un festin : *Ipse coronam habebat unam in capite, alteram in collo, reticulumque ad nares sibi apponebat, tenuissimo lino, minutis maculis, plenum rosæ. Il avoit une couronne sur la te-*

te,

tes, pour empécher qu'un autre ne ſoit plus riche que toi. A quoi te ſert-il d'enfouïr en cachette & avec mille inquiétudes une groſſe ſomme d'argent dans les entrailles de la terre ? Si tu touches à ce treſor, tu crois qu'il ſe réduit à rien ; mais ſi tu n'y touches pas, quelle beauté y peux-tu donc trouver ? Que ton aire te rende tous les ans cent mille boiſſeaux de bled, ton eſtomac n'en tiendra pas pourtant plus que le mien, & tu ſeras juſtement comme l'eſclave que ſon maître a choiſi pour lui faire porter la proviſion du pain : il n'en a pas une plus groſſe part que ſes camarades qui ne portent rien. Ou bien dis-moi, qu'importe

te, une autre autour du cou, & il aprochoit de ſon nez un filet de fin lin à petits quareaux, tout plein de roſes. Mais ces filets, *reticula*, n'étoient pas toujours faits de lin & de petite ficelle ; on les faiſoit quelquefois de jonc, & quelquefois même de petites lames d'ivoire ou d'argent fort minces & fort ſouples. Dans la deſcription qu'Hippolochus fit du feſtin de noces de Caranus, & qu'Athénée nous a conſervée, on voit ἀμφίβληστρα διὰ ἱμάντων ἐλεφαντίνων πεπλεγμένα ; *des reſeaux tiſſus avec des lames d'ivoire*, & enſuite ἀστερόφορον ἀργυροῦν, *des reſeaux d'argent*. A moins qu'on n'entende que ces reſeaux étoient enrichis de petits ornemens d'argent ou d'ivoire, comme les guides des chars qu'Homere apelle ἡνία λεύκ' ἐλέφαντι ; *des guides blanches d'ivoire*.

Venales inter] C'étoit la coutume des Anciens ; quand ils alloient en voyage, ils faiſoient porter par un de leurs eſclaves la proviſion & toutes les hardes. Et Horace fait ici alluſion à l'hiſtoire d'Eſope, qui devant partir avec ſon maître, aima mieux ſe charger du panier au pain, quoique plus peſant que la charge de ſes camarades, ſachant bien qu'il ſeroit bientôt ſoulagé, & qu'il marcheroit à vuide : car deux fois le jour on devoit tirer de ce panier la nouriture de toute la troupe.

48 *Nihilo plus accipias quàm qui nil portarit*] Car chaque eſclave avoit par jour une certaine meſure réglée qu'on apelloit *demenſum*. Cette comparaiſon eſt très juſte : comme l'eſclave qui porte le pain, n'en a pas pourtant une plus grande portion pour ſa nouriture, de même celui qui recueille dix mille ſetiers de bled, n'en mange pas davantage que celui qui n'en a juſtement que ſa proviſion. C'eſt ſur cela que les premiers Romains avoient établi cette coutume, de meſurer à chaque citoyen le bled qu'il devoit manger, & de le partager également.

49 *Quàm qui nil portarit*] Il n'y avoit ordinairement qu'un eſclave qui portoit le bagage : un homme qui auroit chargé deux eſclaves, auroit paſſé pour un luxurieux & pour un efféminé. Les premiers Romains avoient imité cette ſageſſe & cette modeſtie des Grecs, qui vouloient qu'on ſe contentat d'un ſeul eſclave pour cet uſage. Eſchines reproche à Démoſthene, que dans ſon ambaſſade il s'étoit fait ſuivre par deux eſclaves chargés. L'hiſtoire d'Eſope que je viens de raporter ne détruit point cette coutume : car ce maître étoit un marchand, & comme tel il pouvoit mener pluſieurs eſclaves chargés des choſes qui regardoient ſon négoce. Horace a égard à cette maxime, quoique de ſon tems elle ne fût preſque plus d'aucun uſage. Mais il peint les choſes comme elles devoient être, & non pas comme elles étoient.

Vel dic] C'eſt une façon de parler dont on ſe ſert quand on veut preſſer les gens par des raiſons plus fortes que celles dont on s'eſt déja ſervi. Ce qu'Horace a dit ne ſuffiſoit pas pour confondre l'avare qui pouvoit lui répondre, que bien qu'il ne mangeat pas de ſes cent mille boiſſeaux plus que l'autre de ſa petite proviſion, avec le reſte il avoit dequoi fournir à d'autres dépenſes, & c'eſt ce qu'Horace prévient ici, en diſant, que pourvu que l'on ait dequoi contenter les néceſſités de la nature, tout le reſte eſt inutile & ſuperflu.

Intra naturæ fines viventi] *Vivre entre les bornes de la nature.* C'eſt ſe contenter juſtement de ce que la nature demande, & tout ce qu'elle demande eſt compris dans ces deux vers :

Panis ematur, olus, vini ſextarius, adde
Queis humana ſibi doleat natura negatis.

Achetez-en du pain, des herbes, un demi ſetier de vin, & toutes les autres choſes dont la nature ne peut ſe paſſer ſans douleur.

Car à expliquer à la lettre ce mot *intra fines naturæ*, on trouve qu'on doit ſe tenir un peu en-deçà des bornes, & qu'il ne faut pas ſuivre la nature juſques où elle permettroit d'aller. C'eſt-à-dire qu'il ne faut pas lui donner tout ce qu'elle demande, mais ſeulement tout ce dont elle ne peut ſe paſſer. Ciceron a dit en ce ſens-là dans la Lettre XXVI. du Livre IX. *Epulamur unà, non modò non contra legem, ſi ulla nunc lex eſt, ſed etiam intra legem & quidem aliquanto. Nous ſoupons enſemble, & non ſeulement nous ne paſſons pas la loi ſomptuaire, s'il y en a encore une ; mais nous nous tenons en-deça, & même beaucoup.* Et dans la Lettre IV. du Livre IV. *Modicè hoc faciam, aut etiam intra modum. Je ferai cela moderément, ou plutôt je me tiendrai*

Naturæ fines viventi, jugera centum an
Mille aret. At suave est ex magno tollere acervo.
Dum ex parvo nobis tantundem haurire relinquas,
Cur tua plus laudes cumeris granaria nostris?
Ut tibi si sit opus liquidi non amplius urnâ,
Vel cyatho, & dicas: Magno de flumine mallem,
Quàm ex hoc fonticulo tantundem sumere: eo fit,
Plenior ut si quos delectet copia justo,
Cum ripâ simul avulsos ferat Aufidus acer.
At qui tantulo eget quanto est opus, is neque limo
Turbatam haurit aquam, neque vitam amittit in undis.
At bona pars hominum, decepta cupidine falso,
Nil satis est, inquit: quia tanti, quantum habeas, sis.
Quid facias illi? jubeas miserum esse, libenter

Qua-

tiendrai entre les bornes de la moderation. C'est la force du mot *intra*, qu'il étoit nécessaire de bien expliquer. Florus a dit de même en parlant d'Horace qui avoit tué sa sœur: *Facinus intra gloriam fuit. Son action fut entre la gloire*, c'est-à-dire, *fut entre les bornes de la gloire*, *qu'elle ne les passa pas, & qu'elle ne fut que glorieuse.* Et en parlant de la beauté de Cléopatre, *intra pudicitiam Principis fuit*, qu'elle fut *entre la sagesse*, c'est-à-dire qu'elle fut moins grande que la sagesse de ce Prince, * qu'elle ne porta pas ce Prince à passer les bornes de la sagesse.*

50 *Jugera centum an mille aret*] Celui qui a cent arpens seroit fou d'en souhaiter mille: car les cent sont plus que suffisans pour l'entretenir, puisqu'il n'étoit même permis à un citoyen Romain d'en posséder que sept. Horace a mis ici cent arpens, pour un plus petit nombre. Ce passage n'avoit pas été bien éclairci. *Jugerum*, l'arpent est de deux cents quarante pieds de long, & de six-vingts pieds de large.

51 *At suave est*] C'est l'objection de l'avare, qui se retranche sur l'agréable, quand il ne peut plus soutenir l'utile.

52 *Dum ex parvo nobis*] Horace répond à l'objection de l'avare, & en fait voir la futilité: Pourvu, dit-il, que je tire de mon petit monceau autant que vous tirez de votre grand magasin, je ne vois pas que vous puissiez avoir plus de plaisir que moi; car le plaisir ne peut venir que de la satisfaction que l'on a de ne manquer de rien, & d'être à couvert de la pauvreté. Tout le reste est chimerique, & ne peut faire plaisir qu'aux fous.

53 *Cur tua plus laudes cumeris granaria nostris*] *Granaria* répond au grand monceau de l'autre vers; c'étoient de grands greniers où les riches serroient leur bled. *Cumeris* répond au petit monceau du vers précédent: car *cumera* étoient des vaisseaux de terre ou de jonc, où les pauvres mettoient leur petite provision.

54 *Ut tibi si sit opus liquidi*] Cette comparaison est née du mot *haurire* de l'autre vers. Les Commentateurs ne s'attachent pas d'ordinaire à ces recherches: cependant il n'y a rien qui ouvre plus l'esprit, ni qui forme plus le jugement que de faire voir dans les Anciens ce qui a fait naître & leurs expressions & leurs pensées.

Liquidi] Les Latins ont dit *liquidum* & *liquor*, *liquide* & *liqueur*, pour l'eau, à l'imitation des Grecs, qui ont employé leur ὑγρὸν de la même maniere.

Urnâ vel cyatho] L'urne étoit une cruche de dix-huit ou vingt pintes de notre mesure; & la moitié de l'*amphora*: elle pesoit quarante livres. *Cyathus* étoit un petit vase qui servoit à puiser dans un plus grand; il contenoit environ deux onces.

55 *Magno de flumine mallem*] Rien n'étoit plus propre à faire voir le ridicule des avares. Et cet endroit me fait souvenir d'un beau passage du Prophete Isaïe, où Dieu dit au peuple de Jerusalem, que parcequ'il a méprisé les eaux tranquiles de la fontaine de Siloë, il lâchera sur eux les eaux du grand fleuve qui les engloutira.

57 *Plenior ut si quos delectet copia justo*] Je ne puis souffrir le sentiment de quelques Savans qui prétendent qu'Horace ait écrit:

Plenior ut si quos delectet copia cornu.

C'est-à-dire, *si copia plenior cornu copia. Si une abondance plus grande que la corne d'abondance même*, Cela est ridicule, & vient sans doute de quelque Grammairien qui aimoit les pointes, & qui trouvoit que cette corne d'abondance faisoit ici un bel effet.

58 *Cum ripâ simul avulsos ferat Aufidus*] L'Aufide

porte à celui qui veut vivre dans les bornes de la nature d'avoir cent ou mille arpens ? Mais il est agréable, dis-tu, de tirer d'un grand monceau. Pourvu que tu me permettes de tirer la même quantité d'un petit, je ne vois pas pourquoi tu prefereras tes greniers à mes petits vaisseaux de jonc. Comme, si tu n'avois besoin que d'une pleine cruche, ou d'une seule tasse d'eau, & que tu disses : J'aimerois bien mieux puiser dans ce grand fleuve, que dans cette petite source. Ah ! voilà d'où vient que l'impétueux Aufide entraine avec ses rivages ces insatiables qui n'aiment que le superflu, & *qui veulent toujours puiser en pleine eau.* Au lieu que celui qui ne demande précisément que le nécessaire, celui-là ne puise point une eau trouble pleine de boue & de limon, & ne s'expose pas à finir ses jours dans les ondes. Mais la plupart des hommes trompés par leurs faux desirs, on n'a jamais assez, disent-ils, parcequ'on n'est estimé qu'autant qu'on a de bien. Que feriez-vous à ces gens-là ? Il n'y a qu'à les laisser dans leur misere, puisqu'ils s'y précipitent si volontiers. Comme on dit d'un certain homme

fide fleuve de la Pouille, aujourd'hui l'*Ofanto.* Horace le met pour quelque fleuve que ce soit : car l'Aufide n'est pas partout, & partout il y a des avares, &c. Peut-être même qu'Horace le marque plutôt qu'un autre, pour faire allusion à quelque histoire semblable arrivée de son tems, & que tout le monde savoit.

Acer] *Impétueux, rapide*, comme il l'apelle *violent* dans l'Ode XXX. du Livre III.

- - - - *Quà violens obstrepit Aufidus.*

Dans les lieux où le violent Aufide fait entendre le bruit de ses eaux.

59 *Is neque limo turbatam haurit aquam*] Comme cela arrive à ceux qui aiment à puiser dans les grands fleuves : car plus ils sont grands & rapides, plus ils trainent de boue & de limon. Callimaque dans l'Himne à Apollon :

Ἀσσυρίου ποταμοῖο μέγας ῥόος, ἀλλὰ τὰ πολλὰ
Λύματα γῆς καὶ πολλὸν ἐφ' ὕδατι συρφετὸν ἕλκει.

Le fleuve d'Assyrie (l'Euphrate) est un grand fleuve; mais il roule dans ses eaux beaucoup de boue & de limon.

61 *At bona pars hominum*] Après qu'Horace a prouvé par des raisonnemens très solides que les richesses, dont on ne se sert point, n'ont rien d'utile, ni de beau, ni d'agréable, il poursuit l'avare jusques dans son dernier retranchement, & il prévient adroitement l'objection qu'il pouvoit lui faire, qu'au moins il faut amasser des richesses, parcequ'on n'est estimé qu'à proportion du bien qu'on a. Horace y répond, en faisant voir que les hommes, qui ont ce sentiment-là, veulent bien être trompés, en prenant pour un desir de gloire & de réputation, l'attachement qu'ils ont pour les richesses. Ce passage étoit d'autant plus difficile qu'il paroît fort clair. Il faut être accoutumé aux manieres de Socrate, pour le bien entendre & pour en voir toute la beauté.

Decepta cupidine falso] Ceux qui croyent qu'il faut amasser des richesses pour être estimés, sont trompés par leur avarice, qui se fortifie dans leur cœur sous un autre nom, & c'est cette avarice ainsi déguisée qu'Horace apelle *cupidinem falsum.* Cela n'avoit jamais été bien expliqué.

62 *Quia tanti quantum habeas sis*] Un ancien Poëte dit dans l'Epitre CXVI. de Séneque :

Ubique tanti quisque, quantum habuit, fuit.

Partout les hommes ont toujours été estimés à mesure du bien qu'ils ont eu.

Pindare dit en quelque endroit que les richesses font l'homme; mais ce reproche étoit plus dû aux Romains qu'à aucun autre peuple, car ils donnoient le rang & la dignité à proportion du bien : il falloit avoir tant pour être Chevalier, tant pour être Sénateur, tant pour être Juge. *Censu in foro Judex legitur*, dit Séneque, & Pline, dans la Preface du Livre XIV. *Posteris laxitas mundi & rerum amplitudo damno fuit, postquam Senator censu legi cœptus, Judex fieri censu, &c.*

63 *Quid facias illi? Jubeas miserum esse libenter*] Il faut joindre *libenter* avec *facit*, & ponctuer ainsi ce passage, qui ne sauroit être entendu sans cela :

Quid facias illi? Jubeas miserum esse, libenter
Quatinus id facit.

 Que

Quatinus id facit : ut quidam memoratur Athenis
Sordidus, ac dives, populi contemnere voces
Sic solitus : Populus me sibilat, at mihi plaudo
Ipse domi, simulac nummos contemplor in arcâ.
Tantalus à labris sitiens fugientia captat
Flumina...... quid rides ? mutato nomine de te
Fabula narratur. Congestis undique saccis
Indormis inhians ; & tanquam parcere sacris
Cogeris, aut pictis tanquam gaudere tabellis.
Nescis quo valeat nummus ? quem præbeat usum ?
Panis ematur, olus, vini sextarius : adde,
Queis humana sibi doleat natura negatis.
An vigilare metu examinem, noctesque diesque
Formidare malos fures, incendia, servos,
Ne te compilent fugientes : hoc juvat ? horum
Semper ego optarim pauperrimus esse bonorum.

At

Que feriez-vous à cet homme là ? Il n'y a qu'à le laisser dans sa misere, puisqu'il s'y précipite & qu'il s'y plait.

Il n'y a rien à faire à un homme qui est dans cette opinion, qu'à le laisser dans sa misere ; car il est bien-aise d'être trompé. C'est le seul & veritable sens de ce passage, comme la suite le prouve manifestement.

* *Miserum esse*] Il semble qu'Horace après avoir dit, *at bona pars hominum*, devoit écrire *miseram esse*, en le raportant à cette partie des hommes, & M. Bentlei soutient que *miserum* est un solécisme. Mais je suis du sentiment de Théodore Marcile qui a fort bien vu qu'Horace change ici de tour, & que dans *quid facias illi*, cet *illi* doit être entendu de tout homme qui &c. Cela ne fait rien au sens qui est toujours le même. *

64 *Ut quidam memoratur Athenis*] Ce qu'Horace dit ici ne convient point à Timon le misanthrope. Il n'y a qu'à lire le Timon de Lucien pour en convenir. Cruquius prétend qu'Horace designe ici un Romain nommé Fabius, fort riche & fort avare. Torrentius dit que c'étoit plutôt un certain Cnéus Lentulus. Si cela étoit vrai, Horace iroit donc chercher l'exemple à Athenes pour mieux déguiser la Satire ; mais outre que ce sont des conjectures sans fondement, ce n'est point du tout le caractere d'Horace, qui bien loin d'avoir ce ménagement de mettre Athenes pour Rome, ne s'empêche pas le plus souvent de nommer les gens. Pourquoi n'avouer pas franchement que l'histoire dont Horace veut parler ici nous est entierement inconnue ?

66 *Populus me sibilat, at mihi plaudo*] Voilà cet avare qui s'aplaudit, qui se fortifie dans son vice, & qui bien loin de chercher à se corriger, se console de toutes les huées du peuple, en revoyant son tresor. Ce n'est donc pas ce desir de gloire & de réputation qui le possede, puisqu'il voit bien que ses richesses ne l'empêchent pas d'être moqué. C'est l'avarice seule ; il le voit, & il n'en est pas fâché. C'est ce qui prouve ma Remarque sur ce vers : *Libenter quatinus id facit.* On ne sauroit trouver dans ces deux passages aucune justesse, si l'on ne suit mon explication.

68 *Tantalus à labris sitiens*] On sait la fable de Tantale, qui meurt de soif & de faim au milieu des eaux & des fruits, qui lui échapent toujours quand il veut les prendre. Homere le décrit dans l'onzieme Livre de l'Odyssée. Pindare, Euripide & Platon ont suivi une tradition bien differente : car ils disent, que Tantale est toujours occupé à se mettre à couvert d'un rocher qui pend toujours sur sa tête, & qui le tient dans une continuelle frayeur. Lucrece a suivi cette derniere opinion ; mais la premiere est la plus commune. Tantale est ordinairement l'emblême des avares.

69 *Flumina*] Après ce mot il faut laisser un petit espace avec des points. . . pour marquer que le discours est coupé. Horace commence d'une maniere comme s'il alloit conter une longue histoire, lorsqu'il est interrompu. Cela fait tout le naturel de ce passage. Et c'est ce que les Interpretes ne sentent point.

Quid rides ?] Cet avare rit de ce commencement de fable, croyant qu'Horace n'a plus de bonnes raisons, puisqu'il se jette ainsi dans les contes. Mais il n'a pas longtems ce plaisir. Le tour d'Horace

homme d'Athenes fort riche & fort avare, qui méprisoit les huées du peuple, & qui disoit : Le peuple se moque de moi, & moi je m'aplaudis quand je suis dans ma maison, & que je contemple mes écus dans mon coffre. Tantale brulant de soif au milieu des ondes qui le fuyent. . . . . De quoi ris-tu ? c'est ton histoire, il ne faut que changer le nom. Tu couches la bouche béante sur des sacs que tu as amassés de tous côtés par toute sorte de voies, & ton avarice te force à ne t'en servir non plus que d'une chose sacrée, ou à n'en jouïr que comme on jouït des tableaux. Ne sais-tu point encore à quoi l'argent est bon, & quel usage tu en dois faire ? Achetes-en du pain, des herbes, du vin, & toutes les autres choses dont la nature ne peut se passer sans douleur. Veiller toujours demi-mort de peur ; être jour & nuit dans des alarmes continuelles sur les voleurs ; apréhender à tous momens qu'on ne mette le feu chez toi ; ne t'assurer pas même de tes domestiques, & craindre à toute heure qu'ils ne s'enfuyent après t'avoir pillé : est-ce là tout l'avantage que tu tires de tes richesses ? O Dieux ! ne me donnez jamais de ces richesses qui font de si pernicieux effets. Mais avec ces richesses si vous avez été surpris par un grand froid, ou si quelque autre acci-

race est très ingénieux, & il merite d'être bien remarqué.

Mutato nomine de te fabula narratur] Il y a là une vivacité admirable. Tantale & tous les autres noms de la Fable sont des noms géneraux qui ont été faits à plaisir, pour marquer certains caractères, & ils sont aussi vagues que Titius & Mévius dans le droit. On n'a qu'à mettre à leur place les noms propres de ceux qu'on designe: tout le reste leur convient parfaitement. L'usage de ces apologues est fort ancien : le Prophete Nathan en fait un admirablement beau à David dans le XII. chap. du Liv. II. des Rois. Et quand cet apologue a produit son effet dans l'esprit du Roi, le Prophete lui en fait l'aplication à lui-même, en lui disant seulement : *Tu es ille vir*, vous êtes cet homme-là.

70 *Congestis undique saccis*] C'est la preuve de ce qu'il a dit, que c'est l'avare lui-même qui est Tantale, & qu'il ne faut que changer le nom.

Undique] C'est-à-dire par toutes sortes de voies, justes ou injustes.

Saccis indormis] Lucilius a dit fort plaisamment d'un avare:

Cui neque jumentum est, nec servus, nec comes ullus.
Bulgam & quidquid habet nummorum, secum habet ipse ;
Cum bulgâ cœnat, dormit, lavit, omnis in unâ
Spes hominis bulgâ, hac devincta est cætera vita.

Il n'a ni cheval, ni valet, ni personne avec lui ; il porte toujours sa bourse & tout ce qu'il a d'argent ; il mange, il couche, il se baigne avec sa bourse ; toutes ses esperances sont dans sa bourse ; le reste de sa vie est lié à sa bourse.

71 *Inhians*] La bouche ouverte. Cette action vient ordinairement de l'admiration & du desir.

Et tanquam parcere sacris] Les Pontifes & les Jurisconsultes apellent *sacré*, ce qui est consacré publiquement à quelque Dieu ; mais ce que les particuliers consacrent n'est point sacré. Festus : *Gallus Ælius ait sacrum esse, quocunque modo atque instituto civitatis consecratum sit, sive ædis, sive ara, sive signum, sive locus, sive pecunia, sive quod aliud quod Diis dedicatum atque consecratum sit. Quod autem privati, suæ religionis caussâ, aliquid earum rerum Deo dedicent, id Pontifices non existimare sacrum. Gallus Elius dit, qu'une chose sacrée est ce qui est consacré publiquement selon les manieres & les instituts publics, une maison, un autel, une statue, une place, une somme d'argent, ou toute autre chose qui est dediée & consacrée aux Dieux ; mais ce que les particuliers consacrent pour leurs dévotions particulieres, il assure que les Pontifes Romains ne tiennent pas cela pour sacré.*

74 *Vini sextarius*] Le setier des Latins étoit une petite mesure qui contenoit à peu près trois de nos demi-setiers. C'étoit la mesure d'Auguste, quand il vouloit boire un peu plus qu'à son ordinaire. On l'apelloit *sextarius*, parcequ'il étoit la sixieme partie du *congius*. Il tenoit douze *cyathos*, & notre pinte en tient seize.

78 *Ne te compilent fugientes*] *Compilare* & *suppillare*, *piller*, ne viennent pas du mot *pilus*, *poil*, comme Asconius & Nonius l'ont prétendu, mais de l'ancien mot

At si condoluit tentatum frigore corpus,
Aut alius casus lecto te afflixit, habes qui
Assideat, fomenta paret, Medicum roget ut se
Suscitet, ac reddat gnatis carisque propinquis.
Non uxor salvum te vult, non filius : omnes
Vicini oderunt, noti, pueri atque puellæ.
Miraris, quum tu argento post omnia ponas,
Si nemo præstet quem non merearis amorem ?
At si cognatos, nullo, natura, labore
Quos tibi dat, retinere velis servareque amicos,
Infelix operam perdas : ut si quis asellum
In campo doceat parentem currere frænis.
Denique sit finis quærendi, quoque habeas plus,
Pauperiem metuas minus ; & finire laborem
Incipias, parto quod avebas : nec facias quod
Umidius quidam (non longa est fabula) dives,
Ut metiretur nummos ; ita sordidus ut se
Non unquam servo meliùs vestiret ; ad usque
Supremum tempus, ne se penuria victûs
Opprimeret, metuebat : at hunc liberta securi
Divisit medium, fortissima Tyndaridarum.

Qui

mot *pilare*, qui vient du Grec πιλεῖν, *stipare*, *densare*, entasser, presser : car les voleurs entassent ce qu'ils derobent, & le mettent en petit volume, pour l'emporter plus facilement.

80 *At si condoluit*] C'est l'avare qui parle.

Condoluit] pour le simple *doluit*, comme dans Ciceron, *si pes condoluit*, *si dens*, *&c.*

Tentatum frigore] *Tentatum*, *attaqué*, *surpris*, comme il dit dans la Satire III. du Livre II.

. . . . *Renes morbo tentantur acuto.*

Les reins sont surpris d'une maladie aiguë.

Et Ciceron dans les Tusculanes : *Animi valentes morbo tentari non possunt*. *Les esprits forts ne peuvent être surpris de maladie*. Les Latins n'ont fait que traduire le mot Grec πειράζεσθαι. qui est employé dans le même sens. Strabon dans le Liv. XVI. πειραζομένης δὲ καὶ στρατιᾶς ἐπιχωρίοις πάθεσιν, & Ciceron à Atticus, Liv. XVI. Epitre VII. *Piliam* πειράζεσθαι παραλύσει ; *que Pilia avoit eu une attaque de paralisie.*

81 *Afflixit*] Théodore Marcile croit qu'il faut lire *affixit* ; ce qui marque, dit-il, une maladie plus longue & plus difficile. Mais cela n'est pas necessaire. *Afflixit* est fort bon : *affligere*, *dejicere*, abatre, &c.

82 *Assideat*] *Se tienne près de vous pour vous assister.* Séneque, dans l'Epitre IX. du Liv. I. dit, que le Sage ne fait pas des amis, *ut habeat qui sibi ægro assideat*, *sed ut ipse ægro assideat*, pour avoir quelqu'un qui se tienne près de lui quand il sera malade; mais pour se tenir lui-même auprès de son ami en pareille occasion.

Fomenta] Toutes les choses qui peuvent apaiser ou adoucir les maux, cataplasmes, linges chauds, huiles, &c.

84 *Non uxor salvum te vult*] C'est Horace qui répond.

88 *At si cognatos*] Torrentius lit, *an si cognatos*; Théodore Marcile, *& si cognatos*. Car, dit-il, il n'y a point ici d'oposition. Ils n'ont raison ni l'un ni l'autre. Cet *at* vient du vers *miraris* ; tu t'étonnes de ce que personne ne t'aime ; mais je te dis, que si tu penses, &c.

Nullo natura labore quos tibi dat] Ce passage est plus difficile qu'on n'a cru ; car d'un côté si Horace a voulu dire que la nature nous donne des parens sans aucune peine, je trouve cela plat, parcequ'il n'est pas question ici si la nature se travaille à produire. Et de l'autre côté, si l'on entend ce vers, *nullo natura labore*, comme le vieux Commentateur, *nullo tuo labore*, que la nature te donne sans que tu prennes le moindre soin, cela ne fait aucun sens

accident vous oblige à garder le lit, vous avez des gens qui ſe tiennent près de vous, qui vous font des remedes & qui vont prier le Medecin de venir vous remettre ſur pied, & vous rendre à vos enfans & à vos proches ? Tu te trompes, ta femme & tes enfans ne ſouhaitent point que tu releves de ta maladie ; tu es haï de tes voiſins & de tous ceux qui te connoiſſent ; les jeunes garçons même & les jeunes filles, *à qui tu devrois être indifferent*, te chargent de malédictions. Et t'étonnes-tu que pendant que tu preferes ton argent à toutes choſes, tu ne trouves perſonne qui ait pour toi une tendreſſe que tu ne merites point ? Car ſi tu penſois pouvoir, ſans qu'il t'en coute aucun ſoin ni aucune peine, attirer & conſerver l'amitié des parens que la nature te donne, tu perdrois ton tems tout de même que celui qui entreprendroit de dreſſer un âne à faire le manége dans le champ de Mars, & à obéir à la main de l'Ecuyer. Mais enfin ceſſe d'amaſſer. Plus tu as de bien, moins tu dois craindre la pauvreté. Puiſque tu as ce que tu ſouhaitois, mets fin à tes travaux & ne fais pas comme un certain Umidius, le conte n'eſt pas long, qui étoit ſi riche qu'il meſuroit ſon argent ; & ſi avare, qu'il n'étoit jamais mieux vétu qu'un eſclave. Ce miſerable apréhenda juſques au dernier jour que le pain ne lui manquat : mais une affranchie, plus vaillante que les filles de Tyndare, remédia à toutes ſes craintes, en le fendant par le milieu avec une hache. Que voulez-vous donc que je faſſe ? que je vive comme Névius ou comme Nomentanus ? Ne vois-tu pas que tu continues de tomber dans des excés tout contraires ?

Quand

ſens ici, & n'eſt pas même Latin. Il faut ponctuer ce vers d'une autre maniere pour l'entendre, & pour en voir toute la beauté :

At ſi cognatos, nullo, natura, labore,
Quos tibi dat, retinere velis, &c.

At ſi cognatos, quos natura tibi dat, retinere velis nullo labore. Mais ſi vous penſiez ne devoir prendre aucune peine, ni employer aucun ſoin à conſerver & à cultiver l'amitié des parens que la nature vous donne, &c.

De cette maniere le ſens eſt admirable, & il y a une verité qui ſaute aux yeux.

90 *Infelix operam perdas*] Car la nature nous donne les parens ; mais c'eſt à nous de nous les rendre amis par nos ſoins & par nos ſervices. La liaiſon naturelle ſe rompt & ſe perd bien-tôt, ſi la volonté ne vient en ſerrer les nœuds. * M. Bentlei tire de cette expreſſion une raiſon qu'il croit admirable contre le ſens que je viens de donner au vers précédent, & qu'il apelle *jocularem errorem*. *Quid*, dit-il, *an opera perditur, quæ non omnino inſumitur ? Perd-on une peine qu'on n'a pas priſe ?* Comme ſi *operam perdere* ne ſignifioit pas ſouvent *ne pas réuſſir*, & qu'il ne s'apliquat pas auſſi-bien au ſimple deſir inutile, qu'aux peines & aux démarches vaines. M. Bentlei croit donc que jamais on n'a pu dire *oleum & operam perdidiſti*, *vous avez perdu votre huile & votre peine*, qu'à celui qui avoit bien travaillé, & employé effectivement ſon huile ? Plaiſante imagination ! Je ne dis rien de ſa correction *an* pour *at*, & de l'explication qui l'accompagne, qui eſt très forcée & qui n'a nul ſens.*

91 *In campo*] Dans le champ de Mars ; car cela augmente encore le ridicule.

95 *Umidius quidam*] Torrentius lit *Vinidius*, qui eſt un nom Romain. Mais ſoit qu'on liſe *Umidius* ou *Vinidius*, l'un & l'autre ſont également inconnus. J'aime pourtant mieux *Umidius*, parceque je ſais qu'il y avoit à Rome une famille apellée *Umidia*. Et dans les inſcriptions anciennes il eſt fait mention des *Umidiens*.

Non longa eſt fabula] Il a été remarqué ailleurs que *fabula*, *fable*, ſe dit d'une hiſtoire veritable, comme en notre langue le mot *conte*.

96 *Ut metiretur nummos*] Les autres comptoient, ou peſoient leur argent ; mais cet Umidius meſuroit le ſien à boiſſeaux, comme la femme de Trimalcion dans Pétrone : *Fortunata quæ nummos modio metitur.* * *Dives ut metiretur* eſt fort bien dit, & il ne faut nullement corriger le vers précédent, & lire *qui tam* au lieu de *quidam* ; cela eſt d'une dureté inſuportable.*

100 *Diviſit medium fortiſſima Tyndaridarum*] Si ces deux mots, *fortiſſima Tyndaridarum*, doivent

être

Qui mi igitur suades? ut vivam Nævius? aut sic
Ut Nomentanus? Pergis pugnantia secum
Frontibus adversis componere: non ego, avarum
Quum veto te fieri, vappam jubeo ac nebulonem.
Est inter Tanaïm quiddam socerumque Viselli:
Est modus in rebus; sunt certi denique fines,
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.
Illuc, unde abii, redeo: nemon' ut avarus
Se probet, ac potiùs laudet diversa sequentes?
Quodque aliena capella gerat distentius uber,
Tabescat? neque se majori pauperiorum

Tur-

être ensemble, cette expression est née du mot *securi* du vers précédent. Car comme cette affranchie s'étoit servie de la hache pour tuer son maître, Horace prend de là occasion de l'apeller *plus vaillante que les Tyndarides*; parceque les filles de Tyndare s'étoient aussi servies des mêmes armes pour tuer leurs maris. Peut-être aussi qu'Horace fait allusion au nom de cette esclave, qui pouvoit bien être apellée *Tyndaris*. Car Tyndaris étoit un nom ordinaire de femme, comme on l'a vu ailleurs. A moins que l'on n'aime mieux reconnoitre ici avec Sanctius une transposition qui est assez familiere à Horace: *At hunc liberta fortissima divisit medium securi Tyndaridarum. Mais une vaillante affranchie le fendit par le milieu avec la hache des Tyndarides.* Il dit la hache des Tyndarides, comme il a dit ailleurs la hache des Amazones. Clytemnestre tua Agamemnon avec une hache dont elle lui fendit la tête. Electre dit dans Sophocle:

> Μήτηρ δ' ἡμὴ χὼ κοινολεχὴς
> Αἴγισθος, ὅπως δρῦν ὑλοτόμοι,
> Σχίζουσι κάρα φονίῳ πελέκει.

Ma mere, & son mari Egisthe, lui fendent la tête avec une hache sanglante, comme les bucherons fendent un chêne.

Tyndaridarum] De l'accusatif de *Tyndaris*, *Tyndarida*, on a fait le nom *Tyndarida*, *Tyndaride*, &c.

101 *Ut vivam Nævius*] Le vieux Commentateur écrit que ce Névius étoit si avare, qu'on l'apelloit *sordidus Nævius*, *le vilain Névius*, & cela est vrai; mais ce Commentateur s'est trompé assurément, quand il a cru que ce Névius peut avoir place ici. Névius doit être le nom d'un prodigue & d'un débauché, aussi-bien que Nomentanus: autrement ce passage n'auroit point de sens. C'est pourquoi puisqu'il est certain que ce Névius étoit avare, comme cela paroît par la Satire II. du Liv. II. il faut lire ici, comme dans les meilleures éditions, *Manius*, & c'est le même dont Horace parle dans l'Epitre XV. du Liv. I.

> *Manius, ut rebus maternis atque paternis*
> *Fortiter absumptis.*

Ménius, après avoir courageusement dissipé ses biens maternels & paternels.

C'est ce Ménius qui ayant mangé tout son bien fut réduit à vendre aux Censeurs une maison qu'il avoit dans la place Romaine, dont il ne se reserva qu'une colomne, pour avoir sur cette colomne une loge d'où il pût voir les jeux. Lucilius ne manqua pas de marquer cette particularité dans ses Satires; car il dit:

> *Manius columnam cùm exciperet.*

Ménius en se reservant une colomne.

Aut sic ut Nomentanus] Le nom de ce débauché étoit L. Cassius. On l'apella *Nomentanus*, parcequ'il étoit du bourg de Nomentum. Il avoit mangé *septuagies HS.* c'est-à-dire huit cents soixante-quinze mille livres. On dit que Saluste loua un des cuisiniers de ce Nomentanus douze mille cinq cents livres, *centum millibus nummûm.* Lucilius dans ses Satires parle d'un autre Nomentanus qu'il ne faut pas confondre avec celui-ci.

102 *Pergis pugnantia*] *Pergis*, parcequ'après avoir dit, *dois-je vivre comme Ménius?* il poursuit, *ou comme Nomentanus?* C'est pourquoi Horace lui dit: *Vous continuez de tomber dans l'excès oposé.* Car Nomentanus n'étoit pas moins débauché que *Ménius*.

Pugnantia frontibus adversis componere] Oposer, mettre en presence des choses qui ne peuvent jamais être ensemble sans se combattre. C'est une métaphore prise des gladiateurs.

103 *Non*

Quand je veux t'empécher d'être avare, mon dessein n'est pas de te rendre un prodigue & un débauché. Il y a une grande difference entre Tanaïs & le beau-pere de Visellius. Ne sais-tu pas qu'il y a un milieu dans les choses, & de certaines bornes fixes au-delà & au-deça desquelles la vertu ne se trouve plus? Je reviens d'où je suis parti : est-il possible que personne ne soit content de sa condition, non plus que l'avare, & qu'il n'y ait pas un homme qui ne vante le bonheur de ceux qui suivent un autre parti , & qui ne seche sur pied de voir que la chevre de son voisin ait plus de lait que la sienne ? Ne regardera-t-on jamais au nombre presque infini de ceux qu'on a au-dessous de soi , & ne travaillera-t-on jamais qu'à surpasser celui-ci & celui-là ? Ainsi dans ces empressemens inquiets on trouve toujours un plus riche qui fait obstacle , comme

103 *Non ego*] Cet *ego* donne ici beaucoup de grace.

104 *Vappam jubeo*] *Vappa* est proprement du vin tourné, qui s'est aigri, & qui a perdu toute sa force : & de-là ce mot a été employé pour dire un homme entierement perdu, un homme que ses débauches ont rendu de nul usage. Les Grecs se sont servis de même du mot ὀξίνης. Aristophane dans l'Antépirrheme du IV. Acte des Chevaliers :

Ἄνδρα μοχθηρὸν πολίτην ὀξίνην Ὑπέρβολον.

Hyperbolus , méchant citoyen & entierement corrompu.

Le Scholiaste a mal entendu ce passage.

Ac nebulonem] *Nebulo* de *nebulis* , comme *tenebrio* de *tenebris*. *Nebulones* & *tenebriones* , sont proprement des débauchés, des garnemens, parcequ'ils n'aiment que les ténebres, & qu'ils fuyent toujours le grand jour.

105 *Est inter Tanaïm quiddam, socerumque Viselli*) Ce Tanaïs , ce Visellius & son beau-pere sont des gens dont les noms sont inconnus. Le vieux Commentateur assure que Tanaïs étoit un eunuque, affranchi de Mécénas , & que le beau-pere de *Visellius avoit une descente*. Je ne sais où il a puisé cette tradition qui ne vient pas trop bien ici. J'aimerois mieux croire que ces deux hommes avoient des vices tout oposés, ou de corps ou d'esprit. Horace dit que comme dans la nature entre les defauts de ces deux hommes il y' a un milieu, de même dans la morale il y en a un entre la prodigalité & l'avarice.

106 *Est modus in rebus*] Horace explique ici fort à propos & fort bien cet axiome des Philosophes, que la vertu est le milieu entre deux vices oposés.

Virtus est medium vitiorum & utrimque reductum.

107 *Quos ultra citraque nequit consistere rectum*] De quelque côté qu'on panche , quand on est au milieu, on tombe nécessairement dans l'un ou dans l'autre des vices qui sont aux deux côtés.

108 *Illuc, unde abii, redeo*] Il revient à son sujet qu'il a quité au vingt-troisieme vers, & il fait voir que l'inconstance des hommes ne vient que de leur avarice.

Nemon' ut avarus se probet] Il est étonnant qu'on ait tant écrit sur ce passage sans en donner la veritable explication. Il n'est pourtant pas difficile; Horace dit : *Est-il possible que personne ne se trouve heureux, non plus que l'avare?* Car comme l'avare trouve toujours le troupeau de son voisin plus gras que le sien, de même l'inconstant trouve toujours sa condition plus malheureuse que celle de son voisin, & par là Horace fait voir que l'inconstance n'est autre chose que l'avarice, qui est justement ce qu'il vouloit prouver. Il est bon d'étudier l'adresse avec laquelle Horace rentre dans son sujet.

109 *Se probet*] *Probare se*, & *se laudare* , sont deux termes sinonimes , pour dire *se trouver heureux*.

110 *Quodque aliena capella gerat*] Ovide dit de même:

Fertilior seges est alieno semper in agro ,
Vicinumque pecus grandius uber habet.

La moisson est toujours plus grande dans le champ de notre voisin , & son troupeau a toujours plus de lait.

111 *Neque se majori pauperiorum turba comparet*] Pour vivre heureux nous devons toujours regarder, non pas ceux qui sont au-dessus de nous , mais ceux qui sont au-dessous : & c'est une des plus utiles & des plus sûres maximes de la morale : τὰς ὑποδεεστέρους ἀποβλέπειν. Seneque ne l'a pas oubliée, car il écrit dans sa XV. Lettre : *Subinde itaque,*

Turbæ comparet? hunc atque hunc superare laboret?
Sic festinanti semper locupletior obstat;
Ut quum carceribus missos rapit ungula currus,
Instat equis auriga suos vincentibus, illum
Præteritum temnens extremos inter euntem.
Inde fit ut rarò qui se vixisse beatum
Dicat, & exacto contentus tempore vitæ
Cedat, uti conviva satur, reperire queamus.
Jam satis est: ne me Crispini scrinia lippi
Compilasse putes, verbum non amplius addam.

Lucili, quàm multa sis consecutus recordare. Quum aspexeris quot te antecedant, cogita quot sequantur. Si vis gratus esse adversùs Deos, & adversùs vitam tuam, cogita quàm multos antecesseris. C'est pourquoi, Lucilius, pensez souvent à tous le bien que vous avez acquis. Quand vous aurez bien regardé combien il y en a qui vous devancent, faites reflexion combien il y en a après vous. Si vous voulez avoir de la reconnoissance envers les Dieux, & être content de vous-même, pensez au grand nombre de ceux que vous avez laissés derriere.

114 *Ut quum carceribus missos*] Cette comparaison est fort belle & du stile heroïque: elle est née du mot *festinanti* du vers précédent. Horace s'étoit aperçu qu'une si longue dispute pouroit être enfin ennuyeuse; c'est pourquoi il la finit par une comparaison fort vive: car il ne lui arrive jamais de laisser languir son Lecteur. Plut à Dieu que nos Ecrivains aujourd'hui fussent imiter cette adresse!

118 *Vita cedat uti conviva satur*] Horace a eu en vue ces vers de Lucrece:

Cur non ut plenus vitâ conviva recedis.

Et ce qui suit:

Sed quia semper aves quod abest, præsentia temnis,
Imperfecta tibi elapsa est ingrataque vita,
Et nec opinanti mors ad caput adstitit ante
Quàm satur ac plenus possis discedere rerum.

Pourquoi ne sortez-vous pas de la vie comme on sort d'un festin? &c. Mais *parceque vous souhaitez toujours ce que vous n'avez pas, & que vous méprisez le present pour ne penser qu'à l'avenir, votre vie s'est évanouie sans être achevée, & sans que vous en ayez aucune obligation, & la mort est venu fondre sur vous lorsque vous l'attendiez le moins, & avant que vous fussiez rassasié & content dès choses de cette vie.*

A propos de ce passage de Lucrece, il y a un beau mot d'Epicure qui lui sert de commentaire. Il dit, *qu'il n'y a personne qui ne sorte de la vie comme s'il venoit d'y entrer.* Et dans un autre endroit il dit, *qu'il n'est rien de plus malheureux que de commencer toujours à vivre.* De cette maniere la vie est toujours imparfaite, comme dit Lucrece, & comme Séneque le dit après lui: *semper illis imperfecta vita est.* Pour revenir au passage d'Horace, Stobée raporte un beau mot d'Aristote: ἐκ τοῦ βίου κράτιστον ἐστιν ἐξελθεῖν ὡς ἐκ συμποσίου, μήτε διψῶντα, μήτε μεθύοντα. *Il faut sortir de la vie comme d'un festin, sans avoir soif & sans avoir trop bu.*

120 *Ne me Crispini scrinia lippi*] Cette précaution est fort plaisante, & la peur qu'il a qu'on ne l'accuse d'avoir pillé les écrits de Crispinus, est assez bien fondée, surtout après les sept ou huit vers qu'il vient de faire. Crispinus étoit un Philosophe Stoïcien, fort méchant Poëte.

Scrinia] *Scrinium*, du Grec σγεῖνιον, est proprement un petit coffret où l'on mettoit des Livres, des papiers &c. & qui se fermoit à clef. Les anciennes médailles nous en presentent plusieurs de cette maniere où l'on voit une serrure. De-là on a donné le nom à ce que nous apellons *porte-feuille*, où l'on serre ses papiers, & c'est d'où sont venues ces quatre charges de la maison d'Auguste: *Magister scrinii epistolarum*, Maître du porte-feuille des lettres; *Magister scrinii libellorum*, Maître du porte-feuille des placets; *Magister scrinii memoriæ*, Maître du porte-feuille du journal, & *Magister scrinii dispositionum*, Maître du porte-feuille des commandemens. Ces quatre dépendoient d'un Sur-intendant qui étoit apellé *Magister scriniorum*, Maître des porte-feuilles.

Lippi] Ce Crispinus étoit chassieux; & cela aide à la plaisanterie de ce passage. Le vieux Commentateur a cru qu'Horace apelloit Crispinus *chassieux*, *non oculorum ratione, sed mentis*; à cause du defaut de son esprit, & non pas de ses yeux: mais cela est plat & indigne d'Horace. * M. Bentlei a lu *lippum* au lieu de *lippi*, parce, dit-il, qu'il n'est pas vraisemblable qu'Horace étant chassieux ait voulu railler Crispinus du même defaut. Ce savant homme n'a pas senti quel froid de glace ce *lippum* jette dans ce vers.*

NOTES

me dans les courses, quand les chariots sont partis de la barriere, le cocher ne pense qu'à passer ceux qui l'ont devancé & ne songe plus à ceux qu'il a laissés derriere. De-là vient qu'il est si difficile de trouver un homme qui dise qu'il a vécu heureux, & qui, content des années qu'il a passées, sorte de la vie comme on sort d'un festin quand on est rassasié. En voilà assez, Mécénas; je n'ajouterai pas un mot davantage de peur que vous ne m'accusiez d'avoir pillé les écrits de Crispinus le chassieux.

NOTES SUR LA SAT. I. LIV. I.

4 *Gravis annis*] Le P. Sanadon a mis *gravis armis*, qu'un Savant inconnu a proposé. C'est sans doute ainsi qu'il faut lire. Sous le regne d'Auguste on ne souffroit point de soldat dans les armées Romaines, qui eût plus de quarante-six ou quarante-sept ans. D'ailleurs si ce sujet de plainte étoit causé par la vieillesse de ce soldat, il eût été perpétuel, dit le P. S. au lieu que dans tous les autres exemples cités par Horace, il n'est parlé que de quelques dégoûts passagers. Mais ce qui ne laisse aucun doute, c'est que quand le Poete demande au marchand, au laboureur & même au soldat, pourquoi ils ne veulent point profiter de la grace que Jupiter leur vouloit accorder, ils répondent que s'ils s'obstinent à souffrir les maux où leurs professions les exposent, c'est pour se procurer de quoi vivre doucement dans leur vieillesse:

- - - *Senes ut in otia tuta recedant*;

d'où il s'ensuit que le soldat n'étoit pas vieux. J'ajoute qu'*armis* ne signifie pas ici les armes seules, mais aussi tout le bagage d'un soldat qui étoit fort considerable, & c'est ce que le P. S. n'a point remarqué, & ce qui est une nouvelle preuve de la nécessité & de la justesse de la correction. Horace a déja employé *armis* dans ce sens-là. Voy. la Note sur le v. 10. de l'Ode VIII. du Liv. I.

14 *Delassare*] Pour *valdè lassare*, dit le P. S. la préposition *de* qui diminue quelquefois la signification, l'augmentant aussi quelquefois.

19 *Licet esse beatis*] Ce tour est familier à Horace, comme le P. S. le remarque.

23 *Praterea*] Le P. S. lit *praterео*, correction de la même main que celle du 4. v. *Praterea*, dit-il, ne répond à rien, & on ne sauroit l'accorder avec *sed tamen* du 27. v. Ce Pere remarque que le Poëte se raille ici finement des Dieux, qu'on feignoit si interessés que les moindres presens desarmoient leur colere. *Prætereo, je me garderai bien de le dire*, comme le P. S. l'a rendu.

25 *Ut pueris*] Cela favorise le sens que le P. S. attache au mot *praterео*. Horace veut faire entendre que les Dieux se laissent gagner par des presens. Ce Pere lit *& pueris*, c'est-à-dire *ipsi etiam doctores* &c. Mais il ne le fait point entendre dans sa traduction. C'est comme si nous disions en François: *Les maitres donnent bien de petites douceurs aux enfans* &c. La conséquence est: *Pourquoi n'en donneroit-on pas aux Dieux?* Et cela ajoute à la malice du Poete. D'ailleurs cette correction ôte un *ut*, qui seroit répété quatre fois dans l'espace de cinq vers, comme le P. S. le remarque.

43 *Quod si comminuas*] M. Dacier & le P. S prétendent que c'est Horace qui parle ici pour l'avare. Mais comment n'ont-ils pas vu que c'est prêter à Horace un sentiment contraire à tous ses principes. Quand le Poëte enseigne à l'avare à se servir de son argent, il veut que ce soit avec moderation, & qu'il n'en achette que les choses

Queis humana sibi doleat natura negatis;

Et plus loin:

- - - *Non ego avarum*
Quum veto te fieri, vappam jubeo ac nebulonem.

Horace ne peut donc adopter le sentiment de l'avare, qui s'imagine faussement qu'en tirant de son tresor de quoi satisfaire aux vrais besoins de la nature, il le réduira *vilem ad assem*; & il faut nécessairement que ce soit l'avare qui parle ici, comme c'est lui qui dit plus bas:

- - - *At suave est ex magno tollere acervo.*

On me dira que rien n'empéchoit Horace de mettre *comminuam*, s'il avoit voulu faire parler l'avare; mais je réponds qu'il n'a pas dû le faire, & qu'il y a une finesse dans *comminuas*, qui ne seroit pas dans *comminuam*; c'est que l'avare effrayé de la proposition de diminuer son tresor, s'en prend à l'auteur même de ce conseil. Il lui semble que c'est Horace qui le diminue, qui le lui arrache, & il croit deja le voir réduit à rien. Cela est tout à fait dans le génie des avares.

46 *Capiet*] M. Cuningam a lu *capiat*, & le P. S. l'a adopte, parcequ'il convient mieux avec *triveris*, *vehas*, *accipias*, *portarit*.

Quàm meus] Le P. S. lit *ac meus*, après M. Bentlei & M. Cuningam, sur l'autorité des manuscrits.

50 *Viventi*] Le P. S. lit, comme M. Cuningam, *viventis*, que demande la sintaxe Latine. *Intra natura fines viventis*, suivant le P. S. *dont la nature a borné les besoins*.

51 *Ex*] M. Cuningam a mis *de* qui ôte la dureté de *est ex*.

55 *Mallem*] Le P. S. a mis *malim*. C'est ainsi qu'il faut lire après, *sit opus* & *dicas*. dit-il, & c'est aussi la leçon des Scholiastes & des meilleurs manuscrits, que Mrs. Bentlei & Cuningam ont suivie.

59 *Tantulo eget quanto*] Le P. S. lit *tantuli eget quantum*, correction qui n'est pas, dit-il, moins apuyée que la précédente.

63 *Miserum*] Au lieu de ce mot qui n'a raport à rien, le P. S. lit *miseram* qu'il raporte à *bona pars hominum*.

88 *At si*] Le P. S. lit *an si*, *an si infelix operam perdas?*

SATIRA II.

AMBUBAIARUM collegia, Pharmacopolæ,
Mendici, mimæ, balatrones, hoc genus omne

Mœstum

SUr la mort d'un Musicien nommé Tigellius, fort prodigue & fort débauché, Horace prend occasion d'écrire contre le débordement des hommes, qui ne gardent jamais de milieu. Le veritable sujet de cette piece est compris dans le vingt-quatrieme vers:

Dum vitant stulti vitia, in contraria currunt.

Pendant que les fous évitent un vice, ils tombent dans le vice oposé.

Et dans ces mots du vingt-huitieme : *Nil medium est. Les hommes ne connoissent point de milieu.* Mais le principal but d'Horace est de parler contre ceux qui en contentant leur passion brutale, auroient cru ne prendre aucun plaisir, s'ils n'avoient point commis d'adultere. Car il y avoit en ce tems-là beaucoup de ces gens, dont parle Juvénal dans la Satire IV.

Delicias viduæ tantùm aspernatur adulter.

L'adultere ne méprise que l'amour des veuves.

C'est-là le premier excès qu'Horace condamne. On a vu dans les Odes, qu'il avoit tant d'horreur pour l'adultere, qu'il n'a pas fait difficulté de l'apeller *la source de tous les maux qui avoient affligé l'Italie.* Le second excès qu'Horace blâme, & qui est entierement oposé au premier, est de ceux qui ne bougeoient des vilains lieux, & qui se ruïnoient avec les courtisanes. Entre ces deux extrémités, ce Poëte établit un milieu, qui est celui de la nature. Mais c'est une chose bien déplorable, qu'en voulant établir ce milieu, il tombe justement dans le defaut qu'il condamne. Et par cette chute il prouve beaucoup mieux qu'il ne pensoit, qu'il n'est rien de plus difficile aux hommes, que de garder ce milieu, lors même qu'ils veulent en donner des regles : car en éloignant les hommes de l'adultere, il les précipite dans un autre excès beaucoup plus criminel. Quel aveuglement ! A la verité, c'est toujours beaucoup, que dans les épaisses ténebres du Paganisme, où les plus horribles débauches étoient autorisées par l'exemple même de leurs Dieux, il se soit trouvé des gens qui ayent travaillé à détourner les hommes de l'adultere. C'étoient quelques lumieres naturelles qui les menoient à de certaines connoissances, & qui n'étant point soutenues, n'avoient pas la force de les mener plus avant. Dans cette foiblesse, tous les autres excès leur paroissoient permis. Cela seroit pardonnable en quelque maniere à des Païens, qui n'ayant aucune idée juste de la Divinité, n'en pouvoient par conséquent avoir aucune de la veritable sagesse, si longtems auparavant la religion des Juifs, qui étoit alors la seule veritable, n'eût fait connoître que ce que ces aveugles regardoient comme des vertus, ou tout au plus comme des vices légers, étoient des péchés énormes, qui éloignoient entierement de Dieu ceux qui les commettoient. Car avant que la doctrine de Jesus-Christ eût entierement éclairé les hommes, toutes ces verités morales étoient connues au peuple Juif, auquel Dieu avoit donné lui-même une loi où ces horribles impuretés étoient exactement defendues. Cette loi n'étoit pas inconnue aux Romains : Horace avoit assurément lu les Livres de Moyse. Il est donc étonnant qu'ils ayent été si longtems sans profiter de ces lumieres, pour corriger leur pernicieuse morale, & qu'Auguste ait été le premier qui se soit enfin déclaré contre ces abominations par des loix très séveres. Mais ce qui est encore plus honteux pour les Romains, & ce qui les rend plus inexcusables, c'est que les Grecs, tout Païens qu'ils étoient aussi-bien qu'eux, avoient connu plusieurs années auparavant l'horreur de ces crimes. Il y avoit plus de trois cents cinquante ans que Platon avoit apellé l'amour infame des garçons, un abominable péché contre la nature. Voilà des preservatifs assez puissans contre le poison de cette Satire; & je crois que

das? qu'il traduit ainsi: *Car n'allez pas vous imaginer que les soins que vous vous donneriez pour cela seroient perdus. Si vous le pensiez, je vous regarderois comme le plus malheureux de tous les hommes.* Ce sens ne me paroît ni naturel, ni conforme aux sentimens d'Horace.

95 *Umidius quidam*] M. Bentlei & M. Cuningam ont mis *Umidius, quitam*, raportant *tam* à *dives*, ce qui rend la construction plus juste, & le P. S. les a suivis. Il faut en ce cas sous-entendre *erat* ou *fuit*.

100 *Tyndaridarum*] Le P. S. lit *Tyndariarum*, après M. Cuningam; c'est-à-dire *filiarum Tyndari*. Les copistes, dit-il, n'avoient pas distingué ici les genres.

101 *Aut sic*] Le P. S. a mis *ac sic*, sur l'autorité de deux des meilleurs manuscrits.

102 *Pergis pugnantia*] Suivant le P. S. *vous ne continuez à vous defendre qu'en passant d'une extrémité à l'autre.*

111 *Majori*] Le P. S. comme M. Cuningam, lit *meliori*, qui lui paroît faire un plus bel effet.

SATIRE II.

TIGELLIUS, ce grand Musicien, étoit si liberal, que toutes les troupes de joueuses de flute, les parfumeurs, les porteurs de besace, les bâteleuses,

que nous pouvons l'expliquer sans crainte. Ceux qui veulent qu'on retranche des Auteurs ces endroits dangereux, pechent à mon avis par trop de précaution: car en ne laissant pas voir aux jeunes gens les écueils qu'ils doivent éviter, ils les exposent à s'y aller briser quand ils seront eux-mêmes les maîtres de leur conduite. Cette Satire est d'ailleurs toute pleine de préceptes excellens. Je prouverai dans les Remarques qu'elle fut faite avant la Loi *Julia de adulteriis & pudicitia*, & avant la Satire III. & la Satire X. de ce Livre.

1 *Ambubaiarum collegia*] *Ambubaia*, des joueuses de flute. C'est un mot derivé du Siriaque *abbud*, *anbud*, *ambud*, *tibia*, flute. Car à Rome les joueurs & les joueuses de flute étoient ordinairement de Syrie, comme cela paroît par un passage de Juvénal. Les autres étimologies que Cruquius, Torrentius & Turnebe donnent de ce mot, sont entierement fausses. Horace met les *joueuses* de flute plutôt que les *joueurs*, parcequ'elles convenoient mieux à un débauché comme Tigellius. Suetone a remarqué de même, que Neron prenoit quelquefois plaisir à souper en public, *inter scortorum totius urbis ambubaiarumque ministeria*; *servi par toutes les courtisanes de la ville & par toutes les joueuses de flute.* Car ces dernieres gagnoient aussi leur vie en se prostituant.

Collegia] *Collegium*, société, corps, comme *collegium fabrorum*; il peut aussi signifier *troupe*, comme nous disons en notre langue *troupe de violons*.

Pharmacopolæ] *Unguentarii*, μυρεψοὶ proprement des vendeurs de drogues & de parfums. Ces gens-là étoient ordinairement de la bande des débauchés, parce qu'outre les parfums qu'ils fournissoient, ils donnoient aussi des drogues pour faire avorter & pour empêcher les grossesses. C'est pourquoi en Grece il étoit defendu par une loi de Solon, qu'aucun citoyen d'Athenes exerçat cet art; & Séneque nous aprend que tous les parfumeurs furent chassés de Lacedémone. Ils n'étoient pas moins méprisés à Rome qu'en Grece. Ciceron dit dans le premier Livre des Offices: *Adde his si places unguentarios, saltatores: Ajoutez à ces gens-là les parfumeurs & les danseurs.*

2 *Mendici*] Sous ce mot de *mendians*, Horace comprend les Prêtres de Cybele, les Prêtres d'Isis, les diseurs de bonne avanture, & les interpretes des songes, enfin tous ceux que Lucilius a compris dans ces deux vers:

Non vicanos aruspices, non de circo astrologos,
Non Isiacos conjectores, non interpretes somniûm.

Je ne fais nul compte ni des devins des coins des rues, ni des astrologues du cirque, ni des pronostiqueurs d'Isis, ni des interpretes des songes.

Car tous ces gens-là portoient la besace, & en faisant semblant d'aller avertir les Dames de ce qu'elles devoient éviter, ou de leur aller ordonner quelque dévotion, ils travailloient à les corrompre en leur rendant secretement des billets, & en leur donnant des rendez-vous de la part de leurs amans. Les Prêtres d'Isis étoient surtout très propres à ce commerce: car le temple de cette Déesse étoit le lieu où les femmes galantes faisoient leurs stations. Aussi Ovide dit aux hommes:

Nec fuge Niliacæ Memphitica templa Juvencæ:
Multas illa facit, quod fuit ipsa Jovi.

Ne fuyez point le temple de la Génisse du Nil: elle enseigne aux Dames à faire ce qu'elle a fait pour Jupiter.

Et ailleurs il dit au garde de sa maitresse.

Nec tu Niligenam fieri quid possit ad Isim
Quæsieris.

Ne

Mæstum ac solicitum est cantoris morte Tigelli:
Quippe benignus erat. Contra hic, ne prodigus esse
Dicatur metuens, inopi dare nolit amico,
Frigus quo duramque famem depellere possit.
Hunc si perconteris avi cur atque parentis
Præclaram ingratâ stringat malus ingluvie rem,
Omnia conductis coëmens opsonia nummis;
Sordidus atque animi quòd parvi nolit haberi,
Respondet: laudatur ab his, culpatur ab illis.
Fufidius vappæ famam timet ac nebulonis,
Dives agris, dives positis in fœnore nummis.

Qui-

Ne s'informe point de tout ce qu'on peut faire dans le temple de l'Egyptienne Isis.

On fait l'histoire de Pauline, qui fut violée dans ce temple par Mundus, qui s'étoit couvert de la peau d'un lion, afin de passer pour le Dieu Anubis. Voilà pourquoi Horace met ici fort bien ces Prêtres avec les bâteleuses, les joueuses de flute & les parfumeurs.

Mimæ] Les bâteleuses, les joueuses de farces. Elles accompagnoient de postures infames tout ce qu'elles disoient.

Balatrones] Le mot *balatro* a exercé inutilement tout ce qu'il y a eu de gens savans jusques ici: je crois en avoir trouvé la veritable explication dans mes Commentaires sur Festus, où j'ai fait voir que *balatro* est purement Grec, du mot βάλλω, βαλῶ. βαλίζω, βαλάζω, βαλάερω. βαλάστρων. *balastro*, *balatro*, *balastrum*. Le Glossaire d'Isidore, *balastrum*, *balineum*. *Balastrum*, bain. *Balatro* étoit donc proprement *aquariolus*, un homme qui versoit de l'eau aux courtisanes quand elles étoient dans le bain, & le même que les Grecs apelloient par la même raison βαλλὰς, & βαλλίων. Comme ceux qui faisoient ce vilain office, étoient ordinairement des hommes de néant & fort corrompus, *balatro* fut apliqué à toute sorte de débauchés. On peut aussi donner une autre étimologie & une autre explication à ce mot, en conservant pourtant toujours la même origine, & c'est sans difficulté la plus veritable. Les anciens Grecs disoient βάλλειν, & βαλλίζειν, pour ὀρχεῖσθαι, *saltare*, danser. De βάλλειν. les Latins ont fait *ballare*; le Glossaire βαλλίζω, *balo*, d'où sont venus nos mots, *baller*, *bal*, *balet*. De *ballare*, on a fait *ballator*, comme de *bellare*, *bellator*; de *balator*, en transposant les lettres, *balatro*, *un danseur*: & voilà pourquoi Horace les joint ici avec les mimes, comédiennes, ou bâteleuses, comme Vopiscus dans la vie de l'Empereur Carinus: *Et hæc quidem idcirco ego in literas retuli, quo futuros editores pudor tangeret, ne patrimonia sua, proscriptis legitimis heredibus, mimis & balatronibus deputarent.* *Et j'ai pris soin d'écrire toutes ces choses, afin que ceux qui donneront des jeux à l'avenir, soient retenus par la honte, & qu'en frustrant leurs légitimes heritiers, ils ne donnent pas leur bien à des comédiens & à des danseurs.*

3 *Cantoris morte Tigelli*] Tigellius, natif de Sardaigne, grand joueur de flute & grand Musicien. Il avoit été fort estimé à la Cour de Jule Cesar; & fort aimé de Cléopatre. Il jouoit un grand rôle dans ce tems-là, & il étoit petit-fils de Phaméa, qui avoit aussi beaucoup de crédit. Ciceron parle des bons offices que ce Phaméa lui avoit rendus dans la poursuite du Consulat; & pour lui marquer sa reconnoissance il s'étoit chargé de plaider pour lui dans une affaire qu'il avoit contre le jeune Octave, & ses sœurs. Mais le jour destiné au jugement, une affaire plus pressée & plus privilégiée l'ayant occupé, il ne put paroître pour lui, ce qui lui attira le ressentiment de Tigellius; & il paroît que Ciceron, qui le craignoit plus qu'il ne l'estimoit, en étoit en peine; car il écrivit à Atticus; *Tigellium totum mihi & quidem quàm primùm, nam pendeo animi. Ramene-moi Tigellius, & Tigellius entier, & au plutôt, car j'en suis inquiet.* Aprés la mort de Jule Cesar il fut commensal d'Auguste, & fort bien auprés de lui. Mais cela n'empécha pas Horace de le maltraiter dans ses Satires. Auguste estimoit Tigellius à cause de son habileté, & il le méprisoit d'ailleurs à cause de tous ses vices: car il étoit fort débauché & fort vicieux, comme tous ceux de son pays. Les peuples de Sardaigne étoient si décriés à Rome, qu'il y avoit un proverbe, *Sardi venales, alius alio nequior. Sardiens à vendre, l'un plus méchant que l'autre.* Ciceron parle de ce Tigellius d'une maniere qui fait bien voir qu'Horace n'a point été injuste à son égard: car il écrit dans la Lettre XXIV. du Liv. VII. *Id ego in lucris pono, non ferre hominem pestilentiorem patriâ suâ. J'estime cela un grand gain pour moi, de n'avoir plus à souffrir un homme plus pestiferé que sa patrie.* Et plus bas: *Phamea autem, qui sciret se nepotem bellum tibicinem habere, & sat bonum unctorem, discessit à me, ut mihi videbatur iratior. Habes Sardos venales, alium alio nequio-*

ſes, les danſeurs, & toute cette race de gens, ſont inconſolables de ſa mort. Un autre, au contraire, de peur de paſſer pour prodigue, ne pouroit jamais ſe reſoudre à donner à un de ſes meilleurs amis, réduit à la derniere miſere, de quoi chaſſer la faim, ni de quoi ſe couvrir contre le froid. Si vous prenez la peine de demander à celui-là, pourquoi par une gloutonnerie affreuſe, & dont il ne lui reſte pas même un ſouvenir agréable un moment après, il diſſipe les grands biens de ſon pere & de ſon aïeul, en empruntant de l'argent de tous côtés pour acheter les viandes les plus rares, il vous répondra, qu'il ne veut pas avoir la réputation d'un meſquin & d'un homme qui a le cœur bas. Il eſt loué des uns & blâmé des autres. Fufidius ſi riche en fonds de terre & en bons contracts, craint de paſſer pour prodigue & pour débauché. C'eſt pourquoi

nequiorem. Phaméa donc ſachant qu'il avoit un petit-fils habile fluteur & aſſez bon bréteur, me quita, à ce qu'il me parut, fort en colere. Voilà ces Sardiens, ces ames vénales, l'un plus méchant que l'autre. Horace ne pouvoit peindre plus vivement ni plus plaiſamment la vie deſordonnée de ce Muſicien, qu'en faiſant prendre le deuil de ſa mort à tous ces honnêtes gens qu'il vient de nommer. Le tour eſt fort adroit & plein de ſel. Au reſte tous les Interpretes ont cru que Tigellius étoit le même qu'Hermogene; mais ils ſe trompent aſſurément, comme on le verra dans la Satire ſuivante.

4 *Quippe benignus erat*] Horace parle ici comme les amis de Tigellius, qui l'apelloient *liberal*, quoiqu'il fût très prodigue. La prodigalité paroît toujours pure liberalité à ceux qui profitent de nos excès & de nos débauches.

Contra hic] En voici un autre qui a le vice opoſé à celui de Tigellius: la peur de paſſer pour prodigue le rend ſi avare, qu'il ne voudroit pas aiſiſter ſon meilleur ami dans la néceſſité la plus preſſante.

8 *Præclaram ingratâ ſtringat*] Le mot *ſtringere* peut être pris ici de deux manieres toutes differentes: car il peut ſignifier *mettre en maſſe, en peloton*, comme ſi un débauché mettoit tout ſon bien en un ſeul morceau, pour l'avaler tout d'un coup comme une pillule; & on le peut prendre auſſi pour *rarefacere, exſcindere*, diminuer, *tailler*, par une métaphore priſe de la culture des arbres qu'on taille. Le Gloſſaire a eu égard à ces deux ſens, quand il a expliqué *ſtringo*, σφίγγω, ψάχω. Car σφίγγειν eſt proprement *mettre en maſſe*, & ψάχειν. *diminuer, amoindrir, &c.*

Ingratâ ingluvie] Les Interpretes n'ont point entendu le mot *ingrata*: car il eſt ridicule de penſer qu'Horace ſe ſoit ſervi de cette épithete, pour faire entendre que ceux qui mangent leur bien ſi mal à propos, ſont ingrats envers leurs parens qui leur ont laiſſé ce bien pour un autre uſage. *Ingratâ ingluvie* eſt ici γαστὴρ ἀχάριστος, de Callimaque, dans une Epigramme qui merite bien d'être raportée à cauſe de ſa beauté:

Καὶ γὰρ ἐγὼ τὰ μὲν ὅσσα καρήατι τῆμος ἔδωκα,
Ξανθὰ σὺν εὐόδμοις ἀκραλιτῆ στεφάνοις,
Ἄπνοα πάντ' ἐγένοντο παραχρῆμ'· ὅσσα τ' ὀδόντων
Εἴσω δῆ, νειαίρην τ' εἰς ἀχάριστον ἔδυ·
Καὶ τῶν οὐδὲν ἔμεινεν εἰς αὔριον. ὅσσα δ' ἀκουαῖς
Εἰσεθέμην, ἔτι μοι μοῦνα πάρεστι τάδε.

Les eſſences dont j'ai parfumé mes cheveux, les fleurs dont j'ai couronné ma tête, tout s'en eſt allé; la bonne chere, & tout ce que j'ai donné à mon ventre ingrat, *tout a diſparu; il n'en eſt rien reſté pour le lendemain. La ſeule pâture que j'ai donnée à mon eſprit, c'eſt ce que je conſerve encore.* Cela explique admirablement cette épithete d'*ingrata*, c'eſt-à-dire, qui ne conſerve rien de ce qu'on lui a donné & qui n'en a aucune obligation.

12 *Fufidius vappæ famam timet ac nebulonis*] Ciceron recommande à Brutus un Q. Fufidius Chevalier Romain, & l'un des Députés d'Arpinum, Epit. Livre XIII. 2. & 12. Si c'eſt le même dont Horace parle, ce Chevalier, qui avoit été Tribun de ſoldats en Cilicie ſous Ciceron, étoit un celebre uſurier. Mais j'en doute, & je crois qu'au lieu de *Fufidius* il faut lire ici *Fuſitius*: car je ne doute pas que ce ne ſoit le même dont Catulle a parlé dans une de ſes Epigrammes contre Ceſar:

Si non omnia diſplicere vellem
Tibi, & Fuſitio ſeni recocto.

Je puiſſe mourir, ſi je ne veux que tout vous déplaiſe, à vous & à ce vieux routier de Fuſitius.

Ce beau nom de *vieux routier, ſenex recoctus*, que Catulle lui donne, s'accorde parfaitement avec ce qu'Horace en dit ici. Dion l'apelle auſſi Φουσίτιος. Les mots *vappa* & *nebulo* ont été aſſez expliqués dans la Satire précedente.

Quinas hic capiti mercedes exsecat; atque
Quanto perditior quisque est, tanto acriùs urget.
Nomina sectatur, modò sumtâ veste virili,
Sub patribus duris, tironum. Maxime, quis non
Jupiter, exclamat, simulatque audivit. At in se
Pro quæstu sumptum facit. Hic, vix credere possis
Quàm sibi non sit amicus: ita ut pater ille, Terenti
Fabula quem miserum nato vixisse fugato
Inducit, non se pejus cruciaverit atque hic.
Si quis nunc quærat quo res hæc pertinet; illuc:
Dum vitant stulti vitia, in contraria currunt.
Malthinus tunicis demissis ambulat; est qui

In-

14 *Quinas hic capiti mercedes exsecat*] *Caput* est ce qu'on apelloit autrement *sors*, *le principal*, & comme nous disons *le capital*, & *merces* est l'interêt. Il a été remarqué ailleurs que les Romains plaçoient leur argent par mois comme les Grecs. L'usure a été differente à Rome selon les tems & les personnes. La plus forte des usures ordinaires étoit celle qu'on apelloit *centesima*, à un pour cent par mois, douze pour cent par an, ce qui revient selon notre maniere de compter au denier huit ou environ. Cette usure étoit aussi apellée *as usura*, & *as* tout court, parceque toutes les autres usures moindres tiroient d'elle leur qualification, & en étoient comme les parties; car on disoit.

Usura semis, ou *semis*, lorsqu'on payoit par mois la moitié de ce *centieme*, demi pour cent par mois, six pour cent par an; c'est environ le denier dix-sept.

Bes, lorsqu'on payoit les deux tiers de ce centieme par mois, c'est huit pour cent par an, le denier douze.

Quadrans, lorsqu'on payoit par mois le quart de ce centieme, trois pour cent par an, le denier trente-trois.

Quincunx, lorsqu'on payoit par mois un cinquieme de ce centieme, environ deux & demi pour cent par an, qui est notre denier quarante.

Triens, lorsqu'on payoit par mois le tiers de ce centieme, quatre pour cent par an; le denier vingt-cinq.

Sextans, lorsqu'on payoit par mois le sixieme de ce centieme, deux pour cent par an, le denier cinquante.

Enfin *usura unciaria*, lorsqu'on ne payoit par mois que la douzieme partie de ce centieme, un pour cent par an.

La loi des XII Tables avoit defendu l'usure à un denier plus haut; *ne quis unciario fœnore ampliùs exerceret*. On diminua encore cette usure de moitié, car on la fit *semiunciariam*: c'est le denier deux cents par an; mais tantôt la rareté de l'argent qui étoit sur la place, tantôt la facilité des Juges qui connoissoient de l'usure, tantôt les besoins pressans des particuliers, & toujours l'avarice des usuriers, habiles à profiter de toutes les conjonctures, rendoient inutiles toutes les loix, & l'usure demeuroit presque arbitraire. Elle étoit peu réglée du tems de Ciceron: *Fœnus*, dit-il, à Atticus, *ex triente Idibus factus erat bessibus*. *L'usure avoit monté tout d'un coup le jour des Ides du tiers aux deux tiers.* C'est-à-dire que du denier vingt-cinq, elle étoit montée au denier douze. Ce qu'il dit là *bessibus*, il le dit ailleurs *geminis trientibus*. C'est dans le II. Livre des Lettres à Quintus, *Idibus Quintilibus fœnus fuit geminis trientibus*. *Aux Ides de Juillet, l'usure étoit aux deux tiers, au denier douze.* Quelquefois elle étoit au *semis*. *Omnino semissibus magna copia est*, dit-il à Sextius. *On trouve de l'argent tant qu'on veut à la moitié.* C'est-à-dire à la moitié du centieme par mois, à six pour cent par an. Quelquefois on la portoit au plus haut denier, au centieme par mois: *à Cæcilio*, dit-il à Atticus, *nummum moveri ne à propinquis quidem minore centesimis posse*. *On ne peut arracher un sol à Cécilius, non pas même ses plus proches, à un moindre interêt qu'à un pour cent par mois.* Pour revenir au passage d'Horace, cet usurier Fufitius étoit si cruel, qu'il prenoit par mois quatre fois au-delà du denier courant, & jusqu'à cinq pour cent par mois, c'est-à-dire soixante pour cent par an, & qu'en vingt mois tous ses capitaux avoient doublé, ce qui est plus que le denier deux. Horace dit donc que Fufitius, en voulant éviter de passer pour un sot, qui n'avoit nul soin de ses affaires, tomboit dans une extrémité beaucoup plus condamnable, qui étoit d'écorcher ses débiteurs.

Exsecat] Car en donnant l'argent qu'il prétoit, il en déduisoit les interêts par avance. C'est la force du mot *exsecat*.

16 *Nomina sectatur modò sumtâ veste*] Il cherchoit à préter son argent aux jeunes gens, qui avoient pris la robe virile: car alors ils commençoient à aimer la dépense & à être libres. Avant cela ils avoient des gouver-

quoi il donne ſon argent à cinq pour cent par mois, dont il ſe paye par avance : & plus il voit qu'un homme eſt perdu, plus il eſt âpre. Il ne cherche que les jeunes gens qui viennent de prendre la robe virile, & qui ont des peres trop ménagers. Qui eſt-ce qui en entendant ces belles choſes peut s'empécher de s'écrier, grand Jupiter ! Mais cet homme-là, dites-vous, fait de la dépenſe à proportion de ſon gain. Point du tout. Vous ne ſauriez vous imaginer combien ce miſerable eſt ennemi de lui-même. Ce pere qu'on voit dans Terence ſe punir ſi cruellement d'être cauſe du départ de ſon fils, ne s'eſt jamais tant fait de mal. Si quelqu'un me demande maintenant, à quoi aboutit donc tout ce préambule ? A faire voir que les fous en évitant un vice, tombent toujours dans le vice opoſé. Malthinus marche la robe trainante, & un autre la trouſſe riſiblement juſqu'au nombril. Rufillus ſe parfume, & Gorgonius

gouverneurs qui veilloient ſur leurs actions. *Nomina* ſont des dettes, parceque les créanciers écrivoient dans leurs Livres de comptes les noms de leurs débiteurs. *Tirones*, ſont les jeunes gens qui viennent de prendre la robe virile : car alors on les menoit au bareau, & le jour qu'ils y entroient étoit apellé *dies tirocinii*. C'étoit un des jours les plus ſolemnels, & qu'on celébroit avec le plus de pompe. Fufitius cherchoit donc les jeunes gens les plus débauchés, pour leur préter ſon argent : car quoique les loix defendiſſent de préter aux mineurs, le grand profit que les uſuriers trouvoient dans ce commerce, les faiſoit paſſer par deſſus & haſarder leur argent, qu'ils couroient riſque de perdre. *Nos uſuriers s'expoſent encore aujourd'hui aux mêmes riſques.*

18 *At in ſe pro quæſtu ſumptum facit*] C'eſt une objection qu'Horace ſe fait faire, comme s'il parloit à quelqu'un qui lui répondît : Mais ce Fufitius, qui prend de ſi gros interêts, fait de la dépenſe à proportion de ſon gain. Horace répond : Point du tout ; il eſt encore plus avare qu'il n'eſt uſurier.

20 *Ita ut pater ille Terenti*] C'eſt Ménédeme, qui s'accuſant d'être cauſe que ſon fils a quité ſa maiſon, & s'en eſt allé à la guerre, vit miſerablement pour ſe punir lui-même de ſa dureté. Je ſuis charmé de cette comparaiſon, qui fait voir la douceur & le bon naturel d'Horace. Il avoit été touché de la douleur & du repentir que ce pauvre pere témoigne d'avoir forcé ſon fils à le quiter. Il faudroit être dur, pour lire cet endroit dans Terence ſans en être attendri.

22 *Cruciaverit*] Il fait alluſion au nom de la piece : *Heautontimorumenos*, c'eſt-à-dire, *ſe ipſum crucians*.

23 *Si quis nunc quærat*] Horace ſe rend juſtice : il a commencé cette Satire d'une maniere ſi biſare, qu'il voyoit bien que naturellement quelqu'un lui devoit faire cette objection.

24 *Stulti*] Les Stoïciens apelloient *fous*, tous les vicieux.

25 *Malthinus*] Les Latins apelloient *malthas*, les hommes mous. Lucilius dans la Satire XXVII.

Inſanum vocant quem maltham ac fœminam dici vident.

Ils apellent fou celui qui a la réputation d'être lâche & efféminé. *Maltha*, du Grec μαλθακὸς, & de-là on prétend qu'Horace a forgé le nom de *Malthinus*, pour deſigner Mécénas, qui marchoit toujours la robe trainante, comme dit Séneque dans la Lettre CXIV. *Hunc eſſe qui ſolutis tunicis in urbe ſemper inceſſerit* ; & qui étoit ſi efféminé, que Velleïus a dit de lui : *Otio & mollitiis pene ultrà fœminam fluens.* *Il étoit plongé dans la moleſſe & dans l'oiſiveté plus que toutes les femmes.* Si cela étoit vrai, Horace auroit voulu par-là plaire à Auguſte, qui reprochoit ſouvent à Mécénas ſa moleſſe & ſon air efféminé, & qui l'apelle dans une Lettre qu'il lui écrit, μαλάγμα *mœcharum*, comme qui diroit le *doucereux des courtiſanes.* Mais pour moi je ne ſaurois croire qu'Horace ait voulu faire ſa cour à Auguſte aux dépens de Mécénas, & qu'il raille ſi cruellement ſon bienfaiteur dans une Satire même qu'il lui adreſſe. C'eſt bien aſſez qu'il ait oſé marquer dans la perſonne d'un autre un vice qui étoit familier à ſon protecteur. On ſait d'ailleurs que *Malthinus* étoit un nom Romain.

Tunicis demiſſis] Ces robes trainantes ont toujours été une marque de moleſſe & de lâcheté, comme au contraire les robes retrouſſées ont toujours marqué le courage. On n'a qu'à voir ce qui eſt remarqué ſur le mot *diſcinctus* de l'Ode I. du Liv. V. & ſur le vers :

Cum bis ter ulnarum togâ,

de l'Ode IV. du même Livre.

Inguen ad obscœnum subductis usque facetus :
Pastillos Rufillus olet, Gorgonius hircum.
Nil medium est : sunt qui nolint tetigisse nisi illas
Quarum subsutâ talos tegat instita veste :
Contra alius, nullam nisi olenti in fornice stantem.
Quidam notus homo quum exiret fornice : Macte
Virtute esto, *inquit sententia dia Catonis :*
Nam simulac venas inflavit tetra libido,
Huc juvenes æquum est descendere, non alienas
Permolere uxores. *Nolim laudarier, inquit,*
Sic me, mirator cunni Cupiennius albi.

Au-

Est qui inguen ad obscœnum subductis] Voici l'autre extrémité : Malthinus marchoit la toge trainante, & un autre la troussoit si haut, qu'il faisoit rire les passans. Entre ces deux extrémités le milieu étoit de la trousser de maniere qu'elle tombat un peu au-dessous du genou. Et c'est ainsi qu'on la portoit. Quintilien dans le chapitre IV. du Liv. XI. marque exactement la maniere dont ils portoient leurs tuniques & leurs toges : *Cui laticlavi jus non erit*, dit-il, *ita cingatur, ut tunica prioribus oris infrà genua paullùm, posterioribus ad medios poplites usque perveniant; nam infrà mulierem est, supra centurionum. Que ceux qui n'ont pas le droit de porter le laticlave ceignent leur tunique de maniere, que par devant elle tombe un peu au-dessous du genou, & par derriere jusqu'au milieu de la jambe. De la porter plus bas, cela sent la femme, & de la retrousser plus haut, cela sent l'homme de guerre.* Il parle de ceux qui ne portoient pas le laticlave, parceque le laticlave étoit une tunique sans ceinture, & que l'on portoit un peu plus longue que la tunique ordinaire. C'est pourquoi Suétone remarque comme une chose fort extraordinaire, que César ceignoit son laticlave : *Etiam cultu notabilem ferunt; usum enim lato clavo ad manus fimbriato, nec ut unquam aliter quàm super eum cingeretur, & quidem fluxiore cincturâ, unde emanasse Sylla dictum, Optimates sæpiùs admonentis, ut malè præcinctum puerum caverent. On dit aussi qu'il étoit singulier dans ses habits : car son laticlave avoit de longues manches avec de la frange au bout. Il le ceignoit toujours, & toujours sa ceinture étoit lâche: ce qui donna lieu à ce mot de Sylla, qui avertissoit les Grands de se donner garde du jeune homme mal ceint.* Pour la toge, on ne la ceignoit jamais qu'à l'armée; on la portoit pardevant un peu plus bas que la tunique, & par derriere à proportion un peu plus haut : *pars ejus prior*, dit Quintilien, *mediis cruribus optimè terminatur, posterior eâdem portione altiùs quàm cinctura.* Ce qui a été fort mal expliqué par Rubénius, qui au lieu de *cinctura*, vouloit corriger *junctura*. Quintilien apelle *cincturam*, la tunique même qui étoit ceinte. Du tems de Ciceron & auparavant, c'est-à-dire du tems de la République & sous les premiers Empereurs, on la laissoit tomber jusques sur les pieds. Il y avoit même une loi fort ancienne, & que l'on attribue à Romulus : *Quisquis demissam ad talos togam in urbe habeto. Que tout le monde dans la ville porte la toge jusqu'aux talons.* Auguste fut un des premiers, qui consultant plutôt la commodité que l'usage, prit ce milieu dont Horace parle ici, & qui fut généralement suivi ensuite. Car Suétone écrit de lui, *togis neque restrictis neque fusis, que ses toges n'étoient ni trop courtes ni trop longues.* Et Horace ne vouloit pas perdre cette occasion de faire sa cour à ce Prince.

27 *Pastillos Rufillus olet*] Il étoit honteux à un Romain d'être parfumé : car c'est aussi une marque de molesse. On fait l'histoire de Vespasien, qui après avoir donné quelque charge à un jeune homme, révoqua le don, parcequ'il s'étoit parfumé pour le venir remercier, & lui dit avec mépris : *Maluissem allium oboluisses. J'aimerois mieux que tu sentisses l'ail.* C'est sur cette opinion géneralement reçue qu'est fondé ce mot de César, qui se vantoit que ses soldats combatroient courageusement, même tout parfumés: *milites suos etiam unguentatos bene pugnare posse. Pastillus* est un diminutif de *panis, paniculus, panicillus, pastillus. Pastillus* étoit proprement *libi rotundi genus*, une espece de petit gâteau tout rond, & de-là on donna ce nom à de certaines pâtes de senteur que l'on mettoit en petits pains ronds.

Gorgonius hircum] Voici l'extrémité oposée, de sentir mauvais. Le milieu c'est la propreté, qui consiste à ne rien sentir. Ce vers fit des affaires à Horace, & lui attira beaucoup d'ennemis, comme on le verra dans la Satire IV. Rufillus & Gorgonius étoient sans doute des hommes considerables par leur naissance, ou par leurs emplois. Cruquius est ridicule, de s'être imaginé que Rufillus étoit un parfumeur, & Gorgonius un maréchal.

28 *Nil medium est*] C'est une reprise qui suit nécessairement du vingt-quatrieme vers, & Horace s'en

sert

nius ſent mauvais. On ne garde le milieu en rien. Il y a des gens qui jamais ne ſe reſoudroient à avoir de galanterie qu'avec les Dames qui portent les longues robes bordées de pourpre. Il y en a d'autres, qui pour rien du monde ne toucheroient à une femme, ſi elle n'étoit publique. Et ſur cela l'on conte, que le divin Caton voyant un homme de qualité ſortir d'un vilain lieu, lui dit: *Cela eſt fort bien fait, mon cher ; continuez: C'eſt-là qu'il faut aller quand vous ſentez les feux de l'amour, au lieu de vous amuſer à corrompre la femme de votre prochain.* Je ſuis peu curieux de ſemblables louanges, dit Cupiennius, qui n'aime que les Dames qu'on a de la peine à voir. Mais vous, tous tant que vous êtes, qui ſouhaitez que les deſſeins des adulteres réuſſiſſent toujours mal, vous ne perdrez pas votre tems à écouter tous les embaras & toutes les pei-

ſert comme d'une liaiſon pour venir à ſon but, qui eſt de parler contre les adulteres.

29 *Quarum ſubſutâ talos tegat inſtita veſte*] *Inſtita* étoit une bande de pourpre qu'on mettoit au bas des robes des femmes de qualité. Ovide dans le premier Livre de l'Art d'aimer:

Quæque tegit medios inſtita longa pedes.

Et la longue bande de pourpre qui couvre les pieds des Dames.

Cette bande ſe mettoit aux robes quel'on apelloit *ſtolas*; & *inſtita longa*, eſt dans Ovide pour *ſtola*.

30 *Nullam niſi olenti in fornice ſtantem*] Une franche coureuſe, qui va publiquement dans les vilains lieux. Ces vilains lieux à Rome étoient ſouterrains; c'eſt pourquoi on les apelloit *ganea*.

Olenti] Car ces vilains lieux étoient toujours fort puans. Juvénal dit de Meſſaline, qu'elle portoit dans le lit ſacré de l'Empereur l'odeur du lieu infame où elle avoit paſſé la nuit:

- - - - *lupanaris tulit ad pulvinar odorem.*

31 *Quidam notus homo*] *Notus* eſt ici pour *inſignis*, un homme connu, pour un homme de condition, un homme conſiderable. Il eſt opoſé à *novus*.

Macte virtute eſto] Ce mot eſt de Caton le Cenſeur, qui voyant un honnête homme ſortir d'un vilain lieu, le loua & l'exhorta à faire toujours de même; mais enſuite ayant remarqué qu'il n'en bougeoit, il lui dit: *Mon ami, je te louois de venir ici quelquefois, mais non pas d'y faire ta demeure ordinaire. Adoleſcens, ego te laudavi quòd interdum huc venires; non quòd hic habitares.*

32 *Sententia dia Catonis* C'eſt une phraſe Greque pour dire ſimplement *le divin Caton*. Lucrece a dit de même:

Democriti quod ſancta viri ſententia ponit.

33 *Venas*] *Vena* eſt un mot obſcene.

34 *Deſcendere*] Parceque les vilains lieux étoient ſouterrains, on diſoit ſimplement *deſcendere*, *deſcendre*, pour *lupanar ingredi*. Catulle dans cette Epigramme que perſonne n'a jamais encore bien expliquée:

Multus homo es, Naſo: nam tecum multus homo eſt qui
Deſcendit, Naſo multus es, at pathicus.

Car c'eſt ainſi qu'il faut la lire. On verra-là un jour mes Remarques.

35 *Permolere*] C'eſt un terme trop libre pour être traduit. Terence avoit dit *molere* après Lucilius dans la Satire VII.

Hunc molere, illam autem frumentum vannere .....

Et c'eſt ce que Théocrite a dit *μύλλειν*, dans ce paſſage du IV. Idile:

Εἰπ' ἄγε μοι Κορύδων, τὸ γερόντιον ἦ ῥ' ἔτι μύλλει
Τήναν τὰν κυανόφρυν ἐρωτίδα, τᾶς ποτ' ἐκνίσθη.

Dis-moi un peu, Coridon; ce petit vieillard voit-il encore cette jolie brune dont il étoit amoureux?

où le Scholiaſte explique parfaitement ce mot.

36 *Mirator cunni Cupiennius albi*] Ce Cupiennius n'aimoit que les femmes de qualité qui portoient la robe blanche apellée *ſtola*; car les affranchies étoient habillées de noir, & les courtiſanes avoient des habits de couleur. *Mirator*, pour *amator*.

Cupiennius] *Cupiennius Libo Cumanus*, qui étoit alors fort bien à la Cour d'Auguſte. Je crois que c'eſt le même auquel Ciceron écrit la XX. Lettre du XVI. Livre à Atticus.

Audire est operæ pretium, procedere rectè
Qui mœchis non vultis, ut omni parte laborent;
Utque illis multo corrupta dolore voluptas,
Atque hæc rara cadat dura inter sæpe pericla.
Hic se præcipitem tecto dedit: ille flagellis
Ad mortem cæsus: fugiens hic decidit acrem
Prædonum in turbam: dedit hic pro corpore nummos:
Hunc perminxerunt calones: quin etiam illud
Accidit, ut cuidam testes caudamque salacem
Demeteret ferrum. Jure, omnes: Galba negabat.
Tutior at quanto merx est in classe secundâ!
Libertinarum dico. Sallustius in quas
Non minus insanit, quàm qui mœchatur? At hic si,
Quà res, quà ratio suaderet, quàque modestè

Mu-

37 *Audire est opera pretium*] C'est une parodie d'un passage du premier Livre des Annales d'Ennius:

Audire est operæ pretium, procedere rectè
Qui rem Romanam, Latiumque augescere vultis.

Vous qui souhaitez d'heureux succès aux Romains, & qui desirez de voir leur Empire florissant, vous ne perdrez pas votre peine d'écouter. Et cela est fort plaisant, d'avoir fait servir des vers si graves à un sujet si enjoué.

39 *Utque illis multo corrupta dolore voluptas*] Quand on ne peut pas détourner les hommes de l'adultere par l'énormité du crime, il faut tâcher de les guerir par la peur des dangers dont il est suivi. C'est ce qu'Horace fait ici, & l'on a eu tort de l'accuser de philosopher comme Epicure, qui déconseilloit l'adultere, non pas comme une chose honteuse & criminelle, mais comme une chose dangereuse; & qu'il ne se feroit pas empéché de commettre lui-même, s'il y avoit trouvé du plaisir sans aucun mélange de peine. On sait l'aversion qu'Horace a déja témoignée pour ce crime. D'ailleurs la méthode qu'il suit ici est la même que Salomon a suivie dans ses Proverbes. Ce grand Roi ne se contente pas de vouloir détourner les hommes de ces débauches, par l'horreur d'un crime qui offense Dieu; il veut encore les en éloigner par la crainte des maux que ce crime attire infailliblement sur ceux qui en sont coupables. Les maux sont en gros les mêmes qu'Horace explique ici, avec cette difference pourtant que ce qu'Horace attache seulement à l'adultere, Salomon le dit en géneral de la paillardise. On n'a qu'à voir le chapitre V. C'est un preservatif admirable contre le poison de cette Satire. Voy. la Remarque sur le 100. vers de cette Satire.

Cadat] *Eveniat*, arrive, *vienne*. C'est un mot emprunté du jeu des dés. Terence: *Si illud quod opus est jactu non cadit. Si ce que vous voudriez amener ne vient point, &c.*

41 *Hic se præcipitem tecto dedit*] Pour s'empécher de tomber entre les mains du mari. Il y a de l'aparence que tout ce qu'Horace dit ici, s'adresse à des gens que tout le monde connoissoit & à qui on ne manquoit pas d'en faire l'aplication.

Ille flagellis ad mortem cæsus] Comme C. Gallius & L. Octavius, dont parle Valere Maxime: *Sempronius Musca Caium Gallium deprehensum in adulterio, flagellis cecidit. C. Memmius L. Octavium similiter deprehensum, nervis contudit.*

43 *Dedit hic pro corpore nummos*] Car à Rome, comme à Athenes, les riches surpris en adultere, en étoient quelquefois quites pour de l'argent. Partout & dans tous les tems il s'est trouvé des maris commodes.

44 *Hunc perminxerunt calones*] Il arrivoit souvent que les maris abandonnoient à leurs esclaves les galans qu'ils avoient surpris avec leurs femmes. Valere Maxime: *Cnæus etiam Furium Brochum qui deprehendit, familiæ stuprandum objecit. Cnæus ayant surpris en adultere Furius Brochus, l'abandonna à la brutalité de ses valets. Perminxerunt* est un mot fort sale, mais fort propre à exprimer ce qui arrivoit à ces malheureux.

Calones] Les anciens Latins apelloient le bois *calam*, du Grec κᾶλον. Lucilius:

Scinde puer calam, ut caleam.

Garçon, fends du bois, afin que je me chauffe.

Et de-là on apelloit *calones*, les gros valets qui fendoient le bois & qui suivoient l'armée.

45 *Ut cuidam testes caudamque*] Les maris se vengeoient

peines où ils se trouvent de tous côtés, & d'aprendre que les plaisirs qu'ils cherchent sont corrompus par la douleur, qu'ils sont même fort rares, & toujours accompagnés d'une infinité de dangers. L'un a été obligé à se jetter du toit; l'autre a été batu de verges jusqu'à la mort. Celui-ci en fuyant est tombé la nuit entre les mains des voleurs; celui-là a donné une grosse somme d'argent pour se racheter. Plusieurs ont été abandonnés aux plus vils esclaves, & nous en connoissons même que l'on a honteusement mutilés. Tout le monde dit que c'est à bon droit. Galba seul est d'avis contraire. Que le commerce est bien plus sûr dans le second état! je veux dire avec les affranchies. Quoi! Saluste est-il moins fou pour ces affranchies, que les adulteres pour les femmes mariées? Oh! mais si Saluste vouloit en écoutant la raison, & en consultant ses forces, n'être liberal qu'avec mesure, & donner de justes bornes à ses presens, il ne perdroit ni son bien ni sa réputation. Mais ce n'est qu'en cela qu'il s'aplaudit: c'est ce qu'il aime, trop content de pouvoir dire: Au moins je ne

geoient souvent de cette maniere, & Plaute fait allusion à cette coutume dans la seconde scene du IV. Acte du Pœnulus, où le valet Syncerastus dit:

—— *facio quod manifestò mœchi haud fermè solent.*
MI. Quid id est? SYN. Refero vasa salva.

Je fais ce que les adulteres ne font pas d'ordinaire. MI. Eh quoi? SYN. Je raporte mes pieces en bon état.

Le Latin joue sur l'équivoque du mot *vasa*.

Salacem] *Salax* vient du mot *sal*, parceque c'est le sel qui émeut la convoitise.

46 *Jure omnes*] Il faut sous-entendre *factum aiebant*. *Aio* & *nego* sont les mots de droit & le langage des Jurisconsultes.

Galba] Servius Sulpitius Galba, celebre Jurisconsulte, & plus celebre adultere: c'est pourquoi il ne pouvoit souffrir que les adulteres comme lui fussent traités si cruellement; & il prenoit toujours leur parti; peut-être même que le malheur dont Horace parle lui étoit arrivé. Torrentius a cru qu'Horace parle de ce C. Sulpitius Galba, qui faisoit semblant de dormir, quand Mécénas caressoit sa femme, & qui dit un jour à un de ses valets, qui deroboit le vin du buffet pendant qu'il dormoit de cette maniere: *Puer, non omnibus dormio*; *mon ami, je ne dors pas pour tout le monde.* Mais il y a sans comparaison plus de sel dans la premiere explication. Ce Jurisconsulte Galba fut pere de Sergius Galba qui parvint à l'Empire; il étoit si petit & si contrefait, qu'il fut souvent exposé à la raillerie. Lollius dit de lui, *l'esprit de Galba est tres mal logé. Ingenium Galbæ malè habitat.* Et un jour qu'il plaidoit devant Auguste, il dit à ce Prince: *Corrigez-moi, si vous trouvez quelque chose à reprendre.* Auguste lui répondit: *Je puis bien t'avertir, mais je ne puis pas te corriger. Ego te monere possum, corrigere non possum.*

47 *In classe secundâ*] Horace fait trois classes ou trois ordres des femmes. Le premier ordre est des femmes mariées; le second des esclaves affranchies, & le troisieme des courtisanes publiques.

48 *Sallustius in quas non minus insanit*] Personne n'a vu la finesse de ce passage. C'est une objection faite par ceux à qui Horace parle. Sur ce que ce Poëte vient de dire, qu'il fait plus sûr auprès des affranchies, quelqu'un répond pour refuter cette maxime: *Vraiment oui, des affranchies! Eh! Saluste qui ne s'attache qu'à ces femmes-là, est-il moins fou que celui qui n'aime que les femmes mariées?* Le stile concis d'Horace & ses manieres brusques ont souvent trompé les Commentateurs, qui croyent qu'il parle lorsqu'il ne dit mot, & qu'il fait parler d'autres gens qu'il fait venir-là tout d'un coup.

Sallustius] Ce n'est pas Saluste l'Historien, mais le petit-fils de sa sœur, & le même à qui il adresse l'Ode II. du Liv. II. Car tout ce qu'Horace dit ici de sa prodigalité lui convient parfaitement. On n'a qu'à voir là mes Remarques.

49 *At hic si*] C'est la réponse d'Horace qui détruit l'objection qu'on lui a faite, & qui fait voir, que si Saluste est aussi fou que les adulteres, c'est par sa faute. Cela n'est point du tout attaché à l'amour qu'on a pour des affranchies. Il n'y a rien dont on ne puisse faire un mauvais usage quand on veut. Cette politique d'Horace est fort bonne pour le monde; mais elle ne vaut rien à l'égard de Dieu, qui demande de nous une plus grande perfection que celle des Païens.

50 *Quà res, quà ratio*] *Res* le bien, *ratio* le bon sens. L'un & l'autre doivent régler nos actions & notre dépense.

Munificum esse licet, vellet bonus atque benignus
Esse, daret quantum satis esset, nec sibi damno
Dedecorique foret. Verùm hoc se amplectitur uno,
Hoc amat, hoc laudat : Matronam nullam ego tango ;
Ut quondam Marsæus amator Originis, ille
Qui patrium mimæ donat fundumque laremque :
Nil fuerit mî, inquit, cum uxoribus unquam alienis.
Verùm est cum mimis, est cum meretricibus, unde
Fama malum gravius, quàm res, trahit. An tibi abunde
Personam satis est, non illud quicquid ubique
Officit, evitare ? Bonam deperdere famam,
Rem patris oblimare, malum est ubicunque : quid inter
Est in matronâ, ancillâ, peccesve togatâ ?
Villius in Faustâ, Syllæ gener (hoc miser uno
Nomine deceptus) pœnas dedit usque, superque
Quàm satis est, pugnis cæsus, ferroque petitus,
Exclusus fore, quum Longarenus foret intus.
Huic si mutonis verbis mala tanta videntis

Dice-

51 *Bonus atque benignus*] *Benignus* encherit sur *bonus*. Ce dernier signifie simplement un homme qui donne, mais qui donne plus souvent trop peu, que trop ; au lieu que *benignus* est un homme liberal ; qui donne autant qu'il faut, * & souvent plus qu'il ne faut. *

52 *Nec sibi damno dedecorique foret*] *Damno*, parcequ'il perd son bien ; *dedecori*, parcequ'il perd sa réputation. Car à Rome il n'y avoit point de gens plus décriés que ceux qui se ruïnoient auprès des femmes. Horace revient donc ici à sa maxime, qu'il fait plus sûr auprès des affranchies, pourvu que l'on ne soit pas prodigue comme Saluste, & que l'on sache donner à propos & sans profusion.

54 *Matronam nullam ego tango*] Saluste se loue de ne commettre pas d'adultere, pendant que d'un autre côté il se ruïne auprès d'une affranchie. Et c'est-là le defaut ordinaire des hommes : quand ils ne se plongent pas dans les plus grands vices, ils poussent les vices médiocres à un excès souvent plus condamnable, ou du moins aussi nuisible que les grands vices dans lesquels ils s'aplaudissent de n'être pas tombés.

55 *Marsæus amator Originis*] Quand Horace vint au monde, il y avoit à Rome trois fameuses courtisanes, Origo, Cytheris & Arbuscula, toutes trois comédiennes. Horace pouvoit les avoir connues, car elles régnerent longtems. Marséus nous est inconnu.

56 *Mimæ*] A la comédienne Origo.

Fundumque laremque] *Fundus* signifie les terres, & *lar* la maison paternelle où étoient les Dieux domestiques.

57 *Nil fuerit mî, inquit*] C'est ce que disoit Marséus.

58 *Verùm est cum mimis*] C'est la réponse d'Horace.

Unde fama malum gravius quàm res trahit] Car la perte du bien n'est pas si considerable que la perte de l'honneur. La premiere peut se réparer, mais l'autre ne se répare jamais.

59 *An tibi abunde personam satis est*] Horace veut faire voir à ce débauché, qu'il ne suffit pas de pouvoir dire : *Matronam nullam ego tango ; je ne touche point aux femmes mariées ;* il faut aussi s'empécher de tomber dans l'autre extrémité, qui est de s'abandonner entierement en proie aux affranchies & aux courtisanes : car ces deux excès sont presque également vicieux, & l'on ne doit point se vanter d'éviter l'un, quand on tombe dans l'autre ?

Abunde satis est] Il faut remarquer cette expression *satis abunde* : c'est comme si l'on pouvoit dire en notre langue *assez & de reste*.

60 *Ubique*] En quelque occasion, & auprès de qui que ce soit.

62 *Malum est ubicunque*] Soit que cela se fasse auprès d'une femme mariée, d'une affranchie, ou d'une courtisane publique.

Quid interest in matronâ] C'est comme s'il disoit : La difference des personnes ne constitue point de difference entre ces vices, qui sont égaux quand on les pousse à l'excès. Ainsi il n'importe pas que tu fasses toutes tes folies auprès d'une femme mariée, d'une affranchie, ou d'une coureuse ; la honte & la perte sont égales dans tous ces commerces. C'est un des passages qui prouvent que cette Satire fut faite avant la Loi

Julia,

je ne vois point de femme mariée ; semblable en cela à Marséus, à ce fameux amant de la comédienne Origo, à qui il donna ses terres & sa maison paternelle, & qui disoit: A Dieu ne plaiseque j'aye jamais aucun commerce avec des femmes mariées. Mais,malheureux, tu en as avec les comédiennes & avec les courtisanes, dont ta réputation se sent encore plus que ton bien. Est-ce assez pour toi d'éviter certaines personnes, sans fuir ce qu'il y a de pernicieux dans quelque sujet que ce soit ? Ruïner sa réputation, dissiper son bien, c'est ce qui est toujours mauvais auprès de qui que ce puisse être : qu'importe que ce soit auprès d'une femme mariée, d'une esclave, ou d'une courtisane publique ? Villius, amoureux de Fausta, pour pouvoir seulement se flater d'être une espece de gendre de Sylla, & s'aplaudissant de ce faux titre, fut bien puni de sa sote vanité, quand chargé de coups, il eut la douleur de voir qu'on lui fermoit la porte au nez, pendant que son rival Longarénus jouïssoit à plaisir de ses amours. Si certaine chose pouvoit parler, & qu'elle lui dît: Que cherchez-vous donc ? Est-ce que quand l'amour me presse je vous demande la fille de quelque Consul ? Que pouroit-il répondre ? Que Fausta est la fille d'un grand Dictateur ? Ah ! que la Nature, toujours riche de son propre fonds, s'explique d'une maniere bien oposée ! Si vous voulez vous servir de ses biens comme elle l'ordon-

Julia, de adulteriis & pudicitiâ. Car il n'y a pas d'aparence qu'Horace eût osé parler de cette maniere, après qu'Auguste eut ordonné des peines si séveres contre les adulteres. Tous les Interpretes se sont trompés dans l'explication de ces passages, & le but d'Horace leur a été inconnu.

63 *In matronâ, ancillâ, peccesve togatâ*] Il ne faut pas joindre *ancilla* avec *togata*. Car voici les trois classes dont il a été parlé: *ancilla* est ici pour *libertina*, comme on trouve dans les Anciens *servi* & *servitia*, pour *liberti*.

Peccesve] *Peccare* est le terme propre, & ordinaire, pour marquer le vice dont il parle, comme il a été déja remarqué ailleurs.

Togatâ] C'est-à-dire *avec la courtisane*; car les courtisanes étoient obligées de porter la robe qu'on apelloit *toga*, quand elles sortoient; & c'étoit une marque d'infamie, à cause de la ressemblance que cette robe avoit avec la toge des hommes.

64 *Villius*] La famille des Villiens étoit une des plus considerables de Rome. Elle étoit divisée en deux branches: la premiere avoit le surnom d'*Annalis*, & l'autre de *Tappulus*.

In Faustâ] *Fausta* fille de Sylla, étoit fort débauchée. On comptoit parmi ses galans, outre Villius & Longarénus dont il est ici parlé, Pompeïus Macula & Fulvius Fullo. Son frere Faustus, celui que Cesar fit tuer, jouant un jour sur l'équivoque de ces deux noms, *Fullo*, & *Macula*, dit fort plaisament : *Miror sororem meam habere Maculam, cùm Fullonem habeat*; ce qui ne peut être traduit en notre langue avec grace.

Syllæ gener] Villius se regardoit comme le gendre de Sylla, parcequ'il couchoit avec sa fille.

Hoc miser uno nomine deceptus] Dans l'amour que Villius avoit pour Fausta, il n'étoit flaté que de cette vaine gloire, d'être comme le gendre du grand Sylla. Il y a encore beaucoup de gens comme Villius, qui n'aiment dans leurs maitresses que leur grand nom & leur qualité. C'est le seul veritable sens de ce passage, & il faut bien s'empécher de donner dans celui de Théodore Marcile, qui lisoit:

—— —— hoc miser uno
Omine deceptus,

Comme si Villius ne s'étoit engagé dans cette amour que sur le seul nom de *Fausta*, en le prenant pour un augure que cet engagement lui réüssiroit; car *Fausta* signifie *heureuse*. On ne sauroit rien imaginer de plus éloigné du sens d'Horace.

67 *Quum Longarenus foret intus*] Longarénus étoit le galand de Fausta, & non pas son mari, comme l'avoit mal cru un vieux Interprete. Ce Longarénus étoit un homme de basse naissance & de peu de merite, & cela sert beaucoup à faire connoître la sotise de ce Villius, d'aimer par vanité une personne qui prodiguoit ses faveurs à un homme de néant, & qui étoit entre les bras de cet indigne rival, pendant que ce glorieux se morfondoit à sa porte.

68 *Mutonis verbis*] *Muto* & *mutinus*, du Grec *μυττῶν*, de *μυττὸς*, *pudendum*.

Diceret hæc animus : Quid vis tibi ? nunquid ego à te
Magno prognatum deposco Consule cunnum ,
Velatumque stolâ , mea cùm conferbuit ira ?
Quid responderet ? Magno patre nata puella est.
At quanto meliora monet , pugnantiaque istis,
Dives opis natura suæ , si tu modò rectè
Dispensare velis , ac non fugienda petendis
Immiscere : tuo vitio , rerumne , labores ,
Nil referre putas ? Quare , ne pœniteat te ,
Desine matronas sectarier , unde laboris
Plus haurire mali est , quàm ex re decerpere fructus.
Nec magis huic inter niveos viridesque lapillos,
(Sit licet hoc, Cerinthe, tuum) tenerum est femur, aut crus
Rectius ; atque etiam melius persæpe togatæ.
Adde huc , quòd mercem sine fucis gestat : apertè
Quod venale habet , ostendit, nec, si quid honesti est,
Jactat , habetque palam , quærit quo turpia celet.

Re-

* *Mala tanta videntis*] Mr. Bentlei corrige *mala tanta videnti*, en le raportant à *huic*. Mais *videntis* est bien plus plaisant. La plaisanterie consiste à avoir donné des yeux à cette partie, *mutoni.* *

69 *Diceret hæc animus*] Il faut bien remarquer ici la delicatesse d'Horace, qui ne fait pas parler directement certaine chose. Cela auroit été trop dur ; mais il fait parler l'esprit, qui peut fort bien entendre son langage, quoiqu'il soit muet.

70 *Magno prognatum deposco*] La nature ne cherche qu'à se contenter : & dans ce dessein les grands noms, les richesses, la qualité, enfin tout ce qui ne vient pas d'elle, lui est étranger, & ne peut rien ajouter au plaisir & au soulagement qu'elle cherche.

Consule] Car Sylla avoit été Consul & Dictateur.

71 *Velatumque stolâ*] Car *stola* étoit l'habit ordinaire des femmes mariées, des femmes de condition, comme *toga* étoit l'habit des courtisanes.

Mea quum conferbuit ira] Horace a exprimé ici l'ὀργὴ & l'ὀργᾷν des Grecs.

74 *Dives opis natura sua*] Ce passage est admirable : La nature est assez riche de son propre fonds, sans qu'elle emprunte rien d'étranger. Les richesses de la nature sont la beauté , la belle taille , l'embonpoint : & c'est ce qu'elle demande. Les grands noms, la qualité, les honneurs, sont des biens de la fortune : & c'est ce que la nature ne demande point. Elle se contente de ce qui lui convient ; tout le reste lui est à charge.

Si tu modò rectè dispensare velis] La nature est assez riche , si vous voulez faire un bon usage des choses dont vous avez besoin , & ne pas confondre ce que vous devez chercher avec ce que vous devez fuir.

76 *Tuo vitio rerumne labores , nil referre putas ?*] Celui qui a précisément ce dont il a besoin , & qui demande d'autres choses , ou par vanité ou par caprice, celui-là *laborat suo vitio* : c'est sa faute, car il ne dépend que de lui d'être content ; mais celui qui n'a pas les choses nécessaires , celui-là *laborat vitio rerum :* c'est la faute, c'est le defaut des choses, parcequ'elles lui manquent ; & cela est bien different. C'est pourquoi le plus grand secret pour vivre heureux, c'est de bien examiner la cause de nos desirs, pour savoir si c'est le seul besoin qui les fait naître, ou si ce n'est que notre inquiétude, notre dégoût, & le dereglement de notre esprit. Beaucoup de gens ont été trompés à ce passage. Cruquius est celui qui l'a le plus mal pris.

78 *Desine matronas sectarier*] *Sectarier* pour *sectari ; dicier*, pour *dici.* Car c'étoit la terminaison ancienne des infinitifs passifs. *Sectari* & *adsectari* , se disent proprement de ceux qui suivent les femmes pour les corrompre. C'est pourquoi Ulpien a marqué : *Adsidua adsectatio quasi præbet nonnullam infamiam.*

80 *Huic*] *Matronæ*, à la femme de qualité.

Inter niveos viridesque lapillos] *Nivei lapilli* , des perles, *lapilli virides*, *smaragdi*, des émeraudes, comme Lucrece dit dans le IV. Liv.

Scilicet & grandes viridi cum luce smaragdi
Auro includuntur.

81 *Sit*

l'ordonne, & ne pas confondre ce qu'on doit chercher avec ce qu'on doit fuir, vous imaginez-vous qu'il n'y ait point de difference entre manquer par votre feule faute, *parceque vous ne voulez pas vous fervir des chofes que vous avez*, & manquer par la faute des chofes *que vous n'avez pas* ? C'eft pourquoi de peur de vous repentir, ceffez de vous attacher à ces femmes de qualité, qui donnent toujours plus de peine que de plaifir. Avec toutes leurs perles & toutes leurs pierreries, quoique ce foit là votre maladie, pauvre Cerinthus, elles n'ont pas le corps plus beau, ni la jambe mieux faite. On voit même tous les jours des courtifanes avoir tout l'avantage de ce côté-là. Ajoutez que ces dernieres fe montrent à vous fans fard, elles n'ont point de peine à fe découvrir, elles ne cherchent point à mettre en vue ce qu'elles ont de beau, ni à cacher ce qu'elles ont de laid. Vous favez que quand les gens riches achetent des chevaux, ils leur ôtent la couverture, de peur que, comme cela arrive affez fouvent, un fort beau cheval n'ait de fort méchans pieds, & que l'acheteur ne foit trompé par l'admiration où il eft de voir une jolie croupe, une petite tête, & une encolure fort relevée. En quoi ils font fort fagement. Suivez donc leur exemple ; ne regardez pas avec les yeux

81 *Sit licet hoc, Cerinthe, tuum*] Il faut écrire *Cerinthe, Cerinthus*, Κήρινθος C'eft le même Cerinthus dont il eft tant parlé dans Tibulle, & qui eft fi connu par l'amour que Sulpicia, fille de Servius, avoit pour lui, quoiqu'il eût pour rival le celebre Meffala. Il étoit fi bien fait, qu'il étoit aimé de toutes les Dames: c'eft pourquoi Sulpicia lui écrit:

Qui mihi te, Cerinthe, dies dedit, hic mihi fanctus,
Atque inter feftos femper habendus erit:
*Te nafcente novum Parcæ cecinere puellis**
Servitium, & dederunt regna fuperba tibi.

Le jour qui te donna à moi, mon cher Cerinthus, me fera toujours facré, & la plus grande de toutes mes fêtes. Quand tu naquis les Parques prédirent aux Dames un efclavage nouveau, & te donnerent un empire abfolu fur nos cœurs.

Dans un autre endroit elle lui dit : *Allez, vous meritez d'avoir une courtifane pour maitreffe, ou quelque chétive efclave ; & non pas Sulpicia, fille du grand Servius.*

Sit tibi cura togæ potior, preffumque quafillo
Scortum, quàm Servi filia Sulpicia.

Auffi Cerinthus ne s'attachoit qu'aux femmes de qualité, & c'eft ce qu'Horace lui reproche ici: car c'eft ainfi qu'il faut expliquer: *Sit licet hoc, Cerinthe, tuum. Quoique ce foit-là votre maladie, pauvre Cerinthus, d'aimer les femmes qui portent les perles & les diamans.* Les Commentateurs fe font fort trompés à ce paffage, & furtout le vieux Interprete.* C'eft pourtant celui que Mr. Bentlei, malgré ma Remarque, a jugé à propos de fuivre, quoique l'explication qu'il donne à ce paffage foit très mauvaife, & même horrible. C'eft après ce bon guide qu'il corrige *tuo*, au lieu de *tuum*. *La cuiffe d'une matrone garnie de pierreries, n'eft pas plus tendre que la vôtre, ô Cerinthus.* Voilà une affreufe reftitution. J'ai honte de la raporter.

Aut crus rectius Car c'eft la beauté des jambes d'être rondes & droites. On peut voir la Remarque fur *teretefque furas*, de l'Ode IV. du Liv. II.

83 *Mercem fine fucis geftat*] Le fard & les pierreries n'étoient alors que pour les femmes de qualité; leur ufage étoit inconnu aux courtifanes & aux affranchies.

84 *Nec fi quid honefti eft jactat, habetque palam*] Elle ne fait point parade de ce qu'elle a de beau; elle fe montre naturellement, & n'eft point faite à toutes les rufes des femmes de qualité.

Honefti] *Honnête* pour *beau*, comme dans Virgile *pectus honeftum, planta honefta, &c.*

85 *Quærit quo turpia celet*] Horace n'a garde de dire, que les courtifanes cherchent à cacher ce qu'elles ont de laid: au contraire il dit, qu'elles fe donnent pour ce qu'elles font, & qu'elles n'ont point les artifices des femmes de qualité. Il faut donc répéter le *nec* du vers précédent. Je m'étonne qu'on ait pu s'y tromper. Horace s'éloigneroit de fon but.

Regibus hic mos est ; ubi equos mercantur, opertos
Inspiciunt : ne, si facies, (ut sæpe) decora
Molli fulta pede est, emtorem inducat biantem,
Quòd pulcræ clunes, breve quòd caput, ardua cervix.
Hoc illi rectè. Ne corporis optima Lynceis
Contemplere oculis, Hypsæâ cæcior illa
Quæ mala sunt spectes. O crus, ô brachia! verùm
Depygis, nasuta, brevi latere, ac pede longo est.
Matronæ, præter faciem, nil cernere possis,
Cætera, ni Catia est, demissâ veste tegentis.
Si interdicta petes vallo circumdata, (nam te

Hoc

86 *Regibus hic mos est*] *Reges*, les gens de qualité, les grands Seigneurs, les gens riches : car les Rois ne sont pas les seuls qui achetent des chevaux.

Opertos inspiciunt] C'est contre la pensée d'Horace. Il est même faux qu'on achete les chevaux tout couverts : car comment pouroit-on voir leurs defauts ? Il seroit impossible de n'y être pas trompé. On leur ôte la couverture, qui empêche de les voir à découvert. C'est pourquoi il faut lire *apertos*, comme dans les plus anciennes éditions : & c'est ce que le raisonnement même d'Horace prouve suffisamment. Car, dit-il, comme on achete les chevaux tout découverts, pour n'être point trompé, l'on doit user de la même précaution quand on achete une marchandise bien plus sujette à tromper. Ce mot *apertos*, comme Monsieur le Févre l'a fort bien vu, est né du vers 82.

Adde huc quòd mercem sine fucis gestat : apertè
Quod venale habet ostendit.

Les maitresses du second & du troisieme ordre se montrent à vous sans fard, elles se découvrent sans peine. Au lieu que les matrones, les femmes de qualité se cachent avec grand soin. Quand vous achetez des chevaux, vous leur ôtez leur couverture, faites donc la même chose quand vous achetez, &c. • Ce sens est si clair & si évident que je ne comprends pas comment Mr. Bentlei a voulu soutenir encore la leçon *opertos*. S'il ne vouloit pas se rendre à la raison, il devoit au moins se rendre à l'experience. Il n'a jamais vu acheter des chevaux couverts ; on leur ôte toujours leur caparaçon, comme Horace le dit ici. •

87 *Facies ut sæpe decora*] *Facies* signifie proprement l'air de tout le corps, le corps entier. *Facies decora*, un corps bien pris, bien fait.

88 *Molli fulta pede*] *Pes mollis*, un méchant pied. Il paroît par ce passage que les couvertures des chevaux leur cachoient toute la jambe. Et la partie des chevaux qui merite le plus de consideration, c'est le pied ; car, comme dit Xénophon dans son Traité περὶ ἱππικῆς. une maison quelque belle & bien bâtie qu'elle soit, est fort mauvaise, si elle n'a de bons fondemens : il en est de même des chevaux ; s'ils n'ont de bons pieds, ils sont inutiles, quelque beaux qu'ils soient d'ailleurs.

Inducat] *In fraudem faciat*. Le tente, le trompe, le fasse tomber dans le piége.

Hiantem] Plein d'admiration & d'envie d'avoir ce qu'il marchande. Car c'est la force de ce mot ; & cela vient de ce que l'on regarde la bouche ouverte les choses que l'on souhaite, ou que l'on admire, comme les Septante l'ont bien exprimé dans le IV. ch. du I. Liv. d'Esdras : *Ταῦτα πάντα ἀφέντες εἰς αὐτὴν ἐκέχηναι, καὶ χάσκοντες τὸ στόμα θεωροῦσιν αὐτὴν καὶ πάντες αὐτὴν αἱρετίζουσι μᾶλλον ἢ τὸ χρυσίον, καὶ τὸ ἀργύριον καὶ πᾶν πρᾶγμα ὡραῖον.* *Laissant donc toutes ces choses, ils admirent cette femme, ils la regardent la bouche béante, & il n'y en a pas un qui ne l'aime mieux que l'or & l'argent, & que les choses les plus belles & les plus précieuses.*

89 *Quòd pulcræ clunes, breve quòd caput, ardua cervix*] Ce sont trois des principales beautés d'un cheval : la croupe large, la tête petite, & le cou fort relevé ; & ce sont les trois que la couverture n'empêche pas de voir : mais elle empêche de voir bien les jambes & les pieds. Tous les Interpretes se sont trompés à ce passage. Montagne même, que j'estime plus que ces Interpretes, & qui avec toutes les qualités d'un imitateur, & même d'un copiste, a trouvé le secret de devenir un bon original, s'y est aussi trompé : Car il a cru, & il a écrit, *que l'on presentoit anciennement aux Princes les chevaux à vendre tout couverts, afin qu'ils ne s'amusassent pas à la beauté de leur poil, ou à la largeur de la croupe, & qu'ils s'arrêtassent principalement à voir les jambes, les yeux, & les pieds, qui sont les membres les plus utiles.* Comme si pour acheter des chevaux, on s'étoit jamais arrêté à la seule beauté du poil. Si Montagne avoit un peu plus consideré le raisonnement d'Horace, il auroit bien vu que l'aplication n'en sauroit être fort juste en ce sens-là.

90 Hoc

yeux d'un lynx les beautés d'une femme, & ne soyez par sur ses defauts plus aveugle qu'Hypséa. O la belle jambe! ô le beau bras! Oui, mais elle n'a point de hanches : elle a le nez grand, la taille courte, & le pied fort long. A une femme de qualité, vous ne sauriez lui voir que le visage : car elle cache tout le reste avec grand soin, à moins qu'elle ne soit aussi effrontée que Catia. Si vous voulez prendre quelques libertés & toucher ce qu'on vous cache, car c'est ce qui enflâme le plus vos desirs, vous trouvez cent obstacles : ses gardes, sa chaise fermée, ses coëffeuses, ses parasites, ses jupes trainantes, son manteau qui la cache jusques au cou; enfin mille choses vous empêchent de la voir à votre aise. Au lieu que rien ne vous empêche de voir une courtisane tant que vous voulez : au travers de ses habits de gaze de Cos vous la voyez tout com-

90 *Hoc illi rectè*] Ceci prouve qu'Horace avoit écrit *apertos*. Car il ne veut pas louer ceux qui achetent des chevaux sans leur ôter leur couverture; c'est tout le contraire, & il exhorte à suivre leur exemple. Quand on voit des chevaux pour les acheter, on les voit à nu. Faites de même, ajoute-t'il, si vous êtes sage; quand vous achetez une marchandise bien plus suspecte, n'achetez pas comme on dit chat en poche.

Lynceis contemplere oculis] J'aime mieux *Lyncei*, comme dans quelques éditions. Lyncée fils d'Aphareus avoit trouvé les métaux. C'est pourquoi on disoit de lui, qu'il avoit de si bons yeux, qu'il voyoit dans les entrailles de la terre. * Mr. Bentlei s'aplaudit beaucoup d'avoir rétabli *Lyncei*, & ne dit pas un mot de ma Remarque. *

91 *Hypsaeâ caecior*] Cette Hypséa étoit une Dame de qualité de la famille des Plautiens * Je crois qu'elle étoit fille de Plautius Hypséus homme Consulaire qui avoit été condamné pour avoir distribué de l'argent en disputant le Consulat contre Milon & Scipion *. Et l'on se contente de dire, qu'elle avoit de méchans yeux. Mais je crois qu'Horace fait allusion à quelque histoire de ce tems-là qui nous est inconnue, & qui avoit donné lieu à ce proverbe: *Hypsaeâ caecior*; *plus aveugle qu'Hypséa*. Et je ne doute point que cette Dame n'eût quelque amant fort mal bâti qu'elle trouvoit pourtant fort beau. Le raisonnement d'Horace mene fort naturellement à faire cette conjecture.

92 *Illa quae mala sunt spectes*] Il vaut beaucoup mieux lire comme Torrentius a trouvé dans quelques manuscrits:

—— —— Hypsaeâ caecior ipsâ,
Quae mala sunt spectes.

Cela est plus du génie d'Horace. * Il n'est nullement nécessaire de corriger *spectas* & *contemplare*. *

O crus, ô brachia] C'est l'exclamation d'un homme qui fait ce qu'Horace condamne, c'est-à-dire qui admire ce que sa maitresse a de beau, & qui ne voit pas ce qu'elle a de laid.

93 *Depygis*] Qui n'a point de fesses. Ce qui est un très grand defaut; car la beauté de cette partie est si considerable, que les Anciens ont donné à Venus même le surnom de Καλλίπυγος. *Vénus aux belles fesses*. Je ne me suis pas servi de ce mot dans la traduction, parcequ'il est malhonnête dans notre langue. Les Remarques donnent un peu plus de liberté.

Nasuta] Qui a le nez fort grand: car les Anciens n'aimoient pas les grands nez aux femmes. Et ce qui étoit une beauté aux hommes, étoit en elles un fort grand defaut. Ils n'aimoient pas non plus qu'elles eussent le nez petit. Catulle apelle un petit nez, *turpiculum nasum*:

Ista turpiculo puella naso.

Brevi latere] *Breve latus*, la taille courte, ce qui est un des plus grands defauts. Le vieux Commentateur a remarqué sur ce passage : *deforme est in foeminis furcam habere latere majorem*. Mot à mot : *Il est laid aux femmes d'avoir la fourche plus grande que la taille*. Et cela arrive quand les cuisses sont plus longues que la taille : car c'est ce que le vieux Commentateur a voulu dire.

Ac pede longo] Pour avoir le pied beau, il faut l'avoir petit. Ovide:

Pes erat exiguus, pedis haec aptissima forma est.

95 *Ni Catia est*] Catia étoit une femme de qualité, & si effrontée, qu'elle se découvroit autant & plus que les courtisanes. Elle fut surprise en adultere avec Valerius Siculus, Tribun du peuple, dans le temple de Vénus Théatine, qui étoit près du théâtre de Pompée.

96 *Si interdicta petes*] *Interdicta*, les parties cachées.

Vallo circumdata] Il faut lire tout de suite sans virgule:

Si interdicta petes vallo circumdata....

Car *circumdata* est un adjectif pluriel, & non pas un nomi-

Hoc facit insanum) multæ tibi tum officient res :
Custodes, lectica, ciniflones, parasitæ,
Ad talos stola demissa, & circumdata palla :
Plurima, quæ invideant purè apparere tibi rem.
Altera nil obstat : Cois tibi pene videre est

Ut

nominatif singulier, comme les Interpretes l'ont cru mal à propos. Le second vers le prouve manifestement : *Multa tibi tum officient res. Vallum* est proprement *une pallissade* : & Horace prend ce mot métaphoriquement pour les habits qui empêchent que l'on ne voye & que l'on ne touche les parties qu'ils cachent. Tertulien l'a employé dans le même sens : *circumduc vallum verecundiæ.*

Nam te hoc facit insanum] Car ce qui est caché excite toujours davantage la curiosité, & enflamme plus les desirs.

98 *Custodes*] Les gardes, les espions que les maris donnoient à leurs femmes. Ovide dans le III. Livre des Amours, Eleg. IV.

Dure vir, imposito teneræ custode puellæ.

Cruel mari, qui avez donné un garde à votre femme.

Lectica] Les femmes de qualité ne paroissoient dans les rues que dans des chaises, qui étoient proprement apellées *lectica*, & qui étoient fermées & vitrées. Cette invention des chaises produisit bientôt celle des litieres, qui ne differoient des chaises qu'en ce que celles-ci étoient portées par des hommes, & les litieres par des mulets. Ces litieres sont parfaitement décrites dans une ancienne Epigramme, qui marque aussi qu'elles servoient à porter les Dames dans les rues:

Aurea Matronas claudit basterna pudicas,
Quæ radians latum gestat utrumque latus.
Hanc geminus portat duplici sub robore burdo,
Provehit & modico pendula septa gradu.
Provisum est cautè ne per loca publica pergens
Fucetur visis casta marita viris.

Une litiere dorée, & vitrée des deux côtés, enferme les chastes femmes de qualité. Elle est soutenue sur un brancard par deux mulets, qui portent à petits pas cette espece de cabinet suspendu. Et la précaution est fort bonne, pour empêcher que les femmes mariées en allant par les rues ne soient corrompues par les hommes.

Mais il n'y a point du tout d'aparence que le passage d'Horace puisse être entendu de cette maniere. Il n'y est point parlé de ces chaises, ni de ces litieres. Il est certain que *lectica* est ici une chaise de chambre, comme Torrentius l'a fort bien vu. La jalousie des maris leur avoit sans doute fait inventer quelque espece de chaise fermée & vitrée, où les Dames se tenoient dans la chambre. Elles travailloient dans cette chaise, & de-là elles parloient à ceux qui les aprochoient. Suétone apelle cette chaise *lecticulam lucubratoriam*, lorsqu'il dit, qu'Auguste *à cœnâ lucubratoriam se in lecticulam recipiebat ; se mettoit après souper dans une de ces chaises, pour travailler.*

Ciniflones] C'étoient des valets de chambre destinés à friser les cheveux de leur maitresse avec des fers qu'ils faisoient chauffer dans des pots de terre faits exprès, comme des rechauds, & qu'on remplissoit de cendres chaudes. Ces pots étoient apelés *ollæ cineris*, & les fers, *calamistri*. Quand ces valets, qu'on apelloit aussi *Cinerarios*, étoient mal-adroits, les Dames leur cassoient souvent ces pots sur la tête. C'est pourquoi dans le Curculion de Plaute ce valet dit plaisament, Act. III. scen. I.

Nam illac catapulta ad me crebrò commeant.

Car ces sortes de traits-là volent souvent sur moi.

Il parle de ces *ollæ cum cinere.*

Parasitæ] Car les femmes de qualité avoient aussi leurs parasites auprès d'elles, c'est-à-dire *des complaisantes*, des femmes qui gagnoient leur vie à leur conter des douceurs, à louer leur beauté, leur propreté, leurs habits, leurs meubles.

99 *Ad talos stola demissa & circumdata palla*] On a dit ailleurs, que *stola* étoit l'habit des Dames, & que cet habit descendoit jusqu'à la cheville du pied. Il faut ajouter à cela, que c'étoit leur habit ordinaire, quand elles étoient dans la maison. Quand elles sortoient, ou qu'elles vouloient être chez elles, comme nous disons, en habit de cerémonie, elles mettoient sur la *stola* un grand manteau qui étoit proprement apellé *palla*, & quelquefois *pallium*, ce qui merite d'être remarqué. Voici un passage de Virgile qui prouve manifestement que *palla* étoit l'habit de dessus, & qu'il couvroit la *stola*, comme Horace l'assure ici. Virgile parle des habits de Camille:

Pro crinali auro, pro longæ tegmine pallæ,
Tigridis exuviæ per dorsum à vertice pendent.

Une

comme si elle étoit nue, & vous pouvez fort bien prendre garde qu'elle n'ait ni la jambe mal faite, ni le pied mal tourné. Pour sa taille, vous la mesurez des yeux. Aimez-vous donc mieux qu'on vous dresse des embuches, & qu'on vous arrache votre bourse, avant que de vous laisser voir ce que vous marchandez? *Le chasseur suit le lievre dans les neiges, & il ne s'en soucieroit point si on le lui presen-*

Une peau de tigre qui lui descend par derriere depuis la tête jusqu'aux talons, lui tient lieu d'or pour ses cheveux & de long manteau. Quand Nonius écrit: *Palla honesta mulieris vestimentum, hoc est tunica pallium.* Il met *tunica*, pour *stola*.

100 *Plurima*] Il dit qu'il y a mille autres choses qui empêchent, &c. Il ne faut pas joindre *plurima* avec *palla*, comme a fait Torrentius. Rubénius aussi dans son Livre *de re vestiariâ*, s'est fort trompé à ce passage, qu'il explique de cette maniere; *plurima quæ circumdantur pallâ*, & par *plurima* il entend *supparum* & *indusium*. Rien n'est plus éloigné du génie d'Horace. Je ne vois pas même pourquoi Rubénius s'est avisé d'assurer que *palla* n'étoit jamais mis par dessus la stola, *numquam stolæ superjici*; car il est aisé de prouver le contraire. Varron compare clairement la *stola* des femmes avec la tunique des hommes, & la *palla* avec la toge de ces derniers: d'où l'on ne peut s'empêcher de conclure, que comme la tunique des hommes étoit sous la toge, de même la *stola* des femmes étoit sous leur manteau, *palla*.

Invideant] Ce mot est fort beau dans ce sens. Les Grecs ont employé de même leur φθονεῖν, & Anacréon a dit avec beaucoup de grace au Peintre de Bathylle:

> Φθονερὴν ἔχεις δὲ τέχνην
> Ὅτι μὴ τὰ νῶτα δεῖξαι.

Tu as un art bien envieux du plaisir des gens, de ne te permettre pas de laisser voir le dos, &c.

Rem] Ce qu'il apelle ailleurs *mercem*, *corpus mulieris*. En notre langue nous nous servons de *chose*, de la même maniere, & les Grecs employoient de même leur χρῆμα. Au reste, si Horace ne détourne de l'adultere que par la vue des difficultés qu'on trouve ordinairement dans ces sortes de recherches, ou des dangers dont elles sont toujours accompagnées, ce n'est pas, comme je l'ai déja dit, qu'il n'eût de meilleures raisons, & qu'il ne connût que c'étoit un peché qui attiroit la colere de Dieu, puisqu'il le dit formellement dans ses Odes. Mais aparemment il croyoit que ces raisons ne feroient pas beaucoup d'impression sur les Romains, & que celles-ci les toucheroient davantage. Longtems avant la loi écrite, la loi naturelle avoit donné aux Gentils une grande horreur pour ce péché. Nous en voyons un exemple bien remarquable dans l'histoire d'Abraham. Etant allé à Gerare dans l'Arabie Pétrée où régnoit le Roi Abimelech, il dit que sa femme Sara étoit sa sœur. Abimelech envoya prendre Sara. Dieu lui aparut en songe, & lui dit qu'il étoit mort, à cause de la femme d'Abraham qu'il avoit prise à son mari. Abimelech s'excuse sur son innocence, & dit qu'il a fait cette action dans la simplicité de son cœur, & dans la pureté de ses mains. Et le lendemain il fait venir Abraham, & lui dit: *Que nous avez-vous fait? Et qu'avions-nous fait contre vous, que vous ayez voulu attirer sur moi & sur mon Royaume la punition d'un si grand péché? Quid fecisti nobis, quid peccavimus in te? quia induxisti super me, & super regnum meum peccatum grande.* On voit par-là, que si les Gentils regardoient l'adultere comme un si grand péché, qu'ils le punissoient du feu, ils regardoient la simple fornication comme permise. Aussi dans le même Livre de la Genese, nous voyons Juda s'aprocher sans scrupule de Thamar, qu'il regardoit comme une courtisane. Ces sentimens se sont conservés parmi les Païens. C'est celui de Caton dans cette Satire, & celui de Micion dans Terence, comme l'a remarqué Grotius. La loi naturelle avoit déja commencé à s'effacer & à se corrompre. Il est vrai qu'il y a eu quelques Païens plus sages qui l'avoient conservée, & qui regardoient la simple fornication comme un crime, parcequ'elle étoit contraire à l'ordre établi de Dieu. Mais comme ces Païens étoient en petit nombre, & que le desordre étoit presque géneral, il a fallu que la loi de l'Evangile vînt ressusciter la loi naturelle, en defendant la fornication. C'est pourquoi dans les Actes des Apôtres XV. les Apôtres & toute l'Eglise écrivent aux Gentils d'Antioche, de Syrie & de Cilicie, de s'abstenir, entr'autres choses, *de la fornication*.

101 *Cois tibi pene videre est ut nudam*] *Coæ vestes*, étoient des habits d'une gase que l'on faisoit dans l'isle de Cos, & qui étoit si fine & si transparente, qu'elle laissoit voir le corps comme à nu. Elle avoit été inventée par une femme de Cos, apellée *Pamphila*; car, comme dit Pline, il ne faut pas frustrer cette femme de la gloire qui lui est dûe, d'avoir trouvé ce merveilleux secret de faire que les habits montrent les femmes toutes nues. *Non fraudanda gloriâ excogitatæ rationis ut denudet fœminas vestis.* Liv. XI. chap. XXII. C'est pourquoi Varron apelloit ces habits, *vitreas togas*. Publius Syrus les apelloit, *ventum textilem*, *du vent tissu*, & *nebulam lineam*, *une nuée de lin*:

> *Æquum est induere nuptam ventum textilem?*
> *Palam prostare nudam in nebulâ lineâ?*

Est-il

Ut nudam: ne crure malo, ne sit pede turpi:
Metiri possis oculo latus. An tibi mavis
Insidias fieri, pretiumque avellier, ante
Quàm mercem ostendi? Leporem venator ut altâ
In nive sectatur, positum sic tangere nolit:
Cantat, & apponit: meus est amor huic similis: nam
Transvolat in medio posita, & fugientia captat.
Hiscine versiculis speras tibi posse dolores,
Atque æstus, curasque graves è pectore pelli?
Nonne cupidinibus statuit Natura modum quem,
Quid latura sibi, quid sit dolitura negatum,
Quærere plus prodest, & inane abscindere soldo?
Num, tibi quum fauces urit sitis, aurea quæris
Pocula? num esuriens fastidis omnia præter

Pavo-

Est-il possible qu'une femme mariée porte des habits de vent, & qu'elle paroisse toute nue sous une nuée de lin?

Séneque disoit, qu'une femme qui portoit des habits de cette gase, n'auroit osé jurer qu'elle n'étoit pas nue: *Quibus sumtis mulier parum liquido nudam se non esse jurabit.* Et dans le Livre de Consolation qu'il écrit à sa mere: *Nunquam tibi placuit vestis, quæ ad nihil aliud exigenda quàm ut nudam exponeret. Vous n'avez jamais aimé ces habits qui ne sont bons qu'à faire paroitre le corps nu.* Et saint Jerôme écrivant à *Læta* sur l'éducation de sa fille: *Talia vestimenta paret quibus pellatur frigus, non quibus vestita corpora nudentur.* A Rome il n'y avoit que les courtisanes qui portassent ces sortes d'habits; au lieu qu'en Orient les femmes & les filles le plus considerables en étoient vétues. Car c'est ce qu'Isaie apelle *διαφανῆ Λακωνικὰ*, *interlucentes Laconicas, des habits transparens*, en parlant des filles de Jerusalem.

102 *Ne crure malo*] *Crus malum, une jambe mal faite*, mal tournée.

Pede turpi] C'est ce qu'il a dit plus haut *pede longo*.

105 *Leporem venator ut altâ in nive sectatur*] Les plus grandes difficultés d'Horace ne viennent le plus souvent que de ce qu'il insere dans ses ouvrages des passages entiers des anciens Poëtes Grecs ou Latins. L'obscurité qu'on trouve dans cet endroit est de cette nature, & il ne faut pas s'étonner que les plus savans Interpretes y ayent été si embarassés. Heinsius & Scaliger ont été les premiers qui ont connu & montré le dessein & la finesse de ce passage, par l'heureuse découverte qu'ils avoient faite de l'Epigramme de Callimaque, qu'Horace ne fait que traduire ici en abrégé. Voici cette belle Epigramme:

Ὠγρευτὴς, Ἐπικυδὴς, ἐν οὔρεσι πάντα λαγωὸν
Διφᾷ, καὶ πάσης ἴχνια δορκαλίδος,
Στίβῃ καὶ νιφετῷ κεχρημένος: ἢν δέ τις εἴπῃ,
Τῆ, Τόδε βέβληται θηρίον, οὐκ ἔλαβεν.
Χ' οὑμὸς ἔρως τοιόσδε, τὰ μετὰ φεύγοντα διώκειν
Οἶδε, τὰ δ' ἐν μέσῳ κείμενα παρπέταται.

Epicudès, le chasseur poursuit sur les montagnes les lievres & les cerfs à travers les neiges & le verglas. Et si quelqu'un lui disoit; Tien voilà la bête que j'ai tuée, il ne la prendroit point. Mon amour ressemble parfaitement à ce chasseur: il ne cesse de poursuivre ce qui le fuit, & il méprise ce qu'il trouve sans peine.

On voit presentement l'heureuse aplication qu'Horace fait de ces vers de Callimaque, qui aparemment étoient fort connus à Rome & qu'on y chantoit sans doute. Ce Poëte les donne à Cerinthus, à cet amant des femmes de qualité, & il feint fort ingénieusement que cet homme lui chante cette chanson. Il est inutile de parler de toutes les mauvaises conjectures que l'on avoit faites pour se tirer de ce passage. * *Sectatur* est la veritable leçon. Le *sectetur* de Mr. Bentlei est insoutenable.*

106 *Positum sic tangere nolit*] *Positum sic*, & *in medio posita*, est ce que Callimaque a dit, *ἐν μέσῳ κείμενα*. Le *sic* des Latins comme le *ὧδε* & le *αὔτως* marque ce qui se trouve là sans peine, & sans qu'on aille chercher plus loin, *in medio*.

107 *Cantat & apponit*] C'est Horace qui parle & qui

sentoit. Voilà le commencement de la chanson qu'il me chante, & il poursuit: *Mon amour est semblable à ce chasseur, il méprise ce qu'il trouve sans peine, & il court après ce qui le fuit.* Prétendez-vous donc avec cette belle chanson éloigner de vous les douleurs, les noires inquiétudes, & les soucis cuisans? La Nature n'a-t-elle pas établi des bornes à nos desirs? & ne vaudroit-il pas beaucoup mieux s'apliquer à chercher ces bornes, pour savoir ce qu'elle peut, ou ne peut pas souffrir qu'on lui refuse; & pour aprendre par ce moyen à retrancher de l'utile & du nécessaire, l'inutile & le superflu? Quand la soif vous brule, ne sauriez-vous boire que dans une coupe d'or? & quand vous mourez de faim, ne pouriez-vous souffrir d'autre viande que le paon & que le turbot? Lorsque vous sentez les aiguillons de l'amour, si vous aviez près de vous une belle esclave toute prête à avoir pour vous la complaisance que vous souhaitez, aimeriez-vous mieux mourir de langueur? Non pas moi: car j'aime les plaisirs faciles, & je suis en cela du goût de Philodémus,

qui dit, que l'amant des Dames lui chante cette chanson.

Apponit] *Il ajoute, il poursuit, il continue de chanter, &c.* Le vers & le demi vers précédens ne sont que le commencement de la chanson; le demi vers & le vers suivans en sont la fin. Ce *cantat & apponit* est dit par Horace qui se détourne comme s'il parloit sur un théâtre. Dans notre langue ce tour n'est pas fort naturel, & pour mettre cela à nos manieres, il auroit falu mettre la chanson de suite: *Le chasseur suit le lievre dans les neiges; & il ne s'en soucieroit point, si on le lui presentoit. Mon amour est semblable à ce chasseur: il méprise ce qu'il trouve sans peine, & il court après ce qui le fuit*; & faire suivre ce que dit Horace: *Voilà donc la chanson que vous me chantez. Mais prétendez-vous, &c.* Je n'ai osé prendre cette liberté, & j'ai mieux aimé suivre le tour d'Horace pour le faire entendre.

109 *Hiscine versiculis*] Horace répond à ce chanteur, qui étoit ravi d'avoir trouvé de quoi autoriser & excuser sa passion, comme cela n'est que trop ordinaire aux hommes, qui cherchent plutôt à flater leur mal, qu'à le guerir. Horace montre que c'est un fort grand abus: il n'est pas question de trouver des autorités & des exemples; il s'agit de voir si la nature est à son aise, & si les autorités & les exemples peuvent soulager ou adoucir les maux qui naissent de tous nos desirs dereglés.

Dolores atque æstus curasque graves] Toutes ces choses sont inévitables à ceux qui s'attachent aux femmes de qualité; mais elles n'arrivent point à ceux qui suivent l'autre parti. Cette morale pouvoit être bonne pour un Païen; mais elle doit paroitre affreuse à ceux qui ont été éclairés des lumieres de l'Evangile.

112 *Quid latura sibi, quid sit dolitura negatum*] Ce vers est l'explication du mot *modus* du vers précédent. En effet, pour connoitre seulement les bornes que la nature a mises à nos desirs, il ne faut que savoir bien démêler ce qu'elle peut souffrir qu'on lui refuse, d'avec ce qu'elle demande nécessairement. Ce vers est d'un fort grand prix.

113 *Plus prodest*] Il est plus utile que de s'amuser à chercher des exemples & des autorités.

Inane abscindere soldo] *Retrancher le superflu du solide.* Par exemple, quand on a soif, l'eau est le solide & le nécessaire, pour apaiser cette soif; un verre de cristal, une coupe d'or, c'est l'inutile & le superflu. La nature ne le demande pas, elle s'en passe sans peine.

114 *Aurea quæris pocula*] Séneque a profité de ce passage dans la Lettre CXX. *Egregiè itaque Horatius negat ad sitim pertinere quo poculo aqua, aut quàm eleganti manu ministretur.* Il avoit dit auparavant: *Illa hoc unum jubet, sitim extingui. Utrum sit aureum poculum an crystallinum, an vitreum, an Tiburtinus calix, an manu concavâ, nihil refert. La nature ne demande qu'à éteindre la soif, & il n'importe que la coupe soit d'or, ou de cristal ou de verre, ou de terre de Tibur, ou qu'on boive dans le creux de la main.*

115 *Præter pavonem rhombumque*] Le paon fut les délices des Romains pour la bonne chere, depuis que l'Orateur Hortensius se fut avisé d'en servir dans un magnifique repas qu'il fit lorsqu'il fut créé Augure. M. Aufidius Lurco en nourit ensuite des troupeaux, dont il tiroit tous les ans près de deux mille cinq cents écus: & ils furent si chers en peu de tems, qu'on les vendoit vingt-cinq livres la piece, & leurs œufs jusqu'à cent sols. Varron assure qu'un troupeau de cent

Pavonem, rhombumque ? tument tibi quum inguina, num si
Ancilla aut verna est præsto puer, impetus in quem
Continuò fiat, malis tentigine rumpi ?
Non ego, namque parabilem amo Venerem, facilemque.
Illam, post paulo, sed pluris, si exierit vir :
Gallis hanc, Philodemus ait : sibi, quæ neque magno
Stet pretio, neque cunctetur, quum est jussa venire.
Candida rectaque sit ; munda hactenus, ut neque longa,
Nec magis alba velit, quàm det Natura, videri.
Hæc ubi supposuit dextro corpus mihi lævum,
Ilia & Egeria est : do nomen quodlibet illi.
Nec vereor ne, dum futuo, vir rure recurrat :
Janua frangatur, latret canis : undique magno
Pulsa domus strepitu resonet : vepallida lecto

Desi-

cent paons portoit tous les ans à son maître *quadragena sestertia*, quarante mille sesterces, c'est-à-dire, deux mille quatre cents quatre-vingt livres. On peut voir le VI. chap. du III. Liv. de la chose rustique.

116 *Rhombumque*] Le turbot. C'étoit un des plus excellens poissons, au goût des Romains. Le meilleur venoit de Ravenne.

117 *Si ancilla*] On peut voir ce qui a été dit dans l'argument contre cette pernicieuse morale.

Aut verna præsto est puer] Ce passage prouve que cette Satire fut faite avant la loi *de adulteriis & pudicitiâ*, parcequ'il n'y a point du tout d'aparence qu'Horace eût osé donner un si détestable conseil, après qu'Auguste se fut déclaré si ouvertement contre cette horrible impureté, & qu'il eut établi des peines très séveres contre ceux qui la commettoient. Juvénal a voulu profiter de ce pernicieux endroit d'Horace : car pour dégoûter du mariage son ami Posthumus, il lui propose de suivre cette maxime infame. Aujourd'hui nous pouvons oposer à cette abomination des Païens, non seulement les lumieres de la veritable religion, mais l'autorité même d'autres Païens plus éclairés, qui, comme je l'ai déja dit, ont connu que c'étoit une action détestable & un péché affreux contre la nature & contre Dieu. Car c'est ainsi que Platon l'avoit apellé près de quatre siecles avant qu'Auguste s'avisât de le defendre. Et il avoit sans doute puisé cette idée de pureté dans le commerce qu'il avoit eu avec les Prêtres des Juifs pendant ses voyages. Car ces Prêtres n'avoient pas manqué sans doute de témoigner à Platon l'horreur qu'ils avoient pour les infames débauches qui étoient en vogue parmi les Grecs, & de lui faire valoir les grands avantages que les Juifs avoient sur toutes les autres nations, puisque c'étoit le seul peuple à qui Dieu avoit voulu donner des loix de sa propre bouche. *Quelle autre nation si illustre trouverez-vous*, dit Moyse en parlant à Israël, *qui ait reçu de Dieu des cérémonies, des jugemens justes, & une loi entiere comme celle que je vous mettrai aujourd'hui devant les yeux ?* Un des grands articles de cette loi est, *cum masculo non commiscearis coitu fœmineo, quia abominatio est.*

119 *Parabilem amo Venerem*] *Venus* est ici pour *maîtresse*, comme dans l'Ode XXXIII. du Livre I.

Ipsum me melior quum peteret Venus.

Moi-même, lorsqu'une maitresse plus favorable me tendoit les bras.

Parabilis, qui est à bon marché, & que l'on peut avoir facilement. C'est ce qu'il dit plus bas, *quæ neque magno stet pretio. Facilis*, facile, qui fait ce qu'on veut, & qui vient quand on la demande.

120 *Illam, post paulò, sed pluris, si exierit vir*] Celle-ci est le contraire de la précédente; c'est une faiseuse de difficultés ; elle remet quand on la demande, ou bien elle veut plus qu'on ne lui donne, ou bien enfin elle veut attendre que son mari soit sorti. Car Horace exprime ici trois difficultés que ces femmes font d'ordinaire : *paulò post, tantôt ; sed pluris, il faut que vous me donniez davantage ; si exieris vir, attendez que mon mari soit sorti.* Ceux qui joignent *sed pluris si exierit vir*, & de ces deux difficultés n'en font qu'une, ôtent beaucoup de la grace de ce passage. outre qu'il est ridicule de penser qu'une femme demande davantage, quand son mari est sorti que quand il est dans la maison. Ce devroit être tout le contraire.

121 *Gallis hanc Philodemus ait*] Philodémus laissoit toutes ces faiseuses de difficultés, non pas *aux Gaulois*, comme quelques Interpretes l'ont entendu, mais aux hommes *sine viro*, comme diroit Catulle aux Prêtres de Cybele, qui peuvent attendre fort patiemment, & dont l'ardeur est presque toute amortie.

Gal-

lodémus, qui renvoye à ces amans qui ne font point hommes, toutes ces faiseuses de difficultés, qui vous disent : *Revenez tantôt* ; *il faut que vous me donniez davantage* ; *attendez que mon mari soit sorti :* & qui ne veut pour lui que celles qui ne se mettent point à trop haut prix, & qui viennent quand on les demande. Je veux que ma maitresse soit blanche, qu'elle ait la taille belle, & qu'elle soit naturelle à un point qu'elle ne cherche à paroître ni plus grande, ni plus blanche que la Nature ne l'a faite. Quand elle est couchée à mon côté, elle est pour moi Ilie & Egerie : je lui donne tous les noms que je veux ; & pendant que je suis avec elle, je n'apréhende point que son mari revienne des champs, qu'on enfonce la porte, que le chien aboye, que toute la maison se rem-plisse

Gallus, c'est-à-dire *castratus*, *intestabilis* ; & ce nom a été pris des Gaulois Asiatiques. * Au reste M. Bentlei a autrement ponctué ce passage. Il a mis deux points après *Gallis*, & il raporte *hanc* à *quæ*.*

Philodemus] On veut que ce soit Philodémus Poëte Epicurien qui vivoit du tems de Ciceron, & dont il nous reste quelques Epigrammes dans l'Anthologie. Heinsius prétend même qu'Horace a tiré ces trois vers des ouvrages de ce grand Poëte. Ce qui m'empêche de suivre ce sentiment, c'est que je sais que ce Philodémus avoit un goût contraire à celui dont il est ici parlé, & qu'il étoit comme l'homme dont parle Callimaque : il poursuivoit ce qui le fuyoit, & il méprisoit ce qu'il trouvoit sans peine. Et afin qu'on n'en puisse pas douter, voici ce qu'il dit lui-même dans une de ses Epigrammes :

Δημώ με κτείνει καὶ Θέρμιον, ἡ μὲν ἑταίρη
Δημὼ, ἡδ᾽ οὔπω Κύπριν ἐπιςαμένη
Καὶ τῆς μὲν ψαύω, τῆς οὐ θέμις. οὐ μὰ σε, Κύπρι,
Οὐκ οἶδ᾽ ἣν εἰπεῖν δεῖ με ποθεινοθέρην.
Δημάριον, λέξω τὴν παρθένον, οὐ γὰρ ἕτοιμα
Βέλομαι, ἀλλὰ ποθῶ πᾶν τὸ φυλασσόμενον.

Démo & Thermion me font mourir d'amour. La premiere est une courtisane, & l'autre ne connoit pas encore les plaisirs de Vénus. L'une me fait part de ses faveurs, & l'autre est fiere & sévere. Je jure par vous-même, charmante Vénus, que je ne sais pas bien encore pour laquelle je dois me déclarer. Mais enfin, ma petite Démo, Thermion l'emporte : car je méprise ce qui est à moi, & je cours après ce qu'on me refuse.

Voilà donc ce Philodémus bien different de celui dont Horace parle : & c'est ce qui me persuade avec raison que celui-ci étoit un celebre débauché de ce tems-là.

Quæ neque magno stet pretio] C'est ce qu'il apelle plus haut *parabilem Venerem*.

122 *Stet*] *Stare* est un terme de courtisane & de vilain lieu, témoin le composé *prostibulum*.

Neque cunctetur] C'est ce qui explique le *facilem* du vers 119.

123 *Munda hactenus, ut neque longa nec magis alba*] Il faut bien remarquer l'étendue de ce mot *munda*, qui comprend non seulement la netteté du teint, mais aussi la proportion de la taille, contre l'idée que l'on a communément du mot *mundus*, auquel on ne donne point d'autre signification que ce que nous comprenons sous le mot de *propreté*. *Mundus* signifie non seulement ce qui est propre & net, mais encore ce qui est bien proportionné. Et c'est sans doute par cette raison que l'Univers a été apellé *Monde*, autant à cause de la simmétrie de ses parties, qu'à cause de sa propreté.

Neque longa] En Italie comme en Grece les femmes, qui se trouvoient trop petites, avoient soin de rehausser leur taille par des souliers fort hauts. Juvénal dit d'une de ces femmes :

------ ------ breviorque videtur
Virgine Pygmæâ, nullis adjuta cothurnis.

Quand elle n'a pas ses patins, elle paroît plus petite qu'une Pygmée.

126 *Illia & Egeria est*] Ilie & Egerie, c'est-à-dire ce qu'il y avoit de plus vénerable parmi les Romains. La premiere étoit la maitresse de Mars, & l'autre la maitresse de Numa.

Do nomen quodlibet illi] Il ne se contente pas de l'apeller *Ilie* & *Egerie*, &c. Il lui donne encore d'autres noms : il l'apelle sa Vénus, sa Minerve.

127 *Vir rure recurrat*] Car elle n'a point de mari.

129 *Vepallida*] *Ve* est une particule augmentative :

Desiliat mulier : miseram se conscia clamet :
Cruribus hæc metuat, doti deprehensa , egomet mî.
Discinctâ tunicâ fugiendum est, ac pede nudo :
Ne nummi pereant, aut pyga, aut denique fama.
Deprehendi miserum est : Fabio vel judice vincam.

car *vepallida* est pour *valdè pallida*, comme *vegrandis*, pour *valdè grandis*. Quelquefois c'est une particule privative. comme dans *vecors, vesanus*.

130 *Conscia*] La confidente.

131 *Cruribus hæc metuat*] *Qu'elle craigne pour ses jambes*, ne signifie pas, qu'elle craigne d'être mise aux fers : cela seroit ridicule ; mais, qu'elle craigne qu'on ne lui rompe les jambes à coups de bâton.

Doti deprehensa] Car la femme surprise en adultere perdoit sa dot qui passoit au mari. Dans Plaute Amphitryon dit à sa femme:

Numquid caussam dicis quin te hoc multem matrimonio?

Aurez-vous quelque raison à dire, pour m'empêcher de vous priver de votre dot?

Avant la loi *Julia*, les maris avoient le droit de tuer leurs femmes, quand ils les surprenoient en adultere; mais Auguste modera cette rigueur : il ôta ce pouvoir-là aux maris, & le donna au pere de la femme.

132 *Discinctâ tunicâ fugiendum est, ac pede nudo*] Deux choses également honteuses à un Romain; de paroître en public les pieds nus & sans ceinture sur sa tunique. C'est pourquoi Asinius Pollio, écrivant à Ciceron les infamies du Questeur L. Balbus, pour lui dire qu'il étoit sans pudeur, & qu'il avoit toute honte bue, il lui mande qu'après diner il se promenoit à Cadix, *sa tunique lâche sans ceinture, les pieds nus & les mains derriere le dos. Cùm quidem pransus, nudis pedibus, tunicâ solutâ, manibus ad tergum rejectis inambularet.*

133 *Ne nummi pereant*] Car bien souvent il falloit donner une grosse somme d'argent au mari pour se tirer de ses mains. C'est ce qu'il a dit au commencement:

- - - *Dedit hic pro corpore nummos.*

Aut pyga] Il faut raporter ceci à ce qu'il a dit,

Hunc perminxerunt calones. ...

Torrentius a cru qu'Horace vouloit dire: *ne perna succideretur*; ce qu'on apelloit *suppernare*. On peut voir *suppernati* dans Festus. Torrentius s'est fort trompé.

134 *Fabio vel judice vincam*] Il finit par un trait de Satire fort plaisant: car ce Fabius étoit un celebre Jurisconsulte de ce tems-là, qui ayant été surpris en adultere, fut fort maltraité.

NOTES

SATIRA III.

AD MÆCENATEM.

OMNIBUS hoc vitium est cantoribus, inter amicos

Ut

HORACE pratiquoit avec la derniere exactitude de tous les devoirs de l'amitié. On a vu les marques de tendresse qu'il a données à Virgile dans les Livres des Odes. Dans cette Satire il prend indirectement son parti contre les railleries qu'on faisoit de lui chez Auguste & chez Mécénas, comme d'un homme timide, mal propre, grossier & peu né pour la Cour. C'est le veritable sujet de cette piece, dans laquelle Horace déclame avec beaucoup de politesse & d'esprit contre la médisance des Courtisans. En poussant cette matiere, il attaque ceux qui par un emportement horrible, & par un trop grand abandon à la doctrine des Stoïciens, ne distinguoient pas les moindres fautes d'avec les plus grands crimes,

&

plisse de tumulte & de bruit ; que la pauvre femme se jette du lit demi-morte de peur ; que la confidente se plaigne de son infortune ; qu'elle craigne pour sa vie, & sa maitresse pour sa dot. Enfin je ne crains ni pour moi, ni pour ma bourse, ni pour ma réputation. C'est une malheureuse chose que d'être surpris. Je m'en raporte à Fabius.

NOTES SUR LA SAT. II. LIV. I.

1 *Balatrones*] Le S. Sanadon prétend qu'on a eu tort d'entendre par *balatrones* les gens d'une certaine profession particuliere, & que *balatrones hoc genus omne*, est pour *omne hoc balatronum genus*, qui est une construction fort Latine.

6 *Depellere*] Le plus grand nombre des manuscrits & des meilleures éditions portent *propellere*; & le P. S. a employé cette leçon, qui a prévalu, dit-il, depuis Alde Manuce.

8 *Ingratâ stringat*] *Ingrata*, c'est-à-dire *damnosa*, suivant le P. S. qui pense qu'Horace a voulu mettre de l'oposition entre les deux épithetes.

12 *Fufidius*] Le P. S. n'est pas éloigné de croire que c'est le même *Fufitius* dont Catulle a parlé, comme M. Dacier le prétend; mais ce Pere croit qu'au lieu de reformer le texte d'Horace par celui de Catulle, il faut au contraire corriger celui de Catulle par celui d'Horace, & lire *Fufidius* dans l'un & dans l'autre, parceque le fragment de l'épigramme est fort imparfait, & que le nom propre dont il s'agit ici y est defiguré en plus d'une maniere, puisqu'on y lit *Fufitius*, *Suffetius* & *Suffitius*.

13 *Dives agris* &c. Ce vers, qui est le 420. de l'Art Poëtique, paroit suspect au P. S. parceque ce n'est guere la coutume d'Horace de se copier soi-même sans changer les expressions. Cependant nous avons vu le vers suivant répété dans deux differentes Odes :

Mater sæva Cupidinum.

27 *Gorgonius*] Le P. S. lit *Gargonius*. Deux savans Commentateurs, dit-il, ont rapellé cette leçon dans le texte, après sept ou huit manuscrits. *Gorgonius* n'auroit pas prévalu, si l'on eût fait attention que la seconde sillabe est breve où le vers demande qu'elle soit longue. Les Romains, continue-t'il, disoient *Gargonius*, *Garconius*, *Gargennius*, *Gargilius* & *Gargilianus*. Tous ces noms se trouvent dans les Auteurs & dans les inscriptions.

67 *Fore*] Ce mot fait voir que c'est sans raison que les Grammairiens ont prétendu que *fores* n'avoit point de singulier. L'ancien Interprete d'Horace cite pour confirmer cet endroit, le passage de Ciceron; *aperuit forem scalarum*, Orat. *pro Corn. Balbo*.

74 *Dives opis natura suæ*] Je ne fais si M. Dacier a bien pris le sens de cet endroit, & s'il ne signifie pas plutôt, *la nature riche en puissance & qui peut tout.*

82 *Melius persæpe togata*] Il faut sous-entendre *habent*.

90 *Hoc illi rectè*] Il faut aussi sous-entendre ici le mot *faciunt*.

120,121 *Illam, hanc*] J'ai de la peine à croire qu'Horace ait designé la même personne par ces deux mots régis par le même verbe. Il faut sans doute ponctuer ce passage comme M.Bentlei:

Illam, post paulò, sed pluris, si exierit vir,
Gallis: hanc Philodemus ait sibi quæ &c.

132 *Discinctâ tunicâ fugiendum est &c.*] M. Dacier a oublié ce vers dans sa traduction; mais il l'explique dans sa Remarque.

SATIRE III.

A MECENAS.

C'EST le defaut de tous les Musiciens, lors même qu'ils sont avec leurs amis, ils ne

& vouloient qu'on les punît avec la même sévérité. Je ne saurois me lasser de lire cet ouvrage. Je suis charmé de la finesse de ses railleries, de la beauté de ses préceptes, & du dénouement fin & heureux des matieres les plus cachées de la morale la plus exacte. Enfin j'admire cet air aisé & ces manieres libres, que la naissance, quelque heureuse qu'elle soit, ne peut jamais donner, si le commerce de la Cour ne polit & n'acheve ce que la nature a commencé. Cette Satire fut faite quelque tems après la précédente, comme on le verra dans les Remarques. Horace n'étoit pas encore vieux.

1 *Omnibus hoc vitium est cantoribus*] On a toujours remarqué qu'il n'y a pas de gens au monde si diffi-

Ut nunquam inducant animum cantare, rogati ;
Injussi nunquam desistant. Sardus habebat
Ille Tigellius hoc. Cæsar, qui cogere posset,
Si peteret per amicitiam patris, atque suam, non
Quicquam proficeret ; si collibuisset, ab ovo
Usque àd mala citaret: Io Bacche, modò summâ
Voce, modò hac resonat chordis quæ quatuor ima.
Nil æquale homini fuit illi. Sæpe velut qui
Currebat fugiens hostem : persæpe velut qui
Junonis sacra ferret. Habebat sæpe ducentos,
Sæpe decem servos ; modò Reges atque Tetrarchas,
Omnia magna loquens ; modò : Sit mihi mensa tripes, &
Concha salis puri, & toga, quæ defendere frigus,

Quam-

difficiles & si bisares que les Musiciens, & cela vient sans doute de ce qu'il n'y en a point qui soient si amoureux d'eux-mêmes.

3 *Sardus habebat ille Tigellius hoc*] C'est le celebre Tigellius Sardus, dont il a été parlé dans la Satire précédente, & qu'on a confondu mal à propos avec Hermogene Tigellius, dont il est parlé dans la suite. Il faut se souvenir que ce Tigellius Sardus étoit mort quand cette Satire fut faite ; mais Hermogene étoit encore plein de vie, comme cela paroît manifestement.

4 *Cæsar qui cogere posset*] Il ne faut pas entendre ici Jule Cesar, mais Auguste qui étoit son maître & son Roi. Il pouvoit donc commander ; mais il n'employoit que les prieres, & laissoit une entiere liberté.

Posset] pour *potuisset*, comme dans le vers suivant, *peteret*, pour *petiisset*, & *proficeret*, pour *profecisset*. Car Tigellius étoit mort. Les Anciens ont souvent mis ce tems-là pour l'autre : il y en a un exemple bien sensible dans la premiere scene des Adelphes de Terence, où Micion dit à Déméa:

Injurium est. Nam si esset unde id fieret,
Faceremus.

Cela est injuste. Si nous eussions eu dequoi le faire, nous l'eussions fait.

Car *esset* est là manifestement pour *fuisset*, & *faceremus*, pour *fecissemus*.

5 *Per amicitiam patris*] De son pere adoptif, c'est-à-dire de Cesar, qui avoit fait beaucoup de bien à Tigellius. Ce mot prouve qu'Horace dans le vers précédent ne parle pas de Jule Cesar, mais d'Auguste.

6 *Ab ovo usque ad mala*] Les Romains commençoient leurs repas par des œufs qu'on leur servoir à la sortie du bain, & ils les finissoient par des pommes, qu'on leur servoit avec d'autres fruits ; & c'est ce qu'on apelloit *la seconde table*. Varron parle de ces œufs dans sa piece des Euménides : *Discumbimus mussati. Dominus matura ova ad cœnam committit. Nous nous mettons à table sans mot dire. Le maître du festin fait servir des œufs frais pour le commencement du souper.*

7 *Citaret*] *Citare*, pour *canere*, *citer*, pour *chanter* ; mais il ne se dit proprement que quand on chante des chansons connues, comme ici. * M. Bentlei a deviné que dans un Ms. il y avoit eu *iteraret*, & sur cela il l'a reçu dans son texte fort mal à propos.*

Io Bacche] C'étoit le commencement d'une chanson, qui peut-être avoit été faite par Tigellius même, & qui étoit fort connue. Par ces deux premiers mots Horace marque toute la piece, comme cela se pratique encore aujourd'hui.

Modò summâ voce] *Summa vox*, c'est *le dessus*.

8 *Modò hac resonat chordis quæ quatuor ima*] Je ne suis point content de ce que les Commentateurs ont dit sur cet endroit. Voici de quelle maniere je crois qu'il faut l'entendre : *Modò hac voce quæ ima resonat chordis quatuor. Et tantôt avec la basse, qui fait la contre-partie avec le tétrachorde. Ima vox*, c'est *la basse* ; *resonat*, c'est ἐν τάξει, ἀντηχεῖ, ἀντιφωνεῖ, *chante la contre-partie.* Et l'on peut inferer de ce passage, que le tétrachorde étoit ordinairement un dessus. Horace dit donc, que Tigellius chantoit si opiniâtrement, quand la fantaisie l'en prenoit, qu'après avoir chanté longtems le dessus, il chantoit ensuite la basse, en s'accompagnant du tétrachorde : ce qui prouve que la musique des Anciens avoit des parties.

9 *Nil*

ils ne chantent jamais quand on les en prie; & ils ne cessent de chanter, quand on ne les en prie point. Tigellius avoit cela au suprême dégré. Auguste même, qui pouvoit user de son autorité, s'il l'avoit conjuré par l'amitié dont il l'honoroit, & par celle de Cesar, n'auroit pourtant rien gagné. Et si la fantaisie l'en avoit pris, depuis le commencement du repas jusqu'à la fin, il n'auroit fait que dire: *O Bacchus*, tantôt en chantant le dessus, & tantôt en chantant la basse, & en accompagnant de son tétrachorde. Cet homme n'avoit rien de suivi. Souvent vous le voyiez courir à pas précipités, comme s'il eût fui l'ennemi; & un moment après vous le voyiez marcher à pas lents, comme si dans une procession solemnelle il eût porté les corbeilles de Junon. Aujourd'hui il avoit deux cents esclaves; demain il n'en avoit plus que dix. Le matin il ne parloit que de grandes choses, il n'avoit dans la bouche que les Rois & les Potentats; & le soir: Je suis content,

9 *Nil æquale homini fuit illi*] Cela ne signifie pas: *Rien n'a jamais été égal à cet homme-là*; mais, *il n'y avoit rien d'égal dans cet homme-là, cet homme-là n'avoit rien de suivi.*

10 *Currebat fugiens hostem*] Lucrece s'est servi d'une autre comparaison, qui ne fait pas moins voir le ridicule de ces démarches précipitées; car il dit:

Auxilium tectis quasi ferre ardentibus instans.

Comme s'il couroit pour aller éteindre le feu.

11 *Junonis sacra ferret*] Dans les processions que l'on faisoit à l'honneur des Dieux les jours de leur fête, on promenoit des corbeilles où étoient les choses sacrées. Ceux qui portoient ces corbeilles, marchoient d'un pas fort grave & fort lent. Ce qui étoit donc ordinaire dans toutes ces fêtes, devoit être pratiqué avec encore plus de soin aux fêtes de Junon, dont la démarche étoit si grave & si majestueuse, qu'elle donna lieu à ce proverbe: *Ἡραῖον βαδίζειν, marcher comme Junon.* Cette démarche lente, qui a tant de grace & tant de majesté dans les cerémonies, n'est pas moins vicieuse ni moins insuportable ailleurs qu'une démarche précipitée. C'est pourquoi Ciceron dans le premier Livre des Offices, chap. XXXVI. nous avertit d'éviter ces deux extrémités: *Cavendum est autem,* dit-il, *ne aut tarditatibus utamur ingressu mollioribus, ut pomparum ferculis similes esse videamur, aut in festinationibus suscipiamus nimias celeritates, quæ cùm fiunt, anhelitus moventur, vultus mutantur, ora torquentur, ex quibus magna significatio fit, non adesse constantiam. Il faut bien prendre garde de ne pas marcher d'un pas trop lent, afin que nous ne ressemblions pas à ceux qui portent les corbeilles dans les processions. Mais aussi il ne faut pas marcher avec trop de précipitation; car on se met hors d'haleine, le visage change, on fait mille grimaces de la bouche, & ce sont autant de marques qu'il n'y a en nous ni constance ni gravité.*

* *Habebat sæpe ducentos*] Il n'est nullement nécessaire de corriger *alebat*.*

12 *Modo Reges atque Tetrarchas*] Les Tétrarques étoient proprement des Gouverneurs du quart d'un Royaume qu'on avoit partagé. Tigellius voyoit souvent à Rome des Rois & des Tétrarques, & il faisoit toujours l'empressé, comme s'il eût été leur ami particulier & leur confident.

13 *Sit mihi mensa tripes*] Avant que le luxe & la magnificence des Asiatiques eussent passé à Rome, les Romains n'avoient que des tables à trois pieds. Mais après cela elles furent si méprisées, qu'il n'y eut plus que le peuple qui s'en servit. Tout le reste eut des tables magnifiques soutenues par quatre pieds, & d'autres par un seul pied, comme nous en voyons aujourd'hui. Voilà pourquoi Tigellius dit ici, qu'il se contente d'une table à trois pieds.

14 *Concha salis puri*] Les Anciens auroient cru commettre un grand crime, s'ils avoient parlé de la table à manger sans faire mention de la saliere. J'ai assez parlé de cette superstition dans mes Remarques sur les Odes. Tigellius, au lieu de dire *salillum*, dit *concha salis*, pour marquer une plus grande frugalité, comme s'il se fût contenté d'une simple coquille, au lieu de saliere; car les coquilles servoient quelquefois à cet usage, comme cela paroît par ce passage des Silles de Timon:

----- λιτῆ δὲ καὶ αἰσαλὴν ἐνὶ κόγχῳ
Ἑλλήνων ἡ πᾶσα περισσοτρίφητος ὀϊζύς.

Toute la bonne chere des Grecs consistoit dans une coquille pure & seche.

Ce que Timon dit, *une coquille pure & seche*, Horace l'a exprimé par *concha salis puri*, pour faire entendre

Quamvis crassa, queat. Decies centena dedisses
Huic parco paucis contento, quinque diebus
Nil erat in loculis. Noctes vigilabat ad ipsum
Mane, diem totum stertebat: nil fuit unquam
Sic impar sibi. Nunc aliquis dicat mihi? Quid tu?
Nullane habes vitia? Imò alia, haud fortasse minora.
Mænius absentem Novium quum carperet: Heus tu,
Quidam ait, ignoras te? an ut ignotum dare nobis
Verba putas? Egomet mî ignosco, Mænius inquit.
Stultus & improbus hic amor est, dignusque notari.
Quum tua pervideas oculis mala lippus inunctis,
Cur in amicorum vitiis tam cernis acutum,
Quàm aut aquila, aut serpens Epidaurius? At tibi contra
Evenit, inquirant vitia ut tua rursus & illi.
Iracundior est paulò, minus aptus acutis
Naribus horum hominum: rideri possit, eo quòd
Rusticiùs tonso toga defluit, & malè laxus

In

tendre que Tigellius ne demandoit pas d'autres mets, & qu'il se contentoit de manger son pain sec avec du sel. Cela n'avoit point été bien expliqué.

15 *Quamvis crassa queat*] *Crassa*, grosse comme *pinguis.*

Decies centena] *Decies centena millia.* On disoit aussi *decies millia*, & *decies* tout seul, & *decies sestertium.* * C'étoit un million de sesterces, qui faisoient justement cent vingt-cinq mille livres de notre monnoie; car quatre sesterces faisoient la drachme ou le denier, & la drachme valoit dix sols, & pesoit un gros.*

16 *Quinque diebus*] Il a été parlé de l'excessive prodigalité de Tigellius dans la Satire précédente. *Quinque diebus*, c'est ce que nous disons, *en quatre jours.* De dire comme le Latin, *en cinq jours*, cela ne seroit pas François. C'est le génie de la langue.

17 *In loculis*] *Loculus* se dit d'une bourse & d'un coffre, & on l'employe plutôt au pluriel qu'au singulier, parceque dans les coffres & dans les bourses il y avoit de petites séparations pour les especes differentes.

Noctes vigilabat ad ipsum mane] Séneque écrit contre ce dereglement une longue Lettre toute entiere. C'est la CXXIII. où il dit: *Sunt quidem in eàdem urbe Antipodes, qui, ut Marcus Cato ait, nec orientem unquam solem viderunt, nec occidentem. Nous avons dans cette même ville des Antipodes qui, comme dit Caton, n'ont jamais vu lever ni coucher le soleil.* Et à la fin il compare plaisament ces gens-là à des morts, qui sont environnés de cierges jusques à ce qu'on les mette dans le tombeau.

18 *Diem totum stertebat*] C'est sur cela qu'est fondé le bon mot de Tibere. Un soir qu'Atylius Butas, qui avoit toujours mené la vie dont Horace parle ici, & qui avoit mangé tout son bien, se plaignoit à ce Prince de son extrême pauvreté, Tibere ne lui dit autre chose, sinon: *Vous vous êtes éveillé bien tard.*

20 * *Imò alia, haud fortasse minora*] M. Bentlei a lu *& fortasse minora*; fort mal à mon avis. *Haud fortasse minora* est une expression modeste, fort ordinaire dans ces occasions.*

21 *Mænius*] C'est toujours Horace qui parle, & qui après avoir répondu à celui qui vient de lui dire: Mais vous qui traitez si bien le pauvre Tigellius, n'avez-vous point de defauts? poursuit par une histoire qui fait le sujet de cette piece. Je ne suis pas, dit-il, comme Ménius, qui censure séverement les autres, & qui se pardonne tout. Ce Ménius est le celebre débauché dont il a été parlé sur le vers 101. de la premiere Satire. Horace marque ailleurs la grande inclination que Ménius avoit pour la médisance: car il dit de lui dans l'Epitre XV. du Liv. I. qu'il inventoit mille médisances contre tout le monde.

Quolibet in quemvis opprobria fingere sævus.

Absentem Novium] C'est le même Novius dont il est parlé dans la Satire VI. Le mot *absentem* aggrave beaucoup la chose: car de toutes les médisances celle qui attaque les absens est la plus atroce. Horace en a fait une maxime dans la Satire suivante: *Absentem qui rodit amicum, &c.*

22 *Ignoras te*] *Ignorare se*, ne se connoitre point. Terence: *Etiam nunc credis te ignorarier, aut tua facta*

ta

tent, disoit-il, pourvuque j'aye une petite table à trois pieds, une coquille pour toute saliere, & une grosse robe, pour me garantir du froid. Eussiez-vous donné un million de sesterces à ce bon ménager qui se contentoit de peu, dans quatre jours il n'avoit plus rien dans ses coffres. Il faisoit de la nuit le jour, & du jour la nuit. Enfin jamais homme n'a été moins d'accord avec lui-même. *J'entens sur cela quelqu'un qui me dit* : Mais vous-même, n'avez-vous point de defauts ? J'en ai d'autres sans doute, & qui ne sont peut-être pas moins grands. Vous faites donc comme Ménius, qui s'étant mis un jour à dire du mal de Novius en son absence, & quelqu'un lui ayant répondu : Ménius, est-ce donc que vous ne vous connoissez pas ? ou prétendez-vous nous en faire accroire, comme si vous nous étiez inconnu ? Je me pardonne mes defauts, repartit Ménius. Cette indulgence est sotte & impertinente, & elle merite la censure. Quand vous avez les yeux fermés sur vos propres defauts, d'où vient que sur les defauts de vos amis vous les avez plus perçans que l'aigle & que le dragon d'Epidaure ? Savez-vous ce que cela vous attire ? C'est que vos amis vous rendent la pareille, & vous examinent à la rigueur. Cet homme-là est un peu prompt; il n'entend pas raillerie;

ta adeò ? Crois-tu donc encore que l'on ne te connoisse point, & que l'on ne sache pas ce que tu sais faire ?

24 *Stultus & improbus hic amor est*] Car comme dit fort bien Publius Syrus, *il faut pardonner souvent aux autres, & ne se pardonner jamais rien à soi-même. Ignoscito sæpè alteri, nunquam tibi.*

25 *Quum tua pervideas oculis mala lippus*] Ce vers a exercé la critique des Commentateurs. Il y en a qui ont cru, que *pervidere* étoit *παραβλέπειν* des Grecs, *prætervidere*, *passer sans voir*, & que le *per* étoit diminutif, comme dans *perfidus*, *perjurus*. Les autres ont mieux aimé lire *prævideas*, pour *prætervideas*. Mais la langue Latine ne souffre ni l'un ni l'autre. Je m'étonne qu'on n'ait pas vu qu'Horace se sert ici de la figure qu'on apelle *oxumoron*, *pervideas lippus* : car *pervidere* signifie voir jusqu'au fond ; ce qui est impossible à un chassieux, qui a les yeux bouchés, ou tout couverts d'emplâtres.

27 *Aquila*] Il y a cinq ou six especes d'aigles. Horace parle ici de l'aigle apellé *haliaetos*, dont la vue est la plus forte : *Haliaetos, clarissimâ oculorum acie.* Plin.

Serpens Epidaurius] Le serpent consacré à Esculape, qui étoit particulierement adoré à Epidaure, ville de Grece. Les serpens ont les yeux si bons, qu'on les a apelés par cette raison *dracones*, c'est-à-dire *les voyans*, du mot *δέρκειν*, *δρακεῖν*. *videre*, *voir*. Et c'est pourquoi ils ont été consacrés au Dieu de la medecine.

29 *Iracundior est paulo*] Le vieux Commentateur nous a conservé une tradition fort considerable ; car il nous aprend, que les six vers suivans designent Virgile, qu'Horace tâche de defendre contre les railleries qu'on faisoit de lui à la Cour d'Auguste, & c'est le sujet de cette Satire, comme je l'ai expliqué dans l'argument. Ce qui rend cette tradition très vraisemblable, c'est que le portrait qu'Horace fait ici de Virgile, est très ressemblant. Car il étoit mal propre, & avoit l'air grossier. Celui qui a écrit sa Vie dit : *Corpore & staturâ fuit grandis, aquilo colore, facie rusticanâ.* Et il ajoute qu'il étoit si timide & si honteux, qu'en passant dans les rues, s'il voyoit qu'on le suivît pour le voir, il entroit dans la premiere maison, pour se cacher.

Minus aptus acutis naribus] Virgile ne pouvoit soutenir les railleries : car il étoit d'abord déconcerté. *Acutæ nares*, c'est ce que nous disons *des nez pointus*. Car le nez pointu est ordinairement la marque d'un railleur. * Il ne faut rien changer. *Aduncis naribus* est insuportable. *

30 *Horum hominum*] De ces gens de Cour.

31 *Rusticiùs tonso toga defluit*] Virgile avoit ordinairement la barbe & les cheveux mal faits, & sa toge toujours mal mise. Horace avoit cela de commun avec lui : car il dit à Mécénas dans la premiere de ses Epitres :

Si curtatus inæquali tonsore capillos
Occurri, rides, &c.
- - - - - vel si toga dissidet impar.

Vous riez, si je me presente à vous les cheveux mal faits & la robe mal mise.

Ovide n'a pas manqué de condamner ces deux defauts ; car il dit dans l'Art d'aimer :

In pede calceus hæret. At est bonus, ut melior vir
Non alius quisquam: at tibi amicus: at ingenium ingens
Inculto latet hoc sub corpore. Denique te ipsum
Concute, num qua tibi vitiorum inseverit olim
Natura, aut etiam consuetudo mala; namque
Neglectis urenda filix innascitur agris.
Illuc prævertamur: amatorem quòd amicæ
Turpia decipiunt cæcum vitia, aut etiam ipsa hæc
Delectant: veluti Balbinum polypus Agnæ.
Vellem in amicitiâ sic erraremus, & isti

Er-

Sit bene conveniens & sine labe toga.

Que votre toge soit bien mise, & sans tache.

Nec malè deformet rigidos tonsura capillos:
Sit coma, sit doctâ barba resecta manu.

Que votre barbe & vos cheveux soient bien faits. Ayez toujours le barbier le plus habile.

Defluit] C'est-à-dire, pend plus d'un côté que de l'autre; d'un côté elle balaye la terre, & de l'autre elle ne passe pas le genou. C'est ce que Plaute apelle *trahit*, & les Grecs *σύρεσθαι*. Car les Grecs & les Latins avoient grand soin que leur pallium & leur toge fussent bien mis également, & c'est ce qu'ils apelloient *εὐσχημονεῖν*, & *auscheme adstare*. Et le contraire étoit une marque de *rusticité*, comme Horace dit ici *rusticiùs*, * car ce mot, qui est joint à *tonso*, influe aussi sur toute la suite & c'est le terme propre. Théophraste en a fait un chap. Περὶ *ἀγροικίας*, *de rusticitate*; où l'on peut voir les savantes remarques de Casaubon. *

Et malè laxus in pede calceus] Théophraste met aussi entre les marques de rusticité (*ἀγροικίας*) *μείζω τοῦ ποδὸς τὰ ὑποδήματα φορεῖν*, *de porter des souliers plus grands que le pied.* Et par un passage d'Aristophane il paroît qu'on se moquoit beaucoup des gens qui portoient de ces souliers; car Démosthene dit dans les Chevaliers, en parlant de Cléon:

Καὶ νὴ Δία κἀμὲ τοῦτ' ἔδρασε τ' αὐτὸν, ὥς τε καταγέλων
Πάντολυν τοῖς δημόταισι καὶ τοῖς φίλοις παρασχέθειν
Πρὶν γὰρ εἶναι Περβασῆσιν, ἔνεον ἐν ταῖς ἐμβάσιν.

Il me fit aussi à moi la même chose. De sorte que je fis rire tous ceux de mon bourg, & tous mes amis: car avant que je fusse au bourg de Pergase, je nageois dans mes souliers.

Il veut dire, que Cléon lui avoit vendu de méchant cuir, qui s'étendoit beaucoup dans un moment. Les Grecs étoient si choqués de ces souliers trop larges, que cela leur donna lieu de faire ces proverbes; *ὑπὲρ τὸν πόδα*, *plus grand que le pied*, & *περὶ πόδα*, *juste au pied*, pour exprimer les deux contraires, ce qui étoit bien proportionné, & ce qui ne l'étoit point du tout. Ovide en parlant du même defaut dont Horace parle, s'est servi comme Aristophane du mot *nager*.

Nec vagus in laxâ pes tibi pelle natet.

Que votre pied ne nage point dans votre soulier.

Dans le vers d'Horace il faut joindre *malè* avec *hæret*.

32 *At est bonus*] Horace dit ailleurs de Virgile: *Optimus olim Virgilius.* Et celui qui a écrit sa Vie; *& ore & animo tam probum constat, ut Neapoli* Parthenias *vulgò appellatus sit.* *Il étoit si bon & si sage, qu'on l'apelloit communément à Naples* Parthenias, comme qui diroit *la pucelle.* Mais pour ce qui est du nom de *Parthenias*, cet Auteur-là s'y est trompé grossierement. Car il n'y a point du tout d'aparence qu'on eût donné à Virgile un nom qui ne pouvoit jamais être pris qu'en mauvaise part, puisqu'il signifie proprement le fils d'une personne qui passe pour fille, & qui ne l'est point, un bâtard. Monsieur le Févre dans ses Notes sur Justin, me semble avoir trouvé la veritable origine de ce surnom. On sait que Virgile aimoit fort le séjour de Naples, qu'il apelle *Parthénope* à la fin de ses Géorgiques.

Illo Virgilium me tempore dulcis alebat

Parthenope studiis florentem ignobilis oti.

Il croit donc que sur cela quelques méchans Grammairiens, pour faire les capables, ont apellé Virgile *Parthenian*, pour dire *habitant de Parthénope.* Ce qui est très absurde, car de Parthénope on ne fera jamais *Parthenias.* C'est ce que l'analogie ne peut souffrir. Cette

lerie ; il n'eſt pas propre à vivre avec les gens de Cour ; ſes cheveux ſont toujours mal faits ; ſa robe eſt mal miſe , & ſes ſouliers ſont trop grands. Mais il n'y a pas un meilleur homme ſur la terre ; mais il eſt de vos amis ; mais ce corps , que vous trouvez ſi mal propre & ſi négligé , c'eſt la demeure d'un eſprit fort vaſte. Enfin examinez-vous vous-même, pour voir ſi la nature n'a point fait naître avec vous quelques defauts, ou ſi les mauvaiſes habitudes n'y en ont point produit ; car les méchantes herbes naiſſent dans les champs qui ne ſont pas cultivés. Prenons plutôt ce parti : les defauts d'une maitreſſe échapent à un amant aveuglé par ſa paſſion, ou même ils paſſent auprès de lui pour des agrémens ; comme le polipe d'Agna qui plaît tant à Balbinus. Je voudrois que nous

te conjecture de Monſieur le Févre paroît plus vraiſemblable que celle du ſavant Monſieur Huet , ancien Evêque d'Avranches, qui dans ſon Livre intitulé *Alnetan. Quæſt. Liv. II. chap. XV.* a cru que les habitans de Naples n'entendant pas ce nom *Virgilius*, donnerent à ce Poëte celui de *Virginius*, comme ſi Virgile étoit né d'une vierge, & que ce nom *Virginius* fut rendu enſuite en Grec par celui de *Parthenias* , qui ſignifie auſſi *né d'une fille*. Mais les habitans de Naples ſe ſeroient-ils trompés ſi groſſierement ; & à la place d'un nom propre, auroient-ils ſubſtitué un nom qui ne fut jamais Latin? Car il eſt inouï que les Latins ayent dit *Virginius*, pour le *fils d'une vierge*.

33 *At ingenium ingens*] Cet éloge convient parfaitement à Virgile, qui fut apellé par Ciceron , *magna ſpes altera Romæ*, ſur la ſimple lecture d'une de ſes Eclogues, & dont Properce dit en parlant de l'Enéide:

Neſcio quid majus naſcitur Iliade.

Il naît je ne ſais quoi de plus grand que l'Iliade.

Ceux qui veulent qu'Horace ait fait ſon portrait dans les vers précédens , & qu'il parle ici de ſon eſprit, font grand tort à ſa modeſtie. Horace n'auroit jamais dit de lui-même, *ingenium ingens*. Il s'eſt contenté de dire ailleurs, *ingeni benigna vena eſt*.

34 *Denique teipſum concute*] Car pour ſe connoître il faut s'examiner. Epicure a dit ſur cela un beau mot: *Initium ſalutis notitia peccati. La connoiſſance du péché eſt le commencement du ſalut*. Mais qu'il y a peu de gens qui veuillent ſe connoitre , & qui oſent ſe dire leurs verités!

35 *Concute*] C'eſt une métaphore priſe des étofes, qu'on ſecoue pour voir ſi elles ont quelque defaut, ou ſi la poudre y a engendré des vers.

36 *Natura, aut etiam conſuetudo mala*] Car les vices, auſſi-bien que les vertus, ne viennent que de ces deux ſources, ou de la nature, ou de l'habitude & de l'éducation. *Conſuetudo mala* , ἦθος πονηρόν. Publius Syrus a dit avec beaucoup de raiſon:

Graviſſimum eſt imperium conſuetudinis.

L'empire de la coutume eſt très puiſſant.

En effet les vices d'habitude ſont preſque incorrigibles ; & comme dit Séneque dans la Lettre XXXIX. *Deſinit eſſe remedio locus, ubi quæ fuerant vitia, mores ſunt. Il n'y a plus de remede, lorſque les vices ont dégéneré en mœurs.*

Namque neglectis urenda filix] Ce vers explique parfaitement *conſuetudo mala*.

38 *Illuc prævertamur*] Les Commentateurs expliquent ceci : *Expliquons plutôt ce que font les amans*, ou *conſiderons plutôt , &c.* Mais ils ſe trompent. Horace dit: *Allons plutôt à ce que font les amans*, pour dire, *faiſons ce qu'ils font*, ſuivons leur exemple.

39 *Decipiunt*] Λανθάνουσι, *fallunt , latent , lui ſont cachés*. Il y a ſur cela un beau paſſage dans Lucrece, à la fin du IV. Livre:

Nam hoc faciunt homines plerumque , cupidine cœci,
Et tribuunt ea quæ non ſunt his commoda verè.
Multimodis igitur pravas turpeſque videmus
Eſſe in deliciis, ſummoque in honore vigere.

Car ſouvent les hommes , aveuglés par leur paſſion, ne prennent pas garde aux defauts de leurs maitreſſes, & leur trouvent même des agrémens qu'elles n'ont point. C'eſt pourquoi nous voyons des femmes fort laides & fort mal faites, attirer une foule d'amans , & cauſer des paſſions violentes.

40 *Veluti Balbinum polypus Agnæ*] Horace traite cruellement ce Balbinus, en faiſant ſemblant de le citer pour exemple de la vertu qu'il recommande. C'eſt un trait de Satire bien fin & bien delicat. Ce Balbinus étoit auſſi fort plaiſant, de prendre pour un agrément le polipe de ſa maitreſſe. Le polipe eſt une tumeur qui vient dans le nez, & qui fait ſentir mauvais, parcequ'elle bouche les conduits.

41 *Vellem in amicitiâ ſic erraremus*] Car ce qui eſt ſotiſe

Errori nomen virtus posuisset honestum.
At, pater ut gnati, sic nos debemus amici,
Si quod sit vitium, non fastidire. Strabonem
Appellat pætum pater; & pullum, malè parvus
Si cui filius est, ut abortivus fuit olim
Sisyphus; hunc, varum distortis cruribus; illum
Balbutit scaurum, pravis fultum malè talis.
Parciùs hic vivit? frugi dicatur. Ineptus
Et jactantior hic paulò est? concinnus amicis,
Postulat ut videatur. At est truculentior, atque
Plus æquo liber? simplex fortisque habeatur.
Caldior est? acres inter numeretur: opinor,
Hæc res & jungit, junctos & servat amicos.
At nos virtutes ipsas invertimus, atque
Sincerum cupimus vas incrustare. Probus quis

Nobis-

sotise ou aveuglement en amour, en amitié deviendroit vertu.

42 *Et isti errori nomen virtus posuisset honestum*] Au lieu que la malice naturelle aux hommes nous a accoutumés à donner le nom de *dupes* à ceux qui ne connoissent pas les defauts de leurs amis, ou qui tâchent de les excuser, il faudroit que la vertu eût pris soin de les faire apeller *des amis complaisans*, des amis honnêtes, *de veritables amis*. Car les hommes, qui ne pratiquent d'ordinaire les vertus que par faste & par ostentation, suivroient volontiers celle-là, si elle avoit un nom qui flatat leur vanité. C'est un des passages d'Horace dont je suis le plus charmé: car c'est le cœur qui parle, & non pas l'esprit, & on doit faire plus de cas de l'un que de l'autre.

43 *At pater ut gnati, sic nos debemus amici*] Si nous ne voulons pas faire comme les amans, au moins devrions-nous faire comme les peres, &c. C'est la force de cette adversative, *at*, *mais au moins*.

44 *Strabonem appellat pætum pater*] *Strabo*, *louche*, qui a les yeux entierement tournés, & ce mot vient du Grec στρέφειν, *tourner*. Mais *pætus* est celui qui les détourne tant soit peu en les fermant à demi, ce qui a même de la grace, & l'on peignoit ainsi les yeux de Vénus.

45 *Et pullum, malè parvus si cui filius est*] *Pullus* est un mot de caresse: *mon petit poussin*, *mon petit mignon*.

Malè parvus] *Extrêmement petit*. Car *malè* est quelquefois augmentatif.

46 *Ut abortivus fuit olim Sisyphus*] Le nain de Marc-Antoine. Il n'avoit que deux pieds de haut, & il étoit si fin & si rusé, qu'on l'apelloit Sisyphe: car Sisyphe avoit été l'homme le plus fin de son tems. C'est pourquoi on disoit en proverbe: *Sisyphi artes*, *les artifices de Sisyphe*.

47 *Hunc, varum, distortis cruribus*] Un pere apelle *Varus*, son fils, qui a les jambes entierement tortues: car *varus* est proprement un homme dont les jambes se touchent par le milieu du dedans, en faisant deux arcs en dehors, de maniere que les genoux & les pieds sont fort séparés. Au contraire de *valgus*, dont les genoux & les pieds sont unis, & font comme un cercle tout rond au milieu, comme une parenthese (). Ce pere adoucit donc le defaut de son fils en l'apellant *varus*: car quoique *varus* soit un defaut, ce mot n'a rien de fâcheux, en ce qu'il n'a pas l'air de reproche.

48 *Illum balbutit scaurum pravis fultum malè talis*] *Scaurus* est un homme qui a les pieds tournés, & qui marche sur la cheville du pied. Le pere donc qui a un fils de cette maniere, l'apelle *scaurus*, parcequ'il n'a pas d'autre mot plus doux; mais il a soin de l'adoucir en bégayant, & en prononçant *scaulus*. C'est pourquoi pour conserver la grace de ce passage, il faut lire *balbutit scaulum*. Ce pere n'ose pas prononcer *scaurus*, de peur de chagriner son fils; il dit en bégayant *scaulus*, & par-là il adoucit le mot. Le verbe *balbutit* prouve qu'il faut lire nécessairement *scaulum*: car ceux qui bégayent ne sauroient le prononcer autrement. Quand Aristophane contrefait le langage d'Alcibiade, il dit toujours: ὀλᾷς, Θεωλὲς, κόλακος, pour ὁρᾷς, Θεωρὲς, κορακός.

49 *Parciùs hic vivit*] Horace fait l'aplication de l'exemple qu'il vient de donner des peres, & il montre comment on doit expliquer les defauts de son prochain.

Ineptus & jactantior hic paulò est] L'étendue du mot *inepte* est fort grande dans l'usage de la langue

Lati-

nous nous trompassions de même en amitié, & qu'il eût plu à la vertu de donner à cette erreur un nom plus honnête. Mais au moins devrions-nous être pour nos amis comme les peres sont pour leurs enfans. Un pere ne se dégoute jamais des defauts de son fils; au contraire, il les diminue. Si son fils a les yeux entierement tournés, il dit, qu'il n'a pas la vue bien arrétée; si c'est un petit nain, comme étoit Sisyphe, il l'apelle son petit mignon; s'il a les jambes tortues, il dit, qu'il n'est pas bien droit; s'il marche sur la cheville du pied, il donne à ce defaut un autre nom, qu'il ne prononce même qu'en bégayant, pour adoucir le mot. Un de nos amis vit-il avec un peu trop d'épargne? Il faut l'apeller bon ménager. Est-il grand parleur, & fanfaron? Il cherche à nous divertir & à paroître homme de bonne compagnie. Est ce un homme un peu trop brusque, & plus franc qu'on ne voudroit? Disons qu'il a du cœur, qu'il est sans façon, que c'est un ami sincere. Est-il un peu trop prompt? Il prendra vivement nos interêts. Voilà, voilà le moyen de faire & de conserver des amis. Mais au lieu de suivre ces maximes, nous prenons les vertus mêmes

Latine; car il signifie proprement un mauvais plaisant, un homme qui fait tout à contretems, qui parle plus qu'il ne faut, & quand il ne faut pas parler, qui veut paroître ce qu'il n'est pas, & qui n'a aucun égard ni à la dignité, ni à la commodité de ceux avec qui il est. Ce n'est donc pas sans raison qu'Horace joint ici *ineptus*, *inepte*, avec *jactantior*, *fanfaron*. car l'un est une suite de l'autre.

50 *Concinnus amicis postulat ut videatur*] Il veut paroître homme de bonne compagnie. Car c'est ce que signifie proprement ici *concinnus*, qui est directement oposé à *ineptus*.

51 *At est truculentior*] *Truculentus*, *brusque*, *brutal*, qui rompt en visiere aux gens, qui ne garde point de mesures.

52 *Simplex*] *simple*, qui dit ce qu'il pense, & qui ne va point par deux chemins: ce qui est une marque de courage.

53 *Caldior est, acres inter numeretur*] Car il n'y a rien qui puisse être interprété plus favorablement que la promptitude de ces gens qui prennent feu fort vivement. Il seroit bien plus difficile de donner un bon tour à la tiédeur, pour la faire prendre en bonne part. Il n'y a rien de plus fade que les tiedes, les gens froids valent sans comparaison beaucoup mieux. C'est même une verité evangelique.

55 *At nos virtutes ipsas invertimus*] Bien loin d'excuser ou d'expliquer favorablement les defauts de nos amis, nous renversons leurs vertus & toutes leurs bonnes qualités, en leur donnant l'air & le nom de vices. Car c'est ce que signifie *virtutes invertere*, changer les vertus en vices. Horace va s'expliquer.

56 *Sincerum cupimus vas incrustare*] Quand on avoit acheté des vaisseaux qui se trouvoient de méchante terre, ou qui avoient quelque mauvaise odeur, on y faisoit par dedans un enduit, & comme une espece de vernis, avec de certaines liqueurs qui leur faisoient perdre toute leur odeur. Mais on ne faisoit point cette incrustation aux bons vaisseaux: car elle auroit été inutile, ou même elle auroit pu faire soupçonner qu'on auroit voulu corriger par-là quelque defaut naturel. C'est pourquoi quand on disoit, *sincerum vas incrustare*, c'étoit dire proprement, *gâter un bon vaisseau par un méchant vernis*. Cela explique fort heureusement la pensée d'Horace; mais dans la traduction il a falu prendre nécessairement un autre tour.

Probus quis nobiscum vivit, multùm est demissus homo] C'est un homme abject, qui n'a ni courage ni ambition: & comme c'est le propre de la probité de rendre débonnaire, patient, & juste, elle passe ordinairement pour bassesse dans l'esprit des hommes corrompus, qui prennent au contraire pour grandeur de courage, la violence, l'injustice & l'emportement. * M. Bentlei trouve que ce passage a été un écueil pour tous les Interpretes, & il n'a pas vu qu'il est le seul qui s'y est brisé. Rien n'est plus éloigné de la verité & du naturel que le changement qu'il fait à ce passage, qu'il corrige de cette maniere:

—— —— —— Probus quis
Nobiscum vivit, multùm demissus homo ille;
Tardo ac cognomen pingui damus;

où il prend *demissus homo* pour le même que *probus*, & il prétend que c'est à celui-là même qu'on donne les surnoms de *tardus*, & de *pinguis*. Malheureusement pour lui il avoit trouvé dans Ciceron *demissus* avec *probus*. Mais s'il avoit voulu chercher il l'auroit aussi trouvé joint avec *humilis*, avec *afflictus*, & il auroit vu

Nobiscum vivit? multùm est demissus homo: illi
Tardo, cognomen pinguis damus. Hic fugit omnes
Insidias, nullique malo latus obdit apertum?
(Quum genus hoc inter vitæ versetur, ubi acris
Invidia atque vigent ubi crimina) pro bene sano
Ac non incauto, fictum astutumque vocamus.
Simplicior si quis (qualem me sæpe libenter
Obtulerim tibi, Mæcenas) ut fortè legentem
Aut tacitum impellat quovis sermone molestus;
Communi sensu planè caret, inquimus. Eheu,
Quàm temerè in nosmet legem sancimus iniquam!
Nam vitiis nemo sine nascitur: optimus ille est
Qui minimis urgetur. Amicus dulcis, ut æquum est,
Cum mea compenset vitiis bona: pluribus hisce,
(Si modò plura mihi bona sunt) inclinet, amari
Si volet; hac lege, in trutinâ ponetur eâdem.
Qui, ne tuberibus propriis offendat amicum,
Postulat, ignoscat verrucis illius: æquum est
Peccatis veniam poscentem reddere rursus.
Denique, quatinus excîdi penitus vitium iræ,

Ca-

vu qu'ici *demissus homo* est un homme abatu, un homme bas, qui n'a ni courage ni ambition. Le *multùm* même qu'Horace a ajouté, prouve qu'il est pris ici en mauvaise part. *

57 *Illi tardo cognomen pinguis damus*] *Tardus, lent, paresseux*: ce qui peut venir fort souvent d'une bonne cause. Car un homme peut être lent par précaution & par prudence, pour bien penser à ce qu'il doit faire. C'est pourquoi Ciceron écrit dans le IV. Livre de ses Questions Académiques: *Vide quàm sit cautus is, quem isti tardum vocant. Voyez combien est sage & prudent celui que ces gens apellent lent & paresseux.* Mais *pinguis* est ce que nous disons d'un homme épais: ce qui ne peut jamais être excusé, ni expliqué favorablement. Il faut donc bien s'empécher de donner dans le sens du vieux Commentateur, qui a cru qu'Horace avoit dit: *Illum qui pinguis est, tardum appellamus.*

59 *Nullique malo latus obdit apertum*] C'est une métaphore prise d'un homme qui se bat à l'épée ou au fleuret, qui donne jour à son ennemi en se découvrant & en se mettant hors de garde. *Obdere, ostendere, obvertere, presenter.*

60 *Quum genus hoc inter vita*] Ces deux vers sont fort beaux, & peignent admirablement la Cour. Saluste a dit de même, qu'à la Cour *ad reprehendenda aliena dicta & facta ardet omnibus animus, vix satis apertum os, aut lingua prompta videtur. Tout le monde brule d'envie de reprendre les actions & les paroles d'autrui. Ils ne trouvent jamais que leur bouche soit assez grande, ni leur langue assez prompte.*

61 *Crimina*] Les médisances, les calomnies.

62 *Fictum astutumque vocamus*] *Astutus* est pris ici en mauvaise part.

63 *Simplicior si quis*] Par *simplicior* Horace entend un homme qui va un peu trop son grand chemin, & qui ne connoissant pas bien toutes les manieres du monde, & ne voulant pas s'en informer, tombe quelquefois dans des contre-tems.

Qualem me sæpe libenter] Horace se met ici du nombre de ces gens simples & grossiers dont il vient de parler; mais il dit cela en riant, pour faire sa cour à Mécénas: car ce n'étoit point du tout là son defaut. Au contraire, il étoit retenu, timide, & parloit peu. Et bien loin qu'il pût tomber dans les fautes dont il s'accuse, il savoit donner aux autres des préceptes très sages & très judicieux, pour leur aprendre à les éviter. On n'a qu'à voir les Epitres XIII. & XVII. du I. Livre. Mais cela a de la grace, de s'accuser ainsi gratis; & non pas tant comme ayant fait les fautes, que comme ayant pu les faire, & par la peur d'y être tombé.

Libenter] On n'a pas pris garde à l'usage de ce mot. Il est justement ici dans le même sens auquel on employe quelquefois dans quelque province notre mot *volontiers*: *il a volontiers fait cela*; pour dire, qu'il peut bien

mes pour des vices, & nous faiſons tous nos efforts pour gâter les choſes les plus innocentes, par le mauvais tour que nous leur donnons. S'il y a parmi nous un homme de bien, nous diſons qu'il a le cœur bas. Un autre ſera un peu lent; nous ne manquons pas de dire, qu'il eſt bien peſant & bien épais. Celui-ci évite adroitement toutes ſortes de piéges, & ſe tient toujours en garde contre les attaques de ſes ennemis, avec raiſon puiſqu'il paſſe ſa vie à la Cour, où regnent l'envie & la calomnie: au lieu de l'apeller ſage & prudent, nous diſons, qu'il eſt plein de ruſes & de fineſſes. Enfin un homme ſimple, & peu né pour le monde, pendant que vous liſez ou que vous penſez à quelque choſe, viendra vous aborder imprudemment & vous importuner par ſes diſcours, comme cela peut bien m'être arrivé très ſouvent, Mécénas: nous diſons d'abord, que cet homme-là n'a pas le ſens-commun. Helas! que nous établiſſons une fâcheuſe loi contre nous-mêmes! Car perſonne ne naît ſans defauts. Le plus parfait c'eſt celui qui en a le moins. Je veux que mon ami, comme cela eſt juſte, peſe mes vices avec mes vertus; & que celles-ci étant en plus grand nombre, s'il eſt vrai qu'il y ait en moi plus de bien que de mal, il panche de ce côté-là, s'il veut que je l'aime. A ces conditions il ſera mis dans la même balance. Il faut paſſer pardeſſus les petits defauts de nos amis, ſi nous voulons qu'ils ne ſoient pas choqués des grands defauts qui ſont en nous, & le même pardon que nous demandons pour nos fautes, il faut l'accorder aux fautes d'autrui.

bien l'avoir fait ſans miracle. Cela me paroît fort remarquable.

64 *Obtulerim*] Je me ſerai preſenté à vous.

65 *Impellat*] D'autres liſent *appellet*, qui eſt fort bon & fort Latin; mais j'aime encore mieux *impellat*, qui marque mieux la groſſiereté d'un homme qui a mal pris ſon tems pour aborder un grand Seigneur, & le chagrin qu'il lui donne par cet abord; c'eſt comme s'il le heurtoit lourdement, qu'il ſe laiſſat tomber ſur lui, & qu'il l'accablat par ſa peſanteur. Théophraſte a fait un chapitre de ce contre-tems: *περὶ ἀκαιρίας*, & il le definit parfaitement: *Ἡ μὲν οὖν ἀκαιρία ἐστὶν ἐπίτευξις λυποῦσα τοὺς ἐντυγχάνοντας.* *Le contre-tems eſt un abord qui chagrine ceux qu'on aproche.*

66 *Communi ſenſu planè caret*] Sous prétexte que le ſimple ſens-commun ſans préceptes & ſans aucun uſage du monde, ſuffit pour empêcher qu'on ne faſſe de ces contre-tems. Mais Horace a raiſon de condamner ce jugement, comme une injuſtice. Car il y a mille autres choſes qui peuvent naturellement faire tomber un homme dans cet inconvénient, ſans qu'on puiſſe dire de lui, qu'il n'a pas le ſens-commun. C'eſt une faute, c'eſt même un defaut: mais on ne peut pas pouſſer cela plus loin. Auſſi Théophraſte n'a eu garde de le mettre dans le chapitre *περὶ ἀπονοίας*, de la folie.

67 *Quàm temerè in noſmet legem ſancimus iniquam*] En établiſſant cette loi, de mal expliquer les actions & les inclinations de nos amis, nous nous faiſons tort à nous-mêmes. Car perſonne n'étant ſans defauts, nous devons nous attendre à être traités des autres de la même maniere que nous les traitons.

68 *Optimus ille eſt*] Car parmi les hommes ce ſuperlatif *optimus*, ne peut pas marquer le dernier dégré de la perfection, qui eſt exempte de toute ſorte de defauts & de vices: c'eſt ſeulement un terme de comparaiſon par raport à ceux qui ont de plus grands defauts que nous, & en plus grand nombre.

71 *Inclinet*] Qu'il panche de ce côté-là. Ce mot eſt venu à Horace de *compenſet* du vers précédent. Car ils ſont tous deux des termes pris de la balance.

73 *Qui ne tuberibus propriis*] C'eſt un précepte divin, puiſque notre Seigneur l'a ſanctifié en le recommandant lui-même en d'autres termes, dans le VII. chapitre de Saint Mathieu: *Hypocrita, ejice primùm trabem de oculo tuo, & tunc videbis ejicere feſtucam de oculo fratris tui.* *Hipocrite, ôte premierement la poutre qui eſt dans ton œil, & puis tu penſeras à tirer le fêtu de l'œil de ton frere.*

76 *Denique quatinus excidi penitus vitium iræ*] Horace attaque ici un ſecond abus, qui étoit fort ordinaire à Rome, & qui n'eſt pas moins grand que le premier: c'eſt qu'une infinité de gens, en ſuivant aveuglement la doctrine des Stoïciens, ne mettoient aucune

Cætera item nequeunt stultis hærentia : cur non
Ponderibus modulisque suis ratio utitur ; ac res
Ut quæque est, ita suppliciis delicta coërcet ?
Si quis eum servum, patinam qui tollere jussus,
Semesos pisces, tepidumque ligurierit jus,
In cruce suffigat, Labeone insanior inter
Sanos dicatur ? Quanto hoc furiosius atque
Majus peccatum est ! Paulum deliquit amicus ?
Quod nisi concedas, habeare insuavis : acerbus
Odisti & fugis, ut Drusonem debitor æris :
Qui, nisi quum tristes misero venere Calendæ,
Mercedem aut nummos unde unde extricat, amaras
Porrecto jugulo historias, captivus ut, audit.
Comminxit lectum potus, mensâve catillum

Evan-

ne difference entre les moindres fautes, & les plus grands crimes, & prétendoient qu'on devoit les punir avec la même séverité. Cette matiere est liée naturellement avec la précédente. Car puisque tous les hommes ont leurs defauts, & que ces defauts ne peuvent même être deracinés, il s'ensuit de-là, non seulement que nous devons avoir une indulgence réciproque les uns pour les autres; mais aussi que nous devons nous servir des lumieres de notre raison, pour peser les fautes de notre prochain, afin de ne pas nous tromper dans le jugement que nous en devons faire. Cela est parfaitement bien suivi.

77 *Stultis hærentia*] Il parle comme les Stoïciens, qui apelloient *stultos*, *fous*, tous les vicieux, & qui n'exceptoient de ce nombre que leur Sage.

80 *Si quis eum servum*] Horace fait voir le ridicule de cette opinion par cet exemple. Il n'y a personne de bon sens qui ne prît pour un fou, celui qui feroit pendre un valet, qui en déservant auroit mangé quelque reste de poisson, & trempé ses doigts dans la sauce. Celui qui rompt avec son ami pour une légere faute, est encore beaucoup plus fou.

81 *Tepidumque ligurierit jus*] *Ligurire* est manger lentement & avec plaisir, comme les friands, qui choisissent ce qu'il y a de meilleur. Il vient du mot λείχειν *lécher*. C'est pourquoi Terence a dit des courtisanes, que quand elles mangent seules, elles dévorent, mais quand elles mangent avec leurs amans, elles font les delicates:

Quæ cum amatore suo cùm cœnant, liguriunt.

Jus] La sauce, ou du poisson, ou de quelque autre plat; cela doit être indifferent. Horace ajoute *tepidum*, pour excuser en quelque maniere ce valet qui auroit été tenté par cette occasion, voyant que la sauce étoit encore chaude.

82 *Labeone insanior*] C'est Marcus Antistius Labéo, fort savant en droit, & si entêté des coutumes de l'ancienne République, qu'il ne laissoit rien passer à Auguste, qui ne fût conforme à cette antiquité, & qu'il prenoit la liberté de le contredire le plus souvent. Un jour qu'on élisoit des Sénateurs, comme chaque Sénateur en nommoit un, Antistius Labéo choisit Lépidus, le mortel ennemi d'Auguste, & qui étoit encore alors en exil. Auguste lui ayant demandé, s'il ne connoissoit personne plus digne de cette charge, il lui répondit fierement : *Suum quisque judicium habet. Chacun a son jugement.* C'est donc pour faire sa cour à Auguste qu'Horace a fait ce proverbe : *Labeone insanior*, plus fou que Labéon. Ce qui ne donne aucune atteinte aux écrits de ce savant Jurisconsulte, qui étoient fort estimés. * M. Bentlei, trompé par la grande réputation de Labéon, a condamné mon explication sans la comprendre, & rien n'est plus mal imaginé que sa correction ; car il veut qu'Horace ait écrit, *Labieno insanior*, sous prétéxte qu'il y avoit un Orateur nommé Labiénus, très mordant, qui déchiroit tout le monde, & qui à cause de sa méchanceté fut apellé *Rabienus*. Belle raison pour changer un texte reçu, & qui fait allusion à des faits certains ! Il est constant que Labéon passoit pour un écervelé à cause de sa liberté outrée. Horace l'apelle fou, comme Séneque l'a apellé *vecors*. *Agitabat eum*, dit-il, *libertas nimia & vecors*. Qualité toujours odieuse aux Princes. Ce qu'Horace dit ici de lui ne pouvoit pas manquer de plaire à Auguste qui ne l'aimoit point. * V. les chap. X. & XII. du XIII. Liv. d'Aulugelle.

83 *Hoc furiosius*] *Hoc* est un ablatif, *plus furieux que ce que feroit ce maitre qui, &c.*

85 *Quod nisi concedas*] Si tu ne demeures d'accord, que la faute qu'il a commise est fort petite, &c.

Acerbus odisti & fugis] * Cet *acerbus* doit être joint

avec

trui. Enfin puiſqu'il eſt certain que la colere ne peut être entierement deracinée du cœur des hommes vicieux, non plus que tous les autres vices qui leur ſont naturels, pourquoi la raiſon ne ſe ſert-elle pas de ſes poids & de ſes meſures, pour établir des peines proportionées aux fautes qu'elle veut punir ? Si quelqu'un faiſoit mettre en croix un eſclave qui en déſervant auroit mangé quelque reſte de poiſſon, & gouté à la ſauce qu'il auroit trouvé encore chaude, cet homme-là, mille fois plus fou que Labéon, pouroit-il être mis au nombre des ſages ? Mais quelle plus grande folie n'eſt-ce point ? Votre ami a manqué en quelque petite choſe à votre égard ; vous ne ſauriez vous-même vous empécher d'avouer que ſa faute eſt fort légere, à moins que d'avoir dépouillé toute ſorte de douceur & d'humanité : cependant vous avez la cruauté de le fuir comme un débiteur fuit ſon créancier Druſon, ſachant bien que le premier jour du mois étant venu, s'il ne tire de quelque endroit que ce puiſſe être de quoi lui payer ou l'interêt ou le principal, il ſera forcé, en allongeant le cou comme un

avec *odiſti*, comme je l'ai ponctué. M. Bentlei pouvoit s'empécher d'apeller cette ponctuation ſienne, après l'avoir trouvée dans mon édition & dans ma traduction. * Cela eſt auſſi éloigné de ce beau précepte de Pythagore :

Μήδ' ἔχθαιρε φίλον σὸν ἁμαρτάδος εἵνεκα μικρῆς.

Ne hais point ton ami pour une légere faute.

Que ce précepte de Pythagore eſt éloigné des maximes de l'Evangile, qui veut qu'on ait de la charité même pour ſes ennemis!

86 *Druſonem*] C'étoit un uſurier fort celebre, & un fort impertinent Hiſtorien. *M. Bentlei veut qu'on liſe *Ruſonem*, parcequ'il y avoit des Ruſons dans ce tems-là. Belle raiſon! *

87 *Qui niſi quum triſtes miſero venere Calendæ*] Ce vers exprime bien les inquiétudes d'un homme qui voit échoir le terme où il doit payer le capital, ou les interêts que l'on payoit le premier du mois. C'eſt pourquoi il apelle ce jour-là *triſte*, comme les Grecs l'apelloient *ἀποφράδα*, *malheureux, qu'on n'oſe nommer.*

89 *Porrecto jugulo hiſtorias, captivus ut, audit*] Ce Druſon étoit juſtement comme le riche uſurier dont Philoſtrate parle dans le Polémon, qui faiſoit toujours ajouter cette clauſe dans ſes contracts : *τὸ καὶ μελετῶντος ἀκροάσασθαι* *qu'on ſeroit tenu de l'entendre déclamer* ; & ſi quelqu'un y manquoit, il ne manquois pas de le pourſuivre. Druſon donc obligeoit ſes débiteurs, qui n'étoient pas en état de le payer, à aller entendre lire les hiſtoires qu'il avoit compoſées, & à ce prix il leur donnoit du tems. Je connois tel homme qui ne ſauroit uſer d'une contrainte plus rude contre ſes débiteurs. Horace dit, que ces miſerables écoutoient Druſon, *porrecto jugulo*, en étendant le cou, pour faire ſemblant d'écouter mieux. Car c'eſt la contenance de ceux qui ſont attentifs. Cruquius s'eſt fort trompé à ce paſſage, en voulant expliquer *hiſtorias*, *des injures, des duretés.*

Captivus ut] Ces deux mots *comme un eſclave*, ſont venus de *porrecto jugulo*, parceque ce cou étendu & roide, qui eſt la marque d'une forte aplication, eſt auſſi une marque de reſpect, & c'étoit la contenance ordinaire des eſclaves devant leurs maîtres. C'eſt pourquoi Tireſias dit à Ulyſſe dans la V. Satire du Livre II.

------ ------ Davus ſis comicus, atque
Stes capite obſtipo, multùm ſimilis metuenti.

90. *Comminxit lectum*] *Lectum triclinii*, le lit de la table.

Catillum Evandri manibus tritum] Le vieux Commentateur a cru que cet Evandre étoit un ouvrier celebre qu'Antoine avoit mené d'Athenes à Alexandrie, & qui fut conduit de là à Rome avec les autres priſonniers. Mais il ſe trompe aſſurément. Le mot *tritum* ne peut être dit de l'ouvrier qui avoit fait le baſſin, * ou du moins c'eſt un terme fort extraordinaire & fort éloigné de l'uſage commun. Mais il ſe dit fort naturellement de celui qui s'en ſervoit. *Terere, manier.* * C'eſt ici l'ancien Evandre qui fonda l'ancienne Rome ſur le mont Palatin. Horace veut par-là recommander l'antiquité & la valeur du plat dont il parle, qui en effet auroit été d'un fort grand prix. * C'eſt ainſi que Damaſippe dans la III. Sat. du Liv. II. dit *qu'il rechercha avec grand ſoin les cuvetes antiques où le ruſé Siſyphe s'étoit lavé les pieds.* Ces cuvetes de Siſyphe auroient été plus anciennes que ce baſſin d'Evandre. Le *tortum* que Mr. Bentlei voudroit mettre pour *tritum*, eſt inſuportable à toute oreille delicate. *

Evandri manibus tritum dejecit : ob hanc rem,
Aut positum ante meâ quia pullum in parte catini
Sustulit esuriens, minus hoc jucundus amicus
Sit mihi ? Quid faciam , si furtum fecerit ? aut si
Prodiderit commissa fide , sponsumve negarit ?
Queis paria esse ferè placuit peccata , laborant,
Quum ventum ad verum est : sensus moresque repugnant,
Atque ipsa utilitas , justi prope mater & æqui.
Quum prorepserunt primis animalia terris,
Mutum & turpe pecus, glandem atque cubilia propter,
Un-

91 *Dejecit*] Les Stoïciens qui ne pardonnoient rien, n'auroient eu garde de pardonner à un esclave qui auroit cassé un plat de ce prix-là. Epictete , qui avoit bien connu que ce sentiment étoit indigne d'un Philosophe, le corrigea dans la suite : car il donna ce précepte merveilleux contre ces sortes d'accidens : Τὸ βύλημα τῆς φύσεως καταμαθεῖν ἐστιν ἐξ ὧν ἐ διαφερόμεθα πρὸς ἀλλήλους. οἷον ὅταν τοῦ γείτονος παιδάριον κατάξῃ τ ποτήριον, ἢ ἄλλο τι, πρόχειρόν ἐστιν ἐυθὺς λέγειν ὅτι τῶν γινομένων ἐστιν. Ἴσθι οὖν, ὅτι ὅταν καὶ τὸ σὸν καταγῇ , τοιοῦτον εἶναι σε δεῖ, ὁποῖον ὅταν καὶ τοῦ ἄλλου καταγῇ. *Nous pouvons aprendre l'intention de la nature , par les choses sur lesquelles nous ne sommes point en different entre nous , & que nous voyons tous du même œil. Par exemple : lorsque l'esclave de ton voisin a cassé une coupe, ou quelque autre chose , tu ne manques pas de dire d'abord , que c'est un accident ordinaire. Sache donc , que quand un esclave a cassé une coupe à toi , tu dois être le même que tu étois quand la coupe de ton voisin a été cassée.* Cette maxime est d'un plus grand usage qu'on ne pense ; elle vient à tout, depuis la plus grande chose jusqu'à la plus petite.

92 . *Aut positum ante meâ quia pullum in parte catini*] Ceci n'est pas dit au hasard. Horace a eu en vue les Stoïciens , qui avoient donné en détail des regles pour toutes les actions de la vie civile , & qui avoient si fort outré les préceptes de table , qu'ils y avoient fait paroître, comme ailleurs, plus de sévérité que de sagesse. Car selon eux c'étoit un crime irrémissible , d'avoir touché à la part d'un autre dans un festin , ou d'avoir pris pour soi la plus grosse ou la meilleure part ; parceque cela renversoit la communauté & l'égalité , qui sont les fondemens de la société. Epictete, qui corrigea ensuite en beaucoup de choses ce que cette secte avoit de trop dur , adoucit aussi ces préceptes de la table : car il se contente de dire : Ὅταν οὖν συνεσθίῃς ἑτέρῳ, μέμνησο ἐ μόνον τὸν πρὸς τὸ σῶμα ἀξίαν τῶν παρακειμένων ὁρᾷν, ἀλλὰ καὶ τὴν πρὸς τὸν ἑστιάτορα ὅιαν δεῖ φυλαχθῆναι. *Quand tu manges donc chez quelqu'un , ne songe pas tant à contenter ton apétit , en choisissant ce qui te paroit meilleur, qu'à avoir pour celui qui te traite tous les égards qui lui sont dûs.* Et dans un autre endroit il dit : *Quand tu es à table , prens modestement ce qui est devant toi. Si on l'éloigne , ne cours point après , & ne le retiens point. S'il n'est pas encore venu jusqu'à toi, n'étens point tes desirs & ta main si loin ; attens qu'il soit de ton côté.* On n'avoit point du tout connu le but d'Horace dans ce passage.

95. *Commissa fide*] *Fide* pour *fidei*, comme Virgile a dit *die* , pour *diei*:

------ *Libra die somnique pares ubi fecerit horas.*

Et Saluste : *Vix decimâ parte die.*

96. *Queis paria esse ferè placuit peccata*] Les Stoïciens soutenoient que tous les péchés étoient égaux ; & voici les raisons sur lesquelles ils se fondoient. Premierement, disoient-ils , comme il n'y a rien de plus honnête que ce qui est honnête , il n'y a rien de plus honteux que ce qui est honteux. En second lieu , comme quand à une lire il n'y a pas une seule corde qui porte son ton , & qui soit d'accord avec une autre , elles sont toutes desaccordées également : ainsi les péchés, qui sont proprement des dissonances , sont tous également discordans ; ils sont donc égaux. En troisieme lieu, disoient-ils, comme un pilote , qui , par son peu d'adresse, laisse perdre un vaisseau chargé de paille , peche autant que celui qui laisse perdre un vaisseau chargé d'or ; de même celui qui bat sans raison un esclave, peche autant que celui qui tue son pere. Enfin, ajoutoient-ils, tous les péchés viennent ou de la foiblesse ou de l'inconstance. Or est-il que ces deux vices sont égaux dans tous les vicieux ; donc tous les pechés sont égaux. Il n'est pas difficile de se débarrasser de ces sophismes. Il est certain qu'il n'y a rien de plus honnête que ce qui est souverainement honnête ; mais au-dessous de cet honnête souverain, il y a mille differens dégrés d'honnêteté , qui rendent plus ou moins honnêtes toutes les actions des hommes. Il en est de même de ce qui est honteux. Pour ce qui est des cordes de la lire , quoiqu'elles soient toutes desac-

un esclave, d'écouter d'un bout à l'autre toutes les sotes histoires que ce méchant Auteur a composées. Un de mes amis après voir un peu trop bu, aura sali le lit de la table; il aura fait tomber quelque assiete antique dont le vieux Evandre s'étoit servi, & à cause de cela, ou parcequ'ayant bon apétit il aura pris un poulet devant moi, je cesserai de l'aimer comme auparavant? Que ferois-je donc s'il avoit commis un vol, qu'il eût trahi mon secret, ou qu'il m'eût manqué de parole? Ceux qui veulent que toutes les fautes soient égales, se trouvent bien en peine, quand on remonte à la source de la verité. Car le sens-commun & les mœurs y répugnent: l'utilité même s'y opose, l'utilité, dis-je, qui est la mere de la justice & de l'équité. Quand les premiers hommes sortirent du sein de la terre;

desaccordées, il n'arrive jamais qu'elles le soient toutes également: il ne manque à une qu'un quart de ton, à l'autre un demi ton, & aux autres plus ou moins. La comparaison du pilote n'est pas plus juste. Il est bien vrai que pour ce qui regarde l'adresse & le métier du pilote, la faute est égale, de laisser perir un vaisseau chargé de paille & un vaisseau chargé d'or; ce qui est dans ces vaisseaux ne faisant rien au métier du pilote. Mais entre son pere & son esclave il y a une infinie difference, qui est sensible à tout le monde, & qui le doit être. D'ailleurs la prudence & la diligence d'un artisan doivent être plus ou moins grandes selon la valeur des choses qu'il a entre ses mains. Ainsi le pilote qui laisse perir un vaisseau chargé d'or, est moins pardonnable que celui qui laisse perir un vaisseau qui n'est chargé que de paille. La derniere raison n'est pas meilleure que les trois autres: il est très vrai que tous les hommes sont foibles & inconstans; mais il est faux, qu'ils le soient tous également.

Ferè] Le mot *ferè* n'est pas pour affoiblir ou diminuer cette proposition universelle. Car il est vrai que les Stoïciens soutenoient, que toutes les fautes étoient égales, sans aucune exception. Les Latins se servoient de *ferè* & de *prope*, pour affirmer les choses plus modestement. C'est pourquoi Valla écrit, que *ferè utor hac veste*, signifie, *je me sers toujours de cet habit*, je n'en porte jamais d'autre. Cela doit être remarqué.

97 *Quum ventum ad verum est*] Quand on vient à la verité, c'est-à-dire quand on remonte à la source & à la premiere origine des choses. Car Horace prétendoit que c'étoit le vrai moyen de convaincre les Stoïciens, qui soutenoient opiniatrement que la justice & l'injustice naissent immédiatement de la nature; au lieu que les Epicuriens soutenoient qu'elles ne viennent uniquement que de la loi, & la loi, de l'utilité, comme Horace va l'expliquer dans la suite. Mais quand on remonte à la premiere origine des choses, on trouve que les uns & les autres étoient dans l'erreur. Les Stoïciens avoient raison d'assurer que la justice venoit de la nature seule, c'est-à-dire de Dieu même, mais ils tiroient de-là de fausses conséquences: & les Epicuriens, posant avec raison que la justice vient de la loi, avoient tort de ne pas reconnoître une justice primordiale ou naturelle, que la loi écrite n'avoit fait que renouveller, parceque notre corruption l'avoit effacée.

Sensus, moresque repugnant, atque ipsa utilitas] Le sens commun répugne à cette opinion des Stoïciens: car il n'y a point d'homme au monde à qui l'on puisse persuader que celui qui a volé des choux dans un jardin, soit aussi punissable que celui qui a pillé un temple. Les mœurs s'y oposent: car on voit manifestement le contraire dans la pratique de tous les peuples. Enfin l'utilité ne peut le souffrir; parceque si cela étoit, tous les hommes étant pécheurs, ils meriteroient d'être tous envelopés dans les mêmes punitions, & que d'ailleurs, rien n'étant plus capable de les retenir, ils s'abandonneroient sans peine aux plus grands crimes.

98 *Justi prope mater & aequi*] *Prope* est ici comme le *ferè* deux vers plus haut. Car depuis le péché, l'utilité est la seule mere de la justice qu'elle a enfantée par la loi.

99 *Quum prorepserunt primis*] Il va remonter jusqu'à la source des choses pour faire voir que les Stoïciens sont bien en peine, *quum ventum ad verum est*, lorsqu'on prend les choses à leur premiere origine. Car c'est dans cette premiere origine que se trouve le vrai; parcequ'à mesure que les choses s'éloignent de leur source, elles se trouvent insensiblement envelopées de ténebres, qui donnent lieu au mensonge de prendre très souvent la place de la verité. Mais cette premiere origine n'est pas favorable au sentiment d'Horace.

Prorepserunt] Ce mot est très propre à exprimer la naissance des hommes, selon l'opinion que les Epicuriens en avoient: car ils les croyoient sortis des entrailles de la terre.

Animalia] Les hommes. C'est un mot propre pour la Satire.

100 *Mutum & turpe pecus*] Selon la doctrine d'Epicure, qu'Horace suit ici, les hommes étoient au commencement du monde comme des bêtes. Ils n'avoient

H 2

Unguibus & pugnis, dein fustibus, atque ita porro
Pugnabant armis, quæ post fabricaverat usus.
Donec verba, quibus voces sensusque notarent,
Nominaque invenere. Dehinc absistere bello,
Oppida cœperunt munire, & ponere leges,
Ne quis fur esset, neu latro, neu quis adulter.
Nam fuit ante Helenam cunnus teterrima belli
Causa: sed ignotis perierunt mortibus illi,
Quos Venerem incertam rapientes, more ferarum,
Viribus editior cædebat, ut in grege taurus.
Jura inventa metu injusti fateare necesse est,
Tempora si fastosque velis evolvere mundi.
Nec Natura potest justo secernere iniquum,

Divi-

voient pas encore trouvé le moyen d'exprimer leurs pensées; la nature ne les avoit instruits qu'à proferer des sons vagues & grossiers, & leur langage n'étoit qu'un cri fort obscur, jusques à ce que l'utilité leur fit trouver des paroles, comme dit Lucrece: *Utilitas expressit nomina rerum.* Du tems d'Horace l'histoire de la création, comme elle est dans la Genese, étoit fort connue. Il est donc étonnant que cette divine lumiere n'eût pas dissipé les ténebres du mensonge, & fait connoître la verité. Mais les Epicuriens étoient trop enchantés des sots contes de leur folle philosophie, qui attribuoit tout à une Nature aveugle, & ne donnoit rien à Dieu.

101 *Unguibus & pugnis, dein fustibus*] C'est ce que Lucrece avoit enseigné dans le cinquieme Livre:

Arma antiqua, manus, ungues, dentesque fuerunt,
Et lapides, & item sylvarum fragmina rami.
At flamma, atque ignes postquam sunt cognita primum,
Posteriùs ferri vis est ærisque reperta.

Les premieres armes furent les mains, les ongles, les dents, les pierres, & les branches d'arbre. Mais après qu'on eut trouvé l'usage du feu, on employa bientôt le fer & l'airain.

103 *Donec verba quibus*] Cette grande brutalité régna jusques à ce qu'on eût trouvé des paroles pour se faire entendre, & qu'on eût donné aux choses des noms stables, qui chasserent la confusion & établirent l'ordre. Dans tout ceci Horace suit une tradition très fausse. Dieu en créant l'homme l'avoit doué de toutes les vertus morales & politiques; on peut voir ce qui est remarqué sur le Protagoras de Platon.

105 *Oppida cœperunt munire & ponere leges*] Nicoclès suit le même ordre dans Isocrate. Car il dit: Ἐγγενομένου ἡμῖν τοῦ πείθειν ἀλλήλους καὶ δηλοῦν πρὸς ἡμᾶς αὐτοὺς περὶ ὧν ἂν βουληθῶμεν. οὐ μόνον τῶν θηριωδῶς ζῆν ἀπηλλάγημεν. ἀλλὰ καὶ συνελθόντες πόλεις ᾠκίσαμεν καὶ νόμους ἐθέμεθα. *Quand nous eumes trouvé le secret de nous persuader les uns les autres, & de nous faire entendre, non seulement nous quitames cette vie brutale, mais en nous assemblant, nous bâtimes des villes, nous fimes des loix &c.*

Ponere leges] Car tous les meilleurs établissemens auroient été inutiles, sans le secours des loix, qui sont les instrumens dont l'utilité se sert pour établir la justice.

106 *Neu quis fur esset, neu latro, neu quis adulter*] Car avant que l'on eût donné des noms aux choses, & qu'on eût trouvé le moyen de se faire entendre, il n'y pouvoit avoir ni voleur, ni larron, ni adultere, parceque tout étoit commun.

Et Venus in sylvis jungebat fœdera amantum.

Et que l'amour seul faisoit dans les bois la regle des amans.

Mais après que l'ordre fut établi, & que chaque homme eut sa femme, & son bien marqué, alors la loi fut nécessaire, pour empêcher les desordres que l'amour & la violence avoient déja causés. Voilà les suites de cette fable de la création mal entendue.

107 *Nam fuit ante Helenam*] Ils avoient été instruits par une longue experience des desordres que l'amour causoit: car plusieurs siecles avant la guerre de Troye, & dès les premiers tems, l'amour avoit causé des combats & des guerres, chacun employant la force ouverte à contenter sa passion. Lucrece:

Conciliabat enim, vel mutua quamque voluptas,
Vel violenta viri vis.

Car

terre, ces animaux muets & hideux commencerent d'abord à diſputer à coups d'ongles & à coups de poings leur gland, & les creux des arbres & des rochers qui leur ſervoient de retraite. Ils eurent enſuite recours aux bâtons, & enfin ils combatirent avec les armes, que la néceſſité leur aprit à fabriquer. Cette vie ſauvage dura juſques à ce qu'ils eurent trouvé des paroles pour articuler leur voix, & pour exprimer leurs penſées, & qu'ils eurent donné à chaque choſe ſon nom. Alors ceſſerent ces guerres brutales: on bâtit des villes, qu'on environna de murailles, & l'on fit des loix, pour empécher qu'il n'y eût ni voleur, ni larron, ni adultere. Car ne vous y trompez pas, Helene n'eſt pas la premiere qui ait cauſé de ſanglantes guerres. Avant qu'elle fût au monde, les hommes, cherchant à aſſouvir indifferemment leur paſſion comme les bêtes, étoient aſſommés par le plus fort, qui faiſoit la loi comme un fier taureau au milieu d'un troupeau. Mais perſonne n'a pris ſoin d'écrire leur mort. Plus vous vous apli-

Car le plaiſir commun portoit les femmes à l'amour, ou bien les hommes en venoient à bout par la force & par la violence.

Cunnus] Horace eſt quelquefois fort libre en paroles, & il ſuivoit en cela les maximes des Stoïciens, qui à l'exemple des Philoſophes Cyniques, ne trouvoient jamais rien de deshonnête dans les paroles, & qui vouloient qu'on apellat chaque choſe par ſon nom: ὁ Σοφὸς εὐθυῤῥήμων ἐστίν. *Le Sage dit les choſes librement*. Comme ce Bryſſon dont parle Ariſtote dans le III. Livre de ſa Rhétorique: *Il n'y a rien de ſale dans les paroles*, dit-il, *parceque de quelque maniere qu'on s'exprime, c'eſt toujours dire la même choſe*. Ariſtote a fait voir la fauſſeté de ce raiſonnement. Les plus honnêtes gens de Rome aimoient mieux ſuivre l'honnêteté de l'Académie, & imiter la modeſtie & la pudeur de Platon. Ciceron écrit ſur cela une Lettre à Pétus, ſur ce que dans une Lettre qu'il venoit de recevoir de lui, il avoit lu ce vilain mot *mentula*. C'eſt de cette retenue que ſont venues les grandes précautions qu'ils avoient, de ne prononcer aucun mot qui pût faire une équivoque obſcene. Ils ne diſoient point *cum nobis*, mais *nobiſcum*. Et ils évitoient de dire *cum notis hominibus*; *cùm nos hoc faceremus*, & pluſieurs autres choſes ſemblables.

108 *Ignotis perierunt mortibus*] Perſonne n'ayant pris ſoin d'écrire leur mort.

109 *Venerem incertam*] *Incertam*, qui étoit expoſée à tout le monde, qui n'avoit point de maitre arrété, & qui ſubiſſoit la loi du plus fort.

110 *Ut in grege taurus*] Cette comparaiſon eſt née du *more ferarum*, du vers précédent.

111 *Jura inventa metu injuſti*] Pour ne ſe pas engager à un long détail, Horace dit en un mot, que ſi on veut ſuivre l'hiſtoire des premiers tems, on ſera obligé d'avouer, que la crainte de l'opreſſion & de l'injuſtice a fait inventer les loix. Et cela etant, la juſtice eſt manifeſtement la fille de l'utilité: car ce n'eſt que l'utilité & l'interêt propre qui ont inſpiré cette crainte. Thraſéa dit dans Tacite, que les mauvaiſes actions ſont les meres des loix: *Nam culpa, quàm pœna, tempore prior, emendari quàm peccare poſterius eſt. Car le crime précede la peine, & l'on ne ſe corrige qu'après avoir péché.* *Ce qu'Horace dit ici eſt donc vrai des loix écrites. Mais la loi naturelle qui eſt la juſtice primordiale, c'eſt autre choſe, & c'eſt ce que la Remarque ſuivante va éclaircir.*

113 *Nec natura poteſt juſto ſecernere iniquum*] Les Stoïciens ſoutenoient, que la juſtice & l'injuſtice venoient de la nature immédiatement: & qu'ainſi toutes les bonnes actions étoient également juſtes, & les mauvaiſes auſſi injuſtes également, la nature n'ayant pu faire des dégrés differens de juſtice & d'injuſtice. Le principe eſt vrai, mais la conſéquence eſt fauſſe; c'eſt pourquoi Horace la nie, & avec raiſon. Mais il ſe trompe auſſi de ſon côté, en voulant que la juſtice ne ſoit fille que de la loi enfantée par l'utilité. Pour tirer un bon ſens de ces paroles d'Horace, & pour accorder les Epicuriens & les Stoïciens, il faut l'expliquer de la nature corrompue, & de la juſtice telle qu'elle eſt expliquée par les loix écrites; car il eſt très vrai que la nature corrompue peut bien enſeigner aux hommes à connoître ce qui leur eſt bon, & ce qui leur eſt nuiſible; mais elle ne peut leur faire diſcerner la juſtice d'avec l'injuſtice, que par le ſecours des loix ecrites, qui par conſéquent ſont émanées de l'utilité. En un mot, la nature ayant efacé par ſa corruption la loi que Dieu avoit gravée dans les cœurs, n'a plus connu de péché que par la loi; c'eſt la loi ſeule qui l'a fait connoître, & c'eſt la doctrine de ſaint Paul, quand il dit dans le IV. chapitre de ſon Epitre aux Romains: *Ubi enim non eſt lex, nec prævaricatio. Où il n'y a point de loi, là auſſi il n'y a point de péché.* Et dans le chapitre VII. *Sed peccatum non cognovi niſi per legem, nam concupiſcentiam neſciebam, niſi lex dice-*

Dividit ut bona diversis, fugienda petendis.
Nec vincet ratio hoc, tantundem ut peccet idemque
Qui teneros caules alieni fregerit horti,
Et qui nocturnus Divûm sacra legerit. Adsit
Regula, peccatis quæ pœnas irroget æquas:
Ne scuticâ dignum, horribili sectere flagello.
Nam ut ferulâ cædas meritum majora subire
Verbera, non vereor: quum dicas esse pares res
Furta latrociniis, & magnis parva mineris
Falce recisurum simili te, si tibi regnum
Permittant homines. Si dives, qui sapiens est,

diceret, non concupisces. Mais je n'ai connu le péché que par la loi. Car je n'aurois point connu la concupiscence; si la loi n'avoit dit, tu ne convoiteras point. C'est donc ainsi qu'il faut entendre ce passage d'Horace; car autrement il seroit très contraire à la verité, étant très certain qu'avant la loi écrite il y avoit une loi naturelle, comme les Païens même les plus éclairés l'ont reconnu. Voici sur cela un passage très remarquable de Ciceron, dans le II. Liv. des loix, art. IV. *Avant la loi écrite il y avoit une loi naturelle, non seulement plus ancienne que le monde, mais aussi ancienne que le maître même du monde. Car,* ajoute-t-il, *l'entendement divin ne peut être sans la raison naturelle, ni la raison divine ne pas defendre le mal & ordonner le bien. Et il ne faut pas s'imaginer que parcequ'il n'y avoit aucune loi écrite pour ordonner qu'un homme combatroit seul, à la tête d'un pont contre toute une armée, pour donner le tems de rompre le pont derriere lui, il ne faut pas, dis-je, s'imaginer qu'Horatius Coclès en faisant cette grande action n'ait pas agi selon les ordres & la loi de la vaillance. Et quoique sous le regne de Tarquin, il n'y eût aucune loi écrite contre le viol, il ne faut pas croire que son fils Sextus, en faisant violence à Lucrece, n'ait pas péché contre cette loi éternelle. Car il y avoit une raison émanée du sein même de la Nature, qui portoit au bien, & qui détournoit du mal; raison qui ne commença pas à devenir loi quand elle commença à être écrite, mais qui le fut dès qu'elle exista, & elle exista en même tems que l'entendement divin. C'est pourquoi la loi veritable & primordiale propre à ordonner & à defendre, c'est la raison du grand Jupiter.* Ainsi selon cette doctrine, si conforme à la verité & à la raison, quand Caïn tua son frere Abel, quoique longtems avant la loi écrite, qui dit, *tu ne tueras point*, ce meurtre ne laissa pas d'être un péché, parcequ'il étoit commis contre la loi naturelle. La justice vient donc de Dieu; mais les loix écrites, si nécessaires pour rétablir l'ordre dans la nature corrompue, viennent de l'utilité.

114. *Dividit ut bona*] Comme elle distingue ce qui lui est bon de ce qui lui est mauvais. Car ce sentiment de courir après ce qui nous fait du bien, & de fuir ce qui nous fait du mal, vient assurément de la nature; puisqu'il est même commun aux bêtes. C'est ainsi qu'il faut prendre ici le mot *bona*. Car si on vouloit le prendre pour ce que les Philosophes apellent ordinairement *bien*, la nature n'enseigne non plus à le connoître, qu'elle enseigne à connoître le juste & l'injuste. Ce bien n'est point du tout de son ressort. C'est pourquoi Séneque a eu raison d'écrire dans sa Lettre CXXII. *Nunc ergo ad id revertor de quo desideras dici quomodo ad nos primi boni honestique notitia pervenerit. Hoc nos docere natura non potuit. Semina nobis scientiæ dedit; scientiam non dedit. Je reviens donc maintenant à ce que vous voulez savoir, comment la premiere connoissance du bien & de l'honnêteté est venue jusques à nous. La nature n'a pû nous le faire connoître: car elle nous a donné les semences de la science, mais non pas la science.* Cela n'est vrai que de la nature en l'état où elle est par le péché.

115 *Nec vincet ratio*] La nature corrompue ne connoît ni la justice ni l'injustice que par la loi, & la raison ne souffre pas que l'on croye, qu'un simple larcin de peu de conséquence, soit aussi atroce qu'un sacrilége.

116. *Qui teneros caules alieni fregerit horti*] Zénon, Auteur de la secte des Stoïciens, avoit puisé ce sentiment dans les loix de Dracon, qui vouloit qu'on punit également toute sorte de fautes & de crimes: de maniere que ceux qui étoient convaincus d'oisiveté, étoient condamnés à la mort, tout de même que les homicides. Il se servoit même de l'exemple qu'Horace raporte ici: car il avoit mis en termes exprès, que ceux qui auroient derobé des fruits & des herbes dans un jardin, seroient punis aussi séverement que les sacriléges. Ces loix furent ensuite abrogées par Solon, à cause de leur trop grande séverité, qui avoit obligé Démadès à dire qu'elles avoient été écrites, non avec de l'ancre, mais avec du sang. Après ce mot de Démadès, & après le jugement de Solon, il est étonnant que

apliquerez à examiner l'histoire des premiers tems, & à lire les Fastes du monde, plus vous serez forcé de reconnoître, que les loix n'ont été inventées que pour remédier à la violence & à l'injustice. La Nature d'elle-même ne peut jamais discerner ce qui est injuste d'avec ce qui est juste, comme elle discerne le bien du mal, & ce qu'il faut suivre d'avec ce qu'il faut fuir : & la raison ne persuadera jamais, qu'un homme qui n'aura derobé que des choux dans un jardin, ait fait un aussi grand crime que celui qui aura pillé de nuit le temple d'un Dieu. Il faut donc qu'il y ait une regle sûre, qui proportionne les peines aux crimes; afin que vous ne fassiez pas batre de verges jusqu'à la mort celui qui ne merite qu'une légere punition. Car je ne crains point que vous ne fassiez que châtier légerement un criminel qui aura merité qu'on use sur lui tous les faisceaux des Con-

que des Philosophes ayent voulu renouveller une opinion de cette nature, ou plutôt réveiller dans l'esprit des hommes un sentiment si barbare & si cruel; & il ne faut pas s'étonner qu'ils se soient attiré les railleries des honnêtes gens : ils la meritoient sans doute. Et quelques Savans ont eu tort d'entrer en mauvaise humeur contre Horace, de ce qu'il les raille si vivement. Ciceron, qui étoit d'ailleurs grand admirateur de leur vertu, ne fait pas difficulté de se divertir quelquefois à leurs dépens, & sur ce même sujet; comme quand il dit dans ses Tusculanes : *Omnia peccata esse paria, omne delictum scelus esse nefarium, nec minus delinquere eum qui gallum gallinaceum, cùm opus non fuerit, quàm eum qui patrem suffocavit. Que tous les péchés sont égaux, que toutes les fautes sont des crimes abominables, & que celui qui tue mal-à-propos un chapon, ne peche pas moins que celui qui tue son pere.*

117 *Et qui nocturnus*] *Qui nocturnus*, pour *qui nocturno tempore.* Il a été parlé ailleurs de ces changemens. *Nocturnus* peut être mis aussi pour *fur* : car les Latins apelloient les voleurs *nocturnos*, comme les Grecs les apelloient *dormeurs de jours*: ἡμερόκοιτας.

Sacra legerit] *Legere* pour *furari. Sacra legere, sacrilegus.*

118 *Adsit regula peccatis, quæ pœnas irroget æquas*] Puisqu'il est certain que tous les crimes ne sont pas égaux, il s'ensuit de-là qu'il doit y avoir des loix qui proportionnent les peines aux crimes; afin qu'on ne fasse pas mourir un homme qui n'a merité qu'un petit châtiment, ou qu'une simple admonition.

119 *Ne scuticâ dignum*] *Scutica* étoit une petite couroie de cuir, dont les maîtres d'école se servoient pour châtier leurs disciples, quand ils avoient manqué à leur devoir. De-là vient que *scutica* est pris ordinairement pour une légere punition; au lieu que *flagellum* étoit une punition atroce, & accompagnée d'ignominie, parcequ'on s'en servoit pour punir les esclaves, & ceux qui avoient été condamnés par sentence des Triumvirs, comme Horace a dit dans l'Ode IV. du Livre V.

Sectus flagellis hic Triumviralibus
Præconis ad fastidium.

Quoi! dit-on, cet homme qui a été fustigé par arrêt des Triumvirs jusqu'à lasser le Crieur public &c.

120 *Nam ut ferulâ cædas meritum majora*] La plupart des Savans ont cru, qu'après les verbes *timeo, vereor*, l'*ut* étoit toujours négatif. De sorte qu'à ce compte *non vereor ut cædas*, signifieroit ici *je ne crains point que tu ne bates avec la ferule, &c.* Ce qui seroit justement tout le contraire de ce qu'Horace a voulu dire. Lambin se tourmente fort pour expliquer ce passage, & il raporte une infinité d'exemples qui sont tous contre lui. Pour ôter tout l'embaras qu'on a à expliquer l'*ut* qui suit ces verbes, il ne faut que le tourner par *quomodo*, que les Latins mettoient fort souvent à la place d'*ut*. Sanctius en a fait une regle très judicieuse dans sa Minerve, qui est un Livre excellent, & qu'on ne sauroit trop recommander à ceux qui se mêlent d'enseigner la langue Latine.

122 *Et magnis parva mineris falce recisurum simili te*] Il faut faire ainsi la construction de ce passage, qui est assez embarassé; *& mineris te recisurum parva peccata falce simili magnis.* C'est-à-dire; *falce simili illi falci quâ magna peccata rescinduntur*, & que tu menaces de retrancher les petites fautes avec une faux semblable *à celle dont on retranche les grands crimes.* C'est une phrase Greque; j'en ai remarqué de semblables dans Platon.

123 *Falce recisurum*] C'est une métaphore tirée de l'agriculture, quand on fauche les foins, &c.

124 *Si dives qui sapiens est*] La fin de cette Satire est une raillerie piquante. Horace quite la dispute; & sur ce que les Stoïciens disoient, que s'ils étoient Rois, ils puniroient les moindres fautes comme les plus grands crimes, il prend de-là occasion de les railler sur leur prétendue royauté. Car c'étoit un de leurs principaux dogmes : Que le Sage étoit tout, qu'il étoit seul bon

Et sutor bonus, & solus formosus, & est rex;
Cur optas quod habes? Non nosti quid pater (inquit)
Chrysippus dicat: Sapiens crepidas sibi nunquam
Nec soleas fecit: sutor tamen est sapiens. *Quo?*
Ut, quamvis tacet Hermogenes, cantor tamen atque
Optimus est modulator: ut Alfenus vafer, omni
Abjecto instrumento artis, clausâque tabernâ,
Sutor erat: sapiens operis sic optimus omnis
Est opifex solus, sic rex. *Vellunt tibi barbam*
Lascivi pueri; quos tu nisi fuste coërces,
Urgeris turbâ circum te stante: miserque
Rumperis, & latras, magnorum maxime Regum.
Ne longum faciam: dum tu quadrante lavatum

Rex

bon cordonnier, seul bon cuisinier, seul riche, seul beau, enfin seul Roi. Horace leur dit donc: Pourquoi n'êtes-vous pas d'accord avec vous-mêmes? & pourquoi vous avisez-vous de dire, si les hommes nous élisoient pour leurs Rois? *Si mihi regnum permittant homines.* D'où vient que vous souhaitez ce que vous avez? N'êtes-vous pas Rois selon vos principes? Cette raillerie étoit fort de saison contre des gens qui avec un sot orgueil croyoient être Rois, quand ils n'étoient en effet que des miserables. Ciceron les avoit déja raillés plusieurs fois sur la même chose. Mais il faut bien se souvenir, que les railleries qu'Horace fait ici, ne l'ont pas empéché de tirer ailleurs des verités excellentes de cette même opinion. En effet, si l'on réduit ce dogme à son premier principe, on trouvera, que le fondateur n'a voulu dire autre chose, sinon, que les sages & les vertueux sont au-dessus des Rois, & que la vertu donne aux hommes des sceptres & des couronnes plus estimables, que les sceptres & les couronnes qui viennent du suffrage des peuples. On peut voir les Remarques sur l'Ode II. du Liv. II. & sur l'Ode IX. du Liv. IV. Mais il est arrivé à Zénon ce qui arrive d'ordinaire à tous les fondateurs de quelque institution: ceux qui viennent après eux, prennent souvent leurs regles d'une maniere si grossiere & si sotte, qu'ils donnent lieu de les tourner en ridicule, eux & leurs fondateurs.

126 *Non nosti quid pater, inquit, Chrysippus dicat*] Chrysippe est celui qui commença à expliquer d'une maniere fort grossiere & fort impertinente les sentimens de Zénon, qui à cause de cela l'apelloit ordinairement par mépris *Chesippus*, au lieu de *Chrysippus*. Par cette même raison il passoit dans l'esprit des Stoïciens ignorans pour l'Auteur de leur secte. C'est pourquoi celui qu'Horace introduit ici, dit: *Pater Chrysippus.* Il n'est que trop ordinaire de voir prendre pour les Auteurs d'une opinion, ceux qui n'en sont le plus souvent que les ridicules Interpretes. * Au lieu d'*inquit*, je crois qu'il faut lire *inquis*; car c'est un dialogue entre le Stoïcien & Horace, comme le prouve le mot *optas* de ce même vers. Cela est plus vif & plus plaisant. *

127 *Sapiens crepidas sibi nunquam*] Voilà l'explication ridicule que Chrysippe avoit donnée au sentiment de Zénon, qui disoit, que le Sage étoit tout. Le Sage, disoit Chrysippe, est bon cordonnier, quoiqu'il ne fasse pas de souliers. Il a la théorie de cet art, & il ne dépend que de lui de la mettre en pratique. Quelle sotise! Au lieu de faire entendre que Zénon avoit voulu dire par-là, que la sagesse doit tenir lieu de tout aux hommes, & qu'il n'y a qu'elle qui les fasse réussir à tout ce qu'ils entreprennent.

128 *Sutor tamen est sapiens*] Il y a un passage tout semblable à celui-ci dans les Silles de Timon, qui se moque aussi des Stoïciens, & qui dit, qu'ils sont seuls bons cuisiniers, quoiqu'ils n'ayent jamais fait aprentissage:

—— —— —— —— *καὶ ἑψεῖν*
Ζήνωνός γε φακὴν ὃς μὴ φρονίμως μεμάθηκε.

Il fait même faire cuire les lentilles de Zénon, quoiqu'il n'ait jamais apris.

Quo] C'est Horace qui répond *quo? comment?* On peut aussi entendre que c'est toujours le Stoïcien qui parle, & qui dit: *Demandez-vous comment?* Le premier est mieux.

129 *Ut, quamvis tacet Hermogenes*] Hermogene Tigellius, Musicien d'Auguste. On a cru à tort, que c'étoit le même que Tigellius Sardus. Il ne faut que ce seul passage, pour desabuser ceux qui voudront être de bonne foi: car il paroit clairement, qu'Hermogene étoit encore en vie, quand Horace fit cette Satire, &

Consuls, puisque vous soutenez qu'un simple petit vol est aussi atroce qu'un sacrilége, & que vous faites des menaces, que vous puniriez aussi séverement les fautes les plus légeres, que les crimes les plus capitaux, si les hommes vous élisoient pour leur Roi. Mais qu'êtes-vous donc ? Si le Sage est riche, s'il est bon cordonnier, s'il est seul beau, & seul Roi, pourquoi souhaitez-vous ce que vous avez ? *Oh*, dites-vous, *vous n'avez pas bien compris ce que notre bon pere Chrysippe a voulu dire : Le Sage ne se fait jamais ni souliers, ni pantoufles ; le Sage est pourtant bon cordonnier.* Comment cela ? *Par exemple, comme Hermogene, quand il ne dit mot, il ne laisse pas d'être un excellent Musicien, qui chante & qui compose parfaitement ; comme Alphénus encore, cet habile Jurisconsulte, qui étoit toujours fort bon cordonnier, quoiqu'il eût fermé boutique & renoncé à son métier. Il en est de même du Sage ; il est seul bon artisan en toute sorte d'ouvrages : il est Roi quoiqu'il n'ait point de Royaume.* Oui, mais dès que vous sortez

& que Tigellius étoit mort. On n'a qu'à voir le commencement de cette Satire, & la Satire précédente, qui fut faite avant celle-ci. J'ai souvent observé, que les Savans se sont trompés sur les noms propres. D'un homme ils en ont bien souvent fait deux, & de deux ils n'en ont fait qu'un. Car rien ne se perd dans la nature: ce que l'on ôte d'un côté, on le remet de l'autre. Et cela se trouve vrai en tout. Nos Traducteurs François surtout sont sujets à faire cette faute. Il y en a même qui ont pris des montagnes pour des hommes ; & des hommes pour des montagnes. Ce qui a trompé ici les Commentateurs, c'est que cet Hermogene s'apelloit *Hermogene Tigellius*. Mais ils devoient se souvenir, que Tigellius n'étoit apellé que *Tigellius*, tout court, ou *Tigellius Sardus*. On peut voir les Remarques sur la Satire X.

Cantor tamen atque optimus est modulator] *Cantor* celui qui chante, qui exécute. *Modulator*, celui qui compose, qui suit toute l'étendue d'un mode, qui met les parties, & qui ajuste ensemble plusieurs voix ou plusieurs instrumens.

130 *Ut Alfenus vafer*] C'est Alfénus Varus, qui étoit un cordonnier de Crémone, & qui s'étant dégoûté de son métier, alla à Rome, se mit à l'école de Servius Sulpitius, celebre Jurisconsulte, & fit en peu de tems de si grands progrès dans le droit, qu'il merita d'être élevé aux plus grands emplois, car il fut Consul. C'est de lui dont il est souvent parlé dans les Pandectes. Mais partout où il est apellé *Alfinius*, il faut corriger *Alfenus*. C'étoit un des grands amis de Catulle, qui se plaint pourtant de lui dans l'Ode XXVII. *Alfene immemor, &c.* C'étoit aussi un des intimes amis de Virgile, il le servit fort utilement, quand il eut la commission d'aller partager aux soldats les terres de Mantoue, & il lui rendit de très bons offices auprès d'Auguste & de Mécénas. Virgile aussi de son côté n'oublia pas les services qu'il en avoit reçus. Car c'est lui qu'il chante dans la IX. Eclogue sous le nom de *Varus* : *Vare, tuum nomen, &c.* Servius dit, qu'il faisoit aussi des vers: *etiam carmina aliqua composuisse dicitur.*

Vafer] Fin, rusé. Il l'apelle ainsi à cause de son habileté dans le droit.

132 * *Sutor erat*] Il faut bien se garder de recevoir la correction que M. Bentlei a faite en lisant *tonsor erat*. Le raisonnement d'Horace est fort suivi, & il n'est nullement nécessaire qu'il parle d'un métier different. *

133 *Vellunt tibi barbam lascivi pueri*) Les Stoïciens étoient si méprisés à Rome, que quand ils sortoient dans les rues, ils étoient ordinairement suivis d'une troupe d'enfans, qui leur faisoient mille outrages, & qui pour mettre à l'épreuve la patience dont ils se vantoient, leur arrachoient la barbe, qu'ils portoient fort longue. On faisoit la même chose aux Poëtes Cyniques. Perse dans la I. Satire:

——— multum gaudere paratus,
Si Cynico barbam petulans nonaria vellat.

Prêt à se réjouir, si une courtisane folâtre arrache la barbe à un Philosophe Cynique.

C'est ce qui donna lieu à ce proverbe, *vellere barbam alicni*, & chez les Grec τὴν πώγωνα τίλλειν τινὶ, pour exprimer un fort grand mépris.

134 *Lascivi pueri*] *Lascivi, folâtres, badins, pétulans.* Cruquius est plaisant de dire qu'ici par les enfans Horace entend les Epicuriens.

Quos tu nisi juste coerces] Les Philosophes portoient toujours un bâton, & ils en avoient souvent besoin, pour se débarasser des enfans qui couroient après eux pour leur faire des insultes.

137 *Dum tu quadrante lavatum*] A Rome les bains publics étoient ordinairement fort mal propres : car ils n'étoient faits que pour le peuple. Les riches & les gens de qualité avoient des bains domestiques. Les Stoïciens alloient donc à ces bains publics avec toute leur royauté : car on ne donnoit qu'un liard. Sous ce nom de bains publics, il ne faut pas comprendre les bains

Rex ibis, neque te quisquam stipator, ineptum
Præter Crispinum, sectabitur; & mihi dulces
Ignoscent, si quid peccavero stultus, amici;
Inque vicem illorum patiar delicta, libenter:
Privatusque magis vivam te Rege beatus.

S A-

bains que les Empereurs donnoient. Publius Victor en marque douze. On s'y baignoit sans payer; mais il n'y avoit que les honnêtes gens qui y fussent reçus, & ces Philosophes de profession en étoient bannis.

Quadrante] Le quadrans étoit une petite piece de cuivre, qui étoit la quatrieme partie de l'as, & qui valoit un liard de notre monnoie. C'étoit le prix ordinaire de ces bains publics: c'est pourquoi Séneque les apelle *rem quadrantariam*, *les bains d'un liard*. Les enfans ne payoient rien. Juvénal:

Nec pueri credunt, nisi qui nondum ære lavantur.

Les enfans ne le croyent point; il n'y a que ceux qui ne payent rien pour leur bain.

138 *Neque te quisquam stipator*] Ce mot *stipator*, est une suite du mot *Rex*. Car les Rois ne sortent point, qu'ils ne soient environnés de leurs Gardes, & de leurs Courtisans.

Ineptum præter Crispinum] Crispinus le chassieux, dont il est parlé à la fin de la premiere Satire. C'étoit un Philosophe Stoïcien, qui avoit mis en vers tous les préceptes de cette secte.

139 *Et mihi dulces ignoscent si quid peccavero*] Il revient à son sujet, & il dit, que l'indulgence que ses amis auront pour ses defauts, & celle qu'il aura pour les defauts de ses amis, le rendront plus heureux dans sa petite fortune, que les Stoïciens ne sauroient l'être avec leur prétendue royauté. Horace ne pouvoit pousser trop loin ses railleries contre l'orgueil & contre la séverité des Stoïciens, qui bannissoient la complaisance & la compassion. Mais il ne faut pas s'imaginer que ce fût la pensée de Zénon & de tous les Philosophes de sa secte. Ces grands hommes, qui ont été pendant un fort longtems les dépositaires de la vertu & de la sagesse, connoissant la foiblesse naturelle à l'homme, avoient poussé ses devoirs plus loin que la nature ne pouvoit aller, afin qu'en faisant effort pour suivre leurs préceptes, il pût s'arrêter au milieu, comme un arbre à qui l'on veut faire perdre son pli, & que l'on courbe du côté oposé. L'abus que l'on fit de cette maxime, & la prise qu'elle donna aux railleurs, obligea enfin les Stoïciens des siecles suivans à changer de langage. Et pour remarquer cette difference, on n'a qu'à lire le petit Livre d'Epictete, & les Commentaires de Simplicius, qui dit en quelque endroit, que nous devons exténuer les fautes que nos amis commettent contre nous, pour les pardonner; & grossir celles que nous commettons contre eux, pour nous en corriger, & pour nous en repentir.

NOTES SUR LA SAT. III. LIV. I.

7 *Citaret*] Le P. Sanadon lit *iteraret*, comme M. Benlei. *Citare*, dit-il, est un terme de droit, qui veut dire *apeller quelqu'un*, *le citer en jugement*, & qui par conséquent ne peut entrer en construction avec *Io Bacche*. Il ajoute que *citaret* ne peut être ici pour *recitaret*, parcequ'on n'a jamais dit *recitare cantilenam*, pour *chanter une chanson*.

Modo summâ &c.] Voy. sur cet endroit la Dissertation qui est à la fin de ce volume.

20 *Haud fortasse minora*] Tous les manuscrits & toutes les anciennes éditions portent *& fortasse minora*, & le P. S. a adopté cette leçon: sur quoi il remarque que dans la Satire suivante, Horace ne craint point de dire que les defauts qu'on peut lui reprocher sont légers & pardonnables, & qu'il auroit ici fort mauvaise grace à reprendre la conduite de Tigellius, s'il eût donné lui-même sujet à des reproches du moins aussi considérables.

25 *Pervideas oculis mala*] Le P. S. lit *prætereas oculis malè*. La premiere correction est de lui, & elle exprime ce qu'Horace veut dire, au lieu que *pervideas* signifie précisément le contraire. Sur quoi il remarque fort bien que *l'oxumoron* que M. Dacier trouve dans ce mot, seroit ici sans grace; ce qui n'est point la maniere du Poëte. Quant à la seconde reforme, elle est autorisée par plusieurs manuscrits & par d'excellentes éditions. *Malè lippus* pour *valdè lippus*, expression fort ordinaire à Horace; & *tua* se raporte à *vitiis* qui est dans un autre cas au vers suivant.

40 *Agna*] Mrs. Bentlei, Cuningam & Baxter ont mis

fortez à la rue, les enfans courent après vous pour vous arracher la barbe; & si vous ne vous servez de votre bâton pour écarter cette troupe folâtre, dans un moment vous en êtes accablé, & tout grand Roi que vous êtes, vous vous tuez à force de crier. Enfin, pour ne pas pousser cela plus loin, pendant que vous, grand Roi, vous irez vous laver aux bains d'un liard, n'ayant avec vous que l'impertinent Crispinus, qui fera lui seul & vos gardes & votre Cour, mes amis me pardonneront mes defauts, & à mon tour je suporterai aussi fort patiemment leurs fautes. Avec cela, tout particulier que je suis, je vivrai plus heureux que vous, avec toute votre royauté.

S A-

mis *Hagnes*, sur l'autorité de deux manuscrits, & le P. S. les a suivis. Le nom d'*Hagne* ou d'*Hagna*, dit-il, se trouve dans les inscriptions & dans les anciens marbres.

48 *Scaurum*] M. Bentlei & le P. S. ne conviennent point ici avec M. Dacier qu'il faille lire *scaulum*, parceque si cela étoit, il faudroit aussi lire *valum* au lieu de *varum*: outre que le defaut de mettre des *l* pour des *r* n'est pas de ceux qui bégayent, mais de ceux qui grasseyent; ce qui est fort different.

Pravis fultum malè talis] Le P. S. lit *talis fultum malè pravis*, après M. Cuningam, raportant *malè* à *pravis*.

56, 57 *Probus quis &c. illi tardo &c.*] Le P. S. après M. Bentlei, ne fait qu'un même personnage des deux que M. Dacier a trouvés ici, & il traduit ainsi ce passage; *Avons-nous à vivre avec un homme de probité & d'une rare modestie, il passe pour un esprit épais & pesant*; lisant, *tardo ac cognomen pingui damus*. Et pour justifier son explication, il fait voir par un exemple de Ciceron que *demissus* ne renferme point un vice, mais une vertu, attachée à la veritable probité.

59 *Nullique malo latus obdit apertum*] La construction, comme le P. S. le remarque, est, *obdit latus nulli malo apertum*. *Obdere*, couvrir, *cacher*. M. Dacier, dit-il, n'y pensoit assurément pas, quand il a dit le contraire.

60 *Versetur*] Le P. S. lit *versemur*. Deux savans Critiques, dit-il, ont rapellé cette leçon d'un excellent manuscrit. Elle est autorisée, elle fait un plus beau sens que *versetur*, & elle est moins suspecte.

63 *Simplicior si quis*] Tous les manuscrits, qui ont passé sous les yeux de Cruquius, de Pulman, de Torrentius & de M. Bentlei, portent *simplicior quis & est*, & le P. S. a adopté cette leçon. *Et* pour *etiam*; *libenter*, bonnement, *sans façon*.

65 *Impellat*] Le P. S. après Lambin, a mis *adpellet*, sur l'autorité d'un manuscrit, fortifiée par celle de l'ancien Scholiaste, qui explique *adpellet* par *adpellaverit*, *interpellet*.

66 *Communi sensu*] Suivant le P. S. & M. Bentlei, cela ne signifie pas *le sens-commun*, mais *le defaut d'attention à observer les bienséances*. & ils ont remarqué que le Poëte dit dans le même sens, dans la Sat. suivante:

—— Haud illud quærentes num sine sensu,
Tempore num faciant alieno.

82 *Labeone insanior &c.*] Le P. S. releve ici M. Dacier, en disant qu'il a absolument manqué la pensée d'Horace. J'ajoute qu'il n'a pas mieux pris l'expression du Poëte, qui ne peut signifier autre chose que, *cet homme seroit plus fou que Labéon, au jugement des Sages*. D'ailleurs il ne paroit pas vraisemblable au P. S. qu'Horace ait osé déchirer si cruellement M. Antistius Labéon, c'est-à-dire un homme, à qui sa charge de Sénateur, ses emplois de Préteur & de Gouverneur de province, sa sagesse, sa capacité, ses richesses donnoient un si grand crédit dans la République, & il croit que le Poëte designe ici quelque autre Labéon, comme il y avoit à Rome plusieurs familles de ce nom.

86 *Drusonem*] Le P. S. lit *Rusonem*, que portent presque tous les manuscrits, & qui étoit un nom ordinaire chez les Romains.

91 *Evandri manibus tritum*] Le P. S. par *tritum*, entend *tornatum*, *calatum*, *fabricatum*, comme Virgile a dit, *hinc radios trivere rotis*; & par *Evandri*, Aulanius Evander, qui excelloit en ce tems-là dans la sculpture & dans la gravure, suivant le témoignage de Pline & des anciens Scholiastes. C'auroit été une chose bien rare, dit-il, qu'un plat du Roi Evandre qui se seroit conservé entier pendant tant de siecles. Il y a plus, ajoute-t'il: on ne pouvoit placer plus mal de la vaisselle de prix, que sur la table d'Evandre, qui avoit pour palais une chaumine, pour trône un siege de bois ordinaire, & dont les lits étoient de feuilles ou de gason.

95 *Commissa fide*] Plaute a dit de même, *fide censebam maximam multo fidem*, pour *fidei*, comme remarque Charisius. Et Aulu-Gelle: *In casu autem dandi, qui purissimè locuti sunt, non faciei, uti nunc dicimus, sed* facie *dixerunt*; ce que les Latins avoient pris des Eoliens.

I 2

117 *Divûm sacra*] Le P. S. lit *sacra Divûm*, qu'il dit être une restitution. Mais cette restitution rend le vers moins beau.

122 *Magnis parva mineris*] Le P. S. qui n'est point content de l'expédient de M. Dacier pour resoudre cette construction, dit qu'il faut la faire ainsi, *cùm mineris te parva peccata cum magnis recisurum simili falce.*

128 *Quo*] Le P. S. lit *qui?* Telle est, dit-il, la leçon de deux manuscrits & de deux habiles Critiques, & il ajoute que *quo* ne peut signifier *quo pacto*, *quomodo*.

130 *Alfenus*] Suivant le P. S. cet Alfénus étoit le pere de celui qui fut Consul, & rien ne prouve qu'il ait porté le nom de *Publius*, ni le surnom de *Varus*, qu'il

SATIRA IV.

EUPOLIS, atque Cratinus, Aristophanesque Poëtæ,
Atque alii, quorum comœdia prisca virorum est,
Siquis erat dignus describi, quòd malus, aut fur,
Quòd mœchus foret, aut sicarius, aut alioqui
Famosus, multâ cum libertate notabant.
Hinc omnis pendet Lucilius, hosce sequutus,
Mutatis tantùm pedibus numerisque, facetus,

Emunctæ

HORACE répond ici à quelques gens, qui ayant trouvé qu'il prenoit trop de liberté dans ses Satires, & ayant été choqués de ce vers de la Satire seconde.

Pastillos Rufillus olet, Gorgonius hircum;

Rufillus se parfume, & Gorgonius sent mauvais;

le décrioient partout comme un homme dangereux, qui violoit les droits les plus sacrés de la société, & qui dans sa fureur n'épargnoit pas ses meilleurs amis. Il repousse ces calomnies, en faisant voir la difference qu'il y avoit de ses écrits à ceux de Lucilius, qui avoit répandu dans ses Satires tout le fiel de la vieille comédie. Il montre ensuite ce que c'est proprement qu'un homme dangereux; & par la definition qu'il en donne, il prouve que ce n'étoit pas-là son defaut, & que tout ce dont on lui fait un crime, n'est rien au prix de ce qui se pratique ordinairement dans le monde, où avec des manieres fines & couvertes on enfonce le poignard dans le sein d'un homme qu'on fait semblant de louer. S'il lui arrive de parler quelquefois un peu plus librement qu'on ne voudroit, il en demande pardon, comme d'une habitude que l'éducation avoit fait naître en lui. Car son pere en le formant à la vertu, avoit accoutumé de lui rendre ses leçons sensibles par des exemples. Il finit par un examen de soi-même qu'il faisoit tous les jours, & qui doit être imité par tous ceux qui veulent ne pas tomber deux fois dans les mêmes fautes, & avancer dans le chemin de la vertu. Cette Satire est admirable & pleine de traits fort plaisans. Elle fut faite peu de tems après la seconde, & avant la X.

1 *Eupolis atque Cratinus, Aristophanesque*] Ce sont les trois plus grands Poëtes de la vieille comédie, & qui ont été contemporains, environ CCCC ans avant la venue de Jesus-Christ. Les deux premiers étoient pourtant plus vieux qu'Aristophane. Il y avoit une fort grande jalousie entre eux. Aristophane accusoit Eupolis d'avoir pillé ses Chevaliers; & Eupolis soutenoit, que les Chevaliers lui apartenoient, & qu'il les avoit donnés à Aristophane. Pour Cratinus, il est joué en plusieurs endroits dans les pieces de ce dernier, qui tâche de le faire passer pour un adultere & pour un homme adonné au vin. Ce dernier reproche étoit assez bien fondé: car il est constant que Cratinus aimoit fort à boire.

2 *Atque alii quorum*] Comme Magnès, Timocréon, Cratès, Phrynichus, Strattis, Phérécrate, Platon, Teléclide, Théopompe.

Comœdia prisca] La vieille comédie, ainsi apellée à cause des changemens qui lui arriverent ensuite, & qui ont fait, que l'on a eu trois differentes sortes de comédie: la vieille, la moyenne, & la nouvelle. La vieille, où il n'y avoit rien de feint ni dans les sujets, ni dans les noms des Acteurs. La moyenne, où les sujets n'étoient point feints: c'étoient des histoires veritables; mais les noms étoient suposés. Et la nouvelle, qui n'avoit rien que de feint: les Poëtes en imaginoient non seulement les sujets, mais ils suposoient aussi les noms.

3 *Si quis erat dignus describi*] Comme Cléon, Hyperbolus, Cléophante. Mais ces Poëtes abusoient souvent

qu'il ait été Poëte, ni qu'il ait rendu service à Virgile dans le partage des terres du Mantouan.

131 *Sutor*] Le P. S. a mis *tonsor*, après deux manuscrits, deux nouveaux Editeurs, & Alexandre de Naples, qui a dit positivement qu'Alfénus avoit été barbier.

Optimus] M. Cuningam lit *protinus* sur l'autorité d'un exemplaire, & le P. S. a reçu cette leçon.

140 *Peccavero*] Le P. S. lit *peccaro* qui se trouve dans plusieurs manuscrits, & que d'excellens Editeurs, dit-il, ont rétabli dans le texte. Sa raison est que dans les Auteurs de ce tems-là on ne trouvera pas aisément qu'ils ayent abrégé l'*o* final dans les verbes, & encore moins quand le mot suivant commence par deux consonnes muettes.

SATIRE IV.

EUPOLIS, Cratinus, Aristophane, & plusieurs autres Poëtes de la vieille comédie, s'il y avoit de leur tems un fripon, un voleur, un adultere, un meurtrier, un scelerat, ou enfin un infame, de quelque maniere que ce pût être, ne manquoient jamais de le noter dans leurs pieces avec beaucoup de liberté. C'est-là le caractere de Lucilius, qui a imité ces grands hommes, en changeant seulement la mesure & les pieds de leurs vers; homme plaisant, grand railleur; mais dur & forcé dans sa composition, qui n'est ni juste ni exacte; car voilà

vènt de cette liberté: Cratinus n'épargna pas même le grand Periclès, & Aristophane ne respecta pas la sagesse de Socrate.

4 *Sicarius*] Le vieux Commentateur dit, que *sica* étoit proprement une petite lame d'épée cachée dans un bâton. Je ne sais pas d'où il a pris cela. Il paroît qu'Isidore a été dans le même sentiment: car il écrit dans son Glossaire: *Sica genus armorum est, simile vidubii. Hoc maximè utuntur qui apud Italos latrocinia exercent.* Sica *est une espece d'armes semblable au* vidubium. *Les voleurs de grand chemin en Italie en sont armés.* Je ne connois point ce *vidubium*; mais il y a bien de l'aparence que c'est une épée cachée dans un bâton, & qu'on apelle cela *vidubium*, comme pour *visudubium*. On croit que c'est un bâton, & c'est une épée. Cependant il est certain que *sica* étoit une petite épée courbée en forme de faux, comme la portoient les Thraces. Le Glossaire Grec l'a fort bien expliqué: *Sica* Θρακικὸν ξίφος ἐπικαμπές. Sica, *épée Thracienne fort courbée.* C'est pourquoi Capitolin apelle Maximinus, qui étoit de Thrace, *sicilatum latronem*, selon la belle correction de Monsieur de Saumaise.

5 *Famosus*] *Fama* & *famosus*, sont des noms communs, qui sont pris en bonne & en mauvaise part.

Multâ cum libertate notabant] Ils le faisoient avec tant de liberté, qu'ils ne se contentoient pas de prendre leurs actions pour les sujets de leurs pieces, ils representoient leurs visages au naturel, par le moyen des masques qu'ils faisoient faire très ressemblans.

6 *Hinc omnis pendet Lucilius*] Ennius & Pacuve avoient fait des Satires avant Lucilius; mais celui-ci donna aux siennes un tour nouveau, & il prit plus que les autres le caractere de la vieille comédie, qu'il tâcha d'imiter de plus près. On peut voir ce que j'ai dit dans le petit Traité de l'origine de la Satire. Trébonius écrivant à Ciceron parle de la liberté avec laquelle Lucilius attaquoit ceux qui lui déplaisoient. *Deinde qui magis hoc Lucilio licuerit assumere libertatis, quàm nobis? Cùm etiam si odio par fuerit in eos quos læsit, tamen certè non magis dignos habuerit in quos tantâ libertate verborum incurreret.* Liv. XII. Epist. XVI.

7 *Mutatis tantùm pedibus*] Car les vers de ces Poëtes comiques étoient des vers ïambes, & Lucilius choisit pour ses Satires les vers hexametres. Il est vrai qu'il en fit aussi quelques-unes en vers ïambes & en vers trochaïques; mais de trente Satires qu'il avoit faites, il y en avoit plus de vingt en vers hexametres, & Horace a égard au plus grand nombre. Le savant Heinsius a eu ici un sentiment fort particulier: car il a cru qu'Horace en disant de Lucilius, qu'il avoit changé les pieds & les nombres, vouloit entendre seulement, que sa composition étoit négligée, & qu'il n'avoit pas suivi la régularité des Poëtes comiques, qui étoient fort exacts dans les mesures de leurs vers: *Car* dit-il, *en disant qu'il y a dans un ouvrage d'autres pieds & d'autres mesures, je ne dis pas pour cela, que ce soient d'autres vers: & quand je dis, qu'il n'y a rien de changé que les pieds & les nombres, je dis que c'est toujours la même espece de vers.* Mais assurément cette opinion est insoutenable en tout. D'ailleurs Horace n'étoit pas si rigide sur cela, & il n'auroit jamais parlé d'un changement, si Lucilius n'avoit été que relâché, & s'il n'avoit fait que mettre un ïambe au troisieme pied, au

Emunctæ naris, durus componere versus;
Nam fuit hoc vitiosus: in horâ sæpe ducentos,
Ut magnum, versus dictabat, stans pede in uno.
Quum flueret lutulentus, erat quod tollere velles.
Garrulus, atque piger scribendi ferre laborem:
Scribendi rectè: nam ut multùm, nil moror. Ecce,
Crispinus minimo me provocat: Accipe, si vis,
Accipe jam tabulas; detur nobis locus, hora,
Custodes: videamus uter plus scribere possit.

Dii

au lieu de le mettre au quatrieme ou au second. En un mot, ce seroit une proposition fort nouvelle de dire, que les vers de Lucilius étoient, à quelques négligences près, les mêmes que ceux de ces anciens Poëtes comiques. Personne ne le croiroit jamais; car on voit manifestement le contraire.

Facetus, emunctæ naris] Ciceron apelle Lucilius *perurbanum*, très agréable & très plaisant, & Quintilien assure, que dans ses écrits il y avoit beaucoup de sel; *abundè salis*. Cela paroît encore dans ses fragmens.

8 *Emunctæ naris*] Par la forme du nez, les Anciens marquoient bien souvent les qualités de l'esprit. Un nez pointu signifie un railleur; un nez bien mouché, *emunctæ nares*, un railleur dont les railleries n'ont rien que d'agréable.

Durus componere versus] Cette dureté paroît partout dans ses vers. Et cela venoit peut-être de ce qu'il étoit ennemi du travail, & qu'il ne pouvoit se donner la peine de corriger ses ouvrages.

10 *Ut magnum*] Il étoit fort content de lui, & il croyoit avoir fait des merveilles, quand il avoit composé deux cents vers en moins de tems qu'il n'en faloit pour les écrire, & il ne se mettoit point du tout en peine qu'ils fussent doux & coulans.

Stans pede in uno] C'est-à-dire en très-peu de tems, car on ne peut pas être longtems sur un pied.

11 *Quum flueret lutulentus*] Horace compare ici Lucilius à un grand fleuve, qui entraine beaucoup de boue & de limon, & dont les eaux ne sont ni si pures ni si claires que celles des fontaines & des ruisseaux, comme Callimaque a dit de l'Euphrate:

Ἀσσυρίου ποταμοῖο μέγας ῥόος, ἀλλὰ τὰ πολλὰ
Λύματα γῆς καὶ πολλὸν ἐφ' ὕδατι συρφετὸν ἕλκει.

Le fleuve d'Assyrie est fort grand & fort rapide; mais il traine toujours avec lui beaucoup de boue & de limon.

Ce jugement d'Horace a déplu à Quintilien, qui dit: *Lucilius ita quosdam deditos sibi adhuc habet amatores, ut eum non ejusdem modò operis Auctoribus, sed omnibus Poëtis præferre non dubitent. Ego quantùm ab illis, tantùm ab Horatio dissentio, qui Lucilium fluere lutulentum, & esse aliquid quod tollere possis putat. Nam & eruditio in eo mira & libertas, atque inde acerbitas, & abunde salis. Lucilius a encore aujourd'hui des partisans si opiniâtres & si entétés, qu'ils le preferent non seulement à tous ceux qui ont fait des Satires; mais à tous les Poëtes en général. Pour moi je suis aussi éloigné de leur sentiment que de celui d'Horace, qui dit que ses écrits sont des eaux coulantes & bourbeuses, d'où l'on peut pourtant tirer quelque chose de bon: car je trouve en lui une érudition merveilleuse, & une très grande liberté qui rend ses ouvrages piquans & pleins de sel.* Mais quelque deference que j'aye pour les sentimens de ce grand Rhéteur, je suis persuadé, que le jugement d'Horace doit être d'un plus grand poids. Ce Poëte avoit d'autant plus de finesse & plus de goût, qu'il vivoit dans un siecle plus éclairé: & il étoit si convaincu de la verité du jugement qu'il avoit fait de Lucilius, que même il a employé la Satire dixieme à l'apuyer & à le defendre contre ceux qui en avoient été le plus choqués. Je soutiens même, qu'en lisant les seuls fragmens qui nous restent, on doit être de son opinion, & c'est ce que je prouverai dans mes Remarques sur la derniere Satire. Quintilien s'est donc trompé? Oui, sans doute. Et ce n'est pas même la seule faute qu'il ait faite sur ce sujet: car en soutenant, qu'il y a une merveilleuse érudition dans les ouvrages de Lucilius, il s'éloigne du goût de toute l'antiquité, qui n'y a trouvé qu'une doctrine fort médiocre. Ciceron en doit être cru, lui qui étoit d'ailleurs un des plus grands admirateurs des plaisanteries de Lucilius: *Et sunt scripta illius leviora*, dit-il, *ut urbanitas summa appareat, doctrina mediocris. Ses ouvrages sont assez légers, on y trouve beaucoup de plaisanterie, mais peu d'érudition.* Et cela s'accorde fort bien avec le sentiment de ceux qui donnoient Lucilius pour un exemple du stile mince & maigre, comme on lit dans Varron: *Gracilitatis Lucilium exemplum esse.* Le même Ciceron déclare ailleurs assez ouvertement le peu d'estime qu'il faisoit des ouvrages de Lucilius; comme quand il dit dans la Lettre V. du XII. Liv. à Atticus: *Cato me quidem delectat; sed etiam Bassum Lucilium sua. Je suis fort content du Livre que j'ai fait de la Vie de Caton; mais Bassus Lucilius étoit aussi fort content de ses ouvrages.* Il est vrai que pour ce passage on peut douter avec raison

son

Voilà son grand defaut : il étoit fort content de lui, & croyoit avoir fait merveilles, quand il avoit dicté deux cents vers en moins de tems qu'il n'en falloit pour les écrire. On peut le comparer à un grand fleuve, qui entraine avec lui beaucoup de limon & de boue ; mais on ne laisse pas d'y trouver quelque chose de bon. Il étoit d'ailleurs grand causeur, & ennemi juré de la peine qu'il faut prendre pour écrire : je dis pour bien écrire ; car d'écrire beaucoup, c'est de quoi je ne fais pas grand cas. Et sur cela je vois Crispinus qui me defie au combat avec beaucoup de fierté : Prenons, dit-il, du papier, qu'on nous donne un lieu, une heure, & des Gardes, & voyons qui de nous deux fera plus de vers

son que Ciceron y parle du Poëte Lucilius. Au moins je ne crois pas que Lucilius fût apellé *Bassus*. Ciceron ne lui a point donné ce nom ailleurs. Aparemment Ciceron parle ici de quelque méchant Ecrivain de son tems.

Erat quod tollere velles] *Tollere* ne signifie pas *rejetter*, mais au contraire, *relever*, *prendre*, *choisir pour s'en servir*: & il est oposé à *relinquere*, comme Horace a dit sur le même sujet dans la Satire X.

At dixi fluere hunc luculentum: sæpe ferentem
Plura quidem tollenda relinquendis.

Mais j'ai dit, qu'il roule des eaux bourbeuses, & qu'il a veritablement plus de bon que de mauvais, ou mot à mot, *& qu'il a plus de choses à prendre qu'à laisser, qu'à rejetter*. Et cette signification du mot *tollere*, est prise de l'ancienne coutume de mettre à terre les enfans naissans. Si le pere vouloit les faire nourir, il les relevoit; sinon, il les laissoit: & c'étoit une marque qu'il vouloit qu'on allat les exposer. Quand il les relevoit, cela s'apelloit proprement *tollere*. Terence, dans l'Andriene, Act. I. Scene III.

Quidquid peperisset, decreverunt tollere.

Ils ont resolu d'élever ce qui naitra.

Et tollere est la même chose que *suscipere*, dans la III. Scene de l'Act. II.

Nam pollicitus sum suscepturum.

12 *Garrulus*] Cela arrive toujours à ceux qui sont amoureux de toutes leurs pensées, & naturellement paresseux ; l'amour-propre les empêche de faire un choix; car ils ne sauroient se resoudre à rien perdre, & la paresse leur rend insuportable la peine qu'il faudroit prendre pour corriger leurs ouvrages, & pour y mettre la derniere main.

13 *Nil moror*] *Je ne m'en soucie point, je n'en fais nul cas.* Car cette facilité ne produit que des avortons qui ne sauroient vivre. Euripide se plaignant un jour à un Poëte, de ce qu'en trois jours il n'avoit pu faire que trois vers, & encore avec beaucoup de peine, & ce Poëte lui ayant répondu qu'il en avoit fait cent avec une grande facilité: *Je ne m'en étonne pas*, lui répondit Euripide, *tes vers ne dureront que trois jours, & les miens dureront toute l'éternité.*

Ecce Crispinus] En effet pour prouver que cette grande facilité d'écrire beaucoup sur le champ, est une chose méprisable, & qu'on ne doit point du tout envier, il dit que Crispinus, le plus fou homme du monde, le defie au combat, pour voir qui fera plus de vers en moins de tems. C'est la liaison naturelle de ce passage.

14 *Minimo me provocat*] *Minimo*, il faut sous-entendre *digito*. C'est une métaphore prise de la lute, où ceux qui avoient bonne opinion de leurs forces, & qui méprisoient leurs ennemis, les apelloient au combat, en leur montrant le petit doigt; pour dire, qu'ils ne vouloient se servir que de leur petit doigt, pour les terrasser. *Rien n'est plus mal imaginé que la correction d'Heinsius qui lisoit, *mimo me provocat* pour dire *me defie avec mépris, avec un ris moqueur?* Celle de Mr. Bentlei qui a lu *nummo me provocat*, *me provoque à gager une petite piece*, n'est pas plus recevable. On a bien dit *provocare sponsione*; mais je ne crois pas qu'il y ait un seul exemple de *provocare nummo*, *provocare tot sestertiis*. Tout cela est très éloigné du génie d'Horace, au lieu que le sens que j'ai suivi est tres naturel.*

Accipe si vis] C'est le defi que Crispinus fait à Horace. Ces defis ont été de tous les siecles; car en tout tems ceux qui se sont piqués d'écrire sur le champ, ont attaqué ceux qui ayant la veritable gloire pour but, & connoissant par leur propre experience les difficultés qu'il y a à faire quelque chose qui puisse vaincre le tems & passer avec éloge à la posterité, écrivent avec soin & avec choix, & sont longtems à limer leurs ouvrages. Avant Crispinus, Apollonius de Rhodes avoit attaqué de même Callimaque, & après lui Stace fit le même defi à Martial. Tout ce que l'on peut dire de ces aggresseurs témeraires, c'est que comme ils sont bien assurés qu'ils ne tromperont pas la posterité, ils veulent avoir le plaisir de tromper leur siecle: car il n'y a rien dont les ignorans fassent tant de cas, que de cette malheureuse facilité.

15 *Accipe jam*] Il y en a qui ont lu *accipiam*; mais fort mal.

16 *Custodes*] Des gardes, pour empêcher qu'ils ne se servent de quelques Livres ou de quelque secours étran-

Dii bene fecerunt, inopis me quòdque pusilli
Finxerunt animi, rarò & perpauca loquentis:
At tu conclusas hircinis follibus auras,
Usque laborantes dum ferrum molliat ignis,
Ut mavis, imitare. Beatus Fannius, ultro
Delatis capsis & imagine: quum mea nemo
Scripta legat, vulgo recitare timentis, ob hanc rem,
Quòd sunt quos genus hoc minimè juvat: utpote plures
Culpari dignos. Quemvis mediâ erue turbâ:
Aut ob avaritiam, aut miserâ ambitione laborat:
Hic nuptarum insanit amoribus, hic puerorum:
Hunc capit argenti splendor: stupet Albius ære:
Hic mutat merces surgente à sole, ad eum quo
Vespertina tepet regio: quin per mala præceps
Fertur, uti pulvis collectus turbine, ne quid
Summâ deperdat, metuens, aut ampliet ut rem.

Omnes

étranger, & qu'ils ne tirent de-là ce qui ne doit venir que de leur propre fonds.

17 *Dii bene fecerunt*] C'est la réponse d'Horace: *Bene fecerunt; m'ont fait une grace dont je leur ai beaucoup d'obligation.*

18 *Rarò & perpauca loquentis*] Lambin corrigeoit *loquentem*, ne pouvant souffrir *animi loquentis*: mais je crois qu'on ne doit rien changer.

19 *At tu conclusas hircinis follibus auras*] Il s'adresse à Crispinus, qu'il compare aux soufflets d'une forge, & ses ouvrages au vent qui en sort. Comme ces soufflets souflent tant qu'on veut, & sont toujours prêts, sans avoir besoin d'aucune préparation, Crispinus & tous ceux qui se piquent de cette facilité, travaillent de même. Ils n'ont besoin d'aucune méditation; mais aussi leur travail n'a rien de solide. C'est un vent qui passe, & ne dure point. Cette comparaison est d'autant plus juste, qu'elle marque aussi l'orgueil ordinaire de ces sortes de gens, qui sont toujours remplis de vent, comme les soufflets des forges. Perse a imité cet endroit d'Horace dans sa V. Satire, où il dit à Cornutus:

Tu neque: anhelanti coquitur dum massa camino,
Folle premis ventos.

Tu n'es point comme les soufflets des forges, qui soufflent toujours, jusqu'à ce que le fer soit cuit dans le fourneau.

Mais cette copie est bien au-dessous de l'original, quoi qu'en veuille dire Casaubon.

21 *Beatus Fannius*] Fannius Quadratus, un des méchans Poëtes de ce tems-là. Horace en parle encore dans la Satire X. Il étoit peut-être de la famille de ce Fannius dont il est parlé dans Ciceron, & qui étoit gendre de C. Lelius.

Ultro delatis capsis & imagine] Quand un Poëte étoit généralement aprouvé, & que ses écrits avoient quelque autorité, la plus grande récompense qu'il pouvoit attendre, c'étoit de voir ses ouvrages & son portrait consacrés publiquement dans la bibliotheque qu'Auguste avoit dédiée dans le temple d'Apollon Palatin. Ce Fannius donc, quoique méchant Poëte, avoit tant fait par ses intrigues & par une espece de cabale, qu'il avoit ménagée en lisant ses poësies en tous lieux & à tous venans, que contre toute sorte d'aparence & de justice on avoit permis qu'il se procurat cet honneur, & qu'il portat lui-même ses écrits & son portrait dans la bibliotheque. Et c'est dequoi Horace se moque bien finement. Il y a là un ridicule qu'on n'avoit point du tout connu.

22 *Quum mea nemo scripta legat*] Fannius en faisant tous les jours des assemblées, pour y lire ses ouvrages, s'étoit fait un nombre infini de partisans, qui vantoient partout ses vers, & en semoient partout des copies, au lieu que les vers d'Horace, qui ne vouloit devoir sa réputation qu'à lui-même, & qui ne les communiquoit que très rarement & à très peu de personnes, étoient presque encore inconnus, & ne faisoient pas le quart du bruit que faisoient les sots ouvrages de Fannius. Car en ce tems-là, comme aujourd'hui, la cabale étoit bien souvent plus forte que le merite. C'est le veritable sens de ce passage, qui n'avoit point été bien entendu. Car ce que dit Acron, que le Sénat avoit fait cet honneur à Fannius, pour se delivrer de ses importunités; ou que des gens avides du bien de

Fan-

vers dans le tems marqué. Je rends graces aux Dieux de ne m'avoir donné qu'un petit génie, & de m'avoir fait d'humeur à parler très peu. Pour vous, Crispinus, imitez tant qu'il vous plaira les soufflets des forges, qui ne cessent de souffler, jusques à ce que le feu ait amolli le fer. Fannius est bienheureux, d'avoir consacré lui-même sans aucun obstacle ses ouvrages & sa statue dans la bibliotheque d'Apollon, lorsque l'on connoît à peine mes écrits, que je crains de lire en public; parceque je sais que presque personne n'aime cette maniere d'écrire. La raison de cette aversion est, qu'il y a très peu de gens qui ne meritent la censure. Et pour vous le faire voir, choisissez partout dans Rome & ailleurs qui vous voudrez; il sera tourmenté par l'avarice ou par l'ambition. Celui-ci est fou des femmes mariées, celui-là est noyé dans l'amour infame des garçons; un autre est ébloui de l'éclat de l'or; Albius se ruïne en bronzes antiques; & en voilà un qui va faire l'échange de ses marchandises depuis l'Orient jusques à l'Occident, & qui pour ne laisser rien perdre du bien qu'il a déja, ou pour l'augmenter, s'il lui est possible, passe sa vie, flotant au milieu des dangers, comme la poudre balotée par un tourbillon. Tous ces gens-là craignent les vers, & ont en

Fannius, qui n'avoit point d'enfans, pour capter ses bonnes graces, & par ce moyen devenir ses heritiers, avoient porté ses Livres & son portrait dans la bibliotheque; tout cela, dis je, n'est qu'une pure imagination, qui ne peut avoir aucun fondement.

23 *Vulgo recitare timentis*] *Recitare* signifie lire ses ouvrages en public: ce qui se faisoit avec beaucoup de solemnité. On n'a qu'à voir la dixieme lettre du second Livre de Pline. La raison qu'Horace donne ici de ce qu'il n'aimoit pas à lire ses ouvrages en public, n'étoit pas seule: il suivoit aussi en cela les maximes des Stoïciens, qui bien loin de lire leurs ouvrages, n'aimoient pas à entendre lire les ouvrages des autres, & à se trouver à ces lectures publiques. Cela leur paroissoit indigne du Sage, comme une chose pleine d'affectation & de vanité. Epictete nous en a conservé le précepte: *Εἰς ἀκροάσεις τινῶν μὴ ἧκε, μηδὲ ῥᾳδίως πάριϑι, παριὼν δὲ, τὸ σεμνὸν καὶ ἐυσταϑὲς καὶ ἅμα ἀνεπαχϑὲς φύλασσε. Ne va point aux lectures publiques, & n'y assiste pas volontiers. Si tu y vas, fais-y paroitre de la gravité, de la constance & de la douceur.* Mais quand Horace n'auroit pas suivi en cela les préceptes de ces Philosophes, il se seroit accommodé au goût d'Auguste, qui n'aimoit pas trop ces Liseurs publics. Voyez les Remarques sur la Satire X.

24 *Quòd sunt quos genus hoc*] *Genus hoc*, ce genre d'écrire, c'est-à-dire la Satire. Horace dit, qu'on ne prenoit pas plaisir à entendre lire des Satires, de peur de s'y reconnoître. Comme Juvénal a dit:

—— Rubet auditor, cui frigida mens est
Criminibus, tacitâ sudant præcordia culpâ.

On voit rougir l'auditeur qui a sa conscience chargée de crimes, & quelque secretes que soient ses fautes, elles font couler la sueur par tout son corps.

* 25 *Quemvis mediâ erue turbâ*] Au lieu d'*erue*, on a lu *elige*, *eripe*, & *arripe*, & tout cela sans nécessité. *Erue* est très bon.*

26 *Aut ob avaritiam*] *Laborare ob avaritiam*, n'est pas Latin assurément. Il faut lire comme Monsieur le Févre a corrigé, *aut ab avaritiâ.*

28 *Stupet Albius ære*] Albius est le même que dans le vers 109. de cette même Satire, *Albi filius:*

Nonne vides Albi ut malè vivat filius?

Ne *vois-tu pas la peine que le fils d'Albius a à vivre?*

On peut voir là les Remarques.

Ære] *Æs* signifie des statues, des bassins, & des cuvetes antiques.

29 *Mutat merces*] Anciennement tout le commerce consistoit en échange, & quand on vint à se servir de l'argent, on retint toujours les mêmes termes que le premier usage avoit établis. *Mutare merces*, ne signifie pas moins *acheter des marchandises avec de l'argent*, que *les avoir en échange*.

30 *Per mala*] Il se précipite dans les plus grands dangers.

31 *Uti pulvis collectus turbine*] C'est une comparaison ordinaire dans l'Ecriture Sainte.

Omnes hi metuunt versus, odere Poëtas.
Fœnum habet in cornu, longè fuge: dummodo risum
Excutiat sibi, non hic cuiquam parcet amico;
Et quodcumque semel chartis illeverit, omnes
Gestiet à furno redeuntes scire, lacuque,
Et pueros & anus. Agedum pauca accipe contra:
Primùm ego me illorum, dederim quibus esse Poëtas,
Excerpam numero; neque enim concludere versum
Dixeris esse satis, neque, si quis scribat, uti nos,
Sermoni propiora, putes hunc esse Poëtam.
Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.
Idcirco quidam, comœdia necne poëma
Esset, quæsivere: quòd acer spiritus ac vis
Nec verbis, nec rebus inest: nisi quòd pede certo

Differt

*33 *Odere Poëtas*] M. Bentlei a lu *odere Poëtam*, à cause de ce qui suit qui est au singulier, mais cela n'est pas nécessaire. Horace a pu dire *Poëtas* en géneral, & descendre ensuite au particulier.*

34 *Fœnum habet in cornu*] Un certain Sicinnius, qui n'avoit d'autre métier à Rome que de tourmenter & de harasser ceux qui se mêloient du gouvernement, ne s'attaqua jamais à Crassus. Quelqu'un lui ayant demandé d'où venoit que Crassus étoit le seul qu'il laissat en repos, il répondit: *C'est qu'il a du foin à la corne.* Cette réponse, dont la figure étoit agréable & sensible, passa ensuite en proverbe, & on s'en servit pour dire qu'un homme n'étoit pas endurant, qu'il étoit dangereux. La métaphore étoit tirée de la pratique ordinaire des paysans, qui ayant des bœufs sujets à fraper, leur attachoient du foin aux cornes, pour avertir les passans, & pour s'empécher de porter la peine ordonnée par la loi des douze Tables, si les bœufs avoient fait quelque mal. Car cette loi vouloit que le maitre du bœuf payat le dommage, ou qu'il livrat la bête entre les mains de celui qui l'avoit souffert. *Si quadrupes pauperiem faxit, dominus sarcito, noxave dedito.* La loi que Dieu avoit donnée à son peuple, étoit beaucoup plus rigoureuse: car si un homme avoit laissé fortir un bœuf qu'il auroit connu vicieux, & que ce bœuf eût tué quelqu'un, cette loi vouloit que le maître & le bœuf fussent lapidés.

Dummodo risum excutiat sibi] J'ai vu des gens qui croyoient qu'il falloit lire *excutiat tibi*, *pour vous faire rire*. Car les discurs de bons mots veulent faire rire ceux qui les écoutent. Mais cela n'est pas nécessaire; il y en a qui ne cherchent qu'à se faire rire eux-mêmes.

37 *A furno redeuntes scire lacuque*] Dans chaque quartier de Rome, il y avoit plusieurs lacs ou fontaines où l'on alloit puiser l'eau. Théodore Marcile s'est fort trompé, quand il a cru que *lacu* étoit ici *cisterna vini*.

39 *Primùm ego me illorum dederim quibus*] Horace commence à se defendre par cette protestation, qu'il n'est point Poëte dans cet ouvrage, & qu'ainsi il ne fait pas ses Satires par aucune demangeaison de passer pour grand Poëte; car ceux qui ont cette envie tâchent d'y réussir par toutes sortes de voies, & n'épargnent pas volontiers leur prochain.

40 *Concludere versum*] C'est ce qu'il dit ailleurs *pedibus claudere*, & Pétrone *pedibus instruere*.

42 *Sermoni propiora*] Qui ressemblent au discours ordinaire, & qui n'ont rien de plus relevé. Ciceron a dit de même, en parlant des vers des Poëtes comiques: *At Comicorum senarii propter similitudinem sermonis sic sæpe sunt abjecti, ut nonnunquam vix in his numerus & versus intelligi possit. Les trimetres des Poëtes comiques, à cause de la ressemblance qu'ils ont avec le stile du discours ordinaire, sont bien souvent si bas & si rempans, qu'on a de la peine à y remarquer le nombre & la cadence des vers.*

43 *Ingenium cui sit, cui mens divinior*] C'est la definition du grand Poëte, & une definition admirable; mais cela ne doit pas empécher que celui qui n'a pas cette grande élévation ne puisse être apellé Poëte, s'il fait des vers proportionés aux sujets qu'il entreprend de traiter. Car comme dans l'éloquence il y a des caractéres differens, qui ne laissent pas de donner le nom d'Orateur à celui qui les suit, il en est de même

en horreur les Poëtes. C'eſt un homme dangereux, diſent-ils, ne l'aprochez pas: pour ſe faire rire il ne fera pas quartier à ſon meilleur ami ; & quand une fois il aura barbouillé quelque choſe ſur ſon papier, il n'aura point de repos que cela ne ſoit public, & chanté même par les eſclaves qui reviendront du four & de la riviere, hommes & femmes, jeunes & vieux. O ça, permettez-moi de vous répondre en peu de mots : Premierement je vous déclare, que je ne me mets nullement du nombre de ceux que je reconnois pour Poëtes ; car ce n'eſt pas tout que de ranger de ſuite bien ou mal quelques pieds pour finir un vers, & ceux qui comme moi écrivent dans un ſtile preſque entierement ſemblable au ſtile ordinaire de la converſation, ne doivent pas ſur cela être pris pour des Poëtes. Celui qui a un eſprit ſublime, un génie divin, & qui ne chante que de grandes choſes, voilà le ſeul qu'il faut honorer de ce grand nom de Poëte. C'eſt pourquoi beaucoup de gens ont mis en queſtion ſi la comédie eſt un poëme, ſur ce que ſon ſtile & ſon ſujet n'ont point cette force & cette élévation, qui ſont les caractéres de la poëſie, & que ce n'eſt qu'un pur diſcours, qui ne differe du diſcours

me dans la poëſie: il y a diverſes formes, qui bien qu'au deſſous de la premiere & de la plus noble, ne laiſſent pas de donner chacune le nom de Poëte à celui qui les remplit avec ſuccès.

45 *Idcirco quidam comœdia necne poëma eſſet*] Ce ſont les mêmes dont parle Ciceron dans ſon Orateur: *Itaque video viſum eſſe nonnullis Platonis & Demoſthenis locutionem, etſi abſit à verſu, tamen quòd incitatius feratur, & clariſſimis verborum luminibus utatur, potiùs poëma putandum, quàm comicorum Poëtarum, apud quos nihil eſt aliud quotidiani diſſimile ſermonis, niſi quòd verſiculi ſunt. C'eſt pourquoi quelques gens ont cru que le ſtile de Platon & de Démoſthene, quoique fort éloigné de la cadence du vers, cependant parcequ'il eſt élevé, qu'il a de la rapidité & de la force, & qu'il eſt orné de mots éclatans & pompeux, doit plutôt paſſer pour poëſie, que le ſtile des Poëtes comiques, où il n'y a rien qui ne ſoit entierement ſemblable à la converſation ordinaire, excepté que ce ſont des vers.* Ce ſentiment eſt directement opoſé à celui de Platon & d'Ariſtote, qui ne reconnoiſſent proprement la poëſie que dans le poëme épique, dans la comédie & dans la tragédie, & en tout ce qui conſiſte dans l'imitation & dans la fiction. Pour moi je ſuis perſuadé, que les uns & les autres ont outré la matiere: car d'un côté Ariſtote & Platon me paroiſſent injuſtes, de ne compter pour rien les vers dans la definition du Poëte, & de ne donner ce nom qu'à celui qui imite & qui invente des ſujets. Que deviendroient donc tous les grands Poëtes Philoſophes & Théologiens, *Orphée*, *Muſée*, *Linus*, *Empédocle*, *&c.* qui ont fait des traités de phiſique & des himnes en vers? Leur ôteroit-on le nom de Poëte? Et les autres, je les trouve trop ſéveres, d'ôter le nom de poëme à la comédie, ſous prétexte qu'elle n'a ni majeſté ni élévation. L'élévation & la majeſté ne ſont pas les caractéres de la poëſie en géneral, mais d'une certaine poëſie. Parmi ceux qui ont douté ſi la comédie étoit un poëme, les plus raiſonnables ſont ceux qui ont fondé ce doute, ſur ce que les Poëtes comiques ont tellement négligé les nombres & les meſures, que leurs vers tiennent plus de la proſe que de la poëſie. Mais ce doute s'évanouït, dès qu'on voit qu'Ariſtote même dans ſa Poëtique compte parmi les poëmes les Dialogues de Socrate, & qu'il reconnoît que l'épopée fait ſon imitation auſſi-bien en proſe qu'en vers. Il eſt donc certain que même à cet égard la comédie & la Satire, quoique d'un ſtile fort aprochant de la proſe, ne ſont pas moins des poëmes, que l'Iliade & que l'Enéide: car il y a diverſes ſortes de Poëtes, comme il y a differentes manieres d'Orateurs.

46 *Quòd acer ſpiritus ac vis*] La comédie n'eſt qu'une ſimple imitation des actions de la vie commune, & par conſéquent elle n'a pas cette élévation & cette force que l'on trouve dans la tragédie, où tout étant extraordinaire, on doit voir régner partout la terreur & la compaſſion, qui conſiſtent dans le ſublime. Et c'eſt une méchante raiſon, pour douter ſi la comédie eſt un poëme, comme je viens de l'expliquer.

47 *Niſi quòd pede certo differt ſermoni ſermo merus*] La comédie eſt une pure converſation, qui ne differe des converſations & des entretiens ordinaires, qu'en ce qu'elle a certains pieds & certains nombres. Mais ces nombres ſont très ſouvent ſi négligés & ſi confus, que l'oreille a beaucoup de peine à les reconnoitre.

Differt sermoni sermo merus. At pater ardens
Sævit, quòd meretrice nepos insanus amicâ
Filius, uxorem grandi cum dote recuset,
Ebrius & (magnum quod dedecus) ambulet ante
Noctem cum facibus. Nunquid Pomponius istis
Audiret leviora, pater si viveret? Ergo
Non satis est puris versum perscribere verbis:
Quem si dissolvas, quivis stomachetur eodem
Quo personatus pacto pater. His, ego quæ nunc,
Olim quæ scripsit Lucilius, eripias si
Tempora certa modosque, & quod prius ordine verbum est,
Posterius facias, præponens ultima primis,
Non, ut si solvas, (postquam discordia tetra
Belli ferratos postes portasque refregit,)
Invenias etiam disjecti membra Poëtæ.
Hactenus hæc: alias, justum sit necne poëma.

Nunc

48 *At pater ardens sævit*] C'est une objection qu'Horace se fait faire par quelqu'un, qui, pour répondre à ce qu'il a dit, que dans la comédie il n'y a ni force ni élévation, lui propose l'exemple de Déméa, qui s'emporte contre son fils: car ce pere irrité parle avec tant de force, tant de véhémence & en des termes si élevés & si nobles, que cela semble détruire ce qu'Horace vient d'avancer.

49 *Nepos*] On peut voir la derniere Remarque sur l'Ode I. du Livre V.

51. *Ambulet ante noctem cum facibus*] Car les jeunes gens alloient masqués par les rues avec des flambeaux & des couronnes. J'ai parlé au long de cette coutume sur le *comessari* de l'Ode I. du Liv. IV.

Ante noctem] On faisoit ces sortes de débauches aussi en plein jour, comme cela paroît manifestement par un passage d'Aristophane. Et cela est mis ici pour agraver encore l'action de ce fils débauché, & pour mieux fonder la colere du pere.

52 *Nunquid Pomponius istis*] Horace répond à l'objection. Pour vous faire voir, dit-il, que cette chaleur & cette véhémence avec lesquelles Déméa censure l'action de son fils, ne détruisent pas ce que j'ai dit, qu'il n'y a ni force ni élévation dans la comédie, c'est que le pere de Pomponius, s'il étoit encore vivant, parleroit de la même maniere à son fils, pour le retirer de ses débauches: & par cette raison, quoique le stile de Déméa soit plus relevé que le stile ordinaire, il n'a pourtant rien de poëtique & rien qui ne tienne de la conversation; puisque le stile de la conversation n'est pas toujours uniforme, & que l'on s'échauffe selon que le demande le sujet de l'entretien. En un mot, on ne peut pas apeller poësie, ce qu'un homme ordinaire diroit dans une pareille occasion, en mêmes termes, en changeant seulement le tour. Voilà toute la force du raisonnement d'Horace, qui n'est vrai que par raport à la definition qu'il a donnée du Poëte. Et il dit lui-même dans l'Art Poëtique, que la comédie peut quelquefois élever la voix, comme la tragédie peut l'abaisser:

Interdum tamen & vocem comœdia tollit,
Iratusque Chremes tumido delitigat ore,
Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.

53 *Ergo non satis est puris*] Cela ne suffit pas veritablement, pour remplir l'idée qu'Horace a donnée du Poëte. Mais au fond, cette maxime ne laisse pas d'être fausse: car un homme qui fera des vers purs, sans aucune noblesse & sans aucune élévation, ne sera ni un Pindare, ni un Virgile; il sera pourtant Poëte. Et Horace qui est si modeste sur ses Satires, & qui a tant de peur de prodiguer le nom de Poëte, n'auroit pas été si scrupuleux, s'il n'avoit jamais fait des Odes, & s'il n'avoit bien su que ce beau nom lui étoit dû ailleurs.

55 *Quem si dissolvas*] Si vous rompez le vers en changeant l'ordre des paroles dans ce que Déméa dit, vous n'y trouverez aucune marque de poësie: ce ne sera qu'un discours ordinaire, & tout le monde parleroit comme lui. Cette maxime est fort bonne, pour examiner les vers des poëmes heroïques. Car lorsqu'on aura rompu & mis en pieces ces vers, ceux qui

ne

difcours ordinaire qu'en ce qu'il a de certaines mefures & de certains pieds. Mais, dites-vous, on voit pourtant dans la comédie un pere fe mettre en fureur contre fon fils, de ce que devenu fou d'une courtifane, il mene une vie defordonnée, qu'il refufe d'époufer une femme avec une groffe dot : &, ce qui eft encore plus honteux, que plein de vin il fe promene en plein jour dans les rues avec des flambeaux. Il eft vrai ; mais prenez-y bien garde : fi le pere de Pomponius étoit encore vivant, parleroit-il d'une autre maniere à fon fils ? Donc il ne fuffit pas de faire avec des mots purs & bien choifis un vers, dans lequel, après l'avoir démonté, vous ne trouverez rien, que tout veritable pere en colere ne dife tous les jours dans les mêmes termes dont fe fert ce comédien qui joue ce rôle. Si vous ôtez aux vers que je fais aujourd'hui, & à ceux que Lucilius a faits avant moi, certaines mefures & certains tems, en changeant tout l'ordre & tout l'arrangement des mots, & en mettant au commencement ce qui eft à la fin, vous n'y fauriez trouver un Poëte mis en pieces, comme vous le trouverez dans ces vers d'Ennius, de quelque maniere que vous les tourniez :

—— Quand l'horrible Difcorde
Eut brifé les barreaux & les portes de Mars.

En

ne conferveront point la nobleffe & la majefté, toujours attachées au genre fublime, n'auront rien de poëtique & feront indignes du poëme; mais elle eft entierement fauffe pour les ouvrages qui ne demandent pas cette nobleffe & cette élévation.

56 *Perfonatus pater*] Le pere, celui qui joue le rôle de pere dans la comédie. *Perfonatus, mafqué.*

60 *Non ut fi folvas*] Il faut joindre ce *non* avec *invenias*, & faire ainfi la conftruction : *Non invenias membra disjecti Poëtæ, ut fi folvas, &c.* Horace dit, que fi l'on rompt les vers de fes Satires, & ceux des Satires de Lucilius, en changeant l'ordre & le tour, on n'y trouvera pas les membres d'un Poëte mis en pieces, comme on les trouvera dans ces vers d'Ennius :

—— poftquam Difcordia tetra
Belli ferratos poftes, portafque refregit.

Car de quelque maniere que vous rangiez ces mots, vous y trouverez toujours de la poëfie & de l'élévation ; il n'y a rien qui ne foit poëtique. Ce paffage d'Ennius eft tiré de fes Annales, qui étoient un poëme heroïque, & Horace ne pouvoit pas mieux choifir dans le deffein qu'il avoit de faire voir, qu'il ne reconnoît pour Poëte que celui qui chante de grandes chofes : cependant il a toujours tort. Car quoique la Satire n'ait pas la majefté du poëme heroïque, elle ne laiffe pas d'être un poëme ; mais c'eft un poëme d'un caractere entierement opofé à celui du poëme heroïque, & le ftile de l'un feroit fort méchant pour l'autre. Je fuis même perfuadé, qu'un Poëte fatirique qui affecteroit la nobleffe & la majefté du poëme épique, meriteroit auffi peu le nom de Poëte, qu'un Poëte heroïque en qui l'on ne trouveroit que la fimplicité des Satires. Et c'eft en cela que Perfe & que Juvénal font fort au-deffous d'Horace.

61 *Belli ferratos poftes*] Virgile a imité ces vers dans le VII. Livre de l'Enéide :

Impulit ipfa manu portas, & cardine verfo
Belli ferratos rupit Saturnia poftes.

62 *Disjecti membra Poëtæ*] Cette figure eft belle ; comme fi un Poëte étoit mis en pieces, & fes membres femés çà & là, quand on a rompu fes vers, & qu'on leur a ôté toute leur liaifon, qui faifoit d'eux comme un corps animé. Chaque piece doit être comme la tête d'Orphée, qui arrachée du corps & flotant fur les eaux, ne laiffoit pas de rendre un fon agréable & melodieux.

63 *Alias juftum fit necne poëma*] Ce qu'Horace promet ici, de traiter ailleurs la queftion, fi la Satire & la Comédie font de juftes poëmes, ne paroît point dans fes ouvrages. Affurément il avoit deffein d'en parler dans l'Art Poëtique qu'il méditoit déja ; mais cet ouvrage eft demeuré imparfait, comme on le verra dans mes Remarques. Cependant il eft bon de remarquer ici que bien qu'Horace ait infinué, qu'on doutoit fi la Satire étoit un poëme, il ne fuit pas entierement ce parti, voyant bien qu'il étoit infoutenable. Car fi elle n'eft pas un poëme, quel nom lui donnera-t-on ? Les Anciens n'ont point mis de milieu

entre

Nunc illud tantùm quæram : meritòne tibi sit
Suspectum genus hoc scribendi. Sulcius acer
Ambulat, & Caprius, rauci malè, cumque libellis,
Magnus uterque timor latronibus : at bene si quis,
Et puris vivat manibus, contemnat utrumque.
Ut sis tu similis Cœli Byrrique latronum,
Non ego sim Caprî, neque Sulcî : cur metuas me?
Nulla taberna meos habeat, neque pila libellos,
Queis manus insudet vulgi, Hermogenisque Tigelli.
Non recito cuiquam, nisi amicis, idque coactus :
Non ubivis, coramve quibuslibet. In medio qui
Scripta foro recitent, sunt multi ; quique lavantes:
Suave locus voci resonat conclusus. Inanes
Hoc juvat, haud illud quærentes, num sine sensu,
Tempore num faciant alieno. Lædere gaudes,
Inquis, & hoc studio pravus facis. Unde petitum
Hoc in me jacis? est auctor qui denique eorum,
Vixi cum quibus? Absentem qui rodit amicum :

Qui

entre la prose & les vers, & Aristote a reconnu, que tout ce qui a des metres est poëme. *Il faut*, dit-il, *que la prose ait du rithme & point de metre: car autrement ce seroit un poëme*. Puisqu'il avoue que tout ce qui a des metres est poëme, la Satire ne doit pas être apellée d'un autre nom. La seule chose qui reste, c'est de savoir si elle est *justum poëma*. un juste poëme; c'est-à-dire si elle a les veritables caractères de la poësie. Elle ne les a pas, selon la doctrine d'Aristote & de Platon: car elle est sans imitation & sans fiction. Elle ne les a pas non plus selon la definition qu'Horace a donnée du Poëte, puisqu'elle n'a rien de pompeux. Elle n'est donc pas un juste poëme. Ce dernier doute est décidé par ce que j'ai dit des differens caractères de la poësie & de l'éloquence. Il n'est pas nécessaire de le répéter. Il suffit de savoir que la Satire est constament *justum poema*.

65 *Sulcius acer ambulat & Caprius*] Sulcius & Caprius étoient deux celebres delateurs, qui se promenoient dans les rues, portant sous leur bras les informations qu'ils avoient faites contre ceux qu'ils avoient dessein de deferer.

66 *Rauci malè*] Ils étoient enroués à force de crier. *Malè*, mal, pour extrêmement.

Cumque libellis] *Libelli* étoient les informations où les accusateurs avoient écrit le nom & les crimes de l'accusé. Ils donnoient ces informations au Préteur ou au Juge, qui les obligeoit à les signer. Après la mort de Caligula on trouva dans son cabinet deux papiers de cette maniere, que Protogene lui avoit fournis, dont l'un étoit apellé *l'epée*, & l'autre *le poignard*, parcequ'ils étoient tous deux remplis de noms de gens qu'il vouloit faire mourir de cette maniere.

69 *Ut tu sis similis Coeli Byrrique*] Celius & Byrrhus étoient deux jeunes hommes que la débauche avoit portés à toute sorte de crimes.

71 *Nulla taberna meos habeat neque pila libellos*] Les boutiques des Libraires étoient ordinairement autour des piliers des édifices publics: comme par exemple ici dans la sale du Palais. C'est pourquoi on joignoit ordinairement *taberna* & *pila*, *boutique* & *pilier*. Catulle:

Salax taberna, vosque contubernales,
A pileatis nona fratribus pila.

Infame boutique, & vous qui l'habitez, & qui vous tenez au neuvieme pilier, à compter depuis le temple des Jumeaux qui portent le bonnet.

Mais Horace sépare ici *taberna* & *pila*. Par le premier il entend toute sorte de boutiques, où les fainéans s'assembloient pour causer & pour aprendre des nouvelles. Les Grecs apeloient ces boutiques λέσχας. Et par *pila* il designe les boutiques des Libraires. Il dit donc, qu'il n'y avoit aucune de ses Satires dans ces lieux-là, parcequ'il ne les avoit pas encore données au public.

72 *Her-*

En voilà assez pour aujourd'hui sur cette matiere. Une autre fois j'examinerai plus au long si la comédie est un juste poeme. Presentement je me contente de voir ici avec vous, si vous avez raison de haïr ce genre d'écrire. Sulcius & Caprius, ces ardens delateurs, toujours enroués, se promenent dans les rues avec leurs informations sous le bras. Ils sont tous deux l'effroi des voleurs. Mais celui qui vit en homme de bien, & qui a les mains pures, se moque de l'un & de l'autre. Quoique vous soyez plus grand voleur que Celius & que Byrrus, je ne suis pour cela ni un Sulcius ni un Caprius. Pourquoi me craignez-vous donc? Mes écrits ne vont point dans les boutiques; ils ne sont point affichés sur les piliers; on ne les voit point entre les mains du peuple ni d'Hermogene Tigellius; je ne les lis qu'à mes amis, encore est-ce toujours malgré moi: & cela ne se fait pas même en tous lieux, ni devant toutes sortes de personnes. Il y en a assez d'autres qui lisent leurs ouvrages au milieu de la place Romaine, ou dans les bains publics; car la voix resonne beaucoup mieux dans un lieu renfermé. Cela plaît à ces hommes vains, qui ne s'informent point s'ils le font mal-à-propos, à contretems, & sans raison. Mais, dit-on, vous prenez plaisir à médire, & vous ne faites des Satires que pour contenter cette maudite passion. D'où avez-vous donc tiré ce reproche que vous me faites? Avez-vous jamais vu qu'aucun de ceux

avec

72 *Hermogenisque Tigelli*] C'est le même qui est apellé simplement *Hermogene* à la fin de la Satire précédente; mais il est different de Tigellius Sardus, comme je l'ai dit ailleurs. Cet Hermogene étoit peut-être le fils ou le frere de Tigellius. Ils étoient tous deux grands Musiciens.

73 *Non recito cuiquam nisi amicis*] On a vu les raisons que j'ai données de l'aversion qu'Horace avoit pour ces lectures publiques.

76 *Suave locus voci resonat conclusus*] Les bains étoient fermés de tous côtés, & ne recevoient de jour que par de petites ouvertures: de plus, ils étoient faits en voûte. Et cela faisoit beaucoup paroître la voix.

Inanes hoc juvat] Les Auteurs, peuple vain & avide de louanges, aimoient à lire leurs ouvrages dans les bains; parcequ'étant charmés eux-mêmes de leur voix, ils croyoient que cela contribuoit à les faire admirer. Séneque en parlant des incommodités des bains publics, dit, *adjice illum cui vox sua in balneo placet.*

78 *Laedere gaudes*] Après qu'Horace a protesté, qu'il ne composoit point ses Satires pour acquerir la réputation de grand Poëte, comme on se l'imaginoit, il répond dans la suite au reproche qu'on lui faisoit, que naturellement il aimoit à médire, & qu'il ne faisoit ces vers que pour contenter cette maudite passion.

79 *Studio*] Par inclination, par un attachement naturel.

Unde petitum hoc in me jacis] C'est la réponse d'Horace, qui demande à ce Censeur: D'où est-ce donc que vous avez apris que j'aime naturellement à médire?

80 *Auctor quis denique eorum vixi cum quibus*] Horace veut par-là faire voir la fausseté du reproche qu'on lui faisoit d'aimer à médire: car si aucun de ceux avec lesquels il a eu commerce, n'a jamais pu se plaindre de lui, c'est une marque sûre que ce reproche est mal fondé: car les médisans n'épargnent pas même leurs meilleurs amis, comme il va le faire voir dans la suite.

81 *Absentem qui rodit amicum*] Il explique ce que c'est qu'un homme médisant & dangereux, & il fait consister la médisance à médire de ses amis & de ceux avec lesquels on est en commerce, comme Théophraste a dit du médisant: περὶ τῶν φίλων καὶ οἰκείων κακὰ εἰπεῖν. καὶ περὶ τῶν τετελευτηκότων κακῶς λέγειν: *dire du mal de ses amis, de ceux avec qui l'on vit, & de ceux qui sont morts.* Mais à prendre le mot de médisance à la rigueur, il est certain qu'il a une signification plus étendue. C'est pourquoi le même Théophraste en fait cette belle definition: Ἔστι δὲ κακολογία ἀγωγὴ τῆς ψυχῆς εἰς τὸ χεῖρον ἐν λόγοις. *La médisance est une aplication de l'ame à dire du mal de tout.* Horace n'a fait que definir l'espece de médisance la plus odieuse & la plus criminelle. Danscea quatre ou cinq vers, il y a des préceptes excellens pour la vie civile.

Qui non defendit, alio culpante : solutos
Qui captat risus hominum, famamque dicacis :
Fingere qui non visa potest, commissa tacere
Qui nequit ; hic niger est , hunc tu , Romane , caveto.
Sæpe tribus lectis videas cœnare quaternos,
E quibus unus avet quavis aspergere cunctos,
Præter eum qui præbet aquam : post, hunc quoque potus,
Condita quum verax aperit præcordia Liber.
Hic tibi comis, & urbanus, liberque videtur,
Infestus nigris. Ego, si risi quod ineptus
Pastillos Rufillus olet, Gorgonius hircum,
Lividus & mordax videor tibi. Mentio si qua
De Capitolini furtis injecta Petilli

Te

82 *Qui non defendit alio culpante*] Il ne suffit pas de ne pas médire de ses amis, il faut les defendre contre les médisances des autres, comme Horace defendoit Virgile contre les railleries qu'on faisoit de lui à la Cour d'Auguste.

Solutos risus] *Des ris*, comme nous disons, *à gorge déployée*.

85 *Hic niger est*] *Niger*, noir, c'est-à-dire *plein de venin*, détestable, de funeste rencontre. Car le noir étoit chez les Romains d'un malheureux augure, & le blanc étoit heureux. Catulle écrit à Cesar:

Nil nimium studeo, Cæsar, tibi velle placere,
Nec scire utrum sis albus an ater homo.

Cesar, je ne me soucie point trop de vous plaire , & je ne veux point être informé si vous êtes blanc ou noir.

C'est-à dire, si vous êtes bon, ou méchant.

86 *Sæpe tribus lectis*] Horace va faire voir, que dans le commerce ordinaire du monde, des choses mille fois plus dangereuses & plus criminelles que ses Satires, passent tous les jours pour des traits de finesse & d'esprit.

Videas cœnare quaternos] Autour de chaque table il y avoit ordinairement trois lits, & sur chaque lit trois places. Quand le nombre des conviés étoit plus grand, on se pressoit; chaque lit en tenoit quatre, souvent cinq, & quelquefois davantage. Ciceron dans l'Oraison contre Pison: *Græci stipati, quini in lectulis, sæpe plures, ipse solus. Les Grecs étoient pressés, il y en avoit cinq sur chaque lit, souvent davantage ; il étoit seul sur le sien.* Horace dit donc ici, qu'à un repas de douze personnes il se trouve toujours quelque railleur, qui ne fait grace à aucun des conviés, & qui n'épargne pas même le maître du festin. Cependant ce railleur passe pour agréable, quoiqu'il ne garde aucunes mesures, & qu'il viole les droits les plus sacrés de l'amitié & de l'hospitalité.

88 *Præter eum qui præbet aquam*] Si c'est la veritable leçon , *præbere aquam* , se dit du maître du festin, parcequ'il fournissoit aussi le bain aux conviés. Car on se baignoit avant que de se mettre à table. Ou simplement cette eau, c'est l'eau que l'on mêloit avec le vin: & cela fait toujours le même sens. Mais il y a eu des Critiques qui ont mieux aimé lire, *præter eum qui præbet, aquâ*, en raportant *aquâ* au verbe *aspergere*. Et *aspergere aquâ* seroit proprement *railler*, ce que Plaute dit , *frigidam suffundere*, & les Grecs, πλύνειν, *laver*: comme nous disons, *laver la tête*. Premierement, il faudroit savoir si les Latins ont dit simplement & absolument *præbere*, pour *præbere convivium, dapem*, donner à manger. Je n'en ai jamais vu d'exemple. Cependant ce ne seroit pas là une difficulté. Car souvent dans les langues mortes, on peut tirer des conséquences de l'usage de certains mots par l'analogie. Quand la langue Latine ne seroit pas pleine de ces sortes d'ellipses , puisqu'Horace même a dit *parochus*. simplement, pour *cœnæ pater, le maître du festin*, & que *parochus* n'est autre chose que *præbitor* , il est vraisemblable que les Latins ont pu dire *præbere* tout seul, pour *præbere convivium*. Mais avec tout cela il ne faut rien changer à ce passage. Car Horace a dit de même dans la II. Satire du Liv. II.

—— *neque sicut simplex Nævius unctam*
Convivis præbebit aquam.

Il ne donnera pas à ses conviés de l'eau grasse comme le simple Névius.

91 *Infesto nigris*] A toi qui fais profession de haïr les médisans.

Ego

avec qui j'ai vécu s'en soit plaint? Celui qui médit de son ami en son absence, qui ne le defend pas contre les médisances d'autrui, qui ne cherche qu'à faire rire, qui veut à quelque prix que ce soit acquerir la réputation d'un diseur de bons mots; qui avance hardiment des choses fausses, comme s'il les avoit vues, & qui ne peut taire les secrets qu'on lui a confiés : c'est-là un homme dangereux, Romains, c'est-là l'homme que vous devez fuir. Vous voyez souvent quatre conviés sur chacun des trois lits qui entourent une table, & dans cette troupe il y en a toujours quelqu'un qui ne pense qu'à railler les autres, & qui n'épargne que le maître du festin : encore ne lui fait-il plus de quartier à la fin du repas, quand le vin a un peu échauffé les esprits, & que le bon Bacchus commence à tirer les secrets des cœurs. Cependant cet homme-là vous paroit de bonne compagnie, agréable, plaisant, libre, à vous, dis-je, qui voulez passer pour l'ennemi des hommes dangereux. Et moi, si j'ai dit en badinant : *Rufillus se parfume, & Gorgonius sent mauvais*, tout est perdu. Je suis un pestiferé, un homme

Ego si risi quòd ineptus] Ce qui est mille fois moins condamnable que ce qu'on fait tous les jours dans le monde, & dont il va donner un exemple bien sensible.

92 *Pastilios Rufillus olet*] C'est un vers de sa seconde Satire, qui par conséquent est faite avant celle-ci.

Gorgonius hircum] C'est assurément cette derniere médisance, qui avoit le plus choqué les ennemis d'Horace, & je ne doute point que ce ne fussent des Stoïciens : car ces Philosophes ne manquoient pas de recommander de ne point railler ceux qui sentoient mauvais. Marc-Antonin nous en a conservé le précepte dans son V. Livre; mais il a besoin d'être corrigé. Τῷ γράσωντι μήτι ὀργίζῃ, μήτι τῷ ὀζοστόμῳ ὀργίζῃ, τί σοι ποιήσει; τοιοῦτον στόμα ἔχει, τοιαύτας μάλας ἔχει, ἀνάγκη τοιαύτην ἀποφορὰν ἀπὸ τοιούτων γίνεσθαι. *Ne te fâche point contre celui qui sent le gousset, ni contre celui qui a l'haleine mauvaise. Qu'y ferois-tu ? Il a la bouche & les aisselles ainsi faites, & il faut nécessairement qu'il en sorte une telle odeur.* Au lieu de τί σοι ποιήσει, *que te fera-t-il?* j'ai lu τί σὺ ποιήσεις, *qu'y feras-tu?* Car on ne peut pas dire de cet homme *que te fera-t-il ?* puisqu'il vous empoisonne par son odeur. Cet Empereur a mis cela simplement, comme il l'avoit reçu de ces Docteurs. Mais je suis persuadé, que si ces bons Philosophes eussent été plus propres, ils n'auroient pas pris tant de soin, pour rendre les hommes si indifferens sur les mauvaises odeurs : & je ne saurois croire, que ce soit blesser la charité, que de faire un peu la guerre aux hommes sur ce defaut, surtout puisqu'il peut être corrigé en quelque maniere par la propreté. Aussi Epictete avoit-il donné sur cela un précepte très remarquable, en disant que ce que la pureté est pour l'ame, la propreté l'est pour le corps : que la nature nous a donné des bains, des essences, des linges, des brosses, du vitriol, & autres drogues contre la crasse & la sueur; que si l'on ne s'en sert point, on n'est plus un homme, mais un pourceau, & qu'on doit renoncer au commerce des hommes, & n'aller plus même avec eux dans les temples pour les empoisonner, &c.

94 *De Capitolini furtis injecta Petilli*] Le vieux Commentateur écrit, que ce Pétillius étoit apellé *Capitolin*, parcequ'il étoit Gouverneur du Capitole. Il ajoute que pendant qu'il étoit en charge, il fut accusé d'avoir volé une des couronnes d'or que les Ambassadeurs étrangers consacroient dans le temple de Jupiter Capitolin, & qui y étoient gardées avec grand soin, & qu'il fut renvoyé absous par la faveur d'Auguste, qui le protégeoit. Je ne sais d'où il a pris cette tradition. Il est certain, que le surnom de Capitolin étoit commun à plusieurs familles. Ce Pétillius avoit peut-être volé la République dans l'administration de quelque charge, ou de quelque province. Fulvius Ursinus semble confirmer la remarque de Porphyrion par une médaille de ce Pétillius, où l'on voit d'un côté la tête de Jupiter avec ce mot *Capitolinus*; au revers le temple que ce Dieu avoit au Capitole, & au bas *Petillius*, comme si Pétillius avoit fait fraper cette médaille pour rendre plus publique sa justification. Cette conjecture n'est pourtant pas trop sûre; car Pétillius pouvoit avoir été Prêtre de Jupiter Capitolin, & en cette qualité avoir fait fraper cette médaille pour conserver la mémoire de son Sacerdoce. Cela est plus aparent. Il ne laisse pourtant pas d'être vrai qu'on voloit souvent de ces couronnes d'or à Jupiter, & c'est ce qui fonde le reproche que Ménechme fait dans Plaute à un vieillard :

At ego te sacram coronam surripuisse scio Jovi.

Mais moi je sais que tu as volé à Jupiter une de ses couronnes d'or.

Horace parle encore de Pétillius dans la Satire X.

Te coram fuerit, defendas ut tuus est mos :
Me Capitolinus convictore usus amico-
que à puero est, causâque meâ permulta rogatus
Fecit ; & incolumis lætor quòd vivit in urbe :
Sed tamen admiror quo pacto judicium illud
Fugerit. *Hic nigræ succus loliginis, hæc est*
Ærugo mera : quod vitium procul abfore chartis,
Atque animo priùs, ut si quid promittere de me
Possum aliud, verè promitto. Liberius si
Dixero quid, si fortè jocosius : hoc mihi juris
Cum veniâ dabis. Insuevit pater optimus hoc me
Ut fugerem, exemplis vitiorum quæque notando.
Quum me hortaretur, parcè, frugaliter, atque
Viverem uti contentus eo quod mî ipse parasset :
Nonne vides Albî ut malè vivat filius ? utque
Barrus inops ? magnum documentum, ne patriam rem
Perdere quis velit. *A turpi meretricis amore*
Quum deterreret : Sectani dissimilis sis.
Ne sequerer mœchas, concessâ quum Venere uti
Possem : Deprensi non bella est fama Treboni,
Aiebat. Sapiens, vitatu quidque petitu

Sit

99 *Sed tamen admiror*] Voilà le *mais* qui gâte tout, & cette médisance cachée & artificieuse est mille fois plus criminelle & plus condamnable que la naïve liberté qu'on blâmoit dans Horace. Ce *mais* est encore d'un fort grand usage aujourd'hui.

100 *Hic nigra succus loliginis*] *Loligo*, est un petit poisson apellé par les Grecs τευθὶς Au lieu de sang, il a une liqueur noire comme de l'ancre. C'est pourquoi nous l'apellons comme les Italiens, *calmar*.

101 *Ærugo*] Proprement le vert de gris, la rouille de l'airain, qui est un poison.

102 *Ut si quid promittere*] Il suffisoit de dire *si quid*. Mais cet *ut* donne de la grace, & affirme mieux.

105 *Insuevit pater optimus hoc me*] Lambin a eu tort de vouloir corriger ce passage ; il l'a entierement gatê. *Insuevit pater optimus hoc me*, est fort Latin : *hoc* est à l'ablatif. C'est ainsi que Columelle a dit: *Amurca pecus insuescere*, & *plaustro aut aratro juvencum consuescere*. Il pouroit être aussi à l'accusatif, par une imitation Greque qui est assez familiere à Horace. Ceux qui ont voulu faire dépendre *hoc* de *fugerem*, ne l'ont point du tout entendu : cela ne fait aucun sens.

106 *Exemplis vitiorum quæque notando*] *Exemplis notando quæque vitiorum. En marquant chaque vice par des exemples. Quæque vitiorum*, pour *singula vitia*. La meilleure maniere d'élever les enfans à avoir de l'horreur pour le vice, c'est de leur rendre le vice sensible par des exemples : car ces exemples font plus d'impression sur l'esprit, que tous les discours & que toutes les moralités. C'est ainsi que Déméa instruit son fils, dans les Adelphes de Terence, Act. III. Scene III.

Nihil prætermitto, consuefacio. Denique
Inspicere, tanquam in speculum, in vitas omnium
Jubeo, atque ex aliis sumere exemplum sibi,
Hoc facito, &c. hoc fugito, &c.

Je n'oublie rien, je l'accoutume peu à peu à la vertu. Enfin je l'oblige à regarder comme dans un miroir dans la vie des autres, & à aprendre par leur exemple à faire le bien, & à fuir le mal.

C'est pourquoi Séneque dit admirablement à son ami Lucilius : *In rem præsentem venias oportet : primùm, quia homines amplius oculis quàm auribus credunt ; deinde quia longum iter est per præcepta, breve & efficax per exempla. Il faut que vous veniez voir vous-même la chose : premierement, parceque les hommes croyent plus leurs yeux que leurs oreilles ; & en second lieu parceque le chemin des préceptes est long, & celui des exemples est efficace & court.* C'est ce qui obligea les anciens Philosophes à composer des traités des mœurs, & à faire des *caracteres*, qui sont proprement

des

me qui emporte la piece. Si l'on vient par hasard à parler devant vous des vols de Pétillius le Capitolin, vous ne manquez pas de prendre son parti selon votre belle coutume : *Pétillius le Capitolin*, dites-vous, *ah ! c'est le meilleur de mes amis : nous avons vécu ensemble dès notre enfance, il a fait à ma priere mille choses dont je lui ai obligation, & je suis ravi qu'il soit en repos & en sureté au milieu de Rome : mais je ne saurois assez m'étonner qu'il ait pu se tirer d'affaires & se faire absoudre, il est bien-heureux.* Voilà ce qu'on doit apeller du poison : voilà le venin le plus noir, & je promets bien saintement, aussi saintement que je puisse promettre quelque chose de moi-méme, qu'on ne trouvera rien qui aproche de cette malignité dans mes écrits, & moins encore dans mon cœur. Si quelquefois je dis une bagatelle un peu librement, & qu'en plaisantant je fasse quelque raillerie un peu marquée, il faut me pardonner cette liberté. C'est ainsi que mon pere m'a accoutumé à fuir les vices, en me les rendant sensibles par des exemples. Quand il m'exhortoit à vivre frugalement, & à me contenter du bien qu'il avoit amassé pour moi : *Ne vois-tu pas*, me disoit-il, *les peines que le fils d'Albius a à vivre, & la misere de Barrus ? Deux grandes leçons, qui doivent aprendre aux enfans à ne pas dissiper le bien de leurs peres.* Pour me détourner de l'amour infame d'une courtisane, il se contentoit de me dire : *Ne ressemble point à Sectanus.* Et quand il vouloit fortifier mon cœur contre la malheureuse passion des femmes mariées, & me porter à n'user que des plaisirs permis : *Tu vois*, me disoit-il, *en quelle réputation est Trébonius, pour avoir été surpris*

des portraits. Nous avons encore les Caracteres de Théophraste ; c'est un Livre excellent, qu'on ne sauroit assez louer.

109 *Albi ut malè vivat filius*] *Malè vivere*, vivre avec peine, avoir de la peine à subsister. Ovide a dit de même :

Si genus est mortis malè vivere.

Si c'est une espece de mort, que de vivre avec peine.

Cruquius, Douza & Théodore Marcile ont cru qu'Horace parle ici de Tibulle ; & il est vrai que cela lui conviendroit parfaitement : car ce Poëte avoit fait de si folles dépenses, que quand il mourut à l'âge de vingt-quatre ans, il y avoit déja longtems qu'il étoit ruiné. Mais il est impossible d'apliquer ceci à Tibulle, puisqu'Horace parle des exemples que son pere lui citoit, pendant qu'il étoit encore fort jeune, & avant qu'il fût le maître de ses actions, *dum custodis egebat*, pendant que son pere lui servoit de Gouverneur. Or tout le monde sait qu'Horace avoit vingt-trois ans plus que Tibulle. Quand Tibulle naquit, Horace n'avoit donc plus besoin de Gouverneur. Et par conséquent il n'avoit pu dans son enfance entendre citer à son pere les débauches d'un homme qui n'étoit pas encore né. On tombe dans bien des ridicules, quand on ne se sert pas de son jugement.

110 *Barrus inops*] Titus Véturius Barrus. Il en est encore parlé dans les Satires VI. & VII. C'étoit un jeune homme, grand railleur, qui se piquoit de beauté, & qui faisoit de grandes dépenses. Il fut enfin puni, pour avoir corrompu une Vestale nommée *Emilie.* * La conjecture de M. Bentlei qui voudroit corriger *ut qui panis inops*, en le raportant à *Albi filius*, est fort étrange. *

112 *Sectani dissimilis sis*] Ce Sectanus étoit comme Saluste entierement abandonné aux courtisanes.

113 *Concessâ quum Venere uti*] On a vu dans la seconde Satire, qu'Horace met un milieu entre l'amour desordonné des courtisanes & l'amour des femmes mariées ; & ce milieu, qu'il apelle *permis*, c'est celui de la nature, qui ne demande qu'à se satisfaire, & qui se contente d'une esclave, d'une affranchie, &c. On doit voir ce qui a été remarqué sur cette morale.

114 *Deprensi non bella est fama Treboni*] Ce Trébonius avoit été surpris en adultere, & aparemment on lui avoit fait ce qu'on faisoit d'ordinaire en ces occasions. C'est pourquoi il étoit fort décrié. *Deprensi*, surpris, comme il a dit à la fin de la Satire II. *Deprendi miserum est.*

115 *Sapiens vitatu quidque petitu*] Le Sage, c'est-à-dire le Philosophe. Car c'est aux Philosophes à rendre les raisons, & à enseigner pourquoi une telle chose est honnête, & une autre deshonnête. Le pere

Sit melius, causas reddet tibi : mî satis est, si
Traditum ab antiquis morem servare, tuamque,
Dum custodis eges, vitam, famamque tueri
Incolumem possim. Simulac duraverit ætas
Membra animumque tuum, nabis sine cortice. *Sic me*
Formabat puerum dictis : & sive jubebat
Ut facerem quid : Habes autorem quo facias hoc ;
Unum ex Judicibus selectis objiciebat :
Sive vetabat : An hoc inhonestum & inutile factu
Necne sit addubites, flagret rumore malo quum
Hic atque ille ? *Avidos vicinum funus ut ægros*
Exanimat, mortisque metu sibi parcere cogit ;
Sic teneros animos aliena opprobria sæpe
Absterrent vitiis. Ex hoc ego sanus ab illis,
Perniciem quæcunque ferunt : mediocribus, & queis
Ignoscas, vitiis teneor. Fortassis & istinc
Largiter abstulerit longa ætas, liber amicus,
Consilium proprium ; neque enim, quum lectulus aut me

Por-

re d'Horace, qui n'étoit qu'un sergent, ne pouvoit pas avoir toutes ces connoissances, ni entrer dans cette discussion. Il y a ici une bienséance dont je suis charmé

117 *Traditum ab antiquis morem*] Car les anciens Romains étoient fort rigides sur la morale,

118 *Vitam*] Il avoit soin de sa vie, en l'empêchant de se précipiter dans les dangers ausquels la débauche expose nécessairement les jeunes gens.

119 *Simulac duraverit ætas membra*] Virgile s'est servi du verbe *durare* dans ce même sens :

------ natos ad flumina primùm
Deferimus sævoque gelu duramus & undis.

Nous portons nos enfans dans des fleuves, & nous les endurcissons dans la glace.

Justin l'a imité dans le IX. Livre, en parlant des Scythes : *Scythas autem virtute animi, & duritiâ corporis, non opibus censeri. Les Scythes n'ont pour toutes richesses, que le courage & la force (la dureté) du corps.* Mais le *duraverit* d'Horace est remarquable, en ce qu'il sert également & au corps & à l'esprit : *duraverit membra animumque tuum.*

120 *Nabis sine cortice*] C'est une métaphore prise des enfans qui aprennent à nager, & qui se servent d'une planche de liége, pour se soutenir sur l'eau. Les Latins ont dit *cortex*, écorce, pour *suber*, liége. *Sine cortice*, ἄνευ φελλοῦ.

123 *Unum ex Judicibus selectis*] Torrentius a cru que par ces Juges choisis, Horace a voulu designer les Juges que le Préteur choisissoit dans tous les Ordres des Magistrats, pour être aidé & soulagé pendant l'année de sa Préture : car ces Juges étoient proprement apellés *selecti*. Et le Préteur choisissoit ordinairement les plus gens de bien. Ce que Ciceron fait entendre quand il dit dans l'Oraison pour Cluentius : *Prætores urbanos juratos optimum quemque in selectos Judices referre.* Mais je doute qu'Horace ait eu cette pensée. En bornant ainsi à un si petit nombre ceux dont l'exemple pouvoit le plus exciter la Jeunesse & la porter au bien, il auroit fait tort à un nombre infini d'autres dont la vie n'étoit ni moins exemplaire ni moins illustre. Par ces Juges choisis, il faut assurément entendre les plus éminens & les plus autorisés dans l'Ordre des Sénateurs ; car comme cet Ordre étoit ce qu'il y avoit de plus auguste à Rome, il ne faut pas douter que les peres ne proposassent à leurs enfans l'exemple de ceux qui avoient le plus de réputation dans ce corps qui étoit apellé *saint*, & *très saint : sanctus, sanctissimus Ordo.* Ovide s'est servi du même mot dans l'Eleg. X. du I. Liv. des Amours :

Nec bene selecti judicis arca patet.

124 *Et inutile*] *Inutile* signifie ici *pernicieux* : il est souvent en ce sens-là dans Ciceron & dans Tite-Live.

126 *Avidos vicinum funus ut ægros*] cette comparaison est fort belle. Comme un malade se ménage mieux, quand il entend dire qu'un de ses voisins est mort de la même maladie par son intemperance, ainsi un jeune homme qui voit le pitoyable état où la débauche

pris en adultere. Les Philosophes te diront les raisons pourquoi une chose est bonne ou mauvaise. C'est assez pour un homme comme moi, de garder les coutumes qui viennent de nos Anciens, & pendant que tu as besoin de Gouverneur, de conserver moi-même sans aucune tache ta vie & ta réputation. Quand l'âge t'aura fortifié le corps & l'esprit, alors tu seras ton maître, & tu marcheras sans conducteur. C'est ainsi qu'il me formoit par ses préceptes, dans mon enfance. S'il vouloit me porter à faire quelque chose, il me citoit quelqu'un qui l'avoit faite avec succès, & il choisissoit toujours les principaux d'entre les Sénateurs, & les plus gens de bien. S'il vouloit me détourner de quelque mauvaise action : *Pourois-tu balancer un moment*, me disoit-il, *& douter si cela est deshonnête & pernicieux, puisque tu vois toi-même tout ce qu'on dit de celui-ci & de celui-là ?* Comme les funerailles d'un voisin remplissent de frayeur les malades affamés, & les forcent par la peur de la mort à se ménager malgré eux, ainsi la peinture affreuse des fâcheux accidens qui arrivent aux hommes corrompus, font concevoir insensiblement aux esprits encore tendres une forte aversion pour le vice. C'est cette heureuse éducation qui m'a preservé de tous les grands desordres qui entrainent nécessairement tôt ou tard notre perte entiere. C'est à elle que je dois le bonheur de n'avoir que de ces defauts médiocres qu'on excuse assez volontiers. Peut-être même que j'en per-

bauche a plongé celui-ci, & celui-là, prend beaucoup plus de soin, pour s'empêcher de tomber dans le même vice. *Avidos agros, intemperantes, edaces*, qui mangent plus qu'il ne faut, & ce qu'il ne faut pas manger.

129 *Ex hoc*] C'est de-là. *Ex his praeceptis paternis.* Ceux qui l'expliquent *ex hoc patre*, sont fort trompés.

130 *Mediocribus & queis ignoscas vitiis teneor*] Il ne faut pas douter de la verité de ce qu'Horace dit ici de lui-même: car il n'étoit pas sujet à se flater, & il n'étoit pas homme à vouloir cacher ou déguiser ses vices: il se peint partout au naturel. Il a dit de même dans la Satire VI.

Atqui si vitiis mediocribus, ac mea paucis
Mendosa est natura, alioqui recta, velut si
Egregio inspersos reprendas corpore naevos.

Si je n'ai en moi que de médiocres defauts, & en petit nombre, & si je suis, à tout prendre, comme ces personnes que de petites taches que l'on remarque sur leur visage, n'empêchent pas d'être belles.

131 *Fortassis & isthinc largiter abstulerit*] Les soins qu'Horace prenoit pour se corriger de ses defauts, quoique ces defauts fussent fort petits & suportables à tout le monde, doivent faire honte à ceux qui ayant des vices considerables, ne voudroient pas employer la moindre peine à se guerir.

132 *Longa aetas*] Car il y à des defauts dont on ne peut attendre la guerison que du tems. Ce passage prouve qu'Horace étoit jeune, quand il fit cette Satire.

Liber amicus] Ce sont-là les plus grands services que nos amis nous puissent rendre. Et il n'y a rien de plus puissant pour nous tirer du vice, que les conseils & les remontrances d'un veritable ami. Aussi Horace pour faire voir qu'il étoit éperdument amoureux, & sans aucune esperance de retour, dit dans l'Ode XI. du Livre V. que les avis sinceres de ses amis, ni leurs plus graves censures, ne pouront le degager de cette passion.

Unde expedire non amicorum queant
Libera consilia,
Nec contumelia graves.

133 *Consilium proprium*] Pendant que nous attendons le secours de l'âge, & les conseils de nos amis, nous ne devons pas nous abandonner nous-mêmes: il faut que notre propre raison agisse. On doit bien remarquer ici la justesse d'Horace, qui assemble précisément les trois choses qui seules peuvent nous corriger de nos defauts, & aporter quelque remede à nos dereglemens.

Quum lectulus] Horace suit ici les préceptes des Pythagoriciens, qui vouloient qu'on ne s'endormît jamais, sans avoir pensé auparavant trois fois à tout ce qu'on avoit fait le jour. Voici les paroles mêmes de Pythagore:

Μὴδ'

Porticus excepit, desum mihi : Rectius hoc est :
Hoc faciens, vivam meliùs : sic dulcis amicis
Occurram : hoc quidam non bellè : num quid ego illi
Imprudens olim faciam simile ? Hæc ego mecum
Compressis agito labris. Ubi quid datur otî,
Illudo chartis : hoc est mediocribus illis
Ex vitiis unum. Cui si concedere nolis,
Multa Poëtarum veniat manus, auxilio quæ
Sit mihi, nam multo plures sumus : ac veluti te
Judæi cogemus in hanc concedere turbam.

Μὴδ' ὕπνον μαλακοῖσιν ἐπ' ὄμμασι προσδέξασθαι
Πρὶν τῶν ἡμερινῶν ἔργων λογίσασθαι ἕκαστον.
Πῆ παρέβην; τί δ' ἔρεξα; τί μοι δέον οὐκ ἐτελέσθη;
Ἀρξάμενος δ' ἀπὸ πρώτου ἐπέξιθι. καὶ μετέπειτα
Δεινὰ μὲν ἐκπρήξας ἐπιπλήσσεο, χρηστὰ δὲ, τέρπου.

Ne laisse jamais fermer tes paupieres au sommeil, sans avoir auparavant bien examiné par ta raison toutes tes actions de la journée. En quoi ai-je manqué? Qu'ai-je fait? Qu'ai-je oublié de ce que je devois faire? Commence ainsi par un bout, & finis par l'autre. Si dans cet examen tu trouves que tu ayes fait des fautes, gronde-t'en séverement toi-même, & si tu as bien fait, réjouis-t'en. Virgile a traduit ces vers dans son petit poëme *de viro bono*, s'il est vrai que ce poëme soit de lui.

Nec priùs in dulcem declinent lumina somnum,
Omnia quàm longi reputaveris acta diei.

134 *Porticus*] On se promenoit sous ces portiques, pour y prendre le frais. Ils étoient ordinairement remplis de boutiques de Marchands qui vendoient toute sorte de bijoux. Il y en avoit alors plus de quarante-cinq de publics, sans compter ceux des particuliers.

138 *Ubi quid datur oti, illudo chartis*] Horace n'étoit pas de ces Poëtes qui font leur principale occupation des vers: il ne prenoit cela que comme un amusement, après une occupation plus serieuse, & il travailloit plus à régler & à polir son ame, qu'à régler & à polir ses vers. *Illudo chartis*, pour *ludo in chartis*, je badine sur le papier.

142 *Nam multo plures sumus*] Horace se moque du grand nombre de Poëtes qu'il y avoit alors à Rome: car tout le monde se mêloit de faire des vers.

Ac veluti te Judæi cogemus in hanc] Les Juifs étoient les gens du monde les plus impudens & les plus âpres dans leurs poursuites, quand ils avoient entrepris de faire un proselite. Notre Seigneur leur reproche, qu'ils couroient la terre & la mer pour cela. Horace en voyoit tous les jours des exemples: car Rome étoit pleine de Juifs en ce tems-là. Il y a un beau passage de Saint Ambroise, qui sert admirablement à éclaircir celui d'Horace. Ce savant Prelat dit des Juifs : *Hi enim arte insinuant se hominibus, domos penetrant, ingrediuntur Prætoria, aures Judicum & publica inquietant, & ideo magis prævalent, quo magis sunt impudentes. Ils s'insinuent par adresse dans les esprits, ils entrent dans les maisons, ils aprochent des tribunaux, ils rompent la tête aux Juges, ils sont incommodes en public, & ils réussissent dans toutes leurs affaires à force d'être impudens.*

NOTES SUR LA SAT. IV. LIV. I.

Il paroît par le 131. vers, comme le remarque le P. Sanadon, qu'Horace étoit jeune quand il fit cette piece.

3 *Malus aut fur*] Le P. S. lit *malus ac fur*, que portent tous les manuscrits, excepté un seul de peu d'importance, faisant de *malus* l'épithete de *fur*, comme Horace a dit dans la Sat. I. *malos fures*.

8 *Emunctæ naris*] Il est visible ici que Diomede s'est trompé, quand il a dit que *nares* n'avoit point de singulier. On trouve encore dans Claudien;

---- *tenerâ venantem nare molossi*;

Et dans Ovide, même au nominatif;

---- *& lati rictus, & panda loquenti*
Naris erat.

perdrai beaucoup par l'âge, par les conſeils d'un ami ſincere, ou par le ſecours de ma propre raiſon. Car quand je ſuis dans mon lit, ou que je me promene ſous les portiques, je mets à profit tout ce tems-là. Cela eſt mieux fait, dis-je en moi-même; en ſuivant cette maxime, je vivrai plus heureux; je me rendrai par-là plus agréable à mes amis; un certain homme ne s'eſt pas bien trouvé d'avoir fait ceci; ſerois-je aſſez malheureux pour commettre jamais rien de ſemblable? Voilà les reflexions que je fais d'ordinaire; & dès que j'ai un moment de loiſir, je m'amuſe à badiner ſur mon papier. C'eſt-là un de ces defauts médiocres dont je viens de parler. Si vous n'avez la complaiſance de le ſouffrir, dans un moment je vais faire venir à mon ſecours une volée de Poëtes. Car nous ſommes en plus grand nombre que vous ne penſez, & avec la même violence que les Juifs employent à faire leurs proſelites, nous vous forcerons à vous ranger de notre parti.

SA-

11 *Erat quod tollere velles*] M. Dacier a donné ici dans un travers bien étrange, & ſon érudition, qui lui a fourni une prétendue autorité dans un uſage des Anciens à l'égard de leurs enfans, n'a ſervi qu'à l'égarer. L'expreſſion ſeule devoit être un preſervatif contre l'erreur. *Quum flueret*, eſt mot à mot, *comme il couloit*, & non pas, *quoiqu'il coulat*; ce qu'il faudroit qu'il ſignifiat dans le ſens de M. Dacier. D'ailleurs, comme le P. S. l'a fort bien remarqué, depuis *emunctæ naris*, il n'eſt plus queſtion des bonnes qualités de Lucilius, mais ſeulement de ſes defauts. Le paſſage de la Sat. X. *plura quidem tollenda relinquendis* dont M. Dacier s'apuie, eſt préciſément ce qui le condamne. Car ſi Horace avoit voulu dire ici qu'il y avoit *plus de bon que de mauvais* dans ce Poëte, comme M. Dacier explique *plura quidem tollenda relinquendis*, auroit-on eu bonne grace de lui reprocher qu'il avoit décrié Lucilius? Quel eſt l'Auteur même qui pouroit ſe formaliſer, ſi on diſoit de lui qu'il *a plus fait de bonnes choſes que de mauvaiſes*?

14 *Minimo me provocat*] Il faut ſous-entendre *pignore* ou *pretio*, comme le P. S. l'a remarqué, & non pas *digito*. Dans toute la Latinité, dit-il, on ne ſait ce que c'eſt que *provocare minimo digito*.

25 *Erue*] M. Bentlei a corrigé *arripe*, & le P. S. l'a ſuivi.

26 *Ob avaritiam*] Le P. S. lit *ab avaritiâ*. Deux manuſcrits, dit-il, nous ont conſervé cette leçon, qui a été ſuivie par J. van der Does, par Th. Marcile, par Chabot, par D. Heinſius, &c. Ceux qui liſent *ob avaritiam*, ajoute-t'il, deshonnorent Horace, & par une expreſſion qui n'eſt pas Latine, & par une double conſtruction qui eſt vicieuſe.

Miſera] Preſque tous les manuſcrits de Torrentius & deux de M. Bentlei portent *miſer*, & le P. S. a reçu cette leçon, qui convient également à l'avare & à l'ambitieux.

33 *Poëtas*] Le P. S. lit *Poëtam*, comme M. Bentlei.

39 *Poëtas*] Acron liſoit dans ſon manuſcrit, *Poëtis*, & le P. S. a adopté cette leçon, qui a été maintenue par van Pauteren, & par N. Heinſius, & rétablie par deux Commentateurs modernes.

43 *Ingenium cui ſit &c.*] M. Dacier a mal rendu ce paſſage, qui eſt ſi important, puiſque c'eſt la definition du Poëte, fait par le plus grand Poëte critique qui ait jamais été. *Ingenium*, c'eſt l'*imagination*, l'*invention*; *mens*, c'eſt-à-dire *l'enthouſiaſme*, *l'élévation*, *la ſublimité de l'eſprit*; & *la nobleſſe*, *la majeſté du ſtile & de l'expreſſion* eſt exprimée par *os magna ſonaturum*. Le P. S. qui étant Poëte, ne pouvoit ſe tromper ici, a fort bien rendu ce paſſage par *l'invention*, *l'enthouſiaſme*, *& le talent de s'énoncer d'une maniere noble & majeſtueuſe*. Mais M. Dacier qui a traduit, *un eſprit ſublime*, *un génie divin*, *& qui ne chante que de grandes choſes*, a fait plus d'une faute. *Eſprit ſublime*, & *génie divin*, ſont la même choſe, & *os magna ſonaturum* n'eſt point, *qui ne chante que de grandes choſes*, mais *qui s'exprime noblement & avec majeſté*. Et tout ceci, comme M. Dacier & le P. S. l'ont fort bien remarqué, doit s'entendre du *grand Poëte*, du Poëte épique, dramatique & lirique, tels que ſont Homere, Virgile; Sophocle, Euripide; Pindare, & Horace dans ſes Odes. Cependant comme tous les ſujets qu'on peut traiter ne comportent point les trois qualités qui font le *grand Poëte*, on ne laiſſe pas d'être Poëte avec une ou deux de ces qualités; mais ſi on n'en a aucune, on ne l'eſt point.

79 *Inquit*] Le P. S. lit *inquit*, après trois anciens manuſcrits, M. Bentlei & M. Cuningam; & il remarque que l'expreſſion par la troiſieme perſonne étoit établie chez les Latins, pour marquer une objection réelle ou ſupoſée, faite par une ou par pluſieurs perſonnes, preſentes ou non, outre que la derniere ſillabe d'*inquis* étant longue derangeroit la meſure du vers.

87 *Avet*] Le P. S. lit *amet* que porte un ancien manuſcrit, & qui diſant davantage, s'accorde mieux d'ailleurs avec *videas*.

89 *Liber*] Le. P. S. a mis *Bacchus*, parceque *liber* revient encore dans le vers suivant.

101 *Absore*] Trois manuscrits & cinq des meilleures éditions portent *asore*, & le P. S. a adopté cette leçon, parceque les Latins ne mettoient jamais *ab* devant une f.

109 *Utque Barrus inops*] Le P. S. lit *ut qui farris inops*, parcequ'Horace ne proposant qu'un exemple de chaque vice, il n'est pas naturel qu'il en mette deux

SATIRA V.

EGRESSUM *magnâ me excepit Aricia Româ*
Hospitio modico : Rhetor comes Heliodorus,
Græcorum longè doctissimus. Inde forum Appi,
Differtum nautis, cauponibus atque malignis.
Hoc iter ignavi divisimus, altiùs ac nos
Præcinctis unum : minus est gravis Appia tardis.
Hic ego, propter aquam, quòd erat deterrima, ventri
Indico bellum, cœnantes haud animo æquo
Expectans comites. Jam nox inducere terris
Umbras, & cælo diffundere signa parabat.
Tum pueri nautis, pueris convitia nautæ
Ingerere : Huc appelle : trecentos inseris : ohe,
Jam satis est. *Dum æs exigitur, dum mula ligatur,*
Tota abit hora. Mali culices, ranæque palustres

Avertunt

HORACE décrit ici le voyage qu'il fit, lorsqu'il alla joindre Mécénas, Cocceïus & Capito, qui alloient à Brindes, pour accorder les differends qu'Auguste avoit avec Antoine, qui assiégeoit alors cette place. Ce fut-là qu'on signa le traité de paix, apellé le *traité de Brindes*, & qu'Octavie sœur d'Auguste fut promise à Antoine. C'étoit l'an de Rome DCCXIII. & le XXVI. de l'âge d'Horace, qui imite ici particulierement la Satire III. de Lucilius, où ce Poëte décrivoit un voyage qu'il avoit fait à Capoue, & de-là au détroit de Sicile. Monsieur Masson soutient que ce voyage d'Horace n'a aucun raport au siége de Brindes par Antoine, ni au traité qui y fut conclu, & il prétend qu'il faut le raporter à une autre occasion, & au traité de Tarente qui fut fait trois ans après, entre Auguste & Antoine, c'est-à-dire à l'an de Rome DCCXVI. sous le Consulat d'Agrippa & de Caninius. Comme j'ai combatu cette erreur dans la réponse qui j'ai faite à sa critique, je me contenterai de refuter dans ces Remarques quelques-unes des raisons dont il s'est servi pour apuyer son sentiment.

1 *Egressum magnâ*] Horace part de Rome seul avec le Rhéteur Heliodore. Cette Remarque est nécessaire pour la suite.

Aricia] Aujourd'hui *la Rizza*, petite ville à vingt milles de Rome, sur la voie Appienne. Horace étoit sorti de Rome par la Porte Capene, apellée la *Porte Triomphale*.

2 *Hospitio modico*] Dans une petite hotellerie assez commode. Horace ne cherchoit pas les grandes hotelleries, à cause du trop grand abord. Les Interpretes ont cru qu'il dit *hospitio modico*, à cause de la petitesse d'Aricia, en comparaison de Rome. Mais cela ne me plait pas.

Rhetor comes Heliodorus] Horace aimoit surtout la conversation des Rhéteurs Grecs, à cause de la passion qu'il avoit pour leur langue.

3 *Græcorum longè doctissimus*] Turnebe, Torrentius & beaucoup d'autres, ont mieux aimé lire *Græcorum linguâ doctissimus*. Mais comme ce ne seroit pas une fort grande louange pour un Grec, de dire qu'il sait bien sa langue, je suis pour la premiere leçon qui convient beaucoup mieux à un Rhéteur.

Forum Appi] A quarante-six milles de Rome, sur la côte, près du marais apellé *palus Pomptina*.

4 *Cauponibus atque malignis*] On peut voir ce qui a été remarqué sur le 29. vers de la I. Satire: *perfidus hic caupo*.

5 *Hoc iter ignavi divisimus*] *Dividere iter*, partager le chemin en deux, c'est-à-dire, faire en deux jours le chemin que l'on devroit faire en un. C'est comme *dividere diem, frangere diem*, partager le jour par le milieu.

pour la prodigalité, & que *magnum documentum* ne supose proprement qu'une personne.

112 *Sectani*] Le P. S. a mis *Scetani*. Deux des meilleurs Commentateurs, dit il, ont encore rapellé cette leçon, que les Editeurs avoient substituée à la leçon de presque tous les anciens exemplaires.

SATIRE V.

De Rome j'allai coucher à Aricia, dans une petite hotellerie : j'avois avec moi pour compagnon de voyage le Rhéteur Heliodore, sans contredit le plus savant des Grecs. Le lendemain nous arrivames au marché d'Appius, qui est tout rempli de matelots & de cabaretiers. Nous employames deux jours à faire cette traite, qui n'est que d'une journée pour des voyageurs plus diligens. La voie Appienne est très commode pour les paresseux. L'eau est si méchante en ce lieu-là, que je déclarai la guerre à mon estomac, & que je resolus de ne point souper. J'attendois donc avec impatience la troupe qui devoit s'embarquer avec moi, & qui s'oubliot à table. Déja la nuit commençoit à répandre ses ombres sur la terre, & à étaler ses étoiles au ciel, quand on entendit un vacarme horrible de nos esclaves avec les matelots : *Aborde ici, tu reçois trois cents personnes; c'est assez.* Pendant qu'on se fait payer, & qu'on attache la mule à la corde du bateau, une heure se passe : on part enfin. Les cousins & les grenouilles du marais nous empêchent de dormir. Les mariniers & les voyageurs, qui avoient tous

lieu. Horace avoit donc mis deux jours à aller de Rome au marché d'Appius, ce que l'on faisoit d'ordinaire en un seul jour.

Altiùs ac nos præcinctis unum] *Altiùs præcincti*, des gens troussés plus haut, c'est-à-dire, des voyageurs plus diligens. Car les voyageurs troussoient leurs robes plus haut, à proportion de la diligence qu'ils vouloeint faire. C'est ce que Strabon dit ὁδὸς εὐζώνῳ μιᾶς ἐστὶν ἡμέρας. *Iter unius diei bene cinctis*. Il parle du chemin de Tarente à Brindes, qui est la même distance que de Rome au marché d'Appius.

6 *Minus est gravis Appia tardis*] La voie Appienne qui menoit de Rome à Brindes, étoit moins incommode que toutes les autres pour les voyageurs, parcequ'ils trouvoient partout des lieux à s'arrêter.

7 *Propter aquam quod erat deterrima*] L'eau du marché d'Appius est fort mauvaise, parceque tout ce pays-là est marécageux.

Ventri indico bellum] Horace ne voulut pas souper, parceque l'eau étoit fort mauvaise, & qu'il ne pouvoit boire du vin pur, à cause de son mal d'yeux, dont il étoit alors fort tourmenté, comme cela paroît par la suite. L'Empereur Julien a imité cette expression d'Horace, quand il a écrit τῇ γαστρὶ πολεμεῖν, *faire la guerre à son ventre.* Et avant Horace, Caton avoit dit: *Qui ventrem suum non pro hoste habet.*

8 *Cœnantes haud animo æquo expectans comites*] Horace arriva au marché d'Appius sur le soir, & en partit la même nuit en bateau, pour aller à Feronia, par un canal qu'on avoit fait, & qui étoit rempli par les eaux du marais, & par celles de quelques rivieres voisines. Strabon écrit, que cette navigation se faisoit ordinairement la nuit. Ce qui sert admirablement à éclaircir ce passage d'Horace.

9 *Comites*] Les gens d'Horace & ceux qui s'étoient rendus là, pour partir dans le même bateau.

Jam nox inducere terris umbras] Ce demi vers & le vers suivant sont d'un stile plus relevé que les autres. Horace se plaît à mêler ainsi des vers nobles, pour égayer l'ouvrage, & réveiller l'attention de ses Lecteurs.

11 *Pueri*] Les valets, comme en Grec παῖδες.

Convicia *Convicium*, est pour *convocium*, un vacarme, un bruit confus de voix mêlées ensemble.

12 *Ingerere*] Comme dans Terence, *mala ingeram multa.*

Huc apelle, trecentos inferis, ohe] Horace exprime ici fort bien le tumulte des embarquemens.

13 *Dum æs exigitur*] Car c'étoit alors la coutume des bateliers, comme ce l'est encore aujourd'hui, de se faire payer avant que de démarer.

Avertunt somnos : absentem cantat amicam,
Multâ prolutus vappâ, nauta atque viator
Certatim. Tandem fessus dormire viator
Incipit, ac missæ pastum retinacula mulæ
Nauta piger saxo religat, stertitque supinus.
Jamque dies aderat, quum nil procedere lintrem
Sentimus, donec cerebrosus prosilit unus,
Ac mulæ nautæque caput lumbosque saligno
Fuste dolat. Quartâ vix demum exponimur horâ.
Ora manusque tuâ lavimus, Feronia, lymphâ.
Millia tum pransi tria repimus, atque subimus
Impositum saxis latè candentibus Anxur.
Huc venturus erat Mæcenas optimus, atque
Cocceius : missi magnis de rebus uterque
Legati, aversos soliti componere amicos.
Hic oculis ego nigra meis collyria lippus
Illinere. Interea Mæcenas advenit, atque
Cocceius, Capitoque simul Fonteius, ad unguem

Factus

15 *Absentem cantat amicam*] Horace réussit admirablement à faire des peintures naturelles & naïves. Il semble que l'on soit avec lui dans le même bateau.

16 *Multâ prolutus vappâ*] *Prolutus, bibendo profusus*, comme Servius l'explique sur ce passage du I. Livre de l'Enéide:

—— *Et pleno se proluit auro.*

18 *Ac missæ pastum retinacula mulæ*] Le batelier, après avoir détaché la mule, pour la faire paître, attacha la corde du bateau à un rocher. On a voulu faire entendre, qu'il attacha à ce rocher la corde de la mule, pour l'empêcher de s'écarter. Car il n'étoit pas nécessaire d'arrêter le bateau, puisqu'il ne pouvoit aller sans être tiré. Le premier sens est le meilleur.

Mulæ] On employoit ordinairement des mules à cet usage. Strabon dit, en parlant de ce canal: ῥυμουλκεῖται δ' ἡμιόνων. *Les mules tirent les bateaux avec des cordes.*

22 *Saligno fuste dolat*] Avec un bâton qu'il avoit coupé à un des saules qui étoient sur le bord de l'eau.

23 *Quartâ vix demum exponimur horâ*] Horace dit qu'ils arriverent enfin à la quatrieme heure du jour, c'est-à-dire à dix heures, à cause de la paresse du batelier: car ordinairement ceux qui s'embarquoient le soir, arrivoient à la pointe du jour, comme Strabon l'a fort bien remarqué: Πλεῖσται δ' ἐμάλιστα νύκτωρ ὡς' ἐμβάντας ἐφ' ἑσπέρας ἐκβαίνειν πρωίας. *On fait ce chemin-là la nuit, & ceux qui s'embarquent le soir, arrivent le lendemain de fort bonne heure.*

24 *Ora manusque tuâ lavimus, Feronia, lymphâ*] Le lieu où l'on débarquoit, étoit une petite ville apellée *Feronia*, où Junon étoit adorée sous ce nom, & où elle avoit un temple avec un bois, à l'entrée duquel étoit une fontaine. Et à trois milles de-là on trouvoit Terracine, où Jupiter étoit adoré sous le nom de Jupiter *Anxur*, ou *Axur*, c'est-à-dire, *intonsus, à qui on n'a point fait la barbe*, ou qui a la barbe longue. Virgile a parlé de ces deux lieux dans le VII. Liv. de l'Enéide:

Circumque jugum, queis Jupiter Anxurus arvis
Præsidet, & viridi gaudens Feronia luco.

Strabon parle du bois de Feronia, & il dit, que tous les ans on faisoit là un sacrifice, où ceux qui étoient remplis de l'esprit de la Déesse, marchoient sur des charbons ardens sans se bruler. Une Déesse si puissante & si celebre meritoit bien les hommages des voyageurs. Horace ne manque pas d'abord en arrivant, d'aller se laver le visage & les mains dans la fontaine sacrée, comme c'étoit la coutume. Mais il faut se souvenir, qu'Horace dit cela en plaisantant. Nous avons encore des médailles d'Auguste où l'on voit la tête de cette Déesse Feronia avec une couronne; c'est pourquoi elle étoit apellée φιλοστέφανος, *qui aime les couronnes.*

25 *Millia tum pransi tria repimus*] Horace quita le bateau à Feronia, & alla à Terracine sur des chevaux. *Repere* signifie simplement *marcher*, comme chez les Grecs ἕρπειν.

26 *Impositum saxis latè candentibus Anxur*] Terracine, ancienne ville des Volsques, avoit été premierement apellée *Anxur*, & *Axur*, à cause de Jupiter qui y étoit

tous la tête échauffée des vapeurs du méchant vin qu'ils avoient bu, se mettent à chanter, à qui mieux mieux, les beautés de leurs maitresses absentes. Mais enfin le voyageur commence à s'assoupir; & le marinier paresseux, voulant profiter de l'occasion, delie sa mule, pour la laisser paître, attache la corde à une pointe de rocher, & se couche lui-même sur le dos, & ronfle de toute sa force. Le jour commençoit déja à poindre, quand en s'éveillant, on s'apercut que le bateau n'alloit point. Tout d'un coup le plus impatient de la compagnie saute à terre, coupe une grosse branche de saule, & en va donner cent coups sur la tête & sur les côtes de la mule & du maître. On n'arriva à Feronia que sur les dix heures du matins. Dès que nous fumes à terre, notre premier soin fut de nous laver le visage & les mains dans l'eau de votre fontaine, belle Nymphe, qui avez donné le nom à ce lieu. Après le diner nous fimes trois milles, & nous entrames dans Anxur, qui est planté sur des rochers qu'on découvre de fort loin, à cause de leur blancheur. Mécénas & Cocceïus devoient s'y rendre, tous deux envoyés à Brindes pour des affaires très importantes, comme les gens du monde les plus propres aux grandes négociations, & qui étoient accoutumés à accorder les differens qui s'élevoient entre leurs amis. Je fus obligé de mettre là du collire sur mes yeux. Cependant Mécénas arrive avec Cocceïus & avec Fonteïus Capito,

y étoit adoré sous ce nom. Sa situation étoit fort rude, comme le nom même de Terracine le témoigne. Car *Tarracine* est pour *Trachine*, du Grec τραχὶνη, *âpre*, *rude*, à cause des rochers sur lesquels elle étoit située, & qui la rendoient de difficile accès. C'est pourquoi Horace dit ici, *impositum saxis latè candentibus*.

27 *Huc venturus erat Mæcenas optimus*] Horace dit que Mécénas & Cocceïus devoient se rendre à Terracine; mais il ne dit pas qu'ils vinssent de Rome, comme Monsieur Misson l'avance sans fondement. Le Poëte ne dit pas d'où ils venoient. Ils revenoient aparemment d'exécuter quelques ordres d'Auguste & d'Antoine qui étoient devant Brindes. Dans des affaires de cette nature il y a tant d'esprits à ménager, & tant de mesures à prendre, qu'Auguste & Antoine pouvoient avoir envoyé souvent leurs amis de côté & d'autre, avant que d'en venir à un traité. Ce qu'on ajoute que l'année du traité de Brindes, Horace n'étoit pas encore au nombre des amis de Mécénas, ne merite pas d'être refuté.

28 *Cocceius*] Le Jurisconsulte Cocceïus Nerva, fort ami d'Auguste & d'Antoine, & l'aieul de l'Empereur Nerva.

Missi magnis de rebus] C'étoit une affaire très importante, & qui regardoit tous les Romains, puisqu'il s'agissoit de terminer les differends d'Auguste & d'Antoine, dont l'inimitié pensa ruiner l'Empire.

29 *Aversos soliti componere amicos*] Car Mécénas & Cocceïus avoient été souvent employés à accorder Auguste & Antoine, dont l'union étoit si peu ferme, qu'ils avoient très souvent besoin de reconciliation. Suétone dans le chap. XVII. *M. Antonii societatem semper dubiam & incertam, reconciliationibusque variis malè focillatam abrupit tandem*. C'est sans aucun fondement que Monsieur Masson veut deviner que cette occasion fut la premiere, où Mécénas & Cocceïus furent employés à raccommoder Auguste & Antoine; & par conséquent qu'Horace n'a pu dire de cette occasion, *soliti*. Qu'il nomme donc ceux qui les avoient déja si souvent raccommodés.

30 *Hic oculis ego nigra meis*] Horace mit du collire sur ses yeux, parcequ'il avoit une ophthalmie seche. Le collire est un médicament, composé d'eaux distilées, & de diverses drogues pour les yeux.

32 *Capitoque simul Fonteius*] C'étoit sans doute le pere de C. Fonteïus Capito, qui fut Consul deux ans avant la mort d'Auguste. Il étoit là pour Antoine, Mécénas pour Auguste, & Cocceïus étoit comme le sur-arbitre, & le tiers pour les ajuster; car il étoit ami d'Auguste & d'Antoine. Appien met Pollion au lieu de Fonteïus. Mais Horace merite plus d'être cru, lui qui étoit du voyage, où il y avoit un Agent pour Auguste, un pour Antoine, & un tiers, un ami commun pour aplanir les difficultés qui se rencontreroient dans l'exécution des ordres secrets qu'ils avoient reçus.

Ad unguem factus homo] Un homme poli, qui n'a aucun defaut: & c'est une métaphore prise de ceux qui travaillent en marbre, & qui passent l'ongle sur leur ouvrage, pour voir s'il est bien poli. Les Grecs apellent cela ἐξονυχίζειν.

M 2

Factus homo, Antonî, non ut magis alter, amicus.
Fundos Aufidio Lusco Prætore libenter
Linquimus, insani ridentes præmia scribæ,
Prætextam, & latum clavum, prunæque batillum.
In Mamurrarum lassi deinde urbe manemus,
Murenâ præbente domum, Capitone culinam.
Postera lux oritur multò gratissima, namque
Plotius & Varius Sinuessæ, Virgiliusque

Occurrunt

34 *Fundos*] *Fundi*, petite ville à vingt milles de Terracine. Elle étoit Prefecture & ville municipale. Elle fut ruinée par les Sarrasins dans le IX. siecle. Horace dit, qu'ils laisserent *Fundi*, parcequ'ils ne s'y arrêterent pas, & qu'ils n'y firent que dîner.

Aufidio Lusco Prætore] Les Aufidiens étoient originaires de Fundi, & Livie étoit de cette famille, du côté de sa mere.

Pratore] Dans les colonies & dans les villes municipales, il y avoit les mêmes dignités qu'à Rome, des Sénateurs ou Décurions, des Préteurs, des Questeurs, des Censeurs, des Ediles, &c. Mais il se presente ici une difficulté, c'est que Fundi étoit originairement une *Prefecture*, & quoiqu'elle fût devenue ensuite ville municipale, elle ne jouissoit pourtant pas de tous les droits des Municipes, c'est-à-dire qu'elle ne tiroit pas les Magistrats de son corps; on les lui envoyoit de Rome. Elle n'avoit donc point de Préteur proprement dit. La réponse à cette objection doit se tirer du fond de l'antiquité même. Festus nous aprend qu'il y avoit deux sortes de *Prefectures*; l'une, où Rome envoyoit des Prefects créés par le peuple, comme à Capoue, à Cumes, &c. & l'autre, où le Préteur de Rome envoyoit des Magistrats tous les ans, comme à Fundi, à Formies, &c. Voyez-le sur le mot *Prefectura*. Cet Aufidius Luscus étoit donc un Magistrat envoyé à Fundi par le Préteur; & comme tel il tranchoit lui-même du Préteur, comme s'il eût été dans une franche ville municipale qui n'eût pas été Prefecture. C'est à mon avis la veritable explication de ce passage; car Aufidius n'étoit ni Prefect ni Duumvir.

35 *Insani ridentes premia Scribe*] Je n'ai vu personne qui ait bien expliqué ce passage. Horace apelle la robe *prétexte* & le *laticlave*, *premia Scribe*; parceque dans les colonies & dans les villes municipales, c'étoient ordinairement les Greffiers qui parvenoient à la dignité de Préteurs. Tite-Live dit dans le Liv XXIII. en parlant des Prénestins: *Ceteri incolumes Praneste cum Pratore suo Manicio, Scriba is antea fuerat, redierunt. Les autres arriverent sans aucun mal à Préneste avec leur Préteur, qui avoit été Greffier.* A Rome même il y a eu des Préteurs pris dans le corps des Greffiers. Le laticlave donc & la robe *prétexte*, étoient la récompense & la suite ordinaire de cette charge. Mécénas & sa petite Cour passant à Fundi, se divertirent de ce pauvre Préteur Aufidius, qui alla voir Mécénas, & qui étoit si entêté de sa prétendue Préture, qu'il portoit toujours les marques de sa dignité, comme s'il eût été Préteur de Rome, ou de quelque bonne ville municipale. Il étoit monté même à ce dégré de folie, que quand il marchoit en public, il faisoit porter devant lui un brasier, comme on en portoit quelquefois devant les Empereurs.

36 *Pratextam & latum clavum*] Il paroît par mille endroits de l'antiquité, que dans les colonies & dans les villes municipales, les premiers Magistrats avoient le droit de porter la robe bordée de pourpre & le laticlave. Voici un passage formel tiré du discours de Lucius Valerius, dans le XXXIV. Liv. de Tite-Live: *Purpurâ viri utemur, pratextati in Magistratibus, in Sacerdotiis. Liberi nostri pratextis purpurâ togis utentur, Magistratibus in Coloniis Municipiisque, hic Roma infimo generi Magistris Vicorum toga pratexta habenda jus permittemus. Nec id ut vivi habeant tantùm insigne, sed etiam ut cum eo crementur mortui, &c. Quoi! nous aurons la robe de pourpre, & dans le Sacerdoce & dans la Magistrature, nos enfans en seront ornés, nous donnerons aux Magistrats des colonies & des villes municipales le droit de la porter, nous accorderons le même privilége aux derniers de tous les Magistrats, aux Commissaires des quartiers; & non seulement de la porter pendant leur vie, mais encore après leur mort, & d'être brulés avec ces marques de leur dignité; & nous la defendrions à nos femmes?*

Latum clavum] Dans tout ce qui regarde les habits des Anciens, il n'y a rien surquoi les Savans soient si peu d'accord que sur le *laticlave* & *l'angusticlave*. Jusques-là qu'il y en a qui soutiennent, que c'étoit une bande de pourpre, entierement détachée des habits; qu'on la passoit sur le col, & qu'on la laissoit pendre tout du long par devant & par derriere, comme le scapulaire d'un Religieux. D'autres ont dit, que c'étoit un petit manteau de pourpre qui couvroit seulement les épaules, comme les manteaux d'hermine des Rois. Mais tout cela est insoutenable. Le laticlave étoit une tunique, ou veste, tout du long, bordée par devant d'une ou de deux bandes de pourpre, plus ou moins larges, apliquées aux deux côtés comme nos galons. Les bandes larges faisoient le laticlave, & les étroites faisoient l'angusticlave.

Ceux

to, qui eſt un homme d'un merite accompli, & le plus intime ami d'Antoine. Nous arrivames le lendemain à Fundi, que nous quitames bien vîte, ravis de nous defaire d'Aufidius Luſcus, Préteur du lieu, & nous moquant de tout notre cœur des honneurs que ſe faiſoit rendre ce Préteur, jadis petit Greffier, qui avoit endoſſé la robe bordée de pourpre & le laticlave, & qui faiſoit porter devant lui comme une eſpece de feu ſacré. Nous nous arrétames le ſoir fort las à la ville de Mamurra, où Muréna voulut nous donner ſa maiſon, & Capito prendre le ſoin de nous traiter. Le lendemain fut le plus agréable & le plus heureux jour de

Ceux qui ont cru que le laticlave n'avoit qu'une de ces bandes ou galons, & que l'anguſticlave en avoit deux, ſe ſont fort trompés, auſſi bien que ceux qui ont écrit, que la bande du laticlave étoit juſtement au milieu : & que par conſéquent elle étoit unique. Tout cela eſt fondé ſur des paſſages mal entendus, comme il me ſeroit aiſé de le prouver. Ces galons étoient apliqués aux deux côtés de la veſte, & quand ces deux côtés étoient joints, les bandes ſe trouvoient juſtement au milieu. C'eſt pourquoi on l'apelloit μεσοπόρφυρον. Mais quoiqu'on ne parlat que d'un galon, on ne laiſſoit pas d'entendre qu'il y en avoit un de chaque côté, comme nous le diſons encore en notre langue. Voici un paſſage qui prouve manifeſtement, que ces galons étoient apliqués aux deux côtés. Varron écrit dans le VIII. Liv. de la langue Latine : *Nam ſi quis tunicam in uſu ita conſuit, ut altera plagula ſit anguſtis clavis, altera latis, utraque pars in ſuo genere caret analogiâ. Car ſi quelqu'un fait ſa veſte de maniere que l'un des côtés ſoit garni d'un galon fort large, & l'autre d'un galon fort étroit, chaque côté n'a rien qui lui réponde*, &c. Car c'eſt ainſi qu'il faut entendre ce paſſage, ſans y rien changer. *Plagula* n'eſt point là la bande même de pourpre, mais le côté de la veſte. On a auſſi confondu mal-à-propos le laticlave avec la *prétexte*. Car la prétexte ſe mettoit ſur le laticlave. C'eſt pourquoi Varron dit en quelque endroit : *Iſtorum vitrea toga oſtendunt tunicæ clavos. Leurs toges, ou prétextes tranſparentes, laiſſent voir les bandes ou galons de pourpre, dont leurs tuniques ſont bordées*. Et d'ailleurs on ſait, que quand le Préteur prononçoit un arrêt de mort, il quitoit la prétexte & retenoit le laticlave. Je n'ai plus qu'un mot à dire ſur *clavus*. On a cru que les bandes ou galons de ces tuniques étoient taillés en forme de *clou*, & qu'à cauſe de cela on leur avoit donné ce nom. Mais cela n'eſt point. Les Anciens apelloient *clavum*, clou, tout ce qui étoit fait pour être apliqué ſur quelque choſe : comme ils l'apelloient auſſi *patagium*, ſans aucun égard à la maladie *patagus*, comme Scaliger l'a cru.

Prunæque batillum] *Batillum* eſt un diminutif de *batinum*, & *batinum* vient du Sicilien βατάνιον, qui ſignifie proprement une pele à feu & une pele de bois. Peu à peu on a étendu ſa ſignification, & on lui a fait ſignifier un braſier, & une caſſolete ou un encenſoir, comme on en portoit autrefois devant les Princes. Abdias dans le IX. Liv. de l'Hiſtoire Apoſtolique : *Erant autem Virgines cum lyris cantantes, alii cum tibiis, alii cum timpanis, alii cum batillis, & thuribulis. Les jeunes filles chantoient & jouoient de la lire : & des hommes, les uns jouoient de la flute, les autres batoient le tambour, & les autres portoient des caſſoletes & des encenſoirs*. Caſaubon prétend que ce Préteur de Fundi faiſoit porter devant lui une de ces caſſoletes. Mais il me paroit plus naturel, de prendre ici *prunæ batillum* pour un braſier que l'on portoit devant les Empereurs, & devant ceux qui avoient la ſouveraine autorité. Herodien en parlant de Commode, dit, qu'il laiſſa à ſa ſœur Lucilla, veuve de l'Empereur Lucius Verus, les mêmes honneurs dont elle jouiſſoit pendant la vie de ſon mari, comme d'être aſſiſe ſur le ſiége imperial dans le théâtre, & de faire porter devant elle le braſier : Καὶ τὸ πῦρ προεπόμπευεν αὐτῆς.

37 *In Mamurrarum laſſi deinde urbe manemus*] Il dit qu'ils arriverent fort las à la ville des Mamurra ; parceque la journée étoit fort grande de Fundi à Formie, qu'il apelle la *ville des Mamurra*, parceque cette famille en étoit originaire. Je crois même que cette ville apartenoit à Mamurra : car cet ami de Ceſar étoit un des plus riches hommes de Rome, comme cela paroit par une épigramme de Catulle. *Manemus*, c'eſt-à-dire *pernoctamus*, nous paſſons la nuit ; car ils n'y firent aucun ſéjour.

38 *Murenâ præbente domum, Capitone culinam*] Muréna frere de Licinia qui fut enſuite mariée à Mécénas, & Fonteius Capito, avoient tous deux des maiſons à Formies. C'eſt pourquoi ils voulurent partager l'honneur de recevoir Mécénas avec ſa petite Cour. Muréna le logea, & Capito donna le ſouper. Le même Muréna fut condamné à la mort ſeize ou dix-ſept ans après, pour avoir conſpiré contre Auguſte.

39 *Poſtera lux oritur*] Ils partent le lendemain pour Formies, & vont diner à Sinueſſe, & coucher à une petite métairie près du pont de la Campanie.

40 *Plotius & Varius*] Plotius Tucca, & Varius, deux grands Poëtes, amis intimes d'Horace, & les ſeuls à qui Auguſte, après la mort de Virgile, commit le ſoin de revoir & de corriger l'Eneïde, ſans y rien ajouter.

Occurrunt : animæ, quales neque candidiores
Terra tulit, neque queis me sit devinctior alter.
O qui complexus, & gaudia quanta fuerunt !
Nil ego contulerim jucundo sanus amico.
Proxima Campano ponti quæ villula tectum
Præbuit : & Parochi quæ debent ligna salemque.
Hinc muli Capuæ clitellas tempore ponunt.
Lusum it Mæcenas ; dormitum ego, Virgiliusque :
Namque pilâ lippis inimicum & ludere crudis.
Hinc nos Coccei recipit plenissima villa,
Quæ super est Claudî cauponas. Nunc mihi paucis
Sarmenti scurræ pugnam Messique Cicerri,
Musa, velim memores : & quo patre natus uterque

Con-

Sinuessa] Sur le bord de la mer, à dix-sept ou dix-huit milles de Formies. Elle fut apellée *Sinuesse*, parcequ'elle étoit dans un golphe apellé *Sinus Setinus*. Il n'en reste aujourd'hui que des ruïnes, sous la roche de Mont-Dragon.

41 *Animæ*] Les Latins & les Grecs, à l'imitation des Orientaux, ont dit *ames* pour *personnes*, & nous parlons souvent de même.

Quales neque candidiores] Comme il a dit dans l'Ode V. du Liv. V.

Nardo perunctum quale non perfectius
Meæ laborarunt manus.

44 *Nil ego contulerim*] Il rend raison de ce qu'il a dit dans le 39. vers, que ce jour-là fut le plus agréable, &c. Rien ne marque plus le bon naturel d'Horace, & le caractere de son esprit, que la tendresse qu'il avoit pour ses amis. Jamais personne n'a rempli mieux que lui tous les devoirs de l'amitié.

45 *Proxima Campano ponti quæ villula*] Ils allerent coucher à une petite métairie qui étoit près du pont de la campanie, & ce pont étoit sur le Vulturne.

46 *Et Parochi quæ debent ligna salemque*] Les Romains avoient établi une espece d'impôt dans les provinces, pour les Magistrats qui voyageoient, pour les troupes, & pour ceux qui étoient envoyés de la part de l'Empereur. Partout où ils passoient, ceux du lieu & ceux qui étoient du même ressort, devoient leur fournir la maison, le foin, la paille, le sel, le bois, & plusieurs autres choses qui avoient été réglées par la loi *Julia de provinciis*. Et il y avoit pour cela des Commissaires établis, qui avoient soin de faire payer tous les contribuables, & qui savoient combien d'aides avoit chaque ville ou chaque bourg. Ces Commissaires étoient apellés *Magistri pagorum*, maîtres des bourgs : & ce sont les mêmes qu'Horace apelle ici *Parochi*, c'est-à-dire *Præbitores*, qui fournissent. Et il y a sur cela un beau passage de Siculus Flaccus, dans le traité *de conditionibus agrorum*, que j'expliquerai en passant, car il a été mal entendu : *Si verò de ipsis pagis quæstionem quis moveat, ampla rei negotium movebitur. Respiciendum tamen, ut sæpe diximus, quibus ex utroque locantur. Nam & quoties militi prætereunti, aliive cui comitatui annona publica præstanda est, si ligna aut stramenta deportanda, quærendum quæ civitates quibus pagis hujusmodi munera præbere solitæ sunt. Mais si quelqu'un fait naitre des incidens sur quelqu'un de ces bourgs, la chose ne sera pas sans difficulté. Cependant il faut regarder, comme je l'ai souvent dit, aux limites qu'ils ont de chaque côté. Car même toutes les fois qu'il faut donner l'étape à des soldats qui sont en marche, ou à ceux qui voyagent pour le public, ou qu'il faut porter dans les magasins la paille ou le bois ; on ne doit pas manquer de voir quelles villes doivent fournir cette étape, & les bourgs qu'elles ont pour aides.* Siculus dit, qu'il peut arriver qu'on sera en doute, si un tel bourg est de la jurisdiction d'une telle ville, s'il est du territoire de cette ville-là, ou s'il est lui-même un territoire séparé. Et il donne deux expédiens pour le connoitre. Le premier est, de regarder aux limites qu'il a de chaque côté ; & l'autre, quels bourgs les villes voisines ont pour aides d'étape. Car si le bourg dont il est question ne se trouve point dans le nombre de ces bourgs, & s'il a des limites distinguées, c'est une marque que c'est un territoire à part, & qu'il n'est pas du ressort de ces villes. Parmi ceux qui avoient le droit d'étape, il s'en trouvoit quelquefois de si avides, qu'ils se faisoient payer partout où ils passoient, & deux fois par jour ; & violoient la loi Julia, qui avoit réglé ces étapes. Il n'y avoit point à Rome de ces Commissaires, apellés *Parochi*, & c'est en plaisantant que Ciceron écrit à Atticus, Liv. XIII. Epist. II. *Ariarathes, fils du Roi Ariobarsane, est arrivé à Rome ; il veut, si je ne me trompe, acheter de Cesar quelque Royaume ; car il n'a pas osé mettre le pied dans le sien. Notre ami*

Sestius

de notre route ; car nous trouvames à la dinée de Sinuesse Plotius, Varius & Virgile, trois des plus honnêtes gens qu'il y ait au monde, & pour qui personne ne sauroit avoir plus d'attachement & plus d'amitié que moi. Quels embrassemens Quels transports de joie ! Pendant que les Dieux me conserveront la raison, je ne trouverai rien de comparable à un bon ami. Une petite métairie, qui est près du pont de la Campanie, nous donna le couvert cette nuit-là, & les Commissaires nous fournirent le sel & tout ce qu'ils doivent à ceux qui sont chargés des ordres de l'Empereur. De-là nous arrivames le lendemain de bonne heure à Capoue. Mécénas alla d'abord jouer à la paume. Virgile & moi, nous allames nous coucher. Car la paume n'est pas bonne pour ceux qui ont mal aux yeux, ni pour ceux qui ont l'estomac mauvais. De Capoue nous allames à une maison de Cocceïus qui est au-dessus des tavernes de Caudium, & que nous trouvames fort bien pourvue. Muse, c'est ici que je vous conjure de m'inspirer, & de m'aider

Sestius s'est d'abord emparé de lui comme Commissaire banal, ce que je souffre très volontiers. Omnino eum Sestius noster, Parochus publicus, occupavit, quod quidem facilè patior. Il veut dire que Sestius avoit d'abord logé chez lui ce Prince, pour se faire de fête par vanité, & comme s'il avoit été chargé à Rome du même soin, que les *Parochi*, les Commissaires publics, avoient dans les provinces. C'est le seul veritable sens de ce passage.

47 *Hinc muli Capuæ*] Capoue, la capitale de la Campanie. La Capoue d'aujourd'hui n'est pas celle des Anciens. Celle-ci étoit deux mille pas plus haut. On en voit encore de fort belles ruïnes près de l'Eglise de Notre-Dame des Graces.

Tempore] De bonne heure. Car ce jour-là ils n'avoient fait que quinze ou seize milles.

49 *Namque pilâ*] Horace avoit mal aux yeux, & Virgile étoit sujet à de grands maux d'estomac. C'est pourquoi le jeu de paume leur étoit fort contraire: à l'un, à cause de la grande contention d'yeux, que ce jeu demande, & des mouvemens continuels qui augmentent leur chaleur; & à l'autre, parceque ce violent exercice remue & détache les humeurs qui causent les crudités. Le souverain remede pour ces deux maux, c'est le repos & le sommeil. Galien dans le chap. V. du IV. Liv. *de Symptom. caus.* & Celsus dans le II. chap. du Liv. I.

51 *Quæ super est Claudi cauponas*] Il faut lire comme Torrentius: *Quæ super est Caudi cauponas.* Car cette maison de Cocceïus étoit au-dessus de Caudium, à sept ou huit milles de Bénévent.

52 *Sarmenti scurræ pugnam Messique Cicerri*] Sarmentus & Cicerrus deux bouffons, deux parasites de la Cour d'Auguste. Je ne me souviens pas d'avoir jamais rien lu de Cicerrus ; mais pour Sarmentus, c'est le même dont Plutarque parle dans la Vie d'Antoine, où il dit qu'il étoit un des mignons de Cesar. C'est aussi le même dont il est parlé dans Juvénal, Satire V.

Si potes illa pati quæ nec Sarmentus iniquas
Cæsaris ad mensas, nec vilis Galba tulisset.

Et sur cet endroit le vieux Scholiaste fait l'histoire de ce Sarmentus, qui donne beaucoup de jour à la particularité qu'Horace raconte ici; je la raporte toute corrigée, parcequ'elle est fort corrompue dans l'original. *Sarmentus natione Tuscus, è domo M. Favonii, incertum libertus an servus, plurimis formâ & urbanitate promeritis eo fiducia venit ut per Mæcenatem equitem Romanum ageret, Decuriam quoque Quæstoriam compararet, quare per ludos, quum is primum quatuordecim ordinibus sedit, hæc à populo in eum dicta sunt:*

Aliud Scriptum habet Sarmentus, aliud populus voluerat,
Digna dignis. Sic Sarmentus habeat crassas compedes.
Rustici ne nihil agatis, aliquis Sarmentum alliget.

Dum is causam usurpatæ dignitatis dicit, precibus & gratiâ summoto accusatore dimissus est, quum apud judices nihil aliud docere tentaret quàm concessam sibi libertatem à Mæcenate, ad quem sectio bonorum Favonii pertinuerat. Jam autem senex in maximis necessitatibus, ad quas libidine luxurieque deciderat, coactus auctio nare, cùm interrogaretur cur Scriptum quoque Censorium venderet, non infacetè bonæ se memoriæ esse respondit.

53 *Musa, velim memores*] Cette invocation est plaisante, comme s'il s'agissoit de conter la guerre de Troye. Horace l'a empruntée du poëme épique.

Et quo patre natus uterque] C'est encore pour augmenter

Contulerit lites. Messî clarum genus Osci ;
Sarmenti domina extat : ab his majoribus orti
Ad pugnam venere. Prior Sarmentus : Equi te
Esse feri similem dico. Ridemus, & ipse
Messius, accipio, caput & movet : O tua cornu
Ni foret execto frons, inquit, quid faceres, quum
Sic mutilus minitaris ? At illi fœda cicatrix
Setosam lævi frontem turpaverat oris.
Campanum in morbum, in faciem permulta jocatus,
Pastorem saltaret uti Cyclopa rogabat ;
Nil illi larvâ, aut tragicis opus esse cothurnis.
Multa Cicerrus ad hæc : Donasset jamne catenam
Ex voto Laribus, quærebat : scriba quòd esset,
Deterius nihilo dominæ jus esse : rogabat
Denique cur unquam fugisset, cui satis una
Farris libra foret, gracili sic, tamque pusillo.
Prorsus jucundè cœnam produximus illam.

Tendi-

menter le ridicule. Car dans le poëme épique on n'oublie pas de marquer la généalogie des Heros.

54 *Messi clarum genus Osci*] Il se contente de nommer la patrie de Messius, pour faire connoître que ce Heros étoit un coquin, un infame. Car les Osques, c'est-à-dire les peuples qui habitoient la Campanie maritime, étoient fort decriés pour toutes sortes d'infames débauches, surtout ceux de Capoue, qui étoient les veritables Osques. On sait que les delices de Capoue firent autant de mal à Annibal, que la bataille de Cannes en avoit fait aux Romains. Festus dit aussi : *Frequentissimus fuit Oscis usus libidinum spurcarum.*

55 *Sarmenti domina extat*] Il veut dire, que Sarmentus étoit un vil esclave, qui avoit quité sa maitresse. Auguste, à qui il se donna, & le crédit qu'il avoit auprès de Mecénas, furent sans doute cause qu'on ne le poursuivit pas comme un esclave fugitif.

58 *Caput & movet*] Comme un lion qui s'excite, en remuant la tête & la queue. Ce mouvement de tête de Messius attire ce que Sarmentus dit ensuite : *O tua cornu.*

60 *At illi fœda cicatrix*] Horace explique ce qui avoit donné lieu à Sarmentus de dire que l'on avoit coupé une corne à Messius. C'est qu'il avoit une vilaine cicatrice sur le côté gauche du front.

62 *Campanum in morbum*] J'ai déja dit, que les peuples de la Campanie étoient fort débauchés, & surtout fort adonnés à une infamie horrible dont on n'oseroit soutenir l'idée : *Ore morigeri erant.* Ce qu'Ausone a exprimé dans ces vers :

Et quàm Campanis capitalis luxus inussit.

Plaute a joué sur cela dans le Trinummus, Act. II. Scene IV.

-------- sed Campas genus
Multo Syrorum jam antidit patientia.

Les peuples de la Campanie sont encore plus patiens que les Syriens.

Toutes les explications que l'on a données à ce passage, me paroissent insuportables, & il est ridicule de dire, que *Campanus morbus*, est le mal Vénerien. *Les Anciens ne l'ont jamais connu.*

In faciem] Sur son visage, qui étoit fort defiguré par cette horrible cicatrice qu'il avoit au front.

63 *Pastorem saltaret uti Cyclopa rogabat*] Comme Messius avoit au front une large cicatrice, qui ressembloit en quelque maniere à l'œil du Cyclope, & que d'ailleurs il étoit fort grand, Sarmentus lui dit fort à propos, qu'il peut jouer le rôle du Cyclope sans cothurne & sans masque, & qu'il passera fort aisément pour Polyphême. Les Grecs & les Latins ont dit, *danser le Cyclope*, *danser Glaucus*, *danser Ganymede*, *Léda*, *Europe*, &c. pour dire, representer en dansant les avantures du Cyclope, de Glaucus, &c.

64 *Aut tragicis opus esse cothurnis*] Le Cyclope ne pouvoit être joué qu'avec le cothurne. Car c'est le sujet d'une tragédie, comme on le voit dans Euripide : quoiqu'un fort savant homme ait voulu dire, que la piece de ce Poëte Grec étoit plutôt une tragicomédie, qu'une tragédie.

65 Donasset

der à conter les particularités du combat du bouffon Sarmentus & de Meſſius Cicerrus, & l'origine de ces vaillans champions. Meſſius eſt d'une race illuſtre de la Campanie, & la femme, dont Sarmentus a été l'eſclave, vit encore. Iſſus tous deux de ſi nobles ancêtres, ils parurent ſur les rangs l'un contre l'autre. Sarmentus commença l'attaque, & dit à Cicerrus: Je ſoutiens, que tu reſſembles à un cheval ſauvage. Toute la compagnie ſe met à rire. Cicerrus répond ſans s'étonner: Je reçois ton defi; & ſe met à branler la tête. Sarmentus, ſans perdre tems, lui dit: Oh, ſi l'on ne t'avoit pas coupé cette corne dont on voit encore les racines ſur ton front, que ne nous ferois-tu point, puiſque mutilé comme te voilà, tu ne laiſſes pas de nous menacer. Car Cicerrus avoit au milieu du front une vilaine cicatrice, qui environnée d'un poil fort noir, le rendoit affreux. Sarmentus donc l'ayant beaucoup raillé ſur ſa laideur, & ſur la maladie infame de ceux de ſa nation, le prioit de danſer, & de jouer le rôle du Cyclope, l'aſſurant qu'il n'avoit beſoin ni de maſque ni de cothurne, pour ſe déguiſer. Cicerrus ne demeuroit pas ſans repartie. Il demandoit à Sarmentus, s'il avoit enfin conſacré ſa chaine aux Dieux Lares. Il ajoutoit, que quoiqu'il fût Greffier, ſa maitreſſe n'avoit pas pour cela moins de droit ſur lui: & enfin il le prioit de lui dire, quelle

65 *Donaſſet jamne catenam ex voto Laribus*] Quand on ſortoit d'eſclavage, & quand on renonçoit à quelque métier, c'étoit la coutume d'en conſacrer les inſtrumens à quelque Dieu; comme dans Lucien, Timon conſacre ſon habit de peaux & ſon hoyau, au Dieu Pan. Cicerrus donc, pour reprocher à Sarmentus, qu'il avoit été un eſclave enchainé, lui demande, s'il avoit conſacré ſa chaine aux Dieux Lares, après la leur avoir promiſe tant de fois. On demande pourquoi Horace met plutôt ici les Dieux Lares qu'un autre Dieu, puiſqu'on ne voit point dans l'antiquité, qu'il fût ordinaire aux eſclaves de conſacrer leur chaine aux Dieux Lares. Je crois que Cicerrus veut marquer par-là, que Sarmentus étoit un des plus vils eſclaves, qui ne connoiſſoit d'autres Dieux que les Dieux du foyer, qu'il avoit eu ſoin de nétoyer toute ſa vie. Ou peut-être que Sarmentus conſacre ſa chaine aux Dieux Lares plutôt qu'à un autre Dieu, parcequ'étant un eſclave fugitif, il ne pouvoit mieux s'adreſſer qu'aux Dieux Lares, qui étoient eux-mêmes toujours en habit de voyageurs, avec leur peau & leur chien, comme s'ils euſſent toujours été en état de quiter la maiſon. C'eſt pourquoi ils étoient apellés *ſuccincti*.

66 *Scriba quòd eſſet*] Quoiqu'un eſclave devînt Greffier, il n'étoit pas moins ſous la dépendance de ſon maitre, parceque ces ſortes de charges ſe donnoient ordinairement aux eſclaves & aux affranchis.

68 *Denique cur unquam fugiſſet cui ſatis*] Il lui reproche, qu'il avoit quité ſa maitreſſe, parcequ'il n'étoit pas bien nouri. Cependant l'ordinaire d'un eſclave devoit ſuffire à un petit corps auſſi maigre & auſſi exténué que le ſien. Cet ordinaire des eſclaves étoit une livre d'orge par jour, ordonnée par la loi même des XII. Tables: *Qui eum vinctum habebit, libras farris in dies dato. Que celui qui le tiendra enchainé, lui donne tous les jours une livre d'orge.*

69 *Gracili ſic tamque puſillo*] Il étoit petit, mais beau & bienfait, d'ailleurs fort plaiſant.

70 *Prorſus jucundè cœnam produximus*] Il y a aujourd'hui des gens qui s'étonnent, qu'Horace ait trouvé ſi plaiſant ce combat de Cicerrus & de Sarmentus, & qui demandent: Où eſt donc le mot pour rire? Ces gens-là confondent le ridicule avec l'agréable: *ridiculum cum venuſto*; γελοῖον καὶ εὔχαρι. Le ris ne peut ni ne doit jamais naitre que du ridicule: l'agréable eſt toujours ſerieux. Et ce ſont deux choſes auſſi opoſées que Therſite & Cupidon, pour me ſervir des paroles d'un grand Rhéteur. Ici ces deux champions ſont auſſi ridicules que Therſite, dans la deſcription qu'Homere en fait, & perſonne ne s'eſt encore aviſé de demander: Où eſt donc le mot pour rire dans cette deſcription d'Homere? C'eſt la même choſe. Pour moi, j'avoue que cet incident me divertit. Mais quand cela ne ſeroit pas, je ſais ſi bien d'ailleurs, que Mécénas, Plotius, Varius, Cocceïus Virgile & Horace, n'étoient pas gens à rire d'une ſotiſe plate & fade; que quand même je n'y trouverois point de goût, je croirois toujours que ce ſeroit ma faute, & non pas la leur.

Tendimus hinc recta Beneventum : ubi sedulus hospes
Pæne arsit , macros dum turdos versat in igne.
Nam vaga per veterem dilapso flamma culinam
Vulcano, summum properabat lambere tectum.
Convivas avidos cœnam servosque timentes
Tum rapere , atque omnes restinguere velle videres.
Incipit ex illo montes Appulia notos
Ostentare mihi, quos torret Atabulus : & quos
Nunquam erepsemus, nisi nos vicina Trevici
Villa recepisset, lacrymoso non sine fumo,
Udos cum foliis ramos urente camino.
Hic ego mendacem stultissimus usque puellam
Ad mediam noctem expecto ; somnus tamen aufert
Intentum Veneri : tum immundo somnia visu
Nocturnam vestem maculant, ventremque supinum.
Quatuor hinc rapimur viginti & millia rhedis,
Mansuri oppidulo, quod versu dicere non est,
Signis perfacile est : vænit vilissima rerum
Hic aqua : sed panis longè pulcerrimus, ultro
Callidus ut soleat humeris portare viator.
Nam Canusi lapidosus ; aquæ non ditior urnâ
Qui locus à forti Diomede est conditus olim.
Flentibus hinc Varius discedit mæstus amicis.
Inde Rubos fessi pervenimus, ut pote longum
Carpentes iter ; & factum corruptius imbri.

Postera

71 *Beneventum*] Bénévent, colonie, bonne ville dans le pays des Hirpiniens. Elle a été érigée en Duché.

72 *Macros dum turdos*] Ce *macros* fait une plaisante oposition avec *sedulus*. Au reste les grives qu'on sert à ces voyageurs, ont fait bien conjecturer qu'on étoit alors vers le commencement de l'automne ; mais la conséquence qu'en a voulu tirer Monsieur Masson, qu'Horace parle ici du second raccommodement d'Auguste & d'Antoine, est mal tirée. Antoine arrive en Italie au commencement du printems ; la négociation ne dura pas jusqu'en automne, & elle se passa même à Tarente, & non à Brindes. Mais tout convient parfaitement au voyage de Brindes en 713. Car le traité de paix fut conclu à la fin de septembre, ou au commencement d'octobre, comme l'a reconnu même le savant Cardinal Noris ; ainsi Horace pouvoit être à Bénévent au commencement de septembre, & on pouvoit lui servir des grives, au lieu qu'on n'en sert ni au printemps ni en été.

73 *Nam vaga per veterem*] Ces deux vers sont d'un stile relevé. Il faut se souvenir de ce que j'ai dit ailleurs, que les cheminées étoient au milieu de la chambre, & sans manteau. Pour peu que la flâme s'écartat & s'épandît un peu trop, le feu ne pouvoit pas manquer de prendre au toît.

77 *Incipit ex illo montes Apulia notos*] De Bénévent l'on commence à découvrir les montagnes de la Pouille, qu'Horace apelle *connues*, parceque c'étoit son pays, & qu'il y avoit été nouri.

78 *Quos torret Atabulus*] C'est le même que le vent Appulus, qu'il apelle *Japix*, dans le premier Livre des Odes, l'Ouest-Nord-Ouest. *Atabulus* est un mot du pays ; car il vient du Grec ἄτην βάλλων, *calamitatem inferens*. Car tous ces quartiers-là avoient été habités par des Grecs.

79 *Nisi nos vicina Trevici villa recepisset*] Ils ne purent passer en un jour les montagnes de la Pouille. Le mauvais tems les contraignit de s'arrêter à une métairie près d'un méchant bourg apellé *Trevicum*.

83 *Somnus tamen*] *Tamen* est ici pour *tandem*.

86 *Rhedis*] Sur des chariots que les Commissaires

des

quelle raiſon il avoit eu de s'enfuir, puiſqu'une livre d'orge par jour n'étoit que trop ſuffiſante, pour nourir un petit nain comme lui. Cette belle diſpute nous divertit pendant tout le ſouper, qu'elle fit même durer longtems. Nous allames de-là tout d'une traite à Bénévent, où notre hôte empreſſé à nous faire bonne chere, penſa bruler ſa maiſon, en faiſant rôtir des grives fort maigres. Car le feu ayant pris à la cuiſine, qui étoit fort vieille, les flames, qui s'épandoient de tous côtés, commençoient déja à gagner le toît. Vous auriez vu alors les maîtres & les valets tous pêle-mêle, & mourant tous de faim, travailler à ſauver les plats, & faire tous leurs efforts pour éteindre le feu. En partant de Bénévent, nous commençames à découvrir les montagnes de la Pouille, qui me ſont ſi connues, & qui ſont toujours brulées par un vent que les gens du pays apellent *Atabule*, qui ſouffle entre le Couchant & le Nord. Nous n'aurions jamais pu les paſſer, ſi nous ne nous étions arrétés heureuſement à une métairie près de Trévicum, où nous fumes fort incommodés de la fumée, parcequ'on n'y bruloit que du bois mouillé & encore tout verd. Je fus aſſez ſot, pour paſſer la plus grande partie de cette nuit-là ſans dormir, en attendant une jeune fille qui m'avoit promis, & qui me manqua de parole. Mais enfin le ſommeil vint fermer mes yeux, que l'amour avoit tenus trop lontems ouverts, & par le ſonge agréable qu'il m'envoya, il me conſola du tour que cette fille m'avoit joué. Le jour d'après nous fimes vingt-quatre milles en caroſſe, pour arriver à un lieu qu'on ne ſauroit dire en vers, mais qu'il eſt bien facile de deſigner : C'eſt où l'on vend l'eau, qui ſe donne pour rien partout ailleurs, & où l'on fait du pain ſi excellent, que les voyageurs prévoyans s'en chargent volontiers, & en font proviſion pour la route, car celui qu'on trouve à Canuſe eſt plein de pierres. Canuſe, ville bâtie par Diomede, n'eſt pas plus riche en eau que le lieu dont je viens de parler. Ce fut-là que Varius

des bourgs, dont j'ai déja parlé, leur fourniſſoient aux dépens des contribuables.

87 *Oppidulo quod verſu dicere non eſt*] Equotutium qui ne ſauroit entrer dans un vers hexametre. C'étoit une petite ville à douze milles en deçà de Lucerie, ou Nocere.

91 *Nam Canuſi*] Canuſe, autrefois une des plus grandes villes d Italie, & aujourd'hui une des plus petites. Elle eſt à trois milles du celebre bourg de Cannes, ſur la riviere d'Auſide.

Aquæ non ditior urnâ qui locus] Il faut faire ainſi la conſtruction de ce paſſage: *Qui locus (Canuſium) non ditior aquæ urnâ Æquotutio, conditus eſt olim à Diomede.* Quoique Canuſe ſoit ſur l'Auſide, elle n'eſt pourtant pas plus riche en eau qu'Equotutium. Car l'Auſide n'eſt proprement qu'un torrent, qui eſt ſec la moitié du tems, & dont les eaux ne ſont pas fort bonnes.

92 *A forti Diomede eſt conditus*] Diomede, à ſon retour de la guerre de Troye, aborda au rivage de la Pouille, deſcendit dans le pays, ſubjugua les habitans, & y bâtit pluſieurs villes, comme Bénévent, Equotutium, Arpi, Canuſe.* Au reſte ce vers a été ſuſpect à M. Bentlei, parcequ'il ne croit pas qu'on ait jamais dit en Latin, *condere locum* & *locus conditus*, comme on dit *condere urbem* & *urbs condita*. Mais je crois qu'il eſt dangereux de vouloir limiter aujourd'hui les uſages de la langue Latine. Virgile n'a-t-il pas dit *moliri locum* ? pourquoi n'auroit-on donc pas dit *condere locum*? Juſqu'à ce que M. Bentlei ait prouvé clairement que ce vers n'eſt pas d'Horace, il paroitra toujours qu'Horace l'a dit. D'ailleurs il n'eſt pas vrai que ce vers ſoit indigne d'Horace, & que ce trait d'antiquité ſoit mal placé ici; car au contraire il eſt tout-à-fait du génie de ce Poëte. *

93 *Flentibus hinc Varius*] A Canuſe Varius quita ſes amis, & prit un autre chemin.

94 *Inde Rubos feſſi pervenimus*] Rubi, petite ville de la Pouille à dix-huit ou vingt milles de Canuſe. Ils allerent d'Equotutium coucher à Rubi. C'eſt pourquoi Horace dit qu'ils étoient las. Car la journée eſt fort grande, & les chemins étoient fort gâtés.

Postera tempestas melior : via pejor adusque
Bari mœnia piscosi. Dehinc Gnatia lymphis
Iratis extructa dedit risusque jocosque,
Dum flammâ sine thura liquescere limine sacro
Persuadere cupit : credat Judæus Apella,
Non ego : namque Deos didici securum agere ævum :
Nec, si quid miri faciat natura, Deos id
Tristes ex alto cœli demittere tecto.
Brundusium longæ finis chartæque viæque.

SA-

96 *Postera tempestas melior*] *Tempestas* est un mot mitoyen que l'adjectif détermine : car on dit *clara tempestas*, *fœda tempestas*. Il signifie simplement *tempus*.

97 *Bari Mœnia piscosi*] Barri, la capitale du Duché qui porte ce nom, assez grande ville sur le bord de la mer Adriatique, à plus de vingt milles de Rubi.

Piscosi] Horace en marquant les lieux designe la nature du pays bonne ou mauvaise, à l'imitation d'Homere.

Dehinc Gnatia] Egnatia presque à moitié chemin de Barri à Brindes. Elle est aussi sur le bord de la mer, comme Barri. C'est pourquoi Horace dit, *iratis lymphis extructa*, parcequ'il n'y a que des eaux salées. D'ailleurs il veut faire entendre, que les habitans d'Egnatia étoient fous : & dans cette vue il se sert d'une expression qui a un double sens. Car, comme Heinsius l'a fort bien vu, un homme né *irratis lymphis*, c'est le même que les Latins apellent *lymphaticum*, & les Grecs Νυμφόληπτον, un fou, un lunatique. *Gnatia lymphis iratis extructa*, est donc *Gnatia lymphatica:* & cela s'accorde fort bien avec l'exemple qu'Horace va donner de la folie de ses habitans.

99 *Dum flammâ sine thura liquescere*] Les habitans d'Egnatia faisoient voir aux étrangers un prétendu miracle. Ils mettoient sur le seuil de leur temple des grains d'encens, ou quelques morceaux de bois, & on les voyoit consumer, sans que l'on en eût aproché le moindre feu. Pline ne manque pas d'en parler dans le chap. CVII. du Liv. II. *In Salentino oppido Gnatiâ, imposito ligno in saxum quoddam ibi sacrum protinus flammam existere. Dans Egnatia ville des Salentins, on n'a pas plutôt mis du bois sur une certaine pierre sacrée, que le feu y prend.* Horace n'étoit pas assez crédule, pour ajouter foi à ces contes ridicules qui ne sont faits que pour amuser les sots.

100 *Credat Judæus Apella*] Le mot *Apella* a partagé tous les Interpretes. Scaliger & quelques autres prétendent, que c'est le nom propre de quelque Juif, fort connu à Rome. Les autres soutiennent, que c'est un mot composé par Horace, pour dire *sine pelle, circonsis*. Il me semble que les premiers ont raison. Mais cela n'est pas fort considerable. Ce que l'on tire de ce passage par une conséquence infaillible, est beaucoup plus important. Car il est certain qu'Horace fait une allusion manifeste au miracle d'Elie, qui fit descendre le feu du ciel sur son sacrifice, après l'avoir couvert d'eau par trois fois, comme cela est décrit au long dans le XVIII. chap. du I. Liv. des Rois. Les Juifs, qui avoient la foi pour ces miracles qui prouvoient la verité de leur religion, étoient traités de crédules & de superstitieux par les Païens. C'est pourquoi Horace renvoye à un Juif le miracle d'Egnatia, qui a beaucoup de conformité avec celui d'Elie.

101 *Namque Deos didici*] Horace étoit Epicurien ; & les Epicuriens croyoient, que les Dieux ne se mêloient point des affaires de ce bas monde. Si le miracle d'Egnatia avoit été vrai, il auroit falu que les Dieux s'en fussent mêlés, comme Dieu lui-même envoya le feu sur le sacrifice d'Elie: & voilà pourquoi Horace n'en croit rien. Pline apelle tout de même superstition, de croire que les Dieux interviennent à tout & à tous momens. *Hac instituere illi*, dit-il, dans le chapitre II. du Liv. XXVIII. *qui omnibus negotiis horisque interesse credebant Deos.* Au reste cette philosophie qui nioit la Providence, & qui enseignoit que Dieu ne se mêloit point des affaires des hommes, & qu'il ne faisoit ni bien ni mal, étoit connue & suivie au milieu de Jerusalem plus de trois cents ans avant l'école d'Epicure, puisque Dieu luimême dit dans le Prophete Sophonias : *Scrutabor Jerusalem in lucernis, visitaboque viros stantes in facibus suis, qui dicunt in corde suo, non benefacit Jehova, nec malefacit.*

rius nous quita, fort affligé : & de notre côté, nous ne pumes nous séparer de lui, sans verser des larmes. De Canuse nous arrivames fort tard à Rubes, extrêmement fatigués : car outre que la journée est grande, la pluie avoit extrêmement gâté les chemins. Le lendemain le tems fut un peu plus beau, & le chemin beaucoup plus mauvais jusques à Bari, où la pêche est fort bonne. De-là nous arrivames à Gnatia, dont les habitans, qui sont presque tous fous, penserent nous faire mourir de rire, en voulant nous persuader, que l'encens qu'ils mettent sur le seuil de leur temple, s'enflamme de lui-même sans feu. Qu'ils aillent débiter ces sots contes aux Juifs, peuple crédule, & non pas à moi, qui ai apris de bonne heure que les Dieux menent une vie tranquile, libre de toutes sortes de soins, & que si la nature fait quelquefois des choses qui tiennent du miracle, ce ne sont pas les Dieux qui nous envoyent cela du ciel, en interrompant leurs plaisirs. Brunduse fut la fin de notre long voyage, & sera aussi la fin de ce discours.

S A-

malefacit. Je fouillerai Jerusalem aux flambeaux, je visiterai ces hommes opulens, qui se tiennent sur leurs tresors comme sur la lie ; & qui disent en leur cœur, le Seigneur ne fait ni bien ni mal. On voit par-là que c'étoit même la philosophie des gens riches, qui sont ceux qui ont le plus d'interêt que Dieu ne se mêle pas de leurs affaires.

102 *Nec si quid miri faciat Natura*] Horace étoit persuadé que par des secrets naturels on pouvoit operer le miracle d'Egnatia, sans le secours d'aucun Dieu, comme Varron fait voir, que le miracle des Hirpiniens qui, sans se bruler, marchoient les pieds nuds sur le feu du sacrifice, qu'ils faisoient tous les ans à Apollon, ne venoit nullement de ce Dieu, mais de la vertu de l'onguent dont ils se frotoient la plante des pieds.

103 *Tristes*] Ce mot ne signifie pas ici *tristes*, mais *serieux, apliqués.* Les Epicuriens croyoient, que les Dieux ne pouvoient se mêler des affaires des hommes, sans y avoir une forte aplication. Il faut pardonner cela à l'aveuglement des Paiens, qui ne parloient presque de la Divinité, que comme les aveugles parlent de la lumiere.

104 *Brundisium longa finis*] Brunduse, aujourd'hui Brindes, ville de la Calabre, & la capitale des Salentins. Elle fut bâtie par les Candiots, comme son nom même le témoigne. Car *Brentesion* est un mot Candiot, qui signifie la tête d'un cerf, à quoi ressembloit parfaitement la ville avec le port. Horace apelle ce voyage *long*, car il y avoit trois cents soixante milles de Rome à Brindes ; & il le fit en quatorze jours & une nuit, comme il est facile de le compter, si l'on veut s'en donner la peine. Un savant (*a*) Jesuite, qui avant Monsieur Masson avoit cru que dans cette Satire Horace indiquoit un autre traité que celui qui avoit été fait à Brindes, se sert de cette raison, *que dans toute la suite de cette Satire il paroit que tous les lieux qu'Horace traversa à la suite de Mécénas & de Cocceius étoient dans une paix profonde & sans troupes. Car,* dit il, *si Horace avoit trouvé des troupes sur son chemin, il en auroit parlé, comme il n'auroit pas manqué non plus de parler d'Auguste, si ce Prince avoit été à Brindes.* C'est une objection vague, qui n'a qu'une suposition pour fondement. Horace pouvoit n'avoir point trouvé de troupes ; mais quand il en auroit trouvé, il n'étoit pas plus obligé d'en parler que de parler des Magistrats des villes où il passoit, & des honneurs qu'on y rendoit sans doute à Mécénas. Il finit sa Satire à son arrivée à Brindes, & ne s'engage point dans le détail de ce qui se passa dans la négociation. Du reste on ne peut pas douter qu'Auguste ne fût dans son camp à quelque distance de celui d'Antoine, après ce que Dion & Appien en ont écrit. Le premier dit formellement, Liv. XLVIII. *Etant convenus de tous ces articles dans leurs camps auprès de Brindes, ils se traiterent l'un après l'autre. Auguste donna un repas Romain & militaire, & Antoine en donna un qui sentoit l'Asiatique & l'Egyptien.* Appien fait entendre la même chose, quand il parle des allées & des venues qui furent faites d'un camp à l'autre, & qu'il ajoute qu'après le traité Auguste & Antoine s'en retournerent à Rome, où ils celébrerent les noces d'Octavie avec Antoine. Voilà comment tout concourt à apuyer le veritable sujet de cette Satire contre les attaques de Monsieur Masson.

(*a*) Mich. Senefchallus Tried. Evang. 5. 1. c. 22.

NOTES SUR LA SAT. V. LIV. I.

Le P. Sanadon se range au sentiment de M. Masson sur la date de cette Satire, c'est-à-dire, qu'il en attache la composition au traité de Tarente commencé à Brinde & qui fut conclu en 717.

2 *Hospitio modico*] Le P. S. croit, comme les Interpretes, que cela est dit par oposition à *magnâ Româ*.

3 *Forum Appi*] Il faut sous-entendre *nos excepit*, comme le P. S. le dit.

4 *Malignis*] Le P. S. remarque que cette épithete se raporte en commun à *nautis* & à *cauponibus*.

7 *Deterrima*] Cette leçon n'est pas mauvaise, dit le P. S. qui lit *teterrima*. Celle que j'ai suivie, ajoute-t'il, est d'après les éditions de la Jonte, de M. Baxter, de M. Bentlei & de M. Cuningam, & elle se trouve dans un des meilleurs manuscrits de Pulman.

15 *Absentem cantat*] Le P. S. a mis *absentem ut cantat*, sur l'autorité de plus de douze manuscrits. *Ut* pour *dum*.

20 *Quum nil*] Le P. S. lit *nil quum*, que portent tous les manuscrits de Pulman, de Bersman & de Torrentius.

24 *Feronia*] Je ne sais, dit le P. S. sur quel mémoires Lambin & M. Dacier nous produisent ici une ville de *Feronie* dans un lieu où toute l'antiquité ne nous parle que d'un temple, d'un bois & d'une fontaine. Nos Interpretes, ajoute-t-il, n'auroient-ils point transmis sur les côtes du Latium une ville de *Feronie*, qui étoit dans le pays des Falisques, au voisinage des Sabins, du mont Soracte, & de la ville de Népet, & dont il est parlé dans Tite-Live, dans Denis d'Halicarnasse & dans Strabon? Au reste, conclud-il, ce temple de Feronie étoit in *campis Pometinis*, dans le territoire de *Suessa Pometia*, à vingt-quatre milles du marché d'Appius.

26 *Anxur*] Martial l'a fait masculin:

Candidus Anxur aquis.

27 *Mæcenas optimus, atque*] Le P. S. lit *Mæcenas, optimus atque*, comme il se trouve dans les plus anciens exemplaires, au raport de Torrentius & comme c'est assez la maniere d'Horace de mettre *atque* après un mot, au lieu de *que*:

——— *Cauponibus atque malignis*,

au commencement de cette piece, & dans la Sat. X. de ce Liv. *optimus atque Fuscus*.

29 *Aversos soliti &c.*] Trois choses, dit le P. S. démontrent que ce voyage se fit pour la seconde conference de Brinde, & non pas pour la premiere. Fonteïus Capito est ici associé à Mécene & à Cocceïus; or

SATIRA VI.

AD MÆCENATEM.

Non, quia, Mæcenas, Lydorum, quicquid Etruscos
Incoluit fines, nemo generosior est te,
Nec, quòd avus tibi maternus fuit atque paternus,
Olim qui magnis legionibus imperitarint,

Ut

Horace, sur les railleries que l'on faisoit de sa naissance, traite ici de la veritable noblesse, qui ne consiste pas à sortir d'une famille ancienne, & illustre par les charges & par les emplois; mais dans l'honnêteté, dans les bonnes mœurs, & dans la droiture des sentimens. Il se moque ensuite de ceux, qui n'étant pas contens de leur condition, aspirent à des charges fort au-dessus d'eux. Enfin, il parle de sa naissance & de son éducation, & sur cela il prend occasion de témoigner pour son pere une reconnoissance pleine de tendresse & de pieté, qui doit lui faire aujourd'hui plus d'honneur, que l'amitié de Mécénas & même celle d'Auguste. Cette Satire est une des plus belles & des plus difficiles. On ne sait point précisément en quel tems elle fut faite: car il n'y a rien qui le puisse faire conjecturer. Mais si elle le fut après la mort de Virgile, comme le 55. vers semble le marquer, Horace avoit plus de quarante-sept-ans.

1 *Lydorum quidquid Etruscos incoluit fines*] La plupart des Anciens ont cru, que les Toscans descendoient des Lydiens, qui avoient mené une colonie dans leur pays.

or Fonteïus n'étoit point de la premiere, mais Pollion De plus quand Horace dit que Mécene & Cocceïus s'étoient déja employés à raccommoder Octavien & Antoine, *soliti*, cela supose nécessairement le succès de la premiere conference. Enfin Horace ne pouvoit être de la suite de Mécene, en 714. puisqu'il ne lui fut presenté qu'à la fin de 715. ou au commencement de 716.

32 *Capito Fonteius*] Le P. S. remarque ici avec raison, que, quand Appien met *Pollion* au lieu de *Fonteius*, c'est qu'il parle de la premiere entrevue de Brinde, & que M. Dacier a tort de taxer Appien d'une méprise, pour soutenir son sentiment.

45 *Campano ponti*] On n'est pas d'accord sur la situation de ce pont, comme le remarque le P. S.

52 *Cicerri*] Les meilleurs manuscrits portent *Cicerri*, & c'est la leçon que le P. S. a employée. D'ailleurs ce Pere ne reconnoît point le Sarmentus d'Horace dans celui de Plutarque, qui étoit assis à la table d'Octavien, & cheri singulierement du Prince, pour l'aménité de son esprit; ce que l'on ne peut dire d premier, qui étoit un sot des mieux conditionnés; & il ne croit point que ni lui ni Cicerrus fussent parasites, comme le prétend M. Dacier, ces deux originaux n'ayant ni la souplesse, ni la politesse, que le rôle de parasite demandoit dans une Cour aussi delicate.

67 *Deterius nihilo*] Le P. S. lit *nihilo deterius*, faisant commencer le vers par un anapeste. Les meilleurs manuscrits, dit-il, nous ont conservé cette leçon, que j'ai suivie après six des plus habiles Critiques. Nous verrons encore dans l'Epit. II. Liv. II.

Vehemens & liquidus, puroque simillimus amni.

70 *Prorsus*] Pour *ad summam*, *en un mot*, comme le remarque le P. S. qui raporte la même expression de Saluste: *Prorsus, multa facetia, multusque lepos inerat.*

72 *Macros dum turdos*] Le P. S. remarque contre M. Dacier, que ces grives ne prouvent point que l'on étoit alors à la fin de septembre, ou au commencement d'octobre, mais qu'au contraire leur maigreur est une preuve, que la saison n'en étoit pas encore venue, c'est-à-dire que l'on n'étoit encore qu'à la fin de l'été.

88 *Vilissima*] *Qui est très mauvaise*, comme le P. S. le rend; ce qui fait avec *panis pulcerrimus* une oposition qui ne se trouve point dans l'explication de M. Dacier.

92 *Qui locus à forti Diomede est conditus olim*] Ce vers, déja condamné par M. Bentlei, a été proscrit par le P. S. parceque la construction en est mauvaise, & que l'expression n'en est pas meilleure, & parceque les Scholiastes n'ayant fait aucune remarque sur ce vers, qui demandoit certainement d'être éclairci, leur silence est une preuve sensible, qu'il n'étoit point dans les exemplaires dont ils se sont servis.

SATIRE VI.

A MECENAS.

MECENAS, quoique la noblesse du sang dont vous sortez ait toujours distingué votre famille de tous les Lydiens qui ont habité la Toscane, & que vos aïeux paternels & maternels ayent commandé des armées nombreuses, vous ne vous moquez pas pour cela, comme la plupart des gens de qualité, de ceux qui

pays. C'est pourquoi Virgile apelle le Tibre, qui vient de la Toscane, *le fleuve Lydien*. Mais c'est une erreur, & l'on ne sauroit donner la moindre preuve de cette origine. Car, comme l'a fort bien remarqué Denys d'Halicarnasse, les Toscans n'avoient rien de commun avec aucun autre peuple, ni pour le langage, ni pour les moeurs. C'étoit un peuple ancien, *indigene*, né dans le pays. Son premier nom étoit *les Rhasenes*, & ils furent apellés *Tyrrhenes*, du nom de certains peuples qui descendoient des anciens *Pelasges*, & qui ayant quité les isles d'Imbros & de Lemnos, allerent s'habituer en Toscane. Horace, & tous ceux qui comme lui ont apellé les Toscans, *Lydiens*, ont suivi une fausse tradition.

2 *Generosior*] Les Latins apelloient *generosos*, *genereux*, les gens de qualité, comme les Grecs les apelloient εὐγενεῖς.

3 *Nec quòd avus tibi maternus fuit atque paternus*] Horace dit que Mécénas, du côté de son pere & du côté de sa mere, descendoit d'aïeux qui avoient commandé des armées: & ce sont ces Capitaines ou ces Generaux, qu'il apelle ailleurs *Rois*.

4 *Qui magnis legionibus imperitarint*] Le mot *légion* n'étoit

Ut plerique solent, naso suspendis adunco
Ignotos, ut me, libertino patre natum :
Quum referre negas, quali sit quisque parente
Natus, dum ingenuus. Persuades hoc tibi verè,
Ante potestatem Tulli, atque ignobile regnum,
Multos sæpe viros nullis majoribus ortos,
Et vixisse probos, amplis & honoribus auctos :
Contra, Lævinum, Valeri genus, unde Superbus
Tarquinius regno pulsus fuit, unius assis
Non unquam pretio pluris licuisse ; notante
Judice, quem nosti, populo, qui stultus honores
Sæpe dat indignis, & famæ servit ineptus ;
Qui stupet in titulis & imaginibus. Quid oportet
Nos facere, à vulgo longè latèque remotos ?
Namque esto : populus Lævino mallet honorem
Quàm Decio mandare novo, Censorque moveret
Appius,

n'étoit point en usage dans la Toscane. Mais Horace se sert d'un mot Romain, pour dire simplement des troupes.

5 *Naso suspendis adunco*] Parceque quand on se moque de quelqu'un, on renverse la tête en haut, & l'on fait du nez une certaine grimace qui le rend crochu. C'est pourquoi Perse l'apelle *uncas nares* ; & il dit ailleurs, en parlant d'Horace :

Callidus excusso populum suspendere naso.

6 *Ignotos*] Des inconnus, des gens qui n'ont point de naissance, & qui n'ont jamais eu de charges dans leur famille. Les Latins les apelloient aussi des *hommes nouveaux*.

Ut me libertino patre natum] Horace étoit fils d'un affranchi ; & il ne fait pas difficulté d'avouer sa naissance. En quoi il imite la simplicité de Socrate, qui dit fort souvent, qu'il est fils d'une sage-femme. *Libertinus* est dit proprement de l'esclave qui a été mis en liberté. On peut voir la Remarque sur le 15. vers de l'Ode XXXIII. du Liv. I.

8 *Dum ingenuus*] *Ingenuus* n'est point ici un mot de droit, pour signifier un homme libre, & dont le pere n'a point été esclave. Cela detruiroit toute la pensée d'Horace & de Mécénas, qui font consister toute la veritable noblesse dans l'honnêteté, de quelque condition que l'on puisse être. *Ingenuus* ne regarde ici que le bon naturel & les bonnes mœurs. Il signifie *honnête homme*, homme de probité.

9 *Ante potestatem Tulli*] Horace confirme par des exemples ce qu'il a dit, que la veritable noblesse ne consiste pas dans la naissance ; puisque des gens d'une naissance illustre, comme Lévinus, n'ont été que d'insignes coquins ; & que des hommes de rien, des fils d'esclave, comme Servius Tullius, ont été de très honnêtes gens, que leur vertu a élevés aux premieres charges, & même à la Royauté, sans que l'on eût égard à l'obscurité de leur origine. Il apelle le regne de Servius Tullius *ignobile regnum*, parceque Tullius étoit fils d'une esclave. Mais il faut bien se souvenir, qu'en cela il suit l'opinion du peuple, qui sous prétexte que la mere de Tullius avoit été esclave, s'imaginoit que Tullius étoit un homme de bas lieu, quoiqu'il fût veritablement de grande naissance. Le sort de la guerre ayant ruïné sa maison, & son pere ayant été tué à la prise de Corniculum, où il commandoit, sa mere fut prise, & menée prisonniere à Rome, où la Reine Tanaquil, femme de Tarquinius Priscus, la traita fort bien, la mit en liberté, & fit élever Servius Tullius comme s'il eût été son propre fils.

12 *Lævinum, Valeri genus, unde Superbus*] P. Valerius Lévinus, un des descendans de Valerius Publicola, qui fut Consul avec Brutus à la place de Collatinus, & qui lui aida à chasser Tarquin. Ce Lévinus eut si peu de courage & de vertu, qu'il laissa perdre tous les avantages de sa naissance, & croupit dans une lâche oisiveté.

Unde] *A quo*, par qui.

14 *Licuisse*] Il a ici une signification passive : *n'a jamais été marchandé, n'a jamais été estimé plus d'un sol* ; on n'en a jamais offert davantage. C'est une métaphore prise des encans, où l'on fait des encheres. Ainsi Lévinus est traité comme un vil esclave, qui auroit été souvent mis en vente, sans trouver d'acheteur.

15 *Qui stultus honores*] Car à Rome le peuple étoit maître de tout par ses suffrages. C'est pourquoi Lucilius dit dans la Satire X.

qui ſont de baſſe naiſſance, comme moi, qui ſuis fils d'un affranchi. Car vous dites, que pourvu qu'on ſoit honnête homme, il importe peu de quel pere on ſoit né ; & vous êtes perſuadé avec raiſon, qu'avant le glorieux regne de Tullius, qui étoit fils d'une eſclave, il y a eu beaucoup de gens d'une naiſſance obſcure qui ont vécu avec honneur, & qui par leur merite ſont juſtement parvenus aux plus grandes dignités ; & qu'au contraire, Lévinus, qui deſcendoit de cette illuſtre famille des Valeriens, qui chaſſerent Tarquin le Superbe, n'a jamais été en nulle eſtime dans l'eſprit du peuple même, qui accoutumé, comme vous ſavez, à ſe tromper en tout, donne ſouvent les honneurs à ceux qui en ſont le plus indignes, ſe rend ſotement eſclave de la renommée, & n'admire que les grands titres & les portraits d'une longue ſuite d'aïeux. Que ne devons-nous donc pas faire, nous qui ſommes ſi éloignés de ces ſentimens ? Car c'eſt une choſe ſûre ; le peuple en ſuivant ſa pente naturelle, preferera toujours un Lévinus à un Décius, & le Cenſeur Appius ne manqueroit jamais de me refuſer, quelque vertu que je puſſe avoir, ſi je n'étois né d'un pere libre. Et pour moi, je trouve qu'il auroit raiſon de me punir ainſi, de ce que je n'aurois pas demeuré

——————————— *Honorum eſt Judicium craſſi.*

Le peuple diſpoſe des honneurs.

16 *Et famæ ſervit ineptus*] Il ne juge des choſes que par la réputation qu'elles ont. Il eſt eſclave de la renommée, & ſuit aveuglément toutes ſes déciſions.

17 *Qui ſtupet in titulis & imaginibus*] *Tituli*, toute ſorte de titres & d'inſcriptions qui marquent la nobleſſe d'une famille. *Imagines*, les portraits des ancêtres, que les nobles conſervoient avec beaucoup de ſoin, comme les monumens de l'ancienneté de leur race.

18 *Nos facere à vulgo longè*] Puiſque le peuple, qui eſt ordinairement ſi ſot, & qui n'admire que de vains titres, n'a pas laiſſé d'avoir tant de mépris pour Lévinus, que ne devons-nous pas faire, nous qui ſommes ſi éloignés des ſentimens du peuple ; qui ne parlons jamais comme lui, & qui donnons à chaque choſe ſon veritable nom, au lieu qu'il donne de faux noms à tout? *Falſis utitur vocibus*, comme Horace s'eſt exprimé dans l'Ode II. du Liv. II. * Mais ce *nos* a déplu à M. Bentlei, qui trouve ridicule qu'Horace ſe mette ici avec Mécénas ; c'eſt pourquoi il a lu *vos*. *Quid oportet vos facere* ; correction très malheureuſe. Car pourquoi *vos*, puiſqu'il ne parle qu'à Mécénas ſeul? Il faut retenir *nos*. Horace ſe met avec Mécénas, parcequ'il ne parle que des ſentimens qu'ils avoient tous deux, & qui étoient fort éloignés des ſentimens du peuple. Cette liberté n'a rien de choquant.*

Longè latèque remotos] C'eſt une formule, *longè latèque*. Quelques MSS. ont *longè longèque*, & M. Bentlei l'a reçu dans ſon texte.*

19 *Namque eſto*] On s'eſt contenté d'entendre les mots de ce paſſage, ſans en comprendre le ſens, & ſans voir la ſuite du raiſonnement ; ce qui eſt pourtant le principal, ſurtout en matiere de morale. Torrentius a été le ſeul de bonne foi, car il a avoué que cet endroit eſt fort obſcur. Pour moi, je l'ai toujours trouvé tel ; mais j'eſpere que l'on n'y trouvera plus aucune difficulté. Horace dit que le peuple juge toujours mal de tout ; & que cependant il n'a pas laiſſé de bien juger de Lévinus. Cela n'empêche pourtant pas que ce ne ſoit une choſe ſûre, que le peuple naturellement preferera toujours un Lévinus à un Décius, un coquin illuſtre par ſa naiſſance, à un honnête homme de baſſe condition. *Namque eſto* ; car, dit-il, cela doit être tenu pour conſtant ; c'eſt une choſe ſûre. Quoique le peuple ait eu du mépris pour Lévinus, il le preferera toujours à un Décius. *Namque eſto* n'eſt pas une ſuppoſition, ni une conceſſion, comme parlent les Grammairiens ; c'eſt une repriſe ; & l'on s'en ſert ordinairement pour aſſurer une choſe qui eſt hors de toute conteſtation. C'eſt ce qui faiſoit la plus grande difficulté. Il y en a encore une autre, que nous verrons dans la ſuite.

20 *Quàm Decio mandare novo*] C'eſt P. Décius Mus, le premier de ſa famille qui parvint au Conſulat par ſa vertu. Il ſe dévoua pour ſa patrie dans une bataille contre les Latins, l'an de Rome 417. 334 ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Son fils ſuivit ſon exemple, quarante ans après.

Cenſorque moveret Appius] C'eſt Appius Claudius Cécus, qui fut créé Cenſeur, l'an de Rome 443.

Moveret] *Rejiceret*, *excluderet*, m'auroit rejeté. C'étoit de la charge des Cenſeurs, d'exclure les Sénateurs qui leur paroiſſoient indignes. Ils caſſoient auſſi les Chevaliers qui ne faiſoient pas bien leur devoir, & ils leur ôtoient leur cheval dans la premiere revue.

Appius, ingenuo si non essem patre natus :
Vel meritò, quoniam in propriâ non pelle quiessem.
Sed fulgente trahit constrictos Gloria curru
Non minus ignotos generosis. Quo tibi, Tulli,
Sumere depositum clavum, fierique Tribunum ?
Invidia accrevit, privato quæ minor esset.
Nam ut quisque insanus nigris medium impediit crus
Pellibus, & latum demisit pectore clavum,
Audit continuò : Quis homo hic est ? quo patre natus ?
Ut si qui ægrotet quo morbo Barrus, haberi
Ut cupiat formosus, eat quacunque, puellis
Injiciat curam quærendi singula ; quali
Sit facie, surâ, quali pede, dente, capillo.
Sic qui promittit, cives, urbem sibi curæ,
Imperium fore & Italiam, & delubra Deorum,
Quo patre sit natus, num ignotâ matre inhonestus ,

Omnes

21 *Ingenuo si non essem patre natus*] L'intelligence de ce passage dépend d'un passage remarquable de Suétone, qui dit, que l'Empereur Claude apréhendant d'être blâmé, de ce qu'il avoit accordé le laticlave, & donné par-là le rang de Sénateur au fils d'un affranchi, *libertini filio*, après l'avoir pourtant fait adopter par un Chevalier Romain, s'excusa sur l'exemple de ce même Appius Claudius Cécus, disant : *Cæcum, generis sui proauctorem, Censorem libertinorum filios in Senatum allegisse ; qu'Appius Cécus un de ses aïeux, étant Censeur, avoit élevé à la dignité de Sénateur les enfans des affranchis.* Après quoi Suétone fait cette judicieuse reflexion, que l'Empereur ignoroit que du tems d'Appius & assez longtems après lui, on apelloit *libertinos*, non pas ceux qui avoient été affranchis, mais les enfans qui étoient nés d'eux après leur liberté, & qui par conséquent étoient nés libres: *Ignarus temporibus Appii, & deinceps aliquandiu, libertinos dictos, non ipsos qui manumitterentur, sed ingenuos ex his procreatos.* Horace a donc raison de dire, qu'Appius l'auroit refusé, parcequ'il étoit, comme on parloit alors, *libertinus*, fils d'affranchi; & non pas *libertini filius*, petit-fils d'affranchi: ce qu'il faloit être nécessairement en ce tems-là, pour être reçu. Le pere d'Horace avoit été esclave, & Appius ne recevoit que les enfans de ceux qui étoient nés libres Horace étoit *ingenuus*, mais son pere ne l'étoit pas. Il lui manquoit donc un dégré. Horace est merveilleux, d'expliquer avec tant de soin, & d'une maniere si précise, l'obscurité de sa naissance.

22 *Vel meritò*] Il reconnoit, que la sévérité d'Appius auroit été juste. Car c'eût été une chose ridicule, de voir Sénateur le fils d'un affranchi.

In propriâ non pelle quiessem] Ce n'est point du tout une métaphore prise des habits des premiers hommes, qui étoient habillés de peaux. Horace ne pense pas non plus à l'histoire du corroyeur Cléon. Il fait allusion à la fable de l'ane, qui mécontent de son état, endossa une peau de lion; mais il fut bientôt reconnu par le renard. Cette fable est dans Esope.

23 *Sed fulgente trahit*] Voici la seconde difficulté qui a rendu ce passage si obscur, depuis le vers *namque esto*. Car les interpretes ont cru, que *sed* dépendoit de *nam*. Et cela n'est point; *sed fulgente trahit*, est né du vers précédent. Après qu'Horace a reconnu, qu'Appius l'auroit refusé avec justice, à cause de sa naissance, il fait cette belle reflexion: Mais, dit-il, on s'excuse d'ordinaire, sur ce que la Gloire éblouït tout le monde, & attache à son char le noble & le roturier. Il faut remarquer en passant ce vers heroïque.

24 *Quo tibi, Tulli*] Il marque les suites fâcheuses de ces avancemens ridicules. Ce Tullius étoit un homme de basse naissance, & de fort méchantes mœurs. Cesar l'avoit obligé de quiter le laticlave, parcequ'il avoit suivi le parti de Pompée. Mais après la mort de Cesar il reprit le laticlave, & fut fait Tribun du peuple: car alors tout étoit dans une si grande confusion, que les plus vils esclaves devenoient Sénateurs, ou par cabale, ou par argent. Auguste reforma cet abus dans la suite.

27 *Nigris medium impediit crus pellibus*] Il décrit les souliers des Sénateurs, qui étoient fort hauts de semelle, attachés par le haut avec de petites boucles, & qui alloient jusqu'à moitié jambe, à peu près comme nos botines. C'est pourquoi Titinius dit dans une de ses pieces:

—————— jam cum mulleis
Te ostendisti quos tibiatim calceas.

Vous

meuré dans ma peau. Mais les hommes donnent ordinairement pour excuſe de leur ſotte vanité, que la Gloire attache à ſon char éclatant le roturier auſſi-bien que le noble. De quoi t'a-t-il donc ſervi, Tullius, de reprendre le laticlave qu'on t'avoit fait quiter, & de devenir Tribun ? Tu n'as fait par-là qu'augmenter contre toi l'envie, qui auroit été beaucoup moins grande, ſi tu étois demeuré dans l'état d'un ſimple particulier. Car dès qu'un homme eſt aſſez fou, pour chauſſer tout d'un coup les brodequins noirs, & pour prendre le laticlave, à tous momens il entend demander autour de lui : Qui eſt cet homme-là ? Qu'étoit ſon pere ? Quand quelqu'un a, comme Barrus, la maladie de vouloir paſſer pour beau, partout où il va, il donne aux jeunes filles la curioſité de s'informer comment il eſt fait, & comment il a le pied, la jambe, les dents, les cheveux. Tout de même, celui qui ſe charge ſolemnellement d'avoir ſoin de Rome, de l'Italie, de l'Empire, & des temples des Dieux, il force tous les hommes à rechercher ſa naiſſance, & à examiner avec ſoin, s'il n'eſt pas né d'une mere eſclave. Quoi ! chétif fils d'un Syrus, d'un Démétrius, ou d'un Dionyſius, tu oſes condamner des citoyens Romains à être précipités du roc Tarpéen, ou à être livrés

Vous avez paru avec vos ſouliers de Sénateur, qui vont juſqu'à moitié jambe.

Ces ſouliers étoient faits de peaux noires, & quelquefois blanches. Les Magiſtrats Curules les portoient de peaux rouges. Mais enſuite les Empereurs s'étant aproprié cette chauſſure rouge, les Magiſtrats Curules les prirent dorés. Il n'eſt pas inutile de remarquer ici, qu'il y avoit deux ſortes de ces ſouliers. Ceux dont je viens de parler étoient faits de peaux entieres ſans aucune ouverture ni découpure. Et il y en avoit d'autres, qui au lieu d'une peau, avoient des couroies d'une certaine largeur, qui en faiſant pluſieurs tours ſur la jambe, ſe croiſoient en beaucoup d'endroits, & ne la couvroient pas toute entiere. Ces derniers étoient apellés proprement *campagi*, à cauſe des tours qu'ils faiſoient: *campagi*, du Grec *καμπάκιον*. Quand les Poëtes Latins ont parlé de ces ſouliers, ils ont toujours dit *vincula*; à cauſe de ces couroies. Virgile dans le VIII. Liv. de l'Enéide:

Et Tyrrhena pedum circumdat vincula plantis;

Et ailleurs:

Unum exuta pedem vinclis ———

Et Ovide:

Arida de vinclis crura reſolve tuis.

Il y a de l'aparence que c'étoient les ſouliers d'été, & les autres les ſouliers d'hiver. Le vieux Commentateur s'eſt contenté d'expliquer ce *nigris pellibus* d'Horace par *zangis*, qui eſt un mot Grec: *ζάγχη*. pour *διάγχη*, *conſtrictio pedis*. On les apelloit *zangas*, ou *zanchas*, *tubulos*, *caligas*, & *perones*. Mais ces derniers, *perones*, étoient fort groſſiers, & faits de peaux qui n'étoient point préparées. C'étoit la chauſſure du peuple & des payſans.

28 *Et latum demiſit pectore clavum*] J'ai expliqué ce que c'étoit que le laticlave. Horace met *demiſit pectore*, parceque ces bandes de pourpre n'étoient apliquées à la tunique que ſur le devant.

30 *Barrus*] Il en a été parlé dans la Satire IV.

31 *Puellis injiciat curam quærendi ſingula*] Il y a un bel exemple de cette curioſité, dans la lettre qu'Helene écrit à Pâris:

——————— *& nobis omnia de te*
Quærere, ſi neſcis, maxima cura fuit.

Quali ſit facie] *Facies* n'eſt pas ici le viſage, mais l'air, la mine, comme dans Terence: *ô faciem pulcram*; où Donat a fort bien remarqué: *non partem corporis dicit, ſed totam ſpeciem quæ apparet & cernitur.*

34 *Sic qui promittit cives, urbem, &c.*] Car de devenir Sénateur, c'étoit prendre proprement tous les engagemens dont il eſt ici parlé; parceque le Sénat étoit comme l'ame de l'Empire Romain. C'eſt pourquoi Ciceron l'apelle *principem ſalutis publicæque mentis*, & que l'on prenoit ordinairement dans cet illuſtre corps les Conſuls, les Préteurs, les Tribuns, les Ediles, &c. C'eſt le veritable ſens de ce paſſage.

Omnes mortales curare, & quærere cogit.
Tune Syri, Damæ, aut Dionysî filius, audes
Dejicere è saxo cives, aut tradere Cadmo ?
At Novius collega gradu post me sedet uno;
Namque est ille, pater quod erat meus. *Hoc tibi Paulus*
Et Messala videris. At hic, si plostra ducenta,
Concurrantque foro tria funera, magna sonabit
Cornua quod vincatque tubas : saltem tenet hoc nos.
Nunc ad me redeo libertino patre natum,
Quem rodunt omnes libertino patre natum :
Nunc, quia, Mæcenas, tibi sum convictor ; at olim,
Quòd mihi pareret legio Romana Tribuno.
Dissimile hoc illi est, quia non ut forsit honorem
Jure mihi invideat quivis, ita te quoque amicum,
Præsertim cautum dignos assumere pravâ
Ambitione procul. Felicem dicere non hoc

Me

38 *Tune Syri, Dama, aut Dionisi filius*] C'est une demande faite à Tullius par Horace, ou par quelque autre Romain, rempli d'indignation, qu'un fils ou petit-fils d'esclave, fût devenu Sénateur & Tribun.

Syri] Les esclaves des Romains, & même des Grecs, étoient pour la plupart de Syrie ou de Thrace. C'est pourquoi *Syrus* est toujours un nom d'esclave dans la comédie. C'est ce qui fonde & fait entendre ce mot de Plutarque dans son Traité de la curiosité, où il dit: *Nous-mêmes laissant dans un abandon affreux & dans un oubli funeste tout ce qui nous touche de plus près, nous allons rechercher la généalogie des autres. L'aieul de notre voisin étoit Syrien, & son aeule étoit de Thrace.*

Dama] C'est encore un nom d'esclave: *Damas*, pour *Demetrius*.

39 *Dejicere è saxo cives*] C'étoit un suplice ordinaire à Rome en ce tems-là; on précipitoit les criminels du roc Tarpéen. Les Tribuns avoient ce pouvoir-là. Cela se faisoit aussi très souvent par arrêt des Sénateurs, que l'on nommoit *Commissaires*, dans des crimes capitaux.

Aut tradere Cadmo] Ce Cadmus étoit un *licteur*, un des huissiers qui portoient les haches & les faisceaux de verges, devant les Consuls & devant les Préteurs. On leur livroit les criminels, pour les faire foueter, ou pour leur faire couper le cou.

40 *At Novius collega*] C'est la réponse de Tullius, qui trouve mauvais, qu'on lui reproche sa basse naissance; puisque dans le corps des Sénateurs il a des collegues qui sont encore moins que lui. Car Novius étoit un affranchi lui-même, au lieu que Tullius étoit fils d'un affranchi: & il avoit ainsi un dégré sur Novius. C'est Novius le cadet, dont il est parlé à la fin de cette Satire. Le vieux Commentateur s'est fort trompé sur ce passage.

Sedet] C'est un mot de droit. Il se dit proprement des Sénateurs & des Préteurs, & de tous les autres Juges qui sont assis pour juger.

41 *Hoc tibi Paulus & Messala videris*] C'est la réponse d'Horace: Quoi! parceque dans le Sénat il y a un *Novius*, un fils d'esclave, tu crois être ou Paulus, ou Messala? Paulus est ici Paulus Fabius Maximus, dont il est parlé dans la I. Ode du Liv. IV. Paulus & Messala étoient tous deux des plus illustres & des plus anciennes maisons de Rome.

42 *At hic si plostra ducenta*] Mais au moins Novius a-t'il une qualité qui le rend digne du rang où les Romains l'ont élevé. C'est qu'il a une voix de tonnerre. Horace raille bien finement les Romains, d'avoir fait Sénateur un homme de ce merite, qui n'auroit dû être qu'un crieur public.

43 *Concurrantque foro tria funera*] *Forum Romanum* étoit le lieu de Rome le plus fréquenté. Les enterremens y passoient d'ordinaire. On s'y arrêtoit même, pour entendre l'oraison funebre que l'on faisoit en presence de tout le convoi. Ce lieu-là n'étoit presque jamais sans un embaras horrible.

Magna sonabit] Pour bien entendre ce passage, il faut savoir, que ce Novius tenoit une banque dans le marché Romain, près de la statue du Satire Marsyas. On l'entendoit toujours crier là contre les uns & contre les autres: & il avoit la voix si forte, que le grand bruit, que causent ordinairement dans les places publiques les plus grands embaras, n'empêchoit pas qu'on ne l'entendît par dessus tout. Deux cents charetiers, & tout l'attirail de trois convois funebres, n'étoient

rien

livrés au cruel Cadmus ? *Oh , oh, Novius mon collegue n'est-il pas encore un dégré au-dessous de moi ? Car il est, lui, ce qu'étoit mon pere.* Et parceque Novius est encore moins que toi, tu crois être un Paulus Maximus, & un Messala. Mais Novius a la voix si forte, qu'au milieu des plus grands embaras de la Place Romaine, quand il y auroit deux cents charetiers & trois convois funebres, il se feroit entendre par dessus les charetiers, les trompetes, & les cornets: & c'est au moins un merite. Je reviens maintenant à moi, fils d'affranchi, que tout le monde déchire comme fils d'affranchi ; aujourd'hui, parceque vous me faites l'honneur de me souffrir à votre table ; & autrefois parceque j'étois Tribun d'une légion. Mais ce sont deux choses bien differentes. On pouroit peut-être m'envier justement l'avantage d'avoir commandé une légion ; mais on ne sauroit m'envier avec la même justice la place que j'occupe dans votre amitié, que vous avez fort grand soin de ne donner qu'au merite, sans que jamais les brigues & les cabales y ayent aucune part. Car je ne puis pas imputer à mon bonheur, de vous avoir pour ami. La fortune n'y a rien contribué. Le bon Virgile, dont la mémoire me sera toujours chere, vous parla le premier de

rien auprès. On pouroit entendre aussi tout simplement, que quand Novius se trouvoit au milieu de la place dans ces sortes d'embaras, il savoit si bien crier *arrête, charetier*, qu'il faisoit lui seul autant de bruit que tout le reste. La premiere explication a plus de sel, & s'accorde mieux avec l'Histoire.

44 *Cornua quod vincatque tubas*] Les enterremens étoient toujours précédés par des trompetes ou par des flutes. Les trompetes étoient pour les enterremens des hommes, & les flutes pour les enterremens des enfans. La loi des XII. Tables régla à dix le nombre des trompetes & des flutes que l'on pouvoit employer aux funerailles. *ecem tibicines adhibeto, hoc plus ne facito.* Quelques Savans ont écrit, que les trompetes étoient pour les funerailes que l'on faisoit aux dépens du public ; & les flutes, pour celles des particuliers. Mais il n'y a rien de moins vrai.

Saltem tenet hoc nos] C'est une raillerie bien piquante. Comme si un homme meritoit les premieres charges, parcequ'il a de bons poumons.

45 *Libertino patre natum, quem rodunt omnes lib. p. nat.*] Ce passage est fort adroit. Horace avoue lui-même sa naissance, & en mettant cet aveu avant les railleries que l'on en faisoit pour le déchirer, il trouve le moyen le plus sûr de les rendre vaines.

45 *Tibi sum convictor*] Car il étoit commensal de Mécénas. Cela paroît par un fragment d'une lettre qu'Auguste écrivoit à Mécénas, & qui fait grand honneur à Horace: *Ante ipse sufficiebam scribendis literis amicorum. Nunc occupatissimus & infirmus Horatium nostrum te cupio adducere. Veniet igitur ab istâ parasiticâ mensâ ad hanc regiam, & nos in epistolis scribendis adjuvabit. Jusqu'ici*, dit-il, *je n'ai eu besoin du secours de personne, pour écrire mes lettres à mes amis. Mais aujourd'hui, accablé d'affaires, & infirme, je vous prie de m'envoyer notre Horace. Il viendra donc de votre table, où il n'est que parasite, à cette table royale, & il m'aidera à faire mes lettres.* Voici encore un fragment d'une autre lettre qu'Auguste écrivit à Horace même, après qu'il eut refusé le Secrétariat qui lui avoit été offert: *Sume tibi aliquid juris apud me, tanquam si convictor mihi fueris. Rectè enim & non temerè feceris ; quoniam id usus mihi esse tecum volui, si per valetudinem tuam fieri posset. Prenez avec moi quelque liberté, comme si vous étiez mon commensal ; & n'aprèhendez pas de me déplaire. Car vous savez bien, que j'ai voulu, que vous vécussiez chez moi de cette maniere, si votre santé l'eût permis.*

48 *Pareret legio Romana Tribuno*] Il avoit été Tribun de soldats sous Brutus, à la bataille de Philippes. Il y avoit six Tribuns dans chaque légion. Ils commandoient chacun mille hommes. Il est étonnant qu'un fils d'affranchi comme Horace, qui étoit jeune & qui n'avoit jamais servi, eût été d'abord honoré d'une charge de Tribun de soldats, à laquelle on ne montoit que par dégrés. Mais dans les tems de desordre la discipline est mal observée. Ce qui est encore plus étonnant, à mon avis, c'est que dans la suite Auguste accorda aux fils de Sénateurs dès leur premiere campagne non seulement le Tribunat, mais aussi le commandement des ailes de cavalerie. Suet. Aug. 38.

49 *Dissimile hoc illi est*] *Hoc, quòd mihi pareret, &c. Illi, quia tibi sum convictor.*

Honorem] *Tribunatum.* La charge de Tribun.

52 *Felicem dicere non hoc me possum casu*] Horace dit, qu'il ne peut pas s'apeller heureux, d'avoir eu Mécénas pour ami, parcequ'en imputant cela à son bonheur, il auroit fait tort au goût & au discernement

ment

Me possum casu, quòd te sortitus amicum.
Nulla etenim mihi te sors obtulit. Optimus olim
Virgilius, post hunc Varius, dixere quid essem.
Ut veni coram, singultim pauca loquutus,
(Infans namque pudor probibebat plura profari)
Non ego me claro natum patre, non ego circum
Me Saturejano vectari rura caballo ;
Sed quod eram, narro. Respondes (ut tuus est mos)
Pauca : abeo ; & revocas nono post mense, jubesque
Esse in amicorum numero. Magnum hoc ego duco,
Quòd placui tibi, qui turpi secernis honestum,
Non patre plæclaro , sed vitâ & pectore puro.
Atqui si vitiis mediocribus, ac mea paucis
Mendosa est natura, alioqui recta (velut si
Egregio inspersos reprehendas corpore nævos)
Si neque avaritiam, neque sordes, nec mala lustra
Objiciet verè quisquam mihi ; purus & insons
(Ut me collaudem) si vivo, & carus amicis :
Causa fuit pater his, qui macro pauper agello
Noluit in Flavî ludum me mittere , magni

Quo

ment de Mécénas. En effet, dans ces sortes d'occasions on ne vante jamais sa bonne fortune, qu'aux dépens de celui qui en est l'auteur. Les grands Seigneurs ne doivent avoir des amis que par choix, & jamais par hasard, ou par caprice. Il y a ici une louange de Mécénas bien fine & bien polie. Elle retombe même en quelque maniere sur Horace, sans choquer la modestie, qui doit toujours être le partage d'un honnête homme. En suivant, comme nous faisons aujourd'hui, une maniere toute oposée, nous montrons bien que nous sommes fort éloignés de ce goût-là. Mais ce n'est pas la seule chose où notre politesse est fausse. * Je dois avertir, que M. Bentlei a fort bien relevé ici une ancienne leçon que Porphyrion a suivie. Il paroit qu'il a lu *possunt* au lieu de *possim*, & *tibi me* au lieu de *mihi te*. Et voici la remarque de ce vieux Commentateur qui ne laisse aucun lieu d'en douter. *Hoc est, non idcirco me felicem nominare debent, quòd casu aliquo aut fortunæ beneficio tibi sim factus amicus, cùm nulla sors me tibi obtulerit, sed* &c. Horace dit que ses envieux ne peuvent pas lui reprocher que ce soit la fortune &c. Il pouroit y avoir des raisons pour apuyer le texte tel qu'il est, mais je panche beaucoup à recevoir ces deux restitutions de Porphyrion. Il y a là plus de modestie du côté d'Horace, & tout paroit mieux suivi. La Remarque de M. Bentlei est fort sage & merite d'être lue.

54 *Optimus olim Virgilius, post hunc Varius*] Ils étoient tous deux morts, quand Horace fit cette Satire.

57 *Infans namque pudor*] Outre que naturellement Horace n'étoit pas grand parleur, il étoit de plus fort timide, * comme le sont d'ordinaire les plus excellens esprits. *

58 *Non ego me claro natum patre*] Contre l'ordinaire de ceux qui entrent, ou qui esperent d'entrer en faveur.

Non ego circum me Saturejano vectari] Comme un petit Seigneur, qui pour se divertir, va se promener à cheval autour de ses terres. Il faut joindre *circum* avec *vectari*; & *circumvectari* est le propre mot de ces promenades de plaisir. Dans le Rudens de Plaute, Gripus s'en sert admirablement, lorsque faisant, comme on dit, des châteaux en Espagne, il dit, Act. IV. sc. II.

Post animi caussa mihi navem faciam, atque imitabor
Stratonicum,
Oppida circumvectabor.

59 *Saturejano caballo*] Sur un cheval de *Saturum*, ville de Tarente, à l'Orient. Servius sur le IV. Liv. des Géorgiques, *Saturo: Tarentino ab Oppido Satureo,*

juxta

de moi. Après lui, Varius vous en dit auſſi quelque bien. *Vous leur ordonnates de me mener chez vous.* Quand je fus en votre preſence, le reſpect & ma timidité naturelle me lierent ſi bien la langue, que je ne parlai que fort peu, & à paroles entrecoupées. Je ne vous dis point, que je fuſſe né d'un pere illuſtre, ni que j'allaſſe me promener dans mes terres ſur un cheval de grand prix. Je vous dis ingénument ce que j'étois. Vous me répondites en peu de mots, comme c'eſt votre coutume; je me retirai. Neuf mois après vous me rapellates, & vous me fites l'honneur de me mettre du nombre de vos amis. Je ne trouve rien de plus glorieux que de vous avoir plu, à vous, Mécénas, qui diſcernez l'honnête homme du faquin, non pas par l'éclat de la naiſſance, mais par la pureté des mœurs, & par la bonté du cœur. Si je n'ai que de médiocres defauts, & même en petit nombre, & ſi je ſuis, à tout prendre, comme ces perſonnes que de petites taches, que l'on remarque ſur leur viſage, n'empêchent pas d'être agréables; ſi perſonne ne peut m'accuſer juſtement ni d'avarice, ni d'impureté, ni me reprocher aucun commerce infame; ſi je vis exempt de toutes ſortes de crimes, & ſi je ſuis cher à mes amis, j'en ai l'obligation à mon pere, qui, quoiqu'il n'eût pour tout bien qu'une petite métairie à Vénuſe, ne voulut pourtant pas m'envoyer à l'école de Flavius, où les grands Centurions envoyent leurs enfans, à qui l'on voyoit porter tous les jours le porte-feuille & les jettons, avec le calcul qu'ils avoient fait des interêts que chaque ſomme pouvoit porter tous

juxta Tarentum enim ſunt baphia ubi tingitur lana. Cette ville étoit ſur les frontieres de la Pouille & de la Calabre. C'eſt pourquoi le vieux Commentateur a mis *Saturejani fundi in Apuliâ, &c.* Cruquius s'eſt fort trompé.

61 *Revocas nono poſt menſe*] J'admire la ſageſſe & la modeſtie d'Horace, de ne s'être pas mis au haſard d'importuner Mécénas, en lui faiſant la cour; & d'avoir attendu qu'il le rapellat. C'eſt une maxime que beaucoup de gens devroient encore ſuivre. Mais je n'admire pas moins le jugement & le froid de Mécénas. C'eſt bien là une marque certaine que le veritable merite ne produit pas ordinairement ſon effet dans une premiere converſation. On peut voir les Remarques ſur la Satire IX.

65 *Atqui*] Cet *atqui* dépend de ce qu'il a dit dix-neuf vers plus haut, *libertino patre*: mon pere, qu'on apelle tant affranchi, *c'eſt pourtant lui, &c.* Et c'eſt à quoi il faut bien prendre garde.

66 *Velut ſi egregio inſperſos*] Voilà juſtement comme doit être un honnête homme. Ses defauts doivent reſſembler à ces petites taches que l'on voit quelquefois à de belles perſonnes: elles ne les empêchent pas d'être belles, mais d'être parfaites.

68 *Neque ſordes*] Ce mot comprend tous les vices qui rendent un homme vil & mépriſable.

Nec mala luſtra] *Luſtra* ſignifie proprement les tanieres des bêtes, *à luto*; & de-là on a apliqué ce mot aux tavernes & aux vilains lieux, parcequ'ils étoient ordinairement ſouterrains, & parceque ceux qui les fréquentent ont le même ſort que les compagnons d'Ulyſſe, qui furent changés en pourceaux.

69 *Objiciet verè*] Il a raiſon d'ajouter *verè*: car il eſt aiſé de calomnier un homme, & de lui imputer des vices qu'il n'a point.

71 *Cauſa fuit pater his*] Comme s'il diſoit: Mon pere, qu'on apelle toujours affranchi, &c.

Qui macro pauper agello] *Macro agello*, une *petite terre maigre.* Fabius Maximus avoit dit: *Tum Æneas agrè patiebatur in eum deveniſſe agrum macerrimum, litorioſiſſimumque.*

72 *Noluit in Flavi*] Ce Flavius étoit un maître qui enſeignoit à lire, à écrire, & à compter: & je crois qu'il tenoit ſon école à Vénuſe, qui étoit la patrie d'Horace.

Ludum] C'eſt ainſi que l'on apelloit les écoles. Terence dans le Phormion:

——— *in ludum ducere & reducere.*

Et. *In quo hac diſcebat ludo.*

73 *Magnis è Centurionibus*] Le Centurion étoit proprement le Capitaine d'une compagnie de cent hommes de pied. Et quand ces compagnies furent ré-

Quo pueri magnis è centurionibus orti,
Lævo suspensi loculos tabulamque lacerto,
Ibant octonis referentes Idibus æra.
Sed puerum est ausus Romam portare, docendum
Artes, quas doceat quivis Eques atque Senator
Semet prognatos. Vestem servosque sequentes,
In magno ut populo si quis vidisset, avitâ
Ex re præberi sumtus mihi crederet illos.
Ipse mihi custos incorruptissimus omnes
Circum Doctores aderat. Quid multa? pudicum
(Qui primus virtutis honos) servavit ab omni
Non solùm facto, verùm opprobrio quoque turpi:
Nec timuit, sibi ne vitio quis verteret, olim
Si præco parvas, aut (ut fuit ipse) coactor,
Mercedes sequerer: neque ego essem questus. Ob hoc nunc
Laus illi debetur, & à me gratia major.
Nil me pœniteat sanum patris hujus: eoque
Non, ut magna dolo factum negat esse suo pars,
Quòd non ingenuos habeat clarosque parentes,
Sic me defendam. Longè mea discrepat istis

Et

réduites à soixante hommes, les Capitaines ne laissérent pas de retenir le nom de *Centurions*. Mais ici il est question de savoir ce qu'Horace a entendu par *magni Centuriones*. Je suis persuadé qu'il designe par-là les Capitaines des premieres compagnies des Bataillons, les Capitaines qui étoient proprement apellés *Primopili*. Ils avoient une autorité presque égale à celle des Tribuns. Ils commandoient aux Centurions des autres compagnies, & ils avoient cet avantage, que quand ils changeoient de corps, ils conservoient toujours leur rang: & l'on ne pouvoit leur donner que les premieres compagnies des corps où ils entroient. Cela étoit donc bien ridicule, que des gens de cette maniere ne fissent aprendre à leurs enfans qu'à *compter*, parcequ'alors, comme aujourd'hui, c'étoit le chemin le plus court pour amasser des richesses.

74 *Lævo suspensi loculos tabulamque lacerto*] L'avarice de ces Centurions étoit si grande, que non seulement ils ne faisoient aprendre à leurs enfans qu'à compter; mais ils ne leur donnoient pas seulement un valet, pour leur porter la bourse de jettons & le porte-feuille; au lieu qu'Horace avoit plusieurs valets, &c. On n'avoit jamais bien expliqué la pensée d'Horace. *Lævo lacerto*, parceque c'est toujours le bras gauche qui est chargé. Callimaque a dit de même d'un jeune homme qui alloit à la sale des exercices; & qui portoit sa phiole d'huile, comme c'étoit la coutume:

Καὶ ἕα παρὰ σκαιοῖο βραχίονος ἔμπλεον ὄλπην.

Il portoit à son bras gauche sa phiole pleine d'huile.

75 *Octonis referentes Idibus æra*] Ce passage est plus difficile qu'il ne paroît, & je n'ai vu personne qui l'ait bien expliqué. Horace dit, que les enfans de ces grands Centurions portoient tous les jours à l'école la suputation des interêts que chaque somme prétée pouvoit porter tous les quinze jours. J'ai remarqué sur l'Ode II. du Liv. V. qu'on prétoit l'argent par mois, que l'interêt étoit payé le jour des Calendes, & que les usuriers, qui vouloient avoir double profit, ne prétoient leur argent qu'au demi-mois, c'est-à-dire jusqu'au jour des Ides; parceque fort souvent des Calendes aux Ides le change doubloit de moitié, & de quatre il venoit à huit pour cent. Les enfans donc de ces Centurions aprenoient à suputer le profit qu'ils pouroient faire un jour de leur argent, depuis le premier jusqu'au quinze de chaque mois. *Æra*, les interêts. *Octonis Idibus*, tous les jours des Ides, qu'il apelle *Octonas*, parcequ'elles étoient toujours justement huit jours après les Nones, comme je l'ai expliqué ailleurs. Ceux qui ont voulu entendre ce

vers

tous les jours des Ides. Et il eut le courage de me mener lui-même à Rome, pour me faire élever dans tout ce que les Chevaliers & les Sénateurs font aprendre à leurs enfans. Ceux qui au milieu de ce grand peuple, voyoient mes habits, & les esclaves dont j'étois suivi, ne manquoient pas de croire, que cette grande dépense venoit du bien de mes aïeux. Mon pere prenoit la peine de me garder lui-même. Il étoit mon Gouverneur, il m'accompagnoit chez tous mes maîtres. Enfin par ses soins il m'a conservé la pureté, qui est le premier fondement de la vertu, & il m'a garanti, non seulement de toutes sortes d'actions deshonnêtes, mais encore de tout reproche & de tout soupçon. Et en dépensant ainsi pour moi tout ce qu'il pouvoit gagner, il ne craignit point que l'on dît un jour, que c'étoit sa faute, si je n'étois qu'un huissier, ou qu'un simple sergent comme lui : & je ne m'en serois pas plaint moi-même. C'est pourquoi il en merite plus de louange, & je dois lui en avoir d'autant plus d'obligation. Pendant que j'aurai l'usage de la raison, je me trouverai toujours heureux, d'avoir eu ce pere, & je ne suivrai jamais l'exemple de la plupart des gens, qui pour excuser la bassesse de leur naissance, disent hautement, qu'ils ne sont pas cause de ce qu'ils n'ont pas un pere de la premiere qualité. J'ai d'autres sentimens, & je tiens un autre langage. Car si la nature nous permettoit de recommencer notre vie, depuis un certain nombre d'années, & qu'elle nous donnat la liberté de nous choisir des parens au gré de

vers du payement du maître, devoient faire voir, qu'on payoit alors les maîtres par mois, comme cela se pratique aujourd'hui, & que ce mois étoit même payé le jour des Ides.

76 *Sed puerum est ausus Romam portare*] Ce vers prouve, que Flavius n'enseignoit point à Rome. Aparemment c'étoit à Vénuse.

77 *Artes quas doceat*] Comme la rhétorique, la dialectique, la morale.

Quivis Eques atque Senator] *Quivis*, quel que ce soit, c'est-à-dire le plus grand, le plus illustre.

79 *Avitâ ex re præberi sumptus*] Il auroit cru, que toute cette dépense venoit du bien que m'avoient laissé mes aïeux; & par conséquent que j'étois de grande naissance: car les esclaves n'acqueroient que pour leurs maîtres. On n'avoit point du tout compris le sens de ce passage.

81 *Ipse mihi custos incorruptissimus*] L'on étoit si corrompu à Rome, qu'on avoit toutes les peines du monde à garantir les enfans qu'on envoyoit aux écoles publiques. C'est pourquoi on ne les laissoit jamais sortir, qu'ils n'eussent avec eux un garde, une espece de Gouverneur, qui étoit proprement apellé *Custos* & *Rector*. Mais parcequ'il étoit bien difficile de trouver des gens en qui l'on pût se fier, le pere d'Horace voulut lui-même servir de garde à son fils; sachant bien, que la science ne peut être que malheureuse, quand on l'acquiert aux dépens des moeurs.

83 *Qui primus virtutis honos*] Car la chasteté est le fondement de toutes les vertus, comme l'impureté est la source de tous les vices.

85 *Nec timuit*] Le pere d'Horace en dépensant tout son bien pour l'éducation de son fils, se mettoit en état de ne pouvoir le faire un jour que sergent, comme lui. Mais il ne craignoit point ce reproche, & il aimoit mieux lui laisser la vertu sans bien, que le bien sans vertu. C'est le veritable sens de ce passage.

86 *Si præco parvas*] *Præco* étoit proprement une espece de crieur public, dont on se servoit aux encans, & *Coactor* étoit le sergent, ou le collecteur, qui alloit ramasser l'argent des chóses qui avoient été vendues: ce qu'Horace apelle *parvas mercedes sequi*. Car *merces* est proprement le prix de l'achat, comme *pretium*, & en Grec *μισθὸς*. Il peut signifier aussi *les menus droits* que le peuple payoit aux fermiers, & les petits profits des collecteurs, comme M. le Clerc l'a expliqué. Mais jamais il ne peut signifier *res venales*, comme le veut M. Masson.

79 *Nil me pœniteat sanum patris hujus*] Les premiers Latins se sont servis du verbe *pœnitere*, pour dire *n'être pas content*. Terence, Heautontim.

---------- *Quantum hic operis fiat pœnitet.*

Je ne suis pas content du travail que l'on fait ici.

Et vox & ratio: nam si Natura juberet
A certis annis ævum remeare peractum,
Atque alios legere, ad fastum quoscunque parentes
Optaret sibi quisque: meis contentus, honestos
Fascibus & sellis nolim mihi sumere; demens
Judicio vulgi, sanus fortasse tuo; quòd
Nollem onus (haud unquam solitus) portare molestum.
Nam mihi continuò major quærenda foret res,
Atque salutandi plures: ducendus & unus
Et comes alter, uti ne solus rusve peregre-
ve exirem: plures calones atque caballi
Pascendi: ducenda petorrita. Nunc mihi curto
Ire licet mulo, vel, si libet, usque Tarentum,
Mantica cui lumbos onere ulceret, atque eques armos.
Objiciet nemo sordes mihi, quas tibi, Tulli,
Quum Tiburte viâ Prætorem quinque sequuntur
Te pueri, lasanum portantes, œnophorumque.
Hoc ego commodiùs, quàm tu, præclare Senator,
Millibus atque aliis, vivo. Quacunque libido est,
Incedo solus: percontor quanti olus, ac far:
Fallacem circum, vespertinumque pererro

Sæpe

93 *Et vox & ratio*] *Vox*, les paroles, *ratio*, les sentimens.

Nam si natura juberet] Rien n'est plus honnête que tout ce qu'Horace dit ici de son pere. Mais il faut avouer aussi qu'il auroit poussé bien loin l'ingratitude, si l'ambition lui avoit fait mépriser un pere qui lui avoit donné une si belle éducation.

96 *Honestos fascibus & sellis*] Comme les Consuls, les Préteurs, les Ediles, &c. *Honestos fascibus & sellis*, comme dans Saluste: *Sed quòd non dignos homines honore honestos videbam.*

99 *Molestum*] Pesant, difficile à porter.

101 *Atque salutandi plures*] Pour être assuré de leurs suffrages dans les occasions.

102 *Rusve peregreve exirem*] *Rus*, à la campagne, autour de Rome. *Peregre*, au loin: car *peregre* supose un voyage, & non pas une promenade. J'ai compris l'un & l'autre sous le mot de *campagne*.

103 *Plures calones*] *Calones*, sont proprement des valets d'armée. Voyez Festus.

104 *Ducenda petorrita*] *Petorritum* est un carosse à quatre roues. On veut que ce soit un mot Gaulois; mais il est purement Grec Eolien, πετόρες, qui signifie *quatre*. Les Gaulois l'ont eu de ceux de Marseille, qui étoit colonie Eolienne.

Nunc mihi curto ire licet mulo] Il ne dit pas *sur un cheval*, mais *sur un mulet*: car les mulets étoient beaucoup moins estimés que les chevaux, & ce n'étoit pas la monture des honnêtes gens; c'est pourquoi Ciceron raille Pétus dans la Lettre XVIII. du Livre IX. *Potes mulo isto, quem tibi reliquum dicis esse, quum Cantherium comedisti, Romam pervehi. Vous pouvez aller à Rome sur le mulet qui vous est resté, puisque vous avez mangé votre cheval.* Horace donc trouve cette commodité dans sa condition, qu'il peut aller partout sur un mulet, & même sur un mulet écourté. Car *curto mulo*, est comme dans Properce *curto equo*, un cheval à qui l'on a coupé la queue.

106 *Mantica cui lumbos*] Il a imité ce vers de Lucilius:

Mantica Cantherii costas gravitate premebat.

Horace prend plaisir à se vanter ici d'une chose que de fort honnêtes gens avoient faite avant lui. Caton le Censeur alloit toujours sur un cheval, avec sa valise derriere lui. Ce qui fait faire cette reflexion à Séneque, dans sa Lettre LXXXVIII. O *quantum erat seculi decus, Imperatorem triumphalem, Censorium, & quod super omnia hæc est, Catonem, uno caballo esse contentum, & ne toto quidem; partem enim sarcinæ ab utroque latere dependentes occupabant! Quelle gloire n'étoit-*

ce

de notre vanité, les autres en choisiroient à leur fantaisie. Pour moi, content de ceux que j'ai, je n'en irois point prendre au milieu des faisceaux, ni sur les siéges Curules. Le peuple apellera cela folie; mais vous lui donnerez sans doute un autre nom, & vous trouverez, qu'il y a de la prudence à ne vouloir pas se charger d'un fardeau qu'on n'a pas accoutumé. Si j'étois fils d'un Consul ou d'un Préteur, il faudroit me tourmenter pour augmenter mon bien, faire la cour aux uns & aux autres, mener deux ou trois personnes avec moi, n'oser jamais aller seul à la campagne, avoir un grand nombre de valets, des palefreniers, des chevaux, des carosses. Au lieu que comme je suis, je puis aller par tout où je veux, même jusqu'à Tarente, sur un mulet écourté, que je blesse sur le garaut, comme un fort méchant Cavalier, & que ma valise blesse sur la croupe. Tullius, on ne me reprochera jamais les mesquineries qu'on vous reproche tous les jours, quand on dit, que tout Préteur que vous êtes, on vous voit passer sur le chemin de Tibur, suivi de cinq esclaves, qui portent votre baril de vin, & toutes vos provisions. Grand Sénateur, je vis cent fois plus commodément que vous, & que mille autres comme vous. Je vais seul partout où j'ai envie d'aller. Je demande ce que valent les herbes, ce que vaut le bled. Je me promene dans le cirque, où est le rendez-vous de tous les charlatans. Le soir je fais quelque tour à la place; j'écoute les diseurs de bonne avanture; je m'en retourne après cela chez moi, où je

ce point pour ce siecle-là qu'un Géneral d'armée qui avoit triomphé, un Censeur, & ce qui est encore plus que tout cela, Caton lui-même, se contentat d'un cheval qui n'étoit pas même tout pour lui: car sa valise en occupoit une partie!

Atque eques armos] Il veut donner l'idée d'un méchant cavalier: c'est pourquoi je l'ai exprimé dans ma traduction. Horace dit ceci en plaisantant.

107 *Objiciet nemo sordes mihi*] On ne s'est point attaché à montrer la suite du raisonnement d'Horace, & c'est pourtant ce qu'il y a de plus nécessaire. Il vient de dire, que s'il étoit né d'un pere Préteur, ou Consul, il seroit obligé de faire une dépense proportionée à sa qualité. Mais que n'étant qu'un simple particulier, il a la liberté d'aller seul, & de porter lui-même sa male sur son mulet. *Car*, dit-il, *Tullius, jamais on ne me reprochera cette sordide avarice que l'on vous reproche: Je vis d'une maniere proportionée à l'état où je suis. Mais vous qui êtes Préteur, vous deshonorez cette charge par la maniere dont vous vivez.* C'est le même Tullius dont il a été déja parlé.

108 *Quum Tiburte via*] *Via Tiburs*, & *Tiburtina*, étoit un des plus grands chemins de Rome, & des plus fréquentés. Il commençoit à la porte Esquiline, & menoit à *Tibur*.

109 *Lasanum portantes œnophorumque*] *Lasanum* signifie un pot de chambre & une marmite. Les Interpretes l'ont pris ici dans le premier sens. Mais ils se trompent assurément. Tullius étoit d'une avarice si sordide, que quand il alloit en voyage, il faisoit porter par ses valets toute sa provision, jusqu'à sa baterie de cuisine; pour n'être pas obligé de prendre quelque chose dans les cabarets, ni à la dinée, ni à la couchée. Dans ce dessein, le pot de chambre étoit entierement inutile; mais la marmite ne l'étoit pas. Je ne crois pas que cela ait besoin d'autre preuve. Perse a imité ce passage dans la Satire V.

Jam pueris pellem succinctus & œnophorum aptas.

Pellis est ici ce qu'on apelloit proprement *segestre*, une grande couverture, qui au commencement étoit faite de nate, & qu'on fit ensuite de cuir. On s'en servoit pour enveloper le bagage. Dans cette couverture étoit la provision & tout ce qu'il faloit pour la faire cuire.

Oenophorumque] Οἰνοφόρον, vaisseau à porter le vin.

111 *Millibus atque aliis*] Lambin accuse Horace de n'avoir pas su le Latin, s'il a écrit *millibus atque aliis*; mais il assure, qu'il faut corriger *multis atque aliis*. Cette critique est très mal fondée. Horace a dit *millibus atque aliis*, comme Virgile *millibus è multis*, & comme Callimaque μυρία πάντα.

113 *Fallacem circum*] Le grand cirque, entre le mont Palatin & le mont Aventin. Il l'apelle *fallacem trompeur*, parceque c'étoit le lieu où se tenoient d'ordinaire les astrologues, les diseurs de bonne avanture, les expliqueurs de songes, & autres imposteurs. Ennius:

Non de circo Astrologos, &c.

 Peut-

Sæpe forum : assisto divinis : inde domum me
Ad porri & ciceris refero, laganique catinum.
Cœna ministratur pueris tribus ; & lapis albus
Pocula cum cyatho duo sustinet : astat echinus
Vilis, cum paterâ guttus , Campana supellex.
Deinde eo dormitum, non solicitus, mihi quòd cras
Surgendum sit mane, obeundus Marsya, qui se
Vultum ferre negat Noviorum posse minoris.
Ad quartam jaceo ; postbanc vagor ; aut ego lecto
Aut scripto quod me tacitum juvet : ungor olivo,
Non quo fraudatis immundus Natta lucernis.

Peut-être aussi l'a-t'il apellé *trompeur*, à cause des boutiques de Marchands dont ce cirque étoit environné.

Vespertinumque pererro] Il dit, qu'il alloit le soir à la place Romaine, parceque c'étoit la promenade ordinaire du peuple & de tous les badauts, qui trouvoient-là de quoi s'amuser: car elle étoit entourée de boutiques de Marchands & de portiques, & ornée de plusieurs statues. Il y avoit d'ordinaire des bâteleurs & des devins. Il paroit par un passage de Pétrone, que l'on y portoit vendre sur le soir tout ce qui avoit été volé.

114 *Assisto divinis*] Il dit, qu'il écoutoit les devins, qu'il s'arretoit à les entendre comme les badauts. Car il n'est pas question ici de sacrifices ni de religion.

115 *Laganique catinum*] *Laganum* étoit proprement une espece de gâteau, fait avec de l'huile, de la farine, & du miel. Lambin aimoit mieux lire *lachanique catinum*, un plat d'herbes. *Lachanum, olus.* Cela n'est pas fort important.

Catinum] Proprement un plat potager. Varron : *Vasa in mensâ escariâ, ubi pultem aut jurulenti quid ponebant, à capiendo catinum nominaverunt, nisi quòd Siculi dicunt κάτανον, ubi assa ponebant.*

116 *Lapis albus*] Une petite table de marbre blanc, qui n'avoit qu'un pied, qui étoit quarée & longue, dont ils faisoient le buffet. Cette table étoit apellée proprement *cartibulum*. Varron, dans le IV. Liv. de la langue Latine: *Altera vinaria mensa erat lapidea, quadrata, oblonga, una columella: vocabatur cartibulum.* Varron dit *altera mensa*, parcequ'ils avoient une autre espece de buffet qu'ils apelloient *cillibantum*: c'étoit une table ronde qui étoit aussi apellée *delphica*. Ils avoient encore un troisieme buffet, qui étoit une table pour mettre les cruches : on l'apelloit *urnarium*. Pour leur table à manger, elle étoit apellée *escaria*, & *cibilla*. Elle étoit d'abord quarée ; dans la suite on la fit ronde, comme la table des Grecs, qui au commencement avoit été un quaré long , comme cela paroit par Homere.

117 *Pocula cum cyatho duo sustinet*] *Cyathus* étoit proprement un petit vase dont on se servoit pour puiser l'eau & le vin dans les cruches * & pour les verser dans les tasses *: & c'étoit le même que les Latins apelloient *simpulum*. Mais il est question de savoir ici pourquoi Horace a dit *pocula duo*. C'est parceque l'on mettoit toujours sur le buffet deux coupes pour chaque convive: une pour le vin, & l'autre pour l'eau. Horace étoit seul; il avoit donc deux coupes. Agrétius marque fort bien cette coutume, quand il écrit: *Jubeo promis utrosque binos ut habeam ; quia in delphicâ comparia vasa semper sunt. Unde ipse Cicero dicebat , scyphorum paria complura.* *On peut voir ce qui a été remarqué sur le 12. vers de l'Ode XIX. du Liv. III.*

Astat echinus vilis , cum paterâ guttus] Ce vers a fait de la peine à tous les Interpretes , & ils ne l'ont jamais bien expliqué. *Echinus*, est proprement ce qu'on apelloit *polubrum*, un bassin à laver les mains, & *guttus* est la même chose qu'*epichys*, une petite urne à col étroit, d'où l'on versoit l'eau dans le bassin. Fabius Pictor a expliqué cette coutume dans le Livre XVI. *Aquam manibus pedibusque dato : polubrum sinistrâ manu teneto, dextrâ vasum cum aquâ.* Les Latins avoient pris des Grecs cette coutume, de laver les mains avant le repas. Car Homere dit dans le I. Livre de l'Odyssée:

Χέρνιϐα δ' ἀμφίπολος προχόῳ ἐπέχευε φέρουσα
Καλῇ, χρυσείῃ, ὑπὲρ ἀργυρέοιο λέβητος
Νίψασθαι ————

Une servante verse de l'eau d'une aiguiere d'or dans un bassin d'argent, pour donner à laver.

Πρόχοος est *guttus*, *epichysis*, aiguiere; λέβης, *polubrum*, *echinus*, bassin. Il ne reste plus qu'à savoir de quel usage est ici *patera*. Cela n'est pas bien difficile, & il ne faut pas être fort versé dans l'antiquité , pour savoir, que la table des Anciens n'étoit jamais sans une espece d'assiete creuse, ou de tasse , pour faire les libations. Virgile :

---- *pa-*

Ast

je trouve pour mon souper, des porreaux, des pois & des bignets, qui me sont servis par trois esclaves. A côté de moi, sur un buffet de marbre blanc, on voit deux coupes, une bouteille, un bassin, & une aiguiere, avec la coupe pour les libations : le tout de belle terre de Campanie. Je vais me coucher ensuite, sans avoir le chagrin qu'il faille me lever le lendemain à la pointe du jour, pour me rendre près de la statue de Marsyas, qui témoigne par son geste, qu'il ne sauroit souffrir la vue de Novius le cadet. Je me leve à dix heures ; & je sors dès que je suis habillé. Si je ne sors pas, je lis ou j'écris quelque chose qui me divertit. Quand je suis las de cette occupation, je me fais froter d'huile, non pas comme le sale Natta, qui se frote d'une huile qu'il derobe lui-même à ses lampes. Mais lorsque le soleil, devenu plus ardent, m'avertit qu'il est tems de me baigner,

---------- *paterâ libamus & auro.*

Car c'étoit la même dont on se servoit dans les sacrifices publics. Varron: *Et in sacrificando Deis, hoc poculo Magistratus dat Deo vinum.* On s'en servoit aussi pour offrir aux Dieux les prémices de viandes. On peut voir les Remarques sur l'Ode XVI. du Liv. II. & c'est ce qui nous fait entendre ce beau passage de Ciceron, dans le second Liv. *de Finibus bon. & mal. Atque reperiemus asotos primùm ita non religiosos, ut edant de patellâ. Et nous trouverons des gloutons si peu scrupuleux, qu'ils mangeront même la viande qu'on aura mise sur l'assiete pour l'offrir aux Dieux.* Les conjectures de Théodore Marcile sont insoutenables.

118 *Campana supellex*] La Campanie fournissoit à Rome la plus grande partie des vaisseaux de terre, qui étoient comme notre fayance. Le buffet d'Horace etoit garni de cette sorte de vaisselle. On peut voir ce qui a été remarqué sur l'Ode XI. du Liv. IV. Ceux qui n'avoient point de vaisselle d'argent, en avoient d'ordinaire ou de terre, ou de cuivre. Varron. *Altera vinaria mensa erat lapidea, quadrata, oblonga, una columella, &c, & in eâ, & cum eâ ænea vasa.*

120 *Obeundus Marsya*] Dans la place Romaine, vis-à-vis des Rostres, étoit la statue de Marsyas, auprès de laquelle s'assembloient les Juges, les Avocats & les parties. C'étoit aussi le séjour ordinaire des Banquiers. C'est pourquoi Séneque dit de la fille d'Auguste : *Quotidianum ad Marsyam concursum, cùm ex adultera in quæstariam versa, jus omnis licentiæ sub ignoto adultero peteret.*

121 *Qui se vultum ferre negat Noviorum posse minoris*] La douleur que Marsyas souffroit, de voir Novius assis au nombre des Juges, ou de lui voir exercer une usure affreuse, lui faisoit oublier tout le mal qu'il souffroit, d'avoir été écorché par Apollon. C'est un trait de Satire bien piquant ; & cela est d'autant plus heureux, que la statue de Marsyas avoit une main levée. Horace explique ce geste, comme si Marsyas vouloit éloigner & repousser Novius. On sait l'histoire du Satyre Marsyas, qui ayant osé defier Apollon à jouer de la flute, fut vaincu, & ensuite écorché tout vif par le vainqueur.

* 122 *Ad quartam jaceo*] Après avoir dit qu'il va se coucher, *eo dormitum,* il marque le tems de son lever, *ad quartam jaceo. Je suis au lit jusqu'à dix heures.* Mais ce n'étoit nullement en lui un esprit de débauche & de paresse. C'est la coutume de presque tous les Poëtes. Ils se levent tard, parcequ'ils travaillent au lit. C'est dans le lit que le grand Corneille a enfanté ces miracles que nous admirons aujourd'hui. C'est dans le lit que la Fontaine a composé la plupart des fables qui le rendent immortel. Horace faisoit de même, il mettoit tout ce tems-là à profit ; comme il nous aprend dans la Sat. IV. du Liv. I.

---- ---- *Neque enim cum lectulus aut me Porticus excepit, desum mihi.* *

Aut ego lecto, aut scripto] *Lecto* pour *lectite* ; *scripto* pour *scriptito.* Il y en a qui ont cru, que c'étoient des ablatifs, *lecto aut scripto, quod me juvet, ungor olivo. Après avoir lu ou écrit, je me fais froter d'huile.* Le premier est plus naturel. Ciceron décrit presque un même genre de vie dans la XX. lettre du Liv. IX. *Ubi salutatio defluxit, literis me involvo, aut scribo, aut lego. Veniunt etiam qui me audiunt quasi doctum hominem, quia sum paulò quàm ipsi doctior. Inde corpori omne tempus datur. Quand ceux qui me sont venu voir s'en sont allés, je m'aplique à l'étude, j'écris ou je lis. Il vient aussi des gens m'entendre comme un savant homme, parceque j'en sais un peu plus qu'eux. Tout le reste de la journée je le donne au soin du corps.*

124 *Non quo fraudatis immundus Natta lucernis*] *Natta* étoit un surnom d'une des branches de la famille des Pinariens, qui étoient divisés en *Mamertins,* en *Natta* & en *Rufi.* Ils étoient tous Patriciens. Ciceron parle d'un L. Natta qu'il apelle *un jeune homme de grande naissance, summo loco natum adolescentem.* Ce fut

Ast ubi me fessum sol acrior ire lavatum
Admonuit, fugio rabiosi tempora signi.
Pransus non avidè, quantum interpellet inani
Ventre diem durare, domesticus otior. Hæc est
Vita solutorum miserâ ambitione gravique.
His me consolor, victurus suaviùs, ac si
Quæstor avus, pater atque meus patruusque fuissent.

fut un des principaux heritiers de Jule Cesar. Horace accuse ici quelqu'un de cette famille de la plus infame avarice dont on ait ouï parler. Car il lui reproche, qu'il prenoit dans les lampes de sa maison l'huile dont il se frotoit. Théophraste dans ses caracteres n'oublie pas cette marque d'un naturel horriblement avare: ἐλαίῳ σαπρῷ ἐν βαλανείῳ χρῆσθαι.

125 *Ast ubi me fessum sol acrior*] Il ne faut pas entendre ces deux vers d'une certaine heure du jour, mais d'une saison. Horace dit, que quand le soleil devenu plus ardent, l'avertit qu'il faut se baigner, il se garantit par le bain des ardeurs de la Canicule. Il nous aprend par-là une particularité fort remarquable, qu'il ne se baignoit d'ordinaire que pendant les grandes chaleurs. Dans les autres tems, il se contentoit de se faire froter d'huile, & peut-être même d'un demi bain, pour se décrasser, & pour ôter la sueur & la poussiere. En quoi il imitoit la temperance des premiers Romains, dont parle Séneque à l'occasion de Scipion l'Afriquain, dans l'Epitre LXXXVI. du Livre XIII. *Imò si scias non quotidie lavabatur: nam, ut aiunt qui priscos mores urbis tradiderunt, brachia & crura quotidie abluebant, quæ scilicet sordes opere collegerant, cæterum toti nundinis lavabantur.* Cela n'empêchoit pas qu'il ne se baignat les jours de fête, & les jours qu'il devoit aller souper chez ses amis Mais il parle ici d'une regle ordinaire de vie, qui s'observe tous les jours, pendant un certain tems, &c. Ceux qui ont expliqué ces deux vers d'une certaine heure du jour, se jettent dans un embaras dont ils ne sauroient sortir.

126 *Fugio rabiosi tempora signi*] Je ne crois pas qu'il y ait dans les Anciens aucun passage où aucun MS. ait presenté une leçon si differente & si éloignée du texte que celle que presente ici le MS. dont Cruquius a parlé. *Codex Blandinius antiquissimus*, dit-il, *habet* :

——— *Fugio campum lusumque trigonem.*

Je fuis le champ de Mars & le jeu de la paume.

M. Bentlei n'a pas manqué d'embrasser cette correction. Auroit-il rejetté une leçon si extraordinaire & qui ne conserve aucun vestige du texte? Je sais bien que Martial parle de ce jeu *trigo* dans plusieurs de ses épigrammes. Mais dans les Anciens on ne trouve rien qui prouve que ce mot fût connu du tems d'Auguste; au contraire il seroit aisé de prouver que le mot *trigo* & le lieu où on jouoit ce jeu & qui étoit ainsi apellé, parcequ'il étoit disposé en triangle, ne commencerent à être connus que longtems après Horace. Je crois donc que cette leçon, *fugio campum lusumque trigonem*, est l'ouvrage de quelque écolier, qui sur ces passages de Martial avoit effacé l'ancienne leçon du texte & placé cette belle erudition. Il ne faut même que prendre garde à ce que Cruquius ajoute: *Sed supposita sunt puncta, vulgataque lectio est adnotata.* Quelque Savant avoit marqué des points sous cette leçon si bisare, & avoit rétabli l'ancienne leçon, *fugio rabiosi tempora signi*, qui est la seule bonne & qui sent le génie d'Horace. Ma Remarque précédente leve à mon avis toutes les difficultés.

127 *Pransus non avidè*] C'étoit la coutume des Romains, de ne faire qu'un repas, qui étoit le souper. Mais pour n'être pas à jeun tout le jour, ils mangeoient d'ordinaire un morceau de pain sec, ou quelques fruits à dix heures du matin, ou à midi. On peut voir les Remarques sur la I. Ode du Livre I.

Quantum interpellet] Mot à mot, *autant qu'il en faut, pour m'empêcher d'être tout le jour l'estomac vuide. Interpellet, impediat, &c.*

128 *Domesticus otior*] Il fait, & ne fait rien. La force de ces deux mots se peut beaucoup plus sentir qu'exprimer. Heureux ceux qui savent imiter cette oisiveté d'Horace.

130 *His me consolor*] Je me console par là de tout ce que vous dites de moi, en m'apellant fils d'affranchi, &c.

Victurus suaviùs] Car notre bonheur ne dépend entierement que de nous-mêmes. Ce qui est hors de nous n'y peut presque point avoir de part.

131 *Quæstor*] Questeur, c'est-à-dire *Tresorier*. Ces charges de Tresoriers étoient beaucoup plus considerables sous Auguste, qu'elles n'avoient été avant lui.

Fuissent] M. Bentlei lit *fuisset*, comme il y a dans quelques MSS. & cela à cause de *Quæstor* : *Fuissent*, dit-on, ne peut pas aller avec *Quæstor*. Mais *fuisset* ne peut pas aller non plus avec *pater, avus, patruusque*. *Quæstor* s'aplique séparément à chacun. Ainsi *fuissent* est la veritable leçon.

gner, je me delasse dans le bain & je me defends contre les chaleurs de la Canicule. Après le bain je mange un morceau, seulement pour soutenir mon estomac, & pour n'être pas à jeun jusqu'au soir. C'est-là la vie des gens qui sont delivrés de toute sorte d'ambition. Avec cela je me console aisément de tout: & je vivrai plus heureux que si mon aïeul, mon pere, & mon oncle avoient été Questeurs.

SA-

NOTES SUR LA SAT. VI. LIV. I.

LE P. Sanadon s'accorde avec M. Dacier sur la date de cette piece.

1 *Lydorum quicquid Etruscos*] Le P. S. renverse ici tout ce que M. Dacier a avancé sur le témoignage de Denys d'Halicarnasse. Après avoir dit qu'Horace, comme Poëte, étoit en droit de suivre une tradition même fausse, il prouve que celle qui faisoit descendre les Toscans des Lydiens, ne l'étoit pas, & il le prouve par l'autorité d'Herodote, de Ciceron, de Virgile, de Strabon, de Servius, de Pline, de Tacite, de Velleius, de Séneque, de Plutarque, de Valere Maxime, de Silius & de Stace, au lieu que Denys d'Halicarnasse est seul du sentiment contraire. Mais il ne se borne pas à ces autorités; il démontre le sien par l'Histoire, sur quoi on peut le consulter lui-même.

4 *Imperitarint*] Un grand nombre de manuscrits portent *imperitarent*, & le P. S. a employé cette leçon qui lui paroît plus élégante.

13 *Pulsus fuit*] Le P. S. lit *pulsus fugit*, après plusieurs manuscrits: *fugit*, au present au lieu du passé; ce qui étoit une élégance du goût des Poëtes, dit ce Pere, quand la connoissance du fait, ou quelque autre expression de la phrase, suffisoient pour déterminer le tems, & pour empêcher l'ambiguïté.

15 *Judice, quem nosti, populo*] On trouve dans tous les manuscrits & dans toutes les anciennes éditions, *Judice, quo nosti, populo*, & le P. S. a adopté cette leçon, qui est un tour pris de la langue Greque, comme il s'en trouve des exemples dans les meilleurs Auteurs Latins.

18 *Nos*] Le P. S. lit *vos*, après M. Bentlei, par des raisons que M. Dacier a déja refutées.

Longè latèque remotos] Le P. S. a encore suivi ici M. Bentlei, en lisant *longè longèque remotos*, mais avec plus de fondement; car outre que c'est une maniere de parler ordinaire aux bons Auteurs, cette leçon est autorisée par un grand nombre de manuscrits.

19 *Namque esto*] Le P. S. a fort bien dévelopé l'embarras où M. Dacier s'est jetté ici, par une explication qui, bien loin d'éclaircir la difficulté, la grossit & la rend plus sensible. Certainement *namque esto* est une supposition, & voici ce qu'Horace veut dire, comme le P. S. l'explique avec beaucoup de sagacité & de justesse. Le Poëte ne dit pas absolument que le peuple juge toujours mal de tout; il avoue seulement que, quoiqu'il ne soit pas ordinairement favorable au merite, il ne laisse pas quelquefois de lui rendre justice, puisqu'il a preferé Décie à Lévinus; & il déclare que quand le peuple feroit tout le contraire, on n'en pouroit tirer aucune conséquence, ni à l'avantage de Lévinus, ni au desavantage de Décius. J'ajoute que ce qu'Horace dit ensuite, *quo tibi, Tulli*, est une preuve de la solidité de cette explication, comme c'est une suite de la pensée du Poëte.

23 *Sed fulgente trahit &c.*] Ce vers, dit avec raison le P. S. loin d'augmenter la difficulté, comme la prétend M. Dacier, jette du jour sur les quatre vers précédens, & nous aide à supléer à ce qui manque à la pensée d'Horace. *Sed* est nécessairement relatif à *nam*.

24 *Quo tibi, Tulli*] Le P. S. lit *Tilli*, comme au v. 107. après quantité de manuscrits & plusieurs habiles Commentateurs. Le nom de Tillius, dit-il, se trouve dans Ciceron, dans Séneque, dans Suétone, & dans les anciennes inscriptions, & il y a même assez d'aparence que c'étoit Tillius Cimber, un des meurtriers de Jule Cesar. *Quo*, pour *cui usui*, en sous-entendant *fuit*.

47 *Nunc, quia, Mecenas, tibi sum*] Le P. S. lit *nunc, quia sum tibi, Mecenas*, comme le portent presque tous les manuscrits & les anciennes éditions.

43 *Possum*] M. Cuningam, sur l'autorité d'un manuscrit, a mis *possit*, qui se raporte à *quivis*, & le P. S. l'a suivi. Ceux qui lisent *possum*, dit-il, font tort à Horace. Ce sentiment dans la bouche de ses ennemis, lui fait honneur; mais dans la sienne ce seroit une vanité trop marquée.

54 *Mihi te*] La leçon *tibi me*, qui est celle de deux manuscrits & de plusieurs Critiques, & que M. Dacier lui-même aprouve, a été reçue par le P. S. & c'est sans doute la veritable.

59 *Saturejano*] Suivant le P. S. il faut entendre cela du *palus Satura*, marais situé sur la côte des Volsques, dans le vieux Latium, au-dessous du marais Promptin. Ces deux marais, qui n'étoient qu'à dix ou douze lieues de Rome, arrosoient de grandes prairies, toutes propres à nourir un grand nombre de chevaux.

68 *Nec mala lustra*] Le P. S. a mis *aut mala lustra*, après un manuscrit & une ancienne édition du Scholiaste.

liaste. Cette leçon, dit-il, a reparu depuis dans cinq autres éditions, & c'est assez l'ordinaire d'Horace de mettre *aut* après deux particules négatives.

74 *Laevo suspensi loculos tabulamque lacerto*] Cette expression Greque peut servir d'autorité pour la correction du P. S. de M. Bentlei & de M. Cuningam sur le v. 38. de l'Ode XIII. Liv. II. où ils lisent:

Dulci laborem decipitur sono.

Voy. la note sur cet endroit. Virgile a dit de même, Enéid. Liv. I.

——— *Lacrimis oculos suffusa nitentes.*
——— *Nodoque sinus collecta fluentes.*

75 *Octonis referentes Idibus aera*] Le P. S. entend ceci du payement des maîtres, qui se faisoit le jour des Ides, suivant G. J. Vossius, & après avoir remarqué que l'explication de M. Dacier est celle de plusieurs Interpretes, & entr'autres de Chabot, de Cruquius & de Lambin, il defie que l'on prouve que *referre aera Idibus* puisse avoir le sens qu'il lui donne. Il est certain que M. Dacier force ici terriblement & l'expression & la pensée d'Horace.

86 *Coactor*] Commis dans la recette des aides, selon le P. S.

87 *Ob hoc*] Le P. S lit *ad hac*, après de bons manuscrits & d'excellens Critiques. *Ad hac*, c'est-à-dire, comme il l'explique, *propter hac*, & Horace s'est servi plus d'une fois de cette expression.

104 *Petorrita*] Suivant le P. S. ce mot est purement Gaulois; *pe'tenridom*, qui signifie encore aujourd'hui la même chose en Flamand.

106 *Atque eques armos*] Horace n'a point voulu se donner

SATIRA VII.

PROSCRIPTI Regis Rupili pus atque venenum
Ibrida quo pacto sit Persius ultus, opinor
Omnibus & lippis notum & tonsoribus esse.
Persius hic permagna negotia dives habebat
Clazomenis, etiam lites cum Rege molestas:
Durus homo, atque odio qui posset vincere Regem:
Confidens, tumidusque, adeo sermonis amari,
Sisennas, Barros ut equis praecurreret albis.

Ad

PENDANT qu'Horace étoit Tribun de Soldats à l'armée de Brutus, il y avoit dans la même armée un Rupilius Rex, qui jaloux de sa fortune, ne cessoit de l'apeller *fils d'esclave*. Horace trouve ici le moyen de se venger, en décrivant la dispute que ce Rupilius eut un jour devant Brutus avec un certain Marchand qui négocioit en Asie. Il jette dans ce conte un ridicule d'autant plus plaisant, qu'il prend un ton grave & serieux, & qu'il donne à cette sotise tout l'air d'une grande affaire, comme s'il s'agissoit de raconter le combat d'Achille & d'Hector. Et ce qui augmente la plaisanterie du conte, c'est que ces deux ridicules champions y sont finement comparés à ces deux Heros. Il y a beaucoup d'aparence que cette Satire est un des premiers ouvrages d'Horace, qui la fit, sans doute, ou pendant qu'il étoit encore à l'armée, ou peu de tems après son retour. Cela n'a pas besoin d'être prouvé.

1 *Proscripti Regis Rupili*] Publius Rupilius Rex natif de Preneste, qui ayant été proscrit par Auguste pendant le Triumvirat, se retira dans l'armée de Brutus.

Pus atque venenum] Il apelle *pus* & *venin*, la malignité & la médisance de ce Rupilius. Ou peut-être qu'il dit *Rupili pus atque venenum*, pour *Rupilius plenus puris & veneni*, comme Lucilius a dit:

In numero quorum nunc primum Trebelliu' multum
Luciu' marcebat febris, senium, vomitus, pus.

2 *Ibrida quo pacto sit Persius*] *Ibris*, *ibrida*, est un mot purement Latin. Dans l'Etrurie on apelloit *umbros*, les etrangers, ceux qui n'étoient pas du pays. Car *umber* signifioit *spurium*, bâtard. Au lieu d'*umber*, on disoit *imber*, & *iber*: d'où l'on a fait *ibris*, *ibrida*, *spurius*, mestif, qui est né de deux differentes especes, ou d'un pere étranger ou d'une mere etrangere, comme ce Persius dont la mere étoit Romaine, & le pere étoit Grec. De-là les Romains apelloient *ibrides* ceux qui, à cause de leur naissance équivoque, n'étoient pas reconnus pour citoyens. Valere Maxime en parlant de Q. Varius Tribun du peuple: *Q. autem Varius* dit-il, *propter obscurum jus civitatis ibrida cognominatus.*

Ultus]

donner pour un méchant cavalier, dit le P. S. Il avoit apris à l'armée & dans ses voyages à se tenir à cheval; mais comme il étoit fort chargé d'embonpoint, le petit mulet, qui le portoit avec sa valise, ne devoit pas être fort à son aise. Le Poëte, ajoute-t-il, le marque expressément en disant *onere*, qui convient également à la valise & au cavalier.

122, 123 *Lecto & scripto*] Ce sont des participes, comme l'a bien vu le P. S. & comme Horace lui-même a dit Sat. I. *parto quod avebas*, & il remarque que dire comme M. Dacier que *lecto* & *scripto* sont pour *lectito* & *scriptito*, c'est introduire dans la langue Latine des mots qui n'y ont jamais été, & donner à Horace un langage barbare.

125 *Ast ubi me fessum sol acrior*] M. Dacier s'est encore trompé ici, & le P. S. n'a pas manqué de le relever. Il faut entendre ces deux vers d'une certaine heure du jour, comme ce Pere le remarque, & rien n'est plus plaisant & rien en même tems n'est moins fondé, que de prétendre qu'Horace ne se baignoit que pendant la Canicule. *Sol acrior*, dit le P. S, a ici le même sens que *sol gravis* dans la Sat. IV. Liv. II.

126 *Fugio rabiosi tempora signi*] Voilà ce qui a fait tomber M. Dacier dans l'erreur. Mais suivant le P. S. après M. Bentlei & M. Cuningam, cette leçon est fausse, & il faut lire, comme ils font tous trois.

----- Fugio campum, lusumque trigonem.

Et le P. S. remarque que ce vers fait entendre pourquoi Horace a dit *ungor olivo*.

131 *Fuissent*] Le P. S. lit *fuisset*, comme M. Bentlei, & la construction en est meilleure.

SATIRE VII.

JE ne crois pas qu'il y ait un seul barbier, ni un seul chassieux à Rome, qui ignorent de quelle maniere le mestif Persius repoussa les injures empoisonnées du proscript Rupilius apellé le Roi. Ce Persius, homme riche, faisoit un fort grand trafic à Clazomene, & il avoit un fâcheux procès avec Rupilius. C'étoit un homme têtu à jamais ne démordre, & encore plus acariâtre que ce proscript; avec cela, plein de lui-même, enflé d'orgueil, & si piquant dans ses railleries, qu'il passoit de bien loin les Sisennas & les Barrus. Ces deux personnages donc ne pouvant être mis d'accord; car ces chicaneurs, comme tous ceux qui

Ultus] *Ulcisci*, repousser, châtier, punir.

3 *Omnibus & lippis notum & tonsoribus*] Si cette affaire étoit sue de tous les barbiers, pourquoi Horace l'écrit-il donc? C'est ce qui a obligé Monsieur le Févre à corriger:

Omnibus haud lippis notum & tonsoribus esse.

Mais cette correction n'est point nécessaire. Ce conte pouvoit être su dans toutes les boutiques des barbiers, & être ignoré de tous ceux pour qui Horace l'écrit. D'ailleurs, c'est une façon de parler ordinaire, quand l'on va dire quelque chose qui a fait beaucoup de bruit.

Lippis & tonsoribus] Les boutiques des barbiers étoient des lieux publics, où le peuple s'assembloit, pour dire & pour entendre des nouvelles. Horace joint ici avec les barbiers, *lippos*, les chassieux, ceux qui ont mal aux yeux, parceque ces gens-là étant d'ordinaire de grand loisir, sont plus curieux que les autres, & plus assidus dans ces lieux-là, où en aprenant toutes les nouvelles qui courent, ils peuvent encore trouver du soulagement. *La conjecture de M. Bentlei qui voudroit lire *omnibus & medicis notum*, est insoutenable.*

4 *Permagna negotia dives habebat*] Servius, sur le *Grynaeus Apollo* du Livre IV. de l'Enéïde, a lu *permagna negotia dives agebat*. C'est ce que nous disons d'un gros Marchand, qu'*il fait de fort grandes affaires*.

5 *Clazomenis*] *Clazomena*, ville de l'Asie Mineure, celebre par le temple d'Apollon Grynéen, qui étoit auprès.

6 *Atque odio qui posset vincere*] *Odium* signifie ici *importunité*, comme dans l'Hécyre de Terence:

Tundendo atque odio denique effecit.

Et dans le Phormion:

------------ nunquam tu odio me tuo vinces.

7 *Confidens*] *Confidens* & *confidentia*, sont ordinairement pris en mauvaise part.

8 *Sisennas, Barros*] C'étoient les plus grands railleurs de

Ad Regem redeo. Postquam nihil inter utrumque
Convenit (hoc etenim sunt omnes jure molesti
Quo fortes, quibus adversum bellum incidit; inter
Hectora Priamiden, animosum atque inter Achillem
Ira fuit capitalis, ut ultima divideret mors,
Non aliam ob causam, nisi quòd virtus in utroque
Summa fuit: duo si discordia vexet inertes,
Aut si disparibus bellum incidat, ut Diomedi
Cum Lycio Glauco, discedat pigrior ultro
Muneribus missis) Bruto Prætore tenente
Ditem Asiam, Rupili & Persi par pugnat, uti non
Compositus meliùs cum Bitho Bacchius in jus
Acres procurrunt, magnum spectaculum uterque.
Persius exponit causam: ridetur ab omni
Conventu: laudat Brutum, laudatque cohortem:
Solem Asiæ Brutum appellat, stellasque salubres

Appellat

de Rome, & les plus piquans. Il a déja été parlé de Barrus. Pour Sisenna, je crois que c'est *Cornelius Sisenna* dont il est parlé dans Dion, qui nous a conservé un mot fort piquant, qu'il dit contre Auguste en plein Sénat. Car comme le Sénat lui faisoit des reproches de la mauvaise vie de sa femme: *Messieurs*, leur dit-il, *je l'ai épousée par le conseil d'Auguste*. Pour faire entendre, qu'Auguste l'avoit obligé de l'épouser pour avoir un commerce plus libre avec elle.

Ut equis præcurreret albis] C'étoit un proverbe, fondé sur ce que les chevaux blancs passoient pour les plus vîtes. C'est pourquoi aussi Plaute avoit dit *quadrigis albis*, dans l'Asinaria, A. II.

Nam si huic occasioni tempus se subterduxerit,
Nunquam edepol quadrigis albis indipiscet postea.

Car s'il laisse passer cette occasion, il ne la ratrapera jamais: quand il seroit monté sur un char tiré par des chevaux blancs.

9 *Postquam nihil inter utrumque convenit*] Car on avoit tenté inutilement toutes sortes de voies pour les accommoder.

10 *Hoc etenim sunt omnes jure molesti*] Le vieux Commentateur a fort mal expliqué ce passage. *Jus* ne signifie point ici *droit*, *puissance*: c'est un terme de comparaison. Les Latins ont dit *hoc jure*, pour ce que les Grecs disoient *δίκην*. Mais expliquons ce passage à la lettre; car tout ce que j'ai vu de Commentateurs s'y sont trompés. Voici la construction: *Etenim omnes, quibus adversum bellum incidit, sunt molesti hoc jure quo fortes*. C'est-à-dire, *car tous ceux, qui sont en guerre, sont opiniâtres & fâcheux à proportion qu'ils sont braves. Molesti* & *fortes* est dit des mêmes personnes. C'est le dégré de vaillance qui fait le dégré d'acharnement; Horace rend la raison de ce qu'il vient de dire qu'on n'avoit pu accorder ces deux champions, & il prouve sa raison par un exemple.

12 *Animosum atque inter Achillem*] *Animosus, courageux, ardent, colere, implacable.*

14 *Virtus*] *Valeur, ἀρετή.*

15 *Duo si discordia vexet inertes*] La mort seule peut terminer les querelles des vaillans hommes, d'Hector & d'Achille, de Rupilius & de Persius. Mais si deux lâches, ou si deux hommes d'une inégale valeur, viennent à se batre ensemble, le plus lâche ou le plus foible ne manque jamais de demander la paix, de céder le champ à son adversaire, & d'acheter même son amitié par des presens, &c. Il ne faut rien changer à ce passage. On ne peut ni ajouter ni retrancher une lettre sans le gâter.

17 *Cum Lycio Glauco*] Homere décrit dans le IV. Liv. de l'Iliade, la rencontre de Glaucus & de Diomede, qui s'étant joints dans la mêlée, au lieu de se batre, font une recherche exacte de leur origine, & de l'hospitalité que leurs parens avoient autrefois contractée, & se séparent enfin bons amis, après s'être fait des presens. Diomede donna à Glaucus ses armes d'airain, & Glaucus donna à Diomede ses armes d'or. Horace raporte cet exemple de Glaucus & de Diomede, sans aucun égard à la reflexion qu'Homere fait sur cet échange si inégal, pour éloigner l'idée desavantageuse qu'il auroit pu donner de Glaucus, comme s'il n'avoit donné ses belles armes que par lâcheté; car il dit en propres termes que dans ce moment Jupiter *éleva le*

courage

qui ſont en guerre, plus ils ont de courage, plus ils ſont opiniâtres & acharnés: par exemple, Hector & Achille, leur haine ne put jamais être terminée que par la mort, parcequ'ils étoient tous deux d'une valeur au-deſſu des autres: au lieu que ſi deux lâches, ou ſi deux hommes d'un courage inégal, comme Glaucus & Diomede, ſont prêts à ſe batre, le plus lâche, ou le moins courageux, demande le premier la paix, & donne des preſens. Ces deux perſonnages, dis-je, pour le moins auſſi bien accouplés que les gladiateurs Bitus & Bacchius, prennent le tems que le Préteur Brutus eſt en Aſie, & ſe donnent le ſignal du combat. Pleins de fureur, ils ſe rendent tous deux à l'audience, où étoit leur champ de bataille: tous deux ſpectacle riſible pour les aſſiſtans. Perſius expoſe le fait: toute l'aſſemblée ſe met à rire. Il loue Brutus & toute ſa Cour; il apelle Brutus le ſoleil de l'Aſie, & les autres, il les apelle des aſtres ſalutaires. Mais pour Rupilius, il dit, que c'eſt le Chien, cette conſtellation ennemie des laboureurs. Son diſcours couloit comme un torrent impétueux que les neiges ont groſſi, & où les

courage à ce jeune Prince, de maniere qu'il ne voulut pas ſe laiſſer ſurpaſſer en générosité. On peut voir cequi a été remarqué ſur la Poëtique d'Ariſtote.

Lycio Glauco] Bellerophon fils de Glaucus, & petit-fils de Siſyphe, ayant été envoyé en Lycie, y épouſa la fille du Roi Jobate, auquel il ſuccéda, & il eut de ſa femme Hippolochus, qui fut le pere de ce Glaucus dont il eſt ici parlé, & qui alla au ſecours de Troye à la tête des Lyciens.

18 *Bruto Prætore tenente ditem Aſiam*] Beaucoup de gens ſe ſont trompés ſur ce paſſage; car ils ont cru que Brutus étoit alors Préteur en Aſie. Il n'y a rien de plus faux. L'année que Ceſar fut tué, Brutus & Caſſius étoient Préteurs de la ville. Et Brutus ayant eu peu de tems après le gouvernement de Macédoine, il ſe mit en chemin pour y aller, & paſſa en Aſie, pour y ramaſſer des troupes. Il eſt ſi vrai que Brutus étoit alors Préteur de Rome, que quoiqu'abſent, il ne laiſſa pas de faire jouer les Jeux que les Préteurs donnoient ordinairement au peuple.

19 *Rupili & Perſi par pugnat*] Il dit *par*, qui eſt un terme de gladiateurs. Suétone: *Adjecit inſuper Cæſar etiam gladiatorum munus; ſed aliquanto paucioribus quam deſtinaverat paribus.*

20 *Compoſitus meliùs cum Bitho Bacchius*] Il dit, que ces deux adverſaires étoient ſi égaux, que les gladiateurs Bithus & Bacchius n'étoient pas mieux accouplés. Et en cela tout le ridicule tombe ſur Rupilius qui ſe croyoit un homme de conſéquence. Ce trait eſt bien piquant. *Componi* ſe dit proprement des gladiateurs que l'on fait combatre enſemble. Lucilius:

Cum Placidejano hic componitur ———

Bithus & Bacchius, deux celebres gladiateurs du tems d'Auguſte.

In jus acres procurrunt] Ils plaident devant Brutus, qui comme Préteur, étoit leur Juge naturel. Plutarque raporte que Brutus parcouroit les villes d'Aſie, jugeant tous les procès & tous les differens, & donnant audience aux Princes & Seigneurs du pays, & qu'il condamna en jugement Lucius Pella, accuſé de rapine & de concuſſion par ceux de Sardis. C'étoit en qualité de Préteur.

24 *Solem Aſiæ Brutum appellat*] Du tems d'Horace cette comparaiſon étoit déja uſée. Le Poëte Démocharès, dans le poëme qu'il fit pour l'entrée de Démétrius dans Athenes, avoit dit de ce Prince qu'on voyoit au milieu d'une foule de Courtiſans, qu'il paroiſſoit comme s'il eût été le ſoleil, & que ſes Courtiſans euſſent été les aſtres:

Ὅμοιος ὥσπερ εἰ οἱ φίλοι μεν ἀστερες Ἥλιος δ' ἐκεῖνος.

Mais cela eſt dit encore avec quelque retenue & quelque pudeur. Au lieu que dans cette comparaiſon de Perſius il y a deux ſotiſes: la premiere, d'avoir apellé Brutus, ſoleil; & l'autre de l'avoir apellé le ſoleil de l'Aſie, comme ſi l'Aſie avoit un ſoleil particulier. C'eſt une choſe étonnante, qu'après le jugement qu'Horace fait ici de cette ſotte louange, tant de gens ſoient tombés dans le même ridicule, & qu'on ſe ſoit opiniâtré à comparer toujours les Rois au ſoleil. Cela eſt fort bon dans les deviſes & dans les médailles, où l'on eſt en poſſeſſion de repreſenter les Princes ſous la figure de Divinités allégoriques; mais dans des diſcours & dans des harangues rien n'eſt plus mauvais que ces comparaiſons du ſoleil. C'eſt ce que n'a pu comprendre le Profeſſeur d'Harlem M. Edouard Zurk, qui au lieu de montrer ici la ſcience & le bon goût néceſſaire pour la bonne critique, répand un pus & un venin

Appellat comites, excepto Rege : Canem illum,
Invisum agricolis sidus venisse. Ruebat
Flumen ut hibernum, fertur quo rara securis.
Tum Prænestinus salso multumque fluenti
Expressa arbusto regerit convicia, durus
Vindemiator, & invictus, cui sæpe viator
Cessisset, magnâ compellans voce cucullum.
At Græcus, postquam est Italo perfusus aceto,
Persius exclamat : Per magnos, Brute, Deos te
Oro, qui Reges consueris tollere, cur non
Hunc Regem jugulas ? Operum hoc (mihi crede) tuorum est.

SA-

venin plus grossier que celui du champion dont Horace parle.

25 *Canem*] Car la Canicule est apellée *Chien* par les Grecs & par les Latins. Mais ce qu'il y a de plaisant dans cette comparaison, c'est qu'elle est prise d'Homere, qui compare Achille à ce même astre, dans le XXII. Liv. de l'Iliade, où il dit, que Priam aperçut le premier Achille brillant comme l'astre que l'on apelle *le Chien d'Orion*, qui se leve en automne, & qui porte la mort dans tous les lieux qui reçoivent sa lumiere.

26 *Invisum agricolis sidus*] Parcequ'elle brule les terres, & qu'elle porte la mortalité dans les troupeaux.

Ruebat flumen ut hibernum] C'est la même comparaison dont il s'est servi pour Pindare, dans l'Ode II. du Livre IV.

Monte decurrens velut amnis, imbres
Quem super notas aluere ripas,
Fervet, immensusque ruit profundo
Pindarus ore

Tel qu'est un torrent impétueux, qui descend des montagnes, & à qui les pluies ont fait franchir ses bords, telle est la profonde éloquence de Pindare, dont rien ne peut arrêter la rapidité.

Mais en matiere d'ironie, plus les comparaisons sont nobles, plus elles mettent le ridicule en jour.

27 *Fertur quo rara securis*] Où l'on ne porte jamais la coignée, parceque le torrent a emporté tous les arbres qui sont sur ses bords. C'est le sens que les Interpretes ont donné à ce passage. Mais ils me permettront de dire qu'Horace seroit ridicule, s'il disoit qu'on porte rarement la coignée où il n'y a point d'arbres, *nimiâ veritate ridiculum*. Aussi n'est-ce pas ce qu'Horace dit. Il veut dire, que les bucherons n'osent aprocher de ce torrent, pour aller couper du bois sur ses bords; de peur d'y tomber eux-mêmes, ou d'y laisser tomber leur coignée qu'ils ne pouroient jamais retirer. Et il fait allusion à la fable d'Esope, *du bucheron & de Mercure*: *Ξυλευόμενος τις παρὰ τῷ ποταμῷ τὸν οἰκεῖον ἀπέβαλε πέλεκυν, &c.* *Un bucheron coupant du bois sur le bord d'une riviere, laissa tomber sa coignée dans l'eau, &c.* Ce tour d'Horace est fort plaisant.

28 *Tum Prænestinus salso multumque fluenti*] On ne sauroit rien voir de plus forcé que l'explication que l'on a donnée jusques ici à ces deux vers, dont on a fait ainsi la construction: *Tum Prænestinus regerit convicia expressa ex arbusto salso & multum fluenti. Ex arbusto*, c'est-à-dire, *ex pectore*, *&c.* En verité, cela est extravagant. Horace dit: *Prænestinus salso multumque fluenti (nempe Persio) regerit convicia expressa ex arbusto. Que le Prénestin répond au piquant & à l'impétueux Persius des injures tirées de la vigne*, c'est à-dire, des injures de vigneron, & comme nous dirions aujourd'hui, *des injures de crocheteur*. Il apelle par ironie Persius *salsum*, salé, piquant, *multumque fluentem*, impétueux, en continuant la métaphore dont il s'est déja servi.

29 *Expressa arbusto*] Tirées de la vigne: non pas de la vigne en general; mais de la vigne qu'on apelloit *arbustivam*, qui étoit apliquée à des arbres. Columelle dans le chap. IV. du Livre des arbres: *Vites maximè gaudent arboribus, &c. Hoc genus vitium arbustivum vocamus.* Et c'est ce que l'on apelloit proprement *arbustum*. Columelle dans le chapitre XVI. du même Livre: *Arbustum inter quadragenos pedes dispositum esse convenit: sic enim & ipsæ arbores & apposita vites meliùs convalescent, fructumque meliorem dabunt.* Et c'est ce qui fait entendre ce passage de Varron, dans le chapitre LIV. *de re rust. Et quæ pars arbusti ac vineæ magis aprica priùs debet descendere de vite.* Horace parle de cette vigne plutôt que d'une autre, parceque ceux qui la vendangeoient étoient perchés sur des arbres, & qu'ainsi ils étoient plus exposés à la vue des passans. Et de cette maniere cela fait une image. Les Interpretes en prenant *arbusto* pour *pectore*, se sont éloignés de la

les bucherons laissent rarement tomber leur coignée. A ces railleries piquantes, & qui couloient de source, le Prénestin répond par des invectives grossieres, tirées du milieu des vignes, comme étant lui-même un rude & invincible vendangeur, à qui les passans avoient souvent été forcés de céder, après l'avoir chargé d'injures. Mais enfin le Grec, lassé de boire ce méchant vinaigre d'Italie, s'écrie de toute sa force : Brutus, je vous prie par les grands Dieux, vous à qui il est heréditaire de nous delivrer des Rois, pourquoi n'ôtez-vous pas la vie à ce Roi-ci ? Croyez-moi : c'est une action qui vous est reservée, & qui doit couronner tous vos grands exploits.

SA-

la pensée d'Horace, & n'ont point du tout entendu ce mot.

Durus vindemiator] Cette expression est tirée du mot *arbusto*. Horace suit la même idée, & il represente Rupilius comme un gros paysan, accoutumé à répondre aux railleries & aux injures des voyageurs, &c. Et il dit, *vindemiator*, parcequ'en ce tems-là les vendangeurs avoient la liberté de dire toutes sortes d'injures aux passans, de quelque condition qu'ils fussent, & cette coutume dure encore dans le Royaume de Naples.

31 *Magnâ compellans voce cucullum*] *Cucullus*, apellé par les Grecs *coccyx*, *coucou*, espece d'épervier, à peu près de la grosseur de l'émerillon. Comme cet oiseau ne paroit qu'au printems, les Anciens ont fait de son nom une injure, pour ceux qui attendoient ce tems-là, pour travailler aux vignes: ils les apelloient *coucous*. C'est le sentiment de Pline, dans le chapitre XXVI. du Livre XVIII. Mais cela ne s'accorde pas bien avec ce passage. Car ici c'est en automne qu'on dit cette injure, puisqu'on la dit à un vendangeur; à moins qu'on ne dise, que *vindemiator* est un mot géneral qui signifie aussi-bien celui qui taille la vigne, que celui qui en coupe les raisins. Mais il seroit bien difficile d'en donner un exemple. Je suis persuadé que les Anciens, en empruntant le nom de cet oiseau, pour en faire une injure, n'ont eu égard qu'à son naturel, qui est paresseux & timide; ce qui le porte à aller toujours faire ses œufs dans le nid d'un autre oiseau, qui les couve. Pline dans le chapitre IX. du Livre X. *semperque parit in alienis nidis*. C'est pourquoi ils ont dit *coucou*, pour *stupide*, *lâche*, *sot*, qui laisse faire par d'autres ce qu'il devroit faire lui-même. Et c'est de cette idée qu'est née l'injure Françoise. Mais le mot *coucou* n'auroit pas eu de grace dans la traduction, & feroit une équivoque en notre langue.

32 *Italo perfusus aceto*] Il apelle *vinaigre d'Italie*, les injures que Rupilius dit à Persius; parcequ'elles n'étoient en usage qu'en Italie. Perse a dit *mordaci lotus aceto*.

34 *Qui reges consueris tollere*] Brutus n'avoit tué que Cesar; mais Junius Brutus, un de ses ancêtres, avoit chassé Tarquin. Ainsi c'étoit une chose heréditaire dans cette famille, que d'abolir la tirannie, & de chasser les Tirans. Il paroît par ce passage, que cette Satire fut faite avant qu'Horace eût fait sa paix avec Auguste. Car après son pardon, il n'auroit osé parler de cette maniere du meurtre de Cesar. Peut-être même que Brutus étoit encore en vie, & qu'Horace fut bien-aise de le flater par cette louange, qui ne laisse pas de porter coup, quoiqu'elle soit dans la bouche d'un sot. Elle devoit être même d'autant plus agréable à Brutus, que tout le monde ne convenoit pas qu'il fût de la race de Junius Brutus, & que la plupart des gens soutenoient qu'il n'en étoit point. Ils prétendoient le prouver par deux raisons: la premiere, que l'ancien Brutus avoit fait mourir ses enfans, & n'avoit laissé ni fils ni fille; & la seconde, que Denys d'Halicarnasse trouve invincible, c'est qu'il étoit de famille Patricienne, au lieu que les derniers Brutus étoient Plébeïens. Et ce fut sans doute ce qui obligea Brutus, de prier Pomponius Atticus de faire la généalogie de sa race; ce qu'il fit. Cette fin de Satire est vive & plaisante.

35 *Operum hoc mihi crede*] Ciceron écrit de même à Brutus dans la Lettre V. du Livre XI. *Quamobrem te obsecro iisdem precibus quibus Senatus populusque Rom. ut in perpetuum rempub. dominatu regio liberes : ut principiis consentiant exitus. Tuum est hoc munus, tuæ partes : à te hoc civitas, vel omnes potiùs gentes non expectant solùm, sed etiam postulant.*

NOTES SUR LA SAT. VII. LIV. I.

LE P. Sanadon croit, comme M. Dacier, qu'Horace fit cette Satire pendant qu'il étoit dans les troupes de Brutus, c'est-à-dire en 712. peu de tems avant la bataille de Philippes.

6 *Clazomenis*] Cette ville étoit dans la presqu'isle d'Ionie apellée *Myonnesus*, au pied du mont Coricus. C'est aujourd'hui Vourla, village de Natolie, à l'entrée de la baye de Smirne, vis-à-vis de Nova Foquia. C'étoit une ville illustre du tems de la belle Grece. Auguste en fut le restaurateur.

11, 12 *Inter*] M. Bentlei a trouvé à redire qu'Horace ait répété deux fois la préposition *inter*. Il prétend que cette répétition n'est pas du bel usage, & il propose deux corrections, pour sauver l'honneur du Poëte, non seulement dans cette Satire, mais encore dans l'Epitre à Lollius, où se trouve la même construction. Mais M. Bentlei se trompe, comme le P. S. l'a remarqué, & sa critique est contredite par un bon nombre des meilleurs Auteurs. Virgile, Tibulle, Properce, Valerius Flaccus, Silius, Claudien, & même Ciceron ont parlé comme Horace.

15 *Vexet*] Le P. S. lit *verset*, après plusieurs manus-
crits

SATIRA VIII.

OLIM truncus eram ficulnus, inutile lignum,
Quum faber, incertus scamnum faceretne Priapum,
Maluit esse Deum. Deus inde ego, furum aviumque
Maxima formido : nam fures dextra coërcet,

Ob-

MECENAS avoit fait des jardins dans les Esquilies, qui étoient auparavant un lieu inhabitable, & fort mal sain, à cause des tombeaux dont il étoit rempli, & des ossemens qui le couvroient. Horace est bien-aise de parler de ces jardins, & du plaisir que cela faisoit au public : & en même tems il prend de-là occasion d'écrire contre les sorcieres Canidie & Sagana, en raportant ce qu'elles alloient faire toutes les nuits dans ces jardins. Mais ce n'est pas-là le seul but d'Horace. Son principal dessein est de se moquer de l'affreuse superstition des Romains, & de l'aveuglement qu'ils avoient pour leurs idoles, qu'ils adoroient comme de veritables Dieux. Il traite cette matiere avec beaucoup de delicatesse & d'esprit. Car il n'attaque pas les idoles en Philosophe rude & sec, qui veut prouver ses principes par des causes, & par une longue suite de raisonnemens; mais en Philosophe poli, qui fait que le ridicule a toujours plus de force, que les sillogismes les plus pressans. La finesse de cette Satire ne peut être connue que de ceux qui sont exercés dans les manieres de Socrate, qui ne manque jamais de jetter ses adversaires dans un absurde, qu'ils ne sentent que quand ils ne sauroient plus ni s'en relever, ni le combatre. Et cela vient de ce qu'il fait toujours naître le ridicule des principes mêmes sur lesquels ils se fondoient. Horace, qui avoit été nourri dans cette même école, & qui, comme il le dit lui-même ailleurs, y avoit apris à connoître la verité, imite ici parfaitement l'adresse de ce Philosophe. Après lui, je ne connoisque Lucien, qui ait su bien entrer dans ce caractere, comme avant lui il n'y avoit eu qu'Aristophane. Je vais tâcher de déméler & de bien expliquer dans les Remarques toutes les beautés de cette Satire, & de faire voir, qu'Horace est un de ces Paiens qui, sans connoitre distinctement la verité, n'ont pas laissé de refuter solidement le mensonge, par le ridicule qu'ils y ont trouvé. Cette Satire fut faite avant la premiere du Liv. II.

1 *Olim truncus eram*] Les Anciens mettoient de petites statues du Dieu Priape dans les jardins, dans les vignes, enfin dans tous les lieux où les voleurs pouvoient trouver quelque chose à prendre. On en mettoit même à l'entrée des bois, comme il paroît par cette Epigramme de Martial:

Non horti neque palmitis beati,
Sed rari nemoris, Priape custos, &c.

Mécénas ayant donc fait des jardins dans les Esquilies, il y avoit mis un Priape. Et c'est ce Priape, qu Horace fait parler avec beaucoup d'adresse. Car on ne peut pas refuser d'ajouter foi à ce qu'un Dieu dit lui-même de son origine, de son emploi, & des marques de sa divinité.

Ficulnus] Theocrite parle aussi d'un Priape de figuier dans cette Epigramme:

Τήναν τὰν λαύραν, τῶς αἱ δρύες, αἰπόλε, κάμψας
Σύκινον εὑρήσεις ἀρτιγλυφὲς ξόανον
Τρισκελὲς, αὐτόφλοιον, ἀνούατον ἀλλὰ φάλητι
Παιδογόνῳ δυνατὸν Κύπριδος ἔργα τελεῖν.

Ειργειν.

tries de Lambin, M. Bentlei & M. Cuningam. *Verset* qui est moins fort que *vexet*, convient mieux à des lâches, comme ce Pere le remarque.

18 *Bruto Pratore*] *Pratore* pour *Propratore*, dit le P. S. Brutus n'étant plus alors Préteur de la ville. Properce a employé ce mot dans le même sens, & Perizonius en cite plusieurs autres exemples.

20 *Compositus meliùs*] Un ancien manuscrit porte *compositi*, & le P. S. l'a mis dans le texte, après M. Bentlei & M. Cuningam. Cette leçon, dit-il, est élégante, & les meilleurs Auteurs, surtout les Poëtes, en ont souvent usé.

28 *Multumque fluenti*] Le P. S. a lu *multo*, qui est plus élégant & plus poëtique.

30 *Vindemiator*] Le P. S. remarque que les quatre premieres sillabes de ce mot forment trois longues par la réunion de la troisieme & de la quatrieme en une; sans quoi la mesure du vers seroit alterée. Horace a fait usage de la même licence dans *Nasidienus*, dans *quoad*, dans *insignia*, &c.

34 *Consueris*] On trouve dans les Scholiastes, dans quelques manuscrits, dans l'édition de Venise, & dans celles de Bade, *consuesti*, & le P. S. a employé cette leçon, après M. Bentlei & M. Cuningam.

SATIRE VIII.

JADIS j'étois un tronc de figuier, bois inutile à toutes sortes d'ouvrages, lorsqu'un ouvrier incertain s'il feroit de moi un banc, ou un Dieu, aima mieux enfin que je fusse un Dieu. C'est de-là que je suis Dieu, moi, le grand effroi des voleurs & des oiseaux. Car le bâton que j'ai à la main, & ce gros pieu plus rouge

Berger, en tournant par ce chemin étroit, où vous voyez ces chênes, vous trouverez une petite statue de figuier nouvellement faite, qui a trois jambes, qui est avec toute son écorce, & sans oreilles; mais elle est fort propre aux combats amoureux.

Inutile lignum] Le figuier est un bois inutile presque à toute sorte d'usages, à cause de sa fragilité. C'est pourquoi les Grecs disent en proverbe, *un secours de figuier*, & *des hommes de figuier*, pour dire un secours inutile, & des hommes qui ne sont bons à rien. La seule chose donc à quoi l'on pouvoit employer ce bois, c'étoit à faire un Dieu. C'est Horace qui explique fort plaisament la pensée de l'ouvrier: car d'ailleurs il savoit fort bien, que le figuier étoit le bois le plus ordinairement employé à ces sortes d'ouvrages. On prétend même, qu'il étoit plus propre à cela que tout autre: on en donne des raisons que la bienséance ne permet pas d'expliquer.

3 *Maluit esse Deum*] Comme dans ces vers:

Sed lignum rude villicus dolavit,
Et dixit mihi: tu Priapus esto.

Voilà donc ce tronc de figuier devenu Dieu, par la seule volonté de l'ouvrier, qui en auroit fait un banc, si le bois eût été meilleur. C'est ce qu'Arnobe releve fort bien dans le sixieme Liv. en parlant de Phidias, qui avoit fait un Jupiter: *Et quod inter omnia primum est, sui esse beneficium muneris, quòd natus per se esset, atque in rebus adoraretur humanis. Et ce qu'il y a de plus remarquable, que ce Dieu lui avoit toute l'obligation de ce qu'il étoit né, & de ce qu'il étoit adoré, &c.* Horace rassemble ici en peu de mots, d'une maniere fort fine & fort plaisante, tout ce qui peut faire voir le ridicule de cette Divinité. *Son origine:* il a été formé par un ouvrier, qui avoit balancé longtems, s'il n'en feroit pas plutôt un banc, qu'un Dieu. *Son emploi*, qui est de faire peur aux oiseaux & aux voleurs: pour cet effet il a besoin d'un épouvantail. *La marque essencielle de sa divinité*, celle qui le distingue des autres Dieux, *ruber palus*. Enfin *toutes les choses ausquelles il est exposé*, sans pouvoir s'en garantir. *Quæ cùm anima plebeiæ percurrunt*, dit excellemment Heinsius, dans son Traité de la Satire d'Horace, *neque venustatem vident, nec necessitatem argumenti intelligunt. Eruditi præter incredibilem leporem, ad principium, quo nititur, recurrunt. Les ignorans qui lisent ces choses, n'en voyent point les beautés, & n'en connoissent point les consequences. Les Savans seuls y trouvent des charmes merveilleux, & ils remontent aux principes sur lesquels tout est fondé.*

Deus inde ego] Voilà un plaisant Dieu, qui n'est Dieu que depuis qu'il a plu à l'artisan de le former. *C'est une circonstance ridicule que le Prophete Baruch n'a pas manqué de relever, chap. VI. 45. *Nihil aliud erunt nisi id quod volunt esse artifices: ces idoles ne seront autre chose que ce que veulent les ouvriers qui les ont faites.**

Furum aviumque maxima formido] C'est le propre terme, *formido*, l'épouventail qu'on met dans les champs contre les oiseaux & contre les bêtes. Le même Prophete Baruch compare fort justement les idoles à ces épouventails, *nam sicut in cucumerario formido nihil custodit, ita sunt Dii illorum lignei, &c.*

4 *Nam fures dextra coërcet*] Ce *nam* sert bien ici

au

Obscœnoque ruber porrectus ab inguine palus ;
Ast importunas volucres in vertice arundo
Terret fixa, vetatque novis considere in hortis.
Huc priùs angustis ejecta cadavera cellis
Conservus vili portanda locabat in arcâ.
Hoc miseræ plebi stabat commune sepulcrum,
Pantolabo scurræ, Nomentanoque nepoti.
Mille pedes in fronte, trecentos cippus in agrum
Hic dabat : heredes monumentum ne sequeretur.
Nunc licet Esquiliis habitare salubribus, atque
Aggere in aprico spatiari, quo modò tristes
Albis informem spectabant ossibus agrum.
Quum mihi non tantùm furesque feræque, suetæ
Hunc vexare locum, curæ sunt atque labori,
Quantùm, carminibus quæ versant atque venenis
Humanos animos. Has nullo perdere possum
Nec probibere modo, simulac vaga Luna decorum

Pro-

au ridicule. Sa divinité ne suffit pas pour chasser les voleurs; il faut qu'il ait un bâton à la main. Ce bâton étoit une faux de bois, comme cela paroît par ces vers:

Quod sim ligneus, ut vides, Priapus,
Et falx lignea.

Et dans un autre endroit:

Credere quis posset, falcem quoque, turpe fateri,
De digitis fures surripuisse meis?

5 *Obscœnoque ruber porrectus*] Car les voleurs apréhendoient,

Jacturâ natis expiare culpam.

Ce pieu servoit donc à faire peur aux voleurs. Mais il servoit aussi à un usage bien plus plaisant, car on y faisoit asseoir les nouvelles mariées.

6 *In vertice arundo terret fixa*] Voilà un bel ornement pour un Dieu; il ne sauroit se defendre des oiseaux, que par le moyen d'une branche qu'on lui fichoit sur la tête, & qui servoit d'épouvantail. Tibulle a voulu parler de cette branche dans ces vers:

Placet, Priape, qui sub arboris comâ
Soles revinctus sacrum Pampino caput
Ruber sedere cum rubenti fascino.

7 *Terret*] Chasse, éloigne, empêche d'aprocher.
Vetatque novis considere in hortis] Dans les jardins que Mécénas venoit de faire dans les Esquilies, à l'extrémité de la ville, & où il avoit fait bâtir cette grande tour, dont il est parlé dans le III. Livre des Odes.

8 *Angustis ejecta cadavera cellis*] *Angustæ cellæ*, les petites loges des valets, comme sont aujourd'hui les loges des portiers.

9 *Vili portanda locabat in arcâ*] Car il y avoit à Rome des gens qu'on apelloit *Vespillones* & *Sandapilarios*, qui avoient soin des funerailles. On faisoit marché avec eux. Ils avoient une biere qui servoit à tous les pauvres. Suétone l'apelle *popularem sandapilam*.

10 *Hoc miseræ plebi stabat commune sepulcrum*] Les Esquilies étoient le cimetiere des pauvres; parceque tous les autres avoient chacun leur tombeau. Dans les Esquilies même étoit le lieu apellé *puticuli*, dont il est parlé dans Festus.

11 *Pantolabo scurræ Nomentanoque nepoti*] Mallius Pantolabus, & Cassius Nomentanus, deux fameux débauchés, qui avoient mangé tout leur bien jusqu'à leur tombeau, & qui par consequent n'avoient d'autre ressource que le cimetiere des pauvres. Car ces gens-là étoient encore en vie quand cette Satire fut faite. Cela rend ce trait plus plaisant.

12 *Mille pedes in fronte*] Horace raporte ici le titre de ce cimetiere des pauvres, comme il étoit écrit sur la pierre que l'on mettoit ordinairement dans le lieu même. Car celui qui donnoit une terre, un champ, avoit soin de marquer combien de pieds ce champ avoit de long, & combien il en avoit de large. *Mille pedes in fronte*, c'est-à-dire, *mille pieds de large sur le chemin; trecentos pedes in agrum*, c'est-à-dire, *trois cents pieds de long vers la campagne*. Et on ajoutoit toujours cette clause: H. M. H. N. S. *Hoc monumentum here-*
des

rouge que l'écarlate, & qui est le caractere de ma divinité, font peur aux voleurs; & cette branche, qu'on a fichée sur ma tête, est l'épouvantail des oiseaux, & les empêche de se venir poser dans ces jardins nouvellement plantés, où les esclaves faisoient porter dans une biere de louage les cadavres de leurs camarades. C'étoit le cimetiere de toute la vile populace, du bouffon Pantolabus, & du débauché Nomentanus. La pierre qui étoit à l'entrée, marquoit que le lieu avoit mille pieds de large, sur le chemin, & trois cents pied de long, vers la campagne; & celui qui l'avoit donné au public, y avoit fait ajouter cette clause ordinaire: *Qu'il ne pouroit passer à ses heritiers.* Mais aujourd'hui les Esquilies sont devenues saines & habitables, & l'on se promene avec plaisir sur cette coline, dont on n'osoit aprocher auparavant, à cause des monceaux d'ossemens de morts dont elle étoit couverte. Cependant, pour dire la verité, ni les voleurs, ni les bêtes, qui ont accoutumé de venir insulter ce lieu, ne me font tant de peine que ces maudites sorcieres, qui tournent à leur gré l'esprit des hommes par leurs enchantemens. Je ne saurois leur rien faire qui les rebute, & qui les empêche, sitôt que la Lune montre son beau visage, de venir amasser de ces ossemens & cueillir des herbes venimeuses. Hier encore je vis moi-même Canidie en robe noire les

des non sequitur. Il y a mille inscriptions que je pourois raporter; mais une seule suffit. ITANE UNQUAM DE NOMINE FAMILIÆ NOSTRÆ EXEAT HOC MONUMENTUM. HOC MONUMENTUM HEREDES NON SEQUITUR. IN FRONTE LAT. PED. XX. ET DIG. II. IN AGR. LONG. PED. XX Voilà donc manifestement *in fronte*, pour *la largeur*, & *in agro*, pour *la longueur*. Car en ces matieres on ne suivoit point du tout la coutume des Mathématiciens & des Géometres, qui mesurent toujours la longueur par le côté le plus étendu.

13 *Hic*] Dans ce cimetiere.

Dabat] *Datos demonstrabat, indicabat.*

14 *Esquiliis salubribus*] Aux Esquilies qui sont devenues saines, depuis que Mécénas y a fait des jardins. C'est pourquoi quand Auguste étoit malade, il y alloit changer d'air. Suétone: *Æger autem in domo Mæcenatis cubabat.*

15 *Aggere in aprico*] Car ce lieu étoit fort élevé, & c'étoit justement près d'une espece de rempart, que l'on apelloit *aggeres Tarquinii.*

Quo modò tristes] Il paroit par ce vers & par le 7. que cette Satire fut faite peu de tems après que Mécénas eut fait ces jardins; & par conséquent elle est anterieure à beaucoup d'Odes. Il est certain qu'elle fut faite avant les Odes VIII. & XXIX. du Liv. III.

16 *Albis informem spectabant ossibus*] Ce champ étoit tout plein d'ossemens, parcequ'on y jettoit les cadavres des criminels que l'on avoit fait mourir.

17 *Quum mihi non tantùm*] *Quum* dépend du vers, *non licet Esquiliis habitare salubribus.* Maintenant on peut habiter sur les Esquilies, qui sont devenues un lieu fort sain. Quoique pour moi, dit-il, je n'y suis pas mieux pour cela. A la verité, les voleurs ni les bêtes ne me font pas beaucoup de peine; mais je ne saurois venir à bout de ces maudites sorcieres, qui viennent toutes les nuits, &c. C'est la force de ce *quum*, que l'on a mal expliqué.

Feræque] Ce mot comprend tous les oiseaux & tous les animaux qui ne sont pas domestiques, comme les renards, les lievres.

19 *Quæ versant humanos animos*] Tournent & changent à leur gré l'esprit, le cœur des hommes, leurs inclinations, &c.

20 *Has nullo perdere possum, nec prohibere modo*] Car elles étoient trop laides & trop affreuses, pour donner envie à Priape de les punir: & ce n'auroit pas été même le moyen de les chasser, que de leur faire souffrir la peine dont il punissoit les voleurs. Elles n'y auroient été que plus assidues, *amore pœnæ.* Ce pauvre Dieu veut dire par là à ces créatures, ce qu'il dit dans Catulle à des voleurs, qui venoient voler dans son jardin plutôt que dans un autre:

Nimirum apertam convolatis ad pœnam;
Et vos hoc ipsum, quod minamur, invitat.

On n'avoit pas connu la plaisanterie de ce passage.

21 *Simulac vaga Luna*] La Lune presidoit aux enchantemens, & on la croyoit même plus favorable, quand elle étoit dans son plein. C'est pourquoi Horace a peut-être dit ici *decorum os.* Car on peut dire que la Lune montre alors toute sa beauté. Il l'apelle *vagam*, comme Virgile *errantem*, parcequ'elle par-

Protulit os, quin ossa legant, herbasque nocentes.
Vidi egomet nigrâ succinctam vadere pallâ
Canidiam, pedibus nudis, passoque capillo,
Cum Saganâ majore ululantem. Pallor utrasque
Fecerat horrendas aspectu. Scalpere terram
Unguibus, & pullam divellere mordicus agnam
Cœperunt : cruor in fossam confusus, ut inde
Manes elicerent, animas responsa daturas.
Lanea & effigies erat, altera cerea : major
Lanea, quæ pœnis compesceret inferiorem.
Cerea suppliciter stabat, servilibus, utque
Jam peritura, modis. Hecaten vocat altera, sævam
Altera Tisiphonem. Serpentes, atque videres
Infernas errare canes ; Lunamque rubentem,
Ne foret his testis, post magna latere sepulcra.
Mentior at si quid, merdis caput inquiner albis

Corvo-

parcourt son cercle avec beaucoup de vitesse, qu'elle change tous les jours très sensiblement le lieu de son lever & de son coucher, & qu'elle s'écarte vers les deux pôles au-delà de l'écliptique.

22 *Quin ossa legant*] Car on n'avoit pu si bien nétoyer les lieux, que les sorcieres n'y trouvassent toujours des ossemens. Outre qu'il restoit encore des tombeaux, près des jardins de Mécénas, comme on le voit par la suite.

23 *Succinctam vadere pallâ Canidiam*] Canidie & Sagana sont les mêmes dont il est parlé dans l'Ode V. du Liv. V. Canidie marche la robe troussée, les pieds nuds, & les cheveux épars, comme Ovide dit de Médée :

Egreditur tectis vestes induta recinctas,
Nuda pedem, nudos humeros infusa capillis.

La seule difference qu'il y a, c'est que Médée a la robe détroussée. Mais on peut dire, que Canidie ne l'avoit troussée que pour marcher plus commodément, & qu'elle delia sa ceinture quand elle commença ses enchantements. Peut-être même que pour l'action que Canidie vouloit faire, il étoit de l'essence d'avoir la robe troussée, comme il a dit de Sagana, dans l'Ode V. du Liv. V.

At expedita Sagana per totam domum
Spargens Avernales aquas.

26 *Scalpere terram unguibus*] Pour faire une fosse magique, où elles devoient verser du sang, pour attirer les ames des morts. Ceci est imité de l'onzieme Livre de l'Odyssée, où Ulysse fait un sacrifice, pour évoquer l'ame de Tiresias : *Et moi*, dit-il, *avec mon épée je fis une fosse d'une coudée en quarré, &c. J'égorgeai des brebis sur cette fosse, qui fut bientôt remplie de sang. Et les ames des morts s'assembloient tout autour.* Mais il y a ici deux choses fort extraordinaires : l'une, que ces sorcieres font la fosse magique avec les ongles ; & l'autre, qu'au lieu d'égorger la victime, elles la mettent en pieces avec les dents. On ne trouvera aucun exemple de cela dans tous les Livres des Anciens, & il y a de l'apparence, qu'Horace ajoute ces particularités, pour rendre ces sorcieres plus odieuses.

27 *Pullam agnam*] Car on immoloit toujours des victimes noires aux Dieux infernaux. Médée dans Ovide :

——— cultrosque in guttura velleris atri
Conjicit.

28 *Ut inde manes elicerent*] Car il n'y avoit rien dont les ames fussent si friandes, que de sang. Dans Homere Ulysse est obligé de tirer son épée, pour empêcher les ames d'aprocher & de boire le sang qu'il avoit versé dans la fosse pour Tiresias. Elles n'avoient la force de prédire l'avenir, & de répondre aux questions, qu'après qu'elles avoient bu de ce sang.

29 *Manes elicerent animas*] On voit clairement par ce passage, que les Mânes ne sont autre chose que les ames des morts. On peut voir mes Remarques sur Festus.

Animas responsa daturas] Les sortiléges & les enchan-

les jupes trouffées, les pieds nuds, & les cheveux épars, accompagnéede Sagana, remplir ces lieux de hurlemens épouvantables. La pâleur avoit rendu leur visage hideux. Elles se mirent à creuser une fosse avec les ongles. Ce pénible travail étant achevé, elles commencerent à déchirer à belles dents une brebis noire. Le sang couloit dans la fosse par où elles vouloient évoquer les Mânes, ces ames qui devoient répondre à leurs questions. Il y avoit tout auprès une figure de laine, & une autre de cire. Celle de laine étoit la plus grande, comme devant faire souffrir à la petite les peines qu'elle lui préparoit. Aussi voyoit-on cette petite figure à genoux devant elle, comme une supliante & comme une esclave, qui devoit bientôt perir. Canidie apelle à haute voix Hécate : Sagana implore le secours de Tisiphone. En même tems vous eussiez vu la terre couverte de serpens & de chiens. La Lune en rougit, & pour n'être pas témoin de ces abominations, elle se cacha derriere quelques grands tombeaux. Si je ments, que tous les corbeaux viennent faire leur ordure sur ma tête, & que Julius, la fragile Pédiatia, & le voleur Voranus, viennent pisser à mes pieds. Mais pourquoi conter toutes les particularités de ce que j'ai vu ? Comment les Om-

enchantemens par lesquels on évoquoit les ames des morts, pour savoir d'elles ce qui devoit arriver, étoient en usage longtems avant Homere. On voit dans le I. Livre des Rois, que Saül va trouver une sorciere, qui par ses enchantemens évoque Samuël. Or Saül étoit pour le moins trois cents cinquante ans avant Homere, comme il seroit aisé de le prouver.

30 *Lanea & effigies erat, altera cerea*] Ces sorcieres avoient deux figures, l'une de laine, & l'autre de cire. J'ai parlé de l'usage de ces figures dans les Remarques sur l'Ode V. du Livre V.

Major lanea, quæ pœnis compesceret] Cette figure de laine representoit la personne que ces sorcieres vouloient faire survivre à celle qui étoit representée par la figure de cire. C'est pourquoi ces figures étoient ordinairement de differente matiere, afin qu'elles eussent un sort different.

33 *Hecaten vocat altera*] Hécate, qui est la même que Diane, étoit toujours invoquée dans les sortiléges. On peut voir les Remarques sur ce passage de l'Ode V. du Livre V.

——————— ô rebus meis
Non infideles arbitræ,
Nox & Diana, quæ silentium regis,
Arcana cùm fiunt sacra.

Fideles témoins de toutes mes entreprises, s'écria-t-elle enfin avec une voix épouvantable, Nuit & Diane, qui presidez au silence, quand nous celébrons nos misteres les plus secrets.

34 *Altera Tisiphonen*] Tisiphone, une des Furies, *la vengeresse des meurtres.*

Serpentes atque videres infernas errare canes] Les serpens marquoient la venue de Tisiphone; & les chiens la venue d'Hécate.

35 *Lunamque rubentem, ne foret his testis*] La Lune rougit de voir toutes ces abominations, & elle se cacha derriere les tombeaux, pour ne les pas voir. Comment peut-on donc croire que la Lune soit une Divinité, puisqu'elle n'a pas la force de punir les méchans, & qu'en se mettant derriere une muraille, un tombeau, elle ne voit plus tout ce qui se passe & qui lui déplaît? Il y a là un ridicule fort plaisant. Pourquoi se cacher ? *Prohibere meliùs fuit*, comme dit Cotta, dans le Livre de la nature des Dieux.

36 *Post magna latere sepulcra*] Car il y avoit un quartier de ces Esquilies que Mécénas n'avoit pas pris, & où il y avoit encore des tombeaux, comme il paroît manifestement par ce passage.

37 *Mentior at si quid*] Cela est fort plaisant; comme si un Dieu pouvoit mentir.

Merdis caput inquiner] Priape parle ici de tous ces vilains accidens, parcequ'ils lui étoient ordinaires. Car les oiseaux, qui alloient se percher sur sa tête, y faisoient leur ordure. C'est pourquoi Tibulle dit à Priape:

Abegimusque voce sæpe, cùm tibi
Senexve corvus, impigerve graculus
Sacrum feriret ore corneo caput.

Cet accident étoit ordinaire à toutes les idoles; c'est pourquoi le Prophete Baruch dit dans le VI. chapitre. *Supra corpus eorum & supra caput eorum volant noctuæ, & hirundines, & aves. Etiam similiter & cata. Unde sciatis quia non sunt Dii.* Et c'est ce qu'Arnobe releve encore parfaitement en parlant contre les idoles:

R 2 *Non*

Corvorum ; atque in me veniant mictum atque cacatum
Julius & fragilis Pediatia, furque Voranus.
Singula quid memorem ? quo pacto alterna loquentes
Umbræ cum Saganâ resonarent triste & acutum ?
Utque lupi barbam variæ cum dente colubræ
Abdiderint furtim terris ; & imagine cereâ
Largior arserit ignis ; & ut non testis inultus
Horruerim voces Furiarum & facta duarum ?
Nam, displosa sonat quantùm vesica, pepedi
Diffissâ nate ficus : at illæ currere in urbem.
Canidiæ dentes, altum Saganæ caliendrum
Excidere, atque herbas, atque incantata lacertis
Vincula, cum magno risuque jocoque videres.

SA-

Non hirundines denique intra ipsos ædium circumvolantes tholos, jacularier stercoris plenas, & modò ipsos vultus, modò numinum ora depingere, barbam, oculos, nasos, aliasque omnes partes, in quascunque se detulerit deonerati proluvies podicis? Enfin, ne voyez-vous pas sous les voutes de vos temples les hirondelles faire leur ordure sur vos Dieux mêmes, & leur barbouiller la barbe, les yeux, le nez, la bouche, & toutes les autres parties de leurs corps, où ces excrémens vont tomber? Après quoi il ajoute: Rougissez donc, quoique tard, & laissez-vous instruire par ces animaux, qui vous aprendront, qu'il n'y peut avoir aucune Divinité dans ces idoles, qu'ils ne craignent point de salir, en suivant leur instinct & les loix ordinaires de la nature.

38 *Atque in me veniant mictum atque cacatum*] Il paroît par ce passage, que les statues de Priape étoient fort petites.

39 *Julius & fragilis Pediatia*] On ne sait point qui étoit ce Julius. Pour Pédiatius, c'étoit un Chevalier Romain, fort efféminé, & fort décrié pour son infamie. C'est pourquoi Horace l'apelle *Pediatia*, au lieu de *Pediatius*; comme Aristophane apelle dans les Nuées Cleonymus, *Cleonyma*, & Sostratus, *Sostrata*. C'est sur cela qu'est fondé le conte que Ciceron fait de Quintus Opimius, qui ayant été fort décrié dans sa jeunesse, voulut un jour reprocher à un certain Egidius la même infamie dont on l'avoit accusé. Il lui dit: *Eh bien, ma petite Egidia, quand me viendras-tu donc voir avec ta quenouille & ta laine?* Egidius lui répondit dans le même genre de raillerie: *Je n'oserois: car ma mere m'a defendu de voir les femmes décriées. Quid tu, mea Egidia, quando ad me venis cum tuâ colu & lanâ? Non pol, inquit, audeo, nam me ad famosas vetuit mater accedere.*

Fragilis] C'est une épithete obscene, & qui marque le vice de ce Pédiatius.

Furque Voranus] On dit que ce Voranus étoit un affranchi de Quintus Lutatius Catulus, & qu'un jour ayant volé de l'argent chez un Banquier, & ne sachant où le cacher, il le mit dans ses souliers. Ces trois hommes sont traités dans ce seul vers comme les derniers coquins du monde. Et ce trait est d'autant plus agréable, qu'il ne paroît point recherché, & qu'il n'est point attendu.

40 *Alterna loquentes*] Comme les Ombres & Ulysse parlent tour à tour, dans Homere.

41 *Resonarent triste & acutum*] Il exprime par-là le son de la voix des Ombres, dont Homere a dit τρίζουσαι, *stridentes*:

——————— ταὶ δὲ τρίζουσαι, ἕποντο.

Et qu'il compare par cette raison à des chauvesouris. * M. Bentlei a lu *resonarint*, pour le faire accorder avec les termes suivans, *abdiderint, arserit, horruerim.**

42 *Utque lupi barbam*] Elles ne prennent que la barbe du loup, parceque le museau étoit contraire aux enchantemens. Pline dans le chapitre X. du Liv. XXVIII. *Veneficiis rostrum lupi resistere, inveteratum aiunt: ob idque villarum portis præfigunt. Ils disent que c'est une opinion ancienne, que le museau du loup empêche les sortiléges: à cause de cela, ils l'attachent aux portes de leurs maisons de campagne.*

Variæ cum dente colubræ] *Varia*, marquetée, comme Théognis a dit ποικίλον ὄφιν, *serpentem varium*,

43 *Et imagine cereâ largior arserit ignis*] Voilà l'effet du sortilége: le feu prit de lui-même à la figure de cire; car il n'y avoit point du tout de feu. Les Commentateurs s'y sont trompés.

44 *Et ut non testis inultus horruerim*] A entendre parler Priape, il semble que l'on va voir ces deux sorcieres réduites en poudre par la fureur de ce Dieu justement irrité. Mais un Dieu de figuier n'est pas si terrible. Cela aboutit à un bruit que fait le bois qui n'étoit pas encore sec: *Hac se præsentem formidine*

Ombres avec une voix triſte & aiguë s'entretenoient avec Sagana : comment ces deux ſorcieres cacherent furtivement ſous terre la barbe d'un loup avec les dents d'une couleuvre : comment le feu prit à la petite figure de cire, & de quelle maniere, ſaiſi d'horreur pour tout ce que je vis faire à ces deux Furies, je me vengeai d'elles. Il ſuffit de dire, qu'autant qu'une veſſie de cochon fait de bruit, quand on la preſſe avec violence, & qu'on en fait ſortir le vent, autant en fit mon derriere de figuier. Epouvantées de ce tonnerre, elles ſe mirent à courir vers la ville. Vous auriez pris un plaiſir extrême à voir ces deux créatures en deſordre, & demi-mortes de frayeur ; Canidie laiſſer tomber ſes dents raportées, & Sagana ſa coëffure de faux cheveux, les herbes, & les bracelets enchantés.

S A-

ne comprobavit, pour me ſervir des paroles d'Arnobe. Il y a là un ridicule fort divertiſſant pour ceux qui connoiſſent ce que c'eſt que la raillerie.

46 *Nam diſploſa ſonat quantùm veſica*] Voilà une comparaiſon bien noble pour un Dieu. *Diſploſa* ſe dit proprement d'une choſe qui en s'entrouvrant fait du bruit, à cauſe du vent qui ſort avec violence. Et il ſemble qu'Horace ait pris cette comparaiſon de Lucrece, qui en parlant du bruit que font les nuées, quand elles ſont preſſées, & qu'elles crevent, dit dans le VI. Liv.

Nec mirum, cùm plena animæ veſicula parva
Sæpe ita dat pariter ſonitum diſploſa repente.

47 *Ficus*] Tout Dieu de figuier que je ſuis.

At illæ currere in urbem] On ne ſauroit rien imaginer de plus ridicule : les deux plus habiles ſorcieres qu'il y eût dans l'Empire, accoutumées à tout ce que l'on peut concevoir de plus terrible & de plus affreux, puiſqu'elles converſoient familierement toutes les nuits avec les Démons & avec les Furies, ſe mettent à fuir de toute leur force, pour un petit bruit qu'elles ont entendu. Horace ne pouvoit pas mieux finir cette Satire que par ce trait, qu'il aiguiſe à ſa maniere, en raportant des circonſtances fort plaiſantes de cette fuite.

48 *Canidiæ dentes, altum Saganæ caliendrum*] Horace reproche à Canidie, qu'elle n'avoit point de dents ; & à Sagana, qu'elle étoit pelée. Il paroît par ce paſſage, que les fauſſes dents étoient en uſage dès ce tems-là, auſſi-bien que les faux cheveux.

Altum caliendrum] *Caliendrum*, du Grec καλλυντήριον, eſt l'ornement de tête des femmes, proprement le couvrechef. Mais ce mot ſignifie auſſi les faux cheveux que les femmes portoient alors aſſez communément. Horace l'a mis en ce ſens-là. C'eſt pourquoi il a ajouté *altum*, qui exprime la maniere dont elles ſe coëffoient. Car leurs cheveux faiſoient ſur leur tête une eſpece de petite tour, qui finiſſoit en pointe, comme un raiſin. Ce qui donna lieu d'apeller cette coëffure *corymbion*, comme elle étoit auſſi apellée par les Grecs Βότρυς. Pétrone : *Ancilla Tryphenæ Gytona in partem navis inferiorem ducit, corymbioque Dominæ pueri adornat caput. La ſervante de Tryphene mene Gyton à fond de cale : & là elle lui met ſur la tête la fauſſe coëffure de ſa maitreſſe.* *Corymbium* eſt là ce qu'eſt ici *altum caliendrum.* Cela rend ce trait de Satire plus piquant, que ſi l'on prenoit ſimplement *caliendrum* pour *des coëffes.* Ovide a parlé de ces fauſſes coëffures des Dames dans ſon troiſieme Livre de l'Art d'aimer :

Fœmina proceſſit denſiſſima crinibus emptis,
Proque ſuis alios efficit ære ſuos.
Nec pudor eſt emiſſe palam. Venire videmus
Herculis ante oculos virgineumque chorum.

Les Dames paroiſſer.t avec des cheveux qu'elles ont achetés. Elles n'ont pas même de honte de les acheter devant tout le monde. On les vend publiquement ſous les yeux d'Hercule & des neuf Sœurs.

On vendoit ces fauſſes coëffures près du temple *d'Hercule & des Muſes.* Il y avoit auſſi des perruques pour les hommes. Suétone raporte, que Caligula prenoit une perruque pour ſe déguiſer, quand il alloit la nuit dans les vilains lieux : *Et ganeas atque adulteria capillamento celatus & veſte longâ noctibus obiret.*

49 *Atque incantata lacertis vincula*] Ce ſont les bandeletes enchantées dont elles ſe ſervoient, pour enlacer l'eſprit de ceux qu'elles vouloient engager. Virgile explique fort bien cette coutume, dans l'Eclogue VIII.

Terna tibi hæc primùm triplici diverſa colore
Licia circumdo, &c.
Necte tribus nodis ternos, Amarylli, colores,
Necte Amarylli modo, & Veneris, dic, vincula necto.

NOTES SUR LA SAT. VIII. LIV. I.

La date de cette piece n'eſt pas aiſée à fixer préciſément, comme le remarque le P. Sanadon, qui dit que ce qui eſt conſtant, c'eſt qu'elle fut faite avant les Odes XXIX. du Liv. III. IX. & XVII. du Liv. V. & la Sat. I. du Liv. II. & c'eſt le ſentiment de M. Dacier. Je raporterai là-deſſus quelque choſe de plus poſitif dans la Note ſur le v. 15.

12 *Cippus in agrum*] Le P. S. lit *in agro*, leçon autoriſée par un manuſcrit, aprouvée par Torrentius, & déja reçue dans le texte par M. Cuningam. Cela s'accorde mieux avec *in fronte*, comme le remarque le P. S. & empêche la répétition d'*agrum*, qui revient encore quatre vers après, & dans la même ſituation. *Cippus* étoit une petite colomne de pierre, que l'on élevoit dans un champ avec une inſcription pour conſerver la mémoire de quelque choſe.

15 *Quo*] M. Bentlei & M. Cuningam, dit le P. S. qui lit *quà*, ont bien vu que les copiſtes n'avoient mis *quo* que pour le faire accorder avec *aggere*, ce qui n'eſt nullement néceſſaire. *Quomodo* auroit fait une ambiguité deſagréable. *Agger* ſignifie ici une *terraſſe*, que Mécene avoit fait élever dans ſes jardins, & n'a aucun raport avec cette eſpece de rempart que l'on apelloit *aggeres Tarquinii*. L'image qu'Horace fait ici eſt bien natu-

---

SATIRA IX.

IBAM fortè viâ ſacrâ (ſicut meus eſt mos)
Neſcio quid meditans nugarum, & totus in illis :
Accurrit quidam notus mihi nomine tantùm,
Arreptâque manu : Quid agis, dulciſſime rerum ?
Suaviter, ut nunc eſt, inquam ; & cupio omnia quæ vis.
Quum aſſectaretur ; numquid vis ? occupo. At ille :
Noris nos, inquit, docti ſumus. *Hic ego : Pluris*
Hoc, inquam, mihi eris. Miſerè diſcedere quærens,
Ire modò ociùs, interdum conſiſtere, in aurem

Dicere

Le but d'Horace, dans ces Satires, eſt de donner des préceptes pour former les mœurs, & pour faire connoître la vertu & le vice. Mais comme il eſt preſque impoſſible, que des préceptes ſoient ſans quelque eſpece de ſechereſſe, qui dégoûte, & qui laſſe enfin les Lecteurs, Horace s'eſt aviſé d'inſtruire par des peintures: & c'eſt ce que la philoſophie a de plus parfait. Car il n'y a rien de ſi difficile ni de ſi utile en même tems, que de propoſer des images & des caracteres, qui en paſſant par les yeux, puiſſent allumer dans les cœurs l'amour de la vertu, ou la haine du vice. Perſe apelle cela parfaitement bien *fallere ſolers regula*, dans la Satire V. *Une regle qui trompe, que l'on ne voit point.*

———— tunc fallere ſolers
Appoſita intortos extendit regula mores.

Alors votre regle, qui corrige, ſans qu'on s'en aperçoive, redreſſa mes mœurs corrompues.

Perſe veut dire que Cornutus l'avoit inſtruit par les exemples. Et c'eſt ce que l'on peut apeller φιλεσοφίας ἄκρον ἄωτον, *la fine fleur de la philoſophie.* Théophraſte a été l'inventeur de cette maniere, ou plutôt, il n'a fait que ſuivre en cela l'idée qu'il avoit puiſée dans Homere, où l'on trouve des caracteres admirables. Quoi qu'il en ſoit, il eſt le premier qui en a donné des regles, dans le petit Livre ou plutôt dans le fragment du Livre qu'il nous a laiſſé ſous le nom de *Caracteres*. Ce Livre eſt un treſor. Mais quelque loin que ſoit allé Théophraſte, & quelque admirable qu'il ſoit dans ce genre, on peut dire, qu'Horace le ſurpaſſe dans le portrait fidelle qu'il fait ici d'un fâcheux. On ne ſauroit rien ajouter à ce tableau, ni pour la vivacité des traits, ni pour la reſſemblance. Les Grammairiens ont apellé cette Satire Ἐπαγόμενος, comme qui diroit l'importun qui traine un homme malgré lui.

1 *Ibam forte viâ ſacrâ*] Horace montoit par la rue ſacrée: car il alloit droit à la place Romaine. Il venoit du côté des Eſquilies. * M. Bentlei demande pardon s'il ajoute ici *ut*, *ibam ut fortè via*, & il merite qu'on le lui accorde, pourvu qu'il promette de l'effacer.*

Sicut meus eſt mos] Cela dépend de *neſcio quid meditans nugarum*.

2. Nu-

naturelle. Ce vers, qu'il a chargé exprès de spondées, a je ne sais quoi de morne & de lugubre qui glace le cœur & l'afflige. Je découvre encore ici, ajoute ce Pere, de quoi nous aprocher de la veritable date de cette Satire. Dans l'Ode IX. du Liv. V. il est parlé de la maison fort élevée que Mécene avoit sur le mont Esquilin. Ici cette maison ne faisoit que d'être achevée, *modò*: or l'Ode est de l'année 723. Il faut donc nécessairement, conclud-il, que cette Satire ait été composée dans quelqu'une des années précédentes. C'est tout ce que la conjecture nous fournit de plus assuré.

32 *Servilibus utque*] Le P. S. lit. *ut quæ*. Cette leçon, dit-il, qui a reparu depuis peu dans deux de nos meilleures éditions, se trouve autorisée de six excellens manuscrits. C'est-à-dire *ut pote quæ esset peritura*.

38 *Veniant*] On trouve dans douze manuscrits & dans cinq éditions tant anciennes que nouvelles, *veniat*, & le P. S. a reçu cette leçon, qui est, dit-il, entierement du stile d'Horace.

41 *Resonarent*] Le P. S. lit *resonarint*, comme M. Bentlei & M. Cuningam.

42 *Barbam*] Servius & Caper se sont trompés, quand ils ont prétendu que ce mot ne s'employoit au singulier que pour l'homme, & ils sont condamnés par cet endroit d'Horace.

SATIRE IX.

J'ALLOIS un matin par la rue sacrée, rêvant, selon ma coutume, à je ne sais quelles bagatelles qui m'occupoient tout entier, lorsqu'un certain homme que je ne connoissois que de nom, me prenant tout d'un coup par la main : *Comment vous portez-vous*, me dit-il, *mon cher ?* Fort bien pour l'heure, lui répondis je ; & je suis tout prêt à vous rendre mes services. Comme je vis qu'il me suivoit : N'avez-vous plus rien à me dire ? lui demandai-je, en le prévenant. Mais lui : *Il ne se peut*, dit-il, *que vous ne me connoissiez. Je suis un Savant.* Tant mieux, je vous en estimerai davantage. Comme je ne cherchois qu'à esquiver, tantôt j'allois à grands pas, tantôt je m'arrêtois, & un moment après je parlois

2 *Nugarum*] Il faisoit sans doute des vers.

3 *Notus mihi nomine tantùm*] Comme celui dont Theophraste dit dans le même Caractere: ὁδὲ ἀδολέσχης τοιοῦτός ἐστιν, οἷος ὃν μὴ γινώσκει, &c. *Le grand parleur est celui qui s'aprochant d'un homme qu'il ne connoit point, &c.*

4 *Arreptâque manu*] C'est la premiere sotise que fait cet importun, de prendre la main d'Horace, dont il n'étoit connu que de nom.

Quid agis, dulcissime rerum] Henri Etienne raporte *rerum* à *quid*: *Quid rerum agis, dulcissime?* Mais il se trompe. Les Latins disoient *dulcissime rerum, pulcerrime rerum*. Ovide, dans l'Epitre de Phédre:

> *O utinam nocitura tibi, pulcerrime rerum,*
> *In medio nixu viscera rupta forent.*

5 *Et cupio omnia quæ vis*] C'étoit le compliment ordinaire pour dire: *Je suis à votre service; je suis prêt à vous rendre mes services, à faire tout ce qu'il vous plaira.*

6 *Numquid vis*] C'étoit ce que l'on disoit ordinairement à ceux que l'on vouloit quiter, ou dont on vouloit se defaire: *Voulez-vous quelque chose?* Dans la III. Scene de l'Acte II. de l'Eunuque de Terence, Cheréa, en parlant d'Archidémidès, qu'il avoit malheureusement rencontré:

> *Dum hæc dicit, abiit hora. Rogo numquid velit.*
> *Rectè, inquit; abeo.*

Pendant qu'il dit ces quatre mots, une heure s'étoit déja écoulée. Je lui demande, s'il veut quelque autre chose de moi; rien, dit-il. Je pars, &c.

Où Donat remarque: *Abituri, ne id durè facerent,* numquid vis *dicebant his, quibuscum constitissent.*

7 *Noris nos, inquit*] Voilà, *nos*, nous, pour *me*, moi, contre la remarque de quelques Grammairiens.

Docti sumus] Un Poëte, *un bel esprit, un Savant*, comme j'ai traduit, pour faire plus paroître le ridicule.

9 *Ire modò ocyùs*] Horace essaye toute sorte de voies, pour se defaire de cet importun: il s'arrête, il va à toutes jambes. Aristote étant un jour tombé entre les mains d'un fâcheux comme celui-ci, qui en parlant de quelque chose, lui demandoit si cela ne lui paroissoit

Dicere nescio quid puero. Quum sudor ad imos
Manaret talos : O te, Bollane, cerebri
Felicem ! aiebam tacitus. Quum quilibet ille
Garriret, vicos, urbem laudaret, ut illi
Nil respondebam : Miserè cupis, *inquit*, abire ;
Jamdudum video ; sed nil agis ; usque tenebo,
Persequar : hinc quò nunc iter est tibi ? *Nil opus est te*
Circumagi ; *quendam volo visere, non tibi notum* :
Trans Tiberim longè cubat is, prope Cæsaris hortos.
Nil habeo quod agam, & non sum piger, usque sequar te.
Demitto auriculas, ut iniquæ mentis asellus,
Quum gravius dorso subiit onus. Incipit ille :
Si bene me novi, non Viscum pluris amicum,
Non Varium facies. Nam quis me scribere plures,
Aut citiùs possit versus ? quis membra movere
Molliùs ? invideat quod & Hermogenes, ego canto.
Interpellandi locus hic erat : Est tibi mater,
Cognati, queis te salvo est opus ? Haud mihi quisquam :
Omnes composui. *Felices ! nunc ego resto* :
Confice, namque instat fatum mihi triste Sabella
Quod puero cecinit, divinâ motâ anus urnâ.

Hunc

soit pas étonnant: *Non*, dit-il; *mais ce que je trouve d'étonnant, c'est qu'un homme qui a deux jambes, vous attende.*

10 *Quum sudor ad imos*] Car la sueur vient aussi-tôt du travail de l'esprit, que de celui du corps. Mais l'un & l'autre contribuoient ici à la sueur d'Horace.

11 *O te, Bollane, cerebri felicem*] Ce Bollanus ou Bolanus étoit un homme brusque, qui ne gardoit point de mesures, & qui rompoit en visiere à tous ceux qui l'incommodoient. Ce passage est un de ceux qui marquent le naturel d'Horace, qui, quoique colere, ne laissoit pas d'être doux & honnête. Lors même qu'il souhaite de pouvoir imiter la brusquerie de Bollanus, il n'en sauroit venir à bout, & il ne peut se resoudre à dire la moindre dureté à cet importun.

13 *Garriret*] C'est proprement *jaser*, dire tout ce qui vient à la bouche: Ciceron dans les Lettres à Atticus: *garrimus quidquid in buccam*. C'est ce que Théophraste apelle ἀδολεσχεῖν.

Vicos] *Vici* ne sont pas les rues, car elles avoient un autre nom; ce sont les quartiers de la ville. Dans Théophraste, le grand parleur dont il fait le caractère, dit de même: Πόσοι εἰσὶ κίονες τοῦ Ὠδείου. *Combien il y a de colomnes dans la galerie qui menoit au théâtre.*

15 *Sed nil agis*] Il y a des importuns qui le sont sans le connoître. Mais celui-ci n'est pas seulement importun, il est impudent.

16 *Nil opus est te circumagi*] Il faut remarquer, qu'Horace parle toujours civilement à ce fâcheux. *Circumagi*, faire plusieurs tours & détours, à cause de la longueur du chemin.

18 *Trans Tiberim longè cubat is*] *Cubat* est la même chose que *manet*. Théodore Marcile a eu tort, de croire que *cubare* étoit toujours un terme de malade.

Prope Cæsaris hortos] Près des jardins que Jule César avoit donnés au peuple. Suétone, chap. LXXXIII. *Populo hortos circa Tiberim publicè, & viritim trecenos sestertios legavit.* Ces jardins étoient à un des bouts de la ville, dans le quatorzieme quartier, au delà du Tibre, près de la porte Navale, ou *Portuense*, aujourd'hui *porta Ripa*.

20 *Demitto auriculas*] C'est une métaphore prise des bêtes: car les hommes ont les oreilles immobiles.

Ut iniquæ mentis asellus] *Asinus iniquæ mentis*, est un âne fâché de ce qu'on le charge trop, & qui cherche à se débarasser de son fardeau. Horace a choisi cette comparaison de l'âne, parcequ'il n'y a point d'animal qui baisse si sensiblement les oreilles, quand on le charge, &c.

22 *Si*

lois à l'oreille à mon valet. La ſueur couloit à groſſes goutes ſur tout mon corps. O Bollanus, diſois-je en moi-même, que je te trouve heureux, de ſavoir ſi bien rompre en viſiere aux gens ! Cependant mon homme diſoit ſans aucun choix tout ce qui lui venoit en tête : il louoit la beauté des quartiers & la grandeur de Rome. Et voyant que je ne lui répondois point : *Vous ſouhaitez paſſionément de m'échaper*, me dit-il, *il y a longtems que je le vois. Mais vous n'avancez rien. Je ne vous quite point ; & je vous ſuivrai partout. Où allez-vous d'ici ?* Mon Dieu, lui répondis-je, il n'eſt pas néceſſaire que vous faſſiez tant de tours, & que vous vous écartiez ſi fort. Je vais voir un de mes amis, que vous ne connoiſſez pas : il loge fort loin d'ici, au-delà du Tibre, près des jardins de Ceſar. *Je n'ai rien à faire*, me dit-il, *& je ne ſuis pas pareſſeux, j'irai partout avec vous.* Je baiſſe les oreilles comme un âne qu'on charge trop. Il continue : *Si je me connois bien, vous ferez pour le moins autant de cas de moi, que de votre ami Viſcus, & de Varius. Car qui trouverez-vous, qui puiſſe faire plus de vers que moi, & plus promptement ? Perſonne ne danſe avec tant de grace ; & je chante, à faire crever d'envie Hermogene même.* Comme je vis, qu'il me donnoit là le tems & l'occaſion de l'interrompre : Avez-vous encore votre mere ? lui demandai-je, & vous reſte-t-il des parens, à qui votre ſanté ſoit chere, & qui s'intereſſent à votre conſervation ? *Je n'ai perſonne*, dit-il, *je les ai tous enterrés.* Qu'ils ſont heureux ! dis-je tout bas ; & moi, je ſuis demeuré ſeul. Acheve : car je vois bien que c'eſt ici le moment fatal, qu'une vieille Samnite me

22 *Si bene me novi*] Ce n'eſt pas un *ſi* de doute, mais c'eſt une maniere de parler, qui vaut preſque une affirmation. Horace ſuit parfaitement la nature dans le caractere qu'il donne à cet importun, qui étant impudent & grand parleur, ne pouvoit pas manquer d'avoir bonne opinion de lui-même. Ces trois choſes vont toujours enſemble, & l'on peut dire d'elles, *ſegneſque nodum ſolvere.*

Viſcum] *Viſcus Thurinus*, un Poëte de ce tems-là, grand ami de Virgile & d'Horace. Il avoit un frere qui étoit auſſi Poëte. Horace parle des deux dans la Satire ſuivante, & ils ne ſont connus que par ſes vers.

26 *Interpellandi locus hic erat*] Car ce que ce grand parleur venoit de dire de toutes ſes grandes qualités, donnoit lieu à Horace de l'interrompre, pour lui conſeiller de ſe mieux ménager qu'il ne faiſoit. Car un homme d'un merite ſi extraordinaire devoit ſe conſerver pour ſes parens & pour ſes amis.

Eſt tibi mater, cognati] Il vouloit le conjurer de ſe conſerver pour l'amour de ſa mere & de ſes parens, qui ne pouroient vivre ſans lui. Mais cet importun connoiſſant ſon but, dit, qu'il n'a perſonne : & c'eſt ce qui acheve de faire perdre patience à Horace, qui ne voyoit plus aucun moyen de s'en defaire. C'eſt pourquoi il dit : *felices, conſice, &c.*

28 *Omnes compoſui*] *Componere* eſt proprement *enſevelir*, mettre le mort dans le ſuaire, ἐντυλίττειν. Mais ici Horace dans ce ſeul mot comprend tout l'apareil de la ſépulture.

Felices] C'eſt Horace qui dit *felices*. Il trouve que les parens de cet importun ſont heureux d'être morts, parcequ'ils ne le voyent plus. Il faut ſupoſer, qu'il dit ces ſept vers tout bas en marchant.

29 *Namque inſtat fatum*] Horace feint fort plaiſament, qu'une ſorciere lui avoit prédit autrefois, qu'il ſeroit tué par un grand parleur.

30 *Divinâ motâ anus urnâ*] * Il ne faut nullement tranſpoſer les termes, & lire *motâ divina anus urnâ*, en raportant *divina* à *anus*. Voici la conſtruction : *quod anus Sabella mihi puero cecinit motâ divinâ urnâ.* Ces trois mots ſont à l'ablatif. Horace n'apelle pas cette vieille *divinam*, devinereſſe, il donne cette épithete à l'urne, ce qui eſt plus poëtique & plus élégant. Car c'eſt de l'urne que ſortit l'oracle.* Il parle ici de la divination par une urne & par les ſorts, *per urnam & ſortes.* Elle ſe pratiquoit de cette maniere : Il y avoit dans une urne une infinité de lettres ou de mots entiers, que l'on remuoit. Quand ces lettres étoient bien mêlées, on les verſoit. Et ce que le haſard faiſoit trouver dans l'arrangement de ces lettres, ou de ces mots, compoſoit la divination, la réponſe. C'eſt ce qu'on apelloit *les ſorts de Préneſte*, *Præneſtinas ſortes*,

Hunc neque dira venena, nec hosticus auferet ensis;
Nec laterum dolor, aut tussis, nec tarda podagra:
Garrulus hunc quando consumet cunque: loquaces,
Si sapiat, vitet, simulatque adoleverit ætas.
Ventum erat ad Vestæ quartâ jam parte diei
Præteritâ; & casu tunc respondere vadato
Debebat: quod ni fecisset, perdere litem.
Si me amas, paulum hic ades. *Interream si*
Aut valeo stare, aut novi civilia jura:
Et propero quò scis. Dubius sum quid faciam, *inquit*:
Tene relinquam, an rem. *Me, sodes.* Non faciam, *ille.*
Et præcedere cœpit. Ego (ut contendere durum est
Cum victore) sequor. Mæcenas quomodo tecum?
Hinc repetit. Paucorum hominum, & mentis bene sanæ.
Nemo dexterius fortunâ est usus: haberes
Magnum adjutorem, posset qui ferre secundas,

Hunc

sortes, parceque ces sorts furent trouvés dans ce lieu-là. Du tems de Ciceron cette sorte de divination étoit fort avilie. Il n'y avoit que le menu peuple qui en fît encore quelque cas. Elle avoit été fort en vogue parmi les Grecs, témoin le singe de Dodone, qui renversa l'urne & les sorts. Ce que les Lacédémoniens prirent pour le presage le plus funeste qui leur fût jamais arrivé.

Anus Sabella] Une vieille du pays des Samnites, qui étoient voisins de la Pouille, où Horace étoit né.

31 *Hunc neque dira venena*] Les quatre vers suivans sont la prédiction que la vieille fit à Horace.

33 *Quando consumet cunque*] *Quandocunque*, un jour. On peut aussi séparer *quando* de *cunque*. Et en ce cas-là ce *quando* signifiera ici *quoniam*, & *cunque* aura la même force que *quandocunque, olim*. * Mais cela n'est pas nécessaire. *Quandocunque* est très Latin pour *aliquando*, un jour. Et M. Bentlei en a raporté deux exemples, tous deux d'Ovide, le premier du VI. Liv. des Métamorph.

Quandocunque mihi pœnas dabis;

Et l'autre du III. des Tristes.

*Quandocunque precor, nostro placata parenti.**

Loquaces, si sapiat, vitet] Il semble qu'Horace ait formé cette prédiction sur ce beau passage de Theophraste, qui dit dans le même Caractere: Παρασείσαντα δὲ χρὴ τὺς τοιύτους τῶν ἀνθρώπων φεύγειν, καὶ διαράμενον ἀπαλλάττεσθαι ὅστις ἀπύρετος βούλεται εἶναι, ἔργον γὰρ συναρκεῖσθαι τοῖς μήτε σχολὴν μήτε σπουδὴν διαγινώσκουσιν. *Il faut fuir ces grands parleurs en courant de toute sa force, si l'on veut n'avoir pas la fievre: car il est impossible de resister à des gens qui ne mettent aucune difference entre l'occupation & le loisir.*

35 *Ventum erat ad Vestæ*] Au temple de Vesta, qui étoit dans le huitieme quartier, justement au coin de la rue neuve, dans la place Romaine.

Quartâ jam parte diei præteritâ] *Quarta pars diei*, c'est la troisieme heure du jour, c'est-à-dire neuf heures.

36 *Et casu tunc respondere vadato debebat*] *Vadari aliquem*, est obliger quelqu'un à donner des cautions, qui promettent de le faire comparoitre en jugement au jour dit, & à l'heure marquée. *Vadato* est donc ici actif, *ei qui illum vadibus acceptis in jus vocaverat*, à celui qui l'avoit assigné à comparoître, en prenant de lui des cautions. *Vadatus* est l'accusateur qui a demandé des cautions Tite-Live, Liv. III. chap. XIII. *Tot vadibus accusator vadatus est reum. Hic primus vades publicos dedit.* On mettoit cette difference entre *vades* & *prades*, que *vades* étoient pour le criminel, & *prades* pour le civil; mais Horace les confond ici, car cette difference n'étoit pas toujours observée.* M. Bentlei a lu *vadatus*, parceque *vadari* est aussi passif. C'est le même sens; mais il ne faut rien changer. *

37 *Perdere litem*] Il faut reprendre en commun le verbe *debebat*. Ceux qui avoient manqué à l'assignation, étoient condamnés, & les cautions étoient obligés de payer; mais ils avoient leur recours sur celui pour qui ils avoient cautionné.

38 *Si me amas*] Cela prouve qu'Horace a dit tout bas les sept vers, *felices! nunc ego resto, confice, &c.*

Paulum

me prédit dans mon enfance, après avoir remué l'urne devinèresse. Cet enfant, me dit-elle, ne mourra ni par le poison, ni par l'épée des ennemis; il n'a à craindre ni le mal de côté, ni la goute, ni la toux. Un importun babillard le tuera de son caquet. Sitôt donc qu'il sera venu en âge, s'il est sage, il fuira tous les grands parleurs. Nous étions arrivés près du temple de Vesta, un peu après dix heures : & par hasard c'étoit à peu près le tems qu'il devoit comparoître, pour répondre à un homme à qui il étoit engagé par caution : s'il avoit manqué à l'assignation, son procès étoit perdu. *Si vous êtes de mes amis, je vous en prie*, dit-il, *venez m'aider un moment dans une affaire que j'ai à deux pas d'ici.* Je veux mourir, lui dis-je, si je puis me tenir debout, & si je sais un seul mot de droit. D'ailleurs, je suis pressé d'aller où je vous ai dit. *Je suis bien en peine*, me répond-il; *je ne sais si je dois vous abandonner, ou abandonner mon procès.* Vous moquez-vous ? lui dis-je, c'est moi, sans doute. *Je n'en ferai rien.* En même tems il commence à marcher le premier. Et moi, comme il est inutile de contester avec un plus fort, je le suis. *Mécénas, comment vit-il avec vous ?* C'est par-là qu'il rentre en conversation. Mécénas, lui répondis-je froidement, est un homme d'un très bon esprit, d'une très grande sagesse, & qui s'accommode de peu de gens. *Jamais personne n'a fait une plus heureuse rencontre que vous*, me dit-il. *Vous auriez en moi un merveilleux second*,

Paulùm hic ades] *Adesse* est un mot de droit. Il signifie accompagner quelqu'un, pour favoriser sa cause par sa presence, ou pour lui fournir des raisons, & les textes des loix.

39 *Aut valeo stare, aut novi civilia jura*] Horace pour s'excuser d'accompagner cet homme au jugement de son procès, dit deux choses: la premiere, qu'il n'avoit pas la force d'être debout longtems, & qu'ainsi il ne pouroit pas se tenir près de lui; & l'autre, qu'il ne savoit point le droit, & que par conséquent il ne pouroit lui rendre le moindre service, ni lui fournir aucune raison, pour apuyer ses interêts.

41 *Teme relinquam an rem*] Cela ne paroitra point outré, si l'on considere, que cet importun avoit son but, qui étoit de se faire introduire chez Mécénas, de l'amitié duquel il attendoit plus d'avantage, qu'il ne craignoit de préjudice de la perte de son procès.

43 *Cum victore*] Avec un homme plus opiniâtre & plus obstiné que moi.

44 *Paucorum hominum*] Horace répond que Mécénas est un homme qui veut choisir ses gens, & qui ne s'accommode pas de tout le monde. Dans Terence Thrason dit du Roi de Perse:

> ——————— *imò sic homo est*
> *Perpaucorum hominum.*

C'est sur cela qu'est fondé un bon mot qu'on dit à Scipion, un soir qu'il avoit retenu à souper deux ou trois de ceux qui l'étoient venu voir. Comme il vouloit encore en retenir d'autres, Pontius lui dit à l'oreille: *Scipion, pensez donc à ce que vous faites: ce poisson est* paucorum hominum.

45 *Nemo dexterius fortunâ est usus*] C'est l'importun qui dit cela à Horace, & qui s'étonne de ce qu'il a pu se mettre si bien dans l'esprit d'un homme si difficile. C'est le sens que j'avois suivi d'abord. Mais après avoir examiné de plus près la suite de tout le passage, j'en ai trouvé un autre où il me paroît plus de sel. Sur ce qu'Horace vient de dire, *que Mécénas s'accommode de peu de gens*, cet importun rempli de bonne opinion de lui-même, lui dit, *vous êtes le plus heureux homme du monde de m'avoir rencontré; car si vous voulez m'introduire chez Mécénas, vous aurez en moi un fort bon second qui vous fera triompher de tous vos rivaux*, & en même tems pour le rassurer contre la crainte qu'il pouroit avoir qu'un homme d'un si grand merite ne voulût le suplanter, il l'assure qu'il se contentera de jouer le second rôle.

46 *Magnum adjutorem*] *Adjutor* est un mot emprunté du théâtre. Il signifie proprement celui qui aide les acteurs ou de la voix, ou par des signes. Suétone dans le Traité *de Illust. Gram.* en parlant de Crassitius: *Hic initio circa scenam versatus est dum mimographos adjuvat.* Phedre s'en est servi dans la fable V. du Liv. V.

> *In scenâ verò postquam solus constitit*
> *Sine apparatu, nullis adjutoribus.*

Adjutor étoit aussi apellé quelquefois *hypocrita*. Mais il ne le faut pas confondre avec l'acteur, comme ont fait ceux qui ont traduit Phedre.

Hunc hominem velles ſi tradere. Diſpeream ni
Summoſſes omnes. *Non iſto vivimus illic*
Quo tu rere modo : domus hac nec purior ulla eſt,
Nec magis his aliena malis ; nil mi officit unquam,
Ditior hic, aut eſt quia doctior : eſt locus uni-
cuique ſuus. Magnum narras, vix credibile. *Atqui*
Sic habet. Accendis quare cupiam magis illi
Proximus eſſe. *Velis tantummodo : quæ tua virtus,*
Expugnabis, & eſt qui vinci poſſit ; eoque
Difficiles aditus primos habet. Haud mihi deero :
Muneribus ſervos corrumpam : non, hodie ſi
Excluſus fuero, deſiſtam : tempora quæram :
Occurram in triviis : deducam. Nil ſine magno
Vita labore dedit mortalibus. *Hæc dum agit, ecce,*
Fuſcus Ariſtius occurrit, mihi carus, & illum
Qui pulcrè noſſet : conſiſtimus. Unde venis ? &,
Quò tendis ? rogat, & reſpondet. Vellere cæpi,

Et

Poſſet qui ferre ſecundas] *Secundas partes.* C'eſt une métaphore priſe des comédiens, parmi leſquels ceux qui avoient le ſecond rôle, quoiqu'ils fuſſent ſouvent meilleurs acteurs que ceux qui avoient le premier, jouoient pourtant de maniere, que les premiers paroiſſoient toujours davantage. C'eſt ce que Ciceron explique fort bien dans la Divination contre Verrès, Sect. XV. *Ac ne is quidem tantum contendet in dicendo quantum poteſt ; ſed conſulet laudi & exiſtimationi tuæ : & ex eo quòd ipſe poteſt in dicendo aliquantum remittet, ut tu tamen aliquid eſſe videare. Ut in actoribus Græcis fieri videmus ſæpe illum qui eſt ſecundarum aut tertiarum partium, cùm poſſit aliquanto clariùs dicere quàm ipſe primarum, multum ſummittere, ut ille princeps quam maximè excellet. Sic faciet Allienus : tibi ſerviet & tibi lenocinabitur : minus aliquanto contendet quàm poteſt. Pour lui, il ne ſera point ſi éloquent qu'il pouroit l'être ; mais il aura égard à votre réputation & à votre gloire. Il ſe rabaiſſera, pour vous faire paroitre. Comme nous voyons parmi les acteurs des pieces Greques, que ceux qui ont les ſeconds ou les troiſiemes rôles, quoiqu'ils puiſſent mieux jouer que celui qui a le premier, ils jouent pourtant moins bien ; afin que le principal acteur ait tout l'avantage. C'eſt ce que fera Allienus : il ne regardera que vous, & il voudra bien vous ſervir de luſtre.* Cet importun dit donc à Horace pour le mettre dans ſes interêts, que bien loin de travailler à le ſuplanter, il ſe contentera de jouer le ſecond rôle dans la maiſon de Mécénas ; qu'il ſe rabaiſſera, qu'il n'aura égard qu'à lui, & qu'il relevera tout ce qu'il dira, pour le faire paroitre : ce qu'Horace apelle admirablement *iterare voces*, & *verba cadentia tollere*, dans l'Epitre XVIII. du Liv. I.

47 *Velles ſi tradere*] *Preſenter, introduire*, comme dans l'Epitre IX. du Liv. I.

——— *Ut tibi ſe laudare & tradere coner.*

48 *Non iſto vivimus illic quo tu rere modo*] Les louanges qu'Horace donne ici dans ces trois vers à Mécénas, ſur ſa maniere de vivre avec ſes amis, ſont d'autant plus grandes, qu'elles conviennent à très peu de gens, & qu'elles ſont d'une ſimplicité merveilleuſe.

50 *Nec magis his aliena malis*] Dans les maiſons des Grands tout ſe fait ordinairement par cabale & par brigue. Leurs domeſtiques & leurs Favoris ſe rendent ordinairement ſi fort maitres de leur eſprit, qu'ils diſpoſent à leur gré de leur eſtime & de leur amitié, qu'ils menent où ils veulent, comme un jardinier conduit les ruiſſeaux de ſon jardin. Mécénas ne ſe gouvernoit pas de même ; il jugeoit de tout par lui-même, & ſavoit mettre à chaque choſe ſon prix.

51 *Ditior hic, aut eſt quia doctior*] Horace joint ici deux defauts fort ordinaires aux gens du monde, qui n'eſtiment & n'aiment leurs amis qu'à proportion du bien qu'ils ont : le plus riche eſt toujours le mieux reçu chez eux : & qui ne ſont jamais entétés que d'une ſeule perſonne ; comme ſi le merite des autres ne meritoit aucune conſideration. Mécénas étoit exempt de ces deux vices. Il ne jugeoit pas d'un homme par ſa richeſſe & par ſa naiſſance, mais par ſa vertu & par ſon honnêteté :

Non patre præclaro, ſed vitâ & pectore puro :

comme

cond, & qui sauroit parfaitement se contenter du second rôle, si vous vouliez m'introduire chez lui. Que je meure, si vous n'écartiez tous les autres dans quatre jours. On ne vit pas là comme vous pensez, lui répondis-je. Il n'y a jamais eu de maison plus pure que celle-là, ni plus éloignée des cabales & des brigues. Là un plus riche, ni un plus savant, ne me détruit pas dans l'esprit du maître. Chacun a sa place selon son merite. *Vous me dites là une chose bien surprenante, & presque incroyable.* Cela est pourtant. *Vous ne faites par-là qu'augmenter la passion que j'ai de l'aprocher.* Vous n'avez qu'à le vouloir, votre merite est si grand, que vous en viendrez facilement à bout. Ce n'est pas un homme intraitable, quoiqu'il soit d'abord assez froid & d'un accès très difficile. *Je ne négligerai rien pour cela. Je gagnerai ses domestiques par mes presens. Si l'on me ferme la porte aujourd'hui, je ne me rebuterai pourtant pas; je chercherai les momens favorables: je me presenterai à son passage: je l'accompagnerai: c'est la condition des hommes, de n'avoir jamais rien sans beaucoup de peine.* Sur ces entrefaites arrive Fuscus Aristius, mon intime ami, & qui connoissoit parfaitement mon homme. Nous nous arrêtons. Il me demande, d'où je viens, où je vais, & il répond à ces mêmes questions, que je lui avois faites. Je commence à le pincer, & à lui prendre le bras, qu'il lais-

soit

comme Horace le dit dans la Satire VI. de ce même Livre. Et il savoit donner à chacun dans son estime & dans son amitié, le rang qui étoit dû à son merite. Virgile ne détruisoit point Horace dans son esprit: & Horace ne faisoit tort ni à Varius, ni à Virgile. Chacun avoit le rang qu'il devoit tenir: *Est locus unicuique suus.*

52 *Magnum narras, vix credibile*] Cet importun s'étonne de cela avec raison. En effet cela est fort extraordinaire. Car pour ces deux qualités il faut avoir un goût exquis joint à une grande vertu. La vertu seule ne sauroit les donner, ni le goût tout seul.

53 *Accendis quare cupiam*] *Quare* est ici pour *ut*, & il faut bien remarquer cette façon de parler.

54 *Proximus esse*] Cette expression est aussi fort remarquable, *cupio illi proximus esse.* Je souhaite de l'aprocher, d'être de ses amis.

Velis tantummodo] C'est l'ironie de Socrate. Il semble qu'on le voit & qu'on l'entend. Quiconque ne connoitra point Socrate à ces manieres, ne connoitra jamais bien Horace.

55 *Et est qui vinci possit, eoque*] Ce passage a été mal expliqué; jusques-là, qu'il y a eu des gens qui ont corrigé, *& est qui vinci poscit*, il demande à être pressé, *il veut qu'on lui arrache ses bonnes graces par son assiduité. C'est pourquoi il est si difficile d'abord.* Mais cela fait un sens ridicule, & indigne d'un homme du goût de Mécénas. Horace dit, qu'on peut esperer à la fin de surmonter les froideurs de Mécénas; qu'il n'est pas insensible au merite, quoiqu'il soit d'abord d'un accès fort difficile, & d'un froid à glacer. On n'a qu'à se souvenir de l'accueil qu'il fit à Horace la premiere fois qu'il lui fut presenté. Il ne lui dit pas six paroles, & fut neuf mois sans le rapeller.

Eoque] *Et pourtant*, comme nous disons, *& si pourtant.* * M. Bentlei a fort mal expliqué ce passage. *Et comme il fait qu'il est facile à vaincre & qu'il ne peut resister aux importuns, c'est pour cela qu'il est d'abord d'un accès si difficile.* Cela est très mal imaginé.

56 *Difficiles aditus primos habet*] *Aditus*, accès, *abord.* Ciceron s'en est servi dans le même sens, Epit. XII. 10. *Sed tamen in omnibus novis conjunctionibus interest qualis primus aditus sit.* Et dans l'Epit. LVIII. du Liv. XIII. *tantum ut faciles ad te aditus habeat.*

57 *Non hodie si exclusus fuero, desistam, tempora quæram*] C'est ce que Virgile apelle *mollissima fandi tempora.* La plupart des grands Seigneurs sont si differens d'eux-mêmes d'un moment à l'autre, qu'il n'y a rien surquoi la moindre partie du tems ait tant de pouvoir. C'est pourquoi l'impudence opiniâtre réussit ordinairement auprès d'eux. Cela marque bien, qu'ils sont plus esclaves qu'ils ne pensent. Mécénas étoit exempt de ce defaut.

61 *Fuscus Aristius occurrit*] C'est le même Fuscus Aristius à qui il a adressé l'Ode XXII. du Liv. I. & l'Epitre X. du Liv. I.

63 *Rogat & respondet*] Il me demande d'où je viens, où je vais, & répond aux mêmes demandes, que je lui fais en même tems.

Et prensare manu lentissima brachia, nutans,
Distorquens oculos, ut me eriperet. Malè salsus
Ridens dissimulare : meum jecur urere bilis.
Certè nescio quid secretò velle loqui te
Aiebas mecum. Memini bene ; sed meliori
Tempore dicam. Hodie tricesima sabbata : vin' tu
Curtis Judæis oppedere ? Nulla mihi, inquam,
Relligio est. At mî : sum paulò infirmior, unus
Multorum : ignosces, aliàs loquar. Hunccine solem
Tam nigrum surrexe mihi ? Fugit improbus, ac me
Sub cultro linquit. Casu venit obvius illi
Adversarius ; & : Quò tu, turpissime ? magnâ
Exclamat voce ; & : Licet antestari ? Ego verò
Oppono auriculam ; rapit in jus ; clamor utrinque,
Undique concursus : sic me servavit Apollo.

SA-

64 *Lentissima brachia*] Des bras qui n'ont point de sentiment, qui sont comme morts, & qui obéissent sans resistance. Fuscus fait semblant de ne rien sentir, pour le faire enrager. Horace a dit en un autre sens *lenta brachia*, dans l'Ode XV. du Liv. V.

Lentis adhærens brachiis.

65 *Malè salsus ridens dissimulare*] Le vieux Commentateur a expliqué *malè salsus*, *insipiens*, mais il se trompe: *malè salsus* est ici pour *très rusé*. Car les Anciens employoient souvent leur *malè* pour *multùm*. *Malè* peut aussi signifier *malignement*; *malignement rusé*.

69 *Hodie tricesima sabbata*] Scaliger dans son admirable Livre *de emendatione temporum*, à la fin du Liv. III. prétend qu'ici par *tricesima sabbata*, il faut entendre le trentieme jour du mois, auquel Horace donne le nom de *Sabbat*, parceque les Juifs & les Gentils apelloient ainsi toutes les fêtes, & que le dernier jour du mois étoit une fête solemnelle parmi les Juifs, à cause de la nouvelle lune qu'ils annonçoient par le son des trompetes. Mais cette explication me paroît plus subtile que veritable. Quoique *Sabbat* ait signifié souvent une fête, jamais Horace n'auroit apellé le trentieme du mois, *le trentieme Sabbat*. Les Juifs commençoient leur année par le mois de *Tisri*, qui est le mois de septembre, & leur fête de Pâque qu'ils apellent *Pesache*, étoit le quinze du mois de *Nisans*, qui répond souvent à notre mois d'avril. Depuis le premier de septembre jusqu'à la mi-avril il y a justement trente semaines. C'est pourquoi Horace apelle cette fête *tricesima sabbata*, le trentieme sabbat; parceque c'est la trentieme semaine. Cette fête dure huit jours; les deux premiers & les deux derniers sont fête solemnelle ; & il n'est permis de parler d'aucune affaire. Voilà pourquoi Fuscus Aristius ne veut pas écouter Horace. Mais pour l'intelligence entiere de tout ce passage, il faut savoir qu'il y avoit à Rome beaucoup de Juifs, & qu'Auguste les favorisoit extrêmement, à l'exemple de Cesar son oncle. Il leur avoit assigné des quartiers dans la ville, & leur avoit accordé des édits fort avantageux. Non seulement il avoit defendu qu'on les troublât dans leur culte; mais il avoit encore établi des fonds, afin qu'on offrît tous les jours pour lui & pour sa maison dans le temple de Jerusalem, le sacrifice d'un taureau & de deux agneaux; & ce sacrifice s'offroit encore longtems après sa mort, comme le témoigne Philon Juif.

70 *Vin' tu curtis Judæis oppedere*] *Curtis*, à cause de la circoncision. *Oppedere* est un terme de mépris, comme dans Aristophane, *καταπάρδειν*, *ἀνταποπάρδειν*.

Nulla mihi, inquam, relligio est] Quelques Interpretes ont cru qu'Horace dit ici, qu'il n'avoit aucune religion: mais ils se trompent. *Relligio* ne signifie pas ici *religion*, mais *scrupule*, *superstition*, *crainte*.

71 *At mi, sum paulò infirmior*] Fuscus Aristius dit sans doute cela en raillant. Il pouvoit se faire aussi, qu'il étoit veritablement attaché à la religion des Juifs; car en ce tems-là elle avoit fait beaucoup de proselytes à Rome.

Infirmior] Ce sont les comparatifs de diminution. *Sum paulò infirmior*. *Je suis un peu infirme*. Fuscus Aristius dit, qu'il est si attaché à la religion des Juifs, qu'il apréhenderoit d'offenser Dieu, s'il en violoit le moindre précepte. Et il attribue ce sentiment à son infirmité, à sa foiblesse, plutôt qu'à sa raison. Et cela n'est que trop ordinaire aux hommes. Lucrece explique cette foiblesse dans ce vers du III. Livre :

Solli-

ſoit aller, comme s'il eût été ſans mouvement. Je tournois les yeux de toute ma force, en lui faiſant ſigne, qu'il me delivrat de cet importun, & lui, avec un ris malin, il faiſoit ſemblant de ne me pas entendre. J'enrageois de tout mon cœur. A propos, lui dis-je, vous m'aviez témoigré, que vous vouliez me parler de je ne ſais quoi en particulier. Il eſt vrai, dit-il, je m'en ſouviens; mais nous trouverons pour cela un tems plus commode. C'eſt aujourd'hui la plus grande fête des Juifs; voudriez-vous leur faire cet affront, que de parler d'affaires? Je n'ai pas ce ſcrupule-là, lui dis-je. Je l'ai, moi, dit-il, c'eſt une de mes foibleſſes: & je ſuis ſur cette matiere comme le moindre du peuple: je vous demande pardon, une autrefois je parlerai à vous. Faut-il que ce jour ſoit ſi malheureux pour moi! m'écriai-je. Ce méchant s'enfuit, & me laiſſe dans la peine. Par bonheur, en tournant dans une rue, mon fâcheux rencontre en face ſa partie adverſe, qui le voyant: Où vas-tu donc, infame? lui dit-il. Et en s'adreſſant à moi: Voulez-vous bien que je vous prenne à témoin? Je tends l'oreille avec plaiſir. Il le traine en Juſtice. Il ſe fait-là un grand vacarme; le peuple s'amaſſe. C'eſt ainſi qu'Apollon me delivra.

S A-

Sollicitamque geris caſſâ formidine mentem.

Unus multorum] *Multi*, le peuple; *pauci*, les honnêtes gens. Lucilius: *Unus modò de multis qui ingenio ſit.* Ariſtius dit, que ſur la religion il eſt comme le moindre du peuple. Car le peuple eſt ordinairement timide & ſuperſtitieux.

72 *Hunccine ſolem tam nigrum*] Comme Catulle a dit au contraire:

Fulſere quondam candidi tibi ſoles.

Sub cultro linquit] Les Latins ont dit en proverbe *ſub cultro eſſe*, être ſous le couteau, pour ce que les Grecs diſoient ἐπὶ ξυροῦ, *être ſur le tranchant, ſur le fil du raſoir.*

75 *Adverſarius*] Celui qu'il a apellé *vadatus*.

76 *Licet anteſtari*] *Anteſtari* eſt pour *anteteſtari*, prendre à témoin ceux qui ſe trouvent là preſens, avant que de mettre la main ſur ſa partie, pour la mener devant le Préteur. Car voici les formalités que l'on obſervoit: Quand un homme avoit aſſigné quelqu'un à comparoître en juſtice certain jour, & *vadatus fuerat*, qu'il l'avoit obligé à donner des cautions, ſi le jour marqué il le trouvoit après l'heure de l'aſſignation paſſée, il pouvoit le trainer de force devant le Préteur. Mais il falloit avant que d'en venir à cette violence, *anteſtari*, prendre à témoin ceux qui ſe trouvoient-là. Et il ne pouvoit le faire ſans avoir leur conſentement, qu'ils prêtoient en donnant leur oreille à toucher. Dans la loi des XII Tables: *Si in jus vocatus, nec it, antiſtator igitur im capito: ſi calvitur pedemve ſtruit, manum endojacito. Si celui qui a été apellé en juſtice ne comparoit point, prenez des témoins, & ſaiſiſſez-le. S'il refuſe de vous ſuivre, & qu'il veuille vous échaper, emmenez-le par force.* S'il lui faiſoit violence avant que d'avoir pris les témoins, ſa partie avoit contre lui *actionem injuriarum*, & il crioit comme Cappadox dans le Curculion de Plaute:

Hoccine pacto indemnatum atque inteſtatum me arripi.

Il n'y avoit que les voleurs & les marchands d'eſclaves, & autres gens de cette ſorte, avec leſquels on ne gardoit point ces formalités. Quand on apelloit une Dame en juſtice, il étoit defendu de la toucher.

77 *Oppono auriculam*] Quand on vouloit bien être témoin, on ne faiſoit que donner ſon oreille à toucher. Car c'étoit la formalité; on touchoit l'oreille de ceux qui vouloient bien être apellés en témoignage, & c'étoit pour les avertir de s'en ſouvenir. Pline dans le chapitre XLV. du Liv. XI. *Eſt in aure imâ memoriæ locus, quam tangentes atteſtantur. Le petit bout de l'oreille eſt conſacré à la mémoire, c'eſt pourquoi nous le touchons à ceux que nous prenons pour témoins.* Dans le Perſa de Plaute, Dordalus étonné de ce que Saturion l'apelle en juſtice ſans toutes ces formalités, lui dit: *Nonne anteſtaris? Ne prenez-vous pas des témoins auparavant?* Saturion répond:

---------- tuan' ego cauſſâ, carnufex,
Quoiquam mortali libero aures atteram?

Comment, maraud, pour un coquin comme toi j'irai uſer les oreilles à d'honnêtes gens?

Rapit in Jus] Il le traine par force.

78 *Sic me ſervavit Apollo*] Apollon étoit un des

Dieux

Dieux sauveurs. Dans les inscriptions il est apellé *Servator*. Voilà pourquoi Horace dit ici, que ce fut lui qui le delivra. D'ailleurs Horace, comme Poëte, attribue sa delivrance à Apollon plutôt qu'à un autre Dieu, parcequ'Apollon est le Dieu des Poëtes. Tout de même, quand il fut garanti de la chute d'un arbre, il dit, que ce fut par le secours de Faune qui détourna le coup. Car Faune favorisoit aussi les Poëtes ; & comme il étoit un Dieu champêtre, il se trouva là tout porté. D'autres veulent qu'Apollon soit ici la statue d'ivoire d'Apollon qui étoit dans le Forum d'Auguste, & que sous prétexte que l'on jugeoit quelquefois là des procès, c'est pourquoi Juvénal dit de lui *jurisque peritus Apollo*, Horace a dit qu'Apollon l'avoit

NOTES SUR LA SAT. IX. LIV. I.

11 *Bollane*] Le P. S. écrit *Bolane*, comme on le trouve dans les inscriptions, dans presque tous les manuscrits, & dans quatre des meilleures éditions.

16 *Persequar*] Le plus grand nombre des manuscrits & quatre éditions portent *prosequar*, & le P. S. l'a admis, *persequar* ne s'ajustant pas bien, dit-il, à la pensée du Poëte.

30 *Divinâ motâ anus urnâ*] Cruquius a proposé de lire *motâ divina anus urnâ*, & le P. S. l'a mis dans le texte, après M. Bentlei. *Divina anus*, une *vieille sorciere*, comme le rend le P. S. Ce changement jette plus d'élégance dans le vers & dans l'expression,

36 *Vadato*] Le P. S. a mis *vadatus*, après trois ou quatre Critiques, *respondere* étant pris absolument pour *sistere se*. *Vadatus*, verbe commun pris ici passivement, comme le P. S. le remarque.

73 *Si me amas*] On abrege ici *me*, à cause que le mot suivant commence par une voyelle breve. C'est une licence que les Latins ont prise des Grecs, dit le P. S. qui cite les exemples suivans de Virgile :

——————— *Te, amice, nequivi*
Conspicere.
——— *An qui amant ipsi sibi somnia fingunt.*

44 *Paucorum hominum &c.*] Le P. S. met dans la bouche du fâcheux, & cet endroit & tout ce qui suit jusqu'à, *non isto vivimus &c.*

48 *Non isto vivimus*] Le P. S. lit *isto non vivitur*. Cette leçon, qui est de plusieurs manuscrits, dit-il, a reparu depuis quelques années dans d'excellentes éditions.

SATIRA X.

NEMPE incomposito dixi pede currere versus
Lucili. Quis tam Lucili fautor ineptè est,
Ut

LUCILIUS avoit encore à Rome, du tems d'Auguste, un très grand nombre de partisans, & de partisans fort outrés. De sorte que la liberté qu'Horace avoit prise dans la Satire IV. de dire que la composition de ce Poëte étoit dure & bourbeuse, avoit choqué une infinité de gens, les hommes ne voulant presque jamais être desabusés des opinions qu'ils ont une fois conçues. Cela avoit même donné lieu aux ennemis d'Horace, de publier, qu'il avoit médit de Lucilius par envie, & pour se mettre par-là au-dessus de lui. Horace, informé de ce bruit, compose cette Satire, pour soutenir son jugement: & c'est ce qu'il fait avec beaucoup de force & d'adresse. Il combat d'abord le sentiment de ces entêtés, qui croyoient que les Satires de Lucilius étoient parfaites, parcequ'elles faisoient rire. Et il fait voir, qu'un ouvrage, qui aura cette qualité, peut être d'ailleurs plein de defauts. Il montre les principales choses qu'il doit avoir pour être beau ; & par-là, il fait voir la difference qu'il y a entre le beau & l'agréable. Il attaque après cela les raisons que les partisans de Lucilius donnoient de leur goût, & il en fait voir le ridicule. Ensuite il excuse sa liberté par l'exemple même de Lucilius, qui avoit repris beaucoup de choses dans les ouvrages d'Attius & d'Ennius, & par l'exemple de ceux qui ont trouvé des defauts dans Homere même, & qui pourtant n'ont pas prétendu être au-dessus de lui. Enfin, après avoir rendu à Lucilius toute la justice, qui lui étoit due, il soutient, que s'il avoit été de ce tems-là, du tems d'Auguste, il n'auroit pas composé avec tant de négligence, & par conséquent, avec tant de facilité. Tout cela est accompagné de beaucoup de choses agréables, & de préceptes fort utiles, qui rendent cette Satire un ouvrage achevé. Rien n'est plus difficile que la critique. Un grand Rhéteur l'apelle avec raison le dernier effort de la reflexion & du jugement. Cependant Horace traite une matiere si épineuse avec une gayeté, qui fait voir, que ce n'étoit qu'un

voit delivré, parceque ce fâcheux fut traîné près de cette statue, pour y être condamné. Mais ils ne se sont pas souvenus, que le Forum d'Auguste étoit de l'autre côté, derriere le *Forum Romanum*, assez loin du temple de Vesta, où est la scene, & où ce fâcheux avoit déja dit à Horace, *paulum hic ades*; ce qui marque, que son affaire devoit être jugée près de-là. Car il n'auroit pas dit *hic ades*, s'il avoit falu faire traverser une seconde fois tout le *Forum Romanum* à Horace, pour le mener loin de-là au *Forum* d'Auguste. La situation des lieux ne convient point. Horace a encore moins eu égard au vers d'Homere, où Apollon tire Enée des mains d'Achille.

---

ons. *Vivimus* n'a pas la même grace, & semble n'être qu'une glôse.

50 *Nil mi officit unquam*] Le P. S. a mis *inquam*, qui s'est conservé, dans plus d'une douzaine d'excellens manuscrits, & que d'habiles Critiques ont maintenu dans le texte.

55 *Est qui vinci possit*] Horace, comme le P. S. le remarque, dit que Mécene est d'un naturel à se laisser facilement gagner; mais que la connoissance qu'il a de son foible en cela l'oblige à ne pas se communiquer aisément aux nouveaux venus, à moins qu'il ne les ait éprouvés par une longue habitude. *Eo* doit donc se prendre ici dans le sens d'*ideo*, en expliquant ainsi cette phrase: *Ideo difficiles aditus primos habet, quia est qui vinci possit*, comme Terence a dit: *Eo tibi videtur sordus, quia vestem illam non habet*. Cette explication, ajoute le P. S. me paroît beaucoup plus recevable que celle de M. Dacier, qui prend *eo* pour *quamvis, tametsi*, dont je doute qu'on puisse produire aucun exemple. On voit aussi par là que c'est inutilement, comme sans autorité, que Jean Vander Does veut qu'on lise ici *poscit*. Je dis plus, conclud ce Pere; cette leçon deshonore également Mécene, Horace & le Critique qui l'a proposée, comme M. Bentlei l'a montré.

65 *Malè salsus*] Le P. S. l'explique *improbè, nequiter & damnosè salsus*; *malignement plaisant*, ce qui a plus de sel que *très rusé*, ou *malignement rusé*, comme M. Dacier l'entend.

71 *Unus multorum*] *Æquè ac multi, pariter cum multis, avec beaucoup d'autres*, suivant le P. S.

SATIRE X.

J'AI donc dit que Lucilius est dur dans sa composition. Y a-t-il un partisan de Lucilius assez ridicule, pour n'en tomber pas d'accord? Cependant le même Lucilius

qu'un jeu pour lui. Je prouverai dans les Remarques, que cette Satire fut faite après que Virgile eut donné ses Bucoliques & ses Géorgiques: & avant que son Enéide eût paru, & qu'on en eût vu à Rome des parties détachées. On peut facilement par ce moyen en conjecturer à peu près la date. Je crois qu'elle est de l'an de Rome DCCXXVII. Horace avoit alors près de quarante ans. M. Masson qui l'assigne à l'an de Rome DCCXXIII. sous le IV. Consulat d'Auguste, le fait sans fondement; car dans toute la piece il n'y a pas le moindre caractere qui convienne à cette date.

1 *Nempe*] C'est un adverbe de concession: *Il est vrai, j'ai dit, j'ai dit sans doute*; & c'est aussi un adverbe, qui sert parfaitement à l'ironie. Il peut être ici en ce sens-là; car Horace prend un ton moqueur: *J'ai donc dit, &c.*

Incomposito dixi pede currere versus] C'est dans la Satire IV. où il dit:

——— *durus componere versus.*

Et;

Quum flueret lutulentus, erat quod tollere velles.

2 *Quis tam Lucili fautor ineptè est*] Il est étonnant, qu'après une décision si formelle, Quintilien n'ait pas laissé d'être d'un sentiment contraire à celui d'Horace, & qu'il n'ait pas apréhendé d'augmenter le nombre de ces partisans, qu'il apelle ridicules. J'ai déja assez fait voir dans la Satire IV. qu'il s'est trompé. J'en donnerai encore quelques preuves dans la suite de ces Remarques. On peut dire de Lucilius, qu'il a eu le bonheur de certaines femmes, qui avec très peu de beauté n'ont pas laissé de causer de violentes passions. Parmi ses partisans il y en avoit de si outrés, qu'ils couroient les rues avec des fouets sous leurs robes, pour fraper tous ceux qui oseroient dire du mal des vers de Lucilius:

Ut non hoc fateatur? at idem quòd sale multo
Urbem defricuit chartâ laudatur eâdem.
Nec tamen hoc tribuens, dederim quoque cætera: nan
Et Laberi Mimos, ut pulcra poëmata, mirer.
Ergo non satis est risu diducere rictum
Auditoris; & est quædam tamen hic quoque virtus.
Est brevitate opus, ut currat sententia, neu se
Impediat verbis lassas onerantibus aures.
Et sermone opus est modò tristi, sæpe jocoso,

Defendente

Lucili, quàm sis mendosus, teste Catone
Defensore tuo, pervincam, qui malè factos
Emendare parat versus. Hoc lenius ille
Est quo vir melior. Longè subtilior ille
Qui multùm puer & loris & funibus udis
Exornatus, ut esset opem qui ferre Poëtis
Antiquis posset contra fastidia nostra,
Grammaticorum Equitum doctissimus.

Lucilius, je vais vous prouver, que vous êtes plein de fautes, par le témoignage même de Caton, votre plus grand partisan. Il se prépare à corriger vos vers mal tournés. Comme il est plus homme de bien qu'un autre, il a pris en cela le parti le plus honnête & le plus doux. Mais il n'est pas si fin & si subtil que ce savant Chevalier qui a soin de se munir de bonnes étrivieres & de bonnes cordes mouillées, pour venger de nos dégoûts les Poëtes anciens.

On avoit mis ces vers à la tête de cette Satire, comme s'ils étoient d'Horace, & que ce fût le commencement de cette piece. Canterus & Lilius Giraldus s'y sont trompés. Mais quoiqu'ils ne soient pas d'Horace, ils ne sont pourtant pas mauvais: & ils servent à faire voir, que les vers de Lucilius n'avoient pas été toujours estimés de tout le monde.

3 *Ut non hoc fateatur*] Il n'y a point-là de milieu; ceux qui ne veulent pas avouer que la composition de Lucilius est dure, sont obligés à soutenir qu'elle est douce & coulante, & que ses vers sont naturels. Et je ne crois pas, qu'il y ait personne d'un goût assez dépravé, pour soutenir une chose si absurde.

At idem quòd sale multo urbem defricuit] C'est une objection des partisans de Lucilius, qui prétendoient faire tomber Horace en contradiction, parcequ'après avoir dit que Lucilius avoit beaucoup de sel & beaucoup de plaisanterie, il ajoute qu'il étoit dur. Comme si ces deux choses ne pouvoient subsister ensemble. Horace répond fort bien à cette objection: *nec tamen hoc tribuens*. C'est le veritable sens de ce passage.

Sale multo urbem defricuit] *Defricare*, laver, froter. Lucilius avoit attaqué presque tous les Romains. Horace dit ailleurs de lui:

Primores populi arripuit, populumque tributim.

Les trente-cinq Tribus avoient passé par ses mains.

4 *Chartâ laudatur eâdem*] *Eâdem chartâ*, dans *la même Satire*, où il a dit, que Lucilius étoit *facetus, emunctæ naris*.

5 *Nec tamen hoc tribuens*] C'est la réponse d'Horace, qui dit que, quoiqu'il ait donné à Lucilius la louange d'avoir beaucoup de sel, & d'être agreable, il ne s'ensuit pas de-là, que Lucilius aît toutes les autres qualités qui rendent un Poëte parfait. Ce sont des choses très differentes, & une vertu n'entraine pas nécessairement toutes les autres.

Nam sic & Laberi Mimos ut pulcra poëmata mirer] Cette raison est admirable. Si un ouvrage merite toutes sortes de louanges, parcequ'il est agréable & plaisant, il faudra donc admirer & recevoir comme de fort beaux poëmes les Mimes de Laberius, qui sont encore plus remplis de sel & de plaisanteries que les Satires de Lucilius; puisque les Mimes n'ont d'autre but que de divertir par toute sorte de voies. Cependant il n'y a personne qui ose dire, que les Mimes de Laberius sont *pulcra poëmata*, de beaux poëmes. Il ne suffit donc pas de faire rire un Auditeur ou un Lecteur; il faut encore avoir d'autres qualités. Et ce sont ces qualités qui manquent à Lucilius, &c.

6 *Laberi Mimos*] Laberius étoit un Poëte celebre, qui n'avoit fait que des Mimes. Horace pouvoit l'avoir vu: car il ne mourut qu'un an après la mort de Jule Cesar, qui l'avoit si fort goûté, qu'il le fit Chevalier. Mais enfin sa trop grande liberté déplut à l'Empereur, qui lui pretera son concurrent Publius Syrus. Ce Laberius saisissoit fort bien tous les ridicules, & se faisoit redouter par ce talent. C'est sur cela que Ciceron écrivant à Trébatius, qui étoit en Angleterre avec Cesar, lui dit: *Denique si te citò retuleris, sermo nullus erit: sin frustra diutius abfueris, non modò Laberium, sed etiam sodalem nostrum Valerium pertimesco, mira enim persona induci potest Britannici Jure consulti. Enfin si vous revenez bientôt, vous ne donnerez point lieu aux sots discours. Mais si vous êtes plus longtems absent sans rien faire, je crains furieusement, non seulement Laberius, mais encore notre ami Valerius. Car ce*

seroit

cilius est loué dans le même endroit, d'avoir répandu partout dans Rome, à pleines mains, le sel de la Satire. *Je l'avoue.* Mais en lui donnant cela, je ne lui donne pas pourtant toutes les autres qualités d'un grand Poëte. Car par la même raison je serois obligé d'admirer les Mimes de Laberius comme des poëmes parfaitement beaux. Il ne suffit donc pas de faire rire son auditeur à gorge déployée, quoique ce soit là un grand point. Il faut qu'il y ait dans ces sortes d'ouvrages une brieveté qui n'ait rien d'obscur ; que le sens marche toujours sans embaras, & sans se charger de paroles inutiles qui accablent l'oreille. Il faut savoir faire un mélange agréable du stile serieux & du stile enjoué ; tantôt on doit faire le personnage d'un Rhéteur,

feroit pour la scene un merveilleux personnage qu'un Jurisconsulte Anglois. Par *Valerius*, Ciceron entend Catulle, qui n'etoit pas moins à craindre que Laberius. Horace ne condamne pas ici Laberius absolument: il ne censure pas même ses ouvrages; il n'en parle que par comparaison. Les Mimes de Laberius étoient agréables; mais ce n'étoient pas de beaux poëmes, des poëmes parfaits. Aussi n'étoient-ils pas faits pour cela. Car les Mimes n'avoient que des plaisanteries, & le plus souvent que des plaisanteries obscenes. C'est pourquoi Ovide les apelle *Mimos obscœna jocantes*, & leur seul but étoit de faire rire le peuple. Si Jule Scaliger avoit bien compris la pensée d'Horace, il n'auroit pas condamné le jugement qu'il fait ici des Mimes de Laberius, qui bien loin d'être des poëmes parfaits, n'étoient tout au plus que suportables dans les endroits même où il avoit le mieux réussi; car c'est ainsi qu'en parle Séneque, *cùm Mimi ejus, quidquid modò tolerabile habent, tale* (vitium) *habeant.* Liv. VII. Controv. III.

Ut pulcra poëmata] Tout ce qui est agréable, n'est pourtant pas toujours beau. Car il y a une très grande difference entre l'agréable, τὸ ἡδύ, & le beau, τὸ καλόν. Platon & Aristote ne les confondent jamais. L'agréable, τὸ ἡδύ, c'est ce qui donne du plaisir; χαρὰν ἐργάζεσθαι, comme parle Aristote: & cela convient fort bien aux Mimes. Mais le beau, c'est le bon, l'honnête, & ce qui est digne de louange. Et c'est ce que les Mimes ne sauroient avoir. Ils ne sont donc pas *pulcra poëmata*. Car Horace a mis ici *pulcra* dans le sens du mot Grec καλόν.

7 *Ergo non satis est*] Après l'exemple de Laberius, Horace a raison de conclure, comme après une démonstration claire & nette, qu'il ne suffit pas qu'un ouvrage, comme les Satires & les Mimes, soit agréable, & qu'il fasse rire. Si on veut qu'il passe pour beau, il doit avoir d'autres qualités.

9 *Ut currat sententia, neu se*] Ce sont les deux effets de la brieveté bien entendue, qui n'a rien d'estropié: le sens va toujours; il ne s'arrête point; il ne fait point de détours, & il ne se charge point de paroles inutiles, qui menent l'Auditeur ou le Lecteur dans un labirinthe dont il ne sauroit sortir. Lucilius avoit ce defaut. Et en voici des exemples:

Quis hunc currere equum nos atque equitare videmus,
His equitat curritque: oculis equitare videmus.
Ergo oculis equitat.

Et ailleurs:

Verùm hoc ludus ibi susque omnia deque fuerunt
Susque & deque fuere, inquam, omnia ludu' jocusque.

Et dans un autre endroit:

Nam si quod satis est homini, id satis esse potesset,
Hoc sat erat. Nunc quum hoc non est, credimu' porro
Divitias ullas animum mi explere potisse.

Horace auroit dit cela en quatre mots. Le defaut de Lucilius, c'est ce qu'Auguste apelloit *molestè scribere*, dans une Lettre qu'il écrivoit à sa petite-fille Agrippine: *Sed opus est te dare operam ne molestè scribas aut loquaris. Il faut vous accoutumer à écrire & à parler d'une maniere qui ne soit point fatigante.*

11 *Modò tristi, sæpe jocoso*] *Sermo tristis* n'est pas ici un stile triste, car il ne seroit point oposé à *jocosus. Tristis*, c'est-à-dire *serieux*. Le stile de Lucilius étoit plus serieux qu'enjoué, comme cela paroît par ses fragmens. Je n'en donnerai qu'un exemple. Lucilius écrivant à un de ses amis, qui ne l'étoit pas allé voir pendant qu'il étoit malade, dit dans la Satire V.

Quo me habeam pacto, tamen etsi haud quæri', docebo,
Quando in eo numero mansti, quo maxima nunc est
Pars hominum, ut periisse velis, quem nolueris, quum
Visere debueris. Hoc nolueris & debueris te
Si minu' delectat, quod ἄτεχνον Ἰσοκράτειον est
Ὀχλῶδέςque simul totum ac συμμειρακιῶδες
Non operam perdo, si tu hic....

Defendente vicem modò Rhetoris, atque Poëtæ,
Interdum urbani, parcentis viribus, atque
Extenuantis eas consultò. Ridiculum acri
Fortiùs & meliùs magnas plerumque secat res.
Illi, scripta quibus comœdia prisca viris est,
Hoc stabant, hoc sunt imitandi : quos neque pulcer
Hermogenes unquam legit, neque simius iste,
Nil præter Calvum & doctus cantare Catullum.
At magnum fecit, quòd verbis Græca Latinis
Miscuit.

Je vous dirai l'état de ma santé, quoique vous ne m'en demandiez pas des nouvelles, & que vous soyez de l'humeur dont la plupart des gens sont aujourd'hui. Vous voudriez savoir mort celui que vous ne voudriez pas & que vous devriez visiter. Si ce voudriez *& ce* devriez *ne vous plaisent point, c'est la maniere d'Isocrate qu'il apelle sans art, qui est fort importune & fort puerile. Je n'ai pas perdu mon tems. Si vous étiez ici....*

C'est un des jolis endroits de Lucilius. Aulugelle dit sur cela *facetissimè*, & *festiviter*. Son but est de de se moquer de ceux qui affectent de mettre dans leur composition des mots de même terminaison, & de même nombre de sillabes, comme *volueris*, *debueris*. Mais il n'y a personne qui ne voye que cela est plus serieux qu'enjoué. Horace ne badine point de cette maniere.

12 *Defendente vicem modò Rhetoris, atque Poëtæ*] Mot à mot: *Qui soutienne bien, qui remplisse bien la partie d'un Rhéteur.* Tantôt celle d'un Poëte; & *tantôt celle d'un railleur.* Ce passage n'a jamais été bien éclairci. Horace ne dit pas, que le stile des Satires doit être éloquent. Il dit, qu'il doit avoir de la force, pour persuader, pour convaincre, & de la dexterité & de l'adresse, pour éluder en peu de mots les objections qu'on fait; que cela doit être égayé par la poësie, & accompagné de railleries fines & piquantes. Ciceron a tout compris dans ces trois lignes du I. Liv. de l'Orateur : *Accedat eodem oportet lepos quidam, facetiæque & eruditio libro digna, celeritasque & brevitas & respondendi & lacessendi, subtili venustate atque urbanitate conjuncta. Il faut y ajouter une certaine grace, de certaines plaisanteries, & une érudition digne d'un galant homme. Beaucoup de vivacité & de brieveté, pour attaquer & pour refuter. Et que tout cela soit accompagné d'agrémens infinis, & d'une urbanité peu commune. Eruditio, celeritas & brevitas respondendi & lacessendi.* Tout cela est du fonds de l'Orateur; & voilà la partie du Rhéteur, *modò Rhetoris.* *Lepos & venustas*, sont les ornemens qu'on emprunte de la poësie ; voilà la partie du Poëte. *Urbanitas & facetiæ*, c'est ce qui apartient au railleur; & voilà la partie du plaisant, *interdum urbani.*

13 *Urbani parcentis viribus, atque extenuantis eas consultò*] Ce n'est pas tout, qu'il y ait des railleries dans un ouvrage; il faut que ce soient des railleries d'un homme qui ménage ses forces, & qui les cache, en n'en faisant voir qu'une petite partie. Ce jugement d'Horace est d'une très grande conséquence; & il merite d'être bien éclairci : car je vois qu'on ne l'a jamais bien compris. Casaubon même, ce savant Critique, s'y est trompé, quand il a écrit dans ses admirables Commentaires sur Perse, qu'Horace a voulu dire, qu'un faiseur de Satires cache & dissimule ses forces, pour avoir la liberté de faire un méchant vers, à peu près comme Chrysippe dit dans Plutarque, qu'un Sage qui écrit de la vertu, non seulement néglige les préceptes des Rhéteurs, mais fait même des solecismes sans honte. Si c'étoit le sens d'Horace, il n'auroit eu rien à reprocher à Lucilius, qui avoit beaucoup de vers desagréables & mal tournés. Mais il étoit bien éloigné de cette pensée, puisqu'il dit dans la suite, que si Lucilius avoit été de ce tems-là, il auroit beaucoup plus travaillé ses vers. Marque certaine qu'Horace ne prétendoit pas conseiller aux Poëtes satiriques de se négliger si fort. D'ailleurs, Horace parle ici des qualités qui manquoient à Lucilius. Il faut donc qu'il ait voulu dire autre chose. Un railleur qui dissimule ses forces, & qui les cache, c'est un homme qui ne s'acharne point sur son ennemi, qui le raille de maniere, quil semble que cela soit fait sans dessein, & qui, quand il est question de répondre à des objections, ne s'amuse pas à des ergoteries d'école, mais se jette tout d'un coup dans un ridicule qui déconcerte beaucoup plus qu'un raisonnement suivi. C'est ce que Lucilius ne pouvoit faire : il n'avoit pas assez de souplesse pour cela ; il suivoit toujours sa pointe. Aussi ses Satires étoient proprement des libelles diffamatoires. Quand il entreprenoit un Lupus, il ne le quitoit point, qu'il ne l'eût couvert d'injures. C'est pourquoi Horace a dit :

Famosisque Lupo cooperto versibus.

Au lieu qu'Horace pratique ce précepte avec une adresse

teur, tantôt celui d'un Poëte, & dans un autre endroit, celui d'un fin railleur qui ne fait que se jouer, & qui cache à dessein la moitié de ses forces. Car une plaisanterie dite à propos décide souvent les plus grandes choses beaucoup mieux & avec plus de succès que les sillogismes les plus pressans. C'étoit-là le caractere des Poëtes de la vieille comédie, & c'est en cela qu'il faut imiter ces grands hommes, qui n'ont jamais été lus ni par Hermogene, qui fait tant le beau, ni par ce singe de Démétrius, qui ne sait chanter que son Catulle & son Calvus. Mais Lucilius a fait une belle chose, d'avoir su mêler dans ses Satires le Grec avec le Latin. O gens grossiers & ignorans! qui prenez pour merveilleux & pour difficile,

adresse merveilleuse. Il se fait un jeu de tout; & quand il est question de prouver ce qu'il avance, il n'a pas recours à des sillogismes; il coupe par un ridicule qui fait un veritable plaisir. Aussi la Satire n'a reçu sa derniere perfection que de lui. Car son veritable caractere est de ne pas tant dire les choses, que de les faire deviner à ceux qui les lisent. On pouroit la comparer à Phedre, qui ne dit pas qu'elle aime Hippolyte; mais qui mene insensiblement sa nourice à le deviner, & à lui dire: Vous aimez un tel.

14 *Ridiculum acri*] C'est la raison de ce qu'il vient de dire: Un fin railleur doit cacher ses forces; parce, dit-il, que le ridicule, qui vient à propos, décide la plus grande affaire tout d'un coup, beaucoup mieux & plus fortement que les raisonnemens les plus graves & les plus forts. Il n'y a rien de plus vrai; Horace est plein de ces exemples. Et sans en aller chercher plus loin, il y en a un six vers après celui-ci. Car sur ce que les partisans de Lucilius disent, qu'il a fait une belle chose, d'avoir mêlé dans ses vers le Grec avec le Latin, Horace ne s'amuse pas à prouver par des raisons, que ce mêlange n'est pas si merveilleux, ni si difficile, qu'il doive faire estimer son Auteur. Il se contente de dire, que Pitholéon de Rhodes, le plus sot homme du monde, l'avoit fait comme Lucilius. Ciceron éprouva souvent ce qu'Horace dit ici: car il gagna plus de causes par ce ridicule que par ses raisons:

Solventur risu tabulæ; tu missus abibis;

comme dit Horace à la fin de la I. Satire du Liv. I. On peut voir là les Remarques.

16 *Illi scripta quibus*] Eupolis, Cratinus, Aristophane, & les autres que j'ai marqués sur la Satire IV.

17 *Hoc stabant*] C'est par-là qu'ils se soutenoient, qu'ils plaisoient. On en peut encore juger par Aristophane, qui a au souverain dégré toutes les qualités dont Horace vient de parler.

Quos neque pulcer Hermogenes] Hermogene Tigellius, Musicien d'Auguste, & qui étoit grand partisan de Lucilius contre Horace.

18 *Nec simius iste*] C'est celui qu'il apelle plus bas Démétrius. C'étoit un comédien qui se méloit de faire des vers, & de juger. Horace l'apelle *singe*, à cause de sa laideur & de son esprit mal-fait. Vatinus dans une Lettre qu'il écrit à Ciceron, dit d'un certain Catillius: *Simius non semissis homo, contra me arma tulit, & eum bello cæpi.*

19 *Nil præter Calvum & doctus cantare Catullum*] Hermogene & Démétrius n'avoient jamais lu d'autres Poëtes que Licinius Calvus & Catulle, parceque leurs vers étoient des vers d'amour. Horace leur reproche par-là leur mollesse & leurs infames débauches. Et il a heureusement imité cet endroit des Tusculanes de Ciceron: *O Poëtam egregium! Quamquam ab his cantoribus Euphorionis contemnitur.* O *l'excellent Poëte! Quoiqu'il soit méprisé par ces débauchés, qui ne lisent qu'Euphorion.* Horace ne prétend mépriser par là ni Calvus ni Catulle, comme Ciceron ne méprisoit pas non plus Euphorion. Ils étoient excellens en leur genre. Mais il n'y a que les débauchés & les vicieux, qui lisent uniquement ces sortes d'ouvrages. Ce Calvus est l'Auteur de cette épigramme contre Pompée:

Magnus, quem metuunt omnes, digito caput uno
Scalpit. Quid credas hunc sibi velle? Virum.

Ce Grand que tout le monde craint, se grate la tête avec un doigt. Que croyez-vous qu'il demande par-là? Un homme.

Horace loue ici Catulle & Calvus comme les deux Poëtes qui avoient le mieux réussi dans les vers de galanterie. Les Romains les joignent ordinairement. Voyez ce qu'en dit Aulugelle, Livre XIX. chap. XI.

20 *At magnum fecit*] C'est une objection des partisans de Lucilius, qui trouvoient qu'il avoit fait une chose merveilleuse, de mêler dans ses vers du Grec avec du Latin, comme dans l'exemple que j'ai raporté de lui sur l'onzieme vers.

Miscuit. O seri studiorum! quine putetis
Difficile & mirum, Rhodio quod Pitholeonti
Contigit. At sermo linguâ concinnus utrâque
Suavior, ut Chio nota si commista Falerni est.
Quum versus facias, teipsum percontor, an & quum
Dura tibi peragenda rei sit causa Petili,
Scilicet oblitus patriæque patrisque Latini,
Quum Pedius causas exsudet Poplicola, atque
Corvinus, patriis intermiscere petita
Verba foris malis, Canusini more bilinguis?
Atque ego cùm Græcos facerem, natus mare citra,

Versiculos,

21 *O seri studiorum*] *Seri studiorum*, sont ceux qui ont commence leurs etudes ford tard. Comme ces gens-là n'arrivent jamais à la perfection, la peine qu'ils ont à aprendre, leur fait admirer les choses les plus aisées, comme par exemple, le Grec mêlé avec le Latin dans un ouvrage. Quintilien les apelle des novices, & il leur opose Παιδομαθεῖς. dans le chap. XII. du Liv. I. *Magis scias si quem jam robustum instituere literis cœperis, non sine causâ dici* Παιδομαθεῖς *eos qui in suâ quidque arte optimè faciant. Seri studiorum*, Ὀψιμαθεῖς, sont donc des sots, des mal-habiles. Et parceque l'insolence & l'ostentation sont les filles de l'ignorance, Ciceron a dit dans une Lettre qu'il écrit à Pétus: Ὀψιμαθεῖς *autem homines, scis quàm insolentes sunt. Et pour ce qui est de ces hommes, qui ont commencé tard leurs études, vous savez combien ils sont insolens* C'est pourquoi ces partisans de Lucilius, quoique fort ignorans, ne laissoient pas de critiquer Horace, & de se révolter contre son jugement. Torrentius a eu tort de chercher une autre explication à ce passage.

Quine putetis] Ce *ne* a une grace merveilleuse. Il exprime le γε des Grecs. Car *quine* est ce que les Grecs diroient ὅγε, c'est-à-dire *qui utique*.

22 *Rhodio quod Pitholeonti*] Pitholéon de Rhodes, méchant faiseur d'épigrammes, où il avoit mêlé du Grec avec du Latin. * M. Bentlei croit que ce *Pitholéon* est le même que *Pitholaüs* qui déchira la réputation de Cesar par des vers très médisans. *Auli Cæcinæ criminosissimo libro & Pitholai carminibus maledicentissimis laceratam existimationem suam civili animo tulit.* Suet. chap. LXXV. Comme ce mot *Pitholaüs* ne pouvoit entrer dans un vers hexametre, Horace a mis Pitholéon, Πειθόλαος, Πειθολέως, Πειθολέων, comme Τιμόλαος, Τιμολέων. C'est le même que Macrobe dans ses Saturnales apelle *Marcus Otacilius Pitholaüs*, parcequ'il étoit affranchi d'Otacilius, & dont il raporte ce bon mot. *Marcus Otacilius Pitholaüs*, dit-il, *cùm Caninius Rebilus uno tantùm die Consul fuisset, dixit, ante Flamines, nunc Consules Diales fiunt.* La grace de ce mot ne sauroit passer dans aucune autre langue. Pour confirmer cette conjecture de M. Bentlei, il ne faudroit qu'établir que ce *Pitholaüs* étoit de Rhodes.

23 *At sermo linguâ concinnus utrâque suavior*] C'est une seconde objection, comme s'ils disoient: Puisque vous ne voulez pas tomber d'accord, que ce soit une fort belle chose, de mêler du Grec avec le Latin, au moins ne nierez-vous pas, que ce ne soit un mêlange agréable. *Concinnus*, pour *concinnatus*, signifie proprement mêlé. Car *cinnus* est justement ce que les Grecs apelloient κυκεῶνα, *cocetum*, un mêlange. Et *cinnus* vient du verbe *coeo*. De *coeo* on a fait *coinus*, comme de *facio*, *facinus*. Pour *coinus*, on a dit d'abord *cinus*, & redoublant l'n, *cinnus*. Voyez les Remarques sur Festus au mot *concinnare*.

24 *Suavior*] Cela est faux; & avant Horace on s'étoit dégoûté de ce mêlange. Car Ciceron dit dans le I. Liv. de ses Tusculanes, en parlant d'un vers d'Epicharmus: *Dicam si potero Latinè: scis enim me Græcè loqui in Latino sermone non plus solere, quàm in Græco Latinè. A. Et rectè quidem, &c. Je le dirai en Latin, si je puis: car vous savez ma coutume, je ne mêle non plus le Grec avec le Latin, que je mêle le Latin avec le Grec. A. Cela est fort bien fait.*

Ut Chio nota si commista Falerni est] Le vin de Falerne étoit un peu rude: c'est pourquoi on le mêloit avec le vin de Chio, qui étoit fort doux. Et ce mêlange se faisoit à table, comme il est facile de le conjecturer, de ce qu'on servoit ordinairement de ces deux vins aux grands repas. Cesar dans le festin de son triomphe, donna pour chaque table une cruche de vin de Falerne, avec une mesure de vin de Chio. Ceux qui ne pouvoient boire le Falerne seul, le mêloient avec l'autre.

25 *Quum versus facias, te ipsum percontor*] Horace prend pour juge le même qui a fait l'objection, & il lui fait voir, qu'il ne voudroit pas imiter ce mêlange. Cette raison est invincible, & réduit à l'absurde celui à qui elle s'adresse. Mais il faut l'expliquer

difficile, ce que l'impertinent Pitholéon de Rhodes a fait tout aussi-bien que Lucilius. Mais pourtant un discours mêlé de ces deux langues est beaucoup plus agréable; comme le vin de Falerne, quand il est mêlé avec le vin de Chio. Puisque vous vous mêlez de faire aussi des vers, je vous demande à vous-même: Si vous aviez à plaider la cause très difficile de Pétilius, accusé de tant de crimes capitaux, après que Pédius Poplicola, & Valerius Messala auroient parlé contre lui avec beaucoup d'aparat, vous amuseriez-vous, en oubliant votre patrie, votre pere, & ce glorieux nom de Romain, vous amuseriez-vous, dis-je, à mêler une langue étrangere avec votre langue naturelle, comme un bourgeois de Canuse? Pour moi, un jour que j'avois en tête de faire des vers Grecs, moi qui, comme vous savez, suis né en deçà de la mer, le vénerable Quirinus m'aparut vers

pliquer. Horace dit: Puisque vous faites des vers, & que vous êtes un homme savant, je veux bien m'adresser à vous. Je vous demande donc: Si vous aviez à defendre Pétilius en Justice, contre Poplicola & Messala Corvinus, après que ces grands Orateurs auroient plaidé contre vous avec de grands efforts & avec une éloquence divine, vous amuseriez-vous, en oubliant vos ancêtres & votre patrie, à mêler un langage étranger avec le vôtre, & à plaider plutôt en bourgeois de Canuse, qu'en veritable Romain? Ce passage est fort beau. Il y a un trait de Satire contre Pétilius, & une grande louange pour Pédius & pour Messala.

Et quum] *Et* pour *etiam*, lors même, &c.

26 *Dura tibi peragenda rei sit causa Petili*] C'est le même Pétilius dont il a été parlé dans la Satire IV.* & qui étoit accusé d'avoir volé une couronne d'or de Jupiter dans le Capitole.* Horace apelle sa cause, *dure*, pour faire entendre, qu'il étoit bien difficile de la gagner, & de le faire absoudre. Il insinue par-là finement, qu'il étoit criminel.

27 *Scilicet oblitus patriæ patrisque Latini*] Cela est plus grave qu'il ne paroît, car c'est à peu près dans le même sens que ce qu'il a dit dans l'Ode V. du Liv. III.

Anciliorum nominis & togæ
Oblitus, æternæque Vestæ,
Incolumni Jove & urbe Româ.

Oubliant les boucliers sacrés, le nom & l'habit Romain, & renonçant aux feux éternels de Vesta pendant que Rome & le Capitole sont encore debout.

Les Romains n'étoient pas moins jaloux de leur langage, que de leur habit. * Il faut bien se garder de lire *oblitos* avec M. Bentlei; cela gâte tout le passage, que ce savant homme n'a nullement compris.*

Patrisque Latini] Lambin a corrigé, *patrisque, Latinè cùm Pedius causas exsudet.* Turnebe & Torrentius sont de son avis. Mais pour moi, je ne saurois le suivre; parceque cette correction me paroît changer l'état de la question. Quand même il auroit été possible que Pédius & Corvinus eussent mêlé du Grec dans leurs discours, leur exemple n'auroit pu autoriser cette coutume. On sait bien qu'ils ne plaidoient qu'en Latin. Il n'est pas nécessaire de le dire.

28 *Pedius*] C'est sans doute le fils de ce Q. Pédius que Jules Cesar fit heritier du quart de son bien, & qui fut Consul avec Auguste à la place d'Hirtius & de Pansa.

Exsudet] *Cum sudore agat*, avec grande contention & avec grand effort: & par conséquent sans aucun mélange de langage étranger.

29 *Corvinus*] C'est Messala Corvinus, aussi illustre par son éloquence que par la noblesse de son extraction. Il descendoit de la famille des Valeriens. Quintilien fait ce jugement de lui dans le I. chap. du Liv. X. *At Messala nitidus & candidus, & quodammodo præ se ferens in dicendo nobilitatem suam, viribus minor. Le stile de Messala est clair & net. Il parle avec une dignité qui répond à la noblesse de sa naissance; mais il n'a pas tant de force que Ciceron.*

30 *Canusini more bilinguis*] Canuse avoit été bâtie par Diomede. Horace l'a dit lui-même dans la Satire V. C'est pourquoi ses habitans se sentant de leur origine, parloient deux langues, la Greque & la Latine, ou plutôt, ils n'en faisoient qu'une des deux, & ne parloient bien ni l'une ni l'autre, comme cela arrive d'ordinaire aux étrangers. C'est le sens de ce passage. La comparaison est fort juste pour faire voir le ridicule de ce mélange. *C'est ainsi que Virgile a apellé les Tyriens, *bilingues*; *Tyriosque bilingues*, Æneid. I. parcequ'ils mêloient le langage de Tyr avec celui d'Afrique. Car il est ridicule de croire que *bilingues* signifie trompeurs, comme Servius l'a cru.*

31 *Atque ego cùm Græcos facerem*] Horace prévient adroitement la seule réponse que cet homme pouvoit lui faire, qu'il y a une grande difference entre un plaidoyer & des vers. Il dit donc plaisament, qu'un jour qu'il avoit commencé à faire des vers, non pas des vers mêlés de Grec & de Latin, mais des vers tout Grecs,

Versiculos, vetuit me tali voce Quirinus
Post mediam noctem visus, quum somnia vera :
In sylvam non ligna feras insaniùs, ac si
Magnas Græcorum malis implere catervas.
Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona, dumque
Diffingit Rheni luteum caput, hæc ego ludo
Quæ nec in Æde sonent certantia Judice Tarpâ,
Nec redeant iterum atque iterum spectanda theatris.
Argutâ meretrice potes, Davoque Chremeta
Eludente senem, comis garrire libellos,
Unus vivorum, Fundani. Pollio regum
Facta canit, pede ter percusso : forte epos acer,

Ut

Grecs, ce qui étoit encore plus favorable, Romulus lui aparut, &c. *Atque* est ici pour *atqui*.

Natus mare citra] C'est la raison pour laquelle Quirinus lui aparut. Horace étant né en deçà de la mer, le Grec étoit un langage étranger pour lui. Il ne devoit donc pas écrire en cette langue-là. Je voudrois que les François goutassent bien cette raison; ils travailleroient plus qu'ils ne font à polir & à perfectionner leur langue. Si les Romains avoient eu pour le Grec le même entêtement que l'on a aujourd'hui pour le Latin, jamais leur langue ne seroit parvenue à cette perfection que nous admirons aujourd'hui.

32 *Vetuit me tali voce Quirinus*] C'étoit Romulus plutôt qu'un autre Dieu; parcequ'il étoit plus interessé qu'un autre à faire que ses descendans ne cultivassent pas d'autre langue que la sienne. Heinsius a fort bien vu qu'Horace imite ici un songe d'Ennius, qui dit au commencement de ses Annales:

-------- *Visus Homerus adesse Poëta.*

Ce passage a une grace infinie.

33 *Quum somnia vera*] Apollonius dit dans Philostrate, que les expliqueurs de songes n'en veulent expliquer aucun, qu'ils n'ayent demandé auparavant quelle heure il étoit quand on l'a eu. Car si c'est vers le matin, ils conjecturent de-là, que le songe est vrai; parceque l'ame est alors dégagée des vapeurs du vin & des viandes. Hero écrit à Léandre dans Ovide:

Jamque sub Aurorâ jam dormitante lucernâ,
Tempore quo cerni somnia vera solent.

Avant le lever de l'Aurore, ma lampe commençant presque à s'éteindre, dans le tems que l'on a des songes veritables.

Théocrite dans son Idile apellé *Europe*, que quelques-uns attribuent à Moschus, marque parfaitement ce moment de la nuit, où les songes sont vrais :

Ευρώπῃ ποτὲ Κύπρις ἐπὶ γλυκὺν ἧκεν ὄνειρον,
Νυκτὸς ὅτε τρίτατον λάχος ἵσαται, ἐγγύθι
δ' ἠώς,

Vénus envoya autrefois à Europe un songe agréable, dans le tems que la troisieme veille de la nuit étoit presque écoulée, & que l'Aurore aprochoit. Et deux vers après, il ajoute:

Εὖτε καὶ ἀτρεκέων ποιμαίνεται ἔθνος ὀνείρων.

A l'heure que la troupe des songes veritables voltige autour de ceux qui sont entre les bras du sommeil.

34 *In sylvam non ligna feras insaniùs*] Il n'y a pas plus de folie à porter du bois dans la forêt, & de l'eau dans la mer, qu'à vouloir augmenter le nombre des Poëtes Grecs. Il n'y en a guere moins aujourd'hui à vouloir augmenter celui des Poëtes Latins.

35 *Magnas Græcorum catervas*] Car du tems d'Horace on avoit beaucoup de Poëtes Grecs que nous n'avons plus.

36 *Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona*] Cruquius prétend, que par Alpinus Horace a voulu designer Cornelius Gallus. Mais c'est faire tort à Horace, de croire qu'il eût parlé avec tant de mépris d'un excellent Poëte, intime ami de Virgile, & Gouverneur d'Egypte. D'ailleurs il étoit alors ou exilé ou mort. Alpinus est le veritable nom de ce Poëte. Il avoit fait une tragédie intitulée *Memnon*, à l'imitation du Memnon d'Eschyle; mais il étoit si enflé, si extravagant, si dur, & si grossier dans sa composition, qu'Horace dit, que Memnon mouroit par les mains du Poëte, sans attendre le coup d'Achille.

37 *Diffingit*

vers la troisieme veille de la nuit, lorsque les songes sont veritables; & il m'exhorta à quiter ce dessein, en me disant seulement cette belle sentence, qui sera toujours gravée dans ma mémoire: *Tu ne ferois pas plus follement de porter du bois dans la forêt, que de vouloir augmenter le nombre des Poëtes Grecs.* Obéïssant donc à cet oracle, pendant que l'enflé Alpinus égorge lui-même Memnon si méchament, sans attendre le coup d'Achille, & qu'il barbouille la tête limoneuse du Rhin, je m'amuse à ces bagatelles, qui ne sont point faites pour être lues publiquement dans le temple d'Apollon, & pour y disputer le prix devant le Juge Tarpa; ni pour être jouées & redemandées sur le théâtre. Fundanius, vous êtes le seul de notre tems, qui puissiez representer agréablement sur la scene les ruses d'un valet, & les finesses d'une courtisane adroite, qui prennent ensemble des mesures, pour tromper un vieillard avare: Pollion chante avec grand succès dans

37 *Diffingit Rheni luteum caput*] Alpinus ne se contentoit pas d'être Poëte tragique, il avoit aussi fait un poëme heroïque sur la guerre d'Allemagne. On voyoit dans ce poëme une description du Rhin; mais si mal faite, que le Rhin n'étoit pas reconnoissable. Ses cheveux étoient pleins de boue & de limon, & les eaux qui sortoient de son urne étoient troubles & bourbeuses. C'est le sens de ce passage. *Diffingit*, defait, gâte. *Caput*, la tête du Dieu, & la source de ses eaux.

38 *Quæ nec in æde sonent*] *In æde*, dans le temple d'Apollon qu'Auguste avoit dédié dans son palais avec une très belle bibliotheque. Voyez l'Ode XXXI. du Liv. I. Ce temple servoit à tenir les assemblées des Poëtes, quand ils lisoient publiquement leurs ouvrages.

Certantia] Après que les Poëtes ou les autres Ecrivains avoient achevé leurs ouvrages, la plupart les alloient lire dans le temple d'Apollon, & ils disputoient le prix entre eux. C'est ce qu'on apelloit proprement *commissiones*. Auguste ordonna aux Préteurs, d'empêcher que son nom ne fût avili dans ces disputes: *Admonebatque Prætores, ne paterentur nomen suum commissionibus obsolefieri.* Suétone, chap. LXXXIX. Auguste ne vouloit pas que son nom parût dans les ouvrages de ces Poëtes qui faisoient metier de lire ainsi leurs ouvrages. Le mépris qu'Auguste avoit pour ces liseurs, avoit sans doute augmenté l'aversion qu'Horace avoit naturellement pour cela. Voyez la Remarque sur ce vers, *vulgo recitare timentis*, de la Satire IV.

Judice Tarpa] Métius Tarpa, un des cinq Juges établis pour examiner les ouvrages. Voici ce que le vieux Commentateur en dit, & qu'il tenoit sans doute de quelque tradition ancienne. *Metius Tarpa fuit Judex criticus, auditor assiduus poëmatum & Poëtarum, in æde Apollinis seu Musarum, quo convenire Poëtæ solebant, suaque scripta recitare, quæ nisi à Tarpâ aut alio Critico, qui numero erant quinque, probarentur, in scenam non deferebantur.* Vossius a cru, que ces cinq Juges furent établis à Rome à l'imitation des Athéniens & des Siciliens, qui avoient aussi cinq Juges pour juger des pieces de théâtre. C'est sans fondement que Monsieur Masson s'opose à cette tradition; car le silence des anciens n'est pas une raison solide. Les Romains n'ont pas tout écrit, & tout ce qu'ils ont écrit n'est pas même venu jusqu'à nous. Il est encore parlé du Juge Métius dans l'Art Poëtique.

39 *Iterum atque iterum spectanda theatris*] Des pieces qu'on joue toujours, & qui sont toujours redemandées. Horace veut faire entendre par ce vers, que l'ambition de paroître en public, ne l'a pas porté à faire des pieces de théâtre.

40 *Argutâ meretrice potes Davoque Chremeta*] Car c'étoit le sujet ordinaire des comédies de ce tems-là. Il y avoit toujours des valets & des courtisanes, qui de concert travailloient à tromper les vieillards. Horace a égard ici à l'Andriene de Terence.

41 *Comis*] Agréable, plaisant. C'est le caractere du Poëte comique.

Garrire] Il faut remarquer ce mot, qui est dit ici en bonne part, & qui est admirable, pour marquer le stile de la comédie, qui doit être libre & naturel.

Libellos] *Libelli* est un mot géneral qui signifie tout ce que l'on a écrit, de quelque nature qu'il soit. Mais avec cela, je ne sais si on le trouveroit ailleurs pour des comédies.

42 *Unus vivorum*] Le seul de tous les Poëtes de ce tems-là.

Fundani] Ce Fundanius n'est connu que par l'éloge qu'Horace en fait ici. Il meritoit pourtant d'avoir place dans l'excellent Livre que Monsieur Vossius a fait des Poëtes Latins.

Pollio regum facta canit] Car Pollion faisoit des tragédies, où l'on voit les avantures des Rois. Il en a été parlé au long dans les Remarques sur la I. Ode du Liv. II.

43 *Pede ter percusso*] En vers senaires, qui n'avoient que trois mesures de deux pieds chacune.

Ut nemo, Varius : ductu molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure Camenæ.
Hoc erat, experto frustra Varrone Atacino,
Atque quibusdam aliis, melius quod scribere possem,
Inventore minor. Neque ego illi detrahere ausim
Hærentem capiti multâ cum laude coronam.
At dixi fluere hunc lutulentum, sæpe ferentem
Plura quidem tollenda relinquendis. Age, quæso,
Tu nihil in magno doctus reprendis Homero?
Nil comis tragici mutat Lucilius Atti?
Non ridet versus Enni gravitate minores,

Quum

Forte epos acer, ut nemo, Varius] Varius réussissoit admirablement au poëme épique. On peut voir les Remarques sur l'Ode VI. du Liv. I.

*44 *Ut nemo*] Cela ne doit être entendu que des Poëtes Latins; car assurément Horace ne veut pas dire que Varius l'emporte sur Homere pour le poëme épique. L'Enéide de Virgile n'avoit pas encore paru en ce tems-là.*

Ductu molle atque facetum] Théodore Marcile a voulu corriger, *ductum, molle, atque facetum*, pour exprimer trois qualités essencielles des Bucoliques & des Géorgiques de Virgile: *Ductum, subtilitate; molle, structurâ sermonis; facetum, urbanitate*; mais cette correction n'est point nécessaire. Le vers est même plus doux de l'autre maniere, & on ne perd rien pour le sens: car *ductu molle*, signifie à la lettre mou, doux au filer. C'est-à-dire, que les Muses champêtres ont donné à Virgile l'art de traiter un sujet simple & commun d'une maniere tendre & avec un stile delicat & fin, qui n'a rien de rude. C'est une métaphore tirée de la laine, que l'on file fort fin. Virgile apelle cela *deductum carmen* tout en un mot, dans la VI. Eclogue, où Servius dit, que Virgile quita le dessein d'écrire les guerres: *& arripuisse opus mollius*, qu'il entreprit un ouvrage *plus mou*, c'est-à-dire les Bucoliques & les Géorgiques.

Atque facetum] *Facetum* ne signifie pas ici *plaisant par le ridicule*, car cela ne conviendroit point à Virgile; mais il signifie *agréable, élégant, orné de toutes les graces*. Quintilien l'a fort bien expliqué dans le chap. III. du Liv. VI. *Facetum quoque non tantùm circa ridicula opinor consistere. Neque enim diceret Horatius facetum carminis genus naturâ concessum esse Virgilio. Decoris hanc magis & excultæ cujusdam elegantiæ appellationem puto. Je crois aussi, que la force du mot* facetum, *facétieux, ne consiste pas seulement dans le ridicule. Car Horace n'auroit jamais dit, que la nature avoit donné à Virgile le facétieux pour le vers. Je crois plutôt, que c'est un terme qui marque une grace naturelle, & une élégance exquise.* Il raporte ensuite un passage de Brutus, qui avoit dit: *Ne illi sunt pedes faceti, ac deliciis ingredienti molles. Ses pieds sont plaisans, facétieux*, c'est-à-dire, pleins de graces, & *quand il marche, on voit une delicatesse accompagnée de mille agrémens.*

45 *Gaudentes rure Camenæ*] Les Muses champêtres, à cause des Bucoliques & des Géorgiques. C'est une preuve qu'Horace ne parle dans les vers précédens que des Bucoliques & des Géorgiques; & par conséquent que cette Satire fut faite avant que l'Enéide eût paru. A proprement parler, elle ne fut publique qu'après la mort de Virgile. On n'en avoit encore rien vu sous le neuvieme Consulat d'Auguste. Car pendant que ce Prince étoit en Espagne, il écrivit à Virgile, pour le prier de lui envoyer le premier crayon, le premier dessein de son poëme, ou quelque petite partie. Virgile n'en voulut rien faire. Mais longtems après il lui lut le second, le quatrieme & le sixieme Livre. Or Virgile mourut six ans après ce IX. Consulat. On voit par-là manifestement, qu'Horace n'avoit non seulement point vu l'Enéide, mais qu'il n'en avoit pas même entendu parler, quand il fit cette Satire. Il la fit donc avant qu'il eût quarante-un ans, & entre l'an 723. où les Géorgiques furent achevées, & l'an 728. C'est tout ce que l'on peut savoir de la date de cette piece, car de vouloir lui en assigner une précise, c'est ce qui ne se peut.

46 *Hoc*] La Satire.

Experto frustra Varrone Atacino] Varro Atacinus, qu'il ne faut pas confondre avec M. Terentius Varro, dont nous avons les Livres de la langue Latine, & *de re rusticâ*. Celui-ci étoit Romain, & il naquit la premiere année de l'Olympiade 166. ou l'an de Rome DCXXXVIII. dix ans avant la naissance de Ciceron. Et celui dont Horace parle étoit de la Gaule Narbonnoise, d'un lieu nommé Atax, sur la riviere d'Aude, qui avoit le même nom. D'où il fut apellé *Varro Atacinus*. Et il naquit la III. année de l'Olympiade 174. ou l'an de Rome DCLXXII. trente-quatre ans après le premier, & quelque vingt ans après la mort de Lucilius, à l'exemple duquel il essaya des Satires; mais avec peu de succès, quoiqu'il fût d'ailleurs assez bon Poëte.

dans ſes vers ſenaires les actions des Rois qu'il prend pour le ſujet de ſes tragédies : Varius l'emporte pour le poëme épique ſur tous les Romains, & les Muſes champêtres ont donné à Virgile toutes leurs douceurs & toutes leurs graces. La Satire, que Varron Atacinus & beaucoup d'autres Poëtes ont tentée inutilement, étoit la ſeule choſe à quoi je pouvois le mieux réuſſir, quoique pourtant toujours fort au-deſſous de Lucilius, qui en eſt comme l'inventeur. Car je n'aurois pas la témerité de vouloir lui ôter la couronne, qui lui eſt ſi bien dûe, & qui ſied ſi bien ſur ſa tête. Mais j'ai dit, qu'il couloit comme un fleuve plein de boue & de limon, où l'on trouvoit, à la verité, plus de bon que de mauvais. Mais vous-même, je vous prie, puiſque vous êtes ſi ſavant, ne trouvez-vous rien à reprendre dans le grand Homere ? Et Lucilius dont vous prenez ſi bien le parti, ne trouve-

47 *Atque quibuſdam aliis*] Il y eut beaucoup de Poëtes qui tâcherent d'imiter Lucilius, & de faire des Satires: Sévius Nicanor, Lenéus, affranchi de Pompée, &c.

48 *Inventore minor*] Le ſeul avantage qu'Horace prétendoit avoir ſur Lucilius, c'étoit de faire des vers plus coulans, plus châtiés & plus égaux; mais cela n'empêche pas qu'il ne ſe reconnoiſſe toujours au-deſſous de lui, tant à cauſe des bonnes choſes qui étoient par-ci par-là dans les Satires de Lucilius, qu'à cauſe de l'invention dont il avoit tout l'honneur. Il y a encore plus de verité que de modeſtie dans ce ſentiment d'Horace. Car celui qui invente eſt toujours au-deſſus de ceux qui le ſuivent, quelque perfection que les derniers ajoutent à ce qu'il a inventé. Ceux qui veulent qu'Horace ait dit ceci en riant, & en ſe moquant de Lucilius, ſont d'une fadeur inſuportable.

49 *Hærentem capiti multâ cum laude coronam*] Il fait alluſion aux couronnes dont on avoit accoutumé de couronner les ſtatues des Poëtes qui étoient conſacrés dans les Bibliotheques publiques. Perſe, dans le Prologue:

——— quorum imagines lambunt
Hederæ ſequaces.

50 *At dixi fluere hunc lutulentum*] On peut voir ce qui a été remarqué ſur cette expreſſion dans la Satire IV. J'ajouterai ſeulement ici un paſſage de Séneque, parcequ'il eſt pris d'Horace. Cet Auteur dit dans la Preface du IV. Liv. des Controv. en parlant d'Aterius: *Multa erant quæ reprehenderes, multa quæ ſuſpiceres, tum torrentis more magnus quidem, ſed turbidus flueret. Il y avoit beaucoup de choſes que vous auriez blâmées, & beaucoup d'autres que vous auriez admirées. Son ſtile couloit comme un torrent, gros & rapide, à la verité, mais plein de boue.*

51 *Plura quidem tollenda*] Ce *quidem* prouve, que *tollenda* doit être pris en bonne part, comme je l'ai expliqué dans la Satire IV. Je ne crois pas même que *tollere*, quand il eſt opoſé à *relinquere*, ſoit Latin pour dire rejeter.

52 *Tu nihil in magno*] Il va prouver à cet homme, que quand on trouve des defauts dans les ouvrages de quelque Auteur que ce ſoit, & qu'on les marque, on ne prétend pourtant pas ſe mettre par-là au-deſſus de lui. Car vous-même, dit-il, ne trouvez-vous rien qui vous choque dans Homere? & prétendez-vous ſur cela être plus habile que ce grand Poëte? Ce paſſage fait voir, que quand Longin a dit qu'il trouvoit pluſieurs fautes dans Homere, il a jugé de ce Poëte divin comme on en avoit jugé avant lui. Il eſt certain qu'il a fait des fautes; mais où trouvera-t-on un Ecrivain qui ne peche jamais, & dans lequel il n'y ait rien à reprendre? L'affaire eſt de les bien remarquer, & de ne pas s'y méprendre, comme font aujourd'hui beaucoup de Lecteurs mal inſtruits & peu judicieux qui prennent pour des fautes, des endroits qui ſont au contraire de fort grandes beautés dans ſon poëme.

53 *Nil comis tragici mutat*] Il excuſe la liberté qu'il a priſe de reprendre Lucilius, par l'exemple même de Lucilius, qui n'avoit pas fait difficulté de critiquer les ouvrages d'Ennius, d'Attius, de Cécilius, de Pacuve, & de beaucoup d'autres. *Mutat*, reprend, critique; *mutandum cenſet*.

Atti] Attius, Poëte tragique. Il étoit de cinquante ans plus jeune que Pacuve; il avoit fait pluſieurs tragédies. Nous avons encore des fragmens de plus de ſoixante de ſes pieces, & l'on y voit de très beaux morceaux. Je trouve auſſi qu'il avoit fait des comédies, comme *les Noces*, *le Marchand*, &c.

54 *Non ridet verſus Enni gravitate minores*] Ennius étoit un des plus grands Poëtes que Rome eût jamais eus. Il fit les Annales en vers hexametres, dont il nous reſte encore de beaux fragmens. Il fit auſſi un poëme heroïque en vers trochaïques, à l'honneur de Scipion l'Afriquain. Voici un beau fragment de cet ouvrage:

——— Mundus cœli vaſtus conſtitit ſilentio,

Quum de se loquitur, non ut majore reprensis?
Quid vetat & nosmet Lucili scripta legentes,
Quærere num illius, num rerum dura negarit
Versiculos Natura magis factos, & euntes
Molliùs? At si quis pedibus quid claudere senis
Hoc tantum contentus, amet scripsisse ducentos
Ante cibum versus, totidem cœnatus, Etrusci

Quale

Et Neptunus sævus undis asperis pausam dedit:
Sol equis iter repressit ungulis volantibus:
Consistere amnes perennes, arbores vento vacant.

La vaste machine du ciel fit silence: l'impitoyable Neptune apaisa ses flots: le Soleil arrêta ses chevaux ailés au milieu de sa carriere: les Fleuves cesserent de couler, & les Vents n'agiterent plus les sommets des arbres.

Il y a dans ces vers une noblesse & une beauté, qui justifient assez le jugement que Lucrece a fait de tous ses ouvrages, quand il a dit de lui:

——————— qui primus amœno
Detulit ex Helicone perenni fronde coronam.

Qui le premier a remporté du delicieux Helicon une couronne de feuilles immortelles.

J'ai parlé de ses Satires dans le discours que j'ai mis à la tête de ce Livre. Il avoit fait aussi un grand nombre de tragédies. On en connoît trente-six ou trente-sept, dont nous avons encore des restes. Il ne se contenta pas d'être Poëte. Il écrivit aussi en prose: car il traduisit Euhemerus de l'histoire des Dieux. Lactance nous en a conservé des passages entiers. Quelque respect que meritat un si grand homme, Lucilius n'avoit pas laissé de remarquer dans ses ouvrages des vers qui n'avoient pas assez de poids, assez de gravité.

55 *Quum de se loquitur, non ut majore reprensis*] Heinsius prétend que personne n'a jamais entendu ce passage, & qu'il en a trouvé seul le veritable sens. *Quum de se loquitur* ne doit point être entendu, dit-il, de Lucilius, mais d'Ennius: car Lucilius se moquoit des vers où Ennius se loue lui-même, & il tournoit en ridicule la métempsichose qu'il vouloit apuyer par son exemple. Il se moquoit aussi de l'endroit où Ennius parle avec mépris des Poëtes qui l'avoient précédé, & où il dit, qu'ils avoient fait des vers desagréables & mal tournés, comme ceux que les Faunes chantoient avant que personne eût grimpé sur les montagnes des Muses. Voici le passage:

——————— scripsere alii rem
Versibu' quos olim Fauni vatesque canebant,
Quom neque Musarum scopulos quisquam superarat,
Nec dicti studiosus erat.

Ennius avoit particuliement en vue Névius, qui avoit écrit la guerre Punique en vers saturniens. *Quum de se loquitur*, c'est-à-dire, lorsqu'Ennius parle de lui-même avec trop de vanité, qu'il se loue, quoiqu'il ne soit pas pourtant plus habile que ceux qu'il reprend. Ce grand homme fonde cette explication, sur ce que les Latins disoient *de se loqui* en mauvaise part, comme les Grecs περιαυτολογεῖν, *se louer, se vanter*. L'envie de dire quelque chose de nouveau, avoit émoussé ce jour-là à ce savant Critique la finesse de son goût; car il est très certain, qu'on ne peut rien imaginer de plus éloigné de la pensée d'Horace. Premierement, il n'est point ici question de la doctrine d'Ennius; il est question de vers, bien ou mal faits. En second lieu, Horace n'auroit pu dire de ces vers, que je viens de raporter d'Ennius contre Névius, qu'ils sont *gravitate minores*, peu graves; car ils sont au contraire fort beaux & d'un très grand poids. Je dis en troisieme lieu, qu'Horace auroit encore moins décidé, qu'Ennius n'étoit pas au-dessus de Névius & des autres Poëtes, dont il avoit voulu parler dans ces vers; car il se seroit trop éloigné du goût de toute l'antiquité, qui d'une commune voix a toujours preferé Ennius à tous les Poëtes Latins qui avoient été avant lui. Ciceron l'apelle plus parfait, plus poli que Névius; *ut Ennius sanè, ut est certè, perfectior*. Et en s'adressant à Ennius même: *& luculentè quidem alii scripserunt, etiamsi minùs quam tu politè*. C'est pourquoi saint Jerôme l'a apellé *le premier Homere des Latins*. Et Quintilien a fait de lui un jugement qui me paroît divin: *Nous devons*, dit-il, *réverer Ennius, comme on révere les bois qu'une longue suite de siecles a consacrés, & dont les chênes, aussi hauts qu'antiques, n'ont déja plus tant de beauté que de majesté. Ennium sicut sacros vetustate lucos adoremus, in quibus grandia & antiqua robora jam non tantam habent speciem, quantam religionem*. Enfin il est indubitable, que Lucilius ne s'étoit point attaché à critiquer un ou deux endroits d'Ennius; mais qu'il avoit parlé en général d'un grand nombre de vers qu'il avoit remarqués par-ci par-là dans ses ouvrages, & qu'il avoit trouvé plus foibles que les autres, & par conséquent indignes d'un si grand Poëte. En voici des exemples qui prouveront manifestement ce que je viens d'avancer:

At Romanus homo tametsi res bene gesta est,
Vulturis in sylvis miserum mandebat Hemonem.

O

trouve-t-il rien à changer dans les comédies d'Attius? & ne prend-il pas la liberté de se moquer des vers d'Ennius, qui lui paroissent trop foibles? Cependant dans ces mêmes endroits, quand il vient à parler de lui-même, il en parle d'une maniere, qui fait bien voir qu'il ne prétend pas être au-dessus de ceux qu'il reprend. Qu'est-ce donc qui doit nous empécher, en lisant les écrits de Lucilius, d'examiner si c'est son peu de naturel qui lui a refusé des vers plus doux & plus coulans, ou si c'est la bisarerie des sujets qu'il a traités. Car si quelqu'un croit, qu'il

O Tite, tute Tati tibi tanta tyranne tulisti,
At tuba terribili sonitu taratantara dixit.

Ces vers, & beaucoup d'autres encore, que je pourois raporter, sont très assurément *gravitate minores*. Et c'est pourquoi Lucilius les avoit condamnés. Mais voici une preuve qui met la chose hors de toute contestation. Sur ce vers de l'onzieme Liv. de l'Enéide,

—————— tum latè ferreus hastis
Horret ager;

Servius a fait cette judicieuse remarque: *Horret autem terribilis est, & est versus Ennianus vituperatus à Lucilio dicente per irrisionem eum debuisse dicere: Horret & alget. Unde Horatius de Lucilio; non ridet, &c.* Cela fait assez voir de quelle maniere Lucilius s'étoit moqué des vers d'Ennius. Il ne faut pourtant pas s'imaginer, que Virgile se soit servi d'un vers qui avoit été tourné en ridicule par Lucilius. Ce vers de Virgile n'est pas le même que celui d'Ennius. Ennius avoit dit;

Sparsis hastis longè campus splendet & horret.

Ce qui est ridicule: car des piques éparses ne sont pas bien terribles. Et Lucilius avoit raison de dire, que le Poëte auroit aussi-bien fait de mettre *horret & alget*. En effet il n'y a rien de plus froid. Mais cette critique ne peut pas tomber sur Virgile, qui s'est servi plus noblement de ce mot; car outre que rien n'est plus noble ni plus Homerique que ce *ferreus ager, ce champ de fer*, il a évité le plat & le froid que jette ici l'épithete *éparses*, & a representé un champ herissé de piques, ce qui est veritablement capable d'inspirer la terreur. Lucilius donc en condamnant ces vers, & en parlant ensuite de lui même, n'a eu garde de se vouloir mettre au-dessus d'Ennius ni d'Attius. Et c'est justement ainsi qu'en use ici Horace. Car en disant, que Lucilius est un fleuve qui traine beaucoup de boue & de limon, il n'a nullement prétendu se préferer à lui. Pourquoi condamne-t-on donc dans Horace ce qu'on ne condamne pas dans Lucilius? C'est le seul veritable sens de ce passage, que j'ai peut-être expliqué trop au long. Mais on ne peut jamais trop éclaircir un point de critique comme celui-ci: surtout quand il s'agit de combatre le sentiment d'un homme d'un si grand merite, & dont l'autorité pourroit entrainer les Lecteurs.

57 *Num illius, num rerum dura*] La modestie d'Horace & l'estime qu'il avoit pour Lucilius, l'empêchent de décider si ses méchans vers venoient de son peu de génie, ou de la difficulté de la matiere qu'il traitoit. Mais s'il avoit voulu dire son sentiment, il auroit sans doute plutôt accusé son génie. Car c'est toujours la faute du Poëte, quand il prend un sujet qu'il ne peut pas traiter poliment. Virgile cessa d'écrire l'histoire des guerres d'Albe, à cause de la dureté des noms, qui étoient trop rudes pour ses vers.

58 *Magis factos*] Les Latins ont dit *fait*, pour *parfait, achevé*, à l'imitation des Grecs, qui oposent toujours λόγος πεποιημένος, le stile fait, à λόγος ἀφελής, au stile négligé. Denys d'Halicarnasse apelle aussi ἀποίητον, *orationem minùs factam, orationem simplicem*.

59 *At si quis pedibus*] Cet endroit est très difficile, & je ne suis point du tout content de ce que l'on a dit; car il n'y a ici nulle suite. Il faut écrire *an si quis*. Ce changement d'une seule lettre donne un jour merveilleux à ce passage, & en chasse toute l'obscurité. Horace propose ici trois causes, à l'une desquelles il attribue les méchans vers de Lucilius. En effet, on ne peut en accuser que son peu de génie, ou la dureté de la matiere qu'il a traitée, ou enfin sa négligence, & la pente qu'il avoit à faire beaucoup de vers, sans se mettre en peine de les corriger. C'est ce qu'il a dit dans la Satire IV.

Garrulus atque piger scribendi ferre laborem,
Scribendi rectè: nam ut multum, nil moror.

*Je ne dis rien de la conjecture de M. Bentlei qui voudroit lire *euntes molliùs ac si quis*, pour dire *molliùs quàm* &c. Il n'y a personne qui ne sente combien cela est contraire au sens & éloigné du génie d'Horace.*

An si quis, &c.] *Ou s'il y a un homme assez négligent, pour se contenter de mettre six pieds l'un après l'autre, & pour se piquer de faire deux cents vers avant souper, & autant après, &c.* Le sens que j'ai suivi dans la traduction n'a garde d'être si naturel. Mais je n'ai osé prendre la liberté de rien changer dans le texte. C'est au Lecteur à choisir.

61 *Etrusci quale fuit Cassi*] Ce Cassius Parmensis fut du nombre de ceux qui conspirerent contre Cesar. Après la mort de Brutus il suivit le parti de Pompée. Il se donna ensuite à Antoine, & le servit fort utilement

Quale fuit Cassî rapido ferventius amni
Ingenium ; capsis quem fama est esse librisque
Ambustum propriis. Fuerit Lucilius, inquam,
Comis & urbanus ; fuerit limatior idem,
Quàm rudis, & Græcis intacti carminis auctor ;
Quàmque Poëtarum seniorum turba : sed ille,
Si foret hoc nostrum fato dilatus in ævum,
Detereret sibi multa : recideret omne quod ultra
Perfectum traheretur ; & in versu faciendo
Sæpe caput scaberet, vivos & roderet ungues.
Sæpe stylum vertas, iterum quæ digna legi sint,
Scripturus ; neque te ut miretur turba labores,
Contentus paucis lectoribus. An tua demens

Vi-

ment. Il fut toute sa vie ennemi déclaré d'Auguste, qu'il apelloit toujours *petit-fils de boulanger*. Après la defaite d'Antoine il se retira à Athenes. Auguste donna ordre à Varus d'aller le tuer. Varus le trouva dans son cabinet, le tua, & le brula avec ses Livres & tous ses écrits. Horace l'apelle *Toscan*, *Etruscum*, quoiqu'il fût de Parme, parceque, comme Monsieur Masson l'a fort bien remarqué, la Toscane avoit alors des bornes plus étendues, & qu'elle renfermoit Parme, Boulogne & d'autres villes qui n'en sont plus aujourd'hui. Il ne faut pas confondre ce Cassius Parmensis avec l'Orateur Cassius Séverus, dont il a été parlé sur l'Ode VI. du Livre V.

62 *Ferventius*] Comme il a dit de Pindare dans l'Ode II. du Liv. IV.

Fervet immensusque ruit.

Monsieur Masson se trompe infiniment de croire qu'Horace ne blâme pas ici Cassius de Parme, & que ce qu'il dit de ce Poëte doit être pris en bonne part, *nihil est hoc in loco quod vituperium sapiat*. Ce Critique se connoît mal en Satire, & il a mal étudié l'esprit d'Horace, qui n'a jamais estimé cette malheureuse facilité, & qui l'a toujours regardée comme la source des plus méchans ouvrages.

63 *Capsis quem fama est*] Horace tourne cela plaisament. Sur la facilité que Cassius avoit à faire de méchans vers, il feint, qu'il eut assez d'écrits pour être brulé avec, sans qu'on se servît de bois pour son bucher. On a gâté toute la plaisanterie de ce passage, en voulant qu'Horace ait dit simplement que l'on jetta les Livres & les écrits de Cassius dans le même bucher, où il fut brulé, ou même qu'il fut brulé à l'incendie de sa bibliotheque. Outre que l'expression d'Horace ne souffre pas ces explications, il n'y a rien de plus plat. Et le seul mot *propriis* devoit remettre dans la bonne voie.

Fama est] Il n'assure pas la chose. Il se contente de dire *fama est*, parceque cette tragédie s'étoit passée en Grece. Si ce que le vieux Commentateur dit étoit vrai, qu'après la mort de Cassius, le Sénat ordonna que son corps seroit brulé avec ses Livres, Horace n'auroit pas dit, *ut fama est*.

64 *Fuerit Lucilius, inquam*] C'est une reprise qui est née de ce qu'il a dit plus haut *non ut majore reprensis*. Lucilius en critiquant Ennius & Attius, ne se croyoit pas pourtant au-dessus d'eux. Et ici il dit: Mais je veux qu'il ait été plus limé, plus poli qu'eux. Cela prouve encore la verité de ma Remarque.

66 *Quàm rudis & Græcis intacti carminis auctor*] Lambin a fort bien vu, que *rudis* ne peut pas être un nominatif. Horace auroit fait un solecisme; il auroit dû écrire, *fuerit limatior quàm durior*. C'est donc un génitif; *fuerit limatior quàm auctor carminis rudis & Græcis intacti*. Mais ces mots ne signifient pas comme il a cru, *que Lucilius soit plus limé que ne devoit l'être l'Auteur d'un poëme grossier & inconnu aux Grecs*. Casaubon & Théodore Marcile ont fort bien éclairci ce passage, en montrant que cet *auctor carminis rudis*, est dit d'Ennius: *Je veux que Lucilius soit plus limé qu'Ennius, qui a été le premier Auteur de ce poëme grossier &c.* Ennius avoit ébauché la Satire, comme on l'a déja vu. Casaubon ne s'est pas contenté de cette explication, il a fait une correction plus ingénieuse que nécessaire; car il cru qu'Horace avoit écrit:

Quàm Rudius Græcis intacti carminis auctor.

Rudius, pour *Ennius*, qui étoit né à *Rudiæ*, dans la Calabre. Mais *rudis carminis auctor*, l'Auteur d'un poëme grossier; c'est-à-dire Ennius; & c'étoit le jugement qu'on faisoit de ses vers dans le siecle d'Auguste. En voici une preuve bien expresse. Valere Maxime en parlant de Scipion l'Afriquain, dont Ennius avoit chanté les exploits, dit comme Horace, *vir Homerico, quàm rudi atque impolito præconio dignior*. Per-

sonnage

qu'il ſuffit d'ajuſter bien ou mal ſix pieds enſemble, pour former un vers, & qu'il ſoit content de cela, qu'il s'admire d'avoir fait deux cents vers avant ſouper, & autant après : comme Caſſius le Toſcan, dont la fertile veine, plus rapide qu'un fleuve impétueux, avoit produit tant de Livres, qu'on dit, que ſes écrits ſuffirent ſeuls à bâtir le bucher fatal où il fut brulé. Je conſens donc, dis-je, que Lucilius ait été agréable & plaiſant, & beaucoup plus poli que le premier Auteur de ce poëme inconnu aux Grecs, & encore groſſier ; qu'il ait été plus poli que tous les autres Poëtes qui l'avoient précédé. Mais pourtant ſi les Deſtinées l'avoient conſervé juſqu'à notre ſiecle, il effaceroit aujourd'hui beaucoup de choſes *que vous admirez*. Il retrancheroit tout ce qui eſt au de-là du parfait : & en compoſant, il ſe donneroit ſouvent des coups à la tête, & ſe rongeroit les ongles juſqu'au vif. On ne doit point être pareſſeux à effacer, quand on veut écrire des choſes qui puiſſent être lues deux fois avec plaiſir. Il faut ſe contenter d'un

ſonnage plus digne d'avoir eu Homere pour Heraut de ſa vertu, qu'un Poëte dur & peu poli.

Græcis intacti] Car la Satire étoit entierement inconnue aux Grecs, comme on l'a déja aſſez prouvé.

67 *Quàmque Poëtarum ſeniorum turba*] Et que tous les autres Poëtes qui l'ont précédé, comme Attius, Cécilius, Pacuve, &c.

Sed ille, ſi foret ad noſtrum] Car le ſiecle d'Auguſte étoit plut poli que tous ceux qui l'avoient précédé. Horace n'examine pas davantage la cauſe des méchans vers de Lucilius; il aime mieux avoir la charité de les imputer à la groſſiereté du ſiecle où ils avoient été faits, comme Quintilien a dit d'Attius & de Pacuve: *Ceterum nitor & ſumma in excolendis operibus manus magis videri poteſt temporibus, quàm ipſis defuiſſe. La politeſſe, & la derniere main pour la perfection de leurs ouvrages, ſemble avoir plus manqué à leur tems, qu'à eux.* Nous pourions dire aujourd'hui la même choſe de la plupart de nos Poëtes François des ſiecles paſſés.

69 *Recideret omne quod ultra perfectum*] On ne s'eſt pas mis en peine d'expliquer ce que c'eſt qu'Horace dit ici, *ultra perfectum*, au de-là du parfait, *au de-là de la perfection*. Cela eſt pourtant néceſſaire à ſavoir; car c'eſt un précepte très important. Le defaut le plus ordinaire aux grands Ecrivains, c'eſt de ne ſavoir pas s'arréter toujours où il faut. L'eſſor, qu'ils ont donné à leur eſprit, les entraine. Il ſemble qu'ils veulent aller au de-là du grand; mais il ne font que niaiſer & que badiner: ὑβακχεύουσιν. ἀλλὰ παίζουσιν comme dit fort bien Longin. Un ſeul exemple rendra cela ſenſible. Monſieur Corneille, qui eſt ſi ſublime, & qu'on peut apeller le *Sophocle des François*, eſt quelquefois tombé de cette maniere. Le pere des Horaces, au deſeſpoir de l'affront irréparable,

Que la fuite d'Horace imprimoit à ſon front ;

répond à Julie qui lui demandoit, ce qu'il vouloit donc qu'il fit ſeul contre trois:

—————— qu'il mourût,
Ou qu'un beau deſeſpoir alors le ſecourût.

Qu'il mourût; voilà le grand. *Ou qu'un beau deſeſpoir alors, &c.* voilà le puerile, voilà ce qui traine, & qui eſt au de-là du parfait.

71 *Sæpe caput ſcaberet*] Car ceux qui écrivent, ſe frapent ſouvent la tête en méditant. Il ſemble qu'ils cherchent à l'entr'ouvrir, pour accoucher, comme Jupiter. Et c'eſt ce qui a fait dire à Varron: *Scabens caput novo partu poetico.* Car manifeſtement il fait alluſion à la fable de Jupiter, qui ſe fit fendre la tête à coups de hache, pour accoucher de Minerve.

72 *Sæpe ſtylum vertas*] Les Anciens écrivoient ſur leurs tablettes avec des plumes d'acier, faites à peu près comme les aiguilles de nos tablettes, pointues d'un bout & plates de l'autre. Le plat ſervoit à effacer: car il uniſſoit la cire, en effaçant ce que le bout pointu y avoit tracé.

73 *Neque te ut miretur turba*] *Turba*, le peuple. Il ne faut jamais ſe propoſer de plaire qu'aux principaux, aux gens choiſis, aux gens de bon goût. Ceux-ci entrainent à la fin le peuple; mais le peuple n'entraine jamais les gens choiſis.

74 *An tua demens vilibus in ludis*] Les maîtres d'école dictoient à leurs diſciples les vers des anciens Poëtes. Orbilius avoit dicté à Horace les vers de Livius Andronicus. On ne faiſoit pas cet honneur aux Poëtes modernes, de les lire ainſi publiquement dans les claſſes. Quintus Cécilius d'Epire, affranchi d'Atticus, & Précepteur de ſa fille, femme d'Agrippa, avec laquelle il fut accuſé d'être un peu trop bien, fut le premier qui lût publiquement à ſes écoliers les Poëtes de ſon tems. C'eſt pourquoi il fut apellé par Domitius Marſus la nourice des Poëtes nouveaux:

Epirota tenellorum nutricula vatum.

Vilibus in ludis dictari carmina malis ?
Non ego : nam satis est equitem mihi plaudere ; ut audax ,
Contemtis aliis, explosa Arbuscula dixit.
Men' moveat cimex Pantilius ? aut crucier quòd
Vellicet absentem Demetrius : aut quòd ineptus
Fannius Hermogenis lædat conviva Tigelli ?
Plotius, & Varius, Mæcenas, Virgiliusque ,
Valgius, & probet hæc Octavius optimus, atque
Fuscus ; & hæc utinam Viscorum laudet uterque.
Ambitione relegatâ , te dicere possum ,
Pollio, te Messala, tuo cum fratre ; simulque
Vos Bibule, & Servi, simul his te, candide Furni :
Complures alios , doctos ego quos & amicos
Prudens prætereo : quibus hæc, sint qualiacunque,
Arridere velim, doliturus, si placeant spe
Deterius nostrâ. Demetri, teque, Tigelli,
Discipularum inter jubeo plorare cathedras.
I, puer, atque meo citus hæc subscribe libello.

S A-

75 *Vilibus in ludis*] Il apelle les écoles, *viles*, parcequ'on y enseigne pour peu d'argent, ou plutôt par oposition au grand monde.

77 *Explosa Arbuscula*] Arbuscula étoit une celebre comédienne de ce tems-là. Atticus écrivant un jour à Ciceron, lui demande, si Arbuscula avoit bien joué dans l'Andromaque d'Ennius, que l'on venoit de representer. Ciceron lui répond: *Quæris nunc de Arbusculâ: valdè placuit ; elle a plu extrêmement.*

78 *Cimex Pantilius*] Pantilius , un bouffon ennemi d'Horace, qui l'apelle *cimex*, à cause de sa puanteur & de sa laideur.

79 *Ineptus Fannius*] C'est le même dont il a été parlé dans la Sat. IV. Il l'apelle *Parasite d'Hermogene.*

80 *Hermogenis Tigelli*] Il est très certain, que cet Hermogene Tigellius est different de Tigellius Sardus, de la Sat. II. Il est facile de le prouver. En voici une démonstration très sûre : Si Hermogene Tigellius étoit le même que Tigellius Sardus, il faudroit nécessairement que cette Satire, où il est plein de vie , eût été faite avant la II. où il est parlé de sa mort. Or cela est impossible. Car comment cette Satire auroit-elle précédé la seconde, puisqu'elle n'a été faite qu'après la quatrieme ; & que cette quatrieme n'a été faite qu'après la seconde ? Tout le monde s'y est trompé.

81 *Plotius*] Plotius Tucca, dont il a été parlé dans la Satire V.

82 *Valgius*] Titus Valgius, à qui il a adressé l'Ode IX. du Liv. II.

Octavius optimus] Octavius , excellent Poëte & grand Historien. Il mourut subitement à table, d'un emportement de colere. Ce qui donna lieu de dire , qu'il s'étoit tué à force de boire. Il y a sur cela une jolie épigramme à la fin des Catalectes de Virgile.

83 *Fuscus*] Aristius Fuscus, à qui il a adressé l'Ode XXII. du Liv. I. & l'Epitre X. du I. Livre.

Viscorum laudet uterque] Les deux freres fils de Vibius Viscus Chevalier Romain, qui étoit fort bien auprès d'Auguste.

84 *Ambitione relegatâ*] Le mot *ambitio* peut signifier ici deux choses, ou flaterie, ou ambition, vanité, ostentation. Dans le dernier sens Horace diroit: Je puis aussi vous nommer, Pollion & Messala, sans qu'on puisse m'accuser de vouloir me faire honneur de ces grands noms. Et c'est ainsi que Theodore Marcile l'a expliqué. Mais ce qui m'empêche de suivre ce sentiment, c'est que cela seroit desobligeant pour Mécenas, qu'il a nommé devant sans distinction. Le premier sens est le plus naturel. Ciceron a employé de même ce mot dans la XVII. Lettre du Livre XIII. *Faciamque id quod debent facere ii qui religiose & sine ambitione commendant. Je ferai ce que doivent faire ceux qui sont religieux & sans flaterie dans leurs recommandations.*

85 *Pollio*] C. Asinius Pollio, grand Poëte, grand Orateur, grand Historien & grand Capitaine. Voyez les Remarques sur la I. Ode du Livre II.

Messala] Messala Corvinus qui avoit toutes les vertus de l'esprit & du cœur. Voyez l'Ode XXI. du Liv. III.

86 *Bibule*] C'étoit peut-être le fils de Bibulus, qui avoit

d'un petit nombre de Lecteurs choisis, & ne se pas tourmenter pour plaire à la foule. Seriez-vous capable d'avoir la folle ambition que vos vers fussent dictés dans les écoles? Non pas moi: car je ne veux que l'aplaudissement des Chevaliers, comme dit un jour sur le théâtre la hardie comédiene Arbuscula, en méprisant le peuple, qui l'avoit sifflée. Quoi! j'aurois du dépit, de n'avoir pas plu au punais Pantilius? & je serois assez sot, pour m'affliger de ce que Démétrius ou l'inepte Fannius, assidu parasite d'Hermogene Tigellius, disent du mal de moi en mon absence? Pourvu que Plotius, Varius, Mécénas, Virgile, Valgius, le bon Octavius, Fuscus, & les deux Viscus: je puis sans flaterie vous mettre aussi de ce nombre, Pollion, & vous, Messala, avec votre frere, & vous, Bibulus & Servius, vous encore, sincere Furnius: pourvu, dis-je, que tous ces grands hommes, & plusieurs autres de mes amis d'un très grand merite, que je passe à dessein, aprouvent mes écrits, je n'en demande pas davantage. Ce n'est qu'à eux que je souhaite de plaire dans ces vers, bons ou mauvais. Et j'avoue, que je serai très fâché, si le succès ne répond pas à mes esperances. Pour vous, Démétrius, & vous, Tigellius, je vous condamne à aller pleurer vos malheurs dans les ruelles de vos écolieres, qui admirent votre impertinent savoir. Allez, garçon, écrivez promptement cette Satire, & la mettez dans mon porte-feuille.. DIS-

avoit été Consul avec Jule Cesar, l'an de Rome 704.

Servi] Le fils de Servius Sulpitius à qui Ciceron a écrit des Lettres.

Te candide Furni] C'est le même C. Furnius, qui fut Consul quelques années après avec C. Junius Sisanus, & à qui Ciceron ecrit deux Lettres que nous avons encore, Livre X. C'étoit un homme de beaucoup de goût, qui avoit plaidé avec succès, & qui avoit bien servi contre Antoine, étant Lieutenant de Plancus.

91 *Discipularum inter jubeo plorare cathedras*] Il a fait entendre au commencement, que Démétrius & Tigellius étoient des efféminés, qui n'avoient jamais lu que des vers d'amour, comme ceux de Calvus & de Catulle. C'est pourquoi il les represente ici dans les ruelles des femmes auprès desquelles ils alloient débiter leur impertinent savoir. A moins que par ce mot d'*écolieres*, Horace ne designe malicieusement leurs écoliers, qui ne pouvoient être que fort suspects, à cause du commerce qu'ils avoient avec des hommes si débauchés & si perdus.

Jubeo plorare] C'est une façon de parler que les Latins ont imitée des Grecs, qui pour souhaiter du mal à quelqu'un, lui disoient : *Λέγω σοι κλάειν οἰμώζειν. Je vous dis de pleurer, &c.*

NOTES SUR LA SATIRE X. DU LIV. I.

SUr le v. 38. où il est parlé du temple d'Apollon Palatin, le P. Sanadon croit que cette Satire peut avoir été composée en 727. ou 728. parceque ce temple ne fut pas dédié avant 726.

19 *Nil præter Calvum &c.*] Le P. S. a découvert ici un sens delicat qui me paroît fort bien autorisé par le mot *simius*. Il croit qu'Horace dit ici *Calvum* & *Catullum cantare* par les mêmes tours d'expression qu'il a dit ailleurs *saltare Cyclopa*, comme si le mauvais Poëte qu'Horace designe ici par ce mot *simius*, remplissoit ses ouvrages de lambeaux de Catulle & de Calvus; & cela me rapelle ces vers du rival de notre Poëte:

Et transposant cent fois & le nom & le verbe,
Dans mes vers recousus mettre en pieces Malherbe.

21 *O seri studiorum*] C'est-à-dire ceux qui n'ont pas fait de grands progrès dans les sciences, comme l'entend le P. S. Et cela est fort naturel, au lieu que l'explication le M. Dacier est très éloignée & de l'ex-

pression & de la verité. Car, comme le P. S. le remarque fort bien, quelque tard qu'un homme se soit adonné à l'étude, il peut être savant, & quelquefois plus que d'autres qui auront commencé de bonne heure.

25 *Quum versus facias*] Le P. S. raporte ces mots à ce qui précede. *At quum versus facias, sermo &c.*

27 *Latini*] Le P. S. lit *Latinè*, après plusieurs bons manuscrits, & un grand nombre des meilleurs Critiques, entre autres Lambin, Cruquius, Turnebe, Torrentius, & M. Cuningam. *Causas exudare Latinè*, c'est-à-dire *Latinâ linguâ*, *Latinis vocabulis*. D'ailleurs le P. S. releve ici une faute de M. Dacier, qui ne fait qu'une même personne de Pédius & de Poplicola.

31 *Natus mare citra*] M. Dacier en critiquant ici les François qui s'attachent à la langue Latine, sur l'autorité d'Horace mal entendue, n'a pas fait attention que si ce Poëte eût été condamnable de négliger le Latin pour s'attacher au Grec, ce n'est pas une conséquence que ceux qui cultivent aujourd'hui la langue Latine soient repréhensibles. Le Grec étoit alors une langue vivante, & le Latin est aujourd'hui une langue morte, qui de plus est devenue celle des savans. Le P. S. dévelope ici avec beaucoup de solidité l'erreur de M. Dacier, & sa Remarque merite d'être lue.

37 *Diffingit*] Le P. S. a mis *defingit*. Les anciennes éditions & la meilleure partie des manuscrits, dit-il, sont pour cette leçon, que deux Critiques modernes ont rétablie dans le texte. *Defingere* pour *fingere*.

43 *Forte epos acer*] *Forte* est l'épithete d'*epos*, & *acer* celle de Varius.

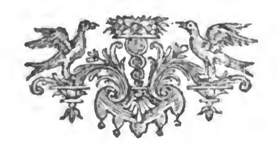
51 *Plura quidem tollenda relinquendis*] Ces paroles, dit le P. S. servent de modification aux précédentes, qui prises dans le sens géneral, semblent donner à entendre que tout étoit mauvais dans Lucilius. Horace dit donc: *Dixi Lucilium fluere lutulentum*, *non quidem in omnibus*, *sed in plerisque*. C'est là, ajoute ce Pere, le veritable sens de *quidem*, qui a trompé M. Dacier. Voyez la Note sur le v. 11. de la Sat. VI.

59 *At si quis*] Le P. S. a suivi ici M. Bentlei, qui a lu *si quis*, après le plus grand nombre des manuscrits & les meilleurs, comme Horace dit au v. 34. *insanius ac si*, & dans la Sat. VI. *suaviùs ac si*. Et voici comment M. Bentlei a dévelopé cette construction: *Quid vetat & nos quærere, num Lucilii ingenium, num argumentum ipsum negaverit versus politiores & molliores, quàm si quis sine curâ & limâ extemporales hexametros fundat?*

78 *Crucier*] M. Bentlei a mis *cruciet*, que portent tous les manuscrits, & le P. S. a adopté cette leçon. C'est-à-dire, comme il l'explique: *An hoc me moveat*, *an hoc me cruciet*, *quòd cimex Pantilius*, *quòd Demetrius* &c.

84 *Ambitione relegatâ*] C'est précisément, dit le P. S. la même chose que *pravâ ambitione procul*, de la Sat. VI. M. Dacier, ajoute-t'il, veut que ce soit ici *flaterie* ou *ambition*. Ce n'est ni l'un ni l'autre, mais *brigue*, *cabale*, *ambitus*; ce qui convient fort bien à Pollion, & fait honneur à son jugement.

Fin du Livre premier des Satires.



Q. HORATII FLACCI

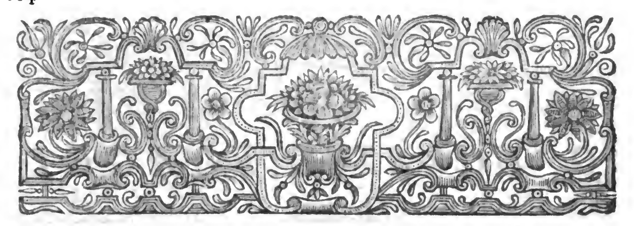
SERMONUM SEU SATIRARUM

LIBER SECUNDUS.

DISCOURS OU SATIRES

D'HORACE.

LIVRE SECOND.

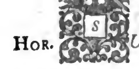


Q. HORATII FLACCI SERMONUM SEU SATIRARUM

LIBER SECUNDUS.

SATIRA PRIMA.

HORATIUS, TREBATIUS.



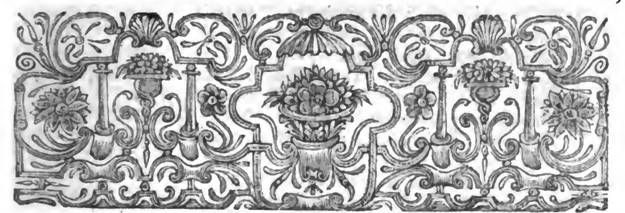
HOR. SUNT quibus in Satirâ videar nimis acer, & ultra Legem

DANS le premier Livre des Satires Horace a combatu les vices. Dans celui-ci il refute les fausses opinions des Philosophes. Et comme cette matiere demande plus de force & plus d'érudition que la premiere, ce Livre est aussi plus fort & plus rempli de savoir que le premier. Mais c'est un savoir qui n'a rien de dur ni de sauvage, & qui est accompagné de tous les agrémens que les Graces mêmes peuvent donner. Dans cette premiere Satire il y a une plaisanterie continuelle, & qui a été connue de fort peu de gens. Horace rebuté par tout ce qu'on disoit de ses Satires, va trouver le plus habile Jurisconsulte de son tems, pour lui demander conseil. Il lui propose donc la chose. Ce Jurisconsulte, d'un ton de Législateur, lui ordonne de n'écrire plus. Horace, au lieu de se rendre, combat ses raisons. Et la fin de cette comédie est, que le Jurisconsulte ne démord point de son premier avis, & qu'Horace continue à faire des Satires. C'est en vain que les hommes demandent conseil sur les choses ausquelles ils sont portés naturellement. Il n'arrive même presque jamais qu'ils le demandent pour se corriger. Ils ne cherchent d'ordinaire qu'à flater leurs inclinations, & qu'à se confirmer dans leurs habitudes. Nous allons voir en détail toutes les beautés de cette piece, qu'Horace fit pendant qu'il étoit encore assez jeune, comme cela paroît par les vers 57. & 60.

Au reste, si ce second Livre des Satires est plus fort que le premier, il est aussi plus agréable; car toutes ses Satires sont autant de pieces de théâtre, où le dialogue est admirablement bien observé. A proprement parler, il y a dans Horace quatre especes de Satires.

La premiere, & la plus commune, est celle où le Poëte parle, & telles sont toutes celles du Livre I. à l'exception de la VIII. & de la IX.

La seconde est celle où il ne parle point, ou ne parle que peu, & dans laquelle il introduit un personnage qui parle; telle est la VIII. du Livre I. *Olim truncus eram*, où le Dieu Priape parle depuis le com-



DISCOURS OU SATIRES D'HORACE.

LIVRE SECOND.

SATIRE PREMIERE.

HORACE, TREBATIUS.

Hor. ES uns trouvent que je suis trop piquant dans mes Satires, &

commencement jusqu'à la fin. Et la seconde du Livre second, où Horace raporte un discours d'Ofellus, & où le Poëte ne dit que quatre mots. Et la derniere de ce second Livre où il fait raconter par Fundanius le mauvais repas de Nasidiénus.

La troisieme est celle où Horace introduit un personnage qui parle avec lui, & dans laquelle le Poëte fait seul les deux personnages, comme dans cette premiere, dans la troisieme, la quatrieme & la septieme de ce second Livre; & dans la neuvieme du Livre I.

Enfin la quatrieme sorte est celle où il fait parler des personnages étrangers, sans qu'il se mêle dans la conversation, comme dans une veritable piece de théâtre; telle est la cinquieme de ce second Livre qui n'est qu'un dialogue entre Tiresias & Ulysse.

La premiere espece, la seconde & la quatrieme sont très connues. La troisieme n'est pas moins naturelle que les autres. Mais elle n'est pas connue. Heinsius a fort bien remarqué que le Poëte Epicharmus en fut l'inventeur; car après avoir longtems donné à chaque personnage son rôle, il s'avisa de faire faire deux personnages par un seul. C'est ce que Platon fait entendre dans le Gorgias, quand il dit, ἵνα μοι τὸ τοῦ Ἐπιχάρμου γένηται, ἃ πρὸ τοῦ δύο ἄνδρες ἔλεγον, εἷς ὢν ἱκανὸς γένωμαι. *Afin que je donne dans la maniere d'Epicharmus, & que ce que deux personnages disoient auparavant, je le prenne sur moi & le dise seul.*

Cette maniere est très agréable; mais en notre langue quand les pieces sont longues elle y jette de l'obscurité; c'est pourquoi j'ai marqué les personnages. Les deux rôles soutenus par un seul personnage n'en sont pas moins sensibles, & le plaisir qu'on a à lire cette piece n'en est pas moins grand.

1 *Sunt quibus in Satirâ videar nimis acer*] Les ennemis d'Horace disoient partout, que ses Satires étoient trop aigres & trop piquantes; qu'il étoit de l'interêt du public d'arrêter cette fureur; qu'il falloit l'obliger à garder les mesures, & à se tenir dans les bornes de ce poëme, & qu'il n'y avoit rien qui fût d'un plus pernicieux exemple, que de

Legem tendere opus: sine nervis altera, quidquid
Composui, pars esse putat, similesque meorum
Mille die versus deduci posse. Trebati,
Quid faciam, præscribe. TREB. *Quiescas.* HOR. *Ne faciam, inquis,*
Omnino versus? TREB. *Aio.* HOR. *Peream malè, si non*
Optimum erat: verùm nequeo dormire. TREB. *Ter uncti*
Transnanto Tiberim, somno quibus est opus alto:
Irriguumque mero sub noctem corpus habento.
Aut si tantus amor scribendi te rapit, aude
Cæsaris invicti res dicere, multa laborum
Præmia laturus. HOR. *Cupidum, pater optime, vires*
Deficiunt: neque enim quivis horrentia pilis
Agmina, nec fractâ pereuntes cuspide Gallos,

Aut

laisser ainsi à un Poëte la liberté d'attaquer la réputation de tout le monde, de donner à la vertu les couleurs du vice, & de dire impunément, qu'un tel est efféminé, qu'un autre sent mauvais; que celui ci est un infame, que celui-là est un voleur. *Acer, & acerbitas,* sont les termes propres pour la Satire, qui pique, &c.

Et ultra legem tendere opus] Ils disoient, que sa Satire alloit au delà des loix de cette sorte de poëme. Car proprement la Satire ne devoit être qu'un discours mêlé de plaisanteries & de railleries, sans aucune médisance ouverte, & sans aucune invective atroce. C'est un poëme qui en imitant la plaisanterie de la vieille comédie conserve tout ce qu'elle avoit d'utile pour les moeurs, & rejette tout ce qui y étoit contraire, & surtout l'horrible liberté de décrier tout le monde, & de faire passer l'homme le plus vertueux & le plus sage pour le plus vicieux & le plus fou.

2 *Sine nervis altera*] Ceux qui ne vouloient pas dire que la Satire d'Horace étoit trop forte & trop piquante, de peur qu'on ne les accusât de craindre ses traits, prenoient un autre tour: ils disoient, que ses vers étoient foibles & languissans, & qu'on en pouvoit faire mille de même en un jour.

4 *Deduci*] Il faut bien remarquer ici *deduci* mis en mauvaise part, pour dire des vers foibles & décharnés, des vers filés si menu, qu'ils n'ont point de corps. C'est une métaphore prise du lin & de la laine qu'on file. Mais ordinairement *deduci* est mis en bonne part, pour des vers bien faits, & où il n'y a rien à reprendre.

Trebati] C'est C. Trébatius Testa, un des plus grands Jurisconsultes de ce tems-là, comme on le peut voir par les Lettres que Ciceron lui écrit dans le Liv. VII. Il accompagna Jule Cesar à la guerre des Gaules; & il étoit si bien avec ce Prince, qu'il lui donnoit les apointemens de Tribun de soldats, quoiqu'il n'en fit aucune fonction; & alors il avoit déja quelque âge, car Ciceron l'apelle *vetulum,* en raillant. Il falloit donc qu'il fût fort vieux quand cette Satire fut faite, plus de trente ans après ce voyage des Gaules. Horace choisit Trébatius, non seulement comme le plus vieux & le plus habile; mais aussi comme celui qui entendoit fort bien la raillerie, & qui railloit lui-même très finement. D'ailleurs il n'y en avoit point qui prît tant de plaisir que lui à être consulté. Ciceron le raille sur cela fort agréablement dans la Lettre XIII. *Utrum superbiorem te pecunia facit, an quòd te Imperator consulit? Moriar ni, quæ tua gloria est, puto te malle à Cæsare consuli, quam inaurari.* *Qu'est-ce qui vous rend plus fier, ou l'argent que vous gagnez, ou l'honneur que Cesar vous fait de vous consulter? Connoissant votre vanité comme je fais, je veux mourir, si je ne crois, que vous aimez mieux être consulté par Cesar, qu'enrichi.* Enfin Trébatius étoit un des plus honnêtes hommes du monde, & le meilleur citoyen, comme cela paroît par la premiere Lettre du Livre X. à Atticus, & par celle que le même Ciceron écrit à Cesar, pour lui recommander Trébatius, dont il fait cet éloge en peu de mots: *Probiorem hominem, meliorem virum, prudentiorem esse neminem.* Il fut aussi en grande considération auprès d'Auguste, qui ne faisoit rien sans le consulter. Ce fut lui surtout qui le porta à établir l'usage des codicilles, auparavant inconnu, & dont il lui fit voir la nécessité & l'utilité. Tout cela augmente la plaisanterie de cette Satire.

5 *Præscribe*] Horace se sert de ce mot, comme s'il étoit disposé à suivre aveuglément ce que Trébatius

& que je pouſſe la raillerie au delà des bornes. Les autres diſent, que tout ce que j'ai compoſé eſt ſans force ; & qu'on peut faire facilement en un jour mille vers comme les miens. Trébatius, que dois-je faire? TREBAT. Vous tenir en repos. HOR. Dites-vous que je ne faſſe plus de vers ? TREB. Oui. HOR. Que je meure, ſi ce ne ſeroit le meilleur parti ; mais je ne ſaurois dormir. TREB. Que ceux qui ont beſoin de chercher le ſommeil, ſe frotent d'huile, qu'ils paſſent trois fois le Tibre à la nage, & qu'un peu avant la nuit, ils ayent ſoin de boire trois ou quatre bons coups de vin. Ou, ſi vous avez une ſi grande demangeaiſon d'écrire, entreprenez de chanter les exploits de l'invincible Auguſte, & aſpirez aux glorieuſes récompenſes qui doivent ſuivre un ſi beau travail. HOR. Mon bon patron, mes forces ne répondent pas à mes deſirs. Car tout le monde n'eſt pas capable de bien décrire les bataillons heriſſés de piques, de repreſenter les Gaulois mourans de leurs bleſſures

tius lui dira. Mais il n'en fait pas pour cela davantage; & dans le moment même qu'il demande conſeil à Trébatius, il fait contre lui une Satire, en mettant dans ſa bouche une ordonnance de Médecin, au lieu d'une répon'e de Juriſconſulte.

Quieſcas] Horace en faiſant répondre Trébatius, lui fait obſerver merveilleuſement toutes les manieres des Juriſconſultes, qui répondent le plus qu'ils peuvent par monoſillabes : *Aio, nego, quieſcas.* Ces ſubjonctifs ont plus de force que les imperatifs, & ne ſont pas ſi durs.

7 *Optimum erat*] *Erat*, pour *eſſet*. On peut auſſi l'expliquer par l'imparfait: *Je veux mourir, ſi ce n'étoit-là le meilleur parti.*

Ter uncti tranſnanto] Cela eſt plaiſant, de voir un celebre Juriſconſulte dicter une ordonnance de Médecin, en conſervant le ſtile de Juriſconſulte. Car *tranſnanto, habento*, ſont des termes des loix. Il faut joindre *ter* avec *tranſnanto*. Paſſer le Tibere trois fois à la nage, étoit un exercice fort propre à faire dormir.

8 *Tranſnanto Tiberim*] Il y a une grace merveilleuſe dans cette réponſe de Trébatius, en ce qu'Horace lui fait répondre la choſe qu'il aimoit le plus à faire. Car perſonne n'aimoit tant à nager que Trébatius. Ciceron lui en fait la guerre agréablement dans la Lettre X. du Liv. VII. *Quamquam vos nunc iſtic ſatis calere audio, quo quidem nuntio valdè mehercule de te timueram. Sed tu in re militari multò es cautior, quàm in advocationibus, qui neque in Oceano natare volueris, ſtudioſiſſimus homo natandi. Quoique pourtant l'on nous a dit, que vous aviez-là aſſez chaud. Cette nouvelle m'avoit même fort allarmé pour vous. Mais je vois bien, que vous êtes plus prudent dans les affaires de la guerre, que dans celles de votre métier ; puiſque vous n'avez pas nagé dans l'Océan, vous qui aimez à nager plus que tous les hommes du monde.*

9 *Irriguumque mero ſub noctem corpus habento*] Trébatius donne un ſecond conſeil qu'il pratiquoit lui-même fort volontiers. Car ce bon Juriſconſulte aimoit à boire peut-être autant qu'à nager. Ciceron lui écrit : *Illuſeras heri inter ſcyphos, &c. Hier au milieu des verres & des pots, vous m'aviez raillé, &c.* Et enſuite : *Itaque etſi domum bene potus ſeròque redieram. C'eſt pourquoi, quoiqu'il fût fort tard quand je fus de retour chez moi, & que j'euſſe bien bu &c.*

12 *Pater optime*] Horace apelle ainſi Trébatius, à cauſe de ſon âge & de ſa profeſſion.

13 *Horrentia pilis agmina*] Des bataillons heriſſés de piques, & qui par-là impriment de la terreur. Horace ſe ſert du terme *horrere*, comme Ennius s'en étoit ſervi :

Sparſis haſtis longè campus ſplendet & horret.

Cependant Lucilius s'étoit moqué de cette expreſſion. Mais cela ne fait rien pour Horace. Ennius avoit apliqué ce mot ridiculement, en ce qu'un champ ſemé de piques couchées, n'a rien d'effroyable. Au lieu qu'on ne peut voir ſans terreur un champ, où les piques ſont debout, & les troupes toutes prêtes à combatre. Voilà la raiſon de la critique de Lucilius, comme je l'ai expliqué plus au long ſur la Sat. X. du Livre I.

14 *Nec fractâ pereuntes cuſpide Gallos*] Depuis Marius, les Romains ſe ſervoient de traits, qui étoient faits de maniere, qu'en entrant dans le corps, la hampe ſe briſoit. Et cela ſervoit à deux fins : à rendre leurs traits inutiles aux ennemis ; & à faire qu'on eût plus de peine à les arracher. Le fer demeuroit preſque toujours dans la bleſſure. Les Gaulois avoient déja été vaincus par Auguſte.

Aut labentis equo describat vulnera Parthi.
TREB. *Attamen & justum poteras & scribere fortem;*
Scipiadem ut sapiens Lucilius. HOR. *Haud mihi deero,*
Quum res ipsa feret. Nisi dextro tempore, Flacci
Verba per attentam non ibunt Cæsaris aurem:
Cui malè si palpere, recalcitrat undique tutus.
TREB. *Quantò rectius hoc quàm tristi lædere versu*
Pantolabum scurram, Nomentanumque nepotem:
Quum sibi quisque timet, quamquam est intactus, & odit?
HOR. *Quid faciam? saltat Milonius, ut semel icto*
Accessit fervor capiti numerusque lucernis;
Castor gaudet equis; ovo prognatus eodem,
Pugnis. Quot capitum vivunt, totidem studiorum
Millia: me pedibus delectat claudere verba,

Luci-

15 *Aut labentis equo describat vulnera Parthi*] Il parle sans doute de la defaite de Pacorus Roi des Parthes qui fut tué par Ventidius. Car lorsque cette Satire fut faite, Auguste n'avoit pas encore entierement subjugué les Parthes. Horace dit *labentis equo*, parceque les Parthes étoient presque tous gens de cheval.

16 *Attamen & justum poteras*] Trébatius répond à Horace: Si vous ne vous êtes pas senti assez fort, pour entreprendre de décrire les exploits d'Auguste, vous pouviez choisir quelqu'une de ses grandes qualités, & parler de sa valeur & de sa justice, comme Lucilius, qui n'osant décrire les grandes actions du jeune Scipion, se réduisit à parler seulement de la vie privée de ce vainqueur de Carthage, dans un ouvrage qu'il fit exprès. Trébatius étoit un homme d'une grande réputation, d'un grand poids, & d'une probité connue. C'est pourquoi Horace met dans sa bouche les louanges d'Auguste, sachant bien que cela ne pouvoit pas déplaire à ce Prince. Ce tour est adroit.

17 *Scipiadem ut sapiens Lucilius*] Lucilius, outre ses Satires, avoit fait un ouvrage particulier de la vie du jeune Scipion l'Afriquain, fils de Paul-Emile, où il parloit de sa justice & de sa valeur. Ceux qui ont cru que Lucilius avoit parlé du grand Scipion, & que c'est celui dont Horace parle ici, confondent les tems. Le grand Scipion étoit mort plus de trente-cinq ans avant la naissance de Lucilius.

Haud mihi deero] Ce passage est remarquable. Horace méditoit déja la Lettre qu'il écrivit bientôt après à Auguste, & qui est dans le Liv. II.

18 *Nisi dextro tempore*] Il explique ce *dextrum tempus*, ce tems propre, ce tems favorable, dans l'Epitre XIII. du Livre premier, en envoyant à Auguste par Vinnius cette même Lettre dont il parle ici:

Augusto reddes signata volumina, Vinni,
Si validus, si lætus erit, si denique poscet.

Vinnius, vous rendrez ma Lettre à Auguste, s'il se porte bien, s'il est gai, & s'il la demande.

19 *Per attentam non ibunt Cæsaris aurem*] *Attentam aurem*, l'oreille de Cesar, qui est apliquée à des choses plus grandes & plus nécessaires. Il dit, qu'il n'ira jamais interrompre mal à propos les grandes occupations de Cesar. Torrentius a expliqué *attentam aurem*, de l'aplication avec laquelle Auguste lisoit, & qui faisoit trembler ceux qui lui presentoient leurs ouvrages.

20 *Cui malè si palpere, recalcitrat*] C'est une métaphore prise de ces chevaux nobles & fiers, qui souffrent avec plaisir d'être caressés d'une main delicate & légere, & qui ruent contre ceux qui les touchent grossierement, & dans les endroits où ils ne veulent pas être touchés. *Palpari*, c'est *palpo percutere*, donner des petits coups du plat de la main. * M. Bentlei trouve plus de politesse à lire *recalcitret*; mais *recalcitrat* assure la chose, & il n'y a rien que de noble dans cette comparaison. *

Undique tutus] En garde de tous côtés, & sans qu'on puisse l'aprocher. Ce qu'Horace dit ici, qu'Auguste regimboit contre la flaterie, & recevoit mal un ridicule flateur, paroît surtout par un bon mot qui nous reste de lui. Les habitans de Tarragone en Espagne envoyerent à ce Prince des Députés, pour lui annoncer qu'une palme étoit née sur l'autel qu'ils lui avoient élevé dans leur ville. Auguste, loin de recevoir l'augure flateur dont ils vouloient l'enivrer, n'en tira qu'une preuve de leur négligence, & les renvoya en leur disant: *Apparet quàm sæpe accendatis. Il paroît que vous y allumez souvent le feu pour les sacrifices.*

21 *Quam*

ſures où les traits ſe ſont briſés, ni de peindre vivement le Parthe tombant de cheval ſous les coups du Romain. Treb. Mais vous pouviez au moins parler de ſa valeur & de ſa juſtice, comme le ſage Lucilius a parlé des grandes qualités de Scipion. Hor. Je ne manquerai pas de m'acquiter d'un devoir ſi juſte, quand l'occaſion ſe preſentera. Mais les vers d'Horace n'iront jamais interrompre mal à propos les grandes occupations de Ceſar, qui eſt en garde de tous côtés contre la flaterie, & qui reçoit toujours mal un ridicule flateur. Treb. Cela auroit été bien mieux fait, que de vous amuſer à bleſſer d'un vers triſte le bouffon Pantolabus, & le débauché Nomentanus. Car ce qui arrive de-là, c'eſt que les gens même dont vous ne parlez point, ne laiſſent pas de vous craindre & de vous haïr. Hor. Que voulez-vous que je faſſe? Milonius ſe met à danſer, dès que ſa tête eſt échauffée des vapeurs du vin, & que les lampes lui paroiſſent doubles. Caſtor aime les chevaux; ſon frere jumeau n'aime que les combats du ceſte. Autant d'hommes, autant de differentes

21 *Quàm triſti lædere verſu Pantolabum*] Il a en vue ce vers de la Sat. VIII. du Livre premier:

Hoc miſeræ plebi ſtabat commune ſepulcrum,
Pantolabo ſcurræ, Nomentanoque nepoti.

C'eſt pourquoi Trébatius l'apelle *triſte*, c'eſt-à-dire, *affligeant & de mauvais augure.*

24 *Quid faciam? Saltat Milonius*] Horace ne defend point la Satire contre Trébatius. Ce n'étoit pas-là un parti à prendre. Il tâche ſeulement de l'excuſer. Il a donc déja dit, *qu'il ne pouvoit dormir.* En ſecond lieu, *qu'il n'étoit pas propre à autre choſe.* Et ici il dit, qu'un certain Milonius n'avoit pas plutôt bu, qu'il ſe mettoit à danſer comme un fou. Il ajoute enſuite, que les uns ont une inclination, & les autres une autre: que pour lui, il n'aimoit qu'à imiter Lucilius: qu'il eſt naturel aux hommes comme aux autres animaux, de ſe ſervir des armes que la Nature leur a données: que Lucilius ne s'en étoit jamais mal trouvé; qu'au contraire, Scipion & Lelius n'en avoient été que plus de ſes amis. Toutes ces raiſons ſont naturelles & ſans art. Il n'y a rien là du Sophiſte, ni du Déclamateur. Elles ſont auſſi l'effet qu'il en attend, qui eſt de prévenir Auguſte.

Saltat Milonius, ut ſemel icto] C'eſt un trait de Satire bien piquant contre ce Milonius: & pour l'expliquer je ne me ſervirai que des paroles mêmes de Ciceron, dans l'Oraiſon pour Muréna. Caton avoit apellé Muréna, *danſeur, ſaltatorem.* Ciceron lui répond, qu'un homme grave comme lui avoit eu tort d'apeller *danſeur*, un Conſul; qu'il devoit peſer l'énormité de cette injure, & conſiderer tous les vices qui ſont néceſſairement attachés à celui à qui ce reproche peut être fait. *Nemo enim ferè ſaltat ſobrius*, ajoute-t-il, *niſi fortè inſanit; neque in ſolitudine, neque in convivio moderato atque honeſto. Tempeſtivi convivii, amœni loci, multarum deliciarum comes eſt extrema ſaltatio. Il n'y a point d'homme qui danſe quand il n'a point bu, à moins qu'il ne ſoit fou; ni quand il eſt ſeul, ni dans un feſtin moderé & honnête. La danſe eſt le dernier des excès que l'on commet dans les grandes débauches, qui ſuivent d'ordinaire les repas que l'on fait dans un lieu agréable, & à une heure indue.* C'eſt pourquoi Théophraſte a raiſon, d'avoir pris pour une marque de folie, de danſer à jeun. Et dans le chapitre du Contre-tems il a dit: Καὶ ὀρχησόμενος ἅψασθαι ἑταίρου μηδέπω μεθύοντος. *Quand il ſe levera pour danſer, il ira prendre un de ſes amis qui ne ſera pas encore ivre.*

Milonius] Porphyrion écrit que Milonius étoit un bouffon de ce tems-là. Mais je ſuis perſuadé que c'étoit quelque homme conſiderable; la danſe n'auroit pas été un reproche bien grave contre un bouffon & un homme de néant.

25 *Numeruſque lucernis*] Car un homme qui a bu, voit tout double, auſſi bien que Penthée:

Et ſolem geminum & duplices ſe oſtendere Thebas.

Théognis dit: qu'*il ſemble que la maiſon tourne:* Τὸ δὲ δῶμα περιτρέχει.

26 *Caſtor gaudet equis*] Les inclinations des hommes ſont ſi differentes, que de deux freres même l'un aime une choſe, & l'autre une autre. Il a été parlé ailleurs de Caſtor & de Pollux.

Ovo prognatus eodem] Les Poëtes ont feint que Caſtor & Pollux étoient nés d'un oeuf, parceque Jupiter s'étoit transformé en cigne, quand il vit Léda leur mere.

Lucilî ritu, nostrûm melioris utroque.
Ille velut fidis arcana sodalibus olim
Credebat libris: neque, si malè cesserat, usquam
Decurrens alio, neque si bene. Quo fit ut omnis
Votivâ pateat veluti descripta tabellâ
Vita senis. Sequor hunc, Lucanus an Appulus anceps:
Nam Venusinus arat finem sub utrumque colonus,
Missus ad hoc, pulsis (vetus est ut fama) Sabellis,
Quò ne per vacuum Romano incurreret hostis:
Sive quod Appula gens, seu quod Lucania bellum
Incuteret violenta. Sed hic stylus haud petet ultro
Quemquam animantem: & me veluti custodiet ensis

Vagi-

29 *Nostrûm melioris utroque*] On a expliqué ces mots diversement, *qui étoit meilleur Poëte que vous & moi*, ou *qui étoit de meilleure maison que vous & moi*, ou enfin *qui étoit plus homme de bien, &c.* Mais ce n'est point du tout cela. Rutgersius a fort bien prouvé que c'est une façon de parler fort ordinaire dans la conversation: quand on parle d'un homme de grande réputation, & dont l'exemple fait une sorte d'autorité, on dit communement, *un tel, qui valoit mieux que vous & moi*, ou *qui nous valoit bien, &c.* C'est ainsi que Lucrece a dit:

Lumina sis oculis bonus Ancu' reliquit
Qui melior multis, quàm tu, fuit, improbe, rebus.

Quand Homere dit: ὅπερ σέο πολλὸν ἀμείνων, il le dit dans un autre sens; il parle proprement, & veut qu'on le prenne à la lettre.

30 *Ille velut fidis arcana sodalibus*] Cette figure est agréable: Lucilius confioit ses secrets à ses Livres, à ses Satires, comme à ses fideles amis. S'il étoit heureux, il leur disoit le sujet de sa joie; & s'il étoit malheureux, il ne leur cachoit pas ses chagrins. C'est pourquoi, dit Horace, nous avons dans les écrits de ce grand Poëte toutes les particularités de sa vie aussi exactement décrites, que s'il en avoit fait le tableau, pour le consacrer à quelque Dieu.

31 *Si malè cesserat*] Si ses affaires lui avoient mal réussi. * C'est ainsi qu'il faut lire, & non pas *gesserat*. Jamais les Latins n'ont dit *gerere* absolument, comme M. Bentlei l'a fort bien remarqué. Je suis de son avis, dans ce point-là; mais je ne reçois nullement l'explication qu'il donne à ce passage: *soit qu'il réussît à faire ses vers ou qu'il ne réussît pas, il avoit toujours recours à ses Livres. Seu bene ei cesserat in scribendo, seu malè*, dit-il. On ne peut rien imaginer de plus contraire au sens d'Horace, qui dit que Lucilius, heureux ou malheureux, avoit toujours recours à ses Livres &c. *

33 *Votivâ pateat veluti descripta tabellâ*] Il a été assez parlé de ces tableaux *ex voto* dans les Remarques sur l'Ode cinquieme du Livre premier:

- - - - - me tabulâ sacer
Votivâ paries indicat &c.

Il paroît par ce passage, que l'on ne consacroit pas seulement des tableaux des accidens tristes & fâcheux, mais aussi des avantures agréables & heureuses. Il y a même autant de raison à l'un qu'à l'autre. Car on ne doit pas témoigner à Dieu moins de reconnoissance du bien qu'il nous envoye, que du mal dont il nous garantit.

Pateat] Est exposée aux yeux de tout le monde, comme les tableaux que l'on expose en public.

34 *Vita senis*] Eusebe dans sa Chronique marque que le Poëte Lucilius mourut à Naples la onzieme année de l'Olympiade 169. l'an de Rome 650. cent un an avant la naissance de JESUS CHRIST, & qu'alors il étoit âgé de quarante-six ans. On demande donc, pourquoi Horace l'apelle *senem*; car un homme de quarante-six ans n'est pas vieux. Comme *puer* est quelquefois un terme de tendresse, *senex* est aussi quelquefois un terme de respect, sans aucun égard à l'âge. Horace apelle donc Lucilius *senem*, à cause de son merite & de son autorité. D'ailleurs il est certain, qu'Horace trouvoit que l'on n'étoit plus jeune, dès que l'on passoit quarante ans. On peut voir l'Ode IV. du Livre second. Casaubon a cru qu'Horace lui donne ce nom, à cause de la gravité de son sujet. Mais il n'est pas nécessaire d'avoir recours à toutes ces explications. Je ne sais pas surquoi s'est fondé Eusebe, quand il écrit que Lucilius étoit mort à quarante-six ans, & l'an de Rome 650. car cela est démenti par ses ouvrages, où il est parlé de la loi de

Li-

rentes inclinations. Moi, je ne me plais qu'à faire des vers à la maniere de Lucilius, qui valoit mieux que vous & moi. Ce bon homme confioit tous ses secrets à ses papiers, comme à ses amis fideles. Que ses affaires allassent bien ou mal, jamais il n'avoit d'autres confidens. De-là vient, que la vie de ce vieillard est peinte tout entiere dans ses ouvrages, comme dans un tableau qu'il auroit fait par voeu. Je marche sur ses traces, moi, Lucanien, ou Apulien, comme il vous plaira; car Vénuse est sur la frontiere de ces deux provinces. Et les vieilles Chroniques disent, que les Romains en ayant chassé les Samnites, y envoyerent une colonie pour empécher ces mêmes Samnites de leur revenir sur les bras, s'ils trouvoient ce lieu-là sans garnison. Ou peut-être que cette colonie n'étoit que pour tenir en bride les Apuliens, ou les Lucaniens, qui faisoient souvent aux Romains de sanglantes guerres. Mais quoique

Licinius, *legem vitemus Licinî*. Or cette loi ne fut faite que sept ou huit ans après. Lucilius vécut donc pour le moins cinquante-cinq ou cinquante-six ans. Et un homme de cet âge peut plus raisonnablement être apellé vieux.

Lucanus an Appulus anceps] Il dit, qu'il est douteux s'il est de la Pouille, ou de la Lucanie; parceque Vénuse, sa patrie, est sur les frontieres de ces deux provinces, comme je l'ai déja expliqué sur l'Ode quatrieme du Livre troisieme. Mais nous allons voir ici toute l'histoire, que j'éclaircirai en peu de mots, parceque les Interpretes s'y sont trompés. Au reste, Horace dit ceci en plaisantant, comme s'il vouloit faire l'histoire de sa vie, à l'imitation de Lucilius.

35 *Nam Venusinus arat finem*] Vénuse étoit une ville des Samnites, comme cela paroît par deux ou trois endroits de Strabon. Les Romains ayant eu guerre avec ces peuples, les chasserent de Vénuse: & de peur qu'ils ne la reprissent, & que ce passage ne leur donnat la facilité de faire de nouvelles incursions jusques dans le Latium, comme ils avoient fait autrefois, ils y envoyerent une colonie Romaine, qui servoit de garnison, & qui tenoit en même tems en bride la Lucanie d'un côté, & la Pouille de l'autre. Horace dit ceci, pour faire voir en passant, qu'il ne descendoit pas des Samnites, mais des Romains.

36 *Pulsis Sabellis*] *Sabelli* ne sont pas les Sabins, mais les Samnites. J'en ai averti dans les Remarques sur les Odes. Cependant on n'a pas laissé de s'y tromper.

37 *Quò ne per vacuum*] *Per vacuum*, s'ils trouvoient Vénuse dégarnie, vuide.

• *Romano incurreret*] *Romano agro*, dans les terres de Romains, comme M. Bentlei l'a fort bien expliqué. •

Hostis] Les Samnites. On s'y est trompé. Les Samnites étoient les ennemis que les Romains avoient le plus à dos. Quand on avoit fait un traité avec eux, ils le rompoient à la premiere occasion. Enfin ils furent entierement détruits ou chassés par Sylla, qui en fit égorger en un jour quatre ou cinq mille dans le Champ de Mars. Et pour excuser sa cruauté, il dit, qu'il savoit par experience, que jamais les Romains ne seroient en repos, pendant qu'il y auroit des Samnites.

38 *Sive quod Appula gens*] Voici encore une autre raison qui obligea les Romains à mettre une garnison dans Vénuse: c'étoit pour tenir dans le devoir la Pouille & la Lucanie, qui s'étoient souvent révoltées contre les Romains, & qui étoient formidables, surtout quand elles se joignoient ensemble. Les Lucaniens descendoient des Samnites.

39 *Sed hic stylus*] Sur ce que Trébatius pouvoit dire à Horace, qu'il n'est pas permis d'imiter ceux qui font mal; que Lucilius n'étoit pas un exemple à suivre; & qu'ils vivoient sous le regne d'un Prince ennemi de ces libertés, Horace prévient cette réponse, en disant, qu'il n'imitera point la ferocité de Lucilius; qu'il ne sera jamais le premier à attaquer les autres, & qu'il se servira de la Satire, comme d'une épée dans le foureau, qu'il ne tirera que contre ceux qui lui voudront faire insulte. Il paroît par ce passage, qu'Horace n'écrivoit contre aucun homme vivant qu'après en avoir été offensé, & pouvoit toujours dire ce vers de Terence:

Responsum, non dictum esse, quia læsit prior.

40 *Quemquam animantem*] Aucun homme vivant. C'est un mot de Satire.

Vaginâ tectus, quem cur distringere coner,
Tutus ab infestis latronibus? O pater & rex
Jupiter, ut pereat positum rubigine telum,
Nec quisquam noceat cupido mihi pacis: at ille,
Qui me commorit (melius non tangere, clamo)
Flebit, & insignis totâ cantabitur urbe.
Servius iratus leges minitatur & urnam:
Canidia Albutî, quibus est inimica, venenum:
Grande malum Turius, si quis se judice certet:
Ut, quo quisque valet, suspectos terreat, utque
Imperet hoc Natura potens, sic collige mecum.
Dente lupus, cornu taurus petit: unde nisi intus
Monstratum? Scævæ vivacem crede nepoti
Matrem. TREB. *Nil faciet sceleris pia dextera.* HOR. *mirum!*
Ut neque calce lupus quemquam, neque dente petit bos.
Sed mala tollet anum vitiato melle cicuta.
Ne longum faciam, seu me tranquilla senectus
Expectat, seu Mors atris circumvolat alis;
Dives, inops, Romæ, seu fors ita jusserit, exul,

Quis-

42 *O pater & rex Jupiter, ut pereat positum rubigine telum*] Ce passage est plaisant Horace, pour faire voir qu'il n'est pas querelleur, & qu'il a aimé la paix, fait cette priere à Jupiter. Ce qui rend cela plus agréable, c'est qu'il employe admirablement ce vers de Callimaque:

Ζεῦ Πάτερ ὡς Χαλύβων πᾶν ἀπόλοιτο γένος,

que Catulle avoit traduit:

Jupiter ut Chalybum omne genus pereat.

45 *Qui me commorit*] Horace imite ici un endroit des Satires d'Ennius, qui disoit aussi, qu'il n'attaquoit jamais le premier; mais que si quelque chien venoit le mordre, il savoit se defendre:

Meum non est, at si me canis momorderit.

Ennius dit-là *canis*, comme Horace dans l'Ode VI. du Liv. V.

Quid immerentes hospites vexas, canis?

Melius non tangere clamo] Car comme il a dit dans l'Ode VI. du Liv. V.

- - - - - in malos asperrimus
Parata tollo cornua.

Je suis toujours prêt à me lancer sur les méchans.

Cette Ode est une preuve de ce qu'il dit ici, qu'il ne mordoit que ceux qui l'attaquoient.

46 *Insignis*] Ce mot signifie simplement *remarquable*, & il est pris en bonne & en mauvaise part.

47 *Servius iratus leges minitatur*] Servius, ou Cervius, étoit un celebre delateur, un calomniateur, qui sur la moindre chose menaçoit les gens de les mettre en Justice. *Il menaçoit des loix & de l'urne*, parcequ'on absolvoit, ou que l'on condamnoit les accusés par le nombre des suffrages que les Juges jettoient dans l'urne judiciaire. Virgile fait observer cette coutume Romaine dans les enfers:

Quæsitor Minos urnam movet.

Quæsitor est celui qui preside aux jugemens, qui fait les interrogatoires, qui fait donner la question. *Illa tormenta gubernat dolor, regit quæsitor.* Ciceron.

48 *Canidia Albutî*] Horace ne se contente pas de nommer Canidie, il la designe encore par le nom de son pere. Canidie n'est donc pas un nom emprunté. Dans la Satire suivante il est parlé du vieillard *Albutius*. Je ne crois pas que ce soit le même. Varron parle aussi d'un L. Albutius, & Ciceron de T. Albutius, qui est le même dont parle Lucilius dans ses Satires.

49 *Grande*

quoique je ſuive Lucilius, je n'attaquerai jamais perſonne. Je ne me ſervirai de la Satire que pour ma ſureté, comme d'une épée dans le foureau. Pourquoi tirerois-je cette épée, pendant que je ſuis à couvert des voleurs? Grand Jupiter, pere & Roi des hommes, que les épées periſſent, & que toutes ſortes d'armes ſoient bien oubliées; qu'elles ſoient mangées par la rouille, & que perſonne ne s'aviſe de me nuire, à moi qui n'aime rien tant que la paix. Mais quiconque m'agacera, (je l'avertis qu'il feroit mieux de ne me pas toucher;) il aura ſujet de s'en repentir, & je le marquerai ſi bien, qu'il ſera chanté par toute la ville. Servius menace de l'urne judiciaire ceux qui l'ont fâché: Canidie fille d'Albutius fait apréhender le poiſon à ceux qu'elle hait: Turius fait douter du ſuccès d'un procès à ceux qui l'ont pour Juge. Cela eſt ordinaire, chacun ſe fait craindre par ſon endroit le plus fort. C'eſt même l'ordre de la Nature, à qui tout obéït. Et vous l'allez voir: Le loup montre les dents; le taureau s'arme de ſes cornes. Qui leur a enſeigné cela, ſi ce n'eſt cette maitreſſe, qui agit toujours au dedans? Prenez ce garnement de Scéva: confiez-lui ſa mere qui vit trop longtems à ſon gré. Treb. Sa main ne commettra point de crime: il eſt trop pieux. Hor. Grande merveille! Un loup ne vous donnera pas non plus un coup de pied, ni le taureau un coup de dent. Mais il abregera les jours de cette bonne vieille avec un breuvage de miel, qu'il accommodera bien dévotement avec de la ciguë.

49 *Grande malùm Turius, ſi quis ſe judice certet*] Ce Turius étoit un Sénateur qui ſe laiſſoit corrompre par argent, & qui ne pardonnoit jamais, quand on l'avoit une fois offenſé. * M Bentlei a lu *ſi quid ſe judice certet*. Mais la leçon reçue eſt plus ſimple & plus naturelle. *

50 *Ut quo quiſque valet*] Voilà la conſtruction de ce paſſage: *Sic collige mecum, ut quiſque terreat ſuſpectos eo quo valet, & ut Natura potens hoc imperet. Natura potens*, la Nature puiſſante; c'eſt-à-dire, que rien ne peut vaincre ni changer. Comme Ménandre a dit, que la Nature eſt plus forte que tous les enſeignemens. Et Pindare: Τὸ δὲ φυᾷ κάρτιστον ἅπαν. *Ce qui vient de la Nature eſt plus fort que tout.*

52 *Dente lupus, cornu taurus petit*] Il ſemble qu'Horace ait eu ici en vue la ſeconde Ode d'Anacréon:

Φύσις κέρατα ταύροις.

La Nature a donné des cornes aux taureaux.

Unde niſi intus monſtratum?] *Intus monſtratum*; *montré au dedans*; c'eſt-à-dire, montré par la Nature, qui agit en dedans; au lieu que l'art vient du dehors. Cet *intus* eſt remarquable.

53 *Scævæ*] Ce Scéva étoit un ſcelerat qui avoit empoiſonné ſa mere. Mais il ne faut pas croire, que ce ſoit le même à qui il écrit l'Epitre XVII. du Livre premier.

54 *Nil faciet ſceleris pia dextera*] C'eſt Trébatius qui interrompt Horace, & qui effrayé de ce qu'il va dire de Scéva, le prévient & ſe hâte de répondre: Ah! il ne tuera pas ſa mere. Il n'armera pas ſa main d'un poignard, pour tuer ſa mere.

Mirum! ut neque calce lupus] C'eſt Horace qui répond, grande merveille! il ne tuera pas ſa mere avec un poignard, non, mais il l'empoiſonnera. Il veut dire, que dans les crimes les plus atroces chaque ſcelerat ſuit ſon temperament. * M. Bentlei s'embaraſſe ici fort mal à propos. *

57 *Seu me tranquilla ſenectus expectat*] Ce paſſage prouve encore, qu'Horace n'étoit pas vieux, quand il fit cette Satire.

58 *Seu Mors atris circumvolat alis*] Il donne des ailes à la Mort, comme dans l'Ode dix-ſeptieme du Liv. II.

------ volucriſque fati
Tardavit alas.

60 Quiſq.

Quisquis erit vitæ, scribam, color. TREB. *O puer, ut sis*
Vitalis, metuo, & majorum ne quis amicus
Frigore te feriat. HOR. *Quid? quum est Lucilius ausus*
Primus in hunc operis componere carmina morem,
Detrahere & pellem, nitidus quà quisque per ora
Cederet, introrsum turpis, num Lelius, aut qui
Duxit ab oppressâ meritum Carthagine nomen,
Ingenio offensi, aut læso doluere Metello,
Famosisque Lupo cooperto versibus? Atqui
Primores populi arripuit, populumque tributim:
Scilicet uni æquus virtuti, atque ejus amicis.
Quin ubi se à vulgo & scenâ in secreta remorant
Virtus Scipiadæ & mitis sapientia Læli,

Nugari

60 *Quisquis erit vitæ, scribam, color*] *Quisquis erit vitæ color*, de quelque couleur que soit ma vie, ou noire, ou blanche : c'est-à dire, heureuse, ou malheureuse. Il a égard à ce qu'il a dit de Lucilius:

------ neque si malè cesserat, usquam
Decurrens alio, neque si bene.

O puer, ut sis vitalis metuo] Trébatius dit à Horace, qu'il aprehende qu'il ne vive pas longtems. Car la Satire est un métier qui ne promet pas une longue vie à ceux qui l'exercent. Trébatius apelle Horace, *puer, mon fils*, comme Horace l'avoit apellé *pater, son pere.*

61 *Majorum ne quis amicus frigore te feriat*] Les Interpretes ont entendu ce passage simplement. Je crains, dit Trébatius, que vous ne viviez pas longtems, & que quelque ami des grands Seigneurs que vous avez déchirés dans vos Satires, ne vous tue. Mais *frigore ferire* est une façon de parler trop extraordinaire, pour dire *tuer, donner la mort*. Je ne crois pas qu'on en trouve ailleurs un seul exemple. Casabon a expliqué ce passage autrement sur ce vers de la I. Satire de Perse:

.... videsis ne majorum tibi fortè
Limina frigescant.

Car il assure, qu'Horace & Perse disent la même chose. Horace dit donc : *Et que vos amis les plus puissans ne vous fassent froid.*

Ne quis amicus majorum, pour, *ne quis ex majoribus tuis amicis*. Séneque a employé de même le mot *frigus, froid*, pour la disgrace, la haine. Dans l'Epitre CXXII. *Recitabat Montanus Julius carmen, tolerabilis Poëta, & amicitiâ Tiberii notus & frigore.* Trébatius dit donc deux choses à Horace. La premiere, qu'il est en danger d'être assommé par quelqu'un ; & la seconde, que quand même il éviteroit ce malheur, ses Satires le feront haïr des grands Seigneurs qui l'honorent de leur amitié; & qu'il ne poura jamais se conserver leur bienveillance. Cela est plus naturel. Je crois même, que *ne quis majorum*, est proprement *un certain Grand*; & qu'il veut designer Mécénas, à qui il fait sa cour par-là.

62 *Quid, quum est Lucilius ausus*] Horace répond tout à la fois aux deux objections de Trébatius; & par l'exemple de Lucilius, il lui fait voir, qu'il ne doit rien craindre, & qu'il ne perdra ni la vie, ni ses amis.

63 *Primus in hunc operis*] Ennius & Pacuve avoient fait des Satires avant Lucilius. Mais cela n'empêche pas que Lucilius n'ait été regardé comme le premier Auteur de ce poëme ; parcequ'il lui avoit donné un tour nouveau, comme je l'ai expliqué ailleurs assez au long.

64 *Detrahere & pellem*] *Pellem*, le masque. C'est une figure tirée des masques que les comédiens portoient sur le theâtre.

65 *Cederet*, pour *incederet*.

Num Lælius] C'étoit Caïus Lelius, le même que Ciceron fait parler dans son Dialogue de l'Amitié.

66 *Duxit ab oppressâ meritum Carthagine nomen*] C'est le jeune Scipion, qui brula Carthage, l'an de Rome D. CVII. deux ou trois ans après la naissance de Lucilius, qui le suivit ensuite au siége de Numance, à l'âge de quatorze ou quinze ans.

67 *Aut læso doluere Metello*] Du tems de Lucilius, il y avoit six ou sept Métellus de la même famille. Et comme dans les fragmens qui nous restent de Lucilius, il n'y a rien qui nous aprenne ouvertement

ciguë. En un mot, pour ne pas vous tenir plus longtems, soit qu'une vieillesse tranquile m'attende, ou que la Mort me batant déja de ses ailes noires, soit prête à venir se percher sur moi; riche, ou pauvre, à Rome, ou en exil, si la Fortune le veut, en quelque état que je puisse être, je ferai des vers. TREB. Mon fils, je crains que vous ne viviez pas longtems, & que vous ne perdiez la faveur d'un certain grand Seigneur. HOR. Eh quoi! Quand Lucilius a osé le premier faire des vers de cette maniere, & ôter à chacun le masque qu'il portoit pour cacher ses ordures & ses vices, a-t-on vu que Lelius, ou celui qui de Carthage vaincue remporta le glorieux nom d'Afriquain, ayent été offensés de sa liberté, ou qu'ils ayent entrepris de venger Métellus, ou Lupus, qu'il avoit accablés de ses vers: Cependant Lucilius a attaqué les plus grands du peuple, & il a entrepris l'une après l'autre toutes les Tribus, ne respectant que la vertu seule, & ceux qu'elle avouoit pour ses favoris. Au contraire, nous savons que Scipion & le sage Lelius, dès qu'ils avoient quité le

ment de quel Métellus il avoit parlé, il est difficile & dangereux de faire sur cela des conjectures.

Je sais que Cécilius Métellus Macédonicus avoit eu des differends avec Scipion, & qu'il defendit un jour contre lui L. Cotta. Mais je ne sais si c'étoit celui-là qu'il avoit déchiré dans ses vers. J'aimerois mieux croire que c'étoit plutôt son petit-fils Q. Cécilius Métellus, qui triompha de Jugurtha. La victoire que Scipion remporta sur les Carthaginois, & celle que ce Métellus gagna sur les Numides, avoient sans doute fait naître quelque jalousie entre ces deux Romains. Et voilà la cause de la haine que Lucilius avoit pour Métellus Numidicus. Et ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que je trouve dans ses fragmens un vers qui doit être apliqué à ce Métellus:

Carpathium mare transvectus cœnabi' Rodoto.

Car c'est ainsi qu'il faut lire: *Quand vous aurez passé la mer Carpathiene, vous irez souper à Rhodes.*

Dans ce vers Lucilius reproche à Métellus son exil. On sait qu'il fut envoyé à Rhodes, d'où il ne fut rapellé qu'un an après.

68 *Famosisque Lupo cooperto versibus*] C'est Publius Rutilius Lupus, qui fut Consul l'an de Rome 663. quatre ou cinq ans après la mort de Lucilius. Ce Poete l'avoit extrêmement maltraité dans ses Satires, jusques à l'accuser d'impiété, comme il paroît par ce fragment:

- - - - Tubulus si Lucius unquam,
Si Lupus, aut Carbo, aut Neptuni filiu' Divos
Esse putasset, tam impius aut perjuru' fuisset?

Si Lucius Tubulus, si Lupus, si Carbo, & ce fils de Neptune, croyoient qu'il y a des Dieux, seroient-ils si impies & si parjures?

On attribua même la mort de Lupus à son impiété, & au mépris qu'il avoit eu pour la religion, en méprisant les sacrifices qui lui étoient contraires. Car n'ayant pas trouvé la tête du foie dans les entrailles de la victime, il ne laissa pas de combatre contre les Marses. Il fut tué dans ce combat, & son armée defaite. Torrentius a donc eu tort de croire que ce Lupus étoit L. Cornelius Lentulus Lupus, qui fut Consul neuf ans avant la naissance de Lucilius.

69 *Primores populi*] Car il attaqua des Préteurs, des Consuls, &c.

Populumque tributim] Il parcourut les trente-cinq Tribus qui partageoient le peuple Romain. Perse a dit d'une autre maniere, mais dans le même sens:

- - - - Secuit Lucilius urbem.

70 *Uni æquus virtuti*] *Æquus*, doux, favorable.

71 *Quin*] Scipion & Lelius ne s'offenserent point de la liberté de Lucilius; au contraire, ils vécurent avec lui dans une très grande familiarité.

Et scenâ] On paroit en public comme sur un théâtre, où l'on n'est point ce que l'on est en particulier. Voilà pourquoi Horace apelle le public, *scene.*

72 *Virtus Scipiadæ*]. *La vertu de Scipion*, pour dire *le vertueux Scipion*; *mitis sapientia Læli, la douce sagesse de Lelius*, pour *le sage Lelius.* Car Lelius fut surnommé *le sage*: *Caius Lælius sapiens.*

Nugari cum illo, & discincti ludere, donec
Decoqueretur olus. soliti. Quicquid sum ego, quamvis
Infra Lucilî censum, ingeniumque, tamen me
Cum magnis vixisse invita fatebitur usque
Invidia: & fragili quærens illidere dentem,
Offendet solido. Nisi quid tu, docte Trebati,
Dissentis, equidem nihil hinc diffindere possum.
TREB. *Sed tamen ut monitus caveas, ne fortè negotî*
Incutiat tibi quid sanctarum inscitia legum:

Si

73 *Discincti*] Quand les Romains sortoient, ils retroussoient leur robe avec une ceinture; & quand ils étoient dans la maison, ils ôtoient cette ceinture, & se mettoient à leur aise, & comme nous dirions, en robe de chambre.

Ludere] Ils jouoient & badinoient avec lui, pour se delasser des occupations du jour. Le vieux Interprete dit, par exemple, qu'ils folâtroient un jour autour de la table; que Lelius fuyoit, & que Lucilius le poursuivoit avec une serviette torse à la main, pour le fraper. Je ne sais d'où il a pris cela. Mais voici un passage de Ciceron qui s'accorde parfaitement avec celui d'Horace. Dans le second Livre de l'Orateur Crassus dit: *Sæpe ex socero meo audivi cùm is diceret socerum suum Lælium semper ferè cum Scipione solitum rusticari, eosque incredibiliter repuerascere esse solitos, cùm rus ex urbe, tanquam è vinculis, evolavissent. Non audeo dicere de talibus viris; sed tamen ita solet narrare Scævola conchas eos & umbilicos ad Caietam & ad Laurentum legere consuesse, & ad omnem animi remissionem ludumque descendere. J'ai souvent oui dire à mon beau-pere Scévola, que son beau-pere Lelius alloit presque toujours à la campagne avec Scipion; que sitôt qu'ils pouvoient rompre leurs chaines, & mettre le pied hors de Rome, ils devenoient comme des enfans. Je n'oserois le dire de ces grands hommes; mais enfin Scévola m'a conté mille fois, que quand ils étoient ensemble à Caïete & à Laurentum, ils s'amusoient à amasser des coquillages & de petits cailloux, & qu'il n'y a point de badinerie ni de jeux qu'ils ne fissent, pour se divertir.*

Donec decoqueretur olus] On n'a pas connu toute la beauté de ce passage. Horace en parlant du souper de Scipion & de Lelius, ne fait mention que des herbes, parcequ'alors les herbes étoient le principal mets, à cause des loix Somptuaires qui avoient été faites en ce tems-là. Comme, par exemple, la loi *Fannia*, qui defendoit de dépenser en viande plus de cent *asses*, c'est à-dire plus de cent sols de notre monnoie, les jours des jeux publics, comme les jours des Circenses, des Saturnales, des jeux Plébéens; plus de trente *asses* les autres moindres fêtes, c'est-à-dire plus de trente sols; & les jours ouvriers, plus de dix *asses*, c'est-à-dire, dix sols. La loi *Licinia*, qui vint ensuite, donna un peu plus de liberté: car elle régla la dépense des fêtes à cent *asses*, à cent sols; & celle de tous les autres jours à trente *asses*, à trente sols. Et pour les jours de noces, elle permit de dépenser deux cents *asses*, dix livres. Mais toutes ces loix ne régloient rien ni pour les herbes, ni pour le fruit: *Si quidquam esset natum è terra, vite, arbore promiscuè atque indefinitè largitæ sunt.* Le Poete Lévius dit plaisament sur cette loi Licinia, dans ses *Jeux amoureux*, qu'on avoit donné un chevreau à quelqu'un, & que comme on alloit le tuer pour le mettre en broche, on se souvint de la loi Licinia, qui sauva la vie au chevreau, & l'on soupa d'herbes & de fruit:

Lex Licinia introducitur:
Lux liquida hædo redditur.

Lucilius parle de l'une & de l'autre de ces loix: car il introduit quelques débauchés qui se plaignent de la séverité de Fannius:

Fanni centussisque misellos.

Les cent miserables sols de Fannius:

& qui disent, qu'il faut se moquer de la loi de Licinius:

Legem vitemus Licini......

Ce qui arriva de ces loix, c'est que comme elles donnoient toute sorte de liberté pour les herbes, on s'étudia à les accommoder de maniere qu'elles pussent consoler de la viande qu'on n'avoit point; & l'on se raffina si fort le goût, qu'il n'y avoit rien de plus delicat ni de plus apétissant, que les ragoûts que l'on faisoit de ces herbes. Cela paroit par ce passage de Ciceron, qui se trouva mal d'en avoir trop mangé au festin Augural de Lucullus: *Lex Sumpturia*, dit-il dans la Lettre XXVI. du Liv. VII. *quæ videtur λιτότητα,*

le public comme un théâtre, & qu'ils étoient en particulier, ils jouoient & badinoient tous les soirs avec lui, en attendant leur plat d'herbes. Tel que je suis, moi, quoique fort au-dessous de Lucilius, pour l'esprit, pour le bien & pour la naissance, j'ai eu aussi-bien que lui l'honneur de vivre avec les Grands. L'envie sera toujours forcée de l'avouer, malgré qu'elle en ait. Et quand elle cherchera sur moi un endroit foible, pour le mordre, elle ne trouvera qu'à user ses dents. Voilà, docte Trébatius, quelle est ma derniere resolution. Et à moins que vous ne soyez d'un autre avis, je n'y saurois rien changer. TREB. Cependant je vous en avertis, prenez bien garde, que l'ignorance de nos loix sacrées ne vous fasse un jour des affaires fâcheuses.

τότητα attulisse, ea mihi fraudi fuit: nam dum volunt isti lauti terrâ nata, quæ lege accepta sunt, in honorem adducere, fungos, beluelas, herbas omnes ita condiunt, ut nihil possit esse suavius. La loi Somptuaire, qui semble avoir aporté la simplicité, m'a été pernicieuse. Car comme ces gens magnifiques veulent faire honneur aux herbes & à tout ce qui vient de la terre, & que la loi permet, ils accommodent de maniere les champignons & toutes sortes d'herbes, qu'on ne peut rien manger de plus delicieux. Voilà donc pourquoi Horace parle ici des herbes du souper de Scipion & de Lelius.

Quamvis infra Lucili censum] Lucilius étoit homme de qualité, & Chevalier. Il sortoit d'une famille Patricienne. Pompée le grand étoit son petit-neveu du côté de sa mere, qui étoit fille d'un frere de Lucilius. Voilà pourquoi Horace dit ici, qu'il étoit *infra Lucili censum*; pour dire, qu'il n'étoit pas de la qualité de Lucilius, & qu'il n'avoit pas tant de bien. Car les Chevaliers devoient avoir au moins quatre cents grands sesterces, c'est à-dire quatre cents mille sesterces qui font cinquante mille livres. Et les Sénateurs en devoient avoir le double. Cela étoit exactement dans le regiftre des Censeurs.

76 *Cum magnis vixisse*] Il dit cela pour se comparer à Lucilius, & pour ne lui pas céder tous les avantages.

77 *Et fragili quærens illidere dentem*] Horace prend plaisir à faire allusion aux apologues, qui étoient communs de son tems. Et c'est à quoi on n'a pas pris garde. La fable de la lime & du serpent est ici expliquée en deux mots.

78 *Nisi quid tu, docte Trebati, dissentis, equidem*] Tous les Interpretes que j'ai vus, se sont trompés à ce passage. Car ils ont cru qu'Horace dit: *Nisi quid tu, docte Trebati, dissentis.* Et que Trébatius répond: *Equidem nihil hinc diffindere possum.* Mais pour peu qu'on lise tout ce passage avec attention, on verra que cela fait un très mauvais sens. Il faut ôter le point qui est après *dissentis*:

- - - - - *Nisi quid tu, docte Trebati,*
Dissentis, equidem nihil hinc diffindere possum.

Et c'est Horace qui dit: *En verité, savant Trébatius, je ne saurois rien changer à ce que je viens de dire, à moins que vous ne soyez absolument d'un autre avis.*

Ces derniers mots: *à moins que vous ne soyez, &c.* sont des termes des civilité dont on se servoit pour adoucir le refus que l'on faisoit de suivre les avis d'un homme qu'on étoit allé consulter.

* 79 *Equidem nihil hinc diffindere possum*] M. Bentlei a suivi ceux qui donnent ces paroles à Trébatius. Et il les explique de cette maniere: *Je ne puis rien blâmer dans tout ce que vous venez de dire. Nihil ex his quæ dixisti infirmare, refellere, refutare possum. Vous pouvez continuer de faire des Satires sans rien craindre. Prenez garde seulement de vous tenir dans les bornes que la loi prescrit.* Il est si entêté de cette explication qu'il ajoute, *quis tam morosus & difficilis ut hæc carpere audeat? Qui est l'homme si difficile & de si mauvaise humeur qui ose blâmer ce que je viens d'écrire?* Je suis fâché d'être cet homme de mauvaise humeur, & je ne serai pas le seul. Il faudroit être ennemi d Horace pour recevoir cette explication, qui est entierement contraire au sens de ce Poëte, & qui ruine absolument la plaisanterie & la finesse de cette Satire. *

Diffindere] Ce n'est point ici un mot de droit. *Diffindere* signifie proprement *partager*. Et comme on ne partage point une chose sans ôter du tout, *diffindere* a été employé pour *demere*, ôter.

80 *Sed tamen ut monitus caveas*] C'est Trébatius qui reprend la parole. Après ce qu'il a dit à Horace, & après ce qu'Horace lui a répondu, il n'avoit plus rien à lui oposer. Il lui fait donc voir ce que les loix disent sur cet article. Horace garde fort bien la vraisemblance: car il n'y avoit pas d'aparence que la consultation finît, sans que Trébatius eût cité les loix.

81 *Sanctarum inscitia legum*] Car l'ignorance des loix n'excuse personne. Celui qui ne sait pas la loi, ne laisse pas d'être jugé par la loi.

Si mala condiderit in quem quis carmina, jus est,
Judiciumque. HOR. *Esto, si quis mala: sed bona si quis*
Judice condiderit laudatur Cæsare. Si quis
Opprobriis dignum latraverit, integer ipse;
Solventur risu tabulæ: tu missus abibis.

82 *Si mala condiderit in quem quis carmina*] C'est la Loi des XII Tables qui établissoit la peine de mort contre ceux qui parloient ou qui écrivoient contre la réputation de quelqu'un. Voici le texte: *Si quis occentassit malum carmen, sive condidisit, quod infamiam faxit flagitiumque alteri, capital esto. Si quelqu'un a dit ou écrit lui-même de méchans vers contre la réputation & contre l'honneur d'un autre, qu'il soit puni de mort.* Auguste renouvella ensuite cette même loi, en ordonnant, qu'on informat contre ceux qui l'auroient violée. Suétone, chap. LV. *Id modò censuit cognoscendum posthac de iis qui libellos aut carmina ad infamiam cujuspiam suo vel alieno nomine edant.*

Jus est judiciumque] *Jus est*, c'est-à-dire *lex lata est, capital esto.* La loi y est formelle, qu'il soit puni de mort. *Judiciumque*, il peut être apellé en jugement, il y a action contre lui.

83 *Esto, si quis mala*] Horace n'avoit rien à répondre: car la loi que Trébatius lui cite est formelle. Il a donc recours à ce ridicule dont il est parlé dans la Satire X. du Livre I.

- - - - *ridiculum acri*
Fortiùs ac meliùs magnas plerumque secat res.

Et il joue sur l'équivoque de *malum carmen*, qui signifie un vers malin, empoisonné; & un méchant vers, un vers mal tourné, mal fait. Dans la loi il est au premier sens. Horace le prend au second: & par ce jeu de mots, il se tire mieux d'affaires, qu'il n'auroit fait par les raisonnemens les plus forts.

84 *Judice condiderit laudatur Cæsare*] Il y a ici une transposition un peu dure. Il faut faire ainsi la construction: *Sed si quis bona condiderit, laudatur Cæsare judice.* Horace fait par-là finement sa cour à Auguste, qui faisoit assez bien des vers, & qui étoit encore plus grand connoisseur que grand Poëte. * M. Bentlei s'est infiniment trompé à ce passage, & en lisant *laudatus*, il le gâte absolument & y jette une obscurité insuportable. *

85 *Latraverit*] Il est ridicule de vouloir changer ce mot, qui est parfaitement bon pour ce qu'Horace veut dire. *Latrare*, aboyer, comme il a dit ailleurs *canis* sur le même sujet. * Les raisons que M. Bentlei donne pour faire rejetter ce mot & pour faire recevoir son *laceraverit*, sont très mauvaises; car ce mot au figuré, *latrare*, se dit également, & d'un homme de bien qui attaque un méchant, & d'un méchant qui attaque un homme de bien. *

Integer ipse] Car il faut qu'un Poete satirique soit exempt de tous les defauts qu'il reprend dans les autres.

86 *Solventur risu tabulæ*] Les Interpretes prennent ici *tabulæ* pour les siéges des Juges, & ces siéges pour les Juges mêmes, qui ne feront, dit-il, que rire, &c. On ne sauroit rien dire de plus froid. *Tabulæ* sont les papiers, les pieces, les informations que l'on produit en justice. Il dit, que tout le monde rira si fort, qu'on mettra le procès en pieces, & qu'il n'en sera plus parlé. C'est Horace qui parle, & non pas Trébatius. Je m'étonne qu'on s'y soit trompé. Au reste on ne s'est pas aperçu que cette fin de Satire est imitée d'un endroit des Guepes d'Aristophane, où Philocléon dit à son fils, que c'est une méchante chose de boire; car le vin porte à batre, à briser les portes & à commettre mille desordres, qui font qu'on est condamné à l'amende. Son fils lui répond que cela n'arrive point, quand on a affaire à d'honnêtes gens; car, ajoute-t-il, ou ils apaisent l'offensé, ou vous même vous dites quelque plaisanterie, quelque bon mot, & tout aussitôt l'affaire se tourne en risée, & l'offensé, ou le Juge, se retire, & vous laisse aller.

——— κἆτ ἐς γέλων
Τὸ πρᾶγμ' ἔτρεψας, ὥς' ἀφεὶς σ' ἀποίχεται.

Tu missus abibis] *Tu*, est un mot commun, qui signifie *quivis*, qui que ce soit, moi ou un autre. Notre langue se sert de *vous*, dans le même sens.

NOTES SUR LA SATIRE I. DU LIV. II.

LE P. Sanadon fixe la date de cette Satire à l'année 733. Ses raisons sont qu'il y est parlé de la defaite des Gaulois & des Parthes. Or la premiere arriva en 727. où Messala triompha des Gaulois d'Aquitaine; & on étoit en attente de la seconde en 732. qu'Auguste partit pour l'Orient, dans le dessein de

ses. Voici le texte formel: *Si quelqu'un fait de méchans vers contre un autre, qu'on le mette en justice, & qu'on lui fasse son procès.* HOR. D'accord: si quelqu'un fait de méchans vers. Mais si quelqu'un en fait de bons, il merite des louanges, au jugement même de Cesar. Si vous décriez un homme qui merite cet oprobre, & que vous soyez exempt des vices que vous lui reprochez, vos Juges n'en feront que rire. Ils déchireront eux-mêmes les informations, & vous serez renvoyé absous. SA-

de retirer des mains des Parthes les aigles Romaines.

2 *Tendere*] M. Cuningam a mis *intendere*, correction que N. Heinsius avoit déja jugée nécessaire, & que Lambin a trouvée dans plusieurs manuscrits, & c'est la leçon du P. S.

15 *Parthi*] Je ne sais, dit le P. S. comment M. Dacier a trouvé ici la defaite de Pacorus Roi des Parthes, qui fut tué par Ventidius en 717. Pacorus, ajoute ce Pere, n'a jamais été Roi des Parthes, & Ventidius n'a jamais été Lieutenant d'Octavien, mais d'Antoine.

17 *Scipiadem*] Porphirion dit que Lucilius décrivit en vers la vie privée de l'ancien Scipion, comme Ennius avoit décrit sa vie militaire: *Lucilius vitam privatam Scipionis, Ennius verò bella descripsit.* Et c'est une Remarque du P. S. qui releve ici avec raison une distraction de M. Dacier, qui en adoptant la fausse critique de J. & F. Douza, y a ajouté cette plaisante raison, savoir, que Lucilius n'a pu faire l'histoire du vieux Scipion, parceque ce vieux Scipion étoit mort avant la naissance de Lucilius; ce qui est un raisonnement tout-à-fait singulier.

19 *Attentam aurem*] *Attenta*, ou *adtenta*, comme l'écrit le P. S. c'est-à-dire, *favorable*, & ce sens qui est celui de ce Pere, est plus naturel que ceux de Torrentius & de M. Dacier.

20 *Recalcitrat*] Le P. S. lit *recalcitret*, après M. Bentlei.

24 *Milonius*] Un manuscrit porte *Millonius*, & le P. S. l'a employé, parceque ce nom étoit Romain, comme on le voit par les inscriptions.

31 *Si malè cesserat*] Il faut entendre *in scribendo*, & c'est le sentiment de M. Bentlei, comme du P. S. qui remarque que dans les fragmens de Lucilius, on ne trouve point cette affectation de parler de soi-même que M. Dacier lui supose.

33 *Votivâ pateat &c.*] Lucile, dit le P. S. écrivoit comme on dit pour écrire, & ne retouchoit point ses ouvrages. Qu'il fût en humeur, ou qu'il n'y fût pas, la composition alloit toujours son train. D'où vient qu'en lisant ses vers on sentoit de grandes inégalités; on distinguoit ses bons & ses mauvais jours, ses bons & ses mauvais momens. Et c'est, ajoute le P. S. ce qu'Horace entend, quand il dit que Lucile nous a laissé le portrait de sa vie dans ses écrits.

37 *Hostis*] Le P. S. fait ainsi la construction de ce passage: *Missus ad hoc, ut ne hostis Romano agro incurreret per vacuam regionem, sive Appuli, sive Lucani bellum aliquod incuterent.* On voit par-là, dit ce Pere, que par *hostis* il ne faut point entendre les Samnites. M. Dacier, ajoute-t'il, s'y est mépris lui-même, en voulant reprendre les autres Interpretes.

39 *Violenta*] Voy. la Note sur le v. 10. de l'Ode XXX. du Livre III.

40 *Distringere*] Le P. S. lit *destringere*, qui est, dit-il, la leçon des meilleurs manuscrits, & des plus habiles critiques.

47 *Servius*] Le P. S. a mis *Cervius*, leçon pour laquelle il dit avoir les mêmes garans, & en plus grand nombre que pour *destringere*.

49 *Certet*] On trouve *certes* dans quelques manuscrits & dans les anciennes éditions, & le P. S. a adopté cette leçon.

60 *Quisquis erit vitæ, scribam, color*] Le P. S. condamne cette transposition, & M. Dacier n'en dit rien, quoiqu'il ait été choqué de

Tempestiva sequi viro,

dans l'Ode XXIII. du Liv. I. Mais je crois que le P. S. & M. Dacier jugent trop séverement du génie de la langue Latine sur celui de la Françoise. Rien n'est plus ordinaire chez les Latins que ces inversions, & nous en allons voir encore une qui est bien plus marquée. Cela avoit aparemment en Latin une grace que nous ne pouvons sentir. Il y a une pareille hiperbate dans ce vers de Virgile:

Saxa vocant Itali mediisque in fluctibus aras.

62 *Frigore te feriat*] Le P. S. se range ici du côté de M. Dacier, de Rutgersius & de Casaubon, contre tous les autres Interpretes, defendus & justifiés par M. Coste dans ses Notes sur la traduction du P. Tarteron. Cependant le sentiment de tous les Interpretes, du P. Tarteron & de M. Coste me paroît preferable à l'autre, & je suis persuadé comme eux que que *frigore te feriat*, signifie *te tue*, ou plutôt *t'empoisonne*. Cette expression est née du vers 56.

Sed mala tollet anum vitiato melle cicuta.

On fait que la ciguë eſt un poiſon froid, & Horace après avoir dit à Trébatius, que Scéva ne maſſacrera point ſa mere, mais l'empoiſonnera, ſe fait redire à lui-même avec grace la même choſe par Trébatius: *Quelque ami des Grands vous empoiſonnera; frigore te feriet, glacera votre ſang.* Et le plaiſant de cette expreſſion eſt qu'Horace dit *frigore ferire*, comme on dit *ferire gladio*. Je dis *le plaiſant*, car Horace badine dans toute cette piece, comme Boileau badine quand il dit:

> *- - - - Et tout n'iroit que mieux,*
> *Quand de ces médiſans l'engeance toute entiere*
> *Iroit la tête en bas rimer dans la riviere.*

67 *Me-*

SATIRA II.

QUÆ Virtus, & quanta, boni, ſit vivere parvo:
(Nec meus hic ſermo eſt, ſed quem præcepit Ofellus
Ruſticus, abnormis ſapiens, craſſâque Minervâ)
Diſcite non inter lances, menſaſque nitentes,
Quum ſtupet inſanis acies fulgoribus, & quum
Acclinis falſis animus meliora recuſat:
Verùm hic impranſi mecum diſquirite. Cur hoc?
Dicam ſi potero. Malè verum examinat omnis

Cor-

HORACE veut blâmer la bonne chere, & louer la frugalité. Il refute donc d'abord l'opinion de ceux qui croyent, que la bonne chere ne ſe trouve que dans les grands repas. Il fait voir que ces gens-là ne jugent pas des viandes par le goût, mais par les yeux, & qu'ils tirent de fauſſes conſéquences, qui les trompent. Il prouve, que le plaiſir de la table ne conſiſte pas dans les mets les plus exquis & les plus chers, mais dans l'apétit, qui aſſaiſſonne toujours un repas beaucoup mieux que ne ſauroit faire la plus grande dépenſe. Il loue enſuite la frugalité par le bien qu'elle fait & à l'eſprit & au corps, & par les commodités qu'elle donne de ſe faire comme de differens dégrés de plaiſir, qu'on ménage à ſon gré, ſelon les occaſions & ſelon les tems. De ſorte que la frugalité pouroit être apellée juſtement *un reſervoir de volupté*. On a cru qu'Horace avoit voulu expliquer cette matiere, parcequ'elle fait honneur à Epicure, qui ſoutenoit, qu'on pouvoit trouver autant de plaiſir dans le manger le plus ſimple & le plus commun, que dans les viandes les plus exquiſes & les plus rares. Mais comme les Epicuriens avec toutes ces belles paroles n'avoient pourtant garde de rejetter la bonne chere, ſi néceſſaire au fond à des gens qui faiſoient conſiſter leur ſouverain bien dans les plaiſirs peu limités, cette Satire n'eſt point du tout dans la doctrine de ce Philoſophe. Elle n'eſt pas non plus dans celle des Stoïciens, qui étoient ſur cela trop durs & trop rigides. Elle tient le milieu entre les deux. Car elle n'exclut pas entierement le plaiſir de la bonne chere: elle l'admet, au contraire; mais elle enſeigne les moyens de le ménager & de le diſpenſer ſobrement. C'eſt préciſément ce juſte milieu qui étoit également inconnu à ces deux Philoſophes, & c'eſt celui que ſuivoit Ofellus. C'eſt pourquoi auſſi il eſt apellé *abnormis ſapiens*, comme je l'expliquerai dans les Remarques. Horace en faiſant parler Ofellus, donne un exemple vivant des verités qu'il veut enſeigner; & c'eſt ce qui frape davantage. Cet Ofellus ayant été dépouillé de ſon bien, après la bataille de Philippes, lorſqu'Auguſte diſtribua aux veterans les terres du reſſort de Crémone & de Mantoue, ne trouva rien de changé dans ſa condition, parcequ'au milieu de ſon abondance, il s'étoit accoutumé à une maniere de vivre ſimple & commune, qui empêcha la Fortune d'avoir aucune priſe ſur lui. Cette piece n'a aucun caractere marqué qui puiſſe faire juger de ſa date.

1 *Quæ virtus & quanta, boni*] *Boni*, c'eſt-à-dire, *mes amis*, comme les Grecs diſent ἀγαθοί. Il ne faut donc pas lire *bonis*, qui fait un ſens ridicule.

Vivere parvo] *Vivre de peu*, ne manger que des choſes ſimples & communes, qui ne coutent gueres.

2 *Nec meus hic ſermo eſt, ſed quem præcepit*] Cette précaution d'Horace eſt plaiſante. Il ne veut pas que l'on croye que c'eſt lui qui parle: car il ſentoit bien que cela ſeroit ridicule dans ſa bouche, & qu'on ſe moqueroit de ſes préceptes, parcequ'il étoit connu pour un homme qui aimoit la bonne chere, & qui, comme tous les Epicuriens, après avoir dit des

mer-

67 *Metello*] Le P. S. croit, comme M. Dacier, que ce fut Q. Cécilius Métellus Numidicus, neveu de Métellus Macédonicus, & non pas son petit-fils, comme M. Dacier le dit.

79 *Diffindere*] Le P. S. lit *diffingere*, sur l'autorité des plus anciennes éditions & de la plus grande partie des manuscrits. D'ailleurs ce Pere suit ici M. Bentlei, en donnant ces paroles à Trébatius, & remarque que *diffindere* n'a jamais signifié *ôter*, *retrancher*, comme M. Dacier le prétend.

84 *Judice condiderit laudatur Cæsare*] Voici la transposition dont j'ai parlé plus haut. Le P. S. lit *laudatus*, après sept ou huit manuscrits, Rutgersius, M. Bentlei, & M. Cuningam; ce qui ôte, selon lui, la transposition.

SATIRE II.

VENEZ, mes amis, venez aprendre ici avec moi, quelle grande vertu c'est, que de savoir vivre de peu: Mais au moins ce n'est pas moi qui parle: c'est le campagnard Ofellus, ce Philosophe sans secte, cet homme libre & naturel:) Venez, & quitez ces tables somptueuses, où les yeux sont éblouïs par l'éclat d'une folle magnificence, & où l'esprit enchanté par des aparences trompeuses, refuse d'écouter la sobriété. Examinons donc ici ensemble cette matiere à jeun. Pourquoi à jeun? Je vais tâcher de te le faire entendre. Tout Juge corrompu examine mal la verité. Cours un lievre; monte à cheval; fais

merveilles de la frugalité, quitoit volontiers son plat d'herbes pour un bon repas. D'ailleurs, il veut donner du poids à ses maximes par l'exemple même de celui qu'il fait parler.

* *Sed quem præcepit*] Quelques MSS. ont *sed quæ præcepit*; & M. Bentlei a reçu cette leçon. Mais il n'est pas nécessaire de rien changer. *

Ofellus] C'est un nom inconnu. C'est aparemment un homme de Crémone ou de Mantoue, & qui n'étoit plus que le fermier d'un petit bien, dont il avoit été le propriétaire.

3 *Rusticus*] Qui vivoit à la compagne, comme cela paroit par la suite.

Abnormis sapiens] Mot à mot: *Philosophe sans regle*, c'est-à-dire, Philosophe qui ne suit point de maître, & qui n'a été ni dans les écoles des Stoïciens, ni dans celles des Epicuriens; mais qui s'est fait une maniere de philosophie naturelle, qui tient le milieu entre ces deux sectes. Ceux qui ont fait Ofellus Epicurien, & ceux qui l'ont fait Stoïcien, se sont également trompés, & n'ont point du tout examiné ses maximes, qui ne sont ni si relachées que celles d'Epicure, ni si rigides que celles de Zénon.

Crassâque Minervâ] Ce n'est pas à dire qui est rude & grossier, mais naturel, sans étude & sans art, qui n'a rien de fardé. C'est ce que Ciceron dit, *pingui Minervâ*, dans Lelius: *Agamus igitur pingui Minervâ, ut aiunt*. C'est-à-dire, sans feinte, sans fard, &c.

5 *Quum stupet insanis acies fulgoribus*] Il apelle *insanos fulgores*, le trop grand éclat qui vient de la folle magnificence de la table, & de la trop grande somptuosité du buffet. Cet éclat éblouït les yeux & l'esprit, qui par-là n'est plus en état de juger.

6 *Acclinis falsis animus*] Cela est heureusement exprimé, un esprit qui aquiesce à des choses fausses, qui s'en contente, qui les reçoit avec plaisir. Il apelle *falsa*, toute cette magnificence & tout ce grand apareil qui trompent, & qui séduisent l'esprit par de faux dehors.

Meliora recusat] Il n'écoute point les préceptes salutaires de la temperance.

7 *Impransi*] à jeun; car alors l'esprit est dans sa force, & rien ne l'empêche de faire ses fonctions.

Cur hoc?] C'est la réponse de ceux à qui il parle. Ils lui demandent pouquoi il veut qu'on examine cette matiere à jeun. Cela ne plait pas à la plupart des gens qui aiment bien à parler d'affaires quand ils ont bien diné, comme Perse a dit:

- - - - Ecce inter pocula quærunt
Romulidæ saturi quid dia poëmata narrent.

8 *Dicam si potero*] *Je le dirai si je puis*. C'est une façon de parler dont on se sert, quand on cherche une comparaison qui puisse bien faire entendre la chose dont on parle. Et cela merite d'être remarqué.

Malè verum examinat omnis corruptus Judex] On ne sauroit trouver de comparaison plus juste. Comme un Juge examine toujours mal la verité, quand

Corruptus Judex. Leporem sectatus, equove
Lassus ab indomito, vel, si Romana fatigat
Militia assuetum græcari; seu pila velox,
Molliter austerum studio fallente laborem;
Seu te discus agit, pede cedentem aëra disco:
Quum labor extuderit fastidia, siccus, inanis,
Sperne cibum vilem: nisi Hymettia mella Falerno
Ne biberis diluta. Foris est promus, & atrum
Defendens pisces hyemat mare: cum sale panis
Latrantem stomachum bene leniet. Unde putas, aut
Qui partum? Non in caro nidore voluptas
Summa, sed in teipso est: tu pulmentaria quære
Sudando: pinguem vitiis, albumque nec ostrea,
Nec scarus, aut poterit peregrina juvare lagoïs.

Vix

quand il est corrompu, de même un homme est très mal disposé à écouter & à goûter les préceptes de la temperance, au milieu d'un festin où tous ses sens sont également prévenus par des objets qui le flatent & qui le trompent.

9 *Leporem sectatus*] Il entre en matiere.

10 *Vel si Romana fatigat militia*] On a expliqué ce *Romana militia*, de l'exercice de la chasse & du manége. Mais on s'est trompé. Les Romains n'étoient pas les seuls qui alloient à la chasse, & qui montoient à cheval. Il y a ici une espece de transition bien fine, & qui échape à la plupart des gens. Au lieu de dire: *Après avoir fait les exercices militaires; ou si ces exercices vous paroissent trop rudes pour un homme accoutumé à boire, &c.* Il saute le premier membre, & dit simplement: *Ou si les exercices militaires vous paroissent trop rudes, &c.* Car celui-ci enferme nécessairement l'autre. Il est bon d'être accoutumé à ces tours-là, qui sont assez ordinaires dans les Anciens.

11 *Græcari*] Ce mot ne signifie pas *jouer aux jeux des Grecs*, mais boire à la Greque, boire comme les Grecs, qui buvoient fort bien, & qui étoient longtems à table.

Seu pila velox] Comme dans Ovide, *celeres pilæ:*

Sunt illis celeresque pilæ - - -

Les Anciens avoient quatre especes de paume toutes differentes. *Follis*, le balon, qu'on poussoit avec les bras armés de brassards: ou, s'il étoit petit, on le poussoit avec le poing. *Pila*, qui étoit à peu près comme notre paume, & qui fut ensuite apellée *trigonalis*, parcequ'on s'avisa d'y jouer à trois, qui étoient disposés en triangle, & qui se renvoyoient la bale l'un à l'autre. Celui qui la laissoit tomber à terre, perdoit. *Paganica*, qui étoit garnie de plumes. La quatrieme étoit apellée *Harpastum*. C'étoit la plus petite. Je crois que c'étoit à peu près notre jeu de longue paume. Le jeu le plus ordinaire étoit le balon & la paume à trois. Nos raquetes & nos batoirs n'étoient point connus en ce tems-là. Il n'y avoit rien qui en aprochat.

12 *Molliter austerum*] Ce vers est heureux. *Molliter*, peu à peu, insensiblement. *Studium*, l'aplication, l'attachement que l'on a pour le jeu.

13 *Pete cedentem aera disco*] Car c'étoit non seulement à qui jetteroit le palet le plus loin, mais le plus haut. Il a été assez parlé de cet exercice dans le premier Livre.

14 *Extuderit*] *Extundere*, deraciner, arracher comme à coups de marteau. * Ce mot vient fort bien ici, & je suis étonné qu'on ait voulu le corriger ici & lire *extulerit* ou *expulerit*. *

Siccus] *Sec*, qui n'a point bu. Il est opofé à *madidus*, qui a bu.

15 *Nisi Hymettia mella Falerno ne biberis*] C'est pour *ne biberis Falernum, nisi illi Hymettia mella diluta sint*. Quand le vin étoit trop gros & trop rude, comme le gros vin de Falerne, on l'adoucissoit avec le miel Attique, ou avec du vin de Chio.

17 *Defendens pisces hyemat mare*] *Hyemare*, χειμάζειν, être obscurci par les tempêtes. Aruntius dans Séneque: *totus hyemavit annus; toute l'année a été plein de tempêtes.* Et ce sont les tempêtes qui defendent les poissons, en rendant la mer inaccessible aux pêcheurs. C'est pourquoi les pêcheurs disent dans le Rudens de Plaute:

Atque

fais tous les exercices de la guerre: ou, si ces exercices sont trop violens pour toi, qui n'es accoutumé qu'à faire la débauche, joue si tu veux au palet, ou à la paume, qui par l'attachement qu'elle donne, empêche de sentir la peine qu'on prend. Quand le travail & l'exercice auront chassé tes dégoûts, demi mort de faim & de soif, méprise tant qu'il te plaira les viandes les plus viles; & refuse de boire du vin de Falerne, s'il n'est mêlé avec du miel d'Hymette. Que le maître d'Hotel ait emporté la clef de l'Office, & qu'une horrible tempête rende la mer inaccessible aux pécheurs; je te répons, qu'un gros morceau de pain noir avec un peu de sel, apaisera le tumulte de ton estomac, & que tu le mangeras avec un très grand plaisir. D'où penses-tu que cela vienne? La volupté ne dépend pas de la fumée exquise des viandes fort cheres: elle dépend de toi. Il faut que tu te prépares toi-même tes ragoûts, en aiguisant ton apétit par le travail & par la sueur. Celui qui est tout bouffi & tout pâle des excès de la bonne chere, ne trouve plus de goût ni aux huitres, ni au sarget,

Atque ut nunc validè fluctuat mare, nulla nobis spes est.

De la violence dont je vois que la mer est agitée, nous n'avons pas grande esperance.

Cum sale panis] Le sel étoit la viande des pauvres, qui le mangeoient avec le pain, ou seul ou avec du vinaigre. Grypus dans le Rudens dit:

Sed hic Rex cum aceto pransurus est, & sale, sine bono pulmento.

Mais ce beau Roi n'aura pour toute sauce ce soir à souper qu'une pincée de sel, & un peu de vinaigre où il trempera son pain.

Au commencement de la République c'étoit la nouriture ordinaire du peuple, comme cela paroit par Varron.

18 *Latrantem stomachum*] Un estomac qui aboye; c'est à-dire, qui demande par le bruit qu'il fait, à cause des vents qui y sont renfermés. Lucrece a mis *latrare* dans le même sens:

Nil aliud sibi naturam latrare. - - - -

Ennius avoit dit auparavant:

- - - - *Animus cum pectore latrat.*

Bene] C'est-à-dire, *à votre goût*, sans que vous y trouviez rien de mauvais: & c'est ce mot qui fonde tout le raisonnement.

Unde putas, aut qui partum] D'où pensez-vous que vienne à ce pain & à ce sel cette bonne qualité de contenter votre goût & votre apétit?

20 *Tu pulmentaria quære sudando*] La bouillie étoit les delices des premiers Romains. Et après que leur goût eut changé, ils conserverent encore ce mot dans les noms qu'ils donnerent à leurs meilleures sauces & à leurs meilleurs ragoûts, qu'ils apellerent *pulmenta* & *pulmentaria*, du mot *puls, pultis*, qui signifie de la bouillie.

Sudando] Car la sueur cause la faim & la soif, qui assaisonnent mieux les viandes que les meilleurs cuisiniers. Socrate disoit, *que le meilleur assaisonnement du manger c'étoit la faim, & de la boisson la soif.*

21 *Pinguem vitiis albumque*] Cette expression est fort belle. Horace apelle *vitia* les excès de bonne chere; & il dit, qu'un homme accoutumé à ces excès, qui s'y est engraissé, & qui en est tout pâle, ne trouve presque plus de goût aux mets les plus exquis.

Albumque] Torrentius a eu tort de douter si ce mot devoit être entendu de la pâleur, ou du beau teint que donne la bonne chere. *Albus* est ici assurément pour *pallidus, pâle*, à cause des excès, &c. Comme Sulpitia a dit dans sa Satire, *ingluvie albus.* Les Grecs ont dit λευκὸς dans le même sens. La trop grande chere rend pâle, parcequ'elle éteint la chaleur naturelle. C'est pourquoi il dit dans la suite:

------ *Vides ut pallidus omnis*
Cœnâ desurgat dubiâ.

Ostrea] Les Romains aimoient fort les huitres. On peut voir les Remarques sur l'Ode II. du Liv. V.

22 *Scarus*] C'étoit un des poissons les plus estimés à Rome. On peut juger de son excellence par ce vers d'Ennius, qui l'apelle plaisamment *la cervelle de Jupiter*:

Scarum

Vix tamen eripiam posito pavone, velis quin
Hoc potiùs quàm gallinâ tergere palatum,
Corruptus vanis rerum: quia veneat auro
Rara avis, & pictâ pandat spectacula caudâ:
Tanquam ad rem attineat quicquam. Num vesceris istâ,
Quam laudas, plumâ? cocto num adest bonor idem?
Carne tamen quamvis distat nibil bac magis illa.
Imparibus formis deceptum te patet: esto.
Unde datum sentis, lupus bic, Tiberinus, an alto
Captus biet? pontesne inter jactatus, an amnis

Ostia

Scarum præterii, cerebrum pene Jovi' supremi.

On n'en trouvoit que depuis les côtes de l'Asie & de la Grece jusqu'en Sicile; & il n'en entroit jamais dans la mer Toscane, que lorsque le vent d'Orient avoit excité des tempêtes. J'ai expliqué cela au long dans les Remarques sur l'Ode II. du Liv. V.

Peregrina juvare lagoïs] On ne sait point ce que c'est que *lagoïs*. Les uns disent, que c'est un poisson; les autres disent, que c'est un oiseau. L'épithete me persuade que les derniers ont raison: car je ne crois pas qu'on l'ait jamais donnée aux poissons. D'ailleurs, si *lagoïs* étoit un poisson, ce ne pouroit être que *lepus marinus*, dont on n'avoit garde de manger, car il est mortel. On avoit sans doute apellé cet oiseau *lagoïs*, parceque sa chair étoit comme celle du lievre, qui est apellé des Grecs *lagos*. Les Romains faisoient tant de dépense en ces sortes d'oiseaux qu'on portoit pour leur table des pays les plus éloignés, que les Censeurs furent obligés de les defendre.

23 *Vix tamen eripiam*] Ce passage est fort beau; mais il est difficile. Horace dit: Quoique je vienne de te faire voir, que la bonté des viandes dépend de ton apétit, & que ceux qui sont accoutumés aux grandes tables, ne trouvent plus aucun goût aux meilleurs morceaux, j'aurois pourtant bien de la peine à obtenir de toi, que si l'on te servoit un paon & un chapon, tu courusses plutôt à celui-ci qu'à celui-là. Tu quiterois encore le chapon pour le paon; parceque cet oiseau est plus beau, & plus cher que l'autre, quoiqu'il ne soit pas meilleur. Le defaut dont Horace parle est très ordinaire: la plupart des gens ne cherchent pas ce qui est bon, mais ce qui est estimé.

Posito pavone] Quintus Hortensius fut le premier qui donna aux Romains le goût des paons, qui furent si fort à la mode, que les gens de qualité en avoient toujours à leur table, & qu'on n'osoit donner à manger à personne, sans en servir. C'est pourquoi Ciceron écrit à Pétus, qu'il a osé donner à souper à Hirtius sans paon: *Sed vide audaciam, etiam Hirtio cœnam dedi sine pavone.* C'est dans la lettre XX. du Liv. IX. On peut voir la Remarque sur ce vers de la Sat. II. du Liv. I.

- - - - præter
Pavonem rhombumque.

* M. Aufidius Lucro fut le premier qui s'avisa d'en engraisser pour les vendre. Ce qui lui fit un revenu de soixante mille sesterces qui font près de sept mille cinq cents livres. *

24 *Tergere palatum*] C'est une façon de parler de gloutons & de gens plongés dans la débauche. Horace s'en sert ici, parcequ'il parle à un débauché.

25 *Corruptus vanis rerum*] *Vana rerum*, c'est ce qu'il y a d'inutile & de superflu dans les choses, comme par exemple dans le paon, la beauté de ses plumes, & sa chereté, comme Horace l'explique dans la suite.

Quia veneat auro rara avis] On vendoit les paons jusqu'à vingt cinq francs la piece, & leurs oeufs jusqu'à cent sols chacun.

26 *Et pictâ pandat spectacula caudâ*] Cela est heureusement exprimé. Il semble qu'Horace ait eu en vue ces vers de Théocrite, ou de Moschus, qui dit du paon:

Ὄρνις ἀγαλλόμενος πτερύγων πολυανθέϊ χροιῇ
Ταρσὸν ἀναπλώσας, ὡσεί τέ τις ὠκύαλος νηῦς.

Cet oiseau qui est tout fier de la beauté de ses plumes de diverses couleurs, & qui étale sa queue comme un navire ses voiles.

27 *Num vesceris istâ quam laudas plumâ*] Horace a une justesse admirable dans sa maniere de décider & de réduire les gens à l'absurde. Il prouve à cet homme, qu'il est trompé & corrompu par ce qu'il y a d'inutile & de superflu dans les choses qu'il estime. Il estime le paon, à cause de ses plumes. Cependant ses plumes ne lui servent plus de rien

quand

ſarget, ni aux oiſeaux qu'on porte des pays les plus éloignés. Avec tout cela, tu es ſi fort prévenu & trompé par tout ce qu'il y a de vain & de ſuperflu dans les choſes, que je ne pourai obtenir de toi, que ſi l'on te ſert un paon, tu ne manges plutôt de ce paon que d'un chapon; parceque cet oiſeau fort rare ſe vend au poids de l'or, & que ſa queue étale aux yeux un ſpectacle très agréable: comme ſi cela faiſoit rien au fond. Manges-tu cette plume que tu trouves ſi belle? & quand il eſt cuit, conſerve-t-il la même beauté? Cependant la chair de chapon n'eſt nullement differente de la chair de paon. Il eſt donc viſible que tu es trompé par un exterieur qui eſt different. Voilà déja un point vuidé. *Paſſons à un autre.* Quand on te ſert un loup marin,

quand il eſt cuit. Il y a dans ces quatre mots un précepte qui eſt preſque géneral. Si nous jugions toujours des choſes par ce qu'elles ont d'utile & de ſuperflu, par raport à l'uſage que nous en voulons faire, nous ne ſerions jamais trompés dans nos jugemens, & nos goûts & nos deſirs ſeroient toujours ſimples.

• 28 *Cocto num adeſt honor idem*] M. Bentlei a fort bien remarqué qu'ici *num* ne s'élide point, & qu'il ſe prononce comme dans ce vers de Lucrece, *ſed dum adeſt quod avemus.* •

Honor idem] *Honor*, beauté, *honeſtus*, beau.

29 *Carne tamen quamvis*] Ce vers eſt dur & difficile, parcequ'Horace a été contraint de renfermer en un ſeul vers la comparaiſon de la chair du chapon & du paon. Mais il n'y faut rien changer. Les Interpretes qui ont voulu le corriger, ont fait voir qu'ils ne l'ont point entendu. En voici la conſtruction: *Tamen illa caro (pavonis) quamvis nihil diſtat hac carne (gallinæ).* Et *quamvis nihil* eſt pour *quantumvis nihil.* Horace veut prévenir la ſeule réponſe que cet homme lui pouvoit faire, que la chair du paon eſt meilleure que celle du chapon. Il dit donc, que cela eſt faux; que la chair du paon n'eſt nullement plus excellente que la chair du chapon: & qu'ainſi il eſt certain, que dans la preference qu'il donne au paon, il eſt trompé par l'exterieur de ces deux oiſeaux, qui ſeul met de la difference entre eux. *Diſtat*, pour *excellit.*

30 *Imparibus formis*] Il eſt trompé par l'exterieur du paon dans la preference qu'il lui donne, & il eſt auſſi trompé par l'exterieur du chapon, dans le peu de cas qu'il en fait.

Eſto] C'eſt un mot que l'on mettoit ordinairement à la fin, quand les choſes étoient bien prouvées & éclaircies.

31 *Unde datum ſentis*] Horace attaque ici un autre abus, qui étoit fort ordinaire à Rome, où il y avoit une infinité de gens qui prétendoient avoir le palais aſſez fin, pour diſcerner ſi un poiſſon appellé *bar*, ou *loup marin*, avoit été pris dans la haute mer, ou dans le Tibre, entre deux ponts, où près de l'embouchure du fleuve, & qui n'eſtimoient que celui qui avoit été longtems batu entre deux ponts. Pline, dans le chap. LIV. du Liv. IX. *Quando eadem aquatilium genera aliubi atque aliubi meliora: ſicut lupi piſces in Tiberi amne inter duos pontes. Car les mêmes poiſſons ſont meilleurs en certains endroits qu'en d'autres: comme le loup marin eſt meilleur, quand il eſt pris dans le Tibre entre deux ponts.* C'eſt ſur cela qu'eſt fondé le mot de M. Philippus, qui ſoupant un ſoir à Caſſinum, & ayant mis dans ſa bouche un petit morceau d'un loup marin, que ſon hôte lui avoit ſervi, il connut d'abord que ce n'étoit pas un poiſſon du Tibre, mais de la riviere voiſine. & le rejetta auſſitôt, en diſant: *Je veux mourir, ſi je ne croyois que c'étoit-là un poiſſon.* Columele, qui conte cette hiſtoire après Varron, ajoute: *Hoc igitur perjurium multorum ſubtiliorem fecit gulam, doctaque & erudita palata faſtidire docuit fluvialem lupum niſi quem Tiberis adverſo torrente defatigaſſet. Ce parjure de Philippe raffina le goût à une infinité de gens, & leur aprit à mépriſer le loup marin que le Tibre n'avoit pas attendri entre deux courans.* Lucilius dans la IV. Satire:

Illum ſumina ducebant atque altilium lanx:
Hunc pontes Tiberinu' duo inter captu' catillo.

Celui-là étoit attiré par un tetin de truie, & par un plat d'oiſeaux engraiſſés; & celui-ci par un loup marin du Tibre, qui avoit été pris entre deux ponts.

• *Unde datum ſentis.* C'eſt à dire *d'où vous vient ce ſentiment? Qui vous a donné ce diſcernement, cette connoiſſance?* •

32 *Captus hiet*] Horace a mis *hiet*, parceque tous les poiſſons morts ont la gueule ouverte.

Ostia sub Tusci? Laudas, insane, trilibrem
Mullum: in singula quem minuas pulmenta necesse est.
Ducit te species, video: quo pertinet ergo
Proceros odisse lupos? quia scilicet illis
Majorem Natura modum dedit; his breve pondus.
Jejunus stomachus rarò vulgaria temnit.
Porrectum magno magnum spectare catino
Vellem, ait harpyis gula digna rapacibus: at vos,
Præsentes Austri, coquite horum opsonia, quamvis
Putet aper, rhombusque recens, mala copia quando
Ægrum solicitat stomachum: quum rapula plenus
Atque acidas mavult inulas. Necdum omnis abacta
Pauperies epulis regum: nam vilibus ovis
Nigrisque est oleis hodie locus: haud ita pridem

Gallo-

33 *Laudas, insane, trilibrem*] La delicatesse des Romains ne s'arrétoit pas à discerner, si le loup marin avoit été pris dans le Tibre, ou ailleurs; ils vouloient encore qu'il fût fort petit, & que le barbeau fût fort gros, sans quoi ils méprisoient l'un & l'autre. Et c'est ce qu'Horace condamne ici avec raison. Car la folie des Romains alloit sur cela à un excès, qu'un barbeau de trois livres auroit été d'un très grand prix. Asinius Celer en acheta un de deux livres, huit mille sesterces, c'est-à-dire mille livres de notre monnoie. * Et sous le regne de Tibere trois barbeaux furent vendus trente mille sesterces, trois mille huit cents vingt livres. *

34 *In singula quem minuas pulmenta*] Tu ne saurois manger ce barbeau tout à la fois. Il faut que tu le mettes en morceaux. Qu'importe donc qu'il soit grand, ou petit?

35 *Ducit te species, video*] C'est l'aparence qui te plaît, & qui te trompe: tu prens plaisir à voir un plat rempli d'un seul barbeau, &c.

Quo pertinet ergo] Puisque tu prens tant de plaisir à voir un gros barbeau dans un plat, d'où vient donc l'aversion que tu as pour un gros loup marin?

36 *Quia scilicet illis*] C'est Horace qui répond, & qui fait voir la cause de ce goût bisare, qui porte les hommes à s'oposer à la Nature en tout. La Nature a fait les loups marins fort gros, & ils les veulent fort petits. Elle a fait les barbeaux fort petits, & ils les veulent fort gros.

38 *Jejunus stomachus*] Voilà la cause de ce goût bisare: c'est la trop grande abondance, la plénitude. Car un homme qui auroit bien faim, ne refuseroit jamais un loup marin, parcequ'il seroit gros; ni un barbeau, parcequ'il seroit petit. *Nihil contemnit esuriens*, comme dit Séneque. * Dans la plupart des éditions ce vers est écrit de cette maniere:

Jejunus rarò stomachus. - - - -

Et sur cela j'admire le dégoût de M. Bentlei. Il condamne ce vers & le croit suposé, parce, dit-il, qu'il interrompt la suite du raisonnement, & que d'ailleurs il fait une équivoque; car on ne sait si *rarò* se raporte à *jejunus* ou à *temnit*. Pitoyable critique! Ce vers sert très fort au raisonnement d'Horace, qui a voulu marquer d'où provenoit ce goût bisare. Et pour ce qui est de l'équivoque, il n'étoit pas mal-aisé de voir que *rarò* devoit être placé après *stomachus*, & qu'ainsi il n'y a nulle équivoque. *

Vulgaria] Il apelle vulgaires & communes, les viandes que l'on prend comme on les trouve, & comme la Nature les a faites: un petit barbeau, un gros loup marin, &c.

39 *Porrectum magno magnum*] Ce vers est fort ingénieux, en ce que par la lenteur de ses sillabes, qui font quatre spondées de suite, il exprime admirablement la grandeur du barbeau que ce goulu voudroit voir dans un plat.

40 *Harpyis gula digna rapacibus*] Il dit, que la bouche de ce glouton devroit être la gueule d'une Harpye, & non pas la bouche d'un homme. Car les Harpyes étoient dans la Fable des oiseaux affreux, qui avoient le visage de femme, & que rien ne pouvoit jamais rassasier. Virgile dans le troisieme Livre de l'Enéide:

Virginei volucrum vultus, fœdissima ventris
Proluvies, uncæque manus & pallida semper
Ora fame.

At

rin, à quoi connois-tu, je te prie, s'il a été pêché au milieu du Tibre, ou dans la haute mer; s'il a été pris entre deux ponts, ou sous l'embouchure du fleuve? Insensé, tu vantes & tu admires un barbeau de trois livres, qu'il faut que tu mettes en morceaux, pour le manger. D'ou vient donc que tu ne saurois souffrir un gros loup marin? C'est parceque la Nature a fait les loups marins fort grands, & les barbeaux fort petits. Un estomac à jeun méprise rarement les viandes communes. Je voudrois bien voir un gros barbeau remplir seul un grandissime bassin, dit ce glouton, plus digne d'être une Harpye qu'un homme. Vents de Midi, venez, je vous prie, venez corrompre les viandes de ces goulus. Mais votre secours n'est pas nécessaire: quelque frais que soient le sanglier & le turbot, ils leur paroissent gâtés, parcequ'une malheureuse abondance leur fait soulever le coeur, & que rassasiés des meilleures viandes, ils sont réduits, pour se ragoûter, à chercher des herbes & des racines. Les mets les plus simples ne sont pas encore bannis de la table des grands. Les oeufs

At vos, præsentes Austri, coquite] Horace apostrophe ici les vents de Midi, dans l'indignation où il est, de voir la gloutonnerie de ces débauchés, qui pour contenter leur apétit, demandoient que la Nature violat toutes ses loix. *Vents de Midi*, dit-il, *accourez, venez gâter & corrompre par vos baleines empoisonnées les viandes de ces enragés, &c.*

41 *Coquite*] Cuire, pour gâter, corrompre, flétrir, comme dans Properce :

Vidi ego odorati victura rosaria Pæsti
Sub matutino cocta jacere Noto.

Quamvis putet aper] Il se repent d'avoir invoqué les Vents, & il leur dit, qu'il n'a pas besoin de leur ministere, parceque l'abondance & la plénitude font sur les viandes de ces gens-là le même effet qu'ils pouroient faire. Elles les corrompent de maniere, que le sanglier & le turbot, quelque frais qu'ils soient, leur paroissent entierement gâtés. Ce passage est fort beau, & d'un tour peu commun.

42 *Rhombusque*] Il a été assez parlé de ce poisson dans les Remarques sur l'Ode deuxieme du Livre cinquieme.

Mala copia] Une abondance pernicieuse, funeste, qui leur tourne à poison, à cause du dégoût qu'elle leur cause.

43 *Ægrum solicitat stomachum*] *Æger stomachus*, un estomac affoibli par la bonne chere. *Solicitat*, blesse, charge, débilite, souleve.

Quum rapula plenus] Sa plénitude lui cause un si grand dégout, qu'il prefere des raves & de l'aulnée aux viandes qu'il estimoit le plus.

44 *Acidas mavult inulas*] *Inulæ*, de l'aulnée, qu'il apelle *acide*, à cause de son aigreur, qui la rend ennemie de l'estomac. Mais les Romains la confisoient & la préparoient de maniere, qu'elle étoit excellente & fort saine. Pline dans le chap. V. du Livre XIX. *Inula per se stomacho inimicissima, eadem dulcibus mistis saluberrima, pluribus modis austeritate victâ, gratiam invenit.* Columelle enseigne trois manieres de la préparer, dans le chap. XLVI. du Livre XII.

Nec dum omnis abacta pauperies epulis Regum] Il veut faire voir, que ce luxe pour la table, & ce dégoût qu'on avoit alors pour les viandes simples & communes, n'étoient introduits chez les Romains que depuis fort peu de tems, & que par conséquent ils ne venoient point de la Nature, mais du caprice des hommes, qui aiment la nouveauté. Encore aujourd'hui, dit-il, malgré cette grande delicatesse qui regne, les mets les plus communs trouvent place sur la table des grands Seigneurs.

45 *Pauperies*] Il apelle *pauperies*, pauvreté, les mets les plus simples, parcequ'ils coutoient peu, & qu'il étoient communs aux pauvres comme aux riches. Il fait aussi par là une oposition tacite à la prodigieuse dépense que l'on faisoit alors. L'argent que l'on mettoit à un seul plat, auroit suffi selon les loix à nourir toute une famille un an entier.

Regum] Des gens riches, des grands Seigneurs.

Nam vilibus ovis] Car on ne faisoit point de repas sans oeufs. On commençoit toujours par-là.

46 *Nigrisque est oleis*] Il apelle les olives, *noires*, parcequ'on ne cueilloit celles que l'on vouloit garder pour la table, que quand elles étoient déja noires & près d'être mures. Columelle dans le chap. XLVIII. du Liv. XII. *Has igitur cùm jam nigruerint, nec adhuc tamen permaturæ fuerint, sereno cœlo destringere manu convenit, &c.*

Haud ita pridem] Voici une seconde raison qui prouve, que ce luxe des Romains s'étoit glissé depuis

Gallonî præconis erat acipensere mensa
Infamis. Quid? tum rhombos minus æquor alebat?
Tutus erat rhombus, tutoque ciconia nido,
Donec vos auctor docuit Prætorius. Ergo
Si quis nunc mergos suaves edixerit assos,
Parebit pravi docilis Romana juventus.
Sordidus à tenui victu distabit, Ofello
Judice: non frustra vitium vitaveris illud,
Si te alio pravum detorseris. Avidienus,
Cui canis ex vero dictum cognomen adhæret,
Quinquenes oleas est, & sylvestria corna:
Ac, nisi mutatum, parcit defundere vinum; &

Cujus

peu de tems. Car il n'y avoit pas plus de cent ans que Gallonius s'étoit furieusement décrié, pour s'être fait servir un éturgeon.

47 *Galloni præconis*] C'est ce P. Gallonius que Lucilius avoit déchiré dans ses Satires, & qu'il avoit apellé *gurges*, gouffre, parcequ'il aimoit la bonne chere, & qu'il avoit commencé à manger des éturgeons. Voici ses vers de la IV. Satire, comme ils sont raportés par Ciceron, dans le II. Livre *de Finibus*. Il fait parler Lelius:

O Lapathe, ut jactere necesse est, cognitu' cui sis,
In quo Læliu' clamores sophos ille solebat
Edere, compellans gumias ex ordine nostros.
O Publi! ô gurges Galloni! Es homo miser, inquit,
Cœnasti in vitâ numquam bene, cùm omnia in istâ
Consumis squillâ atque acipensere cum decumano.
Læliu' præclarè & rectè sophos, illaque verè.

Ozeille, il faut nécessairement qu'on vous vante, quand on vous connoît. C'est sur cela que le sage Lélius faisoit des exclamations, en s'adressant à tous nos gloutons l'un après l'autre. O Publius, ô Gallonius, veritable gouffre! Tu es bien malheureux, tu n'as jamais bien soupé de ta vie, quoique tu dépenses tout ton bien en squiles, & en gros éturgeons. Lélius disoit cela avec beaucoup de raison & de justice.

Lélius vouloit dire, que la bonne chere ne fait pas les bons repas; & que pour lui, il soupoit toujours bien, quoiqu'il ne mangeat que des herbes. Car bien souper, c'est manger des choses bien cuites & bien aprêtées, & accompagnées de discours agréables & divertissans. Ce que Lucilius exprime de cette maniere:

- - - - bene cocto, &
Condito sermone bono.

Gallonius s'étoit rendu si infame par sa bonne chere, que son nom passa comme en proverbe, pour dire un homme entierement adonné à son ventre & à ses plaisirs. Ciceron dans le second Livre *de Finibus*: *Sed qui ad voluptatem omnia referens, vivit ut Gallonius, loquitur ut frugi ille Piso, non audio. Mais je n'écoute point les gens, qui raportant tout à la volupté, vivent comme Gallonius, & parlent comme le sage Pison.* Et à la fin de l'Oraison *pro Quinctio*, il en parle d'une maniere qui fait connoître que Gallonius n'étoit décrié que pour sa dépense excessive, & pour le gain qu'il faisoit; & que d'ailleurs ce n'étoit pas un mal-honnête homme: *Ii qui relictâ bonorum virorum disciplinâ & quæstum & sumptum Gallonii sequi maluerunt, atque etiam quod in illo non fuit, cum audaciâ perfidiâque vixerunt.*

Acipensere] *Acipenser* est un éturgeon apellé par les Grecs γαλαξίας, & par les Italiens *porcelleto*. Il étoit si estimé à Rome, qu'on le servoit avec une pompe surprenante. Car non seulement il étoit couronné, mais ceux qui le portoient avoient aussi des couronnes sur la tête, & marchoient au son des flutes.

48 *Quid? tum rhombos minus æquor alebat*] Vous avez aujourd'hui pour le turbot le même empressement que Gallonius avoit pour l'éturgeon. N'y avoit-il donc pas de turbot du tems de Gallonius? Ce n'est pas cela: il n'y avoit point encore eu de fou qui l'eût mis en vogue. Car ce n'est pas par votre propre goût que vous jugez des viandes, mais par le caprice du premier venu. De maniere que si quelque étourdi inventoit aujourd'hui quelque ragoût, ou découvroit quelque mets nouveau, quelque méchant qu'il pût être, vous le recevriez avec joie; vous ne mangeriez plus que cela, & vous donneriez tout pour l'avoir. Voilà le raisonnement d'Horace.

49 *Tutoque ciconia nido*] Avant le regne d'Auguste

oeufs & les olives y trouvent encore place : & il n'y a pas bien longtems que le ſeul éturgeon, ſervi à la table de Gallonius, paſſa pour un excès condamnable, & d'un exemple pernicieux. Quoi donc! eſt-ce qu'en ce tems-là la mer ne nouriſſoit pas de turbots? Le turbot nageoit en ſureté dans ſes gouffres, & la cicogne étoit paiſible dans ſon nid, juſques à ce qu'un infame Prétorien vous eût apris à les manger. J'ai donc raiſon de conclure de-là, que ſi quelqu'un s'aviſoit de publier, que les plongeons ſont excellens rotis, toute la Jeuneſſe Romaine, trop docile pour le mal, ne manqueroit pas d'aplaudir à cette nouveauté, & de ſuivre ce goût. Une table meſquine & affamée eſt très opoſée à une table ſimple & frugale, au moins au jugement d'Ofellus. Car ce ſeroit en vain que vous éviteriez la prodigalité & la folle dépenſe, ſi vous vous laiſſiez aller à l'excès contraire. Avidiénus, à qui l'on a donné fort juſtement le nom de Chien, à cauſe de ſon infame avarice, ne mange que des olives de cinq ans, & des cormes

te on ne ſavoit ce que c'étoit que de manger des cicognes. Mais de ſon tems un certain Aſinius Sempronius Rufus s'aviſa de les mettre en vogue: & l'on ne manqua pas de les preferer aux grues. Du tems de Pline on étoit fort revenu de ce goût-là. On ne touchoit point aux cicognes, & on eſtimoit fort les grues.

50 *Donec vos auctor docuit Prætorius*] Ce paſſage eſt fort plaiſant. Vous ne connoiſſiez pas, dit-il, la cicogne. Elle étoit en repos dans ſon nid, juſqu'à ce qu'un certain Prétorien vous enſeigna à la manger. Ce Prétorien, c'eſt Aſinius Sempronius Rufus, qu'il apelle *Prétorien*, par deriſion, parce-qu'il avoit brigué la Préture, & qu'il avoit été refuſé; ſur quoi on fit ſur lui cette chanſon en vers ſcazons:

Ciconiarum Rufus iſte conditor,
Hic eſt duobus elegantior Plancis,
Suffragiorum puncta non tulit ſeptem.
Ciconiarum populus ultus eſt mortem.

Ce Rufus, qui ſait ſi bien aprêter les cicognes, eſt plus galant homme que les deux Plancus; mais il n'a pas eu ſept voix pour lui. Le peuple a vengé la mort des cicognes.

Ergo ſi quis nunc mergos] Avant Gallonius on ne connoiſſoit pas l'éturgeon. On ne connoiſſoit ni le turbot, ni la cicogne avant Sempronius Rufus. Horace conclud donc de-là, que ſi quelque fou s'aviſoit de publier, que les plongeons ſont excellens rôtis, toute la Jeuneſſe courroit après, & on ne verroit que plongeons chez les rôtiſſeurs. Il a pris le plongeon, pour rendre la choſe plus ridicule; car c'eſt un oiſeau qui n'a que la peau colée ſur les os, & qui ne ſauroit être mangé bouilli; moins encore rôti. Il ſeroit ſec comme du bois.

51 *Suaves edixerit*] *Edixerit*, d'un ton de maitre & de Légiſlateur. C'eſt pourquoi il met enſuite *parebit*. La jeuneſſe obeïra comme à un arrêt dont il n'y a point d'apel.

53 *Sordidus à tenui victu*] Comme il eſt difficile aux hommes de garder un juſte milieu, il y avoit du danger, qu Horace en les corrigeant du luxe & de l'intemperance, ne les jettat dans une avarice ſordide: & c'eſt ce qu'il prévient ici fort finement, en faiſant voir que *victus mundus & tenuis*, une table propre & ſimple eſt également éloignée des meſquineries de l'avare, & de l'exceſſive magnificence du prodigue & du débauché.

54 *Vitium vitaveris illud*] Le vice du luxe & de l'intemperance.

55 *Si te alio*] Dans le vice d'une avarice ſordide.

Avidienus] Il n'eſt point parlé ailleurs de cet Avidiénus. Ainſi nous ne pouvons rien ſavoir de lui que ce qu'Horace nous en aprend.

56 *Cui Canis ex vero dictum cognomen*] On donna à Avidiénus le ſurnom de *Chien*, à cauſe de ſon avarice ſordide. *Dictum cognomen*, comme *dicere cognomen*. Il n'eſt pas néceſſaire de lire *ductum*.

Ex vero] Tiré de la verité, c'eſt-à-dire, des vices qui étoient veritablement en lui.

57 *Quinquennes oleas eſt*] Les olives ne peuvent être bonnes tout au plus que deux ans. Mais Avidiénus ne pouvoit ſe reſoudre à manger les ſiennes ſi récentes. Il ne mangeoit que les plus vieilles, celles qui avoient cinq ans. Ainſi il les mangeoit toutes mauvaiſes.

58 *Mutatum*] Du vin tourné, *vappam*.

Parcit defundere] C'eſt ainſi qu'il faut lire, & non pas *diffundere*. *Defundere*, c'eſt verſer de la coupe, pour faire les libations. Comme dans l'Ode V. du Livre IV.

Cujus odorem olei nequeas perferre (licebit
Ille repotia, natales aliosve dierum
Festos albatus celebret) cornu ipse bilibri
Caulibus instillat, veteris non parcus aceti.
Quali igitur victu sapiens utetur? & horum
Utrum imitabitur? hac urget lupus, hac canis, aiunt.
Mundus erit, qui non offendet sordibus, atque
In neutram partem cultûs miser. Hic neque servis,
Albutî senis exemplo, dum munia didit,
Sævus erit: neque, sicut simplex Nævius, unctam
Convivis præbebit aquam: vitium hoc quoque magnum.

Accipe

- - - - *Te prosequitur mero*
Defuso pateris.

Horace ne pouvoit pas mieux marquer l'affreuse avarice d'Avidiénus, qu'en disant, qu'il n'employoit que du vin tourné, pour les libations même qu'il faisoit aux Dieux.

59 *Cujus odorem olei nequeas perferre*] * C'est pour *instillat oleum cujus odorem nequeas perferre* * Avidiénus n'employoit que de l'huile gâtée & corrompue.

60 *Repotia*] C'est le lendemain des noces. Le premier jour étoit apellé *γάμοι*, *nuptiæ*, les noces, & le lendemain que l'on soupoit chez le marié, étoit apellé *ἐπίβδα* & *παλία* chez les Grecs, & *repotia* chez les Latins. On peut voir les Remarques sur Festus.

Natales] Les Anciens celébroient avec beaucoup de joie non seulement le jour de leur naissance, mais les jours de la naissance de leurs amis & de leurs amies. On peut voir l'Ode XI. du Livre IV. Epicure ordonna par son testament à ses heritiers Amynomachus & Timocrate, de donner tous les ans une somme suffisante aux Philosophes de son école, pour bien celébrer le jour de sa naissance. Ce qui attira & sur le fondateur, & sur les observateurs de cette regle les railleries de la plupart des gens, qui s'en moquoient comme d'une chose entierement oposée aux maximes de cette secte.

61 *Albatus*] Les Romains n'étoient jamais à table avec une robe noire, ni en public, ni en particulier: non pas même dans les repas des funerailles. Ils ne paroissoient même jamais dehors qu'avec leurs toges, qui étoient blanches. Le peuple seul osoit sortir en tunique, ou avec le manteau noir, *penula*. Auguste étoit au desespoir, quand il voyoit un Romain habillé de noir. Et un jour qu'il en voyoit plusieurs de cette maniere, il prononça ce vers de Virgile avec une indignation qui parut dans le ton de sa voix & dans ses yeux:

Romanos rerum dominos gentemque togatam.

Cornu] Comme on voit encore de ces cornes à huile chez les paysans.

Ipse] Lui-même. Il ne se fie pas à ses esclaves.

62 *Caulibus*] Des choux bouillis avec des oignons, qu'on arrose d'huile & de vinaigre.

Instillat] Verse goute à goute. Quoique cette huile soit abominable, il ne laisse pas de l'épargner.

Veteris non parcus aceti] Il semble qu'Avidiénus en prodiguant ainsi son vieux vinaigre, s'éloigne de son caractere, parceque le plus vieux est toujours le meilleur. Cela a obligé Cruquius à croire, qu'Horace a mis *veteris*, vieux, pour *languidi*, *morientis*, foible, sans force. Mais il se trompe. Avidiénus met son vieux vinaigre, parceque le vieux ne coute pas plus que le nouveau, & qu'il est plus propre à effacer le gout de l'huile, & à cacher sa mauvaise odeur. On voit cela tous les jours chez les paysans.

64 *Hac urget lupus, hac canis, aiunt*] C'étoit un proverbe dont on se servoit, pour dire qu'on étoit au milieu de deux dangers presqu'égaux, & qu'on ne pouvoit pas manquer de tomber dans l'un ou dans l'autre, de quelque côté que l'on tournat. On ne sauroit voir une aplication plus heureuse que celle qu'Horace fait ici de ce proverbe. Car par *lupus*, *loup*, il veut parler de ces prodigues, qui n'épargnoient rien pour avoir le loup marin qui avoit été péché entre deux ponts: & par *canis*, *chien*, il fait allusion au surnom d'Avidiénus, qui avoit été apellé *Chien*, à cause de son avarice. Cela est parfait. Et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il est fort bien amené par ce qui précede; *horum utrum imitabitur*.

65 *Mundus erit qui non*] Il dit, que le milieu que l'on doit garder entre l'avarice & la prodigalité, est la propreté, qui n'est pas plus éloignée de la saleté

mes ſauvages: il ne fait ſes libations qu'avec du vin tourné: quoiqu'il celebre en robe blanche, ou le jour de ſa naiſſance, ou un lendemain de noces, ou quelque autre grande fête, il arroſe ſes choux d'une huile dont vous ne ſauriez ſuporter l'odeur, & qu'il verſe lui-même goute à goute d'une corne qui tient deux livres. Mais en revanche il n'y épargne nullement ſon meilleur vinaigre. Quelle maniere de vivre ſuivra donc le Sage; & lequel de ces deux hommes imitera-t-il? Car le danger eſt égal, & comme on dit fort bien, de ce côté-là eſt le loup, & de l'autre eſt le chien. L'homme propre eſt celui qui ne choque ni par la ſaleté, ni par la magnificence, & qui ne panche vers aucun de ces deux excès. Celui qui ſait garder ce milieu ne ſera ni ſi ſcrupuleux, ni ſi exact pour les préparatifs d'un repas, que le vieillard Albutius, lorſqu'il diſtribue ſes ordres à ſes domeſtiques, & qu'il regle à chacun ſon emploi. Il ne ſera pas non plus ſi mal-

leté, que de la magnificence. *Mundus*, propre, eſt un mot géneral, qui va à tout. Il eſt ici queſtion de la table. * *Mundus* eſt un adjectif & non pas un ſubſtantif, comme le prétend M. Bentlei, qui a lu fort mal à propos *mundus erit quâ non*. Rien n'eſt plus éloigné du ſtile d'Horace. *

66 *In neutram partem cultûs miſer*] *Cultûs* eſt un génitif, comme le vieux Commentateur l'a fort bien vu, & il faut ſous-entendre *incidet: il ne tombera ni dans l'un, ni dans l'autre excès*, ni dans la ſaleté, ni dans la magnificence. Il faut bien remarquer *cultus*, employé pour la dépenſe de la table. C'eſt un mot géneral comme *mundus*. *Miſer* tombe autant ſur celui qui peche par la magnificence, que ſur celui qui peche par la ſaleté.

Hic neque ſervis Albuti ſenis exemplo] Le vieux Interprete, Lambin & Cruquius ont cru, qu'Albutius eſt accuſé d'avarice, & Névius de prodigalité. Mais ils ſe trompent aſſurément, & ils n'ont pas entendu le *dum munia didit*. Horace dit, que celui qui ſaura garder un juſte milieu, ne ſera pas d'une exactitude outrée & ſuperſtitieuſe, dans les préparatifs d'un repas, comme Albutius; ni d'une ſimplicité vicieuſe & trop relâchée, comme Névius. Albutius faiſoit trop de façon, & Névius en faiſoit trop peu.

67 *Albuti ſenis exemplo dum munia didit*] Albutius étoit ſi outré dans les repas qu'il donnoit, que ſi ſes eſclaves manquoient à la moindre choſe de ce qu'il leur avoit ordonné, c'étoit un crime irrémiſſible: & en cela il avoit une exactitude trop ſcrupuleuſe & trop recherchée. Torrentius a cru, qu'Horace ne donne pas ici l'exemple d'un homme de ſon tems, & que cet Albutius eſt le Titus Albutius dont il eſt parlé dans les Satires de Lucilius, qui lui reproche, qu'il affectoit ſi fort en tout la politeſſe & l'élégance des Grecs, qu'il vouloit paſſer pour Grec. Voici les vers de Lucilius, que je raporte, parce qu'ils ſont pleins de grace & de ſel. Il fait parler Mutius Scévola:

Græcum te, Albuti, quàm Romanum atque Sabinum,
Municipem Ponti, Titii, Anni, Centurionum,
Præclarorum hominum, ac primorum, ſigniferumque,
Maluiſti dici. Græcè ergo Prætor Athenis,
Id quod maluiſti, te cùm ad me accedis ſaluto:
Χαῖρε, *inquam, Tite: Lictores, turma omnis cohorſque*
Χαῖρε. *Hinc hoſtis Mutî Albutius, hinc inimicus.*

Albutius, vous avez toujours mieux aimé paſſer pour Grec, que pour Romain & pour Sabin, pour le compatriote de Portius, de Titius, d'Annius, de ces vaillans Centurions, hommes de marque, les premiers de leur pays, qui ont été Enſeignes dans nos légions. Sachant donc la paſſion que vous aviez pour cela, un jour que vous me vintes voir, pendant que j'étois Préteur à Athenes, je vous ſaluai en Grec pour vous faire plaiſir. Chairé, Titus, *vous dis-je. Mes huiſſiers, mes gardes, & tous ceux de ma Cour, dirent tous après moi:* Chairé, Chairé. *Et voilà l'origine, voilà la cauſe de l'inimitié qu'Albutius a pour Mutius.*

Albutius s'étoit aperçu, qu'on ne le ſaluoit ainſi, que pour le railler, & pour ſe moquer de lui. Mais l'Albutius d'Horace pouroit bien être le fils de celui-là.

Dum munia didit] *Didere, partiri, dividere*, partager. Albutius partageoit les emplois à ſes eſclaves, quand il vouloit traiter quelqu'un. Il diſoit à l'un: Vous aurez ſoin de ceci; & à l'autre, vous aurez ſoin de cela, &c. Et il étoit là-deſſus d'une ſi grande ſéverité, qu'il ne pardonnoit pas la moindre faute. On peut voir un exemple de ceci dans la ſeconde ſcene du premier Acte du Pſeudolus de Plaute, & un autre dans la XIV. Satire de Juvénal. Moliere a imité cela dans ſon Avare, Act. III. ſc. I.

68 *Simplex Nævius*] *Simplex, ſimple*, pour relâché, négligent, mal propre. Un-

Accipe nunc, victus tenuis quæ quantaque ſecum
Afferat : in primis valeas bene : nam variæ res
Ut noceant homini, credas, memor illius eſcæ,
Quæ ſimplex olim tibi ſederit. At ſimul aſſis
Miſcueris elixa, ſimul conchylia turdis,
Dulcia ſe in bilem vertent, ſtomachoque tumultum
Lenta feret pituita. Vides ut pallidus omnis
Cœnâ deſurgat dubiâ? quin corpus onuſtum
Heſternis vitiis animum quoque prægravat unà,
Atque affigit humi divinæ particulam auræ.
Alter, ubi dicto citiùs curata ſopori
Membra dedit, vegetus præſcripta ad munia ſurgit.
Hic tamen ad melius poterit tranſcurrere quondam,
Sive diem feſtum rediens advexerit annus,

Seu

Unctam convivis præbebit aquam] Ce Névius étoit ſi peu ſoigneux, & ſi mal-p opre, qu'il ſouffroit que ſes eſclaves ſerviſſent de l'eau ſale, pour la mêler avec le vin, ou plutôt pour le bain qse l'on donnoit aux conviés. C'eſt pourquoi Horace dit dans l'Ode XIX. du Livre III.

- - - - *Quis aquam temperat ignibus.*

Qui eſt-ce qui ſera chauffer de l'eau pour le bain?

Aqua uncta, de l'eau graſſe, ſale, &c. & non pas de l'eau parfumée, comme les Interpretes l'ont cru. Cela eſt ridicule. On peut voir ma Remarque ſur le vers 88. de la Satire IV. du Livre I.

70 *Victus tenuis quæ quantaque ſecum*] Il vient à la frugalité, qu'il loue par les biens qu'elle fait à l'eſprit & au corps. C'eſt proprement la ſuite du premier vers.

71 *Nam variæ res ut noceant homini credas*] Il n'y a rien de ſi nuiſible à la ſanté, que le mêlange de differents mets ; & Horace ne donne d'autre preuve de cette verité, que l'experience même que tout le monde peut avoir faite du contraire. Car on n'a qu'à ſe ſouvenir de l'état ou l'on s'eſt trouvé, après avoir mangé d'une ſeule viande, pour être convaincu, que tant de viandes ne peuvent qu'accabler l'eſtomac. Au reſte, pour dire cela en paſſant, cette queſtion, ſi une ſeule viande eſt meilleure pour l'eſtomac que la diverſité des mets, eſt traitée fort au long dans les Saturnales de Macrobe, Livre VII. & on y allegue pluſieurs raiſons pour & contre. Le ſentiment d'Horace eſt celui d Hippocrate, & cela ſuffit : c'eſt auſſi celui des plus ſages. Dans l'Eccleſiaſtique il eſt dit : *Non te effundas ſuper omnem eſcam ; in multis enim eſcis erit infirmitas. Tu ne te jetteras point ſur toutes ſortes de mets. Car de pluſieurs mets vient la maladie.*

73 *Quæ ſimplex olim tibi ſederit*] *Simplex*, *ſimple*, pour *ſeule*, comme dans Pline, Livre XI. chap. 53. *Homini cibus utiliſſimus ſimplex ; acervatio ſaporum peſtifera ; condimenta perniciofiora.*

Sederit] *Placuerit*, t'aura plu. On pouroit auſſi expliquer *ſederit*, ſera allée à fond, aura paſſé ſans peine, comme étant de facile digeſtion.

75 *Dulcia ſe in bilem vertent*] Tout ce que l'eſtomac ne peut digerer, ſe change en bile, ſurtout les douceurs. * Et de là viennent les maux d'eſtomac, les coliques, les diſſenteries, comme il va le dire, & comme l'Eccleſiaſtique nous en avertit : *Labor vigiliæ, cholera, & tortura inſatiabili.* XXXI. 23. *

Stomachoque tumultum lenta feret pituita] La pituite, qui eſt une humeur froide, venant à ſe mêler avec la bile, qui eſt chaude, cauſe dans l'eſtomac un fort grand deſordre, & comme une guerre civile que l'eſtomac ne ſauroit apaiſer, ſa chaleur naturelle étant preſque éteinte. Ce *tumultus* eſt un fort beau mot. Horace en a pris l'idée dans ce beau paſſage d'Hippocrate : Τὰ γὰρ ἀνόμοια στασιάζει, καὶ τὰ μὲν θᾶσσον, τὰ δὲ σχολαίτερον πέσσεται. *Ces viandes differentes ſont une ſédition dans l'eſtomac. Les unes ſont digerées plutôt, & les autres plus tard.*

77 *Deſurgat*] Horace a dit *deſurgere*, comme *depreperare* : & c'eſt une compoſition imitée des Grecs, qui joignent la prépoſition avec les verbes. *Cœnâ deſurgat*, pour *ſurgat de cœnâ*. Car *deſurgere* n'eſt point ici pour dire ἀφοδεύειν, *alvum exonerare*.

Dubia] Terence explique dans le Phormion, Acte II Scene II. ce que c'eſt que *cœna dubia*, un repas douteux ; c'eſt-à-dire, où la diverſité, & la quantité des

mal-propre, ni si négligent que Névius, qui souffre que l'on donne de l'eau sale à ses conviés. C'est-là aussi un très grand defaut. Voici presentement tous les grands avantages qui suivent un petit ordinaire : Premierement vous vous portez bien ; car si vous vous souvenez du bon état où vous vous êtes toujours trouvés après n'avoir mangé que d'une viande, vous comprendrez aisément de quel préjudice sont au corps les differens mets. Si-tôt que vous avez mêlé le rôti avec le bouilli, les huitres avec les grives, tout ce qu'il y a de doux se change en bile, & la lente pituite venant à se mêler avec cette bile, excite une guerre civile dans votre estomac. Ne voyez-vous pas qu'on se leve toujours pâle d'une grande table où l'on ne sait que choisir ? Il y a bien plus encore, c'est que le corps accablé des excès du jour précédent, accable en même tems l'esprit, & plonge dans la boue ce souffle de la Divinité dont nous sommes animés. Au lieu que celui qui vit simplement, après avoir pris le soir un léger repas, goûte toutes les douceurs d'un paisible sommeil : & le lendemain, il se leve fort & vigoureux, pour vaquer à son emploi. Ce même homme poura pourtant se traiter

des mets vous réduisent à ne savoir que choisir. Voici le passage :

- - - - PH. Cœna dubia apponitur.
GE. Quid istud verbi est? PH. Ubi tu dubites
quid sumas potissimum.

Cela est remarquable, en ce qu'il paroît que Terence a été le premier qui a hasardé ce mot.

78 *Hesternis vitiis*] Des excès du jour précédent, comme il a dit plus haut ; *pinguem vitiis albumque.*

Animum quoque prægravat unà] Car les vapeurs du vin & des viandes abrutissent l'esprit, & le rendent incapable de faire ses fonctions. On peut voir sur cette matiere deux beaux chapitres d'Hieroclès sur les vers de Pythagore, pag. 136. & 145. du second Volume.

79 *Atque affigit humi divinæ particulam auræ*] Il est indifferent de lire *affigit*, ou *affligit*. L'un & l'autre sont fort bons. Ce vers est admirable : une chose toute divine & toute celeste devient terrestre & grossiere par la débauche, qui coupe les ailes de l'ame, en éteignant sa chaleur, & en changeant sa secheresse en humidité. Car ce sont ces deux qualités que les Anciens ont nommées les ailes de l'ame.

Divinæ particulam auræ] Une particule du souffle de la Divinité ; c'est-à-dire une partie de la Divinité même, qui n'est qu'un esprit, & que Platon apelle l'*ame du monde*. Cette idée du souffle de la Divinité, est venue sans doute aux Anciens de l'histoire de la création, qui leur étoit connue. Dieu après avoir formé l'homme de la poussiere, lui inspira un souffle de vie : *inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ.* Et c'est ce souffle de vie qu'ils ont apellé *particulam divinæ auræ.* Marc Antonin l'apelle parfaitement bien ἀπόσπασμα ζῆνος, dans ce beau passage, où il dit, qu'il faut faire tout ce qui plaît au Génie que Dieu nous a donné pour nous conduire, & qui est une partie de lui même : ce qui n'est autre chose que l'esprit & que la raison.

80 *Alter*] Celui qui vit frugalement.

Dicto citius curata) Car un léger repas est bientôt pris, & la sobrieté n'est pas longtems à table.

81 *Vegetus præscripta ad munia surgit*] Horace, après avoir parlé du lendemain de la débauche, ne manque pas de parler du lendemain du repas sobre, & c'est cette oposition qui fait la plus grande beauté de ce passage. Le plaisir des repas sobres se fait encore plus sentir le lendemain que le jour même. * C'est ce que l'Ecclesiastique dit fort bien : *Somnus sanitatis in homine parco ; dormiet usque manè & anima illius cum ipso delectabitur.* C'est-à-dire, qu'en se levant il sera maître de son esprit, & le trouvera prêt à faire ses fonctions. *

82 *Hic tamen ad melius*] Ofellus n'exclut pas entierement la bonne chere, comme les Stoïciens. Il ne l'admet pas non plus avec les excès que les Epicuriens permettoient. Il prend le milieu entre ces deux sectes ; & c'est ce qui prouve, qu'il n'est ni Epicurien, ni Stoïcien. C'est pourquoi il est apellé *abnormis sapiens.* Ces vers sont admirables.

83 *Rediens advexerit annus*] *Rediens annus*, est proprement ce que les Grecs disent περιπλομένων ἐνιαυτῶν ; car l'année est un cercle dont chaque point est & le commencement & la fin.

Advexerit] C'est ainsi qu'il faut lire, & non pas *adduxerit.* Il a dit de même dans l'Ode XXIX. du Liv III.

Quod

Seu recreare volet tenuatum corpus, ubique
Accedent anni, & tractari molliùs ætas
Imbecilla volet: tibi quidnam accedet ad istam
Quam puer & validus præsumis mollitiem, seu
Dura valetudo inciderit, seu tarda senectus?
Rancidum aprum antiqui laudabant: non quia nasus
Illis nullus erat, sed credo, hac mente, quòd hospes
Tardiùs adveniens, vitiatum commodiùs quàm
Integrum edax dominus consumeret. Hos utinam inter
Heroas natum tellus me prima tulisset!
Das aliquid famæ, quæ carmine gratior aurem
Occupat humanam? Grandes rhombi patinæque
Grande ferunt unà cum damno dedecus: adde
Iratum patruum, vicinos, te tibi iniquum,
Et frustra mortis cupidum, quum deerit egenti
As, laquei pretium. Jure, inquis, Trasius istis
Jurgatur verbis: ego vectigalia magna,
Divitiasque habeo tribus amplas regibus. Ergo
Quod superat, non est melius quo insumere possis?
Cur eget indignus quisquam, te divite? quare

Templa

Quod fugiens semel hora vexit.

Et Virgile: *Quid vesper serus vehat.*

84 *Tenuatum corpus*] Le corps exténué par le travail, ou par quelque maladie. Ofellus ne reconnoît que trois choses qui puissent obliger les hommes à se traiter un peu plus delicatement que de coutume, les fêtes, la foiblesse que causent ou les maladies ou le trop grand travail, & les incommodités de la vieillesse. Mais sous le nom de fêtes sont comprises toutes les occasions extraordinaires, comme la visite d'un ami, &c.

85 *Ætas imbecilla*] La vieillesse que Socrate apelle en quelque endroit *le rendez-vous de toutes les incommodites de la Nature.*

87 *Præsumis*] *Præsumere*, prendre avant le tems.

89 *Rancidum aprum*] Les anciens Romains disoient assurément en proverbe *rancidus aper*; mais je ne me souviens pas de l'avoir lu ailleurs. Horace en donne la veritable explication. Il est certain que ces premiers Romains, dont il parle, avoient retenu beaucoup de préceptes de Pythagore, qui enseignoit la morale sous des envelopes, & par des paraboles: comme quand il disoit, qu'*on ne devoit jamais s'asseoir sur le boisseau*, pour dire, qu'il falloit toujours garder quelque chose pour le lendemain; car on ne s'assied sur le boisseau qu'après l'avoir renversé, & l'on ne le renverse qu'après qu'il est vuide. Je crois même que c'est lui qui inspira à ces bonnes gens le scrupule, de n'ôter jamais la table vuide, & de n'éteindre point la lampe qui les avoit éclairés pendant le souper. Pour leur faire entendre, qu'il falloit toujours se tenir en état de pouvoir régaler un hôte, s'il en survenoit quelqu'un. Comme les Latins disoient *rancidus aper*, les Grecs disoient *ἀποκείμενος ἰχθῦς*, *poisson serré, garde,* &c.

90 *Sed credo hac mente*] Il y a une politesse & une sagesse merveilleuse dans cette explication.

91 *Quàm integrum edax dominus*] *Integer* a deux significations, car il signifie *entier* & *frais*. Il est ici pour *frais, recens,* oposé à *vitiatus*. Les premiers Romains ne virent jamais sur leur table un sanglier entier. P. Servilius Rullus fut le premier qui en fit servir un, & cet excès, qui jusques au tems de Cesar avoit été inouï, devint ensuite une chose ordinaire. On en servoit même deux & trois. C'est pourquoi Juvénal s'écrie:

- - - - quanta est gula quæ sibi totum
Ponit aprum!

Tibere dans ses festins les plus solemnels n'en eut jamais que la moitié d'un.

92 *Hos utinam inter Heroas*] Je suis charmé de ce souhait. Il apelle ces premiers Romains, *des Heros*, à cause de leur frugalité.

93 *Tellus prima*] Car du tems de ces Romains, dont

traiter un peu mieux, ſoit que le retour de l'année lui ramene une fête, ou qu'il lui ſurvienne quelque hôte: ſoit qu'il veuille réparer ſes forces, & refaire ſon corps atténué par le travail: ou enfin lorſqu'une longue ſuite d'années l'auront conduit dans l'âge infirme, qui demande un traitement plus doux. Mais toi, quand tu ſeras malade, ou quand tu ſeras vieux, que pouras-tu ajouter à cette moleſſe & à cette delicateſſe que tu anticipes ainſi, pendant que tu es jeune & robuſte? Nos peres vantoient un ſanglier rance: ce n'eſt pas qu'ils n'euſſent le nez fort bon; mais c'étoit, à mon avis, pour faire entendre, qu'il valoit encore mieux, qu'un hôte arrivant chez eux fort tard, & ſans être attendu, y trouvât cette proviſion, quoiqu'un peu gâtée, que ſi le maître du logis l'avoit mangé frais & entier. Plût à Dieu que la terre, alors encore jeune, m'eût fait naître parmi ces Héros! Fais-tu quelque cas de la réputation, qui flate d'ordinaire l'oreille des hommes beaucoup plus agréablement que les vers les plus melodieux? Sache donc, que les grands turbots & les grands plats de viande, avec la perte du bien aportent auſſi la honte & l'infamie. Ajoute à cela la colere de tes parens, qui ne peuvent ſouffrir tes foles dépenſes; le mépris de tes voiſins; la haine que tu es forcé d'avoir pour toi-même; enfin les impatiens & vains deſirs de finir ta malheureuſe vie, quand tu n'auras plus de quoi acheter un ſimple cordon, vil inſtrument de la mort. Allez faire ces belles leçons à Traſius, me dis-tu: pour moi j'ai de grands revenus, & des biens immenſes, qui ſuffiroient à trois Rois. N'y a-t-il donc rien à quoi tu puiſſes mieux employer ton ſuperflu?

dont il parle, la terre étoit plus jeune que de ſon tems. C'étoit le premier, ou le ſecond âge. Il n'y a pas de raiſon à croire que *prima* ſoit une épithete ordinaire de la terre. parcequ'elle fut tirée la premiere du chaos, avant les autres élémens, & avant le ciel même. Horace n'y a jamais penſé.

94 *Das aliquid famæ*] Après le ſoin de la ſanté, vient le ſoin de la réputation, qui touche ſouvent, & qui doit même toucher plus que le ſoin de la ſanté.

Quæ carmine gratior aurem occupat] Car il n'y a point d'harmonie plus agréable à l'oreille que celle des louanges. Pindare dit avec raiſon, que quand un homme eſt aſſez heureux, pour joindre la fortune à la bonne reputation, il ne doit pas ſouhaiter d'être un Dieu; car les Dieux n'ont pas plus de plaiſir que lui. Au lieu d'*occupat*, on a lu *occupet* qui fait auſſi un beau ſens. En ce cas c'eſt un précepte. La renommée, qui doit être plus agréable, &c. J'aime mieux le premier. * Horace dit ici une verité, & ne ſonge nullement à donner un précepte. *

95 *Grandes rhombi patinæque*] Le luxe des Romains pour la grandeur des plats étoit ſi exceſſif, que Sylla en avoit d'argent qui peſoient deux cents marcs. Et Pline remarque, qu'on en auroit trouvé alors à Rome plus de cinq cents de ce poids-là. Cette fureur ne diminua pas dans les ſuites, puiſque du tems de Claudius un de ſes eſclaves, apellé Druſillanus Rotundus, avoit le plat apellé *promulſis*, de mille marcs peſant, qu'on ſervoit au milieu de huit petits plats de cent marcs chacun. Ces neufs plats étoient rangés à table ſur une machine qui les ſoutenoit, & qui du nom du grand plat, étoit apellé *promulſidarium*. On connoît le plat de Vitellius, qui à cauſe de ſa grandeur énorme fut apellée *le bouclier de Minerve*.

99 *As, laquei pretium*] L'as Romain valoit un ſol de notre monnoie.

Jure, inquis, Traſius] Car Traſius s'étoit ruiné par ſes folles dépenſes. Ce nom eſt aujourd'hui inconnu, * & il eſt fort inutile de s'amuſer à rechercher ſi c'eſt *Traſius*, *Trauſius*, *Troſius*, ou *Toſius*. *

Iſtis jurgatur verbis] *Jurgatur* eſt paſſif, quoique Torrentius en veuille dire. Les Anciens n'étoient pas ſi ſcrupuleux ſur cela.

100 *Vectigalia magna*] *Vectigal* eſt ici pour toute ſorte de rentes & de revenus d'un particulier. Ciceron s'en eſt ſouvent ſervi dans ce même ſens.

* 103 *Cur eget indignus*] Cette réponſe d'Horace à ce riche prodigue, eſt admirable, & très digne du Chriſtianiſme. *

Templa ruunt antiqua Deûm? cur, improbe, caræ
Non aliquid patriæ tanto emetiris acervo?
Uni nimirum tibi rectè semper erunt res?
O magnus posthac inimicis risus! Uterne
Ad casus dubios fidet sibi certiùs: hic, qui
Pluribus assuerit mentem corpusque superbum?
An qui, contentus parvo, metuensque futuri,
In pace, ut sapiens, aptarit idonea bello?
Quò magis his credas, puer hunc ego parvus Ofellum
Integris opibus novi non latiùs usum,
Quàm nunc accisis. Videas metato in agello
Cum pecore & gnatis fortem mercede colonum,
Non ego, narrantem, temerè edi luce profestâ
Quicquam præter olus, fumosæ cum pede pernæ.
Ac mihi quum longum post tempus venerat hospes,
Sive operum vacuo gratus conviva per imbrem
Vicinus, bene erat, non piscibus urbe petitis,
Sed pullo atque hœdo. Tum pensilis uva secundas
Et nux ornabat mensas, cum duplice ficu.

Post

Indignus quisquam] *Indignus qui egeat.* Mot à mot, *indigne d'être pauvre.* Mais en notre langue *indigne* n'est jamais pris qu'en mauvaise part. * Il y a pourtant des occasions où on peut le hasarder en bonne part avec grace. *

Quare templa ruunt antiqua Deûm] Il fait sa cour à Auguste, qui avoit rebâti à Rome les temples qui étoient tombés de vieillesse, ou qui avoient été consumés par le feu.

107 *Uterne*] Ce *ne* est comme dans le vers 21. de la X. Satire: *quine putetis.*

108 *Ad casus dubios*] *Casus dubii*, comme *dubia tempora* de l'Ode IX. du Livre IV.

- - - - - - - & secundis
Temporibus dubiisque rectus.

On peut voir là les Remarques.

109 *Corpusque superbum*] *Superbe* est ici pour dédaigneux, qui méprise tout, qui ne trouve rien de bon, comme cette femme qui pensa ruiner Chrémès, en tâtant seulement aux vins qu'il faisoit servir:

- - - - - - pytissando modò mihi
Quid, quid vini absumpsit?

Terence dans l'Héautontim. Act. III. scene I.

110 *Metuensque futuri*] *Metuens* n'est pas qui craint, mais qui prévoit, & qui se précautionne, &c.

112 *Quò magis his credas*] C'est Horace qui parle de son chef.

Puer hunc ego parvus Ofellum] Horace pouvoit avoir vu cet Ofellus à Rome, où ce Poete passa depuis l'âge de neuf ou dix ans jusqu'à vingt ou vingt & un qu'il partit pour aller étudier à Athenes.

114 *Videas metato in agello*] Dans son champ qui a été mesuré, c'est-à-dire qui a été donné aux soldats. Car pour distribuer les terres, on les mesuroit, afin que chaque soldat eût tant d'arpens. La terre d'Ofellus échut en partage à Umbrénus, & cela arriva sans doute après la bataille de Philippes, quand Auguste ramena en Italie les véterans, & leur assigna les terres municipales. Virgile fut chassé de sa terre par le même accident, comme il s'en plaint dans ce vers:

Pertica quæ nostros metata est improba agellos.

Mais il la recouvra bientôt après par la faveur d'Auguste. Properce, qui se trouva envelopé dans le même malheur, ne fut pas si heureux que lui:

Abstulit excultas pertica tristis opes.

115 *Fortem mercede colonum*] *Fortem*, plein de fermeté

perflu? Pourquoi pendant que tu es ſi riche, voit-on un homme de merite dans la pauvreté? Pourquoi laiſſes-tu tomber en ruïne les anciens temples des Dieux? Pourquoi ne tires-tu pas d'un ſi grand monceau quelque petite choſe pour le ſoulagement de ta patrie? Sans doute que la Fortune renonçant pour toi ſeul à ſon inconſtance, te laiſſera toujours dans la proſperité? Ah! que tu ſerviras un jour de riſée à tes ennemis! Mais dis-moi, lequel crois-tu devoir plus s'aſſurer de lui-même contre les attaques de la Fortune ennemie, ou celui qui aura accoutumé ſon eſprit ſuperbe, & ſon corps trop delicat à une grande abondance de toutes choſes, ou celui qui ſe contentant de peu, & ſe précautionnant toujours contre l'avenir, aura fait en homme ſage pendant la paix ſa proviſion de bonnes armes pour la guerre? Et afin que ces préceptes faſſent plus d'impreſſion ſur vous, je me ſouviens d'avoir vu dans mon enfance ce même Ofellus les pratiquer lui-même, & ne vivre pas plus largement dans ſon abondance, qu'il vit aujourd'hui dans ſa pauvreté. Vous verriez encore ce bon-homme au milieu de ſes troupeaux & de ſes enfans, dans ſon petit champ, dont il n'eſt plus que le fermier, conter à ſa famille: Jamais jour ouvrier ne m'a vu manger que des herbes, & quelque pied de cochon fumé. Et lorſqu'un hôte, que je n'avois pas vu depuis longtems, venoit chez moi, ou que la pluie, en faiſant ceſſer nos travaux, m'amenoit quelque voiſin, nous mangions avec plaiſir, non pas des poiſſons que j'euſſe envoyé acheter à la ville, mais un chapon de ma baſſe-cour, ou un chevreau

fermeté & de courage, & parlant de la fortune paſſée, comme n'y ayant aucun regret. *Colonus* dans ſa premiere origine ſignifioit ſimplement *maitre, habitant*. Car Varron apelle Mercure *Mercurium Arcadum colonum*. Mais enſuite on l'a déterminé à ſignifier un homme qui cultive une terre pour un maitre. Horace ne laiſſe pas d'ajouter *mercede*, pour mieux expliquer la choſe, & pour la rendre plus grave.

116 *Non ego narrantem*] Horace réüſſit parfaitement à faire parler les gens ſelon leur veritable caractere. Ce diſcours d'Ofellus eſt très ſenſé, & d'un ſtile net & coulant, où il n'y a rien de groſſier: & c'eſt ce qui prouve que le *craſſâ Minervâ* du troiſieme vers ne ſignifie pas ce que l'on avoit cru.

119 *Operum vacuo*] Car la pluie & le mauvais tems font ceſſer les travaux de la campagne.

120 *Bene erat*] C'eſt le propre terme pour dire, *nous faiſions bonne chere*.

121 *Tum penſilis uva*] Les Romains conſervoient ſi bien leurs raiſins, qu'ils en avoient preſque toute l'année. Caton, Varron, Columelle, & Palladius, ont fait des chapitres entiers, pour enſeigner la maniere de les conſerver. Ils tâchoient même d'imiter le ſoin des Grecs, qui prétendoient avoir trouvé le ſecret de les conſerver pendus à la ſouche dans la vigne même juſqu'au printems. Le bon homme Ofellus n'y cherchoit pas tant de fineſſe; il pendoit ſes raiſins au plancher, comme on fait communément en Languedoc: & c'eſt de ces raiſins ainſi gardés que Varron dit, *in carnarium aſcendunt*. Et Pline: *Durant aliæ per hyemem penſili concameratæ nodo*.

Secundas menſas] Il a été aſſez parlé de la ſeconde table dans les Remarques ſur l'Ode cinquieme du Livre IV.

122 *Cum duplice ficu*] On n'eſt pas d'accord ſur l'explication de *duplex ficus*. Les uns diſent, que c'eſt une figue de deux eſpeces; les autres que c'eſt une figue de deux ſaiſons, que les Latins apellent *biferam*, & qu'Auguſte aimoit plus que toutes les autres. Enfin il y a un troiſieme parti, qui veut que *duplex ficus* ſoit une groſſe figue qu'on apelloit *mariſcam*. Et je ſuis de cet avis: car il eſt certain que les Latins on dit *double*, pour *grand*. Caton dans le XX. chap. *& habeat quas figat clavis duplicibus, ne cadant*. Voilà des *clous doubles*, pour de *grands clous*. Lucilius a dit de la même maniere, *duplici corpus ſiccaſſem pilâ*, une *double paume*, pour une *groſſe paume*, un balon. Virgile dit *duplex dorſum, duplex ſpina, duplex corona*, dans ce même ſens. Cette double figue dont parle ici Ofellus étoit la moins eſtimée de toutes. C'eſt pourquoi elle convenoit fort bien à la ſeconde table d'un homme ſi ſimple & ſi frugal.

Post hoc ludus erat cupâ potare magistrâ:
Ac venerata Ceres ut culmo surgeret alto,
Explicuit vino contractæ seria frontis.
Sæviat, atque novos moveat Fortuna tumultus,
Quantum hinc imminuet? quanto aut ego parciùs, aut vos,
O pueri, nituistis, ut huc novus incola venit?
Nam propriæ telluris herum Natura neque illum,
Nec me, nec quemquam statuit. Nos expulit ille:
Illum aut nequities, aut vafri inscitia juris:
Postremò expellet certè vivacior heres.
Nunc ager Umbreni sub nomine, nuper Ofelli

Dictus,

123 *Post hoc ludus erat*] Ce passage est plus considerable que ne l'ont cru les Interpretes, qui l'ont fort bien passé sans rien dire. Il renferme pourtant une coutume considerable, & qui fait un veritable plaisir. Les Romains commençoient ordinairement à s'échauffer à boire au milieu du repas. Il y en a un exemple remarquable dans la vie de Brutus. Les débauchés commençoient à boire avant le repas, & même avant le bain: & c'est contre ces gens-là que Séneque dit dans la Lettre CXXIII. *Non videntur tibi contra Naturam vivere qui jejuni bibunt, qui vinum recipiunt inanibus venis, & ad cibum ebrii transeunt? Atqui frequens hoc adolescentium vitium est. Qui vires excolunt, in ipso penè balnei limine, inter nudos bibunt: imò potant ut sudorem quem moverunt potionibus crebris ac ferventibus subinde distringant. Ne vous semble-t-il pas que ceux-là vivent contre toutes les regles de la Nature, qui commencent à boire à jeun, qui remplissent de vin leurs veines vuides, & qui ne se mettent à table que quand ils sont sous? Cependant c'est le vice ordinaire des jeunes gens. Ceux qui exercent leurs forces, boivent tout nus à l'entrée du bain, afin de pouvoir essuyer ensuite la grande sueur que la quantité de vin qu'ils ont pris fait sortir par leurs pores.* Ceux qui étoient sages & moderés ne commençoient à boire qu'à la fin du repas, après la seconde table, où l'on faisoit les libations. Mais il y avoit si peu de gens qui pussent avoir cette moderation, qu'elle n'étoit presque plus en usage que chez les paysans, qui sont toujours les hôtes de la frugalité & de la temperance. C'est pourquoi le même Séneque ajoute à ce que je viens de raporter: *Post prandium aut cœnam bibere vulgare est. Hoc patres familiæ rustici faciunt, & veræ voluptatis ignari. De boire après le repas, cela est trop commun. Les peres de famille le font à la campagne, parceque ces bons paysans n'ont pas le goût de la veritable volupté.* Séneque dit cela en se moquant: car il parle selon les sentimens de ces débauchés qui buvoient à jeun. On voit presentement pourquoi ce bon Ofellus dit ici *post hoc, après le repas.* Et cela meritoit sans doute d'être expliqué.

Ludus erat cuppâ potare magistrâ] Les commentateurs disputent ici, s'il faut lire *cuppa*, ou *culpa*. Expliquons l'un & l'autre, & nous serons moins sujets à nous tromper dans le choix. Les Anciens établissoient ordinairement dans leurs festins un Roi, qu'Horace apelle dans le second Livre des Odes, *arbitrum bibendi*, parcequ'il avoit un pouvoir absolu sur tous les conviés, & qu'il dépendoit de lui de les faire boire autant & si peu qu'il vouloit. Le bon Ofellus, dont la table étoit trop frugale pour avoir un Roi, cherche à prendre des plaisirs plus simples; & au lieu d'un Roi, il convient avec son hôte, qu'à chaque faute qu'ils feroient en parlant, ils boiroient un coup de plus. C'est pourquoi il apelle cette faute *la maitresse*, parcequ'elle obligeoit à boire celui qui avoit manqué. Voilà donc *culpâ potare magistra*. Pour l'autre leçon, *cuppâ potare magistrâ*, si c'est la veritable, Ofellus vouloit qu'on se divertît à boire à sa soif, & sans avoir d'autre regle, ni d'autre mesure que celle de la tasse même. Et je me déclare pour cette derniere, parceque je la trouve beaucoup plus simple que l'autre, qui n'a nulle vraisemblance. Car il n'est pas naturel, que de bons paysans se mettent en tête de remarquer les fautes les uns des autres. Je ne vois pas même quelles fautes ce pouvoient être. Théodore Marcile au lieu de *cuppa* a lu *cupa*, qui est proprement une cave, comme si Ofellus avoit offert à son hôte de boire tant que le tonneau pouroit durer. Cela est trop outré. Il faut assurément retenir *cuppa*, qui vient du Grec κύββα. Hesychius, κύββα, ποτήριον. *cuppa*, coupe. * De tous ceux qui ont touché à ce passage, M. Bentlei est celui qui s'est le plus éloigné du vrai. Après une longue remarque, il se réduit à lire *nullâ potare magistrâ*, ou *cupâ potare magistrâ*, & il explique *cupa*, *une cabaretiere*, καπηλίς. On ne sauroit traiter plus mal Horace, que de lui attribuer de telles absurdités.*

124 *Ac*

chevreau de ma bergerie. Quelques raiſins de mon plancher, des noix, & quelques groſſes figues, ornoient ma ſeconde table. Après le fruit, nous nous divertiſſions à boire chacun à ſa fantaiſie, ſans aucune loi tirannique. Quand nous avions donc fait nos libations à la blonde Cerès, pour la prier de faire meurir nos moiſſons, l'eſperance rempliſſoit nos coeurs de joie, & nous faiſoit noyer dans le vin toutes nos inquiétudes & tous nos chagrins. Que la Fortune excite derechef contre moi toute ſa rage, & qu'elle me prépare de nouveaux aſſauts, que poura-t-elle retrancher de cette maniere de vie? Vous êtes-vous aperçus, que vous ou moi ayons fait moins bonne chere depuis que ce nouveau fermier s'eſt emparé de ce bien? *Ne vous étonnez pas que j'apelle fermier, celui que vous regardez comme le maître.* La Nature n'a donné la propriété de cette terre ni à lui, ni à moi, ni à aucun autre. Il m'en a chaſſé, il en ſera chaſſé à ſon tour, ou par

124 *Ac venerata Ceres ut culmo*] Ces bons payſans n'avoient garde d'oublier la bonne Cerès. Mais je ſuis charmé de ce qu'il dit, qu'ils ne commençoient à s'abandonner à la joie, qu'après qu'ils avoient fait leurs libations à cette Déeſſe. *Venerata* au paſſif. Les Anciens diſoient *venero*, & *veneror*. Virgile: *venerata Sacerdos*. Plaute a dit:

Date mihi huc ſtactum atque ignem in aram, ut venerem
Lucinam meam.

Donnez-moi de l'encens & du feu, afin que je faſſe mes prieres à Lucine.

* *Ut culmo ſurgeret alto*] Cet *ut* dépend de *venerata*. *Cerès priée de* &c. *venerata ut ſurgeret*. J'avoue que je ne puis tenir contre l'imagination de M. Bentlei qui a lu *ita culmo ſurgeret*, & qui pour fonder ſa correction a ſubtilement imaginé que ce repas d'Ofellus s'étoit fait pendant un tems de pluie; & comme c'eſt la pluie qui nourit & fait croitre les moiſſons, il aſſure que ces bons payſans prient Cerès de croitre, comme elle croit pendant qu'ils ſont à table à bien boire, *ita ſurgeret ut jam nunc ſurget*. Cela n'eſt-il pas bien ingénieux? *

125 *Explicuit vino contractæ ſeria*] Il faut remarquer cette façon de parler: *Venerata Ceres explicuit vino ſeria contractæ frontis*. Il attribue cet effet-là à Cerès, parcequ'après l'avoir priee, & lui avoir fait les libations, l'eſperance qu'ils concevoient d'une heureuſe moiſſon, portoit leur eſprit à la joie, & aplaniſſoit toutes les rides que le travail & le ſoin avoient tracées ſur leur front. Il y a là beaucoup de politeſſe.

126 *Sæviat atque novos*] Quand on vit de cette maniere, & qu'on a trouvé le ſecret de trouver l'abondance dans la pauvreté, on peut juſtement defier la Fortune; elle ne trouve plus de priſe ſur nous.

127 *Quantum hinc imminuet*] Quand on s'eſt réduit à ce que la néceſſité demande, la Fortune ne peut plus l'ôter. Car comme Séneque l'a dit admirablement dans la Lettre XVIII. *Ad ſaturitatem non opus eſſe Fortunâ: hoc enim, quod neceſſitati ſat eſt, debet etiam irata. Pour ſe raſſaſier, il n'eſt pas néceſſaire d'avoir la Fortune favorable: quelque irritee qu'elle ſoit, elle ne ſauroit refuſer ce qui ſuffit à la néceſſité.*

128 *Nituiſtis*] *Nitere* ſe dit proprement du teint frais que donne l'embonpoint. Gnathon dit dans Terence: *Qui color, nitor, veſtitus.* Il ſe dit auſſi par la même raiſon de toutes les choſes qui ſont en bon état, & qui contentent la vue, comme Caton l'a dit des terres qui ſont bien cultivées.

Novus incola] Umbrénus. Remarquez qu'il ne dit point *maître*, mais *habitant:* ce qui marque ſeulement l'uſufruit.

131 *Illum aut nequities*] Umbrénus m'a dépoſſédé, dit Ofellus, & il ſera lui-même dépoſſédé par ſon intemperance & par ſes débauches. *Nequities* comprend tous les vices des prodigues, des luxurieux & des débauchés.

132 *Poſtremò expellet*] Si les débauches ne le chaſſent pas de cette maiſon, ou ſi les chicanes d'un voiſin ne le dépoſſedent, il eſt toujours bien ſûr qu'il en ſera dépoſſédé par l'heritier qui lui ſurvivra.

133 *Nunc ager Umbreni ſub nomine, nuper Ofelli dictus*] Il y a ſur ce même ſujet une jolie épigramme de Lucien:

Ἀγρὸς Ἀχαιμενίδου γενόμην ποτὲ, νῦν δὲ Μενίππου,
Καὶ πάλιν ἐξ ἑτέρου βήσομαι εἰς ἕτερον·

Καὶ

Dictus, erit nulli proprius : sed cedet in usum
Nunc mihi, nunc alii. Quocirca vivite fortes,
Fortiaque adversis opponite pectora rebus.

SA-

Καὶ γὰρ ἐκεῖνος ἔχειν μέ ποτ᾽ ᾤετο, καὶ πάλιν οὗτος
Οἴεται, εἰμὶ δ᾽ ὅλως οὐδενός, ἀλλὰ Τύχης.

J'étois autrefois le champ d'Achéménidès: aujourd'hui je suis le champ de Ménippe, & je passerai toujours comme cela de l'un à l'autre. Car celui-là croyoit me posséder autrefois; celui-ci croit me posséder aujourd'hui. Mais je ne suis ni à l'un, ni à l'autre, ni à personne : je suis à la Fortune seule.

134 *Erit nulli proprius*] Publius Syrus dit admirablement sur cela :

Nil proprium ducas quod mutarier potest.

Ne dis point qu'une chose est à toi, quand elle peut changer de maître.

Et Ciceron dans le IV. Paradoxe: *Nihil neque meum est, neque cujusquam, quod auferri, quod eripi, quod amitti potest.*

Sed cedet in usum nunc mihi nunc alii] Justement comme les hoteleries sont aux voyageurs. C'est pourquoi Epictete dit excellemment: Ἂν διδῷ (χωρίον,) ὡς ἀλλοτρίου αὐτοῦ ἐπιμελοῦ, ὡς τοῦ πανδοχείου οἱ παριόντες. *Si celui qui t'a donné la terre, te la laisse, uses-en comme d'une chose qui ne t'apartient point, & comme les voyageurs usent des hoteleries.*

135 *Quocirca vivite fortes*] Cette conséquence se tire naturellement des principes qu'il vient d'expliquer. Car puisqu'il est certain que toutes les choses du monde sont sujettes au changement, & que le changement est la détermination de leur être, c'est être fou, de s'affliger quand on voit qu'elles vont leur train. Il faut que notre esprit acquiesce à cette loi génerale & universelle. Faire autrement, c'est gronder contre la Nature, & chercher plutôt à corriger Dieu, qu'à se corriger soi-même. Au reste le caractere aimable qu Horace donne ici à Ofellus, & le charmant portrait qu'il fait de lui, me font conjecturer que ce Poete, en travaillant à faire une Satire utile pour les moeurs, pouroit bien aussi avoir cherché à rendre un bon office à ce sage villageois auprès d'Auguste, & à porter ce Prince à adoucir la fortune d'un homme si digne de ses graces par son bon esprit. Je donnerois quelque chose de bon, qu'Auguste l'eût rétabli dans sa petite terre.

NOTES SUR LA SATIRE II. DU LIV. II.

SUR le vers 114. le Pere Sanadon juge que cette Satire ne fut faite qu'après l'année 712.

2 *Quem*] Le P. S. lit *quæ*. Cette leçon, dit-il, a pour garans de bons manuscrits & des Editeurs critiques, & il remarque qu'on ne dit point *præcipere sermonem*.

6 *Acclinis*] M. Cuningam a mis *adclinus*, après un manuscrit, & le P. S. a reçu cette leçon.

17 *Hyemat mare*] Saluste a dit de même, *aquis hyemantibus*, & Pline, *reliquum tempus hyemat*, comme le P. S. l'a remarqué.

21 *Ostrea*] Le P. S. fait remarquer que ce mot est ici de deux sillabes. J'ajoute que cela est très ordinaire chez les Poetes Latins. Virgile:

Bis patriæ cecidere manus : quin protinus omnia.

Et cette réunion de trois sillabes en deux se fait aussi par-

par ſon intemperance & par ſes débauches, ou par l'ignorance de toutes les ruſes du droit, ou enfin par un heritier qui lui ſurvivra. Ce champ, qu'on apelle aujourd'hui le champ d'Umbrénus, & qu'on apelloit autrefois le champ d'Ofellus, n'eſt à perſonne en propre. L'uſufruit ſeul en paſſe tantôt à moi, tantôt à un autre. C'eſt pourquoi, mes enfans, ne vous laiſſez point abatre par la mauvaiſe fortune, & opoſez toujours un courage mâle à l'adverſité. SA-

partout ailleurs qu'à la fin du vers. On en trouve pluſieurs exemples dans Horace, comme dans Virgile.

29 *Carne tamen quamvis &c.*] *Cependant quoiqu'il n'y ait aucune difference pour le goût entre le paon & la poularde ; quoiqu'il ſoit évident que vous êtes ſéduit par un pompeux exterieur, je veux bien vous paſſer cette preference*, comme l'a traduit le P. S. qui ajoute & après *illa*. Par où l'on voit qu'il prend *quamvis* dans la ſignification naturelle, & *eſto* pour un terme de conceſſion.

38 *Jejunus ſtomachus*] Le P. S. a retranché ce vers, qui cauſe de l'interruption dans la ſuite des penſées, & preſente une ambiguité vicieuſe.

48 *Æquor alebat*] Le P. S. lit *æquora alebant*, après pluſieurs manuſcrits & ſix des meilleures éditions.

55 *Pravum*] Un manuſcrit porte *pravus*, & le P. S. a employé cette leçon. Elle eſt élégante, dit-il, & tout à fait dans le goût d'Horace. La penſée en eſt même plus juſte, & trois Critiques l'ont déja rétablie dans le texte.

56 *Dictum*] Le P. S. lit *ductum*, après un manuſcrit & deux ſavans Editeurs.

59 *Cujus odorem olei*] Il y a ici une ellipſe, comme le P. S. l'a remarqué: *Ipſe bilibri cornu inſtillat caulibus oleum, cujus olei odorem perferre nequeas.*

65 *Qui non*] On trouve dans les manuſcrits & dans les éditions *quâ non*, & le P. S. a employé cette leçon, comme M. Bentlei, & c'eſt, ſelon ce Pere, *ſapiens eatenus mundus erit, quâ non offendat ſordibus.*

73 *Sederit*] *Sedere*, pour *facilè concoqui, optimè digeri*, ſuivant le P. S.

84 *Ubique*] M. Bentlei a propoſé de lire *ubive*, & le P. S. l'a reçu, après M. Cuningam, ſur l'autorité du Scholiaſte, qui paroît l'avoir lu dans ſon manuſcrit, par l'explication qu'il en donne: *Quum langueſcere cœperis aut ſeneſcere.*

99 *Inquis, Traſius*] On trouve dans les meilleurs manuſcrits & dans pluſieurs éditions tant anciennes que modernes, *inquit, Traſius*.

114 *Metato in agello*] Voyez la Note ſur le v. 15. Ode XV. Liv. II.

118 *Quum longum poſt tempus*] Le P. S. a mis *ſeu longo poſt tempore*. Tous les manuſcrits & toutes les anciennes éditions portent *ſeu* pour *quum*, & ce Pere remarque que dès le tems de Lambin un ſavant avoit jugé que *longo poſt tempore*, que M. Cuningam a employé, étoit la veritable leçon.

122 *Duplice ficu*] Le P. S. entend cela comme M. Dacier, & aux autorités raportées par M. Dacier il joint celle-ci de l'Auteur du poeme ſur l'Egrette:

Unum quem duplici ſtellarum lumine vidi.

La ſeule d'entre les conſtellations que j'ai vu répandre une groſſe lumiere.

123 *Cuppâ potare magiſtrâ*] Le P. S. a mis *culpâ potare magiſtrâ*, que l'on trouve dans tous les manuſcrits ſans exception, comme M. Bentlei le témoigne. C'eſt à dire, ſuivant le P. S. *potare citra culpam, culpâ tenus, ut ſola culpa potationem moderetur ac coerceat*, & comme ce Pere le rend en François, *boire en liberté, ſans autre loi que d'éviter l'excès:* ce qui revient à peu près au ſens de M. Dacier.

124 *Ut culmo*] Tous les manuſcrits portent *ita culmo*, & le P. S. les a ſuivis. C'eſt-à-dire, comme il l'explique, *ita ſurgeret, ut purâ mente Dea colebatur.*

127 *Imminuet*] M. Cuningam a lu *eminuet*, & le P. S. a adopté cette leçon.

SATIRA III.

DAMASIPPUS, HORATIUS.

DAM. *SIC rarò scribis, ut toto non quater anno*
Membranam poscas, scriptorum quæque retexens,
Iratus tibi quòd vini somnique benignus
Nil dignum sermone canas. Quid fiet? ab ipsis
Saturnalibus huc fugisti: sobrius ergo

Dic

HORACE feint dans cette Satire, que Damasippe, Philosophe Stoïcien, l'étant allé voir à la campagne, ils entrent tous deux en conversation. Damasippe commence à le gronder, de ce qu'il ne fait rien de nouveau, & qu'il s'amuse toujours à retoucher ses premiers ouvrages, & avec une gravité de Stoïcien, il lui donne sur cela des avis, qu'Horace reçoit d'une fort plaisante maniere. Ce dialogue fait une scene fort agréable. On n'en sauroit trouver une plus vive, ni plus animée dans Platon. Le Timée même, que l'on apelle par excellence Υποκειμενον Τιμαιον, parcequ'il se passa tout en action, n'a pas plus de feu, ni plus de vivacité. Outre la scene d'Horace & de Damasippe, il y en a une autre de Damasippe avec Stertinius, laquelle vient fort naturellement, & que l'on doit regarder comme une comédie que Damasippe & Stertinius jouent devant Horace. Stertinius soutient que tous les hommes sont fous. Il n'en excepte que le seul Sage, tel que ces Philosophes le definissoient, & qu'on ne pouvoit, disoient-ils, trouver que dans leur secte. Il fait voir que la definition du fou comprend tout le monde, sans exception. Et il le prouve en parcourant les differentes conditions des hommes: ce qui fait autant de scenes differentes qui divertissent admirablement le Lecteur par leur varieté. Cette varieté est même augmentée par trois ou quatre especes d'episodes, qui viennent fort à propos, & qui ont beaucoup de liaison avec le sujet. Tout ce que Damasippe & Stertinius disent, est rempli de préceptes excellens; & ce que j'estime infiniment, c'est que ces préceptes consistent pour la plupart dans des sentimens vifs & naturels, qui ont plutôt frapé le coeur, que touché l'esprit. Cependant Horace ne pense qu'à se moquer ici de la séverité outrée de ces Philosophes de son tems, qui abusoient des maximes de leur fondateur. Il est bien difficile de concevoir comment il peut venir à son but, en leur faisant dire de si bonnes choses. Mais c'est en cela que consiste la principale beauté de cette Satire. Le dessein d'Horace n'est pas de renverser ou de combatre toutes ces verités, dont il est aussi persuadé qu'eux. Il connoissoit trop les hommes, & le ridicule qu'on peut trouver dans toutes leurs actions. Aussi écoute-t-il toutes ces belles leçons avec beaucoup de patience. Il n'est point choqué de se voir traité de fou; au contraire, il veut descendre jusqu'au particulier de sa folie; & il voit faire avec plaisir son portrait au naturel. Mais enfin il humilie tous ces Philosophes en la personne de Damasippe, & il rabat leur orgueil, en ajoutant la seule verité qui manquoit à toutes celles qu'ils faisoient profession d'enseigner. Et cette verité est, qu'ils étoient eux-mêmes plus fous que ceux qu'ils accusoient de folie. Ce tour est fort simple & fort heureux. Plus les principes d'un Philosophe servent à nous faire découvrir de verités, plus ces nouvelles découvertes font d'honneur à ce Philosophe. Ici c'est tout le contraire: une seule verité ajoutée aux verités que les Stoïciens enseignoient, les rend tous ridicules, & les dépouille de tous les titres qu'ils avoient usurpés. Je suis charmé de voir de quelle maniere Horace se sert de ces Stoïciens, pour se moquer de tous les hommes, & de lui même tout le premier; & comment après en avoir tiré l'usage qu'il en vouloit, il tourne contre eux-mêmes les armes qu'ils lui avoient fournies contre tout le genre humain, & conclut naturellement de tout ce qu'ils ont dit, & de la maniere dont ils l'ont dit, qu'ils sont encore plus fous que les autres. Nous allons voir en détail dans les Remarques toutes les autres beautés de cette Satire. Elles sont si grandes, & en si grand nombre, qu'elles me persuadent qu'Horace n'étoit pas jeune quand il la fit. C'est tout ce que l'on peut dire de sa date; car il n'y a rien qui la marque précisément, comme on le verra sur le v. 185.

* 1 *Sic rarò scribis*] Il faut avoir une grande envie de critiquer, que de changer un passage si simple & si clair, & de lire, *si rarò scribes*, comme a fait M. Bentlei. Comment n'a-t-il pas senti que cela gâte tout le naturel de ce passage? *

2 *Membranam poscas, scriptorum quæque retexens*] Quand les Anciens composoient, ils écrivoient dans des

SATIRE III.

DAMASIPPE, HORACE.

DAM. VOUS écrivez si rarement, que vous êtes des années entieres sans demander quatre fois du papier; & vous vous amusez à retoucher toujours vos premiers ouvrages, irrité contre vous-même, de ce qu'un peu trop adonné au vin & à la paresse, vous ne pouvez rien faire qui merite d'être lu. A quoi aboutira tout cela? Vous êtes ici depuis les Saturnales: revenez donc à

des tablettes enduites de cire. Ce qui leur donnoit la liberté d'effacer tant qu'ils vouloient. Car ils n'avoient qu'à tourner leur aiguille qui étoit plate par un bout, & qu'à aplanir la cire. Mais quand ils avoient mis la derniere main à leur ouvrage, ils le mettoient au net sur du papier, qu'ils apelloient *charta*, & qui étoit fait de la petite écorce de la plante *papyrus*, qui croissoit en Egypte, ou sur des peaux d'animaux préparées comme notre parchemin, & qu'on apelloit proprement *membranas*. Ce parchemin étoit plus cher que le papier. On a eu tort de croire qu'il étoit inconnu avant Euménès. Il commença seulement à être plus commun sous ce Prince. Mais on s'en servoit longtems avant lui, comme on le voit manifestement dans Herodote & dans Josephe. Horace donc, qui ne faisoit que retoucher ses ouvrages, n'avoit pas souvent besoin de papier ni de parchemin. C'étoit tout le contraire de Suffénus, dont parle Catulle:

Puto ego illi millia, aut decem, aut plura
Perscripta, nec sic, ut fit, in palimpsesto
Relata. Chartæ regiæ, novi libri,
Novi umbilici, lora rubra, membrana
Directa plumbo, & pumice omnia æquata.

Je crois qu'il a dix mille volumes de ses écrits, ou davantage. Et ils ne sont point, comme c'est la coutume, sur des tablettes où l'on a la liberté d'effacer. C'est du plus beau papier, & du plus fin. Les livres sont tout neufs, les ornemens de même, les courois teintes en écarlate, toutes les feuilles réglées, & polies avec la pierre de ponce, &c.

Ceux qui vouloient épargner, écrivoient même leurs lettres sur ces tablettes. C'est surquoi Ciceron raille Trébatius dans la Lettre dix-huitieme du Livre septieme: *Nam quòd in palimpsesto, laudo equidem parsimoniam.*

Scriptorum quæque retexens] *Retexére* est le contraire de *texere*, comme *refigere* est le contraire de *figere: fixit leges atque refixit. Texere* est un terme de tisseran. Les Poëtes l'ont apliqué à leurs ouvrages, comme ils y ont apliqué aussi le mot *ordiri*, qui est tiré du même métier. Virgile dit dans le *Culex:*

Atque ut araneoli tenuem formavimus orsum.

Retexere est donc defaire ce qui est fait. Horace étoit fort difficile sur ses ouvrages, & il les corrigeoit continuellement. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner qu'il donne aux Pisons dans l'Art Poëtique ce beau précepte sur la nécessité de la correction:

- - - - carmen reprehendite quod non
Multa dies & multa litura coërcuit, atque
Perfectum decies non castigavit ad unguem.

3 *Vini somnique benignus*] Car Horace aimoit le bon vin, & il étoit naturellement paresseux. Il dit lui-même, qu'il ne se levoit ordinairement qu'à dix heures; *ad quartam jaceo.*

4 *Dignum sermone*] Rien qui merite qu'on en parle, rien qui merite d'être loué. Les Grecs disent de même, ἄξιον λόγου.

Ab ipsis Saturnalibus] Les Saturnales étoient une des grandes fêtes des Romains. Elle commençoit le seizieme jour de décembre, & duroit trois jours. Ceux qui lui donnent sept jours, y comprennent les quatre jours de la fête apellée *Sigillaria, la fête des statues*, qui suivoit les Saturnales immédiatement. Ces jours-là Rome étoit pleine de débauche & de dissolution, & les rues retentissoient du bruit de ceux qui s'abandonnoient à la joie & au plaisir. Horace, qui aimoit le repos, prenoit ordinairement ce tems-là pour se retirer à la campagne, où il passoit l'hiver.

Huc] Horace nous aprend lui-même qu'il alloit quel-

Dic aliquid dignum promissis : incipe, nil est.
Culpantur frustra calami, immeritusque laborat
Iratis natus paries Diis atque Poëtis.
Atqui vultus erat multa & præclara minantis,
Si vacuum tepido cepisset villula tecto.
Quorsum pertinuit stipare Platona Menandro?
Eupolin, Archilochum comites educere tantos?
Invidiam placare paras virtute relictâ?
Contemnêre, miser: vitanda est improba Siren
Desidia: aut, quidquid vitâ meliore parasti,

Ponen-

quelquefois passer l'hiver à Tarente. Voyez l'Epitre VII. du Livre I. Et il en dit la raison dans l'Ode VI. du Livre II.

> *Ver ubi longum, tepidasque præbet*
> *Jupiter brumas.*

Le printems y est long. Jupiter y donne des hivers tiedes.

Mais ici il parle de sa petite maison des Sabins, où il se retiroit très souvent.

Fugisti] Ce mot marque l'empressement avec lequel Horace quitoit Rome au mois de décembre, pour fuir les excès que l'on y faisoit pendant les Saturnales, & pour aller jouïr du repos de sa petite maison.

Sobrius ergo] Puisque vous êtes si fâché d'aimer tant le vin, & de tant dormir, & que vous avez même quité Rome, pour n'être pas obligé de faire comme les autres, corrigez-vous donc, & faites une bonne fois effort sur vous-même, &c. * Il faut bien se garder de joindre *sobrius* avec *fugisti*. Il doit être joint à *dic*, & c'est une suite de ce qu'il vient de dire, *vini somnique benignus*. *

6 *Nil est*] Ce n'est pas Horace qui parle, c'est Damasippe, qui lui dit: Vous n'avez plus d'excuse.

7 *Culpantur frustra calami*] Cela est plaisant. Comme si Horace pour excuser sa paresse, se servoit de ces defaites d'écolier, que ses plumes ne valent rien. Comme ces paresseux qui disent dans la troisieme Satire de Perse :

> *Tunc querimur crassus calamo quòd pendeat humor:*
> *Nigra quod infusâ vanescat sepia lymphâ:*
> *Dilutas querimur geminet quòd fistula guttas, &c.*
> *An tali studeam calamo?*

Alors nous nous plaignons, que notre encre est trop grasse, ou qu'elle ne marque point, parcequ'on y a mis trop d'eau, qu'elle coule de la plume, & qu'elle fait des pâtés, &c. Quoi! pourions-nous travailler avec une si méchante plume?

Immeritusque laborat] Les Interpretes expliquent ceci de la muraille qui touchoit le lit. Car les lits des Anciens touchoient d'un côté à la muraille: & ils veulent, que cette muraille fût enduite de cire, afin qu'on y pût écrire la nuit sans lumiere. Mais j'aime mieux l'entendre simplement. Damasippe dit à Horace, que c'est à tort qu'il se met en colere contre la muraille de son cabinet, ou de son lit, si on veut; & qu'en y donnant de grands coups, il lui fait porter la peine de sa paresse. Ceux qui écrivent donnent souvent de grands coups à la muraille, lorsqu'ils ne trouvent pas ce qu'ils cherchent. Quintilien n'a pas manqué de remarquer cela dans le troisieme chapitre du Livre X. où il traite de la maniere d'écrire: *Tum illa, quæ apertiorem animi metum sequuntur, quæque ipsa animum quodammodo concitant, quorum est jactare manum, torquere vultum simul, & interim objurgare, quæque Persius notat cùm leviter dicendi genus significat,*

> *Nec pluteum*, inquit, *cædit, nec demorsos sapit ungues,*

etiam ridicula sunt, nisi cùm soli sumus. D'ailleurs, les choses ausquelles on s'abandonne, quand on n'est point contraint, & qui échauffent même l'imagination; comme de jetter la main çà & là, de faire mille contorsions, de se gronder quelquefois, & ce que Perse dit en parlant d'un stile plat : Il ne paroît point, dit il, *que l'on ait frapé la muraille, ni qu'on se soit rogné les ongles jusques au vif: tout cela est ridicule, quand on n'est point seul.*

8 *Iratis natus paries Dîs atque Poëtis*] Les Interpretes ont cru, que Damasippe apelle cette muraille *née avec la malédiction des Dieux & des Poëtes*, parcequ'Horace n'y écrivoit rien dessus. Mais ce n'est point cela : c'est une reflexion génerale. Damasippe dit, que les murailles des cabinets des Poëtes sont faites *Diis iratis*, avec la malédiction des

Dieux,

à vous, & donnez-nous enfin quelque chose qui réponde aux promesses que vous nous aviez faites. Commencez : vous n'avez point d'excuse. C'est une méchante defaite, que de se plaindre de ses plumes, & cette malheureuse muraille, qu'on peut dire née avec la malédiction des Dieux & des Poëtes, pâtit injustement de tous vos chagrins. Cependant vous aviez l'air d'un homme qui promettoit de grandes & de belles choses, si libre d'affaires, vous étiez une fois bien chaudement dans votre petite maison de campagne. A quoi bon avoir mené ici avec vous une si bonne compagnie, Platon, Ménandre, Eupolis, Archiloque? Prétendez-vous apaiser l'envie, en quitant le chemin de la vertu, & en ne faisant plus rien? Miserable, vous tomberez dans le mépris. Il faut éviter la paresse, cette dangereuse Sirene, ou renoncer de bon gré à toute la réputation

Dieux, parceque les Dieux les ont assujetties aux caprices des Poëtes, & qu'elles sont faites *Poëtis iratis*, avec la malédiction des Poëtes, parceque les Poetes les accusent de leur sterilité, dont elles ne sont point la cause, & qu'ils déchargent sur elles toute leur mauvaise humeur. *Natus*, né, pour *factus*, fait, comme il a dit d'une bouteille: *O nata mecum*.

9 *Atqui vultus erat*] Il faut supposer, qu'Horace avant que de partir, s'étoit excusé de sa paresse sur les embaras qu'il avoit à Rome ; & qu'il avoit promis de faire des merveilles, s'il étoit une fois en repos, & bien chaudement dans sa petite maison.

Minantis] Les Latins disoient *menacer* pour *promettre*, & *promettre* pour *menacer*.

10 *Si vacuum tepido cepisset villula tecto*] Horace étoit fort frileux. C'est pourquoi il demande un grand feu à Taliarchus, dans l'Ode neuvieme du Livre premier :

Dissolve frigus, ligna super foco
Largè reponens.

Chassez donc le froid, en mettant beaucoup de bois dans le feu.

Et dans l'Epitre VII. du Livre I. il fait entendre, qu'il lisoit tout amoncelé pendant le froid ; *contractusque leget*.

Cepisset villula] Il y avoit quantité de gens qui se retiroient l'hiver à la campagne, pour être plus chaudement. C'est pourquoi Perse écrit à Cestius Bassus:

Admovit jam bruma foco te, Basse, Sabino.

L'hiver vous a rendu au foyer de votre maison du pays des Sabins.

Et il ajoute en parlant de lui-même :

- - - - - *mihi nunc Ligus ora*
Intepet.

Je jouis de la douceur de l'air de la Ligurie.

11 *Stipare Platona Menandro*] On pouroit croire, qu'Horace ne parle pas ici de Platon le Philosophe, mais de Platon Poëte comique, & Poëte de la vieille comédie, comme Eupolis. Car ces gens là convenoient plus à Horace, qui tâchoit de les imiter dans ses Satires. Pour moi, je suis persuadé, que c'est de Platon le Philosophe, qu'Horace étudioit jour & nuit, & dans la lecture duquel il a puisé ce bon sens & cette droiture d'esprit, qui paroissent dans ses ouvrages.

12 *Archilochum*] C'est le Poëte Archiloque, si fameux par les vers ïambes qu'il fit contre Lycambe, qui se pendit de desespoir. Il en a été parlé dans les Odes.

13 *Invidiam placare paras virtute relictâ*] Ceci est fondé sur ce que les Satires d'Horace lui avoient attiré beaucoup d'ennemis. C'est pourquoi Damasippe a raison de lui demander, si c'est pour apaiser l'envie qu'il a renoncé à écrire.

14 *Contemnêre miser*] Il n'y a point de milieu ; on est envié, ou méprisé.

Improba Siren desidia] Les Sirenes étoient des filles qui habitoient trois petites isles près de Caprées, vis-à-vis de la ville de Surrentum, sur le rivage de la Campanie. Ces isles étoient apellées *Sirenusæ*. L'antiquité a feint, que ces Sirenes étoient des monstres qui dévoroient les passans. Mais c'étoient des courtisanes qui attiroient les hommes par leur beauté & par les charmes de leur voix. Ce qui leur donna le nom de *Sirenes*, de l'Hébreu *Sir*, qui signifie *chanson*. Il en sera parlé plus au long sur l'Epitre II. du Livre I. Horace donne avec raison le nom de *Sirene*, à la Paresse, qui est en effet une enchanteresse très difficile à éviter.

15 *Quidquid vitâ meliore*] Toute la réputation que vous avez acquise pendant une *meilleure vie*. Il apelle *meilleure vie*, la vie qu'il a passée dans le travail. La vie que les paresseux menent, tient plus de la mort, que de la vie. Et Séneque avoit raison de

Ponendum æquo animo. HOR. *Dii te, Damasippe, Deæque*
Verum ob consilium donent tonsore: sed unde
Tam bene me nosti? DAM. *Postquam omnis res mea Janum*
Ad medium fracta est, aliena negotia curo,
Excussus propriis. Olim nam quærere amabam
Quo vafer ille pedes lavisset Sisyphus ære,
Quid sculptum infabrè, quid fusum durius esset:
Callidus huic signo ponebam millia centum:
Hortos egregiasque domos mercarier unus
Cum lucro noram, unde frequentia Mercuriale

Impo-

de dire, quand il passoit à la campagne devant la maison de Servilius Vacia, qui s'étoit retiré pour ne rien faire: *Vacia hic situs est. C'est-là, que Vacia est enterré.*

16 *Dii te, Damasippe, Deæque verum ob consilium donent tonsore*] Ce remerciment d'Horace est tout-à-fait plaisant, & il marque un sang-froid qui jette ici un grand ridicule. Après les serieuses leçons que Damasippe vient de lui faire, ce Poete ne trouve rien de mieux à lui souhaiter, pour le payer de sa charité, qu'un fort bon barbier. Ce ridicule est d'autant plus grand, qu'il n'y avoit rien dont les Stoïciens fissent tant de cas, que de leur longue barbe. C'étoit cette barbe qui faisoit toute leur sagesse. Aussi Damasippe l'apelle-t-il plus bas, *sapientem barbam.*

Damasippe] Junius, ou Licinius Damasippe, Sénateur, & Philosophe Stoïcien. Avant que de s'attacher à cette secte, il s'étoit ruïné à acheter & à revendre des statues, & toutes sortes d'antiques.

18 *Janum ad medium*] Il s'agit ici de savoir si *Janum ad medium* signifie *au milieu des deux Janus*, ou *au Janus du milieu*. Le vieux Commentateur dit, qu'il y avoit dans la place Romaine trois statues de Janus; une à chaque bout, & une au milieu; & que les Banquiers se tenoient près de celle-ci. D'autres disent, que Janus n'est pas ici une statue, mais une arcade, un grand portail tout ouvert, *Portoni*; & qu'il y avoit de ces arcades aux deux bouts de la rue Toscane, qui étoit la rue des Marchands & des Banquiers; & qu'ici *Janum ad medium*, signifie le milieu de la rue. Cette difficulté semble décidée par deux endroits de Publius Victor, qui met dans le troisieme quartier, & dans la place Romaine: *Jani duo, celebris Mercatorum locus. Les deux Janus, lieu où se tiennent les Marchands.* Et ailleurs: *Jani per omnes regiones incrustati, & ornati signis. Duo præcipui ad arcum Fabianum, superior, inferiorque. Il y a dans tous les quartiers des Janus (des arcades) incrustés & ornés de statues. Les deux principaux sont près de l'arc triomphal de Fabius, celui d'en haut & celui d'en bas.* *Janus medius* est donc l'espace qui étoit entre ces deux statues de Janus. D'un autre côté il paroît par un endroit de Tite-Live, que dans cet endroit-là il y avoit trois de ces Janus ou arcades. Car il dit, que *Fulvius Flaccus fit enfermer la place Romaine de portiques & de boutiques, & y fit faire trois Janus ou arcades. Forum porticibus tabernisque claudendum, tres Janos faciendos locasse.* Mais, dira-t-on, pourquoi Victor ne parle-t-il donc que de deux, s'il y en avoit trois? Peut-être que Victor n'a voulu designer cette place du Change que par ses deux bouts. On peut voir l'ancienne Rome de Nardini. Ciceron a parlé de *Janus medius* en plusieurs endroits. A la fin du second Livre des Offices, il dit *que tout ce qui regarde les emprunts, les prêts, & les moyens de placer & de faire valoir son argent, est mieux traité par cette sorte de gens qui se tiennent* ad medium Janum, *que par tous les Philosophes.* Dans la VI. Philipp. il dit: *Janus medius in Antonii clientelâ est. Le Janus medius*, la place du Change, *est sous la protection d'Antoine*, & dans la VII. *Antonius Jani medii patronus.*

19 *Fracta est*] C'est une métaphore tirée des naufrages.

Aliena negotia curo] Belle occupation pour un Philosophe, & pour un Philosophe Stoïcien, de ne se mêler que des affaires des autres, lorsqu'il ne devroit penser qu'à lui! Horace donne à cette secte avec beaucoup d'adresse tous les ridicules qu'on sauroit imaginer.

20 *Olim nam quærere amabam*] Il paroît par deux ou trois passages de Ciceron, que ce Damasippe étoit un curieux, mais un curieux fort peu connoisseur, qui achetoit ce que les autres ne vouloient pas; qui achetoit fort cherement, & qui par dégoût revendoit ensuite à bon marché. C'est pourquoi ceux qui souhaitoient de se defaire de quelque chose, ou d'avoir quelque chose à bon marché, s'adressoient toujours à lui. Ciceron ne pouvant avoir les jardins de Silius, ni ceux de Cotta, ni ceux de Lamia, au prix qu'il vouloit, écrit à Atticus, pour voir s'il ne pou-

tation que vous avez acquise, pendant que vous meniez une vie plus réglée. HOR. Damasippe, que les Dieux & les Déesses, pour vous récompenser de vos bons avis, vous envoyent un bon barbier. Mais d'où me connoissez-vous si bien? DAM. Depuis que j'ai perdu tout mon fait entre les deux Janus, n'ayant plus d'affaires pour moi-même, je me mêle des affaires d'autrui. Autrefois j'étois un curieux; je cherchois avec grand soin des cuvetes antiques dans lesquelles le rusé Sisyphe se fût lavé les pieds; je me connoissois parfaitement en sculpture & en ouvrages de fonte. Il y avoit telle petite statue que j'achetois des cent mille sesterces; & je n'employois pas mal mon argent. Personne ne s'entendoit mieux que moi à acheter avec profit de beaux jardins & les plus belles maisons. C'est pourquoi dans toutes les places on m'apelloit ordinairement le favori de Mer-

pouroit point avoir ceux de Damasippe: *Damasippi experiendum est.* Car ce bon Sénateur ne trafiquoit pas seulement en antiques: il vendoit aussi des maisons, des jardins, comme il le dit ici lui-même. Ciceron qui veut acheter ici ses jardins, veut lui vendre ailleurs quelques statues, que Fabius Gallus lui avoit achetées, dont il n'étoit pas content, & dont on lui avoit dit que Damasippe pouroit s'accommoder. C'est pourquoi il écrit à Fabius Gallus dans la Lettre vingt-troisieme du Livre septieme: *Sed velim Damasippus maneat in sententiâ. Mais je souhaite de tout mon coeur, que Damasippe ne change pas de dessein.* Et plus bas: *Si enim Damasippus in sententiâ non manebit, aliquem pseudo-Damasippum vel cum jacturâ reperiemus. Si Damasippe n'en veut point, je trouverai quelque faux Damasippe, quand même je devrois y perdre.*

21 *Quo vafer ille pedes lavisset Sisyphus ære*] Il parle du vieux Sisyphe, fils d'Eolus qui fonda Corinthe. Il l'apelle *vafer*, parcequ'il étoit le plus fin & le plus rusé de tous les hommes. C'est pourquoi on disoit en proverbe: *Plus fin que Sisyphe, plus savant que Sisyphe.* Théognis:

Οὐδ' εἰ σωφροσύνην μὲν ἔχοις Ῥαδαμάνθυος αὐτοῦ,
Πλείονα δ' εἰδείης Αἰολίδου Σισύφου.

Quand vous auriez toute la sagesse de Rhadamanthe même, & que vous seriez plus savant que Sisyphe, &c.

Une cuvette qui auroit servi à Sisyphe, auroit eu pour le moins treize cents ans.

22 *Quid sculptum infabre*] Ceci regarde les sculpteurs, qui travaillent le marbre & la pierre avec le ciseau.

Quid fusum duriùs] C'est pour les ouvrages de fonte Il faut remarquer le mot *duriùs*, fondu *durement*. Car il est certain qu'une statue est dure, ou tendre, selon l'habileté de l'ouvrier. La perfection consiste dans le tendre, parceque le tendre est toujours dans la nature; & par conséquent il imite la verité. On voit dans le Brutus de Ciceron, que l'on reprochoit au Statuaire Canachus, que dans ses statues il n'y avoit point de verité, parcequ'elles étoient trop dures & trop roides: *Canachi Statuarii signa rigidiora ut imitentur veritatem.* Virgile a dit au contraire:

- - - - - *Spirantia mollius æra.*

23 *Callidus huic signo ponebam millia centum*] Il y avoit telle statue qu'il achetoit cent mille sesterces, qui font justement douze mille cinq cents livres de notre monnoie. Ce *callidus* est plaisant: il fut si fin, qu'il se ruïna.

24 *Hortos egregiasque domos*] Il avoit acheté beaucoup de terres sur le bord du Tibre, & il en avoit fait plusieurs jardins, qu'il avoit mis chacun à certain prix. Ciceron dans la Lettre XXXIII. du Livre XII. à Atticus: *Ego ut heri ad te scripsi, si & Silius is fuerit, quem tu putas, nec Drusus facilem se præbuerit, Damasippum velim aggrediare. Is opinor ita partes fecit in ripâ nescio quotenorum jugerum, ut certa pretia constituerit. S'il est vrai que Silius ne veuille pas vendre, comme vous le croyez, & que Drusus fasse le difficile, je vous prie de vous adresser à Damasippe, comme je vous l'écrivis hier. Je crois qu'il a separé les terres qu'il a sur le bord du Tibre, & qu'il en a fait diverses portions de je ne sait combien d'arpens, pour y mettre differens prix.*

25 *Cum lucro*] En effet il gagna tant à ce beau métier-là, qu'il y perdit tout son bien, & qu'il pensa s'aller noyer de desespoir.

Frequentia compita] *Compita* sont des carrefours, des places où l'on entre par diverses rues. C'étoit dans ces places que se tenoient ordinairement les assemblées des Marchands & les foires. C'est pourquoi Damasippe dit, que dans les plus fréquentées de ces places, on l'apelloit ordinairement le favori de Mercure, parcequ'il achetoit toujours fort bien.

Mercuriale] Les Interpretes ont cru, que Damasippe.

Imposuere mihi cognomen compita. HOR. *Novi :*
Et morbi miror purgatum te illius. DAM. *Atqui*
Emovit veterem mirè novus, ut solet, in cor
Trajecto lateris miseri capitisque dolore :
Ut lethargicus hic, quum fit pugil, & medicum urget.
HOR. *Dum ne quid simile huic, esto ut libet.* DAM. *O bone, ne te*
Frustrere : insanis & tu, stultique prope omnes ;
Si quid Stertinius veri crepat : unde ego mira
Descripsi docilis præcepta hæc, tempore quo me
Solatus, jussit sapientem pascere barbam,
Atque à Fabricio non tristem Ponte reverti.
Nam malè re gestâ quum vellem mittere operto

Me

sippe vouloit dire, qu'on l'apelloit *Mercure*. Mais *cognomen Mercuriale*, ne peut jamais signifier ce'a. Il signifieroit plutôt qu'on l'apelloit *Mercurialis*. Et ce n'est pas ce qu'Horace a voulu dire. Car tous les Marchands étoient apellés *Mercuriales*. Ainsi Damasippe n'auroit eu aucun avantage sur les autres. Ce Philosophe dit, qu'on lui donnoit un des surnoms de Mercure, qui étoit un des Dieux qui avoit le plus de surnoms. C'est pourquoi Curion lui dit dans le Plutus d'Aristophane :

Ως ἀγαθὸν ἐς' ἐπωνυμίας πολλὰς ἔχειν.

Que c'est une bonne chose, d'avoir plusieurs surnoms.

26 *Novi*[Horace ne pouvoit pas manquer de connoître Damasippe, qui étoit un Senateur.

27 *Atqui emovit veterem mirè novus*]] Horace est plaisant, de faire avouer à Damasippe, qu'il n'a fait que changer de maladie, & que la derniere est plus grande & plus dangereuse que la premiere.

28 *Ut solet in cor trajecto lateris miseri, capitisque dolore*] *Cor* ne signifie pas ici le *coeur*. Car il est faux que les maux de côté, ou les maux de tête, puissent se changer en maux de coeur, puissent passer au coeur. *Cor*, le *coeur*, est ici pour l'*estomac*, à l'imitation des Grecs, qui l'apelloient καρδίαν : & Damasippe parle ici de ceux qu'on apelloit *cardiacos*, qui ont des maux d'estomac. Avant Horace Lucrece avoit mis *le coeur*, pour l'*estomac*, dans cette belle description qu'il fait de la peste, qui commençant par la tête, descend dans la poitrine, & de-là dans l'estomac :

Inde ubi per fauces pectus complerat, & ipsum
Morbida vis in cor mæstum confluxerat ægris.

Car il n'est pas raisonnable d'accuser Lucrece de s'être trompé, & de n'avoir pas entendu le καρδία de Thucydide, qui est l'original sur lequel il a fait cette belle copie.

30 *Ut lethargicus hic quum fit pugil*] La léthargie est une maladie qui vient de la méchante constitution du cerveau, quand il est trop froid & trop humide. La pituite venant à se déborder, plonge le malade dans un profond assoupissement, comme Lucrece l'exprime admirablement dans ces vers du III. Livre :

Interdumque gravi lethargo fertur in altum
Æternumque soporem.

Et plus bas il parle des flots de la léthargie :

Adde quòd in nigras lethargi mergitur undas.

Quand les Medecins veulent guerir cette maladie, il y a du danger qu'ils ne jettent le malade dans la maladie oposée, qui est la phrénesie. Car la pituite venant à se changer en bile, par la grande chaleur des remedes, elle allume un feu, qui se portant au cerveau, produit la fureur. Et alors le malade devient veritablement *pugil*, un athlete redoutable qui attaque son Medecin, & le charge de coups de poings. C'est le veritable sens de ce passage. On n'a qu'à se souvenir du combat du Medecin & du malade dans les Lapithes de Lucien.

31 *Dum ne quid simile huic*] Pourvu que vous ne vous jettiez pas sur moi, comme ce malade se jette sur son Medecin, soyez fou tant que vous voudrez. Horace prend ici ses précautions, comme on les prend avec les fous, & il traite adroitement de fou ce pauvre Philosophe, qui s'en aperçoit ; & c'est ce qui fonde sa réponse : *O bone.*

O bone, ne te frustrere, insanis & tu] Damasippe dit à Horace : *Vous me traitez de fou, mais c'est vous qui l'êtes.*

32 *Insanis & tu, stultique prope omnes*] Socrate

prouve

Mercure. HOR. Je le fais, & je m'étonne que vous soyez gueri de cette maladie. DAM. Elle a fait place à une nouvelle, comme il arrive souvent qu'un mal de tête, ou qu'un mal de côté, au lieu de nous quiter, ne fait que changer de lieu, & passe à l'estomac, ou comme le léthargique qui tombant tout d'un coup en phrénesie, devient athlete, & charge de coups son Medecin. HOR. Pourvu que vous ne fassiez pas de même, à la bonne heure : soyez tout ce qu'il vous plaira. DAM. Mon ami, ne vous y trompez pas: vous êtes fou, vous & tous les vicieux, si Stertinius dit la verité, ce Stertinius de qui j'apris ces excellens préceptes, un jour qu'après m'avoir consolé, il me donna l'envie de laisser croître cette grande barbe, veritable caractere de la sagesse, & me renvoya du pont Fabrice tout joyeux. Car il faut que vous sachiez que mes affaires ayant mal tourné, j'étois sur le point de me jetter dans la riviere la tête couverte. Il passa heureu-

prouve à Alcibiade dans le second dialogue qui porte ce nom, que la plupart des hommes sont fous, parcequ'ils sont dans l'ignorance, & qu ils ne savent ni ce qu'ils doivent faire, ni ce qu'ils doivent dire, & que comme il y a differens dégrés d'ignorance, il y a aussi differens dégrés de folie ; & c'est ce plus ou ce moins que les Stoïciens ne recevoient pas. Car ils soutenoient, que tous les vicieux sont également fous, également furieux, quoique l'on ne donne pas à tous l'hellébore. Séneque dans le second Livre des bienfaits : *Insanire omnes stultos dicimus, nec tamen omnes curamus belleboro : his ipsis quos vocamus insanos, suffragium & jurisdictionem committimus. Nous disons que tous les vicieux sont fous. Nous ne leur donnons pourtant pas à tous l'hellébore ; & à ceux-là même que nous apellons fous, nous leur donnons le droit de suffrage, & la permission d'exercer les charges de Magistrature.* Mais ce sentiment des Stoïciens étoit outré & ridicule. La folie est oposée à la sagesse, comme la maladie à la santé ; & s'il y a diverses sortes de maladie, les unes plus grandes que les autres, il y a aussi diverses sortes de folie plus ou moins grandes. Tout malade n'a pas la fievre chaude, & tout fou n'est pas furieux.

Prope] Ce mot n'ôte rien de la proposition, qui est universelle. On peut voir ce qui est remarqué sur le v. 96. de la troisieme Satire du Livre premier.

33 *Si quid Stertinius veri crepat*] Stertinius étoit un Philosophe Stoïcien. Il est parlé d'un *Lucius Stertinius* dans une oraison de Celius, citée par Festus sur le mot *orca*. Mais ce n'est pas le même.

Crepat] *Crepare* ne signifie pas simplement dire, mais dire plusieurs fois, redire toujours. On peut voir ce qui a été remarqué sur ce vers de l'Ode XVIII. du Liv. I.

Quis post vina gravem militiam aut pauperiem crepat?

Qui est-ce qui après avoir bu parle des peines de la guerre, ou des rigueurs de la pauvreté?

Unde] De qui, *à quo*, comme dans Virgile : *genus unde Latinum*, & dans la XII. Ode du Livre premier :

Unde nil majus generatur ipso.

35 *Jussit sapientem pascere barbam*] Les premiers Philosophes, pour marquer le mépris qu'ils faisoient de leur corps, & le peu de soin qu'ils en avoient, laissoient croître leur barbe. Mais ce qui ne fut au commencement que l'accessoire, la suite & l'effet de leur philosophie, devint bientôt le principal. On fit ensuite par affectation & par vanité, ce qu'on avoit fait d'abord par mépris, & par nonchalance, & la barbe, qui n'étoit dans ces fondateurs qu'une marque accidentelle de leur sagesse, fut presque la seule sagesse qui passa à leurs successeurs. Aussi étoit-ce un de leurs principaux préceptes : Πωγωνοτροφεῖν, *barbam pascere*, de *nourir sa barbe*. Et Stertinius n'avoit garde de l'oublier. Cette épithete, *sapientem*, est plaisante. Damasippe entend, *qui est la marque de la sagesse*, & Horace veut dire, *qu'elle fait toute leur sagesse*. Et cela me fait souvenir d'un mot qui est dans Lucien : *que si les Philosophes sont sages par leur barbe, un bouc est aussi sage qu'eux.*

36 *Atque à Fabricio non tristem*] Le pont Fabrice est le pont qui joint Rome avec l'isle du Tibre, vis-à-vis du pont Cestius, qui est de l'autre côté sur l'autre bras du fleuve, & qui joint l'isle avec le quartier au delà du Tibre. Le pont Fabrice est apellé aujourd'hui le *pont des Juifs* & *ponte di quattro capi*, à cause de la statue du Dieu Janus à quatre faces, qui est au bout du côté de l'isle.

37 *Cùm vellem mittere operto me capite*] Ceux qui se dévouoient à la mort, couvroient leur tête dè-

Me capite in flumen, dexter stetit, &, Cave faxis
Te quicquam indignum. Pudor, inquit, te malus urget,
Insanos qui inter vereare insanus haberi.
Primùm nam inquiram, quid sit furere: hoc si erit in te
Solo, nil verbi, pereas quin fortiter, addam.
Quem mala stultitia, & quæcunque inscitia veri
Cæcum agit, *insanum Chrysippi porticus & grex*
Autumat: hæc populos, hæc magnos formula reges,
Excepto sapiente, tenet. Nunc accipe quare
Desipiant omnes, æquè ac tu, qui tibi nomen
Insano posuere. Velut sylvis, ubi passim
Palantes error certo de tramite pellit;
Ille sinistrorsum, hic dextrorsum abit: unus utrique
Error, sed variis illudit partibus: hoc te
Crede modo insanum; nihilo ut sapiencior ille,
Qui te deridet, caudam tradat. Est genus unum

Stulti-

dès le moment qu'ils avoient pris cette resolution, pour témoigner par-là, qu'ils renonçoient à la vie dès ce moment, en se privant ainsi de la lumiere du jour autant qu'il étoit en leur pouvoir: & c'étoit proprement un scrupule de religion. Car ils se couvroient la tête, pour marquer aux Dieux infernaux, qu'ils vouloient tenir leur parole, & qu'ils ne vouloient rien voir qui pût troubler le sacrifice qu'ils avoient resolu de faire d'eux-mêmes, ou les empêcher de l'achever. Tite-Live dit, que dans une famine, plusieurs se jetterent dans le Tibre, la tête couverte: *Capitibus obvolutis se in Tiberim præcipitaverunt.* Et Pétrone: *Præligemus vestibus capita, & nos in profundum mergamus.*

38 *Dexter stetit*] Il arriva près de moi heureusement. Les Latins ont mis la droite, pour le côté heureux, à l'imitation des Grecs. Car pour eux c'étoit la gauche. Cela a été remarqué ailleurs.

Cave faxis te quidquam indignum] Cela est plaisant; il lui va prouver qu'il est fou; & cependant il l'exhorte à ne rien faire qui soit indigne de lui. Comme s'il y avoit rien d'indigne d'un fou.

39 *Pudor, inquit, te malus urget*] Il est certain que les hommes sont les esclaves d'une sotte honte, qui les empêche de se porter au bien. Mais l'usage que Stertinius fait de cette verité, est indigne d'un Philosophe: car il s'en sert pour confirmer Damasippe dans sa folie, au lieu de tâcher de l'en guerir.

40 *Insanos qui inter vereare insanus haberi*] Un Medecin, qui au lieu de guerir son malade, tâcheroit de le consoler, en lui disant: Vous êtes fou de vous plaindre; tout le monde a le même mal que vous, passeroit assurément pour un méchant Medecin. C'est ce que Stertinius fait ici. Il ne cherche point à combatte la folie de Damasippe, pour la deraciner de son coeur: il ne travaille qu'à l'excuser, & qu'à l'autoriser même par des exemples; & dans la Morale il n'y a rien de plus pernicieux. Car plus le poison du vice est répandu, & plus il est à craindre. Et dans les maladies de l'ame on ne peut pas se servir de cette consolation: *Hoc tibi non soli. Vous n'êtes pas le seul,* comme on s'en sert quelquefois utilement dans les accidens de la fortune, pour les faire suporter plus patiemment. Horace donne ici aux Stoïciens un ridicule d'autant plus grand, qu'il est fort serieux, & qu'il est mêlé avec des verités connues dont il est bon de savoir faire la difference. Et ce qui rend même ce ridicule plus plaisant & plus sensible, c'est que Stertinius corrompt ici une des plus sages maximes des Stoïciens, qui disoient avec beaucoup de raison à ceux qui par une sotte honte, & de peur de s'attirer les railleries des hommes, continuoient de vivre comme les autres, & s'empéchoient d'entrer dans le chemin de la vertu: Οἷον ἐϛι τὸ ἀνόητον ὄντως ἀπολειφθῆναι διὰ τὸ μὴ νομισθῆναι τοῖς ἀνοήτοις ἀνόητον. *Quelle extravagance de demeurer veritablement fou, de peur d'être pris pour fou par les fous!* Simplic. sur Epict.

41 *Hoc si erit in te solo, nil verbi*] Voilà une suite digne du faux principe que nous venons de voir. Ces bons Stoïciens n'avoient ils point d'autres remedes à donner aux hommes, qu'à les confirmer dans leurs vices par les exemples? Ou si ces vices étoient sans exemple, n'avoient-ils d'autre res-

source

heureusement près de moi, & en me prenant par la robe: Donnez-vous bien de garde, me dit-il, de rien faire qui soit indigne de vous. C'est une sotte honte, ajouta-t-il, d'apréhender de passer pour fou, quand on vit avec des fous. Car je vous demande: Que croyez-vous que ce soit qu'être fou? Parlez. Si cela se trouve en vous seul, je ne vous dirai pas un seul mot, pour vous empécher d'exécuter courageusement votre dessein. *Celui qui se laisse conduire aveuglément par ses passions vicieuses, & qui prend le faux pour le vrai en quelque matiere que se puisse être*, le Portique & toute la secte de Chrysippe déclarent cet homme-là fou. Vous voyez donc bien que cette regle comprend tous les peuples, jusqu'aux Rois mêmes, & qu'il n'y a que le seul Sage qui en soit exempt. Il faut maintenant vous aprendre comment ceux qui vous apellent fous, ne sont pas moins fous que vous. Comme on voit souvent dans les grandes forêts les voyageurs s'égarer dans des routes differentes: l'un prend à droite, l'autre à gauche, & ils s'éloignent tous également du but, quoique par differens chemins; croyez que c'est ainsi que vous êtes fou. Ceux qui se moquent de vous, ne sont nullement plus sages, & ils ont une queue qui leur pend au dos, tout comme

source, que d'abandonner ces vicieux à leur desespoir? Parcequ'un homme est seul malade, desespere-t-on de sa guerison? Cela est fort ridicule. Il y a beaucoup de finesse dans la maniere dont Horace se moque des Stoïciens. On peut remarquer ici les manieres d'Aristophane, quand il se moque de Socrate.

43 *Quem mala stultitia, & quæcunque inscitia veri*] Voici une excellente definition de la folie des vicieux, qui n'est qu'une inconstance & une agitation continuelle de leur esprit rempli de fausses idées. Mais cette definition n'etoit pas particuliere aux Stoïciens: Zénon l'avoit prise de Socrate, qui disoit, que la folie ne vient que de l'ignorance.

Quæcunque] Tous les Commentateurs veulent qu'on lise *quemcunque*; mais ils se trompent. *Quemcunque* n'ajoute rien au sens; & *quæcunque* y ajoute beaucoup. Car ces Philosophes prétendoient que la moindre ignorance de quelque verité que ce fût, rendoit un homme *fou, insanum*. Et c'est ce que la definition doit faire entendre.

44 *Chrysippi porticus*] Le Portique étoit le lieu où les Stoïciens tenoient leur école; & c'est ce qui leur donna ce nom. Car ils furent ainsi apellés du Grec Στοὰ, qui signifie *Portique*. Stertinius dit *le Portique de Chrysippe*, parceque Chrysippe passoit pour le fondateur de leur secte. On n'a qu'à voir la Remarque sur le vers 126. de la troisieme Satire du Livre premier.

45 *Hæc magnos formula Reges*] *Formula* est un mot de droit. Il signifie le formulaire, la regle de la pratique, & tout ce qu'il faut observer dans la conduite d'un procès. Stertinius aplique ce mot à sa definition, qui est la seule regle que les hommes doivent consulter, pour se connoître.

46 *Excepto sapiente*] Le seul Sage. C'est-à-dire, le Stoïcien.

Nunc accipe] C'est toujours Stertinius qui parle à Damasippe. On a eu tort d'en douter.

48 *Velut sylvis ubi passim*] Cette comparaison est merveilleuse, & convient parfaitement à la definition qu'il vient de faire. Car les voyageurs ne s'égarent que parcequ'ils ne connoissent pas le bon chemin, qu'ils ne sauroient démêler parmi tant d'autres routes qui se ressemblent.

53 *Caudam trahat*] Le vieux Commentateur a fort bien remarqué, que c'est une figure prise de la coutume des enfans, qui attachoient une queue au derriere de ceux dont ils vouloient se moquer. Et c'est ainsi qu'on doit entendre ce passage de Velleius Paterculus, lorsqu'en parlant de Plancus, qui se rendit ridicule & méprisable, parcequ'il representa l'histoire de Glaucus dans un festin devant Antoine, il dit: *Cùm cæruleatus & nudus, caputque redimitus arundine, & caudam trahens, genibus innixus, saltasset in convivio, &c.* Turnebe a fort mal expliqué ce passage, & je m'étonne que Torrentius ait pu donner dans ce sens-là; car il veut que *caudam trahere, trainer la queue*, signifie *marcher superbement*, par une métaphore tirée des coqs & des paons qui s'énorgueillissent de leur queue. Mais cela ne sauroit convenir. On ne peut jamais dire de ces oiseaux, *caudam trahere*. Car au contraire c'est par la queue relevée qu'ils marquent leur fierté. Ce seroit plutôt, comme Torrentius l'a remarqué, une figure empruntée des joueurs de flute, qui dans les choeurs des tragédies avoient de

Stultitiæ, nihilum metuenda timentis, ut ignes,
Ut rupes, fluviosque in campo obstare queratur.
Alterum, & huic varium, & nihilo sapientiùs, ignes
Per medios fluviosque ruentis: clamet amica
Mater, honesta soror, cum cognatis, pater, uxor:
Hîc fossa est ingens, hîc rupes maxima; serva:
Non magis audierit, quàm Fusius ebrius olim,
Quum Ilionam edormit, Catienis mille ducentis,
Mater, te apello, *clamantibus. Huic ego vulgum*
Errori similem cunctum insanire docebo.
Insanit veteres statuas Damasippus emendo.
Integer est mentis Damasippi creditor? esto.
Accipe quod nunquam reddas mihi, si tibi dicam,
Tune insanus eris, si acceperis? an magis excors,
Rejectâ prædâ, quam præsens Mercurius fert?
Scribe decem à Nerio: non est satis; adde Cicutæ

Nodosi

de longs manteaux, & trainoient une longue queue, comme Horace a dit dans l'Art Poetique:

Tibicen, traxitque vagus per pulpita vestem.

Il se promena sur le théâtre avec une robe trainante.

Mais ce passage d'Horace prouve seul que *caudam trahere* est dit ici pour le ridicule. Torrentius raporte un mot de quelque ancien Scholiaste: *Caudam pariter dicuntur trahere & ebrii & insani. On dit également des fous & des gens ivres, qu'ils trainent la queue.* C'est parcequ'ils sont ordinairement suivis dans les rues par les enfans qui se moquent d'eux.

54 *Nihilum metuenda*] Qui ne sont nullement à craindre, parcequ'elles ne sont point. Les deux genres de folie, dont Stertinius parle ici, doivent être pris comme des comparaisons un peu fortes. Car autrement il auroit confondu la folie avec la fureur.

56 *Alterum & huic varium*] *Varium,* pour *contraire, oposé.* Ce mot est remarquable.

57 *Clamet amica mater*] *Amica mater,* comme les Grecs ont dit, *φίλη μήτηρ.* Peut-être même, comme Torrentius & Marcile l'ont remarqué, *amica mater,* est ici pour distinguer une veritable mere, d'une marâtre: comme *honesta soror,* une soeur honnête & vertueuse, pour la distinguer d'une soeur débauchée.

60 *Non magis audierit quàm Fusius ebrius olim*] Stertinius explique admirablement sa pensée, par une comparaison que lui fournit un accident arrivé à des comédiens qui jouoient l'Ilione d'Accius, ou de Pacuve. Dans cette piece l'ombre de Polydore venoit aprendre à Ilione, qu'il avoit été tué par Polymnestor, Roi de Thrace, & la prier de l'enterrer. On voyoit donc sur le théâtre Ilione endormie dans son lit, & Polydore qui sortoit de dessous le théâtre, & qui disoit, *Mater, te appello.* Fusius ou Fufius, jouoit le rôle d'Ilione, & Catiénus celui de Polydore. Mais Fusius qui avoit trop bu, s'endormit veritablement; & les cris de Catiénus ne purent l'éveiller.

61 *Ilionam edormit*] Il joue le rôle d'Ilione endormie.

Catienis mille ducentis] Il faut supofer nécessairement que Catiénus, qui jouoit le rôle de Polydore, ayant dit trois ou quatre fois: *Mater, te appello,* sans éveiller Fusius, qui s'étoit veritablement endormi, les spectateurs s'impatienterent, & se mirent tous à crier avec Catiénus: *Mater, te appello.* On n'a qu'à se representer ce que le parterre feroit aujourd'hui en pareille occasion: mille voix ne manqueroient pas de se joindre à celle de l'acteur. Voilà pourquoi Stertinius dit: *Catienis mille ducentis clamantibus,* des *deux cents mille Catiénus criant.*

62 *Mater te apello*] Ciceron nous a conservé ce passage entier:

Mater, te apello, tu quæ somno curam suspensam levas,
Neque te mei miseret, surge & sepeli natum
Priùs quàm feræ volucresque - - - -

Ma mere, je vous apelle à mon secours, vous dont

le

me à vous. Il y a une espece de fous qui craignent ce qui n'est point, & qui croyent voir au milieu de leur chemin de grands feux, des rochers escarpés, & de grandes rivieres. Il y en a une autre espece toute contraire, & dont la folie n'est pas moins grande. Je parle de ceux qui ne craignent rien, & qui se jettent tête baissée au milieu des feux & au travers des eaux. Que pere, mere, femme, soeur & tous les parens ensemble, crient de toute leur force à un de ces derniers: Prenez garde, il y a là un précipice, un rocher épouvantable; il ne les entend non plus que Fusius, jouant le rôle d'Ilione endormie, entendit un jour, après avoir trop bu, cent mille Catiénus qui se tuoient de crier: *Ma mere, je vous apelle à mon secours.* Je vous prouverai, que tout le peuple est fou de cette sorte de folie. Damasippe est fou, d'acheter des statues antiques. N'est-il pas vrai? Mais celui qui vend à Damasippe ses statues à crédit, ou qui lui prete de l'argent pour les acheter, à votre avis, est-il bien sage? Voyons un peu. Si je vous disois: Prenez cette somme d'argent; vous ne me la rendrez jamais. Seriez-vous fou de la prendre; ou plutôt, ne seriez-vous pas fou de refuser le gain que Mercure favorable vous offritoit? Que votre créancier vous mene chez son Banquier; qu'il vous fasse écrire sur le registre: *J'ai reçu de Nerius*

le sommeil suspend les soucis, & qui ne pensez point à mon malheur; levez-vous, venez enterrer votre fils, avant qu'il soit la proie des bêtes & des oiseaux.

Ilione s'éveillant, & voyant disparoître l'ombre, disoit:

Age, adsta: mane, audi, itera dum eademmet ista mihi.

Attens, arrête, écoute-moi, mon fils, redi-moi encore les mêmes choses.

La seule difficulté de ces vers consiste à savoir pourquoi Polydore apelle Ilione sa mere, puisqu'elle n'étoit veritablement que sa soeur. Car il est ridicule de penser qu'Hécube soit apellée ici Ilione, & encore plus ridicule de vouloir qu'Horace ait confondu, & qu'il ait mis Ilione pour Hécube. Ciceron a parlé comme Horace. *Quid Iliona*, dit-il dans le II. Livre des Quest. Academ. *somno illo? Mater te appello. Nonne illa credit filium locutum, ut verè experrecta etiam crederet? Unde enim illa?*

Age, adsta; mane: audi:

Polydore apelle sa soeur sa mere, parcequ'il étoit élevé chez elle comme son fils, & qu'elle étoit la plus âgée des filles de Priam.

Huic ego vulgum errori similem cunctum] Il faut bien remarquer ce jugement, car il est sûr. La folie de la plupart des hommes tient toujours plus de la témerité & de la précipitation aveugle, que de la trop grande timidité.

65 *Integer est mentis Damasippi creditor?*] Damasippe est fou d'acheter des statues: il est vrai. Mais celui qui lui vend ces statues à crédit, ou qui lui prete de l'argent pour les acheter, n'est-il pas plus fou que lui? Car celui qui lui prete voit sa perte assurée: & cependant l'envie qu'il a de vendre, ou de préter, le fait passer par dessus toute sorte de considerations.

Esto] Si *esto* se doit raporter à ce qui précede, il signifie: Que ce soit donc une chose constante, que celui qui donne ces statues à crédit, est plus fou que Damasippe qui les achete. Il a déja été parlé de ce mot dans le premier Livre. S'il se raporte à ce qui suit, c'est un terme de suposition: Voyons un peu, suposons un peu ceci, &c.

66 *Accipe quod nunquam reddas mihi*] Stertinius va prouver, non seulement que Damasippe n'est point fou, d'acheter des statues, puisqu'il ne les paye point; mais qu'il feroit fou, de ne pas les prendre, & de ne pas profiter de la facilité du Marchand, & des faveurs de Mercure. Voilà encore un autre ridicule qu'Horace donne ici aux Stoïciens.

68 *Præsens Mercurius*] Mercure propice, favorable.

69 *Scribe decem à Nerio*] Ce passage est très difficile: & je n'ai encore vu personne qui l'ait expliqué. Voici de quelle maniere je crois qu'on doit l'entendre. Les Anciens prêtoient leur argent de deux

Nodosi tabulas centum; mille adde catenas:
Effugiet tamen hæc sceleratns vincula Proteus.
Quum rapies in jus, malis ridentem alienis,
Fiet aper, modò avis, modò saxum, &, quum volet, arbor.
Si malè rem gerere, insani est: contra, bene sani:
Putidius multo cerebrum est (mihi crede) Perilli,
Dictantis quod tu nunquam rescribere possis.
Audire, atque togam jubeo componere, quisquis
Ambitione malâ aut argenti pallet amore:

Quisquis

deux manieres; ou ils le comptoient chez eux, & faisoient passer chez eux l'obligation, dans laquelle ils ne manquoient pas de mettre, *ex domo, ex arcâ*, que cet argent avoit été tiré de leur coffre, & livré sur le champ; ou, comme ils avoient d'ordinaire leur argent chez les Banquiers, ils alloient le faire compter chez ces Banquiers, & on passoit-là l'obligation, qui se faisoit de cette maniere. L'emprunteur écrivoit sur le Livre du Banquier: *J'ai reçu tant d'un tel Banquier, de l'argent d'un tel.* C'est pourquoi Donat écrit sur un passage des Adelphes de Terence: *Tunc enim in foro & de mensæ scripturâ, magis quàm ex arcâ domoque vel cistâ pecunia numerabatur.* Et on apelloit cela *scribere*. Et quand le débiteur vouloit payer, il alloit chez ce Banquier; & après lui avoir compté l'argent, il effaçoit & rayoit ce qu'il avoit écrit; & c'est ce qu'on apelloit *rescribere*, comme chez les Grecs διαγράφειν. Quand au lieu de payer comptant, on ne faisoit que donner des billets, ou des lettres de change sur un autre Banquier, on apelloit cela aussi *rescribere*; car *rescribere* est proprement donner à prendre sur un autre, assigner sur quelqu'un. D'où l'on a encore en notre langue le mot de *rescription*. Horace introduit donc ici le créancier de Damasippe, ou celui qui lui vend les statues à crédit, & qui lui dicte l'obligation chez le Banquier, comme pour argent prété; afin d'assurer mieux la dette. *Ecrivez*, dit-il, *que vous avez reçu de Nerius dix mille sesterces*, c'est-à-dire, douze cents cinquante livres de notre monnoie. Stertinius reprend la parole, & dit à ce Perillius: *Ne vous contentez pas de faire écrire cela simplement; prenez toutes les suretés dont on peut s'aviser, &c.* Ce qui a trompé les Commentateurs, c'est qu'ils ont cru que Perillius étoit le même que Cicuta, ou le même que Nerius, & qu'ils n'ont pas compris qu'il y a là trois personnages: Perillius, qui prete; Damasippe qui emprunte; & Nerius le Banquier, qui a l'argent de Perillius, & dans le Livre duquel on passe l'obligation, comme s'il fournissoit l'argent. Cela est assez clair. La suite le fera encore mieux comprendre.

Non est satis] C'est Stertinius qui dit à Perillius: Ne vous contentez pas d'obliger Damasippe d'écrire simplement dans le Livre du Banquier: *J'ai reçu de Nerius, &c.* Faites-lui faire une obligation dans toutes les formes, & tachez de le bien lier. J'ai changé le tour dans la traduction, & j'adresse toujours la parole à Damasippe; car je trouve que ces discours obliques ne réussissent point en notre langue, quand on quite tout d'un coup la seconde personne, pour parler par la troisieme.

Adde Cicutæ nodosi tabulas centum] Cicuta étoit un celebre usurier, & un vieux routier de Notaire, qui dans les contracts qu'il passoit, n'oublioit rien pour bien lier les débiteurs. Il avoit pour cela mille tours & mille finesses, dont il tenoit un grand registre, que Stertinius apelle ici *centum tabulas*. Stertinius dit donc à Perillius: Pour bien lier Damasippe, employez toutes les ruses & toutes les finesses qui sont dans le Livre de Pratique du Notaire Cicuta, qu'il apelle *nodosus*, à cause de son habileté à bien lier & engager les gens. On pouroit aussi l'entendre: Faites-lui faire une obligation aussi longue & aussi étendue que les obligations que l'on passe devant le Notaire Cicuta, qui fait écrire cent pages, où il ne faudroit que six lignes. Cela revient toujours au même sens.

71 *Effugiet tamen hæc sceleratus vincula Proteus*] Protée étoit fils de Neptune & Roi d'Egypte. Il se changeoit en toutes sortes de formes, pour échaper à ceux qui le poursuivoient. C'est pourquoi son nom convient admirablement à des débiteurs, qui ont mille ruses & mille ressources, pour s'empécher de payer leurs dettes, & pour éluder toutes les poursuites de leurs créanciers.

72 *Malis ridentem alienis*] On ne sauroit trouver dans Horace un endroit plus facile que celui-ci. Cependant il n'y en a point qui ait été plus mal expliqué. Tous les Commentateurs ont pris *malis ridentem alienis, riant avec un bouche empruntée*, pour *ridentem vultu invito, riant d'un ris forcé.* Mais je voudrois bien savoir pourquoi Damasippe auroit ri d'un ris forcé, puisqu'il étoit assuré d'éluder toutes les poursuites de ses créanciers, & d'échaper comme un

rius dix mille ſeſterces. Qu'il ne ſe contente pas de cela, qu'il conſulte toutes les rubriques du fameux Cicuta, qui ſait ſi bien lier les gens; qu'il prenne enfin toutes les ſuretés imaginables, ſcelerat que vous êtes, vous ſaurez fort bien vous tirer de ſes chaines, comme un ſecond Protée. Quand il vous trainera en juſtice, vous ne ferez que rire à ſes dépens; vous lui jouerez de vos tours ordinaires; vous vous métamorphoſerez en ſanglier, en oiſeau: il croira vous tenir, & il ne tiendra qu'un rocher, ou qu'un arbre même, quand vous voudrez. Si c'eſt être fou que de mal faire ſes affaires, & ſage, que de les bien faire, croyez-moi, le cerveau de Perillius eſt bien plus bleſſé que le vôtre, de vous faire paſſer une obligation que vous ne payerez jamais. Que tous ceux qui ſont travaillés

un ſecond Protée. Un homme qui a cette adreſſe-là, n'a qu'à rire de toute ſa force: & c'eſt ce que Damaſippe fait auſſi. *Car ridere malis alienis*, eſt aſſurément *rire à gorge déployée*, comme un homme qui riroit avec une bouche d'emprunt, qu'il n'apréhenderoit point de fendre juſqu'aux oreilles; parceque l'on n'épargne gueres ce qui eſt aux autres. Horace n'a fait que traduire un vers d'Homere qui s'eſt ſervi du même proverbe. Et ce qui a trompé les Commentateurs, c'eſt la remarque d'Euſtathe, qui a fort mal expliqué le vers Grec, & qui a pris en effet *rire avec une bouche empruntée*, pour *rire du bout des dents*. Mais pour voir clairement qu'Euſtathe s'étoit trompé, il ne faloit qu'examiner le paſſage d'Homere. Le voici, il eſt à la fin du XX. Liv. de l'Odyſſée, v. 346.

- - - - μνηστῆρσι δὲ Παλλὰς Ἀθήνη
Ἄσβεστον γέλον ὦρσε, παρέπλαγξεν δὲ νόημα.
Οἱ δ' ἤδη γναθμοῖσι γελοίων ἀλλοτρίοισιν.

Minerve fit naître à ces amans une envie démeſurée de rire, & leur ôta le jugement. Ils rioient donc de toute leur force. Mot à mot: *Ils rioient avec des bouches empruntées.*

Homere ne laiſſe aucun lieu de douter que ces gens-là ne riſſent de tout leur coeur, puiſqu'il apelle ce ris ἄσβεστον, *démeſuré, que rien ne peut arrêter*; qu'il ajoute un moment après, ἡδὺ γέλασσαν, *ils rirent avec plaiſir*; & qu'il dit enfin v. 390.

Δεῖπνον μὲν γὰρ τοί γε γελοίωντες τετύκοντο
Ἡδὺ τῆς καὶ μενοεικές.

En riant ainſi, ils donnoient ordre, qu'on aprêtat un ſouper magnifique.

Ces jeunes gens-là ne manquoient pas de rire de bon coeur, ſurtout quand il étoit queſtion de donner ordre au ſouper. Cela n'a pas beſoin d'autre preuve: le ſens mene naturellement à donner au paſſage d'Homere & à celui d'Horace cette explication, contre le ſentiment de tous les Interpretes. Les Grecs ont dit de la même maniere ἑτερόγναθος, d'un cheval qui eſt fort en bouche, & qui, quand on le gourmande avec le mors le plus fort, ne ſent non plus, & n'épargne non plus ſa bouche, que ſi elle n'étoit pas à lui, & qu'il en eût une d'emprunt.

75 *Perilli dictantis*] Ce Perillius eſt le créancier, & non pas le Notaire. Car ce n'eſt pas l'affaire du Notaire, de ſe mettre en peine ſi l'argent qu'on prete eſt bien ou mal placé. C'eſt à celui qui le donne, à voir s'il eſt content des ſuretés qu'on lui offre. Le Notaire n'a qu'à paſſer l'obligation: il ne ſe met nullement en peine du payement.

76 *Dictantis*] Qui dicte l'obligation. Car c'eſt Perillius qui dicte lui-même à Damaſippe: *Scribe decem à Nerio.*

Reſcribere] Payer argent comptant, en rayant votre dette, ou donner des billets payables par un autre Banquier. * Car *reſcribere* ſignifie proprement payer par une lettre de change ſur un Banquier. *

77 *Audire atque togam jubeo componere*] Stertinius demande à ſes auditeurs une longue audience. C'eſt pourquoi il les prie d'accommoder leur robe, afin que rien ne les embaraſſe, & qu'ils puiſſent l'entendre ſans interruption. Ce tour-là eſt plaiſant, & Horace donne ici à Stertinius tout l'air d'un veritable charlatan.

78 *Ambitione malâ*] Il ajoute l'épithete *mala*, une *ambition mauvaiſe*, dereglée. Car il y a une eſpece d'ambition, qui peut être apellée *bonne*, par raport aux autres maladies de l'ame; parcequ'elle eſt utile, & qu'elle aide même à nous corriger de nos defauts. C'eſt pourquoi les Philoſophes parlant de toutes les paſſions qui envelopent l'ame comme autant d'habits, ont dit, que l'ambition en eſt la chemiſe, ἔσχατος χιτών; & que comme un homme quite ſa chemiſe la derniere, quand il veut ſe dépouiller; de même, l'ame qui veut ſe defaire de tous ſes vices, ne doit quiter celui de l'ambition qu'après avoir quité tous les autres.

Argenti pallet amore] Car la pâleur eſt l'effet du deſir.

Quisquis luxuriâ, tristive superstitione,
Aut alio mentis morbo calet. Huc propiùs me
Dum doceo insanire omnes, vos ordine adite.
Danda est bellebori multo pars maxima avaris:
Nescio an Anticyram ratio illis destinet omnem.
Heredes Staberî summam incidère sepulchro:
Ni sic fecissent, gladiatorum dare centum
Damnati populo paria, atque epulum, arbitrio Arrî:
Frumenti quantum metit Africa. Sive ego pravè,
Seu rectè, hoc volui: ne sis patruus mihi. Credo

Hoc

79 *Luxuriâ*] La luxure comprend & renferme tous les plaisirs criminels.

Tristive superstitione] La superstition est une fausse opinion de Dieu, mêlée de crainte.

81 *Dum doceo insanire omnes*] Il est beaucoup plus facile de faire voir aux hommes qu'ils sont fous, qu'il ne l'est de les rendre sages, & de s'empécher d'être aussi fou qu'eux. Les Stoïciens prouvoient admirablement aux malades, qu'ils étoient malades; mais ils n'étoient pas eux mêmes plus sains pour cela; & ils tomboient presque tous dans le defaut qu'Epictete reproche aux Philosophes de son tems. Ce grand homme, qu'on ne devroit jamais cesser de lire, dit, que dans la philosophie il y a trois choses nécessaires. La premiere, l'usage & la pratique des préceptes; la seconde, la raison & la démonstration des préceptes; & la troisieme, la preuve de la verité & de la certitude de ces démonstrations. Nous nous arrétons, ajoute-t-il, à la preuve: & c'est en quoi nous excellons. Mais nous ne passons point à la pratique, qui est pourtant la plus nécessaire des trois. Stertinius prouve bien aux hommes qu'ils sont fous, & en quoi ils sont fous; mais il n'est pas lui-même plus sage qu'eux. Il est tout dans la preuve, & point du tout dans la pratique.

Vos ordine adite] Il leur dit de venir devant lui en ordre, les uns après les autres, & sans confusion. Aristophane apelle cela εὐτάκτως, en parlant des écoliers qui alloient à l'école.

82 *Danda est bellebori*] Car les Anciens se servoient de l'hellébore pour les maladies de l'ame, persuadés qu'elles venoient de l'intemperie des humeurs du corps. Bien plus, ils s'en servoient sans aucune maladie, & seulement pour donner à l'esprit plus de force & plus de vigueur. Valere Maxime nous aprend que le Philosophe Carnéade en prenoit toutes les fois qu'il devoit disputer avec Chrysippe, & il ajoute que le succès fit rechercher ce purgatif de tous ceux qui aimoient les louanges solides. *Idem cum Chrysippo disputaturus bellboro se ante purgabat, ad exprimendum ingenium suum attentius, & illius refellendum acrius. Quas potiones industria solidæ laudis cupidis appetendas effecit.*

83 *Nescio an Anticyram*] Il y avoit deux Anticyres, l'une dans la Phocide, sur le bord du golphe de Corinthe, & l'autre près du mont Oeta. Dans cette derniere croissoit le plus excellent hellébore. Mais on le préparoit mieux dans la premiere, parcequ'on le mêloit avec une certaine graine qui croissoit là. C'est pourquoi les malades n'alloient qu'à l'Anticyre de la Phocide. On peut voir sur cela un passage de Strabon, dans le neuvieme Livre. Pline dans le chap. XXV. du Livre XXII. marque la dose de chaque drogue pour le mélange. Il dit, que l'on mettoit dans du vin doux une pincée de la graine dont je viens de parler, avec une obole & demie d'hellébore blanc, & que cela purgeoit toute sorte de bile & de melancolie.

84 *Heredes Staberî*] Pour faire voir qu'il a raison de dire, que toute Anticyre ne suffiroit pas pour guerir la folie des avares, il cite un exemple d'un avare outré, qui poussa son avarice jusqu'au delà du tombeau, & qui voulut que ses heritiers marquassent dans son épitaphe les sommes qu'il leur laissoit. Car toute sa vie il avoit si fort craint la pauvreté, qu'il voulut encore après sa mort s'empécher de passer pour pauvre.

Staberî] Ce Staberius est inconnu d'ailleurs. Dans les anciennes inscriptions on trouve un T. Staberius Epigonus, qui avoit été un des Officiers des Consuls, *viator*.

Summam incidère sepulchro] Ce soin ou plutôt cette vanité de vouloir que les heritiers marquassent sur le tombeau les sommes dont ils heritoient, n'étoit pas sans exemple. Torrentius raporte l'épitaphe d'un Medecin, qui marque ce qu'il avoit donné pendant

vaillés de la funeste ambition, ou de l'amour de l'argent; que les luxurieux, & ceux à qui la triste superstition ne donne pas un seul moment de relâche; enfin, que ceux qui sont tourmentés de quelque maladie d'esprit que ce soit, viennent m'entendre, & qu'ils accommodent bien leur robe, pour m'écouter avec attention. Aprochez l'un aprés l'autre en bon ordre, pendant que je vais vous faire voir, que vous êtes tous fous.

La plus grande partie de l'héllébore est pour les avares. Je ne sais pas même, si le bon sens ne veut pas qu'on leur reserve Anticyre toute entiere. Les heritiers de Staberius furent obligés par une clause du testament, de marquer sur le tombeau du defunt la somme dont ils heritoient. S'ils y avoient manqué, ils étoient condamnés par le même testament, à donner au peuple cent couples de gladiateurs, un festin au gré d'Arrius, & autant de bled qu'on en cueille dans toute l'Afrique. Si j'ai bien ou mal fait d'exiger cela de mes heritiers, disoit le Testateur,

dant sa vie, & ce qu'il laissoit aprés sa mort. *Hic pro libertate dedit H S.* L. M. *Hic pro Seviratu in Remp. dedit H S.* X X. M. *Hic in statuas ponendas in ædem Herculis dedit H S.* X X X. M. *Hic in vias sternendas in publicum dedit H S.* X X X V I I. M. *Hic pridie quàm mortuus est reliquit patrimonii HS.* X V I. M.

86 *Damnati populo paria*] Il fait allusion à la formule du testament, que l'on apelloit, *par condamnation*, où le testateur exigeoit quelque chose de ses heritiers, en ces termes: *Heres damnas esto.* Staberius charge ses heritiers, s'ils n'accomplissoient pas la clause de son testament, de donner au peuple des combats des gladiateurs, & un festin, & de lui distribuer tant de bled; comme cela se pratiquoit souvent aux funerailles des personnes considerables.

Epulum arbitrio Arri] Cet Arrius étoit un homme de basse naissance, qui alloit dans les grandes maisons, & qui par ses bassesses amassa de grands biens, & acquit quelque sorte de réputation d'assez bon Orateur, quoiqu'il n'eût ni esprit ni savoir. Il étoit fort prodigue, & aimoit l'éclat & la magnificence. C'est pourquoi Staberius l'avoit choisi pour le maître & l'ordonnateur du festin qu'il vouloit que ses heritiers donnassent au peuple, en cas qu'ils manquassent d'exécuter ce qu'il leur ordonnoit par son testament. Ou peut-être même que cet Arrius ou Arius est le même Q. Arius dont Ciceron parle dans son Oraison contre Vatinius, qu'il apelle son ami, & dont il dit qu'il donna un magnifique festin dans le temple de Castor, auquel il reproche à Vatinius d'avoir assisté en robe noire, *ut in epulo Q. Arii familiaris mei cum togâ pullâ accumberes.* Ciceron ne marque pas s'il le donnoit de son chef, ou pour quelque autre. Mais voici sur cela ma pensée. Il paroit par tout cet endroit de Ciceron, que ce festin d'Arius étoit un *lectisternium*, un de ces festins publics que l'on donnoit aux Dieux dans des occasions importantes, & qui étoient réglés & ordonnés par des Prêtres établis à cet effet, & apellés *Epulones*, & *septem viri Epulonum. Les sept maîtres des festins.* Je crois donc que cet Arius étoit l'un de ces sept. Voilà pourquoi Staberius l'avoit choisi pour l'ordonnateur du festin, qu'il chargeoit ses heritiers de donner au peuple. Il l'avoit choisi comme homme public, qui ayant souvent fait de ces festins, étoit plus capable qu'un autre de s'en bien acquiter. C'est le veritable sens de ce passage. Car il ne faut pas s'imaginer que le festin, dont parle Ciceron, soit le même que celui dont Horace parle.

Arbitrio] C'étoit le terme dont on se servoit dans les testamens; on disoit *arbitrio & arbitratu; au gré d'un tel, à la disposition d'un tel.*

87 *Frumenti quantum metit Africa*] La fertilité de l'Afrique a été toujours fort vantée. C'est elle qui nourissoit Rome. Aussi est-elle representée sous la figure d'une femme qui tient deux épics dans chaque main, & qui a sous ses pieds deux vaisseaux chargés de bled, avec cette inscription, *Procos. Africæ.* Monsieur Bochard a même fait voir que l'Afrique a été ainsi apellée de l'Arabe *feric*, qui signifie un épi. *Terra Africæ*, c'est-à dire, *terra spicæ*, γῆ Ἐυσαχυς.

Sive ego prave] C'est Staberius qui parle, & qui ne veut point qu'on lui demande la raison pourquoi il a fait un testament si bisare. Chacun est le maitre de son bien. Ces personnages qu'Horace introduit, outre les acteurs ordinaires, donnent beaucoup de grace à ses vers. Torrentius s'est fort trompé à ce passage.

88 *Ne sis patruus mihi*] *Oncle*, pour *censeur*. Parceque les oncles sont ordinairement moins indulgens que les peres. On peut voir la Remarque sur ce vers de l'Ode XII. du Livre III.

 - - - - *metuen-*

Hoc Staberî prudentem animum vidiſſe. . . . Dam. *Quid ergo*
Senſit, quum ſummam patrimonî inſculpere ſaxo
Hæredes voluit? Ster. *Quoad vixit, credidit ingens*
Pauperiem vitium, & cavit nihil acriùs, ut ſi
Fortè minùs locuples uno quadrante periret,
Ipſe videretur ſibi nequior. Omnis enim res,
Virtus, fama, decus, divina humanaque pulcris
Divitiis parent: quas qui conſtruxerit, ille
Clarus erit, fortis, juſtus, ſapiens etiam, & rex
Et quicquid volet: hoc veluti virtute paratum,
Speravit magnæ laudi fore. Quid ſimile iſti
Græcus Ariſtippus, qui ſervos projicere aurum
In mediâ juſſit Libyâ, quia tardiùs irent
Propter onus ſegnes? uter eſt inſanior horum?
Dam. *Nil agit exemplum, litem quod lite reſolvit.*
Ster. *Si quis emat citharas, emptas comportet in unum,*
Nec ſtudio citharæ, nec Muſæ deditus ulli:
Si ſcalpra & formas, non ſutor: nautica vela,
Averſus mercaturis: delirus & amens

Undi-

- - - - *metuentes patruæ verbera linguæ.*

En aprèhendant la mauvaiſe humeur d'un oncle.

Credo hoc Staberî prudentem] C'eſt Stertinius qui parle.

89 *Vidiſſe*] Perſonne n'a encore bien expliqué ce paſſage. Lambin a voulu le corriger, & il l'a gâté. Ce qui a trompé tous les Commentateurs, c'eſt qu'ils ont cru que le ſens étoit parfait. Mais ils devoient s'apercevoir qu'il eſt ſuſpendu, juſques au vers 98. *Hoc, veluti virtute paratum, &c.* qui en fait la ſuite. *Vidiſſe* eſt pour *providiſſe*, comme Donat explique dans Terence *videndum, providendum, & vidiſſem, providiſſem.*

Quid ergo ſenſit] C'eſt Damaſippe qui prend la parole, & qui s'impatiente, de voir que Stertinius veut colorer ce que Staberius avoit fait. Ce ſont ces trois mots, *prudentem animum vidiſſe*, qui échauffent la bile de Damaſippe. En effet ils ont l'air d'une excuſe, & Damaſippe ne voit pas d'abord que c'eſt une ironie.

91 *Quoad vixit, credidit*] C'eſt Stertinius qui répond, & qui va expliquer les raiſons qu'il croit que Staberius avoit eues de faire ſon teſtament comme il l'avoit fait. Et ces raiſons ſe tirent de ſes inclinations, & de la maniere de vie qu'il avoit menée. Il y a ici une vivacité ſurprenante, & une admirable variété.

94 *Omnis enim res, virtus, fama, decus*] Stertinius parle ici ſelon les ſentimens de Staberius, qui étoit perſuadé, que les richeſſes ſont au-deſſus de tout.

* 96 *Quas qui conſtruxerit*] C'eſt ainſi qu'il faut lire, & non pas *contraxerit*. C'eſt ainſi qu'il a dit des richeſſes, *conſtructus acervus, & extructis in altum divitiis*, & Ciceron, *conſtructam & coacervatam pecuniam*, comme M. Bentlei l'a fort bien remarqué. *

97 *Clarus erit, fortis, juſtus, ſapiens*] Staberius diſoit des richeſſes, ce que les Stoïciens diſoient de la vertu.

98 *Hoc, veluti virtute paratum, ſperavit*] Voici la ſuite du vers quatrevingt-neuf: *Credo hoc Staberî prudentem animum vidiſſe.* Que prévit-il? Il prévit que cette ſomme gravée ſur ſon tombeau, feroit honneur à ſa mémoire, comme étant une marque évidente de ſa grande ſageſſe & de ſa vertu.

99 *Quid ſimile iſti Græcus Ariſtippus*] Il vient de citer un exemple d'une prodigieuſe avarice; il en va donner preſentement un tout opoſé, qui eſt du trop grand mépris des richeſſes.

100 *Græcus Ariſtippus*] Il étoit Afriquain, ou plutôt de l'iſle de Thera. Mais comme Thera étoit une colonie Grque, Ariſtippe étoit Grec par cette raiſon. Ariſtippe étoit le fondateur de la ſecte Cyrénaïque.

Qui

teur, ce n'eſt pas à vous que j'en dois rendre compte. Ne faites pas ici le Cenſeur. Je crois que le ſage & prudent Staberius prévoyoit que.... Dam. Que prévoyoit-il donc, quand il ordonna, qu'on marquat ſur ſon tombeau tout le bien qu'il laiſſoit. Ster. Pendant qu'il a vécu, il a toujours cru que la pauvreté étoit le plus grand de tous les vices. Il n'y a rien qu'il ait évité avec tant de ſoin : & il auroit cru être le plus grand coquin du monde, s'il étoit mort plus pauvre d'un liard. Car il ſavoit que toutes choſes, la vertu, la réputation, la beauté, la gloire, enfin tout ce qu'il y a dans les cieux & ſur la terre, obéït aux richeſſes ; & que celui qui a ſu en amaſſer eſt illuſtre, vaillant, juſte, ſage, Roi même, & tout ce qu'il veut. Il prévoyoit donc que cette ſomme gravée ſur ſon tombeau, feroit beaucoup d'honneur à ſa mémoire : & que l'on ne manqueroit pas de dire, qu'il avoit acquis tout ce bien par ſes ſoins & par ſa vertu. Qu'y-a-t'il de ſemblable dans l'action du Grec Ariſtippe, qui au milieu de la Libye commanda à ſes eſclaves de jetter tout l'or qu'ils portoient, parceque cette charge les faiſoit marcher trop lentement ? Lequel eſt le plus fou de ces deux hommes-là ? Dam. Toute comparaiſon, qui ne vuide une queſtion que par une autre queſtion, eſt inutile. Ster. Si quelqu'un achetoit quantité de luts & de guitarres, & qu'il en garnît un cabinet, ſans aimer ni les guitarres, ni les luts, & ſans avoir aucun goût pour nulle ſorte de muſique : ou ſi n'étant point du tout cordonnier, il achetoit des tranchets & des formes ; ou, enfin, ſi ne pouvant ſeulement

Qui ſervos projicere aurum] Stertinius accommode l'hiſtoire d'Ariſtippe à ſa fantaiſie. Car Ariſtippe n'avoit qu'un eſclave, qui portoit ſon argent, & il ne commanda à cet eſclave d'en jetter que ce qu'il avoit de trop. Voici ce que Laerce en a écrit après Bion. *Τοῦ θεράποντος ἐν ὁδῷ βαστάζοντος ἀργύριον, καὶ βαρυνομένου, ἀπόχεαι, ἔφη, τὸ πλέον, καὶ ὅσον δύνασαι βάστασαι. Son eſclave, qui portoit ſon argent dans le voyage, ſe trouvant trop chargé, jette ce que tu as de trop,* lui dit-il, *& ne porte que ce que tu peux porter.* Mais Ciceron parle de quelque argent qu'Ariſtippe fit jetter dans la mer ; & il loue même ſon action : ce qui fait voir que cette hiſtoire a été contée bien differemment, & qu'il eſt bien difficile d'en ſavoir la verité.

102 *Uter eſt inſanior horum*] Il eſt difficile de juger laquelle eſt la plus grande de deux folies qui ſont toutes deux pouſſées à l'excès.

103 *Nil agit exemplum litem quod lite reſolvit*] On n'a pas moins de peine à concevoir la folie de celui qui a ce grand mépris pour les richeſſes, que la folie de l'avare qui les prefere à tout, & qui les entaſſe ſans y toucher. C'eſt pourquoi c'eſt vouloir décider une queſtion par une autre queſtion, que de vouloir faire juger de l'un par l'autre.

104 *Si quis emat cytharas*] Stertinius va expliquer par des exemples ſenſibles la folie de l'avare. Et tout ce qu'il va dire eſt excellent. Les richeſſes ſont entre les mains d'un avare, comme un luth, une flute, entre les mains d'un homme qui n'en joue point. C'eſt une comparaiſon de Xénophon dans ſon Oeconomique. En effet les richeſſes ne ſont pas moins un inſtrument qu'un luth. C'eſt pourquoi Ariſtote dit : *ὁ γὰρ πλοῦτος τῶν χρησίμων,* & les Grecs les ont apellées *χρήματα,* c'eſt-à-dire *utibilia, des choſes uſables,* ſi l'on pouvoit parler ainſi. Et elles ne le ſont plus, dès que l'on n'a pas l'art de s'en bien ſervir, & d'en faire l'uſage auquel elles ſont deſtinées ; ce que ſaint Chryſoſtome apelle *le plus grand de tous les arts.* Ariſtote parle de cet art dans ce paſſage qui eſt admirable : *Ἑκάστῳ ἄριστα χρῆται ὁ ἔχων τὴν περὶ ἕκαστον ἀρετήν. Καὶ Πλούτῳ δὴ χρήσεται ἄριστα ὁ ἔχων τὴν περὶ αὐτὸν ἀρετήν. Celui-là ſe ſert bien de chaque choſe, qui a l'art, l'adreſſe qui regarde cette choſe-là. Ainſi un homme ſe ſervira fort bien des richeſſes, s'il a l'art qui concerne cet inſtrument.*

105 *Nec Muſæ deditus ulli*] En Latin les Muſes ne ſignifient pas moins la muſique que les ſciences ; comme auſſi le mot de muſique ſignifie autant les ſciences que la muſique.

106 *Si ſcalpra & formas*] *Formas* ce que nous apellons auſſi des formes. *Formæ calcei,* dans le Digeſte, parceque le ſoulier ſe forme là-deſſus. Columelle apelle de même des formes de buis, les vaiſ-

Undique dicatur meritò. Quid discrepat istis
Qui nummos aurumque recondit, nescius uti
Compositis, metuensque velut contingere sacrum?
Si quis ad ingentem frumenti semper acervum
Porrectus vigilet, cum longo fuste, neque illinc
Audeat esuriens dominus contingere granum,
Ac potius foliis parcus vescatur amaris:
Si positis intus Chii veterisque Falerni
Mille cadis (nihil est, tercentum millibus) acre
Potet acetum: age; si & stramentis incubet, unde-
octoginta annos natus, cui stragula vestis,
Blattarum ac tinearum epulæ, putrescat in arcâ,
Nimirum insanus paucis videatur, eo quòd
Maxima pars hominum morbo jactatur eodem.
Filius, aut etiam hæc libertus ut ebibat hæres,
Dîs inimice senex, custodis, ne tibi desit?
Quantulum enim summæ curtabit quisque dierum,
Ungere si caules oleo meliore; caputque
Cæperis impexâ fœdum porrigine? Quare,
Si quidvis satis est, perjuras, surripis, aufers

Undi-

seaux où l'on forme le fromage. *Caseus vel manu figuratur, vel buxeis formis exprimitur.*

110 *Metuensque velut contingere sacrum*] C'est comme il a dit dans la Satire premiere:

- - - - congestis undique saccis
Indormis inhians, & tanquam parcere sacris
Cogeris.

Tu couches la gueule béante sur des sacs d'argent, que tu as amassés de tous côtés par toute sorte de voies, & ton avarice te force à ne t'en servir non plus que d'une chose sacrée.

* 112 *Porrectus vigilet*] On a voulu encore changer ici le *porrectus* en *projectus*, comme dans l'Ode X. du Livre III. Cela n'est pas bien important. Mais j'aime mieux *porrectus*, qui marque l'attitude de cet homme qui est couché tout de son long pour attendre les voleurs & n'être point vu *.

113 *Audeat esuriens dominus*] Le mot *dominus* ajoute beaucoup au ridicule de l'image que Stertinius fait ici. *Dominus*, tout maître qu'il est.

114 *Ac potiùs foliis parcus vescatur amaris*] On explique *ces feuilles ameres*, des herbes de la campagne, qui sont plus sauvages & moins douces que les herbes qui viennent dans les jardins. Mais on se trompe. Horace apelle des *herbes ameres*, des herbes sans aucun aprêt, sans huile, ni beure, &c.

116 *Acre potet acetum*] *Acetum* ne signifie pas ici du vinaigre proprement, mais du vin tourné, du vin aigri. On l'apelle *vinaigre* par comparaison.

117 *Si & stramentis incubet*] *Stramenta* sont proprement des lits de paille, de nate, qu'on apelloit *segestria*. On couchoit sur ces nates avant qu'on se fût avisé de coucher sur des peaux; & enfin on fit des matelas que l'on emplit de boure, & que l'on apelloit *culcitras*.

Undeoctoginta] Quatre-vingt moins un. *Undeoctoginta*, c'est pour *uno de octoginta*, un ôté de quatre-vingts.

118 *Cui stragula vestis*] Cela peut signifier toute sorte de couvertures pour étendre sur les matelas, sur les lits, & sur soi, quand on est couché. Car *vestis* est un mot commun, qui signifie *des étoffes*. Cependant je crois qu'Horace a mis *vestis*, parcequ'on avoit accoutumé de couvrir le lit, & de se couvrir soi-même la nuit des mêmes habits que l'on portoit le jour. Ovide a dit:

- - - - - neque in lecto pallia nostra sedent.

Mes habits tombent de mon lit.

Et

seulement souffrir la vue de la mer, il faisoit provision de voiles: n'est-il pas vrai, qu'un tel homme passeroit justement pour fou dans l'esprit de tout le monde? Quelle difference y a-t-il de cet homme-là, à celui qui entasse tout l'argent qu'il peut amasser, sans jamais s'en servir, & sans y toucher non plus qu'à une chose sacrée? Si quelqu'un armé d'un long bâton, passoit les nuits à garder un gros monceau de froment, sans oser en tirer de quoi apaiser sa faim, & qu'il vécût cependant de méchantes herbes: ou si ayant dans son cellier mille, ce n'est pas assez, trois cents mille tonneaux de vin de Chio, ou de vieux vin de Falerne, il ne buvoit que du vin aigri: ce n'est pas encore tout: si à l'âge de quatre-vingts ans il ne couchoit que sur la paille, pour épargner ses beaux lits & ses belles couvertures, qu'il laisseroit manger aux vers dans ses coffres, sa folie seroit sans doute remarquée de peu de gens; parceque la plupart ont la même maladie. Vieux radoteur haï des Dieux, c'est donc de peur de manquer un jour de quelque chose, que vous gardez toutes vos richesses pour votre fils, ou même pour votre affranchi, qui les dissipera en festins & en débauches? Mais, je vous prie, la breche que vous y feriez tous les jours seroit-elle si grande, si vous mangiez de meilleure huile sur vos choux, & si vous employiez de meilleures essences à vous froter, & à nétoyer cette tête crasseuse & mal-propre? Si l'on peut vivre de si peu de chose, pourquoi commettez-vous donc tant de parjures, tant de rapines, tant de vols? Et vous, osez-vous dire que vous êtes

Et Properce:

Tum queror in toto non sidere pallia lecto.

Alors je me plains que mes habits ne tiennent point sur mon lit.

Mais voici un passage de Séneque où cette coutume est marquée bien clairement. Il dit dans la Lettre LXXXVIII. *Culcitrâ in terrâ jacet. Ego in culcitrâ. Ex duabus penulis altera stragulum, altera opertorium facta est. Je couche à terre sur un matelas. De mes deux robes l'une me sert de tapis à coucher dessus, & l'autre de couverture à mettre sur moi.*

119 *Blattarum ac tinearum*] *Blatta* est un petit ver qui a des ailes, & qui naît dans les livres & dans les habits. Il ne vole que la nuit: c'est pourquoi Virgile l'apelle *lucifuge*. Il est different des teignes, qui n'ont point d'ailes.

123 *Diis inimice senex, custodis, ne tibi desit?*] Il ne faut point mettre de point interrogatif après *custodis*. Le sens est fort beau & fort naturel de cette maniere. Ces vieillards avares, pour excuser leur avarice, ne manquent pas de dire, qu'ils n'épargnent que pour leurs enfans. Mais leur épargne n'a en effet d'autre fondement, que la peur de manquer de quelque chose un jour. On s'est trompé à ce passage.

124 *Quantulum enim summæ*] Cet *enim* est remarquable: car il y est pour *sed*, comme la suite du discours le prouve manifestement. Il ne seroit pas difficile d'en trouver des exemples.

126 *Impexâ fœdum porrigine*] *Porrigo* est proprement cette crasse blanche qui tombe comme du son de la tête des gens mal propres, quand ils se peignent. C'est pourquoi les Grecs l'ont apellée πιτυρίασιν, & les Latins aussi *furfures*. Quintus Serenus:

Cum caput immensâ pexum porrigine ningit
Copia furris uti frendentibus edita saxis.

Quare, si quidvis satis est, perjuras] Tous ces avares tâchent de pallier & de déguiser leur avarice, en disant, qu'ils ne se refusent pas le nécessaire, & que la nature se contente de peu. Et Stertinius retorque fort bien cette raison contre eux-mêmes. Car si la nature est contente de si peu de chose, pourquoi commettent-ils donc tant de crimes, pour amasser des biens qui leur sont inutiles, & dont ils n'ont pas besoin?

Undique? Tun' sanus? Populum si cædere saxis
Incipias servosque tuos quos ære pararis:
Insanum te omnes pueri clamentque puellæ.
Quum laqueo uxorem interimis, matremque veneno,
Incolumi capite es? SCÆV. *Quid enim?* STER. *Neque tu hoc facis Argis,*
Nec ferro, ut demens genitricem occidit Orestes.
An tu reris eum occisâ insanisse parente?
An non ante malis dementem actum Furiis, quàm
In matris jugulo ferrum tepefecit acutum?
Quin ex quo est habitus malè tutæ mentis Orestes,
Nil sanè fecit quod tu reprendere possis.
Non Pyladen ferro violare aususve sororem
Electram: tantùm maledicit utrique, vocando
Hanc, Furiam, hunc, aliud, jussit quod splendida bilis.
Pauper Opimius argenti positi intus & auri,

Qui

128 *Tun' sanus?*] Voici une autre scene. Stertinius s'adresse à quelque autre de ceux qu'il a apellés, & qu'il fait passer en revue devant lui: *Vos ordine adite.* Il parle à un Scéva, qui avoit empoisonné sa mere, & à quelque autre scelerat qui avoit étranglé sa femme. Ces changemens de scene font ici une grande beauté & une grande varieté.

Populum si cædere saxis] C'est une comparaison *à minori ad majus*, du petit au grand. Si un homme qui poursuit dans les rues tous les passans à coups de pierres, est pris pour un fou, que doit-on dire d'un avare qui tue sa femme, pour jouïr seul de sa dot; & sa mere, pour avoir plutôt son bien, & pour ne la plus nourir? Plaute a parlé de la folie de ceux qui poursuivent les passans à coups de pierres. Car Tindarus dit dans la quatrieme scene du troisieme Acte des Captifs:

Jam illic nos insectabit lapidibus, nisi illum jubes
Comprehendi.

Il va nous poursuivre tout-à-l'heure à coups de pierres, si vous ne le faites prendre.

129 *Servosque tuos quos ære pararis*] Monsieur le Févre a eu raison de corriger *servosque tuo quos ære pararis*. Ce *tuos quos* est rude à l'oreille.

130 *Quum laqueo uxorem interimis, matremque veneno*] Il ne faut pas douter qu'Horace ne fasse allusion à deux histoires arrivées de son tems, & qu'il ne s'adresse ici à deux hommes, dont l'un avoit étranglé sa femme, & l'autre empoisonné sa mere. Nous ne savons pas qui est le premier; mais pour le dernier, c'est assurément le même Scéva dont il a parlé dans la premiere Satire de ce même Livre, vers 53.

- - - Scævæ vivacem crede nepoti
Matrem, nil faciet sceleris pia dextera: mirum, &c.
Sed mala tollet anum vitiato melle cicuta.

Prenez ce garnement de Scéva, confiez-lui sa mere, qui vit trop longtems à son gré. Sa main ne commettra point de crime: il est trop pieux, &c. Mais ce qu'il fera, il abregera les jours de cette bonne vieille avec un breuvage de miel, qu'il accommodera dévotement avec la ciguë.

132 *Quid enim*] On n'a pas connu la grace de ce passage. Stertinius introduit ici Scéva lui-même, qui entendant qu'on l'accuse d'avoir empoisonné sa mere, veut se justifier, & demande d'abord à Stertinius: *Que voulez-vous donc dire?* * M. Bentlei donne tout ceci à Stertinius & corrige *quidni*. Ce qui perd toute la vivacité & le naturel de ce passage. *

Neque tu hoc facis Argis] Voici une plaisante satisfaction que Stertinius fait à Scéva: *J'ai dit, que vous avez tué votre mere, mais je sais bien que vous n'avez pas commis ce crime à Argos, & que vous n'avez pas employé le poignard comme Oreste.* Ces justifications dans lesquelles on desavoue certaines circonstances vaines, pour mieux confirmer & assurer un fait, sont fort agréables, & divertissent extrêmement le Lecteur.

133 *Ut demens genitricem occidit Orestes*] On sait l'histoire d'Oreste, qui retourna exprès à Argos, pour tuer sa mere Clytemnestre, & pour venger son pere Agamemnon, qu'elle avoit assas-

finé

êtes ſage? Si dans les rues vous jettiez des pierres à tous les paſſans, & à vos eſclaves mêmes que vous avez achetés de votre argent, tous les enfans ne manqueroient pas de courir après vous, & de vous apeller fou. Quand vous étranglez votre femme de vos propres mains, & que vous empoiſonnez votre mere, croyez-vous être de ſens bien raſſis? Scæ. Que voulez-vous donc dire? Ster. Oh, je ſais bien que vous n'avez pas fait ce crime à Argos, & que vous n'avez pas employé le poignard, comme Oreſte. Mais croyez-vous qu'Oreſte n'ait été fou que quand il tua ſa mere, & qu'il ne fût pas agité des noires Furies longtems avant qu'il plongeât le poignard dans le ſein de Clytemneſtre? Au contraire, il eſt certain, que depuis qu'il fut reconnu pour fou, il ne commit pas la moindre choſe que vous puiſſiez condamner. Il ne ſe jetta point ſur Pylade: il ne fit aucun mal à Electre: il ſe contenta de les charger d'injures & de malédictions, en apellant ſa ſoeur une Furie, & en donnant à Pylade tous les noms que ſa rage lui ſuggera. Opimius, qui pauvre au milieu de ſes treſors, ne buvoit les jours de fête que du vin de Vejentum dans un gobe-

ſiné. * Dans quelques MSS. M. Bentlei a trouvé *occidis*. Et cette leçon eſt très bonne: *Vous ne tuez pas votre mere avec un poignard comme un autre Oreſte* *

134 *An tu reris eum occiſâ inſaniſſe parente.*] Après avoir prouvé, que les avares ſont fous, il va prouver, que les fous ſont fous avant que de commettre des crimes, & c'eſt ce qu il établit fort clairement par l'exemple même d'Oreſte. Il eſt certain que le crime naît toujours de la folie, & que la folie ne naît jamais du crime.

135 *An non antè malis dementem actum Furiis*] Ce paſſage eſt beau: Les remords d'une conſcience effrayée de ſes crimes, ne ſont pas les ſeules Furies qui tourmentent les hommes. Les plus dangereuſes Furies pour eux, ce ſont leurs paſſions effrénées: & ce ſont celles-là qui porterent Oreſte à tuer ſa propre mere.

* 137 *Malè tutæ mentis*] M. Bentlei a fort bien obſervé qu'Heinſius avoit grand tort de lire *malè motæ mentis*; & que *tutæ* eſt excellent. Car *tutus* ſignifie *ſanus, incolumis*, & c'eſt un terme uſité dans la medecine. *

138 *Nil ſanè fecit quod tu reprendere poſſis*] Ce jugement eſt admirable. Il eſt certain que depuis qu'Oreſte paſſa pour fou, il ne fit rien qui ne doive donner plus de pitié que d'indignation. Après qu'il a tué ſa mere, on ne peut le regarder que comme un malade qui croit voir ce qu'il ne voit point, & qui a quelquefois de bons intervalles. Mais avant cela c'eſt un veritable fou qui ſuit aveuglément ſa paſſion, & qui ne connoît ni meſures, ni bornes. Il en eſt de même de tous les fous: quand leur folie a éclaté, ils ne ſont plus ſi dangereux ni ſi méchants, que quand elle eſt cachée ſous les aparences trompeuſes du bon ſens & de la raiſon. Si nous prenions la peine d'aprofondir toutes les verités que ce paſſage d'Horace découvre, nous en trouverions de très propres à mortifier notre orgueil.

140 *Tantùm maledicit utrique vocando hanc Furiam*] Il eſt très certain qu'Horace ſuit ici une autre tradition que celle d'Euripide. Car s'il avoit marché ſur les traces de ce Poete, il n'auroit pu dire qu'Oreſte, après avoir tué ſa mere, ne fit rien que l'on puiſſe blâmer, puiſqu'il voulut tuer encore Helene, & qu'il tint longtems le poignard ſur la gorge d'Hermione. Il eſt même faux, qu'Oreſte diſe des injures à Pylade dans la tragédie d'Euripide. Horace va démêler cette verité, ſans s'arrêter à tous les changemens que les Poëtes y ont aportés. Je ne doute pas même que l'hiſtoire d'Oreſte ne fût jouée ſur le théâtre de Rome, comme on la voit ici.

141 *Juſſit quod ſplendida bilis*] *Splendida bilis* eſt la bile jaune, qui eſt plus luiſante que la noire, & qui porte les gens à la fureur, au lieu que la noire porte plus ſouvent à la triſteſſe. Cette bile luiſante, c'eſt celle que les Medecins Grecs apellent *ὑαλώδης χολὴ*, & *ὑαλῶδης φλέγμα*, *vitream bilem*, *vitreum phlegma*. C'eſt pourquoi Perſe a dit, *vitrea bilis*.

142 *Pauper Opimius argenti*] Voici un autre exemple d'un avare outré, qui aimoit mieux ſe laiſſer mourir, que de prendre dans une extrémité fort grande une bouillie de ris, qui ne revenoit pas à huit ſols. Le conte eſt fort plaiſant & fort vif. Il y avoit à Rome *gens Opimia*, qui étoit une famille conſiderable, dont étoit L. Opimius, qui fut Conſul l'an de Rome 632.

Qui Vejentanum festis potare diebus
Campanâ solitus trullâ, vappamque profestis,
Quondam lethargo grandi est oppressus: ut hæres
Jam circum loculos & claves lætus ovansque
Curreret. Hunc medicus multùm celer atque fidelis
Excitat hoc pacto: mensam poni jubet, atque
Effundi saccos nummorum, accedere plures
Ad numerandum. Hominem sic erigit; addit & illud:
Ni tua custodis, avidus jam hæc auferet hæres.
Men' vivo? Ut vivas igitur, vigila. Hoc ago. Quid vis?
Deficient inopem venæ te, ni cibus atque
Ingens accedat stomacho fultura ruenti.
Quid cessas? agedum sume hoc ptisanarium oryzæ.
Quanti emtæ? Parvo. Quanti ergo? Octo assibus. Eheu!
Quid refert, morbo, an furtis pereamque rapinis?
DAM. *Quisnam igitur sanus?* STER. *Qui non stultus.* DAM. *Quid avarus?*
STER. *Stultus & insanus.* DAM. *Quid? si quis non sit avarus,*
Continuò sanus? STER. *Minimè.* DAM. *Cur, Stoïce?* STER. *Dicam.*
Non est cardiacus (Craterum dixisse putato)
Hic æger. Rectè est igitur, surgetque? Negabit:
Quòd latus aut renes morbo tententur acuto.
Non est perjurus neque sordidus: immolet æquis

Hic

143 *Vejentanum*] Le vin de Vejentum, ou Veïes, dans la Toscane étoit le moins estimé de tous les vins d'Italie.

144 *Campanâ solitus trullâ*] *Trulla* vient de *trua*, & *trua* vient du Grec τορύνη, & l'un & l'autre signifie proprement une grande cuilliere de cuisine avec un long manche. Peu à peu on a étendu la signification de *trulla*, & on lui a fait signifier une bouteille à long col, & une tasse. Horace l'employe ici dans le dernier sens.

145 *Quondam lethargo grandi*] Voyez la Remarque sur le 30. vers de cette Satire.

147 *Medicus multum celer atque fidelis*] Deux grandes qualités pour un Medecin, la fidelité, c'est à-dire l'aplication, l'assiduité, l'attachement, & la promptitude à profiter des occasions, qui s'échapent dans un moment, & d'où dépend le succès de la Medecine. Ciceron écrivant à Servius loue le Medecin Asclapon de sa science & de sa fidelité: *In quâ mihi cum ipsâ scientiâ tum etiam fidelitate benevolentiâque satisfecit.*

148 *Mensam poni jubet*] Cela peut être vrai, au pied de la letre, & il n'y a rien ici que l'on n'ait vu de nos jours.

152 *Quid vis?*] C'est le malade qui demande au Medecin, ce qu'il veut donc qu'il fasse.

153 *Deficient inopem venæ te*] Cet *inopem* est remarquable: car il signifie *foible, qui n'a rien dans le corps, &c.*

* 154 *Ingens accedat stomacho*] M. Bentlei trouve qu'*ingens* ne convient point ici & qu'il est trop fort; en effet il ne faut pas une grande quantité de nouriture à un malade affoibli, pour soutenir son estomac. C'est pourquoi il croyoit qu'il falloit lire *præsens.* Mais il ne faut rien changer au texte. *Ingens* peut signifier aussi *forte, puissante.* D'ailleurs Horace parle ici d'un malade épuisé par la diete, & qui a besoin de beaucoup de nouriture pour se rétablir. Le même M. Bentlei a trouvé dans plusieurs MSS. *accedit*, & il a suivi cette leçon, que je crois aussi la meilleure: *accedit* marque un besoin plus pressant. *

Stomacho fultura ruenti] C'est une heureuse expression. Il y en a une toute semblable dans le XIX. chap. des Juges, vers. 5. *Στήρισον τὴν καρδίαν σοῦ ψωμῷ ἄρτου. Soutenez votre estomac par un morceau de pain*; & dans le Pseaume CIV. *Καὶ ἄρτος καρδίαν ἀνθρώπου στηρίζει. Le pain soutient l'estomac de l'homme.* Et Lucrece a dit de la même maniere:

Prop-

gobelet de terre, & les jours ouvriers que du vin tourné, fut attaqué d'une ſi profonde léthargie, que déja ſon heritier plein de joie, s'étoit ſaiſi de ſes clefs, & faiſoit la revue de ſes coffres. Son Medecin prompt & fidelle fit ſans perdre tems porter une table près de ſon lit, verſa deſſus pluſieurs ſacs d'argent, & mit pluſieurs perſonnes après pour le compter. Avec ce bruit ayant réveillé le malade, il lui dit: Si vous ne gardez vous-même vos treſors, votre heritier avide eſt ſur le point de les emporter. Quoi! pendant que je vis encore? Veillez donc, pour faire voir que vous vivez. Que fais-je donc, & que faut-il faire davantage? Vos veines épuiſées vont manquer, ſi vous ne prenez aſſez de nouriture, pour ſoutenir votre eſtomac foible. Qu'attendez-vous? Allons donc, prenez vite cette bouillie de ris. Que coute-t-elle? Peu. Mais encore, combien? Huit ſols. Helas! qu'importe que je periſſe, ou par la maladie, ou par les rapines & par les vols? DAM. Qui eſt donc ſage? STER. Celui qui n'eſt pas fou. DAM. Et l'avare, qu'eſt-il? STER. Il eſt fou & enragé. DAM. Eh quoi! ſi quelqu'un n'eſt pas avare, dès-là eſt-il donc ſage? STER. Non. DAM. Pourquoi, grand Stoïcien? STER. Je vais vous le dire. Voilà Craterus, cet habile Medecin, qui vous dit: Ce malade n'a pas des maux d'eſtomac. Si vous lui dites ſur cela: Il ſe porte donc bien, & il va ſe leuer bientôt? Il vous niera la conſéquence; parceque le malade a un grand mal de reins, ou un grand mal de côté. Un tel n'eſt ni un parjure, ni un avare: qu'il immole un cochon aux Dieux Lares, qui lui ont

Propterea capitur cibus, ut ſuffulciat artus.

155 *Sume hoc ptiſanarium orizæ*] πτισάνη, eſt de *l'orge mondé*, du Grec πτίσσειν, piler, purger, *decorticare*. De *ptiſana* on a fait le diminutif *ptiſanarium*; & c'étoit proprement de la bouillie d'orge. Quand on la faiſoit d'autre choſe, on avoit ſoin d'ajouter le nom, comme Horace dit ici *ptiſanarium orizæ*, de la bouillie de ris.

156. *Octo aſſibus*] Chaque as Romain valoit un ſol de notre monnoie. * Car il y en avoit deux & demi au ſeſterce, & dix à la drachme qui valoit dix ſols. Dans quelques MSS. il y a *octuſſibus* qui eſt fort bon & fort Latin, comme M. Bentlei l'a fort bien remarqué. Feſtus: *Tarpciâ lege cautum eſt ut bos centuſſibus, ovis decuſſibus æſtimaretur.* *

159 *Stultus & inſanus*] L'avare eſt vicieux & fou. C'eſt pourquoi il a dit, qu'on devoit lui reſerver Anticyre toute entiere. Il y a la même difference entre *ſtultus* & *inſanus*, qu'entre le μωρὸς & le μαινόμενος des Stoïciens

161 *Non eſt cardiacus*] *Cardiaci* ſont proprement ceux qui ont l'eſtomac débile, & qui tombent ſouvent dans des foibleſſes qui cauſent de grandes ſueurs. Le ſouverain remede pour ce mal, c'eſt le vin. Pline, dans le Livre XXII. *Cardiacorum morbo unicam ſpem in vino certum eſt. L'unique eſperance de ceux qui ſont travaillés du mal d'eſtomac, c'eſt le vin.* Varron a écrit, qu'il n'étoit entré du vin de Chio chez lui que lorſque ſon Medecin le lui eut ordonné pour ſon mal d'eſtomac; *cùm ſibi cardiaco Medicus dediſſet.*

Craterum dixiſſe putato] Craterus étoit un celebre Medecin du tems d'Auguſte. Ciceron en parle dans les Lettres à Atticus: *Commovet me Attica, etſi aſſentior Cratero.* Et dans une autre Lettre: *De Atticâ doleo; credo tamen Cratero. La fievre d'Attica me fait de la peine. J'ai pourtant beaucoup de confiance en Craterus, qui aſſure qu'il n'y a point de danger.*

164 *Non eſt perjurus neque ſordidus*] Comme ce vieillard dont il a parlé, à qui il a dit dans le cent vingt-ſeptieme vers: *Quare, perjuras, ſurripis, auſers?*

Immolet æquis hic porcum Laribus.] On attribuoit ordinairement aux Dieux domeſtiques tous les biens & tous les maux qui arrivoient dans les familles, comme Horace a dit dans l'Ode IV. du Livre II. que Phylis ſe plaint ſeulement de l'injuſtice de ſes Dieux domeſtiques:

Hic porcum Laribus: verùm ambitiosus & audax:
Naviget Anticyram. Quid enim differt, barathrone
Dones quidquid habes, an nunquam utare paratis?
Servius Oppidius Canusi duo prædia dives,
Antiquo censu, natis divisse duobus
Fertur; & hæc moriens pueris dixisse vocatis
Ad lectum: Postquam te talos, Aule, nucesque
Ferre sinu laxo, donare & ludere vidi;
Te, Tiberi, numerare, cavis abscondere tristem:
Extimui ne vos ageret vesania discors:
Tu Nomentanum, tu ne sequerere Cicutam.
Quare per Divos oratus uterque Penates,
Tu cave ne minuas, tu ne majus facias id
Quod satis esse putat pater, & natura coërcet.
Præterea ne vos titillet gloria jure-
-jurando obstringam ambo: uter Ædilis fueritve

Vef-

- - - - - - *& Penates*
Mæret iniquos.

C'est pourquoi on leur faisoit des sacrifices, ou pour les remercier, ou pour les adoucir. Et parceque les Dieux *Lares* étoient les fils de la Déesse Manie, les fous s'adressoient particulierement à eux, pour être gueris. Et ceux qui n'étoient point tombés dans la folie, ne leur offroient pas moins des sacrifices, pour leur témoigner, que c'étoit par leur secours qu'ils croyoient avoir été garantis de cet accident. Voilà donc la raison pour laquelle Horace dit à celui qui n'est ni parjure, ni avare, qu'il doit remercier les Dieux Lares, qui lui ont été si propices, & leur offrir un cochon. Car le cochon etoit leur victime ordinaire, comme on l'a vu dans l'Ode XXIII. du Livre III.

Si thure placaris & hornâ
Fruge Lares, avidâque porcâ.

Et Tibulle, en parlant des Lares:

Hostiaque è plenâ mystica porcus barâ.

Ce que Tibulle dit *mystica porcus*, Plaute l'avoit apellé *porci sacres*, dans la seconde scene du II. Acte des Menechmes, où Menechme demande combien on vend les cochons pour le sacrifice, parcequ'il en veut acheter un, afin que Cylindrus, qu'il accuse d'être fou, l'offre aux Dieux Lares, pour être delivré de sa folie.

165 *Verùm ambitiosus & audax*] Car l'audace & la témerité sont les compagnes ordinaires de l'ambition; mais il y a cette difference entre l'audace & la témerité, que l'audace n'a jamais été prise qu'en mauvaise part chez les Anciens. C'est pourquoi Ciceron écrit à Atticus: *Aut nos temeritatem bonorum sequamur, aut audaciam improborum insectemur. Suivons la temerité des bons, ou oposons-nous à l'audace des méchans.*

166 *Quid enim differt barathrone dones, &c.*] Ce passage n'a jamais été bien expliqué. Horace parle ici des avares & des ambitieux; & il veut faire voir, que les uns sont aussi fous que les autres, & qu'il n'y a pas moins de folie à prodiguer son bien, & à le jetter, comme on dit, par les fenêtres, qu'à le garder sans oser s'en servir. *Barathrone dones*, c'est le caractere des ambitieux, qui sacrifiant tout pour suivre leurs esperances chimeriques, jettent tout leur bien dans un abime qui n'a point de fond. Et cet abime, ce *barathrum*, n'est autre que l'ambition. * Cette leçon peut donc être fort bonne. Mais M. Bentlei a fait sur ce passage une savante remarque dont je suis obligé de rendre compte. Dans quelques MSS. il y a *balatrone*, & dans d'autres *balatroni*. Si l'on reçoit la premiere, *balatro* est un nominatif, & il faut expliquer *comme un autre balatro*, car *balatro* est un prodigue, un débauché qui fricasse tout son bien, & M. Bentlei panche beaucoup à recevoir l'autre qu'il explique fort bien, en disant que ces ambitieux pour acquerir la faveur du peuple dépensoient tout leur bien aupres des histrions & des balatrons; ce qu'il apuie par un passage de Vopiscus qui paroît avoir eu celui-ci d'Horace devant les yeux: *Ne patrimonia sua, proscriptis legitimis heredibus, mimis & balatronibus.*

ont été ſi propices. Mais c'eſt un ambitieux & un témeraire : qu'il faſſe un voyage à Anticyre. Car vice pour vice, n'eſt-ce pas toujours la même choſe, que vous jettiez votre bien par les fenêtres, ou que vous ne vous en ſerviez point du tout ?

Servius Oppidius, homme riche & de qualité, ſe voyant près de mourir, partagea à ſes deux enfans deux terres fort anciennes qu'il avoit à Canuſe : & les ayant fait aprocher de ſon lit, il leur parla de cette maniere : Vous, mon fils Aulus, pendant votre enfance, je vous ai toujours vu porter vos oſſelets & vos noix nonchalament dans votre ſein, les jouer hardiment, & en faire largeſſe à vos camarades : & vous, mon fils Tibere, je vous ai toujours vu les compter avec grand ſoin, & en faire des magaſins, que vous cachiez dans des trous. C'eſt ce qui m'a fait apréhender, que vous ne tombiez dans les deux excès opoſés : que vous, mon fils Aulus, vous ne marchiez ſur les traces de Nomentanus ; & vous, mon fils Tibere, que vous ne ſuiviez l'exemple de Cicuta. C'eſt pourquoi, mes chers enfans, je vous conjure par ces Dieux Pénates, vous, Aulus, de ne pas diſſiper votre fonds ; & vous, Tibere, de ne pas l'augmenter, & de vous contenter de ce que votre pere croit vous devoir ſuffire,

bus deputarent. Car *donare balatroni, & deputare balatronibus* eſt la même expreſſion.

169 *Antiquo cenſu*] Ces deux mots ne doivent point être joints avec *dives* : ils dépendent de *prædia* ; & *prædia antiquo cenſu*, des terres fort anciennes qui étoient dans la famille d'Oppidius depuis longtems, & qui ne payoient point de tailles. C'eſt ce que Séneque apelle *patrimonium liberum & ingenuum* dans la Lettre XXVII. *Calviſius Sabinius memoriâ noſtrâ fuit dives & patrimonium habebat liberum & ingenuum.*

171 *Poſtquam te talos, Aule, nuceſque*] *Tali* ne ſont pas ici des *dez*, mais des *oſſelets*. Les enfans jouoient avec des oſſelets, avec des noix, & avec de petits cailloux, qu'on apelloit *ocellatos*. Suétone, en parlant d'Auguſte : *Modo talis aut ocellatis, nucibuſque ludebat cum pueris minutis. Il jouoit avec de petits enfans aux oſſelets, à la pierre, & aux noix.*

* 172 *Ferre ſinu laxo, donare & ludere*] M. Bentlei a lu *perdere* au lieu de *ludere*, & il faut avouer qu'il donne à cette conjecture beaucoup de vraiſemblance & que ſa remarque eſt très ingénieuſe : cependant je crois qu'il ne faut rien changer. Ce *perdere* paroît inutile après *donare*, & *ludere* renferme même ce ſens ; car par ce mot Horace fait entendre qu'il les haſardoit au jeu ſans aucune retenue, & l'image eſt plus ſenſible. *

174 *Extimui ne vos*] Car des inclinations que l'on voit aux enfans dans le bas âge, on peut juger preſque toujours ſurement de ce qu'ils feront un jour. Ces inclinations dans ce bas âge ne ſont donc pas tout-à-fait indifferentes ; auſſi la philoſophie les regarde, non comme des moeurs, mais comme la cauſe des moeurs futures.

175 *Tu Nomentanum, tu ne ſequerere Cicutam*] *Nomentanus* ce fameux debauché dont Horace a déja tant parlé, qui avoit mangé tout ſon bien. Cicuta le Notaire, ce grand uſurier qui prenoit ſi bien ſes ſuretés, & qui lioit ſi bien ceux à qui il prêtoit ſon argent. Horace vient d'en parler au verſ. 69.

178 *Et Natura coërcet*] Ce *coërcet* eſt remarquable : *Natura coërcet illud*, la Nature ſe contente de cela. Elle met après cela des bornes & des barrieres qu'elle defend de paſſer.

179 *Ne vos titillet gloria*] *Titillo*, du Grec τίλλειν, *vellere*, piquer. *Tillo*, en répetant la premiere ſillabe, *titillo*.

Jure-jurando obſtringam ambo] Il n'y avoit rien de plus ſacré que les ſermens que l'on avoit fait faire de cette maniere.

180 *Uter ædilis fueritve veſtrûm Prætor*] Torrentius veut nous perſuader, que ce pere ne parle à ſes enfans que des Magiſtratures de ſon pays de Canuſe ; mais ce ſentiment eſt démenti par ce qui ſuit du cirque, d'Agrippa, &c. Ce qui marque évidemment qu'il eſt queſtion ici des charges de Rome, qui ſeules pouvoient remplir l'ambition de ces gens-là. D'ailleurs, pour ces charges municipales, il n'étoit pas néceſſaire de faire de ſi grandes largeſſes au peuple.

Vestrùm Prætor, is intestabilis & sacer esto.
In cicere atque fabâ bona tu perdasque lupinis,
Latus ut in Circo spatiere, aut æneus ut stes,
Nudus agris, nudus nummis, insane paternis;
Scilicet ut plausus, quos fert Agrippa, feras-tu,
Astuta ingenuum vulpes imitata leonem?
Ne quis humasse velit Ajacem, Atrida, vetas cur?
AGAM. *Rex sum.* STER. *Nil ultra quæro plebeius.* AGA. *Et æquam.*
Rem imperito: ac si cui videor non justus, inulto
Dicere, quæ sentit, permitto. STER. *Maxime regum,*

Di

181 *Intestabilis & sacer esto*] *Intestabilis* signifie qui ne peut pas servir de témoin, & qui ne peut pas faire testament. Car il n'y avoit que ceux qui pouvoient tester qui pussent servir de témoin.

Et sacer] *Sacer* signifie *maudit, dévoué aux Dieux.* On pouvoit tuer impunément un tel homme. *Homo sacer is est quem populus judicarit ob maleficium, neque fas est eum immolari, sed qui occidit parricidii non damnatur.* Festus.

182 *In cicere atque fabâ*] Ceux qui aspiroient aux charges tâchoient de gagner les suffrages du peuple, par les largesses qu'ils lui faisoient. Ces largesses consistoient en pois, en féves, en bled, en argent. Et les Romains faisoient en cela une dépense si prodigieuse, que beaucoup de gens très riches s'y ruinoient entierement. Cesar avoit employé à ces sortes de liberalités plus de dix-huit millions de livres au-delà de son bien.

183 *Latus ut in circo spatiere*] *Latus*, à votre aise, sans être pressé de la foule, qui se retire par respect. C'est le veritable sens.

Aut æneus ut stes] Mot à mot: *Que tu sois posé d'airain*; c'est-à dire, *qu'on t'érige publiquement une statue de bronze.* Pausanias a dit de la même maniere en parlant de la courtisane Léena, l'amie d'Harmodius, χαλκῆ λέαινα ἔστη: *Léena stetit ænea.* *On érigea à Léena une statue de bronze.* Et pour marquer sa profession on mit auprès d'elle une statue de Vénus. Ce qui me paroît assez remarquable.

185 *Scilicet ut plausus quos fert Agrippa, feras tu*] Sur ce que ce pere vient de dire à ses enfans qu'il donne sa malédiction à celui d'eux qui sera Edile ou Préteur, & qu'ici il parle des aplaudissements qu'on donnoit à Agrippa, Monsieur Masson conjecture que cette Satire fut faite l'an de Rome 719. Horace étant âgé de trente-deux ans, parcequ'alors Agrippa fut Edile, & qu'il s'aquita de cette charge avec une magnificence que rien n'égaloit. Mais cette conjecture est bien foible; car comme il est aussi parlé de la Préture, & qu'Agrippa fut Préteur l'an de Rome 713. on pouroit croire tout de même que cette piece est de ce tems-là. Tout cela ne fait que confirmer ce que j'ai avancé dans l'argument, qu'Horace étoit déja vieux. Les largesses & les magnificences d'Agrippa avoient été si grandes qu'on s'en souvenoit longtems après.

Agrippa] Ce n'est pas sans raison qu'Horace choisit Agrippa, quand il est question d'aplaudissemens, car c'étoit sans contredit le plus grand homme de ce tems-là. Mais autant qu'il étoit au dessus des autres hommes par sa vertu, autant se tenoit-il audessous d'Auguste par son humilité. Ce qui lui attira si bien les bonnes graces de cet Empereur, qu'il lui fit tous les honneurs imaginables, & qu'il le traita non pas comme un Sujet, dont il faisoit un favori, mais comme son associé à l'Empire. Il lui donna sa niece en mariage, & ensuite sa fille Julie. Et quand ils étoient à l'armée, il voulut toujours qu'Agrippa eût une tente pareille à la sienne, & qu'il donnat le mot comme lui. Quand il fut mort, ce qui arriva l'an de Rome 742. Horace étant âgé de cinquante-cinq ans, Auguste fit lui-même son oraison funebre, & voulut qu'on mît un voile devant le corps. Les Historiens sont en peine de trouver la raison d'une action si extraordinaire. Il me semble qu'elle se presente bien naturellement. Auguste ne pouvoit soutenir la vue d'un ami mort, qu'il avoit si tendrement aimé, & dont la perte lui donnoit une douleur très sensible. Quoiqu'il eût un tombeau particulier dans le Champ de Mars, ce Prince ordonna qu'il fût porté dans le sien.

186 *Astuta ingenuum vulpes imitata leonem?*] Il faut bien s'empecher de lire *astuta ingenium*: cela est plat, & indigne d'Horace. Cet *ingenuus* est une fort belle épithete du lion, & entierement oposée à *astuta*. Torrentius s'est trompé.

Leonem] Cela convient fort bien à Agrippa, dont

il

ſuffire, & à quoi la nature même borne tous vos deſirs. De plus, je veux que vous me promettiez l'un & l'autre, avec ſerment, que jamais vous ne vous laiſſerez chatouiller par la gloire & par l'ambition. Si quelqu'un de vous deux eſt jamais Edile, ou Préteur je lui donne ma malédiction, & je le déclare indigne de joüir des privileges des hommes libres. Quoi! vous auriez la folie de dépenſer tout votre bien en pois, en féves, & en lupins, pour vous promener à votre aiſe dans le Cirque, ou pour avoir une ſtatue près du Capitole, après que vous n'auriez plus ni le fonds, ni l'argent que votre pere vous auroit laiſſé? Oſeriez-vous bien prétendre aux aplaudiſſemens que l'on donne tous les jours à Agrippa, vous, mon fils, qui ne ſeriez tout au plus que le renard qui contrefait le lion? Fils d'Atrée, pourquoi defendez-vous d'enterrer Ajax? AGAM. Parceque je ſuis Roi. STERT. Un particulier comme moi n'en doit pas demander davantage.

il a ſi dignement vanté le courage & les grands exploits, dans l'Ode VI. du Liv. I.

187 *Ne quis humaſſe velit Aiacem. Atrida, vetas cur?*] Voici une nouvelle ſcene. Après que Stertinius a raporté ſes deux petites hiſtoires, l'une de l'avare Opimius, & l'autre de Servius Oppidius, pour prouver que les avares & les prodigues ſont également fous, il revient à ſes gens qu'il fait paſſer en revue devant lui: & comme il a déja inſinué que l'ambition eſt une autre ſorte de folie, qui n'eſt pas moins grande que celles dont il vient de parler, il s'adreſſe à Agamemnon lui-même, qui étoit apellé le *Roi des Rois*, & il attaque l'ambition dans ſon fort même; car ſi elle eſt une folie dans un ſi grand Prince, que ne doit elle pas être dans les particuliers? Cette ſcene eſt très forte, très vive & très belle. Horace paſſe d'une choſe à une autre ſans avertir. Mais quoiqu'il n'employe pas des tranſitions, & que par là il ſemble que ceci n'ait aucune liaiſon avec ce qui précede, il ne laiſſe pas d'être lié fort naturellement. Ce n'eſt que le tour & la vivacité de l'action, qui le font paroître détaché. Horace s'eſt propoſé de faire voir, que les ambitieux ne ſont pas moins fous que les avares. Il fait donc venir tout d'un coup ſur les rangs Agamemnon. Et par cet exemple il fait voir que l'ambition jette les hommes dans de ſi grands excès de folie, qu'ils ſacrifient juſqu'à leurs propres enfans, pour contenter leur vanité. En même tems il donne la preuve de ce qu'il a avancé dans le 45. vers; que les Rois même ſont compris dans la definition que les Stoïciens ont faite des fous:

> - - - *hæc magnos formula Reges,*
> *Excepto Sapiente tenet.*

Cette regle comprend les Rois mêmes, excepté le Sage.

Encore une fois il n'y a rien de plus fort & de plus vif que toute cette ſcene, & l'on ne peut rien voir de mieux imaginé, ni de mieux conduit. C'eſt toujours Stertinius qui parle, & qui fait paſſer en revue devant lui tous ces fous, l'un après l'autre, comme il a dit: *Vos ordine adite.*

Atrida vetas cur?] Dans l'Ajax de Sophocle, c'eſt Ménelas qui fait cette defenſe de la part d'Agamemnon.

188 *Nil ultra quæro plebeius*] Un particulier ne doit rien demander davantage à un homme qui ne rend d'autre raiſon de ce qu'il a fait, qu'en diſant qu'il eſt Roi. Mais Agamemnon qui voit que cette réponſe eſt dure & tirannique, ajoute, *& æquam rem imperito.* Après avoir fait voir qu'il l'a pu faire, parcequ'il eſt Roi, il veut montrer qu'il l'a dû faire, parceque cela eſt juſte. Et c'eſt là la queſtion. * Le ſavant Canterus ayant trouvé *quære* dans un ancien MS. a reçu cette leçon. & M. Bentlei l'a ſuivi: ſelon eux c'eſt Agamemnon qui dit tout de ſuite: *Je ſuis Roi, ne m'en demandez pas davantage vous particulier.* Ce n'eſt pas à un homme du peuple à demander raiſon à un Roi. Mais je ne ſaurois être de ce ſentiment. C'eſt Stertinius qui dit *nec ultra quæro plebeius.* Cela eſt plus vif & plus naturel. Stertinius n'auroit rien demandé davantage, ſi Agamemnon n'eût ajouté, *& æquam rem imperito, ac &c.* *

189 *Ac ſi cui videor*] Il ſemble qu'il eſt mieux de lire *at.* *Je fais une choſe juſte; mais pourtant ſi quelqu'un, &c.* Cela ne fait rien au ſens.

190 *Maxime Regum, Di tibi dent captâ*] Il ſuit ici le ſtile des Grecs & de tous les Orientaux, qui commençoient toujours par des ſouhaits & par des bénédictions les diſcours qu'ils faiſoient aux Princes. Et ce paſſage eſt particulierement imité de ces vers du premier Livre de l'Iliade, où Chryſès demande ſa fille à Agamemnon & à Ménelas:

Dî tibi dent captâ classem reducere Trojâ:
Ergo consulere, & mox respondere licebit?
AGAM. *Consule.* STER. *Cur Ajax heros ab Achille secundus*
Putrescit, toties servatis clarus Achivis?
Gaudeat ut populus Priami, Priamusque inhumato,
Per quem tot juvenes patrio caruere sepulcro?
AGAM. *Mille ovium insanus morti dedit, inclytum Ulyssem*
Et Menelaum unà mecum se occidere clamans.
STER. *Tu quum pro vitulâ statuis dulcem Aulide natam*
Ante aras, spargisque molâ caput, improbe, salsâ,
Rectum animi servas? AGAM. *Quorsum?* STER. *Insanus quid enim Ajax*
Fecit, quum stravit ferro pecus? abstinuit vim
Uxore, & gnato, mala multa precatus Atridis:
Non ille aut Teucrum aut ipsum violavit Ulyssem.
AGAM. *Verùm ego, ut hærentes adverso littore naves*

Eripe-

Ὑμῖν μὲν θεοὶ δοῖεν Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες
Ἐκπέρσαι Πριάμοιο πόλιν, εὖ δ' οἴκαδ' ἱκέσθαι.

Que les Dieux, qui regnent dans le ciel, vous donnent de ruïner la ville de Priam, & de vous en retourner heureusement dans votre patrie, &c.

Ce *Maxime regum* est fort plaisant: il apelle le plus grand des Rois, celui qu'il va déclarer fou dans un moment.

191 *Reducere*] C'est ainsi qu'il faut lire & non pas *deducere*.

192 *Consulere*] Interroger, faire des questions, des demandes.

193 *Ajax Heros ab Achille secundus*] Il est certain qu'Ajax étoit le plus vaillant des Grecs, après Achille. C'est une justice qu'Ulysse même lui rend dans l'Ajax de Sophocle. Homere parle aussi très avantageusement de sa valeur, qui le rendoit si fier, qu'il disoit, qu'il n'y avoit que les lâches qui imploroient dans leurs combats le secours des Dieux; & que pour lui, il sauroit toujours vaincre ses ennemis sans leur assistance. Sa taille étoit si avantageuse, qu'il avoit toutes les épaules au dessus de tous les autres Grecs.

194 *Putrescit*] On dispute inutilement s'il faut lire *putescit*, ou *putrescit*. Cela est de très petite conséquence. Il me semble pourtant que le dernier est le meilleur.

195 *Gaudeat ut populus*] Cela est imité d'un passage d'Homere, du I. Liv. de l'Iliade:

Ἦ κεν γηθήσαι Πρίαμος, Πριάμοιό τε παῖδες.

Quelle joie Priam & ses enfans n'auront-ils point?

C'est une maniere adroite, pour faire connoître à quelqu'un le tort qu'il a de faire une chose, que de lui representer la joie que ses ennemis en auront, & l'avantage qu'ils en pouront tirer.

197 *Mille ovium insanus morti dedit, &c.*] Après qu'Ulysse eut remporté sur Ajax les armes d'Achille, le desespoir plongea Ajax dans une melancolie qui lui fit tourner l'esprit. Une nuit il se jetta sur un troupeau, qu'il égorgea, croyant tuer Agamemnon, Ménelas, & les autres Grecs; & il mena dans sa tente des boeufs, comme autant de prisonniers, parmi lesquels il croyoit tenir Ulysse.

199 *Tu quum pro vitulâ statuis*] Ce retour-là est admirable; Ajax est fou, parcequ'il tue des boeufs & des moutons, pour des hommes. Et vous, Agamemnon, lorsque vous tuez votre propre fille, au lieu d'une genisse, croyez-vous être bien sage? Tout le monde sait le sort d'Iphigénie, qui fut immolée au port d'Aulide. Cette fable a été forgée sur l'histoire de Jephté, qui voua à Dieu sa fille unique. Car Jephté étoit à peu près de ce tems-là. On peut voir le chap. XI. du Liv. des Juges.

200 *Spargisque molâ*] *Mola salsa*, de l'orge roti mêlé avec du sel, que l'on mettoit sur la tête des victimes.

201 *Quorsum*] C'est Agamemnon qui parle.

202 *Abstinuit vim uxore, & gnato*] Il ne fit aucun mal à sa femme Tecmesse, ni à son fils Eurysaces,

tage. AGAM. Et je ſoutiens que j'ai raiſon de le defendre. Et ſi quelqu'un ne le trouve pas, je lui permets de dire ſon ſentiment, ſans rien craindre. STER. Grand Roi, le plus grand des Rois, que les Dieux vous faſſent enfin la grace de prendre Troye, & de ramener en Grece votre flote victorieuſe. Vous me permettez donc de vous faire des queſtions, & de vous répondre enſuite? AG. Oui. STER. Pourquoi eſt-ce qu'Ajax, qui pour la valeur n'avoit qu'Achille au-deſſus de lui, pourit aujourd'hui miſerablement ſur la terre, après avoir ſauvé tant de fois les Grecs? Eſt-ce pour donner aux Troyens & à toute la Cour de Priam la joie de voir ſans tombeau ce Heros, par qui tant de leurs plus braves Guerriers ont été privés de la ſépulture? AGAM. C'eſt qu'Ajax étoit fou, & qu'une nuit il égorgea un troupeau de moutons, en criant, qu'il nous égorgeoit Ulyſſe, Ménelas & moi. STER. Et vous, malheureux, quand en Aulide vous mettez votre propre fille ſur un autel, pour y être immolée comme une victime, au lieu d'une géniſſe, & que vous-même vous verſez ſur ſa tête l'aſperſion de l'orge & du ſel, croyez-vous être bien ſage? AG. Comment? STER. Qu'a fait Ajax, quand dans l'accès de ſa folie il a égorgé des moutons? Après avoir fait bien des imprécations contre votre frere & contre vous, il n'a trempé ſes mains ni dans le ſang de ſa femme, ni dans celui de ſon fils, & il n'a fait aucun mal ni à Teucer, ni à Ulyſſe même, qui étoit ſon plus

ſacès. Il leur parle au contraire avec beaucoup de douceur, & d'un ſens fort raſſis, comme on le voit dans l'Ajax de Sophocle, où il ſe fait porter Euryſacès, qui étoit encore fort petit; & il lui dit:

Ὦ παῖ, γένοιο πατρὸς εὐτυχέστερος,
Τὰ δ' ἄλλ' ὅμοιος.

Mon fils, ſois plus heureux que ton pere; mais dans tout le reſte, tâche de lui reſſembler.

Virgile a imité ce paſſage de Sophocle, dans le XII. Livre de l'Enéïde, où Enée dit à ſon fils:

Diſce, puer, virtutem ex me, verumque laborem,
Fortunam ex aliis.

204 *Non ille aut Teucrum aut ipſum violavit Ulyſſem*] Il n'auroit pu faire aucun mal ni à Ulyſſe ni à Teucer, quand il l'auroit voulu, car depuis qu'il fut devenu fou, il ne les vit ni l'un ni l'autre. Dans Sophocle Ulyſſe paroît bien devant Ajax; mais Minerve l'empêche d'en être connu. Pour Teucer, quand cet accident arriva, il étoit allé au-devant des Thraces, qui devoient amener du ſecours aux Troyens. Ajax dit lui-même:

- - - - - - εἰ τὰ νῦν
Τηλωπὸς οἰχνεῖ, δυσμενῶν θήραν ἔχων.

Ce que l'Interprete Latin a fort mal traduit:

- - - - - - *& ſi nunc*
Procul abeſt, prædam agens ex agro hoſtili.

Quoiqu'il ſoit maintenant loin d'ici, menant le butin du pays ennemi.

Il faloit traduire: *Quoiqu'il ſoit maintenant loin d'ici, obſervant les démarches des ennemis.*

205 *Verùm ego, ut hærentes adverſo in littore*] Les Anciens avoient donné un autre prétexte au ſacrifice d'Iphigénie. Car ils diſoient, qu'Agamemnon avoit voué à Diane ce qui naitroit de plus beau cette année-là dans ſon Royaume. Iphigénie naquit: & comme elle ſe trouva plus belle que tout ce qui étoit né, Agamemnon la ſacrifia. Ciceron dans le III. Livre des Offices: *Quid Agamemnon, cùm devoviſſet Dianæ quod in ſuo regno pulcherrimum natum eſſet illo anno; immolavit Iphigeniam, quâ nihil erat eo quidem anno natum pulchrius.* Ce qui aproche beaucoup plus de l'hiſtoire de Jephté.

Adverſo littore] D'un rivage qui nous étoit contraire, & qui retenoit nos vaiſſeaux, qui ne pouvoient ſortir du port.

Eriperem, prudens placavi sanguine Divos.
STER. *Nempe tuo, furiose.* AGAM. *Meo, sed non furiosus.*
STER. *Qui species alias veris, scelerisque tumultu*
Permistas capiet, commotus habebitur: atque
Stultitiâne erret, nihilum distabit, an irâ.
Ajax immeritos dum occidit, desipit, agnos?
Quum prudens scelus ob titulos admittis inanes,
Stas animo? & purum est vitio, tibi quum tumidum est cor?
Si quis lectica nitidam gestare amet agnam:
Huic vestem, ut gnatæ, paret, ancillas paret, aurum;
Pusam aut pusillam appellet, fortique marito

Desi-

206 *Placavi sanguine Divos*] Cela est spécieux: car il n'y avoit rien de plus juste que d'apaiser les Dieux par le sang des victimes. Agamemnon fait ici comme ceux qui, pour excuser une mauvaise action, la presentent du bon côté, en suprimant ce qui fait le crime. *J'ai apaisé les Dieux par le sang:* cette action est bonne. *J'ai apaisé les Dieux par mon propre sang:* voilà la plus détestable de toutes les actions. C'est pourquoi Stertinius ne manque pas d'ajouter le *tuo* qu'Agamemnon avoit suprimé: *Nempe tuo, furiose. Dites par votre sang, furieux que vous êtes.*

207 *Meo, sed non furiosus*] Agamemnon pressé par la verité, avoue que c'est par son propre sang, qu'il avoit apaisé les Dieux. Mais il nie qu'il fût furieux, car il prétendoit avoir de très bonnes raisons pour cela: & ce sont ces raisons que Stertinius va combatre.

208 *Qui species alias veris*] Stertinius ne donne pas le tems à Agamemnon d'expliquer les raisons qu'il avoit eues, parcequ'il les connoissoit aussi-bien que lui. Ces raisons étoient, que l'interêt particulier doit céder au bien public, & que la flote des Grecs ne pouvant partir d'Eubée, que les Dieux ne fussent auparavant apaisés par le sang d'Iphigénie, que Diane demandoit, il avoit dû en cette occasion oublier qu'il étoit pere, pour se souvenir qu'il étoit Roi. Stertinius fait voir la fausseté de ces raisons, par une definition qu'on peut apeller divine. En effet la folie des hommes ne vient que de leur ignorance, qui leur fait prendre leurs fausses idées pour la verité, & qui les aveugle si fort, qu'ils ne sauroient discerner ce qu'il y a d'innocent dans une chose, d'avec ce qu'il y a de criminel. Et c'est ce qu'il faut expliquer en détail, par raport à Agamemnon; afin que les consequences que l'on pouroit tirer de ce principe, ne nous fassent pas tomber nous-mêmes dans ces fausses idées qu'Horace combat. Les Dieux demandoient qu'Iphigénie fût immolée. Il n'y avoit que le sang de cette Princesse, qui pût ouvrir aux Grecs le chemin de Troye. Agamemnon cede à cette nécessité. Ces raisons étoient plausibles. Cependant ce Philosophe soutient, que ce sont des idées fausses. En quoi consiste donc cette fausseté? En ce que ce Prince prend pour un zele de religion, & pour un veritable amour pour ses Sujets, ce qui n'étoit qu'un pur effet de sa vanité, qui le forçoit à sacrifier sa propre fille, pour satisfaire son ambition. Il ne vouloit pas perdre cette occasion, de se voir à la tête de tant de Rois. Cette ambition confond dans son esprit ce qu'il y a d'innocent & de criminel dans ce sacrifice. Mais quoi? Diane demande Iphigénie. Ne doit-on pas obéir aux Dieux? Voilà encore des idées fausses, & qui pallient le crime. Si Agamemnon avoit bien connu la nature de Dieu, il auroit été persuadé, que Dieu ne demande pas le sang des hommes. Ainsi, au lieu de sacrifier sa fille, il auroit donné un sens tout contraire à l'oracle, & il auroit compris la volonté des Dieux, qui ne lui demandoient sa fille, que pour le détourner d'un voyage qui lui devoit être si funeste. Que deviendront donc les sacrifices que Jephté & Abraham firent de leurs enfans? Il est constant que Jephté ne pensa point à faire mourir sa fille: il ne fit que la consacrer au service de Dieu. Et pour Abraham, bien loin de suivre de fausses idées, il suivoit la verite éternelle, qui lui avoit parlé elle même, & non par l'organe d'un homme. Il étouffe sa raison, pour aimer sa foi; il aime mieux obéïr que raisonner; & il laisse à Dieu le soin d'accomplir ses promesses.

Scelerisque tumultu permixtas] *Mêlées du trouble & du desordre du crime.* Cela est parfaitement exprimé. L'idée qu'Agamemnon se faisoit du sacrifice de sa fille, étoit mêlée de ce desordre du crime que son ambition lui déguisoit sous des aparences de reli-

plus cruel ennemi. Ag. Mais moi, pour faire partir mes vaiſſeaux, qui étoient arrétés dans le port, je fis en homme ſage, d'apaiſer les Dieux par le ſang. Ster. Dites par votre ſang, furieux que vous êtes. Ag. Oui, par mon ſang; mais ſans être furieux. Ster. Tout homme qui ſe fait de fauſſes idées des choſes, & qui ne ſait pas diſcerner ce qu'elles ont d'innocent, d'avec ce qu'elles ont de criminel, doit néceſſairement être fou: & cela ne change rien à la choſe, qu'il peche par les mouvemens de ſon naturel vicieux & corrompu, ou par les tranſports de ſa colere. Ajax étoit fou, quand il tuoit des agneaux innocens? Et vous, lorſque de gayeté de coeur, le voulant & le ſachant, vous commettez un crime abominable, pour contenter votre vanité, & pour acquerir de vains titres, êtes-vous ſage? Et votre coeur eſt-il exempt de toutes ſortes de vices, quand il eſt bouffi d'orgueil? Si quelqu'un menoit partout avec lui dans ſa litiere une jeune brebis bien propre, qu'il lui donnat des habits, des ſervantes, qu'il lui préparat une groſſe dot,

religion. Apaiſer les Dieux par un ſacrifice, rien n'eſt plus juſte. Mais les apaiſer par le ſacrifice de ſes propres enfans, rien n'eſt plus injuſte, ni plus criminel. Et il faut être fou, pour confondre deux choſes ſi contraires. Que les hommes ſeroient ſages, s'ils pouvoient examiner ſur ce pied là toutes leurs actions & toutes leurs penſées. * J'admire ici l'audace de M. Bentlei qui a defiguré ce paſſage en liſant *qui ſpecies alias, veri ſceleriſque tumultu permixtas*. Comme ſi Horace avoit dit *permixtas tumultu veri & ſceleris*. Voilà une malheureuſe critique. *

209 *Commotus*] *Emu*, pour *fou, troublé*; car alors l'eſprit eſt hors de ſa place. C'eſt comme il dit plus bas *commotæ mentis*.

210 *Stultitiâ ne erret, nihilum diſtabit an irâ*] Cette conſéquence eſt parfaitement bien tirée. Toutes les folies des hommes ne viennent pas de colere. Il y a des actions qui ſemblent partir d'un eſprit bien raſſis, & qu'on prend pour l'effet d'une reflexion bien mûre, qui cependant ne ſont pas moins folles que toutes celles que l'emportement produit. Ajax, que la colere fait agir, n'eſt pas plus fou qu'Agamemnon, qui n'agit que par les mouvemens de ſon naturel vicieux & corrompu: Au contraire, la folie d'Agamemnon eſt plus grande & plus incurable, parcequ'elle vient de ſa raiſon.

212 *Quum prudens ſcelus ob titulos*] Stertinius juge bien mieux de l'action d'Agamemnon, que ceux qui, comme Lucrece, l'ont attribuée à la ſuperſtition ſeule. Les hommes ne pouſſent pas d'ordinaire leur religion ſi loin. C'étoit l'ambition qui ſe déguiſoit dans ſon coeur ſous ces aparences trompeuſes. Il étoit *deceptus cupidine falſâ*, comme Horace a dit dans la I. Satire. Il n'y avoit qu'un Stoïcien qui pût aller fouiller dans tous les replis de ce coeur, & ôter à cette funeſte ambition le maſque qu'elle y avoit pris.

Ob titulos inanes] Comme d'être apellé le *Roi des Rois*, la *Lumiere des Grecs*, le *Vainqueur des Barbares*, &c.

213 *Quum tumidum eſt cor?*] L'enflure marque toujours une maladie. Ici c'eſt l'orgueil, l'ambition. Homere a dit de même: οἰδάνεται κραδίη χόλῳ. *Irâ tumidum eſt cor*. Et comme Ciceron a traduit:

Corque meum penitus turgeſcit triſtibus iris.

214 *Si quis lecticâ nitidam*] Cette image eſt agréable. Il en faloit une de cette douceur, pour temperer la rudeſſe d'une matiere qui eſt d'elle-même fort ſévere. Et c'eſt en quoi l'adreſſe d'Horace eſt admirable. Il ſemble qu'il en ait puiſé l'idée dans cette belle parabole que le Prophete Nathan fait à David dans le XII. chap. du ſecond Livre des Rois: *Pauper autem nihil habebat omnino; præter ovem unam parvulam, quam emerat & nutrierat, & quæ creverat apud eum, cum filiis ſimul, de pane illius comedens, & de calice ejus bibens, & in ſinu ejus dormiens, eratque illi ſicut filia*. *Et le pauvre n'avoit pour tout bien qu'une petite brebis, qu'il avoit achetée, & qu'il avoit nourrie. Elle avoit été élevée chez lui avec ſes enfans, elle mangeoit de ſon pain, elle buvoit dans ſa coupe, elle dormoit dans ſon ſein, enfin elle étoit comme ſa fille.*

215 *Huic veſtem, ut gnatæ*] Comme Caligula à ſon cheval. Il lui fit une maiſon, lui donna des meubles & des valets, & lui deſtinoit le Conſulat. Suétone dans le chapitre LV.

216 *Puſam aut puſillam*] C'eſt ainſi qu'il faut lire, & non pas *putam*, & *putillam*, comme Scaliger vouloit corriger. Car *puta*, & *putilla*, ſont des noms obſcenes, qui ſont fort bons pour une courtiſane; mais qu'un pere ne donneroit jamais à ſa fille. *Puſa*, παρθένος, *jeune fille*: & le diminutif *puſilla*, petite fille. * Et ces diminutifs *puſa* & *puſilla* ſont

Destinet uxorem: interdicto huic omne adimat jus
Prætor, & ad sanos abeat tutela propinquos.
Quid? si quis gnatam pro mutâ devovet agnâ,
Integer est animi? ne dixeris. Ergo ubi prava
Stultitia, hic summa est insania: qui sceleratus,
Et furiosus erit: quem cepit vitrea fama,
Hunc circumtonuit gaudens Bellona cruentis.
Nunc, age, luxuriam & Nomentanum arripe mecum:
Vincet enim stultos ratio insanire nepotes.
Hic simul accepit patrimonî mille talenta,
Edicit, piscator uti, pomarius, auceps,
Unguentarius, ac Tusci turba impia vici,
Cum scurris fartor, cum Velabro omne macellum,

Mane

sont des noms que les peres donnent ordinairement à leurs filles pour les caresser, comme encore aujourd'hui parmi nous. M. Benlei a perdu toute la grace de ce passage en substituant des noms de femme. Il a lu *Rufam & Posillam*. Parcequ'il a trouvé dans les inscriptions une *Rufa*, une *Posilla*, il a voulu d'abord les fourer ici contre toute raison. C'est un malheur d'avoir tant lu. *

217 *Interdicto huic omne*] Toutes les sentences du Préteur étoient proprement apellées *Interdicta*: soit qu'elles ordonnassent, ou qu'elles defendissent, &c.

218 *Et ad sanos abeat tutela propinquos*] Horace met ici *tutele*, pour *curatelle*; car les majeurs n'avoient pas de Tuteur, mais un Curateur. Et *propinquos*, pour *agnatos*. Justinien dans le 3. §. du I. Liv. des Institutes: *Furiosi quoque & prodigi, licet majores 25 annis sint, tamen in curatione sunt agnatorum ex lege XII Tabularum. Les furieux & les prodigues, quoiqu'au-dessus de vingt-cinq ans, ne laissent pas d'être sous la curatelle de leurs parens par la loi des XII Tables.* Voici la loi: *Si furiosus existit, ast ei custos nec escit, agnatorum gentiliumque in eo pecuniâque ejus potestas esto. S'il est furieux, & qu'il n'ait personne qui le garde, que ses plus proches parens & ceux de sa famille ayent soin de lui & de son bien.* C'est ce que Varron & Columelle ont dit après Caton: *Mente est captus atque ad agnatos & gentiles est deducendus. Il est fou, & il faut le mener à ses parens & à ceux de sa famille.*

220 *Ergo ubi prava stultitia, hic summa est insania*] Cette conséquence est sûre. Partout où il y a de la sotise * & du derangement d'esprit (car c'est ce qu'il veut dire par *prava stultitia*) * là se trouve aussi la folie. Mais Stertinius ne se contente pas de dire *la folie*; il dit, *la grande folie*. En quoi il encherit sur ceux qui avoient bien retenu ce sentiment de Socrate, *que tous les vicieux sont fous*; mais qui distinguoient la folie de la fureur, & qui disoient, que le Sage pouvoit devenir furieux, sans pouvoir jamais devenir fou. Stertinius ne met point de difference entre fou & furieux. Tout scelerat est furieux; tout homme entêté de gloire & de réputation, est furieux, &c. Ce qui est conforme au sentiment de Socrate, qui prouve dans le second Alcibiade, que comme un même sujet ne peut avoir deux contraires, la folie & la fureur, qui sont oposées à la sagesse, ne sont au fond qu'une seule & même chose, autrement la sagesse auroit deux contraires, ce qui ne se peut. La folie & la fureur ne different donc que par le plus ou le moins. Une moindre dose fait la folie, une plus grande fait la fureur.

222 *Quem cepit vitrea fama*] *Vitrea*, qui a de l'éclat, comme il a dit dans l'Ode XVII. du Liv. I. *Vitream Circen.*

223 *Hunc circumtonuit gaudens Bellona cruentis*] Bellone, femme ou soeur de Mars, étoit la Déesse de la guerre, & par conséquent la Déesse de la fureur. Aussi avoit elle des Prêtres que l'on apelloit *Bellonarios*, qui la servoient d'une maniere bien digne d'elle: car dans ses sacrifices publics ils se faisoient de grandes incisions sur tout le corps. Stertinius compare Agamemnon à un de ces Prêtres: & il ne pouvoit jamais faire une comparaison plus juste. Car ce Prince, n'ayant que la guerre en tête, sacrifioit à cette Déesse son propre sang, comme Lactance

ce

dot, qu'il l'apellat ſa petite mignone, ſa fille, & qu'il lui cherchat un mari, le Préteur ne manquera jamais d'ôter à cet homme-là le maniment de ſon bien, & de lui donner le plus proche parent pour tuteur. Eh quoi! celui qui devoue ſa propre fille, & l'immole au lieu d'une brebis, vous paroît-il bien ſage? Vous n'oſeriez le dire. Il eſt donc conſtant & viſible, que partout où il y a de la ſotiſe & du derangement d'eſprit, là auſſi ſe recontre neceſſairement grande folie. Tout ſcelerat eſt en même tems furieux: & quiconque ſe laiſſe éblouïr à l'éclat de la réputation, plus fragile que le verre, on peut dire que Bellone, qui n'aime que le ſang & que le carnage, lui a fait tourner l'eſprit.

Entreprenons maintenant un peu les luxurieux comme Nomentanus. Je vous prouverai par de fort bonnes raiſons, que ces débauchés ſont auſſi fous que les autres. Celui-là n'eſt pas plutôt maître d'un patrimoine de mille talens qu'il fait afficher partout, que les pêcheurs, les vendeurs de fruit, les chaſſeurs, les parfumeurs, & toute l'infame troupe de la rue Toſcane, les bouffons, les rotiſſeurs, enfin tout le corps des bouchers, avec tout le Velabre, ayent à ſe rendre le lendemain

ce dit de ces Prêtres, dans le Liv. I. de la fauſſe religion: *Alia Virtutis, quam eandem Bellonam vocant, in quibus ipſi ſacerdotes non alieno, ſed ſuo cruore ſacrificant. Il y a d'autres ſacrifices de la Vertu qu'ils apellent Bellone, dans leſquels les Prêtres verſent, non pas un ſang étranger, mais leur propre ſang.* Il faut bien remarquer ici la beauté de l'image. Horace repreſente Bellone portée ſur un char, où elle promene le tonnerre, avec laquelle elle donne à Agamemnon & à tous ceux qui comme lui ſe laiſſent éblouïr par l'éclat d'une vaine gloire, comme un ſignal qui les remplit de fureur.

224 *Nunc age*] Voici une autre ſcene. Agamemnon eſt paſſé, & voici Nomentanus qui paroît. Mais le dialogue change. Nomentanus ne parle point. Stertinius fait ſeulement ſon portrait à Damaſippe: & cela fait une agréable varieté.

225 *Vincet enim ſtultos ratio inſanire nepotes*] Cela eſt ſi vrai, que les loix ne donnoient pas moins un Curateur aux prodigues qu'aux furieux.

226 *Patrimoni mille talenta*] Mille talens, à mille écus le talent, ſont trois millions de livres.

227 *Piſcator uti, Pomarius*] Voici une belle compagnie, toute compoſée de gens tenus pour infames à Rome comme en Grece. Ciceron dans le premier Livre des Offices: *Minimèque artes hæ probandæ, quæ miniſtræ ſunt voluptatum: cetarii, lanii, coqui, fartores, piſcatores, ut ait Terentius. On ne doit pas aprouver ces métiers qui ſont les miniſtres de la volupté: les vendeurs de marée, les bouchers, les rotiſſeurs, les pêcheurs, comme dit Terence.* Le paſſage de Terence eſt dans la ſeconde ſcene du II. Acte de l'Eunuque. A Athenes il y avoit un plaiſant proverbe ſur les pêcheurs. On diſoit: *δοῦναι μὲν εἰς ἐπακτρέων, λαβεῖν δὲ μή. On peut donner une fille à un pêcheur, mais on ne doit point prendre la fille d'un pêcheur pour femme.*

Pomarius] Vendeur de fruit.

Auceps] C'eſt proprement *viſcator*, ἰξευτὴς, qui prend des oiſeaux avec de la glu. Mais Horace lui donne ici plus d'étendue: il le met pour *venator*, chaſſeur. Car c'eſt celui à qui il dit plus bas: *In nive Lucanâ dormis*, &c. *Vous couchez ſur la neige de Lucanie.*

227 *Unguentarius*] Parfumeur, *Pharmacopola*. Il en a été aſſez parlé ſur le 1. vers de la II. Satire du Livre premier.

Tuſci Turba impia vici] *Vicus Tuſcus* eſt proprement le quartier des Toſcans. Du tems d'Horace c'étoit le quartier des Marchands d'eſclaves & des parfumeurs. Auſſi étoit-il apellé *vicus thurarius:* & Horace dit, *impia turba*, parceque tous ces gens-là étoient ſans honneur, & adonnés à toutes ſortes de débauches & d'infamies. C'eſt pourquoi Plaute dit dans la premiere ſcene du quatrieme Acte de Curculion:

In vico Tuſco, ibi ſunt homines qui ipſi ſe venditant.

Dans le quartier Toſcan, là ſont les hommes qui cherchent à ſe vendre.

Ce quartier aboutiſſoit à la place Romaine. En y allant du pont Palatin, on laiſſoit à gauche le marché aux poiſſons & le Velabre.

229 *Cum ſcurris fartor*] *Fartor*, ἀλλαντοπώλης, ven-

Mane domum veniant. Quid tum? Venere frequentes.
Verba facit leno. Quicquid mihi, quicquid & horum
Cuique domi est, id crede tuum: & vel nunc pete, vel cras.
Accipe quid contra juvenis responderit æquus:
In nive Lucanâ dormis ocreatus, ut aprum
Cœnem ego: tu pisces hyberno ex æquore verris:
Segnis ego, indignus qui tantum possideam: aufer:
Sume tibi decies; tibi tantundem; tibi triplex,
Unde uxor mediâ currat de nocte vocata.
Filius Æsopi detractam ex aure Metellæ,
(Scilicet ut decies solidum exsorberet) aceto
Diluit insignem baccam. Quî sanior ac si
Illud idem in rapidum flumen jaceretve cloacam?
Quinti progenies Arrî, par nobile fratrum,
Nequitiâ & nugis, pravorum & amore gemellum,
Luscinias soliti impenso prandere coëmtas,

Quor-

vendeur d'andouilles, de saucisses, & de boudins. Il signifie aussi un homme qui vend des volailles grasses, qui engraisse la volaille chez lui, pour la vendre. *Scurræ*, les bouffons, qui étoient les grands amis de tous ces gens qu'il vient de nommer. Car ils leur faisoient débiter leurs denrées, comme Gnathon dit dans l'Eunuque:

Quibus & re salvâ & perditâ profueram & prosum sæpe.

Tous ces gens à qui j'ai bien fait gagner de l'argent, quand j'ai été riche & depuis que j'ai été pauvre, & à qui j'en fais encore gagner tous les jours.

Cum Velabro omne Macellum] Le Velabre étoit près du quartier des Toscans: le marché aux poissons le séparoit en deux. Il étoit tout garni de ces boutiques de Marchands, & surtout de ceux qui vendoient l'huile. Plaute dans les Captifs:

Omnes compacto res gerunt quasi in Velabro Olearii.

Ils s'entendoient, & ils s'étoient tous donné le mot, comme les vendeurs d'huile dans le Velabre.

Macellum] Proprement une boucherie. Il n'y en avoit que deux à Rome qui portoient ce nom de *Macellum*. Et l'on n'y vendoit pas seulement de la viande, mais des poissons, & toute sorte de provisions de bouche. Voyez les Remarques sur Festus.

* 230 *Quid tum*] C'est celui à qui Stertinius parle, qui l'interrompt & qui dans l'impatience d'aprendre ce que vont faire là tous ces honnêtes gens, dit *Quid tum? Eh bien, qu'arrive-t il?* Cela est vif & naturel. Et M. Bentlei perd tout cela, en lisant *quicum venere frequentes.* *

231 *Verba facit leno*] Le vendeur d'esclaves porte la parole, comme le plus considerable de la troupe, & comme le plus accoutumé à parler aux honnêtes gens.

233 *Juvenis responderit æquus*] Ce jeune homme plein de consideration & d'equité. C'est une ironie.

234 *In nive Lucanâ dormis ocreatus*] La Lucanie étoit abondante en sangliers, à cause de ses bois & de ses montagnes. Les Anciens faisoient des chasses de plusieurs jours, & couchoient en plate campagne. Il y a sur cela un beau passage de Synesius, dans son traité des songes.

235 *Hyberno ex æquore verris*] Pendant l'hiver. Ce n'est pas qu'il ne pechât l'été; mais Nomentanus prend la chose par l'endroit le plus difficile, comme il a dit au chasseur *in nive Lucanâ*.

237 *Sume*

demain chez lui. Qu'arrive-t-il? Aucun ne manque au rendez-vous. Le marchand d'esclaves, *comme le plus considerable*, porte la parole: Je viens vous offrir, lui dit-il, tout ce qui dépend de moi, & tout ce qui dépend de tous ces honnêtes gens. Vous pouvez disposer de notre bien comme du vôtre. Envoyez tout prendre chez nous, aujourd'hui même, ou demain, quand il vous plaira. Voici ce que ce jeune homme, plein d'équité, répond à ce compliment: Vous, chasseur, vous couchez toutes les nuits sur les neiges de la Lucanie, pour me faire manger d'un sanglier: vous, pêcheur, vous courez les mers au milieu des hivers, pour couvrir ma table de poissons, pendant que je passe ma vie dans la molesse & dans l'oisiveté. Je ne merite pas de posséder tant de bien. Je veux que vous le partagiez avec moi. Tenez, voilà un million de sesterces; à vous autant, & à vous le triple, afin que votre femme vienne à toute heure me trouver la nuit, quand je la manderai. Le fils du comédien Æsope, pour avoir le plaisir d'avaler tout d'un coup un morceau d'un million de sesterces, fit dissoudre dans du vinaigre une grosse perle, que Métella avoit ôtée de son oreille pour lui en faire present. Quoiqu'il avalat cette perle, étoit-il moins fou, que s'il l'eût jettée dans un cloaque, ou dans la mer? Les fils de Quintus Arrius, ces deux illustres freres, veritablement jumeaux en toutes sortes de méchancetés, de sotises, & de mauvaises inclinations, ne

237 *Sume tibi decies*] *Decies*. Il faut sous-entendre *centena millia sestertium*, dix fois cent mille sesterces. * Un million de sesterces, c'est cent vingt-cinq mille livres de notre monnoie. *

Tibi triplex, unde uxor] Il donne trois cents soixante & quinze mille livres au Marchand d'esclaves, pour avoir sa femme. Le vieux Commentateur dit, que les Marchands pour mieux vendre leurs esclaves, feignoient souvent que c'étoient leurs femmes.

239 *Filius Æsopi*] Voici un autre débauché qui n'est inferieur en rien à Nomentanus. C'est le fils d'Esope, fameux acteur pour le tragique, & qui étoit aussi fort prodigue. Car il avoit un seul grand plat de porcelaine qui lui coutoit cent mille sesterces, c'est à-dire douze mille cinq cents livres. Et quand il traitoit ses amis, il garnissoit ce plat de tous les oiseaux qui chantoient le mieux, ou qui parloient, qu'il achetoit six mille sesterces, c'est à-dire sept cents quarante livres la piece. Son fils, de peur de dégénerer, trouva le moyen d'encherir sur lui. Métella, qui l'honoroit de ses bonnes graces, lui ayant donné une perle de cent vingt cinq mille livres, il l'avala, après l'avoir fait dissoudre dans du vinaigre. Pline écrit, qu'il en fit aussi avaler une à chacun des conviés qu'il avoit à sa table.

Metellæ] Je ne sais si ce n'étoit point la sœur de Q. Cécilius Métellus Numidicus, qui étoit mariée à L. Lucullus.

240 *Aceto diluit*] Pline en parlant de la perle que Cléopatre avala devant Antoine, après avoir parié avec lui qu'elle mangeroit en un seul repas *Sexcenties*, c'est-à dire six cents millions de sesterces, qui font sept millions cinq cents mille livres de notre monnoie, dit dans le chap. XXXV. du Livre IX. *Ex præcepto ministri unum tantum vas ante eam posuere aceti, cujus asperitas visque in tabem Margaritas resolvit. Ses officiers ne lui servirent, comme elle l'avoit ordonné, qu'un plat de vinaigre, qui étoit si fort, qu'il dissolvoit les perles, & les mettoit en poudre.*

243 *Quinti progenies Arri*] C'étoient les enfans de ce même Arrius, dont il a été parlé sur le vers 86. de cette Satire.

244 *Nequitiâ*] C'est un mot qui marque toutes sortes de vilaines débauches.

245 *Luscinias soliti impenso prandere*] Il y a deux choses dans ce vers. Les fils d'Arrius mangeoient des rossignols, & ils en mangeoient à dîner, contre la coutume des Romains, qui ne faisoient qu'un repas. Ils cherchoient des rossignols, parceque la beauté de leur chant les rendoit fort chers.

Impenso [Il faut sous-entendre *pretio*, avec beaucoup de dépense.

Quorsum abeant sani? cretâ an carbone notandi?
Ædificare casas, plostello adjungere mures,
Ludere par impar, equitare in arundine longâ,
Si quem delectet barbatum; amentia verset.
Si puerilius his, ratio esse evincet, amare:
Nec quicquam differre, utrumne in pulvere trimus
Quale priùs ludas opus, an meretricis amore
Solicitus plores: quæro, faciasne quod olim
Mutatus Polemo? ponas insignia morbi,
Fasciolas, cubital, focalia? potus ut ille
Dicitur ex collo furtim carpsisse coronas,
Postquam est impransi correptus voce magistri.
Porrigis irato puero quum poma, recusat.
Sume, Catelle; negat: si non des, optat. Amator

Exclusus

246 *Quorsum abeant sani?*] Il ne faut rien changer ici. *Sani* est une ironie: *Où envoyerons-nous ces bonnêtes-gens-là? en quel rang les mettrons-nous?* • Le refus de se rendre à un sens si clair & si naturel a jetté M. Bentlei dans de grands embaras: d'abord il a lu:

Sanin' cretâ an carbone notandi?

Ensuite peu content de sa correction, qui est en effet très forcée, quoiqu'il l'ait reçue dans le texte, il a cru qu'on pouroit lire:

Quorsum abeant Samii? Cretâ &c.

Samii, dit-il,, *sunt* ἐστιγμένοι, *stigmatibus notati*. Et enfin dégouté encore de cette conjecture, qui est en effet très horrible, il la condamne & revient à la premiere. On ne varie point de cette maniere quand on suit la verité. •

Cretâ an carbone notandi?] *Faut-il les marquer de blanc, ou de noir?* C'est-à-dire: Faut-il les condamner, ou les absoudre? les déclarer sages, ou fous?

247 *Ædificare casas, plostello adjungere mures*] Ce tour est fort adroit. Pour prouver que l'amour est une folie. Il avance d'abord sur des jeux d'enfant un principe incontestable, & quand ce principe est bien insinué, il en tire sa conséquence, à laquelle il est impossible de resister. Les manieres de Socrate sont ici bien reconnoissables.

248 *Ludere par impar*] Ce jeu est connu de tout le monde. Les Grecs disoient: παίζειν ἄρτια, & περισσὰ, παίζειν ζυγὰ ἢ ἄζυγα, & tout en un mot, ἀρτιάζειν. C'étoit un jeu d'enfant; mais les hommes ne laissoient pas d'y jouer. Auguste écrit à sa fille Julie: *Misi tibi denarios ducentos quinquaginta, quos singulis convivis dederam, si vellent inter se inter cœnam, vel talis vel par impar ludere. Je vous ai envoyé deux cents cinquante deniers, (cent vingt-cinq livres). J'en avois donné autant à chacun des conviés; afin que, s'ils vouloient, ils pussent jouer pendant le souper aux dez, ou à pair ou non.* Les enfans jouoient ordinairement à ce jeu-là avec des noix.

Equitare in arundine longâ] Alcibiade trouva un jour Socrate, qui alloit à cheval sur un bâton avec ses enfans.

249 *Si quem delectet barbatum*] Il ne dit pas: Si un homme d'âge joue à ces jeux-là, mais si un homme d'âge s'y plaît, s'il se divertit à cela; ce qui est bien different. Car le plus sage homme du monde peut par hasard jouer à quelqu'un de ces jeux, comme Socrate, Agesilas, &c. mais il ne le fera pas pour son plaisir.

252 *Quale prius ludas opus*] Un de ces jeux que je viens de nommer.

253 *Faciasne quod olim mutatus Polemo*] Polémon étoit un jeune Athénien, si débauché, qu'on ne l'avoit presque jamais vu qu'ivre. Un jour qu'il couroit les rues avec une chanteuse & des joueurs d'instrumens, en l'état qu'Anacréon represente ceux qui alloient visiter le Dieu Comus, il entra à l'Académie, dans l'école de Platon, laquelle étoit alors entre les mains de Xénocrate. Ce Philosophe voyant ce jeune étourdi, se mit tout d'un coup à parler

ne se font servir que des rossignols, qu'ils achetent fort cherement. Que dites-vous de ces gens-là? Faut-il les mettre au nombre des sages, ou les prendrons-nous pour de veritables fous?

Si un homme à longue barbe se divertissoit à faire de petits châteaux de carte, à atteler de petits rats à un chariot, à jouer à pair ou nonpair, à aller à cheval sur un bâton; n'est-il pas vrai qu'il ne pouroit passer pour sage? Mais si le bon sens & la raison vous prouvent invinciblement, que l'amour est une chose encore plus puerile, & qu'il n'y a nulle difference que vous badiniez sur la poussiere, comme vous badiniez à l'âge de trois ans, ou que l'amour inquiet que vous avez pour une courtisane, vous fasse verser des larmes; je vous demande, imiterez-vous le changement de Polémon? Quiterez-vous les marques de votre maladie, ces bandeletes, ce petit manteau, ces linges, & tout cet attirail, comme ce sage Grec, dès le moment qu'il eut entendu les leçons de temperance & de sobriété, que lui fit un Docteur encore à jeun, déchira les couronnes qu'il avoit sur sa tête & autour de son cou? Quand vous offrez des pommes à un enfant en colere, il n'en veut pas. Prenez, mon petit mignon. Il n'en fera rien. Et si vous ne

parler à ses disciples de la sagesse & de la sobriété: & il en parla auec tant de force, que Polémon frapé de son discours, renonça sur l'heure à son intemperance, déchira la couronne qu'il avoit sur la tête, jetta tous les ridicules ornemens que l'on avoit en ces occasions, s'apliqua à la vertu, *uniusque orationis saluberrimâ medicinâ sanatus ex infami Ganeone maximus Philosophus evasit*, comme parle Valere Maxime. Il succéda enfin à Xénocrate l'an 313. avant la naissance de notre Seigneur. Il fut le troisiéme après Platon. Platon, Pseusippe, Xénocrate, Polémon.

255 *Fasciolas, cubital, focalia*] *Fasciæ* & *fasciolæ*, font des bas & des hauts de chausses, *subligar:* car il y avoit *fasciæ crurales*, & *fasciæ feminales*. Justin en parlant de Mithridate, qui tua Ariarathès, dit qu'il avoit caché son poignard dans son haut de chausses; *cùm ferrum occultatum inter fascias gereret*. *Cubital:* quelques-uns ont prétendu, que c'est un coussin sur lequel on s'apuyoit à table. D'autres veulent que ce soit une espece de manches. Mais je suis persuadé, que c'étoit un petit manteau qui descendoit seulement jusques au coude, comme le petit manteau des comédiens Italiens, & qui avoit un capuchon qui couvroit la tête. *Focalia*, un linge noué autour du cou, comme nos cravates. Horace apelle tout cet attirail *insignia morbi*, en parlant à un homme amoureux: & cette expression est très heureuse, en ce qu'il n'y avoit que les efféminés & les malades, qui portassent ces trois choses-là. Voici un beau passage de Quintilien qui le prouve clairement, & qui ôte tous les doutes que l'on pouroit avoir là-dessus. Ce Rhéteur dit dans le III. chap. de l'onzieme Liv. *Palliolum, sicut fascias, quibus crura vestiuntur, & focalia, & aurium ligamenta excusare potest valetudo. Il n'y a que la maladie qui puisse faire excuser les capuchons, les bas, les linges autour du cou, & les oreilletes.* Ce que Quintilien apelle *palliolum*, c'est ce qu'Horace avoit apellé *cubital*. Car *palliolum* étoit proprement un capuchon qui couvroit la tête & toutes les épaules jusques au coude. C'étoit l'ornement des efféminés & des débauchés, comme Trimalcion, dans Pétrone: *adrasum pallio incluserat caput*. Et Rutilius Lupus a dit dans le caractere qu'il a fait d'un homme ivre: *Palliolo frigus à capite defendens. Il couvre sa tête d'un capuchon, pour se garantir du froid.* Les malades s'en servoient aussi ordinairement. C'est pourquoi Séneque écrit à la fin du IV. Liv. des Questions naturelles: *Videbis, inquam, quosdam graciles, & palliolo focalique circumdatos, &c. Vous verrez, vous dis-je, des gens maigres & exténués, des malades qui portent le capuchon, & qui ont le cou environné de linges, &c.* Ciceron dans la troisieme Lettre du second Livre à Atticus, conclut, que Pompée etoit un efféminé, parcequ'il portoit des botines & des bas: *Et Epicratem suspicor, ut scribis, lascivum fuisse. Etenim mihi caligæ ejus, ut fasciæ cretatæ, non placebant. Je ne doute point que le Tout-puissant* (c'est ainsi qu'il apelle Pompée) *n'ait été mou & efféminé, comme vous me l'écrivez. Car ses botines ne me plaisoient point, non plus que ses bas blancs.* Il ne reste plus aucune difficulté sur ce passage d'Horace, qui meritoit assurément d'être bien expliqué. Dans la traduction il a falu s'accommoder à nos manieres.

259 *Catelle*] *Catulus, catellus*, petit chien. C'étoit

Exclusus quì distat? agit ubi secum, eat, an non,
Quò rediturus erat non arcessitus; & hæret
Invisis foribus. Nec nunc, quum me vocet ultro,
Accedam? an potius mediter finire dolores?
Exclusit, revocat: redeam? non, si obsecret. Ecce
Servus, non paulo sapientior: O here, quæ res
Nec modum habet, neque consilium, ratione modoque
Tractari non vult. In amore hæc sunt mala, bellum,
Pax rursum. Hæc si quis tempestatis prope ritu
Mobilia, & cæcâ fluitantia sorte, laboret
Reddere certa sibi, nihilo plus explicet, ac si
Insanire paret certâ ratione modoque.
Quid? Quum Picenis excerpens semina pomis,
Gaudes si cameram percussi fortè, penes te es?
Quid? Quum balba feris annoso verba palato,
Ædificante casas quì sanior? Adde cruorem

Stul-

toit la douceur ordinaire des nourices & des meres à leurs enfans, comme on dit aujourd'hui, mon petit chat, mon petit poussin. Les courtisanes faisoient la même caresse à leurs favoris. Dans S. Jerôme: *Mi catelle, rebus tuis utere, vive dum vivis. Numquid filiis tuis servas? Mon poussin, servez-vous de votre bien, vivez pendant que vous êtes en vie. Est-ce que vous voudriez tout garder pour vos enfans?*

Amator exclusus quì distat?] Socrate est un des premiers qui a comparé les amans aux enfans. Et c'est même la raison qu'il donne, de ce que les Dieux ne les punissent pas de leurs parjures.

260 *Agit ubi secum, eat, an non*] Tout ceci est pris du commencement de l'Eunuque de Terence, où Phédria dit:

Quid igitur faciam? Non eam? Ne nunc quidem
Cùm accersor ultro? An potiùs ita me comparem
Non perpeti meretricum contumelias?
Exclusit: revocat: redeam? Non si me obsecret.

Que ferai-je donc? N'irai-je point, maintenant même qu'elle me rapelle de son bon gré? Ou plutôt, me mettrai-je en état de ne plus souffrir les caprices de ces courtisanes? Elle m'a chassé. Elle me rapelle: y retournerai-je? Non, quand elle viendroit m'en prier.

J'ai raporté le passage entier, afin qu'on voye quel tour Horace donne à cet endroit, & avec quelle grace il conte ce qu'on auroit cru que personne ne pouroit conter après Terence.

261 *Quò rediturus erat non accersitus:*] Cela est pris de ce que Parménon répond à Phédria:

- - - - Cùm nemo expetet
Infectâ pace ultro ad eam venies.

Lorsque personne ne vous demandera, & sans qu'elle ait fait sa paix avec vous, vous serez le premier à l'aller trouver.

Et hæret invisis foribus.] Cela est pris de l'action du théâtre, où l'on voyoit Phédria, qui en faisant toutes ces belles resolutions, avoit toutes les peines imaginables à s'éloigner d'une maison où il disoit qu'il ne vouloit jamais rentrer. Cette image donne une grace merveilleuse à ce passage. Publius Syrus a fort bien dit sur ce sujet:

In amore semper mendax iracundia est.

La colere des amans est toujours menteuse.

Et c'est ce qui fonde ce beau mot de Séneque: *Non oderunt, sed litigant. Ils ne haïssent pas, ils querellent.*

263 *An potiùs mediter finire dolores*] C'est ainsi qu'Ho-

ne voulez pas les lui donner, il meurt d'envie de les avoir. Quelle difference y a-t-il de cet enfant-là à cet amant exclus, *que l'on voit si bien dépeint sur notre théâtre*, lorsqu'il delibere en lui-même, s'il ira, ou s'il n'ira point chez sa maitresse, où il sait bien qu'il ira malgré lui, quand on ne l'apellera plus? Et cependant il est collé à cette porte qu'il croit haïr. N'irai-je point, dit-il, à cette heure qu'elle me rapelle de son propre mouvement? Ou plutôt, prendrai-je la resolution de finir toutes mes douleurs, en ne souffrant plus les affronts & les caprices de ces courtisanes? Elle m'a chassé, elle me rapelle. Yretournerai-je? Non: quand même elle viendroit m'en prier. Mais voici un esclave bien plus sage Mon maître, dit-il, une chose qui n'a en soi ni conseil, ni raison, ni mesure, ne veut être gouvernée ni par mesure, ni par raison, ni par conseil. L'amour est toujours nécessairement accompagné de l'un & de l'autre de ces deux maux qui se succedent, de la guerre, & de la paix. Et si quelqu'un entreprenoit de rendre fixes & constantes ces deux choses plus inconstantes & plus légeres que la tempête, il n'avanceroit pas davantage que s'il travailloit à allier la folie avec la raison. Quoi! quand vous avez tiré les pepins d'une pomme, & que vous êtes ravi d'avoir frapé par hasard quelque endroit du plancher, êtes-vous dans votre bon sens? Mais quand vous fardez votre prononciation, tout vieux que vous êtes, & que vous bégayez comme un enfant, comment prétendez-vous être plus raisonable que celui qui fait des châteaux de carte? Ajoutez à cette folie le sang &

qu'Horace a expliqué le second & le troisieme vers:

- - - - *An potiùs ita me comparem*
Non perpeti meretricum contumelias.

265 *O here, quæ res*] Horace dit en six vers & demi ce que Terence a dit en sept vers: & il est bon de confronter l'original avec la copie; afin d'accoutumer son esprit à la justesse & à la finesse de ces imitations:

Here, quæ res in se neque consilium neque modum
Habet ullum, eam consilio regere non potes:
In amore hæc omnia insunt vitia, injuriæ,
Suspiciones, inimicitiæ, induciæ,
Bellum, pax rursum. Incerta hæc si tu postules
Ratione certâ facere, nihilo plus agas,
Quàm si des operam ut cum ratione insanias.

Mon maître, vous ne sauriez gouverner par mesure, ni par conseil, une chose qui n'a en soi ni conseil, ni mesure. L'amour a ordinairement à sa suite tous ces maux, les injures, les soupçons, les brouilleries, les accommodemens, la guerre, la paix. Et si vous prétendiez rendre par la raison fixes & certaines des choses qui ne sont qu'incertitude, vous n'avanceriez pas davantage que si vous tâchiez d'être fou avec la raison.

J'ai traduit ce passage simplement, afin que tout le monde puisse voir la fidelité de l'imitation d'Horace, qui n'a encheri sur la simplicité de Parménon que par un peu plus de justesse, & par l'image qu'il fait de la tempête, pour expliquer plus agréablement le mot *incerta* de l'original.

272 *Quid? quum Picenis excerpens semina pomis*] Il continue à conter des choses que les amans faisoient tous les jours, & qui ne sont que des badineries d enfant. Celle-ci n'est pas des moins pueriles: ils prenoient les pepins d'un pomme, & en les pressant entre les deux premiers doigts, ils les jettoient le plus haut qu'il leur étoit possible, comme on jette les noyaux de cerise. Si le pepin touchoit au plancher, ils prenoient cela pour un augure qu'ils réussiroient dans leur passion.

274 *Quum balba feris annoso verba palato*] Cela est heureusemeut exprimé. *Ferire* est un terme emprunté des instrumens à archet: *ferire verba balba*, fraper les paroles, les estropier, s'il est permis de se servir de ce terme, les énerver de maniere qu'elles ne puissent se soutenir: ce qui convient fort bien à ceux qui bégayent. Le palais est comme l'instrument, & la luete est le plectre, l'archet.

275 *Adde cruorem stultitiæ*] Il passe aux funestes effets que l'amour produit très souvent, & par-là il prouve que l'amour n'est pas une simple folie, mais une fureur.

Stultitiæ, atque ignem gladio ſcrutare. Modò, inquam,
Hellade percuſſâ, Marius quum præcipitat ſe,
Cerritus fuit? An commotæ crimine mentis
Abſolves hominem, & ſceleris damnabis eundem,
Ex more imponens cognata vocabula rebus?
Libertinus erat, qui circùm compita ſiccus
Lautis manè ſenex manibus currebat: & unum,
Quid tam magnum? addens, unum me ſurpite morti:
Dîs etenim facile eſt: orabat: ſanus utriſque
Auribus atque oculis. Mentem, niſi litigioſus,
Exciperet dominus, quum venderet. Hoc quoque vulgus
Chryſippus ponit fœcundâ in gente Meneni.
Jupiter, ingentes qui das adimiſque dolores,
(Mater ait pueri menſes jam quinque cubantis)
Frigida ſi puerum quartana reliquerit: illo
Mane die quo tu indicis jejunia nudus
In Tiberi ſtabit. Caſus medicuſve levarit

Ægrum

276 *Atque ignem gladio ſcrutare*] C'étoit un précepte de Pythagore: πῦρ σιδήρῳ μὴ σκαλεύειν. Plutarque le raporte dans la Vie de Numa, où Amiot a mal traduit, *ne fendre point le feu avec l'épée*, au lieu de dire, *ne point fouiller dans le feu avec l'épée*. Pythagore vouloit dire, qu'il ne faut point irriter un homme qui eſt dans la paſſion, ni le jetter dans une paſſion plus violente. Comme auſſi, qu'un homme, qui eſt dans la paſſion, ne doit pas ſuivre tous ſes mouvemens. Et Horace ſe ſert admirablement de cette expreſſion, en l'apliquant aux amans, à qui l'amour fait commettre des meurtres, & qui tournent bien ſouvent contre eux-mêmes toute leur fureur, comme Marius. Ce ſont ceux-là proprement qui fouillent dans le feu avec l'épée.

277 *Hellade percuſſâ Marius quum præcipitat ſe*] Horace conte ici une hiſtoire arrivée peu de tems avant qu'il fit cette Satire. Un certain Marius ayant tué ſa maitreſſe par un excès de jalouſie, ſe précipita enſuite de regret & de deſeſpoir. On ne ſait point qui il étoit.

278. *Cerritus*] *Cereritus*, δημητειακὸς, *fou*, qui croit avoir vu Cerès, qui a la tête remplie de cette Divinité.

280 *Ex more imponens cognata vocabula rebus*] Ce paſſage eſt fort beau. Stertinius demande à Damaſippe, s'il apellera Marius fou, ou ſi, pour s'empécher de l'accuſer de folie, il aimera mieux l'apeller *ſcelerat*, ſuivant la belle coutume de tous les hommes, qui dans la vue d'éloigner certaines idées, donnent aux choſes des noms, qui leur paroiſſent plus doux, ſans ſavoir que ces noms ne ſont que les ſinonimes de ceux qu'ils ont voulu éviter. En apellant Marius *ſcelerat*, pour s'empécher de l'apeller *fou*, on prend une peine inutile; puiſque *ſcelerat & fou*, ſont deux differens noms qui ſignifient la même choſe. Car il n'y a point de ſcelerat qui ne ſoit fou.

281 *Libertinus erat*] Stertinius quite les amans, pour prendre les ſuperſtitieux, dont il donne deux exemples. Mais pour les bien entendre, il faut ſavoir, que les Anciens apelloient *ſuperſtitieux*, ceux qui avec un empreſſement inquiet demandoient à Dieu de ſurvivre aux autres hommes. Car *ſuperſtitieux* vient de *ſuperſtes*, qui ſurvit. Dans la ſuite ce mot a eu une ſignification plus étendue, & il a été apliqué à tous ceux qui, frapés d'une crainte affreuſe & ſervile, attribuent à Dieu des ſentimens fort injuſtes; & qui, dans la fauſſe idée qu'ils en ont conçue, lui adreſſent des voeux & des prieres indignes de lui. Il y a cette difference entre la dévotion & la ſuperſtition, que la dévotion honore les Dieux, & la ſuperſtition les offenſe. La premiere vient d'un mouvement genereux, libre & plein d'eſperance; & l'autre ne vient que d'un excès de baſſeſſe, de timidité & de deſeſpoir. C'eſt pourquoi Platon a fort bien apellé celle-là θεραπείαν, *ſervice raiſonnable*, & celle-ci, κολακείαν, *flaterie*, qui ne vient jamais que de la crainte & de l'interêt.

Circum compita] Autour des carrefours où il y avoit des ſtatues des Dieux Lares.

Siccus, lautis manè ſenex manibus] Il n'y a point

là

& les meurtres, *qui sont ses effets ordinaires*, & fondez, comme on dit, le feu avec le poignard. Quand Marius se précipita il n'y a pas encore longtems, après avoir tué sa maitresse Hellas, extravaguoit-il? Ou, pour l'empécher de passer pour fou, le condamnerez-vous comme un scelerat, en donnant aux choses, selon votre belle coutume, des noms differens, qui reviennent pourtant toujours à la même chose.

Il y avoit un vieux affranchi, qui tous les matins les mains lavées, & sans avoir encore ni bu ni mangé, couroit par toutes les rues, en criant: Sauvez-moi, moi seul, ce n'est pas grand'-chose, ajoutoit-il, sauvez-moi de la mort, grands Dieux, cela vous est facile. Cet homme-là avoit la vue & l'ouie parfaitement saines. Mais son maître en le vendant, à moins qu'il n'eût bien aimé les procès, n'auroit pas voulu répondre de son esprit, & le garantir fort bon. Chrysippe met toute cette sorte de gens dans la nombreuse confrerie de Ménénius. Grand Jupiter, qui donnez & qui ôtez aux hommes les plus grands maux, dit une mere qui a son fils malade depuis cinq mois, si la fievre quarte quite mon fils, le matin du jour que vous ordonnez de jeuner, je le plongerai tout nu dans le Tibre. Que le hasard, ou les soins du Medecin, tirent de danger le malade, cette

là de mot qui n'agrave la folie de ce superstitieux. *Senex*, il étoit vieux. Un homme d'âge n'est pas excusable, de ne pas savoir ce qu'il doit demander. *Siccus*, il étoit à jeun. On ne pouvoit donc pas prendre sa folie pour un effet du vin. *Lautis manibus*, c'étoit une action préméditée, & faite de sens rassis, c'étoit une action de religion; il avoit lavé ses mains. Les Païens avoient cette coutume, de laver les mains, quand ils vouloient faire leurs prieres, & s'aprocher des Dieux. Avec cela ils croyoient être purgés de toutes sortes de souillures & d'impuretés.

283 *Quid tam magnum*] On avoit mal lu *quiddam magnum? Quid tam magnum*; c'est comme si nous disions; *est-ce si grand'-chose?* Ces mots avec ce qui suit: *Diis etenim facile est*; *cela est facile aux Dieux*, marquent vivement l'extravagance d'un vieux superstitieux, qui en demandant aux Dieux une plus longue vie. n'a d'autre raison à leur alléguer, sinon que c'est une bagatelle pour eux, & que cela leur est bien facile; & ne se met point en peine si sa demande est juste, & si elle ne derange rien dans l'ordre de la Providence. Les Stoïciens étoient admirables pour cette parfaite soumission que l'on doit aux ordres de Dieu.

285 *Mentem nisi litigiosus exciperet dominus*] Stertinius veut dire, que si l'homme dont il parle étoit encore esclave, comme il l'avoit été autrefois avant que d'être affranchi; (car *Libertinus* est pour *Libertus* dans le vers 280. l'esclave même qui avoit été affranchi,) son maître en le vendant, à moins qu'il n'eût aimé extrêmement les procès, auroit déclaré le vice de son esprit, pour n'être pas obligé à le reprendre, suivant la coutume. Car ceux qui vendoient les esclaves, étoient obligés de dire les grands defauts qu'ils leur connoissoient. On peut voir le chap. II. du IV. Liv. d Aulugelle.

287 *Fœcundâ in gente Meneni*] La famille des Méneniens est une des plus anciennes de Rome. Elle étoit illustre par ce Ménénius Agrippa, qui dans les premiers tems de la République triompha des Sabins, & apaisa une sédition du peuple par l'apologue celebre de la guerre que les membres du corps déclarerent à l'estomac. Du tems d'Horace cette famille étoit entierement tombée. Malheureusement il en restoit encore un, qui étoit fou. *Fœcundâ in gente Meneni, dans la confrerie des fous*, qu'il apelle *féconde*, parcequ'ils sont en beaucoup plus grand nombre que les Sages, comme Socrate disoit, qu'à Athenes les Sages y étoient fort rares, & les fous en très grand nombre. C'est le veritable sens.

288 *Jupiter ingentes*] Voici un autre exemple d'une affreuse superstition. Une mere demande à Dieu la guerison de son fils; & en même tems elle fait voeu de le tuer. Il n'y a rien là qui soit outré. On a vu de nos jours des exemples tout semblables. Rien n'est moins réglé que la plûpart des voeux des hommes. Si on les examinoit de près, on verroit qu'il y en a beaucoup plus qui viennent de la superstition, qu'il n'y en a qui naissent de la veritable piété.

290 *Illo mane die quo tu indicis jejunia*] Les Païens avoient

Ægrum ex præcipiti, mater delira necabit
In gelidâ fixum ripâ, febrimque reducet.
Quone malo mentem concussa? Timore Deorum.
Hæc mihi Stertinius, sapientum octavus, amico
Arma dedit, posthac ne compellarer inultus.
Dixerit insanum qui me, totidem audiet: atque
Respicere ignoto discet pendentia tergo.
HOR. *Stoïce, post damnum sic vendas omnia pluris:*
Quâ me stultitiâ (quoniam non est genus unum)
Insanire putas? ego nam videor mihi sanus.
DAM. *Quid? caput abscissum demens quum portat Agave*
Gnati infelicis, sibi tum furiosa videtur?
HOR. *Stultum me fateor (liceat concedere veris)*
Atque etiam insanum: tantùm hoc edissere, quo me
Ægrotare putes animi vitio. DAM. *Accipe: primùm*
Ædificas, hoc est, longos imitaris, ab imo
Ad summum totus moduli bipedalis, & idem

Cor-

avoient pris des Juifs leurs jeûnes, par lesquels ils se préparoient à leurs grandes fêtes. Les jeûnes qu'on faisoit en l'honneur de Jupiter, étoient ordinairement le jeudi, qui étoit le jour consacré à ce Dieu. Ces jeûnes commençoient toujours la veille; & le matin du jour, qui étoit proprement le jour du jeûne, on commençoit la journée par tout ce qu'il y avoit de plus austere & de plus dur.

295 *Timore Deorum*] Les Anciens ont apellé la superstition, *crainte des Dieux*, comme les Grecs l'ont apellée *δεισιδαιμονίαν*, tant on étoit persuadé que le veritable culte de Dieu consiste dans l'amour, & point du tout dans la crainte.

297 *Arma dedit posthac ne compellarer inultus*] Le plaisant ridicule qu'Horace donne ici à Damasippe! Il n'est touché des verités que Stertinius vient de lui enseigner, que parcequ'elles lui fournissent des armes pour se defendre, & que desormais il poura repousser une injure par une injure toute semblable. C'est tout le fruit qu'il tire de ces belles leçons. Voilà un Sage bien parfait!

299 *Respicere ignoto discet pendentia tergo*] On peut expliquer ce passage par le vers 53. *caudam trahat*. Il aprendra que les enfans lui ont attaché une queue au derriere, aussi-bien qu'à moi. On peut croire aussi qu'Horace a fait allusion à la fable d'Esope, qui dit, que les hommes portent une besace à deux poches: que dans la poche de devant ils mettent les vices de leur prochain, pour les avoir toujours devant les yeux; & que dans celle de derriere, ils mettent leurs propres vices, afin de ne les voir jamais.

300 *Stoïce, post damnum sic vendas omnia pluris*] Voilà une raillerie bien piquante contre un Stoïcien, de lui souhaiter qu'il vende toutes choses plus qu'elles ne valent. Cela est bien éloigné de la sagesse que les Stoïciens s'attribuoient. Mais Damasippe faisoit un si mauvais usage de cette sagesse, qu'il meritoit bien le ridicule qu'Horace lui a donné. D'ailleurs comme il s'étoit ruiné en partie en vendant les choses à meilleur marché qu'il ne les avoit achetées, il ne pouvoit rétablir ses affaires qu'en les vendant desormais plus cher.

302 *Ego nam videor mihi sanus*] Car on ne se connoît pas soi-même. Les yeux de notre esprit sont comme ceux du corps. Ils ne peuvent pas refléchir leurs rayons sur eux-mêmes, pour se voir. Et c'est ce qui a donné à Platon une pensée veritablement divine: car il a dit dans le premier Alcibiade, que comme l'oeil ne sauroit se voir que dans une chose qui lui est entierement semblable, & qui est hors de lui, c'est-à-dire dans un autre oeil: de même notre esprit ne sauroit se voir en lui même. Il faut qu'il porte ses rayons sur une chose qui soit hors de lui, & qui lui ressemble; & cette chose n'est autre que Dieu.

303 *Quid? caput*] Voilà un écolier de Stertinius qui a bien profité des leçons de son maître. Il parle comme lui, & prend les mêmes tons & les mêmes figures. Cela est fort plaisant.

Caput abscissum demens quum portat Agave] Damasippe

cette mere folle ne manquera pas de le tuer, ou tout au moins de lui faire revenir la fievre, en le tenant dans l'eau froide. De quelle maladie lui croyez-vous l'esprit attaqué? De la superstitieuse crainte des Dieux.

Voilà les armes que Stertinius, le huitieme Sage, me donna, pour me mettre en état de repousser les insultes que l'on me fera desormais. Celui qui m'apellera fou, recevra de moi sur le champ la même injure, & je lui aprendrai à voir ce qui lui pend au derriere, où il ne regarde jamais. HOR. Grand Stoïcien, après les grandes pertes que vous avez faites, puissiez-vous vendre toutes choses le triple de ce qu'elles valent. Au nom des Dieux, puisqu'il y tant de sortes de folie, dites moi quelle est la mienne. Car pour moi, il me semble que je suis fort sage. DAM. Eh pensez-vous que la furieuse Agavé croye être folle, quand elle porte au bout de son thirse la tête de son fils, qu'elle a mis en pieces? HOR. Il faut se rendre à la verité. J'avoue donc que je suis fou, & enragé même, si vous voulez. Je vous prie seulement de me dire quelle est ma folie. DAM. La voici. Premierement vous bâtissez. C'est-à-dire, vous voulez imiter les Grands, vous qui n'avez pas en tout deux pieds de haut. Et tel que vous êtes, vous ne sauriez jamais voir le nain Turbo sous les armes,

masippe dit à Horace, que ce n'est pas une chose bien étonnante, qu'il se croye bien sage, quoiqu'il soit fou. Ce n'est qu'une plus grande marque de sa folie. Agavé, après avoir mis en pieces son fils Penthée, ne se reconnoissoit point du tout folle, quoiqu'elle portat la tête de son fils au bout de son thirse, comme la tête d'un lion qu'elle auroit tué. Au contraire, toute joyeuse de sa proie, elle alla offrir cette tête à Cadmus son pere, afin qu'il la mît à la porte de sa maison, selon la coutume de ce tems-là, & qui dure encore aujourd'hui. Euripide a fort bien traité ce sujet dans ses Bacchantes.

* *Demens quum portat Agave*] On a trouvé dans un ancien MS.

- - - manibus quum portat Agave.

Et M. Bentlei l'a reçu dans le texte & a fait une savante remarque pour prouver que c'est la veritable leçon. Je crois pourtant qu'il ne faut rien changer, & que *demens*, bien loin d'être inutile, sert à fortifier le raisonnement de Damasippe. Horace lui dit: *Expliquez-moi, je vous prie, quelle est ma folie; car pour moi il me semble que je suis bien sage.* Et Damasippe lui répond: *Eh quoi, Agavé qui étoit certainement bien folle, se croyoit-elle telle lorsque &c.* *

305 *Stultum me fateor*[Horace, frapé d'un exemple si sensible, reconnoît qu'il est fou. Mais il demande quelle est donc sa folie: & cela est plaisant, de se reconnoitre fou, & de demander en quoi.

308 *Ædificas*] C'est le seul endroit où il est parlé des bâtimens d'Horace. Mais on n'en doit pas moins conclure, qu'il aimoit à bâtir. Car je ne saurois aprouver qu'on donne une autre explication à ce mot. * Mais ce n'est pas même le seul endroit, puisqu'Horace s'accuse lui même de cette passion dans la I. Epitre du Livre I.

Diruit, ædificat, mutat quadrata rotundis.

Que je ne fais que bâtir & abatre, que je change un quarré pour un rond, & un rond pour un quarré. *

Longos imitaris, ab imo ad summum] C'est une plaisanterie sur l'équivoque du mot *longus*, qui signifie grand Seigneur, & un homme qui est grand, qui a la taille avantageuse. On a joué de même en notre langue sur le mot *grand*, qui fait la même équivoque. Et cette pointe est fort bonne pour Damasippe. Les Stoïciens n'étoient pas de trop bons plaisans.

309 *Ad summum totus moduli bipedalis*] Horace étoit fort petit & fort gros. Voici un fragment d'une Lettre qu'Auguste lui écrivit: *Pertulit ad me Dionysius libellum tuum: quem ego, ne accusem brevitatem, quantuluscumque est, boni consulo. Vereri autem mihi videris ne majores libelli tui sint quàm ipse es. Sed si tibi statura deest, corpusculum non deest, &c. Dionysius m'a aporté votre Livre. Quelque petit qu'il soit, je l'ai reçu avec plaisir. Il me paroît que vous craignez*

Corpore majorem rides Turbonis in armis
Spiritum & incessum: qui ridiculus minùs illo?
An quodcunque facit Mæcenas, te quoque verum est
Tantò dissimilem, & tantò certare minorem?
Absentis ranæ pullis vituli pede pressis,
Unus ubi effugit matri denarrat, ut ingens
Bellua cognatos eliserit. Illa rogare,
Quantane? Num tandem, se inflans, sic magna fuisset?
Major dimidio. Num tantò? Quum magis atque
Se magis inflaret: Non, si te ruperis, inquit,
Par eris. Hæc à te non multùm abludit imago.
Adde poëmata nunc; hoc est, oleum adde camino:
Quæ si quis sanus fecit, sanus facis & tu.
Non dico horrendam rabiem. HOR. *Jam desine.* DAM. *Cultum*
Majorem censu. HOR. *Teneas, Damasippe, tuis te.*

DAM-

gnez que vos Livres ne soient plus grands que vous. Mais au moins si la taille vous manque, l'embonpoint ne vous manque pas.

310 *Turbonis*] *Turbo* étoit un gladiateur fort petit, mais fort courageux. * *Turbo nomen proprium gladiatoris*, dit Priscien. *

312 *Te quoque verum est*] *Verum est*, est ici pour *æquum est*, *vrai*, pour *juste*. Les Grecs & les Latins ont souvent mis la verité, pour la justice.

* 313 *Tanto dissimilem*] M. Bentlei prétend que c'est une faute, & qu'il faut lire comme dans quelques manuscrits, *tantum dissimilem*. *

314 *Absentis ranæ pullis*] Quoique cette fable ne se trouve plus aujourd'hui parmi les fables d'Esope, il ne faut pas douter qu'elle ne soit de lui. Car il s'est perdu beaucoup de choses de cet Auteur. Phedre, qui a écrit peu de tems après Horace, conte la même fable d'une autre maniere. Il dit, que la grenouille voyant le taureau dans un pré, devint jalouse de sa grosseur, & s'enfla pour l'imiter, &c. La maniere d'Horace est plus vive.

315 *Denarrat*] *Denarrare* signifie proprement *conter en détail*, conter d'un bout à l'autre.

* 317 *Quantane? num tandem se inflans?*] M. Bentlei se donne la torture pour rétablir & pour expliquer ce passage, & aprés bien des efforts il ne peut en venir à bout & il le gâte entierement. D'abord il corrige ce vers qui n'a nul besoin d'être corrigé, & il lit:

Quantane? num tantum, sufflans se, magna fuisset.

Ce qui ne sent point du tout le stile d'Horace qui n'auroit jamais écrit *tantum magna*. Et il n'y a rien de mieux que *num tandem, se inflans, sic magna fuisset*. Cette mere grenouille en s'enflant tant qu'elle peut, demande à sa fille: *Enfin est-elle aussi grosse que cela?* Ce *tandem* a là beaucoup de grace. La petite grenouille repond que *la bête est de la moitié plus grosse, major dimidio*. Cela déplaît à M. Bentlei. Il lui paroît ridicule que cette petite grenouille ne trouve cette bête plus grosse que sa mere que de la moitié; car il voudroit qu'elle jugeat mieux des grandeurs & des grosseurs. Pour faire donc honneur à Horace il corrige,

Major pernimio. Num tantum?

Car, dit il, les fables ne doivent débiter que des choses qui aprochent du vrai, & qui soient en quelque façon croyables; *veris proxima & fidem aliquatenus habitura*. Est-il vraisemblable que cette grenouille se puisse enfler si fort du premier coup, qu'elle vienne à la moitié de la grosseur du boeuf? Si elle s'enfle encore trois ou quatre fois, elle l'égalera ou le surpassera. Rien de plus malheureux que cette critique, & rien de plus faux que ce principe; car il ruïne toutes les fables d'Esope, de Phedre & de la Fontaine. Mais laissons là M. Bentlei, & ajoutons un mot pour éclaircir ce texte d'Horace. Toute la difficulté consiste à mon avis dans ce vers:

Major dimidio. Num tanto?

On ne voit pas à quoi tient ce *tanto*. Car il n'y auroit pas de sens à dire *num tanto major*. *Est-elle plus grosse de tant*, ou *d'autant?* Je suis persuadé qu'Horace n'avoit écrit ni *tantum* ni *tanto*, mais *num*

tanta

armes, sans vous moquer de sa démarche plus fiere que sa taille ne le permet. Pensez-vous donc être moins ridicule, & beaucoup mieux bâti que lui? Est-il juste, que vous vouliez faire tout ce que fait Mécénas; & que nonobstant la grande difference qu'il y a, vous tâchiez d'aller du pair avec lui, & de le surpasser même, s'il étoit possible. Un taureau ayant marché sur les petits d'une grenouille, un seul échapé du danger va conter à sa mere, qu'un animal d'une grosseur épouvantable avoit écrasé ses freres. Sa mere étonnée lui demande: De quelle grosseur étoit-il? Et en s'enflant de toute sa force: Etoit-il bien aussi gros? De plus de la moitié, lui dit ce petit. Et à cette heure, l'étoit il bien autant? Et comme elle s'enfloit toujours de plus en plus: Quand vous vous creveriez, lui dit-il, vous ne l'égaleriez jamais. Voilà votre portrait au naturel Ajoutez à cela les vers, c'est-à-dire, versez de l'huile dans le feu. Si jamais Poëte fut sage, je consens que vous le soyez aussi. Je ne parle point des horribles emportemens...... HOR. C'est assez DAM. De cette dépense qui excede votre revenu..... HOR. Seigneur Damasippe, mêlez-vous de vos affaires.

DAM.

tanta est? Est-elle aussi grosse? Cela est simple & naturel.

320 *Hæc à te non multum abludit imago*] *Image* pour *fable*; parceque les fables ne sont que des imitations, des portraits. Peut être même que les Anciens ont apellé les fables, des *images*, parcequ'elles sont l'effet de l'imagination. Car il y a beaucoup d'aparence que l'imagination a produit les fables par le moyen des songes, & que c'est là leur premiere origine. Synesius étoit de ce sentiment.

321 *Adde poemata*] Les Stoïciens condamnoient la poësie absolument. Mais il y a dans ce passage un ridicule qu'on n'a pas remarqué. C'est que Damasippe, qui condamne ici les vers avec tant d'aigreur, oublie, qu'au commencement de cette Satire il a grondé Horace, de ce qu'il ne faisoit rien de nouveau, & l'a exhorté de toute sa force à faire encore des vers, & à reprendre son train ordinaire. Cette contradiction marque admirablement le naturel des hommes, qui condamnent en un moment ce qu'ils viennent de louer, qui ne jugent que par caprice, & qui ont autant de regles differentes dans leurs jugemens, qu'il y a de differens dégrés de feu qu'ils donnent à leur imagination. D'ailleurs Horace marque ici une malignité fort ordinaire aux hommes, en faisant voir par un exemple sensible, que ceux qui demandent le plus instament à un Poete, à un Auteur, des nouvelles de ses ouvrages & qui le pressent le plus de travailler, sont très souvent ceux qui s'en moquent les premiers, & qui traitent de folie ses occupations les plus utiles.

Hoc est, oleum adde camino] Car un fou est beaucoup plus fou quand il est Poëte. La poësie fait en lui ce que l'huile fait dans le feu. C'etoit un proverbe des Anciens; *oleum in incendium, oleum in ignem, & ignis oleo.*

323 *Non dico horrendam rabiem*] Car Horace étoit fort colere & fort emporté, comme il le dit lui-même dans la derniere Epitre du Livre premier: *Irasci celerem.* Les Stoïciens faisoient profession de patience.

Cultum majorem censu] Horace aimoit à être fort propre, & son pere l'avoit accoutumé à faire beaucoup de dépense, comme il l'a dit lui-même dans la Satire VI. du Liv. I. vers 78.

- - - - Vestem servosque sequentes
In magno ut populo si quis vidisset, &c.

Ceux qui voyoient mes habits & les esclaves dont j'étois suivi.

Damasippe reproche cela à Horace, parceque les Stoïciens étoient fort simples dans leurs habits, & se contentoient de ce qui étoit absolument necessaire.

324 *Teneas, Damasippe, tuis te*] *Mêlez-vous de vos affaires.* Travaillez à vous corriger vous-même, & ne vous amusez point à vouloir corriger les autres. Horace reproche par-là à Damasippe, qu'il violoit un des plus grands préceptes de la secte dont il faisoit profession, qui recommandoit sur toutes choses, de ne penser qu'à soi, & de ne reprendre jamais les autres. *Laisse les fautes qu'on fait où on les fait,* disoit l'Empereur Marc-Aurele.

DAM. *Mille puellarum, puerorum mille furores.*
HOR. *O major tandem parcas, insane, minori.*

325 *Mille puellarum, puerorum mille*] On a vu dans les Odes le penchant qu'Horace avoit à l'amour. Celui qui a écrit sa Vie, a dit : *Ad res venereas intemperantior fuisse traditur. On dit qu'il fut fort adonné aux plaisirs de l'amour.*

326 *O major tandem parcas*] Il est bon de remarquer la conduite d'Horace dans les réponses qu'il fait à Damasippe. D'abord il n'est point choqué de la liberté qu'il prend de faire son portrait. Mais ensuite, voyant que cela va trop loin, il le prie de ne pas continuer; *jam desine.* Comme ce Philosophe continue, en encherissant toujours sur ce qu'il avoit déja dit, Horace prend aussi un ton plus haut, & l'avertit de ne penser qu'à se corriger lui-même: *tencas, Damasippe, tuis te.* Enfin Damasippe ne s'arrêtant pas pour cela, Horace perd patience, & lui dit: *O major tandem parcas.* Mais une des principales beautés de ce vers consiste, en ce qu'il semble que ce soit une fort grande louange pour Damasippe: *O major tandem parcas.* Car jusques-là Damasippe a lieu de croire, qu'Horace admiroit sa sagesse. Il n'est desabusé que par le mot *insane*, qui le confond, & qui fait une plaisanterie, en ce qu'il n'étoit pas attendu.

NOTES SUR LA SATIRE III. DU LIV. II.

IL paroît par le vers 185. dit le P. Sanadon, que cette Satire est de l'année 720. Horace étant âgé de trente-un, ou trente-deux ans.

1 *Sic rarò scribis*] Sept manuscrits portent, *si rarò scribes*, & le P. S. a employé cette leçon, après M. Bentlei & M. Cuningam.

4 *Ab ipsis*] Le P. S. lit *at ipsis*, & recule le point après *sobrius*, comme l'ont fait, dit-il, deux savans Critiques sur d'excellens manuscrits.

6 *Nil est*] C'est Horace qui dit cela, comme le P. S. l'a remarqué.

12 *Tantos*] A la place de ce mot, Rutgers a mis *quid tu?* & le P. S. a adopté cette leçon. Le vieux Scholiaste de Perse lisoit dans les manuscrits de son tems, *quin tu*, ce qui fonde la correction.

25 *Mercuriale*] M. Cuningam a lu *Mercuriali*, & le P. S. l'a suivi.

39 *Urget*] Le P. S. lit *angit*, après un bon nombre de manuscrits & plusieurs éditions.

43 *Quæcunque*] M. Cuningam a corrigé *cujusque*, que le P. S. a reçu.

50 *Utrique*] Le P. S. a encore suivi ici M. Cuningam, qui a lu *utrimque*, parceque les mots *passim palantes* semblent donner l'idée d'un plus grand nombre de personnes, & doivent faire prendre les singuliers *hic & ille*, pour *hi & illi*.

60 *Fusius*] Le P. S. lit *Fufius*, suivant sept manuscrits & cinq éditions, ce nom se trouvant assez souvent dans les anciennes inscriptions.

75 *Cerebrum est*] Le P. S. rejette *est* après *Perilli*, pour éviter la consonance desagréable qu'il faisoit à la même place où il est au vers précédent.

91 *Quoad vixit*] Lucrece n'a fait de même qu'une fillabe de *quoad*, comme le P. S. l'a remarqué: *Quoad licet, ac potis est, &c.*

108 *Quid*] Presque tous les manuscrits & celui d'Acron portent *qui*, & le P. S. l'a employé, comme M. Bentlei & M. Cuningam.

128 *Tun' sanus*] Suivant le P. S. il n'y a point ici de nouvelle scene, comme l'a prétendu M. Dacier, non plus qu'au v. 132. *quid enim?* où M. Dacier fait parler Scéva: personnage qui n'est point nécessaire, qui est de son invention, & qui est tout à fait hors d'oeuvre, comme ce Pere le remarque. C'est toujours, selon lui, Stertinius qui parle, & c'est aussi le sentiment de M. Bentlei.

129 *Tuos quos*] Josse de Bade avoit corrigé *tuo quos*, & cette leçon, aprouvée par le Févre & M. Dacier, a été employée par le P. S. après M. Bentlei & M. Cuningam.

133 *Occidit*] Le P. S. lit *occidis*, après sept manuscrits & quatre éditions.

151 *Jam hæc*] M. Cuningam a rapellé *jam jam*, qui est une leçon de N. Heinsius, & le P. S. l'a adoptée.

154 *Ingens*] Le P. S. a mis *instans*, correction de M. Cuningam, qui lui paroît fort heureuse.

155 *Quid cessas?*] Tous les manuscrits & toutes les éditions, avant Muret, ont *tu cessas?* Le P. S. a preferé avec raison cette leçon à *quid cessas?* que Muret avoit introduite sans autorité.

Ptizanarium] C'est proprement une tisane faite avec de l'orge mondé, comme le P. S. le remarque. Quand on la faisoit d'autre chose, on avoit soin d'ajouter un nom, qui marquoit cette difference. Je ne sais, ajoute ce Pere, pourquoi nos traducteurs ont entendu par *ptizanarium*, de la bouillie. Ce seroit un plaisant remede pour un homme tombé en létargie.

156 *Quanti emtæ*] Le P. S. a mis *emtum*, après M. Ben-

DAM. De mille passions pour des filles & pour des garçons. HOR. Oh le plus grand de tous les fous, aprenez enfin à suporter les defauts de ceux qui sont bien moins fous que vous.

SA-

M. Cuningam, malgré l'autorité des éditions, parceque la tisane étoit tout le remede, & que le ris n'en étoit qu'une partie.

Octo assibus] *Octussibus*, que lit le P. S. est une restitution faite par deux savans Critiques, sur tout ce qu'il y a de manuscrits & d'éditions avant Lambin, qui est le premier qui ait osé corriger le texte.

157 *An furtis pereamque*] Le P. S. a mis *an furtis peream anne*, le *que* n'étant point une particule disjonctive.

166 *Barathrone*] On trouve dans deux manuscrits *Balatroni*, & le P. S. a suivi M. Cuningam, qui l'a rapellé dans le texte. *Balatro*, un homme de néant, un vaurien, un débauché, un bouffon.

172 *Ludere*] Le P. S. lit *credere*, après M. Cuningam, & quoique cette leçon ne soit autorisée par aucun manuscrit, ni par aucune édition, elle paroît nécessaire, parcequ'elle entre naturellement dans la pensée du Poete.

182 *Ædilis - - - Prætor*] La Préture & l'Edilité, dont il est parlé en cet endroit, dit le P. S. representent en general les premieres magistratures de la République, & n'ont aucun raport à Agrippa, comme M. Dacier le prétend sur le v. 185.

183 *Aut æneus*] Comme les anciens Poetes n'ont jamais employé *æneus* de trois sillabes, le P. S a lu *& aënus*, qui d'ailleurs se trouve dans deux anciens manuscrits, & que plusieurs Critiques, & entr'autres M. Bentlei & M. Cuningam, ont employé.

194 *Putrescit*] Le P. S. prefere *putescit*, qui est la leçon de la plupart des manuscrits.

208 *Veris, scelerisque*] Le P. S. lit *veri scelerisque*, en mettant une virgule après *scelerisque*, ce qu'il explique : *Quicunque tum veri tum sceleris species capiet tumultu permistas*, prenant *alias* pour *diversas*, & entendant *tumultu* du trouble des passions.

216 *Pusam aut pusillam*] Le P. S. a mis *pupam aut pupillam*, que portent quelques manuscrits de Lambin.

234 *In nive*] Le P. S. lit *tu nive*, sous-entendant *in*, comme Thomas Johnson dans ses notes sur Grotius a cité ce vers. Les éditions de deux habiles Commentateurs, dit le P. S. le presentent de même.

313 *Tanto dissimilem*] On trouve dans deux excellens manuscrits, & dans deux des meilleures éditions, *tantùm dissimilem*, & c'est la leçon que le P. S. a suivie. *Tantùm* pour *tam*, comme Horace même a dit ailleurs:

Nec tantùm Veneris quantùm studiosa culinæ.

316 *Num tandem, se inflans, sic magna*] Le P. S. lit, *num tantùm, sufflans se, magna*, & c'est la leçon de M. Bentlei & de M. Cuningam. *Num tantùm* est de quatre anciens manuscrits, dit le P. S. & on en cite encore un plus grand nombre pour *sufflans se*, & il remarque avec beaucoup de raison, que *tandem* ne convient nullement à un premier effort.

318 *Major dimidio: Num tanto*] Le P. S. a mis, après M. Cuningam, *Major. Dein: num tantùm? Major.* Comme cette correction est considerable, je copierai ici presque toute la remarque de ce Pere. Ce vers, dit-il, a encore été plus defiguré que le précédent, & les manuscrits ne sont pas exempts de cette dépravation. On a cru entendre ce que l'ancienne leçon signifioit, & de savans Critiques, entr'autres Torrentius & M. Dacier, n'ont pas seulement daigné en dire un mot dans leurs notes. Cependant il n'y a peut-être point d'endroit dans Horace qui soit plus sensiblement defectueux. Le bon sens & la grammaire y sont également blessés. Que veut dire *major dimidio?* ajoute le P. S. Une fable, toute fable qu'elle est, doit garder la vraisemblance dans son genre. Or quelle aparence que cette mere grenouille ait atteint du premier coup la moitié de la grosseur d'un boeuf? Si cela est croyable, ne pouvoit-elle pas l'égaler entierement après un second & un troisieme effort? Il faut nécessairement dévorer ces absurdités à la honte d'Horace, ou bien avouer que *dimidio* n'est point de lui. Secondement, continue le P. S. on n'est pas moins en peine que faire de *tantò*. La grenouille veut elle dire : *Num vitulus tantò major est quantò magis me distendo*; ou bien : *Num tantò sum major quantò major est vitulus*; ou enfin : *Num tantò major sum quantò major eram antea?* La premiere explication supose que le boeuf augmentoit en grosseur à mesure que la grenouille se boursouffloit ; ce qui est ridicule. La seconde ne sauroit former aucun sens, & la troisieme donne à entendre que la grenouille étoit déja parvenue à la grosseur du boeuf ; ce qui est directement contre la suposition de la fable. Enfin après la seconde interrogation *num tanto?* on attend la réponse de la petite grenouille, & cette réponse ne vient point. Certainement, conclud le P. S. le defaut est visible, & jamais peut-être correction ne fut plus nécessaire. M. Cuningam l'a solidement justifiée dans le X. chap. de ses *Animadversions* contre M. Bentlei. Il a même été jusqu'à excuser la rudesse de ce vers, qui, se trouvant sans césure, est d'une cadence très desagréable, mais qui convient fort à l'action que le Poete décrit.

SATIRA IV.

HORATIUS & CATIUS.

HOR. UNDE, & quò Catius? CAT. *Non est mihi tempus, aventi*
Ponere signa novis præceptis: qualia vincant
Pythagoran, Anytique reum, doctumque Platona.
HOR. *Peccatum fateor, quum te sic tempore lævo*
Interpellarim: sed des veniam bonus, oro.
Quòd si interciderit tibi nunc aliquid, repetes mox:

Sive

DANS la Satire précédente Horace s'est moqué des Stoïciens. Dans celle ci il attaque les Epicuriens, qui expliquoient fort mal les sentimens d'Epicure, & qui faisoient un très mauvais usage de la doctrine de ce Philosophe. Car sous prétexte qu'Epicure faisoit consister le souverain bien dans la volupté, ces faux Epicuriens, au lieu de prendre *la volupté*, dans le sens de leur maître, pour le plaisir que donne la pratique de la vertu, de la justice, & de l'honnêteté, la prenoient au contraire pour les infames plaisirs de la débauche. Les veritables Epicuriens apelloient ces indignes Sectateurs, *les Sophistes de leur doctrine*. Parmi ces Sophistes, Catius, dont il est ici question, tenoit le premier rang. C'étoit le Philosophe Catius *Insuber*, dont il est parlé dans Ciceron & dans Quintilien. M. le Févre a voulu combatre ce sentiment dans ses Lettres. Mais quelque respect que j'aye pour la mémoire de ce grand homme, à qui je dois tout le bonheur de ma vie, j'ose dire qu'il n'a pas connu toute la finesse de cette Satire. Horace, pour tourner Catius en ridicule, & pour faire voir, que c'étoit un de ces faux Epicuriens qui ne connoissoient d'autre plaisir que celui de leur ventre, feint fort ingénieusement, qu'il le rencontre tout réveur, dans le tems qu'il alloit écrire certains préceptes de cuisine, qu'il venoit, disoit-il, d'entendre, & qui l'avoient si fort charmé, qu'il étoit tout prêt à dégrader Epicure, pour le mettre au-dessous de cet excellent Cuisinier, qui lui avoit enseigné de si beaux secrets. Mais ce qu'il y a de bon, c'est que ce Cuisinier, c'est Catius lui-même, qui cherche à débiter sa doctrine sous un autre nom. On ne sauroit rien imaginer de plus plaisant. Je ne m'attacherai pas à combatre toutes les raisons de Monsieur le Févre. La plus forte est celle par laquelle il prétend prouver, que le Philosophe Catius étoit mort, quand cette Satire fut faite. Mais il n'avoit pas assez examiné sa preuve, qui est très foible. Ciceron écrivant à Cassius, qui étoit aussi Epicurien, dit: *Catius Epicureus qui nuper est mortuus. L'Epicurien Catius qui est mort depuis peu.* Parceque Catius étoit mort quand Ciceron écrivit cette Lettre, s'ensuit il de là, qu'il fut mort, quand Horace fit cette Satire? Il est sûr, que la Lettre de Ciceron fut écrite sous le IV. Consulat de Cesar, l'an de Rome 708. Horace avoit alors vingt-un an. Il pouvoit fort bien avoir fait cette Satire à cet âge-là. Ainsi le passage de Ciceron, au lieu de prouver ce que Monsieur le Févre a prétendu, sert au contraire à nous aprendre, que cette Satire est un des Ouvrages qu'Horace composa pendant qu'il étoit encore jeune, & au-dessous de vingt & un an. D'ailleurs, il est certain qu'Horace ne donne ici rien à Catius qui ne lui convienne, & qui ne s'accorde parfaitement avec l'opinion qu'on avoit de lui. Voici un témoignage formel & irreprehensible, qui fait voir clairement que Catius passoit pour un très mechant Interprete des sentimens d'Epicure. C'est un passage tiré d'une Lettre que Cassius écrivoit à Ciceron, & qui, pour s'excuser de ce qu'il étoit lui-même Epicurien, fait voir la grande difference qu'il y avoit des veritables Epicuriens à ces Sophistes, comme Catius, qui deshonoroient la doctrine d'Epicure par les mauvaises explications qu'ils lui donnoient: *Ipse enim Epicurus*, dit-il, *à quo omnes Catii & Amafinii, mali verborum Interpretes, proficiscuntur, dicit:* Οὐκ ἔστιν ἡδέως ἄνευ τοῦ καλῶς καὶ δικαίως ζῆν. *Epicure lui-même, d'où sont sortis tous vos Catius & vos Amafinius, que vous nous reprochez, ces méchans Interpretes de ses paroles, dit, qu'il n'est pas possible de vivre avec plaisir, si l'on ne vit bien & justement.* C'est encore une verité constante, que ces Epicuriens si relâchés étoient raillés ordinairement, sur ce qu'ils mettoient leur souverain bien dans la bonne chere. C'est sur cela que Ciceron, pour se venger de ce que son Ami Cassius avoit quité la secte des Stoïciens, pour suivre celle d'Epicure, lui écrit dans la Lettre XVIII. du Liv. V. *Ubi igitur, inquies, philosophia? Tua quidem in culinâ, mea molesta est. Où*

est

SATIRE IV.

HORACE & CATIUS.

HOR. D'Où vient Catius, & où va-t-il? CAT. Je n'ai pas le tems de m'arréter: car je ſuis preſſé de marquer certains préceptes nouveaux, que je viens d'entendre, & qui valent mille fois mieux que ceux de Pythagore, ceux de Socrate, & ceux du ſavant Platon. HOR. J'avoue que j'ai tort de vous avoir interrompu ſi mal à propos. Mais, je vous prie, ayez la bonté de m'excuſer : ſi quelqu'un de ces beaux préceptes vous échape preſentement, vous les ratra-

eſt donc la philoſophie, me direz-vous? Pour la vôtre, elle eſt dans la cuiſine; mais la mienne eſt chagrine & triſte. Ce reproche fait à un Epicurien, d'aimer la cuiſine, éclaircit & embeilit tout-à-fait le rôle qu'Horace donne ici à Catius. Et ce rôle fait ici un ridicule d'autant plus grand que ce Catius avoit fait pluſieurs ouvrages de philoſophie, comme quatre Livres *de la nature des choſes*, & un Livre *du Souverain bien*. Il n'y a rien de plus plaiſant que de voir un Philoſophe qui a traité de ſi grands ſujets, deſcendre à donner des préceptes de cuiſine. Horace n'eſt donc ni le ſeul, ni le premier qui ait raillé les Epicuriens ſur ce talent pour la bonne chere. Il ſemble même qu'il ait pris l'idée de cette Satire dans une piece du Poëte comique Damoxene, dont Athénée nous a conſervé un fragment de 70 vers, où un diſciple d'Epicure dit, qu'en moins de trois ans il a gagné dix talens (dix mille écus) à faire la cuiſine ſelon les preceptes de ſon maitre. *C'eſt pourquoi*, ajoute-t-il, *quand vous verrez un Cuiſinier ſans Lettres, & qui n'aura pas preſens tous les Traités de Démocrite, n'en faites pas grand cas, & choiſiſſez toujours celui qui ſaura par cœur le Canon d'Epicure. Car pour être bon Cuiſinier il faut connoître la nature des choſes, les proportions, les harmonies, les goûts, ce qui reſulte des differens mélanges, & les effets des ſaiſons.* Et c'eſt ſur cet aſſemblage de préceptes qu'Epicure a bâti la volupté.

2 *Ponere ſigna novis præceptis*] *Signa* ſignifie quelquefois des lettres & des abréviations. Mais avec tout cela, *ponere ſigna novis præceptis*, ne ſignifie pas *mettre des préceptes par écrit*, comme on l'a cru. C'eſt tout autre choſe. Quand les Anciens avoient entendu quelque diſcours, qui meritoit d'être retenu, & qu'ils n'avoient pas le tems d'écrire, ils tâchoient d'y *mettre des marques*, *ponere ſigna*: c'eſt-à-dire d'y attacher en gros des idées, & d'y faire des reflexions en forme d'analiſe, pour pouvoir ſe ſouvenir de toutes ſes parties, quand ils auroient le tems de les mettre par écrit. Les Philoſophes apelloient ces ſortes de reflexions Ἀποσημειώσεις, & Platon les apelle Ὑπομνήματα, dans ce beau paſſage du Theétete, où Euclide dit à Terpſion, qui lui demandoit s'il pouroit lui redire une converſation que Socrate avoit eue avec Theétete: Οὐ μὰ τὸν Δία οὔκουν οὕτω γε ἀπὸ στόματος. Ἀλλ' ἐγραψάμην τότ' εὐθὺς οἴκαδ' ἐλθὼν ἀπομνήματα, ὕστερον δὲ κατὰ σχολὴν ἀναμιμνησκόμενος ἔγραφον. *Je ne ſaurois vous le redire de bouche. Mais heureuſement dès que je fus de retour chez moi, j'écrivis quelques reflexions ſur ce que j'avois entendu, & enſuite je l'écrivis à loiſir avec le ſecours de ces reflexions.* Rien ne ſauroit mieux expliquer le deſſein de Catius, & les termes dont il ſe ſert.

3 *Pythagoran*] Pythagore, natif de Samos, fut le premier Auteur de la philoſophie. Il quita ſa patrie, pour fuir la tirannie de Polycrate, vers la L. Olympiade, 580 ans avant la naiſſance de notre Seigneur, & ſe retira en Italie à Crotone, où il enſeigna pendant longtems, & y fut enfin tué.

Anytique reum] Socrate qu'Anytus & Melytus firent mourir par leurs fauſſes accuſations.

Doctumque Platona] C'eſt un des paſſages qui a fait croire à M. le Févre, que ce Catius n'eſt point Catius l'Epicurien, parce, dit-il, que les Epicuriens n'ont jamais dit de bien de Platon, & que Catius l'apelle ici *docte*. Mais cette raiſon eſt foible. Il eſt vrai que certains diſciples d'Epicure ont écrit contre Platon; mais cela n'empêchoit pas qu'ils ne reconnuſſent que Platon étoit ſavant. Epicure lui-même n'avoit pu trouver autre choſe à reprocher à Platon, que la trop grande pompe de ſon ſtile. C'eſt pourquoi il l'apelloit χρυσοῦν, *Platon le doré*. Et non pas à cauſe de ſon faſte & de ſa vanité, comme l'a cru M. Gaſſendi. D'ailleurs, qui ne voit qu'ici Catius parle par raport aux ſentimens d'Horace, dont Platon étoit le Heros?

Sive est naturæ hoc, sive artis, mirus utroque.
CAT. *Quin id erat curæ, quo pacto cuncta tenerem:*
Utpote res tenues, tenui sermone peractas.
HOR. *Ede hominis nomen: simul, an Romanus, an hospes?*
CAT. *Ipsa memor præcepta canam: celabitur auctor.*
Longa quibus facies ovis erit, illa memento,
Ut succi melioris, & ut magis alba rotundis
Ponere: namque marem cohibent callosa vitellum.
Caule suburbano, qui siccis crevit in agris
Dulcior: irriguo nihil est elutius horto.
Si vespertinus subitò te oppresserit hospes,
Ne gallina malum responset dura palato,
Doctus eris vivam misto mersare Falerno:

Hoc

7 *Sive est naturæ hoc, sive artis*] Il parle de la mémoire naturelle & de la mémoire artificielle. Cette derniere consiste en certains lieux ausquels on aplique & l'on confie ses pensées, sous de certaines images, que l'on se fait des choses que l'on veut retenir. Ciceron en donne des préceptes dans le III. Liv. de sa Rhétorique *ad Herennium*, où il dit, que cette mémoire artificielle consiste en certains lieux que l'on choisit, & en certaines images que l'on se forme des choses dont on veut se souvenir, & que l'on aplique par ordre à ces lieux. Ces lieux tiennent lieu de papier, les images sont comme les lettres, & l'aplication de ces images par ordre tient lieu d'écriture; ainsi par la mémoire artificielle on se souvient comme si on lisoit.

8 *Quin id erat*] Ce *quin* n'est point affirmatif: il est au contraire négatif. Catius dit, qu'il ne se fie pas si fort à sa mémoire, ou artificielle ou naturelle, qu'il ne veuille travailler sans perdre tems à retenir tout ce qu'il a entendu.

9 *Utpote res tenues, tenui sermone peractas*] Il parle de ces préceptes de cuisine, comme si c'étoit quelque point de théologie. Et c'est-là le ridicule. Horace imite ici cet endroit dans la II. scene du I. Acte des Nuées d'Aristophane, où le portier de Socrate dit à Strepsiade, qui avoit heurté trop rudement, qu'il l'avoit fait avorter, qu'il l'avoit fait accoucher avant terme d'une pensée, qui étoit déja toute formée:

Καὶ φροντίδ' ἐξήμβλωκας ἐξευρημένην.

Et cette pensée, c'est de savoir mesurer les pas d'une puce.

Res tenues tenui sermone] *Res tenues*, des choses si delicates & si subtiles qu'elles échapent si on n'y prend garde de bien près. *Tenui sermone peractas*, expliquées d'une maniere si fine & si deliée, que si l'on perd un seul terme, tout est perdu. Voilà le sens favorable que cela presente, mais je crois que sous ces mots est caché un trait de Satire bien fin & bien delié. Par ce mot *tenuis*, qui a un double sens, & qui peut être pris aussi en mauvaise part, Horace se moque adroitement du caractere & de la maniere d'écrire de Catius, dont l'érudition étoit fort mince & fort légere, & le stile fort simple & fort commun. Car voilà l'idée qu'en donne Quintilien dans le I. chap. du Liv. X. *In Epicureis levis quidem, sed non injucundus tamen auctor est Catius.*

11 *Celabitur Auctor*] Heinsius & tous ceux qui ont écrit sur Horace, ont cru que cet Auteur c'étoit Epicure, que Catius ne veut pas nommer, parceque son nom étoit en mauvaise odeur. Il avoit peur que cela ne nuisît à ces préceptes. Mais, en verité, on ne sauroit rien imaginer qui soit plus éloigné de la raison. Horace n'avoit garde de tourner en ridicule un Philosophe qu'il estimoit si fort, & dont il suivoit la doctrine. Ce n'est qu'à ses disciples relâchés qu'il en veut. Cet Auteur, c'est quelque Epicurien débauché de ce tems-là. Ou plutôt, c'est Catius lui-même. Et c'est en cela que consiste le ridicule. Ce Docteur me fait souvenir d'un joli passage de Montagne, qui se moque de la description pompeuse qu'un Italien, qui avoit été Maître d'hôtel du Cardinal Garaffe, lui fit *de la science de la gueule*, ce sont ses termes, avec une gravité & une contenance magistrale, comme s'il eût parlé de quelque point de théologie. Il lui déchiffroit la difference d'apétits: celui qu'on a à jeun, celui qu'on a après le second & le troisieme service; les moyens de lui plaire simplement; tantôt de l'éveiller & de le piquer; la police de ses sauces, premierement en général, & puis particularisant les qualités des ingrédiens, & leurs effets. Cela ressemble si fort à cette Satire, que

ratraperez aſſez dans la ſuite, ou par la force de votre mémoire naturelle, ou par les ſecrets de la mémoire artificielle. Car vous êtes merveilleux pour l'une & pour l'autre. CAT. Pas tant que vous penſez. Et quand vous m'avez abordé, j'étois bien empéché à me ſouvenir de tout ce que j'ai entendu. Car outre que ce ſont des choſes très ſubtiles, elles ſont traitées dans un ſtile ſi fin & ſi delié, qu'elles échapent facilement. HOR. Faites-moi la grace de me dire le nom de ce grand homme, & s'il eſt Romain, ou Etranger. CAT. Je vous dirai volontiers les préceptes, dont je tâcherai de me ſouvenir; mais je vous cacherai le nom de l'Auteur. Quand vous trouverez des oeufs longs, ne manquez pas de les faire ſervir à votre table: car ils ſont plus blancs que les oeufs ronds, & ont meilleur goût. Et, afin que vous n'en doutiez pas, ce ſont ces oeufs longs qui ſont les mâles. Les choux qui croiſſent dans des terres arides, ſont beaucoup plus doux que ceux qui viennent dans les jardins des fauxbourgs. Car il n'y a point de terroir ſi foible & ſi énervé

que l'on diroit preſque, que c'eſt une copie faite d'après cet original.

12 *Longa quibus facies*] Il commence par les oeufs, parcequ'on commençoit le repas par-là.

* 13 *Et ut magis alba rotundis*] M. Bentlei, qui a pris ce précepte très ſerieuſement, ne peut ſouffrir que Catius diſe que les oeufs longs ſont plus blancs que les ronds; car cela eſt faux. Et il trouve plus impertinent encore qu'il diſe qu'ils ſont plus blancs, parcequ'ils ſont les poulets mâles. C'eſt pourquoi il a corrigé:

- - - - *& ut magis alma rotundis.*

Et il explique *magis alma*, *plus nouriſſans*. Mais malheureuſement pour lui *alma* eſt un mot qui va toujours ſeul & qui ne reçoit ni le plus ni le moins. Jamais les Latins n'ont dit *magis alma*, ni *minus alma*. Il ne faut rien changer. Horace ne donne ce ſentiment à Catius que pour le ridicule, & plus il eſt ridicule, plus il ſert au but d'Horace qui veut ſe moquer de lui. La plupart des préceptes qui ſuivent, ne ſont pas meilleurs. *

14 *Namque marem cohibent calloſa vitellum*] Avant que ce grand Docteur eût ſi fort raffiné ſur le goût, on étoit perſuadé que les oeufs ronds étoient meilleurs que les longs; parceque les ronds ſont le poulet mâle, & les longs ſont le poulet femelle. Car c'eſt la doctrine d'Ariſtote, dans le VI. Liv. de l'Hiſtoire des animaux. Mais ce nouveau Philoſophe prend tout le contre-pied, & aſſure, que les oeufs longs ſont meilleurs que les autres, parcequ'ils ſont le poulet mâle. Pline dans le chap. LII. du Livre X. *Quæ oblonga ſint ova, gratioris ſaporis putat Horatius Flaccus. Fœminam edunt quæ rotundiora gignuntur, reliqua marem. Horace dit, que les oeufs longs ont meilleur goût que les autres. Les ronds ſont la femelle, & les autres ſont le mâle.* Mais Pline ſe trompe. Ce n'eſt point du tout Horace. Il raporte cela comme le ſentiment d'un Philoſophe nouveau, qui avoit des goûts particuliers, & qui en matiere de ſauces vouloit faire une ſecte à part. Cependant ce ſentiment a été ſi bien reçu, que Columelle en fait un précepte ſûr, dans le chapitre V. du Liv. IX. Car il dit, que quand on voudra avoir beaucoup de poulets mâles, il faut faire couver les oeufs les plus longs.

15 *Caule ſuburbano, qui ſiccis crevit in hortis dulcior*] Voici encore un goût extraordinaire: & cela eſt plaiſant, de vouloir dégoûter les Romains des choux qui venoient des jardins des fauxbourgs. Je ne ſais ſi c'eſt ce paſſage qui a perſuadé la même choſe à Pline: car il écrit dans le chap. VIII. du Liv. XIX. *Humor ſimuſque ſi deſuere, major ſaporis gratia eſt. Si abundavere, lætior fertilitas. Si l'eau & le fumier manquent aux choux, leur goût eſt plus agréable. Mais s'ils ont l'un & l'autre, ils viennent beaucoup mieux.* * Palladius n'étoit pas de ce ſentiment, & nos jardiniers n'en ſont pas non plus. *

16 *Irriguo nihil eſt elutius horto*] *Elutius*, lavé, inondé, à qui l'eau fait perdre toute ſa force. Heinſius corrigeoit, *irrigui nihil eſt elutius horti*, en ſous-entendant *caule*. Mais cela n'eſt pas néceſſaire.

18 *Reſponſet dura palato*] Ce *reſponſare* eſt beau, pour dire *reſiſter*, comme il dit ailleurs, *reſponſare cupidinibus*, reſiſter à ſes paſſions.

* 19 *Doctus eris vivam miſto merſare Falerno*] *Miſtum vinum* eſt du vin mêlé avec de l'eau; *vinum aquâ temperatum*, comme le vieux Commentateur l'a fort bien expliqué. Les Grecs ont dit de même, *οἶνος κεκραμένος*, *vinum miſtum*. Catius vouloit

Hoc teneram faciet. Pratensibus optima fungis
Natura est: aliis malè creditur. Ille salubres
Æstates peraget, qui nigris prandia moris
Finiet, ante gravem quæ legerit arbore solem.
Aufidius forti miscebat mella Falerno,
Mendosè: quoniam vacuis committere venis
Nil nisi lene decet: leni præcordia mulso
Prolueris meliùs. Si dura morabitur alvus,
Mitulus & viles pellent obstantia conchæ;
Et lapathi brevis herba, sed albo non sine Coo.
Lubrica nascentes implent conchylia lunæ:
Sed non omne mare est generosæ fertile testæ:
Murice Baïano melior Lucrina Peloris:
Ostrea Circæis, Miseno oriuntur echini:
Pectinibus patulis jactat se molle Tarentum.
Nec sibi cœnarum quivis temerè arroget artem,

Non

qu'on mêlat de l'eau dans le vin de Falerne pour le rendre plus doux & par là plus propre à l'effet dont il parle. Si M. Bentlei avoit fait attention à cela, il se seroit bien empêché de corriger *musto mersare Falerno, de la plonger dans du moût de Falerne.* •

20 *Pratensibus optima fungis*] Il y a des champignons meilleurs les uns que les autres. Mais avant ce Docteur on n'avoit jamais dit, que ceux des prés fussent généralement meilleurs que ceux des bois & des bruyeres; au contraire.

21 *Aliis malè creditur*] Il est vrai qu'il y a des champignons fort dangereux, & qui ont tué des familles entieres en un seul repas. Mais ce ne sont pas tous les champignons des bois. Dans les prés on en trouve d'aussi méchans qu'ailleurs.

22 *Qui nigris prandia moris finiet*] Ce passage a été mal entendu. J'ai remarqué ailleurs que les Anciens ne faisoient qu'un repas; & que ceux qui ne pouvoient attendre le souper sans manger, prenoient le matin du pain sec, ou des raisins, ou des figues, ou des meures, &c. Et ce repas étoit apellé *prandium*, *gustus* & *gustarium*. Mais ce Docteur, qui n'aimoit rien tant qu'un diner en forme, enseigne une autre méthode. Il veut qu'on finisse le repas par des meures; afin qu'on le commence par des mets plus solides, & que les meures ne servent qu'à dégraisser les dents. Et voilà en quoi consiste toute la plaisanterie de ce passage. Ce Philosophe pense plus à contenter son apétit, qu'à ménager sa santé: car il est si peu vrai, que les meures, que l'on mange après d'autres viandes soient saines, que Galien écrit en quelque endroit, qu'elles se corrompent très facilement.

24 *Aufidius forti miscebat*] Marcus Aufidius Lurco, homme fort delicat, & qui faisoit fort bonne chere. C'est le même qui nourissoit des troupeaux de paons, dont il tiroit tous les ans près de sept mille livres.

25 *Mendosè, quoniam vacuis committere venis*] Voici encore un goût géneral que ce Philosophe condamne; parcequ'il cherche plus à contenter son palais, qu'à fortifier son estomac, & le préparer à la digestion. Il vient de donner un précepte pour le diner: ici il en donne un autre pour ceux qui sont à jeun jusques au soir. Et il leur dit, qu'il n'est pas sain de suivre la méthode d'Aufidius, qui méloit le plus fort vin de Falerne avec le miel. Mais pour entendre ce passage, il faut savoir, que ceux qui n'avoient rien mangé le jour, commençoient leur souper par une boisson qu'on apelloit *mulsum* & *promulsis*. C'étoit du vin mêlé avec du miel. Ceux qui avoient soin de leur santé, choisissoient le vin le plus fort; parceque, comme dit Pline après Dioscoride, il n'enfle point l'estomac, & qu'il s'incorpore mieux avec le miel. Mais les friands, comme Catius, qui trouvoient cette boisson encore trop rude, n'employoient pour eux que le vin de Falerne le plus vieux, & qui avoit perdu toute sa force.

26 *Leni præcordia mulso*] *Mulsum lene*, du miel mêlé avec du vin qui n'est point fort & qui n'a rien de rude.

27 *Si dura morabitur alvus, mitulus & viles*] Tout ce passage est pris de Caton qui dit dans le chap. CLVIII. *Alvum dejicere hoc modo oportet, &c. addito mutulorum, L. II. Piscem Capitonem, cochleas,*

vé que celui d'un jardin qu'on arrose souvent. Si un hôte arrive chez vous bien tard, & sans être attendu, pour empécher que la poule que vous lui donnerez ne soit ni dure ni coriace, avant que de la tuer, souvenez-vous de la faire tremper dans du Falerne mêlé avec de l'eau. Cela la rendra plus tendre que la rosée. Les champignons des prés sont les meilleurs. Il ne faut pas se fier aux autres. Celui-là passera les étés en parfaite santé, qui finira son diner par des meures bien noires, & qu'il aura cueillies avant la grande chaleur. Aufidius mêloit du miel avec le plus dur Falerne; mais cela est mal entendu. Quand on est à jeun, il ne faut laisser couler dans ses veines rien qui ne soit doux. Vous ferez mieux de boire votre miel avec le vin le moins rude que vous pourez trouver. Si vous n'avez pas le ventre libre, vous ferez cuire ensemble des huitres & des limaçons les plus communs avec de l'ozeille, où vous ajouterez un verre de bon vin blanc de Cos. Cela dissipera toutes les obstructions. Le croissant de la lune remplit les coquillages. Mais toutes les mers ne produisent pas les plus excellens. Les huitres du lac Lucrin sont meilleures que celles de Baïes. Mais celles du promontoire de Circé l'emportent sur toutes les autres. Les meilleurs

chleas, &c. VI. Hæc omnia decoquito usque ad sextarios tres juris. Oleum ne addideris. Indidem sume tibi sextarium unum tepidum, adde vini Coï cyathum unum, &c. Pour bien lâcher le ventre, prenez deux livres de petites huitres, un mulet, six limaçons de mer. Faites cuire cela ensemble dans quatre peintes d'eau, jusques à ce qu'il soit diminué de moitié. N'y mettez point du tout d'huile. Prenez en trois demi setiers tout chaud, & ajoutez y un demi verre de vin de Cos. Il y met encore des choux, des betes, & plusieurs autres choses. Notez, que ce Philosophe choisit ce qu'il trouve de meilleur au goût: & il fait sa composition avec des huitres, des limaçons de mer, du vin de Cos, & de l'ozeille, au lieu de choux & de betes. Il faut pourtant qu'on soit averti, que Serénus Samonicus, qui vivoit à la fin du second siecle, a lu *mugilis*, au lieu de *mitulus*. Car il a écrit dans le chap. XXIX.

Quodque satis melius verbis dicemus Horatî:
Mugilis & viles pellent obstantia conchæ.

Ce que nous exprimerons beaucoup mieux, en nous servant des propres termes d'Horace: Le mulet & les coquillages les plus vils, chasseront toutes ces obstructions.

Mugilis est donc dans Horace ce que Caton apelle *piscem capitonem*, le poisson à la grosse tête. Et *conchæ* sont les limaçons; & les huitres *mituli*.

30 *Lubrica nascentes implent conchylia lunæ*] Cette opinion est fort ancienne, que les huitres & les écrevisses sont plus pleines, & que tous les os sont plus remplis de moëlle au croissant de la lune, qu'au declin. Lucilius avoit dit de même:

Luna alit ostrea, & implet echinos, Muribu' fibras,
Et pecui addit.

Mais l'experience fait voir que c'est une erreur.

32 *Murice Baïano melior Lucrina peloris*] *Murex, peloris, & ostrea*, sont des huitres de differente sorte. *Peloris* est une espece d'huitres plus grosses que les autres. On a cru même qu'elle avoit été apellée *peloris*, à cause de sa grosseur, du mot πελώριον. Mais c'est plutôt parcequ'on en pêchoit beaucoup près d'un promontoire de Sicile apellé *Pelorum*. Ces huitres du lac Lucrin étoient les plus estimées. C'est pourquoi Horace a dit dans l'Ode seconde du Livre cinquieme:

Non me Lucrina juverint conchylia,
Magisve Rhombus.

Et l'histoire nous aprend que Sergius Orata bâtit un palais magnifique à l'entrée de ce lac, pour en manger les huitres plus fraiches, *quo recentiore usu conchyliorum frueretur*.

34 *Pectinibus patulis*] *Pectines patuli*, sont des poissons qui ouvrent leur coquille, & il sont apellés *pectines*, parceque leur coquille est bordée de petites dents, comme les dents d'un peigne.

Non prius exactâ tenui ratione saporum.
Nec satis est carâ pisces averrere mensâ,
Ignarum quibus est jus aptius, & quibus assis
Languidus in cubitum jam se conviva reponet.
Umber, & ilignâ nutritus glande rotundas
Curvet aper lances carnem vitântis inertem.
Nam Laurens malus est, ulvis & arundine pinguis.
Vinea summittit capreas non semper edules.
Fœcundi leporis sapiens sectabitur armos.
Piscibus atque avibus quæ natura & foret ætas,
Ante meum nulli patuit quæsita palatum.
Sunt quorum ingenium nova tantum crustula promit.
Nequaquam satis in re unâ consumere curam:
Ut si quis solum hoc, mala ne sint vina, laboret,
Quali perfundat pisces securus olivo.
Massica si cœlo supponas vina sereno,
Nocturnâ, si quid crassi est, tenuabitur aurâ,
Et decedet odor nervis inimicus: at illa
Integrum perdunt lino vitiata saporem.
Surrentina vafer qui miscet fæce Falernâ

Vina,

36 *Non prius exactâ tenui ratione saporum*] *Exacta*, bien examinée, bien connue. Et il apelle cette science, *tenuem*, fine, subtile, à cause de sa difficulté. Si nous avions les Livres que ce Catius avoit faits *de la nature des choses*, je me persuade que nous y trouverions des traits qui nous feroient sentir dans cette Satire encore plus de ridicule que nous n'y en découvrons.

37 *Nec satis est carâ*] *Mensa* est ici la table, l'étau des vendeurs de marée. * Rien n'est plus éloigné du sens d'Horace que de l'expliquer de la table même du maître qui donne à manger, comme l'a fait M. Bentlei, qui l'explique ainsi: *Il faut que vos poissons soient si bien aprêtés qu'il n'en reste rien que les valets puissent remporter.* Il est impossible de faire venir *averrere* à ce sens-là qui est trop forcé. L'explication du savant Gronovius n'est pas meilleure. Il veut que *averrere pisces carâ mensâ* signifie, *enlever aux tables des friands les poissons les plus chers.* Dans quels embaras ne se jette t on point quand on fuit ce qui est simple. Rien n'est plus naturel que le sens que j'ai suivi. *

39 *Languidus in cubitum*] Car comme on étoit couché à table, on s'apuyoit sur le coude de la main gauche. Voyez les Remarques sur l'Ode XXVII. du Livre I.

Et cubito remanete presso.

41 *Curvet*] Fasse courber le plat par son grand poids. Car on servoit les sangliers entiers.

42 *Nam Laurens malus est, ulvis &*] Avant que ce nouveau Philosophe eût si fort raffiné sur le goût, on faisoit plus de cas des sangliers nouris dans les pays marécageux, que de ceux qui étoient nouris dans les pays secs & arides. Et la raison de cela est, que les sangliers sont comme les pourceaux, ils aiment les marais. Varron, dans le chapitre quatrieme du Livre second: *In pastu locus huic pecori aptus uliginosus, quòd delectatur non solùm aquâ, sed etiam luto. Ces animaux se trouvent beaucoup mieux dans les pays marécageux, parcequ'ils aiment non seulement à être dans l'eau, mais à être dans la bouë.* Quintus Hortensius avoit dans le même pays des Laurentins une forêt de cinquante arpens, enfermée de murailles, & qui étoit toute pleine de sangliers & de cerfs.

44 *Fœcundi leporis sapiens sectabitur armos*] Le vieux Commentateur dit, que le mot *armi* est ici pour *lumbi*, le rable. Mais il est sûr, qu'on ne sauroit trouver un seul exemple d'*armi* pris en ce sens-là. *Armi* sont assurement les épaules, comme, dans la derniere Satire de ce Livre, Horace dit en se moquant: *Et.*

leurs heriſſons viennent du cap de Miſene. Le delicieux Tarente ſe vante d'avoir les petoncles les plus delicats. Perſonne ne doit ſe piquer d'avoir l'art de faire bonne chere, s'il ne connoît parfaitement juſqu'à la moindre difference des goûts. Il ne ſuffit pas d'enlever du marché les poiſſons les plus chers, ſi l'on ignore quels poiſſons veulent être ſervis dans la ſauce, & ceux qu'il eſt mieux de faire ſervir tout ſecs, pour réveiller l'apétit des conviés, & pour les obliger à ſe remettre, & à recommencer à manger comme auparavant. Le ſanglier d'Ombrie, nouri de gland de chêne verd, doit être ſervi à la table de ceux qui n'aiment pas les chairs molles. Celui de Laurentum eſt fort méchant, parcequ'il eſt engraiſſé dans les marais. Les chevreuils nouris dans les vignes ne ſont pas toujours fort bons. Le Sage ne cherchera que les épaules du lievre. Perſonne avant moi n'a ſu connoître par le goût la differente nature & le different âge des poiſſons & des oiſeaux. Il y a des gens qui s'étudient à faire paroître leur eſprit par l'invention de quelque nouvelle eſpece de patiſſerie. Il ne faut pas ſe contenter de mettre ſes ſoins dans une ſeule choſe: comme ſi c'étoit aſſez pour vous, que le vin ne fût pas mauvais, ſans vous mettre en peine de choiſir l'huile avec laquelle on aprêtera votre poiſſon. Si vous expoſez à l'air dans un beau tems le vin de Maſſique découvert; le ſerein de la nuit adoucira tout ce qu'il a de dur, & emportera cette odeur ennemie des nerfs. Vous lui ôteriez toute ſa force, en le faiſant paſſer par une chauſſe de lin. Celui qui met du vin de Sur-

Et leporum avulſos, ut multo ſuavius, armos.

Jamais on n'a preferé les épaules du liévre au rable.

45 *Piſcibus atque avibus quæ natura*] Voi'à une grande fineſſe de goût, de connoître l'âge & les differentes qualités des poiſſons & des oiſeaux, *primo morſu*. Il faiſoit bien plus que le Sénateur dont parle Juvénal, qui en goûtant à des huitres, diſoit d'abord où elles avoient été priſes, & qui en voyant ſeulement un heriſſon de mer, marquoit l'endroit où on l'avoit péché:

Et ſemel aſpecti littus dicebat echini.

47 *Sunt quorum ingenium*] Horace ſe moque ici plaiſament de Catius, qui, s'il en faut croire le vieux Commentateur, avoit fait un Livre des ouvrages de pâtiſſerie, & où il diſoit, en parlant de quelque eſpece de gâteau: *C'eſt moi, qui ai inventé cela; c'eſt moi, qui l'ai mis en vogue.*

51 *Maſſica ſi cœlo ſupponas vina*] Pline dit qu'il eſt bon de faire celà à tous les vins de la Campanie, & de les laiſſer même nuit & jour aux vents, à la pluie: *Campaniæ nobiliſſima expoſita ſub dio in cadis, verberari ſole, luna, imbre, ventis aptiſſimum videtur.*

54 *Integrum perdunt lino vitiata ſaporem*] Il trouve que les vins de Maſſique perdoient toute leur force, quand on les philtroit, & qu'on les faiſoit paſſer par la chauſſe. C'eſt encore ici une imitation de Lucilius, qui en parlant d'un bon vin, dit dans la quatrieme Satire:

- - - - ſit quibu' vinum
Defuſum è pleno, hir, ſiphon cui neque dempſit
Vim, nec ſacculus abſtulerit.

Ils ont du vin qu'ils tirent d'un tonneau tout plein, dont on n'a point encore goûté dans le creux de la main, où l'on n'a point plongé le ſiphon, & que l'on n'a point affoibli en le faiſant paſſer par la chauſſe.

Pline dit: *ſacco frangimus vires.*

55 *Surrentina vafer qui miſcet fæce Falernâ*] On mettoit d'ordinaire le vin de Surrentum dans un tonneau où il y avoit eu du vin de Falerne, & où on laiſſoit toute la lie; afin qu'elle donnat le goût de Falerne à celui que l'on y mettoit. Car ce vin de Surrentum n'étoit pas à beaucoup près ſi bon que l'autre. Il étoit trop rude, & on l'adouciſſoit par le moyen de cette lie. Pline dit, qu'il étoit fort ſain pour les convaleſcens.

Vina, columbino limum bene colligit ovo:
Quatenus ima petit volvens aliena vitellus.
Tostis marcentem squillis recreabis & Afrâ
Potorem cochleâ: nam lactuca innatat acri
Post vinum stomacho. Pernâ magis ac magis hillis
Flagitat in morsus refici: quin omnia malit
Quæcunque immundis fervent allata popinis.
Est operæ pretium duplicis pernoscere juris
Naturam: simplex è dulci constat olivo:
Quod pingui miscere mero muriâque decebit,
Non aliâ quàm quâ Byzantia putruit orca.
Hoc ubi confusum sectis inferbuit herbis,
Corycioque croco sparsum stetit, insuper addes
Pressa Venafranæ quod bacca remisit olivæ.
Picenis cedunt pomis Tiburtia succo:
Nam facie præstant. Venucula convenit ollis.
Rectiùs Albanam fumo duraveris uvam.

Hanc

57 *Volvens aliena*] *Aliena*, tout ce qu'il y a d'étranger, & qui peut gâter le vin, *la lie*. Ce mot est remarquable.

58 *Tostis marcentem squillis recreabis*] Voici encore un trait d'un franc gourmand, & d'un homme entierement adonné à son ventre. Jusques-là on avoit toujours fini les repas par des laitues; parceque l'on étoit persuadé, qu'étant naturellement froides, elles dissipoient les vapeurs du vin, & temperoient la chaleur qu'il cause. Mais ce nouveau Docteur se moque de cette coutume. Il trouve que la laitue ne fait que nager dans l'estomac: & au lieu de chercher à moderer sa chaleur, & à dissiper les vapeurs, il veut au contraire, qu'on l'échauffe davantage, en reveillant son apetit par des choses qui l'excitent à boire. Il demande des canceres rotis, des huitres d'Afrique, du jambon, des andouilles. Et plutôt que de se reduire à la laitue, il aime mieux qu'on lui fasse venir quelque ragoût d'un méchant cabaret. C'est assurément le sens de ce passage, dont on n'a point du tout connu la finesse.

Squillis] *Squillæ* sont des poissons couverts d'une coque dure. C'est une espece de cancres.

60 *Hillis*] *Hillæ* sont des boudins, des andouilles, de la saucisse: & ce mot vient de *hira*, qui signifie proprement le boyau, que les Latins apellent *jejunum*.

* 61 *Flagitat in morsus refici*] Cette expression a fait de la peine aux Critiques; *refici in morsus*, *être excité de nouveau à manger*; *se remettre à manger*. Mais ce qui me persuade que c'est la veritable leçon & qu'elle est de la main d'Horace, c'est tout ce que les plus savans hommes ont fait & dit pour la changer. Ils ont trouvé dans quelques MSS. *Immorsus refici*, & ils l'ont embrassé. *Immorsus*, disent-ils, est *jejunus*, un *homme à jeun qui n'a pas encore mangé*. M. Bentlei a trouvé cette explication si sauvage qu'il l'a rejettée, car quand même elle seroit bonne, ce qu'elle n'est point, elle ne peut convenir ici où il s'agit d'un buveur qui est à table, qui a déja mangé & à qui il faut redonner de l'apétit. Le même M. Bentlei qui a si bien vu le ridicule de cette leçon, la retient en la corrigeant: car il lit *hillis flagitat immorsis refici*. *Immorsis*, dit-il, *hoc est*, *admorsis*, *commanducatis*, *degustatis*. Mais un moment après dégoûté avec raison de sa conjecture qui est en effet très étrange, il revient à *immorsus* qu'il explique *vellicatus*, *excitatus*, *punctus*, excité, piqué. Ce qui n'est ni moins étrange, ni moins inouï. Il ne faut nullement changer le texte. *Morsus* se dit fort bien de ce qu'on mange à table, comme dans Virg. Enéïd. III.

Nec tu mensarum morsus horrese futuros.

Refici in morsus est fort bien dit. *

65 *Quod pingui miscere mero*] Il veut du vin *pingue*, c'est-à-dire, le plus gros vin. Il ne faut rien changer à ce passage.

66 *Non aliâ quam quâ Byzantia putruit orca*] On veut qu'*orca* soit ici un *thon*. Je sais bien que la pêche des thons se faisoit ordinairement à By-

zance,

Surrentum ſur la lie du vin de Falerne, ne manque pas de l'éclaircir avec des oeufs de pigeon. Car les jaunes de ces oeufs en allant à fond, entrainent avec eux toute la lie. Vous remettrez ſur pied un buveur qui eſt déja hors de combat, en lui donnant des cancres rôtis, & des huitres d'Afrique. Car la laitue ne fait que nager dans un eſtomac affoibli. On aime beaucoup mieux ſe refaire, & ſe remettre en apétit avec une tranche de jambon, & avec quelque andouille. On preferera même à vos meilleurs mets tout ce qu'on aportera tout chaud du plus méchant cabaret. Il eſt encore très important de connoître le different goût & les differentes ſauces. La premiere, qui eſt la ſimple, n'eſt compoſée que d'huile douce : & vous en faites une ſauce compoſée, quand vous mêlez cette huile avec le plus gros vin & avec la ſaumure Je dis avec la ſaumure où l'on a laiſſé longtems le gros poiſſon de Byzance. Quand tout cela a bien bouilli avec des herbes hachées, & que vous y avez mis du ſaffran de Cilicie, vous ne faites qu'y verſer deſſus de la plus excellente huile deVénafre. Les pommes de Tibur ne ſont pas ſi bonnes que celles de Picénum ; mais elles ſont plus belles. Il y a des raiſins qui veulent être conſervés dans des pots de terre ; mais pour ceux d'Albe, il eſt plus ſûr de les faire durcir à la fumée. Je ſuis le premier qui ai

zance, quand ils deſcendoient du Pont-Euxin. Et ſi Horace avoit mis *orca* pour un thon, je croirois qu'il auroit voulu parler des jeunes thons que l'on y prenoit. Car il paroît par un paſſage d'Ariſtote, que les thons, après avoir fait leurs petits dans le Pont-Euxin, les menoient bientôt après dans le détroit de Byzance, & qu'on les prenoit au paſſage: *Proleſque adhuc parva apud Byzantium capitur.* Mais je ſuis perſuadé qu'*orca* eſt un poiſſon different du thon: & ce qui me confirme dans cette opinion, c'eſt que je ſais que la ſaumure de thon n'étoit point eſtimée à Rome. Elle étoit pour les pauvres: car on la donnoit à fort bon marché. Pline diſtingue clairement l'un & l'autre de ces deux poiſſons, & il ne les confond point du tout. * Rien n'eſt mieux dit que *Muria quâ Byzantia putruit orca. de la ſaumure, où le poiſſon de Byzance a pouri*, pour dire de la ſaumure faite de ce poiſſon pouri & fondu. M. Bentlei chicane cette expreſſion fort inutilement. Il ne veut pas qu'*orca* ſoit ici le poiſſon même, il prétend que c'eſt le vaſe, la cruche de Byzance où l'on mettoit la ſaumure pour la tranſporter. Mais comment peut-on dire de *la ſaumure où la cruche de Byzance a pouri? Putruit* ne peut jamais ſe dire du vaiſſeau ; la figure ſeroit trop outrée. *

68 *Corycioque croco ſparſum*] Corycus eſt une montagne de Cilicie, qui produit quantité de ſaffran, qui même lui a donné le nom : car les Phéniciens ont apellé cette montagne *Coryce,* du Syriaque *corcam*, qui ſignifie *ſaffran.*

Stetit] A ceſſé de bouillir. Car on n'y mettoit l'huile que quand on avoit ôté le vaiſſeau de deſſus le feu.

70 *Picenis cedunt pomis*] Il paſſe à la ſeconde table, que nous apellons le fruit. *Pomme* eſt un mot géneral, qui ſignifie toute ſorte de fruits, comme les pommes, les poires, &c. Il a été parlé des vergers de Tibur, dans l'Ode VII. du Liv. I.

71 *Venucula convenit ollis*] Les Anciens étoient fort ſoigneux de garder des raiſins toute l'année. Ils en mettoient dans des pots de terre. Columelle a fait un chapitre entier dans le douzieme Livre, pour enſeigner la maniere de les conſerver. Il y parle de ce raiſin apellé *uva venucula*, & il dit, que les Anciens le conſervoient dans des pots de terre ; mais que de ſon tems on avoit trouvé le raiſin apellé *uva Numiſiana* plus propre à être ainſi gardé dans des pots. Pline dit pourtant ; *venuculam ollis aptiſſimam.* Le vieux Commentateur croit que *venucula* eſt pour *venuſina*. Mais c'eſt ce que je ne crois point. Car je ne vois pas comment de *venuſina* on peut tirer *venucula*. Aſſurément les Romains apelloient cette eſpece de raiſin *venuſcula, venucula*, à cauſe de ſa beauté, ou parcequ'il étoit d'un plant étranger.

72 *Rectiùs Albanam fumo duraveris uvam*] Car ils avoient des raiſins qui devenoient meilleurs à la fumée, comme le vin. Pline dans le chapitre premier du Liv. XIV. *Aliis gratiam, qui & vinis, fumus affert fabrilis.*

Hanc ego cum mâlis, ego fæcem primus & alec,
Primus & invenior piper album, cum ſale nigro
Incretum, puris circumpoſuiſſe catillis.
Immane eſt vitium, dare millia terna macello
Anguſtoque vagos piſces urgere catino.
Magna movent ſtomacho faſtidia, ſeu puer unctis
Tractavit calicem manibus, dum furta ligurit;
Sive gravis veteri crateræ limus adhæſit.
Vilibus in ſcopis, in mappis, in ſcobe, quantus
Conſiſtit ſumtus? Neglectis, flagitium ingens.
Ten' lapides varios lutulentâ radere palmâ,
Et Tyrias dare circum illota toralia veſtes?
Oblitum quantò curam ſumtumque minorem
Hæc habeant, tantò reprendi juſtiùs illis,
Quæ niſi divitibus nequeunt contingere menſis.
HOR. *Docte Cati, per amicitiam Divoſque rogatus,*
Ducere me auditum, perges quocunque, memento.
Nam quamvis referas memori mihi pectore cuncta,
Non tamen interpres tantundem juveris. Adde

Vultum

73 *Ego fæcem primus & alec*] *Fæx* eſt ici ce qu'il apelle dans la derniere Satire *fæcula Coa*, la lie du vin de Cos. Pour *alec*, les uns diſent, que c'étoit la ſaumure de certains petits poiſſons qu'on laiſſoit fondre dans leur propre ſuc; & les autres prétendent, que c'eſt la lie de la ſaumure apellée *muria*. Ces derniers ſeuls me paroiſſent avoir raiſon. Car ils ſont fondés ſur un paſſage de Pline, qui dit dans le chap. huitieme du Liv. XXXI. *Vitium hujus (muriæ) eſt alec, imperfecta nec colata fæx.* Il paroît même par la ſuite de ce même paſſage de Pline, que la ſaumure de ces petits poiſſons, comme la ſaumure d'anchois, ne commença à être en uſage que de ſon tems. *Alec* eſt donc ici ſans contredit la lie de la ſaumure. On la gardoit d'ordinaire pour la donner aux eſclaves, qui la mangeoient avec leur pain, qu'ils trempoient dans le vinaigre, comme cela paroit par ce paſſage de Caton, dans le chap. LVIII. *Ubi oleæ comeſæ erunt, halecem & acetum dato. Quand les olives ſeront mangées, donnez-leur la lie de la ſaumure avec du vinaigre.*

75 *Puris circumpoſuiſſe catillis*] *Circumpoſuiſſe*, mettre autour de la table, ſervir un plat devant chaque convié, au lieu de ſervir tout dans un ſeul plat. Et il paroît que c'étoit la coutume: car Lucien remarque dans ſon Banquet, comme une choſe extraordinaire, qu'on ne ſervit pas un plat pour chacun: Πρόκειτο δὲ οὐκ ἐν ἑκάστῳ πινάκιον: mais qu'on ſervit un plat de deux en deux.

76 *Dare millia terna*] Trois mille ſeſterces ſont trois cents ſoixante quinze livres.

77 *Anguſtoque vagos*] Le mot *anguſto* a trompé les Interpretes, qui ont cru qu'Horace vouloit dire, qu'il étoit ridicule de faire une ſi groſſe dépenſe en poiſſon, & de n'avoir que de petits plats pour le mettre. Ce n'eſt point là le ſens. Il apelle ce plat petit, à cauſe de la grande quantité de poiſſons dont il eſt rempli, & qui le font paroître petit, quelque grand qu'il ſoit. *Vagus* eſt l'épithete ordinaire des poiſſons.

78 *Magna movent ſtomacho faſtidia*] Après avoir parlé de la viande & du fruit, il parle de la propreté, qui n'eſt pas une des moindres parties de la bonne chere.

80 *Sive gravis veteri crateræ*] *Vetus cratera*, une coupe antique, & par conſéquent de fort grand prix. *Cratera* peut auſſi ſignifier ici les cruches où l'on mettoit le vin.

81 *Vilibus in ſcopis, in mappis*] *Scopæ*, des balais. *Mappæ*, c'eſt ce que nous apellons des ſervietes. Car les napes étoient apellées *mantilia*. *Mittere mantile*, mettre la nape. La baſſe Latinité a changé cet uſage. Elle apelle les napes *mappas*, & les ſervietes *mantilia*. Monſieur le Févre croyoit qu'il falloit lire

mat-

ai trouvé le ſecret de faire ſervir par tête un petit plat où il y a de ces raiſins, des pommes, de la lie fine, du vin de Cos, de la lie de ſaumure, & du poivre blanc paſſé avec du ſel noir. C'eſt un fort grand defaut, de ne ſavoir faire bonne chere, qu'en dépenſant en viande trois mille ſeſterces, & en faiſant ſervir des piramides de poiſſons. Au reſte, il ne faut pas négliger la propreté: car on ſe dégoûte, quand on voit empreinte ſur une coupe la main du valet qui l'a lavée, après avoir trempé ſes doigts dans la ſauce; ou quand une vieille coupe eſt comme incruſtée de la craſſe que le tems y a attachée. Les balais, les torchons, & la ſciure pour couvrir le plancher, ſont de ſi peu de frais, qu'il eſt honteux à tout le monde, de n'en point avoir. Quoi, vous feriez balayer avec un balai mal propre votre plancher de carreaux de marbre de diverſes couleurs? & vous mettriez les plus beaux tapis de pourpre ſur des lits dont les matelas n'auroient point été lavés? Souvenez-vous, qu'en négligeant tout ce qui ne demande ni grand ſoin, ni grande dépenſe, vous vous expoſez au mépris & à la raillerie, beaucoup plus, ſans comparaiſon, que ſi vous manquiez à toutes les autres choſes, que l'on ne s'attend de trouver d'ordinaire que chez les Grands. HOR. Savant Catius, par notre amitié, & au nom des Dieux, je vous en conjure, menez-moi entendre ces divins oracles, en quelque lieu que ce ſoit. Car quoique vous me rediſiez tout fort exactement, cela perd toujours beaucoup de ſa force, & ne fait pas le même effet, quand il paſſe par la bouche d'un Interprete.

mattis, au lieu de *mappis*. *Mattæ* ſont des nates, des tapis de jonc. Mais il ſe trompe aſſurément, comme la Remarque ſuivante le fera voir.

In ſcobe] Comme le plancher de la chambre, où l'on mangeoit étoit ordinairement fort propre, avant que de ſe mettre à table, on avoit ſoin d'y jetter de la ſciure, qui buvoit le vin & l'eau qui ſe répandoient: & on la balayoit dès qu'on étoit ſorti. Voici un beau paſſage de Séneque qui le prouve manifeſtement. Il parle du Préteur Flaminius, qui à la priere d'une courtiſane, fit couper le cou à un criminel au milieu d'un feſtin: *Inter purgamenta & jactus cœnantium, & ſparſam in convivio ſcobem humanus ſanguis everritur. Avec tout ce qui tombe de la table, & parmi la ſciure dont le plancher eſt couvert, on balaye le ſang humain.* Puiſque le plancher étoit couvert de ſciure, les nates étoient donc inutiles, & Horace n'en a pu parler.

83 *Ten' lapides varios lutulentâ radere palmâ*] *Lapides varii*, c'eſt le plancher, & non pas la table. Car une table ne peut être compoſée que d'une ſeule piece de marbre. C'eſt pourquoi quand Horace a voulu parler d'une table, il a dit *lapis albus*, & non pas *lapides*. Mais le plancher étoit fait de diverſes pieces de marbre de differentes couleurs. On apelloit ces planchers & les pieces de marbre qui le compoſoient *pavimenta teſſellata*. C'eſt pourquoi Suétone dit, que Ceſar portoit toujours avec lui dans ſes voyages les pieces de marbre pour ſes planchers: *In expeditionibus teſſellata & ſectilia pavimenta circumtuliſſe.*

Palma] On avoit des balais de palme. Martial:

In pretio ſcopas teſtatur palma fuiſſe.

Et je ne ſais pas à quoi penſoit Théodore Marcile, d'aſſurer, qu'il faut lire *planta*, & d'apeler même ſtupides & groſſiers, ceux qui ne feront pas de ſon avis. C'eſt un méchant moyen pour perſuader les gens, que de leur dire des injures.

84 *Et Tyrias dare circum illota toralia veſtes*] Mot à mot: *mettre des étoffes, des couvertures de pourpre de Tyr, ſur des lits qui ne ſont pas lavés. Toral* eſt proprement le drap qui couvre le matelas, & on le prend pour le matelas même. On mangeoit d'ordinaire couché ſur ces matelas; & quand on traitoit quelqu'un, on les couvroit de grands tapis de pourpre.

85 *Oblitum quanto*] Il faut bien remarquer, qu'Horace ne fait pas ce Philoſophe ſi ridicule, qu'il ne lui faſſe dire de tems en tems quelque choſe de fort bon. Son but n'eſt pas ſeulement de faire rire & de divertir: il veut auſſi inſtruire.

* 90 *Nam quamvis referas memori mihi*] La trai-

Vultum habitumque hominis, quem tu vidisse beatus,
Non magni pendis, quia contigit: at mihi cura
Non mediocris inest, fontes ut adire remotos,
Atque haurire queam vitæ præcepta beatæ.

transposition d'un seul mot rend à ce vers toute sa grace. Il faut lire:

Nam quamvis memori referas mihi pectore cuncta.

Et il est cité de même par Priscien, comme l'a fort bien remarqué M. Bentlei, qui assure que ceux qui ne trouveront pas cette transposition plus élégante, sont étrangers en poësie. On peut acquerir le droit de bourgeoisie à bon marché, puisqu'il ne faut qu'allouer cette transposition; ce qui me persuade qu'Horace avoit écrit *memori referas pectore*, c'est l'équivoque que feroient ces deux mots, *memori mihi*, s'ils étoient ensemble. *

94 *Fontes ut adire remotos atque haurire.*] On ne sauroit donner à la doctrine de ces Epicuriens relâchés un plus grand ridicule, que celui qu'Horace lui donne ici, en l'apellant une source inconnue aux hommes, & la seule qui puisse leur fournir le veritable bonheur. La beauté de cette ironie consiste dans l'équivoque du mot *beatæ*, qui convient aux Epicuriens rigides, qui faisoient consister le bonheur dans la pratique de la vertu; & aux Epicuriens relâchés, qui le mettoient dans la bonne chere, & dans l'usage de tous les plaisirs.

NOTES SUR LA SATIRE IV. DU LIV. II.

10 *Simul an?*] Le Pere Sanadon lit *simul &*. Ce n'est, dit-il, que depuis Alde Manuce qu'on a lu *simul an*; mais c'est contre l'usage des Latins.

13 *Alba*] M. Cuningam a lu *alta*, & le P. S. l'a suivi. *Alta*, du verbe *alere*, comme ailleurs, *Cæsarem altum*.

19 *Misto*] Le P. S. lit *musto*, après trois autres Critiques.

44 *Fæcundi*] On trouve *fæcundæ* dans deux manuscrits, & cette leçon, déja employée par quatre des meilleurs Commentateurs, a été preferée par le P. S.

48 *Sa-*

SATIRA V.

ULYSSES & TIRESIAS.

ULYS. *HOC quoque, Tiresia, præter narrata, petenti*
Responde: quibus amissas reparare queam res
Artibus atque modis? - - - - Quid rides? TIR. *Jamne doloso*

Non

HORACE décrit ici toutes les lâchetés & toutes les infamies que l'on faisoit à Rome, pour attraper des successions, en s'insinuant auprès des vieillards qui n'avoient point d'enfans, ou qui en avoient d'infirmes. On ne sauroit rien imaginer de plus ingénieux que le tour qu'il donne à cette Satire; ni de plus heureux, que le choix des Acteurs qu'il introduit. Homere, dans l'onzieme Livre de l'Odyssée, feint qu'Ulysse descend aux enfers, pour consulter Tiresias sur le sujet de son voyage. Horace se sert admirablement de cette circonstance; & sous pretexte qu'Ulysse étoit entierement ruiné, ou par les pertes qu'il avoit souffertes lui-même, ou par les desordres que les amans de sa femme faisoient chez lui, il fait continuer la conversation qu'il a avec Tiresias dans Homere, & cette fin de conversation est pour lui demander les moyens de rétablir ses affaires. Car il est fort naturel, qu'un homme en l'état où étoit Ulysse, pense bien autant à sa misere qu'à son retour. Tiresias lui donne sur cela ses conseils, qui sont justement tout ce que l'on pratiquoit du tems d'Horace. Cette Satire fut faite peu de tems après que les Parthes furent soumis, comme on le verra dans les Remarques.

1 *Hoc*

prete. Ajoutez l'avantage de l'entendre lui-même, & le plaisir de voir son visage, & son air. Vous ne comptez cela pour rien, parceque vous avez eu le bonheur de le voir. Mais pour moi qui ne l'ai point eu, j'en meurs d'envie, pour aprocher de cette source inconnue aux mortels, & pour y puiser moi-même les préceptes d'une vie heureuse & tranquile.

48 *Satis in re unâ*] Le P. S. a mis *satis est re unâ*. Jamais Horace, dit-il, n'a employé *satis* sans l'accompagner du verbe *est*, quand le sens le demande.

61 *In morsus*] On trouve dans sept manuscripts *immorsus*, que huit tant Editeurs que savans Critiques ont employée, & le P. S. les a imité. *Immorsus* est, dit-il, pour *vellicatus, excitatus, punctus, pervulsus*.

65 *Quod pingui*] Le P. S. a mis *at pingui*. M. Bentlei & M. Cuningam ont rapellé cette leçon d'un ancien manuscrit, & elle est si nécessaire, dit ce Pere, que cet endroit est absolument inexplicable sans cela. *Miscere*, ajoute-t'il, se doit prendre dans un sens absolu, pour *miscere jus, jus mistum facere*.

66 *Putruit*] Presque tous les manuscrits portent *putuit*, & le P. S. a reçu cette leçon aprés plusieurs habiles Critiques. D'ailleurs il entend par *orca*, comme M. Bentlei & Torrentius, *un pot de terre*.

73 *Fæcem primus & alec*] Suivant le P. S. Horace ne parle point ici de deux choses differentes. *Fæx & alec*, est pour *fæx cum alece*, de la saumure avec sa lie, de la saumure qui n'a point été clarifiée. Ce Pere d'ailleurs écrit *allec*, aprés tout ce qu'il y a de plus anciens manuscrits, & de plus habiles Editeurs.

78 *Movent*] Le P. S. lit *movet*. Onze manuscrits, dit-il, nous ont conservé cette leçon, qui a été reçue par plusieurs savans. *Movet*, comme il le remarque, est mis ici absolument.

81 *Mappis*] Le P. S. a adopté la conjecture de le Févre, qui a corrigé *mattis*, parceque *mappa* signifie une *serviette*, qui ne sauroit convenir ici où il s'agit d'entretenir la propreté du plancher.

89 *Quæcunque*] M. Cuningam a fait ici une correction aussi nécessaire que naturelle, en lisant *quamcunque*, & le P. S. a employé cette leçon.

90 *Referas memori mihi*] Tous les manuscrits & les meilleures éditions portent *memori referas mihi*, que M. Dacier a aprouvé, & c'est la leçon que le P. S. a suivie. *Memori*, qui doit se raporter à *pectore*, peut donner lieu à une ambiguité, étant immediatement joint à *mihi*.

SATIRE V.

ULYSSE & TIRESIAS.

ULYS. ENCORE un mot, Tiresias, répondez-moi, je vous prie, à cette question: Par quels secrets, & par quels moyens pourai-je rétablir mes affaires, qui sont entierement ruïnées? - - - - De quoi riez-vous? TIR. N'est-ce donc

1 *Hoc quoque Tiresia, præter narrata*] Ce n'est pas ici un commencement brusque, comme Horace en fait quelquefois. Le mot *quoque* & *præter narrata*, montrent assez qu'Ulysse & Tiresias ont déja parlé longtems ensemble. Ce n'est que la suite de la conversation qu'ils ont dans l'onzieme Livre de l'Odyssée, & il ne faut que faire suivre ceci aprés le 148. vers. Cette Remarque, qui ne paroît rien, fera pourtant qu'on entendra cette Satire, & qu'on la lira avec plus de plaisir.

2 *Quibus amissas reparare queam res*] Ulysse ne cherche pas à s'enrichir comme un avare, mais comme un homme ruïné, qui a besoin, & il demande seulement d'abord à réparer les grandes pertes qu'il a faites dans son naufrage.

3 *Quid rides?*] On est en peine de savoir à qui apartiennent ces deux mots, *de quoi riez-vous?* Les uns pretendent que c'est Tiresias qui les dit à Ulysse, & qui prenant sa consultation pour une moquerie se met en colere, & répond: *Vous moquez-vous de moi?* Les autres veulent au contraire que ce soit Ulysse qui les dise à Tiresias, sur ce qu'il s'aperçoit que ce Prophete rit de sa demande. J'avois embrassé d'abord la premiere opinion; mais aprés avoir examiné plus atten-

Non satis est Ithacam revehi, patriosque penates
Aspicere? Ulys. *O nulli quicquam mentite, vides ut*
Nudus inopsque domum redeam, te vate: neque illic
Aut apotheca procis intacta est, aut pecus. Atqui
Et genus, & virtus, nisi cum re, vilior alga est.
Tir. *Quando pauperiem, missis ambagibus, horres,*
Accipe quâ ratione queas ditescere: turdus,
Sive aliud privum dabitur tibi, devolet illuc
Res ubi magna nitet, domino sene: dulcia poma,
Et quoscunque feret cultus tibi fundus honores,
Ante Larem gustet venerabilior Lare dives.
Qui quamvis perjurus erit, sine gente, cruentus
Sanguine fraterno, fugitivus, ne tamen illi
Tu comes exterior, si postulet ire recuses.
Ulys. *Utne tegam spurco Damæ latus? haud ita Trojæ*

Me

attentivement les raisons qu'on peut alléguer de part & d'autre, je m'en tiens à la derniere; car il est plus plaisant & plus digne de la Satire que Tiresias rie d'abord de la demande qu'Ulysse lui fait. Je crois même avoir trouvé une autorité qui prouve que cette opinion est la seule veritable. Lucien à l'imitation d'Homere & d'Horace fait descendre Menippe dans les enfers pour consulter Tiresias, & lui demander quelle étoit la meilleure vie & celle qu'un honnête homme devoit choisir. Il dit donc à ce Prophete ce qui l'avoit amené, & le prie de lui dire son sentiment. Alors Tiresias se mettant à rire, ὁ δὲ γελάσας, &c. Ce bon vieillard commence par rire, là comme ici.

Jamne doloso] Tiresias explique le sujet de son ris. Il rit de ce qu'Ulysse à son âge n'est pas content de la grace que les Dieux lui font, de le ramener chez lui, après l'avoir sauvé de tant de dangers, & qu'il demande encore les moyens de réparer toutes ses pertes. Un vieux routier comme lui devoit avoir peri cent fois dans les entreprises qu'il avoit faites. * Je ne m'accommode point de la conjecture d'Heinsius qui lisoit *dolose*, au vocatif *

5 *O nulli quicquam mentite*] Homere dit de Tiresias, qu'il étoit le seul homme qui n'avoit jamais menti. C'est pourquoi il ajoute, que dans les enfers il étoit seul Sage, & que tous les autres étoient errans comme des Ombres:

Solum sapere, cæteros umbrarum vagari modo.

Pour faire entendre, sans doute, qu'il n'y a rien de solide que la verité, & que le mensonge n'est qu'une ombre. Ulysse dit donc à Tiresias: *O grand Prophete qui n'avez jamais menti à personne.* Pour lui faire entendre, qu'il est très persuadé de tout ce qu'il lui a dit, & pour le porter par cette louange à lui dire encore tout ce qu'il va lui demander.

6 *Te vate*] Comme vous me l'avez prédit dans ce que vous venez de me dire. Car Tiresias vient de lui dire dans Homere, vous ne retournerez chez vous qu'après bien du tems & en très méchant équipage, après avoir perdu tous vos compagnons, Et vous trouverez chez vous de grands desordres; vous y trouverez des Princes superbes qui consument votre bien, & qui courtisent votre femme.

Neque illic aut apotheca procis intacta] Ulysse ne fait cela que par ce que Tiresias vient de lui dire dans Homere, & que je viens de raporter; c'est ainsi qu'il explique les desordres qu'il doit trouver chez lui.

9 *Quando pauperiem, missis ambagibus, horres*] Tiresias traite de détour, de phrase, de circonlocution ce qu'Ulysse vient de dire, *& genus & virtus*, &c. Car tout cela bien expliqué & mis au net, ne signifie autre chose, sinon, que la pauvreté lui fait peur. *Missis ambagibus*, ne regarde pas Tiresias, mais Ulysse, à qui il dit: puisque vous avouez clairement & franchement que vous avez de l'aversion pour la pauvreté, &c. Cette aversion d'Ulysse pour la pauvreté n'est pas une fiction d'Horace pour embelir le caractere, & le rendre plus propre à son dessein; il en a trouvé le fonds dans Homere, & dans le Livre même d'où il a tiré l'idée de cette conversation. Car Ulysse voyant que les Phéaciens vouloient le retenir leur dit, v. 355.

Εἴ με καὶ εἰς ἐνιαυτὸν ἀνώγοιτ' αὐτόθι μίμνειν,

Πομ-

donc pas assez pour un vieux routier comme vous, que les Dieux vous fassent la grace de retourner à votre chere Ithaque, & de revoir vos Dieux domestiques? ULYS. O grand Prophete, qui n'avez jamais menti à personne, vous voyez en quel état j'y retourne, nu, & manquant de toutes choses, comme vous me l'avez prédit. Les amans de ma femme n'ont rien laissé dans ma maison. Ils n'ont épargné ni mes celliers, ni mes troupeaux; & vous savez, que la naissance & le merite, s'ils ne sont accompagnés des richesses, sont plus méprisés que l'herbe que la mer jette sur ses bords. TIR. Puisque vous avouez clairement & sans détour, que vous avez de l'horreur pour la pauvreté, je vais vous donner les moyens de devenir riche. Si l'on vous fait present de belles grives, ou de quelque chose de rare & d'exquis, n'y touchez point: envoyez-le d'abord dans quelque grande maison dont vous saurez que le maître est vieux, & sans enfans. Que les prémices de vos meilleurs fruits & de tout ce que vos terres les mieux cultivées vous raporteront de plus beau, soient offertes à ce bon vieillard preferablement aux Dieux Lares, qui ne vous doivent pas être si vénerables que lui. Que ce soit un parjure, un inconnu, un homme teint du sang d'un frere,

Πομπήν τ' ὀτρύνοιτε, καὶ ἀγλαὰ δῶρα διδοῖτε,
Καί κε τὸ βουλοίμην, καί κεν πολὺ κέρδιον εἴη
Πλειοτέρῃ σὺν χειρὶ φίλην ἐς πατρίδ' ἱκέσθαι
Καί κ' αἰδοιότερος καὶ φίλτερος ἀνδράσιν εἴην
Πᾶσιν, ὅσοι μ' Ἰθάκην δ' ἰδοίατο νοστήσαντα.

Si vous voulez que je demeure ici une année entiere; & que cependant vous prépariez tout ce qui est nécessaire pour mon départ, & des presens magnifiques, j'y consens de tout mon coeur; car il me sera beaucoup plus avantageux d'arriver dans ma patrie les mains bien pleines. J'en serai mieux reçu & plus honoré de tous ceux qui me verront de retour dans Ithaque.

Voilà comme Horace tire d'Homere les traits & les couleurs du caractere qu'il donne à Ulysse.

10 *Turdus*] Il paroit par un passage d'Ovide, que le gibier & les fruits étoient les presens que l'on faisoit d'ordinaire aux vieillards. Car après avoir conseillé aux amans de faire de ces sortes de presens à leurs maitresses, il ajoute:

Turpiter his emitur spes mortis, & orba senectus.

Il est honteux, d'acheter avec cela l'esperance de la mort d'un vieillard qui est sans enfant.

Il parle des fruits & des grives.

11 *Sive aliud privum*] *Privum* signifie une chose qui est à nous en particulier, sans qu'un autre y ait part. Et comme ces choses-là nous sont toujours plus cheres que celles qui sont communes, ce mot signifie aussi une chose rare, exquise, précieuse. Et il est ici en ce sens-là.

13 *Fundus honores*] Comme il a dit *ruris honores*, dans l'Ode XVII. du Livre I.

15. *Sine gente*] On apelloit *sine gente* les inconnus, les gens qui n'étoient pas d'une condition libre, & qui par conséquent n'avoient ni nom, ni famille.

17 *Comes exterior*] Les Interpretes expliquent *exterior*, qui a le côté de la main gauche. Mais cela n'est pas toujours vrai. Car celui qui a la droite peut être aussi apellé *comes exterior*. Cela dépend du lieu. Pour faire honneur à quelqu'un, il faloit en ce tems-là, comme aujourdhui, prendre le côté le plus découvert, soit que cela se rencontrat à la droite, ou à la gauche: & à la campagne il faloit prendre le côté le plus exposé, comme le côté d'une riviere, le côté d'un précipice. Car de cette maniere, celui qui est accompagné est toujours *interior*, il a le dehors. Quand le lieu ne gouvernoit point, on prenoit la gauche; parceque la gauche est le côté le plus infirme, & que de cette maniere on laissoit à celui à qui on vouloit faire honneur, toute la liberté de la main droite. Et à cet égard, celui qui marchoit à la gauche, étoit aussi *comes exterior*. Car ce qui est à notre gauche est plus hors de nous, que ce qui est à notre droite. En un mot, il falloit toujours que celui que l'on accompagnoit fût *interior*.

18 *Ut ne tegam*] Ulysse surpris de la proposition que Tiresias ose lui faire, l'interrompt, & se souvenant de la figure qu'il a faite à Troye, il rejette ce parti avec indignation. S'il change trois vers plus bas, & si à la premiere menace de pauvreté il consent

Me gessi, certans semper melioribus. TIR. *Ergo*
Pauper eris. ULYS. *Fortem hoc animum tolerare jubebo:*
Et quondam majora tuli. Tu protinus, unde

Divi-

consent de se soumettre à toutes ces bassesses, c'est resister bien peu de tems, & vaincre bientôt le premier mouvement que la gloire lui avoit inspiré. Mais j'espere de faire voir que c'est une imagination de ceux qui n'ayant pas examiné assez attentivement cette Satire, n'ont pas connu en quoi consiste sa principale beauté. Ulysse soutient bien mieux son caractere.

Tegam spurco Damæ latus] Quand on marchoit à côté de quelqu'un, pour lui faire honneur, on apelloit cela *latus claudere*, fermer le côté, & *latus tegere*, couvrir le côté. Suétone en parlant de l'Empereur Claude, qui alla au-devant de Plautius, & qui l'accompagna au Capitole, & le ramena de-là chez lui, dit: *In Capitolium eunti, & inde rursus revertenti, latus texit.* Ce qu'Eutrope explique; *lævus incessit*, marcha à sa gauche. Quand on n'étoit point accompagné, on apelloit cela *nudum latus*. Suétone dans la Lettre XXII. *Nudum erit latus?*

Spurco Damæ latus] Damas & Dama est un nom d'esclave. C'est l'abrégé de *Demetrius*; comme de *Ménodorus* on a fait *Ménas* & *Mena*, & de *Théodorus Theudas* & *Theuda*.

19 *Certans semper melioribus*] En effet dans Homere Ulysse est le plus estimé, & le plus honoré après Achille.

20 *Fortem hoc animum tolerare jubebo, & quondam majora tuli*] On a expliqué cette réponse d'Ulysse, comme s'il disoit, qu'il est prêt à suivre le conseil que Tiresias vient de lui donner, & qu'il va tout à l'heure travailler à s'insinuer dans les bonnes graces de quelque vil esclave comme Dama. Un très grand nombre de fort honnêtes gens, & d'un très grand merite, sont encore pour cette explication, où ils trouvent, disent-ils, plus de sel; & qui par conséquent leur paroît plus digne de la Satire. Mais j'oserai dire, qu'ils n'ont tous donné dans ce sens-là, que parcequ'ils n'ont pas assez examiné toute la finesse de cette piece, dont la principale beauté consiste, en ce que le Lecteur est toujours en suspens, & que l'on ne sait point du tout le parti que prendra Ulysse. Horace n'avoit pas la liberté de changer le caractere de ce Heros, pour le faire succomber à la premiere menace que Tiresias lui feroit. Cela n'auroit pas été pardonnable, surtout après le portrait admirable qu'il en a fait dans la seconde Epitre du Livre premier:

Rursus quid virtus & quid sapientia possit:
Utile proposuit nobis exemplar Ulyssem:
Qui, &c.
Dum sibi, dum sociis reditum parat, aspera multa
Pertulit, adversis rerum immersabilis undis.

D'un autre côté il nous propose Ulysse, comme un modele très utile de tout ce que peuvent faire la sagesse & la vertu. Car pendant qu'il travaille à ramener ses compagnons, il a souffert des malheurs sans nombre, & il n'a jamais pu être submergé par les flots de l'adversité.

On répond à cela, qu'Horace n'a point ici égard à ce qu'il a dit ailleurs d'Ulysse; & que même, plus le caractere d'Ulysse est connu, plus cela est plaisant, de le voir succomber à la tentation d'amasser des richesses, quelque bassesse qu'il faille commettre pour cela. Plus cette bassesse est éloignée du caractere heroïque d'Ulysse, plus elle convient à la Satire. Voilà un jugement bien injuste. La Satire ne fait-elle corriger les hommes, ou leur representer leurs foiblesses, que par des fictions qui deshonorent la vertu? Cela seroit beau, que sous prétexte que notre siecle ne connoît plus la veritable amitié, que l'amour de la juste liberté y passe pour une chimere, & que l'argent domine presque tous les esprits, j'allasse mettre aujourd'hui dans une Satire Achille, ne se souciant plus de venger la mort de Patrocle; Caton, resolu de se soumettre à son ennemi, & Fabrice, acceptant les offres de Pyrrhus. Voilà pourtant ce qu'Horace auroit fait, si ce que ces Messieurs disent étoit veritable. Pour apuyer leur sentiment, car je veux mettre leurs raisons dans toute leur force, ils ajoutent qu'ici le parti le plus indigne est celui qu'Ulysse doit prendre. Et la raison est, que dans les dialogues où l'on introduit des Personnages vivans, on doit leur faire dire des choses sensées, raisonnables & conformes à leur caractere, comme dans les dialogues de Platon. Mais lorsqu'on fait parler des morts, il faut leur faire dire des choses plaisantes & outrées, ainsi qu'en use Lucien. Or ce dialogue de Tiresias & d'Ulysse est de la nature des dialogues de ce dernier. Tout ce qui tient du sentiment heroïque ne sauroit y convenir.

Il est certain que cette Satire ressemble fort aux dialogues de Lucien, puisque même ce dernier a imité particulierement cette Satire dans sa Nécromancie, où il a aussi fait descendre Ménippe dans les enfers, comme je l'ai déja dit. Mais il ne faut pas se tromper à cette ressemblance, ni confondre les caracteres, qui sont très differens.

Lucien est un libertin qui se moque de la religion & de la philosophie, qui ne vise qu'au plaisant, & qui ne cherche que le ridicule, même aux dépens de la verité. C'est un Rhéteur, un Déclamateur, peu profond dans la philosophie, dont il ne juge que par les

frere, un esclave fugitif, s'il vous prie d'aller avec lui, ne laissez pas de l'accompagner, en prenant toujours le bas du pavé. ULYS. Quoi! que je sois l'estafier d'un infame Damas? Ce ne sont pas-là les airs que j'avois à Troye, où j'allois toujours du pair avec tout ce qu'il y avoit de meilleur dans le camp. TIR. Vous serez donc

les dehors, & qui aime mieux employer les talens de son esprit à s'en moquer, qu'à l'aprofondir, & qu'à la connoître. Ses dialogues sont de la nature de la vieille comédie, qui n'épargnoit rien, & qui se moquoit de la vertu comme du vice: comme Aristophane met Socrate sur le théâtre, Lucien met de même dans ses dialogues, les Philosophes, les Heros, les Dieux.

Il n'en est pas de même d'Horace; c'est un Philosophe très profond, qui ne fait la guerre qu'aux vices, & qui respecte toujours la vertu. Et sa Satire est très differente des dialogues de Lucien. Elle a retenu comme eux tout ce que la vieille comédie avoit de plaisant & d'utile pour les moeurs, comme la censure des vices; mais elle rejette tout ce qu'elle avoit qui y étoit contraire, comme cette liberté affreuse de donner toutes les couleurs du vice à la plus insigne vertu. Et c'est ce que ces dialogues n'ont pas réjetté. En un mot, le caractere des dialogues de Lucien, c'est de n'épargner personne, & celui des Satires d'Horace, c'est de n'aboyer que les méchans, *opprobriis dignum latrare*. C'est la principale loi de ce poëme, qu'il n'a jamais violée. On peut voir les Remarques sur la I. Sat. de ce liv.

La distinction des morts & des vivans est inutile. Quoiqu'Ulysse soit mort, Horace n'est pas moins obligé de conserver son caractere, & c'est ce qu'il fait admirablement sans s'éloigner de la plaisanterie, qui est aussi une loi de ce poëme, comme j'espere de le prouver.

Qu'Ulysse se soumette ici aux bassesses qu'on lui propose, c'est assurément une pure imagination, fondée sur les mots du texte, dont ils abusent, & sur d'autres mots qu'ils fournissent eux-mêmes, & qu'ils mêlent sans y penser avec ceux qu'ils tirent de l'Auteur. Ce mêlange leur presente une image qu'ils croyent trouver dans l'objet, & qui n'est que dans leur esprit. Voici comment cela se fait: Ulysse, disent-ils, répond: *Eh bien, je suis resolu de porter mon esprit à souffrir tout ce que vous me conseillez. J'en ai souffert bien d'autres. Dites-moi donc bien vîte comment je m'y prendrai, pour amasser de grands biens.* En ne distinguant pas ce que l'Auteur dit, d'avec ce qu'ils disent eux mêmes, ils attribuent à celui qui parle, toutes les paroles qui marquent la fausse image qu'ils ont conçue. Il faut donc démêler ce qu'Ulysse dit, d'avec ce qu'ils lui font dire. Le voici mot à mot. Sur ce que Tiresias lui dit: *Tu seras donc pauvre*; il répond: *Je forcerai mon courage à suporter cela. J'ai souffert des choses plus difficiles. Dites-moi promptement d'où je pourai tirer de grands tresors.* Cela est bien different. Je soutiens donc, que ce relatif *hoc*, cela, ne peut être raporté qu'au terme le plus prochain, qui est la pauvreté, *pauper eris*; que le mot *unde*, d'où, ne peut jamais signifier *comment*; & que puisqu'Ulysse demande *d'où* il poura tirer de l'argent, après que Tiresias lui a proposé un Damas, c'est une marque sûre, qu'il a rejetté cette proposition; car autrement sa demande feroit ridicule. Il faudroit qu'il dit: *Comment dois-je donc m'y prendre?* Encore cela seroit-il froid; parceque ce que Tiresias lui a déja dit, n'avoit pas besoin d'un plus grand éclaircissement. Mais, dit-on, si Ulysse refuse de suivre le conseil de Tiresias, pourquoi, continue-t-il de lui demander les moyens de s'enrichir? Pour en avoir d'autres. Mais ajoute-t-on, voyant que Tiresias lui donnoit toujours le même conseil, il devoit lui fermer la bouche, & ne pas souffrir qu'il continuat. Point du tout. Ulysse voyant qu'il n'y a que ce seul moyen, soutient en lui-même un combat qui se fait entre l'envie d'avoir du bien, & la peine qu'il a à se soumettre à toutes les infamies qu'on lui propose. Et c'est ce combat, dont on ne voit pas l'issue, qui fait une des grandes beautés de cette Satire; car il tient en suspens le Lecteur, qui attend avec impatience de voir à quoi Ulysse se déterminera. Je dis bien plus. Quand les termes qu'Horace employe seroient équivoques, ce qui n'est point, la premiere explication seroit toujours fausse; & l'on ne pouroit inferer de-là, sinon, qu'Ulysse a voulu répondre d'une maniere ambigue, pour tirer tout le secret de Tiresias sans se découvrir, & pour avoir ensuite la liberté de prendre le parti qui lui plairoit davantage. Enfin, car cette Remarque seroit trop longue, si j'y ajoutois toutes les raisons que je puis avoir, il est entierement inutile pour le dessein de Tiresias, qu'Ulysse déclare qu'il prend le parti qu'on lui propose. Les moeurs des Romains n'en sont pas moins peintes. Il est aussi très inutile pour le dessein d'Ulysse, qui étoit trop fin pour se dementir ainsi sans aucune nécessité; puisque sans le faire il pouvoit toujours aller à ses fins, quand il le jugeroit à propos pour le bien de ses affaires. Le plus grand coquin du monde affecte de paroître honnête homme, quand il ne voit pas un interêt present qui l'oblige à jouer son veritable rôle. Qu'Ulysse déclare ici: Eh bien me voilà resolu à tout pour éviter la pauvreté; cela est indigne de la Satire, & rend la suite d'un froid à glacer.

21 *Tu protinus unde divitias*] Ulysse ne voulant pas suivre le conseil de Tiresias, lui demande quel-

qu'autre

Divitias, ærisque ruam, dic, augur, acervos.
TIR. *Dixi equidem, & dico : captes astutus ubique*
Testamenta senum : neu, si vafer unus & alter
Insidiatorem prærosо fugerit hamo,
Aut spem deponas, aut artem illusus omittas.
Magna minorve foro si res certabitur olim,
Vivet uter locuples sine gnatis, improbus ultro
Qui meliorem audax vocet in Jus, illius esto
Defensor : famâ civem causâque priorem
Sperne, domi si gnatus erit, fœcundave conjux.
Quinte, puta: aut Publi (gaudent prænomine molles
Auriculæ) tibi me virtus tua fecit amicum.
Jus anceps novi, causas defendere possum.
Eripiet quivis oculos citiùs mihi, quam te
Contemtum cassâ nuce pauperet. Hæc mea cura est,
Ne quid tu perdas, neu sis jocus. Ire domum atque
Pelliculam curare jube : sis cognitor ipse.
Persta, atque obdura, seu rubra Canicula findet
Infantes statuas, seu pingui tentus omaso
Furius hybernas canâ nive conspuet Alpes.

Nonne

qu'autre moyen de s'enrichir, & il fait justement ici ce qu'on fait d'ordinaire chez les Marchands qui surfont. *Vous n'aurez pas cela à moins*, disent-ils à l'acheteur, qui après avoir répondu qu'il s'en passera, ne laisse pas de continuer à demander le prix, & à dire, *cependant dites-moi donc enfin un mot raisonable*. *Protinus*, sert même à determiner ce sens : car il signifie, tout de suite, sans tant barguigner & sans faire de ces sots contes. Tiresias persiste dans sa premiere pensée, & ne demord point.

23 *Dixi equidem, & dico*] Tiresias ne fait donc que redire à Ulysse ce qu'il lui a déja dit. Ce n'est qu'un seul & même moyen qu'il lui propose: & si l'on y prend bien garde, cette réponse prouve, que Tiresias a bien entendu qu'Ulysse lui demandoit quelque autre moyen.

25 *Prærosо fugerit hamo?* Après avoir rongé l'apât qui couvre l'hameçon. C'est ce que Lucien dit dans le Timon ; δέλεαρ κατατίων. Cet apât, ce sont les presens dont il a parlé, les grives, les fruits, &c.

28 *Improbus*] Quoique ce soit un méchant homme. Henri Etienne a eu tort, de joindre *improbus* avec *defensor*.

31 *Domi si gnatus erit, fœcundave conjux*] C'est ce qui a fait dire à Juvénal dans la Satire V.

Jucundum & carum sterilis facit uxor amicum.

Une femme sterile fait qu'on recherche l'amitié de son mari.

32 *Gaudent prænomine molles auriculæ*] Il n'y avoit que les gens d'une condition libre qui eussent des *prænomina*, c'est à-dire des noms qu'on mettoit avant le nom propre ; comme Marcus, Quintus, Publius, &c. C'est pourquoi ces esclaves, dès qu'ils avoient été affranchis, & que la fortune les avoit un peu élevés, ne manquoient pas de s'emparer d'abord de ces titres, & ils étoient ravis qu'on les apellat par ces noms. Comme Perse dit :

- - - - - *Momento turbinis exit*
Marcus Dama.

De Dama qu'il étoit, il devient Marcus Dama dans un moment.

Ce *Marcus*, ce *Quintus*, ce *Publius*, étoient pour ces gens-là, comme le *Monseigneur* est aujourd'hui, pour certaines gens. Ciceron écrit que ces *prænomina* avoient quelque sorte de dignité. On ne les donnoit aussi qu'aux hommes & aux femmes de quelque condition.

34 *Jus anceps novi*] Il apelle le droit, *ambigu, douteux*, comme Ciceron l'apelle *varium*, & *controversum* ; équivoque, changeant ; parcequ'il semble qu'il

donc gueux. ULYS. Je tâcherai de ſuporter cela courageuſement. Autrefois j'ai ſoutenu des aſſauts bien plus rudes. Cependant, dites-moi donc enfin d'où je pourai tirer de grands treſors. TIR. Je vous l'ai dit, & je vous le dis encore: Il faut à droit & à gauche cajoler les vieillards, pour les engager à vous faire leur heritier. Et ſi vous en manquez un ou deux, qui après avoir rongé l'hameçon auront échapé à vos embuches, ne vous rebutez pas pour cela, & ne renoncez pas au métier. Quand il y aura une grande affaire prête à juger, voyez laquelle des deux Parties eſt la plus riche, & ſans enfans; & quoique ce ſoit un méchant homme, & qu'il ait tout le tort de ſon côté, prenez toujours ſon parti, & moquez-vous de l'autre, s'il a femme & enfans, quelque honnête homme qu'il ſoit, & quelque bonne cauſe qu'il puiſſe avoir. Dites à ce premier: Quintus, ou Publius, (les oreilles delicates aiment ces grands ſurnoms) votre vertu a fait naître pour vous dans mon coeur une amitié que je ne vous ſaurois exprimer. Je ſais le pour & le contre du droit; & graces à Dieu, je puis paſſablement defendre une cauſe. On m'arrachera plutôt les deux yeux de la tête, que de vous faire le moindre tort. Je fais mon affaire, de vous empécher de perdre votre bien, & d'être le jouet de vos ennemis. Priez-le enſuite de ſe retirer chez lui, & d'avoir ſoin de ſa ſanté. Soyez vous-même ſon homme d'affaires. Ne vous laſſez point; endurciſſez-vous à la fatigue, & ſouffrez patiemment toutes les injures de l'air: ſoit que la Canicule en feu fende les ſtatues, ou que ce gros ventre de Furius crache dru comme mouches les floccons de neige ſur les Alpes

qu'il y a des loix qui ſe contrediſent. Mais, comme Ciceron l'a fort bien dit, *c'eſt l'ignorance du droit qui eſt litigieuſe, & non pas la ſcience.*

36 *Caſſâ nuce*] *Caſſa nux* eſt ce que Petrone a dit *inanis & ſine medulla, ventoſa eſt.* Une noix vuide, qui n'a que du vent. *Caſſus* vient de *careo.*

38 *Sis cognitor*] *Cognitor* eſt proprement un homme d'affaires, un procureur. Mais il y avoit cette difference entre *procurator & cognitor*, que celui-là étoit le Procureur des abſens, & celui-ci l'étoit de ceux qui étoient preſens. Voyez Feſtus ſur le mot *cognitor.* Aujourd'hui cette difference ne ſubſiſte plus, & *procureur* ſignifie l'un & l'autre.

39 *Rubra Canicula*] * Il apelle la Canicule *rubram*, rouge, * comme il apelle ailleurs *rouge, rubentem dexteram.* la main de Jupiter, à cauſe du feu des foudres qu'il lance.

* *Findet*] Fend, car non ſeulement les ſtatues de bois, mais auſſi celles de bronze ſe fendent par la grande chaleur comme par le grand froid. Virgil. III. Géorg.

Æraque diſſiliunt vulgo.

où Servius remarque, *paſſim crepant, nam tam nimio frigore quàm calore æra rumpuntur.* *

40 *Infantes ſtatuas*] Il apelle les ſtatuës *muettes, infantes*, comme il a dit dans la Satire VI. du Livre premier: *Infans pudor.* Mais cela n'eſt pas égal, & je ſuis perſuadé, qu'Horace a pris ce vers de quelque Poëte dont il ſe moque, comme il ſe moque de Furius dans le vers ſuivant. * M. Bentlei voudroit que *Canicula* du vers précedent fût le nom d'une femme qui ſe mêlat de poeſie & dont Horace raportat ce mot *findit infantes ſtatuas*, pour s'en moquer. Mais ce n'eſt qu'une plaiſanterie de ce ſavant homme. Junius expliquoit *infantes*, neuves, *novellas*, ce qui eſt ridicule. *

Seu pingui tentus omaſo] *Omaſum*, la pance. C'eſt un mot bas, auſſi bien en Latin qu'en François. *Tentus pingui omaſo*, qui a une groſſe pance, un gros ventre. Car il ne faut pas ſuivre les Interpretes, qui expliquent ce *tentus omaſo*, bouffi par les pances qu'il a mangées, comme ſi Horace avoit voulu dire, que Furius ne ſe nouriſſoit que de cette viande-là.

41 *Furius Hybernas canâ nive conſpuet Alpes*] Marcus Furius Bibaculus, Poëte contemporain de Ciceron, avoit écrit en vers la guerre des Gaules, & en parlant de l'hiver, il avoit dit:

Jupiter hybernas canâ nive conſpuit Alpes.

Nonne vides (aliquis cubito ſtantem probe tangens
Inquiet) ut patiens? ut amicis aptus? ut acer?
Plures annabunt thynni, & cetaria creſcent.
Si cui præterea validus malè filius in re
Præclarâ ſublatus aletur, ne manifeſtum
Cælibis obſequium nudet te, leniter in ſpem
Arrepe officioſus: ut & ſcribare ſecundus
Heres, &, ſi quis caſus puerum egerit Orco,
In vacuum venias: perrarò hæc alea fallit.
Qui teſtamentum tradet tibi cumque legendum,
Abnuere, & tabulas à te removere memento:
Sic tamen ut limis rapias quid prima ſecundo
Cera velit verſu, ſolus, multiſne coheres,
Veloci percurre oculo. Plerumque recoctus
Scriba ex quinqueviro corvum deludet hiantem,
Captatorque dabit riſus Naſica Corano.
ULYS. *Num furis? an prudens ludis me, obſcura canendo?*

TIR.

Horace qui trouvoit avec raiſon cette expreſſion dure & deſagréable, s'en moque en parodiant le vers, & en mettant Furius, au lieu de Jupiter. Ce mot *conſpuere*, cracher, convient mieux à un gros ventre comme Furius, qu'à un Dieu. D'ailleurs cela eſt plaiſant, d'avoir opoſé Furius à la Canicule, comme un Poete très froid & capable de glacer.

44 *Plures annabunt thynni*] Tout ces gens-là ſont autant de gros poiſſons qui croiſſent pour vous. Car il a comparé Ulyſſe à un pêcheur. Lucien a profité de cet endroit dans le Timon: car en parlant d'un vieillard qui a trompé ceux qui s'attendoient à ſa ſucceſſion, & qui a choiſi pour ſon heritier quelque vil eſclave, il dit que cet eſclave laiſſe là ſes rivaux tout confondus, qui ſe regardent les uns les autres, & qui ont une ſenſible douleur, de voir qu'un ſi gros thon leur a échapé: Οἷος αὐτοὺς ὁ θύννος ἐκ μυχοῦ τῆς σαγήνης διέφυγεν, &c.

Cetaria] Des étangs fort vaſtes, & qui ſont remplis de gros poiſſons.

46 *Sublatus*] Ce mot eſt pris de la coutume des Anciens qui mettoient à terre leurs enfans dès qu'ils étoient nés, & qui ne relevoient que ceux qu'ils vouloient élever.

48 *Secundus heres*] Le ſecond heritier, l'heritier ſubſtitué.

53 *Limis*] *Limis oculis. Limus* ſignifie qui eſt oblique, qui eſt de côté.

Quid prima ſecundo cera velit verſu] *Prima cera*, c'eſt la premiere page du teſtament, qui pouvoit avoir pluſieurs pages; *ſecundo verſu*, c'eſt la ſeconde ligne. Dans la premiere ligne étoit toujours le nom du Teſtateur. Celui de l'heritier inſtitué étoit dans la ſeconde, avec les noms des coheritiers, qui étoient mis de ſuite. Les ſubſtitutions étoient à la fin. De cette coutume, de mettre le nom de l'heritier à la tête du teſtament, il faut tirer l'intelligence de ce paſſage des Guêpes d'Ariſtophane, où le vieillard, qui aime à juger, & qui ne trouve rien de ſi beau, pour faire valoir le metier & pour montrer le grand pouvoir de Juges, dit:

> Κἂν ἀποθνήσκων ὁ πατὴρ τῷ δῷ καταλείπων
> παῖδ' ἐπίκληρον,
> Κλαίειν ἡμεῖς μακρὰ τὴν κεφαλὴν εἰπόντες τῇ
> διαθήκῃ, &c.

Si un pere venant à mourir laiſſe à quelqu'un par ſon teſtament ſa fille, ſon unique heritiere, nous autres Juges nous diſons malheur à la tête de ce teſtament & aux cachets dont il eſt muni, & nous donnons cette fille à qui il nous plaît, &c.

A la tête de ce teſtament, c'eſt-à-dire, nous le caſſons pour ce qui regarde ce premier chef, qui eſt à la tête du teſtament.

54 *Solus multiſne coheres*] Il s'agit ici de la nomination des heritiers, & non pas de la ſubſtitution.

55 *Plerumque recoctus ſcriba*] *Incoquere & recoquere* ſont des termes empruntés des teinturiers, qui diſent qu'une choſe eſt *incocta*, & *recocta*, quand elle eſt paſſée pluſieurs fois à la teinture, & qu'elle a bien pris

Alpes cornues. Ceux qui vous verront, ne manqueront pas de dire à ceux qui ſe trouveront près d'eux: Voyez, que cet homme-là eſt patient: qu'il eſt commode pour ſes amis; qu'il eſt chaud pour leurs interêts. Comptez, que voilà pluſieurs poiſſons qui croiſſent pour vous, & que vos étangs ſe garniſſent. Il y a une autre choſe importante: Si vous voyez quelque vieillard riche, qui ait un fils fort mal-ſain, de peur qu'en vous attachant toujours aux vieux garçons, vous ne donniez lieu aux gens de s'apercevoir de vos fineſſes, inſinuez-vous tout doucement auprès de lui par vos ſervices, dans la vue d'être le ſecond heritier, & ſi par haſard le fils venoit à mourir, de vous mettre à ſa place, & de recueillir l'entiere ſucceſſion. L'on ne ſe trompe guere à ce jeu-là. Si un de ces vieillards vous preſente ſon teſtament à lire, refuſez-le, & n'oubliez pas d'éloigner de vous la feuille, de maniere pourtant que vous puiſſiez voir du coin de l'oeil ce qu'il y a dans la ſeconde ligne de la premiere page. Tachez de voir tout d'un coup, ſi vous êtes nommé ſeul heritier, ou s'il y a pluſieurs heritiers avec vous. Car il arrivera ſouvent qu'un vieux ruſé, qui après avoir paſſé par les petites charges de la Magiſtrature ſera devenu Greffier, trompera le corbeau qui ouvroit déja le bec; & que l'herédipete Naſica ſera joué par Coranus. ULYS. La fureur prophétique vous ſaiſit-elle? ou vous moquez vous de moi à deſſein, en

pris la couleur. Séneque: *Quemadmodum lana quaſdam colores ſemel ducit, quoſdam niſi ſæpius macerata & recocta non perbibit, &c.* De là on a apellé *recoctos*, les gens qu'un long uſage & une longue pratique a rendu habiles & ruſés, comme Catulle dit, *Fuſſitio ſeni recocto*. *Recoctus ſcriba* eſt ici la même choſe. Car il ne faut pas s'imaginer que *recoctus* ſoit dit pour faire entendre que cet homme, de Greffier étoit devenu un des *Quinquevirs*, & qu'après il étoit redevenu Greffier.

56 *Scriba ex Quinqueviro*] Dans les colonies & dans les villes municipales, il y avoit des petits Magiſtrats qu'on apelloit *Quinqueviri*, parcequ'ils étoient cinq. C'étoient comme des Juges, ou des Lieutenants de Juges. Leur juriſdiction s'etendoit ſur tout le reſſort; & ils changeoient toutes les années. Ceux qui avoient été du nombre des cinq, pouvoient devenir *Scribæ*, Greffiers, Notaires. Il y avoit auſſi des Greffiers qui n'avoient jamais été des cinq; mais ils n'étoient pas ſi habiles que les autres, qui avoient paſſé par cette eſpece de Magiſtrature.

Corvum deludet hiantem] Le corbeau qui ouvroit déja le bec, pour avaler le morceau après lequel il couroit.

58 *Num furis? an prudens ludis me*] Il ne pouvoit y avoir d'énigme plus difficile à démêler pour Ulyſſe, que ce que Tireſias vient de lui dire. C'eſt pourquoi il a raiſon de lui demander, ſi c'eſt la fureur prophétique qui le ſaiſit, ou s'il ſe moque de lui à deſſein. Ceux qui prétendent qu'Ulyſſe a accepté la propoſition de Tireſias tirent de cette réponſe une nouvelle raiſon pour confirmer leur ſentiment; car, diſent-ils, quand Tireſias a enſeigné à Ulyſſe toutes les baſſeſſes néceſſaires pour s'enrichir, & enſuite les meſures qu'il faut prendre contre la malignité de certains richards, qui ſouvent prennent plaiſir à tromper les eſperances de ceux qui leur ont fait la cour, témoin le vilain tour que Coranius joue à Naſica, notre Heros ne s'offenſe point de ce conſeil; il ne dit point à Tereſias, *pour qui me prenez-vous?* Il ſe plaint ſeulement de ce qu'au lieu de lui donner un avis intelligible dont il puiſſe profiter, il lui débite des énigmes en lui contant un fait obſcur, & en lui nommant des gens qu'il ne connoit pas, *obſcura canendo*. Mais on ne fait cette objection que parcequ'on n'a pas aſſez examiné la conduite d'Horace, qui eſt d'une adreſſe infinie. Ulyſſe après avoir rejetté la premiere propoſition, & dit qu'il aimoit mieux ſouffrir la pauvreté, ne laiſſe pas d'écouter, quoiqu'on ne lui propoſe que les mêmes voies. Un refus précis & heroïque ne convenoit pas à la Satire, & finiſſoit tout. Un conſentement formel n'y convenoit pas non plus; car, outre qu'il étoit indigne du caractere du Heros, il devenoit froid. Que fait donc Ulyſſe? Il écoute & veut entendre ce qu'on lui dit, afin de ſe déterminer & de prendre ſur cela ſon parti. C'eſt ce milieu plein de ruſe & de fineſſe qui fait la grande beauté de cette Satire. Ulyſſe ne ſe déclare point, & par ce moyen Horace donne à ſa piece tout le ſel de la plus fine plaiſanterie ſans bleſſer les loix de ſon poeme, comme je l'ai déja dit.

Tir. *O Laërtiade, quicquid dicam, aut erit, aut non.*
Divinare etenim magnus mihi donat Apollo.
Ulys. *Quid tamen ista velit sibi fabula, si licet, ede.*
Tir. *Tempore quo juvenis Parthis horrendus, ab alto*
Demissum genus Ænea, tellure marique
Magnus erit, forti nubet procera Corano
Filia Nasicæ, metuentis reddere soldum.
Tum gener hoc faciet: tabulas socero dabit, atque
Ut legat orabit: multum Nasica negatas
Accipiet tandem, & tacitus leget, invenietque
Nil sibi legatum, præter plorare, suisque.
Illud ad hæc jubeo: mulier si forte dolosa,
Libertusve senem delirum temperet, illis
Accedas socius: laudes, lauderis ut absens.
Adjuvat hoc quoque: sed vincit longè, prius ipsum
Expugnare caput. Scribet mala carmina vecors?
Laudato. Scortator erit? cave te roget: ultro
Penelopen facilis potiori trade. Ulys. *Putasne,*
Perduci poterit, tam frugi, tamque pudica,
Quam

59 *Quidquid dicam aut erit aut non*] Tiresias s'explique ici d'une maniere équivoque. Son sens est, que quand il dit qu'une chose sera, elle sera assûrément. Et quand il dit, qu'elle ne sera point, il est sûr qu'elle n'arrivera point du tout. Mais il fait entendre, qu'il ne sait pas ce qui doit arriver, & qu'il sait seulement, que ce qu'il dit sera, ou ne sera point. Et cela n'est pas fort étonnant. Car de deux propositions dont l'une nie ce que l'autre affirme, il y en a toujours une vraie nécessairement, selon toutes les maximes des Dialecticiens, quelques efforts que les Epicuriens ayent fait pour leur contester ce principe. Et de cette maniere il n'est pas difficile de prédire l'avenir. Tout le monde peut être aussi bon Prophéte que Tiresias. C'est pourquoi Boece a eu raison d'apeller cette prophétie ridicule, dans son V. Livre. Mais c'est ce ridicule serieux qui fait une des grandes plaisanteries de cette Satire. Car quoi qu'en disent Théodore Marcile, & les autres Interpretes, il faut bien s'empécher de croire qu'Horace ait écrit ceci serieusement.

60 *Divinare etenim*] C'est ce qui augmente le ridicule, après l'alternative du vers precédent.

61 *Si licet*] Car les Dieux ne permettoient pas toujours à leurs Prophétes d'expliquer leurs oracles à ceux qui les avoient consultés.

62 *Tempore quo juvenis*] Il ne se contente pas de designer le regne d'Auguste, il en particularise un certain tems, quand ce Prince eut entierement vaincu les Parthes, & que par cette victoire il se fut assuré l'empire de la terre & de la mer. Cette Satire fut donc faite après que les Parthes eurent renvoyé à Auguste les enseignes Romaines. Horace avoit donc alors plus de quarante six ans.

64 *Forti nubet procera Corano filia Nasicæ metuentis, &c.*] L'histoire, dont il est ici question, est aujourd'hui entierement inconnue. Cependant je ne crois pas qu'il soit bien difficile de la deviner, en examinant de près les termes & le but d'Horace. Voici donc ma conjecture: Coranus étoit un vieillard fort avare & fort débauché, qui avoit prété de l'argent à Nasica. Nasica, qui ne haïssoit rien tant que de payer ses dettes, s'avisa de servir Coranus dans ses débauches, & de lui livrer sa fille, dans l'esperance, qu'en lui sacrifiant ainsi l'honneur de cette fille, il gagneroit ses bonnes graces, & que ce vieillard en mourant, lui donneroit non seulement sa dette, mais le feroit même son heritier. Coranus profita de la complaisance de ce pere infame: il eut toutes les faveurs de sa fille; & après ce commerce honteux, au lieu de reconnoître un si grand service, il lui joua ce tour: Il fit son testament, & le lui donna à lire. Nasica crut aller trouver dans ce testament la récompense qu'il attendoit. Mais il fut trompé: Coranus ne lui laissa que les larmes & le desespoir. *Nubere* n'est pas toujours employé pour le mariage: il signifie très souvent un commerce criminel, dans Catulle, & ailleurs. Pour *gener*, & *socer*, *gendre*, & *beau pere*, on ne peut pas douter que ce ne soient aussi des termes de galanterie; puisqu'Horace a apellé dans la II. Satire du Livre I. Villius *gendre de Sylla*, quoiqu'il ne fût que l'amant de Fausta: *Villius in Faustâ Syllæ gener, &c.*

De

en me chantant ici des énigmes. Tir. O fils de Laërte, tout ce que je vous dirai ſera, ou ne ſera point, car le grand Apollon m'a donné l'art de deviner. Ulys. Dites-moi pourtant, je vous prie, ſi cela vous eſt permis, ce que ſignifie cette hiſtoire de Naſica & de Coranus? Tir. Dans le tems qu'un jeune Prince, la terreur des Parthes, deſcendu du ſang des Dieux par Enée, aura l'empire de la terre & de la mer, Coranus épouſera la grande fille de Naſica qui n'aime point à payer ſes dettes. Alors le gendre jouera ce tour à ſon beau-pere: il lui donnera ſon teſtament à lire. Naſica, après s'être fait beaucoup prier, le prendra enfin, lira tout bas, & trouvera que Coranus ne lui a laiſſé pour ſon partage, que les larmes & le deſeſpoir. J'ai un autre avis à vous donner: Si vous voyez une femme ruſée, ou un affranchi gouverner un vieux radoteur, joignez-vous à ces bonnes gens-là, louez-les, afin qu'ils vous louent en votre abſence devant le vieillard. Cela eſt d'un grand ſecours pour vos deſſeins. Mais le principal eſt de gagner le Patron. C'eſt pourquoi s'il a la folie de faire des vers, louez-les, quelque méchans qu'ils ſoient. S'il aime les femmes, n'attendez pas qu'il vous prie, allez au-devant, & offrez-lui avec un viſage gai & content votre Pénelope. Ulys. Quoi! vous imagineriez-vous que je puſſe faire conſentir Pénelope

De cette maniere, le conte meritoit d'avoir place dans cette Satire: & j'eſpere, qu'on le lira preſentement avec plus de plaiſir. Le mot *fortis* eſt encore un mot de galanterie, comme dans la Sat. III. de ce même Livre: *Fortique marito deſtinet uxorem.*

69 *Suiſque*] Il ne fit pas ſeulement le moindre legs a cette belle fille, qui l'avoit ſi bien traité.

71 *Senem delirum temperet*] *Temperare*, gouverner, ſoigner.

75 *Ultro Penelopen facilis potiori trade*] Il lui conſeille, de faire de ſa femme, ce que Naſica avoit fait de ſa fille. L'exemple a précédé le conſeil, pour l'avertir ſeulement, de ne faire pas cela comme un ſot, & ſans être bien aſſuré de ſon affaire.

76 *Putaſne perduci poterit*] Voici l'endroit, d'où ceux qui veulent qu'Ulyſſe ſoit reſolu à toutes les indignités que lui conſeille Tireſias, prétendent tirer une preuve inconteſtable de la verité de leur opinion. Il ſemble qu'Ulyſſe, pour bien conſerver ſon caractere, devoit rejetter avec indignation la propoſition que Tireſias vient de lui faire. Cependant, au lieu de s'en fâcher & de ſauter à la gorge de Tireſias, on diroit qu'il auroit aſſez de diſpoſition à prendre ce parti, & qu'il n'eſt plus queſtion que de ſavoir ſi ſa femme le voudroit ſuivre. Il ne marque pas la moindre répugnance, & toute ſon inquiétude eſt que ſa femme ne ſe rende trop difficile, elle qui a reſiſté à toutes les pourſuites de tant d'amans. Ainſi, puiſqu'il a la baſſeſſe de conſentir à cette infamie, il pouroit bien auſſi avoir donné les mains au premier conſeil de Tireſias, de faire la cour à l'infame Dama. Et par conſéquent la Remarque ſur le 20. vers: *Fortem hoc animum tolerare jubebo*, eſt fauſſe. Ce raiſonnement a d'abord quelque choſe de ſpécieux; mais il ne ſauroit paroitre juſte qu'à ceux qui ne pénetrent pas la fineſſe de ce paſſage. Le caractere d'Ulyſſe eſt très bien ſuivi. La ruſe & la diſſimulation étoient ſes qualités favorites. Il s'en ſert ici fort à propos. Ce que Tireſias lui dit, devoit exciter en lui la colere & le dépit, il eſt vrai; mais il devoit encore plus exciter la jalouſie. Et cette derniere paſſion devoit naturellement être la plus forte dans l'eſprit d'un homme comme lui, qui avoit été ſi longtems abſent, & qui ſavoit que ſa femme étoit jour & nuit environnée de quantité de jeunes gens, qui lui faiſoient la cour. Et c'eſt auſſi la jalouſie qui l'emporte ſur tout le reſte, & qui l'oblige a étouffer ſon reſſentiment. Toutes ſes penſées vont à tâcher de découvrir, ſi ſa femme auroit fait quelque choſe qui eût pu donner lieu à Tireſias d'avoir ſi méchante opinion d'elle. Voilà pourquoi il écoute ſi patiemment. Il veut voir ſi dans ce que Tireſias va lui dire, il ne trouvera rien qui puiſſe confirmer ou diſſiper ſes ſoupçons. Et cela eſt très naturel & très digne du caractere d'Ulyſſe.

77 *Perduci poterit*] *Perducere* eſt un terme pris des vilains lieux, & fort voiſin de *producere*. La ſeule difference qu'il y a, c'eſt que *producere* ſe dit de ceux qui produiſent des courtiſanes au premier venu; & *perducere*, de ceux qui menent des femmes conſiderables à un certain homme, qu'ils ſervent dans ſa paſſion. C'eſt pourquoi *perductores* vont ordinairement avec *lenones*.

Quam nequiere proci recto depellere cursu?
TIR. *Venit enim magnum donandi parca juventus,*
Nec tantùm Veneris quantùm studiosa culinæ.
Sic tibi Penelope frugi est: quæ si semel uno
De sene gustarit, tecum partita lucellum,
Ut canis à corio nunquam absterrebitur uncto.
Me sene, quod dicam, factum est. Anus improba Thebis
Ex testamento sic est elata: cadaver
Unctum oleo largo nudis humeris tulit hæres:
Scilicet elabi si posset mortua; credo
Quod nimium institerat viventi. Cautus adito.
Neu desis operæ, neve immoderatus abundes.
Difficilem & morosum offendet garrulus ultro.
Non etiam sileas. Davus sis comicus: atque
Stes capite obstipo, multùm similis metuenti.
Obsequio grassare: mone, si increbruit aura,

Cautus

79 *Venit enim magnum donandi*] Tiresias ne donne à Ulysse d'autre raison de la sagesse de sa femme, que l'avarice de ses amans. Mais cette raison ne laisse pas de le rassurer; c'est pourquoi il écoute tranquillement le reste du discours de Tiresias, qui n'est fondé que sur une conjecture. Et ce qui rend cette réponse de Tiresias fort plaisante, c'est qu'elle est fondée sur une plainte que Pénelope leur fait elle-même, dans le XVIII. Liv. de l'Odyssée: qu'*ils sont fort injustes: & que quand plusieurs rivaux poursuivent une personne en mariage, ils font des sacrifices à leurs dépens, & donnent des cadeaux & de beaux presens aux amis de leur maitresse, au lieu de manger son bien.* Ce reproche les piqua: ils s'aviserent donc de lui envoyer l'un une robe, l'autre un colier, celui-ci des pendants d'oreille, celui-là un bracelet, &c. Mais jusques alors (& c'est longtems après la conversation qu'Ulysse a ici avec Tiresias) ils n'avoient pas pensé à lui faire le moindre petit present. Il ne faut donc pas s'étonner qu'ils eussent si mal réussi auprès d'elle: & je ne veux pas d'autre preuve, pour faire voir la fausseté de ce que d'autres Auteurs ont écrit, qu'elle les avoit tous favorisés.

Magnum donandi parca] Siméon du Bois, bon Critique, & qui a fait de belles remarques sur les Epitres de Ciceron à Atticus, a voulu corriger ce vers, & lire:

Venit enim magnò: donandi parca Juventus.

Votre Pénelope se met à trop haut pris.

Venit, venalis est magno pretio. Et cette Jeunesse est avare. Cela fait le même sens; mais cette oposition ne me paroît pas du génie d'Horace. * Il suffit que le sens du passage est net & clair. *Venit, vient, se rend chez elle.* J'admire l'audace de M. Bentlei qui corrige *venit enim, indignum, donandi parca juventus.* *

80 *Nec tantùm veneris quantùm*] Cette raillerie tombe encore sur Homere, qui fait, que tous ces rivaux ne pensent pas tant à l'amour qu'à la bonne chere: à tous momens on leur voit égorger des boeufs, des moutons.

82 *De sene gustarit*] Les Latins ont employé leur *gustare* dans ce sens-là à l'imitation des Grecs, qui se sont servis de même de γεύεσθαι. Voici un plaisant passage d'Eschyle:

Νέας γυναικὸς, οὔ με μὴ λάθῃ φλέγων
Ὀφθαλμὸς, ἥτις ἀνδρὸς ᾖ γεγευμένη.

Neque me fugiet scintillans oculus novæ nuptæ quæ de viro gustarit.

Tecum partita lucellum] Il lui coule ce petit mot en passant, pour le persuader, & pour le tenter.

83 *Ut canis à corio nunquam absterrebitur uncto*] *Corium unctum* une peau encore sanglante. On donnoit souvent aux chiens les peaux des bêtes après la chasse, comme une espece de curée, pour les accoutumer & les animer. Les chiens en sont fort friands. Lucien dans son Traité contre un ignorant: Οὐδὲ γὰρ κύων ἅπαξ παύσαιτο ἂν σκυτοτραγεῖν μαθοῦσα. *Car un chien qui ronge une peau sanglante, ne la quite pas volontiers.* Dans le X. Idile de Théocrite,

lope à cela? Pénelope, qui a été si sage & si vertueuse, que les longues poursuites de tous ses amans n'ont jamais pu la fléchir. TIR. C'est que toute cette Jeunesse, qui étoit chez elle n'aimoit pas à donner beaucoup, & ne songeoit pas tant à l'amour qu'à la cuisine. Voilà pourquoi votre Pénelope a été si sage. Mais si elle avoit une fois tâté d'un bon vieillard, & qu'elle eût partagé avec vous le profit, elle en seroit si friande, qu'elle ne le quiteroit non plus qu'un chien de chasse quite une peau toute sanglante. *Voici encore une chose que vous devez rétenir*, & qui arriva de mon tems; j'étois déja fort vieux: Une méchante vieille mourut à Thebes. Elle ordonna par son testament, que son heritier porteroit au bucher sur ses épaules, son corps tout nu, & bien froté d'huile, sans doute pour voir si elle ne pouroit point lui échaper morte. Et je crois, que c'étoit parceque cet homme l'avoit trop pressée pendant sa vie. C'est pourquoi gouvernez-vous auprès de ces vieillards avec sagesse & avec discrétion. N'en faites ni trop, ni trop peu. Ne leur manquez pas à leur besoin; mais aussi ne les importunez pas. Un grand parleur déplaît toujours à un homme difficile & chagrin. Il ne faut pas pourtant vous tenir toujours dans le silence. Soyez comme Davus, ce valet de la comédie; tenez-vous près de lui la tête panchée, dans la

crite, Milon répond à Battus, qui lui avoit demandé, si l'amour ne l'avoit jamais empéché de dormir: *A Dieu ne plaise*, dit-il, *il est dangereux qu'un chien mette le nez à la curée.*

Μηδὲ ξυμβαίη. Χαλεπὸν χορίῳ κύνα γεῦσαι.

84 *Me sene quod dicam factum est*] Il lui donne un autre conseil, qui n'est pas moins important que ceux qu'il lui a déja donnés: c'est, de ne se pas rendre trop incommode & trop importun.

Anus improba] *Fine*, *rusée*. Cette vieille avoit été si fort obsédée, & importunée par celui qui poursuivoit sa succession, que n'ayant pu lui échaper pendant sa vie, elle se fit un plaisir de s'imaginer un moyen de lui échaper au moins une fois après sa mort. Elle ordonna donc par son testament, qu'il porteroit au bucher sur ses épaules, son corps bien froté d'huile. Je ne sais d'où Horace avoit tiré ce conte. Il a tout l'air d'être de son invention.

85 *Elata*] Emportée, portée au bucher. Terence: *Effertur, imus. On emporte le corps, nous marchons.*

* 90 *Offendet*] M. Bentlei a lu *offendes* à la seconde personne, & cela est mieux suivi. *

91 *Davus sis comicus, atque stes capite obstipo*] Ce passage nous aprend la posture ordinaire de Davus sur le théâtre. Il baissoit un peu la tête, en allongeant le cou, *porrecto jugulo*, & en haussant les épaules. Car c'est proprement ce que signifie *obstipum caput*, une tête baissée, avec un cou allongé de travers, & caché entre des épaules amoncelées. Les Grecs apelloient cela βυσαύχην, & Aristote écrit, que dans la phisionomie, c'est la marque d'un traître, & d'un homme qui tend des embuches. C'est pourquoi cette posture convenoit fort bien à Davus, comme fourbe, & comme esclave: car c'étoit aussi une marque de respect & de sujettion; c'est ce qui a donné lieu à ce proverbe Grec:

Οὔ ποτε δουλεία κεφαλὴ εὐθεῖα πέφυκεν,
Ἀλλ' αἰεὶ σκολιὴ, καὐχένα λοξὸν ἔχει.

Jamais tête d'esclave n'a été droite, mais elle est toujours panchée & a le cou étendu de travers.

93 *Obsequio grassare*] *Grassari* signifie proprement avancer, marcher, aller contre quelqu'un avec violence. Et ce mot a été pris souvent en mauvaise part. Car on s'en servoit quand on vouloit parler des voleurs qui attaquent les gens la nuit. Ensuite on l'a apliqué aux parasites & aux flateurs. C'est pourquoi Festus a marqué *grassari*, *adulari*. Et de là vient que les premiers Poetes étoient apellés *grassatores*, parcequ'ils louoient les gens, & alloient lire leurs vers, pour attraper des soupers. Tiresias ne pouvoit donc se servir d'un mot plus propre pour le conseil qu'il donnoit.

Si increbruit aura] C'est ainsi qu'il faut lire, & non pas *increbuit*. De *crebrum* on a fait *crebreo*, *increbreo*, *crebresco*. Ciceron: *ventus increbrescit.* Et Virgile: *crebrescunt auræ.*

Cautus uti velet carum caput: extrahe turbâ,
Oppositis humeris: aurem substringe loquaci.
Importunus amat laudari? donec, ohe, jam
Ad cœlum manibus sublatis, dixerit, urge, &
Crescentem tumidis infla sermonibus utrem.
Quum te servitio longo curâque levarit,
Et certum vigilans, quartæ sit partis Ulysses,
Audieris, heres: *ergo nunc Dama sodalis*
Nusquam est! unde mihi tam fortem, tamque fidelem?
Sparge subinde; &, si paulùm potes, illacrimare: est
Gaudia prodentem vultum celare: sepulcrum
Commissum arbitrio sine sordibus extrue funus
Egregiè factum laudet vicinia. Si quis
Forte coheredum senior malè tussiet, huic tu
Dic, ex parte tuâ, seu fundi sive domus sit
Emtor, gaudentem nummo te addicere. Sed me

Impe-

95 *Aurem substringe loquaci*] Le Glossaire de Philoxene explique fort bien ce *substringe*, par *præbe*. *Substringere aurem*, prêter l'oreille. Et ce mot signifie proprement rejetter derriere l'oreille tout ce qui pouroit empécher d'entendre, comme les cheveux, &c.

96 *Donec, ohe! jam ad cœlum manibus sublatis*] Ce passage est fort beau: Continuez d'enfler cette outre du vent de vos louanges, jusques à ce qu'en levant les mains au ciel, il dise: *Ohe*, c'est assez. Cela peint admirablement un homme avide de louanges, & qui ne dit, c'est assez, que quand il en est accablé, qu'il n'en peut plus, & qu'il est en état de crever. Perse a très heureusement imité cet endroit dans la Satire I. quand il dit à ce vieillard qui ne faisoit des vers que pour être loué;

Tun', vetule, auriculis alienis colligis escas,
Auriculis quibus & dicas cute perditus ohe?

Malheureux vieillard, ne prens-tu tant de peine pour repaître les oreilles des étrangers, que pour pouvoir leur dire enfin, quand tu es en état de crever: C'est assez?

Casaubon n'a point du tout connu la finesse de ce passage. Ce *cute perditus* est pris de ce vers: *Infla sermonibus utrem*. Cette outre enflée a donné à Perse l'idée de cet homme que les louanges outrées ont si fort enflé qu'il va crèver si l'on continue.

100 *Et certum vigilans*] Il ne se contente pas de dire, *éveillé*, il ajoute, *certainement*. Car il ne faut pas se tromper sur une matiere si importante, ni prendre une imagination, & un songe, pour la verité.

* *Quartæ sit partis Ulysses*] Dans quelques MSS. il y a *quartæ esto partis Ulysses*, & je loue M. Bentlei d'avoir embrassé cette leçon, car *esto* est le terme ordinaire dont on se servoit dans les testamens. *

101 *Ergo nunc Dama sodalis*] Le mot *ergo*, donc, servoit ordinairement à commencer les plaintes & les lamentations que l'on faisoit sur la mort de quelqu'un. Comme dans l'Ode XXIV. du Liv. I.

Ergo Quintilium perpetuus sopor
Urget!

Quintilien est donc plongé dans un sommeil éternel!

103 *Sparge subinde*] Quelque Commentateur s'est imaginé, que *sparge subinde*, signifie: *répandez des pleurs sur son tombeau*. Mais cela est ridicule: on n'est pas encore sorti de la maison, le corps n'est point encore emporté, & l'on ne vient que de lire le testament. *Sparge subinde*, c'est-à dire, répandez ensuite ces paroles: *Unde mihi tam fortem?* Où en trouverai-je un autre? &c. Et ce mot, *sparge*, vient ici admirablement, pour exprimer une chose qu'on doit dire à plusieurs reprises, & en courant de tous côtés dans la chambre du defunt.

104 *Est gaudia prodentem vultum celare*] Il y a sur cela un beau mot de Publius Syrus:

Heredis fletus sub persona risus est.

Les

la posture d'un homme qui craint & qui est dans le respect. Tâchez de le gagner par vos complaisances. Si le vent s'est rendu un peu plus fort, avertissez-le d'avoir la précaution de couvrir une tête qui vous est si chere. Tirez-le de la presse, en vous roidissant des épaules contre la foule. Quelque grand parleur qu'il soit, écoutez tous ses contes. Aime-t-il à être loué sans cesse? donnez-lui-en. Enflez toujours cette outre du vent de vos louanges, jusqu'à ce qu'en levant les mains au ciel, il vous dise: C'est assez. Enfin, quand par sa mort il vous aura relevé de ce long esclavage & de ces longs soins, & que les yeux bien ouverts, & bien éveillé. vous aurez ouï lire; *qu'Ulysse herite du quart de mon bien:* alors, sans perdre tems, remplissez toute la maison de cris. Helas! mon cher Dama n'est donc plus! où trouverai-je un ami si fidelle & si homme de bien? Si vous le pouvez même, tâchez de verser quelques larmes. Il faut masquer ce visage, qui découvriroit votre joie. Si le defunt a laissé à votre discrétion le soin de son enterrement, n'y épargnez rien, & que tous les voisins soient forcés de louer votre magnificence. Si quelqu'un des coheritiers a une toux dangereuse, & qu'il marchande ou la terre ou la maison de l'herédité, ne manquez pas de lui

Les pleurs d'un heritier sont des ris cachés sous un masque.

* Je ne comprends pas comment ce passage d'Horace a fait tant de peine aux Interpretes; car dans tout le livre il n'y en a pas de plus clair. *Est celare vultum prodentem gaudia. Il faut cacher un visage qui découvriroit votre joie.* Pour dire, *il faut déguiser votre visage & empêcher qu'il ne vous trahisse en découvrant votre joie* Cela n'est il pas bien simple & bien naturel? C'est donc inutilement que M. Bentlei a fait une longue remarque pour changer le texte & pour lire

& - - -
Gaudia prudenter vultu celare.

Cela ne peut être d'Horace. *

109 *Gaudentem nummo te addicere*] *Nummo* pour une petite piece, pour un sesterce qui valoit deux sols six deniers; c'est-à-dire pour rien. Mais il falloit toujours qu'il y eût de l'argent comptant, pour rendre cette vente valable. Et c'étoit une vente imaginaire, ou simulée, *per æs & libram*, avec la solemnité de la balance, & la piece de monnoie en main. Ce qui étoit vendu de cette maniere, après que l'argent étoit délivré, passoit pour très bien vendu, quelque bas qu'en fut le prix. Car il n'étoit pas permis de donner, ni de céder sa part. Il falloit que cela passât par les formes ordinaires de la vente. Comme, quand un Testateur avoit fait à quelqu'un un legs plus fort qu'on ne pouvoit le recevoir en conscience, le légataire étoit obligé de vendre son droit au principal heritier par une vente imaginaire, & l'herédité étoit déchargée par ce moyen.

Sed me imperiosa trahit Proserpina] Tiresias a achevé de donner ses conseils. Si le dialogue duroit davantage, il faudroit qu'Ulysse prit parti, & c'est ce qu'Horace a évité avec raison. Car si Ulysse refuse de suivre les avis de Tiresias, cela devient froid & indigne de la Satire: & s'il se détermine à les suivre, Horace peche contre la vraisemblance, & il change un caractere connu. Pour laisser donc la chose indécise, il faut que Tiresias se retire, & qu'Ulysse fasse ses reflexions comme il lui plaira. Horace avoit trop de conduite, & connoissoit trop les bienséances, pour manquer à un point si essentiel. Il fait toujours se tirer fort bien d'affaires, & par des traits bien vifs & bien marqués. En un mot la grande beauté de cette Satire consiste en ce qu'Ulysse, par un effet de sa souplesse ordinaire, écoute Tiresias sans se déclarer. Et bien loin qu'Horace ait affecté de sacrifier le vraisemblable au plaisant, comme on le veut, il trouve au contraire un moyen plus noble & plus sûr d'arriver au plaisant, en suivant toute la vraisemblance historique, & en conservant le caractere d'Ulysse, dont le fonds est la ruse & la dissimulation. Proserpine vient ici fort à propos, & dans toute la vraisemblance. Cette Déesse étoit trop sévere, pour souffrir que les morts parlassent fort longtems avec les vivans. Et c'est Homere même qui fournit à Horace cet heureux dénoument; car les ames qui passent en revue devant Ulysse dans ce onzieme Liv. de l'Odyssée, c'est Proserpine elle-même qui les fait avan-

Imperiosa trahit Proserpina. Vive valeque.

avancer, & retirer quand bon lui semble. Voyez le vers 384.

D'ailleurs cette fiction est fondée sur une verité phisique. Proserpine represente ici la nuit. Et la nuit en se retirant, & en faisant place au jour, emmene avec elle les ombres. C'est ce que Virgile a eu en vue dans le V. Liv. de l'Enéïde, où il fait qu'Anchise finit la conversation qu'il a avec Enée dans les enfers en lui disant:

- - - Torquet medios nox humida cursus;
Et me sævus equis oriens afflavit anhelis.

L'humide nuit acheve la moitié de sa course: & la cruelle lumiere du jour m'a déja fait sentir l'haleine de ses coursiers.

Car les Romains comptoient comme nous le jour depuis minuit. Servius a fort bien remarqué sur cet endroit: *Est autem physicum, nam pereunt tenebræ solis adventu.*

110 *Imperiosa*] C'est une belle épithete. L'*imperieuse Proserpine*, c'est-à-dire l'inflexible, qui veut être obéïe, & aux ordres de laquelle on ne peut resister.

NOTES SUR LA SATIRE V. DU LIV. II.

IL est manifeste par le vers 62. dit le Pere Sanadon, que cette piece n'a point été faite avant l'année 739. où Auguste retira les aigles Romaines des mains de Phraate, Roi des Parthes.

1 *Hoc quoque, Tiresia*] Suivant le P. S. ce second entretien d'Ulysse avec Tiresias n'est point la suite du premier, comme l'a cru M. Dacier; il le supose seulement; mais il en est distingué de tems & de lieu. C'est-à-dire qu'Horace feint à son tour, que ce Prince abordant en Ithaque, & aprenant le mauvais état

SATIRA VI.

HOC erat in votis: modus agri non ita magnus,
Hortus ubi, & tecto vicinus jugis aquæ fons,
Et paulum sylvæ super his foret. Auctius atque
Dii melius fecere. Bene est. Nihil amplius oro,
Maïa nate, nisi ut propria hæc mihi munera faxis.
Si neque majorem feci ratione malâ rem,

Nec

HORACE, pour faire sa cour à Mécénas, témoigne dans cette Satire qu'il est content de sa fortune, & que les graces qu'il a reçues de lui, l'ont mis en état de ne pouvoir rien souhaiter. Il fait ensuite une comparaison des soins & des embaras qu'il avoit à Rome, avec les solides plaisirs dont il joüissoit à sa petite maison du pays des Sabins: & par un apologue très agréable & très bien conté, il fait voir les avantages que la campagne a sur la ville. Cette Satire est très morale, & pleine de traits fort divertissans. On ne peut pas ignorer en quel tems elle fut faite, puisqu'il nous aprend lui-même, que ce fut près de huit ans après que Mécénas lui eut fait l'honneur de le mettre du nombre de ses amis. Horace ne fut connu de Mécénas qu'après la bataille de Philippes. Si l'on ajoute les neuf mois qui se passerent depuis ce tems-là jusques à ce que Mécénas le rapella, on trouvera justement, que cette Satire fut faite l'an de Rome 720. & le trente-troisieme de l'âge d'Horace. Mr. Masson la rejette à l'an 722. après la bataille d'Actium; mais sans aucun fondement, & sans en donner aucune preuve solide.

1 *Modus agri non ita magnus*] Pline dans la derniere Lettre du Livre I. a dit de même: *Modus ruris qui avocet magis quam distringat, Une petite maison de campagne, qui amuse plus qu'elle n'occupe.*

3 *Auctius atque Dii melius fecere*] Car il ne souhaitoit qu'une petite source, & un petit bois, & il avoit un assez grand parc, & une fontaine assez grande, pour donner le nom à un grand ruisseau qu'elle faisoit de ses eaux, comme il le dit dans l'Epitre XVI. du Livre I. Ce ruisseau & la fontaine étoient apellés tous deux *Digentia*.

4 *Nihil amplius oro*] Il dit à Mécénas dans l'Ode premiere du Livre V.

Satis

lui offrir votre part, & de l'assurer que vous la lui abandonnerez avec plaisir, pour ce qu'il voudra. Mais l'imperieuse Proserpine m'entraine. Adieu.

état de ses affaires, évoque l'ombre de ce devin, pour aprendre de lui le moyen de les retablir.

3 *Doloso*] Le P. S. lit *dolose*, après un manuscrit & quatre éditions; ce qui répond mieux à *nulli quicquam mentite* du v. 4.

38 *Sis cognitor*] Les manuscrits portent *si cognitor*, & le P. S. les a suivis.

59 *Quidquid dicam, aut erit, aut non*] L'explication de ces mots, qui se trouve à la marge de quelques manuscrits, me paroît la seule veritable, dit le P. S. *Quidquid dicam, aut erit, si dixero fore; aut non, si dixero fore.* Tiresias, continue le P. S. a bien parlé d'une maniere obscure, comme c'étoit l'ordinaire des faiseurs de prédictions; mais il n'est pas croyable qu'il ait voulu décrier son art par plaisanterie, dans un endroit où il déclare qu'il n'est que l'organe du Dieu même qui preside à la divination. Boece s'y est trompé, & a trompé M. Dacier & M. Bentlei.

90 *Offendet*] Le P. S. a mis *offendes*, que M. Dacier a aprouvé. Les verbes *adito, desis, abundes, fileas & sis*, comme ce Pere le remarque, demandent *offendes*, qui paroît dans le manuscrit du Scholiaste de Cruquius, & dans deux de nos meilleures éditions.

Ultro non etiam fileas] Il faut, dit le P. S. remarquer *ultro silere*, pour *silere intempestivè, inopportunè, obstinatè.*

100 *Quartæ sit partis Ulysses*] On trouve dans plusieurs manuscrits & dans quelques éditions, *quartæ esto partis Ulysses*, & c'est la leçon que le P. S. a employée.

104 *Prodentem vultum*] Le P. S. a mis *prudentûm vultu.* Barthius a tiré cette leçon d'un des plus anciens manuscrits, & il ne doute point qu'elle ne soit d'Horace lui même. J'ai cru, dit le P. S. la devoir preferer à la leçon ordinaire, qui, avec les changemens de ponctuation que l'on y a faits, & avec les corrections que l'on a proposées, ne me paroît susceptible d'aucun sens raisonnable.

SATIRE VI.

C'Etoit-là le comble de mes souhaits, une petite maison de campagne où il y eut un jardin, une source d'eau vive, & un petit bois. Les Dieux m'en ont donné davantage. J'en suis content, & je ne vous demande, fils de Maïa, que de m'assurer la jouïssance de ces presens. Si je n'ai jamais augmenté mon bien par de méchantes voies, si je suis incapable de le dissiper par ma faute & par mes deréglements, si dans les prieres que je vous adresse, vous ne trouvez aucune

Satis superque me benignitas tua
Ditavit.

Je ne suis déja que trop riche de vos bienfaits.

Il n'en demandoit pas davantage, quoiqu'il fût fort bien, que Mécénas ne lui auroit rien refusé, comme il le dit dans l'Ode XVI. du Livre III.

5 *Maïa nate*] Il s'adresse à Mercure, non seulement parceque Mercure est le patron des Poetes, mais aussi parceque c'est un des Dieux qui president à la fortune, & qui donnent les richesses. Dans Lucien, c'est Mercure qui mene à Timon le Dieu Plutus. Aussi ceux qui s'enrichissoient tout d'un coup, ne manquoient jamais de l'en remercier par des sacrifices. D'ailleurs, Mercure étoit aussi un Dieu champêtre, & le même que Sylvain. C'est pourquoi Horace lui recommende ses troupeaux dans le 14. vers.

Propria hæc mihi munera] *Propria*, fermes, stables, que l'on ne puisse jamais perdre; comme les choses dont on a la propriété, sont plus sûres que celles dont on n'a que l'usufruit.

6 *Si neque majorem feci &*] Horace étoit trop honnête homme, & il connoissoit trop l'usage que l'on doit faire des richesses, pour se mettre jamais en état ou d'augmenter son bien par son avarice, ou de le dissiper par ses débauches. C'est ce qu'il dit en d'autres termes, à la fin de la premiere Ode du Livre V.

- - - - Haud paravero
Quod aut, avarus ut Chremes, terrâ premam,
Discinctus aut perdam ut nepos.

Je ne cherche point à amasser des tresors, pour les enterrer comme un avare, ou pour les dissiper comme un prodigue & un debauché

Nec sum facturus vitio culpâve minorem:
Si veneror stultus nihil horum: O si angulus ille
Proximus accedat, qui nunc denormat agellum:
O si urnam argenti fors quæ mihi monstret (ut illi,
Thesauro invento qui mercenarius agrum
Illum ipsum mercatus aravit, dives amico
Hercule:) si, quod adest, gratum juvat: hac prece te oro,
Pingue pecus Domino facias, & cætera, præter
Ingenium; utque soles, custos mihi maximus adsis.
Ergo ubi me in montes & in arcem ab urbe removi,
Quid prius illustrem Satiris, Musâque pedestri?
Nec mala me ambitio perdit, nec plumbeus Auster,
Autumnusque gravis, Libitinæ quæstus acerbæ.

Matutine Pater, seu Jane libentiùs audis,

Unde

8 *Si veneror stultus nihil horum*] *Venerari* signifie demander en priant: mais demander avec de empressements pleins d'inquiétude.

9 *Denormat*] *Norma, normatio, normatura, normalis,* sont des termes d'arpentage. De *norma, denormare,* desfigurer, gâter, empêcher qu'un plan n'ait ses angles égaux.

10 *O si urnam argenti*] C'est le souhait ordinaire des avares, de trouver un tresor. Pétrone: *Alius donum promittit, si propinquum divitem extulerit; alius, si thesaurum effoderit. L'un lui promet un don, s'il peut enterrer un riche parent; l'autre, s'il trouve un tresor.*

12 *Amico Hercule*] Hercule étoit l'associé de Mercure, pour la distribution des richesses.

14 *Pingue pecus domino facias*] Car comme je viens de le dire, Mercure étoit le même que Sylvain & que Faune, dont il a dit dans l'Ode XVII. du Livre I.

- - - - & igneam
Defendit æstatem capellis
Usque meis, pluviosque ventos.

Toutes les années il y defend mes chevres contre les ardeurs de l'été, & contre les vents de pluie.

Et cetera] Comme les vignes, les moissons.

Præter ingenium] On veut qu'Horace prie Mercure, de ne lui pas engraisser l'esprit. Mais cette équivoque de *pinguis,* prise en bonne & en mauvaise part, seroit froide & indigne d'Horace, surtout dans une chose aussi serieuse qu'une priere. Ce n'est point là le sens. Horace étoit persuadé que les Dieux pouvoient donner aux hommes les biens & la santé, *vitam & opes*; mais qu'on ne devoit leur demander ni la vertu, ni la sagesse, ni l'esprit, & que toutes ces qualités dépendent de nous-mêmes. Je parlerai au long de cette folle presomption, sur l'Epitre XVIII. du Livre I. Dans la traduction j'ai mis, *& me conserver l'esprit,* parcequ'ils étoient persuadés que les Dieux pouvoient l'ôter & l'alterer.

15 *Utque soles, custos mihi maximus adsis*] Car Mercure lui avoit déja souvent donné des marques de sa protection: il l'avoit sauvé à la bataille de Philippes, Ode VII. Liv. II. il l'avoit garanti de la chute d'un arbre, Ode XIII. Liv. II. il l'avoit secouru près du cap de Palinure, quand son vaisseau fut batu par la tempête; & il lui avoit envoyé ces ramiers qui le couvrirent de feuilles sur les montagnes de la Pouille, où il s'étoit endormi, petit enfant. Voilà pourquoi il dit *ut soles,* comme vous avez accoutumé.

16 *Ergo ubi me in montes*] Car sa maison près de Tibur étoit sur la croupe de la petite montagne *Ustica,* dans le païs des Sabins. Elle dominoit sur toute la vallée qui séparoit plusieurs autres montagnes, comme il le dit dans l'Epitre XVI.

Continui montes, nisi dissocientur opacâ
Valle.

Il apelle cette maison *arcem,* son fort, à cause de sa situation, & parcequ'elle le delivroit de tous les embaras qu'il avoit à Rome.

17 *Musâque pedestri*] Comme il dit de ses Satires: *sermoni propiora, & sermo merus,* dans la Satire IV. du Livre I.

18 *Nec*

aucune de ces inquiétudes folles & interessées: Oh, si je pouvois avoir ce petit coin de terre, qui desigure mon champ! Oh, si quelque bonne fortune me faisoit découvrir une urne pleine d'argent, comme à ce bon paysan, qui ayant trouvé un tresor, laboura pour lui-même par la faveur d'Hercule le champ qu'il labouroit auparavant pour un maître. Enfin, si je suis pleinement satisfait de vos faveurs, & si j'en ai toute la reconnoissance que je dois, je vous prie, divin Mercure, d'avoir soin de mes troupeaux, & de tout ce qui m'appartient; d'être toujours, comme vous l'avez été, mon Patron & mon Dieu tutelaire, & de me conserver l'esprit que j'ai reçu des Dieux en naissant. Quand je me suis donc retiré dans nos montagnes, & dans mon petit fort, à quoi m'occuperois-je plus agréablement qu'à faire des Satires, qu'on peut apeller une prose poëtique? Je n'ai aucune ambition dans la tête; je ne crains ni le dangereux vent de Midi, ni l'automne, si nuisible aux corps, & qui fait le principal revenu de la cruelle Libitine.

Pere du matin, ou si vous aimez mieux cet autre nom, Pere Janus, par qui les

18 *Nec mala me ambitio perdit*] Il marque dans ces deux vers les deux biens les plus considerables dont il jouït à la campagne. Le premier, que là il est éloigné de toute sorte de brigues & d'ambition. Et le second, qu'il y jouït d'une santé parfaite. C'est pourquoi il a tout le tems de faire des Satires. En effet, il en commence une au vingtieme vers: *Matutine pater*. Les dix-neuf premiers vers ne sont que la Preface. Les Interpretes n'ont connu ni la beauté ni la liaison naturelle de ce passage.

Ambitio] Ce mot est actif & passif. Horace veut dire, que là il n'a à faire sa cour à personne, que personne ne la lui fait, & qu'il n'a point à essuyer tous les embaras que donnent les differens devoirs que l'on doit remplir, quand on est à Rome.

Nec plumbeus Auster, Autumnusque gravis] Il joint le vent de Midi avec l'automne, parcequ'alors il est le plus dangereux, comme il l'a dit dans l'Ode XIV. du Liv. II.

Frustra per autumnos nocentem
Corporibus metuemus Austrum.

En vain nous éviterons pendant l'automne le vent de Midi, si nuisible à la santé.

Horace dit donc, qu'à sa maison de campagne il n'est point tourmenté par le vent de Midi, parcequ'elle étoit située de maniere, qu'elle avoit à la droite le soleil levant, le couchant à la gauche; & que devant & derriere les montagnes la mettoient à couvert du Septentrion & du Midi. Voilà pourquoi elle étoit si saine. Horace s'explique lui-même, dans l'Epitre XVI. où après avoir décrit la situation que je viens de marquer, il ajoute:

Hæ latebræ dulces, etiam, si credis, amœnæ,
Incolumem tibi me præstant septembribus horis.

C'est dans ce desert agréable, ou plutôt delicieux, que je trouve une santé parfaite pendant le mois de septembre.

19 *Libitinæ quæstus acerbæ*] Dans les Remarques sur l'Ode XXX. du Livre troisieme, il a été assez parlé de la Déesse Libitine, qui presidoit aux funerailles, & qui étoit apellée par les Grecs Ἐπιτυμβία. Dans son temple on tenoit un registre de tous les morts, & on recevoit une piece d'argent pour chacun. Ainsi, plus l'automne étoit mortelle, plus le revenu de cette Déesse augmentoit. Suétone écrit, que sous le regne de Neron il y eut une automne si pestilente, qu'elle fit écrire trente mille morts dans le Livre de Libitine: *Pestilentia unius autumni, quâ triginta funerum millia in rationem Libitinæ venerunt.*

20 *Matutine Pater*] J'ai séparé ceci du reste, parceque c'est le commencement de la Satire qu'Horace fait dans sa maison de campagne, contre tous les embaras qu'il avoit à Rome. Cette Remarque est si sûre, que sans elle on ne connoîtra jamais l'ordre & la disposition de cette piece. Horace décrit ces embaras, à commencer depuis le matin.

Seu Jane libentius audis] J'ai parlé ailleurs de cette superstition des Anciens, qui apelloient leurs Dieux de plusieurs noms, de peur de manquer à leur donner

Unde homines operum primos vitæque labores
Instituunt (sic Dîs placitum) tu carminis esto
Principium. Romæ sponsorem me rapis: Eia,
Ne prior officio quisquam respondeat, urges.
Sive Aquilo radit terras, seu bruma nivalem
Interiore diem gyro trahit, ire necesse est.
Postmodo, quod mî obsit, clarè certumque loquuto,
Luctandum in turbâ: facienda injuria tardis:
Quid vis, insane? & quas res agis? Improbus urget
Iratis precibus: tu pulses omne quod obstat?
Ad Mæcenatem memori si mente recurras?
Hoc juvat, & melli est, non mentiar. At simul atras
Ventum est Esquilias, aliena negotia centum
Per caput & circa saliunt latus. Ante secundam
Roscius orabat sibi adesses ad Puteal cras.

De

donner celui qui leur étoit le plus agréable. Janus étoit le Dieu du tems, & par conséquent il présidoit au jour. On a dit, que c'étoit le Monde. Quelques-uns l'ont pris pour le Ciel: & d'autres ont dit, qu'il étoit le même que le Soleil.

21 *Unde homines operum primos*] Parceque c'est le matin que les hommes commencent leur travail. C'est par lui aussi qu'ils commencent *les travaux de la vie*; car c'est par Janus que commence tout ce qui vient au monde, puisqu'il est le Dieu du tems & du mouvement. Voilà pourquoi Horace ajoute, *vitæque labores*.

22 *Tu carminis esto principium*] Il ne faut pas d'autre preuve, pour être convaincu, que ce qu'Horace apelle *carmen*, commence au vingtieme vers. Car autrement il n'auroit jamais pu dire à Janus: *C'est par vous que je commence ces vers*. Je dis cela pour certaines gens qu'il faudroit accabler de preuves, pour qui les demonstrations même sont foibles, & qui n'ont des yeux que pour ne point voir. Au reste, Horace fait allusion ici à la coutume des Anciens, qui commençoient toutes leurs prieres par Janus, comme Arnobe le leur reproche dans son troisieme Livre: *Quem in cunctis anteponitis precibus, & viam vobis pandere Deorum ad audientiam creditis*: *Vous l'invoquez le premier dans toutes vos prieres, & vous croyez, qu'il vous procure une favorable audience des Dieux.*

23 *Romæ sponsorem me rapis*] *Romæ*, quand je suis à Rome. Théodore Marcile, qui a voulu corriger *Romam*, n'a point du tout compris la pensée d'Horace, & sa remarque est ridicule.

Eia, ne prior officio quisquam respondeat, urge] Il fait parler Janus, qui lui dit: *Allons, dépêchez, que personne ne vous previenne*. Et cela est fort ingénieux, pour faire voir que ces embaras commencent dès le matin.

25 *Sive Aquilo radit terras*] Car l'Aquilon fait une impression très sensible sur la terre, qu'il desseche & qu'il gele.

26 *Interiore diem gyro trahit*] Le cercle que le soleil parcourt, & que l'on apelle l'*Ecliptique*, est disposé de maniere, que la partie septentrionale où le soleil passe en Eté, est beaucoup plus éloignée de la terre que la partie meridionale, où il passe en hiver. Voilà pourquoi les jours sont plus courts en hiver qu'en été. Et il semble que le soleil parcourt à notre égard un plus petit cercle, au lieu qu'il ne fait que s'aprocher plus près de nous, en tournant du septentrion au Midi. C'est ce cercle qu'Horace apelle ici *interiorem gyrum*, par une figure prise des courses des chariots, qui represen-tent admirablement la course que le soleil fait autour de la terre. Quand des chariots courent autour d'une borne, cette borne est à leur gauche, comme la terre est à la gauche du soleil. Ainsi tout ce qui va à droit, fait un grand cercle, & ce qui va à gauche, en fait un petit. Le grand cercle est *exterior*: il s'étend en dehors, & par conséquent il s'éloigne du but; & le petit cercle est *interior*, en dedans, & il s'en aproche. C'est pourquoi Homere dit, que le cocher dans ces occasions doit toujours lâcher la rêne au cheval qui est à la droite, & tirer celle du cheval qui est à la gauche; afin de le faire aprocher de la borne. Et c'est ce que dit Virgile en parlant d'une course de vaisseaux autour d'un rocher: *Radit iter lævum interior*. Ce qu'Aratus a dit en parlant de l'Ourse:

Μειοτέρῃ γὰρ πᾶσα περιστρέφεται στροφάλιγγι.

Elle

les hommes ont accoutumé de commencer leurs fonctions & tous les travaux de cette vie, car les Dieux l'ont ainsi ordonné, c'est par vous aussi que je commencerai ces vers. Quand je suis à Rome, vous ne manquez pas de m'entrainer au palais, afin que je sois caution. Allons, me dites-vous, que personne ne vous prévienne, & ne rende avant vous ce bon office à votre ami. Dépêchez. Soit que l'Aquilon rende les rues desertes, ou que l'hiver chargé de neige, fasse décrire le plus petit cercle au jour, il faut aller. Et après que j'ai prononcé nettement & distinctement ces malheureuses paroles, dont je dois me repentir un jour, pour regagner la porte, il faut lutter contre la presse, pousser à tort & à travers les derniers venus, & entendre sur cela le plus opiniâtre, qui me dit, en me poussant à son tour, & en me chargeant de malédictions: Que fait ce fou, & à qui en veut-il? Pensez-vous, qu'il vous soit permis de pousser tout ce que vous trouvez sur votre passage, parceque vous avez dans la tête, d'aller bien vîte chez Mécénas? Pour ne point mentir, j'entends cela avec le plus grand plaisir du monde; & l'on ne sauroit me dire de plus grandes douceurs. Mais quand j'ai tant fait que d'arriver aux noires Esquilies, je suis assailli de mille affaires qui

Elle tourne toute entiere autour d'un petit cercle.

Ciceron l'a traduit:

Nam cursu interiore brevi convertitur orbe.

27 *Postmodo quod mi obsit clarè certumque loquuto*] Il est très certain qu'Horace parle ici des cautionnemens. C'est pourquoi il dit, *quod mi obsit*. Car le cautionnement est d'ordinaire pernicieux à celui qui l'a fait. Salomon dit, dans le VI. chap. de ses Proverbes: *Mon fils, si tu as cautionné ton ami, tu as donné tes mains à lier à ton ennemi. Tu es tombé dans les filets de tes levres, & tu as été pris par les paroles de ta bouche.*

28 *Luctandum in turbâ*] Après qu'il a cautionné, il veut s'en retourner; mais il ne trouve plus la même facilité à sortir qu'il avoit eu à entrer. Il faut qu'il fende la presse. Horace parle ici de ce qu'il a à souffrir, quand il veut sortir du lieu où il a cautionné, &c.

Facienda injuria tardis] Pour se faire faire place, il faut qu'il pousse une infinité de gens qui sont arrivés apres lui dans le même lieu.

29 *Quid vis, insane?*] C'est ce que lui dit un des plus opiniâtres, qui se fâche de ce qu'il l'a poussé, & qui ne veut, ou qui ne peut lui faire place. * Ce vers peut fort bien se soutenir tel qu'il est, mais j'aprouve la conjecture de M. Bentlei qui a lu, *Quid tibi vis, insane, & quam rem agis*. Car *quid tibi vis*, & *quam rem agis* sont les manieres de parler les plus ordinaires *

32 *Hoc juvat, & melli est*] Il dit, qu'il prend un plaisir singulier à entendre dire, qu'il ne connoît plus personne, & qu'il passe sur le corps à tout le monde, quand il a en tête d'aller voir Mécénas.

Non mentiar] Il ne faut pas mentir, dit-il, c'est un des plus grands plaisirs que je puisse avoir. Ainsi je ne saurois mettre cela au nombre des choses fâcheuses qui m'obligent à quiter Rome, pour me retirer à la campagne. Si tout ce qui m'arrive étoit aussi agréable que cela, je n'en sortirois jamais. C'est la force de ce *non mentiar*, qu'on n'a point du tout entendu.

At simul atras ventum est Esquilias] Quoique Mécénas eût rendu les Esquilies habitables, depuis qu'il y avoit bâti une maison, & fait de très beaux jardins, il y avoit pourtant toujours un quartier où l'on portoit les morts, ou pour les bruler, ou pour les enterrer, comme cela paroît manifestement par la Satire VIII. du Livre I. Et c'est par cette raison qu'Horace apelle les Esquilies *atras*, noires, tristes.

35 *Sibi adesses ad puteal cras*] Quand la foudre étoit tombée en quelque endroit découvert, les Romains avoient grand soin de faire bâtir sur cet endroit-là un rebord de puits, sur lequel ils élevoient un couvert fort propre, soutenu par des piliers: & c'est ce couvert de puits qu'on apelloit proprement *puteal*. Il y en avoit un dans la place Romaine, tout joignant l'arcade de Fabius, près des statues de Marsias & des deux Janus. On l'apelloit *puteal Libonis*, & *Scribonianum puteal*, parceque Scribonius Libo l'avoit fait élever par l'ordre du Sénat. On en voit encore la figure dans les médailles avec ce mot *Puteal Scribon*. Voyez Festus sur le mot *Scribonianum*.

De re communi scribæ magna atque nova te
Orabant hodie meminisses, Quinte, reverti.
Imprimat his, cura, Mæcenas signa tabellis.
Dixeris, experiar: Si vis, potes, addit; & instat.
Septimus octavo propior jam fugerit annus,
Ex quo Mæcenas me cœpit habere suorum
In numero: duntaxat ad hoc, quem tollere rhedâ
Vellet, iter faciens, & cui concredere nugas
Hoc genus: Hora quota est? Thrax est Gallina Syro par?
Matutina parum cautos jam frigora mordent:
Et quæ rimosâ bene deponuntur in aure.
Per totum hoc tempus subjectior in diem & horam
Invidiæ. Noster ludos spectaverat unà,
Luserat in campo, Fortunæ filius, omnes.
Frigidus à Rostris manat per compita rumor:
Quicumque obvius est, me consulit: O bone, nam te
Scire, Deos quoniam propiùs contingis, oportet,

Num-

num. Les Banquiers se tenoient autour de ce puits couvert. C'est pourquoi Ovide dit dans le II. Liv. *De Remed. Amor.*

Qui puteal Janosque timet celeresque Calendas.

Que celui qui craint le puits couvert, les deux Janus, & les Calendes, qui viennent si vite, &c.

Tout auprès de ce *puteal* étoit le tribunal du Préteur qui connoissoit de toutes les affaires qui regardent cette sorte de commerce. Roscius donc prioit Horace de se rendre le lendemain avant huit heures du matin près de ce puits couvert, pour l'aider à se tirer d'une affaire qu'il avoit avec ces Banquiers devant le Préteur.

36 *De re communi Scribæ*] Les Secrétaires, les Greffiers, prioient Horace de revenir des Esquilies de bonne heure, pour une affaire importante qui regardoit tout le Corps, & à laquelle par conséquent Horace avoit quelque interêt. Car il étoit du nombre des Greffiers ou Secrétaires de l'Epargne. Celui qui a écrit sa vie: *Veniâ impetratâ,* dit-il, *Scriptum Quæstorium comparavit. Après qu'il eut obtenu son pardon, il acheta une charge de Greffier, ou de Secrétaire des Tresoriers.* Car ces charges de Secrétaire étoient ordinairement exercées par des affranchis, ou par des fils d'affranchis: Et Horace étoit justement comme ce Flavius, dont parle Pison dans le III. Livre de ses Annales: *Cn. Flavius patre Libertino natus, Scriptum faciebat. Cn. Flavius, fils d'un affranchi, exerçoit alors la charge de Secrétaire.* Voilà pourquoi Horace dit ici *de re communi.* Mais ces affaires ne le touchoient guere, & il n'y prenoit pas beaucoup de part.

38 *Imprimat his, cura, Mæcenas signa tabellis*] Ce vers ne peut pas être entendu du seing de Mécénas, mais de son sceau, de son cachet, ou peut être même du sceau & du cachet d'Auguste. Car Mécénas étoit comme le Chancelier de cet Empereur, qui ne s'étoit pas contenté de lui donner le gouvernement de Rome, & de lui confier l'administration de toute l'Italie: il lui avoit aussi confié, comme à Agrippa, son cachet. Tout ce qu'Auguste écrivoit, passoit par ses mains. Il le changeoit à sa fantaisie. On n'a qu'à voir ce que Dion en dit au commencement du Livre LI.

41 *Me cœpit habere suorum in numero*] C'est une façon de parler très ordinaire. M. Celius recommande un de ses amis à Ciceron, & lui dit: *Et te rogo ut eum in tuorum numero habeas.* Ciceron s'en sert par tout dans ses Lettres. Cela fait voir qu'Horace a parlé veritablement, quand il a écrit que le stile de ses Satires & de ses Epitres étoit un stile de conversation, *sermoni propiora.*

42 *Duntaxat hoc*] Horace est ici assurément, comme il dit dans les Epitres, *dissimulator opis propriæ.* Il ne dit pas toute la confiance que Mécénas avoit en lui. Ce Favori de l'Empereur lui faisoit part de ses secrets les plus importans. Mais Horace savoit de quelle maniere il falloit user de cette confiance. Et si Mécénas avoit toujours trouvé des amis aussi secrets que lui, Auguste n'auroit jamais eu sujet de

se

qui ne me regardent point. Roſcius vous prie de vous trouver demain matin à la place avant huit heures. Les Secrétaires vous ſuplient inſtamment de ne pas oublier de revenir aujourd'hui, pour une affaire nouvelle & tres importante, qui regarde tout le Corps. Ayez la bonté de faire ſceller ces papiers à Mécénas. Je réponds, que je ferai mes efforts pour cela. Vous le pouvez, ſi vous voulez, me dit-on ; & l'on continue à me preſſer. Il y a tantôt huit ans, que Mécénas m'a fait l'honneur de me mettre au nombre de ſes amis, ſeulement pour me prendre quelquefois dans ſon caroſſe, quand il va à la campagne, & pour s'entretenir avec moi de mille bagatelles, comme celles-ci : Quelle heure eſt-il ? Gallina, ce Gladiateur Thracien, eſt-il bien auſſi fort que Syrus ? Les matinées commencent à être fraîches, & ſe font ſentir à ceux qui ne ſe ſont pas précautionnés ; & mille autres choſes, où le ſecret n'eſt pas plus néceſſaire, & que l'on confie ſurement aux plus grands parleurs. Depuis ce tems-là de jour en jour, & d'heure en heure, l'envie n'a fait qu'augmenter contre moi. Notre homme, dit-on partout, ce fils de la Fortune, étoit hier aux jeux avec Mécénas. Il s'exerça avec lui dans le Champ de Mars. Si quelque fâcheuſe nouvelle née dans la place, s'eſt repandue dans tous les coins de Rome, tous ceux qui me rencon-

ſe plaindre de ſon peu de ſilence. Car Suétone nous aprend, que ce Prince *deſideravit nonnunquam Mæcenatis taciturnitatem.*

44 *Thrax eſt Gallina Syro par*] Il y avoit à Rome pluſieurs ſortes de gladiateurs, comme *Secutores, Retiarii, Thraces, Mirmillones.* Et ces differens noms leur étoient donnés, ou à cauſe de leur maniere de combatre, ou à cauſe de leur armure, ou à cauſe du pays d'où ils venoient. Les *Secutores* combatoient ordinairement avec les *Retiarii*, qui étoient armés d'un filet. Et les Thraciens combatoient avec les Gaulois, qui étoient apellés *Mirmillons. Gallina* eſt ici un Thracien, & *Syrus* eſt un Mirmillon. Le vieux Commentateur s'y eſt trompé.

45 *Matutina parum cautos*] Cette Satire fut faite au commencement de l'automne.

Mordent] *Incommodent, piquent.* Horace a emprunté ce mot des Grecs qui employent leur δάκνειν dans le même ſens. Et il ſemble qu'il a traduit ici ce vers du Poëte Simonide, qui en parlant de la biſe, dit : ἀνδρῶν δ' ἀχλαίνων ἔδακε φρένας, *qu'elle mord, qu'elle pique ceux qui n'ont point de manteau.*

46 *Rimoſâ bene deponuntur in aure*] *Rimoſa auris* eſt opoſé à *tutis auribus*, de l'Ode vingt-ſeptieme du Livre premier, & cette expreſſion eſt priſe de ce mot de Terence : *Plenus rimarum ſum, hac & illac perfluo.*

48 *Noſter Ludos ſpectaverat unà. luſerat in campo*] Ces deux vers ont été fort mal expliqués. On devoit s'en tenir uniquement au ſens que leur avoit donné le vieux Interprete. Horace raporte ce que ſes envieux diſoient de lui : *Notre homme, diſent-ils, en parlant de moi, ce fils de la Fortune, étoit hier aux Jeux avec Mécénas. Il s'exerçoit hier avec lui dans le champ de Mars.* * Je ſuis fâché que M. Bentlei n'ait pas ſenti le naturel qui eſt dans ce paſſage, & qu'il l'ait gâté en ſéparant *noſter* de *ſpectaverat*, pour le joindre à *ſubjectior*. Cela eſt très dur & très forcé. *

49 *Fortunæ filius*] On apelloit *fils de la Fortune*, ceux dont la naiſſance étoit inconnue & obſcure, & que la Fortune avoit pris ſoin d'élever. C'eſt ainſi que dans Sophocle Oedipe s'apelle lui-même fils de la Fortune, parcequ'il ignoroit ſa naiſſance, & que par les faveurs de la Fortune il ſe voyoit Roi des Thébains :

Ἐγὼ δ' ἐμαυτὸν παῖδα τῆς Τύχης νέμων,
Τῆς εὖ διδούσης ὐκ ἀτιμασθήσομαι.

Mais moi qui me reconnois fils de la Fortune, je ne rougirai jamais de ſes faveurs.

Omnes] Il faut ſous-entendre *dicere*, ou *dicebant, tous diſoient.*

50 *Frigidus à roſtris manat*] Les roſtres étoient proprement comme une eſpece de plate-forme, dont la baſe étoit ornée de becs de vaiſſeaux tout autour. Au deſſus de la plate-forme étoit un ſiege ou une eſpece de tribunal, ſur lequel montoient les Magiſtrats & ceux qui vouloient parler au peuple. Ce bâtiment étoit preſque au milieu de la place Romaine. On en voit encore la figure dans le-

Numquid de Dacis audisti? Nil equidem: Ut tu
Semper eris derisor? At omnes Di exagitent me,
Si quicquam. Quid, militibus promissa Triquetra
Prædia Cæsar, an est Italâ tellure daturus?
Jurantem me scire nihil, mirantur, ut unum,
Scilicet, egregii mortalem altique silentî.
Perditur hæc inter misero lux, non sine votis:
O rus, quando ego te aspiciam? quandoque licebit,
Nunc, veterum libris, nunc somno & inertibus horis
Ducere solicitæ jucunda oblivia vitæ?
O quando faba Pythagoræ cognata, simulque
Uncta satis pingui ponentur oluscula lardo?
O noctes, cœnæque Deûm: quibus ipse, meique,
Ante Larem proprium vescor: vernasque procaces
Pasco libatis dapibus. Prout cuique libido est,
Siccat inæquales calices conviva, solutus
Legibus insanis: seu quis capit acria fortis

Pocu-

médailles. Il y avoit deux *rostres*, *rostra vetera*, & *rostra nova*. Mais je crois que ces nouveaux rostres n'étoient pas encore bâtis quand cette Satire fut faite, puisqu'on n'employa à les faire que les becs des vaisseaux qu'Auguste avoit pris à la bataille d'Actium. Les premiers rostres avoient été garnis des becs des vaisseaux des Antiates. *A rostris manat*. Horace veut faire entendre, que ces nouvelles se forgeoient à la place même.

53 *Numquid de Dacis audisti?*] Car en ce tems-là le bruit couroit, que les Daces alloient embrasser le parti d'Antoine, sur ce qu'Auguste leur avoit refusé certaines choses qu'ils lui avoient demandées par leurs Ambassadeurs.

55 *Quid militibus promissa Triquetra prædia*] Les terres qu'Auguste avoit promises aux Véterans après la bataille de Philippes, leur furent distribuées la même année, ou l'année d'après: & par conséquent il n'en est plus question dans cette Satire. Horace parle assurément des terres qu'Auguste avoit fait esperer à ses soldats, qui n'ayant pas encore accompli le tems de leur service quand les autres furent congédiés, l'avoient achevé depuis, & avoient demandé la même récompense au Prince.

Triquetra] La Sicile est apellée *Triquetra* par les Latins, comme *Trinacria* par les Grecs, parcequ'elle a la figure d'un triangle, dont les promontoires font les trois pointes. Comme Auguste étoit demeuré maître de la Sicile par la defaite de Pompée, & qu'après cette victoire les soldats avoient demandé les récompenses qui leur avoient été promises, on étoit en peine à Rome de savoir si le Prince donneroit aux soldats des terres en Sicile ou en Italie.

* 57 *Mirantur*] C'est ainsi qu'il faut lire & non pas *miratur* au singulier. Car *quicumque* est un terme collectif. *Tous ceux qui me rencontrent, &c.*

60 *O rus quando ego te aspiciam*] Ces trois vers ne sauroient être assez loués, surtout, les deux suivans.

61 *Inertibus horis*] Il apelle *inertes horas*, des heures où il ne fait rien, comme il dit de lui-même dans la Satire VI. du Livre premier, *domesticus otior*, ou s'il fait, c'est quelque chose qui ne l'occupe pas beaucoup, comme il dit ailleurs: *Strenua nos exercet inertia.*

62 *Solicitæ*] Fatigante, pleine de soins & d'embaras. Il parle de la vie qu'il menoit à Rome.

63 *O quando faba Pythagoræ cognata*] Pythagore avoit enseigné, que la feve étoit née en même tems que l'homme, & formée de la même corruption. Pour preuve de cela il disoit, que si on mettoit dans un vaisseau une fleur de féve, ou une féve déja mûre, qu'on le bouchat bien, & qu'on l'enterrat, quand on viendroit à l'ouvrir quelques jours après, on la trouveroit convertie en chair ou en sang. Il la mettoit donc au rang de la chair humaine, qu'il defendoit de manger. Voilà pourquoi Horace l'apelle plaisamment *Pythagoræ cognatam*, la parente,

la

rencontrent ne manquent pas de s'adreſſer à moi. Il n'eſt pas poſſible que vous ne ſachiez tout, vous qui aprochez de ſi près les Dieux. N'avez-vous rien ouï dire des Daces? Rien du tout. Serez-vous toujours moqueur? Que je meure, ſi j'en ai ouï dire la moindre choſe. Mais quoi, ſur le ſujet des terres qui ont été promiſes aux ſoldats, ne ſavez vous point ſi Auguſte les donnera en Sicile, ou en Italie: J'ai beau leur jurer, que je n'en ſais rien, ils n'en veulent rien croire, & ils me regardent comme l'homme du monde le plus ſilentieux & le plus ſécret. Cependant le jour ſe paſſe dans ces malheureuſes occupations; mais non pas ſans que je faſſe mille fois ces voeux: O ma petite maiſon de campagne, quand te reverrai-je? Quand me ſera-t-il permis d'aller goûter tantôt dans la lecture des anciens Livres, & tantôt entre les bras du ſommeil & de l'oiſiveté, le delicieux oubli de cette vie fatigante & tumultueuſe? Quand ſera-ce que les féves, ces bonnes ſoeurs de Pythagore, & des herbes cuites au lard, compoſeront mes repas ruſtiques? O nuits! ô ſoupers des Dieux! où aſſis autour de mon foyer, au milieu de mes domeſtiques, qui ont tous bon apétit, & qui ſont très familiers, nous mangeons les mêmes viandes dont j'ai offert moi-même les premices aux Dieux. Chacun boit à ſa fantaiſie & à ſa ſoif, ſelon qu'il aime les grands ou les

la ſoeur de Pythagore. Dans l'opinion de ce Philoſophe il devoit dire *hominis cognatam*, la parente de l'homme, mais il dit la parente de Pythagore. Ce qui fait une plaiſanterie digne de la vieille comédie, comme Heinſius l'a fort bien vu. Cette opinion de Pythagore eſt écrite au long dans la Vie que Porphyre a faite de ce Philoſophe.

64 *Uncta ſatis pingui ponentur oluſcula lardo*] *Lardum ſatis pingue*, c'eſt ce que nous apellons *du petit lard*, qui eſt mêlé de gras & de maigre. * Ce *ſatis* a déplu à M. Bentlei qui voudroit bien corriger *fotis*. Il faut le louer de n'avoir pas inſiſté ſur cette conjecture. *

65 *O noctes cœnæque Deûm*] Il apelle les nuits qu'il paſſoit à la campagne, & les ſoupers qu'il y faiſoit, *des nuits & des ſoupers des Dieux*, à cauſe du repos & de la tranquilité dont il jouiſſoit. Cette expreſſion vient du coeur & du ſentiment. Elle remplit admirablement l'eſprit.

Meique] Ses domeſtiques, & ſes voiſins qui l'alloient voir.

66 *Vernaſque procaces*] *Procare* & *procari* eſt un terme de l'ancienne langue Latine, qui ſignifioit *poſcere*, demander. Feſtus: *Procari, poſcere, unde procaces meretrices, & procat dicebant pro poſcit.* Livius l'avoit employé dans ſon Egiſthe:

Quin quod parere vos majeſtas mea procat.

Servius, *procax propriè petax eſt.* Et comme il y a une ſorte de hardieſſe & d'effronterie à cette habitude de demander, on a employé *procax*, pour *effronté, hardi*. C'eſt ainſi qu'Horace a dit *muſa procax* dans l'Ode I. du Liv. II. Et ici il apelle ſes domeſtiques *procaces*, c'eſt-à dire *hardis, familiers*, parcequ'étant nés dans ſa maiſon, ils étoient accoutumés à prendre avec lui de grandes libertés, juſqu'à dire tout ce qui leur venoit dans la bouche. C'eſt ce que Pétrone apelle *vernula urbanitas*; & Séneque, *vernularum licentia.*

67 *Paſco libatis dapibus*] Quelques Interpretes ont cru qu'Horace dit, qu'il donnoit ſes reſtes à ſes domeſtiques, *libatas dapes*, les viandes dont il avoit mangé le premier. Rien n'eſt plus éloigné des manieres d'Horace, qui ne ſe contentoit pas de faire manger avec lui ſes domeſtiques, mais qui les traitoit comme ſes amis, comme ſes égaux. *Libatis dapibus* eſt ici des viandes dont il avoit offert les premices aux Dieux Lares. C'eſt pourquoi il dit dans la Satire VI. du Livre I. qu'il avoit toujours ſur ſon buffet la patere, ou l'aſſiete creuſe dans laquelle on faiſoit ces offrandes, que l'on jettoit dans le feu.

68 *Solutus legibus inſanis*] Il apelle folles, ces loix de feſtins qui obligeoient à boire plus qu'on ne pouvoit. Ces loix étoient fort outrées parmi les Romains. Les Grecs étoient ſur cela un peu plus ſages. Car au moins ils laiſſoient la liberté de ſe retirer: *Aut bibe, aut abi.* Boi, ou t'en va.

69 *Seu quis capit acria*] Douza n'a pas eu raiſon de vouloir lire *cupit*. *Acria pocula*, de furieuſes coupes, comme il dit dans la Satire VIII. *Acres potores*, de furieux buveurs.

Pocula, seu modicis uvescit lætiùs. Ergo
Sermo oritur non de villis domibusve alienis :
Nec malè, necne Lepos saltet : sed quod magis ad nos
Pertinet, & nescire malum est, agitamus: utrumne
Divitiis homines, an sint virtute beati:
Quidve ad amicitias, usus rectumne trahat nos,
Et quæ sit natura boni, summumque quid ejus.
Cervius, hæc inter, vicinus garrit aniles
Ex re fabellas. Nam si quis laudat Arellî
Solicitas ignarus opes, sic incipit: Olim
Rusticus urbanum murem mus paupere fertur
Accepisse cavo, veterem vetus hospes amicum:
Asper & attentus quæsitis, ut tamen arctum

Solve-

70 *Ergo sermo oritur*] A une table si frugale & si bien reglée, où personne ne buvoit qu'à sa soif, on n'avoit garde de parler d'autre chose que de sagesse & de morale. C'est pourquoi il dit: *Ergo sermo oritur, &c.* Cet *ergo* me paroît remarquable.

71 *Non de villis domibusque*] Ce qui fait d'ordinaire les conversations des avares & des envieux.

72 *Nec malè necne Lepos saltet*] Ce qui fait l'entretien ordinaire de ceux qui ne pensent qu'au plaisir. *Lepos* étoit un danseur celebre de ce tems-là.

74 *Divitiis homines an sint virtute beati*] Les Stoïciens soutenoient, que la vertu seule rendoit l'homme heureux, sans le secours des richesses. Mais ce sentiment n'étoit pas du goût du peuple, qui n'apelloit heureux que les riches, comme cela a été remarqué ailleurs. Au reste, Horace ne peche point ici contre la vraisemblance, quand il dit qu'il avoit chez lui à la campagne avec ses valets des conversations si relevées. Car la plupart de ces esclaves étoient mieux élevés que ne le sont aujourd'hui les enfans des meilleures maisons. C'est pourquoi dans l'Eunuque de Terence Parmenon en presentant à Thaïs Cheréa déguisé en esclave, ne fait pas difficulté de lui dire: Examinez-le sur les sciences, éprouvez-le sur les exercices, & sur la musique; je vous le donne pour un garçon qui sait tout ce que les jeunes gens de condition doivent savoir.

- - - Fac periculum in litteris,
Fac in palæstrâ, in musicis, quæ liberum
Scire æquum est adolescentem, solertem dabo.

Voyez l'Epitre II. du Liv. II.

75 *Quidve ad amicitias, usus rectumve trahat nos*] Les Stoïciens & les Epicuriens étoient de different avis sur cette matiere. Les premiers soutenoient, que l'honnêteté faisoit l'amitié, & les autres assuroient que c'étoit l'utilité seule, & qu'on n'aimoit personne que par interêt. Horace avoit le goût trop fin, & le coeur trop bien fait, pour suivre le dernier sentiment, qui deshonore l'homme. Si nous n'aimons que par interêt, *non amicitia petitur, sed præda*, comme dit fort bien Séneque dans la Lettre XIX. *Ce n'est pas une amitié, c'est un commerce.* L'amitié est une chose si sainte, que Platon n'a pas fait difficulté de dire, que Dieu en est l'auteur. Il fait voir même, que les méchans ne sont pas capables de ce sentiment. Ils le seroient pourtant plus que les autres, si l'amitié n'étoit que l'effet de l'utilité. On a pris pour la cause ce qui n'est que l'effet & que la suite. L'amitié ne peut jamais naître que de la vertu: & il n'y en a point dans le monde, s'il n'y a que celle que l'interêt produit. L'amitié est une union des coeurs si étroite, que l'on ne sauroit y remarquer de jointure; & l'utilité est incapable de produire cette union. Montagne voulant rendre raison de l'amitié qu'il avoit pour Estienne de la Boetie, dit dans le chap. XXVII. du Livre premier: *Si l'on me presse de dire, pourquoi je l'aimois: je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant, parceque c'étoit lui, parceque c'étoit moi.* Mais je ne suis pas en cela de son avis. Je puis me tromper; mais je ne laisserai pas d'expliquer ma pensée, dont on fera tel usage que l'on voudra. Cette raison, *parceque c'étoit lui, parceque c'étoit moi*, me paroît très bonne, pour une raison de haine ou d'indifference, qui fait que personne ne bouge de sa place, & que chacun demeure ce qu'il est. Mais il me semble qu'elle ne vaut rien, pour une raison d'amitié. Montagne devoit plutôt dire, *parceque j'étois lui, parcequ'il étoit moi.* Car c'est l'effet de la veritable amitié: on se trouve dans son ami plus que dans soimême.

les petits verres, ſans être aſſujetti à des loix folles & tiranniques. Nos converſations ne roulent point ſur les métairies, ni ſur les maiſons de notre prochain. Nous ne diſons point ſi Lepos danſe bien ou mal. Mais nous nous entretenons de choſes qui nous touchent de plus près, & qu'il eſt dangereux d'ignorer. Nous examinons, ſi c'eſt la vertu, ou les richeſſes, qui rendent l'homme heureux; ſi c'eſt l'honnêteté ou l'utilité ſeule, qui ſont l'amitié ; & quelle eſt la nature du ſouverain bien. Sur cela notre voiſin Cervius nous fait quelquefois des contes qui viennent au ſujet. Car ſi quelqu'un vante les richeſſes d'Arellius, ne connoiſſant pas les inquiétudes dont elles ſont accompagnées, il nous dit: Un rat des champs reçût un jour dans ſon trou un rat de ville ſon ancien hôte & ſon bon ami. Ce rat des champs menoit une vie dure, & ménageoit avec grand ſoin ce qu'il avoit amaſſé avec beaucoup de peine. Mais il relâchoit de cette avarice dans les occaſions, & n'épargnoit rien

même. Et l'on peut dire de l'amitié ce qu'un Poëte a dit de l'amour :

Et mira prorſum res foret,
Ut ad me fierem mortuus,
Ad puerum ut intus viverem.

76 *Et quæ ſit natura boni ſummumque quid ejus*] Les diſputes infinies que les Philoſophes ont eues ſur la nature du bien, & ſur les differentes définitions du ſouverain bien, étoient fort bonnes, pour enſeigner ce que ce n'étoit point; mais elles n'ont jamais pû enſeigner ce que c'étoit. Ils n'en ont eu que des idées confuſes. Socrate & quelques-uns de ſes diſciples ont été les ſeuls qui l'ayent connu en partie. Car ils ont vu que le ſouverain bien ne pouvoit être que celui qui renferme en ſoi tous les autres. C'eſt pourquoi ils l'ont fait conſiſter à être entierement ſemblable à Dieu, & à ne deſhonorer jamais cette image par aucune impiété, ni par aucune injuſtice.

77 *Garrit aniles ex re fabellas*] *Aniles fabellæ*, ne ſont pas ce que nous diſons *des contes de vieille.* Horace donne aux fables l'épithete *aniles*, parceque c'eſt le langage ordinaire de la vieilleſſe.

78 *Ex re*] Qui ſervent au ſujet dont on parle.

* *Nam ſi quis laudat Arelli*] Il eſt vrai que *nam* ne ſe met pas toujours au commencement des membres, & qu'il ſe met quelquefois après un mot, ainſi qu'Horace a dit: *Olim nam quærere amabam.* Et ailleurs, *ego, nam videor mihi ſanus.* Mais je n'ai jamais vu qu'on l'ait mis après deux mots, comme M. Bentlei le voudroit faire ici en liſant, *ſi quis nam.* Cela eſt très dur & ſans néceſſité. *

Arelli] Il y avoit à Rome un Arellius Fuſcus, qui étoit un homme fort éloquent. Il en eſt parlé dans Sénèque.

79 *Olim ruſticus urbanum murem*] Cette fable n'eſt point aujourd'hui dans Eſope. Il eſt pourtant certain qu'elle eſt de lui; car elle étoit dans le recueil que Babrias avoit fait de ces Fables miſes en vers. Celle-ci commençoit de cette maniere:

Θέντο μετ' ἀλλήλοισιν ἑταιρείην μύε δοιώ
Οὐ κάθομα ζώοντες, ὁ μὲν κατὰ νειόν ἐρήμην
Ἔτρεφετ', ὃσδε δόμοισιν ἐν ἀφνειῶν τρέφετ' ἀνδρῶν.

Deux rats firent un jour amitié enſemble. Ils menoient tous deux une vie fort differente. Car l'un vivoit toujours dans les deſerts, & l'autre n'aimoit que la ville, & étoit élevé dans des maiſons opulentes.

Horace n'en eſt donc pas l'Auteur; mais on peut dire, qu'il a rendu cette fable ſienne, par ſa maniere de conter, qui eſt toute pleine de graces. On ne ſauroit rien voir de plus parfait. Heinſius a fort bien vu, qu'une de ſes plus grandes beautés conſiſte en ce que l'aplication, qui eſt l'ame de la fable, & que Platon apelle κεφαλὴν τοῦ μύθου, *la tête de la fable*, eſt mêlée avec le ſujet d'une maniere très fine & très naturelle.

81 *Veterem vetus hoſpes amicum*] Cela eſt admirable, quand il eſt dit de deux rats. Et pour juger de l'avantage que les fables ont en cela ſur le diſcours ſimple, il ne faut que changer ici les perſonnages, & mettre deux hommes au lieu de deux rats: cela ne fera plus le même effet, & deviendra même languiſſant. Tant il eſt vrai, que c'eſt l'image ſeule qui flate l'imagination. On ſe plaît à juger de ce qui eſt repreſenté, par ce qui repreſente.

Solveret hospitiis animum. Quid multa? neque illi
Sepositi ciceris nec longæ invidit avenæ:
Aridum & ore ferens acinum, semesaque lardi
Frusta dedit: cupiens variâ fastidia cœnâ
Vincere tangentis malè singula dente superbo,
Quum pater ipse domus paleâ porrectus in hornâ
Esset ador, loliumque, dapis meliora relinquens.
Tandem urbanus ad hunc: Quid te juvat, inquit, amice,
Prærupti nemoris patientem vivere dorso?
Vin' tu homines urbemque feris præponere sylvis?
Carpe viam, mihi crede, comes: terrestria quando
Mortales animas vivunt sortita, neque ulla est
Aut magno aut parvo lethi fuga, quo, bone, circa
Dum licet in rebus jucundis vive beatus:
Vive memor quàm sis ævi brevis. Hæc ubi dicta
Agrestem pepulere, domo levis exilit: inde
Ambo propositum peragunt iter, urbis aventes
Mœnia nocturni subrepere. Jamque tenebat
Nox medium cœli spatium, quum ponit uterque
In locuplete domo vestigia, rubro ubi cocco
Tincta super lectos canderet vestis eburnos,
Multaque de magnâ superessent fercula cœnâ,
Quæ procul extructis inerant hesterna canistris.
Ergo ubi purpureâ porrectum in veste locavit
Agrestem, veluti succinctus cursitat hospes,
Continuatque dapes, necnon verniliter ipsis
Fungitur officiis prælambens omne quod affert.

Ille

* 83 *Neque illi*] M. Bentlei a lu *ille*, & il dit dans sa remarque qu'il n'est pas donné à tout le monde de sentir & goûter cette élégance. J'avoue que ce bon gout m'est refusé, & que je trouve *illi* beaucoup meilleur qu'*ille*. *

85 *Semesaque lardi frusta*] C'est de quoi il étoit le plus avare. Car pour faire ces provisions il falloit aller fort loin à la petite guerre, & courir mille dangers. C'est pourquoi il étoit *attentus quæsitis.*

86 *Variâ cœnâ*] C'est ce qu'il dit ailleurs *dubia. Cœnâ desurgat dubiâ.*

87 *Tangentis malè singula dente superbo*] Cette expression est heureuse, pour marquer la delicatesse de ce rat de ville accoutumé aux bons morceaux.

88 *Quum pater ipse domus*] Voilà un rat érigé en pere de famille; & un petit trou metamorphosé en maison.

92 *Vin' tu homines urbemque*] Ce rat parle comme un bon Bourgeois qui auroit voix en chapitre, & qui feroit de toutes les assemblées. * Dans quelques manuscrits il y a *vis tu*, comme le remarque M. Bentlei qui le prefere à *Vin' tu*, & je suis de son avis, car *vis-tu* est la façon de parler la plus ordinaire, comme le savant Gronovius l'a fort bien observé. *

93 *Terrestria quando mortales animas*] C'est une fort plaisante chose, qu'un rat soit si bon Epicurien. Celui-ci parle comme s'il avoit rongé tous les cahiers d'Epicure.

98 *Domo levis exilit*] Horace exprime ici admirablement la legereté de ce rat, par la vitesse de ces dactyles, *domo levis exilit;* on le voit sauter.

99 *Am-*

rien pour régaler ſes hôtes. Il prodigua donc à notre rat de ville ſes pois & ſon avoine, dont il avoit une bonne proviſion. Il le mit à même; il lui portoit des grains de raiſins ſecs, & des morceaux de lard à demi rongés, tachant en toutes manieres de vaincre par la diverſité des ſervices les dégoûts de cet hôte trop delicat, qui d'une dent dédaigneuſe ne faiſoit que toucher chaque mets, & le rejetter, ſans conſiderer que le maître de la maiſon couché tout de ſon long ſur la paille fraiche, ne mangeoit que quelques grains de méchant froment, & de l'orge, pour lui laiſſer les meilleurs morceaux. Enfin le rat bourgeois ne trouvant rien de bon, dit à ſon ami: Quel plaiſir prens-tu à vivre ſur la croupe d'une montagne eſcarpée, au milieu des bois? Veux-tu preferer la ville & le commerce des hommes, à ces campagnes ſauvages? Sui mon conſeil, viens avec moi. Auſſi-bien tout ce qui reſpire ſur la terre eſt mortel: perſonne n'échape à la mort, ni grand ni petit. C'eſt pourquoi pendant que tu le peux encore, vis content, ne cherche qu'à te donner du plaiſir, & ſouviens-toi toujours combien ta vie eſt courte. Le campagnard touché de ces remontrances, ſort de ſa maiſon tout d'un ſaut; ils ſe mettent en chemin, pour entrer dans la ville lorſqu'ils ne pouroient être aperçus. La nuit avoit déja fait la moitié de ſa courſe, & occupoit le milieu du ciel, quand ils entrent tous deux dans une maiſon opulente, où les riches étoffes de pourpre éclatoient ſur des lits d'ivoire, & où l'on voyoit dans des corbeilles des amas de quantité de reliefs des plus excellentes viandes du jour précédent. Le rat de ville ayant donc placé le rat des champs ſur un de ces beaux lits, il va lui-même à la proviſion. Il lui ſert mille differens mets l'un après l'autre, qu'il goûte le premier, comme font tous les valets. Le rat ruſtique étendu ſur ces riches tapis, ſe felicitoit d'avoir ſi heureuſement changé de condition; & il faiſoit de ſon mieux, pour témoigner la joie qu'il avoit de ſe voir à ſi bonne table, lorſque tout d'un coup un grand bruit de la porte troubla la fête, & fit

99 *Ambo propoſitum peragunt iter, urbis aventes*] Les voilà en chemin, comme deux perſonnages d'importance, qui pour des raiſons ſecretes veulent faire leur entrée de nuit, & ſans cerémonie.

100 *Jamque tenebat nox medium cæli ſpatium*] Voici trois vers heroïques qui font un effet merveilleux. Horace a été l'homme du monde qui a ſu le mieux placer ces grands vers, pour augmenter le ridicule. L'entrée de ces deux rats dans la ville, étoit une affaire trop importante, pour n'en pas marquer le tems précis. Il arriverent à minuit, &c. Cette particularité ne devoit pas être oubliée.

103 *Canderet veſtis*] *Candere* ne ſupoſe aucune blancheur. Il ſignifie ſeulement briller, éclater: & il ſe dit du rouge, comme en revanche *purpureus* ſe dit du blanc. Horace apelle ailleurs les cignes, *purpureos*. Il eſt vrai qu'un Savant a trouvé depuis peu des cignes *rouges*, & j'eſpere qu'il nous trouvera bientôt des merles blancs & des corbeaux verds.

106 *Ergo ubi purpureâ porrectum in veſte locavit*] Cela augmente la plaiſanterie, de voir ce rat à table couché ſur un lit à la mode Romaine.

107 *Veluti ſuccinctus curſitat hoſpes*] Son hôte va & vient, comme s'il étoit trouſſé. Car les valets, qui ſervoient à table, étoient *ſuccincti*, pour n'être pas embaraſſés de leurs habits.

108 *Nec non vernaliter ipſis*] Ce rat de ville ſert le rat des champs avec affection. Mais cela n'empêche pas qu'il ne faſſe comme les valets, qui ne ſervent point ſans goûter les premiers à la ſauce. Ce *verniliter* dépend de *prælambens*. Tout ce que l'on a dit ſur ce paſſage eſt inſipide & froid.

* 109 *Prælambens omne quod affert*] M. Bentlei a trouvé dans deux MSS. *prælibans*, & il l'a auſſitôt

Ille cubans gaudet mutatâ ſorte, boniſque
Rebus agit lætum convivam : quum ſubito ingens
Valvarum ſtrepitus lectis excuſſit utrumque.
Currere per totum pavidi conclave, magiſque
Exanimes trepidare, ſimul domus alta Moloſſis
Perſonuit canibus. Tum ruſticus : Haud mihi vitâ
Eſt opus hac, ait, & valeat : me ſylva cavuſque
Tutus ab inſidiis tenui ſolabitur ervo.

tôt reçu dan ſon texte. Mais *prælambens* eſt la veritable leçon. *

114 *Simul domus alta Moloſſis*] C'eſt pour confirmer ce qu'il a dit dans le vers 102. que c'étoit une maiſon opulente. *Moloſſi* étoient de grands chiens d'Epire. On s'en ſervoit comme on le ſert aujourd'hui des dogues d'Angleterre.

115 *Tum ruſticus*] Cette morale eſt merveilleuſe. Et ce n'eſt pas ſans raiſon, que l'Empereur Marc-Antonin, Liv. IX. de ſes reflexions morales, recommande de méditer cette fable avec grand ſoin: τὸν μῦν τὸν ὀρεινὸν καὶ τῆς κατοικιδίου καὶ τὴν πτοίαν τούτου καὶ διασόβησιν. *Penſe ſouvent à la fable du rat de ville, & du rat des champs : à la frayeur de ce dernier, & à ſa fuite, &c.* Pour aprendre à mépriſer les richeſſes, & le tumulte des villes, & à imiter la prudence de ce rat des champs, qui prefere ſes féves & ſes pois à toute la bonne chere du rat de ville.

117 *Ervo*] *Ervum*, ὄροβος, ers, une eſpece de légume. J'ai mis à la place *des feves :* cela eſt plus connu.

NOTES

SATIRA VII.

DAVUS & HORATIUS.

DAV. *Jamdudum auſculto : & cupiens tibi dicere ſervus*
Pauca, reformido. HOR. *Davus-ne ?* DAV. *Ita, Davus, amicum*
Manci-

PENDANT la fête des Saturnales les valets étoient ſervis par leurs maîtres ; & ils pouvoient leur dire impunément tout ce qu'ils penſoient d'eux. Horace feint donc, qu'un de ſes eſclaves profitant de la liberté que lui donnoit cette grande fête, entreprend de lui dire ſes verités : & le deſſein de cela eſt merveilleux. Les hommes ſont faits de maniere, qu'ils ſe revoltent ordinairement contre tout ce qui a l'air ou de reproche ou de précepte direct. Car comme ils y trouvent de la dureté & de la ſechereſſe, l'amour propre & l'orgueil les portent à y reſiſter. Le moyen donc le plus court & le plus efficace pour les corriger, c'eſt de les tromper, & de prendre des détours. Horace n'en pouvoit jamais trouver de plus doux ni de plus naturel, que celui qu'il prend ici. Car en s'accuſant lui-même des vices qu'il veut combattre, il évite la rudeſſe des reproches, qui trouvent toujours des opoſitions dans notre coeur, & au lieu de nous donner de la haine pour ſes maximes, il excite en nous une eſpece de compaſſion, qui, en rendant notre ame ſouple & tendre, fait que d'elle-même elle ſe remplit inſenſiblement de toutes les verités qu'il veut lui inſinuer. Il n'y a rien de plus adroit. Le principal but d'Horace eſt d'expliquer cette verité, qu'il n'y a d'homme libre que le ſeul Sage, & que la veritable liberté conſiſte à n'obéïr à aucune paſſion, & à n'être ſoumis à aucun vice. Avant Horace Ciceron avoit traité le même ſujet dans le cinquieme Paradoxe. Et Perſe l'a traité après lui dans la cinquieme Satire. Si Caſaubon s'étoit donné le tems de bien examiner toutes les beautés de la Satire d'Horace, il n'auroit eu garde de la mettre audeſſous de celle de Perſe. Il n'y a jamais eu de jugement moins juſte : c'eſt preferer le College à la Cour, comme il ſeroit aiſé de le prouver. Il n'y a rien de plus froid ni de plus mauvais goût que le jugement

que

fit quiter la place à ces deux amis, qui se mirent à courir par toutes les chambres dans une frayeur horrible. qui augmenta de moitié. quand ils entendirent la voix des chiens, qui faisoient retentir toute la maison. Le rat des champs dit alors à son hôte: La vie que tu menes n'a point de charmes pour moi. Je lui dis adieu de bon coeur. Dans mon petit trou, au milieu des forêts, à couvert de toutes sortes d'embuches, je me consolerai de ta bonne chere avec mes féves & mes pois.

NOTES SUR LA SATIRE VI. DU LIV. II.

SUR les vers 40 & 45 le P. Sanadon fixe la date de cette piece à l'année 723. au commencement de l'automne.

14 *Præter ingenium*] M. Dacier a beau dire, comme le remarque le P. S. il faut construire cet endroit de cette maniere; *Facias domino pecus pingue, & cætera pinguia, præterquam ingenium pingue.* Ovide a dit de même: *Pingue sed ingenium mansit.*

29 *Quid vis, insane, & quas res agis?*] Le P. S. lit; *Quid tibi vis, quas res agis, insane?* Trois manuscrits portent cette leçon, qui a été aprouvée par Torrentius.

44 *Thrax*] *Threx*, suivant le P. S. après les plus anciens manuscrits & les meilleures éditions.

83 *Illi*] Le P. S. a suivi M. Bentlei qui lit *ille*, après plus de douze manuscrits & les anciennes éditions.

92 *Vin' tu*] On trouve dans les manuscrits & dans les meilleures éditions, *vis tu*, & le P. S. a employé cette leçon.

109 *Prælambens*] Quoi qu'en dise M. Dacier, *prælibans* est la veritable leçon, & c'est celle de M. Bentlei, de M. Cuningam & du P. S. autorisée par un excellent manuscrit. *Prælibare, prægustare*, gouter auparavant, *faire l'essai*; ce que *prælambere* ne signifie point.

SATIRE VII.

DAVUS & HORACE.

DAV. IL y a longtems que je vous écoute, & que je meurs d'envie de vous dire quatre mots. Mais je n'ose; parceque je suis votre esclave. HOR. Est-ce Davus?

DAV.

que Jule Scaliger a porté de cette Satire, & de Davus qui fait le Philosophe & qui débite ce qu'il a entendu dire au portier de Crispinus: *Non omnibus placet Davus iftius, cum philosophatur*, dit-il, dans le VI. Liv. de sa Poetique, *nam tametsi adducit ea, tanquam audiverit de Crispini janitore, tamen multa memini me audire à Philosophis disputata, quorum ne nunc quidem ausim me idoneum recitatorem profiteri. Le Davus d'Horace ne plait pas à tout le monde, quand il fait le Philosophe; car quoiqu'il ne parle que comme d'après le portier de Crispinus, cependant je me souviens d'avoir entendu dire à des Philosophes beaucoup de choses, que je ne me tiendrois pas capable aujourd'hui même de redire aux autres.* Belle raison! Il y a aussi telle chose que Davus n'auroit pu redire, mais ici il n'y a rien de trop sublime ni qui soit au dessus de sa portée & de son état. On sait d'ailleurs qu'il y avoit alors des esclaves fort bien elevés, qui auroient parlé de philosophie aussi bien que Scaliger, & qui certainement auroient mieux jugé de la poesie.

1 *Jamdudum ausculto*] Il faut suposer, qu'Horace étoit en colere contre ses gens, & qu'il en disoit mille maux. Davus qui l'écoutoit, perd enfin patience, & lui dit: *Jamdudum, &c.* & cela paroit par le 40. vers. * Je suis étonne de la conjecture que M. Bentlei a osé débiter ici, que cette Satire n'est que la suite de la précédente, ou que si elle en est séparée, elle y a un manifeste raport, & que Davus en disant à son maître: *Jam dudum ausculto*, lui dit: *J'ai entendu tout le beau discours que vous venez de tenir, ò rus quando te aspiciam*, & le reste. Est-il possible qu'un homme d'aussi bon esprit que M. Bentlei tombe dans un égarement si sensible? Cette Satire n'a aucun raport avec la précédente, & elle en est aussi differente que de toutes celles que nous avons vues. Il n'y a rien de plus simple & de plus naturel que ce de-

 but

Mancipium Domino, & frugi, quod sit satis : hoc est,
Ut vitale putes. Hor. *Age, libertate decembri,*
Quando ita majores voluerunt, utere ; narra.
Dav. *Pars hominum vitiis gaudet constanter, & urget*
Propositum : pars multa natat, modò recta capessens,
Interdum pravis obnoxia. Sæpe notatus
Cum tribus annellis, modo læva Priscus inani,
Vixit inæqualis, clavum ut mutaret in horas :
Ædibus ex magnis subitò se conderet, unde
Mundior exiret vix libertinus honestè :
Jam mœchus Romæ, jam mallet doctus Athenis
Vivere, Vertumnis, quotquot sunt, natus iniquis.
Scurra Volanerius, postquam illi justa chiragra
Contudit articulos, qui pro se tolleret atque
Mitteret in phimum talos mercede diurnâ
Conductum pavit : quantò constantior idem
In vitiis, tantò levius miser ac prior illo,
Qui jam contento, jam laxo fune laborat.

Hor. *Non*

but de Davus tel que je viens de l'expliquer. *

Servus, pauca reformido] *Servus*, c'est pour expli-pliquer la cause de sa crainte.

3 *Et frugi quod sit satis*] *Mancipium frugi*, un esclave qui est sage, épargnant, bon ménager, & qui a fort à coeur les interets de son maître.

4 *Ut vitale putes*] On a donné plusieurs explications à ce passage. Il n'y en a qu'une seule de bonne. Les Anciens croyoient, que l'on ne vivoit pas longtems, quand on etoit si parfait, comme nous disons encore aujourd'hui: *Il mourra; il a trop d'esprit*. C'est ce que Cestius dit dans Séneque, en parlant d'Alfius Flavius : *Tam immaturè magnum ingenium non est vitale. Qu'un si grand esprit dans un âge si peu avancé, ne vivroit pas longtems.* Davus donc après avoir dit, qu'il est *assez sage*, explique ce qu'il entend par le mot *assez*. C'est-à-dire, qu'il ne possede pas cette vertu dans un assez grand degré de perfection, pour donner envie aux Dieux de le retirer de ce monde. * On ne peut rien imaginer de plus éloigné de toute raison que l'explication que le savant Gronovius a donné à ce passage dans ses Observations. IV. 24. *

Libertate decembri, quando, ita &c.] Les fêtes de Saturne commençoient le dix-septieme de décembre, & duroient trois jours. Il en a déja été parlé. On les celébroit particulierement pour conserver dans la memoire des hommes le souvenir du siecle d'or, où tout le monde étoit égal. C'est pourquoi pendant ces fêtes les esclaves prenoient les habits de leurs maîtres.

7 *Pars multa natat*] *Nage*, pour dire est flotant, inconstant, léger, comme Manile a dit de ceux qui naissent sous le signe du Capricorne : *Mutataque sæpe mens natat.* C'est une figure empruntée des nageurs, qui tantôt vont contre le courant, & tantôt se laissent emporter au fil de l'eau. Ce discours de Davus paroît bien fort & bien relevé pour un esclave ; mais les esclaves de ce tems-là n'étoient pas comme nos valets. On n'a qu'à voir ce qui a été remarqué sur le septante-quatrieme vers de la Satire précedente.

8 *Pravis obnoxia*] *Obnoxius* est un mot très fort : car il signifie entierement asservi, assujetti, &c.

Sæpe notatus cum tribus annellis] Avant le tems d'Horace c'étoit une infamie de porter plus d'un anneau. Mais peu à peu on s'accoutuma à en voir porter jusqu'à trois. *Notatus* n'est pas ici un mot de reproche.

9 *Modò læva Priscus inani*] Priscus étoit ou un Sénateur, ou un Chevalier. *Lævâ inani*, la main gauche vuide. Car ce n'est qu'à la main gauche qu'on porte les anneaux. Et l'on prétend, que cela est venu de la honte, qu'on a eu quand on a commencé à en porter. On les mettoit à la main gauche, afin qu'ils fussent moins en vue.

10 *Cla-*

Dav. Oui, Davus, cet esclave fidele à son maître, & sage autant qu'il faut: c'est-à-dire, assez, & pour que vous ne deviez pas craindre qu'il meure si vîte. Hor. Fais donc : sers-toi de la liberté que donne le mois de décembre, puisque nos ancêtres l'ont ainsi voulu. Parle Dav. La moitié des hommes sont constans dans le vice, & ne changent jamais de parti. Les autres sont flotans entre le bien & le mal, qu'ils embrassent tour à tour. Par exemple, Priscus étoit si inégal dans toute la conduite de sa vie, que tantôt on lui voyoit trois anneaux, & un moment après il n'en avoit pas un seul. Il prenoit vingt fois le jour le laticlave. Tout d'un coup il quitoit sa maison, pour aller s'enfermer dans un trou, d'ou un affranchi tant soit peu honnête auroit eu honte qu'on l'eût vu sortir. Un jour il souhaitoit de passer sa vie à Rome, où regnent les débauches & l'impureté, & le lendemain il eût voulu être à Athenes, qu'il vantoit comme le séjour de la science & de la sagesse. Enfin jamais homme n'a essuyé comme lui en naissant toute la fureur des Vertumnes, *de ces Dieux qui president au changement*. Le bouffon Volanerius, quand la goute, qu'il avoit bien meritée, l'eut rendu impotent, nourit toute sa vie un homme, à qui il donnoit certaine somme par jour, afin qu'il ramassât les dez, & qu'il les mît dans son cornet. Et plus il étoit constant & ferme dans ses vices, d'autant étoit-il moins à plaindre que celui qui tantôt s'y abandonne sans reflexion, & tantôt semble vouloir

10 *Clavum ut mutaret in horas*] On a expliqué ceci, comme si Priscus quitoit le laticlave pour prendre l'angusticlave. Mais cela ne me plaît pas. Priscus quitoit le laticlave, pour prendre un autre habit qui pût l'empêcher d'être connu, quand il alloit en certains lieux.

13 *Jam mœchus Romæ, jam mallet doctus Athenis*] Il marque Rome comme le séjour de l'impureté; & Athenes comme le séjour de la sagesse. Il y a là un trait de Satire bien piquant. * *Doctus* est la veritable leçon. *Doctor* me paroit ridicule. *

14 *Vertumnis quotquot sunt natus iniquis*] Comme il a été dit dans la Satire cinquieme du Livre premier: *Gnatia lymphis iratis extructa*, pour *Gnatia lymphatica*, il dit ici de Priscus: *natus iniquis Vertumnis*, comme qui diroit: Priscus possedé par les Vertumnes, qui sont les Dieux du changement. Il veut dire, que toute l'inégalité des Vertumnes étoit dans cet homme-là. Il n'y avoit proprement qu'un Dieu apellé *Vertumne*, qui présidoit au changement, & qui étoit l'embléme de l'année. Mais comme ce Dieu étoit adoré sous mille formes. Horace dit au pluriel *les Vertumnes*, comme si en effet il y eût eu autant de Vertumnes differens que ce Dieu prenoit de figures differentes.

15 *Justa chiragra*] *Justa*, qu'il avoit bien gagnée. Il veut dire par-là, que Volanerius etoit un débauché, qui s'étoit abandonné à toutes sortes d'excès.

17 *Mitteret in phimum talos*] *Phimus*, φιμὸς, c'est ce que nous apellons le cornet dans lequel on remue les dez, que les Grecs apelloient par cette raison ἀστραγάλους διασειστούς, *des dez qu'on remue*. Ce cornet etoit aussi apellé *fritillus*, & *turricula*.

19 *Tanto levius miser*] Ce jugement est certain: Ceux qui sont fermes dans leurs vices, & pleinement determinés à suivre toujours le parti qu'ils ont pris, ne sont pas à beaucoup près si malheureux que ces inconstans, qui tantôt amoureux de la vertu, & tantôt partisans du vice, ne tiennent point de route certaine, & ne jouïssent ni des faux plaisirs du vice, ni des solides plaisirs de la vertu. Simplicius en a fait une belle démonstration sur le cinquieme art. d'Epictete, en parlant de ceux qui veulent allier le soin des choses exterieures avec celui des veritables biens. On peut le voir. Séneque dit admirablement sur ce sujet : *Magnam rem puta unum hominem agere. Pense que c'est une grande chose, de representer un seul homme.* Et il donne ensuite ce précepte : *Effice ut possis laudari, si minus ut agnosci. Fais qu'on puisse te louer, ou du moins qu'on puisse te reconnoître.*

20 *Qui jam contento, jam laxo fune laborat*] Ce passage n'a jamais été bien expliqué. Horace fait allusion à un certain jeu que les enfans faisoient en Grece & en Italie. Ils prenoient une corde par un bout, & donnoient l'autre bout à leurs camarades, &

HOR. *Non dices hodie, quorsum hæc tam putida tendant,*
Furcifer? DAV. *Ad te, inquam.* HOR. *Quo pacto, pessime?* DAV. *Laudas*
Fortunam & mores antiquæ plebis: & idem,
Si quis ad illa Deus subitò te agat, usque recuses:
Aut quia non sentis, quod clamas rectius esse,
Aut quia non firmus rectum defendis, & hæres,
Nequicquam cœno cupiens evellere plantam.
Romæ rus optas, absentem rusticus urbem
Tollis ad astra levis. Si nusquam es forte vocatus
Ad cœnam, laudas securum olus, ac velut usquam
Vinctus eas, ita te felicem dicis, amasque
Quòd nusquam tibi sit potandum. Jusserit ad se
Mæcenas serum sub lumina prima venire
Convivam; Nemon' oleum feret ociùs? Ecquis
Audit? cum magno blateras clamore, fugisque.
Milvius & scurræ, tibi non referenda precati,
Discedunt. Etenim fateor me, dixerit ille
Duci ventre levem: nasum nidore supinor:
Imbecillus, iners, si quid vis, adde, popino.
Tu, quum sis quod ego & fortassis nequior ultro
Insectere, velut melior? verbisque decoris
Obvolvas vitium? Quid, si me stultior ipso

Quin-

& faisoient ainsi leurs efforts pour s'attirer les uns les autres. Quand la partie étoit égale, & que de chaque côté on employoit toutes les forces, pour resister, & pour s'empêcher d'être entrainé, la corde étoit toujours tendue. Mais quand un des côtés venoit à plier, alors la corde étoit lâche, & ceux qui avoient cédé étoient entrainés. Cela exprime admirablement la pensee d'Horace, qui veut nous dépeindre un homme qui tour à tour céde & resiste à ses passions. Cette image est parfaitement belle. Les Grecs apelloient ce jeu-là διελκυστίνδα, & ἑλκυστίνδα, & il y avoit deux ou trois differentes manieres de le jouer.

23 *Mores antiquæ plebis*] Car les anciens Romains étoient exempts de tous les vices que le luxe n'introduisit que longtems après. C'est pourquoi on disoit *les Anciens*, pour dire *les gens de bien. Antiquum obtines. Vous avez la vertu de nos premiers peres, &c.*

24 *Si quis ad illa Deus*] On peut voir ce qui a été remarqué sur le 15. vers de la premiere Satire du Liv. I.

25 *Aut quia non sentis*] Il donne deux raisons admirables de la contrarieté qui paroit dans les hommes, quand on compare leurs actions avec leurs discours. La premiere est, qu'ils ne sont pas persuadés que ce qu'ils vantent vaille mieux que ce qu'ils ont: & qu'ainsi ils parlent contre leurs propres sentimens. Et la seconde, que lors même qu'ils sont assez heureux pour avoir connu la verité, les efforts qu'ils font pour la suivre ne durent qu'un moment; leur foiblesse & leur inconstance les replongent dans la même boue d'où ils ont tenté inutilement de s'arracher. Cette inconstance, si ordinaire aux hommes, vient en partie de ce qu'ils ne pensent pas à faire de leur vie un tout réglé. Les plus vertueux ne travaillent qu'à l'arranger par parties & par pieces détachées, s'il m'est permis de me servir de ce terme. C'est pourquoi il est aussi impossible qu'ils suivent partout le même esprit, qu'il seroit impossible à plusieurs Peintres, de toucher tous à un même tableau, sans qu'on y remarquat des manieres differentes.

28 *Absentem rusticus urbem*] *Rusticus.* Il faut sous entendre *factus*, γενόμενος, devenu homme de campagne.

30 *Laudas securum olus*] Il dit *securum*, parceque la sureté est d'ordinaire compagne de ces petits repas, comme dit Publius Syrus: *An-*

loir s'en retirer & changer de vie. Hor. Pendard, ne me diras-tu point à qui s'adressent ces fades discours ? Dav. A vous-même. Hor. A moi, comment donc, coquin? Dav. Vous ne faites que vanter la condition & les moeurs des anciens Romains : & si quelque Dieu s'offroit de vous mettre tout d'un coup dans ce même état, vous refuseriez son offre, soit parceque vous n'êtes pas persuadé que la vie que vous louez tant soit plus heureuse, soit parceque vous n'êtes pas assez ferme partisan de la vertu, & que votre pied demeure engagé dans la boue, malgré les efforts que vous faites pour l'en tirer. Quand vous êtes à Rome, vous voudriez être aux champs ; & quand vous êtes aux champs, votre inconstance vous porte à ne vouloir que le séjour de Rome, que vous élevez jusques au ciel. Si personne ne vous prie à souper, rien n'est comparable, dites-vous, à vos simples répas d'herbes, qu'accompagnent toujours la tranquilité & la sureté ; &, comme si l'on vous entrainoit malgré vous quand vous allez souper quelque part, vous vous felicitez, & vous vous trouvez heureux, de n'avoir point à sortir, & de pouvoir manger chez vous. Mécénas vous ordonne-t-il d'aller chez lui un peu avant l'entrée de la nuit, vous faites d'abord un bruit épouvantable dans la maison, & vous criez jusqu'à vous mettre en fureur : Ne m'aportera-t-on point des essences ? N'y a-t-il là personne, ne m'entend-on point ? Milvius & les bouffons, qui venoient pour souper chez vous, s'en retournent, après avoir fait des imprecations que l'on n'oseroit vous redire. Quelqu'un me dira, que j'aime mon ventre autant qu'un autre ; que l'odeur des viandes me fait lever le nez ; que je suis paresseux, lent à exécuter vos ordres, & si vous voulez, que j'aime le cabaret : je passe condamnation. Mais que vous,

qui

Angustâ capitur tutior in mensâ cibus.

Ac velut usquam vinctus eas] Cette leçon est parfaitement bonne : *comme si on vous entrainoit par force,* & qu'on vous liat, *pour vous emmener, &c.* Je ne sais pas à quoi pensoit Théodore Marcile, de vouloir corriger :

- - - *ac velut usquam invitus eas.*

33 *Serum sub lumina prima*] Sur la fin du jour, un peu avant qu'on allume les bougies. Un homme comme Mécénas chargé d'une grande administration, ne pouvoit pas souper de si bonne heure que les autres gens, qui soupoient environ à quatre heures.

35 *Cum magno blateras clamore*] *Blaterare* est proprement criailler comme un fou, sans raison & sans mesure. Et ce mot a été formé du Grec βλὰξ, qui signifie un sot.

Furisque] Vous faites l'enragé, vous ne vous donnez aucun repos. D'autres ont lu *fugisque, & vous partez.* Mais cela ne me plaît point du tout. Car de cette maniere Horace sort trop promptement ; & il n'a pas tout le tems qu'il faut pour faire bien de la peine à ses domestiques.

36 *Milvius & Scurræ*] On a cru, que ce Milvius & ces bouffons devoient souper chez Mécénas, & que voyant venir Horace, ils avoient été obligés de se retirer. Mais je voudrois bien savoir, pourquoi il n'y avoit plus de place pour eux chez Mécénas, dès qu'Horace y soupoit ? En verité, cela est ridicule. Ce Milvius étoit un bouffon qui alloit souper chez Horace avec quelques-uns de ses camarades. On leur dit à la porte, qu'Horace ne souperoit pas chez lui. Ils s'en vont donc, après lui avoir dit mille injures, dans la rage où ils étoient, de ne savoir où aller souper. C'est le veritable sens.

37 *Me dixerit ille*] *Ille*, c'est-à-dire quelqu'un, ὁ δεῖνα. Car ce n'est pas Horace que Davus fait parler. * M. Bentlei perd tout le naturel de ce passage, en faisant dire ceci par le bouffon Milvius, jusqu'à *quid si* du vers 42. Cela est insoutenable, c'est Davus qui parle. Il faut se boucher les yeux pour ne pas le voir. *

38 *Nasum nidore supinor*] Cela exprime fort

bien

Quingentis emto drachmis deprenderis? aufer
Me vultu terrere, manum stomachumque teneto,
Dum quæ Crispini docuit me janitor edo.
Te conjux aliena capit, meretricula Davum.
Peccat uter nostrum cruce dignius? Acris ubi me
Natura incendit, sub clarâ nuda lucernâ
Quæcunque excepit turgentis verbera caudæ,
Clunibus aut agitavit equum lasciva supinum,
Dimittit neque famosum, neque solicitum, ne
Ditior aut formæ melioris mëiat eodem.
Tu, quum projectis insignibus, annulo equestri,
Romanoque habitu, prodis, ex judice, Dama
Turpis, odoratum caput obscurante lacernâ,
Non es quod simulas? Metuens induceris, atque
Altercante libidinibus tremis ossa pavore.
Quid refert, uri virgis, ferroque necari,
Auctoratus eas, an turpi clausus in arcâ,
Quò te demisit peccati conscia herilis

Con-

bien le geste de ceux qui sentent quelque odeur agréable. Pour la mieux attirer, ils levent la tête en haut. Ce qui fait que le nez paroît tout renversé: & ils font comme le sicophante, dans le Plutus d'Aristophane. Lucilius a dit dans le même sens, *Simare nares.*

43 *Quingentis emto drachmis*] Davus compte par drachmes, à la maniere des Grecs. La drachme Attique valoit dix sols de notre monnoie. Cinq cents drachmes faisoient donc deux cents cinquante livres.

45 *Dum quæ Crispini docuit me janitor edo*] Cela est fort plaisant: Davus prend le portier de Crispinus pour un grand Philosophe. Un valet qui suit son maître, ne peut s'entretenir qu'avec les portiers. D'ailleurs, les portiers de ces écoles de Philosophes faisoient fort les entendus: témoin le portier de Socrate, dans Aristophane. Et c'est à quoi Horace a fait allusion.

46 *Te conjux aliena capit*] Ce n'étoit pas le defaut d'Horace, qui haïssoit mortellement l'adultere. Mais tout ce que Davus lui voyoit faire, lui persuadoit, qu'il auroit commis ce crime aussi volontiers que tout le reste, s'il l'avoit pu avec la même sureté. Voyez les vers 72. & 73. D'ailleurs, Horace se fait faire ce reproche, afin qu'il tombe sur ceux qui le meritoient.

48 *Sub clarâ nuda lucernâ*] Comme ces vilains lieux étoient souterrains, il y avoit des lampes allumées le jour comme la nuit. Au lieu de *lucerna*, on a lu aussi *lacerna*. *Sub clarâ lacernâ*, sous un manteau transparent, qui la fait paroître nue. Ainsi il n'est pas nécessaire qu'elle prenne la peine de se deshabiller. Mais j'aime mieux *lucerna*.

52 *Mëiat eodem*] C'est une expression fort obscene. Perse l'a imitée.

53 *Tu quum projectis insignibus, annulo equestri*] Auguste avoit donné à Horace le droit de porter l'anneau de Chevalier, & l'angusticlave.

54 *Prodis ex judice Dama turpis*] Vous quitez les habits de Juge, pour prendre les habits d'esclave. Davus apelle son maître Juge, parcequ'il étoit du corps de Chevaliers, & qu'Auguste avoit attribué à ce corps le jugement de certains procès civils & criminels. Les Chevaliers étoient nommés *Commissaires.*

55 *Odoratum caput obscurante lacernâ*] *Lacerna* étoit une espece de manteau, ou de cape avec un capuchon pour couvrir la tête, comme les capes de Bearn. Juvénal l'apelle *cucullum*, dans la Satire huitieme:

- - - - quo, si nocturnus adulter
Tempora Santonico velas adoperta cucullo?

De quoi vous sert cela, si la nuit, caché dans une cape, vous allez commettre des adulteres?

56 *Metuens induceris atque*] Il lui prouve par des

qui êtes tout ce que je ſuis, & peut-être pis encore, que vous veniez me gronder, comme ſi vous étiez beaucoup meilleur, & que vous cachiez vos vices ſous de belles aparences & ſous de beaux diſcours, voilà ce que je ne ſaurois ſouffrir. Eh que direz-vous, s'il ſe trouve enfin que vous êtes beaucoup plus fou que moi, oui que moi, que vous n'avez acheté que cinq cents drachmes? Ne me regardez point tant de travers, & ne me menacez point. Retenez votre main & votre colere, pendant que je vous dis tout ce que le portier de Criſpinus m'a enſeigné. Vous aimez la femme de votre prochain; & moi j'aime les femmes publiques. Lequel eſt-ce de nous deux qui merite plus d'être pendu? Quand l'amour m'enflâme, je vais dans un lieu public: je me ſers de la premiere courtiſane que j'y rencontre; & quand j'ai contenté mes deſirs, je n'aprehende pas au ſortir de là d'avoir ruïné ma réputation, & je n'ai pas ces jalouſies ni ces inquiétudes qu'un rival plus riche, ou mieux fait, partage avec moi ma bonne fortune. Et vous, quand après avoir quité les marques qui vous diſtinguent, votre anneau de Chevalier, & votre robe Romaine, vous ſortez de chez vous tout parfumé, ſous les habits d'un vil eſclave, & la tête enfoncée dans un vieux manteau, au lieu de paroître comme un Juge vénerable, & ſans reproche, croyez-vous n'être pas celui dont vous avez pris l'habit? Vous êtes introduit chez votre Dame plein de crainte. La frayeur, qui combat dans votre coeur

des raiſons très ſolides, qu'il eſt veritablement celui dont il porte l'habit, c'eſt-à-dire un vil eſclave. Car les eſclaves ſont toujours dans la crainte.

57 *Altercante libidinibus tremis oſſa pavore*] Voilà un très beau vers & qui exprime admirablement l'état de ceux qui s'expoient à toutes ſortes de dangers, pour contenter leur paſſion criminelle. La convoitiſe combat dans leur coeur contre la frayeur. Et c'eſt ſur cela que Philoponus a fort bien dit, que la partie concupiſcible de l'ame, qu'il apelle *ἄλογος ψυχὴ*, *ame ſans raiſon*, n'eſt pas d'une ſimple & même nature, puiſque les paſſions ſe combattent les unes les autres, &c. *Ἐπεὶ ὅτι γε οὐδὲ ἡ ἄλογος ψυχὴ πᾶσα μιᾶς οὐσίας ἐστὶ, δεικνύει τὸ μάχεσθαι ἀλλήλοις πολλάκις τὰ πάθη, θυμὸν λέγω καὶ ἐπιθυμίαν.*

58 *Quid refert uri virgis*] Il lui veut faire voir, que de quelque maniere qu'il ſe tire d'affaires, cela ne change rien dans ſa condition; & qu'il n'eſt pas moins eſclave, quand il s'eſt caché dans un coffre, que quand il a été pris ſur le fait, & qu'on l'a batu, ou dangereuſement bleſſé. Dans la Satire II. du Liv. I. il eſt aſſez parlé des fâcheux accidens qui arrivoient aux adulteres.

Uri virgis ferroque necari] Comme cela arrivoit ſouvent. Mais il faut remarquer ici cette expreſſion *uri virgis ferroque necari*. Car c'étoient auſſi les termes ordinaires des engagemens que prenoient ceux qui ſe vendoient pour combattre dans l'arene. Ils s'obligeoient à ſouffrir tout, le fer, le feu, les chaines, la mort. Et on apelloit cela proprement *auctoramentum*; & ceux qui s'engageoient ainſi, *auctoratos*. Séneque dans la Lettre XXXVII. *Eadem honeſtiſſimi hujus, & illius turpiſſimi auctoramenti verba ſunt; uri, vinciri, ferroque necari. Ab illis qui manus arenæ locant, & edunt ac bibunt quæ per ſanguinem reddant, cavetur ut iſta vel inviti patiantur. Les termes de cet honnête engagement ſont les mêmes que de cet engagement honteux: d'être batu de verges, d'être lié, de ſouffrir la mort. Car ce ſont-là les conditions qu'on impoſe à ceux qui ſe louent pour gladiateurs, & qui ne mangent & ne boivent, que pour former un ſang qu'ils puiſſent verſer ſur l'arene*, &c. Pétrone a fait alluſion à ce paſſage d'Horace: *In verba Eumolpi ſacramentum juravimus, uri virgis, ferroque necari: & quidquid aliud Eumolpus juſſiſſet, tanquam legitimi gladiatores domino corpora vitaſque religioſiſſimè addiximus.* De-là le mot *auctoratus* a été employé pour ſignifier toutes ſortes d'engagemens & de conditions infames, comme quand un homme ſurpris en adultere, étoit obligé de donner de l'argent, pour ſe racheter, ou d'engager ſa liberté même. Il eſt ici dans ce ſens-là.

60 *Quò te demiſit peccati conſcia*] Ovide dit dans

Contractum, genibus tangas caput? Estne marito
Matronæ peccantis in ambos justa potestas?
In corruptorem vel justior? Illa tamen se
Non habitu mutatve loco, peccatve superne,
Quum te formidet mulier, neque credat amanti.
Ibis sub furcam prudens, dominoque furenti
Committes rem omnem, vitam, & cum corpore famam.
Evasti? credo, metues, doctusque cavebis.
Quæres quando iterum paveas, iterumque perire
Possis. O toties servus! Quæ bellua ruptis,
Quum semel effugit, reddit se prava catenis?
Non sum mæchus, ais: neque ego, hercule, fur, ubi vasa
Prætereo sapiens argentea. Tolle periclum,
Jam vaga prosiliet frænis natura remotis.
Tune mihi dominus, rerum imperiis hominumque
Tot tantisque minor, quem ter vindicta quaterque
Imposita haud unquam miserâ formidine privet?

Adde

dans le même sens: *Conscius commissi: Confident de l'adultere:*

Conscius assiduos commissi tollet honores.

61 *Estne marito matronæ peccantis*] Tout ce passage est plus obscur qu'on ne pense; & je n'ai vu personne qui l'ait bien éclairci. Après que Davus a prouvé à son maître, que l'état où il se met quand il va voir une femme mariée, le rend plus esclave que les esclaves même, il prévient finement la réponse qu'Horace pouvoit lui faire, que cet état n'étoit pas si terrible qu'il pensoit; que le danger n'étoit pas si grand; qu'on se tiroit toujours d'affaires; & que c'étoit plutôt à la femme à avoir toutes ces frayeurs; parcequ'en cette occasion c'est la femme qui doit essuyer toute la rage & toute la fureur du mari. C'est ce que Davus détruit; car il dit: *Bien loin que vous puissiez prétendre, que le mari doit faire tomber toute sa vengeance sur sa femme, oseriez-vous soutenir, qu'il a autant de droit sur sa femme que sur son amant? Son droit n'est-il pas plus juste & mieux fondé sur celui qui va la corrompre?* Cela est sans contredit. Cette Satire fut faite avant la loi *Julia de adulteriis.* Avant cette loi le mari n'avoit le droit de tuer sa femme surprise en adultere, que quand il la surprenoit avec un affranchi, avec un esclave, ou avec un comédien. Mais il pouvoit toujours tuer l'adultere. Auguste corrigea cela dans la suite.

63 *Illa tamen se*] Pour vous faire voir, que le mari a plus de droit sur vous que sur sa femme, c'est que la femme est beaucoup moins criminelle que vous. Car enfin elle ne change pas d'habit, elle ne sort pas de sa maison, & c'est vous qui l'allez corrompre, &c.

64 *Peccatve superne*] Cette expression est née du 50. vers,

Clunibus aut agitavit equum lasciva supinum.

Car c'est ce qu'il apelle ici *peccare superne.* Davus dit à son maître: Cette femme mariée n'a pas pour vous la même complaisance que la femme publique a pour moi. La bienséance ne permet pas d'expliquer cela plus clairement. Beaucoup de gens se sont trompés à ce passage.

65 *Quum te formidet mulier neque*] C'est un trait des plus piquans. Le but de Davus est de faire voir qu'Horace est plus esclave que lui; & pour cet effet il lui dit: La femme que vous allez voir *non peccat superne*, elle ne fait pas pour vous ce qu'une courti-

coeur contre la convoitiſe, vous cauſe un tremblement géneral par tous vos membres. Qu'importe que vous ſoyez ou batu de verges, ou tué ſur le champ, ou que vous ſortiez après avoir engagé votre liberté, ou qu'enfermé dans un coffre, où la confidente de votre maitreſſe vous a fait cacher, vous ſoyez là tout en double, la tête ſur vos genoux? *Toutes ces differences ne changent rien dans votre condition.* Croyez-vous que le mari de la Dame galante ait plus de pouvoir ſur elle que ſur vous? Son droit n'eſt-il pas plus juſte & mieux fondé contre celui qui va la corrompre? Car pour elle, elle ne ſe déguiſe point; elle ne ſort point de ſa maiſon; elle n'a pas pour vous les complaiſances qu'une courtiſane a pour moi; parcequ'elle vous craint, & que toutes les marques d'amour que vous lui donnez, ne peuvent attirer ſa confiance. Cela eſt aſſuré, & vous le voulez, on vous mettra une fourche au cou, comme au dernier des eſclaves, & vous ſerez forcé d'abandonner votre bien, votre vie, & votre réputation, à la diſcrétion d'un maître furieux & irrité. Vous êtes-vous tiré de là ſain & ſauf? Cela vous rendra plus ſage, ſans doute, & vous prendrez plus garde à vous, après un eſſai ſi terrible? Au contraire, vous chercherez avec plus d'empreſſement à retomber dans les mêmes frayeurs, & à courir les mêmes riſques. O combien de rechutes dans l'eſclavage! Quelle bête trouvez-vous, qui aille ſe remettre à la chaine, après l'avoir briſée? Je ne ſuis point adultere, dites-vous. Et moi, je vous dis de même: Je ne ſuis point voleur, quand je paſſe ſagement devant la vaiſſelle d'argent, ſans rien prendre. Mais qu'on ôte le danger, d'abord la nature ne ſentant

ni

courtiſane fait pour moi. Mais ce n'eſt ni par ſageſſe, ni par modeſtie: c'eſt parcequ'elle vous craint, & qu'elle ſe defie de vous. Ainſi, vous êtes traité en eſclave, & moi je ſuis traité en honnête homme. Car on n'a rien de reſervé pour moi, & l'on fait tout avec une entiere confiance. Cela eſt fin, & n'avoit jamais été bien expliqué.

66 *Ibis ſub furcam*] Vous vous mettrez en état de tout ſouffrir du mari que vous offenſez, & qui vous traitera comme un eſclave à qui l'on met une fourche au cou, quand on l'a ſurpris en flagrant delit.

Prudens] *Prudens*, le voyant & le ſachant. Et cela fait entre Davus & Horace une opoſition qui eſt toute à l'avantage de Davus. Le valet n'eſt eſclave que par ſa condition; & ſon maître eſt eſclave par ſon propre conſentement; ce qui fait l'eſclavage le plus honteux: *Nulla ſervitus turpior quam voluntaria.*

Dominoque furenti] A ce mari furieux.

68 *Credo metues, doctuſque cavebis*] C'eſt une ironie.

70 *toties ſervus*] Car vous êtes autant de fois eſclave que vous retombez dans vos paſſions.

Quæ bellua ruptis] Bien loin que vous puiſſiez être comparé à un eſclave comme moi, vous ne meritez pas même d'être comparé aux bêtes; car les bêtes ſont mille fois plus prudentes que vous: après avoir rompu leur chaine, elles ne vont jamais s'y remettre.

72 *Non ſum mœchus*] Les hommes ne doivent pas ſe vanter de ne pas tomber dans un vice, quand ils ne ſont retenus que par le danger. Davus eſt perſuadé, que ce n'eſt que cette raiſon qui empêche Horace de commettre les adulteres. C'eſt pourquoi il ne veut pas lui tenir compte de ſa retenue; & il le traite en veritable adultere.

75 *Rerum imperiis hominumque*] Car on n'eſt pas ſeulement eſclave des hommes, on l'eſt auſſi des choſes que l'on deſire, ou que l'on craint. C'eſt pourquoi Perſe dit à celui qui ſe vante d'être libre:

Liber ego: unde datum hoc ſentis tot ſubdite rebus?

76 *Tot tantiſque minor*] *Minor*, ἥττων, ἡττώμενος, *ſoumis, vaincu.*

Quem ter vindicta] *Vindicta* étoit la verge avec laquelle le Préteur touchoit la tête de celui qu'il mettoit en liberté. Le Préteur pouvoit donner à un homme la liberté du corps; mais il ne dépendoit pas de lui de donner la liberté de l'eſprit, qui eſt la ſeule veritable liberté, & que la ſageſſe ſeule donne.

Adde supradictis, quod non levius valeat : nam
Sive vicarius est, qui servo paret (uti mos
Vester ait) seu conservus, tibi quid sum ego ? Nempe
Tu mihi qui imperitas, aliis servis miser, atque
Duceris ut nervis alienis mobile lignum,
HOR. *Quisnam igitur liber ?* DAV. *Sapiens, sibique imperiosus :*
Quem neque pauperies, neque mors, neque vincula terrent.
Responsare cupidinibus, contemnere honores,
Fortis, & in seipso totus teres atque rotundus,
Externi ne quid valeat per leve morari :
In quem manca ruit semper Fortuna. Potesne
Ex his ut proprium quid noscere ? Quinque talenta
Poscit te mulier, vexat, foribusque repulsum
Perfundit gelidâ : rursus vocat : eripe turpi
Colla jugo, liber, liber sum dic, age : non quis ?
Urget enim dominus mentem non lenis, & acres
Subjectat lasso stimulos, versatque negantem.

Vel

78 *Nam sive vicarius est*] Dans chaque maison il y avoit ordinairement un maître esclave, qui commandoit à tous les autres. C'étoit proprement *servus atriensis*; & ceux qui lui obéïssoient, & qui faisoient les fonctions les plus viles, étoient comme ses esclaves, *vicarii*. Davus dit donc à Horace, qu'il ne doit non plus se flater d'être libre, qu'un maître-esclave, qui veritablement semble avoir quelque sorte de liberté, quand on le compare avec les autres esclaves; mais qui cependant est aussi esclave qu'eux, par raport au maître qu'il sert. Ce passage est fort beau, & la comparaison est fort juste. Un maître qui obéït à ses passions, qui souhaite, ou qui craint, est à l'égard de son valet, comme un maître-esclave qui commande à ceux qui sont sous lui, & qui à son tour obeït à un maître.

81 *Aliis servis miser*] Quand on obeït à ses passions on n'a pas pour un maitre, on en a deux, l'un en dedans, c'est la concupiscence, l'autre en dehors, c'est l'objet qui traine cette concupiscence captive; de sorte qu'on n'est pas seulement esclave; mais, ce qui est encore plus honteux, esclave des esclaves.

82 *Ut nervis alienis mobile lignum*] *Mobile lignum*, de petites statues de bois que les Latins ont apellées, après les Grecs, *sigillaria*, & *neurospasta*; c'étoit proprement comme nos marionetes. Horace avoit pris cette comparaison des Stoïciens, à qui elle étoit très familiere : & les Stoïciens l'avoient prise de Socrate. Car il y a dans le premier Livre des Loix de Platon un beau passage où un Athénien dit, que *les passions font dans nos corps ce que les petites cordes font dans ces marionetes; qu'elles remuent tous nos membres, & quelles nous font faire des mouvemens tout contraires, selon qu'elles sont oposées entr'elles.* L'Empereur Marc-Antonin s'est fort souvent servi de cette expression, & voici deux des plus beaux endroits : *La mort*, dit-il dans le Livre sixieme, *est la fin du combat que nos sens se livrent, de tous ces mouvemens contraires que nos passions nous font faire, comme les cordes des marionetes, & de toutes les angoisses & contradictions de notre esprit.* Et à la fin du Livre X. il dit admirablement : *Souviens-toi que ce qui te fait agir comme des cordes font agir des marionetes; c'est ce qui est caché dans ton coeur, c'est la passion que tu as pour l'éloquence, c'est, pour ainsi dire, l'homme que tu portes au-dedans de toi.* * Douza le pere lisoit *signum* au lieu de *lignum*. *Signum* une statue, une *marionete.* *

83 *Sapiens, sibique imperiosus*] Voici une admirable definition de l'homme libre. Elle vient des Stoïciens, qui l'avoient prise de Socrate. * Dans quelques MSS. il y a *sapiens, sibi qui imperiosus*, & M. Bentlei

ni frein ni barriere, se déchainera furieuse, sans qu'on puisse jamais l'arrêter. Vous êtes mon maître, vous que tant de choses & tant d'hommes differens tiennent assujetti ? Vous que toutes les cerémonies des Préteurs, cent fois rëiterées, ne pouroient jamais affranchir de la crainte ? A ce que je viens de dire ajoutez une chose qui n'est pas moins forte : Si celui qui obéït à un maître esclave (comme c'est la coutume de votre pays) est ou le valet, ou le camarade de ce premier, que suis-je donc, moi, à votre égard ? Car vous, qui me commandez, vous obéïssez aussi à d'autres, & vous êtes justement comme ces marionetes, qui se remuent par des ressorts étrangers, & point du tout par les mouvemens de leur volonté. HOR. Qui est donc l'homme libre? DAV. Le Sage. Celui qui a l'empire de lui-même. Celui que ni la pauvreté, ni la mort, ni les chaines n'épouvantent point ; qui a la force de resister à ses passions, & de mépriser les honneurs ; qui est tout renfermé en lui-même ; qui ne donne aucune prise à rien d'étranger ; & sur qui enfin les plus rudes coups de la Fortune tombent toujours sans effet. Parmi toutes ces qualités en trouvez-vous une seule qui vous apartienne ? Une femme vous demande cinq talens ; elle vous tourmente ; elle vous chasse de chez elle, & vous fait jetter de l'eau par ses fenêtres ; elle vous rapelle en suite. Secouez enfin ce joug infame, & dites : Je suis libre. Vous ne sauriez ; car un maître impitoyable vous maitrise, & comme un rude Ecuyer, il vous donne de l'éperon, & vous fait marcher malgré vous. Mais dites-moi, je vous

Bentlei veut que ce soit la veritable leçon, de sorte qu'après *sapiens* tout ce qui suit ne soit que la definition de ce sage. Mais cela ne me paroit pas necessaire, & *sibi qui* est bien dur. *

85 *Responsare*] C'est un fort beau mot. Horace s'en sert ailleurs. Il signifie *resister, tenir tête.*

86 *In se ipso totus teres atque rotundus*] Il parle ainsi, parceque la figure ronde est la plus parfaite, la plus durable, & celle qui resiste le mieux aux impressions du dehors, qui ne trouvant aucune prise sur elle, ne font que couler sans effet. C'est pourquoi Platon dit dans le Timée, que Dieu a fait le Monde rond, afin qu'il soit éternel, & que rien ne puisse le détruire, que la volonté seule de celui qui l'a formé. * Je ne saurois aprouver la pensée de M. Bentlei qui ponctue ainsi ce passage : *Et in se ipso totus ; teres atque rotundus*, & qui l'explique *in se ipso totus*, qui est renfermé tout entier en lui-même. *Totus* ne doit point être séparé de *teres*. *Il est tout rond*, sans qu'il y ait la moindre inégalité. Et il l'est *in se*, en lui-même parcequ'il s'agit de l'ame & du sentiment. C'est ainsi que l'Empereur Marc-Antonin se dit à lui-même : *Tu pourois passer la vie sans trouble, si tu te rends toi-même comme la sphere d'Empedocle qui étant d'une rondeur parfaite & égale en tout sens tourne toujours sans se lasser.* XII. III. *

87 *Per leve morari*] *Leve*, λεῖον, uni, poli, qui n'a ni angles, ni cavités, ni inégalités. Cela est encore pris de Platon, qui dit dans le même endroit : *Λεῖον ἢ δὴ κύκλῳ πᾶν ἔξωθεν αὐτὸ ἀπηκριβοῦτο πολλῶν χάριν. Il fit le Monde uni tout autour en dehors, par plusieurs raisons.*

89 *Quinque talenta poscit te mulier*] Il parle de l'esclavage où l'amour nous reduit, & il a en vue la premiere scene de l'Eunuque de Terence. Ciceron a dit de même dans le cinquieme Paradoxe : *An ille mihi liber cui mulier imperat ? cui leges imponit, præscribit, jubet, vetat quod videtur ? Qui nihil imperanti negare, nihil recusare audet ? poscit ? dandum est. Vocat ? veniendum. Ejicit ? abeundum. Minatur ? extimescendum. Quoi ! j'apellerai libre, un homme qui est maitrisé par une femme ? à qui elle impose des loix ? à qui elle prescrit, ordonne, defend tout ce que bon lui semble ? qui n'ose lui refuser la moindre chose, ni lui resister ? Elle demande ? il faut donner. Elle apelle ? il faut aller. Elle vous chasse ? il faut partir. Elle menace ? il faut craindre.*

92 *Non quis*] Tous les malheurs des hommes viennent de ne pouvoir jamais dire, *non*.

94 *Subjectat lasso stimulos*] C'est une métaphore tirée des chevaux & du manége. Et Horace imite Anacréon, qui s'en est servi en deux endroits.

Vel quum Pausiacâ torpes, insane, tabellâ,
Quî peccas minus atque ego ? quum Fulvî Rutubæque,
Aut Placidejani contento poplite miror
Prælia, rubricâ picta aut carbone, velut si
Re verâ pugnent, feriant, vitentque moventes
Arma viri : nequam & cessator Davus : at ipse
Subtilis veterum judex & callidus audis.
Nil ego, si ducor libo fumante : tibi ingens
Virtus atque animus cœnis responsat opimis.
Obsequium ventris mihi perniciosius est cur ?
Tergo plector enim. Quî tu impunitior illa
Quæ parvò sumi nequeunt obsonia captas ?
Nempe inamarescunt epulæ sine fine petitæ.
Illusique pedes vitiosum ferre recusant
Corpus. An hic peccat, sub noctem qui puer uvâ
Furtivam mutat strigilem ? Quî prædia vendit,
Nil servile, gulæ parens, habet ? Adde, quod idem
Non horam tecum esse potes, non otia rectè
Ponere : teque ipsum vitas fugitivus, & erro :

Jam

95 *Vel quum Pausiacâ torpes*] Les hommes ne sont pas les seuls qui nous tiennent esclaves. Nous sommes dans l'esclavage de toutes les choses que nous souhaitons, ou que nous admirons, d'une statue, d'un meuble, d'une médaille, d'un tableau. Ciceron avoit dit avant Horace : *Echionis tabula te stupidum detinet, aut signum aliquod Polycleti. Omitto unde sustuleris, & quomodo habeas. Intuentem te, admirantem, clamores tollentem cùm video, servum te esse ineptiarum omnium judico. Nonne igitur sunt istâ festiva ? Sunt. Nam nos quoque oculos eruditos habemus. Sed obsecro te, ita venusta habentur ista non ut vincula virorum sint ; sed ut oblectamenta puerorum. Un tableau d'Echion, ou quelque statue de Polyclete, vous tient attaché, comme si vous étiez sans mouvement. Je ne parle point où vous les avez pris, ni de quelle maniere vous les avez eus. Quand je vois que vous avez toujours les yeux dessus, que vous les admirez, & que vous ne pouvez vous lasser de faire des exclamations, je juge de là, que vous êtes esclave de toutes les sotises. Quoi, me direz-vous, les tableaux, les statues, ne sont-ce pas des choses bien agréables ? Oui, sans doute : car nous avons aussi les yeux fins. Mais prenez-y bien garde, je vous prie, nous les trouvons agréables, comme des choses qui doivent amuser les enfans, & non pas rendre esclaves les hommes.* On a eu tort de vouloir corriger ce passage de Ciceron, qui est parfaitement beau, & qui fait un très beau sens, qu'on ne trouvera plus le même, si on ôte *vincula*, pour y mettre un autre mot.

Pausiacâ] Pausias, celebre Peintre de Sicyone, contemporain d'Apelle & disciple de Pamphile. Ce fut le premier qui peignit des couronnes de fleurs de differentes couleurs, pour plaire à sa maitresse, qui étoit une bouquetiere apellée Glycere. Un de ses plus beaux tableaux étoit celui où il avoit peint cette fille assise, faisant une couronne des fleurs. Ce tableau fut apellé *stephanoplocos*, la faiseuse de couronnes. Lucullus l'acheta mille écus. Dans les portiques de Pompée il y avoit un fort beau tableau du même, où il avoit representé un sacrifice de boeufs, & il avoit peint un boeuf de front, dont on ne laissoit pas de voir toute la longueur.

96 *Quum Fulvi. Rutubæque aut Placidejani*] Fulvius, Rutuba, & Placidejanus, trois celebres gladiateurs

vous prie, quand vous êtes attaché à admirer un tableau de Pausias jusqu'à perdre le sentiment, de quel droit prétendez-vous être plus excusable que moi, lorsqu'en passant dans les rues, je m'amuse à regarder les combats des gladiateurs Fulvius & Rutuba, ou de Placidéjanus, que l'on a charbonnés sur une méchante enseigne, où on les voit le jarret bien tendu, & dans les mêmes mouvemens que si veritablement ils portoient & paroient des coups ? Cependant moi, je suis Davus le fainéant, Davus le paresseux, & vous, vous passez pour un fin connoisseur, & pour un bon Juge d'ouvrages antiques. Si je me laisse conduire à la fumée d'un gâteau qui sort du four, je ne suis bon à rien, & pour vous, vous avez toute la vertu en partage & vous avez le courage de resister aux apas des plus grands festins. La complaisance que j'ai pour mon ventre m'est plus préjudiciable, pourquoi ? parcequ'elle attire sur mon dos quelques coups d'étrivieres ? Ah croyez-vous suivre plus impunément ces bons morceaux qui coûtent toujours trop cher ? Ne vous l'imaginez pas : ces grands repas continuels deviennent amers, & les pieds chancelans refusent enfin de porter un corps débilité par les excès de la bonne chere. Un esclave qui donne la nuit en cachete pour quelque raisin une étrille qu'il a derobée, fait-il une méchante action ? Mais croyez-vous donc que celui qui pour satisfaire son apétit desordonné, vend ses maisons & ses terres, ne soit pas encore plus esclave que ce méchant esclave-là ? Ajoutez à toutes ces vertus, que vous ne sauriez être une heure avec vous-même, que vous êtes incapable de bien employer les momens de votre loisir, & que vous vous fuyez comme un fugitif & comme un libertin ; songeant tantôt à noyer dans le vin

diateurs de ce tems-là. Du tems de Lucilius il y avoit eu aussi un gladiateur apellé Placidéjanus, dont il est parlé dans Ciceron.

97 *Miror prælia rubricâ picta*] Ce passage doit être entendu des enseignes que les maîtres des gladiateurs mettoient devant la porte des lieux où se devoient faire ces combats. On peignoit sur ces enseignes les principaux gladiateurs qui devoient combatre.

98 *Rubricâ picta, aut carbone*] Ces enseignes étoient peintes grossierement avec du charbon, ou avec de la cire rouge, que Ciceron apelle *miniatulam*, & Vitruve, *ceram ex milto*.

102 *Tibi ingens virtus atque animus*] C'est une ironie.

104 *Obsequium ventris mihi perniciosius est*] La seule réponse qu'Horace avoit à faire, c'est que pour lui il pouvoit suivre les bonnes tables, sans craindre qu'on lui donnat les étrivieres à son retour. Mais Davus le prévient, & il lui fait voir, que quoiqu'il n'ait pas les étrivieres, il n'en est pas quite à meilleur marché.

107 *Nempe inamarescunt epulæ*] Voici le châtiment que votre déréglement vous attire : Cette quantité de differens mets que vous mangez, vous cause des indigestions qui ruïnent entierement votre santé.

108 *Vitiosum corpus*] Votre corps gâté & ruïné par les excès de la bonne chere ; *album vitiis*.

109 *An hic peccat, sub noctem qui puer uvâ*] Cette comparaison est très juste. On punit un valet, qui pour avoir un raisin, a donné une étrille qu'il a derobée. Celui qui vend son bien pour satisfaire à ses apétits desordonnés, commet une action plus servile ; & il est beaucoup plus punissable que ce valet.

112 *Non horam tecum esse potes*] C'est l'ordinaire de tous les vicieux : ils ne sauroient être seuls, & ils voudroient se fuir eux mêmes, soit qu'ils ne puissent vivre lorsqu'ils n'ont pas de nouveaux plaisirs, ou que la solitude leur devienne affreuse, parcequ'elle les fait souvenir de leurs folies.

Non otia rectè ponere] Il faut être bien avec soi-même, pour pouvoir bien employer les momens de son loisir.

113 *Fugitivus & erro*] Il y a la même differente entre *fugitivus & erro*, qu'à la guerre entre *desertor & emansor*. Le fugitif & le deserteur s'enfuyent avec le dessein de ne pas revenir, & les autres sont seulement des libertins, qui s'absentent, & qui reviennent quand ils sont las de courir.

Jam vino quærens, jam somno fallere curam:
Frustra, nam comes atra premit, sequiturque fugacem
HOR. *Unde mihi lapidem?* DAV. *Quorsum est opus?* HOR. *Unde sagittas?*
DAV. *Aut insanit homo, aut versus facit.* HOR. *Ocyùs hinc te*
Ni rapis, accedes opera agro nona Sabino.

114 *Jam vino quærens*] Comme Damasippe a reproché à Horace dans la Satire troisieme de ce Livre:

- - - - *Quod vini somnique benignus*
Nil dignum sermone canas.

115 *Nam comes atra premit*] Car comme il a dit dans l'Ode XVI. du Liv. II.

Scandit æratas vitiosa naves
Cura: nec turmas equitum relinquit, &c.

Le souci, qui naît d'un naturel vicieux & corrompu, monte avec nous sur les vaisseaux; il va de même pas que les escadrons, &c.

117 *Aut insanit homo, aut versus facit*] Quand Davus dit, que son maitre est fou, ou bien qu'il fait des vers, son dessein n'est pas de dire, qu'il n'est pas fou quand il fait des vers; mais il veut faire entendre, que sa folie a deux effets differens, & qu'elle le porte ou à faire des vers, ou à s'emporter contre ses domestiques.

118 *Accedes opera agro nona Sabino*] *Opera, servus.* Les esclaves qui travailloient aux champs, étoient ordinairement enchainés. Ainsi la menace étoit assez grande, pour faire que la conversation finît.

NOTES

SATIRA VIII.

HORATIUS & FUNDANIUS.

HOR. UT *Nasidieni juvit te cœna beati?*
Nam mihi quærenti convivam, dictus heri illic
De medio potare die. FUN. *Sic ut mihi nunquam*
In vita fuerit melius. HOR. *Da, si grave non est,*

Quæ

CE n'est ici que le récit d'un repas que Nasidiènus Chevalier Romain avoit donné à Mécénas & à sa petite Cour. Horace y peint admirablement le caractere d'un homme fort avare, qui fait une sotte ostentation de ses richesses; & qui se pique de rafiner sur la bonne chere, lorsqu'il fait mourir de faim ceux qui mangent chez lui. J'ai pourtant vu des gens de beaucoup d'esprit, & de savoir, persuadés que l'avarice n'avoit nulle part à ce caractere de Nasidiénus, & que c'étoit un homme qui faisoit effectivement fort bonne chere, mais qui la gâtoit par cette sotte affectation de tout louer chez lui. Je tâcherai de prouver dans les Remarques, que ce sentiment est incompatible avec tous les traits répandus dans cette piece, & qui marquent tous une avarice sordide & un méchant goût. Et j'espere de faire voir que le repas est aussi mauvais, que le maître de la maison est impertinent & ridicule. C'a été même le sentiment d'Heinsius, qui dans son Traité de la Satire d'Horace a écrit: *Tota autem, quanta est, scripta est ἐν ἤθει. Hæc est, omnino est morata, ita ut ad vivum vanissimi ac mendacissimi ostentatoris, simulque sordidissimi hominis mores ob oculos ponat.* Cette Satire est & fort vive, & fort plaisante: &, ce qui en fait la principale beauté, elle est pleine d'images très-naturelles, qui mettent le ridicule dans tout son jour. On ne sauroit dire en quel tems elle fut faite.

1 *Ut*

vin toutes vos inquiétudes, & tantôt à les assoupir par le sommeil: toujours inutilement; car ces noires hôtesses vous accompagnent partout, & sans jamais sommeiller, elles vous suivent dans toutes vos fuites. Hor. Où prendrai-je des pierres? Dav. Pourquoi faire? Hor. Où trouverai-je un bâton? Dav. Mon homme est fou, ou bien il fait des vers. Hor. Si tu ne t'ôtes d'ici bien vite, tu iras augmenter le nombre des huit esclaves que je fais travailler aux champs.

NOTES SUR LA SATIRE VII. DU LIV. II.

SUIVANT le P. Sanadon cette piece ne fut composée qu'après l'an 723.

1 *Jamdudum ausculto*] Si ce que M. Dacier dit ici contre M. Bentlei avoit besoin de preuve, on pouroit ajouter que Juvénal commence sa I. Sát. de la même maniere:

Semper ego auditor tantum? numquamne reponam?

19 *Prior illo*] Le P. S. lit *prior ille*. *Ac* est ici pour *quàm*, comme il le remarque.

20 *Qui jam contento &c.*] Cette métaphore, est prise d'une bête enchainée, qui est toujours également malheureuse, soit qu'elle demeure tranquilement à l'attache, soit qu'elle fasse effort pour rompre sa chaine, & c'est le sentiment du P. S. qui est preferable à celui de M. Dacier. Un jeu d'enfans ne presente point l'idée d'un état malheureux.

36 *Milvius*] Le P. S. lit *Mulvius*, après deux manuscrits & trois excellentes éditions.

78 *Supradictis*] Huit ou neuf manuscrits & quatre des meilleures éditions portent *super dictis*, & le P. S. les a suivis.

102 *Ducor*] M Cuningam a mis *ductor* sur un manuscrit, & le P. S. a employé cette leçon.

SATIRE VIII.

HORACE & FUNDANIUS.

Hor. Comment vous trouvates-vous hier du repas que vous donna l'heureux Nasidiénus? Car comme j'etois allé vous chercher, pour vous mener souper chez moi, on me dit, que vous étiez à table chez lui depuis midi. Fun. Je n'ai jamais fait si bonne chere. Hor. Si cela ne vous incommode pas, dites-

1 *Ut Nasidieni*] Il ne faut rien changer à ce vers: le second pied est un anapeste, au lieu d'un dactile.

Beati] C'est ici un mot de raillerie. L'heureux Nasidiénus, pour Nasidiénus, qui est si riche, si important, & de si bon goût.

3 *De medio potare die*] Pour marquer, qu'on faisoit une grande débauche chez Nasidiénus; puisque contre la coutume on s'étoit mis à table à Midi.

Sic ut mihi numquam] Horace ne pouvoit donner ce conte à faire à personne qui pût s'en mieux acquiter que Fundanius, qui étoit le meilleur Poëte comique de ce tems-là; grand railleur, & qui saisissoit admirablement tout le ridicule qui se presentoit. Ceux qui prétendent que ce repas de Nasidiénus étoit fort bon, se fondent sur ce passage où Fundanius assure qu'il n'avoit jamais fait si bonne chere. Mais il faut être bien prévenu pour ne pas voir que Fundanius ne veut pas louer ici la bonté des viandes, puisqu'il assure qu'ils n'y toucherent non plus que si elles eussent été empoisonnées, mais qu'il releve l'impertinence du maitre du festin. Pour un railleur comme Fundanius un si parfait ridicule valoit mieux que les meilleurs plats.

* *Da, si grave non est*] M. Bentlei dit des injures à celui qui a le premier mis *da* pour *dic*, qui est dans quelques MSS. Mais pourquoi *da* n'est-il pas aussi bon que *dic?* Je le trouve meilleur ici, car il est plus doux. *

Quæ prima iratum ventrem placaverit esca.
FUN. *In primis Lucanus aper: leni fuit Austro*
Captus, ut aïebat cœnæ pater. Acria circum
Rapula, lactucæ, radices, qualia lassum
Pervellunt stomachum: siser, alec, fæcula Coa.
His ubi sublatis, puer altè cinctus acernam
Gausape purpureo mensam pertersit, & alter
Sublegit quodcunque jaceret inutile, quodque
Posset cœnantes offendere. Ut Attica virgo
Cum sacris Cereris, procedit fuscus Hydaspes,
Cæcuba vina ferens: Alcon, Chium maris expers.
Hîc herus, Albanum, Mæcenas, sive Falernum
Te magis appositis delectat, habemus utrumque:
Divitias miseras. HOR. *Sed queis cœnantibus unà,*
Fundani, pulcrè fuerit tibi, nosse laboro.
FUN. *Summus ego, & prope me Viscus Turinus, & infra,*

Si

5 *Iratum ventrem*] *Ventre irrité*, pour ventre affamé. Car comme dit Plaute: *Fames & mora bilem in nasum conciunt.*

6 *Lucanus aper*] Comme il a dit dans la III. Satire:

In nive Lucanâ dormis ocreatus ut aprum
Cœnem ego.

Leni fuit Austro captus, ut aïebat cœnæ pater] Ce sanglier étoit si gâté, qu'on n'en pouvoit manger. Mais Nasidiénus pour déguiser ce defaut, disoit, qu'il avoit été pris dans le tems que le vent de Midi souffloit fort doucement; & que de-là venoit qu'il étoit si tendre. Le vent de Midi corrompt la viande. On n'a qu'à voir dans la Satire seconde:

- - - - *At vos,*
Præsentes Austri, coquite horum obsonia.

7 *Ut aïebat cœnæ pater*] Nasidiénus le disoit; mais nous n'en voulions rien croire: & le sanglier nous faisoit bien sentir, qu'il avoit été pris pendant les plus violens vents de Midi. Voilà déja un méchant mets que Nasidiénus fait servir, un sanglier gâté, soit qu'il l'eût gardé trop longtems, ou qu'il l'eût acheté tout gâté pour l'avoir à meilleur compte.

Acria circum rapula] Quand on servoit un sanglier, les bords du bassin étoient garnis de piramides de pommes. Séneque dans le Livre de la Providence: *Quid ergo felicior esset, &c. si ingenti pomorum strue cingeret primæ formæ feras captas multa cædvenantium. Quoi donc! Fabrice seroit-il plus heureux s'il se faisoit servir dans un bassin garni de piramide de pommes les plus grands sangliers, dont la mort auroit couté la vie à plusieurs chasseurs?* Mais Nasidiénus ne se contente pas d'y mettre des pommes: il y met des choses fortes & de haut goût; por tâcher de corriger la mauvaise odeur du sanglier.

9 *Pervellunt*] *Picotent, excitent.*

Siser] Mathiole soutient, que c'est des *cheruis*; les autres veulent, que ce soit notre *selris*.

Alec] C'est la lie de la saumure apellée *muria*, qu'ils mettoient avec la lie du vin de Cos. On peut voir les Remarques sur le vers 73 de la Satire IV. de ce Livre.

10 *Puer altè cinctus acernam*] Fundanius trouve ici deux ridicules. Le premier, dans la maniere dont les valets qui servoient, étoient ceints; & l'autre, en ce que la table n'étoit que d'érable simple. Les tables de ce bois-là étoient alors fort méprisées. Tous les gens riches avoient des tables de bois de citronnier. Nasidiénus, comme un homme très avare, n'avoit que des valets mal vétus, & une table fort commune & fort grossiere.

11 *Gausape purpureo mensam pertersit*] Voilà encore une chose ridicule. On n'avoit point de nape sur cette table de bois commun, & on la frotoit avec une serviete de pourpre, comme si c'eût été une table de fort grand prix.

12 *Sublegit quodcumque jaceret inutile quodque*] C'est ce que Séneque dit dans ce passage de la Lettre XLVII. *Cùm ad cœnandum discumbimus, alius sputa* de-

dites-moi, je vous prie, quel premier mets vint apaiſer la groſſe faim. Fun. Un ſanglier de Lucanie. Le maître du feſtin, pour nous le faire trouver bon, voulut nous perſuader qu'il avoit éte pris dans le tems que le vent de Midi étoit fort bas. L'animal étoit flanqué de quantité de raves, de laitues, & de racines, qui peuvent réveiller l'apétit. Il y avoit auſſi du ſelris, de la ſaumure d'anchois, & de la lie du vin de Cos. Ce premier ſervice étant ôté, un eſclave bien propre vint avec une ſerviete de pourpre nétoyer la table, qui étoit d'un bon gros bois. Un autre après lui ramaſſoit les reſtes, & tout ce qui ſe ſeroit perdu ſous la table, & qui auroit pû choquer les yeux des Conviés. On vit entrer en ſuite le noir Hydaſpe, qui portoit ſur ſa tête du vin de Cécube, & qui marchoit auſſi gravement qu'une vierge Athéniene qui porte à une proceſſion ſolemnelle les ſacrées corbeilles de Cerès. Il étoit ſuivi d'Alcon qui portoit de même du vin de Chio, qui n'avoit jamais ſenti l'eau de la mer. Sur cela notre hôte, s'adreſſant à Mécénas, ſi vous aimez mieux, lui dit-il, le vin d'Albe, ou le vin de Falerne, j'ai de l'un & de l'autre dans mon cellier: ces méchantes proviſions ne nous manquent pas. Hor. Mais je ſouhaite ſur tout de ſavoir qui étoit avec vous de ce grand regal. Fun. J'étois ſur le lit du haut bout,

detegit, alius reliquias temulentorum ſubtus colligit. Mais ici Naſidiénus fait ramaſſer tous les reſtes, afin qu'il n'y eût rien de perdu. Le ſeul mot *inutile* donne cette idée. Naſidiénus faiſoit en cela une meſquinerie affreuſe, & péchoit contre la politeſſe & la religion qui defendoient de ramaſſer ce qui étoit tombé ſous la table. Voyez le Symbole XLI. de Pyth. *Quod è menſa ceciderit, ne tollito.*

13 *Ut Attica virgo cum ſacris Cereris*] Il compare plaiſamment la démarche du valet Hydaſpe, à celle des jeunes Athénienes qui portoient les corbeilles de Cerès dans les proceſſions ſolemnelles que l'on faiſoit à Athenes, le jour de la fête de cette Déeſſe. Il eſt ridicule, de voir marcher à pas comptés un valet qui porte du vin. Il faut remarquer, qu'on portoit ce vin ſur la tête, comme ces filles portoient ces corbeilles.

15 *Chium maris expers*] On explique ce paſſage de deux differentes manieres. La premiere eſt; *du vin de Chio qui n'avoit jamais paſſé la mer.* Pour dire, que Naſidiénus érigeoit en vin de Chio un vin de ſon cru. Mais je ne ſais ſi cela eſt bien Latin, *vinum maris expers*, pour dire du vin qui n'a pas paſſé la mer. J'aime mieux ſuivre le ſentiment de ceux qui croyent, qu'Horace a voulu dire du vin de Chio où l'on n'avoit pas mis de l'eau de mer, comme c'étoit la coutume. On mettoit de cette eau dans tous les vins Grecs, pour corriger leur trop grande force & leur trop grande rudeſſe, qui les rendoient très deſagréables au goût. C'eſt pourquoi Athénée dit, *ἡδὺν γὰρ οἶναι τὸν οἶνον παρεγχεομένης θαλάσσης, que le vin eſt plus agréable quand on y a mêlé de l'au de mer.* Il n'y avoit que les gens d'une ſanté foible, ou que les malades, qui euſſent de ces vins là tout purs, & ſans aucun mélange d'eau de mer; parcequ'ils croyoient que cette eau étoit ennemie des nerfs & de l'eſtomac. Pline, dans le chap. I. du Livre XXIII. *In primis igitur vinum marinâ aquâ factum, inutile eſt ſtomacho, nervis, veſicæ. Le vin où l'on a mêlé de l'eau de mer, eſt pernicieux à l'eſtomac, aux nerfs, & à la veſſie.* Voilà donc un grand régal que Naſidiénus donnoit à Mécénas, en lui faiſant ſervir un vin que l'on ne buvoit que comme une medecine, ou un vin du pays qu'il vouloit faire paſſer pour vin Grec, & qui n'auroit pu ſoutenir l'eau de mer.

18 *Divitias miſeras*] On fait commencer ici la réponſe d'Horace, qui dit à Fundanius: *Divitias miſeras. Voilà des richeſſes bien mal placées,* ou *voilà un homme bien malheureux avec toutes ſes richeſſes.* Mais je ſuis perſuadé, que ce n'eſt pas là le ſens, & que ces deux mots, *divitias miſeras*, ſont dits par Naſidiénus, qui avec un ris moqueur prioit la compagnie, d'excuſer, s'il n'avoit rien de meilleur à leur donner. Tout le reſte eſt plat, & indigne d'Horace. • M. Bentlei trouve pourtant ce ſens-là très inepte. Voyons ce que dit ce ſavant homme qui a donné tant de marques de ſon excellent goût. Horace, dit-il, apelle ces richeſſes *miſerables*, parcequ'elles ſont entre les mains d'un maître ſi fat & ſi indigne de les poſſéder, *quod nactæ fuerint dominum fatuum & indignum qui eas poſſideret.* On ne peut rien voir de plus miſerable. •

20 *Summus ego*] Il faut bien marquer les places des

Si memini, Varius: cum Servilio Balatrone
Vibidius: quos Mæcenas adduxerat umbras.
Nomentanus erat ſuper ipſum, Porcius infra,
Ridiculus totas ſimul abſorbere placentas.
Nomentanus ad hoc, qui ſi quid forte lateret,
Indice monſtraret digito. Nam cætera turba,
Nos, inquam, cœnamus aves, conchylia, piſces,
Longè diſſimilem noto celantia ſuccum:
Ut vel continuò patuit, quum paſſeris atque
Inguſtata mihi porrexerit ilia rhombi.
Poſt hoc me docuit melimela rubere minorem
Ad lunam delecta. Quid hoc interſit, ab ipſo
Audieris meliùs. Tum Vibidius Balatroni,
Nos niſi damnosè bibimus, moriemur inulti:
Et calices poſcit majores. Vertere pallor
Tum Parochi faciem, nil ſic metuentis ut acres
Potores, vel quòd maledicunt liberiùs, vel

Fer-

des conviés: car de-là dépend l'intelligence d'un paſſage que nous verrons enſuite. Il y a trois lits autour de cette table. Le lit du milieu eſt le plus honorable: celui du haut bout après; & celui du bas eſt le moindre des trois. Sur le lit du haut bout eſt aſſis Fundanius, avec Viſcus Turinus, & Varius; Mécénas eſt ſur le lit du milieu entre Servilius Balatro & Vibidius. Sur le bas lit eſt Naſidiénus, entre Nomentanus & Porcius, ſes paraſites ordinaires.

Viſcus Turinus] C'eſt un des Viſcus dont il a déja parlé ailleurs.

21 *Cum Servilio Balatrone*] Servilius Balatro n'eſt qu'un même homme: on a eu tort d'en faire deux.

22 *Vibidius*] Je ne ſais pas qui étoit ce Vibidius.

Umbras] Les Latins apelloient *ombres*, ceux qu'un convié ménoit de ſon chef à un feſtin. Plutarque a fait ſur cela un grand chapitre dans le ſeptieme Livre de ſes propos de table.

23 *Nomentanus*] Cet illuſtre débauché dont il a déja été parlé, & qui ayant mangé tout ſon bien, étoit réduit à mener la vie d'un paraſite. Porcius & lui étoient les bouffons de Naſidiénus.

Super ipſum] Au deſſus du maitre du feſtin.

Porcius infra] C'étoit un grand débauché de ce tems-là. Après qu'il ſe fut ruïné comme Nomentanus, il alloit aider à ruiner les autres. C'eſt le même dont il eſt parlé dans l'Epigramme XLVIII. de Catulle, qui marque admirablement le métier qu'il faiſoit:

Porci & Socration, duæ ſiniſtræ
Piſonis, ſcabies fameſque Memmi.

Porcius & Socration, qui êtes tous deux la main gauche de Piſon, & qui dévorez Memmius juſques aux os.

J'expliquerai ailleurs cette Epigramme qui eſt aſſez obſcure.

Ridiculus totas ſimul abſorbere placentas] On ne s'eſt trompé à deux ou trois paſſages de cette Satire, que pour n'avoir pas pris garde à l'emploi que Naſidiénus avoit donné à ſes deux paraſites. Il les avoit à ſa table, afin qu'ils fiſſent l'éloge des morceaux. Porcius ne pouvoit s'en mieux acquiter, qu'en avalant ces gâteaux ou ces pâtés tous entiers, pour faire croire qu'ils étoient fort bons. * Dans quelques manuſcripts au lieu de *ſimul*, il y a *ſemel*, qui peut être fort bien; *car ſemel* ſignifie auſſi *tout d'un coup, tout à la fois*, comme M. Bentlei l'a fort bien prouvé. *

25 *Nomentanus ad hoc*] Nomentanus étoit là pour cela; pour dire: Ah, Meſſieurs, vous ne touchez point à cela, voilà qui eſt d'un goût exquis; vous ne louez pas aſſez ceci; vons ne prenez pas garde à la delicateſſe de ces mets, &c.

26 *Nam cætera turba*] On n'a pas bien expliqué ce paſſage. *Nam* dépend de *lateret*. Nomentanus, dit-il, nous enſeignoit à connoître la bonté des viandes qu'on nous ſervoit. Car tous tant que nous étions là, nous n'étions à ſon compte que des ignorans qui ne

bout, au milieu de Viſcus Turinus, & de Varius. Mécénas étoit ſur le lit du milieu, entre Servilius Balatro & Vibidius, qu'il avoit amenés; & ſur le bas lit étoit Naſidiénus, au-deſſous de Nomentanus, & au-deſſus de Porcius. Ce dernier nous faiſoit rire, en avalant des pâtés tous entiers. Pour Nomentanus, il étoit là pour faire l'éloge des morceaux, & pour nous avertir de ce qu'il y avoit de rare & d'exquis. Car à ſon compte tous tant que nous étions, nous mangions des oiſeaux, des poiſſons, & des huitres, qui avoient tout un autre goût que celui que nous leur connoiſſions. En effet il me ſervit en même tems le côté d'un turbot avec celui d'un carrelet: de ma vie je n'ai rien mangé de pareil. Il commença alors à m'aprendre, que les pommes douces ſont plus vermeilles, quand on les cueille au croiſſant de la lune. Il vous expliquera mieux que moi la difference que cela y mèt. Vibidius dit à Balatro: Si nous ne buvons juſqu'à ruïner cet empoiſonneur, nous mourons ſans être vengés. En même tems il demande de plus grandes coupes. La pâleur s'empare d'abord du viſage de notre hôte, qui ne craint rien tant que les grands buveurs, ſans doute, ou parcequ'ils médiſent plus librement quand ils ont bien bu, ou parceque la quantité de vin émouſſe le

ne nous connoiſſions pas en bonne chere, & nous mangions des choſes qui avoient un autre goût que celui que nous penſions. Il y a là un ridicule qui n'a pas été connu, & qui n'auroit nullement convenu à un homme qui auroit fait effectivement fort bonne chere.

28 *Longè diſſimilem noto*] Qui avoient un goût tout different de celui que nous connoiſſions. Il veut faire entendre, que Nomentanus leur diſoit: Meſſieurs, vous n'avez jamais rien mangé de ſi bon. Ces poiſſons ont tout un autre goût que ceux que vous avez mangés toute votre vie. Mais ce qui rend ce ridicule plaiſant, c'eſt que l'expreſſion eſt équivoque, de maniere qu'elle eſt priſe en bonne & en mauvaiſe part. Nomentanus s'en ſert pour louer les viandes; & Fundanius s'en ſert pour les mépriſer.

29 *Ut vel continuò patuit*] En effet, dit Fundanius, il parut qu'il avoit raiſon; car en même tems il me ſervit les côtés d'un turbot & d'un carrelet; & de ma vie je n'ai rien mangé de pareil. Tout cela eſt encore équivoque; car *inguſtata* peut ſignifier, *je n'avois jamais rien mangé de ſi bon, &, celà étoit ſi mauvais, que je ne pus le manger.*

Paſſeris] Un poiſſon apellé *plie*, ou *un carrelet*. * Au lieu de *paſſeris atque*, Lambin a trouvé dans quelque MS. *paſſeris aſſi*, c'eſt-à-dire *un moineau rôti*, ce qui peut fort bien augmenter ici le ridicule. *

31 *Poſt hoc me docuit*] Nomentanus, ou Naſidiénus.

Melimela] Ce ſont proprement *les pommes de St. Jean*, ou les pommes de paradis.

Rubere minorem ad lunam delecta] Le vieux Commentateur explique *minorem ad lunam*, au croiſſant de la lune. Mais je crois que c'eſt plutôt au declin; comme Pline a dit de la lune, quand elle eſt au décours, *minuitur luna*. Et c'eſt ce qui fait le ridicule, de vouloir perſuader que les pommes ſe colorent plutôt au déclin qu'au croiſſant.

34 *Nos niſi damnoſè bibimus*] *Damnoſè bibere*, boire juſques à ruïner celui qui fournit le vin. Plaute a dit de même dans l'Epidicus, *damnoſos maritos*, des maris qui ſe ruïnent en débauches.

Moriemur inulti] Comme s'il diſoit: Naſidiénus nous aura empoiſonnés impunément, ſi avant que de mourir nous ne buvons tout ſon vin. Et ce vers prouve & met dans la derniere évidence, ce que j'ai avancé dans l'argument, que Naſidiénus eſt le caractere d'un avare qui fait très méchante chere. Car cherche-t on à ſe venger d'un homme qui fait bonne chere; & celui qui fait bonne chere ne prend il pas au contraire un plaiſir extrême à voir boire ſon vin?

35 *Vertere pallor*] Cette pâleur n'eſt guere la marque d'un homme liberal, qui aime à voir bien manger & bien boire.

36 *Parochi*] *Præbitoris*, de celui qui donne à manger.

37 *Vel quòd maledicunt liberius, vel*] Ces deux raiſons ſont ironiques: Fundanius tait la veritable, comme s'il diſoit: Ce n'eſt pas qu'il ſe ſouciat que l'on bût beaucoup; mais il craignoit que le vin ne les portat à la médiſance, ou qu'il n'émouſſat leur goût. L'ironie eſt ſenſible.

Fervida quòd subtile exsurdant vina palatum.
Invertunt Alliphanis vinaria tota
Vibidius Balatroque, sequutis omnibus: imi
Convivæ lecti nihilum nocuere lagenis.
Affertur squillas inter muræna natantes
In patinâ porrectâ. Sub hoc herus; Hæc gravida, inquit
Capta est, deterior post partum carne futura.
His mistum jus est, oleo, quod prima Venafri
Pressit cella; garo de succis piscis Iberi;
Vino quinquenni, verum citra mare nato,
Dum coquitur; (cocto Chium sic convenit; ut non
Hoc magis ullum aliud) pipere albo, non sine aceto,
Quod Methymneam vitio mutaverit uvam.

Erucas

38 *Exsurdant vina palatum*] *Exsurdant* est un beau mot; & cette figure est heureuse, de détourner un mot d'un sens à un autre. Celui-ci est pris de l'ouïe, & apliqué au goût.

39 *Invertunt Alliphanis vinaria tota*] *Alliphana* étoient de grandes coupes, ou de grandes bouteilles de terre, que l'on faisoit à *Alliphe*, ville du pays des Samnites. Fundanius dit donc, qu'à force de boire de grands coups, on renversa les cruches de vin, qu'il apelle ici *vinaria*, c'est-à-dire *oinophora*, dans lesquelles on puisoit le vin, pour le mettre dans les bouteilles d'où on versoit dans les tasses. C'étoit la coutume, quand ces cruches étoient vuides, de les renverser, & de mettre l'ouverture contre terre. Lucilius:

Vertitur oinophoris fundus, sententia nobis.

Les cruches se renversent, & notre raison aussi.

Et Virgile: *Vertunt crateras ahenos.* On ne faisoit pas cela seulement aux vaisseaux de vin, mais à toutes sortes de vaisseaux dont on s'étoit servi, & que l'on avoit vuidés. C'est sur cette coutume qu'est fondée cette belle expression du XXI. chapitre du quatrieme Livre des Rois, où Dieu dit: *Καὶ ἀπαλείψω τὴν Ἱερουσαλὴμ καθὼς ἀπαλείφεται ὁ ἀλάβαστρος ἀπαλειφόμενος, καὶ καταστρέφεται ἐπὶ πρόσωπον αὐτοῦ. Je renverserai Jerusalem, comme on renverse un pot d'essence, dont l'on met l'ouverture contre terre quand on l'a vuidé.*

40 *Sequutis omnibus: imi convivæ lecti*] On a lu ce passage d'une autre maniere:

- - - *sequutis omnibus imis.*

Convivæ lecti nihil nocuere lagenis.

Ils furent suivis de tous ceux du bas bout. Les principaux des conviés ne firent aucun tort aux bouteilles.

Mais ce sens-là est tout à-fait mauvais. Premierement tous ceux du bas bout ne pouvoient pas être du nombre des buveurs, puisque Nasidienus étoit lui-même à ce bas bout, & qu'il mouroit de douleur, de voir vuider ses bouteilles. Et il seroit ridicule de penser, que le mot *omnibus*, *tous*, en exclut un de trois, & qu'il ne tombe que sur Nomentanus & Porcius. En second lieu, il ne paroit pas raisonnable d'expliquer *convivæ lecti*, les principaux conviés; puisqu'il n'y avoit là que Mécénas qui fût au-dessus des autres. Torrentius a bien senti cette difficulté: & pour l'éviter, il prend ce *convivæ lecti* pour d'autres conviés que ceux qui étoient sur les trois lits, pour des conviés qui étoient sur de petits siéges, au pied du bas lit, & qu'on apelloit, *imi subsellii viros*. Mais c'est une suposition entierement chimerique. Car pourquoi apeller ces gens-là *convivæ lecti*, les conviés du lit? Cela est inouï. D'ailleurs, puisque ces conviés n'étoient-là que pour réjouir les autres, d'où vient qu'il n'en paroit aucun dans toute la Satire, & que tout se passe entre les neuf Acteurs dont il a été parlé. Il n'est point d'embaras où l'on ne se jette, quand on s'éloigne de la verité. Il n'y a rien de plus naturel que ce passage. Horace dit simplement, que tout le monde suivit l'exemple de Vibidius & de Balatro. Mécenas, Varius, Fundanius & Viscus, se mirent aussi à boire; mais les conviés du bas bout, *imi convivæ lecti*, c'est-à-dire, Nomentanus & Porcius, ne firent aucun mal aux bouteilles.

Car

le goût. Vibidius, Balatro, & tous les autres à leur exemple, vuident à qui mieux mieux les cruches de vin. Mais ceux du bas lit ne leur firent aucun tort, de peur de chagriner notre hôte. Cependant on nous ſert dans un grand plat une lamproie au milieu de quantité de cancres, qui nageoient dans la ſauce. Et le maître de la maiſon prenant la parole: Cette lamproie, dit-il, a été priſe pleine; elle ſeroit bien moins bonne, ſi elle avoit fait ſes petits. La ſauce que vous voyez eſt faite avec la plus excellente huile de Vénafre, & la ſaumure de maquereau d'Eſpagne, & pendant qu'elle étoit ſur le feu, on y a mêlé du vin de cinq feuilles, mais né en deçà de la mer. Quand elle eſt faite, le vin de Chio lui donne un goût merveilleux. On y a mis auſſi du poivre blanc, & du vinaigre fait du meilleur vin de Leſbos. Je ſuis le premier qui ai trouvé le ſecret de cuire la roquete & l'aunée toutes vertes dans la ſaumure qui ſort des coquilles

Car comme ils étoient les paraſites de Naſidiénus, ils craignoient de le fâcher, s'ils buvoient comme les autres; pour lui plaire, ils vouloient tâcher de réparer par leur ſobriété ce que les autres gâtoient par leur débauche. Et c'eſt ce qui fait un ridicule fort plaiſant, au lieu que le reſte eſt inſipide & plat. La complaiſance de ces deux paraſites marque aſſez l'avarice de l'hôte, & fait bien ſentir la veritable raiſon de ſa pâleur.

42 *Squillas inter murææ natantes*] On ſervit une lamproie au milieu d'un grand nombre de petits cancres, qui nageoient dans la ſauce. Ce plat étoit ridicule. Il falloit plutôt un grand cancre, entouré de lamproies, ou d'aſperges.

43 *Hæc gravida, inquit, capta eſt*] Les lamproies étoient fort eſtimées à Rome. J'ai lu quelque part, qu'un Poete apelloit les lamproies d'Italie *θαυμαστὸν ἔδεσμα, un manger admirable*; mais ce n'etoit ni lorſqu'elles étoient pleines, ni lorſqu'elles avoient fait leurs petits; car alors on les mépriſoit fort, & on les donnoit pour rien. Et je crois que cela venoit de l'opinion où l'on étoit, qu'elles s'accouploient avec les ſerpens. C'étoit donc un méchant régal que Naſidiénus donnoit à ſes conviés qu'une lamproie pleine.

44 *Deterior poſt partum carne futura*] Naſidiénus ſait bien qu'il eſt ridicule de ſervir une lamproie pleine, il veut excuſer ce defaut, & en faire un bon mets. Et voilà qui eſt ridicule: la lamproie ne doit être mangée, ni quand elle eſt pleine, ni quand elle vient de faire ſes petits.

45 *His miſtum jus eſt*] *His, ſquillis*, à ces cancres.

Quod prima Venafri preſſit cella] Il veut faire paſſer une huile déteſtable, pour la meilleure du monde, & pour celle qui avoit coulé la premiere d'un preſſoir de Venafre, qui étoit le pays de l'excellente huile.

46 *Garo de ſuccis piſcis Iberi*] *Garum* étoit proprement le ſuc, la ſaumure de certains poiſſons, ou plutôt les entrailles de certains poiſſons, apellés *gari*, qu'on laiſſoit fondre dans le ſel. Au lieu de ces poiſſons on employa à cet uſage les maquereaux, *ſcombros*, que l'on pêchoit près des côtes d'Eſpagne. C'eſt pourquoi Horace dit ici: *Garo de ſuccis piſcis Iberi*. Cette ſaumure étoit ſi eſtimée, qu'on l'achetoit près de deux piſtoles la pinte. Naſidiénus vouloit faire paſſer une méchante ſaumure de thon, pour de la ſaumure de maquereau.

48 *Dum coquitur*] Pendant que cette ſauce cuit. Cette diſtinction eſt plaiſante: pendant qu'elle cuit, il y faut du vin d'Italie: & quand elle eſt cuite, il y faut du vin de Cos. Naſidiénus ne vouloit pas prodiguer ſon vin de Cos dans la ſauce, il ſe contentoit d'en mettre un filet apres qu'elle étoit tirée du feu. Et il prétendoit faire paſſer cette épargne pour un raffinement.

50 *Quod Methymnæam vitio mutaverit uvam*] Voilà une façon de parler aſſez extraordinaire, & aſſez biſare: *Acetum quod mutavit vitio uvam Methymnæam. Du vinaigre qui a changé par ſa corruption le raiſin de Méthymne.* Au lieu de dire: *Acetum quod uva Methymnæa mutavit vitio. Du vinaigre que les raiſins de Methymne corrompus, ont produit.* C'eſt-à-dire du vinaigre fait avec du vin de Méthymne, ville de Leſbos. Naſidiénus veut faire valoir ſon vinaigre, en diſant qu'il eſt de Méthymne, Et en cela même il a un goût particulier; car le plus excellent vinaigre n'étoit pas celui de Leſbos, mais celui de Cnide, de Cléones, ou de l'Attique.

Erucas virides, inulas ego primus amaras
Monstravi incoquere; illutos Curtillus echinos
Ut melius, muria quam testa marina remittit.
Interea suspensa graves aulæa ruinas.
In patinam fecere, trahentia pulveris atri
Quantum non Aquilo Campanis excitat agris.
Nos majus veriti, postquam nihil esse pericli
Sensimus, erigimur. Rufus posito capite, ut si
Filius immaturus obiisset, flere, quis esset
Finis? Ni sapiens sic Nomentanus amicum
Tolleret: Heu, Fortuna, quis est crudelior in nos
Te, Deus? ut semper gaudes illudere rebus
Humanis! Varius mappâ compescere risum
Vix poterat. Balatro, suspendens omnia naso,
Hæc est conditio vivendi, äiebat: eoque
Responsura tuo numquam est par fama labori.
Tene, ut ego accipiar lautè, torquerier omni
Solicitudine districtum ne panis adustus,
Ne malè conditum jus apponatur; ut omnes
Præcincti rectè pueri comptique ministrent?
Adde hos præterea casus: aulæa ruant si,
Ut modò: si patinam pede lapsus frangat agaso.
Sed convivatoris, uti ducis, ingenium res

Adver-

51 *Erucas virides, inulas ego primus amaras*] *Eruca*, de la roquete, *inula*, de l'aunée, herbes si desagréables au goût, & si nuisibles à l'estomac, que les Romains n'en mangeoient point, si elles n'étoient confites & préparées. C'est pourquoi Nasidiénus se vante ici d'avoir trouvé une nouvelle maniere de les confire dans la saumure des coquilles de mer. Car c'est ainsi qu'il faut entendre ce passage, que personne n'a bien expliqué: *Ego primus monstravi incoquere erucas virides, & inulas amaras muriâ quam remittit testa marina. Curtillus monstravit incoquere eâdem muriâ Echinos illutos, &c. Je suis le premier qui ai montré à faire cuire la roquete & l'aunée toutes vertes dans la saumure qui sort des coquilles de mer: comme Curtillus a été le premier qui a montré à y faire cuire les herissons sans les laver.* Torrentius a eu tort de demander ce que la saumure avoit de commun avec ces herbes, & il ne s'est pas souvenu de ce passage de Columelle, Liv. XII. chapitre 46. *Tertia ejusdem inulæ conditura: Cùm radiculas diligenter eraseris minutè concisas in muria dura macerato, donec amaritudinem demittant. Voici la troisieme maniere de confire l'aunée: Quand vous aurez bien netoyé ses racines, vous les couperez en petits morceaux, & vous les laisserez dans la saumure la plus forte, jusques à ce qu'elles ayent perdu leur amertume.*

52 *Illutos Curtillus echinos*] Il dit, que Curtillus avoit enseigné à faire cuire le herisson dans la saumure, sans le laver; parcequ'il trouvoit qu'en le lavant, on lui faisoit perdre tout son suc. Ce Curtillus étoit un débauché, qui ne songeoit qu'à rafiner sur la bonne chere.

53 *Muria quam testa marina remittit*] Dans la saumure qui se trouve naturellement dans les coquilles de mer, dans les huitres.

54 *Interea suspensa graves aulæa*] Deux vers heroïques qui font un très bon effet dans le ridicule. Ce mot *aulæa* signifie les tapisseries dont on tapissoit les chambres, & quelquefois les rues dans les fêtes publiques; car on s'en servoit aussi à cet usage, & c'est ainsi qu'on doit prendre à mon avis le reproche qu'on faisoit à Métellus Pius d'aimer à voir, quand il arrivoit en Espagne, les murailles couvertes de tapisseries magnifiques. *Cum Attalicis aulæis con-*

quilles de mer. Mais il faut laiſſer à Curtillus l'honneur d'avoir trouvé l'excellente méthode d'y faire cuire le heriſſon, ſans le laver dans l'eau douce. Sur ces entrefaites, le dais qui couvroit la table, tomba tout d'un coup ſur les plats, & fit plus de pouſſiere, que le plus violent Aquilon n'en éleve dans les plaines de la Campanie. Cela nous fit craindre d'abord quelque choſe de plus fâcheux. Mais voyant qu'il n'y avoit aucun danger, nous reprenons courage, & nous nous remettons comme auparavant. Naſidiénus ſe laiſſant tomber ſur ſon lit, comme ſi ſon fils étoit mort à la fleur de ſon âge, ſe met à pleurer, & à demander d'un ton piteux, s'il ne trouveroit donc jamais la fin de ſes malheurs? Il auroit pouſſé plus loin ſes regrets, ſi le ſage Nomentanus ne l'eût fait relever, en s'écriant: Ah! Fortune ennemie, quel Dieu pouroit jamais nous être plus cruel que toi? Quel plaiſir tu prends toujours à te moquer de tous les projets des hommes, & à les renverſer! Varius avoit toutes les peines du monde à s'empécher de rire, en ſe fermant la bouche avec ſa ſerviete; & Balatro, accoutumé à railler de tout: Ce ſont là les conditions de cette malheureuſe vie, diſoit-il; c'eſt pourquoi il ne faut pas que vous eſperiez, que la Renommée réponde jamais dignement à tous vos travaux. Faut-il que vous vous donniez tant de ſoins & tant de peines, pour me bien traiter; & que vous ſoyez dans des inquiétudes horribles, pour empécher que le pain ne ſoit brulé, que les ſauces ne ſoient mal faites, & pour faire que vos domeſtiques ſoient propres, & qu'ils ſervent bien. Ajoutez à cela tous ces accidens fâcheux: un dais qui vient à tomber; un palfrenier qui fait un faux pas, & qui caſſe un plat. Mais ce qui doit vous conſoler, c'eſt

contectos parietes læto animo intuebatur. On reprochoit auſſi à Antiochus Roi de Syrie, que par ſon luxe il avoit accoutumé les Officiers de ſes troupes à avoir leurs tentes tapiſſées. Il ſignifie auſſi les dais que l'on tendoit dans les chambres où l'on mangeoit. On peut voir la Remarque ſur ce vers de l'Ode vingtneuvieme du Livre troiſieme: *Sine aulæis & oſtro.*

57 *Nos majus veriti*] Ils avoient craint que le plancher ne tombat ſur eux; car il n'eſt rien qu'on ne doive craindre dans la maiſon d'un avare qui ne voudroit pas dépenſer un écu à aſſurer ſon plancher.

60 *Ni ſapiens ſic Nomentanus*] On voit bien que le ſens n'eſt pas achevé, & qu'il manque quelque choſe. Il faut entendre, qu'il n'auroit jamais ceſſé ſes regrets, ſi Nomentanus, &c. *Sapiens Nomentanus*, eſt plaiſant.

64 *Balatro ſuſpendens omnia naſo*] Comme il a dit dans la Satire VI. du Liv. I. *Naſo ſuſpendis adunco.* On peut voir là les Remarques.

67 *Tene ut ego accipiar lautè*] Cela eſt fort plaiſant: & ce qui augmente la plaiſanterie, c'eſt qu'il eſt dit par Balatro, qui avoit ſuivi Mécénas à ce feſtin ſans être prié.

68 *Ne panis aduſtus, ne malè conditum jus*] Ce ſont autant de contre-verités. Car Balatro veut dire manifeſtement que les valets étoient mal-propres, les ſauces mal faites, & le pain brulé.

72 *Si patinam pede lapſus frangat agaſo*] Voilà un ridicule qu'Horace donne à Naſidiénus, en lui reprochant, qu'il ſe faiſoit ſervir à table par un palefrenier, par un valet d'écurie. Car c'eſt ce que ſignifie *agaſo.* Tous ces traits marquent certainement un homme avare, & nullement un homme liberal & delicat, qui raffine en bonne chere.

73 *Sed convivatoris uti ducis*] Paul-Emile, celui qui defit le Roi de Macédoine, eſt le premier qui ait comparé le maître d'un feſtin à un Général d'armée, en diſant, qu'il faut le même génie pour ordonner une bataille formidable à ſes ennemis, que pour faire un feſtin agréable à ſes amis. Balatro ſe ſert de cette comparaiſon; mais il la détourne à un ſens qui rend la choſe fort ridicule.

Adversæ nudare solent, celare secundæ.
Nasidienus ad hæc: Tibi Dii, quæcunque preceris,
Commoda dent; ita vir bonus es, convivaque comis.
Et soleas poscit. Tum in lecto quôque videres
Stridere secretâ divisos aure susurros.
Nullos his mallem ludos spectasse. HOR. *Sed illa*
Redde, age, quæ deinceps risisti. FUN. *Vibidius dum*
Quærit de pueris, num sit quoque fracta lagena,
Quod sibi poscenti non dentur pocula; dumque
Ridetur fictis rerum, Balatrone secundo,
Nasidiene, redis mutatæ frontis, ut arte
Emendaturus Fortunam. Deinde sequuti
Mazonomo pueri magno discerpta ferentes
Membra gruis, sparsi sale multo non sine farre,
Pinguibus & ficis pastum jecur anseris albi,
Et leporum avulsos, ut multo suavius, armos,
Quàm si cum lumbis quis edit. Tum pectore adusto
Vidimus, & merulas poni, & sine clune palumbes;

Sua-

77 *Et soleas poscit*] Quand les Romains alloient se mettre à table, ils quitoient leurs souliers, & prenoient des pantoufles qu'ils laissoient au bas des lits, pendant qu'ils mangeoient: & quand ils se levoient de table ils les reprenoient. Nasidiénus donc voulant se lever, pour aller donner quelques ordres, demande ses pantoufles, comme Callidamates dans la Mostellaire de Plaute, Acte II. scene I.

Cedo soleas mihi ut arma capiam.

Donne-moi mes pantoufles, afin que je prenne mes armes.

81 *Num sit quoque fracta lagena*] Si les valets du buffet n'avoient pas aussi cassé la bouteille, comme le palefrenier avoit déja cassé un plat. Car ce *quoque* a une relation manifeste au septante-deuxieme vers.

82 *Quod sibi poscenti non dentur pocula*] Il insinue par là, que Nasidiénus avoit donné à ses valets le même ordre qu'Harpagon donne aux siens dans l'Avare de Moliere, de ne pas provoquer les gens à boire, & d'attendre qu'on en demande plus d'une fois.

83 *Ridetur fictis rerum*] On rit sur de faux prétextes, afin que Nasidiénus ne crût pas qu'on rioit de lui.

Balatrone secundo] *Secundo*, aplaudissant, & jouant admirablement le second rôle. C'est un mot emprunté du théâtre. On peut voir ce qui a été remarqué sur le *posset qui ferre secundas*, de la X. Satire du Livre I.

84 *Nasidiene, redis*] Cette apostrophe que Fundanius fait à Nasidiénus lui même en quitant la narration, est du grand stile. Ceux qui connoissent Homere savent ce que je dis; car ce grand Poëte s'en sert très souvent pour réveiller l'attention. Employée dans les petites choses, comme ici, elle fait fort bien & est très plaisante. Quoique notre langue ne s'accommode pas trop de ces écarts, je n'ai pas laissé de la hasarder dans la traduction.

Redis mutatæ frontis] *Mutatæ frontis*, un génitif absolu pour un ablatif, à la maniere des Grecs. Cela est remarquable.

86 *Mazonomo*] *Mazonomon* étoit un grand rond de bois, comme ceux où l'on met les gâteaux.

87 *Membra gruis*] Il se moque de ce que Nasidiénus faisoit servir une grue; car alors les grues n'étoient pas fort estimées, & de ce qu'il n'en faisoit servir qu'une, qui étoit même découpée.

88 *Pinguibus & ficis pastum jecur*] Les Romains faisoient grand cas des foies d'oie qu'ils engraissoient. Pline dans le chap. XX. du Livre X. *Nostri sapientiores qui eos jecoris bonitate novere. Fartilibus in magnam amplitudinem crescit. Exemptum quoque lacte mulso augetur.* Il paroît par ce passage d'Horace, que les plus estimés étoient ceux des oies qui avoient été engraissées avec des figues fraiches, & non pas a-
vec

c'eſt qu'il en eſt du maître d'un feſtin, comme d'un Géneral d'Armée: l'adverſité ſert à faire mieux paroître ſon merite, que la proſperité ne pouroit que tenir caché. Naſidiénus répond, *déja tout conſolé :* Que les Dieux vous donnent tout ce que vous deſirez, puiſque vous étes ſi bon convive, & ſi complaiſant. En même tems il demande ſes pantoufles. Vous auriez entendu alors un murmure de gens qui parloient bas ſur chaque lit. Il n'y a point de ſpectacle, que j'euſſe preferé à celui-là. HOR. Contez-moi donc, je vous prie, ce qui vous fit rire enſuite. FUN. Pendant que Vibidius demande aux valets ſi la bouteille eſt donc auſſi caſſée, puiſqu'on ne lui donne pas à boire, après qu'il en a demandé vingt fois ; & pendant que nous rions tous ſur de faux prétextes, en quoi Balatro nous ſecondoit admirablement, Naſidiénus, vous revenez enfin le viſage riant, comme un homme aſſuré de corriger par votre adreſſe, les méchans tours que la Fortune vous avoit joués. Il étoit ſuivi de trois ou quatre valets, qui portoient dans un grand baſſin les membres d'une grue, bien ſaupoudrés de ſel & de froment, le foie d'une oie blanche, engraiſſé de figues fraiches, & les épaules de pluſieurs lievres : notre hôte nous aſſurant, que les épaules ſont beaucoup plus delicates que le rable. On nous ſervit auſſi des merles tous brulés, & des ramiers à qui on avoit

vec des figues ſeches. Les Grecs apelloient ces foyes συκωτὰ, *ficata*. Mais ce qu'il y a ici de ridicule, c'eſt que Naſidiénus, au lieu de donner le foie d'une oie engraiſſée, *fartilis anſeris*, σιτευτῦ χῆνὸς, ce qui coutoit du ſoin & de la dépenſe, donne le foie d'une oie commune engraiſſé, c'eſt à dire farci de figues fraiches pour le faire paroître plus gros & plus gras, ce qui ne coutoit guere. Ce foie avec ces figues qui y foiſonnent, eſt comme le pâté en pot bien garni de marrons, qu'Harpagon veut donner à ſes conviés dans l'Avare de Moliere. Au reſte, la maniere de préparer les foies étoit la même en Italie qu'en Grece, on les ſervoit ou rôtis ou frits dans la poile, & envelopés de la membrane apellée *omentum*. Et c'eſt ſur cela qu'eſt fondé le mot d'une courtiſane, qui à table ayant cru prendre un foie, & n'ayant trouvé ſous l'envelope qu'un morceau de poumon s'écria :

Ἀπόλωλα, πέπλων μ' ὤλεσαν περιπτυχαί.

Je ſuis perdue. Cette maudite robe m'a trompée & me fait mourir.

C'eſt un vers d'une tragédie Greque, qui eſt dit par Agamemnon, que Clytemneſtre & Egiſthe tuent après l'avoir embaraſſé dans une robe ſans ouverture. L'aplication eſt fort plaiſante.

Albi] Les oies blanches étoient les plus eſtimées. Varron dans le chap. X du Livre III. *Primùm jubebat ſervum in legendo obſervare ut eſſent ampli & albi.*

89 *Et leporum avulſos, ut multo ſuavius armos*] *Ut multo ſuavius*, eſt une ironie. Car les épaules du lievre ſont ce qu'il y a de moins bon. Et les Romains avoient ſur cela le même goût que nous. On peut voir la Remarque ſur ce vers de la quatrieme Satire de ce Livre :

Fœcundi leporis ſapiens ſectabitur armos.

Avulſos, ut multo ſuavius] On pouroit croire que ces mots, *ut multo ſuavius*, ſe raportent à *avulſos*, & que Naſidiénus dit, que les épaules de lievre ſont meilleures *arrachées* que *coupées* ; mais le vers ſuivant combat cette explication, & fait voir que *ut multo ſuavius*, ſe doit joindre avec *quàm ſi cum lumbis, &c.* Naſidienus dit, que les épaules du lievre ſont meilleures que le rable, & par conſéquent qu'il faut les ſervir ſeules, *avulſos*. Plaiſant raſinement !

90 *Tum pectore adusto*] *Des merles brulés.* Tous les traits de Satire que Fundanius jette dans ce récit, prouvent qu'il parle d'une choſe déteſtable, & qu'il n'y avoit rien de ſi mauvais que ce que Naſidiénus donna dans ce repas.

91 *Et ſine clune palumbes*] Naſidiénus fait ſervir les pigeons ſans le derriere, c'eſt à-dire ſans ce qu'ils ont de

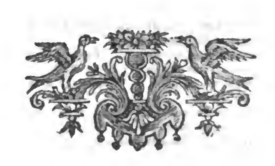
Suaves res, si non causas narraret earum &
Naturas dominus: quem nos sic fugimus ulti,
Ut nihil omnino gustaremus: velut illis
Canidia afflasset, pejor serpentibus Afris.

de meilleur & de plus delicat. Ce sont-là, dit on, de paradoxes de table, dignes d'un homme qui se pique de rafiner en bonne chere, & non des dépenses d'un avare qui ne s'aviseroit jamais de servir la moitié d'un animal qu'il auroit acheté entier. Mais ceci ne dément nullement tous les autres caracteres d'avarice que nous avons déja trouvés. Fundanius dit qu'on leur servit ces ramiers sans leur derriere, pour faire entendre qu'ils ne valoient rien, qu'ils n'étoient pas frais; car l'évent est plus sensible dans cette partie là que dans les autres.

92 *Suaves res*] Fundanius ne dit pas que ces viandes étoient bonnes, mais il dit que le maître étoit encore plus insuportable que les viandes. Quelque méchantes qu'elles fussent, on les auroit trouvé excellentes, si l'hôte n'avoit pas tant philosophé, pour en expliquer les causes & la nature. C'est le veritable sens.

93 *Quem nos sic fugimus ulti*] De ce seul mot *ulti*, *après nous en être vengés en ne touchant non plus à ses viandes, &c.* on a voulu inferer qu'Horace ne donne pas ici le caractere d'un avare; car se vangeroit-on d'un avare en ne mangeant point? Oui certainement. Et l'on ne sauroit mieux s'en venger qu'en ne mangeant point, comme trouvant détestable ce qu'il donne pour très exquis.

94 *Ut nihil omnino gustaremus*] Puisqu'ils ne toucherent nullement aux mets, cela montre clairement que quand Fundanius a dit qu'il n'avoit jamais fait si bonne chere, il n'a pas voulu parler de la bonté des viandes, mais de celle du caractere de l'hôte, qui étoit très ridicule & très impertinent, & qui avec un très



voit ôté le derriere : tous mets fort excellens, si le maître ne nous en eût expliqué les propriétés & les causes. Nous nous enfuimes de chez lui, après nous en être vengés, en ne touchant non plus à ses viandes, que si Canidie les eût empoisonnées de son haleine, plus dangereuse que celle des serpens.

très mauvais goût & une avarice sordide vouloit passer pour magnifique & pour delicat.

95 *Pejor serpentibus Afris*] Car l'Afrique est fertile en serpens. On a lu aussi *serpentibus atris*, comme il a dit dans l'Ode IV. du Livre III.

Ut tuto ab atris corpore viperis,

Cela est indifferent.

NOTES SUR LA SATIRE VIII. LIV. II.

COMME Varius étoit encore en vie quand Horace composa cette piece, & qu'il étoit mort lorsqu'il fit la premiere Epitre du Livre second, qui est de l'année 744. le Pere Sanadon juge que tout ce qu'on peut dire de plus assuré sur la date de cette Satire, c'est qu'elle fut faite avant cette année-là.

4 *Da*] Le P. S. lit *dic*, après les manuscrits, les anciennes éditions, & trois plus récentes.

24 *Simul*] *Semel*, que M. Dacier aprouve, a été reçu par le P. S. après M. Bentlei.

29 *Passeris atque*] Le P. S. a mis *passeris assi atque*, suivant un grand nombre de manuscrits. *At* finit le vers, & *que* apartient au suivant. Voyez la Remarque de M. Dacier.

88 *Anseris albi*] Deux savans Editeurs, dit le P. S. ont retenu *anseris albæ*, qui se trouve dans trois manuscrits.



DISSER-

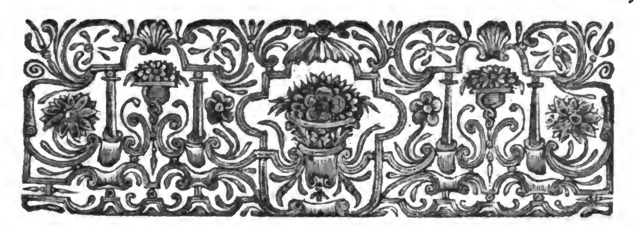
DISSERTATION

ADRESSÉE AU

P. SANADON,

OÙ

L'on examine la TRADUCTION & les REMARQUES de M. DACIER sur un endroit D'HORACE, & où l'on explique par occasion ce qui regarde le TETRACORDE des GRECS.



DISSERTATION

ADRESSE'E AU

P. SANADON.

VOUS avez eu grand raiſon, mon Réverend Pere, de ſoupçonner que l'endroit d'Horace, ſur lequel vous m'avez fait l'honneur de me demander mon ſentiment, avoit raport à la muſique des Anciens, & ne pouvoit bien s'entendre ſans quelque connoiſſance de leur théorie & de leur pratique en cette matiere. Vous en ſerez encore plus convaincu, quand je vous aurai fait voir, combien feu M. Dacier, tout habile homme qu'il étoit, a pris à gauche en interprétant ce paſſage, & dans quels travers étranges il a donné à ce ſujet, faute d'avoir preſſenti comme vous, qu'on n'en pouvoit trouver le dénouement, que dans le Tétracorde des Grecs auquel le Poëte fait alluſion. Le détail où je ſerai obligé d'entrer à l'égard de cet inſtrument, dans la diſcuſſion que je vais faire des mépriſes de M. Dacier, viendra d'autant mieux ici, par raport à ce que vous avez ſouhaité de moi, que vous y trouverez tout l'éclairciſſement que vous demandez pour l'intelligence de ce même paſſage d'Horace, que M. Dacier a ſi étrangement eſtropié & defiguré, & dans ſa traduction & dans ſes remarques. Sur quoi je vous dirai que je ne ſais pas bien quelle idée vous avez du merite de ſon travail ſur ce fameux Poëte Latin, vous qui ayant fourni la même carriere, devez être plus au fait que perſonne à cet égard. Pour moi qui n'ai jamais eu occaſion de l'examiner d'aſſez près, pour être en état d'en porter mon jugement, je n'aurai pas la témerité de juger du tout, par deux ou trois endroits où M. Dacier aura pu ſe tromper & ſe méprendre; mais je ne craindrai point de dire, que ſi dans les paſſages un peu difficiles il a auſſi mal réuſſi, & s'eſt autant égaré, qu'il l'a fait dans celui que je vais diſcuter, nous avions grand beſoin de la belle traduction & de l'excellent commentaire que vous allez nous donner; & dont ceux qui connoiſſent toute l'étendue de votre capacité en ce qui regarde la belle literature, votre goût exquis en ce genre, auſſi-bien que l'exactitude ſcrupuleuſe avec laquelle vous travaillez, & qui ne vous permet pas de rien haſarder dont vous ne ſoyez tout à fait ſûr, ne ſauroient manquer de concevoir par avance une idée très avantageuſe.

Venons à l'endroit d'Horace. Ce Poëte commence la Satire *omnibus hoc vitium eſt*, par un portrait fort vif des biſareries & des inégalités de Tigellius, Muſicien auſſi celebre, à la Cour d'Auguſte, par ſes fantaiſies & ſes caprices, que par les graces de ſon chant & par la beauté de

ſa voix; & qui toujours prêt à chanter quand on ne l'en prioit pas, n'étoit jamais en humeur de le faire, dès qu'on l'en prioit. Sur quoi Horace s'exprime ainſi:

Si collibuiſſet, ab ovo
Uſque ad mala citaret, Io Bacche; *modo ſummâ*
Voce, modo hac reſonat chordis quæ quatuor ima.

Je ſais que la difficulté de ce paſſage ne commence qu'à ces mots, *modo ſummâ*, juſqu'à la fin du vers ſuivant; mais il a falu reprendre de plus haut pour faire un ſens complet. Voici le tout de la façon que l'a traduit M. Dacier:

Et ſi la fantaiſie l'en avoit pris, depuis le commencement du repas juſqu'à la fin, il n'auroit fait que dire: O Bacchus! tantôt en chantant le deſſus, *tantôt en chantant la* baſſe, *& en* accompagnant de ſon Tétracorde.

Je ne m'arréterai point à ce qu'il y a de defectueux dans cette traduction, ſoit pour les termes, ſoit pour l'arrangement & le tour; ni à la platitude de cette expreſſion, *il n'auroit fait que dire.* Toute imparfaite qu'eſt la traduction de M. Dacier, je la lui paſſe, pourvu qu'elle ſoit fidele, & qu'elle rende, au moins, d'une maniere exacte le ſens de l'Auteur.

Si je vous dis ici, qu'à ne prendre la traduction que depuis ces termes: *tantôt chantant le deſſus, &c.* il s'y trouve autant de fautes que de mots, & que tout y eſt à contreſens, peut-être vous étonnerai-je, mon Réverend Pere, & ſerez-vous tenté de crier à l'hiperbole; cependant j'en dirai moins qu'il n'y en a. Remarquez, s'il vous plaît, qu'à commencer depuis *modo ſummâ voce* du Latin d'Horace, juſqu'à la fin du dernier vers, il n'y a que les mots ſuivans qui ſoient ſuſceptibles d'erreur & de contreſens: *voce ſummâ*, *ima*, *reſonat*, & *quatuor chordis*, deux que je mets enſemble & qui ne vont que pour un. Comptez-les, M. R. P. ce ſont cinq mots; comptez enſuite les fautes que je vais vous articuler ſur chacun de ces mots; & après que vous aurez fait votre ſuputation des uns & des autres, vous jugerez ſi j'ai outré dans la mienne.

Je commence par la principale faute de M. Dacier, & celle que je regarde comme la plus conſiderable, en ce qu'elle eſt la ſource de toutes les autres. Elle conſiſte en ce qu'il n'a point aperçu le raport néceſſaire que le *ſummâ* & *ima* avoient aux *chordis quatuor* dans le Latin d'Horace. Ce raport étoit proprement la clef de ce paſſage: en le conſiderant de la ſorte, rien de plus aiſé que de l'entendre; au lieu qu'en ſéparant le *ſummâ* & le *ima*, de *chordis quatuor*, on ne pouvoit que s'égarer, comme a fait M. Dacier.

Ce paſſage avoit ſa difficulté, je l'avoue, & M. Dacier n'a pas laiſſé de le ſentir. *Je ne ſuis point content*, dit-il dans ſes remarques, *de ce que les Commentateurs ont dit ſur cet endroit.* Je ne ſais point comment ils l'ont entendu, M. R. P. & je m'en raporte à vous, qui devez avoir plus d'habitude avec eux que je n'en ai; mais je crois bien que c'eſt tout ce qu'ils auront pu faire, que d'y prendre autant à gauche qu'a fait M. Dacier, qui pourſuit ainſi: *Voici, dit-il, de quelle maniere je crois qu'il faut l'entendre.* Modo hac voce quæ ima reſonat chordis quatuor. *Et tantôt avec la baſſe qui fait la contrepartie avec le Tétracorde.*

Voilà déja le *ſummâ voce* qu'il met abſolument à quartier, & qu'il laiſſe ſans nulle liaiſon avec le Tétracorde: il joint à la verité le *ima* avec le Tétracorde, mais non pas de la maniere que le fait Horace, qui l'y joint comme le ton d'une corde qui fait partie du Tetracorde; au lieu que M. Dacier ne l'y joint que comme une voix qui n'a raport au Tétracorde, qu'en tant qu'elle fait la baſſe contre le Tétracorde: ce qui eſt tout au plus loin de la penſée d'Horace, chez qui le *ima* eſt préciſément le ton d'une des quatre cordes du Tétracorde, & *ſummâ voce*, le ton d'une autre de ces mêmes cordes; de ſorte que *ſummâ* & *ima* ont également raport au Tétracorde. Voilà ce que n'a pas conçu M. Dacier, qui n'a entrevu rien autre choſe dans le *ſummâ* & le *ima* d'Horace, que deux tons de voix les plus opoſés du grave à l'aigu; & il s'eſt ſi peu defié que ces deux tons fiſſent partie des quatre cordes dont parle Horace, que pour ne pas laiſſer inutiles ces quatre cordes, il en a fabriqué un inſtrument réel. Or que cette maniere d'expliquer le *ſummâ* & le *ima* ſans raport à *chordis quatuor*, ſoit tout au plus

plus loin de la pensée d'Horace, l'exposition pure & simple de ce que ce Poëte a prétendu, suffit pour le démontrer.

Entre les inégalités dont Horace forme le caractere bisare de Tigellius, il le represente passant tout d'un coup, & sans savoir pourquoi, d'un ton d'une certaine espece, à un autre ton d'une espece toute oposée. Et afin de faire mieux sentir & de particulariser davantage ce qu'il vouloit dire, il détermine & spécifie ces deux tons par le raport fixe & marqué qu'ils avoient à deux tons d'un caractere connu, & dont, même sans savoir de musique, on ne pouvoit guere ignorer, entre les honnêtes gens, la qualité & la valeur. Ces deux tons étoient justement ceux que formoient les deux cordes qui entre les quatre dont il parle, *chordis quatuor*, faisoient les extrémités & étoient les plus oposées dans le Tétracorde. Tout le monde savoit que de ces deux cordes l'une s'apelloit *summa* & l'autre *ima*. C'étoit le nom qu'on avoit donné à chacune pour les distinguer, & qui les distinguoient en effet, non par raport au son grave que rendît l'une, ou au son aigu que rendît l'autre, à quoi il faut bien faire attention, comme on le verra dans la suite, mais uniquement par raport au rang plus haut ou plus bas qu'elles étoient censées tenir dans le Tétracorde. Ainsi tout ce qu'Horace prétendoit dire, est que Tigellius, en chantant, prenoit presque dans le même moment, tantôt le ton propre & naturel de celle des quatre cordes qui étoit située en haut dans le Tétracorde, & tantôt le ton propre & naturel de celle des mêmes cordes qui étoit située en bas dans ce même instrument; & voici la construction de sa phrase: *Modò summâ voce, id est illâ quæ* summa *ex chordis quatuor resonat*; *modo imâ, id est hac quæ* ima *ex eisdem chordis resonat.* Sur quoi il faut bien remarquer que le *summa* & le *ima* ne tombent point sur le *resonat*, qui ne signifie là précisément que *sonat*, & que c'est comme s'il y avoit *quæ resonat & est summa, quæ resonat & est ima ex quatuor chordis.*

Vous voyez, M. R. P. qu'en apliquant ainsi le *summa* & le *ima* à deux des quatre cordes dont parle Horace, rien n'est plus clair, ni moins embarassé que sa pensée; mais je m'attens bien que vous me demanderez, vous qui voulez être sûr de vos faits en matiere d'érudition, où j'ai pris que des deux cordes dont il s'agit & que je prétens qui sont designées dans Horace, l'une s'apelloit *summa* & l'autre *ima*: l'instance est juste & il faut y satisfaire.

Que les quatre cordes, dont parle Horace en cet endroit, designent les quatre qui formoient le Tétracorde, c'est de quoi, pour peu qu'on ait d'usage des anciens Auteurs, il n'est pas permis de douter. M. Dacier en a si peu douté lui-même, qu'il ne s'est pas contenté de les considerer comme faisant partie d'un Tétracorde, & qu'il en a fait de plus un Tétracorde complet & réel. Je n'irai pas si loin que lui, parceque je ne le pourois faire sans m'égarer, & qu'il me suffit qu'il s'agisse ici des quatre cordes d'un Tétracorde, puisqu'Horace ne dit rien de plus.

Il est donc question, pour verifier si ce que j'ai dit du *summa* & du *ima* est bien fondé, de développer ici ce qui regarde le Tétracorde des Grecs. Et comme c'étoit un instrument inventé originairement par eux, & admis depuis chez les Romains sans changement ni alteration aucune, soit pour la forme essencielle de l'instrument, soit pour la distinction des quatre cordes qui le composoient; il me semble que c'est aux Grecs que nous devons nous adresser sur cela, & que c'est d'eux que nous devons aprendre ce que c'étoit que ce Tétracorde, & quel étoit le caractere, la disposition & le nom de chacune des quatre cordes qui le composoient, & qui donnerent lieu d'apeller plus ordinairement Tétracorde ce même instrument, que du nom de son inventeur on apella d'abord lyre de Mercure.

Et pour ne pas charger cette Dissertation d'un fatras de citations inutiles touchant un point sur lequel tous les Auteurs qui ont traité de la musique ancienne, & parlé du Tétracorde, disent à peu près la même chose; je m'en tiendrai au témoignage d'Aristoxénus le plus ancien de tous, & le premier des sept que Meibomius a rassemblés dans son édition de 1652. à Amsterdam, chez Elzevier. Son autorité sera plus que suffisante pour ce qui regarde les noms par lesquels on distinguoit chacune des quatre cordes du Tétracorde; ce qui est dequoi uniquement il s'agit ici, quant à present, & dequoi, quand il s'en explique, il parle comme de la chose du monde la moins ignorée de ceux qui ont la plus légere teinture de musique.

Cet auteur qui vivoit, selon Suidas, vers la 106. Olimpiade, c'est-à-dire 350. ans environ avant J. C. & qui des deux sectes dans lesquelles se partageoit toute la musique des Grecs, étoit

étoit le chef de la plus confiderable, la plus étendue, & qui a duré plus longtems, puifqu'elle fubfifte encore aujourd'hui dans notre mufique où nous fuivons fes principes; remarque d'abord que des quatre cordes du Tétracorde les deux exterieures & qui enfermoient les deux autres étoient fixes & immobiles, *φθόγγοι ἀκίνητοι, foni immobiles:* Ce qui fignifie, felon qu'il l'explique lui-même, qu'elles ne changeoient jamais leur ton en quelque genre de mufique que ce pût être, *ἐν ταῖς τῶν γενῶν διαφοραῖς*; c'eft-à-dire, pour déveloper encore plus fa penfée, par raport aux differences de genres dont il parle, qu'on avoit beau paffer du genre enharmonique à quelqu'une des trois efpeces du cromatique, ou des deux du diatonique, fix efpeces differentes de mufique qu'avoient les Grecs, & dont il ne nous refte que la derniere; les deux cordes qu'il apelle *immobiles* ne varioient jamais, & étoient toujours au même ton dans tous les genres. C'eft ce que d'autres apellent *ἠρεμεῖν*, *quiefcere*, & ce qu'il me femble qu'on ne peut mieux exprimer en notre langue qu'en apellant ces deux cordes exterieures, *les cordes dormantes:* de la même maniere qu'on dit *un chaffis dormant*, *un pêne dormant*, en parlant d'un chaffis qui ne fe leve point, & d'un pêne qui ne fe ferme point tout feul quand on tire la porte, & qui ne va que par le moyen de la clé.

Quant aux deux cordes interieures qui étoient au milieu, & comme enfermées entre les deux autres que j'apelle *dormantes*, elles varioient, dit Ariftoxénus, c'eft-à-dire qu'à la difference des deux autres, elles changeoient de ton felon les divers genres de mufique, *κινοῦνται, moventur*; & c'eft pour cela qu'on les apelloit *φθόγγοι κινητοὶ*, ou *κινούμενοι*, *foni mobiles* Cette variation, au refte, ne fe doit entendre qu'en ce qu'elles étoient plus ou moins tendues, plus ou moins éloignées l'une de l'autre, ou des deux cordes dormantes entre lefquelles elles reftoient toujours enfermées; car quelque variation qu'elles admiffent d'ailleurs, il n'y avoit qu'une feule & unique difpofition pour l'arrangement foit de ces deux cordes mobiles, foit des deux immobiles ou dormantes, qui toutes en quelque genre de mufique que ce fût, dit encore Ariftoxénus, gardoient inviolablement entre elles l'ordre fuivant; ordre, ajoute-t-il, comme je l'ai déja remarqué ci-devant, qui eft la chofe du monde la plus connue, pour peu qu'on ait entendu parler de mufique, *σχεδὸν γνωριμώτατον τοῖς ἁπτομένοις μουσικῆς.* Or voici cet ordre, *νήτης, λιχανοῦ, παρυπάτης, ὑπάτης*, où il faut fous-entendre le genitif *χορδῆς*.

On trouve *μέσης* au lieu de *νήτης* dans l'édition de Meibomius, qui n'a rien changé dans le texte, & il a eu raifon; mais il auroit dû dire quelque chofe fur ce mot dans fes notes, & il ne l'a pas fait. M. Wallis dans l'Apendix qu'il a joint à fon Ptolémée, prétend qu'il faut lire *νήτης*, & il n'a pas tort, s'il veut dire feulement par là, qu'il faut entendre *μέσης*, comme s'il y avoit *νήτης*; mais fi fa penfée eft qu'il faut corriger *μέσης*, comme étant une faute de Copifte qui a mis ce mot au lieu de *νήτης*, je ne puis être de fon avis, pour les raifons que je dirai à la fin, & que je ne pourois alléguer ici fans m'écarter plus qu'il ne faut de mon fujet. Je renvoye là encore, pour la même caufe, ce qui regarde la corde qu'Ariftoxénus apelle *λιχανὸς*, qui chez tous les autres s'apelle plus communément *παρανήτη*, *paranete*, & que j'apellerai auffi de ce nom. Ce qu'il y a de certain & d'inconteftable en cette matiere, & que je puis fupofer, en attendant que je rende compte de ce qui a donné lieu à quelques variations fur certains noms; c'eft qu'à confiderer le Tétracorde dans fa fimplicité originaire, & borné précifément à quatre cordes, elles s'y trouvoient dans l'ordre fuivant, *nete*, *paranete*, *parypate*, *hypate*; & que les deux qui font les extrémités, celles que les Grecs nommoient fixes & immobiles, & que je nomme les deux cordes dormantes, c'eft-à-dire, *hypate* & *nete*, font fi effentiellement opofées l'une à l'autre, qu'en quelque quantité qu'on ait depuis multiplié les cordes dans la lyre, elles en ont toujours occupé les deux bouts, & qu'elles font pour ainfi dire le fondement de toute la mufique des Grecs.

Il ne s'agit donc plus que de favoir laquelle de ces deux cordes dormantes, qui faifoient les deux extrémités du Tétracorde, étoit regardée comme la premiere & tenant le haut bout dans l'inftrument, & laquelle y étoit regardée comme la derniere & placée au bout inferieur; or c'eft fur quoi il ne fauroit y avoir ombre de doute ni de difficulté, puifque leur nom même marque la place qu'elles y devoient occuper; & que l'une ne s'apelloit *hypate*, & l'autre *nete*, que par raport au rang different & opofé qu'elles tenoient dans le Tétracorde. Car que fignifie ce mot *ὑπάτη*, *hypate*, qui eft un fubftantif féminin avec lequel on fous-entend *χορδὴ?* il fignifie *fumma*, *fuprema*, ce qui eft fuprême, ce qui eft en haut, ou au plus haut rang;

rang; d'où vient qu'Homere apelle souvent Jupiter ὕπατον κρειόντων, le suprême, le souverain des Dominateurs. Il est donc hors de doute que la corde nommée *hypate* en Grec, étoit celle qui occupoit le rang superieur dans le Tétracorde, & qu'elle étoit censée y tenir le haut bout, à la difference de celle qui étoit à l'autre extrémité & qui ne s'apelloit *nete*, que parcequ'elle y occupoit le dernier rang, & celui qu'on y regardoit comme le plus bas, ainsi que l'a fort bien observé Henri Etienne, qui dit au mot νήτη, qu'on apelle cette corde de ce nom, comme étant au dernier rang, au plus bas rang, *ultimam seu imam*, à la difference de *hypate*, dit-il, qu'on apelle de la sorte, parcequ'elle est au plus haut rang dans le Tétracorde. Il est même vrai de dire que *ima* convient mieux à *nete* que *ultima*, car *ultima* en Grec est proprement ἐσχάτη, au lieu que la veritable & naturelle signification de νήτη est *ima*, *infima*; de sorte que si Henri Etienne la nomme aussi *ultima*, ce ne peut être qu'en ce sens, que ce qui est le plus bas est en même tems le dernier. Aussi le trouve-t'on de la sorte dans le Lexicon de Constantin, ou sur le mot νήτη il dit *dicitur ima chorda*.

Or puisque *hypate* rendu en Latin signifie *summa*, & que *nete* signifie *ima*, n'est-il pas évident que les Romains, en se servant du Tétracorde selon l'usage & la méthode des Grecs de qui ils l'avoient reçu, & à qui ils ont toujours fait gloire de se conformer dans ce qui regardoit la pratique des beaux arts, ne pouvoient donner à la corde d'en haut du Tétracorde un nom plus conforme au nom Grec *hypate*, que celui de *summa*; ni plus conforme au nom Grec *nete*, que celui de *ima*; & qu'Horace ne voulant point employer dans ses vers deux termes Grecs, ne pouvoit mieux rendre en Latin *hypate* & *nete*, que par *summa* & *ima*. Il n'y a donc pas lieu de douter que la premiere & la derniere corde du Tétracorde ne se nommassent ainsi & en Grec & en Latin; & que conformément à la maniere dont nous ont tracé le Tétracorde tous les Auteurs qui ont écrit de la musique ancienne, on ne doive se le representer de la maniere suivante.

Tétracorde des Grecs.

Hypate. - - - -	*summa.*
Parypate. - - - -	*subsumma.*
Paranete. - - - -	*penè ima.*
Nete. - - - -	*ima.*

Cela suposé, M. R. P. n'est-il pas plus clair que le jour qu'Horace, en employant les termes de *summa* & de *ima*, n'a fait mention en même tems des quatre cordes du Tétracorde, *chordis quatuor*, que pour déterminer par cet instrument la nature & la qualité des tons qu'il vouloit faire entendre par *summa* & *ima*, deux cordes d'un son fixe & invariable dans le Tétracorde? S'il n'avoit voulu parler en géneral que de deux tons oposés sans nulle relation à cet instrument, pourquoi faire mention de ces quatre cordes, & à quoi viennent-elles? Car d'en fabriquer un Tétracorde réel, comme a fait de sa grace M. Dacier, c'est le comble de l'égarement en cette matiere; & rien ne fait mieux sentir la liaison essentielle que le *summa* & le *ima* ont avec *chordis quatuor*, dans la pensée & l'expression d'Horace, que les méprises grossieres & les supositions chimériques où a été comme forcé de donner M. Dacier, dès qu'il a voulu détacher le *summa* & le *ima* d'avec les quatre cordes, & qu'il les a pris dans un sens absolu, & sans avoir aucun raport à ces quatre cordes: au lieu qu'en considerant ces deux mots relativement aux quatre cordes, comme les noms qui en designoient les deux principales, les deux cordes dormantes & celles qui déterminoient les bornes des tons du Tétracorde, du grave à l'aigu, & de l'aigu au grave; rien n'est plus simple ni plus intelligible que la pensée d'Horace. Il veut designer d'une maniere spécifique & certaine deux tons les plus oposés; & pour cela il les caractérise par les noms des deux cordes immobiles ou dormantes de l'instrument, c'est-à-dire de celles dont le ton ne varioit jamais: il joint dans ce dessein *summa* & *ima* à *quatuor chordis*, & fait sentir par là le raport nécessaire que tous ces termes ont entre eux. Je vous demande s'il pouvoit s'expliquer plus clairement & plus positivement pour nous faire connoître son intention; & quelle précaution plus grande on auroit pu exiger de lui, pour aller au-

au-devant de toute équivoque, & pour empêcher que les traducteurs & les commentateurs futurs ne s'égaraſſent en voulant rendre ſa penſée?

Il eſt donc viſible, M. R. P. que par *ſummâ voce* Horace a prétendu indiquer le ton de la corde qui s'apelloit *ſumma* dans le Tétracorde, & que par *ima* il a voulu exprimer le ton que formoit la corde qu'on apelloit *ima* dans le même inſtrument; & que par conſéquent dans cet endroit d'Horace, il faloit traduire & expliquer *ſumma* & *ima* relativement aux quatre cordes qu'il y joint: *ſumma*, par le ton de la corde ſuperieure; & *ima*, par celui de la corde inférieure.

M. Dacier a fait tout le contraire, il a pris *ſumma* & *ima* dans un ſens abſolu & indépendant de tout inſtrument; il a expliqué ces deux termes ſans nulle relation aux quatre cordes; & par là il s'eſt jetté hors de route, & n'a plus été en état d'entendre ce que ſignifioient dans cet endroit d'Horace ni le terme de *voce* auquel il donne un faux ſens, ni ceux de *ſumma* & de *ima* auxquels il en donne un tout contraire à ce qu'ils ſignifient.

Par le terme de *voce* M. Dacier a entendu la voix de Tigellius chantant, & prenant tantôt le deſſus *ſumma*, tantôt la baſſe *ima*. Or il ne s'agit point là de la voix de Tigellius, mais préciſément de ce que nous apellons ton en muſique, pris dans un ſens géneral, qui convient également à la voix & aux inſtrumens, ſans avoir plus de raport à l'une qu'aux autres. Peut-être pouroit-il y avoir de l'équivoque pour *ſummâ voce*; encore ne ſeroit-ce qu'à l'égard de ceux qui ne connoiſſent pas bien exactement la propriété des mots de la langue Latine; mais pour ce qui regarde *ima*, il n'y en ſauroit avoir, & on ne peut prendre ce que ſignifie ce mot, que pour un ſimple ton; car voici la conſtruction de la phraſe d'Horace: *Modò ſummâ voce, modò hac voce, quæ, ſcilicet vox, ima ex quatuor chordis reſonat.* Or en prenant le terme de *vox* pour ce que nous apellons voix, il faudroit rendre cela en François par ces termes: *tantôt de la plus haute voix, tantôt de la voix de celle des quatre cordes, qui ſe fait entendre au bas.* Sur quoi je vous demande ſi le terme de voix convient à une corde, & ſi on peut dire qu'une corde faſſe entendre ſa voix? Une corde a des ſons, elle fait entendre des tons. Horace étoit trop juſte dans ſes expreſſions pour exprimer le ſon d'une corde par le terme de voix, tel qu'il s'entend de la voix humaine en François. Il eſt vrai qu'il ſe ſert du mot *vox*; mais *vox* en Latin ne ſignifie pas préciſément la voix humaine; il ſignifie encore, dans une ſignification plus génerale, la même choſe que *ſonus* en Latin. *Vox*, dit Robert Etienne dans ſon grand *Theſaurus*, *omne quod ſonat.* Virgile s'en ſert pour exprimer le ſon d'une trompette.

Tum verò ad vocem celeres quâ buccina ſignum
Dira dedit.

Ainſi, quand Horace dit *ſummâ voce*, & *hac quæ ima ex quatuor chordis reſonat*, il n'a voulu exprimer que le ſon que rendoit la corde ſuperieure ou la corde inferieure du Tétracorde; il n'a entendu par là que le ton ſur lequel chantoit Tigellius, & non la voix de Tigellius; & ce qui prouve démonſtrativement que par *ſummâ voce* & par *ima*, il n'a pu entendre autre choſe, c'eſt qu'en bonne Latinité *ſumma* & *ima* ne peuvent jamais convenir à *vox*, en prenant ce terme pour ce que nous apellons la voix.

En effet on peut feuilleter tous les Auteurs Latins, on ne trouvera point qu'aucun d'eux ait jamais joint les épitetes de *ſumma* ou d'*ima* au terme *vox*. Robert Etienne ſur ce mot donne une ſuite de près de cent adjectifs differens que divers Auteurs y ont attachés; mais dans toute cette liſte on ne voit ni de *ſumma* ni de *ima*. Virgile dit bien dans le VI. Liv. de l'Enéïde.

- - - - *magnâ compellat voce per umbras.*

Mais *magna* ne ſignifie là qu'une voix forte, & eſt opoſé à *parva*, pour dire une voix foible. Les termes de *ſumma* & de *ima*, ne conviennent pas même avec celui de *vox* conſideré comme *ſonus*; & ſi Horace l'a employé dans l'endroit dont il s'agit ici, ce n'eſt que par raport, non au ſon grave ou aigu que rendoient les deux cordes, dont il parle, mais uniquement,

ment par raport au rang superieur ou inferieur que ces deux cordes tenoient dans le Tétracorde? & à raison duquel on leur avoit affecté la dénomination de *summa* & de *ima*, comme je l'ai montré ci-devant. Ces deux termes sont très Latins pour marquer la distance du plus haut au plus bas en fait de rangs & de places; mais ils ne le sont nullement, pour marquer la difference de l'aigu au grave en fait de sons; & ce seroit un barbarisme que de les employer en ce sens. Voici, selon Ciceron, comment on exprime les differens caractéres de voix: *Vocis genera permulta, canorum, fusum, leve, asperum, grave, acutum, flexibile, durum*; où il est aisé de voir que pour la difference de ce que nous apellons le dessus & la basse, il ne se trouve que *acutum* & *grave*; & qu'à cet égard il n'est jamais question ni chez lui, ni chez aucun Auteur de l'antiquité, ni de *summa* ni de *ima*, qu'il a plu à M. Dacier de prendre pour le dessus & pour la basse, non seulement sans aucun fondement, mais encore contre tous les principes de la bonne Latinité.

Vous voyez donc déja, M. R. P. que M. Dacier a eu tort de prendre le *summa* & le *ima* d'Horace dans un sens absolu, & sans raport à *chordis quatuor*, premiere méprise & la source de toutes celles que je vous détaillerai dans la suite. Vous voyez qu'il s'est trompé en prenant le terme de *voce*, en cet endroit, pour ce que nous apellons la voix; & que son erreur en ce point est d'autant moins excusable, que les adjectifs *summa* & *ima* ne peuvent convenir avec le terme de *vox* pris pour la voix, seconde méprise. Vous voyez enfin qu'il fait faire un barbarisme à Horace, en lui faisant employer, pour marquer la difference du son grave & du son aigu, les termes de *summa* & de *ima*, qui n'ont jamais eu cet usage en Latin, où ils n'en ont d'autre que celui d'exprimer la difference qu'il y a entre le plus haut & le plus bas rang; troisieme méprise. Vous vous imaginez peut-être que voilà tout sur ces deux mots; mais voici encore deux autres méprises où il est tombé à leur sujet, & qui consistent en ce qu'il a fait de la basse le dessus, & du dessus la basse, comme je vais vous le démontrer d'une maniere où il n'y aura point de replique.

M. Dacier traduit *summâ voce* par le dessus, & *ima* par la basse: *tantôt*, dit-il, *chantant le dessus, & tantôt chantant la basse*. Le P. Tarteron a traduit à peu près de même en disant, *faisant tantôt le dessus & tantôt la basse*; & quoiqu'il y ait aparence que par *le dessus* il ait entendu *summa*, & par *la basse* il ait entendu *ima*, cependant sa faute sur ce point se trouve en quelque sorte couverte, en ce que n'ayant point fait de remarques où il ait spécifié auquel des deux mots Latins il attachoit le terme de dessus ou de basse, il seroit toujours en droit de l'apliquer à celui des deux qu'il voudroit. En effet comme il étoit indifferent de mettre la basse avant le dessus, ou le dessus avant la basse, & que le sens de la pensée d'Horace n'en souffroit en rien, il a été maître de passer du dessus à la basse dans sa traduction, quoiqu'Horace passât de la basse au dessus dans le texte; & c'est une de ces choses où la maxime de Dom Japhet d'Arménie a lieu, qu'*il n'importe guere, que Pascal soit devant, ou Pascal soit derriere*.

Du reste, la pensée d'Horace se trouve exactement rendue chez lui; & si d'ailleurs il a sauté subtilement par-dessus ces quatre cordes qui ont fait trébucher M. Dacier, il a été en droit de le faire. Ces quatre cordes ne sont que du ressort des notes, où il les faut renvoyer, & elles ne doivent point du tout entrer dans une traduction élégante, où elles ne sauroient bien figurer. Il me semble qu'en traduisant un Auteur en notre langue, on doit le faire parler de la même maniere qu'il auroit dû parler lui-même, s'il avoit eu à s'expliquer en François; & il est évident que si Horace avoit écrit en notre langue, il auroit laissé là ses quatre cordes, & s'en seroit tenu au dessus & à la basse, qui dans notre usage signifient tout ce qu'il veut faire entendre par *chordis quatuor*. Le P. Tarteron a donc eu raison de suprimer les quatre cordes, qui étoient hors d'œuvre pour la traduction; & il faut avouer que quand on fait attention à l'agrément & à la légereté avec laquelle il a rendu cet endroit, on est tenté de croire qu'Horace ne se seroit point exprimé autrement en notre langue: *Quand la fantaisie lui en prenoit*, dit-il, *il vous entonoit une chanson Bacchique, faisant tantôt le dessus & tantôt la basse; cela ne finissoit point, vous en aviez pour tout le repas*. Cela s'apelle traduire un Auteur & en conserver toutes les graces dans sa traduction; comparez, M. R. P. ces expressions heureuses: *Cela ne finissoit point, vous en aviez pour tout le repas*, avec ce langage de M. Dacier, *depuis le commencement du repas jusqu'à la fin, il n'auroit fait que dire*; quelle difference!

On ne peut donc, pour revenir à ce que je diſois, faire abſolument le procès au P. Tarteron, quoiqu'il ait rendu le *ſumma* & le *ima* d'Horace à peu près dans le même ſens que M. Dacier, parcequ'il n'a point déterminé, en traduiſant, ſur lequel de ces deux mots tomboit le deſſus ou la baſſe. Mais il n'en va pas de même de M. Dacier; il a fait des Remarques, & dans ſes Remarques il ſpécifie auſquels de chacun de ces deux mots Latins, il attache dans ſa traduction les termes de baſſe & de deſſus. *Summa vox*, dit-il, *c'eſt le deſſus. Ima vox*, ajoute-t'il, *c'eſt la baſſe*. En quoi il s'eſt trompé doublement, comme je vous l'ai déja inſinué, puiſque tout au contraire *ſumma vox* eſt la baſſe, & que *ima vox* eſt le deſſus; & c'eſt encore une ſuite de la premiere faute qu'il a faite, de détacher le *ſumma* & le *ima* de *chordis quatuor*, & de les entendre ſans aucune relation au Tétracorde; car s'il avoit conſideré ces deux mots relativement aux deux cordes, qui des quatre dont parle Horace, ſont les plus éloignées l'une de l'autre dans l'inſtrument, & en font les deux extrémités; & que dans cette idée il ſe fût donné la peine de conſulter les Auteurs ſur la nature & la qualité de chacune de ces deux cordes, il auroit reconnu que la corde, qui par raport à ſa ſituation dans le Tétracorde ſe nommoit la plus haute, *hypate* en Grec, & *ſumma* en Latin, étoit celle qui avoit réellement le ton le plus grave, le ton que nous apellons le plus bas; & qu'au contraire, celle qui par ſa ſituation dans le Tétracorde ſe nommoit la plus baſſe, *nete* en Grec, *ima* en Latin, étoit dans le vrai celle qui rendoit le ſon le plus aigu; le ſon que nous apellons le plus haut, & proprement la chanterelle de l'inſtrument, comme je vais vous le démontrer.

Je me ſers pour cela de l'autorité de Nicomachus, l'un des ſept Auteurs Grecs qui ont écrit ſur la muſique des Anciens, & que Meibomius nous a donnés & joints enſemble avec une verſion Latine dans l'édition de 1652. que j'ai déja citée au ſujet d'Ariſtoxénus. On ne ſait pas bien poſitivement dans quel tems vivoit cet Auteur. Meibomius croit être bien fondé à conjecturer qu'il a vécu en partie ſous Auguſte, en partie ſous Tibere. Son autorité en ce cas n'en eſt que plus forte, par raport à la valeur des termes qu'employe Horace, qui ne pouvoit l'avoir précédé que de peu d'années; de ſorte qu'on ne poura guere douter du veritable ſens des termes d'Horace, ou de quels tons il a voulu parler par *voce ſumma* & par *ima*, quand on ſaura quel étoit, ſelon le ſentiment d'un Auteur preſque ſon contemporain, le caractere & la qualité du ſon que rendoit la corde nommée *hypate*, & de celui que rendoit la corde qu'on nommoit *nete* en Grec, ce qui eſt la même choſe, comme je l'ai prouvé, que *ſumma* & *ima* en Latin.

Pour bien entendre ce que je vais raporter de Nicomachus, il faut ſupoſer, que de la maniere que les cordes étoient montées ſur le Tétracorde, il n'y avoit proprement ni de haut ni de bas entre celles qui faiſoient les deux extrémités. Quoique de ces deux cordes l'une fût au grave & l'autre à l'aigu, comme elles étoient d'ailleurs au même niveau, il n'y avoit pas de raiſon pour attribuer le nom de premiere ou de derniere, de ſupérieure ou d'inferieure, à l'une plutôt qu'à l'autre. Pourquoi donc a-t-on, par exemple, aſſigné à telle corde, plutôt qu'à telle autre, le nom de *hypate*, ou celui de *nete?* Nicomachus conjecture ſur cela que ces dénominations n'ont été ainſi réglées, que ſur le raport analogique qui ſe trouvoit entre la nature & la qualité de chacun des ſept tons de la muſique, conſiderés ſelon qu'ils tiennent plus ou moins du grave ou de l'aigu, & le mouvement plus lent ou plus rapide de chacune des ſept Planetes. Ainſi, dit-il, c'eſt par raport au caractere du mouvement de Saturne, qui tourne dans la ſphere la plus élevée au-deſſus de nous, qu'on a donné le nom de *hypate* au ſon le plus grave de toute l'octave: *Porrò à Saturni motu qui longiſſimè à nobis abeſt, graviſſimus in diapaſon conſonantiâ ſonus eſt appellatus*, dit la verſion Latine; comme ſi l'Auteur vouloit dire: le ton le plus grave dans l'octave étant celui qui a un raport analogique plus marqué avec le mouvement de Saturne, qui tourne plus lentement qu'aucune des ſept Planetes, & qui eſt en même tems la plus élevée de toutes, cela a pu être cauſe qu'on a attaché à ce ton le nom de *hypate*; car, reprend Nicomachus, *hypaton* ſignifie ce qu'il y a de plus élevé: ὕπατον γὰρ τὸ ἀνώτατον. Au contraire, pourſuit le même Auteur, comme le ton le plus aigu a plus d'affinité avec la rapidité du mouvement de la Lune, & que cette Planete eſt la plus baſſe de toutes & la plus proche de nous, on a apellé du nom de *nete* ce ton le plus aigu: *At à lunari motu, qui omnium infimus eſt & terræ proximus, acutiſſimus dictus eſt nete*; car ajoute-t-il; *neaton* ſignifie ce qu'il y a de plus bas: ϗ γὰρ νέατον τὸ κατώτατον. Or quoiqu'il en ſoit d'ailleurs de ce rai-

raisonnement, il est toujours certain qu'il renferme un point essentiel & décisif quant à la question presente; puisqu'on y supose comme un principe incontestable & admis de tout le monde, que la corde qu'on apelloit *hypate* en Grec, ce qui signifie *summa* en Latin, étoit celle qui rendoit le son le plus grave, ou qui faisoit la basse dans le Tétracorde; & qu'au contraire celle qu'on apelloit *nete* en Grec, ce qui est la même chose que *ima* en Latin, étoit celle qui rendoit le son le plus aigu, ou qui faisoit le dessus dans le Tétracorde: D'où il est aisé de conclure que puisque d'un côté, *hypate* en Grec & *summa* en Latin, & de l'autre *nete* en Grec & *ima* en Latin, designent précisément chacun la même corde, il s'ensuit de-là nécessairement, que *summa vox* dans Horace signifie, non pas le dessus, comme l'a dit M. Dacier, mais le ton de la basse; & que *ima* signifie, non la basse, comme l'a dit le même Auteur, mais le ton du dessus.

Sur quoi, M. R. P. vous voulez bien que je vous fasse faire une attention, qui vous prouvera combien on doit se defier de ses conjectures, en matiere de faits. M. Dacier en lisant *summa vox* dans Horace, n'a pas douté un moment, que le terme de *summa* marquant quelque chose de haut & d'élevé, *summa vox* ne voulut dire un dessus; & il se trouve, selon le raisonnement de Nicomachus, que c'est au contraire parceque le son de cette corde étoit grave, & ce que nous apellons la basse, qu'on lui donna le nom de *summa*. Il a cru de même, que *ima* signifiant en Latin ce qui est au bas, ce qui est le dernier, *ima vox* devoit s'entendre de la basse; & il se trouve au contraire, selon Nicomachus, que c'est précisément parceque le ton de cette corde rendoit un son aigu, & que ce son étoit un ton de dessus, que cette corde fut nommée *ima*. Ce sont deux nouvelles méprises où est tombé M. Dacier; & qui jointes aux trois premieres, que j'ai spécifiées ci-devant, font déja le nombre de cinq dans l'étendue de trois mots.

Je crois vous entendre ici, M. R. P. plaindre la triste condition des Traducteurs & des Commentateurs, d'en être réduits à faire tant de recherches sur trois miserables mots, pour y découvrir un mistere dont souvent on ne se doute pas. Car comment aller s'imaginer que l'*hypate* & le *nete* des Grecs est réellement caché sous le *summa* & le *ima* d'Horace; & quand bien même on auroit pu pénétrer jusques là, comment veut-on qu'on aille déterrer dans quelque récoin d'un Auteur Grec assez peu connu, le caractere & la valeur précise de cet *hypate* & de ce *nete*?

Je répondrai à cela qu'il n'y avoit qu'à douter, comme vous avez fait; & que les quatre cordes dont parle Horace, indiquant manifestement le Tétracorde des Grecs, comme vous le jugeates d'abord vous-même, il n'y avoit qu'à s'instruire dans les Auteurs, de ce que c'étoit que ce Tétracorde. On y auroit trouvé partout l'*hypate* & le *nete*; le premier toujours en haut & comme le premier ton, & le second toujours en bas & sur le pied du dernier ton. Or il me semble qu'un savant aussi consommé dans l'intelligence de la langue Greque que l'étoit M. Dacier, ne pouvoit manquer de reconnoître dans ces deux mots Grecs le *summa* & le *ima* d'Horace, qui les representent si naturellement; & cette découverte étant une fois faite, pouvoit-il se dispenser de consulter les livres sur le caractere de chacune de ces cordes, & sur la qualité du son qu'elles rendoient. Un Commentateur n'est pas obligé de savoir tout, j'en conviens; mais il est obligé de savoir où il poura trouver ce qu'il ne sait pas; & si M. Dacier ne jugeoit pas à propos de feuilleter les Auteurs Grecs qui ont traité de la musique ancienne, pour aprendre d'eux quel étoit le caractere spécifique de l'*hypate* & du *nete*, par raport au grave ou à l'aigu; il pouvoit du moins s'en instruire dans un Auteur Latin plus connu que Nicomachus, & posterieur de cinq cents ans à cet Auteur Grec. Celui dont je parle est le celebre Boece qui nous a laissé un ouvrage en cinq Livres sur la musique des Anciens; & qui dans le premier de ces Livres, chap. 2. s'explique ainsi sur le caractere de la corde *hypate*. *Inque his*, dit-il, *quæ gravissima quidem erat, vocata est hypate, quasi major atque honorabilior. Unde Jovem etiam hypaton vocant. Consulem eodem quoque nuncupant nomine propter excellentiam dignitatis. Eaque Saturno est attributa propter tarditatem motûs, & gravitatem soni.* Il ne s'explique point tant en détail sur le caractere de la corde *nete*, dont tout ce qu'il expose se réduit à ces seuls termes: *septima autem dicitur nete, quasi neate, id est inferior.* Mais il étoit aisé de juger de la qualité de cette corde sur ce qu'il avoit dit de l'autre, & sur l'oposition essentielle que les deux avoient entre elles.

Voilà comment s'explique Boece. Or étoit-ce un Auteur si inconnu ou si inaccessible qu'on ne pût le consulter sur ce qui regarde le Tétracorde, lui surtout qui en parle si fort en détail, & chez qui presque à chaque page on trouve des figures de toutes sortes de Tétracordes, qui auroient pu diriger M. Dacier dans sa recherche ?

Je veux bien cependant encore qu'il soit excusable en quelque sorte, s'il n'a pu trouver que dans Nicomachus, dans Boece & dans d'autres Auteurs semblables, des éclaircissemens suffisans sur le caractere des deux cordes dont il s'agit. Mais si je vous fais voir, M. R. P. que pour s'en instruire, il n'avoit besoin ni de Nicomachus, ni de Boece, ni de tout autre Auteur de ce caractere ; & que sans se tuer à feuilleter ces livres, il ne lui a falu qu'en ouvrir un, qui devoit lui être d'un usage très familier, un Livre qu'on ne peut pas douter qu'il n'eût sous sa main, & qui étoit le premier qu'il devoit naturellement consulter : un Dictionaire enfin, un Lexicon ; qu'aurez-vous à me repliquer ? Il ne tient qu'à vous de vous en convaincre, M. R. P. il s'agit du Lexicon de Constantin : ouvrez-le vous-même, & vous verrez que sur les mots *hypate* & *nete*, on y trouve non-seulement l'ordre & le rang que ces deux cordes tenoient dans le Tétracorde, mais encore le caractere & la qualité du son qu'elles rendoient. Ὑπάτη, dit le Lexicon à ce mot, *summa chorda in fidibus, quæ imæ id est τῇ νήτῃ opponitur ; hæc gravissimum sonum edit.* Sur quoi il faut prendre garde que le pronom *hæc*, dans l'intention de l'Auteur se raporte à ὑπάτη ; & quand la chose seroit équivoque, la maniere dont il s'explique sur Νήτη, ne laisseroit plus sur cela aucun doute. Νήτη, dit le même Lexicon à ce mot, *sive νεάτη, dicitur ima chorda, acutissimi soni, quæ ita dicitur* ὡς ἐσχάτη χορδὴ πρὸς τὴν ἀντιδιαστολὴν τῆς ὑπάτης καὶ μέσης. C'est-à-dire, qu'on la nomme ainsi comme étant la derniere corde, & à la difference de celle d'en haut & de celle du milieu. Cela est-il clair, cela est-il positif, M. R. P. & vous paroît-il que ce fût quelque chose de fort difficile que d'ouvrir un Lexicon, & d'y lire ce que je viens de vous transcrire, & que vous y lirez quand il vous plaira ?

Il demeurera donc pour constant & pour bien prouvé, que *summa vox* dans Horace signifie la basse, & que *ima* y signifie le dessus, tout au rebours de ce qu'en avoit décidé M. Dacier ; mais quelque ennui qu'il y ait & pour vous & pour moi de rester toujours sur la même corde, vous me permettrez, M. R. P. de vous faire encore remarquer une nouvelle méprise de M. Dacier sur ces deux mêmes mots *summa* & *ima*, & de joindre cette sixieme aux cinq que j'ai déja articulées. Le tout sans préjudice de celles qui viendront après sur le reste du passage.

La nouvelle méprise dont il s'agit au sujet du *summa* & du *ima* d'Horace, consiste en ce que M. Dacier en fait deux contre-parties régulieres qui se répondent par accords, de la même maniere que ce que nous apellons la basse & le dessus dans un même air. Cette méprise, comme vous le voyez, est indépendante des deux précédentes ; car quand M. Dacier ne se seroit pas trompé en faisant de la basse le dessus, & du dessus la basse, il seroit toujours en faute d'avoir fait deux parties réglées de basse & de dessus, de deux tons où Horace n'a envisagé d'autre raport que celui de l'oposition qu'il y a entre le plus grave & le plus aigu.

J'ai donc ici deux choses à prouver : 1°. que M. Dacier a fait réellement deux parties du *summa* & du *ima* d'Horace ; 2°. qu'Horace ne dit rien dans cet endroit, qui marque ce que nous apellons deux parties sur un même air.

Que M. Dacier ait fait deux parties régulieres & qui se répondent par accord du *summa* & du *ima*, il ne faut que lire sa traduction & ses remarques, pour en être convaincu. Voici d'abord la traduction : *Il n'auroit fait que dire, O Bacchus, tantôt* en chantant le dessus, *tantôt* en chantant la basse. Ce qui signifie que cette chanson, dont le commencement ou le refrein étoit *O Bacchus*, avoit un dessus & une basse, & que Tigellius chantoit tantôt la basse & tantôt le dessus de cette chanson. En effet on ne peut exprimer d'une maniere plus positive en notre langue les deux parties d'un air qui auroit un dessus & une basse chantante. De sorte que si nous voulions parler d'un Musicien, qui nous eût chanté tour à tour les deux parties du fameux duo de l'Opera de Phaéton : *Hélas, une chaine si belle*, & qui nous eût répété cet air jusqu'à l'importunité ; nous ne pourions mieux nous expliquer, qu'en disant qu'il nous l'auroit rebatu cent fois, *tantôt en chantant la basse, tantôt en chantant le dessus* ; & puisque cette maniere de parler en notre langue exprime ce que nous apellons parties ou contre-parties d'un même air, on ne peut pas douter que M. Dacier faisant dire à Horace, que Tigel-

Tigellius chantoit tantôt la basse, tantôt le dessus de l'air, *O Bacchus*; il n'ait prétendu que le *summa* & le *ima* d'Horace marquoient & signifioient expressément la basse & le dessus de ce même air.

Mais quand la traduction n'exprimeroit pas, aussi formellement qu'elle le fait, ces deux prétendues parties de basse & de dessus, les remarques de M. Dacier ne nous laisseroient pas la liberté d'en douter; car voici comme il s'y exprime: *Horace dit donc que Tigellius chantoit si opiniatrement, quand la fantaisie l'en prenoit, qu'après avoir* chanté longtems le dessus, *il chantoit* ensuite la basse, *en s'accompagnant du Tétracorde.*

C'est-à-dire, selon M. Dacier, que le Tétracorde, dont Tigellius accompagnoit sa basse chantante, faisoit le dessus contre cette basse, & tenoit la place du dessus chantant: il l'entend si bien de la sorte, qu'il en conclud, *qu'on peut inferer de ce passage, que le Tétracorde étoit ordinairement un dessus*, & quelques lignes plus bas, *que la musique des anciens avoit des parties.*

Je ne m'arrête point quant à present aux conséquences savantes qu'il tire de ces deux prétendues parties; mais de ces conséquences mêmes j'en tire une plus juste que les siennes, & qui fait à mon sujet, c'est que par le *summa* & le *ima* d'Horace, & par ces termes de la traduction, *tantôt en chantant le dessus, tantôt en chantant la basse*, M. Dacier a entendu deux contre-parties d'un même air, la basse & le dessus.

Or il est tout visible, M. R. P. qu'il n'y a rien dans cet endroit d'Horace qui designe le moins du monde ce que nous apellons la basse & le dessus d'un même air; qu'il ne s'y agit point du tout de deux parties de caractere different, mais de deux tons entierement opolés, & qui n'avoient d'autre raport entre eux que celui de l'oposition qu'il y a entre le plus aigu & le plus grave; & qu'enfin il n'en faloit pas davantage pour ce que prétendoit Horace, qui étoit uniquement de faire sentir la bisarerie d'un Musicien fantasque qui chantoit tantôt sur le ton le plus haut, tantôt sur le ton le plus bas. D'ailleurs ce que j'ai dit & prouvé ci-devant, du raport que le *summa* & le *ima* avoient aux deux cordes dormantes du *Tétracorde*, *hypate* & *nete*, me dispense d'entrer ici dans un plus grand détail sur un point qui n'a pas besoin d'autre preuve.

En voilà bien assez ce me semble, M. R. P. sur le *summa* & le *ima* d'Horace; non pas que, si on m'en defioit, je ne pusse trouver encore une nouvelle méprise sur ces deux mots, en ce que M. Dacier supose entre le *ima* & le Tétracorde, une sorte de raport qu'il ne reconnoît point entre le *summa* & le même instrument, quoique l'un de ces deux mots n'y ait pas plus de raport que l'autre; mais il est tems de finir sur ce point; & après avoir articulé six méprises bien comptées sur ces trois mots, *voce summa & ima*, il faut voir combien nous en pourons trouver sur les deux qui nous restent, c'est-à-dire sur le *resonat* & sur le *chordis quatuor*.

Quand tout ce que j'ai dit jusqu'ici, M. R. P. ne prouveroit pas démonstrativement, qu'on ne peut parvenir au vrai sens de la pensée d'Horace en cet endroit, qu'en expliquant le *summa* & le *ima* de cet Auteur relativement aux quatre cordes du Tétracorde, je suis persuadé que vous en demeureriez convaincu par le détail que je vais vous faire des égaremens & des supositions chimériques dans lesquelles s'est perdu M. Dacier, en s'écartant de cette route, l'unique qui fût bonne.

M. Dacier en traduisant le *summa* & le *ima* sans aucune relation aux quatre cordes dont parle Horace, s'étoit bien aperçu, que n'ayant fait aucun usage de ces quatre cordes, elles lui restoient dans la main; & que comme Horace ne les avoit pas citées pour rien, il falloit bien que lui Traducteur & Commentateur trouvat moyen d'en faire quelque chose. Sur cela il prend noblement son parti, & ne pouvant en faire rien de mieux, il en fait un Tétracorde: c'est-à-dire que d'un Tétracorde purement en idée, il en fabrique un Tétracorde réel; premiere suposition fausse & chimerique, dont il n'y a pas le moindre fondement dans Horace.

En effet, qu'on tourne comme on voudra les paroles de ce Poëte, je defie qu'on y trouve autre chose que les quatre cordes d'un instrument, conçues telles qu'elles sont dans l'instrument, & non l'instrument même. Car suposons pour un moment que ces termes d'Horace, *resonat chordis quatuor*, signifient réellement ce qu'il plaît à M. Dacier, contre toute regle de grammaire & de construction, de leur faire signifier, c'est-à-dire qu'ils marquent une sorte de contre-

tre-partie entre le Tétracorde & la basse chantante, ces termes se réduisent alors à exprimer, que Tigellius en chantant prenoit tantôt le plus haut ton, *modò summâ voce*, tantôt celui, *modò hac*, qui fait la basse contre les quatre cordes du Tétracorde, *resonat chordis quæ quatuor ima*. On comprendroit fort bien par là que le ton dont chantoit Tigellius, étoit de nature à faire la basse contre le Tétracorde, mais non pas qu'il la fît actuellement contre ce Tétracorde, ni que Tigellius l'eût en main, comme le dit expressément M. Dacier. Car pour qu'on pût l'entendre de la sorte, je dis même en prenant à rebours, comme le fait M. Dacier, la signification de tous les mots; il faudroit qu'il y eût dans la phrase *resonabat*, & non pas *resonat*; & qu'on fît dire à Horace: *modò hac voce quæ ima* resonabat *chordis quatuor*, comme il auroit dû le dire, s'il eût voulu marquer que Tigellius en chantant faisoit la basse contre le Tétracorde. Mais il ne dit point *quæ resonabat*, il dit simplement *quæ resonat*, c'est-à-dire, *quæ solet resonare*; & M. Dacier est obligé de le rendre ainsi lui-même dans son explication, où il dit: *tantôt avec la basse qui fait la contre-partie avec le Tétracorde.* Or pour marquer un accompagnement actuel il faudroit dire, non *qui fait*, mais *qui faisoit* la contre-partie avec le Tétracorde. Et tant qu'il n'y aura que *resonat*, cela ne peut signifier autre chose, en prenant même ce terme dans le sens faux & détourné que lui donne M. Dacier, sinon que le ton dans lequel chantoit Tigellius, étoit celui qui fait ordinairement la basse contre le Tétracorde.

Suposons par exemple, M. R. P. qu'en vous faisant l'éloge d'une belle voix que j'aurois entendue, je vous disse, pour vous marquer le caractere de cette voix, qu'elle étoit du ton qui fait la basse contre les flutes; prétendrois-je par là que le même homme eût chanté & joué de la flute en même tems? Non sans doute, & la chose seroit assez difficile dans la pratique. Or il est certain qu'Horace n'en diroit pas davantage, quand même on expliqueroit le *resonat* dans le sens de M. Dacier; & que pour marquer un usage actuel & réel du Tétracorde, il faudroit *resonabat* & non pas *resonat*. C'est donc à faux & sans nul fondement que M. Dacier fait un instrument réel de ce Tétracorde, qu'Horace ne considere qu'en idée; & dont il ne fait ici mention, que pour fixer sur la notion commune qu'on avoit du Tétracorde, les tons differens sur lesquels chantoit Tigellius.

Mais enfin, en dépit d'Horace, voilà le Tétracorde fabriqué de la façon de M. Dacier; & parcequ'il n'eût servi de rien de le fabriquer, si on ne le mettoit en oeuvre, il ne balance pas à le mettre entre les mains de Tigellius, & de le lui faire toucher par maniere d'accompagnement, seconde suposition de M. Dacier aussi chimerique & aussi mal fondée que la premiere; car premierement il n'y a pas un mot dans Horace qui puisse faire soupçonner ou même déviner en aucune maniere, que Tigellius touchât le Tétracorde en chantant. Il y est parlé de quatre cordes qui composoient cet instrument, & il n'y est rien dit de plus.

M. Dacier en second lieu a d'autant plus de tort de mettre cet instrument entre les mains de Tigellius, que nous ne voyons nulle part qu'il s'en soit jamais escrimé. S'il étoit célébre à la Cour d'Auguste, c'étoit uniquement par le talent de sa voix. Par tout où Horace fait mention de lui, il ne le represente que de ce côté-là. *Omnibus hoc vitium est cantoribus*, dit-il, . . . *ut nunquam inducant animum cantare rogati*. Ces termes *cantoribus* & *cantare* qu'il employe au sujet de Tigellius, ne marquent que du chant, & n'ont aucun raport aux instrumens. Ciceron à la vérité en parle comme d'un joueur de flute & le nomme *Tibicinem*; mais outre qu'il ne s'exprime ainsi que dans un moment de dépit, & qu'il a pu se servir du terme de fluteur par maniere de mépris, pour désigner un Musicien, il est toujours certain qu'une flute & un Tétracorde sont deux; & que d'ailleurs Horace, dont il s'agit ici, n'a jamais parlé de Tigellius que par raport à sa belle voix & aux graces de son chant. Sur quoi donc fondé M. Dacier lui fait-il toucher le Tétracorde, sur-tout dans un endroit où il n'en étoit pas besoin, & où il le fait en pure perte, & même contre l'intention de son Auteur? Car que prétend ici Horace? rien autre chose que de marquer la bisarerie d'un Musicien, qui passoit brusquement & sans raison, du ton le plus bas au ton le plus haut. Or que dans ces bisares changemens de tons ce Musicien s'accompagnat ou non avec un Tétracorde, qu'est-ce que cela ajoutoit à son caractere? L'accompagnement eût été là tout-à-fait hors d'œuvre; Horace étoit trop correct dans ses portraits pour s'y permettre de ces coups vagues de pinceau, plus propres à gâter la peinture qu'à l'embellir; & l'on peut dire que jamais Poëte ne fut moins sujet que lui à de pareils écars.

Aussi

Aussi n'est-ce point lui, mais M. Dacier uniquement, qui faute d'avoir entendu son Auteur, & par le seul besoin qu'il a eu d'employer ces quatre cordes dont il se trouvoit embarassé, fait faire à Tigellius un métier que nous n'aprenons point qu'il ait jamais fait; en quoi il est d'autant plus inexcusable qu'il n'a pu prendre ce parti, sans détruire les principes & les regles de la grammaire & de la construction Latine.

Pour bien expliquer un Auteur il faut l'entendre; & pour le bien entendre, il faut suposer sur-tout quand il s'agit d'un Auteur de la premiere volée du siecle d'Auguste, qu'il savoit sa langue, & qu'il la parloit correctement; de sorte que lorsque le sens qu'on lui donne ne peut subsister qu'en supoſant qu'il a parlé contre les regles de la langue, contre les principes de la construction Latine, & contre l'usage des meilleurs Auteurs, on est en droit de conclure qu'il n'a point dit ce qu'on lui fait dire: apliquons ce principe à Horace dans la question presente.

M. Dacier met un Tétracorde entre les mains de Tigellius, & supose qu'il en accompagnoit sa voix qui faisoit la basse, tandis que le Tétracorde faisoit le dessus; & il fonde son sentiment sur ces paroles d'Horace, *hac voce quæ ima resonat quatuor chordis*; ce qu'il explique par ces mots: *tantôt avec la basse qui fait la contre-partie avec le Tétracorde*; c'est-à-dire qu'il supose que *chordis* est au datif & qu'il y est régi par le verbe *resonat*, puisque ce n'est qu'en supoſant ce régime que la phrase d'Horace peut avoir le sens qu'il lui donne.

Or je demande, M. R. P. où on trouvera que le verbe *resonare* ait jamais régi un datif après lui? C'est de quoi je defie qu'on produise un seul exemple. Pour *resonare aliquid*, cela se trouve; Virgile dit:

Formosam resonare doces Amaryllida sylvas.

Vous faites retentir les forêts du nom de la belle Amaryllis, ou vous faites redire son nom aux forêts; mais pour *resonare alicui rei*, c'est une construction qui est totalement du crû de M. Dacier; & comme on ne peut l'attribuer à Horace qu'en le faisant tomber dans un barbarisme dont il n'étoit pas capable, il s'ensuit qu'il n'a pû donner à *resonare chordis* la construction que donne à ces mots M. Dacier; & que par conséquent il ne s'agit point ici d'un accompagnement, qu'on ne peut suposer, qu'en supoſant qu'Horace ne savoit pas parler Latin.

Voilà donc déja deux fautes qu'a fait M. Dacier sur le *resonat* d'Horace, la premiere en ce qu'il faudroit suposer qu'il y a *resonabat* pour en former un accompagnement actuel & réel; la seconde en ce qu'il lui donne un régime qu'il n'a jamais eu en Latin, & qui est *resonare alicui rei*. A ces deux j'en ajouterai une troisieme qu'a faite encore M. Dacier, par raport à la signification de ce même mot, qu'il prétend exprimer ici une contre-partie, ce qui est insoutenable en toute maniere.

Le verbe *resonare* ne signifie la même chose que *contra sonare*, que par raport à un écho qui renvoye le son dont il a été frapé; hors delà il ne signifie précisément que *sonare*, *sonum edere*; & ce n'est effectivement que dans ce sens que l'a employé Horace, en mettant *chordis* à l'ablatif comme régi par la préposition *ex* qu'on sousentend, ainsi qu'il se pratique assez librement en vers.

M. Dacier qui veut absolument que ce verbe marque une contre-partie, a cru nous éblouir en nous jettant du Grec à la tête, & en disant, *resonat*, c'est ἀντᾴδει, ἀντηχεῖ, ἀντιφωνεῖ. *chante la contre-partie.* Mais il ne trouvera pas plus son compte avec le Grec qu'avec le Latin; car premierement de ces trois verbes Grecs il n'y a que ἀντηχεῖ dont la signification ait du raport à celle de *resonare*. Et quand il seroit vrai que *resonare* signifieroit la même chose que les trois verbes Grecs, M. Dacier n'en seroit pas plus avancé; puisqu'aucun de ces trois verbes n'a jamais signifié ce que nous apellons contre-partie. La préposition ἀντὶ qui les caracterise ne marque qu'une oposition & une sorte de défi & de combat entre deux personnes ou deux partis qui disputent à qui l'emportera. Ἀντᾴδω signifie en Latin *occino*, *occano*, *cantu provoco*; de sorte que sa signification propre & naturelle ne tombe que sur un combat d'émulation de deux gens qui en chantant des airs differens, ou récitant tour à tour le même air, disputeroient à qui chanteroit le mieux; voilà ce qui s'apelle proprement ἀντᾴδει. Je dis la même chose de ἀντηχεῖν & de ἀντιφωνεῖν; ces deux verbes ne marquent non plus qu'une sorte

forte de défi entre des gens qui difputeroient à qui fe feroit le mieux entendre, ou à qui crieroit le plus fort; c'eft furquoi j'en apelle à tout ce qu'il y a de gens qui entendent le Grec; & je ne comprens pas comment M. Dacier a pu avancer une chofe auffi fauffe, que de prétendre comme il le dit expreffément, que ἀντᾴδει, ἀντηχεῖ, & ἀντιφωνεῖ fignifient, *chante la contre-partie.* C'eft vouloir impofer à ceux qui ne favent pas le Grec; & c'eft même leur impofer en pure perte, car quand ces trois verbes pourroient être pris dans ce fens, il n'y gagneroit rien; puifque dès-lors ils ne fignifieroient plus en Grec ce que fignifie en Latin *refonare*, qui ne veut dire autre chofe, que *fonum edere*, ou tout au plus *fonum reddere* renvoyer le fon à la maniere d'un écho.

A prendre le verbe *refonare* dans le fens que lui veut donner M Dacier, je m'imagine M. R. P. que toutes les fois qu'il entendoit chanter à l'Eglife la premiere ftrophe de l'himne de S. Jean-Baptifte *Ut queant laxis refonare fibris*, &c. il trouvoit des contre-parties dans ce *refonare*; & que s'il eût eu à traduire cette ftrophe, il l'auroit rendue en difant, *Purifiez nos lévres, grand Saint, afin que nous puiffions chanter vos merveilles en contre-partie avec les inftrumens*; car qui l'eût empêché, s'il l'eût jugé à propos, de prendre *fibris* pour des cordes d'inftrument, & de les employer à en former quelqu'un, de la même maniere que du *chordis quatuor* d'Horace il en a fait un Tétracorde réel? Ce qu'il y a de fûr, c'eft que le *refonat* dans Horace ne marque pas plus de contre-partie, que le *refonare* dans l'himne de S. Jean; qu'il n'en a jamais été queftion ni dans l'un ni dans l'autre; & qu'on ne peut jamais prendre le verbe *refonare* dans ce fens, à moins qu'on ne fupofe qu'il en foit des mots comme des cloches, & que quand on eft favant, on foit en droit de leur faire dire tout ce qu'on veut.

C'eft cependant, M. R. P. fur ce beau fondement du verbe *refonat*, pris comme s'il fignifioit une contre-partie, que M. Dacier apuye une conféquence qu'il en tire hardiment au fujet du Tétracorde, en difant: *on peut inferer de ce paffage, que le Tétracorde étoit ordinairement un deffus.* Conféquence qui fe trouve fauffe par plufieurs endroits.

Car premierement quand il feroit vrai que le verbe *refonat* fignifie là un accompagnement, fur quoi M. Dacier prétendoit-il que cet accompagnement fût une contre-partie? C'eft une queftion encore fort indécife, & que je ne fais même fi on poura jamais décider bien fûrement, que de favoir, fi les Anciens ont eu la connoiffance, ou du moins l'ufage de ce que nous apellons partie en Mufique. M. Wallis Profeffeur de Géométrie dans l'Univerfité d'Oxford, & membre de la Societé Royale de Londres, homme des plus verfés dans l'intelligence de la Mufique des Anciens, & l'un de ceux qui l'a examinée de plus près, comme il paroît par fes favantes notes fur les trois Livres de l'harmonique de Claude Ptolémée dont il nous donna une très belle édition en 1682, déclare formellement dans l'*appendix* qu'il a mis au bout de cette édition, qu'il eft perfuadé que les Anciens n'ont eu aucune connoiffance de ce que nous apellons parties dans la Mufique: voici fes propres termes: *Ea verò, quæ in hodiernâ Muficâ confpicitur, partium (ut loquuntur) feu vocum duarum, trium, quatuor, pluriumve inter fe confenfio, concinentibus inter fe, qui fimul audiuntur, fonis, veteribus erat (quantùm ego video) ignota.* A quoi il ajoute un peu plus bas, qu'il n'en a prefque pas trouvé la moindre trace dans la Mufique des Anciens: *quorum ego* (il s'agit des parties, *baffus, tenor, contratenor, difcantus, &c.*) *in veterum Muficâ, vix ulla veftigia, haud certa faltem, deprehendo.*

Mais quoique ce foit une chofe fort problématique que cette queftion, & que l'opinion de M. Wallis foit le fentiment où donnent le plus communément ceux qui ont étudié cette matiere; cependant ils ne difconviennent pas que les voix ne fuffent quelquefois accompagnées d'inftrumens dans la Mufique des Anciens. En quoi il ne faut pas croire qu'il y ait de la contradiction, puifqu'ils n'entendent par là qu'une forte d'accompagnement où les inftrumens difoient précifément la même chofe que les voix qu'elles fuivoient ou à l'uniffon ou à l'octave; & je vous avourai, M. R. P. que rien ne me rend plus probable ce dernier fentiment que de voir combien les Anciens faifoient de cas de l'uniffon. Cela alloit fi loin qu'ils ne préferoient l'octave aux autres confonances, que parcequ'ils la regardoient comme la plus agréable après l'uniffon.

Tout cela fupofé, il s'enfuit que quand on accorderoit à M. Dacier que le *refonat* d'Horace marque un accompagnement, il ne feroit pas en droit d'en conclure que ce fût un accompagnement

compagnement à parties differentes ; ainsi la consequence est déja fausse par cet endroit ; mais elle l'est encore par un autre qui est sans replique.

D'où est-ce que M. Dacier infere que le Tétracorde étoit ordinairement un dessus ? Il l'inféré de ce que Tigellius s'accompagnoit du Tétracorde en contre-partie, tandis qu'il chantoit la basse, que M. Dacier explique par *vox ima* ; c'est-à-dire que le Tétracorde n'étoit, selon lui un dessus que parceque *vox ima* étoit la basse. Or comme il a été prouvé ci-devant, que *ima vox* étoit un dessus & non pas un basse ; il doit s'en suivre selon le raisonnement de M. Dacier, que le Tétracorde étoit une basse & non pas un dessus, comme il lui a plu de le décider, en se mêlant de raisonner à perte de vue, sur une matiere où il ne voyoit goute ; car s'il eût connu seulement les premiers élémens de ce qui regarde le Tétracorde dans la Musique des Anciens, il auroit vu que cet instrument pris dans sa simplicité originaire & tel que le represente Horace, n'étoit ni basse ni dessus ; c'est ce que j'aurai peut-être lieu de vous expliquer dans la suite ; mais il faut finir auparavant avec M. Dacier, qui pour derniere conséquence de tout ce qu'il a bien voulu imaginer sur nôtre passage d'Horace, conclud très doctement *que la Musique des Anciens avoit des parties.*

C'est-à-dire, M. R. P. que si on veut passer à M. Dacier que *vox summa* signifie un dessus, que *vox ima* signifie un basse ; que les quatre cordes dont parle Horace, étoient un Tétracorde réel ; que Tigellius qu'Horace ne represente que chantant, jouoit en même tems du Tétracorde ; que *resonat* doit s'entendre comme s'il y avoit *resonabat* ; que *chordis* est au datif comme régi par *resonat* ; que ce même verbe signifie ce qu'il n'a jamais signifié en Latin ; que le Tétracorde qu'on fait toucher à Tigellius étoit un dessus, & que Tigellius chantoit la basse contre ce Tétracorde ; ce qui fait huit ou neuf supositions toutes chimériques, dont je crois avoir démontré la fausseté plus claire que le jour, on ne poura se défendre de conclure avec lui, *que la Musique des Anciens avoit des parties.*

Voilà, M. R. P. à quelles tristes extrémités a réduit M. Dacier l'embaras de ces quatre cordes d'Horace, où il est allé s'empêtrer mal à propos ; & d'où il n'a cru pouvoir se dégager, qu'à force de supositions acumulées les unes sur les autres, & toutes aussi risibles qu'elles sont fausses. Voilà ce qu'on apelle un savant commentaire sur Horace. Je ne sais point, comme je vous l'ai déja dit, comment il s'est tiré d'affaire dans les autres passages difficiles de ce Poëte ; mais je sais bien que sur celui-ci il s'est pitoyablement égaré ; & qu'il a trouvé le moyen de faire une bonne douzaine de bévues assez grossieres dans l'étendue de cinq mots. Qui auroit jamais soupçonné rien de pareil dans un homme qui s'explique aussi hautement & aussi magistralement qu'il le fait sur la maniere dont les commentateurs qui l'ont précédé avoient entendu ce même endroit d'Horace ? *Je ne suis point content*, dit-il, *de ce que les commentateurs ont dit sur cet endroit* ; cela est décisif & précis, c'est un arrêt, ne lui en demandés point de compte ; il l'a dit, cela suffit : *αὐτὸς ἔφα.* *Voici*, poursuit-il, *de quelle maniere je croi qu'il faut l'entendre* ; & sur cela il taille en plein drap ; & sans qu'il daigne étayer ses décisions d'aucune autorité, il prononce avec une précision de maître qu'on en doit croire sur sa parole. *Vox summa*, dit-il, *c'est le dessus* ; *vox ima*, *c'est la basse.* Mais où l'avez-vous pris, & sur la foi de quel Auteur le decidez-vous ainsi ? Je le croi, cela suffit. Avouez, M. R. P. qu'on fait de belle besogne, quand on le prend sur ce ton en fait de commentaire.

Je m'explique en ceci avec d'autant plus de liberté, que M. Dacier lui-même m'en a donné l'exemple, & que je ne crois pas, quelque grand qu'ait été son mérite en fait d'érudition, être obligé à plus de ménagement à son égard, qu'il n'en a eu lui-même pour un Auteur aussi respectable que Quintilien ; car voici comme il s'exprime à son sujet dans ses Remarques sur la IV. Satire du I. Livre d'Horace : *Quintilien s'est donc trompé ?* dit-il, *oui sans doute, & ce n'est pas même la seule faute qu'il ait faite sur ce sujet.* Qu'on me dise après cela : Quoi vous osez taxer un homme de la réputation de M. Dacier, d'être tombé dans des méprises & des bévues grossieres ? je répondrai comme lui, oui sans doute, & j'ai même fait plus, puisque je l'ai prouvé, & que je ne crois pas qu'après avoir lu cette Dissertation on en puisse douter.

De tout ce que j'ai dit, M. R. P. je conclus, que puisque les méprises où est tombé M. Dacier, ne viennent que de ce qu'il n'a pas aperçu la liaison nécessaire que le *summa* & le *ima*,

du passage d'Horace, avoient avec le *chordis quatuor* qui y est joint ; le vrai & unique moyen pour ne point se méprendre dans l'explication de ce même passage, est de considerer le *summa* & le *ima* relativement à *chordis quatuor*, c'est-à-dire, comme étant les deux cordes les plus marquées des quatre dont est composé le Tétracorde ; moyennant quoi toute difficulté est aplanie. Ainsi, après la discussion exacte que j'ai faite dans cette Dissertation de tout ce qu'il y avoit de difficile dans les termes d'Horace, je croi être en droit de dire, qu'on doit l'entendre de la maniere suivante ? *Modò summâ voce, id est voce illâ quæ ita resonat in Tetrachordo, ut sit ex quatuor chordis Tetrachordi, summa ratione loci, eademque gravissima ratione soni ; modò hac voce, quæ ita resonat in eodem Tetrachordo, ut sit ex quatuor chordis Tetrachordi, ima ratione loci, eademque acutissima ratione soni.*

Ceci, comme vous le jugerez bien, M. R. P. est moins une traduction, qu'une glose un peu étendue & plus propre pour des Remarques dont elle renferme les principes, que pour une version élégante où tout ce détail seroit hors d'oeuvre ; mais je suis persuadé que la version même ne peut être exacte & réguliere, si ce qui en fait le fonds, n'est au moins dans l'esprit du traducteur.

Ce seroit ici le lieu, mon révérend Pere, d'expliquer certaines particularités du Tétracorde & de la Musique des Anciens que j'ai renvoyées à la fin de cette Dissertation. Mais comme cela demande quelque étendue, & que cette seconde partie de ma Dissertation, qu'il a falu couper en deux pour ménager le terrain ; est déja assez longue, j'ai cru devoir encore renvoyer ce détail à une troisieme partie.

Fin du troisieme Tome.



OEUVRES D'HORACE

EN LATIN ET EN FRANÇOIS,

AVEC

DES REMARQUES

CRITIQUES ET HISTORIQUES.

PAR MONSIEUR DACIER.

CINQUIEME EDITION, revue, corrigée d'un nombre considerable de fautes, & augmentée de NOTES critiques, historiques & géographiques, & des differentes leçons de Mrs. BENTLEI & CUNINGAM, & du P. SANADON.

TOME QUATRIEME.



A HAMBOURG,
DE L'IMPRIMERIE D'A. VANDENHOECK,
LIBRAIRE à *LONDRES.*

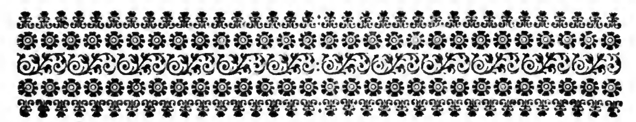
MDCCXXXIII.

Q. HORATII FLACCI EPISTOLARUM

LIBER PRIMUS.

LES EPITRES D'HORACE.

LIVRE PREMIER.



REMARQUES

SUR LE TITRE

DES EPITRES.

QUOI *qu'on ait donné aux pieces de ces deux Livres le titre de* Lettres, *ou d'E*pitres, *elles ne laissent pas de pouvoir être apellées* Satires : *comme celles des deux Livres précédens. Le nom qu'elles ont aujourd'hui a été pris, sans doute, de la derniere Epitre du Livre second, où il écrit à Julius Florus:*

-------- ne mea sævus
Jurgares ad te quòd epistola nulla veniret.

Afin que vous ne pussiez me gronder de ce que vous ne receviez aucune Lettre de moi.

Mais le nom de Lettres *est un nom géneral qui convient à toutes sortes d'écrits, de quelque nature qu'ils soient, quand on les adresse à quelqu'un. Ainsi dans les deux premiers Livres, les deux Satires qu'Horace adresse à Mécénas, peuvent fort bien être apellées des* Epitres, *comme parmi les Satires de Lucilius il y en avoit plusieurs qui auroient pu porter le même nom. Celle-ci par exemple:*

------ Salutem fictis versibu' Lucilius
Quibus potest impertit, totumque hoc studiosè, &
Sedulò.

Lucilius, dans ses vers, souhaite santé & prosperité à tous ceux à qui il peut; & il fait ce souhait de tout son cœur.

Et celle-ci:

 Virtus,

Virtus, Albine, est pretium persolvere verum.

Albinus, la vertu consiste à donner à chaque chose son juste & veritable prix.

Et celle-ci encore:

Quo me habeam pacto, tamen etsi non quæri', docebo.

Je vous dirai l'état de ma santé, quoique vous ne m'en demandiez pas de nouvelles.

On ne peut pas douter que ce ne soient de veritables Epitres, aussi-bien que les Satires que Perse, très exact imitateur d'Horace, adresse à Plotius Marcinus, à Annéus Cornutus, & à Cesius Bassus. Les Savans, qui ont prétendu que ces Epitres d'Horace n'avoient rien de commun avec ses Satires, & qu'elles ne pouvoient être comprises sous ce nom géneral, ont fondé ce sentiment sur ce qu'Horace loue Mécénas & ses autres amis dans ses Epitres; ce qui ne convient point du tout, disent-ils, à la Satire, & c'est ce qui les trompe. Les louanges peuvent être aussi-bien la matiere de la Satire, que les railleries, comme on a pu le voir par le petit Traité que j'en ai fait. Lucilius, qui passoit pour l'inventeur de cette sorte de poëme, ne faisoit pas toujours la guerre au vice dans ses Satires; il y louoit aussi très souvent la vertu. Horace lui-même n'a-t-il pas loué Auguste & Mécénas dans les siennes? & Perse n'a-t-il pas loué Cornutus? Mais voici ce qui décide entierement la question: personne ne doit être mieux cru que ce Poëte sur le nom qu'il faut donner à ses derniers Livres. Il les apelle lui-même Sermones, *c'est-à-dire* Discours, *ou* Satires, *dans la Lettre qu'il écrit à Tibulle:*

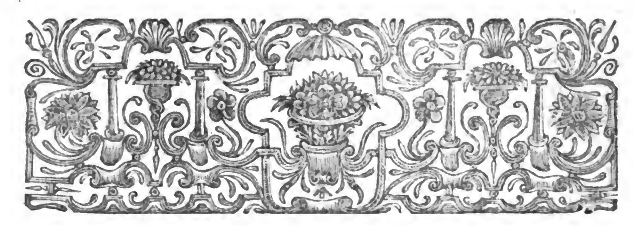
Albi, nostrorum sermonum candide judex.

Et après lui les Anciens les ont cités sous le nom de Satires, comme Suétone dans la Vie de ce Poëte.

Ce n'étoit pas là la difference qu'on devoit établir entre les Satires & les Epitres; il y en a une plus essencielle, & plus digne de notre curiosité. Il falloit faire voir qu'Horace s'étant aperçu que le defaut de ceux qui, avant lui, avoient entrepris de combatre les vices, & de donner des préceptes pour la vertu, venoit de ce qu'ils n'avoient aucun ordre ni aucune méthode, il a voulu rendre son ouvrage plus complet, & mieux suivi; & pour cet effet il a divisé & rangé sa matiere avec beaucoup de jugement. Il a mis d'abord ses deux premiers Livres de Satires, parceque dans le premier il travaille à deraciner les vices, & que dans le second il s'efforce d'arracher les erreurs & les fausses opinions. Après ces deux Livres, viennent les Epitres, qui peuvent fort bien être apellées la suite de ses Satires, *& il les a mises après les Satires, parcequ'il s'attache à y donner des préceptes pour la vertu, & à allumer dans nos cœurs l'amour qu'elle merite. Ainsi ces quatre Livres sont un cours de morale entier & parfait Les deux premiers sont proprement* Ἐλεγκτικοὶ, *pour parler comme les Platoniciens, c'est-à-dire* destinés à redarguër & à refuter; *& les deux derniers sont* Διδακτικοὶ *&* Παραινετικοὶ, *c'est-à-dire* destinés à insinuer & à enseigner. *Dans cette division Horace suivoit les maximes de Socrate, qui n'enseignoit jamais rien qu'il n'eût auparavant deraciné du cœur de ses disciples tout ce qui pouvoit être contraire aux sentimens qu'il leur vouloit inspirer, & cette méthode est très conforme à la nature & à la raison. Il faut arracher d'un champ toutes les épines & les méchantes herbes, & le bien préparer, avant que d'y semer le bon grain. Un bon Medecin tâche de dissiper & de chasser les mauvaises humeurs de son malade, avant que de lui donner les alimens solides, pour lui faire revenir la santé avec l'embonpoint. C'est, sans doute, de cette pratique des Medecins que Socrate & Platon ont pris ces purifications, ou plutôt ces purgations dont il est tant parlé dans leurs Livres. Il y a sur cela un beau passage dans le Sophiste de Platon, où un étranger dit à Théetete:* Mon fils, ceux qui pratiquent cette maniere de purgation dont je parle, sont du sentiment des Medecins, & ils croyent que comme le corps ne peut se bien nourir d'une viande solide, avant qu'on ait chassé toutes ses mauvaises humeurs, qui pouroient la corrompre

pre, tout de même, l'ame ne peut profiter d'une pure & saine doctrine, avant que celui qui a soin d'elle, ait réduit son malade à avoir de la honte, qu'il en ait arraché toutes les opinions contraires aux verités qu'il lui veut enseigner, & qu'il l'ait rendu si pur & si net, qu'il ne pense savoir que ce qu'il sait veritablement, & rien davantage. *Socrate ne suit pas seulement cette méthode dans chaque Dialogue, où il refute toujours avant que d'enseigner: il lie aussi par là plusieurs Dialogues ensemble, comme Horace a lié ces quatre Livres. Par exemple, ces trois Dialogues, le* Théetete, *le* Sophiste, *& le* Politique, *ne sont, à proprement parler qu'un même Traité, comme un fort savant homme l'a remarqué avant moi. Dans le premier, Socrate refute un grand nombre de definitions qu'on fait de la science: dans le second il tourne en ridicule plusieurs definitions du Sophiste: & dans le troisieme il établit ce que c'est que l'homme politique, ou l'homme d'Etat. Cela explique admirablement le dessein d'Horace. Ses deux premiers Livres de Satires sont les purgations, καθαρμοὶ, dont il se sert pour combatre nos passions, & pour nous delivrer des erreurs dont nous sommes remplis: & les deux derniers sont les enseignemens, μαθήματα, la doctrine pure & saine, qu'il fait succéder à ces maladies de l'ame dont il nous a gueris. C'est pourquoi ces deux derniers Livres plairont toujours davantage à ceux qui se trouveront libres de toutes sortes de faux préjugés.*

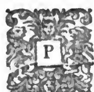




Q. HORATII FLACCI EPISTOLARUM LIBER I.

AD MÆCENATEM.

EPISTOLA PRIMA.

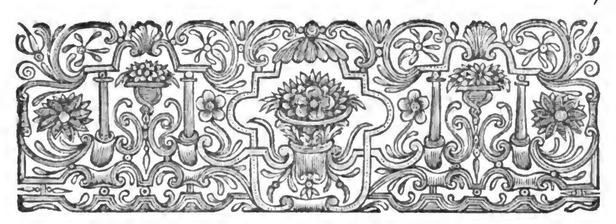


Rimâ dicte mihi, summâ dicende camœnâ,

Specta-

MECENAS s'étoit souvent plaint à Horace, & lui avoit fait des reproches de ce qu'il avoit cessé de faire des vers liriques: & Horace lui écrit ici pour s'excuser. Il lui dit donc qu'à l'âge où il est, ces vains amusemens, qui l'ont occupé pendant ses jeunes années, ont fait place à des soins plus utiles & plus pressans; qu'il n'a plus d'amour que pour la philosophie, qui seule peut lui enseigner la verité, & former ses mœurs; & que tout ce qui l'empêche de faire quelque progrès dans une science si nécessaire aux jeunes gens & aux vieillards, lui devient insuportable. Sur cela il prend occasion de faire voir les grands avantages que cette étude de la sagesse procure aux hommes, en leur aprenant les pernicieux effets de l'ambition, & les suites malheureuses qu'a d'ordinaire l'envie démesurée d'amasser du bien; & en les convainquant par mille & mille experiences, que les honneurs & les richesses ne peuvent nullement procurer le veritable bonheur, & que ceux qui les dispensent sont beaucoup moins sages que les enfans, qui dans leurs jeux même donnent toujours les premieres places à ceux qui ont mieux fait que les autres. Il parle ensuite de l'inconstance, qui nous empêche de connoître notre veritable bien, & de nous y arrêter. Il ajoute à cela une peinture très agréable de l'aveuglement des gens du monde, qui ne manquent jamais de se moquer de leurs amis, s'ils ont un méchant habit, une robe mal mise, ou les cheveux mal faits; & qui, si ces mêmes amis sont inconstans & dereglés dans leurs desirs, s'ils jouent tous les jours un nouveau personnage, & s'ils condamnent le soir ce qu'ils ont aprouvé le matin, non seulement ne leur font pas la guerre de ces defauts,

mais



LE PREMIER LIVRE DES EPITRES D'HORACE.

A MECENAS.

EPITRE PREMIERE.

MECENAS, que j'ai chanté dans mes premiers vers, & que je dois chanter encore dans mes derniers, après m'avoir éprouvé tant de fois, & mal-

mais n'y prennent pas ſeulement garde, parceque ces vices ſont trop ordinaires & trop communs: ils ſont accoutumés à voir des eſprits de travers; mais une robe de travers leur eſt inſuportable. Il finit par l'énumeration des biens qui ſuivent ordinairement la ſageſſe, ſelon le ſentiment des Stoïciens. Mais il leur donne en paſſant un ridicule qu'ils ont bien merité; & par ce ridicule il prouve fort bien ce qu'il a dit, qu'il ne s'entêtoit point de toutes les maximes des Philoſophes, & qu'en prenant dans leur doctrine ce qui l'accommodoit, il abandonnoit le reſte, & ne ſe rendoit qu'à la verité, en quelque lieu qu'il la trouvat, ou dans l'Ecole d'Epicure, ou dans celle de Zénon. Il ne faut pas oublier une choſe qui me paroît très remarquable; c'eſt que cette premiere Epitre répond directement à la premiere Satire, où il a auſſi traité de l'inconſtance & de l'avarice. Ici il ajoute à ces deux dereglemens de l'ame celui de l'ambition, parcequ'à le bien prendre l'ambition n'eſt qu'une branche de l'inconſtance, & qu'une eſpece d'avarice plus rafinée que l'avarice ordinaire. Il ne faut pas priver ici Jule Scaliger de la louange qui lui eſt dûe, d'avoir bien jugé de cette Epitre. *Prima verò Epiſtola*, dit-il, *quovis melle dulcior eſt. Sententia appoſita, dictio caſta, rotunda, ſuavis: quapropter arbitror poſtremam omnium factam, primam poſitam ob luculentam raritatem. La premiere Epitre eſt plus douce que le plus excellent miel; les ſentences y ſont convenables & à propos, & la diction en eſt chaſte, ronde, coulante. C'eſt pourquoi je crois qu'elle fut faite après toutes les autres, & placée la premiere à cauſe de ſa rare beauté.*

1 *Primâ dicte mihi, ſummâ dicende camœnâ*] On a cru que ces Epitres avoient été faites après toutes

Spectatum satis, & donatum jam rude quæris,
Mæcenas, iterum antiquo me includere ludo.
Non eadem est ætas, non mens. Veianius, armis
Herculis ad postem fixis, latet abditus agro:
Ne populum extremâ toties exoret arenâ.
Est mihi purgatam crebrò qui personet aurem:

Solve

tes les Odes & après toutes les Satires; mais on verra manifestement le contraire dans la suite de ces Remarques, où je prouverai qu'il y a des Odes & des Satires qui ont été faites après plusieurs Epitres. Ce qui a trompé ces Savans, c'est ce qu'Horace dit ici: *O vous qui avez été chanté dans mes premiers vers, & qui le devez être encore dans mes derniers.* Il n'étoit pourtant pas difficile de voir que cette piece est un des derniers ouvrages d'Horace, qui l'a mise à la tête de ses Epitres, non pas à cause de sa rare beauté, comme l'a cru Scaliger, mais pour en faire une espece de dédicace, comme il a fait dans les Livres précédens. Il imite ici ce que Virgile avoit dit à Auguste dans la VIII. Eclogue:

A te principium tibi desinet....

Ce qui est pris d'Homere: *ἐν σοὶ μὲν λήξω, σέο δ' ἄρξομαι. Je finirai par vous, & je commencerai par vous.* Et Horace traite par-là Mécénas comme une Divinité que l'on doit invoquer au commencement & à la fin de ses ouvrages. Je ne suis pas content de la maniere dont on a expliqué ce premier vers; *prima camœna* n'est point ici la premiere Ode, *Mecænas atavis edite regibus:* ni *summa camœna* n'est point cette Epitre seule. Horace a des vues plus grandes & plus générales. Il partage sa poësie en deux, en lirique & en morale. Comme il a chanté Mécénas dans la premiere, il veut aussi le chanter dans la derniere. Ce sens-là me paroit plus noble & plus beau.

2 *Spectatum satis*] *Spectatus*, éprouvé, c'est un terme emprunté, ou de l'argent qu'on éprouve, ou des gladiateurs qui ont souvent combatu avec succès. Terence dans l'Andriene: *Enimvero spectatum satis putabam. Enfin je crus que je l'avois assez éprouvé.*

Et donatum jam rude] Quand les maîtres d'armes donnoient leçon à leurs gladiateurs, ils les faisoient combatre avec des fleurets, comme on fait aujourd'hui dans nos salles d'armes: & quand ces gladiateurs avoient servi trois ans dans l'arene, on leur donnoit leur congé: ou sans attendre même ces trois années, lorsqu'ils donnoient en quelque occasion des marques extraordinaires de leur adresse & de leur courage, le peuple leur faisoit donner ce congé sur le champ même. La marque de ce congé étoit un de ces fleurets, qui n'étoient pas de fer comme les nôtres, mais de bois; car Polybe les apelle *ξυλίνας μαχαίρας*; Dion, *ξίφη ξύλινα, épées de bois*; & Capitolin *baculos*, des *bâtons*. Ceux qui avoient reçu ce fleuret étoient apelés *Rudiarii*, & ils étoient entierement libres: ou, s'ils étoient esclaves, on les retenoit pour être les maîtres des autres. Ils avoient l'emploi des *Lanistæ*, & ils portoient toujours ce fleuret pour marque de leur maitrise. Cette comparaison d'Horace est fort belle: il compare la poësie lirique à un amphithéâtre, & les Poëtes à des athletes, à des gladiateurs: & comme dans l'amphithéâtre il y avoit des regles exactement observées, pour empécher qu'un homme ne vieillît, comme on dit, sous le harnois, & qu'il ne combatit plus lorsque ses forces seroient amorties, & qu'il ne pouroit plus donner de plaisir aux spectateurs; il en doit être de même dans la poësie lirique. Un Poëte qui a paru avec succès, doit se servir du privilége de l'âge, qui est pour lui ce que le fleuret étoit pour les gladiateurs; & ne plus paroître dans cette lice, quand les années ont glacé ses esprits.

3 *Iterum antiquo me includere ludo*] Les gladiateurs apellés *Rudiarii*, c'est-à-dire qui avoient eu leur congé, ne pouvoient plus être forcés à combatre; mais on en voyoit tous les jours qui pour de l'argent retournoient dans l'arene, & s'exposoient encore aux mêmes dangers. Suétone dit de Tibere, qu'il donna deux combats de gladiateurs au peuple; l'un en l'honneur de son pere, & l'autre en l'honneur de son aïeul Drusus: le premier dans la place Romaine, & l'autre dans l'amphithéâtre, où il fit revenir des gladiateurs qui avoient eu leur congé, & ausquels il promit cent mille sesterces de récompense, c'est-à-dire douze mille cinq cents livres. *Munus gladiatorium in memoriam patris, & alterum in avi Drusi dedit, diversis temporibus ac locis: primum in foro, secundum in amphitheatro: Rudiariis quoque quibusdam revocatis, auctoramento centum millium.* Ainsi la comparaison d'Horace est fort juste & fort bien suivie.

An-

& malgré un congé obtenu dans toutes les formes, vous cherchez à m'engager de nouveau dans mon ancienne lice ; mais je n'ai plus ni le même âge, ni les mêmes sentimens. Le gladiateur Veïanius, après avoir une fois consacré ses armes dans le temple d'Hercule, vit retiré dans sa petite maison de campagne, pour n'être pas si souvent obligé de demander grace au peuple au bout de l'arene, après avoir vaincu son ennemi. J'entens incessament à mes oreilles une voix qui me dit fort clairement: Si tu es sage, laisse de bonne heure en repos le cheval qui commence à vieillir,

Antiquo me includere ludo] On apelloit *ludum* le lieu où les gladiateurs s'exerçoient, & celui où ils combatoient. Le mot *antiquo* prouve bien que cette Epitre fut faite longtems après qu'Horace eut cessé de faire des vers liriques, & par conséquent c'est un de ses derniers ouvrages.

4 *Non eadem est atas, non mens*] Il ne suffisoit pas de dire, *non eadem est atas*, je n'ai plus le même âge; il falloit ajouter, *nec mens*, ni le même esprit. Quand l'âge marche seul, & que l'esprit demeure derriere, il n'y a point de folie dont les hommes ne soient capables: il faut toujours que l'âge & l'esprit aillent ensemble, & qu'ils marchent d'un pas égal. Mais il est bien rare que les hommes fassent marcher ainsi de conserve leur âge & leur esprit.

Veianius armis Herculis ad postem fixis] Horace veut autoriser sa retraite par l'exemple d'un celebre gladiateur apellé Veïanius, qui après avoir combatu souvent avec succès, & avoir merité son congé, se retira dans une petite maison de campagne, & eut la prudence de ne plus s'exposer à combatre. Ce Veïanius descendoit peut-être de ces Veïaniens, habitans du pays des Falisques, dont il est parlé dans Varron.

Armis Herculis ad postem fixis] Il a été remarqué ailleurs que quand on renonçoit à quelque métier ou à quelque art, on avoit accoutumé d'en consacrer les instrumens au Dieu qui presidoit à la chose qu'on abandonnoit. Voilà pourquoi Veïanius avoit consacré ses armes à Hercule; car Hercule étoit le Dieu des gladiateurs. Auprès de tous les amphithéâtres il y avoit une chapelle d'Hercule: & dans les lieux où il n'y avoit point d'amphithéâtre, on plaçoit ordinairement les temples de ce Dieu dans le Cirque. Vitruve dans le I. Livre: *Herculi, ubi gymnasia aut amphitheatra non sunt, in Circo. Il faut placer les temples d'Hercule dans le Cirque, lorsqu'il n'y a ni amphitheâtre ni lieux d'exercices.* Il paroît même par un passage de Varron, qu'anciennement quand on recevoit un gladiateur, la cerémonie se faisoit dans la chapelle d'Hercule, *ad Herculis athleta facti erant*. Sur tous les lieux d'exercices il y avoit aussi une figure d'Hercule qui tenoit sa massue. Au reste les gladiateurs n'étoient pas les seuls qui alloient apendre leurs armes au temple d'Hercule, après avoir obtenu leur congé; les soldats *honestâ missione dimissi* faisoient la même chose; ils alloient consacrer leurs armes & leurs boucliers, ou dans le temple d'Hercule apellé *Defenseur, Herculis defensoris*, ou dans celui de Jupiter, *Jovis propugnatoris*.

5 *Latet abditus agro*] Le mot *abditus* marque une retraite entiere & sans retour; comme dans Terence, *senex rus abdidit se*, notre bon-homme s'est retiré aux champs. Mais ce mot n'est pas toujours pris en bonne part.

6 *Ne populum extremâ toties exoret arenâ*] Ce vers est assez difficile; c'est pourquoi on ne l'a pas entierement éclairci. Pour le bien entendre, il faut savoir seulement que quand un gladiateur, qui avoit eu son congé, se laissoit tenter ou par l'envie de combatre, ou par les récompenses qu'on lui promettoit, & qu'il revenoit sur l'arene; il ne dépendoit pas de lui d'en sortir quand il vouloit; il falloit qu'il gagnat la faveur du peuple, & que le peuple l'en retirat. C'est pourquoi ce gladiateur, après avoir heureusement combatu, alloit au bout de l'arene, près du lieu où étoit le peuple, & là il le prioit de lui procurer son congé. C'est ce qu'Horace a voulu dire par *extrema arena*, & c'est une particularité que le vieux Commentateur n'a pas oubliée. *Gladiatores*, dit-il, *petituri rudem ex mediâ arenâ consueverunt se ad crepidinem Circi ita conferre proximos, ut possent populum tristi vultu exorare: stabat autem populus ad podium unde ferè spectabat, ibique consuetudinis erat stantem gladiatorem petere missionem.* Ce Veïanius donc ne paroissoit plus dans l'amphithéâtre, de peur d'être obligé de faire ce qu'il avoit fait tant de fois, de demander grace au peuple. Cela suffit pour détromper ceux qui, au lieu d'*exoret*, avoient voulu lire *exornet*, qui est entierement ridicule, comme Torrentius l'a fort bien vu.

7 *Est mihi purgatam crebrò qui personet aurem*] Horace imite ici les manieres de Socrate, qui dit dans le Théagès, que par une grace particuliere des Dieux il avoit toujours avec lui un Génie qui l'accompagnoit depuis son enfance: que ce Génie étoit une voix divine, & que quand cette voix se faisoit entendre

Solve ſeneſcentem maturè ſanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus, & ilia ducat.
Nunc itaque & verſus, & cætera ludicra pono:
Quid verum atque decens, curo & rogo, & omnis in hoc ſum:
Condo & compono quæ mox depromere poſſim.
Ac ne fortè roges, quo me duce, quo lare tuter:
Nullius addictus jurare in verba magiſtri,

Quo

entendre à lui, elle le détournoit toujours de ce qu'il avoit penſé; juſques-là même que ſi ſes amis lui propoſoient quelque choſe pour lui demander conſeil, & qu'il entendît en même tems cette voix, c'étoit une marque ſûre qu'ils ne devoient pas faire ce qu'ils lui propoſoient. Cela donne beaucoup de grace à ce paſſage: ce Génie d'Horace n'étoit que ſa propre raiſon, & c'eſt cette raiſon que Simplicius apelle *le Pédagogue* qui regle & modere les deſirs de l'ame, quand elle s'abandonne à ſes apétits comme un enfant.

Purgatam aurem] Une oreille purgée & nétoyée de toutes ſortes de ſaletés, & par conſéquent très diſpoſée à entendre cette voix divine. Ce *purgatam* eſt encore pris de la philoſophie de Socrate; & Horace fait une manifeſte alluſion à ces purgations dont il a été parlé dans la Remarque ſur le titre de ces Epitres. Cela meritoit d'être remarqué. Perſe a imité ce paſſage, quand il a écrit dans la Satire V.

. . . . Purgatas inſeris aures
Fruge Cleantheâ.

Tu ſemes la doctrine de Cléanthe dans des oreilles que tu as purgées & préparées.

Perſonet aurem] Le verbe *perſonare* eſt actif en cette occaſion, & cela eſt aſſez remarquable. Virgile a dit de même de Cerbere:

Cerberus hæc ingens latratu regna trifauci
Perſonat.

8 *Solve ſeneſcentem maturè ſanus equum*] Ce ſont les paroles que le Génie d'Horace fait retentir à ſes oreilles. Et il emprunte une métaphore des courſes de chariots dans les jeux Olympiques. Les chevaux qui ont remporté le prix dans ces courſes, ne doivent plus ſe preſenter aux barrieres quand ils ſont vieux. Horace avoit ſans doute en vue ces beaux vers d'Ennius dans le XVIII. Livre de ſes Annales:

Sicut fortis equus, ſpatio qui fortè ſupremo
Vicit Olympia, nunc ſenio confectu' quieſcit.

Maintenant accablé de vieilleſſe il ſe repoſe comme un génereux courſier, qui à la fin de ſa courſe a heureuſement remporté le prix.

Ciceron fait bien connoître la nobleſſe de cette comparaiſon, quand il dit, *ſua enim vitia inſipientes & ſuam culpam in ſenectutem conferunt, quod non faciebat is cujus modò mentionem feci, Ennius, & equi fortis & victoris ſenectuti comparat ſuam. Les fous rejettent leurs vices & leurs fautes ſur la vieilleſſe; ce que ne faiſoit nullement cet Ennius, dont j'ai deja parlé, qui compare ſa vieilleſſe à celle d'un génereux courſier qui a été couronné aux jeux Olympiques. Solvere*, dételer, détacher du char. *Sanus.* Si tu es ſage, ſi tu as du ſens, ou étant devenu ſage. Il faut ſous-entendre *factus.*

9 *Et ilia ducat*] *Ilia ducere* ſe dit d'un cheval qui devient pouſſif, & qui bat du flanc.

10 *Nunc itaque & verſus*] Voilà une obéiſſance bien prompte, & c'eſt l'effet & la ſuite du mot *purgatam aurem.* Quand notre ame eſt purgée & dégagée de toutes les paſſions, & que rien ne l'empêche d'être pénétrée des avis ſalutaires qu'on lui donne, elle obéit ſans heſiter.

Verſus & cætera ludicra] Les vers liriques, les vers d'amour, & toutes les folies qui vont à leur ſuite, comme les galanteries, les débauches, les feſtins, les courſes de nuit. Torrentius s'eſt fort trompé à ce paſſage, & on voit bien par-là qu'il n'a point du tout connu le deſſein de cette Lettre.

11 *Quid verum atque decens*] Voilà les deux choſes qui doivent faire toute l'étude & toute l'aplication des hommes; la verité & l'honnêteté, ou *ce qui eſt ſeant à l'homme*, que les Grecs apellent πρέπον, & les Latins *decens* & *decorum.* La premiere dépend de cette partie de la philoſophie, qui conſiſte dans la contemplation & dans la connoiſſance des choſes; & l'autre dépend de celle qui conſiſte dans la pratique des vertus, & celle-ci eſt viſiblement la fille de la premiere; car c'eſt la Verité qui chaſſe les vices & qui produit les vertus comme Platon le dit admirablement dans le VI. Livre de la République:

ſes

vieillir, de peur qu'enfin il ne vienne à batre du flanc dans quelque grande occasion, & qu'il ne perde toute la gloire qu'il a acquise. Voilà pourquoi je quite presentement les vers, & tous les frivoles amusemens qui les accompagnent: je ne m'attache plus qu'à connoître le vrai & l'honnête: je tâche de m'en instruire par toutes sortes de voies, & je m'occupe à cela tout entier: c'est-à-dire, que j'amasse & que j'arrange des tresors dont je puisse faire à l'heure même un bon usage. Et afin que vous

ses termes meritent d'être raportés, pour leur grande beauté. Ἡγουμένης δ' ἀληθείας οὐκ ἄν ποτε, οἶμαι, φαῖμεν αὐτῇ χορὸν κακῶν ἀκολουθῆσαι, πῶς γάρ; ἀλλ' ὑγιές τε καὶ μέτριον ἦθος, ᾧ καὶ σωφροσύνην ἕπεσθαι. *Quand la verité est notre guide, il ne se peut, & nous n'oserions le dire, que la troupe ou la cohorte des vices se trouve à sa suite: car comment cela seroit-il possible? Mais au contraire elle est toujours accompagnée des bonnes mœurs & de la sagesse, qu'elle produit immanquablement.* On peut voir toute l'étendue du mot *decens* dans le premier Livre des Offices, où Ciceron prouve que ce mot renferme la pratique de toutes les vertus, & de tout ce qui est digne de l'excellence de l'homme.

Curo & rogo, & omnis in hoc sum] Horace exprime admirablement la soif qu'il avoit de la verité & de la vertu. *Curo* marque le soin qu'il prenoit de s'en instruire par lui-même & par son propre travail. *Rogo* fait voir qu'il ne se contentoit pas de ses propres lumieres, & que pour arriver à la connoissance qu'il cherchoit, il demandoit le secours de ceux qui y avoient fait quelque progrès. Et *omnis in hoc sum* témoigne qu'il ne pouvoit souffrir que rien d'étranger vînt partager ses soins & interrompre son étude. Ces trois moyens sont les seuls que les hommes ayent pour parvenir à la connoissance de la verité: mais il faut les joindre tous ensemble; car si on en laisse un, les deux autres sont inutiles. C'est à cela que toute la vie de Socrate a été uniquement occupée, & c'est de lui qu'Horace avoit apris ce chemin.

12 *Condo & compono quæ mox depromere possim*] Ce n'est qu'un vain & inutile travail que d'acquerir des connoissaeces, quand ces connoissances n'operent pas les actions qui en sont la fin; & ceux qui les acquierent sont entierement semblables à de grosses nuées, qui dans un tems de secheresse passent sur notre tête sans verser ces eaux salutaires, dont elles sont inutilement remplies, & qui feroient renaître l'esperance des laboureurs; *nubes & pluvia non sequentes.* Horace ne faisoit ces utiles provisions que pour s'en servir dès le moment qu'il les avoit faites. Mais il faut bien remarquer les termes dont il se sert, *condo & compono*. Il ne dit pas seulement *condo, j'amasse, je serre en lieu sûr*; car ces richesses entassées sans ordre & sans choix, sont aussi inutiles que la pauvreté: il ajoute, *& compono*, qui marque l'arrangement & l'ordre, qui sont comme les clefs qui nous rendent veritablement les maîtres de ce que nous avons amassé.

Quæ mox depromere possim] *Mox*, tout à l'heure, sans attendre un moment: *depromere*, tirer comme on tire d'une Office tout ce qui est nécessaire pour la vie.

13 *Ac ne fortè roges quo me duce*] Il apelle *Chefs* les Auteurs de chaque secte, ἄρχοντας.

Quo lare tuter] Il dit ici *quo lare*, dans quelle maison, comme il a dit *Socraticam domum* dans l'Ode XXIX. du Livre I. *la maison* de Socrate, pour la secte de Socrate: & cela vient de ce qu'on apelloit les sectes des Philosophes *familias*, des familles.

14 *Nullius addictus jurare in verba magistri*] *Addicti* se disoit proprement des débiteurs que le Préteur avoit ajugés à leurs créanciers, qui en pouvoient disposer à leur volonté. On apelloit aussi *addictos* les soldats qui en s'enrôlant prêtoient le serment entre les mains de leur Capitaine. C'est en ce dernier sens qu'Horace dit ici:

Nullius addictus jurare in verba magistri:

Et cette idée lui est venue du mot *duce*, qui est un terme de milice. Théodore Marcile avoit cru qu'Horace faisoit ici allusion à la coutume des Philosophes, des Rhéteurs, & des Grammairiens, qui exigeoient le serment de leurs disciples, quand ils les recevoient dans leurs écoles. Mais je crois que cette coutume étoit inouie du tems d'Horace, & qu'elle n'avoit jamais été pratiquée ni par les Grecs ni par les Romains. Les premiers ne faisoient prêter serment qu'aux Juges & aux Medecins. Si les Philosophes l'avoient exigé de leurs disciples, Aristophane n'auroit pas oublié de donner ce ridicule à Socrate. On verroit dans les Nuées ce Philosophe faire jurer entre ses mains Strepsiade & Phidippide. Le serment étoit un peu plus en usage parmi les Romains. Cependant je suis persuadé qu'on ne trouvera aucune preuve que ni les Grammairiens, ni les Rhéteurs, ni les Philosophes l'ayent reçu de leurs disciples avant le tems

Quo me cunque rapit tempestas, deferor hospes.
Nunc agilis fio, & mersor civilibus undis,
Virtutis veræ custos rigidusque satelles:
Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor,
Et mihi res, non me rebus submittere conor.

Ut

tems que j'ai marqué. Ce que ce savant homme dit pour autoriser son opinion, que le mot *Magister*, maître, convient plutôt à un Docteur, qu'à un homme de guerre, est détruit par le seul titre de *Magister equitum*, que les Romains donnoient au Géneral de la cavalerie, comme nous donnons celui de *Grand Maître* à celui qui commande l'artillerie.

Jurare in verba Magistri] Horace n'étoit dévoué ni asservi à aucune secte; il prenoit dans chacune ce qui lui étoit propre & qui lui paroissoit vrai. Une longue experience lui ayant fait connoître le fort & le foible de toutes les sectes, il avoit su profiter admirablement de la liberté qu'il s'étoit aquise par son travail : aussi ne falloit-il pas être moins libre de préjugés qu'il l'étoit, pour écrire comme il a fait contre les Philosophes, & pour refuter leurs fausses opinions. Car s'il avoit eu toujours une secte affectée, il n'auroit jamais écrit avec tant de succès contre les sectes oposées à celle dont il auroit fait profession; parceque l'on auroit toujours pu croire que ses railleries ne venoient pas tant d'un esprit persuadé & convaincu de la verité, que d'un esprit de parti. Le savant Heinsius a cru qu'Horace se déclare ici sectateur de la secte Eclectique, comme qui diroit *de la secte du choix*, que Potamon d'Alexandrie fonda à Rome avant la mort d'Auguste. Mais je doute qu'Horace eût jamais entendu parler de ce Potamon : & il est certain qu'avant lui l'indépendance, qu'il professoit, étoit fort connue. Ciceron la pratiquoit longtems auparavant; car il écrit au commencement de son quatrieme Livre des Tusculanes: *Sed defendat quidem quod quisque sentit; sunt enim judicia libera: nos institutum tenebimus, nullisque unius disciplinæ legibus astricti, quibus in Philosophiâ necessariò pareamus, quid sit in quaque re maximè probabile, semper requiremus. Mais que chacun defende son sentiment; car les jugemens sont libres: pour nous, nous conserverons notre coutume, & sans nous astraindre à suivre les loix d'une seule secte, pour leur obéir nécessairement, nous rechercherons toujours ce qu'il y a de plus probable dans chaque sujet.* Lambin a eu tort de croire qu'Horace & Ciceron suivoient en cela la doctrine des Académiciens; car il n'y a rien de plus oposé à leurs maximes, qui consistoient à combatre toujours le sentiment des autres, & à ne déclarer jamais le leur: *Hic enim erat mos patrius Academiæ, adversari semper omnibus in disputando.* Ciceron, dans le I. Livre de l'Orateur. D'ailleurs les Académiciens n'avoient-ils pas leur Fondateur?

15 *Quo me cunque rapit tempestas, deferor hospes*] Ce vers est fort beau, mais il a été mal expliqué. Horace compare les Philosophes à des gens qui sont sur la mer, & qui par conséquent doivent être préparés à vivre dans tous les pays où la tempête les poura jetter, comme s'ils y étoient naturalisés. Cette mer où sont les Philosophes, c'est le monde: les vents & les tempêtes ce sont les affaires & les accidens, qui obligent quelquefois un Philosophe à se mêler dans le commerce, & à devenir homme d'Etat; & quelquefois lui permettent de vivre dans une retraite aisée & commode. Il faut donc qu'un Philosophe sache se démêler de ces deux differents états, qui partagent la vie des hommes; & c'est ce qu'Horace savoit faire admirablement. Ciceron s'étoit servi de la même figure dans le II. Livre de ses Questions Académiques, où en parlant de ceux qui sont attachés à une seule secte; il dit : *Et ad quamcumque sunt disciplinam quasi tempestate delati, ad eam tamquam ad saxum adhærescunt. Et dans quelque secte que la tempête les ait portés, ils y demeurent comme sur un rocher.* Il y a de l'aparence qu'Horace avoit ce passage devant les yeux.

16 *Nunc agilis fio, & mersor civilibus undis*] Horace exprime fort bien ici l'adresse & la souplesse qu'il faut avoir pour vivre dans le monde, & pour se tirer heureusement de tous ses embaras; *agilis fio*: si l'on n'a cette agilité, pour me servir de son terme, on est perdu sans ressource.

Et mersor civilibus undis] Cette expression est née du vers précédent. Il apelle *civiles undas*, toutes les affaires & tous les soins dont il parle dans la Satire VI. du Livre II.

------- aliena negotia centum
Per caput & circa saliunt latus.

De

vous ne me demandiez pas sous quel chef & dans quelle compagnie je suis enrolé, je vous dirai que sans m'assujetir à obéïr aux ordres de celui-ci, ni de celui-là, je sers également partout où la tempête me jette. Tantôt je me plonge dans la mer du monde, & deviens homme d'Etat, tel qu'un rigide sectateur de Zénon, & qu'un zelé partisan de la vertu la plus austere: tantôt je passe insensiblement sous l'étendart d'Aristippe, & je tâche de me soumettre les choses, sans leur être jamais soumis. Autant qu'une nuit paroît longue, quand une maitresse manque

De tous côtés je suis assailli de mille affaires qui ne me regardent point.

Ce qu'Horace dit ici *civiles undas*, Quintilien dit *civilia officia. Militia-ne utiles an civilibus officiis?* Declamat. CCLXVIII.

17 *Virtutis vera custos rigidusque satelles*] Il dit qu'il se plonge dans les affaires de la vie civile, en homme entierement attaché à la vertu, & comme un Stoïcien rigide & févere. Car les Stoïciens permettoient à leur Sage de se mêler de l'administration de la République; ils l'y exhortoient même. Quintilien, *hi nos ad administrationem Reipublicæ hortantur*. Et ils trouvoient fort mauvais qu'un homme, qui ne devoit se regarder que comme une petite partie d'un tout, voulût se tirer de cette société, qui engage tous les hommes à des devoirs réciproques, pour aller faire seul un tout à part, contre l'ordre qui leur paroissoit si sagement & si généralement établi par la Providence. C'est pourquoi Ciceron fait dire par Caton dans le III. Livre *de fin. Cùm autem ad tuendos conservandosque homines hominem natum esse videamus, consentaneum est huic naturæ ut sapiens velit gerere & administrare Rempublicam. Puisque nous voyons que l'homme est né pour défendre & pour conserver les autres hommes, il est convenable à cette naissance que le sage veuille se mêler des affaires, & exercer les principaux emplois.*

Rigidusque satelles] Horace s'apelle ici *le satellite & le gardien de la vertu*, comme il a apellé Charon *le satellite des enfers* dans l'Ode XVIII. du Livre II.

---- nec satelles Orci
Callidum Promethea
Revexit auro captus.

Le satellite des enfers n'a jamais pu être gagné par argent, pour repasser le ruse Promethée.

18 *Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor*] De la secte des Stoïciens, qui vouloient que le Sage menât une vie active, Horace passoit à celle d'Aristippe qui avoit fondé la secte Cyrénaique, & qui faisoit consister toute sa philosophie à vivre pour soi-même, à ne se soucier de rien, à user de tout, & à chercher la volupté partout où elle pouvoit être. On peut voir son portrait dans l'Epitre XVII. de ce Livre. Ce passage est remarquable en ce qu'Horace apelle manifestement *préceptes d'Aristippe* la doctrine d'Epicure, dont il avoit toujours fait profession. Et c'est ce qu'on peut confirmer par un passage de Lucien, qui dit qu'Epicure avoit été disciple d'Aristippe. Mais il ne faut pas prendre cela à la lettre, comme si Epicure n'avoit rien ajouté aux sentimens de son maître; car on pouroit prouver le contraire fort aisément.

Furtim præcepta relabor] Il dit *relabor, je retombe*, parcequ'il avoit toujours suivi la secte d'Epicure: car Horace avoit plus de quarante-sept ans qu'il étoit encore Epicurien. Ce n'est pas-là ce qui fait la difficulté de ce passage, c'est le mot *furtim*. Si par ce mot Horace a voulu dire, comme on l'a prétendu, que quand il retombe de la secte des Stoïciens dans celle d'Aristippe, il le fait à la derobée, & en le cachant aux yeux des hommes, il fait ici une chose de très mauvais sens de s'en vanter. D'ailleurs il détruit par-là tout l'édifice qu'il a dessein de bâtir, & dont il a jetté de si beaux fondemens dans les Satires. Mais ce n'a jamais été sa pensée. Par le mot *furtim* il a voulu faire entendre qu'en repassant des sentimens de Zénon à ceux d'Aristippe, il ne faisoit pas comme ceux qui passent, pour me servir de notre proverbe, du blanc au noir; mais insensiblement, & sans qu'il parût de contrariété dans sa conduite. En effet, en choisissant ce qu'il y avoit de meilleur dans chaque secte, il en avoit fait un corps de morale fort suivi; & il seroit ridicule de penser, qu'il fût tombé dans le defaut dont il parle dans son Art Poëtique:

---------- ut turpiter atrum
Desinat in piscem mulier formosa supernè.

Il y seroit pourtant tombé, si ce que l'on a dit étoit veritable.

19 *Et mihi res, non me rebus submittere conor*] Afin qu'on ne puisse pas croire que quand il dit qu'il retom-

Ut nox longa, quibus mentitur amica, diesque
Longa videtur opus debentibus; ut piger annus
Pupillis, quos dura premit custodia matrum:
Sic mihi tarda fluunt, ingrataque tempora, quæ spem
Consiliumque morantur agendi gnaviter id quod
Æquè pauperibus prodest, locupletibus æquè,
Æquè neglectum pueris senibusque nocebit.
Restat ut his ego me ipse regam solerque elementis:
Non possis oculo quantùm contendere Lynceus,

Non

retombe dans les préceptes d'Aristippe, il donne dans tous les defauts de sa morale, & se plonge sans aucune retenue dans toutes sortes de voluptés, il a soin d'expliquer dans ce vers ce qu'il choisissoit dans les sentimens de ce Philosophe. *Je tâche*, dit-il, *de me rendre les choses soumises, & de ne me soumettre pas moi-même aux choses.* En effet, voilà ce qu'il y avoit de meilleur dans la secte d'Aristippe & dans celle d'Epicure, de pouvoir se servir indifferemment de tout, sans être jamais asservi à rien. Une preuve de cette indépendance, c'est ce qu'Aristippe dit à ceux qui lui reprochoient qu'il étoit entierement possédé par Laïs: ἔχω κ᾽οὐκ ἔχομαι. *Je la possede, mais je n'en suis pas possédé*; comme Ciceron le raporte dans une Lettre à Pétus: *Sed tamen ne Aristippus quidem ille Socraticus erubuit, cùm esset objectum habere eum Laïda.* Habeo, *inquit*, non habeor *à Laïde*. Et voilà ce que Scaliger n'a point du tout entendu. Cette doctrine d'Aristippe peut être excellente avec les bornes qu'elle doit avoir; mais elle seroit dangereuse, poussée à un certain point, & meneroit à ces sentimens impies qui ont été malheureusement renouvellés de nos jours.

20 *Ut nox longa quibus mentitur amica*] Horace ne pouvoit donner une plus grande idée de l'ardeur qu'il avoit pour la philosophie, qu'en la comparant à l'impatience d'un homme qui attend sa maitresse, qui lui a promis de l'aller trouver la nuit; & il en pouvoit parler par experience, témoin ce qu'il dit dans la Satire V. du Livre I.

Hic ego mendacem stultissimus usque puellam
Ad mediam noctem expecto. Somnus tamen aufert
Intentum Veneri.

Je fus assez sot pour passer la plus grande partie de cette nuit-là sans dormir, en attendant une jeune fille qui m'avoit promis, & qui me manqua de parole. Mais enfin le sommeil vint fermer mes yeux, que l'amour avoir tenu trop longtems ouverts, &c.

Rien n'est plus fort que cette comparaison tirée du vice, & employée pour la vertu.

Diesque longa videtur opus debentibus] * Il n'y a nulle raison de changer *longa* en *lenta*. Cette répétition de *longa* est en grace. * Ce qu'Horace apelle ici *opus*, c'est ce qui est apellé dans le Digeste *officium diurnum*: car il met *opus* pour *opera*. Il y a pourtant cette difference entre l'un & l'autre, que *opus* est l'ouvrage, ce qui resulte du travail d'un homme; & *opera* est le travail qui parfait l'ouvrage. Terence a conservé à ces deux mots leur propre signification dans ce vers de l'Heautontimorumenos:

Quod in opere faciundo opera consumis tua.

Dans le droit il y a un titre *de operis libertorum*, & non pas *de operibus*. Mais avant Horace, Ciceron avoit mis tout de même *opus* pour *opera*.

21 *Ut piger annus*] *Piger*, paresseux, pour long, qui coule lentement.

22 *Quos dura premit custodia matrum*] Il parle des pupilles, qui, quoique sortis des mains de leurs tuteurs, ne laissent pas d'être encore sous la garde de leur mere, comme Séneque dit en parlant du fils de Martia: *Pupillus relictus sub tutorum curâ usque ad decimum quartum annum fuit sub matris custodiâ semper.* Il n'est pas nécessaire qu'Horace ait mis ici *matres*, les meres pour les marâtres, comme Cruquius l'a prétendu.

23 *Sic mihi tarda fluunt*] C'est une métaphore prise du cours des rivieres.

Quæ spem consiliumque morantur] Parceque le mot *spes* est vague, & qu'il regarde le futur, Horace ajou-

que à un rendez-vous qu'elle a donné ; qu'un jour d'été paroît long à des ouvriers qui doivent fournir leur journée, & que l'année est longue pour de jeunes pupilles qui sont détenus sous la dure tutelle d'une mere avare ; autant me paroissent longs & ennuyeux tous les momens, qui, en retardant mes desseins & mes esperances, m'empêchent d'exécuter courageusement ce qui est aussi utile aux riches qu'aux pauvres, & qui étant négligé, nuira toujours également aux jeunes & aux vieux. Après tout le tems que j'ai perdu, il ne me reste que la consolation de m'entretenir moi-même de ces pensées, qui sont comme les élémens de la sagesse : Tu ne saurois avoir la vue si bonne que Lyncée ; il ne faut pourtant pas laisser de remédier au mal que tu as aux yeux : & parceque tu ne peux jamais parvenir à avoir la force & l'agilité de l'invincible

ajoute *consilium*, qui marque une chose presente, & un dessein formé sans aucune remise. D'ailleurs il joint ces deux mots, *spem* & *consilium*, pour nous instruire de cette verité constante, que tout ce qui nous derobe les momens que nous avions pris pour nous donner à l'étude de la sagesse, & à la pratique des vertus, emporte aussi en même tems toutes nos esperances; car l'avenir est incertain, & nous ne sommes maîtres que du present. C'est dans cette pensée qu'Epictete dans l'Art. LXXX. de son Manuel, où il traite des remises, qui sont les prétextes ordinaires de la paresse, dit admirablement, *παρὰ μίαν ἧτταν καὶ ἔνδοσιν ἢ ἀπόλλυται προκοπὴ, ἢ σώζεται*. *Si quelque chose de pénible ou d'agréable, de glorieux ou de honteux s'offre à toi; souviens-toi que voilà le combat ouvert, que voilà les jeux Olympiques qui s'appellent, qu'il n'est plus tems de differer, & enfin que d'un moment & d'une seule action de courage ou de lâcheté dépendent ton avancement ou ta perte.* Quelle beauté & quelle noblesse dans cette idée! Les veritables jeux Olympiques pour nous, ce sont toutes les occasions où il s'agit de combattre les vices, & de les vaincre ou d'en être vaincu.

25 *Æquè pauperibus prodest, locupletibus æquè*] Voici en deux vers une louange excellente de la sagesse; car puisque sa recherche est également utile aux riches & aux pauvres, & que le mépris qu'on en pourroit faire, seroit également funeste aux jeunes & aux vieux, il s'ensuit delà par une démonstration très évidente, qu'elle est la seule qui puisse faire le bonheur des hommes, & que tout le reste leur doit être indifferent.

26 *Æquè neglectum pueris senibusque nocebit*] Car cette philosophie, qui traite des vertus, est proportionée à tous les âges; les enfans n'en sont pas moins capables que les vieillards; &, comme disoit Montagne, elle a des discours pour la naissance des hommes, comme pour la décrépitude.

27 *Restat ut his ego me ipse regam solerque elementis*] On a toujours mal expliqué ce passage, & le savant Heinsius a eu tort de croire que par le mot *elementis* Horace a fait allusion aux élémens de Potamon, qui avoit fait στοιχείωσιν les élémens de la philosophie. *Elementis* ne se raporte point à ce qui précede, mais à ce qui suit; c'est pourquoi il faut mettre deux points après ce mot:

Restat ut his ego me ipse regam solerque elementis :

Car les élémens dont il parle, ce sont les reflexions suivantes: *Non possis oculo, &c. Nec quia desperes, &c. Est quodam prodire tenus, &c.* Et il apelle avec raison ces reflexions *des élémens*, parceque c'étoient ces principes qui lui avoient servi d'introduction. Mais ce n'est pas-là ce qui fait la difficulté de ce passage; elle consiste dans une ellipse fort familiere à Horace, qui ne s'amuse pas toujours à lier son discours. Il prévient ici tout d'un coup l'objection que Mécénas pouvoit lui faire, qu'il prenoit bien tard le parti de s'apliquer à l'étude de la sagesse, & qu'à l'âge où il étoit, & menant une vie si tumultueuse & si embarassée, il ne pouvoit pas esperer d'y faire un fort grand progrès.

28 *Non possis oculo quantùm contendere Lynceus*] Voici ce qu'Horace apelle les élémens de sa philosophie; & ce sont des raisonnemens très simples & très naturels. Mais tout naturels & tout simples qu'ils sont, ils marquent assez que celui qui les fait est déja fort avancé dans l'étude de la sagesse; car un veritable Philosophe est le seul qui puisse bien comprendre la nécessité qu'il y a de suivre la raison, quelque tard qu'on s'en avise: le moindre retardement est toujours funeste, & comme Hesiode l'a fort bien dit;

Αἰεὶ

Non tamen idcirco contemnas lippus inungi:
Nec, quia desperes invicti membra Glyconis,
Nodosâ corpus nolis prohibere chiragrâ.
Est quodam prodire tenus, si non datur ultra.
Fervet avaritiâ miseroque cupidine pectus?
Sunt verba & voces, quibus hunc lenire dolorem
Possis, & magnam morbi deponere partem.
Laudis amore tumes? Sunt certa piacula, quæ te

Ter

Αἰεὶ δ' ἀμβολιεργὸς ἀνὴρ ἄτῃσι παλαίει.

Tout homme qui aime à differer, a toujours à combatre contre ses malheurs.

Ce passage me fait souvenir d'une fable d'Esope, qui dit qu'un homme s'étant assis sur le rivage de la mer pour compter ses ondes, & s'étant mépris au compte, il s'affligeoit au lieu de recommencer. Mais le renard qui voyoit ses regrets, lui dit: *Mon ami, pourquoi t'affliges-tu tant pour les ondes qui sont passées? Compte seulement celles qui passent, il y en a encore assez pour toi.*

Oculo quantùm contendere] C'est ainsi qu'il faut écrire ce passage; & non pas *oculos contendere*, comme on avoit mal corrigé. *Contendere oculo*, & *contendere oculos*, sont deux choses bien differentes: *contendere oculos*, c'est *attacher sa vue, apliquer ses yeux*: & *contendere oculo*, c'est *faire à qui aura de meilleurs yeux, à qui verra de plus loin*; & c'est de quoi il s'agit dans ce passage.

Lynceus] C'est Lyncée fils d'Aphareus, dont il est parlé dans la seconde Satire du Livre I. Il avoit trouvé les métaux: c'est pourquoi on disoit de lui qu'il avoit de si bons yeux, qu'il voyoit dans les entrailles de la terre. Il y avoit aussi un autre Lyncée, qui du port de Carthage voyoit & comptoit les navires d'une flote qui partoit de Sicile.

29 *Non tamen idcirco contemnas lippus inungi*] Horace prend ici deux exemples qui le touchoient de plus près que ceux qu'il auroit pu prendre ailleurs: car il avoit mal aux yeux, & étoit assez infirme. Dans la V. Satire du Livre I. il parle du soin qu'il prenoit de ses yeux.

Hic oculis ego nigra meis collyria lippus
Illinere.

Je fus obligé de mettre là du collire sur mes yeux.

30 *Nec quia desperes invicti membra Glyconis*] C'est ce que disoit Epictete: οὐδὲ γὰρ Μίλων ἔσομαι, καὶ ὅμως οὐκ ἀμελῶ τοῦ σώματος. *Je n'aurai jamais la force de Milon, mais je ne laisserai pas d'avoir soin de mon corps.* Ce Glycon étoit un Philosophe, qui, en combatant sans cesse avec les athletes avoit acquis une force invincible, & une complexion ou habitude de veritable athlete, comme Diogene Laërce dit de lui, ἐνίκησε τήν τε πᾶσαν σύγκρισιν ἀθλητικὴν ἐπισημαίνων. Il étoit aussi apellé ὠτοθλαδίας, c'est-à-dire qui avoit toujours les oreilles déchirées des coups qu'il recevoit; & ἐμπινὴς, parcequ'il étoit toujours froté d'huile. Son veritable nom étoit Lycon; mais Laërce dit qu'on y ajouta un G. pour marquer la douceur de son langage, comme Heinsius l'a fort bien remarqué.

32 *Est quodam prodire tenus, si non datur ultra*] Si les hommes ne pouvoient combatre leurs vices qu'après être parvenus au plus haut dégré de la sagesse, ils auroient sujet de perdre courage en chemin. Mais heureusement tous les pas qu'ils font vers le sommet de cette rude montagne, sont autant de victoires qu'ils remportent sur l'ennemi. D'ailleurs la sagesse n'est autre chose que l'esprit de Dieu; & pourvu qu'on en soit éclairé, comme disoit Pythagore, un seul de ses rayons suffit pour chasser les ténébres de notre ame, & pour nous delivrer de tous les maux dont nous sommes environnés.* Au lieu de *quodam*, Cruquius a lu *quadam*, comme dans un MS. & M. Bentlei a fort bien prouvé que c'est la veritable leçon; car *tenus* se joint toujours avec le féminin, *Eatenus, quatenus, quadamtenus.*

33 *Fervet avaritiâ miseroque cupidine pectus*] Il compare l'avarice à un feu; & cette comparaison est fort juste; car l'avarice n'est jamais contente, & le feu ne dit jamais, c'est assez. *Ignis verò nunquam dicit, sufficit.* Il y a cette difference entre l'avarice & la cupidité, que l'avarice peut n'aller qu'à épargner ce que l'on a, & que la cupidité va toujours à desirer ce qu'on n'a pas. Voilà pourquoi Horace les met ici ensemble, pour exprimer toute la force de cette passion.

34 *Sunt*

cible Glycon, voudrois-tu par cette raiſon ne pas travailler à te garantir de la goute ? On peut toujours avancer juſqu'à un certain point, s'il n'eſt pas permis d'aller plus avant. Ton cœur eſt-il embraſé par l'avarice & par les deſirs ? Il y a des paroles & des chants qui peuvent apaiſer ce feu, & emporter une grande partie de ta maladie. Es-tu enflé d'orgueil, & bouffi de l'amour des louanges ? Il y a dans les Livres de certaines expiations, qui, étant lues trois fois, pouront diminuer conſiderablement cette enflure. Que tu ſois envieux, colere, pareſſeux, adonné au vin, perdu d'infames débauches, en un mot l'homme du monde le plus brutal,

34 *Sunt verba & voces*] Ce paſſage eſt pris mot à mot de l'Hippolyte d'Euripide, où la Nourice dit à Phedre :

Εἰσὶν δ' ἐπῳδαὶ καὶ λόγοι θελκτήριοι.

Il eſt des chants & des diſcours qui adouciſſent le mal.

Verba, des paroles, des diſcours; *voces*, des chants. Et Horace, auſſi-bien qu'Euripide, fait alluſion aux paroles & aux enchantemens apellés *ἐπῳδαὶ*, dont les premiers Medecins, qui joignoient la magie à la medecine, ſe ſervoient dans toutes leurs cures; car ils étoient perſuadés que les maladies du corps venoient de l'ame, comme les fluxions des yeux viennent de la tête. C'eſt pourquoi en apliquant les remedes convenables au corps, ils employoient auſſi ceux qui étoient propres à l'ame, c'eſt-à-dire *verba & voces*, ces enchantemens, *ἐπῳδάς*. Et ces enchantemens n'étoient que de beaux diſcours qui pouvoient faire naître la temperance dans l'ame de ceux qui les écoutoient; après quoi il n'étoit pas mal-aiſé de redonner la ſanté au corps, comme dit fort bien Platon dans le Charmidès.

Quibus hunc lenire dolorem] Horace apelle l'avarice *une douleur*; & cela me paroît aſſez remarquable.

35 *Et magnam morbi deponere partem*] Quand une maladie eſt invéterée, qu'on ne commence que tard à la traiter, on ne peut pas toujours eſperer de la guerir entierement; mais c'eſt toujours beaucoup d'en guerir une partie, & d'arrêter tous les deſordres qu'elle cauſeroit.

36 *Laudis amore tumes*] C'eſt le propre de la louange d'enfler; c'eſt pourquoi Horace a dit dans la V. Satire du Livre II.

Creſcentem tumidis infla ſermonibus utrem.

Enflez toujours cette outre du vent de vos louanges.

Mais cette enflure ne fait qu'augmenter celle que l'amour de la louange cauſoit auparavant : car l'amour de la louange, qui n'eſt autre choſe que l'orgueil, *χαυνοῖ τὴν ψυχὴν, καὶ πρὸς τὸ ἐκτὸς ἕλκει, enfle l'ame, & l'attire au dehors*, comme dit fort bien Simplicius. L'amour de la louange eſt comme le feu que le vent ranime.

Sunt certa piacula] *Piacula* ſont ce que les Grecs apelloient *καθάρματα*, les purgations dont on ſe ſervoit pour expier ceux qui avoient commis des crimes, & les paroles & les parfums, *θυμιάματα*, qu'on employoit pour delivrer & exorciſer ceux qui étoient poſſédés par quelque démon. Et ce mot convient fort bien aux remedes dont les Philoſophes ſe ſervent pour purger notre ame de ſes vices. Par exemple, pour corriger ou pour chaſſer l'amour de la louange, les purgations, *piacula*, dont les Stoïciens ſe ſervoient, étoient à peu près celles-ci : Que la louange eſt un ſon inutile, un vain phantôme qui naît & s'évanouït dans un moment : que la renommée la plus étendue n'eſt qu'un oubli, ſi l'on prend garde à tous les lieux qu'elle n'a pu pénétrer, & à tous les hommes, ou plutôt à tous les peuples qui l'ignorent : que tout ce qui eſt beau, l'eſt par lui-même ſans aucun ſecours, & ſans que la louange faſſe partie de ſa beauté; & qu'ainſi ce qui eſt loué ne pouvant devenir ni plus beau ni plus laid par cette louange, il doit être indifferent à un homme d'être loué, mais non pas de faire des choſes louables. Enfin que ſi l'on conſidere l'inconſtance de l'eſprit humain, on connoitra évidemment qu'on eſt injuſte & fou de ſouhaiter que tous les hommes conſpirent à dire & à penſer toujours du bien de nous, lorsqu'ils ne ſauroient être d'accord un ſeul moment ſur eux-mêmes. L'Empereur Marc-Antonin diſoit admirablement : *Tu veux être loué d'un homme qui ſe maudit lui-même trois fois dans une heure? Tu veux plaire à un homme qui ſe déplait à lui-même? Car peux-tu croire qu'un homme ſe plaiſe à lui-même, quand tu vois qu'il ſe repent preſque de tout ce qu'il fait?* Tous ceux qui ſont entetés d'un vain deſir de gloire, diſent

Ter purè lecto poterunt recreare libello.
Invidus, iracundus, iners, vinosus, amator;
Nemo adeo ferus est ut non mitescere possit,
Si modò culturæ patientem commodet aurem.
Virtus est, vitium fugere, & sapientia prima,
Stul-

tent comme Alexandre: *O Athéniens, si vous saviez ce que je souffre pour être loué de vous!* Mais ceux qui connoissent que la veritable gloire ne consiste qu'à bien faire, disent: *O Athéniens, ce n'est pas pour être loué de vous que je suis le pénible chemin de la vertu*; mais pour la vertu seule, & pour me rendre plus conforme à celui dont je porte l'image. Je travaille à vaincre, pour demeurer Seigneur & maître, & non pas pour servir à une vaine opinion. Le mot d'Alexandre est une preuve bien sensible de ce qu'Horace a dit dans la III. Satire du Livre II.

---------- quem cepit vitrea fama,
Hunc circùm tonuit gaudens Bellona cruentis.

Quiconque se laisse éblouïr à l'éclat de la réputation, plus fragile que le verre, on peut dire que Bellone, qui n'aime que le sang & que le carnage, lui a tourné l'esprit.

37 *Ter purè lecto poterunt*] Il dit *ter*, trois fois, en riant, & en faisant allusion à la vaine superstition des Stoïciens, qui tenoient le nombre ternaire pour misterieux & sacré. C'est pourquoi Chrysippe dit dans Lucien, que l'on ne sauroit être sage sans s'être purgé trois fois le cerveau avec de l'hellébore.

Pure] Ce mot est né du mot *piacula*: car avant que d'aprocher de ces misteres, on avoit soin de se purifier. Et Horace fait en même tems allusion aux purgations dont il a déja été parlé.

Recreare] C'est un mot emprunté de la magie & de la medecine; car c'est proprement *faire revenir, ἀναψύχειν, ranimer, redonner la vie.* Et cela convient fort bien à la philosophie, qui redonne la vie à l'ame, en la purgeant de ses vices qui la tiennent dans la mort.

38 *Invidus*] De tous les Philosophes Paiens, les Stoïciens sont ceux qui ont donné les meilleurs remedes contre l'envie: car ils se sont attachés à faire voir que c'est une passion, une affection vicieuse, qui naît de l'ignorance, & qui suit toujours de faux biens, en les prenant pour des biens veritables. En voici la preuve, qui a la force d'une démonstration. Dieu a mis dans la main de l'homme ce qui peut faire son veritable bonheur. Tout ce qui n'est pas en son pouvoir n'est qu'un bien imaginaire, comme les richesses, la réputation, les grandeurs. Or est-il, que personne ne s'avise d'envier ce qui dépend de lui & qu'il a en sa puissance: il est donc constant que l'envie ne s'attache jamais qu'à de faux biens, & que ceux qui ne cherchent qu'à être libres, ne peuvent être sujets à cette passion. C'est dans cette vue qu'Epictete disoit: ἐὰν γὰρ ἐν τοῖς ἐφ' ἡμῖν ἡ οὐσία τοῦ ἀγαθοῦ ᾖ, οὔτε φθόνος, οὔτε ζηλοτυπία χώραν ἕξει. *Car si tu es une fois bien persuadé que l'essence de notre veritable bien consiste dans les choses qui sont en notre puissance, ni l'envie, ni la jalousie n'auront plus de lieu, &c.*

Iracundus] La colere ne peut plus avoir de lieu, dès qu'on est persuadé, comme les Stoïciens, que tout ce qui est hors de nous ne nous peut faire aucun mal, & que ce qui nous blesse n'est autre chose que notre opinion, ou le jugement que nous faisons de ce qui nous arrive. Epictete: ὅταν οὖν ἐρεθίσῃ σέ τις, ἴσθι ὅτι ἡ σὴ ὑπόληψις ἠρέθισε. *Quand quelqu'un te met en colere, ce n'est pas celui que tu en accuses, mais ta seule opinion.* Salomon apelle la colere, *iram stulti*, la colere du fou; car elle vient toujours de la foiblesse & de l'ignorance; c'est pourquoi les enfans y sont très sujets. Quand Homere dit dans le XVIII. Liv. de l'Iliade, que la colere met quelquefois en fureur les Sages, il parle en Poëte, & non pas en Philosophe. Voici le passage, qui merite bien d'être raporté:

----- χόλος, ὅς τ' ἐφέηκε πολύφρονά περ χαλεπῆναι,
Ὅς τε πολὺ γλυκίων μέλιτος καταλειβομένοιο
Ἀνδρῶν ἐν στήθεσσιν ἀέξεται, ἠΰτε καπνός.

La colere, qui met souvent les Sages hors de leur assiete ordinaire, & qui, plus douce que le miel, s'enfle & s'augmente dans le cœur des hommes comme la fumée.

Qui ne voit qu'Achille se flate, en se mettant au nombre des Sages? Quelle sagesse que celle d'Achille!

Iners] Paresseux, qui n'aime qu'à dormir & qu'à ne rien faire: ce qui est manifestement contre l'or-

dre

brutal, tu peux enfin t'adoucir, si tu écoutes patiemment les avis qu'on te donne: car le commencement de la vertu, c'est de fuir le vice; & le premier dégré de la sagesse, c'est de n'avoir plus de folie. Tu vois quelles peines d'esprit & de corps on est obligé de prendre, pour éviter deux choses que tu crois les plus grands de tous les maux; un petit revenu, & la honte d'un refus. A toute heure, en tout tems tu es prêt d'aller trafi-

dre de la nature, qui a créé l'homme pour le travail, afin qu'il s'aplique à l'avancement de la societé. Quand on refuse d'obéir à la voix de cette mere commune, on déchire ce lien, qui ne fait de tous les hommes qu'une seule famille; & c'est être injuste de vouloir jouir des biens qu'elle fait, sans lui payer le tribut qu'elle demande. C'étoit un peu le defaut d'Horace, & il avoit bien de la peine à s'en corriger.

Vinosus] C'étoit encore un defaut d'Horace, d'aimer un peu le vin, comme il nous le dit lui-même. Il n'y a point de malheur que l'excès du vin ne puisse causer aux hommes, sans compter qu'il abrutit leur raison. C'est pourquoi Salomon disoit dans ses Proverbes: *Ne intuearis vinum quando flavescit, cùm splenduerit in vitro color ejus; ingreditur blandè, sed in novissimo mordebit ut coluber, & sicut regulus venena diffundet. Ne regarde point le vin quand sa couleur plait aux yeux & qu'il brille dans le verre: il coule agréablement quand tu le bois; mais à la fin il mord comme un serpent, & répand son venin comme un basilic.* Les Carthaginois defendoient l'usage du vin aux Magistrats, & à ceux qui portoient les armes. Sous la loi, il étoit defendu aux Sacrificateurs; & Platon veut que les Magistrats prennent grand soin que dans les fêtes on ne passe pas les bornes de la sobriéte, & qu'ils empêchent que les hommes ne convertissent en poison un remede que Dieu leur a donné pour entretenir la force & la santé, & pour nourir dans leur cœur la joie & l'esperance.

Amator] Horace étoit d'un temperament fort enclin à l'amour. Damasippe lui reproche dans la Satire III. du Livre II.

Mille puellarum, puerorum mille furores.

Mais enfin l'étude de la philosophie adoucit ce naturel vicieux & corrompu, & il en eut obligation aux Stoiciens, qui avoient plus contribué que les autres à lui faire voir que l'amour est une folie, ou plutôt une veritable fureur, & que le plus sûr moyen de s'en guerir est de peser les faux plaisirs qu'elle donne, avec les veritables déplaisirs dont elle est toujours suivie.

39 *Nemo adeò ferus est*] Par ce mot *ferus*, il compare ceux qui sont possédés par les passions dont il parle, à des bêtes sauvages: & c'est ce qui me fait souvenir d'un mot d'Alexandre, qui ordonna qu'on fît mourir, comme bêtes sauvages nées pour la ruïne des hommes, deux Macédoniens accusés d'avoir violé les femmes de quelques soldats. Ce qu'Horace dit ici, prouve fort bien la verité de ce que j'ai avancé sur le dix-huitieme vers, qu'en retombant dans la doctrine d'Aristippe, il ne donnoit pas dans les defauts de sa morale, & ne se plongeoit pas dans toutes sortes de voluptés.

40 *Si modò culturæ patientem præbeat aurem*] *Cultura* est un mot emprunté de l'agriculture, & qui convient parfaitement à l'esprit. *Cultura animi philosophia est.* Ciceron. *La philosophie est la culture de l'esprit.*

41 *Virtus est vitium fugere*] Horace imite ici les manieres de Socrate, qui aimoit les definitions courtes; & il dit en trois mots ce que Lucilius avoit dit avant lui en treize vers fort imparfaitement. *La vertu c'est d'éviter le vice.* Cette definition est fort bonne dans le sens qu'il l'employe. Lactance a pourtant tâché de la combatre. *Sed ineptè*, dit-il, *Horatius, quòd eam contrario terminavit, ut si diceret, bonum est quod malum non est. Cùm enim quid sit virtus nescio, ne vitium quidem quid sit scio. Mais Horace a fait ridiculement, en ce qu'il definit la vertu par son contraire; comme s'il disoit, le bien est ce qui n'est pas le mal; car lorsque je ne sais pas ce que c'est que la vertu, je ne sais pas non plus ce que c'est que le vice.* Mais quelque respect que j'aye pour ce Philosophe, j'oserai dire qu'il n'a point du tout connu la pensée d'Horace, qui sous le mot de *vice*, comprend toutes les passions qui troublent l'ame, & l'empêchent d'agir conformement à son origine. Quand il dit donc, *la vertu c'est de fuir le vice*, cette definition est juste, & il n'est pas nécessaire que l'esprit aille chercher ce que c'est que vice, le cœur a fait dans un moment tout ce chemin, & il entend ces trois mots aussi clairement que tout ce que Lactance ajoute pour les mieux expliquer. Il n'étoit pas difficile de sentir, qu'Horace suit dans cette definition la même méthode que son pere avoit suivie dans les préceptes qu'il lui avoit donnés, qui étoit de commencer

Stultitiâ caruisse. Vides, quæ maxima credis
Esse mala, exiguum censum, turpemque repulsam,
Quanto devites animi capitisque labore.
Impiger extremos curris mercator ad Indos,
Per mare pauperiem fugiens, per saxa, per ignes:
Ne cures ea quæ stultè miraris & optas,
Discere, & audire, & meliori credere non vis?
Quis circùm pagos & circùm compita pugnax
Magna coronari contemnat Olympia, cui spes,
Cui sit conditio dulcis sine pulvere palmæ?

Vilius

mencer toujours par la fuite des vices. On peut voir la Satire IV. du Livre I. vers 105.

Et sapientia prima stultitiâ caruisse] Le commencement de la sagesse c'est d'être exempt de toute sorte de folie. C'est la même definition que la précédende; les Grecs l'apellent *κατ' ἀφαίρεσιν τοῦ ἐναντίου, par le retranchement du contraire.* Notre cœur est une citadelle que la Sagesse ou la Folie doivent nécessairement occuper; quand l'une la tient, l'autre l'assiége; & quand les troupes de l'une en sortent, les troupes de l'autre s'en emparent en même tems. La science & l'ignorance font la même chose à l'esprit. S. Jerôme avoit en vue ce passage d'Horace quand il écrivoit: *Prima namque sapientia est caruisse stultitiâ; sed stultitiâ caruisse non potest, nisi qui intellexerit illam.*

41 *Vides quæ maxima credis esse mala*] Ce raisonnement dépend de ce qui précede. Horace a dit qu'il n'y a point d'homme si corrompu qui ne puisse se corriger, s'il veut écouter patiemment les avis qu'on lui donne:

Si modò culturæ patientem præbeat aurem.

Car la premiere chose qu'il faut faire pour revêtir les vertus, c'est de dépouiller les vices; ce qui ne peut se faire que par la soumission & par la docilité. Et c'est bien la moindre chose que l'on puisse aporter de son côté, que cette patience & cette attention. Cependant on voit tous les jours des gens qui s'exposent à toutes sortes de dangers pour fuir la pauvreté, & pour parvenir aux charges; & qui ne veulent pas seulement se donner la peine d'entendre, quand on veut les corriger de leurs préjugés vicieux, & leur faire connoître l'inutilité, la vanité, & les pernicieux effets des choses qu'ils admirent, & qu'ils desirent par conséquent. Cela ne vient que de la fausse opinion où ils sont, que la pauvreté & le mépris sont les plus grands de tous les maux, & que l'admiration & le desir ne sont tout au plus que des maux très médiocres.

43 *Exiguum censum*] Un petit revenu, qui n'étoit pas seulement incommode, mais qui empéchoit même de parvenir aux charges & aux dignités, comme il va le dire tout à l'heure.

Turpemque repulsam] Il apelle le *refus, honteux*, pour se conformer au sentiment du vulgaire; car pour lui, il étoit d'un sentiment oposé. Le refus ne peut jamais être honteux, quand il ne vient que du caprice du peuple accoutumé à juger presque toujours mal de tout, qui donne les honneurs à ceux qui en sont les plus indignes, & qui ne juge des hommes que par leurs vains titres, & jamais par leur vertu, comme il est dit dans la Satire VI. du Livre I.

------- populo, qui stultus honores
Sæpe dat indignis, & famæ servit ineptus;
Qui stupet in titulis & imaginibus.

Dans l'esprit du peuple même, qui accoutumé, comme vous savez, à se tromper en tout, donne souvent les honneurs à ceux qui en sont les plus indignes, qui se rend sotement esclave de la renommée, & qui n'admire que les grands titres, & les portraits d'une longue suite d'ayeux.

45 *Impiger extremos curris mercator ad Indos*] Du tems d'Horace il n'y avoit qu'une partie des Indes qui fût bien connue, & peu de Marchands avoient éte jusques au bout; ils n'avoient de commerce que dans la partie qui est en deçà du Gange. Voyez le quinzieme Livre de Strabon.

46 *Per ignes*] Ce mot comprend les excessives chaleurs de l'été, & tous les dangers où les voyageurs s'exposent, en un mot tout ce qui est compris dans ces deux vers de la Satire premiere:

------ cùm te neque fervidus æstus
Demoveat lucro, neque hyems, ignis, mare, ferrum.

Au

trafiquer au bout des Indes, pour fuir la pauvreté au travers des ondes, des feux & des rochers; & lorsqu'il s'agit d'aprendre à ne te pas soucier des choses que tu admires sotement, & dont tu fais l'objet de tes desirs, tu ne veux ni écouter ni croire tes maîtres. Où seroit le gladiateur de campagne, qui étant accoutumé à combatre dans les bourgs & dans les villages, refuseroit d'aller être couronné aux grands Jeux Olympiques, surtout si on lui avoit fait esperer le prix, & qu'on se fût engagé à le lui faire avoir, sans qu'il se donnat aucune peine, & sans qu'il s'exposat au moindre danger? L'or est plus précieux que l'argent, la vertu est plus précieuse que l'or. Mais d'un autre côté on nous crie: Romains, il

Au lieu que ni les brulantes chaleurs de l'été, ni les frimats de l'hiver, ni les mers, ni le fer, ni le feu ne sauroient t'empêcher de courir incessament après ton gain.

47 *Ne cures ea quæ stultè miraris & optas*] Horace joint ici *miraris & optas*, tu admires & tu desires, parceque l'admiration est toujours la mere des desirs. C'est pourquoi il dit dans l'Epitre VI. *que la seule chose qui puisse rendre l'homme heureux, c'est de ne rien admirer.*

Nil admirari propè res est una, Numici,
Solaque quæ possit facere & servare beatum.

On peut voir là les Remarques.

48 *Discere & audire, & meliori credere non vis*] Il paroît beaucoup plus aisé d'écouter les préceptes de la philosophie, que de courir jusqu'au bout du monde, au travers d'un nombre infini de dangers. Mais notre foiblesse & notre ignorance sont si grandes, qu'elles nous font presque toujours prendre le parti le plus difficile & le plus faux.

Meliori] A celui qui est plus sage que toi, & qui par conséquent peut te donner les avis qui te sont le plus nécessaires.

49 *Quis circùm pagos & circùm compita pugnax*] Y a-t-il un seul de ces gladiateurs qui vont combatre dans les bourgs & dans les villages, qui refusât de s'aller faire couronner aux jeux Olympiques, s'il étoit bien assuré d'y remporter facilement le prix? Il compare tacitement les hommes, qui pour des récompenses fort légeres s'exposent à de grands dangers, à ces gladiateurs de campagne, qui pour gagner seulement leur vie alloient combatre à outrance dans tous les bourgs. Et les hommes, qui pleins d'une noble fierté n'aspirent qu'à des choses vertueuses, il les compare à ceux qui alloient combatre aux jeux Olympiques, pour gagner une couronne qui leur devoit procurer des honneurs presque divins. Cette comparaison est parfaitement belle.

Circùm pagos & circùm compita pugnax] Les gladiateurs étoient comme sont aujourd'hui les comédiens: avant que d'aller à Rome, ils faisoient leur aprentissage dans les villes des provinces, & dans les bourgs, comme les comédiens avant que de venir à Paris; & parceque dans tout les lieux où ils passoient, il n'y avoit pas toujours d'amphithéâtre, ils combatoient dans les places publiques & dans les carrefours.

50 *Magna coronari contemnat Olympia*] *Coronari Olympia* est une phrase Greque, στεφανοῦσθαι Ὀλύμπια, pour dire, être couronné dans les combats Olympiques. On sous-entend ἆθλα, *certamina*: & Horace les apelle grands, *magna*, parceque c'étoient les jeux les plus celebres de toute la Grece. Pindare a dit de même, μεγάλων ἀέθλων ἁγνὰν κρίσιν, *le saint jugement des grands Jeux.*

Cui spes, cui sit conditio dulcis sine pulvere palmæ] Il ne se contente pas de dire, *cui spes*, qui auroit esperance; il ajoute, *cui conditio*, qui seroit même assuré de gagner le prix, & à qui on auroit promis positivement de le couronner. Cette circonstance sert infiniment au but d'Horace, & met dans un fort grand jour la folie des hommes, qui s'exposent à des dangers certains pour des choses fort légeres, ausquelles même ils ne sont pas assurés de réussir, & qui ne veulent pas seulement se donner la peine de recevoir la couronne que la Sagesse leur offre, & qui seule peut les rendre heureux. C'est pourtant la Sagesse qui a seule dans sa main droite la longueur des jours, & dans sa gauche les richesses & la gloire. *Longitudo dierum in dexterâ ejus, & in sinistrâ illius divitiæ & gloria.* C'est elle seule *quæ dabit capiti tuo augmenta gratiarum, & corona inclyta proteget te.* Salomon, Proverb. chap. 3 & 4.

51 *Sine pulvere*] C'est-à-dire sans aucun danger, sans coup ferir; & c'est pour exprimer l'ἀκονιτὶ des Grecs.

Vilius argentum est auro, virtutibus aurum.
O cives, cives, quærenda pecunia primùm est,
Virtus post nummos. Hæc Janus summus ab imo
Perdocet: hæc recinunt juvenes dictata senesque,
Lævo suspensi loculos tabulamque lacerto.
Si quadringentis sex septem millia desunt,
Est animus tibi, sunt mores, & lingua fidesque;
Plebs eris. At pueri ludentes, Rex eris, *aiunt,*

Si

52 *Vilius argentum est auro, virtutibus aurum*] C'est ce que la Sagesse crie aux hommes: Vous courez les mers pour gagner de l'or & de l'argent, & vous ne voulez rien faire pour acquerir la vertu; cependant la vertu est plus précieuse que tout l'argent & que tout l'or du monde. C'est ce que Salomon dit dans le même sens, & en suivant la même figure: *Melior est acquisitio ejus negotiatione argenti & auri primi & purissimi; fructus ejus pretiosior est cunctis opibus, & omnia quæ desiderantur, huic non valent comparari. L'acquisition de la sagesse est meilleure que tout l'or & l'argent que l'on gagne dans le commerce; ses fruits sont plus utiles & plus purs, elle est plus précieuse que toutes les richesses: & tout ce qui peut être l'objet des desirs des hommes, ne sauroit lui être comparé.*

53 O *cives, cives, quærenda pecunia primùm est*] Si la Sagesse crie d'un côte aux hommes, *la vertu vaut mieux que l'or*; la Folie leur crie d'un autre coté, *l'or vaut mieux que la vertu*. Et comme la Sagesse est seule, & que la Folie a tou ours après elle une foule de gens qui répetent ce qu'elle dit, il ne faut pas s'étonner si la voix de la premiere n'est pas entendue, & si celle de l'autre est suivie. Tout ce passage est fort beau; mais le tout, qui en est fort brusque, a été cause qu'on ne l'avoit pas bien éclairci.

54 *Virtus post nummos*] Il faut répéter *quærenda*. La Folie n'ose pas dire qu'il ne faut pas chercher la vertu, elle se découvriroit trop par là: mais elle dit qu'il faut la chercher après l'argent; & que quand on est bien riche on peut travailler à être vertueux. La vertu après le bien, mais le bien avant toutes choses. C'est un mot de Phocylide, *δεῖ ὅταν τῷ ἤδη βίος ᾖ, ἀρετὴν ἀσκεῖν. il faut travailler à acquerir la vertu, quand on a déja de quoi vivre.* Le peuple ne comprend pas que la vie n'est veritablement vie que par la vertu, & que le vice est une veritable mort.

Hæc Janus summus ab imo] Il y avoit à Rome une rue qui étoit la rue des Banquiers & qu'on apelloit *la rue des Janus*, ou *des deux Janus*, parcequ'à chaque bout il y avoit une statue de ce Dieu. On peut voir ce qui a été remarqué sur le 18. vers de la III. Satire du II. Livre:

——— postquam omnis res mea Janum
Ad medium fracta est, aliena negotia curo.

Depuis que j'ai perdu tout mon bien dans la rue de Janus, n'ayant plus d'affaires pour moi-même, je me mêle des affaires des autres.

55 *Perdocet*] Enseigne d'un bout à l'autre, & du soir jusqu'au matin. C'est la force de *perdocet*.

Hæc recinunt juvenes dictata senesque] Ce mot, *dictata*, fait le ridicule de ce passage. Horace veut faire entendre par là que ces gens-là reçoivent & redisent ce beau mot, comme les écoliers reçoivent & répetent les leçons que leurs maîtres leur dictent.

56 *Lævo suspensi loculos tabulamque lacerto*] Ce vers est répeté de la VI. Satire du Livre I. où il dit que les Centurions envoyoient leurs enfans à l'école pour aprendre à compter, & que ces enfans portoient eux-mêmes leur porte-feuille & leur bourse de jettons. On peut voir là les Remarques.

57 *Si quadringentis sex septem millia desunt*] Ce passage n'est pas difficile par lui-même; mais comme le raisonnement d'Horace n'est pas lié, cela a fait qu'on s'y est mépris, & que l'on a cru qu'il falloit lire:

Sed quadringentis sex septem millia desunt.

Mais il vous manque, &c. comme si c'étoit le peuple qui, pour excuser l'amour qu'il a pour l'argent, & tout ce qu'il fait pour en gagner, répondit à Horace: *Vous en parlez bien à votre aise; mais s'il me manque seulement six ou sept mille sesterces aux quatre cents mille qu'il faut avoir pour entrer dans les charges, j'en serai exclus, quelque honnête homme d'ailleurs que je puisse être.* Mais ce n'est pas là le sens. C'est Horace qui parle; il veut faire voir la fausseté de cette maxime, *virtus post nummos*, que la vertu doit marcher après l'argent; & pour en venir à bout, il prouve que ceux qui ont établi cette loi, qu'il falloit avoir une certaine somme pour être admis

il faut chercher l'argent avant toutes choses, & la vertu après l'argent. Voilà les leçons que l'on donne continuellement depuis le haut jusques en bas de la rue de Janus, & que l'on entend répéter incessament aux vieillards & aux jeunes gens, qui ont tous sous le bras leur bourse de jettons & leur porte-feuille. N'est-il pas vrai que s'il manque seulement six ou sept mille sesterces aux quatre cents mille qu'il faut avoir pour entrer aux charges, quoique vous ayez du courage, des mœurs, de l'éloquence, & la bonne foi, vous serez dans le rang du peuple. Mais les enfans,

mis aux charges, étoient moins sages que les enfans, qui agissant dans leurs jeux par les mouvemens d'une nature, qui n'est pas encore corrompue, donnoient les principales places à ceux qui avoient le mieux fait, & nullement à ceux qui étoient le plus riches. Voici son raisonnement: *S'il vous manque six ou sept mille sesterces*, c'est-à-dire sept cents cinquante ou huit cents soixante-quinze livres, *pour parfaire les quatre cents mille*, c'est-à dire les cinquante mille livres, *qui sont nécessaires pour monter aux dignités, quelque probité & quelque vertu que vous puissiez avoir, vous demeurerez dans votre bassesse. Mais parmi les enfans, celui qui a la vertu necessaire, & qui fait bien son devoir dans le jeu qui les occupe, monte aux premieres charges, quelque pauvre qu'il soit.* Et par conséquent la vertu est plus estimable que les richesses, & les enfans sont plus sages que ces graves Législateurs, & que tous ceux qui suivent aveuglément leurs maximes.

Quadringentis] Quatre cents mille sesterces, c'est-à-dire cinquante mille livres, qu'il falloit avoir pour être Chevalier; mais bientôt on fit plus que doubler la somme, car on la porta à *decies*, c'est-à-dire à six millions de sesterces qui font cent vingt-cinq mille livres.

Sex septem] *Six ou sept*. Car il faut bien se garder de joindre *sex* avec *quadringentis*; cela est ridicule.

58 *Est animus tibi*] Quoique vous ayez du courage, &c. Il a dit de même dans l'Ode IX. du Livre IV. *Est animus tibi, &c.* Ce vers n'est nullement transposé, & il ne faut point le mettre avant le précédent. Le sens est net & clair.

59 *Plebs eris*] Car le peuple Romain étant partagé en trois classes, celle des Sénateurs, celle des Chevaliers, & celle du peuple, & les Chevaliers devant avoir quatre cents mille sesterces de bien, ou cinquante mille livres, & les Sénateurs huit cents mille, c'est-à-dire cent mille livres, & par la taxation d'Auguste douze cents mille, c'est-à-dire cent cinquante mille livres, il est visible que ceux qui n'avoient pas assez de bien pour être Chevaliers, pouvoient encore moins parvenir à l'ordre des Sénateurs, & qu'ainsi ils restoient nécessairement dans le rang du peuple.

At pueri ludentes] Il n'y a rien de plus propre à confondre la politique des hommes, que les raisonnemens tirés des jeux des enfans. Socrate s'en est servi quelquefois avec beaucoup d'adresse. Mais ce qui montre plus que tout la sagesse & la force de ces raisonnemens, c'est que Notre Seigneur même n'a pas dédaigné de s'en servir, comme dans ce beau passage de l'onzieme chapitre de Saint Matthieu, où pour confondre l'opiniâtreté & l'endurcissement des Juifs, il employe une comparaison tirée des enfans qui sont assis dans une place, & qui crient à leurs compagnons, & leur disent: *Nous vous avons joué de la flute, & vous n'avez pas dansé: nous vous avons chanté des airs lugubres, & vous n'avez point pleuré.* Cela suffit pour faire sentir la beauté de ce passage, & la solidité du jugement qu'Horace fait.

Rex eris, aiunt, si rectè facies] On avoit cru qu'Horace fait allusion à un jeu que les enfans jouoient en Grece & en Italie, & qu'ils apelloient βασιλίνδα. Mais cela ne peut être, parcequ'à ce jeu c'étoit le sort & non pas l'adresse qui décidoit de la royauté. Il parle assurément du jeu apellé οὐρανία, comme Muret l'a fort bien remarqué; & il avoit sans doute en vue un beau passage de Platon, qui fait dire par Socrate dans le Théetete: ὁ μὲν ἁμαρτὼν ϗ ὃ ἂν ἀεὶ ἁμαρτάνῃ καθεδεῖται, ὥσπερ φασὶν οἱ παῖδες σφαιρίζοντες, ὄνος, ὃς δ' ἂν περιγένηται ἀναμάρτητος, βασιλεύσει ἡμῶν ϗ ἐπιτάξει ὅ τι ἂν βούληται. *Celui qui manquera, & autant de fois qu'il manquera, s'ira asseoir comme un âne, pour me servir des propres termes dont les enfans se servent quand ils jouent à la paume. Et celui qui ne manquera point sera notre Roi, & nous commandera tout ce qu'il voudra, &c.* Quand les enfans jouoient à ce jeu, ils jettoient une balle en l'air, & celui qui l'attrapoit le plus souvent, avant qu'elle eût touché à terre étoit le Roi: & celui qui la manquoit, étoit apellé l'âne, & il étoit obligé de quiter le jeu. Horace aplique cela avec beaucoup d'esprit à la vertu, qui ne dépend point du caprice du peuple, & qui brille toujours d'un éclat que rien ne sauroit ternir; comme il a dit dans l'Ode II. du Livre III. & dans l'Ode IX. du Livre IV.

60 Hic

Si rectè facies. *Hic murus aëneus esto,*
Nil conscire sibi, nullâ pallescere culpâ.
Roscia, dic sodes, melior lex, an puerorum
Nænia, quæ regnum rectè facientibus offert,
Et maribus Curiis & decantata Camillis?
Isne tibi melius suadet, qui rem facias, rem,
Si possis, rectè; si non, quocunque modo rem;
Ut

60 *Hic murus aeneus esto*] Comme s'il disoit: Pour combattre l'avarice & le vain desir de gloire, & pour vous defaire de ceux qui vous disent que la vertu doit aller après les richesses, oposez-leur cette forteresse, & tenez-vous ferme dans ce retranchement, que le souverain bien de l'homme c'est d'avoir sa conscience pure & nette, & de n'avoir rien à se reprocher. Imitez les enfans, faites bien, & méprisez tout le reste.

Aeneus] Un habile Critique a trouvé mauvais qu'on n'eût pas recherché pourquoi Horace avoit dit, *une muraille d'airain*: car chacun se fait des difficultés à sa mode, & demande des remarques proportionnées à son goût. Il a donc voulu faire lui-même cette pénible recherche; & ayant lu heureusement un passage de Végece, qui apelle *une muraille d'airain*, des soldats armés de pied en cap, qui couvrent les autres, il a cru que c'étoit son veritable fait, & que la muraille d'airain de Végece étoit la même que celle d'Horace. Mais rien n'est plus éloigné. Il ne faloit pas beaucoup creuser pour trouver que les Anciens disoient des murailles d'airain ou de fer, pour des murailles très fortes. C'est ainsi que Virgile a dit:

-------- *Cyclopum educta caminis*
Mœnia.

Des murailles sorties des fourneaux des Cyclopes.

Et dans un autre endroit:

--------- *Stat ferrea turris ad auras.*

61 *Nil conscire sibi, nullâ pallescere culpâ*] Il explique le *recte facies* du vers precedent. Car celui *qui fait bien* a toujours sa conscience pure, & il n'a point de triste souvenir qui puisse l'épouvanter. C'est ce qu'il a dit dans l'Ode XXII. du Livre I.

Integer vitæ, scelerisque purus.

Celui dont la vie est innocente, & qui n'a point de crime à se reprocher.

Cette façon de parler, *nil conscire sibi*, est belle & forte: *ne savoir rien de soi-même, n'être complice de rien avec soi-même*, ὁ μηδὲν ἑαυτῷ ἄδικον συνειδώς, comme dit Platon dans le premier Livre de sa République. Le passage merite d'être raporté tout entier, à cause de son élégance & de sa beauté: τῷ δὲ μηδὲν ἑαυτῷ ἄδικον ξυνειδότι ἡδεῖα ἐλπὶς ἀεὶ πάρεστι, καὶ ἀγαθὴ γηροτρόφος, ὡς καὶ Πίνδαρος λέγει. Χαριέντως γὰρ τοι, ὦ Σώκρατες, τοῦτ' ἐκεῖνος εἶπεν, ὅτι ὃς ἂν δικαίως καὶ ὁσίως τὸν βίον διαγάγῃ, γλυκεῖα οἱ καρδίαν ἀτάλλοισα γηροτρόφος συναορεῖ ἐλπὶς, ἃ μάλιστα θνατῶν πολύστροφον γνώμαν κυβερνᾷ. *Celui qui n'a aucune injustice à se reprocher, passe sa vie avec l'Esperance qui le soutient & le nourrit dans sa vieillesse, comme dit Pindare: car, Socrate, ce grand Poëte a dit avec beaucoup de grace & d'élegance, que celui qui vit saintement & justement, a toujours pour sa compagne la douce Esperance, qui lui remplissant le cœur de joie, le nourrit & le soutient dans sa vieillesse: la douce Esperance, qui plus qu'aucune autre Divinité, gouverne l'esprit changeant de tous les mortels.*

62 *Roscia, dic sodes, melior lex, an puerorum*] Il a fait voir par un exemple si sensible, que ceux qui preferent les richesses à la vertu sont moins sages que les enfans, qu'il est persuadé qu'il n'y a point d'homme, quelque entêté qu'il soit de cette folle maxime, qui ose soutenir que la loi *Roscia* vaut mieux que le refrain de la chanson des enfans, dont il vient de parler: *Rex eris si recte facies: Tu seras Roi si tu fais bien.* La loi *Roscia*, qui avoit été faite par L. Roscius Otho, Tribun du peuple, assignoit les premieres places à ceux qui avoient un certain bien, comme quatre cents mille sesterces, cinquante mille livres. &

enfans, par une maxime bien plus ſage, diſent dans leurs jeux mêmes: *Vous ſerez Roi, ſi vous faites bien.* Que ce ſoit là notre retranchement, & une muraille d'airain pour nous, d'avoir la conſcience nette, & de ne rien faire qui puiſſe nous forcer à pâlir. Dites-moi, je vous prie, la loi de Roſcius, qui ordonne qu'il faut avoir tant pour entrer dans les charges, eſt-elle meilleure que le refrain de la chanſon des enfans, qui donne l'empire à ceux qui ont bien fait, de cette chanſon qui a été chantée & pratiquée par les Curius & par les Camilles? Celui qui nous conſeille d'amaſſer du bien par de bonnes voies, ſi cela ſe peut, ſinon par toutes ſortes de voies, afin que nous puiſſions voir de plus près les touchantes

elle portoit expreſſément, qu'aucun affranchi, ni fils d'affranchi ne pouroit être fait Chevalier. Ainſi Roſcius donnoit les dignités à la naiſſance & aux richeſſes, & nullement à la vertu: au lieu que les enfans les donnoient à la vertu, ſans aucun égard aux richeſſes.

An puerorum nenia] *Nenia* ſignifie proprement une chanſon plaintive, ce que l'on chantoit aux enterremens, pour pleurer les morts. Mais on n'a pas laiſſé de ſe ſervir de ce mot pour toutes ſortes de chanſons badines, comme Arnobe apelle *nenias* les chanſons que les nourices chantoient pour endormir les enfans. Cela venoit ſans doute de ce que toutes les repriſes de ces chanſons finiſſoient par le même refrain, comme la chanſon de ces enfans, dont la fin étoit toujours *rex eris, tu ſeras Roi.* Et comme dans Callimaque la chanſon que les enfans & le peuple chantent à Apollon, finit toujours par ce refrain, Ἰὴ Ἰὴ Παιῆον, *Io Io Paan.* Horace a dit dans l'Ode XXVIII. du Livre III.

Dicetur meritâ Nox quoque naniâ.

Nous ne manquerons pas par nos chanſons de remercier la Nuit de tous les plaiſirs qu'elle nous aura donnés.

64 *Et maribus Curiis & decantata Camillis*] Ce vers peut recevoir deux explications; car il peut ſignifier ſimplement que *Curius* & *Camillus* avoient chanté cette chanſon dans leur enfance: ainſi ce ne ſeroit que pour vanter l'antiquité de cette chanſon, & pour faire voir que dans ces vieux tems de la République on acoutumoit de bonne heure les enfans, dans leurs jeux même, à donner tout au merite, & à compter les richeſſes & la naiſſance pour rien. Il peut ſignifier auſſi que ces grands hommes avoient ſuivi dans la conduite de leur vie ces maximes qu'ils avoient apriſes étant enfans. Mais je crois qu'il faut joindre ces deux ſens; le paſſage n'en eſt que plus beau.

Maribus Curiis] Il parle de Man. Curius Dentatus, & de M. Furius Camillus, qu'il apelle mâles, *mares*, à cauſe de leur courage & de leur vertu. Camillus ſauva Rome, & defit tous les Gaulois trois cents ſoixante ans avant la naiſſance de Notre Seigneur. Et ſoixante & douze ou ſoixante & quinze ans après Camillus, Man. Curius Dentatus triompha des Samnites, des Sabins, & des Lucaniens, chaſſa Pyrrhus de l'Italie, & répondit aux Ambaſſadeurs des Samnites, qui vouloient le corrompre: *J'aime mieux manger ces raves dans mes aſſiettes de terre*, (car ils le trouverent qu'il faiſoit cuire lui-même des raves ſous les charbons) *& commander à ceux qui ont toutes les richeſſes du monde.* Horace a fait un bel éloge de ces deux grands perſonnages dans l'Ode XII. du Livre I.

65 *Iſne tibi melius ſuadet, qui rem facias*] Ceux qui, comme Roſcius, régloient les rangs & les dignités à proportion du bien que chacun poſſédoit, portoient par-là les hommes à tout ſacrifier pour acquerir les richeſſes, qui ſeules pouvoient les faire diſtinguer. Mais ceux qui, comme les enfans, ne donnent ces rangs & ces dignités qu'au merite, obligent par-là les hommes à mépriſer les richeſſes & la fortune, pour ne ſuivre que la vertu.

66 *Si non, quocumque modo rem*] Dans tous les tems il y a eu des hommes corrompus qui ont enſeigné qu'il falloit amaſſer du bien par toutes ſortes de voies, *& oportere unumquemque etiam ex malo acquirere.* Comme parle l'Auteur de la Sageſſe, XV. 12. Un ancien Poëte a dit:

Unde habeas quærit nemo, ſed oportet habere.

Horace combat admirablement cette malheureuſe morale.

Ut propiùs spectes lacrymosa poëmata Puppi:
An qui Fortunæ te responsare superbæ
Liberum & erectum præsens hortatur & optat?
Quòd si me populus Romanus fortè roget, cur
Non ut porticibus, sic judiciis fruar iisdem,
Nec sequar, aut fugiam, quæ diligit ipse, vel odit:
Olim quod vulpes ægroto cauta leoni
Respondit, referam : Quia me vestigia terrent
Omnia te adversum spectantia, nulla retrorsum.

Bellua

67 *Ut propiùs spectes lacrymosa poemata Puppi*] Pour avoir les premieres places dans le théâtre, selon la distinction que Roscius en avoit faite.

Lacrymosa poemata Puppi] Ce Puppius, ou Pupius, est un Poëte tragique, inconnu d'ailleurs. Il ne nous reste de lui que ces deux vers, qu'Acron nous a conservés:

Flebunt amici & bene noti mortem meam;
Nam populus in me vivo lacrymavit satis.

Mes amis, & tous ceux qui me connoissent, pleureront seuls ma mort ; car le peuple a assez pleuré pendant ma vie.

Il paroît par-là qu'il étoit très propre à émouvoir les passions; c'est pourquoi Horace apelle ses tragédies, *lacrymosa*, qui font pleurer. Mais peut-être aussi que ce *lacrymosa* est un mot satirique, comme nous dirions les pitoyables tragédies, les lamentables tragédies: car ce qui fait pleurer le peuple est souvent fort mauvais.

68 *An qui Fortunæ te responsare superbæ*] *Responsare, resister, tenir tête,* comme il a dit dans la Satire VII. du Livre II.

Responsare cupidinibus, contemnere honores
Fortis, & in se ipso totus teres atque rotundus,
Externi ne quid valeat per leve morari.

Qui a la force de resister à ses passions, & de mépriser les honneurs, qui est tout renfermé en lui-même, & qui ne donne aucune prise à rien d'étranger.

Fortunæ superbæ] *A la Fortune superbe*, c'est-à-dire insolente, méprisante, & dont Horace a fait ce beau portrait dans l'Ode XXIX. du Livre III.

Fortuna sævo læta negotio, &
Ludum insolentem ludere pertinax.

La Fortune qui se plaît aux coups les plus cruels, & qui s'opiniâtre toujours à jouer les jeux les plus insolens.

69 *Præsens hortatur & optat*] Le mot *præsens* fait une des grandes beautés de ce passage; car il signifie *qui ne nous abandonne jamais*, qui se tient-là près de nous pour nous secourir, & pour nous fortifier dans toutes nos foiblesses. En effet la Sagesse est un secours qui ne manque jamais; c'est une ressource toujours sûre: au lieu que la Folie, quand elle a une fois engagé les hommes, les abandonne enfin à leur desespoir.

Hortatur & optat] Horace ne se contente pas de nous dire que la Sagesse nous exhorte à sacrifier la fortune à la vertu; il ajoute, *& optat*, qu'elle n'a d'autre vue que cela, qu'elle ne travaille uniquement qu'à cela, & que c'est-là le seul but où elle vise pour l'amour de nous. Au lieu que la Folie ne souhaite que pour l'amour d'elle-même, de nous voir sacrifier la vertu à la fortune. * Au lieu d'*optat* M. Bentlei a lu *aptat, te forme, te rend propre* &c. Cela seroit fort bon si l'on pouvoit dire *aptare* avec l'infinitif, *aptare responsare*, *aptare pugnare*; mais je ne crois pas qu'il y en ait un seul exemple; on a dit *aptare pugnæ*, & jamais *aptare pugnare*; ce qui est barbare. Il ne faut donc rien changer. *

70 *Quòd si me populus Romanus fortè roget cur*] Horace prévient fort plaisament la demande que les Romains en fureur pouvoient lui faire, pour savoir de lui ce qui lui faisoit prendre la liberté de condamner une loi aussi sagement établie que la loi de Roscius, & le grand respect que tout le peuple avoit pour elle. Ce n'est pas à un particulier à condamner un usage si généralement suivi, & fondé sur des autorités si spécieuses. Quoi! prétendre que de graves Législateurs sont moins sages que les enfans? Voilà les préventions ordinaires au peuple.

71 *Non ut porticibus, sic judiciis fruar iisdem*] Le peuple s'imagine que parceque l'on respire le même air que lui, qu'on marche sur la même terre, & qu'on est

chantes tragédies de Puppius, nous donne-t-il un meilleur conseil que celui qui n'a d'autre but que de nous mettre en état de tenir tête à la Fortune, sans plier jamais sous ses coups, & qui nous y exhorte par son exemple? Que si le peuple me demande par avance pourquoi je ne fais pas des choses les mêmes jugemens que lui, puisque je me promene dans les mêmes portiques; & pourquoi je ne cours pas après ce qu'il aime, & ne fuis pas ce qu'il hait, je lui répondrai ce que le renard fort avisé répondit au lion malade: *C'est que je suis épouvanté de voir toutes les traces des bêtes qui sont entrées chez toi, & de n'en voir aucune qui marque qu'elles en soient sorties.* Tu es une bête à plusieurs têtes; car que suivre, ou à qui m'attacher?

est dans l'enceinte des mêmes murs, il faut aussi avoir les mêmes pensées, aprouver ce qu'il aprouve, & condamner ce qu'il condamne. Mais le Sage raisonne bien differemment; son esprit n'est pas l'esclave d'un usage, quand il est convaincu que cet usage est contraire à la justice & à la raison. C'est ce que disoit le sage Empereur Marc-Antonin, dans ce beau précepte qu'on n'a pas assez bien éclairci: Ὀμοθαμνεῖν μὲν, μὴ ὁμοδογματεῖν δέ. *Il faut être branche du même arbre, mais n'avoir pas les mêmes opinions.* Cette idée est très belle: tous les hommes composent un même arbre, ils ne doivent jamais se séparer du tronc; mais comme l'esprit est d'une nature differente, le Sage lui conserve sa superiorité, & le rend indépendant, sans rompre le lien de la société, qui le fait membre d'un même corps.

Sic judiciis fruar iisdem] Le Sage ne fait pas des choses le même jugement que le peuple. Celui-ci estime les honneurs & les richesses, & le Sage ne connoît d'autres honneurs ni d'autres richesses que la sagesse, la justice & la sainteté. Quand le peuple vante le bonheur des Princes & des Rois, le Sage, comme dit très bien Socrate, croit entendre vanter le bonheur d'un berger qui tire beaucoup de lait de son troupeau, avec cette difference pourtant que le berger trait un bétail doux & aprivoisé, & que les Princes ont à traire un animal feroce & dangereux. Quand le peuple admire les richesses d'un homme qui possede vingt mille arpens de terre, le Sage, qui est accoutumé à voir le monde entier devant ses yeux, croit qu'on parle d'un grain de sable. Si le peuple fait grand cas d'un homme qui montre des titres de noblesse depuis son dixieme aieul, le Sage ne trouve là que misere & que petitesse, parcequ'il porte sa vue sur cette suite innombrable d'aieux qui ont précédé celui qui a commencé à se faire connoître. Enfin tout ce que le peuple admire en gros, & sans y faire de reflexion, le Sage le divise, pour en considerer toutes les parties; & il est impossible que cet examen ne donne du mépris pour tout ce qui ne vient pas de la vertu.

72 *Nec sequar aut fugiam*] *Sequar* répond à *diligit*, & *fugiam* à *odit*.

73 *Olim quod vulpes ægroto cauta leoni*] Cette fable d'Esope est admirable & très connue. Un lion accablé de vieillesse, & ne pouvant plus aller chercher sa proie, eut recours à la ruse. Il fit semblant d'être malade, & se coucha dans son antre, où il se nourrissoit des animaux qui alloient le visiter. Le renard, qui n'avoit pas jugé à propos de se tant hâter, sentit ce piége; il ne laissa pas pourtant d'y aller, mais se tenant hors de l'antre, il demanda d'un peu loin à ce bon Sire des nouvelles de sa santé. Le lion lui dit qu'il étoit fort mal, & lui demanda pourquoi il n'entroit pas. Le renard lui répondit sans façon, *parceque je vois bien les traces de ceux qui sont entrés, mais je ne vois pas celles de ceux qui sont sortis.* L'aplication qu'Horace fait de cette fable, est très ingenieuse & très solide. Le lion c'est la République, & le Gouvernement; les animaux ce sont les particuliers; le renard c'est le Sage. Le peuple se laisse étourdir par les grandes promesses qu'on lui fait de le rendre heureux, & il croit que les richesses & les honneurs sont le souverain bien de l'homme; il suit donc ces faux biens, & néglige le veritable; mais la fin de cela est qu'il se trouve dans un abime de maux dont il ne sauroit plus se retirer. Le savant Muret a fort bien vu qu'Horace avoit emprunté cette aplication de Lucilius, qui disoit dans sa trentieme Satire, en parlant du peuple & du gouvernement de la République:

Deductâ tunc voce leo, cur tu ipsa venire
Non vis huc? * * * * *
Quid sibi vult? quare fit: ut introversus & ad te
Spectent atque ferant vestigia se omnia prorsus?

Le lion lui dit alors d'une voix foible: Pourquoi ne voulez-vous pas entrer ici? Le renard lui répondit finement: Que veut dire cela? & d'où vient que les traces des animaux qui vous sont allé voir sont toutes tournées de votre côté?

Bellua multorum es capitum ; nam quid sequar ; aut quem ?
Pars hominum gestit conducere publica : sunt qui
Crustis & pomis viduas venentur avaras ,
Excipiantque senes, quos in vivaria mittant.
Multis occulto crescit res fœnore : verùm
Esto aliis alios rebus studiisque teneri ;
Iidem eadem possunt horam durare probantes ?
Nullus in orbe sinus Baiis prælucet amœnis ,
Si dixit dives, lacus & mare sentit amorem

Festinan-

76 ***Bellua multorum es capitum***] Le peuple n'est pas seulement un lion, c'est un monstre à plusieurs têtes, qui ne sont jamais animées par le même esprit. Platon l'apelle θηρίον πολυκέφαλον. * Il faut bien se garder de lire ***bellua est***. ***Es*** est la veritable leçon ; ***toi, peuple Romain, tu es***, &c. *

Nam quid sequor aut quem] Comment le peuple pouroit-il procurer la veritable felicité, puisqu'il n'est pas même d'accord avec lui-même , & que pour parvenir à ce bonheur qu'il promet aux autres, il n'a point de route certaine, & qu'ils prennent tous differens chemins. La dissention est toujours la marque de l'ignorance & du mensonge ; & pour être heureux, il faut suivre la verité, qui, comme Pindare l'a fort bien dit, est le fondement & le principe de toutes les vertus, & par conséquent la source de la souveraine felicité.

77 ***Pars hominum gestit conducere publica***] C'est ce que nous disons prendre les fermes, les partis, comme les dixmes, les entrées , les tributs ; ces derniers seuls montoient à plus de cent cinquante millions par an. Il y avoit outre cela le vingtieme, le vingt-cinquieme & le centieme denier. Le vingtieme denier étoit la taxe que payoient ceux à qui il arrivoit des successions ou des legs par testament. Le vingt-cinquieme étoit la taxe que le Prince prenoit sur tous les esclaves qu'on vendoit ; ce qui montoit à une somme fort considerable : & le centieme denier étoit ce que l'on payoit pour toutes les choses qu'on vendoit. Si l'on joint à cela les amendes & les confiscations, quelles richesses ont jamais égalé celles de l'Empire Romain ?

78 ***Crustis & pomis viduas venentur avaras***] Dans la V. Satire du Livre II. Horace a parlé de toutes les cajoleries que l'on mettoit en usage auprès des veuves & des vieillards, pour avoir part à leur testament.

79 ***Excipiantque senes quos in vivaria mittant***] Il regarde ces vieillards qu'on prend à l'apât, comme de gros poissons que l'on prend pour les jetter dans des viviers, d'où l'on est bien assuré qu'ils ne pouront échaper. Et il suit la figure dont il s'est déja servi dans la Satire V. du Livre II.

Plures annabunt thynni, & cetaria crescent.

Comptez que voilà plusieurs poissons qui croissent pour vous, & que vos viviers se garnissent.

Au reste *vivaria* ne sont pas seulement les viviers où l'on reserve les poissons, mais aussi les parcs où l'on conserve les bêtes. Procope : ***Les Romains apellent viviers les parcs où ils enferment les bêtes.***

80 ***Multis occulto crescit res fœnore***] ***Occultum fœnus***, une usure cachée, c'est-à-dire defendue par les loix, & par conséquent excessive. Il y avoit à Rome des usuriers qui prenoient cinq pour cent par mois. On peut voir les Remarques sur le passage de la Satire II. du Livre I.

Quinas hic capiti mercedes exsecat , atque
Quanto perditior quisque est, tanto acrius urget.

Il donne son argent à cinq pour cent par mois , dont il se paye par avance ; & plus il voit qu'un homme est perdu , plus il est ardent à le ruiner.

81 ***Esto aliis alios rebus studiisque teneri***] Ce seroit peu de chose que les hommes fussent en differend

tacher? Ceux-ci n'aspirent qu'à être Fermiers géneraux, ceux-là ne songent qu'à prendre à l'hameçon d'un present des veuves avares, & des vieillards sans enfans; & les autres font profiter leur argent par une usure cachée. Cependant à la bonne heure qu'ils eussent tous differentes inclinations, & que l'un fût mené par une chose, & l'autre par une autre. Mais le même homme peut-il être une heure entiere dans les mêmes sentimens? Si un grand Seigneur s'avise de dire qu'il n'y a point de lieu au monde qui aproche de la beauté & de l'*aménité* de Baïes, sur l'heure meme le lac Lucrin & la mer voisine sentent l'empressement d'un maître qui va bâtir. Les fondemens sont-ils jettés? Si cet homme, si amoureux de Baïes, va prendre un desir vicieux & dereglé pour un augure qu'il doit suivre, dès le lendemain les ouvriers n'auront qu'à transporter leurs outils dans quelque campagne aride, comme celle de Téanum. Est-il marié? il trouve qu'il n'y a point de vie si heu-

rend entre eux, s'ils étoient toujours bien d'accord avec eux-mêmes; car parmi le grand nombre de ceux qui ont pris divers chemins, on pouroit croire qu'il y en a qui ont trouvé celui de se rendre heureux, si on leur voyoit toujours continuer la même route. Mais la vie de chacun d'eux en particulier est une suite continuelle de contradictions monstrueuses, & de déplorables repentirs: ce qui est une preuve certaine & évidente qu'ils n'ont nullement trouvé le bonheur qu'ils promettent aux autres.

82 *Iidem eadem possunt horam durare probantes?*] L'Empereur Marc-Antonin pousse si loin cette malheureuse contradiction que tout le monde sent en soi-même, qu'il dit en quelque endroit, qu'il est naturel à l'homme de ne pouvoir être une heure sans se maudire trois fois, & de ne pouvoir faire une seule action qui ne soit suivie d'un repentir.

83 *Nullus in orbe sinus Baiis prælucet amœnis*] Il prouve cette contradiction par des choses sensibles, & dont on voyoit tous les jours des exemples. Baïes, aujourd'hui Baïa, un des plus agréables lieux du monde, entre Cumes & Naples, au fond du golfe de Pussole, & celebre par ses bains & ses étuves, qu'on recherchoit & pour la volupté & pour la santé. C'est pourquoi tout le rivage & le golphe même étoient remplis de maisons superbes, que les Romains y faisoient bâtir à l'envi les uns des autres. Strabon apelle ces maisons βασιλεία, *des palais*.

Prælucet] *est preferable, plus beau, plus aimable.* Il a employé de même le verbe *prænitere* dans l'Ode XXXIII. du Livre I.

------------ cur tibi junior
Læsâ præniteat fide.

De ce que cette infidelle vous prefere un nouveau venu.

84 *Si dixit dives*] Voilà le ridicule. Le peuple ne juge jamais des choses par lui-même; il suit ordinairement le caprice des gens de qualité, & veut imiter toutes leurs manieres, aussi-bien pour les bâtimens que pour la table. C'est comme il a dit dans la Satire II. du Livre II.

------------ ergo
Si quis nunc mergos suaves edixerit assos,
Parebit pravi docilis Romana juventus.

J'ai donc raison de conclure de-là, que si quelqu'un s'avisoit de publier que les plongeons sont excellens rotis, toute la Jeunesse Romaine, trop docile pour le mal, ne manqueroit pas d'aplaudir à cette nouveauté, & de suivre ce gout.

Lacus & mare sentit amorem festinantis heri] Cela exprime admirablement la précipitation de ces impatiens, qui n'ont pas plutôt entendu parler des beautés de Baïes, que sans consulter davantage, ils vont faire de grandes jettées dans la mer & dans le lac voisin, pour y asseoir leurs palais. C'est ce qu'il a dit dans la I. Ode du Livre III.

Contracta pisces æquora sentiunt
Jactis in altum molibus; huc frequens
Cæmenta demittit redemptor
Cum famulis, dominusque terræ
Fastidiosus.

Les poissons sentent la mer retressie par les grandes masses

Festinantis heri: cui si vitiosa libido
Fecerit auspicium, cras ferramenta Teanum
Tolletis, fabri. Lectus genialis in aulâ est?
Nil ait esse prius, melius nil cælibe vitâ.
Si non est, jurat bene solis esse maritis.
Quo teneam vultus mutantem Protea nodo?
Quid pauper? ride; mutat cœnacula, lectos,

Bal-

masses de pierres que l'on a jettées dans son sein. Partout sur le rivage on ne voit que des entrepreneurs, que des ouvriers & des maitres qui, dégoutés de la terre ferme, font de superbes bâtimens dans la mer.

Ce lac dont Horace parle, est le lac Lucrin, qui joignoit Baïes, comme le raporte Strabon.

85 *Cui si vitiosa libido fecerit auspicium*] On ne sauroit trouver d'expression plus heureuse, ni qui contienne plus de sens & plus de raison. Mais il faut la bien faire entendre. *Vitiosa libido, un desir vicieux*, c'est-à dire un desir corrompu, qui vient du caprice, du dégoût & du dereglement, & non pas de la nécessité. Celui qui a ce desir, *laborat suo vitio*, & non pas *vitio rerum*, comme Horace s'explique dans la Satire II. du Livre I. Par exemple, ce riche, dont il est ici question, cherche un beau lieu pour bâtir: on lui parle de Baïes, il est ravi: il va donc retressir la mer par les fondemens d'un palais magnifique. Ces fondemens ne sont pas plutôt jettés, que son inconstance & le dereglement de son esprit le portent à se dégouter de la mer, & à souhaiter d'avoir sa maison dans la terre ferme. Voilà un desir vicieux, parcequ'il ne vient pas de la nature. Et comme tous les desirs, qui viennent de notre corruption, nous sont plus chers, & ont plus de force que ceux qu'excite la vertu, l'amour propre nous les déguise sous des aparences trompeuses, & nous leur obéissons comme à une nécessité, ou plutôt comme à une autorité absolue, qui prend dans notre cœur la place de la religion. C'est pourquoi Horace dit, *fecerit auspicium*, que ces desirs corrompus sont les auspices que suit cet inconstant, & qui reglent toute sa conduite. Ses desirs sont le Dieu auquel il obéit. Virgile, qui étoit aussi grand Philosophe que grand Poëte, a expliqué admirablement les deux principes de toutes nos actions, dans ces vers du IX. Livre de l'Enéide, où Nisus dit,

--------- Dîne hunc ardorem mentibus addunt,
Euryale, an sua cuique Deus fit dira cupido?

Euryalus, sont-ce les Dieux qui nous inspirent cette ardeur? ou nos propres desirs prennent-ils dans notre cœur la place d'un Dieu?

86 *Teanum*] Ville dans la Campanie, ou Terre de Labour, au-dessus de Baïes. Elle etoit aussi fort celebre par ses bains d'eau chaude, & on l'apelloit *Teanum Sidicinum*, pour la distinguer d'une autre ville de même nom, qui étoit dans la Pouille.

87 *Lectus genialis in aulâ est*] *Lectus genialis*, c'est le lit de noces que l'on dressoit pour la nouvelle mariée, & que l'on apelloit *genialis*, parceque l'on invoquoit le Dieu *Génie*, qui presidoit à la generation. Horace dit que ce lit étoit *in aulâ*. Mais *aula* est ici pour *atrium*, la sale qui étoit à l'entrée de la maison, & où l'on avoit les images de ses ancêtres, comme dans l'ancien Glossaire, *αὐλὴ. atrium*. Il paroît par beaucoup d'endroits de l'antiquité, que le lit de la nouvelle mariée étoit toujours dans cette sale, parceque c'étoit le lieu où elle devoit se tenir ordinairement pour filer & pour faire des étofes. Arnobe dans le II. Livre: *Matresfamilias vestra in atriis operantur domorum, industrias testificantes suas. Vos femmes travaillent dans la sale de l'entrée, pour faire voir à tout le monde qu'elles ne sont pas oisives.* On avoit un grand respect pour ce lit; on le gardoit pendant que la femme, pour qui il avoit été dressé, étoit en vie; & quand le mari se remarioit, il en faisoit tendre un autre. C'est pourquoi Ciceron traite de crime atroce l'action de la mere de Cluentius, qui devenue éperdument amoureuse de son gendre, l'épousa, & se fit tendre le même lit qu'elle avoit dressé deux ans auparavant à sa propre fille, & dont elle la chassa. *Lectum illum genialem, quem biennio ante filiæ suæ nubenti straverat, in eâdem domo sibi ornari & sterni, expulsâ atque exturbatâ filiâ, jubet.* C'est de ce changement de lit dont Cornelie parle à ses enfans, dans la derniere Elégie de Properce:

Si tamen adversum mutarit janua lectum,
Et sederit nostro cauta noverca toro;
Conjugium, pueri, laudate & ferte paternum.

Si vous voyez qu'on change le lit de noces qui est dans la sale, & qu'une marâtre prenne ma place, gardez-vous de blâmer ce second mariage de votre pere.

Dans

heureuse que celle de garçon. Est-il garçon? il jure qu'il n'y a de gens heureux que ceux qui sont mariés. Quelle chaine assez forte peut-on trouver pour retenir un Protée si changeant? Et que fait donc le pauvre, me direz vous? Cela va vous faire rire : il change de chambre, de meubles, de bains, de barbiers; & dans la barque, qu'il loue pour s'aller promener, il bâille & s'ennuie tout comme le riche qui se promene dans une gondole qui est à lui. Si je me presente devant vous les cheveux mal faits, si vous me voyez la robe mal mi-

Dans ce passage de Properce, *adversus lectus* est le même que *lectus genialis*: & il étoit apellé *adversus*, parcequ'on le mettoit vis-à-vis de la porte. Laberius parle de ce lit dans ses *Compitalia*.

Nunc lentus es tu, nunc tu susque deque fers :
Materfamilias tua in lectulo adverso sedet
Servis sex tantis vernulis nefariis.

Tu te tiens là les bras croisés, & tu ne te mets nullement en peine de voir ta femme assise sur son lit de noces, au milieu de six grands esclaves plus méchans les uns les autres.

88 *Cœlibe vitâ*] *Cœlebs* est un mot Grec; il signifie qui n'a point de lit nuptial, comme il a été expliqué ailleurs. Horace a dit *cœlebs vita*, comme Catulle *cœlebs lectus*.

90 *Quo teneam vultu mutantem Protea nodo?*] Protée étoit fils de Neptune, & Roi d'Egypte. Il avoit l'art de prophétiser; mais il refusoit toujours de répondre à ceux qui le consultoient; & pour échaper à leurs poursuites, il prenoit toutes sortes de formes. Le seul secret d'en tirer des réponses, c'étoit de le lier si bien qu'il ne pût plus échaper, & de l'obliger par-là à reprendre sa premiere forme, & alors il rendoit des oracles certains. Les Philosophes ont expliqué cela de notre ame, qui étant d'une nature toute divine, pouroit connoître l'avenir, si elle n'étoit entierement maitrisée par les passions qui lui font prendre toutes sortes de formes. Le seul moyen de la faire retourner dans son premier état, c'est de la lier si bien avec les chaines de la vertu & de la raison, que ses vices ne puissent plus ni la defigurer, ni la corrompre.

91 *Quid pauper?*] Il semble que cette inconstance, ce dégoût & ce dereglement dont Horace parle, ne devroient être le vice que des riches. Mais cela est si attaché à la nature humaine, que les pauvres n'y sont pas moins sujets. Ils font en petit ce que les autres font en grand, & la corruption est égale dans les uns & dans les autres. Après qu'Horace a donc parlé du dereglement des riches, il introduit Mécénas qui lui demande: *Et le pauvre est-il plus sage? Quid pauper?* Et c'est peut-être pour dire: Et vous-même faites-vous mieux que ceux dont vous vous moquez? Le Poëte répond, *ride* : *mutat cœnacula, lectos*, &c. Et il y a bien de l'aparence qu'il dit cela de lui-même; car Horace étoit fort inconstant, & il se dégoutoit bientôt des choses qu'il avoit le plus aimées, comme son valet le lui reproche dans la VII. Satire du Livre II.

Romæ rus optas, absentem rusticus urbem
Tollis ad astra levis. -----

Quand vous êtes à Rome, vous voudriez être aux champs, & quand vous êtes aux champs, votre inconstance vous porte à ne vanter que le sejour de Rome.

* *Ride*] Horace dit à Mecenas *riez de cette folie*. M. Bentlei condamne très serieusement ce *ride*. Parce, dit-il, qu'il n'y a rien là qui puisse obliger Mécénas à rire. Il faut que M. Bentlei rie difficilement; car il me paroit pour moi qu'il n'y a rien de plus risible que de voir les pauvres vouloir imiter les riches & faire comme eux. D'où vient donc le dégoût de ce savant homme? Il vouloit corriger ce vers & lire: *Viden ut mutat*. On ne peut rien voir de plus froid *.

Mutat cœnacula] *Cœnacula* sont proprement les chambres les plus hautes de la maison, celles qui sont sous les tuiles; & à Rome aussi bien qu'ici, c'étoit l'habitation des pauvres; comme Suétone a dit du Grammairien Orbilius: *Orbilius sub tegulis habitare se fassus*. *Orbilius a avoué qu'il logeoit sous les tuiles*, c'est-à-dire *in cœnaculo*. & comme nous dirions aujourd'hui *dans un grenier*. Comme le riche chanche d'appartement, le pauvre veut changer de chambre, & avoir sa chambre d'hiver & sa chambre d'été. Horace apelle plaisament son logement, *cœnaculum*, par raport au logement ordinaire des gens pauvres. Au reste les grands Seigneurs à Rome donnoient en cela dans un si grand luxe, qu'ils ne se contentoient pas d'avoir des apartemens pour toutes les saisons, ils en avoient pour tous les mois de l'année.

Lectos] Il parle des lits de table; car les Romains avoient

Balnea, tonsores: conducto navigio æquè
Nauseat ac locuples, quem ducit priva triremis.
Si curtatus inæquali tonsore capillos
Occurri, rides: si fortè subucula pexæ
Trita subest tunicæ, vel si toga dissidet impar,
Rides: quid, mea quum pugnat sententia secum?
Quod petiit, spernit; repetit quod nuper omisit?
Æstuat, & vitæ disconvenit ordine toto?
Diruit, ædificat, mutat quadrata rotundis?
Insanire putas solennia me: neque rides,

Ne:

avoient des lits pour toutes les saisons, comme en Grece ceux qui étoient les plus delicats & les plus magnifiques, se piquoient d'avoir de la vaisselle d'argent fort pesante pour l'hiver, & d'autre fort légere pour l'été. Cela paroît manifestement par une comédie du Poëte Alexis, où l'on parle d'un bourgeois qui étoit si vain, que quoiqu'il n'eût pas pour une pistole d'argenterie chez lui, il apelloit tout haut son unique valet en lui donnant plusieurs noms, pour faire croire qu'il avoit plusieurs valets; & lui ordonnoit de ne pas servir sa vaisselle d'hiver, mais celle d'été.

——— Παῖ στρομβιχίδη μὴ τῶν χειμερινῶν
Ἡμῖν παραθῇς, ἀλλὰ θερινῶν ἀργυρωμάτων.

ᶠ Le luxe & la delicatesse qui étoient du tems d'Horace augmenterent beaucoup dans les siecles suivans: car on eut des bagues & des pierreries pour l'été, & d'autres plus grosses & plus pesantes pour l'hiver. C'est pourquoi Juvénal a dit de Crispinus:

Ventilat æstivum digitis sudantibus aurum.

92 *Balnea*] Il change de bains, il veut avoir ses bains pour l'été, & ses bains pour l'hiver.

Tonsores] Il a des barbiers qui servent par quartier, comme les valets de chambre chez les Princes.

Conducto navigio æquè nauseat ac locuples] Les Romains qui étoient riches, avoient presque tous des barques ou de petits vaisseaux pour la promenade: & les pauvres, qui n'en pouvoient avoir en propre, en louoient pour avoir la satisfaction de faire comme eux. Aussi dans le Rudens de Plaute, Gripus n'est pas plutôt devenu riche, qu'il songe à avoir un vaisseau pour se promener.

Post animi caussâ mihi navem faciam, atque imitabor Stratonicum;
Oppida circumvectabor. ———

Après cela je ferai bâtir un navire pour me divertir; j'imiterai Stratonicus, j'irai me promener de ville en ville.

Æquè nauseat ac locuples] *Nauseare* signifie proprement être incommodé du branle du vaisseau, être dégoûté, avoir envie de rendre ce que l'on a mangé &c. Mais ce mot exprime aussi admirablement les dégoûts de l'ame, lorsqu'un homme, qui fait tout ce qu'il peut pour contenter ses passions, n'en sauroit pourtant venir à bout, & traine partout avec lui ses chagrins, ses dégoûts & son inconstance. Car, comme il l'a dit dans l'Ode XVI. du Liv. II.

Scandit æratas vitiosa naves
Cura.

Le Souci, qui nait toujours d'un naturel vicieux & corrompu, monte avec nous sur les vaisseaux.

94 *Si curtatus inæquali tonsore capillos*] Horace veut dire: Puisque les vices dont je viens de parler, sont si naturels à l'homme, qu'ils sont même la seule cause de son malheur, ne vaudroit-il pas mieux s'attacher à lui en faire la guerre & à l'en corriger, que de s'amuser à le railler & à le reformer sur un exterieur, qui ne peut tout au plus que choquer les yeux, & qui devroit être indifferent à un homme sage? C'est pourtant tout le contraire: nos meilleurs amis ne prennent garde qu'à cet exterieur, & ne sont pas choqués de nos vices, parcequ'ils sont trop ordinaires & trop communs. C'est la liaison naturelle de ce passage. On a eu tort de lire *curatus* au lieu de *curtatus*. Le mot *inæqualis* demande nécessairement le dernier.

Inæquali tonsore] *Tonsor* peut être ici pour *tonsura*, comme *textor* pour *textura*, & *artifex* pour *artifi-*

mise, ou une chemise usée sous une tunique neuve, vous ne manquez jamais de vous moquer de moi. Eh quoi! quand je ne suis pas un seul moment d'accord avec moi-même? que je quite ce que j'ai recherché avec empressement, & que je recherche ce que j'ai rejetté avec mépris? que vous voyez que ma vie n'est qu'un flux & reflux continuel, & une suite de contradictions manifestes? que je ne fais que bâtir & abatre? que je change un quarré pour un rond, & un rond pour un quarré? vous traitez cela de folie ordinaire & commune; vous ne vous moquez point de moi, & vous ne croyez pas que j'aye besoin ni de Medecin, ni de Curateur: vous, dis-je, qui d'ailleurs m'honorez de votre affection, qui êtes mon unique apui, & qui ne pouvez supor-

artificium. Mais j'aime encore mieux croire qu'Horace a dit *inæqualis tonsor*, un barbier inégal, pour un barbier qui n'a pas la main sûre, la main égale, & qui coupe les cheveux inégalement & en échelle. Les premiers Romains portoient les cheveux fort longs, comme cela a été remarqué ailleurs. On commença à les faire couper l'an de Rome CCCCLIV. & on les porta fort courts; mais on avoit grand soin de les faire bien couper. Ovide dit dans l'Art d'aimer:

Nec malè deformet rigidos tonsura capillos:
Sit coma, sit doctâ barba resecta manu.

Que votre barbe & vos cheveux soient bien faits: ayez toujours le barbier le plus habile.

95 *Si fortè subucula pexæ trita subest tunicæ*] *Subucula*, l'habit de dessous, ὑποδύτης. C'étoit proprement une chemise de lin; c'est pourquoi on l'apelloit *linea*; & la tunique qu'on mettoit par dessus étoit, par cette raison, apellée *superaria*; ἐπενδύτης. *Subucula trita*, une chemise usée, *tunica pexa*, une tunique neuve, qui a tout son poil, ἀχρόμαλλος.

96 *Vel si toga dissidet impar*] C'est ce qu'il dit dans la Satire III. du Livre I. *toga defluit*, c'est-à-dire qu'elle pend plus d'un côté que d'autre; que d'un côté elle balaye la terre, & de l'autre elle ne passe pas le genou. On peut voir là les Remarques.

97 *Quid mea cùm pugnat sententia secum*] Dans la Satire VII. du Livre II. Horace a fort bien peint son inconstance, & la contrarieté de ses sentimens en se representant tantôt partisan du vice, & tantôt amoureux de la vertu, comme un homme,

Qui jam contento, jam laxo fune laborat:

Qui tantôt resiste à ses passions, & tantôt se laisse entrainer sans faire de resistance.

Cette inégalité d'ame est bien plus vicieuse que l'inégalité d'une robe, & que celle des cheveux.

99 *Æstuat*] *Æstus* signifie proprement le mouvement que cause le flux & reflux de la mer: & delà *æstuare* se dit de ceux qui sentent dans leur cœur des mouvemens contraires, & qui sont cruellement combatus.

Et vitæ disconvenit ordine toto] Toute sa vie n'est qu'un derangement continuel, & une suite de contrariétés monstrueuses. On peut voir les Remarques sur le 25. vers de la Satire VII. du Livre II.

100 *Diruit, ædificat, mutat quadrata rotundis*] Dans la Satire III. du Livre II. Damasippe reproche à Horace la folle dépense qu'il faisoit en bâtimens:

------- *Primùm*
Ædificas, hoc est, longos imitaris.

Premierement vous bâtissez, c'est-à-dire, vous voulez imiter les Grands.

Et il lui dit ensuite: *Est-il juste que vous fassiez tout ce que fait Mécénas, & que nonobstant la grande difference qu'il y a, vous tâchiez d'aller de pair avec lui, & de le surpasser même, s'il étoit possible!*

101 *Insanire putas solennia me, neque rides*] *Insanire solennia*, c'est avoir une folie qui est commune à tout le monde. On sous-entend le mot πάθη. Voilà le funeste aveuglement des hommes; ils croyent que l'on se porte bien quand on n'a que la maladie de tout le monde, & ils sont toujours en état de dire à leur ami ce que Stertinius disoit à Damasippe dans la III. Satire du Livre II.

---------- *pudor, inquit, te malus urget,*
Insanos qui inter vereare insanus haberi.

C'est une sotte honte d'aprêhender de passer pour fou quand on vit avec des fous.

Nec medici credis, nec curatoris egere
A Prætore dati : rerum tutela mearum
Quum sis, & pravè sectum stomacheris ob unguem
De te pendentis, te respicientis amici.
Ad summam, sapiens uno minor est Jove, dives,
Liber, honoratus, pulcer, rex denique regum,
Præcipuè sanus, nisi quum pituita molesta est.

AD

Malheureuse consolation dans les maladies de l'ame! On peut voir là les Remarques.

102 *Nec curatoris egere à Prætore dati*] Les fous étoient mis sous la curatelle de leurs parens; & s'ils n'avoient point de parens, ou qu'ils n'en eussent que d'incapables, le Préteur en nommoit un. Voyez le §. III. du XXIII. chapitre du I. Livre des Instit. de Justinien.

103 *Rerum tutela mearum cùm sis*] C'est un reproche plein de douceur & de tendresse. Vous êtes mon protecteur & mon Dieu tutelaire; cependant vous ne me corrigez que de certains defauts qui ne sont pas fort importans; & vous laissez croitre dans mon cœur des vices essenciels, dont les effets ne peuvent être enfin que très funestes. Ce ne sont pas-là des marques d'une veritable amitié. La veritable amitié doit porter les hommes à suporter les defauts de leurs amis, & à combatre leurs vices : & vous faites tout le contraire; vous souffrez mes vices & vous combatez mes defauts. Voyez les Remarques sur la Satire III. du Livre I. où Horace enseigne admirablement de quelle maniere on doit excuser & déguiser les defauts de ses amis.

105 *De te pendentis, te respicientis amici*] Si d'un côté Horace adoucit les reproches qu'il fait à Mécénas, par la maniere tendre avec laquelle il parle de l'attachement qu'il a pour lui; d'un autre côte il aggrave par-là l'injustice de Mécénas, de laisser un si bon ami & un si fidele serviteur dans un état si déplorable, & de ne lui pas donner les conseils qui pouroient le corriger: car il n'y a rien de si fort pour nous retirer du vice, que les avis & les remontrances d'un veritable ami.

* *Te respicientis amici*] *Te respicientis*, proprement qui a toujours les yeux attachés sur vous, comme un serviteur sur son maitre, pour être toujours prêt à obéir à ses ordres. C'est la force de ce mot. Il ne faut donc pas recevoir la correction d'Heinsius qui lisoit *te suspicientis amici.* de votre ami qui vous admire. Je n'aime point qu'Horace dise en face à Mécénas *qu'il l'admire.* *

106 *Ad summam sapiens uno minor est Jove*] Horace revient ici à son sujet, & pour ne pas ennuyer Mécenas par un plus long détail des raisons qui l'avoient porté à quiter tous ces vains amusemens, qui avoient occupé toute sa jeunesse, & à s'apliquer à l'étude de la vertu, il lui dit: *Enfin, pour tout dire en deux mots, le Sage ne reconnoit que Jupiter au-dessus de lui.* Mais ce soubresault, qui est fort bon dans les vers Latins, est insuportable dans une traduction Françoise; c'est pourquoi j'ai ajouté quelque chose pour l'adoucir, & pour faire une espece de liaison. *Ad summam*, c'est-à-dire enfin, pour le faire court, pour tout dire en géneral. C'est ce qu'on disoit autrefois *en somme*, & qu'on dit encore *somme toute*. Car c'est une expression tirée des comptes, lorsqu'on rassemble divers articles pour en faire un total. Cruquius s'est lourdement trompé à ce passage. Il a cru qu'Horace avoit dit *ad summam sapiens, celui qui est savant à amasser des sommes d'argent*; comme on a dit *sapiens ad quæstum.* On ne sauroit rien voir de plus ridicule. Horace finit cette Epitre comme Ciceron a fini le troisieme Livre *de finibus. Quod si ita est ut neque quisquam nisi bonus vir & omnes boni beati sint, quid philosophiâ magis colendum, aut quid est virtute divinius? S'il est donc vrai qu'il n'y ait d'heureux que les gens de bien, qu'y a-t-il que l'on doive plus cultiver que la philosophie, & de plus divin que la vertu?*

Uno minor est Jove] Il y avoit des Stoïciens qui soutenoient que le Sage étoit égal à Dieu, & qu'il pouvoit disputer avec lui de la felicité. Et c'étoit même le sentiment d'Epicure, qui dit : Ἑτοῖμος ἔχω καὶ τῷ Διῒ περὶ εὐδαιμονίας διαγωνίζεσθαι, μᾶζαν ἔχων καὶ ὕδωρ. *Pendant que j'aurai de l'eau & du pain, je serai toujours prêt à disputer de la felicité avec Jupiter.* Mais Horace, qui faisoit profession de choisir ce qu'il y avoit de vrai dans toutes les sectes, suit ici le parti des Philosophes plus moderés, qui reconnoissant que Dieu est le seul Sage, reconnoissoient en même tems que c'est lui seul qui donne & qui ôte la sagesse; & qu'ainsi les hommes doivent toujours se tenir sous la dépendance de cet Etre souverain. Horace dit au peuple Romain, dans l'Ode VI. du Livre III.

Diis te minorem quòd geris, imperas.

Souvien-toi que tu ne regnes que parceque tu reconnois des Dieux au-dessus de toi.

Cela est encore plus vrai du Sage.

Dives] Le Sage est seul riche, parcequ'il possede

ſuporter qu'un homme, qui eſt auſſi attaché à vous que je le ſuis, ait ſeulement un ongle mal fait. Enfin, *pour revenir à mon ſujet, & pour dire en peu de mots tout ce qui m'oblige à m'apliquer à l'étude de la ſageſſe*, le Sage ne voit que Jupiter au-deſſus de lui ; il eſt riche, libre, comblé d'honneurs, beau & bien fait, & pour ſa ſanté, elle eſt merveilleuſe, à moins qu'il ne ſoit incommodé de la pituite.

A

la veritable ſource des richeſſes, & qu'il n'a beſoin de rien. Caton dit dans le troiſieme Livre *de finib. bon. & mal.* de Ciceron: *Sapiens rectiùs dives quàm Craſſus, qui niſi eguiſſet, nunquam Euphratem nullâ belli causâ tranſire voluiſſet. On dira juſtement qu'il eſt plus riche que Craſſus; car ſi Craſſus ne ſe fût ſenti pauvre, il n'auroit pas porté la guerre au delà de l'Euphrate ſans aucun ſujet.* On peut voir les Remarques ſur la Satire III. du Livre I.

107 *Liber*] Il eſt ſeul libre, parcequ'il ſe poſſede lui-même, & qu'il eſt le maître de ſes paſſions. Le même Caton: *Rectè ſolus liber, nec dominationi cujuſquam parens, neque obediens cupiditati: rectè invictus, cujus etiamſi corpus conſtringatur, animo tamen vincula injici nulla poſſint. Il eſt ſeul veritablement libre; car il n'eſt ſoumis à perſonne, & n'obéit point à ſes paſſions. Il eſt invincible; car lors même qu'on lie & qu'on garrote ſon corps, on ne ſauroit retenir ſon eſprit dans les chaines.* Le Sage répond à ceux qui le veulent mettre dans les fers, ce qu'Horace dit à la fin de l'Epitre XVI.

Ipſe Deus, ſimulatque volam, me ſolvet, opinor.

Je ſuis perſuadé que Dieu viendra me delivrer, quand je l'apellerai à mon ſecours.

Honoratus] Car les veritables honneurs ſont ceux qui viennent de la vertu, & les ſeuls qui ne finiſſent jamais. Voyez l'Ode II. du Livre III. & l'Ode IX. du Livre IV.

Pulcer] Le Sage eſt le ſeul beau ; parcequ'il n'y a de veritable beauté que celle de l'ame. Caton : *Rectè etiam ſapiens pulcer appellabitur; animi enim lineamenta ſunt pulchriora quàm corporis. Le Sage peut auſſi fort bien être apellé beau; car les traits de l'ame ſont plus beaux que ceux du corps.*

Rex denique regum] Voilà un titre bien ſpécieux. Le Sage eſt Roi des Rois. Et ce ſont ces ſortes de titres dont les ignorans ſe moquent, comme dit fort bien Caton, *irrideri ab imperitis ſolent*. Mais quand ils ſont bien entendus, on en découvre la verité. Les Rois, entant que Rois, ne ſont pas toujours les maîtres d'eux-mêmes, ni de leurs peuples; & le Sage eſt toujours le maître de ſes paſſions. C'eſt pourquoi Salomon a dit: *Melior eſt qui dominatur animo ſuo, expugnatore urbium.* La couronne des Rois eſt ſujette aux caprices de la Fortune, comme il le dit dans l'Ode XXXIV. du Livre I.

--------- hinc apicem rapax
Fortuna cum ſtridore acuto
Suſtulit, hic poſuiſſe gaudet.

La Fortune avec un bruit éclatant enleve le diadême de deſſus la tête de l'un, & ſe plaît à en couronner la tête de l'autre.

Mais la couronne du Sage ne peut jamais lui être ôtée. Les Rois ont beſoin du conſeil des hommes ſages pour gouverner leurs Etats. Euripide:

Σοφοὶ τύραννοι τῶν σοφῶν συνουσίᾳ.

Mais le Sage ſe ſuffit à lui-même.

108 *Præcipuè ſanus, niſi quum pituita moleſta eſt*] Les Stoïciens pouſſoient ſi loin les avantages de leur Sage, qu'ils ſoutenoient non ſeulement qu'il étoit heureux dans les tourmens, mais qu'il jouiſſoit d'une ſanté parfaite dans ſes plus grandes maladies. Horace, qui n'étoit pas homme à donner dans des paradoxes ſi outrés, finit cette Epitre par une raillerie qu'il fait d'une opinion ſi contraire à la nature. Il dit fort plaiſament que le Sage ſe porte fort bien quand il n'eſt pas malade, & qu'il n'eſt pas incommodé de quelque fluxion. Et le ridicule qu'il donne par-là aux Stoïciens, prouve encore ce qu'il a dit au commencement de cette Epitre, qu'il n'épouſoit les ſentimens d'aucune ſecte, & qu'il prenoit partout ce qui lui paroiſſoit vrai :

Nullius addictus jurare in verba Magiſtri.

Niſi quum pituita moleſta eſt] Il ne dit pas que le Sage eſt ſain quand il n'a pas la fievre, ou quelque autre mal conſiderable; mais qu'il eſt ſain quand il n'eſt pas incommodé de la pituite. Ainſi bien loin de donner dans le ſentiment des Stoïciens, qui ſoutenoient que les plus grandes maladies n'alteroient pas la ſanté du Sage, il eſt perſuadé que cette ſanté eſt alterée par le mal le plus léger, par une ſimple pituite, qui ne peut paſſer pour une maladie, mais

pour une incommodité. * Et il finit plaisament cette Epi.e par une maxime Epicurienne; car il est si vrai que les Epicuriens regardoient la pituite, γονι-ζα, comme un mal qui deraugeoit la santé, qu'ils s'en servoient pour accuser la Providence. En voici la preuve dans un passage d'Epictete qu'Arrien nous a conservé: *Y a-t-il une Providence? dit un Epicurien; il me coule incessament du nez une pituite qui me desole. Vil esclave que tu es, répond Epictete, pourquoi as-tu donc des mains? N'est-ce pas pour te moucher? Mais, repond l'Epicurien, ne vaudroit-il pas mieux qu'il n'y eut point de pituite au monde? Et ne vaudroit-il pas mieux encore, répond Epictete, te moucher que d'accuser la Providence?* Cela met la plaisanterie d'Horace dans tout son jour. *

NOTES SUR L'EPITRE I. LIV. I.

Primâ dicte mihi &c.] Le P Sanadon croit qu'Horace a fait cette Epitre pour être mise à la fin de ses poëtics morales, sans pourtant qu'il soit vrai que ce Poëte n'ait point fait d'autres pieces depuis. Ainsi, suivant ce Pere, Horace ne veut dire ici autre chose, sinon, qu'ayant offert à Mécene ses premiers hommages, il lui presente aussi les derniers, & en effet cette Epitre est un des derniers ouvrages d'Horace.

16 *Nunc agilis fio &c.*] Le P. S. a arrangé, corrigé & entendu d'une autre maniere ce vers & les trois suivans, & il lit :

Nunc agilis fio & mersor civilibus undis;
Nunc mihi res, non me rebus, subjungere conor,
Virtutis vera custos, rigidusque satelles;
Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor.

Ce Pere fait donc passer ici Horace par trois états. Le premier, où le Poëte se plonge jusqu'au cou dans les affaires du monde. Le second, où il gouverne ces mêmes affaires, sans s'en laisser gouverner; & le troisieme, où il suit *furtivement* les préceptes d'Aristippe. Car quoi qu'en dise M. Dacier, *furtim* signifie ici *à la derobée*, comme le P. S. l'a bien traduit, & le scrupule que M. Dacier se fait est mal fondé. Horace n'avoit rien de secret pour Mécene, & il pouvoit sans façon lui réveler ce qu'il cachoit au commun des hommes, d'autant plus que Mécene n'étoit pas lui-même fort rigide. Je reviens à l'ordre dans lequel le P. S. a disposé ces vers. Ses raisons sont que le second ne peut convenir avec le premier, ni le quatrieme avec le troisieme. Comment allier, dit-il, cette flexibilité d'esprit nécessaire pour bien manier les affaires, avec cette roideur d'une vertu rude & austere? Quoi de plus opofé au caractere d'Aristippe souple & pliant quelquefois jusqu'à la bassesse, que cette indépendance d'un esprit impe-rieux, qui maitrise & gourmande pour ainsi dire les affaires. Je suis persuadé que le P. S. a raison, quant à cet arrangement; mais je ne puis gouter son explication, non plus que celle de M. Dacier, qui est à peu près la même. Voici donc ce que je pense. *Nunc agilis fio &c.* c'est le premier état d'Horace, où il se laisse entrainer au torrent des affaires du monde. *Agilis fio*, c'est-à dire *j'en deviens le jouet*. Ce sens est confirmé par le vers suivant: *Nunc mihi res &c.* Car c'est une oposition au premier état; & puisque dans celui-ci il dit qu'il maitrise les affaires, il s'ensuit que là il en étoit maitrisé; il en étoit *le jouet*, comme je l'ai dit. Dans cette seconde situation il est Stoïcien; il se roidit contre le torrent,

Virtutis vera custos rigidusque satelles.

Et comme il le dit ailleurs: *Meâ virtute me involvo.* Tel étoit Horace en public. Mais en particulier il redevenoit Epicurien :

Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor.

Et voilà le troisieme état, & celui qui étoit le plus de son goût. On ne voit nulle part qu'Horace se soit jamais beaucoup soucié de se *plonger dans les affaires* & encore moins de *les gouverner*; & ce ne pouvoit même être l'humeur d'un homme moitié Stoïcien & moitié Epicurien. Au contraire on voit en plus d'un endroit de ses ouvrages qu'il étoit ennemi mortel des affaires, & particulierement dans la Sat. VI. du Liv. II.

21 *Longa*] Le P. S. lit *lenta*. Trois celebres Editeurs, dit-il, ont rapellé cette leçon d'un ancien manuscrit, & cela varie avec grace les épithetes, comme M. Bentlei l'a fort bien remarqué.

2 *Est quodam prodire tenus*] Le P. S. a mis *est quadam prodire tenus*. C'est, dit-il, la vraie leçon

leçon, qui s'est conservée dans deux excellens manuscrits, & que quatre de nos plus celebres Editeurs ont ramenée dans le texte. *Quodam tenus*, ajoute-t'il, n'est point Latin.

34 *Dolorem*] M. Cuningam a lu *laborem*, & le P. S. l'a suivi.

47 *Ne cures ea &c.*] La construction, comme le dit le P. S. est : *Non vis discere & audire, & meliori credere, ne cures ea quæ stultè miraris* & *optas*.

55 *Perdocet*] Presque tous les manuscrits & surtout les plus anciens portent *prodocet*, & le P. S. l'a employé, après cinq des meilleures éditions.

56 *Lævo suspensi loculos &c.*] Le P. S. a fait encore ici un changement aussi nécessaire que remarquable ; car il a retranché ce vers, *lævo suspensi* &c. & de plus il lit :

Est animus tibi, sunt mores, est lingua fidesque;
Sed quadringentis sex septem millia desint,
Plebs eris.

Moyennant cela, tout ce passage qui étoit fort embarassé, & très obscur, devient parfaitement clair. Venons aux preuves sur lesquelles le P. S. s'apuye. I. Le vers qu'il a retranché ne convient point ici, où il s'agit de marchands & de banquiers qui sont dans leur boutique & dans leur comptoir, & non point de jeunes écoliers qui reviennent de chez leur maître. II. La transposition que ce Pere a faite est autorisée par quatre manuscrits & deux éditions. III. *Sed, desint, est*, pour *si desunt, &c.* se trouvent dans le plus grand nombre des manuscrits.

67 *Lacrymosa poemata Puppi*] Le P. S. lit *Pupi*, après les anciens manuscrits & suivant l'étimologie, ce nom venant de *Pupus* ; & il remarque que *lacrymosa* marque le caractere des tragédies de Pupius, qui étoient très touchantes, comme le témoigne l'endroit de son épithaphe raporté par M. Dacier, qui ne permet pas d'y reconnoître ce sens desavantageux que le même M. Dacier y découvre. Horace a dit ailleurs dans le même sens : *Lacrymoso non sine fumo*.

69 *Optat*] Le P. S. lit *aptat*, sur l'autorité de plus de dix manuscrits, & après plusieurs savans Critiques : *Aptat te responsare fortunæ*.

76 *Es*] Trois savans Critiques ont lu *est*, que le P. S. a employé.

94 *Curtatus*] Le P. S. lit *curatus*, après les premieres éditions de Venise, tous les manuscrits & trois ou quatre savans Editeurs. Les Anciens disoient *curare capillos*, pour *tondere*, *secare*, comme on le trouve dans Properce, dans Phedre & dans Pétrone.



AD LOLLIUM.

EPISTOLA II.

TROJANI belli scriptorem, maxime Lolli,
Dum tu declamas Romæ, Præneste relegi:
Qui, quid sit pulcrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Pleniùs ac meliùs Chrysippo & Crantore dicit.

Cur

HORACE étant à la campagne, & ayant relu l'Iliade & l'Odyssée d'Homere, prend de là occasion d'écrire à Lollius, pour le fortifier contre l'envie, l'avarice, la débauche, & l'emportement, qui étoient les vices ausquels il voyoit que Lollius étoit le plus porté. Mais il lui donne ses avis avec tant d'adresse, qu'il semble n'avoir d'autre but que de lui proposer de quelle maniere il faut lire ce Prince des Poëtes Grecs, & le profit que tout le monde doit faire de cette lecture. Toutes ses précautions furent pourtant inutiles; il falloit des remedes plus violens pour guerir un temperament comme celui de Lollius, qui, bien loin de se corriger, ne chercha qu'à déguiser ses vices. Cette Epitre est parfaitement belle. Elle fut faite longtems avant l'Ode IX. du Livre IV. comme on le verra dans les Remarques.

Le Cardinal Noris aussi respectable par son profond savoir, que par sa dignité, étoit persuadé que cette Epitre & la XVIII. de ce même Livre n'ont pas été écrites au même Lollius à qui Horace adresse l'Ode IX. du Liv. IV. mais à son fils. L'autorité d'un si grand homme est pour moi d'un très grand poids; cependant comme tout ce qui est dit ici de Lollius convient parfaitement au caractere connu de Lollius le pere, je crois que c'est à lui qu'Horace parle, & qu'il n'y a qu'à bien distinguer les tems de l'Ode & des deux Epitres, comme je l'ai fait. On verra les Remarques sur l'Epitre XVIII.

1 *Trojani belli scriptorem*] La guerre de Troye n'est pas le sujet de l'Illiade, c'est la seule colere d'Achille; mais comme Homere attache son sujet à cette fameuse guerre, dont il raconte les principaux évenemens dans ses épisodes, il en est regardé comme l'Historien.

Maxime Lolli] C'est le même Lollius à qui Horace adresse l'Ode IX. du Livre IV. Il fut Consul, Général d'armée, & Gouverneur de Caïus Cesar, petit-fils d'Auguste. Toutes les grandes qualités, qui lui avoient attiré la confiance de ce Prince, & l'estime des Romains, n'empêcherent pas que ce ne fût le plus corrompu de tous les hommes. Mais il sut si bien cacher ses vices, que les Romains ne furent detrompés que longtems après la mort d'Horace. On peut voir ce qui a été remarqué sur l'Ode IX. *Maxime*, n'est point ici par raport à l'âge de Lollius, mais par rapport à sa réputation & à ses vertus.

2 *Dum tu declamas Romæ*] *Déclamer* dans sa premiere origine est un mot tiré de l'école des Rhéteurs, & il signifie s'exercer à l'éloquence sur des sujets feints, pour paroître ensuite dans le Bareau avec succès en plaidant des causes veritables. Suétone dit de Ciceron dans son Traité *de claris Rhetoribus*, qu'il déclama en Grec jusqu'à sa Préture, & en Latin dans un âge même plus avancé. *Ad Præturam usque Græcè declamavit, Latinè verò senior quoque.* Ainsi *déclamer* étoit souvent oposé à *plaider*. Voilà sa signification la plus génerale. Il signifie aussi réciter, répéter chez soi les causes que l'on doit plaider; & enfin on l'a pris pour plaider veritablement. On le trouve en ce sens-là dans Ciceron & dans Pline. Horace l'employe de même en cet endroit: &, quoi qu'en veuille dire M. Masson, ce seul mot prouve que Lollius étoit encore jeune, quand Horace lui écrivit cette Epitre. Car de quelque maniere même qu'on entende ce terme *déclamer*, ou de la plaidoirie, ou de la déclamation, il est certain que c'étoit plus ordinairement l'occupation des jeunes gens que des autres. Quand les jeunes gens commençoient à entrer dans le monde, ils cherchoient à se signaler, soit en defendant en jugement les foibles que l'on vouloit oprimer, soit en accusant les puissans qui avoient malversé dans leurs charges: & comme les defenses faisoient d'ordinaire plus d'honneur que les accusations, on louoit plus par cet en-

droit

A LOLLIUS.

EPITRE II.

LOLLIUS, pendant que vous faites admirer à Rome votre éloquence, je relis à Préneste l'Ecrivain de la guerre de Troye, qui enseigne beaucoup mieux & avec plus de suite que Chrysippe & que Crantor, ce qui est honête ou deshonête, utile ou pernicieux. Si vous n'avez rien de

droit que par l'autre ceux qui étoient entrés dans cette carriere. C'est ainsi qu'Horace a dit de Q. Fabius Maximus, dans l'Ode I. du Livre IV.

Namque & nobilis & decens
Et pro solicitis non tacitus reis.

Maxime est d'une naissance illustre, il est jeune, des bonne grace, bien fait; & son éloquence est l'apui des malheureux.

Cett Epitre est donc par conséquent fort anterieure à l'Ode IX. du Livre IV. qui fut écrite après le Consulat de Lollius, & lorsqu'il étoit déja Gouverneur du petit-fils d'Auguste. Je ne dis rien de la ridicule explication de celui qui a cru que Lollius déclamoit à Rome l'Ecrivain de la guerre de Troye. Il y a près de vingt ans que je l'avois averti de cette faute; il n'a pas laissé d'y retomber, & ce qui est plus surprenant, il a entrainé de savans hommes dans la même erreur.

Praneste] Préneste, ville du Latium, sur une montagne, à dix-huit milles de Rome. C'est un lieu froid. C'est pourquoi Horace y alloit souvent passer les plus grandes chaleurs de l'été.

3 *Qui, quid sit pulcrum, quid turpe, quid utile, quid non*] Ce jugement d'Horace est certain. L'Iliade & l'Odyssée ont deux tableaux très parfaits de la vie humaine, où tout ce qui est digne de louange ou de blâme, utile ou pernicieux, en un mot tous les maux que la folie peut produire, & tous les biens que la sagesse peut causer, sont representés avec une admirable varieté. Mais tout le monde ne peut pas mettre ces tableaux dans leur veritable jour: & quand ils sont mal placés, au lieu d'y voir ces beautés naturelles que les plus grands maîtres ne peuvent s'empécher d'admirer, on n'y découvre que des ombres, & une épouvantable confusion. C'est pourquoi Platon bannissoit Homere de sa République, & ce jugement m'a toujours paru merveilleux. Cet homme divin connoissoit parfaitement la portée du peuple, & il savoit bien que les ignorans ne pouroient démêler une verité utile au travers d'une fiction ingénieuse, & d'une fine imitation.

Quid pulcrum, quid turpe] *Pulcrum*, καλὸν, *beau*, c'est-à-dire qui merite l'amour & la louange de tous les hommes: *turpe*, αἰσχρὸν, ce qui merite la haine & le mépris. Le premier regarde la justice, & l'autre l'injustice, qui sont toutes deux le fondement & le sujet de l'Iliade & de l'Odyssée, comme Platon l'a fort bien dit.

Quid utile, quid non] *Utile, honnête* & *beau* sont toujours sinonimes dans le langage des Philosophes, qui ne reconnoissent rien d'utile que ce qui est honnête.

4. *Plenius ac melius*] On dispute beaucoup sur le premier mot de ce vers, pour savoir s'il faut lire *plenius* ou *planius*. Le savant Torrentius & Théodore Marcile se sont déclarés pour *planius*, c'est-à-dire *plus ouvertement*, *plus clairement*; parcequ'Homere n'enseigne que par des exemples, qui sont toujours moins obscurs & moins embarassés que les préceptes. D'ailleurs Théodore Marcile prétend que par le mot *planius*, Horace se moque des subtilités obscures des Stoïciens & des Academiciens. Cela peut être soutenu avec beaucoup de vraisemblance; cependant comme il me paroit que les exemples dont Homere se sert pour nous instruire, ne sont pas si clairs ni si sensibles, qu'ils sont abondans & bien remplis, j'aime mieux *plenius*. Dans les préceptes que les Académiciens & les Stoïciens ont donnés, il y a toujours quelque chose à desirer. Ce sont de petites sources dont il faut ramasser toutes les eaux pour trouver dequoi étancher sa soif. Au lieu qu'Homere a une abondance merveilleuse; c'est un fleuve toujours profond.

Ac

Cur ita crediderim, nisi quid te detinet, audi.
Fabula, quâ Paridis propter narratur amorem
Græcia Barbariæ lento collisa duello,
Stultorum regum & populorum continet æstus.
Antenor censet belli præcidere causam.
Quid Paris? ut salvus regnet, vivatque beatus,
Cogi posse negat. Nestor componere lites

Inter

Ac meliùs] Comme le mot *pleniùs* marque l'abondance & la richesse des caracteres qu'Homere a formés, & qui peignent la vie entiere des hommes; *meliùs* marque les graces merveilleuses de ses peintures, & l'utilité qu'on en peut tirer. Ce qu'Horace dit ici, qu'Homere enseigne mieux que les Philosophes ce qui est utile ou pernicieux, a si fort choqué Scaliger le pere, qu'il a fait de cette Epitre ce jugement, dans le VI. Livre de sa Poëtique: *Horace est si inepte dans sa seconde Epitre, que les Savans ne peuvent le souffrir. Car qui oseroit dire que les badineries d'Homere sont plus utiles que les préceptes des Philosophes? Agamemnon fait-il donc fort bien, lorsqu'il refuse une fille à son pere? Est-ce là ce qu'il faut suivre? &c.* Pitoyable prévention! Il n'y a rien de plus juste ni de mieux fondé que la preference qu'Horace donne ici à Homere. Les préceptes des Philosophes sont ordinairement secs & steriles; mais la fable, qui déguise la verité sous une fiction bien entendue, a pour tous les hommes des charmes merveilleux. Si Horace avoit dit d'Esope ce qu'il dit d'Homere, Scaliger n'auroit pas eu raison de s'en étonner. Or Homere a sur Esope un avantage très considerable: c'est qu'ayant fait comme lui une fable, pour la rendre plus utile, il l'a réduite à une parfaite imitation qui instruit par des exemples, qui ont toujours plus de force que la fable pour persuader; comme Aristote en a fort bien jugé dans le II. Livre de sa Rhétorique. Le même Aristote dans le IX. chapitre de sa Poëtique assure que la poësie est plus grave & plus morale que l'Histoire, & il en dit la raison. Or elle a certainement sur la philosophie les mêmes avantages que sur l'Histoire. Le refus qu'Agamemnon fait de rendre Chryseïs, est une de ces fautes instructives qu'Horace apelle *les fureurs des Rois insensés.*

Chrysippo] C'est le Philosophe Chrysippe qui succéda à Zenon, & qui fut le soutien du Portique. Il en a été assez parlé dans les Satires. Il avoit fait un nombre prodigieux de livres qui se sont tous perdus.

Crantore] Crantor grand Philosophe Académicien. Il avoit été disciple de Xénocrate. Ciceron parle très avantageusement d'un petit ouvrage qu'il avoit fait sur le deuil, *de luctu*. *Sed ego*, dit-il dans sa consolation, *Crantorem sequor, cujus legi brevem illum quidem, sed verè aureum, & ut Panætio placuit, ad verbum ediscendum, de luctu librum, quo acutè universam doloris medicinam complexus est. Pour moi je marche sur les pas de Crantor, de qui j'ai lu un petit livre à la verité, mais un livre tout d'or &, comme disoit fort bien Panétius, un livre que l'on doit aprendre mot à mot. C'est le livre qu'il a fait sur le deuil; dans lequel il a renfermé tous les remedes qu'on peut aporter à la douleur.* Il dit la même chose dans le II. Livre des Questions Académiques. Ce livre du deuil est le même qu'il apelle *le livre de la consolation*, dans le I. Livre de ses Tusculanes: *Simile quiddam est in consolatione Crantoris.*

5 *Cur ita crediderim, nisi quid te detinet, audi*] Horace parle ici à Lollius, comme à un jeune homme qui n'a pas encore beaucoup d'experience, ni beaucoup d'étude, & à qui par conséquent ce qu'il vient de dire d'Homere devoit paroître nouveau. Les jeunes gens qui lisent Homere, le lisent comme un Roman, où l'on ne cherche pas tant le profit que le plaisir.

6 *Fabula quâ*] *Fabula*, μῦθος, la disposition du sujet, l'arrangement de toutes les matieres qui doivent entrer dans la composition d'un poëme, σύνθεσις τῶν πραγμάτων; en un mot *la fable*: car le sujet de l'Iliade n'est pas moins une fable que les sujets qu'Esope a traités. La seule difference, c'est qu'Esope fait parler des animaux, & qu'Homere fait parler des hommes: & que l'un fait une fable morale, & l'autre une fable raisonnable.

7 *Græcia Barbariæ*] *Barbare* ne signifie qu'étranger. *Barbaria* est ici la Phrygie, comme dans l'Ode IV. du Livre II. *Barbaræ turmæ, les troupes Barbares*, pour les troupes Phrygiennes.

Lento collisa duello] *Collidere* se dit proprement

de

de plus important à faire, écoutez un moment les raisons que j'ai d'en juger ainsi. La Fable qui nous aprend que l'amour de Pâris pour Helene arma si longtems la Grece contre l'Asie, est un fidele tableau des mouvemens insensés des Rois & des peuples. Dans le Conseil des Troyens Anténor est d'avis d'ôter au plutôt la cause de la guerre. Que croyez-vous que Pâris réponde à cette proposition? Il déclare, que quelque bonheur qu'on lui promette, & de quelque esperance qu'on le flate, on ne le portera jamais à y consentir. Dans l'assemblée des Grecs, Nestor fait tous ses efors pour accorder le differend qui est entre Agamemnon & Achille. Le premier est aveuglé par son amour, & ils sont tous deux égale-

de deux corps qui se choquent & qui se froissent. *Duellum* pour *bellum*: car *duellum* étoit le propre terme; il signifie le combat de deux partis qui disputent la victoire. De *duellum* on a fait ensuite *bellum*; comme de *duis* on a fait *bis*; de *duonum*, *bonum*; de *duidens*, *bidens*. Horace apelle cette guerre de Troye *lentum*, longue, parcequ'elle dura dix ans.

8 *Stultorum regum & populorum continet æstus*] En effet l'Iliade represente admirablement les folies que font les Chefs & les peuples, tant du côté des Grecs que du côté des Troyens.

9 *Antenor censet belli præcidere causam*] Il commence par les Troyens. Et tout cet endroit est pris du VII. Livre de l'Iliade. Anténor dit dans un conseil qui se tient dans la haute ville, à la porte du palais de Priam: *Ecoutez-moi, Troyens, Dardaniens, & vous Chefs des troupes auxiliaires, que je vous dise les sentimens de mon cœur. Allons sans perdre tems, rendons aux Grecs leur Helene, avec toutes les richesses qui ont été enlevées avec elle. Car c'est contre la foi des sermens que nous avons repris les armes; & je suis persuadé que nous attirerons sur nous de très grands malheurs, si nous ne faisons ce que j'ai dit.* Pâris lui répond: *Anténor, vous dites là des choses qui ne me sont pas fort agréables; & si vous vouliez, vous pouriez ouvrir un meilleur avis. Mais s'il est vrai que vous ayez parlé serieusement, il faut donc que les Dieux vous ayent ôté votre prudence ordinaire. Et moi je déclare à tous les Troyens, & je leur dis en face, que je ne rendrai jamais ma femme. Pour ce qui est des richesses que nous avons amenées d'Argos, je consens qu'on les rende, & qu'on y en ajoute encor d'autres pour contenter les Grecs.* Ces passages sont fort beaux, & prouvent admirablement la pensée de Socrate, qui dit dans le premier Alcibiape, que les malheurs, que causa la guerre de Troye, comme ceux que causent toutes les autres guerres, ne viennent que du differend que l'on a sur le sujet du juste & de l'injuste, qu'il est bien difficile d'éclaircir; & que c'est ce differend qui a produit les deux poëmes de l'Iliade & de l'Odyssée. Ταῦτα ποιήματα ἐςὶ περὶ διαφορᾶς δικαίων τε καὶ ἀδίκων.

10 *Quid Paris? ut salvus regnet vivatque beatus*] On a expliqué ce vers fort differemment. Les uns ont mis le point interrogant à la fin:

Quid Paris, ut salvus regnet, vivatque beatus?

Que fait Pâris pour conserver sa vie, & pour vivre heureux? Il dit qu'il ne sauroit se resoudre à la rendre.

Les autres laissent la ponctuation ordinaire, mais ils l'expliquent: *Que fait Pâris? il dit qu'il ne sauroit se resoudre à rendre sa femme, sans laquelle il ne sauroit être heureux.* Il y a un troisieme parti de ceux qui prennent cet *ut* pour *quamvis*, & qui l'expliquent de cette maniere: *Que fait Pâris? quoique ce soit le seul parti qu'il ait à prendre pour conserver sa vie & pour vivre heureux, il ne sauroit pourtant se resoudre à rendre Helene.* Enfin est venu le savant M. Bentlei qui ayant lu dans ses MSS. *quod*, au lieu de *quid*, a embrassé cette leçon; il prétend qu'il faut lire:

Quod Paris ut salvus regnet vivatque beatus
Cogi posse negat.

Quod, scilicet belli præcidere caussam, Paris negat posse cogi ut salvus regnet &c. Mais cela est dur & très oposé au génie d'Horace. Qui est-ce qui a jamais dit *cogor istud*, je suis forcé à cela: je n'en ai point vu d'exemple, quoique j'aye vu beaucoup de passifs avec l'accusatif. Le sens que j'ai suivi est le plus naturel, & l'expression plus vive. *Ut salvus regnet*, c'est le prix &c.*

11 *Nestor componere lites*] Comme du côté des Troyens il y a un homme juste, qui va à terminer les differens en rendant Helene, il y en a un autre du côté des Grecs, qui ne tâche qu'à apaiser

Inter Peleiden festinat & inter Atreiden:
Hunc amor, ira quidem communiter urit utrumque.
Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi.
Seditione, dolis, scelere, atque libidine & irâ,
Iliacos intra muros peccatur & extra.
Rursus, quid virtus, & quid sapientia possit,
Utile proposuit nobis exemplar Ulissem:
Qui domitor Trojæ, multorum providus urbes
Et mores hominum inspexit, latumque per æquor,

Dum

ter le démêlé qui s'éleve entre Achille & Agamemnon.

13 *Hunc amor, ira quidem communiter urit utrumque*] Voici un jugement d'Horace, qui est très remarquable. En parlant d'Achille & d'Agamemnon, il dit que l'amour brûle le dernier, & que l'un & l'autre sont également enflamés de colere. Achille n'est donc point amoureux. Et cela est vrai. Homere qui connoissoit parfaitement les passions, avoit fort bien vu que celle de l'amour ne pouvoit occuper un homme du caractere d'Achille. Aussi dans la plainte qu'il fait à sa mere, après avoir rendu Briseis aux Herauts que le Roi avoit envoyés, il se contente de dire

Ἠ' γάρ μ' Ἀτρείδης Εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων
Ἠτίμησεν. ἑλὼν γὰρ ἔχει γέρας, αὐτὸς ἀπούρας.

Le fils d'Atrée, le puissant Agamemnon m'a deshonoré en m'enlevant lui-même le present que les Grecs m'avoient fait. Et ensuite:

Τὴν δὲ νέον κλισίηθεν ἔβαν κήρυκες ἄγοντες
Κούρην Βρισῆος, τήν μοι δόσαν υἷες Ἀχαιῶν.

Les Herauts viennent d'emmener de ma tente la fille de Briseïs, que les Grecs m'avoient donnée.

Achille n'est sensible qu'à l'affront qu'on lui faisoit en lui ôtant un prix dont on avoit honoré sa valeur; l'amour n'a aucune part à ses plaintes. Il n'en est pas de même d'Agamemnon, il aimoit Chryseïs; voici comme la passion s'exprime:

——— ἐπεὶ πολὺ βούλομαι αὐτὴν
Οἴκοι ἔχειν, καὶ γάρ ῥα Κλυταιμνήστρης προβέβουλα.
Κουριδίης ἀλόχου. ἐπεὶ οὔ ἑθέν ἐστι χερείων
Οὐ δέμας, οὐδὲ φυήν, οὔτ' ἂρ φρένας, οὔτέ τι ἔργα.

Parceque j'aime beaucoup mieux l'avoir dans mon palais; car je la prefere même à la Reine Clytemnestre. Aussi n'est-elle en rien inferieure à cette Princesse, ni en beauté, ni en vertu, ni en esprit, ni en adresse pour les beaux ouvrages. Il étoit fort important de distinguer ces deux caracteres d'Achille & d'Agamemnon: car on s'y est souvent trompé, en croyant qu'Homere avoit fait Achille amoureux de Briseis. Horace n'avoit garde de faire cette faute. Mais, dira-t-on, dans l'Ode IV. du Livre II. Horace dit manifestement qu'Achille aimoit Briseis.

Ne sit ancillæ tibi amor pudori,
Xanthia Phoceu; prius insolentem
Serva Briseis niveo colore
Movit Achillem.

Que l'amour que vous avez pour une esclave ne vous fasse point rougir, Phoceus: avant vous le superbe Achille aima sa belle captive Briseïs.

Ce n'est pas la même chose: dans l'Ode, Horace parle en Poëte galant, qui donne un beau nom au commerce qu'Achille avoit avec son esclave. Et dans cette Epitre il parle en Philosophe, qui sait faire la difference des passions qui peuvent ou qui ne peuvent pas entrer dans le caractere du Heros qu'Homere a chanté.

14 *Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi*] Cela est certain, *le peuple paye les fautes des Rois*, comme dit Hesiode. Aussi Achille prie sa mere de demander à Jupiter qu'il favorise les Troyens, & que les Grecs soient repoussés jusques dans leurs vaisseaux avec une très grande perte:

——— ἵνα πάντες ἐπαύρωνται βασιλῆος:

afin, dit-il *qu'ils jouissent tous de leur Roi.*

Cette expression est belle & forte. En effet les peuples jouissent de leurs Rois, ou en goûtant les biens qu'ils leur procurent par leur sagesse, ou en

souffrant

également maitrisés par la colere. Et ce qui arrive de ce desordre, c'est que les Sujets portent la peine des folies des Rois. Enfin & dans la ville & dans le camp on ne voit que séditions, que fraudes, que crimes, que brutalité, que fureur. Voilà pour l'Iliade. Mais d'un autre côté, dans l'Odyssée, pour nous aprendre ce que peuvent la vertu & la sagesse, Homere nous propose fort utilement l'exemple d'Ulysse, qui après avoir saccagé Troye, voyagea dans plusieurs peys, & s'instruisit des mœurs de plusieurs peuples; & qui, pendant qu'il travailloit à ramener chez lui sa flote victorieuse, souffrit sur mer des maux

souffrant les maux qu'ils leur attirent par leur imprudence. Ce qu'il y a de remarquable dans ces vers d'Horace, c'est que le mot *Achivi* signifie simplement des peuples, & qu'il ne designe pas moins les Troyens que les Grecs : comme le mot *Reges* comprend également les uns & les autres. Tout le sujet de l'Iliade est expliqué dans ce vers; car, à proprement parler, l'Iliade n'est qu'un fidele tableau des malheurs que les fautes des Rois font tomber sur les peuples. * Et les peuples sont punis des fautes des Rois, parceque Dieu ne peut punir plus séverement les Rois qu'en détruisant leurs peuples; car comme dit fort bien l'Auteur des questions aux orthodoxes, *πικροτάτη τιμωρία τῶν ἡμαρτηκότων βασιλέων ἡ τιμωρία τοῦ λαοῦ. La plus cruelle punition des Rois qui ont péché, c'est la punition des peuples.* Ainsi quand David eut péché en faisant le dénombrement, Dieu ne fit pas tomber les châtimens sur la personne de ce Prince, mais sur son peuple: il envoya une peste qui dura trois jours & qui emporta soixante & dix mille hommes.*

15 *Seditione, dolis, scelere atque libidine & ira*] Cette remarque d'Horace est certaine: du côté des assiégés, & du côté des assiégeans on ne voit que sédition, que tromperie, que crimes, que convoitise, & qu'emportement; tout cela regne également dans le camp des Grecs, & dans les retranchemens des Troyens. C'est pourquoi il faut rejetter la distinction, que le vieux Commentateur a faite, en donnant *la sédition* & *la fraude* aux Grecs, *le crime* & *la convoitise* aux Troyens, & *l'emportement* aux deux partis. *Seditione, dolis, apud Græcos : scelere atque libidine, apud Trojanos: & irâ apud utrosque.* Ce passage d'Horace condamne le sentiment de ceux qui ont cru que le poëme épique devoit être l'éloge des vertus d'un Heros. Cela est entierement faux. Les vices ne sont pas moins le sujet d'un poëme épique que les vertus. Il n'y a que vices dans l'Iliade, comme Horace l'a fort bien remarqué.

17 *Rursus quid virtus & quid sapientia possit, utile proposuit*] Après avoir parlé du sujet de l'Iliade, il propose celui de l'Odyssée, dont le but n'est autre que de faire connoître que la vertu & la sagesse sont le souverain bien des hommes, & qu'il n'y a qu'elles qui puissent les conduire surement au travers de tous les précipices qui s'offrent à eux pendant tout le cours de leur vie.

18 *Utile proposuit nobis exemplar Ulyssem*] *Exemplar* est proprement l'original qui sert de modele, & sur lequel on fait les copies; comme il a dit dans l'Art Poëtique :

Respicere exemplar vitæ morumque jubebo
Doctum imitatorem, & veras hinc ducere voces.

Je veux qu'un savant Peintre regarde l'original de la vie & des mœurs, & qu'il tire de là des traits naturels qui expriment vetitablement ce qu'il veut peindre.

Ulysse est donc l'original qu'Homere nous propose, & que nous devons imiter dans toute la conduite de notre vie.

19 *Qui domitor Trojæ multorum providus urbes & mores hominum*] Horace a traduit ici le commencement de l'Odyssée.

Ἄνδρα μοι ἔννεπε Μοῦσα πολύτροπον, ὃς μάλα πολλὰ
Πλάγχθη, ἐπεὶ Τροίης ἱερὸν πτολίεθρον ἔπερσε.
Πολλῶν δ' ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω.

Muse, chantez-moi cet homme prudent, qui après avoir ravagé la sacrée ville de Troye, fut longtems errant, visita les villes de plusieurs peuples, & s'instruisit à fond de leurs mœurs, &c.

Providus] πολύτροπος, prudent, sage, qui se fait à tout, qui s'accommode à tout.

20 *Latumque per æquor*] C'est encore la suite de ces vers de l'Odyssée :

Dum sibi, dum sociis reditum parat, aspera multa
Pertulit, adversis rerum immersabilis undis.
Sirenum voces & Circæ pocula nosti:
Quæ si cum sociis stultus cupidusque bibisset,
Sub dominâ meretrice fuisset turpis & excors:
Vixisset canis immundus, vel amica luto sus.
Nos numerus sumus, & fruges consumere nati,

Sponsi

Πολλὰ δ' ὅγ' ἐν πόντῳ πάθεν ἄλγεα ὃν κατὰ θυμόν.

il souffrit sur la mer des maux & des inquiétudes sans nombre.

21 *Dum sibi, dum sociis reditum parat*] C'est ainsi qu'Horace a traduit ce vers:

Ἀρνύμενος ἥν τε ψυχὴν καὶ νόστον ἑταίρων;

tâchant de conserver sa vie, & de ramener ses compagnons.

22 *Adversis rerum immersabilis undis*] Voilà un beau trait qu'Horace a ajouté à ce qu'il a imité d'Homere. *Immersabilis* est un très beau mot: Horace l'a forgé sur le mot ἀβάπτιστος, dont Pindare s'est servi dans la seconde Ode des Pyth. en disant de quelle maniere il souffroit les calomnies. Ce passage est fort beau.

Ἅτε γὰρ εἰνάλιον πόνον ἐ-
Χοίσας βαθὺ σκευᾶς ἑτέρας, ἀβά-
Πτιστός εἰμι φελλὸς ὣς
ὑπὲρ ἕρκος ἅλμας.

Car comme le liége nage sur la surface de l'eau pendant que les filets souffrent au fond de la mer tous les efforts des ondes; je surmonte de même les flots de la calomnie sans pouvoir jamais en être submergé.

23 *Sirenum voces*] Il dit la voix des Sirenes, parceque les Sirenes étoient des courtisanes qui habitoient trois petites isles près de Caprée, vis-à-vis de Surrentum, & qui attiroient les passans par les charmes de leur voix, & les retenoient toujours. Voici ce qu'Homere en dit dans le XII. Livre de l'Odyssée, vers 38. *Vous arriverez premierement chez les Sirenes, qui enchantent tous les hommes qui abordent près d'elles. Quand quelqu'un s'en est aproché par mégarde, & qu'il a une fois entendu leur voix, jamais sa femme ni ses enfans n'ont le plaisir de le voir de retour dans sa maison, & de l'embrasser; ces Sirenes, par les douceurs de leurs chants, le retiennent toujours. Elles sont dan une prairie où on voit tout autour des monceaux d'ossemens, & des cadavres encore entiers, que le soleil acheve de secher. Passez donc sans vous arrêter. Mais ne manquez pas d'emplir de cire les oreilles de vos compagnons, afin qu'aucun d'eux ne puisse entendre la voix de ces enchanteresses. Pour vous, vous pouvez jouir de ce plaisir, si vous voulez, pourvu que vous ayez auparavant la précaution de vous faire bien lier au mât de votre vaisseau, & d'ordonner que quand vous commanderez de vous delier, au lieu de vous obéir, on vous lie alors davantage &c.* Les louanges qu'Homere donne aux chansons de ces Nymphes, ne sont point outrées; voici ce qu'elles chantent à Ulysse sur son passage. C'est au vers 184. *Aprochez d'ici, généreux Ulysse, l'ornement & la gloire des Grecs; arrêtez votre vaisseau près de ce rivage, afin que vous puissiez entendre notre voix. Jamais personne n'a passé ces lieux sans avoir auparavant admiré la douce harmonie de nos chants. On continue sa route après avoir eu ce plaisir, & après avoir apris de nous une infinité de choses; car nous savons tous les travaux que les Grecs & les Troyens ont essuyés, par la volonté des Dieux, dans cette sanglante guerre; & rien de tout ce qui se passe dans ce vaste univers ne nous est caché.* Il y a là un naturel merveilleux; & je suis persuadé que ceux qui blâment aujourd'hui Homere, ne le connoissent que par quelques traductions qui en ont été faites en notre langue. Mais ils me permettront de les avertir que ce n'est point Homere qu'ils lisent, & qu'au lieu de tout ce que ce grand Poëte a dit, ces Traducteurs ont pris la liberté de substituer tout ce qu'ils ont pensé eux-mêmes. Et cela n'est pas égal; car assûrément Homere pensoit mieux qu'eux; comme on peut le justifier par les deux passages que j'ai traduits. Ciceron étoit si touché de la beauté de cet endroit, qu'il l'a voulu traduire dans son cinquieme Livre *de finibus*, où il nous fait remarquer une grande adresse

du

maux sans nombre, & ne put jamais être submergé par les flots de l'adversité. Vous connoissez les chants des Sirenes & breuvages de Circé; si ce Heros avoit suivi l'exemple de ses compagnons, & qu'il eût bu dans la coupe de cette enchanteresse comme un fou, & comme un homme qui ne songe qu'à assouvir sa passion, il seroit demeuré-là honteusement asservi à une courtisane, & auroit vécu comme une bête qui se veautre dans la fange, & qui n'aime que l'impureté. Nous pouvons nous reconnoître dans les vivans portraits que ce Poëte fait de ces hommes qui ne sont bons qu'à faire nombre, & qu'à consumer inutilement les biens de la terre; de ces poursuivans de Pénelo-

du Poëte, qui voyant que sa fiction ne seroit jamais aprouvée, s'il faisoit qu'un aussi grand homme qu'Ulysse pût être retenu par la seule douceur de quelques petites chansons, lui fait promettre la science qui, sans miracle, pouvoit faire oublier à Ulysse l'amour qu'il avoit pour son pays: car il n'y a rien de si fort dans l'esprit des hommes que la curiosité & l'envie de tout savoir.

Et Circæ pocula nosti] Du fromage, de la farine, & du miel nouveau, détrempés dans du vin, avec certaines drogues, voilà la boisson avec laquelle Circé changea vingt-deux des compagnons d'Ulysse en pourceaux. Ulysse auroit eu le même sort, si Mercure ne lui avoit donné un preservatif admirable. Et ce preservatif étoit une plante qu'Homere apelle *moly*, qui a la racine noire, & les fleurs blanches comme le lait. Homere dit qu'il est impossible aux hommes d'arracher cette racine; il n'y a que les Dieux qui puissent l'arracher. Il n'est pas difficile de voir que c'est l'emblême de la sagesse, que les hommes ne peuvent acquerir par tout leur travail, si Dieu ne la donne. C'est pourquoi Socrate disoit à Théagès: *Si Dieu le veut, vous ferez de grands progrès dans l'étude de la sagesse; mais s'il ne le veut pas, vous travaillerez en vain.*

24 *Quæ si cum sociis stultus cupidusque bibisset*] Ce passage n'est nullement difficile, cependant on y a fait une lourde faute: car on s'est imaginé qu'Horace disoit que si Ulysse avoit été assez fou pour boire, comme ses compagnons, ce breuvage de Circé, il auroit été comme eux. Et c'est ce qu'Horace ne dit point du tout; car il savoit qu'Ulysse avoit bu le breuvage que Circé lui donna. Ulysse le dit lui-même dans le Livre X. vers 318.

Αὐτὰρ ἐπεὶ δῶκέν τε καὶ ἔκπιον, οὐδέ μ' ἔθελξεν
Ῥάβδῳ πεπληγυῖα.

Après qu'elle m'eut donné la coupe, & que j'eus bu, elle me frapa de sa baguette, mais sans aucun effet, &c.

Que dit donc Horace? Il dit que si Ulysse avoit bu comme un fou, & comme un homme entierement possédé par sa passion vicieuse, &c. *stultus cupidusque*. Il faut sous-entendre *ut*. Ulysse ne but pas ce breuvage comme un fou, mais après avoir pris le preservatif dont il avoit besoin, & qui le mit en état d'être avec Circé sans aucun danger. Tous les plaisirs ne sont pas defendus au Sage; il n'y a que ceux qui corrompent l'ame: les autres lui sont non seulement permis, mais on peut dire même nécessaires. Et Socrate a fort bien prouvé que la sagesse même ne pouroit être le souverain bien de l'homme, si elle n'étoit accompagnée de la volupté.

25 *Sub dominâ meretrice*] Horace donne à Circé son veritable nom; car c'étoit une courtisane fort debauchée. On lui defera pourtant les honneurs divins, & du tems même de Ciceron elle étoit encore adorée par les habitans de Circéii.

26 *Vixisset canis immundus, vel amica luto sus*] Horace choisit les deux animaux les plus immondes, le chien & le pourceau. Car d'ailleurs Homere ne dit point que Circé changeat les hommes en chiens, il ne parle que de loups, de lions & de pourceaux. * L'incomparable la Fontaine a fait une fable de ces compagnons d'Ulysse. Il feint que Circé ne les change pas en chiens & en pourceaux seulement, mais qu'elle les change en ours & en éléphans. En quoi il s'éloigne trop d'Homere. Ce n'est pourtant pas-là la plus grande faute qu'il ait faite; il en a fait une bien plus considerable, en disant que dès qu'ils eurent avalé le breuvage que la Déesse leur presenta, ils perdirent la raison.

Elle leur fit prendre un breuvage
Delicieux, mais plein d'un funeste poison:
D'abord ils perdent la raison.

Homere dit formellement le contraire. *Ils avoient*, dit-il, *la tête, la voix, les soies, enfin tout le corps de veritables pourceaux, mais leur esprit étoit entier comme auparavant*. Et ce qu'il y a de plaisant, c'est que le

Sponsi Penelopæ, nebulones, Alcinoique
In cute curandâ plus æquo operata juventus,
Cui pulcrum fuit in medios dormire dies, &
Ad strepitum citharæ cessatum ducere curam.
Ut jugulent homines, surgunt de nocte latrones:
Ut teipsum serves, non expergisceris? Atqui
Si noles sanus, curres hydropicus: & ni
Posces ante diem librum cum lumine, si non

Inten-

le Poëte François, après avoir dit qu'ils avoient perdu la raison, les fait tous raisonner, comme les hommes du monde les plus sages. Voilà deux grands defauts dans cette fable qui d'ailleurs est fort belle, bien contée, & pleine de traits charmans. *

27 *Nos numerus sumus, & fruges consumere nati*] Après qu'Horace nous a representé la prudence d'Ulysse, & le malheur que ses compagnons s'attirerent par leur brutalité, il fait voir qu'Homere ne s'est pas contenté de nous donner une seule image de nos desordres. Non seulement nous ressemblons aux compagnons d'Ulysse; mais tout ce que ce divin Poëte dit des amans de Pénelope, & de toute la Jeunesse de la Cour d'Alcinoüs, nous convient parfaitement; il ne faut que changer les noms.

Numerus sumus] *Numerus* est un terme de mépris, quand on dit qu'un homme n'est qu'un nombre; car c'est ainsi que parlent les Grecs & les Latins; c'est-à-dire qu'il ne sert qu'à faire nombre, & qu'il n'a aucune qualité qui puisse le faire estimer. Euripide a dit de même :

Ε'ιδὼς μὲν ὐκ ἀριθμὸν. α'λλ' ἐτητύμως
Ανδρ' ὄντα τὸν σὸν παῖδα. ------

mot à mot, *sachant bien que votre fils n'étoit pas un nombre, mais un veritable homme de cœur.*

Quand on vouloit extrêmement ravaler quelqu'un, on disoit qu'il ne meritoit pas même d'être compté, & de faire nombre; & c'est de-là que nous avons pris cette façon de parler, *ne faire aucun compte de quelqu'un.*

Fruges consumere nati] Il faut joindre cette fin de vers avec *sponsi Penelopæ.* Car c'est de ces poursuivans de Pénelope qu'Homere a fait entendre qu'ils n'étoient nés, qu'ils ne vivoient que pour manger, & qu'ils ne pensoient à autre chose; tout leur soin étoit de manger, danser & chanter. *Quand ils sont bien rassasiés,* dit Homere, *d'autres soins succedent aux premiers; ils ne pensent qu'au chant & à la danse, qui sont les suites & les ornemens des festins.*

28 *Sponsi Penelopæ*] C'étoient les Princes des isles voisines d'Ithaque, & les principaux d'Ithaque même, qui s'étoient tous rendus chez Pénelope, pour lui faire la cour.

Nebulones] Des débauchés qui n'aiment que les ténebres, & qui ne font que des œuvres de ténebres; comme Socrate s'exprime en quelque endroit.

Alcinoïque in cute curandâ] *Juventus Alcinoï,* la Jeunesse d'Alcinoüs, c'est-à-dire les jeunes gens de la Cour d'Alcinoüs, Roi de l'isle des Phéaques, aujourd'hui *Corfu.* La vie de ces jeunes gens étoit pleine de mollesse & d'oisiveté. Voici comme Alcinoüs parle de sa Cour dans le VIII. Livre de l'Odyssée:

Α'ιεὶ δ' ἡμῖν δαίς τε φίλη, κίθαρίς τε, χοροί τε,
Ε'ίματά τ' ἐξημοιβὰ, λοετρά τε θερμὰ, καὶ
εὐναί.

Les festins, la musique, la danse, les habits, les bains chauds, le sommeil, & l'oisiveté, voilà toute notre occupation.

29 *Plus æquo*] Car il est permis d'avoir soin de son corps jusqu'à un certain point, c'est-à-dire autant que le demandent la santé & la propreté.

30 *Cui pulcrum fuit in medios dormire dies*] C'est ainsi qu'Horace traduit le mot εὐναὶ du passage d'Homere, que je viens de raporter.

31 *Ad strepitum citharæ cessatum ducere curam*] C'est ainsi qu'il faut lire & non pas *cessantem.* *Cessatum ducere,* c'est-à-dire aller assoupir, divertir son ennui, &c. *Cessare* signifie proprement *feriari.* Cela paroît clair. * Cependant M. Bentlei fait de grandes difficultés sur ce passage, & après avoir raporté la correction de Scaliger, qui lisoit *cessatam ducere curam,* qu'il condamne avec raison, il nous fait part de ses conjectures; & sur ce que dans quelques MSS. il a trouvé *somnum,* & que dans un autre il a trouvé *curam,* mais avec une rature qui marque, dit-il, qu'il y avoit eu un autre mot, il lit:

Ad

Pénelope; de ces débauchés; enfin de cette Jeunesse de la Cour d'Alcinoüs, toujours trop apliquée à faire bonne chere, & à vivre dans les plaisirs, & qui ne trouvoit rien de plus beau que de dormir jusqu'à midi, & d'aller ensuite chercher à calmer ses chagrins par la danse & par la musique. Les voleurs se levent en plein minuit pour égorger les hommes; & vous, lorsqu'il s'agit de votre propre conservation, vous ne sauriez vous lever? Cependant si vous refusez de courir quand vous étes encore en parfaite santé, on vous forcera de courir quand l'hidropisie sera formée: & si avant la pointe du jour vous ne demandez de la lumiere & des livres, si vous n'apliquez votre

Ad strepitum citharæ certatim ducere noctem.

Mais sur l'heure même il s'aperçoit que dans le vers suivant se trouve le mot *nocte*. Cette répétition l'importune; sans cela il auroit juré que ce vers étoit de la main d'Horace. Mais il n'y a pas moyen: *noctem* & *nocte* dans deux vers de suite, cela n'est pas soutenable; il change donc d'avis, & lit *ad strepitum citharæ cessantem ducere somnum*, qu'il explique *somnum tardantem ac morantem allicere, invitare*. Voilà des efforts bien inutiles pour gâter & corrompre un vers très sain. *

32 *Ut jugulent homines, surgunt de nocte latrones*] La force de ce raisonnement est très sensible. Il n'y a point de peine que les voleurs ne prennent, point de danger auquel ils ne s'exposent pour aller voler quelqu'un la nuit: & vous, pour faire quelque progrès dans l'étude de la sagesse, vous ne pouvez vous resoudre à vous lever matin, & à combatre cette lâche molesse qui vous retient dans votre lit, où vous ne faites qu'échauffer vos vices.

De nocte] à *minuit*; comme *de die*, à midi.

33 *Ut te ipsum serves*] Car les passions sont autant de maladies de l'ame, & elles sont bien plus dangereuses que les maladies du corps.

34 *Si noles sanus, curres hydropicus*] Il compare les maladies de l'ame à l'hidropisie, qui est une des maladies qu'on augmente le plus quand on la flate. On peut voir les Remarques sur ce vers de l'Ode seconde du Livre II.

Crescit indulgens sibi dirus hydrops.

L'hidropique, qui a de l'indulgence pour son mal, l'augmente en le flatant.

Curres hydropicus] On a mal expliqué ce *curres*, quand on a cru qu'il signifioit, *tu courras au Medecin*. On devoit suivre le vieux Commentateur, qui a fort bien vu qu'Horace, en disant *curres hydropicus*, vous courrez hidropique, a fait allusion à la maniere dont on traitoit l'hidropisie: car on faisoit fort courir le malade, afin que cet exercice violent dissipat son enflure. Celsus dans le XXIII. chapitre du Livre III. en parlant des remedes que doit faire l'hidropique: *Multùm ambulandum, currendum aliquando est. Il faut qu'il se promene beaucoup, & qu'il coure quelquefois.* Et il ajoute que les valets guerissent de cette maladie plus facilement que les maîtres; *faciliùs in servis eum quàm in liberis tolli*; parceque les valets courent & font beaucoup d'exercice, au lieu que les maîtres sont ordinairement paresseux. * Je ne crois pas que personne puisse aprouver la conjecture de M. Bentlei, qui voudroit corriger ainsi ce passage:

Si noles sanus, cures hydropicus,

qu'il fait dépendre du vers précédent & qu'il explique: *Si noles sanus expergisci, cures expergisci hydropicus. Si vous ne voulez pas vous lever pendant que vous êtes en santé, tâchez de vous lever au moins étant devenu hidropique*, de peur que ce sommeil continuel ne rende votre maladie mortelle. Rien ne ressemble moins à Horace. L'imagination de M. Bentlei est trop fertile. *

35 *Ni posces ante diem librum cum lumine*] Les ouvriers des métiers les plus vils perdent le manger & le dormir pour avancer leur ouvrage; on n'en voit point qui ne soit avant le jour à son travail. Mais les hommes du monde, comme dit fort bien Marc-Antonin, ont moins d'estime pour la sagesse, qu'un forgeron & un tourneur n'en ont pour leur art. Il n'y a qu'un seul moyen d'acquerir la sagesse, un travail assidu, qui prévienne même le jour. C'est ce que la Sagesse dit elle-même dans le VIII. chapitre des Proverbes: *Ego diligentes me diligo, & qui manè vigilant ad me, invenient me. J'aime ceux qui m'aiment, & ceux qui me cherchent de grand matin, me trouveront.* Et dans le VI. chapitre de la Sagesse l'Auteur dit: *Qui de luce vigilaverit ad illam, non laborabit; assidentem enim illam foribus suis inveniet.* Celui

Intendes animum studiis, & rebus honestis,
Invidiâ vel amore vigil torquebere. Nam cur,
Quæ lædunt oculos, festinas demere: si quid
Est animum, differs curandi tempus in annum?
Dimidium facti, qui cœpit, habet: sapere aude:
Incipe. Qui rectè vivendi prorogat horam,
Rusticus expectat dum defluat amnis: at ille
Labitur, & labetur in omne volubilis ævum.
Quæritur argentum, puerisque beata creandis
Uxor, & incultæ pacantur vomere sylvæ:
Quod satis est, cui contigit, hic nihil amplius optet.
Non domus, & fundus, non æris acervus & auri

Ægro-

Celui qui se levera de grand matin pour la chercher, ne se travaillera point; il la trouvera assise à sa porte.

Si non intendes animum studiis & rebus honestis] Il ne suffit pas de se lever matin pour acquerir la sagesse, il faut joindre à cette diligence une aplication serieuse, & la pratique des vertus. Autrement on feroit comme ces Philosophes dont parle Ciceron, *qui disciplinam suam, ostentationem scientiæ, non legem vitæ putant; qui travaillent à acquerir la sagesse pour une vaine ostentation, & non pas pour en la faire regle & la loi de leur vie.*

37 *Invidiâ vel amore vigil torquebere*] Le mot *vigil* fait la beauté & la force de ce passage. Car voici le raisonnement d'Horace. Si vous ne vous levez avant le jour pour étudier, & pour remplir les devoirs ausquels la Nature vous a destiné, l'envie, l'amour & toutes les autres passions se fortifieront si fort dans votre ame, qu'enfin elles vous empêcheront entierement de dormir. Ainsi pour n'avoir pas voulu derober à votre sommeil les momens que vous lui donniez de trop, vous serez tombé dans une insomnie continuelle, causée par le feu de vos passions, qui ne vous laisseront pas fermer l'œil. C'est une verité constante; cependant on l'a si mal comprise, qu'on a expliqué ce passage comme si Horace disoit: *Quand vous serez éveillé, vous serez tourmenté par l'amour & par l'envie.* Voilà des passions bien paisibles & bien débonnaires, de laisser dormir jusqu'à midi ceux qu'elles possedent, & d'attendre ainsi leur réveil. Horace ne met ici que l'envie & l'amour, parcequ'il n'y a point de passion que l'on ne puisse raporter à l'une ou à l'autre de ces deux-là.

38 *Quæ lædunt oculos, festinas demere, si quid est animum*] Voilà le funeste aveuglement des hommes; dès qu'ils sont malades, ils abandonnent au plus vite leur corps entre les mains d'un Medecin, & souvent même d'un charlatan. Mais quand ils sont en proie aux passions qui les dévorent, ils different d'une année à l'autre de s'aller jetter entre les mains des Sages, qui ont seuls les remedes assurés contre leur mal. Cependant notre corps n'est que l'instrument de notre ame, & notre ame c'est nous-mêmes. Il est donc bien ridicule d'avoir tant de soin de ce qui n'est à nous que pour un moment, & de négliger si fort ce qui est *nous*, cet Etre immortel qui fait notre essence.

39 *Est animum*] *Est* pour *edit, dévore, ronge, consume.*

40 *Dimidium facti, qui cœpit, habet*] Les hommes sont naturellement si paresseux, & leurs passions leur font trouver tant d'obstacles à faire le bien, que quand ils ont pu surmonter toutes ces difficultés, & qu'ils sont parvenus à l'entrée de la carriere, on a raison de dire que ce commencement est la moitié de l'action, & que leur course est à moitié faite; car ce qui leur reste à faire n'est plus si difficile; il n'y a pas de comparaison. Hesiode est le premier Auteur de ce proverbe, ἀρχὴ δέ τ' ἥμισυ παντός, *le commencement est la moitié du tout.* Mais Platon a encore encheri sur Hesiode, car il a dit, *que le commencement étoit la plus grande partie de toutes les actions;* ἀρχὴ παντὸς ἔργου μέγιστον

Sapere aude] Pour aspirer à la sagesse, il faut du courage, & ne pas se rebuter par les difficultés. C'est pourquoi Horace dit *aude*, ose. Virgile s'est servi heureusement du même mot en parlant du mepris des richesses, dans le VIII. Liv. de l'Eneïde.

Aude, hospes, contemnere opes.

Mon

votre esprit à l'étude de la vertu, & à la méditation des choses honnêtes, vous serez devoré par l'amour ou par l'envie, qui ne vous permettront pas de fermer l'œil. Dites-moi, je vous prie, d'où vient que vous vous hâtez tant de guerir le mal que vous avez aux yeux, & que vous differez des années entieres de remédier à celui qui vous consume l'ame ? C'est avoir fait la moitié du chemin que d'avoir bien commencé : ayez le courage d'être vertueux, commencez. Celui qui remet d'une heure à l'autre à bien vivre, est semblable au villageois de la Fable, qui attendoit, pour passer, que le fleuve eût achevé de couler : mais le fleuve coule encore, & coulera jusqu'à la fin des siecles. On ne s'occupe qu'à amasser du bien, qu'à chercher une femme riche pour avoir des enfans, & fonder une maison & qu'à defricher des terres, pour augmenter son revenu. Mais celui qui a le necessaire ne doit rien souhaiter davantage. Ni la plus belle maison, ni

Mon hôte, ayez le courage de mépriser les richesses.

42 *Rusticus expectat dum defluat amnis*] Il compare un homme qui differe toujours d'exécuter les resolutions qu'il a faites de s'apliquer à l'étude de la sagesse, & que les moindres difficultés rebutent, à ce paysan de la Fable, qui n'ayant jamais vu de riviere, & en trouvant une sur son chemin, s'arrête, & attend, pour continuer son voyage, que la riviere ait achevé de couler. On ne sauroit voir d'image plus simple ni plus naturelle, & ces deux vers sont d'un fort grand prix. Je ne doute pas qu'Horace ne fasse allusion à quelque fable qui étoit fort commune en ce tems-là. C'est pourquoi j'ai expliqué *rusticus expectat* : Il attend comme ce villageois de la Fable.

44 *Quæritur argentum, puerisque beata creandis*] On ne s'est pas attaché à faire voir la liaison que ces vers ont avec les précédens, ni celle qu'ils ont entre eux. Cela étoit pourtant fort néceſsaire. Horace fait voir ici les attachemens ordinaires des hommes, qui au lieu de chercher la sagesse, ne s'amusent qu'à amasser du bien, à chercher quelque bon parti, & à faire travailler leurs terres, pour les rendre plus fertiles : soins entierement inutiles quand on a ce qui suffit.

Puerisque beata creandis uxor] *Uxor beata*, une femme riche, bien faite, & de qualité. On cherche donc des femmes pour avoir des enfans, afin d'établir son nom sur la terre, comme si cela pouvoit rendre heureux.

45 *Et inculta pacantur vomere sylva*] On s'amuse à faire defricher des forêts, pour en faire des terres labourables, parceque les terres où l'on a coupé les bois, sont bien souvent plus fertiles que les autres. Cruquius a fait ici une faute fort grossiere.

Pacantur] C'est une belle métaphore ; les terres deviennent douces & traitables par la charue : avant cela elles sont sauvages & indociles. Virgile a dit de la même maniere, *tellus mansuescit*.

--------- *ea nec mansuescit arando.*

On ne l'adoucit point en la labourant.

46 *Quod satis est cui contigit*] Ce vers dépend de ce qui précede. Les hommes cherchent du bien, des enfans, des terres fertiles. Cependant ce n'est pas-là ce qui peut rendre heureux : quand on a une fois ce qui suffit, on ne doit rien demander davantage. Voyez la Remarque sur le vers, *desiderantem quod satis est*, de l'Ode I. du Livre III. Horace ne blâme pas les gens qui travaillent à avoir ce qui leur est nécessaire pour vivre même avec assez de commodité ; ce soin est louable. Mais il blâme ceux qui ne trouvant jamais de fin à leurs desirs, n'en donnent jamais à leurs soins.

47 *Non domus & fundus, non æris acervus & auri*] Une preuve certaine que tout ce qu'on a au-delà de ce qui suffit, est entierement inutile, c'est qu'il ne sauroit ni guerir nos maux, ni soulager nos ennuis ; au lieu que la sagesse peut l'un & l'autre. Horace comprend dans ce seul vers ce qu'il a exprimé dans les vers 44. & 45. car *acervus æris & argenti* répond à *quæritur argentum* ; *fundus* répond à *inculta pacantur vomere sylva* ; & *domus* répond à *puerisque beata creandis uxor* : car le mariage est le fondement des maisons. * Et il faut penser à avoir une maison avant que de penser au mariage, comme Hesiode l'enseigne dans ce précepte :

Οἶκον μὲν πρώτιστα, γυναῖκά τε, βοῦν τ' ἀροτῆρα.

Il

Ægroto domini deduxit corpore febres,
Non animo curas: valeat possessor oportet,
Si comportatis rebus bene cogitat uti.
Qui cupit, aut metuit, juvat illum sic domus, aut res,
Ut lippum pictæ tabulæ, fomenta podagram,
Auriculas citharæ collectâ sorde dolentes.
Sincerum est nisi vas, quodcumque infundis, acescit.
Sperne voluptates: nocet empta dolore voluptas.

Semper

Il faut avoir premierement une maison, une femme, & des bœufs pour labourer. *

48 *Ægroto domini deduxit*] On peut voir les Remarques sur ce vers de la premiere Ode du Livre III.

> *Quòd si dolentem non Phrygius lapis, &c.*

S'il est donc certain que les colomnes de marbre ne peuvent apaiser les douleurs du corps, & moins encore calmer les troubles de l'esprit, &c.

49 *Non animo curas*] C'est ce que Varron avoit dit élégament:

> *Non fit thesauris non auro pectu' solutum:*
> *Non demunt animi curas ac relligiones*
> *Persarum montes, non atria diviti' Crassi.*

Tous les tresors du monde ne peuvent rendre à l'esprit sa liberté. Les montagnes d'or des Perses, & les maisons plus superbes que celles de Crassus n'apaisent ni les troubles de l'ame, ni la triste superstition.

Valeat possessor oportet] Il faut qu'il soit sain de corps & d'esprit. Car *valeat* sert à l'un & à l'autre.

50 *Si comportatis*] *Res comportatæ*, les biens qu'on a amassés. Cruquius a fait ici une distinction ridicule entre *bona comportata* & *bona portata*.

51 *Qui cupit aut metuit*] C'est la preuve de ce qu'il a dit, que pour être heureux, & pour jouïr tranquilement de ses richesses, il faut être sain de corps & d'esprit. La santé du corps toute seule est inutile: car dès qu'une ame est dévorée par le desir ou par la crainte, elle n'est plus en état de goûter aucun plaisir. Il seroit encore plus aisé qu'un esprit fort sain fût heureux dans un corps malade, qu'il ne seroit possible qu'un esprit malade fût heureux dans un corps fort sain.

Aut res] Ce mot *res* comprend tous les biens qu'un homme peut avoir, meubles & immeubles.

52 *Ut lippum pictæ tabulæ*] Il y a des gens qui ont mal aux yeux, & que leur mal n'empêche pas de jouïr de la vue des tableaux, & d'y prendre plaisir. Mais ce n'est pas de ceux-là dont Horace parle, & c'est avoir envie de chicaner, que de critiquer sur cela ce vers. Il parle de ceux qui ont une ophthalmie seche, & que leur mal oblige d'avoir toujours ou du colire, ou des emplâtres sur les yeux; plus les couleurs sont vives, plus elles irritent leur mal.

Fomenta podagram] La goute est une humeur si âcre & si interieure, qu'il n'y a point de remede exterieur qui puisse en arrêter le cours. Il faut une regle de vie toute particuliere pour la guerir. Il en est de même des passions de l'ame; tous les remedes exterieurs n'y font presque rien, & le malade, qui espere de tromper son mal par le secours des grandeurs & des richesses, doit dire ce qu'Anacréon disoit de son combat contre l'Amour:

> Τί γὰρ βαλώμεθ' ἔξω
> Μάχης ἔσω μ' ἐχούσης.

A quoi sert de se defendre au dehors, lorsque l'ennemi est au dedans?

* Comme Horace a mis *lippum*, M. Bentlei a cru qu'il faloit lire aussi *podagrum*. Mais on peut assurer que cela n'est point d'Horace *

53 *Auriculas citharæ collectâ sorde dolentes*] Cette comparaison est encore fort juste & fort sensible: comme des oreilles travaillées par la douleur que cause l'abcès qui s'y est formé, ne sont point du tout en état de goûter les plaisirs de la musique; tout de même, une ame tourmentée par ses passions ne sauroit jouir ni des grandeurs, ni des richesses, &c.

54 *Sincerum est nisi vas, quodcumque infundis acescit*] C'est la conséquence sûre & incontestable qui

se

ni les terres, ni les monceaux d'or & d'argent ne pouront jamais guerir la fievre de leur maître, ni calmer ses chagrins. Il faut se bien porter pour bien jouïr des provisions que l'on a faites. Cette maison, ces terres, & tous ces autres biens servent autant à un homme dévoré par le desir ou par la crainte, que les tableaux servent à celui qui a aux yeux une douleur continuelle; que les fomentations soulagent la goute, ou que l'harmonie d'un concert est agréable à des oreilles tourmentées par les douleurs d'un abcès. Si un vaisseau n'est bien net, tout ce que vous y versez s'aigrit. Fuyez la volupté. La volupté nuit; on ne manque jamais de l'acheter par des douleurs

se tire de toutes les vérités qu'il vient d'établir. Car puisque ni les honneurs, ni les plaisirs, ni les richesses, ne peuvent gueirir ni apaïser une ame déchirée par ses passions, il est aisé de voir que c'est la faute du vaisseau, qui corrompt tout ce qu'on y verse. Horace a pris cette belle idée du VI. Livre de Lucrece; les vers en sont si beaux & si utiles, que je ne saurois m'empécher de les raporter ici: on ne sera pas fâché de les lire.

Nam cùm vidit hic ad victum quæ flagitat usus,
Et per quæ possent vitam consistere tutam,
Omnia jam ferè mortalibus esse parata:
Divitiis homines & honore & laude potentes
Affluere, atque bonâ natorum excellere famâ:
Nec minus esse domi cuiquam tamen anxia corda,
Atque animum infestis cogi servire querelis:
Intellexit ibi vitium vas efficere ipsum,
Omniaque illius vitio corrumpier intus,
Quæ conlata foris & commoda cumque venirent,
Partim quòd fluxum, pertusumque esse videbat,
Ut nullâ posset ratione explerier unquam:
Partim quòd tetro quasi conspurcare sapore
Omnia cernebat, quæcumque receperat intus.
Veridicis igitur purgavit pectora dictis,
Et finem statuit cuppedinis atque timoris,
Exposuitque bonum summum, quò tendimus omnes,
Quid foret, atque viam monstravit tramite prono.
&c.

Car ce Génie incomparable voyant que les hommes avoient déja trouvé & préparé tout ce qui est nécessaire pour l'entretien, pour le plaisir & pour la sureté de leur vie; qu'ils avoient à souhait les richesses, les honneurs, la réputation; que leurs enfans remplissoient leurs desirs, & couronnoient leur gloire, & que cependant il n'y en avoit pas un seul qui chez lui n'eût l'ame chagrine & inquiete, & qui ne fût forcé de s'abandonner aux plaintes & aux soupirs, il connut alors que c'étoit-là le defaut du vaisseau, & que tout ce que l'on y versoit se gâtoit & se perdoit par ce defaut, tant parceque c'étoit un vaisseau percé que l'on ne pouvoit remplir en aucune maniere, que parceque la liqueur empoisonnée, dont il avoit d'abord été imbibé, corrompoit tout ce qui entroit dedans. Pour remédier donc à ce desordre, il purgea les hommes par des paroles de verité; il marqua une fin à leurs desirs & à leurs craintes; il leur expliqua quel étoit le souverain bien où nous tendons tous, & leur donna un chemin aisé qui pouvoit les y conduire.

Voilà l'explication de ce vers d'Horace, qui est parfaitement beau. *Sincerum vas*, est un vaisseau bien entier, bien net, & qui n'a nulle mauvaise odeur. On peut voir les Remarques sur le vers 56. de la III. Satire du Livre I.

Sincerum cupimus vas incrustare. . . .

55 *Sperne voluptates*] Il donne à Lollius des preservatifs contre les passions les plus dangereuses, & qui sont les liqueurs empoisonnées qui corrompent tout ce qu'il peut voir, goûter & sentir. Ces passions sont l'amour des plaisirs, l'avarice, l'envie & la colere, quatre vices ausquels Lollius étoit le plus porté, comme on l'a déja dit dans l'argument.

Nocet empta dolore voluptas] Horace ne dit pas que *les plaisirs nuisent quand ils causent des douleurs*, ou, *quand on les achete au prix de la douleur*; cela est de trop mauvais sens, & est même contraire au but d'Horace, qui prétend qu'il n'y a point de plaisir criminel (car c'est de ces plaisirs dont il est ici question) qui ne soit suivi de la douleur. Ces plaisirs donc, dit-il, sont nuisibles. Pourquoi? parcequ'on les achete toujours par la douleur. *Voluptas nocet, quia nimirum semper dolore empta est.* La douleur est toujours le prix des plaisirs, comme la mort est le prix du péché. Horace a traduit ici ce vers du Poëte Phénicides:

φευγ' ἡδονὴν φέρουσαν ὕστερον βλάβην.

 Fui

Semper avarus eget: certum voto pete finem.
Invidus alterius macrescit rebus opimis.
Invidiâ Siculi non invenere tyranni
Majus tormentum. Qui non moderabitur iræ,
Infectum volet esse, dolor quod suaserit & mens,
Dum pœnas odio per vim festinat inulto.
Ira, furor brevis est: animum rege, qui nisi paret,
Imperat: hunc frenis, hunc tu compesce catenâ.
Fingit equum tenerâ docilem cervice magister
Ire viam quam monstrat eques: venaticus ex quo
Tempore cervinam pellem latravit in aulâ,

Mili-

Fui la volupté, qui amene toujours enfin la douleur.

56 *Semper avarus eget*] Au lieu du précepte, *fuyez l'avarice*, il presente tout d'un coup les maux que l'avarice produit; & le plus grand de ces maux c'est que l'avare est toujours pauvre; & que, comme dit fort bien Pub. Syrus, ce qu'il a lui manque autant que ce qu'il n'a pas: *Avaro tam deest quod habet, quàm quod non habet.* C'est ce que les Arabes ont expliqué admirablement par cette fable très ingénieuse, qui dit que l'avare & son or ne vivent jamais ensemble. Quand l'avare est sur la terre, son or est dans le tombeau, & quand l'avare est dans le tombeau, son or en sort & revient sur la terre.

Certum voto pete finem] C'est ce que Lucrece dit, *statue finem cuppedinis*; marquez à vos desirs une fin que vous ne puissiez passer. Et cette fin doit être *quod satis est.* Cruquius s'est trompé à ce passage, quand il l'a expliqué, *demandez aux Dieux immortels une fin pour vos desirs.* Ce n'étoit pas là la philosophie d'Horace, comme nous l'avons vu ailleurs. On peut voir ce qui a été remarqué sur le 15. vers de la Satire VI. du Livre II.

57 *Invidus alterius macrescit rebus opimis*] L'envie est une passion de l'ame, qui s'afflige du bien, & qui se réjouit du mal d'autrui. Et Platon dit fort bien qu'elle est fille de l'Emulation; c'est pourquoi elle ne subsiste jamais qu'entre égaux.

58 *Invidiâ Siculi non invenere Tyranni*] La Sicile semble avoir été la nourice des Tirans; car il n'y a point de pays au monde où il y en ait tant eu. Chaque ville avoit son Tiran: Τύραννοι κατὰ πόλιν, comme dit Denys d'Halicarnasse, & Justin dans le Livre IV. chap. II. *Post quem singulæ civitates in Tyrannorum imperium concesserunt, quorum nulla terra feracior fuit. Après le regne de Cocalus, chaque ville tomba entre les mains d'un Tiran; car jamais pays n'a été si fertile en Tirans que la Sicile.* Horace, en parlant des tourmens que ces Tirans avoient inventés, fait sans doute allusion au taureau d'airain que Phalaris, ce cruel Tiran d'Agrigente, fit faire pour y bruler tout vifs ceux qu'il vouloit faire mourir. Pindare parle de la cruauté de ce Phalaris dans l'Ode I. des Pith.

Τὸν δὲ ταύρῳ χαλκέῳ καυ-
Τῆρα νηλέα νόον
Ἐχθρὰ Φάλαριν κατέχει παντᾷ φάτις.

La Renommée rend partout odieux le nom de l'impitoyable Phalaris, qui bruloit les hommes dans un taureau d'airain.

Ce taureau d'airain étoit fait de maniere que les cris des miserables qui y étoient enfermés, ressembloient parfaitement au mugissement des taureaux

59 *Qui non moderabitur iræ, infectum volet esse*] Les hommes sont toujours forcés de se repentir de ce que la colere les a obligés de faire; car c'est une mauvaise conseillere, & l'on trouve enfin, comme dit un Poëte Grec, que tout ce qu'elle a fait faire est toujours mal fait:

Ἅπαντ᾽ ὅσ᾽ ὀργιζόμενος ἄνθρωπος ποιεῖ
Ταῦτ᾽ ὕστερον λάβοις ἡμαρτημένα.

60 *Dolor quod suaserit & mens*] *Dolor & mens*, la douleur & l'emportement. Car *mens* est ici dans la signification que lui donne son origine, *mens* venant de μένος. comme *gens* de γένος. Or μένος signifie la violence, l'emportement, *animi impetum.* C'est la veritable signification de ce passage, où il ne faut rien changer; car on pouroit peut-être s'imaginer qu'Horace avoit écrit, *dolor quod suaserit amens.*

61 *Dum pœnas odio per vim festinat inulto*] J'ai vu des gens qui expliquoient ce vers de cette maniere:

re:

leurs cuiſantes. L'avare eſt toujours pauvre: mettez une borne à vos deſirs: l'envieux maigrit en voyant la proſperité des autres. Jamais les Tirans deSicile n'ont inventé un ſuplice plus cruel que l'envie. Celui qui ne maitriſera pas ſa colere, ſe repentira tôt ou tard d'avoir écouté ſa douleur & ſon emportement, pour aſſouvir ſa haine & pour ſe venger de ſon ennemi. La colere eſt une fureur de peu de durée; rendez-vous le maître de votre eſprit; il eſt ou votre Tiran, ou votre eſclave: donnez-lui un frein, chargez-le de chaines. Un Ecuyer dreſſe un jeune cheval à obeïr à la main qui le guide. Depuis qu'un jeune chien de chaſſe a aboyé dans une cour après une peau de cerf, il combat dans les forêts contre les bêtes. Dès aujourd'hui, pendant que votre eſprit eſt tendre & pur, rempliſſez-le de ces maximes; profitez de

re: *Pendant qu'il ſe hâte de punir par la force ſon ennemi, dont il ne s'eſt pas encore vengé;* en mettant *odio* au datif, & en le prenant pour *inimico*, la haine, pour celui qui en eſt l'objet. On ne peut pas dire que cette explication ſoit mauvaiſe; mais elle ne me paroît pas ſi naturelle que celle-ci: *Pendant que ſa haine n'etant pas encore aſſouvie, il ſe hâte de punir par la force ſon ennemi.* *Odio inulto* eſt un ablatif. Et par cet ablatif Horace marque fort bien la cauſe du deſir qu'on a de ſe venger, c'eſt que la haine dont la colere a rempli notre cœur, n'eſt pas encore aſſouvie.

62 *Ira furor brevis eſt*] Cette definition eſt certaine, la colere n'eſt que l'agitation d'un ſang bilieux, qui ſe porte au cœur avec rapidité; c'eſt pourquoi cette agitation violente ne peut être de longue durée. Thémiſtius diſoit dans l'Oraiſon de l'amitié: *ἐγὼ δὲ οἶμαι τὴν ὀργὴν μανίαν ὀλιγοχρόνιον εἶναι.* *Je ſuis perſuadé que la colere eſt une fureur qui dure peu de tems.* Et Ciceron dans le IV. Livre des Tuſculanes: *An eſt quidquam ſimilius inſaniæ quàm ira? quam bene Ennius initium dixit inſaniæ.* *Eſt-il rien qui reſſemble davantage à la fureur que la colere? Ennius l'apelle admirablement, le commencement de la fureur.* C'eſt dans cette idée qu'Homere, qui peint toujours les choſes par des images qui en expliquent la nature & les effets, compare la colere à une vapeur, à une fumée qui s'éleve dans le cœur.

—— *ἐν στήθεσσιν ἀέξεται ἠΰτε καπνός.*

Il ſeroit difficile d'accorder cette definition de la colere aveç les principes de Monſieur Deſcartes, qui établit deux ſortes de colere, l'une prompte, & l'autre lente. Je ne crois pas que cela ſoit dans la nature, & je crains bien que M. Deſcartes n'ait apellé colere lente la haine que la colere laiſſe dans le cœur, pour y nourir le deſir de la vengeance.

Furor brevis eſt] On regarde la colere comme une choſe peu importante qu'on peut négliger, & à laquelle on peut s'abandonner ſans honte. C'eſt ce qu'Horace combat par cette definition. La colere eſt une fureur, courte à la verité, mais toujours une fureur. Qui eſt-ce qui ne doit pas travailler à ſe delivrer au plutôt d'un mal ſi funeſte? Il faut être bien ennemi de ſoi-même pour ne vouloir pas s'empécher d'être furieux. C'eſt une fureur courte, mais elle aura tout le tems de nous perdre, ſi nous ne la prévenons.

Animum rege] *Animus* eſt ce qu'il a dit deux vers plus haut *mens*: c'eſt ce que les Grecs apellent *θυμόν*, un eſprit poſſédé par la colere.

Qui niſi paret, imperat] Socrate eſt le premier qui a démontré cette verité. Comme il n'y a point de milieu entre le bon & le mauvais, le bonheur & le malheur, la ſanté & la maladie, la folie & la ſageſſe; il n'y en a pas non plus pour un eſprit emporté, entre l'obeïſſance & la tirannie. Il faut qu'il commande en maître imperieux & abſolu, ou qu'il obéïſſe en eſclave; en un mot, qu'il ſoit ou notre ſujet, ou notre tiran.

63 *Hunc frænis, hunc tu compeſce catenâ*] Il parle d'un eſprit furieux comme d'un cheval indompté, dont on ne peut ſe rendre le maître.

64 *Fingit equum tenerâ*] Cette comparaiſon eſt née de l'idée du vers précédent. Comme un Ecuyer dreſſe un jeune cheval, & lui enſeigne de bonne heure à obéir à la main de celui qui le monte; tout de même les hommes doivent s'accoutumer de bonne heure à obéir à la raiſon.

66 *Cervinam pellem latravit in aulâ*] Pour accoutumer les jeunes chiens à ſuivre la proie, l'exercice le plus ordinaire qu'on leur faiſoit faire, c'étoit de les faire courir & aboyer après une peau de cerf qu'on leur montroit toute ſeule, ou après l'avoir fourée de paille, afin que ce fût comme un veritable cerf.

 67 *Militas*

Militat in sylvis catulus. Nunc adbibe puro
Pectore ve.ba puer, nunc te melioribus offer.
Quo semel est imbuta recens, servabit odorem
Testa diu. Quòd si cessas, aut strenuus anteis,
Nec tardum opperior, nec praecedentibus insto.

A D

67 *Militat in sylvis catulus*] *Militat*, combat : car la chasse est une espece de guerre, comme Xénophon l'a fort bien dit: ἔοικεν τῇ πολεμικῇ ἐπιστήμη ἡ κυνηγετική.

Nunc adbibe puro pectore verba puer] *Puro pectore, pendant que votre esprit est encore pur & net à cause de votre grande jeunesse*: ou bien, *après avoir purifié votre esprit par les avis que je vous donne, & par les verités que je vous enseigne*. Dans le premier sens, c'est une honnêteté qu'Horace fait à Lollius, en feignant d'être persuadé que les vices, dont il lui parle, n'ont point fait encore d'impression sur lui, & cela s'accorde fort bien avec la suite. Ce passage prouve incontestablement que Lollius étoit fort jeune quand Horace lui écrivit cette Epitre. Il faut bien se garder de lire *adbibe* pour *adbibe*, comme il y a dans la plupart des éditions. C'est une ignorance grossiere. On peut voir sur ce sujet la Preface qu'Henri Etienne a faite à sa plainte, *de illiteratis Typographis*.

68 *Nunc te melioribus offer*] Laissez-vous conduire par des maîtres plus sages & meilleurs que les passions.

69 *Quo semel est imbuta recens*] Il reprend la métaphore du vaisseau, dont il s'est servi dans le 54. vers. L'ame est un vaisseau; si la premiere teinture qu'on verse dans l'ame est bonne, elle s'y conservera toujours, & corrigera même la mauvaise odeur de ce qu'on y versera dans la suite: mais si elle est mauvaise, elle corrompra toujours tout ; comme la premiere liqueur qu'on met dans un vaisseau neuf, lui donne un bon ou un mauvais goût, qui se communique à toutes les autres liqueurs dont on le remplit. C'est pourquoi quand un vaisseau étoit mal cuit, ou qu'il avoit quelque mauvaise odeur, les Anciens faisoient une espece de lessive dont ils l'imbiboient, & qui en lui faisant perdre ce mauvais goût, lui en donnoit un fort bon qui duroit autant que le vaisseau même.

70 *Quòd si cessas, aut strenuus anteis, nec tardum, &c.*] Horace dit à Lollius: Si vous voulez marcher avec moi dans l'étude de la sagesse, nous irons d'un pas égal, & nous ferons le même progrès; mais si vous voulez ou demeurer derriere, ou passer devant, je ne vous attendrai ni ne tâcherai de vous devancer. Ces deux derniers vers ne paroissent d'abord qu'une raillerie ; mais cette raillerie renferme un précepte excellent, & un des plus beaux fruits de la sagesse. Quand on est dans cette heureuse lice, il faut aller son chemin sans regarder ceux qui courent avec nous ; car d'attendre les derniers, c'est une marque de paresse & de lâcheté ; & de vouloir passer les premiers, c'est une marque d'empressement & d'envie. Or la sagesse ne se trouve jamais ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux états. Et c'est à quoi se raporte cette belle reflexion de l'Empereur Marc-Antonin, qui dit en quelque endroit, que la perfection des mœurs consiste à n'être ni empressé, ni paresseux ou lâche: μήτε σφύζειν, μήτε ναρκᾷν.

NOTES SUR L'EPITRE II. LIV. I.

LE sentiment du Cardinal Norris, que M. Dacier rejette, est celui que le P. Sanadon a embrassé. Lollius, dit ce Pere, passoit encore pour un très honnête homme en 752. & son vrai caractere ne fut connu, de l'aveu de tous les Historiens, qu'en 754. c'est-à-dire huit ans après la mort d'Horace. A cette raison, qui est sans replique, continue le P. S. j'en ajoute une autre prise de la piece même, où il y a des choses qui presentent naturellement l'idée de Lollius le fils, & nullement celle du pere. Quant à la date de cette piece, le P. S. croit qu'elle est de 725. ou 726. comme les v. 67. & 68. lui paroissent le donner à entendre.

1 *Maxime Lolli*] C'est-à-dire, suivant le P. S. le plus grand, l'aîné des deux freres, car Lollius à qui Horace adresse l'Ode IX. du Liv. IV. eut deux fils.

2 *Dum tu declamas Romæ*] Le P. S. fait voir que ceci ne peut s'entendre de Lollius le pere, parceque depuis la bataille d'Actium il fut employé à des occupations importantes, qui ne lui laisserent pas le tems de s'amuser à Rome à faire parade de son éloquence

de ces momens, pour vous mettre entre les mains des meilleurs maîtres. Un vaisseau conserve longtems l'odeur de la premiere liqueur qu'on y a versée. Je vous déclare que *dans ce chemin de la vertu où je vous apelle*, comme je ne vous attendrai point, si vous demeurez derriere, je ne tâcherai pas non plus de vous atteindre, si vous me devancez.

A

éloquence, & qu'avant cette bataille, s'il étoit jeune, Horace ne l'étant pas moins, il ne convenoit pas à ce Poëte de lui donner des instructions. Enfin, conclud le P. S. Lollius étoit-il dès l'âge de seize ans un envieux, un debauché, un avare, un emporté? Et est-il possible qu'Horace fût le seul à démêler sitôt les vices dont Lollius deroba pendant plus de trente années la connoissance aux yeux les plus clairvoyans de la Cour d'Auguste?

4 *Plenius*] Le P. S. lit *planius*, qui est la leçon du Scholiaste, de près de la moitié des manuscrits & de plusieurs excellentes éditions, tant anciennes que nouvelles.

10 *Quid Paris*] Le P. S. a suivi M. Bentlei qui lit *quod*; c'est-à-dire *ad quod Paris negat se posse cogi, etiam ut salvus regnet*, &c. raportant *quod* à *belli precidere causam*.

17 *Rursus*] Un manuscrit & deux excellentes éditions portent *rursum*, & le P. S. a adopté cette leçon, qui ôte la consonance desagréable de *rursus* & de *virtus*.

31 *Cessatum ducere curam*] Le P.S. a reçu la correction de M.B. *cessantem ducere somnum*. *Somnum* s'est conservé dans quatre ou cinq manuscrits, & trois des premieres éditions portent *cessantum*, qui paroît, dit-il, n'être qu'une alteration de *cessantem*.

32 *Homines*] Le P. S. lit *hominem*, comme au v. 38. *oculum*, pour *oculos*, après tout ce qu'il y a d'anciens manuscrits.

34 *Si noles sanus, curres*] On trouve dans un grand nombre des plus vieux manuscrits & dans deux des premieres éditions, *si nolis sanus, cures*, & le P. S, a reçu cette leçon. Le sens est, dit-il, *si nolis sanus expergisci, cures expergisci hydropicus*. Au reste, ajoute-t'il, Horace donne à entendre que celui à qui il écrit est encore *sanus*; c'est-à-dire exempt des vices contre lesquels il veut le prémunir: ce qui ne sauroit convenir à Lollius le pere, qui selon la suposition de M. Dacier, paroissoit déja porté à la jalousie, à l'avarice, à la débauche, & à l'emportement.

52 *Podagram*] Le P. S. lit. *podagrum*, après M. Bentlei, & cela est plus exact.

65 *Viam quam monstrat*] Trois des meilleures éditions ont rapellé des manuscrits *quâ monstret*, & le P. S. a employé cette leçon qui est d'un tour poëtique & élégant.

67 *Puro pectore*] Voy. ce que j'ai raporté sur *sanus* du v. 34.



AD JULIUM FLORUM.

EPISTOLA III.

JULI FLORE, quibus terrarum militet oris
Claudius, Augusti privignus, scire laboro.
Thracane vos, Hebrusque nivali compede vinctus,
An freta vicinas inter currentia turres,
An pingues Asiæ campi collesque morantur?
Quid studiosa cohors operum struit? hæc quoque curo,
Quis sibi res gestas Augusti scribere sumit?

Bella

HORACE écrit à Julius Florus, comme pour lui demander des nouvelles de ce qui se passoit à la Cour de Tibere, qui, par l'ordre d'Auguste, étoit allé en Orient avec une puissante armée. Mais son veritable dessein est de lui representer le grand préjudice que lui causent son avarice & son ambition; & de lui recommander de vivre bien avec son frere, & de ne plus rompre les liens d'une amitié qui doit être sainte & inviolable. Cette Epitre fut écrite l'an de Rome 733. ou 734. Horace étant âgé de quarante-six ou quarante-sept ans: ainsi elle est fort anterieure aux Odes IV. XIV. & XV. du Livre IV.

1 *Juli Flore*] Théodore Marcile prétend qu'il faut lire *Luci Flore*, parceque *Julius* ne peut être ni le nom ni le surnom de ceux qui ne descendoient pas de la famille des Juliens; & que ce Florus à qui Horace écrit, étoit Lucius Aquilius Florus qui sortoit de la famille de ces Aquiliens dont parle Dion. Je répons premierement, que Florus ne pouvoit pas être de la famille de ces Aquiliens, puisqu'Auguste les avoit fait mourir après la defaite d'Antoine, comme le raporte Dion dans le Livre LI. Et en second lieu je dis qu'il y avoit beaucoup de familles qui ne descendoient pas des Juliens, & qui en portoient pourtant le nom: mais c'étoit des familles de province, à qui Jules Cesar, en leur donnant le droit de bourgeoisie, avoit aussi donné la permission de porter le nom des Juliens. Ce privilége pouvoit donc avoir été accordé à la famille de Florus, comme à beaucoup d'autres, & cela suffit pour ne rien changer. Ce Florus est le même à qui il écrit l'Epitre II. du Livre II. & qu'il apelle l'*ami de Neron*. C'est encore le même que Posthumus, à qui il adressa ensuite l'Ode XIV. du Livre II. qui fut faite longtemps après cette Epitre. Monsieur Masson a voulu combatre ce sentiment dans une nouvelle Chronologie qu'il a donnée de la Vie d'Horace. Mais ses raisons au lieu de le détruire, serviroient plutôt à le confirmer.

2 *Claudius*] Claude Tibere Neron, qui succéda à Auguste, & qui étoit fils de Tibere Neron, & de Livie. Il avoit quatre ans quand Auguste épousa sa mere. Et quand Auguste l'envoya en Orient, pour remettre Tigrane sur le trône d'Arménie, il en avoit vingt-deux.

3 *Thracane vos*] Horace ignoroit où étoit Tibere, parceque cette expédition fut beaucoup plus prompte qu'on ne pensoit, & qu'on ne pouvoit pas toujours savoir à Rome les lieux où il s'arrétoit. *Thraca*, comme les Grecs disent Θρήκη.

Hebrusque nivali compede vinctus] L'Hebre, fleuve de Thrace, qui est presque toujours couvert de glaces & de neiges. C'est pourquoi Horace l'a apellé *le compagnon de l'hiver*, dans l'Ode XXV. du Livre I.

Aridas frondes hyemis sodali
Dedicet Hebro.

4 *An freta vicinas inter currentia turres*] C'est le détroit de l'Hellespont, sur les rivages duquel sont les deux châteaux, *Seste*, du côté de l'Europe, & *Abyde*, du côté de l'Asie, si celebres par les amours de Hero & de Léandre. Ce sont aujourd'hui les Dardanelles. Musée les apelle *vicinas urbes*, villes voisines.

Σηστὸς ἔην καὶ Ἄβυδος ἐναντίον ἐγγύθι πόντου.
Γείτονές εἰσι πόληες.

Seste

A JULIUM FLORUM.

EPITRE III.

JULIUS FLORUS, je suis fort en peine de savoir en quels lieux du monde est presentement Tibere. Etes-vous dans la Thrace & sur les bords de l'Hebre, dont les neiges & les glaces retardent le cours? Etes-vous retenus par l'Hellespont, qui sépare les celebres châteaux de Seste & d'Abyde? Ou faites-vous quelque séjour dans les fertiles plaines, & sur les delicieux coteaux de l'Asie? A quoi s'occupe la savante Cour de ce jeune Prince? Je n'ai pas moins d'envie de savoir qui se charge d'écrire

Seste & Abyde sont vis à-vis l'une de l'autre, sur le rivage de la mer, deux villes voisines.

Du tems de Musée il y avoit à chacune de ces villes, du côté de la mer, une tour qui servoit de forteresse. Le même Musée parle aussi de la tour de Seste.* Mais, dit M. Bentlei, on connoît la tour de Seste, si fameuse par l'histoire de Hero & de Léandre, & personne n'a parlé de la tour d'Abyde: c'est pourquoi il faut lire *inter currentia terras*, la mer qui sépare l'Europe & l'Asie. Belle raison! Comme s'il ne suffisoit pas qu'Abyde fût un château comme Seste. Où est donc l'esprit poëtique de M. Bentlei? D'ailleurs ne devoit-il pas voir que *terras* est trop vague, & ne designe point de lieu?*

5 *An pingues Asiæ campi collesque morantur*] Il lui demande si la Cour de Tibere, pour se delasser de ses fatigues, fait quelque séjour dans les delicieuses & fertiles plaines de l'Asie Mineure, qui sont embellies de mille coteaux, &c.

6 *Quid studiosa cohors*] Le vieux Commentateur s'est trompé à ce passage, quand il a écrit qu'Horace parle de la cohorte Prétorienne qui étoit dans la légion de Drusus, & qui étoit toute composée de gens de la famille des Nerons: *Literata, laboriosa Drusi legio, in quâ cohors erat Pretoria de familiâ Neronum, qui literarum erant amantes.* D'où venoit cette légion de Drusus dans l'armée de Tibere? & comment peut-on penser que la cohorte Prétorienne, qui étoit comme la Compagnie des Gardes du corps, fût toute composée de gens de la famille des Nerons? Il est certain que les amis du Prince, & les volontaires étoient ordinairement dans cette Compagnie. Mais ce Florus, Titius, Celsus étoient-ils de la famille des Nerons? cela est ridicule. *Cohors* ne signifie ici que ce que l'on apelle la Cour d'un Prince, ceux qui suivent un Prince, & qui s'attachent à lui. Cette Cour de Tibere étoit pleine de gens de Lettres qu'Auguste lui avoit donnés: c'est pourquoi Horace l'apelle *studiosa cohors*.

* *Hæc quoque curo, quis*] M. Bentlei lit *hoc quoque curo*, en mettant un point après *curo*, & en le raportant à ce qui précede. Cela n'est pas nécessaire, & la leçon reçue me paroit beaucoup meilleure. *

7 *Quis sibi res gestas Augusti*] Qui est-ce qui entreprend d'écrire les actions de Tibere, qu'il apelle *res gestas Augusti, les actions d'Auguste*, parceque Tibere les faisoit avec les troupes & sous les auspices de ce Prince, qui lui avoit prété ses troupes & ses Dieux, comme Horace s'explique dans l'Ode XIV. du Livre IV.

Te copias, te consilium & tuos
Prabente Divos.

Vous lui aviez donné vos conseils, vous lui aviez donné vos troupes, & vous lui aviez prété vos Dieux.

Mais ce qui me paroit bien remarquable, c'est qu'Horace écrivoit sans doute ainsi pour faire plaisir à Auguste, & pour réprimer l'ambition & la vanité de ce jeune Prince, qui voyant qu'on avoit ordonné des sacrifices aux Dieux pour l'heureux succès de son expédition, en devint si fier & si orgueilleux, qu'il croyoit avoir tout fait lui seul, & qu'il pensoit déja à s'emparer de la Monarchie. Dion dans le Livre LIV. Ὁ δ᾽ οὖν Τιβέριος, ἄλλως τε καὶ ἐπειδὰν θυσίαι ἐπὶ τούτῳ ἐψη-

re

Bella quis & paces longum diffundit in ævum?
Quid Titius, Romana brevi venturus in ora?
Pindarici fontis qui non expalluit haustus,
Fastidire lacus & rivos ausus apertos:
Ut valet? Ut meminit nostri? Fidibusne Latinis
Thebanos aptare modos studet, auspice Musâ?
An tragicâ desævit & ampullatur in arte?
Quid mihi Celsus agit? monitus, multùmque monendus,
Privatas ut quærat opes, & tangere vitet
Scripta, Palatinus quæcunque recepit Apollo:

Ne,

ἐψηφίσθησαν. ἐσεμνύνετο ὡς καὶ κατ' ἀρετήν τι ποιήσας. καὶ ἤδη γε καὶ περὶ τῆς Μοναρχίας ἐνενόει.

8 *Bella quis & paces*] pendant le voyage de Tibere, Auguste, qui fut presque toujours en Bithynie, en Syrie, ou à Samos, finit plusieurs guerres, & donna la paix à plusieurs peuples. C'est pourquoi Horace demande avec raison qui étoit celui qui se chargeoit d'aprendre à la posterité les guerres qu'Auguste avoit heureusement finies, & les avantageux traités de paix qu'il avoit faits.

9 *Quid Titius*] C'est Titius Septimius, à qui il adresse l'Ode VI. du Liv. II. & pour lequel il avoit déja écrit l'Epit. IX. de ce Livre. Il avoit fait des vers liriques, & des tragédies. Le vieux Commentateur dit qu'on voyoit de son tems, au dessous d'Aritia, le tombeau de ce grand Poëte: *Hujus autem insigne monumentum est infra Aritiam.* Il n'y a pas d'aparence qu'il fût de la famille de ce Titius qui fut Consul, & qui quita le parti d'Antoine pour suivre Auguste. Quelques Savans ont prétendu qu'une médaille, où l'on voit d'un côté la tête de la Victoire, & de l'autre le cheval Pegase, avec ces mots au bas, *Q. Titi.* est une médaille du Poëte Titius, dont Horace parle, & qu'elle fut frapée pour marquer son génie poëtique, & quelque victoire qu'il avoit remportée sur ses rivaux. Mais je croirois plutôt que c'est une médaille de quelqu'un de la famille des Titiens, differente de celle du Poëte.

Romana brevi venturus in ora] Qui doit être bientôt celebre parmi les Romains, &c. Les ouvrages de Septimius n'avoient pas encore paru quand Horace écrivoit cette Epitre.

10 *Pindarici fontis qui non expalluit haustus*] Un beau vers & une heureuse expression, *qui n'a pas pâli en buvant dans la fontaine de Pindare.* Il apelle boire dans la fontaine de Pindare, imiter son stile; comme si Pindare avoit une fontaine particuliere, dont les eaux communiquassent l'enthousiasme, & la fureur: ou plutôt comme si les ouvrages de Pindare étoient eux-mêmes cette fontaine: car il le compare ailleurs à un fleuve impétueux. C'est dans l'Ode II. du Livre IV.

Monte decurrens velut amnis, imbres
Quem super notas aluere ripas,
Fervet, immensusque ruit profundo
Pindarus ore.

Tel qu'est un fleuve impétueux qui descend des montagnes, & à qui les pluies ont fait franchir ses bords; telle est la profonde éloquence de Pindare, dont rien ne peut arrêter la rapidité.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'un Auteur moderne, & les ridicules personnages qu'il introduit, s'y soient noyés dès le premier pas.

Expalluit] Ce mot répond fort bien à l'idée qu'Horace avoit de Pindare. Il trouvoit que la plus difficile & la plus dangereuse de toutes les entreprises étoit celle de l'imiter; comme il s'en explique si noblement dans la même Ode:

Pindarum quisquis studet æmulari, I-
ule, ceratis ope Dædaleâ
Nititur pennis, vitreo daturus
Nomina ponto.

Celui qui se propose de suivre Pindare, vole avec des ailes de cire, comme un Icare audacieux, & il laissera bientôt son nom à la mer qu'il rendra celebre par sa chute.

11 *Fastidire lacus & rivos ausus apertos*] Il apelle des lacs & des ruisseaux exposés à tout le monde, les ouvrages des Poëtes Latins; & il loue Septimius d'avoir eu le courage de les mépriser, pour ne s'attacher qu'à suivre Pindare.

Lacus] Properce s'est servi de la même figure, quand il a apellé des plaisirs ordinaires & communs, une eau puisée dans un lac.

Ipsa

re les actions d'Auguste. Qui est-ce qui entreprend de consacrer à l'immortalité l'histoire de ses guerres & de ses traités de paix ? Que fait Titius, dont les écrits seront bientôt les delices des Romains ; & qui méprisant de boire dans les ruisseaux trop communs, & dans les sources trop fréquentées, a eu le courage d'aller, sans pâlir, étancher sa soif dans la fontaine de Pindare. Comment se porte-t'il ? Se souvient-il un peu de moi ? Sous les auspices d'une Muse favorable, tâche-t-il d'accommoder les vers du Chantre de Thebes à nos tons Latins ? Ou s'efforce-t-il d'étaler sur la Scene les fureurs & la grandeur de la tragédie ? Quelle est l'occupation de Celsus, qu'on a averti si souvent, & qu'on ne doit jamais se lasser d'avertir

Ipsa petita lacu nunc mihi dulcis aqua est.

Presentement je trouve fort bonne l'eau qui est puisée dans le lac.

Apertos] Où tout le monde peut aller puiser, qui sont exposés à tout le monde. Au lieu que Pindare est un fleuve dangereux, dont tout le monde n'aproche pas impunément. Quand des gens sans force veulent puiser de ses eaux, il ne manque jamais de les entrainer avec ses rivages, comme Horace a dit de l'Aufide:

Cum ripâ simul avulsos ferat Aufidus acer.

13 *Thebanos aptare modos*] *Les modes Thébains.* C'est-à-dire les mesures des vers de Pindare, qui étoit de Thebes ville de Béotie. Horace demande si Septimius fait en Latin des vers liriques, à l'imitation de Pindare, & non pas s'il traduit Pindare en vers Latins.

14 *Desævit*] C'est pour *valdè sævit*, est extrêmement furieux, car la fureur doit régner dans la tragédie.

Et ampullatur] *Ampulla* en Grec, λήκυθος, signifie proprement une phiole, une ampoule; d'où les Latins ont apellé *ampullas*, & les Grecs λημύθυς, ces bouteilles; *bullas*, πομφόλυγας, qu'on éleve dans l'eau en soufflant dans un tuyau, parcequ'elles ressemblent au ventre des phioles; & comme ces bouteilles sont fort enflées & pleines de vent, on pouroit croire qu'on a apliqué cela à la tragédie, dont la composition est enflée & majestueuse, & qu'on a dit *ampullas & ampullari*, pour dire une composition enflée, *tumidam*, *inflatam*, comme dans l'Art Poëtique, *projicit ampullas.* Le Scholiaste d'Hephéstion remarque que Callimaque avoit apellé de même la tragédie, *Musam Lecythiam*, *Musam ampullatam*; nous dirions *Muse empoulée.* Mais comme en Latin *ampulla* & *ampullari*, & en Grec λήκυθος & ληκυθίζειν, sont toujours pris en bonne part, il y a plus d'aparence qu'ils ont été empruntés d'ailleurs. Les Latins apelloient *ampullas*, & les Grecs ληκύθυς, les phioles où l'on mettoit l'huile, les boëtes où les Peintres mettoient leurs couleurs, & les petits vases où les dames serroient leur fard. Et de-là ils ont sans doute employé ces mots pour marquer des discours bien travaillés, & où l'on avoit employé tout le fard & toutes les couleurs de la rhétorique. Ciceron écrivant à Atticus, dit dans la XIV. Lettre du Livre I. *Totum hunc locum, quem ego variè meis orationibus, quarum tu Aristarchus es, soleo pingere, de flammâ, de ferro, nosti illas* ληκύθυς, *valde graviter pertexuit. Enfin il a fait entrer dans son discours, avec beaucoup de force & de gravité, tout cet endroit que je peins & que j'embellis de tant de manieres dans mes Oraisons, dont vous êtes l'Aristarque, & où j'employe tous ces ornemens, du fer, du feu, & vous connoissez toutes ces couleurs.* Dans Aristophane, quand Eschyle dit d'Euripide, ληκύθιον ἀπώλεσεν, *ampullam perdidit*, *il a perdu son ampoule*; il veut dire qu'il a perdu sa peine, & qu'il n'a fait que gâter & employer inutilement ses couleurs.

15 *Quid mihi Celsus agit*] Celsus Albinovanus, qui étoit Secrétaire de Tibere, comme cela paroît par l'Epitre VIII. C'est le même que Pédo Albinovanus, dont il est parlé dans Ovide, & qui avoit entrepris de faire la Theséide, comme Virgile avoit fait l'Enéide. Il ne nous reste rien d'entier de lui qu'une élégie sur la mort de Mécénas, & une consolation à Livie sur la mort de Drusus. Mais ces deux pieces furent faites quelque tems après cette Epitre. Et c'est peut-être pourquoi on y trouve moins de ces larcins qu'Horace reproche ici à Albinovanus, qui aparemment avoit profité de cet avis.

16 *Privatas ut quærat opes*] Qu'il cherche des richesses qui lui apartiennent, & qui viennent de son fonds.

Et tangere vitet] *Tangere*, toucher, pour *furari*, derober, d'où l'on a fait *tagax* pour *voleur*.

17 *Palatinus quæcumque recepit Apollo*] Il parle de

Ne, si fortè suas repetitum venerit olim
Grex avium plumas, moveat cornicula risum,
Furtivis nudata coloribus. Ipse quid audes?
Quæ circumvolitas agilis thyma? Non tibi parvum
Ingenium, non incultum est, nec turpiter hirtum:
Seu linguam causis acuis, seu civica jura
Respondere paras; seu condis amabile carmen,
Prima feres ederæ victricis præmia. Quòd si
Frigida curarum fomenta relinquere posses,

Quò

de la bibliotheque Palatine, qu'Auguste avoit faite tout autour du temple qu'il avoit dédié à Apollon dans son palais. Dion dans le Livre LIII. Τὸ τῆς Ἀπολλώνειον τὸ τῆς ἐν τῷ παλατίῳ καὶ τὸ τεμένισμα τὸ περὶ αὐτὸ, τάς τε ἀποθήκας τῶν βιβλίων ἐξεποίησε καὶ καθιέρωσε. *Il acheva & dédia le temple d'Apollon dans son palais, avec un bois tout autour & une grande bibliotheque.* Le plus grand honneur qui pouvoit arriver à un Poëte, c'étoit de voir ses ouvrages & son portrait consacrés dans cette bibliotheque, comme on l'a déja remarqué sur la Satire IV. du Liv. I. Le vieux Commentateur nous aprend ici une particularité remarquable. Il dit qu'Auguste avoit mis dans cette bibliotheque sa statue sous la figure d'Apollon. *Cæsar in bibliothecâ sibi statuam posuerat habitu ac statu Apollinis.* On sait qu'Auguste vouloit passer pour fils & pour favori d'Apollon; voilà pourquoi il se faisoit peindre sous la figure de ce Dieu; & dans ses festins, comme dans ses statues, il en prenoit l'habit & tout l'équipage. Cette ambition si desordonnée ne plaisoit pas trop aux Romains; car ils apelloient ces déguisemens, *des mensonges impies*, comme cela paroît par l'épigramme que raporte Suétone:

Impia dum Phœbi Cæsar mendacia fingit.

Et cela lui attira des railleries piquantes, témoin ce mot, *que s'il étoit Apollon, c'étoit l'Apollon qui étoit adoré dans un quartier de la ville sous l'horrible nom de* Tortor, c'est-à-dire de *bourreau.* Mais on s'y accoutuma si bien que ceux qui frapoient des médailles en l'honneur de ce Prince, & en Grece & en Italie, le representoient souvent en Apollon: & la même flaterie continua ensuite pour ses successeurs, ausquels on donna aussi dans leurs médailles la figure de quelque Divinité, comme de Jupiter, de Neptune, de Mars, &c. Ce que le même Commentateur ajoute, qu'Horace avertit Celsus de ne pas piller les Livres des Sibylles, est ridicule.

19 *Grex avium plumas, moveat cornicula risum*] Horace fait allusion à la fable d'Esope, que Gabryas a mise en vers.

Ἀλλοτρίοις πτεροῖσιν ἠμφιεσμένος
Ηὔχει κολοιὸς ὀρνέων ὑπερφέρειν,
Πρῶτον δὲ δῶρον ἡ χελιδὼν ἥρπαχει,
Μετ' ἣν ἅπαντες, εἶτα γυμνὸς εὑρέθη.
Ἐπιμύθιον ὅτι
Τὸ ἐξ ἐράνου κάλλος διαλύεται.

Le geai se voyant paré des plumes de tous les autres oiseaux, se vantoit d'être plus beau qu'eux. Mais l'hirondelle étant venue reprendre ce qui lui apartenoit, & tous les autres ayant suivi son exemple, le pauvre geai se trouva tout nu. Le sens de la fable est, que les beautés empruntées ne durent pas longtems.

Horace a mis la corneille pour le geai & avec raison, car le geai est assez paré de ses plumes; au lieu que la corneille étant toute noire, a besoin d'emprunter des plumes pour se parer. Hesychius explique même κολοιὸς, une petite corneille. Lucien a profité de ce passage d'Horace, & comme lui, il a comparé à la corneille un homme qui se pare des ouvrages d'autrui. Phedre a changé la fable d'Esope, en faisant que la chose se passe entre le geai & les paons. Liv. I. Fab. III.

21 *Quæ circumvolitas agilis thyma?*] Il compare Florus à une abeille. On peut voir les Remarques sur l'Ode II. du Liv. IV.

———— Ego apis Matinæ
More modoque
Grata carpentis thyma per laborem
Plurimum, &c.

Et

tir de chercher des richeſſes dans ſon propre fonds, & de ne pas piller les écrits de la bibliotheque d'Apollon Palatin, de peur qu'une troupe d'oiſeaux venant à redemander chacun ſes plumes, la corneille dépouillée de ſes couleurs derobées, ne ſoit expoſée à la riſée de tout le monde? Mais vous-même qu'entreprenez-vous? Quelles fleurs & quel thin allez-vous butiner, en voltigeant légerement comme l'abeille? Vous avez beaucoup d'eſprit, de ſavoir & de politeſſe, & vous réuſſirez également à plaider, & à répondre à ceux qui vous conſulteront. Que ſi vous prenez le parti de vous attacher à la poëſie, perſonne ne poura vous diſputer la couronne deſtinée à ceindre le front du vainqueur. Avec tous ces avantages ſi vous pouviez renon-

Et moi je reſſemble à une petite abeille, qui avec beaucoup de peine & de ſoin butine le thin, &c.

Vous avez un eſprit fort vaſte, fort bien cultivé, & fort poli, ſoit que vous vous prépariez à déployer les voiles de l'éloquence dans le bareau, ou que vous preniez le parti de répondre à ceux qui iront vous conſulter. Que ſi vous vous attachez à la poëſie, il ne faut pas douter que vous ne remportiez le premier prix, & que vous n'ayez la couronne de lierre, qui eſt la récompenſe des Poëtes.

Non tibi parvum ingenium] Toutes ces négatives ne ſont point pour diminuer les louanges qu'il donne à Florus, mais au contraire pour les augmenter; car c'eſt une figure de diminution qui donne de la force à l'expreſſion, lorſqu'elle ſemble l'affoiblir. *Non tibi parvum ingenium eſt*, vous n'avez pas un petit eſprit; c'eſt pour *tibi magnum ingenium eſt*, vous avez un eſprit fort vaſte. On peut voir ce qui a été remarqué ſur le 21. vers de la premiere Ode du Livre I. Horace donne ici à Florus trois louanges conſiderables; qu'il a beaucoup d'eſprit; un eſprit bien cultivé, c'eſt-à-dire enrichi de toutes ſortes de belles connoiſſances; & un eſprit qui n'a rien de ſauvage ni de dur, c'eſt-à-dire un eſprit poli, & capable de faire paroître avec éclat toutes ſes richeſſes.

23 *Seu linguam cauſis acuis*] Juſques-ici on a fait dépendre ce vers de ce qui ſuit; au lieu qu'il faut le faire dépendre de ce qui précede. Car Horace ne dit pas à Florus que ſoit qu'il plaide, qu'il explique le droit, ou qu'il faſſe des vers, il remportera la couronne de lierre. Cela eſt ridicule. Le lierre n'étoit point du tout la couronne des Orateurs, ni des Juriſconſultes. Voici comment il faut diſtinguer & ponctuer ce paſſage, où l'on s'eſt toujours trompé.

------------ Non tibi parvum
Ingenium, non incultum eſt, nec turpiter hirtum,
Seu linguam cauſis acuis, ſeu civica jura
Reſpondere paras. Seu condis amabile carmen,
Prima feres ederæ victricis præmia.

Linguam cauſis acuis] Mot à mot, *ſoit que vous aiguiſiez votre langue pour les cauſes*; c'eſt-à-dire, ſoit que vous travailliez à vous former pour le bareau. Car Horace parle à Florus comme à un homme qui n'a point encore pris de parti. Ciceron a dit de même dans le Brutus, *linguam acuere exercitatione dicendi.*

Seu civica jura reſpondere paras] *Reſpondere* eſt le propre terme en parlant des Avocats Conſultans; c'eſt pourquoi on apelle leurs avis, *reſponſa*. C'eſt ce qu'Horace dit dans la premiere Epitre du Livre ſecond, *clienti promere jura.*

24 *Paras*] Florus étoit encore alors trop jeune pour pouvoir être Avocat Conſultant. C'eſt pourquoi Horace dit, *paras*, vous vous préparez.

Seu condis amabile carmen] On prétend que Florus prit ce dernier parti, & qu'il prefera la poëſie à l'éloquence, & à la ſcience du droit; car on le compte parmi les Poëtes ſatiriques. Cette expreſſion, *amabile carmen*, convient pourtant moins à la ſatire qu'à la poëſie lirique.

25 *Prima feres ederæ victricis præmia*] Ce vers ne ſe raporte qu'au dernier vers précédent, *ſeu condis amabile carmen*, comme je l'ai déja dit: car je ne crois pas qu'on puiſſe trouver d'exemple où l'on promette ni à un Orateur, ni à un Juriſconſulte, une couronne de lierre, ni dans le ſtile propre, ni dans le ſtile figuré. Mais c'étoit la couronne ordinaire des Poëtes. C'eſt pourquoi Horace dit dans l'Ode I. du Livre I.

Me doctarum ederæ præmia frontium
Diis miſcent ſuperis. ----------

Pour moi, les couronnes de lierre, qui ſont la récompenſe des Poëtes, m'élevent au rang des Dieux.

Quò te cœlestis Sapientia duceret, ires.
Hoc opus, hoc studium parvi properemus & ampli,
Si patriæ volumus, si nobis vivere cari.
Debes hoc etiam rescribere, si tibi curæ
Quantæ conveniat Munatius. An malè sarta
Gratia nequicquam coit, & rescinditur? At vos
Seu calidus sanguis, seu rerum inscitia vexat
Indomitâ cervice feros, ubicunque locorum
Vivitis indigni fraternum rumpere fœdus,
Pascitur in vestrum reditum votiva juvenca.

AD

Et Virgile:

Pastores, ederâ crescentem ornate Poëtam.

Bergers, couronnez de lierre ce Poëte naissant.

Quòd si frigida curarum fomenta] Il apelle l'avarice & l'ambition, avec tous les honneurs & toutes les richesses qu'elles produisent, de froids remedes contre les soucis, parcequ'au lieu de les apaiser, elles ne font que les irriter davantage. Aussi Ovide a fort bien apellé les richesses *irritamenta malorum.*

27 *Quò te cœlestis sapientia duceret, ires*] Car il n'y a que nos passions vicieuses qui nous empêchent de suivre la sagesse, & de parvenir à ce souverain bien qu'elle seule peut donner. *Cœlestis sapientia*, la sagesse celeste; car les Philosophes Païens étoient persuadés, comme nous, que la veritable sagesse ne vient que du ciel.

28 *Parvi properemus & ampli*] *Ampli* se dit proprement de ceux qui sont d'une naissance illustre, ou que la vertu a élevés aux premieres dignités. Ciceron, *ampli homines.*

29 *Si patriæ volumus, si nobis vivere cari*] Voilà quels doivent être le principe & la fin de toutes les actions des hommes, l'amour de leur patrie, & l'amour d'eux-mêmes. Les méchans, c'est-à-dire les vicieux, ne jouissent jamais ni de l'un ni de l'autre de ces deux biens; ils sont toujours l'objet de l'aversion du public, & de leur haine particuliere: au lieu que les gens de bien, c'est-à-dire les Sages & les vertueux, goûtent toujours & au-dehors & au-dedans une paix profonde que rien ne sauroit troubler. C'est une verité que Socrate a souvent démontrée. C'est pourquoi Platon dit fort bien dans une Lettre qu'il écrit aux amis & aux parens de Dion, que quoi qui puisse arriver à un homme qui souhaite de grandes & de belles choses pour soi-même & pour son pays, il ne peut lui rien arriver qui ne soit beau & honnête: *τὸν γὰρ τῶν καλλίστων ἐφιέμενον αὐτῷ τὲ καὶ πόλει, πάσχειν. ὅ τι ἂν πάσχῃ, πᾶν ὀρθὸν καὶ καλόν.* Celui qui veut meriter l'amour de sa patrie, doit nécessairement aimer son prochain; & celui qui veut s'aimer & être bien avec lui-même, doit nécessairement aimer Dieu. Ainsi ces deux principes qu'Horace explique dans ce vers, & les preuves que Socrate en a données, se trouvent parfaitement conformes aux deux grands préceptes de la religion Chrétienne qui sont l'accomplissement & la perfection de la loi.

30 *Si tibi curæ quantæ conveniat Munatius:* Voici la construction de ce passage: *Si Munatius tibi est tantæ curæ quantæ conveniat eum esse tibi: Si vous avez pour Munatius autant de tendresse que vous en devez avoir.* Il est vraisemblable que quelques interêts domestiques avoient brouillé ces deux freres, Julius Florus, & Munatius Plancus, & que le raccommodement qu'on avoit fait n'étoit pas trop ferme: de la maniere même dont Horace écrit, il paroît que le plus grand tort étoit du côté de Florus.

31 *Munatius*] Ce Munatius étoit sans doute le fils de L. Munatius Plancus, à qui Horace adresse l'Ode VII. du Livre I. & Julius Florus étoit aparemment son frere de mere. Rien n'empêche pourtant qu'ils ne pussent être freres germains; car la difference des noms ne marque pas le contraire. Julius Florus & Munatius Plancus ne sont pas plus differens que Muréna & Proculeïus, qui étoient bien assurément freres de pere & de mere.

32 *An malè sarta gratia nequicquam coit & rescinditur*] Il parle de l'accommodement peu fer-

renoncer aux attachemens, qui ne sont qu'irriter vos passions, vous iriez aussi loin que la Sagesse descendue du ciel pouroit vous mener. Voilà l'aplication que nous devons tous avoir, petits & grands : voilà l'étude que nous devons faire, si nous voulons être chers à notre patrie & à nous-mêmes. Vous êtes aussi obligé de me mander si vous avez pour Munatius les sentimens de tendresse que vous devez avoir. Votre ancienne plaie a-t-elle été si mal fermée qu'elle se r'ouvre encore ? Mais enfin soit que la chaleur du sang, qui bout dans vos veines, ou que l'ignorance des choses emporte votre esprit encore jeune & fougueux, en quelque endroit que vous soyez tous deux, vous qui êtes les gens du monde qui devriez le moins rompre l'union fraternelle, je vous avertis que j'éleve une génice, que j'ai fait vœu de sacrifier à votre retour.

A

ferme de ces deux freres, comme d'une plaie qui se ferme avant que d'être bien guerie, & qui se r'ouvrant ensuite, n'en devient que plus difficile à guerir. Car *sarcire*, *coire* & *rescindere*, sont des termes empruntés des plaies & des cicatrices, &c. Il en est de l'amitié comme des corps naturels & artificiels. Quand on a joint ensemble deux corps étrangers, s'ils se desunissent & se décolent, on peut toujours les remettre & les recoler. Mais quand un corps naturel vient à se rompre, on ne peut jamais remettre & réunir ses parties comme elles etoient auparavant. Tout de même, quand la nécessité a fait naître l'amitié entre deux personnes, elles peuvent quelquefois se séparer, il y a mille moyens de les remettre bien ensemble ; mais l'amitié, dont la nature a lié les freres, ne revient que très difficilement, quand elle est une fois rompue ; & quand même elle revient, elle laisse toujours une cicatrice que la moindre chose fait r'ouvrir : θεραπεύεται μὲν ἕλκος. ἡ οὐλὴ μένει : *la plaie guerit, mais la cicatrice demeure.*

32 *At vos*] Horace ne veut point entrer dans leurs differens ; & malgré leur division, il veut toujours les traiter comme freres, & ne pas séparer leurs interêts. Il paroît par ce passage que ces deux freres étoient ensemble auprès de Tibere. * Il ne faut rien changer. *

33 *Seu calidus sanguis*] Ces deux mots prouvent que Julius Florus & Munatius Plancus étoient fort jeunes, quand Horace écrivoit cette Epitre ; & par conséquent Munatius, dont il est ici parlé, ne peut être celui de l'Ode VII. du Livre I. qui étoit Consul plus de vingt ans avant que cette Lettre fût écrite. Assurement c'étoit son fils, & le même qui fut Consul avec C. Silius, vingt ans après la mort d'Horace, c'est-à-dire l'an de Rome DCCLXV.

Seu rerum inscitia vexat] Horace attribue la dissention ou la division des freres, des amis, & en géneral des familles, à l'une de ces deux causes, ou à l'ignorance, ou à l'emportement ; car l'une & l'autre aveuglent également l'esprit, & l'empêchent de se rendre à la raison qu'il ne sauroit reconnoître. Tous les desordres & tous les malheurs des hommes ne viennent que de ces deux sources-là. Torrentius, au lieu de saisir le beau sens que ce vers presente naturellement, a mieux aimé suivre je ne sais quel méchant manuscrit qui avoit :

Heu calidus sanguis, heu rerum inscitia vexat.

Mais il s'en faut bien que ce sens-là ne soit aussi juste & aussi poli que le premier ; il dit trop, & l'exclamation est peu juste, elle n'a rien de naturel.

34 *Indomitâ cervice feros*] Il leur parle comme à de jeunes chevaux indomtés que l'on ne peut atteler.

35 *Indigni fraternum rumpere fœdus*] Il leur dit, que de rompre l'union fraternelle, c'est une action indigne d'eux. Les honnêtes gens, les hommes vertueux ne doivent jamais se porter à une extrémité si condamnable. Il n'y a rien de plus saint que l'amitié des freres, & rien de plus horrible que de la rompre. C'est comme si les pieds, les mains, les yeux, &c. qui sont faits pour se secourir & se soulager les uns les autres, tâchoient de se ruïner & de se détruire. Cependant il n'y a rien de plus rare que de voir des freres unis ; ils sont le plus souvent comme les plats des balances, qui quand l'un baisse, l'autre hausse, & ne sont pas un moment égaux.

36 *Pascitur in vestrum reditum votiva juvenca*] Horace étoit fort tendre pour ses amis ; & quand ils

ils étoient absens, il promettoit volontiers aux Dieux des sacrifices, s'il les voyoit heureusement de retour. C'est ce qu'il fit pour Plotius Numida, quand il revint de la guerre d'Espagne; comme il le dit dans l'Ode XXXVI. du Livre I.

Et thure & fidibus juvat
Placare & vituli sanguine debito
Custodes Numidæ Deos.

Avec l'encens, la musique & la victime que j'ai vouée, je veux remercier & apaiser les Dieux tutelaires de Numida.

Et pour Auguste quand il revint des Gaules, Ode II. Liv. IV.

Me tener solvet vitulus relictâ
Matre, qui largis juvenescit herbis,
In mea vota.

Et moi, pour me dégager de mon vœu, je n'aurai qu'à immoler un jeune taureau, que j'ai déja fait sevrer, & qu'on éleve exprès dans nos pâturages.

NO-

AD

ALBIUM TIBULLUM.

EPISTOLA V.

ALBI, nostrorum sermonum candide judex,
Quid nunc te dicam facere in regione Pedanâ?
Scribere quod Cassî Parmensis opuscula vincat?

An

TIBULLE ayant consumé presque tout son bien en folles dépenses, & se voyant accablé de dettes, se retira à une maison de campagne qu'il avoit dans le pays des Pédaniens, où il étoit dévoré par ses chagrins Le souvenir de ce qu'il avoit perdu, & la crainte de perdre encore ce qui lui restoit, le tourmentoient sans cesse, & ne lui laissoient pas un seul moment de repos. Horace le sachant dans cet état, lui écrit pour le consoler, & pour lui redonner courage, sans qu'il paroisse qu'il ait ce dessein; car il lui écrit d'une maniere à lui persuader que le desordre de ses affaires étoit inconnu à Rome, & qu'on attribuoit sa retraite à l'amour de l'étude, & à la passion qu'il avoit pour la poësie. Mais il lui fait sentir en même tems qu'il peut être riche avec le bien qui lui reste; & il lui donne un conseil qui étoit fort propre à lui faire supporter courageusement son malheur, & qu'il pouvoit lui donner, sans lui faire connoitre qu'il avoit découvert le veritable sujet de son absence & de son déplaisir. Il finit par une plaisanterie sur lui-même, & sur la secte d'Epicure, dont il faisoit encore alors profession. Voilà le sujet de cette Epitre, qui fut écrite quelque tems après l'Ode XXXIII. du Livre I. & peu de tems avant la mort de Tibulle. Horace étoit âgé de quarante-six ou quarante-sept ans.

1 *Albi*] Le Poëte Tibulle étoit apellé *Albius Tibullus*. C'étoit un Chevalier Romain, & il descendoit sans doute de quelque branche des Albiens, qui étoit une famille Consulaire.

Sermonum nostrorum candide judex] *Sermones* est un nom géneral qu'Horace donne à ses Satires & à ses Epitres. Quoique Tibulle fût fort jeune, (car il étoit de vingt-trois ans moins âgé qu'Horace, & il n'en avoit pas encore vingt-quatre quand il mourut) il ne laissoit pas d'avoir une politesse infinie, & un goût exquis, qui rendoient ses ouvrages parfaits, & sa critique également fine & sûre. Rien n'échapoit à sa pénétration, & au sentiment delicat qu'il avoit de toutes les beautés & de tous les defauts d'un ouvrage. Aussi la Nature lui avoit-elle donné deux talens, qu'elle met rarement ensemble, la force & la douceur, la tendresse & la majesté. Par l'un il réussissoit admirablement à *pleurer les amours* dans des élégies. Et par l'autre il chantoit noblement en vers heroïques les actions des Rois. Domitius Marsus, dans

NOTES SUR L'EPITRE III. LIV. I.

LE P. Sanadon s'accorde avec M. Dacier sur la date de cette piece.

4 *Turres*] Quatre manuscrits portent *terras*, & le P. S. l'a reçu dans le texte, après trois savans Critiques, d'autant plus que toute l'antiquité ne dit pas un mot de la prétendue tour d'Abyde, que M. Dacier supose avoir existé vis-à-vis celle de Seste.

8 *Paces*] Voy. NOTES sur l'Epit. I. Liv. II. v. 102.

9 *Quid Titius*] Le P. S. croit, contre M. Dacier, que c'est le fils de ce Titius qui tua le jeune Pompée à Milet.

30 *Si tibi*] Le P. S. lit *sit tibi*, suivant les manuscrits & d'habiles Commentateurs.

33 *Fraternum rumpere fœdus*] Cela ne veut pas dire, remarque le P. S. que Florus & Munatius fussent veritablement freres, comme l'a entendu M. Dacier.

A

TIBULLE.

EPITRE IV.

TIBULLE, qui êtes un Juge si sincere de mes Epitres & de mes Satires, que faites-vous donc maintenant dans votre maison de campagne? Avez-vous l'ambition de faire plus d'ouvrages que n'en fit jamais Cassius de Parme?

dans les quatre vers qu'il fit sur la mort de ce Poëte, dit fort bien:

Te quoque Virgilio comitem non æqua, Tibulle,
Mors juvenem campos misit ad Elysios:
Ne foret aut Elegis molles qui fleret amores,
Aut caneret forti regia bella pede.

Tibulle, une mort injuste vous a envoyé à la fleur de votre âge dans les champs Elysées en même tems que Virgile, afin qu'il n'y eût plus sur la terre de Poëte qui dans ses élégies pût pleurer les tendres amours, ni chanter en vers heroïques les grandes actions des Rois.

2 *In regione Pedanâ*] Le pays des Pédaniens, dans le Latium, c'étoit le territoire de la ville apellée *Pedum*, dont il est parlé dans Tite-Live, & qui étoit aparemment la ville *Scaptia*. On prétend qu'elle étoit entre Préneste & Tibur.

3 *Scribere quod Cassi Parmensis opuscula vincat*] C'est une raillerie. Horace ne parle pas seulement ici de la beauté des ouvrages, mais de leur nombre; & c'est un ridicule qu'il donne en passant à ce Cassius Parmensis, qui se piquoit d'avoir plus de fertilité que personne, & de travailler le mieux sur le champ. Horace en a fait le portrait & l'histoire dans ce peu de vers de la Satire X. du Liv. I,

------------ *amet scripsisse ducentos*
Ante cibum versus, totidem cœnatus, Etrusci
Quale fuit Cassi rapido ferventius amni
Ingenium, capsis quem fama est esse librisque
Ambustum propriis. -----

Qu'il s'admire d'avoir fait deux cents vers avant souper, & autant après, comme Cassius le Toscan, dont la fertile veine plus rapide qu'un fleuve impétueux, avoit produit tant de Livres, qu'on dit que ses écrits suffirent seuls à bâtir le bucher fatal où il fut brulé.

On peut voir là les Remarques.

Opuscula] Horace se sert de ce diminutif, parceque Cassius n'écrivoit presque que des élégies & des épigrammes. On lui attribue aussi des tragédies, &

An tacitum sylvas inter reptare salubres ,
Curantem quicquid dignum sapiente bonoque est ?
Non tu corpus eras sine pectore. Di tibi formam ,
Dî tibi divitias dederant , artemque fruendi.
Quid voveat dulci nutricula majus alumno,
Quàm sapere & fari ut possit quæ sentiat , & cui

Gratia

& sur cela le vieux Commentateur raporte que Varus, qu'Auguste envoya pour le tuer, & qui le brula avec ses écrits, sauva du feu le Thyeste, cette belle tragédie dont il est parlé dans Quintilien, & se l'attribua. Mais c'est assurément une méprise du Commentateur, ou de ceux qui lui ont donné ses mémoires. Ils ont confondu Varus avec Varius. La tragédie étoit de ce dernier, & ce dernier n'avoit jamais eu la commission d'aller tuer Cassius.

4 *An tacitum sylvas inter reptare salubres*] On a pris ce vers au pied de la lettre, comme si Horace demandoit à Tibulle s'il se promenoit dans ses bois. Mais ce n'est pas là le sens. Les bois dont il s'agit ici, sont les bois qu'Horace apelle *Academi sylvas*, dans l'Epitre II. du Liv. II.

Atque inter sylvas Academi quærere verum.

Et chercher la verité dans les bois d'Académus.

C'est-à-dire dans les écrits de Platon & des Philosophes Académiciens. Horace demande donc à Tibulle si son occupation ordinaire n'est pas l'étude des Livres des grands Philosophes, qui seuls peuvent contenter la curiosité, & apaiser la soif d'un homme qui cherche la verité , & qui travaille à se rendre veritablement vertueux. Ceux qui ont cru qu'Horace traite ici Tibulle d'Epicurien, se sont fort trompés. L'antiquité n'a jamais attribué des bois aux Epicuriens, mais des jardins: c'est pourquoi on les apelloit plaisament *τυραννοκήπτας , les Rois des jardins*. Au lieu qu'elle a toujours donné les bois aux Académiciens, comme on le verra dans les Remarques sur la seconde Epitre du Liv. II.

Tacitum] Dans un profond silence, comme un homme qui médite serieusement sur ce qui fait le sujet de son étude.

5 *Curantem quicquid dignum sapiente bonoque est*] Car on trouve tout dans les écrits des Philosophes Académiques, la douceur, la modestie, la temperance, la patience, la sagesse, en un mot toutes les vertus que doivent chercher les Sages & les gens de bien. Et ce sont les seuls qui puissent former le sens & la raison. C'est pourquoi Horace a fort bien dit dans l'Art Poëtique :

Scribendi rectè, sapere est principium & fons;
Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ.

Le commencement & la source de bien écrire, c'est le bon sens. Et c'est ce que les écrits de Socrate vous pouront aprendre.

Sapiente bonoque] Il joint toujours le Sage & l'homme de bien, parcequ'il n'y a point d'autre sagesse que celle qui rend l'homme tel, & qui lui fait produire des fruits dignes d'elle. Dans l'Epitre XVI.

Neve putes alium sapiente bonoque beatum.

Et que vous ne croyez qu'il y a d'autres gens heureux , que celui qui est sage & homme de bien.

Il n'y a plus de veritable sagesse, quand on sépare l'homme de bien du Sage. Ciceron dans le III. Livre des Offices : *Hac igitur est illa pernicies quòd alios bonos, alios sapientes existimant. Voilà donc le mal, c'est que ces gens-là separent le Sage de l'homme de bien*, &c.

6 *Non tu corpus eras sine pectore*] Horace ne dit pas à Tibulle qu'il avoit autrefois de l'esprit & du bien. Cela seroit trop grossier, & il y auroit là un reproche trop dur & trop sensible: assurément il a mis, à la maniere des Grecs, *eras* pour *es*, *vous étiez* pour *vous êtes*: & *Dii dederant*, les Dieux vous avoient donné, pour *Dii dederunt*, les Dieux vous ont donné. Mais cela ne sauve pas encore toute la difficulté de ce passage. Car comment Horace s'avise-t-il d'écrire à un homme ruïné, & que le desordre de ses affaires a obligé de se retirer à la campagne, comment s'avise-t-il, dis-je , de lui écrire, *les Dieux vous ont donné des richesses, & le secret d'en jouir* ? N'est-ce pas faire souvenir Tibulle de son malheur, & faire repasser dans son esprit des idées fort tristes? Pour se tirer de l'embaras où cela jette, il ne faut que se souvenir de ce que j'ai dit dans l'argument. Le but d'Horace est d'obliger Tibulle à se contenter des biens qui lui restent, & de ne plus penser à ceux qu'il a perdus. D'ailleurs il n'écrit pas à son ami une Lettre serieuse, mais une Lettre badi-

Parme? ou vous contentez-vous de vous promener en silence dans les forêts salutaires de l'Académie, & de vous attacher à tout ce qui est digne d'un homme de bien & d'un homme sage ? Vous êtes né avec beaucoup d'esprit; les Dieux vous ont fait d'une figure agréable ; ils vous ont donné des richesses, avec le secret d'en jouïr. Que peut souhaiter davantage une nourice à son nouriçon, sinon qu'il ait de la sagesse, qu'il puisse exprimer avec grace tous ses sentimens, qu'il ait de la réputation, du crédit,

badine; comme si le veritable sujet de sa retraite étoit inconnu à Rome, & comme s'il ne s'étoit retiré que pour étudier avec plus de loisir. Ces sortes de ménagemens sont nécessaires, surtout dans les commencemens d'un malheur comme celui qui étoit arrivé à Tibulle, & disposent même celui à qui on écrit, à mieux recevoir les avis qu'on lui donne pour le fortifier contre son mauvais destin.

Sine pectore] Les Anciens disoient *pectus*, la poitrine, pour la sagesse, la prudence, l'esprit, à cause du cœur, que les Stoïciens regardoient comme le principe & la source de toutes les vertus & de toutes les facultés de l'ame. C'est pourquoi Scipion étoit apellé *corculum*, c'est-à-dire *sage*, *prudent &c*

Dii tibi formam, Dii tibi divitias] Tibulle étoit un des plus beaux hommes de Rome, & des mieux faits. Pour ses richesses elles étoient immenses. Il ne faut que voir ce qu'il en dit lui-même dans l'Elégie III. du Livre III. & dans le panégirique de Messala, où il assure que ses biens étoient assez grands pour lui, pour les loups, & pour les voleurs:

Et domino satis, & nimium furique lupoque.

Mais Horace ne parle point ici des richesses que Tibulle avoit perdues; il parle de celles qui lui restoient; & par là il veut lui insinuer qu'il doit en être content, & ne pas se croire pauvre.

7 *Artemque fruendi*] Les Dieux lui avoient si bien donné le secret de jouïr de son bien, qu'à l'âge de vingt-deux ans il l'avoit presque tout mangé. Mais ce n'est pas ce qu'Horace veut dire. Il veut faire entendre à Tibulle que l'art de jouïr de son bien n'est pas de le prodiguer & de le jetter par les fenêtres; c'est d'en faire un usage légitime, & de ne s'en servir que pour ses nécessités.

8 *Quid voveat dulci nutricula majus alumno*] Il n'y a rien de plus tendre que l'affection des nourices pour leurs nouriçons; elles font pour eux tous les vœux dont elles peuvent s'aviser; & comme dit Perse,

Hunc optent generum Rex & Regina: puella
Hunc rapiant, quidquid calcaverit hic rosa fiat.

Qu'un Roi & une Reine le demandent pour gendre : que les jeunes filles transportées d'amour pour lui, l'enlevent, & que les roses naissent sous ses pas.

Et comme les nourices sont ordinairement des personnes grossieres & mal élevées, & qu'elles ne connoissent point les biens qu'il faut demander aux Dieux, Perse ajoute :

Ast ego nutrici non mando vota: negato
Jupiter hæc illi, quamvis te albata rogarit.

Mais moi je ne me repose pas sur les vœux d'une nourice : Jupiter, refusez à cet enfant ce qu'elle vous demande pour lui, quoiqu'elle vous le demande en habit blanc.

Séneque a dit de la même maniere dans l'Epitre LX. *Etiamnum optas quod tibi optavit nutrix aut pædagogus, aut mater; nondum intelligis quantum mali optaverint. Tu souhaites encore ce que ta nourice, ton précepteur ou ta mere ont souhaité pour toi; & tu ne comprends pas encore quels grands maux ils t'avoient souhaités.* Mais Horace en mettant parmi les vœux de cette nourice, *sapere & fari quæ sentiat, qu'il soit sage, & qu'il puisse bien exprimer ce qu'il sentira*, a raison de dire qu'on ne peut rien demander de mieux ; cela corrige tout le reste.

9 *Quàm sapere & fari quæ sentiat*] D'être sage, & de pouvoir bien exprimer ses pensées & ses sentimens; c'est ce qu'il entend dans le 6. vers : *Non tu corpus eras sine pectore.* Tibulle n'avoit, à proprement parler, que la derniere de ces deux qualités; car il étoit fort peu sage. Mais Horace ne lui donne pas tant cela comme une louange que comme un avis. Il est vrai que cet avis venoit un peu tard; car, comme dit fort bien Hesiode:

Ἀρχομένου δὲ πίθου καὶ λήγοντος κορέσασθαι,
Μεσσόθι φείδεσθαι. δειλὴ δ' ἐνὶ πυθμένι φειδώ.

Buvez largement d'un tonneau quand il commence & quand il finit; épargnez-le quand il est à la barre; c'est

Gratia, fama, valetudo contingat abunde,
Et mundus victus, non deficiente crumenâ?
Inter spem curamque, timores inter & iras,
Omnem crede diem tibi diluxisse supremum.
Grata superveniet, quæ non sperabitur, hora.
Me pinguem & nitidum bene curatâ cute vises,
Quum ridere voles Epicuri de grege porcum.

AD

c'est s'aviser trop tard que de l'épargner quand il est au bas.

Cependant l'avis n'étoit pas entierement hors de saison; Tibulle avoit encore alors assez de bien pour vivre à son aise, en le ménageant, & en se corrigeant de ses folies.

Et cui gratia, fama] Théodore Marcile lisoit *& qui* pour *& ut*. Cela est assez vraisemblable, & ôte toute la difficulté de la construction. Cependant le *cui* peut subsister, les Latins ayant mis quelquefois *cui* pour *ei*.

10 *Gratia*] Ce mot ne signifie pas ici la bonne grace, mais le crédit, les amis. Un homme comme Tibulle, jeune, riche, bien fait, de grande naissance, & de beaucoup d'esprit, ne pouvoit pas manquer d'être fort estimé, & d'avoir beaucoup de crédit dans un siecle comme celui-là, qui étoit favorable au merite. Quand Ciceron écrit à Licinius Crassus: *Et tuis præcipias ut operâ, consilio, auctoritate, gratiâ meâ sic utantur, &c.* ce feroit une plaisante chose que l'on expliquat ce mot *gratiâ meâ utantur*, qu'ils se servent de ma bonne grace, au lieu de dire, *qu'ils se servent de tout mon credit.*

Valetudo contingat abundè] C'est ce que Perse dit:

Poscit opem nervis corpusque fidele senectæ.

Un corps fidele à la vieillesse me paroît heureusement dit.

11 *Et mundus victus*] Une table propre, c'est-à-dire également éloignée de la mesquinerie & de la magnificence. Voyez les Remarques sur la Satire II. du Livre II.

Mundus erit qui non offendet sordibus, atque
In neutram partem cultûs miser. ——

L'homme propre est celui qui ne choque ni par la saleté, ni par la magnificence, & qui n'a le malheur de pancher vers aucun de ces deux excès.

Non deficiente crumenâ] Sans avoir le déplaisir de voir son dernier écu, comme dit Perse, soupirer inutilement au fond de sa bourse:

Nequicquam fundo suspiret nummus in imo.

Horace veut faire sentir à Tibulle que, quoiqu'il n'ait pas ces richesses immenses qu'il avoit autrefois, il lui en reste encore assez pour vivre content, & même pour se dire riche. Je ne sais si Tibulle profita de ces leçons, ou si son naturel le porta à les pratiquer; mais il paroit qu'il s'accoutuma enfin à sa pauvreté, qui ne lui parut plus si terrible: car il dit lui-même dans la I. Elégie:

Me mea paupertas vitâ traducat inerti,
Dum meus assiduo luceat igne focus:

Que ma pauvreté me fasse passer une vie oisive, pourvu que dans ma chambre j'aye toujours bon feu.

12 *Inter spem curamque, timores inter & iras*] De l'intelligence de ces vers dépend celle de toute l'Epitre: car on voit par là l'état où Tibulle se trouvoit, & ce qui oblige Horace à lui écrire. Tibulle s'étant retiré à la campagne, après avoir mangé la plus grande partie de son bien, se voyoit encore en danger d'être persécuté par ses créanciers, & de perdre ce qu'il avoit sauvé de ses débauches. Il ne faut qu'imaginer un homme en cet état, pour voir tout d'un coup que son cœur est en même tems rongé par la crainte, par l'esperance, par la colere & par le chagrin. Voici comme il se peint lui-même dans le panégyrique de Messala: après avoir parlé des grandes richesses qu'il n'avoit plus, il ajoute:

Nunc desiderium superest: nam cura novatur,
Quum memor anteactos semper dolor admonet annos.
Sed licet asperiora cadant, spolierque relictis.

Je n'en conserve que le regret de les avoir perdues; car mon chagrin se renouvelle tous les jours, lorsqu'une douleur trop fidelle me remet devant les yeux mes années passées. Mais quoiqu'il m'arrive encore de plus

grands

crédit, de la santé, une table toujours propre, & assez d'argent pour fournir à tous ses besoins? Au milieu de l'esperance & de l'inquiétude, de la colere & de la crainte, croyez que chaque jour est le dernier qui vous éclaire. Ainsi tous les momens que les Dieux ajouteront à votre vie, vous seront agréables, parceque vous ne les aurez pas attendus. Quand vous voudrez rire & vous mocquer d'un pourceau d'Epicure, vous n'avez qu'à me venir voir; vous me trouverez gros & gras, & en bon point.

A

grands malheurs, & que je me voye dépouillé des biens qui me restent &c.

Voilà donc le chagrin & la douleur d'avoir perdu la plus grande partie de son bien, & la peur de perdre le reste. Ces passions ne peuvent être dans le cœur sans la colere & sans l'esperance. Ainsi voilà l'état, où Tibulle étoit alors, fort bien éclairci. Dans cette extrémité, quel meilleur conseil pouvoit lui donner Horace, que de se regarder comme devant mourir tous les jours? C'étoit le plus court chemin pour le delivrer de toutes ces cruelles passions, & pour faire naître à leur place une joie qui ne pouvoit manquer d'être toujours égale, parceque les jours qui la feroient naître, & qui l'entretiendroient, feroient toujours égaux, & qu'il les recevroit tous comme un gain & comme un present que la fortune lui offriroit. Je me suis un peu étendu sur ce passage, parcequ'il met cette Epitre dans tout son jour, & qu'on n'avoit pas seulement pensé à l'expliquer.

13 *Omnem crede diem tibi diluxisse supremum*] C'étoit la maxime des Epicuriens. Séneque, en expliquant ce mot d'Heraclite: *Unus dies par omni est: Un jour est égal à tous les autres*; dit dans l'Epitre XII. *In somnum ituri, læti hilaresque dicamus*;

Vixi & quem dederat cursum Fortuna peregi.

Crastinum si adjecerit Deus, læti recipiamus. Ille beatissimus est & securus sui possessor, qui crastinum sine solicitudine expectat. Quisquis dixit vixi, quotidie ad lucrum surgit. Quand nous allons nous coucher, disons gaiement: J'ai vécu, & j'ai achevé la course que la Fortune m'avoit donnée. Si Dieu ajoute le lendemain à notre vie, recevons-le avec joie. Celui-là est seul heureux, & se possede tranquilement lui-même, qui attend le lendemain sans chagrin. Tout homme qui peut dire le soir, j'ai vécu, se leve tous les matins pour un nouveau gain. C'est pourquoi Horace écrit à Thaliarchus, dans l'Ode IX. du Livre I.

Quem fors dierum cumque dabit, lucro
Appone.

Et comme si vous aviez dû mourir aujourd'hui, comptez que vous gagnez les jours que la Fortune vous accordera.

Les Chrétiens peuvent pratiquer utilement cette maxime, mais par d'autres principes, & pour une autre fin.

14 *Grata superveniet*] C'est-à-dire, vous la recevrez avec joie, & vous en aurez de l'obligation comme d'une chose purement gratuite, qui ne vous étoit point dûe, & que vous n'attendiez point.

Hora] Les Grecs & les Latins disoient *l'heure* pour le tems.

15 *Me pinguem & nitidum*] Il se donne pour un exemple de ce qu'il lui conseille. Et cette raillerie est fondée sur sa taille; car Horace étoit petit & gros. Auguste, dans une Lettre qu'il lui écrivoit: *Sed si tibi statura deest, corpusculum non deest. Itaque licebit in sextariolo scribas, cùm circuitus voluminis tui sit oncodestatos, sicut est ventriculi tui. Mais au moins si la taille vous manque, l'embonpoint ne vous manque pas. Et je pense que vous pouriez tenir & écrire dans un boisseau; car la taille de votre Livre ressemble à la vôtre, elle est toute en grosseur comme votre ventre.*

16 *Quum ridere voles Epicuri de grege porcum*] Il y avoit du tems d'Horace deux sortes d'Epicuriens; les Epicuriens rigides, c'est-à-dire les Epicuriens sages qui corrigeant la doctrine de leur maître ou la prenant du bon côté, faisoient consister la volupté dans la pratique des vertus. Et les Epicuriens relâchés, qui prenant cette doctrine grossierement & au pied de la lettre, la faisoient consister dans les infames plaisirs de la débauche. Ces derniers avoient si fort décrié cette secte (car les hommes sont naturellement portés à juger de tout par le méchant côté) qu'il n'y avoit point de raillerie qu'on ne fit des Epicuriens sans distinction. On les traitoit tous de pourceaux; on leur reprochoit qu'ils n'aimoient que la cuisine, & qu'ils n'étoient nés que pour leur ventre. On peut voir l'argument de la Satire IV. du Livre II. C'est sur cela qu'est fondée cette raillerie d'Horace, qui s'apelle lui-même pour-

ceau d'Epicure, pour faire rire Tibulle, & pour entrer dans ses sentimens: car Tibulle étant Philosophe Académicien, il y a de l'aparence qu'il n'épargnoit pas les Epicuriens, qui étoient ordinairement le jouet de tous les autres Philosophes. Ciceron, qui étoit Stoïcien, traite Pison de pourceau d'Epicure, dans la 16. section de l'Oraison qu'il fait contre lui. *Confer nunc, Epicure noster, ex harâ producte, non ex scholâ; confer, si audes, absentiam tuam cum meâ. Notre Epicure, qui sortez de l'étable, & non pas de l'école, comparez maintenant, si vous l'osez, comparez votre absence avec la mienne.* Quoique le mot *pourceau*, ne soit ni fort poli ni fort agréable en notre langue, il a fallu pourtant le conserver dans la traduction : car c'est le mot essenciel, & le beau nom que l'on donnoit à Epicure & à ses disciples.

NOTES SUR L'EPITRE V. LIV. I.

Suivant le P. Sanadon, cette piece peut être de l'année 720. Quant au sujet, il croit qu'elle est adressée au Poëte Tibulle; mais il le prouve en renversant toutes les preuves dont M. Dacier se sert pour établir ce sentiment qui leur est commun. Ce Pere, après avoir prouvé que Tibulle vint au monde en

---

AD TORQUATUM.

EPISTOLA V.

SI potes archaïcis conviva recumbere lectis,
Nec modicâ cœnare times olus omne patellâ,

Supremo

HOrace écrit à Manlius Torquatus, pour le prier à souper la veille d'une grande fête. Il ne lui promet pas de lui faire bonne chere; mais il s'engage à ne manquer à rien de ce qui regarde la propreté, & à ne faire manger avec lui personne de contrebande, & dont on ne soit fort assuré. On verra dans les Remarques, qu'il y a beaucoup d'aparence que cette Epitre fut écrite l'an de Rome DCCXXVIII. Horace étant dans sa quarantieme année.

1 *Si potes archaïcis conviva recumbere lectis*] *Archaici lecti*, ce sont de vieux lits, des lits à la vieille mode, qui se sentoient de la modestie des premiers Romains, & qui n'étoient enrichis ni d'or ni d'ivoire, comme ceux que le luxe avoit fait inventer depuis quelque tems. *Archaici* est un mot Grec, & Horace a dit *archaici lecti*, comme Denys d'Halicarnasse, ἀρχαικὰς τραπέζας. *J'ai vu*, dit-il, *dans les temples servir des soupers aux Dieux sur de vieilles tables de bois:* Ἐγὼ γοῦν ἐθεασάμην ἐν ἱεραῖς οἰκίαις δεῖπνα προθέμενα Θεοῖς ἐν τραπέζαις ξυλίναις ἀρχαικαῖς. * Et Plutarque dans la Vie de Publicola écrit, ἁπλοῦς ἀνδριὰς καὶ ἀρχαικὸς τῇ ἐργασίᾳ. *Une statue simple & d'un travail antique.* Ces autorités peuvent suffire pour faire voir qu'Horace, grand imitateur des Grecs, a pu écrire *archaïcis lectis*, pour des lits grossiers & faits à l'antique. Mais M. Bentlei qui méprise ce qui se presente naturellement, & qui cherche tout ce qui est extraordinaire, trouve ce mot impertinent, & il a lu *Archiacis*, & il entend par là de petits lits faits par un menuisier ou par un tourneur apellé *Archias*, dont personne ne parle & que personne n'a jamais connu. *

Conviva] Ce mot n'est pas mis simplement pour remplir le vers; il explique une circonstance nécessai-

en 690. & que par conféquent il avoit trente ans en 720. lorfqu'Horace en avoit environ trente & un, ajoute: Dans le fentiment de M. Dacier, Tibulle n'auroit eu que vingt-trois ans, & Horace en avoit au moins quarante-cinq. Cette difference d'âge ne devoit-elle pas faire fentir au Commentateur le foible de fon fentiment? Quelle aparence qu'Horace, dans un âge avancé, & dans le tems de fa plus grande réputation, fe foit adreffé en ces termes à un jeune homme, qui auroit eu à peine le loifir de fe faire connoître par quelques effais de poëfie? Il feroit à fouhaiter, pour l'honneur de M. Dacier, qu'il n'eût pas cité à cette occafion l'épitaphe de Tibulle, que l'on attribue à Domitius Marfus. Il fe feroit épargné deux méprifes. Il aplique le dernier vers à Tibulle, & il ne peut convenir qu'à Virgile. Le mot *juvenem*, qui fe trouve au fecond vers, eft un terme équivoque, qui ne marque pas toujours une auffi grande jeuneffe qu'il le prétend. De plus, conclud le P. S. fi Tibulle étoit mort à la fleur de l'âge, Ovide auroit-il laiffé échaper cette circonftance, qui fourniffoit une fi belle matiere à fes regrets, dans l'élégie qu'il nous a laiffée fur la mort de ce Poëte? Les bornes que je me fuis prefcrites ne me permettent pas de raporter les autres raifons du P. S. que l'on fera bien de confulter, principalement fur l'article des prétenduës débauches de Tibulle, qu'il juftifie pleinement de ce reproche.

7 *Dederant*] D'excellens manufcrits portent *dederunt*, & le P. S. a employé cette leçon après les meilleurs Critiques. L'abréviation de la feconde fillabe de *dederunt*, dit-il, eft une licence des plus autorifées.

9 *Quàm fapere & fari ut poffit*] Le P. S. a mis *qui fapere & fari poffit*, fuivant cinq ou fix manufcrits & quatre des meilleures éditions.

A

TORQUATUS.

EPITRE V.

TORQUATUS, fi vous pouvez vous refoudre à manger fur des lits à l'antique ailleurs que chez vous, & que vous foyez homme à vous contenter d'un petit plat d'herbes que nous mangerons tout entier, je vous attendrai

néceffaire au fait. C'eft que les hommes font ordinairement fort difficiles fur les repas qu'on leur donne; un mets, dont ils feroient fort contens chez eux, les choque chez les autres, & leur orgueil leur perfuade toujours qu'on ne les traite pas affez bien. Horace dit donc à Torquatus en raillant: *Si vous pouvez vous refoudre à manger chez les autres fur des lits antiques, &c.*

2 *Nec modicâ cœnare times olus omne patellâ*] Horace ne promet à Torquatus que des herbes, & encore en fi petite quantité, qu'on fera obligé de manger tout, & qu'il n'y aura rien de refte. Dans le 74. vers de la Satire I. du Livre II. Horace dit de même que les foupers de Scipion & de Lelius confiftoient en herbes: *Donec decoqueretur olus, en attendant leur plat d'herbes.* On peut voir là les Remarques.

Times] *Si vous ne craignez pas, &c.* Ce mot eft plaifant, comme fi c'étoit une grande expédition pour un grand Seigneur comme Torquatus, de fe contenter d'un plat d'herbes.

Patellâ] Un petit plat, comme une affiete creufe, fur laquelle on offroit aux Dieux les prémices des viandes avant que d'en manger.

3 *Supremo te fole*] *Au dernier foleil*; c'eft-à-dire au foleil couchant. Dans la loi des douze tables: *Sol occafus fuprema tempeftas efto. Que le foleil couchant foit la derniere heure du jour.* Un homme employé comme Torquatus ne pouvoit pas fouper avant cette heure-là, non plus que Mécénas, dont il a dit dans la Satire VII. du Livre II.

---------- juſſerit ad fe
Mecenas ferum fub lumina prima venire.

Méce-

Supremo te sole domi, Torquate, manebo.
Vina bibes iterum Tauro diffusa, palustres
Inter Minturnas, Sinuessanumque Petrinum.
Sin melius quid habes, arcesse, vel imperium fer.
Jamdudum splendet focus, & tibi munda supellex.
Mitte leves spes, & certamina divitiarum,

Et

Mécénas vous ordonne-t-il d'aller le soir chez lui un peu avant qu'on allume les bougies? &c.

Torquate] J'avois cru que c'étoit le même L. Manlius Torquatus, qui fut Consul l'année de la naissance d'Horace. Et comme ce Consul auroit été fort vieux dans le tems que ce Poëte lui écrivoit, j'avois eu recours aux dispenses d'âge que l'on donnoit dans le tems de la République, comme on les donna sous les Empereurs. Scipion l'Afriquain fut fait Consul dans le tems qu'il demandoit l'Edilité, c'est-à-dire à trente-six ans, & pour nous aprocher plus près du tems d'Horace, le jeune Marius le fut à vingt-cinq. Mais après avoir plus murement considéré les termes de cette Epitre, & recherché avec plus de soin tout ce qui peut avoir raport à ces tems-là & à cette famille, j'ai vu que je m'étois trompé; car par quelques endroits de Ciceron il paroît que ce Torquatus mourut quelques années après son Consulat. J'avois cru ensuite qu'Horace écrivoit au fils de ce Consul, à L. Torquatus, contre lequel Ciceron defendit Sylla l'an de Rome 691. & c'est la conjecture de plusieurs savans hommes qui m'en ont écrit. Mais cela ne peut être encore. En voici la raison: Ce Torquatus le fils est le même que Ciceron fait parler dans les premiers Livres *de Finibus*. Ces Livres furent faits l'an de Rome 708. Or dans la XIX. Lettre du XIII. Livre à Atticus, Ciceron déclare que tous ceux qu'il fait parler dans ces Livres étoient morts lorsqu'il les composa, & qu'il les avoit choisis même, parcequ'ils étoient morts. *Ita confeci quinque libros περὶ τελῶν (de finibus) ut Epicurea L. Torquato, Stoica M. Catoni, Peripatetica M. Pisoni darem, ἀζηλοτύπητον id fore putaram, quòd omnes illi decesserant.* Dans ce même tems-là il y avoit un A. Torquatus qui étoit en exil à Athenes, & auquel Ciceron écrit les quatre premieres Lettres du VI. Livre. Mais ce ne peut être non plus le Torquatus d'Horace; car il paroît qu'il étoit déja vieux en 708. quand Ciceron lui écrivoit. Il faut que le Torquatus de cette Epitre fût ou un petit-fils, ou un neveu du Consul. Théodore Marcile a cru trop légerement qu'ici Torquatus étoit C. Nonius Asprénas, qui étant tombé de cheval dans un tournoi qu'Auguste faisoit faire, & sa chute l'ayant rendu boiteux, reçut de ce Prince, pour récompense, un colier d'or avec le privilége de porter le nom de *Torquatus*.

4 *Vina bibes iterum Tauro diffusa*] *Du vin qui a été serré sous le second Consulat de Taurus. Iterum Tauro*, on sous-entend *Consule*. Horace parle ici de Statilius Taurus, qui étant d'une naissance obscure, parvint par sa vertu, & par la faveur d'Auguste, aux plus grandes dignités. Il vainquit Lépidus, triompha de l'Afrique, fut Gouverneur de Rome & de toute l'Italie, & deux fois Consul: & l'élévation de sa maison fut si grande, que la fille de son petit-fils fut mariée à l'Empereur Neron. Son premier Consulat est marqué à l'année DCCXVI. Il avoit pour Collegue Agrippa. Et le second est à l'année DCCXXVII. Auguste étoit son Collegue. Horace promet donc à Torquatus du vin de ce second Consulat de Taurus. Il n'y a pas d'aparence qu'il veuille louer l'ancienneté de ce vin, qui n'étoit pas assez estimé pour être gardé fort longtems. Je suis persuadé qu'il y a ici une raillerie, & que cette Epitre fut écrite l'année après ce second Consulat de Taurus. Horace dit à Torquatus qu'il lui donnera du vin du second Consulat de . . . Torquatus croit qu'il va lui nommer quelque ancien Consul; & au lieu de cela, Horace lui nomme le Consul de l'année précédente, & lui promet par conséquent du vin qui n'avoit pas encore un an. Cela fait une plaisanterie qu'on ne trouvera peut-être pas indigne d'Horace.

Diffusa] C'est-à-dire du vin qui a été mis du tonneau ou de la cuve, dans les urnes & dans les vaisseaux où on vouloit le conserver: car voilà ce que signifie proprement *diffundere vinum. Defundere* est tout le contraire; car il signifie, *vinum diffusum fundere de cadis*, le verser des vaisseaux dans la tasse.

Palustres inter Minturnas Sinuessanumque Petrinum] Le vin qu'Horace promettoit à Torquatus, étoit du vin qui croissoit dans le terroir marecageux de Minturnes, sur les limites de la Campanie, & qui par conséquent n'étoit pas des meilleurs. Mais pour déguiser un peu la chose, & pour se faire honneur, sans pourtant rien dire de contraire à la verité, il lui dit

attendrai chez moi après le coucher du soleil. Vous boirez d'un vin qui a été serré sous le second Consulat de Taurus, & qui est de la côte d'entre les marêts de Minturnes, & les montagnes de Sinuesse. Si vous avez quelque chose de meilleur à me donner, ordonnez que j'aille chez vous, si-non souffrez que je vous attende. Dès le matin on a travaillé à mettre la maison en état de vous recevoir, & tout y est d'une propreté charmante. Renoncez donc aux esperances toujours incertaines, aussi-bien qu'à l'envie demesurée

dit que c'est un vin cru entre Minturnes & Sinuesse ou Sinope, parcequ'aux environs de Sinope, & sur une montagne qui étoit tout auprès, & qu'Horace apelle ici *Petrinum Sinuessanum*, aujourd'hui *Rocca di monte Ragone*, on cueilloit un des meilleurs vins de l'Italie. C'est, à mon avis, la veritable explication de ce passage.

6 *Sin melius quid habes arcesse, vel imperium fer*] On a fort mal expliqué ce vers : *Si vous avez de meilleur vin, faites-le porter, ou contentez-vous du mien.* Cela est ridicule, & ne peut jamas s'ajuster avec ces mots, *arcesse & imperium fer.* Horace dit à Torquatus *: Si vous avez quelque chose de meilleur à me donner, priez-moi à souper chez vous, & soyez le Roi du festin ; si-non, venez chez moi, & souffrez que je sois le maitre. Imperium fer*, c'est-à-dire, *sine me regem esse cœna* : venez chez moi, & permettez que je sois le Roi du festin. Et ce Roi du festin c'est celui qu'il apelle dans les Satires *cœna pater & parochus.*

7 *Jamdudum splendet focus*] Il paroit par la suite que cette Lettre fut écrite en été. Et par là il est aisé de voir qu'Horace ne parle pas ici du feu de sa chambre, ni du feu de sa cuisine. Pour un plat d'herbes il ne falloit pas grand feu. *Focus* signifie ici la maison, qu'Horace designe par-là, à cause des Dieux Lares qui étoient près du foyer. Et ces mots, *jamdudum splendet focus*, signifient proprement, *il y a longtems que ma maison est propre, & qu'on vous attend ; splendet*, comme nous disons, *reluit de propreté.* Horace écrivoit de même à Phylis dans l'Ode XI. du Livre IV. *Ridet argento domus.*

On peut voir là les Remarques. Si on aime mieux entendre ceci du feu, il faut croire que c'étoit le feu qu'on faisoit pour chauffer les bains, que celui, chez qui on soupoit, fournissoit ordinairement. C'est pourquoi dans l'Ode XIX. du Livre III. il demande à Telephus :

-------- quis aquam temperet ignibus ?
Quo prabente domum ? ------

Qui nous fera chauffer le bain ? Qui nous donnera sa maison ?

Tibi munda supellex] *Tibi, pour vous, en votre honneur.*

8 *Mitte leves spes*] Horace apelle l'esperance *légere*, comme Euripide l'apelle *ailée.*

Πτηνὰς διώκεις, ὦ τέκνον, τὰς ἐλπίδας.

Mon fils, tu poursuis toujours des esperances ailées.

Car c'est le propre de l'Esperance de fuir & de s'éloigner toujours, & nous n'éprouvons que trop que ce que nous esperons, nous échape lorsque nous croyions le tenir. C'est pourquoi Sophocle, dans l'Antigone, apelle aussi l'Esperance πολύπλαγκτον, *vagabonde, qui ne s'arrête jamais*, & dont les démarches sont incertaines.

Ἁ γὰρ δὴ πολύπλαγκτος ἐλπίς,
Πολλοῖς μὲν ὄνησις ἀνδρῶν,
Πολλοῖς δ' ἀπάτα
Κουφονόων ἐρώτων.

Car si l'Esperance toujours errante & incertaine a été utile à plusieurs, elle en a trompé un plus grand nombre, en leur remplissant l'esprit de passions.

Torquatus étoit d'une naissance & d'un merite qui pouvoient lui fournir de grandes esperances.

Et certamina divitiarum] Ces combats des richesses, c'est-à-dire cette envie qui porte les hommes à vouloir surpasser les autres, & amasser plus de bien qu'eux. Cette expression ne peut être mieux expliquée que par les derniers vers de la Satire premiere du Livre I.

Sic festinanti semper locupletior obstat :
Ut quum carceribus missos rapit ungula currus,
Instat equis auriga suos vincentibus, illum
Præteritum temnens extremos inter euntem.

Ainsi dans ces empressemens inquiets on trouve toujours un plus riche, qui fait obstacle : comme dans les courses, quand les chariots sont partis de la barriure, le cocher

Et Moschi causam. Cras nato Cæsare festus
Dat veniam somnumque dies: impunè licebit
Æstivam sermone benigno tendere noctem.
Quo mihi fortunas, si non conceditur uti?
Parcus ob heredis curam, nimiùmque severus,
Assidet insano: potare & spargere flores
Incipiam, patiarque vel inconsultus haberi.
Quid non ebrietas designat? Operta recludit:

Spes

cocher ne pense qu'à passer ceux qui le devancent, & ne songe plus à ceux qu'il a laissés derriere.

9 *Et Moschi causam*] Ce Moschus étoit un Rhéteur de Pergame, qui avoit été accusé d'empoisonnement, & dont Torquatus, qui étoit fort éloquent, devoit defendre la cause.

Cras nato Cæsare festus] Horace ne peut pas parler ici du jour de la naissance d'Auguste; car ce Prince étant né le 23. de septembre, la veille de ce jour-là ne sauroit être apellée *une nuit d'été*, comme il la designe dans l'onzieme vers. Il y a de l'aparence que c'est du jour de la naissance de Jule Cesar, qui naquit le 12. de juillet: & c'est ainsi que Porphyrion l'a entendu: *Divi Cæsaris natalem significat.* Torrentius a cru qu'Horace pouvoit parler ici du jour de la naissance de quelque jeune Prince, de quelque petit-fils d'Auguste. Mais il n'est pas nécessaire d'avoir recours à une conjecture sans fondement, puisqu'il est constant que le jour de la naissance de Jule Cesar étoit celébré avec beaucoup de pompe & de magnificence, & même de religion. Car le 1. de janvier de l'an de Rome DCCXI. deux ans après sa mort, les Triumvirs ordonnerent que le mois où il étoit né seroit apellé de son nom *Julius, Juillet*, au lieu de *Quintilis*, & que le jour de sa naissance, qui étoit le 4. des Ides, c'est-à-dire le 12. du même mois, seroit celébré avec beaucoup de joie par tout le peuple couronné de laurier: que ceux qui y manqueroient seroient maudits & dévoués à la colere de Jupiter, & à celle du defunt même: & que si un Sénateur ou fils de Sénateur y manquoit, il seroit condamné à une grosse amende. Mais comme le jour de la naissance de ce Prince. le 4. des Ides de juillet, le 12. étoit la fête des Jeux Apollinaires, que le Préteur celébroit tous les ans, & que par un oracle des Sibilles il étoit defendu de fêter ce jour-là en l'honneur d'aucun autre Dieu que d'Apollon, on ordonna que la naissance de Cesar seroit celébrée la veille de ce jour, c'est à-dire le 5. des Ides, le 11. du mois. Ainsi voilà non seulement l'année & le mois, mais le jour précis de la date de cette Epitre; elle fut écrite le 10. de juillet de l'an de Rome DCCXXVIII.

10 *Dat veniam somnumque dies*] C'est une façon de parler assez remarquable, *ce jour de fête vous donne le congé & le sommeil*, pour dire, ce jour de fête, en vous donnant congé, vous laisse la liberté de dormir jusqu'à midi; vous pourez vous lever fort tard.

Impune] *Impunément.* C'est-à-dire, sans qu'on se puisse plaindre de vous, & sans que vous en soyez incommodé.

11 *Æstivam sermone benigno tendere noctem*] *Tendere noctem*, faire durer la nuit; *sermone benigno*, avec des discours sur plusieurs sujets; c'est-à-dire, en parlant de plusieurs choses agréables; & comme dit Varron, *sermone jucundo & invitabili, & cum quadam illecebrâ & voluptate utili ex quo ingenium venustius fiat & amœnius.* *Æstivam noctem*, cette nuit d'été, qui par conséquent est fort courte, & qui finiroit bientôt, si la conversation ne la prolongeoit. Monsieur Masson, qui veut qu'Horace parle de la fête pour la naissance d'Auguste, soutient qu'il a pu apeller une nuit d'automne, c'est-à-dire la nuit du 22. de septembre, *une nuit d'été*, parceque Virgile en parlant de l'automne a dit, *mollior æstas.* Par la même raison on poura dire qu'Horace a donné le nom d'hiver au printems, quand il a dit dans l'Ode VII. du Liv. IV. adressée à ce même Torquatus, *frigora mitescunt Zephyris.* Qui ne voit que Virgile & Horace en disant, l'un que *l'été s'est adouci*, & l'autre, que *le froid s'est temperé*, ont voulu dire que l'automne est venu temperer les excessives chaleurs de l'été, & le printems adoucir les rigueurs de l'hiver. On peut voir la réponse que j'ai faite à ce Critique.

12 *Quo mihi fortunas*] *Fortunas* au pluriel pour les richesses. * On peut lire *fortunam* comme M. Bentlei, & je l'aime mieux. *

13 *Parcus ob heredis curam*] Torquatus travailloit beaucoup pour ses heritiers, qu'il ne connoissoit pas peut-être. Horace tâche de lui faire voir ici le ridicule de cette aplication, & de le guerir de

mesurée d'amasser tant de bien, & remettez à un autre jour la cause de Moschus. Nous avons demain la fête de la naissance de Cesar, & cette fête nous donne une entiere liberté de dormir la grasse matinée. Nous pourons impunément passer la nuit à causer. A quoi nous sert la fortune, si l'on ne nous permet pas d'en jouïr? Celui qui épargne pour son heritier, & qui dans ce dessein mene une vie trop resserée, n'est pas fort different du fou. Je commencerai le premier à boire & à répandre des fleurs. Je souffrirai de passer même pour un franc débauché. Quels miracles ne fait pas tous les jours le vin? Il découvre les secrets les plus cachés; il fait qu'on prend pour

de cette folie. C'est dans ce même esprit qu'il lui dit dans l'Ode VII. du Livre IV.

Cuncta manus avidas fugient heredis, amico
Quæ dederis animo.

Rien n'échapera des mains de votre avide heritier, que ce que vous aurez donné à vos plaisirs.

Nimiùmque severus] *Severus*, triste, morne, cruel, qui se traite durement.

14 *Assidet insano*] *Est assis près du fou.* C'est-à-dire, est semblable au fou. Le contraire de *assidere* c'est *dissidere*, être assis loin, pour dire n'être pas d'accord, être en d'autres sentimens, & par conséquent ne ressembler point.

15 *Patiarque vel inconsultus haberi*] Horace dit que dans la joie & dans la débauche il ne se souciera pas de passer pour fou. Car, comme il dit dans l'Ode XII. du Liv. IV. il faut interrompre quelquefois par des momens de folie ses occupations serieuses; & il est bon de savoir être fou à propos.

Misce stultitiam consiliis brevem,
Dulce est desipere in loco.

16 *Ebrietas*] Il ne faut pas entendre ici l'ivresse, mais une débauche moderée, & qui ne passe pas certaines bornes. Jule Scaliger juge à son ordinaire quand il écrit: *Exit ad loquendum de ebrietate prater propositum.* Ce jugement est très grossier.

Designat] *Designare* est un mot plein de force; il signifie proprement faire des choses surprenantes, inouïes, & qu'on ne pouroit attendre d'ailleurs. Et il se prend en bonne & en mauvaise part. Il est ici de la premiere maniere, & de la derniere dans la seconde scene du premier Acte des Adelphes de Terence.

----- modò quid designavit!

Quelle action ne vient-il pas de commettre?

Operta recludit] Si Horace veut dire par-là que le vin tire les secrets des cœurs, il le blâme, bien loin de le louer: aussi a-t-il mis dans l'Ode XVIII. du Livre I. parmi les effets pernicieux du vin, les secrets découverts:

Arcanique fides prodiga, perlucidior vitro.

Et l'infidelité prodigue du secret, & plus transparente que le verre.

Mais *operta recludere* doit être expliqué plus favorablement, & Horace ne parle que de ces petits secrets qu'on peut dire à table, sans blesser la fidelité que l'on doit à ses amis. C'est ainsi qu'il a dit dans l'Ode XXI. du Livre III. en parlant à une bouteille:

--------- Tu sapientium
Curas & arcanum jocoso
Consilium retegis Lyæo.

Vous seule vous avez l'art d'adoucir les soucis des Sages, & de vous rendre, en badinant, la maitresse de leurs secrets.

On peut voir des exemples de ces secrets découverts à table, dans l'Ode XXVII. du Liv. I. & dans l'Ode XI. du Livre V.

17 *Spes jubet esse ratas*] Horace dit ailleurs à la bouteille:

Tu spem reducis mentibus anxiis.

Vous rétablissez l'esperance dans les ames les plus abatues.

Et d'un tonneau, *qu'il est prodigue de nouvelles esperances: Spes donare novas largus.* Mais tout cela est foible auprès de cette expression, *spes jubet esse ratas,*

Sp s jubet esse ratas : in prælia trudit inermem :
Solicitis animis onus eximit : addocet artes.
Fœcundi calices quem non fecere disertum ?
Contractâ quem non in paupertate solutum ?
Hæc ego procurare & idoneus imperor , & non
Invitus, ne turpe toral, ne sordida mappa
Corruget nares : ne non & cantharus , & lanx
Ostendat tibi te : ne fidos inter amicos

Sit

ratas, qui signifie proprement, que le vin fait jouïr de tout ce qu'on espere; qu'il change la nature de de l'esperance, & la convertit en possession. Car l'esperance est de ce qu'on ne voit point ; & l'homme qui a bu, voit tout ce qu'il espere; tout ce qu'il espere lui est hoc, s'il m'est permis de me servir de ce terme. C'est pourquoi Anacréon dit, que quand il a bu, il croit avoir toutes les richesses de Cresus, & qu'il ne songe qu'à chanter.

In prælia trudit inermem] C'est ce qu'Horace a parfaitement bien exprimé dans l'Ode XXI. du Livre III.

-------- addis cornua pauperi
Post te neque iratos trementi
Regum apices , neque militum arma.

Vous donnez de la force & du courage au pauvre , qui après vos faveurs , ne craint ni la puissance formidable des Rois , ni les armes des soldats.

Il semble qu'il ait eu en vue ces vers de Diphilus :

Ω' παῖς τοῖσι φρονοῦσι προσφιλέστατε
Διόνυσε καὶ σοφώτατ' ὡς ἡδύς τις εἶ
Ὅταν ταπεινὸν μεγὰ φρονεῖν ποιεῖς μόνος,
Τὸν τὰς ὀφρῦς αἴροντα συμπεῖθεις γελᾷν,
Τὸν τ' ἀθενῆ τολμᾷν τι, τὸν δειλὸν, θρασεῖν.

O Bacchus , que les Sages vous font à bon droit la cour , & que vous faites de bien aux hommes , puisque vous savez seul enfler d'orgueil le pauvre , forcer à rire celui que les soucis rendoient chagrin , donner de la force aux foibles, & inspirer du courage aux poltrons!

18 *Addocet artes*] Il veut dire que celui qui a bu, est Orateur, Poëte , & qu'il fait de son esprit tout ce qu'il veut. Le Poëte Amphis avoit dit dans le même sens.

Ε'νῆν ἄρ' ὡς ἔοικε, κἂν οἴνῳ λόγος,
Ε'νιοι δ' ὕδωρ πίνοντες εἰσ' ἀβέλτεροι.

Il me semble donc qu'il y a de l'éloquence dans le vin, & que l'eau émousse l'esprit à ceux qui la boivent.

Et Théopompus:

Η' τρύξ ἀριστόν ἐστιν εἰς εὐβουλίαν ,
Ταύτην πίνε, καὶ ἄμεινον ἔσται τὴν οὐσίαν.

Le jus de la vendange est merveilleux pour donner la sagesse ; vous n'avez qu'à en boire , vos affaires en iront mieux.

19 *Fœcundi calices quem non fecere disertum*] C'est la preuve de ce qu'il vient de dire, *addocet artes*. Dans l'Epitre XIX. Horace se moque des Poëtes de son tems , qui sur ce qu'ils avoient ouï dire que le vin enseignoit à faire des vers, ne cessoient de boire nuit & jour.

----------- non cessavere Poëtæ
Nocturno certare mero , putere diurno.

Après cet arrêt si formel, les Poëtes jour & nuit n'ont cessé de boire.

20 *Contractâ quem non in paupertate solutum*] *Contracta paupertas*, une étroite pauvreté, pour dire une fort grande nécessité, une grande misere. Le vin dégage les hommes des liens de la pauvreté. C'est ce qu'il a dit dans l'Ode XVIII. Livre I.

Quis post vina gravem militiam aut pauperiem crepat ?

Qui est celui qui après avoir bu, parle des peines de la guerre, ou des rigueurs de la pauvreté ?

21 *Hæc*

pour argent comptant toutes ſes eſperances ; il donne du courage aux plus poltrons ; il ôte aux cœurs abatus le peſant fardeau de leurs inquiétudes ; & il enſeigne dans un moment tous les arts. Qui eſt celui que la bouteille n'a pas rendu éloquent ? Où eſt le pauvre qu'elle n'a pas delivré de ſa miſere ? Du reſte , la ſeule choſe à quoi je ſuis propre, & dont je me charge fort volontiers, c'eſt d'avoir ſoin que les couvertures des lits ſoient propres, que les ſerviettes ſoient bien blanches, que vous puiſſiez vous mirer dans les coupes, dans les aſſiettes, & dans les plats; & qu'il n'y ait perſonne de contrebande qui puiſſe aller raporter

21 *Hæc ego procurare*] *Hæc*, les choſes qui ſuivent: *ne turpe toral, ne ſordida mappa : procurare*, avoir ſoin, &c.

Et idoneus imperor] Horace veut dire qu'il n'eſt propre qu'à avoir ſoin de ce qui regarde la propreté, & le choix des convives; & qu'il ne s'entend point à faire bonne chere.

Imperor] On veut qu'Horace ſoit le premier qui ait dit peut-être avec trop de licence, *imperor* au paſſif. Mais on ſe trompe, & ce ſeul mot, *imperata facere*, prouve que ce verbe étoit paſſif longtems avant qu'Horace s'en fût ſervi.

Et non invitus] Car Horace étoit naturellement fort propre; & il trouvoit que la meilleure partie de la bonne chere, c'eſt la propreté.

22 *Ne turpe toral*] C'eſt ce qu'il apelle *illota toralia* dans la Satire IV. du Livre II.

Et Tyrias dare circùm illota toralia veſtes?

Et vous mettriez les plus beaux tapis de pourpre ſur des lits dont les matelas n'auroient point été lavés.

Toralia étoient les matelas des lits ſur leſquels on ſe couchoit pour manger. Quand on prioit quelqu'un, on les couvroit d'ordinaire de beaux tapis. Mais ici Horace ne parle que des *toralia* ſans tapis, des couvertures des matelas, afin que tout réponde à la ſimplicité des lits antiques qu'il décrit dans le premier vers.

Ne ſordida mappa] *Mappa*, une ſerviete, *mantile*, une nape. On peut voir la Remarque ſur ce vers de la IV. Satire du Livre II.

Vilibus in ſcopis, in mappis, in ſcobe quantus
Conſiſtit ſumptus?

Les balais, les ſervietes, & la ſciure pour couvrir le plancher, ſont de ſi peu de frais, qu'il eſt honteux à tout le monde de n'en point avoir.

23 *Corruget nares*] *Ride les narines*, pour *faſſe rider les narines*. Car c'eſt ce qui arrive à ceux qui voyent quelque choſe de ſmal-propre. Horace eſt le premier qui ait haſardé ce mot, comme Quintilien l'a remarqué.

Ne non & cantharus & lanx oſtendat tibi te] Ces deux négatives, *ne non*, ſont ici pour l'affirmative *ut: procurare ne non cantharus & lanx oſtendat tibi te; prendre ſoin que les coupes & les plats vous repreſentent votre image*; c'eſt-à-dire qu'ils ſoient ſi propres & ſi luiſans, que vous puiſſiez vous y voir comme dans un miroir. Horace a parlé de cette propreté dans la Satire quatrieme du Livre ſecond.

Magna movent ſtomacho faſtidia, ſeu puer unctis
Tractavit calicem manibus, dum furta ligurit:
Sive gravis veteri cratera limus adhæſit.

On ſe dégoûte quand on voit empreinte ſur une coupe la main du valet qui l'a lavée, après avoir trempé ſes doigts dans la ſauce, ou quand une vieille coupe eſt comme incruſtée de la craſſe que le tems y a attachée.

24 *Ne fidos inter amicos ſit qui dicta foras eliminet*] C'eſt ce qu'il y a de plus important. Celui qui donne à manger, doit ſurtout prendre garde que parmi les conviés il n'y ait perſonne de ſuſpect, & qui puiſſe raporter ce qu'on aura dit à table. Un raporteur trouble toute la joie d'un repas, en ôtant la liberté de parler. C'eſt pourquoi à tous les feſtins publics des Lacédémoniens, il y avoit toujours un des plus vieux qui diſoit aux autres, en leur montrant la porte: *Rien de ce qu'on a dit ici ne paſſe par là: διὰ τύτων ἔξω λόγος ὐκ ἐκπορεύεται.* Et c'eſt à quoi répond ce proverbe des Grecs: *Je hais le convié qui a de la mémoire: μισῶ μνήμονα συμπόταν.* Cette fidelité & ce ſecret avoient paru ſi néceſſaires à table, que l'antiquité a conſacré à Bacchus l'oubli. Aujourd'hui les honnêtes gens ſeroient trop heureux que l'on ne raportat que ce qu'ils diſent.

Sit qui dicta foras eliminet. Ut coeat par
Jungaturque pari, Brutum tibi, Septimiumque,
Et nisi cœna prior potiorque puella Sabinum
Detinet, assumam: locus est & pluribus umbris.
Sed nimis arcta premunt olidæ convivia capræ.
Tu, quotus esse velis, rescribe: & rebus omissis,
Atria servantem postico falle clientem.

A D

sent. Mais il y a une espece d'animaux encore plus dangereux que les raporteurs. Ce sont ceux qui empoisonnent tout ce qu'ils ont entendu, & qui redisent toujours les choses autrement qu'on ne les a dites. Au reste la sagacité de M. Masson sur ce passage est fort plaisante: il conjecture finement qu'Horace, en disant qu'il aura soin que parmi les conviés il n'y ait personne qui soit capable de redire ce qu'on aura dit à table, a égard au malheur tout récent de Cornelius Gallus, qui ayant été accusé par Valerius Largus son ami de s'être mal gouverné en Egypte, & d'avoir mal parlé contre Auguste, fut condamné au banissement, & se tua lui-même l'an 727. qui est justement l'année qui précede la date que je donne à cette Lettre. Je laisse à juger de la conformité de ce qu'Horace dit dans ce passage, avec le malheur de Gallus. Cela a été traité à fond dans la réponse que j'ai faite à ce nouveau Critique.

25 *Ut coeat par jungaturque pari*] Le maître du festin ne doit pas seulement prendre garde qu'il n'y ait personne de suspect; mais il doit aussi faire en sorte que tous les conviés conviennent les uns aux autres, qu'ils soient amis, & qu'ils ayent à peu près les mêmes inclinations. Car sans cela il n'y a point de souper qui puisse être agréable. Et Epicure a fort bien dit: *Ante circumspiciendum est cum quibus edas & bibas, quàm quid edas & bibas: nam sine amico visceratio leonis ac lupi vita est. Avant que de demander ce qu'on mangera, il faut s'informer avec qui on mangera. Car la plus grand-chere sans amis est un repas de lion & de loup.*

26 *Brutum tibi Septimiumque*] Pour faire voir à Torquatus qu'il observe exactement ce qu'il vient de dire, il lui nomme ceux qui souperont avec lui, & il fait ainsi leur éloge. Cela fait assez voir qu'on a eu tort de changer ces deux noms d'homme en deux noms de femme, & de lire, *Brutam Septimiamque*; * & que le vieux Commentateur a mal fait de lire *Butram tibi Septiciumque.* Il est vrai que *Butra* & *Septicius* sont des noms d'homme. Mais j'ose assurer que jamais Horace n'a connu ces hommes-là. * Il ne faut pas s'imaginer que ce Brutus fût celui qui avoit tué Cesar; il y avoit longtems qu'il étoit mort. Je ne sais si celui-ci étoit de la même famille, ou si c'étoit quelque autre qui portoit ce nom. Il y a eu encore des Brutus sous le bas Empire.

Septimiumque] C'est le même Septimius dont il a été parlé dans l'Epitre III.

27 *Cœna prior*] Un meilleur souper, ou plutôt un souper auquel il sera déja engagé, où il aura déja promis d'aller.

Potiorque puella] Quelque jeune fille qu'il aimera mieux que notre souper. C'est le sens de ce *potior*. Car on a eu tort de conclure de là qu'il devoit y avoir des femmes à ce souper d'Horace, & que ce *potior puella* devoit être expliqué, *si quelque maitresse plus jolie que les femmes que nous aurons, ne le retient.* Cela est ridicule; Horace n'étoit pas assez peu galant pour dire une chose si grossiere, & qui auroit pu si fort mortifier celles qu'il auroit priées à souper.

Sabinum] C'étoit sans doute Aulus Sabinus, Chevalier Romain, & grand Poëte. Il avoit fait des Epitres comme celles d'Ovide, qui en parle en deux ou trois endroits de ses ouvrages. Les trois Epitres qu'on a encore, & qui portent son nom, sont des ouvrages suposés. Il ne nous reste rien de lui, à moins que quelques-unes des Epitres que l'on donne à Ovide, ne soient de sa main. Le savant M. Vossius étoit persuadé qu'on lui devoit celle de Pâris à Helene, & celle d'Helene à Pâris: celle de Léandre à Hero & celle d'Hero à Léandre: celle d'Acontius à Cydippe, & celle de Cydippe à Acontius. Il avoit entrepris des Fastes, & un autre ouvrage qu'il apelloit *Trœzene*; mais il mourut avant que de les avoir achevés. Ovide dans la XVI. Elégie du IV. Livre *de Ponto.*

Quique suam Trœzena, imperfectumque dierum
Deseruit celeri morte Sabinus opus.

Et Sabinus qui, emporté par une mort trop prompte, n'a pu achever ses Fastes ni sa Trézene.

28 *Locus est & pluribus umbris*] On apelloit
ombres

raporter ce qu'on aura dit. Et afin, qu'il n'y ait perſonne qui ne vous convienne, je m'en vais prier Brutus & Septimius. Nous aurons peut-être auſſi Sabinus, s'il n'eſt pas déja pris ailleurs, ou s'il n'a pas en tête quelque maitreſſe qu'il nous prefere. Vous pourez amener avec vous qui il vous plaira; mais ſouvenez-vous que dans la ſaiſon où nous ſommes, il n'eſt pas bon d'être, & trop preſſé à table, & que l'odorat en pâtit. Mandez-moi quel nombre vous voulez être, & toutes choſes ceſſantes, derobez-vous par la porte de derriere à cette troupe de cliens qui aſſiégent votre cour.

A

ombres, σκιάς, ceux qu'un convié menoit à un feſtin ſans qu'ils y fuſſent invités. Il en a été parlé ſur ce vers de la Satire VIII. du Livre I.

---- *quos Mæcenas adduxerat umbras.*

Quand on invitoit quelqu'un, c'étoit une civilité qu'on lui rendoit, de lui faire entendre qu'il y auroit place à table pour ceux qu'il voudroit mener; & cela ſe faiſoit afin qu'il eût le plaiſir de mener ceux dont la compagnie lui étoit la plus agréable. Plutarque remarque fort bien qu'en cela on imitoit ceux qui, en ſacrifiant à quelque Dieu, ſacrifioient en même tems aux Dieux qui habitoient dans le même temple, & qui avoient un autel commun, quoiqu'ils ne les nommaſſent pas chacun par leurs noms.

29 *Sed nimis arcta premunt olidæ convivia capræ*] Ce paſſage prouve clairement que cette Epitre fut écrite pendant les grandes chaleurs; c'eſt-à-dire au mois de juillet, & non à la fin de ſeptembre; car à la fin de ſeptembre on ne s'aviſeroit pas de donner cet avertiſſement, qu'il ne faut pas être preſſé à table de peur des mauvaiſes odeurs. Voyez la remarque ſur l'onzieme vers. Voilà une maniere de parler bien ſinguliere: *Les puantes chevres incommodent un feſtin où l'on eſt trop preſſé.* Pour dire que cette puante bête, dont il a dit dans l'Ode XII. du Livre V.

---- *gravis hirſutis cubat hircus in alis,*

ſe fait ſentir, quand on eſt trop preſſé à table pendant les chaleurs de l'été. Mais il eſt aiſé de voir qu'en notre langue une pareille expreſſion ſeroit-très choquante, & ſurtout dans une Lettre. Voila pourquoi j'ai pris un autre tour. Chaque langue a ſes tours & ſes manieres, & ce qui eſt inſuportable dans l'une, fait ſouvent une grace dans l'autre.

30 *Tu quotus eſſe velis reſcribe*] Pour s'empécher d'être ſurpris, & afin que celui que l'on invitoit ne fût pas réduit à mourir de faim, s'il menoit avec lui une compagnie trop nombreuſe, on le prioit d'en déterminer & d'en marquer le nombre.

31 *Atria ſervantem*] *Atria*, les ſales où ſe tenoient ordinairement les cliens, les plaideurs qui attendoient leur Patron, leur Avocat. C'étoit auſſi le lieu où ſe tenoient ceux qui alloient faire la cour ſon Grands. C'eſt pourquoi Séneque diſoit avec raiaux *errat qui amicum in atrio quærit; celui qui cherche un ami dans ſa ſale, ſe trompe fort.*

Poſtico] C'eſt la porte de derriere, que les Grecs apelloient ψευδόθυρον. *fauſſe porte.* C'eſt ce que Virgile dit *cæca fores.* Toutes les maiſons des Grecs & des Romains avoient de ces fauſſes portes, comme cela paroît par tous leurs écrits. Ces peuples étoient trop amis de leur liberté pour ne pas ſe reſerver une ſortie toujours libre, & un moyen ſûr d'éviter les importuns qui les iroient aſſiéger.

NOTES SUR L'EPITRE V. LIV. I.

IL paroît par le 9. vers, dit le P. Sanadon, que cette piece eſt de l'année 734.

1 *Archaïcis*] Le P. S. a embraſſé ici le ſentiment de M. Bentlei, quoique condamné par M. Dacier, & il lit *Archiacis*, après tous les manuſcrits & trois autres ſavans Editeurs. Il eſt étonnant, dit le P. S. qu'*Archaicis*, dont la ſeconde ſillabe eſt longue, & qui ne fut jamais Latin, ſe ſoit tant multiplié dans les éditions.

2 *Olus omne*] C'eſt-à-dire differentes ſortes de légumes, *ex omni olerum genere*, comme le P. S. l'a entendu.

3 *Torquate*] On ne ſait point poſitivement quel étoit ce Torquatus à qui Horace a déja adreſſé l'Ode VII.

VII. Liv. IV. Le P. S. croit que ce pouroit bien être le petit-fils du Consul.

6 *Arcesse, vel imperium fer*] C'est-à-dire : *Si vous avez de meilleur vin que moi, faites-en aporter quelques bouteilles avec vous ; sinon passez-en par la condition que je vous propose.* & c'est l'explication du P. S. qui est sans doute preferable à celle de M. Dacier, quoi qu'il en dise. Voy. les Notes sur l'Ode XX. Liv. I.

9 *Cras nato Cæsare*] Le P. S. croit qu'il faut apliquer ce vers à Caïus Cesar fils d'Agrippa & de Julie, qui vint au monde en 734. dans les premiers jours du mois de septembre. *Nato Cæsare*, dit-il, signifie *ob Cæsarem recens natum*, à cause d'un Cesar nouvellement né. Ce jeune Prince étoit le premier fruit du mariage d'Agrippa avec la seule heritiere du nom des Cesars, & sa naissance donnoit à Auguste un petit-fils, qui pouvoit le consoler de la perte du jeune Marcellus.

17 *Inter-*

AD NUMICIUM.

EPISTOLA VI.

NIL admirari propè res est una, Numici,
Solaque quæ possit facere & servare beatum.

Hunc

LE plus court chemin pour guerir les hommes de leur passions, ce n'est pas toujours de leur donner des armes pour les combatre séparément les unes après les autres ; il vaut mieux tâcher, s'il est possible, de les réduire toutes à un seul & même principe. Car ce principe étant bien expliqué & bien connu, on réussira toujours mieux à les deraciner de notre cœur. Voilà le dessein d'Horace dans cette Epitre, où il veut faire voir, que c'est à tort que nous cherchons notre veritable bien dans les richesses & dans les honneurs ; que tout ce qui excite dans nos cœurs la crainte ou le desir, ne peut que nous être funeste ; que cette crainte & ce desir ne naissent que de l'admiration & de la surprise, & que par conséquent, pour être veritablement heureux, il faut se defaire de cette admiration, qui est la seule cause de tous nos maux, & entierement oposée à la vertu qui consiste à avoir son esprit dans une assiete ferme & tranquile, sans qu'il puisse être surpris, ému, ni étonné de quoi que ce soit. Ce précepte est merveilleux, quand on s'en sert avec les ménagemens nécessaires, & qu'on lui donne les bornes qu'il doit avoir. Car les Epicuriens le poussoient à un excès très pernicieux ; & le raisonnement même qu'Horace tire de leurs principes, pouroit être fort nuisible, si on ne le corrigeoit par les lumieres de la verité & de la raison. Et c'est ce que je vais tâcher de faire dans les Remarques. Il n'y a dans cette Epitre aucun caractere qui puisse mener à sa veritable date. Tout ce qu'on peut dire, c'est que comme il y est parlé des portiques d'Agrippa, qui ne les fit que l'an de Rome 728. cet ouvrage est posterieur à cette année, qui étoit la 41. de l'âge d'Horace.

1 *Nil admirari*] Il y a une admiration raisonnable & intelligente, qui porte les hommes à la vertu, & que Platon apelle, par cette raison, *la mere de la Sagesse*. Il est aisé de juger que ce n'est pas de cette admiration qu'Horace a voulu parler. Il parle de l'admiration vicieuse & folle qui naît de l'ignorance, & qui porte les hommes à desirer ou à craindre les objets ausquels elle s'attache. Pour être exempt de cette derniere admiration, il faut avoir une ame grande & génereuse, s'être acquis par son travail une connoissance exacte des chosesdu monde, & de leurs principes, & avoir toujours presens les exemples que nous fournissent les siecles passés, pour nous aprendre que hors la vertu, tout nous doit être indifferent dans cette vie, & qu'il n'y a rien qui puisse nous faire ni bien ni mal : car Dieu, par son infinie sagesse, n'a pas mis entre les mains d'un autre le pouvoir de nous rendre ni heureux, ni malheureux. Ainsi il n'y a qu'un veritable Philosophe qui soit capable de surmonter cette admiration, & d'aquerir son contraire, c'est-à-dire l'*inadmiration*, s'il m'est permis de me servir de ce mot, l'*athaumastie*, que Démocrite & les autres Philosophes ont tant vantée, & qui ne se trouve jamais que dans une ame intrépide, & que rien ne sauroit ni étonner ni troubler. Démocrite & les autres Philosophes avoient tiré ce sentiment de l'école de Socrate, qui enseignoit qu'ils

17 *Inermem*] On trouve dans quantité de manuscrits *inertem*, & le P. S. a adopté cette leçon, après trois savans Editeurs. *Inermem* ne sauroit faire ici un si bel effet qu'*inertem*, comme le P. S. le remarque.

21 *Mappa*] Ce mot ici, suivant le P. S. signifie en géneral tout le linge de table que devoit fournir le maitre du repas, c'est-à dire les napes qui couvroient les tables, & quelquefois les lits, & les serviettes dont on se servoit pour s'essuyer les mains, avant que de se mettre à table. Car pour ce qui est des serviettes que les convives avoient devant eux pendant le repas, ajoute le P. S. l'usage étoit que chacun les aportat de chez soi, comme il paroît par deux épigrammes, l'une de Catulle & l'autre de Martial.

26 *Brutum tibi Septimiumque*] Le P. S. a suivi ici M. Bentlei & M. Cuningam, en rapellant dans le texte *Butram tibi Septiciumque*, qui se trouve dans quantité de manuscrits. Ces deux noms, dit ce Pere, étoient connus chez les Romains, & on les trouve ailleurs.

A NUMICIUS.

EPITRE VI.

NE rien admirer est presque l'unique chose, Numicius, qui puisse nous rendre & nous faire vivre toujours heureux. Il y a des hommes qui regardent sans aucun mouvement d'admiration ou de crainte le soleil, les étoiles,

qu'il n'y avoit rien d'admirable pour nous que notre ame. Et c'est ce que Séneque a fort bien employé dans sa Lettre VIII. *Cogita in te præter animum nihil esse mirabile, cui magno nihil magnum est. Pensez qu'il n'y a rien d'admirable en vous que votre ame; si elle est grande, elle ne trouve rien de grand.* On verra dans la suite que l'admiration dont il s'agit ici, embrasse le desir & la crainte. Tout cela est parfaitement beau, & si Jule Scaliger l'avoit bien compris, il se seroit épargné le ridicule jugement qu'il a porté de cette piece: *At sexta nugatrix de beatitudine*, dit-il, *utitur autem verbo admirari ambiguè.* Ce Critique ne jugeoit pas mieux de la philosophie que de la poësie.

Propè res est una] Il a été remarqué ailleurs que les Latins se servoient de *ferè* & de *propè* pour affirmer les choses plus modestement, sans pourtant affoiblir ou diminuer une proposition universelle.

Numici] On ne sauroit dire qui est ce Numicius à qui Horace écrit. Il y avoit à Rome une famille Patricienne de Numiciens, *gens Numicia*, qui portoit le nom du fleuve Numicius, dans le Latium, d'où elle étoit originaire; & l'on voit un Consul de ce nom, l'an de Rome CCLXXXIV. C'est sans aucun fondement qu'on a voulu mettre ici *Munati* à la place de *Numici*, comme si cette Epitre s'adressoit à Munatius Plancus, à qui il écrit l'Ode VII. du Liv. I. Horace a fait la premiere sillabe de *Munatius* longue, & celle de *Numicius* il l'a fait breve.

2 *Facere & servare beatum*] Ces deux mots contiennent une definition admirable du veritable bonheur: c'est celui qui est durable, & qui ne doit jamais finir. Toutes les choses qui nous procurent un bonheur d'un moment, un bonheur à tems, s'il m'est permis de parler ainsi, sont fausses; & nous ne devons rechercher que celles qui nous rendent & qui nous font toujours vivre heureux; *quæ possunt facere & servare beatos.*

3 *Hunc solem & stellas*] A parler naturellement, s'il y a quelque chose qui puisse imprimer de la crainte aux hommes, ou exciter leur desir, en un mot, qui puisse attirer leur admiration, c'est sans doute la structure merveilleuse de ce monde, le soleil, les étoiles, la constante varieté des saisons, le mouvement réglé des cieux, &c. Cependant il y a eu des Philosophes qui ont regardé tout cela sans étonnement & sans surprise. Comment donc est-il possible que nous admirions des choses aussi viles & aussi méprisables que l'or, les pierreries, les charges, les dignités, les aplaudissemens, les honneurs, lorsque nous voyons qu'il y a des Sages qui ont eu la force de ne pas admirer ce qu'il y a de plus étonnant & de plus merveilleux dans le monde? Voilà le raisonnement d'Horace. Il l'a tiré des principes de Démocrite, c'est-à-dire des principes d'Epicure: mais il faut marquer ce qu'il a de bon & de mauvais, afin qu'on ne puisse pas se tromper dans l'usage qu'on en doit faire. Il est certain que dans l'univers nous ne voyons rien qui merite par lui-même notre admiration. Les cieux, le soleil, les étoiles, les saisons, &c. obéissent comme nous aux odres

Hunc solem, & stellas, & decedentia certis
Tempora momentis, sunt qui formidine nullâ
Imbuti spectent. Quid censes munera terræ?
Quid, maris extremos Arabas ditantis & Indos?
Ludicra quid, plausus, & amici dona Quiritis?
Quo spectanda modo, quo sensu credis & ore?
Qui timet his adversa, ferè miratur eodem
Quo cupiens pacto. Pavor est utrique molestus:
Improvisa simul species exterret utrumque.

Gaudeat

ordres du maître souverain qui a tout créé par sa parole. Tous ces grands objets peuvent bien nous servir à nous faire mépriser tout ce qui leur est inferieur; mais dans le même tems qu'ils refusent notre admiration, ils nous crient de la donner à celui qui les gouverne, & de ne la donner qu'à lui. Et c'est ce que ces Philosophes insensés ne faisoient pas; au contraire, par un aveuglement trop ordinaire à la sagesse des hommes, de cette verité, que tous ces objets sensibles ne pouvoient faire ni notre bonheur ni notre malheur, ils tiroient cette conséquence fausse & pernicieuse, que rien ne le pouvoit faire, & qu'il n'y avoit rien que nous dussions ni craindre ni desirer; au lieu d'en tirer celle-ci, que toutes ces grandes choses, qui ne pouvoient par elles-mêmes nous faire aucun bien ni aucun mal, nous disoient qu'il y avoit au-dessus d'elles un Etre superieur qui s'étoit reservé ce droit, & qui seul pouvoit nous rendre veritablement heureux ou malheureux: par conséquent que c'étoit le seul que nous devions aimer & craindre.

Et decedentia certis tempora momentis] *Tempora*, les saisons, qui sont si réglées, qu'elles finissent toujours dans le tems qui leur est marqué. Manile s'est servi de même de *tempora:*

----- mittant in tempora signum.

Ils donnent le signal pour les saisons.

4 *Sunt qui formidine nullâ imbuti spectent*] *Formido* ne signifie pas simplement ici *frayeur*. C'est un mot qui, comme celui d'*admiration*, n'embrasse pas moins l'esperance & le desir que la crainte; car il est impossible que la crainte ne soit pas toujours accompagnée du desir: ce sont deux choses inséparables, & c'est ce que Lucrece apelle *religion*. Quand Horace dit donc qu'il y a des hommes qui regardent les cieux sans être pénétrés d'aucune crainte, il veut dire qu'ils les regardent sans admiration, & sans avoir leur esprit troublé ni par la crainte, ni par l'esperance; ils n'en attendent ni bien ni mal. Et Horace veut sans doute parler d'Epicure, qui, comme dit Lucrece, travailla le premier à soulager les hommes du pesant fardeau de la superstition qui les oprimoit, &

Quem nec fama Deûm, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compressit cœlum, sed eò magis acrem
Virtutem irritat animi, confringere ut arcta
Naturæ primus portarum claustra cupiret.

Que ni tout ce qu'on disoit des Dieux, ni les foudres, ni le bruit menaçant du ciel ne pût retenir; mais qui au contraire sentit relever par-là son courage, & augmenter l'envie qu'il avoit de rompre le premier les barrieres de la Nature.

Il avoit connu que l'admiration & la superstition ne venoient que de l'ignorance:

Quippe ita formido mortales continet omnes,
Quòd multa in terris fieri, cæloque tuentur,
Quorum operum caussas nullâ ratione videre
Possunt, ac fieri divino numine rentur.

Car les miserables mortels sont retenus dans la crainte, parcequ'ils voyent sur la terre & dans le ciel une infinité de choses dont ils ne peuvent en aucune maniere pénétrer les causes, & qu'ils attribuent à la Divinité.

Mais longtems avant Epicure, Pythagore avoit dit que tout le fruit qu'il avoit tiré de la philosophie, c'étoit de *ne rien admirer*, c'est-à-dire de ne rien desirer & de ne rien craindre.

5 *Quid censes munera terræ*] *Munera terræ, les presens de la terre*; c'est-à-dire l'or, l'argent, & tous les métaux que la terre donne, ou plutôt qu'on lui arrache.

6 *Quid maris extremos Arabas ditantis & Indos*] Il faut répéter le mot *munera, les presens de la mer qui enrichit les Arabes les plus éloignés, & les Indiens.* C'est-à

les, le cours réglé des cieux, & le changement certain & invariable des saisons. Quels sentimens croyez-vous donc que nous devions avoir pour les presens de la terre, & pour les tresors de la mer, qui enrichit les Indiens & les Arabes? De quels yeux devons-nous regarder les spectacles, les aplaudissemens & les faveurs du peuple? Celui qui craint le contraire de toutes ces choses, est dans le même dégré d'admiration que celui qui les desire; & une égale frayeur les saisit l'un & l'autre, dès qu'un objet terrible & imprévu se presente à eux. Car qu'importe qu'ils soient dans la joie ou dans la tristesse, dans le desir ou dans la crainte, si la premiere chose, bonne ou mauvaise, qui leur arrive contre leur esperance, ils ont toujours les yeux

C'est-à dire les perles, qui naissent principalement dans le *Sinus Persicus*, & dans la mer des Indes, aux environs de l'isle de Zeïlan. Pline, Liv. IX. chap. XXXV.

7 *Ludicra*] Les jeux, les spectacles, qui font l'occupation d'une infinité de gens. Si c'est une marque d'ignorance que d'admirer les spectacles que la Nature fournit, que peut-on penser de ceux que l'art seul donne? Les Stoïciens avoient ce précepte, Μη θαυμάζειν τὴν θέαν, *n'admirez point les spectacles.* Car ils étoient persuadés que les spectacles étoient contraires à la sagesse, & qu'ils ne corrigeoient personne de ses defauts. L'Empereur Marc-Antonin a dit dans cette vue, en parlant des pieces de théâtre: Ἀλλὰ ἡ ὅλη ἐπιβολὴ τῆς τοιαύτης ποιήσεως καὶ δραματουργίας πρὸς τίνα ποτὲ σκόπον ἀπέβλεψε; *Mais au fond quel est le sujet & le but de toutes ces representations*? Liv. XI. Art. VI.

Plausus] Tous les aplaudissemens du peuple, les aplaudissemens que le peuple donnoit aux grands Orateurs, quand ils parloient en public, ou aux grands Seigneurs, quand ils revenoient à Rome après quelque voyage, ou qu'ils paroissoient dans les théâtres & dans les lieux publics. Un homme raisonnable peut-il faire cas des aplaudissemens d'un peuple, dont les jugemens sont toujours faux, qui est inconstant dans son choix, & qui n'admire que des chimeres?

Et amici dona Quiritis] *Quiris* n'est pas ici Mécénas, ou quelque autre Grand; car il n'est pas ici question des presens que Mécénas pouvoit avoir faits à Numicius. *Quiris* c'est le peuple; comme dans cette formule des cris des enterremens; *Ollus Quiris letho datus est*; *un tel citoyen est mort.* On peut voir les Remarques sur l'Ode VII. du Livre II. *Dona Quiritis*; *les presens du peuple*; c'est-à-dire les charges, les emplois, dont le peuple étoit le maître, comme nous l'avons déja vu ailleurs; & qu'il donnoit le plus souvent à ceux qui les meritoient le moins. Voyez la Satire VI. du Livre I.

9 *Qui timet his adversa*] Après qu'Horace a parlé de ceux qui desirent les richesses, les spectacles, les aplaudissemens, & les emplois, il parle ici de ceux dont l'ambition n'est pas si déclarée, & qui semblent ne desirer pas tant toutes ces choses, que craindre leurs contraires, la pauvreté, la solitude, le mépris & les refus. Il fait voir que cela ne vient que d'un seul & même principe, & que ces derniers, c'est-à dire ceux qui craignent, ne sont pas moins dans cette admiration vicieuse que ceux qui desirent; car il est impossible que la crainte soit sans le desir, comme le desir ne sauroit être non plus sans la crainte. Ce passage est fort beau & fort delicat, & la verité qu'il explique est d'une très grande utilité pour la morale.

Ferè miratur eodem quo cupiens pacto] Il n'y a presque point de difference: celui qui craint la pauvreté & les refus, admire autant que celui qui desire les richesses & les emplois; & comme ils sont tous deux également dans l'admiration, ils sont aussi tous deux également dans la crainte. C'est pourquoi Ciceron a fort bien dit dans l'Oraison pour Sextius: *Ei qui tali rumore tenetur ac ducitur, plausum immortalitatem, sibilum mortem videri necesse est. Celui qui est charmé de ces sortes de bruits, doit nécessairement regarder les aplaudissemens comme l'immortalité, & le mépris comme la mort.*

10 *Pavor est utrique molestus, improvisa simul species*] Une preuve que celui qui craint & celui qui desire sont tous deux également dans l'admiration, c'est qu'ils sont frapés également des accidens imprévus qui leur arrivent. Celui qui craint le refus, & qui est refusé contre son esperance, est dans la même surprise & dans le même étonnement que celui qui desire une charge, & qui n'a pu l'obtenir. Il faut donc nécessairement que cela vienne du même principe. *Pavor* est une crainte, ou plutôt une surprise & un étonnement qui trouble l'esprit, & qui l'empêche de trouver aucun expédient. Dans cet état, pour me servir des paroles de Sophocle dans l'Oedipe:

οὐδ' ἔνι φροντίδος ἔγχος,
ᾧ τις ἀλέξεται.

Gaudeat, an doleat : cupiat metuatne : quid ad rem ?
Si, quidquid vidit melius pejusve suâ spe,
Defixis oculis, animoque & corpore torpet ?
Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,
Ultra quam satis est virtutem si petat ipsam.
I nunc, argentum, & marmor vetus, æraque & artes
Suspice, cum gemmis Tyrios mirare colores :
Gaude quòd spectant oculi te mille loquentem :
Gnavus manè forum, & vespertinus pete tectum,
Ne plus frumenti dotalibus emetat agris

Mucius :

On ne trouve dans son esprit accablé aucune force pour donner du remede à ses maux.

11 *Improvisa simul species*] Ce mot, *species*, est très remarquable; il se dit proprement des accidens extraordinaires & surprenans, & il se prend en bonne & en mauvaise part, mais plus souvent en mauvaise part. Virgile dans le second Livre de l'Eneïde :

Non tulit hanc speciem furiatâ mente Chorœbus.

Alors Chorébus, saisi de fureur, ne put soutenir cet horrible spectacle.

Et dans le Livre IV. en parlant de Didon :

-------- *neque enim specie famâve movetur.*

Elle n'est émue ni de l'horrible idée de son action, ni du bruit qui alloit s'en répandre.

Exterret] Etonne, & trouble l'esprit.

12 *Gaudeat an doleat, cupiat metuatne, quid ad rem*] Horace prévient l'objection que Numicius pouvoit lui faire : *Quoi ! celui qui a de la douleur, admire comme celui qui a de la joie ? & celui qui craint, admire comme celui qui desire? Oui*, répond Horace; qu'un homme ait de la joie ou de la douleur, qu'il desire ou qu'il craigne, cela ne fait rien à la chose, & ne change pas la nature de la proposition; c'est toujours l'admiration qui produit en lui cette douleur ou cette joie, cette crainte ou ce desir, puisque les biens & les maux qui lui arrivent contre son esperance, produisent en lui les mêmes effets. Ce passage étoit difficile, & l'on s'y étoit trompé.

13 *Melius pejusve suâ spe*] *Spes* & *sperare* sont des termes communs qui se prennent en bonne & en mauvaise part, & qui marquent simplement l'attente où l'on est, soit du bien, soit du mal; comme Didon a dit dans Virgile, *sperare dolorem.*

14 *Defixis oculis*] Les yeux entierement attachés sur l'objet de sa crainte ou de ses desirs. Ce qu'Horace dit ici *defixis oculis*, c'est ce qu'il a dit *fixa pupula*, dans l'Ode V. du Livre V.

Interminato cùm semel fixa cibo
Intabuissent pupula.

Et qu'après que ses yeux seroient éteints, en regardant toujours avec de violens desirs ces viandes defendues.

Car on a toujours les yeux attachés sur ce que l'on craint, comme sur ce que l'on desire. Torrentius s'étoit trompé à ce mot.

Animoque & corpore torpet] Il est dans une langueur, dans un étonnement, & dans une espece de léthargie, que la grande attention qu'il a sur l'objet de sa crainte ou de ses desirs, ne manque jamais de causer.

15 *Insani sapiens ... ultra quàm satis est virtutem si petat ipsam*] Pour faire voir qu'il ne peut y avoir aucune exception à cette regle, & que l'admiration qui excite la crainte & le desir, ne peut être que vicieuse, & par conséquent nuisible, c'est que quand elle auroit même la vertu pour objet, elle ne laisseroit pas d'être condamnable, si elle excitoit pour cette vertu des desirs trop violens; & qu'un homme qui voudroit pousser à l'excès la plus estimable de toutes les vertus, passeroit pour fou plutôt que pour sage. Car la vertu ne se trouve jamais dans l'excès. Et c'est dans ce sens que Ciceron dit dans le IV. Livre de ses Tusculanes: *Studia vel optimarum rerum sedata tamen & tranquilla esse debent. Que l'étude des plus excellentes choses doit être moderée & tranquile.* Et quelques pages après: *Etiamsi virtutis ipsius vehementior appetitus sit, eadem sit omnibus ad deterrendum adhibenda oratio. Si les desirs, que la vertu même excite dans nos cœurs, sont trop violens, nous devons tous employer les mêmes remedes pour les moderer.*

17 I

yeux attachés sur cet objet, ils en perdent la raison, & deviennent entierement immobiles? Le sage passe pour fou, & le juste pour injuste, s'ils recherchent la vertu même avec des empressemens trop inquiets, & des desirs trop excessifs. Allez presentement, admirez les richesses, les vieilles statues de marbre, les ouvrages de bronze, & tous les beaux arts; soyez frapé de l'éclat des pierreries, & de la beauté de la pourpre de Tyr: felicitez-vous de ce que quand vous parlez en public, le silence regne, & que tout le monde vous écoute avec attention: ne perdez point de tems, allez dès le matin à la place, & ne retournez chez vous que le soir bien tard. NUM. Quoi! Mucius auroit eu plus de bien de sa femme que je n'en aurai de la mienne? HOR. Vous avez raison, cela est indigne, car il est bien moins que

17 *I nunc argentum*] Horace a si bien prouvé sa proposition, que l'admiration est la cause de tous nos maux, & son contraire la cause de tous nos biens, qu'il ne craint pas de dire à son adversaire: *Allez presentement malgré tout ce que j'ai dit; laissez-vous éblouir à l'éclat de l'or, admirez les statues, &c.* C'est une concession ironique, ou plutôt un defi qu'Horace fait à Numicius.

Marmor vetus, æraque & artes] *Marmor vetus*, de vieilles statues de marbre. *Æra*, des statues de bronze, ou des cuvetes; comme dans l'Ode VIII. du Livre IV. *Artes*, les arts, pour les ouvrages de l'art, les tableaux, les statues; comme dans la même Ode:

——— divite me scilicet artium
Quas aut Parrhasius protulit, aut Scopas.

Si j'avois les beaux ouvrages qu'ont mis au jour Parrhasius & Scopas.

18 *Suspice*] *Suspicere* & *admirari* sont sinonimes. Le premier signifie proprement *regarder en haut*. Car tout ce qu'on admire, on le regarde toujours au-dessus de soi.

Tyrios mirare colores] La pourpre de Tyr. Les meilleures huitres pour la pourpre se trouvoient dans les mers d'Afrique & de Tyr.

19 *Gaude quòd spectant oculi te mille loquentem*] Comme les deux vers précédens ont un raport assez manifeste avec le 5. & le 6. vers, celui-ci explique une des sortes d'aplaudissemens dont il a parlé dans le septieme vers.

20 *Gnavus manè forum, & vespertinus pete tectum*] Ce vers, & les trois qui le suivent, sont plus embarassés qu'ils ne paroissent; & je ne saurois me dispenser de raporter ici les principales difficultés qu'on y peut trouver. Premierement, on ne sait si Horace veut parler dans ce premier vers de l'exercice du bareau, ou du commerce, ou des brigues & des sollicitations que ceux qui prétendoient aux charges alloient faire dans la place aux assemblées, pour gagner les suffrages du peuple. Après cela on est en doute si ce vers, *ne plus frumenti*, est une suite du précedent, & s'il marque la fin & le but de celui qui va à la place Romaine. Tirons-nous de ces embaras avant que de toucher aux autres. Je ne crois pas qu'on puisse recevoir l'opinion de Torrentius, qui soutient qu'Horace dit à Numicius: *Allez plaider des causes depuis le matin jusqu'au soir, afin que personne n'amasse plus de bien que vous.* Du tems d'Horace l'éloquence n'étoit pas un métier mercenaire ni lucratif, comme elle l'a été depuis; & les plus grands Orateurs, qui étoient l'apui des affligés, ne raportoient le soir chez eux que la gloire & le plaisir d'avoir defendu l'innocence & protégé la vertu. Toutes les Oraisons de Ciceron n'ont pas valu à cet Orateur Romain ce qu'un simple avis vaut aujourd'hui à un médiocre Avocat. Assurément Horace parle ici de la place Romaine, où se faisoit le commerce, & où on se rendoit pour les brigues & pour les sollicitations. Mais ce qui marque manifestement que c'est pour les brigues & pour les sollicitations qu'Horace dit ici à cet admirateur de se rendre de bon matin à la place, d'y être des premiers, & d'en sortir des derniers, c'est que ce vers se raporte visiblement à ce qu'il a dit dans le 7. *amici dona Quiritis. Les presens du peuple qui vous est favorable.* On ne sauroit le contester. Passons aux autres difficultés.

21 *Ne plus frumenti dotalibus emetat agris*] On peut soutenir que ce vers dépend du précédent. Cependant je n'en crois rien, & je suis persuadé qu'Horace les a séparés. Après avoir dit: *Allez faire votre cour au peuple depuis le matin jusques au soir, & n'oubliez rien pour contenter votre ambition;* il ajoute: *Faites vos efforts pour empêcher que Mucius n'ait eu plus de bien de sa femme que vous n'en aurez de la vôtre.* L'ambition & le desir des richesses sont souvent deux passions très differentes. Ce sens-là est fort naturel. Mais voici une pensée qui, j'espere, ne déplaira pas. Siméon du Bois, savant & exact Cri-

Mucius: indignum, quòd sit pejoribus ortus.
Hic tibi sit potius quàm tu mirabilis illi?
Quidquid sub terrâ est, in apricum proferet ætas,
Defodiet condetque nitentia. Quum bene notum
Porticus Agrippæ & via te conspexerit Appi,
Ire tamen restat Numa quò devenit & Ancus.
Si latus aut renes morbo tentantur acuto,

Quære

Critique, a trouvé dans un manuscrit ancien *me* au lieu de *ne*.

Me plus frumenti dotalibus emetat agris
Mucius? --------

Et je ne doute pas que ce ne soit la veritable leçon: car elle nous découvre un sens qui me paroît très juste & très beau. L'admirateur, à qui tout ceci s'adresse, voyant qu'Horace lui a fermé la bouche, & qu'il ne peut plus defendre l'admiration, prend un autre parti, & pour excuser son ambition & le desir qu'il a d'amasser du bien, il veut faire entendre qu'il ne recherche pas les biens & les emplois pour eux-mêmes, mais pour n'avoir pas le déplaisir de voir qu'un faquin, un vil esclave ait trouvé un meilleur parti que lui. Voilà le dernier retranchement de cet ambitieux, qui dit avec indignation: *Quoi! Mucius auroit plus de bien de sa femme que je n'en aurois de la mienne?* Horace lui répond, *indignum, &c. Vous avez raison; cela est indigne, qu'un homme de néant soit plus riche que vous. Quoi! il seroit au-dessus de vous plutôt que vous au-dessus de lui?* Voici le passage entier écrit comme il le doit être:

NUM. *Me plus frumenti dotalibus emetat agris*
Mucius? HOR. *Indignum, quòd sit pejoribus ortus.*
Hic tibi sit potius quàm tu mirabilis illi?

On ne peut pas nier que ce tour-là ne soit plus vif & plus fin, & qu'il ne sente mieux le génie d'Horace. Quoique je n'aye rien changé au texte, je n'ai pas laissé de le suivre dans la traduction.

Dotalibus emetat agris Mucius?] Je ne saurois souffrir cette leçon qu'on prétend avoir trouvée dans les meilleurs manuscrits:

-------- *Dotalibus emetat agris mutus &c.*

Mutus un muet, pour dire un homme qui n'est pas éloquent, qui ne plaide point. Cette correction est venue de ceux qui prétendoient que ce vers, *gnavus manè forum*, devoit être expliqué du bareau. Mais ce n'est pas aux manuscrits à corriger la raison, c'est à la raison à corriger les manuscrits. Ce *mutus* est entierement ridicule. Je sais bien que pour faire voir que *Mucius* ne peut être ici, Torrentius allegue que la famille des Muciens étoit une des plus nobles & des plus considerables de Rome. Mais cela ne conclud rien. La famille des Muciens pouvoit être la plus noble de Rome, sans qu'on puisse inferer de là qu'il n'y avoit alors à Rome aucun homme de basse naissance qui portat ce nom de Mucius. Le Mucius dont Horace parle, ne pouvoit-il pas être un affranchi des Muciens, qui portoit le nom de son maître, & qui s'étant poussé dans les charges, avoit trouvé quelque grand parti? C'est assurément le sens narel de ce passage. Horace y donne en passant un coup de dent à Mucius, & à ceux qui lui avoient donné une femme si riche. * Mais M. Bentlei vient nous dire que *mutus* n'est pas ici un muet, & que c'est le nom propre d'un homme, *Mutus*. En verité je ne comprends pas l'aversion que ce savant homme a pour les noms les plus connus; il leur fait une cruelle guerre, & les chasse de leur place pour substituer les noms les plus obscurs. Nous avons vu dans l'Epitre précédente qu'à la place de *Brutus* & de *Septimius*, il a mis *Septicius* & *Bruta*, deux quidams assurément très inconnus à Horace & à Torquatus; & ici au lieu de *Mucius*, il met *Mutus* qui ne leur étoit pas plus connu. S'il en use ainsi avec ses amis & qu'il leur prefere ses nouvelles connoissances, je le plains; car il viole un précepte bien sage, *vin vieux & vieux amis*.*

23 *Hic tibi sit potiùs quàm tu mirabilis illi*] Il faut lire ce vers avec un point interrogant à la fin. Horace dit en se moquant: *Quoi! vous seriez forcé d'admirer cet homme-là plutôt que lui forcé de vous admirer?* Admirer quelqu'un, c'est le voir au-dessus de soi, le regarder avec envie.

24 *Quidquid sub terrâ est in apricum proferet ætas*] Je puis dire qu'on n'a point connu le sens de ces deux vers, ni le raport qu'ils ont avec ce qui précede. On a cru se tirer assez bien d'affaire en expliquant simplement les mots, qui sont assez intelligibles d'eux-mêmes. Mais je compte cela pour rien; il faut déveloper la pensée d'un Auteur, & éclaircir

la

que vous. Quoi ! vous ſeriez forcé d'admirer Mucius, plutôt que Mucius forcé de vous admirer? Mon cher Numicius, le tems met au jour ce qui étoit caché dans les ténebres, & cache dans les ténebres ce qui étoit au jour. Quand vous aurez reçu bien des honneurs dans le portique d'Agrippa, & que votre gloire & votre pompe auront été ſouvent admirées dans la voie Appienne, il faut pourtant enfin aller joindre les bons Rois Ancus & Numa. Si vous aviez quelque grand mal de reins, ou une violente douleur de côté, n'eſt-il pas vrai que vous chercheriez à guerir promptement de cette mala-

la force & la fineſſe de ſon raiſonnement. Après qu'Horace s'eſt aſſez moqué de cet admirateur, qui pour excuſer ſon ambition & ſon avarice, dit qu'il ne recherche les biens & les emplois que pour ſoutenir l'éclat de ſa naiſſance, & pour n'avoir pas le déplaiſir de voir des inconnus beaucoup plus élevés que lui, il lui parle ici ſerieuſement. Il lui fait voir que ce prétexte eſt ridicule; que cette envie ou cette jalouſie eſt vicieuſe en tout, & que de vouloir empécher qu'un inconnu ne nous devance & ne s'éleve au-deſſus de nous, c'eſt vouloir s'opoſer au cours de la Nature, & à la loi du Tems, qui éleve les uns & qui rabaiſſe les autres. Car & la Nature & le Tems doivent être regardés comme une roue qui en tournant, mene au-deſſus ce qui étoit au-deſſous, & au-deſſous ce qui étoit au-deſſus. Voilà la penſée d'Horace, qui aplique admirablement à ſon ſujet deux vers que Sophocle dit en un autre ſens dans ſon Ajax, vers 658.

Ἅπανθ' ὁ μακρὸς κ' ἀναρίθμητος χρόνος
φύει τ' ἄδηλα, καὶ φανέντα κρύπτεται.

La durée infinie du tems éleve ce qui étoit caché, & cache ce qui étoit élevé.

Marc-Antonin dit dans ſon IX Livre, que toutes les choſes du monde ſont un cercle, qui en roulant ramene les ſiecles, & fait monter ce qui étoit en bas, & deſcendre ce qui étoit en haut.

25 *Quum bene notum*] C'eſt la preuve de ce qu'il vient de dire. En effet quand un homme a bien paru dans le monde, quelque conſtante qu'ait été ſa grandeur, il faut enfin qu'il faſſe place à un autre qui pouſſé par le tems, viendra lui ſuccéder, & jouer ſon rôle.

26 *Porticus Agrippæ*] Agrippa avoit fait deux portiques dans Rome. Le portique de Neptune, qui étoit auſſi apellé le portique des Argonautes, parcequ'Agrippa l'avoit embelli de tableaux qui repreſentoient l'hiſtoire de Jaſon; & l'autre le portique d'Agrippa, qui fut auſſi apellé enſuite le *portique de l'heureux accident, porticus boni eventûs*, & qui étoit près du Panthéon, à l'entrée du Champ de Mars. Horace parle ici de ce dernier, parceque c'étoit le lieu le plus fréquenté de Rome, à cauſe du voiſinage du Champ de Mars, qui, comme la grande place Romaine, étoit le rendez-vous ordinaire des gens qui vouloient paroitre & ſe faire voir.

Et via te conſpexerit Appi] La voie Appienne, qui étoit le chemin le plus fréquenté de tous ceux qui menoient à Rome: car c'étoit le grand chemin de Brindes. Ceux qui avoient de grands équipages, & qui ſe piquoient de vivre avec éclat, aimoient fort à paſſer par ce chemin. C'eſt pourquoi Horace dit dans l'Ode IV. du livre V. en parlant de Ménas, affranchi de Pompée:

Et Appiam mannis terit:

Et il embaraſſe de ſon pompeux équipage toute la voie Appienne.

27 *Ire tamen reſtat Numa quò devenit & Ancus*] Horace, en lui diſant qu'il faut enfin mourir, le lui dit d'une maniere qui fait bien voir que cela eſt indiſpenſable, & que toute ſa grandeur ne l'empêchera pas de payer à la mort un tribut que les plus grands & les meilleurs des Rois, comme Numa & ſon petit-fils Ancus Martius, n'ont pu ſe diſpenſer de payer. Voyez l'Ode VII. du Livre IV. Il eſt donc aiſé de voir que les plus grandes élévations ſont d'un très petit ſecours aux hommes, & que ce n'eſt pas ce qu'ils doivent chercher.

28 *Si latus aut renes morbo tentantur acuto*] Pour détruire tous les vains prétextes de cet ambitieux, il lui enſeigne que le veritable bonheur de l'homme ne conſiſte pas dans les emplois & dans les richeſſes, mais dans la ſanté du corps, & dans la tranquilité de l'eſprit. Lucrece dans le Livre II.

---------- nonne videre
Nil aliud ſibi Naturam latrare, niſi ut cum
Corpore ſejunctus dolor abſit, mente fruatur
Jucundo ſenſu, curâ ſemota, metuque ?

Les hommes ne devroient-ils pas voir que la Nature ne demande ſinon que s'ayant point de douleur, ils puiſſent

Quære fugam morbi. Vis rectè vivere? quis non?
Si virtus hoc una potest dare, fortis omissis
Hoc age deliciis. Virtutem verba putas, ut
Lucum ligna? cave ne portus occupet alter;
Ne Cibyratica, ne Bithyna negotia perdas.
Mille talenta rotundentur, totidem altera, porro
Tertia succedant, & quæ pars quadret acervum.
Scilicet uxorem cum dote, fidemque, & amicos
Et genus & formam regina Pecunia donat:

Ac

sent joüir tranquilement & agréablement de leur esprit hors de toutes sortes de chagrins & de craintes?

Ainsi donc, comme dans les maladies du corps on cherche les remedes qui peuvent guerir & non pas flater le mal, il faut faire de même dans les maladies de l'ame.

29 *Vis rectè vivere*] Vivre bien, c'est-à-dire vivre heureux, sans chagrin, sans crainte, &c.

30 *Si virtus hoc una potest dare*] Si les richesses, les honneurs, les charges ne sauroient soulager les maladies du corps, moins encore sauroient-elles guerir les maladies de l'ame. Il faut donc nécessairement que ce soit la vertu seule qui ait ce pouvoir. Cela a été prouvé au long dans l'Epitre II.

Fortis omissis hoc age deliciis] Dès qu'on est persuadé que c'est la vertu seule qui peut apaiser les troubles & les inquiétudes de l'ame, il n'y a plus qu'à renoncer aux honneurs, aux richesses, aux plaisirs, qui non seulement sont des remedes inutiles, mais qui ne servent qu'à irriter le mal. C'est ce qu'Horace entend par le mot *delicia, delices*, qu'il a pris sans doute de ces beaux vers de Lucrece:

Delicias quoque uti nullas substernere possint;
Gratius interdum neque Natura ipsa requirit.

Quand même on ne lui procureroit point de delices; car la Nature ne demande jamais rien de plus agréable ni de plus delicieux.

31 *Virtutem verba putas ut lucum ligna?*] Quand on a bien pris de la peine pour prouver aux hommes que la vertu est leur souverain bien, il se trouve souvent que l'on n'a encore rien fait; car il y en a d'assez aveugles pour demander qu'on leur prouve l'existence de la vertu, si j'ose parler ainsi; & qu'on leur ôte la prévention où ils sont, que ce n'est qu'un vain nom & qu'une chimere que l'opinion a produite. Que répondre à des gens si injustes & si entêtés? On n'en peut rien esperer: il n'y a donc qu'à les abandonner à leurs passions; & c'est ce qu'Horace fait. On a prétendu qu'il avoit en vue un mot de Brutus, qui après sa defaite à la bataille de Philippes, prononca, en se tuant, ces deux vers, qu'un Poëte Grec donne à Hercule:

Ω' τλῆμον ἀρετὴ, λόγος ἄρ' ἦσθ', ἐγὼ δέ σε
Ω'ς ἔργον ἤσκουν. σὺ δ' ἄρ' ἐδούλευες τύχῃ.

Miserable Vertu, tu n'es qu'un nom frivole;
Je te croyois un bien, tu ne l'es qu'en parole,
Vile esclave du sort. ———

Mais je n'ai garde de faire à Brutus cette injustice, de croire qu'il ait jamais dit une chose si indigne de lui, & qu'à sa mort il se soit assez démenti lui-même pour ruïner par un seul mot toute la gloire qu'il avoit acquise par toute la conduite de sa vie. Que Dion les lui attribue tant qu'on voudra, Plutarque, qui traite plus à fond l'histoire de Brutus, & qui parle au long de sa mort, n'en dit rien; les dernieres paroles qu'il raporte de Brutus, sont même entierement contraires à celles que Dion n'a pas fait difficulté de lui donner. Et ce n'est pas là une des moindres marques que Plutarque ait données de sa sagesse & de son bon jugement, d'avoir rejetté un conte qui ne pouvoit avoir aucune aparence de verité. Du tems d'Horace il y avoit des Philosophes qui soutenoient encore cette malheureuse opinion, que la vertu n'étoit qu'un vain nom, & que la volupté étoit le souverain bien des hommes. Voilà les gens qu'Horace combat. L'Empereur Marc-Antonin a dit admirablement sur ce sujet, dans l'onzieme Livre, en parodiant un vers d'Hesiode avec un vers d'Homere,

Μέμψονται δ' ἀρετὴν χαλεποῖς βάζοντες ἔπεσσιν
——— ἐμὸν δ' ἐγέλασσε φίλον κῆρ.

Les hommes blâment la vertu à tort & à travers, & tâchent de la décrier par leur vain babil; mais mon cœur n'en fait que rire.

Car c'est ainsi qu'il faut expliquer ce passage que l'on n'avoit point du tout entendu, & dont on avoit fait très mal à propos deux articles.

32 *Ut*

maladie ? Voulez-vous être heureux ? Qui eſt-ce qui ne le veut pas? Si la vertu ſeule peut vous procurer ce bonheur, attachez-vous à elle, en renonçant courageuſement aux plaiſirs. Etes-vous perſuadé que la vertu n'eſt qu'un nom, comme un bois ſacré n'eſt que du bois ? partez, que perſonne n'arrive avant vous aux ports : ne perdez pas l'occaſion de trafiquer à Cibyra & en Bithynie : achevez d'amaſſer mille talens, ajoutez-en encore mille, pouſſez juſqu'au troiſieme millier : ne demeurez pas en ſi beau chemin ; que le quatrieme vienne bientôt rendre le nombre pair. Car la Richeſſe eſt une Reine qui donne une femme avec une groſſe dot, la fidelité, les amis, la nobleſſe &

32 *Ut lucum ligna*] Les Philoſophes qui ſoutenoient que la vertu n'étoit qu'une chimere, la comparoient ordinairement à la religion qu'on attribuoit aux bois ſacrés. Le peuple croyoit qu'il y avoit dans ces bois quelque choſe d'extraordinaire; & la plupart des gens du monde & des Savans reconnoiſſoient qu'il n'y avoit rien de ſurnaturel. Cependant ces derniers ne laiſſoient pas de parler comme les autres, & d'attribuer à ces bois une eſpece de Divinité. Il en eſt de même de la vertu, diſoient ces Philoſophes: les ignorans & les crédules la croyent quelque choſe de réel, & les Savans reconnoiſſent que ce n'eſt qu'un vain phantôme. Cependant les Savans, pour obéir à la coutume, en parlent comme les ignorans. Horace dit donc à cet ambitieux: *Mais peut-être que vous êtes du ſentiment de ces Philoſophes qui croyent que la vertu eſt une chimere, comme les bois ſacrés ſont des bois qui ne different en rien des bois ordinaires & communs.* C'eſt, à mon avis, la veritable explication de ce paſſage. Horace ſe contente de propoſer la choſe comme elle eſt, ſans découvrir ſon ſentiment ſur ce qui fait la comparaiſon; cela n'eſt pas de ſon deſſein. Ceux qui veulent lire comme il y a dans quelques manuſcrits, *& lucum ligna*, de peur qu'il ne paroiſſe qu'Horace ait les ſentimens qu'il attribue aux autres, ſont ſans doute trop ſcrupuleux. Il eſt certain qu'il faut lire, *ut lucum ligna*. Car cette comparaiſon eſt néceſſaire, & fonde tout le raiſonnement. Au lieu que ſi on lit, *& lucum ligna*, cela s'éloigne, & n'eſt plus du ſujet. Horace traite de la vertu indépendamment de la religion ; & il ſuit en cela ſes principes.

Cave ne portus occupet alter] C'eſt tout ce qu'il y a à dire à un homme qui croit que la vertu eſt une chimere: Allez, ſuivez vos paſſions, courez toutes les mers pour vous enrichir: que vos vaiſſeaux arrivent les premiers dans les ports des villes marchandes. Car tout l'avantage eſt pour ceux qui arrivent les premiers. C'eſt ainſi que j'explique ce paſſage. On pouroit croire auſſi qu'Horace a dit *portus occupare*, pour *portoria conducere, prendre la ferme des ports* pour les entrées & pour les ſorties. Mais j'aime mieux le premier ſens.

33 *Ne Cibyratica, ne Bithyna negotia perdas*] *De peur que tu ne perdes l'occaſion du commerce de Cibyra & de Bithynie.* Cibyra étoit une grande ville de la Piſidie, à l'Orient du fleuve Xanthus. Elle avoit cent ſtades de tour ; ſon reſſort s'étendoit depuis Mylias juſques aux bords de la mer, vis-à-vis de Rhodes. Et elle ſeule armoit trente-deux mille hommes de pied, & deux mille chevaux. Les Cibyrates parloient quatre ſortes de langues; celle de Piſidie, celle des Solymes, la Greque, & la Lydiene. Leur principal commerce étoit en fer. Il y avoit une autre Cibyra dans la Phrygie, près de Ptolemaïs. Strabon en apelle les habitans les *petits Cibyrates*, pour les diſtinguer de ceux qui habitoient la premiere *Cibyra*, qui étoit apellée *la grande*, Κίβυρα ἡ μεγάλη. Strab. Le nom même *Cibyra* eſt un mot Phénicien qui ſignifie *grande*.

Bithyna] La Bithynie, région de l'Aſie Mineure, entre la Propontide, & le Royaume de Pont, avec lequel elle étoit jointe. C'étoit le rendez-vous pour le commerce de l'Aſie & de l'Europe. Voyez les Remarques ſur l'Ode VII. du Livre III.

34 *Mille talenta rotundentur*] *Rotundare, arrondir*, pour *perficere, parfaire.* Cela merite d'être remarqué. Nous diſons de même *un compte rond.*

35 *Et quæ pars quadret acervum*] C'eſt pour dire, amaſſez mille autres talens, pour achever le nombre de quatre mille. Ciceron a dit de même *quadrare ſeſtertia*, pour dire, achever le nombre des ſeſterces, le remplir.

36 *Scilicet uxorem cum dote*] Ceci dépend du 21. vers,

Ne plus frumenti dotalibus emetat agris
Mucius ?

Quoi! Mucius auroit trouvé un meilleur parti que moi ?

Car c'eſt le ſens de ce paſſage. Horace parle à un homme qui n'étoit pas marié.

37 *Et genus & formam regina Pecunia donat*] Horace parle ici ſelon le ſentiment des avares, qui diſoient

Ac benè nummatum decorat Suadela, Venusque.
Mancipiis locuples eget æris Cappadocum rex.
Ne fueris hic tu. Chlamydes Lucullus, ut aiunt,
Si posset centum scenæ præbere rogatus,
Quî possim tot? ait: tamen & quæram, & quot habebo
Mittam. Postpaulo scribit, sibi millia quinque
Esse domi chlamydum: partem, vel tolleret omnes.
Exilis domus est, ubi non & multa supersunt,
Et dominum fallunt, & prosunt furibus. Ergo
Si res sola potest facere & servare beatum,
Hoc primus repetas opus, hoc postremus omittas.
Si fortunatum species & gratia præstat,

Mer-

disoient des richesses ce que les Stoïciens disoient de la vertu. On peut voir la Satire III. du Livre II. vers 95.

Regina Pecunia] *Regina*, *Reine*, pour *Déesse*. Car les Romains en avoient fait une Divinité, quoiqu'ils ne lui ayent jamais consacré de temple.

38 *Decorat Suadela Venusque*] *Suadela*, la Déesse de la persuasion, que les Grecs apelloient *Peitho*. Plutarque met cette Déesse au nombre des Dieux qui presidoient au mariage; & c'est peut-être par cette raison qu'Horace la joint ici avec Vénus. Il vaut pourtant mieux prendre la chose en géneral. *Suadela* rend éloquent, & *Venus* rend aimable.

39 *Mancipiis locuples eget æris Cappadocum Rex*] Horace veut faire voir à cet avare & à cet ambitieux, qui croit que le souverain bien est dans les richesses, il lui veut faire voir qu'il n'est pas aisé de devenir riche; que ce dessein est plus vaste qu'il ne paroit, & qu'ainsi il n'est pas possible qu'un homme, qui prend ce parti, soit jamais heureux, parcequ'il ne peut jamais amasser les richesses qui peuvent procurer ce bonheur, & que quand il a une chose, il lui en manque une autre. Or pour être heureux il faut ne manquer de rien. C'est le sens de ce passage, qui avoit été caché.

Cappadocum Rex] Quelques Interpretes ont cru qu'Horace met ici *le Roi des Cappadociens*, pour un Marchand d'esclaves, parceque les Romains apelloient les esclaves *Cappadociens*. Perse dans la Satire VI.

——— Ne sit præstantior alter
Cappadocas rigidâ pingues plausisse catastâ.

Que personne ne s'entende mieux que vous à faire valoir & à bien vendre les Cappadociens dans leur petite loge.

Mais cela me paroit ridicule. Horace seroit fort grossier de dire à Numicius, *ne soyez pas comme les marchands d'esclaves*. D'ailleurs qu'est-ce qui empéchoit un marchand d'esclaves d'avoir de l'argent? Ce commerce étoit assez lucratif. *Cappadocum Rex* est ici assurément le Roi de Cappadoce. Horace dit de ce Roi qu'il étoit riche en esclaves, mais qu'il n'avoit point d'argent. & cela est vrai. Les Cappadociens étoient tous esclaves. Ces peuples étoient si fort nés pour la servitude, que quand les Romains voulurent les rendre libres, ils les refuserent en disant qu'ils ne pouvoient souffrir la liberté. D'un autre côté l'argent y étoit si rare, qu'ils payoient les tributs au grand Roi en chevaux & en mulets; & que lorsque Lucullus étoit en Cappadoce, un bœuf ne s'y vendoit qu'une drachme, dix sols, & un homme quatre drachmes, c'est-à-dire quarante sols. C'est pourquoi Ciceron dans la premiere Lettre du VI. Livre à Atticus, dit en parlant de la Cappadoce, & de son Roi Ariobarzanès: *Et mehercule ego ita judico, nihil illo regno spoliatius, nihil rege egentius. En effet je suis persuadé qu'il n'y a rien de plus dénué d'argent que ce Royaume, rien de plus pauvre que son Roi.* Et c'est ce qui fonde la raillerie cachée qui est dans le raisonnement d'Horace. La Cappadoce étoit un Royaume de l'Asie Mineure, entre le Pont-Euxin, la petite Arménie, le Mont Taurus, & la Galatie.

40 *Ne fueris hic tu*] Gardez-vous bien d'être comme le Roi de Cappadoce. C'est une raillerie fort delicate. Horace veut faire comprendre à cet ambitieux & à cet avare, que puisqu'un Roi même ne peut être riche en tout, il est ridicule à un particulier de pretendre trouver un veritable bonheur dans les richesses.

Chlamydes Lucullus, ut aiunt] Pour être riche il ne suffit pas d'avoir toutes les choses nécessaires, & de ne manquer de rien; il faut avoir de tout dans une

& la beauté. Vénus elle-même, & la Déesse de la persuasion font la cour à un homme riche. Le Roi de Cappadoce a une infinité d'esclaves; mais il manque d'argent: gardez-vous bien d'être comme lui. On dit qu'un jour Lucullus ayant été prié de préter cent manteaux de pourpre pour la representation d'une tragédie: Le moyen, dit-il, d'en avoir un si grand nombre? Cependant je chercherai & je vous envoyerai tous ceux qui seront chez moi. Le lendemain il écrivit qu'il en avoit cinq mille, & qu'on pouvoit les prendre tous, ou en partie. Une maison est pauvre, quand il n'y a pas beaucoup de choses superflues, que le maître ignore, & qui accommodent les voleurs. Après cela donc si le bien est l'unique chose qui puisse vous rendre & vous faire vivre toujours heureux, travaillez plus que personne pour en amasser, ne vous lassez point. Si c'est le faste & le crédit qui seuls puissent procurer ce bonheur, achetons un esclave qui nous aprenne les noms de chaque citoyen, qui

une si grande abondance, qu'on en ait pour soi & pour les voleurs, & qu'on n'en sache pas même le compte. Et c'est ce qu'il prouve par l'exemple de Lucullus. Qu'y a-t-il donc de plus ridicule que de faire consister son bonheur dans des biens dont on ne doit faire aucun usage, & que l'on doit même ignorer? Il n'y a rien de plus fin & de plus delicat que la maniere dont Horace combat cet ambitieux, en faisant semblant de lui céder & de lui accorder tout.

41 *Si posset centum scena prabere rogatus*] Celui qui demanda ces manteaux à Lucullus, étoit un Préteur qui vouloit donner des jeux au peuple, selon la coutume; & ces manteaux étoient des manteaux de pourpre, les mêmes que les Romains apelloient *paludamenta*.

43 *Sibi millia quinque*] Plutarque n'en met que deux cents; mais Horace embellit le conte.

45 *Exilis domus est*] C'est la conséquence qu'Horace tire de ce qu'il vient de raconter de Lucullus. En effet il s'ensuit de cet exemple, qu'un homme ne peut être apellé veritablement riche, s'il ne l'est en tout, comme Lucullus l'étoit en manteaux. Et cela prouve inconteftablement, que les hommes ne sauroient trouver le veritable bonheur dans les richesses. Plutarque a parlé de cet endroit d'Horace en racontant cette histoire de Lucullus, *Εἰς ὃ καὶ Φλάκκος ὁ ποιητὴς ἐπιπεφώνηκεν*, &c. ce qu'Amiot me paroit avoir mal traduit, *& pourtant le Poëte Horace faisant ce conte, y ajoute une belle exclamation contre la superfluité*. Ce qu'Horace dit ici n'est point une exclamation: c'est une sentence qui fait un sens entier, qui resulte de ce qui précede; les maîtres de l'art l'apellent un *épiphoneme*, qui ne doit point être confondu avec l'exclamation. D'ailleurs ce n'est pas contre la superfluité, au contraire c'est pour prouver la nécessité de la superfluité à ceux qui font consister le souverain bien dans les richesses. Le mot *exilis* signifie *pauvre, vuide, chétive*; comme dans l'Ode IV. du Livre I. *& domus exilis Plutonia*, la maison de Pluton, où il n'y a rien à prendre. Plutarque l'avoit fort bien expliqué: *Il n'y a point de richesses dans une maison, quand, &c.*

46 *Et dominum fallunt*] *Fallunt*, trompent, pour *latent*, sont cachées, inconnues, &c.

Ergo si res sola potest] Si après ce que je viens de dire, pour établir la nécessité du superflu, tu crois encore que les richesses seules peuvent te rendre heureux, va donc, travaille sans relâche à devenir riche. C'est une concession pleine de moquerie, dont on se sert avec succès, quand on a prouvé le contraire de ce qu'on semble accorder.

47 *Facere & servare beatum*] Il employe encore les mêmes termes dont il s'est servi dans le second vers. Car ce sont les termes essenciels, & qui contiennent la seule veritable definition de ce qui peut faire le bonheur des hommes.

48 *Hoc primus repetas opus*] *Opus*, les moyens d'amasser des richesses.

49 *Si fortunatum*] Après avoir parlé des richesses en géneral, il parle des differens usages qu'on en peut faire: car ceux ci les aiment pour être magnifiques, & pour avoir du crédit: ceux-là pour faire bonne chere; & ces autres pour vivre dans l'amour & dans les plaisirs. Horace examine ces trois differens usages. Mais si tout cela ensemble ne peut rendre heureux, comme cela est certain, il est ridicule de penser que chacune de ses parties le puisse faire.

Species & gratia prastat] *Species*, la belle aparence, comme la magnificence dans les habits, dans le train, l'éclat des charges, &c. *Gratia*, l'autorité, le crédit. Torrentius a eu tort de prendre *species* pour la beauté, & *gratia* pour la bonne grace. Il n'est pas question de cela ici.

M 2 50 Mer-

Mercemur ſervum, qui dictet nomina, lævum
Qui fodicet latus, & cogat trans pondera dextram
Porrigere. Hic multùm in Fabiâ valet, ille Velinâ:
Cuilibet hic faſces dabit, eripietque curule
Cui volet, importunus, ebur. Frater, pater, adde :
Ut cuique eſt ætas, ita quemque facetus adopta.
Si bene qui cœnat, bene vivit : lucet, eamus
Quò ducit gula : piſcemur, venemur : ut olim
Gargilius, qui manè plagas, venabula, ſervos,
Differtum tranſire forum populumque jubebat :
Unus ut è multis populo ſpectante referret
Emtum mulus aprum. Crudi tumidique lavemur,

Quid

50 *Mercemur ſervum qui dictet nomina*] Les Romains, qui prétendoient aux charges, & qui vouloient gagner la faveur du peuple, avoient toujours auprès d'eux des eſclaves, dont la ſeule fonction étoit d'aprendre les noms de tous les Romains, & de les nommer à leurs maitres, afin qu'ils puſſent ſaluer chacun par nom & ſurnom. Car cette ſorte de ſalut étoit une marque d'eſtime chez les Romains, comme chez les Grecs. Ces eſclaves étoient apelles *Nomenclatores*.

51 *Lævum qui fodicet latus*] *Fodere* & *fodicare latus*, c'eſt pouſſer quelqu'un pour l'avertir de faire quelque choſe, ſans qu'il paroiſſe qu'on l'ait averti. Terence dans l'Hécyre, Act. III. ſcene V. Lach. *Dic juſſiſſe te.* Phidip. *Noli fodere, juſſi.* Lach. *Dites que vous l'avez fait.* Phidip. *Oui, mais ne m'enfoncez pas les côtes, &c.* Horace met *le côté gauche*, parceque les eſclaves ſe tenoient toujours à la gauche de leur maitre.

Et cogat trans pondera dextram porrigere] Et qui oblige ſon maître à donner la main à un bourgeois qui paſſe dans la rue, pour lui aider à paſſer un embaras, comme une poutre qu'on traine, une groſſe pierre qui occupe la rue. C'eſt le ſens naturel de ce paſſage, qu'on a voulu à toute force mal expliquer. Théodore Marcile lui a fait la violence la plus outrée dont on ait jamais oui parler: car il a expliqué, *trans pondera dextram porrigere, corrompre le peuple par des largeſſes au-delà des meſures preſcrites*: & cela fondé ſur ce que dans Feſtus on trouve *publica pondera*, les meſures publiques, comme *quadrantal vini, congius vini*, qui doivent peſer tant de livres. Quelle miſere d'être ſi ſavant! Sigonius n'a pas mieux réuſſi, quand il a expliqué *trans pondera dextram porrigere*, tendre la main en la tirant de deſſous ſa robe, parcequ'en marchant on ſoutenoit de ſa main droite ſa robe retrouſſée. Mais ce qui m'étonne davantage, c'eſt que Grévius, ce Critique ſi ſage, en reprenant Sigonius, explique ce *trans pondera*, contre toute ſorte de gravité & de bienſéance, *contra gravitatem, contra quam viros graves decet.* Et cela, parceque *pondus* ſignifie quelquefois *gravité*, comme notre mot *poids*. *Cela a du poids.* J'oſe dire que *trans pondera* en ce ſens-là n'eſt pas Latin. C'eſt un veritable monſtre.

52 *Hic multùm in Fabiâ valet*] C'eſt ce que l'eſclave dit à ſon maître.

Fabiâ, Velinâ] Ce ſont les noms de deux Tribus du peuple Romain. La Fabiene, ainſi apellée de la famille des Fabiens qui étoient de cette Tribu. Et la *Veline*, qui n'a pas eu ce nom de la ville de Velies dans la Lucanie, mais du Lac Velin, dans le pays des Sabins; dont Virgile parle dans le VII. Liv. *fonteſque Velini*, & *qui roſea rura Velini*.

53 *Cuilibet hic faſces dabit, eripietque Curule*] *Faſces*, les faiſceaux de verges, *ebur curule*, la chaiſe d'ivoire, qui étoient les enſeignes des premieres dignités, comme des Conſuls, des Préteurs, des Ediles, &c.

54 *Importunus*] Inquiet, remuant, fâcheux, qui aime à faire du déplaiſir, & à s'opoſer à ce qu'on deſire.

Frater, pater adde] C'eſt Horace qui reprend la parole, & qui dit à cet ambitieux: Ne vous contentez pas de faire ce que cet eſclave vous dit, & de ſaluer chacun par ſon nom; apellez encore l'un votre pere, l'autre votre frere, ſelon les dégrés de l'âge.

55 *Ita quemque facetus adopta*] *Facetus*, plaiſant, ἄρεσκος, flateur, courtiſan. C'eſt celui que les Latins apelloient *blandum* & *feſtivum*. Comment peut-on penſer que le veritable bonheur ſe trouve dans une choſe qui, en ôtant le repos, oblige à faire mille lâchetés & mille baſſeſſes?

56 *Si bene qui cœnat, bene vivit*] Voici le ſecond uſage qu'on peut faire des richeſſes, la bonne chere. Mais il faudroit être inſenſé pour croire pouvoir trouver là le veritable bonheur.

58 *Gar-*

qui nous pouſſe doucement, pour nous avertir de leur donner la main pour leur aider à paſſer quelque embaras; & qui nous diſe à l'oreille, celui-là eſt tout puiſſant dans la Tribu Fabienne, celui-ci eſt le maître dans la Tribu de Velies. Le vieillard qui vient à vous, peut donner & ôter les faiſceaux & le ſiége Curule à qui il voudra. Sur ces avis, apellez l'un votre frere, & l'autre votre pere, & en habile flateur adoptez-les chacun ſelon ſon âge. Si celui qui fait grand chere eſt heureux, dès la pointe du jour allons où la bouche nous mene. Ne penſons qu'à la pêche, qu'à la chaſſe, comme faiſoit, il n'y a pas encore longtems Gargilius, qui le matin paſſoit au travers de la place Romaine & de l'aſſemblée du peuple, avec ſes toiles, ſes pieux & ſes eſclaves, afin qu'au milieu de tout cet équipage on lui vit le ſoir raporter ſur ſon mulet un ſanglier qu'il avoit acheté. Jettons-

58 *Gargilius qui manè plagas*] Horace donne ici un plaiſant ridicule à ce Gargilius, qui étant fort riche, & voulant paſſer pour grand chaſſeur, traverſoit Rome dès le matin à la vue de tout le peuple, avec un grand équipage de chaſſe, & revenoit le ſoir avec un ſanglier qu'il avoit acheté. La folie de ceux qui prétendent trouver le ſouverain bien dans les richeſſes, eſt ſemblable à celle de ce Gargilius.

Plagas] Des filets fort ſerrés, des toiles à prendre les bêtes.

Venabula] Une eſpece de demi-pique dont le fer étoit fort large. C'eſt pourquoi Virgile a dit, *lato venabula ferro.* On s'en ſervoit à la chaſſe des bêtes fauves. Varron: *Nempe ſues ſylvaticos in montibus ſectaris venabulo, aut cervos. Tu pourſuis dans les montagnes les ſangliers ou les cerfs avec ta pique.*

59 *Differtum tranſire forum populumque jubebat*] Voici une façon de parler bien extraordinaire, *tranſire forum differtum populumque*, pour *tranſire forum differtum populo.* Je ne crois pas qu'on en puiſſe trouver d'exemple. D'ailleurs voilà encore *populo* dans le vers ſuivant. Horace n'écrivoit pas avec tant de négligence. Monſieur le Févre, dont la critique étoit ſi fine & ſi exacte, a eu raiſon d'en être choqué, & de corriger:

Differtum tranſire forum, pontemque jubebat.

Ce pont étoit le pont Sublicius ou Æmilius. Car ce chaſſeur ne pouvant aller chaſſer que dans la Toſcane, il falloit néceſſairement qu'il paſſat par la place Romaine, & par le pont Æmilien. * M. Bentlei vient après M. le Févre & profite de ſa critique; mais pour y mettre quelque choſe du ſien, au lieu de *pontemque*, il lit *campumque*, le champ de Mars: ce qui ne peut ſubſiſter; car outre que *campumque* eſt trop éloigné de *populumque*, il n'eſt pas croyable que ce Gargilius revenant de la chaſſe paſſat par le *forum Romanum* & par le champ de Mars. La poſition des lieux ne le ſouffre point. D'ailleurs ce ſavant homme ſe trompe encore, quand il croit que ce mot *manè* ſe doit entendre du tems du retour de cette chaſſe, & que ce chaſſeur revenoit avant midi. Comment conçoit-il qu'un homme qui part le matin avec un grand équipage de chaſſe pour le ſanglier, revienne le matin même avant midi. La chaſſe du ſanglier n'eſt pas ſitôt finie. Horace dit aſſûrément que Gargilius partoit le matin, & qu'il revenoit le ſoir & repaſſoit par les mêmes endroits. On voit bien que M. Bentlei n'eſt pas chaſſeur. *

60 *Populo ſpectante referret emptum mulus aprum*] Comme ce Gargilius ſe trompoit le premier en faiſant conſiſter ſon bonheur à tromper le peuple, & à lui faire accroire qu'il avoit tué les ſangliers qu'il venoit d'acheter: tout de même, ceux qui veulent nous perſuader qu'ils ſont heureux par leurs richeſſes, ſe trompent en voulant nous tromper. Les richeſſes ſeules ne peuvent jamais donner que de faux plaiſirs.

61 *Crudi tumidique lavemur*] Mettons-nous au bain d'abord après le repas, & avant que la digeſtion ſoit faite, pour pouvoir toujours manger, & par ce moyen être toujours heureux. Les Anciens ont parlé du bain après le repas, comme d'une intemperance horrible & funeſte. Perſe dans la III. Satire.

Turgidus hic epulis atque albo ventre lavatur,
Gutture ſulphureas lentè exhalante mephites.

Celui-là plein de viande, & le ventre tendu ſe jette dans le bain, ſon goſier exhalant avec peine une odeur empeſtée.

Juvénal a auſſi parlé de ces bains après le repas dans ſa premiere Satire:

M 3 *Pœna*

Quid deceat, quid non, obliti: Cerite cerâ
Digni, remigium vitiosum Ithacensis Ulyssei:
Cui potior patriâ fuit interdicta voluptas.
Si, Mimnermus uti censet, sine amore jocisque
Nil est jucundum, vivas in amore jocisque.
Vive, vale; si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti: si non, his utere mecum.

AD

Pœna tamen præsens cùm tu deponis amictus
Turgidus, & crudum pavonem in balnea portas.
Hinc subitæ mortes, atque intestata senectus.

Tu ne portes pas loin la peine de ton intemperance, lorsque le ventre plein, & sans te donner le tems de digerer un paon que tu viens de manger, tu te jettes dans le bain. Voilà d'où viennent tant de morts subites; voilà ce qui emporte tant de vieillards qui meurent sans faire testament.

62 *Quid deceat, quid non obliti*] Car ces bains après le repas étoient non seulement contre la coutume, mais aussi contre les bonnes mœurs.

Cerite cerâ digni] Cere étoit une ville considerable de la Toscane, sur les bords de la mer, au voisinage de Rome. On n'en voyoit plus que les masures du tems de Strabon. Les Romains donnerent le droit de bourgeoisie plein & entier à tous ses habitans, parcequ'ils avoient retiré les Prêtres & les Vestales qui s'y étoient refugiés pendant la guerre des Gaulois. Quelque tems après, ces mêmes habitans s'étant révoltés, & ayant fait quelques courses dans le territoire de Rome, les Romains leur déclarerent la guerre; & enfin leur ayant pardonné leur crime, à cause de leur premier bienfait, ils leur laisserent le droit de bourgeoisie; mais pour les punir, & pour en faire un exemple, ils les priverent du droit de suffrage. Depuis ce tems-là, quand les Censeurs ôtoient ce droit de suffrage à quelqu'un, pour le noter d'infamie, on apelloit cela *l'écrire sur le livre des Cerites*; & le livre où on écrivoit étoit lui-même apellé *Tabulæ Cerites*, & *cera Ceritis*. Voilà l'histoire des Cerites, qu'on n'avoit point bien démêlée, & à laquelle Aulugelle même s'est trompé. Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter cela à fond, contentons-nous d'expliquer le passage d'Horace. L'aplication qu'il fait de l'histoire de ces Cerites à ceux qui abandonnant la vertu, suivent les richesses, & se livrent à leurs passions, est fort heureuse. En effet, par cette lâche desertion, les hommes se privent du droit de suffrage, que la vertu seule peut donner, & qui est le veritable caractere des hommes libres. Et on peut leur apliquer justement ce vers raporté par Philon, & que Marc-Antonin a adopté dans l'onzieme Livre:

Δοῦλος πέφυκας, οὐ μέτεστί σοι λόγου:

Tu es esclave, il ne t'apartient pas de parler & de dire ton avis.

63 *Remigium vitiosum Ithacensis Ulyssei*] *Remigium* pour *remiges*, comme *servitium* pour *servi*. Horace apelle ici les rameurs d'Ulysse ceux qu'il apelle ailleurs ses compagnons.

64 *Cui potior patria fuit interdicta voluptas*] Il n'est question ici que de la bonne chere; c'est pourquoi on a bien vu qu'Horace ne veut parler que des bœufs du Soleil, que les compagnons d'Ulysse mangerent en Sicile, quoiqu'Ulysse le leur eût defendu, & qu'il leur eût déclaré de la part de Tiresias & de Circé, que s'ils contrevenoient à ses ordres, jamais ils ne reverroient leur pays. Homere dans le douzieme Livre de l'Odyssée.

65 *Si, Mimnermus uti censet*] Voilà le troisieme usage que l'on peut faire de ses richesses, c'est de s'en servir pour vivre dans l'amour, dans les jeux & dans les plaisirs.

Mimnermus] Mimnerme étoit un Poëte d'Ionie, qui vivoit du tems de Cresus & de Solon, plus de six cents ans avant Notre Seigneur. Il ne nous reste que des fragmens de ses élegies & de ses ïambes; mais ces fragmens nous font voir que c'étoit un fort grand Poëte. Il réussissoit surtout admirablement à peindre l'amour & la volupté. Son stile est simple, poli & riche; & l'on pouroit le comparer en tout à Ovide, si le stile du Poëte Latin étoit aussi serré & aussi plein que celui du Poëte Grec. Le vieux Commentateur dit que c'étoit un Poëte Epicurien; mais il faut expliquer cela favorablement. Il a voulu dire que ce Poëte faisoit consister le souverain bien dans la volupté, comme Epicure le fit après lui. Car Mimnerme étoit plus de trois cents ans avant Epicure.

Sine amore jocisque nil est jucundum] Horace avoit en vue ces vers de Mimnerme:

Τίς δὲ βίος, τί δὲ τερπνὸν ἄτερ χρυσῆς Ἀφροδίτης;
Τεθναίην ὅτε μοι μηκέτι ταῦτα μέλοι.

Quelle vie peut-on mener, & qu'y a-t-il d'agréable sans

Jettons-nous dans le bain à l'iſſue de table, ſans nous mettre en peine ni d'honnêteté, ni de bienſéance, dignes d'être écrits ſur les regiſtres de ceux de Ceré, & plus corrompus que les compagnons d'Ulyſſe, qui prefererent à leur patrie des plaiſirs defendus. Enfin, ſi comme Mimnerme l'a ſoutenu, il n'y a rien d'agréable ſans l'amour & ſans les jeux, j'y conſens, vivez dans les jeux & dans l'amour. Adieu. Si vous avez de meilleures maxime, faites-m'en part; ſinon, ſervez-vous des miennes.

A

ſans la belle Vénus? Que je meure quand je n'aurai plus de part à ſes plaiſirs.

66 *Vivas in amore jocisque*] Horace dit cela en ſe moquant. Car il n'y a perſonne qui puiſſe ſoutenir que le ſouverain bien ſe trouve dans les jeux & dans l'amour. C'eſt un ſentiment trop indigne de l'homme, & il eſt aiſé de voir que la Nature nous a créés pour quelque choſe de plus grand & de plus parfait. *Ad majora enim quædam nos Natura genuit & conformavit.* Ciceron dans le premier Livre *de finib.*

67 *Si quid noviſti rectius iſtis, candidus imperti; ſi non, his utere mecum*] Horace, pour excuſer la liberté de cette Epitre, qui eſt un peu forte, finit par un précepte des Stoïciens, qui enſeignoient que les hommes doivent ſe faire part de leurs lumieres, & ſuivre toujours celui qui a la verité de ſon côté, ſans écouter ni la honte, ni la jalouſie; & pour empécher ces deux paſſions, qui ſont les plus grands ennemis de la raiſon & de la verité, ils prouvoient que l'homme eſt auſſi libre quand il ſe rend aux avis des autres, que quand il ſuit ſes caprices & ſes opinions. Il y a ſur cela un paſſage admirable dans les Livres de l'Empereur Marc-Antonin, comme on peut le voir dans la traduction que nous en avons donnée avec des Remarques. Mais comme ceux qui ont la raiſon de leur côté ne peuvent pas toujours la faire connoître & aimer aux autres, les mêmes Stoïciens donnoient ſur cela un précepte qui n'eſt pas moins utile que le premier. Car ils diſoient qu'il faut ou corriger les hommes, ou les ſouffrir, *δίδασκε οὖν, ἢ φέρε*, *enſeigne-les donc, ou les ſouffre.*

NOTES SUR L'EPITRE VI. LIV. I.

Le P. Sanadon convient avec M. Dacier ſur la date de cette Epitre.

1 *Nil admirari prope*] Le P. S. joint *prope* avec *admirari*, parceque ſans cela la propoſition eſt génerale & fauſſe, & qu'avec cela elle ſe trouve exactement vraie.

20 *Gnavus manè forum*] Quoique l'éloquence ne fût point alors une profeſſion mercénaire & lucrative, dit le P. S. elle ne laiſſoit pas d'ouvrir la voie aux charges, & de mener par là à des fortunes conſiderables, comme il paroit par pluſieurs endroits des anciens Auteurs. Ciceron de ſimple Chevalier d'une petite ville de province, s'éleva par ce moyen aux premieres dignités de la République, & mit de grands biens dans ſa maiſon. Voilà pourquoi Horace propoſe à Numicius de fréquenter le bareau, & je ne vois pas, ajoute le P. S. quelles difficultés M. Dacier peut trouver dans cette explication, qui n'a rien que de naturel; & tout bien examiné, je ne trouve d'embaras que dans le parti qu'il a pris, qui donne également un tour forcé au texte & à la penſée.

22 *Mucius: indignum*] Le P. S. lit *Mutus, & indignum*, comme portent les manuſcrits & quelques-unes des premieres éditions, de l'aveu de Torrentius & de M. Bentlei; & ce nom propre n'eſt pas inconcu chez les Romains, puiſqu'on le trouve dans les anciennes inſcriptions.

31 *Putas, ut*] On trouve dans les plus anciens manuſcrits, *putes*, &c. C'eſt la leçon que le P. S. a employée, après M. Bentlei.

51 *Trans pondera dextram porrigere*] C'eſt-à-dire, *tendre la main à ceux qui paſſent, même au milieu des plus grands embaras*, comme le rend le P. S. J'ai ſuivi, dit-il, l'explication qui m'a parue la plus naturelle. Les rues de Rome étoient ſouvent embaraſſées par les voitures publiques, qui étoient chargées de poutres, de pierres & d'autres choſes ſemblables, comme Horace le dit dans une autre Epitre. Sa penſée eſt donc qu'un homme, qui brigue les ſuffrages du peuple, doit mettre ces embaras & ces retardemens à profit, pour faire amitié à ceux qui ſe trouvent arrêtés comme lui dans le chemin, falût-il pour cela ſe gliſſer au travers des embaras, pour joindre ceux qui ſont de l'autre côté de la rue.

53 *Hic faſces dabit*] Quatre manuſcrits & une des meilleures éditions portent *is faſces dabit*, & le P. S. a reçu cette leçon. *Is*, comme il le remarque, deſigne une troiſieme perſonne, & vient parfaitement

faitement bien après *hic*, & *ille*. En lisant ici *hic*, ajoute ce Pere, on donne à croire que ceci convient encore à celui qui dispose des suffrages dans les deux tribus dont il a été parlé; ce qui n'est point du tout l'intention du Poëte.

59 *Forum populumque*] Cette leçon est incontestablement defectueuse, & comme le P. S. l'a fort bien remarqué, *populum* & *populo* mis dans deux vers de suite, font un très mauvais effet. D'ailleurs on n'entend point ce que veut dire *differtum forum populumque* : l'épithete ne peut convenir qu'au premier des deux substantifs; car jamais on n'a dit *populus differtus*. On a proposé de lire *campumque*, ou

---

AD MÆCENATEM.

EPISTOLA VII.

QUINQUE dies tibi pollicitus me rure futurum,
Sextilem totum mendax desideror. Atqui
Si me vivere vis sanum, rectèque valentem,
Quam mihi das ægro, dabis ægrotare timenti ,
Mæcenas, veniam, dum ficus prima calorque
Designatorem decorat lictoribus atris :
Dum pueris omnis pater & matercula pallet:

Officio.

HORACE écrit à Mécénas, pour s'excuser de ce qu'il est à Tibur plus longtems qu'il ne lui avoit promis. Il lui dit que le soin de sa santé l'empêche de retourner à Rome pendant les chaleurs de la Canicule ; & que si les neiges viennent, ce même soin l'obligera d'aller à Tarente, & qu'il ne se rendra près de lui qu'au printems. Il le loue de sa liberalité; & il lui fait connoître qu'il n'a pas oublié que les bienfaits, dont il l'a comblé, meriteroient qu'il fût plus assidu auprès de lui : mais il lui represente qu'il n'est plus en âge ni en état de lui faire sa cour comme auparavant: & il lui déclare sans façon qu'il aimeroit mieux lui rendre tout ce qu'il a reçu de lui , que de n'avoir pas la liberté de vivre à sa fantaisie. Il embellit cela, à sa maniere, de deux ou trois contes fort plaisans. C'est une des plus belles Epitres d'Horace. Elle enseigne de quelle maniere on doit vivre avec les Grands. Il faut avoir pour eux toute l'assiduité & tous les égards qu'exigent l'amitié, le devoir & la reconnoissance, selon l'âge & l'état où l'on est. Mais un honnête homme ne reconnoît jamais des bienfaits par la perte de sa liberté. On cesse d'être vertueux, quand on cesse d'être libre. Horace étoit déja vieux, & c'est un de ses derniers ouvrages. Il faut que ses beautés soient bien grandes & bien sensibles, puisque Jule Scaliger en a été si frapé, qu'il a écrit, *septima Epistola adeo elegans est & adeo urbana , ut ad eas virtutes nihil addi posse videatur. Cette septieme Epitre est si élégante & si pleine de politesse & d'urbanité , qu'il semble qu'on ne puisse rien ajouter aux beautés dont elle brille.*

1 *Quinque dies tibi pollicitus me rure futurum*] Quand Horace partit pour aller à Tibur sur la fin de Juillet , il promit à Mécénas qu'il ne seroit-là que cinq jours ; & il y a bien de l'aparence qu'il ne fit cette promesse que pour avoir la permission d'y aller. *Rure* pour *ruri*, ou *in rure*, à sa maison de campagne dans le pays des Sabins.

2 *Sextilem totum*] Tout le mois d'aout , qui étoit apellé *sextilis* , parceque c'étoit le sixieme mois de l'année qui commençoit par le mois de mars.

4 *Quam mihi das ægro, dabis ægrotare timenti*] Mécénas souffroit qu'Horace se retirat à la campagne, dès qu'il etoit tant soit peu incommodé. Ce Poëte se sert de cela pour lui representer qu'il doit avoir la même bonté pour lui, quand il a peur de le devenir; & cette raison est fort bonne quand le danger est manifeste. Les chaleurs de la Canicule & toute l'automne sont fort dangereuses à Rome; & Horace tâchoit toujours d'aller passer ce tems-là dans le pays des Sabins, qui étoit montagneux & froid. Voyez l'Epitre XVI. où il parle de la situation de sa maison.

5 *Dum ficus prima*] Les premieres figues qui viennent au commencement d'aout.

Calor-

ou *pontemque*, ou *clivumque*, & le P. S. a preferé la premiere correction, qui est de M. Bentlei. Sa raison est, qu'Horace ne veut pas parler de deux endroits de passage, comme sont un pont ou une rue, mais de deux grandes places, où le peuple se trouve toujours assemblé en grand nombre; ce qui convient tout à fait à la place Romaine & au champ de Mars. De plus M. Bentlei a bien prouvé que les Auteurs joignent ordinairement ces deux endroits ensemble, & que ce n'est pas la premiere fois que les abréviations des copistes ont donné lieu de confondre *campus* & *populus*. La distance, qui se trouvoit entre ces deux places, conclud le P. S. sert à donner du relief à la forfanterie de Gargilius.

A MECENAS.

EPITRE VII.

APRES vous avoir promis que je ne serois à la campagne que cinq ou six jours, il se trouve que je suis un menteur; car j'y ai déja passé tout le mois d'août. Mais si vous voulez que je conserve ma santé, & que je me porte bien, Mécénas, la même liberté que vous me donneriez si j'étois malade, vous me la donnerez, s'il vous plait, pendant que je crains de le devenir, surtout lorsque les premieres figues & les excessives chaleurs font marcher à toute heure les Crieurs d'enterrement, accompagnés de la noire troupe

Calorque] Les grandes chaleurs, les chaleurs de la Canicule.*

6 *Designatorem decorat lictoribus atris*] *Designatores* étoient des Huissiers qui marquoient les places dans les théâtres. Plaute dans le Prologue du *Pœnulus:*

Neu designator præter os obambulet,
Neu sessum ducat dum histrio in scenâ siet.

Que l'Officier qui marque les places ne se promene point à notre barbe, & qu'il ne place personne pendant que les Acteurs seront sur la scene.

Il y avoit de ces Officiers à toutes les cerémonies & à toutes les pompes publiques, pour régler la marche & le rang de chacun. Il y en avoit donc aussi un à tous les enterremens, pour régler la marche du convoi. Il y en avoit par conséquent aux jeux qu'on faisoit aux funerailles des personnes considerables. Donat sur les Adelphes: *Designatores qui ludis funebribus præsunt*. *Designator* étoit un des principaux Ministres de la Déesse Libitine; & quand il alloit lever un corps, il étoit accompagné d'une troupe d'Officiers de funerailles, que Séneque apelle *Libitinarios*, comme les *Pollinctores*, *Vespillones*, *Ustores*, *Sandapilarii*, *Præficæ*, *&c.* Tous ces gens-là vétus de noir marchoient en pompe devant cet Officier, comme les Huissiers marchoient devant les Magistrats. Et c'est ce qui a fourni à Horace cette plaisante idée. Ces *Designatores*, c'est ce que nous apellons proprement aujourd'hui des *Crieurs* d'enterrement, qui marchent après le corps à la tête du convoi, & sont suivis d'une troupe de garçons vétus de noir; & ce n'est pas la seule chose que nous avons empruntée des Romains dans nos cerémonies. C'est le sens naturel de ce passage. Je sais bien que Fulvius Ursinus dans ses Notes sur les loix & les sénatusconsultes l'a expliqué autrement; & qu'il a cru que *Designator* étoit ici ce que la loi des 12 Tables a apellé *dominus funeris*. Voici la loi: *Præco funus indicito, dominus funeris in ludis accenso, lictoribus utitor.* *Que le Crieur public avertisse du jour du convoi, & s'il y a des jeux, que le maître de l'enterrement ait un Huissier & des Licteurs.* Mais je crois qu'il y a de la difference entre *designator*, & *dominus funeris*. *Designator* étoit le maître des cerémonies, le Crieur public, *præco*: & *dominus funeris* étoit celui qui menoit le deuil, le plus proche parent du mort, ou celui qui tenoit sa place. Il étoit de la décence que ce personnage eût quelque marque de distinction.

7 *Dum pueris omnis pater*] Car cette saison est mortelle à Rome. C'est pourquoi Horace dit dans la

Officiosaque sedulitas & opella forensis
Adducit febres, & testamenta resignat.
Quòd si bruma nives Albanis illinet agris,
Ad mare descendet vates tuus, & sibi parcet,
Contractusque leget : te, dulcis amice, reviset
Cum Zephyris, si concedes, & hirundine primâ.
Non, quo more piris vesci Calaber jubet hospes,
Tu me fecisti locupletem. Vescere, sodes.
Jam satis est. At tu quantumvis tolle. Benignè.
Non invisa feres pueris munuscula parvis.
Tam teneor dono quàm si dimittar onustus.
Ut libet : hæc porcis hodie comedenda relinques.
Prodigus & stultus donat quæ spernit & odit.
Hæc seges ingratos tulit, & feret omnibus annis.

Vir

la VI. Satire du Livre II. *que c'est le principal revenu de la cruelle Libitine.*

Autumnusque gravis, Libitinæ quæstus acerbæ.

On en a dit ailleurs la raison.

8 *Officiosaque sedulitas*] C'est-à-dire l'assiduité à faire sa cour aux Grands. *Officium facere*, faire sa cour.

Opella forensis] Horace apelle *opellam forensem*, tous les devoirs, toutes les affaires qui obligent ceux qui sont à Rome d'aller au Palais pour servir quelqu'un, pour cautionner ou pour solliciter pour lui, &c. On en peut voir un exemple dans la Satire VI. du Livre II. *Romæ sponsorem me rapis. Quand je suis à Rome, vous ne manquez pas de m'entrainer au Palais, afin que je sois caution.*

9 *Et testamenta resignat*] *Ouvre les testamens*, c'est-à-dire, *fait mourir* : car on n'ouvre les testamens qu'après la mort du testateur.

10 *Quòd si bruma nives*] Lambin prétend que ce *si* n'est point conditionel en cet endroit, & qu'il marque le tems : *si* pour *cum*, *quand*. Mais il n'a pas pris garde d'assez près à ce passage; quand le *si* est joint avec *quòd*, il ne peut jamais être que conditionel. Horace n'avoit dessein d'aller à Tarente qu'en cas qu'il neigeat ; car les neiges rendent l'hiver rude & incommode. Mais si l'hiver étoit doux & beau, il avoit resolu de retourner à Rome.

Albanis agris] *Dans les champs d'Albe*, c'est-à-dire dans la campagne de Rome.

11 *Ad mare descendet vates tuus*] *Votre Poëte descendra vers la mer.* C'est-à-dire, il ira à Tarente, où les hivers sont toujours doux, & les printems fort longs; comme il le dit dans l'Ode VI. du Liv. II.

Ver ubi longum, tepidasque præbet
Jupiter brumas. -----

*D'ailleurs l'air de la mer est toujours plus chaud que celui de la terre. Plutarque dans son Traité *du premier froid : l'hiver nous fait chercher*, dit-il, *les apartemens hauts & les plus éloignés de la terre, & l'été nous voudrions nous enfoncer dans son sein, & nous cherchons les salles basses. C'est pourquoi l'hiver nous cherchons les habitations qui sont près de la mer, & nous fuyons la terre à cause du froid; car nous mettons autour de nous l'air de la mer qui est chaud, & au contraire l'été à cause de l'excessive chaleur nous cherchons les lieux les plus éloignés de la mer, & plus avant dans les terres, parceque l'air y est rafraichi*, &c.*

Et sibi parcet] Il se ménagera, il s'épargnera. C'est-à-dire qu'il ne sera pas exposé à toutes les peines qu'il est obligé de prendre quand il est à Rome, & qui ruïnent sa santé. Le vieux Commentateur l'a expliqué, *il se garantira du froid*, *sibi parcet à frigore* : mais je ne suis pas de son avis.

12 *Contractusque leget*] Cruquius a mal expliqué ce passage : *il lira peu, il lira moins que de coutume* : car outre que cela n'est pas Latin, ce n'est pas là le sens. Pourquoi Horace liroit-il moins à la campagne qu'à Rome. Horace fait ici une image, & par ces mots, *contractusque leget*, il marque l'action d'un homme frilleux, qui se rapetisse, & qui se met presque le corps en double, *frigore duplicatus*, afin que le froid ait moins de prise sur lui. Et afin qu'on

troupe de leurs Officiers, que les peres & les meres ſont dans des allarmes continuelles pour leurs enfans, & que la néceſſité de faire ſa cour, & les diverſes affaires que l'on a au Palais, ou pour ſoi, ou pour ſes amis, cauſent des fievres mortelles, & font ouvrir tous les jours des teſtamens. Que ſi l'hiver couvre de neiges les campagnes d'Albe, votre Poëte ſe retirera vers la mer, ſe ménagera beaucoup, lira tout courbé & bien empaqueté dans ſa robe de chambre, & ſi vous le voulez bien, il ſe rendra près de vous au retour de la premiere hirondelle, & des premiers Zéphyrs. *Tout le bien que je poſſede, je le tiens de votre liberalité :* & en m'enrichiſſant vous n'avez pas fait comme les Calabrois, qui preſſent leurs hôtes de manger leurs poires. Mangez donc, je vous en prie. J'ai aſſez mangé. Mais prenez-en au moins dans vos poches tant qu'il vous plaira. Je vous remercie. Vos petits enfans ne ſeront pas fâchés que vous leur portiez ces petits preſens. Je vous ſuis auſſi obligé que ſi je m'en retournois avec ma charge. Comme il vous plaira, on va les donner tout à l'heure à nos cochons. Le prodigue & le fou

qu'on ne doute plus de la veritable ſignification de ce mot *contractus*, voici une autorité de ſaint Jerôme qui l'a pris dans le même ſens. C'eſt dans l'Epitre LIII. où en parlant de Vigilantius, il dit, *& graviſſimo frigore ſolus atque contractus Dormitantius vigilabit in lectulo.*

13 *Et hirundine primâ*] Car l'hirondelle paroît au commencement du printems. Heſiode:

Τὸν δὲ μέθ' ὀρθρογόη Πανδιονὶς ὦρτο χελιδὼν
Ἐς φάος ἀνθρώποις, ἔαρος νέον ἱσταμένοιο.

Après l'Arctiveure, la plaint hirondelle, fille de Pandion, paroit aux hommes au commencement du printems.

14 *Non quo more piris veſci Calaber jubet hoſpes*] Le deſſein d'Horace eſt de louer Mécénas de ſa liberalité, & de lui faire connoitre que quoiqu'il ſe tienne ſi longtems loin de lui, il n'a pourtant pas perdu le ſouvenir de ſes bienfaits, &c. Mais comme cette matiere auroit été ennuyeuſe, s'il l'avoit traitée ſerieuſement, il ſe jette dans le badinage, & quitant tout d'un coup Mécénas, il joue une ſcene d'un Calabrois, qui veut donner à ſon hôte des poires qu'à ſon refus il doit donner à ſes cochons. Ce dialogue eſt fort plaiſant: Horace ſavoit bien que de faire rire les hommes, c'eſt le plus court chemin pour les apaiſer.

Calaber] Horace donne cela à un Calabrois, pour rendre le conte plus plaiſant, en parlant lui-même ainſi de ſon pays. Car la Calabre faiſoit partie de la Pouille Peucétienne, où étoit Vénuſe. C'eſt pourquoi Martial apelle Horace *Calabrois*, & ſa lire, *Calabram lyram.*

16 *Benignè*] *Bene* & *benignè* ſont des mots dont on ſe ſervoit pour refuſer quelque choſe plus modeſtement. Les Grecs diſoient de même, *καλῶς* & *ἐπαινῶ, fort bien, je vous remercie.*

17 *Non inviſa feres pueris munuſcula*] Ceci eſt fondé ſur une coutume des Anciens. Ceux qui donnoient à manger, offroient à leurs conviés ce qu'il y avoit de meilleur à table, afin qu'ils l'emportaſſent chez eux ; & on apelloit ces preſens *apophoreta.* Saint Ambroiſe : *Qui ad convivium magnum invitantur, apophoreta ſecum reportare conſueverunt. Ceux qui ſont invités à un grand feſtin, ont accoutumé d'en remporter chez eux des plats tout pleins* &c.

20 *Prodigus & ſtultus donat quæ ſpernit & odit*] Ceux qui ne donnent que de leur ſuperflu, ou que les choſes qu'ils mépriſent, peuvent bien être apellés *prodigues*, mais ils ne peuvent jamais être apellés *liberaux*. Le liberal eſt celui qui donne avec choix & avec jugement, & qui donne des choſes dont il connoît le prix, & qui ne lui ſont pas indifferentes. Horace ne pouvoit jamais mieux louer la liberalité de ſon bienfaicteur que par cette image contraire.

21 *Hæc ſeges ingratos tulit*] Ces ſortes de fous & de prodigues, qui donnent ce qu'ils mépriſent, & dont ils ne ſe ſoucient point, ne font jamais que des ingrats, c'eſt-à-dire qu'on n'a aucune reconnoiſſance des preſens qu'on en reçoit. Car la reconnoiſſance doit être proportionnée au bienfait, & ce qui eſt donné de cette maniere ne merite pas le nom de bienfait, ou tout au plus ne peut être apellé que le dernier des bienfaits. Ciceron a donné ſur cela un précepte très judicieux & très ſolide dans ſon premier Livre des Offices : *Acceptorum autem beneficiorum ſunt delectus habendi : nec dubium quin maximo cui-* que

Vir bonus & sapiens dignis ait esse paratus,
Nec tamen ignorat quid distent æra lupinis.
Dignum præstabo me etiam pro laude merentis.
Quòd si me noles usquam discedere, reddes
Forte latus, nigros angustâ fronte capillos;
Reddes dulce loqui; reddes ridere decorum, &
Inter vina fugam Cynaræ mœrere protervæ.
Fortè per angustam tenuis vulpecula rimam
Resperat in cumeram frumenti: pastaque, rursus

Ire

quo plurimum debeatur, in quo tamen imprimis, quo quisque animo, studio, benevolentiâ fecerit, ponderandum est. Multi enim faciunt multa temeritate quadam sine judicio, vel morbo, in omnes, vel repentino quodam, quasi vento, impetu animi incitati: quæ beneficia æquè magna non sunt habenda, atque ea quæ judicio consideratè, constanterque delata sunt. Il faut mettre de la difference entre les bienfaits que l'on a reçus: car on ne peut pas douter qu'on ne doive avoir plus de reconnoissance, selon que le bienfait est plus grand. Il faut pourtant examiner & peser, sur toutes choses, par quel esprit, par quelle inclination, & de quelle maniere obligeante on nous a fait un present; car une infinité donnent sans choix, sans jugement, par une espece de maladie, indifferemment à tout le monde, ou emportés par des mouvemens subits, comme par un vent impétueux. Et ces sortes de bienfaits ne doivent pas être estimés si grands que ceux qui viennent du jugement, de la reflexion, & d'une volonté constante & déterminée.

22 *Vir bonus & sapiens dignis ait esse paratus*] Ce n'est pas liberalité que de donner à des gens indignes, c'est faire un mauvais usage de ses richesses; car la liberalité ne consiste pas à donner, mais à bien donner, *rectè dare*.

23 *Nec tamen ignorat quid distent æra lupinis*] Il connoît ce qu'il donne, & sait faire la difference entre le veritable argent, & les lupins dont les Comédiens se servoient au lieu d'argent. Plaute dans le *Pœnulus*, Acte III. scene II.

AGA. *Agite, inspicite: aurum est.* COL. *profectò, spectatores, comicum:*
Macerato hoc pingues fiunt auro in Barbariâ boves.

AGA. *Tenez, voyez, c'est de l'or.* COL. *Oui ma foi, Messieurs, c'est de l'or de comédie. C'est de cet or dont on se sert en Italie pour engraisser les bœufs.*

Il paroît aussi par un passage de Justinien dans le Code que les joueurs se servoient souvent de lupins au lieu d'argent; comme nous nous servons de jettons & de marques. C'est dans le I. Livre Cod. *de aleatoribus. Si quis sub specie alearum victus sit lupinis, vel aliâ quavis materiâ, cesset etiam adversus eum omnis exactio. Si quelqu'un a perdu au jeu des lupins ou d'autres marques, celui qui a gagné ne poura se les faire payer. Ces lupins étoient marqués à la marque de celui qui tenoit la bourse.*

24 *Dignum præstabo me etiam pro laude merentis*] Ce qui rend ce passage un peu difficile d'abord, c'est ce *pro* qui est separé du participe: car voici la construction; *dignum præstabo me etiam laude promerentis*. Horace dit que du côté de la reconnoissance, il se rendra digne des louanges de son bienfaicteur. Ce sens me paroît beaucoup plus naturel que tous ceux qu'on a donnés à ce passage. Et je trouve que c'est faire violence au texte, que d'expliquer le mot *laude* par *liberalité*.

25 *Quòd si me noles usquam discedere*] Quoique la reconnoissance doive être toujours la même, on ne doit & on ne peut pas la témoigner toujours de la même maniere, & les assiduités, qu'on avoit quand on étoit jeune, on ne peut pas les avoir quand on est vieux. C'est pourquoi Horace dit hardiment à Mécénas que s'il veut qu'il soit toujours avec lui, & qu'il ne le quite jamais, qu'il lui rende donc ses premieres forces, ses cheveux noirs, les graces de sa jeunesse, &c. Mais il n'a nullement en vue de lui reprocher par là qu'il a usé ses plus belles années près de lui, & qu'il a payé par là ses bienfaits. C'est un sentiment grossier dont Horace étoit incapable.

26 *Forte latus*] Il lui redemande ses forces pour pouvoir resister à la fatigue des voyages, & des débauches d'une Cour fort dereglée.

Nigros angustâ fronte capillos] Le front petit étoit une beauté parmi Grecs & les Romains. On peut voir les Remarques sur l'Ode XXXIII. du Livre I.

Insignem tenui fronte Lycorida.

Lyco-

ſou donnent ce qu'ils n'aiment point, & ce qu'ils mépriſent; & ces ſortes de gens ſont & ſeront toujours des ingrats. L'honnête homme, l'homme ſage eſt toujours prêt à donner aux gens de bien. Il connoît pourtant fort la difference qu'il y a entre l'argent & les lupins. Je vous promets auſſi que vous n'aurez jamais lieu de vous plaindre de ma reconnoiſſance. Mais ſi vous voulez que je ne vous quite jamais, rendez-moi donc les forces de ma jeuneſſe, mes cheveux noirs, mon doux parler, mon rire agréable, enfin la grace que j'avois à me plaindre à table de la fuite & des rigueurs de Cynare. Un renard affamé étoit entré un jour par un petit trou dans un grenier; après s'être bien rempli, il tâchoit de ſortir par le même trou, mais

Lycoris dont le petit front augmente les charmes.

Mais je crois que c'étoit une beauté pour les femmes, & nullement pour les hommes. C'eſt pourquoi quand Horace dit, *rendez-moi mes cheveux noirs ſur mon petit front*, il veut faire entendre que dans ſa jeuneſſe il avoit une ſi grande quantité de cheveux noirs, qu'ils faiſoient paroître ſon front petit, & que dans ſa vieilleſſe ſes cheveux avoient blanchi & étoient tombés pour la plupart, ce qui avoit élargi ſon front.

27 *Reddes dulce loqui, reddes ridere decorum*] C'eſt ce doux parler & ce rire agréable que Sapho joint dans cette belle Ode à ſon amie:

--------- κ̓ πλασίον ἀδὺ φωνούσας ὑπακούει
Καὶ γελώσας ἱμερόεν. ------

Et qui vous entend parler avec tant de grace, & rire d'un air ſi charmant.

28 *Inter vina fugam Cynaræ mœrere protervæ*] Horace nous aprend auſſi ailleurs qu'il étoit fort jeune quand il aimoit Cynare, comme lorſqu'il dit dans l'Ode I. du Livre IV.

Non ſum qualis eram bonæ
Sub regno Cynaræ.

Je ne ſuis plus celui que j'étois ſous le regne de la belle Cynare.

Et lorſqu'il ſe vante dans l'Epitre XIV. que Cynare l'avoit aimé ſans interêt.

Quem ſcis immunem Cynaræ placuiſſe rapaci.

Cette paſſion ne dura pas même longtems, parceque Cynare mourut fort jeune.

------ *ſed Cynaræ breves*
Annos fata dedirunt.

Mais les Deſtins n'ont accordé à Cynare que peu d'années.

Horace étoit donc fort propre alors à ſe plaindre agréablement à table des rigueurs d'une maîtreſſe, &c.

Fugam] Peut-être qu'Horace parle ici de quelque départ de Cynare, qui l'avoit fort affligé; mais peut-être auſſi que par ce mot il entend ſimplement ce badinage de jeunes filles qui, pour éviter les pourſuites d'un amant, font ſemblant de fuir & de ſe cacher, pour ſe déceler enſuite elles-mêmes, ſi on ne les trouve pas aſſez tôt: comme il a dit dans ce paſſage de l'Ode IX. du Livre I.

Nunc & latentis proditor intimo
Gratus puellæ riſus ab angulo.

Et Virgile:

Et fugit ad ſalices, & ſe cupit ante videri.

29 *Fortè per anguſtam tenuis vulpecula rimam*] Après qu'Horace s'eſt excuſé ſur ſon âge, de ne pouvoir plus faire ſa cour à Mécénas comme auparavant, il prévoit bien que les Courtiſans, peuple envieux & malin, ne manqueront pas de dire qu'il tient ce langage, parcequ'il eſt engraiſſé des biens que Mécénas lui a faits; mais que s'il étoit encore auſſi maigre & auſſi affamé que quand il vint à la Cour de ce Favori d'Auguſte, ſon âge ne l'empêcheroit pas d'être fort aſſidu. Il fait donc parler ces Courtiſans dans cet apologue, & il leur répond enſuite avec une liberté beaucoup plus eſtimable que la complaiſance.

30 *Repſerat in cumeram frumenti*] Horace n'eſt pas l'auteur de cet apologue; il l'a pris dans Eſope, qui avoit dit du rat ce qu'Horace dit du renard; comme nous l'aprenons d'un paſſage de S. Jerôme, qui dit en quelque endroit: *Docet Æſopi fabula plenum muris ventrem per anguſtum foramen egredi non*

Ire foras pleno tendebat corpore, frustrà.
Cui mustella procul, si vis, ait, effugere istinc,
Macra cavum repetes arctum, quem macra subisti.
Hac ego si compellar imagine, cuncta resigno:
Nec somnum plebis laudo, satur altilium, nec
Otia divitiis Arabum liberrima muto.
Sæpè verecundum laudasti: rexque paterque
Audisti coram, nec verbo parciùs absens:
Inspice si possum donata reponere lætus.

Haud

non valere. La fable d'Esope nous aprend qu'un rat qui a le ventre plein ne peut sortir par un petit trou. Mais comme les renards n'ont jamais mangé de bled, & que *cumera* sont de petits vaisseaux de terre ou de jonc, où les pauvres mettoient leur petite provision de bled, où par conséquent le renard ne pouvoit rien trouver qui lui fût propre, ce changement me paroît mal fait. J'ai bien de la peine à croire qu'Horace soit tombé dans ce defaut, quelque petit qu'il paroisse; & je suis persuadé qu'il avoit écrit,

Repserat in cameram frumenti.

Camera frumenti, c'est ce que Columelle apelle *horreum camerâ contectum*, un grenier en voute. *Neque me præterit sedem frumentis optimam quibusdam videri horreum, &c. Je sais bien qu'il y a des gens qui soutiennent que le lieu le plus propre à serrer le bled, c'est un grenier en voute, dont le sol à rez de chaussée*, &c. Ces greniers bas sont oposés à ceux que Varron apelle *granaria sublimia*, des greniers élevés qui sont au haut de la maison. Ce changement d'une seule lettre sauve toute la contradiction qui paroît dans ce passage. Le renard, qui n'auroit même pû aller à ces greniers hauts, alloit dans ce grenier bas, pour y chercher des fruits ou des poules, des pigeons & autres animaux que le bled y attiroit, *ou même du lard que l'on y serroit. M. Bentlei a aprouvé la premiere partie de ma Remarque: mais il n'aprouve pas le changement que j'ai fait de *cumera* en *camera*; car il ne croit pas qu'on puisse dire *camera frumenti*. En quoi je suis persuadé qu'il se trompe. *Camera* signifie un lieu vouté; on peut donc le dire d'un *grenier vouté*, & cela étant, *camera frumenti* est fort bien dit. Ce changement d'une seule lettre ruine le changement que ce savant homme a voulu faire à cette fable. Il prétend qu'Horace n'a pu parler du renard; il ramasse beaucoup d'absurdités qu'il croit trouver dans cette fable, si on la donne au renard, & il soutient qu'Horace n'a pu parler que du rat, comme Esope; c'est pourquoi il a corrigé ce vers, & a lu *nitedula*, un rat des champs, au lieu de *vulpecula*, & il faut avouer que sa remarque est très savante, & qu'il donne à sa conjecture une vraisemblance très capable d'entrainer dans son sentiment. Cependant je ne suis point de son avis. Il est difficile de croire que de *nitedula* on a fait *vulpecula*. *Vulpecula* est dans tous les MSS. & dans toutes les éditions, & cette fable est citée par les Anciens sous ce nom. Isidore Orig. I. 39. *Ad mores spectat fabula, ut apud Horatium mus loquitur muri, mustela vulpeculæ.* Il ne faut donc rien changer au texte. Mais, dit-on, pourquoi Horace dit-il du renard ce qu'Esope a dit du rat? Je réponds que les Poëtes ont la liberté de changer les personnages des fables. C'est en vertu de ce privilége qu'Horace a pu dire du renard ce qu'Esope avoit dit du rat. Comme ce qu'ils avoient dit, l'un du renard & l'autre du rat, la Fontaine l'a dit de la belette.

Damoiselle Belette au corps long & fluet
*Entra dans un grenier par un trou fort étroit.**

* 31 *Pleno corpore*] M. Bentlei explique ce *pleno corpore*, le corps gras, d'où il prétend tirer une preuve convaincante qu'Horace n'a nullement parlé du renard, & qu'il a parlé du rat: car il est ridicule, dit-il, de penser que le renard eût pu être assez longtems dans ce vaisseau ou dans ce grenier, pour s'y engraisser après y être entré maigre. Mais ce savant homme se trompe: *pleno corpore* est opolé à *tenuis* du vers 29. qui signifie *le ventre vuide, le ventre plat*, & *pleno corpore*, signifie *le ventre rempli, le ventre rond.**

32 *Cui mustella procul*] La belete n'étoit pas dans le grenier, elle passoit, ou plutôt elle venoit pour entrer par le même trou. *Procul* signifie *loin* & *près*. Il est ici dans le dernier sens.

33 *Macra cavum repetes arctum*] Il dit ici *cavum* ce qu'il a apellé plus haut *rimam*, *une fente*, *un trou*.

34 *Hac ego si compellar imagine*] *Si l'on me designe par cette image*; c'est-à-dire, si l'on m'aplique cette

mais en vain, & tous ses efforts étoient inutiles. La belete, qui vit sa peine, lui dit en s'aprochant: Veux-tu te tirer de-là ? tu repasseras par ce petit trou, quand tu auras le ventre aussi plat que tu l'avois quand tu es entré. Si c'est moi qu'on designe par cette image, je suis prêt à rendre tout. Car je ne suis pas de ces gens qui après avoir fait grand'chere, louent la simplicité des repas du peuple, & le tranquile sommeil dont ils sont suivis; & pour tous les tresors de l'Arabie, je ne renoncerois ni à ma paresse, ni à ma liberté. Vous avez souvent loué ma modestie & ma retenue; je vous ai toujours donné tous les noms qu'on peut donner à son bienfaiteur; & quand j'ai parlé de vous ailleurs qu'en votre presence, j'ai toujours

cette fable. Car *image* signifie *fable*. On peut voir ce qui a été remarqué sur la fin de la Satire III. du Liv. II.

------- *hac à te non multum abludit image.*

Cette image ne vous ressemble pas mal.

Cuncta resigno] Je suis prêt à rendre tout ce qu'on m'a donné. Il n'y avoit que cela à répondre. Et bien loin que cette liberté dût offenser Mécénas, au contraire elle étoit obligeante pour lui, en ce qu'elle l'assuroit qu'Horace ne s'étoit jamais attaché à lui par aucun motif d'interêt. Aujourd'hui parmi tous ceux que les Princes & les grands Seigneurs ont enrichis, on auroit peut-être bien de la peine à en trouver un qui eût le courage & la vertu de dire comme Horace: *Reprenez vos richesses, j'aime mieux ma liberté.* Ce Poëte avoit déja témoigné à Mécénas son humeur libre & desinteressée; car il lui écrivoit dans l'Ode XXIX. du Livre III. en parlant de la fortune:

Laudo manentem: si celeres quatit
Pennas, resigno quæ dedit.

Si elle veut demeurer avec moi, j'en suis content; mais si elle bat des ailes pour se retirer, je lui rends sans peine tout ce qu'elle m'a donné.

On peut voir là les Remarques. Horace accomplissoit parfaitement ce precepte des Stoïciens, que Marc-Antonin nous a conservé: Ἀτύφως μὲν λαβεῖν, εὐλύτως δ' ἀφεῖναι. *Recevoir sans orgueil, & rendre sans peine.*

35 *Nec somnum plebis laudo satur altilium*] Horace dit qu'il n'est pas de ces gens qui, quand ils sont saouls des meilleures viandes, & las de la bonne chere, parlent avec éloge de la frugalité des repas du peuple, & du tranquile sommeil dont ces repas sobres sont toujours suivis. Il veut dire par-là que l'amour du repos & de la liberté est en lui un sentiment naturel, dans la pauvreté comme dans les richesses; & que ce qu'il fait étant riche, il le feroit étant pauvre. Horace se contente d'oposer le sommeil à la bonne chere, parcequ'il accompagne toujours la sobrieté.

Altilium] *Altiles*, sup. *aves*, des oiseaux engraissés en cage.

36 *Nec otia divitiis Arabum liberrima muto*] Il ne donneroit pas son repos & sa liberté pour tous les tresors du monde. En effet la liberté est preferable à tous les tresors. *Les richesses des Arabes*, c'est-à-dire les richesses de l'Arabie Heureuse, qui avoient passé en proverbe. Ces richesses venoient & de l'abondance du pays, & de ce que ce pays n'avoit été subjugué par les Romains que l'an de Rome DCCXXIX. On peut voir l'Ode XXIX. du Livre I.

Icci, beatis nunc Arabum invides
Gazis.

Iccius, vous en voulez maintenant aux tresors de l'Arabie Heureuse.

37 *Sæpe verecundum laudasti*] Horace prend ici Mécénas même à témoin de son desinteressement & de sa reconnoissance. Vous-même, lui dit-il, vous avez souvent été forcé de louer ma moderation, en voyant que je donnois des bornes à votre liberalité. Car c'est moi seul qui vous ai empéché de me combler de nouveaux bienfaits. (Voyez l'Ode XVI. du Livre III. & l'Ode I. du Livre V.) & pour ce qui est de ma reconnoissance, vous savez bien que je vous ai toujours donné tous les noms que l'on peut donner à son bienfaicteur & à son maître: & ce que j'ai dit devant vous, je l'ai dit en votre absence. Pour le reste, tout le bien que j'ai ne tient à rien, vous n'avez qu'à l'essayer, & vous verrez que je vous le rendrai avec autant de joie que j'en ai eu en le recevant de vous. Voilà le sens de ces trois vers.

Rexque paterque audisti coram] *Rex*, Roi, & *pater*,

Haud malè Telemachus, proles patientis Ulyssei:
Non est aptus equis Ithacæ locus, ut neque planis
Porrectus spatiis, neque multæ prodigus herbæ.
Atride, magis apta tibi tua dona relinquam.
Parvum parva decent: mihi jam non regia Roma,
Sed vacuum Tibur placet, aut imbelle Tarentum.
Strenuus & fortis, caussisque Philippus agendis
Clarus, ab officiis octavam circiter horam
Dum redit, atque foro nimiùm distare Carinas,
Jam grandis natu, queritur, conspexit, ut aiunt,
Adrasum quendam vacuâ tonsoris in umbrâ,
Cultello proprios purgantem leniter ungues.

Deme.

ter, pere, étoient les noms que l'on donnoit à son patron & à son bienfaicteur.

38 *Nec verbo parciùs absens*] Car la veritable marque d'un esprit reconnoissant, c'est de tenir toujours le même langage & present & absent. *Præsens absensque idem erit*, comme dit Terence.

40 *Haud malè Telemachus, proles patientis Ulyssei*] Pour ne laisser aucun lieu à Mécénas de douter de la verité de ce qu'il vient de dire, qu'il est tout prêt à lui rendre le bien qu'il a reçu de lui, il se sert de la réponse que Telémaque fait dans le IV. Livre de l'Odyssée, v. 601. *& suiv.* à Ménelas qui lui vouloit donner des chevaux:

Ἵππους δ' εἰς Ἰθάκην οὐκ ἄξομαι, ἀλλά σοι αὐτῷ
Ἐνθάδε λείψω ἄγαλμα· σὺ γὰρ πεδίοιο ἀνάσσεις
Εὐρέος, ᾧ ἔνι μὲν λωτὸς πολὺς, ἐν δὲ κύπειρον,
Πυροί τε, ζειαί τε, ἰδ' εὐρυφυὲς κρῖ λευκόν.
Ἐν δ' Ἰθάκῃ οὔτ' ἄρ δρόμοι εὐρέες, οὔτε τι λειμών.
Αἰγίβοτος, καὶ μᾶλλον ἐπήρατος ἱπποβότοιο.

Je n'emmenerai point, dit-il, *vos chevaux à Ithaque; mais je vous les laisserai ici, car ils sont nécessaires à vos plaisirs. Vous commandez dans un grand pays, qui consiste en des campagnes spacieuses, où tout ce qui est nécessaire pour la nouriture des chevaux, croît abondamment: au lieu que dans Ithaque il n'y a ni plaines où l'on puisse faire des courses, ni pâturages. Cette isle n'est propre qu'à nourir des chevres; & avec cela je l'aime encore mieux que les pays où l'on nourit des chevaux.*

L'aplication qu'Horace fait de cette réponse est fort sensible. Tibur ou Tarente, c'est son Ithaque, où tous les biens que Mécénas lui avoit donnés, lui étoient aussi inutiles que l'étoient à Telémaque les chevaux que Ménelas lui offroit. Ce passage est fort beau, & la belle morale qu'Horace en tire meritoit bien que celui qui a traduit Homere, eût daigné lui faire grace, & le conserver dans sa traduction. Il n'en a pas mis un seul mot. En verité c'est abuser de la liberté qu'on a aujourd'hui de mal traduire, & de defigurer les plus excellens originaux.

41 *Non est aptus equis Ithacæ locus*] Ithaque, petite isle de la mer d'Ionie, à l'Orient de l'isle de Céphalonie. C'étoit un pays fort rude & fort dur, comme son nom même le témoigne. Car Ithaque fut ainsi nommée de l'Hébreu *Athac*, qui signifie *dur*, *intraitable*. Elle étoit toute pleine de rochers. Ciceron: *Ithacam in asperrimis saxulis, tanquam nidum, affixam.* Ithaque qui est comme un petit nid au milieu des rochers. *M. Bentlei a lu *non est aptus equis Ithace locus. Ithace*, comme en Grec Ἰθάκη, *non est locus aptus equis.* Cela me paroît meilleur que *locus Ithacæ.**

Ut neque planis porrectus spatiis, neque multæ prodigus herbæ] C'est ainsi qu'Horace a traduit ce beau vers d'Homere:

Ἐν δ' Ἰθάκῃ οὔτ' ἄρ δρόμοι εὐρέες, οὔτέ τι λειμών.

Dans Ithaque il n'y a ni plaines où l'on puisse faire des courses, ni pâturages.

43 *Magis apta tibi tua dona relinquam*] Il traduit ainsi ce vers,

—— ἀλλά σοὶ αὐτῷ
Ἐνθάδε λείψω ἄγαλμα.

Je vous les laisserai ici pour vos plaisirs.

44 *Mihi jam non regia Roma*] Desormais, dit-il, je n'aime plus Rome, où l'on est obligé de faire de la dépense, & où par conséquent les richesses sont necessaires. Rome est aujourd'hui pour moi ce que Sparte étoit pour Telémaque.

45 *Sed vacuum Tibur placet aut imbelle Tarentum*]

jours tenu les mêmes discours. Essayez presentement si je pourai vous rendre sans regret, & avec joie, ce que j'ai reçu de votre bonté. Le jeune Telémaque répondit fort bien à Ménelas, qui vouloit lui donner des chevaux : *Notre Ithaque*, lui dit-il, *n'est point du tout propre à nourir des chevaux; car il n'y a ni plaines, ni pâturages. Permettez donc, Seigneur, que je vous laisse ces presens qui sont plus à votre usage.* Les petites choses siéent bien aux petits. A l'heure qu'il est je ne suis plus entêté de Rome, & je ne suis enchanté que des delices de Tarente, ou de l'oisiveté de Tibur. Philippe, qui étoit aussi grand Orateur que grand Capitaine, revenant un jour du Palais sur les deux ou trois heures après midi, & se plaignant, comme déja vieux, du chemin qu'il y avoit de-là au quartier des Carines, où il

tum] Il apelle Tibur, *vacuum*, vuide, pour *tranquile*, comme le sont d'ordinaire les lieux peu habités, & il apelle Tarente, *imbelle*, *peu belliqueux*, parceque les Tarentins étoient fort efféminés, & que Tarente étoit une ville où régnoient les delices & la volupté.

46 *Strenuus & fortis, causisque Philippus agendis*] Horace finit cette Epitre par un conte, qui prouve que la liberté est un très grand bien, puisque les hommes même les plus grossiers la preferent tous les jours aux richesses. On voit bien qu'il a pris plaisir à écrire ce conte; car il est plus long qu'aucun qu'il ait fait, & il est écrit aussi vivement & aussi naturellement qu'il est possible. Il ne se peut rien de mieux. Mécénas ne le lut pas sans rire de la justesse & de la naïveté de la comparaison.

Philippus] C'est Lucius Marcius Philippus, dont il est tant parlé dans Ciceron. C'étoit un des plus grands Orateurs de son tems, & de plus, homme de grande qualité, de très grande consideration. Il suffit de dire que c'étoit le beau-pere d'Auguste, dont il avoit épousé la mere, qui étoit Atia, fille de Julie sœur de Cesar. Horace en fait ici l'éloge en passant, pour plaire à ce Prince.

47 *Ab officiis*] De servir ses amis, ou en plaidant lui-même, ou en solicitant pour eux, ou en se rendant leur caution, &c.

Octavam circiter horam] Vers la huitieme heure, c'est-à-dire vers les deux heures après midi.

48 *Atque foro nimium distare Carinas*] *Les Carines* étoient une partie du troisieme quartier de Rome entre le mont Esquilin. & le mont Celius. Par un passage de Tite-Live il paroît manifestement que ceux qui entroient à Rome par la porte Capene, passoient par les Carines, avant que d'arriver au mont Esquilin. *Fulvius Flaccus portâ Capenâ cum exercitu Romam ingressus, mediâ urbe per Carinas Esquilias contendit.* Ainsi il y avoit assez loin de la place Romaine au bout des Carines, qu'on laissoit à gauche pour aller du *forum Rom.* à la maison de Philippe, qui étoit au-dessous sur le mont Celius dans le second quartier. Philippe avoit cette maison de sa femme Atia, & c'étoit la même où Auguste étoit né. C'est pourquoi Servius dit : *Augustus natus in lautis Carinis.*

50 *Adrasum quendam*] *Adrasus* ne signifie pas ici *un homme frais rasé*, un homme à qui l'on vient de faire la barbe, mais un affranchi; parceque c'étoit la coutume de faire raser les esclaves que l'on mettoit en liberté. Plaute dans la premiere scene de l'Amphitryon :

-------- quod ille faciat Jupiter
Ut ego hic hodie raso capite calvus capiam pileum.

Ce que fasse le grand Jupiter, afin qu'aujourd'hui, la tête rase, je puisse prendre le bonnet de la liberté.

Voilà pourquoi Pétrone dit de l'affranchi Trimalcion, *pallio coccineo adrasum incluserat caput : Il avoit caché sa tête rase dans un capuchon de pourpre.* Les esclaves étoient simplement tondus en rond, ce que les Grecs spelloient κείρεσθαι περιτρόχαλα. On s'étoit trompé à ce passage.

Vacuâ tonsoris in umbrâ] *Umbra*, pour une boutique, où l'on est à couvert du soleil. Les Grecs employent de même leur σκιὰ, *ombre*. *Vacua*, vuide, parceque c'étoit une heure où presque tout le monde étoit retiré.

51 *Cultello proprios purgantem leniter ungues*] Il n'y avoit que les petites gens qui se fissent eux-mêmes les ongles. Les honnêtes gens, les gens du monde se les faisoient faire par un valet de chambre, ou par un barbier. Plaute dans la IV. scene du II. Acte de l'Aulularia.

Quin ipsi pridem tonsor ungues dempserat :
Collegit, omnia abstulit præsegmina.

Demetri (puer hic non lævè jussa Philippi
Accipiebat) abi: quære, & refer unde domo, quis,
Cujus fortunæ, quo sit patre, quove patrono.
It, redit. & narrat, Vulteïum nomine Menam,
Præconem, tenui censu, sine crimine notum,
Et properare loco & cessare, & quærere, & uti
Gaudentem parvisque sodalibus, & lare certo,
Et ludis, & post decisa negotia, Campo.
Scitari libet ex ipso quæcunque refers: dic
Ad cœnam veniat. Non sanè credere Mena:
Mirari secum tacitus: quid multa? benignè,
Respondet. Negat ille mihi? Negat improbus, & te
Negligit, aut horret. Vulteïum manè Philippus
Vilia vendentem tunicato scruta popello

Occu-

Bien plus, il ramassa & emporta toutes les rognures des ongles, que son barbier venoit de lui couper.

Les Dames se servoient pour cela de leurs femmes de chambre. Tibulle dans la IX. Elégie du Livre I.

Quid fuco splendente comas ornare, quid ungues
Artificis doctâ subsecuisse manu?

Pourquoi peindre vos cheveux? Pourquoi vous faire couper les ongles par une femme adroite?

Porcia s'étant coupée un jour en se faisant les ongles, Brutus la gronda d'avoir fait l'office de sa femme de chambre. Voilà donc la marque d'un esclave, de se faire les ongles, & de se les faire dans la boutique même du barbier.

52 ***Demetri, puer hic non lævè jussa Philippi accipiebat***] Le Latin dit, ***Démétrius, ce valet n'exécutoit pas négligemment les ordres de Philippe.*** Mais en notre langue, ces parenthèses qui réüssissent bien en Latin, ôtent toute la grace & toute la vivacité d'un conte, où nous ne voulons jamais rien voir de superflu, ni rien de ce que l'imagination du lecteur ou de l'auditeur suplée sans peine. C'est pourquoi je me suis contenté de mettre, ***Démétrius, dit-il à son valet.***

53 ***Unde domo***] ***De quel pays***? Comme dans Virgile, ***qui genus? unde domo***? Et ailleurs, ***qui Carete domo.*** Et dans Suetone ***P. Vitellius domo Nuceriâ.***

55 ***Vulteium nomine Menam***] Philippe a fait demander quatre choses à cet afranchi: ***unde domo***, d'où il est: ***quis***, ce qu'il est, de quelle profession il est: ***cujus fortunæ***, quelle fortune il a, s'il est pauvre ou riche: ***quo sit patre quove patrono***, qui est son pere ou son patron. L'affranchi répond d'abord à la premiere & à la derniere de ces questions, en disant, ***Vulteium nomine Menam.*** Car par ce nom propre ***Menas*** il fait voir qu'il est étranger, ***Ménas*** étant pour ***Ménodorus***, ce qui est un nom d'esclave. Et par ce surnom, ***Vulteius***, il fait voir qu'il est affranchi, parceque les affranchis prenoient toujours le nom de leurs maitres. ***Præconem*** répond à ***quis: tenui censu*** répond à ***cujus fortunæ***. Le reste est une louange.

56 ***Præconem tenui censu***] Cet affranchi étoit Crieur public, comme le pere d'Horace; ainsi la comparaison ne pouvoit être plus juste.

* ***Sine crimine notum***] ***Qu'il étoit connu pour un homme sans reproche.*** D'autres ont lu ***sine crimine natum; né de parens honnêtes.*** J'aime mieux la leçon reçue.*

57 ***Et properare loco, cessare & quærere & uti***] Voilà un beau vers. ***Loco*** est pour ***in loco, à propos***; comme ***dulce est desipere in loco.*** Et ce mot sert aux quatre verbes. Car il y a un tems pour travailler, & un tems pour se tenir en repos; un tems pour amasser, & un tems pour joüir de ce que l'on a amassé; comme Salomon dit dans l'Ecclesiaste, ***tempus acquirendi, & tempus perdendi.*** Toutes ces choses sont bonnes, quand elles sont faites dans leur tems. C'est pourquoi le même Salomon ajoute, ***cuncta Deus fecit bona in tempore suo.***

58 ***Gaudentem parvisque sodalibus***] Il dit qu'il est content de vivre avec les gens de sa condition, & qu'il n'a pas l'entêtement de vouloir fréquenter ceux qui sont plus que lui. Le vieux Interprete a pourtant pris ici ***sodales*** pour la femme & pour les enfans:

il logeoit, vit par hasard un certain affranchi qui se faisoit tranquilement les ongles dans la boutique d'un barbier. Démétrius, dit-il à son valet, va demander à cet homme-là d'où il est, qui il est, quelle fortune il a, & qui est son pere & son patron. Le valet va, revient, & lui raporte que cet homme s'apelloit Vulteïus Ménas, qu'il étoit Crieur public, qu'il avoit peu de bien, qu'il vivoit sans reproche, qu'il savoit travailler quand il le falloit, & se reposer de même; gagner quelque chose, & s'en servir; qu'il aimoit à vivre avec ses égaux, à être dans son ménage, à voir les jeux, & quand ses affaires étoient faites, à aller se promener dans le Champ de Mars. Il me prend envie, dit Philippe, de lui entendre conter à lui-même tout ce que tu me dis-là : va lui dire qu'il vienne souper chez moi. Le valet obeït; Vulteïus ne peut le croire, & s'étonne en lui-même tout interdit. Enfin il répond qu'on lui fait trop d'honneur, & qu'il n'a garde de l'accepter. Le valet va faire son raport à son maitre. Quoi! dit Philippe, il me refuse? Oui, il vous refuse opiniâtrement, dit le valet; & as-

surement

enfans: *sodalibus*, dit-il, *uxore & liberis*: mais je suis persuadé qu'il se trompe.

Et lare certo] Il dit qu'il a une maison & une retraite sûre, & qu'il n'est pas comme Ménius, dont Horace dit ailleurs:

Scurra vagus, non qui certum præsepe teneret.

Un bouffon qui n'a ni feu ni lieu, & qui ne sait le matin où il soupera le soir.

* Ce sens est si naturel & si sensible que je ne comprends pas comment M. Bentlei a reçu dans son texte *& lare curto*, parcequ'il l'a trouvé dans quelque MS. *Lare curto*, pour *lare parvo*, *exiguo*. Je sais bien qu'on a dit *curta res*, *curta suppellex*; mais je ne crois pas qu'il y ait un seul exemple de *curto lare*. On a dit *exiguo lare*, *angusto lare*, *parvo lare*, & jamais on ne dit *curto lare*. *

59 *Ludis*] Toutes sortes de spectacles.

Et post decisa negotia, campo] Quand il avoit fait toutes ses affaires, il aimoit à aller dans le champ de Mars, où les jeunes gens faisoient leurs exercices.

62 *Benignè respondet*] *Il répond, fort bien.* C'est-à-dire, *il vous remercie, il vous refuse.* On a parlé de ce mot sur le vers 16.

63 *Negat improbus*] *improbus*, méchant, pour *opiniâtre*.

Et te negligit aut horret] *Horrere* & *horror* se disent proprement de la crainte & du respect que l'on sent quand on aproche des choses saintes. Et comme les petites gens regardent les grands Seigneurs comme des Divinites, on a dit *horrere* & *horror* du respect qu'ils sentent, & du saisissement où ils sont quand ils les abordent: car ils sont tout interdits, & n'osent presque ni se remuer, ni parler.

65 *Vilia vendentem tunicato scruta popello*] *Popellus tunicatus*, le petit peuple, & les esclaves, qui ne portoient que la tunique sans robe. Car la robe étoit l'habit des hommes libres. Et un homme de condition n'auroit osé paroître à Rome en tunique sans robe. C'est pourquoi quand un Officier d'armée avoit manqué à son devoir, Auguste, pour le punir, le faisoit tenir debout tout le jour en tunique, sans ceinture, devant la tente du Géneral.

Vendentem] Ce Vulteïus étoit Crieur public; c'est pourquoi il semble que sa profession doit faire croire qu'il ne vendoit pas lui-même toutes ces vieilles ustenciles, mais qu'il les faisoit vendre, & qu'il presidoit à la vente. Et c'est ainsi que Torrentius l'a entendu. Mais quelle aparence qu'on employat un Crieur public à vendre des choses si méprisables?

Scruta] *Scrutum* est un mot Grec, γρῦτον, qui signifie proprement toutes sortes de vieilles ferrailles & autres ustenciles, comme celles que l'on vend ici sur les quais & ailleurs. Lucilius:

Quidni? Et scruta quidem ut vendat, Scrutarius' laudat
Præfractam strigilem, soleam improbu' dimidiatam,

Pourquoi non? puisque les marchands de vieille ferraille louent bien leurs marchandises pour les vendre, & qu'ils vantent une étrille toute rompue, & un fer qui n'est plus que la moitié de ce qu'il étoit.

Mais je crois que ce mot avoit une signification

plus

Occupat, & salvere prior jubet. Ille Philippo
Excusare laborem, & mercenaria vincla,
Quòd non manè domum venisset, denique quòd non
Providisset eum. Sic ignovisse putato
Me tibi, si cœnas hodie mecum. Ut libet. Ergo
Post nonam venies: nunc i, rem strenuus auge.
Ut ventum ad cœnam est, dicenda tacenda loquutus,
Tandem dormitum dimittitur. Hic ubi sæpè
Occultum visus decurrere piscis ad hamum,
Manè cliens & jam certus conviva, jubetur
Rura suburbana indictis comes ire Latinis.
Impositus mannis, arvum cœlumque Sabinum
Non cessat laudare. Videt ridetque Philippus:
Et sibi dum requiem, dum risus undique quærit,
Dum septem donat sestertia, mutua septem
Promittit, persuadet uti mercetur agellum.
Mercatur. Ne te longis ambagibus, ultra
Quam satis est, morer, ex nitido fit rusticus, atque

Sul-

plus étendue, & qu'il signifioit toutes sortes de marchandises, comme celles que vendent les merciers & les quinqualiers: car le Scholiaste d'Aristophane nous aprend que les Anciens, au lieu de γρυτοπώλας, *scrutarius*, disoient ῥυποπώλης, *seplasiarius*, *mercier*, *quinqualier*. Et c'est dans ce sens-là que Sidonius Apollinaris a employé *scruta*, lorsqu'il a écrit dans le VII. Liv. de ses Epitres, *nunc quadam frivola, nunc ludo apta virgineo scruta donabas*.

66 *Occupat*] *Occupare*, prévenir, devancer. Pacuve dans sa piece apellée *Dulorestes*: *Is quis est? qui te, ni tu illum occupas, leto dabit.* *Qui est cet homme-la? c'est celui qui t'ôtera la vie, si tu ne le préviens.* C'est ainsi qu'il faut lire ce passage qui est corrompu dans Nonius. Le même Auteur en raporte aussi un de Varron, qui est fort beau & fort corrompu. Je l'expliquerai & le corrigerai en passant: *Crede mihi, plures dominos servi comedére quàm canes. Quòd si Actæon occupasset, & ipse prius suos canes comedisset, & non negasset saltatoribus, in theatro fieret.* Je lis à la fin: *Is nunc nec esset saltatoribus in theatro fabula.* *Croi-moi, les valets ont plus mangé de maitres que les chiens. Que si Actéon avoit prévenu ses chiens, & qu'il les eût mangés, il ne feroit pas aujourdhui sur nos théâtres le sujet des pieces de not danseurs.*

67 *Et mercenaria vincla*] Les liens de sa profession, c'est-à-dire la nécessité où il étoit de faire le métier de quinqualier pour gagner sa vie, le métier de Crieur public ne lui donnant pas assez d'occupation.

68 *Quòd non manè domum venisset*] De ce qu'il n'étoit pas allé chez lui le matin pour lui faire sa cour avec les autres, comme c'étoit la coutume.

71 *Post nonam venies*] Après la neuvieme heure du jour; c'est-à-dire après les trois heures du soir.

72 *Dicenda tacenda locutus*] Comme font d'ordinaire les gens grossiers qui n'ont pas accoutumé de vivre avec les Grands. Ils disent tout ce qui leur vient dans la bouche, & parlent, comme nous disons, à tort & à travers.

73 *Hic ubi sæpe occultum visus, &c.*] Après ce premier repas Vulteïus fut fort assidu chez Philippe; il ne manquoit pas de lui faire la cour tous les matins, & de souper chez lui tous les soirs. Quand il eut donc pris goût à cette vie-là, & qu'il eut bien mordu à l'hameçon, on le pria d'aller à la campagne, &c.

75 *Certus conviva*] Un convive assuré, qui ne manque point, & qui a droit de venir sans être prié.

76 *Rura surburbana*] A une maison de campagne que Philippe avoit près de Rome dans le pays des Sabins, & fort voisine d'*Asiura*, une des maisons de Ciceron, qui se plaint même de ce voisinage

ſurément ou il vous apréhende, ou il ne fait pas grand compte de vous. Le lendemain Philippe trouva ſon homme qui vendoit quelque méchante quinquaillerie à la populace. Il le prévient & le ſalue. Vulteïus s'excuſe d'abord ſur ſon travail, & ſur les aſſujetiſſemens de ſa profeſſion, de ce qu'il n'étoit pas allé le matin à ſa porte, & enfin il lui demande pardon de ne l'avoir pas aperçu le premier. Je vous pardonne, dit Philippe, à condition que vous ſouperez aujourd'hui chez moi. Je vous obéirai, dit Vulteïus. Vous viendrez donc vers les quatre heures; allez, faites vos affaires. L'heure venue, Vulteïus ne manque pas de ſe trouver au rendez-vous. Quand il eut bien mangé & fort longuement parlé à tort & à travers, l'heure du coucher venue, on le congédia. Cela ſe répéta pluſieurs fois. Enfin quand Philippe vit que le poiſſon mordoit volontiers à l'hameçon, & qu'il avoit-là le matin un Courtiſan aſſidu, & le ſoir un convive ſûr, il le pria d'aller avec lui paſſer les fêtes Latines à une maiſon de campagne qu'il avoit près de Rome. Quand ils ſont-là, voilà Vulteïus qui ſe promene ſur un beau cheval, & qui ne peut ſe laſſer de louer le terroir & le climat de Sabine. Philippe le voit, & en rit de tout ſon cœur; & pendant qu'il ne cherche qu'à ſe delaſſer, & qu'à ſe faire un divertiſſement de tout, il lui donne ſept mille ſeſterces, promet de lui en préter autant, & lui perſuade d'acheter une petite maiſon près

voiſinage dans une de ſes Lettres à Atticus, parcequ'il avoit été incommodé de ſes viſites, & que c'étoit un grand parleur. On peut voir la Lettre IX. du Liv. XII.

Indictis comes ire Latinis] Philippe ne pouvoit aller à la campagne que pendant les feries. *Latinæ indictæ*, les feries Latines, qui étoient apellées *indictæ* & *conceptivæ*, parcequ'elles n'étoient pas marquées à un certain jour, comme celles que l'on apelloit *ſtatas*; qu'elles étoient mobiles, & que le Conſul les publioit pour le jour qu'il avoit choiſi. On celebroit ces fêtes ſur le mont d'Albe, en mémoire du traité de paix qui avoit été fait par Tarquin le Superbe entre les Romains, les Herniques, les Volſques, & tous les peuples du Latium. Près de cinquante villes aſſiſtoient au ſacrifice que l'on y faiſoit à Jupiter d'un taureau, dont chacun emportoit ſa part Pendant ces fêtes, qui duroient quatre jours, Rome étoit preſque deſerte; c'eſt pourquoi, de peur que les voiſins n'entrepriſſent alors quelque choſe contre elle, on créoit un Gouverneur ſeulement pour le tems que duroient ces fêtes. Auguſte dans une Lettre qu'il écrivoit à Livie, ſur le ſujet de ſon fils le jeune Tibere, qui fut enſuite Empereur: *In Albanum montem ire eum non placet nobis, aut eſſe Romæ Latinarum diebus. Cur enim non præficitur urbi, ſi poteſt fratrem ſuum ſequi in montem? Nous ne trouvons pas à propos qu'il aille au mont d'Albe, ni qu'il ſoit à Rome pendant les fêtes Latines. Car pourquoi ne le fait-on donc pas Gouverneur de Rome, s'il eſt capable de ſuivre ſon frere au mont d'Albe pour cette ſolemnité?*

77 *Impoſitus mannis*] *Manni*, de petits chevaux à deux mains: on s'en ſervoit & pour la ſelle & pour le carroſſe. Il en a été parlé ailleurs.

Arvum cœlumque Sabinum non ceſſat laudare] Comme un homme qui n'étoit jamais ſorti de Rome depuis qu'il y avoit été mené. Le climat de Sabine eſt un des plus heureux de toute l'Italie. Horace l'a aſſez loué dans ſes Odes. Ciceron compare ce pays-là aux vallées de Tempé, quand il écrit à Atticus: *Reatini me ad ſua Tempe duxerunt. Ceux de Réate me menerent à leur Tempé.* C'eſt là qu'étoit cet excellent terroir apellé *Roſeus Campus*, *Roſea rura*, où l'herbe croiſſoit aſſez dans une nuit pour cacher une perche qu'on y auroit laiſſée le ſoir: *in quo relicta pertica non appareret propter herbam*, comme dit Varron.

80 *Dum ſeptem donat ſeſtertia*] Quand les Latins ont dit *ſeſtertia* au neutre, ils ont toujours ſoustentendu *millia*. *Septem ſeſtertia* eſt donc ici pour *ſept mille ſeſterces*, qui ſont huit cents ſoixante quinze livres de notre monnoie.

83 *Ex nitido ſit ruſticus*] *Nitidi*, les gens de ville, qui ſont toujours plus propres que ceux de la campagne.

Sulcos & vineta crepat mera: præparat ulmos :
Immoritur studiis, & amore senescit habendi.
Verùm ubi oves furto, morbo periere capellæ ,
Spem mentita seges, bos est enectus arando,
Offensus damnis, mediâ de nocte caballum
Arripit, iratusque Philippi tendit ad ædes.
Quem simul aspexit scabrum intonsumque Philippus,
Durus, ait, Vultei, nimis attentusque videris
Esse mihi. Pol, me miserum, patrone, vocares,
Si velles, inquit, verum mihi dicere nomen.
Quod te per Genium dextramque, Deosque Penates
Obsecro & obtestor, vitæ me redde priori.
Qui simul aspexit quantùm dimissa petitis
Præstent, maturè redeat, repetatque relicta.
Metiri se quemque suo modulo ac pede, verum est.

A D

84 *Sulcos & vineta crepat mera*] *Crepare*, parler souvent, parler à tous propos, &c.

Præparat ulmos] Il prépare des ormeaux pour les marier avec la vigne.

86 *Verùm ubi oves furto, morbo periere capellæ*] Comme les chevres s'écartent beaucoup plus que les brebis, il y a eu des gens qui ont cru qu'Horace devoit mettre,

Verùm ubi oves morbo, furto periere capellæ.

Mais il ne faut rien changer. Ces chevres sont encore plus sujettes à mourir de maladie que les brebis. C'est pourquoi Varron dit : *Capras sanas sanus nemo promittit, nunquam enim sine febri sunt. Personne de bon sens ne garantit les chevres saines, car elles ont toujours la fievre.* Aussi ne les garantissoit-on d'ordinaire que pour le jour de l'achat. Et une grande marque que les chevres sont fort mal saines, c'est que la peste ne manque jamais de se mettre dans les grands troupeaux, comme il arriva à Gaberius, Chevalier Romain, qui dans l'esperance que chaque chevre lui raporteroit par jour un denier, eut un troupeau de mille têtes : mais au lieu du profit qu'il attendoit, *brevi omnes amisit morbo*, il perdit tout son troupeau, qui en fort peu de tems mourut tout de maladie.

87 *Spem mentita seges*] On dit également bien *spem mentiri*, & *mentiri* tout seul, comme dans ce passage du Prophete Osée, *& mustum mentietur eis.* Et le vin leur mentira. C'est-à-dire trompera leurs esperances, il n'y en aura pas une si grande abondance qu'ils esperoient.

88 *Mediâ de nocte caballum arripit*] *Caballus* se dit ordinairement d'un cheval de charge, d'un gros cheval. C'est *equus sagmarius*, un cheval de some, *sagma*, *salma*, *soma*. *Arripit* marque la fureur où étoit Vulteïus.

90 *Scabrum intonsumque*] Depuis qu'il avoit acheté cette petite maison de campagne, il avoit laissé croitre ses cheveux ; car les soins & les occupations du ménage ne lui avoient pas laissé le tems de se raser la tête: ainsi il avoit laissé perdre cette marque de sa liberté. Et cela n'arrive jamais qu'on n'ait effectivement perdu la liberté même : car ce n'est pas être veritablement libre que de n'avoir fait que changer de fers.

91 *Durus ait, Vultei, nimis attentusque videris*] *Durus* regarde le travail & la fatigue, & répond au mot *scabrum* du vers précédent ; & *attentus*, regarde le ménage & l'épargne, & répond à *intonsum*.

96 *Qui simul aspexit*] Il est fort naturel d'entendre ce *qui* de Philippe, qui s'étant fait rendre raison du dessein de Vulteïus, & ne pouvant pas nier que cet affranchi ne fût plus heureux dans sa premiere condition, lui accorde sa priere, & le renvoye comme il étoit venu. Cependant quelques Interpretes prétendent que le conte de Vulteïus & de Philippe finit au vers précédent, & que ces trois derniers vers sont la morale qu'Horace en tire. De sorte

que

près de la ſienne. Il l'achete. D'homme de ville (car il faut abréger le conte, & ne pas vous retenir trop longtems) il devient homme de campagne: il ne parle plus que de champs & de vignes ; il plante des ormeaux, il ſeche ſur ſes pieds à force de travailler, & vieillit à vue, par l'envie d'amaſſer du bien. Mais lorſqu'on lui eut derobé ſes brebis, que ſes chevres furent mortes de maladie, que les moiſſons eurent trompé ſes eſperances, & qu'on eut tué ſes bœufs à les faire labourer, au deſeſpoir de toutes ces pertes, ſur le minuit il prend un cheval de ſomme, & dans une colere furieuſe, il va tout droit à la maiſon de Philippe, qui le voyant ſi mal-propre, & ſi négligé: En verité, lui dit-il, Vulteïus, vous me paroiſſez trop dur pour vous-même, & trop épargnant. Parbleu, mon maître, répondit Vulteïus, vous pouriez bien me dire trop miſerable, ſi vous vouliez me donner mon veritable nom. Je vous ſuplie & vous conjure au nom de votre Génie, par votre main droite, & par ces Dieux Pénates, rendez-moi à mon premier métier. En effet Philippe voyant de combien ce qu'il avoit quité valoit mieux pour lui que le parti qu'il avoit pris, le fit retourner à l'heure même à ſa premiere condition. Il eſt juſte que chacun ſe meſure à ſon aune, & ſe chauſſe à ſon pied.

A

que ce *qui* eſt entierement ſéparé, & eſt pour *quicumque*, tout homme qui, *&c.* Il y en a même qui prétendent qu'il faut lire *qui ſemel aſpexit*, *&c.* On ne peut pas dire que ce ſens-là ne fût fort bon ; mais j'aime mieux l'autre, où il ne faut rien changer, * quoi qu'en diſe M. Bentlei, qui pouvoit fort bien épargner ſa remarque, après avoir lu celle-ci. * Celui qui ſoutient que *ſimul* eſt ici pour *ſimiliter*, ſoutient une choſe inouïe dans la langue Latine.

98 *Metiri ſe quemque ſuo modulo ac pede*] Cette ſentence eſt ſi pleine de verité & de ſageſſe, qu'on dit qu'elle avoit été écrite au temple de Delphes par Chilon, en ces termes, que Pindare a employés dans ſa ſeconde Ode des Pythioniques:

---------- χρὴ δὲ καθ' αὑτὸν αἰεὶ
Παντὸς ὁρᾷν μέτρον.

Il faut dans toutes choſes ſe meſurer à ſa propre meſure.

Les faux Apôtres dont ſaint Paul parle dans le X. ch. de la II. Epitre aux Corinthiens, & dont il deſigne l'orgueil & la vanité par ces paroles, ἐν ἑαυτοῖς ἑαυτοὺς μετροῦντες. *qui ſe meſurent eux-mêmes en eux-mêmes*, ne faiſoient pas ce qu'Horace dit ici, ils ne ſe meſuroient pas à leur propre meſure, mais à la meſure qu'ils en pruntoient de la bonne opinion qu'ils avoient d'eux-mêmes, & que l'amour-propre rend toujours fauſſe. Il y a donc bien de la difference entre *ſe meſurer en ſoi-même*, & *ſe meſurer à ſa propre meſure*. La premiere meſure eſt celle des orgueilleux & des fous, & la derniere celle des ſages.

Verum eſt] *Il eſt vrai*, pour *il eſt juſte*, comme dans le vers 312. de la Satire III. du Livre II. La *verité* eſt ſouvent miſe pour la *juſtice*, & la *juſtice* pour la *verité*. * C'eſt ainſi qu'on lit dans l'Ecriture ſainte, que *toutes les œuvres de Dieu ſont vraies*, *omnia ejus opera vera*, c'eſt-à-dire, *juſta, recta*, juſtes, droites. *

NOTES SUR L'EPITRE VII. LIV. I.

Il y a aparence, dit le P. Sanadon, que cette piece eſt de l'été de 731. quand Horace fut revenu de Velie ou de Salerne, où il avoit été prendre les eaux.

29 *Vulpecula*] Le P. S. a ſuivi M. Bentlei en liſant *nitedula*, que M. Cuningam a auſſi reçu. Cette correction étoit abſolument néceſſaire. Le renard, comme le P. S. le remarque, eſt naturellement ruſé; il s'écarte des lieux où il y a du monde; il ne mange point de blé: celui-ci fait tout le contraire; il

il entre sotement dans une maison; il se foure dans un vaisseau plein de blé, il y demeure tranquilement pendant plusieurs jours, & il se donne tout le tems de devenir gros & gras, de maigre qu'il étoit. Ce sont là, continue ce Pere, des absurdités si palpables, qu'on ne peut raisonnablement les mettre sur le compte d'Horace. Il faut nécessairement reconnoître ici un animal fort petit, propre à s'insinuer dans les maisons, sans être aperçu, & qui puisse faire sa nouriture de blé: or tout cela convient parfaitement bien au mulot, qui est une espece de petit rat champêtre. Le P. S. remarque de plus que St. Jerôme écrivant à Salvine, nous donne tout lieu de croire qu'Horace a mis *nitedula*, après Esope. *Docet Æsopi fabula*, dit-il, *plenum muris ventrem per angustum foramen egredi non valere*. *Camera frumenti*, que M. Dacier propose de corriger, signifieroit *fornix frumenti*, & M. Bentlei a fait voir que l'un n'est pas plus Latin que l'autre. *Cumera*, au raport d'Acron, étoit un grand panier d'osier, ou un vaisseau de terre, de la grandeur d'un tonneau, qui tenoit au moins cinq ou six boisseaux de blé.

31 *Pleno corpore*] C'est *le corps gras*, comme M. Bentlei & le P. S. l'ont expliqué, & cela est oposé non seulement à *tenuis*, mais aussi à *macra*. Dans Phedre, *facere multum corporis*, dit le P.S. ne signifie pas *se bien arrondir le ventre*, ce qui se peut faire en un seul repas; mais *s'engraisser*, ce qui demande une certaine continuité de tems.

52 *Non lavè*] M. Cunigam a lu *non lævus*, c'est-à-dire *dexter*, adroit, entendu, judicieux, & comme ce Pere, le remarque, Virgile a dit dans le même sens *mens non læva*.

76 *Rura suburbana*] Cette maison de campagne de Philippe, dit le P. S. étoit aparemment aux environs d'Antemne ou de Collatie, à l'entrée de la Sabine, & à une ou deux lieues de Rome. M. Dacier, ajoute-

---

AD CELSUM

ALBINOVANUM.

EPISTOLA VIII.

CELSO, gaudere, & benè rem gerere Albinovano,
Musa rogata refer, comiti scribæque Neronis.
Si quæret quid agam: dic multa & pulcra minantem,
Vivere nec rectè nec suaviter: haud quia grando

Contude-

HORACE fait ici un portrait de lui-même, où la foiblesse & la misere des hommes sont bien naturellement peintes. Dans une santé parfaite, pendant le cours d'une fortune réglée & suivie, & ce qui est encore plus étonnant, avec presque toutes les lumieres de la sagesse, ils ne laissent pas de se trouver quelquefois abandonnés de leur raison, & d'être livrés en proie à une inquiétude dont ils ne connoissent pas le sujet, & à une inconstance continuelle, qui trouble tout le repos de leur vie. Voilà le sens de cette Epitre, par laquelle Horace verse dans le sein de Celsus la douleur qu'il a de se voir si malheureux, sans pouvoir trouver de remede. Le vieux Interprete prétend que ce n'étoient pas là les defauts d'Horace, & qu'il ne s'en accuse que pour pouvoir les reprocher à son ami. Horace étoit assurément très capable de cette politesse, dont il a donné des marques ailleurs. Mais en verité ce qu'il dit lui convient trop bien, & lui ressemble trop pour qu'on puisse croire que ce n'est là que le portrait de Celsus. Il seroit plus raisonnable de dire qu'en avouant lui-même sa foiblesse, & en déplorant les malheurs où elle le jette, il a en vue de corriger son ami des mêmes defauts qui le rendent malheureux. Cette Epitre fut écrite la même année que la troisieme, à Julius Florus. Horace avoit quarante-six ans.

1 *Celso*] Celsus Pédo Albinovanus. Voyez ce qui a été dit sur le 15. vers de la troisieme Epitre.

Gaudere & bene rem gerere] Il a exprimé le salut que les Grecs mettoient à la tête de toutes leurs Lettres, χαίρειν καὶ εὐπράττειν, *gaudere, & benè rem gerere*, se rejouïr, & bien faire ses affaires.

2 *Refer*] Il dit à sa Muse de raporter à Albinovanus le salut qu'Albinovanus lui avoit envoyé dans une Lettre qu'il lui avoit écrite.

Comiti scribæque Neronis] On apelloit *comites* ceux

ajoute-t'il, nous jette ici bien à l'écart. Il juge que cette terre de Philippe étoit voisine d'Asture, maison de campagne de Ciceron; mais Asture étoit dans une isle de même nom sur la côte des Volsques, à quarante-trois milles de Rome. Or il s'agit ici d'une terre voisine de cette ville, *rura suburbana*, & située dans le pays des Sabins, *arvum cœlumque Sabinum*.

96 *Qui simul aspexit*] Le P. S. a mis *qui semel adspexit*. La ressemblance du commencement du v. 90. dit-il, a trompé les copistes & les Grammairiens, en leur donnant lieu de croire qu'il y avoit *simul* dans l'un & dans l'autre, & la foule des Editeurs a reçu cette leçon, qui ne sauroit faire ici un sens raisonnable. Si l'on raporte *qui* à Vulteïus, il faut lire conséquemment *rediit repetitque* dans le vers suivant, contre l'autorité de tous les exemplaires. Monsieur Dacier, ajoute ce Pere, a suivi l'explication de Lambin qui donne les trois derniers vers à Philippe. Je suis surpris que sa critique ne l'ait pas empeché de prendre un si mauvais parti. Philippe savoit bien où il en vouloit venir. Dès le commencement de l'histoire, il paroît persuadé qu'il étoit plus avantageux pour Vulteïus de rester dans son premier état; il ne tâche de l'en tirer que pour faire mieux sentir cette verité; il minute toutes ses démarches pour engager peu à peu le bon homme, & il se fait un plaisir de le voir donner dans le panneau, *videt ridetque Philippus*. Il n'avoit donc pas besoin du discours de Vulteïus, pour faire une reflexion dont l'histoire même supose qu'il étoit persuadé longtems auparavant. Il ne s'agit plus ici de Vulteïus ni de Philippe. Horace prend la parole en son propre nom, & ces trois vers contiennent la moralité qu'il tire en géneral de l'histoire qu'il vient de raconter. Au reste, conclud le P. S. la leçon que j'ai suivie est de deux manuscrits & de sept excellentes éditions.

A CELSUS
ALBINOVANUS.

EPITRE VIII.

MA Muse, allez, je vous prie, de ma part souhaiter toute sorte de joie & de prosperité à Celsus Albinovanus, qui est à la suite de Tibere, & qui a l'honneur d'être Secrétaire de ce jeune Prince. S'il vous demande ce que je fais, dites-lui qu'avec toutes les belles choses que j'ai dites, & toutes les grandes

ceux qui étoient de la Cour des Princes, ou de la suite des Officiers ou Magistrats qui alloient gouverner les provinces, ou conduire les armées; & c'étoient ces Courtisans qui composoient ce qu'on apelloit proprement *cohortem*. Catulle:

Pisonis comites, cohors inanis.

3 *Dic multa & pulcra minantem*] Comme un homme qui avoit entrepris d'écrire contre les vices, & de montrer aux hommes le chemin qu'ils devoient tenir pour être heureux. C'est le sens de ce passage, qui prouve qu'Horace fait son portrait plutôt que celui de Celsus. Il a dit de même de lui dans la Satire III. du Liv. II.

Atqui vultus erat multa & præclara minantis.

Cependant vous aviez l'air d'un homme qui promettoit de grandes & de belles choses.

Pulcra minantis, philosophica promittentis, dit fort bien le vieux Commentateur. *Minari, menacer*, pour, *promettre*.

4 *Vivere nec rectè nec suaviter*] Voilà le plus déplorable état où l'on puisse être, de ne pouvoir ni bien vivre, ni vivre agréablement. *Rectè vivere, bien vivre*, c'est vivre selon les regles de la morale, & dans la pratique des vertus. *Vivere suaviter, vivre agréablement*, c'est vivre dans les plaisirs, sans reconnoître d'autres regles que ses passions. Si les hommes pouvoient trouver le moyen de *vivre agréablement*, sans s'assujettir à *bien vivre*, peut-être trouveroit-on des raisons pour excuser leur choix: mais en verité quand on renonce aux solides plaisirs

Contuderit vites, oleamque momorderit æstus:
Nec quia longinquis armentum ægrotet in arvis:
Sed quia mente minùs validus quàm corpore toto,
Nil audire velim, nil discere, quod levet ægrum:
Fidis offendar medicis, irascar amicis,
Cur me funesto properent arcere veterno:
Quæ nocuere sequar, fugiam quæ profore credam:
Romæ Tibur amem ventosus, Tibure Romam.
Post hæc, ut valeat, quo pacto rem gerat & se:
Ut placeat juveni, percontare, utque cohorti.
Si dicet, rectè: primùm gaudere, subinde
Præceptum auriculis hoc instillare memento:
Ut tu fortunam, sic nos te, Celse, feremus,

AD

firs de la vertu, on ne doit pas esperer de trouver longtems son compte dans les faux plaisirs du vice. C'est une suite & une dépendance du *bien vivre* que le *vivre agréablement*.

Haud quia grando contuderit vites] Sous ces accidens ordinaires Horace comprend tout ce qui peut arriver de fâcheux ou pour la santé, ou pour la fortune. Car naturellement il ne devroit y avoir que ce qui nuit ou à l'une, ou à l'autre, qui pût causer des chagrins. Mais nous sommes si malheureux, que quand toute la Nature semble agir de concert pour nous faire vivre en repos, nous nous livrons à nous-mêmes une cruelle guerre, & nous nous faisons des chagrins sans sujet.

5 *Oleamque momorderit æstus*] Le trop grand chaud est autant ennemi de l'olivier que le trop grand froid. Columelle, Liv. V. chap. VIII. *Nulla ex his generibus aut perfervidum, aut gelidum statum cœli patitur. Aucune de ces especes d'oliviers ne peut souffrir un climat ni trop froid, ni trop chaud.* Et Théophraste dans le premier Livre des plantes: Ἐὰν γὰρ συγκαυθῇ, ἢ βρεχθῇ συναποβάλλει τὸν καρπόν. *Car s'il est touché du chaud ou de la pluie, il perd son fruit.*

6 *Nec quia longinquis armentum ægrotet in arvis*] *Longinquis in arvis*, dans des pâturages éloignés, comme dans la Calabre & dans la Lucanie, où les bergers menoient leurs troupeaux, l'été dans l'une & l'hiver dans l'autre. On peut voir les Remarques sur la premiere Ode du Livre V.

7 *Sed quia mente minùs validus quàm corpore toto*] D'un côté rien ne marque mieux la misere de l'homme, que ces chagrins & ces inquiétudes qu'il se fait sans aucun sujet aparent, & très souvent au milieu de ses prosperités les plus grandes. Mais d'un autre côté aussi rien ne marque mieux sa grandeur: car ces inquiétudes secretes & ces chagrins cachés ne viennent que de ce qu'étant né pour des biens veritables & solides, il ne trouve en ce monde que de faux biens, qui loin de le contenter, lui donnent un dégoût dont il sent les effets sans en connoitre la cause.

8 *Nil audire velim, nil discere quod levet ægrum*] Voilà l'effet ordinaire des maladies de l'esprit & du corps: on a en horreur les remedes, & on recherche tout ce qui est pernicieux, comme il le dit dans l'onzieme vers.

9 *Fidis offendar medicis, irascar amicis*] Par ces fideles Medecins dont il parle, il entend les anciens Philosophes, qui dans leurs écrits ont donné aux hommes des remedes contre ces chagrins, en leur dévelopant tous les secrets de la Nature, en les munissant contre les frayeurs de la mort, & en leur faisant connoître les biens dont ils doivent jouir dans une seconde vie.

10 *Cur me funesto properent arcere veterno*] Ce *cur* dépend des verbes *irascar* & *offendar*. *Je suis fâché de ce que, &c.* Horace apelle cette maladie *veternum*, parcequ'elle le tenoit dans un profond assoupissement, & dans une funeste léthargie. Catulle l'apelle *stolidum veternum*, dans ces beaux vers *ad Coloniam*, où il explique admirablement ce que c'est que cette léthargie:

Talis iste meus stupor, nil videt, nihil audit:

Ipse

des promesses que j'ai faites, je ne puis trouver les moyens de bien vivre, ni de vivre agréablement. Ce n'est pas que la grêle ait batu mes vignes; que le chaud ait tué mes oliviers; ni que j'aye dans des paturages éloignés des troupeaux malades: mais c'est qu'étant beaucoup plus infirme d'esprit que de corps, je ne veux ni rien écouter, ni rien aprendre qui puisse me soulager; que j'ai un dégoût extrême pour mes plus fideles Medecins; que je me fâche tout de bon contre mes amis qui veulent me tirer d'une si funeste léthargie; que je fuis ce qui me seroit utile, & cours après tout ce qui m'a été pernicieux; & qu'enfin je suis si inconstant, qu'à Rome je souhaite d'être à Tibur, & dès que je suis à Tibur, il me tarde d'être à Rome. Après cela demandez-lui comment il se porte, comment il gouverne ses affaires, & comment il se gouverne lui-même; s'il est bien dans l'esprit du Prince, & s'il est aimé de sa Cour. S'il vous dit qu'oui, réjouïssez-vous-en d'abord avec lui, & ensuite souvenez-vous de lui dire ce petit mot à l'oreille: Celsus, comme vous suporterez votre fortune, nous vous suporterons aussi.

A

Ipse quis sit, utrum sit, an non sit, id quoque nescit.
Nunc eum volo de tuo ponte mittere pronum,
Si pote stolidum repentè excitare veternum,
Et supinum animum in gravi delinquere cœno,
Ferream ut soleam tenaci in voragine mula.

Tel est le sot dont je te parle: il ne voit rien, n'entend rien; il ne sait qui il est, il ignore même s'il est. C'est lui que je veux jetter de ton pont en bas, la tête la premiere, pour voir s'il poura tout d'un coup dissiper cette stupide léthargie, & laisser dans la boue cette pesanteur, comme une mule laisse son fer dans un bourbier.

12 *Romæ Tibur amem ventosus, Tibure Romam*] C'est cette même légereté que son valet lui reproche dans la Satire VII. du Livre II.

Romæ rus optas, absentem rusticus urbem
Tollis ad astra levis. ------

Quand vous êtes à Rome, vous voudriez être aux champs; & quand vous êtes aux champs, votre inconstance vous porte à ne vouloir que le séjour de Rome, que vous élevez jusques au ciel.

Ventosus] Inconstant & léger comme le vent. Il dit de même dans l'Epitre *XIX. ventosa plebis, de la populace inconstante.* Brutus dans une Lettre qu'il écrit à Ciceron, apelle Lépidus *ventosissimum*, très inconstant. En effet, Ciceron écrivant à Cassius sur le sujet de ce même Lépidus, dit: *scelus affinis tui Lepidi, summamque levitatem & inconstantiam. Vous connoissez sans doute le crime, & la grande légereté & inconstance de votre beau-frere Lépidus.* Je m'étonne que Cruquius ait pu se tromper à ce mot, en l'expliquant *glorieux, vain.*

14 *Ut placeat Juveni*] à Tibere Neron.

16 *Præceptum auriculis hoc instillare memento*] C'est une métaphore prise des liqueurs qu'on verse goute à goute, pour n'en rien laisser perdre.

17 *Ut tu fortunam, sic nos te, Celse, feremus*] Horace donne ici, en riant, un excellent précepte à Celsus, qui sans doute avoit quelque disposition à s'enorgueillir du crédit qu'il avoit dans cette Cour. Si ceux qui sont le mieux auprès des Princes vouloient connoître les sentimens qu'on a pour eux, ils n'auroient qu'à s'examiner bien eux-mêmes; car il est constant qu'on les hait ou qu'on les aime, selon le bon ou le mauvais usage qu'ils font de leur faveur.

Feremus] Ce même terme doit servir à *fortunam. Ut tu fortunam feres, comme tu suporteras ta fortune.* En effet, il ne faut pas s'imaginer que la bonne fortune soit un fardeau fort léger; il est très difficile à porter, & il faut pour cela une vertu extraordinaire, comme Aristote l'a fort bien dit dans ses Morales: ἄνευ μὲν ἀρετῆς οὐ ῥᾴδιον φέρειν ἐμμελῶς τὰ εὐτυχήματα. *Sans la vertu il n'est pas aisé de suporter comme il faut la bonne fortune.*

AD CLAUD. NERONEM.

EPISTOLA IX.

SEPTIMIUS, Claudi, nimirum intelligit unus,
Quanti me facias: nam quum rogat, & prece cogit,
Scilicet, ut tibi se laudare & tradere coner,
Dignum mente domoque legentis honesta Neronis:
Munere quum fungi propioris censet amici,
Quid possit videt, ac novit me valdiùs ipso.
Multa quidem dixi cur excusatus abirem:
Sed timui, mea ne finxisse minora putarer,

Dissimu-

ENTRE tous les devoirs de la vie civile, il n'y en a point où l'on ait besoin de tant de discrétion & de tant de prudence, que lorsqu'il s'agit de recommander un ami. Mille choses concourent à rendre la pratique de ce devoir très delicate & très difficile, surtout quand on a à écrire à de grands Seigneurs. Cette Lettre, qu'Horace écrit ici à Tibere, pour lui recommander Septimius, en est une preuve. Ce Poëte étoit assez avant dans les bonnes graces de ce jeune Prince, & la faveur même qu'il avoit auprès d'Auguste, lui donnoit quelque privilége. D'ailleurs il connoissoit & aimoit Septimius comme lui-même; & Septimius étoit d'une naissance distinguée & d'un merite connu. Cependant il écrit avec une très grande retenue; il fait connoître que cette Lettre lui a été arrachée par importunité, & il en demande pardon comme d'une liberté qu'il ne lui apartenoit pas de prendre. Mais en même tems il ne laisse pas de rendre justice à Septimius, & de satisfaire à tout ce que l'amitié exigeoit de lui. Cela réussit si bien, que Septimius eut beaucoup de part à la bienveillance de Tibere; & cette bienveillance servit ensuite à l'aprocher d'Auguste qui l'honora toujours de son affection. Cette Epitre fut écrite avant la troisieme, & dans le tems que l'on choisissoit ceux qui devoient suivre Tibere en Orient à son expédition contre les Parthes, ou peu de tems après son départ, l'an 733.

1 *Septimius*] C'est le même Titius Septimius dont il est parlé dans l'Epitre III. & auquel Horace adresse l'Ode VI. du Livre II.

Claudi] C'est Claude Tibere Neron. Il étoit apellé *Claude*, parcequ'il descendoit de l'ancienne famille des Claudiens depuis Appius Clausus, dont il est parlé dans Virgile, & qui fut ensuite nommé *Appius Claudius.*

Nimirum intelligit unus quanti me facias] Je m'étonne que ceux qui ont pris ce commencement de Lettre fort serieusement, ne se soient pas aperçus qu'il est ridicule de cette maniere. En effet un homme comme Horace pouvoit-il écrire à un Prince comme Tibere: *Septimius connoit mieux que personne l'estime & la consideration que vous avez pour moi.* Ces mots, *quanti me facias*, sont un peu trop forts dans leur sens naturel. Mais ce n'est pas la premiere fois que l'on n'a pas connu la raillerie d'Horace. Elle étoit pourtant ici assez sensible: car il n'y a pas un mot qui ne la fasse sentir. *Nimirum* & *intelligit*, & *unus &c.* ce sont autant de termes de raillerie, & il seroit inutile de le prouver.

2 *Nam quum rogat & prece cogit*] Il me paroit qu'on s'est trompé, quand on a cru que ce *quum* & celui du cinquieme vers doivent marcher ensemble, & être liés par une conjonction qu'Horace a omise. Cela rendroit le passage obscur & embarassé; & ce n'étoit pas là le defaut d'Horace; comme nous l'assure Quintilien. *Nam quum rogat & prece cogit*, signifie mot à mot, *car lorsqu'il me prie, c'est alors qu'il me force &c.* Il veut dire que les prieres de Septimius ne sont pas modestes & retenues, comme les prieres doivent l'être; mais que c'est une veritable violence. La conjonction *&* se prend ici pour *etiam*; & de cette maniere le sens me semble fort beau.

3 *Laudare*] Ce mot ne signifie pas ici *louer*, mais *recommander, faire connoître.*

Et tradere] C'est le propre terme pour dire *donner quelqu'un*, le placer, le faire entrer au service de quelque grand Seigneur, lui procurer son amitié; comme dans l'Epitre XVIII.

Fallimur,

A CLAUDE
TIBERE NERON.

EPITRE IX.

ASSUREMENT, mon Prince, s'il y a un homme au monde qui sache parfaitement combien vous avez d'estime & de consideration pour moi, c'est Septimius: car il ne se contente pas de me prier, il va jusqu'à me faire violence pour m'obliger à vous le recommander, & à lui procurer quelque accès auprès de vous. Il faut avouer aussi qu'il est digne d'avoir quelque part à la bienveillance de Tibere, & d'être reçu dans la maison d'un Prince qui sait si bien connoître & distinguer les honnêtes gens. Comme il est persuadé que je suis auprès de vous sur le pied de ces amis qui ont les premieres entrées, il voit

Fallimur, & quondam non dignum tradimus.

Nous nous trompons, & nous donnons quelquefois des gens indignes de l'honneur que nous leur procurons.

4 *Dignum mente domoque*] C'est ce qu'Horace ajoute à la priere que Septimius lui fait: car il seroit ridicule de penser que ce fussent les paroles de Septimius même.

Legentis honesta] *Legentis* n'est pas ici le participe du verbe *legere*, lire; mais de *legere*, choisir. *Legentis honesta, qui choisit des personnes de merite, &c.*

5 *Munere cùm fungi propioris censet amici*] Horace excuse ici en quelque maniere la violence dont Septimius a usé, pour lui arracher cette Lettre de recommandation. Septimius s'est imaginé, dit-il, que j'ai l'honneur d'être sur le pied de vos amis les plus familiers, & qui ont chez vous les premieres entrées; & ainsi il connoît mieux que moi-même le crédit que je puis avoir auprès de vous. C'est encore une raillerie.

Propioris amici] La coutume des Princes & des grands Seigneurs, de distinguer leurs Courtisans par les differentes entrées qu'ils leur donnent chez eux, est fort ancienne. Séneque assure que C. Gracchus & Livius Drusus, Tribuns du peuple, en sont les auteurs. *Apud nos*, dit-il dans le chapitre XXXIV. du VI. Livre des bienfaits, *primi omnium Gracchus & mox Livius Drusus instituerunt segregare turbam suam, & alios in secretum recipere, alios cum pluribus, alios cum universis. Parmi nous, Gracchus, & après lui Livius Drusus, ont commencé à séparer la foule de leurs Courtisans, en recevant les uns en particulier, les autres avec plusieurs, & les autres avec tout le monde.* Les premiers étoient apellés *primi amici*, & *primæ admissionis*, les amis de la premiere entrée; les seconds, *secundi amici*, & *secundæ admissionis*, les amis de la seconde; & les derniers, *inferiores amici*, & *ultimæ admissionis*, les amis qui n'avoient que les dernieres entrées. Cet usage qui avoit été longtems interrompu, fut rétabli par Tibere, qui, comme Suétone nous l'aprend, partagea sa Cour en ces trois classes, & apella la derniere la classe *des Grecs*, parceque les Grecs étoient des gens dont on faisoit alors peu de cas, & qui n'entroient que les derniers chez ce Prince. Quand Horace dit donc *propioris amici*, il veut dire *amici primæ admissionis*, d'un ami qui a les premieres entrées, & qui est admis dans le secret. Cette coutume se perdit encore après Tibere, fut renouvellée ensuite par d'autres Empereurs, & prit enfin de si fortes racines sous Constantin, qu'elle s'est toujours conservée depuis, & qu'il n'y a pas d'aparence qu'on la puisse perdre. Aussi est-il bien juste que les Princes ayent le même privilége & la même liberté que se donnent même les particuliers, de recevoir les gens chez eux à differentes heures, les uns plûtôt, les autres plus tard, selon qu'ils leur sont ou agréables ou nécessaires.

7 *Multa quidem dixi cur excusatus abirem*] Dans l'opinion où étoit Septimius, qu'Horace avoit beaucoup de crédit auprès de Tibere, il n'avoit pas tort d'exiger de lui une Lettre de recommandation. Mais Horace, qui savoit ce qui en étoit, avoit tort de l'accorder, s'il n'étoit pas assez bien auprès de ce Prince. C'est pourquoi après avoir excusé Septimius, il s'excuse aussi lui-même, en disant qu'il avoit resisté longtems avant que de la donner.

8 *Sed timui mea ne finxisse minora putarer*] Cette crainte d'Horace étoit fondée sur ce qu'il n'y avoit pas d'aparence qu'étant si bien auprès d'Auguste, il ne

Dissimulator opis propriæ, mihi commodus uni.
Sic ego, majoris fugiens opprobria culpæ,
Frontis ad urbanæ descendi præmia. Quòd si
Depositum laudas ob amici jussa pudorem,
Scribe tui gregis hunc, & fortem crede bonumque.

fût pas un peu en faveur auprès de Tibere son beau-fils.

10 *Sic ego majoris fugiens opprobria culpæ*] Il n'y a rien de plus fâcheux à un honnête homme que de passer pour méchant ami, & pour un homme qui n'est bon que pour lui-même: il aime encore mieux s'exposer à passer pour trop hardi & pour importun.

11 *Frontis ad urbana descendi præmia*] Cette façon de parler me paroît assez extraordinaire & assez difficile, & je crois qu'Horace est le seul qui ait dit *descendere ad præmia urbanæ frontis.* Mais tâchons de l'expliquer. Comme les Grecs apelloient les bouffons ἀστείους, les Latins les apelloient de même *urbanos.* Plaute dans le Trinum. Act. I. scene II.

Nihil est profectò stultius, neque stolidius, &c.
Quàm urbani assidui cives, quos scurras vocant.

Il n'y a rien de plus fou ni de plus sot que ces gens oisifs qu'on apelle bouffons.

Et Horace dans l'Epitre XV.

——— *urbanus cœpit haberi*
Scurra vagus. ———

Suétone, en raportant un bon mot qui fut dit à Vespasien, écrit, *quidam urbanorum non infacetè. Un des bouffons de la Cour lui dit plaisament. Frons urbana* est donc ici pour *frons scurrilis*, le front d'un bouffon; c'est-à-dire le front d'un homme *hardi, impudent*, & qui ne garde nulles mesures: car les bouffons ont toutes ces qualités. Et *descendere ad præmia frontis urbanæ*, c'est *imiter l'effronterie de ces gens-là*. C'est cette effronterie & cette impudence, *depositus pudor*, qu'il apelle *præmia urbanæ frontis*, la récompense & le prix d'un bouffon. Car c'est là tout le partage des bouffons, que l'effronterie, qui se nourrit & s'augmente par la pratique de ce bel art.

13 *Scribe tui gregis*] Recevez-le au nombre de ceux

AD FUSCUM ARISTIUM.

EPISTOLA X.

URBIS amatorem Fuscum salvere jubemus
Ruris

HORACE aimoit tant la campagne, qu'il ne pouvoit se lasser d'en parler, & d'en vanter le séjour. On a vu ce qu'il en a dit dans ses Odes & dans ses Satires. Il traite la même matiere dans ses Epitres: car comme il ne perdoit point d'occasion de quiter Rome, pour aller à sa petite maison des Sabins, il recevoit souvent des plaintes de ses amis, qui ne pouvoient souffrir ces longues absences; & par conséquent il étoit souvent obligé de defendre ce goût qui le portoit à se retirer. Voilà ce qui a donné occasion à cette Lettre, qui n'est qu'une réponse aux plaintes de Fuscus Aristius, entierement oposé au sentiment d'Horace, & qui n'aimoit que le séjour de Rome. Ce Poëte parle donc ici des avantages que la campagne a sur la ville. Il fait voir que ce séjour est plus conforme à la nature, qui ne demande que des choses simples, & un air pur. Il prouve même que ce goût-là est si naturel aux hommes, que quoiqu'ils tâchent de l'étouffer par l'avarice & par l'ambition, il ne laisse pas d'être toujours le plus fort, & de vaincre le mépris & le dégoût qu'ils ont pour la retraite, puisqu'il

voit & connoît mieux que moi ce que je puis. Veritablement j'ai dit tout ce que j'ai pu pour m'excuser. Mais enfin j'ai apréhendé qu'il ne crût que je faisois le modeste en dissimulant mon crédit, & que je n'étois bon que pour moi-même. Ainsi, pour éviter un soupçon si honteux, je suis devenu plus hardi qu'un bouffon & qu'un parasite. Si vous ne trouvez pas mauvais que pour obéïr aux ordres de mon ami, j'aye pris cette liberté, je vous suplie de le recevoir chez vous, & de croire qu'il a toutes les qualités qui peuvent lui faire meriter cet honneur,

ceux qui composent votre Cour. Il dit *scribe*, parceque ces amis & ces Courtisans du Prince étoient écrits sur son état. Cet état, qui étoit entre les mains du Secrétaire, tenoit lieu des brevets qu'on donne aujourd'hui.

Fortem crede bonumque] Ces deux mots renferment toutes les louanges qu'on peut donner à un honnête homme. C'est ce que les Grecs disoient καλὸν κ' ἀγαθόν.

NOTES SUR L'EPITRE IE. LIV. I.

LE P. Sanadon met la date de cette piece à l'an 731. avant le départ de Tibere pour l'Orient.

2 *Rogat & prece cogit*] C'est-à-dire, suivant le P. S. *ita rogat ut cogat rogando*. Le *quum* de ce vers & celui du cinquieme doivent, dit-il, marcher ensemble.

5 *Propioris amici*] *D'un ami intime*, comme le P. S. l'entend. L'usage des trois entrées auquel M. Dacier a recours, ne subsistoit point du tems d'Auguste, puisque de l'aveu même de ce savant Critique, ce fut Tibere qui le rétablit, après une longue interruption.

A FUSCUS ARISTIUS.

EPITRE X.

NOUS, qui n'aimons que la campagne, nous saluons de tout notre cœur

puisqu'il les oblige à se faire à la ville une espece de campagne & de solitude, par les grands jardins & les grands bois qu'ils enferment dans leurs maisons. Il insinue ensuite que ce qui rend les villes si fréquentées, c'est l'aveuglement des hommes, qui ne sachant pas distinguer le vrai d'avec le faux, preferent à leur liberté les moyens d'amasser des richesses. Ce qu'il accompagne d'un apologue très agréable, & qui vient admirablement à son sujet. Il exhorte sur cela Fuscus Aristius à se moderer, & à jouïr tranquilement de son bien, & il le prie, s'il veut reprendre quelque chose en lui, que ce ne soit pas le goût qu'il a pour la solitude, & qu'il attende à lui faire des leçons, quand il le verra se tourmenter pour devenir plus riche, & renoncer entierement à son repos. Il finit par une sentence très veritable, que les hommes sont toujours ou les maîtres ou les esclaves de leur argent, sans qu'il puisse y avoir aucun milieu. Voyons en détail toutes les beautés de cette Epitre. Horace n'étoit pas jeune quand il la fit.

1 *Urbis amatorem Fuscum*] C'est le même Fuscus Aristius, à qui il adresse l'Ode XXII. du Livre I. & qui

Ruris amatores : hac in re scilicet unâ
Multùm dissimiles, ad cætera penè gemelli.
Fraternis animis quidquid negat alter, & alter,
Annuimus pariter, vetuli notique columbi.
Tu nidum servas : ego laudo ruris amœni
Rivos, & musco circumlita saxa, nemusque.
Quid quæris? vivo & regno, simul ista reliqui
Quæ vos ad cœlum effertis rumore secundo.
Utque sacerdotis fugitivus, liba recuso :
Pane egeo jam mellitis potiore placentis.
Vivere Naturæ si convenienter oportet,
Ponendæque domo quærenda est area primùm,

Novistine

qui lui joua le tour qu'il raconte dans la Satire IX. du Livre I.

---- ecce
Fuscus Aristius occurrit, mihi carus, &c.

Sur ces entrefaites arrive Fuscus Aristius, mon intime ami.

3 *Ad cætera penè gemelli*] *Gemellus* pour *similis*, *semblable*, parcequ'il n'y a rien qui doive naturellement être plus semblable que les jumeaux. Les Grecs ont dit de la même maniere ἀδελφὸν, *frere*, pour ἴσον, *pareil*. *Il n'est pas nécessaire de lire *at*.*

4 *Fraternis animis*] Cette expression vient du mot *gemelli* du vers précédent.

Quidquid negat alter & alter] Il faut répéter le verbe *negat*. La plus grande marque de l'amitié, c'est la conformité des sentimens, & l'union des volontés; & comme dit Saluste, *idem velle atque idem nolle, ea demum firma amicitia est*.

5 *Annuimus pariter, vetuli notique columbi*] C'est ainsi qu'il faut lire, & non pas *pariter vetulis notisque columbis*. *Pariter* dépend du verbe *annuimus*, & *vetuli notique columbi*, est une aposition, comme parlent les Grammairiens. *Pariter columbis* n'est pas Latin, pour dire *comme des pigeons*.

Vetuli notique columbi] Comme deux pigeons vieux amis, & qui se connoissent depuis longtems. Il paroît certainement par ce passage, que la fable des deux pigeons, l'un casanier, & l'autre voyageur, que la Fontaine a si bien contée, étoit connue de ce tems-là: car Horace y a fait allusion. Le mot *vetuli* prouve qu'il étoit déja vieux quand il écrivit cette Lettre.

6 *Tu nidum servas*] *Tu gardes ton nid*. C'est-à-dire tu demeures dans ta maison que tu as à la ville, comme le pigeon casanier demeuroit dans son nid. Cette oposition, qui est entre Aristius & Horace, & les termes dont il se sert, laissent-ils aucun lieu de douter que cette fable des deux pigeons, dont l'un garda son nid, & l'autre alla voyager, ne fût connue? A moins que de la conter tout du long, Horace ne pouvoit pas la mieux designer.

7 *Musco circumlita saxa*] Les cailloux couverts de mousse verte, qu'on trouve sur les bords des fontaines & des ruisseaux. C'est pourquoi Virgile apelle les fontaines *muscosi fontes*. Et Catulle dit :

Rivus muscoso prosilit è lapide.

Un ruisseau jaillit d'un rocher couvert de mousse.

8 *Quid quæris?*] C'est une façon de parler dont on se servoit, quand on vouloit en peu de mots rendre raison de quelque chose. Et elle répond à ce que nous disons en notre langue, *que voulez-vous que je vous dise? que voulez-vous savoir davantage?* Ciceron dans la I. Lettre du Livre à Atticus: *Verùm præclarè Metellus impedit & impediet. Quid quæris? est Consul, φιλόπατρις &, ut semper judicavi, naturâ bonus. Mais Métellus l'empêche & l'empêchera toujours. Que voulez-vous que je vous dise? il est Consul, il aime sa patrie, & il m'a toujours paru d'un bon naturel.*

Vivo & regno, simul ista reliqui] C'est de cette forte persuasion que venoient ces desirs impatiens de revoir sa maison de campagne :

O rus, quando ego te aspiciam, quandoque licebit
Nunc veterum libris, nunc somno & inertibus horis
Ducere solicitæ jucunda oblivia vitæ?

O ma petite maison de campagne, quand te reverrai-je? quand me sera-t-il permis d'aller goûter tantôt dans

cœur Fuſcus qui n'aime que la ville ; en cela ſeulement fort differens, & dans tout le reſte entiérement ſemblables . & quaſi jumeaux. Car comme deux veritables freres , nous avons tous deux les mêmes ſentimens ſur tout. Enfin nous ſommes comme les deux vieux pigeons de la fable. Vous gardez le nid, & moi je vante les ruiſſeaux d'une campagne delicieuſe, les rochers couverts de mouſſe, & les forêts. M'en demandez-vous la raiſon ? C'eſt que je vis & que je ſuis plus heureux qu'un Roi, dès le moment que j'ai quité tout ce que vous autres gens de ville vous élevez d'une commune voix juſqu'aux nues ; que comme un eſclave, qui s'eſt enfui de la maiſon d'un Sacrificateur , je ſuis las de gâteaux, & qu'à l'heure qu'il eſt je demande à me nourir de ſimple pain, que je trouve beaucoup meilleur que les offrandes les plus ſomptuëuſes. *Mais raiſonnons un peu, je vous prie.* S'il faut vivre conformément à la Nature, & qu'avant toutes cho-

dans la lecture des anciens Livres, & tantôt entre les bras du ſommeil & de l'oiſiveté, le delicieux oubli de cette vie fatigante & tumultueuſe?

Satire VI. Livre II. Ce qu'il dit ici, qu'il vit & qu'il eſt Roi quand il eſt dans ſa petite ſolitude, eſt encore moins fort que ce qu'il dit dans la même Satire, lorſqu'il apelle les nuits qu'il y paſſe, & les repas qu'il y fait, des nuits & des repas des Dieux, *ô noctes cœnaque Deûm !* Il faut bien prendre garde que ces deux mots , *vivo & regno* , font tout le ſujet de cette Epitre , qui a deux parties. Dans la premiere, Horace prouve qu'il n'y a que la vie de la campagne qui ſoit une veritable vie. Et dans la ſeconde, il établit qu'il n'y a que la campagne où l'on jouïſſe d'une veritable liberté , qui eſt la royauté du Sage.

Simul iſta reliqui qua vos ad cœlum effertis] *Iſta*, toutes les choſes qu'il comprend dans ces vers de l'Ode XXIX. du Livre III. où il dit à Mécénas :

Omitte mirari beata
Fumum & opes, ſtrepitumque Roma.

Et ceſſez d'admirer la fumée , les richeſſes & le bruit de Rome.

9 *Rumore ſecundo*] C'eſt-à-dire avec les acclamations & les aplaudiſſemens de tout le peuple. C'eſt ce que Ciceron dit *ſecundo populo.*

10 *Utque ſacerdotis fugitivus liba recuſo*] Horace veut dire qu'on a beau vanter la ville , elle lui étoit ce qu'étoient les gâteaux aux valets des Prêtres, leſquels n'étant nouris que de ces gâteaux, que l'on offroit aux Dieux , en étoient ordinairement ſi las, qu'ils s'enfuyoient ſeulement pour aller manger ailleurs du pain noir, qu'ils trouvoient mille fois meilleur.

11 *Pane egeo jam*] *Jam* , à l'heure qu'il eſt, à l'âge que j'ai. Comme le pain eſt meilleur que les gâteaux à un eſtomac vieux & uſé, de même la campagne eſt meilleure que la ville à un eſprit mûr qui eſt las du bruit & des affaires.

12 *Vivere natura ſi convenienter oportet*] Il va prouver ſa premiere propoſition , que la vie de la campagne eſt la ſeule qui puiſſe être apellée une veritable vie. Vivre convenablement à la nature, c'eſt choiſir tout ce qui peut lui être utile & la réjouïr, & rejetter tout ce qui peut l'affliger & lui être contraire. C'eſt ce que les Philoſophes apellent *convenienter congruenterque natura vivere.* *Ζῆν ὁμολογουμένως τῇ φύσει.* Diogene Laërce dans la Vie de Zénon. Et c'eſt ce qu'Horace dit ailleurs , *intra natura fines vivere*, vivre dans les bornes que la Nature préſcrit, c'eſt-à-dire, ſuivre toutes ſes regles, & ſavoir bien démêler ce qu'elle demande néceſſairement d'avec ce qu'elle ne demande point :

Quid latura ſibi, quid ſit dolitura negatum.

13 *Ponendaque domo quærenda eſt area primùm*] Car dans le deſſein de vivre conformément à la nature, le premier ſoin c'eſt celui de bâtir une maiſon commode. Heſiode dans ſon traité de l'agriculture, met enſemble ces trois choſes, labourer, planter & bâtir.

—— ὃς σπεύδει μὲν ἀρόμμεναι ἠδὲ φυτεύειν
Οἶκόν τ' εὖ θέσθαι. ——

Qui ſe hâte de labourer, de planter, & de bien placer une maiſon.

Novistine locum potiorem rure beato?
Est ubi plus tepeant hyemes? ubi gratior aura
Leniat & rabiem Canis, & momenta Leonis,
Quum semel accepit solem furibundus acutum?
Est ubi divellat somnos minùs invida cura?
Deteriùs Libycis olet aut nitet herba lapillis?
Purior in vicis aqua tendit rumpere plumbum,
Quàm quæ per pronum trepidat cum murmure rivum?
Nempe inter varias nutritur sylva columnas,

Laudaturque

Mais la maison est la premiere: *Οἶκον μὲν πρώτιστα.*

14 *Novistine locum potiorem rure beato*] Horace apelle *beatum rus*, une campagne heureuse, celle qui est, pour me servir des termes de Varron, *in bonâ regione, quæ bonum cœlum habeat & bonum solum; dans un bon pays, sous un bon ciel, & dans un bon fonds.*

15 *Est ubi plus tepeant hyemes? ubi gratior aura?*] Une campagne ne peut être apellée heureuse, si l'on n'y a de l'ombre l'été, & du soleil l'hiver, *æstate habeat umbram, hyeme solem.*

16 *Et rabiem Canis, & momenta Leonis*] Le Chien & le Lion sont deux constellations de dix-neuf étoiles chacune. Le soleil entre dans le signe du Lion à la mi-juillet; & le Chien, dont la Canicule, autrement le Sirius, est une étoile, paroît six jours après. Manile les joint aussi ensemble dans ce beau passage du cinquieme Livre:

Quum verò in vastos surgit Nemeus hiatus,
Exoriturque Canis, latratque Canicula flammans,
Et rabit igne suo, geminatque incendia solis.

Mais lorsque le Lion de Némée fait voir sa vaste gueule, que le Chien se leve, & que la Canicule enflamée & pleine de rage aboye, & qu'elle redouble les ardeurs du soleil.

Les Anciens, tant Grecs que Romains, croyant que la Canicule contribuoit beaucoup à rendre les chaleurs excessives, lui faisoient des sacrifices pour l'apaiser. Et ces sacrifices ordinaires étoient des chiennes rousses. *Rutilæ canes immolantur, ut ait Ateius Capito, canario sacrificio pro frugibus, deprecandæ sævitiæ caussâ sideris caniculæ.* Festus.

18 *Est ubi divellat somnos minùs invida cura?*] *Invida cura*, les soucis qui naissent de l'envie, qui habite bien plus les villes que la campagne.

19 *Deteriùs Libycis olet aut nitet herba lapillis?*] Le plus beau marbre d'Afrique, dont les Romains se servent pour paver leurs planchers, n'est pas plus propre, ni plus agréable à la vue que le gason que la campagne fournit. Et le gason a cet avantage sur le marbre, que dans le même tems qu'il plait aux yeux, il contente aussi l'odorat. Lucrece, en parlant des avantages que les habitans de la campagne ont sur les habitans des villes, dit que s'ils n'ont pas des maisons où l'on voye éclater l'or & l'argent, & où des statues dorées tiennent des flambeaux pour éclairer durant la nuit, ils ont des choses qui font plus de plaisir:

Attamen inter se prostrati in gramine molli
Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ,
Non magnis opibus jucundè corpora curant:
Præsertim cùm tempestas arridet, & anni
Tempora conspergunt viridantes floribus herbas.

Mais pourtant couchés tous ensemble sur le tendre gason, le long d'un ruisseau, sous les branches des arbres, ils font, sans beaucoup de dépense, des repas delicieux, surtout quand la saison est riante, & que la Nature prend plaisir à émailler les vertes prairies d'une infinité de fleurs.

Virgile a tâché d'imiter ce passage de Lucrece dans son Moucheron, & dans ses Géorgiques: mais dans l'un & l'autre endroit on trouvera qu'en voulant surpasser ou égaler son Auteur, il a fait des efforts inutiles, & qu'il est demeuré bien au dessous; tant il est vrai que quelque esprit que l'on ait, on a toujours du desavantage à copier un original si parfait.

Lapillis] Il se sert de ce diminutif, *lapillis*, parcequ'on tailloit le marbre en plusieurs petits carreaux qu'ils peignoient de diverses couleurs. * Ces marbres de diverses couleurs sont-ils à comparer à la verdure du gason & à l'émail des prairies? Ce vers est fort beau, cependant M. Bentlei voudroit bien le changer, & parcequ'il s'est malheureusement souvenu de quelques passages des Anciens où il est parlé des tapis d'Afrique, *Alexandrina tapetia*, *Afra tapetia*, il croit qu'Horace avoit écrit,

Deterius

choses il soit question de chercher une place à bien situer une maison, connoissez-vous de lieu plus propre qu'une belle campagne? Est-il ailleurs un lieu où les hivers soient plus doux, & où les frais Zéphirs prennent plus soin d'adoucir la rage de la Canicule, & de moderer les fureurs du Lion, quand le soleil est une fois entré dans ce signe? Y en a-t-il où les soucis, qu'enfante l'envie, interrompent moins le sommeil? Toutes les diverses couleurs de votre marbre d'Afrique valent-elles notre gason, l'odeur & l'émail de nos prairies? & oseriez-vous dire que l'eau qui coule malgré elle dans des tuyaux de plomb, pour aller abreuver les quartiers de Rome, vaille celle de nos ruisseaux, qui suivant leur pente, coulent avec un si doux murmure? Les beautés naturelles

Deterius Libycis olet aut nitet herba tapetis.

C'est abuser de la critique; pourquoi changer ce qui est bien, & très bien *.

20 *Purior in vicis aqua tendit rumpere plumbum*] On ne boit à la ville que des eaux que l'on y conduit par des tuyaux de plomb; & à la campagne on puise dans les sources mêmes. Lequel est donc le plus agréable & le plus propre, ou de recevoir ces eaux des mains mêmes de la Nature, qui nous les presente avec toute leur pureté; ou de les prendre des mains des hommes, qui ne nous les donnent qu'après les avoir tenues dans une longue captivité, qui les a très souvent alterées & corrompues?

Vicis] Les quartiers; car *vici* étoient proprement une portion de ce qu'on apelloit *regiones*. Et ils avoient des Commissaires qui étoient apellés *Vicomagistri*.

Tendit rumpere plumbum] Car l'eau en coulant dans ses longs tuyaux, cherche toujours à se faire jour, & à sortir de cette prison. Ainsi ce n'est que malgré elle qu'elle va dans les villes: au lieu qu'à la campagne elle se donne elle-même, & se presente avec toute sa beauté.

21 *Quam quæ per pronum trepidat*] Comme il a dit dans l'Ode III. du Livre II.

--------- & obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo.

Et où une eau rapide se hâte de parcourir les détours de son lit tortueux.

Pronum rivum] Un ruisseau qui suit sa pente, qui descend. Il ne faut point du tout lire *planum*. Cette eau qui suit sa pente, *pronum rivum*, est oposée à celle que l'on mene par force dans les villes, & qui en chemin ne cherche qu'a rompre sa prison pour retourner dans son naturel.

22 *Nempe inter varias nutritur sylva columnas*] Ce mot, *nempe*, sert admirablement aux preuves de fait & d'autorité, contre lesquelles toute la chicane est inutile. Horace, après avoir marqué une partie des avantages que la campagne a sur la ville; que les hivers y sont plus chauds, & les étés plus frais; que l'envie y est moins connue; que le gason est plus beau & plus commode que le marbre; & que les eaux y sont plus pures & plus saines; sans aller plus loin, prouve tout d'un coup sa proposition, en faisant voir que ceux qui preferent la ville à la campagne, tâchent cependant d'enfermer, s'il m'est permis de parler ainsi, la campagne dans la ville; puisqu'ils n'épargnent rien pour avoir à leurs maisons de grands jardins, où l'on voit des étangs, des prés, & des bois environnés de grands portiques à colomnes de marbre, &c.

Inter varias nutritur sylva columnas] Les Romains faisoient une excessive dépense pour avoir des jardins d'une grandeur prodigieuse, où il y eût des champs, des prés, des bois, &c. On peut voir ce qui a été remarqué sur l'Ode III. du Livre II. C'est de ces bois dont Horace parle à Lycé, quand il lui dit dans l'Ode X. du Livre III.

Audis quo strepitu janua, quo nemus
Inter pulcra situm tecta remugiat
Ventis?

N'entendez-vous point avec quel bruit ces vents mugissent à votre porte, avec quel bruit ils s'engouffrent dans les bois de votre jardin?

En cet endroit, *inter pulcra situm tecta*, peut être la même chose que dans cette Epitre, *inter varias columnas*. Car en ce tems-là les grands Seigneurs environnoient de grands portiques à colomnes, les bois de leurs jardins, comme cela paroît par ce passage. Cependant Tibulle a dit dans l'Elégie III. du Livre III.

Et nemora in domibus sacros imitantia lucos.

Et cette expression, *in domibus*, pouroit bien ressembler à celle d'Horace, *inter pulcra tecta*; & en ce cas-là on pouroit s'imaginer que les Romains a-voient

Laudaturque domus longos quæ prospicit agros.
Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret,
Et mala perrumpet furtim fastidia victrix.
Non qui Sidonio contendere callidus ostro
Nescit Aquinatem potantia vellera fucum,
Certius accipiet damnum, propiusve medullis,
Quàm qui non poterit verô distinguere falsum.
Quem res plus nimio delectavêre secundæ,
Mutatæ quatient: si quid mirabere, pones
Invitus. Fuge magna: licet sub paupere tecto
Reges & regum vitâ præcurrere amicos.
Cervus equum pugnâ melior communibus herbis

Pellebat

voient au delà de leurs jardins des apartemens, où ils etoient conduits par des portiques à colomnes qui environnoient ces bois. C'est pourquoi Tibulle a dit *domos* ce qu'Horace apelle *tecta*. Car Théodore Marcile s'est assurément trompé, quand il a prétendu que dans tous ces endroits il est parlé des bois que quelques Romains avoient sur les toits de leurs maisons, & contre lesquels Séneque déclame dans sa Lettre CXXII. *Non vivunt contra Naturam, qui pomaria in summis turribus serunt? quorum sylvæ in tectis domorum, ac fastigiis nutant, inde ortis radicibus, quò improbè cacumina egissent? Quoi! ceux-là ne vivent-ils pas contre la Nature, qui font des vergers sur le haut des tours? qui ont sur les toits de leurs maisons des forêts qui poussent leurs racines, dans les lieux mêmes où on n'auroit autrefois osé souhaiter de leur voir porter leur tête?* Comment peut-on s'imaginer des bois, environnés de portiques à colomnes, sur les toits des maisons? Assurément Marcile avoit oublié l'histoire que Vitruve raporte du Mathématicien Licinius, qui découvrit l'extravagance de la peinture d'une scene d'Apaturius Alabandin, en faisant voir au peuple qu'il est ridicule de mettre des porches sur des toits. *Car qui a jamais vu*, dit-il, *que des colomnes soient posées sur les maisons?*

Varias columnas Des colomnes de marbre de diverses couleurs, de marbre de Phrygie. Comme il a dit *varios lapides* dans la Satire IV. du Livre II.

24 *Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret*] Ce que font les gens entêtés des villes, en enfermant de vastes campagnes dans leurs jardins, cela seul prouve que le goût de la campagne est naturel à l'homme. Son avarice, son ambition & les autres passions, dont il est rempli, combatent ce goût naturel, & le chassent souvent avec violence. Mais il revient toujours, & surmonte en quelque maniere ces malheureux dégoûts qui l'avoient chassé, & qui sont contraints de le souffrir. Car on a beau faire, le naturel est invincible, on ne sauroit le cacher, comme dit fort bien Pindare: ἄμαχον δὲ κρύψαι τὸ συγγενὲς ἦθος. Ceux qui preferent la ville à la campagne, le font par des mouvemens étrangers, qui les maitrisent; & on peut les comparer à des arbres que l'on plie par force, & qui, dès que cette force cesse ou se relâche, retournent à leur premier pli. * *Expellas*, est fort bon & fort élégant, & il ne faut nullement recevoir *expelles*. *

25 *Et mala perrumpet furtim fastidia victrix*] Le naturel reviendra à la derobée, & percera tous les dégoûts pernicieux qui l'avoient chassé, & qui lui avoient donné du mépris pour la campagne. Horace apelle *mala fastidia* l'avarice, l'ambition, & les autres passions, qui sont proprement des maladies qui corrompent l'ame, & qui la dégoûtent de tout ce qui lui est proprement bon. Torrentius, au lieu de prendre un si beau sens qui se presente si naturellement, a mieux aimé suivre quelques manuscrits, où il y a:

Et mala perrumpet furtim fastigia victrix.

Et il a trouvé à propos de joindre *mala* avec *natura*, qu'il explique *pervicax, callida*, opiniâtre, rusée; & pour *perrumpet fastigia*, il prétend que c'est ce que nous disons en notre langue, que ne pouvant entrer par la porte, il entrera par la fenêtre ou par le toit. Mais pour peu que l'on examine cette explication, on la trouvera insoutenable, & entiérement contraire au sens d'Horace.

26 *Non qui Sidonio contendere callidus ostro*] Voici la seconde partie de l'Epitre, où il prouve la seconde proposition, *regno*, qu'il regne quand il est à la campagne: car *régner*, c'est jouir d'une entiére liberté. Mais comme les hommes seduits par leurs passions prennent ordinairement le faux pour le vrai, il tâche d'abord de les guerir de ces préjugés vicieux, en leur faisant voir le dommage infini que ces préju-

gés

les ont tant de pouvoir sur nous, que vous tâchez de les imiter, en enfermant au milieu de Rome des forêts entieres entre les portiques de vos jardins, & que vous ne trouvez rien de plus beau qu'une maison à la ville, qui ait la vue sur de vastes campagnes. Chassez la nature avec violence, elle reviendra pourtant toujours, & victorieuse de vos efforts, elle chassera vos dégoûts vicieux & injustes. Le marchand qui ne connoît pas que la fausse pourpre d'Aquinum dispute de l'éclat & de la beauté avec la veritable pourpre de Sidon, ne sera pas assurément exposé à faire des pertes si considerables, ni qui le touchent de si près, que l'homme qui ne sait pas discerner le faux d'avec le vrai. Celui qui prend trop de plaisir aux faveurs de la Fortune, n'en suportera jamais les revers avec fermeté. Et tout ce que vous admirerez vous le quiterez avec peine. Fuyez donc les grandeurs. Sous un humble toît de chaume

gés causent. Et pour cet effet il se sert d'une comparaison tirée du négoce. Comme un marchand qui ne sauroit pas distinguer la fausse pourpre d'avec la veritable, se ruineroit assurément, à plus forte raison doit-on croire que celui-là se ruine, qui ne sait pas distinguer le vrai d'avec le faux.

Sidonio contendere callidus ostro] *Ostrum Sidonium*, la pourpre de Sidon, de Tyr. Il en a été assez parlé. On s'est trompé sur ce passage, quand on a pretendu que *contendere* signifie ici *conferre*, comparer; & qu'Horace dit que celui qui ne sait pas comparer la pourpre de Sidon avec celle d'Aquinum, &c. Quand *contendere* a cette signification, il est toujours suivi de la préposition *ad* ou *cum*: mais il est inouï qu'on ait jamais dit *contendere aliquid aliquo*, sans préposition. *Contendere* signifie ici disputer. Et Horace dit que celui qui ne sait pas qu'on fait à Aquinum une fausse pourpre qui dispute de la beauté avec la pourpre de Sidon, se ruinera assurément en achetant de la fausse pourpre pour de la pourpre veritable, &c.

27 *Aquinatem potantia vellera fucum*] Ce passage nous aprend que du tems d'Horace les marchands d'Aquinum contrefaisoient si bien la pourpre de Sidon, qu'ils la faisoient passer pour la veritable pourpre. Car dans tous les tems les marchands ont été ce qu'ils sont aujourd'hui. Et Ciceron a fort bien dit, *nil liberale unquam habuit officina*. Vitruve enseigne dans son septieme Livre de quelle maniere on imitoit la veritable pourpre.

28 *Propiusve medullis*] C'est ce que nous disons en notre langue, *ni qui le touche davantage*. Les pertes que les hommes font, en achetant de la méchante marchandise pour de la bonne, sont des pertes qui se font hors d'eux, & qui sont par conséquent peu considerables. Mais les pertes qu'ils font en prenant le faux pour le vrai, sont des pertes qui se font en eux; c'est la meilleure partie d'eux-mêmes qu'ils perdent.

30 *Quem res plus nimio delectavère secundæ*] La Fortune, que les hommes adorent, a placé son trône dans les villes, & dans les Cours des Rois; c'est là où elle promet de distribuer ses faveurs à ceux que l'ambition portera à lui rendre hommage. Mais c'est là aussi où elle trompe tôt ou tard tous ceux qu'elle a attirés: car outre qu'elle vend toujours bien cherement ce qu'elle promet de donner, comme elle est l'inconstance même, elle ôte souvent le soir ce qu'elle a donné le matin; & ceux qu'elle avoit accoutumés à ses graces, n'ont plus la force de souffrir ses caprices ni ses changemens. Au lieu qu'à la campagne vous trouvez une fortune toujours égale qui dépend toujours de vous, & qui est toujours prête à vous donner plus que vous ne lui avez demandé.

31 *Quatient*] *commovebunt*, étonneront, abatront.

Si quid mirabere, pones invitus] Cela ne peut être autrement; il est impossible que les hommes quitent sans regret & sans desespoir les choses dont ils ont fait l'objet de leur adoration & de leur culte. Quelle folie donc de ne pas s'attacher toujours à des choses qui dépendent uniquement de nous?

32 *Licet sub paupere tecto reges & regum, &c.*] Il n'y a rien de plus vrai; dans une petite maison de campagne, loin de l'envie, & de l'ambition, on peut vivre plus heureux que les Favoris des Rois, & que les Rois mêmes. Témoin ce vieillard dont Virgile parle dans le IV. Livre des Géorgiques, lequel dans un petit coin de terre qui ne portoit ni bled ni vin, & qui n'étoit propre à nourir aucun bétail, égaloit pourtant par les biens de l'esprit, les richesses des Rois:

Regum æquabat opes animis.

34 *Cervus equum pugnâ melior communibus herbis*] Tout homme qui obéit à son ambition, ou à quelque autre passion dereglée, reçoit chez lui un maître,

Pellebat : donec minor in certamine longo
Imploravit opes hominis frænumque recepit.
Sed postquam victor violens discessit ab hoste,
Non equitem dorso, non frænum depulit ore.
Sic, qui pauperiem veritus, potiore metallis
Libertate caret, dominum vehet improbus, atque
Serviet æternùm, quia parvo nesciat uti.
Cui non conveniet sua res, ut calceus olim,
Si pede major erit, subvertet ; si minor, uret.
Lætus sorte tuâ vives sapienter, Aristi :
Nec me dimittes incastigatum, ubi plura
Cogere quàm satis est, ac non cessare videbor.
Imperat aut servit collecta pecunia cuique,
Tortum digna sequi potiùs quàm ducere funem.

Hæc

maître, ou plutôt un Tiran, qui lui ôte le plus grand bien qu'il ait reçu de la Nature, qui est la liberté. Et c'est ce qu'Horace prouve par la fable du cheval & du cerf. Cette fable n'est pas de son invention; il l'a empruntée du Poëte Stesichore, qui s'en servit très à propos en parlant aux Hymeriens, sur ce qu'ils alloient établir des compagnies de Gardes à Phalaris qu'ils avoient élu leur General. Pour leur representer donc la faute qu'ils faisoient, il leur dit : *Un cheval avoit autrefois un pré à lui seul. Un cerf y entra, & gâta toute l'herbe. Le cheval voulant se venger, alla trouver l'homme, & lui demanda si par son moyen il ne pouroit pas tirer vengeance de son ennemi. L'homme lui répondit que cela seroit aisé, pourvu qu'il voulût recevoir un frein, & souffrir qu'il montat sur lui avec ses armes. Le cheval y consentit, reçut l'homme, & se vengea du cerf ; mais il fut depuis ce tems-là l'esclave de celui qui l'avoit secouru. Prenez donc bien garde, Messieurs, que la même chose ne vous arrive, & qu'en voulant vous venger de vos ennemis, vous ne vous assujettissiez à un maître.* Horace a mis la fable à sa maniere, & y a changé ; ce qu'il a trouvé à propos. Phedre l'a aussi changée, car il a mis un sanglier au lieu d'un cerf, & un gué au lieu d'un pré. Mais c'est toujours le même sens; car c'est pour dire que les hommes, pour des choses de néant, tombent très souvent dans une dure servitude.

35 *Donec minor in certamine longo*] *Minor*, ἥττων, *inferior*, qui n'est pas si fort, qui est vaincu. Horace ajoute cette circonstance qui est très vraisemblable.

37 *Sed postquam victor violens discessit ab hoste*] *Violens* n'est pas ici une épithete, mais une raison. *Violens*, ce *violent*. En effet ce naturel impétueux & violent fut cause de son malheur. * Si M. Bentlei avoit bien senti la force & le grand sens de ce mot *violens*, il n'en auroit pas été choqué, & il auroit resisté à la tentation de lire,

Sed postquam victo sonipes discessit ab hoste.
Ou, *Sed postquam domito victor discessit ab hoste.*

Horace, dit-il, n'auroit pas rougi d'avoir fait l'un de ces deux vers. Je crois qu'il ne les avoueroit ni l'un ni l'autre. *

40 *Dominum vehet improbus*] *Improbus*, sans relâche. On peut l'expliquer aussi, *devenu homme de néant*, & de pire condition, puisqu'il n'a plus sa liberté, & qu'il obéit à ses passions * Il faut bien se garder de lire *vehit*. *

42 *Cui non conveniet sua res*] Comme le corps est la mesure des habits, il le doit être aussi des richesses, de la même maniere que le pied est la mesure du soulier. Quand on dit que le corps est la mesure des richesses, on entend facilement que c'est ce qui convient à chacun, & ce que la Nature demande pour son entretien. Epictete s'est servi de la même pensée, qu'il avoit empruntée, comme Horace, des premiers Stoïciens. Μέτρον τῆς κτήσεως τὸ σῶμα ἑκάστῳ, ὡς ὁ πούς ὑποδήματος. Ἐὰν μὲν οὖν ἐπὶ τούτου στῇς, ἕξεις τὸ μέτρον, καὶ τὴν ἐπιβάτραν. Ἐὰν δ' ὑπερβῇς, ἀνάγκας ὡς κατὰ κρημνοῦ σεαυτόν. οὕτω γίνεται ἢ κατάχρυσον ὑπόδημα, εἶτα πορφυροῦν, εἶτα κεντητόν. ὑπερβάντι γὰρ τὴν χρείαν τοῦ ποδός. Τὸ αὐτὸ, καὶ ἐπὶ τῆς κτήσεως· τῷ ὑπερβάντι ἅπαξ, ὅρος οὐδείς ἐστι. *La mesure des richesses*, dit-il, *c'est le corps de chacun, comme le pied est la mesure du soulier. Si tu t'en tiens là, tu garderas la mesure ; mais*

me, on peut être plus heureux que les Favoris des Rois, & que les Rois mêmes. Un jour le cerf chassoit d'un pâturage commun le cheval qui n'étoit pas si aguerri que lui. Après un long combat, le cheval plus foible implora le secours de l'homme, & reçut un mords de sa main. Mais après qu'il eut assouvi sa fureur, & qu'il se fut defait de son ennemi, il ne fut plus en son pouvoir de se defaire de l'Ecuyer qui le montoit, ni du frein qu'il avoit dans la bouche. Tout de même, celui qui craignant la pauvreté, a renoncé à sa liberté, plus précieuse que les richesses, portera toujours un maître, & sera toujours esclave, parcequ'il n'a pas su se contenter de peu. Quand le bien n'est pas proportionné à notre état, c'est comme un soulier qui blesse, s'il est trop petit, & qui nous fait broncher, s'il est trop grand. C'est pourquoi, Aristius, vous ferez fort sagement de vous contenter de ce que vous avez. Et je vous permets de me faire des reproches, quand vous me verrez tourmenter & perdre mon repos pour amasser plus de bien qu'il ne m'en faut. L'argent est notre tiran, ou notre esclave : or il est plus juste qu'il nous obéïsse que si

mais si tu passes, il faut nécessairement que tu tombes dans un abime qui n'a point de fond. Si tu ne t'en tiens pas à ton pied, tu auras des souliers dorés. Ensuite tu en auras qui seront tout de pourpre, & enfin tu en auras de brodés. Il en est de même des richesses; dès qu'on a une fois passé les bornes, & qu'on ne s'en tient pas à la mesure du corps, on ne trouve plus où s'arrêter, il n'y a plus de fin.

44 *Lætus sorte tuâ*] Content de la portion, de l'heritage que la Nature vous a donné; car c'est ce que signifie proprement *sors*, ce qui tombe en partage à chacun.

Vives]. Les futurs servent souvent pour les imperatifs: *vives*, tu vivras, pour *vive*, vis. Les Latins & les Grecs ont pris cela des Orientaux.

45 *Nec me dimittes incastigatum*] Au lieu de me gronder de ce que je prefere la campagne à la ville, reservez-vous a me gronder, quand vous verrez que je ne pratiquerai pas les conseils que je vous donne, & que ne me contentant pas du bien que j'ai, je tâcherai d'en amasser davantage.

47 *Imperat aut servit collecta pecunia cuique*] Il n'y a point de milieu, les richesses sont ou nos esclaves ou nos tirans. Séneque a profité de cet endroit, quand il dit dans son Traité de la vie heureuse: *Divitiæ apud sapientem virum in servitio sunt; apud stultum, in imperio. Les richesses sont esclaves chez le sage, & Reines chez le fou.* Il en est de même de toutes les passions. On peut voir les Remarques sur ce vers de la II. Epitre: *Qui nisi paret, imperat.*

48 *Tortum digna sequi potiùs quàm ducere funem*] On s'est fort tourmenté pour trouver ce que c'est que *sequi funem*, & *ducere funem*, suivre la corde, & *mener la corde.* Mais ce n'est point du tout la corde dont Terence parle dans la VII. scene du IV. Acte des Adelphes, où Déméa dit à Micion:

Tu inter eas restim ductans saltabis.

Vous danserez avec elles, & ce sera vous qui menerez le branle.

Ce n'est pas non plus le Κόρδαξ des Grecs. C'est la corde dont il est parlé dans le 20. vers de la Satire VII. du Livre II.

Qui jam contento, jam laxo fune laborat.

Cette corde, dis-je, que les enfans tenoient chacun par un bout, & avec laquelle ils tâchoient de s'entrainer les uns les autres. On peut voir là les Remarques. Cela convient parfaitement à ce passage. Les richesses ne doivent jamais entrainer le maitre, c'est le maitre qui doit entrainer les richesses. *Pecunia magis vinci debet quàm vincere, trahi quàm trahere. L'argent doit plutôt être vaincu que vaincre, être entrainé qu'entrainer.* Et c'est de cette corde qu'il faut entendre le *funis contentionis*, & *contentiosus funis*, dont parle Tertulien, surtout dans ce passage qui exprime admirablement ce jeu : *Sed non decet ultra de auctoritate Scripturarum ejusmodi funem contentiosum alterno ductu in diversa distendere. Mais sur l'autorité des Ecritures il ne faut pas davantage tirer à soi chacun à son tour cette corde de dispute & de contention.*

49 *Hac tibi dictabam post fanum putre Vacunæ*] *Vacune* étoit le nom de la Déesse des hommes libres, & des gens oisifs. On prétend que c'étoit Diane, ou Cerès

Hæc tibi dictabam post fanum putre Vacunæ,
Excepto quòd non simul esses, cætera lætus.

Cerès, ou Vénus, ou la Victoire. Mais Varron soutient que c'est Minerve, parceque l'étude de la sagesse est la chose du monde qui demande le plus de loisir. Elle étoit adorée particulierement dans le pays des Sabins; & elle avoit un temple & un bois, que Pline apelle *Vacunæ nemora*, sur le mont *Fiscellus*, près des sources de la riviere *Negra*, ou *Nar*. De la maison d'Horace on voyoit le derriere de ce temple, qui n'étoit plus que de vieilles mazures. C'est pourquoi il l'apelle *putre*; car son culte étoit abandonné, & il n'y avoit plus que les paysans, qui, après la recolte de leurs fruits, celébroient la fête au mois de décembre. Ovide dans le sixieme Livre des Fastes:

Nunc quoque cùm fiunt antiqua sacra Vacunæ,
Ante Vacunales stantque sedentque focos.

Et encore aujourd'hui quand on celebre la fête de l'ancienne Vacune, les paysans sont assis devant le foyer de cette Déesse.

Horace ne date sa Lettre de derriere le temple de Vacune, que pour insulter à son ami en badinant, & pour le faire souvenir par-là de la liberté & du grand loisir dont il jouïssoit à Tibur.

50 *Quòd non simul esses*] De ce que vous n'étiez pas ici avec moi, & qu'en renonçant à l'entêtement que vous avez pour la ville, vous ne veniez pas aprendre ici à avoir du goût pour la campagne.

AD BULLATIUM.

EPISTOLA XI.

QUID tibi visa Chios, Bullati, notaque Lesbos?
Quid concinna Samos? quid Crœsi regia Sardis?
Smyrna quid, & Colophon? majora, minorane famâ?

Cunctane

IL est quelquefois assez difficile de bien démêler le dessein d'une Lettre. Mais son Auteur ne doit pourtant pas toujours être accusé de l'obscurité que nous y trouvons. Les Lettres ont cela de particulier, qu'elles peuvent en même tems être & fort intelligibles pour ceux à qui on les adresse, & fort embarassées pour les autres, surtout pour ceux qui les lisent dix-sept cents ans après qu'elles ont été écrites. Ainsi sans en rejetter la faute sur Horace, nous pouvons fort bien trouver que le sujet de cette Epitre est obscur. Car quoique l'on ne se soit pas encore plaint de cette obscurité, elle ne laisse pas d'être grande. Je ne sais si je pourai la dissiper. Voici ce qui m'a paru de plus vraisemblable. Bullatius étoit un homme inquiet, qui pour quelque chagrin domestique étoit allé voyager, dans l'esperance que le changement de lieu pouroit lui faire oublier le sujet de ses inquiétudes, & pour excuser le long séjour qu'il faisoit en Asie, il disoit hautement qu'il étoit las de la mer, & des fatigues d'un si long voyage. Horace lui écrit sur cela pour le desabuser, & pour hâter son retour. Il se moque d'abord de cette excuse lâche & frivole dont il se servoit. Il lui represente ensuite, que s'il avoit l'esprit dans une bonne assiete, comme il le disoit aparemment, & s'il avoit oublié ce qui s'étoit passé, tous les charmes des villes d'Asie ne pouroient le retenir plus longtems, & qu'il aimeroit mieux venir jouir à Rome des faveurs que la fortune lui offroit; & enfin il lui fait valoir cette verité, que comme les hommes en quitant un lieu ne se quitent pas eux-mêmes, & se portent toujours avec eux, le changement de climat ne peut ni guerir leurs passions, ni les rendre heureux; que tout le mouvement qu'ils se donnent pour chercher ce bonheur, est entierement inutile, & que cette felicité se trouve également partout, puisqu'elle consiste à être le maître de son esprit, & à le rendre tranquile. Cela suffit pour détromper

ceux

si nous lui obéïssions. Je vous ai écrit cette Letre derriere le vieux temple de la Déesse des gens libres, & des paresseux, & n'ayant rien qui pût troubler ma joie, excepté que vous n'étiez pas avec moi.

Cætera lætus] *Cætera* est un accusatif. On sous-entend *quoad*, ou *ad*, qu'Horace a exprimé dans l'Epitre précedente, *ad cætera penè gemelli*; c'est ainsi que Tite-Live dit dans le I. Liv. *Ego virum cætera egregium secuta*; & ailleurs, *proximum regnum cætera egregium*.

NOTES SUR L'EPITRE X. LIV. I.

3 *AD cætera*] Le P. Sanadon lit *at cætera*, après les meilleurs manuscrits & plusieurs habiles Commentateurs.

24 *Expellas*] Les premieres éditions & presque tous les manuscrits portent *expelles*, & le P. S. les a suivis, comme M. Bentlei.

37 *Victor violens*] M. Cuningam a corrigé *victor victo*, que l'on trouve dans une ancienne édition, & c'est la leçon que le P. S. a employée.

40 *Vehet*] Le P. S. lit *vehit*, après deux manuscrits & huit éditions.

48 *Tortum digna sequi &c.*] C'est une métaphore prise des bêtes que l'on conduit avec une corde, comme le P. S. l'a entendu.

49 *Post fanum putre Vacunæ*] Le P. S. releve ici M. Dacier, qui place cette chapelle sur le mont Fiscellus, à soixante milles de la maison d'Horace.

A BULLATIUS.

EPITRE XI.

QUE vous semble de Chio, Bullatius, & de la celebre Lesbos? Que dites-vous de la belle Samos, & de Sardis, où étoit le riche palais de Cresus? Comment avez-vous trouvé Smyrne & Colophone? Vous ont-elles paru au-dessus

ceux qui ont cru que cette Lettre ne fut écrite qu'après le retour de Bullatius.

1 *Quid tibi visa Chios*] Chio, une des grandes isles de la mer Egée, entre Lesbos & Samos. C'étoit la patrie d'Ion le tragique, de Théopompe l'Historien, & je crois d'Homere même.

Bullati] Ce Bullatius n'est connu que par cette Lettre d'Horace. Je n'ai jamais lu son nom ailleurs.

Notaque Lesbos] Lesbos, aujourd'hui *Metelin*, nom qui lui est resté d'une de ses principales villes, apellée *Mitylene*. Cette isle est particulierement recommandable par la naissance du sage Pittacus, du Poëte Alcée, de Sapho, d'Arion, du Musicien Terpandre, & d'Hellanicus l'Historien.

2 *Quid concinna Samos*] Samos, aujourd'hui encore Samo, au-dessous de Chio, vis-à-vis d'Ephese. Horace l'apelle *concinna*, à cause de sa beauté & de sa fertilité. L'une & l'autre sont fort vantées par les Anciens, qui lui ont même apliqué ce proverbe, *φέρει καὶ ὀρνίθων γάλα*; *les poules y ont du lait*. C'étoit la patrie du Tyran Polycrate, de Pythagore, & de ce Créophyle qui logea autrefois Homere chez lui.

Quid Crœsi regia Sardis] Sardis, Capitale de la Lydie, & celebre par la Cour de Cresus. Elle n'est pas si ancienne que la guerre de Troye.

3 *Smyrna quid*] Ephese étoit apellée autrefois *Smyrne*: car dans ce vers du Poëte Callinas, *Σμυρναίους δ᾽ ἐλέησον*, *ayez pitié des Smyrniens*, il faut entendre les Ephesiens. Mais la division s'étant mise parmi les habitans d'Ephese, ceux qui étoient proprement apellés *Smyrniens*, se séparerent des autres, & allerent bâtir la ville apellée *Smyrne*, sur les bords du fleuve Hémus, dans un lieu qui étoit habité par les Leleges. La Smyrne d'aujourd'hui est à vingt stades de cette ancienne Smyrne.

Colophon] C'étoit encore une ville d'Ionie, sur le

Cunctane præ Campo & Tiberino flumine sordent?
An venit in votum Attalicis ex urbibus una?
An Lebedum laudas, odio maris atque viarum?
Scis, Lebedus quàm sit Gabiis desertior atque
Fidenis vicus: tamen illic vivere vellem:
Oblitusque meorum, obliviscendus & illis,
Neptunum procul è terrâ spectare furentem.
Sed neque qui Capuâ Romam petit, imbre lutoque
Aspersus, volet in cauponâ vivere, nec, qui
Frigus collegit, furnos & balnea laudat,
Ut fortunatam plenè præstantia vitam.
Nec, si te validus jactaverit Auster in alto,
Idcirco navem trans Ægæum mare vendas.
Incolumi Rhodos & Mitylene pulcra facit, quod

Pe-

le rivage de la mer, entre Ephese & Smyrne. Devant cette ville étoit le bois d'Apollon de Claros, si celebre par les oracles qu'on y rendoit. La cavalerie de Colophone étoit la meilleure de toute l'Asie. On dit qu'elle faisoit toujours pancher la victoire du côté du parti qu'elle soutenoit. Et de-là est venu le proverbe des Grecs & des Latins, *imponere Colophonem, mettre Colophone*, pour dire, achever heureusement une chose, en venir à bout. Xénophanès Physicien, qui avoit fait un poëme satirique, qu'on apelloit *Silles*, & Mimnerme, excellent joueur de flute, & meilleur faiseur d'élégies, étoient de Colophone.

5 *An venit in votum Attalicis ex urbibus una*] Une des villes d'Attalus, c'est-à-dire une des villes d'Asie, dont Attalus avoit été Roi, & qu'Attalus Philométor, le dernier de cette famille, avoit données aux Romains.

6 *An Lebedum laudas*] Lébédus, autre ville d'Ionie, à six-vingt stades au-dessus de Colophone, sur le bord de la mer. C'étoit le rendez-vous ordinaire des comédiens de tout le pays depuis l'Hellespont. Ils alloient là tous les ans, pour y celebrer des fêtes à l'honneur de Bacchus qui étoit leur patron.

7 *Scis Lebedus quàm sit Gabiis desertior*] Je ne crois pas que la langue Latine souffre que l'on dise, *scis quàm Lebedus sit desertior Gabiis*; au moins je ne me souviens pas d'en avoir jamais vu d'exemple; & toutes les regles veulent qu'on dise, *scis quantò desertior sit, &c.* Je ne doute point qu'Horace n'ait écrit,

Scis Lebedus quid sit?

comme il y a dans quelques manuscrits. Sur ce qu'Horace a demandé à Bullatius, s'il se plaisoit à Lebédus, il feint que Bullatius lui répond: *Savez-vous ce que c'est que Lebédus?* Et il répond lui-même: *Un bourg plus desert que Fidenes & que Gabies.* Bullatius continue: *J'aimerois pourtant mieux vivre là, &c.* Horace se sert souvent de ces sortes de dialogues, qui réveillent le Lecteur, & donnent de la grace au discours.

Gabiis desertior atque Fidenis vicus] On sait par Strabon que Lébédus étoit un lieu assez desert plus des trois quarts de l'année, & qu'il n'étoit fréquenté que pendant que les comédiens y séjournoient pour jouer leurs pieces, & celébrer les fêtes de Bacchus. Et c'est pourquoi les Lébédiens les recevoient avec tant de joie. *Gabii* sur le chemin de Preneste, à vingt milles de Rome, & Fidenes, à six milles, sur le bord du Tibre, à l'embouchure du Teveron. L'une & l'autre avoient été autrefois des villes très considerables, & avoient tenu tête aux Romains. Mais ce n'étoient plus que de petits bourgs fort deserts du tems d'Horace. Elles n'avoient pu se relever depuis qu'elles avoient été détruites par les Romains.

8 *Tamen illic vivere vellem*] C'est Bullatius qui répond, & qui dit, que quoique Lébédus soit plus desert que Gabies, il aimeroit pourtant mieux vivre là qu'à Rome avec les sujets de déplaisir qu'il y avoit eus.

9 *Oblitusque meorum, obliviscendus & illis*] Ce vers prouve assez que c'est Bullatius qui parle, & non pas Horace. Car Horace étoit étranger, & fils d'un affranchi qui n'avoit nuls parens. Ce vers sert

dessus ou au-dessous de leur réputation? Toutes leurs beautés ne sont-elles point à comparer aux beautés de notre champ de Mars, & de notre Tibre? Souhaiteriez-vous de faire votre séjour dans quelqu'une des villes d'Attalus? ou vous arrêteriez-vous à Lébédus, à cause de l'aversion que vous avez pour la mer, & pour les incommodités du voyage? BULL. Savez-vous ce que c'est que Lébédus? HOR. Un bourg plus desert que Gabies & que Fidenes. BULL. Cependant je voudrois de tout mon cœur passer là ma vie, oublier mes parens, être oublié d'eux, & n'avoir d'autre plaisir que de voir de dessus le rivage toutes les fureurs de Neptune. HOR. Mais ni ceux qui venant de Capoue à Rome ont été bien mouillés & bien crotés, ne voudroient pourtant pas vivre toujours dans la premiere hotellerie qu'ils rencontrent; ni celui qui a souffert un grand froid, ne vante pas les fours & les bains, comme si c'étoient des lieux qui pussent faire passer une vie heureuse & tranquile. Quoi! parceque vous aurez essuyé quelque grosse tempête en passant la mer, est-ce une raison pour vendre votre vaisseau au premier port où vous arriverez? Mon cher Bullatius, si vous aviez l'esprit entierement gueri de vos passions, toute la

sert encore à faire conjecturer que Bullatius avoit reçu quelque déplaisir de ses parens, & que ce fut là ce qui lui rendit odieux le séjour de Rome.

10 *Neptunum procul è terrâ spectare furentem*] Car Lébédus étoit sur le rivage de la mer. Ce sentiment est admirablement bien peint au commencement du second Livre de Lucrece:

Suave mari magno turbantibus aquora ventis
E terrâ magnum alterius spectare laborem.
Non quia vexari quemquam est jucunda voluptas,
Sed quibus ipse malis careas quia cernere suave est.

Lorsque les vents agitent la mer, il est doux de voir de dessus le rivage les peines de ceux qui sont batus de la tempête: non pas que ce soit un plaisir de voir quelqu'un en danger; mais c'est qu'il est bien agréable de voir à quels maux on n'est point exposé.

11 *Sed neque qui Capuâ Romam petit*] Horace tourne ici en ridicule le prétexte frivole dont Bullatius se servoit, pour excuser son séjour en Asie. Car il disoit qu'ayant été fort maltraité par la mer, il ne vouloit plus s'exposer à la même fatigue. Horace lui dit que c'est justement comme si un homme qui auroit été mouillé sur le chemin de Capoue à Rome, vouloit passer sa vie dans la premiere hotellerie, pour ne pas s'exposer à être mouillé une seconde fois; ou comme si un homme qui auroit eu froid, vouloit passer le reste de ses jours dans le premier four, ou dans les premieres étuves qu'il rencontreroit, &c.

14 *Ut fortunatam plenè præstantia vitam*] Si le bonheur consistoit à n'être pas mouillé, ou à n'avoir point froid, la premiere hotellerie & le premier four qui se presenteroient, pouroient rendre heureux. Mais si cela est ridicule à penser, il n'est pas moins ridicule de voir un Romain qui, pour s'épargner les fatigues du voyage, veut passer sa vie loin de son pays.

15 *Nec si te validus jactaverit Auster*] *Validus*, fort, violent. C'est le vent de Midi, qu'il apelle ailleurs *enragé*.

16 *Idcirco navem trans Ægeum mare vendas*] On n'a jamais vu personne qui pour avoir essuyé une tempête, vende son vaisseau au premier port où il aborde. Ce découragement seroit encore plus condamnable que l'opiniâtre perséverance de ces marchands avares, qui après plusieurs naufrages, ne laissent pas de faire radouber leurs navires pour se remettre en mer.

17 *Incolumi Rhodos & Mitylene pulcra facit*] Ce passage est assez obscur, parcequ'on ne voit pas bien la liaison qu'il a avec ce qui précede; & c'est ce qu'on a toujours négligé d'éclaircir. Après qu'Horace s'est moqué de la frivole raison de Bullatius, il prévient la seule chose qu'il pouvoit alléguer pour sa justification, qu'il ne pensoit plus au chagrin qu'il avoit eu; mais que la beauté des lieux le retenoit, & qu'il esperoit de vivre là plus heureux qu'à Rome. Et c'est ce qu'Horace combat, en lui faisant voir, que s'il étoit vrai qu'il eût l'esprit bien gueri, ni Mitylene, qui étoit la plus belle ville de Lesbos, ni toutes les beautés de l'isle de Rhodes ne feroient capables de lui faire oublier son pays. *Incolumis* est ici ce qu'il dit dans le dernier vers, *animus*

Pænula solstitio, campestre nivalibus auris,
Per brumam Tiberis, Sextili mense caminus.
Dum licet, & vultum servat Fortuna benignum,
Romæ laudetur Samos, & Chios & Rhodos absens.
Tu quamcunque Deus tibi fortunaverit horam
Gratâ sume manu : nec dulcia differ in annum,
Ut quocunque loco fueris, vixisse libenter,
Te dicas. Nam si ratio & prudentia curas,
Non locus effusi latè maris arbiter, aufert :
Cælum, non animum mutant, qui trans mare currunt ;
Strenua nos exercet inertia : navibus atque

animus æquus, un esprit tranquile, qui a surmonté tout ce qui pouvoit l'inquiéter & le chagriner.

18 *Pænula solstitio*] Rhodes & Mitylene, & les plus belles villes, sont aussi inutiles au Sage qu'un gros manteau est inutile en été. Horace veut dire que si Bullatius avoit l'esprit dans une bonne assiete, il ne feroit pas là un si long séjour. *Pænula*, en Grec φαινόλης, une espece de manteau que l'on prenoit contre la pluie & contre le froid. C'étoit proprement un manteau de campagne, & *lacerna* un manteau de ville. Le premier étoit plus long que l'autre. Mais il ne faut pas s'imaginer que ce fussent des manteaux larges comme les nôtres ; ils étoient comme ces mantelines de cuir que portent les Pelerins ; & on les vétoit, c'est à-dire qu'on passoit la tête par l'ouverture, & ils s'arretoient sur les épaules.

Solstitio] Au solstice d'été, qui est environ le vingt-quatrieme de juin, le soleil étant au huitieme dégré du Cancer. On apelle les solstices, parceque le soleil semble s'arréter, & n'avancer davantage ni vers le Septentrion au solstice d'été, ni vers le Midi au solstice d'hiver.

Campestre nivalibus auris] *Campestre* étoit comme un tablier de lin, dont ceux qui faisoient leurs exercices tout nus dans le champ de Mars, se ceignoient, pour ne rien faire voir d'indécent. Vulcatius dans la Vie d'Avidius Cassius : *Processit nudus, campestri solo tectus. Il parut tout nu, & ceint seulement d'un tablier*. Saint Augustin dans le chap. XVII. du XIV. Liv. de la Cité de Dieu : *Porrò* campestria *Latinum quidem verbum est, & ex eo dictum quòd juvenes, qui nudi exercebantur in campo, pudenda operiebant ; unde qui ita succincti sunt, campestratos vulgus apellat*. Campestre, περίζωμα. *De campo* on a fait *campestre*, comme de *fano, fanestre* ; de *lana, lanestre*, &c.

20 *Dum licet, & vultum servat Fortuna benignum*] Il l'exhorte à revenir à Rome, pendant qu'il le peut, que sa santé le lui permet, & que la Fortune lui est encore favorable. Il y a sans doute ici quelque chose que nous ne saurions deviner, & que nous entendrions fort aisément, si toutes les particularités de la vie de Bullatius nous étoient connues. Peut-être veut-il lui faire entendre que quelques affaires domestiques demandent son retour, afin qu'il puisse profiter des favorables dispositions où l'on continue d'être pour lui, & ne pas les laisser perdre. Peut-être aussi est-ce pour quelques avantages du côté de la Cour.

21 *Romæ laudetur Samos*] Comme s'il lui disoit : Je n'empêche pas que vous ne vantiez les beautés de ces isles ; mais je veux que vous veniez les vanter à Rome.

22 *Tu quamcumque Deus tibi fortunaverit horam*] Il le presse de venir jouïr des faveurs que la Fortune lui offre, & de ne pas perdre pour une bagatelle, un bien qu'il ne retrouveroit peut-être jamais. Ce vers & le vers suivant ont été suspects à Cruquius, qui les croyoit suposés, parce, dit-il, qu'il s'agit ici d'un changement de lieu, & non pas d'un changement de tems. Mais il se trompe ; il s'agit aussi d'un changement de tems, puisqu'Horace a déja dit, *dum licet*, & qu'il veut faire aprehender à Bullatius que s'il differe son retour, il ne retrouvera plus les choses dans un état si favorable.

24 *Ut quocumque loco fueris*] *Ut* pour *ita ut*. Horace veut faire cesser le chagrin que Bullatius avoit contre Rome, & obliger ce voyageur à se mettre en état de venir avouer qu'il peut vivre aussi heureux à Rome qu'en Asie : car le changement du lieu ne guerit pas les chagrins, & partout on est suivi de ses inquiétudes.

la beauté de Rhodes & de la charmante Mitylene feroit pour vous ce qu'un gros manteau eſt en été, un ſimple calçon en hiver, au mois de janvier le Tibre, & le feu au mois d'août. Croyez-moi, pendant qu'on le peut, & que la Fortune eſt favorable, il faut vanter à Rome le ſéjour de Samos, de Chio, & de Rhodes. Venez donc profiter, & remercier cette Déeſſe des momens heureux qu'elle vous offre. Ne remettez pas à une autre année à jouïr de ſes faveurs. Venez, afin que vous puiſſez dire qu'en quelque lieu que vous ayez été, vous y avez vécu content & avec joie. Car s'il eſt vrai, comme on n'en peut pas douter, que c'eſt la raiſon & la prudence qui gueriſſent ſeules nos chagrins, & non pas les lieux qui dominent ſur une vaſte mer; s'il eſt vrai que ceux qui traverſent l'Océan, changent de climat, & non pas d'eſprit, toute la peine que nous prenons eſt inutile; ce n'eſt qu'une laborieuſe oiſiveté. Nous cherchons le bonheur par mer & par terre. Ce que vous cherchez

Scandit æratas vitioſa naves
Cura. ———

25 *Nam ſi ratio & prudentia curas*] Il eſt certain que les hommes n'ont d'autre remede contre leurs chagrins que la raiſon & la prudence; il n'y a que ces vertus interieures qui puiſſent combatre & deraciner des maux interieurs: les changemens de lieu peuvent les ſuſpendre pour un tems; mais après ce moment ils reviennent plus furieux & plus incurables.

26 *Non locus effuſi latè maris arbiter*] *Un lieu arbitre de la mer.* C'eſt-à dire un lieu qui domine ſur la mer. Cela eſt dit par raport à Lébédus, où Bullatius a dit qu'il aimeroit à paſſer ſa vie, & à voir Neptune en fureur bouleverſer les flots.

27 *Cœlum non animum mutant qui trans mare currunt*] Pythagore avoit dit: Τόπων μεταβολαὶ οὔτε φρόνησιν διδάσκουσιν, οὔ τὴν ἀφροσύνην ἀφαιροῦνται. *Les changemens de lieu n'enſeignent pas la ſageſſe, & n'ôtent pas la folie.* Eſchines dit heureuſement contre Démoſthene: οὐ γὰρ τὸν τρόπον, ἀλλὰ τὸν τόπον μετήλλαξας. *Car tu n'as pas changé de mœurs, mais de lieu.* Au reſte il me paroît qu'on a fait une faute conſiderable à ce paſſage, en le finiſſant à *currunt*, comme ſi le ſens étoit entier & complet. Il y auroit de l'inconſéquence dans le raiſonnement d'Horace, s'il diſoit: *La raiſon & la prudence gueriſſent les chagrins; le lieu n'y contribue en rien: donc ceux qui paſſent les mers, changent de lieu, & non pas d'eſprit.* Je dis que ce raiſonnement n'eſt pas juſte; car ceux qui changent de lieu, peuvent porter avec eux la raiſon & la prudence, comme ceux qui n'en changent point. Ce qui a trompé tous les Interpretes, c'eſt qu'Horace a ſuprimé dans ce vers le *ſi* qu'il faut répéter néceſſairement, en ponctuant le paſſage de cette maniere:

——— *nam ſi ratio & prudentia curas,*
Non locus, effuſi latè maris arbiter, aufert,
Cœlum non animum mutant qui trans mare currunt,
Strenua nos exercet inertia.

Reprenez le *ſi*: *ſi cœlum. Si c'eſt la raiſon & la prudence qui chaſſent les chagrins, & non pas le lieu: ſi ceux qui changent de climat ne changent pas pour cela d'eſprit, nous nous donnons une peine bien inutile, &c.*

De cette maniere la penſée eſt juſte, & le ſens fort beau. Mais afin qu'on ne trouve pas cette ſupreſſion du *ſi* fort extraordinaire, on n'a qu'à voir l'Ode XVIII. du Livre III. où Horace l'a ſuprimé ſix fois, & où il fait dépendre douze vers d'un ſeul *ſi*. Et l'Ode XIV. du même Livre, où il y a encore un exemple bien remarquable de la même liberté.

28 *Strenua nos exercet inertia*] Ce *ſtrenua inertia* eſt une expreſſion très heureuſe, pour dire une *peine inutile*, & comme qui diroit un *travail oiſif*: & ce travail oiſif, c'eſt ce qui ſuit, *navibus atque quadrigis petimus bene vivere. Nous cherchons le bonheur par mer & par terre.* C'eſt ce que le Philoſophe de Chinon a dit à ſa maniere, *travailloit rien ne faiſant, rien ne faiſoit travaillant.* Séneque a voulu imiter ce mot, *ſtrenua inertia*, dans le XII. chap. du I. Livre de la tranquilité de la vie, par *inquieta inertia*: mais *inquieta inertia* n'aproche pas de *ſtrenua inertia*: il s'en manque bien. Cruquius & le vieux Commentateur s'étoient fort trompés en expliquant *inertia*, *ſtultitia*.

 *29 *Bene*

Quadrigis petimus bene vivere. Quod petis hìc est,
Est Ulubris, animus si te non deficit æquus.

* 29 *Bene vivere*] C'est pour *beatè vivere*, vivre heureux, comme les Grecs ont dit, εὖ ζῆν. On trouve dans Ciceron, *bene vivere*, pour *faire bonne chere*, & comme nous disons, *bien souper* : mais c'est dans une occasion qui en détermine le sens. *

Quod petis hic est] Voilà pourquoi il apelle *travail oisif*, la peine inutile qu'on prend d'aller chercher loin ce qu'on a si près. Marc-Antonin a dit admirablement dans le Liv. X. *Sois persuadé que ce petit coin de terre est comme les autres lieux, qu'on y est aussi bien & qu'on y trouve les mêmes choses que sur le sommet d'une montagne, & sur le rivage de la mer, &c.*

30 *Est Ulubris*] *Ulubræ* étoit un petit bourg près de Velitres, dans le Latium. Bullatius y avoit peut-être une maison, ou plutôt Horace a mis *Ulubres* pour un lieu sauvage & inhabité, où l'on peut être aussi heureux qu'ailleurs.

Animus

AD ITIUM.

EPISTOLA XII.

FRUCTIBUS Agrippæ Siculis, quos colligis, Iti,
Si rectè frueris, non est ut copia major
Ab Jove donari possit tibi. Tolle querelas :
Pauper enim non est cui rerum suppetit usus.
Si ventri bene, si lateri est pedibusque tuis, nil

Divitiæ

POUR bien entrer dans le sens de cette Letre, & pour en connoître l'esprit, il faut savoir que cet Itius, Fermier des Terres qu'Agrippa avoit en Sicile, étoit un homme fort avare, & qui, pour excuser ses épargnes, se plaignoit éternellement de sa pauvreté. Horace le raille sur cela agréablement par une espece de dilemme qu'il lui fait : Car lui dit-il, ou vous jouïssez de votre bien, ou vous n'en jouïssez pas: Si vous en jouïssez, vous n'avez pas sujet de vous plaindre, vous êtes aussi riche qu'un Roi; & si vous n'en jouïssez pas, vous n'en êtes pour cela ni moins à votre aise, ni moins heureux, puisque cette non-jouïssance ne vient que du mépris que vous avez pour les richesses, & du cas que vous faites de la vertu. L'étude de la sagesse vous tient lieu de tout, & vous êtes sur cela d'un si grand exemple, que nous ne devons plus admirer le desintéressement de Démocrite, qui aima mieux se donner à la philosophie, que de conserver son bien qu'il laissa en proie à ses voisins. Tout cela n'est qu'une ironie fondée sur ce qu'Itius étoit effectivement Philosophe, & qu'il avoit joint la connoissance de la phisique à celle de la morale. Après ces railleries, Horace lui recommande les interêts de Pompeius Grosphus, & lui fait part des nouvelles importantes que l'on venoit de recevoir à Rome de l'entiere defaite des Espagnols par Agrippa; & du succès des armes de Tibere, qui avoit remis Tigrane sur le trône d'Arménie, & Phraate sur celui des Parthes. Ce qui fait voir que cette Epitre fut écrite l'an de Rome 734. Horace étant âgé de quarante-six ans.

1 *Fructibus Agrippæ Siculis*] Il y a de l'aparence qu'après la defaite de la flote du jeune Pompée, près de Messine, Auguste donna à Agrippa, pour le récompenser de ses services, quelques terres en Sicile. Je ne sais même s'il ne lui donna pas le gouvernement de l'Isle.

Quos colligis, Iti] C'est *Itius*, & non pas *Iccius*; & le même à qui il adresse l'Ode XXIX. du Liv. I. Itius avoit traité avec Agrippa des droits & des revenus qu'il avoit en Sicile, & qu'Auguste lui avoit donnés. Car Itius n'étoit ni l'homme d'affaires d'Agrippa, ni son Procureur.

2 *Si rectè frueris*] *Si vous en jouïssez bien.* C'est-à-dire, si vous ne vous refusez rien de ce qui vous

est

chez est ici comme là ; il est même à Ulubres, si vous avez un esprit tranquile & égal.

Animus si te non deficit aequus] *Animus aequus*, c'est *bonus animus*, un esprit que rien n'ébranle ni n'étonne, & que rien ne fait pancher d'aucun côté. C'est l' εὐθυμία des Grecs, dont Démocrite avoit fait un volume entier, & que Séneque a fort bien definie: *Animus qui semper aequalis secundoque cursu eat, propitiusque sibi sit, & sua laetus aspiciat, & hoc gaudium non interrumpat, sed placido statu maneat, nec attollens se unquam, nec deprimens.* Cette expression, *animus aequus*, est empruntée des balances, qui sont égales quand elles sont dans l'équilibre: & voici un passage de Ciceron qui le prouve manifestement. Il demande à Atticus s'il devoit partir pour se trouver à Rome le premier de janvier. *Magna res est: an probas, si ad Kalendas Jan. cogitamus? meus animus est aequus, &c.* *C'est une affaire très importante: aprouvez-vous que je me trouve là le premier de janvier? mon esprit ne panche d'aucun côté, pourvu que, &c.*

A ITIUS.

EPITRE XII.

ITIUS, si vous faites un bon usage des revenus des biens qu'Agrippa possede en Sicile, & que vous tenez de lui, il n'est pas au pouvoir de Jupiter même de vous faire plus riche. Cessez donc de vous plaindre & de soupirer. Celui qui a les choses nécessaires, & qui en jouït, n'est nullement pauvre. Si vous êtes bien nouri, bien chaussé, bien vétu, & que rien ne manque à vos plaisirs, que pouroient ajouter à ces richesses les richesses des Rois? Que si d'avantu-

est nécessaire, & qui vous fait plaisir. Car *frui* marque une jouïssance plus entiere & plus parfaite qu'*uti*, comme cela a été remarqué ailleurs.

Non est ut copia major ab Jove donari possit] En effet un homme qui sait jouïr de son bien, & qui en tire de quoi satisfaire à ses besoins & contenter ses passions, est aussi riche qu'il peut être.

3 *Tolle querelas*] On aura beaucoup de peine à se tirer de ce passage, si l'on ne reçoit ce qui a été dit dans l'argument, qu'Itius se plaignoit toujours de sa pauvreté.

4 *Pauper enim non est cui rerum suppetit usus*] Car c'est la privation qui fait la pauvreté. Celui qui a, & qui jouït de ce qu'il a, ne peut jamais être apellé pauvre.

5 *Si ventri bene, si lateri est pedibusque tuis*] C'est ce que nous disons en notre langue, *si tu es bien nouri, bien chaussé & bien vétu.* Mais ce vers ne doit pas seulement être entendu de la nouriture, il embrasse aussi les plaisirs de l'Amour, & c'est à quoi se raporte le mot *lateri*. Car Horace a eu en vue ces beaux vers, que Plutarque attribue à Solon, & que l'on trouve aujourd'hui parmi les sentences du Poëte Théognis.

Ἶσόν τι πλουτοῦσιν ὅτῳ πολὺς ἄργυρός ἐστι,
Καὶ χρυσὸς, καὶ γῆς πυροφόρου πεδία,
Ἵπποι θ' ἡμίονοί της, καὶ ᾧ τὰ δέοντα πάρεστι,
Γαστρί τε καὶ πλευραῖς, καὶ ποσὶν ἁβρὰ παθεῖν.
Παιδός τ' ἠδὲ γυναικός. ὅταν δέ κε τοῖς δ' ἀφίκηται
Ὥρη, σὺν δ' ἥβη γίγνεσθαι ἁρμόδιος,
Ταῦτ' ἄφενος βροτοῖσι. ....

Car c'est ainsi qu'il faut lire ce passage: *Celui qui a quantité d'or & d'argent, beaucoup de terres labourables, & de grands baras de chevaux & de mulets, n'est pas plus riche que celui qui a justement de quoi être bien nouri, bien chaussé, bien vétu. Que si avec cela ils ont l'un & l'autre une belle maîtresse, dont la jeunesse réponde à la beauté, voilà le comble des richesses.*

C'est-là le sens d'Horace. Lambin a eu tort de chercher une autre explication.

7 Si

Divitiæ poterunt regales addere majus.
Si fortè in medio positorum abstemius herbis
Vivis & urticâ, sic vives protinus ut te
Confestim liquidus Fortunæ rivus inauret:
Vel quia naturam mutare pecunia nescit,
Vel quia cuncta putas unâ virtute minora.
Miramur si Democriti pecus edit agellos,
Cultaque, dum peregre est animus sine corpore velox:
Quum tu inter scabiem tantam, & contagia lucri,
Nil parvum sapias, & adhuc sublimia cures?
Quæ mare compescant causæ, quid temperet annum:

Stellæ

7 *Si fortè in medio positorum*] Voilà la seconde partie du dilemme. C'est le contraire de ce qu'il a dit.

Abstemius] Ce mot signifie proprement *qui ne boit point de vin.* Mais il se prend aussi en géneral pour un homme sobre qui mange peu.

8 *Et urticâ*] Les Anciens mangeoient l'ortie sauvage, qu'on apelle l'ortie femelle, quand elle étoit fort tendre. Et non seulement ils la trouvoient agréable au goût, mais ils la croyoient un préservatif contre les maladies. Le Medecin Phanias avoit fait un traité de ses propriétés & de ses vertus. On en mange encore aujourd'hui en certains lieux.

Sic vives protinus] Il n'est pas aisé d'exprimer ici la force de ce *protinus.* Il signifie proprement *tout d'une suite, tout d'un train.* Et Horace veut dire, qu'il est persuadé que quoiqu'Itius vive dans l'abstinence, sa vie est une suite de bonheur dont rien n'interrompt le cours. C'est une ironie.

Ut te confestim liquidus Fortunæ rivus inauret] Cet *ut* a trompé les Interpretes; car il ne signifie pas ici *afin que*; rien ne peut être plus éloigné du sens d'Horace. Mais il signifie *comme si*, & il est pour *ut si*, ou *quasi*, & cela est ordinaire aux Latins. Horace dit donc qu'Itius est aussi gai & aussi content pendant tout le cours de sa vie, qu'on est d'ordinaire dans le moment que l'on vient de recevoir de la Fortune quelque present considerable, & que l'on n'avoit pas attendu.

9 *Fortunæ rivus*] Cela me paroît remarquable, *un ruisseau de la Fortune.* Je ne me souviens pas de l'avoir lu ailleurs. Horace fait allusion aux fleuves qui rouloient l'or dans leurs eaux, comme le Pactole & le Tage.

10 *Vel quia naturam mutare pecunia nescit*] Comme on n'a point du tout compris le sujet de cette Lettre, on a fort mal expliqué ce vers. Horace fait semblant de croire que le contentement qu'Itius trouve dans sa frugalité, ou plutôt dans son abstinence, vient de l'une de ces deux raisons, ou parcequ'il est persuadé que les richesses ne peuvent pas changer le naturel des hommes, c'est-à-dire qu'elles ne peuvent pas calmer leurs inquiétudes, & les rendre heureux; ou parcequ'il est convaincu que quand bien elles pouroient contribuer en quelque maniere à leur bonheur, elles sont toujours moins estimables que la vertu. Mais l'une & l'autre de ces deux raisons sont également ironiques.

12 *Miramur si Democriti pecus edit agellos*] On accuse Horace d'avoir attribué à Démocrite ce qu'on a dit d'Anaxagore, que pour mieux vaquer à la contemplation des choses celestes, il abandonna son bien, & le laissa en proie aux troupeaux de ses voisins. Mais Ciceron est un bon garant d'Horace; car il dit dans le cinquieme Livre *de finib. Democritus dicitur oculis se privasse: certè ut quam minimè animus à cogitationibus abduceretur, patrimonium neglexit, agros deseruit incultos, &c. On dit que Démocrite se priva de la vue; mais il est au moins bien certain qu'afin que son esprit fut plus libre, & moins détourné de ses méditations, il négligea son bien, & laissa ses terres en friche, &c.* Democrite étoit d'Abdere, ville de Thrace, & il vivoit environ quatre cents cinquante ans avant notre Seigneur.

13 *Dum peregre est animus sine corpore velox*] Horace suit ici l'idée des Platoniciens, qui en parlant des fonctions de l'ame, s'expliquoient comme si dans la méditation elle se détachoit veritablement du corps pour s'élever au dessus des choses terrestres, & pour s'aprocher des objets qu'elle veut envisager. C'est pourquoi Aristophane fait dire par Socrate, dans la III. scene du I. Acte des Nuées.

——— ὀ γὰρ ἄν ποτε
Ἐξεῦρον

d'avanture au milieu de cette abondance vous vivez d'herbes & d'orties, vous êtes auſſi content que ſi la Fortune avoit fait couler tout d'un coup des ruiſſeaux d'or chez vous : ſoit parceque l'argent ne ſauroit changer vos inclinations, ou parceque vous preferez la vertu à toutes choſes. Après cela nous étonnerons-nous que Démocrite ait laiſſé ſes biens en friche, & les ait abandonnés aux troupeaux de ſes voiſins, pendant que ſon eſprit, dégagé des liens du corps, s'élevoit au-deſſus des choſes humaines, puiſque nous voyons qu'au milieu des ordures qui regnent aujourd'hui, & de cet amour du gain, qui a infecté preſque tous les eſprits, vous n'avez aucune penſée terreſtre, & que vous vous attachez encore à connoître les ſecrets merveilleux de la Nature? ce que c'eſt qui empêche la mer de franchir ſes bornes; ce qui peut cauſer cette admirable variété des ſaiſons : ſi les étoiles marchent par le propre mouvement de leur volonté, ou par les

Ἐξεῦρον ὀρθῶς τὰ μετέωρα πράγματα,
Εἰ μὴ κρεμάσας τὸ νόημα καὶ τὴν φροντίδα
Λεπτὴν καταμίξας ἐς τὸν ὅμοιον ἀέρα.

Il eſt vrai, je n'ai jamais bien pénétré les choſes, que quand j'ai ſuſpendu mon eſprit, & mêlé mes penſées les plus deliées avec l'air le plus ſubtil.

Et dans la premiere ſcene de l'Acte ſecond, pour ſe mieux moquer de la philoſophie, il lui fait dire:

Μὴ νῦν περὶ σαυτὸν εἶλλε τὴν γνώμην ἀεί.
Ἀλλ' ἀποχάλα τὴν φροντίδ' ἐς τὸν ἀέρα,
Λινόδετον ὥσπερ μηλολόνθην τοῦ ποδός.

Ne retiens point ton eſprit, donne-lui l'eſſor, laiſſe-le voler où il voudra, comme le haneton que les enfans attachent à un filet.

Mais tout le ridicule qu'Ariſtophane tâche de donner à cette opinion, n'empêche pas qu'elle ne renferme une verité très conſtante, que ce n'eſt qu'en ſe détachant de la matiere que notre ame peut connoître la verité.

Animus] Il y a de la difference entre *animus* & *anima* : *animus* eſt la principale & la plus noble partie de l'ame, c'eſt par lui que nous penſons; & l'on peut dire qu'il eſt à l'ame ce que l'ame eſt au corps. C'eſt le *νοῦς ἡνίοχος*, *mens auriga*, comme dit Platon : au lieu que l'ame eſt le char & les chevaux que ce premier conduit. C'eſt pourquoi les Platoniciens & les Stoïciens apelloient *animum τὸ ἡγεμονικὸν* Cette difference n'eſt pas ſenſible en notre langue, qui employe également le mot *ame* pour exprimer & *animum* & *animam*, *l'ame* & *l'eſprit*, comme les Grecs ont ſouvent compris l'un & l'autre ſous le mot *ψυχή*.

Velox] Il fait alluſion aux ailes que Platon donne à l'ame.

14 *Quum tu inter ſcabiem tantam & contagia lucri*] On a mal expliqué ce vers, comme ſi ces deux paſſions, l'amour du gain, & l'amour des belles choſes, ſe trouvoient également dans Itius. Rien n'eſt plus contraire à la penſée d'Horace, qui dit ſimplement que l'exemple d'Itius eſt plus étonnant que celui de Démocrite, parcequ'Itius s'attache à l'étude de la philoſophie au milieu d'un ſiécle corrompu, où l'on ne penſe qu'à un gain ſordide, qui infecte tous les eſprits. *Scabies* & *contagia lucri* ne ſont pas dans Itius, mais autour d'Itius. Ce ſont les vices du ſiécle, & non pas les vices d'Itius. Mais il faut toujours ſe ſouvenir qu'Horace raille.

15 *Sublimia cures*] *Sublimia*, *τὰ μετέωρα*, les choſes celeſtes. C'eſt ce qu'il explique dans la ſuite. On a vu dans l'Ode XXIX. du Livre I. qu'Itius avoit été fort attaché à la philoſophie, & que l'envie d'aller à la guerre contre les Arabes, avoit un peu étouffé ce goût de l'étude. Mais enfin ce goût reprit le deſſus.

16 *Quæ mare compeſcant cauſæ.*] Ce qui empêche la mer de paſſer les bornes qui lui ſont marquées, & qui ſont plus baſſes qu'elle:

Curvè ſuos fines altum non exeat æquor?

Comme dit Properce. C'eſt une queſtion qui a exercé les Aſtronomes & les Phyſiciens. Mais leurs raiſons ne ſatisferont jamais perſonne; & l'on ſera toujours obligé de recourir au principe des Théologiens, que Dieu ayant ramaſſé les eaux qui couvroient toute la terre, & leur ayant marqué leur lieu, elles ne peuvent plus ſans ſon ordre reprendre la place qu'elles ont quitée, & enfraindre la loi qui leur a été impoſée par ce maître de l'univers.

Quid temperet annum] Ce qui fait la variété des ſaiſons. C'eſt ce qu'il a dit dans l'Ode XII. du Liv.

Stellæ sponte suâ, jussæne vagentur & errent :
Quid premat obscurum lunæ, quid proferat orbem :
Quid velit & possit rerum concordia discors :
Empedocles, an Stertinium deliret acumen.
Verùm seu pisces, seu porrum & cæpe trucidas,
Utere Pompeio Grosphо : & si quid petet, ultro
Defer : nil Grosphus nisi verum orabit & æquum
Vilis amicorum est annona, bonis ubi quid deest,
Ne tamen ignores quo sit Romana loco res,
Cantaber, Agrippæ, Claudî virtute Neronis
Armenius cecidit : jus imperiumque Phraates

Cæsaris

Liv. I. *Variisque mundum temperat horis ; tempere le monde par des saisons differentes.*

17 *Stellæ sponte suâ, jussæ..*] Si les planetes & les étoiles marchent par le mouvement de leur propre volonté, ou s'il y a un moteur qui leur donne ce mouvement ; c'est-à-dire, s'il y a une Providence qui dirige les mouvemens des cieux, &c.

18 *Quid premat obscurum lunæ, quid proferat orbem*] Ce vers se peut entendre des aparences ordinaires de la lune, qui ne luit point lorsqu'elle est dans la conjonction, parcequ'alors il n'y a que sa partie haute qui soit éclairée du soleil, & que sa partie basse, qui est tournée vers nous, n'en est point éclairée, & qui ne commence à luire qu'à mesure qu'elle s'en éloigne. On peut aussi l'entendre des éclipses de lune, lorsque l'ombre de la terre l'empêche de recevoir la lumiere du soleil : & ces éclipses sont plus ou moins grandes, selon que la lune est alors plus près de la terre, & qu'elle est plus ou moins enfoncée dans son ombre.

19 *Quid velit & possit rerum concordia discors*] Voilà une heureuse expression, *la concorde discordante des choses*, pour dire les quatre élemens dont les qualités contraires nourissent & entretiennent tout. Ovide a dit de même dans le VIII. Livre des Métamorphoses,

——— *& discors concordia fœtibus apta est.*

Et Manile:

——— *Sitque hac concordia discors.*

C'est sur cela qu'un Ancien a dit, *que la guerre est la mere de toutes choses:* πόλεμος ἁπάντων πατήρ. On peut voir l'admirable petit traité *de Mundo*, qu'on attribue à Aristote. Il y a un chapitre entier, διά τὶ ὁ κόσμος ἐκ τῶν ἐναντίων ἀρχῶν συνεστηκὼς, οὐ διαφθείρεται *pourquoi le Monde étant composé d'élémens contraires ne perit point.*

20 *Empedocles, an Stertinium deliret acumen*] Empédocle celebre Physicien de Sicile, qui vivoit quatre cents cinquante ans avant notre Seigneur, & plus de quatre-vingts ans avant Aristote. Pour acorder les difficultés qu'il trouvoit à dire que les qualités contraires des élémens faisoient subsister le Monde, il avoit imaginé une amitié & une haine qui venoient au secours de ces qualités contraires, & qui causoient l'union ou la dissolution des corps. Voici ses termes:

Ἄλλοτε μὲν φιλότητι συνερχόμεν' εἰς ἓν ἅπαντα
Ἄλλοτε δ' αὖ δίχα πάντα φορεύμενα νείκεος ἔχθει.

Quelquefois l'amitié joint ensemble tous les principes, & quelquefois la haine les divise & les desunit.

C'est ce que Ciceron touche en passant, quand il dit dans son traité de l'amitié : *Agrigentinum quidem doctum quendam virum carminibus Græcis vaticinatum ferunt, quæ in rerum naturâ, totoque mundo constarent, quæ moverentur, ea contrahere amicitiam, dissipare discordiam. On dit qu'un savant homme d'Agrigente a exposé dans ses vers, que toutes les choses qui sont dans la Nature, & qui ont du mouvement, sont unies par l'amitié, & dissipées par la discorde.* Aristote a refuté ce sentiment. Mais Stertinius, c'est-à-dire les Stoïciens, pour se tirer d'embaras, avoient recours à la Providence, qui par une aplication continuelle entretenoit le Monde, & le faisoit subsister. Horace dit donc qu'Itius recherchoit laquelle de ces deux opinions étoit la plus probable.

21 *Verùm seu pisces, seu porrum & cæpe trucidas*] *Seu pisces*, si tu manges des poissons, répond à la premiere partie du dilemme, *si rectè frueris*, si vous jouissez

les ordres d'un Etre superieur qui leur a marqué leur route : ce qui fait dans la lune cette vicissitude toujours égale de lumiere & d'obscurité : que signifient & que peuvent ces principes des choses toujours oposés & toujours unis : lequel c'est qui a révé de Stertinius, ou d'Empédocle, dans l'explication qu'ils ont voulu donner de l'acord de ces qualités contraires. Mais soit que vous égorgiez des poissons pour vos repas, ou que vous n'égorgiez que des poireaux & des oignons, je vous prie d'acorder votre amitié & votre protection à Pompeïus Grosphus. C'est un honnête-homme, qui ne vous dira rien que de vrai, & ne vous demandera rien que de juste. Les amis sont à bon marché, quand il manque quelque chose aux gens de bien. Avant, que de fermer cette Lettre, il faut vous aprendre les nouvelles qu'on vient de recevoir. L'Espagnol est enfin entierement subjugué par Agrippa, l'Arménien par Tibere, & Phraate à genoux

jouïssez bien, &c. Car les Anciens ne trouvoient rien de meilleur & de plus delicat que le poisson, qu'ils apelloient par excellence *obsonium*, à cause de sa delicatesse, comme le raportent Athénée & Plutarque. C'est ainsi que dans l'Andriene de Terence, Davus dit, *paululum obsoni*, en parlant des poissons qu'on avoit achetés pour le souper du bon-homme. Et voilà pourquoi Homére ne fait manger que de la viande à ses Heros, & jamais de poisson; parceque les Heros doivent mener une vie simple comme des Religieux. *Seu porrum & cape; si tu ne manges que des oignons & des porreaux*, répond à la seconde partie, *si fortè abstemius herbis vives & urticâ: si la sobrieté vous porte à ne vous nourir que d'herbes & d'orties.* Et c'est ce qui prouve manifestement la division que j'ai faite de cette Lettre, & le sens que je lui ai donné.

Trucidas] *Trucidare* ne se dit proprement que du meurtre des hommes. Horace l'employe en parlant des poissons, des oignons, des porreaux, parceque selon les dogmes de Pythagore, qu'Empédocle avoit mis en vers, & qu'on avoit pris trop grossierement, les ames des hommes passoient quelquefois, non seulement dans les animaux, mais encore dans les plantes mêmes. Voilà pourquoi Horace fait servir ce terme aux porreaux & aux oignons. Les Brachmanes, qui sont les Pythagoriciens d'aujourd'hui, ont encore la même superstition.

2 *Utere Pompeio Grospho*] C'est ce Grosphus à qui il adressé l'Ode XVI. du Livre II. d'où il paroît même qu'il étoit de Sicile, car il lui dit:

Te greges centum, Siculaque circùm
Mugiunt vaccæ. ——

Vous avez cent troupeaux de brebis qui paissent sur vos collines; cent troupeaux de bœufs & de genisses de Sicile, qui mugissent dans vos prairies.

Le nom même de Grosphus témoigne assez qu'il étoit étranger: & pour le surnom qu'il portoit, il ne faut pas s'en embarasser; c'étoit le nom du patron, qui demeuroit ordinairement à ses affranchis. Ce Grosphus avoit été sans doute à un des Pompées; & c'est de là aparemment que venoient les affaires qui lui étoient survenues en Sicile, & le besoin qu'il avoit de la protection d'Itius pour recouvrer son bien, qui après la defaite du jeune Pompée, avoit été envelopé & compris dans ce qu'Auguste avoit donné à Agrippa.

24 *Vilis amicorum est annona*] Cette expression est heureuse, l'année est bonne pour acquerir des amis, quand il manque quelque chose aux gens de bien.

26 *Cantaber Agrippa, Claudi virtute Neronis Armenius*] Agrippa defit & subjugua entierement les Espagnols l'an de Rome DCCXXXIV. & l'année précédente Auguste avoit envoyé en Asie Tibere, qui affermit Tigrane sur le trône d'Arménie, & remit Phraate sur celui des Parthes. Horace releve ici cette expédition d'Arménie comme une chose fort glorieuse. En effet on en fit des sacrifices à Rome. Cependant il est certain que Tibere ne fit rien de merveilleux, ni qui répondît a ce grand équipage de guerre: à son arrivée il trouva presque tout fait. Car il trouva que les Arméniens avoient tué Artabase, & rétabli son frere Tigrane. Tibere ne fit donc que la cerémonie de placer Tigrane sur le trône, & de lui donner le bandeau royal. Mais les Historiens relévérent cette expédition comme une chose très honorable. *Regnum Armeniæ Tigrani restituit, ac pro tribunali diadema imposuit.* Suétone chapitre IX. & Tacite parle encore plus avantageusement: *Datus à Cæsare Armeniis Tigranes, deductusque in regnum à Tiberio.* Je m'étonne que Velleius n'ait pas relevé cette particularité.

27 *Jus imperiumque Phraates*] Phraate reçoit le sceptre & l'Empire des mains de Tibere. Aucun Historien n'a relevé cet évenement, ils n'ont tous parlé

S 2

Cæsaris accepit genibus minor. Aurea fruges
Italiæ pleno diffudit Copia cornu.

parlé que de Tigrane. Horace s'explique pourtant d'une maniere bien précise, jusqu'à marquer la posture de Phraate. Il n'y a nulle aparence que ce soit ici une flaterie d'Horace, & qu'il ait avancé une fausseté, qui n'auroit fait que lui attirer le mépris des Romains & d'Auguste même. Il faut qu'il y ait quelque vuide dans l'Histoire. Elle nous aprend seulement que l'an de Rome 730. Auguste renvoya le jeune Phraate à son pere, afin qu'en échange ce Prince lui renvoyat les enseignes Romaines. Phraate reçut son fils & ne renvoya pas les enseignes. Mais l'an 733. Tibere ayant été envoyé en Orient, Phraate, allarmé de sa marche, se hâta de lui envoyer les enseignes, pendant qu'il étoit en Arménie. Voilà donc Phraate qui est dans son Royaume, & qui dispose de tout en maître absolu. Comment Tibere le rétablit-il donc sur le trône? Cela est embarassant. Voici ma conjecture. Strabon nous aprend que dans le même tems que ce Prince renvoya les enseignes à Tibere, il demanda une entrevue à Titius qui gouvernoit la Syrie, & que dans cette entrevue il lui remit entre les mains ses quatre fils, les deux femmes des deux ainés, & quatre petits-fils, pour se mettre à couvert des révoltes & des séditions ausquelles il étoit exposé. Il y a donc bien de l'aparence qu'il profita de l'occasion du voisinage de Tibere, & qu'il voulut recevoir de sa main le diadême pour se rendre plus respectable à ses peuples, qui le verroient sous la protection des Romains. * Il ne faut rien changer au texte *.

28 *Cæsaris accepit genibus minor*] Il décrit la posture de Phraate, qui étant à genoux, reçut le diadême des mains de Tibere, qui étoit assis sur une espece de trône ou de tribunal.

29 *Italiæ pleno diffudit Copia cornu*] Cette abondance & cette richesse commencerent en ce tems-là, mais elles augmenterent considerablement trois ou quatre ans après, car alors l'Empire Romain se vit dans l'état le plus florissant où il eût jamais été. On peut voir l'admirable description qu'Horace en fait dans l'Ode V. du Liv. IV.

Copia] C'est ici une Déesse.

NOTES SUR L'EPITRE XII. LIV. I.

LE P. S. s'accorde avec M. Dacier sur la date de cette piece.

7 *Herbis vivis & urticâ*] M. Dacier a traduit, *vous vivez d'herbes & d'orties*; sur quoi le P. S. remarque que c'est mettre sur le compte d'Horace une maniere de parler des plus ridicules. Un homme, ajoute le P. S. qui diroit, *j'ai mangé de la viande & du*

AD VINNIUM ASELLAM.

EPISTOLA XIII.

UT proficiscentem docui te sæpe diuque,
Augusto

HORACE envoyoit à Auguste la premiere Lettre du second Livre:

Quum tot sustineas, & tanta negotia solus,

par un homme du pays des Sabins. Comme ceux qui n'ont jamais vu la Cour, font ordinairement tout de mauvaise grace & à contre-tems, quand ils aprochent des Princes, ce Poëte, pour prevenir ce ridicule, qui seroit tombé sur lui, & ne se fiant pas trop aux leçons qu'il avoit déja données à son Envoyé, & qu'il lui avoit fait répéter plusieurs fois, lui met en main des instructions par écrit afin qu'il les étudiat en chemin. Car ce n'est pas une Lettre, mais un Mémoire, une instruction qu'Horace donne lui-même à Vinnius; & ce n'est qu'une pure badinerie. Mais par cette badinerie Horace ne laisse pas de faire fort bien sa cour à Auguste, & de le divertir: car il savoit bien que ce Mémoire seroit vu du Prince. Sous

noux a reçu la couronne & le ſceptre des mains de ce jeune Prince. L'abondance a verſé dans toute l'Italie ſes plus riches treſors.

du mouton, du gibier & de la perdrix, du poiſſon & du turbot, s'exprimeroit-il correctement? Mais Horace ſe defend lui-même de ce mauvais langage: il a répété la même choſe au v. 21. & ces deux endroits ſont ſi conformes, que l'un eſt préciſément l'explication de l'autre. Ici il dit *herbis vivis & urticâ*, & plus bas:

—— *Seu piſces, ſeu porrum & cæpe trucidas.*

Itius ſe nouriſſoit d'herbes & de méchans poiſſons. Les herbes ſont ſpécifiées par *porrum & cæpe*, & les poiſſons par *urticâ*. Ce poiſſon étoit un aſſez mauvais ragoût. Auſſi n'y avoit-il que les pauvres gens qui en mangeaſſent. Ariſtote, Plaute, Pline & Juvénal en ont parlé. Rondelet & Geſner en diſtinguent pluſieurs eſpeces. Les meilleurs, ou plutôt les ſeuls que l'on puiſſe manger, s'apellent *coliſanes* en Turquie, *cubaſeaux* en Guyenne, & *urtigos* en Provence.

8 *Sic vives protinus, ut te*] *Ut* eſt ici pour *quamvis*, dit le P. S. & la penſée ne peut avoir de juſteſſe ſans cela. Les Interprétes s'y ſont mépris, ajoute-t'il, & M. Dacier n'a pas mieux rencontré que ceux qu'il reprend.

20 *Empédocles*] M. Cuningam a corrigé *Empédoclean*, & il eſt perſuadé que cette leçon eſt partie de la plume même d'Horace. Cette autorité, & encore plus la raiſon, dit le P. S. me l'ont fait recevoir dans le texte. La conſtruction en devient plus correcte & plus uniforme, & il eſt à croire que quelque abréviation de copiſte, ou quelque gloſe de Grammairien, a donné lieu de lire *Empédocles*, qui eſt la leçon ordinaire.

28 *Cæſaris accepit genibus minor*] Selon le P. S. Horace veut ſeulement dire qu'il n'y eut point de ſorte de ſoumiſſions à quoi Phraate ne ſe réduiſit, pour gagner Auguſte, dont il redoutoit la puiſſance, & dont la protection lui pouvoit être d'un grand ſecours contre la révolte des Parthes ſes ſujets. Tacite s'eſt exprimé ſur cela d'une maniere qui peut ſervir d'explication aux paroles d'Horace: *Phraates*, dit-il, *cuncta venerantium officia ad Auguſtum verterat, haud perinde noſtri metu, quàm fidei popularium diffiſus*. M. Dacier, ajoute le P. S. a pris les paroles d'Horace à la lettre: il prétend que *Cæſaris* doit s'entendre de Tibere, & que Phraate reçût veritablement de ſa main le ſceptre & l'Empire. Il eſt étonnant que Patercule, toujours diſpoſé à flater Tibere, ait omis un fait auſſi glorieux à ce jeune Prince; mais il n'eſt pas moins étonnant qu'il n'en reſte pas le moindre veſtige dans les autres Hiſtoriens. Sur cela le Commentateur ne craint point d'aſſurer qu'il faut qu'il y ait du vuide dans l'Hiſtoire. Rien n'eſt plus commode que ce principe, conclud le P. S. C'eſt un moyen de faire paſſer les conjectures les plus frivoles pour des vérités inconteſtables, ſans qu'on puiſſe être obligé de produire ſes garans.

MEMOIRE POUR
VINNIUS ASELLA.
EPITRE XIII.

SELON les longues & fréquentes leçons que je t'ai données avant ton départ, Vinnius,

Sous la figure de ce villageois il a peint admirablement ceux qui étant accoutumés à une vie obſcure, paroiſſent tout d'un coup à la Cour ſans en connoître ni les mœurs ni les manieres: & il n'y a rien de plus naturel que ce portrait. Heinſius en avoit connu la beauté, quand il a écrit dans ſon traité de la Satire: *Huc ſpectat venuſtiſſima illa ad Aſellam epiſtola, quam cum libris ſuis ad Auguſtum mittit; in quâ lepidè umbraticorum mores, cùm principibus ſiſtuntur, aut ad eos ſe conferunt, deſcribit. C'eſt cette peinture de caracteres qu'Horace a eu en vue dans la charmante Lettre qu'il donne à Vinnius Aſella, quand il l'envoye porter ſes ouvrages à Auguſte. Car il y décrit admirablement les manieres des gens obſcurs, lorſqu'ils ſe preſentent devant les Princes.*

1 *Ut proficiſcentem docui te ſæpe diuque*] Ce n'eſt pas proprement une Lettre, c'eſt une inſtruction qu'Horace donne à Vinnius, afin qu'en la liſant il puiſſe ſe ſouvenir des leçons qu'il lui avoit données avant

Augusto reddes signata volumina, Vinni,
Si validus, si lætus erit, si denique poscet;
Ne studio nostri pecces, odiumque libellis
Sedulus importes operâ vehemente minister.
Si te fortè meæ gravis uret sarcina chartæ,
Abjicito potiùs, quàm quò perferre juberis
Clitellas ferus impingas, Asinæque paternum
Cognomen vertas in risum, & fabula fias.
Viribus uteris per clivos, flumina, lamas.
Victor propositi simulac perveniris illuc,
Sic positum servabis onus, ne forte sub alâ
Fasciculum portes librorum, ut rusticus agnum:
Ut vinosa glomos furtivæ Pyrrbia lanæ:
Ut cum pileolo soleas conviva tribulis.

Ne

avant son départ; & cela est plus plaisant qu'une Lettre. On avoit fort mal expliqué ce vers.

Sæpe diuque] Horace avoit fait plusieurs leçons à ce Vinnius, & ces leçons avoient été fort longues.

2 *Augusto reddes signata volumina*] il lui recommande expressément de rendre à Auguste ses paquets bien cachetés: car un homme de village étoit fort propre à les laisser prendre & ouvrir, surtout à la Cour, où il y a toujours assez de gens qui ne laissent pas échaper l'occasion de se divertir de la grossiereté & de la simplicité d'un tel porteur.

Vinni] Il y avoit à Rome *gens Vinnia*, ou *Vinia*, la famille des *Vinniens* ou *Viniens*, comme il y a dans les médailles & dans les inscriptions. Mais je ne crois pas qu'elle fût du tems d'Auguste, elle est plus nouvelle. Ce Vinnius, dont Horace se sert, étoit, sans doute, un de ces cinq peres de famille qui composoient le petit hameau d'Horace, & dont il parle dans l'Epitre qui suit celle-ci. Le vieux Commentateur nous aprend que ce Vinnius s'apelloit *C. Vinnius Fronto*.

3 *Si validus, si lætus erit, si denique poscet*] C'est ce qu'il a dit dans la Satire I. du Livre II.

----- nisi dextro tempore Flacci
Verba per attentam non ibunt Cæsaris aurem.

Les vers d'Horace n'iront jamais que fort à propos interrompre les grandes occupations de Cesar.

Car ce *dextrum tempus*, ce moment favorable pour les vers, c'est lorsqu'Auguste se porte bien, qu'il est de belle humeur, & qu'il les demande. Si l'une ou l'autre de ces conditions manque, Horace defend de les lui donner. Voyez les Remarques sur le 63. vers de la Satire III. du Livre I. & sur la premiere Epitre du Livre II. Il faut avoir pour tous ses amis les mêmes égards qu'Horace avoit pour Auguste. Ciceron en usoit de même avec Brutus, à qui il écrit: *Itaque ei præcepi quem ad te misi, ut tempus observaret epistolæ tibi reddendæ. Nam quemadmodum coram qui nos intempestivè adeunt, molesti sæpe sunt; sic epistolæ offendunt non loco redditæ. J'ai expressément chargé celui que je vous envoye de bien prendre son tems pour vous rendre cette Lettre. Car comme ceux qui nous abordent à contre-tems, sont très-souvent incommodes; de même les Lettres qu'on nous rend mal à propos, nous chagrinent & nous mettent de mauvaise humeur.*

4 *Odiumque libellis*] Car il n'y a rien qui rende l'Auteur & l'ouvrage si haïssables que les contretems.

5 *Operâ vehemente*] *Opera vehemens*, un empressement trop grand, & qui ne garde ni mesures ni bornes. Terence dans l'Heautontimorumenos, Acte III. scene I.

------ ah
Vehemens in utramque partem, Menedeme, es nimis.

Ah, Ménédeme, vous outrez tout, & vous passez d'une extrémité à l'autre.

6 *Si te fortè meæ gravis uret sarcina chartæ*] Comme cette Lettre, *Quum tot sustineas*, étoit assez longue, elle étoit mise en plusieurs rouleaux; & Horace en parle comme d'un fardeau fort pesant qui pouvoit incommoder le porteur. Peut-être même que pour augmenter la plaisanterie, ce porteur étoit fort petit. Cela ne pouvoit pas manquer de faire rire Auguste qui railloit toujours, comme quand il lui écrivoit: *Vereri autem mihi videris ne majores libelli*

Vinnius, tu rendras à Auguste ces volumes bien cachetés, s'il se porte bien, s'il est en bonne humeur, & s'il les demande ; de peur qu'en voulant me servir tu ne me déserves, & qu'un trop grand empressement ne fasse maudire l'ouvrage & l'Auteur. Si tu te trouves trop chargé d'un si gros paquet, jette-le plutôt en chemin que d'aller le jetter lourdement où tu as ordre de le porter, & que de faire par là tourner en risée le surnom que tu as eu de ton pere, & d'être le sujet des railleries des Courtisans. Sers-toi de toutes tes forces sur les montagnes, dans les gués, & dans les méchans chemins. Quand tu auras surmonté toutes ces difficultés, & que tu seras arrivé, souviens-toi de tenir ces livres de bonne grace, comme je t'ai montré. Ne les mets pas sous le bras, comme un paysan porte un agneau : comme tu as vu à la comédie l'ivrognesse Pyrrhia tenir la laine qu'elle a derobée : ou comme un convive de Tribu porte ses pantoufles & son bonnet, quand il va à un souper de confrerie. Surtout ne va pas dire étourdiment que tu as bien sué en portant des

libelli tui sint quàm ipse es. Il semble que tu craignes que tes livres ne soient plus grands que toi.

8 *Clitellas ferus impingas*] *Ferus*, comme un âne sauvage. Horace fait allusion au surnom de Vinnius, qui s'apelloit *Vinnius Asella*, comme nous dirions *Vinnius l'Ane*.

Asinaque paternum cognomen in risum vertas] Les surnoms tirés de l'âne étoient assez ordinaires chez les Romains. La famille des Anniens avoit celui d'*Asella*; celle des Claudiens, celui d'*Asellus*; & celle des Semproniens avoit celui d'*Asellio*. Et de tout tems ces noms bisares ont donné lieu aux plaisanteries & aux équivoques des railleurs. Je n'en raporterai qu'un exemple tiré du XXIII. Livre de Tite-Live, que j'expliquerai en passant, parcequ'on ne l'a pas entendu. Claudius Asellus, Géneral de la Cavalerie Romaine, se batoit un jour en combat singulier avec Jubellius Tauréa, qui commandoit la cavalerie de ceux de Nole, près de Naples. Comme leurs chevaux étoient fort adroits, & qu'ils avoient un champ libre, les combatans évitoient tous les coups qu'ils se portoient, & leur combat ressembloit plutôt a un jeu qu'à une affaire serieuse. Tauréa dit au Romain : *Poussons nos chevaux dans ce chemin bas & étroit, où nous serons forcés de combatre de pied ferme.* Le Romain qui ne demandoit qu'à vuider la querelle, & à joindre son ennemi, poussa aussitôt son cheval; mais Tauréa, au lieu de le suivre, ne songea qu'à se tirer d'affaires par un bon mot: il lui dit en faisant allusion à son nom: *Minimè sis, cantherium in fossâ*: c'est-à-dire: *N'attens pas que je te suive, voilà mon âne dans le fossé.* Toutes les explications qu'on a données à ce passage sont froides, & n'expliquent nullement la raillerie de ce fanfaron.

10 *Viribus uteris per clivos*] Il continue la même plaisanterie, comme si ce petit homme étoit fort chargé de cet ouvrage, & comme si le voyage étoit fort long.

Flumina] En passant les gués.

Lamas] *Lama* est un grand bourbier, qu'on apelloit aussi *lacuna* & *lustrum*. Ennius :

Sylvarum saltus, latebras, lamasque lutosas.

12 *Sic positum servabis onus*] *Sic positum*, en le tenant comme je t'ai montré. Il veut qu'il le tienne dans ses bras. *Servabis*, tu le garderas jusques à ce qu'Auguste te le demande. Ce térme répond à *poscet* du troisieme vers.

Ne fortè sub alâ fasciculum portes librorum] Il ne veut pas qu'il porte ce paquet sous l'aisselle. Cette delicatesse me paroît remarquable; elle n'est pas mal fondée, & il n'est pas difficile d'en voir la raison.

14 *Ut vinosa glomos furtiva Pyrrhia lanæ*] Pyrrhia étoit le nom d'une servante qui dans une comédie de Titinius, deroboit des pelotons de laine. Et comme ce Vinnius avoit vu sans doute plusieurs fois cette piece, Horace le fait souvenir de cette image qui avoit assurément frapé ce villageois. Je crois que cette piece de Titinius étoit *Fullones*, les Foulons. * On dit *glomus, glomi*, masculin, & *glomus, glomeris*, neutre. *

15 *Ut cum pileolo soleas conviva Tribulis*] Horace parle ici assurément *de tribulibus rusticis*, des villageois qui étoient de la même Tribu. Quand ces bonnes gens alloient souper les uns chez les autres, ils ne manquoient jamais de porter sous le bras des pantoufles & un chapeau; les pantoufles, pour s'en servir dans la maison du festin, selon la coutume dont il a été parlé sur le vers 76. de la Satire VIII. du Livre II. Et le chapeau, pour le mettre sur la tête à leur retour: car comme ils alloient souper quelque-

Ne vulgò narres te sudavisse ferendo
Carmina quæ possunt oculos aurésque morari
Cæsaris. Oratus multâ prece, nitere porro,
Vade, vale: cave ne titubes, mandataque frangas.

quelquefois fort loin, & qu'ils se retiroient fort tard, ils avoient besoin de ce chapeau pour se garantir des injures de l'air.

16 *Ne vulgo narres te sudavisse ferendo*] Voilà un defaut ordinaire à ces sortes de gens; pour se faire de fête, ils parlent incessament de la peine qu'ils ont prise, & des services qu'ils ont rendus. Cela est ridicule partout, & plus ridicule à la Cour.

17 *Quæ possunt oculos auresque morari*] Il faut remarquer ici la retenue & la modestie d'Horace. Il envoye ses vers à Auguste; cependant il ne dit pas que ses vers seront lus de ce Prince, mais qu'ils pourront être lus. Il l'espere mais il n'ose s'en assurer.

18 *Nitere porro*] *Niti* est marcher avec peine, & comme un homme chargé.

19 *Cave ne titubes*] Prens garde que tu ne bronches. Il lui parle comme à un âne qui bronche, & qui rompt ou casse les choses dont on l'a chargé.

NOTES SUR L'EPITRE XIII. LIV. I.

1 SÆpe diuque] Vinius, dit le P. Sanadon, étoit l'homme de confiance d'Horace, & son messager ordinaire pour la Cour. C'est le vrai sens de ce vers, ajoute-t'il, & il se presente si naturellement que je ne conçois pas comment M. Dacier n'y est point entré.

2 *Vinni*] Le P. S. lit *Vini*, après un vieux manuscrit, qui porte *Vinius Fronto, ad quem hæc scribit, patrem habuit Asinam cognomine*.

3 *Si validus &c.*] Le P. S. remarque que Martial donne le même avis à Parténius, qu'il avoit chargé de presenter ses ouvrages à Domitien. C'est dans

AD VILLICUM SUUM.

EPISTOLA XIV.

VILLICE *sylvarum & mihi me reddentis agelli,*
Quem tu fastidis, habitatum quinque focis, &
Quinque bonos solitum Bariam dimittere patres,
Certemus,

HORACE avoit à sa maison de campagne un maître-valet, qui dégoûté d'un état qui avoit été longtems l'objet de ses desirs, soupiroit après sa premiere condition, qui étoit d'être à la ville le valet des autres esclaves. Ce Poëte, qui étoit retenu à Rome par un devoir aussi triste que pieux, & qui avoit autant d'impatience de retourner à la campagne, que son valet avoit d'envie de revenir à la ville, lui écrit cette Lettre pour le corriger de cette inconstance, dont il lui marque les causes; & pour lui faire honte de ce qu'il ose se trouver malheureux dans un lieu qui seul fait tout le bonheur de son maître, & qui lui redonne même la vie dont il ne jouït point ailleurs. Cette Lettre est fort belle, c'est proprement une louange de la vie champêtre, comme l'Epitre X.

1 *Villice sylvarum*] On a eu tort de croire que *villicus* étoit toujours le maître des valets de la campagne. *Villicus* est un terme vague, qui ne signifie qu'*intendant*, *gouverneur*, *maître*; & qui est toujours déterminé par ce qui suit. Catulle a dit *villicus ærari* pour le Garde du tresor, l'Intendant des finances :

Villicus

des vers qui pouront occuper les yeux & les oreilles d'Auguste. Va de ce pas, je t'en conjure, ne t'arrête pas davantage, pars, adieu. Prens bien garde de ne pas broncher, & de ne pas envoyer à vau-l'eau tous mes ordres.

dans la VI. Epigrame du Liv. V.

Admittas timidam brevemque chartam
Intra limina sanctioris aulæ.
Nosti tempora tu Jovis sereni,
Quum fulget placidus suoque vultu,
Quo nil supplicibus solet negare . . . .
Nec porrexeris ista, sed teneto
Sic, tanquam nihil offeras agasque.
Si novi dominum novem sororum,
Ultro purpureum petet libellum.

12 *Sic positum servabis onus*] Suivant le P. S. il ne faut pas séparer ceci de ce qui suit, comme M. Dacier l'a fait, & la construction entiere est, *servabis onus sic positum, ut ne librorum fasciculum portes sub alâ, quemadmodum rusticus agnum portat.* Quand Horace dit à Vinius de ne point mettre ce paquet sous son aisselle, comme un paysan qui porte un agneau, il donne assez à entendre que ce bon homme n'étoit pas lui-même un simple paysan, comme quelques-uns l'ont cru.

14 *Ut vinosa glomos*] On lit dans les manuscrits *globos, glomos, glomus,* & *glomen,* dit le P. S. La derniere de ces differentes leçons est la pire de toutes: elle ne se trouve que dans un seul exemplaire, & l'on ne voit pas comment elle peut entrer dans l'analogie de la langue Latine. La troisieme que j'ai suivie, ajoute ce Pere, paroît la seule vraie: elle est tirée de quatre manuscrits & de trois des meilleures éditions, dont l'une est celle de Venise de 1509 & les deux autres sont de M. Bentlei & de M. Cuningam. Les Latins ont dit *glomus, glomeris,* comme Priscien nous l'assûre au Liv V. & l'on trouve *glomere* dans Lucrece & dans Pline. Les deux premieres leçons, *globos* & *glomos,* peuvent fort bien être des gloses que les copistes ont prises pour le texte. Le dernier est d'une Latinité fort suspecte, & l'on me feroit plaisir, continue le P. S. d'en produire quelque exemple d'un bon Auteur.

A L'INTENDANT

DE SA MAISON.

EPITRE XIV.

INTENDANT de mes bois & de mon petit hameau, qui me rend à moi-même, & que tu méprises, quoiqu'il ait cinq feux, & qu'il envoye à Varia cinq bons Sénateurs, *quand il arrive dans le pays des affaires considerables* ; voyons qui

Villicus aerari quondam, nunc cultor agelli.

Et Juvénal a dit *villicum urbis*, le Gouverneur de la ville, *Præfectum urbis*:

Pegasus attonitæ positus modò villicus urbi.

On trouve même dans les inscriptions *villicus ab alimentis*, l'Intendant des vivres; & *villicus à plumbo*, celui qui fournit le plomb. Voilà pourquoi Horace a ajouté *sylvarum*, & *agelli*, pour faire entendre qu'il parloit à l'intendant de sa maison de campagne, au maître-valet.

Et mihi me reddentis agelli] Dans l'Epitre X. il a dit qu'il ne vivoit que quand il étoit à sa maison dans le pays des Sabins. On peut voir là les Remarques.

2 *Habitatum quinque focis*] La maison d'Horace n'étoit pas seule, elle étoit accompagnée de cinq maisons qui en dépendoient.

3 *Quinque bonos solitum Bariam dimittere patres*] Les Romains avoient établi dans chaque ressort des Magistrats

Certemus, spinas animone ego fortiùs, an tu
Evellas agro; & melior sit Horatius, an res.
Me quamvis Lamiæ pietas & cura moratur,
Fratrem mœrentis, rapto de fratre dolentis
Insolabiliter, tamen istuc mens animusque
Fert, & amat spatiis obstantia rumpere claustra,
Rure ego viventem, tu dicis in urbe beatum.
Cui placet alterius, sua nimirum est odio sors
Stultus uterque locum immeritum causatur iniquè.
In culpâ est animus qui se non effugit unquam.
Tu mediastinus tacitâ prece rura petebas,
Nunc urbem & ludos & balnea villicus optas.
Me constare mihi scis, & discedere tristem,
Quandocunque trahunt invisa negotia Romam.
Non eadem miramur : eo disconvenit inter

Credis,

Magistrats qui devoient connoître de tous les differens qui arrivoient dans les lieux qui leur étoient attribués. Et quand il y avoit des affaires considerables qui regardoient toute la communauté, ces Magistrats assembloient tous les Chefs de famille de leur ressort, lesquels étoient autant de Sénateurs qui avoient leur voix. Voilà ce qu'Horace veut faire entendre, quand il dit que sa petite maison envoyoit à Varia cinq Sénateurs : car la maison d'Horace étoit dans le territoire de Varia, petite ville entre cette maison & Tibur. Je ne vois pas pourquoi Théodore Marcile a mieux aimé expliquer ce passage, comme si Horace disoit que sa maison envoyoit aux marchés & aux foires de Varia cinq peres de famille.

Bariam] Il faut dire *Variam*. Car Varia étoit une petite ville dans le pays des Sabins, entre Tibur & la maison d'Horace, sur le Teveron. Et la maison d'Horace étoit huit milles au-dessus de Tibur, sur la voie Valerienne.

Patres] Il apelle ces bons villageois *patres*, parceque c'étoient les Sénateurs que l'on apelloit au Conseil de Varia.

4 *Spinas animone ego fortiùs an tu evellas agro*] Cette expression est heureuse en ce que le mot *épine* ne sert pas moins à marquer les vices de l'ame que le mauvais naturel d'un champ.

5 *Et melior sit Horatius, an res*] *Res* est ici pour *ager*, à moins qu'Horace n'eût écrit *rus*, * comme Heinsius le prétendoit, * ce qui n'est pas nécessaire.

6 *Me quamvis Lamiæ pietas & cura moratur*] L. Ælius Lamia, dont il est parlé dans l'Ode XXVI. du Liv. I. venoit de perdre son frere Q. Ælius Lamia.

7 *Fratrem mœrentis, rapto de fratre dolentis insolabiliter*] Voilà un fort beau vers, & qui exprime admirablement l'affliction de L. Lamia. Son frere, qui venoit de mourir, étoit déja entré dans les charges. Car on voit encore de lui des médailles, qui marquent qu'il étoit un des trois Intendans de la monnoie. Q. Ælius Lamia III. vir A. A. A. F. F. C'est-à-dire *Ære, Argento, Auro Flando Feriundo.*

8 *Tamen istuc*] Quoique je sois retenu à Rome par un devoir très nécessaire, cependant je brule d'envie d'aller aux champs ; & toi que toutes sortes de raisons obligent de demeurer aux champs, tu meurs d'envie de revenir à Rome. C'est la force de ce *tamen*.

Mens animusque] Quand les Anciens ont dit *mens animusque*, & *mens animi*, ils ont voulu exprimer par-là toutes les facultés de l'ame. *Mens* regarde la partie superieure & intelligente; & *animus*, qui est pour *anima*, regarde la partie inferieure & sensible, la source des passions & du sentiment.

9 *Et amat spatiis obstantia rumpere claustra*] C'est une métaphore tirée des barrieres des lices: *rumpere claustra obstantia spatiis*, rompre, franchir les barrieres qui ferment la lice, & qui empêchent de courir. * Au lieu d'*amat*, M. Bentlei a lu *avet*, & je l'aime mieux, car *avet* marque le desir, & *amat* ne marque souvent que la constance. *

11 *Cui placet alterius, sua nimirum est odio sors*] C'est une suite nécessaire : quand on porte envie à la condition d'autrui, on hait toujours la sienne ; & ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'un autre aime ce que nous haïssons: car comme dit Publius Syrus :

Aliena nobis, nostra plus aliis placent.

12 *Stultus uterque locum immeritum causatur*] Quand tu dis que ceux qui vivent à Rome, & que je dis que

qui sait le mieux arracher les épines, toi de tes champs, moi de mon cœur, & lequel est en meilleur état ou ma terre ou moi. A l'heure qu'il est, je suis retenu ici par la piété & par la douleur de Lamia, qui pleure son frere, & qui ne peut se consoler de sa mort. Cependant mon cœur & mon esprit me portent à ma petite maison ; ils aiment à rompre leurs liens, & à franchir les barrieres qui les arrêtent. En un mot je ne trouve d'heureux que ceux qui vivent à la campagne, & toi que ceux qui vivent à la ville. Qnand nous regardons avec envie la condition des autres, c'est une marque bien sûre que la nôtre nous déplaît: mais nous sommes fous & injustes l'un & l'autre, d'accuser de nos dégoûts & de notre malheur un lieu qui n'en est nullement la cause. La faute vient de notre esprit; qui ne peut jamais se fuir lui - même. Quand tu étois chez moi à la ville le dernier de tous mes valets, tu faisois des prieres secretes pour devenir valet des champs : & presentement que tu es valet des champs, & le maître des autres, tu soupires apres Rome, ses spectacles & ses bains. Pour moi je suis toujours le même, & rien n'égale ma douleur quand

que ceux qui vivent à la campagne, sont les seuls heureux, nous faisons sotement tous deux d'attribuer aux lieux une vertu qu'ils n'ont pas. Car ce n'est pas le lieu qui fait le bonheur des hommes; partout on peut être heureux & malheureux. On peut voir ce qui a été dit sur l'Epitre XI.

13 *In culpâ est animus qui se non effugit unquam*] Les dégoûts que nous avons pour certains lieux, ne viennent pas des lieux mêmes, mais de notre esprit qui nous suit partout, & qui porte partout ses vices.

14 *Tu mediastinus tacitâ prece rura petebas*] Après avoir dit que c'est une folie d'esperer que l'on sera plus heureux dans ce lieu-là que dans celui-ci, il va montrer que l'on peut avoir pourtant des raisons de preferer un lieu à un autre: & par-là il fait voir la difference qu'il y avoit des raisons qui portoient ce maître-valet à souhaiter de revenir à Rome, à celles qui le portoient à lui preferer le séjour de la campagne. Cela est nécessaire pour l'intelligence de cette Epitre, dont on n'a fait voir ni la suite ni la liaison.

Mediastinus] Les Latins apelloient *mediastinos* les derniers des valets, ceux qui étoient obligés de se tenir toujours-là, pour recevoir les ordres des autres valets, & pour faire les fonctions les plus viles, comme porter du bois, puiser de l'eau, chauffer le bain, verser l'eau sur ceux qui se baignoient. C'est pourquoi *mediastinus* est souvent pris pour *aquariolus*. Le Glossaire, *mediastinus, præfusor*, ἐγχύτης. περιχύτης, *mediastinus*, verseur d'eau. Quand le grand Caton envoya son fils à l'armée, il lui donna ce précepte parmi plusieurs autres: *Ille Imperator, tu illi ac ceteris mediastinus. C'est ton Général, & tu es le dernier de ses valets*: pour lui dire qu'il devoit ne rien trouver au-dessous de lui, & obeïr à tous les ordres qui lui viendroient de sa part, ou de la part de ses Lieutenans.

Tacitâ prece rura petebas] Ce valet, qui étoit à Rome le dernier de tous les valets d'Horace, souhaitoit d'être envoyé à la campagne, pour être un peu mieux traité; mais cette condition lui paroissoit si fort au-dessus de lui, qu'il n'osoit la souhaiter qu'en secret.

15 *Nunc urbem & ludos & balnea villicus optas*] Presentement que non seulement on t'a envoyé à la campagne, mais encore que tu y es devenu l'intendant & le maître, ce que tu n'aurois jamais osé esperer, &c. *Villicus:* il faut sous-entendre *factus*. Il semble que Columelle a eu ce passage en vue, quand il a conseillé aux maîtres de ne donner jamais l'intendance d'une maison de campagne à un valet accoutumé aux plaisirs de la ville: *ne ex eo quidem ordine qui urbanas ac delicatas artes exercuerit. Socors & somniculosum genus id mancipiorum otiis, campo, circo, theatris, alea, popina, lupanaribus consuetum, nunquam non easdem ineptias somniat.* Ces sortes de valets, dit-il, sont paresseux & endormis; accoutumés qu'ils sont à l'oisiveté, au champ de Mars, au cirque, au théatre, au jeu, au cabaret, aux lieux infames, ils ont toujours les mêmes sotises dans l'esprit.

16 *Me constare mihi scis*] Nous avons pourtant vu qu'on lui a reproché dans les Satires qu'il étoit inconstant, & qu'il n'étoit pas plutôt parti d'un lieu qu'il vouloit y retourner. Mais sans doute qu'en vieillissant Horace se corrigea de ce defaut; & c'est ce qui me persuade qu'il étoit déja vieux, quand cette Lettre fut écrite.

18 *Non eadem miramur, eo disconvenit inter meque*

Meque & te : nam quæ deserta & inhospita tesqua
Credis, amœna vocat, mecum qui sentit : & odit
Quæ tu pulcra vocas. Fornix tibi & uncta popina
Incutiunt urbis desiderium, video, & quòd
Angulus iste feret piper & thus, ociùs uvâ :
Nec vicina subest vinum præbere taberna
Quæ possit tibi, nec meretrix tibicina cujus
Ad strepitum salias terræ gravis : & tamen urges
Jampridem non tacta ligonibus arva, bovemque
Disjunctum curas, & strictis frondibus exples.
Addit opus pigro rivus, si decidit imber,
Multâ mole docendus aprico parcere prato.
Nunc, age, quid nostrûm concentum dividat audi.
Quem tenues decuêre togæ, nitidique capilli :
Quem scis immunem Cynaræ placuisse rapaci :

Quem

que & te] La difference du goût des hommes, & de leurs inclinations, vient des differens objets qui les frapent, & qui excitent leurs desirs. Mais ces desirs viennent toujours de la même source, qui est l'admiration; & ils sont bons ou mauvais, selon que cette admiration est juste ou injuste.

19 *Nam quæ deserta & inhospita tesqua*] *Tesqua* ou *tesca*, en Grec, δάσκια, sont proprement des lieux élevés, couverts de bois, & d'un accès difficile. Actius dans le Philoctete:

Quis tu es mortalis qui in deserta Lemnia
Et tesca te adportas loca?

Qui es-tu toi, qui viens dans ces deserts de Lemnos, dans ces lieux inaccessibles & inhabités?

Voyez Festus. Il faut se souvenir que la maison d'Horace étoit de tous côtés environnée de bois & de colines.

20 *Amœna vocat*] *Amœna* est l'épithete propre des lieux delicieux. Virgile:

-------- *Amœna vireta*
Fortunatorum nemorum.

De-là vient qu'on apelloit les lieux agréables *amœnia*: *amœnia*, αἱ ἄλσαι.

21 *Uncta popina*] *Uncta* est ici ou pour *riche*, *bien fournie*, où l'on étale beaucoup de viande; comme Juvenal a dit, *unctamque Corinthum* : ou pour mal-propre, sale; comme il a dit *uncta aqua*, dans la II. Satire du Livre II. de l'eau *sale* : & *unctis manibus* dans la Satire IV. du même Livre, *des mains grasses, mal-propres*. *Uncta popina* est, comme il a dit ailleurs, *immundis popinis*, & comme dans Lucilius:

Infamem, immundam turpemque odisse popinam.

24 *Nec vicina subest vinum præbere taberna*] Voilà pourquoi ce valet apelloit ce lieu-là *inhospita*, desert & inhabité, parcequ'il n'y avoit pas de cabaret où il pût aller boire.

25 *Cujus ad strepitum*] *Strepitus* seul marque souvent un son dur & une harmonie grossiere, telle qu'on devoit l'attendre d'une menestriere de village, & de telles gens. On peut voir ce qui a été remarqué sur l'Ode III. du Livre IV.

O testudinis aureæ
Dulcem quæ strepitum, Pieri, temperas.

Divine Muse, qui réglez les accords harmonieux de ma lire.

Salias terræ gravis] Cela exprime fort bien les danses lourdes & pesantes des paysans, qui frapent rudement la terre, comme pour se venger de la peine qu'elle leur fait; comme il a dit dans l'Ode XVIII. du Livre III.

Gaudet invisam pepulisse fossor
Ter pede terram.

Si nos vignerons prennent plaisir à sauter de toute leur force sur la terre, qu'ils prennent pour leur plus grande ennemie.

Et tamen urges] On a fort mal expliqué ce passage, & je n'ai pas vu un seul Commentateur qui ne s'y soit trompé. Car ce n'est point Horace qui parle; il ne fait que raporter les plaintes de son valet,

dont

quand de maudites affaires m'entrainent à Rome. Nous n'admirons pas tous deux les mêmes choses, voilà d'ou vient la difference de nos sentimens. Car ce que tu apelles des lieux sauvages, deserts & inhabités, ceux qui pensent comme moi les apellent des lieux delicieux, & ne peuvent souffrir ceux dont tu es charmé. Les Demoiselles & le cabaret réveillent dans ton cœur le desir de la ville, je le vois bien ; & tu es au desespoir de ce que le petit coin que tu habites porteroit plutôt du poivre & de l'encens que des raisins ; qu'il n'y a ni taverne voisine où tu puisses aller boire ; ni joueuse de flute qui te fasse part de ses faveurs, & qui par ses rustiques sons t'excite à sauter lourdement sur la terre. Avec toutes ces miseres, il faut encore travailler sans relâche à des champs, qui depuis très longtems n'ont senti la bêche, avoir soin des bœufs qui reviennent du travail, leur donner leur saoul de feuilles. Et quand on pense avoir quelques momens de repos & de loisir, au moins pendant la pluie, il faut, malgré qu'on en ait se mettre à faire des levées pour forcer un ruisseau à épargner une prairie trop exposée à son cours. Ecoute donc presentement

dont c'est ici la suite. Ce valet dit que quoiqu'il n'ait à la campagne aucune des douceurs qu'on trouve à la ville, il est cependant accablé d'un travail très rude. *Urges arva*, tu ne cesses de travailler dans les champs, on te fait travailler sans relâche.

27 *Jam pridem non tacta ligonibus arva*] C'est pour exagerer la peine qu'il a: car les terres qui n'ont pas été travaillées depuis longtems sont plus fortes & plus dures que les autres.

28 *Disjunctum*] Le soir quand on delie les bœufs après le travail. Caton n'oublie pas de mettre entre les devoirs du *villicus* ce soin des bœufs: car il dit dans le chapitre V. *Boves maximâ diligentiâ curatos habeto*. On peut voir le III. chapitre du II. Livre de Columelle, où il enseigne ce qu'il faut faire quand on delie les bœufs, *boves cùm ab opere disjunxerit*.

Strictis frondibus exples] Ils nourissoient les bœufs de feuilles d'ormeau, de peuplier, de figuier & de chêne, le plus longtems qu'ils pouvoient. Caton dans le chapitre XXX. *Bubus frondem ulmeam, populneam, querneam, ficulneam usquedum habebis, dato*.

29 *Addit opus pigro rivus*] *Pigro*, c'est-à-dire *cessanti*, qui n'auroit rien à faire, si, &c. Ce valet se plaint de ce que le mauvais tems, le tems de pluie, en interrompant son travail ordinaire, ne lui laisse pourtant aucun loisir: car alors au lieu de se reposer, il faut empêcher les ruisseaux d'inonder les prés, & les détourner par des levées. Et quand cela est fait, si la pluie continue, on trouve à faire mille autres choses, qui, si elles étoient négligées, occuperoient les momens d'un beau tems que l'on peut mieux employer ailleurs. Virgile dans le I. Livre des Géorgiques:

Frigidus agricolam si quando continet imber, &c.

Et Caton dans le II. & le XXXIX. chapitre; *Ubi tempestates malæ erunt, quid fieri possit*.

30 *Multâ mole*] *Moles*, un mole, une levée pour empêcher l'eau d'inonder ce que l'on veut conserver.

31 *Nunc age quid nostrûm concentum dividat*] Après avoir fait le portrait de son valet, il va faire le sien, & marquer en quoi ils se ressembloient autrefois, & en quoi ils sont aujourd'hui si differens. *Concentus*, union, ressemblance, conformité. On ne l'avoit point entendu.

32 *Quem tenues decuere togæ nitidique capilli*] Il y a ici une plaisanterie que l'on n'a point du tout connue. C'est qu'Horace, pour rendre plus juste la comparaison qu'il veut bien faire de son valet & de lui, commence son portrait par la premiere vie qu'il a menée dans ses jeunes ans, & qu'il opose à celle que son valet avoit menée à Rome. Ce valet avoit joué, hanté les cabarets, fréquenté les vilains lieux; & Horace avoit fait la même chose, & l'on ne peut rien voir de mieux suivi que cette oposition. Mais voici la difference qu'il y a dans la suite; le valet voudroit faire encore la même vie, & Horace y a entierement renoncé: le valet a oublié les maux qu'il a soufferts à Rome: & Horace se souvient des plaisirs que la campagne lui a procurés. J'espere qu'on ne trouvera pas cette remarque inutile pour la parfaite intelligence de cette Lettre.

Tenues togæ] Des robes d'une étoffe très fine. Horace étoit fort propre, & même fort magnifique, comme on l'a déja remarqué ailleurs.

33 *Quem scis immunem Cynaræ placuisse rapaci*] Il paroît par ce passage, que ce valet étoit un ancien domestique d'Horace, qu'il avoit été même son confident,

Quem bibulum liquidi mediâ de luce Falerni:
Cœna brevis juvat, & prope rivum somnus in herbâ,
Nec lusisse pudet, sed non incidere ludum.
Non istic obliquo oculo mea commoda quisquam
Limat, non odio obscuro morsuque venenat:
Rident vicini glebas & saxa moventem.
Cum servis urbana diaria rodere mavis:
Horum tu in numerum voto ruis: invidet usum
Lignorum & pecoris tibi calo argutus, & horti.
Optat ephippia bos piger, optat arare caballus.
Quam scit uterque, libens, censebo, exerceat artem.

AD

confident, & que pour le récompenser de ses longs services, Horace lui avoit donné l'intendance de sa maison des champs. Il a été parlé de Cynare sur l'Ode I. & sur l'Ode XIII. du Livre IV.

34 *Mediâ de luce*] Comme il a dit ailleurs, *de medio potare die.* On peut voir les remarques sur la premiere Ode du Livre I.

35 *Cœna brevis juvat*] Jusques-ici Horace & son valet ont été égaux; mais ils sont bien differens dans la suite, en ce qu'Horace n'aime que les repas simples & courts, & que son valet soupire après les cabarets.

36 *Nec lusisse pudet, sed non incidere ludum*] Nous avons été tous deux également débauchés, dit Horace, je n'en ai point de honte; mais j'en aurois de continuer la même vie, & tu ne me ressembles pas.

37 *Non istic obliquo oculo*] L'Envie a toujours les yeux de travers; *obliquo lumine cernens*, Ovide dans le portrait qu'il fait de cette Déesse.

Mea commoda limat] *Limat, terit, deterit*; diminue, consume, emporte, comme le vieux Commentateur l'a fort bien expliqué. Torrentius demande comment on peut emporter, diminuer quelque chose avec les yeux. Je m'étonne qu'il ait fait cette demande, & qu'il ne se soit pas souvenu que c'étoit la superstition des Anciens, de croire qu'un œil envieux diminuoit ce qu'il regardoit, & qu'il en corrompoit la jouïssance.

38 *Non odio obscuro*] *Une haine obscure*, pour une haine cachée, qui est la plus dangereuse, surtout quand elle est déguisée sous le nom d'amitié; *& fallacibus blanditiis velatur*, & cachée sous des douceurs trompeuses. Ce qui a fait dire à un Ancien, *pejor odio amoris simulatio.*

39 *Rident vicini*] Une marque qu'on ne me porte point d'envie, c'est que mes voisins rient & sont ravis de me voir travailler comme eux.

40 *Cum servis urbana diaria rodere mavis*] *Diaria*, l'ordinaire que l'on donnoit tous les jours aux valets, *demensum.* Cet ordinaire étoit beaucoup plus petit à la ville qu'à la campagne: car on proportionnoit leur nouriture à leur travail. Voilà pourquoi Horace se sert du verbe *rodere*, ronger, qui marque non seulement la petite quantité, mais aussi la méchante qualité du pain qu'on leur donnoit à la ville. Horace fait voir à son valet le ridicule de ses souhaits.

41 *Invidet usum lignorum & pecoris tibi calo argutus*] Tu envies la condition de mes valets de ville, & mes valets de ville envient la tienne; car ils te trouvent fort heureux d'avoir bon bois pour te chauffer, bon cheval pour te porter, & bon jardin pour te bien nourir. C'est le sens de ce passage.

42 *Calo argutus*] Ce n'est pas ici le nom d'un vil esclave. *Calo* est le même que *calator*, *nomenclator*, un esclave qui se tenoit toujours près de son maître, pour lui dire les noms de ceux qui l'approchoient, & pour faire ses messages: ainsi c'étoit l'esclave le plus consideré & le mieux traité de la maison. Horace fait voir par-là à son valet, que ce n'est pas un méchant galopin, un *mediastinus*, tel qu'il étoit autrefois, qui lui envie son bonheur, mais le premier & le plus nécessaire de ses domestiques. *Argutus*, adroit, fin, rusé.

43 *Optat ephippia bos piger*] Voilà ce qui resulte de ce qu'il vient de dire, c'est que le bœuf voudroit être à la selle, & le cheval voudroit labourer. Le bœuf tient ici la place du *villicus*, du valet de cam-

pagne,

ment la difference de nos raisons. Moi à qui les habits magnifiques & les cheveux parfumés ne messéyoient pas autrefois ; qui comme tu sais, trouvai le secret de plaire à Cynare sans le secours des presens, & qui aimai à boire dès le matin comme un autre, je n'aime plus aujourd'hui que de légers repas & un doux sommeil le long d'un ruisseau sur un gason verd. Ce n'est pas que j'aie honte de m'être diverti, mais c'est que j'en aurois de ne pas mettre fin à mes divertissemens. Quand je suis à ma campagne, personne ne regarde avec envie les biens dont j'y jouïs ; & on ne les empoisonne ni par les traits de la medisance, ni par ceux d'une haine cachée. Mes voisins rient de me voir remuer les mottes & les pierres dans mon champ. Pour toi tu aimes mieux venir ronger à la ville le petit ordinaire qu'on y donne aux esclaves ; tu ne souhaites que d'en venir augmenter le nombre. C'est-là l'objet de tous tes vœux ; & le premier de ces esclaves, plus fin que toi, t'envie le bois, le cheval & le jardin dont tu disposes. Le bœuf paresseux souhaite d'être à la selle & le cheval de selle ne demande qu'à labourer. Mon avis est que chacun fasse volontiers le métier qu'il sait faire.

A

pagne; & le cheval tient la place du valet de ville, du *calo argutus*.

Ephippia] C'est un mot Grec qui signifie la selle & la couverture d'un cheval, *stratum*. Horace fait sans doute allusion à des fables connues sur le bœuf & sur le cheval.

44 *Quam scit uterque, libens, censebo*] *Libens* ne se doit pas joindre avec *censebo*, mais avec *exerceat*. Il faut que chacun exerce de bon cœur, & sans aucune répugnance, le métier qu'il sait faire. Horace a pris ce vers dans les Guêpes d'Aristophane,

Ἔρδοι τις ἣν ἕκαστος εἰδείη τέχνην

que Ciceron a traduit :

Quam quisque norit artem, in hac se exerceat.

Et l'aplication qu'Horace en fait est d'autant plus heureuse, que dans Aristophane, c'est aussi la moralité d'une fable. Avant que de quiter cette Epitre, il est bon de prévenir un scrupule que certaines gens pourroient avoir sur la maniere dont Horace écrit ici à un valet de campagne. Ce n'est guere la coutume que telles gens soient si bien instruits. On se tromperoit, si on raisonnoit de cette maniere: les valets à qui l'on donnoit ces sortes d'emplois, étoient ordinairement habiles. Columelle écrit en quelque endroit, qu'on peut employer à cela des ignorans, pourvu qu'ils ayent de la mémoire: *Potest etiam illiteratus, dummodo tenacissimæ sit memoriæ, rem commodè administrare*. Ce qui supose qu'on y employoit d'ordinaire des gens lettrés. On peut voir ce qui est remarqué sur la Satire VI. du Livre II. & sur l'Epitre II. du Liv. II. où il est parlé de l'érudition des esclaves. * D'ailleurs dans cette Epitre il n'y a rien qui soit au-dessus de la capacité de ce maître-valet, & l'on voit qu'Horace garde ici toute la vraisemblance du caractere. Je ne crois pas qu'il soit si aisé de justifier M. Despréaux, sur l'Epitre qu'il adresse à son jardinier, à l'imitation d'Horace; car il y traite des matieres où assurément maître Antoine n'entendoit rien, & qui sont fort au-dessus de sa portée.*

NOTES SUR L'EPITRE XIV. LIV. I.

3 B*Ariam*] Tous les manuscrits portent *Variam*, & cette leçon, que M. Dacier aprouve, est celle du P. Sanadon.

26 *Et tamen urges*] M. Dacier, dit le P. S. se plaint qu'on a tort mal expliqué ce passage, & qu'il n'a pas vu un seul Commentateur qui ne s'y soit trompé. J'ouvre Cruquius, continue ce Pere, & j'y trouve ces mots: *Hæc accipienda sunt velut à villico scripta, aut Horatio nunciata in sui laboris commendationem.* Je passe à Torrentius, & je lis: *Non quòd ita faceret villicus hoc addit Poëta, sed quòd operam absenti hero jactitans ita facere se mentiretur.* Je reviens ensuite à la découverte de M Dacier, qui dit que ce n'est point Horace qui parle, & qu'il ne fait que raporter les plaintes de son valet. On soupçonneroit peut-être, ajoute ce Pere, que ce savant Académicien n'a fait que traduire en François dans sa note l'explication de

de ces deux Commentateurs. Mais je suis persuadé qu'il auroit fait avant eux la même découverte, s'ils ne l'eussent devancé d'un siecle entier; & je veux croire que s'il ne leur en a pas fait honneur, ce n'est que l'effet d'une distraction d'esprit, un peu forte à la verité, mais que l'on pouroit cependant justifier par d'autres exemples.

42 *Calo*] M. Dacier, dit le P. S. prend ici *calo* pour *calator*; c'est-à-dire pour l'esclave, dont les Anciens se servoient pour apeller ou aller chercher les uns & les autres; ou pour dire le nom des personnes à ceux qui étoient obligés de faire grand nombre de visites, lorsqu'on aspiroit à quelque charge. Cette explication est de Festus & du Scholiaste; mais toute l'autorité du Grammairien & des deux Commentateurs ne sauroit la justifier, ajoute le P. S. *Calo* pris en cette signification viendroit du Grec *caleo*, & devroit avoir la premiere sillabe

AD VALAM.

EPISTOLA XV.

QUÆ sit hyems Veliæ, quod cœlum, Vala, Salerni,
Quorum hominum regio & qualis via (nam mihi Baïas
Musa supervacuas Antonius, & tamen illis
Me facit invisum gelidâ quum perluor undâ
Per medium frigus. Sanè myrteta relinqui,

Dictaque

HORACE ayant été souvent aux bains chauds de Baïes pour son mal d'yeux, sans en être soulagé; & Antonius Musa, Medecin d'Auguste, lui ayant ordonné les bains froids, il prit pendant quelque tems ceux de Clusium & ceux de Gabies: mais comme il trouvoit ce pays-là trop froid & trop incommode l'hiver, il resolut d'aller prendre les bains de la mer dans un lieu plus temperé; & avant que de se déterminer sur le choix, il écrit à un de ses amis nommé *Numonius Vala*, qui avoit éprouvé les bains de Velies & de Salerne dans la Lucanie: il lui demande des nouvelles de ces pays-là; & le prie de lui dire où l'hiver est le plus doux, & où l'on fait la meilleure chere. On ne sauroit dire précisément en quel tems cette Lettre fut écrite; on peut seulement conjecturer qu'elle le fut avant l'an de Rome DCCXXIX. Car après le funeste accident qui étoit arrivé cette année-là au jeune Marcellus, que le même Antonius Musa avoit tué par ses bains froids, il n'y a pas d'aparence qu'Horace eût suivi si volontiers les ordonnances de ce Medecin. Il me paroît que cette Epitre est un des moindres ouvrages d'Horace; elle n'est recommandable que par le conte de Menius, qui est fort simple & fort naif.

1 *Quæ sit hyems Veliæ*] *Velia* auparavant *Helia*, ville de la Lucanie sur le bord de la mer, entre le Sinus Pestanus & le Laüs Sinus. Elle fut bâtie par les Phocéens, environ dans le même tems que Marseille, sous le regne de Servius Tullius, comme cela paroît par ses armes: car Velie avoit un lion comme Marseille; & le lion étoit les armes des Phocéens. Mais il ne reste plus aucun vestige de Velies.

Vala] C'étoit C. Numonius Vala, ou, comme l'on écrivoit alors, Vaala, dont il reste encore des médailles. Il y en a une où l'on voit sa tête d'un côté, & au revers ce Vala qui attaque un retranchement, & à l'exergue *Vaala*. Ce qui fait voir que ce nom lui fut donné à cause de ce retranchement qu'il avoit forcé, *Vala à vallo*. Il ne fit pas si bien en Allemagne où il étoit Lieutenant de Quintilius Varus; car il abandonna son Général, passa le Rhin avec toute la cavalerie, & fut cause en partie de la perte des trois légions. Velleius, Liv. II. chap. CXIX.

Salerni] *Salernum*, ville des Picentins, au fond du Sinus Pestanus. Les Romains l'avoient fortifiée, pour tenir en bride les Picentins qui avoient pris le parti d'Annibal. Elle subsiste encore aujourd'hui.

2 *Quorum hominum regio*] Quoique la Lucanie & les Picentins fussent fort voisins de Vénuse, Horace pouvoit fort bien ne les pas connoître, parcequ'il étoit sorti fort jeune de son pays.

.. *Nam mihi Baïas Musa supervacuas*] Cette parenthese de douze vers rend le commencement de cette Epitre

labe bréve, comme dans *calare*, *calator*, *calenda*, &c. au lieu qu'elle eſt inconteſtablement longue ici & partout ailleurs. De plus Horace n'étoit point ſur le pied d'aſpirer aux charges, & n'avoit nul beſoin d'un pareil Officier dans ſa maiſon. De l'ancien ſubſtantif *cala*, dont Lucile s'eſt ſervi, pour dire *lignum*, *fuſtis*, *vallus*, du bois, un bâton, un pieu, les Latins ont fait le ſubſtantif *calo*, pour ſignifier un valet qui porte du bois, & c'eſt de cette ſorte qu'il faut l'entendre ici. Horace ajoute *argutus*, pour marquer que ſon porte-faix n'étoit pas un ſot; qu'il avoit de l'eſprit, & que quand il ſouhaitoit de devenir le fermier de ſon maître, c'étoit par choix & par eſtime pour cet emploi, preferablement à tout autre. J'ajoute à ce que je viens de raporter du P. S. que c'eſt ainſi que M. Dacier lui-même a entendu le mot *calo*, dans la Sat. II. Liv. I. v. 44.

A VALA.

EPITRE XV.

IL y a déja quelque tems que j'ai renoncé aux bains de Baïes, parcequ'Antonius Muſa m'a aſſuré qu'il m'étoient inutiles; & cela n'a pas laiſſé de m'attirer la haine de tout le bourg, quoiqu'il voye qu'au milieu du plus grand hiver je me baigne dans l'eau froide. Raillerie à part, il eſt certain que ſes habitans ne peuvent ſouffrir qu'on quite leurs bois de mirtes, & qu'on mépriſe leurs eaux ſouffrées, qui ont la réputation de chaſſer cette humeur pareſſeuſe qui aſſiége

Epitre obſcur & embaraſſé. Il ſemble qu'une Lettre demande quelque choſe de plus ſimple & de plus ſuivi.

Baïas] Baïes, entre Naples & Cumes, près du lac Lucrin. Ce lieu-là étoit fort celebre par ſes bains chauds, *& par ſes étuves. Horace ne parle que des bains. Les étuves lui auroient été encore plus contraires que les bains.*

3 *Muſa ſupervacuas Antonius*] Antonius Muſa, Medecin d'Auguſte, & frere d'Euphorbus Medecin du Roi Juba. Cet Antonius Muſa eut le bonheur de guerir Auguſte d'une maladie deſeſperée, où il avoit été abandonné des autres Medecins, & il le guerit en lui ordonnant les bains froids. Ce Prince le récompenſa liberalement, lui donna le droit de porter l'anneau d'or, & accorda aux Medecins toutes ſortes d'immunités & de priviléges. Le peuple de ſon côté, pour lui témoigner auſſi ſa reconnoiſſance, (car un Medecin qui tire d'un ſi grand danger un ſi bon Prince, ne rend pas un moindre ſervice à l'Etat qu'au Roi,) lui érigea une ſtatue près de celle d'Eſculape. Ce ſuccès rendit ce Medecin encore plus entêté de ſes bains froids, qui lui avoient procuré tous ces honneurs; il les ordonnoit pour toutes ſortes de maladies. Mais ſix mois après, ces bains froids, qui avoient ſauvé Auguſte, tuerent le jeune Marcellus, & décréditerent le Medecin.

Supervacuas] Car le mal d'Horace étant une ophthalmie ſeche, les bains chauds ne pouvoient que l'irriter & l'enflammer davantage en échauffant le ſang.

Et tamen illis me facit inviſum] Ce paſſage m'a paru aſſez difficile, & il ne ſera pas aiſé de l'entendre, ſi l'on ne ſuit mon argument. Horace dit que bien que ſon Medecin faſſe voir que les bains chauds lui ſont contraires, les habitans de Baïes ne laiſſent pas de ſe plaindre de lui de ce qu'il ne va plus prendre leurs bains; car ces ſortes de gens ſont ordinairement jaloux & injuſtes.

4 *Gelidâ cùm perluor undâ*] C'eſt ce qui fait la difficulté du paſſage, & l'on ne s'en eſt pas aperçu. Le ſens eſt: Les habitans de Baïes me haïſſent, lors même qu'ils voyent que je me baigne dans l'eau froide pendant les plus grandes rigueurs de l'hiver. Et voilà en quoi conſiſte l'injuſtice; car ces bains froids devoient lui ſervir d'excuſe, & attirer plutôt la compaſſion que les reproches de ces habitans. Cela prouve qu'Horace s'étoit baigné dans l'eau froide avant que de penſer aux bains de Velies & de Salerne.

5 *Per medium frigus*] Antonius Muſa fut, je penſe, le premier qui s'aviſa d'ordonner les bains froids pour remede, & de les ordonner au milieu de l'hiver: car juſqu'à ce tems-là on n'avoit connu que les bains

Dictaque cessantem nervis elidere morbum
Sulfura contemni, vicus gemit, invidus ægris,
Qui caput & stomachum supponere fontibus audent
Clusinis, Gabiosque petunt & frigida rura.
Mutandus locus est, & diversoria nota
Præteragendus equus. Quò tendis? non mihi Cumas
Est iter, aut Baïas, lævâ stomachosus habenâ
Dicet eques: (sed equi frænato est auris in ore)
Major utrum populum frumenti copia pascat:
Collectosne bibant imbres, puteosne perennes
Dulcis aquæ; nam vina nihil moror illius oræ.
Rure meo possum quidvis perferre patique:
Ad mare quum veni, generosum & lene requiro,
Quod curas abigat, quod cum spe divite manet
In venas animumque meum: quod verba ministret:
Quod me Lucanæ juvenem commendet amicæ.

Tractus

bains chauds. Après lui on se dégoûta bientôt d'un remede si rude & si dangereux. Mais comme il n'y a rien de plus inconstant que la medecine, & qu'elle reprend dans un tems ce qu'elle avoit rejetté dans un autre, un certain Charmis, natif de Marseille, s'avisa de renouveller cette pratique sous le regne de Vespasien, & cette nouveauté fut si bien reçue, qu'on voyoit dans les lacs & dans les rivieres des vieillards tremblans au milieu des glaces. Hippocrate n'ordonnoit que des fomentations d'eau froide, ou tout au plus de verser cette eau sur la partie malade, quand le mal venoit d'un sang bilieux & chaud.

Sanè myrteta relinqui] Ce *sanè* dépend de ce qu'il vient de dire, *illis me facit invisum*, & c'est un adoucissement; s'ils ne me haïssent pas, au moins il est certain qu'ils se plaignent fort, &c. On s'y est trompé.

Myrteta] Les bois de myrtes qui étoient tout autour de Baies, & qui contribuoient à rendre ce lieu-là si delicieux, qu'on n'y alloit pas moins pour le plaisir que pour la santé.

6 *Dictaque cessantem nervis elidere morbum*] Il apelle la goute *cessantem morbum*, parcequ'elle rend un homme impotent. Les bains de Baies étoient fort bons pour ce mal, car ces eaux avoient beaucoup de souffre. *Est autem utilis sulphurata nervis. L'eau qui passe par le souffre est fort bonne aux nerfs.* Pline. Mais il faut distinguer: elle est bonne pour la goute causée par une humeur froide: mais la goute qui vient d'une humeur chaude, demande un remede contraire. C'est pourquoi Hippocrate dit qu'on apaise la douleur en versant de l'eau froide sur la partie malade.

7 *Sulfura*] C'est de l'eau qui passe par le souffre, & qui par conséquent est chaude.

8 *Qui caput & stomachum supponere fontibus audent*] Il décrit la maniere dont on se baignoit à Clusium & à Gabies. On s'asséioit sous la source, & on recevoit sur soi toute l'eau qui tomboit. C'est ce que nous disons *prendre la douche*.

Audent] Car il faut beaucoup de resolution pour se baigner l'hiver dans l'eau froide, quand même il n'y auroit aucun danger.

9 *Clusinis*] *Clusium*, ancienne ville de Toscane, aujourd'hui *Chiusi*. C'étoit la demeure du Roi Porsenna.

Gabiosque] *Gabii*, village entre Rome & Preneste.

10 *Mutandus locus est*] Il veut changer de lieu, parcequ'il ne s'accommode pas de Gabies ni de Clusium, qu'il trouve trop froids l'hiver. Car cela ne doit point être entendu de Baies.

Et diversoria nota præteragendus equus] Car pour aller de Rome à Salerne ou à Velies, Horace devoit passer près de Baies, où il avoit logé fort souvent; & c'est pourquoi il feint que son cheval tourne à droit pour aller dans les hotelleries où il avoit coutume d'aller.

11 *Quò tendis?*] Il parle de ce qui arrivera dans son voyage comme d'une chose presente. Son cheval veut tourner à droit pour aller à Baies, & Horace lui demande, *quò tendis?* où vas-tu? Cela est plus naturel que de faire trouver sur le chemin un

cabaretier

affiége les nerfs & rend impotent, & qu'ils regardent de fort méchant œil les malades qui ont le courage d'aller prendre la douche à Clusium ou à Gabies, & dans tous ces pays froids. Pour les satisfaire, j'ai resolu de changer de lieu, & de passer ces hôtelleries que j'ai tant fréquentées. Mon cheval ne manquera pas d'en vouloir prendre le chemin. Où vas-tu ? lui diraije tout en colere, & en lui tirant la bride pour le faire tourner à gauche. Je n'ai dessein d'aller ni à Cumes, ni à Baïes : mais l'oreille d'un cheval est dans sa bouche, *il faut lui parler de la main. En un mot je ne m'accommode ni de Clusum, ni de Gabies.* Vala, dites-moi donc, je vous prie, quel est l'hiver de Velies, quel est le climat de Salerne; quels hommes habitent ces deux pays, quel est le chemin le plus commode pour y aller, ou vient le meilleur froment. Quelles eaux y boit-on ; des eaux de pluie, ou des eaux de source ? car je ne fais pas grand cas de leurs vins. Quand je suis chez moi, je ne prens pas garde à celui qu'on me donne ; mais quand je suis près de la mer, je veux un vin génereux & doux, qui chasse les soucis, qui en coulant dans mes veines, enrichisse mon esprit d'esperances, qui me fournisse de belles paroles, & qui me fasse passer pour jeune auprès d'une maîtresse de Lucanie. Où fait-on la meilleure chere ? où

cabaretier qui demande à Horace, *quò tendis?* où allez-vous? & qui veut le mener à Baïes. La suite même prouve que c'est Horace qui parle à son cheval.

12 *Lævâ stomachosus habenâ*] En tirant, tout en colere, la bride du côté gauche. Le cheval tournoit à droit pour aller à Baïes, Horace le veut faire tourner à gauche pour prendre le chemin de la Lucanie. Il ne faut que se representer la situation des lieux.

13 *Sed equi frænato est auris in ore*] Il se tance lui-même de ce qu'il parle à son cheval. Mais je suis bien fou de ne pas me souvenir que l'oreille du cheval est dans sa bouche, & que pour le bien mener, la langue n'est pas si nécessaire que la main.

15 *Collectosne bibant imbres*] Les eaux ramassées ne sont pas si saines que les eaux courantes, surtout l'hiver, & quand elles ont croupi longtems. Cela n'étoit pas indifferent pour Horace, que son mal d'yeux obligeoit à boire plus d'eau que de vin.

*16 *Dulcis aquæ*] C'est la veritable leçon. Horace n'auroit jamais mis *juges aquæ*, après *puteos perennes.* *

Nam vina nihil moror illius oræ] Il n'est parlé nulle part des vins de Salerne. Ceux de Lucanie étoient assez estimés, surtout ceux de Thurii & de Lagadica, près de Grumentum. Mais outre que ces vins-là n'étoient bons que pour les gens du pays, on n'en transportoit point à Velies, à cause de l'éloignement des lieux: & le vin de Velies ne pouvoit pas être bon, à cause des marais dont ce terroir étoit rempli.

17 *Rure meo quidvis possum perferre patique*] Il dit que quand il est à sa campagne dans le pays des Sabins, il se contente du vin qu'on lui donne, quel qu'il puisse être; mais que lorsqu'il est près de la mer, comme à Tarente, ou ailleurs, il méprise les vins du pays, & ne peut souffrir que les vins Grecs, qui ont en même tems de la force & de la douceur.

18 *Generosum & lene*] C'est-à-dire du vin Grec qui fût vieux, comme on en trouvoit d'ordinaire dans les ports de mer.

19 *Quod curas abigat, quod cum spe divite manet*] C'est ce qu'il a dit d'une autre maniere dans l'Ode XII. du Livre IV.

Spes donare novas largus amaraque
Curarum eluere efficax.

Un vin prodigue de nouvelles esperances, & très efficace pour dissiper les chagrins les plus cuisans.

21 *Quod me Lucanæ juvenem commendet amicæ*] Avant l'âge de quarante ans Horace étoit fort deréglé, & il n'étoit presque jamais sans quelque galanterie. L'on a pu voir des marques de ce déreglement dans ce qu'il dit lui-même dans quelques-unes de ses Satires.

Juvenem] Il faut sous-entendre *factum*, un vin qui le fasse trouver jeune. Car quoiqu'il ne fût pas encore

Tractus uter plures lepores, uter educet apros:
Utra magis pisces & echinos æquora celent,
Pinguis ut inde domum possim Phæaxque reverti:
Scribere te nobis, tibi nos accredere par est.
Menius, ut rebus maternis atque paternis
Fortiter absumptis, urbanus cœpit haberi,
Scurra vagus, non qui certum præsepe teneret,
Impransus non qui civem dignosceret hoste;
Quælibet in quemvis opprobria fingere sævus;
Pernicies & tempestas barathrumque macelli,

Quicquid

encore vieux, il n'étoit plus dans cette fleur de jeunesse que l'amour demande.

22 *Tractus uter*] Ou celui de Velies, ou celui de Salerne.

24 *Phæaxque reverti*] Un veritable Phéacien, sujet d'Alcinoüs: car les Phéaciens passoient leur vie dans la bonne chere & dans les plaisirs. Voyez ce qui a été remarqué sur ce vers de la seconde Epitre:

—— Alcinoïque
In cute curandâ plus æquo operata juventus.

Le *Phægax* de Cruquius est ridicule.

25 *Scribere te nobis, tibi nos accredere par est*] Ce doit être le premier vers de l'Epitre dans l'ordre naturel de la construction. On peut voir un exemple pareil dans l'Ode IV. du Livre IV. Mais la grandeur & la majesté de l'Ode souffrent ces sortes de renversemens; au lieu que le stile d'une Epitre doit être plus naturel & plus suivi. Cette liberté n'est pardonnable qu'à un grand maître. J'ai pris un autre tour dans la traduction, & j'ai tâché d'écrire à peu près comme nous écririons aujourd'hui, autant que le texte l'a pu permettre.

26 *Menius ut rebus*] La Lettre étoit entierement finie au vers précedent; mais parcequ'elle auroit été trop seche, Horace l'enrichit d'un conte qu'il fait à sa maniere, sur ce qu'il a dit qu'à sa maison de campagne il se contente de ce qu'il trouve, mais qu'ailleurs il veut faire grand-chere & grand feu:

Rure meo possum quidvis perferre patique.

Et c'est ce qu'il y a de meilleur. *Ménius*, c'est le celebre débauché dont il a eté parlé sur la premiere Satire du Livre I.

27 *Fortiter absumptis*] *Fortiter* est un mot de raillerie.

Urbanus] C'est-à-dire un plaisant, un bouffon. Il en a été parlé ailleurs.

28 *Scurra vagus*] Car il y avoit deux sortes de bouffons & de parasites; les uns qui se donnoient entierement à un maître; & les autres qui n'ayant point de maître assuré, se donnoient tantôt à l'un, tantôt à l'autre, & toujours à celui dont la cuisine alloit le mieux:

Hos major rapuit canes culina.

Certum præsepe] Horace apelle *præsepe*, crêche, la table des parasites; comme Plaute dans la I. scene du II. Acte du Curculio:

Tormento non retineri potuit ferreo
Quin reciperet se huc esum ad præsepim suam.

Des machines de fer n'auroient pu l'empêcher de revenir à sa crêche.

Les Grecs se sont servis de φάτνη dans le même sens.

29 *Impransus non qui civem dignosceret hoste*] Horace dit que quand Ménius n'avoit pas dîné, il étoit de si mauvaise humeur, qu'il ne distinguoit pas un citoyen d'avec un étranger, & qu'il médisoit de tout le monde. Car comme dit Plaute, *fames & mora bilem in nasum conciunt*: *la faim & la longue attente font monter la bile au nez*. De plus il falloit gagner son dîner par ses médisances & par ses bons mots. C'est le veritable sens de ce passage. Cependant comme tous les hommes ne s'arrêtent pas toujours à ce qui est naturel, le savant Théodore Marcile a voulu donner à ce vers un sens tout contraire. Il dit qu'*impransus* ne signifie pas ici *qui n'a point diné*, mais *qui a fort bien diné*, & *qui est saoul*. En effet, ajoute-t-il, il n'y a rien de plus souple qu'un parasite qui a faim, au lieu qu'un parasite qui a bien diné n'épargne

où trouve-t-on plus de lievres & de sangliers ? laquelle de ces deux mers nourit plus de herissons & plus de poissons ? afin que de là je puisse revenir gros & gras comme un Courtisan d'Alcinoüs. C'est à vous de m'instruire sur tous ces articles, & à moi de suivre vos avis. Ménius, après avoir courageusement mangé tous les biens que son pere & sa mere lui avoient laissés, prit le métier de plaisant. C'étoit un bouffon errant, qui n'avoit jamais de ratelier assuré. Quand il étoit à jeun, il ne distinguoit pas un citoyen d'avec un ennemi. Il n'y avoit point de calomnie atroce qu'il ne fût capable d'inventer contre qui que ce fût. S'il passoit dans une boucherie, c'étoit comme si le feu, ou si l'ennemi y avoient passé ; tout ce qu'il atrapoit il le donnoit à son ventre, qui n'étoit jamais content : & quand il n'avoit pu rien arracher, ou qu'il n'avoit arraché que peu de chose à ceux qui favorisoient ses vices,

gne personne. Ce qu'il apuye sur ce passage de Plaute, dans la premiere scene des Captifs, où le parasite Ergasilus dit:

Prolatis rebus parasiti venatici
Sumus: quando res redierunt, molossici
Odiosicique & multum incommodistici.

Pendant les vacations, dit-il, *nous autres parasites nous sommes souples & doux comme des chiens de chasse: mais quand les vacations sont passées, nous sommes des dogues fort hargneux & fort importuns.*

Mais ce passage de Plaute ne prouve rien en sa faveur. Ce parasite ne parle que de ce qu'ils font pendant l'absence & après le retour de ceux qui ont accoutumé de les nourir ; il ne parle nullement de ce qu'ils font avant ou après avoir mangé.

30 *Qualibet in quemvis opprobria fingere sævus*] Horace a parlé de la médisance de ce Ménius dans la III. Satire du Livre I.

Manius absentem Novium quum carperet ---

Ménius s'étant mis un jour à dire du mal de Novius.

„*Fingere* est le propre terme, & il marque la fausseté des médisances."

31 *Pernicies & tempestas barathrumque macelli*] Horace apelle Ménius *la ruïne & la tempête de la boucherie* ; comme Terence a dit de Thaïs ; *fundi nostri calamitas, la grêle qui ravage notre heritage.* Et il semble qu'il ait eu en vue un passage du Poëte Alexis, qui dans sa piece intitulée *le parasite*, décrit ainsi un grand mangeur :

Δειπνεῖ δ' ἄφωνος Τήλεφος, νεύων μόνον
Πρὸς τοὺς ἐπερωτῶντάς τι, ὥστε πολλάκις
Αὐτὸν κεκληκὼς τοῖς Σαμόθραξιν εὔχεται
Λῆξαι πνέοντα καὶ γαληνίσαι ποτέ.
Χειμὼν ὁ μειρακίσκος ἐστὶ τοῖς φίλοις.

Teléphus mange sans dire un seul mot, en faisant seulement signe de la tête à ceux qui lui demandent quelque chose. De sorte que ceux qui sont à table avec lui invoquent souvent les Dieux de Samothrace, & les prient que ce vent cesse de souffler, & qu'enfin le calme revienne : car ce jeune homme est une tempête pour ses amis.

Comme Alexis apelle Teléphus *la tempête pour ses amis*, parcequ'il leur enlevoit ce qu'ils devoient manger, Horace apelle de même Ménius *la tempête de la boucherie*, parcequ'il rafloit tout, & qu'on n'y trouvoit plus rien quand il y avoit passé. Mais en notre langue *la tempête de la boucherie* est une expression fort dure & fort peu intelligible. C'est pourquoi j'ai été obligé de prendre un autre tour, & de dire la chose comme on la diroit aujourd'hui.

Macelli] Ce mot ne signifie pas proprement & à la rigueur la boucherie, mais le marché, dont la boucherie ne faisoit qu'une partie. Terence nous aprend mieux que personne ce que c'étoit que ce marché, *macellum*, quand il fait dire par Gnathon dans l'Eunuque, Acte II. scene III.

--- Interea loci ad macellum ubi advenimus,
Concurrunt læti mi obviam cupedinarii omnes,
Cetarii, lanii, coqui, fartores, piscatores, aucupes.

Nous arrivons au marché. Aussi-tôt je vois venir au-devant de moi, avec de grands témoignages de joye, tous les confiseurs, les vendeurs de marée, les bouchers, les traiteurs, les rôtisseurs, les pêcheurs, les chasseurs, &c.

Quicquid quæsierat, ventri donabat avaro.
Hic ubi nequitiæ fautoribus & timidis nil,
Aut paulum abstulerat, patinas cænabat omasi
Vilis & agnini, tribus ursis quod satis esset;
Scilicet ut ventres lamnâ candente nepotum
Diceret urendos. Correctus Menius idem
Quidquid erat nactus prædæ majoris, ubi omne
Verterat in fumum & cinerem: non hercule miror,
Aiebat, si qui comedunt bona; quum sit obeso
Nil melius turdo, nil vulvâ pulcrius amplâ.
Nimirum hic ego sum: nam tuta & parvula laudo:
Quum res deficiunt, satis inter vilia fortis:
Verùm ubi quid melius contingit & unctius, idem
Vos sapere & solos aio bene vivere, quorum
Conspicitur nitidis fundata pecunia villis.

32 *Ventri donabat avaro*] Un ventre avare, c'est-à-dire qui veut tout pour lui. * Il faut bien s'empécher de lire *donaret*.*

33 *Et timidis*] C'est ainsi qu'il faut lire, & non pas *tumidis Timidis*, timides, parcequ'ils n'osent presque lui rien refuser, de peur d'essuyer les traits de sa langue. Car, comme dit saint Jerôme en quelque endroit, *singuli metuunt veredarium urbis offendere. Chacun craint d'offenser un homme qui court tous les jours toute la ville, & qui en est comme le messager.* Quand les grands Seigneurs ont donné chez eux un accès libre à ces sortes de gens, ils deviennent bientôt, au lieu de leurs bienfaicteurs, leurs tributaires; & on peut leur apliquer ce mot de Plaute:

Væ misero illi, cujus cibo iste factus est imperiosior.

Malheur à celui de qui le pain a rendu ce faquin si absolu & si insolent.

34 *Patinas cœnabat omasi vilis*] *Omasum*, le ventre des bêtes. C'étoit la viande ordinaire des pauvres.

35 *Et agnini*] Il faut lire *agnina*, comme a lu le vieux Commentateur, *agnina carnis*. Car la chair de brebis a été toujours moins estimée que celle de mouton. C'est pourquoi dans Plaute un parasite menace les bouchers, sur ce que pour un mouton ils tuent deux brebis. Car c'est ainsi que j'explique ce passage de la II. scene du IV. Acte des Captifs:

Qui locant cædundos agnos, & duplam agninam dabunt.

36 *Scilicet ut ventres lamnâ candente nepotum*] C'étoit la punition ordinaire des esclaves goulus; on leur marquoit le ventre avec un fer chaud. Galien dans le VI. Livre de Placit. Hippocrat. & Platon: Εἰώθασι καὶ νῦν ποιεῖν οἱ τοὺς ἁμαρτάνοντας οἰκέτας καταδικάζοντες, τῶν μὲν ἀποδιδρασκόντων τὰ σκέλη καίοντές τε καὶ καλασχάζοντες καὶ παίοντες: τῶν δὲ κλεπτόντων, τὰς χεῖρας, ὥσπερ καὶ τῶν γαστριμάργων τὴν γαστέρα, καὶ τῶν φλυαρούντων τὴν γλῶτταν. *Encore aujourd'hui ceux qui punissent les esclaves, brulent & scarifient les jambes des fugitifs, les mains des voleurs, le ventre des gloutons, & la langue des babillards.*

37 *Correctus Menius idem*] Les Commentateurs remarquent qu'il y a dans les manuscrits, *correctus Bestius idem*. Si c'est la veritable leçon, il faut croire que Bestius étoit un surnom qu'on avoit donné à Ménius, à cause de sa voracité: car Bestius étoit un nom Romain. Cruquius a fort mal pris ce passage, quand il a cru que Bestius étoit ici un personnage different. *Correctus*, cet homme si sage, si sobre, &c. *M. Bentlei a perdu toute la grace & tout le naturel de ce passage, en lisant *Corrector Bestius*, & en faisant de Bestius un homme different de Menius.*

38 *Ubi omne verterat in fumum & cinerem*] Car la fumée & la cendre c'est tout ce qui reste des biens que consument les gloutons.

40 *Si qui comedunt bona*] *Comedere bona*, manger son bien, est toujours pris en mauvaise part, pour *consumere*, *decoquere*, & ce que Catulle apelle *devorare patrimonia*, & Ménandre, γῆν καταφαγεῖν. C'est pourquoi les Latins apelloient *comedum* & *comedonem* un debauché qui consumoit tout son bien.

41 *Nil vulvâ pulcrius amplâ*] Les Anciens ne trouvoient rien de meilleur qu'un ventre de truie, qu'ils préparoient avec beaucoup d'art & de soin. Mais

vices, & qui le craignoient, il se contentoit de ventres & de tripes de brébis, en mangeoit autant que trois ours; & tout fier de cette sobriété, il disoit hautement qu'il falloit marquer les gloutons au ventre avec un fer chaud. Mais ce Ménius si sage & si sobre, quand il trouvoit des morceaux plus friands, & qu'il avoit tout fricassé, je ne m'étonne pas, disoit-il, s'il y a des gens qui mangent leur bien: car il n'y a rien de meilleur qu'une grive bien grasse, & qu'une bonne pance de truie bien farcie. Voilà mon portrait au naturel: quand je n'ai rien de bon, je me contente d'un petit répas sobre & tranquile, & je suporte cette misere assez courageusement; mais si-tôt qu'il se presente quelque occasion de faire meilleure chere, tel que je viens de me dépeindre, je dis qu'il n'y a de sages & d'heureux que vous autres riches, qui avez mis votre argent en belles terres de bon revenu.

Mais ils faisoient une grande difference entre le ventre d'une truie qui avoit été tuée pleine, & celui d'une autre qui n'avoit été tuée qu'après avoir fait ses cochons. Le premier étoit plus de leur goût, & ils l'apelloient *vulvam ejectitiam*. Ils faisoient aussi grand cas de l'autre, quand la bête avoit été tuée le lendemain qu'elle avoit mis bas, surtout si c'étoit de sa premiere portée; & ils l'apelloient *vulvam porcariam*. Et generalement ils preferoient le ventre d'une vieille truie pleine à celui d'une jeune qui n'avoit jamais porté. C'est pourquoi Martial dit:

Te fortasse magis capiet de virgine porcâ,
Me materna sue gravida vulva capit.

Voyez Pline, Livre VIII. chapitre II. & Livre XI. chapitre XXXVII. Dans Athenée, Archestratus, excellent cuisinier, parle d'un ventre de truie confit dans le vinaigre & le cumin.

Γαστέρα καὶ μήτραν ἑφθὴν ὑὸς ἔντε κυμίνῳ
Ἔντ' ὄξει δριμεῖ. -----

42 *Nam tuta & parvula laudo*] C'est ce que son valet lui reproche dans la Satire VII. du Livre II.

------ *Si nusquam es fortè vocatus*
Ad cœnam, laudas securum olus, &c.

Si personne ne vous prie à souper, rien n'est comparable, dites-vous, à vos simples repas d'herbes, qu'accompagnent toujours la tranquilité & la sureté, &c.

Il apelle ici *tuta* ce qu'il a dit là *securum olus*.

44 *Unctius*] Plus exquis & plus abondant; comme Catulle a dit *uncta patrimonia*.

45 *Quorum conspicitur nitidis fundata pecunia villis*] Le savant Heinsius a fait un long discours pour prouver qu'ici *nitidæ villæ* sont *prætoria, villæ urbanæ*, des maisons de plaisance; & qu'Horace les opose à *villæ rusticæ*, qui étoient des maisons de revenu. Mais on ne peut rien imaginer de plus éloigné de la pensée d'Horace, qui ne faisant cas que du solide, & de ce qui pouvoit entretenir une bonne table, & faire manger de bons morceaux, ne pouvoit jamais trouver heureux ceux qui avoient follement mis tout leur bien à des maisons superbes qui n'étoient que pour le plaisir. *Nitidæ villæ* sont des maisons de campagne propres & bien tenues, comme Virgile a dit *nitentes campos*, & *nitentia culta*. * Ciceron avoit dit de même *campos, collesque nitidissimos, viridissimosque*, dans la III. Verrine. * *Nitidæ villæ* est ici la même chose que dans Ennius *politi campi*, des champs bien cultivés, *diligenter exculti*; car *politus* est la même chose que *nitidus*. De-là on a dit *politiones agrorum*. La bonne culture des terres. Et Horace trouve heureux ceux qui ont mis leur argent à ces sortes de maisons, parceque cela ne manque jamais, & qu'on a toujours de quoi faire grand-chere.

46 *Fundata pecunia*] C'est parceque l'argent est fondé dans ces maisons, qu'on les a apellées *fundi*, *des fonds*; car l'argent est assuré sur cela comme sur des fondemens inébranlables.

N O.

NOTES SUR L'EPITRE XV. LIV. I.

COmme les bains froids qui avoient gueri Auguste vers le milieu de l'année 731. mirent le jeune Marcellus au tombeau, quelques mois après, il est naturel, dit le P. Sanadon, de dater cette lettre du commencement de l'année, c'est-à-dire six ou sept mois avant la guerison d'Auguste.

4 *Gelidâ quum perluor undâ*] Suivant le P. S. cela ne supose point qu'Horace eût déja pris les bains froids à Clusium ou à Gabie, comme l'a cru M. Dacier. Il étoit seulement dans la resolution de les prendre, & il balancoit entre les eaux de Velie & celles de Salerne. *Perluor*, dit ce Pere, ne marque point ici une action passée, mais seulement la disposition presente où étoit Horace, & il a le même sens que *quum in eo sum ut perluar*.

6 *Dictaque cessantem*] M. Dacier, dit le P. S. trouve ici la goute, & des bains d'eau chaude qui avoient beaucoup de souffre. Je crois, continue ce Pere, qu'Horace a voulu nous donner des idées toutes differentes. Cette maladie paresseuse, *cessans morbus*, est toute maladie causée par une humeur pituiteuse, qui en opilant les nerfs y produit de l'engourdissement ou de la stupeur, & va même quelquefois jusqu'à priver la partie affectée de tout sentiment & de toute action, comme il arrive dans les apoplexies. Par

AD QUINTIUM.

EPISTOLA XVI.

NE perconteris, fundus meus, optime Quinti,
Arvo pascat herum, an baccis opulentet olivæ,
Pomisne & pratis, an amictâ vitibus ulmo,
Scribetur tibi forma loquaciter, & situs agri.
Continui montes, nisi dissocientur opacâ
Valle: sed ut veniens dextrum latus aspiciat sol,

Lævum

QUINTIUS HIRPINUS avoit écrit à Horace, pour lui reprocher le long séjour qu'il faisoit à la campagne, & pour lui demander des nouvelles d'une maison, où il se trouvoit si heureux. Horace lui décrit cette maison en peu de mots; & profitant de cette occasion, il se jette sur une matiere fort serieuse & fort importante. Il fait voir que le veritable bonheur des hommes ne consiste pas dans l'opinion & dans le jugement des autres, mais dans le sentiment qu'ils en ont eux-mêmes, & dans la paix de la conscience, qui seule peut rendre heureux; ce qui prouve qu'il n'y a d'heureux que les gens de bien. Il examine ensuite ce que c'est que l'homme de bien: & après avoir refuté solidement des definitions qu'on en donne d'ordinaire, il établit qu'il n'y a d'homme de bien que l'homme libre, qui n'ayant ni crainte, ni desir, est toujours le maître de lui-même, & toujours en état de braver les efforts des tirans. Tout ce qu'un grand Philosophe auroit pu dire en prose, Horace le dit ici en vers. Mais il n'y a peut-être jamais eu que Socrate & Platon qui l'eussent dit avec cette finesse & cette politesse qui regnent dans cette Epitre. La science & l'érudition y paroissent sans leurs épines; & le sel Attique y est répandu à pleines mains. Aussi Horace a particulierement imité Socrate, comme on le verra dans les Remarques. Jule Scaliger a si peu compris les beautés charmantes de cette piece, qu'il a osé écrire qu'Horace en décrivant sa maison de campagne, se jette témerairement & mal à propos dans des préceptes de philosophie. *In sextâ-decimâ, ubi rus descripsit, exilit temerè ad discutienda præcepta sapientiæ.* Quelle malheureuse critique!

1 *Optime Quinti*] C'est le même Quintius Hirpinus, à qui il adresse l'Ode XI. du Livre II. La famille des Quintiens étoit une des plus anciennes & des plus considerables de Rome, & elle avoit eu tous les plus grands emplois. Mais cette Epitre seule, & l'Ode dont je viens de parler, marquent assez que ce Quintius étoit un homme d'une très grande consideration & d'un grand crédit.

2 *Arvo pascat herum*] *Arva* sont proprement des terres labourables, des terres à bled. At

Par *sulfura*, continue le P. S., j'entends des étuves où les vapeurs souffrées qui s'exhalent de la terre causent une chaleur feche, qui provoque la sueur. Celse, au Liv. II. chap. XVII. parle de ces étuves de Baïes d'une maniere si conforme à cet endroit d'Horace, qu'on diroit que le Medecin a voulu commenter le Poëte: *Siccus calor est, ubi à terrâ profusus calidus vapor ædificio includitur, sicut super Baias in myrtetis habemus.* Quand Horace dit *elidere*, ajoute le P. S. c'est une expression figurée qui signifie *dissoudre*, *dissiper*.

13 *Equi*] Le P. S. lit *equis*, après les meilleurs manuscrits & d'habiles Commentateurs, & c'est ainsi, dit-il, que les Latins ont coutume de parler.

17 *Quidvis*] Dan. Heinsius & M. Cuningam ont lu *quodvis*, & le P. S. a adopté cette leçon. Il ne s'agit ici que du vin, comme cela paroît par le vers précédent & par les trois suivans.

30 *Fingere*] Le P. S. a mis *figere*, après une des meilleures éditions. *Figere*, dit-il, s'éloigne peu de la leçon ordinaire, & convient mieux avec *favus*.

32 *Donabat*] Le P. S. lit *donaret*, comme on le trouve dans trois éditions.

37 *Correctus Menius*] Le P. S. a suivi ici M. Bentlei, en lisant *Corrector Bestius*. *Bestius* est de tous les manuscrits, & *corrector*, qui s'est conservé dans un fort ancien, a déja été rétabli dans le texte par trois Editeurs critiques. Cornelius Bestius, comme le remarque le P. S. étoit un homme connu de ce tems-là par la séverité de ses moeurs. Perse nous en donne la même idée qu'Horace, & l'opose aux Philosophes de la Grece.

A QUINTIUS.

EPITRE XVI.

POUR vous épargner la peine de me demander si ma terre me nourit de son bled, si elle m'enrichit de ses olives & de ses fruits, ou du revenu de ses vignes & de ses prairies, je vais, mon cher Quintius, vous en décrire au long la nature & la situation. C'est une longue chaine de montagnes qui sont coupées par un vallon fort couvert, de maniere pourtant qu'à sa droite il est éclairé du soleil levant, & à sa gauche il reçoit tous les rayons du soleil, lorsqu'il va se coucher dans l'onde. Vous seriez

An baccis opulentet oliva] *Opulentus opulentare* se disent proprement de ceux qui ont de grands revenus en fonds de terre : car ils viennent du mot *ops*, qui signifie la terre. Columelle a dit, en parlant des troupeaux: *Et eisdem familiarem focum, mensamque pretiosis dapibus opulentent. Ils enrichissent leur foyer & leur table de mets exquis.*

3 *Pomisne & pratis*] *Pomis* pour toutes sortes de fruits. *Pratis*: les Anciens estimoient plus les prés que les terres labourables, parcequ'ils portent un revenu continuel qui n'est point sujet aux tempêtes, qui ne demande aucun travail, & qui n'est d'aucune dépense. C'est pourquoi aussi ils les ont apellés *prata*, pour *parata*; voulant dire qu'ils sont toujours prêts à donner. Varron, Columelle.

4 *Scribetur tibi forma loquaciter*] Il dit qu'il lui va faire au long, *loquaciter*, la description de sa maison; cependant toute cette description n'occupe que dix vers. C'est que dix vers sont pour Horace ce que deux cents sont pour les autres. Ceux qui font aujourd'hui des descriptions si longues & si ennuyeuses, devroient profiter de cet endroit, & y aprendre à sortir plutôt des lieux qu'ils nous décrivent. Pindare se vante en quelque endroit d'avoir enseigné aux hommes à être courts dans leurs descriptions.

Forma] Varron a fort bien expliqué ce mot dans le VI. chapitre du Livre I. *Formæ duo genera sunt, una quam natura dat, altera quam sationes imponunt. Il y a deux formes de terroirs, l'une que la nature donne, & l'autre qui vient du travail. Horace ne parle ici que de la premiere.*

5 *Continui montes, nisi dissocientur*] Il ne faut que s'imaginer une longue chaine de montagnes interrompues par une vallée, qui les coupe de l'Orient à l'Occident. Ces montagnes les plus voisines de la maison d'Horace, étoient Ustica & Lucrétilis. La vallée s'apelloit aussi *Ustica*, du nom de la petite montagne qui la bordoit. Cruquius a fort mal pris ce passage.

6 *Sed ut veniens.*] Ce *sed* répond à *opaca*. Cette

Laevum discedens curru fugiente vaporet.
Temperiem laudes: quid si rubicunda benignè
Corna, vepres & pruna ferant? si quercus & ilex
Multâ fruge pecus, multâ dominum juvet umbrâ?
Dicas adductum propiùs frondere Tarentum.
Fons etiam rivo dare nomen idoneus, ut nec
Frigidior Thracam, nec purior ambiat Hebrus,
Infirmo capiti fluit utilis, utilis alvo.
Hae latebrae dulces, etiam (si credis) amoenae
Incolumem tibi me praestant septembribus horis.
Tu rectè vivis, si curas esse quod audis.
Jactamus jampridem omnis te Roma beatum,
Sed vereor ne cui de te plus quàm tibi credas:
Neve putes alium sapiente bonoque beatum:
Neu, si te populus sanum rectèque valentem

Dictitet,

te vallée n'est pas si couverte qu'elle ne reçoive le lever & le coucher du soleil.

7 *Laevum discedens curru fugiente vapores*] C'est un des plus beaux vers que l'on puisse faire. *soit que l'on lise *discedens* ou *decedens* comme dans Virgile:

*Te, veniente die, te decedente canebat.**

Vaporare, échauffer.

8 **Rubicunda benignè*] Dans quelques MSS. il y a *benigni*, qui se raporte a *vepres*. Mais j'aime mieux *benignè*.*

9 *Corna, vepres & pruna ferant*] *Corna* des cornilles; *pruna* des prunes de haie, des prunes sauvages. Ces fruits étoient fort considerables dans les montagnes, car on les confisoit; & les cornilles tenoient lieu d'olives. Columelle dans le chap. X. du XII. Livre: *Eodem tempore corna & pruna Onychina, & pruna sylvestria, nec minus genera pyrorum & malorum condiantur. Corna quibus pro olivis utamur.*

10 *Multâ fruge pecus*] On s'étonne qu'Horace ait apellé le gland *frugem*, qui est le nom que l'on a donné au bled. Mais les Anciens ont dit *fruges* de toutes sortes de fruits de la terre. Et les Jurisconsultes même ont mis de la difference entre *fruges* & *frumentum*. *Frumentum* est ce qui croit en épi & *fruges* tout ce qui a écorce ou gousse.

12 *Fons etiam rivo*] C'est la fontaine *Digentia*, qui donnoit son nom au ruisseau dont il parle dans l'Epitre XVIII. Il y avoit encore une autre fontaine apellée *Blandusia*, qu'il décrit dans l'Ode XIII. du Livre III mais comme elle étoit plus petite que l'autre, Horace n'en parle point ici.

13 *Nec purior ambiat Hebrus*] *Ambire* se dit proprement des choses qui environnent, qui vont autour. Horace s'en sert ici en parlant de l'Hebre, pour marquer son cours tortueux: car il semble qu'il n'y ait point de partie de la Thrace qu'il ne veuille baigner.

14 *Infirmo capiti fluit utilis*] Il veut dire que cette eau étoit fort bonne pour rabattre les vapeurs; ou peut-être qu'il parle du bain ou de la douche qu'on donnoit à la tête.

Utilis alvo] Il veut dire qu'elle étoit bonne pour tenir le ventre libre. Des eaux froides comme celles-là ne pouvoient pas être bonnes pour la colique. C'est ainsi qu'il a apellé les mauves *salubres corpori*. Je me suis contenté de mettre dans la traduction, que ces eaux sont fort saines; cela dit tout.

15 *Hae latebrae*] On croit que ce *latebrae* est un mot de mépris, dont Quintius s'étoit servi dans la Lettre qu'il avoit écrite à Horace; comme s'il disoit, *cette prison*, *ce trou*. Mais c'est une conjecture sans fondement. Horace a fort bien pu apeller sa maison *latebrae*, cachette, parcequ'il y trouvoit une retraite, un azile contre les importunités, & les embaras qu'il essuyoit à Rome.

**Dulces,*

feriez charmé de la douceur & de la bonté de fon air. Mais que diriez-vous fi vous voyiez fes buiffons porter des cornilles & des prunes, & fes chênes fournir abondamment de la pâture aux troupeaux, & de l'ombre au maître? Vous croiriez voir, fans doute, le delicieux ombrage de Tarente qui fe feroit aproché de Rome. Il y a de plus une fource affez groffe pour fournir un ruiffeau qui porte fon nom. Ses eaux ne font ni moins froides ni moins pures que celles de l'Hebre, qui baigne la Thrace; & elles ont encore cet avantage, qu'elles font très faines. Cette folitude douce, & même fi vous m'en croyez, delicieufe, conferve en fanté votre ami pendant le dangereux mois de feptembre. Pour vous, vous êtes heureux, fi vous êtes veritablement tel qu'on vous croit. Il y a longtems que tout Rome parle de votre bonheur ; mais je crains bien que fur cela vous n'ajoutiez plus de foi aux autres qu'à vous-même; que vous ne vous imaginiez qu'il y a d'autres gens heureux que les Sages & les gens de bien; & que dans le même tems que le peuple vous affure que vous êtes en parfaite fanté, vous ne cachiez une fievre interieure, jufqu'à ce que le friffon vienne vous prendre au milieu du répas. Une mauvaife honte porte les fous à cacher leurs

**Dulces, etiam, fi credis amœna*] Car il y a bien de la difference entre *dulcis* & *amœnus*. Une retraite peut être douce & tranquile fans être delicieufe. , *amœna*. M. Bentlei s'eft fort trompé.*

16 *Incolumem tibi me præftant feptembribus horis*] On peut voir ce qui a été remarqué fur ces vers de la Satire VI. du Livre II.

Nec mala me ambitio perdit, nec plumbeus Aufter,
Autumnufque gravis, Libitinæ quæftus acerbæ.

Je n'ai là aucune ambition dans la tête; je ne crains ni le dangereux vent de Midi, ni l'automne fi nuifible aux corps, & qui fait le principal revenu de la cruelle Libitine:

car c'eft une fuite & un effet de l'admirable fituation de fa maifon.

17 *Tu rectè vivis, fi curas effe quod audis*] Les paroles d'Horace ne font pas toujours liées, parcequ'il néglige les liaifons , & qu'il ne fe met pas en peine de faire des tranfitions douces; mais le fens en eft toujours fort lié & fort fuivi. Car après avoir fait voir à Quintius, que dans fa retraite il cherche plus fa commodité, que les fuffrages du peuple, il prend de là occafion de l'exhorter à vivre de même , & à travailler beaucoup plus à fe trouver, qu'à fe faire dire heureux.

Si curas effe quod audis] Voilà un des plus beaux préceptes de la morale. Il ne faut pas fe croire heureux parcequ'on nous eftime tels, il faut voir fi nous le fommes veritablement; & pour cela il faut bien plus examiner fa propre confcience que les fentimens d'autrui.

18 *Jactamus jampridem omnis te Roma beatum*] Le public ne juge que fur des aparences , qui le plus fouvent font trompeufes. Mais notre propre cœur, quand nous voulons bien l'examiner, ne nous trompe point.

19 *Sed vereor ne cui de te plus quàm tibi credas*] Il n'y a rien de plus ordinaire aux hommes que de croire plutôt ce qu'on dit d'eux , que ce qu'ils en favent eux mêmes. Ils fe trouvent heureux quand tout le monde vante & admire leur bonheur : mais s'ils vouloient defcendre dans leur interieur , & fe confulter , ils verroient qu'il y a bien de la difference entre être heureux dans l'opinion des autres, & l'être par fon propre fentiment.

20 *Neve putes alium fapiente bonoque beatum*] Pour être heureux dans l'opinion des autres, il fuffit d'avoir ce qu'on apelle les biens de la fortune: mais pour être heureux par fon propre fentiment, il faut avoir les biens de l'ame , & les qualités du cœur, & c'eft ce que la Fortune ne donne point. *Alium fapiente*, pour *alium à fapiente*, autre que le fage. Varron a dit de même, *quod eft aliud melle*, qui eft autre que le miel.

21 *Neu fi te populus fanum rectèque valentem*] Il compare

Dictitet, occultam febrem sub tempus edendi
Dissimules, donec manibus tremor incidat unctis.
Stultorum incurata pudor malus ulcera celat.
Si quis bella tibi terrâ pugnata marique
Dicat, & his verbis vacuas permulceat aures:
(Tene magis salvum populus velit, an populum tu,
Servet in ambiguo, qui consulit & tibi & urbi,
Jupiter:) *Augusti laudes agnoscere possis.*
Quum pateris sapiens emendatusque vocari,
Respondesne tuo dic, sodes, nomine? Nempe
Vir bonus & prudens dici delector ego, ac tu.

Qui

compare ceux qui se trouvent heureux & sages, parceque le public les trouve tels, à des malades qui ajoutent foi à ceux qui les assurent qu'ils sont dans une santé parfaite, & qui dans cette confiance se mettent à table pour assouvir leur apétit dereglé: ils croyent se porter fort bien, cependant le frisson vient tout d'un coup les saisir au milieu du repas, & leur guerison en devient plus difficile. Cette comparaison est fort belle & fort juste, elle est prise de Socrate.

22 *Sub tempus edendi*] La faim qu'ils ont les porte à déguiser leur mal, & à se tromper eux-mêmes.

23 *Manibus tremor incidat unctis*] *Manibus unctis*, des mains encore grasses; c'est pour dire au milieu du repas.

25 *Stultorum incurata pudor malus ulcera celat*] Il n'y a rien de plus vrai; c'est une maudite honte qui empêche les hommes de découvrir leurs maux, & d'y chercher des remedes. Le public les trouve heureux, les trouve sages; & ils aiment mieux demeurer incurables, que de détromper le public.

Pudor malus] *Pudor, honte*, est un mot équivoque, qui est autant pris en bonne qu'en mauvaise part; car il y a une bonne & une mauvaise honte. Et comme dit l'Ecclesiaste: *Il y a une honte qui produit l'endurcissement & le péché, & une honte qui produit l'honneur & la gloire.* Voilà pourquoi Horace ajoute l'épithete *malus*.

25 *Si quis bella tibi terrâ pugnata marique*] Il n'y a point d'homme, s'il n'est entierement fou, qui prenne pour lui les louanges qu'on donne à un grand Prince, quand on parle de ses victoires & de ses exploits. Cependant ce n'est pas une moindre folie de se croire heureux & sage, parceque le peuple nous trouve tels. Et ceux qui tombent dans ce dernier defaut, tomberoient aussi dans l'autre, s'ils n'apréhendoient plus le public qu'ils ne s'aprehendent eux-mêmes: mais, comme dit fort bien Pline, ils craignent la renommée, & ne craignent pas leur conscience: accoutumés à se pardonner tout, ils ne veulent pas s'exposer aux railleries du public, qui ne pardonne rien:

Composé monstrueux de bassesse & d'orgueil.

Horace ne pouvoit pas mettre dans un plus beau jour le ridicule dont il parle.

26 *Vacuas aures*] Des oreilles ouvertes à la flaterie.

27 *Tene magis salvum populus velit, an populum tu*] Ces deux vers sont admirablement beaux; ils sont aussi d'un très grand maître: car Horace les a pris du panégirique que Varius fit d'Auguste; ce Varius qui étoit en même tems si grand Poëte & si grand Critique.

28 *Servet in ambiguo Jupiter*] La louange que Varius donnoit ici à Auguste, est la plus grande que l'on pouvoit jamais donner. En effet il n'y a rien de plus grand que de voir un Prince qui vit de maniere avec ses Sujets, que l'on ne sauroit discerner s'il a plus d'amour pour eux qu'ils n'en ont pour lui. Si cette louange étoit grande, elle n'étoit pas moins juste, Auguste la meritoit bien. L'histoire parle des grands biens que ce Prince fit aux Romains, & elle est pleine des marques d'amour & de reconnoissance que les Romains lui donnerent. Mais comme tout ce que les Sujets font pour leur Prince pendant leur vie peut être suspect, & paroître l'effet de quelque passion interessée, je me contenterai de raporter une particularité qui me paroît à couvert de tout soupçon.

C'est

leurs maux, & à les laisser sans remede. Si quelqu'un venoit vous dire que vous avez gagné des batailles sur terre & sur mer, & qu'il voulût vous amuser par ces paroles flateuses : *Que Jupiter, qui en veillant à votre conservation, veille au salut de Rome, laisse toujours douter si le peuple a plus d'amour pour vous que vous n'en avez pour le peuple*, vous ne manqueriez pas de reconnoître que ces louanges ne sont dûes qu'à Auguste. Mais quand vous souffrez d'être apellé sage & homme de bien, dites-moi, je vous prie, osez-vous répondre à ces beaux noms, & les prendre pour vous? QUIN. Sans doute, car j'aime comme un autre à passer pour honnête homme. HOR. Mais celui qui vous donne aujourd'hui ce beau titre, vous l'ôtera demain, s'il lui en prend fantaisie, comme quand il a donné les faisceaux à un homme indigne, il les lui ôte sans balancer. Quitez cela, lui dit-il, cela m'apartient. Il faut les quiter, & se retirer tout triste. Si ce même peuple s'avisoit de m'apeller vouleur, de dire

C'est qu'on voyoit tous les jours des mourans qui par leur testament ordonnoient à leurs heritiers d'aller offrir dans le Capitole des victimes pour remercier Dieu *de ce qu'Auguste leur survivoit; quòd superstitem Augustum reliquissent.* Tous les honneurs qu'on lui a deferés ne valent pas cette marque de tendresse & de piété qu'on lui a souvent donnée entre les bras de la mort, qui ne souffre jamais auprès d'elle ni la crainte, ni la flaterie, ni l'esperance.

Qui consulit & tibi & urbi] C'est-à-dire, *qui en veillant à votre conservation, veille à la conservation de Rome.* Car c'est la maniere dont les Romains s'expliquoient, en priant pour la prosperité d'Auguste, ils croyoient prier pour celle de l'Empire. Voici un passage qu'on ne sera pas fâché de lire. Quand le Senat & le peuple eurent donné charge à Messala de deferer à Auguste le nom de *Pere de la patrie*, Messala parla en ces termes: *Quod bonum faustumque sit tibi, domuique tuæ, Cæsar Auguste, (sic enim nos perpetuam felicitatem Reip. & læta huic precari existimamus) Senatus te consentiens cum pop. Rom. consalutat patriæ Patrem. Veuillent les Dieux que ce que nous faisons aujourd'hui, soit heureux pour vous & pour votre maison, Cesar Auguste, (car en faisant cette priere, nous sommes persuadés que nous demandons pour cet Empire une éternelle felicité) Le Sénat d'un commun consentement avec le peuple vous salue Pere de la patrie.* Auguste, le visage baigné de larmes, que la joie & la tendresse lui arrachoient, répondit : *Compos factus votorum meorum, Patres Conscripti, quid aliud habeo Deos immortales precari, quàm ut hunc consensum vestrum ad ultimum vitæ finem mihi perferre liceat. Après l'accomplissement de tous mes vœux, que puis-je demander aux Dieux immortels, que de me faire la grace de voir durer jusques au dernier jour de ma vie cette affection & cette union, qui vous portent à me donner aujourd'hui un titre si glorieux?* Que peut-on voir de plus tendre? D'un côté le Sénat & le peuple ne prient que pour Auguste, & de l'autre Auguste ne prie que pour le peuple & pour le Sénat.

29 *Augusti laudes agnoscere possis*] Voilà une louange bien delicate & bien adroite.

30 *Quum pateris sapiens emendatusque vocari*] Si on vous apelloit vainqueur des Parthes, & maître de la terre & de la mer, vous refuseriez ces titres: mais lorsqu'on vous apelle sage, & homme qui suit les loix de la raison, vous ne faites pas difficulté de prendre cela pour vous; cependant cette derniere folie n'est pas moins grande que la premiere.

Sapiens emendatusque] *Sapiens*, sage, soit que cette sagesse vienne de la nature, ou de l'étude & du travail: mais *emendatus* marque une sagesse qui vient du travail seul, qui corrige & surmonte les vices, & qui par conséquent est très difficile à aquerir. L'Empereur Marc-Antonin a compris ces deux differentes sagesses sous ces deux mots, *ὀρθὸς ἢ ὀρθούμενος*, voulant dire qu'il faut être sage naturellement, ou le devenir par le travail & par l'étude.

31 *Respondesne tuo dic, sodes, nomine*] *Tuo nomine* n'est point un datif pour *tuo nomini*, comme on l'a cru; mais un ablatif; & il y a bien de la difference entre *répondre à son nom*, & *répondre en son nom.*

Nempe vir bonus & prudens dici delector] C'est Quintius qui répond à Horace ce qu'on répond ordinairement en ces occasions: *Chacun aime à passer pour homme de bien.* Mais Horace fait bien voir le ridicule de cette réponse, qui consiste dans le

Qui dedit hoc hodie, cras, si volet, auferet, ut si,
Detulerit fasces indigno, detrahet idem.
Pone, meum est, inquit. Pono, tristisque recedo.
Idem si clamet furem, neget esse pudicum,
Contendat laqueo collum pressisse paternum:
Mordear opprobriis falsis? mutemque colores?
Falsus honor juvat, & mendax infamia terret,
Quem? nisi mendosum & mendacem? Vir bonus est quis?
Qui consulta patrum, qui leges juraque servat:
Quo multæ magnæque secantur Judice lites:
Quo responsore & quo causæ teste tenentur.
Sed videt hunc omnis domus & vicinia tota
Introrsum turpem, speciosum pelle decorâ.

Nec

le mot *dici*. Ce n'est pas à passer pour homme de bien qu'il faut travailler, c'est à l'être: car comme dit fort bien Séneque, *quis prudens se ob aliena miratur? Qui est l'homme sage qui peut s'aplaudir des biens qui ne sont point en lui?* Le veritable homme de bien n'a aucune attention à ce qu'on dit & qu'on pense de lui; il est apliqué à faire son devoir, comme le pied l'est à marcher, l'œil à voir, & l'oreille à entendre. Mais voilà quel est le pitoyable aveuglement des hommes; ils veulent qu'on les croye, & qu'on les apelle saints, prudens, justes, &c. quoique cette bonne opiuion qu'on a d'eux ne les rende pas tels, & ils n'ont pas le courage de se donner eux-mêmes veritablement ces noms, quoiqu'il dépende d'eux de se les donner justement, & de les conserver de même.

33 *Qui dedit hoc hodie, cras, si volet, auferet*] C'est la réponse qu'Horace fait à celle de Quintius. Si le peuple n'étoit pas inconstant, & que quand il est une fois prévenu pour quelqu'un, cela ne changeat jamais, on ne pouroit pas trouver si ridicules ceux qui travailleroient à passer dans son esprit pour gens de bien: car au moins cette bonne opinion, qu'ils lui donneroient d'eux-mêmes, quoique fausse, leur procureroit presque les mêmes avantages de la part du peuple, qu'une veritable vertu. Mais comme il n'y a rien de plus léger que le peuple, on est bien ridicule de faire quelque fondement sur ses opinions, qui ne viennent jamais que de son caprice.

35 *Pone, meum est, inquit,*] Voilà une heureuse aplication; la fausse vertu, dont nous nous piquons, est dans l'esprit du peuple, qui se trompe en notre faveur: elle n'est point du tout en nous; aussi lorsqu'il se détrompe, il use de cette vertu comme d'un bien qui lui apartient; il nous l'ôte comme il ôte les charges. Mais la veritable vertu est proprement en nous, & il ne dépend point du peuple de nous l'ôter, ni de lui faire prendre, quand il lui plaît, ou de lui faire quiter les marques de sa dignité; comme il s'en explique dans l'Ode II. du Liv, III.

Nec sumit aut ponit secures,
Arbitrio popularis auræ.

36 *Idem si clamet furem, neget esse pudicum*] *M. Bentlei met une virgule après *idem*: *Idem, si clamat*, & il le raporte à celui qui vient de dire, *pono, tristisque recedo*. Mais cela fait quelque violence au texte & n'est pas si naturel. *Idem* est dit du peuple: *idem si clamat*. *Si ce même peuple s'avisoit de* &c. Et c'est Horace qui parle, & qui pour mettre sa maxime dans un plus grand jour dit: *Quoi si ce même peuple si sujet à se tromper m'apelloit voleur, infame*, &c. * S'il est honteux & ridicule de se réjouir de passer faussement pour homme de bien: il ne l'est pas moins de s'affliger de passer injustement pour méchant homme; l'un & l'autre viennent d'un même principe, c'est-à-dire d'un esprit vicieux & faux.

38 *Mutemque colores*] Cette expression me paroît assez remarquable, *mutare colores*. Car les Latins disoient ordinairement *mutare colorem* au singulier, comme nous disons *changer de couleur*, & non pas *de couleurs*. Peut-être qu'Horace a voulu exprimer plusieurs changemens, plusieurs couleurs qui se succedent les unes aux autres comme cela arrive assez souvent. * C'est ainsi que Lucien a dit ἀ-

παισθαι

dire que je ſuis un infame, & de ſoutenir que j'ai étranglé mon pere de mes propres mains, ſerois-je fâché de ces calomnies? en changerois-je de couleur? Qui eſt celui qui ſe laiſſe flater par une fauſſe louange, ou épouvanter par une fauſſe calomnie, ſi ce n'eſt un eſprit vicieux & faux? Qui eſt donc l'homme de bien? QUIN. Celui qui obſerve les décrets du Sénat; qui obéït aux loix & à la juſtice; que tout le monde prend pour l'arbitre de ſes differens, & dont les avis & le témoignage ont tant de poids, qu'ils font toujours gagner les procès à ceux dont il à pris la defenſe. HOR. Oui! Mais ce même homme eſt connu dans ſon domeſtique & dans tout ſon voiſinage pour un coquin qui ſe cache ſous un beau maſque. Si mon valet me diſoit; Je ne vous ai point volé, & je ne me ſuis point enfui. Tu en ſeras bien récompenſé, lui dirois-je, tu n'auras pas les étrivieres. Je n'ai tué perſonne. Tu ne ſeras pas ſur une croix la pâture des corbeaux. Je ſuis homme de bien & d'honneur. C'eſt ce que je nie. Car le

loup

παντοῖας ἦν ἐς μυρία τρεπόμενος χρώματα. Mon viſage changeoit, & je devenois de pluſieurs couleurs, comme M. Bentlei l'a fort bien remarqué.*

40 *Quem? niſi mendoſum & mendacem?*] La plupart des hommes ne ſauroient ſe perſuader que la crainte & la douleur d'une fauſſe infamie puiſſent venir d'un mauvais principe; cependant il n'y a rien de plus certain, elles viennent d'un eſprit vicieux & faux, qui ne ſait pas que le mal de la calomnie tombe toujours ſur celui qui la fait, & jamais ſur celui qui la ſouffre. Tout le mal qu'on dit fauſſement de nous, ne nous nuit pas davantage que nuiroient au ſoleil ceux qui diroient qu'il eſt nuit en plein midi.

Mendoſum & mendacem] *Mendoſus*, vicieux, ignorant. Car il ne connoît pas la nature du veritable bien, qui dépendant toujours de nous, ne peut dépendre des autres. *Mendax*; menteur faux: parcequ'il donne au menſonge toute la force de la verité. Cela eſt remarquable, & on ne l'avoit pas expliqué. C'eſt ſans doute par cette raiſon que Varron, le plus ſavant des Romains, a dit que l'infamie eſt liée dans le cœur du peuple:

Tertia pœnarum infamia,
Stans nexa in volgi pectore,
Fluctuanti intonſa coma,
Sordido veſtitu, ore ſevero.

La troiſieme des Furies c'eſt l'infamie, toujours liée dans le cœur du peuple: ſes cheveux ſont toujours épars & négligés, ſes habits ſales, ſon viſage triſte.

*Quand M. Bentlei après Cruquius a lu *& medicandum*, au lieu de *& mendacem*, il ne s'eſt pas ſervi de ſon bon eſprit. Cela deshonore ce vers qui eſt très beau & d'un très grand ſens. Cruquius n'eſt pas toujours bon à ſuivre.*

Vir bonus eſt quis?] C'eſt la demande qu'Horace fait à Quintius.

41 *Qui conſulta patrum*] Voici l'opinion commune & l'idée generale que l'on avoit alors de l'honnête homme, de l'homme de bien. Elle paroît belle, mais elle eſt vicieuſe, comme toute definition qui ne fait connoître que les dehors & l'exterieur d'un ſujet. Horace imite ici les manieres de Socrate, qui fait toujours propoſer d'abord l'opinion vulgaire, pour la refuter enſuite.

42 *Secantur*] *Finiuntur*, *deciduntur*, ſont finies, terminées.

43 *Quo reſponſore*] *Sur les avis, ſur les réponſes duquel, &c.* Il ne faut rien changer à ce paſſage. * Surtout la correction de Cruquius qui liſoit *quo res ſponſore*, eſt inſuportable: qui a jamais dit *quo ſponſore res & cauſſa ſecantur?* M. Bentlei l'a pourtant ſuivi.*

Et quo cauſa teſte tenentur] *Tenentur* pour *obtinentur*, ſont gagnées. Ciceron, *cauſam apud Centumviros non tenuiſſe.*

44 *Sed videt hunc*] C'eſt la réponſe d'Horace, qui refute la definition que Quintius vient de donner.

45 *Introrſum turpem*] Car le même homme qui obſerve les loix, & qui obéït aux décrets du Sénat, peut être d'ailleurs fort méchant & fort deréglé. La definition eſt donc fauſſe.

Specioſum pelle decorâ] *Pellis decora*, un beau

maſque,

Nec furtum feci, nec fugi, si mihi dicat
Servus : Habes pretium, loris non ureris : aio.
Non hominem occidi : non pasces in cruce corvos.
Sum bonus, & frugi : renuit, negat atque Sabellus.
Cautus enim metuit foveam lupus, accipiterque
Suspectos laqueos, & opertum miluüs hamum,
Oderunt peccare boni virtutis amore :
Tu nihil admittes in te formidine pœnæ.
Sit spes fallendi, miscebis sacra profanis ;
Nam de mille fabæ modiis quum surripis unum,
Damnum est, non facinus, mihi pacto lenius isto.
Vir bonus, omne forum quem spectat & omne tribunal,
Quandocunque Deos vel porco vel bove placat :
Jane pater, clarè, clarè quum dixit, Apollo ;

La

masque, comme il a dit dans la I. Satire du Livre II. en parlant de Lucilius :

Detrahere & pellem, nitidus quà quisque per ora
Cederet, introrsum turpis. ----

Et ôter à chacun le masque qu'il portoit pour cacher ses ordures & ses vices.

46 *Nec furtum feci, nec fugi, si mihi dicat servus*] Voici une comparaison fort juste, & qui met dans tout son jour le ridicule de la definition. Un homme qui observe les loix, se met seulement à couvert des peines dûes à ceux qui les violent; comme un esclave, qui n'est ni fugitif, ni voleur, évite seulement d'être puni. Mais ni l'un ni l'autre ne peuvent pas pourtant passer pour gens de bien par cette seule raison ; car leur motif peut être vicieux: en obéissant aux loix ils peuvent conserver le desir de les violer, & n'être retenus que par la crainte. **Dicat* pour *dicit*.*

49 *Sum bonus & frugi*] Cela ne s'ensuit pas, comme Horace le prouve fort bien.

Frugi] C'est un mot fort grave & fort étendu. Car sous le mot de frugalité les Anciens comprenoient la constance, la justice, la force & la temperance. En un mot *frugi* est oposé à *nequam*, & *frugalitas* à *nequitia*. Ciceron dans le troisieme Livre des Tuscul.

Renuit, negat atque Sabellus] Horace s'apelle lui-même *Sabellus*, parcequ'il étoit de Vénuse, ville des Samnites. On peut voir ce qui a été remarqué sur ces vers de la I. Satire du Livre II.

Nam Venusinus arat finem sub utrumque colonus,
Missus ad hoc, pulsis, vetus est ut fama, Sabellis.

Car Vénuse est sur la frontiere de ces deux provinces; & les vieilles chroniques disent que les Romains en ayant chassé les Samnites, &c.

50 *Cautus enim metuit foveam lupus*] Comme le loup, le milan & l'épervier, qui sont les animaux les plus carnaciers, s'empêchent de se jetter sur la proie, par la crainte des embuches qu'on leur tend, de même les hommes les plus vicieux s'empêchent souvent d'exécuter leurs mauvais desirs, par la crainte des suplices.

51 *Et opertum miluüs hamum*] C'est ainsi qu'il faut écrire *miluüs*, & non pas *milvius*, qui est un mot inconnu aux Latins. De *miluüs*, *miluina*, apétit dereglé. Ils auroient dit *miluiena*, s'ils avoient dit *miluius*; comme de *Lanius*, *Laniena*. Il paroit par ce passage qu'on chassoit au milan à la ligne, s'il est permis de parler ainsi. Car on cachoit un hameçon dans l'apât qu'on lui offroit.

52 *Oderunt peccare boni virtutis amore*] L'homme de bien fait pour l'amour de la vertu seule, ce que les méchans font par la seule crainte des loix, & l'amour de la vertu est si essencielle aux gens de bien, & si détachée de toutes sortes d'autres vues, qu'ils ne laisseroient pas de faire le bien, quand ils devroient en être punis ; & d'éviter de faire le mal, quelques récompenses que leurs mauvaises actions dussent leur attirer dans la suite.

53 *Tu nihil admittes*] Horace parle toujours à son esclave. Et de ce côté là nous sommes tous esclaves, comme Marc-Antonin l'a fort bien reconnu, lorsqu'il se dit à lui-même dans l'onzieme Livre: *Si tu t'empêches de commettre certains pêchés, ton inclination ne laisse pas d'y être portée, & tu ne t'en abstiens que par crainte, ou par vanité, ou par quelque autre raison aussi vicieuse.*

In

loup rusé craint les piéges, l'épervier craint les lacs, & le milan craint l'hameçon. Les gens de bien s'empêchent de tomber dans des crimes, par le seul amour de la vertu : & toi, tu ne te retiens que par la peur du suplice. Si tu pouvois esperer de te cacher, tu consoderois les choses saintes avec les profanes. Car lorsque de mille boisseaux de féves tu n'en prends qu'un, la perte est à la verité moins grande pour moi, mais ton crime n'est pas moins grand. Cet homme de bien dont vous parlez, qui est l'oracle du bareau & des tribunaux les plus augustes, toutes les fois qu'il fait des sacrifices aux Dieux, & qu'il a dit deux ou trois fois d'une voix haute : Pere Janus, Apollon, il ne fait ensuite que remuer les levres & marmoter, de peur d'être entendu : Belle Laverne, dit-il tout bas, donnez-moi toujours les moyens de me cacher; faites que je puisse toujours passer pour un homme juste & saint : couvrez d'épaisses ténebres tous mes crimes, & mettez toujours au-devant de mes tromperi-

In te] *Contre toi*, c'est-à-dire, *contre ta conscience*, ou *contre toi*, c'est-à-dire qui puisse faire tomber sur toi le châtiment que tu crains.

54 *Fallendi*] pour *latendi*, d'être caché.

Miscebis sacra profanis] *Miscere*, mêler, confondre.

55 *Nam de mille fabæ modiis cùm surripis unum*] Ce valet pouvoit répondre à Horace, qu'au moins quand de mille boisseaux de féves il se contente d'en voler un seul, il faut avouer qu'il n'est pas si grand voleur que celui qui auroit tout pris. Et c'est ce qu'Horace refute en disant, qu'à la verité la perte est moins grande pour le maître, mais que du côté du valet le crime est égal; car il n'a pris qu'un seul boisseau pour mieux cacher son larcin; & si en prenant le tout il avoit pu esperer de se cacher aussi facilement, il ne s'y seroit pas épargné. Et cela est vrai. Mais les Stoïciens n'ont pas laissé d'abuser de ce raisonnement, lorsqu'ils ont voulu prouver par là l'égalité des péchés. Car, disoient-ils, celui qui a derobé des choux dans un jardin, a péché; celui qui a tué ou calomnié son frere, a péché aussi; donc ils sont égaux. C'est, dit fort bien saint Augustin, comme si de ce qu'un rat est un animal à quatre pieds aussi-bien qu'un élephant, & qu'une mouche a des aîles aussi-bien qu'une aigle, on vouloit conclure de-là que l'aigle n'est pas plus grosse que la mouche, ni l'eléphant plus gros que le rat. Les péchés qui viennent d'une même passion, peuvent être égaux à certains égards; mais il y a une grande difference, par exemple, entre ceux qui viennent de la colere & ceux qui naissent de la cupidité, comme des Stoïciens plus sages l'ont reconnu dans la suite.

56 *Damnum est, non facinus, mihi pacto lenius isto*] Mot à mot: *La perte est plus petite de cette maniere pour moi; mais le crime n'est pas plus petit.* Il ne faut rien changer à ce passage; car *lene damnum*, *lene facinus* est aussi Latin que *lenis ruina* & *lene tormentum*, dont Horace se sert ailleurs.

57 *Vir bonus*] Horace explique ici un vice fort ordinaire à ceux qui passent faussement pour gens de bien: car ayant deja trompé le monde par une fausse vertu, ils veulent le tromper encore par une fausse dévotion. C'est pourquoi quand ils sont dans les temples, ou qu'ils offrent des sacrifices, ils font des prieres à haute voix pour être entendus; & quand ils ont assez prié de cette maniere pour donner bonne opinion de leur pieté ils font des prieres secretes toutes contraires aux premieres, & demandent un heureux succès pour tous leurs mauvais desseins. Le but d'Horace n'est pas de blâmer les prieres à haute voix, ni les prieres basses; mais l'abus qu'on fait des unes & des autres, qui n'est peut-être encore aujourd'hui que trop commun.

Omne forum quem spectat] *Spectat*, regarde, pour *admiratur*, admire; comme dans l'Epitre VI.

Gaude quòd spectant oculi te mille loquentem.

Omne forum & omne tribunal] Car il y avoit plusieurs lieux à Rome où l'on rendoit la justice, & plusieurs differentes jurisdictions. C'étoient autant de differentes chambres.

59 *Jane pater clarè, clarè quum dixit Apollo*] Car Janus étoit le même qu'Apollon. Voyez les Remarques sur la Satire VI. du Livre II.

Clarè, clarè] Perse a traité cette même matiere avec beaucoup de force, & il a eu ce passage d'Horace en vue, quand il a écrit:

Mens

Labra movet, metuens audiri: Pulcra Laverna,
Da mihi fallere, da justum sanctumque videri:
Noctem peccatis, & fraudibus objice nubem.
Quo melior servo, quo liberior sit avarus,
In triviis fixum quum se dimittit ob assem,
Non video, nam qui cupiet metuet quoque: porro
Qui metuens vivet, liber mihi non erit unquam.
Perdidit arma, locum virtutis deseruit, qui
Semper in augendâ festinat & obruitur re.
Vendere quum possis captivum, occidere noli:
Serviet utiliter: sine pascat durus, aretque:
Naviget ac mediis hyemet mercator in undis:
Annonæ prosit, portet frumenta penusque.
Vir bonus & sapiens audebit dicere: Pentheu,
Rector Thebarum, quid me perferre patique

Indignum

Mens bona, fama, fides, hæc clarè & ut audiat hospes.
Illa sibi introrsum & sub linguâ immurmurat, ô si Ebullit patrui præclarum funus!

Un bon esprit, de la réputation, de la bonne foi. Voilà ce qu'il dit à haute voix, afin qu'on l'entende: mais en lui-même il dit en marmotant: O *si je pouvois bientôt faire un magnifique enterrement à mon oncle!*

60 *Labra movet, metuens audiri*] C'est ce que Perse apelle *introrsum & sub linguâ immurmurat*. Car ces sortes de gens ne font pas ces prieres dans un profond silence, mais en marmotant entre leurs dents, afin qu'on entende le bruit sans entendre les paroles, & qu'on les voye toujours prier. Cet abus a fait qu'on a souvent condamné ces prieres basses, & qu'on a loué ceux qui prioient à haute voix: car c'est ce qui donna lieu à ce précepte de Pythagore, *μετὰ φωνῆς εὔχεο*, *prie à haute voix*. Ce que Perse dit *aperto vivere voto*, faire ses vœux en public & à découvert. Mais comme ces hommes n'ont pas moins abusé des prieres hautes que des basses, les dernieres valent encore mieux, pourvu qu'en les faisant on se souvienne de ce précepte de Séneque: *Sic vive cum hominibus, tanquam Deus videat: sic loquere cum Deo, tanquam homines audiant. Vis avec les hommes comme si Dieu te voyoit. Parle avec Dieu comme si les hommes t'entendoient.* Aussi Tertullien, dans son traité de l'oraison, dit, qu'il faut qu'elle soit plutôt un murmure, qu'une voix articulée. Et saint Jerôme dit ne quelque endroit, *nam clamor in scripturis non est vocis, sed cordis. Les cris, dont il est parlé dans l'Ecriture, ne sont point de la voix, mais du cœur. Non enim verbis, sed corde orandus est Deus. Car Dieu doit être prié du cœur, & non pas des levres*

Pulcra Laverna] Laverna étoit la patrone des voleurs, & la même que l'on adoroit en Grece sous le nom de *Praxidica*. Voyez les Remarques sur Festus. Elle avoit un temple & un bois fort obscur dans la voie *Salaria*. On la joignoit ordinairement avec Mercure dans les prieres & dans les sacrifices qu'on lui faisoit. Elle ne favorisoit pas seulement les voleurs, mais aussi tous ceux qui vouloient que leurs desseins ne fussent pas découverts. Et en cela elle avoit pris le bon parti, pour avoir plus d'adorateurs que tous les autres Dieux ensemble

61 **Da justum sanctumque videri*] Il n'est nullement nécessaire de changer ces accusatifs en datifs & de lire *da justo sanctoque videri*. Cela rend le vers plus rude.*

63 *Quo melior servo, quo liberior sit avarus*] Il continue à déveloper les vices de ces gens qui n'ont que le masque de la vertu. Ils sont avares, & en cela ils sont plus esclaves que les esclaves mêmes, & que ceux que l'on a pris en guerre.

64 *In triviis fixum cùm se demittit ob assem*] Cet homme que le peuple prend pour un homme de bien, est un avare qui fait toutes sortes de bassesses pour amasser de l'argent. Tout lui est bon, jusqu'au gain deshonnête qu'Horace, avec beaucoup de raison, compare à une piece de fausse monnoie, que les enfans clouoient a terre, afin de tromper les passans qui se courboient pour l'amasser. Et c'est ce que Perse a imité dans la Satire V.

Inque

ries un nuage obscur. Je ne vois pas comment un avare qui se courbe pour amasser un sou, que les enfans ont cloué à terre au milieu de la rue, peut se dire plus libre & plus homme de bien qu'un esclave. Car s'il desire, il craint aussi par conséquent; & celui qui craint, à mon sens, ne peut jamais être libre. Tout homme qui travaille sans relâche, & qui s'accable de mille soins pour augmenter son bien, il a perdu ses armes; il a lâchement quité le poste de la vertu; *il n'y a rien de bon à en attendre, au lieu qu'un vil esclave est encore bon à quelque chose*; & vous n'êtes jamais réduit à la nécessité de le tuer; vous pouvez le vendre, ou en tirer même du service, il gardera vos troupeaux, il labourera vos terres, vous l'envoyerez trafiquer sur mer pendant la plus rude saison de l'année; il contribuera à faire régner partout l'abondance, il amenera des vivres & des bleds. Enfin, *pour ne pas vous retenir plus longtems*, le Sage & l'homme de bien c'est celui qui a le courage de dire,

Inque luto fixum possis transcendere nummum.

Peux-tu, sans avoir envie de te courber, passer une piece d'argent qu'on a fichee dans la boue?

Où Cornutus écrit: *Solent pueri, ut ridendi causam habeant, assem in silice plumbatum affigere, ut qui viderint, se ad colligendum inclinent, nec tamen possint avellere. Quo facto pueri etiam adclamare solent, etiam. Les enfans, pour se faire rire, clouent à terre une fausse piece, afin que les passans se courbent pour la prendre, & qu'ils ne puissent l'arracher; surquoi ils crient: Et lui aussi.* Cela est encore aujourd'hui fort commun.

65 *Nam qui cupiet, metuet quoque*] Il est impossible que le desir ne soit pas accompagné de la crainte: & la crainte est une passion incompatible avec la liberté. Tout homme donc qui desire, est esclave.

67 *Perdidit arma, locum virtutis deseruit*] Cette idée est belle & noble. Dieu nous a mis dans ce monde pour combatre toujours contre les vices, & pour livrer une guerre continuelle à nos passions. Celui qui succombe dans ce combat, est comme ces hommes lâches qui jettant bas les armes, quitent leur poste, & se livrent eux-mêmes à leur ennemi.

68 *Et obruitur*] Il se laisse accabler par les soins & par le travail; comme il a dit dans l'Epitre VII.

Immoritur studiis, & amore senescit habendi.

Il seche sur ses pieds à force de travailler, & vieillit à vue d'envie d'amasser du bien.

69 *Vendere cùm possis captivum, occidere noli*] Il faut bien que ce passage soit difficile, puisque tant de gens s'y sons trompés. Horace, après avoir dit qu'il ne voit pas que ce faux homme de bien, qui est un avare, soit plus libre que le plus vil esclave, reprend ici sa comparaison, & fait voir que ce vil esclave est même preferable à ce faux homme de bien: car on ne peut rien faire de ce dernier; au lieu que l'autre peut être utile en mille manieres, & il en prend Quintius lui-même à témoin: car en lui disant: *Ne vous avisez pas de tuer votre esclave lorsque vous pouvez le vendre*; c'est comme s'il lui disoit: N'est-il pas vrai que vous ne vous aviserez jamais de tuer votre esclave? Ou vous le vendrez, ou vous trouverez le moyen d'en tirer quelque utilité. Il gardera vos troupeaux, il labourera vos terres, il ira trafiquer, il ramenera des vaisseaux chargés de bled & de toutes sortes de vivres, &c. C'est le veritable sens.

70 *Sine pascat durus*] *Durus, laboriosus, attentus*, endurci au travail.

72 *Annonæ prosit*] *Prodesse annonæ*, & *levare annonam*, c'est-à-dire, faire qu'il y ait du bled en abondance, & que les vivres ne soient pas chers.

73 *Vir bonus & sapiens*] Après avoir refuté les fausses definitions de l'homme de bien, il établit que c'est celui qui craint plus la honte que la mort, comme il s'explique ailleurs:

Pejusque letho flagitium timet.

Mais au lieu d'en faire la definition, il produit tout d'un coup cet homme de bien dont il parle, & cela est d'un plus grand effet que n'auroit été la definition. Il y a là beaucoup de force & d'adresse. Il n'est pas question de disputer quel est l'homme de bien, mais de l'être; & l'exemple y meno plus droit que le précepte.

Pentheu, rector Thebarum] Cet homme de bien qu'Horace fait parler ici, c'est Bacchus, que Penthée Roi

Indignum coges? Adimam bona. Nempe pecus, rem,
Lectos, argentum. Tollas licet. In manicis &
Compedibus sævo te sub custode tenebo.
Ipse Deus, simulatque volam, me solvet. Opinor,
Hoc sentit: Moriar. Mors ultima linea rerum est.

Roi de Thebes méconnoît & menace au lieu de l'adorer. Et tout cet endroit est pris des Bacchantes d'Euripide, comme le vieux Interprete l'avoit fort bien vu. Voici le passage entier. Après que Penthée a bien menacé Bacchus, ce Dieu lui demande:

ΔΙΟΝΥΣΟΣ.
Εἴφ' ὅ, τι παθεῖν δεῖ, τί με τὸ δεινὸν ἐργάσῃ:
ΠΕΝΘΕΥΣ.
Πρῶτον μὲν ἁβρὸν βόστρυχον τεμῶ σέθεν;
ΔΙΟΝ.
Ἱερὸς ὁ πλόκαμος. τῷ Θεῷ δ' αὐτὸν τρέφω.
ΠΕΝΘ.
Ἔπειτα θυρσὸν τόνδε παράδος ἐκ χεροῖν.
ΔΙΟΝ.
Αὐτός μ' ἀφαιροῦ. τόν δε Διονύσου φέρω.
ΠΕΝΘ.
Εἱρκταῖσί τ' ἔνδον σῶμα σὸν φυλάξομεν.
ΔΙΟΝ.
Λύσει μ' ὁ δαίμων αὐτὸς ὅταν ἐγὼ θέλω.
BACCHUS.
Que faut-il que je souffre? quel mal me feras-tu?
PENTHÉE.
Premierement je te couperai ces beaux cheveux.
BACCH.
Ces cheveux sont sacrés, je les conserve pour un Dieu.
PENTH.
Donne-moi ce thirse que tu portes à la main.
BACCH.
Ote-le moi toi-même. C'est le thirse de Bacchus.
PENTH.
Nous te retiendrons dans une prison étroite.
BACCH.
Le Dieu lui-même m'en délivrera quand je voudrai.

Mais Horace n'en a pris que les deux premiers & les deux derniers vers, qu'il a traduits presque à la lettre, en mettant seulement *bona*, les biens, au lieu de ces cheveux & de ce thirse, qui ne pouvoient jamais faire un bon effet ici, & qui ne sont bons que sur le théâtre.

75 *Indignum coges*] Il explique le δεινὸν d'Euripide par *indignum*. En effet il n'y a d'autre mal que ce qui est deshonnête & indigne: & par-là il est évident qu'il n'est pas au pouvoir des autres de nous faire du mal; αἰσχρῷ γὰρ με οὐδεὶς περιβάλλει: *car personne ne peut nous forcer à faire rien de deshonnête*, comme dit fort bien le sage Empereur Marc-Antonin.

Nempe pecus, rem, lectos, argentum] Comme le mot *bona*, *biens*, est équivoque, ce n'est pas sans raison que Bacchus demande à Penthée, si les biens dont il parle ne sont pas les terres, les troupeaux, les meubles, l'argent, &c car ce sont les seuls biens que les hommes nous peuvent ôter. Les autres biens, qui sont les seuls veritables, dépendent toujours de nous-mêmes, & ne peuvent jamais être exposés à la violence & à l'injustice des Tirans.

78 *Ipse Deus simulatque volam*] Dans Euripide, celui qui parle veut dire que Bacchus le delivrera, c'est-à-dire qu'il se delivrera lui-même quand il voudra. Et Horace donne une heureuse explication à ce passage, en prenant ce Dieu pour la Mort, qui, quand nous ne pouvons nous delivrer nous-mêmes, vient enfin immanquablement à notre sécours. Mais Horace explique ce vers selon la maxime des Stoïciens, qui croyoient qu'il étoit du devoir de l'homme sage de se donner la mort quand il le jugeoit à propos. L'injustice & la lâcheté de cette maxime ont été reconnues par les plus grands Philosophes, Pythagore, Socrate, Aristote, Platon, qui l'ont tous condamnée comme contraire, à la religion, & à la raison même.

Me solvet] Proprement *me delivrera*: car il n'y a point de chaines qui tiennent contre la mort. Et c'est par cette raison que les Grecs delioient toujours les criminels dès qu'ils étoient condamnés. Car ils les regardoient dès ce moment comme des victimes sur lesquelles ils n'avoient plus aucun droit; & ils auroient cru faire une trés grande injustice de les retenir dans leurs chaines.

79 *Mors ultima linea rerum est*] C'est une métaphore prise des courses: car on apelloit *lineam* ce que les Grecs apelloient γραμμὴν & σταθμὴν, une ligne qu'on tiroit pour enfermer le lieu de la course, & pour en marquer le commencement & la fin. Euripide dans l'Electre:

Μή μοι τὸ πρῶτον βῆμ' ἐὰν δράμῃ καλῶς
Νικᾶν δοκείτω τὴν δίκην, πρὶν ἂν τέλος
Γραμμῆς ἵκηται, καὶ τέλος κάμψῃ βίου.

Que celui qui a heureusement commencé sa course, ne croye pas remporter le prix avant qu'il soit arrivé auprès de la ligne, & qu'il ait fourni la carriere de la vie,

Et dans l'Ion:

re, *comme Bacchus dans le tragédie*: Penthée, Roi de Thebes, quelles indignités me ferez vous souffrir? PEN. Ie t'ôterai tes biens. BACC. Quoi! mes troupeaux, mes terres, mes meubles, mon argent? vous pouvez les prendre. PEN. Je te tiendrai dans une dure prison, je t'accablerai de chaines. BACC. Un Dieu me viendra delivrer quand il me plaira. HOR. Il veut dire, à mon avis, je mourai: la mort est la fin de toutes choses.

-------- παρ' ὅιαν ἤλθομεν γάθμεν β'ον.

mot à mot, *à quelle ligne de la vie sommes-nous arrivez?* pour dire, *à quelle extremité avons-nous pensé nous porter?* Ce qui est assez remarquable.

NOTES SUR L'EPITRE XVI. LIV. I.

Comme le nom d'Auguste se trouve au 29 vers, le P. Sanadon juge avec raison que cette Epitre est posterieure à l'année 727. où Octavien reçut ce nom.

3 *Et pratis*] Le P. S. lit *an pratis*, après d'habiles Critiques & un bon nombre de manuscrits, comme la raison le demande.

40 *Et mendacem*] Le P. S a mis *medicandum*, que l'on trouve dans l'ancien scholiaste, dans douze manuscrits & dans six éditions. Ce terme, dit - il, assortoit fort bien avec les expressions méthaphoriques des vers précedens, *sanum*, *valentem febrem* & *ulcera*, qui figurent les maladies de l'ame.

43 *Quo responsore*] Le P. S. a suivi ici Cruquius, M. Bentlei & M. Cuningam qui ont lu *quo res sponsore*. Et voici ses raisons contre *responsor*. Est - il pour *arbiter*, dit - il, pour *jurisconsultus*, ou pour *Sponsor?* Si on lui donne le même sens qu'*arbiter*, il sera inutile, puisqu'il se trouvera sinonime de *testis* ou de *judex*, qui sont déja dans la même phrase. S'il signifie *jurisconsultus*, comment se peut - il faire que tant d'Auteurs Latins, pas même ceux qui ont écrit sur le droit, ne l'ayent jamais employé dans ce sens - là? M Bentlei ajoute que restraindre la definition de l'honnête homme aux Jurisconsultes, ce n'est pas entrer dans la pensée du Poëte, qui l'étend à toutes les professions; puisque dans toutes les professions il y a des gens qui observent les loix & les arrêts du Sénat, qui jugent avec intégrité sur les affaires des particuliers, & dont le témoignage est un garant sûr de la verité. Prendrons - nous *responsor* pour *Sponsor*, un répondant ajoute le P. Sanadon? il restera encore à en trouver des exemples dans la bonne Latinité. D'ailleurs M. Bentlei a suffisament justifié l'expression d'Horace par un passage de Cornelius Nepos qui dit en parlant d'Atticus, *hic Sponsor omnium rerum fuit*, & il montre encore par un endroit de Perse qu'il y a tout lieu de croire que ce Poëte a lu dans les manuscrits de son tems comme on lit dans celui de Cruquius.

48 *Negat atque*] On trouve dans deux manuscrits *negitatque*, & le P. S. a employé cette leçon après M Bentlei & M. Cuningam.

Sabellus] Le P. S. croit que *Sabellus* est ici pour *Sabinus*, comme on le disoit quelquefois, & que c'est un nom general pour marquer les paysans de ce canton de la Sabine, où etoit la terre d'Horace.

61 *Da justum sanctumque videri*] Les meilleurs manuscrits & plusieurs excellentes éditions portent *da justo sanctoque videri*, & c'est la leçon que le P. S. a suivie. Cette maniere de parler, comme il remarque, est ordinaire à Horace.

79 *Mors ultima linea rerum est*] Ce n'est pas à dire, dit le P. S. *la mort est la fin de toutes choses*; comme le traduit M. Dacier, mais *la fin de tous les maux*. *Rerum* est ici pour *rerum malarum*, & Virgile, comme ce Pere le remarque, a dit dans le même sens *fessi rerum*, *sunt lacryma rerum*, *trepida rerum*.



A SCÆVAM.

EPISTOLA XVII.

QUAMVIS, Scæva, satis per te tibi consulis, & scis
Quo tandem pacto deceat majoribus uti,
Disce docendus adhuc quæ censet amiculus: ut si
Cæcus iter monstrare velit: tamen aspice si quid
Et nos, quod cures proprium fecisse, loquamur.
Si te grata quies & primam somnus in horam
Delectet, si te pulvis strepitusque rotarum,
Si lædit caupona, Ferentinum ire jubebo.
Nam neque divitibus contingunt gaudia solis:
Nec vixit malè, qui natus moriensque fefellit.
Si prodesse tuis, paulòque benigniùs ipsum
Te tractare voles, accedes siccus ad unctum.

Si

HORACE, en traitant des vertus morales, n'avoit garde d'oublier la *vertu civile*, qui en est une des principales & des plus nobles. Les Grecs l'apellent ὁμιλητικὴν ἀρετὴν. *la science du monde*; & elle consiste en deux choses: l'une, à savoir, vivre avec les Grands; l'autre, à savoir vivre avec ses égaux: & comme le commerce avec les Grands est le plus difficile, & demande une plus grande suite de devoirs, Horace s'est attaché particulierement à en donner des préceptes dans cette Epitre, & dans l'Epitre suivante, qu'il adresse à Lollius. Mais avant que d'en venir aux préceptes, il examine avec beaucoup d'adresse laquelle de ces deux opinions doit être suivie, ou celle des Philosophes Ciniques qui condamnoient cette vertu civile, & qui ne vouloient avoir aucun commerce avec les Grands; ou celle des Cyrenaïques, qui vouloient qu'on fût également propre à vivre dans la solitude & à la Cour, dans la pauvreté & dans les richesses: & il se déclare avec raison pour les derniers, en faisant voir qu'il n'y a rien de plus louable ni de plus glorieux que d'acquerir & de conserver par son merite, la bienveillance des Grands, & que ceux qui veulent bien la mépriser, ne le font que par la juste defiance qu'ils ont d'eux-mêmes. Il faut beaucoup de bonnes qualités pour n'être pas malheureux dans un commerce si difficile & si delicat; & il n'en faut point du tout pour y renoncer comme ces Philosophes Cyniques. La bassesse de courage, la foiblesse d'esprit, l'impudence & la saleté tiennent lieu de merite, & sont les seules qualités nécessaires pour y réussir. Il n'y a rien dans cette Epitre qui puisse nous faire conjecturer en quel tems elle fut écrite; mais il y a quelque aparence qu'Horace étoit déja vieux: car pour traiter avec tant de succès, & d'une maniere si fine & si agréable, une matiere comme celle-ci, il faut une grande pratique & une longue experience. C'est ce qui me persuade que cette Epitre & l'Epitre suivante sont des derniers ouvrages d'Horace, & qu'ils ont été faits trois ou quatre ans avant sa mort.

1 *Quamvis Scæva*] *Scæva* étoit le surnom de plusieurs familles considerables de Rome; c'est pourquoi il est bien difficile, ou plutôt impossible de savoir qui étoit celui à qui Horace adresse cette Epitre. Le vieux Commentateur assure qu'il étoit Chevalier Romain. *Scæva* signifie la main gauche; & ce surnom étoit demeuré aux familles dont les Auteurs avoient été gauchers. *Scævinus*, *Lævinus*, & *Scævola* viennent de la même origine.

Per te tibi consulis] C'est la plus grande louange qu'on puisse donner à un homme, que de lui dire qu'il n'a besoin du conseil de personne: car, comme dit Hesiode:

Οὗτος μὲν πανάριστος ὃς αὐτῷ πάντα νοήσει,
Φρασσάμενος τά κ' ἔπειτα καὶ ἐς τέλος ᾖσιν ἀμείνω.
Ἐσθλὸς δ' αὖ κἀκεῖνος, ὃς εὖ εἰπόντι πίθηται.
Ὃς δέ κε μήθ' αὐτῷ νοέῃ, μήτ' ἄλλου ἀκούων,
Ἐν θυμῷ βάλληται, ὃδ' αὖτ' ἀχρήϊος ἀνήρ.

Celui-là est le plus habile qui prévoyant ce qui doit arriver, peut prendre conseil de lui-même en tout. Au-

def.

AD SCEVA.

EPITRE XVII.

SCEVA, quoique vous ſoyez très capable de vous conſeiller vous-même, & que vous ſachiez fort bien de quelle maniere on doit vivre avec les Grands, ne laiſſez pas de faire comme ſi un aveugle vouloit vous montrer le chemin ; écoutez ce que penſe ſur cela votre ami, qui auroit encore beſoin de maître ; & voyez ſi nous ne vous dirons pas des choſes qui meritent que vous vous les rendiez propres & dont vous puiſſiez vous ſervir. Si vous aimez le repos, & à dormir la graſſe matinée ; ſi la poudre & le bruit des caroſſes vous bleſſent à un certain point, & ſi vous êtes incommodé du voiſinage d'une taverne, je vous conſeille de vous retirer à Ferentum. Car tous les plaiſirs ne ſont pas pour les ſeuls riches; & celui dont la vie & la mort ont été cachées, n'a pas mal paſſé ſes jours. Mais ſi vous voulez vous rendre utile à vctre

deſſous de celui-là eſt celui qui peut ſuivre le bon conſeil des autres. Mais le dernier de tous eſt celui qui ne ſait ni ſe conſeiller ſoi-même, ni ſuivre les conſeils qu'on lui a donnés. Tite-Live n'a fait que traduire ce paſſage d'Heſiode, quand il a écrit: *Sapè ego audivi milites eum primum eſſe virum, qui ipſe conſulat quod in rem ſit: ſecundum, eum qui benè monenti obediat: qui nec ipſe conſulere, nec alteri parere ſcit, eum extremi ingenii eſſe.*

2 *Majoribus uti*] *Uſer des Grands*, pour dire, *vivre avec eux*: car ce commerce n'eſt qu'un uſage. Et les Latins ont imité cela des Grecs, qui diſent ; χρῆσθαι πολίταις, χρῆσθαι φίλοις, *uti civibus, uti amicis.*

3 *Docendus adhuc quæ cenſet amiculus*] Il eſt bon de remarquer ici la modeſtie d'Horace, Il dit de lui-même *docendus*; il s'apelle *amiculum* & *cæcum*, & il n'employe pas le terme *docere*, mais *loqui*. C'eſt-là cette ironie qui lui étoit ſi familiere, & qu'il avoit imitée de Socrate.

4 *Cæcus iter monſtrare velit*] C'eſt le proverbe, μὴ τυφλὸν ὁδηγόν, *ne prens point d'aveugle pour guide.* Cruquius a voulu trop finaſſer, quand il a cru qu'Horace fait alluſion aux ſtatues qu'on mettoit dans les carrefours des routes pour montrer le chemin

5 *Proprium feciſſe*] Le garder pour vous en ſervir, le convertir, comme on dit, en votre propre ſubſtance. C'eſt une métaphore priſe des viandes dont on ſe nourit. Et c'eſt une verité conſtante que lorſque nous ſuivons les conſeils qu'on nous donne, nous les convertiſſons en notre propre ſuc, & que l'action eſt l'ouvrage de notre ame, comme la digeſtion celui de notre eſtomac.

6 *Si te grata quies*] Il déclare d'abord qu'il ne blâme point du tout la retraite & la ſolitude, & qu'il eſt perſuadé qu'on y peut vivre heureux.

Et primam ſomnus in horam] *Si vous aimez à dormir juſqu'à la premiere heure*, c'eſt-à-dire *juſqu'à ſept heures.* Ce paſſage eſt remarquable, pour dormir juſqu'à ſept heures, il faut renoncer à la vie active, qui ne permet pas qu'on ſe leve ſi tard.

8 *Si lædit caupona*] Le bruit qu'on fait dans les cabarets & dans les tavernes de Rome.

Ferentinum ire jubebo] *Ferentinum*, un bourg fort deſert dans le pays Latin, entre Anagnia & *Fruſino.* Ceux qui le mettent dans la Toſcane, confondent *Ferentium* avec *Ferentinum.*

9 *Nam neque divitibus*] *Divites*, les riches ſont ici ceux qui vivent dans les villes au milieu du luxe & de l'abondance.

Contingunt gaudia ſolis] Dans Euripide, Ion prie Xuthus de le laiſſer vivre pour lui-même: car, dit-il, cela eſt tout égal, de vivre agréablement dans la grandeur, ou de vivre agréablement dans la petiteſſe. Les vers en ſont beaux.

Ἐᾶ δ' ἐμαυτῷ ζῆν, ἴση γὰρ ἡ χάρις
Μεγάλοισι χαίρειν, σμικρὰ θ' ἡδέως ἔχειν.

10 *Nec vixit male*] *Malè vivere*, être malheureux.

Qui

Si pranderet olus patienter, regibus uti
Nollet Aristippus. Si sciret regibus uti,
Fastidiret olus, qui me notat. Utrius horum
Verba probes & facta, doce: vel, junior, audi
Cur sit Aristippi potior sententia; namque
Mordacem Cynicum sic eludebat, ut aiunt:
Scurror ego ipse mihi, populo tu. Rectius hoc &
Splendidius multò est, equus ut me portet, alat rex.
Officium facio: tu poscis vilia: verùm es
Dante minor, quamvis fers te nullius egentem.
Omnis Aristippum decuit color, & status, & res,
Tentantem majora ferè præsentibus æquum.
Contra quem duplici panno Patientia velat,

Mirabor

Qui natus moriensque fefellit] C'est le précepte d'Epicure, λάθε βιώσας, *cache ta vie.*

11 *Si prodesse tuis pauloque benigniùs ipsum*] Car dans la solitude on ne vit que pour soi; mais si on veut être utile à sa famille, il faut renoncer à la retraite pour vivre dans le commerce des hommes.

12 *Accedes siccus ad unctum*] *Sicci*, les pauvres; *uncti*, les grands Seigneurs qui vivent avec éclat, & qui font une fort grosse dépense.

13 *Si pranderet olus patienter*] Après qu'Horace a dit que chacun doit suivre son goût, & vivre conformement aux vues & aux desseins qu'il peut avoir; que celui qui aime le repos, & qui ne veut vivre que pour soi-meme, doit prendre le parti de la retraite; & que celui qui veut être utile aux siens, & vivre avec plus d éclat, doit faire la cour aux Grands, tout d'un coup il introduit Diogene qui s'opose à cette décision, & qui condamne cette sorte de commerce & de vie civile. Dans ces trois vers Horace ne fait que raporter mot à mot ce que Diogene dit un jour à Aristippe, & ce qu'Aristippe répondit à Diogéne. Le voici comme Laërce nous l'a conservé. *Diogéne lavant un jour des herbes, attaqua Aristippe qui passoit, & lui dit: Si tu savois manger des herbes, tu ne ferois pas la cour aux Rois. Aristippe repartit vivement: Et toi, si tu savois faire la cour aux Rois, tu ne laverois pas des herbes.* Horace fait valoir admirablement cette réponse d'Aristippe, & releve avec beaucoup d'adresse & de force les avantages qu'elle pouvoit lui fournir, pour prouver que la vie active est plus honnête que la vie oisive & retirée.

Regibus uti] Dans l'aplication qu'Horace fait du mot de Diogéne, & de la réponse d'Aristippe, *reges* signifie simplement les grands Seigneurs, mais dans la bouche de Diogéne, il signifie les Rois. Car il blâmoit Aristippe, de faire la cour à Denys le Tiran.

14 *Si sciret regibus uti*] C'est la réponse d'Aristippe.

18 *Mordacem Cynicum*] Diogéne fut apellé *Cynique*, c'est-à-dire *chien*; parcequ'il flatoit ceux qui lui donnoient quelque chose, qu'il aboyoit ceux qui ne lui donnoient rien, & qu'il mordoit les vicieux & les méchans.

19 *Scurror ipse mihi, populo tu*] Aristippe répondoit à Diogene: Je fais la cour à Denys pour l'amour de moi, & toi tu fais la cour au peuple pour l'amour du peuple même; il ne t'en revient aucun profit; au lieu que je tire des avantages infinis de mon assiduité & de ma complaisance. Mais il ne faut pas prendre cette réponse d'Aristippe au pied de la lettre, comme s'il aprouvoit par-là qu'on ne s'attachat aux Princes & aux Grands que par des motifs d'interêt. Ce n'étoit point sa pensée, il vouloit seulement faire voir à Diogene qu'un mendiant qui fait la cour au peuple pour avoir quelques miserables restes, ne doit pas trouver mauvais qu'on s'attire ou de grosses pensions, ou des emplois honorables.

Rectius hoc & splendidius] Heinsius assure qu'il y a dans une ancienne édition, & que Scaliger l'avoit marqué à la marge de son Livre: *Regibus, hoc & splendidius multò est.* Et il trouve à cela une grace merveilleuse. Pour moi qui n'ai pas les yeux si fins, je ne découvre point cette grace, & je suis persuadé qu'Horace avoit écrit *rectius hoc, &c.* Ce *regibus* embarasse, & on ne sait d'abord qu'en faire. Le sens qu'Heinsius lui donne n'a rien de naturel. D'ailleurs Horace veut dire deux choses; l'une, qu'il est plus raisonnable de vivre aux dépens du Roi qu'aux dépens du peuple; & l'autre, que cela est plus honnête, & plus glorieux.* Au reste M. Bentlei change tout le sens de ce passage par la differente ponctuation qu'il lui donne, car il lit:

Scurror ipse mihi, populò tu: rectius hoc &
Splendidius multo est. Equus ut me portet, alat Rex,
Officium facio. Tu poscis vilia rerum

Dante

tre famille, & faire vous-même meilleure chere, & vous réjouïr, vous ferez la cour aux Grands. *Diogene dit un jour à Aristippe :* Si Aristippe savoit manger des herbes, il ne voudroit aucun commerce avec les Rois. Aristippe lui répondit : Si celui qui me reprend savoit vivre avec les Rois, il mépriseroit les herbes. Dites-moi lequel de ces deux sentimens vous aprouvez le plus; ou, comme vous êtes plus jeune, écoutez ce qui me fait paroître celui d'Aristippe plus raisonnable. Car on dit qu'il éludoit ainsi les railleries de ce mordant Cinique: Je fais le métier de bouffon pour moi, & toi, tu le fais pour le peuple. N'est-il pas mieux & beaucoup plus honorable d'avoir un bon cheval entretenu, & d'être nouri aux dépens du Prince ? Je fais ma cour, & tu vas de porte en porte demander de vieilles bribes; mais tu es toujours soumis à celui qui te donne, quoique tu te vantes de n'avoir besoin de rien. Toute

Dante minor.

Mais j'ose dire que s'il avoit bien consideré les termes il n'auroit pas changé la ponctuation réçue. Jamais Horace n'auroit employé ces termes graves *rectius, hoc & splendidius multo est,* pour louer l'action d'Aristippe qui faisoit le bouffon quoiqu'il ne le fit que pour lui; car il n'y a rien là de bien glorieux. Au lieu qu'il est très naturel de les joindre à ce qui suit, *equus ut me portet, alat rex,* car il est honorable d'avoir un cheval entretenu & d'être nouri par le Prince. Et *officium facio* est très bien oposé à *tu poscis vilia*. D'ailleurs le changement que ce savant homme fait au troisieme vers en lisant tu *poscis vilia. rerum*, est insuportable & gâte tout le sens.

20 *Equus ut me portet, alat Rex*] C'est le proverbe Grec, Ἵππος με φέρει, Βασιλεὺς τρέφει. *Un cheval me porte, & le Roi me nourit. J'ai bouche à Cour, & un cheval entretenu.*

21 *Officium facio, tu poscis vilia*] Aristippe faisoit sa cour à Denys sans lui rien demander. Ses services & son assiduité parloient pour lui. Mais Diogene demandoit impudemment au peuple. Voilà une grande difference entre ce porte-besace & ce Courtisan.

Tu poscis vilia, verum es dante minor] Diogene avouoit bien qu'il demandoit au peuple, il ne pouvoit pas le nier; mais il croyoit s'excuser en disant qu'il ne demandoit que des choses viles, des restes, &c. Et c'est ce qui faisoit encore plus contre lui : car s'il est vrai, comme on n'en peut pas douter, que celui qui reçoit est plus petit que celui qui donne; il est vrai encore qu'il est d'autant plus petit que les choses qu'on lui donne sont plus viles. D'ailleurs il y a là un ridicule fort sensible, qu'un homme qui fait profession de n'avoir besoin de rien, passe sa vie à demander des choses si méprisables. On n'avoit pas mis dans son jour le ridicule de cette contradiction.

23 *Omnis Aristippum decuit color & status & res*] Voici d'autres raisons qu'Horace ajoute, pour faire voir que les maximes d'Aristippe sont preferables à celles de Diogene. C'est qu'Aristippe s'accommodoit à tout, & se trouvoit bien dans toutes sortes d'états. Au lieu qu'il n'y avoit qu'un seul genre de vie qui fût propre à Diogene. Le portrait qu'Horace fait ici d'Aristippe ressemble bien à celui que Diogene Laërce nous en a laissé. ἦν δ' ἱκανὸς ἁρμόσασθαι καὶ τόπῳ, καὶ χρόνῳ, καὶ προσώπῳ, καὶ πᾶσαν περίστασιν ἁρμονίως ὑποκρίνασθαι. *Il étoit très propre à s'accommoder au lieu, au tems, aux personnes, & à toutes sortes de differens états.*

Color] On peut prendre ici *couleur* pour le genre de vie, comme dans la premiere Satire du Livre II.

Quisquis erit vitæ, scribam, color.

En quelque état que je sois, je ferai des vers.

Ou simplement pour *la couleur de l'habit*, & je l'aime mieux.

24 *Tentantem majora, ferè præsentibus æquum*] Il y a dans Isocrate, στέργε μὲν τὰ παρόντα, ζήτει δὲ τὰ βελτίω. *Aime l'état où tu te trouves, & cherche pourtant à le rendre meilleur.* Mais comme il est très difficile, ou plutôt impossible qu'on soit content de sa condition, quand on cherche à la changer, Horace a eu raison d'adoucir ce mot par un *ferè*, qui rend la chose possible, & par conséquent croyable: car on peut fort bien chercher à s'avancer, & n'être pourtant pas tout-à-fait mécontent de sa condition; c'est ce que signifie *en être à peu près content.* Il faut se souvenir qu'Horace fait son portrait sous celui d'Aristippe.

25 *Contra quem duplici panno patientia velat*] Horace fait allusion aux Mimiambes du Poëte Cercidas,

Mirabor vitæ via si conversa decebit.
Alter purpureum non expectabit amictum,
Quidlibet indutus celeberrima per loca vadet,
Personamque feret non inconcinnus utramque.
Alter Mileti textam cane pejus & angue
Vitabit chlamydem: morietur frigore, si non
Rettuleris pannum. Refer, & sine vivat ineptus.
Res gerere, & captos ostendere civibus hostes,
Attingit solium Jovis, & cœlestia tentat:
Principibus placuisse viris, non ultima laus est,
Non cuivis homini contingit adire Corinthum.

Sedit

das, qui apelle Diogene *διπλοείματον, l'homme au double manteau.*

Ὁ βακτροφόρας, διπλοείματος, αἰθεροβόσκας.

Celui qui porte un bâton, le manteau en double, & qui n'est qu'un pur Sophiste.

(Ce mot, *αἰθεροβόσκας*, pour dire cela en passant, doit être expliqué par ce passage d'Aristophane, qui dit *que les nuées nourissent les Sophistes.*) Il s'agit de savoir ce que c'étoit que ce double manteau, dont les uns attribuent l'invention à Diogene, & les autres à Antisthene, ou à Cratès. Les Anciens apelloient une chose *double* lorsqu'elle servoit à deux usages. On pouroit donc croire que le manteau de Diogene fut appellé *double* par cette raison, car il lui servoit de manteau & de lit; mais ce n'est pas cela. Le manteau des Grecs étoit fort large, & ils relevoient les deux bouts de chaque côté, & les attachoient derriere les épaules par une agraffe, de maniere qu'on voyoit toute la tunique par devant. Les Philosophes Cyniques, qui n'y cherchoient pas tant de façon, qui n'avoient jamais de tunique, & qui portoient le manteau sur la chemise seule, s'aviserent de doubler leur manteau, c'est-à-dire de le faire passer deux fois sur l'épaule; & c'est ce qu'ils apelloient *τρίβωνα διπλῶσαι* doubler son manteau, & ce manteau ainsi redoublé, ils l'apelloient *διπλοΐδα* Hesychius, *διπλοΐδα διπλουμένην χλαμύδα ἐν τῷ φορεῖσθαι. double manteau, un manteau qu'on redouble en le portant* Et ce fut Antisthene même qui donna ce conseil à Diogene qui lui demandoit une tunique: Laërce: *Διογένει χιτῶνα αἰτοῦντι προσέταξε πτύξαι θοἰμάτιον.* Voilà donc ce qu'Horace entend par *duplici panno*. Virgile, qui peint toujours si bien la nature, a dit de même *duplicem amictum* dans le V. Livre.

Hæc fatus, duplicem ex humeris rejecit amictum.

Car il parle d'Entellus, que son grand âge obligeoit de porter ainsi son manteau en double. C'est une chose connue de tout le monde, que les Philosophes Cyniques ne portoient pas de tunique sous le manteau. C'est pourquoi Juvénal a dit que les Stoiciens ne differoient des Cyniques que par la tunique:

---- & Stoïca dogmata tantùm
A Cynicis tunica distantia. ----

Un homme n'avoit qu'à rénoncer à sa tunique, c'étoit un moyen très sûr de ne manquer de rien. Et c'est sur cela qu'est fondée cette épigramme Greque:

Ἑρμοδότου τόδε δόγμα τὸ πάνσοφον· εἴ τις ἀχαλκεῖ,
Μηκέτι πεινάτω, θεὶς τὸ χιτωνάριον.

C'est un précepte très sage d'Hermodotus: si quelqu'un n'a point d'argent, qu'il quite seulement sa tunique, & il ne mourra plus de faim.

Patientia velat] Il faut écrire *Patientia* par une grande lettre, car c'est ici une personne. Le tour de ce vers est fort heureux.

26 *Mirabor vitæ via si conversa decebit*] Ce jugement d'Horace est certain. Il arrive très rarement qu'un homme qui s'est voué à la besace & qui a choisi les haillons, soit propre à vivre dans le monde, & puisse avoir de la grace à porter de riches habits. Il a choisi le seul rôle qui lui étoit convenable.

27 *Alter purpureum non expectabit amictum*] Un homme du monde, comme Aristippe, accoutumé à la pompe, saura porter courageusement des haillons, quand la fortune l'y obligera: car il sait que le seul ornement digne des hommes c'est la vertu. Plutarque raporte, *qu'on admiroit Aristippe de ce que sous un vil manteau tout usé il conservoit la même dignité &*

la

Toute sorte de vie & d'état accommodoit Aristippe : il cherchoit à s'avancer, & savoit être content de l'état present de sa fortune : au lieu que celui que la patience arme d'un manteau qu'il met en double, ne sera jamais propre à mener la vie d'un Courtisan, ou ce seroit un fort grand miracle. Le premier n'attendra pas, pour sortir, qu'on lui donne un manteau de pourpre ; quelque méchant habit qu'il ait, il ira sans honte dans les lieux les plus fréquentés, & jouera également bien ces deux personnages. Au lieu que l'autre fuira un beau manteau de Milet, comme on fuit un chien enragé, ou un serpent : & il se laissera mourir de froid, si on ne lui rend ses vieux haillons. Rendez-les lui donc & le laissez dans sa sotise. Gagner des batailles, & mener en triomphe au milieu de ses citoyens des ennemis vaincus, c'est ce qui aproche de la gloire de Jupiter, cela

la même grace que sous un manteau de Milet. Et Platon lui dit un jour: *Tu es le seul qui puisses porter avec grace un méchant manteau & un manteau de pourpre.*

29 *Personamque feret*] Il saura jouer également ces deux rôles, celui de Philosophe pauvre, & celui de Courtisan. C'est une métaphore prise du théâtre.

30 *Alter Mileti textam*] Les Milesiens étoient les peuples les plus fameux de l'Asie pour la magnificence des habits; car la laine & la teinture de Milet étoient excellentes. C'est pourquoi Maxime de Tyr apelle les Milesiens Ἐυειμονο̃ντες, *très bien vétus.* Virgile celebre dans ses Géorgiques les laines de Milet :

------- Milesia vellera Nymphæ
Carpebant.

Les Grecs, qui étoient propres, faisoient venir de-là leurs étoffes, & c'étoient les habits qu'on portoit d'ordinaire à la Cour.

Cane pejus & angue] Il ne se contente pas de dire qu'un homme comme Diogene fuira un manteau de Milet, il ajoûte qu'il le fuira plus qu'il ne fuiroit un chien enragé ou un serpent.

31 *Morietur frigore, si non retuleris pannum*] On ne peut rien voir de plus naturel que cette peinture. Horace n'a pas oublié un seul trait de l'orginal. Aristippe aiant mené Diogene aux bains, donna ordre qu'on prit son méchant manteau, & qu'on mît à la place un manteau de Milet. Diogene étant sorti du bain, & ne trouvant que ce manteau magnifique, se mit à crier & à dire qu'il iroit plutôt en chemise. On fut obligé de lui rendre son manteau crasseux.

32 *Refer & sine vivat ineptus*] Il n'y a que cela à faire, il faut lui rendre son manteau, & le laisser vivre dans sa misere, puisqu'il s'y plaît; comme dit Horace dans la premiere Satire:

---- jubeas miserum esse, libenter
Quatenus id facit. ----

33 *Res gerere & captos ostendere civibus hostes*] Il va prouver que la vie active, la vie d'un homme qui cherche à acquerir la bienveillance des Grands, est plus honnête & plus glorieuse que la vie oisive d'un homme qui renonce à tout commerce, & qui n'a pas la moindre ambition. Et voici son raisonnement. Comme les Princes, qui gagnent des victoires & triomphent de leurs ennemis, sont presque égaux aux Dieux, & acquierent une gloire immortelle: de même, ceux qui par leur merite peuvent plaire à ces Princes, qui sont la plus veritable image des Dieux, s'élevent en quelque sorte au dessus des autres hommes. Horace fait ici sa cour à Auguste, & defend avec raison le parti qu'il avoit pris: car il se vante dans la premiere Satire du Livre II. que l'Envie sera forcée d'avouer qu'il a eu l'honneur de vivre avec les Grands:

Cum magnis vixisse invita fatebitur usque
Invidia. ----

Res gerere se dit proprement de la gloire qu'on acquiert par les armes.

34 *Attingit solium Jovis, & cœlestia tentat*] C'est une expression fort noble pour dire que cette gloire égale presque la gloire des Dieux, & attire des honneurs presque divins. Aussi Dieu s'est nommé particulierement *le Dieu des armées.*

35 *Non ultima laus est*] C'est pour dire que c'est une des plus grandes louanges, & qu'elle vient après celle que meritent les grands Capitaines.

36 *Non cuivis homini contingit adire Corinthum*] C'étoit un proverbe Grec fort ancien:

Οὐ παντὸς ἀνδρὸς ἐς Κόρινθον ἔσθ' ὁ πλοῦς.

Sedit qui timuit ne non ſuccederet: eſto:
Quid? Qui pervenit, fecitne viriliter? Atqui
Hic eſt, aut nuſquam, quod quærimus. Hic onus horret,
Ut parvis animis, & parvo corpore majus:
Hic ſubit, & perfert. Aut virtus nomen inane eſt,
Aut decus & pretium rectè petit experiens vir.
Coram rege ſuo de paupertate tacentes,
Plus poſcente ferent. Diſtat, ſumaſne pudenter,
An rapias. Atqui rerum caput hoc erat, hic fons.
Indotata mihi ſoror eſt, paupercula mater,
Et fundus nec vendibilis, nec paſcere firmus,
Qui dicit, clamat, victum date: ſuccinit alter,
Et mihi dividuo findetur munere quadra.

Sed

Il n'appartient pas à toutes ſortes de gens d'aller à Corinthe.

On ſait qu'il fut fait ſur ce que Laïs, fameuſe courtiſane de Corinthe, vendoit ſes faveurs ſi cherement, qu'il n'y avoit que les gens fort riches qui puſſent y prétendre, Horace dit donc ici de la bienveillance des Grands ce que les Grecs diſoient des faveurs de Laïs. Mais, ſi j'oſe dire ma penſée, cette aplication ne me paroît pas aſſez noble pour ſon ſujet, & j'y trouve quelque choſe qui choque. Cependant Horace connoiſſoit fort bien toutes les bienſéances, & les obſervoit fort bien. Ce vers n'auroit-il point été ajouté par quelqu'un qui, ſur ce qu'Horace dit *que ce n'eſt pas une des moindres louanges de plaire aux Grands*, auroit fait cette difficulté, *non cuivis homini, &c.* pour dire que tout le monde ne peut pas y parvenir? La ſuite même ſemble prouver la ſuppoſition; car aſſurément *fecit-ne viriliter*, ne convient point à ceux qui à force d'argent obtenoient les faveurs de Laïs. Ce n'étoit pas-là une action de grand courage. Quoi qu'il en ſoit, le vers me déplait, mais c'eſt peut-être ma faute.

37 *Sedit, qui timuit ne non ſuccederet*] C'eſt la réponſe de ceux qui voudroient excuſer la vie oiſive. *On a eu peur de ne pas réuſſir dans la vie active, & on a mieux aimé prendre l'autre parti.*

Eſto] *Soit*, Horace reçoit l'excuſe qu'on lui donne, car elle lui eſt favorable, & ſert à ſon deſſein. En effet ſi la crainte de ne pas réuſſir vous a fait renoncer à la vie active, il s'enſuit de là néceſſairement que celui qui a eu le courage de l'embraſſer, & qui a réuſſi, merite plus de louange que vous.

38 *Atqui hic eſt, aut nuſquam, quod quærimus*] C'eſt ſur ces deux mots, *fecit-ne viriliter*, que roule toute la diſpute; c'eſt delà que dépend la déciſion. Car ſi vous avouez, comme vous ne ſauriez vous en empécher, que celui qui a embraſſé la vie active, *a fait courageuſement*, qu'il a fait l'action d'un homme de coeur, voilà notre cauſe gagnée. Nous meritons tout l'honneur, & la vie active eſt entierement preferable à la vie oiſive & pareſſeuſe.

39 *Hic onus horret*] Voici la preuve à laquelle on ne peut rien opoſer. Diogene fuit la vie active qu'il trouve au-deſſus de ſon courage & de ſes forces. Et Ariſtippe ne croit pas que ce ſoit un fardeau trop peſant pour lui, il entreprend de le porter, & le porte.

41 *Aut virtus nomen inane eſt, aut decus & pretium*] C'eſt la déciſion qui reſulte néceſſairement de la preuve. Ou la vertu n'eſt qu'un vain nom, & qu'une chimere, ou bien il faut avouer que celui qui entreprend une choſe louable & honnête, merite l'honneur & la récompenſe qui doivent ſuivre les bonnes actions: car la vertu n'eſt que la pratique des choſes honnêtes; elle ne conſiſte pas dans la perſuaſion, mais dans l'action.

42 *Rectè petit experiens vir*] *Experiens vir*; un homme qui eſſaye, qui tente, & que les difficultés ne rebutent point. *Rectè petit*, demande avec juſtice, cela lui eſt dû. Car, comme a fort bien dit Varron, *experientiam laus ſequitur.*

43 *Coram rege ſuo de paupertate tacentes*] Voilà le procès fini. Horace ne s'attache dans la ſuite qu'à donner des préceptes; & comme il n'y a rien de plus dangereux pour ceux qui s'attachent aux Grands, que

cela va jusqu'à la Divinité même. Ce n'est donc pas une louange méprisable que de plaire à ces hommes divins. Mais, comme dit le proverbe, il n'est pas donné à tous les hommes d'aller à Corinthe. Celui qui a craint de n'y pas réussir, s'est tenu en repos, voilà qui est bien. Mais celui qui en est venu à bout, a-t-il bien fait ? A-t-il fait l'action d'un honnête homme, d'un homme de cœur? car voilà de quoi il s'agit : ce que nous cherchons est là, ou il n'est nulle part. Celui-là aprehende de toucher à un fardeau, qu'il trouve au dessus de ses forces & de son courage: celui-ci entreprend de le porter, & le porte effectivement. Il faut ou convenir que la vertu n'est qu'un nom frivole, ou avouer que l'honneur & la récompense sont dûes à celui qui tente & qui fait de nobles efforts. Quand on ne parle pas de sa pauvreté devant son Seigneur, on en reçoit plus de faveurs que quand on demande sans cesse. Il y a bien de la difference entre prendre modestement ce qu'on vous donne, & le ravir. Voilà le précepte le plus important, & qui est la source de tous les biens qu'on peut attendre de ce commerce. Celui qui dit : J'ai une sœur que je ne puis doter ; j'ai sur les bras une mere fort pauvre ; ma terre n'est ni en état d'être vendue, ni d'assez

que l'interêt & l'envie d'amasser du bien, il employe le reste de cette Epitre à munir Scéva contre ce defaut, & reserve les autres préceptes pour l'Epitre suivante, qui n'est que la suite de celle-ci. Ce qu'Horace dit, que ceux qui ne demandent rien ont plus que ceux qui demandent, me fait souvenir de ce que fit Archelaüs Roi de Macedoine. Un soir, comme il étoit à table, un Courtisan persuadé qu'à la Cour il faut toujours demander, pria le Roi de lui donner la coupe d'or où il beuvoit. Le Roi commanda en même tems à un Officier de la donner à Euripide, qui étoit à table avec lui, & se tournant du côté de cet impudent demandeur: *Tu es digne*, lui dit-il, *de demander toujours, & d'être toujours refusé; mais Euripide, qui ne demande rien, est digne qu'on lui donne.*

Tacentes] Il ne faut faire parler que ses services & son assiduité, c'est assez demander que bien servir & se taire.

44 *Distat sumasne pudenter an rapias*] Horace apelle *prendre avec pudeur*, *sumere pudenter*, prendre ce qu'on donne de son pur mouvement ; & *rapere*, ravir, prendre ce qu'on donne à nos prieres & à nos importunités, extorquer plutôt qu'obtenir. Horace etoit très propre à donner sur cela des préceptes; car c'étoit l'homme du monde le plus modeste & le plus desinteressé, & Mécénas lui avoit souvent donné occasion de mettre cette vertu en pratique.

45 *Atqui rerum caput hoc erat, hic fons*] C'est là le principal & la source de tout, que de savoir bien demander, & de connoître la difference qu'il y a entre prendre modestement ce qu'on nous donne, & le ravir par importunité. C'est le veritable sens de ce passage, où Lambin & Torrentius se sont fort trompés en l'expliquant que le principal but de celui qui s'attache à un grand Seigneur, est d'accommoder ses affaires, & de s'enrichir. Horace n'en dit pas un mot.

46 *Indotata mihi soror est*] Horace découvre ici toutes les méchantes finesses dont on se sert d'ordinaire pour demander quelque chose aux Grands. On fait des demandes obliques en parlant simplement du mauvais état de ses affaires, & de la peine que l'on a à subsister. Mais ces demandes obliques sont encore plus odieuses que les demandes directes, & Horace comprend tout cela sous le mot géneral *rapere*, ravir.

47 *Nec pascere firmus*] Qui n'est pas assez bon pour nourir son maitre: *firmus*, *ἱκανός*.

48 *Clamat, victum date : succinit alter*] Non seulement il demande, mais il provoque par-là les autres à demander aussi. Horace compare ces demandeurs aux pauvres des rues: dès que l'un a demandé quelque chose tout haut, il s'en presente en même tems un autre pour partager ce que l'on auroit donné au premier.

49 *Et mihi dividuo findetur munere quadra*] Ce sont les propres termes dont se servoient les mandians qui venoient au bruit qu'un autre avoit fait en demandant l'aumône, & qui demandoient la moitié de ce qu'on alloit donner au premier. Mais au lieu de *findetur*, il semble qu'il faut lire *findatur*, comme a lu Lambin, *mihi quadra findatur dividuo munere*; car c'est une priere, *qu'on me donne la moitié de ce pain*: à moins qu'on n'aime mieux le prendre pour une promesse que fait le pauvre d'en donner la moitié

Sed tacitus pasci si posset corvus, haberet
Plus dapis, & rixæ multò minus invidiæque.
Brundusium comes aut Surrentum ductus amœnum,
Qui queritur salebras, & acerbum frigus, & imbres,
Aut cistam effractam, aut subducta viatica plorat,
Nota refert meretricis acumina, sæpe catellam,
Sæpe periscelidem raptam sibi flentis: uti mox
Nulla fides damnis verisque doloribus adsit.
Nec semel irrisus, triviis attollere curat
Fracto crure planum: licet illi plurima manet

La-

tié à son compagnon: *mihi findetur*, pour *findetur à me*. Et c'est le sens que j'ai suivi dans la traduction.

Quadra] C'est ce que les Romains apelloient *quadratum panem*, & les Grecs βλωμιαῖον, un pain ἔχοντα ἐντομάς, *habentem incisuras*, comme parle Athénée c'est-à-dire un pain partagé en petits pains marqués par des lignes qu'on tiroit dessus en quarré. Cette maniere de paîtrir le pain est fort bien expliquée par Virgile dans son *Moretum*.

———— *Jamque subactum*
Format opus, palmisque suum dilatat in orbem,
Et notat impressis æquo discrimine quadris.

Hesiode apelle ce pain τετράγλυφον, par la même raison. *Quadra* étoit aussi une petite assiete de bois que portoient ceux qui alloient récevoir leur pain dans les distributions publiques. C'est pourquoi le Glossaire explique *quadra*, *tessera*: car cette assiete étoit la marque à laquelle on reconnoissoit ceux qui devoient avoir part à cette distribution.

50 *Sed tacitus pasci si posset corvus*] Il compare ces demandeurs & ces mandians à un corbeau, qui voyant de loin quelque proie, fond dessus avec de grands cris qui attirent les autres corbeaux, & l'obligent à partager avec eux ce qu'il auroit eu tout seul s'il avoit su se taire.

52 *Brundusium comes aut Surrentum ductus amœnum*] Les grands Seigneurs menoient ordinairement avec eux à la campagne, & dans leurs voyages, quelques-uns de leurs amis, comme Mécénas mena Horace à Brindes. Parmi ces amis il s'en trouvoit souvent qui, pour attraper quelque chose, se plaignoient des mauvais chemins, du froid, de la pluie, ou faisoient semblant d'avoir été volés. Horace met ces demandes obliques au nombre de celles dont il vient de parler, & les compare fort justement aux méchantes finesses des courtisanes; qui pour arracher quelque present à leurs amans, pleurent, & feignent d'avoir perdu quelque bijou.

Surrentum] Ville de la Campanie, sur le bord de la mer, près du promontoire de Minerve.

53 *Salebras*] *Salebræ* sont proprement des fondrieres, des lieux enfoncés, rudes & inégaux, qu'on ne peut passer qu'en sautant. C'est pourquoi on leur a donné ce nom: car *salebra* vient de *salire*, comme *terebra* de *terere*.

55 *Nota refert Meretricis acumina*] Plaute a fort bien peint les mœurs des courtisanes dans la premiere scene du Truculentus.

Ita disciplina in ædibus est lenoniis.
Priusquam unum dederis, centum quæ poscat, parat:
Aut aurum periit, aut conscissa pallula est,
Aut empta ancilla, aut aliquod vasum argenteum,
Aut vasum aheneum aliquod, aut lectus dapsilis,
Aut armariola Græca, aut aliquod semper est
Quod pereat, debeatque amans scorto suo.

C'est la coutume & les mœurs des courtisanes. Avant que vous leur ayez donné une chose, elles se preparent à vous en demander cent. Ou elles ont perdu leur colier, ou leur manteau est déchiré, ou elles ont acheté une esclave, ou quelque piece d'argenterie, ou quelque vaisseau de cuivre, ou un lit magnifique, ou quelque cabinet de Grece. Enfin il y a toujours quelque chose qu'elles ont perdu, & que leurs amans leur doivent

Ovide n'a pas oublié de parler de ces artifices dans son premier Livre de l'Art d'aimer:

Quid, cùm mendaci damno mœstissima plorat,

Elapsusque

fez grand revenu pour me nourir ; que fait-il autre chofe que crier, donnez-moi de quoi vivre. Mais ce qu'il gagne par fes cris, c'eft qu'il en attire un autre, qui, *comme font les gueux dans nos rues*, vient chanter ce refrain ordinaire: Donnez-moi ce pain je lui en donnerai la moitié. Mais fi le corbeau pouvoit manger & fe taire, fa part en feroit plus groffe, & il n'auroit ni envieux ni concurrens. Celui qu'un grand Seigneur mene à Brindes, ou au delicieux Surentum, & qui fe plaint des mauvais chemins, du froid & de la pluie, ou qui fait l'affligé en feignant qu'on a enfoncé fa male, & emporté fon argent, imite les méchantes fineffes des courtifanes, qui verfent fouvent des larmes pour une chaine qu'elles n'ont point perdue, ou pour un colier qu'on ne leur a pas pris ; & qui font par-là qu'on n'ajoute plus foi à leurs pertes les plus veritables, & qu'on fe moque de leurs veritables douleurs. Un voyageur qui a été attrapé une bonne fois, & qui trouve dans les carrefours des grands chemins un mandiant qui a la jambe rompue,

Elapfufque cavâ fingitur aure lapis?

Et quoi! lorfque toute trifte elle pleure pour une perte qu'elle n'a point faite, & qu'elle feint qu'un diamant de fes pendans d'oreille eft tombé?

Sæpe catellam, fæpe perifcelidem] Torrentius croit que *catella* eft ici une chiene. Je fai bien qu'en ce tems-là les femmes avoient de petites chienes, comme elles en ont encore aujourd'hui. Témoin cette femme, dont parle Lucien, laquelle donnoit fa petite chiene à porter à un Philofophe Stoïcien, qu'elle avoit dans fa maifon; ce qui attira à ce Philofophe la raillerie du galand de cette femme, qui dit que de Philofophe Stoïcien il etoit devenu Philofophe Cynique. Je fais encore que les Dames de qualité avoient des efclaves en titre d'office, pour avoir foin de leurs chienes, & qu'elles apelloient *à cura catella*, comme cela paroît par les anciennes infcriptions. Mais Horace n'auroit jamais joint *catella* avec *perifcelis*, une chiene avec une jarretiere: outre qu'il parle ici des pertes que les courtifanes font femblant d'avoir faites: & il n'eft pas naturel qu'une femme faffe femblant d'avoir perdu fa chiene pour en avoir une autre. Affurément *catella* eft ici *catenula*, une petite chaine, dont les femmes faifoient des braffelets, *armillas*: car à Rome les femmes & les hommes portoient des braffelets. C'étoit même un prix honorable que les Generaux donnoient à ceux qui avoient bien fait leur devoir dans le combat. Tite-Live dans le Livre XXXIX. *Quinctius, alter Prætor, fuos milites catellis & fibulis donavit. Quinctius, l'autre Préteur, donna à fes foldats des braffelets & des agraffes.* Ce qu'il apelle ici *catellas*, il l'apelle ailleurs *armillas*: & ces agraffes étoient les agraffes mêmes des braffelets, que Capitolin apelle *copulas*.

56 *Perifcelidem*] C'eft ici proprement *des jarretieres*. En Italie comme en Grece les femmes galantes fe piquoient d'avoir des jarretieres fort riches. C'étoit auffi un ornement des filles les plus fages, parce que leurs jambes étant découvertes dans les danfes publiques, cela fervoit à les faire paroître, & relevoit leur beauté. Au lieu d'une jarretiere, j'ai mis dans la traduction un collier, parceque les jarretieres des Dames ne font pas aujourd'hui fi magnifiques.

58 *Nec femel irrifus triviis attollere curat*] C'eft la preuve de ce qu'il vient de dire dans le vers précédent, que quand ces menteurs ont fait de veritables pertes, ils ne font jamais crus, & qu'on s'en defie toujours. Car, dit-il, un homme qui a été une fois attrapé par un gueux de grand chemin qui a fait femblant d'avoir la jambe rompue, n'a plus aucune pitié de celui qui eft veritablement eftropié. Horace parle ici d'une rufe de certains gueux, de certains voleurs de grand chemin qui feignoient d'avoir une jambe rompue, afin d'attirer les paffans & de les voler enfuite. Ciceron y fait allufion dans fa XIII. Philippique, où en parlant de Plancus, intime ami d'Antoine, & en jouant fur fon nom, il dit: *Illud tamen verum quod in hoc Plano proverbii loco dici folet, perire eum non poffe, fi ei crura fracta effent; fracta funt & vivit.* Car c'eft ainfi qu'il faut lire ce paffage, dont la grace ne peut être confervée dans une traduction. Ciceron veut dire que ce *Plancus*, qu'il apelle *Planus*, comme qui diroit *voleur de grand chemin*, juftifie la verité de ce proverbe qu'on avoit fait de lui: *Ce voleur ne mourra point, quand même on lui rompra les jambes; car on les lui a rompues, & il vit.* C'étoit la coutume de rompre les jambes à ceux qu'on avoit mis en croix; & un certain Aquila les avoit rompues à Plancus en le chaffant de Palanza. C'eft, à mon avis, le veritable fens.

59 *Fracto crure Planum*] *Planus*, du Grec πλάνης,

Lacryma : per sanctum juratus dicat Osirin ,
Credite : non ludo : crudeles, tollite claudum.
Quære peregrinum, vicinia rauca reclamat.

ρὴς, qui signifie proprement un vagabond, un charlatan, un imposteur, un gueux qui court les grands chemins pour mandier ou pour voler, ou pour faire certains tours, comme ceux dont parle Athénée dans le XIV. Liv.

60 *Per sanctum juratus dicat Osirin*] Monsieur le Févre avoit raison d'ajouter *&* ;

—— *Per sanctum & juratus dicat Osirim.*

Cet estropié jure par Osiris, parceque c'étoit le patron des vagabonds, comme ayant lui-même fait le tour du monde: car *Osiris* est le même qu'*Apis* & *Serapis*, c'est-à-dire le Soleil. Théodore Marcile a eu tort de croire qu'on jure ici par Osiris, parcequ'Osiris étoit un Dieu sans pitié, & qui punissoit très séverement.

61 *Tollite claudum*] C'étoit le propre terme dont se servoient ces gueux qui faisoient semblant d'être tombés ou de s'être blessés : *tollite.*

63 *Quære peregrinum*] Il fait allusion à la réponse ordinaire de ceux qui se defioient de ces gens-là, *tollat te qui non novit. Que celui qui ne te connoit pas te releve,* qui passa ensuite en proverbe, comme cela paroit par Quintilien Liv. VI. chap. III.

NOTES SUR L'EPITRE XVII. LIV. I.

Le P. Sanadon croit que cette piece a eté écrite dans les dernieres années d'Horace, c'est-à-dire longtems après l'Epitre XVIII.

8 *Ferentinum*] Le P. S. releve ici M. Dacier sur le parti qu'il a pris au sujet de cette ville. Pline, Liv. III. ch. VIII. dit-il, met surement *Ferentinum* au nombre

---

AD LOLLIUM.

EPISTOLA XVIII.

Si bene te novi, metues, liberrime Lolli,
Scurrantis speciem præbere, professus amicum.
Ut matrona meretrici dispar erit atque

Discolor,

Cette Epitre n'est qu'une suite de la précédente, comme je l'ai déja dit. Horace continue d'y donner des préceptes de la vertu civile; & il les adresse à Lollius, qui avoit assûrément besoin de ces avis, sur tout dans les engagemens qu'il venoit de prendre, ou qu'il alloit prendre à la Cour. Car cette Lettre fut écrite, sans doute l'année qu'Auguste le fit Gouverneur de son petit-fils Caïus Cesar. C'étoit l'an de Rome DCCXLII. Horace étant âgé de cinquante-quatre ou cinquante-cinq ans. On n'a qu'à se souvenir de ce qui a été dit de ce Lollius sur l'Ode IX. du Livre IV. & sur l'Epitre II. de ce même Livre, où je me suis éloigné du sentiment du Cardinal Noris, qui vouloit que cette Epitre II. & celle-ci eussent été écrites, non à ce Lollius, mais à son fils. Dans la Remarque sur le 55. vers, on verra la raison sur laquelle il apuie son sentiment, & celle que j'ai de ne pas le suivre.

1 *Metues, liberrime Lolli*] Il apelle Lollius *liberrimum*, très libre, parcequ'en effet il disoit ses sentimens avec tant de liberté, qu'il tomboit dans l'excès oposé à la flaterie, qui est la rudesse & la grossiereté. Et c'est justement le defaut dont Horace vouloit le corriger, comme nous le verrons dans la suite.

2 *Scurrantis speciem præbere*] *Scurra* signifie un bouffon & un flateur; il est ici dans le dernier sens, & il comprend celui que les Grecs apelloient κόλακα, un flateur outré, & ἄρεσκον, un Courtisan qui contrefait l'ami.

3 *Ut*

pue, n'eſt pas tenté de l'aller ſecourir, quoique ce gueux verſe un torrent de larmes, & qu'en jurant par le ſaint Oſiris, il diſe: Croyez-moi, je ne me moque point; cruels, venez relever un pauvre eſtropié. Tout le voiſinage s'enroue à force de lui crier: A d'autres, cherche des gens qui ne te connoiſſent point.

nombre des villes de Toſcane. Suétone & Aurelius Victor ne l'apellent point autrement, & celle-ci eſt la ſeule qui convienne à la penſée d'Horace. Il conſeille à Scéva de ſe retirer dans un lieu deſert, éloigné du bruit des hôtelleries & des voitures. Or *Ferentinum* des Latins, conclud le P. S. étoit juſtement une ville de grand paſſage ſur le chemin Labican, au lieu que celle des Toſcans étoit écartée de toute route.

21 *Vilia verùm es*] M. Bentlei & M. Cuningam ont mis *vilia rerum*, que Lambin a trouvé dans un manuſcrit, & Cruquius dans deux autres; & le P. S. a adopté cette leçon.

23 *Color*] Le P. S. prend *color* pour l'habit & il croit que cela a raport à ce que Platon dit un jour à Ariſtippe: *Tibi ſoli & chlamidem ferre & pannoſum eſſe datum eſt.*

25 *Duplici panno*] Un manteau de groſſe laine, & auſſi épais que deux, comme le P. S. l'a entendu. M. Dacier, dit-il, a ramaſſé ici beaucoup de doctrine ſur le manteau des Grecs & ſur la *Diploïde* des Philoſophes Cyniques. J'ai pris la choſe plus ſimplement, ajoute-t'il, & il me paroît que je ſuis entré dans la penſée d'Horace, qui a voulu ſeulement donner l'idée d'un manteau de groſſe laine, *duplici panno*, pour l'opoſer au manteau de pourpre, *purpureum amictum*.

36 *Non cuivis homini*] Suidas, au raport d'Eraſme, dit que la difficulté d'aborder à Corinthe par mer donna lieu à ce proverbe. D'autres apliquent cela à Laïs. Mais outre que je crois, dit le P. S. que ce ſecond ſens du proverbe ſupoſe le premier, il ne ſauroit convenir à la penſée d'Horace, qui demande quelque choſe de plus noble. Ce qu'il dit deux vers après, *fecit-ne viriliter*, confirme mon explication, ajoute ce Pere. M. Dacier avoue que ce vers, *non cuivis homini &c.* lui déplaît, & il ſoupçonne qu'il a été ajouté au texte. Je n'en ſuis point ſurpris, conclud le P. S. En s'écartant du parti que j'ai ſuivi, on ne peut guere le réduire à une penſée ſerieuſe & digne d'Horace.

A LOLLIUS.

EPITRE XVIII.

SI je vous connois bien, Lollius, vous éviterez ſur toutes choſes de paſſer pour flateur auprés de ceux avec qui vous ſerez profeſſion d'amitié. Autant qu'une Dame vertueuſe eſt differente d'une courtiſane dans ſon port & dans

3 *Ut matrona meretrici diſpar erit*] On ne peut rien voir de plus juſte que cette comparaiſon d'un flateur avec une courtiſane, & d'un veritable ami avec une femme chaſte & vertueuſe. Autant que celle-ci eſt éloignée de la premiere, autant le veritable ami eſt éloigné du flateur. Si l'on prend la peine de parcourir les vices d'un flateur, on trouvera que ce ſont les mêmes que ceux d'une courtiſane; l'un & l'autre n'ont que leur plaiſir & leur utilité en vue ſans aucun égard pour l'honnêteté: de ſorte que l'on peut fort bien apliquer au métier de la courtiſane la definition que Platon fait de la flaterie, ὁμιλία ἡ πρὸς ἡδονὴν ἄνευ τοῦ βελτίστου, *un commerce de plaiſir ſans honneur:* où celle de Théophraſte, *un commerce honteux, mais utile à celui qui le fait:* ὁμιλία αἰσχρὰ συμφέρουσα δὲ τῷ κολακεύοντι. Tout de même, les qualités d'une femme chaſte & vertueuſe conviennent parfaitement au veritable ami. C'eſt pourquoi Ariſtote apelle la vertu, qui tient le milieu entre la rudeſſe & la flaterie, il l'apelle, dis-je, φιλίαν & σεμνότητα, *amitie* & *gravité*. Au reſte je ſuis perſuadé qu'Horace a pris l'idée de cette comparaiſon dans un paſſage du Phedre, où Platon met en même rang la courtiſane & le flateur κόλακα καὶ ἑταίραν, qu'il apelle des animaux dangereux, mais agréables. Plutarque dans ſon excellent Traité, comment

Discolor, infido scurræ distabit amicus.
Est huic diversum vitio vitium prope majus,
Asperitas agrestis, & inconcinna, gravisque,
Quæ se commendat tonsâ cute, dentibus atris,
Dum vult libertas mera dici, veraque virtus.
Virtus est medium vitiorum, & utrinque reductum.
Alter, in obsequium plus æquo pronus, & imi
Derisor lecti, sic nutum divitis horret,

Sic

ment on poura discerner le flateur d'avec l'ami, a apellé de même l'amitié du flateur une amitié de courtisane, φιλίαν ἑταιρικήν; & il l'opose à la veritable amitié, qu'il apelle chaste & pudique, φιλίαν ἀληθινὴν καὶ σώφρονα.

4 *Discolor*] Horace se sert de ce terme, parceque les honnêtes femmes n'étoient pas habillées comme les courtisanes: celles-ci portoient des habits de toutes sortes de couleurs, que les autres ne portoient point.

Infido scurra] L'infidelité est inséparable de la flaterie; c'est aussi en cela que le flateur ne ressemble pas mal à la courtisane; l'un & l'autre suivent la Fortune, & changent avec elle. C'est pourquoi Horace a dit dans l'Ode XXXV. du Liv. I.

At vulgus infidum & meretrix retro
Perjura cedit.

Mais l'infidele vulgaire, & la courtisane, toujours perfide, se retirent.

On peut voir dans Plutarque le Traité que je viens de citer.

5 *Est huic diversum vitio vitium prope majus*] Il n'y a point de vice qui n'ait son vice oposé. Celui qui est oposé à la flaterie, c'est la rudesse & la dureté; l'un peche par le trop, & l'autre par le trop peu de complaisance: or ce dernier excès est en quelque façon plus vicieux, comme Horace le déclare ici: car il est plus facile de retrancher que d'ajouter; & l'on corrigera toujours plutôt le naturel d'un flateur que celui d'un homme dur & sauvage: outre que ce dernier est bien plus incommode que l'autre dans la societé. Quoique cela soit vrai à cet égard, Horace ne laisse pas d'adoucir sa proposition en disant *prope*. Car la flaterie est un si grand vice qu'il y auroit de la témerité à dire crument que la dureté est un plus grand vice encore. Il faut quelque insinuation, quelque adoucissement.

6 *Asperitas agrestis & inconcinna, gravisque*] Ce qu'Horace apelle ici *asperitatem agrestem*, les Grecs le nommoient αὐθάδειαν, qui est proprement le vice de ceux qui s'estimant trop eux-mêmes, contredisent à tout, & condamnent tout ce que les autres font. C'est pourquoi Aristote les apelle δυσκόλους & δυσέριδας, *fâcheux* & *pointilleux*; & les compare fort justement à une enclume qui, sans jamais céder, repousse toujours le marteau. Platon leur attribue τὸ ἄγριον καὶ ἀπηνές, *la rusticité* & *la dureté*, c'est-à-dire *asperitatem agrestem*, comme Horace s'en explique. On voit donc ici, comme dans Aristote, les deux vices oposés, ἄρεσκος ou κόλαξ, le flateur; & δύσερις ou αὐθάδης le pointilleux, ou le méprisant. Entre ces deux extrémités est celui qu'Aristote apelle ὁμιλητικόν celui qui sait vivre, & en qui la gravité se trouve mêlée avec la douceur & la gayeté. Platon écrit dans la IV. Lettre, *que cette fierté méprisante est voisine de la solitude*, αὐθάδεια ἐρημίᾳ ξύνοικος, parceque tout le monde fuit ceux qui tombent dans ce defaut. Et Plutarque a fort bien dit, Οὐδὲ γὰρ ἀηδὴς ὁ φίλος, οὐδὲ ἄκρατος, οὐδὲ τῷ πικρῷ σεμνόν, ἡ φιλία καὶ αὐστηρῷ· ἀλλ' αὐτὸ δὴ τοῦτο τὸ καλὸν καὶ τὸ σεμνὸν αὐτῆς, ἡδὺ καὶ ποθούμενόν ἐστι. παρὰ δ' αὐτῇ χάριτές τε καὶ ἵμερος οἰκί' ἔθεντο. *L'ami ne doit être ni desagréable, ni dur; car l'amitié ne se rend point recommandable par la séverité & par la rudesse, mais par la grace & par la douceur; & c'est près d'elle, comme dit un Poëte, que les Graces & l'Amour ont fixé leur demeure.*

Inconcinna] *Cinnus* est proprement un mélange; *concinnus*, ce qui se mêle & s'ajuste bien avec une autre chose: *inconcinnus* est donc tout le contraire, ce qui ne peut ni s'ajuster ni compâtir, & cette épithete convient fort bien à une humeur sauvage qui blâme tout.

Gravisque] Incommode, importune, δεινή: car ce n'est pas ici δεινὴ *grave*, à moins qu'on ne l'entende d'une gravité vicieuse, comme ce mot *gravité* se prend quelquefois dans notre langue en mauvaise part.

7 *Quæ se commendat tonsâ cute, dentibus atris*] Ceux qui affectoient cette austerité sauvage, ne la temoignoient pas seulement par leur humeur; ils la faisoient paroître sur toute leur personne, en se négligeant extrêmement eux-mêmes; comme, par exemple, en ne se faisant la barbe qu'au ciseau, &

en

dans ſes habits, autant un ami eſt different du flateur. Mais il y a un vice opoſé à celui-là, & qui, *ſi je l'oſe dire*, eſt preſque plus grand. C'eſt une groſſiereté ſauvage & importune, qui ſe fait valoir par une longue barbe, & par des dents noires, pendant qu'elle affecte de paſſer pour liberté toute pure, & pour veritable & ſincere vertu. *Mais* la vertu eſt un milieu entre deux vices, également éloigné des deux extrémités. Le flateur, toujours enclin à une complaiſance outrée & vicieuſe, comme ces bouffons qu'on met à table au bas bout, obſerve avec tant de ſoin le moindre clin d'œil de celui à qui il fait la cour, il répete avec tant d'affectation toutes ſes paroles, & releve avec tant d'em-

en ſe laiſſant venir les dents noires. C'eſt le veritable ſens de ce paſſage, que Torrentius a mal pris en l'expliquant d'un homme qui raſe juſqu'à la peau, qui va juſqu'au vif, qui ne ſouffre aucun vice, & qui mord tout le monde ſans qu'on puiſſe s'en garantir. Rien n'eſt plus éloigné du ſens d'Horace.

8 *Dum vult libertas mera dici*] En effet il ſemble qu'il y ait une eſpece de vertu & de liberté à négliger ainſi ſon corps, & à ne ſe pas aſſervir à la tirannie des modes. Mais au fond cette négligence n'a que l'aparence de la vertu, dont elle n'eſt tout au plus qu'un accident, comme on l'a vu ailleurs.

9 *Virtus eſt medium vitiorum & utrinque reductum*] La vertu ne peut jamais conſiſter que dans la médiocrité, c'eſt-à-dire dans un juſte milieu qui ſoit également éloigné des deux extrémités: car elle ſe perd autant par l'excès que par le defaut. Mais cette médiocrité, ou ce milieu, n'eſt pas toujours le même pour tout le monde; car ce n'eſt pas un milieu de la choſe, comme dit fort bien Ariſtote, il ſeroit toujours égal; c'eſt un milieu par raport à nous: μέσον δὲ, οὐ τὸ πράγματος, ἀλλὰ τὸ πρὸς ἡμᾶς. & par conſéquent il change ſelon les perſonnes, les circonſtances & les occaſions. C'eſt le milieu Géometrique, qui eſt ſi vanté par les Anciens; au lieu que l'autre eſt le milieu Arithmétique, que Plutarque apelle *vil* & *populaire*. En un mot, ce qui ſeroit pour l'un le milieu entre deux vices, ne le ſeroit plus pour l'autre, & deviendroit même un vice, s'il étoit dans le même dégré: car l'égal peche par l'excès dans celui qui a beſoin de moins, & par le defaut dans celui qui a beſoin de plus. Voilà la doctrine d'Ariſtote & la veritable explication de ce paſſage d'Horace, qu'on avoit négligé d'éclaircir.

10 *Alter in obſequium plus æquo pronus*] *Obſequium* eſt proprement une douceur de mœurs, une complaiſance honnête; mais lorſqu'on la pouſſe plus loin qu'elle ne doit aller, elle dégénere en flaterie, qui eſt le vice qu'Horace combat; c'eſt pourquoi il dit *plus æquo*.

Et imi deriſor lecti] Mot à mot, *& qui ſe moque de ceux qui ſont aſſis au bas bout*. Voilà comme on a expliqué ce paſſage. Mais je ſuis perſuadé que ce n'eſt pas-là le ſens. Horace ne parle que du vice d'un ami flateur par raport au grand Seigneur qu'il flate. Car un homme peut flater ſon ami ſans railler ceux qui ſont aſſis à table au bas bout, c'eſt-à-dire les bouffons & les paraſites, qui ont plus accoutumé de railler les autres que d'être raillés, outre qu'il n'eſt point queſtion ici de ce qui ſe paſſe à table. Horace fait une propoſition générale, & pour rendre plus ſenſible & plus odieux le vice de cet ami flateur, il dit admirablement qu'en outrant la complaiſance il tombe dans le defaut de ces bouffons de profeſſion, qu'il apelle dans la Satire VIII. du Livre II. *imi convivæ lecti*, & ici *deriſores imi lecti*, *bouffons aſſis au bas bout*. Car *deriſor* eſt la même choſe que plaiſant, bouffon, flateur, paraſite, &c. comme dans ce vers de Plaute, Capt. I.

Scio abſurdè dictum hoc deriſores dicere.

Je ſais bien que les bouffons, les paraſites diront que cela eſt abſurde.

Et dans ce paſſage de l'Art Poëtique:

Deriſor vero plus laudatore movetur.

Le flateur eſt plus ému que celui qui ne donne que de veritables louanges.

Et les bouffons, les paraſites, ſont apellés *deriſores*, parceque leur métier eſt de ſe moquer même de ceux qu'ils mangent, & qu'ils font ſemblant de louer. Il y a ſur cela un beau mot de Séneque dans ſa Lettre XXVII. *Satellius Quadratus ſtultorum divitum adroſor, & quod ſequitur arriſor, & quod duobus his adjunctum eſt, deriſor.* Voilà pourquoi j'ai traduit, *comme ces bouffons qu'on met à table au bas bout.* Car il n'y a rien qu'un honnête homme doive plus éviter que de reſſembler à ces gens-là.

11 *Sic nutum divitis horret*] Il obſerve avec grand reſpect le moindre ſigne que fait le riche à qui il veut plaire, & qu'il fait ſemblant de craindre. Il a été aſſez parlé de la force de ce mot *horret* ſur le vers 64.

Sic iterat voces, & verba cadentia tollit,
Ut puerum sævo credas dictata magistro
Reddere, vel partes mimum tractare secundas.
Alter rixatur de lanâ sæpè caprinâ,
Propugnat, nugis armatus. Scilicet ut non
Sit mihi prima fides, & verè quod placet, ut non
Acriter elatrem, pretium ætas altera sordet.
Ambigitur quid enim? Castor sciat an Docilis plus:
Brundusium Numicî melius via ducat an Appî.

Quem

64 de l'Epitre VII. *Plutarque dans son Traité de l'éducation des enfans a fort bien dit des flateurs, *ad nutum divitum vivunt*; κόλακες, οἱ πρὸς τὸ τῶν πλουσίων ζῶντες.*

12 *Sic iterat voces, & verba cadentia tollit*] Horace met dans ce portrait du flateur des traits qui ont échapé à ceux qui ont fait avant lui des caracteres. Celui-ci est un des plus naturels. Car on ne peut rien voir de plus plaisant qu'un flateur, qui, pour faire admirer ce que son maître dit, répete ses propres mots, & releve ceux qui tombent, c'est-à-dire ceux ausquels on ne prend pas garde; car c'est ce que signifie proprement *verba cadentia*. Et Horace a pris cette expression d'un beau passage d'Aristophane dans les Guêpes, où le Chœur dit aux spectateurs:

------- νῦν
Μὲν τὰ μέλλοντ' εὖ λεγέσθαι
Μὴ πέσῃ φαύλως χάμαζ' εὐλαβεῖσθε.

Presentement donc, Messieurs, prenez bien garde que tout ce qu'on va vous dire de beau, ne tombe malheureusement à terre.

13 *Ut puerum sævo credas dictata magistro reddere*] Horace ne pouvoit rendre cette action du flateur plus sensible que par l'image d'un écolier qui repete en tremblant ce que son maître vient de lui dicter. C'étoit la coutume des Régens de dicter les leçons à leurs écoliers, comme Horace dit qu'Orbilius lui dictoit les vers de Livius Andronicus:

------ memini quæ plagosum mihi parvo
Orbilium dictare. ------

Et c'est sur cela qu'est fondé le mot que Cesar dit de Sylla, qui se démettoit de la Dictature: *Eum nescire litteras qui Dictaturam deponeret. Que c'étoit un mauvais Regent puisqu'il cessoit de dicter.* Il joue sur l'équivoque du mot *dicter*, qui est un terme de Régent & de Souverain.

14 *Vel partes mimum tractare secundas*] Voici une autre image. Ce flateur qui observe & tâche de faire paroître son maître, est comme un comédien, un mime qui a le second rôle, & qui tâche de faire paroître celui qui a le premier. *Mimus qui tractat secundas partes* est *mimus secundarum partium*, un acteur qui a le second rôle, & qui se rabaisse exprès pour servir de lustre à l'acteur principal; comme il a été remarqué sur le 46. vers de la IX. Satire du Liv. I. Mais pour juger de la beauté & de la justesse de cette image, il faudroit savoir mieux que nous ne le savons aujourd'hui de quelle maniere jouoient ces seconds acteurs; car il paroît par ce passage & par beaucoup d'autres, qu'ils imitoient le premier acteur, auquel ils servoient comme d'aide. C'est pourquoi Séneque dit, en parlant d'un homme qui avoit pris le parti d'aplaudir à tout ce que Celius diroit: *Optimum judicavit quidquid dixisset sequi & secundas agere. Il jugea que le meilleur étoit de suivre tout ce qu'il diroit, & de jouer le second rôle.* Or j'avoue que je ne conçois pas bien de quelle maniere cela pouvoit se faire sans fatiguer le spectateur, & je ne suis point du tout content de ce que l'on a écrit sur cette matiere; car on ne touche point aux difficultés. Au moins suis-je bien persuadé que la circonstance, que Suetone raporte dans le LVII. chapitre de la Vie de Caligula, en parlant de ces seconds acteurs, qui pour imiter le premier, se mirent tous à vomir du sang, & en inonderent la scene, nous déplairoit fort aujourd'hui, & lasseroit la patience la plus opiniâtre & la plus constante. Pour se faire une idée de ces seconds acteurs, il faut s'imaginer qu'ils étoient comme ce valet qu'on voit aux Danseurs de corde, qui répete tous les tours que fait son maître, & toutes les paroles qu'il dit, & les répete grossierement & en ridicule pour faire paroître celui qui joue le premier rôle, & pour faire rire le spectateur. C'étoit précisément la même chose. Mais il ne faut pas croire que cela se fît dans toutes les pieces. Cela ne se pratiquoit que dans les Mimes, où ces seconds & troisiemes acteurs pouvoient être d'un grand secours pour faire entendre tout ce que faisoit & que disoit le premier. Voilà pourquoi Horace dit *aut mimum partes, &c.*

15 *Alter*

d'empressement ses bons mots, que vous croiriez que c'est un écolier qui répete sa leçon après son maître, ou un second acteur qui veut faire valoir le premier. Mais celui qui a le vice contraire, dispute sur un pied de mouche, armé de sotises il combat toutes vos raisons. Quoi! dit-il est ce que je n'en serai pas cru preferablement à tout autre? Est-ce que je ne dirai pas mes veritables sentimens sans garder aucunes mesures? La plus longue vie ajoutée encore à la mienne seroit un prix trop bas pour m'obliger à me rétenir. Et dequoi s'agit-il, je vous prie? C'est de savoir si le gladiateur Castor est plus habile que Docilis: si la voie de Numicius est plus courte & meilleure que celle d'Appius pour aller à Brindes. Celui qui se ruine auprès des femmes, celui qui

15 *Alter rixatur de lanâ sæpe caprinâ*] Comme il a fait le portrait du flateur, il va le faire de celui qui a le vice oposé, c'est-à-dire du fâcheux, du pointilleux, dont il a été parlé sur le 6. vers. Et l'on ne peut rien voir de mieux peint que ce caractere d'un homme qui se fâche de tout, qui s'opose à tout, qui contredit à tout, & qui n'est jamais du sentiment des autres. Théophraste l'avoit fait avant lui dans le chapitre XVI. Mais Horace a pris un autre chemin. On peut dire que le premier, en marquant tous les principaux traits de cet original, n'a eu en vue que son siecle & son pays; au lieu qu'Horace, en ne marquant que de certains traits légers, a fait un caractere reconnoissable partout & dans tous les siecles.

De lanâ caprinâ] C'étoit un proverbe Latin, *sur la laine de chevre*, pour dire *sur rien:* car les chevres n'ont point de laine, mais du poil.

16 *Propugnat nugis armatus*] Il ne faut point démonter ce mot *propugnat*, pour en faire *pugnat pro nugis*; cela perd toute la grace de ce passage, qui consiste dans ce mot, *nugis armatus*, armé de sotises & de bagatelles. *Propugnat* est ici un verbe absolu, *il s'opose à tout, il dispute sur tout.*

Scilicet ut non sit mihi prima fides] L'amour propre est inséparable de ce caractere: dès qu'un homme a fait profession de franchise & de liberté, il veut être cru preferablement aux autres.

17 *Et verè quod placet ut non acriter elatrem*] Cet homme croit qu'il n'y a point d'emportement qui ne lui soit permis, parcequ'il parle avec franchise, & ne dit que ce qu'il sent. Et il ne fait aucune difference ni des tems, ni des lieux, ni des sujets qu'on traite, ni des personnes avec qui on les traite. Mais la raison se trouve bien rarement du côté de ceux qui font tant de bruit, & l'on peut apliquer à ces disputeurs outrés ce que Quartilla dit dans Petrone:

Et qui non jugulat, victor abire solet.

Celui qui n'égorge pas les gens, sort d'ordinaire victorieux.

18 *Pretium ætas altera sordet*] Cette expression est heureuse, *encore une vie ajoutée à la mienne me paroitroit une recompense trop vile.* C'est-à-dire que pour la plus longue vie il ne voudroit pas ne pas dire ses sentimens. C'est ce que nous disons, *j'aimerois mieux mourir*: car chaque langue a ses manieres.

19 *Castor sciat an Docilis plus*] Voilà un sujet bien important, & qui merite bien que l'on s'échauffe. Il s'agit de savoir qui est le plus habile de Castor ou de Docilis, qui étoient deux gladiateurs de ce tems-là, ou plutôt deux comédiens: car le mot *sciat* conviendroit peut-être mieux à ceux-ci qu'aux autres.

20 *Brundusium Numici melius via ducat an Appi*] Il faut lire comme le vieux Commentateur, *Minuci*, & non pas *Numici*. Il y avoit deux chemins qui menoient de Rome à Brindes; le chemin Appien, qui avoit été pavé par le Censeur Appius, & le chemin Minucien, qui avoit été fait par Minucius Augurinus Intendant des vivres. Le premier passoit par Terracine, Formies, Sinuesse, le long de la mer; & le dernier prenoit par le haut, passoit par les montagnes des Sabins, & traversoit le pays des Marses, des Samnites, & la Pouille Peucétienne. Ciceron parle de cette voie Minuciene dans la VI. Lettre du IX. Livre à Atticus: *Cohortesque sex, quæ Albæ fuissent, ad Curium viâ Minuciâ transisse. Que les six Compagnies, qui étoient à Albe, étoient allé se rendre à Curius par le chemin Minucien.* Ces Compagnies étoient dans Albe du pays des Marses, près du lac Fucin, & par conséquent elles ne pouvoient prendre d'autre chemin que le chemin Minucien. La porte par laquelle on sortoit pour prendre ce chemin, étoit aussi apellée *Minucia*, de ce même Minucius Augurinus, en l'honneur duquel le peuple avoit érigé un bœuf doré, pour reconnoitre le service qu'il avoit rendu à la République en découvrant les desseins de Melius, qui pour se faire Roi, tâchoit de corrompre le peuple en lui faisant des largesses de bled dans un tems de famine. Tite Live, Livre IV.

 21 *Quem*

Quem damnosa Venus, quem præceps alea nudat,
Gloria quem supra vires & vestit & ungit:
Quem tenet argenti sitis importuna famesque,
Quem paupertatis pudor & fuga. dives amicus,
Sæpè decem vitiis instructior, odit & horret:
Aut, si non odit, regit: ac, veluti pia mater,
Plus quàm se sapere, virtutibus esse priorem
Vult: & ait prope vera: Meæ (contendere noli)
Stultitiam patiuntur opes: tibi parvula res est.
Arcta decet sanum comitem toga: desine mecum
Certare. Eutrapelus cuicunque nocere volebat,
Vestimenta dabat pretiosa: beatus enim jam

Cum

21 *Quem damnosa Venus, quem præceps alea nudat*] Il passe à d'autres préceptes, & il fait connoître à Lollius que les débauchés, les joueurs, les glorieux, les avares, & ceux qui rougissent de la pauvreté, sont odieux aux Grands. Si Lollius avoit su profiter de ces avis, il ne seroit pas tombé dans le desespoir qui le porta à se tuer lui-même.

Præceps alea] C'est une belle épithete; le jeu qui précipite les hommes dans des abimes dont ils ne peuvent jamais se tirer.

22 *Gloria quem supra vires & vestit & ungit*] Il y a de l'imprudence à un homme qui est attaché à un Prince, ou à quelque autre grand Seigneur, de faire plus de dépense que son bien ne le peut permettre; quand il auroit assez de bien pour y fournir, il faut toujours qu'il fasse en sorte que pour les habits, pour les équipages & pour la table, on puisse reconnoître le maître d'avec le valet.

An quodcumque facit Mæcenas te quoque verum est,
Tanto dissimilem, & tanto certare minorem?

Plaute a fort bien dit dans le Prologue du Marchand:

Nec pol profecto quisquam sine grandi malo,
Præquam res patitur, studuit elegantiæ.

Jamais personne ne se jette dans la propreté & dans la magnificence, plus que son bien ne peut le permettre, qu'il n'en reçoive un préjudice considérable.

Ungit] Sous ce mot sont comprises les essences, les parfums, & la table même.

23 *Quem tenet argenti sitis importuna famesque*] Car cette soif d'argent doit être toujours suspecte. Ce fut cela particulierement qui perdit Lollius; car il prit à toutes mains, & pilla ses provinces.

24 *Quem paupertatis pudor & fuga*] Quand on a tant de honte de la pauvreté, & qu'on la trouve si terrible, il n'y a rien qu'on ne fasse pour l'eviter; & un grand Seigneur ne doit pas attendre beaucoup d'amitié d'un homme si lâche.

Dives amicus, sæpe decem vitiis instructior, odit & horret] C'est une verité constante, que la ressemblance fait l'amitié; cependant Horace nous assure ici qu'un grand Seigneur, qui a toutes sortes de vices, hait ces mêmes vices, & de moindres encore dans son ami, & cela est vrai. L'amitié vient toujours de la ressemblance de la vertu, & ne peut jamais venir de la ressemblance du vice, laquelle produit ordinairement la haine: car dans le vice regne toujours l'amour propre, qui ne peut souffrir que les autres ayent les mêmes plaisirs que nous. D'ailleurs les grands Seigneurs, qui veulent jouir des infames plaisirs de leurs débauches, sont souvent bien aises de cacher leurs vices sous les vertus de leurs amis; & on peut justement leur apliquer ce que Ciceron dit en un autre sens dans le Traité de l'Amitié, sect. XXII. *Sed plerique perversè, ne dicam impudenter, amicum habere talem volunt, quales ipsi esse non possunt. Mais plusieurs ont l'injustice, pour ne pas dire l'impudence, de vouloir avoir des amis tels qu'ils ne sauroient être eux mêmes.* Voilà un grand avantage que la vertu a sur le vice, d'être aimée par les vicieux, comme par les vertueux; au lieu que le vice est souvent l'objet de la haine des uns & des autres.

26 *Aut si non odit, regit*] Si les grands Seigneurs ne haïssent pas entierement leurs amis pour leurs vices, ils prennent de là occasion de les régenter, & d'exercer sur eux leur tirannie.

Ac veluti pia mater plus quàm se sapere] Voilà une plaisante comparaison: comme une mere pieuse

qui se laisse dépouiller par le jeu, celui que sa vanité oblige à faire plus de dépense que son bien ne le peut permettre, celui qui a une faim & une soif d'argent, que rien ne sauroit remplir, celui qui a honte de la pauvreté, & qui la fuit par toutes sortes de voyes, tous ces gens là sont haïs des grands Seigneurs, souvent mille fois plus vicieux; ou, s'ils n'en sont pas haïs, ils en sont maitrisés. Les grands Seigneurs sont pour leurs amis ce que les bonnes meres sont pour leurs enfans. Ils veulent qu'ils soient plus sages qu'eux, & qu'ils ayent plus de vertu. Mes richesses, disent-ils, & ils ont presque raison, me permettent d'etre fou, ne vous mesurez point a moi: Vous avez peu de bien: une robe étroite & courte est séante à un Courtisan bien sensé. Cessez de vouloir m'imiter ou me surpasser. Quand Eutrapelus vouloit nuire à quelqu'un, il n'en savoit pas de meilleur moyen que de lui envoyer des habits magnifiques: car, disoit-il, cet homme-là se croyant déja le favori de la fortune, en prenant ces

pieuse & chaste veut que sa fille soit encore plus vertueuse qu'elle, s'il est possible; tout de même, un grand Seigneur vicieux veut que ses amis soient plus sages que lui. Il est aisé de voir qu'Horace a voulu faire une comparaison ironique pour le ridicule.

28 *Et ait prope vera*] Il est bon de remarquer la sagesse & la justesse d'Horace dans ce jugement. Quand un grand Seigneur dit que ses richesses lui permettent d'être fou, Horace nous aprend que cela est presque vrai. Il ne dit pas que cela est vrai, mais presque vrai; c'est-à-dire que cela n'est vrai qu'en un certain sens: car il n'est pas plus permis à un riche qu'à un pauvre d'être fou; mais quand un riche & un pauvre ont la même folie, le riche n'est pas si fou que le pauvre, parceque si ses richesses n'autorisent pas sa folie, elles la souffrent.

29 *Stultitiam patiuntur opes*] Les richesses ne se contentent pas de souffrir la folie, elles la font naître & l'entretiennent. C'est pourquoi Aristote dit que le riche est fou. Et Isocrate, que la folie & l'intemperance sont les compagnes inséparables des riches.

30 *Arcta decet sanum comitem toga*] *Comes*, un homme qui s'attache à un grand Seigneur, à un Prince, & qui est de sa Cour. Ces gens la doivent avoir des robes moins amples & moins magnifiques que leur maître. C'est comme il a dit dans l'Epitre VII. *Parvum parva decent.* Car la robe est ici pour tout, pour les habits, les bâtimens, la table, l'équipage, le train. * Le précepte qu'Horace donne ici est plein de sens. C'est le même que Parménion donnoit à *Philotas* son fils, qui étoit si plein de vanité & faisoit une si grande profusion de ses richesses, que dans sa table, dans ses habits, dans son train & dans tout son équipage il contrefaisoit la grandeur & la magnificence d'un Prince. Ce sage Courtisan lui dit un jour, *mon fils, fais-toi plus petit.* *

Desine mecum certare] Comme il a dit dans la Satire III. du Livre II. *tanto certare minorem.* !

31 *Eutrapelus*] C'est Volumnius, intime ami de Ciceron, & qui avoit tant d'esprit, tant de finesse, & tant de goût pour les railleries & les plaisanteries, qu'il en acquit le surnom d'Eutrapelus; & que Ciceron lui écrivoit; que dans ce genre il ne craignoit que lui seul, & méprisoit tous les autres. *Urbanitatis possessionem, amabo, quibusvis interdictis defendamus, in quâ te unum metuo, cæteros contemno.* Ce même Volumnius aiant un jour écrit à Ciceron sans mettre le surnom *Eutrapelus*, Ciceron lui écrivit que d'abord il avoit pris sa Lettre pour une Lettre de Volumnius le Sénateur, mais qu'ensuite la finesse & le sel de ses railleries & de son urbanité le détromperent, & lui firent connoitre qu'elle venoit de lui. *Deinde eutrapelia litterarum fecit ut intelligerem tuas esse.* Où il est aisé de voir que par le mot *eutrapelia*, qui en Grec signifie *plaisanterie*, il fait allusion au surnom de Volumnius, qui est *Eutrapelus*, c'est-à-dire *railleur, plaisant*; comme dans ce beau passage de Théognis:

Νῦν δὲ τὰ τῶν ἀγαθῶν κακὰ γίγνεται ἐσθλὰ κακοῖσιν
Ἀνδρῶν, γίγνονται δ' εὐτραπέλοισι νόμος.

Aujourd'hui les maux, qui arrivent aux gens de bien, font plaisir aux méchans, & servent de sujet de chanson aux railleurs,

Cuicumque nocere volebat, vestimenta dabat pretiosa] C'étoit une plaisanterie d'Eutrapelus, qui disoit qu'il falloit donner à ses ennemis de belles robes,

Cum pulcris tunicis sumet nova consilia , & spes :
Dormiet in lucem : scorto postponet honestum
Officium : nummos alienos pascet : ad imum
Thrax erit , aut olitoris aget mercede caballum.
Arcanum neque tu scrutaberis ullius unquam :
Commissumque teges, & vino tortus & ira.
Nec tua laudabis studia, aut aliena reprendes :
Nec, quum venari volet ille, poëmata panges.
Gratia sic fratrum geminorum, Amphionis atque
Zethi, dissiluit : donec suspecta severo
Conticuit lyra : fraternis cessisse putatur

Mo-

bes, etant bien assuré qu'avec ces belles robes ils changeroient bientôt d'inclinations, & que ce seroit infailliblement leur perte : *dabat* il donnoit pour *il conseilloit de donner.*

33 *Cum pulcris tunicis sumet nova consilia*] Il n'y a rien de plus certain que ce jugement d'Eutrapelus. La plupart des hommes changent d'inclination & de vie en changeant d'habit. Dès qu'ils se voyent un peu propres, ils ne pensent plus qu'à leur plaisir, & ils font comme le Gripus de Plaute, lequel ayant trouvé un tresor, renonce pour jamais à sa pêche , & ne pense qu'à faire grande chere, qu'à se promener, & qu'à bâtir.

34 *Scorto postponet honestum officium*] Une courtisane lui fera oublier tous les devoirs d'un honnête homme. Car c'est ce que signifie *honestum officium :* cultiver ses amis , les servir , être bon citoyen, &c.

35 *Nummos alienos pascet*] Cela est heureusement dit, *il nourira les écus des autres* : car les interêts sont la nouriture qui nourit & fait croître le principal. Ceux qui ont lu *nummos alienos poscet,* ont gâté le passage.

Ad imum Thrax erit] Comme on est devenu riche tout d'un coup, on redevient aussi pauvre tout d'un coup , avec cette difference pourtant, que la Fortune ne nous laisse jamais dans le même état où elle nous a pris, & qu'elle nous fait toujours tomber beaucoup plus bas. Et la raison en est bien évidente.

36 *Thrax erit*] C'est-à-dire, il sera gladiateur. On apelloit *Thrace* une espece de gladiateurs qui étoient armés d'un bouclier qu'on apelloit *parma,* & d'une épée en forme de faux, apellée *harpé* & *sica*; & c'etoient proprement les armes des peuples de Thrace, d'où etoient venus ces premiers gladiateurs : c'est pourquoi on a dit *Threcidicis pugnare,* combatre avec cette épée & ce bouclier. Les Thraces combattoient ordinairement contre les Mirmillons. Horace parle plutôt ici des Thraces que des autres gladiateurs , parcequ'ils étoient les plus infames & les plus décriés , & qu'on les louoit ordinairement pour des meurtres & des assassinats.

Aut olitoris aget mercede caballum] S'il n'est pas assez fort & assez adroit pour être gladiateur, il sera valet de jardinier, pour aller vendre des herbes au marché.

37 *Arcanum neque tu scrutaberis ullius unquam*] Il n'y a rien de plus mal-honnête que de vouloir savoir les secrets de nos amis : si nous voulons les garder, c'est une charge ou un soin ; & si c'est à dessein de nous en prévaloir & de les trahir, c'est une noire perfidie. On ne doit pas moins se defier d'un homme qui nous demande notre secret que de celui qui voudroit garder notre argent. * M. Bentlei a lu *illius* au lieu de *ullius*. *Illius* , dit-il *potentis amici.* Mais le raport est trop éloigné. Il ne faut rien changer. Le précepte est géneral. Horace dit ici *ullius*, comme il dit plus bas *aliena studia* *.

38 *Commissumque teges*] Quand nos amis veulent nous faire des confidences , c'est à nous à les récevoir, & à leur être fideles. Le Poëte Anaxandrides a fort bien dit sur ce sujet ;

Ὅστις λέγει γὰρ παρακαταθήκην λαβὼν
Ἐξεῖπεν, ἄδικός ἐστιν ἢ ἀκρατὴς ἄγαν.
Ὁ μὲν διακερδὴς, ἄδικος· ὁ δὲ τοῦτο δίχα,
Ἀκρατής. Ἴσως δέ γ' εἰσὶν ἀμφότεροι κακοί.

Celui qui, après avoir reçu le dépôt du secret, le revele, est ou injuste, ou foible. Celui qui le fait pour en profiter, est injuste, & celui qui le fait sans cette raison est foible. Mais l'un & l'autre sont également méchans.

Lollius auroit été heureux s'il avoit profité de cet avis. Il paroit par l'Histoire qu'il manque de fidelité pour le jeune Prince qui avoit été confié à sa conduite, & dont il connoissoit tous les secrets.

En

ces beaux habits, formera de nouveaux desseins, & concévra de nouvelles esperances: il dormira jusqu'à midi: il preferera une courtisane à tous ses devoirs les plus honnêtes: il prendra le soin de faire profiter à ses dépens l'argent de son voisin, & il sera enfin reduit à être Gladiateur, ou valet de jardinier, & menera au marché un cheval chargé d'herbes. Ne vous avisez jamais de sonder le sécret de votre ami; & quand il vous l'aura confié, gardez-le même dans le vin & dans la colere. Ne louez jamais vos inclinations, ne blâmez jamais les inclinations des autres. Quand votre ami voudra aller à la chasse, n'ayez pas la fantaisie de faire des vers: c'est-là justement ce qui rompit l'amitié des deux jumeaux Zéthus & Amphion, jusques à ce que ce dernier eut renoncé à la lire; car on croit qu'Amphion céda enfin à l'humeur trop sévere de Zéthus.

Quo tempore, dit Vellejus, *M. Lollii perfida & plena subdoli ac versuti animi consilia per Parthum indicata, Cæsari fama vulgavit.* Mais j'avertirai en passant que la ponctuation de ce passage est vicieuse, car l'Historien n'a pu vouloir dire, *que la perfidie de Lollius aiant été divulguée par le Parthe, la renommée la porta ensuite aux oreilles de Cesar.* Mais il a voulu dire, *que le Parthe ayant découvert la perfidie de Lollius à Cesar, le bruit s'en répandit ensuite.* Il faut donc lire, *per Parthum indicata Cæsari, fama vulgavit.*

Et vino tortus & irâ] Quand quelqu'un garde le secret dans le vin & dans la colere, il est assez éprouvé, & l'on doit être persuadé qu'on peut lui confier sa vie:

—— Scias
Tum jam ipsum habere posse tuæ vitæ modum:

pour me servir des paroles de Terence dans un autre sens. Horace fait allusion ici à ce qu'il dit dans la Poëtique, que les grands Seigneurs avoient accoutumé d'éprouver leurs amis par le vin, pour voir s'ils étoient dignes de leur amitié:

Reges dicuntur multis urgere culullis
Et torquere mero, quem perspexisse laborent
An sit amicitia dignus. ——

39 *Nec tua laudabis studia, aut aliena reprendes*] Comment ne devroit-on pas pratiquer ce précepte avec les Grands, puisqu'on doit le pratiquer avec ses égaux? comme le bon-homme Simon dit de Pamphile dans l'Andriene:

—— Facilè omnes perferre ac pati
Cum quibus erat cumque unà, iis se dedere,
Eorum obsequi studiis, adversus nemini.

Il avoit une complaisance extreme pour tous ceux avec qui il étoit d'ordinaire, il se donnoit tout à eux, il vouloit tout ce qu'ils vouloient, & ne contredisoit jamais.

40 *Nec quum venari volet ille, poëmata panges*] Il n'y a rien que l'on doive plus éviter avec les grands Seigneurs, que les contretems; & il n'y a rien où l'on manque plus souvent. Vouloir faire des vers lorsque le grand Seigneur que nous servons veut aller à la chasse; c'est, comme dit Théophraste, vouloir aller en masque, & mener les violons chez sa maitresse quand elle a la fievre, & qu'elle est fort mal.

41 *Gratia sic fratrum geminorum Amphionis atque Zethi dissiluit*] Zéthus & Amphion étoient jumeaux, fils de Jupiter & d'Antiope. Leurs inclinations furent si differentes que Zéthus s'adonna à avoir soin des troupeaux, & Amphion s'attacha à la musique. Mais comme Zéthus étoit d'un naturel dur & sauvage, il ne pouvoit souffrir la lire d'Amphion, & il lui en fit si souvent la guerre, qu'Amphion fut enfin obligé d'y renoncer. Euripide avoit écrit au long la querelle de ces deux freres dans son Antiope, que nous n'avons plus: mais Platon nous en a heureusement conservé quelques restes dans son Gorgias, où Calliclès, exhortant Socrate à quiter la philosophie pour la rhétorique, se sert des mêmes raisons que Zéthus disoit à Amphion, pour l'obliger à quiter la musique. Pacuve avoit traduit cette piece d'Euripide; de sorte que ce differend des deux freres étoit une chose fort connue aux Romains.

42 *Donec suspecta severo conticuit lira*] *Severo*, dur, sauvage comme un bon campagnard. C'est pourquoi le vieux Commentateur explique *severo, rustico*. Properce dit de même *durum Zethum*. Et Pacuve le représente comme un homme emporté qui parle durement, & qui employe les menaces:

Minitabiliterque increpare dictis sævis incipit.

43 *Fraternis cessisse putatur moribus Amphion*]

Cette

Moribus Amphion: tu cede potentis amici
Lenibus imperiis; quotiesque educet in agros
Ætolis onerata plagis jumenta, canesque,
Surge, & inhumanæ senium depone Camœnæ,
Cœnes ut pariter pulmenta laboribus emta.
Romanis solenne viris opus, utile famæ,
Vitæque & membris, præsertim quum valeas, &
Vel cursu superare canem, vel viribus aprum
Possis; adde, virilia quod speciosiùs arma
Non est qui tractet. Scis quo clamore coronæ
Prælia sustineas campestria: denique sævam
Militiam puer & Cantabrica bella tulisti,
Sub duce qui templis Parthorum signa refixit,
Et nunc, si quid abest, Italis adjudicat armis.

Ac

Cette particularité n'étoit marquée ni dans la piece Greque, ni dans la piece Latine; car cela ne faisoit rien au sujet, & auroit été mal placé. C'est pourquoi Horace dit *putatur*, qu'on croit qu'Amphion céda enfin à son frere; car le doux cede toujours à l'emporté, & le sage au fou.

44 *Tu cede potentis amici*] Si un frere est obligé de céder à son frere, à plus forte raison un inferieur à son superieur.

45 *Lenibus imperiis*] Les prieres des Grands & leurs volontés, sont des commandemens honnêtes & doux, mais qui ne doivent pas être moins absolus & moins suivis que des ordres.

46 *Ætolis onerata plagis*] L'Etolie étoit une province de Grece, où il y avoit beaucoup de sangliers, & où l'on fit cette celebre chasse du sanglier, Calydonien qui fut tué par Meléagre. Voilà pourquoi Horace apelle ici ces toiles *Ætolas*, d'Etolie.

47 *Et inhumanæ senium depone Camœnæ*] *Senium*, c'est-à-dire *odium*: importunité, chagrin, mauvaise humeur. *Camœna inhumana*, *Muse inhumaine*, c'est-à-dire une Muse *sauvage*, *farouche*, qui rompt le lien de la société, & qui choque l'humeur des autres.

49 *Romanis solenne viris opus, utile famæ*] Saluste apelle pourtant la chasse *une occupation d'Esclave*, *servile officium*; mais ce n'est que par comparaison & par raport à l'excellence de l'esprit. Car d'ailleurs il est certain que la chasse a toujours été fort estimée par les Romains. Pline dans le Panégirique: *Olim hæc experientia Juventutis, hæc voluptas erat: his artibus futuri duces imbuebantur, certare cum fugacibus feris, cursu; cum audacibus, robore; cum callidis, astu: nec mediocre pacis decus habebatur submota campis irruptio ferarum, & obsidione quadam liberatus agrestium labor. C'étoit autrefois l'exercice & le plaisir de la Jeunesse. Les plus grands Capitaines avoient fait cet aprentissage, de disputer de la vitesse avec les bêtes les plus légeres, de la force, avec les plus courageuses, & de la finesse avec les plus rusées. Et c'étoit avoir acquis une gloire considérable au milieu de la paix, que d'avoir delivré les champs de l'insulte des bêtes, & d'une espece de siege le travail des Laboureurs.*

54 *Prælia sustineas campestria*] Les combats qu'on faisoit dans le Champ de Mars. Car ces exercices n'étoient pas seulement pour les jeunes gens, mais aussi pour les gens avancés en âge & en dignité. Dans la Satire VI. du Liv. II. Horace fait entendre qu'il s'exerçoit dans le Champ de Mars avec Mécénas dans un tems où ils n'étoient plus jeunes.

Luserat in campo fortunæ filius . . .

55 *Militiam puer & Cantabrica bella tulisti*] Voici la raison que le savant Cardinal Noris donne pour prouver que Lollius, à qui Horace écrit, n'étoit pas celui qui avoit déja été Consul, mais son fils. Lollius, dit-il, à qui Horace parle, avoit suivi Auguste contre les Cantabres. Or ce Prince faisoit la guerre contre ces peuples l'an de Rome DCCXXVIII. & cette même année Lollius le pere

fuit

thus. Imitez cette complaiſance, rendez-vous de même aux deſirs de votre ami, qui ſont de doux commandemens pour vous ; & toutes les fois qu'il menera à la campagne ſes chiens, ſes toiles, ſes chevaux, levez vous, quitez ce chagrin que vous donne une Muſe farouche, & mettez-vous en état de manger du gibier que vous avez acheté, comme les autres. par vos travaux. La chaſſe eſt un exercice de tout tems en uſage chez les Romains ; elle ſert à la reputation, elle eſt bonne pour conſerver la ſanté, & pour rendre le corps agile. Allez donc, ſurtout, puiſque vous vous portez fort bien, & que vous pouvez diſputer de la viteſſe avec un lévrier, & de la force avec le ſanglier le plus terrible. Ajoutez à cela que perſonne ne manie les armes avec plus de grace & d'adreſſe. Vous ſavez avec quelles acclamations vous ſoutenez tous les combats du champ de Mars. Enfin vous avez été à la guerre dans votre jeune âge, & vous avez ſervi en Eſpagne ſous ce Chef qui a arráché nos enſeignes des temples des Parthes, & qui, ſi quelque coin du monde refuſe encore de reconnoître ſes loix, acheve de le ſoumettre par ſes armes. Et afin que vous ne puiſſiez réculer ni avoir le moindre prétexte, ſouvenez-vous que quoique vous ayez toujours un fort grand ſoin de ne rien faire qui ne ſoit dans toutes les regles de la bienſéance, vous ne laiſſez

fut envoyé en Galatie, où il commanda en qualité de Propréteur. Tout cela eſt vrai, mais la conſéquence que ce grand homme en a tiré, que ce ne peut donc pas être celui à qui Horace écrit, ne me paroit pas juſte. Lollius accompagna Auguſte au premier voyage qu'il fit contre les Cantabres, l'an de Rome DCCXXVI. Cette guerre dura près de quatre ans ; car Auguſte ne revint à Rome qu'en DCCXXIX. l'année de ſon X Conſulat. C'eſt pourquoi Horace a mis *bella*, & non pas *bellum*. Ce ne fut qu'après cette expédition qu'Auguſte envoya Lollius en Galatie ſur la fin de DCCXXVIII. ou au commencement de DCCXXIX. comme Dion l'écrit formellement, Liv. LIII. *Cette guerre finie*, dit-il, *Amyntas étant mort, Auguſte ne donna pas le royaume à ſes enfans, mais il le fit province Romaine. Ainſi la Galatie commença à être gouvernée par un Prefet*, (un Propréteur) Tout cela s'ajuſte parfaitement & ne laiſſe aucun doute.

Puer] Lollius étoit encore aſſez jeune quand il ſuivit Auguſte en Eſpagne, pour être apellé *puer* : car *puer* ſe diſoit ſouvent de gens au-deſſus de trente ans. Il pouvoit même être plus jeune ; car quoiqu'il eût été Conſul en 732. trois ans après la guerre d'Eſpagne, il pouvoit avoir eu une diſpenſe d'âge.

56 *Sub duce qui templis Parthorum ſigna refixit*] Sous Auguſte, qui quatre ans après ſon retour d'Eſpagne, obligea Phraate à lui renvoyer les enſeignes que les Parthes avoient priſes à Craſſus & à Antoine, & tous les priſonniers qu'ils avoient faits. On releva cette particularité comme une victoire ſignalée, & les Poëtes, peuple toujours flateur, en parlerent comme ſi Auguſte lui-même, les armes à la main, & à la tête de ſes troupes, avoit arraché ces enſeignes des temples de ſes ennemis. Voiez l'Ode XV. du Livre IV.

57 *Et nunc, ſi quid abeſt, Romanis adjudicat armis*] Horace écrivoit ſans doute cette Lettre l'an de Rome DCCXLII. dans le tems qu'Auguſte avoit envoyé Tibere contre les peuples de la Pannonie, & Druſus contre les Sicambres : car c'étoit là ce qui empéchoit alors le temple de Janus d'être entierement fermé ; & comme c'étoit très-peu de choſe, Horace pour faire ſa cour, dit comme en doutant, *ſi quid abeſt ; ſi quelque petit coin du monde refuſe encore de ſe ſoumettre*. Ce tour eſt bien fin & bien flateur pour Auguſte. * Cela ſuffit pour faire voir qu'il ne faut pas recevoir le changement que M. Bentlei a fait à ce paſſage en liſant :

Sub duce qui templis Parthorum ſigna refigit,
Nunc, & ſi quid abeſt &c.

En raportant ce *nunc* à *refigit*, comme ſi cette Epitre avoit été écrite l'annee même qu'Auguſte obligea Phraate à lui renvoyer ces enſeignes. Ce ſavant homme eſt bien malheureux ; la ſeule fois qu'il s'eſt aviſé de vouloir aſſigner un tems à un des Ouvrages d'Horace, il s'y eſt trompé. Car cette Epitre ne fut écrite que quatre ou cinq ans après, & lors-qu'Auguſte achevoit de ſoumettre ce qui

Ac ne te retrahas, & inexcusabilis absis,
Quamvis nil extra numerum fecisse modumque
Curas, interdum nugaris rure paterno.
Partitur lintres exercitus: Actia pugna
Te duce per pueros hostili more refertur:
Adversarius est frater: lacus, Adria: donec
Alterutrum velox Victoria fronde coronet.
Consentire suis studiis qui crediderit te,
Fautor utroque tuum laudabit pollice ludum
Protinus ut moneam (si quid monitoris eges tu)
Quid de quoque viro, & cui dicas, sæpe videto

Per-

qui refusoit de lui obéir, comme je l'ai assez prouvé.

* *Italis adjudicat armis*] *Armis* est ici un mot essenciel, & rien n'est plus mal imaginé ni plus contraire au sens d'Horace que de vouloir corriger *arvis*. Auguste *adjudicat armis*, ajoute par la force de ses armes; *Italis*, pour *Romanis*, *aux Romains* tout ce qui ne s'est pas encore soumis. *

58 *Ac ne te retrahas, & inexcusabilis absis*] On n'a point connu le raport & la dépendance qu'a ce vers avec ce qui précede. Horace revient à son sujet qui est la chasse; & afin, dit-il à Lollius, que vous n'ayez aucun sujet de refuser d'aller à la chasse quand on voudra vous y mener, & que vous ne puissiez avoir aucune defaite valable, vous vous souviendrez que quand vous êtes à la campagne, vous representez quelquefois des batailles navales avec votre frere. Or quand on represente des batailles navales, on est encore en état de chasser, & rien ne vous en dispense. * M. Bentlei a tort d'avoir lu *absies* pour *absis*. *

59 *Quamvis nil extra numerum fecisse modumque*] Il dit ceci pour adoucir ce qu'il va dire des amusemens de Lollius: car il se souvient qu'il parle à un homme qui avoit été Consul dix ans avant qu'il lui écrivît cette Lettre. Il y a là beaucoup de bienséance & de politesse; mais il y a de plus beaucoup d'adresse, en ce qu'il fait sa cour à Auguste pour son ami, en faisant voir qu'un homme de l'âge, de la dignité & de la gravité de Lollius, qui ne faisoit rien qu'avec poids & mesure, ne dédaignoit pas de faire des jeux pour representer le combat naval d'Actium qui avoit été si glorieux à ce Prince.

61 *Actia pugna te duce per pueros*] Après la defaite d'Antoine à la bataille d'Actium, Auguste, pour conserver la mémoire d'une victoire qui lui avoit assuré l'Empire, institua un tournoi, qu'on celébroit de cinq en cinq ans le premier jour d'aout, & qu'on apelloit *le combat d'Actium*. Mais Lollius, qui avoit une terre près du lac Lucrin, au lieu de representer ce combat par un tournoi, le representoit par un combat naval qui lui ressembloit beaucoup mieux. Lollius faisoit Auguste, & son frere faisoit Antoine. Ce n'étoit pas une chose desagréable pour Auguste, de voir qu'un homme comme Lollius, qui avoit été Préteur & Consul, se mettoit à la tête d'une troupe de jeunes gens qui representoient ces jeux. Cela est plus fin qu'on n'avoit cru.

63 *Adversarius est frater*] Votre frere fait Antoine.

Lacus, Adria] Le lac Lucrin, qui est près de votre maison, represente la mer Adriatique, où ce fameux combat fut donné.

64 *Velox victoria*] *Velox* est ici pour *alata*, qui a des ailes.

65 *Consentire studiis suis qui crediderit te*] Il est ridicule d'entendre ceci d'Auguste. Horace revient à son sujet, & il dit à Lollius, que le grand Seigneur qui verra qu'il a de la complaisance, & qu'il est toujours prêt de le suivre à la chasse quand l'envie le prend d'y aller, aura à son tour la même complaisance pour lui, & louera ses amusemens, ses vers.

66 *Utroque tuum laudabit pollice ludum*] Cette expression est empruntée de l'arene. Quand les gladiateurs combattoient, si les spectateurs pressoient les pouces ensemble en joignant les deux mains, & entrelaçant les doigts, c'étoit une marque de faveur; le vainqueur donnoit la vie au vaincu. Mais s'ils tournoient les pouces en déjoignant les

mains

laissez pas, quand vous étes à votre maison de campagne, de vous amuser à de certains jeux. Une armée de jeunes gens se partage en deux bandes avec un nombre égal de vaisseaux ; vous vous mettez à la tête de l'un des partis, votre frere se met à la tête de l'autre ; le champ de bataille c'est votre lac qui sert de mer Adriatique, & là vous representez la bataille naval ed'Actium, encombatant avec toute l'animosité de veritables ennemis, jusques à ce que la victoire vienne couronner l'un ou l'autre. Celui qui sera persuadé que vous aprouvez ses goûts, prouvera à son tour les vôtres. Enfin pour vous donner tout d'un tems mes conseils, s'il est vrai que vous en ayez besoin, pensez souvent à ce que vous allez dire des autres, & à qui vous le dites. Fuyez l'homme curieux, car il est grand parleur; & des oreilles toujours ouvertes sont fort peu propres à rétenir les sécrets qu'on leur a confiés. Quand une parole est une fois lâchée, il n'est plus tems de la rétenir. Ne prenez jamais de l'amour pour aucune esclave qui soit dans la maison de votre ami, pour lequel vous ne sauriez jamais avoir trop d'égards: car

mains, c'étoit un signe de haine, & il n'y avoit plus de quartier. Voilà ce que l'on apelloit *primere pollicem*, presser le pouce, c'est-à-dire *favoriser*; ce qu'Horace dit *laudare utroque pollice*, & *vertere pollicem*, tourner, renverser le pouce, pour dire condamner. Juvenal :

Munera nunc edunt, & verso pollice vulgi
Quemlibet occidunt populariter.

On donne presentement des spectacles, & quand le peuple tourne le pouce, on tue tout pour lui plaire.

Le Poëte Prudence en parlant des Vestales, qui assistoient à ces combats de gladiateurs, écrit :

Et quoties victor ferrum jugulo inserit, illa
Delicias ait esse suas, pectusque jacentis
Virgo modesta jubet converso pollice rumpi.

Et toutes les fois que le vainqueur plonge le fer dans la gorge du vaincu, elle s'écrie que ce sont ses delices, & en tournant les pouces, cette vierge modeste ordonne qu'on égorge ce malheureux.

Premere pollicem, presser, joindre les pouces, c'est ce que Glycere dit dans Menandre, δακτύλους πιέζειν. τοὺς δακτύλους ἐμαυτῆς πιέζουσα ἣν ἂν κροταλίζῃ τὸ θέατρον. *En pressant mes doigts lorsque le théâtre aplaudit.* C'est pourquoi Pline écrit dans le XXVIII. Liv. de son Histoire: *Pollices, cùm faveamus, premere etiam proverbio jubemur.* On a donc eu tort de croire que *premere pollicem* étoit ced que nous faisons en mettant le pouce sur le troisieme doigt, & en le faisant tomber avec quelque bruit sur le second.

67 *Protinus ut moneam*] *Protinus* signifie proprement ce que nous disons, *tout d'une suite, tout d'un train, porro tenus.*

68 *Quid de quoque viro, & cui dicas sæpe videto*] Excellent précepte pour ceux qui vivent à la Cour; avant que d'ouvrir la bouche il faut bien penser & de qui on parle, & devant qui on parle. car comme dit Salomon dans le chapitre XIII. de ses Proverbes : *Qui inconsideratus est ad loquendum, sentiet mala. Celui qui parle inconsiderément, s'attirera du mal.* Et dans le Chapitre XVIII. *Os stulti contritio ejus, & labia ipsius ruina animæ ejus, La bouche du fou est sa perte, & ses levres la ruine de son ame.* Non seulement il ne faut pas dire du mal de ceux qui sont au-dessus de nous, mais il n'en faut pas même penser, selon ce beau mot de l'Ecclesiaste, chapitre X. *In cogitatione tuâ Regi ne detrahas, & in secreto cubiculi tui ne maledixeris diviti: quia & aves cœli portabunt vocem tuam, & qui habet pennas, annunciabit sententiam. Ne médis point de ton Prince dans ta pensée, & ne dis point de mal du grand Seigneur dans ton cabinet bien fermé: car les oiseaux des cieux raporteront ce que tu auras dit, ce qui a des aisles decouvrira tes sentimens.* Marc-Antonin a dit sur cela dans son VIII. Livre: Μηκέτι σου μηδεὶς ἀκούσῃ καταμεμφομένου τὸν ἐν αὐλῇ βίον. μηδὲ σὺ σεαυτοῦ. *Que personne ne t'entende plus blâmer la vie de la Cour ; & sur cela ne t'écoute pas toi même.* • M. Bentlei separoit ce *quid de quoque*: *quid, de quoque viro* pour *& de quo viro.* Mais *de quoque viro* pour *de quo viro* est inouï. *Quid de quoque viro*, comprend assez les deux, & ce qu'on dit & de qui on le dit. •

69 Per

Percontatorem fugito, nam garrulus idem est:
Nec retinent patulæ commissa fideliter aures:
Et semel emissum volat irrevocabile verbum.
Non ancilla tuum jecur ulceret ulla, puerve,
Intra marmoreum venerandi limen amici:
Ne dominus pueri pulcri caræve puellæ
Munere te parvo beet, aut incommodus angat.
Qualem commendes, etiam atque etiam aspice, ne mox
Incutiant aliena tibi peccata pudorem.
Fallimur, & quondam non dignum tradimus. Ergo
Quem sua culpa premet, deceptus omitte tueri:
Ut penitus notum, si tentent crimina, serves,
Tuterisque tuo fidentem præsidio: qui
Dente Theonino quum circumroditur, ecquid
Ad te post paulo ventura pericula sentis?
Nam tua res agitur, paries quum proximus ardet:
Et neglecta solent incendia sumere vires.

Dul-

69 *Percontatorem fugito nam garrulus idem est*] *Percontator*, πολυπράγμων, tout homme curieux est ordinairement grand parleur, & un homme secret n'est jamais curieux. C'est pourquoi, Sophocle a fort bien dit, Μὴ πάντ' ἐρευνᾶ, πολλὰ γὰρ λαλεῖν χαλόν. *Ne sois point curieux, car c'est une mauvaise chose de tant parler.*

70 *Nec retinent patulæ commissa fideliter aures*] C'est la raison de ce qu'il vient de dire, que tout homme curieux est parleur. Car, dit-il, des oreilles toujours ouvertes pour entendre les secrets des autres, sont aussi toujours ouvertes pour les laisser sortir: κλεῖθρον γὰρ ἐδέν, comme dit Sophocle, *il n'y a rien qui les retienne.* Il est comme le Parménon de Terence, *plenus rimarum, hac & illac perfluit.*

71 *Et semel emissum volat irrevocabile verbum*] Une parole, quand elle est une fois dite, ne peut non plus se retenir qu'une pierre quand elle est lâchée: car c'est la comparaison dont Ménandre se servoit dans ces beaux vers:

Οὔτ' ἐκ χερὸς μεθέντα καρτερὸν λίθον
Ῥᾷον κατασχεῖν, ἔτ' ἀπὸ γλώσσης λόγον.

72 *Non ancilla tuum*, &c. *Intra marmoreum venerandi limen amici*] Horace defend à ceux qui vont chez les Grands, ou qui sont dans leur maison, d'aimer aucune de leurs esclaves. Et peut-être qu'il avoit en vue ce qui étoit arrivé à Virgile, qui étant devenu amoureux d'Alexandre, qui étoit à Pollion, ou, selon d'autres, à Cesar; & de Cébes & d'Aleris, qui étoient à Mécénas; & l'un & l'autre lui ayant fait ce present, il fut obligé de leur en témoigner toute sa vie une fort grande reconnoissance.

74 *Ne dominus pueri, Munere te parvo beet aut incommodus angat*] Voici les raisons dont Horace se sert pour faire passer son précepte. Elles sont prises de l'amour propre & de l'interêt. Le grand Seigneur, dit-il, vous donnera son esclave, ou ne vous la donnera pas. S'il vous la donne, vous lui en avez plus d'obligation que le present ne vaut, & cela vous tient lieu d'autre chose. Et s'il ne vous la donne pas, il vous met au desespoir, & vous lui devenez suspect. Mais aujourd'hui ces raisons ne valent rien pour nous, il y en a de plus solides & de plus vraies: car sans avoir même aucun égard pour la religion, l'honnêteté seule veut que tout ce qui est à nos amis nous soit sacré. Aussi les Grecs n'ont pas craint de dire:

Ἴσον Θεῷ σὺ τὸς φίλους τιμᾶν θέλε.

Honore tes amis comme les Dieux.

76 *Qualem commendes etiam atque etiam adspice*] Il n'y a rien où l'on doive être si reservé & si retenu que lorsqu'il s'agit de recommander & de donner quelqu'un à nos amis; car outre qu'il est difficile d'assurer quelque chose d'un autre, l'homme est naturellement si changeant, qu'on a toujours sujet de craindre, & qu'il peut aussi-tôt empirer qu'amender.

C'est

car s'il vous la donne, il croira faire votre bonheur par ce petit preſent; & il vous mettra au deſeſpoir s'il vous la refuſe. Avant que de récommander quelqu'un, penſez-y plus d'une fois de peur que vous ne ſoyez bientôt forcé de rougir des fautes d'autrui. Car très ſouvent nous y ſommes trompés, & nous donnons à nos amis des gens qui ne meritent nullement les places que nous leur avons procurées. C'eſt pourquoi ceſſez d'abord de protéger celui qui vous aura ſurpris, & dont les friponneries ſeront averées, afin que vous puiſſiez defendre contre la calomnie celui que vous connoitrez à fond, & mettre à couvert l'innocent dont vous êtes la ſeule eſperance. Car lorſque la médiſance s'acharne ſur lui, ne ſentez-vous pas le danger qui vous menace? Quand la maiſon de votre voiſin brûle, vous y avez plus d'interêt que vous ne penſez, & les embraſemens qu'on néglige s'augmentent de maniere qu'on n'y ſauroit plus aporter de remede. L'amitié des Grands paroît toujours douce à ceux qui ne l'ont pas éprouvée: mais celui qui la connoît, la craint. Pendant donc que vous voguez en pleine mer, & que le vent vous eſt favorable, empéchez qu'il ne change, & ne vous recule. Ceux qui ſont triſtes & ſerieux haïſſent les enjoués, & les enjoués haïſſent les triſtes: les prompts ne ſauroient ſouffrir les lents & les lents ne ſauroient vivre avec les prompts. Un debauché qui aime à boire juſ-

C'eſt pourquoi Platon envoyant le Philoſophe Helicon à Denys le Tyran, lui écrit: *Je vous dis cela en tremblant, parceque je parle d'un homme, qui n'eſt pas à la verité un méchant animal, mais un animal changeant. Et dans cette crainte & dans cette defiance, je ne me ſuis pas contenté de m'entretenir avec lui, je m'en ſuis informé a tous ſes concitoyens; il n'y en a pas un qui ne m'en ait dit du bien: mais examinez-le vous-même, & prenez bien garde à vous.* Voici ſes derniers mots, qui ſont bien remarquables: [illegible] καὶ αὐτὸς, [illegible]. Il y a des occaſions où une recommandation de cette nature ſeroit dure, & choqueroit l'amitié; mais on peut aſſurer qu'elles ſont rares, & à moins qu'un long uſage ne nous ait fait connoitre les gens, le plus ſûr eſt de ſe mettre en état de pécher de ce côté-là. Lollius lui-même en eſt une preuve. Dans le tems qu'Horace écrivoit cette Lettre, il n'y avoit perſonne qui n'eût répondu de Lollius à Auguſte; cependant la ſuite verifia qu'on ſe ſeroit fort trompé, & que qui l'auroit donné à ce Prince, auroit eu toute ſa vie ſujet de s'en repentir.

Ne mox incutiant aliena tibi peccata pudorem] Car les fautes de ceux que nous avons donnés à nos amis, retombent en quelque maniere ſur nous; comme cela arriva à Xenocrate, qui avoit recommandé à Polyperchon un homme qui lui demanda dès le premier jour un talent. Polyperchon le lui donna, & écrivit en même tems a Xénocrate de prendre mieux garde une autre fois à ceux qu'il recommanderoit.

79 *Quem ſua culpa premit deceptus omitte tueri*] L'amitié & la charité veulent qu'on s'intereſſe pour ſon ami, & qu'on le defende pendant que ſa faute n'eſt pas averée; mais dès qu'elle l'eſt, elles demandent qu'on ceſſe de le ſoutenir.

80 *Ut penitus notum, ſi tentent crimina, ſerves*] En effet, ſi vous ne laiſſez pas de paroître pour un homme qui eſt veritablement coupable, votre protection deviendra inutile à un innocent qui ſera en bute à la calomnie. Afin donc de pouvoir ſauver celui-ci, il faut abandonner celui-là. *Crimina*, les calomnies, les médiſances. * M. Bentlei n'a point du tout connu la ſuite du raiſonnement d'Horace. C'eſt pourquoi il a lu *at* pour *ut*. Ce qui gâte tout le ſens de ce paſſage.*

*81 *Tuterique tuo fidentem præſidio*] M. Bentlei a lu *fidenter, hardiment, avec confiance, ſans heſiter*. Mais *fidentem* eſt meilleur, & la raiſon en eſt ſenſible.*

82 *Dente Theonino quum circumroditur, ecquid*] Theon étoit un calomniateur, dont les médiſances avoient donné lieu au proverbe, *dens Theoninus*.

Circumroditur] Etre rongé, être déchiré par la calomnie. Les grecs ont dit de même περιτρώγειν & [illegible].

Ecquid ad te poſt paulo ventura pericula ſentis.] Ce n'eſt pas ſeulement la charité qui doit nous porter à defendre les innocens contre la calomnie, mais auſſi l'amour propre, & notre propre interêt.

84 *Nam tua res agitur, paries quum proximus ardet*]

Dulcis inexpertis cultura potentis amici.
Expertus metuit. Tu, dum tua navis in alto est,
Hoc age, ne mutata retrorsum te ferat aura.
Oderunt hilarem tristes, tristemque jocosi.
Sedatum celeres, agilem gnavumque remissi:
Potores bibuli mediâ de nocte Falerni
Oderunt porrecta negantem pocula: quamvis
Nocturnos jures te formidare vapores.
Deme supercilio nubem: plerumque modestus
Occupat obscuri speciem, taciturnus acerbi.
Inter cuncta leges & percunctabere doctos,
Quâ ratione queas traducere leniter ævum:
Ne te semper inops agitet vexetque cupido,
Ne pavor, et rerum mediocriter utilium spes.

Vir-

det] Il compare justement la calomnie à un embrasement auquel tous les voisins sont interessés, & à qui il faut couper chemin, si l'on veut s'en garantir.

86 *Dulcis inexpertis cultura potentis amici*] Les grands Seigneurs sont environnés d'un éclat qui trompant la plupart des gens, leur fait croire qu'il n'y a pas de plus grand bonheur que d'être de leurs amis, & les empêche de reconnoître que ce qu'ils apellent amitié n'est de leur côté qu'une dure servitude. Mais pour peu qu'on les ait pratiqués, ou qu'on ait pris la peine d'étudier leurs mœurs & leurs manieres, on dit à la grandeur, comme à une mer calme, mais souvent orageuse: *Miseri quibus intentata nites. Malheur à ceux qui se laissent attirer par votre bonace sans vous connoître.* Qui ôteroit à la plupart des Grands leur or, leur argent & toute leur magnificence, il ne leur resteroit que l'orgueil, le luxe, la mollesse & l'emportement, qualités fort incommodes pour ceux qui les aprochent. Aussi l'Auteur de l'Ecclesiastique dit fort bien: *Si tu vas avec les Grands, prends bien garde à toi, car tu marches avec ta ruine: cum subversione tuâ ambulas.* Mais les malheurs qui arrivent de ce commerce, ne viennent pas toujours des vices des Grands; on en trouvoit du tems d'Horace, comme on en trouve encore aujourd'hui, que leurs vertus élevoient autant au-dessus de leur naissance, que leur naissance les avoit élevés au-dessus des autres hommes. Ces malheurs viennent le plus souvent des vices de ceux qui suivent la grandeur, & qui se fourrent à la Cour sans aucune des qualités necessaires pour y réussir, ou plutôt avec des qualités toutes contraires. Et c'est sur cela qu'Horace donne ici ses avis à Lollius. Car il n'étoit pas assez méchant Courtisan pour écrire contre les Grands, & pour vouloir lui donner de l'aversion pour un petit-fils d'Auguste.

87 *Tu dum tua navis in alto est*] Pendant que le vent vous est favorable, & que vous jouissez des bonnes graces du Prince. Ce passage prouve que cette Epitre ne fut écrite, que vers le tems de l'engagement de Lollius, & qu'elle est adressée à Lollius le pere, dont la faveur ne faisoit alors qu'augmenter.

88 *Hoc age, ne mutata*] Apliquez tous vos soins à vous maintenir, & à empêcher que le vent ne change. Pour cet effet souvenez-vous des préceptes suivans: *Oderunt hilarem tristes, &c.*

91 *Potores bibuli mediâ de nocte Falerni*] Il ne se contente pas de dire *potores*, il ajoute *bibuli*, pour dire de grands buveurs: car *bibuli* ne doit pas être joint avec *Falerni*. Il sert d'épithete à *Potores*. *Potor* de lui-même ne marque aucun excès, c'est ordinairement l'épithete qui le détermine. *Bibulus* est celui que nous apellons *biberon*, qui aime à boire. Horace ne laisse aucun doute là-dessus, puisqu'il s'apelle lui-même *bibulum Falerni*, dans l'epitre XIV. du Livre I.

Quem bibulum liquidi mediâ de luce Falerni.

•Et c'est ce même vers qui a porté M. Bentlei à corriger celui-ci & à lire de même,

Potores liquidi mediâ de luce Falerni.

Car il trouve ridicule de joindre *bibuli* à *potores*. Et il soutient qu'on ne peut pas dire *mediâ de nocte*, pour *usque ad mediam noctem*, jusqu'à minuit.•

92 *Porrecta negantem pocula*] Celui qui avoit bu le premier donnoit le verre à son voisin, qui le

don-

jusqu'à minuit, vous trouvera insuportable si vous refusez un verre de sa main. Vous avez beau jurer que la nuit vous craignez les vapeurs du vin, *cela ne vous excuse nullement*, *vous êtes l'objet de sa haine.* Préparez vous donc à dissiper les nuages de votre front. Le Sage passe souvent pour bourru, & le silence d'un homme discret est pris pour une rude censure. Sur toutes choses, & dans la lecture, & dans la conversation des Savans, tâchez d'aprendre par quels moyens vous pourez passer doucement vos jours, afin que vous ne soyez pas toujours agité par des desirs qui ne savent que nous rendre pauvres, & tourmenté par la crainte & par l'esperance des choses médiocrement utiles. Sachez si la vertu est un present de la nature, ou le fruit de notre travail ; ce qui a la force de diminuer les soucis ; ce qui peut vous mettre bien avec vous-même ; si la tranquilité se trouve ou dans les honneurs, ou dans les richesses, ou plutôt dans les

donnoit de même à celui qui le suivoit, & on faisoit la ronde de cette maniere.

Quamvis nocturnos jures te formidare vapores] Il n'y a point de raison de santé qui tienne, il faut faire comme eux, ou se resoudre à en être haï.

94 *Deme supercilio nubem*] Les Grecs & les Latins ont apellé nuage ces rides qui paroissent sur le front, au-dessus des sourcils, quand quelque chose nous déplaît ou nous afflige. Car comme les nuages obscurcissent le ciel, de même ces rides obscurcissent le front & le rendent triste. Dans l'Hippolyte le Chœur dit de Phedre : *στυγνὸν δ' ὀφρύων νέφος αὔξεται. Le triste nuage de ses sourcils s'augmente.* Et Sophocle dans l'Antigone:

> Νεφέλη δ' ὀφρύων ὕπερ αἱματόεν
> Ῥέθος αἰσχύνει τέγγουσ' εὐῶπα παρειάν.

Le nuage épais qui est au-dessus de ses sourcils, trouble son visage, & fait couler sur ses joues un torrent de pleurs.

C'étoit particulierement de cette séverité triste qu'Horace vouloit corriger Lollius, comme nous l'avons vu dans le sixieme vers.

Plerumque modestus occupat obscuri speciem] *Obscurus*, obscur, ne signifie pas ici un homme *caché*, *impénétrable*, mais un homme *sévere, triste.* Dans une Cour où regne la débauche, la modestie passe pour tristesse & pour séverité.

95 *Taciturnus acerbi*] *Acerbus*, un homme dur, fâcheux, rébarbatif, qui condamne tout, qui s'oppose à tout. C'est ainsi que Théophraste dans le portrait qu'il fait de ce même caractere, dit que quand ce fâcheux se trouve à un festin, *il ne veut ni chanter, ni danser, ni réciter les vers qu'on lui demande.*

96 *Inter cuncta leges & percunctabere doctos*] Il ne faut pas se contenter de lire, il faut aussi voir les gens savans, & converser avec eux. Cette double étude est également nécessaire, parceque l'une suplée au defaut de l'autre.

98 *Ne te semper inops*] Lollius avoit déja donné dès ce tems-là des marques de ces mouvemens & de ces inquiétudes que l'avarice & l'ambition ne manquent jamais de causer. Mais les avis d'Horace lui furent entierement inutiles.

99 *Ne pavor & rerum mediocriter utilium spes*] C'est un très beau vers. La crainte & l'esperance accompagnent toujours le desir. Horace apelle *mediocrement utiles* toutes les choses qui sont l'objet de l'avarice & de l'ambition, parcequ'elles sont d'une moyenne nature, comme dit Platon, qu'elles ne sont utiles par elles-mêmes, & qu'elles ne sont bonnes qu'à proportion de la bonté de l'esprit de celui qui s'en sert : comme dit Chrémes dans l'Heautontimorumenos, I. III.

> *Atque hæc perinde sunt, ut illius animus qui ea possidet ;*
> *Qui uti scit, ei bona ; illi qui non utitur rectè, mala.*

Il est vrai que toutes ces choses sont comme est l'esprit de ceux qui les possedent : elles sont des biens pour ceux qui savent s'en servir, & des maux pour ceux qui n'en font pas l'usage qu'ils en devroient faire.

100 *Virtutem doctrina paret, naturane donet*] C'a tou-

Virtutem doctrina paret, naturane donet:
Quid minuat curas, quid te tibi reddat amicum.
Quid purè tranquillet, bonos, an dulce lucellum.
An secretum iter, & fallentis semita vitæ.
Me quoties reficit gelidus Digentia rivus,
Quem Mandela bibit, rugosus frigore pagus
Quid sentire putas? Quid credis, amice, precar?
Sit mihi quod nunc est, etiam minus: ut mihi vivam
Quod superest ævi, si quid superesse volunt Di
Sit bona librorum & provisæ frugis in annum

Copia

toujours été un sujet de dispute entre les Philosophes anciens. Les uns ont soutenu que la vertu venoit de la nature; & les autres, qu'on l'aqueroit par l'étude & par le travail. & que c'étoit une science qu'on pouvoit aprendre par regles. Mais les uns & les autres se sont fort trompés. Ceux qui ont si hautement relevé la puissance de la Nature, n'ont pas assez connu son infirmité & sa corruption; & ceux qui ont tout donné à notre étude, aveuglés par leur orgueil, n'ont point vu les égaremens ausquels nous sommes sujets, quand nous suivons nos propres lumieres. Platon a parfaitement connu l'erreur de ces deux propositions, & il établit très solidement dans son Ménon, que la vertu est un don de Dieu. Quand il dit en quelques endroits qu'elle naît avec nous, cela n'est point contraire a la verité qu'il enseigne; car il ne parle alors que par raport à l'ame, où Dieu a versé les semences de la vertu. Mais ces semences doivent être cultivées & entretenues par l'étude, par la priere & par le travail, qui avec le secours de la grace, nous fortifient dans nos foiblesses, & nous mettent en état de nous delivrer de la tirannie des passions.

101 *Quid minuat curas*] Ces trois vers ne sont que pour exprimer les differens effets d'une même chose: car ce qui a la force de guerir nos soucis, a en même tems celle de nous rendre tranquiles, & de nous remettre bien avec nous mêmes. Il n'est question que de savoir ce qui peut produire ces effets, ou les honneurs, ou les richesses, ou la retraite, ou la Cour, ou la vertu, ou la volupté. Et cela n'est pas bien difficile à connoître.

Quid te tibi reddat amicum] Il n'y a que le vice qui puisse nous rendre ennemis de nous-mêmes, & par conséquent il n'y a que la vertu qui puisse nous reconcilier avec nous.

102 *Quid purè tranquillet*] Ce n'est pas sans raison qu'Horace ajoute *purè*, *ce qui peut nous tranquiliser purement.* Car il y a une tranquilité fausse qui peut bien tromper les hommes pour quelque tems, mais qui ne peut jamais les satisfaire. Telle est la tranquilité que donnent les richesses, les honneurs, la réputation, les emplois, & tout ce qu'on apelle la vanité du monde. Mais une tranquilité pure, c'est-à-dire qui ne laisse aucun aiguillon de desir, de crainte, ou d'esperance, il n'y a que la vertu qui la puisse donner.

103 *An secretum iter, & fallentis semita vitæ*] Une vie retirée & cachée, selon ce précepte λάθε βιώσας. *cache ta vie.* Ce n'est pas le dessein d'Horace de dégoûter Lollius de son emploi, & de le porter à quiter la Cour pour aller vivre dans la retraite; cela seroit imprudent, mal-honnête, & contraire même à ses sentimens. Son but est de lui faire concevoir que si le veritable bonheur ne se trouve que dans la retraite, il ne doit avoir d'autre but dans son emploi; & par là il lui veut faire adroitement entendre qu'il doit moderer son ambition & son avarice, puisque dans une vie retirée les richesses & les honneurs sont plutôt un fardeau incommode, qu'un secours dont on ait besoin.

104 *Me quoties reficit*] Au lieu de décider méthodiquement de ce qui peut rendre tranquile, il se contente de se donner pour exemple, & de rendre simplement compte de l'experience qu'il fait. Et cela est bien plus fort & plus décisif que toutes les raisons, dont les plus fortes ont souvent besoin d'emprunter le secours & l'autorité des exemples. Tout est admirable dans cette Epitre, mais surtout les quinze derniers vers.

Reficit] Le refait de toutes les fatigues de la ville & de la Cour, *le rend à lui-même*, comme il dit ailleurs, *mihi me reddentis agelli*; & rétablit sa santé, *incolumem præstant septembribus horis.*

Gelidus Digentia rivus] C'est le ruisseau dont il parle dans l'Epitre XVI.

Fons etiam rivo dare nomen idoneus, ut nec
Frigidior Thracam, nec purior ambiat Hebrus.

On veut que ce soit le ruisseau qu'on apelle aujourd'hui *rivo del sole.*

105 *Quem Mandela bibit*] Mandela étoit, sans doute, le hameau où étoit la maison d'Horace, ce hameau qui n'étoit que de cinq feux. *Ruga-*

les sentiers d'une vie cachée. Dès que je suis assez heureux pour régagner mon petit ruisseau de la Digence, dont l'onde glacée abreuve le bourg de Mandela toujours herissé de froid, quels sentimens croyez-vous que j'aye, & que pensez vous que je demande aux Dieux ? D'avoir toujours le bien que j'ai, & moins encore : de pouvoir vivre pour moi le tems qui me reste, si les Dieux veulent encore prolonger mes jours : de ne manquer jamais de livres, & de voir toujours une année de mon révenu devant moi, afin de n'être pas flotant dans l'attente

Rugosus frigore pagus] Car le froid rend les champs ridés & herissés, & l'hiver étant la vieillesse de l'année, il fait sur la campagne le même effet que la vieillesse fait sur les vieillards dont Lucilius a dit, *rugosi passique senes, des vieillards ridés & fanés.*

106 *Quid sentire putas? quid credis, amice, precarit*] Que croyez-vous que je pense dans un lieu si sauvage ? que croyez-vous que je demande aux Dieux? Des honneurs, des richesses, de la réputation, du credit? & que je me tourmente pour avoir une maison plus agréable? Point du tout. Voilà pourtant ce qui occupe les gens du monde, & ce qui trouble tout leur repos. Cette interrogation fait ici un bon effet, après la peinture affreuse de sa maison de campagne. Cela est ingénieux & vif.

107 *Sit mihi quod nunc est, etiam minus*] Voici une peinture bien naturelle de l'état où Horace s'étoit mis pour jouïr de la tranquilité qu'il cherchoit. Il se contentoit de son bien, & fort éloigné d'en desirer davantage, il consentoit même de perdre ce qu'il avoit de superflu; il ne demandoit qu'à vivre pour lui-même, si les Dieux avoient resolu de prolonger ses jours, & pour pouvoir toujours cultiver son esprit, ne dépendre de personne, & n'être jamais dans l'incertitude, il vouloit des livres, & des provisions pour une année; c'est ce qu'il demandoit aux Dieux, n'attendant que de lui-même cet esprit égal & tranquile qu'il faut avoir pour jouïr de ces avantages. Voilà une morale assez bonne pour un Païen; j'oserai dire même que si l'on en excepte le dernier article, elle feroit honte à beaucoup de Chrétiens d'aujourd'hui. Examinons-en séparément tous les articles.

Ut mihi vivam, quod superest avi, si quid &c.] Quand on souhaite de pouvoir vivre pour soi même, ce souhait peut seul troubler la tranquilité de la vie, si l'on aprehende trop la mort. Voilà pourquoi Horace ajoûte, *si quid superesse volunt Dii, si les Dieux veulent qu'il me reste encore du tems à vivre*, laissant aux Dieux le soin d'abréger ou d'alonger ses jours & n'ayant sur cela aucune inquiétude.* *Ut* depend de *precari*. M. Bentlei lisoit &.*

109 *Sit bona librorum*] On nous veut faire remarquer ici qu'Horace met les livres avant les vivres; mais je ne sais si l'on doit faire grand fondement sur une preference que la mesure & la grace du vers ont pu seules donner. Il suffit de savoir qu'Horace aimoit fort l'étude, & que sans les livres, la vie lui auroit été plutôt une peine qu'un plaisir. Il étudioit sur tout les livres Grecs, comme il paroît par ses ouvrages.

Et provisa frugis in annum copia] Il a dit dans les Odes, qu'il ne faut avoir aucun souci du lendemain, & vivre, comme on dit, au jour la journée. Et ici il se met en peine non seulement pour le lendemain, mais pour une année entiere. Il semble qu'il y ait là quelque espece de contradiction. Il n'y en a pourtant aucune. Dans les Odes, Horace parle du peu d'attachement que l'on doit avoir pour la vie; il faut être toujours prêt à en sortir, & croire que chaque jour porte cet ordre, Et ici il parle du soin des choses nécessaires à son entretien. Quoiqu'il fût disposé à mourir tous les jours, il vouloit pourtant avoir devant lui tout ce qu'il faloit pour une année: car, comme dit Hesiode, *ce qui est dans la maison ne fait aucun mal, & ce qui n'y est pas en peut faire. Il est bon de trouver chez soi toutes les choses nécessaires, & c'est un grand chagrin que d'avoir besoin de celles que l'on n'a pas en son pouvoir.* Les vers sont beaux.

Οὐδὲ τό γ' ἐν οἴκῳ κατακείμενον ἀνέρα κήδει.
Οἴκοι βέλτερον εἶναι, ἐπεὶ βλαβερὸν τὸ θύρηφι.
Ἐσθλὸν μὲν παρεόντος ἑλέσθαι, πῆμα δὲ θυμῷ
Χρηΐζειν ἀπεόντος.

Voilà jusqu'où alloit la sagesse des Païens. Et c'est cette sagesse que JESUS CHRIST condamne dans le VI chapitre de saint Matthieu, lorsqu'il enseigne à ses Disciples à ne pas s'inquiéter du lendemain: *Ne vous mettez donc point en peine, & ne dites point: Où trouverons-nous dequoi manger, dequoi boire, & dequoi nous vêtir ? comme font les Païens, qui recherchent toutes ces choses; car votre pere sait que vous en avez besoin, &c. C'est pourquoi ne vous souciez point du lendemain, car le lende-*

Copia, ne fluitem dubiæ spe pendulus horæ.
Hæc satis est orare Jovem, qui donat & aufert:
Det vitam, det opes, æquum mi animum ipse parabo.

lendemain se souciera de ce qui le regarde; à chaque jour suffit sa peine. Mais comment ce soin ne seroit-il pas pardonnable aux Païens qui n'avoient qu'une idée confuse de la Divinité, puisque nous-mêmes qui avons reçu de Dieu un ordre si exprès & une promesse si solemnelle, nous ne laissons pas d'être toujours si inquiets pour l'avenir, que rien ne peut ni nous mettre en repos, ni nous satisfaire?

110 *Ne fluitem dubiæ spe pendulus horæ*] Belle expression, *pour n'être pas flotant dans l'attente d'une heure douteuse*, c'est-à dire, que l'on ne sait si l'on passera bien ou mal, ou si elle arrivera ou n'arrivera point. Cette raison étoit fort bonne pour un Païen, qui ne s'assuroit pas bien de son Dieu, & qui ne connoissoit point de Providence, ou qui la connoissoit mal. Mais elle seroit très mauvaise pour un Chrétien; c'est vouloir ne plus dépendre de Dieu, & s'en defier.

111 *Hæc satis est orare Jovem qui donat & aufert*] Torrentius a eu raison de soûtenir qu'il faut lire comme dans quelques manuscrits; *quæ donat & aufert. Il suffit de demander à Jupiter les choses qu'il donne & qu'il ôte.* Horace distingue les choses que l'on doit demander à Dieu d'avec celles que l'on ne doit attendre que de soi-même; & nous allons voir l'erreur de cette opinion.

112 *Det vitam, det opes*] Horace vient de dire qu'il ne demande à Dieu que le bien qu'il a, & moins encore. Et ici il dit, *det opes*, qu'il me donne les richesses. N'y a-t-il point là de contradiction? Point du tout. Il apelle *opes*, richesses, tous les biens, quelque médiocres qu'ils soient, quand ils suffisent pour nous nourir.

Æquum mi animum ipse parabo] Il dit qu'il ne faut demander à Dieu que la vie & les richesses, qui sont les seuls biens qui dépendent de lui; & que pour le bon esprit, *animus æquus*, il ne faut l'attendre que de soi-même. Ce n'étoit pas seulement le sentiment des Stoïciens, c'étoit celui de tous les Païens, si nous en croyons Cotta, que Ciceron fait parler de cette maniere dans le III. Livre de la Nature des Dieux: *Atque hoc quidem omnes mortales sic habent, externas commoditates, vineta, segetes, oliveta, ubertatem frugum & fructuum, omnem denique commoditatem, prosperitatemque à Diis se habere, virtutem autem nemo umquam acceptam Deo retulit. Nimirum rectè. propter virtutem enim jure laudamur, & in virtute rectè gloriamur: quod non contingeret, si id donum à Deo, non à nobis haberemus. C'est le sentiment de tous les hommes, que les biens exterieurs, les vignes, les champs, les oliviers, l'abondance des fruits & des moissons, enfin toutes les commodités & les prosperités de la vie, leur viennent de Dieu. Mais jamais personne n'a cru recevoir de lui la vertu: & avec raison; car on ne nous loue que de la vertu, nous ne nous glorifions que de la vertu; ce qui n'arriveroit point, si elle étoit un don de Dieu, & non pas un bien qui vint de nous-mêmes.* Et revenant encore à la charge, il s'exprime plus fortement: *Judicium hoc omnium mortalium est fortunam à Deo petendam, à se ipso sumendam esse sapientiam. C'est le jugement de tous les hommes, qu'il faut demander à Dieu la fortune, & prendre chez soi la sagesse.* Ces expressions sont trop fortes pour pouvoir jamais être expliquées favorablement. On pouroit peut-être dire qu'il y a des vertus qui sont en notre puissance, & pour la pratique desquelles la Nature suffit en quelque maniere, surtout quand elle est aidée par la loi & par la raison. Mais de prétendre que la vertu, c'est-à-dire la sagesse, vienne de nous, & qu'il dépende de nous d'avoir ce bon esprit dont Horace parle, c'est le plus grand de tous les aveuglemens, & l'impiété la plus outrée. Dieu est l'Auteur de tout le bien que nous faisons, & ce qui ne vient point de lui, est un mal. C'est lui qui nous donne le vouloir & l'action, selon son bon plaisir. A proprement parler, la Nature, quelque éclairée qu'elle soit, ne peut seule faire aucun bien; & il est si peu vrai que tous les Païens fussent du sentiment de Cotta, qu'il y a toujours eu des gens qui ont soutenu le contraire, & non seulement des Philosophes, mais des Poëtes. Cette verité est répandue dans tous les ouvrages d'Homere; & voici sur cela un beau passage de Callimaque, à la fin de l'Himne à Jupiter:



tente d'une heure incertaine. C'est assez de demander à Jupiter les choses qu'il peut donner & ôter. Qu'il me donne la santé, qu'il me donne les richesses : car l'esprit tranquile, je ne l'attens que de moi.

Οὔτ' ἀρετῆς ἄτερ ὄλϐος ἐπίσταται ἄνδρας ἀέξειν.
Οὔτ' ἀρετὴ ἀφένοιο. δίδου δ' ἀρετήν τε καὶ ὄλϐον.

Ni les richesses ne peuvent rendre les hommes heureux sans la vertu, ni la vertu sans les richesses. Donnez-nous donc, grand Dieu, les richesses & la vertu.

NOTES SUR L'EPITRE XVIII. LIV. I.

SUIVANT le P. S. c'est au jeune Lollius que cette Epitre est adressée, le même pour qui la seconde de ce même Livre a été faite, & il en met la date à l'année 734. ou Lollius le fils âgé de vingt-quatre ans pouvoit être en Orient dans une des armées d'Auguste.

7 *Quæ se commendat tonsâ cute*] C'est précisément le contraire de la pensée d'Horace, comme le P. S. le remarque, & c'est ici une de ces occasions où la raison est en droit de corriger les manuscrits. Il a donc lu *commendat quæ se intonsâ cute*, comme au v. suiv. *dici mera*, après les manuscrits.

15 *Rixatur*] Muret & M. Cuningam ont corrigé *rixator* & le P. S. a employé cette leçon.

19 *Docilis*] M. Cuningam a corrigé *Dolichos*, & le P. S. l'a suivi, parceque les comédiens étoient étrangers pour la plupart, & que *Dolichos* convient en cela fort bien avec *Castor*.

20 *Minuci via*] Car c'est ainsi que le P. S. lit, & que M. Dacier lui même dit qu'il faut lire. Mais ce Pere le convainc ici de bien des fautes. M. Dacier attribue ce chemin à Lucius Minucius Augurinus, qui en 315. découvrit au Sénat les desseins de Spurius Melius pour parvenir à la royauté. C'est-à-dire qu'il fait faire le chemin de Minucius 127. ans avant celui d'Appius, qui fut incontestablement le premier de tous, & qu'il le fait conduire à travers des pays que les Romains ne possédoient point encore. 2. Il pretend que la porte *Minucia* ouvroit sur le chemin de Minucius. Or cette porte étoit fort éloignée du chemin, puisqu'il y a toute aparence qu'elle étoit dans le neuvieme quartier de Rome entre le Tibre & le Capitole. 3. Il ajoute que cette porte fut apellée *Minucia*, du nom de Lucius Minucius Augurinus, & Festus nous assure que ce nom lui fut donné à cause qu'elle étoit proche de la chapelle & de l'autel du Dieu Minucius.

37 *Ullius*] Le P. S. lit *illius*, après deux manuscrits, & quatre de nos meilleurs Critiques.

46 *Ætolis*] Un manuscrit porte *Æoliis*, & le P. S. a reçu cette leçon.

54 *Sustineas*] Le P. S. a mis *sustentes*, comme M. Cuningam, sur l'édition de Caen de 1480.

56 *Respxit*] On trouve dans presque tous les manuscrits, & dans les plus anciens *refigit*, au raport de M. Bentlei, & le P. S. a employé cette leçon, qui porte la date précise de cette piece.

57 *Et nunc, si quid abest*] Le P. S. a suivi ici M. Bentlei, en lisant *nunc & si quid abest*, & raportant *nunc* à *refigit*; & cela est conforme aux meilleurs exemplaires.

58 *Absis*] Le P. S. a encore suivi ici M. Bentlei, en lisant *abstes*.

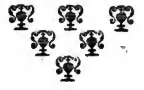
80 *Ut*] Le P. S. a encore suivi M. Bentlei, en lisant *at*, comme au v. suiv. *fidenter*, après un manuscrit.

91 *Bibuli mediâ de nocte*] M. B. a mis *liquidi mediâ de luce*, & le P. S. l'a encore suivi. *Luce* se trouve dans un manuscrit, & *liquidi* dans quelques autres.

93 *Vapores*] Tous les manuscrits ont *tepores*, & le P. S. a reçu cette leçon.

107 *Ut mihi*] Le P. S. lit *& mihi*, après quelques manuscrits, & comme M. Bentlei & plusieurs autres savans Critiques.

112 *Æquum mi animum ipse*] Un excellent manuscrit porte *animum mihi ego ipse*, & le P. S. a employé cette leçon.



AD MÆCENATEM.

EPISTOLA XIX.

PRISCO si credis, Mæcenas docte, Cratino,
Nulla placere diu, nec vivere carmina possunt,
Quæ scribuntur aquæ potoribus: ut malè sanos
Adscripsit Liber Satyris Faunisque Poëtas,
Vina ferè dulces oluerunt mane Camœnæ:
Laudibus arguitur vini vinosus Homerus.
Ennius ipse pater nunquam nisi potus ad arma

Pro

VOICI une Satire qu'Horace fait contre les Poëtes de son tems, qui sous prétexte que Bacchus étoit le Dieu de la poësie, & que les plus anciens & les meilleurs Poëtes avoient aimé le vin, prétendoient en buvant les égaler en merite; & en imitant seulement leurs vices, avoir toutes leurs vertus. Horace montre le ridicule de ces sortes d'imitations. Il fait voir que ceux qui ont une juste confiance en leurs propres forces, imitent les Anciens sans se rendre esclaves de leur génie; & qu'en suivant leurs pas, ils marchent comme des hommes libres qui auroient eux-mêmes ouvert & marqué cette route, si on ne les avoit précédés. Sur quoi il ne fait pas difficulté de donner pour exemple la maniere dont il a imité Alcée & Archiloque. Il découvre en suite la cause de la malice de ces mêmes Poëtes, qui en public déchiroient ses vers, & en particulier ne pouvoient se lasser de les louer & de les lire. Et il finit en les raillant, & en se moquant de la maniere méthodique dont ils traitoient leurs sujets. Cette Epitre est d'un très-bon goût. Il seroit difficile de dire en quel tems elle fut écrite; mais il est sûr qu'Horace étoit déja vieux.

1 *Prisco si credis, Mæcenas docte, Cratino*] Il a été parlé du Poëte Cratinus sur la IV. Satire du Livre I. Il aimoit tant le vin, qu'Aristophane dans sa comédie intitulée, *La Paix*, dit qu'il mourut de douleur, de voir un tonneau rompu, & tout le vin versé. Voici le passage qui est fort plaisant. Mercure demande des nouvelles de Cratinus à Trygeüs le vigneron:

ΕΡ. Τί δὲ Κρατῖνος ὁ σοφὸς ἐστιν; ΤΡ. Ἀπέθανεν
Ὅτ' οἱ Λάκωνες ἐνέβαλον. ΕΡ. Τί παθών; ΤΡ. ὅ τι;
Ὠρακιάσας, οὐ γὰρ ἐξηνέσχετο,
Ἰδὼν πίθον καταγνύμενον οἴνου πλέων.

MER. *Que fait le sage Cratinus?* TR. *Il mourut lorsque les Lacédémoniens vinrent assiéger la ville.* MER. *Eh de quoi mourut-il?* TR. *De quoi? de douleur, n'ayant pas la force de voir un tonneau rompu, & le vin versé.*

2 *Nulla placere diu nec vivere carmina possunt*] C'est sans doute quelque vers de Cratinus, qu'Horace traduit ici. Comme les hommes veulent toujours pallier leurs vices, & chercher des prétextes pour les excuser, Cratinus disoit qu'il ne buvoit du vin que pour donner à ses vers ce génie & ce feu, qui sont nécessaires pour les faire vivre, & que n'ont jamais les vers qui sont faits par des buveurs d'eau. Epicharmus étoit sur cela de même avis que Cratinus; car il écrit. *Un buveur d'eau ne fera jamais un bon dithyrambe.*

Οὐκ ἔστι διθύραμβος αἴχ' ὕδωρ πίῃ.

Il est certain que le vin a la vertu d'échauffer non seulement le corps, mais aussi l'ame, comme dit Platon, & qu'il y a des gens qui étant sobres, ont l'imagination froide & figée; & quand ils ont bu, elle s'échauffe & s'évapore comme l'encens par la chaleur du feu. Mais ce n'est que l'usage moderé du vin qui produit cet effet, Quand on passe les bornes, l'imagination, au lieu d'en être aidée, en est étouffée; & il y a bien de la difference entre boire & s'enivrer.

3 *Ut malè sanos adscripsit Liber Satyris Faunisque Poëtas*] *Depuis que Bacchus a mis les Poëtes avec ses Faunes & ses Satyres.* Heinsius prétend que c'est par l'invention du poëme satirique, auquel Bacchus présidoit;

A MECENAS.

EPITRE XIX.

SAVANT Mécénas, ſi vous en croyez le vieux Cratinus, tous les vers faits par les beuveurs d'eau ne ſauroient ni plaire, ni vivre longtems. Depuis que Bacchus a enrôlé les Poëtes avec ſes Faunes & ſes Satyres, les Muſes ont ſenti la vendange dès le matin. Les louanges qu'Homere donne à cette liqueur ſont aſſez voir la paſſion qu'il a eue pour elle. Le pere Ennius même n'ja mais chanté les grands faits d'armes qu'après avoir bu. *Et voici la loi expreſſe de Bacchus :* J'ordonne le bareau & le commerce aux ſobres ; je defends les vers

doit ; & qu'Horace veut dire que depuis que ce poëme a été inventé, Bacchus a mêlé les Poëtes avec ſes Satyres. Mais il n'y a rien de plus mal imaginé, Horace parle en géneral de la poëſie, il ne penſoit point du tout au poëme ſatirique, quand il écrivoit:

Quo me, Bacche, rapis tui
Plenum ? -------

Bacchus, où m'emportez-vous, après m'avoir rempli de votre eſprit ?

Sans aucun égard à l'invention du poëme ſatirique, les Poëtes ont été mêlés avec les Faunes & les Satyres. C'eſt pourquoi il dit dans la premiere Ode:

--------- *me gelidum nemus,*
Nympharumque leves cum Satyris chori
Secernunt populo.

La fraicheur des forêts, & les danſes légeres des Nymphes avec les Satyres, me ſéparent du peuple. Quand Horace dit donc : *Depuis que Bacchus a mêlé les Poëtes avec ſes Satyres*; c'eſt pour dire, *depuis qu'il y a des Poëtes.* * Car Bacchus n'eſt pas moins le Dieu des Poëtes que le Dieu des Faunes & des Satyres. * Pourquoi aller chercher un ſens ſi obſcur & ſi éloigné quand il s'en preſente un ſi clair & ſi naturel? Mais ce n'eſt pas la ſeule faute qu'on ait faite à ce paſſage, on en a fait une autre en prenant ce vers pour les paroles d'Horace qui ſe moque des poëtes. Car ce ſont au contraire les paroles de Cratinus & des autres Poëtes qui tâchent de s'excuſer, * & la ſuite même le prouve. *

6 *Laudibus arguitur vini vinoſus Homerus*] On ne peut pas douter que ce ne ſoit une des raiſons de Cratinus, qui avoit fait une piece exprès pour prouver qu'Homere avoit aimé le vin. Et il le prouvoit par les louanges que ce Poëte lui donne fréquemment dans ſes vers, car il l'apelle ἡδὺν & μελιηδέα *doux & doux comme le miel*; ἡδύποτον, *doux à boire*; εὐήνορα, *génereux, qui donne de la force,* εὐφρονα, *qui réjouït l'eſprit*, & enfin θεῖον ποτὸν, *une boiſſon divine.* Et il apelle la vigne ἡμερίδα, *douce, bienfaiſante*, parceque ſon fruit adoucit les mœurs & corrige la rudeſſe & la ſechereſſe de l'eſprit. Et, pour dire cela en paſſant, ce ſentiment d'Homere eſt ſi vrai & ſi géneralement reçu que Ciceron reproche à Antoine dans ſa XII. Philipp. que la rudeſſe de ſes mœurs & la ferocité de ſa nature ne pouvoient être adoucies par le vin ; car ſa cruauté naturelle, & la ferocité de ſon temperament avoient ſurmonté la force & la vertu de cette liqueur. Le paſſage eſt remarquable: *Cujus acerbitas morum, immanitaſque natura, ne vino quidem permiſta temperari ſolet: tu cùm multis detrimentis illum affeceris vinum, quemadmodum omnes facit, qui copioſius bibant, quod bonum in ſe illud habet, propter ſaviſſimum ingenium Antonii, nullum ei commodum afferre potuerit, vicit enim diritas illius, & feritas morum vini ipſius vim.* C'eſt dans cette même vue que Virgile à dit *mitem uvam.*

7 *Ennius ipſe pater nunquam niſi potus ad arma*] C'eſt une nouvelle raiſon que les Poëtes du tems d'Horace ajoutoient à celle de Cratinus. Si nous avions tous les ouvrages du bon homme Ennius, nous y trouverions, ſans doute, tout ce qui a donné lieu de dire cela de lui.

6 Lau- 8 Fo-

Prosiluit dicenda. Forum, putealque Libonis
Mandabo siccis, adimam cantare severis.
Hæc simul edixit, non cessavêre Poëtæ
Nocturno certare mero, putere diurno.
Quid? Si quis vultu torvo ferus & pede nudo,
Exiguæque togæ simulet textore Catonem,
Virtutemne repræsentet moresque Catonis?
Rupit Hyarbitam Timagenis æmula lingua,
Dum studet urbanus, tenditque disertus haberi.

De

8 *Forum putealque Libonis*] Toute la difficulté de ce passage consiste à savoir qui parle. Les uns prétendent que c'est Cratinus, ou Ennius; les autres, que c'est Horace. Et pour cet effet dans le dixieme vers, au lieu de lire *edixit*, ils corrigent *edixi*. Et enfin Heinsius soutient que c'est Mecénas, & qu'il faut lire *edixti*. Mais tous ces sentimens me paroissent mal fondés. Je voudrois bien savoir quel droit Mécénas, Cratinus, Ennius où Horace pouroient avoir de trancher ici du Législateur, & de donner des édits & des ordonances. Qui ne voit que cela n'apartient qu'au Dieu de la poësie? Tous ces Interpretes n'ont pas pris garde que ceci n'est que la preuve de ce qui a été avancé au troisieme vers, *ut malè sanos adscripsit Liber, &c*, *Depuis que Bacchus a enrôlé les Poëtes avec ses Faunes & ses Satyres.* Car en même tems on raporte l'édit de Bacchus, par lequel il avoit fait cette association; & on se contente d'en raporter le commencement. C'est donc Bacchus qui parle; & ce qu'il y a de plaisant, c'est que les Poëtes le font parler comme un Préteur qui entrant en année, proposoit un édit qui contenoit le formulaire de ses jugemens. Et c'étoit là son stile: *Pacta servabo, judicium dabo: causâ cognitâ edi jubebo.* Voilà toute la plaisanterie de ce passage, qui avoit été fort bien dévelopée par Monsieur du Bois de Limoges, savant Critique, dont il a été parlé ailleurs.

Putealque] Il a été assez parlé du *puteal* sur le 35. vers de la VI. Satire du Livre II. * Ce qui est fort plaisant c'est d'entendre Bacchus parler du *puteal*, si longtems avant que le *puteal* existat. * Bacchus veut dire que ceux qui ne boivent point, ne doivent pas se mêler de faire des vers, & qu'ils ne sont propres qu'à aller au bareau & devant le Préteur, parcequ'on faisoit ces sortes d'affaires le matin à jeun. * M. Bentlei s'est infinement trompé dans tout ce qu'il a dit sur ces passages *

9 *Adimam cantare severis*] *Aux séveres*, c'est-à-dire aux gens tristes, à ceux qui n'aiment pas à se réjouïr.

10 *Hæc simul edixit*] Horace reprend la parole, & fait voir le ridicule de ces Poëtes, qui sous prétexte que le Dieu de la poësie veut que les Poëtes s'échauffent & s'égayent par un peu de vin, & que les anciens Poëtes l'ont aimé, passoient les jours & les nuits à boire & à s'enivrer.

12 *Quid? si quis vultu torvo ferus*] Croire ressembler aux grands Poëtes en buvant comme eux, c'est prétendre avoir la vertu & les mœurs séveres de Caton en imitant seulement son exterieur. C'est une grande louange pour Caton. J'avois toujours cru que ce passage devoit être entendu, non de Caton d'Utique, mais de son bisaïeul Caton le Censeur; car il avoit une mine fort sévere, & une grande austerité de mœurs; il travailloit aux champs tout nu, & il avoit d'ordinaire de méchans habits fort usés. Il écrit lui-même que sa plus belle robe n'avoit jamais couté plus de neuf écus. Je fondois cette opinion sur ce qu'il n'y avoit pas d'aparence qu'Horace eût voulu si fort exalter la vertu de Caton d'Utique, & s'exposer par là à deplaire à Auguste. Mais un de mes amis, homme d'un goût três fin & très delicat, a disputé sur cela contre moi avec tant de force, que contre le sort ordinaire des disputes, depuis longtems en possession de ne rien persuader, il m'a entraîné dans son sentiment. Horace a-t-il craint d'offenser Auguste quand il a apellé la mort de Caton d'Utique, *nobile letum*, lorsquil l'a representé seul invincible au milieu de l'Univers vaincu, & qu'il a donné à son courage une épithete pleine de noblesse & de force:

Et cuncta terrarum subacta
Præter atrocem animum Catonis.

Je me suis encore confirmé dans cette opinion, en relisant tous les endroits où Horace parle de l'un ou de l'autre de ces deux Heros. Quand il parle de Caton le Censeur, il a soin de le designer par des épithetes ou par des choses qui le font reconnoitre. Il l'apelle *priscus*, *ancien* ou *intonsus*, *qui n'a pas les cheveux faits*; ou il le joint avec Ennius. Au lieu que lors qu'il parle de Caton d'Utique il l'apelle simplement

plement

vers à ces gens séveres & refrognés. Après cet arrêt si formel, les Poëtes jour & nuit n'ont cessé de boire. Et quoi! si quelqu'un s'avisoit d'imiter Caton par un regard farouche & sauvage, en allant nus-pieds, & en portant, comme lui, une petite robe crasseuse, auroit-il pour cela les mœurs & la vertu de Caton? Hyarbitas voulant passer pour homme éloquent & pour fin railleur, s'attacha justement à imiter les railleries piquantes de Timagene, & mal lui en prit. Les originaux, qui ne peuvent être imités que par leurs vices, sont dangereux. Si par hasard j'allois devenir pâle, tous ces Poëtes boiroient de la cigue & du cumin. O Imitateurs, sot bétail, animaux esclaves, que vos em-

plement *Caton*, comme c'est l'usage quand on parle de gens qu'on a vus ou pu voir. Ce qu'Horace dit ici convient parfaitement à ce dernier, car il avoit un visage si sévere qu'il aprochoit du farouche; il alloit le plus souvent nus-pieds & sans tunique, & il n'étoit pas plus propre en habits qu'un simple soldat, comme Plutarque le raporte. On ne sera pas fâché de trouver ici l'éloge que Velleius en a fait, éloge qui est au dessus de tous les panégiriques, & qui apuie merveilleusement l'idée qu'Horace en veut donner: *Caton*, dit-il, *homme très ressemblant à la vertu même; dont la nature aprochoit plus de celle des Dieux que de celle des hommes; qui n'a j'amais fait le bien pour paroitre l'avoir fait, mais parcequ'il n'étoit pas en lui de faire autrement; qui n'a jamais trouvé raisonnable que ce qui étoit juste, & qui exempt de tous les vices des hommes a toujours eu la fortune en son pouvoir.* Un homme fait comme celui-là meritoit bien de presider dans les enfers à l'assemblée des Justes. Et c'est ce qui pouroit persuader, contre la remarque de Servius, que Virgile dans ce vers:

——— *his dantem jura Catonem,*

a parlé de Caton d'Utique, & non pas de Caton le Censeur.

Et pede nudo] Il y avoit une loi de Lycurgue, qui ordonnoit expressément aux Spartiates d'aller toujours nus-pieds; & à Athenes ceux qui se piquoient de mener une vie plus austere que les autres, ne portoient jamais de souliers que lorsqu'il faisoit grand froid, ou qu'ils avoient à passer par des chemins fort rudes. Et c'est ce que les premiers Romains imitoient. Clément d'Alexandrie dit en quelque endroit, qu'il est séant à un homme d'aller nus-pieds, excepté quand il est à la guerre: car, dit-il, c'est être presque lié que d'être chaussé: ϰὶ γὸ πως ἐγγὺς τὸ ὑποδεδέσθαι τῷ δεδέσθαι.

13 *Exiguaque toga simulet textore Catonem*] Caton d'Utique, aussi-bien que Caton le Censeur, étoit si ennemi de toute sorte de superfluité, qu'il retranchoit absolument tout ce qui passoit le nécessaire; ce qui donna souvent lieu à ses ennemis de prendre pour une marque d'avarice ce qui n'étoit qu'un effet de son abstinence. Il est certain que Théophraste dit que c'est le propre d'un avare *de porter les robes plus courtes que ceux qui les portent courtes.* Mais cette maxime n'est pas toujours vraie. Caton portoit ses robes fort courtes, parceque les robes longues & trainantes ne conviennent point aux hommes laborieux, & qu'elles sont presque toujours la marque d'un naturel lâche & efféminé, comme il a été remarqué sur ce vers de l'Ode IV. du Livre V. *cum bis ter ulnarum toga*, avec cette robe de six aunes.

Simulet textore Catonem] On veut que *textor* soit ici pour *textura*, comme il a mis ailleurs *tonsor* pour *tonsura*. Mais outre que cela est dur & sans exemple, il fait encore un faux sens: car il ne s'agit pas de la façon de l'étoffe, de l'état auquel elle sortoit des mains de l'ouvrier; mais de la façon de la robe, & de l'état auquel Caton la portoit. C'est pourquoi il faut lire *tesquore* pour *textore*, & c'est ainsi que j'ai vu cité ce passage, *Tesquor* c'est ῥύπος, *saleté*. Horace dit deux choses; la premiere, que la robe de Caton étoit fort courte, & la seconde, qu'elle étoit sale, comme étant portée trop longtems, Théocrite a dit de même d'Hercule:

Εἵματα δ' ἐκ ἀσκητὰ μέσας ὑπερέννυτο κνήμας.

Il portoit une robe qui ne lui alloit que jusqu'à mi-jambe, & qui n'étoit pas trop propre.

15 *Rupit Hyarbitam Timagenis æmula lingua*] Cette construction seroit équivoque si elle n'étoit déterminée par le sens; mais cela n'empêche pas quelle ne soit vicieuse. Horace a voulu dire, *lingua Hyarbitæ æmula Timagenis rupit Hyarbitam. Hyarbitas creva en voulant imiter les railleries de Timagene.* Timagene étoit un Rhéteur d'Alexandrie, qui ayant été pris par Gabinius, fut mené à Rome, où le fils de Sylla l'acheta & l'affranchit. Il fut d'abord cuisinier, ensuite porteur de chaise, & après cela Rheteur. César

Decipit exemplar vitiis imitabile. Quòd si
Pallerem casu, bibereut exsangue cuminum.
O imitatores, servum pecus, ut mihi sæpe
Bilem, sæpe jocum vestri movere tumultus!
Libera per vacuum posui vestigia princeps:
Non aliena meo pressi pede. Qui sibi fidit
Dux regit examen. Parios ego primus ïambos
Ostendi Latio, numeros animosque sequutus
Archilochi, non res & agentia verba Lycamben,
Ac, ne me foliis ideo brevioribus ornes,

Quod

César l'honora de sa bienveillance; mais comme c'étoit un très grand railleur qui ne ménageoit personne, & qui parloit avec trop de liberté, il ne conserva pas longtems les bonnes graces. César le chassa, & lui defendit l'entrée de son palais. Piqué de cet affront, il brula l'histoire qu'il avoit faite de la vie de ce Prince. Séneque fait de lui ce portrait, *homo acida lingua, & qui nimis liber erat, disertus, & dicax, à quo multa improbè, sed venustè dicta, C'étoit un homme piquant & trop libre, mais éloquent & fin railleur. Il a dit quantité de bons mots, mais tous fort piquans, & qui emportent la piece.* Plutarque en parle dans son Traité comment on poura discerner le flateur d'avec l'ami. *Timagene*, dit-il, *qui d'ailleurs n'avoit jamais dit une parole franche, perdit les bonnes graces de Cesar, parcequ'à table & à toutes les promenades, il railloit publiquement cet Empereur, non pas pour rien de serieux ni d'utile, mais seulement pour faire rire les Courtisans, tirant de l'amitié qu'on lui témoignoit un prétexte de plaisanter & de médire.* Car voilà le veritable sens de ce passage, qu'Amiot a très mal traduit. Horace veut donc dire qu'Hyarbitas se perdit en voulant imiter Timagene par l'endroit qui étoit le moins imitable en lui, & qui avoit causé sa perte. En un mot Hyarbitas imitoit ce que Timagene avoit de mauvais, & non pas ce qu'il avoit de bon. C'est le sens de ce passage qu'on n'avoit point bien expliqué. L'histoire d'Hyarbitas m'est entierement inconnue,

17 *Decipit exemplar vitiis imitabile*] Cela est parfaitement bien dit. Il n'y a rien de plus trompeur qu'un modele qui a des vices qui peuvent être imités; plus il est excellent, plus il est dangereux. Car il est naturel aux hommes de se tromper sur cela, & de croire que quand ils ont tous les vices du modele qu'ils ont pris, ils en ont aussi les vertus. *Imitabile* n'est pas ce que nous disons *imitable*, ce mot est trop équivoque en notre langue, & se prend plus souvent en bonne qu'en mauvaise part. C'est *qui peut être imité*; car il y a des vices dont l'imitation n'est pas trop facile. Dans Homere, Théocrite & Virgile, il y a des defauts que peu de gens auront la force d'imiter aujourd'hui.

Quod si pallerem casu, biberent exsangue cuminum] Comme on dit des disciples de Porcius Latro, qui pour imiter la pâleur que leur maitre avoit contractée par ses veilles & par ses travaux, burent du cumin, qui a la vertu de rendre pâle. Pline dans le chapitre XIV. du Livre XX. *Verumtamen omne pallorem bibentibus gignit. Ita certè ferunt Porcii Latronis, clari inter magistros dicendi, adsectatores similitudinem coloris studiis contracti imitatos.* Voilà des gens bien avancés, ils sont aussi pâles que leur maitre, ils sont donc aussi savans.

19 *O imitatores, servum pecus*] Horace ne condamne pas l'imitation; car il n'y a rien de plus louable: mais il condamne l'imitation basse & servile, quand on n'imite que ce que les autres ont de facile ou de vicieux, ou qu'on ne fait que renverser leur ordre, & changer quelques mots. Car comme dit Séneque: *Multi sunt qui detracto verbo, aut mutato, aut adjecto putant se alienas sententias lucrifecisse. Il y a beaucoup de gens qui en retranchant, en changeant, ou en ajoutant un mot, croyent avoir acquis & gagné légitimement le travail des autres.* Cassius Séverus comparoit ces imitateurs aux voleurs qui changent les armes de la vaisselle qu'ils ont volée, en mettent d'autres, & la vendent ensuite comme si elle étoit à eux.

20 *Tumultus*] Il est malaisé, ou plutôt impossible de rendre ce *tumultus* en notre langue par un seul mot; car il est plein de force, & il a une signification fort étendue. Il signifie non seulement les empressemens, les affectations, les soins que ces méchans Poëtes prennent d'imiter les autres, de s'enrichir de leurs dépouilles, & de se faire valoir par là, mais aussi le bruit & le vacarme qu'ils faisoient en se donnant les uns aux autres des louanges qu'ils ne meritoient point du tout.

21 *Libera per vacuum posui vestigia princeps*] Horace se vante ici, que sans autre guide que lui-même, il a ouvert aux Romains un chemin qui leur étoit

inconnu

empreſſemens & vos vacarmes ont ſouvent ému ma bile, qu'ils m'ont ſouvent réjouï! je ſuis le premier qui ſans guide ai ouvert un chemin dans un pays inconnu. Je n'ai point marché par des routes fréquentées. Celui qui ſe confie *juſtement* dans ſes forces eſt toujours à la tête de l'eſſaim. J'ai fait voir le premier aux Romains les nombres & l'eſprit d'Archiloque, ſans m'attacher ni à ſes ſujets, ni à ſes expreſſions, ſi funeſtes à Lycambe. Et afin que vous ne ceigniez pas mon front d'une couronne moins honorable, parceque j'ai craint de changer les tons & les meſures de ſes vers, je me vanterai que j'ai adouci

inconnu, & que bien loin d'être imitateur, comme ſes ennemis le lui reprochoient en récriminant, il étoit original.

22 *Qui ſibi fidit*] Ce n'eſt pas ceux qui ont de la confiance en leurs propres forces; car on trouve tous les jours des étourdis & des téméraires qui y ont tant de confiance, qu'ils croyent être plus habiles qu'Homere, Théocrite, Virgile, &c. mais ceux qui y ont une juſte confiance. C'eſt pourquoi j'ai ajouté *juſtement*; car c'eſt le ſens d'Horace.

23 *Dux regit examen*] C'eſt une métaphore priſe des abeilles, auſquelles il compare les Poëtes; comme quand il dit: *Ego apis Matinæ more modoque, &c.*

Parios ego primus ïambos] *Les ïambes de Paros*, c'eſt-à-dire les ïambes d'Archiloque, qui étoit de l'iſle de Paros; comme il paroit par ce vers de Moſchus, qui dit à Bion mort:

Σὲ πλέον Ἀρχιλόχοιο ποθεῖ Πάρος.

Paros vous pleure plus que ſon Archiloque.

Il vivoit vers la XXVIII. Olympiade, c'eſt-à dire ſix cents ſoixante & ſix ans avant Jeſus-Chriſt. Je n'ai pas exprimé dans la traduction ces *ïambes de Paros*, parce que cela n'eſt pas agréable en notre langue, & que le reſte dit tout.

Primus] Horace n'auroit jamais dit qu'il étoit le premier qui eût imité en Latin la poëſie d'Archiloque, ſi quelque autre l'avoit fait avant lui; car il ſe ſeroit expoſé à la riſée de tout le monde, qui ſe ſeroit moqué de ſa vanité. Cependant Jule Scaliger dans le VI. Liv. de ſa Poëtique n'a pas laiſſé de lui reprocher qu'il ſe glorifioit d'une choſe qui ne lui apartenoit pas, & que Catulle avoit imité avant lui avec ſuccès cette ſorte de poëſie: *Hos enim Parios ïambos Romanos ab ſe primo factos temerè gloriatur. Quis enim neſcit à Catullo id antea feliciſſimè factitatum?* Voilà le reproche le plus mal fondé, & la cenſure la plus imprudente que l'on ait jamais vue. Catulle a fait des hendécaſyllabes, des ïambes purs, des ſcazons, & autres ſortes de vers; mais il n'y a de lui aucune piece qui reſſemble le moins du monde aux Poëſies d'Archiloque, ni aux Epodes d'Horace, où ce Poëte a particulierement imité ce Poëte Grec, *O feri ſtudiorum!*

24 *Numeros animoſque ſequutus Archilochi*] Voilà en deux mots la difference qu'il y a entre la bonne & la vicieuſe imitation. Celui qui fera des éclogues & des idiles, comme Théocrite & Virgile, ne ſera pas pourtant apellé imitateur, ſi en ſuivant les nombres & les meſures de ces Poëtes, il ſuit auſſi leur eſprit, leur enthouſiaſme, leur élévation. Mais il ſera franc imitateur, s'il traite les mêmes ſujets, & dans les mêmes termes, un peu changés ou tranſpoſés. Le genre de poëſie eſt une choſe publique qui apartient à tout le monde; mais la matiere que chaque Poëte a traitée, & les termes qu'il a employés, ſont à lui, on ne peut les prendre, ſans être non ſeulement imitateur, mais voleur & plagiaire. Caton d'Utique, dans les vers qu'il fit contre Scipion, tâcha d'atraper toute l'âpreté & toute l'amertume des ïambes d'Archiloque, *numeros animoſque ſequutus Archilochi*; mais il ne prit ni ſes reproches, ni ſes injures, *non res & agentia verba Lycamben*. Souvent on trouve le ſécret de faire des poëmes, où l'on ne prend ni l'eſprit, *nec animos*, ni les ſujets, *nec res*, ni les paroles, *nec verba*, des Anciens, & qui n'ont rien d'ancien que le titre, & alors on ne merite ni le nom d'imitateur, ni celui d'Auteur.

25 *Lycamben*] Voyez les Remarques ſur ces vers de l'Ode VI. du Livre V.

Qualis Lycambæ ſpretus infido gener.

Tel qu'Archiloque qui ſut ſi bien ſe venger de la perfidie de Lycambe.

26 *Ac ne me foliis ideò brevioribus ornes*] De peur que vous ne ceigniez ma tête de feuilles plus courtes, c'eſt-à-dire, de peur que vous ne me donniez

Quod timui mutare modos & carminis artem:
Temperat Archilochi Musam pede mascula Sapho,
Temperat Alcæus: sed rebus & ordine dispar,
Nec socerum quærit quem versibus oblinat atris,
Nec sponsæ laqueum famoso carmine nectit.
Hunc ego non alio dictum prius ore, Latinis
Vulgavi fidicen. Juvat immemorata ferentem
Ingenuis oculisque legi manibusque teneri.
Scire velis, mea cur ingratus opuscula lector
Laudet ametque domi, premat extra limen iniquus?
Non ego ventosæ plebis suffragia venor,
Impensis cœnarum, & tritæ munere vestis.

Non

niez une couronne moins honorable, parceque je n'ai rien voulu changer dans les nombres & dans les vers d'Archiloque, &c. Il fait allusion à la couronne qu'on apelloit *tonsam* & *tonsilem*; parcequ'on la tondoit au ciseau, pour la distinguer de la couronne non tondue où on laissoit les feuilles entieres. Cette derniere étoit plus honorable que l'autre; car c'étoit la couronne d'Apollon, comme on lit dans une épigramme Greque:

'Αυτὸς δ' ἀτμήτοιο κόμας ἀπεθήκατο δάφνας
Φοῖβος.

Phœbus quita sa couronne de laurier non tondu.

Voilà pourquoi Virgile dit qu'il ne prendra qu'une couronne *tondue*, lorsque faisant les fonctions de Grand Prêtre, il portera ses offrandes dans le temple qu'il promet de bâtir à Cesar, au III. Liv. des Géorgiques:

Ipse caput tonsæ foliis ornatus olivæ
Dona feram.

Et dans le V. de l'Enéïde, il ne donne que cette même couronne à cette troupe d'enfans qu'Ascagne conduit:

Omnibus in morem tonsâ coma pressa coronâ.

28 *Temperat Archilochi Musam pede mascula Sapho*] On a expliqué ces deux vers comme si Horace disoit qu'il ne s'est pas contenté de faire des poëmes en vers ïambes, comme Archiloque, qu'il en a fait encore d'autres en vers saphiques, & d'autres en vers alcaïques. Mais ce n'est pas là le sens. Horace veut dire qu'il a adouci & temperé les vers d'Archiloque par ceux de Sapho & d'Alcée & qu'en mêlant ainsi ces trois genres de poësie, il en a fait un quatrieme qui étoit inconnu avant lui. Tâchons de rendre celà plus sensible. La Muse d'Archiloque étoit si violente, si emportée, & si pleine d'amertume & de fiel qu'elle réduisoit à se pendre ceux qu'elle attaquoit. Horace imite ce Poëte, il prend ses mesures; ses nombres, il saisit son enthousiasme, son élévation; mais il ne prend ni son fiel, ni son amertume. Que fait-il donc? il tempere cette Muse, c'est à-dire cette violence, cet emportement, en la mêlant avec la douceur de Sapho & avec celle d'Alcée, qui étoient moins piquans, & moins emportés, mais qui n'étoient ni moins grands ni moins sublimes. Ainsi en imitant la Muse d'Archiloque, il la change, sans l'affoiblir, & par-là il merite une aussi belle couronne que celle que l'on donnoit a ce Poëte Grec. * Il faut donc faire ainsi la construction de ce vers: *Mascula Sapho temperat pede Musam Archilochi*: la mâle Sapho tempere, adoucit par ses mesures la Muse, la poësie d'Archiloque: mais M. Bentlei est d'un autre avis; il fait autrement la construction de ce passage. Il veut qu'Horace dise, *Sapho temperat Musam pede Archilochi. Sapho tempere, adoucit sa Muse par les mesures d'Archiloque, & Alcée aussi.* Car, dit-il, Sapho & Alcée ont mêlé dans leurs vers les mesures d'Archiloque. Mais j'ose dire que ce ne peut être le sens d'Horace qui n'auroit jamais dit que Sapho & Alcée adoucissent leur Muse par les vers d'Archiloque, puisqu'Archiloque étoit plus violent & plus emporté qu'Alcée & que Sapho. Le violent ne tempere pas le doux, c'est le doux qui tempere le violent. Si nous avions tous les ouvrages d'Archiloque, de Sapho & d'Alcée, ils pouroient nous conduire à une intelligence plus parfaite de tout ce qu'Horace dit ici. *

Mascula Sapho] *La mâle Sapho*, c'est-à-dire dont la poësie n'a rien que de mâle & de fort. On a explique ce mot d'une autre maniere; mais il n'y a pas d'aparence qu'Horace ait voulu dire ici une injure à Sapho. Je n'ai pas exprimé ce *mascula* dans la traduction, parceque notre langue ne s'accommode pas beaucoup

adouci la Muse d'Archiloque par les doux accens de Sapho, & par ceux d'Alcée; que je n'ai derobé à ce grand Poëte ni son ordre, ni ses sujets, & qu'on voit dans mes ïambes Archiloque qui ne cherche ni à réduire son beau-pere au deséspoir, ni à nouer dans ses Satires pleines de bile & de fiel, un fatal cordon à sa maîtresse. Je suis le seul Chantre qui ai entrepris de donner aux Romains cet Archiloque. En produisant ainsi des choses nouvelles, je me plais à me voir dans les mains des honnêtes gens. Voulez vous savoir pourquoi un Lecteur ingrat & injuste déchire en public mes ouvrages qu'il louë & cherit en particulier? C'est que par des repas & par des presens de quelque vieille robe, je ne tâche pas de gagner les suffrages du peuple inconstant. C'est que je ne vais pas entendre lire les ouvrages de nos beaux-esprits, & leur lire à mon tour les miens, pour me venger de l'ennui qu'ils m'auroient donné. C'est que je ne

beaucoup des épithetes, & que pour le rendre beau il auroit fallu faire un long circuit, qui n'auroit pas été agréable.

29 *Sed rebus & ordine dispar*] On a eu tort de raporter ceci à Alcée; il faut le joindre avec ce qui suit, *sed rebus & ordine dispar*, *nec socerum quærit*, *&c.* Car Horace parle toujours d'Archiloque, & il dit que veritablement il n'a rien changé dans les vers & dans les mesures d'Archiloque, pour ce qui regarde l'art de la poësie; qu'il a seulement temperé & adouci ses vers par le mélange de ceux d'Alcée & de Sapho; mais que pour les sujets & l'ordre avec lequel Archiloque les avoit traités, sa Muse n'a rien où l'on puisse reconnoître son original. Elle ne réduit ni un beau-pere, ni une fiancée à s'aller pendre de desespoir, comme celle d'Archiloque. C'est le vrai sens de ce passage qu'on n'avoit pas bien éclairci. Ma traduction le fait assez entendre. * M. Bentlei explique pourtant cet *ordine dispar* d'une autre maniere, en le raportant à Alcée. Il prétend que cet ordre dont Horace parle ne doit être entendu que de l'ordre dans lequel il a placé le vers d'Archiloque, par exemple, ce vers dactylique,

Arboribusque coma,

dont Archiloque est l'inventeur Horace l'a mis après un vers hexametre comme dans l'Ode VII. du Livre IV.

Diffugere nives redeunt jam gramina campis
Arboribusque coma.

Au lieu qu'Archiloque le met toujours après un ïambe. Mais je ne saurois croire qu'Horace dise une si petite chose; car ce n'est pas une grande merveille d'avoir mis avant le vers dactylique un vers hexametre au lieu d'un ïambe. Après avoir dit *rebus*, *les sujets*, il est hors de doute que cet *ordre* doit être entendu de la suite & de la maniere dont ces sujets étoient traités. *

31 *Nec sponsæ laqueum*] Cette fiancée d'Archiloque étoit apellée *Neobulé*, fille de Lycambe. On en a vu l'histoire ailleurs.

32 *Hunc ego*] Il parle d'Archiloque, & non pas d'Alcée, le doute qu'on a eu là-dessus ne vient que de la faute qu'on a faite sur *rebus & ordine dispar*.

Non alio dictum priùs ore] Car avant Horace, personne ne s'étoit avisé d'imiter en Latin la poësie d'Archiloque.

34 *Ingenuis oculisque legi, manibusque teneri*] Il se contente d'être lu par les honnêtes gens, comme il a dit dans la X. Satire du Livre I. ----- *nam satis est equitem mihi plaudere.*

Car je ne veux que l'aplaudissement des Chevaliers.

Les autres ne connoissoient pas le prix de ses vers; ou, s'ils le connoissoient, ils avoient la malice de ne lui pas rendre en public la même justice qu'ils lui rendoient en particulier.

35 *Ingratus opuscula Lector*] Un Lecteur ingrat qui ne reconnoît pas publiquement le plaisir qu'on lui fait, & qui le dissimule, *Opuscula*, mes petits ouvrages. Horace parle ainsi par modestie. Mais en notre langue, *mes petits ouvrages*, me paroît une expréssion bien basse pour Horace, c'est parler en écolier. Voilà pourquoi j'ai mis simplement, *mes ouvrages*.

36 *Premat extra limen iniquus*] *Premat*, blâme, attaque, censure, foule aux pieds. L'injustice dont Horace parle ici n'est pas inconnue à notre siecle. On y voit assez de gens qui savent admirablement décrier des ouvrages dont ils tâchent de profiter eux-mêmes, & qu'ils étudient dans leur cabinet.

37 *Non ego ventosæ plebis suffragia*] Horace se moque ici agréablement de la sote vanité de certains Poëtes de son tems, qui, pour faire louer leurs vers, donnoient de grands repas, & faisoient des presens de

Non ego nobilium scriptorum auditor & ultor,
Grammaticas ambire tribus & pulpita dignor.
Hinc illæ lacrymæ. Spissis indigna theatris
Scripta pudet recitare, & nugis addere pondus,
Si dixi, rides, ait: & Jovis auribus ista
Servas: fidis enim manare Poëtica mella
Te solum tibi pulcer. Ad hæc ego naribus uti
Formido: & luctantis acuto ne secer ungui,
Displicet iste locus, clamo: & diludia posco.
Ludus enim genuit trepidum certamen, & iram:
Ira truces inimicitias, & funebre bellum.

AD

de robes, de manteaux, comme ceux qui pretendoient aux Charges, achetoient par leurs largesses les suffrages du peuple.

38 *Impensis cœnarum*] *Impensa* est quelquefois un terme de cuisine, qui signifie l'assaisonnement, tout ce que l'on employe à accommoder les viandes, *cibos impensarum varietate conditos*, comme parle Arnobe. On lit de même dans Apicius, *indes impensam præscriptam. Vous y mettrez l'assaisonnement susdit* ; & *impensa in leporem*, l'assaisonnement du lievre. Mais Horace n'a pas dit *impensis cœnarum* dans ce sens-là. *Impensa* signifie ici une grande dépense, de grands frais ; & si l'on y prend bien garde, on trouvera que cette derniere signification a donné lieu à l'autre.

Et trita munere vestis] *Et en faisant present d'une robe usée.* Par ce mot, *usée*, Horace marque la bassesse & l'indignité de ceux dont ces Poëtes briguoient les suffrages. Perse a dit de même en parlant à un de ces méchans Poëtes :

----- Calidum scis ponere sumen
Et comitem horridulum tritâ donare lacernâ.

Tu sais faire servir des viandes bien chaudes, & donner un manteau usé à un complaisant frilleux.

39 *Non ego nobilium Scriptorum auditor & ultor*] Ce vers presente deux sens. Je vais les expliquer l'un & l'autre, afin qu'on puisse choisir. Dans le premier Horace dit qu'il ne va pas écouter ces fameux Ecrivains, lorsqu'ils lisent leurs ouvrages; ni leur lire en même tems les siens, pour se venger par là de l'ennui qu'ils lui auroient donné; comme Juvénal a dit,

Semper ego auditor tantum, numquamne reponam?

Quoi, ferai-je toujours le métier d'auditeur, & ne me vengerai-je jamais ?

Ainsi *nobilium scriptorum* est une ironie. Dans l'autre sens, *nobilium scriptorum auditor & ultor*, est la definition d'un grand Critique accoutumé à lire les bons Auteurs, & à les venger des insultes des ignorans qui décrient leurs ouvrages, ou pour faire paroitre meilleur ce qu'ils font, ou pour empécher qu'on ne reconnoisse les vols qu'ils ont faits. Horace dit donc: Moi qui suis accoutumé à lire & à venger les plus grands Ecrivains, je ne vais point faire la cour aux Grammairiens dans leurs écoles, &c. Le premier sens me paroit le plus naturel & le plus beau. Il y a plus de sel & plus de finesse, & par conséquent il est plus digne de la Satire. La suite même le détermine manifestement.

40 *Grammaticas ambire tribus, & pulpita dignor*] Horace se moque ici de la bassesse & de la lâcheté de ces méchans Poëtes, qui alloient faire la cour aux Grammairiens dans leurs classes, afin qu'ils donnassent la vogue à leurs ouvrages en les faisant lire à leurs écoliers.

41 *Hinc illæ lacrymæ*] C'est une façon de parler proverbiale, pour dire, voilà d'où vient leur rage, leur desespoir.

Spissis indigna theatris] Il arrivoit souvent que ces lectures se faisoient dans les temples & dans les théâtres. Mais *spissa theatra* peut signifier simplement ici des assemblées nombreuses, comme celles qu'on voyoit dans les théâtres & autres lieux publics.

42 *Scripta pudet recitare & nugis addere pondus*] Ce n'est pas ce qui empéchoit Horace de lire ses vers en public; il connoissoit trop le prix de ses ouvrages. On en peut voir la veritable raison dans la Remarque sur le 23. vers de la Satire IV. du Livre I. *Vulgo recitare timentis.*

43 *Rides, ait*] *Ait*, le premier venu me dit, *&c.*

Jovis auribus] Pour les oreilles de Jupiter, c'est-à-dire pour les oreilles d'Auguste.

45 Tib

ne vais pas faire des brigues dans les Tribus des Grammairiens, & les saluer dans leurs chaires. Voilà d'où vient leur chagrin. Si je leur dis que mes écrits ne meritent pas d'être lus dans de si nombreuses Assemblées, & que j'aurois honte de donner ce poids à des bagatelles, & de leur faire tant d'honneur: Vous vous moquez, me disent-ils & vous les reservez pour les oreilles de Jupiter; car vous êtes bien persuadé que c'est vous seul qui pouvez former ce miel poëtique, & vous n'étes pas mécontent de vous. Sur cela je crains de m'abandonner à mon humeur critique; & pour n'être pas déchiré par les ongles de ce peuple irrité, & pour me tirer d'intrigue, je crie de toute ma force, que le champ de bataille me déplaît, & que je demande du tems. Car le jeu a produit les débats & la colere; la colere, l'inimitié; & l'inimitié tous les malheurs de la guerre.

A SON

45 *Tibi pulcer*] C'est un proverbe dont on se sert quand on parle à un homme trop amoureux de lui-même. Les Poëtes veulent se moquer de la bonne opinion qu'Horace avoit de ses vers.

Ad hac ego naribus uti formido] Heinsius prétend quil faut ponctuer ce passage de cette maniere:

---------- *ad hac ego: naribus uti*
Formido. ---------

& que *naribus uti formido* est la réponse qu'Horace fait à ces Poëtes en leur disant, *qu'il ne veut pas s'exposer à leur critique.* J'oserai dire non seulement que ce n'est pas le sens, mais encore que cela ne seroit pas Latin; car *naribus uti* se dit toujours de ceux qui critiquent, & ne peut jamais être dit de ceux qui sont critiqués. Horace dit au contraire qu'il ne répond rien aux fades railleries de ces Poëtes, & qu'il craint de s'abandonner à son humeur moqueuse de peur d'être batu. *Naribus uti*, c'est ce que Perse dit *naribus indulgere*, s'abandonner à son esprit moqueur, ne le pas retenir, lui donner l'essor.

46 *Luctantis acuto ne secer ungui*] C'est une raillerie sur ce qu'Horace n'étoit pas naturellement trop courageux, & que les méchans Poëtes sont ordinairement fort coleres. La partie n'étant donc pas égale, il prend le parti de se retirer.

47 *Displicet iste locus clamo, & diludia posco*] Horace veut se tirer du mauvais pas où il se trouve. C'est pourquoi il se sert de cette méchante defaite d'un poltron qui n'a garde de refuser le combat, mais qui demande seulement à changer de lieu, & à differer. *Diludia* étoit proprement le terme, le delai que l'on donnoit à un gladiateur pour le faire combatre, *dilatio ludorum*; & le congé que le gladiateur avoit cependant jusqu'au jour du combat, étoit apellé *missio*, qui n'étoit un congé que pour un tems. Surquoi j'expliquerai en passant un passage de Pétrone, qui a été mal expliqué. *Tunc fortissimus Gnython ad virilia sua admovit novaculam infestam, minatus se abscissurum tot miseriarum caussam: inhibuitque Tryphana tam grande facinus, non dissimulatâ missione.* Tryphene voyant que Gnython alloit se priver d'une chose à laquelle elle prenoit quelque interêt, empécha un si grand malheur, en lui donnant congé, & en lui faisant entendre que c'étoit un congé pour un tems; car elle vouloit le reserver pour d'autres occasions.

48 *Ludus enim genuit trepidum certamen & iram*] Horace, par cette gradation, veut sans doute se moquer de ces méchants Poëtes, qui employoient ridiculement les figures dont ils se servoient: & il semble qu'il ait eu en vue un passage d'Epicharme, qui disoit dans une de ses comedies:

--------- A. ἐκ μὲν θυσίας
Θοίνη, ἐκ δὲ θοίνης πόσις ἐγένετο. B. Χάριεν γέ μοι.
A. Ἐκ πόσιος ἦ κῶμος, ἐκ κώμου δ' ἐγένετο θυανία.
Ἐκ δὲ θυανίας δίκη ἐγένετ', ἐκ δίκης δὲ καταδίκη.
Ἐκ δὲ καταδίκης πέδαι τε καὶ σφάκελοι καὶ ζημία.

A. *Le sacrifice a produit le festin, le festin la buverie.* B. *C'est ce qui me plait.* A. *La buverie a produit le badinage, le badinage l'emportement, l'emportement le procès, le procès la condamnation, & la condamnation enfin a produit les fers, les tortures & les amendes.* On lit presque la même gradation, ἐποικοδόμησιν, dans les Guêpes d'Aristophane.

49 *Ira truces inimicitias*] Un Ancien a apellé la colere le *seminaire de la haine. Et nunquam in iram exardescat animus, quòd est seminarium odii.*

NO-

NOTES SUR L'EPITRE XIX. Liv. I.

10 EDIXIT] Le P. Sanadon lit *edixi*, après cinq manuscrits & deux des meilleures éditions. Horace étoit seul l'Auteur de cet édit, comme il paroit dans ses Odes.

13 *Exiguaque toga simulet textore*] Ceci doit s'entendre de Caton d'Utique, comme l'a remarqué le P. S. *Textor* pour *textura*. M. Dacier voudroit qu'on lût *tesquore*. Mais outre que l'on ne peut aporter de bonne preuve de ce changement, dit le P. S. trois raisons doivent absolument le faire rejetter. Premierement il n'est apuyé sur aucun manuscrit, ni sur aucune édition avant Muret. Secondement *tesquor* est un mot de nouvelle fabrique, qui ne paroît dans aucun bon Auteur. Troisiemement cette saleté que l'on attribue à Caton, est encore une chose inouie; il étoit modeste, simple & négligé dans ses habits, mais il n'étoit point malpropre.

15 *Hyarbitam*] Le P.S. a mis *Jarbitam*. Ce fot émule de Timagene étoit un Maure nommé *Cordus*, dit-il. On sait qu'Jarbas rival d'Enée fut Roi de Mauritanie. Notre Poëte a donc mis *Jarbita*, pour Maurus. *Hic Jarbita*, dit le Scholiaste, *Maurus regione fuit Cordus, qui dum Timagenem, post convivium & inter pocula declamantem; vellet imitari, invidiâ quodammodo ruptus est.*

Lingua] Le P.S. lit. *cœna*, après plusieurs manuscrits L'explication du Scholiaste, dit-il, conduit naturellement à cette leçon; & donne lieu de croire qu'il l'a trouvée dans son exemplaire.

17 *Quod si*] Trois manuscrits portent *proh! si*, & le P.S. a employé cette leçon, qui est plus poëtique.

19 *Ut mihi sæpe bilem, sæpe jocum*] On trouve dans un manuscrit *ut mihi bilem; ut mihi sæpe jocum*, & le P.S. comme M. Cuningam, a reçu cette leçon, qui a beaucoup plus d'élégance que l'autre.

26 Folüi

AD
LIBRUM SUUM.

EPISTOLA XX.

VERTUMNUM *Janumque, liber, spectare videris;*
Scilicet ut prostes Sosiorum pumice mundus.

Odisti

HORACE mit cette Epitre à la tête d'un Recueil de quelques uns de ses vers qu'il rendit publics à l'âge de quarante-quatre ans. Car ses ouvrages parurent à diverses fois, & dans un autre ordre que celui où nous les avons aujourd'hui. Il parle à ce recueil comme à un enfant qui, las d'être sous la main & sous la conduite de son pere, veut secouer ce joug trop rude, & avoir, comme on dit, la clef des champs. Ce pere lui represente les dangers où il s'expose; & enfin ne pouvant le retenir, il lui donne quelques ordres, & le laisse aller.

1 *Vertumnum Janumque, liber, spectare videris*] Il y avoit dans la place Romaine, au bout de la rue Toscane, une statue du Dieu Vertumne, & une autre du Dieu Janus. Tout cet endroit-là étoit environné de boutiques de Libraires & autres marchands. C'est pourquoi Horace dit à son Livre qu'il regarde Vertumne & Janus, pour dire qu'il souhaite de devenir public, comme nous dirions aujourd'hui qu'il regarde la rue saint Jaques & la grand' Sale du Palais.

2 *Scilicet ut prostes Sosiorum*] Les Sosies etoient deux freres, les plus fameux Libraires de Rome. Et en ces tems-là le métier de Libraire & celui de Relieur n'étoient pas differens; c'étoit une même personne qui écrivoit les Livres, qui les relioit, ou, pour mieux dire, en assembloit les feuilles & les rouleaux, & qui les vendoit. *Bibliographus*, *Bibliopegus*, ou *Compactor*, ou comme Ciceron l'apelle, *Glutinator*, & *Bibliopola* n'étoient qu'un.

Pumice mundus] Les Libraires se servoient de la pierre de ponce pour polir les feuilles de parchemin sur lesquelles ils écrivoient les Livres qu'ils vendoient. Les feuilles devoient être polies du côté où l'on écrivoit, afin qu'on eût la facilite d'écrire: & le revers, le côté où l'on n'écrivoit point, devoit aussi être poli, afin qu'en dévelopant le Livre ou rouleau, la main ne sentît rien de rude, & que ce côté-là pût être plus facilement mis en couleur; car on le peignoit de rouge, de jaune, &c. Juvenal dans la VII. Satire:

---atque

26 *Foliis brevioribus*] Moins durables, comme le P. S. l'a rendu. Cette explication a, ce me semble, dit-il, quelque chose de plus naturel que celle de Cruquius & de M. Dacier, qui trouvent ici une allusion à cette espece de couronne que l'on apelloit *tonsa* & *tonsilis*.

32 *Hunc ego non alio &c.*] Le parti qu'a pris M. Dacier est insoutenable, dit le P. S. Ceci ne sauroit se raporter à Archiloque. Lorit, Bade, M. Baxter & M. Bentlei, ont fort bien vu qu'Alcée est le seul dont Horace ait voulu parler dans ce vers. Il vient de dire qu'il avoit été le premier des Romains qui eût imité en Latin les ïambes d'Archiloque, & il seroit ridicule de répéter la même chose huit ou neuf vers après. Quand il dit *Latinus fidicen* , il marque non seulement qu'il étoit Poëte lirique, mais encore que celui qu'il avoit imité, l'étoit aussi: ce que l'on ne peut pas dire d'Archiloque, qui n'a jamais été mis au nombre des Poëtes liriques. Cette raison deviendra sensible, continue le P. S. si l'on examine attentivement les expressions d'Horace. Ici il dit qu'il est devenu le premier Poëte lirique des Romains, en imitant Alcée:

Hunc ego non alio dictum prius ore, Latinis
Vulgavi fidicen;

Et dix vers plus haut il s'est contenté de dire qu'il a monté le premier aux Latins des ïambes à la façon d'Archiloque :

. . . . *Parios ego primus ïambos*
Ostendi Latio.

Il est à remarquer que, quoi qu'Horace n'aît pas moins imité Sapho qu'Archiloque & Alcée, il ne dit point cependant d'elle, comme des deux autres, qu'il avoit été le premier des Romains qui eût osé marcher sur ses pas. La raison de cette difference, c'est que Catulle & quelques autres Poëtes de Rome avoient fait des vers Saphiques avant Horace.

A SON LIVRE.

EPITRE XX.

MON Livre, il me semble que tu as l'œil tourné du côté de Vertumne & de Janus ; il te tarde sans doute d'être exposé en vente paré & poli par les

-------- *atque ideo croceâ membrana tabellâ*
Impletur. -------

Membrana tabellâ croceâ, c'est-à-dire une feuille de parchemin qui a le revers jaune. La pierre de ponce servoit encore à unir & polir les deux côtés du rouleau, les deux tranches, celle du haut & celle du bas qu'Ovide apelle *frontes*.

Nec fragili geminæ poliantur pumice frontes.

Elle servoit aussi à polir la peau que l'on mettoit pour couvrir le rouleau, & au dos de laquelle on écrivoit le titre du Livre, en lettres d'or, & avec des ornemens tels qu'on vouloit. Cette peau n'étoit pas de la grandeur du rouleau, & c'étoit à cette peau que tenoient les couroies dont on l'attachoit.

3 *Odisti claves & grata sigilla pudico*] Les peres & les meres gardoient leurs enfans avec tant de soin, qu'ils ne se contentoient pas de fermer à clef la porte de leur apartement, ils la cachetoient, afin qu'ils fussent plus en sureté, & c'est à quoi Horace fait allusion.

4 *Communia laudas*] *Communia*, les lieux publics. Ce mot est remarquable.

5 *Fuge quo discedere gestis*] Je ne sais pas à quoi le vieux Commentateur a pensé quand il a expliqué ceci, *devita conspectum hominum, ne redeas deterior. Fui le commerce des hommes, de peur que tu ne reviennes pire que tu n'es.* Ce n'est point du tout là le sens ; au contraire Horace dit tout en colere, *va où tu as tant d'envie d'aller.* * Mais au lieu de *discedere* M. Bentlei a lu *descendere*, parce, dit-il, qu'il s'agit ici du champ de Mars qui étoit un lieu bas où l'on alloit en descendant, comme il le prouve par plusieurs exemples. Horace lui même a dit dans la I. Ode du Liv. III.

---------- *hic generosior*
Descendat in campum petitor.

Odisti claves, & grata sigilla pudico:
Paucis ostendi gemis, & communia laudas,
Non ita nutritus. Fuge quo discedere gestis.
Non erit emisso reditus tibi. Quid miser egi?
Quid volui? dices, ubi quis te læserit: & scis
In breve te cogi, quum plenus languet amator.
Quod si non odio peccantis desipit augur,
Carus eris Romæ donec te deserat ætas.
Contrectatus ubi manibus sordescere vulgi
Cæperis, aut tineas pasces taciturnus inertes,
Aut fugies Uticam, aut unctus mittêris Ilerdam.
Ridebit monitor non exauditus: ut ille
Qui malè parentem in rupes protrusit asellum
Iratus. Quis enim invitum servare laboret?
Hoc quoque te manet, ut pueros elementa docentem
Occupet

Mais ce n'est pas une raison de changer le texte. Ce Livre d'Horace ne vouloit-il qu'aller au champ de Mars & n'avoit il pas l'ambition, d'aller dans les autres quartiers de Rome & ailleurs ? *

7 *Et scis in breve te cogi, ubi plenus languet amator*] Un savant Critique a expliqué cet endroit. *Et tu sais bien que tu cours risque d'être rebuté lors qu'un Lecteur est sou & dégouté de ta lecture.* Et il pretend qu'ici *in breve cogi* est ce que Terence dit *in angustum cogi*, être mis à l'étroit, être en danger, dans l'Heautontim.

Ita hac re in angustum nunc mea coguntur
Copia. ----

Mais il s'en faut beaucoup que ce ne soit la même chose. On ne doit pas non plus recevoir l'explication de Porphyrion, qui dit que *in breve cogi* est pour *non totum legi, n'être pas lu tout entier.* Pour bien entendre ce passage, il faut avoir devant les yeux la forme des Livres des Anciens, qui n'étoient que des rouleaux, qu'on ne pouvoit lire qu'en les deroulant, en les déployant, de sorte que quand on tenoit un Livre, dont on étoit las, on ne se donnoit pas la peine de le déveloper tout entier, au contraire on le rouloit plus serré. Et c'est ce qu'Horace apelle *in breve cogi, être mis en petit volume.* Car il peint par là ce qu'on faisoit naturellement quand on étoit sou d'un Livre; on le rouloit, lioit & garotoit comme pour le condamner par-là à n'être jamais ouvert. Mais ce n'est pas là la plus grande difficulté de ce passage, elle consiste à savoir comment Horace peut dire à son Livre, qui n'est encore jamais sorti de ses mains, *scis in breve te cogi, tu sais qu'on te met en petit volume.* Comment ce Livre peut il avoir fait cette experience, puisqu'il a toujours été sous la clef, & qu'il n'a été vu que de très peu de gens? Il y a ici une modestie d'Horace, dont je m'étonne qu'on ne se soit point aperçu. *Amator*, c'est Horace même, qui dit à son Livre: Tu sais que moi qui t'aime tendrement, je suis pourtant quelquefois si las de toi, que je te roule en petit volume, comme si je ne voulois jamais te voir. Quel traitement peux-tu donc attendre des étrangers, puisque tu es traité de cette maniere par ton propre pere? Il y a là plus de sel qu'on n'avoit cru. * M Bentlei a beau se moquer de ce raffinement & de ceux qui lui aplaudiront. Que ne combatoit-il la difficulté que j'ai proposée? *

9 *Quod si non odio peccantis*] *Odio tui peccantis, si la haine que ta désobéïssance me donne pour toi, ne m'aveugle point.* Car on est sujet à se tromper quand on est dans la passion.

10 *Donec te deserat ætas*] *Ætas* est ici pour *flos ætatis*, la jeunesse. Horace reproche aux Romains qu'ils n'aimoient les vers que pendant qu'ils étoient nouveaux; comme Homere dit dans le premier Livre de l'Odyssée, que les hommes aiment naturellement les chansons nouvelles:

Τὴν γὰρ ἀοιδὴν μᾶλλον ἐπικλείουσ' ἄνθρωποι
Ἥ τις ἀκουόντεσσι νεωτάτη ἀμφιπέληται.

Car les hommes aiment beaucoup plus les chansons qu'ils n'ont pas encore entendues.

Et Pindare dans la IX. Ode des Olympioniques:

les mains des Sosies : tu hais d'être enfermé ; & ce qui fait le plaisir des enfans bien nés d'être toujours sous la garde de leur pere, c'est ce que tu ne peux suporter : tu es au desespoir de n'être vu que de peu de personnes, & tu ne trouves rien de si beau que la clef des champs. Ce n'est pas là l'éducation que je t'ai donnée ; va, fui où tu as tant d'envie d'aller. Il n'y aura plus de retour pour toi quand tu seras une fois parti. Qu'ai-je fait malheureux ? qu'ai-je souhaité ? diras-tu, quand quelqu'un t'aura fait quelque affront. Et tu sais dès le moindre dégoût que tu me donnes, quel traitement tu reçois de moi-même qui t'aime si tendrement. Que si la haine que m'inspire presentement pour toi la faute que tu as faite, ne m'aveugle dans mes prédictions, tu seras aimé & couru à Rome pendant que tu y auras les graces de la nouveauté. Mais si-tôt que tu commenceras à être avili par le commerce du peuple, tu seras reduit ou à servir de pâture aux vers dans la poussiere d'un cabinet, ou à t'enfuir à Utique, ou à accompagner bien proprement les drogues que nos Marchands envoyent à Lerida. Alors celui dont tu as méprise les avis, rira de tout son cœur, & sera justement comme

---------- *αἴνει δὲ παλαιὸν*
Μὲν οἶνον, ἄνθεα δ' ὕμνων νεωτέρων.

Louez le vin vieux, & la fleur des chansons nouvelles.

11 *Contrectatus ubi manibus sordescere vulgi*] Car en ce tems-là il n'y avoit que les gens de qualité & les riches qui pussent achéter les Livres nouveaux, parceque d'abord les manuscrits étoient fort chers, le peuple ne les avoit que longtems après & lors qu'on avoit eu le loisir d'en multiplier extrémement les copies.

13 *Aut fugies Uticam*] Le Libraire t'envoyera à Utique, afin que tu divertisses les Afriquains : car les Libraires envoyoient dans les provinces éloignées les Livres qu'ils ne pouvoient débiter à Rome. Les Libraires de Paris connoissent bien le prix de cette ressource, & ce n'est que dans cette confiance qu'ils impriment tant de méchans ouvrages. La Province ne manque presque jamais de consoler le pauvre Auteur, & de dédommager le trop hardi Libraire.

Aut unctus mitteris Ilerdam] Le mot *unctus*, *gras*, semble marquer qu'Horace prédit à son Livre qu'il servira à enveloper les épiceries & les drogues que les marchands de Rome envoyoient en Espagne : car ils faisoient un grand commerce à Ilerda, aujourd'hui *Lerida*. Ce sens-là me paroît très naturel ; cependant au lieu de *unctus* on a lu *vinctus*, & l'on a pretendu qu'Horace vouloit dire à son Livre qu'il serviroit à faire les envelopes des Lettres, que l'on apelloit *opistographa*. Car comme les Livres des Anciens n'étoient écrits que d'un côté, on se servoit des feuilles des méchans Livres pour en faire les envelopes des Lettres, afin d'épargner le papier : & comme on cachetoit les Lettres avec de la soie, Horace a employé le mot *vinctus*, qui signifie *lié, garoté*. Mais ce dernier sens me paroît trop recherché, & je le crois faux. Pourquoi Horace auroit-il plutôt parlé de Lérida que d'une autre ville ? Les Romains n'écrivoient-ils qu'à Lerida ?* Le sens que M. Bentlei a donné à ce *vinctus* n'est pas meilleur. Il veut qu'il signifie *invitus*, malgré toi, & mis en paquets par les Libraires qui t'envoyeront dans les pays étrangers parcequ'ils ne pourront te vendre à Rome. Les raisons dont il apuie son sentiment sont trop plaisantes : *unctus* est la veritable leçon.

15 *Qui malè parentem in rupes protrusit asellum*] Il fait allusion à une fable fort connue dans ce tems-là, & que nous n'avons plus. Un homme voulant empêcher son âne d'aller sur le bord d'un précipice, & l'âne s'opiniâtrant à suivre toujours le même chemin, l'homme le poussa dans cet abime d'où il avoit inutilement voulu l'éloigner.

17 *Ut pueros elementa docentem*] Les Romains faisoient aprendre le Latin à leurs enfans avec beaucoup de soin. Car c'est une erreur de croire qu'on ne doit pas leur enseigner leur langue, parce qu'elle leur est naturelle : l'experience justifie que la nature seule ne suffit pas pour bien parler. Horace prédit donc à son Livre ; que dans sa vieillesse il montreroit aux enfans les premiers élémens de la

Occupet extremis in vicis balba senectus,
Quum tibi sol tepidus plures admoverit aures.
Me libertino natum patre, & in tenui re
Majores pennas nido extendisse loquêris,
Ut quantum generi demas, virtutibus addas.
Me primis urbis belli placuisse domique:
Corporis exigui: præcanum, solibus aptum:
Irasci celerem, tamen ut placabilis essem.
Fortè meum si quis te percontabitur ævum.
Me quater undenos sciat implevisse decembres,
Collegam Lepidum quo duxit Lollius anno.

la langue. Mais ce qu'il ne voyoit que dans un tems éloigné lui arriva avant ou très peu de tems après sa mort. Car le Grammairien Quintus Cécilius d'Epire avoit déja commencé dès ce temslà a lire aux enfans les Poëtes nouveaux; c'est pourquoi il fut apellé le pere nouricier des Poëtes.

Epirota tenellorum nutricula vatum.

18 *Extremis in vicis*] Dans les quartiers les plus loignés, c'est à-dire dans les écoles les plus viles ù il n'y auroit que de petits Régens & des enns du peuple. Car les bonnes écoles étoient d'orinaire dans les beaux quartiers. Comme celle de eneiius étoit dans les Carines, près du temple de Terre, & de la maison de Pompée. Torrentius xplique *extremis in vicis*, au bout des quartiers, 'est à dire dans les carrefours, où étoient d'ordiaire les petites écoles, afin qu'elles fussent plus fréuentées, & que les peres, en se promenant, pusnt voir de quelle maniere on instruisoit leurs enns. Le premier sens me paroît meilleur, Horac veut mortifier son Livre.

19 *Quum tibi sol tepidus plures admoverit aures*] omme les écoles étoient d'ordinaire dans les lieux s, dès que le soleil étoit un peu haut, beaucoup gens y alloient chercher le frais, & entendre en ême tems la lecture des Poëtes. Voilà pourquoi lorace dit, *quand la chaleur du jour t'aura donné 'us d'auditeurs.*

20 *Me libertino natum patre*] Ceci est fondé ır la coûtume des Grammairiens, qui avant toutes choses, instruisent leurs auditeurs de la condition, de la fortune, en un mot, de la vie des Auteurs qu'ils leur expliquent.

Libertino] *Libertinus* est l'esclave qui a été affranchi. On peut voir les Remarques sur l'Ode XXXIII. du Liv. I. & sur la VI. Satire du Livre I.

In tenui re] Comme il a dit de son Pere dans la Satire VI. *Qui macro pauper agello, qui n'ayant qu'une petite metairie.*

21 *Majores pennas nido extendisse loquêris*] Cette expression est simple & noble. Horace se compare à un oiseau qui étant devenu plus grand que ceux de son espece ne le sont d'ordinaire, ne peut plus tenir dans son nid. Mais cette image ne seroit pas agréable en notre langue, quoique nous employions heureusement des figures empruntées des oiseaux.

22 *Ut quantum generi demas, virtutibus addas*] Voilà un beau vers. Quand on dit qu'un homme est de basse naissance, si l'on ajoute qu'il a du merite, on lui donne plus qu'on ne lui ôte. La Nature avoit fait naître Horace pour être sergent comme son pere, ou Crieur public; & ses vertus le firent devenir l'ami des plus grands Seigneurs, & d'Auguste même.

23 *Me primis urbis belli placuisse domique*] *Primis belli domique, aux premiers de Rome & pour la guerre & pour la paix.* C'est-à-dire aux plus grands Capitaines, & aux plus grands Politiques; comme Terence a dit de lui même dans le Prologue des Adelphes :

Eam laudem hic ducit maximam cùm illis placet
Qui vobis universis & populo placent :
Quorum opera in bello, in otio, in negotio
Suo quisque tempore usu'st sine superbiâ.

Il trouve qu'on ne lui sauroit donner une plus grande louange, puisque c'est une marque qu'il a l'honneur de plaire a des personnes qui vous plaisent à vous, Messieurs, & à tout le peuple Romain, & qui en paix, en guerre, & en toutes sortes d'affaires, ont rendu à la Republique en géneral & à chacun en particulier, des services considerables, sans en être pour cela plus fiers ni plus orgueilleux.

24

comme le bon homme *de la fable*, qui ne pouvant empécher ſon âne d'aller ſur le bord d'un précipice, l'y jetta lui-même tout irrité. Car qui eſt-ce qui veut prendre la peine de ſauver & bêtes & gens malgré qu'ils en ayent ? Je vois auſſi dans tes deſtinées que tu pouras bien vieillir dans quelques quartiers éloignés, en enſeignant aux enfans les élémens de notre langue. Si cette bonne fortune t'arrive, tu ne manqueras pas de dire à tes auditeurs, dès que la chaleur du ſoleil en aura augmenté le nombre, qu'étant né d'un pere affranchi & fort pauvre, je n'ai pas laiſſé de m'elever au deſſus de ma condition. Par ce moyen tu donneras à la vertu ce que tu ôteras à la naiſſance. Tu leur diras auſſi que j'ai eu l'honneur de plaire à ceux qui étoient les premiers de Rome & pour la guerre & pour la paix ; que j'etois petit, blanc avant l'âge ; que je ſouffrois le ſoleil ſans en etre incommodé ; que j'étois d'une humeur fort prompte, mais qu'on apaiſoit facilement. Et ſi par hazard quelqu'un te demande mon âge, tu diras que j'ai eu quarante-quatre ans accomplis au mois de décembre de l'année que Lollius a eu Lepidus pour Collegue dans ſon Conſulat.

24 *Corporis exigui*] Il étoit fort petit, c'eſt pourquoi Auguſte l'apelloit ***homuncionem***, le petit homme.

25 *Iraſci celerem, tamen ut placabilis eſſem*] Horace ne ſe fait nullement tort en avouant ce defaut; car le plus ſouvent c'eſt la marque d'un fort bon naturel, comme Ariſtote l'a remarqué dans le IV. Livre de ſes Morales. C'eſt pourquoi Ciceron ecrivant à Atticus, dit, *irritabiles animos eſſe optimorum ſæpè hominum, & eoſdem placabiles. Les meilleures gens ſont ſouvent les plus coleres & les plus faciles à apaiſer.*

27 *Me quater undenos ſciat impleviſſe decembres*] Horace étoit né le 8 du mois de décembre de l'an de Rome DCLXXXVIII.

28 *Collegam Lepidum quo duxit Lollius anno*] L'an de Rome DCCXXXI. Auguſte fut nommé Conſul avec Lollius pour l'année ſuivante; mais Auguſte, qui étoit alors en Sicile, ayant refuſé le Conſulat, il y eut deux concurrens pour remplir ſa place, Lépidus & Silanus. Leurs brigues remplirent Rome de deſordre & de diſſention. Cependant Lollius étoit ſeul Conſul; mais enfin Lépidus fut preferé a ſon rival avec aſſez de peine. Depuis donc le mois de décembre de l'an de Rome DCLXXXVIII. juſques au mois de décembre de l'an DCCXXXII, il y a juſtement quarante-quatre ans accomplis. Horace entra dans ſa quarante-cinquieme année dans le mois de décembre qui vit Lollius partager l'honneur du Conſulat avec ſon Collegue Lépidus.

Duxit] La faveur & la protection de Lollius contribua entierement à rendre le parti de Lépidus plus fort que celui de Silanus. Voilà pourquoi Horace s'exprime ici comme ſi Lollius l'avoit effectivement choiſi. C'eſt toute la fineſſe qu'il faut entendre à ce paſſage. Ceux qui ont voulu qu'il y eût quelque ordure cachée ſous ce mot *duxit*, ont pris plaiſir à corrompre la choſe du monde la plus innocente par des ſoupçons très ridicules & très mal fondés.

NOTES SUR L'EPITRE XX. LIV. I.

5 LE P. Sanadon a ſuivi ici M. Bentlei, en liſant *deſcendere*. Cette leçon qui ſe trouve dans une édition de 1478. & qui eſt celle de Bade, de M. Cuningam & de M. Baxter, eſt auſſi celle de tous les manuſcrits.

7 *Ubi quis*] Le P. S. lit, ***ubi quid***, qui ſe trouve dans tous les manuſcrits.

8 ***Amator***] Un Lecteur paſſionné, comme le P. S. l'a entendu. Quand M. Dacier, dit-il entend par ***amator*** Horace lui-même, il n'a pas fait reflexion que le Poëte auroit fort mauvaiſe grace de nous dire d'un ton ſerieux, dans la preface de ſes pieces morales, qu'il étoit amateur de ſes productions, qu'il les liſoit, qu'il en étoit plein.

13 *Unctus*] Cinq excellentes éditions ont ramené *vinctus*, qui s'est conservé dans tout ce qu'il y a de manuscrits, au raport de M. Bentlei, & le P. S. l'a employé.

19 *Sol tepidus*] Ce n'est point la grande chaleur du jour comme M. Dacier l'a expliqué, dit le P. S., mais plutôt une chaleur tiede & moderée, lorsque le soleil venant à baisser, l'air commence à se rafraîchir. C'étoit le tems où l'on sortoit de chez soi, & où les gens de lettres s'assembloient les uns chez les autres, dans les bibliotheques, ou aux promenades publiques, pour lire les ouvrages qui paroissoient de nouveau.

24 *Solibus aptum*] *Que j'aimois les chaleurs de l'été*, Comme le rend le P. S. On peut remarquer en bien des endroits de ses ouvrages, dit ce Pere, qu'il étoit fort sensible au froid, & qu'il aimoit les pays chauds.

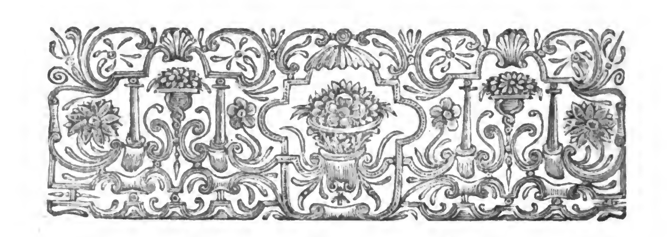
FIN DU LIVRE I.



Q. HO-

Q. HORATII FLACCI
EPISTOLARUM
LIBER SECUNDUS.

LES EPITRES D'HORACE.
LIVRE SECOND.

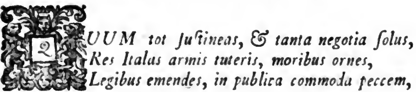


Q. HORATII FLACCI EPISTOLARUM

LIBER SECUNDUS.

AD AUGUSTUM.

EPISTOLA I.

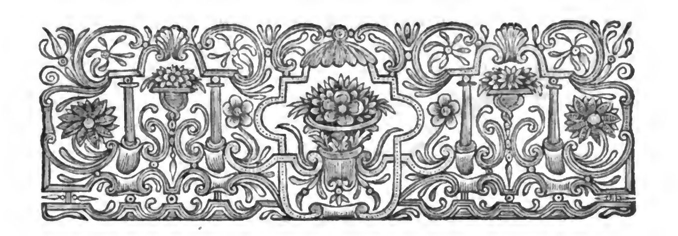


QUUM tot sustineas, & tanta negotia solus,
Res Italas armis tuteris, moribus ornes,
Legibus emendes, in publica commoda peccem,

Si

SUETONE nous aprend qu'Auguste ayant vu quelques Satires & quelques Epitres d'Horace, fut si charmé de cette lecture, qu'il eut quelque chagrin de ce que ce Poëte ne lui en adressoit pas quelques-unes, & qu'il lui en fit ses plaintes de cette maniere: *Iratum me tibi scito, quòd non in plerisque ejusmodi scriptis mecum potissimùm loquaris. An vereris ne apud posteros infame tibi sit quòd videaris familiaris nobis esse? Sachez que je suis en colere contre vous, de ce que vous ne m'adressez pas la plupart de ces ouvrages. Apréhendez-vous qu'un jour ce ne soit une tache à votre réputation d'avoir été de mes amis?* Sur quoi Horace lui écrivit cette belle Lettre, où il répare admirablement la faute qu'Auguste avoit bien voulu lui reprocher. On ne peut rien voir de plus fin que le dessein de cette piece, & Horace l'exécute parfaitement. C'est une raillerie continuelle contre les Romains, sur leur maniere de juger des Poëtes. Mais cette raillerie est assaisonnée de beaucoup de reflexions sur la poësie, dont il explique l'origine & le progrès. Ces reflexions rendent cette Lettre très agréable & très utile. Il semble qu'Horace ait imité Lucilius, qui ne se contentant pas de traiter de la morale dans ses Satires, y avoit mêlé plusieurs choses qui concernoient la poësie, la rhétorique, & la grammaire, à peu près comme Socrate avoit fait entrer ses préceptes de rhétorique dans quelques uns de ses dialogues moraux. Cette Lettre ne fut pas écrite immédiatement après qu'Auguste eut fermé pour la seconde fois le temple de Janus, dans son neuvieme Consulat, l'an de Rome 728. mais longtems après: car il y est

fait



LES EPITRES D'HORACE.

LIVRE SECOND.

A AUGUSTE.

EPITRE I.

AUGUSTE, comme c'eſt vous ſeul qui ſoutenez tout le poids de tant d'affaires ſi grandes & ſi importantes, que vous defendez cet Empire par vos armes, que vous le reformez par vos loix, &

fait mention non ſeulement du Poëme ſéculaire, qui ne fut chanté que l'an de Rome 736. Horace étant âgé de quarante-neuf ans, mais encore des exploits de Druſus dans la Germanie & des forts qu'il bâtit le long du Rhin l'an de Rome 742. Cette Epitre ne peut donc avoir été écrite au plutôt que ſur la fin de la même année. Je crois même que par le vers 255. on peut prouver qu'elle ne le fut qu'en 743. Horace étant dans ſa 56. année. On verra-là les Remarques. Ainſi comme Horace a fini ſa poëſie lirique par les louanges d'Auguſte en 741. il finit ſa poëſie morale par l'éloge du même Prince, en 743. car l'Epitre XIII. du Livre I. n'étant qu'une inſtruction qu'Horace donna à celui qui portoit de ſa part cette Epitre à Auguſte, elle eſt immédiatement après cette Epitre; & par conſéquent le dernier de tous les ouvrages d'Horace.

1 *Quum tot ſuſtineas & tanta negotia ſolus*] Près de dix-ſept ans avant que cette Lettre fut écrite, les Romains avoient deferé à Auguſte, tous les droits de la monarchie, & l'avoient prié de gouverner tout lui ſeul. Dion dans le Livre LIII. ὕτω μὲν δὴ τό τε τοῦ δήμου καὶ τὸ τῆς γερουσίας κράτος πᾶν ἐς τὸν Αὔγουστον μετέστη καὶ ἀπ' αὐτοῦ ἀκριβὴς μοναρχία τῶν Ῥωμαίων ἀρχὴν ἔσχε. *C'eſt ainſi que tout le pouvoir du peuple & du Sénat paſſa à Auguſte, & que l'entiere & abſolue monarchie des Romains commença par lui.* Voilà pourquoi Horace dit ici *ſolus*, ſachant bien que ce mot ne déplairoit pas à ſon prince.

2 *Res Italas armis tuteris*] *Armis*, par la terreur de ſes armes, qui empéchoit les peuples ſoumis de ſe révolter, en tenant les autres dans le reſpect & dans la crainte. C'eſt pourquoi il dit dans l'Ode XV. du Livre IV.

Si longo sermone morer tua tempora, Cæsar.
Romulus, & Liber pater, & cum Castore Pollux,
Post ingentia facta, Deorum in templa recepti,
Dum terras hominumque colunt genus, aspera bella
Componunt, agros assignant, oppida condunt,
Ploravêre suis non respondere favorem
Speratum meritis. Diram qui contudit hydram,
Notaque fatali portenta labore subegit,

Com-

Custode rerum Cæsare, non furor
Civilis, aut vis eximet otium, &c.

Pendant que Cesar sera le maître du Monde, ni la fureur des guerres civiles, ni les guerres étrangeres ne troubleront notre repos.

Car il faut se souvenir que cette Lettre fut faite après que les derniers exploits de Drusus & de Tibere eurent tout calmé dans l'Empire, & pendant que l'on jouïssoit d'une paix si profonde que le temple de Janus pensa être fermé pour la troisieme fois par Auguste. On peut voir la Remarque sur le vers 255.

Moribus ornes, legibus emendes] Auguste, par ses exemples domestiques, & par ses loix, avoit corrigé la licence & les desordres des Romains, comme Horace le dit dans l'Ode V. du Livre IV.

Mos & lex maculosum edomuit nefas.

Les mœurs & les loix ont enfin aboli le vice & l'impureté.

C'est pourquoi les Romains lui defererent pour toujours le gouvernement des mœurs & des loix. Suétone: *Recepit & morum legumque regimen æque perpetuum.* Le Poëte ne parle ici que comme Historien, ce qui n'arrive pas toujours dans les louanges qu'on donne aux Princes. Auguste ne s'étoit pas contenté de faire des loix pour rétablir les bonnes mœurs, il travailloit à les rétablir par ses bons exemples, & cela est bien plus sûr. C'est ce qu'Horace a voulu dire, & c'est ce que j'ai cru être obligé de faire entendre dans la traduction. * Qui croiroit qu'un texte si clair & si honorable à Auguste dût être changé? Cependant M. Bentlei voudroit nous persuader qu'Horace avoit écrit *mœnibus ornes.* Parcequ'il est certain que ce Prince avoit embelli Rome de beaucoup d'édifices, qui lui donnerent lieu de se vanter qu'il laissoit une ville de marbre au lieu d'une ville qu'il avoit reçue de terre, *marmoream se relinquere, quam lateritiam accepisset.* Voilà une horrible demangeaison de tout changer. Je ne nie pas qu'Auguste ne soit très louable d'avoir orné la ville de beaux bâtimens. Mais je soutiens qu'autant que les mœurs sont preferables aux murailles, autant la louange qu'Horace donne ici à ce Prince par ce mot *moribus ornes*, est preferable à celle qu'il lui donneroit, s'il avoit écrit *mœnibus ornes.* Et je suis fâché que M. Bentlei n'en ait pas senti la difference, lui surtout à qui je dois rendre cette justice qu'il a donné dans son ouvrage beaucoup de marques de sagesse & de bonnes mœurs *

4 *Si longo sermone morer*] C'est pourtant un des plus longs ouvrages d'Horace, si l'on en excepte la III. Satire du Livre II. & l'Art Poëtique. Horace parle peut-être ainsi pour ne pas rebuter Auguste, & pour lui faire connoître qu'il prend tant de plaisir à lui écrire, qu'il auroit fait une Lettre beaucoup plus longue, s'il avoit suivi son inclination.

5 *Romulus & Liber pater & cum Castore Pollux*] Les Romains plaçoient les statues d'Auguste encore vivant parmi celles de Bacchus, de Castor, d'Hercule & de Romulus, comme Horace l'a dit dans l'Ode III. du Livre III.

Quos inter Augustus recumbens
Purpureo bibit ore nectar.

Auguste avec un visage aussi éclatant & aussi lumineux que le soleil est assis au milieu d'eux, & boit le nectar.

Horace savoit bien le plaisir qu'Auguste prenoit à se voir comparé à ces Heros, dont les Grecs & les Romains avoient fait leurs Dieux tutelaires; c'est pourquoi il se sert si souvent de ces grands noms pour relever la gloire d'Auguste. Sur-tout il n'avoit garde d'oublier ici Romulus; car il n'y avoit encore que peu de tems que ce Prince avoit fort souhaité de se faire donner ce nom; mais voyant que par-là il seroit soupçonné d'aspirer à la royauté, il se contenta de celui d'Auguste. Dion dans le

& que vous l'embellissez par les bonnes mœurs dont vous donnez vous-même l'exemple, je ferois un tort irréparable au public, si j'occupois par un long discours des momens si précieux. Romulus, Bacchus, & Castor avec son frere Pollux, qui après des actions merveilleuses, ont enfin été reçus dans le palais des Dieux, ont eu la douleur, pendant qu'ils ont habité la terre, & qu'ils se sont occupé à terminer de sanglantes guerres, à bâtir des villes, & à mener des colonies dans les pays deserts; ils ont eu, dis-je, la douleur de voir qu'on n'avoit pas pour eux la reconnoissance qu'ils avoient attendue, & que meritoient leurs travaux. Le Heros qui a defait l'hidre, & surmonté tous les monstres, que les destinées lui oposoient, a trouvé que l'envie ne pouvoit

le Livre LIII. Ὁ Καῖσαρ ἐπιθύμει μὲν ἰσχυρῶς Ρωμύλος ὀνομασθῆναι, αἰσθόμενος δὲ ὅτι ὑποπτεύεται ἐκ τούτου τῆς Βασιλείας ἐπιθυμεῖν, οὐκέτ' αὐτοῦ ἀντεποιήσατο, ἀλλὰ Αὔγουστος, ὡς καὶ πλεῖόν τι ἢ κατὰ ἀνθρώπους ὤν, ἐπεκλήθη. *Cesar desiroit avec passion d'être apellé Romulus; mais voyant que cela le feroit soupçonner d'aspirer à la royauté, il y renonça, & au lieu d'être apellé Romulus; il reçut le surnom d'Auguste, comme étant quelque chose de plus grand que ce qui convenoit aux hommes.*

6 * *Post ingentia facta*] Voici encore M. Bentlei qui s'abandonnant à son imagination & à son dégoût a corrigé cet endroit & a lu:

Post ingentia fata;

pour dire *après leur mort*. Et il a rassemblé beaucoup de passages où l'on trouve *grandia fata*, *ingentia fata*. Mais ce savant homme n'a pas pris garde que dans aucun de ces exemples, *fata* n'est mis pour la mort. Quand *fata* est mis pour la mort, il est toujours seul ou avec une épithete qui marque sa nature, *crudelia fata*, *acerba fata*. Mais, jamais *ingentia fata*, ne signifie la mort il marque toujours ce que nous disons *les grandes destinées*, *les hautes destinées*

7 *Aspera bella componunt*] Il faut bien remarquer cette expression, *componunt bella*, finissent, apaisent les guerres. Le veritable heroïsme ne consiste pas moins à terminer les guerres qu'à les continuer. Horace n'employe ici que des expressions qui ne conviennent pas moins à Auguste qu'aux Heros, qu'il vient de nommer, & il y a là beaucoup de politesse & d'adresse.

8 *Agros assignant, oppida condunt*] On sait que Romulus, Bacchus & Castor bâtirent des villes, & qu'ils établirent des colonies dans les lieux d'où ils avoient chassé les premiers habitans. C'est ce qu'Auguste fit aussi. Premierement pour les colonies ou peuplades qu'Horace entend ici quand il dit, *agros assignant*, Suetone dit de ce Prince, *Italiam duodetriginta coloniarum numero deductarum ab se frequentavit. Il peupla l'Italie par vingt-huit colonies qu'il mena lui-même.* Et pour les villes, il fit bâtir la ville de Nicopolis, vis-a-vis d'Actium, après la defaite d'Antoine; comme il est marqué par ces deux médailles qui representent toutes deux d'un côté la tête d'Auguste avec cette inscription Greque, CEBACTOC KTICTHC. *Auguste Fondateur*: & au revers, l'une a au milieu d'une couronne à becs de vaisseau, une palme avec ces mots, IEPA NIKOΠOΛIC, *la sacrée Nicopolis*: & l'autre a la tête d'un sanglier, percée de deux fleches, avec ce mot autour, NEIKOΠOΛEΩC, *Nicopoleos*. C'étoit la tête du sanglier Calydonien, qui étoit gardée à Tégée dans le temple de Minerve, & qu'Auguste fit transporter à Nicopolis, pour punir ceux de Tégée d'avoir suivi le parti d'Antoine. Auguste fit bâtir encore plusieurs villes en Espagne & ailleurs, & en releva beaucoup d'autres que des tremblemens de terre avoient renversées.

9 *Ploravere suis non respondere favorem*] Le mot *plorare*, *pleurer*, ne signifie pas toujours verser des larmes; car quoiqu'il soit quelquefois permis aux Heros de pleurer, il ne faut pas toujours prendre ce mot au pied de la lettre; *ploravere* signifie ici, *eurent la douleur de voir, &c.*

10 *Diram qui contudit Hydram*] Hercule qui tua l'hydre de Lerne, dont il a été assez parlé sur ces vers de l'Ode IV. du Livre IV.

Non hydra secto corpore firmior
Vinci dolentem crevit in Herculem.

Jamais l'hydre, qui d'une de ses têtes abatues en voyoit renaitre plusieurs, n'eut plus de ressources contre Hercule desespere de se voir vaincu.

11 *Notaque fatali portenta labore subegit*] *Fatali labore*, par des travaux que les destinées lui avoient préparés en le faisant naître.

 12 Com-

Comperit invidiam supremo fine domari.
Urit enim fulgore suo qui prægravat artes
Infra se positas: extinctus amabitur idem.
Præsenti tibi maturos largimur honores,
Jurandasque tuum per nomen ponimus aras,
Nil oriturum alias, nil ortum tale fatentes.
Sed tuus hic populus sapiens & justus in uno,
Te nostris ducibus, te Graiis anteferendo,
Cetera nequaquam simili ratione modoque
Æstimat: &, nisi quæ terris semota suisque
Temporibus defuncta videt, fastidit & odit;
Sic fautor veterum, ut tabulas peccare vetantes,
Quas bis quinque viri sanxerunt, fœdera regum

Vel

12 *Comperit invidiam supremo fine domari*] Cléon dit dans le VIII. Livre de Quinte-Curce: *Nec Herculem quidem & patrem Liberum prius dicatos Deos, quàm vicissent secum viventium invidiam. Que ni Hercule même, ni Bacchus n'avoient été faits Dieux qu'après avoir surmonté l'envie de ceux qui vivoient de leur tems.* Cléon veut éviter adroitement de dire que ce ne fut que par la mort, qu'ils dompterent l'envie. Mais Callisthene lui répond, *hominem consequitur aliquando, nunquam comitatur Divinitas. La Divinité suit quelquefois les morts, mais elle n'accompagne jamais les vivans.* C'est pourquoi Horace apelle cette Divinité *laurum morte venalem*, un laurier qu'on n'achete que par la mort. Ode XIV. Liv. III.

13 *Urit enim fulgore suo, qui prægravat artes infra se positas*] Heinsius, après s'être bien donné de la peine pour parvenir à expliquer ce que c'est que *prægravare artes infra se positas*, enfin à force d'imagination & de lecture, a trouvé que les Philosophes Grecs ont séparé les arts en deux classes, en *τέχνας ὑπερβεβηκυίας artes supra positas*, en arts superieurs; & *τέχνας ὑποβεβηκυίας*, en arts inferieurs. Que la politique, par exemple, est l'art superieur, & la morale l'art inferieur; & il pretend que ceux qui excellent dans le premier, excitent l'envie de ceux qui excellent dans l'autre. Mais il n'y a dans cette Remarque rien de vrai ni de naturel; car au contraire ce n'est que l'égalité qui fomente l'envie, selon le proverbe, *figulus figulo invidet*. Le potier ne porte pas envie au Sculpteur, mais au potier. Ce passage n'étoit nullement difficile. Horace met ici *artes* pour *artifices*, ceux qui font le même métier, c'est-à-dire les concurrens, les rivaux: car il veut dire simplement qu'un homme qui se met au-dessus des autres par sa vertu, les éblouït par son éclat, & attire sur lui leur envie.

14 *Extinctus amabitur idem*] Comme il dit dans l'Ode XXIV. du Livre III.

Virtutem incolumem odimus,
Sublatam ex oculis quærimus, invidi.

Nous sommes si méchans & si envieux, que nous avons une haine implacable pour les grands hommes, quand ils sont vivans, & par un effet horrible de la même envie, nous ne cessons de les regreter après leur mort.

La justice que nous rendons aux grands hommes après leur mort, ne vient pas de l'amour que nous avons pour leur vertu, mais de la haine dont notre cœur est rempli pour ceux qui ont pris leur place.

15. *Præsenti tibi maturos largimur*] *Mais pour vous, nous vous rendons les honneurs divins pendant votre vie même*: car c'est ce que signifie *præsenti*, pendant que vous êtes encore sur la terre avec nous. Comme dans l'Ode V. du Livre III. *Præsens Divus habebitur Augustus.* En effet Auguste eut des temples & des autels pendant sa vie, on lui fit des sacrifices, on l'invoqua. Voiez l'Ode V. du Livre IV. On lui donna même le titre de Dieu, & il y avoit de son tems des médailles Greques & Latines avec cette inscription, DEO AUGUSTO. Ne falloit-il pas aussi que celui qui avoit eu le pouvoir de faire des Dieux, fût Dieu lui-même? Dans les Cesars de l'Empereur Julien il est apellé par Silene *faiseur de poupées*, à cause de ces consécrations dont il avoit introduit la coutume plus pour son propre interêt que pour la gloire de Cesar.

Maturos] Promptes, qui viennent avant votre mort.

16 *Jurandasque tuum per nomen ponimus aras*] * On dispute ici s'il faut lire *nomen* ou *numen*. M. Bentlei se déclare pour le dernier, & je doute qu'il ait raison. Si Horace avoit dit *numen* il ne seroit pas étonnant qu'il dit *ponimus aras*, car les autels ne

font

voit être domptée que par la mort. Car celui qui s'éleve au dessus des autres, irrite par son éclat, & on ne l'aime jamais qu'après qu'il est sorti du monde. Pour vous, nous vous rendons les honneurs divins pendant votre vie; nous jurons par votre nom sur les autels que nous vous avons dressés, & nous avouons que la terre n'a jamais vu & qu'elle ne verra jamais rien qui vous égale. Mais votre peuple, qui est si juste & si sage en ce qu'il vous prefere à tous les Capitaines Grecs & Romains, ne juge pas avec la même équité de tout le reste. Car il a du mépris & de la haine generalement pour tout ce qui n'est pas mort; & il est si grand partisan des Anciens, qu'il jure que les Muses mêmes ont dicté sur le mont d'Albe nos loix des douze Tables établies par les Décemvirs, les Traités de nos Rois avec les peu-

sont que pour les Dieux. Il faut donc retenir *nomen.* * C'étoit la coutume de jurer sur les autels, & par le nom de ceux à qui ces autels étoient consacrés. Suétone remarque même qu'on juroit par le nom de Jules Cesar, près d'une colomne de vingt pieds de haut, qu'on avoit élevée à sa gloire. Mais je m'étonne de ce qu'Horace dit ici à Auguste qu'on lui dressoit à Rome des autels, sur lesquels on juroit par son nom. Car les Historiens remarquent que ce Prince refusa toujours ces sortes d'honneurs à Rome, *Nam in urbe quidem pertinacissimè abstinuit hoc honore,* dit Suétone. Assurement Horace parle ici de ce que les particuliers faisoient de leur propre mouvement dans leurs maisons.

17 *Nil oriturum aliàs, nil ortum tale fatentes*] Il dit ici en un seul vers ce qu'il dit en quatre dans l'Ode II. du Livre IV.

Quo nihil majus, meliusve terris
Fata donavére, bonique Divi:
Nec dabunt, quamvis redeant in aurum
Tempora priscum.

Jamais les Destins & les Dieux propices n'ont donné au Monde un plus grand ni un meilleur Prince, & le siecle d'or aura beau recommencer son cours, ils n'en donneront jamais un pareil.

Et sur cela on peut remarquer en passant la difference qu'il y a entre la simplicité du stile de l'Epitre ou de la Satire, & la majesté & la magnificence de celui de l'Ode.

18 *Sed tuus hic populus*] Horace en louant d'un côté la justice des Romains, & de l'autre en se plaignant de leur injustice, releve admirablement les louanges qu'il a données à Auguste. Car il n'y a rien de plus flateur que de faire voir a un Prince qu'un peuple, qui n'estime que ce qui est ancien, est pourtant forcé de le preferer à tout ce que les siecles passés ont eu de plus grand & de plus illustre. Plus la regle est génerale, plus il est glorieux à Auguste d'en être seul excepté. Ce tour-là n'est pas ordinaire, & c'est entrer en matiere bien adroitement.

21 *Et nisi quæ terris semota*] Les choses qui ne sont plus sur la terre, c'est-à-dire *les morts* Car *terris semota* ne signifie pas *qui sont éloignés de leur pays.*

Suisque temporibus defuncta] Qui ont fini leur carriere, & accompli les tems que les Destinées leur avoient accordés.

23 *Ut tabulas peccare vetantes, quas bis quinque viri*] Vers l'an de Rome CCC. les Romains, qui jusques-là avoient été gouvernés par des loix fort imparfaites, qu'on apelloit les *loix royales* & les *loix sacrées*, envoyerent en Grece trois Députés, pour y faire une exacte recherche des loix de Solon. Ces Députés étant de retour avec ces loix, on créa des Décemvirs, c'est-à-dire dix hommes avec un souverain pouvoir, pour mettre ces loix en ordre, & les proposer au peuple. Elles furent d'abort mises en dix Tables, & l'année suivante on y en ajouta deux autres; c'est pourquoi elles furent apellées les *loix des douze Tables.* Ciceron vante en quelque endroit l'élégance de ces loix, mais c'est sans doute eu égard au tems où elles avoient été écrites. Car ailleurs il fait assez connoître la difference qu'il mettoit entre le stile de ces loix & celui de Ser. Galba & de Lelius. Il y a des choses assez heureusement dites, mais à tout prendre, le stile en est rude & obscur.

24 *Fœdera Regum vel Gabiis vel cum rigidis æquata Sabinis*] Il parle des traités de paix de Romulus avec les Sabins, & de Tarquin le Superbe avec ceux de Gabies. Ce traité de Tarquin étoit écrit sur un cuir de bœuf étendu sur une planche de bois, qu'ils

Vel Gabiis, vel cum rigidis æquata Sabinis,
Pontificum libros, annosa volumina vatum,
Dictitet Albano Musas in monte loquutas.
Si, quia Græcorum sunt antiquissima quæque
Scripta vel optima, Romani pensantur eâdem
Scriptores trutinâ; non est quod multa loquamur;
Nil intra est oleam, nil extra est in nuce duri.
Venimus ad summum fortunæ: pingimus atque
Psallimus, & luctamur Achivis doctius unctis.
Si meliora dies, ut vina, poëmata reddit,
Scire velim, pretium chartis quotus arroget annus.
Scriptor abhinc annos centum qui decidit, inter
Perfectos veteresque referri debet? An inter
Viles atque novos? Excludat jurgia finis.
R. *Est vetus atque probus, centum qui perficit annos.*

HOR.

qu'ils apelloient alors *clypeum*. Sur quoi on peut juger que le stile répondoit au papier. Du tems d'Auguste ce traité étoit encore gardé dans le temple de Jupiter ou de la Foi.

26 *Pontificum libros*] Les livres des Pontifes, qui avoient été institués par Numa, & qui régloient tout ce qui concernoit la religion. On peut juger du stile de ces Livres par les mots que les Grammairiens en ont conservés, comme *proculiunt* pour *promittunt*, *promittent*; *prox* pour *proba vox*, une voix de bon augure.

Annosa volumina vatum] Tous les anciens Livres prophétiques des Sibylles, & autres Poëtes ou Prophétes de ces tems-là; comme par exemple les Livres du Poëte Marcius, dont Tite-Live raporte deux fragmens, qui marquent assez la verité de ce que dit Ennius, qu'avant lui personne n'avoit grimpé sur les rochers des Muses. Je me contenterai d'en raporter le premier, quoique je sois persuadé que ce sont des vers suposés, & faits après coup.

Amnem Trojugena Cannam Romane feüge
Ne te alienigena in campo cogant Diomedis
Conseruisse manus pugnantem: sed neque credes
Ante mihi donicum compleris sanguine campum
Multaque millia casa tuorum deferat amnis
In pontum magnum de terra frugiferente
Piscibus atque avibus ferisque colentibu' terras
Ut fuat esca caro tua, nam mi ita Jupiter
insit.

Ce stile est en Latin ce que celui de Nostradamus est en François. Ils ne se ressemblent pas mal.

27 *Dictitet Albano Musas in monte loquutas*] Voilà un plaisant ridicule qu'Horace donne ici au peuple Romain, comme s'il étoit persuadé que les Muses avoient quité le Parnasse & l'Helicon pour venir sur le mont d'Albe; & qu'elles avoient dicté là ces traités & ces prophéties, parceque c'étoit-là que Numa s'alloit retirer, comme pour avoir des conferences secretes avec la Nymphe Egerie, qui étoit une de ces Muses ausquelles il consacra même ce lieu, & y fit bâtir un temple. Il n'y a point de sotise dont le peuple ne puisse être entêté. Le vieux Interprete avoit bien pénétré la finesse de ce passage.

28 *Quia Græcorum sunt antiquissima quæque scripta vel optima*] Horace reconnoît ici formellement que ce que les Grecs ont de plus ancien est ce qu'ils ont de plus excellent; mais les autres peuples ne peuvent pas tirer de-là une conséquence juste pour vanter leurs antiquailles. Il n'y a que les Grecs dont les essais ont été des chef-d'œuvres inimitables ensuite dans tous les tems. Ce jugement d'Horace devroit bien fermer la bouche aux nouveaux Critiques; mais il n'y a point de tribunal que ces sortes de gens reconnoissent, & dont ils ne prétendent avoir droit d'apeller. Ils condamnent même ce qu'ils n'entendent point.

29 *Romani pensantur eâdem scriptores trutinâ*] Si l'on met les écrits des Romains dans la même balance, c'est-à-dire qu'on les pese au poids de l'antiquité, & qu'on n'en juge que par leur vieillesse, il n'y a plus rien à dire, nous sommes parfaits. Horace ne pouvoit pas mieux faire voir la fausseté de ce préjugé. En effet les ouvrages des Anciens ne sont pas estimés parcequ'ils sont anciens, mais parcequ'ils sont bons. Et c'est ce que l'on ne sauroit persuader aux ignorans, parcequ'ils ne connoissent

peuples de Gabies, ou avec les rigides Sabins, les Livres des Pontifes, & les antiques volumes de nos vieux Devins. Si parceque des écrits des Grecs, les plus anciens sont les meilleurs, on veut peser dans la même balance les écrits des Romains, il ne faut plus tant parler, on n'a qu'à avancer les choses les plus absurdes, & à dire que le blanc est noir. Nous sommes parvenus au faîte de la Fortune, & dans la peinture, dans la musique, dans les exercices nous surpassons de bien loin les Grecs. S'il en est des poëmes comme des vins, que le tems rend meilleurs; je voudrois bien savoir quel tems précisément peut donner du prix à nos ouvrages. Un Ecrivain qui est mort depuis cent ans, doit-il être mis au nombre des Anciens, de ces Ecrivains parfaits? Ou n'est-il encore que parmi ces méchans Modernes? Etablissons un point fixe sur lequel on ne puisse plus disputer. R. Celui qui a cent ans accomplis, est ancien & bon. HOR. Mais celui à qui il ne manque qu'un mois ou qu'une

sent que l'antiquité de ces ouvrages, & qu'ils n'en connoissent pas la beauté.

30 *Non est quod multa loquamur*] Il n'y a plus rien à dire, il n'y a plus à raisonner.

31 *Nil intra est oleam, nil extra est in nuce duri*] C'est une façon de parler proverbiale, pour dire qu'on peut nier ce qu'on voit à l'œil, & qu'on touche à la main; & assurer les choses les plus fausses & les plus absurdes; comme qu'il n'y a rien de dur dans l'olive, ni au-dessus de la noix: car tout le monde sait que la noix est couverte d'une coquille, & que l'olive renferme un noyau; mais comme cela n'est nullement agréable en notre langue, j'ai mis un équivalent dans la traduction. * M. Bentlei ne peut souffrir que dans ce vers *intra* soit préposition & *extra* adverbe, c'est pourquoi il a lu *nil intra est olea*. Ce qui ne peut être souffert; & son scrupule est très mal fondé. *

32 *Venimus ad summum fortunæ*] Nous n'avons pas seulement l'avantage d'être égaux aux Grecs pour la poësie, nous pouvons même nous vanter de les surpasser dans la Peinture, dans la musique, & dans les exercices de la palestre. Car dès qu'on a ou la sotise ou l'audace de soutenir une chose fausse, on peut en soutenir plusieurs, & ne garder plus aucune mesure.

33 *Pingimus atque psallimus & luctamur*] Horace met ici les trois arts que les Grecs ont portés au plus haut dégré de perfection, la peinture, la musique, & la palestre. Les Romains dans leur meilleur tems, n'ont été en cela que des écoliers au prix des Grecs, & de l'aveu même d'Horace, qui dit ici comme une chose généralement reconnue & averée, que la chose la plus absurde & la plus fausse du monde seroit de soutenir que dans la peinture, dans la musique & dans les exercices du corps, les Romains étoient superieurs aux Grecs. Cela est très clair, & je ne comprends pas comment un fort savant homme s'y est trompé. Il a cru que ce vers étoit une assertion, & qu'Horace y donnoit aux Romains l'éloge d'avoir surpassé les Grecs dans tous ces arts. *Nous pouvons*, dit-il dans sa Defense de la langue Françoise, *nous pouvons dire aujourd'hui dans Paris ce qu'Horace disoit autrefois dans Rome, peut-être avec moins de verité que nous.*

Venimus ad summum Fortunæ, pingimus atque
Psallimus & luctamur Archivis doctius unctis.

33 *Unctis*] *Oints*, parcequ'avant que de s'exercer dans la palestre, ils se frottoient d'huile, & jettoient ensuite sur le corps de la poussiere qu'ils apelloient *ἀφήν*.

34 *Si meliora dies, ut vina, poëmata reddit*] S'il est vrai que les ouvrages soient comme le vin, que le tems rend meilleur, & qui n'est bon que quand il est vieux, au moins est-il juste de savoir quel tems précisement il faut à un ouvrage, afin quil soit bon. Horace tourne ici parfaitement en ridicule le préjugé que les Romains avoient en faveur de l'ancienneté. La plûpart des gens en ont aujourd'hui un tout contraire, mais dont le ridicule n'est pas moins grand.

38 *Excludat jurgia finis*] Il demande une réponse précise, qui finisse la dispute, & qui ne soit sujette ni à aucune équivoque, ni à la moindre ambiguité.

HOR. *Quid? qui deperiit minor uno mense, vel anno,*
Inter quos referendus erit? veteresne Poëtas?
An quos & præsens & postera respuet ætas?
R. *Iste quidem veteres inter ponetur honestè,*
Qui vel mense brevi, vel toto est junior anno.
HOR. *Utor permisso, caudæque pilos ut equinæ*
Paulatim vello, & demo unum, demo etiam unum:
Dum cadat elusus ratione ruentis acervi
Qui redit ad fastos: & virtutem æstimat annis,
Miraturque nihil nisi quod Libitina sacravit.
Ennius, & sapiens & fortis, & alter Homerus,
Ut critici dicunt, leviter curare videtur
Quò promissa cadant & somnia Pythagorea.

Nævius

39 *Est vetus atque probus*] C'est la réponse que fait à Horace celui qui est entêté de l'ancienneté, & qui ne trouve rien de bon que ce qui est vieux. Il y a beaucoup de finesse & de plaisanterie dans ce dialogue. Ce partisan des Anciens ne répond rien qui vaille. Mais il ne pouvoit pas mieux répondre dans le parti qu'il avoit pris. Quand on dispute avec les ignorans, le veritable secret est de les tirer des theses générales pour les réduire aux particulieres, ils sont bientôt hors de combat. Horace avoit apris cela de Socrate, qui étoit l'homme du monde qui le savoit le mieux pratiquer.

* 42 *An quos & præsens & postera respuet ætas*] *Respuet* ne peut pas servir aux deux termes, à *præsens ætas* & à *postera ætas.* Il ne faut pourtant rien changer. Après *præsens* on sousentend *respuit.* Ces ellipses sont familieres dans la langue Latine. *

43 *Iste quidem veteres inter ponetur honestè*] Horace reduit son adversaire à lui accorder ce qu'il veut; & par-là il le bat en ruïne. Car dans cette sorte de dispute, dès qu'on a gagné un pouce de terrein, tout est gagné; parceque celui qui répond ne sait ni comment ni où arrêter le progrès de celui qui interroge. S'il ne faut que cent ans d'antiquité à un ouvrage pour être bon, il y auroit de la cruauté & de l'injustice à refuser ce titre à un ouvrage auquel il ne manqueroit qu'un mois ou qu'une année pour avoir ces cent ans accomplis. Mais en ôtant ainsi tantôt un mois & tantôt un autre, on ruïne cette pretention, & on en fait voir le ridicule.

45 *Caudæque pilos ut equinæ*] Horace a ici en vue une action celebre de Sertorius, qui pour rassûrer son armée qui venoit d'être bâtue, & pour faire voir à ses soldats que peu à peu on vient à bout des choses que l'on ne sauroit forcer tout d'un coup, fit venir devant eux deux chevaux, l'un foible & vieux, & l'autre jeune & fort: donna le foible à un jeune homme vigoureux, & le fort à un homme vieux & débile, & leur commanda à chacun d'arracher la queue au cheval qu'il tenoit. Le jeune homme prit à deux mains la queue du cheval foible; mais tous ses efforts furent inutiles, il ne put jamais l'arracher. Au lieu que l'homme débile, en tirant un crin après l'autre, dégarnit en un moment la queue de son jeune cheval. Et c'est ce qu' Horace imite ici. S'il avoit pris le parti de faire voir à son homme qu'un ouvrage n'est pas bon, parcequ'il a cent ans, il n'en feroit jamais venu à bout, l'autre auroit toujours été dans l'affirmative; mais en ôtant les mois l'un après l'autre, les cent années sont bientôt réduites à rien.

* 46 *Demo etiam unum*] M. Bentlei avoue qu'ayant trouvé dans un MS. une leçon plus cachée & moins connuë, il ne fait pas difficulté de la recevoir. Belle raison de changer un texte! Voici cette leçon, *demo & item unum.* Les oreilles un peu delicates en souffrent *

47 *Dum cadat elusus ratione ruentis acervi*] Il apelle *ruentem acervum* un monceau qui s'éboule, le raisonnement dont il se sert, & que les Grecs apelloient *soriten* du mot σωρὸς, qui signifie *monceau.* C'est le raisonnement le plus dangereux de tous, & celui dont il est le plus mal-aisé de se defendre. C'est pourquoi Perse, pour dire une chose impossible, dit à la fin de la sixieme Satire:

Inventus, Chrysippe, tui finitor acervi.

Chrysippe, on a trouvé le moyen de répondre à votre sillogisme du monceau.

Car

qu'une année pour avoir ces cent ans complets, dans quel rang le faudra-t-il mettre? Le mettra-t-on au rang des Anciens? ou du nombre de ceux qui font le mépris de notre siecle, & qui le feront des siecles futurs. R. Pour celui-là, qui n'est plus jeune que d'un mois, ou que d'une année, on poura encore honnêtement le mettre parmi les Anciens. Hor. Je me sers de cette permission, & comme celui qui arrache une queue de cheval en tirant tous les crins un à un, j'ôte une année, j'en ôte encore une autre, jusqu'à ce qu'enfin trompé par cette suite de raisonnement, comme un monceau qui s'éboule, vous soyez réduit à rien, vous qui avez recours aux fastes; qui n'estimez la vertu que par les années, & qui n'admirez que ce que la Déesse Libitine a consacré. Votre Ennius, qui se pique d'avoir été un Sage, un homme de guerre, & un autre Homere, si l'on en croit les Critiques, se met fort peu en

Car il est impossible de s'en tirer dès qu'on y est engagé. Et Ciceron dit dans ses Questions Académiques, que c'est parceque la Nature ne nous a donné aucune connoissance des bornes des choses, & qu'il n'y a rien où nous puissions assurer, cela ne va que jusques-là. *Rerum natura nullam nobis dedit cognitionem finium, ut nullâ in re statuere possimus quatenus.* Je ne veux pas examiner ici la raison de Ciceron, qui n'est peut-être pas trop sûre; je me contenterai de dire que ce raisonnement d'Horace est un sophisme, un sillogisme captieux; mais qu'il a trouvé le secret de le rendre légitime, en l'employant si à propos contre des gens si fortement entêtés de l'antiquité, qu'ils ne comptoient le merite que par les années.

49 *Quod Libitina sacravit*] Ce que la Déesse Libitine a rendu sacré & inviolable, c'est-à-dire les ouvrages des morts. Il a été assez parlé de la Déesse Libitine sur la Satire VI. du Livre II.

50 *Ennius & sapiens & fortis & alter Homerus*] Je n'ai point vu de correction moins heureuse ni moins necessaire que celle qu'Heinsius a voulu faire dans ce vers, en lisant,

Ennius & sapiens Euphorbus & alter Homerus.

L'épithete de sage ne convient point à Euphorbe, mais elle convient à Pythagore. Horace dit qu'Ennius entêté de la métempsychose de Pythagore, se piquoit d'avoir été *sapiens*, un sage, c'est-à-dire Pythagore; *& fortis*, un homme de guerre, c'est-à-dire Euphorbe, &c. Cette critique est donc mal fondée, & de nulle nécessité. Venons au dessein & à la pensée d'Horace. Toute la suite de ce passage m'a toujours paru très difficile. Je ne sais si l'on sera content de l'explication que j'en vais donner. On me fera plaisir d'en trouver une meilleure. Horace, après avoir assez joué son ennemi, veut lui prouver par des raisons plus solides, & par des autorités même, que les anciens Poëtes Latins ne sont pas si estimables qu'il le croit. Car, par exemple, dit-il, Ennius, qui est un de ceux qui ont le plus de réputation, & qui se vante d'avoir été Pythagore & Homere, ne soutient pas bien tout ce qu'il dit de lui-même; les Critiques lui reprochent que ses vers démentent son opinion de la métempsychose, & qu'ils n'ont rien qui ressemble aux vers de ce Prince des Poëtes Grecs. C'est assûrément-là le sens.

51 *Ut Critici dicunt*] Ceux qui avoient critiqué les ouvrages d'Ennius, & surtout Lucilius, qui étoit à leur tête. Il y a même de l'aparence que le vers précédent est de lui, & qu'Horace l'a raporté ou tout entier, ou un peu changé, comme Heinsius l'a fort bien conjecturé de ce passage de saint Jerôme. *Poëta sublimis, non Homerus alter, ut Lucilius de Ennio suspicatur, sed primus Homerus apud Latinos.* Dans la Satire X. du Livre I. il a été parlé au long de la critique que Lucilius avoit faite d'Ennius.

52 *Quo promissa cadant & somnia Pythagorea*] Mot à mot, *il ne se met pas beaucoup en peine à quoi aboutiront les grandes promesses qu'il fait, & les songes de Pythagore.* Ces grandes promesses, c'est ce qu'Ennius disoit que l'ame & tout l'esprit d'Homere étoient passés dans son corps. Et il apelle *songes de Pythagore*, la doctrine de la métempsychose, dont ce Philosophe étoit l'inventeur ou le restaurateur. Mais en même tems par ce mot de *somnia*, il fait allusion au songe d'Ennius, qui est décrit dans le premier Livre de ses Annales, où il dit:

Nævius in manibus non est, & mentibus hæret
Penè recens, adeo sanctum est vetus omne poëma.
Ambigitur quoties uter utro sit prior, aufert
Pacuvius docti famam senis, Accius alti:
Dicitur Afrani toga convenisse Menandro:

Plautus

In somnis mihi visus Homerus adesse Poëta.

Il m'a semblé qu'Homere m'est aparu en songe, & qu'il m'a dit:

Septingenti sunt paulo plus vel minus anni
Quum memini fieri me pavum.

Il y a à peu près sept cents ans que je me souviens être devenu paon.

Et c'est à quoi Perse fait allusion dans la VI. Satire.

Cor jubet hoc Enni, postquam destertuit esse
Mæonides, Quintus, pavone ex Pythagoreo.

C'est ce que commanda Ennius, quand il eut songé qu'il étoit Homere, dont l'ame, après avoir passé dans le corps d'un paon, selon la doctrine de Pythagore, étoit venue animer le sien.

C'est le veritable sens de ce passage de Perse, qu'on avoit très mal expliqué. Du tems d'Ennius la doctrine de Pythagore sur la métempsychose étoit enseignée grossierement & à la lettre dans toute l'Italie, & surtout dans la grande Grece. Ennius né à Rudies ville fort voisine des lieux où Pythagore avoit enseigné, étoit entré dans ces sentimens. * Le vieux Commentateur, Porphyrion, s'étoit fort trompé à ce passage. *Leviter curare*, dit-il, *hoc est securus esse. Securus jam de proventu laudis suæ est Ennius, propter quam sollicitus fuerat.* Rien de plus froid, rien de plus éloigné de toute raison. Cependant M. Bentlei en est charmé; *nil verius*, dit-il, *nil doctius*. Laissons ce Scholiaste jouïr de l'aprobation de M. Bentlei qui n'entrainera pas beaucoup de monde. *

53 *Nævius in manibus non est*] Le but d'Horace est de moderer la bonne opinion que son ennemi avoit des Anciens, & de donner des bornes à cette admiration. C'est pourquoi je ne vois pas comment ces deux vers peuvent être dans sa bouche. Assûrément il y a ici quelque chose dont on ne s'est pas aperçu, & je suis persuadé que le dialogue qu'on croit fini, dure encore. Voici ma pensée, dont on fera tel usage qu'on voudra. Après qu'Horace a dit ce que les Critiques pensoient d'Ennius, il veut continuer & parler de Névius. *Pour votre Névius, on ne le lit plus.* Mais l'adversaire d'Horace répond aussi-tôt:

——— *At mentibus hæret, &c.*

Car c'est ainsi qu'il faut lire, *On ne le lit plus*, dit Horace. *Il est vrai*, répond l'autre, *mais on le sait par cœur, comme si ses ouvrages ne venoient que d'être faits; tant l'opinion que je soutiens est vraie, que tout Poëme ancien est vénerable & sacré.* La conformité & la liaison que ces paroles ont avec les sentimens de ce partisan des Anciens, doivent persuader de la verité de cette explication; & j'ose dire même qu'on ne se tirera jamais heureusement de ce passage si on ne la suit. * Ma prophétie a eu son accomplissement. M. Bentlei en s'éloignant de mon explication s'est fort éloigné de la pensée d'Horace, & il a recours à un point interrogant qui vient tres mal. *

55 *Ambigitur quoties uter utro sit prior*] C'est encore l'adversaire d'Horace. Il continue de parler jusqu'au 63 vers, *interdum vulgus, &c.* On auroit de la peine à se tirer d'embaras par un autre chemin, & tous les Interpretes n'ont laissé ce passage dans la profonde obscurité où il est, que pour n'avoir pas fait cette distinction de personnages. Ce partisan des Anciens voyant qu'Horace a voulu se servir contre lui de l'autorité des Critiques, lui opose à son tour l'autorité d'autres Critiques, qui favorisent ses sentimens. Car, dit-il, quand on fait l'examen des Poëtes, & qu'on cherche lequel doit être preferé, les Critiques conviennent, &c. Tout cela se suit merveilleusement. *Uter utro*, ces termes ne s'employent ordinairement que quand on parle de deux sujets. Et Horace s'en sert ici, parcequ'on mettoit ces Poëtes deux à deux: Pacuvius & Accius: Afranius & Plaute: Cecilius & Terence.

Aufert Pacuvius docti famam senis, Accius alti] On a expliqué *docti senis, id est Ennii; alti senis, id est Nævi.* Ce vieillard docte c'est Ennius; ce vieillard sublime c'est Névius. D'autres, comme le vieux Commentateur, ont prétendu que ce vieillard docte étoit Sophocle, & que le sublime étoit Euripide. Mais ce sont des rêveries dont il ne faut faire aucun cas.

en peine de ſoutenir cette réputation, & de faire valoir les ſonges de Pythagore. Névius n'eſt plus entre les mains de perſonne. R. Mais tout le monde le ſait par coeur, comme s'il ne venoit que d'être fait, tant il eſt vrai que tout ancien poëme eſt ſaint & venerable. Et toutes les fois qu'on diſpute lequel eſt le plus grand Poëte d'Accius ou de Pacuve, on donne toujours le profond ſavoir à celui-ci, & le ſublime à celui-là. On convient qu'Afranius eſt preſque égal à Ménandre; que Plaute imite parfaitement le Sicilien Epi-

cas. Cet adverſaire d'Horace dit ſimplement que les Critiques conviennent que Pacuve eſt ſavant, & qu'Accius eſt ſublime; & cela eſt conforme à ce beau jugement de Quintilien, qui dit dans le chapitre I. du Livre X. *Tragœdiæ ſcriptores Accius atque Pacuvius clariſſimi, gravitate ſententiarum, verborum pondere, & auctoritate perſonarum. Cæterùm nitor & ſumma in excolendis operibus manus, magis videri poteſt temporibus quàm ipſis defuiſſe. Virium tamen Accio plus tribuitur: Pacuvium videri doctiorem, qui eſſe docti affectant, volunt. Accius & Pacuve, qui ont fait des tragédies, ſont tres illuſtres par la gravité de leurs ſentences, par le poids de leurs paroles, & par l'autorité de leurs perſonnages. Du reſte, la politeſſe & la derniere main pour la perfection de leurs ouvrages, peuvent ſembler avoir plus manqué à leur tems qu'à eux. On trouve pourtant plus de force à Accius, & ceux qui veulent paſſer pour ſavans trouvent plus de ſavoir dans Pacuve.* Je ſuis perſuadé que ce qui avoit mis Pacuve en réputation de ſavoir, ce ſont les traits de phiſique qu'il avoit mêlés dans ſes ouvrages, comme lorſqu'il ſe moquoit ſi agréablement des Augures:

Nam iſtis qui linguam avium intelligunt,
Pluſque ex alieno jecore ſapiunt quàm ex ſuo,
Magis audiendum quàm auſcultandum cenſeo.

Car pour ceux qui ſe piquent d'entendre la voix des oiſeaux, & qui ſentent plus par les organes des autres que par les leurs, je crois qu'il vaut mieux les écouter que de les croire.

Et lorſqu'il parloit du Monde & des élemens:

Quidquid eſt hoc, omnia animat, format, alit, auget, creat,
Sepelit, recipitque in ſeſe omnia, omniumque idem eſt pater,
Indidemque eadem quæ oriuntur, de integro atque
Eodem occidunt.

Quoique ce ſoit, il crée, anime, forme, nourit & augmente toutes choſes, & les reçoit derechef en lui-même: il eſt leur pere & leur tombeau: car tout ce qui naît de lui, retourne & rentre en lui.

Pacuve mourut âgé de près de quatre-vingt-dix ans; c'eſt pourquoi Horace l'apelle *ſenem*, vieillard. Pour les forces & la grandeur d'Accius, elles paroiſſent aſſez par les fragmens qui nous reſtent. On n'a qu'à voir les beaux vers que Ciceron cite de lui dans le ſecond Livre de la Nature des Dieux. Le Poëte fait parler un berger, qui n'ayant jamais vu de vaiſſeau, voit tout d'un coup celui des Argonautes. On ne peut rien voir de plus beau que tout ce que dit ce berger. Auſſi Velleïus Paterculus a dit: *Accius uſque in Græcorum comparationem erectus. Accius eſt élevé juſqu'à pouvoir être comparé aux Grecs.* Et ailleurs: *In illis limæ, in hoc penè plus videri fuiſſe ſanguinis. Les ouvrages des Grecs ſont plus limés, & dans ceux d'Accius il ſemble preſque qu'il y ait plus de grandeur & plus de force.*

57 *Dicitur Afrani toga conveniſſe Menandro*] Voilà une expreſſion fort heureuſe & fort nouvelle, pour dire qu'Afranius étoit preſque égal à Ménandre, il dit que la robe de ce Poëte Latin auroit été bonne à ce Poëte Grec. Mais en même tems par le mot *toga* il fait alluſion aux ſujets des pieces d'Afranius, qui étoient tous pris des Romains. C'eſt pourquoi on apelloit ſes pieces *togatas*, parceque la toge étoit l'habit Romain. On ne doit point être ſurpris de la louange qu'on donnoit à Afranius. Quintilien dit: *Togatis excellit Afranius, utinamque non inquinaſſet argumenta puerorum fœdis amoribus, mores ſuos faſſus. Afranius excelle dans les comédies Romaines; plût à Dieu qu'il n'en eût pas ſouillé les ſujets par l'infame amour des garçons, en témoignant par-là la corruption de ſon cœur.* Ciceron apelle Afranius, *hominem perargutum, in fabulis quidem etiam diſertum*; homme d'un eſprit très fin, & éloquent même dans ſes comédies. Il fait auſſi entendre qu'il étoit zelé imitateur de l'élégance Attique. Mais afin qu'on puiſſe juger de ſes manieres, & connoître que ſes graces aprochoient fort de celles de Ménandre, j'en raporterai ici deux ou trois fragmens qui m'ont paru aſſez beaux. Dans la piece intitulée, *Conſobrini*, il dit:

Plautus ad exemplar Siculi properare Epicharmi:
Vincere Cæcilius gravitate, Terentius arte.
Hos ediscit, & hos arcto stipata theatro
Spectat Roma potens: habet hos numeratque Poëtas
Ad nostrum tempus, Livî scriptoris ab ævo.
Interdum vulgus rectum videt, est ubi peccat.
Si veteres ita miratur laudatque Poëtas,
Ut nihil anteferat, nihil illis comparet, errat.
Si quædam nimis antiquè, si pleraque durè

Dicere

Hem isto parentum est vita vilis liberis
Ubi malunt metui quàm vereri se ab suis.

Helas! de cette maniere les enfans se consolent aisément de la mort des peres, qui ont mieux aimé leur donner de la crainte que du respect.

Et dans la piece, *Emancipatus,*

Quam beatæ scenica videntur mihi mulieres
Quæ jurgio & benevolentia terrent desubito viros.

Que les femmes qui savent toujours si bien composer leur visage, sont heureuses! elles ont le secret de chagriner leurs maris autant par leurs caresses que par leur mauvaise humeur.

Cela est digne de Ménandre. C'est Afranius encore qui a dit:

Si possent homines delinimentis capi,
Omnes haberent nunc amatores anus.

Si les hommes pouvoient être pris par le fard & par les appas postiches, toutes les vieilles auroient aujourd'hui des Amans.

Et il ajoute:

Ætas & corpus tenerum & morigeratio,
Hæc sunt venena formosarum mulierum,
Mala ætas nulla delinimenta invenit.

La jeunesse, un beau corps, l'enjouement & la complaisance, voilà le fard des belles femmes. Pour la vieillesse, il n'y a point de fard qui la puisse embellir.

58 *Plautus ad exemplar Siculi properare Epicharmi*] Comme on a mis tous ces vers dans la bouche d'Horace, on a bien vu qu'il falloit les prendre tous en mauvaise part. C'est pourquoi on a dit que ce Poëte faisoit ici le procès à Plaute, & qu'il l'accusoit de précipiter & d'étrangler ses sujets. Mais il n'y a rien de moins vrai. Ce n'est point Horace qui parle, c'est son adversaire; & bien loin de blâmer Plaute, il lui donne ici une très grande louange, qui est de ne perdre jamais son sujet de vue, & de marcher à grands pas vers le dénouement, sans donner au spectateur le loisir de s'ennuyer. Car c'est ce que signifie ici *properare*, terme très convenable à Plaute, qui fait plus agir que parler. Quand Horace dit d'Homere, *semper ad eventum festinat, il se hâte d'aller au dénouement*, on auroit autant de raison de prétendre qu'il blâme là Homere, qu'on en a de supposer qu'il blâme ici Plaute, en disant *properat*, car c'est là même chose. Plaute ressemble en cela à Homere, il marche toujours au dénouement, & ne donne pas au spectateur le tems de languir. Aussi Horace convient-il de la justice de cette louange dans le vers 63. On peut voir la Remarque.

Siculi Epicharmi] Epicharme étoit de Sicile, & vivoit du temps de Pythagore, dont il fut disciple, du tems de Xerxès & de Servius Tullius, environ 450. ans avant notre Seigneur. Il avoit fait un grand nombre de comédies; il fit aussi en vers des traités de phisique. On peut juger de son merite par l'usage que Platon fit de ses ouvrages, qu'il pilla avec beaucoup de soin. Il fut exilé pour avoir parlé avec trop peu de respect de la femme d'Hieron.

59 *Vincere Cæcilius gravitate, Terentius arte*] J'admire comment on a pu prétendre que c'étoit ici une raillerie contre Cécilius & contre Terence. Car il n'y a rien de plus vrai que ce jugement. Cécilius étoit au-dessus des autres Poëtes par la disposition de ses sujets, par la gravité, par le poids de ses pensées, & par le tour de ses expressions, qui étoient pathétiques; & Terence les surpassoit par l'art, c'est-à-dire qu'il savoit mieux peindre les mœurs & les caracteres. Voici les propres termes d'un des plus grands & des plus savans Critiques de ces tems-là, & peut-être les mêmes que celui qui parle, avoit en vue. *In argumentis Cæcilius palmam poscit, in ethesin Terentius. Cécilius remporte le prix pour ce qui regarde les sujets, & Terence pour ce qui*

regarde

Epicharme dans l'intrigue de ses pieces, & dans la conduite de ses sujets, qu'il ne perd jamais de vue : que Cécilius réussit mieux que les autres à émouvoir les passions ; & que Terence excelle dans l'art de peindre les moeurs. Voilà les Poëtes que Rome aprend par coeur, & qu'elle va voir en foule dans ses théâtres, qui sont toujours trop petits. Voilà les seuls qu'elle compte & avoue pour Poëtes depuis le siecle de Livius Andronicus jusques à notre tems. HOR. Le peuple juge fort bien quelquefois, & quelquefois aussi il se trompe. Il se trompe s'il loue & admire les anciens Poëtes, comme si rien ne pouvoit leur être ni preferé, ni comparé. Mais s'il avoue qu'ils ont affecté un air trop antique en quelques endroits, qu'ils sont durs en d'autres, & que dans

regarde les mœurs. C'est Varron qui parle, & qui dit encore ailleurs, *Ethos nulli alii servare convenit quàm Titinio & Terentio. Pathe verò Trabea & Attilius & Cæcilius facilè moverunt. Personne n'a su garder les caracteres comme Titinius & Terence ; mais Trabéa, Attilius & Cecilius savoient mieux émouvoir les passions.* Il n'y a plus là aucun sujet de douter. Voilà pourquoi j'ai borné dans la traduction la gravité de Cécilius aux passions, & l'art de Terence aux mœurs & aux caracteres : car c'est en cela seulement que les Anciens leur ont donné la preference sur tous leurs rivaux. Servius dit de Terence : *Sciendum est Terentium propter solam proprietatem esse omnibus præpositum, quibus est, quantum ad cætera spectat, inferior. Il faut savoir que Terence est preferé à tous les autres Poëtes comiques, à cause de la seule proprieté : car il leur est inferieur dans tout le reste.* Ce mot, *proprieté*, n'est pas seulement pour les termes, mais aussi pour les caractères & pour les mœurs. Il faut pourtant ajouter ici qu'Horace s'est servi ailleurs du mot d'*art*, pour dire seulement l'économie & la disposition du sujet. C'est dans l'Art Poëtique, vers 320. *sine pondere & arte.* Mais cela ne détruit pas mon sentiment. *Ars* est un terme vague qui va à tout, c'est le sens & la matiere dont on parle, qui le déterminent.

60 *Hos edíscit*] C'est toujours l'adversaire d'Horace qui parle, & qui veut faire voir que c'est avec justice qu'il aprouve & soutient ce qui est ancien, puisque les Romains n'aprennent que les ouvrages des Anciens, & que les théâtres sont trop petits pour la foule du peuple qui court à leurs pieces.

62 *Livi scriptoris ab ævo*] Depuis le siecle de Livius Andronicus, qui fut le premier des Romains qu'on peut apeller Poëte, & qui commença à faire jouer sa premiere piece la premiere année de l'Olympiade 135. un an après la premiere guerre Punique, c'est-à-dire l'an de Rome 514.

63 *Interdum vulgus rectum videt*] C'est Horace qui reprend la parole, & qui ne pouvant s'oposer au jugement de tous les Critiques, que son ennemi vient de raporter, & qui étoit celui de presque tous les Romains, répond que le peuple juge quelquefois bien, mais qu'il se trompe aussi fort souvent. Par exemple, il juge bien quand il donne aux Poëtes, dont on vient de parler, les qualités qui leur conviennent, & qu'il s'en tient-là : & il juge mal lorsque sous prétexte que ces Poëtes ont l'avantage, l'un d'être savant, l'autre d'être fort & sublime ; celui-ci de bien toucher les passions, & celui-là de bien peindre les mœurs, & cet autre de marcher au dénouement sans jamais perdre son sujet de vue, il croit qu'ils ont toutes les autres vertus ensemble & que rien ne leur peut être comparé. Cette réponse d'Horace est très-solide, mais on l'avoit toujours mal prise.

66 *Si quædam nimis antiquè, si pleraque durè*] Par les fragmens qui nous restent de tous ces Poëtes, il seroit aisé de justifier le jugement qu'Horace en fait ici. Ils sont pleins de mots trop anciens & trop affectés, & d'expressions ou trop dures, ou trop rampantes. Ciceron avoue en quelque endroit que les pieces de Livius ne meritoient pas d'être lues deux fois : que Cécilius, quelque pathétique qu'il fût écrivoit fort mal, & que les plus habiles étoient fort au-dessous des Grecs. Et Quintilien en parlant de Cécilius, d'Afranius, de Plaute & de Terence, ne laisse pas de dire : *Nous clochons pour la comédie ; in comœdiâ maximè claudicamus.* C'est-à-dire, nous sommes bien foibles ; & comme nous disons en proverbe, *cela ne bat que d'une aile.* Les pieces d'Aristophane, qui sont les seules comédies Grecques qui se sont sauvées du naufrage de l'antiquité, prouvent la verité de ce sentiment de Quintilien, & l'avantage infini que les Grecs avoient sur les Romains pour le comique. Quelle perte pour nous que celle des comédies de Menandre, puisque Terence malgré tout son art & toute la

Dicere credit eos, ignavè multa, fatetur,
Et ſapit, & mecum facit, & Jove judicat æquo.
Non equidem inſector, delendaque carmina Livî
Eſſe reor, memini quæ plagoſum mihi parvo
Orbilium dictare; ſed emendata videri,
Pulcraque, & exactis minimum diſtantia, miror.
Inter quæ verbum emicuit ſi fortè decorum, &
Si verſus paulo concinnior unus & alter,
Injuſtè totum ducit venditque poëma.
Indignor quicquam reprehendi, non quia craſſè
Compoſitum illepidève putetur, ſed quia nuper:
Nec veniam antiquis, ſed honorem & præmia poſci.
Rectè necne crocum floreſque perambulet Attæ
Fabula, ſi dubitem, clament periiſſe pudorem
Cuncti penè patres, ea quum reprehendere coner
Quæ gravis Æſopus, quæ doctus Roſcius egit:

Vel

la beauté de ſes mœurs & de ſes caractères, n'étoit qu'un demi Ménandre au jugement de Ceſar.

* 67 *Dicere credit eos*] Ce qui eſt extraordinaire & inouï a de grands charmes pour M. Bentlei. Il a mis dans ſon texte, *dicere cedit eos*. S'il *accorde*, *s'il avoue*. Horace ne reconnoîtroit pas ce mot. *

68 *Et Jove judicat æquo*] C'eſt une eſpece de proverbe fondé ſur cette verité, que toutes les lumieres des hommes viennent de Dieu: de ſorte que quand ils jugent bien, c'eſt que Dieu leur eſt favorable, & qu'il leur eſt contraire quand ils jugent mal.

* 69 *Delendaque carmina Livi*] M. Bentlei a lu *delendave carmina Levi*; mais ſans raiſon. *

70 *Memini quæ plagoſum Orbilium dictare*] Horace avoit été à l'école d'Orbilius Pupillus, natif de Bénévent, & qui, à l'âge de cinquante ans, alla enſeigner à Rome l'année que Ciceron fut Conſul. Il eſt apellé *plagoſus*, parcequ'il étoit fort rude, & qu'il fouetoit volontiers. *Fuit autem natura acerba, non modo in Antiſophiſtas, quos omni ſermone laceravit, ſed etiam in diſcipulos, ut Horatius ſignificat, plagoſum eum appellans, & Domitius Marſus ſcribens:*

Si quos Orbilius ferula ſcuticaque cecidit.
Suetone.

72 *Pulcraque & exactis minimum diſtantia*] On peut voir ce qui a été dit des Satires de Lucilius, & des poëmes de Laberius ſur la Satire X. du Livre I.

73 *Inter quæ verbum emicuit ſi forte decorum*] La plupart des gens ſe laiſſent prendre à un beau mot, à un vers nombreux, à un ſentiment delicat; & ſur cela ils vantent tout un ouvrage, quelque méchant qu'il ſoit: ou au contraire, rebutés par un ſeul mot hors d'uſage, par un vers rampant, ou par un ſentiment qui leur paroîtra peu naturel, ils condamneront le plus beau Livre du monde. Et cela vient de ce que peu de gens ont un ſentiment juſte de ce qui rend un ouvrage bon ou mauvais

75 *Injuſtè totum ducit venditque poëma*] Ce mot, *ducit*, comme on l'a fort bien remarqué, eſt pris des marchands d'eſclaves qui menoient en pompe ceux qu'ils venoient vendre. Quintilien dans la Déclamation CCCXI.. *Mango novitium puerum per publica roſtra ducit prætextatum*: & *vendit* eſt pour *venditat*, il loue, il vante. * Il n'y a rien là que de naturel. Mais voici une imagination bien ſinguliere de M. Bentlei. Il a jugé à propos de corriger ce paſſage & comme il ne doute de rien de tout ce qu'il a imaginé, il a reçu ſa correction dans le texte.

Injuſtè totum ducit, venitque Poëma,

& il l'explique de cette maniere, *Poëma*, c'eſt un nominatif, *injuſtè ducit emptorem*; *ducit*, c'eſt-à-dire *decipit, fallit, palpo percutit*, & *venit*, c'eſt-à-dire *il ſe vend*. Qui l'auroit deviné. *

78 *Nec veniam antiquis*] Cela eſt fort bien dit; ces Anciens ne meritent pas les honneurs & les récompenſes dont ces gens entêtés de l'antiquité

les

dans la plupart ils sont lâches & rampans, alors il fait voir qu'il a du goût; il parle comme moi, & il juge bien. Ce n'est pas que je prétende par-là décrier les vers de Livius Andronicus, que le grand donneur de ferules Orbilius me dictoit quand j'étois enfant. Je dis seulement que je m'étonne qu'on les trouve châtiés & beaux, & qu'on veuille les faire passer pour parfaits. On y verra briller par hasard quelque beau mot; on y trouvera par-ci par-là un ou deux vers passables. Mais cela ne suffit pas, & l'on est injuste de vanter & de débiter sur ce pied-là tout le poëme. Je ne puis retenir mon indignation quand je vois qu'on rejette quelque ouvrage que ce soit, non pas parcequ'il est grossier & sans grace, mais parcequ'il est fait depuis peu de tems, & qu'on demande pour les Anciens, au lieu de la complaisance & de l'indulgence, des récompenses & des honneurs. Que je m'avise de mettre en question si le boiteux Quintius se soutient bien sur les fleurs & sur les eaux de senteur qui coulent sur le théâtre, tous les Sénateurs ne manqueront pas de s'écrier que j'ai perdu toute pudeur d'oser reprendre des pieces que le grave Esope & que le savant Roscius ont jouées avec tant de succès; soit parcequ'ils ne trouvent

les jugent dignes. Mais aussi ils ne doivent pas être rejettés; il faut ne les pas juger à la rigueur, & leur faire grace. Ils ont ouvert le chemin aux autres, & defriché les premiers une terre qui n'avoit point encore été travaillée. Or il est injuste d'exiger que les inventeurs portent leurs ouvrages à ce point de perfection que le tems & le travail peuvent seuls donner. Car, comme dit fort bien Ciceron: *Nihil est simul & inventum & perfectum*; *il n'y a rien qui ait été en même tems inventé & perfectionné*. Il faut se souvenir qu'Horace ne parle ici que des Latins, & qu'il excepte toujours les Grecs, qui sont les seuls qui ont perfectionné en même tems qu'inventé. *Neque quemquam alium, cujus operis primus auctor fuerit, in eo perfectissimum præter Homerum & Archilochum, reperiemus.* Vellei. Liv. I.

Sed honorem & præmia] Les honneurs & les récompenses qu'on donnoit aux grands Auteurs, comme de consacrer leurs écrits dans la bibliotheque Palatine, & d'y placer leurs statues.

79 *Rectè necne crocum floresque*] Les Anciens couvroient leurs théâtres de toutes sortes de fleurs. Et au milieu de l'arene il y avoit des tuyaux cachés qui jettoient de l'eau de saffran en si grande abondance, qu'elle couloit par tous dégrés du théâtre. Spartian dit dans la Vie d'Adrien: *In honorem Trajani balsama & crocum per gradus fluere jussit. Il commanda qu'en l'honneur de Trajan on fit couler par tous les dégrez du théâtre le baume & le saffran*; c'est-à-dire des eaux préparées avec le saffran & le baume. Et c'est ce qu'on apelloit *sparsionem*. Le Glossaire, *sparsio, κρόκου ῥάνσις*, & *sparsio, κρόκος ὁ ῥαινόμενος ἐν θεάτροις*. Au lieu d'eau on y employa ensuite le vin, comme on le peut inferer de ce passage de Pline: *Sed vino mirè congruit, præcipuè dulci, tritum ad theatra replenda. Le saffran pilé s'accommode parfaitement avec le vin, surtout avec le vin doux, pour remplir les théâtres.* On peut aussi expliquer ce *crocum floresque* des eaux préparées & parfumées avec le saffran & toutes sortes de fleurs.

Perambulet Atta fabula.] Titus Quinctius Atta étoit comme Afranius, *togatarum Poëta*, un Poëte de comédies Romaines, qui mourut dix ou douze ans avant la naissance de Virgile. Il fut apellé *Atta*, parcequ'il étoit boiteux, & ne pouvoit se soutenir sur la plante des pieds. Car les Latins donnoient ce nom à ceux qui avoient cette incommodité. Festus: *Attæ appellantur qui propter vitium crurum aut pedum plantis insistunt, & attingunt magis terram quam ambulant. Quod cognomen Quinctio Poëtæ adhæsit.* Horace fait donc allusion à ce defaut du Poëte, & par-là il jette une espece de ridicule dans son vers. Car c'est comme s'il disoit: *Si je dis que je ne sais pas bien si le boiteux Quinctius marche & se soutient bien ou mal sur une scene arrosée d'eaux de senteur, & par conséquent fort glissante, &c.* Scaliger a découvert le premier la finesse de ce vers.

82 *Quæ gravis Æsopus, quæ doctus Roscius egit*] Voilà des Sénateurs bien tournés en ridicule; comme si une piece étoit bonne, parce qu'elle est jouée par un habile comédien. Floridor & Moliere n'ont-ils jamais joué de méchantes pieces?

Esope

Vel quia nil rectum, nisi quod placuit sibi, ducunt:
Vel quia turpe putant parere minoribus, & quæ
Imberbes didicere, senes perdenda fateri.
Jam Saliare Numæ carmen qui laudat, & illud,
Quod mecum ignorat, solus vult scire videri,
Ingeniis non ille favet plauditque sepultis,
Nostra sed impugnat, nos nostraque lividus odit.
Quod si tam Græcis novitas invisa fuisset
Quàm nobis, quid nunc esset vetus? Aut quid haberet
Quod legeret tereretque viritim publicus usus?
Ut primum positis nugari Græcia bellis
Cœpit, & in vitium fortunâ labier æquâ,

Nunc

Esope & Roscius étoient les deux plus grands acteurs que Rome ait jamais eus, l'un pour le tragique, & l'autre pour le comique. Horace apelle Esope *grave*, parcequ'il reussissoit admirablement à émouvoir les passions; comme il a donné plus haut la gravité à Cécilius, *Cæcilius gravitate.* Ou parcequ'il prononçoit gravément ses vers, la prononciation grave étant convenable à la tragédie. Quintilien nous conduit à cette explication, quand il dit dans le chapitre III. du Livre XI. *Plus autem affectus habent lentiora: Ideoque Roscius citatior, Æsopus gravior fuit, quòd ille comœdias, hic tragœdias egit. Ce qu'on prononce lentement est plus passionné, c'est pourquoi la prononciation de Roscius étoit plus vite, & celle d'Esope plus grave: car Roscius jouoit des comédies, & Esope jouoit des tragédies.* Horace donne à Roscius le surnom de *docte*, parcequ'il avoit une connoissance parfaite de tout ce qui pouvoit plaire, & qu'il donnoit une grace merveilleuse à tous ses gestes & à tous ses mouvemens. Ciceron dit en quelque endroit qu'il étoit si habile, que son habileté devoit l'avoir exempté de la loi imposée à tous les hommes, & qu'il ne devoit jamais mourir. *Propter excellentem artem ac venustatem videbatur omnino mori non debuisse.* D'ailleurs Roscius étoit fort savant, & il avoit composé un Livre, où il comparoit l'art du théâtre avec l'éloquence, & où il tâchoit de prouver à Ciceron que l'éloquence ne pouvoit pas fournir plus d'expressions differentes pour exprimer une même chose, que l'art du théâtre fournissoit de differens mouvemens pour la faire bien sentir. J'ai grand regret que ce Livre soit perdu, il seroit très utile à ceux qui parlent en public, & vaudroit bien nos meilleurs traités de rhétorique.

84 *Et quæ imberbes didicere, senes perdenda fateri*] On est naturellement attaché aux sentimens dont on a été imbu dans sa jeunesse, quelque faux qu'ils soient: & quand on vient ensuite dans un âge avancé, on a honte de se dédire, & l'on ne veut pas en avoir le démenti. De sorte qu'on peut assurer que cette mauvaise honte est l'ennemi le plus dangereux de la verité. Pétrone a dit comme Horace, *quod quisque perperam didicit, in senectute confiteri non vult.*

86 *Jam saliare Numæ carmen*] Le Roi Numa institua en l'honneur de Mars douze Prêtres qu'il apella *Saliens*, danseurs, & leur donna des prieres qu'il avoit composées, & que ces Prêtres chantoient dans leurs processions solemnelles. Ces prieres étoient proprement apellées *axamenta*, parcequ'elles étoient écrites sur des tables. Tous les Dieux y étoient invoqués. Ils avoient aussi des prieres particulieres pour chaque Dieu, & qu'on apelloit du nom du Dieu qu'on invoquoit: *Versus Junonii, Minervii, Martii, Janualii.*

Et illud, quod mecum ignorat, solus vult scire videri] Ciceron avoue en quelque endroit, qu'il n'entendoit pas les vers des Saliens; & Varron avoit écrit avant lui qu'Elius Stilo, qui étoit le plus savant homme de son tems, & qui avoit fait sur ces vers un commentaire fort étendu, y avoit laissé une infinité de choses obscures qu'il n'avoit point entendues. C'est pourquoi Quintilien a fort bien dit: *Saliaria carmina vix Sacerdotibus suis satis intelligenda. Les vers des Saliens peuvent être à peine suffisament entendus par leurs Prêtres mêmes.* Du tems de Numa, & pendant plus de cinq cents ans après lui, on ne parloit à Rome ni Grec ni Latin, c'étoit un barragouin, un jargon composé de mots Grecs & de mots barbares. Par exemple, ils disoient *pa* pour *parte*, *po* pour *populo*. Pour dire des épis sans barbe, ils disoient *agnas impennatas*. Ils apelloient un couvre-chef de peau, *pesciam*, des siéges, *sesopia*. Ils disoient *promenervare* pour *monere*, &c. Aussi Polybe dit en quelque endroit, que dans le tems qu'il travailloit à l'histoire

Ro-

vent rien de bien que ce qui a eu le bonheur de leur plaire, ou parcequ'ils ont honte de se rendre au sentiment de plus jeunes qu'eux, & d'avouer qu'il faut oublier dans leur vieillesse ce qu'ils ont apris dans leur jeunesse avec tant de soin. Pour ce qui est du poëme des Saliens, fait par Numa, celui qui le loue, & qui veut par-là faire croire qu'il entend seul ce qu'il ignore aussi-bien que moi, il n'a pas dessein de louer & de favoriser les morts, son unique but est de rabaisser les vivans; une noire envie le porte à nous haïr nous & nos vers. Que si la nouveauté avoit été aussi odieuse aux Grecs qu'à nous, qu'y auroit-il aujourd'hui d'ancien, & que pouroit-on étudier & lire? Dès le moment que la Grece délivrée de toutes ses guerres eut commencé à se faire une occupation de sa paresse, & à se laisser corrompre à ses prosperités, elle eut une passion violente, tontôt pour les athletes, & tantôt pour les

Romaine, il eût beaucoup de peine à trouver dans Rome un ou deux citoyens, qui quoique très savans dans l'antiquité fussent en état d'entendre & de lui expliquer quelques traités que les Romains avoient faits avec les Carthaginois, & qu'ils avoient écrits dans la langue qu'on parloit alors. Et ce n'est pas une chose bien surprenante. Toutes les langues n'ont-elles pas eu le même sort? Leurs commencemens ont toujours été informes & grossiers, & quand le tems les a polies, qu'elles ont reçu leur perfection, alors on méconnoît & on n'entend plus les bégayemens de leur premier âge. Ces changemens ne sont pas moins naturels aux langues qu'aux hommes.

88 *Ingeniis non ille favet plauditque sepultis, nostra sed impugnat*] Horace dit que ceux qui louent à tort & à travers l'antiquité, sans discerner ce qu'elle a de mauvais d'avec ce quelle a de bon, n'ont pas tant d'envie d'exalter les anciens Poëtes, que de ravaler les nouveaux. Et cela est vrai. L'envie & l'amour-propre sont les maîtres-ressorts qui font agir & remuer les hommes. Du tems d'Horace les Romains favorisoient les Poëtes des siecles passés, pour ne pas rendre hommage à ceux de leur siecle. Ils disoient comme M. de la Fontaine:

Malheur à l'Ecrivain nouveau,
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,
C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.

Aujourd'hui quelques nouveaux Critiques suivent une route toute contraire; ils ne louent que ceux de notre siecle, pour se donner en même tems eux-mêmes les louanges qu'on leur refuse, & pour ne pas rendre justice à ceux des siecles passés. Tout cela vient du même principe. Mais l'injustice de ces derniers me paroît plus grande, en ce qu'ils méprisent souvent ce qu'ils n'ont jamais connu. Tel de ces Critiques déclame incessament contre Homere, Sophocle, Euripide, Aristote & Platon, qui non seulement ne les a jamais lus, mais qui ne sait pas même lire en leur langue.

90 *Quod si tam Græcis novitas invisa fuisset*] Il parle des poëmes comme des hommes que l'on apelloit *nouveaux*. Si l'on s'étoit toujours opiniâtré à éloigner ces hommes nouveaux, & à les exclure des emplois & des charges militaires, on n'auroit jamais eu d'ancienne noblesse. Il en est de même des bons ouvrages; si l'on ne les protege, si l'on ne les favorise à leur naissance, ils perissent, & ainsi l'on n'a jamais rien qui soit ancien.

93 *Ut primum positis nugari Græcia bellis*] Horace veut faire voir à ces gens entêtés de l'antiquité, que ce qu'ils font est contraire à la pratique de tous les hommes, qui naturellement donnent dans la nouveauté, & se dégoûtent facilement des choses qu'ils ont le plus aimées: Ce qu'il prouve par l'exemple des Grecs & des Latins. On n'avoit pas assez examiné la liaison de ce qui suit avec ce qui précede; c'est pourquoi ce passage étoit si obscur.

Positis bellis] Après la guerre de Troye, & toutes les autres guerres qui travaillerent la Grece, & qui l'empêcherent longtems de cultiver les beaux arts.

Nugari] De *badiner*, c'est-à-dire de s'occuper à des choses plus agréables qu'utiles, comme sont les vers, la peinture, la sculpture, les jeux.

94 *Et in vitium fortunâ labier æquâ*] Le calme & la tranquilité d'une longue paix sont très souvent plus funestes aux peuples que les armes de leurs ennemis: c'est pourquoi un Ancien disoit que la guerre étoit meilleure que la paix. Celle-ci amollit & amortit le courage, en ouvrant nos ames aux deli-

Nunc athletarum studiis, nunc arsit equorum:
Marmoris aut eboris fabros, aut æris amavit:
Suspendit pictâ vultum mentemque tabellâ:
Nunc tibicinibus, nunc est gavisa tragœdis:
Sub nutrice puella velut si luderet infans,
Quod cupidè petiit, maturè plena reliquit.
Quid placet aut odio est, quod non mutabile credas?
Hoc paces habuêre bonæ, ventique secundi.
Romæ dulce diu fuit & solenne reclusâ
Mane domo vigilare, clienti promere jura:
Cautos nominibus certis expendere nummos,
Majores audire, minori dicere per quæ
Crescere res posset, minui damnosa libido.
Mutavit mentem populus levis, & calet uno
Scribendi studio. Pueri patresque severi

Fronde

delices & aux douceurs qui suivent la prosperité : & l'autre l'anime & l'endurcit, en l'exerçant par les travaux & par les fatigues.

95 *Nunc athletarum studiis*] Les Grecs étoient les peuples du monde les plus attachés aux exercices, dont ils passoient même pour les fondateurs. Herodote dit dans son huitieme Livre, qu'ils ne les discontinuoient pas même pendant les guerres les plus fâcheuses. Et Plutarque remarque en quelque endroit, que les Romains étoient encore persuadés de son tems que rien n'avoit tant contribué à réduire les Grecs en servitude, que l'amour outré qu'ils avoient pour ces exercices.

Nunc arsit equorum] Les Nuées d'Aristophane marquent assez jusqu'à quelle fureur les Grecs poussoient la passion qu'ils avoient pour les chevaux.

96 *Marmoris aut eboris fabros, aut æris amavit*] C'est la Grece qui a porté les plus grands Sculpteurs & les plus habiles fondeurs qui ayent jamais été.

97 *Suspendit pictâ vultum mentemque tabellâ*] Par le mot *suspendit*, Horace fait allusion à la coutume des anciens Peintres, qui exposoient leurs ouvrages en public, & les mettoient ordinairement dans un lieu assez élevé, afin que tout le monde eût la facilité de les voir.

Vultum mentemque] Car les tableaux n'attachent pas seulement les yeux, mais aussi l'esprit, en ce qu'ils l'instruisent & le portent à raisonner, & que dans le tems que les yeux se plaisent à voir le beau mélange des couleurs, l'artifice du pinceau, la belle ordonnance & la beauté des figures, l'esprit aprend toujours quelque chose de nouveau dans l'invention du sujet & dans la fidelle representation de l'action que le Peintre a choisie. Aristote dans le IV. chap. de sa poëtique : *Ce qui fait que les hommes voyent la peinture avec tant de satisfaction, c'est qu'en la regardant ils peuvent raisonner & aprendre &c. la beauté de l'imitation, ou celle de l'art & celle du coloris attachent leurs yeux ou leur esprit.*

98 *Nunc Tibicinibus*] Pour dire les comédies, il dit simplement les joueurs de flute ; parce qu'on employoit les flutes pour la musique des comédies, comme cela paroît encore par les pieces de Terence, qui étoient toutes prises des Grecs. Voilà le sens qu'on a donné à ce passage. Mais je voudrois bien savoir d'où l'on a tiré que les flutes, dont il est parlé dans les titres des pieces de Terence, étoient aussi dans les pieces de Ménandre, d'Apollodore & de Diphilus : car j'avoue que cela passe ma connoissance, & que je n'ai jamais lu que les comédies Greques ayent eu des flutes ; j'avois toujours cru que cet usage n'avoit été connu que des Romains, & je le crois encore. Ce qui me confirme même dans cette opinion, c'est que je sais que les Grecs mettoient beaucoup de difference entre la tragédie, la comédie, & l'*art des flutes*, qu'ils apelloient, αὐλητικὴν, qui consistoit à imiter & à representer par le seul son de cet instrument, des actions & des histoires entieres, sans aider ce son d'aucun mouvement du corps. C'est pourquoi Aristote se moque de certains fluteurs qui voulant representer des gens qui jouoient au palet, faisoient du corps les mêmes contorsions que ces joueurs ; ou qui voulant jouer Scylla, se demenoient de maniere qu'ils entrainoient le maître de la musique qui étoit à leur tête, comme on peut le voir dans la Poëtique d'Aristote. Horace parle donc ici de ces joueurs de flute, & ne pense point du tout à la co-

les chevaux : elle aima les Sculpteurs en marbre, en ivoire & en bronze : les tableaux attacherent ses yeux & son esprit : aujourd'hui charmée de ses joueurs de flute, & demain enchantée de ses tragédies. Et comme un jeune enfant, qui se joue sur le giron de sa nourice, elle se dégoûta bientôt de ce qu'elle avoit le plus aimé. Eh qu'y-a-t-il que les hommes puissent aimer ou haïr toujours ? Ces inconstances & ces changemens sont les fruits ordinaires d'une longue prosperité & d'une paix profonde. A Rome on s'est fait pendant longtems une coutume & un plaisir d'ouvrir dès la pointe du jour sa porte à ses cliens, de leur expliquer le droit, de chercher toutes ses suretés pour bien placer son argent ; d'écouter les avis des vieillards, & d'enseigner aux jeunes gens les moyens d'augmenter leur bien & de diminuer leurs desirs. Mais le peuple inconstant a enfin changé d'inclination, il n'a d'autre passion que la poësie. Les jeunes gens & les vieillards, jusqu'à nos Sénateurs les plus

comédie, qu'il comprend à la fin du vers sous le nom géneral de *tragédie*, comme je vais l'expliquer dans la Remarque suivante.

Nunc est gavisa tragœdis] Horace parle ici des premiers tems où il n'y avoit point encore de difference établie entre la tragédie & la comédie, & où l'on apelloit du nom general de tragédie toutes ces imitations dramatiques. Athénée, Τραγῳδία τὸ παλαιὸν ἦν ὄνομα κοινὸν, καὶ πρὸς τὴν κωμῳδίαν. *Anciennement le nom de tragédie étoit commun à la comédie.* En effet ce n'étoit qu'un seul & même poëme, où l'on mêloit le ridicule & le serieux. Ce qui fit que dans la suite cela fut partagé, & comme dit Aristote, διεσπάσθη. Le grave & le serieux fut pour la tragédie ; & la comédie eut pour son partage le ridicule & le plaisant. C'est le veritable sens de ce passage.

99 *Sub nutrice puellâ velut si luderet infans*] Horace compare ces changemens des Grecs aux caprices des enfans, qui n'aiment ou ne haïssent pas longtems une même chose, & qui, comme il dit ailleurs, *mutantur in horas*, *changent à tous momens*, mais leurs changemens sont presque tous en faveur de la nouveauté

100 *Maturè plena reliquit*] Que l'on joigne *mature* avec *plena*, ou avec *reliquit*, cela fait toujours le même sens, & ce n'est pas la peine de disputer.

101 *Quid placet aut odio est, quod non mutabile credas ?*] L'homme est un sujet si divers & si inconstant, qu'il ne sauroit être longtems dans la même assiete, ni faire grand fonds sur ses goûts qui lui paroissent les plus assurés. Et cela étant, on peut dire que ceux qui louent & protégent opiniâtrement les anciens Poëtes au préjudice des nouveaux, ont des raisons particulieres & secretes qui les déterminent. Il n'est pas naturel aux hommes d'être si constans dans leur choix, & contre la nouveauté.

102 *Hoc paces habuere bonæ ventique secundi*] L'inconstance est naturelle aux hommes, mais elle trouve à paroître & à se déployer toute entiere pendant la paix, qui donne toujours lieu à de nouvelles inventions ; c'est pourquoi Aristophane l'apelle l'*amie des Graces*, & la *Reine des danses & des Chœurs*.

103 *Romæ dulce diu fuit*] Après avoir parlé de l'inconstance des Grecs, il parle de celle des Romains.

Reclusa manè domo vigilare, clienti promere jura] On peut voir ce qui a été remarqué sur le dixieme vers de la premiere Satire. Cette coutume, dont il parle, duroit encore du tems de Ciceron ; c'est pourquoi Horace dit fort bien *diu*.

105 *Cautos nominibus certis expendere nummos*] *Cautos nummos*, un argent assuré, & que l'on ne donne qu'après avoir consulté des Jurisconsultes habiles. *Certis nominibus*, de bons débiteurs, des debiteurs solvables. C'est ce que Ciceron apelle *bona nomina*. * C'est sans raison que M. Bentlei a changé ce vers & qu'il a lu *scriptos nominibus rectis* &c.

106 *Majores audire*] *Majores*, les vieillards, à qui l'âge donnoit plus d'autorité & plus d'experience. *Minori*, aux jeunes gens.

107 *Minui damnosa libido*] On n'alloit pas consulter ces habiles Jurisconsultes seulement sur des questions de droit, mais sur tous les devoirs de la vie civile, & sur la morale. Ces Jurisconsultes étoient les Directeurs & les Casuistes de ces tems-là, comme il paroît par les Offices de Ciceron.

108 *Et calet uno scribendi studio*] Voilà une bi-

Fronde comas vincti cœnant, & carmina dictant.
Ipse ego, qui nullos me affirmo scribere versus,
Invenior Parthis mendacior: & prius orto
Sole, vigil calamum & chartas & scrinia posco.
Navem agere ignarus navis timet: abrotonum ægro
Non audet, nisi qui didicit, dare: quod medicorum est,
Promittunt medici: tractant fabrilia fabri:
Scribimus indocti doctique poëmata passim.
Hic error tamen & levis hæc insania quantas
Virtutes habeat, sic collige: Vatis avarus
Non temerè est animus, versus amat, hoc studet unum:
Detrimenta, fugas servorum, incendia ridet:
Non fraudem socio puerove incogitat ullam
Pupillo: vivit siliquis & pane secundo;
Militiæ quanquam piger & malus, utilis urbi:

Si

bisarrerie bien étrange; on ne veut goûter que les anciens Poëtes, & cependant on ne cesse de faire des vers.

111 *Ipse ego*] Horace pouvoit faire le modeste en toute fureté; il écrivoit à un Prince qui connoissoit les beaux vers, & qui en faisoit de fort beaux lui-même.

Qui nullos affirmo scribere versus] Il a égard à ce qu'il dit dans la premiere Epitre:

Nunc itaque & versus & cætera ludicra pono.

Voilà pourquoi je quite ici presentement les vers, & tous les frivoles amusemens qui les accompagnent.

On peut voir là les Remarques.

112 *Invenior Parthis mendacior*] Un homme qui renonce aux vers, & qui ne laisse pas d'en faire, ne ressemble pas mal au Parthe, qui fuit, & qui cependant combat. Voilà pourquoi Horace dit ici qu'il est plus menteur que les Parthes. Car quoique cette maniere des Parthes soit un veritable stratagême & une ruse de guerre, elle ne laisse pas de pouvoir être apellée un *mensonge*. On permet à un Poëte ce qu'on ne souffriroit pas d'un Historien.

Et priùs orto sole, vigil calamum &c.] Horace dit ceci en raillant: car il étoit naturellement paresseux, & ne se levoit pas volontiers avant dix heures. • Mais il composoit dans son lit. •

114 *Navem agere ignarus navis timet*] L'architecte ne fait pas le métier du Pilote, ni le Pilote celui du Medecin; chacun fait le métier qui lui est propre & qu'il a apris. Mais les Romains font des vers, quoiqu'ils ne soient nullement Poëtes.

Abrotonum ægro non audet nisi qui didicit dare] *Abrotonum*, de l'auronne, une plante qui a la fleur jaune, d'une odeur forte, & qui est amere comme l'absinthe. C'est pourquoi Lucrece dit *abrotonique graves*. La feuille & la graine étoient d'un fort grand usage dans la medecine, mais plus la graine que la feuille. On s'en servoit contre la toux, contre les maux de reins, contre les difficultés d'urine, & contre toutes sortes de venins. Voiez le chap. XXI. du XXI. Livre de Pline. Dans la traduction j'ai mis de l'hellebore, parcequ'il est plus connu

116 *Promittunt Medici*] Par ce mot *promittunt*, il taxe un peu la vanité des Medecins, qu'Euphranor apelloit ἰατρῶν ἀλλαζονείαν. Car, comme si leur métier n'étoit pas de guerir, mais de promettre, ils promettent toujours, & trouvent d'abord tout facile. Comme ce Medecin que Plaute introduit dans ses Menechmes:

—— Perfacile id quidem est,
Sanum futurum, meâ ego id promitto fide.

Oh cela est facile, & je promets sur ma parole qu'il sera bientôt en parfaite santé.

• A quoi pensoit M. Bentlei, quand il a voulu changer ce vers & lire:

— quod

plus séveres se mettent à table avec des couronnes sur la téte, & dictent des vers. Moi-même, qui ai tant assuré que je n'en faisois plus, je me trouve plus menteur que les Parthes : car tous les jours éveillé avant le lever du soleil, je demande ma plume, mon papier & mon porte-feuille. Celui qui n'a jamais été sur mer, n'a garde d'entreprendre de conduire un vaisseau : à moins que d'avoir apris à préparer l'hellebore il n'y a personne qui ose en donner aux malades : les Médecins promettent ce qui dépend de leur art, & chaque ouvrier ne se mêle que de son métier. Mais pour nous, nous faisons tous des vers, autant les ignorans que les savans. Ce travers & cette légere folie ont pourtant leurs vertus, & vous l'allez voir. Premierement il n'arrive presque jamais qu'un Poëte soit avare ; il ne fait la cour qu'aux Muses, c'est là toute son occupation. Qu'il perde son bien, que ses valets s'ensuyent, que sa maison brule, tout cela ne le touche point. Il ne songe ni à tromper son ami, ni à dresser des piéges à son pupille ; il vit de légumes & de pain bis. Quoiqu'il soit paresseux & peu propre pour la guerre, il ne laisse pas d'être utile à son pays, si vous voulez convenir que les grandes choses puissent tirer

----- *quod medicorum est,*
Promittunt melici.

Les Musiciens promettent ce qui est des Medecins.

118 *Hic error tamen & levis hæc insania*] Après avoir assez raillé les méchans Poëtes, & leur avoir reproché leur mauvais goût, il se jette sur les louanges de la poësie, afin qu'on ne pût pas l'accuser d'avoir donné à Auguste du dégoût pour elle ; & il en explique l'origine & les progrès.

119 *Vatis avarus non temerè est animus*] L'amour des richesses est ordinairement incompatible avec la passion des vers ; & comme dit Platon, si je ne me trompe, les organes d'un Philosophe ou d'un Poëte peuvent difficilement être les organes d'un avare. Cependant cela se trouve quelquefois faux, & il y a tel Poëte à qui l'on feroit tort de juger de son habileté par le mépris qu'il auroit pour les richesses.

121 *Detrimenta, fugas servorum, incendia ridet*] Il y a pourtant des Poëtes de qui de pareils accidens déconcerteroient bien l'enthousiasme. Ce que dit Horace ne laisse pas d'être vrai en géneral, quand notre ame est pleine d'un objet, elle ne peut que tres difficilement être émue par d'autres objets qui n'ont aucune affinité avec celui dont elle est charmée.

123 *Vivit siliquis*] Pline écrit que *siliqua* est une espece de fruit semblable à la châtaigne, avec cette difference, qu'on le mange avec l'écorce, proprement des *carrubes*, *carrubia*, mot formé de l'Arabe. Mais *siliqua* signifie aussi la gousse des légumes, & on le prend pour les légumes mêmes. Horace l'a mis ici en ce sens-là, comme Perse, qui en parlant d'une jeunesse studieuse & frugale, dit, *siliquis & grandi pasta polentâ.*

Et pane secundo] *Panis secundus*, le second pain étoit celui que l'on faisoit d'une farine d'où l'on avoit tiré la fleur pour en faire ce qu'on apelloit *le pain pur*, *panem mundum* ; comme Lampridius opose *panem mundum* à *panis sequens*, qui est la même chose que *panis secundus* : *panis mundi*, dit-il dans la Vie d'Alexandre Sévere, *pondo* XXX. *panis sequentis ad donandum pondo* L. *Trente livres de pain pur* (avec toute sa fleur) *& cinquante livres de second pain pour donner.* Ce second pain étoit ordinairement le pain des domestiques, & c'étoit celui qu'Auguste aimoit le plus, & qu'il mangeoit ordinairement. Suétone : *secundarium panem maximè appetebat.* Pline apelle tout au contraire *secundariam* la farine la plus pure, celle qui est passée deux fois, & par le plus fin tamis, *rursus quæ transitu arctiore cernitur, secundaria vocatur.* Car c'est ainsi qu'il faut lire ce passage du chapitre XI. du Livre XVIII.

124 *Militia quamquam piger & malus*] Il dit cela par raport à lui, & pour faire rire Auguste, parcequ'il avoit pris la fuite, & abandonné son bouclier à la bataille de Philippes. Car d'ailleurs il savoit bien qu'on peut être en même tems & homme de guerre, & Poëte, témoin Tyrtée, Eschyle, Sophocle, &c.

Utilis urbi] La poësie est un art qui a été inventé

Si das hoc, parvis quoque rebus magna juvari.
Os tenerum pueri balbumque Poëta figurat:
Torquet ab obscœnis jam nunc sermonibus aurem:
Mox etiam pectus præceptis format amicis,
Asperitatis & invidiæ corrector & iræ.
Rectè facta refert: orientia tempora notis
Instruit exemplis: inopem solatur & ægrum.
Castis cum pueris ignara puella mariti

Disceret

venté pour l'instruction des hommes, & qui est utile par conséquent. Cela a été prouvé sur la Poëtique d'Aristote. Dans tout ce qu'Horace dit ici de l'utilité de la poësie, il paroît avoir eu en vue la II. scene du IV. Acte des Grenouilles d'Aristophane, où ce Poëte traite le même sujet, & où il dit que les Poëtes ne sont admirables qu'à cause de leur adresse & des bons préceptes qu'ils donnent aux hommes pour les rendre meilleurs:

Δεξιότητος καὶ νουθεσίας, ὅτι βελτίους τε ποιοῦμεν
Τοὺς ἀνθρώπους ἐν ταῖς πόλεσι.

Car, ajoute-t-il, *voilà à quoi les Poëtes doivent travailler. Et voyez dès les tems les plus éloignés combien les grands Poëtes ont été utiles. Orphée nous a enseigné les sacrifices & la religion, il nous a donné de l'horreur pour les meurtres: Musée nous a apris la guerison des maladies, & la ressource des oracles: Hesiode nous a montré la culture des terres, & les tems du labourage & de la recolte des fruits; & le divin Homere n'a aquis la réputation & la gloire dont il jouït, que par les belles choses qu'il nous a enseignées, car il nous a apris à armer les hommes & à les mettre en bataille, en un mot il nous a formés à toutes les vertus, militaires, morales ou politiques.*

125 *Si das hoc, parvis quoque rebus*] Comme il vient de donner aux Poëtes une fort grande louange en disant qu'ils sont utiles à l'Etat, & qu'il se souvient qu'il parle à un grand Prince, qui pouvoit fort bien ne reconnoître d'utile pour l'Etat que ce qui concernoit la politique & l'art de régner, il ajoute cette condition pleine de modestie: *Si vous accordez que les grandes choses puissent tirer quelque utilité des petites.* Horace auroit manqué contre la politesse, contre la bienséance & contre la politique même, s'il n'avoit usé de ce correctif Au lieu que par là il sauve tout & met hors d'atteinte la louange qu'il a donnée aux Poëtes, il l'a prouvé en l'excusant; car rien n'est plus certain que l'instruction des hommes, est le fondement de la politique; or c'est la poësie qui les corrige, qui les forme, qui les instruit.

126 *Os tenerum pueri balbumque Poëta figurat*] Car les enfans aprenoient a lire dans les ouvrages des Poëtes, & on leur faisoit aprendre par cœur leurs sentences, qu'ils prononçoient ensuite. On choisissoit même quelquefois des vers rudes qu'on leur faisoit dire aussi vite qu'ils pouvoient, afin de leur delier mieux la langue, & de leur rendre la prononciation plus distincte & plus articulée: *quo esset os absolutius, & expressior sermo*, comme dit Quintilien: c'est ce qu'on néglige trop aujourd'hui. Les Grecs suivoient la même méthode, car ils commençoient l'éducation des enfans par les fables, comme Platon le témoigne dans le II. Liv. de la République, ὅτι πρῶτον τοῖς παιδίοις μύθους λέγομεν. *Nous aprenons d'abord aux enfans les fables.* Voilà pourquoi il vouloit que les nourices & les meres n'aprissent pas à leurs enfans toutes sortes de fables, mais seulement celles qui auroient été aprouvées par des Examinateurs commis par la République. Puisque je suis sur cette matiere de l'education des enfans, le Lecteur ne sera pas fâché que je raporte ici & que j'explique un passage remarquable d'Aristophane, qui est assez difficile, quoiqu'il paroisse fort aisé. Dans les Grenouilles Acte IV. scene II. Aristophane fait dire par Eschyle:

—— τοῖς μὲν γὰρ παιδαρίοισιν
Ἔστι διδάσκαλος ὅστις φράζει, τοῖς δ' ἡβῶσι
ποιηταί.

Il s'agit de savoir quel est ce premier Précepteur que le Poëte entend par ce mot ὅστις φράζει Il peut signifier *tout homme qui parle*, c'est-à-dire, *le premier venu.* Comme Platon dit que le peuple est pour la langue un très excellent maître. V. le I. Alcibiad. Mais je crois plutôt qu'Aristophane apelle ainsi les Régens qui enseignoient dans les écoles, & qui expliquoient les fables aux enfans, car φράζειν, signifie *interpréter*, *expliquer.* Hésych. φράζει, δείκνυσι. σημαίνει. διηγεῖται & λέγει. ἑρμηνεύει. Aristophane dit donc que les Régens qui savent expliquer les fables sont les premiers maîtres des enfans, & que quand ces enfans sont parvenus à un âge plus avancé, & qu'ils ont le jugement formé, alors les Poëtes dramatiques deviennent leurs Précepteurs; car ils sont en état de pro-

tirer quelque utilité des petites. Un Poëte forme, si je l'ose dire ainsi, la bouche d'un enfant, & lui enseigne à parler. Dès cet âge tendre il lui donne de l'aversion pour les discours trop libres, & ensuite par de doux préceptes il le dresse à la vertu, en le corrigeant de l'aigreur, de l'envie, & de la colere. Un Poëte chante les grandes actions, il fournit aux siecles à venir des exemples fameux qui les instruisent; il console le pauvre & le malade. Qui auroit apris à nos Choeurs de jeunes filles & de jeunes garçons les himnes sacrés, si les Muses n'avoient formé le Poëte? C'est par son moyen que ces Choeurs implorent l'assistance des Dieux, & qu'ils sentent que les Dieux les

profiter des spectacles. C'est pourquoi ajoute Eschyle, *il faut que nous ne disions que des choses bonnes & honnêtes.*

Πάνυ δὴ, δεῖ χρηστὰ λέγειν ἡμᾶς.

127 *Torquet ab obscænis jam nunc sermonibus aurem*] *Dès cette tendre enfance il les accoutume à ne pas écouter ce qui est mal-honnête & obscene.* Les Poëtes ne doivent rien presenter à la jeunesse qui ne soit chaste & pur, ou bien ils s'eloignent du but de la poësie, & ne meritent plus le nom de Poëte, puisqu'ils ont corrompu cet art, & que d'un remede très salutaire, ils en ont fait un poison très dangereux. Dans la même piece d'Aristophane, que je viens de citer, & qu'Horace semble avoir eu en vue, Eschyle reproche à Euripide qu'il a introduit sur la scene des amours criminels & incestueux, comme les amours de Sthénobée, les amours de Phedre, &c. Euripide s'excuse en disant qu'il n'a pas inventé ces sujets, & qu'il n'a fait que suivre l'histoire, à quoi Eschyle répond:

Μὰ Δί' ἀλλ' ὄντ', ἀλλ' ἀποκρύπτειν χρὴ τὸ πονηρὸν τόνγε ποιητὴν,
Καὶ μὴ παράγειν, μηδὲ διδάσκειν.

Oui vous avez suivi l'histoire, mais un Poëte est obligé de cacher, de suprimer ce qui est mauvais, de ne pas le representer, de ne pas l'enseigner.

De tous ces passages il est aisé d'inferer qu'on ne laissoit pas lire aux enfans tous les endroits des Poëtes indifferemment, mais ceux qui pouvoient former leurs moeurs, & leur donner de l'horreur pour les actions deshonnêtes & pour les discours obscenes; comme par exemple ce vers de Publius Syrus:

Quod facere turpe est, dicere ne honestum puta.

Ne vous imaginez pas que ce qui est honteux à faire, soit honnête à dire.

128 *Mox etiam pectus præceptis format amicis*] Après qu'on avoit fait lire aux enfans les endroits des Poëtes qui pouvoient les rendre sages & honnêtes (car c'est le fondement de tout) alors on leur donnoit ceux qui contenoient des préceptes pour les autres vertus, & pour la pratique des devoirs de la vie civile. C'est pourquoi on a fort bien dit que la poësie servoit à faire goûter la philosophie aux enfans.

130 *Rectè facta refert*] Car les grandes actions sont la matiere de la poësie. Non seulement les Poëtes épiques, mais les Poëtes dramatiques doivent être regardés comme des Historiens qui par des exemples connus & sensibles nous aprenent ce qu'il faut faire, & ce qu'il faut éviter. La poësie a même ce grand avantage sur l'Histoire, que l'Histoire ne raporte que les choses particulieres, qui rarement se trouvent proportionnées à ceux qui les lisent, au lieu que la poësie rend les choses generales & fait par là qu'elles conviennent à tout le monde. On peut voir cette matiere traitée à fond dans les remarques sur le IX. chapitre de la poëtique d'Aristote.

Orientia tempora] *Les tems qui se levent*; l'expression est heureuse. Par ce seul mot *orientia*, qui se levent, il embrasse le present & le futur, & il fait une image; car il represente le tems, qui arrive, comme le soleil qui monte sur l'horison.

131 *Inopem solatur & ægrum*] Le Poëte console le pauvre & le malade, en leur donnant du mépris pour les richesses, & de la force contre les douleurs. Car, comme dit Plutarque, la matiere de la poësie ce n'est pas l'histoire seule, mais la philosophie; & les Poëtes ne se proposent pas seulement de nous instruire dans la politique, mais aussi de nous guerir de nos passions, & de nous affranchir des cruelles frayeurs de la mort.

132 *Castis cum pueris*] La poësie n'est pas seulement utile aux hommes, entant qu'elle reforme leur interieur, & regle leur exterieur en les rendant propres à la société; elle leur est encore d'un très grand secours pour la religion. Car c'est elle qui attire

Disceret unde preces, vatem ni Musa dedisset?
Poscit opem chorus, & præsentia numina sentit:
Cælestes implorat aquas doctâ prece blandus:
Avertit morbos, metuenda pericula pellit:
Impetrat & pacem & locupletat frugibus annum.
Carmine Dî superi placantur, carmine Manes.
Agricolæ prisci, fortes, parvoque beati;
Condita post frumenta, levantes tempore festo
Corpus, & ipsum animum spe finis dura ferentem,
Cum sociis operum, & pueris, & conjuge fidâ,

Tellurem

attire les bénédictions de Dieu sur chaque particulier, & sur tout l'Empire. Horace parle ainsi, à cause des prieres solemnelles que l'on adressoit aux Dieux dans les jeux séculaires, & dans toutes les occasions pressantes, comme dans les tems de peste, de secheresse, de sterilité. Ces prieres étoient en vers, & on les faisoit chanter par des Chœurs de jeunes enfans & de jeunes filles de qualité, & jamais par des Musiciens de profession. Nous n'avons pas aujourd'hui de ces delicatesses. Horace a particulierement en vue son poëme séculaire.

134 *Et præsentia numina sentit*] Voilà des prieres bien efficaces, avant que les Chœurs des jeunes garçons & des jeunes filles se séparent & sortent du temple, ils sentent que les Dieux les ont exaucés. Horace a égard ici à la bénédiction qui est à la fin de son poëme séculaire, & qui étoit chantée par les deux Chœurs ensemble:

Hæc Jovem sentire Deosque cunctos
Spem bonam certamque domum reporto.

Nous nous en retournons dans nos maisons avec une ferme esperance que Jupiter & tous les autres Dieux, que nous invoquons, ont pour cet Empire les sentimens que nous leur avons demandés.

135 *Cælestes implorat aquas docta prece blandus*] Dans les tems de secheresse, pour fléchir la colere de Jupiter, & pour en obtenir la pluie, on faisoit des sacrifices apellés *aquilicia*: on obligeoit le peuple à faire des processions nus-pieds, on faisoit chanter des prieres par des Chœurs de jeunes garçons & de jeunes filles, & pour réduire ce Dieu à la necessité de les exaucer, ils rouloient par les rues & par les chemins une pierre fatale, qui étoit près du temple de Mars, hors de la porte Capene, & qu'on apelloit *manalem lapidem*, parcequ'elle avoit la vertu d'attirer la pluie. Varron dans la Vie du Peuple Romain: *Manalis lapis appellatur in Pontificalibus sacris, qui tunc movetur cùm pluviæ exoptantur.* *Dans les rites Pontificaux on apelle* pierre manale *la pierre qu'on roule quand on demande la pluie.* Et Labéo, qui avoit expliqué en quinze Livres toute la discipline Toscane de Tages & de Bacis: *Fibræ jecinoris*, dit-il, *sandaracei coloris dum fuant, manales tunc verrere opus est petras.* *Quand les fibres du foie sont d'une couleur jaunâtre, alors il est nécessaire de faire rouler la pierre manale.* Ces habiles gens, Tages & Bacis, avoient rémarqué sans doute que les fibres des bêtes immolées aprochoient de la couleur jaunâtre quand le vent étoit tourné à la pluie; car il falloit bien aider au miracle, qui auroit manqué souvent sans l'adresse de ses supots. Voiez Festus sur *Aqualicium* & *manalis lapis.*

Doctâ prece] Dans cette priere on ne manquoit pas d'expliquer toutes les proprietés de Jupiter pluvieux. C'est pourquoi Horace l'apelle *savante.*

136 *Avertit morbos, metuenda pericula pellit*] *Morbos*, les maladies épidémiques & la mortalité: *pericula*, la famine, les guerres, & toutes les autres calamités pour lesquelles on employoit les prieres publiques.

137 *Locupletat frugibus annum*] Car dans les tems de la sterilité on faisoit des prieres pour attirer la grace du ciel, *almam faustitatem.*

Fertilis frugum pecorisque tellus
Spiceâ donet Cererem coronâ:
Nutriant fœtus & aquæ salubres,
Et Jovis auræ.

Que la terre riche en fruits & en bétail, offre à Cerès une couronne d'épis, & que les tendres nourissons des troupeaux ne trouvent que des eaux saines, & ne respirent qu'un air temperé.

138 *Carmine Dii superi placantur*] Pour ne pas faire un long détail de toutes les cerémonies de Religion où l'on employe la poësie, il dit en un mot qu'elle

les ont exaucés. C'est lui qui compose les savantes & tendres prieres qui attirent la pluie du ciel dans la plus grande secheresse, chassent les maladies, détournent les dangers qui nous menaçoient, obtiennent la paix, & couronnent l'année de toutes sortes de fruits. En un mot, c'est par les vers que sont apaisés les Dieux infernaux & les Dieux celestes.

Les anciens laboureurs, hommes forts, & qui avec peu de chose, vivoient heureux, après avoir fait leur recolte, ne cherchoient pendant tout ce tems de fête qu'à se refaire de leurs travaux, & qu'à se delasser l'esprit, qui ne suporte la peine que dans l'esperance d'en voir la fin. Assemblez avec leur famille & avec leurs amis, qui étoient venus

qu'elle sert à apaiser les Dieux toutes les fois qu'ils sont irrités contre les hommes, soit en géneral, soit en particulier.

Carmine manes] Il opose *manes* à *Dii superi*. En effet les Mânes n'étoient autre chose que les Génies des hommes, ou les ames des trépassés. C'est pourquoi Pluton étoit apellé *Rex Manium*, le Roi des Mânes, c'est-à-dire le *Roi des morts*. Horace dit donc que les Mânes étoient apaisés par des vers, parcequ'on faisoit des sacrifices aux morts, qu'on leur adressoit des prieres pour se les rendre propices, & qu'on celébroit des fêtes en leur honneur. Car on les estimoit des Dieux, & l'on étoit persuadé qu'ils nuisoient aux vivans, si l'on ne leur rendoit quelque culte. Les fêtes des morts étoient apellées *Denicales feriæ*. Sur quoi je corrigerai un passage de Ciceron, dans le II. Livre des Loix : *Nec verò tam Denicales, quæ à nece appellatæ sunt, quia residentur mortui, quam cœlestium quieti dies, feriæ nominarentur, nisi majores eos, qui ex hac vita migrassent, in Deorum numero esse voluissent. D'ailleurs les* Denicales, *ainsi nommées du mot Latin* nex, *qui signifie la mort, parcequ'alors les morts se reposent, non plus que les jours de repos consacrés aux autres Dieux celestes, ne seroient point apellés des fêtes, si nos ancêtres n'avoient voulu que les morts fussent au nombre des Dieux.* Ces mots, *quia residentur mortui*, sont corrompus, & font un très mauvais sens: car les morts n'attendent pas leurs fêtes pour se reposer: il faut lire, *quia residetur mortuis*, & traduire *parcequ'alors on se repose en l'honneur des morts*.

139 *Agricolæ prisci*] Il va prouver que la poësie est fille de la religion, & qu'elle est née dans les assemblées que les premiers hommes, qui étoient tous bergers & laboureurs, faisoient en l'honneur des Dieux après la recolte, pour leur rendre graces des fruits qu'ils avoient cueillis, & dont ils leur offroient les prémices. Et cela est si vrai, que comme la Nature est toujours & partout la même, la poësie avoit eu en Grece les mêmes commencemens qu'elle eut ensuite en Italie. C'est pourquoi Maxime de Tyr écrit presque comme Horace, *Ἀθηναίοις ἡ μὲν παλαιὰ μοῦσα χοροὶ παίδων ἦσαν καὶ ἀνδρῶν, γῆς ἐργάται κατὰ δήμους συνιστάμενοι ἄρτι ἀμήτου καὶ ἀρότου κεκονιμένοι, ᾄσματα ᾄδοντες αὐτοσχέδια. L'ancienne poësie des Atheniens consistoit en des Chœurs d'hommes & de garçons : c'étoit proprement des impromptu chantés par des laboureurs qui s'assembloient avec tout leur bourg après leur recolte.*

140 *Condita post frumenta*] Aristote dit dans le VIII. Livre des Morales, *μετὰ τὰς τῶν καρπῶν συγκομιδάς, après la recolte de leurs fruits:* insinuant par là que c'étoit après les vendanges; car il ajoute ensuite que c'étoit particulierement en ce tems-là qu'ils jouissoient de quelque loisir : *μάλιστα γὰρ ἐν τούτοις ἐσχόλαζον τοῖς καιροῖς.*

142 *Cum sociis operum & pueris*] Torrentius a lu dans six manuscrits, *cum sociis operum pueris*; & sur cela il dit qu'en cet endroit Horace ne parle que des femmes & des enfans de ces laboureurs, sans faire aucune mention des esclaves: & qu'il apelle ces enfans les compagnons de leur travail. Car les premiers hommes n'avoient pour leur aider à cultiver leurs terres, d'autre secours que celui de leurs enfans; on ne connoissoit pas encore les esclaves. Aussi Maxime de Tyr a mis *παίδων καὶ ἀνδρῶν* dans l'endroit que j'ai cité. Mais il ne faut rien changer au texte. Horace ne parle pas des premiers hommes, mais des anciens Romains qui étoient laboureurs, & qui avoient certainement des esclaves. * La passion outrée que M. Bentlei a pour les MSS. l'a porté à me blâmer ici de ce que j'ai osé m'oposer à Torrentius & retenir cet & qui est banni par six MSS. Quel attentat ! Mais quoique ce savant homme puisse dire, cette conjonction est ici très nécessaire. Horace donne à ces anciens laboureurs trois aides pour leurs travaux : *socios operum*, c'est-à-dire leurs esclaves, qu'il apelle poliment les compagnons de leurs travaux; *pueros*, leurs enfans, & leurs femmes, *cum conjuge fidâ*; & ce *sociis operum* n'empêche pas que leurs enfans & leurs femmes ne soient aussi *socii operum*, leurs aides; mais ce sont des

Tellurem porco, Silvanum lacte piabant,
Floribus & vino Genium, memorem brevis ævi.
Fescennina per hunc inventa licentia morem
Versibus alternis opprobria rustica fudit;

Li-

des aides naturels. Horace les associe assez à ces travaux, puisqu'il dit *cum pueris, cum conjuge fidâ.* M. Bentlei est moins obligé qu'il ne pense à ses bons amis les MSS. ce sont eux qui l'ont précipité dans toutes les erreurs où il est tombé, & qui ont étrangement defiguré le texte d'Horace. *

Et conjuge fidâ] Cette épithete, *fidâ*, n'est pas ici une épithete pour remplir seulement le vers. Horace s'en sert pour marquer l'antiquité des tems dont il parle : les femmes étoient alors fideles à leurs maris ; on n'avoit pas encore trouvé le moyen de les corrompre, comme on le trouva dans les siecles suivans, où il n'y eut presque plus ni fidelité ni pudeur. On peut voir l'Ode VI. du Livre III.

143 *Tellurem porco*] Horace met ici *porco* pour *porca:* car on immoloit ordinairement à la Terre une truie qui avoit des petits. Arnobe: *Telluri, inquiunt, matri scrofa ingens immolatur fœta.* Et quand on n'avoit point de femelle, on en offroit une de métail, plutôt que d'immoler un mâle.

Sylvanum lacte piabant] On peut voir ce qui a été remarqué du Dieu Sylvain, sur l'Ode II. du Livre V. On lui faisoit des offrandes selon la saison, & selon le besoin que l'on avoit de son secours. Dans le tems de la moisson, on lui offroit des épis, afin qu'il bénit leurs bleds. En automne on lui offroit des raisins, afin qu'il leur donnat de bonnes vendanges ; & on lui donnoit du lait quand on le prioit d'avoir soin des troupeaux. Tout cela est marqué dans ces deux vers de Tibulle , de l'Elég. V. du Livre I. lorsqu'il parle des occupations que sa maitresse auroit chez lui à la campagne:

Illa Deo sciet agricolæ pro vitibus uvam,
Pro segete spicas, pro grege ferre dapem.

Elle saura offrir au Dieu champêtre des raisins pour nos vignes, des épis pour nos moissons, & du lait pour nos troupeaux.

On a eu tort de croire qu'à la fin du dernier vers Tibulle a voulu parler du sacrifice qu'on faisoit pour les bœufs. Car il étoit defendu aux femmes d'assister à ce sacrifice, comme cela paroit manifestement par un passage de Caton. Le même Tibulle a dit dans l'Elégie V. du Livre II.

Lacte madens illic suberat Pan Ilicis umbra.

Là sous l'ombre d'un chêne étoit le Dieu Pan tout découlant de lait.

On pouroit croire aussi que le lait étoit le sacrifice ordinaire du Sylvain champêtre , qui étoit le même que Pan : & qu'on offroit les raisins & les fruits au Sylvain oriental , au Dieu des limites, qui étoit le même que Mars.

144 *Floribus & vino genium*] Voilà une agréable & heureuse imagination de ces premiers hommes, d'avoir fait de leur propre Génie un Dieu qu'il falloit honorer & apaiser par des fêtes & par des sacrifices. Car ce n'étoient pas des sacrifices perdus, ils en étoient récompensés sur l'heure même. Les sacrifices ordinaires du Génie étoient des fleurs, des gâteaux & du vin ; on n'y employoit jamais le sang, parce-qu'il paroissoit injuste d'immoler des bêtes au Dieu qui presidoit à la vie, & qui étoit le plus grand ennemi de la mort. Quand les hommes furent plus polis, on ajouta les essences aux fleurs & au vin. Tibulle dans l'Elégie II. du Livre II.

Ipse suos Genius adsit visurus honores,
Cui decorent sanctas mollia serta comas,
Illius puro distillent tempora nardo,
Atque satur libo sit madeatque mero.

Que le Génie vienne lui-même assister aux honneurs que nous lui rendons, que ses cheveux soient ornés de bouquets de fleurs, que le nard le plus pur coule sur ses temples, qu'il soit rassasié de gâteaux , & tout trempé de vin.

Memorem brevis ævi] C'est la raison pour laquelle le Génie veut être honoré par des fêtes & par des sacrifices ; *il sait que la vie est courte* , & que par conséquent il ne faut pas perdre un tems si precieux. L'idée de la mort ne troubloit point ces hommes, ils l'envisageoient au milieu même de leurs plaisirs, & s'en servoient comme d'un aiguillon qui les excitoit à la joie. Mais elle effraye le vulgaire, dont tous les soins vont à n'y pas penser.

145 *Fescennina per hunc inventa licentia morem*] * M. Bentlei trouve cette expression *inventa licentia* trop dure ; il doute même qu'on puisse dire *invenire licentiam*, comme on dit *invenire carmina*, & il a corrigé

venus leur aider, ils immoloient une truie à la Terre, offroient du lait au Dieu Sylvain, & presentoient du vin & des fleurs au Génie, qui n'oublie jamais combien la vie de l'homme est courte. Ce fut dans ces sortes de divertissemens champêtres que s'introduisit la licence des vers Fescennins, dans lesquels ces bons paysans s'entrerépondant les uns aux autres, se disoient des

rigé *invecta licentia.* Mais c'est un degoût trop grand. *Inventa licentia* est élegament dit pour *inventi versus licentiâ pleni.* Sans nous arrêter donc à cette critique très mal fondée, expliquons le passage, cela est plus important *. Tite Live écrit dans son Livre VII. que vers l'an de Rome 392. la peste étant fort violente, les Romains instituerent les jeux scéniques pour apaiser la colere des Dieux; que pour cet effet on fit venir de Toscane des baladins, qui dansant au son de la flute, faisoient, à la maniere de leur pays, des postures assez agréables; que tout cela étoit *sine carmine ullo*, sans aucun vers; que les jeunes Romains, en imitant ces baladins, commencerent tout d'un coup à se railler par des vers rudes & grossiers, & que c'est là le commencement de la comédie Latine. Mais Horace s'éloigne ici de ce sentiment, & il fait entendre que non seulement les Romains, mais aussi les Toscans avoient inventé ces vers avant que leurs baladins eussent été apellés à Rome. Et cela est vrai. Voyez la Remarque sur le vers 152. La tragédie, qui comprenoit anciennement la comédie, avoit eu longtems auparavant la même origine en Grece; car elle dut sa naissance aux assemblées que les paysans de chaque bourg faisoient après leurs vendanges. Ces bons laboureurs, ravis d'être quites de leur travail, chantoient des chansons au Dieu de la débauche; & comme ils étoient échauffés par la joie & par le vin, ils se railloient les uns les autres par des vers faits sur le champ. C'est pourquoi Aristote a fort bien dit que la poësie étoit née de ces impromtu grossiers qu'il apelle αὐτοσχεδιάσματα, & que ces impromptu étoient nés de la Nature seule, ἀπὸ τῆς φυσικῆς ἀρχῆς. Tibulle a parfaitement expliqué cette origine de la poësie Greque dans l'Elegie I. du Livre I. Je raporterai le passage entier, parcequ'il est fort beau, & que Scaliger ne l'a point du tout entendu:

> *Agricola adsiduo primum lassatus aratro*
> *Cantavit certo rustica verba pede:*
> *Et satur arenti primum est modulatus avenâ*
> *Carmen, ut ornatos duceret ante Deos.*
> *Agricola & minio suffusus, Bacche, rubenti.*
> *Primus inexpertâ duxit ab arte choros.*

Le laboureur lassé de son long travail, a chanté en vers des chansons rustiques, & le ventre plein, il a le premier entonné sur son chalumeau des cantiques pour ses Dieux qu'il avoit ornés. Le laboureur s'étant barbouillé de rouge dans une de vos fêtes: Bacchus, a le premier inventé les Chœurs par un art sans experience.

Ce qu'Aristote avoit apellé αὐτοσχεδιάσματα, *des impromptu*, des vers faits sans art, sans étude & sans préparation, c'est ce que Tibulle apelle *artem inexpertam, un art sans experience.* C'est pourquoi Scaliger a eu grand tort de gâter ce passage en corrigeant,

> *Primus inexpertâ duxit ab arce choros;*

Fut le premier qui mena de la citadelle des chœurs.

Il n'y a jamais eu de critique plus malheureuse. Mais revenons à notre passage d'Horace. Ce Poëte explique donc ici les commencemens qu'eurent en Italie ces deux sortes de poësie, la sacrée, qui contenoit les louanges des Dieux, & la profane, qui étoit remplie de railleries grossieres que ces paysans faisoient entre eux, & qui produisit ensuite la comédie. Et tout cela est entierement conforme à ce qu'Aristote écrit de l'origine de la poësie Greque, comme Tibulle l'a mis dans ses vers. *Fescennina licentia*, licence Fescennine, parceque ces vers libres & obscenes furent inventés par les habitans de Fescennia dans la Toscane. *Fescennia*, aujourd'hui *Citta Castellana.* Il faut se souvenir qu'après que la comédie fut un peu plus polie & plus reglée, ce nom de vers Fescennins demeura à tous les vers sales, & il fut surtout donné aux vers deshonnêtes qu'on chantoit aux noces. Catulle:

> *Nec diu taceat procax*
> *Fescennina locutio.*

Et que le langage Fescennin, toujours libre & enjoué, ne soit pas longtems muet.

147 *Libertasque recurrentes accepta per annos*] Horace fait assez entendre ici que ces vers grossiers, ces impromptu rustiques durerent fort longtems avant qu'on s'avisât de les defendre, & on les defendit l'an de Rome trois cents deux.

Libertasque recurrentes accepta per annos
Lusit amabiliter : donec jam sævus apertam
In rabiem verti cœpit jocus, & per honestas
Ire domos impune minax. Doluêre cruento
Dente lacessiti : fuit intactis quoque cura
Conditione super communi : quin etiam lex
Pœnaque lata, malo quæ nollet carmine quenquam
Describi. Vertêre modum, formidine fustis,
Ad benedicendum delectandumque redacti.
Græcia capta ferum victorem cepit, & artes
Intulit agresti Latio, sic horridus ille
Defluxit numerus Saturnius : & grave virus

Mun-

148 *Lusit amabiliter*] Il dit que pendant plusieurs années cette poësie se tint dans les bornes d'une raillerie plus divertissante que chagrine.

Donec jam sævus apertam in rabiem verti cœpit jocus] Peu à peu ces railleries devinrent ameres, & enfin elles dégénererent en rage, personne ne fut épargné. Aussi, comme dit fort bien Horace dans l'Art Poëtique, quelle retenue & quelle sagesse pouvoit-on attendre de paysans oisifs, autorisés par la coûtume, & mêlés avec les honnêtes gens?

Urbanus quid enim saperet liberque laborum
Rusticus, urbano confusus, turpis honesto?

151 *Fuit intactis quoque cura*] Ceux qu'on n'avoit point attaqués ne laissoient pas de craindre: car la licence ne s'arrête pas volontiers, & les embrasemens qu'on néglige s'augmentent & embrasent tout:

Et neglecta solent incendia sumere vires;

comme Horace s'explique lui-même en parlant de la médisance, dans l'Epitre XVIII. C'est pourquoi il dit, *conditione super communi.* Car cela ne signifie pas seulement qu'ils s'interesserent à ce mal public, mais qu'ils s'interesserent à un mal, qui, étant public, pouvoit enfin aprocher d'eux comme des autres.

152 *Quin etiam lex, pœnaque lata*] C'est la loi des XII. Tables: *Si quis occentassit malum carmen, sive condidisit, quod infamiam faxit, flagitiumve alteri, capital esto. Si quelqu'un a dit ou écrit lui-même des vers contre la réputation ou contre l'honneur d'un autre, qu'il soit puni de mort.* Et c'est cette même loi qui prouve inconrestablement que Tite-Live s'est trompé, s'il a écrit que ces vers rudes & grossiers ne commencerent à Rome que l'an 392. sous le Consulat de Sulpitius Péticus & de Licinius Stolo. Car puisque cette loi des XII. Tables avoit été établie près de cent ans auparavant, c'est une marque infaillible que ces sortes de vers y étoient connus. Les Décemvirs auroient-ils été assez ridicules pour faire une loi contre un excès dont on n'auroit pas même eu d'idée, & pour defendre ces vers avant qu'on sût ce que c'étoit que vers? Mais ce n'est pas le sens du passage de Tite-Live que j'ai assez expliqué dans le Discours sur la Satire.

154 *Vertêre modum formidine fustis*] Ils changerent de ton, de peur de souffrir la peine portée par la loi. Ce changement produisit la *Satyre*, qui étoit une espece de poëme plus châtié, & rempli de railleries plaisantes, qui n'avoient rien ni de deshonnête, ni de trop piquant. Cette Satire avoit des modes réglés, c'est-à-dire une musique réglée, & des danses accompagnées de postures & de mouvemens convenables. On peut voir ce qui en a été dit dans la Preface sur les Satires. Mais une chose très remarquable, c'est que comme la poësie avoit eu à Athenes les mêmes commencemens qu'elle eut ensuite à Rome, elle avoit eu aussi les mêmes accidens qui arriverent à celle-ci: la vieille comédie fut defendue à Athenes, comme il le dit lui-même dans l'Art Poëtique:

---- Sed in vitium libertas excidit & vim
Dignam lege regi. Lex est accepta, chorusque
Turpiter obticuit sublato jure nocendi.

Mais cette liberté dégénera bientôt en une licence outrée, & qui meritoit d'être refrénée par les loix. On fit sur cela des ordonnances, & le Chœur se tût hon-

teu-

des injures rustiques. Cette liberté, qui recommençoit toutes les années, divertit agréablement pendant quelque tems, jusques à ce que ce jeu, devenu déja plus piquant & plus fort, dégénera enfin en veritable rage, & attaqua ouvertement & impunement les maisons les plus honnêtes. Ceux qui sentirent les sanglantes morsures de cette dent empoisonnée; s'en plaignirent hautement; ceux mêmes qui avoient eu le bonheur d'être épargnés, ne laisserent pas de s'interesser à ce mal public, qui les regardoit comme les autres; & on fut enfin obligé de faire une loi, & d'établir la peine de mort contre ceux qui blesseroient la réputation de qui que ce fût par ces sortes de vers. La peur fit changer de ton aux Poëtes, qui se virent réduits par-là à châtier leur stile, & à tâcher simplement de plaire & de divertir. Les choses demeurerent en cet état jusques à ce que la Grece, vaincue par nos armes, eût triomphé de ses vainqueurs par ses attraits, & porté les arts dans la sauvage Italie. Alors on vit tomber peu à peu la rude cadence des vers Saturniens: la propreté

teusement après qu'on lui eut ôté les moyens de nuire avec impunité.

On peut voir là les Remarques.

Formidine fustis] *Par la crainte du bâton*; c'est-à-dire par la crainte du suplice apellé *fustuarium*, qui étoit d'être batu de verges jusqu'à la mort. Horace apelle ces verges des bâtons, parceque c'étoient des baguetes assez grosses qui composoient les faisceaux.

155 *Ad benedicendum, delectandumque redacti*] On prétend qu'Horace opose ici *benedicere* à *maledicere*, & qu'il a voulu dire que les Poëtes furent obligés de remplir leurs ouvrages de louanges, au lieu des invectives & des railleries atroces qu'ils faisoient auparavant. Mais j'ai de la peine à le croire, parcequ'il est certain que la Satire, qui succéda aux vers Fescennins, n'étoit nullement flateuse; la flaterie ne s'insinua que longtems après dans la nouvelle comédie. Je crois donc qu'ici *benedicere* est un mot de religion, & qu'Horace veut faire entendre que les Poëtes furent réduits à rendre simplement graces à leurs Dieux, & à divertir le peuple par des railleries honnêtes. On pouroit croire aussi que *bene dicere* est en deux mots, & qu'il ne regarde que le stile & la maniere d'enseigner des moralités. En quoi Horace feroit allusion aux deux principales fins de ces sortes de poëmes, *παιδεία καὶ διαγωγή*, *l'instruction & le plaisir*, qui sont toutes deux l'unique but de la poësie dramatique.

156 *Græcia capta ferum victorem cepit*] Les Grecs vaincus par les Romains, devinrent les maîtres de leurs vainqueurs: car ils leur donnerent la loi sur tous les beaux arts. Ainsi la Grece prit & captiva par ses charmes & par sa politesse ceux qui l'avoient prise par la force des armes. C'est ce qu'Horace veut dire simplement, sans penser en aucune maniere à la corruption des mœurs que cette politesse Greque produisit en Italie, selon cette prophétie de Caton: *Quandocunque ista gens suas literas dabit, omnia corrumpet. Quand cette nation nous donnera sa science & sa politesse, elle gâtera tout.*

Ferum victorem] Ce vainqueur sauvage, rude & grossier, comme Porcius Licinius apelle les Romains de ces tems-là, *bellicosam Romuli gentem feram.*

157 *Sic horridus ille defluxit numerus Saturnius*] Ces vers Fescennins étoient aussi apellés vers *Saturniens*, comme qui diroit des vers très anciens, & qui étoient faits du tems que Saturne régnoit en Italie. C'est pourquoi Ennius les definit de cette maniere:

----- Scripsere alii rem
Versibu', quos olim Fauni vatesque canebant,
Cùm neque Musarum scopulos quisquam superarat,
Nec dicti studiosus erat. -----

Les autres ont écrit les guerres en ces sortes de vers que chantoient jadis les Faunes & les Prophetes, lorsque personne n'avoit encore grimpé sur les rochers des Muses, & qu'on n'avoit aucun soin de ses expressions.

Ces vers Saturniens étoient comme celui-ci,

Dabunt malum Metelli Nævio Poëtæ.

Où l'on n'avoit égard qu'aux tems & aux nombres, sans penser ni à la beauté, ni à l'arrangement des mots, comme Servius dit fort bien, *metrum Saturnium quod ad rythmum solum vulgares componere consueverant.*

158 *Et grave virus*] Horace apelle ces anciens ou-

Munditiæ pepulêre. Sed in longum tamen ævum
Manserunt, hodieque manent vestigia ruris.
Serus enim Græcis admovit acumina chartis:
Et post Punica bella quietus, quærere cæpit
Quid Sophocles & Thespis & Æschylus utile ferrent.
Tentavit quoque rem si dignè vertere posset:
Et placuit sibi, naturâ sublimis & acer.
Nam spirat tragicum satis & feliciter audet:
Sed turpem putat in scriptis metuitque lituram.

Cre-

ouvrages, ces vers Fescennins, *virus*, du poison, comme Catulle apelle de méchans vers, *venena*. Il est ridicule de vouloir séparer ce mot, & lire *& grave vi rus*.

160 *Manserunt hodieque manent vestigia ruris*] Ceux qui suivent toujours le grand nombre, & qui comptent les suffrages au lieu de les peser, croiroient ici sur la foi de la lettre & de tous les anciens Commentateurs, que ce passage, *mais pourtant ces marques de rusticité ont duré long tems, & durent encore*, signifie simplement qu'on trouvoit encore dans les Poëmes du siecle d'Auguste des expressions & des pensées qui tenoient de cette rusticité, comme Catulle a dit des Annales de Volusius :

Pleni ruris & inficetiarum
Annales Volusi, cacata charta.

Cependant ce sens-là est faux, quelque naturel qu'il paroisse; & quoique personne ne l'ait dit avant moi. Comment Horace auroit-il pu dire que ce poison de rusticité n'étoit pas chassé, puisqu'on avoit alors un Terence, un Virgile, un Catulle, un Tibulle, un Varius, un Ovide, &c. Dans Horace il n'y a point d'endroit qui merite plus que celui-ci d'être bien dévelopé; & c'est ce que je vais faire en peu de mots. J'ai dit dans une des Remarques précédentes, & je l'avois déja expliqué dans la Preface sur les Satires, que la Satire succéda aux railleries grossieres inventées par des paysans. Cette Satire étoit un poëme plus réglé que ces vers Fescennins; mais elle retenoit pourtant beaucoup de leurs railleries & de leurs plaisanteries grossieres, dont on ne retranchoit que la plus odieuse obscénité. Plus de deux cents ans après l'établissement de cette Satire, Livius Andronicus s'étant avisé de faire des comédies réglées à la maniere des Grecs, & ce divertissement ayant paru plus noble & plus parfait, on y accourut en foule, & on négligea les Satyres. Ce mépris dura pendant que les Poëtes jouerent eux-mêmes leurs pieces: mais dès qu'ils les eurent données à des troupes de comédiens, la jeunesse Romaine, qui aimoit à rire, raporta sur le théâtre ces Satires, qu'elle joua d'abord dans les intermedes, & ensuite à la fin des pieces, surtout des pieces Atellanes; & enfin elle changea leur nom de Satire en celui d'exodia. C'est ce que Tite-Live nous aprend dans le VII. Livre: *Postquam lege hac fabularum ab risu ac soluto joco res avocabatur, & ludus paulatim in artem verterat, juventus histrionibus fabellarum actu relicto, ipsa inter se more antiquo ridicula intexta versibus jactitare cœpit: quæ inde exodia posteà appellata, consertaque fabellis potissimum Atellanis sunt. Les plaisanteries & les railleries licentieuses étant chassées par ces pieces réglées, & l'art ayant poli ce divertissement, la jeunesse Romaine laissa jouer ces pieces trop serieuses aux comédiens, reprit l'ancienne coutume, & joua elle-même ces Satires, qui furent ensuite apellées* exodia, farces, *& ajoutées particulierement aux pieces Atellanes* Ces farces, *exodia*, ne durerent pas seulement jusqu'au tems d'Horace, elles durerent longtems après; témoin celle où l'on chanta à Tibere ce mot que raporte Suétone: *Unde mora in Atellanico exodio proximis ludis assensu maximo excepta, hircum vetulum capris naturam ligurire.* Quand Horace dit donc que cette rusticité duroit encore de son tems, il a voulu dire qu'on jouoit encore de ces Satires, de ces *exodia*, de ces farces, qui portoient des marques de la grossiereté de leur origine, & nous faire entendre que cette coutume lui déplaisoit. J'espere qu'on me saura bon gré d'avoir éclairci ce passage, & de n'avoir pas suivi les Commentateurs.

161 *Serus enim Græcis admovit acumina chartis*] Ce ne fut qu'un an après la premiere guerre Punique que les Romains s'aviserent de lire les Grecs; Livius Andronicus, originaire de Grece, fut le premier qui fit jouer une piece réglée divisée par Actes, l'an de Rome DXIV. deux cents vingt ans après l'établissement de ces Satires. C'est pourquoi ces farces durerent si longtems; le peuple ne se defait pas facilement des goûts dans lesquels il a été nouri;

preté & la politesse chasserent cette ancienne grossiereté & ce vieux poison. Ce changement ne fut pourtant pas si entier que les marques de cette rusticité n'ayent duré longtems après, & qu'elles ne durent encore. Car les Romains commencerent fort tard à lire les écrits des Grecs, & ce ne fut qu'après la premiere guerre Punique, que se voyant en repos, ils s'aviserent de chercher ce que Sophocle, Thespis & Eschyle avoient dit de bon. Ils essayerent même s'ils pouroient traduire heureusement leurs pieces. Ce métier leur plut, car le Romain est naturellement sublime & fier, il a assez cet esprit que demande la tragédie, & ses hardiesses sont souvent heureuses. Mais il craint les ratures, & il a honte d'effacer.

On

nouri; & plus ils sont grossiers, plus ils se defendent contre la politesse qui vient les combatre.

162 *Et post Punica bella*] Il ne faut pas entendre ceci des trois guerres Puniques, cela seroit faux. Ce bon goût commença un an après la premiere, se fortifia pendant les vingt années qui précederent la seconde, & se confirma entierement entre la seconde & la troisieme, lorsque Terence porta sur la scene Romaine les pieces de Ménandre. Mais Horace ne parle ici que de la premiere guerre.

Quietus] Il paroît par l'histoire, qu'après la premiere guerre Punique les Romains ne jouirent pas d'un long repos; car trois ou quatre ans après ils eurent d'autres guerres; mais comme ces guerres étoient peu considerables, plusieurs Poëtes dans ce tems-là ne laissoient pas de travailler à l'envi à divertir les Romains, & l'on ne se sentoit point de la guerre à Rome. C'est pourquoi Horace a pu fort bien dire *quietus*.

163 *Quid Sophocles & Thespis & Æschylus utile ferrent*] Thespis florissoit du tems de Solon, plus de six cents ans avant la naissance de Jesus-Christ. Quand il commença à paroître, la tragédie étoit encore dans sa premiere grossiereté, & il fut le premier qui y aporta quelques changemens, dont il sera parlé dans les Remarques sur l'Art Poëtique. Eschyle parut près de six-vingts ans après Thespis, & Sophocle commença à faire jouer ses pieces sur la fin de la vie d'Eschyle. On pouroit s'étonner qu'Horace mette ici avec Eschyle & Sophocle, qui ont donné à la tragédie toute la majesté & la perfection qu'elle pouvoit recevoir, qu'il mette, dis-je, avec ces grands hommes Thespis, dont les pieces n'étoient que des divertissemens de village. Quelle utilité & quel secours les Romains pouvoient-ils tirer de ces tragédies, qui n'étoient bonnes qu'à amuser des paysans? A cela je répons qu'il faut considerer deux tems dans Thespis, le commencement & la fin. Dans le premier il suivit la route commune; mais enfin ce divertissement lui ayant paru trop grossier, il le reforma quelque peu, & donna des tragédies d'une nouvelle sorte comme je l'expliquerai ailleurs. C'est pourquoi Plutarque écrit dans la Vie de Solon, que les tragédies de Thespis plurent merveilleusement au peuple, à cause de leur nouveauté. Aussi n'a-t-on compté proprement le tems de Thespis que depuis qu'il eut fait ce changement, & donné son Alceste, qui fut sa premiere bonne piece.

164 *Tentavit quoque rem si digne vertere posset*] Car dans ce même tems Accius, Cécilius, Pacuve & Névius firent jouer des tragédies qu'ils avoient traduites des Grecs, dont ils n'étoient que les interpretes.

165 *Et placuit sibi natura sublimis & acer*] Horace dit que le Romain se plut à cet exercice de traduire des tragédies Greques, parceque naturellement il avoit l'esprit grand & sublime. Cette grandeur des Romains a assez paru dans toutes leurs actions, pour justifier l'Eloge qu'Horace leur donne.

166 *Nam spirat tragicum satis & feliciter audet*] La verité de ce jugement paroît encore par les fragmens qui restent de leurs pieces. Il faut remarquer qu'Horace admet un enthusiasme tragique & une heureuse audace dans les Poëtes qui n'étoient que des traducteurs. En effet ces traducteurs se donnoient une grande liberté, & s'attachoient aux choses sans s'assujettir aux mots. Ils étoient les maîtres de leurs expressions. On peut voir la Remarque sur le 133. vers de l'Art Poëtique.

167 *Sed turpem putat in scriptis metuitque lituram*] Horace ne recommande rien avec tant de soin que d'aimer à effacer. Il en a établi la nécessité dans la X. Satire du Livre I. vers 72. Il en fait encore un précepte dans l'Art Poëtique, vers 291. où il va même jusqu'à ordonner qu'on rejette un ouvrage où l'on n'aura pas beaucoup effacé. C'est pourquoi Quintilien a dit que cette correction est la partie la plus utile des études, & que la plume ne travaille & n'avance pas moins quand elle

efface

Creditur, ex medio quia res arcessit, habere
Sudoris minimum, sed habet comœdia tantò
Plus oneris, quantò veniæ minus. Aspice, Plautus
Quo pacto partes tutetur amantis ephebi:
Ut patris attenti, lenonis ut insidiosi:
Quantus sit Dorsennus edacibus in parasitis:
Quàm non adstricto percurrat pulpita socco.
Gestit enim nummum in loculos demittere, post hoc
Securus cadat an recto stet fabula talo.

Quem

efface que quand elle écrit. *Emendatio pars studiorum utilissima, neque enim sine causâ creditum est, stylum non minus agere cum delet.* Les plus grandes beautés des plus excellens ouvrages sont plus dûes au côté du stile qui servoit à effacer, qu'à celui qui servoit à écrire. * Dans quelques MSS. il y a *inscite* au lieu de *in scriptis*, & M. Bentlei, au lieu de se moquer de cette leçon impertinente qui n'est venue que de quelques copistes ignorans ou endormis, la saisit au contraire & s'en sert pour lire *inscitus*. Voilà le grand profit que ce savant homme tire de ses MSS. *

168 *Creditur, ex medio quia res arcessit, habere sudoris minimum*] Après avoir parlé de la tragédie, il vient à parler de la comédie. La plupart des gens sont persuadés qu'il est plus aisé de réussir dans celle-ci, que dans celle-là, parcequ'on n'y traite que des sujets ordinaires & communs, *res ex medio :* au lieu que dans la tragédie on traite les sujets les plus relevés. Mais Horace s'opose à ce sentiment, & il assûre avec raison que la comédie est d'autant plus difficile qu'il y a moins de pardon à esperer quand on n'arrive pas au but. Dans la tragédie, la grandeur du sujet ne soutient & n'éleve pas seulement l'esprit du Poëte, il attache & éblouït le spectateur, & ne lui laisse presque pas le tems d'en remarquer les fautes : car le spectateur est épris de la même passion qui agite l'Acteur. Il n'en est pas de même dans la comédie. Mais c'est une matiere trop vaste pour une Remarque on ne l'épuiseroit pas dans un long discours.

170 *Quanto veniæ minus*] Dans les petits sujets qui demandent un stile bas ou médiocre, les fautes ne paroissent pas pardonnables, parcequ'il semble qu'il étoit aisé de n'en point faire. Au lieu que dans le sublime & dans le grand, qui par leur propre élevation sont glissans & dangereux, il est quelquefois permis de broncher.

Aspice Plautus quo pacto partes tutetur amantis Ephebi] Les plus savans Interpretes ont cru qu'Horace louë ici Plaute, & qu'il propose comme un exemple difficile à suivre, les beaux caracteres qu'il a formés. Je suis surpris de ce jugement, car c'est tout le contraire, comme le savant Heinsius l'a fort bien inferé de la suite des paroles mêmes du texte. Horace, pour faire mieux voir la difficulté de la comédie, se contente de faire remarquer les defauts où sont tombés des Poëtes d'ailleurs fort habiles. En effet il est certain que Plaute, qui réussit si bien dans les nœuds & dans les intrigues de ses pieces, & qui a partout une vivacité qui attache & qui surprend, est souvent malheureux dans ses caracteres ; car ils sont pour la plûpart ou trop lâches, ou trop outrés, comme on peut le prouver sans beaucoup de peine. Je me contenterai d'en donner un ou deux exemples. Dans le *Pseudolus* (le Menteur) que Caton donne dans Ciceron comme une piece achevée & qui plaisoit infiniment à son Auteur, on y trouve les trois caracteres dont Horace parle, fort mal soutenus & fort mal suivis. Le jeune homme Callidorus est un amoureux transi, mais d'un si pauvre & si chétif caractere, que ce n'est presque pas un caractere. Son pere Simon soutient aussi fort mal le caractere *patris attenti*, d'un pere épargnant & qui a soin de ses affaires; car il encourage son valet à le tromper, il lui promet même une récompense, & s'engage à lui donner de l'argent s'il vient à bout de tromper le marchand d'esclaves, & de mettre entre les bras de son fils la fille dont il est amoureux. Il aprend avec joie que cela est fait, & donne l'argent, quoiqu'avec quelque repugnance ; car il voudroit bien en retenir une partie. Et le marchand d'esclaves bien loin de remplir le caractere *lenonis insidiosi*, d'un coquin qui trompe tout le monde, & qui est d'abord assez outré, il se dément si fort dans la suite, qu'il se laisse très sotement tromper par un valet.

Prenons une autre piece du même Poëte, & une piece plus parfaite que le *Pseudolus*. Prenons le *Rudens*. Nous y trouverons le caractere *amantis ephebi* très mal soutenu. Pleusidippe amant de Palestre, voit que le marchand d'esclaves l'a trompé, & lui a enlevé sa maitresse. Il prend trois soldats avec lui, & court après le marchand. Il arrive au temple de Vénus près de la mer ; il voit des gens qui font nau-

On s'imagine que la comédie, parcequ'elle prend des sujets vulgaires & communs, est tout-à-fait aisée. Mais elle est d'autant plus difficile & plus hasardeuse qu'elle a moins de pardon à esperer. *On en peut juger par les plus grands Poëtes.* Voyez Plaute, lui qui réussit si-bien d'ailleurs, de quelle maniere soutient-il le caractere d'un jeune amant, d'un pere avare, d'un fourbe marchand d'esclaves? Quels reproches ne s'est pas attiré Dorsennus: de ne nous donner que des parasites? Avec quelle négligence traite-t-il ses sujets? On voit bien qu'il n'a en vue que d'amasser de l'argent, & qu'il se met fort peu en peine après cela que ses pieces tombent ou se soutiennent.

naufrage, il se doute que c'est son coquin de marchand, & au lieu d'aller au bord l'attendre & s'en saisir, puisqu'il avoit main forte, il s'en retourne, on ne sait pourquoi, & va on ne sait où, & ne reparoît qu'à la VI. sc. de l'Acte III. & dans toute la suite de la piece, il ne fait rien de tout ce que doit faire un homme qui aime; comme cela a été reproché à Plaute par Madame Dacier dans l'examen qu'elle a fait de cette comédie. Voilà donc le sens de ce passage d'Horace bien éclairci, & bien prouvé, par les defauts sensibles de ces caracteres qu'il est impossible de justifier. Aussi les plus grands partisans de Plaute n'ont-ils jamais attribué à ce Poëte la bonté des mœurs & des caracteres; ils ne lui ont donné que la vivacité de l'action & la conduite du sujet qui marche toujours vers le dénouement, comme nous l'avons vu dans le 58 vers de cette même Epitre:

Plautus ad exemplar Siculi properare Epicharmi.

C'est inutilement qu'on opose que l'expression dont Horace se sert ici; *Aspice Plautus quo pacto partes tutetur, &c.* est une expression grave qui marque plutôt une louange qu'un blâme; car le contraire paroît manifestement par la suite, où l'on voit que cette même expression sert aussi pour Dorsennus, qui est certainement blâmé.

173 *Quantus sit Dorsennus edacibus in parasitis*] Après l'exemple de Plaute il donne celui de *Dorsennus* ou *Dossennus*, celebre Poëte comique, & qui avoit tant de peine à former des caracteres, que pour avoir plutôt fait, il mettoit partout des parasites gourmands, qui sont justement les caracteres les plus aisés, & qui donnent le plus dans le goût du peuple. Quand on voit un Poëte si attaché à certains caracteres, c'est une marque sûre qu'il n'a pas la force d'en former de nouveaux. C'est pourquoi Aristophane disoit aux Athéniens qu'il ne cherchoit pas à les tromper, en leur presentant deux ou trois fois la même chose un peu deguisée; qu'il étaloit toujours sur la scene non seulement de nouveaux sujets, mais des sujets qui ne se ressembloient point, & qui etoient toujours également beaux au lieu que les autres Poëtes mettoient toujours dans leurs pieces Hyperbolus & sa mere. Le reproche qu'Aristophane faisoit aux Poëtes de son tems, est justement le même qu'Horace fait ici à Dossennus; ce sont toujours des parasites qui font le sujet ou le principal incident de ses pieces, & l'on ne peut rien voir de plus vicieux. C'est le veritable sens de ce passage qui avoit été très mal expliqué. Pline cite des vers de ce Dossennus dans le chapitre XIII. du Livre XIV. & Séneque dans sa Lettre XCIX. raporte cette inscription qui étoit sur son tombeau: *Hospes, resiste, & sophiam Dosseni lege. Passant, arrête, & lis la sagesse de Dossennus:* ce qui marque qu'il étoit fort estimé pour la morale qu'il jettoit dans ses pieces.

174 *Quàm non adstricto percurrat pulpita socco*] Comme on marche beaucoup mieux quand les souliers sont bien attachés, que quand ils sont lâches, Horace, pour marquer la négligence de Dossennus dans ses pieces, dit qu'il parcourt à la hâte le théâtre avec le *soccus* delié. Le *soccus* étoit le soulié comique. Ausone a imité cette expression, quand il a dit de Terence:

Et astricto percurrit pulpita socco.

175 *Gestit enim nummum in loculos demittere*] Horace dit autant cela de Plaute que de Dossennus; il parle des deux également, *uterque gestit*; & par politesse il aime mieux imputer leurs fautes à leur avarice, qu'à leur esprit. Attius a dit des comédiens dans le même sens: *Datum inest aurum? exsultat planipes. A-t-on donné son argent? voilà les comédiens bien-aises; que la piece soit bonne ou mauvaise, cela leur est indifferent.*

Nummos] L'argent des Ediles ou des Préteurs qui achetoient les pieces des Poëtes.

176 *Securus cadat an recto stet fabula talo*] Sans se mettre beaucoup en peine si leur piece se soutient, ou si elle tombe. Il parle d'une piece comme d'une personne qui marche droit ou qui bronche, selon

Quem tulit ad scenam ventoso gloria curru,
Exanimat lentus spectator, sedulus inflat;
Sic leve, sic parvum est, animum quod laudis avarum
Subruit aut reficit. Valeat res ludicra, si me
Palma negata macrum, donata reducit opimum.
Sæpè etiam audacem fugat hoc terretque Poëtam,
Quòd numero plures, virtute & honore minores,
Indocti stolidique, & depugnare parati
Si discordet eques, media inter carmina poscunt
Aut ursum aut pugiles, his nam plebecula gaudet.
Verùm equitis quoque jam migravit ab aure voluptas
Omnis ad incertos oculos & gaudia vana.

Quattuor

lon qu'elle a la cheville des pieds ou droite ou de travers, *rectus talus*, c'est ce que Callimaque apelle σφυρὸν ὀρθόν.

177 *Quem tulit ad scenam ventoso gloria curru*] Il va parler des incommodités & des dégoûts que les Poëtes dramatiques ont à essuyer. Il semble qu'ils ne vivent que par le sentiment des autres. Un spectateur les tue ou les fait vivre, selon qu'il écoute leurs pieces avec attention ou avec froideur. Ce vers est fort beau.

Ventosa Gloria curru] Cette expression est noble & fait une belle image. Horace a raison de donner à la gloire qui vient du théâtre un char *ventosum*, c'est à dire, changeant, variable, inconstant, qui n'a point de tenue; car il n'y a point de mer plus orageuse que celle du théâtre, c'est pourquoi Terence dit dans le second Prologue de l'Hécyre:

Quia scibam dubiam esse fortunam Scenicam.

Mais comme je savois que le théâtre est une mer sujette aux tempêtes.

Combien de naufrages n'y a-t-on pas faits de nos jours? Je sais bien qu'on a expliqué ce *ventoso curru*, un char qui donne de la vanité. Comme si Horace avoit voulu dire par là qu'il n'y a rien de plus vain qu'un Poëte dramatique. Il est vrai que la plupart des Poëtes dramatiques sont fort vains & surtout les méchans Poëtes; mais je doute que *ventosus* actif soit Latin pour dire *qui donne de la vanité*. Il est toujours passif, Virgile s'en est servi pour dire *plein de vanité*, comme dans ce vers du XI. Liv. de l'Enéide.

—— an tibi Mavors
Ventosâ in linguâ.

Et dans cet autre du même Liv.

—— ventosa ferat cui gloria laudem.

Ce dernier passage est si semblable à celui d'Horace, qu'on diroit que ce Poëte l'a imité en encherissant sur l'original, car *Gloria ventoso curru* est la même chose que *Gloria ventosa*. On peut choisir de ces deux sens, qui me paroissent fort bons tous deux. J'ai suivi le premier pour deux raisons. La premiere, parceque rien n'exprime mieux la gloire qui vient du théâtre, qui est toujours fort douteuse, même pour les plus habiles, & qui est sujete à mille revers. Et la seconde, parcequ'Horace s'est toujours servi de ce mot dans ce sens là. Il s'apelle lui-même *ventosum*, changeant, inconstant, dans l'Epitre VIII. du Liv. I.

Roma Tibur amem ventosus. ——

Et dans l'Epitre XIX. du Liv. I. il apelle le peuple *ventosam plebem*, populace changeante, inconstante, légere:

Non ego ventosæ plebis suffragia venor.

Si l'on choisit le dernier sens, *Gloria ventoso curru*, pour *la vaine gloire*, Horace aura parlé en géneral sans aucune aplication aux Poëtes tragiques, qu'il n'a pas dessein de blâmer. *Gloria ventoso curru* est une expression génerale comme dans l'Ode XVIII. du Liv. I.

Et tollens vacuum plus nimio Gloria verticem.

Et la Gloire qui porte haut la tête légere.

C'est-à-dire *la vaine gloire, la vanité*. L'impossibilité de traduire heureusement en notre langue le *ventoso curru* m'a obligé d'employer une autre figure dans ma traduction.

tiennent. Tout homme qui attiré par la gloire du théâtre, monte sur cette mer si orageuse, est toujours flotant entre la vie & la mort. Un spectateur languissant le tue, & un spectateur attentif lui redonne la vie; tant il est vrai qu'il faut peu de chose pour abatre ou pour relever un esprit avide de louanges. Pour moi je renoncerois toujours à des jeux dont le prix qu'on m'accorderoit ou qu'on me refuseroit, seroit capable de me rendre ou plus maigre ou plus gras. Une autre chose encore qui fait peur aux Poëtes, & qui les oblige souvent à quiter le théâtre, c'est que le plus grand nombre, qui est toujours inferieur en honneurs & en vertu, le peuple ignorant, brutal, & toujours prêt à en venir aux mains avec les Chevaliers, s'ils s'oposent à ses caprices au milieu d'une piece s'avise de demander ou un ours, ou des luteurs, car le peuple aime ces sortes de spectacles. Encore n'est il pas le seul; les Chevaliers même ont suivi son exemple, ils ont quité le plaisir des oreilles pour le plaisir des

179 *Sic leve sic parvum est*] Horace apelle *chose légere* & *petite* l'attention ou la froideur du spectateur; car l'une & l'autre ne viennent le plus souvent que de son caprice.

180 *Valeat res ludicra, si me palma negata macrum*] J'aime tout à fait ce jugement d'Horace, & je le trouve très judicieux. En effet c'est une chose étonnante, on pouroit même ajouter ridicule, qu'un honnête homme, pour une chose qui n'est faite que pour le plaisir, aille donner à tout un peuple le pouvoir de décider souverainement de sa vie ou de sa mort. Cet endroit marque autant qu'aucun autre l'esprit du Poëte.

182 *Sæpe etiam audacem fugat hoc terretque Poëtam*] Voici le second dégoût qu'ils avoient à essuyer, & qui décourageoit souvent les plus hardis. C'est qu'au milieu de la plus belle piece, le peuple, qui est toujours ignorant & sot, demandoit qu'on fît venir un eléphant, ou un ours pour le réjouïr, des gladiateurs, ou des danseurs de corde, comme cela arriva aux deux premieres representations de l'Hécyre de Terence, qui fut obligé de quiter le théâtre, comme il le dit lui-même:

Fecêre ut ante tempus exirem foras.

M'obligerent à sortir avant que ma piece pût être finie.

Et,

Interea ego meum non potui tutari locum.

Dans cette confusion je fus obligé de céder ma place.

Et c'est à quoi Horace fait allusion quand il dit, *fugat*, chasse.

184 *Et depugnare parati si discordet eques*] Le peuple n'entend pas raillerie, il est toujours prêt à se porter aux plus grandes extremités dès qu'on veut s'oposer à ses goûts & à ses caprices. Il demande un ours, il faut le lui donner, autrement il deviendra ours lui-même.

187 *Verùm equitis quoque jam migravit ab aure voluptas*] Comme ce qu'Horace a dit trois vers plus haut, que si les Chevaliers s'oposoient au goût du peuple, &c. présupose qu'il y avoit encore quelque goût dans cet Ordre des Chevaliers, & qu'il étoit en état de soutenir & de faire valoir une bonne piece, il se reprend ici, & pour faire voir aux Poëtes qu'ils ne devoient pas conserver cette esperance, il dit que dans les Chevaliers même les plaisirs de l'oreille ont cédé aux plaisirs des yeux. On ne peut rien voir de plus heureux que cette expression.

188 *Ad incertos oculos*] Il apelle des *yeux incertains*, des yeux qui avides de tout voir, ne savent où se porter, & qui ne sont pas plutôt attachés sur un objet qu'ils vont sur un autre, de peur qu'il ne passe, & qu'il ne s'éloigne. Cette épithete est merveilleuse pour faire voir la passion que le peuple a pour les spectacles qui ne repaissent que les yeux. * La demangeaison de critiquer l'a emporté ici dans l'esprit de M Bentlei sur le respect qu'il a d'ordinaire pour les MSS. car malgré tous les MSS. & toutes les éditions il rejette ce mot, *incertos* & il corrige *ingratos*.

Omnis ad ingratos oculos.

Des yeux ingrats, dit-il, *ce sont des yeux qui oublient bientôt le plaisir qu'on leur a donné & qui n'en retirent aucun fruit*. Il seroit difficile de rien imaginer de plus absurde & de plus contraire au sens. *

Gaudia vana] Il apelle des *plaisirs vains* ceux qui vien-

Quattuor aut plures aulæa premuntur in horas,
Dum fugiunt equitum turmæ, peditumque catervæ:
Mox trahitur manibus regum fortuna retortis.
Esseda festinant, pilenta, petorrita, naves:
Captivum portatur ebur, captiva Corinthus.
Si foret in terris, rideret Democritus, seu
Diversum confusa genus panthera camelo,
Sive elephas albus vulgi converteret ora:
Spectaret populum ludis attentiùs ipsis,
Ut sibi præbentem mimo spectacula plura.
Scriptores autem narrare putaret asello
Fabellam surdo. Nam quæ pervincere voces

Eva-

viennent des spectacles qui ne contentent que la vue, car il n'en reste plus rien quand l'objet est passé.

189 *Quattuor aut plures aulæa premuntur in horas*] *Aulæa* étoient les tapisseries qui cachoient le théâtre jusques à ce que les acteurs parussent. C'est notre toile d'aujourd'hui, avec cette difference, qu'au lieu que quand nos pieces commencent, on leve la toile qui est attachée par le haut, les Romains la baissoient, la laissoient tomber sous le théâtre, & quand la piece étoit finie, ou même après chaque Acte, pour les changemens de décoration, on la relevoit, au lieu que nous la baissons. Ainsi *premere aulæa* se disoit de la toile baissée pour commencer, & *tollere aulæa*, de la toile levée pour finir. Ovide a expliqué cette maniere de lever la toile, par une comparaison merveilleuse: car en parlant des hommes armés qui naquirent des dents du dragon que Cadmus avoit semées, il dit dans le troisieme Livre des Métamorphoses:

Inde, fide majus, gleba cœpere moveri;
Primaque de sulcis acies apparuit hastæ:
Tegmina mox capitum picto nutantia cono.
Mox humeri, pectusque, oneratque brachia telis
Existunt: crescitque seges clypeata virorum.
Sic ubi tolluntur festis aulæa theatris,
Surgere signa solent, primumque ostendere vultus:
Cætera paulatim, placidoque educta tenore
Tota patent, imoque pedes in margine ponunt.

Après cela, prodige étonnant & incroyable! les mottes de terre commencerent à s'entr'ouvrir, & du milieu des sillons on vit d'abord sortir des pointes de piques, après cela des panaches, des casques, ensuite des épaules & des bras armés d'épées, de boucliers & de javelots; & enfin une moisson de combatans acheva de paroitre. Comme quand on leve la toile dans nos théâtres, on voit s'élever peu à peu les figures qui y sont tracées: d'abord on ne voit que la tête, & ensuite elles se présentent peu à peu, & se découvrant insensiblement, elles paroissent enfin toutes entieres, & semblent se tenir debout sur le bord de la scene.

Horace dit donc qu'au milieu d'une comédie celui qui donnoit les jeux, & qui se piquoit ordinairement d'un sot apareil, faisoit souvent venir des troupes d'acteurs qui representoient un triomphe, & qui occupoient la scene quatre heures & davantage avant que ce desordre fut passé & qu'on pût recommencer la piece. Ainsi la toile demeuroit baissée, nous dirions levée, pour donner lieu à ces representations.

190 *Dum fugiunt equitum turmæ, peditumque catervæ*] Des troupes qui entrent, & qui representent la deroute de l'infanterie & de la cavalerie des ennemis. Pour avoir une idée juste de ce qu'Horace décrit ici, il faut savoir que les Ediles & les Préteurs, qui donnoient ordinairement ces jeux au peuple, tâchoient à l'envi de se surpasser les uns les autres par la pompe & par la magnificence de leurs jeux. C'est pourquoi ils entremêloient ces sortes de spectacles. Mais ce mélange mal entendu y aportoit moins de beauté que de desordre. C'est pourquoi Ciceron s'en moque dans une Lettre qu'il écrit à Marius, c'est la I. du Livre VII. *Quid enim delectationis habent sexcenti muli in Clytemnestrâ? aut in equo Trojano craterarum tria millia? aut armatura varia peditatus & equitatus ut in aliquâ pugnâ? quæ popularem admirationem habuerunt, delectationem tibi nullam attulissent. Car quel plaisir peuvent donner six cents mulets dans la Clytemnestre? trois mille vases dans le Cheval de Troye? ou toute cette bigarrure d'armes de la cavalerie & de l'infanterie, comme pour un veritable combat? Tout cela a donné de l'admiration au peuple, & ne vous auroit fait aucun plaisir.*

192 *Esseda festinant, pilenta, petorrita*] *Esseda*, les chariots pour le combat; *pilenta*, les chariots où l'on mettoit les femmes; *petorrita*, les chariots qui portoient les esclaves & le bagage.

No-

des yeux, qui ne peut jamais donner qu'une joie vaine & paſſagere. La comédie ceſſe, & la toile demeure baiſſée quatre heures ou davantage, pendant qu'on regarde fuir des eſcadrons & des bataillons; paſſer des Rois eſclaves, qui ont les mains liées derriere le dos; mener des chars, des chariots, & l'équipage d'une armée; voguer des vaiſſeaux, & porter en triomphe des villes d'ivoire. Si Démocrite étoit encore vivant, il riroit de tout ſon cœur, de voir un animal qui tient du chameau & du léopard, ou un éléphant blanc, attirer les yeux du peuple; & il regarderoit ce peuple avec bien plus de curioſité & d'attention que ces jeux, comme un ſpectacle beaucoup plus divertiſſant que les acteurs de ce triomphe. Et pour les Poëtes qui ont fait la piece, il ne manqueroit pas de dire qu'ils content des fables à un âne ſourd. En effet

Naves] Des vaiſſeaux peints ſur des toiles, ou bien de veritables vaiſſeaux qu'on faiſoit remonter ſur le Tibre, qui n'étoit pas loin de-là. Car c'eſt ainſi que le vieux Commentateur a expliqué ce paſſage: *Naves aut in pictura, aut dum trahuntur per Tiberim qui non aberat procul à theatro.* Il parle du théâtre de Pompée. On ſortoit donc du théâtre pour voir ces vaiſſeaux. Cela ne paroît pas vraiſemblable. J'aimerois mieux croire qu' Horace parle ici des vaiſſeaux que les Romains faiſoient voir dans leur théâtre, où des conduits ſouterrains verſoient tout d'un coup une quantité prodigieuſe d'eau qui faiſoit une mer, où l'on repreſentoit des batailles navales.

193 *Captivum portatur Ebur, captiva Corinthus*] On porte en triomphe la ville de Corinthe repreſentée en ivoire, comme c'étoit la coutume. Témoin ce bon mot de Chryſippe, qui ayant vu paſſer dans le triomphe de Ceſar les villes qu'il avoit priſes, & qu'on avoit faites en ivoire; & voyant quelques jours après dans le triomphe de Fabius Maximus celles qu'il avoit priſes, & qui n'étoient qu'en bois, dit que ces dernieres n'étoient que les étuis des villes de Ceſar, *thecas eſſe oppidorum Caſaris dixit.* Quintil. Liv VI. ch. III.

195 *Diverſum confuſa genus panthera camelo*] Il décrit un animal qui tient du chameau & de la panthere, ou du léopard, & qu'on apelle *une giraffe.* Pline le décrit ainſi dans le XVIII. chap du Liv. VIII. *Horum aliqua ſimilitudo in duo transfertur animalia, Nabin Æthiopes vocant, collo ſimilem equo, pedibus & cruribus bovi, camelo capite, albis maculis rutilum colorem diſtinguentibus, unde appellata camelopardalis, Dictatoris Caſaris Circenſibus ludis primum viſa Romæ. Il y en a une eſpece qui participe de deux animaux. Les Ethiopiens l'apellent* nabis; *il a le col du cheval, les pieds & les jambes du bœuf, la tête du chameau, & le poil roux & marqueté de taches blanches; c'eſt pourquoi on l'apelle* Camelopardalis, *chameau-leopard. Ceſar fut le premier qui en fit voir un à Rome dans les jeux Circenſes qu'il donna étant Dictateur.* Voyez Dion, Livre XLIII.

196 *Sive Elephas albus vulgi converteret ora*] L'éléphant eſt un animal très propre à donner de l'admiration au peuple: c'eſt pourquoi les Magiſtrats avoient grand ſoin d'en orner les jeux. Les éléphans blancs ont toujours été les plus rares & les plus eſtimés; on ſait les ſanglantes guerres qu'un éléphant blanc a cauſées dans les Indes.

197 *Spectaret populum ludis attentius ipſis*] Ce trait d'Horace me plaît infiniment. Pendant que le peuple eſt attaché à voir ces ſpectacles & ces jeux, le Sage eſt attaché à voir le peuple, qui en cette occaſion eſt toujours pour lui un ſpectacle beaucoup plus divertiſſant & plus varié.

198 *Mimo*] Il apelle *mimes*, comédiens, tous ceux qui jouoient quelque rôle dans ces jeux, les acteurs qui repreſentoient ce triomphe; car il ne faut pas les confondre avec les acteurs de la piece.

199 *Scriptores autem narrare putaret*] En effet il y a de quoi s'étonner que les Poëtes vouluſſent travailler pour un peuple ſi ſot, qui les plantoit-là pour courir après un éléphant, ou après un ours. Mais auſſi d'un autre côté cela étoit bien commode pour les méchans Poëtes, ils avoient ſur quoi rejetter le mauvais ſuccès de leurs pieces: au lieu que les nôtres ſont miſerablement réduits aujourd'hui à s'en prendre au vent, à la pluie, ou à l'exceſſive rigueur d'un hiver.

Aſello fabellam ſurdo] On diſoit communément en proverbe, *faire un conte à un âne*, & *faire un conte à un ſourd.* Horace, pour rendre la choſe plus ridicule, de ces deux proverbes n'en a fait qu'un.

200 *Nam quæ pervincere voces*] Il n'y avoit point de comédien qui eût pu ſe faire entendre à travers ce bruit confus qu'excitoit la vue de ces

Evaluere sonum, referunt quem nostra theatra?
Garganum mugire putes nemus, aut mare Tuscum,
Tanto cum strepitu ludi spectantur & artes
Divitiæque peregrinæ, quibus oblitus actor
Quum stetit in scenâ, concurrit dextera lævæ.
Dixit adhuc aliquid? Nil sanè. Quid placet ergo?
Lana Tarentino violas imitata veneno.
Ac ne fortè putes me, quæ facere ipse recusem,
Quum rectè tractent alii, laudare malignè,
Ille per extentum funem mihi posse videtur
Ire Poëta, meum qui pectus inaniter angit,
Irritat, mulcet, falsis terroribus implet,
Ut magus: & modò me Thebis, modò ponit Athenis.
Verum age & his, qui se lectori credere malunt,
Quàm spectatoris fastidia ferre superbi,

Curam

ces magnificences. Esope en faisant un jour des efforts pour cela dans une occasion pareille, en perdit tout d'un coup la voix: car c'est ainsi, à mon avis, qu'il faut entendre ce passage de la Lettre que Ciceron écrit à Marius: *Deliciæ vero tuæ noster Æsopus ejusmodi fuit, ut ei desinere per omnes homines liceret. Is jurare cum cœpisset, vox eum defecit in illo loco, si sciens fallo.* *Notre cher Esope, nos delices, se mit en un état que tout le monde lui auroit permis de quiter. Lorsqu'il eut commencé à jurer, la voix lui manqua tout d'un coup à cet endroit, si je ments le voulant & le sachant.*

202 *Garganum mugire putes nemus*] Le mugissement des forêts du mont Gargan devoit être fort grand: car ce mont est exposé aux vents qui viennent de la mer Adriatique. On a vu dans les Odes *querceta Gargani*.

203 *Et artes, divitiæque peregrinæ*] Le vieux Commentateur explique cet *artes*, *artes mimorum*, l'adresse des mimes, des comédiens: mais je suis persuadé qu'il se trompe; Horace fait assez entendre que c'étoit à quoi les spectateurs étoient le moins attentifs. *Artes* doit être entendu de l'adresse des ouvriers qui avoient fait les étoffes pour les habits, pour les décorations, & pour tout l'equipage. Car ils faisoient venir toutes ces étoffes d'Asie. L'épithete *peregrinæ*, étrangeres, sert autant à *artes* qu'à *divitiæ*.

204 *Quibus oblitus actor*] Les richesses étoient étalées avec tant de profusion sur les habits, qu'Horace dit que les acteurs en étoient plutôt barbouillés qu'ornés. Car c'est la force du mot *oblitus*.

205 *Concurrit dextera lævæ*] C'est le geste le plus naturel au peuple pour témoigner son admiration, que de joindre les mains en les levant. Quand il a fait cela, il ne faut pas lui en demander davantage.

206 *Dixit adhuc aliquid?*] C'est la demande de quelque etranger ou de quelque Romain plus sage que les autres, qui étant assis derriere ces badauts, & leur voyant faire ces gestes d'admiration s'imagine que l'acteur a dit quelque chose qui leur cause ces transports.

207 *Lana Tarentino violas imitata veneno*] Toutes les fois que le peuple témoigne de l'admiration sur quelque sujet que ce puisse être, on n'a qu'a l'interroger, on trouvera toujours qu'il admire, non pas ce qui est beau, mais ce qui accompagne le beau.

208 *Ac ne fortè putes*] Horace prévient ou guerit le soupçon qu'Auguste pouvoit avoir qu'il ne relevoit que par envie les defauts des Poëtes tragiques, & les dégoûts qu'ils pouvoient avoir, comme pour décrier par-là un métier auquel il ne se sentoit pas propre. C'est pourquoi il leur donne ici en peu de vers les louanges qui leur sont dûes, & fait fort bien voir toutes les merveilles & toutes les difficultés de leur art. Heinsius s'est fort trompé quand il a cru qu'il manquoit ici quelque chose avant ce vers; il n'y a rien de plus entier ni de mieux suivi.

209 *Laudare malignè*] Je sais bien que *laudare malignè* peut signifier, louer petitement, chichement, être avare de louanges. Mais je suis persuadé qu'Horace a voulu dire ici quelque chose de plus, & que par ce mot, *malignè*, il a exprimé des louanges empoisonnées, des louanges suivies d'un *si* qui gâte tout; en un mot ce que nous disons proprement des louanges malignes. Car c'est precisément de cette maniere qu'il a loué les

Poë-

effet quelle voix feroit affez forte pour furmonter les cris affreux dont nos théâtres retentiffent? Vous diriez que ce font les mugiffemens de la foret du mont Gargan, ou ceux de la mer Tofcane, fi grand eft le bruit avec lequel on regarde nos jeux, l'artifice & la magnificence des décorations, & les richeffes étrangeres qu'on y étale avec tant de pompe. Dès qu'un acteur ainfi richement couvert paroît fur la fcene, le peuple commence à joindre les mains pour marquer fon admiration. Un étranger, qui voit cela, demande à fon voifin, a-t-il deja dit quelque chofe? Rien encore. Qu'admirez-vous donc? Une robe teinte dans la pourpre de Tarente, qui imite parfaitement la violette. Et de peur que vous ne m'accufiez de donner exprés des louanges malignes à un métier que je refufe de faire, & dont les autres s'aquitent avec fuccès, je vous avouerai qu'un Poëte me paroit capable de tout, même de marcher fur la corde, quand il a trouvé le fecret de me tenir dans de continuelles allarmes pour rien, de m'irriter & de m'apaifer quand il lui plaît, de me remplir de fauffes terreurs comme feroit un magicien, & de me tranfporter tout d'un coup dans Thebes, ou de me planter au milieu d'Athenes. Mais, Augufte,

Poëtes qui travailloient pour le théâtre, en difant qu'à la verité ils ont du fublime & du grand, mais qu'ils craignent les ratures, & qu'ils ont honte d'effacer: en découvrant quelques-uns de leurs defauts les plus confidérables, & en ramaffant finement tous les dégoûts qu'ils ont à effuyer dans ce hafardeux & pénible métier, & les affronts qu'ils font obligés de boire.

210 *Ille per extentum funem mihi poffe videtur*] Naturellement on ne conçoit rien de plus difficile que de marcher fur la corde. Horace trouve qu'il eft encore plus difficile de faire une bonne tragédie, & il a raifon. On a vu même beaucoup d'éléphans marcher fort furement fur une corde bien tendue. Mais il eft fort rare de trouver de bons Poëtes tragiques. La France en a produit à peine trois ou quatre, & Rome n'a pas eu de ce côté-là beaucoup d'avantage fur elle.

211 *Inaniter angit*] *Inaniter*, fans fujet, pour rien. Car voilà la merveille, qu'un Poëte tragique trouve le fecret de nous intereffer fi fortement & malgré nous, à des chofes feintes & qui ne nous regardent point.

212 *Falfis terroribus implet*] Il eft étonnant qu'on ait expliqué ces fauffes terreurs des terreurs qu'infpire la religion par la crainte des Dieux. Qu'eft-ce que cela fait à la tragédie? A-t-on oublié que l'ame de ce Poëme c'eft la terreur & la compaffion, φόβος καὶ ἔλεος. La tragédie nous remplit de terreurs, qu'Horace apelle fauffes, parcequ'elles ne font fondées fur rien, qu'elles n'aboutiffent à rien, & que la caufe n'en eft pas réelle, mais feinte. Cependant quoique nous le fachions, nous ne laiffons pas d'en fentir tous les effets, comme fi elles étoient vraies. Et c'eft ce qu'il y a de merveilleux.

213 *Ut magus*] Comme un magicien qui nous épouvante par fes fortiléges & par fes illufions, qui nous font paroître des feux, des fleuves, des monftres, des enfers, des précipices, où il n'y a qu'un terrein uni.

Et modo me Thebis, modo me ponit Athenis] Voilà encore un des effets furprenans du poëme dramatique. Le Poëte nous enleve & nous tranfporte où il lui plaît; nous avons beau nous tapir & nous roidir, il eft toujours le maître, & on peut lui apliquer ce mot d'Anacréon, τῆς ψυχῆς ἡνιοχεύει. Il gouverne notre ame comme un habile Écuyer gouverne un cheval. Sophocle, dans fon premier Edipe, nous tranfporte à Athenes. Malheur au Poëte qui ne fait pas nous faire cette violence, & qui ne nous laiffe pas oublier un moment que nous fommes à Paris.

214 *Verùm age, & his qui fe Lectori credere malunt*] Augufte aimoit fort la comédie, & il étoit attaché à ces fortes de divertiffemens plus qu'un Prince ne le doit être, jufques-là qu'il avoit tâché de faire lui même des pieces; mais il avoit eu le bonheur de n'y pas réuffir. Horace lui confeille ici de ne pas accorder toute fa protection & toutes fes faveurs aux Poëtes tragiques, & d'en faire part à ceux qui font des ouvrages pour être lûs, & non pas pour être reprefentés, & il lui infinue finement que les plus beaux poëmes dramatiques peuvent bien contribuer à rendre illuftre le regne d'un Prince, mais qu'ils n'ajoutent rien à fa gloire particuliere. Au lieu

Curam redde brevem : si munus Apolline dignum
Vis complere libris, & vatibus addere calcar,
Ut studio majore petant Helicona virentem.
Multa quidem nobis facimus mala sæpè Poëtæ,
(Ut vineta egomet cædam mea) quum tibi librum
Solicito damus, aut fesso : quum lædimur, unum
Si quis amicorum est ausus reprendere versum :
Quum loca jam recitata revolvimus irrevocati :
Quum lamentamur, non apparere labores
Nostros, & tenui deducta poëmata filo :
Quum speramus eò rem venturam, ut simulatque
Carmina rescieris nos fingere, commodus ultro
Arcessas, & egere vetes, & scribere cogas.
Sed tamen est operæ pretium cognoscere quales
Æditúos habeat belli spectata domique

Virtus

lieu que les ouvrages des autres Ecrivains peuvent produire ces deux effets en même tems.

216 *Curam redde brevem*] Diminuez & abrégez les chagrins & les inquiétudes que leur donnent le mauvais état de leurs affaires, ou le peu de cas que vous faites d'eux en leur preferant les Poëtes qui travaillent pour le théâtre Ce passage ne peut recevoir que ces deux explications. * M. Bentlei apelle pourtant ces explications *febriculosa & ægrotantium somnia*, des songes de fébricitant & de malade. Mais ces songes de malade valent mieux que les reveries qu'il a étant bien éveillé. Il a malheureusement trouvé dans un MS. de son college *curam impende brevem*, & aussi-tôt il en a barbouillé son texte, sans penser que les Latins ont bien dit de la chose *impendere curam*, *impendere curas alicui rei*; donner ses soins à une chose, mais que jamais ils ne l'ont dit de la personne ; car on ne trouvera point que je sache, *impende mihi curam*, *impende curam scriptoribus*. Rien n'est mieux dit que *curam redde brevem his qui &c.* abrégez les inquiétudes de ceux qui &c.

Si munus Apolline dignum] Il apelle un present digne d'Apollon la bibliotheque Greque & Latine qu'Auguste avoit consacree à ce Dieu dans le palais Palatin, pendant son sixieme Consulat, & dans laquelle on mettoit les ouvrages des Auteurs, qui étoient generalement aprouvés, comme cela a été expliqué sur le 22. v. de la Sat. IV. du Liv. I.

218 *Ut studio majore petant Helicona*] La protection des Princes est le plus grand aiguillon des Poëtes, & vaut souvent plus qu'Apollon.

Et spes & ratio studiorum in Cæsare tantum.

Sans cela ils ne font que languir, & tenter des efforts inutiles; & les Muses demeurent là tristement assises, la tête panchée sur leurs genoux, sans vigueur & sans force, & toutes découragées, comme Theocrite les represente dans ce vers:

Ψυχροῖς ἐν γονάτεσσι κάρη μίμνοντι βαλοῖσαι.

219 *Multa quidem nobis facimus mala sæpè Poëtæ*] Il ne veut pas accuser absolument le goût d'Auguste, du peu de protection qu'il donnoit aux Poëtes dont il parle ; il aime mieux rejetter cela sur les Poëtes mêmes, qui rebutoient ce Prince par leurs defauts & par leurs manieres grossieres & chagrines. Il y a là beaucoup de bienseance & de politesse.

220 *Ut vineta egomet cædam mea*] Mot à mot, *afin que je coupe, que j'arrache aussi mes vignes.* C'est un proverbe dont on se sert pour dire, qu'en n'épargnant pas les autres on ne s'épargne pas soi-même.

221 *Solicito damus, aut fesso*] Horace se met de la partie, pour adoucir sa censure, & pour la faire mieux recevoir : car pour lui il n'avoit garde de tomber dans ces contretems ; on n'a qu'à voir les precautions qu'il prit lors qu'il envoya cette même Lettre à Auguste par Vinnius Asella, Epit. XIII.

222 *Si quis amicorum est ausus reprendere versum*] Horace étoit bien éloigné d'avoir ce sentiment ; au contraire il etoit tres persuadé que le

plus

Auguste, si vous voulez remplir de beaux Livres la bibliotheque, qui a été jugé digne d'être dediée à Apollon; si vous voulez donner de l'émulation aux Poëtes, & les obliger à redoubler leurs efforts pour monter sur les sommets du Parnasse toujours verd, prenez aussi quelque soin de ceux qui aiment mieux se commettre à des Lecteurs, que d'essuyer les dégoûts d'un spectateur superbe. Veritablement nous autres Poëtes, nous nous faisons bien du mal nous-mêmes, afin que je parle aussi de moi, lorsque nous vous donnons nos ouvrages dans le tems que vous êtes ou occupé ou fatigué: lorsque nous nous offensons qu'un de nos amis ait osé reprendre un de nos vers: lorsque sans en être priés nous recommençons certains endroits après les avoir lus: lorsque nous nous plaignons que les peines que nous nous sommes données ne paroissent point, & qu'on ne prend pas garde d'assez près à la finesse & à la delicatesse de notre composition: enfin quand nous nous flatons que dès le moment que vous saurez que nous faisons des vers, de votre propre mouvement vous nous ferez l'honneur de nous aprocher de votre personne, que vous nous mettrez à couvert de la pauvreté, & que vous nous ordonnerez d'écrire. Mais il est trop important pour vous de bien connoître quel heraut doit avoir une vertu éprouvée dans la

plus grand service qu'on puisse rendre à un ami, c'est de lui faire remarquer les fautes qu'il fait dans ses vers. On peut voir de quelle maniere il combat dans l'Art Poëtique la fausse complaisance de ces amis qui disent: *Cur ego amicum offendam in nugis? Pourquoi offenserois-je mon ami pour des bagatelles?*

223 *Quum loca jam recitata revolvimus irrevocati*] Beaucoup de fort honnêtes gens tombent tous les jours dans ce defaut. Comme ils sentent mieux que les autres les plus beaux endroits de leurs écrits, ils ne peuvent resister à l'envie de les faire remarquer. Mais d'où vient qu'on fait un crime aux Poëtes & aux autres Ecrivains, d'une chose qu'on permet à tous les ouvriers; car nous souffrons & nous trouvons même fort bon qu'ils nous fassent voir les beautés de leur ouvrage? Cela vient sans doute de notre orgueil, nous ne nous piquons pas ordinairement d'être habiles sur tous les arts; mais nous faisons fort les entendus sur les ouvrages de l'esprit, & nous nous offensons quand un Poëte nous lit deux fois un même endroit: car nous tirons de cette répétition un augure qu'il a méchante opinion de notre jugement & de notre goût.

224 *Non apparere labores nostros*] *Ne sont pas assez publics, assez loués*, dit le vieux Commentateur; mais il se trompe. Horace parle de ceux qui se plaignent qu'on ne connoît pas assez ce que les choses coutent, & la peine qu'il a fallu prendre pour les mettre en l'état où on les voit: car ce qui paroît avoir été fait en jouant & en badinant est presque toujours ce qui a le plus couté; comme Horace dit dans l'Epitre suivante:

Ludentis speciem dabit & torquebitur.

Mais c'est ce que peu de gens sentent; & presque tout le monde croit qu'il en feroit autant, *quivis speret idem.* Cependant il est toujours ridicule de s'en plaindre.

225 *Et tenui deducta poëmata filo*] Proprement, *des poëmes filés bien fin.* C'est une métaphore tirée de l'art de filer. Dans les ouvrages des grands Poëtes, il y a des finesses qui échapent souvent aux yeux des plus fins.

227 *Commodus ultro arcessas & egere vetes & scribere cogas*] Horace peint admirablement ici la vanité des Poëtes. Il n'y en a presque point qui ne prétende qu'un Prince lui fait tort de ne pas l'apeller près de lui, de ne pas le combler de biens, & de ne lui ordonner d'écrire.

229 *Sed tamen est opera pretium cognoscere*] Voilà une louange bien adroite. Heinsius prétend que cinquante-six vers de l'Epitre suivante, depuis *frater erat Romæ*, doivent être raportés ici, & que leur veritable place est avant ce vers. Il n'y a jamais eu d'imagination plus mal fondée pour ne rien dire de plus. On verra là les Remarques.

230 *Æditui*] *Æditui* étoient proprement les Sacristains, ou plutôt les Chapelains qui déservoient

un

Virtus, indigno non committenda Poëtæ.
Gratus Alexandro Regi Magno fuit ille
Chærilus, incultis qui versibus & malè natis
Rettulit acceptos, regale numisma, Philippos.
Sed veluti tractata notam labemque remittunt
Atramenta, ferè scriptores carmine fœdo
Splendida facta linunt. Idem rex ille, poëma
Qui tam ridiculum tam care prodigus emit,
Edicto vetuit ne quis se, præter Apellem,
Pingeret, aut alius Lysippo duceret æra
Fortis Alexandri vultum simulantia. Quod si
Judicium subtile videndis artibus illud
Ad libros & ad hæc Musarum dona vocares,

Bœo-

un temple, & qui étant parfaitement instruits du culte qui étoit agréable à leur Dieu, & des cerémonies qu'on y devoit observer, en instruisoient les peuples. C'est pourquoi ce nom convient fort bien aux Chantres, aux herauts de la vertu des grands hommes. Ils aprennent aux peuples les grandes actions de leur Heros & leur enseignent le culte & le respect qu'ils sont obligés de lui rendre. Horace parle ici de la vertu d'Auguste comme d'une Déesse qui a un temple, des Prêtres & un culte réglé.

233 *Chœrilus*] Il y a eu deux Cherilus; le premier vivoit vers la LXXV. Olympiade, du tems d'Alexandre fils d'Amyntas; c'étoit un Poëte fort celebre, qui fit un si beau poëme pour celebrer la victoire que les Athéniens avoient remportée sur Xerxès, qu'il eut un * statere d'or pour chaque vers, & qu'on ordonna que son poëme seroit lu en public avec celui d'Homere. L'autre vivoit vers l'Olympiade CXIII. près de cent quarante ans après le premier. Il est vrai que Scaliger, dans son Eusebe, prétend qu'il n'y a jamais eu que le premier Cherilus; & il accuse Horace d'avoir fait deux fautes très grossieres; l'une d'avoir si mal jugé de ses vers, qu'il a traité de méchant Poëte un Poëte très excellent, & qu'on égaloit à Homere même. Et l'autre d'avoir écrit qu'un Poëte qui vivoit du tems de Xerxès, étoit contemporain d'Alexandre le Grand. *Nam illum Cherilum*, dit-il sur l'année MDXXXIV. de la Chronique d'Eusebe, *quem deridet Horatius, non agnosco, & puto esse hallucinationem Horatii qui Alexandro Magno attribuit, quod conveniebat Alexandro Amyntæ filio, qui vixit* XX. *annis post expeditionem Xerxis, &* XXIII. *ante expeditionem regnum inivit. Is igitur est, non autem Alexander Magnus, qui numisma aureum pro singulis versibus Chœrilo numeraverit. Neque dubito Horatium tam in Regis Macedonum Homonymia hallucinatum, quam præpostere de Poësi Chœrili judicasse, quem ex paucis, qui hodie ejus supersunt, versibus dignum judicamus qui meliorem industriæ suæ æstimatorem nancisceretur, quàm Horatium.* Voilà deux accusations bien graves. Mais est-il croyable qu'Horace un Critique si judicieux & si sensé fût tombé dans ce ridicule, & ce qui est encore pis, qu'il y fût tombé en écrivant à Auguste même? Dans un ouvrage de cette nature un homme sage pese & examine assez ce qu'il dit, pour ne rien avancer que de veritable. Assurément Scaliger a été plus prompt à reprendre Horace, qu'Horace ne l'avoit été à blamer Cherilus; & c'est lui qui est inexcusable de s'être ainsi trompé. Car d'un côté les Historiens, comme Quinte-Curce & Plutarque, assurent qu'Alexandre avoit près de lui un Poëte nommé Cherilus. Accusera-t-on ces Historiens d'avoir écrit cela sur la foi d'Horace? Et de l'autre côté Horace n'est ni le seul ni le premier qui ait traité Cherilus de méchant Poete. Aristote en avoit jugé comme lui, & l'avoit oposé à Homere; comme lorsqu'il dit dans le VIII. Livre de ses Topiques: *Il faut prendre des exemples propres & tirés de ce que nous savons, comme fait Homere, & non pas comme fait Cherilus.* Οἷα Ὅμηρος, μὴ οἷον Χοιρίλος. Et Quinte-Curce n'écrit-il pas: *Agis quidam Argivus pessimorum carminum post Chœrilum conditor. Un certain Agis d'Argos, le plus méchant Poëte du monde après Cherilus.* Mais, dit Scaliger, voilà de beaux vers que Cherilus a faits. Qui a dit à Scaliger que ces beaux vers ne sont pas du premier Cherilus? Cependant je veux qu'ils soient du dernier. Un méchant Poëte ne peut-il pas faire quelquefois par hasard quelques beaux vers? & Horace lui-même n'en trouvoit-il point de tels dans Cherilus, puisqu'il dit dans l'Art Poetique:

Sic

* Sept Livres de notre monnoie.

guerre & dans la paix, afin de ne la pas confier à un indigne Poëte. Alexandre le Grand goûta autrefois Cherilus, à qui pour un poëme grossier & mal fait, il donna bon nombre de Philippes d'or. Mais comme l'encre laisse toujours des marques & des taches sur tout ce qu'elle a touché, il en est presque de même des méchans Poëtes, ils gâtent les plus grandes actions par leurs méchans vers. Ce même Alexandre, qui avoit acheté si cherement un si ridicule ouvrage, avoit pourtant fait un édit pour défendre que nul autre qu'Apelle n'entreprît de le peindre, & que nul autre que Lysippe ne se mêlat de faire sa figure en bronze. Que si on avoit obligé ce Prince, qui avoit le goût si fin & si delicat pour les arts, si on l'avoit, dis-je, obligé de juger des Livres, & de ces dons des Muses, on auroit juré qu'il étoit né dans l'air le plus grossier & le plus épais de la Béo-

Sic mihi qui multum cessat, fit Chœrilus ille,
Quem bis terque bonum cum risu miror.

Celui qui peche souvent, devient pour moi ce Cherilus que j'admire deux ou trois fois dans tous ses ouvrages, en riant & en me moquant toujours de lui.

Platon parle d'un certain Tunnichus, qui n'ayant jamais fait que de très méchans vers, fit pourtant à Apollon le plus bel himne que les Grecs ayent jamais chanté. Et nous voyons encore tous les jours dans nos méchans Poëtes des vers que nous louons dans le même tems que nous nous moquons de leur Auteur, & de tout l'ouvrage.

Incultis qui versibus & malè natis retulit] *Versibus* est un datif, il eut l'obligation à ses vers de ce qu'il reçut, &c.

234 *Philippos*] C'étoit une monnoie d'or, qui avoit d'un côté la tête de Philippe. Elle valoit trois écus, ou environ.

239 *Edicto vetuit ne quis se præter Apellem*] Ciceron écrivant à Luccius pour le conjurer d'écrire son histoire, lui dit: *Neque enim Alexander ille gratiæ causâ ab Apelle potissimum pingi, & à Lysippo fingi volebat, sed quod illorum artem tum ipsis, tunc etiam sibi gloriæ fore putabat.* Liv. V. Epit. XII. Plutarque & Pline assurent la même chose; le dernier y ajoute seulement le Sculpteur Pyrgotelès.

240 *Duceret æra*] C'est le propre terme *ducere æra, ducere ex ære, ex marmore.* Virgile:

Vivos ducent de marmore vultus.

* Mais je ne sais si Horace n'auroit point écrit *duceret ære.* Cela me paroît mieux que de changer *duceret* en *cuderet.* *

241 *Quod si judicium subtile videndis artibus*] Sur ce qu'Alexandre ne voulut être peint que par Apelle, ni être mis en bronze que par Lysippe, Horace juge-t-il qu'il avoit beaucoup de goût & de discernement pour la peinture & pour la sculpture? & de ce qu'il avoit si bien payé les méchans vers de Cherilus, tire-t-il de-là cette conséquence, qu'il ne se connoissoit nullement en poësie? Ce jugement me paroîtroit bien hardi. Ne pouroit-on pas croire au contraire qu'il avoit un sentiment fort juste & fort delicat de la poësie, & qu'il ne se connoissoit point du tout ni en sculpture ni en peinture? & donner pour preuve de cette opinion d'un côté l'estime qu'il avoit pour Homere, & le plaisir qu'il prenoit à lire Eschyle, Sophocle, Euripide, & tout ce que la Grece avoit de meilleur? & de l'autre ce qui lui arriva lorsqu'étant allé voir travailler Apelle, & aiant voulu se mêler de parler de son art, il en parla si mal, qu'Apelle lui conseilla de se taire, en lui disant: *Ces enfans qui broyent mes couleurs se moquent de vous.* Et une autre fois il prit la liberté de lui dire, *votre cheval a mieux jugé de mon tableau que vous-même.* Car ce cheval se mit à hennir en voyant le cheval qu'Apelle avoit peint. Ce jugement seroit peut-être aussi-bien fondé que le premier. Mais aparemment Horace avoit d'autres Mémoires qui le confirmoient dans ce sentiment, & je ne voudrois pas le combatre. Car il peut fort bien être qu'Alexandre parloit mal du fond de la peinture & de la sculpture, & qu'il avoit pourtant beaucoup de goût pour leurs ouvrages. Cela est tout different. Et pour le plaisir qu'il prenoit à lire les Poëtes Grecs, cela est encore bien équivoque; les honneurs même qu'il rendit à Homere pouvoient bien ne pas tant venir du sentiment qu'il eût de ses graces & de ses beautés, que de la passion qu'il avoit pour ses instructions dans l'art de la guerre: car ce n'étoit que pour cela uniquement qu'il le lisoit, estimant, comme dit Plutarque, qu'il avoit le secret de nourir & d'entretenir la vertu militaire.

242 *Videndis artibus*] Il apelle *artes* les ouvrages

Bœotûm in crasso jurares aëre natum.
At neque dedecorant tua de se judicia, atque
Munera quæ multâ dantis cum laude tulerunt,
Dilecti tibi Virgilius Variusque Poëtæ:
Nec magis expressi vultus per aënea signa,
Quàm per vatis opus, mores animique virorum
Clarorum apparent: nec sermones ego mallem
Repentes per humum, quàm res componere gestas
Terrarumque situs, & flumina dicere, & arces
Montibus impositas, & barbara regna, tuisque
Auspiciis totum confecta duella per orbem,
Claustraque custodem pacis cohibentia Janum,
Et formidatam Parthis te principe Romam,
Si, quantum cuperem, possem quoque. Sed neque parvum
Car-

vrages de la peinture & de la sculpture qui se servent de la main: & la poësie il l'apelle *un don des Muses*, parcequ'elle ne dépend pas tant de l'art & de l'étude que du naturel.

244 *Bœotûm in crasso jurares aëre natum*] L'esprit des hommes dépend beaucoup du climat où ils sont nés. Les peuples de la Béotie étoient les plus grossiers de toute la Grece, parceque l'air y est le plus épais & le plus grossier. Ciceron dans le Livre *de Fato*: *Athenis tenue cœlum, ex quo acutiores etiam putantur Attici. Crassum Thebis, itaque pingues Thebani & valentes. Le ciel d'Athenes est pur, d'où vient que les habitans de l'Attique sont plus subtils & ont plus d'esprit que les autres Grecs, & le ciel de Thebes* (dans la Béotie) *est fort grossier; c'est pourquoi les Thébains sont épais & forts.* Cette grossiereté des Béotiens avoit donné lieu aux proverbes *auris Bœotia*, *oreille de Béotie*; & *sus Bœotia*, *pourceau de Béotie*. Pindare, qui étoit Béotien, né à Thebes, & qui seul pouroit prouver que les pays les plus grossiers produisent quelquefois les esprits les plus polis & les plus sublimes, exhorte le maître de la musique à faire si bien chanter le Chœur, qu'on puisse connoître qu'il a évité l'ancien reproche qu'on faisoit aux Béotiens en les apellant *pourceaux de Béotie*, à cause de leur ignorance & de leur stupidité:

Γνῶναι τ' ἔπειτ' ἀρχαῖον ὄνειδος ἀλα-
θέσιν λόγοις εἰ φεύγομεν, Βοιωτίαν ὗν.

245 *At neque dedecorant*] Horace fait fort bien sa cour à Auguste, en oposant la délicatesse de son goût pour la poësie, à la grossiereté de celui d'Alexandre. En effet Auguste avoit un très grand soin de défendre aux méchans Poëtes de parler de lui, & il ordonnoit même aux Préteurs d'empêcher que son nom ne fût avili dans les assemblées & dans les disputes de ces Poëtes: *Componi tamen aliquid de se, nisi serio & à præstantissimis offendebatur, admonebatque Prætores ne paterentur nomen suum commissionibus obsolefieri.*

247 *Dilecti tibi Virgilius Variusque Poëta*] Ils étoient morts l'un & l'autre quand cette Lettre fût écrite.

248 *Nec magis expressi vultus per aenea signa*] Alexandre ne se soucioit point de la poësie, & faisoit grand cas des statues. Auguste méprisoit les statues, & n'estimoit que la poësie. Horace justifie le goût de son Prince, en faisant voir les avantages infinis que la poësie a sur la sculpture: celle-ci ne represente que les traits du corps: l'autre represente tous les traits de l'ame, les mœurs, les actions, les vertus, l'esprit. Quelle difference!

250 *Nec sermones ego mallem*] Horace continue de s'excuser; ce qui est le principal sujet de cette Lettre.

251 *Repentes per humum*] Il apelle ses Epitres & ses Satires *sermones repentes per humum*, parceque, comme il le dit ailleurs, ce sont des vers en prose: *Musa pedestris*.

252 *Et arces montibus impositas*] Il parle sans doute des garnisons que Drusus mit sur les passages de l'Elbe, de la Meuse & du Weser, & des Forts qu'il bâtit le long du Rhin. Florus: *Præsidia ubique dispo-suit per Mosam flumen, per Albim, per Visurgim, & per Rheni quidem ripam quinquaginta amplius castella direxit.* Le vieux Commentateur l'explique des forts que les ennemis avoient bâtis sur les Alpes, & que Drusus saccagea.

---- *&*

Béotie. Mais vous, Auguste, vous ne ferez jamais forcé de rougir du jugement & du choix que vous avez fait de Varius & de Virgile, ni des liberalités dont vous les avez comblés. Aussi est-il certain que les statues les plus parfaites ne representent pas mieux les traits des grands hommes, que les ouvrages des Poëtes representent leurs mœurs & leur esprit. Quant à moi, pour chanter vos exploits, pour d'écrire les lieux & les fleuves qui ont été les témoins de vos victoires, pour parler des forteresses que vous avez bâties sur les sommets des montagnes, des Royaumes barbares que vous avez conquis, des guerres qui sous vos auspices ont été glorieusement terminées par toute la terre, des portes du temple de Janus, que vous avez fermées, & où vous venez encore de renfermer ce Dieu gardien de la paix, & pour celébrer le bonheur de Rome, qui sous votre regne est devenue formidable aux Parthes, je renoncerois de tout mon cœur à faire des Satires & des vers en prose, si mes forces répondoient

----- *& arces*
Alpibus impositas tremendis
Dejecit acer plus vice simplici.

comme il le dit dans l'Ode XIV. du Liv. IV. Mais les termes d'Horace ne souffrent pas volontiers ce sens-là.

254 *Totum confecta duella per orbem*] On peut entendre ceci en géneral de toutes les guerres civiles ou étrangéres qu'Auguste avoit terminées, si heureusement & avec tant de gloire. Mais Horace a particulierement égard aux derniers exploits de Drusus qui ayant passé le Rhin l'an de Rome 742. subjugua les Usipetes, les Tencthteres, les Cattes, les Cherusques, les Sicambres, & calma toute la Germanie.

255 *Claustraque custodem pacis cohibentia Janum*] Quand Horace écrivit cette Epitre en 743. Auguste avoit déja fermé deux fois le temple de Janus. La premiere fois en 724. après la defaite & la mort d'Antoine; & la seconde en 728. Ce vers d'Horace peut donc être entendu de ces deux fois. Mais il semble que son expression marque quelque chose de plus present. Voici une particularité que Dion nous a conservée, & qui seule peut nous donner l'intelligence de ce passage & la veritable date de cette Epitre. Il écrit à la fin du Livre LIV. que cette année 743. sous le Consulat de Jule Antoine & de Q. Fabius Maximus, il fut ordonné que le temple de Janus, *que les guerres précédentes avoient fait rouvrir, seroit fermé, puisque toutes ces guerres étoient terminées. Mais cela fut empêché par les Daces, qui ayant passé le Danube sur la glace ravagerent la Pannonie, & dans le même tems les Dalmates se revolterent sur quelques tributs que l'on exigeoit d'eux, &c.* Voilà d'un côté les guerres assoupies, & de l'autre un décret pour fermer le temple de Janus. On peut donc conjecturer avec beaucoup de vraisemblance qu'Horace composa cette Epitre dans ce même tems-là, & lorsqu'on se préparoit à fermer pour la troisieme fois ce temple. Cela donne un grand jour aux expressions dont Horace s'est servi. Ce temple ne fut pourtant pas fermé. Mais l'Epitre fut toujours faite. Il est même constant qu'Horace ne le vit pas fermer pour la troisieme fois, car il ne fut fermé que quatre ou cinq ans après cette Epitre, & deux ou trois ans après la mort du Poëte.

Custodem pacis] Il apelle Janus *Gardien de la paix*, comme si veritablement la paix avoit été renfermée dans son temple, qui n'étoit jamais ouvert que pendant la guerre. Virgile lui a donné la même épithete, *custos*.

----- *nec custos absistit limine Janus.*

Cohibentia] Ce mot marque une chose presente. Horace regarde ces portes comme fermées, parceque l'ordre étoit donné de les fermer.

256 *Et formidatam Parthis, te Principe, Romam*] Les Parthes craignant qu'Auguste ne les allat attaquer, lui renvoierent les enseignes Romaines qu'ils avoient prises à Crassus & à Antoine, & tous les esclaves qu'ils avoient faits. Cela arriva l'an de Rome 733. dix ans avant cette Lettre écrite.

257 *Si quantum cuperem, possem quoque*] Le vieux Commentateur raporte ce bon mot d'Aristarque: *Je ne puis pas écrire ce que je voudrois, & je ne veux pas écrire ce que je pourois.* Je ne sais d'où il l'a pris. Horace s'étoit déja souvent excusé sur sa foiblesse, de ce qu'il ne chantoit pas les exploits d'Auguste.

 258 *Ma-*

Carmen majestas recipit tua, nec meus audet
Rem tentare pudor quam vires ferre recusent.
Sedulitas autem, stultè quem diligit, urget:
Præcipuè quum se numeris commendat & arte.
Discit enim citiùs meminitque libentiùs illud
Quod quis deridet, quàm quod probat & veneratur.
Nil moror officium quod me gravat: ac neque ficto
In pejus vultu proponi cereus usquam,
Nec pravè factis decorari versibus opto:
Ne rubeam pingui donatus munere: & unà
Cum scriptore meo, capsâ porrectus apertâ,

Deferar

258 *Majestas tua*] Le titre de *Majesté* est un des plus augustes qu'on puisse donner aux hommes; il n'est dû qu'à une puissance au dessus des autres, *cui nec viget quidquam simile, aut secundum.* Il marque une chose qui est digne de notre culte & de notre vénération; & il est emprunté de la Divinité même, à qui il apartient souverainement. Sous la République, il étoit donné à tout le Corps du peuple, & aux principaux Magistrats; d'où vient que l'on disoit dès-lors *Majestatem minuere*, diminuer, blesser la Majesté, lorsqu'on manquoit de respect pour l'Etat ou pour ses Ministres. Cette puissance étant passée dans la main d'un seul, alors ce titre de *Majesté* ne fut plus donné qu'à ce seul maître, & à sa maison, *Majestas Augusti*, *Majestas divinæ domûs.* Au fond *Majesté* ne signifie que Βασιλείαν ἀρχὴν, *le souverain pouvoir, la royauté.* C'est pourquoi au lieu de *votre Majesté*, on a dit quelquefois, votre Empire, *vestrum Imperium.* Auguste ne s'est pourtant jamais attribué ce titre, il a souffert seulement qu'on le lui donnat. Pline loue Trajan de s'être contenté de celui de *Grandeur*, & traite fort mal les Princes qui ont affecté celui de *Majesté.* Mais pour moi je trouve que ce n'est pas une grande louange à Trajan d'avoir refusé un honneur que l'on deferoit à un Préteur, à un Consul, & à un Edile; & Pline me paroît avoir été ce jour-là de trop mauvaise humeur. Le titre de *Majesté* est le moins flateur & le moins menteur que l'on pouvoit donner aux Rois; c'étoit rendre à Cesar ce qui étoit dû à Cesar. Aussi ne s'en contenta-t'on pas longtems, & la flaterie jointe à une grossiereté vraiment Gothique, inventa bientôt les vains & faux titres de *votre Serenité*, *votre Tranquillité*, *votre Douceur*, *votre Eternité*, *votre Clémence*, que l'on donnoit aux Princes qui n'étoient presque jamais rien moins que ce qu'on les apelloit. Nous avons encheri sur la grossiereté de ces siecles barbares, en prodiguant le plus souvent à des gens sans naissance & sans merite, les magnifiques titres d'Excellence, Eminence, Grandeur, &c. qui dans les premiers tems auroient suffi à payer la vertu la plus éclatante & la plus solide.

260 *Sedulitas autem*] *Sedulitas*, l'empressement que l'on fait paroître pour quelqu'un, ou en le louant, ou en lui rendant quelque service que ce puisse être.

Stultè quem diligit] C'est aimer sotement quelqu'un que de vouloir faire pour lui des choses qui passent nos forces, & qui doivent lui faire honte au lieu de lui faire honneur.

Urget] Accable, fatigue.

261 *Præcipuè cùm se numeris commendat*] Il n'y a rien qui soit si fort à charge à un honnête homme qu'un méchant Poëte qui s'opiniâtre à le louer.

262 *Discit enim citiùs*] Cela est géneral; le public prend bien plus garde aux méchans endroits d'un poëme qu'aux autres; ce qu'il y a de mauvais l'empêche de voir ce qu'il peut y avoir de bon.

264 *Nil moror officium quod me gravat*] Torrentius a cru qu'Horace fait parler ici Auguste. Mais cela me paroît trop forcé, & même trop fade. Assurément c'est Horace qui parle, & cela est assez plaisant, qu'en écrivant à Auguste, il parle de lui-même, comme s'il étoit homme à meriter des statues, & à devenir le Heros d'un poëme.

265 *Proponi cereus usquam*] C'est le mot *usquam*, nulle part, qui fait la plaisanterie. Horace pouvoit avoir sa statue dans la bibliotheque d'Apollon; car c'étoit un honneur qu'on faisoit aux grands Poëtes. Mais il dit qu'il ne voudroit en avoir nulle part, ni dans les lieux publics, ni dans les salles, ni dans les temples mêmes.

268 *Capsâ porrectus apertâ*] Car on portoit vendre tous ces papiers inutiles dans des caisses découvertes.

In vicum vendentem thus & odores] Il designe le quartier des marchands droguistes & parfumeurs qui étoit apellé par cette raison *vicus Thurarius.* Il étoit au pied du mont Capi-

doient à mes desirs. Mais des vers médiocres ne sont point proportionnés à une grandeur & à une majesté comme la vôtre, & ma modestie m'empêche de tenter des efforts qui sont au-dessus de moi. D'ailleurs je sais que nos empressemens, quand ils sont témeraires & trop hardis, ne font que chagriner & accabler ceux que nous aimons & que nous voulons follement obliger, & surtout quand nous cherchons à les témoigner, & à faire valoir notre zele par des vers. Car on aprend bien plutôt & on retient bien plus volontiers les choses dont on se moque, que celles qu'on aprouve & qu'on admire. Franchement on ne m'obligeroit pas de me rendre des devoirs qui m'importuneroient; je ne souhaiterois point de me voir en cire pour être defiguré, & je ne voudrois pas qu'on m'embellit par des vers mal faits, de peur qu'étendu tout de mon

tulin, & aboutissoit d'un côté à la grande place, & de l'autre au Velabre. C'est un chemin bien frayé, & connu depuis longtems aux méchans ouvrages, que celui des beurrieres & de l'épicier.

270 *Amicitur*] Est envelopé, *habillé*, car c'est ainsi que Catulle s'exprime en parlant des Annales de Volusius:

Et laxas scombris sæpè dabunt tunicas,

Elles fourniront aux poissons des habits fort amples.

Ce que Martial a imité.

Ne toga cordylis, ne penula desit olivis.

Afin que les habits ne manquent ni aux poissons, ni aux olives.

NOTES SUR L'EPITRE I. LIV. II.

COMME il est fait mention dans cette piece des honneurs divins deferés à Auguste en 726. de la souveraine autorité qu'il reçut du Sénat en 727. de la reduction des Parthes en 734 des loix qu'il fit pour la reformation des mœurs en 736 du Poëme seculaire qui fut chanté en 737. des exploits de Tibere & de Drusus contre les Noriques, les Dalmates, les Pannoniens, les Germains & les Daces en 739. 742. 743. & au commencement de 744. & de la clôture du temple de Janus à la fin du printems, ou au commencement de l'été de cette derniere année, le P. Sanadon juge qu'Horace composa cet ouvrage au plutôt cette année-là, à l'âge de cinquante-cinq ans, c'est-à-dire deux ans avant sa mort.

8 *Condunt*] Un manuscrit porte *formant*, & le P. S. a employé cette leçon, après M. Cuningam.

16 *Nomen*] Le P. S comme M. Bentlei lit *numen*, que l'on trouve dans trois manuscrits, & que deux autres Editeurs ont reçu dans le texte.

18 *Hic*] On trouve dans un manuscrit *hoc*, & l'explication des deux Scholiastes, *in hoc uno*, *in hac unâ re sapiens*, est une marque qu'ils ont trouvé dans leurs exemplaires cette leçon, que le P. S. a employée.

28 *Græcorum*] Le P. S. lit *Graiorum* après trois manuscrits & deux excellentes éditions.

31 *Oleam*] Le P. S, a suivi ici M. Bentlei, en lisant *oleâ*, qui est beaucoup plus élégant: & il y faut raporter *in* comme à *nuce*.

41 *Veteresne Poëtas*] Le P. S. a mis *veteresne probosque*. Horace, comme il le remarque, ne parle pas plus en cet endroit des ouvrages en vers que des ouvrages en prose. Il met de ce nombre les traités des Rois, les rituels, & les loix des douze tables, qui certainement n'étoient rien moins que des poësies: & de peur qu'on s'y méprenne, il a affecté de se servir souvent de termes géneraux, qui renferment toute sorte de composition. La leçon ordinaire defigure même le texte par la consonance desagréable de *poëtas* avec *ætas*. M. Bentlei ajoute, que cette leçon rend la pensée imparfaite, que dans le premier membre il est seulement parlé des anciens, *veteres*, sans parler de l'estime qu'ils meritent; & que dans le second on ne se contente pas de parler des nouveaux, *præsens ætas*, mais on dit encore que leurs ouvrages sont méprisables, *respuat*. Il doit se trouver ici la même oposition, & il n'est pas naturel qu'Horace ait mis *veteres* tout seul, après avoir dit auparavant *inter perfectos veteresque*, *inter viles atque novos est vetus atque probus*. D'ailleurs le P. S. lit *respuat* au vers suivant, comme le por-

Deferar in vicum vendentem thus & odores,
Et piper, & quicquid chartis amicitur ineptis.

AD

portent les meilleurs manuſcrits & les éditions les plus correctes.

46 *Demo etiam unum*] Le P. S. a encore ſuivi ici M. Bentlei qui a lu *demo & item unum*, que l'on trouve dans huit manuſcrits, & dans deux autres éditions.

48 *Ad faſtos*] Les plus anciennes copies & trois excellentes éditions portent *in faſtos*, & c'eſt la leçon du P.S.

50 *Ennius & ſapiens*] Porphirion, dit le P.S. a fort bien vu que ces paroles ſont à l'avantage d'Ennius, & qu'il faut par conſéquent les mettre dans la bouche d'un partiſan outré de l'antiquité. Je ne ſais, ajoute ce Pere, pourquoi M. Dacier s'eſt écarté de cette explication, qui eſt naturelle & la ſeule vraie.

53 *Nevius in manibus non eſt* &c.] Le P.S. a mis:

Nævius in manibus non eſt? Non mentibus hæret
Penè recens?

Cette leçon, & cette ponctuation ſont celles de M. Bentlei & de M. Cuningam.

67 *Credit*] Un manuſcrit a conſervé *cedit*, & le P.S. l'a adopté, après deux habiles Commentateurs. Il s'agit de réduire un homme entêté de l'antiquite, remarque le P. S. & *credit* ne marque point cet aveu que la complaiſance arrache.

69 *Delendaque carmina Livî*] Le P.S. a ſuivi M. Bentlei en liſant *delendave carmina Lævi*, que porte un celebre manuſcrit. *Livius Andronicus*, comme l'a fort bien remarqué M. Bentlei, ne ſert que d'époque ſept vers plus haut, & ne doit pas être mis au nombre des Poëtes qui ſe ſoutenoient avec honneur ſur la ſcene. Lévius fut un Poëte ancien, mais plus récent que Livius Andronicus.

75 *Venditque*] Le P. S. a mis *venitque* après le manuſcrit dont il a été parlé ſur le v. 69. & M Bentlei.

85 *Imberbes*] Les manuſcrits de Cruquius & deux excellentes éditions ont conſervé *imberbi*, & le P. S. a employé cette leçon.

102 *Hoc paces habuere bonæ*] Chariſius, Diomede & Phocas ſe ſont groſſierement trompés, quand ils ont décidé que *pax* n'a point de pluriel. Horace a déja dit Epit. III. Liv. I. *Bella quis & paces*. On trouve encore dans Plaute *pacibus perfectis*, & *paces*, auſſi bien que dans Lucrece & dans Salluſte.

112 *Prius orto ſole*] Ceci n'eſt point dit en raillant, comme le remarque le P. S. Horace étoit pareſ-

ſeux



mon long dans une même caiſſe avec mon Poëte, je ne fuſſe bientôt porté dans le quartier où l'on vend l'encens, le poivre, les parfums, & toutes les autres drogues qu'on envelope dans les Livres inutiles & impertinens.

A

ſeux & ſe levoit aſſez tard; cela eſt vrai; mais il liſoit, compoſoit & écrivoit ordinairement dans ſon lit, avant que de ſe lever.

115 *Quod medicorum &c.*] Le P. S. a adopté la conjecture de M. Bentlei, & il a mis *quod melicorum eſt, promittunt melici.* Horace vient de parler des Medecins, dit le P. S. A quoi bon dire la même choſe d'une autre façon? *Melici*, ajoute-t-il, ſe prend ici en géneral pour des muſiciens, & ce mot eſt de Ciceron, de Lucrece, d'Aulugelle & d'Auſone.

137 *Locupletat*] Le P. S lit *locupletem.* M. Dacier, dit il, a mis *locupletat*; mais il faut croire que c'eſt une inattention.

142 *Cum ſociis operum & pueris*] Un grand nombre des manuſcrits portent *cum ſociis operum pueris*, & le P. S. a reçu cette leçon après M. Bentlei. Elle ſe trouve auſſi dans les anciennes éditions, & dans trois ou quatre autres plus récentes, mais des meilleures.

145 *Inventa*] Le P. S. lit *invecta.* Huit de nos plus habiles critiques, dit-il, ont reformé le texte avant moi par le changement d'une ſeule lettre.

149 *Verti cœpit*] Le P. S. a mis *cœpit verti*, après un grand nombre de manuſcrits, les anciennes éditions & quatre autres plus récentes, mais des meilleures.

167 *In ſcriptis*] On trouve dans les plus anciens manuſcripts *inſcitè*, & le P. S. a employé ce mot, que les Scholiaſtes ont rendu par *ſtultè.*

173 *Dorſennus*] Le P. S. lit *Doſſennus*, comme portent les manuſcrits.

216 *Curam redde brevem*] On trouve dans un excellent manuſcrit *curam impende brevem*, & le P. S. qui l'a employé après deux Critiques, convainc ici M. Dacier d'avoir contredit lui même ſa déciſion, en traduiſant ce paſſage dans un ſens different de la leçon qu'il a ſuivie, comme montre auſſi M. Bentlei, qui de plus a renverſé entierement cette leçon, & décidé que les explications que M. Dacier en donne, ſont pitoyables & ne meritent pas d'être refutées.

252 *Arces montibus impoſitas*] M. Dacier, dit le P. S. a trouvé dans un paſſage de Florus que Druſus mit des garniſons le long de la Meuſe, de l'Elbe & du Weſer, & il a ſupoſé que tout cela étoit fait en 743. où il prétend que cette Epitre fut compoſée. Mais ce ſavant Critique, ajoute-t'il, n'a pas fait reflexion que ce jeune Prince ne paſſa la Weſer & ne s'avança vers l'Elbe qu'en 745. & que Florus a ramaſſé dans le Paſſage qu'il cite les actions de trois ou quatre années.



AD JULIUM FLORUM.

EPISTOLA II.

FLORE, *bono claroque fidelis amice Neroni,*
Si quis fortè velit puerum tibi vendere, natum
Tibure vel Gabiis : & tecum sic agat : Hic &
Candidus, & talos à vertice pulcer ad imos,
Fiet eritque tuus nummorum millibus octo:
Verna ministeriis ad nutus aptus heriles:
Litterulis Græcis imbutus, idoneus arti
Cuilibet: argillâ quidvis imitaberis udâ.
Quinetiam canet indoctum, sed dulce bibenti.
Multa fidem promissa levant, ubi pleniùs æquo
Laudat venales, qui vult extrudere merces.
Res urget me nulla: meo sum pauper in ære.
Nemo hoc mangonum faceret tibi. Non temerè à me
Quivis ferret idem. Semel hic cessavit: &, ut fit,
In scalis latuit metuens pendentis habenæ.

Des

JULIUS FLORUS, en partant pour suivre Tibere à l'expédition de la Pannonie, l'an de Rome 742. avoit prié Horace de lui écrire, & de lui envoyer des vers liriques. Horace s'en étoit excusé, & n'avoit jamais voulu lui rien promettre. L'année suivante, Florus lui écrivit pour se plaindre de son silence, & du peu de soin qu'il avoit de lui. Horace lui fait cette réponse pour se justifier, & pour lui faire voir l'injustice de ses plaintes. Il mêle à cette justification des railleries fort plaisantes sur les Poetes de son tems, dont il découvre l'orgueil, & les fades complaisances qu'ils avoient les uns pour les autres. Il joint à cela d'excellens préceptes pour la poesie, dont il fait voir les difficultés; ce qui lui donne lieu d'insinuer à Florus, qu'il vaut bien mieux s'apliquer à régler sa vie, qu'à ranger & à ajuster des mots. Et sur cela en faisant toujours semblant de ne parler qu'à soi-même, & de ne faire des reflexions que pour son propre usage, il trouve moyen de lui donner des avis salutaires contre ses emportemens, contre la crainte de la mort, contre son ambition, contre son avarice, contre sa superstition, & en géneral contre tous les vices ausquels Florus étoit le plus sujet, & qui troubloient tout le bonheur de sa vie; comme on l'a déja vu dans l'Ode XIV. du Livre II. & dans l'Epitre III. du Livre I. Heinsius ne s'est pas moins trompé sur cette Epitre que sur la précédente, & il n'en a connu ni la suite, ni le dessein. Horace avoit cinquante-six ans quand il l'écrivit. Et il paroît que c'est un de ses derniers ouvrages.

1 *Bono claroque*] *Bonus* en Latin est une épithete fort grave; elle marque non seulement un homme de bien, mais un vaillant homme; comme le Grec *ἀγαθὸς*, *bonus clarusque*, un vaillant homme, & qui est connu pour tel.

Fidelis amice] Florus avoit accompagné Tibere à toutes ses expéditions, en Arménie, dans les Gaules, dans la Dalmatie, &c.

3 *Hic & candidus*] Horace fait parler le marchand d'esclaves, & il ne faut pas douter que ce ne fût le langage ordinaire de ces gens là.

5 *Nummorum millibus octo*] Huit mille nummes faisoient justement mille livres de notre monnoie. C'étoit un prix assez modique pour un si bon valet. Il y en avoit qu'on vendoit quinze & vingt mille francs, & Rome en a vu acheter un trois cents mille écus.

6 *Verna*] On faisoit plus de cas des esclaves nés dans la maison des marchands-mêmes, que de ceux qu'ils avoient achetés. C'est pourquoi il dit ici *verna*.

7 *Literulis Græcis imbutus*] Il a quelque petite tein-

A JULIUS FLORUS.

EPITRE II.

JULIUS FLORUS, qui êtes le confident & le favori de Tibere, fameux par ses grands exploits, si quelqu'un vouloit vous vendre un jeune esclave né à Tibur ou à Gabies, & qu'il vous parlat ainsi: *Ce jeune garçon est beau, blanc, & sans tare depuis la tête jusqu'aux pieds; vous pouvez l'avoir pour huit mille sesterces. Il entend jusqu'au moindre coup d'oeil de son maître; il sait passablement le Grec; il est propre à tous les arts, vous en ferez ce que vous voudrez comme d'une cire molle, il chantera même, & quoique sans méthode, il ne laissera pas de vous divertir à table. Je sais bien que ce n'est pas le moyen dêtre cru, que de tant louer une marchandise dont on veut se defaire, mais j'ai à vous dire que je ne suis nullement pressé de vendre; si je suis pauvre, je ne dois rien. Il n'y a pas un seul marchand qui vous le donnât à si bon marché, & je me garderois bien de le donner à un autre. Il ne s'est jamais amusé qu'une seule fois, & comme cela arrive ordinairement, il se cacha de peur des étrivieres. Dépêchez, comptez-moi cette somme, si vous n'êtes pas rebuté d'un certain petit defaut que je ne vous garantis point; c'est qu'il est un peu sujet à s'enfuir.* Après tout cela, si vous ache-

teinture des Lettres Greques. Pour mieux vendre les esclaves, on avoit grand soin de leur aprendre les Lettres, & surtout les Lettres Greques; car le Grec étoit fort en usage parmi les Romains. On leur faisoit même quelquefois aprendre les exercices & la musique. Comme on l'a remarqué sur la Satire VI. du Livre II. Esope, Terence & Phedre sont d'assez beaux exemples de l'éducation qu'on donnoit aux esclaves.

Idoneus arti cuilibet] Il est propre à toutes sortes d'arts, vous en ferez un Grammairien, un Rhétoricien, un Philosophe, &c. C'est comme il a dit de Paulus Maximus dans l'Ode I. du Livre IV. *centum puer artium*, qui est instruit de tous les beaux arts. On peut voir là les Remarques.

8 *Argillâ quidvis imitaberis udâ*] C'est ce que nous disons, *vous en ferez ce que vous voudrez comme de la cire molle.* Ceux qui ont lu *imitabitur* en le raportant à l'esclave, pour dire qu'il feroit toutes sortes d'ouvrages avec de l'argile, lui donnent un très mauvais sens.

9 *Canet indoctum*] *Indoctum, antea non auditum, des choses nouvelles que l'on n'a point encore entenduës*, dit le vieux Commentateur, mais mal: *indoctum, grossierement, sans méthode.* Il n'a pas apris à chanter, mais il ne laissera pas de vous divertir a table.

10 *Multa fidem promissa levant*] On pouroit croire qu'Horace introduit ici Florus qui répond ceci au marchand. J'aime pourtant mieux que ce soit toujours le marchand qui parle.

Levant] *Minuunt*, affoiblissent, diminuent.

12 *Meo sum pauper in ære*] C'est la preuve de ce qu'il vient de dire, *res urget me nulla*, je ne suis point pressé de vendre, si je suis pauvre, dit il, je ne dois rien. * Comme Horace dit *meo sum in ære*; Ciceron a dit de même *in suis nummis versabatur.* En parlant du comédien Roscius: *Debebat? Imo in suis nummis versabatur.* *

14 *Semel hic cessavit*] Il s'étoit enfui. Mais pour adoucir la chose, le marchand dit qu'il s'étoit amusé, & qu'ensuite il s'étoit caché de peur du châtiment.

15 *In scalis latuit metuens pendentis habenæ*] Il faut faire ainsi la construction: *latuit metuens habenæ pendentis in scalis.* Il se cacha, craignant les étrivieres qui sont au bas de l'escalier. Pour intimider davantage les esclaves, & afin qu'ils eussent toujours le châtiment devant les yeux, on pendoit au bas de l'escalier les couroies dont on les fouettoit.

Des nummos excepta nihil te ſi fuga lædat:
Ille ferat pretium, pœnæ ſecurus, opinor.
Prudens emiſiſti vitioſum: dicta tibi eſt lex.
Inſequeris tamen hunc, & lite moraris iniquâ.
Dixi me pigrum proficiſcenti tibi, dixi
Talibus officiis propè mancum: ne mea ſævus
Jurgares ad te quod epiſtola nulla veniret.
Quid tum profeci, mecum facientia jura
Si tamen attentas? Quereris ſuper hoc etiam, quòd
Expectata tibi non mittam carmina mendax.
Luculli miles collecta viatica multis
Ærumnis, laſſus dum noctu ſtertit, ad aſſem
Perdiderat: poſt hoc vehemens lupus, & ſibi & hoſti
Iratus pariter, jejunis dentibus acer,
Præſidium regale loco dejecit ut aiunt,
Summè munito, & multarum divite rerum.
Clarus ob id factum, donis ornatur honeſtis.
Accipit & bis dena ſuper ſeſtertia nummûm.
Fortè ſub hoc tempus caſtellum evertere Prætor
Neſcio quod cupiens, hortari cepit eundem
Verbis, quæ timidè quoque poſſent addere mentem.
I, bonè, quò virtus tua te vocat: i pede fauſto,

Grandia

16 *Excepta nihil te ſi fuga lædat*] *Excepta fuga*, la fuite que j'excepte, & dont je ne ri..ns point. Car les marchands étoient obligés de déclarer à l'acheteur les vices qu'ils connoiſſoient à l'eſclave qu'ils vendoient, ou d'excepter expreſſément ce dont ils ne vouloient pas répondre. Autrement ils pouvoient être forcés de le reprendre, ou de reparer le dommage que l'eſclave avoit fait à ſon maitre, qui avoit contre eux *actionem redhibitoriam*, pendant l'eſpace de ſix mois.

17 *Ille ferat pretium*] C'eſt Horace qui parle.

Pœnæ ſecurus] Sans ſe ſoucier de la peine ordonnée par les Ediles, ou de reprendre l'eſclave en rendant le prix, ou de dédommager le maître

18 *Dicta tibi eſt lex*] *Lex* ne ſignifie pas ici la *loi*, mais la forme, la condition du traité de la vente qui a été faite. Et cette condition eſt expreſſément contenue dans ce vers:

Des nummos, excepta nihil te ſi fuga lædat.

Comptez l'argent, ſi vous n'êtes point rebuté par ce petit vice que j'excepte, c'eſt qu'il eſt ſujet à s'enfuir.

Varron a dit de même, *ob hoc in lege locationis fundi excipi ſolet. Dans la condition du traité de la ferme d'un fonds, on a accoutumé d'excepter, &c.* Et c'eſt ainſi qu'il faut expliquer ce mot dans ces titres de Caton, *lex oleæ legendæ, lex oleæ faciendæ, lex oleæ pendentis, lex vini pendentis*, & tous les autres de cette nature. C'eſt à-dire, *formule ou condition du traité pour donner les olives à cueillir, & l'huile à faire. Formule du traité pour vendre les olives ſur l'arbre, & le vin ſur le ſep.*

20 *Dixi me pigrum*] C'eſt l'aplication de ce qu'il vient de dire.

Proficiſcenti tibi] Quand vous partites pour ſuivre Tibere à l'expédition de la Pannonie.

21 *Talibus officiis*] A ces devoirs que la civilité & la curioſité ont inventés. Il parle d'écrire des Lettres.

22 *Quòd Epiſtola nulla veniret*] Un Auteur moderne a voulu inferer de ce vers qu'Horace n'avoit encore jamais écrit à Florus avant cette Epitre. Ce ſentiment ne merite pas d'être refuté.

23 *Mecum facientia jura*] Car, comme on dit, il n'y a dans les marchés que ce qu'on y met.

achetez l'esclave, n'est-il pas vrai que le marchand emporte surement son argent, & n'aprehende pas d'être obligé de vous le rendre? Vous avez acheté vous-même un esclave vicieux, le voyant & le sachant: on vous a dit les conditions. Cependant vous poursuivez le vendeur & vous lui faites un procès injuste. Voilà où j'en suis avec vous. Quand vous partites, je vous déclarai que j'étois extrêmement paresseux; je vous dis qu'il n'y avoit point d'homme moins propre que moi à ces sortes de devoirs, afin que vous ne puissiez me gronder de ce que je ne vous écrirois point. Qu'ai-je gagné par-là, si vous ne laissez pas de vouloir donner atteinte à un droit si bien établi? Vous vous plaignez de plus, que je ne vous ai pas envoyé des vers que vous attendiez. *Ne savez-vous pas l'histoire du soldat de Lucullus ?* Ce soldat avoit amassé quelqu'argent avec beaucoup de peines & de travaux. Une nuit qu'étant accablé de sommeil & de lassitude, il ronfloit de tout son coeur, on lui vola jusqu'au dernier sou. Après cette perte, devenu comme enragé contre l'ennemi & contre lui-même, la faim augmentant encore sa fureur, il chassa une garnison du Roi Tigrane d'un lieu extrêmement fortifié, & rempli de toutes sortes de richesses. Cette action l'ayant fait connoître, on lui fit les presens dont on honore la valeur, & on lui donna encore vingt grands sesterces. Il arriva par hasard dans le même tems que son Géneral voulut attaquer je ne sais quel château. Il s'adressa à notre homme, & commença à l'exhorter par des paroles qui auroient pu donner du courage même à un poltron. Allez, mon ami, lui dit-il, allez où votre vertu vous apelle; que la

met. Je vous avois dit que je n'étois point du tout propre à écrire des Lettres. Vous vous plaignez de ce que je ne vous ai pas écrit, mais vous avez tort.

25 *Carmina*] Quand Horace met *carmen* & *carmina* tout seul, il parle de ses Odes, de ses vers liriques.

29 *Luculli miles*] Horace ne parle que d'un soldat seul. On a eu tort de croire qu'il avoit dit *miles* pour *milites*. Plutarque au commencement de la Vie de Pelopidas, raporte une pareille histoire d'un soldat d'Antigonus. Ce soldat pour abréger l'ennui d'une santé fort infirme s'exposoit aux plus grands perils. Mais après qu'il fut gueri par les soins de son Géneral, il devint meilleur ménager d'une vie qui lui étoit devenue plus agréable.

Collecta viatica] *Viaticum*, ἐφόδιον signifie proprement l'argent que l'on a pour la dépense d'un voyage. Mais il se prend aussi pour toute sorte de provision d'argent & d'autres choses.

30 *Præsidium regale*] Une garnison d'une place de Tigrane ou de Mithridate.

31 *Summè munito & multarum divite rerum*] Je crois qu'il parle de Nisibis, ville de la Mesopotamie, dans laquelle Tigrane avoit mis ses tresors, avec une forte garnison sous le commandement de son frere. Cette place étoit environnée d'un double mur de brique fort épais, avec un fossé entre deux, fort large & fort profond.

32 *Donis ornatur honestis, accipit & bis dena*] Lucullus s'éloignoit en cette occasion de son naturel, car il étoit fort dur & fort avare; & comme Dion l'a remarqué, il ne savoit gagner les soldats ni par des récompenses d'honneur, ni par des largesses d'argent: *οὐ τιμῆς, οὐ χρημάτων μεταδόσει προσεταιρίσασθαι ἠπίστατο.*

33 *Bis dena sestertia*] Vingt grands sesterces, c'est à-dire vingt mille petits sesterces, qui font deux mille cinq cents livres de notre monnoie.

34 *Prætor*] Le Préteur, le Géneral, c'est-à-dire Lucullus.

36 *Addere mentem*] Cette expression est assez remarquable. *Mens* est ici pour le courage, la force, selon son origine Greque: car *mens* vient de *μένος*.

37 *I, bone, quò virtus tua te vocat*] Il falloit que l'occasion fût bien pressante; car ce n'étoit guere le caractere de Lucullus de parler si amiablement à ses

Grandia laturus meritorum præmio. Quid stas?
Post hæc ille catus, quantumvis rusticus, ibit,
Ibit eò quò vis, qui zonam perdidit, inquit.
Romæ nutriri mihi contigit, atque doceri,
Iratus Graiis quantum nocuisset Achilles.
Adjecere bonæ paulo plus artis Athenæ:
Scilicet ut possem curvo dignoscere rectum,
Atque inter sylvas Academi quærere verum.
Dura sed amovere loco me tempora grato,
Civilisque rudem belli tulit æstus in arma,
Cæsaris Augusti non responsura lacertis.
Unde simul primum me dimisere Philippi,
Decisis humilem pennis, inopemque paterni
Et laris & fundi, Paupertas impulit audax

Ut

ses soldats: au contraire sa dureté & sa fierté les révoltoient ordinairement contre lui, & les obligerent enfin à l'abandonner.

39 *Catus*] Fin, rusé. Terence, *confidens, catus.*

Quantumvis rusticus] Tout paysan, tout villageois qu'il étoit. Car c'est ce qui est admirable, qu'un paysan ait eu l'esprit de faire cette réponse. Le vieux Commentateur commence par ces mots la réponse du soldat: *Quantumvis rusticus, qui zonam perdidit, ibit eò.* Mais cela ne peut être soutenu; il n'y a ni sel, ni grace.

40 *Ibit eò quò vis, qui zonam perdidit*] Lampridius raporte un bon mot d'Alexandre Sévere, qui disoit: *Miles non timet nisi vestitus, armatus, calceatus & satur, & habens aliquid in zonula. Un soldat ne craint que quand il est bien vêtu, bien armé, bien chaussé, bien saoul, & qu'il a quelque argent dans sa ceinture.* Quand il est affamé, & qu'il n'a rien, il n'y a point d'action de desespoir dont il ne soit capable. *Mendicitas militaris ad omnem desperationem vocat armatum.* Anciennement on portoit son argent dans sa ceinture.

41 *Romæ nutriri mihi contigit*] Il se fait l'aplication de l'exemple qu'il a donné du soldat de Lucullus.

42 *Iratus Graiis quantum nocuisset Achilles*] Il aprit à Rome les maux que la colere d'Achille avoit faits aux Grecs, c'est-à-dire qu'il avoit lu à Rome chez ses maîtres l'Iliade d'Homere, par où les jeunes gens commençoient ordinairement leurs études; & cette coutume dura même longtems depuis la naissance du Christianisme, comme il est évident par ce passage de Théodoret, qu'Heinsius a raporté: Τούτων δὲ οἱ πλεῖστοι οὐδὲ τὴν μῆνιν ἴσασι, τὴν Ἀχιλλέως, ἐξ ἧς ἄρχεσθαι τῶν ἐλλογίμων μαθημάτων εἴωθε τὰ μειράκια. *La plupart ne savent pas même la colere d'Achille, par où les jeunes gens commencent l'étude des arts liberaux.* C'est-à-dire qu'ils n'ont pas même lu Homere. Saint Jerôme veut qu'on commence aussi par le Grec, & Quintilien, *quanquam Græcum esse priorem places.* Mais il faut se souvenir que le Latin est la langue naturelle des enfans dont ils parlent, & que ces enfans qu'ils vouloient faire commencer par le Grec, savoient déja plus de Latin que nous n'en savons quand nous sortons du collége.

43 *Adjecere bonæ paulò plus artis Athenæ*] Il n'avoit apris à Rome que les Lettres humaines; & il alla aprendre à Athenes la géometrie & la philosophie, qu'on enseignoit mieux-là qu'en lieu du monde. On ne sait pas précisément à quel âge Horace alla étudier à Athenes. Il y a de l'aparence que ce ne fut qu'à l'âge de vingt ou de vingt-un an, car son pere qui étoit lui-même son Gouverneur ne voulut le perdre de vue que quand il fut en âge de se conduire & de se preserver de la corruption qui régnoit alors. * Horace donne ici une grande preuve des soins que son pere prenoit de son éducation, & de la dépense qu'il faisoit pour lui. Après l'avoir fait fort bien élever à Rome il l'envoya à Athenes, comme les plus grands Seigneurs de Rome y envoyoient leurs enfans. *

44 *Curvo dignoscere rectum*] Lambin a raporté ce vers, comme le vers suivant, à la philosophie. Mais Horace parle assurément de la géometrie; où il est traité de lignes droites, & de lignes courbes. En philosophie on n'opose pas *curvum* à *rectum*; mais *pravum*. D'ailleurs la connoissance de la géometrie étoit absolument nécessaire à ceux qui vouloient étudier

la Fortune seconde seulement vos efforts, & soyez assuré que vous recevrez à votre retour une récompence proportionnée à ce grand service. Pourquoi tardez-vous ? A votre avis, que répondit à cela ce fin matois, tout paysan qu'il étoit ? Que celui qui à perdu sa bourse, dit-il, y aille tant qu'il lui plaira. *Voilà justement mon portrait.* J'ai eu le bonheur d'être élevé à Rome, & d'y aprendre combien de maux la colere d'Achille fit aux Grecs. La savante Athenes ajouta un peu plus d'art à cette éducation, & me mit en état de pouvoir distinguer une ligne droite d'avec une ligne courbe, & de chercher la verité dans les bois de l'Academie. Mais des tems fâcheux me tirerent d'un lieu si agréable, & les fureurs des guerres civiles me firent prendre les armes, & embrasser un parti qui n'étoit pas capable de resister longtems aux efforts d'Auguste. Après la deroute de notre armée dans les champs de Philippes, ma fortune étant renversée, tout mon patrimoine perdu, & mes ailes rognées, la Pauvreté, toujours hardie, me poussa à faire des vers. Mais presentement que

dier dans l'école de Platon, parcequ'elle accoutume l'esprit à la verité, & le rend capable de la philosophie la plus sublime. Voilà pourquoi tous ceux qui n'étoient pas Géometres étoient exclus de la République de ce Philosophe. Voyez le VII· Livre de sa Rép. Voilà donc la gradation des études d'Horace, les belles Lettres, la géometrie, la philosophie Académique. Et il est bon de remarquer avec quelle modestie il parle des progrès qu'il avoit faits dans cette étude de la géometrie.

45 *Atque inter sylvas Academi*] Les bois d'Academus. C'étoit un parc planté de toutes sortes de beaux arbres, & environné de temples, de portiques & de statues. Il apartenoit à un certain *Academus* ou *Echedemus*, qui le consacra. Platon y tint ensuite son école, & c'est de-là que les Philosophes de sa Secte furent apellés *Académiciens*. Cet Académus, que la posterité a mis au rang des Heros, vivoit du tems de Thesée. Ce fut lui qui découvrit à Castor & à Pollux le lieu où l'on avoit caché leur soeur. Longtems après, les Lacédémoniens, ayant brulé & pillé tout le pays Attique, épargnerent le parc de l'Académie, en faveur de cet Académus, & en reconnoissance du service qu'il leur avoit rendu.

Quærere verum] Il ne dit pas qu'il a apris dans l'Académie à trouver la verité, mais à la chercher. En effet les Académiciens ne se piquoient pas de trouver la verité, ils faisoient seulement profession de la chercher.

46 *Dura sed amovere loco me tempora grato*] Les guerres civiles, que produisit le meurtre de Cesar. Quand ce Prince fut tué, Horace, qui étoit alors dans sa vingt-deuxieme année, étudioit à Athenes. Brutus passant par-là huit ou neuf mois après pour aller en Macédoine, l'emmena avec lui, & beaucoup de jeunes gens de qualité qui y étudioient en même tems, comme le fils de Ciceron, le jeune Pompée, Varus.

47 *Belli rudem*] Horace n'avoit encore jamais servi quand Brutus l'emmena. Cependant on ne laissa pas de lui donner une charge considerable ; car on le fit Tribun de soldats. Ce qui marque qu'il y avoit une assez grande disette d'Officiers dans l'Armée de Brutus.

49 *Unde simul primum me dimisere Philippi*] Après la defaite de Brutus & de Cassius dans les champs de Philippes, où Horace prit la fuite comme les autres, & abandonna son bouclier, &c. Il fait ici un aveu sincere de son malheur, & de la misere qui l'avoit obligé à faire des vers ; & il le fait d'autant plus volontiers que cet aveu tourne à la gloire d'Auguste.

50 *Decisis humilem pennis*] Horace se compare d'ordinaire à un oiseau, comme quand il dit dans la derniere Epitre du Livre I.

Majores pennas nido extendisse loquêris.

Mot à mot, *tu diras que j'ai étendu mes ailes au delà de mon nid.*

On rogna les ailes à Horace à la bataille de Philippes, car il perdit la charge de Tribun ; & c'étoit voler bien haut pour Horace que d'être Tribun de soldats.

51 *Paupertas impulit audax ut versus facerem*] Horace fait entendre ici qu'il n'avoit point fait de vers avant la bataille de Philippes, c'est à-dire avant l'âge de vingt-quatre ans, car alors il fit l'Ode XXIV. du Liv. I. Mais il ne faut pas prendre ses paroles au pied

Ut versus facerem. Sed, quod non desit, habentem,
Quæ poterunt unquam sates expurgare cicutæ,
Ni melius dormire putem, quàm scribere versus?
Singula de nobis anni prædantur euntes:
Eripuere jocos, Venerem, convivia, ludum:
Tendunt extorquere poëmata. Quid faciam vis?
Denique non omnes eadem mirantur amantque:
Carmine tu gaudes, hic delectatur ïambis:
Ille Bioneis sermonibus, & sale nigro.
Tres mihi convivæ propè dissentire videntur,
Poscentes vario multum diversa palato.
Quid dem? quid non dem? Renuis tu quod jubet alter.
Quod petis, id sane est invisum acidumque duobus.
Præter cetera, me Romæ ne poëmata censes
Scribere posse, inter tot curas, totque labores?
Hic sponsum vocat, hic auditum scripta relictis
Omnibus officiis. Cubat hic in colle Quirini,

Hic

pied de la lettre & à la rigueur. Il veut dire simplement, qu'il ne s'étoit pas apliqué à la poësie comme à une profession qu'il voulût embrasser. Au lieu qu'après la defaite de Brutus, il prit ce parti, comme la seule ressource contre sa mauvaise fortune. Avant la bataille de Philippes, il paroît avoir fait contre Catius la Satire IV. du Livre II.

52 *Quod non desit*] C'est ce qu'il dit ailleurs, *quod satis est*, ce qui suffit.

53 *Quæ poterunt unquam satis expurgare cicutæ*] Ce passage a donné quelque peine aux Commentateurs, qui s'embarassent souvent de peu de chose. Lambin ne pouvant s'imaginer qu'on prît pour remede de la ciguë, qui est un poison, a voulu corriger le vers, & lire:

Quæ poterunt unquam satis expurgare cicyæ?

Cicyæ est un mot Grec, qui signifie proprement des *ventouses*, dont on se sert dans la medicine pour attirer le sang corrompu. Il en est assez parlé dans Hippocrate & dans Galien. Les Latins les apellent *cucurbitas*. On lit dans Juvénal, *ventosa cucurbita*. Voilà un remede bien sûr contre la fureur des vers, que l'aplication de ces ventouses, sur tout quand elles sont scarifiées! Mais pourquoi n'auroit on pas preparé la ciguë pour en tirer un remede refrigeratif, comme on en tire de l'opium? Pline dit formellement que la ciguë étoit d'un usage très considerable. *Cicuta quoque*, dit-il dans le chap. XIII. du XXV. Livre, *venenum est publica Atheniensium pœna invisa, ad multa tamen usus non omittendi. La ciguë, un des plus forts poisons, est l'odieux suplice des Athéniens; elle est pourtant en beaucoup de choses d'un usage qu'il ne faut pas mépriser.* On ne doit pas chercher ici d'autre finesse. Quoiqu'Horace parle de la ciguë, je n'ai pas laissé de mettre de l'hellébore dans la traduction, car il est plus connu.

55 *Singula de nobis anni*] Seconde raison qui l'empêche de faire des vers. C'est son âge. Il avoit alors cinquante-cinq ou cinquante-six ans; & il mourut deux ans après.

56 *Eripuere jocos*] *Joci*, les railleries, les jeux, en un mot tous les plaisirs qu'on trouve dans le commerce de la jeunesse.

Ludum] Il comprend sous ce mot tous les spectacles du théâtre & du Champ de Mars.

58 *Denique non omnes*] Troisieme raison qui l'empêche de faire des vers, la difference des goûts. Les uns veulent des vers liriques, les autres des vers ïambes, &c.

59 *Carmine tu gaudes*] *Carmen* n'est pas ici pour le poëme épique, car Horace n'avoit rien entrepris de semblable, & il dit ensuite:

Carmina compono, hic Elegos.

Carmen est donc pour les vers liriques.

60 *Ille Bioneis sermonibus*] Lambin prétend que ce Bion étoit le pere d'Aristophane. Je ne sais

où

que j'ai plus de bien qu'il ne m'en faut, ma folie ne feroit-elle pas à l'épreuve * de tout l'hellébore du monde, si je n'étois bien persuadé qu'il vaut mieux dormir que faire le métier de Poëte? D'ailleurs les années nous pillent en s'en allant, & emportent tous nos goûts & tous nos plaisirs l'un après l'autre. Elles m'ont déja ravi les jeux, l'amour, les festins & les divertissemens: presentement elles travaillent à m'arracher la passion que j'ai toujours eue pour la poësie. Que voulez-vous que j'y fasse? Enfin *ce qui me dégoûte encore plus que tout*, c'est que les hommes n'admirent & n'aiment pas tous la même chose. Vous aimez les vers liriques, celui-la aime les vers ïambes, & celui-ci ne peut lire que des Satires empoisonnées, comme celles de Bion. Il en est de cela comme d'un repas où trois conviés ont chacun le goût different, & veulent des choses toutes contraires. Que faut-il, ou que ne faut-il pas leur donner? Vous rejettez ce qu'un autre demande, & ce que vous demandez c'est ce que les deux autres ne peuvent souffrir. Par-dessus tout cela, pensez-vous que je puisse faire des vers à Rome au milieu de tant de fatigues & de soins? L'un me prie de l'aller cautionner; l'autre prétend que renonçant à toutes sortes de devoirs, j'aille entendre ses écrits. Celui-là demeure au mont Quirinal, & celui-

* De toute la ciguë.

où il a trouvé cela. Le pere d'Aristophane s'apelloit Philippe. Le Bion dont Horace parle (car il y a eu plusieurs Bions,) est celui qui fut surnommé le Boristhénite, & qui étoit Philosophe & Poete, mais Poëte si plein de fiel, qu'il n'épargnoit ni les hommes ni les Dieux. Il avoit écrit contre Homere. Plutarque parle de lui dans le Traité de la vengeance divine; & Ciceron raporte ce bon mot qu'il dit sur Agamemnon, qui dans son affliction s'arrachoit les cheveux: *Perinde stultissimum regem in luctu capillum sibi evellere, quasi calvitio mœror levaretur. Ce Roi insensé s'arrache les cheveux, comme si pour avoir la tête pelée on en sentoit moins sa douleur.*

65 *Præter cetera me Romæne Poëmata censes*] Quatrieme raison qui l'empêche de faire des vers, les embaras que l'on a à Rome, où la vie se passe dans des occupations chagrinantes, & même très souvent ruïneuses.

67 *Hic sponsum vocat*] L'un me prie d'aller répondre pour lui, de le cautionner. On peut voir ce qui a été dit sur la Satire VI. du Livre II. *Romæ sponsorem me rapis. Quand je suis à Rome, vous ne manquez pas de m'entrainer au palais, afin que je sois caution.* Il y a sur cela un passage d'Ovide, où l'on a fait une faute bien grossiere. Ce Poëte dans l'Eleg. XIII. du I. Liv. des Amours dit à l'Aurore.

Atque eadem sponsum consulti ante atria mittis,
Unius ut verbi grandia damna ferat.

Qui croiroit que des Commentateurs ayent pu s'imaginer que *sponsum* est là pour *mari*: au lieu qu'il est comme dans Horace le supin de *spondeo*. Dès que vous paroissez, dit Ovide à l'Aurore, vous envoyez les gens cautionner devant la porte du Jurisconsulte, afin que l'on s'attire un grand dommage par un seul mot.

Hic auditum scripta] La plupart des Poëtes de ce tems-là aimoient fort à lire leurs ouvrages en public, & c'étoit une des grandes incommodités de Rome; il en a été assez parlé ailleurs.

68 *Cubat hic in colle Quirini*] *Cubat, couche*, ne signifie pas ici *ægrotat*, est malade, mais *manet*, habite, demeure; comme dans la Satire IX. du Livre I.

- - - quendam volo visere non tibi notum.
Trans Tiberim longè cubat is, propè Cæsaris hortos.

Je vais voir un de mes amis que vous ne connoissez pas: il loge fort loin d'ici, au de-là du Tibre près des jardins de Cesar.

In colle Quirini] Le mont Quirinal, à une des extrémités de Rome, du côté de la porte Colline, aujourd'hui *Monte Cavallo*, ainsi apellé, à cause de deux chevaux de marbre qu'on y voit, & qu'on dit être de Phidias & de Praxitele.

Hic extremo in Aventino: visendus uterque:
Intervalla vides humanè commoda. Verùm
Puræ sunt plateæ, nihil ut meditantibus obstet.
Festinat calidus mulis gerulisque redemptor:
Torquet nunc lapidem, nunc ingens machina tignum:
Tristia robustis luctantur funera plaustris:
Hac rabiosa fugit canis, hac lutulenta ruit sus.
I nunc, & versus tecum meditare canoros.
Scriptorum chorus omnis amat nemus, & fugit urbes
Rite cliens Bacchi, somno gaudentis & umbrâ:
Tu me inter strepitus nocturnos atque diurnos
Vis canere, & contracta sequi vestigia vatum?
Ingenium, sibi quod vacuas desumsit Athenas,
Et studiis annos septem dedit, insenuitque
Libris & curis, statuâ taciturnius exit
Plerumque, & risu populum quatit: hic ego rerum

Flucti-

69 *Hic extremo in Aventino*] Le mont Aventin, à l'autre extrémité de Rome, du côté du Tibre. Il s'étend depuis la porte *Trigemina* jusques à la porte Capene. C'est pourquoi Horace, pour marquer une plus grande distance, dit, *extremo in Aventino*, tout au bout de l'Aventin.

70 *Intervalla vides humanè commoda*] Heinsius explique ce passage d'une maniere fort nouvelle. Il veut qu'Horace dise, *intervalla vides*, vous voyez la distance: & que Florus ou un autre réponde, *humanè, commoda. Fort bien, elle est très commode.* Car ajoute-t-il, *humanè* est un terme dont on se sert pour aprouver, comme *rectè, benignè*, ναιχὶ, καλῶς. Mais Heinsius se trompe, *humanè* seul, comme *benignè*, est le terme, non pas d'un homme qui aprouve, mais d'un homme qui remercie. Il ne faut nullement séparer ces mots, *intervalla vides humanè commoda. Vous voyez une distance assez commode.* C'est une ironie. Car pour aller du mont Quirinal au mont Aventin, il falloit traverser tout Rome, & aller du sixieme au treizieme quartier.

Verum puræ sunt plateæ] C'est une objection qu'il se fait lui-même, ou qu'il se fait faire par Florus. *Il est vrai, il y a loin du mont Quirinal au mont Aventin, mais au moins le chemin est beau, & il n'y a point d'embaras dans les rues. Puræ plateæ*, des places libres, où il n'y a nul embaras, comme dans Varron, *loca pura: campus purus*, dans Virgile; & dans Tite-Live, *puro ac patenti campo dimicare*.

72 *Festinat calidus*] Réponse à l'objection. Il décrit tous les embaras des rues de Rome.

73 *Torquet nunc lapidem, nunc ingens machina tignum*] Il parle des poulies dont on se sert pour élever les grosses pierres & les poutres. Le mot *torquet* marque le bruit que font ces machines en élevant ces gros fardeaux.

74 *Tristia robustis luctantur funera plaustris*] Horace a déja parlé ailleurs de l'embaras que causoit à Rome la rencontre des convois funebres & des chartiers. C'est dans la Satire sixieme du Livre premier:

- - - - at hic si plaustra ducenta
Concurrantque foro tria funera, magna sonabit,
Cornua quod vincatque tubas.

Mais au moins celui-ci, s'il donne dans l'embaras de deux cents chartiers, & de trois convois funebres, il se fera entendre par dessus les chartiers, les trompetes & les cornets.

75 *Hac rabiosa fugit canis*] Ausone a imité cet endroit dans une de ses Lettres:

Sus lutulenta fugit, rabidus canis impete sævo
Et impares plaustris boves.

78 *Rite cliens Bacchi*] Car Bacchus étoit aussi le Dieu des Poëtes, & c'est pourquoi un des sommets du Parnasse lui étoit consacré. *Ritè* est un terme de religion.

80 *Et*

celui-ci à l'extremité de l'Aventin; il faut rendre visite à l'un & à l'autre. Voilà une distance assez commode. Mais les rues sont libres, me direz-vous, & rien n'empêche qu'on n'y puisse méditer en chemin faisant. *Fort bien.* Ici vous voyez passer à grand'hâte un entrepreneur fort échauffé, suivi de mulets & de manoeuvres. Là vous trouvez une machine épouvantable, qui éleve en gémissant, une grosse pierre, ou une poutre énorme. *Plus loin* vous donnez dans dix enterremens qui disputent le passage à vingt robustes chartiers. *Avez-vous franchi ces obstacles?* Il faut se retirer devant un chien enragé qui fuit, & faire place à des cochons pleins de boue. Allez presentement, & au milieu de ces embaras, composez de beaux vers. Les Poëtes cherchent les bois, & fuyent les villes, religieux sectateurs de Bacchus, qui n'aime que l'ombre & le sommeil. Quoi, vous voudriez que je fisse des vers au milieu du bruit & du tumulte qu'on entend ici nuit & jour; & que dans cette cohüe je tâchasse de marcher sur les traces presque effacées des Anciens? Un homme d'esprit, qui a choisi pour sa retraite le tranquile séjour d'Athenes, qui a employé sept années entieres à étudier les Philosophes, qui n'a fait que méditer, & qui a vieilli sur ses Livres, sort dans les rues souvent plus taciturne qu'une statue, & il fait tou-

80 *Et contracta sequi vestigia vatum*] Le vieux Commentateur a lu *contacta*; & Torrentius aprouve cette leçon; mais il me paroît qu'elqu'elle est vicieuse, & qu'elle ne peut faire aucun sens qui soit bon. Les explications qu'on lui donne, sont insoutenables. Qui a jamais ouï parler qu'on dise *contacta sequi vestigia*, pour dire suivre pas à pas? cela n'est pas Latin. *Contracta vestigia* sont proprement des traces obscures, à demi effacées, qui est toujours difficile de voir, & plus encore dans le desordre & la confusion qui regnoient à Rome. * M. Bentlei n'a pas été touché de ces raisons, & il corrige *non tacta.* *

81 *Ingenium sibi quod vacuas desumpsit Athenas*] On s'est trompé à ce passage, & personne, que je sache, n'a fait voir la liaison ni le raport qu'il a avec ce qui précede. On a objecté à Horace qu'on peut fort bien faire des vers à Rome en allant par les rues:

Puræ sunt plateæ nihil ut meditantibus obstet.

Horace ne se contente pas d'avoir fait voir la fausseté de cette opinion, il veut aussi en montrer le ridicule. Et c'est ce qu'il fait ici par une comparaison fort juste: Car, dit il, puisque dans Athenes même, qui est une ville deserte & oisive, un homme d'esprit qui y a fait toutes ses études, qui a employé sept années à faire comme un cours de philosophie, & qui s'est entierement dévoué à l'étude & à la méditation, ne laisse pas de faire rire le peuple quand il sort dans les rues tout pensif & plongé dans la méditation, comment voudriez-vous que je fisse la même chose à Rome? N'auroit-on pas beaucoup plus de raison de se moquer de moi? Horace dit *ingenium, un homme d'esprit,* pour rendre sa cause meilleure: car si un homme d'esprit ne se sauvoit pas de ce ridicule dans Athene même, ou il y avoit peu de monde, & qui étoit le séjour de l'oisiveté, comment Horace l'auroit-il évité dans Rome, si differente d'Athenes?

Vacuas Athenas] *Athenes vuide*, c'est-à-dire peu peuplée, & où regnent le repos & l'oisiveté.

82 *Et studiis annos septem dedit*] Et qui a employé à ses études sept années dans l'école. Soit que ce fût le tems que l'on y donnoit d'ordinaire, ou qu'Horace ait mis sept années pour un longtems.

83 *Statuâ taciturnius exit plerumque*] Cela étoit bien plus pardonnable à un homme qui avoit fait là toutes ses études; car c'étoit une marque qu'il avoit pris uniquement le parti des Lettres, & qu'il ne vouloit jamais faire d'autre métier.

84 *Et risu populum quatit*] C'est une façon de parler assez étrange: *Il frape le peuple par le ris*, pour dire qu'il force le peuple à rire, qu'il fait rire sans qu'on puisse s'en empêcher.

Hic ego rerum fluctibus in mediis] Voilà une oposition très sensible. Athenes est une ville consacrée à l'étude & au repos; cependant on ne laisse pas de s'y moquer d'un homme d'esprit qui médite dans les rues. Ne serois-je donc pas beaucoup plus ridicule, si je faisois la même chose à Rome,

Fluctibus in mediis, & tempestatibus urbis,
Verba lyræ motura sonum connectere dignei ?
Frater erat Romæ consulti rhetor: ut alter
Alterius sermone meros audiret honores :
Gracchus ut hic illi foret, huic ut Mutius ille.
Quî minus argutos vexat furor iste Poëtas?
Carmina compono, hic elegos: mirabile visu,
Cœlatumque novem Musis opus. Aspice primum,
Quanto cum fastu, quanto molimine circum
Spectemus vacuam Romanis vatibus ædem.

Mox

me, qui est une ville pleine de mouvement & de bruit, & où on ne connoît & n'estime que la vie active.

87 *Frater erat Romæ consulti Rhetor, ut alter*] Heinsius s'étonne ici que tant de savans hommes, qui ont travaillé sur Horace, ne se soient pas aperçus que les cinquante-six vers suivans n'ont aucune liaison avec ce qui précede, qu'ils en sont entierement détachés, & qu'ils doivent être rejettés ailleurs, où il leur a trouvé une place plus naturelle & plus commode. *Que le Lecteur sache*, dit il, *que jamais Apollon n'a rien dit de plus vrai.* C'est un méchant moyen pour être cru, que de prononcer des oracles, il y a trop longtems qu'on n'y croit plus, & il seroit bien mal-aisé de leur redonner dans notre esprit l'autorité qu'ils ont perdue. Ce ne sera pas au moins pour cette fois: car bien loin que ces vers ne soient pas ici dans leur place, on ne sauroit leur en donner aucune autre où ils ne soient entierement étrangers. Ce que dit Heinsius, qu'il ne comprend pas comment & sur quelle occasion Horace se jette ici sur la poësie & sur les Poetes, est entierement frivole. Horace s'excuse à Florus de ce qu'il ne fait plus de vers, il en a déja donné quatre raisons, en voici une cinquieme, qu'il tire des sotes manieres des Poëtes, & des fades louanges qu'ils se donnoient les uns aux autres. Ce qui lui donne lieu d'en faire une satire fort agréable, qui commence par une comparaison que lui fournissent deux ridicules freres, un Jurisconsulte, & un Orateur, qui s'encensoient l'un l'autre éternellement, comme les ignorans ont toujours fait. C'est sur cela même que Varron fit une Satire qu'il apelle, *mutua muli scabunt :* Les mulets se gratent entre eux : & comme nous disons, *un âne grate l'autre.* * M. Bentlei n'a fait ici qu'étendre ma Remarque. Et je le remercie de l'avoir trouvée assez bonne pour se l'aproprier. *

* *Ut alter*] Cette construction a choqué le savant Heinsius qui l'a trouvée embarassée, inintelligible & hors de l'usage commun. Et il a cru le passage defectueux. Le savant M. Bentlei est entré dans son sentiment, & il a cru qu'il falloit lire *pactus erat Romæ consulto Rhetor.* Ce qui est insuportable. Car a-t-on jamais dit *pactus sum tibi?* Et que deviendra ce qu'Horace nous dit que ce Rhéteur & ce Jurisconsulte étoient freres? de quel droit en faire deux étrangers ? D'ailleurs il est ridicule, de prétendre que les louanges que ces deux hommes se donnoient étoient l'effet d'un pacte fait entre eux. Pour moi je trouve que la construction de ce vers bien faite ne laisse aucune difficulté. *Erat Romæ rhetor frater consulti, ut alter,* &c. *ut* c'est pour *ita ut.* *Il y avoit à Rome un Orateur qui étoit frere d'un Jurisconsulte, de maniere que* &c. Qu'y a-t-il là de si étrange qu'il faille defigurer un texte & faire deux étrangers de deux freres qui étoient si unis ? *

89 *Gracchus ut hic illi foret*] Le Jurisconsulte apelloit son frere l'Orateur *Gracchus.* Il y avoit eu deux grands Orateurs de ce nom, Tiberius & Caïus, tous deux fils de cette celebre Cornelie fille de Scipion. Tibere étoit doux & posé. Caïus étoit véhément & fort. Tibere avoit un stile simple & pur; & Caïus un stile noble & figuré. C'est pourquoi celui ci étoit estimé plus grand Orateur que son frere, & l'on étoit persuadé qu'il n'auroit point eu d'égal en éloquence, s'il avoit vécu plus longtems. Voici le jugement qu'on fait de lui dans le Brutus de Ciceron: *Grandis est verbis, sapiens sententiis, genere toto gravis: manus extrema non accessit operibus ejus, præclarè inchoata multa, perfecta non planè.* *Il est grand & sublime dans ses expressions, sage dans ses sentences, grave en tout genre; mais il n'a point mis la derniere main à ses ouvrages. On y trouve beaucoup d'ébauches merveilleuses, & peu de choses portées à leur perfection.*
* M. Bentlei a une si furieuse démangeaison de tout chan-

chan.

toujours rire le peuple. Puis donc qu'on se moque de ce vieux rêveur à Athenes, comment voulez-vous que je joue le même personnage à Rome, & qu'au milieu des tempêtes, qui agitent cette grande ville, je tâche d'ajuster des paroles qu'on puisse chanter sur la lire? Il y avoit ici autrefois deux freres, un Jurisconsulte, & un Rheteur. Ils avoient si bonne opinion l'un de l'autre, qu'ils se donnoient à l'envi les éloges les plus pompeux. Le Jurisconsulte apelloit le Rhéteur un second Gracchus; & le Rhéteur apelloit le Jurisconsulte un autre Mutius. Ne voit-on pas régner aujourd'hui cette même fureur parmi nos Poëtes? Moi je fais des Odes: celui-là fait des Elégies; & si nous en sommes crus, ce sont autant de merveilles, autant de chef-d'oeuvres de l'art, travaillés par les propres mains des neuf Muses. Suivez-nous, je vous prie, dans nos assemblées, & d'abord voyez avec quel faste & quel orgueil, avec quelle gravité affectée, & quel dédain nous tournons les yeux de tous côtés dans le temple d'Apollon, comme

changer, qu'il veut qu'on lise *Crassus* au lieu de *Gracchus.* *

Huic ut Mucius ille] L'Orateur apelloit son frere le Jurisconsulte Mucius, du nom de Publius Mucius, qui fut un des fondateurs du Droit civil, dont il laissa dix volumes. Ciceron parle de lui comme d'un des plus savans de Rome dans les loix & dans la coutume: *Legum & consuetudinis ejus quâ privati in civitate uterentur, peritus.*

91 *Mirabile visu*] Ce sont là les louanges que ces Poëtes se donnent les uns aux autres.

* 92 *Cælatumque novem Musis opus*] On ne peut rien voir de si mal imaginé que la correction que M. Bentlei a faite à ce passage & que l'explication qu'il lui donne. Il lit:

Sacratumque novem Musis opus aspice primùm.

Et il le raporte à *ædem*, voulant à toute force qu'Horace apelle la bibliotheque d'Apollon Palatin ou le temple *d'Hercule des Muses*, *opus sacratum novem Musis.* Quel malheur d'être si savant! Comment n'a t il point vu que par là il gâtoit toute la beauté & toute la force de ce passage? *

Aspice primùm] Horace mene Julius Florus dans la bibliotheque du temple d'Apollon, pour le rendre témoin des impertinences qui se faisoient dans ce rendez-vous ordinaire de tous les méchans Poëtes.

93 *Quanto molimine*] *Molimen* est ici une gravité pleine d'affectation & de mépris.

Circumspectemus vacuam Romanis vatibus ædem] Horace explique ici fort bien la pensée de ces Poëtes pleins de presomption & de vanité, qui en jettant les yeux tout autour de la bibliotheque d'Apollon d'une maniere dédaigneuse & mepritante, sembleient dire ouvertement que jusqu'à ce que leurs écrits fussent reçus dans cette bibliotheque, elle seroit toujours dépourvue de Poëtes Latins. Voilà le veritable portrait de nos méchans Poëtes, ils sont persuadés que leurs Ouvrages vont détrôner Homere, Sophocle, Horace & Virgile, & les chasser de nos cabinets. Je ne dirai rien ici de la nouvelle découverte de M. Masson, qui assure que je me suis trompé, & qu'Horace dit: *Voyez premierement avec quel faste, avec quelles peines nous cherchons par toute la ville quelque maison de grand Seigneur qui soit vuide où l'on veuille recevoir les Poëtes Romains, & entendre leurs ouvrages.* Cette étrange imagination a été assez refutée dans la réponse que j'ai faite à ce nouveau Censeur. * M. Bentlei a fortifié cette réponse par de nouvelles raisons très fortes, mais sans parler de ma Remarque. Je ne sais s'il apelle cela *sublegere* ou *surripere.* Je ne m'en plains point, au contraire je m'en felicite, car comme dit Horace Liv. I. Epit. VI. 45.

Exilis domus est ubi non & multa supersunt

- - - & prosunt furibus.

Le même M. Bentlei a mieux aimé suivre ici le vieux Commentateur Porphyrion & Heinsius qui ont expliqué cet *ædem vacuam*, *ædem vacantem*, *liberam*, *apertam vatibus Romanis*; un temple vuide pour y recevoir les Poetes Romains. *Romanis vatibus* n'est pas un ablatif, mais un datif. C'est ainsi que Saluste a dit *pro certo creditur Catilina, necato filio, vacuam domum scelestis nuptiis fecisse*, & Ciceron. Cat. I. 6. *Nuper cum morte superioris uxoris novis nuptiis domum vacuam fecisses.* Et j'avoue que ce sens là est fort bon. Il y a plus de sel dans l'autre. *

94 *Ædem*] C'est le temple d'Apollon Palatin, où Auguste avoit fait une belle bibliotheque, & où les

Mox etiam (si fortè vocat) sequere, & procul audi
Quid ferat, & quare sibi nectat uterque coronam.
Cædimur, & totidem plagis consumimus hostem,
Lento Samnites ad lumina prima duello.
Discedo Alcæus puncto illius: ille meo, quis?
Quis, nisi Callimachus? si plus adposcere visus,
Fit Mimnermus, & optivo cognomine crescit.
Multa fero, ut placem genus irritabile vatum,
Quum scribo, & supplex populi suffragia capto:
Idem, finitis studiis, & mente receptâ,
Obturem patulas impunè legentibus aures.
Ridentur mala qui componunt carmina: verùm
Gaudent scribentes, & se venerantur, & ultro,
Si taceas, laudant quicquid scripsêre, beati.
At qui legitimum cupiet fecisse poëma,

Cum

Juges établis par Auguste pour juger des ouvrages, tenoient leurs assemblées. Ceux qui ont cru qu'Horace parle ici du lieu qu'on apelloit *Athénée*, se sont fort trompés. Ils devoient se souvenir d'un passage d'Aurelius Victor, qui écrit formellement que cet *Athénée* ne fut bâti que par Hadrien.

95 *Mox etiam, si fortè vacas*] Il le prie d'avoir la patience d'entendre jusques au bout ce que ces Poëtes vont lire, & de voir par-là sur quel fondement ils se donnent des louanges si outrées.

Procul] Un peu à l'écart, sans être ni trop près, ni trop loin.

98 *Lento Samnites ad lumina prima duello*] Il compare ces méchans Poetes qui se donnoient tout le jour des louanges, aux Samnites, qui étoient une sorte de gladiateurs ainsi nommés, à cause de leurs armes. C'étoient les gladiateurs que les particuliers employoient d'ordinaire pour le spectacle de leurs festins. Tite-Live, *quod spectaculum inter epulas erat*. Et ils ne combatoient pas alors avec de veritables armes, mais avec des fleurets. Lucilius en parlant d'un certain Q. Velocius:

- - - Quamvis bonus ipse
Samnis in ludo, ac rudibus cuivis satis asper.

Quoiqu'il fût assez bon gladiateur Samnite dans la sale, & assez redoutable au fleuret.

Ces fausses armes faisoient d'un côté que leur combat duroit longtems, voilà pourquoi Horace a dit *lento duello*; & de l'autre, qu'ils se donnoient de grands coups sans se faire de veritables blessures; voilà pourquoi il a fort justement comparé les fausses louanges que ces Poetes se donnoient à l'envi, à ces coups sans effet que se portoient les gladiateurs. C'est, à mon avis, la veritable explication de ce passage.

Ad lumina prima] *Aux premiers flambeaux*, parceque l'on donnoit le spectacle de ces gladiateurs le soir pendant le souper.

99 *Discedo Alcæus puncto illius*] *Alcée*, ce grand Poete lirique, amant de Sapho; il en a été assez parlé sur la XIII. Ode du Livre II. Son stile ressembloit fort à celui d'Horace: car il étoit serré, noble, nombreux & châtié.

Puncto illius] *A son point*, c'est-à dire. *par son suffrage*, expression tirée de l'ancienne maniere dont on donnoit son suffrage dans les Comices, où l'on ne faisoit que marquer un point sur le nom de celui que l'on vouloit favoriser.

100 *Quis nisi Callimachus*] Le Poëte Callimaque de Cyrene, qui vivoit sous le regne de Ptolomée Philadelphe. Il avoit fait une infinité d'ouvrages, sur tout des himnes & des élégies. Il ne nous reste plus de lui qu'un petit nombre d'himnes, & quelques épigrammes. Il ne faut pas prendre ce passage d'Horace, comme s'il prétendoit encherir sur la louange que l'autre lui a donnée en l'apellant Alcée: ni tirer de là cette conséquence, qu'il mettoit Alcée après Callimaque; elle seroit fausse. Horace estimoit assurément Callimaque beaucoup moins qu'Alcée. Il donne seulement ce nom à ce Poete,

parce-

comme en disant qu'il n'y aura jamais de Poëte Latin dans ce temple, si nos écrits n'y sont consacrés. Ensuite, si vous en avez le loisir, prenez la peine d'écouter d'un peu loin ce que nous avons tous deux à lire, & sur quoi nous nous donnons l'un à l'autre des couronnes que nous meritons si peu. N'avez-vous jamais entendu parler des combats des gladiateurs Samnites, qui se batent aux flambeaux, & qui sans garder de mesures, se donnent des coups fourés? Voilà justement ce que nous faisons. Il me traite d'Alcée, & moi comment croyez-vous que je le traite? je le traite de Callimaque. S'il en demande davantage, je lui donne d'un Mimnerme, & je lui sers tous les plus grands noms à souhait. Quand je fais des vers, & que j'ai dessein de gagner par mes soumissions les suffrages du peuple, je porte mes poches pleines de ces grands noms, & fais bonne provision de louanges pour adoucir la nation colere des Poëtes. Mais sitôt que cette passion est finie, & que mon bon sens est revenu, je ferme hardiment l'oreille à tous ces liseurs outrés. On se moque de ceux qui font de méchans vers; mais ceux qui les font en sont charmés; ils s'admirent eux-mémes, & heureux au dernier point, ils donnent à tout ce qu'ils ont écrit, les louanges que vous leur avez refusées. Mais celui qui desirera d'avoir fait un poëme

parcequ'il faisoit des élégies, & que Callimaque étoit un des meilleurs Poetes élégiaques. Quintilien même nous aprend qu'il passoit pour le Roi de l'élégie: *Tunc & elegiam vacabit in manus sumere, cujus Princeps habetur Callimachus.* C'est lui que Properce imitoit particulierement:

Inter Callimachi sat erit placuisse libellos
Et cecinisse modis, purè Poëta, tuis.

C'est assez pour moi, dit-il, *de plaire par de petit ouvrages, comme ceux de Callimaque; & d'imiter la douceur des chansons de ce Poëte si châtié.*

Si plus adposcere visus, fit Mimnermus] Horace ne pouvoit pas mieux expliquer la préference qu'il donnoit à Mimnerme sur Callimaque. Aussi le stile de Mimnerme étoit plus abondant, plus fleuri, plus plein & plus aisé. On peut voir ce qui a été dit sur la fin de la sixieme Epitre du Livre premier.

101 *Optivo cognomine crescit*] *Optivo*, tel qu'il le souhaite pour satisfaire sa vanité. Ceux qui ont pris *optivo* pour *adoptivo*, n'y ont pas fait assez de reflexion.

102 *Multa fero ut placem genus irritabile vatum*] On a expliqué ce *multa fero*, je souffre beaucoup de choses pour apaiser, &c. mais cela ne peut faire un beau sens. Je suis persuadé qu'il faut traduire: *je porte toujours beaucoup de choses.* Horace veut faire entendre que quand il a besoin de ces Poëtes, & qu'il va à leurs assemblées, il fait comme ceux qui vont dans les lieux où il y a des serpens ou des chiens dangereux. Comme ils se munissent de pain, & d'autres choses pour les adoucir, tout de même il fait provision de grands noms pour leur jetter à la tête; & il fait assurément allusion à ce qu'on pratiquoit quand on descendoit dans l'antre de Trophonius; on faisoit provision de gâteaux au miel qu'on jettoit aux serpens, dont cet antre étoit rempli. C'est pourquoi dans les Nuées d'Aristophane, quand Socrate veut faire entrer Strepsiade dans son école, ce paysan lui dit fort bien, *donnez-moi premierement un gâteau au miel*, car il compare les disciples de Socrate à des serpens qui lui font peur, comme Horace leur compare les Poëtes, &c.

105 *Obturem patulas*] *Obturem* pour *obturabo.*

Impune legentibus] Je sais bien qu'on peut joindre cet *impunè* avec *obturem*, *je ferme l'oreille impunément, & sans rien craindre.* Mais je ne l'aime pas, & je suis persuadé qu'Horace l'a joint avec *legentibus*: car cela est plus salé. Il donne un coup de dent à ces Poëtes en les apellant des liseurs outrés, qui ont toute honte bue, & dont on ne sauroit se venger.

109 *Legitimum Poëma*] *Un poëme legitime*, c'est-à dire un poëme achevé, & qui soit fait dans toutes les regles.

Cum tabulis animum censoris sumet honesti:
Audebit quæcumque parum splendoris habebunt,
Et sine pondere erunt, & honore indigna ferentur,
Verba movere loco, quamvis invita recedant,
Et versentur adhuc intra penetralia Vestæ.
Obscurata diu populo bonus eruet atque
Proferet in lucem speciosa vocabula rerum,
Quæ priscis memorata Catonibus atque Cethegis,
Nunc situs informis premit & deserta vetustas.
Adsciscet nova, quæ genitor produxerit usus.
Vehemens & liquidus puroque simillimus amni,
Fundet opes, Latiumque beabit divite linguâ.
Luxuriantia compescet, nimis aspera sano
Levabit cultu, virtute carentia tollet:

Luden-

110 *Cum tabulis animum Censoris sumet honesti*] Il fait allusion à la charge des Censeurs, qui dans les revues qu'ils faisoient des Chevaliers, effaçoient de la liste ceux qui étoient mal propres ou qui vivoient mal, ou enfin qui deshonnoroient leur Corps. Le Poëte en doit user de même en relisant ses ouvrages, il faut qu'il cesse d'être Poëte, & qu'il devienne un rigide Censeur: car le Critique juge le Poëte.

111 *Parum splendoris habebunt*] Tout ce qui sera ou obscur ou peu éclatant; car ce mot de *splendeur* renferme l'un & l'autre.

112 *Et sine pondere erunt*] Les mots *sans poids*, c'est-a-dire *qui seront trop légers*. C'est une métaphore tirée des monnoies qu'on pese. Dans une piece d'Aristophane on pese à la balance les vers d'Eschyle & d'Euripide, & on rejette ceux qui, comme on dit, ne tiennent pas les fers.

114 *Et versentur adhuc intra penetralia Vestæ*] C'est un excellent précepte: Quoique vos écrits soient encore en fureté dans votre cabinet, comme dans un asile sacré, & qu'ils ne puissent être vus de personne, vous ne devez pas laisser de les corriger: car l'esprit se fait peu à peu une habitude de sa négligence, & devient enfin incapable de faire cette correction. Il apelle le cabinet *penetralia Vestæ*, le lieu très saint de Vesta, à cause du secret. Car personne n'avoit le droit d'entrer dans le lieu très saint du temple de Vesta, que le seul grand Prêtre. J'ai mis cela à nos manieres, parceque les façons de parler étrangeres & inconnues sont insuportables en notre langue.

115 *Obscurata diu populo bonus eruet*] Horace veut qu'un Poëte fasse revivre les mots anciens qui ne sont plus en usage. Ciceron & Quintilien sont du même sentiment; mais il faut bien prendre garde de ne pas aller chercher ces mots dans une antiquité trop éloignée, *sed utendum modo, nec ex ultimis tenebris repetenda*. Les Poëtes ont encore en cela plus de liberté que les Orateurs, & les Orateurs beaucoup plus que les Historiens, qui ne sauroient user avec trop de retenue de ces mots antiques.

116 *Speciosa vocabula*] Les termes *specieux*, c'est-à-dire les termes propres & énergiques, les termes qui expriment nuement & fortement la chose dont on veut parler.

117 *Catonibus atque Cethegis*] Il parle de Marcus Cornelius Céthégus, & du vieux Caton, dont le premier fut Consul avec Publius Sempronius Tuditanus, du tems de la seconde guerre Punique, l'an de Rome 549. cent quarante ans avant la naissance d'Horace, Caton n'étant encore alors que Questeur. Ennius parle ainsi de ce Céthégus:

Additur Orator Corneliu' suaviloquenti
Ore Cethegus Marcu' Tuditano Collega
Marci filius: is dictus popularibus ollis,
Qui tum vivebant homines atque ævum agitabant,
Flos delibatus populi, suadæque medulla.

où il dit que les premiers de Rome l'apelloient *la fleur choisie du peuple, & la moëlle de la persuasion.* Le langage étoit encore alors fort grossier, & tel que celui de Névius qui vivoit dans le même tems. Aussi Ciceron dit des Oraisons de Caton, *antiquior est hujus sermo, & quædam horridiora verba.* Mais il ne laisse pas de vanter beaucoup son éloquence. C'est pourquoi Horace conseille aux Poëtes de ressusciter quel-

poëme dans toutes les regles, en prenant ſes cahiers, il prendra en même tems l'eſprit d'un grave Cenſeur, & tous les mots qui ſeront ou ſans éclat, ou ſans force, ou bas & rampans, il aura le courage de les ôter, quoiqu'ils quitent la place avec peine, & qu'ils jouïſſent encore de l'aſile du cabinet. Il aura la charité de reſſuſciter des termes qui ſont morts depuis longtems pour le peuple; & de remettre en lumiere ces mots propres & énergiques qui étoient en uſage du tems de Céthégus & de Caton, & qui ſont aujourd'hui accablés ſous la rouille des années, & ſous les ruïnes de l'antiquité. Il employera des termes nouveaux, & dont l'uſage ſera pourtant le pere. Par la rapidité & par la clarté de ſon ſtile, ſemblable à un fleuve dont les eaux ſont pures, il répandra dans l'Italie toutes les richeſſes d'une langue abondante & heureuſe. Il retranchera tout ce qui eſt ſuperflu: ce qui eſt trop dur, il le polira & l'adoucira par des ornemens ſages & bien entendus: il ſera ſans pitié pour tout ce qui n'a ni beauté ni grace: enfin il ſemblera qu'il ſe joue & qu'il badine, & il ſe donnera

quelques-uns de ces termes, qui donnent à la poëſie la même grace & la même force que le tems donne aux tableaux. On a reproché à Saluſte d'avoir employé des mots de Caton:

Et verba antiqui multum furate Catonis
Criſpe, Jugurthinæ conditor hiſtoriæ.

Mais ce qui eſt une vertu dans la poëſie, devient un vice dans l'Hiſtoire.

119 *Adſciſcet nova quæ genitor produxerit uſus*] Si Horace dit ici qu'un Poëte peut ſe ſervir des mots nouveaux que l'uſage a déja adoptés, il ne nous aprend rien de fort extraordinaire: car qui a jamais douté que dès que l'uſage a donné le droit de bourgeoiſie à un mot, il ne ſoit permis à tout le monde de s'en ſervir? Ce n'eſt pas là le ſens d'Horace. Les mots nouveaux que l'uſage produit, & dont il eſt le pere, ne ſont nullement les mots qu'il a reçus: car, outre qu'il ne les forme pas lui-même, ils ne ſont plus nouveaux. Ce ſont ceux qu'il crée lui-même: & comment l'uſage peut-il créer des mots? Voilà ce qu'on n'a pas compris, il les crée, ou bien en tirant analogiquement un mot ſimple, d'un mot uſité, comme *pauperare*, *inimicare*, *æternare*, qui ſont formés des mots *pauper*, *inimicus* & *æternus*, de maniere que l'oreille n'eſt point effarouchée de leur nouveauté, qui ſe trouve adoucie, ou déguiſée par leur origine connue; ou bien il les crée en faiſant un mot nouveau de deux mots déja connus, comme *velivolum*, *ſaxifragum*. Et c'eſt de cette derniere qu'Horace parle, quand il dit dans l'Art Poëtique:

Dixeris egregiè notum ſi callida verbum
Reddiderit junctura novum.

Vous aurez fort bien parlé, ſi une liaiſon fine rend nouveau un mot déja connu.

Les Latins permettoient cela à leurs Poëtes & à leurs Orateurs, & nous le condamnerions aujourd'hui aux nôtres, excepté en certains cas & en certain genre d'ouvrage, pourvu que l'on en uſât très ſobrement. Pour les mots ſimples nouveaux, on peut voir les bornes qu'Horace leur donne dans le même endroit de ſa Poëtique.

122 *Luxuriantia compeſcet*] *Luxuria* & *luxuries*, une abondance hors de ſaiſon, une fertilité trop grande; & c'eſt proprement un mot ruſtique. Virgile dans le I. Livre des Géorg.

Luxuriem ſegetum tenerâ depaſcit in herbâ

De là on l'a tranſporté aux productions de l'eſprit. Ciceron dans l'Orateur: *In ejus oratione, ut in herbis, ruſtici ſolent dicere in ſummâ ubertate, ineſt luxuries quædam, quæ ſtylo eſt depaſcenda.*

Nimis aſpera ſano levabit cultu] Il adoucira & polira par des ornemens ſains, ce qui eſt dur. Il apelle des ornemens ſains, des ornemens ſages & bien entendus, où il n'y ait ni affectation ni enflure.

123 *Virtute carentia tollet*] Il retranchera tout ce qui n'aura ni beauté ni grace, & qui ne ſera ſuſceptible d'aucun ornement. On a lu *virtute calentia*; & Torrentius a cru qu'Horace condamnoit par-là les choſes où il y a trop de feu. Mais il n'auroit jamais dit *virtute calentia*, c'eſt un langage barbare.

Ludentis speciem dabit, & torquebitur, ut qui
Nunc Satyrum, nunc agrestem Cyclopa movetur.
Prætulerim scriptor delirus inersque videri,
Dum mea delectent mala me, vel denique fallant,
Quàm sapere, & ringi. Fuit haud ignobilis Argis,
Qui se credebat miros audire tragœdos,
In vacuo lætus sessor plausorque theatro:
Cetera qui vitæ servaret munia recto
More: bonus sanè vicinus, amabilis hospes,
Comis in uxorem: posset qui ignoscere servis,
Et signo læso non insanire lagenæ:
Posset qui rupem & puteum vitare patentem.
Hic ubi cognatorum opibus curisque refectus,
Expulit helleboro morbum bilemque meraco,
Et redit ad sese: Pol, me occidistis, amici,
Non servastis, ait, cui sic extorta voluptas,
Et demptus per vim mentis gratissimus error.
Nimirum sapere est abjectis utile nugis,

Et

124 *Ludentis speciem dabit & torquebitur*] C'est là une des plus sûres marques d'un bon ouvrage. Il y paroît une aisance & une facilité qui trompent les gens. Presque tout le monde croit que cela n'a rien couté à faire, & qu'il en feroit bien autant: mais à l'essai on se trouve bien loin de son compte. Il n'y a rien de plus mal aisé à attraper que ce naturel.

125 *Nunc Satyrum, nunc agrestem Cyclopa movetur*] Comme celui qui en dansant represente toute l'histoire d'un Satyre ou d'un Cyclope, par exemple celle de Polyphême. Car c'est ainsi qu'il faut entendre ce passage. Il y avoit des danseurs, qui par les seuls mouvemens de leurs corps exposoient aux yeux toutes les actions d'un homme, toutes ses passions, toutes ses pensées, & il n'y avoit rien sans doute de plus difficile à attraper que la justesse & la finesse de ces mouvemens si expressifs. Ce qui paroissoit aisé au spectateur, coutoit bien à l'acteur.

126 *Prætulerim scriptor delirus inersque videri*] Horace fait dire ceci par Jules Florus, qui étonné & rebuté de toutes les difficultés qu'il y a à faire un bon poëme, répond qu'il aimeroit bien mieux faire fort mal des vers, pourvu qu'il en fût content, que d'être si habile, & d'enrager toujours. Cette réponse de Florus donne beaucoup de grace à ce passage, & Horace s'en sert adroitement pour venir à son but.

128 *Quàm sapere*] Proprement, *que d'avoir le bon sens.* Car le bon sens est le fondement ou la source de tout bon ouvrage:

Scribendi rectè sapere est & principium & fons.

Fuit haud ignobilis Argis] Ce peut être Florus qui continue & qui apuye son goût sur cet exemple. On peut croire aussi que c'est Horace qui répond. J'aime mieux le premier. Ce qu'Horace dit ici d'un homme d'Argos, Aristote le raconte d'un homme d'Abyde. Mais cela doit être indifferent, le pays ne fait rien à la chose. Cet homme avoit nom *Lycas.*

134 *Et signo læso non insanire lagenæ*] On cachetoit ordinairement les bouteilles pleines, afin d'empêcher les esclaves d'en derober le vin. C'est pourquoi Perse, pour dire qu'il ne tombera jamais dans une avarice sordide, dit qu'il ne donnera jamais du nez contre le cachet d'une bouteille pleine de méchant vin, comme font les avares pour examiner si l'on n'a point touché au cachet:

Et signum in vapidâ naso tetigisse lagenâ.

* 137 *Helleboro*] Par l'hellébore pur, *helleboro meraco.* *

Morbum bilemque] Sa maladie qui étoit causée par la bile.

141 *Nimirum sapere est abjectis*] C'est Horace qui

nera pourtant la torture en cent façons, comme celui qui imite en danſant ou un Satyre, ou un Cyclope. Pour moi, *me direz-vous*, j'aimerois beaucoup mieux à ce compte être un Poëte inſenſé & ſans force, pourvu que mes defauts me pluſſent, ou qu'ils me fuſſent inconnus, que d'être ſi ſage & ſi habile, & enrager toujours. Il y avoit à Argos un homme d'aſſez bonne naiſſance, qui s'imaginoit entendre toujours des tragédies merveilleuſes, & qui enfermé ſeul dans un théâtre, étoit tout le jour dans la poſture d'un homme qui admire & qui aplaudit: du reſte exact & rigide obſervateur de tous les devoirs de la vie civile, ſelon la coutume de ſon pays. C'étoit un bon voiſin, un hôte aimable, un mari complaiſant, un maître doux & facile; & il avoit la force de n'entrer point en fureur contre ſes valets quand ils avoient decacheté une bouteille. Enfin il avoit évité un rocher, un precipice & un puis quand il en trouvoit dans ſon chemin. Ses parens ayent entrepris de le guerir à quelque pris que ce fût, l'hellebore pur diſſipa la bile qui étoit la cauſe de ſon mal. Revenu donc à lui, voici le remerciment qu'il leur fit: vous ne m'avez pas gueri, mes amis, vous m'avez tué, de m'avoir ôté ce plaiſir, & arraché par force cette illuſion qui m'étoit ſi agréable, & qui me faiſoit paſſer de ſi heureux jours. Au fond il eſt cértain qu'il n'y a rien de bon & d'utile que cette ſageſſe & cette habileté, qui conſiſtent à renoncer à toutes ce baga-

qui répond à Florus, & qui profitant avec beaucoup d'adreſſe de l'état où l'ont mis les difficultés qu'il lui a fait voir à la compoſition d'un bon poeme, entre finement en matiere, & tâche de lui perſuader qu'à proprement parler, *le bon ſens* ne conſiſte pas à faire des vers, & à arranger des paroles, mais à renoncer aux bagatelles, & à arranger la vie. C'eſt le mot *ſapere & rin i* du vers 128. qui a donné lieu à cette réponſe. On n'a laiſſé la plupart de ces Epitres dans la grande obſcurité où elles ſont, que pour n'avoir pas pris garde à ces liaiſons & à ces repriſes.

144 *Sed veræ numeroſque modoſque ediſcere vitæ*] Mot à mot, *mais à aprendre les nombres & les meſures de la vraie vie.* C'eſt à dire, à aprendre à régler ſi bien ſa vie, qu'elle rende une harmonie parfaite où il n'y ait rien de deſaccordé. Cette expreſſion eſt fort belle. Comme tous les ſons ne font pas une harmonie agréable, mais ſeulement certains ſons: ainſi toutes les actions ne rendent pas une vie heureuſe & tranquile, mais ſeulement certaines actions ſuivies, & qui n'ont rien de diſcordant. Ciceron a dit d'une autre maniere, qui va pourtant à même fin: *Ut enim hiſtrioni actio, ſaltatori motus non quivis, ſed certus quidam datus eſt; ſic vita agenda eſt certo genere quodam, non quolibet, quod genus conveniens conſentaneumque dicimus. Comme toutes ſortes de geſtes ne conviennent point à un acteur, ni toutes ſortes de mouvemens à un danſeur; mais ſeulement certains mouvemens & certains geſtes: ainſi on ne doit pas vivre de toutes ſortes de manieres, mais ſeulement d'une certaine maniere que nous apellons convenable & ſuivie.*

Veræ vitæ] *De la vraie vie*; c'eſt à dire d'une vie ſage, heureuſe, tranquile. Terence: *ibi non verè vivitur.*

145 *Quocirca mecum loquor hæc*] Horace fait ſemblant de ne parler qu'à ſoi même, pour faire mieux goûter ſes raiſons à ſon ami, & pour le corriger plus facilement de l'avarice, de l'ambition, & de tous les autres vices auquels il étoit ſujet. On peut voir l'Epitre III. du Livre I. & l'Ode XIV, du Livre II.

146 *Si tibi nulla ſitim finiret*] C'eſt un raiſonnement d'Ariſtippe, que Plutarque nous a conſervé dans ſon traité de l'avarice: *Celui qui mange beaucoup, qui boit beaucoup, & qui ne ſe remplit jamais, s'en va aux Medecins, & leur demande quelle eſt ſa maladie, & ce qu'il doit faire pour s'en delivrer. Mais celui qui a cinq beaux lits, & en demande dix: qui a dix belles tables, & en achete dix autres: qui a de grandes terres & beaucoup d'argent, & n'eſt pas encore aſſouvi, mais en ſouhaite encore davantage, paſſe les nuits à en amaſſer, & demeure toujours vuide; celui là ne croit point avoir beſoin d'un homme qui le traite, & qui lui découvre la cauſe de ſon mal.* On ne ſauroit aſſez déplorer cet aveuglement des

Et tempestivum pueris concedere ludum:
Ac non verba sequi fidibus modulanda Latinis,
Sed veræ numerosque modosque ediscere vitæ.
Quocirca mecum loquor hæc, tacitusque recordor:
Si tibi nulla sitim finiret copia lymphæ,
Narrares medicis: quod quantò plura parasti,
Tantò plura cupis, nulline faterier audes?
Si vulnus tibi, monstratâ radice vel herbâ,
Non fieret levius, fugeres radice vel herbâ.
Proficiente nihil curarier. Audieras, cui
Rem Dii donarent, illi decedere pravam
Stultitiam: & quum sis nihilo sapientior, ex quo
Plenior es, tamen utêris monitoribus iisdem?
At si divitiæ prudentem reddere possent,
Si cupidum timidumque minùs te, nempe ruberes,
Viveret in terris te si quis avarior uno.
Si proprium est quod quis librâ mercatus & ære est.
Quædam, si credis consultis, mancipat usus.
Qui te pascit ager, tuus est: & villicus Orbî,
Quum segetes occat, tibi mox frumenta daturus,
Te dominum sentit: das nummos; accipis uvam,
Pullos, ova, cadum temeti. Nempe modo isto

Paula-

des hommes. Dans les maladies du corps ils s'abandonnent entre les mains des Medecins, & souffrent les operations les plus cruelles. Et dans les maladies de l'ame, où il ne faut qu'écouter, & se priver de quelques faux plaisirs, ils s'opiniatrent à ne pas chercher de remede, & à cacher ou à déguiser leur mal.

148 *Nulline faterier audes?*] Comment oseroit-il l'avouer? il ne le sent pas. Dans les maladies du corps, l'esprit, qui est encore sain, & qui sent, cherche à lui procurer du remede. Mais dans les maladies de l'ame, le corps seul peut il chercher & lui procurer le secours dont elle a besoin? C'est l'oeil qui éclaire le corps; & quand l'oeil n'est que tenebres, qui est-ce qui l'éclairera?

150 *Fugeres radice vel herbâ proficiente nihil curarier*] Tu cesserois de te servir de cette racine & de cette herbe. Cependant quoique toutes les richesses du monde non seulement n'étanchent & n'apaisent pas ta soif, mais au contraire l'augmentent & l'irritent, tu ne laisses pas d'en desirer toujours, & de chercher toujours le même remede, sans te souvenir que l'avarice a cela de particulier, qu'elle répugne à son assouvissement.

151 *Audieras, cui rem Dii donarent illi decedere pravam*] Les Stoïciens disoient que le Sage étoit seul riche. Mais il y avoit d'autres Philosophes, & ces Philosophes, c'étoient les gens du monde, qui renversoient cette proposition, & qui disoient que le riche étoit seul sage. Horace raisonne donc sur ce fondement, & fait voir la fausseté de ce principe. *On t'a toujours dit que le riche n'avoit plus de folie, qu'il suffisoit d'être riche pour être sage; mais tu vois bien que tu n'es pas plus sage depuis que tu es riche: cependant tu écoutes toujours ces mêmes maîtres qui t'ont trompé.* Ces maîtres ne sont encore que trop communs, & rien n'est encore plus en usage que cette philosophie insensée.

154 *Monitoribus iisdem*] Ces mêmes maîtres, ces partisans des richesses, ces gens du monde, &c.

155 *At si divitiæ*] Si les richesses pouvoient rendre sage & prudent, qu'elles pussent apaiser nos desirs, & dissiper nos craintes, nous nous piquerions d'en être avares, & nous ferions tous nos efforts pour en amasser. Mais elles font tout le contraire; pourquoi

bagatelles, à laiſſer aux jeunes gens tous ces amuſemens frivoles qui ſont proportionnés à leur âge & à leur état; & à ne pas tant s'amuſer à chercher & à ajuſter des mots qui puiſſent être chantés ſur la lire, qu'à tâcher d'accorder enſemble toutes les parties de notre vie, pour en faire un tout reglé & ſuivi. C'eſt pourquoi je fais en moi-même ces reflexions: Si tu avois une ſoif que toute l'eau du monde ne pût étancher, tu découvrirois ton mal aux Medecins. Eh quoi, lorſque plus tu as de bien, plus tu en deſires, n'oſes-tu l'avouer à qui que ce ſoit? Si une herbe ou une racine, qu'on t'auroit enſeignée, ne ſoulageoit point la douleur de ta plaie, n'eſt-il pas vrai que tu ne ſouffrirois plus qu'on ſe ſervît de cette racine ni de cette herbe pour te penſer? Tu as apris autrefois de certains Philoſophes, que quand les Dieux nous donnent les richeſſes, il nous ôtent en même tems la folie. Cependant quoique tu ne ſois nullement plus ſage depuis que tu es plus riche, tu ne laiſſes pas de te ſervir toujours des mêmes maîtres qui t'ont trompé. Mais ſi les richeſſes avoient la vertu de te rendre prudent, ſi elles pouvoient diminuer tes craintes & tes deſirs, n'eſt-il pas vrai que tu rougirois qu'il y eût au monde un homme plus avare que toi? Si ce que nous avons bien acheté eſt à nous en propre, &, comme le prétendent les Juriſconſultes, s'il y a des choſes dont l'uſage nous acquiert la propriété, toute terre qui te nourit eſt à toi, & le laboureur d'Orbius, quand il ſeme ſes champs pour te vendre un jour ſon froment, te reconnoît pour maître: tu donnes ton argent, & tu reçois des raiſins, du bled, des poulets, des oeufs, du vin, & de cette maniere tu achetes

peu

quoi ne nous piquons-nous donc pas de les fuir, & d'y renoncer?

158 *Si proprium eſt quod quis*] Il combat ici l'avarice de ceux qui n'amaſſent de l'argent que pour en acheter des terres; & il prouve que ceux qui n'ont pas un pouce de bien en fonds, ſont pourtant les maîtres & les propriétaires de toutes les terres qui ont porté les fruits qu'ils achetent, pour leur nouriture. Car comme dit Ciceron en écrivant à Curius, *id enim cujuſque eſt proprium, quo quiſque fruitur atque utitur. Chacun eſt le propriétaire de ce dont il ſe ſert & dont il jouït.*

Librâ mercatus & ære] Acheter argent comptant, & avec la balance. C'eſt-à-dire acheter dans toutes les formes & avec toutes les formalités requiſes: car dans les ventes & dans les achats on employoit la balance où l'on peſoit l'argent devant des témoins. Quand on ceſſa de peſer l'argent, & qu'on le compta, on ne laiſſa pas de parler de même.

159 *Quædam ſi credis conſultis*] Il faut répéter le *ſi*, *ſi quædam*, *&c.*

Mancipat uſus] Pour prévenir une infinité de procès qui ſeroient éternels, les loix ont ſagement établi qu'une poſſeſſion, une jouïſſance pendant certain nombre d'années, vaudroit des titres, & aquerroit la proprieté de la choſe au poſſeſſeur, à celui qui en jouït, & c'eſt ce qu'on apelloit *uſucapion. Mancipat*, aliene, fait paſſer des mains du proprietaire entre les mains de celui qui jouït & qui devient par-là le maître abſolu.

160 *Villicus Orbi*] Cet Orbius étoit un homme fort riche en fonds de terre, & qui vendoit tous les ans beaucoup de bled.

161 *Quum ſegetes occat*] *Occare* eſt proprement froiſſer, mettre en poudre avec des rateaux ou autres inſtrumens, les motes du champ qu'on vient de ſemer, afin que le grain ſoit couvert. Et *ſegetes* eſt ici pour *glebas*.

Tibi mox frumenta daturus] J'aime mieux *daturus* que *daturas*. Car cela marque la vue & l'intention du laboureur, qui ne travaille pas pour ſon maître, mais pour celui qui achetera ſon bled; lequel par-là devient ſon veritable maître. * M. Bentlei prefere pourtant *daturas*. Mais les raiſons qu'il donne de ſon choix ne perſuaderont perſonne. *

Paulatim mercaris agrum, fortasse trecentis,
Aut etiam supra, nummorum millibus emtum.
Quid refert, vivas numerato nuper, an olim?
Emtor Aricini quondam Vëientis & arvi,
Emtum cœnat olus, quamvis aliter putat: emtis
Sub noctem gelidam lignis calefactat abenum.
Sed vocat usque suum, quà populus adsita certis
Limitibus vicina refugit jurgia. Tanquam
Sit proprium cuiquam, puncto quod mobilis horæ,
Nunc prece, nunc pretio, nunc vi, nunc sorte supremâ,
Permutet dominos, & cedat in altera jura.
Sic quia perpetuus nulli datur usus, & heres
Heredem alterius, velut unda supervenit undam:
Quid vici prosunt, aut horrea? quidve Calabris
Saltibus adjecti Lucani? si metit Orcus
Grandia cum parvis, non exorabilis auro?
Gemmas, marmor, ebur, Tyrrhena sigilla, tabellas,
Argentum, vestes Gætulo murice tinctas,
Sunt qui non habeant, est qui non curat habere.
Cur alter fratrum cessare & ludere, & ungi

Præ-

164 *Trecentis nummorum millibus*] Trois cents mille nummes ou sesterces, c'est à dire trente sept mille cinq cents livres de notre monnoie.

166 *Numerato nuper*] En comptant l'argent à mesure qu'on reçoit les fruits. *An olim*, ou après l'avoir compté tout d'un coup en achetant la terre.

167 *Emtor Aricini quondam*] Celui qui n'a point de terre, achete peu à peu celle dont il mange les fruits, quoiqu'il n'y pense point; comme le Seigneur d'Aricia & de Veïes achete, sans y penser, tout ce qui lui en revient, une salade, un oeuf, un poulet; il paye tout argent comptant; la seule difference qu'il y a, c'est que celui ci a donné son argent d'avance & tout d'un coup, & que l'autre le donne peu à peu, & à mesure qu'il reçoit.

Aricini Vëientis & arvi] *Aricinum arvum*, le domaine d'*Aricia*, petite ville près d'Albe la Longue, aujourd'hui Rizza. *Arvum Vëiens*, le domaine de Veïes dans la Toscane. Horace met ces deux terres comme deux des plus considerables de tout le pays.

168 *Quamvis aliter putat*] Il croit ne rien acheter de sa terre; parceque cette terre lui apartient; comme Horace lui-même a apellé *dapes inemptas*, *des mets non achetés*, ce qu'on tire de sa basse-court, & de son jardin.

170 *Sed vocat usque suum*] C'est une objection qu'il se fait lui-même, comme si Florus la lui faisoit.

Qua populus adsita certis limitibus vicina refugit jurgia] Mot à mot, *jusqu'au lieu où un peuplier planté tout auprès, empêche les differens des voisins par des bornes certaines.* *Certis limitibus* dépend de *refugit*, & non pas de *adsita*; c'est un ablatif, & non pas un datif. Les bornes les plus ordinaires etoient des arbres & des ruisseaux. * *Refugit*, *évite* pour *fait éviter*. Il faut bien se garder de lire *refigit*. *

171 *Tanquam sit proprium cuiquam*] C'est la reponse à l'objection. Nous n'avons rien en propre de tout ce qui peut changer de main en un moment. Ainsi le maître d'une terre n'en a pas plus la proprieté que celui qui en achete les fruits à mesure qu'il les consume. On peut voir la fin de la II. Satire du Livre II.

173 *Nunc prece, nunc pretio, nunc vi, nunc sorte supremâ*] Voilà les quatre manieres que l'on a d'acquerir une chose; car on l'a ou *prece*, par don, ou *pretio*, par achat, ou *vi*, par force, en chassant les premiers maîtres par des procès injustes, ou par la force des armes; ou *sorte supremâ*, par succession après la mort du possesseur. * M. Bentlei prefere

morte

peu à peu la terre qui a été vendue trois cents mille sesterces, ou peut-être davantage. Car quelle difference mets-tu entre vivre d'un argent que tu viens de débourser, & vivre de celui que tu as déboursé il y a plusieurs années? Celui qui a acheté depuis longtems la terre d'Aricia & celle de Veïes, n'en retire pas la moindre herbe qu'il n'achete, quoiqu'il soit persuadé du contraire; & le bois dont il fait chauffer le soir l'eau de son bain, est encore du bois acheté. Mais, diras-tu, il apelle sienne toute cette étendue de pays jusqu'à un certain peuplier qui lui sert de bornes, & qui empéche les contestations des voisins. Comme si on pouvoit jamais posséder en propre & apeller sien ce qui dans un instant peut passer en d'autres mains, & changer de maître de gré ou de force, par vente ou par mort. Ainsi donc puisque l'usage des choses n'est donné à personne à perpetuité & qu'un heritier pousse un heritier comme un flot pousse un autre flot, à quoi servent les grandes Seigneuries & les vastes greniers? A quoi bon joindre les pâturages de la Calabre à ceux de la Lucanie, si Pluton, que tout l'or du monde ne sauroit fléchir, moissonne grands & petits? Il y a des gens qui n'ont ni pierreries, ni marbre, ni ivoire, ni statues de Toscane, ni tableaux, ni meubles d'argent, ni étoffes teintes dans la pourpre de Gétulie, & il y en a d'autres qui ne se soucient pas d'en avoir. D'où vient que de deux freres l'un n'aime qu'à se parfumer & à se divertir, pré-

morte supremâ, mais *sorte supremâ* est meilleur & plus poetique. *

* 175 *Et heres heredem alterius*] Comme le flot pousse le flot qui le devance, de même l'heritier pousse l'heritier de celui qui l'a précédé. Cela est élegament dit & l'image est vive & sensible. Toute la grace de ce passage est perdue si l'on reçoit la correction de M. Bentlei, qui a lu & reçu dans le texte *heredem alternis*. *

177 *Quidve Calabris saltibus adjecti Lucani*] La Calabre & la Lucanie, deux provinces voisines au bout de l'Italie. Elles contiennent toute la largeur depuis la mer superieure jusques à la mer inferieure. Voyez les Remarques sur l'Ode premiere du Livre cinquieme: *Pecusve Calabris Lucana mutet pascua.*

180 *Tyrrhena sigilla*] De petites statues de Toscane. Le vieux Commentateur remarque sur cela que les Toscans ont été les premiers peuples d'Italie qui ont travaillé le marbre, & en ont fait des statues. Mais ce n'est point de ces statues dont Horace parle ici; il parle sans doute, de certaines statues de terre ou de cuivre doré, inventées par les Toscans, & dont on se servoit pour orner les frontispices des temples; comme Vitruve le témoigne dans le chap. second du Livre troisieme.

181 *Vestes*] Ce mot ne signifie pas seulement des habits, mais toutes sortes d'étoffes & de meubles, comme des tapisseries, des tapis, &c.

182 *Est qui non curat habere*] Il ajoute cela avec raison: car puisqu'il y a des gens qui ne se soucient pas d'avoir de toutes ces curiosités, il s'ensuit de là qu'elles ne sont pas nécessaires.

183 *Cur alter fratrum*] Il parle en géneral; car il n'y a rien de plus ordinaire que de voir des freres même suivre differens partis, & avoir des inclinations differentes. Horace en a donné déja un exemple dans l'Epitre dix-huitieme du Livre premier, Zéthus & Amphion. Et on ne peut presque pas douter que dans le tems que cette Epitre fut écrite, il n'y en eût à Rome des exemples vivans. C'est à dire qu'il n'y eût deux freres entierement semblables aux deux freres Micion & Deméa, que Terence nous represente dans ses Adelphes, & dont le premier vivoit à la ville d'une maniere douce & tranquile, & l'autre passoit sa vie à la campagne, épargnant & travaillant sans relâche:

Ego hanc clementem vitam urbanam atque otium
Secutus sum.
- - - - Ille contra hæc omnia
Ruri agere vitam, semper parcè ac duriter
Se habere.

Præferat Herodis palmetis pinguibus: alter
Dives & importunus, ad umbram lucis ab ortu,
Sylvestrem flammis & ferro mitiget agrum?
Scit Genius, natale comes qui temperat astrum,
Naturæ Deus humanæ, mortalis in unum-
-quodque caput: vultu mutabilis, albus, & ater.
Utar, & ex modico, quantum res poscet, acervo
Tollam: nec metuam quid de me judicet heres,
Quòd non plura datis invenerit: & tamen idem
Scire volam quantum simplex hilarisque nepoti
Discrepet, & quantum discordet parcus avaro.
Distat enim, spargas tua prodigus, an neque sumtum
Invitus facias, neque plura parare labores:
Ac potiùs, puer ut festis Quinquatribus olim
Exiguo gratoque fruaris tempore raptim.
Pauperies immunda domus procul absit. Ego utrum

Nave

184 *Præferat Herodis palmetis pinguibus*] Le lieu le plus fertile de la Judée étoit le territoire de Jericho, où étoit le palais d'Herode, près d'un bois de palmiers. Strabon décrit fort bien ce lieu dans son seizieme Livre: *Jericho*, dit-il, *est dans une plaine environnée de montagnes en amphithéâtre, près d'un bois de cent stades de toutes sortes d'arbres fruitiers, sur tout de palmiers. Le lieu est arrosé de plusieurs ruisseaux, & parsemé de maisons. On y voit le palais du Roi, & le jardin de beaume. Ce beaume est d'autant plus precieux qu'il ne naît que là.* Il ajoute ensuite, qu'on tiroit un très grand revenu de ce beaume & de ces palmiers. Voilà pourquoi Horace a dit, *Herodis palmetis pinguibus*, aux gras palmiers d'Herode.

Herodis] D'Herode Roi de Judée, sous lequel notre Seigneur naquit. Il avoit obtenu ce Royaume d'Auguste & du Sénat, par la faveur d'Antoine, l'an de Rome 713. & il regna trente-neuf ans; car il mourut en 752. deux ans après la naissance de notre Seigneur. C'étoit un homme d'une très grande magnificence, & qui avoit d'immenses richesses. Il bâtit plusieurs villes, fit d'autres édifices innombrables, distribua au peuple Romain des largesses infinies, & donna à Auguste en une seule fois près de cinq millions. Après sa mort son Royaume fut partagé à ses trois ainés. Archelaüs en eut la moitié avec le titre d'*Ethnarque*, & Philippe & Herode Antipas eurent chacun le quart avec le titre de *Tétrarques*.

185 *Importunus*] Qui travaille sans relâche, qui ne se donne aucun repos.

186 *Sylvestrem flammis*] Car souvent on employe le feu pour préparer les terres & les rendre plus fertiles. Virgile dans le premier livre des Géorgiques:

Sæpè etiam steriles incendere profuit agros.

Sylvestrem agrum, un champ nouvellement defriché.

187 *Scit Genius*] Le Génie qui préside à la naissance de tous les hommes, & qui étant different, fait la difference des inclinations & des temperamens. Ce Génie n'est autre chose que leur esprit. Perse a dit de même, que l'horoscope produit deux freres jumeaux de different génie:

- - - - Geminos, horospe, varo
Producis genio.

Natale comes qui temperat astrum] Qui modere & gouverne l'astre de la naissance, c'est-à-dire la partie du signe qui éclaire la naissance, *astrum nascens, horæ sidus*, l'horoscope. Les Anciens ont feint que le Génie gouverne l'horoscope des hommes, parceque leur fortune dépend de leur esprit, *sui cuique mores fortunam fingunt*.

188 *Naturæ Deus humanæ*] Il apelle le Génie le *Dieu de la Nature*, parcequ'il est la cause & la source de tout.

Mortalis in unumquodque caput] Il dit que le Génie meurt avec chacun, parcequ'il n'arrive presque jamais qu'on trouve deux hommes, ou en même tems, ou l'un après l'autre, qui ayent les mêmes

preferant une vie molle & oisive à tous les revenues d'Herode: & l'autre inquiet & infatigable, quoiqu'aussi riche, passe depuis le lever jusques au coucher du soleil à defricher une piece de terre avec le fer & le feu? C'est un secret qui n'est su que du Génie qui preside à la naissance des hommes, qui est le Dieu de la Nature, qui vit & meurt avec nous, & qui est aussi different que les visages. Je me servirai de mon bien, & je tirerai de ce monceau médiocre tout ce dont j'aurai besoin, sans me mettre en peine quel jugement fera de moi mon heritier, quand il ne trouvera que ce que j'ai reçu de la liberalité de mes amis. Mais quoique je sois de cette humeur je veux pourtant savoir distinguer un homme naturel & simple qui aime à se réjouir, d'avec un débauché; un bon ménager d'avec un avare. Car il y a bien de la difference entre un prodigue qui jette son argent par les fêretres, & un honnête homme qui fait volontiers de la dépense, & qui ne travaille point à augmenter son bien; ou plutôt qui jouït avec plaisir & à la derobée d'un tems agréable & court, comme tu jouïssois autrefois des fêtes de Minerve, pendant que tu étois écolier. Pourvu qu'une honteuse pauvreté ne vienne pas m'assailir, & ne me tienne pas dans une maison

mes inclinations & la même sorte d'esprit; ils sont encore plus differens par-là que par les traits de leur visage.

189 *Vultu mutabilis*] Aussi different que les visages de ceux qu'il anime.

Albus & ater] Bon & mauvais, ou plutôt noir & blanc, par raport au different teint des hommes.

192 *Quod non plura datis invenerit*] Cruquius a expliqué ce passage de cette maniere, *datis ab herede futuro*, ou *datis à patre*, ou *datis, relictis à me*. Tout cela est mal. Horace dit qu'il ne se met point en peine de ce que pensera de lui son heritier, lorsqu'il ne trouvera justement que le bien qu'on lui avoit donné. Car il ne faisoit point d'epargnes, & il vivoit comme dit Perse, *messe tenus propriâ*. Il témoigne ici, en passant, sa reconnoissance des bienfaits qu'il avoit reçus; & rien n'est plus honnête que ce soin qu'il a de ne pas laisser échaper la moindre occasion d'avouer qu'il n'est riche que des liberalites de ses amis. Au reste ce qu'il dit ici de son heritier, il le dit en raillant: car il avoit resolu de donner tout son bien à Auguste, comme il le fit en effet.

Et tamen idem] Cependant quoique je condamne les épargnes, je ne laisse pas de vouloir savoir la juste difference qu'il y a entre le liberal & le prodigue, &c.

193 *Simplex hilarisque*] *Simplex*, simple, est ici un homme qui vit naturellement, qui est sans façon, qui dépense sans regret, & qui se sert volontiers de ce qu'il a.

197 *Puer ut festis Quinquatribus olim*] *Quinquatrus*, les fêtes de Minerve, qui duroient cinq jours: car elles commençoient le dix neuvieme de mars, & finissoient le vingt troisieme. C'etoit proprement la fête des écoliers, non pas tant à cause des prieres & des offrandes qu'ils faisoient à cette Déesse, afin qu'elle benît leur travail & les rendît habiles, que parcequ'ils avoient alors congé, & qu'ils friponnoient d'ordinaire le minerval qu'on leur donnoit pour porter à leurs maîtres. Car c'étoit le tems où l'on avoit accoutumé de le payer. C'est pourquoi Ovide dit, en s'adressant à ces Régens, dans le premier Livre des Fastes:

Nec vos turba, feri, censu fraudata, Magistri,
Spernite. discipulos attrahet illa novos.

Cruelle nation, Régens durs & impitoyables, à qui on a emporté le salaire, ne méprisez pas non plus cette Déesse, elle vous attirera de nouveaux écoliers.

Cela éclaircit entierement ce passage d'Horace, qui veut qu'on passe tout le tems de la vie comme on passoit celui des fêtes de Minerve, quand on étoit écolier. Il ne pouvoit pas donner d'idée plus enjouée ni plus vive. Il se parle toujours à lui-même.

198 *Raptim*] A la derobée, & comme en le ravissant.

199 *Pauperies immunda domus procul absit*] Pourvu qu'il ne soit pas dans une extrême pauvreté, il lui est indifferent de courir cette mer sur un grand ou sur

Nave ferar magna an parva, ferar unus & idem.
Non agimur tumidis velis Aquilone secundo :
Non tamen adversis ætatem ducimus Austris.
Viribus, ingenio, specie, virtute, loco, re,
Extremi primorum, extremis usque priores.
Non es avarus : abi. Quid? cetera jam simul isto
Cum vitio fugère ? Caret tibi pectus inani
Ambitione? Caret mortis formidine, & irâ ?
Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,
Nocturnos lemures, portentaque Thessala rides ?
Natales gratè numeras ? ignoscis amicis ?
Lenior & melior fis accedente senectâ ?
Quid te exemta juvat spinis de pluribus una ?

Vivere

sur un petit vaisseau. Horace n'étoit pas de ces Philosophes qui vantoient & relevoient les avantages de la derniere pauvreté; il étoit plus naturel & plus vrai, & il trouvoit que c'est une des plus grandes ennemies de la raison & de la nature. Il n'y a que la ferme esperance que donne la veritable religion, qui la puisse faire suporter, encore y a-t-elle assez de peine. * Ce mot *domus* a déplu à M. Bentlei, qui pour le chasser donne la torture à ce vers. Car après avoir lu,

Pauperies immunda domus procul procul absit ;

peu content de cette répétition qu'il a pourtant reçue dans son texte, il propose de lire,

Pauperies immunda procul precor absit.

C'est se jouer du texte avec trop de licence. *Domus* est la seule veritable leçon, & quoiqu'incontinent Horace parle d'un navire, *nave ferar magnâ an parva* ; cela ne laisse pas d'être suivi, & ce changement d'image au lieu d'être vicieux est au contraire très beau & très Poëtique. *

201 *Aquilone secundo*] Il met l'Aquilon pour toutes sortes de vents.

203 *Viribus, ingenio, specie, virtute, loco, re*] Voilà dans ce seul vers tous les biens qu'un homme peut souhaiter, la vertu, la santé, l'esprit, la beauté du corps, la naissance, & les richesses. Horace dit que sur tout cela s'il n'étoit pas des premiers, il n'etoit pas non plus des derniers; & il ne dit rien qui ne soit vrai. On ne lui contestera ni sa vertu, ni son esprit, & c'est assez qu'il soit content de sa santé & de son bien. On pourroit s'étonner seulement qu'étant rond & court comme un baril, il parle de sa bonne mine, & qu'il se loue de sa naissance, étant fils d'un affranchi. Mais il paroît par d'autres endroits, que dans cette taille toute ronde il ne laissoit pas d'avoir de la grace. Et l'avantage d'être né d'un homme libre, n'étoit pas petit. Enfin il suffit qu'il y eût des gens plus mal faits & de pire condition que lui. Il dit même ceci en plaisantant, à peu près comme Socrate qui égale sa naissance à celle d'Alcibiade, & la fait comme lui remonter jusqu à Jupiter. D'ailleurs c'est plus pour Florus que pour lui qu'il parle de cette maniere.

205 *Abi*] C'est comme nous disons, allez, bon, voilà qui va bien.

Cetera jam simul isto cum vitio fugere ?] Il ne faut rien changer à ce passage. La differente leçon que Cruquius & Torrentius ont raportée, *cetera jam simul isto cum vitio fuge: rite caret &c.* n'est ni naturelle ni agréable; il n'y a qu'une extrême fadeur.

207 *Ambitione, mortis formidine, & irâ*] Voilà le veritable caractere de Florus. Il étoit avare, ambitieux, emporté, superstitieux & timide. Voyez l'Ode quatorzieme du Livre second & l'Epitre troisieme.

208 *Somnia*] Horace met ici les songes au même rang que les illusions de la magie, & les contes qu'on fait des esprits ; & je m'en étonne, car il est bien sûr que cela ne plaisoit pas à Auguste, qui avoit tant de foi aux songes, qu'il ne méprisoit pas même ceux que les autres faisoient de lui : témoin ce qu'il fit à la bataille de Philippes, où averti du songe d'un de ses amis, il quita sa tente, qui bientôt après fut percée de mille coups. Pour moi il me paroit de la temerité à condamner tous les songes, & de la superstition

ſon mal propre, je me mets peu en peine du reſte. Que je ſois dans un grand ou dans un petit vaiſſeau, je ſerai toujours le même. Nous n'avons pas un vent qui nous ſouffle en poupe & qui enfle nos voiles; mais il ne nous eſt pas non plus tout-à-fait contraire. En force, en eſprit, en grace, en vertu, en naiſſance, en bien, ſi nous ſommes après des premiers, nous avons la conſolation de n'être pas des derniers. Parceque tu n'es point avare, prétens-tu être à couvert de tout reproche? Mais quoi, tous tes autres vices s'en ſont-ils auſſi allés avec celui-là? N'es-tu plus devoré par l'ambition, effrayé de la mort, & maitriſé par la colere? As-tu la force de te moquer des ſonges, des terreurs magiques, des miracles, des ſorcieres, des eſprits qui reviennent la nuit, & de tous les prodigies qu'enfante la Theſſalie? Comptes-tu de bon coeur les jours de ta naiſſance? Sais-tu pardonner à tes amis? Les aproches de la vieilleſſe te rendent-elles plus doux & meilleur? Car ſans cela, parmi tant d'épines

ſtition à les croire tous. Il me ſemble que le milieu le plus raiſonnable que l'on puiſſe trouver entre ces deux excès, c'eſt de les traiter comme on traite un homme reconnu pour menteur: on ſait qu'il ment le plus ſouvent, mais on ſait auſſi que rien n'empêche qu'il ne puiſſe dire vrai quelqueſois.

Miracula] Horace avoit encore retenu cela de la ſecte d'Epicure, de ſe moquer de tous les miracles, & d'attribuer tout à la Nature, & rien à Dieu. On peut voir ce qui a été remarqué ſur la fin de la Satire V. du Livre I.

209 *Nocturnos lemures*] Les Romains apelloient *lemures* ce que nous apellons proprement des *revenans*. *Lemures* pour *remures*, à cauſe de Remus, qui après la mort vint tourmenter ſon frere, lequel, pour apaiſer ces Manes irritées, inſtitua la fête apellée *Lemuria*, où l'on faiſoit des ſacrifices à ces morts inquiets. Cette fête duroit trois nuits, & commençoit le 9. de mai. En voici toutes les céremonies. Celui qui étoit las des viſites de ces eſprits, ſe levoit à minuit, les pieds nus, faiſoit du bruit en frotant le pouce contre le troiſieme doigt, pour écarter d'abord un peu cette ombre importune; lavoit trois fois ſes mains dans de l'eau de fontaine; empliſſoit ſa bouche de féves qu'il jettoit derriere lui, en diſant neuf fois ſans tourner la tête: *Avec ces féves je me rachete moi & les miens*. Et on ne doutoit nullement que l'ombre ne ſuivît pas à pas pour ramaſſer ces féves. Après cela on ſe relavoit dans la même eau, on frapoit un vaiſſeau d'airain, & après avoir dit neuf fois, *ombre d'un tel, retirez-vous*, alors on avoit la liberté de tourner la tête, & l'on croyoit que le ſacrifice étoit parfait. Ovide dans le cinquieme Livre des Faſtes, & Feſtus ſur le mot *faba*.

210 *Natales gratè numeras*] *Comptes-tu les jours de ta naiſſance avec plaiſir?* C'eſt-à-dire, quand le jour de ta naiſſance arrive, n'es tu point mortifié de voir augmenter le nombre de tes années, & de penſer que la fin aproche, & qu'il ſera bientôt tems de partir? Torrentius & Marcile ont eu grand tort de chercher d'autres explications à ce paſſage. Le premier a cru qu'il parle de ſa condition, *vois-tu ſans déplaiſir quelle eſt ta naiſſance?* Et l'autre s'eſt imaginé qu Horace parle du jour de la naiſſance, à cauſe des preſens qu'il falloit donner ce jour-là à ſes amis. Il n'y a rien de plus mal trouvé.

211 *Lenior & melior fis accedente ſenectâ*] La vieilleſſe eſt la derniere reſſource des vicieux, quand elle ne les delivre pas des fiers Tirans qui les ont maitriſés dans leur jeuneſſe, il n'y a plus rien à eſperer. Cette Epitre fut écrite dix ans après la troiſieme du Livre premier. C'eſt pourquoi il a dit dans la premiere, *calidus ſanguis*, & ici, *accedente ſenectâ*.

212 *Quid te exemta juvat ſpinis de pluribus una*] Que te ſert il de n'être plus avare, ſi tu es encore ambitieux, emporté, ſuperſtitieux, timide? Horace a comparé ailleurs les vices de l'ame à des épines qui gâtent un champ. Pour rendre le champ fertile, il ne ſuffit pas d'en arracher une ou deux, il faut les arracher toutes. On peut croire auſſi qu'il parle ici des épines qui bleſſent. En effet les vices ſont de profondes bleſſures qui pénetrent l'ame & le corps. On n'en eſt guere plus ſoulagé d'en avoir gueri une, quand on en a pluſieurs. * Quelques manuſcrits ont *levat* au lieu de *juvat*; & M. Bentlei les a ſuivis, mais je crois qu'Horace avoit écrit *juvat*: *levat* marque une gueriſon entiere ou fort avancée, & *juvat* ne marque qu'un peu de ſoulagement, & c'eſt de quoi il s'agit ici. *

Vivere si rectè nescis, discede peritis.
Lusisti satis, edisti satis atque bibisti:
Tempus abire tibi est: ne potum largiùs æquo
Rideat & pulset lasciva decentiùs ætas.

213 *Vivere si rectè nescis*] *Si tu ne sais pas bien vivre*; c'est à dire, si tu ne sais pas jouïr de la vie en goûtant tous les plaisirs permis, & sans la corrompre par les chagrins & les inquiétudes que causent l'ambition, le desir & la crainte. C'est le veritable sens. Horace ne songe pas à rendre Florus sage, mais à le rendre moins malheureux.

Decede peritis] Fais place aux jeunes gens, qui savent goûter les douceurs de la vie sans y mêler les amertumes de l'ambition, de l'avarice, de la crainte & de la superstition.

214 *Lusisti satis, edisti satis atque bibisti*] Ce vers comprend les plaisirs de la table, & ceux de l'amour, & Horace emprunte cette expression de Livius Andronicus, qui avoit traduit ce vers de l'Odyssée:

Τῶν τ' ἔφαγον τ' ἔπιον τε ϗ̀ αἰδοίοισιν ἔδωκα.

Adfatim edi, bibi, lusi.

216 *Lasciva decentiùs*] A qui il sied mieux d'être *badine*. *Lasciva*, enjouée, badine, folâtre; comme dans Virgile, *lasciva puella*.

NOTES SUR L'EPITRE II. LIV. II.

ON peut, suivant le P. Sanadon, fixer la composition de cette Lettre à l'année 732. que Florus étoit dans la Dalmatie, ou dans la Thrace, à la suite de Tibere, qui partit pour l'Orient en 731.

44 *Curvo dignoscere rectum*] Je ne vois pas, dit le P. Sanadon, pourquoi M. Dacier veut trouver ici la géométrie. Les paroles du Poëte ne presentent point l'idée de lignes droites & de lignes courbes. *Rectum*, quand il est mis substantivément, comme disent les Grammairiens, se prend toujours dans un sens moral, & par conséquent c'est une nécessité d'attacher le même sens à *curvum*, qui lui est oposé, & qui est mis pour *pravum*.

53 *Expurgare*] Le P. S. lit *expugnare*, après un manuscrit & M. Cuningam.

63 *Renuis tu quod jubet alter*] Le P. Sanadon a mis *renuis quod tu jubet alter*, comme on le trouve dans quatre manuscrits & deux excellentes éditions.

80 *Contracta*] Un ancien manuscrit porte *cunctata*,



pines dont tu es bleſſé, que te ſert-il d'en arracher une ſeule ? Si tu ne ſais pas bien vivre, fais place à ceux qui le ſavent. Tu t'es aſſez diverti, tu as fait aſſez bonne chere, il eſt tems de te retirer, de peur que la Jeuneſſe, à qui il ſied beaucoup mieux d'être badine & folâtre, ne ſe moque de toi, & ne te maltraite quand tu auras un peu trop bu.

ſtata, & le P. S. a adopté cette leçon, après M. Cuningam.

81 *Sibi quod*] M. Cuningam a lu *ſibi qui*, comme *taciturnior* par conſéquent deux vers après. *Ingenium qui*, comme le remarque le P. Sanadon, qui l'a ſuivi, eſt une ſillepſe dans le genre: ſur quoi voyez ce que j'ai dit ſur le v. 21. de l'Ode XXXVII. du Livre premier. Le P. S. lit encore au vers ſuivant: *Ut ſtudiis*, après un manuſcrit & M. Cuningam.

93 *Vacuam Romanis vatibus*] C'eſt-à dire *vacantem, liberam, apertam Romanis vatibus*, ainſi que l'explique Porphirion, & c'eſt le ſens du P. Sanadon.

105 *Impunè*] Hardiment, ſans craindre la cenſure & le reſſentiment de ces Lecteurs importuns, comme l'a rendu le P. S.

128 *Haud ignobilis Argis*] Deux manuſcrits, au raport de Torrentius, portent *Argus*, & c'eſt la leçon que le P. S. a ſuivie. *Haud ignobilis Argis*, comme il le remarque, eſt une maniere de parler bien vague & bien extraordinaire.

161 *Daturus*] Le P. Sanadon, comme M. Bentlei, prefere *daturas*, qui eſt la leçon des plus anciens manuſcrits & de pluſieurs autres ſavans Editeurs.

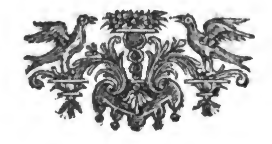
169 *Gelidam*] Le P. S. lit *gelidum*, le raportant à *ahenum*.

171 *Refugit*] On trouve dans un ancien manuſcrit *refigit*, & le P. S. l'a employé, après trois de nos bons Critiques.

173 *Sorte ſupremâ*] Les anciennes éditions & tout ce qu'il y a de manuſcrits ont *morte ſupremâ*, & le P. Sanadon a adopté cette leçon, après M. Bentlei.

175 *Sic quia*] Il y a dans une ancienne copie *ſed quia*, & c'eſt la leçon du P. S.

199 *Domûs procul*] Un manuſcrit & deux celebres éditions ont conſervé *procul procul*, que le P. Sanadon a auſſi reçu dans ſon texte. Les mots répétés, comme le P. Sanadon le remarque, ont ſouvent diminué de moitié entre les mains des copiſtes. Nicolas Heinſius en a produit quantité d'exemples. Ici un des deux *procul* a d'abord diſparu; enſuite pour fournir le vers on a ajouté *domûs*, que l'on a mis tantôt devant, & tantôt après *procul*. Ce ſuplement eſt ridicule, ajoute le P. Sanadon, Horace ne parle point d'une maiſon, mais d'un vaiſſeau. Ce mêlange gâteroit la métaphore.



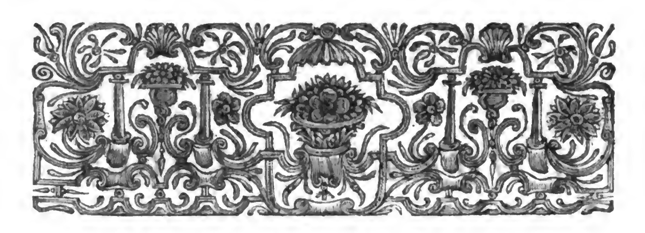
Q. HO-

Q. HORATII FLACCI

DE ARTE POETICA

LIBER.

L'ART POETIQUE D'HORACE.



Q. HORATII FLACCI DE ARTE POETICA LIBER, SEU EPISTOLA AD PISONES, PATREM & FILIOS.

HUMANO *capiti cervicem pictor equinam*

Jungere

EN Asie, en Grece, dans la Macedoine, & en Egypte, il y avoit depuis un tems immemorial des assemblées de gens choisis pour examiner les ouvrages de poësie & d'éloquence. Auguste, qui vouloit que sous son regne, l'Italie ne cédat en rien à la Grece, ni à tous les autres Empires, qui avoient été les plus florissans, & qui travailloit de tout son pouvoir à donner de l'émulation à tous les Ecrivains, & à les exciter par des récompenses & par des honneurs, en établit aussi une à Rome, & lui donna le temple & la bibliotheque d'Apollon dans son palais pour y faire ses conferences. Voilà de titres bien glorieux pour les assemblées de Savans, que nous apellons *Académies*. Si l'on en croit Théodore Marcile, celle d'Auguste eut un grand avantage sur toutes les autres, qui n'étoient composées que de cinq, ou de sept Juges tout au plus: car il assure qu'elle en avoit vingt, qu'il compte tous l'un après l'autre, comme s'il avoit vu leurs Lettres, ou assisté à leur réception. Il seroit à souhaiter qu'il nous eût apris d'où il a tiré une particularité si remarquable: car j'avoue que je n'en fais rien; je crains même qu'elle n'ait d'autre fondement que la fin de la Satire X. du Livre I. qu'on peut fort bien entendre d'une autre maniere. En tout cas il n'a pas mal choisi; voici les noms de ses Académiciens, Virgile, Varius, Tarpa, Mécénas, Plotius, Valgius, Octavius, Fuscus, les deux Viscus, Pollion, les deux Messala, les deux Bibulus, Servius, Furnius, Tibulle, Pison le Pere, & Horace. Cynéas disoit à Pyrrhus que le Sénat de Rome lui avoit paru une assemblée de Rois. On pouroit dire avec plus de raison d'une Académie qui auroit eu tous ces grands personnages, que c'étoit une assemblée de Dieux. Ce savant Critique n'en demeure pas-là; comme on donne rarement des bornes à ses conjectures, il veut que cet établissement d'Auguste, & la qualité d'Académicien ayent fait naître à Horace l'envie de composer une Poëtique, & d'assembler toutes les regles & tous les jugemens qu'on faisoit dans ce Corps. Je voudrois de tout mon coeur que cela fût vrai. Horace auroit commencé à corriger la maligne influence d'une étoile en-



L'ART POETIQUE D'HORACE, EPITRE AUX PISONS.



SI un Peintre s'avisoit de faire un cou de cheval à une tête humaine, d'ajou-

envieuse & jalouse de notre bien, qui a toujours presidé à ces sortes d'assemblées, & n'a jamais permis qu'il en soit sorti aucun ouvrage entier qui pût nous instruire & nous montrer en quoi consistent les richesses de l'éloquence & de la poesie; ce qui forme & nourit les Poetes & les Orateurs; ce qui sied ou ne sied pas, en un mot les vertus de ces deux arts, & leurs vices. Mais comme ce dessein peut fort bien monter dans la tête d'un autre que d'un Académicien, & que même on n'a encore jamais vu d'ouvrage de cette nature, fait de concert par des Auteurs qui fussent honorés de ce titre, il se trouvera vraisemblablement toujours des incrédules qui ne se rendront pas à des conjectures dénuées d'autorités. Pour les convaincre il faudroit qu'Horace eût pris lui-même cette qualité, & qu'il eût mis à la tête de son Livre, *L'Art Poëtique d'Horace de l'Académie Latine:* car on a affaire aujourd'hui à d'étranges gens.

Quoi qu'il en soit, qu'Horace ait composé cet ouvrage comme homme public, ou comme particulier, il avoit en vue de donner aux Romains une Poetique, qui seroit comme un abrégé & un précis de ce qu'Aristote, Criton, Zénon, Démocrite & Néoptoleme de Paros avoient écrit sur ce sujet: on veut même que ce ne soit presque qu'une compilation des plus excellens préceptes de ce dernier: car Porphyrion écrit: *In quem librum conjecit præcepta Neoptolemi de arte poëticâ, non quidem omnia, sed eminentissima. Horace a mis dans ce Livre les préceptes de Néoptoleme de l'art poëtique, non pas tous veritablement, mais les plus excellens:* Comme il ne travailloit pas à cela de suite, & qu'il ne gardoit d'autre ordre que celui des matieres que le hasard lui donnoit à lire & à examiner, il est arrivé de-là qu'il n'y a aucune méthode ni aucune liaison de parties dans ce Traité, qui même n'a jamais été achevé, Horace n'ayant pas eu le tems d'y mettre la derniere main, ou, ce qui est plus vraisemblable, n'ayant pas voulu s'en donner la peine. Ceux qui ont cru qu'ils en feroient un ouvrage entier & parfait en transposant ses vers, se sont fort trompés. Il y man-

Jungere si velit, & varias inducere plumas,
Undique collatis membris, ut turpiter atrum
Desinat in piscem mulier formosa supernè:
Spectatum admissi risum teneatis amici?
Credite, Pisones, isti tabulæ fore librum

Persi-

manquera toujours beaucoup de choses qui entroient naturellement dans son dessein. Il falloit donc se contenter, à mon avis, de marquer les vuides en separant un peu les matieres, sans rien changer; & c'étoit le sentiment de Monsieur le Févre. Ce defaut de liaison & d'arrangement ne laisse pas d'avoir ses graces, sur tout dans des préceptes qui doivent être libres, & n'avoir rien de lâche ni de languissant. L'ordre qu'Heinsius y a voulu mettre, ne sert qu'à relever & à faire mieux connoître la beauté du desordre dans lequel Horace l'a laissé.

Après la Poëtique d'Aristote, je ne connois point dans l'antiquité d'ouvrage de critique plus excellent que celui-ci, & où il y ait plus de profit à faire. Tout y est d'une justesse & d'une perfection qui ne laissent rien à desirer. Toutes les décisions & tous les jugemens, qu'il contient, sont autant de verités tirées de la nature des choses dont il traite; & il n'y en a presque point dont on puisse s'écarter le moins du monde, sans s'éloigner en même tems du bon-sens & de la raison, comme on le verra dans les Remarques. Jule Scaliger s'est bien éloigné de l'un & de l'autre dans le jugement qu'il a porté de cet ouvrage: *Voulez-vous savoir*, dit-il, *ce que je pense de l'Art Poëtique d'Horace? C'est un art enseigné sans art. De Arte quæres quid sentiam, Quid? Equidem quod de arte sine arte traditâ.* Et après avoir fait l'énumeration des parties qui le composent, & qu'il n'a nullement comprises, il fait entendre que cet art ne peut plaire qu'à des enfans, & qu'il n'y a nul profit à faire dans cette lecture. Veut-on savoir ce qui a le plus nui à Horace dans l'esprit de Scaliger? C'est que Scaliger a fait aussi une Poëtique, dont il étoit fort amoureux. Et il faut avouer que cet ouvrage n'est point sans merite; il y a une belle méthode, un bel ordre, un savoir fort étendu, & le stile en est noble, concis & fort convenable au sujet qu'il traite. Mais il manque par les fondemens; car tout porte sur un goût faux, & sur des minuties qui regardent plus le Grammairien que le Poëte. Nul précepte pour la grande poësie: nul chemin ouvert aux Poëtes: nul secours pour un génie qui cherche à s'instruire: rien qui lui éleve l'esprit & qui le dispose à l'enthousiasme: rien qui lui montre en quoi consistent les richesses de la poësie; en un mot rien qui découvre ce qui mene à la perfection, & ce qui en éloigne.

Unde parentur opes, quid alat formetque Poëtam
Quid deceat, quid non; quo virtus, quo ferat error.

Au lieu que tout cela est admirablement traité dans Horace. Tout y est grand. La route qu'un Poëte doit tenir est très bien marquée. Tous les secrets de l'art y sont dévelopés, & tous ses préceptes sont si solides, si nécessaires & si importans qu'encore aujourd'hui le succès des plus grands ouvrages de poësie dépend de l'observation de ses regles; tant il est vrai qu'elles sont tirées du fond de la nature, qui est la même partout & dans tous les tems. Il y a tel précepte d'Horace qui vaut mieux seul que tout le volume énorme de la Poëtique de Scaliger. Celle-ci ressemble à ces grandes medecines qui accablent plus qu'elles ne soulagent, au lieu que celle d'Horace est comme ces essences admirables, dont la seule odeur refait en un moment les esprits, & redonne la santé & la force, ou pour mieux dire elle est comme la Panacée d'Apollon, dont parle Callimaque, & dont les précieuses goutes portent l'immortalité partout où elles tombent;

——— ἐν δ' ᾧ κεν ἐκεῖναι
Πρῶκες ἔραζε πέσωσι, ἀκήρια πάντ' ἐγένοντο.

Quoique ce ne soit qu'une Epitre comme les précédentes, Horace n'a pas laissé de l'apeller, *de Arte Poëticâ*, Art Poëtique, pour la distinguer des autres, où il n'a traité de cet art que par occasion, & en passant. Et l'on ne peut pas douter de l'antiquité de ce titre, puisque Quintilien l'a cité dans le chapitre III du VIII. Livre: *Id enim tale est monstrum quale Horatius in primâ parte libri de Arte Poëticâ fingit: humano capiti, &c.*

1 *Humano capiti cervicem pictor equinam*] Horace entre tout d'un coup en matiere sans aucun préambule, & il donne d'abord le précepte le plus général & le plus nécessaire, & qui est le fondement de tout. C'est celui de la simplicité & de l'unité dans le sujet, dans l'arrangement ou la disposition, dans les ornemens & dans le stile. Il ne pouvoit pas mieux commencer cet ouvrage qu'en travaillant dès l'entrée à donner de l'aversion pour les fautes qu'on fait contre cette unité; ni rendre ces fautes plus odieuses, qu'en comparant les ouvrages, qui pé-

chent

d'ajouter ensuite les plumes de differens oiseaux, & de continuer ce corps monstrueux, en empruntant chacune de ses parties de bêtes de differente espece, de maniere que ce qui seroit par le haut une belle femme, finit par le bas en vilain poisson: quand on vous feroit voir ce bisare tableau, pouriez-vous vous empécher de rire? Mes chers Pisons, croyez que rien ne ressemble plus parfaitement à ce tableau

chent de cette maniere, à un tableau où un Peintre auroit épuisé toute son imagination à faire le monstre le plus extravagant dont on ait jamais ouï parler.

2 *Et varias inducere plumas*] *Ceux qui auront soin de la réputation d'Horace*, ce sont les termes de M. Bentlei, *liront volontiers: variasque inducere formas*. Mais c'est ce que ceux qui aiment Horace ne feront jamais. Horace ne peut avoir écrit, *formas*, car *forma* se dit de ce qui resulte d'un tout, qui a telle forme, telle figure. *Plumas* est la veritable leçon. Horace fait ici un assemblage d'une tête de femme, d'un col de cheval, & de divers membres d'oiseaux qui se terminent par une énorme queue de poisson. Cela compose un monstre plus monstre que la Chimere.

3 *Ut turpiter atrum desinat in piscem mulier formosa supernè*] Le portrait que Virgile fait de Scylla dans le III. Livre de l'Eneïde, a pu donner lieu à l'idée du monstre qu'Horace décrit:

Prima, hominis facies, & pulcro pectore virgo
Pube tenus, postrema immani corpore pistrix
Delphinum caudas utero commissa luporum.

Par le haut c'est une figure humaine, & une fort belle fille jusqu'à la moitié du corps; & par le bas c'est une horrible baleine qui finit par des queues de dauphin jointes à un ventre de loup.

Mais celui d'Horace est encore plus monstrueux & plus choquant. *Ater piscis*, un poisson noir, pour *un grand poisson*, c'est à dire un poisson horrible, comme sont tous les grands poissons. C'est pourquoi Porphyrion l'explique *atrum piscem, belluam marinam, pistricem*.

5 *Spectatum admissi risum teneatis amici*] Ceci est pris de la coutume des Peintres & des Sculpteurs, qui après avoir achevé quelque statue ou quelque tableau, faisoient publier qu'un tel jour ils l'exposeroient en public: car ils vouloient savoir que produiroit une premiere vue sur un grand nombre de spectateurs, & profiter des divers jugemens qu'on pouroit faire de leur ouvrage. Il seroit à souhaiter que ceux qui écrivent, pussent tâter & sonder ainsi par avance le goût du public. Mais peut-etre ne le voudroient-ils pas.

6 *Credite, Pisones*] Il y a une infinité de gens qui, non seulement s'imaginent que ce n'est pas un defaut que de ne pas observer cette simplicité & cette unite dont Horace parle, mais qui croyent même que c'est une vertu, & que la varieté donne aux ouvrages une beauté que l'unité ne sauroit donner. D'un autre côté, parmi ceux qui sont persuadés que c'est un defaut, il y en a peu qui en ayent l'idée qu'il en faut avoir, & qui ne le croyent léger & pardonnable. Pour prévenir donc les Pisons, & pour les empécher de donner dans des sentimens si faux, il les assure que ce seul defaut fait des monstres de tous les ouvrages où il se trouve: voilà pourquoi il dit, *credite, croyez, soyez bien persuadés*, expression qui marque une espece de crainte & de defiance que ces jeunes gens ne donnassent dans l'opinion contraire, que les méchans Poëtes soutenoient, & qu'ils avoient tant d'interêt d'établir. Quoique cette Epitre soit adressée à Pison le pere, & à ses enfans, comme cela paroît par le 24 vers, c'est aux enfans que ces préceptes s'adressent; & voilà le moyen d'accorder le different dont parle Porphyrion: *Scribit ad Pisones viros nobiles disertosque patrem & filios, vel, ut alii volunt, ad Pisones fratres. Horace écrit aux jeunes Pisons & à leur pere, ou comme d'autres le prétendent, il écrit seulement aux deux enfans.*

Pisones] Il y avoit à Rome en même tems trois ou quatre familles de ces Pisons, qui étoient tous Calpurniens, & qui se disoient descendus de Calpus fils de Numa. L'une étoit de Cnéus Piso, mari de Plancine, qui se tua lui-même, ayant été accusé d'avoir empoisonné Germanicus, & qui laissa deux enfans, Cnéus & Marcus. Mais ce ne peut être à ces Pisons qu'Horace s'adresse ici: car ces enfans n'étoient pas nés quand cette Lettre fut écrite, ou ils étoient encore trop jeunes, outre que le pere étoit d'un naturel feroce & violent. Tacite, *Cneum Pisonem, ingenio violentum, obsequii ignarum, insitâ ferociâ à patre*. Ce qui ne répond nullement au caractere de douceur qu'Horace lui donne dans cette Epitre. Il y avoit une autre branche des Pisons apellés *Cesonins*, & qui descendoient de ce Lucius Piso qui avoit été Censeur, & dont Jules Cesar avoit épousé la fille apellée *Calpurnie*. Le fils de ce Lucius Piso étoit ce Pison qui fut Consul avec Drusus Libo, l'an de Rome 738. Horace étant âgé de cinquante-un an; & à qui Auguste avoit donné le gouvernement de Rome & celui de Thrace. C'étoit un

Persimilem, cujus, velut ægri somnia, vanæ
Fingentur species: ut nec pes nec caput uni
Reddatur formæ. Pictoribus atque Poëtis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.
Scimus, & hanc veniam petimusque damusque vicissim:
Sed non ut placidis coëant immitia, non ut
Serpentes avibus geminentur, tigribus agni.

Inceptis gravibus plerumque & magna professis

Purpu-

un homme de plaisir. Il passoit ordinairement la nuit à table, & se levoit à midi; mais cela n'empéchoit pas qu'il ne fit toujours son devoir. Il eut la confiance d'Auguste, & ensuite celle de Tibere, sous le regne duquel il mourut, je crois, Grand Pontife, âgé de quatre vingts ans, l'an de Rome 785. C'est à ce Pison & à ses enfans qu'Horace parle.

Isti tabulæ fore librum persimilem] Il ne se contente pas de dire qu'un ouvrage ainsi varié sera semblable à ce monstre, il dit *persimilem*, qu'il sera entierement semblable: car il veut ôter tout sujet de doute aux Pisons, & les mettre en état de ne pouvoir être seduits par ceux qui soutenoient le contraire.

Librum] Tout ouvrage, de quelque nature qu'il soit; mais il parle particulierement du poeme épique & du poeme dramatique.

7 *Veluti ægri somnia*] Il ne dit pas comme les songes d'un homme sain, mais comme les réveries d'un malade, qui sont toujours extravagantes & peu suivies.

Vanæ species] Des especes, des idées vaines, c'est-à-dire des idées de choses qui ne subsistent point ensemble dans la nature, & qui ne se trouvent que dans le cerveau creux des malades, des fous, ou des méchans Poetes.

8 *Ut nec pes nec caput uni reddatur formæ*] C'est, à mon avis, l'explication de *vanæ species*, dont la tête & les pieds n'ont aucun raport, & sont de differente espece.

9 *Pictoribus atque Poëtis quidlibet audendi*] C'est la réponse des méchans Poetes qui combatoient le sentiment d'Horace, & qui ne vouloient pas s'assujettir à la sage régularité qu'il leur recommandoit. *Il a toujours été permis aux Peintres & aux Poëtes*, disoient-ils, *de tout entreprendre*, *& de tout oser*; & personne n'a le droit de leur demander raison des libertés qu'ils ont prises, ni de les censurer. Les Poetes abusoient ainsi du privilége de la poësie, & prétendoient excuser par-là les plus monstrueuses imaginations, & les rêveries les plus extravagantes. Il est certain que le privilége des Peintres & des Poëtes est fort étendu. Ovide a dit *fœcunda licentia vatum*, la feconde licence des Poëtes; & Lucien a avancé que les Peintres & les Poetes ne pouvoient être obligés à répondre de leurs fantaisies & de leurs imaginations. Mais Horace va faire voir quelles bornes on doit donner à cette licence.

11 *Scimus*] C'est la réponse d'Horace, qui dit à ces méchans Poetes, *je le sais*. Je connois tous les priviléges qu'ont les Poëtes & les Peintres, & je ne veux nullement les leur ôter. Après avoir dit, *je le sais*, il veut continuer *sed non*, mais il est interrompu par ces mêmes Poëtes qui continuent.

Et hanc veniam petimus damusque vicissim] La remarque précédente découvre ce que je pense de ce vers. Il faut éclaircir & prouver ma pensée. On veut que ce soit la suite de la réponse d'Horace qui dise:

Scimus & hanc veniam petimus damusque vicissim.

Je le sais, & comme je donne aux autres la permission d'en user, je demande qu'on me la donne de même.

En qualité de Poëte il dit, *hanc veniam petimus*, je demande cette permission: & en qualité de Critique il ajoute, *damusque vicissim*, & je la donne à mon tour. C'est le sentiment du vieux Commentateur, qui écrit, *petimus quidem ut Poëtæ*, *damus autem ut Critici*. Mais cette explication m'est suspecte, & je ne suis nullement de cet avis. Comment Horace auroit il demandé la permission d'user de cette liberté, puisqu'il ne se regardoit pas comme Poete, & qu'il ne faisoit ni poëme épique, ni poëme dramatique? Assurément on s'est trompé à ce passage. Après qu'Horace a dit *scimus*, *je le sais*, ces méchans Poëtes l'interrompent en continuant,

Et

tableau qu'un ouvrage dont les idées seront vaines & confuses, comme les rêveries d'un malade, & dont la tête & les pieds n'auront pas le moindre raport. (*a*) R. Les Peintres & les Poëtes ont toujours eu le privilege de tout entreprendre & de tout oser... HOR. Je le sais.... R. Et comme nous donnons volontiers aux autres la liberté d'en user, nous demandons qu'on nous la donne de même. HOR. On vous la donne, mais à condition que vous n'en abuserez point, (*b*) & que vous ne ferez pas de maniere que le sauvage se trouve joint immédiatement avec le doux, les oiseaux, avec les serpens, les agneaux avec les tigres.

(*c*) Souvent après des commencemens graves, & qui promettent de grandes cho-

(*a*) Licence des Poëtes & des Peintres mal entendue. (*b*) Les bornes que cette licence doit avoir.
(*c*) Descriptions vicieuses, & qui gâtent l'uniformité.

Et hanc veniam petimus damusque vicissim.

Et nous prétendons qu'on nous donne la permission d'user de ce privilége, comme nous la donnons aux autres.

Cela ne convient point du tout à Horace, qui n'écrivoit rien, comme il le dit dans la suite, *nil scribens ipse*, & convient entierement aux Poetes qu'il fait parler. Cela est certain. Si l'on ne veut pas que les Poëtes parlent eux-mêmes, parceque cela paroît d'abord trop coupé, on ne peut du moins s'empêcher de convenir qu'Horace raporte lui-même la réponse de ces Poëtes, & qu'il dit; je sai bien ce qu'on dit d'ordinaire que les Poetes & les Peintres ont le privilége de tout entreprendre & de tout oser, & que comme ils donnent aux autres la liberté d'en user, ils demandent qu'on la leur donne de même: on la leur donne, mais c'est à condition qu'ils n'en abuseront point. Cela revient au même, mais le dialogue est plus agréable, plus vif, & plus à la maniere d'Horace.

12 *Sed non ut placidis coeant immitia*] C'est Horace qui répond: Vous voulez qu'on vous donne la permission d'user de vos priviléges, on vous la donne; mais c'est à condition que vous n'en abuserez pas, & que vous ne ferez pas de maniere que, &c. Tout ce dialogue est vif & plaisant, & il ne sauroit paroître nouveau à ceux qui connoissent les manieres d'Horace.

Avant que de continuer, je crois devoir rendre compte d'une pensée que j'ai eue longtems sur les treize premiers vers de cette Poëtique. J'avois cru qu'ils étoient la Preface & l'envoi du Livre, & qu'Horace, pour excuser le desordre où il l'a laissé, écrivoit aux Pisons: *Croyez que ce livre, que je vous adresse, est entierement semblable au tableau dont je viens de parler.* Mais enfin j'ai connu que je me trompois. Si Horace avoit voulu parler de son Livre, jamais il n'auroit suprimé l'article, & assurément il auroit écrit, *fore librum hunc similem*. D'ailleurs ne se regardant pas comme Poëte, & ne faisant pas l'honneur à cette Poetique de la considerer comme un ouvrage important, puisqu'il dit dans la suite, *si quid componere curam*, si la fantaisie me prenoit d'écrire quelque chose; il n'est pas vraisemblable qu'il ait voulu s'excuser d'avoir manqué contre la regularité dans un traité comme celui-ci, où non seulement elle n'est pas nécessaire, mais où il n'est pas même possible de l'observer. La découverte du dialogue des méchans Poëtes avec Horace, m'a entierement confirmé dans cette opinion, que je crois si vraie & si sûre que je n'aurois rien dit de l'autre, si je n'avois trouvé des gens très habiles qui en étoient prévenus, & qui ayant toujours regardé ces treize premiers vers comme la Preface du Livre, n'ont changé d'avis que sur mes raisons. Cette même pensée pouvant donc venir encore à d'autres, il ne sera pas inutile d'en avoir dit un mot: car il ne suffit pas de refuter les erreurs & les mauvais sens, il faut, autant qu'on peut, les prévenir.

Ut placidis coëant immitia] Les Peintres & les Poëtes ne sont que des imitateurs, & par cette raison ils ne doivent peindre que ce qui est, ou ce qui peut être: car il n'y a que cela qu'on puisse imiter. Mais les uns & les autres ont souvent abusé de leur art, & quité les verités régulieres, ou les idées vraisemblables, pour ne suivre que des imaginations monstrueuses. Vitruve se plaint de ce defaut des Peintres, dans le cinquieme chapitre du Livre septieme. Ce sont ces fantaisies extravagantes qui ont produit ces grotesques, que les curieux ne laissent pas d'estimer, mais que ceux qui ont le bon goût, ne compareront jamais à une figure réguliere & sage. Horace donne ici un des plus importans préceptes de l'Art Poëtique, qui est de n'assembler jamais des sujets contraires & incompatibles, & de ne blesser jamais la nature, la vraisemblance, ou la verité.

14 *Inceptis gravibus plerumque & magna professis*]

Purpureus, latè qui splendeat, unus & alter
Assuitur pannus : quum lucus, & ara Dianæ,
Et properantis aquæ per amœnos ambitus agros,
Aut flumen Rhenum, aut pluvius describitur arcus.
Sed nunc non erat his locus : & fortasse cupressum
Scis simulare. Quid hoc? si fractis enatat exspes
Navibus, ære dato qui pingitur? Amphora cœpit
Institui currente rotâ cur urceus exit?
Denique sit quod vis simplex duntaxat & unum.
Maxima pars vatum, pater, & juvenes patre digni,
Decipimur specie recti. Brevis esse laboro,

Obscu.

fis] Après avoir donné le précepte géneral, Horace descend dans le particulier, & donne un exemple de la variété qu'il condamne. Mais pour faire mieux connoître ce qu'on doit penser des fautes qu'on fait contre l'unité, qu'il veut rendre nécessaire & indispensable, il choisit exprès celle qui paroît la moins choquante, & qui est un vice d'autant plus dangereux qu'il se glisse sous une aparence de vertu : ce sont les descriptions, piége presque inévitable aux petits genies. Horace fait donc voir ici le ridicule où tombent tous les jours beaucoup de Poetes. Des commencemens graves & serieux, qui promettent des choses sublimes & merveilleuses, aboutissent à une description éclatante d'un bois, d'un autel de Diane, d'un ruisseau, du Rhin, ou de l'arc-en-ciel. Ces descriptions sont cousues-là comme des lambeaux. Veritablement ces lambeaux sont de pourpre, mais ils sont pueriles ou extravagans, parcequ'ils sont mal placés. Il ne faut jamais s'abandonner à ces digressions, de quelque nature qu'elles puissent être, quand notre dessein nous apelle ailleurs.

16 *Quum lucus & ara Dianæ*] Il peut parler en géneral des autels de Diane, & de tous les bois qui lui étoient consacrés. Mais je croirois plus volontiers, comme Théodore Marcile, qu'il parle particulierement du bois & de l'autel d'Aricie, *ara Dianæ Nemorensis*, qu'on prétendoit avoir été bâti par Oreste, qui y avoit consacré la statue de Diane Taurique, qu'il avoit enlevée de la Scythie, après avoir tué le Roi Thoas. Les Poetes prenoient ordinairement cet autel & ce bois pour le sujet de leurs descriptions : car outre que le lieu étoit fort beau, que ne pouvoit-on pas dire d'Oreste, de Diane Taurique, des sacrifices qu'on lui avoit faits en Scythie, de ceux qu'on lui faisoit à Aricie, & de la bisare coutume qui s'observoit dans ce temple? Il ne pouvoit y avoir qu'un fugitif pour Prêtre, & il falloit que ce fugitif tuât de sa main le Prêtre dont il vouloit avoir la place, & qui, par cette raison, avoit toujours l'épée à la main pour se defendre; car il s'attendoit d'être attaqué à tous momens. C'est pourquoi Ovide a apellé ce temple d'Aricie, *un Royaume aquis par le fer, & d'une main criminelle:*

Partaque per gladios regna nocente manu.

18 *Aut flumen Rhenum*] Horace avoit sans doute été souvent fatigué de cette description du Rhin, dans les poëmes qu'on faisoit pour celébrer les victoires qu'Auguste avoit remportées de ce côté-là. Les méchans Poetes ne manquoient pas de s'aller tous noyer dans ce fleuve, comme cet Alpinus, dont il est parlé dans la dixieme Satire du Livre premier :

Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona, dumque
Diffingit Rheni luteum caput, &c.

Pendant que l'enflé Alpinus égorge lui-même Memnon; sans attendre le coup d'Achille, & qu'il barbouille la tête limoneuse du Rhin, &c.

Aut pluvius describitur arcus] L'arc-en-ciel est très propre à faire tourner la cervelle à un méchant Poete; car il croiroit manquer à l'admiration dûe au merveilleux mêlange de ses couleurs, s'il ne prenoit aux cheveux la moindre petite occasion de le décrire. Peu de gens sont capables d'imiter en cette rencontre la sagesse d'Homere & de Virgile. Ils ont tous deux trouvé cent fois l'occasion de décrire cet arc-en-ciel ; le premier n'en a jamais dit qu'un mot ; & Virgile, lorsqu'il en a le plus parlé, n'y a employé que deux vers :

Ergo Iris croceis per cœlum roscida pennis
Mille trahens varios adverso sole colores
Advolat. - - - -

On

chofes, on cout des lambeaux de pourpre, comme la defcription du bois, & de l'autel de Diane, celle d'un ruiffeau qui arrofe des campagnes delicieufes, celle du Rhin, ou celle de l'arc-en-ciel. Mais ce n'étoit pas-là leur place. Tu fais peut-être fort bien peindre un ciprès; que fait cela, fi celui qui te paye, veut que tu le reprefentes au milieu d'un naufrage, & flotant fans efperance fur une foible planche d'un de fes vaiffeaux brifés? Tu as commencé une grande urne; d'où vient qu'après avoir bien tourné la roue, tu n'as fait qu'un petit vaiffeau? Enfin il faut que tout ce que tu propofes foit fimple, & qu'il ne foit qu'un. *(a)* La plupart de nous autres Poëtes nous fommes ordinairement trompés par une aparence de bien. Je veux être court, & je deviens obfcur. Un

(*a*) Poëtes trompés par l'aparence du bien.

On peut dire que cette defcription de l'Iris eft auffi rapide que fon vol.

19 *Et fortaffe cupreffum fcis fimulare*] Les defcriptions dans la poefie, & l'imitation des cipres dans la peinture, étoient d'ordinaire les premiers effais de ces deux arts. Les écoliers faifoient par-là leur aprentiffage. Et comme on n'eft pas Peintre pour avoir affez bien peint un ciprès, on n'eft pas Poete non plus pour avoir fait une defcription paffable.

20 *Si fractis enatat exfpes navibus*] Que fert à ce Peintre aprentif de favoir bien peindre un ciprès, lorfqu'il faut peindre un homme qui a fait naufrage, & qui flotant fur une planche du débris de fon vaiffeau, attend la mort à tous momens? Que fert de même à un Poete de favoir faire paffablement une defcription, lorfqu'il eft queftion de chanter des exploits immortels? Horace fait allufion à ces tableaux *ex voto*, que faifoient faire la plupart de ceux qui étoient échapés d'un naufrage où ils avoient penfé perir.

21 *Amphora cœpit inftitui, currente rotâ cur urceus exit*] Voici une autre image tirée du potier, qui commençoit ordinairement fon métier par de petits pots qu'on apelloit *urceos*, qui fervoient à verfer de l'eau; & qui le finiffoit par la grande cruche apellée *amphora*, qui étoit comme le chef-d'oeuvre. Un potier, qui après avoir commencé une grande cruche, ne fait qu'un méchant petit pot, eft comme un Poete qui après un commencement magnifique, tombe & fe perd dans des defcriptions qui font l'ouvrage d'un écolier. *Amphora* répond à *inceptis gravibus*, & *urceus* répond à *purpureus pannus*. Saint Jerôme a imité ce paffage dans la Lettre qu'il écrit à Léta: *Lapfus penè fum ad aliam materiam, & currente rotâ, dum urceum facere cogito, amphoram finxit manus. Je fuis prefque tombé dans une autre matiere, & en tournant toujours mon tour, pendant que je ne fonge qu'à faire un petit pot, ma main a fait une grande cruche.* Mais cette aplication renverfée me paroît vicieufe; car il eft bien naturel, comme Horace l'a mis, qu'un Potier mal-habile ne faffe qu'un petit pot de ce dont il avoit voulu faire une cruche; au lieu qu'il eft impoffible, quelque habile ou mal habile qu'il puiffe être, qu'il faffe une cruche, *amphoram*, de la matiere qu'il avoit prife & qu'il travailloit pour en faire un petit pot, *urceum*.

23 *Denique fit quodvis fimplex duntaxat & unum*] Voilà le précepte qui refulte de ce qu'il vient de dire. La fimplicité & l'unité font entierement opofées au defaut dont il vient de parler. Les defcriptions hors d'oeuvre les détruifent & les corrompent, il ne faut dans un ouvrage rien d'étranger. On doit imiter la conduite d'Homere, de Virgile & de Sophocle, qui ne font rien qui ne paroiffe neceffaire, & qui ne foit bien amené; & qui s'ouvrent à leurs defcriptions un chemin naturel & facile.

Qui priùs invenêre locum, dum tempore capto
Talia fubjiciunt parci, nec fponte videntur
Fari ea: rem credas hoc ipfam pofcere, ita aptum
Diffimulant, aditufque petunt fuper omnia molles.

25 *Decipimur fpecie recti*] Ce n'eft pas un nouveau précepte, il ne faut que donner ici la raifon générale du defaut qu'il vient d'expliquer. C'eft que dans les beautés de l'art, comme dans celles de la nature, on eft ordinairement trompé par l'aparence du bien. Un Poete croit égayer fon ouvrage par une defcription, & il le gâte. C'eft la veritable liaifon de ce paffage. Ce qui fuit, *brevis effe laboro, obfcurus fio, &c.* ce font les exemples qu'il donne pour confirmer cette propofition, *decipimur fpecie recti*. Saint Jerôme a apliqué à la morale ce précepte qu'Horace a donné pour la poefie; car il a écrit dans fa Lettre à Léta: *Vitia non decipiunt nifi fub fpecie umbrâque virtutum. Les vices ne nous trompent que fous l'aparence & fous le mafque des vertus.*

Obscurus fio: sectantem levia, nervi
Deficiunt animique: professus grandia turget:
Serpit humi tutus nimium, timidusque procellæ:
Qui variare cupit rem prodigialiter unam,
Delphinum sylvis appingit, fluctibus aprum.
In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.
Æmilium circa ludum faber imus & ungues
Exprimet, & molles imitabitur ære capillos:
Infelix operis summâ, quia ponere totum
Nesciet. Hunc ego me, si quid componere curem
Non magis esse velim, quam pravo vivere naso,
Spectandum nigris oculis, nigroque capillo.

Sumite

Brevis esse laboro, obscurus fio] La brieveté est assurément une des grandes beautés du discours; mais elle est si voisine de l'obscurité, qu'il est très difficile, en suivant l'une, de ne pas tomber dans l'autre; & il vaut toujours mieux avoir égard à la *netteté*, à la clarté, qui est la principale des vertus, *virtus prima perspicuitas*; sans elle, toutes les autres sont inutiles. On n'écrit & on ne parle que pour être entendu.

26 *Sectantem levia nervi deficiunt*] Comme en voulant donner de la force à ses vers & à ses expressions, on tombe dans la grossiereté & dans la rudesse, aussi en voulant les polir, très souvent on les affoiblit. Chaque vertu a son vice qui lui est joint, la force & la rudesse, le foible & le poli. * M. Bentlei a lu *lenia*, & il a fait une longue remarque pour apuyer cette leçon; mais quoiqu'il dise *levia* est la seule veritable. *

27 *Professus grandia turget*] Quand on cherche le grand, il est bien difficile de ne pas tomber dans l'enflure, qui est le vice le plus voisin; & l'on tombe dans l'enflure dès qu'on outre le grand. Comme Gorgias, en apellant Xerxès *le Jupiter des Perses*; & celui qui apelloit Brutus *le soleil de l'Asie*. Clitarque est aussi enflé dans ce passage où parlant de l'Abeille, il dit: *κατανέμεται τὴν ὀρεινὴν, εἰσίπταται ἢ εἰς τὰς κοίλας δρῦς. Elle paît sur les montagnes, & vole dans les creux des chênes.* Car ces expressions conviendroient à un lion, à un sanglier, à un aigle, ou à un gryphon; & ne conviennent point du tout à un petit animal comme l'abeille.

28 *Serpit humi tutus nimium timidusque procellæ*] La poësie est une mer, ceux qui s'embarquent sur cette mer, & qui sont sages, ne s'éloignent point trop du rivage, & ne s'en aprochent point trop. Par l'un ils s'exposent à perir au milieu des flots; & par l'autre ils se mettent en danger de s'aller briser contre le rivage. De sorte qu'on peut dire aux Poetes ce qu'Horace disoit à Licinius dans l'Ode dixieme du Livre second:

Rectiùs vives, Licini, neque altum
Semper urgendo, neque, dum procellas
Cautus horrescis, nimium premendo
Littus iniquum.

Mais l'expression d'Horace paroît plutôt empruntée des oiseaux qui rampent à terre, lorsque la crainte des vents & des tempêtes les empêche de s'élever dans les airs.

29 *Qui variare cupit rem prodigialiter unam*] Ce vers prouve que tout ce qu'il a déja dit n'est que la suite du même précepte. Car il y revient en faisant voir que ceux qui pour attraper le merveilleux, qu'il apelle ici du nom de prodige, varient differemment un sujet, & y cousent des descriptions pompeuses, au lieu d'arriver au but où ils tendent, font de veritables monstres, *omnia monstra faciunt*; pour me servir des paroles de Catulle. C'est comme s'ils mettoient les dauphins dans les bois, & les sangliers dans les eaux. Protée menera à la fin ses troupeaux sur les montagnes, & les timides Daims se retireront dans les mers:

Et superjecto pavidæ natabunt
Æquore damæ.

Ce mot *prodigialiter* est pris ici en bonne part, comme l'est souvent notre mot *prodigieux* & *prodigieusement*. Car il ne faut pas s'imaginer qu'il faille le raporter à *appingit*. Je croyois autrefois qu'il falloit lire *appingat*; & je trouvois plus de sel dans cette leçon; comme si Horace eût dit en se moquant, *ceux qui veulent varier prodigieusement leur sujet, mettent tout d'un coup les dauphins dans les bois, & les sangliers dans les eaux. Cela est bien plutôt fait.*

Mai

Un autre cherche à polir son ouvrage, & il lui ôte sa force & son feu. Celui-ci veut être sublime, & il est enflé; & celui-là, pour éviter l'enflure, & n'osant s'élever, de peur de se perdre dans les nues, devient trop rampant. Tout de même, celui qui a en tête de varier d'une maniere extraordinaire & prodigieuse, son sujet, qui doit être un & simple, met des dauphins sur le haut des arbres, & des sangliers au milieu des flots. En voulant éviter un vice, on tombe immanquablement dans un autre, si l'on ne se conduit avec beaucoup d'adresse & beaucoup d'art. Le Statuaire, qui demeure au bas du Cirque, prés de la sale d'Emilius, fait admirablement finir les ongles de ses statues, & imiter le naturel & la legereté des cheveux; mais en gros ses statues sont mauvaises, parcequ'il ne fait pas faire un tout bien compassé, & dont les parties soient bien unies Si l'envie me prenoit de composer quelque ouvrage, je ne voudrois non plus ressembler à cet homme-là, qu'avoir les plus beaux cheveux & les plus beaux yeux du monde, avec un fort vilain nez. Ecri-

Mais j'ai bien connu depuis que je n'entendois pas alors le passage, & que je n'entrois pas dans la suite du raisonnement

30 *Delphinum sylvis*] D'une chose qui doit être simple & uniforme, ils en font des monstres.

31 *In vitium ducit culpæ fuga*] La peur de tomber dans un vice, nous jette souvent dans un vice plus grand que celui que nous avons voulu éviter. On veut fuir une uniformité ennuyeuse, & l'on fait un mêlange monstrueux. La cause de cela, c'est qu'on fait ce mêlange grossierement & sans art, & il n'y a qu'un grand art qui puisse donner les moyens de le faire sans blesser l'uniformité. Il faut que ce mêlange soit comme celui de l'arc-en-ciel:

In quo diversi niteant cum mille colores,
Transitus ipse tamen spectantia lumina fallit,
Usque adeò quod tangit idem est

Il y a mille differentes couleurs; mais le passage de l'une à l'autre est imperceptible, tant tout ce qui se touche est un.

Il faut être simple avec art, comme Homere, Théocrite, Virgile.

32 *Æmilium circa ludum faber imus*] Horace designe ici un certain Statuaire qui demeuroit au bas du Cirque, près du lieu que l'on apelloit *la sale d'Æmilius*, parcequ'un maître d'escrime, apellé Æmilius Lentulus, y avoit tenu ses gladiateurs. Ce Statuaire donnoit beaucoup de grace & de légereté aux cheveux, & finissoit admirablement les ongles; mais à tout prendre, ses statues étoient mauvaises, parceque toutes leurs parties n'avoient pas entre elles cette liaison & ce raport qui en sont comme l'ame qui donne la vie & l'action, ce qui est le principal & le tout d'une statue. Il en est de même des Poetes qui ne savent faire qu'une description, exprimer un sentiment, donner de la force à une comparaison, &c. En gros ils ne sont que de méchans Poetes. * Au lieu de *imus* M. Bentlei a lu *unus*. Qu'il explique *unus omnium optime*, mieux que tous les autres. Mais cela est dur. *

34 *Ponere totum*] *Ponere, poser*, pour *faire, achever*, comme en Grec, τιθέναι. Il a dit ailleurs,

Solers nunc hominem ponere nunc Deum.

Et *totum* est ce que nous disons *le tout ensemble*. Il se dit proprement en peinture & en sculpture, des tableaux, & des ouvrages chargés de figures, dont les differentes parties, qui les composent, doivent concourir à former un seul & même tout, & à presenter un seul objet. Mais il se dit aussi des ouvrages où il n'y a qu'une seule figure ou sculptée ou peinte, dont les differentes parties doivent avoir entre elles une liaison si naturelle qu'elles ne forment qu'un seul & même corps. Il ne suffit pas de savoir faire une tête, un bras, un pied; il faut savoir assembler le tout, de maniere qu'il en resulte une seule figure qui n'ait rien d'estropié, & qui soit partout également bien designée & finie.

36 *Quam pravo vivere naso*] Le nez est ce qui paroît le plus sur le visage. Qu'un homme ait un vilain nez, quoiqu'il ait d'ailleurs le front bien fait, la bouche belle, les yeux & les cheveux fort beaux, c'est un laid homme. Il en est de même du poëme. Qu'il y ait de belles descriptions, de beaux mouvemens, que les figures y soient heureusement employées, ce sera toujours un fort méchant poeme, s'il peche contre la simplicité & l'unité.

Sumite materiam vestris, qui scribitis, æquam
Viribus, & versate diu, quid ferre recusent,
Quid valeant humeri. Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.
Ordinis hæc virtus erit & Venus, aut ego fallor,
Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici
Pleraque differat, & præsens in tempus omittat.
Hoc amet, hoc spernat promissi carminis auctor.

In

38 *Sumite materiam, vestris, qui scribitis æquam viribus*] Aristote nous enseigne que le but de la poësie, c'est d'imiter, & que les fautes qu'elle fait en imitant mal sont de deux sortes, ou *propres* ou *étrangeres*. Les étrangeres sont celles où elle tombe pour avoir choisi un sujet vicieux, & alors elle peche contre un autre art que le sien. Mais les propres sont celles qu'elle fait en choisissant des sujets au dessus de ses forces. Et alors elle peche contre son art même. Ce sont les fautes essencielles. Tout Poete qui choisit des sujets qui ne sont pas proportionnés à ses forces peche contre l'art de la poësie, & il est impossible qu'il réussisse dans son imitation. Voyez les Remarques sur le chap. XXVI. de la Poëtique.

39 *Et versate diu quid ferre recusent*] Il ne faut pas se croire Poete pour avoir fait par hasard un bon madrigal, une bonne épigramme, une bonne chanson; ni entonner la trompette pour avoir passablement joué du chalumeau. Il faut en tout consulter ses forces. Et Horace aplique ici fort heureusement à son sujet un précepte des Stoïciens, qu'Epictete nous a conservé dans le chapitre XXXVI. *Mon ami, avant toutes choses considere bien ce que tu veux entreprendre, & ensuite examine-toi bien toi-même, pour voir si tu peux porter ce fardeau. Veux-tu être un pentatble ou un luteur, consulte tes bras, tes cuisses, tes reins: car on peut être bien disposé pour une chose, qu'on ne le sera pas pour une autre.* Tibulle auroit peut-être mal fait des Odes, & Horace auroit peut-être fait de méchantes élegies. Les anciens Hébreux avoient mis ce précepte en proverbe, car ils disoient, *pro camelo sarcina*, la charge selon le chameau.

40 *Cui lecta potenter erit res*] Cette expression est remarquable, *potenter*, pour *selon ses forces*.

42 *Ordinis hæc virtus erit & Venus, aut ego fallor*] Horace explique ici en peu de mots en quoi consiste la vertu & la grace de l'ordre qu'un Poëte doit suivre dans la disposition de son sujet; & il ajoute ces mots, *aut ego fallor*, parceque c'est un nouveau précepte qu'il a fait sur la pratique des plus grands Auteurs de l'Antiquité, & que personne n'en avoit parlé avant lui. Car Aristote même n'en a rien dit dans sa Poëtique, ou s'il en a parlé, c'est en un mot, & d'une maniere fort obscure, comme on peut le voir dans mes Remarques sur ce petit traité. C'est donc par modestie qu'Horace dit, *aut ego fallor*, si je ne me trompe; mais son précepte ne laisse pas d'être sûr. Le petit Scholiaste d'Homere a dit après lui, αὕτη γὰρ ἀρετὴ ποιήσεως, τὸ ἀπὸ τῶν μέσων ἄρξασθαι, προϊόντα δὲ τὴν ἀρχὴν διηγεῖσθαι κατὰ μέρος. *Une des grandes beautes de la poësie, c'est de commencer par le milieu, & de conter ensuite les commencemens en détail.*

43 *Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici pleraque differat*] Ce *debentia dici* sert aux deux propositions *dicat & differat*: voici la construction & le sens de ce passage: *Ut jam nunc dicat debentia dici jam nunc, & pleraque differat jam nunc debentia dici. Qu'il dise d'abord les choses qui doivent être dites d'abord, & qu'il reserve pour un autre tems la plus grande partie de celles qui devroient aussi être dites d'abord.* Horace découvre ici un des plus grands secrets de la poësie. Un Historien suit toujours les tems dans le cours de son ouvrage; mais l'ordre que les Poetes suivent dans la disposition de leurs sujets est bien different; car dans le poeme dramatique, comme dans l'épique, les grands maîtres ouvrent la scene le plus près qu'ils peuvent de la catastrophe, & prenent toujours l'action sur le moment de sa fin. Leur art leur fournit ensuite les moyens de nous mettre devant les yeux tout ce qui avoit précédé, & qu'ils n'avoient pas dû nous dire d'abord & de suite. Homere, Sophocle, Euripide n'en ont jamais usé autrement; & ce secret est admirable: car en éloignant & en nous derobant toujours par des incidens vraisemblables & naturels, la catastrophe, que nous attendions dans un moment, ils enflamment par-là de plus en plus notre curiosité, & excitent en nous toutes les passions l'une après l'autre, ce qu'un ordre méthodique ne feroit

ja-

(*a*) Ecrivains, choisissez toujours des matieres qui ne soient pas au-dessus de vous; & examinez longtems ce que vos épaules peuvent, ou ne peuvent pas porter. Celui qui aura choisi un sujet proportionné à ses forces, ne manquera ni d'ordre ni d'expression.

(*b*) Toute la vertu & toute la grace de l'ordre consiste, si je ne me trompe, à dire d'abord une partie des choses qui doivent être dites d'abord, & à reserver pour un autre tems celles qui sembleroient devoir suivre immédiatement.

(*c*) L'Auteur d'un poëme longtems attendu, doit encore faire un bon choix des incidens qui peuvent entrer dans son sujet, prendre les plus beaux, les bien placer, & rejetter les autres. Il

(*a*) Choix du sujet. (*b*) Ce que c'est que l'ordre. (*c*) Choix des incidens.

jamais, & pour en être convaincu, on n'a qu'à lire Apollonius, qui a fait le poeme des Argonautes. Longin avoue qu'il n'y pas une seule faute dans cet ouvrage; cependant il est mortellement ennuyeux. On en pouroit dire plusieurs raisons, mais la principale vient de son ordre, il est méthodique & suivi en tout; & c'est la plus grande faute qu'il pouvoit faire, car il n'y a rien de plus froid que ces Poetes:

Qui chantant d'un Heros les progrès éclatans,
Maigres Historiens suivent l'ordre des tems.

Vida a traité au long cette matiere de l'ordre, dans le second Livre de sa Poetique, où il dit fort bien que le Lecteur attiré par l'adresse du Poete, qui le met tout d'un coup à la fin d'un évenement, & plein d'une vaine esperance, commence la lecture du poëme avec plus de gayeté, croyant qu'il en va voir tout à l'heure la conclusion, comme un homme qui voyant le port devant lui, s'imagine qu'il y va entrer; mais il en est plus loin qu'il ne pense, il faut qu'il revienne sur ses pas, & qu'il coure auparavant bien des mers. Il ajoute ensuite, que jamais un homme sage ne commencera, par exemple, la guerre de Troye par le jugement de Paris, en plaçant chaque évenement dans son ordre naturel, comme s'il écrivoit des annales ou un journal, & non pas un poeme:

Haud sapiens quisquam, annales ceu congerat, Ilii
Inchoet excidium veteri Pastoris ab usque
Judicio, memorans ex ordine singula, &c.

45 *Hoc amet, hoc spernat*] Après avoir parlé de l'ordre, il parle du choix des incidens, car ils ne sont pas tous d'une égale beauté, & ils ne meritent pas tous d'entrer dans le poëme: outre que ce choix n'est pas aisé à faire, car ce qui est bon pour le poeme épique, ne l'est pas pour la tragédie. D'ailleurs il ne s'agit pas seulement de prendre les uns, & de rejetter les autres; mais aussi de donner à ceux que l'on a choisis, la place qu'ils doivent avoir, & celle où ils feront un effet plus surprenant & plus convenable au poëme: car une même chose placée differemment, fait des effets tout differens. C'est, à mon avis, le veritable sens de ce passage qui étoit très difficile & très obscur. * Je puis dire que M. Bentlei n'en a connu ni la beauté ni la nécessité, & c'est ce qui l'a fait tomber dans cette étrange imagination que ce vers étoit transposé & qu'il falloit le mettre après le vers suivant, de cette maniere:

In verbis etiam tenuis cautusque serendis
Hoc amet, hoc spernat promissi carminis auctor.

Et voici la belle explication qu'il lui donne, *qu'il soit subtil & précautionné dans les mots qu'il admettra; qu'il aime celui-ci, qu'il rejette cet autre.* Il y a là plusieurs erreurs. La premiere & la principale, c'est d'avoir donné à ce vers une place qui ne lui convient point. La seconde d'avoir fort mal expliqué ce mot *in verbis serendis*; car Horace ne parle point du tout des termes qu'il faut employer ou rejetter. Ce précepte est trop trivial & trop commun, il parle des termes qu'on peut inventer, forger: & la troisieme enfin d'avoir cru qu'Horace après avoir parlé de l'ordre qu'on doit suivre dans un poëme épique ou dramatique passe tout d'un coup à donner un précepte sur le choix des mots. Il n'y a personne qui ne sente que le précepte des incidens doit précéder. *

Promissi carminis] Il apelle un *poëme promis*, un poëme qu'on fait attendre depuis longtems, & sur lequel on a excité la curiosité du public; car tout ce qui est si attendu doit être plus parfait que ce qui ne l'est point. Et Horace avoit peut-être en vue l'Enéïde de Virgile, qu'on attendit si longtems, & dont on avoit dit, plusieurs années avant qu'elle parût:

Nescio quid majus nascitur Iliade.

In verbis etiam tenuis cautusque serendis,
Dixeris egregiè, notum si callida verbum
Reddiderit junctura novum. Si fortè necesse est
Indiciis monstrare recentibus abdita rerum,
Fingere cinctutis non exaudita Cethegis
Continget, dabiturque licentia sumta pudenter.
Et nova fictaque nuper habebunt verba fidem, si
Græco fonte cadant, parcè detorta. Quid autem
Cæcilio Plautoque dabit Romanus ademtum
Virgilio Varioque? Ego, cur acquirere pauca
Si possum, invideor, quum lingua Catonis & Enni
Sermonem patrium ditaverit & nova rerum
Nomi-

Ce poëme remplit & surpassa l'attente de tout le monde. Nous avons en notre langue des poëmes qui ne se sont pas bien trouvés d'avoir été si longtems promis.

46 *In verbis etiam tenuis*] Après avoir parlé de l'ordre ou de la disposition du sujet, & du choix des incidens. il traite la question, s'il est permis à un Poete de former des mots nouveaux ; il soutient qu'il lui est permis, & en donne des regles. *Tenuis*, subtil, delicat, fin. * *In verbis serendis* ne signifie pas *à admettre, à employer les mots communs de la langue*, mais *à en forger de nouveaux.* *

47 *Notum si callida verbum reddiderit junctura novum*] Les mots nouveaux sont de deux sortes, ou simples, ou composés ; nous parlerons ensuite des simples. Les composés, qu'Aristote apelle *διπλᾶ ὀνόματα*, sont ceux qu'on fait de deux mots, qui étant chacun en particulier reçus par l'usage, quand ils sont ensemble, font un mot nouveau, comme *velivolum, saxifragum, versutiloquus* ; & c'est cette composition qu'Horace apelle ici *juncturam*. Mais il faut qu'elle soit fine & douce. Je suis obligé de dire ici qu'on a donné à ce vers deux autres sens tout differens. Les uns prétendent qu'Horace ne parle pas ici des mots, mais des expressions, des phrases, lorsque par le secours des épithetes, des adverbes, &c. on détermine certains termes connus, & d'un usage ordinaire, à un sens extraordinaire & nouveau, comme Horace l'a souvent pratiqué avec tant de succès, que Pétrone a dit, *Horatii curiosa felicitas* ; & Quintilien, *& verbis felicissimè audax*. Ce sens là est plus ingénieux que vrai. Horace n'auroit jamais apellé cette construction *juncturam*, qui marque nécessairement un alliage, une liaison, lorsque de deux choses on en fait une. D'ailleurs il n'est ni possible ni naturel de donner des preceptes pour des hardiesses comme celles-là, qui dépendent uniquement du goût de chacun, de son génie, & de la connoissance qu'il doit avoir de la force & de l'étendue des mots. Et enfin ce précepte ne seroit pas ici en sa place, puisqu'Horace dit dans le vers précédent, *in verbis serendis* ; ce qui ne peut jamais souffrir cette explication. L'autre sens est, *si callida junctura reddiderit verbum novum, notum*, si vous vous servez d'un mot nouveau, de maniere que le lieu où vous le placez le rende connu, & en fasse d'abord comprendre la veritable signification. Ce sens-là me paroît moins bon & moins vrai que l'autre, je crois même qu'il ne peut être soutenu. Il n'est pas question ici de quelle maniere on les doit faire, *de verbis serendis* ; & ce qu'Horace dit ensuite des mots nouveaux simples, marque incontestablement qu'il parle ici de ceux qui sont composés. Aristote, Ciceron & tous les Rhéteurs ont suivi le même ordre.

48 *Si forte necesse est indiciis monstrare recentibus abdita rerum*] Voici pour les mots simples, qu'Aristote apelle *πεποιημένα*, & Ciceron *ficta*, c'est-à-dire, dont on n'avoit jamais ouï parler. Horace dit qu'il est permis à un Poete de faire de ces mots, lorsqu'il est obligé d'exprimer des choses cachées & inconnues. Comme, par exemple, s'il parloit de la boussole, de l'artillerie, de la poudre à canon, &c. car dans ces occasions il faut bien inventer des mots. Mais il faut tâcher que le mot, qu'on invente, exprime ou la nature de la chose, ou l'effet qu'elle produit ; comme l'a fort bien expliqué Démétrius Phalereus : *τὰ δὲ πεποιημένα ὀνόματα ὁρίζονται μὲν τὰ κατὰ μίμησιν ἐκφερόμενα, πάθους ἢ πράγματος.* C'est pourquoi Homere est loué d'avoir dit le premier. *Σίζε ὀφθαλμός*, & *λάπτοντες*, dont le premier exprime admirablement le sifflement que fait un fer tout rouge quand on le trempe dans l'eau : & l'autre imite le bruit que font les loups & les chiens quand ils boivent. Surquoi nous avons fait notre mot,

(*a*) Il faut beaucoup de delicatesse & beaucoup de retenue quand il s'agit de forger des mots. Vous parlerez fort bien quand une liaison fine & juste fera un mot nouveau de deux mots connus. Que si par hasard vous êtes réduit à la nécessité de trouver des termes entierement nouveaux, pour marquer des choses inconnues, alors on vous permettra d'en inventer qui ayent été inouïs aux anciens Céthégus, pourvu que vous n'abusiez pas de cette liberté; & tous ceux que vous inventerez seront bien reçus, s'ils sont derivés du Grec, & si leur analogie est simple, & qu'elle ne soit pas tirée de loin. Car pourquoi les Romains ôteroient-ils à Varius & à Virgile un droit qu'ils ont accordé à Plaute & à Cécilius? Et si je puis acquerir un petit nombre de ces termes nouveaux, pourquoi m'envieroit-on cette liberté? surtout puisqu'on ne l'a refusée ni à Ennius, ni à Caton, qui ont tous deux enrichi leur langue de cette ma-

(*a*) A quelles conditions on peut inventer des mots ou composés ou simples.

mot, *lapper*. Il n'apartient pas à tout le monde de forger de ces mots, & il en faut user très sobrement.

49 *Indiciis*] Car les mots doivent être la marque & l'image des choses qu'ils expriment. C'est pourquoi Platon les apelle, *σημεῖα, σύμβολα*.

50 *Cinctutis non exaudita Cethegis*] Il représente ici les Céthégus comme des hommes mâles & laborieux, qui avoient retenu dans leurs habits l'ancienne maniere de leurs peres, qui méprisant la tunique, comme trop embarassante, ne portoient qu'une espèce de tablier qui leur servoit de calçon depuis la ceinture en bas; & mettoient là dessus leur toge, de maniere que le pan qu'ils jettoient sur l'épaule gauche, & qui passoit derriere le dos, venoit faire la ceinture, & laissoit le bras droit tout nu; & c'est ce qu'on appelloit proprement *cinctus Gabinus*, qui étoit ordinaire aux Consuls & aux Préteurs, quand ils faisoient leurs fonctions. Virgile dans le septieme Livre de l'Enéide:

Ipse Quirinali trabeâ cinctuque Gabino
Insignis reserat stridentia limina Janus.

Le Consul lui-même orné de sa toge Royale & ceint à la maniere des Gabiens, va ouvrir les portes d'airain du temple de Janus.

Voilà pourquoi Horace apelle ici les Céthégus *cinctutos*, épithete qui ne donnoit pas seulement une idée d'antiquité, mais concilioit la véneration & le respect. Silius Italicus a voulu marquer ce *cinctus Gabinus*, lorsqu'il a dit de Céthégus:

Ipse humero exertus gentili more parentum
Difficili gaudebat equo.

Et Lucain:

- - - - Exertique manus vesana Cethegi.

mais il s'en faut bien que ce mot *exertus* ne fasse le même effet que *cinctutus*.

51 *Dabiturque licentia sumta pudenter*] Il faut user de cette liberté sobrement & avec modestie; & Horace lui donne même des bornes fort étroites: car il veut que les mots qu'on invente soient derivés du Grec.

52 *Habebunt verba fidem*] Auront de l'autorité, seront reçus.

53 *Si Græco fonte cadant*] S'ils ont une origine Grèque, comme par exemple, si on appelloit *Scaphita* un homme qui conduit une barque, *Elephantista*, un homme qui mene un *éléphant*. Les Latins ne se sont pas contentés de cette maniere, & ils ont fait aussi des derivés des mots Latins; de *beatus* Ciceron a fait *beatitas*. Messala, de *reus* a fait *reatus*. Auguste a fait de *munus*, *munerarius*. Horace a fait *clarare* de *clarus*, & *inimicare* d'*inimicus*.

Parcè detorta] Il faut que ces mots nouveaux simples descendent du Grec; mais il faut aussi que l'origine en soit bien marquée, que l'analogie soit juste & entiere, & qu'elle ne soit ni hardie, ni tirée de loin: car voilà ce que signifie ici *parcè detorta*.

Quid autem Cæcilio Plautoque dabit Romanus] Pourquoi ôteroit-on à Varius & à Virgile la liberté qu'on a donnée à Cécilius & à Plaute, qui sont tout pleins de mots nouveaux. Quintilien demande avec raison quand a cessé cette liberté que leurs ancêtres avoient eue, *quod natis posteà concessum est, quando desiit licere?* Tout ce qu'Horace dit ici des

Nomina protulerit? Licuit, semperque licebit,
Signatum præsente notâ procudere nomen.
Ut sylvæ foliis pronos mutantur in annos,
Prima cadunt; ita verborum vetus interit ætas,
Et juvenum ritu florent modo nata, vigentque.
Debemur morti nos, nostraque, sive receptus
Terrâ Neptunus classes Aquilonibus arcet,
Regis opus: sterilisve diu palus, aptaque remis,
Vicinas urbes alit, & grave sentit aratrum:
Seu cursum mutavit iniquum frugibus amnis,
Doctus iter melius: mortalia facta peribunt:
Nedum sermonum stet bonos, & gratia vivax.
Multa renascentur quæ jam cecidere, cadentque
Quæ nunc sunt in honore vocabula, si volet usus:

Quem

des mots nouveaux nous est inutile pour notre langue, où nous n'avons pas la liberté d'en forger. Jamais langue n'a été si sage ni si retenue, ou plutôt si génée & si esclave, que la nôtre.

59 *Signatum præsente notâ procudere nomen*] Il parle des mots comme de la monnoie, qui n'a cours que quand elle est marquée au coin public. Car c'est ce que signifie *præsens nota*, la marque, le coin de l'usage, le coin dont on se sert publiquement, & qui marque ce qui a cours. C'est pourquoi Quintilien a dit dans la même vue, *utendum planè sermone, ut nummo cui publica forma est*. Il apelle *forme* ce qu'Horace apelle *marque*. Pour faire donc qu'un mot soit marqué à ce coin public, il faut qu'il soit clair & intelligible, qu'il ressemble aux mots deja en usage par sa terminaison, & qu'il n'ait rien d'étranger. En un mot, que ce soit un mot nouveau que l'usage ait créé, comme Horace s'explique lui-même dans l'Epitre II. du Livre second.

Adsciscet nova quæ genitor produxerit usus.

* M. Bentlei a fait une longue remarque pour prouver qu'il faut lire *nummum* au lieu de *nomen*. Mais cela est insoutenable. Tout le monde n'a pas la liberté de fraper de la monnoie nouvelle, quoique marquée au coin du Prince, mais tout le monde a la liberté de forger des mots nouveaux avec les précautions, qu'Horace enseigne. *

60 *Ut sylvæ foliis*] Le Grammairien Diomede cite ce vers de cette maniere:

Ut folia in sylvis - - - -.

Cette leçon est plus simple, l'autre plus figurée. La comparaison est tirée du VI. Livre de l'Iliade, où Homere dit:

Οἵηπερ φύλλων γενεὴ, τοίηδε καὶ ἀνδρῶν.
Φύλλα τὰ μέν τ' ἄνεμος χαμάδις χέει, ἄλλα δέ
θ' ὕλη
Τηλεθόωσα φύει, ἔαρος δ' ἐπιγίγνεται ὥρη.
Ὣς ἀνδρῶν γενεὴ, ἣ μὲν φύει, ἣ δ' ἀπολήγει.

Telle qu'est la génération des feuilles, telle est celle des hommes; quand les feuilles tombent abatues par le vent, la forêt en pousse d'autres qui paroissent au printems. Il en est de même des hommes, quand une generation passe, une autre paroit.

63 *Debemur morti, nos nostraque*] Puisque nos ouvrages les plus solides ne peuvent durer toujours, il est injuste de prétendre que les mots ayent toujours la même vigueur & la même grace. Toutes ces expressions nobles qu'Horace entasse dans ces six vers, servent à rendre plus plaisante cette chute, *nedum verborum stet bonos*. Car rien ne contribue tant au ridicule que le grand.

Sive receptus terrâ Neptunus classes Aquilonibus arcet] Auguste coupa cet espace de terre qui séparoit de la mer le lac Lucrin & le lac Averne, & y fit un port qu'on apella *portum Julium*, parceque cette entreprise avoit été commencée par Jule Cesar. Suétone: *Portum Julium apud Baïas immisso in Lucrinum & Avernum lacum mari, effecit.* Virgile en parle dans le second Livre des Georgiques.

65 *Regis opus*] Il ne veut pas dire que ce fût l'ou-

vrage

maniere. Il a toujours été permis, & il le sera toujours, de forger des mots, pourvu qu'ils soient marqués au coin de l'usage. Comme les feuilles des forêts tombent sur le déclin de l'année, & qu'il en naît d'autres en leur place, il en est de même des mots; les plus anciens passent, & les nouveaux fleurissent à leur tour, & ont toutes les graces de la jeunesse. Et nous & nos ouvrages, nous sommes la proie certaine de la mort; soit qu'on ait coupé de grandes terres pour recevoir Neptune dans un port qui mette les flotes à couvert des Aquilons, ouvrage vraiment roial: soit qu'un marais, qui a été longtems sterile, & qui n'a jamais connu que les rames, sente déchirer son sein par le soc, & nourisse les villes voisines; ou que par de fortes levées on ait contraint un fleuve de changer son cours, qui ruïnoit tout le travail des laboureurs, & qu'on lui ait enseigné un chemin plus commode & plus utile, tous les ouvrages des mortels periront, tant s'en faut qu'on puisse esperer que la beauté du langage subsistera toujours, & que la grace des mots sera à l'épreuve des siecles. La plupart des termes qui sont déja morts, renaitront encore, & une infinité de ceux qui sont presentement

vrage du Roi, pour designer Auguste, car cela n'auroit pas plu. Mais il dit que c'étoit l'ouvrage d'un Roi, pour faire entendre que c'étoit un ouvrage très important, & d'une très grande dépense.

Sterilisve diu palus aptaque remis] Il parle du marais *Pomptine, Ausente palude*. Jule Cesar avoit eu quelque pensée de le dessécher. Et Horace loue ici Auguste de l'avoir fait. Mais il y a de l'aparence qu'il n'en avoit desséché qu'une petite partie, ou que ce marais retourna bientôt à son premier état, comme il avoit déja fait longtems auparavant, ayant été desséché par le Consul Céthégus, l'an de Rome 593. & comme il fit encore longtems après, sous Théodoric. Et de cette maniere l'exemple est même plus propre qu'Horace n'avoit cru, à prouver le peu de durée & de solidité qu'ont tous les ouvrages des hommes. * Sur ce qu'Horace a fait breve le derniere syllabe de *palus* qui est ordinairement longue, M. Bentlei apelle ce vers *sceleratum versum:* voilà un grand mot, & il lit *sterilisve palus prius*. Mais puisque les anciens Grammairiens ont cité ce vers d'Horace pour faire remarquer cette derniere sillabe breve, ce savant homme devoit la souffrir. On voit au moins que M. Bentlei est homme qui veut que l'on observe les breves & les longues. *

67 *Seu cursum mutavit iniquum frugibus amnis*] Horace veut parler ici de quelques levées qu'Auguste avoit fait faire pour empêcher les inondations du Tibre.

68 *Mortalia facta peribunt*] Puisque ce qu'il y a de plus solide perit, doit on s'étonner de voir perir les mots d'une langue! Ce tour d'Horace me fait souvenir du même tour que Servius Sulpitius avoit pris avant lui dans une Lettre qu'il écrivoit à Ciceron, pour le consoler de la mort de sa fille Tullie. *En revenant d'Asie*, dit-il, *comme j'allois par mer d'Egine à Mégare, je jettai les yeux sur les contrées des environs. J'avois derriere moi Egine, devant moi Mégare, à ma droite le Pirée, à ma gauche Corinthe, toutes villes autrefois très florissantes, & dont on ne voit aujourd'hui que les ruines. Frappé de cet objet, je me mis à penser en moi-même. Quoi! nous autres petits hommes nous nous fâchons & nous sommes indignés si quelqu'un de nous meurt, ou est tué, nous de qui la vie doit être si courte, lorsque nous voyons par terre, les cadavres de tant de grandes villes. Ne veux-tu donc pas revenir à toi, Servius, & te souvenir que tu es né homme?* On peut voir le reste dans les Epitres de Ciceron, Livre quatrieme, Epitre cinquieme. * *Facta* est ici un mot nécessaire & essenciel. Je voudrois que M. Bentlei ne l'eût pas changé en *cuncta*. *

71 *Si volet usus, quem penes arbitrium est, & jus & norma loquendi*] L'usage est le Roi ou le Tiran des Langues, tous les mots qui ne sont pas marqués à son coin n'ont point de cours. A Rome & à Athenes cet usage n'étoit autre chose que *la façon ordinaire de parler de tout le peuple*. C'est pourquoi Socrate avoue à Alcibiade dans le premier dialogue de ce nom, que le peuple, *οἱ πολλοί*, est un excellent maître de la langue. Ce n'est pas de même aujourd'hui parmi nous, où il y a un bon & un mauvais usage. Le bon c'est celui que forment la plus saine partie de la Cour & de la ville, & les bons Auteurs du tems. Le mauvais c'est celui du peuple. Cette difference vient de ce qu'à Rome & à Athenes tout le monde étoit mêlé & confondu. C'est pour-

Quem penes arbitrium est & jus & norma loquendi.

Res gestæ Regumque Ducumque, & tristia bella,
Quo scribi possent numero, monstravit Homerus.

Versibus impariter junctis querimonia primum,
Post etiam inclusa est voti sententia compos.
Quis tamen exiguos elegos emiserit auctor,
Grammatici certant, & adhuc sub judice lis est.

Archilochum proprio rabies armavit ïambo.

Hunc

pourquoi il n'y avoit point de difference sensible; au lieu qu'en France & dans toutes les monarchies, la Cour & le peuple n'ont aucun commerce ni aucun raport.

73 *Res gestæ regumque ducumque*] Ce vers qu'on passe ordinairement sans y faire de reflexion contient un grand précepte. Horace dit simplement *res gestæ regumque ducumque*, les actions des Rois & des Capitaines, pour nous aprendre qu'il n'est pas nécessaire que l'action du poëme épique soit grande par elle-même, mais qu'il faut nécessairement qu'elle le soit par le caractere de ceux à qui on l'attribue. L'action la plus simple peut être le sujet du poëme épique comme la plus grande; mais c'est une nécessité indispensable que ce soit l'action d'un homme très important, d'un Roi, d'un grand Capitaine. Celle d'un simple particulier, quelque grande qu'elle fût ne réussiroit point & rendroit le poëme & le Poëte très ridicules.

74 *Quo scribi possent numero monstravit Homerus*] Il parle du poëme épique, & il dit avec raison, qu'Homere a montré en quel genre de vers il doit être composé: car ce Prince des Poetes avoit bien connu qu'il n'y avoit que le vers heroïque qui convînt à la majesté de ce poëme. C'est pourquoi Aristote dit fort bien dans sa Poetique: Τὸ δὲ μέτρον τὸ ἡρωϊκὸν, ἀπὸ τῆς πείρας ἥρμοσεν. εἰ γάρ τις ἐν ἄλλῳ τινὶ μέτρῳ διηγηματικὴν μίμησιν ποιοῖτο, ἢ ἐν πολλοῖς, ἀπρεπὲς ἂν φαίνοιτο. τὸ γὰρ ἡρωϊκὸν στασιμώτατον καὶ ὀγκωδέστατον. *L'experience a fait voir que le vers heroïque etoit seul propre au poëme épique; & si quelqu'un entreprenoit d'en faire un dans un autre genre de vers, ou en mêlant plusieurs vers de differens genres, il le feroit sans succès; car le vers heroïque est le plus grave & le plus pompeux.* Aristote parle ainsi avec certitude; & après avoir vu le malheureux succès de ces poemes épiques, où l'on avoit mêlé plusieurs sortes de vers; comme cela paroit par un autre endroit du même Livre. Mais il ne suffit pas de savoir que les actions des Rois & des Capitaines qui seules peuvent faire le sujet du poëme épique, doivent être écrites en vers heroïques, il faut savoir encore ce que c'est que ces vers: car la plupart des gens s'imaginent que ce sont simplement des vers hexametres, parcequ'ils ont six pieds; & ils se trompent. Tout vers heroïque est veritablement hexametre, mais tout vers hexametre n'est pas heroïque. Pour bien entendre cette difference, il faut savoir que six pieds, de quelque maniere qu'ils soient rangés, font un hexametre; au lieu que pour faire un vers heroïque il faut observer les loix qu'Homere a données. Terentianus dit fort bien:

Hexametron dicunt, sed non Heroïcon omnem,
Nam sex pedes inesse non erit satis.
Leges quippe datas heroïca carmina poscunt
Queis acta Homerus heroum quum scriberet
Versibus ostendit, quas æquè sermo Latinus
Custodit omnes.

La premiere de ces loix est qu'il faut observer la cesure, qu'on apelle *tome penthemimeris*, c'est-à-dire qu'après le second pied il faut qu'il y ait une sillabe que finisse le mot, & qui fasse un sens, comme

Dardani | ique ro | gum.

La seconde, qu'il faut observer la cesure qu'on apelle *tome heptamimeris*; c'est à dire qu'après le troisieme pied, la sillabe qui suit doit finir le mot & le sens, comme

Dardani | ique ro | gum capi | tis

Si l'on n'observe ni l'une ni l'autre de ces regles, il faut que la cesure penthemimere finisse par un trochée; c'est-à-dire qu'après les deux premiers pieds le mot finisse par une longue & par une breve, comme *In-*

ſentement en vogue, tomberont dans l'oubli, ſi telle eſt la volonté de l'uſage, qui eſt le maître ſouverain des langues, & dont il n'eſt pas permis de violer les loix.

(a) Homere a le premier montré en quelle ſorte de vers il falloit écrire les funeſtes guerres, & les actions des Rois & des grands Capitaines.

(b) L'élégie, avec ſes vers inégaux, a d'abord ſervi à étaler des plaintes & des pleurs; & enſuite on l'a employée à faire éclater la joie de quelque heureux ſuccès en amour, & de quelques faveurs obtenues. Les Grammairiens diſputent pourtant qui eſt l'Auteur du petit vers élégiaque, & le procès eſt encore à vuider.

(c) La rage fit trouver l'ïambe au violent Archiloque. La comédie & la tra-

(*a*) Poëme épique. (*b*) Elégie. (*c*) Vers ïambe.

Inſan | dum re | gină.

ou que la ceſure heptamimere finiſſe de même par un trochée, c'eſt-à-dire, qu'après le troiſieme pied il y ait un mot d'une longue & d'une bréve, comme

Quæ pax | longa re | miſerat | ārmă

ce qui eſt bien rare. Si l'on ne trouve aucune de ces quatre loix dans un vers, il eſt hexametre, non pas heroïque; & les Critiques le rejettent, comme ce vers de Virgile,

Magnanimi Jovis ingratum aſcendere cubile.

qu'on ne lui a pardonné que parcequ'il eſt ſeul parmi tant de miliers d'autres, où ces regles ſont inviolablement obſervées:

Nec eſt notandus unus in tot millibus.

75 *Verſibus impariter junctis querimonia primum*] L'élégie ne fut au commencement qu'une plainte ſur la mort de quelqu'un. C'eſt pourquoi Ovide dit ſur la mort de Tibulle, en faiſant alluſion à cette triſte origine:

Flebilis indignos, Elegeia, ſolve capillos:
Ah nimis ex vero nunc tibi nomen erit.

d'où peut-être on pouroit conjecturer que l'élégie dût ſa naiſſance aux plaintes que l'on faiſoit ſur la mort d'Adonis. Peu de tems après on la fit ſervir auſſi à peindre la joie & la triſteſſe des amans. M. Deſpréaux a fort bien renfermé tous ſes uſages dans ces quatre vers:

La plaintive élégie en longs habits de deuil
Sait, les cheveux épars, gémir ſur un cercueil:
Elle peint des amans la joie & la triſteſſe,
Flate, menace, irrite, apaiſe une maitreſſe.

Le ſeul avantage que les vers Latins ayent ſur les vers François; c'eſt qu'ils expliquent ce que l'élegie étoit au commencement, & ce qu'elle fut enſuite. Mais les vers François ont auſſi ſur les vers Latins un autre avantage, c'eſt qu'ils expriment le different uſage que les amans ont fait de l'élégie, dont ils ne ſe ſont pas moins ſervis pour témoigner leur douleur que pour faire éclater leur joie.

76 *Voti ſententia compos*] La joie d'avoir obtenu ce qu'on ſouhaitoit, &c.

77 *Exiguos elegos*] Le vers pentametre eſt proprement le vers élégiaque; comme ce vers a un pied de moins que l'hexametre qui le précede, Horace l'apelle *exiguum*, petit. C'eſt pourquoi il a dit deux vers plus haut, *verſibus impariter junctis*. Cette inégalité de vers eſt une des principales cauſes de l'avantage que l'élégie Greque & Latine remportent ſur l'élégie Françoiſe, où nous n'avons que de grands vers à employer. Cette élégie *boiteuſe*, comme Ovide la décrit dans ces vers,

Venit odoratos elegeia nexa capillos,
Et puto pes illi longior alter erat,

ſera toujours plus gracieuſe que la nôtre qui marche ſi droit.

Emiſerit auctor, Grammatici certant] On ne ſait bien certainement ni qui a inventé l'élégie, ni pourquoi elle a été ainſi nommée. Terentianus Maurus a dit comme Horace:

Pentametrum dubitant quis primus finxerit auctor.
Quidam non dubitant dicere Callinoum.

On doute qui a inventé le vers pentametre. Quelques gens aſſurent que c'eſt Callinous.

D'autres en ont donné l'honneur à Théoclès, à Archiloque, ou à Terpandre.

79 *Archilochum proprio rabies armavit ïambo*] Il attribue l'invention des vers ïambes à Archiloque.

Ce-

Hunc socci cepere pedem grandesque cothurni,
Alternis aptum sermonibus, & populares
Vincentem strepitus, & natum rebus agendis.

Musa dedit fidibus Divos, puerosque Deorum,
Et pugilem victorem, & equum certamine primum,
Et juvenum curas, & libera vina referre.

Descriptas servare vices, operumque colores
Cur ego si nequeo ignoroque, Poëta salutor?
Cur nescire, pudens pravè, quàm discere malo?

Versi-

Cependant il y avoit des vers ïambes longtems avant ce Poëte; mais comme personne ne s'en servit jamais avec tant de force, on lui fit l'honneur de dire qu'il les avoit inventés; & tous ceux qui ont parlé du vers ïambe, l'ont apellé l'ïambe d'Archiloque.

80 *Hunc socci cepere pedem grandesque cothurni*] *Soccus*, la chaussûre de la comedie. *Cothurnus*, la chaussûre de la tragédie. La tragédie & la comédie ont pris le vers ïambe comme le plus propre pour la conversation.

81 *Alternis aptum sermonibus*] Horace donne ici trois qualités au vers ïambe; qu'il est propre à la conversation; qu'il apaise mieux qu'un autre les troubles qui s'élevent dans les théâtres, & qui interrompent les acteurs: & enfin qu'il est bon pour faire marcher une action. La preuve de la premiere qualité se tire de ce qu'on ne sauroit presque parler Grec ni Latin sans faire des vers ïambes, comme Aristote & Ciceron l'ont remarqué. Aristote écrit dans le chap. IV. de sa Poetique. Μάλιστα γὰρ λεκτικὸν τῶν μέτρων τὸ ἰαμβεῖον ἐστί. σημεῖον δὲ τούτου, πλεῖστα γὰρ ἰαμβεῖα λέγομεν ἐν τῇ διαλέκτῳ τῇ πρὸς ἀλλήλους. *Car le vers ïambe est le plus propre pour la conversation; & une marque de cela; c'est que nous faisons très souvent des vers ïambes en parlant les uns avec les autres.* Et Ciceron: *Magnam enim partem ex ïambis nostra constat oratio.*

Et populares vincentem strepitus] Proprement, *qui surmonte le tumulte des peuples.* Il veut dire, sans doute, que l'ïambe est le vers le plus propre pour apaiser le bruit que le peuple fait dans le theâtre; parceque n'étant point éloigné de sa maniere ordinaire de parler, il attire plus facilement son attention. Et c'est en quoi notre langue est bien moins heureuse que la Greque & que la Latine. Les grands vers, dont se sert notre tragédie, ne sont propres à donner de l'attention qu'à certaines gens, ils sont entierement au-dessus de la portée du peuple; & c'est un defaut, quoique parmi nous ce spectacle ne soit pas fait pour lui.

82 *Et natum rebus agendis*] Horace a pris ceci d'Aristote, qui dit dans sa Poetique: τὸ γὰρ ἰαμβικὸν καὶ τετράμετρον κινητικὰ, τὸ μὲν ὀρχηστικὸν, τὸ δὲ πρακτικόν. *Le vers ïambe & le vers tetrametre sont propres à donner du mouvement; celui-ci est bon pour la danse, & celui là pour l'action.* L'ïambe est propre pour l'action, parceque, comme dit Quintilien, *frequentiorem quasi pulsum habet, ab omnibus partibus insurgit, & à brevibus in longas nititur & crescit: il a le mouvement plus vite, il va toujours en augmentant dans toutes ses parties, & en passant légerement sur la breve, il s'appuye & se repose sur la longue.* Cela sera sensible, si l'on compare un vers ïambe avec un vers trochaïque; il n'y aura d'autre difference, sinon que les pieds de l'ïambe commenceront par la breve, & les pieds du trochaïque par la longue; cependant l'un sera fort vite, & l'autre fort lent. C'est donc avec raison que la tragédie & la comédie, qui ne sont que des imitations des actions des hommes, ont pris pour leur partage le vers qui étoit le plus propre pour l'action.

83 *Musa dedit fidibus Divos puerosque Deorum*] Il va expliquer quels sont les sujets de la poësie lirique, & d'abord, comme on ne connoît point l'inventeur de cette poësie, il en donne tout l'honneur à une des Muses, à moins qu'il n'ait voulu en fixer l'origine à Orphée, qui en avoit apris le secret de la Muse Calliopé sa mere, comme il le dit dans l'Ode XII. du Livre I.

Arte maternâ rapidos morantem
Fluminum lapsus

Divos puerosque Deorum] La poësie lirique avoit quatre sortes de poëmes; des himnes; des panégiriques, *encomia*; des lamentations, θρῆνοι, & des vers

tragédie ont également adopté ce vers, parcequ'il eſt propre au ſtile des converſations, qu'il apaiſe mieux qu'un autre le bruit que le peuple fait dans les théâtres, & qu'il fait marcher une action.

(a) Calliope a enſeigné à celebrer ſur la lire les Dieux & les fils des Dieux; à louer les victoires d'un Athlete, & la viteſſe d'un courſier qui a remporté le prix des jeux; à chanter les galanteries des jeunes gens, & à faire des chanſons bachiques.

Si je ne ſais pas garder tous ces differens caracteres, & employer à propos les diverſes couleurs que demandent tous ces ouvrages, pourquoi m'honore-t-on du nom de Poëte? & pourquoi une ſote honte me porte-t-elle à aimer mieux conſerver mon ignorance, que chercher à la guerir?

Un

(a) Vers liriques.

vers bachiques. Les himnes, qui comprenoient auſſi les dithirambes, étoient pour les Dieux; les panégiriques; pour les Heros, pour les Rois, & pour tous ceux qui avoient vaincu dans les jeux de la Grece; & les lamentations, pour pleurer les malheurs & les funeſtes effets de l'amour. Mais *Ode* eſt le nom général qui comprend tous les autres. On peut voir ce qui a été remarqué ſur l'Ode XII. du Liv. I. & ſur l'Ode II. du Livre IV.

84 *Et pugilem victorem, & equum in certamine primum*] Comme dans l'Ode II. du Livre IV.

- - - pugilemve, equumve
Dicit & centum potiore ſignis
Munere donat.

Qu'il loue un athlete qui a gagné le prix du pugilat, ou qu'il parle d'un fougueux courſier, qui, par ſa légereté, a remporté le prix des jeux, & qu'il leur donne à tous des éloges plus glorieux & plus durables, que mille ſtatues.

Car les Poëtes liriques ne louoient pas ſeulement le vainqueur, mais auſſi le cheval qui lui avoit fait remporter la victoire. On peut voir là les Remarques.

85 *Et juvenum curas & libera vina referre*] Voici la quatrieme ſorte de poëſie lirique, que j'ai apellée plus haut les vers bachiques, parcequ'ils chantoient l'amour, les jeux & les feſtins.

86 *Deſcriptas ſervare vices operumque colores*] Ce vers eſt difficile, en ce qu'on ne voit pas d'abord s'il ſe raporte à ce qui précede, ou s'il doit aller avec ce qui ſuit. Heinſius prétend que tout ceci eſt tranſpoſé, parce, dit il, qu'il n'y a pas d'aparence qu'Ariſtote ayant joint les Poëtes ïambiques avec les Poëtes tragiques & les comiques, Horace ait voulu les ſéparer, & fourer là ſi mal à propos les Poëtes liriques; on ne traite pas Ariſtote avec ſi peu de reſpect. Il n'y a perſonne qui ne voye que cette raiſon n'a rien de ſolide. Je ne m'amuſerai donc pas à le refuter. Horace ayant parlé des differens ſujets & du different caractere du poeme épique, de l'élégie, du vers ïambe, & de l'Ode, ajoute qu'un Poete qui ne ſait pas obſerver & qui confond ces differens caracteres, ne doit pas être apellé Poete. En effet, celui qui prendra dans l'élégie le ton du poeme épique, qui parlera dans le vers ïambe, qui doit être rempli de fiel, avec la douceur de l'élégie; & qui obſcurcira la majeſte de l'Ode par la noire malignité du vers ïambe, ne ſera qu'un indigne Poete. Cette reflexion eſt très importante & tres utile: la plupart de nos Poetes François devroient la méditer bien ſerieuſement; peut être qu'à la fin leurs églogues n'emprunteroient pas les habits de l'élégie, leurs élégies n'affecteroient pas la grandeur du poeme épique, & les ſtances de leurs Odes ne ſeroient pas aiguiſées en épigrammes.

Vices] Il apelle *deſcriptas vices*, *vices adtributas*, *aſſignatas*, les differens ſujets, les differens caracteres de ces differens poemes: car chacun a le ſien à part.

Operumque colores] *Les differentes couleurs de ces ouvrages*, c'eſt-à-dire le different ſtile de chacun, & les differens ornemens dont on a accoutumé de les embellir. Il les compare aux couleurs des Peintres, qui ſont differentes ſelon les differens ſujets, & ſelon la differente impreſſion qu'ils veulent faire.

88 *Cur neſcire, pudens pravè, quam diſcere malo*] Voilà le defaut de la plupart des hommes; une ſotte honte fait qu'ils aiment mieux conſerver leur ignorance en la cachant, que de chercher les moyens de la guerir en faiſant un aveu ſincere.

Versibus exponi tragicis res comica non vult;
Indignatur item privatis ac prope socco
Dignis carminibus narrari cœna Thyestæ.
Singula quæque locum teneant sortita decenter.
Interdum tamen & vocem comœdia tollit,
Iratusque Chremes tumido delitigat ore:
Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.
Telephus & Peleus, quum pauper & exul uterque

Projicit

89 *Versibus exponi tragicis res comica non vult*] Les vers tragiques ne doivent point être employés dans la comedie, ni les vers comiques dans la tragédie. Voilà le précepte qu'Horace donne ici dans ces trois vers. Mais pour le bien comprendre il faut savoir qu'un vers peut être apellé tragique ou comique en deux manieres; la premiere, à cause de ses mesures & de ses pieds; car quoique le vers tragique & le vers comique soient tous deux des vers iambes, & qu'ils reçoivent tous deux des spondées; il y a pourtant une très grande difference de l'un à l'autre: le tragique ne reçoit le spondée que dans le troisieme & dans le cinquieme pied, pour rendre sa marche plus noble & plus pompeuse: Et le comique, pour rendre la sienne plus naturelle, & faire qu'on y remarque moins d'affectation, le reçoit dans tous les endroits où le tragique le refuse. Dans la seconde maniere, un vers peut être apellé tragique, ou comique, à cause de la bassesse de ses expressions & de ses figures. Dans l'un & dans l'autre de ces deux égards, il est certain que les vers tragiques ne doivent point être mêlés dans la comédie, ni les vers comiques dans la tragédie. Mais comme Horace explique cette loi des pieds & des mesures dans le vers 255. &c. je crois qu'il ne parle ici que des expressions & des figures, comme la suite même le prouve. Il n'y a rien de plus vicieux que des grandes figures & des expressions nobles dans le comique, qui ne se sert ordinairement que de mots propres & populaires; comme aussi il n'y a rien de plus messéant que les mots populaires dans la tragédie qui demande un stile sublime & hardi.

91 *Narrari Cœna Thyestæ*] Il met le souper de Thyeste pour toutes sortes de tragédies: car l'histoire de Thyeste, qui mangea ses propres enfans qui lui furent servis par Atrée, est une des plus tragiques; c'est pourquoi Aristote a mis cette famille de Thyeste du nombre de celles d'où les Poëtes tragiques doivent tirer leurs sujets. Ennius avoit fait le Thyeste, dont il nous reste quelques fragmens. Il faut bien remarquer le mot dont Horace se sert en parlant du souper de Thyeste; il dit *narrari*, qu'il doit être raconté, & non pas representé. Voyez la Remarque sur le vers 184.

92 *Singula quæque locum teneant sortita decenter*] Il faut que le stile de la tragédie n'entreprenne rien sur celui de la comédie, & que celui-ci n'attente point sur les droits de celui-là; ils ont tous deux leur place marquée. Et comme dit Quintilien dans le X. Livre: *Sua cuique proposita lex, suus decor est; nec comœdia in Cothurnos assurgit, nec contra tragœdia socco ingreditur. Chacun a ses loix marquées, & sa propre beauté; ni la comédie ne doit chausser le cothurne, ni la tragédie prendre le soulier plat.* C'est la nature elle-même qui a fait ce partage, & l'on s'éloignera toujours de la bienséance & de la décence, quand on voudra le changer ou le troubler. * Il ne faut nullement changer *decenter* en *decentem*. *

93 *Interdum tamen & vocem comœdia tollit*] La décision qu'Horace vient de faire, n'empêche pas qu'on ne trouve souvent dans la comédie des expressions fortes & tragiques; & que la tragédie n'emprunte un langage propre & simple, qui tient beaucoup de la prose & de la conversation. Et bien loin que cela soit vicieux, il est au contraire très naturel. La tragédie & la comédie ne sont que des imitations des actions humaines; c'est pourquoi il faut que le stile soit proportionné & au sujet dont on parle, & à l'état de celui qui parle. Un pere irrité parleroit mal dans la comédie, si son discours n'étoit plus noble & plus enflé que lorsqu'il parle sans passion. Et dans la tragédie, un homme qui est dans la douleur & dans l'affliction, se rendroit insuportable, si ses plaintes étoient empoulées, & d'un stile fort sublime & fort recherché. On peut voir ce qui a été remarqué sur la Satire IV. du Livre I. *At pater ardens sævit, &c.*

94 *Iratusque Chremes*] Chrémès prend un ton tragique lorsqu'il dit à son fils, dans la V. scene du V. Acte de l'Héautontimorumenos de Terence:

- - - - *non*

(*a*) Un sujet comique ne demande pas des vers nobles & pompeux comme ceux de la tragédie ; & l'horrible souper de Thyeste ne souffre pas d'être raconté en vers simples comme sont ceux de la comédie. Si l'on veut conserver la bienséance, chacun de ces deux sujets doit avoir son stile & ses ornemens à part. (*b*) Cela n'empêche pourtant pas que la comédie ne hausse quelquefois le ton, & que la tragédie ne le baisse. Chrémes en colere parle d'une maniere sublime & enflée, (*c*) & un acteur tragique exprime souvent ses douleurs en stile bas & rampant. Telephus & Pelée, tous deux pauvres, & tous deux

(*a*) Stile de la comédie & de la tragédie.
(*b*) La comédie est quelquefois sublime.
(*c*) La tragédie prend quelquefois un stile bas.

- - - - non si ex capite sis meo
Natus, item ut aiunt Minervam esse ex Jove, eâ caussâ magis
Patiar, Clitipho, flagitiis tuis me infamem fieri.

Non, Clitiphon, quand vous seriez sorti de ma tête, comme on dit que Minerve est sortie de celle de Jupiter, je ne souffrirois pas pour cela que vous me deshonorassiez par vos infames débauches.

Et dans les Adelphes, Déméa parle aussi d'un ton bien élevé, quand il dit dans la premiere scene du V. Acte,

Heu mihi quid faciam? quid agam? quid clamem? aut querar?
O cœlum! ô terra! ô maria Neptuni!

Ah, que ferai-je? que deviendrai je? comment me prendrai-je à crier? quelles plaintes ferai-je? ô ciel! ô terre! ô mers du grand Neptune!

Mais ce n'est pas seulement dans la colere que la comedie peut élever son stile, c'est dans toutes les passions violentes ; comme la pratique des grands maîtres le prouve manifestement. Dans l'Eunuque de Terence, Cheréa transporté de joie, dit des choses qui pouroient entrer dans la tragédie. Mais il faut un grand art pour le faire avec succès.

95 *Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri*] Je crois que la tragédie donne moins d'occasion de parler d'une maniere commune & populaire, que la comédie n'en donne de parler d'une maniere extraordinaire & sublime. Et après y avoir bien pensé, peut être trouvera t-on qu'Horace veut établir ici, que ce n'est que dans la douleur que la tragédie peut & doit mettre des paroles simples & communes dans la bouche de ses Heros. Toutes les douleurs ne demandent pas même cette simplicité, il y en a qui peuvent être éloquentes ; & c'est pourquoi Horace a mis *plerumque*, & non pas *semper*. Longin décide en géneral, que le grand & le sublime ne sont point de saison, lorsqu'on cherche à émouvoir la pitié. Notre tragédie a souvent péché contre cette regle. * *Tragicus*, pour *actor tragicus*, pour l'acteur qui joue dans la tragédie. Mais M. Bentlei forme sur cela une difficulté qui merite quelque attention. Il dit que *tragicus* n'a jamais été employé absolument pour *actor tragicus*. C'est pourquoi il a ôté le point qui est après *pedestri*, & il a raporté ce *tragicus* à *Telephus* & à *Peleus*. Il a lu :

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri
Telephus aut Peleus.

C'est ainsi que Ciceron a dit dans l'oraison contre Pison : *Ego te non vecordem, non furiosum, non mente captum, non tragico illo Oreste aut Athamante dementiorem putem?* Malgré cet exemple qui est si conforme, je suis persuadé qu'Horace a mis *tragicus* absolument pour tout acteur de tragédie, Horace donne d'abord le précepte géneral & il le confirme ensuite par des exemples. Cela est plus naturel. *

96 *Telephus & Peleus, quum pauper & exul uterque*] Le Pelée & le Telephus étoient deux tragédies Grecques, dont le sujet nous est aujourd'hui très inconnu. Il paroît seulement que ces deux Princes ayant été chassés de leurs Etats, étoient allé mandier du secours en Grece, & qu'ils y avoient été en habit de mandians. Ces deux pieces, dont Horace parle ici, étoient d'Euripide, comme cela paroît par plusieurs passages des Grenouilles d'Aristophane, où Euripide parle lui-même de ces deux pieces comme en étant l'Auteur. On peut voir l'acte III. sc. II. C'est pourquoi dans la même scene Eschyle apelle Euripide, πτωχοποιὸν ϗ ῥακιοσυῤῥαπτάδην, *faiseur de mendians & rapetasseur de haillons.* Et dans la II. scene de l'acte IV. il lui fait ce reproche :

Πρῶ-

Projicit ampullas, & sesquipedalia verba:
Si curat cor spectantis tetigisse querelâ.
Non satis est pulcra esse poëmata: dulcia sunto,
Et quocumque volent, animum auditoris agunto.
Ut ridentibus arrident, ita flentibus adflent
Humani vultus. Si vis me flere, dolendum est

Primùm

Πρῶτον μὲν τὰς βασιλεύοντας ῥάκι' ἀμπίσχων, ἵν' ἐλεεινοὶ
Τοῖς ἀνθρώποις φαίνοιντ' εἶναι.

Premierement tu introduis des Rois vétus de haillons, afin qu'ils attirent plus facilement la compassion des hommes.

Le même Aristophane se moque encore fort plaisament du Telephus du même Poete dans ses Acharnenses, act. IV. sc. II. où il introduit Dicéopolis, qui va emprunter à Euripide tout l'équipage de mandiant qu'il avoit donné à Telephus dans sa piece. Après en avoir obtenu les haillons, il demande le bonnet, après cela le bâton, la besace, une tasse écornée, un pot percé. Euripide lassé de ses importunités, lui dit: *Eh mon ami tu m'emporteras piece à piece toute ma tragédie:*

Ἄνθρωπ' ἀφαιρήσεις με τὴν τραγῳδίαν.

Dicéopolis ne laisse pas de revenir à la charge; il lui demande encore quelques méchantes herbes pour mettre dans sa besace; surquoi Euripide perdant patience, lui dit: *Tu vas me ruïner. Ne vois-tu pas qu'il ne me restera rien de mes fables.*

Ἀπολεῖς μ'· ἰδού σοι φροῦδά μοι τὰ δράματα.

comme si la tragédie d'Euripide ne consistoit que dans tout cet équipage de mandiant. Voilà une Satire bien fine, & un tour bien ingénieux. Et ce qui augmente la plaisanterie, c'est que toute la scene est remplie de vers d'Euripide même. Théodore Marcile s'est donc fort trompé, quand il a assuré que dans ce passage d'Horace le mot *exul*, exilé, n'étoit que pour Pelée, & non pas pour Telephus: car le contraire paroît manifestement par ce vers, où Telephus dit:

—— Ὦ θύμ', ὁρᾷς γὰρ ὡς ἀπωθοῦμαι δόμων
Πολλῶν δεόμενος σκευαρίων.

O mon coeur, tu vois comment je suis chassé de ma maison, manquant de toute sorte d'équipage.

C'étoit aparemment ce même Telephus d'Euripide qu'Ennius & Névius avoient mis sur le théâtre Romain. Dans Ennius, Telephus dit:

Regnum reliqui septus mendici stolâ.

J'ai quité mon royaume en habit de mandiant.

Les reproches qu'Aristophane fait sur cela à Euripide, sont fondés sur ce qu'il n'y a rien de plus indigne de la tragédie, que d'introduire sur la scene des Rois réduits à la mandacité; car cela peche contre toute sorte de vraisemblance, n'étant pas possible que des Rois se trouvent dans un si pitoyable état, & soient jamais réduits à une si affreuse misere. Ciceron même dans son oraison *Pro leg. Manil.* reconnoît *que les Calamités des Rois attirent facilement la compassion, & le secours de tout le monde & surtout des Rois, & de ceux qui vivent sous des Rois, parceque ce titre de Roi leur paroît grand & saint. Hoc jam fere sic fieri solere accepimus, ut regum afflictæ fortunæ facilè multorum opes alliciant ad misericordiam: maximeque eorum qui aut reges sunt, aut vivunt in regno: quod regale iis nomen magnum & sanctum esse videatur.* Voilà pourquoi Horace se contente de dire ici *pauper*. Au reste Eschyle avoit fait aussi un Telephus, mais il ne l'avoit pas representé comme un mandiant, car s'il étoit tombé lui-même dans ce defaut, il n'auroit osé se moquer d'Euripide.

97. *Projicit ampullas & sesquipedalia verba*] *Ampullas* pour l'enflure & l'affectation des sentimens. *Sesquipedalia verba* pour l'enflure des termes, qu'il apelle *sesquipedalia*, d'un pied & demi, à cause de leur longueur: car les Grecs, pour rendre leur stile plus pompeux, joignoient ensemble des mots, & en faisoient des composés d'une longueur souvent prodigieuse. Cette composition réussissoit dans le grand & dans le sublime; mais elle étoit ridicule dans la bouche d'un homme qui vouloit paroître affligé. Voyez ce qui a été remarqué sur le vers 14. de l'Epit. III. *ampullatur in arte.*

99. *Non satis est pulcra esse poëmata, dulcia sunto*] Après avoir donné le précepte, il en donne la raison. C'est qu'il ne faut pas seulement qu'une piece soit belle, il faut qu'elle soit douce, agréable, c'est-à-dire touchante. Horace parle ainsi par raport à l'in-

juste

deux bannis, quitent les sentimens empoulés, & tous les grands mots, s'ils veulent que le coeur des spectateurs soit ému de leurs plaintes. Car ce n'est pas assez que les poëmes soient beaux, il faut qu'ils soient doux & touchans, & qu'ils menent à leur gré l'esprit de l'auditeur, en lui inspirant toutes les passions convenables. Comme il est naturel aux hommes de rire avec ceux qui rient, il ne l'est pas moins de pleurer avec ceux qui pleurent. Si vous voulez donc me

juste prévention des ignorans, qui croyent avoir fait une belle piece, quand ils y ont bien prodigué toutes les fleurs de l'éloquence, & étalé toute la pompe des ornemens. Mais ce n'est rien faire, si elle ne touche & n'émeut: car c'est là le but principal de ce poeme. Il ne s'agit pas de semer dans un tableau les couleurs les plus belles sans aucun ménagement, il s'agit de rendre une action vive & sensible, & pour cet effet il ne faut employer que les couleurs qui conviennent à cette action, & qui peuvent faire l'impression qu'on souhaite. Une piece est donc *belle*, *pulcrum poëma*, par le stile; & elle est *douce* par la passion & par les mouvemens. Et c'est dans cette vue que Platon a apellé la tragédie, *τῆς ποιητικῆς δημοτερπέστατον τε καὶ ψυχαγωγικώτατον. Effet le plus divertissant & le plus touchant de la poësie.* Heinsius s'est infiniment trompé à ce passage, car sous prétexte que les Philosophes ont oposé *τὸ ἡδὺ* & *τὸ καλὸν*, le *doux* & le *beau*, & qu'ils n'ont apellé beau que ce qui est louable, il a cru qu'Horace avoit dit ici *pulcra poëmata* dans le même sens. *Non est satis*, dit-il, *si laudanda sunt poëmata, etiam jucunda esse oportet. Il ne suffit pas que les poëmes soient louables, il faut encore qu'ils soient doux*, c'est-à dire agréables & qu'ils fassent plaisir. On ne peut rien imaginer de plus éloigné du sens d'Horace, qui n'auroit jamais apellé *louable* un poeme qui n'auroit pas été touchant. * M. Bentlei a trouvé dans un MS. *Non satis est pura esse poëmata.* Et il explique ce *pura*, *civilia*, *popularia*, *quotidiana*, écrits en termes purs & de l'usage commun. Ce qui est très oposé à la pensée d'Horace. Ma remarque le fait assez voir.

Dulcia] *Douces*, c'est à dire *touchantes*; car ce qui touche plaît. Horace a imité cette expression d'Aristote même, qui dans le XX. chap. de sa Poetique, en parlant de la diction & des sentimens, dit; *Qu'il y a des choses qui sont naturellement telles qu'on veut les faire paroître, dignes de pitié, ou terribles, grandes, ou vraisemblables, & qu'il y en a d'autres qui ne sont rendues telles que par l'adresse de celui qui parle, car*, ajoute-t-il, *que resteroit-il à faire pour lui, si toutes les choses étoient touchantes par elles-mêmes, sans l'aide de ses discours?* Il y a dans le Grec, *si toutes les choses étoient douces par elles-mêmes*: ce qui meritoit d'être remarqué. Aristote conclud de-là, que les Poetes ont besoin de la rhétorique comme les Orateurs, & qu'ils doivent se servir des mêmes lieux.

Sunto] Il parle comme un vieux Jurisconsulte qui cite des Loix: *Sunto*, *agunto*.

100 *Et quocumque volent*] Qu'elle lui inspire toutes les passions & tous les mouvemens qu'elle voudra, la haine, la crainte, la terreur, la compassion.

102 *Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi*] C'est une maxime très sûre, & que Ciceron a expliquée fort au long dans son second Livre de l'Orateur. Il est impossible que des auditeurs ou des spectateurs soient touchés, si l'Orateur ou l'acteur ne sont paroître en eux tous les mouvemens qu'ils veulent inspirer aux autres. Et il faut que ces mouvemens paroissent *non simulacra neque imitamenta, sed luctus verus, atque lamenta vera & spirantia.*

Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez;
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez;
Ces grands mots dont alors l'acteur emplit sa bouche,
Ne partent point d'un coeur que sa misere touche.

Despréaux dans sa Poëtique.

On n'a qu'à se souvenir de l'histoire d'un ancien comédien nommé Polus, qui dans l'Electre de Sophocle jouoit ordinairement le rôle de cette Princesse. Il perdit son fils unique, qu'il aimoit tendrement. Après les premiers transports de son deuil & de son affliction, il remonta sur le théâtre un jour qu'on jouoit l'Electre, au lieu de l'urne des fausses cendres d'Oreste, il prit l'urne où étoient les veritables cendres de son fils, & embrassant cette urne il prononça ces vers, *triste monument de l'homme du monde qui m'étoit plus cher*, avec une douleur si naturelle, & avec des larmes si vraies & si animées, qu'il fit sur ses spectateurs un effet prodigieux. Horace ne fait ici que donner le précepte qu'Aristote a donné dans sa Poetique. Mais le Philosophe a plus fait que le Poete, car à la raison du précepte, il a ajouté les moyens de l'exécuter. *Il faut encore*, dit il dans le chap. XVIII. de sa Poëtique, *autant qu'il est possible, que le Poëte en composant imite les gestes & l'action de ceux qu'il fait parler, car c'est une chose sûre que de deux hommes qui seront d'un égal genie, celui qui se mettra dans la passion sera toujours plus persuasif, & une preuve de cela est, que celui qui est veritablement agité agite de même ceux qui l'écoutent, & que celui qui*

Primùm ipsi tibi: tunc tua me infortunia lædent.
Telephe, vel Peleu, malè si mandata loquêris,
Aut dormitabo, aut ridebo. Tristia mæstum
Vultum verba decent: iratum, plena minarum:
Ludentem, lasciva: severum, seria dictu.
Format enim Natura priùs nos intus ad omnem
Fortunarum habitum: juvat aut impellit ad iram:
Aut ad humum mœrore gravi deducit, & angit:
Post effert animi motus interprete linguâ.
Si dicentis erunt fortunis absona dicta,
Romani tollent equites, peditesque cachinnum.

Inter-

qui est en colere ne manque jamais d'exciter les mêmes mouvemens dans le cœur des spectateurs. Voilà pourquoi pour réussir dans la poësie, il faut avoir un génie excellent, ou être furieux, car les furieux prennent aisément toutes sortes de figures & de caracteres, & les génies excellens sont fertiles & inventifs. On peut voir là les Remarques.

103 *Tua me infortunia lædent*] *Alors tes malheurs me blesseront.* Horace se sert du mot *lædere*, blesser, pour dire *commovere*, *tangere*, toucher. Homere se sert de même du verbe βλάπτω.

104 *Male si mandata loqueris*] On a expliqué ce *mandata*, *partes tibi à fortunâ datas*, le rôle que la Fortune vous a donné: ou *partes personæ à Poëta commissæ*, *le rôle qu'il a plu au Poëte de vous faire jouer.* L'une & l'autre explication me paroissent insoutenables. Horace fait assurément allusion aux harangues que Telephus & Pelée faisoient pour obliger les Grecs à leur donner du secours. Les principaux articles de ces harangues leur avoient été fournis par leurs amis; par leur conseil: car ils parloient au nom de leur patrie. Voici comment Telephus commence le discours qu'il fait aux Athéniens dans Euripide:

Μή μοι φθονήσητ' ἄνδρες Ἑλλήνων ἄκροι
Εἰ πτωχὸς ὢν τέτληκ' ἐν ἐσθλοῖσι λέγειν.

Athéniens, qui êtes la fleur de la Grece, ne trouvez pas mauvais, si dans le miserable état où je suis, j'ose parler dans une si belle assemblée.

105 *Tristia mæstum vultum verba decent*] On peche ordinairement contre cette regle, & les plus grands hommes n'ont pas su toujours donner à la tristesse les paroles qui lui convenoient. M. Corneille lui-même est souvent tombé dans ce defaut. Je prens des exemples de ses pieces, parce que les fautes des grands hommes font plus d'impression sur notre esprit, & nous enseignent à travailler nos ouvrages, & à ne pas trop presumer de nous. Dans le Cid, quand Chimene vient demander justice du meurtre de son pere, & qu'en parlant de ce sang versé, elle dit:

Ce sang qui tout versé fume encor de couroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous:

elle ne parle point du tout en personne affligée: *projicit ampullas*, elle ne quite point les sentimens empoulés. Il n'y a rien de plus enflé & de plus frivole que de donner en cette occasion du sentiment & des yeux à un sang versé, & que d'expliquer une fumée. Dans Sophocle, Electre pleure son pere de toute autre façon. Mais d'où vient que Messieurs de l'Académie Françoise, qui ont remarqué dans la même scene un endroit où Chimene paroît trop subtile pour une affligée, n'ont pas étendu leur censure sur ces vers? Si quelque chose pouvoit me faire douter de ma Remarque, ce seroit de voir qu'ils n'ont pas relevé ce defaut: car il ne se peut rien de plus judicieux, de plus fin, ni de plus exact que leur Critique. C'est, dans ce genre, un ouvrage achevé que leurs *Sentimens sur le Cid*, & il peut seul faire voir ce qu'on doit attendre de tout ce qui sortira des mains de cette illustre Compagnie. Cependant je croirai ma Remarque sûre jusqu'à ce qu'elle en ait autrement décidé.

106 *Iratum plena minarum*] Horace feint ailleurs, que quand Prométhée forma l'homme, il emprunta chaque qualité de chaque animal; & que quand il fut question de mettre dans son coeur la colere, il la prit dans le lion:

- - - - *& insani leonis*
Vim stomacho apposuisse nostro.

Rien

me tirer des larmes, il faut que vous en verfiez le premier. Après cela, il eft fûr que je ferai touché de votre infortune. Mais vous, Telephus, & vous, Pelée, je vous déclare que fi vous rempliffez mal votre caractere, je dormirai, ou je rirai. *(a)* Les paroles triftes conviennent à ceux qui font affligés ; les menaçantes, à ceux qui font en colere : les enjouées, à ceux qui rient & qui badinent : & les ferieufes, à ceux qui ont un caractere de féverité & de gravité. *(b)* Car la nature commence d'abord par nous rendre le coeur capable de fentir tous les differens effets de la fortune. Elle nous porte & nous pouffe à la colere, ou elle nous accable & nous abat par la trifteffe ; & enfuite elle enfeigne à la langue à être l'interprête des fentimens du coeur. Si vos difcours ne font donc pas bien d'accord avec l'état de votre fortune, vous ferez affurément

(a) Stile different, felon les differens états.

(b) Ce que la nature a fait en nous.

Rien ne peut mieux que cette image nous donner une jufte idée des effets que cette paffion doit produire, & de la maniere dont elle doit s'expliquer. Il faut qu'il n'y ait rien de bas, de recherché, ni de frivole. Séneque fait très fouvent parler les perfonnages les plus furieux, d'une maniere qui fait d'abord fentir qu'ils ont paffé la nuit à méditer & préparer leur fureur.

107 *Ludentem lafciva*] Un ftile riant & enjoué convient à ceux qui font dans la joie. Achille même amoureux peut étaler fur la fcene tout ce qu'une heureufe paffion peut infpirer d'agréable & de delicat. Horace parle toujours de la tragédie. On a eu tort de raporter ces mots à la comédie, comme fi la tragédie ne fouffroit pas ces éclats de joie. Elle les fouffre fi bien qu'elle s'en fert pour rendre fes cataftrophes plus touchantes & plus tragiques.

Severum feria dictu] Un perfonnage grave & ferieux ne doit dire que des chofes qui répondent à fon caractere. Sophocle eft fur cela d'une fageffe merveilleufe. Euripide n'eft pas à beaucoup près fi fage que lui. Mais Séneque le tragique peche partout contre cette regle ; & pour vouloir toujours dire quelque chofe d'extraordinaire & de brillant, il tombe dans des puerilités ridicules.

108 *Format enim natura priùs nos intus ad omnem fortunarum habitum*] Dans ces quatre vers, qui ne peuvent être affez loués, Horace donne la raifon des préceptes contenus dans les deux vers précédens. Et cette raifon eft tirée du fond de la nature même, qui a fait en nous deux chofes. La premiere de nous donner un coeur capable de fentir tous les divers changemens de notre fortune ; & la derniere, de nous donner une langue pour exprimer ces divers fentimens du coeur. Nous fommes proprement un inftrument animé, que la Nature a monté de plufieurs cordes de different fon, qui répondent chacune à un des mouvemens de notre coeur. Quand nos paroles ne répondent pas à l'état de notre fortune, le coeur frape une corde, au lieu d'en fraper une autre.

Tunc neque chorda fonum reddit quem vult manus & mens.

& cela fait une difcordance très defagréable, qui ruïne ce que la Nature a fait de plus beau.

109 *Juvat aut impellit*] La Nature nous aide à nous mettre en colere ; mais Horace n'étoit pas content de ce mot, *juvat*, aide, qui ne marque pas affez l'impétuofité avec laquelle nous nous precipitons dans cette paffion, ajoute, *aut impellit, ou plutôt elle nous pouffe.*

110 *Aut ad humum mœrore gravi deducit*] L'expreffion d'Horace convient fort bien à la paffion dont il parle ; & en faifant une image fi naturelle de l'humiliation d'un homme affligé, il fait bien fentir le ridicule qu'il y a à fe fervir en cet état de mots empoulés, & à employer les pompeux ornemens de la rhétorique.

112 *Si dicentis erunt fortunis abfona dicta*] Il faut toujours que le langage foit proportionné à l'état de celui qui parle, car autrement on fe moque de l'Orateur. C'eft pourquoi Antonius dans le fecond Livre de l'Orat. de Ciceron, après avoir dit, qu'en parlant pour M. Aquilius, il n'avoit tâché d'exciter la compaffion des Juges qu'après avoir été lui-même faifi de compaffion : *Non priùs fum conatus mifericordiam aliis commovere quàm mifericordia fum ipfe captus*, il ajoute : *Non fuit hæc fine meis lacrymis, non fine dolore magno miferatio, omniumque Deorum & hominum & civium & fociorum imploratio : quibus omnibus verbis, quæ à me tum funt habita, fi dolor abfuiffet meus, non modò non miferabilis, fed etiam irridenda fuiffet oratio mea.*

* 113 *Romani tollent equites peditefque*] Cette leçon

Intererit multum divusne loquatur an heros:
Maturusne senex, an adhuc florente juventâ
Fervidus: an matrona potens, an sedula nutrix:
Mercatorne vagus, cultorve virentis agelli:
Colchus, an Assyrius: Thebis nutritus, an Argis.

Aut famam sequere, aut sibi convenientia finge
Scriptor. Honoratum si forte reponis Achillem:

Impi-

on est vicieuse & inepte, dit M. Bentlei. Et il faut lire:

Romani tollent equites patresque,

Car on ne dit point pedites *du peuple. D'ailleurs le peuple est un si méchant Juge qu'Horace n'a pu dire de lui qu'il rira si l'acteur vient à dire quelque chose qui réponde mal à l'état de sa fortune.* Mais ce savant homme se trompe assurément. Le peuple est un méchant Juge sur ce qui fait la beauté d'un poëme, mais il est très capable de sentir les fautes dont Horace parle ici & qui choquent le naturel. Et nous en voyons tous les jours la preuve dans nos théâtres. Par *equites* Horace a entendu non seulement les Chevaliers, mais aussi les Sénateurs, en un mot tout ce qui est au-dessus du peuple, comme quand il a dit dans la Sat. X. du Liv. I.

Nam satis est equitem mihi plaudere.

Car ce Poëte vouloit-il n'être aplaudi que par les Chevaliers? Cela seroit ridicule, & par *pedites* il entend le *peuple*. C'est le mot *equites* qui a entrainé *pedites*, pour faire l'oposition. Plaute les a joints de même dans ce vers du *Pœnulus*. II. IV. 10.

Equitem, peditem, libertinum furem aut fugitivum velis.

Ce vers seul devoit retenir M. Bentlei puisqu'il lui étoit connu. Horace a pu dire cela en plaisantant, *les Chevaliers & les piétons aussi.* *

114 *Intererit multum Divusne loquatur an Heros*] Il ne faut pas seulement qu'un Poëte prene garde au different état des personnages qu'il introduit & qu'il fait parler; il faut encore qu'il mesure leur langage à leur âge & à leurs differens caracteres: car un Dieu s'explique autrement qu'un Heros, un vieillard qu'un jeune homme, &c. Ce précepte est un des plus importans; & c'est celui dont on fait aujourd'hui le moins de compte, & contre lequel on peche le plus souvent.

Divusne loquatur an Heros] On a changé ce vers d'Horace en plusieurs façons. Les uns ont lu:

- - - - Davusne loquatur, an Eros.

Eros étoit le nom d'un honnête valet dans les pieces de Ménandre, comme Davus celui d'un valet fourbe. Mais cette leçon est insoutenable: car Horace ne parle point du tout ici de la comédie; & d'ailleurs la difference qu'il y a de valet à valet n'est pas assez considerable pour avoir obligé Horace à faire ce précepte. Les autres ont lu:

- - - - Divusne loquatur, an Irus.

Cette leçon n'est pas meilleure que la premiere, elle renferme un sens trop bas, & *Irus* n'est pas un personnage de tragédie. On ne recevra pas non plus la correction d'un troisieme parti qui a lu:

- - - - Davusne loquatur, an Heros.

Il ne s'agit ici que des caracteres de la tragédie, comme je l'ai déja dit. Horace parle assurement de la difference qu'il doit y avoir entre le caractere d'un Dieu & celui d'un Heros, comme il dit dans la suite:

Ne quicumque Deus, quicumque adhibebitur heros.

Les anciens tragiques ont introduit des Dieux sur la scene, comme nous le voyons dans les pieces d'Eschyle, de Sophocle, & d'Euripide.

115 *Maturusne senex, an adhuc florente juventa fervidus*] Un vieillard à qui l'âge a donné une longue experience, parle autrement qu'un jeune homme qui n'a encore rien vu, & qui est le jouet des passions. M. Corneille & M. Racine ont admirablement observé cette difference, & très heureusement imité la merveilleuse conduite de Sophocle dans cette partie là.

116 *An matrona potens, an sedula nutrix*] Horace a sans doute ici en vue l'Hippolyte d'Euripide, où

Phedre

surément le jouet du peuple & des Chevaliers. Mais il faut se souvenir qu'il y a bien de la difference entre faire parler un Dieu, ou un Heros; un vieillard, ou un jeune homme fougueux & emporté; une Dame puissante, ou une nourice affectionnée; un marchand ou un laboureur; un Assyrien ou un homme de la Colchide; un habitant de Thebes, ou un citoyen d'Argos.

(a) Pour ce qui est des caracteres, suivez uniquement la Renommée, si vous en empruntez qui soient connus, ou si vous en formez de nouveaux, faites

(a) Caracteres de deux sortes, ou connus ou nouveaux.

Phedre & sa nourice parlent bien differemment. Ce qui est suportable dans la bouche de cette nourice, qui aime tendrement sa fille, seroit affreux dans la bouche de cette Princesse, que le Poete fait si sage & si vertueuse, qu'elle a d'abord de l'horreur pour les expédiens que sa nourice trouve pour la soulager. *Malheureuse*, lui dit-elle, *qui as dit des choses si criminelles, ne veux-tu pas te taire, ne veux-tu pas mettre fin à tes infames discours?*

Ω δεινὰ λέγουσ', οὐχὶ συγκλείσεις στόμα;
Καὶ μὴ μεθήσεις αὖθις αἴσχιστους λόγους;

Monsieur Racine a admirablement profité de ce précepte d'Horace, dans les changemens qu'il a faits au caractere de Phedre, & à celui de sa nourice.

117 *Mercatorne vagus, an cultor virentis agelli*] La bassesse de ces personnages a donné lieu de croire qu'Horace parle aussi de la comédie. Mais il n'y a rien de plus faux, il ne parle que de la tragédie, où il n'est pas extraordinaire de voir des marchands & des bergers, ou des laboureurs. Sophocle introduit un marchand dans le Philoctete, & Euripide ouvre la scene de son Electre par un laboureur, à qui Clytemnestre a donné Electre en mariage, & qui dit dans le vers 78.

- - - - ἐγὼ δ' ἅμ' ἡμέρᾳ
Βοῦς εἰς ἀρούρας εἰσβαλὼν σπερῶ γύας,
Ἀργὸς γὰρ οὐδεὶς, θεοὺς ἔχων ἀνὰ στόμα,
Βίον δύναιτ' ἂν ξυλλέγειν ἄνευ πόνου.

Pour moi, dès que le jour paroîtra, je menerai les boeufs aux champs, & j'ensemencerai nos terres, car nul fainéant, quoiqu'il ait tout le jour Dieu dans sa bouche, n'amassera de quoi vivre qu'en travaillant.

Le meilleur Commentaire qu'on puisse donner sur tout cet endroit d'Horace, c'est ce que Plutarque a écrit dans son fragment de la comparaison d'Aristophane & de Ménandre. *La diction*, dit il, *a des differences infinies. Aristophane ne fait pas donner à chacune ce qui lui est séant & convenable; ce qui consiste à faire parler un Roi avec dignité, un Orateur avec force; une femme simplement, un particulier d'une maniere prosaïque & commune, un marchand avec insolence & avec fierté. Mais il donne à tous ses personnages leur diction au hasard, & vous ne sauriez connoître si c'est un fils ou un pere qui parlent, un laboureur, ou un Dieu, une vieille, ou un Heros.*

118 *Colchus an Assyrius, Thebis nutritus an Argis*] Pour faire parler les Acteurs convenablement, il ne suffit pas de prendre garde à leur état, à leur âge, à leur profession; il faut encore avoir devant les yeux leur pays; car, comme dit Aristote, un Macedonien parle autrement qu'un Thessalien, & les moeurs & les humeurs de differens peuples sont ordinairement aussi differentes que leurs habits:

Des siecles, des pays étudiez les moeurs,
Les climats font souvent les diverses humeurs.

Les peuples de la Colchide étoient cruels & sauvages: ceux d'Assyrie fins & rusés: les Thébains ignorans & grossiers: & ceux d'Argos polis & superbes. Quand Aristophane fait parler des Persans ou des Scythes, il se garde bien de les faire parler comme des Athéniens.

119 *Aut famam sequere aut sibi convenientia finge*] Après avoir parlé du langage, il vient aux caracteres, qui sont une des plus essencielles parties du poeme dramatique aussi bien que de l'épique, & qui ne sont designés que par les moeurs, d'où naissent toujours les actions. Les Poetes n'ont que deux sortes de caracteres à mettre sur le théâtre; ou ceux qui sont déja connus, ou ceux qu'ils inventent. Ils n'ont pas la liberté de rien changer aux premiers. Il faut qu'ils representent Achille, Ulysse, Ajax, tels qu'Homere les a representés. Et pour les autres, qui sont de leur invention, ils sont obligés de les faire convenables. Dans les premiers il faut ne chercher que la ressemblance, qu'Aristote apelle τὸ ὅμοιον dans sa Poetique; & dans les derniers on ne cherche que la convenance & la conformité qu'il apelle τὰ ἁρμόττοντα ἤθη. J'ai expliqué cela plus au long dans mes Remarques sur cette Poetique.

120 *Scriptor honoratum si fortè reponis Achillem*] Il explique la premiere partie du vers précédent, *aut famam*

Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis.
Sit Medea ferox, invictaque: flebilis Ino,
Perfidus Ixion, Io vaga, tristis Orestes.

Si quid inexpertum scenæ committis, & audes
Personam formare novam, servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit, & sibi constet.

Difficile

famam sequere, ce que c'est que suivre la Renommée; ce qui n'est autre chose que faire les caractéres semblables à ce que la Renommée en a publié. Un Achille colere, violent, emporté, implacable, injuste. Un Ulysse vaillant, vertueux, rusé; un Ajax intrépide & témeraire.

Honoratum] Honoré des Grecs, & que Jupiter avoit comblé d'honneur, Horace explique l'épithete τετιμένον, qu'Homere donne toujours à Achille. * Par cette seule épithete Horace fait l'histoire d'Achille, qui après avoir reçu d'Agamemnon un sanglant affront en fut vengé avec éclat par Jupiter, qui rendit les Troyens victorieux & ne cessa d'accabler de maux les Grecs qu'après qu'ils eurent hautement reparé l'injure que ce Heros avoit reçue. Peut on rien imaginer de plus honorable & jamais Heros fut il plus honoré? Cependant malgré le beau sens & le sens évident & sensible que ce mot presente, le savant M. Bentlei, chose étrange! l'a pris en aversion, & par des raisons trés frivoles & que le bon sens refute très facilement, il soutient que le vers est corrompu, & qu'au lieu d'*honoratum* il faut lire *Homereum* ou *Homeriacum*, & il l'a hardiment mis dans le texte. En verité c'est abuser horriblement de son esprit, & laisser à son imagination une trop grande liberté de forger des chimeres. *

Reponis] *Reponere*, representer après quelqu'autre. Homere est le premier qui a representé Achille, *posuit Achillem*. Un Poete qui le met ensuite sur le theâtre, *reponit*.

121 *Impiger, iracundus, inexorabilis, acer*] Pour réussir dans un caractere comme celui d'Achille, Aristote a fort bien dit qu'il faut bien plus se remettre devant les yeux ce que la colere doit faire vraisemblablement, que ce qu'elle a fait; ὁπηνίκας ποιεῖν παράδειγμα, ἢ σκληρότητος δεῖ, & ce precepte qui n'a été entendu d'aucun Commentateur d'Aristote, est merveilleux; on en peut voir là l'explication.

122 *Jura neget sibi nata*] Achille pretend être au-dessus des loix; c'est pourquoi il refuse d'obeïr à Agamemnon, qu'il accable d'injures, & qu'il menace fort insolemment. Par ce même principe il sacrifie à son interêt particulier la cause commune, l'honneur, & la vie de tant de milliers d'hommes & la gloire de son pays.

Nihil non arroget armis] Qu'il attribue tout à ses armes, c'est à dire, qu'il n'attende de justice que de son épée. En effet, dans Homere il tire à demi cette épee pour tuer Agamemnon. Minerve l'empêche d'achever. Et ensuite il dit à ce Roi en propres termes, qu'il n'a qu'à venir enlever dans sa tente quelque autre chose, & qu'il verra si son sang ne coulera pas bientôt le long de sa pique. Toutes ces moeurs d'Achille, qu'Horace a rassemblées dans ces deux vers, paroissent entierement dès la premiere partie du premier Livre de l'Iliade; en quoi on ne sauroit assez admirer l'adresse de ce Poete Grec.

123 *Sit Medea ferox, invictaque*] Voilà le veritable charactere de Médée, d'être barbare & inflexible. Euripide l'a parfaitement bien representée dans sa Médée, qui est une piece admirable. Elle tue de sa propre main ses deux enfans, & envoye à sa rivale une robe & une couronne préparées de maniere qu'elles la consument dès qu'elle les a mises sur elle. Créon qui s'est jetté sur ce corps, ne peut plus se relever, cette fatale robe s'attache à ses chairs, & le fait expirer dans les mêmes tourmens que sa fille.

Flebilis Ino] Ino, fille de Cadmus & d'Harmonie, ayant été mariée avec Athamas, qui avoit un fils d'un premier lit, suposa un oracle qui ordonnoit qu'on immolat ce fils à Jupiter. Mais elle fut bientôt punie de son imposture: car Athamas devenu furieux, tua Léarchus, l'ainé des enfans qu'il avoit eus d'elle; & l'auroit sacrifiée elle-même avec son autre enfant Melicerte, si elle ne se fût précipitée dans la mer avec cet enfant entre ses bras. Euripide avoit traité ce sujet, au moins Plutarque raporte quelques vers de l'Ino d'Euripide; & il est aisé de juger de là qu'Ino ne pouvoit que faire de grandes lamentations sur le malheur de ses enfans.

124 *Perfidus Ixion*] Ixion fut le premier meurtrier qu'on eût vu en Grece. Ayant épousé la fille de Dejoneus, au lieu de donner à son beau-pere les presens accoutumés, il le pria à souper, & le tua.

Ce

faites en ſorte que toutes leurs parties s'accordent, & qu'elles ayent entr'elles de la convenance & du raport. *(a)* Mettez vous ſur la ſcene Achille que Jupiter a comblé d'honneur? qu'il ſoit infatigable, colere, inexorable, emporté; qu'il ne reconnoiſſe ni juſtice, ni loix, & qu'il attende tout de ſon épée. Que Médée ſoit barbare & inflexible, Ino baignée de pleurs, Ixion perfide, Io errante, & Oreſte agité des Furies.

(b) Que ſi vous oſez introduire ſur la ſcene quelque caractere nouveau, & former un nouveau perſonnage, qu'il ſoit juſqu'à la fin tel qu'il a été au commencement,

(a) Pour les caracteres connus.

(b) Pour les caracteres nouveaux.

Ce crime fit tant d'horreur à tout le monde, que perſonne ne voulut ni expier ſon Auteur, ni avoir avec lui aucun commerce. Enfin Jupiter en eut pitié, l'expia & le retira dans le ciel; mais ce perfide oublia bientôt la grace qu'il avoit reçue, & devint amoureux de Junon qu'il voulut forcer: on ſait qu'il n'embraſſa qu'une nuée, & que Jupiter irrité le précipita dans les enfers, où il eſt étendu ſur une roue qui tourne toujours. Eſchyle avoit traité ce ſujet, Euripide le traita après lui; car Plutarque raporte que quelques Grecs ayant blamé ce Poëte d'avoir choiſi Ixion, qu'ils apelloient malheureux & maudit des Dieux, il leur repondit: *Auſſi ne l'ai-je point quité que je ne lui aye cloué les pieds & les mains à une roue.* Il ne reſte aujourd'hui aucune de ces deux pieces: nous ſavons ſeulement qu'Ariſtote les met au nombre des pieces pathétiques. Euſtathe explique ingénieuſement cette fable d'Ixion, ſur le premier Livre de l'Iliade.

Io vaga] Io, fille d'Inachus, qui fut aimée de Jupiter, changée en vache, & rendue furieuſe par la jalouſie de Junon, qui lui envoya un taon, qui la piqua ſi bien qu'elle courut pluſieurs pays, traverſa les mers, & arriva enfin en Egypte, où elle recouvra ſa premiere forme, & fut adorée ſous le nom d'Iſis. Eſchyle la fait ſi vagabonde dans ſon Prométhée, qu'elle arrive ſur la montagne où Prométhée étoit attaché, au fond de la Scythie, & qu'elle aprend là de ce malheureux toutes les courſes qu'elle a encore à faire.

Triſtis Oreſtes] *Triſtis* ne ſignifie pas ici ſeulement triſte, mais *noir, furieux, forcené*, un homme que la triſteſſe jette dans la fureur. C'eſt ainſi qu'il apelle ailleurs la colere *triſte, triſtes ut iræ*. Ovide a dit de même, *triſtis Oreſta*.

Ut foret exemplum veri Phocæus amoris
Fecerunt furiæ, triſtis Oreſta, tuæ.

Euripide a admirablement réuſſi à repreſenter Oreſte en cet état, dans la merveilleuſe piece qui porte ce nom, où il le repreſente plutôt comme un ſpectre hideux, que comme un homme. Auſſi Ménelas s'écrie en le voyant: *O Dieux, que vois-je? quel mort ſe preſente à mes yeux?* Oreſte répond: *Vous avez raiſon, car mes maux ſont ſi grands que quoique je voye la lumiere, je ne vis plus.*

MEN. *Vos yeux ſont égarés, votre regard funeſte.*
OR. *Mon corps s'en eſt allé, & mon nom ſeul me reſte.*

ME. Δεινὸν δὲ λεύσσεις ὀμμάτων ξηραῖς κόραις.
OR. Τὸ σῶμα φροῦδον, τὸ δ᾽ ὄνομ᾽ οὐ λέλοιπέ μοι.

Ce dernier vers, pour dire cela en paſſant, a été diverſement expliqué par les Interpretes; mais je ſuis perſuadé qu'on n'a point donné dans le veritable ſens. Oreſte veut dire qu'il ne reſte plus de lui que ce que ſon nom a de funeſte & d'affreux. Car il fait une alluſion viſible à la ſignification du nom *Oreſte*, qui, ſelon le ſentiment de Socrate dans le Cratylus, marque quelque choſe de ſauvage, de feroce, & de brutal. Τὸ θηριῶδες τῆς φύσεως καὶ τὸ ἄγριον αὐτοῦ καὶ τὸ ὀρεινὸν ἐνδεικνύμενον τῷ ὀνόματι.

125 *Si quid inexpertum ſcenæ committis*] Après avoir expliqué la premiere partie du vers 119. *aut famam ſequere*, il en explique la derniere, *aut ſibi convenientia finge:* & il enſeigne ce qu'il faut obſerver, quand on met ſur la ſcene des caracteres nouveaux. La premiere qualité que doivent avoir ces caracteres, c'eſt d'être conformes & convenables; c'eſt à dire qu'il faut qu'un furieux faſſe les actions d'un furieux; un Roi celles d'un Roi; un ambitieux, tout ce que l'ambition inſpire; qu'une femme n'ait ni la vaillance d'Achille, ni la prudence de Neſtor, &c. Et la ſeconde, qu'ils ne ſe dementent jamais, & qu'il ſoient à la fin de la tragédie ce qu'ils étoient au commencement. C'eſt ce qu'Ariſtote apelle, τὸ ὁμαλὸν, *l'égalité*, dont il fait la quatrieme condition des moeurs; car elle eſt auſſi néceſſaire aux caracteres connus qu'à ceux qu'on invente. Mais comme dans les premiers on a des guides qu'on ſuit, Horace s'eſt contenté de donner ce précepte pour les derniers, où il eſt le plus néceſſaire. M. Deſpréaux

Difficile est propriè communia dicere: tuque
Rectius Iliacum carmen deducis in actus,
Quam si proferres ignota indictaque primus.
Publica materies privati juris erit si
Nec circa vilem patulumque moraberis orbem:
Nec

a fort bien expliqué ce sentiment d'Horace, quand il a dit dans sa poetique:

D'un nouveau personnage inventez-vous l'idée?
Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord.

Il est permis aux Poëtes tragiques d'inventer des sujets & des personnages. Aristote dit qu'Agathon le pratiqua fort heureusement dans sa piece qu'il intitula *la Fleur*, qui fut admirée de tout le monde, quoique tout y fût inventé. Et ce Philosophe donne la raison pourquoi cette piece ne laissa pas de plaire, quoique le sujet & les noms même en fussent feints: *C'est*, dit-il, *que les sujets connus*, que les Poëtes choisissent ordinairement, *sont connus de peu de personnes, & cependant ils divertissent tout le monde également.* Marque sûre que les sujets inventés ne sont pas moins propres au théâtre que les sujets connus. On peut voir là les Remarques, chap. IX. p. 137 138.

128 *Difficile est propriè communia dicere*] Après avoir marqué les deux qualités qu'il faut donner aux personnages qu'on invente, il conseille aux Poëtes tragiques de ne user pas trop facilement de cette liberté qu'ils ont d'en inventer: car il est très difficile de réussir dans ces nouveaux caracteres. *Il est mal-aisé*, dit Horace, *de traiter proprement*, c'est-à-dire *convenablement*, *des sujets communs*, c'est-à dire, *des sujets inventés*, & qui n'ont aucun fondement ni dans l'Histoire, ni dans la Fable. Et il les apelle *communs*, parcequ'ils sont en la disposition de tout le monde, & que tout le monde a le droit de les inventer, & qu'ils sont, comme on dit, au premier occupant. Ce jugement d'Horace est très sûr. Il est bien difficile d'inventer un nouveau caractere qui soit juste & naturel. Car ou l'on va au delà des bornes, ou l'on demeure en deçà; & pour être convaincu de cette verité, on n'a qu'à comparer dans nos Poëtes tragiques les caracteres qu'ils ont trouvé tout formés, & ceux qu'ils ont inventés eux-mêmes. On trouvera qu'ils ont beaucoup mieux réussi dans les premiers que dans les autres. Mais quand même un Poëte formeroit ce caractere fort juste, il ne seroit pas pourtant assuré de réussir; car tout le monde pretendra avoir le droit de juger de ce caractere, & de le censurer, s'il n'est pas conforme à l'idée qu'il en a, & qu'il prétend la seule bonne. Au lieu que quand on suit des caracteres connus, alors on est à couvert de la censure, parcequ'on a une regle commune, dont il n'est pas permis de s'écarter, & qui est géneralement reçue. Voilà pourquoi Horace dit avec beaucoup de raison, *difficile est propriè communia dicere.* Ceux qui ont cru qu'il apelloit ici *communia*, des choses communes & ordinaires, des caracteres connus & traités par d'autres Poetes, se sont fort trompés. Ils jettent Horace dans une contradiction manifeste, puisqu'il conseille immédiatement après de s'attacher aux caracteres connus. Cette matiere est assez éclaircie, il n'est pas nécessaire de refuter plus au long ce sentiment qui n'a rien que d'absurde, comme je l'ai montré ailleurs.

Tuque rectius Iliacum carmen deducis in actus] Aristote décide dans sa Poetique, chap. IX. *qu'il n'est pas nécessaire de s'attacher scrupuleusement à suivre toujours les fables reçues*, & qu'on peut inventer des sujets nouveaux. Et Horace au contraire conseille ici de suivre plutôt les fables reçues, & de mettre sur la scene des sujets & des caracteres connus, tirés de l'Iliade & de l'Odyssée, car ces deux poemes sont également compris sous le mot *Iliacum carmen.* D'où vient cette difference? Elle vient du different but que le Poete & le Philosophe se sont proposés. Aristote n'a voulu parler que de ce qui peut plaire ou déplaire: les sujets inventés peuvent plaire comme les sujets connus. C'est ce qu'il a voulu établir. Et Horace n'a voulu parler ici que de ce qui étoit facile ou difficile. Les sujets inventés sont plus difficiles à traiter que les sujets connus. C'est ce qu'il a voulu enseigner. D'ailleurs Aristote écrivoit pour les Grecs qui possédoient à un tel point l'esprit de la tragédie, qu'il n'y avoit rien d'impossible pour eux. au lieu qu'Horace écrivoit à des jeunes Romains bien inferieurs aux Grecs, & qu'il falloit détourner d'entreprendre ce qu'il y avoit de plus difficile. Quand Horace dit qu'il faut tirer de l'Iliade & de l'Odyssée des sujets & des caracteres tragiques, il est du sentiment

mencement, & qu'il ne ſe démente point. (*a*) Mais je vous avertis qu'il eſt très mal aiſé de traiter proprement & convenablement ces caracteres, qui ſont à tout le monde, & que tout le monde peut inventer. Vous ferez beaucoup mieux de tirer d'Homere le ſujet & les perſonnages de vos tragédies, que de haſarder le premier ſur la ſcene des ſujets & des perſonnages inconnus, & dont perſonne n'a parlé. Ces ſujets connus, *que je vous conſeille de choiſir preferablement aux autres*, deviendront à vous en propre, (*b*) ſi vous ne vous amuſez pas à ſuivre les incidens & l'enchainement qu'Homere donne à ſon poëme; ce qu'on apelle faire un

(*a*) Difficulté des caracteres nouveaux. (*b*) Moyens de ſe rendre propres les caracteres & les ſujets connus.

ment d'Ariſtote & de Platon, qui ont tous deux écrit qu'Homere eſt un Poete tragique. Ariſtote dit en propres termes dans ſa Poetique, *μιμήσεις δραματικὰς ἐποιήσεν*, qu'il a fait des imitations dramatiques, & que ſon Iliade & ſon Odyſſée ont le même raport avec la tragédie, que ſon *Margitez* avec la comédie. Et Platon dans le X. Livre de la République, apelle Homere le pere & le chef de la tragédie, *ἡγεμόνα τῆς τραγῳδίας*, & *Ὅμηρον ποιητικώτατον εἶναι καὶ πρῶτον τῶν τραγῳδοποιῶν*. *Le Prince de la poeſie, & le premier des Poetes tragiques.* En liſant l'Iliade & l'Odyſſée, on croiroit que ces deux poëmes ſont fertiles en ſujets de tragédie : mais Ariſtote n'en a pas fait le même jugement: car il aſſure qu'on ne peut tirer qu'un ſujet de tragédie de chacun de ces poemes, ou deux tout au plus. *Τοιγαροῦν ἐκ μὲν Ἰλιάδος καὶ Ὀδυσσείας μία τραγῳδία ποιεῖται ἑκατέρας, ἢ δύο μόναι.* Mais Ariſtote étoit plus difficile ſur les ſujets de tragédie que nous ne le ſommes aujourd'hui.

130 *Quàm ſi proferres ignota indictaque primus*] Il apelle ici *ignota indictaque* ce qu'il apelle plus haut *communia*, de ſujets inconnus, & qui n'ont jamais été traités. Il ne ſe contente pas de dire *ignota, inconnus*, il ajoute *indictaque*, que perſonne n'a traités, dont perſonne n'a parlé: car un ſujet pouroit être inconnu, ſans être nouveau. C'eſt comme il a dit dans l'Ode XXV. du Liv. III.

Dicam inſigne, recens, adhuc
Indictum ore alio.

Je dirai des choſes nouvelles, & qui n'auront jamais été dites.

131 *Publica materies privati juris erit ſi &c.*] Comme le conſeil qu'il vient de donner de s'attacher à des ſujets qui ayent été traités, pouvoit jetter les Poetes dans une imitation baſſe & ſervile, il leur enſeigne ici de quelle maniere ils doivent ſe conduire pour ſe rendre propres ces ſujets déja connus. *Publica materies*, l'Iliade, la Thébaïde, l'Odyſſée, & tous les ſujets des anciennes tragédies. Horace opoſe *publica materies*, *τὰ δημόσια*, à *communia*, *τὰ κοῖνα*. C'eſt ainſi que Chryſippe ſe vantoit d'avoir rendu ſienne la Médée d'Euripide, parcequ'en traitant ce ſujet, il ne s'étoit pas aſſujetti à ſuivre la diſpoſition que ce Poete Grec avoit donnée à ſa piece.

132 *Nec circa vilem patulumque moraberis orbem*] Heinſius prétend qu'Horace apelle *orbem vilem & patulum, un vain circuit* de paroles qui ne ſont rien au ſujet; toutes ſortes d'épiſodes etrangers; & il croit qu'ici *orbis* eſt ce qu'Ariſtote apelle dans ſa Rhétorique, *τὰ κύκλῳ*, qui eſt proprement tout ce que les valets diſent pour cacher ou pour déguiſer une verité, *λέγουσι τὰ κύκλῳ*, c'eſt ce que nous diſons, *ils tournent autour du pot*, ils diſent tout ce qui ne fait point au ſujet ſur lequel on les interroge, *τὰ ἐκτὸς τοῦ πράγματος καὶ τῆς ὑποθέσεως λέγουσι.* Mais outre que cette figure eſt baſſe, il ſeroit difficile d'accommoder ce ſens-là au ſujet dont Horace traite. Il conſeille aux Poetes de prendre le ſujet d'une tragédie dans les poëmes d'Homere par exemple; il faut donc qu'en même tems il les empêche de tomber dans les fautes qu'ils pouroient faire. La premiere & la plus conſiderable c'eſt de s'amuſer *circa orbem vilem & patulum*, à un circuit vil & ouvert à tout le monde: & ce *circuit* n'eſt autre que de faire entrer dans ſa tragédie toutes les parties du poëme d'Homere, & d'imiter la liaiſon & l'enchainement qu'il leur a donné en ouvrant la ſcene par la querelle d'Achille & d'Agamemnon, & en la fermant par les funerailles d'Hector. Il n'y a rien de plus vicieux que ce circuit; car outre qu'il eſt aiſé, & que le plus maigre génie en eſt capable, c'eſt pourquoi Horace l'apelle *vilem & patulum*, il ne peut jamais avoir aucun ſuccès, parceque ce qui eſt d'une juſte étendue pour le poeme épique, devient monſtrueux, quand il eſt renfermé dans les bornes étroites de la tragédie, comme Ariſtote l'a fort bien montré dans ſa Poetique. *Sur toutes choſes*, dit ce grand Philoſophe, *il faut ſe ſouvenir, comme on l'a dit ſouvent, de ne pas faire de la tragédie un tiſſu épique. J'apelle tiſſu épique un tiſſu de pluſieurs fables, comme ſi quelqu'un mettoit toute l'Iliade*

Nec verbum verbo curabis reddere, fidus
Interpres: nec desilies imitator in arctum,
Unde pedem proferre pudor vetet, aut operis lex.

Nec sic incipies, ut scriptor cyclicus olim,
FORTUNAM PRIAMI CANTABO ET NOBILE BELLUM.
Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?
Parturient montes, nascetur ridiculus mus.

Quanto

liade dans une tragédie. On peut voir là les Remarques, chap. XIX. Car c'est cette même doctrine qu'Horace explique ici. Et je puis dire qu'on n'a laissé cet ouvrage dans la profonde obscurité où il étoit, que parcequ'on n'a pas vu que c'étoit d'Aristote même qu'il falloit tirer l'explication de ses préceptes. Outre ce circuit vicieux, il y en a encore un autre, qui ne l'est pas moins, & dont il parle dans le vers 147.

133 *Nec verbum verbo curabis reddere*] Si Horace ne veut pas qu'on prenne toute la matiere de l'Iliade en suivant son ordre & ses liaisons, il ne veut pas non plus qu'on lui derobe ses vers, & qu'on les traduise mot à mot: car c'est la fonction d'un Interprete scrupuleux, & non pas d'un Poete. Il faut imiter la sagesse d'Eschyle, de Sophocle & d'Euripide; ils ont tous puisé des sentimens dans Homere, mais ils ne l'ont pas traduit.

Fidus Interpres] Comme un Interprete fidele, qui se croit obligé de rendre mot pour mot les originaux qu'il traduit. Horace blâme ici assurément cette fidelité superstitieuse des traducteurs qui suivent trop la lettre. En effet les mots & les sillabes des plus excellens originaux ne sont de l'essence de la chose que dans l'esprit des Pédans. Ciceron dit fort bien dans le traité *de Optim. Gen. Orat.* en parlant des deux oraisons d'Eschine & de Démosthene, qu'il avoit traduites: *Nec converti, ut Interpres, sed ut Orator, sententiis iisdem & earum formis, tanquam figuris, verbis ad nostram consuetudinem aptis: in quibus non verbum pro verbo necesse habui reddere, sed genus omnium verborum vimque servavi: non enim ea me annumerare Lectori putavi oportere, sed appendere. Je les ai traduites non pas en Interprete, mais en Orateur, en conservant les sentences & leurs differentes formes, comme des figures; & en m'expliquant du reste en termes à notre usage, & selon nos manieres. J'ai jugé qu'il n'étoit pas nécessaire de m'assujettir à rendre mot pour mot, mais seulement d'exprimer toute la force & toute la propriété des termes: car j'ai cru que je ne devois pas rendre à mon Lecteur ces termes au compte, mais au poids.* S'il est honteux aux Traducteurs de traduire servilement mot à mot, qu'elle honte n'est-ce pas à un Poete.

134 *Nec desilies imitator in arctum unde pedem proferre*] C'est à mon avis, un des plus difficiles endroits d'Horace, je le crois même le plus difficile. Je ne sais si j'en ai trouvé le veritable sens. Je sais bien au moins que ce Poete ne parle ici ni de ceux qui s'astreignent à une certaine mesure de vers dans leur imitation, ni de ceux qui s'éloignent trop de leur original. Voici ma pensée. Horace a déja donné aux Poetes tragiques deux moyens de se rendre propres des sujets qui ont déja été traités. Le premier est de ne pas mettre dans une tragédie toute la matiere d'un poëme épique; & le second, de ne pas traduire les vers mot à mot. Il leur en donne ici un troisieme, qui est de ne pas s'assujetir si fort à suivre leur Auteur, en imitant une seule action, qu'ils se jettent dans un embaras d'où ils ne puissent se tirer sans honte, ou sans violer les loix de leur poeme: car les loix de la tragédie sont bien differentes de celles du poëme épique. Un exemple rendra cela clair. Je veux faire une tragédie de la colere d'Achille, & suivre les deux premiers préceptes d'Horace, c'est-à-dire que je ne veux ni renfermer toute l'Iliade dans ma tragédie, ni lui derober ses expressions; je veux m'attacher uniquement à ce qui fait à mon sujet. Mais en le faisant je manquerai contre le troisieme précepte, si je m'assujettis à representer les mêmes circonstances de la colere d'Achille, qu'Homere a representées; car je me jetterai par-là dans des pas fâcheux. Quel moyen de representer Achille qui tire à demi l'épée pour tuer Agamemnon, & de representer en même tems Minerve qui prend cet emporté par les cheveux, pour l'empecher d'exécuter son dessein? Cet obstacle, qui est merveilleux dans le

poëme

un (a) cercle vicieux, & dont le plus maigre genie est capable: si vous ne vous assujettissez pas à rendre mot pour mot, comme un fidele Interprete, tout ce qu'il a dit: & enfin si, par une imitation trop servile, vous ne vous mettez pas si fort à l'étroit que vous ne puissiez vous tirer de-là sans honte, ou sans violer les loix de votre poëme.

(b) Ne commencez jamais vos pièces comme a fait ce (c) Poëte ciclique:

Je chante de Priam la fortune & la guerre.

Que produiront de grand ces magnifiques promesses? Les montagnes seront en travail, & n'enfanteront qu'une souris. O qu'il vaut bien mieux imiter la sagesse

(a) Cercle vicieux, ce que c'est.. (b) Commencemens doivent être simples. (c) Poëte ciclique.

poëme épique, seroit ridicule dans la tragédie. C'est, à mon avis, le sens de ce precepte d'Horace, qui est d'une très grande utilité. Ceux qui ont lu *referre* au lieu de *proferre*, ne l'ont pas entendu.

136 *Nec sic incipies*] Il blâme les commencemens fastueux & empoulés des poemes tragiques de son tems. Car les poëtes, pour interesser les spectateurs, & pour leur donner une grande idee de leurs pieces, en proposoient d'abord le sujet avec emphase. Cela est vicieux en plusieurs façons. Ces commencemens doivent être simples & modestes. Il faut se souvenir qu'Horace aplique à la tragédie les regles du poeme épique. Car si ces débuts eclatans sont ridicules dans le poeme épique, ils le sont encore plus dans la tragedie.

Ut scriptor cyclicus olim] On peut voir ce qui a été dit des Poëtes cicliques sur l'Ode VII. du Livre premier. J'ajouterai seulement ici qu'on ne sait pas bien quel est le Poete ciclique dont Horace parle. Quelques Savans ont cru que c'étoit Mévius qui avoit fait un poëme sur la guerre de Troye, où il comprenoit toute l'histoire de Priam, depuis sa naissance jusqu'à sa mort; mais le mot *olim* marque qu'il parle d'un Poeté plus ancien. Il y en a qui pretendent que c'est de *Stasimus* qui avoit fait la petite Iliade, car par les Scholies sur les Chevaliers d'Aristophane, il paroît qu'on mettoit ce Poëte parmi les Poetes cicliques. Photius le separe pourtant de ce nombre, & je ne sais pas pourquoi. Casaubon croit que c'est de quelqu'un des Poetes qui avoient travaillé à ce corps poëtique dont il est parlé dans les anciens sous le nom de poëme ciclique, & qui renfermoit tout ce qui étoit arrivé depuis le commencement du Monde jusqu'à la mort d'Ulysse. Car c'étoit l'ouvrage de plusieurs Poetes, d'Onomacrite, de Lesches, d'Arctinus, d'Eumelus & d'autres. Souvent même ce poëme ciclique étoit cité comme l'ouvrage d'un seul.

137 *Fortunam Priami cantabo & nobile bellum*] C'est le commencement du poëme qui comprenoit toute l'histoire de Priam, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. C'est pourquoi le Poete étoit apellé Poete *ciclique*, comme je l'ai expliqué ailleurs. Si Horace se moque de cette proposition, que n'auroit-il point dit de celle que fait Stace, qui est aussi un Poëte ciclique, puisqu'il a renfermé dans son poëme toute l'histoire d'Achille, comme Mévius avoit renfermé dans le sien toute celle de Priam:

Magnanimum Æacidem formidatamque tonanti
Progeniem, & vetitam patrio succedere cælo
Diva refer. - - - -

Il faut faire d'étranges efforts pour soutenir jusqu'à la fin du poeme l'idée qu'on donne d'un Heros redoutable à Jupiter. Mais il n'y a rien de plus extravagant que ces commencemens si enflés, & ils viennent bien plus de la foiblesse que de la force de ceux qui les font. Et voilà en quoi nos Poetes modernes sont égaux aux anciens, ils tombent dans tous leurs defauts, & n'imitent presque jamais une seule de leurs vertus.

138 *Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?*] *Hiare*, c'est ouvrir la bouche fort grande, comme sont obligés de faire ceux qui prononcent de grands mots & des vers enflés. Perse, qui s'est aussi moqué de la sote enflure des commencemens des poëmes épiques & des poemes dramatiques de son tems, s'est servi de ce même terme dans la Satire cinquiéme:

Fabula seu mæsto ponatur hianda tragœdo.

Les quinze premiers vers de cette Satire peuvent servir à illustrer ce passage d'Horace, & l'on ne sera pas fâché de les avoir lus.

139 *Parturient montes, nascetur ridiculus mus*] Horace en finissant son vers par ce monosillabe *mus*, contre

Quanto rectiùs hic, qui nil molitur ineptè:
(Dic mihi Musa, virum, captæ post tempora Trojæ,
Qui mores hominum multorum vidit & urbes.)
Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
Cogitat: ut speciosa dehinc miracula promat,
Antiphaten, Scyllamque, & cum Cyclope Charybdin.
Nec reditum Diomedis ab interitu Meleagri,
Nec gemino bellum Trojanum orditur ab ovo.

Sem-

contre la regle ordinaire, exprime admirablement ce que produisent les magnifiques promesses des Poetes enflés. Il a imité cette fin de vers du premier Livre des Géorgiques :

- - - - sæpè exiguus mus.

où, selon le jugement de Quintilien, *clausula ipsa unius syllabæ non usitata addidit gratiam.* Cette fable des montagnes en travail, qui n'enfantent qu'une souris, est d'Esope ; & Phedre en a fait une aplication generale à ceux qui font de magnifiques promesses qui ne produisent rien :

- - - - - hoc scriptum est tibi
Qui magna cum minaris, extricas nihil.

L'antiquité de cette fable paroît par ce mot des Egyptiens, qui ayant longtems attendu Agesilas qui venoit à leur secours, & le voyant si mal fait & si petit, dirent entr'eux que c'étoit l'enfantement des montagnes qui avoient accouché d'un rat. Athénée raporte les termes de cette fable: Ὤδινεν ὄρος, Ζεὺς δ' ἐφοβεῖτο, τὸ δ' ἔτεκεν μῦν. *La montagne étoit en travail, Jupiter s'en allarmoit, mais elle enfanta un rat.*

140 *Quantò rectiùs hic qui nil molitur ineptè*] Il opose à l'extravagance & à l'enflure de cette proposition de cet ancien poeme ciclique, *fortunam Priami, &c.* la sagesse & la modestie de celle qu'Homere fait au commencement de son Odyssée: car il n'y a rien de plus simple que cette proposition, qui, comme un très habile homme l'a remarqué, *ne promet aucune grande action du Heros, mais uniquement les perils, & les travaux continuels de ses voyages, & la perte de ses miserables compagnons.*

Qui nil molitur ineptè] Ce jugement d'Horace, qu'Homere *ne fait rien d'inepte*, devroit retenir & faire rentrer en eux-mêmes certains Auteurs modernes, qui en s'efforçant de montrer dans Homere des fautes grossieres, ne font que découvrir leur ignorance & leur méchant goût.

141 *Dic mihi, Musa, virum*] Horace met en deux vers les trois premiers vers de l'Odyssée :

Ἄνδρα μοι ἔννεπε, Μοῦσα, πολύτροπον, ὃς μάλα πολλὰ
Πλάγχθη, ἐπεὶ Τροίης ἱερὸν πτολίεθρον ἔπερσε.
Πολλῶν δ' ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω.

Muse, chantez-moi cet homme prudent, qui, après avoir ruiné la sacrée ville de Troye, a été longtems errant, a connu les moeurs, & a visité les villes de plusieurs peuples.

Mais Horace s'est contenté d'exprimer la modestie & la simplicité de la proposition d'Homere, sans en expliquer toutes les parties: car autrement on trouveroit deux defauts considerables dans sa traduction. Le premier, en ce qu'il auroit oublié l'épithete πολύτροπον, *prudent*, qui marque le caractere d'Ulysse, & qui est si essencielle à ce poeme que par elle Homere nous prépare dès le premier vers à voir la prudence, la dissimulation & l'adresse, qui ont fait jouer à Ulysse tant de personnages si differens. Le second defaut seroit en ce qu'il auroit négligé la circonstance, qui interesse le plus pour son Heros, & qui marque les perils de ses voyages : ὃς μάλα πολλὰ πλάγχθη, *qui a été longtems errant.* Ce second defaut seroit encore plus grand que le premier, parceque cette particularité marquant l'action d'Ulysse, & qui fait la matiere du poeme, elle ne peut être oubliée sans que la proposition devienne inutile. On pouroit encore trouver un troisieme defaut dans cette traduction, en ce qu'elle dit d'une maniere vague, *après la prise de Troye*, au lieu de dire comme Homere, *après avoir ruiné Troye.* Le Poete Grec fait d'abord connoître que c'est son Heros, qui a ruiné Troye, ce que le traducteur Latin ne fait nullement sentir.

* *Captæ post tempora Trojæ*] Je ne comprens pas comment M. Bentlei a pu recevoir dans son texte cette leçon de quelques MSS. *Captæ post mœnia Trojæ.* Ce *post mœnia* est très ridicule. *

143 *Non*

gesse & la modestie du Poëte qui ne fait jamais rien mal à propos, & qui commence ainsi son poëme: *Muse, chante-moi cet homme, qui, après la prise de Troye, a voyagé dans plusieurs pays, & s'est instruit des moeurs de plusieurs peuples.* Il ne cherche pas à allumer d'abord un grand feu, pour ne donner ensuite, que de la fumée; mais au contraire il ne presente d'abord que de la fumée, pour faire éclater ensuite un grand feu, & pour nous faire voir tous ces miracles surprenans, Antiphate, Scylla, le Cyclope & Charybde. Il n'a pas fait comme cet (*a*) extravagant, qui a pris le retour de Diomede dès la mort de Meléagre: ni comme cet autre qui a commencé son Iliade par l'accouchement de Léda, & par

(*a*) Auteur du poeme du retour de Diomede.

143 *Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem*] Les commencemens magnifiques qui ne sont point soutenus, ressemblent à ces matieres qui prennent feu aisément, & qui, après avoir jetté d'abord beaucoup de flamme, s'affaissent & ne jettent plus que de la fumée, c'est un feu de paille: au lieu que les commencemens modestes qui vont toujours en augmentant, sont comme ces matieres solides, qui ne prennent feu qu'avec peine, & qui après avoir jetté beaucoup de fumée, s'enflament, & jettent un feu qui échauffe, qui éclaire, & qui conserve longtems sa chaleur.

144 *Ut speciosa dehinc miracula promat*] Horace apelle ici des miracles éclatans les histoires qu'Homere raconte d'Antiphate, de Scylla, de Charybde, du Cyclope Polypheme. &c. Et Longin, ce Critique si judicieux & si solide, en parlant de l'Odyssée par raport à l'Iliade, ne juge pas moins avantageusement de ces mêmes endroits, en faisant cette magnifique comparaison: *Comme l'océan est toujours grand, quoiqu'il se soit retiré de ses rivages, & qu'il se soit resserré dans ses bornes; Homere aussi, après avoir quité l'Iliade, ne laisse pas d'être grand dans les narrations même incroyables & fabuleuses de l'Odyssée. Quand je vous dis cela, vous pouvez bien croire que je n'ai pas oublié les tempêtes de l'Odyssée, ni ce qu'il dit du Cyclope, ni quelques autres endroits.* Ces endroits que Longin designe pour les mettre au-dessus des autres, ce sont les mêmes qu'Horace apelle ici *des miracles.* Le même Longin fait assez connoître dans le même chapitre le grand cas qu'il faisoit des contes de l'Odyssée, quand il les apelle des songes de Jupiter: *Car que peut-on penser de ces fictions*, dit-il, *sinon que ce sont des songes de Jupiter même?* Τί γὰρ ἂν ἄλλο φήσαιμεν ταῦτα, ἢ τῷ ὄντι τοῦ Διὸς ἐνύπνια; C'est à dire que si Jupiter faisoit des songes, il n'en pouroit faire de plus magnifiques ni de plus beaux.

145 *Antiphaten*] Antiphate Roi des Lestrigons, qu'Homere décrit dans le dixieme Livre de l'Odyssée. C'étoient des mangeurs d'hommes. Homere dit qu'ils emportoient les compagnons d'Ulysse tout embrochés comme des poissons enfilés:

Ἰχθῦς δ' ὣς πείροντες, ἀτερπέα δαῖτα φέροντο.

Car c'est ainsi qu'il faut entendre ce passage, qui donne une assez belle idée de ces Lestrigons.

Scyllamque & Charybdim] Dans le détroit de Sicile il y a deux écueils très dangereux, dont l'un est apellé *Scylla*, du mot Punique *scol*, qui signifie *ruine, perte*; & l'autre *Charybde*, du mot *Chorobdam*, qui signifie *abime de perdition.* Homere en a fait deux monstres horribles, dont on peut lire la description dans le XII. Livre de l'Odyssée. * Au lieu de *Scyllamque* M. Bentlei soupçonne qu'Horace avoit écrit *Circamque.* Il faut le louer de ne l'avoir pas fouré dans le texte.

Cum Cyclope] L'histoire de Polyphême Roi des Cyclopes, qui habitoient cette partie de la Sicile qui est près du promontoire Lilybée, vis-à-vis de l'isle Capraria. C'est un des plus beaux & des plus agréables contes d'Homere, & il n'y a rien d'égal à la description qu'il fait de ces peuples dans le IX. Liv. de l'Odyssée.

146 *Nec reditum Diomedis ab interitu Meleagri*] Homere n'a point écrit sur le retour de Diomede. Aussi n'est ce pas ce qu'Horace veut dire. Le sens de ce passage est, qu'Homere dans son poëme sur le retour d'Ulysse, n'a pas fait comme le Poëte Antimaque, qui dans son poeme du retour de Diomede, a commencé les avantures de ce Heros à la mort de son oncle Meléagre; ce qui est ridicule & sot; car par-là il a donné un commencement au commencement de l'action qui faisoit le sujet de son poëme, ce qui est très vicieux, puisque, comme Aristote l'a fort bien remarqué dans le VII. chap. de sa Poetique, *le commencement* de l'action, qui fait le sujet d'un poëme, *est ce qui ne supose rien nécessairement avant soi.* On peut voir là les Remarques.

147. *Nec gemino bellum Trojanum orditur ab ovo*] La guerre de Troye n'est pas le sujet de l'Iliade, elle n'est

Semper ad eventum festinat: & in medias res,
Non secus ac notas, auditorem rapit, & quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit:
Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet,

Primo

n'est que l'occasion qui fournit ce sujet. Aussi Homere n'a donné ni un commencement ni une fin au siége de Troye, à pein lui donne-t-il un milieu qui lui soit propre. Mais il n'oublie aucune des parties de son sujet, qui est la colere d'Achille. Ainsi, bien loin de parler de l'origine d'Helene, dont le ravissement fut la cause de cette guerre, il ne raconte pas même son enlevement. Horace se moque ici de l'Auteur de la petite Iliade, qui avoit commencé son poeme par ces deux oeufs, de l'un desquels on avoit vu éclore Helene & Clytemnestre; & de l'autre Castor & Pollux. Cet assemblage de tous les accidens de la vie d'un Heros, est très vicieux, & ne peut jamais être excusé par l'unité de la personne. Il faut une unité d'action, comme Aristote l'a fort bien remarqué dans sa Poetique, où il dit que *le sujet doit être un, & non pas, comme plusieurs pensent, tiré d'une seule personne. Car comme on voit tous les jours une infinité d'accidens, de la plupart desquels on ne peut rien faire qui soit un, il arrive de même que les actions d'un même homme sont en si grand nombre & si differentes, qu'on ne sauroit jamais les reduire à cette unité, & en faire une seule & même action.* Il condamne par cette même raison les Auteurs de l'Heracléïde & de la Theséïde, & il donne pour exemple la conduite d'Homere, qui dans son Odyssée n'a pas entassé tous les accidens qui étoient arrivés à Ulysse; comme si la blessure que lui fit un sanglier pendant qu'il chassoit sur le mont Parnasse, & la folie qu'il feignit lorsque les Grecs assembloient une armée contre les Troyens, en étoient le sujet. Tout de même, dans l'Iliade il ne s'est pas amusé à faire l'histoire d'Achille, il n'y a fait entrer aucune avanture qui n'ait une liaison manifeste avec le tout; comme un habile Peintre n'exprime aucune action ni aucune circonstance qui ne concoure avec l'action principale de son tableau. On peut voir les Remarques sur le chapitre VIII. de la Poetique. Après ces préceptes d'Aristote & d'Horace, il est étonnant que Stace ait fait une faute encore plus ridicule que celle qu'on reproche à l'Auteur de la petite Iliade: car il ne s'est pas contenté de commencer sa Thébaïde par la naissance incestueuse d'Etéocle & de Polynice, il remonte jusqu'à la fondation de Thebes, & commence son poeme par le ravissement d'Europe, qui a été la premiere cause de cette fondation.

148 *Semper ad eventum festinat*] Il marche toujours vers la fin de son sujet; & dans ce dessein il n'employe aucun épisode qui n'y conduise, & qui ne fasse une partie de ce tout, qu'il veut rendre parfait & achevé. La fin & le but de l'Iliade est la vengeance d'Achille. Et la fin de l'Odyssée, c'est l'entier rétablissement d'Ulysse dans sa maison. Une conduite toute contraire à celle d'Homere, c'est celle de Stace dans sa Thébaïde; au lieu de marcher vers la fin de son action, il semble qu'il apréhende d'y arriver, & il la recule par des épisodes qui sont si indépendans de son sujet, qu'on pourroit les retrancher absolument sans rien changer au tout.

Et in medias res, non secus ac notas, auditorem rapit] Ce passage me paroît fort important & fort difficile. On l'a expliqué comme si Horace avoit voulu dire qu'Homere transporte d'abord ses auditeurs au milieu de sa matiere, pour les entretenir toujours dans le desir & dans l'esperance d'en voir bientôt les évenemens. Je sais bien que c'est une des grandes beautés du poeme, & qu'Homere ne l'a pas négligée; car, comme Macrobe l'a fort bien remarqué dans le second chapitre du XV. Livre de ses Saturnales: *Homerus vitans in Poemate Historicorum similitudinem, &c. ipse Poeticâ disciplinâ à rerum medio cœpit, & ad initium post reversus est. Homere voulant que son poëme ne ressemblat pas à une histoire, & étant parfaitement instruit des loix de la poësie, commence par le milieu de sa matiere, & revient ensuite au commencement.* Mais je suis persuadé que ce n'est pas le sens de ce passage, Horace s'est contenté d'avoir donné ce precepte dans le 42. & le 43. vers:

Ordinis hæc virtus erit, & Venus, aut ego fallor,
Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici
Pleraque differat, &c.

Et il n'y a pas d'aparence qu'il le répete ici. Ce qu'il ajoute, *non secus ac notas*, m'en paroît une bonne preuve: car comment Horace pouroit-il transporter d'abord son Lecteur au milieu de sa matiere, comme si ce milieu lui étoit connu; ce milieu ne lui est pas plus connu que le commencement & la fin. D'ailleurs Horace ne parle pas ici de ce qu'Homere fait d'abord, mais de ce qu'il pratique dans la suite & dans tout le cours du poeme, comme cela paroît manifestement par ce qui précede; *semper ad eventum*

par ses deux oeufs, il se hâte toujours d'arriver à la fin de son action ; & il fait passer rapidement son auditeur sur les choses qui l'ont précedée. Il ne les raporte dans la suite de son poëme que comme des avantures connues ; & il abandonne toutes celles qui ne sont pas susceptibles des ornemens convenables à la majesté de son poëme. Enfin il dresse de maniere le plan de son sujet, qui n'est qu'un ingénieux mensonge, & il y mêle partout ensuite avec tant d'adresse la

tum festinat ; il se hâte toujours d'arriver à la fin de son action, de ce qui fait son sujet. Après avoir dit qu'il se hâte toujours d'arriver à sa fin, quelle aparence qu'Horace ramenât son Lecteur à ce qu'Homere fait au commencement & une seule fois, surtout après avoir donné sur cela un fort beau précepte dans le 43. vers? J'ose donc assurer que le veritable sens de ce passage est, qu'Homere entraine vîte ses Lecteurs, & les fait passer rapidement sur toutes les choses qui ont précédé l'action, qui fait le sujet de son poeme, & qu'il apelle *medias res*, moyennes, ou parcequ'il en place le récit dans la suite de son ouvrage, c'est à dire après le commencement & avant la fin ; ou parceque ce sont de ces choses que les Grecs apellent proprement μέσα, *moyennes*, *indifferentes*, parcequ'il dépendoit du Poete de les changer, & qu'il lui étoit libre d'attacher son sujet à telle autre histoire qu'il lui auroit plu de choisir. Et Horace dit fort bien que le Poete passe rapidement sur ces avantures, comme si elles étoient connues, & comme s'il ne les raportoit que pour mieux fonder son sujet, & en établir la vraisemblance. Car voilà quelle est la pratique constante d'Homere. Tout ce qui précede la prise de Troye, & la vengeance d'Achille, il le raporte dans la suite de son poeme comme des évenemens publics & connus de tout le monde. C'est tout le secret du poëme épique, & c'est ce qu'un Poete tragique doit observer. Sophocle, dans son Edipe, passe rapidement sur tout ce qui a précédé l'action qui fait le sujet de la tragédie.

149 *Et quæ desperat tractata nitescere posse, relinquit*] C'est une suite de ce quil vient de dire, qu'Homere promene rapidement son Lecteur sur ce qui a précédé son action ; car comme cela pouroit faire croire qu'il raporte l'histoire entiere, Horace a soin de marquer une grande adresse de ce grand Poete, qui ne rapelle pas tous les incidens de l'histoire à laquelle il a attaché son sujet, mais qui en fait un choix très judicieux. Homere n'est pas seulement merveilleux par la maniere dont il a traité ses sujets, il l'est encore par le choix qu'il a fait des incidens qui pouvoient être bien mis en oeuvre, & par l'abandon de ceux qui n'étoient pas susceptibles des ornemens convenables à la grandeur & à la majesté de son poëme. Ainsi dans son Iliade il n'a parlé ni des oeufs de Léda, ni du ravissement d'Helene, ni du sacrifice d'Iphigénie, ni du déguisement d'Achille habillé en fille, &c. Un Poëte tragique doit imiter cette sage conduite, & rejetter tous les incidens, qui ne répondent pas à la grandeur de son sujet. Tout ceci confirme d'une maniere très solide l'explication que j'ai donnée au vers précédent.

151 *Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet*] L'ame du poeme épique c'est la fable qui renferme & signifie une verité generale que l'apiication des noms rend particuliere. Ainsi la verité contenue dans l'Iliade, c'est que l'union & la subordination conservent les Etats, & que la discorde & la desobéissance les ruïnent. La fiction, dont on envelope cette verité, c'est la querelle d'Achille & d'Agamemnon, qu'on feint de tirer d'une histoire connue comme la guerre de Troye, afin de la rendre plus vraisemblable. Dans le poeme épique, la fiction marche toujours avec la verité. Mais ce n'est pas seulement la verité morale qu'Homere a enseignée dans ses fictions ; c'est aussi tres souvent la verité phisique & la verité historique, qu'il a envelopées sous de beaux mensonges, afin de les rendre plus merveilleuses, & par conséquent plus agréables : car, comme Aristote l'a remarqué dans sa Poëtique, l'agréable naît du merveilleux ; c'est pourquoi ceux qui racontent quelque action, ajoutent d'ordinaire à la verité. Homere est de tous les hommes celui qui a le mieux réussi dans ces mensonges. Aussi Aristote lui a donné cette louange, *qu'il a enseigné aux autres à mentir comme il faut :* δεδίδαχε δὲ μάλιστα Ὅμηρος καὶ τοὺς ἄλλους ψευδῆ λέγειν ὡς δεῖ. Mais examinons de plus près le passage d'Horace. Il commence par le mensonge, *atque ita mentitur*, & continue par le mélange du mensonge & de la verité ; *sic veris falsa remiscet.* En quoi il explique parfaitement la conduite d'Homere, & tout le secret du poëme, selon la doctrine d'Aristote. Le Poëte dresse d'abord le plan de sa fable, qui n'est pas moins un mensonge que toutes les fables d'Esope, *mentitur*, il ment. Après avoir dressé ce plan, il faut rendre cette fable vraisemblable, & persuader qu'elle a été faite, pour faire croire qu'elle est possible : pour cet effet il l'attribue à certains personnages connus, il nomme les lieux qui en ont été la scene, & il prend tout cela dans une histoire connue, d'où il tire quelques actions & quelques circonstances veritables, qu'il lie avec son sujet, & qu'il accommode à son dessein, *sic veris*

Primo ne medium, medio ne discrepet imum.

Tu, quid ego, & populus mecum desideret, audi.
Si plausoris eges aulæa manentis, & usque
Sessuri, donec cantor, vos plaudite, dicat :
Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores :
Mobilibusque decor naturis dandus & annis.
Reddere qui voces jam scit puer & pede certo
Signat humum, gestit paribus colludere & iram
Colligit ac ponit temerè, & mutatur in horas.

Imber-

ris falsa remiscet. Ceux qui ont eu une conduite contraire à celle d'Homere, & qui ont fait le plan de leur poëme après avoir cherché un Heros dans l'Histoire, & choisi une action veritable qu'il avoit faite, n'ont eu aucun succès, & n'ont fait que des poëmes fort ennuyeux. Tels sont Silius, Stace, & Lucain ; & parmi les anciens Grecs, l'Auteur de l'Heracléïde, & celui de la Theséïde. Ce précepte d'Horace est le même qu'Aristote a donné dans le XVIII. Liv. de sa Poëtique, ou après avoir dit *que soit qu'un Poëte travaille sur un sujet déja connu, ou qu'il en invente un nouveau, il faut qu'il en dresse la fable en géneral avant qu'il pense à l'épisodier & à l'étendre par ses circonstances, &c.* Il ajoute : *Cette fable étant faite, on donne les noms aux personnages, & l'on épisodie l'action. Mais il faut bien prendre garde que les épisodes soient propres, comme dans Oreste la fureur qui le fait prendre, & sa delivrance par les expiations.* On peut voir là les Remarques qui servent encore à l'éclaircissement de ce passage d'Horace, qui est très important, & le fondement du poëme épique.

152 *Primo ne medium, medio ne discrepet imum*] Il mêle partout le mensonge avec la verité, afin que les trois parties de son sujet soient bien liées & bien égales : car il faut que le milieu, qui est le noeud, reponde au commencement ; & que la fin, qui est le dénouement, reponde au commencement & au milieu. Si l'on employe la fiction dans une des trois parties, sans l'employer dans les deux autres, elles seront si inégales & si peu liées, qu'elles ne composeront plus le même tout ; outre que de cette maniere le merveilleux, qui naît toujours plus de l'ingenieuse fiction, que de la verité, ne regnera plus dans tout l'ouvrage, tout ceci doit servir de regle aux Poetes tragiques.

153 *Tu, quid ego & populus mecum desideret audi*] Il revient aux moeurs, qui sont le fondement de tout. *Tu*, toi qui fais des poëmes dramatiques, c'est-à-dire, vous tous qui faites ; car il ne parle pas aux Pisons.

154 *Si plausoris eges aulæa manentis*] Si vous voulez qu'on attende la fin de la piece, & qu'on ne sorte pas au premier acte, comme cela arrive aux pieces des Poetes ignorans, &c. *Aulæa manere*, attendre qu'on leve la toile, & comme nous dirions aujourd'hui, *qu'on la baisse*. On peut voir ce qui a été remarqué sur *aulæa premuntur* de la premiere Epitre du second Livre. * M. Bentlei a lu *si fautoris eges*. Mais sans nécessité. *

155 *Donec Cantor, vos plaudite, dicat*] *Cantor*, c'est le Choeur. D'autres prétendent que c'est un des acteurs, & je crois qu'ils se trompent. *Vos plaudite*, c'est ce que le Choeur disoit à la fin de la piece. Quintilien dans le chap. I. du Livre VI. *Tunc est commovendum theatrum, cùm ventum ad ipsum illud quo veteres comœdiæ, tragœdiæque clauduntur. Plaudite. Il faut surtout tâcher d'émouvoir tout le théâtre, lorsqu'on aproche de ce mot, battez des mains, par lequel finissent toutes les tragédies, & toutes les comédies anciennes.*

156 *Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores*] Il a déja dit que les moeurs doivent être semblables, *famam sequere* ; convenables, *convenientia finge* ; & égales, *servetur ad imum qualis ab incepto processerit.* Il manque à cela une quatrieme qualité, qu'elles soient bien exprimées, bien marquées, & c'est ce qu'il explique ici, *notandi sunt tibi mores.* Il faut qu'elles soient si bien marquées, que personne ne s'y puisse méprendre, & qu'en voyant les actions du personnage, que vous avez formé, tout le monde puisse dire : Voilà les actions d'un violent, d'un emporté, d'un ambitieux, d'un inconstant, d'un avare, &c. Ainsi voilà les quatre qualités qu'Aristote demande aux moeurs. Horace ne fait que renverser son ordre en mettant la derniere, la qualité que ce Philosophe avoit mis la premiere : car ce qu'Horace apelle ici des moeurs marquées, c'est ce qu'Aristote a apellé

la verité, que le milieu répond au commencement, & la fin au milieu.

Mais revenons à ce qu'il y a de plus important dans cet art, & qui eſt le fondement de tout le reſte; & donnez-vous la patience d'écouter ce que le peuple & moi ſouhaitons de vous. Si vous voulez avoir des ſpectateurs attentifs juſqu'à ce qu'on leve la toile, & qui attendent pour ſortir, que le Choeur vienne leur demander les aplaudiſſemens accoutumés, il faut ſurtout vous attacher à bien *(a)* marquer les moeurs de tous les âges, & à donner à chaque ſaiſon, & aux differentes années de la vie leurs propres beautés.

(b) Un enfant, qui ſait déja répéter les mots qu'on lui a apris, & qui marche ſeul, ne ſonge qu'à jouer avec ſes camarades; il s'irrite & s'apaiſe pour rien, & change à tous momens.

Un

(a) Le principal eſt de bien marquer les moeurs. *(b)* Moeurs de l'enfance.

pellé des moeurs *bonnes*, χρηστά: περὶ δὲ τὰ ἤθη τέτταρά ἐστιν ὧν δεῖ στοχάζεσθαι, ἓν μὲν καὶ πρῶτον, ὅπως χρηστὰ ᾖ. *Il y a quatre choſes à obſerver dans les moeurs; la premiere, qu'elles ſoient bonnes.* Mais ce changement d'ordre ne change pas le précepte, & ne fait rien au fond. Ariſtote explique lui-même fort clairement ce qu'il entend par des moeurs *bonnes*, car il ajoute: *Il y a des moeurs dans un diſcours ou dans une action, lorſque l'un & l'autre font connoître l'inclination, ou la reſolution telle qu'elle eſt, mauvaiſe, ſi elle eſt mauvaiſe, & bonne, ſi elle eſt bonne*, chap. XVI. de ſa Poëtique. On peut voir là les Remarques.

157 *Mobilibuſque decor naturis dandus & annis*] Voilà un beau vers, & bien expreſſif: mot à mot, *il faut donner aux natures mobiles & aux années leur propre beauté*. Les natures mobiles, c'eſt l'âge, qui marche toujours comme un fleuve, & qui en marchant, donne des inclinations differentes; & ces inclinations differentes, c'eſt ce qu'il apelle *decor*, la beauté propre de l'âge: car chaque âge a ſes beautés, comme chaque ſaiſon a les ſiennes; donner à l'âge viril les beautés de la jeuneſſe, c'eſt revêtir l'automne des beautés de l'été. * M. Bentlei s'étonne comment j'ai pu admirer ce vers. Et je ne ſuis pas ſurpris de ſon étonnement, puiſqu'à la place de ce beau vers il a eu le courage de ſubſtituer celui-ci:

Mobilibuſque decor, maturis dandus & annis;

qu'il explique *mobilibus annis*, à la jeuneſſe, *maturis annis*, aux vieillards. Cela eſt très mal imaginé, & la beauté de ce mot *mobilibus naturis*, eſt très ſenſible. Car le naturel des hommes change avec les années, comme Horace va bientôt l'expliquer. *

Et annis] Horace ne s'eſt pas contenté de dire *à chaque âge*, il dit *à chaque année*; parceque les inclinations d'un âge ne ſont pas les mêmes au commencement & à la fin; il s'y fait un changement inſenſible, qu'un Poëte doit connoître, & marquer, comme un Peintre doit connoître & marquer les changement qui arrivent à chaque ſaiſon de l'année dans tout ſon progrès, pour ne pas faire, par exemple, la fin d'un été ſemblable à ſon commencement ou à ſon milieu.

158 *Reddere qui voces jam ſcit puer*] Ce n'eſt que par l'imitation que les enfans aprennent toutes choſes, & ſurtout à parler; voilà pourquoi Horace dit *reddere voces*, *rendre les paroles*. Ce Poëte va parcourir en gros les quatre âges de l'homme, & les peintures qu'il en fait ſont également utiles aux Poëtes tragiques, aux Poëtes comiques, & à ceux qui ſont des épopées. La premiere, qui eſt celle de l'enfance, n'eſt pas ſi néceſſaire que les trois autres: car il arrive fort peu qu'on faſſe parler un enfant. Voilà pourquoi Ariſtote l'a négligée dans ſa Rhétorique, & n'a parlé que de la jeuneſſe, de l'âge viril, & de la vieilleſſe. Outre que les qualités qu'Horace donne ici à l'enfance, durent encore dans la jeuneſſe, où ce Philoſophe les a compriſes. Cependant Horace n'a pas jugé qu'il fût inutile de les marquer ſéparément.

159 *Iram colligit ac ponit temerè ac mutatur in horas*] Ces changemens ne viennent que de la molleſſe du cerveau, où les objets s'impriment & s'effacent facilement; c'eſt pourquoi ſelon que cette molleſſe eſt plus grande, ces changemens ſont auſſi plus prompts. Voilà d'où vient qu'il dit ici de l'enfant, *mutatur in horas*, & qu'enſuite il dit du jeune homme, *amata relinquere pernix*. Il y a plus de conſiſtance & de tenue dans celui-ci que dans celui-là; mais il ne laiſſe pas d'être changeant comme l'autre.

160 *Temerè*] Sans raiſon, ſans aviſement, ſans reflexion.

Imberbis juvenis, tandem custode remoto,
Gaudet equis canibusque, & aprici gramine campi:
Cereus in vitium flecti, monitoribus asper:
Utilium tardus provisor, prodigus æris:
Sublimis cupidusque & amata relinquere pernix.
Conversis studiis ætas animusque virilis
Quærit opes & amicitias, inservit honori:
Commisisse cavet quod mox mutare laboret.
Multa senem circumveniunt incommoda: vel quòd
Quærit, & inventis miser abstinet, ac timet uti:
Vel quòd res omnes timidè gelidèque ministrat,
Dilator, spe longus, iners, avidusque futuri,

Diffi-

161 *Imberbis juvenis tandem custode remoto*] C'est ce que Simon dit fort bien dans l'Andriene, en parlant de son fils qui étoit hors de page, & qui n'avoit plus de Gouverneur:

Quod plerique omnes faciunt adolescentuli,
Ut animum ad aliquod studium adjungant, aut equos
Alere, aut canes ad venandum.

La plupart des jeunes gens ont toujours quelque passion dominante, comme d'avoir des chevaux, des chiens de chasse, &c.

Horace a copié Aristote dans cette peinture des moeurs; mais il a peint en petit ce qu'Aristote a peint en grand, dans le second Livre de sa Rhetorique, & il s'est contenté de marquer les principaux traits d'un original qui étoit entre les mains de tout le monde. Comme cet original est aujourd'hui moins connu, quoiqu'on en ait une traduction excellente, j'en ferai ici un léger, mais fidele crayon. *Les jeunes gens*, dit ce Philosophe, *sont fort sensuels & fort attachés à leurs plaisirs. Pour contenter leur passion, ils trouvent tout facile; ils sont fort changeans & fort sujets à se lasser des choses qu'ils ont le plus aimées: tout ce qu'ils souhaitent, ils le souhaitent avec ardeur, mais cette ardeur s'éteint fort vîte. Ils aiment l'honneur, qu'ils preferent aux richesses: ils sont coleres, emportés, simples, francs, crédules, pleins d'esperance, génereux, vaillans, presomptueux, pitoyables, grands railleurs: ils sont capables de honte: ils aiment leurs amis par le seul plaisir qui leur revient de ce commerce: ils quittent l'utile pour l'honnête: leurs fautes sont toujours plus grandes que celles des autres: & quand ils offensent, ce n'est pas tant pour nuire, que pour faire affront.*

162 *Et aprici gramine campi*] Il se plaît aux exercices du champ de Mars, qui sont expliqués dans l'Ode VIII. du Livre I.

163 *Cereus in vitium flecti*] Il reçoit facilement l'impression des vices, car étant simple & crédule, & aimant ses plaisirs, il croit toujours les trouver dans ce qu'il s'imagine, ou qu'on lui propose.

Monitoribus asper] Il hait ceux qui le reprennent de ses défauts. C'est un effet de sa presomption, & de la bonne opinion qu'il a de lui-même.

164 *Utilium tardus provisor*] Les jeunes gens preferent toujours l'honnête à l'utile, parce qu'ils vivent plus par coutume que par raisonnement. Or la coutume porte à l'honnête, & le raisonnement à l'utile.

Prodigus æris] Les jeunes gens jettent l'argent par les fenêtres, parcequ'ils n'en connoissent pas le prix, & qu'ils n'ont jamais éprouvé ce que c'est que la néceſſité.

165 *Sublimis*] Presomptueux, vain; la chaleur du sang fait en eux ce que le vin fait dans les ivrognes.

Cupidusque & amata relinquere pernix] Comme leurs passions sont plus vives & plus aigues que grandes, elles ne sont pas de durée; c'est pourquoi ils sont fort changeans. Aristote dit fort bien qu'il en est de tous leurs desirs, comme de la faim & de la soif des malades.

166 *Conversis studiis ætas animusque virilis*] Pour trouver justement les moeurs de l'âge viril, il il ne faut que prendre le milieu entre les moeurs des jeunes gens & celles des vieillards, en retranchant les excès où tombent les uns & les autres. Car tout

(a) Un jeune homme, qui enfin n'a plus de Gouverneur, aime les chiens, les chevaux, & les exercices du champ de Mars; il eſt prompt à recevoir l'impreſſion des vices; il s'emporte contre ceux qui lui donnent des avis, & qui le reprennent de ſes defauts; il ne penſe que tard à l'utile, auquel il prefere ordinairement l'honnête; il eſt prodigue, fier & preſomptueux; il deſire tout ce qu'il voit, & il ſe laſſe très promptement des choſes qu'il a le plus aimées.

(b) L'âge viril a d'autres inclinations, il travaille à amaſſer des richeſſes, & à ſe faire des amis: il tâche d'accorder l'interêt avec l'honneur, & de ne rien faire dont il puiſſe avoir tôt ou tard ſujet de ſe repentir.

(c) La vieilleſſe eſt le rendez-vous de toutes les incommodités: elle amaſſe du bien, & elle eſt ſi miſerable qu'elle n'oſe s'en ſervir. Elle ne fait rien qu'avec beaucoup de timidité & de lenteur: elle eſt irreſolue, longue à concevoir des eſperances, pareſſeuſe, attachée à la vie, difficile, & de mauvaiſe humeur. Elle

(*a*) Moeurs de la jeuneſſe. (*b*) Moeurs de l'âge viril. *(c)* Moeurs de la vieilleſſe.

tout ce qu'il y a de bon dans la jeuneſſe & dans la vieilleſſe, ſe trouve & ſe perfectionne dans l'âge viril; & tout ce qu'il y a de mauvais ſe corrige en ſe réduiſant à la mediocrité, qui en eſt le veritable caractere.

167 *Quærit opes & amicitias*] Comme l'eſprit & le jugement ſont alors dans leur force, un homme fait ſe conduit par le raiſonnement; c'eſt pourquoi il travaille à amaſſer du bien, & à ſe faire des amis ſolides.

Inſervit honori] Nous avons dit que les jeunes gens preferent l'honnête à l'utile. L'homme fait ne tombe point dans cet excès, il a ſoin de l'un & de l'autre, & tâche d'accorder l'honneur avec l'interêt. C'eſt ce qu'Horace a voulu dire par *inſervit*, qui eſt un terme qui marque la médiocrité.

168 *Commiſiſſe cavet quod mox mutare laboret*] Comme il corrige par le raiſonnement ce que la coutume a de vicieux, il tâche de prendre des meſures juſtes pour ne rien faire dont il puiſſe ſe repentir.

169 *Multa ſenem circumveniunt incommoda*] Les moeurs de la vieilleſſe ſont juſtement le contraire de celles de la jeuneſſe Je ne laiſſerai pas de mettre ici en gros, & ſans ordre, ce qu'Ariſtote en a écrit: *Les vieillards ſont difficiles, irreſolus, malins, ſoupçonneux, chagrins, avares, timides. Comme ils n'aiment guere, il ne haïſſent guere non plus. Ils ont l'ame petite, & ſont fort attachés à la vie; ils ſe plaignent ſans ceſſe; ils preferent l'interêt à l'honneur. Ils ſont ſans honte. Ils ne conçoivent de l'eſperance que fort difficilement; ils parlent beaucoup. Ils ſont coleres, inſenſibles aux plaiſirs plus par foibleſſe que par vertu: Ils donnent tout à leurs maximes particulieres, & rien à l'uſage & à la coutume. Quand ils offenſent, c'eſt toujours pour nuire: ils ſont pitoyables, mais leur compaſſion vient de leur foibleſſe, & non pas de leur humanité.*

170 *Quærit, & inventis miſer abſtinet ac timet uti*] Le vieillard amaſſe, & n'oſe ſe ſervir de ce qu'il a amaſſé; car il ſait que le bien eſt très néceſſaire à la vie, & l'experience lui a apris qu'il eſt autant aiſé à perdre, que difficile à acquerir.

171 *Vel quòd res omnes timidè gelidèque miniſtrat*] Une des plus grandes incommodités de la vieilleſſe, c'eſt cette timidité generale qui ſe mêle à tout ce qu'elle fait, & qui l'empéche de rien entreprendre qu'après une longue & mûre deliberation.

172 *Dilator*] Les vieillards ſont irreſolus, comme dit Ariſtote; & de peur de s'engager, ils diſent toujours, *il faudra voir, cela ſe poura faire.*

Spe longus] *Long à concevoir des eſperances.* Horace explique ainſi le δύσελπις d'Ariſtote, qui dit que les vieillards n'eſperent que difficilement, à cauſe de leur timidité naturelle, de leur ſang qui eſt refroidi, & de l'experience qu'ils ont faite que les affaires ſont mauvaiſes, & qu'elles ne réuſſiſſent que difficilement; outre qu'ils ſavent bien qu'il leur reſte peu de tems à vivre. Je ſais bien que Lambin a expliqué *ſpe longus*, qui porte loin ſes eſperances; ce qu'il apuie ſur ce qu'Horace a dit ailleurs, *ſpatio brevi ſpem longam reſeces*, & *ſpem inchoare longam.* Mais ces paſſages ne font rien a celui-ci: car il y a bien de la difference entre *ſpes longa* & *ſpe longus*; & quand même il ſe trouveroit des vieillards qui eſperoient des choſes fort éloignées, cela ne detruiroit pas ce qu'Horace dit ici en general, car il parle de ce qui arrive ordinairement. Or eſt-il que les vieillards ſont en cela très opoſés aux jeunes gens: ceux-ci ſont toujours pleins d'eſperance, εὐέλπιδες, ils

Difficilis, querulus, laudator temporis acti,
Se puero, censor, castigatorque minorum.
Multa ferunt anni venientes commoda secum.
Multa recedentes adimunt. Ne fortè seniles
Mandentur juveni partes, pueroque viriles,
Semper in adjunctis ævoque morabimur aptis.

Aut agitur res in scenis, aut acta refertur.
Segnius irritant animos demissa per aurem,
Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus, & quæ
Ipse sibi tradit spectator. Non tamen intus
Digna geri, promes in scenam: multaque tolles

Ex

en conçoivent sur rien, *spe citi*, *spe prompti*. Et les autres sont δυσέλπιδες, *spe longi*, *spe tardi*, ils ne conçoivent pas de l'esperance fort aisément, ils n'esperent que ce qu'ils voyent; & c'est pourquoi Aristote a dit *qu'ils vivent plus de memoire que d'esperance*. * Horace dit ici *spe longus*, long à concevoir des esperances, comme les Hébreux disent *longus irâ*, long à se mettre en colere, μακρόθυμος. Il faut bien se garder de lire *spe lentus*, comme M. Bentlei a corrigé. Cela est très plat. *

Iners] Paresseux, lent, peu propre à l'action.

Avidusque futuri] Les vieillards sont d'autant plus attachés à la vie, qu'ils aprochent plus de leur fin; comme ceux qui ont perdu presque tout leur bien, sont d'autant plus attachés au peu qui leur reste. * M. Bentlei prétend qu'Horace avoit écrit *pavidusque futuri*, ce qui s'accorde, dit-il, avec ce qu'Aristote a dit des vieillards δειλοὶ καὶ πάντα προφοβητικοὶ, *qu'ils sont timides & qu'ils craignent tout d'avance*. Mais Horace a déja marqué cette timidité des vieillards dans le vers précédent. D'ailleurs il ne prouve nullement qu'on puisse dire *pavidus futuri*; & c'est ce qu'il falloit établir. *Pavidus* va toujours seul, car quoiqu'on dise fort bien *metuens futuri*, *timidus futuri*, il ne s'ensuit pas qu'on dise *pavidus futuri*. Et je ne crois pas qu'il y en ait un seul exemple. *

173 *Difficilis*] *Difficile*, δύσκολος, φιλαίτιος; c'est-à-dire de mauvaise humeur, qui trouve à redire à tout, intraitable. Cela vient de ce qu'ils ont été souvent trompés, & que tout leur est suspect.

Querulus] Μεμψίμοιρος, ὀδυρτικός. Les vieillards se plaignent sans cesse, parcequ'ils ont l'ame petite, & qu'ils ont fait une longue épreuve des miseres de cette vie, où ils ont été humiliés plusieurs fois; & d'ailleurs, comme dit Ciceron, ils croyent toujours qu'on les méprise & qu'on se moque d'eux, *contemni se putant, despici, & illudi*.

Laudator temporis acti se puero] Les vieillards ne s'interessent presque point à l'avenir, parcequ'ils ne l'esperent pas. Ils ne prennent pas non plus beaucoup de part au present, parcequ'ils sont chagrins & foibles: mais ils sont tout entiers dans le passé, dont ils conservent toujours une idée agréable, parceque ç'a été le tems de leurs plaisirs, & qu'ils ne vivent que de mémoire, comme Aristote l'a fort bien dit. Voilà pourquoi ils sont si grands parleurs, & mettent toujours le passé si fort au-dessus du present. Tel est le caractere de Nestor dans le I. Livre de l'Iliade.

174 *Censor castigatorque minorum*] Quoiqu'Aristote n'ait pas exprimé précisément ce qu'Horace dit ici, on ne laisse pas de voir qu'il est tiré de ses principes. Comme les vieillards ont leurs maximes particulieres, & que dans leurs jugemens ils donnent plus au raisonnement qu'à l'usage & à la coutume, ils sont choqués de tout, & les jeunes gens, qui, comme on l'a déja dit, suivent plus la coutume que le raisonnement, leur paroissent fous. Voilà pourquoi les vieillards les grondent toujours, & n'en sont jamais contents

175 *Multa ferunt anni venientes*] Ces années qui viennent & qui s'en retournent, *anni venientes & recedentes*, ont toujours été mal expliquées. *Anni venientes* sont les années qui viennent jusqu'à la fin de l'âge viril, par exemple, jusqu'à trente-cinq ou quarante ans; les Anciens comptoient toujours ces années *par addition*. *Anni recedentes*, les années qui s'en retournent, sont celles qui coulent depuis l'âge viril jusqu'à la mort, & que les Anciens comptoient *par soustraction*, en ôtant toujours une année de précédent compte. On peut voir ce qui a été remarqué sur ce vers,

. . . . &

Elle se plaint sans cesse, ne vante que le tems passé, & fait incessament des corrections & des reprimandes à la Jeunesse. Les années en venant nous aportent beaucoup d'avantages & de plaisirs; & en s'en retournant elles nous les ravissent. Afin donc de ne pas donner à un jeune homme les inclinations d'un vieillard, ni à un enfant celles d'un homme fait (a) il faut toujours s'attacher à ce qui suit nécessairement chaque âge, ou qui lui est propre vraisemblablement.

(b) Les choses se passent sur la scene, ou en representation, ou en recit. Il est certain que ce qu'on ne fait qu'entendre, touche beaucoup moins que ce qu'on voit devant ses yeux, & que le spectateur aprend par lui-même. Il faut pourtant bien s'empécher de produire sur la scene ce qui doit se passer derriere le théâtre. Il est d'une absolue néceslité d'éloigner des yeux du spectateur une

(a) Dans les moeurs il faut suivre ou la nécessité ou la vraisemblance.

(b) Poeme dramatique se passe ou en action, ou en récit.

- - - *& illi, quos tibi dempserit,*
Apponet annos,

de l'Ode V. du Livre II. J'ai voulu conserver la même idée dans la traduction, parcequ'elle est fort belle; & quoique nous ne comptions pas les années comme les Anciens, nous ne laissons pas de l'entendre. Nous avons même une façon de parler qui revient assez à la leur, & qui paroît en avoir été tirée, car nous disons d'une personne qui commence à entrer dans l'âge, qu'elle est sur son *retour*.

176 *Ne fortè seniles mandentur juveni partes*] Afin de ne pas donner à un jeune homme le caractere d'un vieillard, & à un enfant celui d'un homme fait, il faut étudier sans cesse les moeurs & les passions qui suivent chaque âge, & tout ce qui leur est propre.

178 *Semper in adjunctis ævoque morabimur aptis*] Nous nous attacherons toujours aux choses qui sont jointes à l'âge, & à celles qui lui sont propres. Horace explique ici ce beau précepte d'Aristote, qui dit: Χρὴ δὲ καὶ ἐν τοῖς ἤθεσιν, ἀεὶ ζητεῖν ἢ τὸ ἀναγκαῖον, ἢ τὸ εἰκός. *Dans les moeurs il faut toujours chercher ou la nécessité, ou la vraisemblance.* La nécessité, c'est ce qu'Horace apelle *adjuncta ævo*, tout ce qui suit l'âge nécessairement; & la vraisemblance, c'est ce qu'il apelle *apta ævo*, c'est-à-dire tout ce qui lui est propre, & qu'on peut lui donner vraisemblablement. Ce qu'Horace dit simplement de l'âge, doit être étendu au sexe, au pays, à la qualité, & à toutes les autres choses qui distinguent les hommes. On peut voir les Remarques sur le chap. XVI. de la Poëtique d'Aristote.

179 *Aut agitur res in scenis, aut acta refertur*] Le poëme dramatique se passe en representation & en récit. Par la representation, on met sur la scene tout ce qui doit être exposé aux yeux du spectateur; & par le récit on l'informe de tout ce qu'il ne doit pas voir: car dans tous les sujets il y a des endroits qui ne peuvent & qui ne doivent pas même être vus. Il en est de même dans le poeme épique.

180 *Segniùs irritant animos*] Il est certain que ce qu'on voit touche beaucoup plus que ce qu'on ne fait qu'entendre: & d'un autre coté il est vrai aussi que les yeux sont plus incrédules que les oreilles, & plus difficiles à persuader. Voilà pourquoi un Poëte a besoin de beaucoup de jugement & d'adresse, pour ne pas laisser derriere le théâtre les incidens qui pouroient toucher le spectateur, s'il les étaloit sur la scene, & pour ne pas y étaler ceux qui ne pouroient que le rebuter par leur peu de vraisemblance, ou le choquer par leur atrocité.

181 *Oculis fidelibus*] *Les yeux fideles*, c'est-à-dire dont le témoignage est cru; ou qui representent les objets tels qu'ils les voyent. Comme on apelle un miroir fidele qui rend l'objet comme il le reçoit, & tel qu'il est.

Et quæ ipse sibi tradit spectator] Cette expression est heureuse. Dans la representation, le spectateur aprend par lui-même ce qui se passe, il y assiste, & il peut s'en former telle idée qu'il veut: au lieu que dans le récit il ne l'aprend que par l'entremise d'un tiers, & il ne peut s'en former d'autre idée que celle qu'il plait à ce tiers de lui en donner.

182 *Non tamen intus digna geri*] Quelque avantage qu'ait un Poete à étaler ses incidens aux yeux du spectateur, il doit éviter avec beaucoup de soin de lui faire voir ceux qui seroient ou incroyables, ou atroces: car cela auroit un succès tout contraire à celui qu'il esperoit.

Ex oculis, quæ mox narret facundia præsens.
Nec pueros coram populo Medea trucidet:
Aut humana palam, coquat exta nefarius Atreus:
Aut in avem Progne vertatur, Cadmus in anguem.
Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.

Neve minor, neu sit quinto productior actu
Fabula,

184 *Facundia præsens*] Le récit d'un acteur present. Et Horace dit *facundia*, parceque ce récit doit être pompeux & pathétique, comme dans l'Edipe de Sophocle le récit qu'on vient faire de la mort de Jocaste, & de l'action d'Edipe qui s'est crevé les yeux. Et dans l'Electre le récit de la mort d'Oreste.

185 *Nec pueros coram populo Medea trucidet*] De la maniere dont Horace s'exprime, on a voulu en inferer qu'il ne condamne pas tous les meurtres dont on ensanglante la scene; mais seulement les meurtres atroces & odieux, comme celui d'une mere qui tue ses enfans, & celui d'un oncle qui fait bouillir ses neveux pour les faire manger à son frere. On a voulu même prouver qu'on pouvoit étaler des meurtres sur le théâtre avec succès, puisque cela a été heureusement pratiqué par les trois plus excellens Poëtes tragiques. Eschyle, dit on, fait tuer sur le théâtre Agamemnon par les mains de Clytemnestre; il y fait mourir Prométhée d'un coup de tonnerre, & massacrer Clytemnestre en public, dans ses Coëphores. Sophocle a eu la même conduite dans son Electre, où Oreste tue sa mere aux yeux des spectateurs. Dans Euripide, Alceste vient mourir sur le théâtre, & l'Heroïne des Heraclides, la Princesse Macarie, se tue de même en public. Mais si les scenes sanglantes ne sont fondées que sur ces autorités, il sera bien mal aisé d'en établir & d'en excuser l'usage, car il n'y a rien de plus faux que toutes ces allégations. Agamemnon n'est point assassiné sur le théâtre dans Eschyle, puisqu'il crie qu'on l'assassine dans le palais, & que le Choeur, qui entend ses cris, demande d'abord qui c'est qu'on tue; & ensuite ayant connu la voix du Roi, il se met en état d'entrer pour le secourir. Prométhée n'y est pas tué non plus d'un coup de foudre: car il dit lui-même que Jupiter a beau faire, qu'il n'est pas en son pouvoir de le tuer; il est enlevé par un orage qui finit la piece. Je m'étonne que Scaliger s'y soit trompé: comment cela s'accorderoit-il avec la louange que les Anciens ont donnée à Eschyle, d'avoir le premier éloigné des yeux des spectateurs les meurtres & les choses atroces? Et il est si peu vrai que Clytemnestre soit tuée en public dans les Coëphores, qu'au contraire Oreste lui dit: *Suivez-moi, je veux vous immoler près du corps d'Egisthe.* Sophocle n'a pas été moins sage dans son Electre, où Oreste tue sa mere dans le palais; comme cela paroît manifestement par tout ce que dit Electre, quand elle voit revenir sur la scene ses liberateurs les mains sanglantes. Pour Euripide, il est certain qu'il fait mourir Alceste sur le théâtre; mais sa mort ne peut pas être citée pour un exemple qui autorise les scenes sanglantes; car elle se consume peu à peu, comme le Poete a eu soin d'en avertir, en faisant dire par la suivante d'Alceste, que cette Princesse *s'affoiblit & se consume peu à peu par sa maladie:*

—— φθίνει γὰρ καὶ μαραίνεται νόσῳ.

& quand même elle se feroit blessée derriere le théâtre, ce qui n'est pas; & qu'elle viendroit expirer aux yeux des spectateurs, on n'en pourroit jamais tirer cette conséquence, qu'il est permis d'introduire des acteurs qui se tuent sur le théâtre; ils y meurent, mais ils ne s'y tuent pas. Puisqu'on voit donc que la pratique des trois tragiques Grecs est entierement contraire à ce qu'on avoit voulu établir, ne peut on pas conclure de là que toutes sortes de meurtres sur la scene sont illicites & odieux? Mais, dira-t-on, il est au moins certain qu'Ajax se tue sur le théâtre dans la premiere tragédie de Sophocle. Je répons qu'on s'est trompé sur ce meurtre d'Ajax, & qu'on n'a pas connu une des grandes beautés de cette piece, parcequ'on n'a pas pris garde d'assez près à la merveilleuse adresse du Poëte, qui a mis à l'extrémité de la scene un bois pour y faire tuer Ajax, sans l'exposer en cet état aux yeux des spectateurs, qui l'entendent sans le voir, comme je le prouverai plus au long dans mes Remarques sur ce Poëte. Il est inutile de dire qu'Horace ne parle que des meurtres odieux: car il met la Médée & l'Atrée pour toutes sortes de sujets de tragédie. En un mot je dis que les meurtres sur la scene ne peuvent être aprouvés, de quelque nature qu'ils soient, & qu'ils ont été introduits par de méchans Poëtes, qui n'ayant pas la force de toucher par de simples récits, ont eu recours à ces tristes spectacles, qui ont en effet rendu leurs pieces plus pitoyables qu'ils ne pensoient.

Coram populo Medea] La Médée est un fort beau sujet de tragédie, & il n'est pas vrai que l'antiquité l'ait

une infinité de choses, qu'on doit lui aprendre ensuite par un récit fidelle & touchant. (*a*) Médée ne doit pas égorger ses enfans devant le peuple, ni le détestable Atrée faire cuire sur la scene les membres de ses neveux. Progné ne doit point se changer en oiseau, ni Cadmus en serpent devant tout le monde. Tout ce que vous me presentez de cette maniere, je le hais, & ne le crois point.

(*b*) Une piece, qui veut être souvent jouée & souvent redemandée, doit avoir

(*a*) Ce qu'il faut éloigner des yeux du spectateur. (*b*) Néceffité de cinq actes indispensable.

l'ait condamné. Horace ne le defend pas non plus, il defend seulement qu'elle tue les enfans en public. Séneque n'a pas laissé de violer ce précepte dans sa Médée; mais un bon Poete n'aura garde de l'imiter.

186 *Aut humana palam coquat exta nefarius Atreus*] On sait le sujet de cette piece. Je crois que Sophocle l'avoit traité. Accius le mit ensuite sur le théâtre de Rome; & il évita fort sagement ce qu'Horace defend ici: car on n'aprend l'action atroce d'Atrée que par le récit:

- - - concoquit partem vapore flammeo,
Tribuit verubus lacerta in focos.

187 *Aut in avem Progne*] Après avoir parlé des meurtres dans les deux vers précedens, il parle dans celui ci de tous les autres incidens, qui seroient aussi ridicules sur la scene, qu'ils sont agréables dans la fable, comme toutes les métamorphoses. Par exemple, celle de Progné en hirondelle, celle de Philomele en rossignol, celle de Cadmus & d'Hermione en serpens, &c. Un Poëte qui feroit le Terée & le Cadmus, seroit sifflé, s'il n'éloignoit de la vue des spectateurs des changemens si incroyables, & qui ne sont suportables que dans la narration. C'est pourquoi le poëme épique les reçoit avec succès: car dans Homere on raconte la métamorphose du vaisseau d'Ulysse en une pierre; & dans Virgile, celle des vaisseaux d'Enée en autant de Nymphes.

188 *Quodcumque ostendis mihi sic incredulus odi*] Comme dans le poëme dramatique il y a des choses que le spectateur doit voir lui même, il y en a d'autres qu'il ne doit aprendre que par des récits. Si l'on prend le change & que l'on raconte ce qui doit être exposé aux yeux, ou que l'on expose aux yeux ce qui doit être raconté, ce sont des fautes qui corrompent tout le poëme. Mais la derniere est sans comparaison la plus grande. Horace dans ces dix derniers vers explique au long le précepte qu'Aristote a donné fort briévement dans le XVI. Liv. de sa Poëtique: *Il faut observer toutes ces choses*, dit-il, *& outre cela satisfaire à toutes celles que demandent les deux sentimens qui sont inseparables de la poësie, & qui en sont les seuls juges.* C'est-à-dire qu'il faut satisfaire à tout ce que demandent le sentiment de la vue & celui de l'ouïe, qui sont des sens très delicats, & qu'on peut offenser en plusieurs manieres. On peut voir là les Remarques. Horace ne se contente pas de donner le précepte, il en donne aussi la raison. C'est que ces choses prodigieuses exposées aux yeux, deviennent incroyables & font tomber la tragédie: elles ne sont suportables que dans les récits où la fable leur donne un passeport.

189 *Neve minor neu sit quinto productior actu*] Asconius Pédanius a dit comme Horace sur ce passage de la IV. Verr. *in quarto actu improbitatis. Fabula, sive tragica, sive comica, quinque actus habere debet. Toute piece de théâtre, soit tragique, soit comique, doit avoir cinq actes.* Il seroit difficile de dire si Asconius a suivi Horace, ou si Horace n'a parlé qu'après Asconius. Mais ce précepte est fondé sur la pratique constante de tous les Poetes anciens, qui ont divisé leurs pieces en cinq parties, que les Latins ont apellé *actes*. Aristote n'a rien dit de cette division, mais on ne laisse pas de l'inferer de ses maximes. Ce grand Critique dit dans sa Poetique, que les Poetes doivent donner à leur sujet une étendue qui ne soit pas arbitraire, mais certaine. De plus, ajoute ce Philosophe, tout ce qu'il y a de beau parmi les animaux & parmi les autres êtres, s'il est composé de parties, doit avoir non seulement un ordre, mais encore une grandeur juste & raisonnable: car le beau consiste dans l'ordre & dans la grandeur; c'est pourquoi rien de petit ne peut être beau, parceque la vue se confond dans un objet qu'on voit dans un moment presque insensible. Rien de trop grand ne peut être beau non plus, parcequ'on ne le voit pas d'un coup d'oeil, & qu'en voyant ses parties successivement l'une après l'autre, le spectateur perd l'idée du tout, comme s'il voyoit un animal de dix mille stades. Ainsi donc comme tous les animaux & tous les autres êtres doivent avoir une étendue que l'oeil puisse comprendre & mesurer aisement & tout d'un coup, de même il faut que les sujets des pieces dramatiques ayent une étendue que la mémoire puisse embrasser & retenir sans peine. Et cette juste étendue se trouve précisément dans ce partage, qui est le même dans les pieces Greques que dans les Latines, & que dans nos tragédies regulieres. Il est vrai que les Grecs n'ont point eu de terme qui signifiat acte.

190 *Fabula, quæ posci vult, & spectata reponi.*
Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus,
Inciderit: nec quarta loqui persona laboret.

Actoris

acte. Ils avoient une autre division; mais leur division étoit meilleure que la nôtre & que celle des Latins, car en marquant l'étendue de la tragédie en général, elle marquoit aussi la differente nature de ses parties en particulier, ce que celle des Latins & la nôtre ne font point; car en partageant la tragedie en cinq actes, je la partage en parties toutes semblables ce qui est vicieux. Cette matiere a été traitée au long dans les Remarques sur le chapitre XII. de la Poetique, où j'ai fait voir quelle étoit la pratique des Grecs & la doctrine de ce Philosophe. De ce que je viens de dire, il resulte manifestement, que si les pieces de cinq actes ont leur juste grandeur, celles de trois sont defectueuses & condamnables: & au contraire, que si cette juste grandeur se trouve dans celles ci, celles de cinq actes sont aussi monstrueuses & aussi insoutenables que si elles étoient de sept. Sur cela il n'est pas difficile de voir que la question ne peut être décidée qu'en faveur du précepte d'Horace. Les pieces en trois actes ont le defaut qu'Aristote trouve dans les petits objets, la vue s'y confond, & elles sont ou denuées ou accablées d'incidens. Les pieces en six ou en sept actes auroient le defaut des grands corps, le spectateur perdroit l'idée du tout, à cause de son excessive grandeur. Le juste milieu se trouve donc dans les cinq actes, car ils donnent lieu à la varieté d'incidens necessaires pour les passions, & ils ont les qualités qu'Aristote demande dans les sujets bien composés. J'ai voulu rechercher ce qui avoit pu donner l'idee de ces pieces en trois actes, & après un assez long examen, j'ai trouvé que si les Italiens ne sont pas les seuls Auteurs de ce desordre, & si l'on a cherché quelque autorité pour faire au théâtre un si grand changement, on pouroit bien l'avoir tirée de ce passage mal entendu de la Poetique d'Aristote, qui dit, *qu'un tout parfait est ce qui a un commencement, un milieu, & une fin*; car sur cela on aura cru que pour attraper la perfection il suffisoit de donner trois actes aux pieces de théâtre. Quoi qu'il en soit, si l'on ne veut pas entierement bannir les pieces de trois actes, on ne doit souffrir cette composition vicieuse que dans les farces, qui tiennent lieu des Satires & des *Exodia* des Anciens, & qui peuvent être d'un seul acte, comme étoient ces Satires: car il faut bien que nous puissions faire encore aujourd'hui les mêmes plaintes qu'Horace faisoit de son tems; *Hodieque manent vestigia ruris. Nous voyons durer encore les marques de l'ancienne rusticité.* Il est si vrai que les cinq actes sont essenciels & nécessaires au poëme dramatique parfait & achevé; qu'on ne trouvera jamais que les Anciens ayent violé cette regle. Jusques-là même qu'Euripide dans son Cyclope, qui est une tragédie satyrique, une espece de pastorale, & où par conséquent il semble qu'il auroit pu se donner plus de liberté que dans une veritable tragédie, a partagé son sujet en cinq actes bien distincts & bien marqués, quoique sa piece n'ait que huit cents vers; ce qui est très remarquable. C'est sur cette coutume si bien établie, que Marc Antonin a fait ce raisonnement qui prouve d'une maniere très solide ce que j'ai avancé. Il compare la vie à une piece de théâtre; & il veut consoler un homme qui meurt fort jeune, & qui lui répond: *Mais je n'ai pas encore achevé les cinq Actes, je n'en ai joué que trois. C'est bien dit*, replique ce sage Empereur, *tu en as joué trois. Or dans la vie trois actes sont une piece complete.* Il opose manifestement la durée de la vie à l'étendue d'une piece de théâtre. Celle-ci n'est juste & parfaite que quand les cinq actes sont accomplis, au lieu que l'autre fait toujours une piece entiere, quelque courte qu'elle soit, & en quelque endroit qu'elle finisse. Je sais bien que Monsieur Racine vient de donner une * tragédie en trois actes. Après les belles pieces dont il a enrichi notre théâtre, on ne lui reprochera pas aparemment d'avoir ignoré les regles de cet art. Mais je dis qu'il n'a pas prétendu faire une piece entierement réguliere, qu'il n'a pas voulu s'éloigner de son sujet, qui dans sa simplicité ne pouvoit pas aisément fournir cinq actes, & qu'il a bien plus songé à conserver dans ses vers la sainteté & la majesté de l'original, qu'à multiplier les incidens de son sujet, pour lui donner une juste étendue.

191 *Nec Deus intersit nisi dignus vindice nodus incideri*] On reprochoit anciennement aux Poëtes tragiques, que quand ils ne pouvoient bien dénouer leurs sujets, ils avoient recours à une Divinité, qui venoit dans une machine, & qui delioit ce qui étoit embarassé. Horace condamne ici cet usage après Aristote, qui ayant dit que dans la constitution d'un sujet il faut garder si bien ou la nécessité, ou la vraisemblance, qu'un incident naisse de l'autre par l'une

* C'est aparemment l'*Esther*; mais M. Racine en a depuis fait cinq Actes.

voir cinq actes, ni plus ni moins.

(*a*) Gardez vous bien d'employer pour le dénouement le secours d'un Dieu, si le noeud ne merite qu'un Dieu vienne le delier.

(*b*) Ne faites jamais parler ensemble quatre acteurs dans une même scene.

Que

(*a*) Machines sans nécessité condamnées.

(*b*) Trois interlocuteurs au plus dans une scene.

l'une de ces deux raisons, ajoute qu'il est évident par-là que le dénouement d'un sujet doit naître du sujet même; & qu'on ne doit pas avoir recours à une machine, comme a fait Euripide dans sa Médée. Aristote n'exclut pas absolument par là les machines, comme l'a cru un fort savant homme, mais seulement celles qui ne naissent pas du sujet, ou necessairement, ou vraisemblablement; & c'est là le veritable sentiment d'Horace, quand il dit qu'on ne doit employer les machines que quand le noeud merite qu'un Dieu vienne le delier: car il est impossible de faire & d'imaginer un noeud de cette maniere, sans que le dénouement fait par la machine, naisse du sujet, ou selon la vraisemblance, ou selon la nécessité. Voilà pourquoi aussi la machine de la Médée d'Euripide est condamnable. *Dans les moeurs comme dans la disposition du sujet*, dit Aristote dans le chap. XVI. de sa Poëtique, *il faut toujours chercher ou le nécessaire ou le vraisemblable, de sorte que les choses arrivent ou nécessairement ou vraisemblablement. Il est donc évident par-là que le dénouement du sujet doit être tiré du sujet même, sans qu'on y employe le secours d'une machine, comme dans la Médée, ou comme dans la tragédie de l'Iliade sur le retour des Grecs.* On peut voir là les Remarques, où toute cette matiere des machines est traitée au long. Un fort savant homme s'est fort trompé sur ce passage d'Aristote en prenant l'Iliade pour l'Iliade d'Homere, ce qui lui avoit fait croire que ce précepte d'Horace s'étendoit aussi sur le poeme épique, ce qui est très oposé à la verité. Aristote & Horace ne parlent que du poeme dramatique. Car dans le poëme épique c'est tout le contraire, les machines y sont d'une absolue nécessité.

Dignus vindice nodus] Cette expression est heureuse. elle est prise du droit Romain, qui apelle *vindicem* un homme qui met un esclave en liberté. Ainsi Horace regarde une piece embarassée, & dont le Poëte n'a ni l'invention ni l'adresse de dénouer naturellement le noeud, il la regarde, dis je, comme une esclave qui a besoin qu'un Dieu vienne pour la dégager, & pour lui rendre la liberté qu'elle a perdue.

192 *Nec quarta loqui persona laboret*] Les anciens Poëtes tragiques ne mettent ordinairement que deux acteurs qui parlent dans une scene; on en voit rarement trois, & il n'arrive presque jamais qu'il y en ait quatre. C'est pourquoi Diomede a écrit, *in Græco dramate feri tres personæ solæ agunt. Dans les pieces Greques il n'y a presque jamais que trois acteurs qui parlent ensemble dans une même scene.* Cependant comme cela arrive quelquefois, & que même il y a des occasions où quatre interlocuteurs sont non seulement nécessaires, mais donnent encore de la beauté & de la majesté à une scene, Monsieur d'Aubignac a prétendu qu'Horace ne condamne pas cet usage absolument: & que ce précepte, *nec quarta loqui persona laboret*, ne signifie pas, *qu'un quatrieme personnage ne se mêle, ne prenne pas la peine de parler*; mais, *qu'un quatrieme personnage ne s'efforce pas de parler*, c'est-à-dire, qu'il ne parle point du tout, s'il ne peut le faire naturellement, & sans causer de la confusion & du desordre. Le texte peut fort bien souffrir ce sens-là. Nos poëtes tragiques ne se sont pas contentés de faire parler quatre acteurs dans une même scene, ils en ont ajoûté un cinquieme, & ils l'ont fait avec succès. Scaliger même a écrit dans son III. Livre de la Poëtique: *Quatuor etiam in eâdem scenâ loqui, nulla religio est, vel animadvertas quum excitat in Ranis Aristophanes cadaver, & facit loqui: Quot personæ subinde in fine Pluti? quot in Avibus? etiam Mercurius ipse, item in aliis. On ne fait point scrupule de faire parler quatre personnes dans une même scene, comme on peut le remarquer dans Aristophane, lorsque dans ses Grenouilles il resuscite & fait parler des Morts. Combien de personnages n'introduit-il pas dans la fin de Plutus, & dans les Oiseaux? jusqu'à Mercure même, & ainsi des autres.* Mais ce passage ne vuide pas la difficulté: car Horace parle de la tragédie, & non pas de la comédie, où personne ne doute qu'on n'ait beaucoup plus de liberté. Il y a bien de l'aparence que le precepte d'Horace est simple & sans restriction; il a fait assurément sa regle sur la pratique la plus ordinaire des Grecs, & sur ce qui lui paroissoit le plus commode, le plus naturel & le plus sûr. Aristote nous aprend qu'Eschyle inventa un principal personnage, qu'il joignit à celui qui paroissoit entre les chants du Choeur, & que Sophocle ajouta un troisieme acteur aux deux d'Eschyle. Cependant il y a des pieces d'Eschyle où l'on voit trois acteurs s'entretenir dans la même scene. On peut voir les Remarques sur le chapitre IV. de la Poëtique.

Actoris partes chorus officiumque virile
Defendat : neu quid medios intercinat actus,
Quod non proposito conducat & hæreat aptè.
Ille bonis faveatque, & concilietur amicis :
Et regat iratos, & amet peccare timentes :
Ille dapes laudet mensæ brevis, ille salubrem
Justitiam, legesque, & apertis otia portis :
Ille tegat commissa : Deosque precetur & oret

Ut

193 *Actoris partes Chorus officiumque virile defendat*] Le Choeur étoit une troupe d'acteurs, qui tenoit la place de ceux qui devoient ou vraisemblablement ou nécessairement être presens à l'action qu'on representoit, & qui y étoient interessés. C'étoit ce qui fondoit toute la vraisemblance du poëme dramatique. On peut dire même que depuis que ce poëme a perdu ses Choeurs, il a perdu pour le moins la moitié de sa vraisemblance, & son plus grand ornement ; & que notre tragédie, surtout, n'est plus que l'ombre de la tragédie ancienne. Le Choeur avoit deux fonctions ; car dans le cours des actes il devoit se mêler dans l'action, & faire un personnage, le Coryphée parlant seul pour tout le Choeur. Et après chaque acte tout le Choeur devoit marquer l'intervalle par ses chants. Horace donne ici deux préceptes pour ces deux égards. Le premier est contenu dans ce vers :

Actoris partes Chorus officiumque virile
Defendat :

Que le Choeur joue le rôle d'un acteur, & fasse les fonctions d'un seul personnage.

Car c'est ce que signifie ici *officium virile :* Turnebe & Heinsius se sont trompés quand ils ont pris *virile* pour un adverbe, pour *viriliter*, de tout son pouvoir. Cet adverbe ne peut avoir ici de lieu. Horace ne fait que traduire ou expliquer ce passage de la Poëtique d'Aristote, qui dit : καὶ τὸν χορὸν δὲ ἕνα δεῖ ἀπολαβεῖν τῶν ὑποκριτῶν, καὶ μόριον εἶναι τοῦ ὅλου. *Il faut que le Choeur joue le rôle d'un acteur, qu'il soit un des personnages de la piece, & qu'il fasse partie du tout.* Voilà la premiere de ses deux fonctions. En effet, puisque le Choeur representoit des gens qui étoient interessés à l'action, il falloit bien nécessairement qu'il parlat dans les actes : autrement comment auroit-il fait une partie du tout ? Car afin qu'on ne s'y trompe pas, ce qu'Aristote apelle ici le tout, ne regarde que l'action, que le sujet, qui à certains égards est toujours independant des chants qui marquent les intervalles des Actes.

194 *Neu quid medios intercinat actus quod non proposito conducat*] Horace ne parle point ici de la premiere fonction du Choeur, de ce qu'il disoit au milieu dans le cours des actes : car alors il devenoit un des acteurs, & il parloit & ne chantoit point ; cette premiere fonction vient d'être expliquée dans le vers précédent ; mais il parle de la seconde, c'est-à-dire, de ce que le Choeur chantoit dans les intermedes entre les actes, pour marquer les intervalles. Il veut donc que ce chant convienne au sujet, qu'il en soit tiré, & qu'il concoure à son avancement ; ce qu'Aristote apelle συναγωνίζεσθαι, ensuite de l'endroit que je viens de citer, c'est-à-dire qu'il contribue au progrès de l'action. Après quoi il ajoute qu'il faut imiter en cela Sophocle, & non pas Euripide ; & que ceux qui font autrement, ἐμβόλιμα ᾄδουσι, *inserta canunt*, chantent des chansons inserées, qui conviendroient tout de même à une autre tragédie. On peut voir là les Remarques. Et c'étoit-là le defaut de tous les autres Poëtes tragiques du tems d'Aristote. *Dans tous les autres Poëtes*, dit-il, *c'est encore pis ; car les Choeurs n'apartiennent pas plus aux sujets qu'ils traitent, qu'à toute autre tragédie. C'est pourquoi ils ne chantent plus que des chansons inserées.* Sophocle est donc le veritable modele pour la bonne constitution des Choeurs, & non pas Euripide. Après une décision si formelle & si juste, il est étonnant que Jule Scaliger ait osé décider tout le contraire dans sa Poëtique : *Neque id negligendum*, dit-il, *ut Chori materia semper ducatur ex ideâ argumenti vel totiùs fabulæ, vel præsentis fortunæ, loci, personæ & ejusmodi, id quod optimè ab Euripide servatum, à Sophocle neglectum est. Il faut faire en sorte que la matiere du Choeur soit tirée du sujet de la piece, ou de toute la fable, d'où ce sujet a été tiré, ou qu'elle convienne à l'état present des choses, aux lieux, ou aux personnes, ce qui a été heureusement pratiqué par Euripide, & négligé par Sophocle.* Scaliger ne pouvoit mieux prouver que par cette décision le peu de connoissance qu'il avoit de ces deux Poëtes tragiques. Le jugement d'Aristote est si vrai, qu'Aristophane en plein théâtre a reproché à Euripide le defaut de ses Choeurs,

car

(a) Que dans les actes le Choeur joue le rôle d'un acteur, & fasse les fonctions d'un seul personnage ; & que dans les intermedes il ne chante rien qui ne convienne au sujet, & qui ne lui soit naturellement lié. Qu'il protege toujours les gens de bien ; qu'il soutienne les interêts de ses amis ; qu'il tâche d'apaiser ceux qui sont irrités ; qu'il aime ceux qui ont en horreur le crime ; qu'il vante les mets d'une table où regne la sobriété ; qu'il loue la justice, si salutaire aux hommes ; qu'il chante la tranquilité & la sûreté qui accompagnent toujours la paix ; qu'il garde inviolablement les secrets qu'on lui a confiés, & qu'il

(a) Fonctions du Choeur.

car dans ses Acharnenses, il dit en parlant de ses pieces:

Τὺς δ' αὖ χορευτὰς ἠλιθίως παρεστάναι.

Et que ceux qui composent les Choeurs se tiennent là comme des sots.

Surquoi le Scholiaste a fait cette Remarque très judicieuse & très conforme au sentiment d'Aristote: Καὶ διὰ τύτων τὸν Ευριπίδην διασύρει. ὗτ☉ γὰρ εἰσάγει τὺς χορὺς ὐ τὰ ἀκόλυθα φθεγγομένους τῇ ὑποθέσει, ἀλλ' ἱςορίας τινὰς ἀπαγγέλλοντας ὡς ἐν ταῖς Φοινίσσαις. *Dans ce vers Aristophane siffle Euripide. Car ce Poëte introduit des Choeurs qui ne chantent point des choses convenables au sujet, mais certaines histoires qui lui sont étrangeres, comme dans ses Phéniciennes, &c.*

196 *Ille bonis faveatque*] Dans ces six vers Horace enseigne tout ce qui faisoit la matiere des Chœurs, & leur principal emploi. Scaliger en a oublié beaucoup quand il a écrit : *Erat autem multiplex officium Chori : interdum consolatur, aliquando luget simul: reprehendit, præsagit, admiratur, judicat, admonet, discit ut doceat, eligit, sperat, dubitat, &c.* Le Choeur favorisoit toujours les gens de bien ; & de la maniere dont il parloit, on peut dire que le théâtre étoit alors une école où l'on aprenoit, mieux que dans les temples, la justice & la piété.

Et concilietur amicis] On a lu, *& consilietur amicis. Qu'il donne des conseils à ses amis.* C'étoit bien une des fonctions du Choeur ; mais je doute qu'il y ait des exemples de *consiliari*, pour dire, donner conseil ; je n'en ai jamais vu, & jusqu'à ce qu'on m'en montre quelqu'un, j'aime mieux lire, *& concilietur amicis*, qu'il s'unisse avec ses amis, qu'il soutienne leurs interêts.

197 *Et regat iratos*] Comme dans l'Edipe le Choeur veut moderer la colere de ce Prince contre Tiresias, & celle de Tiresias contre ce Prince.

Et amet peccare timentes] Le Choeur étoit si religieux, qu'il se déclaroit toujours pour les innocens contre ceux qui avoient commis des crimes. Dans l'Edipe, le Choeur qui chante après le troisieme acte, dit : *Que les Dieux me donnent d'heureuses destinées, pendant que je conserverai la sainteté dans mes paroles & dans mes actions, selon les regles, qui nous ont été prescrites par les loix qui sont descendues du ciel, & dont l'Olympe seul est le pere.* * Il faut bien s'empécher d'écouter M. Bentlei qui a lu, *& amet pacare tumentes:* Horace diroit deux fois la même chose, dans le même vers. *

198 *Ille dapes laudet mensæ brevis*] Il y a des occasions où le Choeur d'une tragédie peut fort bien louer la sobriété, qui est une des principales vertus morales.

Ille salubrem justitiam, legesque] Le Choeur de l'Edipe fournit des exemples merveilleux de ce qu'Horace dit ici, comme dans celui qui commence : *La violence est la mere de l'injustice ; la violence, quand elle a entassé crime sur crime, dégenere enfin en une fatale nécessité, &c.* Et ailleurs quand il dit : *Il y a dans les loix un Dieu puissant qui triomphe de notre injustice, & qui ne vieillit jamais.*

199 *Et apertis otia portis*] Comme dans ce beau Choeur d'Euripide, qui en s'adressant à la Paix, lui dit : *Reine des Richesses, heureuse Paix, la plus belle des Déesses, que j'ai d'impatience de vous voir, & que vous vous faites longtems attendre ! Je crains que la vieillesse ne vienne m'accabler avant que je puisse voir votre beauté, si pleine de graces, vos danses, vos chants, vos couronnes & vos festins.* L'original est charmant par sa simplicité, par son élégance, & par son harmonie ; & je ne saurois m'empécher de le raporter en faveur de ceux qui le peuvent lire:

Εἰρήνη βαθύπλυτε
Καὶ καλλίςα μακάρων θεῶν,
Ζῆλός μοι σέθεν, ὡς χρονίζεις.
Δέδοικα ἢ μὴ πρὶν πόνοις
Ὑπερβάλῃ με γῆρας,
Πρὶν σὰν χαρίεσσαν προσιδεῖν ὥραν,
Καὶ καλλιχόρους ἀοιδάς,
Φιλοςεφάνους τε κώμους.

200 *Ille tegat commissa*] C'est la qualité la plus essen-

Ut redeat miseris, abeat fortuna superbis.

Tibia non, ut nunc, orichalco vincta tubæque
Æmula, sed tenuis simplexque, foramine pauco
Aspirare, & adesse choris erat utilis, atque
Nondum spissa nimis complere sedilia flatu,
Quo sanè populus numerabilis, utpote parvus,
Et frugi, castusque, verecundusque coibat.

Postquam

essencielle au Choeur, que la fidelité & le secret; sans elle toute la vraisemblance est perdue, & le poëme entierement détruit; mais cette qualité dépend de l'adresse du Poëte, qui doit choisir son Choeur de maniere que son propre interêt l'engage à cacher ce qu'on lui a confié, & qu'en le cachant il ne fasse rien contre son devoir. Euripide a fait sur cela dans sa Médée une faute, qui me paroit inexcusable. Médée est étrangere à Corinthe, elle complote de faire mourir sa rivale, fille du Roi de Corinthe, & le Roi même, & de tuer ensuite ses propres enfans; & elle communique ce dessein au Choeur, qui est composé de femmes Corinthiennes, & par consêquent sujetes de Créon. D'où vient que ce Choeur est fidele à une étrangere contre son Prince? Le Choeur, dit-on, doit être fidele: oui il le doit être, mais c'est au Poëte à faire en sorte qu'il le puisse être sans violer ni les loix de la Nature, ni celles de Dieu. Médée a beau apeller ces femmes ses amies, & les conjurer de ne rien dire de ce qu'elles ont entendu; cette fidelité en cette occasion est vicieuse & criminelle, & ces femmes devoient s'enfuïr avec Médée dans le même char, pour éviter la punition qui leur étoit dûe. Le Scholiaste Grec, qui avoit bien senti cette faute, a voulu l'excuser en disant qu'il ne faut pas s'étonner si ces femmes Corinthiennes, au lieu de prendre les interêts de Créon, gardent le secret à Médée; car étant libres, elles se déclarent pour la justice, comme c'est la coutume du Choeur. Mais cette excuse est ridicule & impie. Ce même Euripide, qui a fait ce Choeur de Corinthiennes si fidele, lorsqu'il ne devoit pas l'être, fait dans l'Ion, que le Choeur des suivantes de Créuse manque de fidelité à Xuthus, & révele à sa maitresse le secret de son mari, quoiqu'il leur eût ordonné de le taire, & qu'il les eût menacées de les faire toutes mourir, si elles ne le gardoient. Si c'est un defaut, il auroit été fort aisé au Poëte de l'éviter, & de conduire autrement sa piece: mais peut-être n'en est ce pas un. Ces suivantes ne devoient-elles pas être plus affectionnées à Créuse qu'à Xuthus? La regle d'Horace n'est pas si génerale qu'elle ne puisse avoir quelque exception. D'ailleurs peut-on faire un si grand crime à un Poete, de n'avoir pas fait en sorte qu'une troupe de femmes garde un secret? Je pardonne bien moins à Euripide la perfidie qu'il fait commettre à Iphigénie dans la Tauride. Cette Princesse prie le Choeur, qui est composé de femmes Greques, de ne dire à personne le complot qu'elle a fait d'emporter la statue de Diane, & leur promet de les emmener avec elle. Ces femmes lui sont fideles, mais elle s'enfuit seule avec Oreste, & les abandonne aux fureurs de Thoas, qui n'auroit pas manqué de les punir toutes, si Minerve ne fut venue les delivrer.

201 *Ut redeat miseris, abeat fortuna superbis*] C'est une suite nécessaire des sentimens pieux & justes que le Choeur doit toujours avoir. Dans l'Electre de Sophocle, le Choeur dit à cette Princesse: *Puissiez-vous être bientôt autant au-dessus de vos ennemis que vous êtes presentement au-dessous d'eux, &c.* Les anciens ont reproché à Euripide que ses Choeurs ne s'interessoient pas toujours assez pour ceux qui étoient persécutés. Mais c'est à quoi les Choeurs de Sophocle n'ont jamais manqué.

202 *Tibia non ut nunc, Orichalco vincta*] Les dix huit vers suivans sont fort obscurs, & il est assez difficile de bien entendre ce qu'Horace a voulu dire. Après avoir parlé du Choeur de la tragédie, il explique les changemens qui lui sont arrivés & pour la musique & pour les vers. Et afin de le faire mieux comprendre, il se sert d'un exemple fort juste, & qui pouvoit mieux que tout autre donner une idée nette & distincte de ces changemens. Car il dit que comme les Choeurs des pieces Romaines, qui étoient d'abord fort simples, & où l'on n'employoit qu'une flute fort petite & sans aucun ornement, changerent de ton, lorsque le peuple Romain devint plus puissant & plus riche, les richesses & le luxe ayant aporté aux vers & à la musique le même changement qu'aux moeurs, la même chose arriva aux Choeurs de la tragédie Greque, leur musique, qui étoit d'abord aussi simple que les vers, devint peu à peu plus har-

qu'il prie les Dieux que la Fortune abandonne les méchans, & revienne remplir les desirs des Justes.

(*a*) La flute, dont on se servoit anciennement dans nos Choeurs, n'étoit ni ornée de léton, comme celle d'aujourd'hui, ni rivale de la trompette; Elle étoit petite & simple, & avoit peu de trous. En cet état elle pouvoit facilement accompagner ces Choeurs de nos tragédies, & elle avoit assez de son pour remplir sans peine un théatre qui n'étoit pas trop grand, & où on n'alloit pas en foule; (*b*) car le peuple étoit encore alors peu nombreux, sage, pieux, & plein de

(*a*) Flute dont les premiers Romains se servoient dans leurs Choeurs.
(*b*) Théatre condamné comme contraire à la sagesse & à la piété.

harmonieuse & plus forte, & on accommoda à cette musique la mesure des vers, où l'on imita bientôt la grandeur & la majesté des Oracles. Voilà assurément le sens de ces dix-huit vers; il ne faut que les expliquer en detail, afin que le Lecteur n'y puisse plus trouver aucune difficulté.

Orichalco vincta] L'orichalque, ὀρίχαλκον, ou ὀρείχαλκον, est une espece de cuivre de montagne, comme son nom même le témoigne; c'est ce que nous apellons aujourd'hui du *léton*. Il étoit si estimé parmi les Anciens, qu'on l'a preferé longtems à l'or même. Pline dans le second chap. du Liv. XXXIV. *Orichalco quod præcipuam bonitatem admirationemque diu obtinuit. Nec reperitur longo jam tempore, effœta tellure.* Virgile met l'orichalque avec l'or en parlant de la cuirasse de Turnus:

Ipse dehinc auro squalentem alboque Orichalco
Circumdat loricam humeris.

Ceux qui ont cru que l'orichalque étoit un métal naturel, moitié or & moitié cuivre, ne se sont pas souvenus de la remarque d'Aristote, qui assure que la Nature ne produit point de cette sorte de métal. On peut voir les Remarques sur Festus. * Au lieu de *vincta* il y a dans quelques MSS. & dans les anciennes éditions *juncta*: & M. Bentlei l'a reçu dans son texte. Il faudroit avoir vu de ces flutes pour prononcer sur le choix. *

Tubæque æmula] Peu à peu on avoit porté la flute à un point qu'elle égaloit la trompette; & c'est pourquoi aussi on l'employoit à la musique des Choeurs des tragédies.

203 *Sed tenuis simplexque*] *Tenuis* est oposé à *tubæ æmula*; *simplex* l'est à *orichalco vincta*.

Foramine pauco] Ayant peu de trous, elle étoit propre pour les Choeurs de la tragédie, qui ne demandoient pas une musique si éclatante. Le vieux Commentateur cite ici le témoignage de Varron, qui dans le troisieme Livre de la langue Latine, qui s'est perdu, disoit qu'il avoit vu dans le temple de Marsyas une de ces flutes anciennes qui n'avoit que quatre trous.

204 *Aspirare Choris erat utilis*] Il donne deux raisons pour faire voir qu'une petite flute suffisoit pour les Choeurs: la premiere, que la musique de ces Choeurs devoit être douce, & nullement éclatante ni emportée: car des tons si élevés ne convenoient point aux sentimens que les Choeurs devoient témoigner, qui étoient des sentimens de pitié ou de tendresse, &c. Et l'autre, que les théatres étoient encore fort petits, & peu fréquentés.

206 *Quo sanè populus numerabilis utpote parvus*] C'est une chose assez remarquable, qu'Horace loue ici les premiers Romains, de ce qu'ils ne frequentoient pas beaucoup les théâtres; & ce passage merite d'être examiné. Il donne quatre raisons de ce peu d'empressement qu'ils avoient pour les spectacles: la premiere, que le peuple Romain étoit encore alors en petit nombre: la seconde, qu'il étoit sage: la troisieme, qu'il étoit chaste, c'est à dire, pieux: & la quatrième, qu'il étoit modeste. Mais Monsieur le Févre a pretendu que la premiere ruïnoit toutes les autres: car si les théâtres n'étoient vuides que parceque le peuple étoit encore *petit*, on ne peut plus attribuer cela ni à leur piété, ni à leur sagesse. Voilà pourquoi il a corrigé *parcus*, ménager, au lieu de *parvus*, petit. Je voudrois que Monsieur le Févre n'eût pas fait cette correction, qui ne répond pas à la finesse de sa critique. Il ne faut rien changer à ce passage, comme la suite le prouve manifestement. Horace opose *parvus* à *agros extendere*, & à *latior murus*, comme il opose les trois autres épithetes, *sage, pieux, & modeste*, à *vinoque diurno placari Genius, &c*, à la dissolution qui régna bientôt après dans les jours de fête. D'ailleurs le mot *parcus*, ménager, que Monsieur le Fevre vouloit substituer, ne peut venir ici en aucune façon: car le peuple ne payoit rien pour voir les pieces de théatre; c'étoit un divertissement que les Magistrats lui donnoient.

Postquam cœpit agros extendere victor, & urbem
Latior amplecti murus, vinoque diurno
Placari Genius festis impunè diebus,
Accessit numerisque modisque licentia major.
Indoctus quid enim saperet, liberque laborum,
Rusticus urbano confusus, turpis honesto?
Sic priscæ motumque & luxuriam addidit arti
Tibicen: traxitque vagus per pulpita vestem.
Sic etiam fidibus voces crevere severis,
Et tulit eloquium insolitum facundia præceps:
Utiliumque sagax rerum & divina futuri

Sorti-

208 *Postquam cœpit agros extendere victor*] Quand le peuple commença à s'agrandir, & que ses victoires l'obligerent à étendre l'enceinte de ses murs, pour y recevoir les peuples qu'il avoit soumis, alors le luxe & la richesse changerent les vers & la musique des Choeurs, qui ne furent plus simples comme ils étoient auparavant. C'est le propre de la prosperité de corrompre les moeurs & les plaisirs, en banissant de par tout la simplicité.

* 209 *Latior amplecti murus*] M. Bentlei a cru que *latus* se disoit toujours de l'épaisseur & ne se disoit jamais de l'étendue. C'est pourquoi il a corrigé *laxior amplecti murus*. Il est certain que *laxior murus* est très Latin. Mais il n'est pas nécessaire de changer le texte, car *latus* se trouve aussi pour *laxus*, *spatiosus*. *Latus campus*, *latus ager*. Virgil. *

Vinoque diurno placari Genius festis impune diebus] Mot à mot, *& qu'on commença à apaiser son Génie les jours de fête en buvant impunément en plein jour*. Il n'étoit pas permis aux premiers Romains de faire la débauche en plein jour, non pas même les jours de fête. *Apaiser son Genie*, est une expression heureuse, pour dire se contenter, se donner du plaisir, faire grand chere, & se delasser des fatigues des jours précédens.

211 *Accessit numerisque modisque licentia major*] On ne garda plus aucun ménagement, & l'on se donna une entiere liberté de changer les vers & la musique, en prenant un ton plus elevé & plus varié.

212 *Indoctus quid enim saperet*] Ce jugement d'Horace me paroît très remarquable. Il attribue la variété & la *lasciveté*, qu'on avoit ajoutée à la poësie & à la musique, il attribue, dis-je, à l'ignorance, à l'oisiveté, à la grossiereté & à la turpitude des villageois que les Romains avoient reçus dans leur corps. Socrate & Platon en auroient jugé comme Horace; car ils ont fait voir que cette musique, variée & lascive, vient toujours de l'ignorance de l'esprit, & de la corruption du coeur, & entraine après elle toutes sortes de desordres. On s'étoit fort trompé à ce passage.

Liberque laborum] Oisif, reposé, après ses vendanges & sa moisson.

213 *Urbano confusus, turpis honesto*] La grossiereté & la débauche de ces villageois l'emporterent sur l'honnêteté & sur la séverité des Romains. On en cherchera des raisons phisiques. L'experience a déja fait voir que cela n'arrive jamais autrement.

214 *Sic priscæ motumque & luxuriam addidit arti*] Et de cette maniere le joueur de flute ajouta le mouvement & la *lasciveté* à son art ancien, qui étoit auparavant chaste & févere. *Motus* répond à *numeris* du vers 211. & *luxuria* répond à *modis*. Pline a oposé, comme Horace, à la simplicité de la musique ancienne, la variété & la lasciveté de la nouvelle. *Cum adhuc simplici musicâ uterentur; pendant qu'ils se servoient d'une musique simple*, dit-il. Et ensuite: *Postquam varietas accessit, & cantûs quoque luxuria. Mais après qu'on y eut ajouté la variété & la lasciveté du chant*. Ce qui est pris du quatrieme Livre de l'histoire des plantes de Théophraste, qui dit, *ἀπλάστως αὐλεῖν*, *jouer de la flute sans fard*; ce que Pline apelle *simplici musicâ uti*, se servir d'une musique simple; & *αὐλεῖν μετὰ πλάσματος*, *jouer de la flute avec fard*: ce que Pline dit, *varietatem & cantûs luxuriam adhibere*; *ajouter la variété & la lasciveté du chant*. Platon a tout compris sous ce mot *ποικιλία*, *variété*: *ἀ-κολασίαν*

de pudeur. Mais sitôt que ce même peuple commença à s'agrandir par ses victoires, qu'il se vit obligé d'étendre l'enceinte de ses murs, & qu'il se donna impunément la liberté de passer les jours de fête à boire & à se divertir, (*a*) la licence s'empara des vers & de la musique. Car que pouvoit-on attendre d'un villageois ignorant qui n'avoit plus rien à faire, & qui se trouvoit mêlé avec le citoyen? & que pouvoient la brutalité & la grossiereté, que corrompre l'honnêteté & la politesse? C'est ainsi que le joueur de flute ajouta les mouvemens & la lasciveté à son art, qui étoit auparavant chaste & sévere; & qu'enfin il se promena sur le théâtre avec une robe trainante. Ce qui est arrivé à la flute de nos Choeurs, c'est précisément ce qui arriva à la (*b*) lire dont les Grecs se servoient dans les Choeurs de leurs tragédies. Leur son, qui au commencement étoit simple & modeste, dégénera bientôt de cette simplicité. Les vers de leurs Choeurs tomberent aussi bientôt dans une éloquence (*c*) témeraire &

(*a*) D'où est venue la licence dans les vers & dans la musique. (*b*) Lire employée dans les Choeurs des tragédies Greques. (*c*) Stile des Choeurs de pieces Greques, temeraires & outrés.

κολασίαν ἡ ποικιλία ἐνέτικ]εν, la variété de la musique a produit l'intemperance.

215 *Traxitque vagus per pulpita vestem* [Cette mollesse & cette *lasciveté* qu'Horace condamne, ne parurent pas seulement dans les vers, dans les gestes & dans les chants des Musiciens, elles parurent aussi dans leurs habits; car on vit en même tems ces joueurs de flute parcourir le théâtre avec des robes trainantes, que les Grecs apelloient *σύρματα*, & qu'on n'employoit que dans le tragique: Julius Pollux, *σύρμα, τραγικὸν φόρημα ἐπισυρόμενον. Syrma, robe de tragédie, ainsi apellée, parcequ'elle a une queue qui traine. Vagus*, à cause de tous les mouvemens que le Choeur faisoit dans le chant de ses strophes & antistrophes.

216 *Sic etiam fidibus voces crevere severis*] C'est l'aplication de l'oxemple; comme on a vu la musique & la poësie de nos Choeurs changer à mesure que le peuple s'est agrandi, on avoit vu tout de même chez les Grecs, la lire, dont ils se servoient dans les Choeurs de leurs tragédies, prendre un ton plus élevé; car parmi eux, comme parmi nous, la musique de leurs Choeurs étoit au commencement fort simple & fort sévere. Horace opose la séverité de l'ancienne musique à la *lasciveté* de la nouvelle. Ciceron dit de même dans le sécond livre des loix: *antiquæ musicæ severitas; la severité de l'ancienne musique*, où *severité* n'est autre chose qu'une gravité simple & naturelle, *σεμνότης*.

Fidibus] Horace dit ici formellement que l'ancienne tragédie Greque se servoit de la lire dans ses Choeurs, & c'est une verité constante: il est même certain que cet usage dura assez longtems: car on lit dans les Anciens, que Sophocle joua de la lire dans sa piece apellée *Thamyris*.

217 *Et tulit eloquium insolitum facundia præceps*] Comme en parlant des Choeurs des pieces Romaines, il a joint au changement de la musique celui de la poesie, il fait ici la même chose en parlant des Choeurs des Grecs; il dit que les vers de leurs Choeurs éprouverent le même changement que la musique, & qu'au lieu de la simplicité, qui y régnoit auparavant, on y affecta une éloquence outrée, & qu'on se guinda de maniere que le langage des Choeurs ne fut plus different de celui des Prophetes qui prononçoient des oracles. Cette critique d'Horace est très importante, & je m'étonne qu'on y ait fait jusques-ici si peu de reflexion. Il est certain qu'il envelope dans sa censure les Choeurs des trois tragiques Grecs qui sont très souvent tombés dans le défaut dont il parle: car en plusieurs endroits ils ont donné dans cette éloquence trop élevée; & en affectant le stile sublime des Prophetes, ils en ont imité souvent l'enflure & l'obscurité. Heinsius s'est fort trompé à ce passage.

Facundia præceps] Cette seule épithete, *præceps*, devoit faire comprendre que ce qu'Horace dit ici, est une censure, & non pas une louange: car *facundia præceps* est une éloquence hardie, témeraire; enfin c'est ce que les Rhéteurs apellent *μετέωρον, guindé jusques aux nues*; & qu'ils oposent à *ὑψηλὸν, sublime*. Longin. *οὐχ ὑψηλὰ, ἀλλὰ μετέωρα.* Ce *métiore* est proprement le sublime outré, & ce que Quintilien a dit d'Eschyle, *sublimis usque ad vitium*. Le même Quintilien a apellé *præcipitia* ce que les Grecs ont apellé *μετέωρα*.

218 *Utiliumque sagax rerum & divina futuri*] Heinsius n'a pas été plus heureux dans l'explication de ces deux vers que dans celle des deux précédens: car

Sortilegis non discrepuit sententia Delphis.

Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum,
Mox etiam agrestes Satyros nudavit, & asper
Incolumi gravitate jocum tentavit: eo quòd
Illecebris erat & grata novitate morandus
Spectator functusque sacris, & potus, & exlex.

Verum

car il prétend qu'Horace explique ici de quelle maniere la tragédie a reçu peu à peu sa perfection. Mais Horace ne parle point du tout de la tragédie en general, il parle simplement du Choeur, & il explique de quelle maniere il a corrompu sa premiere simplicité. Une des fonctions du Choeur étoit de consoler les affligés, de moderer les emportemens de ceux qui étoient en colere, & de leur donner à tous des avis utiles, en leur faisant esperer un prompt secours des Dieux. Cela pouvoit être executé avec une simplicité noble, & digne de la tragédie; Eschyle & Sophocle l'ont fait souvent avec beaucoup de succès. Mais il n'est rien de plus difficile que de se tenir longtems dans cette simplicité; bientôt les Choeurs, sous prétexte de donner des avis utiles, & de faire de simples conjectures sur l'état present des choses, prirent l'essor, & donnerent entierement dans la prophétie, leur langage ne differa plus de celui des Prophetes qui parloient de dessus le trépié; & l'on peut dire de ces Choeurs ce que le Choeur dit de lui-même dans l'Agamemnon d'Eschyle:

Μαντιπολεῖ δ' ἀκέλευστος
Ἄμισθος ἀοιδά.

Je prophétise sans mission & sans gages.

C'est le veritable sens de ce passage: *Sententia sagax utilium rerum, & divina futuri non discrepuit sortilegis Delphis.* Mot à mot, *sous prétexte de decouvrir des choses utiles dans leur discours, & de dire ce qui arriveroit, ils n'ont plus été differens des Prophetes de Delphes.* Horace blâme donc le langage trop guindé des Choeurs, & leur obscurité.

220 *Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum*] Après avoir parlé de la tragédie, il parle de la poësie satyrique des Grecs, qui étoit une espece de tragédie moins grave que la premiere, & qui tenoit le milieu entre la tragédie veritablement dite & la comédie. On ne sait pas bien certainement qui fut l'inventeur de cette sorte de tragédie. Horace semble ici en attribuer l'invention à Thespis, en disant, *que celui qui disputa le prix de la tragédie, mit bientôt au jour les Satyres.* Mais deux raisons très solides combatent ce sentiment. La premiere, qu'il n'est parlé nulle part chez les Anciens des tragédies satyriques de Thespis. Et la seconde se tire de ce terme d'Horace, *certavit*: car ces disputes des Poetes tragiques n'étoient pas encore en usage du tems de Thespis, comme Plutarque nous l'aprend dans la Vie de Solon: *οὔπω γὰρ εἰς ἅμιλλαν ἐναγώνιον ἦν ἐξηγμένον τὸ πρᾶγμα. On n'avoit pas encore porté ce divertissement jusqu'aux disputes publiques.* Suidas écrit formellement que Pratinas fut le premier qui fit des pieces satyriques, & il en compte jusqu'à trente-deux. Ce Pratinas commença à paroître vers la soixante-dixieme Olympiade, peu d'années après la mort de Thespis, qu'il avoit pu voir. Il y a donc beaucoup d'aparence qu'Horace parle ici de ce Poete qui succeda à Thespis, & qui, après avoir disputé en public le prix de la tragédie, fit bien tôt après des tragedies satyriques. C'est pourquoi Horace dit *mox*.

Tragico carmine certavit] Les Poëtes disputoient ensemble en faisant jouer en public leurs pieces; & on apelloit cela *ἀγωνίζεσθαι*, & leurs combats *ἀγῶνας*. Il est evident par ce passage, que ces combats étoient institués avant l'invention des pieces satyriques. Horace semble même donner à entendre qu'on commença à disputer avec une seule tragédie, *ἐπὶ δράματι ἀγωνίζεσθαι*: & cela est bien vraisemblable; car aparemment on ne pensa pas tout d'un coup à ces trilogies ou tétralogies, dont il sera parlé dans la suite, & qui commencerent pourtant à être en vogue bientôt après.

Ob hircum] Le Poete qui avoit remporté la victoire, recevoit pour prix un bouc, victime ordinaire de Bacchus qui presidoit à la tragédie; & c'est de ce bouc-là même qu'on prétend que la tragédie a tiré son nom, *τραγῳδία*, comme qui diroit *le chant du bouc.*

221 *Agrestes Satyros nudavit*] Fit voir à nu & sans fard les Satyres. C'est-à-dire, fit jouer des pieces satyriques, où des Satyres composoient le Choeur avec le pere Silene à leur tête. Demétrius Phalereus

& outrée; & sous prétexte de donner des avis utiles, & de prédire l'avenir sur le present, leur stile ne fut plus different de celui des Prophetes de Delphes.

(a) Le même Poëte, qui avoit disputé publiquement le prix de la tragédie, qui n'étoit qu'un bouc, fit paroître bientôt après un Choeur champêtre de Satyres; & dans son humeur chagrine & piquante, il essaya de donner des pieces pleines de plaisanteries & de railleries, *(b)* en conservant toujours la majesté de la tragédie. Car il vit bien qu'il falloit retenir par quelque charme extraordinaire, & par quelque agréable nouveauté

(*a*) Origine des pieces Satyriques. (*b*) Majesté de la tragédie conservée dans la piece Satyrique.

réüs a dit comme Horace, *ἐν σατύρῳ*, *in Satyro*, dans le Satyre, pour *dans une piece satyrique.* C'est dans le bel endroit où il dit que les Graces trouvent bien place dans la tragédie; mais que le rire en doit être banni, & qu'il est reservé pour le Satyre & pour la comédie, *ἐν σατύροις καὶ ἐν κωμῳδίαις:* & il ajoute que personne ne pouroit jamais imaginer une tragedie, qui badineroit & feroit rire; car il écriroit un Satyre pour une tragédie; *ἐπεὶ σάτυρον γράψει ἀντὶ τραγῳδίας.* Il dit, *écrire un Satyre*, comme Horace dit plus bas, *Satyrorum scriptor.* De toutes les pieces satyriques des Anciens, il ne nous en reste qu'une, qui est le Cyclope d'Euripide. Nous n'avons de la plupart des autres que les noms, & quelques petits fragmens; mais heureusement la seule qui nous reste suffit pour éclaircir & pour apuyer tout ce qu'Horace en écrit.

Satyros] Il dit, *agrestes Satyros*, comme Euripide a dit du Cyclope, Κύκλωπος ἀγρεβότα.

Et asper incolumi gravitate jocum tentavit] Il essaya de faire entrer dans les pieces satyriques les railleries & les plaisanteries, sans blesser la gravité de la tragédie: car voilà proprement le caractere de ces pieces satyriques. Il faloit que le Poëte se souvint toujours qu'il faisoit une espece de tragédie, & qu'il évitat de tomber dans les railleries basses, qui ne se souffrent que dans le comique. C'est le veritable sens. Dans le Cyclope d'Euripide, Silene raille Ulysse en conservant la gravité de la tragédie, lorsqu'après avoir apris son nom, il lui dit:

Οἶδ' ἄνδρα κρόταλον, δριμὺ Σισύφου γένος.

Je connois ce fameux causeur, ce digne rejetton de Sisyphe.

Et voilà qui explique le mot *asper*, dont Horace s'est servi, c'est-à-dire *rude*, *piquant*, à cause de ses railleries.

223 *Illecebris erat & gratâ novitate morandus spectator*] Il attribue l'origine des pieces satyriques à la nécessité où les Poetes se virent réduits de delasser par quelque nouveauté l'esprit des spectateurs fatigués de la serieuse attention qu'ils avoient donnée aux tragédies qu'on venoit de jouer. Diomedes & Marius Victorinus ont écrit la même chose: *Satyros induxerunt ludendi caussâ, jocandique, ut simul spectator, inter res tragicas seriasque, Satyrorum quoque jocis & lusibus delectaretur.* En effet ce pouvoit être la principale vue des Poetes; mais ce ne fut pas la seule, ils eurent un prétexte plus utile & plus spécieux. La tragédie ne fut d'abord qu'un Choeur où l'on chantoit les louanges de Bacchus. Après qu'on eut jetté les personnages dans ce Choeur, qu'on eut enfermé entre ses chants des scenes & des actes, & que la tragédie eut enfin reçu son entiere perfection, elle fut si differente de ce qu'elle étoit au commencement, qu'on n'y reconnut plus cet ancien Choeur, auquel elle devoit son origine. Cela attira aux Poetes ce reproche, *οὐδὲν πρὸς τὸν Διόνυσον*, *cela ne fait rien pour Bacchus.* Car le peuple n'aime pas qu'on perde les bonnes coutumes. Les Poetes donc, pour réparer leur faute, & pour ne plus offenser le Dieu, dont ils celébroient la fête, s'aviserent de rétablir cet ancien Choeur; mais pour le faire d'une maniere qui fût agréable par sa nouveauté, ils inventerent un composé très divertissant du tragique & du comique, où l'on voyoit d'un côté une avanture remarquable d'un Heros, & de l'autre les railleries & les plaisanteries de Silene & des Satyres, qui mêloient dans leurs chants les louanges de Bacchus. Par ce moyen les Poetes accorderent la religion avec leur interêt, & le peuple se divertit sans scrupule.

224 *Functusque sacris, & potus & exlex*] Voilà trois raisons capitales qui obligerent les Poetes à chercher quelque chose de joyeux & de divertissant pour amuser le peuple: la premiere, que ce peuple avoit offert un sacrifice où il avoit fait grand' chere: la seconde, qu'il avoit bien bu: & la troisieme, qu'il étoit en humeur & en état de se porter à toutes sortes de débauches, sans écouter ni la bienséance, ni

Verùm ita risores, ita commendare dicaces
Conveniet Satyros, ita vertere seria ludo,
Ne quicumque Deus, quicumque adbibebitur heros,
Regali conspectus in auro nuper & ostro,

Mi-

ni l'honnêteté, ni les loix. Car, comme dit Platon dans les Livres des loix, il est impossible que ces sortes d'assemblées où l'on boit avec excès, & où tout paroît permis, ne soient pleines de confusion & de desordre. Dans les occasions de cette nature, c'est une prudence aux Magistrats & aux Poetes de divertir le peuple par des spectacles qui soient en quelque maniere proportionnés à son goût, sans être ni licencieux, ni criminels.

• 225 *Verùm ita risores, ita commendare dicaces*] Mais, dit il, quoique dans ces jours de fête le peuple soit fou & desordonné, il ne faut pourtant pas suivre ses goûts & ses apétits vicieux, en lui donnant des Satyres impudens & hardis. Il faut au contraire lui donner des Satyres moitié serieux & moitié plaisans, & qui mêlent adroitement le comique avec le tragique. Mais avant que de passer plus avant, il est nécessaire d'éclaircir une difficulté qui se presente sur ce passage : car les gens qui lisent avec jugement, ne manqueront pas de demander ici d'où vient qu'Horace s'arrête à donner des regles pour les pieces satyriques des Grecs, & quelle utilité les Romains pouvoient tirer de ces préceptes ? Il n'est pas mal aisé de satisfaire à cette demande. Horace en donne des regles, parceque les Romains imitoient ces tragédies dans les pieces, qu'ils apelloient *Atellanes*. Diomede ; *Tertia species est fabularum Latinarum, quæ à civitate Oscorum Atella, in qua primum cœptæ, Atellanæ dictæ sunt : argumentis dictisque jocularibus similes satyricis fabulis Græcis. Il y a une troisieme espece de comédies Romaines qui ont été apellées* Atellanes *du nom d'Atella, ville de la Toscane, où elles ont commencé, & qui par leur sujet & par leurs plaisanteries, sont entierement semblables aux pieces satyriques des Grecs.* La seule difference qu'il y avoit entre les Atellanes & les pieces satyriques, dit le même Diomede, c'est que dans celles-ci il y avoit des Satyres ou autres personnages ridicules, comme Autolycus, Burris, &c. & que dans les Atellanes il y avoit des acteurs obscenes, comme Maccus : *in Atellanis personæ obscenæ, ut Maccus.* Si Diomede ne s'est point trompé, ce sont ces acteurs obscenes qu'Horace apelle ici *Satyres*, à cause de la ressemblance qu'ils avoient avec eux. Mais le savant Vossius prétend que dans le passage de Diomede, au lieu de *personæ obscenæ*, personnages obscenes, il faut lire *personæ Oscæ*, personnages Osques, c'est à dire Toscans. Car les personnages obscenes étoient plutôt pour les mimes que pour les Atellanes. Quoi qu'il en soit, comme Diomede s'est trompé sur les pieces Satyriques, qui n'ont jamais été sans un Choeur de Satyres : il peut bien s'être aussi trompé sur les Atellanes. Tout ce qu'Horace dit ici prouve incontestablement qu'il y avoit des Satyres ; & c'est sans doute d'une de ces pieces que Marius Victorinus a tiré ce vers qu'il raporte dans le Livre IV.

Agite, fugite, quatite Satyri.

Peut-être qu'au lieu de ces personnages Toscans, les Romains introduisirent ensuite les Satyres dans ces Atellanes. Ces préceptes d'Horace étoient donc très utiles aux Romains, & ils peuvent encore ne nous être pas entierement inutiles à nous-mêmes pour les pastorales, & pour ce que Plaute apelle *tragi-comédie*. Pour bien remplir le sens du passage d'Horace, il auroit fallu supléer dans la traduction : *Nous avons imité dans nos pieces Atellanes les tragédies satyriques des Grecs : mais quoique les occasions où on les joue soient encore les mêmes, & que le peuple ne soit pas moins fou, on ne doit pas se conformer à ses apétits vicieux, il faut lui donner de ces Satyres railleurs & piquans, & le faire passer, &c.*.

Commendare] Mettre en vogue, faire valoir.

226 *Ita vertere seria ludo*] Ce passage ne signifie pas *tourner en ridicule des actions serieuses*, comme l'a cru un fort savant homme, mais, *convertir le serieux en plaisant*. C'est-à-dire terminer le serieux des tragédies, qu'on venoit de jouer, par le plaisant de la piece satyrique qu'on jouoit ensuite. *Seria* le serieux de la tragédie : *ludo* en jeu, en plaisanterie de la piece Atellane, qu'on jouoit ensuite, & qui étoit une tragédie quoique moins serieuse. Ce passage prouve qu'à Rome on jouoit les Atellanes après des tragédies, comme on jouoit les pieces satyriques en Grece.

227 *Ne quicumque Deus, quicumque adbibebitur Heros*] Les Atellanes, comme les pieces satyriques, recevoient les grands personnages de la tragédie, les Dieux comme les Rois & les Heros. Diomede s'est donc trompé quand il a écrit : *Satyrica*

veauté, un ſpectateur qui venoit d'offrir (*a*) des ſacrifices, qui avoit bu, & qui étoit en état de ſe porter aux excès les plus condamnables.

(*b*) Ceux qui nous donnent aujourd'hui de ces Satyres railleurs & piquans, doivent nous faire paſſer du ſerieux de la veritable tragédie au badinage de la piece Satyrique, de maniere que le Dieu, ou le Heros, qu'on vient de voir vétu d'or & de pourpre dans la premiere, n'aille pas dans la derniere, ou parler

(*a*) Dereglement du peuple les jours de fête.

(*b*) Pieces ſatyriques Romaines.

ca eſt apud Græcos fabula, in quâ item tragici Poëtæ, non Reges aut Heroas, ſed Satyros induxerunt, ludendi cauſſâ jocandique. La poëſie ſatyrique eſt chez les Grecs une piece de théâtre, ou les Poetes tragiques ont introduit, non pas des Rois ou des Heros, mais des Satyres pour railler & pour plaiſanter. Marius Victorinus a écrit la même choſe. Mais cela eſt faux, comme ce paſſage d'Horace le prouve manifeſtement: & quand Horace n'en auroit rien dit, ne voit-on pas que le principal perſonnage du Cyclope d'Euripide, tragédie vraiment ſatyrique, eſt Ulyſſe? Peut être que Diomede & Marius Victorinus avoient écrit: *non ſolùm Reges aut Heroas*, &c. *non ſeulement des Rois & des Heros.*

228 *Regali conſpectus in auro nuper & oſtro*] Pour bien entendre ce vers, il faut ſavoir qu'en Grece les Poetes donnoient ordinairement quatre tragédies les jours de ces diſputes ſolemnelles qu'ils faiſoient pendant une des fêtes de Bacchus; que la derniere de ces tragédies étoit toujours une piece ſatyrique, & que toutes quatre, ce qu'on apelloit *tétralogie*, avoient le plus ſouvent chacune pour ſujet une des avantures d'un même Heros, par exemple, d'Ulyſſe, d'Achille, de Pandion, d'Oreſte &c. c'eſt pourquoi on donnoit à ces quatre pieces un ſeul & meme nom, qui étoit celui du Heros qu'elles repreſentoient. On a dit la Pandionide de Philocles, & l'Oreſtiade d'Eſchyle, pour dire les quatre tragédies que ces Poetes avoient faites ſur autant d'avantures d'Oreſte & de Pandion. Je ſais bien qu'il y avoit auſſi des tétralogies, dont les quatre pieces étoient ſur des ſujets differens, & qui n'avoient aucun raport: par exemple, on cite une tétralogie d'Euripide, qui comprenoit la Médée, le Philoctete, le Dictys & les Moiſſonneurs. Une autre d'Eſchyle, les Phynées, les Perſes, le Glaucus & le Prométhée. Cela dépendoit du Poete. Mais celles qui étoient ſur le même ſujet, c'eſt-à dire ſur les avantures du même Heros, étoient les plus eſtimées, comme les plus difficiles. Dans les Grenouilles d'Ariſtophane, Euripide dit à Eſchyle:

Πρῶτον δέ μοι τὸν ἐξ Ὀρεστείας λέγε.

Récite-moi le premier prologue de ton Oreſtiade.

On peut voir là le Scholiaſte. Les Romains n'imiterent point ces tétralogies, ils ſe contenterent, à mon avis, de faire ſur un même Heros une tragédie & une Atellane. Ainſi on voyoit le même perſonnage dans ces deux pieces. Et voilà pourquoi Horace recommande ici avec tant de ſoin de faire en ſorte que le Heros, qu'on a vu vêtu d'or & de pourpre *nuper*, c'eſt-à-dire dans la premiere piece, qui eſt la tragédie, n'aille pas dans la derniere, qui eſt l'Atellane, tenir des diſcours ou bas & rampans comme un perſonnage purement comique; ou empoulés & guindés, comme s'il vouloit encherir ſur le ſtile de la tragédie. En un mot il faloit que le Heros de la piece tint dans l'Atellane le milieu entre le ſublime de la tragédie, & la baſſeſſe des pieces comiques. Il devoit avoir un ſtile particulier, comme il y avoit des vers particuliers pour ces pieces ſatyriques. J'ai dit que les Romains n'imitoient pas les *tétralogies* des Grecs, & cela eſt vrai; mais il ſemble qu'ils avoient une eſpece de *trilogies*, c'eſt à dire, qu'ils faiſoient quelquefois jouer trois pieces de ſuite ſur le même ſujet. Car on jouoit d'abord la veritable tragédie, & après la tragédie on jouoit l'Atellane, qui étoit une eſpece de tragédie moins ſerieuſe. C'eſt ce qu'Horace nous aprend ici manifeſtement, & Ciceron nous l'aprend de même dans quelqu'une de ſes Epitres. Or nous ſavons d'ailleurs qu'après l'Atellane on jouoit aſſez ſouvent une autre piece apellée *Satyre* ou *exode*, une eſpece de farce qui n'avoit qu'un acte, & qui ſe jouoit ſous les mêmes habits, ſous le même maſque & par les mêmes perſonnages de l'Atellane, comme celle ci ſe jouoit par les mêmes perſonnages de la tragédie. Sur cela on auroit pu s'imaginer qu'Horace apelle ici *Satyres* ces *exodes* qu'on jouoit après l'Atellane, mais on ſe tromperoit infiniment, ces exodes ou Satyres étoient entierement differentes des pieces ſatyriques, c'étoient des farces & non des tragédies. Et Horace n'a non plus donné des regles pour ces pieces, qu'il en a donné pour les *tavernieres*, qui étoient pourtant plus honnêtes que ces *exodes*.

Nuper] Il paroît par ce paſſage que c'étoit la même troupe de comédiens qui jouoit la piece ſerieuſe, ou la tragédie, & l'Atellane. Et quand Horace n'en auroit rien dit, Plaute nous l'auroit apris dans le pro-

Migret in obscuras humili sermone tabernas:
Aut dum vitat humum, nubes & inania captet.
Effutire leves indigna tragœdia versus;
Ut festis matrona moveri jussa diebus,
Intererit Satyris paulum pudibunda protervis.

Non ego inornata & dominantia nomina solùm,
Verbaque Pisones, Satyrorum scriptor amabo:
Nec sic enitar tragico differre colori,
Ut nihil intersit Davusne loquatur, & audax
Pythias, emuncto lucrata Simone talentum;

Au

prologue de ses Ménechmes, où il dit:

Hæc urbs Epidamnum est dum hæc agitur fabula.
Quando alia agetur, aliud fiet oppidum.
Sicut familiæ quoque solent mutarier:
Modò enim idem fit leno; modò adolescent, modò, senex,
Pauper, mendicus, Rex, parasitus, ariolus.

Cette ville sera Epidamne pendant cette piece, quand on en jouera une autre, on en fera une autre ville, de la même maniere qu'on change les troupes des comédiens. Car un même acteur est tantôt un marchand d'esclaves, tantôt un jeune homme, tantôt un vieillard, un pauvre, un gueux, un Roi, un parasite, un Devin.

Et c'est ce qui a fait faire à saint Jerôme cette belle comparaison: *Ex vitio nostro personas nobis plurimas superinducimus: & quomodo in theatralibus scenis unus atque idem histrio nunc Herculem robustus ostendit, nunc mollis in Venerem frangitur, nunc tremulus in Cybelem: ita & nos, qui si de mundo non essemus, odiremur à mundo, tot habemus personarum similitudines quot peccata. Nos vices nous font jouer plusieurs personnages: & comme dans les théâtres un même acteur est tantôt un Hercule robuste & nerveux, tantôt une Venus pleine de molesse & de luxe, & tantôt une Cybele furieuse: tout de même, nous qui serions haïs du monde, si nous n'étions point du monde, nous prenons autant de masques que nous commettons de péchés.* Le même personnage donc qui avoit fait ou Oreste, ou Ulysse dans la piece serieuse, jouoit le même rôle dans la piece satyrique, dans l'Atellane, qui suivoit la piece serieuse, la veritable tragédie.

229 *Migret in obscuras humili sermone tabernas*] Horace fait ici allusion aux pieces comiques qu'on apelloit *tabernarias*, parcequ'il y avoit des tavernes sur le théâtre. Festus nous aprend que ces pieces *tavernieres* mêloient des personnages de condition avec ceux du plus bas étage, *viris excellentibus humiles permixti, ut sunt plagiarii, servi, cauponæ.* La seule décoration de la scene fait assez connoître que les discours les plus bas y étoient bien reçus. Les pieces *tavernieres*, tenoient le milieu entre les farces *exodia* & les comédies; elles étoient moins honnêtes que celles-ci, & plus honnêtes que celles-là; & je ne sais pas pourquoi le savant M. Vossius a pu prétendre que l'Amphitryon de Plaute est une de ces pieces *tavernieres*. Jamais dans les pieces *tavernieres* on n'a vu ni Dieux ni Heros. Aussi Horace les met fort au-dessous des Atellanes: car il dit expressément que le Heros de l'Atellane ne doit point imiter le langage bas & rampant des tavernes.

231 *Effutire leves indigna tragœdia versus*] Horace ne parle pas ici de la tragédie proprement dite, mais de l'Atellane, de la piece satyrique. La suite le prouve manifestement. L'Atellane étoit même si estimée, que ceux qui la jouoient n'étoient pas mis au nombre des comédiens; que quand ils jouoient mal, on ne pouvoit les obliger à se démasquer sur le théâtre comme les autres; qu'ils ne perdoient point leur tribu, & qu'ils pouvoient s'enrôler pour aller à la guerre. Les vers bas & rampans étoient donc indignes d'entrer dans une piece aussi grave & aussi honnête que la piece satyrique & que l'Atellane, qui étoient l'une & l'autre des veritables tragédies.

232 *Ut festis matrona moveri jussa diebus*] Horace ne pouvoit mieux marquer que par cette comparaison, le caractere que l'on devoit donner aux Satyres que l'on introduisoit dans ces tragédies satyriques.

ler un langage bas & *(a)* rampant, comme celui des comédies les moins ſerieuſes ; ou ſe perdre dans les nues, en affectant un langage ſublime & guindé. Cette tragédie, toute Satyrique qu'elle eſt, ne doit avoir aucun vers qui n'ait de la dignité & de la nobleſſe ; les Satyres qu'on y introduit, doivent s'éloigner des autres Satyres ; qui ſont d'ordinaire pétulans & débauchés, & il faut qu'elle imite la pudeur d'une Dame chaſte, qui quoiqu'elle ne faſſe pas profeſſion ouverte de danſer, danſe pourtant aux fêtes ſolemnelles, pour obéïr à la religion.

Si je faiſois des pieces Satyriques, mes chers Piſons, je n'affecterois pas une trop grande ingénuité, je ne dirois pas chaque choſe par ſon nom, & je ne voudrois pas m'éloigner ſi fort du ſtile noble de la tragédie, qu'il n'y eût aucune difference entre ce que diſent dans la comédie Davus & la hardie Pythias, qui

(a) Stile des pieces Satyriques.

riques. Ils ne devoient être ni effrontés & impudens comme les Satyres ordinaires, ni ſages & retenus comme des Stoïciens rigides ; mais enjoués & plaiſans ſans emportement. En un mot cette tragédie devoit imiter la pudeur d'une femme chaſte qui ne fait pas profeſſion de danſer, & qui cependant danſe les jours de fête, pour obéïr à la coutume & à la religion. On n'a qu'à voir les Satyres du Cyclope d'Euripide, ils ſont tels qu'Horace les demande, & ils tiennent le milieu dont il donne ici des leçons.

Matrona moveri juſſa] On choiſiſſoit d'ordinaire de jeunes filles pour les danſes qu'on faiſoit à l'honneur des Dieux ; mais il y avoit des fêtes où l'on choiſiſſoit des femmes mariées, comme par exemple, aux fêtes de la grande Déeſſe. C'étoient les Pontifes qui les choiſiſſoient, & qui leur ordonnoient de danſer ; c'eſt pourquoi Horace dit ici *juſſa*.

234 *Non ego inornata & dominantia nomina ſolum verbaque*] Un Poëte qui fait des pieces ſatyriques, ne doit pas négliger ſon ſtile, ni dire toutes choſes par leur nom, & ſans détour. *Dominantia verba*, ſont les noms propres ; & il les apelle *dominans*, parcequ'ils ſont proprement les maîtres des choſes qu'ils ſignifient ; les figurés ne les poſſedent, s'il faut ainſi dire, que par emprunt. Les Grecs les ont apellés de même, *κύρια*, c'eſt-à-dire maîtres. Dans le Cyclope d'Euripide, lorſque Silene dit, en parlant du vin :

Ἴν' ἐςὶ τουτὶ τὀρθὸν ἐξανιςάναι,
Μαςῦ τῆς δραγμὸς, καὶ παρεσκευασμένυ
Ψαῦσαι χεροῖν λειμῶνος, ὀρχηστὺς θ' ἅμα.

Cela feroit d'une obſcénité inſuportable, ſi on mettoit les mots propres au lieu des mots figurés dont il ſe ſert. Il en ſeroit de même dans ce paſſage où il dit à Ulyſſe & à ſes compagnons : *Puiſque vous avez repris la jeune Helene, ne l'avez-vous pas tous un peu careſſée, puiſqu'elle aime tant à changer de mari ?* Cela eſt modeſte pour un Silene qui a bu. Les pieces ſatyriques, qu'on faiſoit du tems d'Horace, étoient trop libres, & c'eſt ce qu'il vouloit corriger. Voyez la Remarque ſur le vers 247.

235 *Satyrorum ſcriptor*] *Si j'écrivois des Satyres*, pour *ſi je faiſois des pieces ſatiriques*. Il a été déja parlé de cette expreſſion.

236 *Nec ſic enitar tragico differre colori*] Les pieces ſatyriques doivent garder un juſte milieu entre le ſtile de la tragédie & celui de la comédie. Mais il ne faut pourtant pas qu'un Poëte ait ſi fort en vue de s'éloigner de la grandeur de la tragédie, qu'il n'y ait aucune difference entre ce que les valets diſent dans une comédie, & ce que Silene dit dans une piece ſatyrique. Silene eſt un perſonnage qui peut parler noblement ; & c'eſt ainſi qu'il parle le plus ſouvent dans le Cyclope d'Euripide, auſſi eſt ce une veritable tragédie, comme l'Atellane.

Tragico colori] Il apelle couleurs les differentes manieres, les differens ſtiles, par une métaphore tirée de la peinture. Les pieces ſatiriques, comme le Cyclope d'Euripide, & l'Atellane des Romains ſont des tragédies, mais des tragédies où l'on mêle le plaiſant avec le ſerieux, il faut donc y conſerver les couleurs de la tragédie.

137 *Davuſne loquatur an audax Pythias*] Davus, valet de comédie dans Ménandre & dans Terence. Pythias étoit une ſervante qui eſcroquoit de l'argent au vieillard Simon dans une comédie de Lucilius. Il faut bien remarquer qu'Horace, en parlant du ſtile de la comédie, ſe ſert d'un terme comique, *emuncto Simone :* car *emungere* eſt du ſtile bas : *emunxi argento ſenes*. Terence.

An custos famulusque Dei Silenus alumni.
Ex noto fictum carmen sequar; ut sibi quivis
Speret idem: sudet multùm, frustraque laboret
Ausus idem: tantum series juncturaque pollet,
Tantum de medio sumtis accedit honoris.

Sylvis deducti caveant, me judice, Fauni
Ne, velut innati triviis, ac penè forenses,
Aut nimium teneris juvenentur versibus unquam,
Aut immunda crepent ignominiosaque dicta.

Offen-

239 *An custos famulusque Dei Silenus alumni*] Tous les Anciens ont representé Silene comme un vieillard ridé, chauve, camus, qui avoit une longue barbe; & ils l'ont fait le Gouverneur & le pere nouricier de Bacchus. C'est pourquoi Orphée commence son himne à Silene par ce vers:

Κλῦθί μευ ὦ πολύσεμνε, τροφὲ Βάκχοιο τιθηνέ.

Ecoutez-moi, vénerable pere nouricier de Bacchus.

240 *Ex noto fictum carmen sequar*] Les Poëtes, qui faisoient alors des pieces satiriques, n'y cherchoient pas plus de façons que dans les comedies, ils en inventoient les sujets. Et c'est ce qu'Horace condamne, en disant, que pour lui il tireroit d'une histoire connue le sujet de ses tragédies satiriques, & qu'il en useroit tout de même que s'il faisoit une veritable tragédie: car les meilleures sont celles qui sont tirées d'un sujet connu: c'est pourquoi il a dit plus haut:

Rectiùs Iliacum carmen deducis in actus.

Tu feras mieux de mettre sur le théâtre des sujets tirés d'Homere.

Il n'y devoit avoir aucune difference de ce côté-là entre une piece satirique & une tragédie. Les sujets de l'une n'étoient pas moins rares que ceux de l'autre; & comme dit Aristote, il y avoit peu de familles qui en pussent fournir. Euripide a tiré de l'Odyssée le sujet de son Cyclope.

Ut sibi quivis speret idem, sudet multum frustraque laboret] Il est difficile de conserver la vraisemblance & le naturel dans des sujets inventés:

Difficile est propriè communia dicere.

Mais les sujets tirés d'une histoire connue paroissent si naturels à tout le monde, qu'il n'y a presque personne qui ne croye en pouvoir faire autant. Qu'on lise, par exemple, le Cyclope d'Euripide, qui est tiré du IX. Livre de l'Odyssée; la premiere chose qui viendra dans l'esprit, c'est qu'il n'y avoit rien de plus facile que de disposer ce sujet. Mais l'essai détrompe: & l'on peut dire en cette occasion ce que Quintilien disoit de l'eloquence: *Neque enim aliud in eloquentiâ cunctâ expertè difficilius reperient quam id quod se dicturos fuisse omnes putant, postquam audierunt: quia non bona judicant esse illa, sed vera. Il n'y a rien que ceux qui font tous leurs efforts pour être éloquens, trouvent avec plus de peine, que ce que tout le monde croit être capable de dire après l'avoir entendu, non pas parcequ'il le trouve beau, mais parcequ'il lui paroît vrai.*

242 *Tantum series juncturaque pollet*] Il n'est ici question ni de mots, ni de stile. Horace parle de la disposition du sujet; & il dit qu'un sujet tiré d'une histoire connue, comme de celle d'Ulysse, d'Oreste, &c. quand il est bien concerté, bien ajusté, trompe tout le monde, & que l'on croit qu'il n'y avoit rien de plus aisé; *tantum series juncturaque pollet; tant il y a de force dans la suite des choses & dans leur liaison. Series, la suite des choses*, c'est-à dire des incidens, des avantures qui arrivent au Heros de la piece. Le Poëte invente entierement ou en partie ces incidens; mais il les joint à un point d'histoire connu, dont il fait un tout très vraisemblable par cette adroite liaison qu'Horace apelle *juncturam*. Voilà le veritable sens de ce passage, qu'on avoit fort mal expliqué.

243 *Tantum de medio sumptis accedit honoris*] Tant les sujets connus ont de charmes & de beautés. *De medio sumpta*, sont les sujets qui sont entre les mains de tout le monde, comme les avantures d'Ulysse, de l'une desquelles Euripide a fait le sujet de son

qui escroque de l'argent à Simon, & ce que diroit dans mes pieces Satyriques Silene ce Gouverneur & ce fidele compagnon d'un Dieu. De plus, je voudrois toujours tirer de quelque *(a)* histoire connue les sujets de mes pieces Satyriques, afin que ceux qui les verroient se crussent tous capables d'en faire autant, & qu'ils n'en connussent les peines & les difficultés, qu'après avoir eu la hardiesse de l'entreprendre, tant a de force une suite d'incidens naturellement liés à un sujet connu, & tant les sujets connus sont susceptibles de beautés & de graces.

(b) Je reviens au caractere des Satyres, il y a sur cela deux extrémités à éviter. Des Satyres qui sont nés dans les bois, ne doivent, à mon avis, ni dire des vers tendres & galans, comme de jeunes gens qui seroient nés au milieu de Rome;

(*a*) Quels doivent être les sujets des pieces Satiryques.

(*b*) Caractere des Satyres.

son Cyclope. On n'a qu'à lire cette tragédie après le IX. Livre de l'Odyssée, on verra là beauté & la certitude de ce jugement d'Horace, & on connoîtra l'adresse du Poëte tragique, qui a donné à ce sujet toute la vraisemblance & tout le naturel possible, en l'attachant à une histoire connue, ce qu'il n'auroit jamais pu faire s'il l'avoit inventé.

244 *Sylvis deducti caveant me judice Fauni*] Horace revient au caractere que l'on doit donner aux Satyres ; c'est une chose qu'il ne pouvoit trop recommander ; car les Poëtes de ce tems-là oublioient très souvent que ces Satyres étoient les hôtes des bois. Les Faunes les mêmes que les Satyres.

245 *Ne velut innati triviis ac pene forenses, aut nimium*] Voilà les deux extrémités qu'il leur recommande d'éviter, c'est de ne faire leurs Satyres ni trop polis, ni trop grossiers, ces deux excès ne convenant qu'aux habitans des villes. Car, ce qu'il faut bien remarquer, ce vers, *innati triviis ac pene forenses, comme s'ils étoient nés dans les carrefours, & presque au milieu de la place Romaine,* sert également aux deux propositions. En effet la politesse & la brutalité regnent dans les villes, la campagne a pour son partage la simplicité, qui tient le milieu entre la brutalité & la politesse.

246 *Nimium teneris juvenentur versibus*] Horace a forgé ce mot, *juvenari*, pour exprimer le mot Grec *νεανιεύεσθαι, juvenescere*, rajeunir. Il dit donc qu'on ne doit point faire dire à des Satyres des vers trop tendres & trop doucereux, tels que ceux que disent dans les villes les jeunes gens qui content des fleuretes, ou qui font des chansons, cela est trop poli pour des Satires, c'est un langage qu'ils ne connoissent point. Euripide me paroît être tombé dans ce defaut, lorsqu'il fait dire au Choeur dans l'intermede du troisieme acte :

Μακάριος ὃς εὐάζει,
Βοτρύων φίλαισι πηγαῖς
Ἐπὶ κῶμον ἐκπετασθεὶς
Φίλον ἄνδρ' ὑπαγκαλίζων,
Ἐπὶ δεμνίοις τῆς ξανθὸν
Χλιδανῆς ἔχων ἑταίρας
Μυρόχριστος, λιπαρὸς βό-
στρυχον.

Heureux qui fait la débauche étendu dans un festin près des aimables sources qui découlent des raisins, & tenant dans son sein une charmante maitresse. Heureux qui parfume d'essences, embrasse une blonde beauté pleine de luxe & de molesse.

Tout le soin qu'Euripide a pris de jetter dans ces vers des mots sauvages, comme ὑπαγκαλίζων, *tenant sous l'aisselle*; & de faire une composition champêtre, comme ἔχων ἐν δεμνίοις βόστρυχον ἑταίρας, *tenir dans un lit la blonde chevelure d'une maitresse*, n'empêche pas que cela ne soit trop poli & trop recherché pour des Satyres qui n'y font pas tant de façon, & qui se trouvent heureux à moins. Il n'y a pas-là de milieu, ce Choeur de Satyres parle comme Anacréon, ou Anacréon a parlé comme ce Choeur de Satyres,

247 *Aut immunda crepent*] Il ne faut pas qu'ils disent des obscénités comme les débauchés des villes. Euripide a fort bien observé ce précepte : car ses Satyres sont fort retenus. Virgile l'a fort bien observé aussi lorsque dans sa VI. Eclogue, qui est la plus belle, il fait dire par son Silene :

Carmina quæ vultis cognoscite : carmina vobis,
Huic aliud mercedis erit.

Ecoutez les vers que vous me demandez, les vers sont pour

Offenduntur enim quibus est equus & pater & res:
Nec, si quid fricti ciceris probat & nucis emtor,
Æquis accipiunt animis, donantve coronâ.

Syllaba longa brevi subjecta, vocatur ïambus,
Pes citus: unde etiam trimetris accrescere jussit
Nomen ïambeis: quum senos redderet ictus,
Primus ad extremum similis sibi. Non ita pridem,
Tardior ut paulo graviorque veniret ad aures,
Spondeos stabiles in jura paterna recepit
Commodus & patiens: non ut de sede secundâ

Cederet

pour vous; & pour celle-ci (il parle de la Nymphe Æglé), *elle aura une autre recompense.*

On ne peut pas dire une saleté avec plus de modestie. Quand on n'observoit pas cette honnêteté, au lieu de faire des Atellanes, on faisoit des mimes: c'est pourquoi Ciceron écrit a Papirius Pétus, qui l'avoit raillé d'une maniere un peu cinique: *Nunc venio ad jocationes tuas: quum tu secundum Oenomaum Accii, non, ut olim solebat, Atellanum, sed, ut nunc fit, mimum introduxisti. Je viens presentement à vos railleries, où, après l'Oenomaus du Poëte Accius, vous avez joué, non pas une veritable Atellane, comme c'étoit la coutume autrefois; mais un veritable mime, comme c'est l'usage aujourd'hui.* Liv. IX. Epit. XVI. Dans ce passage, qui est très remarquable, & qu'on a mal expliqué, Ciceron se plaint ouvertement que de son tems les Poetes des pieces Atellanes tomboient dans l'obscénité des mimes, Et c'est ce qui fonde les préceptes qu'Horace leur donne ici. Dans le tems que Ciceron écrivoit, les desordres des guerres civiles avoient introduit & autorisé ce changement. Mais dans des tems plus heureux Horace veut ramener tout à la regle, & redonner à cette tragédie joyeuse, sa forme & sa veritable constitution.

Ignominiosaque dicta] J'explique cet *ignominiosa dicta, des injures grossieres.* Les Satyres ne doivent pas non plus connoître ce langage, qui est ordinaire dans les villes. Les Satyres d'Euripide ne disent rien de grossier à Ulysse, ils lui disent seulement quand il entre pour aveugler le Cyclope: *Nous nous tiendrons à la porte, & nous exhorterons vos compagnons.. Nous n'exposons qu'un Carien.*

Δεέσω τάδ', ἐν τῷ Καρὶ κινδυνεύσομεν.'

Ceux qui ont lu Platon, savent ce que c'est que ce proverbe, ἐν Καρὶ κίνδυνος, *in capite Caris sit periculum.* C'est à dire, il n'y va pas de grand' chose, le danger ne peut tomber que sur un homme de néant.

248 *Quibus est equus, & pater & res*] *Quibus est equus,* ceux qui ont un cheval entretenu aux dépens du public, c'est-à-dire les Chevaliers. *Quibus est pater,* ceux qui ont un pere, c'est-à-dire, les Nobles, les Patriciens. *Quibus est res,* ceux qui ont du bien, c'est-à dire tous les gens riches, qui ne sont ni Chevaliers, ni Nobles.

249 *Nec si quid fricti ciceris probat aut nucis emptor*] Celui qui achete des pois frits, ou des noix frites; c'est-à-dire la populace. On vendoit à Rome des pois bouillis, *cicer madidum,* des pois frits & des noix frites, *nuces frictas & ustas,* pour le peuple.

251 *Syllaba longa brevi subjecta*] Après avoir parlé des deux especes de tragédie, il vient à expliquer tout ce qui concerne les vers qu'on y employoit, & dont il n'a dit qu'un mot au commencement de cette Poëtique, vers 80.

252 *Pes citus*] L'ïambe est une breve & une longue; & sa vitesse vient de ce que la breve est la premiere. Terentianus a fort bien expliqué la nature de l'ïambe quand il a écrit en vers ïambes:

Adesto ïambe præpes & tui tenax
Vigoris, adde concitum celer pedem.

Unde etiam trimetris accrescere jussit nomen ïambeis quum senos] La vitesse de l'ïambe a fait que quoique ce vers soit de six pieds, on l'apelle trimetre, vers de trois pieds, parcequ'en le scandant, on a joint deux pieds ensemble, les breves donnant cette facilité; ainsi au lieu de mesurer ce vers en six:

Ades | t'ïam | be præ | pes & | tui | tenax

on

Rome; ni prononcer non plus des obſcénités & des injures groſſieres. Cela déplaît également aux Chevaliers, aux Sénateurs, & à tous les honnêtes gens, qui n'aprouvent pas tout ce qui attire les aplaudiſſemens de la populace.

(a) Après avoir parlé de la tragédie, il ne ſera pas inutile de dire un mot des vers qu'on y doit employer. Une ſillabe longue après une breve, c'eſt ce qu'on apelle un ïambe; ce pied eſt plein de viteſſe; & c'eſt cela même qui a fait donner le nom de trimetre au vers ïambe, quoiqu'il ait ſix pieds. Le premier vers ïambe étoit tout ſemblable, c'eſt-à-dire qu'il étoit compoſé d'ïambes purs. Il n'y a pas longtems que pour avoir plus de poids & plus de nobleſſe, il a amiablement aſſocié les graves ſpondées, (*b*) à condition pourtant qu'il ne leur céderoit ni la ſeconde place, ni la quatrieme qu'il a voulu retenir. Ce vers ainſi mêlé de ſpondées dans les lieux impairs, eſt fort rare dans les trimetres tant vantés d'Accius

(*a*) Vers des tragédies. (*b*) Iambe a quelle condition il a aſſocié le ſpondée dans la tragédie.

on l'a meſuré en trois:

Adeſt' ïam | be præpes & | tui tenax.

Jugatis per dipodiam binis pedibus ter feritur. Victorinus.

253 *Quum ſenos redderet ictus*] Il met *ictus*, coup, pour une meſure, quoique chaque meſure ait deux coups, deux tems.

254 *Primus ad extremum ſimilis ſibi*] Le premier ïambe étoit égal & ſemblable depuis un bout juſqu'à l'autre, c'eſt-à-dire qu'il étoit tout compoſé d'ïambes, ſans le mélange d'aucun autre pied, c'étoit un ïambe pur.

255 *Tardior ut paulo graviorque veniret ad aures*] Les Poëtes s'étant aperçus que l'ïambe pur étoit trop vite & trop léger, & que par cette raiſon il ne convenoit point à la gravité & à la majeſté de la tragédie, s'aviſerent d'y mêler des ſpondées, qui par leur lenteur corrigeoient la précipitation des autres pieds.

256 *Spondeos ſtabiles*] Il apelle les ſpondées *ſtables*, parcequ'étant de deux longues, ils ſe ſoutiennent également; au lieu que l'ïambe eſt boiteux.

257 *Non ut de ſede ſecundâ cederet aut quartâ ſocialiter*] L'ïambe ne céda au ſpondée que les lieux impairs dans la tragédie, c'eſt à dire qu'il ſouffroit des ſpondées au premier, au troiſieme & au cinquieme pied, & qu'il voulut que le ſecond, le quatrieme & le ſixieme fuſſent des ïambes. Terentianus l'a fort bien expliqué dans ſon petit traité:

At qui cothurnis regios actus levant,
Ut ſermo pompæ regiæ capax foret,
Magis majiſque latioribus ſonis
Pedes frequentant, lege ſervatâ tamen,
Dum pes ſecundus, quartus & noviſſimus
Semper dicatus uni ïambo ſerviat.

Mais ceux qui prennent le cothurne pour repreſenter les avantures des Rois, afin que leur ſtile réponde mieux à cette pompe royale, employent de lien à autre des ſons majeſtueux, en conſervant pourtant cette loi inviolable, que le ſecond, le quatrieme & le dernier pied ſoient conſervés pour l'ïambe.

Les Poëtes ont conſervé les lieux pairs pour l'ïambe, & abandonné les impairs au ſpondée, parcequ'outre que ce mélange ainſi concerté rend le vers plus noble, la meſure du trimetre ſubſiſte toujours, le ſecond pied ſe trouvant toujours un ïambe, ce qui n'arriveroit plus, ſi ce ſecond pied étoit un ſpondée. Les Poetes comiques, pour mieux déguiſer leurs vers, & pour les rendre plus aprochans du diſcours ordinaire, ont pris le contre-pied, & ont mis des ſpondées dans les lieux pairs, où les Poëtes tragiques ne ſouffroient que l'ïambe. Le même Terentianus:

Sed qui pedeſtres fabulas ſocco premunt,
Ut quæ loquuntur ſumpta de vita putes,
Vitiant ïambon tractibus ſpondaïcis
Et in ſecundo & cæteris æquè locis.
Fidemque ſictis dum procurant fabulis
In metra peccant arte, non inſcitia.

Mais ceux qui traitent des ſujets comiques, afin qu'on croye que ce qu'ils diſent eſt pris de la vie ordinaire, corrompent leurs ïambes par la lenteur des ſpondées qu'ils placent dans le ſecond lieu & dans tous les autres. Ainſi pendant qu'ils cherchent la vraiſemblance, ils pechent contre les vers, non pas par ignorance, mais par art.

Quand il n'y auroit que cette difference de nombre, elle

Cederet aut quartâ socialiter. Hic & in Acci
Nobilibus trimetris apparet rarus, & Enni.
In scenam missos magno cum pondere versus,
Aut operæ celeris nimium, curaque carentis,
Aut ignoratæ premit artis crimine turpi.
Non quivis videt immodulata poëmata judex:
Et data Romanis venia est indigna Poëtis.
Idcircone vager, scribamque licenter? an omnes
Visuros peccata putem mea, tutus & intra
Spem veniæ cautus? vitavi denique culpam,
Non laudem merui. Vos exemplaria Græca
Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.
At nostri Proavi Plautinos & numeros &

Lau-

elle devroit donner un grand avantage aux Anciens sur nous qui n'avons pour le tragique & pour le comique qu'un même vers, dont les mots peuvent être differens, mais dont le nombre est toujours égal, & la mesure semblable.

258 *Socialiter*] Amiablement, & comme associés, à qui tout est commun.

Hic & in Acci nobilibus trimetris apparet rarus & Enni] Il est ridicule d'entendre ce *hic* de l'ïambe pur; Horace donneroit une louange à Accius & à Ennius; car l'ïambe pur etoit condamné dans la tragédie. Terentianus:

Culpatur versus in tragædiis
Et rarus intrat ex ïambis omnibus.

Ennius & Accius sont blâmés ici d'avoir négligé ce mêlange de spondées & d'ïambes, dont il vient de parler, & d'avoir fait au contraire des vers durs & pesans, en plaçant mal les spondées, ou en en mettant trop. Car il y a de leurs vers où il n'y a que le sixieme pied qui soit un ïambe. *Nobilibus trimetris* est une ironie. Vossius a expliqué ce *hic*, *hic loci*, c'est-à-dire dans le second & dans le quatrieme pied. Mais il se trompe, à mon avis, cela n'est pas naturel.

260 *In scenam missos magno cum pondere versus*] Il n'y a rien de plus malheureux que la transposition qu'a voulu faire ici Heinsius, qui n'a rien du tout connu à ce passage. Falloit-il faire de si grands efforts pour voir qu'au lieu de *missos*, il ne faut que lire *missus*, comme Théodore Marcile a corrigé? Horace continue la censure qu'il vient de faire d'Ennius & d'Accius; & il dit que leurs vers *poussés sur la scene avec de grands poids*, c'est-à-dire leurs vers remplis de spondées, qui les rendent si pesans qu'ils ne peuvent marcher, montrent évidemment ou que ces Poetes se sont trop hâtés, & qu'ils n'ont pas assez travaillé leur ouvrage, ou, ce qui est encore plus honteux, qu'ils ont ignoré l'art de les faire, cet art dont il a parlé, & qui consiste à ne donner au spondée que les lieux impairs, & à retenir les pairs pour l'ïambe. Cela est très clair.

262 *Premit artis crimine turpi*] Servius sur le V. Livre de l'Enéïde raporte ce vers d'Horace:

Nec tantâ in metris veniâ conceditur uti.

Il n'est pas permis de prendre tant de liberté dans les vers.

Si Servius ne s'est point trompé, on peut faire suivre ce vers immédiatement après *aut ignoratæ, &c.* & tirer de-là cette conséquence, qu'il peut se faire que cet ouvrage de la Poetique n'est pas entier, & qu'on en a perdu plusieurs vers. Mais ce vers m'est fort suspect, & je ne le crois nullement d'Horace.

263 *Non quivis videt immodulata poëmata judex*] Tout le monde ne se connoît pas au nombre & à la cadence des vers, & sur cela on a eu une sotte indulgence pour les Poetes. Il veut dire que les Poetes Accius, Ennius, & les autres ont acquis leur reputation à bon marché, & qu'on leur a fait plutôt grace que justice.

265 *Idcirco ne vager scribamque licenter?*] Il n'y a rien qui porte plus les Poetes à se négliger, que l'indulgence que l'on a eue pour ceux qui les ont précédés. Ils croyent après cela qu'on est obligé de leur pardonner tout. *Vagari*, écrire au hasard, sans avoir de regle certaine, mettre un spondée au second pied comme au premier.

* *At*

d'Accius & d'Ennius. Ils n'ont tous deux que des *(a)* vers accablés de ſpondées: or ces vers ſi peſans, & qui marchent avec tant de peine, font voir ou que ces Poëtes ſe ſont trop hâtés, & qu'ils n'ont pas aſſez travaillé leur pieces, ou, ce qui eſt encore plus honteux, qu'ils ont péché contre l'art, & ne l'ont jamais connu. *(b)* Tout le monde ne ſait pas juger du nombre & de la cadence des vers, & on a eu ſur cela pour ces Poëtes une ridicule indulgence. Dans l'eſperance d'un pareil traitement, écrirai-je donc au haſard, & n'obſerverai-je aucunes regles? ou plutôt dois-je croire que tout le monde verra mes defauts, & travailler ſeulement à me mettre à couvert de la cenſure, en me bornant à la ſeule eſperance du pardon. Quand j'obſerverai toutes les regles, (*c*) j'éviterai le blâme, mais je ne meriterai pas des louanges. Pour vous, mes chers Piſons, liſez jour & nuit les écrits des Grecs. *Mais dira-t-on, pourquoi nous renvoyer à ces écrits des Grecs?* Nos ancêtres n'ont-ils pas loué & admiré les vers

(*a*) Vers tragiques d'Accius & d'Ennius, en quoi vicieux. (*b*) Il eſt plus difficile qu'on ne penſe de juger de la cadence des vers. (*c*) Il ne ſuffit pas d'obſerver les regles pour meriter des louanges.

* *An omnes viſuros peccata putem mea*] *An* eſt la veritable leçon, *dois-je ſuivre au haſard, ou croirai-je que tout le monde verra mes fautes, & me contenterai-je de n'attendre que le pardon?* Cette alternative *an* fonde tout le raiſonnement d'Horace. L'*ut* que M. Bentlei a reçu dans le texte gâte tout. *

266 *Tutus & intra ſpem veniæ cautus*] Il ne faut rien changer à ce paſſage & j'embraſſe ici le ſentiment de M. Bentlei qui a parfaitement expliqué ce mot *intra ſpem veniæ*. *Tutus & intra ſpem veniæ cautus*, ſignifie à la lettre, *en me mettant à couvert, en me précautionnant, & en me renfermant dans les bornes du pardon*. Tout homme qui dit qu'il travaille *intra ſpem veniæ*; dit qu'il ne conçoit d'autre eſperance que celle du pardon. Car ce mot *intra* marque qu'on ſe renferme dans ces bornes, & qu'on ne paſſe pas plus avant. * Quand Florus a dit de l'action d'Horace, qui tua ſa ſoeur, *facinus intra gloriam fuit*. Il ne veut pas dire comme je l'avois cru, *qu'elle fut ſans gloire*, mais comme M. Bentlei l'a fort bien expliqué, qu'elle ne fut *que glorieuſe*, & qu'elle ne fut pas récompenſée comme la meritoit une action, dont le bien public avoit été l'ame & le motif. De cette maniere le paſſage d'Horace eſt très clair: *Par cette raiſon*, dit-il, *écrirai-je au haſard ſans garder aucune regle dans mes vers ou me perſuaderai-je que tout le monde verra mes négligences, & mes fautes en me mettant ſeulement dans les bornes du pardon ſans prétendre à rien davantage?* *

267 *Vitavi denique culpam, non laudem merui*[Ce paſſage eſt remarquable. Horace dit qu'un Poëte qui travaille bien ſes vers, & qui obſerve toutes les regles, évite le blâme, mais qu'il ne merite pas des louanges. En effet pour meriter des louanges il ne ſuffit pas de ne point faire de fautes, il faut aller plus loin. Si Horace revenoit au monde, que diroit-il de ces bonnes gens qui veulent qu'on eſtime certains vers qu'on fait aujourd'hui, lorſqu'ils ne fourmillent pas d'impertinences?

268 *Vos exemplaria Græca nocturnâ verſate manu*] Horace ne propoſe pas de lire ces excellens originaux, à ceux qui veulent ſe contenter de ne point faire de faute, mais à ceux qui viſent à la perfection, qui ne ſe trouve que parmi les Grecs. Auſſi Terentianus a dit avec beaucoup de politeſſe:

Maurus item quantos potui cognoſcere Grajos?
Quorum præcipuè ſtudiis pars muſica conſtat.

Moi qui ſuis Afriquain, combien ai-je pu connoître de Grecs, dans l'étude deſquels conſiſte particulierement l'art de la poëſie?

Ces originaux Grecs qu'Horace veut qu'on liſe, ſont Homere & Platon pour les caracteres & les paſſions, les tragiques & les comiques pour la diſpoſition des ſujets, pour la regularité de la compoſition, & pour l'eſprit; mais ſur tout les Poëtes de la vieille comédie, qui étoient plus exacts & plus remplis que ceux de la nouvelle. On fera plus de progrès dans Ariſtophane ſeul qu'on n'en auroit fait dans Ménandre, Apollodore & Diphilus.

270 *At noſtri Proavi Plautinos & numeros & laudavere ſales*] On diſpute ici beaucoup s'il faut lire *noſtri* ou *veſtri*. Les uns prétendent qu'Horace étant fils d'affranchi, & n'ayant par conſéquent point d'ancêtres, n'a pu dire *noſtri proavi*, nos aïeux, mais *veſtri proavi*, vos aïeux; & les autres ſoutiennent qu'Horace parlant en géneral des Romains, a pu dire,

Laudavêre sales: nimium patienter utrumque,
Ne dicam stultè, mirati: si modò ego & vos
Scimus inurbanum lepido seponere dicto,
Legitimumque sonum digitis callemus & aure.

Ignotum tragicæ genus invenisse Camœnæ
Dicitur, & plaustris vexisse poëmata Thespis,
Quæ canerent agerentque peruncti fæcibus ora.
Post hunc personæ pallæque repertor honestæ

Æschy-

re, *nos ancêtres.* Mais cette dispute est inutile, ni les uns ni les autres ne sont dans le fait; car ce n'est pas Horace qui parle, ce sont ou les Pisons, ou les Romains en géneral, qui sur ce qu'Horace leur a dit, *vos exemplaria Græca, &c. Pour vous, lisez nuit & jour les originaux Grecs*; lui répondent: D'où vient que vous nous renvoyez aux Grecs; sans aller si loin; nos ancêtres n'ont-ils pas loué & estimé les vers & les plaisanteries de Plaute? Cela donne à ce passage une tout autre beauté.

271 *Nimis patienter utrumque ne dicam stultè mirati*] C'est la réponse d'Horace à l'objection des Pisons: *Oui, vos ancêtres ont admiré les vers & les plaisanteries de Plaute, mais ils l'ont fait trop bonnement, pour ne pas dire sotement.* Il est certain que Plaute n'est point du tout exact dans ses vers, qu'il a apellés par cette raison *numeros innumeros*, des nombres sans nombre, dans son épitaphe qu'il fit lui-même. Il est certain encore qu'il a des plaisanteries fades, basses, & souvent outrées? mais il en a aussi de fines & de delicates. C'est pourquoi Ciceron le propose comme un modele à suivre pour la raillerie. Horace n'a nullement prétendu détruire ou combatre ce jugement de Ciceron, il a voulu seulement lui donner des bornes, & condamner l'aveuglement de ceux qui ne trouvoient rien de comparable à Plaute, & qui en admiroient tout également. Cette matiere a été fort bien traitée dans la Preface qui a été faite sur trois comédies de ce Poete. On ne peut rien y ajouter. Je la louerois davantage si je n'étois retenu par la Déesse, *cui vincla jugalia curæ*, qui preside aux noeuds de l'himen.

274 *Legitimumque sonum*] Il apelle un *son légitime*, une mesure, une harmonie réglée, qui suit les loix, * où les spondées & les ïambes ont la place qu'ils doivent avoir & où les cesures sont bien observées, * comme il a dit dans un autre endroit, *legitimum poëma.*

Digitis callemus & aure] Ceux qui avoient l'oreille fine & delicate, ne se contentoient pas de goûter l'harmonie des vers bien faits, ils batoient souvent la mesure avec le pouce, ou avec le pied, comme les maîtres. Terentianus.

Quam pollicis sonore vel plausu pedis
Discriminare, qui docent artem, solent.

Les maîtres de l'Art ont accoutumé de marquer cette cadence en frapant du pied, ou avec le pouce.

Cette maniere de batre la mesure avec le pied, est la plus ancienne, & on a longtems ignoré celle de la batre avec la main. Du tems de Juvénal elle n'étoit pas encore connue, car on la batoit avec des coquillages, comme cela paroît par cette remarque de son Commentateur sur ce vers, *audiat ille testarum crepitus. Testis enim anteà percutiebant, saltantibus pantomimis, quia tunc non erat ut mesochori percuterent manibus. Car on batoit la mesure avec des coquillages* (c'étoit comme nos castagnetes) *quand les pantomimes dansoient: car les maîtres du Choeur ne la batoient pas encore avec les mains.* Il dit avec les mains, parceque de son tems on batoit de la main droite dans la main gauche.

275 *Ignotum tragicæ genus invenisse Camœnæ dicitur*] Après avoir traité de tout ce qui concerne la tragédie, de la disposition de ses sujets, de ses caracteres, de son stile, & de ses vers, l'ordre naturel veut qu'il parle de la comédie; mais comme ses commencemens ont été fort obscurs, & qu'elle a été cultivée beaucoup plus tard que la tragédie, Horace remonte jusqu'à la source de ces deux poëmes, qui furent longtems compris sous le nom géneral de tragédie. Avant Thespis il y avoit eu plusieurs Poetes tragiques & comiques; mais comme ils n'avoient rien changé à la premiere ébauche de ce spectacle, & que Thespis fut le premier qui y fit quelque changement, on le compte ordinairement pour l'inventeur de ce poëme. Aristote nous fait assez entendre qu'avant Thespis la tragédie n'étoit qu'un tissu de contes bouffons faits en stile comique, & mêlés parmi les chants du Choeur qui entonnoit les louanges de Bacchus. Ce Poëte se conforma aparemment lui-même à cette coutume, & enfin il imagina les changemens que nous allons expliquer, & qui ont été les premiers dégrés, par lesquels la tragédie a monté à la perfection où Sophocle & Euripide l'ont élevée. Aussi Platon écrit dans

vers (*a*) & les railleries de Plaute? Oui ils les ont admiré avec trop de bonté, pour ne pas dire avec trop de sotise, s'il est vrai que vous & moi sachions distinguer le delicat d'avec le grossier, & que nous ayons l'oreille assez fine pour bien juger du son & de la juste cadence des vers.

(*b*) On dit que Thespis fut le premier qui inventa une espece de tragédie auparavant inconnue aux Grecs, & qu'il promena par les bourgs de l'Attique ses Acteurs barbouillés de lie, qui chantoient & jouoient sur un tombereau. Eschyle donna ensuite un masque plus honnête à ses acteurs, les habilla de robes

(*a*) Vers & railleries de Plaute. (*b*) Changemens que Thespis & Æschyle firent à la premiere ébauche de la tragédie.

dans son *Minos: La tragédie est fort ancienne en ce pays, elle n'a pas commencé par Thespis & par Phrynichus; mais si vous y prenez bien garde, ce poëme a été inventé longtems auparavant en cette ville* Si Heinsius avoit examiné ce passage de plus près, je m'assure qu'il auroit moderé l'horrible demangeaison qu'il a eue de tout changer.

276 *Et plaustris vexisse poëmata Thespis quæ canerent, agerentque peruncti fæcibus ora*] Ce passage a été toujours mal expliqué, & de fort savans hommes s'y sont trompés: car ils ont cru qu Horace ne marque ici que deux changemens que Thespis eût faits à l'ancienne tragédie. Le premier, de promener ses acteurs dans une charrete, au lieu qu'auparavant ils chantoient partout où ils se trouvoient: & l'autre, de les avoir barbouillés de lie, au lieu qu'auparavant ils jouoient sans avoir rien sur le visage. Mais s'il n'y avoit eu que cela, je ne vois pas que ce spectacle eût dû paroître si nouveau. On a oublié le principal. C'est que Thespis jetta dans le Choeur un personnage qui, pour le delasser & pour lui donner le tems de reprendre haleine, récitoit une avanture de quelque personnage illustre; & c'est ce récit qui donna lieu ensuite aux sujets des tragédies. Voilà pourquoi Horace dit, *quæ canerent agerentque*, qu'ils chantoient, & qu ils jouoient; *qu'ils chantoient*, c'est pour le Choeur; *qu'ils jouoient*, c'est pour l'acteur. Il ne faut donc pas s'étonner si ce spectacle plut merveilleusement à un peuple qui jusqu'alors n'avoit eu que le Choeur pour tout divertissement. On peut voir les Remarques sur le IV. chap. de la Poetique d'Aristote. Ces comédiens qu'on promenoit sur des charretes, & dont les pieces étoient remplies de railleries & d'injures, donnerent lieu au proverbe, ἐξ ἁμάξης λέγειν, & ἐξαμάξειν, parler de dessus la charrete, pour dire, *injurier, railler, &c.* * Mais M. Bentlei trouve ici une grande difficulté. Il trouve que ce seroit une faute horrible à Horace de dire que Thespis promena ses pieces dans une charrete, & qu'il a dû dire qu'il promena dans une charrete ses acteurs, qui barbouillés de lie, chantoient & jouoient. C'est pourquoi il a lu:

Dicitur & plaustris vexisse poëmata Thespis
Qui canerent agerentque &c.

Mais pourquoi Horace n'a-t-il pas pu dire, que *Thespis promena dans une charrete ses pieces, que ses acteurs barbouillés de lie chantoient & jouoient?* J'avoue que je n'en vois pas la raison, car les raisons qu'allegue ce savant homme, que les acteurs ne récitoient pas en lisant dans un livre, que même Thespis n'avoit rien écrit, & que par conséquent il ne pouvoit pas promener ses pieces dans une charrete, sont très frivoles. Je ne doute nullement qu'Horace n ait écrit *vexisse poëmata, quæ*. Cela est plus plaisant & plus poetique. *

278 *Post hunc personæ pallæque repertor honestæ Æschylus*] Il n'est pas si aisé d'inventer que d'ajouter aux inventions des autres. Les changemens que Thespis avoit déja faits à la tragédie, donnerent lieu à Eschyle d'en faire de nouveaux & de plus considerables. Il donna un masque à ses acteurs: car *persona* est ici *un masque*, & non pas *un personnage*; les habilla de robes trainantes, leur chaussa le brodequin; au lieu de charrete, il fit bâtir un théâtre médiocrement exhaussé, & changea entierement le stile qui devint grave & serieux, au lieu qu'il étoit auparavant fort burlesque, λέξις γελοῖα. Mais je m'étonne qu'Horace ne dise rien des changemens plus importans qu'Aristote attribue à Eschyle: car il dit dans sa Poetique, qu'il ajouta un acteur à celui de Thespis, qu'il diminua les chants du Choeur, & qu'il inventa un premier rôle, πρωταγωνιστὴν λόγον. Cela meritoit d'être remarqué. Car c'est une chose assez singuliere qu'Aristote, en parlant des changemens arrivés à la tragédie, & nommément de ceux qu'Eschyle y avoit faits, ne parle point de ceux qu'Horace releve, & qu'Horace en traitant le même sujet ne parle point de ceux qu'Aristote a remarqués. Mais le Poëte est moins excusable que le Philosophe.

 Celui-

Æschylus, & modicis instravit pulpita tignis,
Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno.
Successit vetus his comœdia, non sine multâ
Laude : sed in vitium libertas excidit, & vim
Dignam lege regi. Lex est accepta, chorusque
Turpiter obticuit, sublato jure nocendi.
Nil intentatum nostri liquere Poëtæ :

Nec

Celui-ci a marqué les plus importans, & il a pu oublier les moins considerables. Au lieu que le Poete en raportant les moins considerables ne devoit pas oublier les plus importans.

Pallæque] C'est ce que Laërce apelle στολὴν, une robe trainante.

279 *Instravit pulpita tignis*] *Pulpitum*, le théâtre, le lieu où jouent les acteurs ; ce que les Grecs apelloient *logeion*.

281 *Successit vetus his comœdia*] Je suis très fâché d'avoir à m'oposer si souvent aux entreprises d'Heinsius ; mais elles sont si injustes, & d'ailleurs faites avec tant de confiance, que ce seroit en quelque maniere trahir le public que de n'en pas avertir. Il prétend que ces quatre vers doivent être transportés après le vers 250. où il est parlé des Satyres, ausquels il prétend que la vieille comédie ait succédé. Mais ce sentiment est si peu soutenable, que si l'on trouvoit ces vers disposés comme il veut les mettre, il est constant que malgré tout le desordre où Horace a laissé ce petit traité, il faudroit nécessairement les raporter où ils sont, car c'est leur place naturelle & veritable. Quand Horace dit que la vieille comédie succéda aux pieces de Thespis & d'Eschyle, il ne prétend ni nous dire qu'après eux il n'y eut plus de Poete tragique, ni nous faire entendre que la vieille comédie dût sa naissance à la tragédie, cela est frivole & vain ; mais son dessein est de nous aprendre que la comédie ne commença à être cultivée qu'après que la tragédie eut reçu sa perfection. Et c'est-là le sentiment d'Aristote, qui après nous avoir dit que la tragédie naquit des himnes qu'on chantoit à Bacchus ; & la comédie, des chansons obscenes qu'on chantoit en l'honneur de ce même Dieu, passe à la tragédie, dont il explique les changemens que lui aporterent Thespis, Eschyle & Sophocle ; & revient ensuite à la comédie. Voici ses propres termes : *Les changemens, qui sont arrivés à la tragédie, ont été sensibles, & on en a connu les Auteurs. Mais la comédie a été inconnue, parcequ'elle ne fut pas cultivée dès le commencement, comme la tragédie. Car le Magistrat ne commença que fort tard à donner des Choeurs comiques ; ceux qui jouoient alors étoient des acteurs libres & volontaires qui jouoient pour eux, & sans ordre. Mais depuis que la comédie eut commencé à prendre quelque forme, on sait les Poëtes qui y ont travaillé, &c.* Ces paroles meritoient d'être considerées ; & si Heinsius y avoit daigné faire quelque attention, il auroit entendu le passage d'Horace, & n'y auroit rien changé. Selon la doctrine d'Aristote, qu'Horace a suivi, la tragédie & la comédie ne furent d'abord qu'une même chose : mais après que le grave & le serieux furent séparés du burlesque, on s'attacha au premier, & on négligea l'autre. La comédie demeura dans son premier chaos, ou ne reçut que des changemens fort médiocres, pendant que la tragédie fit de très grands progrès. Enfin la tragédie ayant reçu sa perfection, après bien des changemens, se reposa, pour me servir du terme d'Aristote, ἐπαύσατο ἐπεὶ ἔσχε τὴν ἑαυτῆς φύσιν. *Elle se reposa quand elle eut tout ce qui étoit de sa nature.* Et alors on pensa serieusement à cultiver aussi la comédie. Du tems d'Eschyle même, les Poëtes Chionidès, Magnès & Phormys y travaillerent avec succès. Voilà pourquoi Aristote dit que depuis qu'elle eut reçu quelque forme, on sait les Poetes qui y ont travaillé : mais incontinent après la mort d'Eschyle, elle reçut son entiere perfection par Cratinus, Platon, Epicharme, Cratès, Eupolis, Aristophane, qui vécurent tous en même tems. Horace a donc eu raison de dire, *successit vetus his comœdia*, la vieille comédie a succedé à Thespis & à Eschyle. Et cette verité est si constante, que Marc-Antonin même l'a reconnue, & qu'il a dit dans le paragraphe V. de l'onzieme Livre : μετὰ δὲ τὴν τραγῳδίαν ἡ ἀρχαία κωμῳδία παρήχθη, *après la tragédie, parut la vieille comédie.* Marc-Antonin vouloit-il parler de la tragédie satyrique ? Il y auroit du ridicule à le prétendre : car il est si peu vrai que la comédie soit née de ce poeme satyrique, dont Horace parle, qu'elle l'a même precédé, comme il seroit aisé d'en donner des preuves. Mais c'est assez parlé contre Heinsius, dont j'estime & admire autant la profonde érudition, que je condamne le mauvais usage qu'il en a fait en quelques rencontres. Quand M. Despréaux a dit dans son Art Poetique :

Des

robes trainantes; au lieu de charrete, il leur fit bâtir un théâtre médiocrement exhaussé, releva leur stile, & leur chaussa le Cothurne. (*a*) A cette tragédie de Thespis & d'Eschyle, succéda la vieille comédie avec beaucoup de succès; mais la liberté, que se donnoient ses Poëtes, dégénera bientôt en une licence outrée, & qui merita d'être refrénée par les loix. On fit sur cela des ordonnances, & le Choeur se tut honteusement, après qu'on lui eût ôté les moyens de médire avec impunité. (*b*) Et c'est ce qui produisit la nouvelle comédie. Nos Poëtes ont réussi assez heureusement à toutes ces sortes de pieces: mais jamais

(*a*) Origine de la vieille comédie.

(*b*) Origine de la nouvelle.

Des succès fortunés du spectacle tragique
Dans Athenes naquit la comédie antique.

il n'a pas voulu faire entendre que la comédie dût sa naissance à la tragédie florissante. Mais il a voulu dire comme Horace, que la tragédie ayant reçu toute la perfection dont elle étoit capable, on cultiva la comédie, qui par-là dut les soins qu'on eut d'elle, à l'état où l'on avoit mis la tragédie auparavant.

282 *Sed in vitium libertas excidit*] La vieille comédie fut de deux sortes; dans celle qu'on apelle proprement la vieille comédie, il n'y avoit rien de feint dans les sujets; les Poetes reprenoient publiquement les vices, & ils n'épargnoient ni les principaux citoyens, ni les Magistrats, dont ils mettoient sur le théâtre les noms & les visages. Mais Lysandre s'étant rendu maître d'Athenes, & en ayant changé le gouvernement, qu'il mit entre les mains de trente des principaux, & qui devint aristocratique de démocratique qu'il étoit, cette trop grande liberté déplut, & on defendit de nommer ceux dont on representoit les actions; & ce fut un certain Lamachus qui en fit le décret. Les Poëtes mirent donc des noms suposés; mais ils peignirent si bien les caracteres, & les designerent si bien, qu'on ne pouvoit les méconnoître, & c'est ce qu'on apella la moyenne comédie. Il y en a de ces deux sortes dans Aristophane. Cette moyenne comédie dura jusques au tems d'Alexandre le Grand, qui ayant achevé de s'assurer l'empire de la Grece par la defaite des Thébains, fut cause qu'on refréna cette licence des Poëtes, qui s'augmentoit de jour en jour. Et c'est ce qui donna la naissance à la nouvelle comédie, qui ne fut plus qu'une imitation de la vie commune, & qui ne porta sur le théâtre que des avantures feintes & des noms suposés. La vieille & la moyenne comédie ont régné avant Alexandre; mais depuis Alexandre on n'a plus parlé que de la nouvelle. Horace parle ici de ce dernier changement.

Et vim] *Vis*, la force, est ici pour *acrimonie*, *médisance*. Et cela merite d'être remarqué.

283 *Chorusque turpiter obticuit sublato jure nocendi*] Puisqu'Horace dit que le Choeur se tut, c'est une marque certaine qu'il ne parle pas du décret de Lamachus, & de la reforme qu'on aporta à la vieille comédie: car il y eut un Choeur à la moyenne. Il parle donc de la loi qui fut portée contre les Poëtes de cette derniere. Car après cela les Poetes n'ayant plus la liberté de reprendre les vices de leurs citoyens, & de mettre sur le théâtre leurs avantures veritables sans les déguiser, ils suprimerent le Choeur dont ils se servoient particulierement à cet usage, comme cela paroît par les comédies d'Aristophane. Ils employoient particulierement à cet effet ce qu'ils apelloient la *parabase*, cette partie du Choeur où le Poete faisoit une digression pour parler de ses affaires, ou pour traiter des choses qui regardoient le gouvernement. La loi ayant donc suprimé cette liberté, il n'y eut plus de Choeur dans la nouvelle comédie. Voilà pourquoi il n'y en eut point dans les pieces de Ménandre, comme il n'y en a ni dans celles de Terence, ni dans celles de Plaute, car ce sont des pieces de la nouvelle comédie, des pieces purement morales, où tout est feint, les sujets & les noms. Les flutes remplissoient les intermedes.

284 *Turpiter obticuit*] Il se tut ignominieusement, car il se tut pour éviter la peine portée par la loi qui le condamna à se taire. D'où vient donc qu'on a voulu raporter ce *turpiter* à *nocendi?* Est-ce parcequ'il y a de la honte à continuer ses excès, & qu'il n'y en a point à obéïr à la loi qui les condamne? Cela est vrai. Mais encore un coup, le Choeur se tut ignominieusement, parceque la loi réprima sa licence, & que ce fut, à proprement parler, la loi qui le bannit; ce qu'Horace regarde comme une espece de flétrissure.

285 *Nil intentatum nostri liquere Poëtæ*] On ne peut rien voir de mieux suivi. Horace, après avoir parlé des changemens qui étoient arrivés à la comédie Greque, & qui en avoient fait trois especes differentes, ajoute que les Poetes Latins essayerent de réussir à toutes trois, c'est-à-dire qu'ils ne se contenterent pas d'imiter la nouvelle comédie, mais qu'ils

Nec minimum meruêre decus, vestigia Græca
Ausi deserere, & celebrare domestica facta:
Vel qui prætextas, vel qui docuêre togatas.
Nec virtute foret clarisve potentius armis.
Quàm linguâ, Latium: si non offenderet unum-
-quemque Poëtarum limæ labor & mora. Vos, ô
Pompilius sanguis, carmen reprehendite quod non
Multa dies & multa litura coërcuit, atque
Præfectum decies non castigavit ad unguem.

In-

qu'ils tâcherent d'atraper tout le fiel de l'ancienne, & les plaisanteries de la moyenne. Il y eut des Poëtes qui firent des comédies comme celles d'Aristophane, avec des Choeurs, comme il y en avoit dans les Atellanes.

286 *Vestigia Græca ausi deserere & celebrare domestica facta*] Les Poëtes Latins, après avoir traduit assez longtems les pieces des Grecs, & avoir fait des comédies qu'ils apelloient *palliatas*, parceque le sujet étoit Grec, oserent bien marcher seuls, & faire des pieces sur des sujets Romains, qu'Horace apelle par cette raison *domestica facta*, *des avantures domestiques*.

288 *Vel qui prætextas, vel qui docuere togatas*] C'est un des plus difficiles passages d'Horace, & peut-être celui qu'il est le plus mal aisé d'éclaircir à cause du peu de lumiere que nous donnent les Auteurs Latins sur tout ce qui regarde leurs pieces de théâtre. Toute la difficulté consiste à savoir si Horace dans ce vers embrasse la tragédie & la comédie, & s'il apelle la tragédie *prætextam*, & la comédie *togatam*, comme de fort savans hommes l'ont cru, ou s'il ne parle que de la comédie, dont il designe les deux principales especes. La premiere opinion sauveroit bien des embaras. Mais il ne faut pas chercher ce qui accommode; il faut s'accommoder à ce qui est. Après avoir donc bien examiné cette matiere, je trouve la derniere opinion la seule veritable, & je me fonde sur un passage de Festus, qui écrit: *Togatarum duplex est genus: prætextarum hominum fastigi, quæ sic appellantur quod togis prætextis rempublicam administrarent; tabernariarum, quia hominibus excellentibus etiam humiles permixti.* On voit par-là que *togatæ* est le genre, qui embrasse les differentes especes de comédies Romaines, & que *prætextæ* sont une des especes comprises sous le genre. Elles sont donc *togatæ*, & par conséquent ce sont des comédies & non pas des tragédies, puisque les tragédies n'ont jamais été apellées *togatæ*. Cela me paroît très évident. Comme on apelloit *palliatæ*, les comédies tirées du Grec, dont le sujet étoit Grec, on apelle par oposition *togatæ* les comédies Romaines, dont le sujet étoit Romain. Et on donna à ces pieces Romaines le nom géneral de *togatæ*, parceque la *toge* étoit l'habit des Romains, comme le *pallium* étoit l'habit des Grecs. Mais quoique *togatæ* fût le nom géneral, cela n'empécha pas que l'on ne séparat les especes, dont on faisoit deux genres séparés, qui se subdivisoient encore en d'autres especes. Et l'on donna le nom à chaque espece selon son sujet & ses personnages. Les comédies dont le sujet étoit grave, & dont les acteurs representoient les premiers personnages de l'Etat, les principaux Magistrats, étoient apellés *prætextæ*, parceque ces personnages portoient la *prætexta*, c'est-à dire la robe bordée de pourpre. C'étoient des comédies serieuses qui aprochoient du caractere de la tragédie. Celles qui étoient moins graves, & qui ne representoient que les avantures de citoyens moins considerables, eurent le nom de *togatæ*. Melissus inventa une troisieme espece de pieces *togatæ*, qu'il apella *trabeatas*, à mon avis, parcequ'il y representoit les avantures des gens de guerre, & des Chevaliers, dont l'habit étoit apellé *trabea*. Les comédies qui étoient au dessous de celles là, & qui n'imitoient que la vie commune de la simple bourgeoisie, furent toutes comprises sous le nom de *tabernariæ*. Il ne nous reste aucune de ces pieces, ni *prætextæ*, ni *togatæ*. Comme leurs sujets & leurs constitutions étoient differens, & qu'ils demandoient differens génies, il y eut des Poëtes qui s'attacherent particulierement à l'une ou à l'autre de ces deux especes. Par exemple Afranius, Titinius & Quinctius Atta firent des pieces purement *togatas*, de veritables comédies. Aussi furent ils apellés Poetes comiques, c'est pourquoi Horace dit dans la I. Epitre du Livre II.

Dicitur Afrani toga convenisse Menandro.

Et

jamais ils n'ont merité plus de louanges que lorſque ceſſant de marcher ſur les traces des Grecs, ils ont eu le courage d'étaler ſur le théâtre des avantures Romaines, ſoit *(a)* dans les pieces qui repreſentent les actions des premiers perſonnages de Rome ; ou *(b)* dans celles qui expriment les moeurs & la vie des autres citoyens. Et il eſt même certain que les Romains ſeroient auſſi celebres par leurs écrits que par leurs grands exploits & par leur courage, ſi ce n'étoit pour nos Poëtes une peine inſuportable que de limer leurs ouvrages, & de les garder longtems. Pour vous, Piſons, qui deſcendez de l'ancien Numa, ne manquez jamais de condamner un poëme *(c)* que l'on n'a pas eu longtems dans ſon cabinet, où l'on n'a guere fait de ratures, & que l'on n'a pas corrigé & changé dix fois pour le porter à ſa perfection. Sur

(a) *Prætextæ.* (b) *Togatæ.* (c) Quel jugement on doit faire des ouvrages qui n'ont pas été ſouvent corrigé.

Et dans la ſuite il met Atta parmi les Poëtes comiques. Pacuve & Accius firent des pieces *prætextas*, des comédies plus ſerieuſes. On dira ſur cela que ces deux derniers Pacuve & Accius ont été apellés Poëtes tragiques, *tragœdiæ ſcriptores Accius atque Pacuvius clariſſimi* ; & que par conſéquent les pieces *prætextæ* étoient des tragédies. Mais on ſe tromperoit infiniment ſi on raiſonnoit de cette maniere : ce ne ſont pas les pieces *prætextæ*, qui ont donné à ces Poëtes le grand nom de Poetes tragiques, ce ſont les vraies tragédies qu'ils avoient faites ſur des ſujets heroïques. Pacuve avoit fait *Anchiſe*, *Antiope*, *le jugement des armes*, *Atalante*, *Hermione*, *Médée*, & d'autres encore ; & Accius avoit fait entr'autres, *Achille*, *Egiſthe*, *Alceſte*, *Alcméon*, *Hécube*, *Meléagre*, *Ménalippe*, *Néoptoleme*. Voilà par où ils étoient Poëtes tragiques. Les pieces *prætextæ* de Pacuve étoient *Paulus*, *Tunicularia* ; & celles d'Accius étoient *Brutus* & *Decius*. Par les noms de ces pieces on voit bien que c'étoient des pieces ſerieuſes qui aprochoient un peu du caractere de la tragédie ; mais c'étoient pourtant de veritables comédies. Comme nous ignorons leur conſtitution, il eſt impoſſible de marquer en quoi conſiſtoit ce caractere de comédie. Tout ce qu'on peut inferer, c'eſt qu'on y traitoit des faits veritables où entroient également, & ce qui étoit ſerieux, & ce qui ne l'étoit point. Dans une Lettre de Pollion à Ciceron, Livre X. nous aprenons que Balbus Queſteur, homme très inſolent, avoit donné à Cadix une piece *prætexta*, ſur le voyage qu'il avoit fait vers Lentulus, pour le ſolliciter d'embraſſer le parti de Ceſar: & qu'en la voyant jouer, il avoit pleuré, touché du ſouvenir de ſes grandes actions : *Ludis prætextam de ſuo itinere ad L. Lentulum Proconſulem ſollicitandum poſuit, & quidem cum ageretur flevit memoriâ rerum geſtarum commotus.* Cela ſert à nous donner quelque idée de la nature & de la conſtitution de ces pieces ; & à nous faire conjecturer pourquoi elles étoient plutôt des comédies que des tragédies. Elles n'avoient ni la grandeur ni la majeſté de ces dernieres. Nous avons encore une piece Romaine, qu'on attribue à Séneque. C'eſt la ſeule piece ſur un ſujet Romain qui ſoit parvenue juſqu'à nous. J'ai cru autrefois que c'étoit une piece *prætexta*. Mais j'ai vu que je me trompois. Elle eſt dans le caractere tragique, c'eſt une très méchante piece, mais pourtant tragedie.

Docuere] Ce mot eſt remarquable, *enſeignerent*. Le terme, *enſeigner*, étoit affecté aux Poetes qui travailloient pour le théâtre, & qui étoient apellés Docteurs, Διδάσκαλοι, ce qui marquoit viſiblement que leur but n'étoit pas tant de divertir que d'inſtruire.

290 *Quam linguâ*] *Par ſa langue*, c'eſt-à-dire *par ſes écrits.* Il parle particulierement des pieces de théâtre ; & il avoue que la précipitation des Poëtes, & le peu de ſoin qu'ils avoient de corriger leurs ouvrages, étoient cauſe qu'ils n'avoient pas atteint la perfection. Et c'eſt à quoi ſe raporte ce jugement de Quintilien : *In comœdiâ maximè claudicamus. Nous ſommes foibles pour la comédie.*

291 *Limæ labor & mora*] *La peine de corriger*, c'eſt *limæ labor*, qui répond à *multa litura* du ſecond vers après celui-ci : & la patience de garder longtems un ouvrage ſans le donner au public, c'eſt *mora*, qui répond à *multa dies.*

292 *Pompilius ſanguis*] Il a été dit au commencement que ces Piſons deſcendoient de Numa Pompilius.

Carmen reprehendite quod non multa dies & multa litura] Ce précepte eſt bien formel. On peut voir la Remarque ſur le vers 167. de la premiere Epitre du Livre II. Horace fait ici le procès à une infinité d'ouvrages. Car tout ce qui n'a pas été bien corrigé n'eſt jamais parfait. Auſſi Horace corrigeoit-il continuellement ſes vers, *ſcriptorum, quæque retexens.* Satyre III. Livre II.

294 *Præſectum decies non caſtigavit ad unguem*] C'eſt une métaphore priſe de ceux qui travaillent en mar-

Ingenium miserâ quia fortunatius arte
Credit, & excludit sanos Helicone Poëtas
Democritus, bona pars non ungues ponere curat,
Non barbam: secreta petit loca, balnea vitat.
Nanciscetur enim pretium nomenque Poëtæ,
Si tribus Anticyris caput insanabile nunquam
Tonsori Licino commiserit. O ego lævus,
Qui purgor bilem sub verni temporis horam!
Non alius faceret meliora poëmata: verùm,
Nil tanti est. Ergo fungar vice cotis, acutum
Reddere quæ ferrum valet, exsors ipsa secandi;
Munus & officium, nil scribens ipse, docebo:
Unde parentur opes: quid alat, formetque Poëtam:
Quid deceat, quid non: quo virtus, quo ferat error.
Scribendi rectè, sapere est & principium & fons.
Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ:

Verba.

marbre, en bois, &c. qui passent l'ongle sur leur ouvrage pour voir s'il est bien uni. Les Grecs apellent cela ἐξονυχίζειν; & il y a sur cela un beau mot de Polyclete, Χαλεπώτατον ἐστὶ τὸ ἔργον ὅταν ἐν ὄνυχι ὁ πηλὸς γένηται. *Le plus difficile de l'ouvrage, c'est quand il ne faut plus qu'y passer l'ongle.* Les Grecs disoient en proverbe ἐξ ὄνυχος pour dire qu'une chose étoit parfaite, *qu'elle sortoit de l'ongle*, que l'ongle y avoit passé.

295 *Ingenium miserâ quia fortunatius arte*] Democrite soutenoit que l'art étoit inutile pour la poësie, qui devoit venir de l'enthousiasme & de la fureur. Ciceron dans le I. Liv. de la Divination: *Negat enim sine furore Democritus quemquam Poëtam magnum esse posse. Démocrite nie qu'on puisse être bon Poëte sans la fureur.* C'est le sentiment de Socrate dans l'Ion. Les sots, qui prennent tout de travers en prenant tout au pied de la lettre, croyent sur cette autorité qu'il n'y a qu'à renoncer à l'étude & au travail, & à tâcher seulement de bien imiter l'exterieur des Poëtes, & leurs manieres extraordinaires. C'est ce qu'on faisoit du tems d'Horace; une infinité de gens affectoient l'air de Poëte par la mal propreté & par la retraite. On faisoit alors pour la poësie ce que beaucoup de gens font aujourd'hui pour la dévotion.

Miserâ arte] Horace apelle l'art miserable dans le sens de Démocrite; car pour lui il pense bien autrement, comme on verra sur le vers 409.

299 *Nanciscetur enim pretium nomenque Poëtæ*] Horace dit cela avec indignation, sur ce que les méchans Poëtes attrapoient la réputation & les récompenses qui n'étoient dues qu'aux grands Poetes.

300 *Si tribus Anticyris*] Strabon ne fait mention que de deux Anticyres où il croissoit de l'hellébore. Horace en met trois, pour donner une plus grande idée de la folie dont il parle, qui ne pouroit être guerie par tout l'hellébore de trois Anticyres, s'il y en avoit autant.

301 *Tonsori Licino*] Ce Licinus étoit un fameux barbier qu'Auguste éleva à la dignité de Sénateur, pour le récompenser de la haine qu'il avoit témoignée pour Pompée. C'est de lui qu'on fit cette épitaphe:

Marmoreo tumulo Licinus jacet, at Cato nullo,
Pompeius parvo. Quis putet esse Deos?

Licinus a un superbe tombeau de marbre. Caton n'en a point, Pompée n'en a qu'un fort petit. Qui poura croire après cela qu'il y ait des Dieux.

O ego lævus qui purgor bilem verni sub temporis horam] Horace dit que puisque la folie suffit pour être Poëte, il est bien sot de se faire purger la bile au commencement de tous les printems: car en conservant cette bile il pouroit en faire à la fin un amas qui lui donneroit ce dégré de folie nécessaire pour être bon Poëte. *Purgor bilem* est la veritable leçon. C'est un Atticisme. On a eu tort de vouloir lire *purgo bilem.*

303 *Non*

(a) Sur ce que Démocrite a cru que le naturel est plus heureux & plus néceſſaire que l'art, pour la poëſie, & qu'il a jugé à propos de defendre l'Helicon aux Sages, la plupart des Poëtes ne ſe font plus les ongles ni la barbe; ils cherchent les lieux ſolitaires, & ne vont plus aux bains, car ils ſont bien aſſurés qu'ils atraperont le nom & les recompenſes dûes aux grands Poëtes, s'ils ne mettent jamais entre les mains du barbier Licinus, leur tête, qui ne pouroit être guerie par tout l'hellebore de trois Anticyres, s'il y en avoit autant. O que je ſuis un pauvre homme, de me purger la bile à tous les commencemens de printems! perſonne ne feroit de meilleurs vers que moi. Mais ce n'eſt pas la peine. Je me contenterai donc de reſſembler à la pierre à éguiſer, qui étant d'elle-même incapable de couper, met le fer en état de le faire. J'enſeignerai aux autres ce qu'ils doivent ſuivre pour réuſſir. Je leur montrerai en quoi conſiſtent les richeſſes de la poëſie; ce qui forme & nourit les Poëtes; ce qui ſied ou ne ſied pas; en un mot toutes les vertus de cet art, & ſes vices.

(b) La premiere choſe & la plus néceſſaire pour bien écrire, c'eſt le bon ſens. Voilà la ſource de tout le reſte. *(c)* Vous pourez puiſer ce bon ſens dans

(a) Sentiment de Démocrite, condamné.

(b) Bon ſens, ſource de tout bon ouvrage.

(c) Eloge de la philoſophie de Socrate.

303 *Non alius faceret meliora poëmata*] Car perſonne n'étoit plus bilieux que lui.

Verum nil tanti eſt] Mais ce n'eſt pas la peine, je n'eſtime pas aſſez la poeſie pour l'acheter à ce prix. Horace ſe moque de ces ſots Poëtes.

304 *Ergo fungar vice cotis, acutum reddere quæ ferrum valet*] Plutarque raporte ce mot d'Iſocrate, qui étant interrogé comment il ſe pouvoit faire que ſans éloquence il rendit les autres éloquens, répondit: *ϗ αἱ ἀκόναι αὐταὶ μὲν τεμεῖν ὀ δύνανται, τὸν ἢ σίδηρον τμητικὸν ποιῶσι. Les pierres à éguiſer ne coupent pas elles-mêmes, mais elles rendent le fer capable de couper.* Horace dit ici formellement qu'il n'écrivoit rien, c'eſt-à dire qu'il ne faiſoit ni poeme dramatique, ni poeme épique; il ne ſe regarde donc pas comme Poete; & c'eſt ce qui prouve ce qui a été remarqué ſur l'onzieme vers.

306 *Nil ſcribens ipſe*] Horace apelle ne rien écrire, parcequ'il ne fait ni poëme épique, ni poëme dramatique.

307 *Opes*] Les richeſſes de la poëſie.

Quid alat formetque Poëtam] *Ce qui forme & nourit le Poëte.* Horace joint ici le naturel avec l'art: car *forme* préſupoſe le premier, & *nourit* préſupoſe l'autre.

309 *Scribendi ſapere eſt & principium & fons*] C'eſt le principe qu'il opoſe à celui de ces ſots Poëtes; car c'eſt comme s'il leur diſoit: Vous croyez que pour être Poete il ne faut que de la folie, & moi je vous dis qu'il faut du bon ſens; & que ſans le bon ſens on n'écrira jamais rien qui ſoit ſuportable.

310 *Rem tibi Socraticæ poterunt oſtendere chartæ*] Il ne ſuffit pas de dire aux gens, il faut du bon ſens pour bien écrire; il faut encore leur enſeigner où ils peuvent puiſer ce bon ſens. Et c'eſt ce qu'Horace fait ici en leur indiquant la ſource même du bon ſens & de la raiſon, c'eſt-à-dire la philoſophie de Socrate, la philoſophie Académique, qui ſeule éclaire l'eſprit, & le rend capable de connoître la verité; & qui traite mieux de la morale que toutes les autres. Dans le V. Livre *de finibus*, Piſon fait ce bel éloge de l'ancienne philoſophie Académique, qui comprenoit alors les Peripatéticiens, comme Ariſtote: *Ad eos igitur converte te, quæſo, ex eorum enim ſcriptis & inſtitutis cùm omnis doctrina liberalis, omnis hiſtoria, omnis ſermo elegans ſumi poteſt, tum varietas eſt tanta artium, ut nemo ſine eo inſtrumento ad ullam rem illuſtriorem ſatis ornatus poſſit accedere. Ab his Oratores, ab his Imperatores, ac rerumpublicarum principes extiterunt: ut ad minora veniam, Mathematici, Poëtæ, Muſici, Medici denique ex hac, tanquam ex omnium artium officinâ, profecti ſunt. Donnez-vous donc à eux, je vous prie; car dans leurs principes & dans leurs écrits on peut puiſer toute la belle doctrine, toute l'hiſtoire, toute la politeſſe du langage. Il y a de plus une ſi grande variété d'arts, que ſans ce ſecours il eſt bien difficile de réuſſir parfaitement à quelque choſe de conſiderable. Ce ſont eux qui ont formé des Orateurs, des Géneraux, & des premiers perſonnages des Républiques: & pour venir à des choſes moins importantes,*

Verbaque provisam rem non invita sequentur.
Qui didicit, patriæ quid debeat, & quid amicis :
Quo sit amore parens, quo frater amandus & hospes :
Quod sit conscripti, quod judicis officium : quæ
Partes in bellum missi ducis : ille professò
Reddere personæ scit convenientia cuique.
Respicere exemplar vitæ morumque jubebo
Doctum imitatorem, & veras hinc ducere voces.
Interdum speciosa locis morataque rectè

Fabu-

tantes, de leur école, comme d'une boutique de tous les arts, sont sortis des Mathématiciens, des Poëtes, des Musiciens, & des Médecins. Mais Horace se renferme particulierement dans la morale, qui a été mieux traitée par Socrate que par aucun autre Philosophe, & qui est la plus nécessaire à un Poete pour former ses caracteres.

Socraticæ chartæ] Il dit ici *Socraticæ chartæ, les papiers de Socrate,* comme il a dit dans l'Ode XXI. du Livre III. *Socratici sermones, les discours, les traités de Socrate,* en parlant de Messala Corvinus :

Non ille, quamquam Socraticis madet sermonibus.

On peut voir là les Remarques.

311 *Verbaque provisam rem non invita sequuntur*] Quand les choses qu'on veut exprimer sont bien conçues, on trouve aisément des expressions ; *ipsæ res verba rapiunt,* comme dit Ciceron dans le troisieme Livre *de Fin. Les choses ravissent & entrainent elles mêmes les mots.*

312 *Qui didicit patriæ quid debeat & quid amicis*] La morale traite de tous les devoirs qui peuvent lier les hommes ; si l'on ne connoît le fort & le foible de tous ces devoirs il est impossible de former des caracteres justes & vraisemblables. Il n'y a donc rien de plus nécessaire à un Poete que l'étude de cette morale, qui seule peut le mettre en état de réussir. Mais cette science est d'une plus grande étendue que l'on ne pense, & ce n'est pas l'étude d'un jour.

314 *Quod sit conscripti, quod judicis officium*] *Conscripti,* d'un Sénateur, car on apelloit les Sénateurs *Peres conscripts : Judicis,* d'un Juge, c'est-à-dire d'un Préteur, d'un Questeur, d'un commissaire nommé pour juger des procès civils ou criminels, soit que ce Juge soit pris parmi les Sénateurs ou les Chevaliers, ou que ce soit un particulier choisi par les Parties, & agréé par le Préteur.

316 *Reddere personæ scit convenientia cuique*] Il donne à chaque personnage les moeurs qui lui sont convenables, τὰ ἁρμόττοντα ἤθη. Il ne fait pas parler un Général d'armée en soldat, un Dieu en bourgeois, un Sénateur en petit Juge de village. Enfin il conserve la nature de chaque caractére, & donne aux vices & aux vertus les justes bornes qu'ils doivent avoir, & qui les empêchent de se confondre.

317 *Respicere exemplar vitæ morumque jubebo doctum imitatorem*] On n'a pas bien éclairci ce que c'est qu'Horace apelle ici *exemplar vitæ morumque* : car ce ne peut pas être la vie de chaque particulier. Je suis persuadé que par ce *modele de la vie & des moeurs,* Horace designe la Nature, qui seule est l'original & la source de toutes les differentes moeurs & de toutes les vies qu'on voit sur le théatre du monde. Il faut donc *qu'un savant imitateur,* c'est à dire un bon Poëte, qui voudra mettre sur le théatre un avare, un ambitieux, un fourbe, &c. ne regarde pas ce que font un tel & un tel, dont il a l'idée ; mais qu'il ait devant les yeux ce qu'ils doivent faire, ce que la Nature veut qu'ils fassent, en un mot qu'il travaille d'aprés la nature, & non pas d'aprés le particulier, qui n'en est souvent qu'une copie imparfaite & confuse.

318 *Doctum imitatorem*] Il dit *imitateur* pour Poëte, car la poësie n'est qu'une imitation comme Aristote l'a montré dans sa Poëtique.

Et veras hinc ducere voces] Ce passage est important, il meritoit d'être bien expliqué. Je tâcherai de le rendre sensible par un exemple que j'emprunterai des Peintres ; car aussi la poësie n'est qu'une peinture, & elles ne sont l'une & l'autre qu'une pure imitation.

Un

dans la philoſophie de Socrate. Quand une matiere eſt une fois bien préparée & bien conçue, les paroles ſuivent aiſément.

(a) Celui qui ſait ce qu'il doit à ſa patrie & à ſes amis ; quels ſont les differens dégrés d'amour que l'on doit avoir pour un pere & pour un frere ; juſqu'où s'étendent les droits de l'hoſpitalité ; & quel eſt le devoir d'un Juge, d'un Sénateur, & d'un Géneral d'armée, celui-là ſait donner à chaque perſonnage les moeurs qui lui conviennent, & le caractere qu'il doit avoir. Je conſeillerai donc toujours à un Poëte, qui veut être bon imitateur, d'avoir inceſſament devant les yeux *(b)* le modele géneral de la vie & des moeurs, je veux dire la Nature ; & de tirer d'après elle de veritable traits. Car il arrive très ſouvent qu'une comédie (*c*) où il y a de beaux ſentimens, & où les moeurs ſont bien marquées,

(*a*) Ce qu'il faut ſavoir pour faire des caracteres juſtes. (*b*) La Nature apellée le modele general de la vie & des moeurs. (*c*) Comedie où il n'y a que les moeurs, preferable à celles qui ont toutes les autres beautés ſans celle là.

Un Peintre qui voulant peindre une belle femme, emprunte le viſage de la plus belle perſonne qu'il connoît, ne peut pas ſe vanter d'avoir fait un veritable portrait de la beauté : car ſon ouvrage n'eſt qu'une copie d'une autre copie ; *φαντάσματος, οὐκ ἀληθείας*, *une imitation de l'image, & non pas de la verité*, comme dit Platon, qui ajoute que ce Peintre n'eſt qu'au troiſieme dégré, *Τρίτος ἐστὶ ἀπὸ τῆς καλῆς γυναικὸς καὶ ἀληθείας.* Les traits de ſon ouvrage ne ſont pas *veræ lineæ*, des traits tirés d'après le vrai : mais *lineæ ſimulatæ, adumbratæ*, des traits tirés d'après l'image, d'après la copie, il n'a pas conſulté le veritable original. Il en eſt de même du Poete, ſi lorſqu'il veut repreſenter un avare, il ſe contente de peindre l'avarice d'un tel ou d'un tel particulier, il prend l'ombre pour le corps, l'image pour la verité. Mais ſi, au lieu de s'arrêter à cette copie, il attache ſes yeux ſur la Nature, & contemple cette idée d'avarice qu'elle fournit, il eſt au ſecond dégré, il travaille ſur le veritable original, & tous les traits qu'il en tire ne peuvent pas manquer d'être vrais, parcequ'ils ſont *ἀπ' ἀληθείας, οὐκ ἀπὸ φαντάσματος*, ils ſont tirés d'après la verité, & non pas d'après l'image. Voilà pourquoi Horace dit ici, *veras hinc ducere voces*, & tirer de-là de veritables expreſſions. Si l'on avoit bien connu toute la beauté de ce paſſage, on n'auroit pas voulu changer *veras*, veritables, en *vivas*, vivantes. Horace ne fait qu'expliquer ici le précepte qu'Ariſtote donne dans le chapitre XV. de ſa Poetique : *Puiſque la tragédie*, dit-il, *eſt une imitation de ce qu'il y a de plus excellent parmi les hommes, nous devons imiter les bons Peintres, qui en donnant à chacun ſa veritable forme, & en les faiſant ſemblables, les font toujours plus beaux. Il faut tout de même qu'un Poete qui veut imiter un homme colere & emporté, ou quelque autre caractere ſemblable, ſe remette bien plus devant les yeux ce que la colere doit faire vraiſemblablement, que ce qu'elle a fait.* C'eſt à-dire qu'il doit plutôt former ſon caractere d'après la Nature, que d'après les particuliers, qui n'en ſont que la copie très imparfaite & ſouvent vicieuſe. Dans les particuliers ſe trouve ce que la colere a fait, & dans la Nature ſe trouve la vraiſemblance, c'eſt-à-dire ce que la colere doit & peut faire vraiſemblablement, & ce qui par conſéquent embellit ce caractere en conſervant la reſſemblance. On peut voir là les Remarques. * Après cela je m'étonne que M. Bentlei ait oſé recevoir dans ſon texte *vivas voces.* *

319 *Interdum ſpecioſa locis morataque rectè fabula*] Pour marquer l'importance de la morale dans la comédie, il dit qu'un ſujet où il y aura de belles ſentences, de beaux ſentimens, qu'Ariſtote apelle *διανοίας εὖ πεποιημένας*, & où les moeurs ſeront bien marquées, quoiqu'il ſoit d'ailleurs mal conduit, & qu'il n'y ait ni grace ni art, réuſſira toujours mieux auprès du peuple même, qu'un ſujet bien traité, dont les vers ſeront les plus beaux du monde, & qui n'aura ni les moeurs ni les ſentimens. Ce jugement d'Horace eſt très vrai ; mais il faut ſe ſouvenir qu'il parle de la comédie : car dans la tragédie c'eſt tout le contraire, les moeurs & les ſentimens n'y ſont pas ſi néceſſaires que la diſpoſition du ſujet ; la tragédie peut ſubſiſter ſans l'action, comme je l'ai expliqué dans les Remarques ſur la Poetique d'Ariſtote.

Specioſa locis] C'eſt ainſi qu'il faut lire, & non pas *ſpecioſa jocis*. Cette derniere leçon eſt inſoutenable, car une comédie ne peut être *ſpecioſa*, belle, par les plaiſanteries, *jocis* ; les plaiſanteries la rendent agréable, *jucundam*. Mais elle eſt *ſpecioſa locis*, belle, charmante, par les ſentences, par les ſentimens, qu'Horace entend ici par ce mot *locis*, qui eſt un terme dont les Philoſophes & les Rhéteurs ſe ſervent

Fabula, nullius Veneris, sine pondere & arte,
Valdiùs oblectat populum, meliùsque moratur,
Quàm versus inopes rerum nugæque canoræ.
Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
Musa loqui, præter laudem nullius avaris.
Romani pueri longis rationibus assem
Discunt in partes centum diducere. Dicat
Filius Albini, si de quincunce remota est
Uncia, quid superat ? Poteras dixisse. Triens. Eu,
Rem poteris servare tuam. Redit uncia : quid fit?
Semis. At hæc animos ærugo & cura peculi
Quum semel imbuerit, speramus carmina fingi
Posse linenda cedro, & levi servanda cupresso?

Aut prodesse volunt, aut delectare Poëtæ,
Aut simul & jucunda & idonea dicere vitæ.

Quic-

pour marquer ce qu'on apelle les *lieux communs* de la philosophie, c'est-à-dire les lieux d'où l'on tire tout ce qui se peut dire sur chaque sujet, & les preuves dont on l'apuie, c'est pourquoi on a defini ces lieux *argumentorum sedes*, comme Ciceron l'a parfaitement expliqué. C'est donc la veritable leçon. Comment Horace auroit il écrit *speciosa jocis*, lorsqu'il aujoute *nullius Veneris*, sans aucune grace ? Cela ne peut s'accorder.

320 *Nullius Veneris, sine pondere & arte*] *Nullius Veneris*, sans les graces, qui doivent être les compagnes de la comédie : *sine pondere*, sans les vers: *sine arte*, sans aucun art, c'est-à-dire sans la conduite, sans la disposition du sujet. Car c'est ce qu'Horace a voulu dire ici par le mot d'art, quoiqu'il l'ait determiné ailleurs pour les moeurs & les caracteres. C'est dans la premiere Epitre du Livre II. On peut voir là les Remarques, au vers 59.

321 *Moratur*] L'attache, l'amuse, le retient, l'empêche de sortir au premier acte.

322 *Quàm versus inopes rerum, nugæque canoræ*] Il apelle *vers pauvres de choses, & bagatelles harmonieuses*, des vers qui n'ont ni moeurs ni sentimens, & qui contiennent des incidens frivoles, qui n'amusent que les oreilles, & qui ne disent rien ni à l'esprit ni au coeur.

323 *Graiis ingenium*] Horace renvoye toujours aux Grecs, comme à la source du beau & du bon. Il ne faut donc pas s'étonner si ceux qui méprisent tant ces Grecs, sont des choses si éloignées de ces grands modeles.

Ore rotundo] C'est une façon de parler Greque. Les Grecs ont dit *parler rondement*, pour dire, parler librement, poliment, agréablement, harmonieusement, στρογγύλως λαλεῖν. Il y a un passage remarquable dans Démétrius Phalereus, où il dit que la periode oratoire demande une bouche ronde, καὶ δεόμενον στρογγύλου στόματος, & Plutarque a dit *des mots ronds & faits au tour*. Aristophane en parlant d'Euripide dit, χρῶμαι γὰρ αὐτοῦ τοῦ στόματος τῷ στρογγύλῳ, *Ego rotunditate ejus oris fruor*. Pour dire je jouïs des beautés & des graces de ses expressions, de son langage. Cette liberté & cette grace d'expression, que ce mot designe, étoit proprement le partage des Athéniens.

324 *Præter laudem nullius avaris*] Il ne veut pas dire que les Grecs fussent avares de louanges, il leur imputeroit un vice qu'ils n'avoient point; jamais peuple n'a mieux loué ce qui étoit louable. Mais il veut dire qu'ils n'aimoient rien tant que les louanges, qu'il n'y avoit rien dont ils fussent si avides. Et il attribue à cette amour des louanges la superiorité qu'ils avoient sur les Romains, qui n'aimoient que l'argent.

325 *Assem discunt in partes centum diducere*] Ils aprennent à subdiviser le sol, l'as Romain en cent parties, afin de ne laisser pas perdre l'interêt d'un seul jour ni d'un seul denier.

326 *Di-*

quées, quoiqu'elle ſoit d'ailleurs ſans grace, ſans verſification & ſans art, réuſſit mieux, & divertit beaucoup plus le peuple, que les pieces où il n'y a que de beaux vers vuides de choſes, & que des bagatelles qui n'ont que l'harmonie & le ſon.

(*a*) Les Grecs ont reçu des Muſes le bon eſprit, avec toutes les graces du langage; & par deſſus cela ils n'ont eu d'autre ambition que d'être loués. Au contraire, nos jeunes Romains, *qui en naiſſant n'ont pas reçu à beaucoup près les mêmes preſens de la Nature*, n'ont en tête que d'aprendre par de longs calculs à diviſer la livre en cent parties. Qu'on demande, par exemple, au fils d'Albinus, ſi de cinq on en ôte un, que reſte-t-il? Vîte, vous devriez déja avoir répondu. AL. Quatre. HOR. Courage, vous ſerez bon ménager. Et ſi l'on ajoutoit un à ces cinq premiers, combien ſeroient-ils? AL. Six. HOR. Après que cette rouille & cette amour du gain ont infecté les eſprits, oſons-nous eſperer qu'on ſera des vers dignes d'être avoués des Muſes, & conſervés dans de beaux cabinets de cedre & de ciprès?

(*b*) Les Poëtes ont ordinairement en vue dans leurs pieces, ou d'inſtruire, ou de plaire, ou de mêler les deux enſemble, & d'inſtruire en divertiſſant. Voulez-

(*a*) L'amour de la louange, une des principales cauſes de l'avantage que les Grecs ont eu ſur les Romains. (*b*) Deſſein des Poetes dans leurs pieces.

326 *Dicat Filius Albini*] Cet Albinus étoit un homme de condition, & un celebre uſurier de ce tems là. Pour toute éducation il ne faiſoit aprendre à ſon fils qu'à bien compter, comme il a dit des grands Centurions dans la ſixieme Satire du Livre premier. Horace interroge tout d'un coup ce fils d'Albinus, comme un maître d'Arithmétique interrogeoit ſes écoliers. * M. Bentlei aſſure que ce paſſage eſt plein de fautes, *pluribus mendis obſitus*, & il prétend avoir corrigé ces fautes en liſant, *dicas*, pour *dicat*, *ſuperet* pour *ſuperat*, & *poterat* pour *poteras*: mais toutes ces corrections ſont inutiles & froides, & ne ſervent qu'à amortir toute la vivacité de ces vers. *

328 *Poteras dixiſſe*] Ce ſont les termes d'un homme qui ſe fâche de ce que l'écolier eſt trop longtems à répondre.

Triens] C'eſt la réponſe de l'écolier, qui dit que ſi de cinq onces on en ôte une, il reſte le tiers du ſol ou de la livre, comme nous diſons, c'eſt-à dire quatre onces.

* 330 *At hæc*] Quelques MSS. ont *an hæc*. L'un & l'autre ſont fort bons. J'aime pourtant mieux *an*, comme M. Bentlei. *

331 *Speramus carmina fingi poſſe linenda cedro*] Les Libraires, pour conſerver leurs bons Livres, les frotoient du ſuc qui ſort du cedre, & qu'on apelloit *cedriam* & *cedrium*. Vitruve dans le chapitre IX du Livre ſecond: *On tire du cedre une eſſence apellée* cedrium, *qui a la vertu de conſerver toute choſes, de maniere que les Livres qui en ſont frotés, ne ſont ſujets ni à la moiſiſſure ni aux vers.* Pline raporte un paſſage d'Hemina, qui voulant rendre raiſon de ce que les Livres de Numa s'étoient conſervés plus de cinq cents ans dans la terre ſans ſe gâter, dit: *Et libros cedratos fuiſſe, propterea arbitrarier tineas non tetigiſſe. Ces livres etoient frotés d'eſſence de cedre; c'eſt pourquoi ils n'ont point été gâtés par les vers.* Dioſcoride aſſure que le cedre a la vertu de conſerver les corps morts, c'eſt pourquoi il l'apelle *νεκρῶν ζωὴν, la vie des morts.* Mais en notre langue on ne ſait ce que c'eſt que *des vers dignes d'être frotés d'eſſence de cedre*, & ce ſeroit un langage barbare; c'eſt pourquoi j'ai pris un autre tour dans la traduction, & j'ai mis, *des vers dignes d'être avoués par les Muſes, & conſervés dans des cabinets de cedre, &c.*

332 *Et levi ſervanda cupreſſo*] Ils ne ſe contentoient pas de froter les livres de cedre, on les tenoit dans des armoires, dans des tabletes de ciprès, qui a la même vertu que le cedre.

333 *Aut prodeſſe volunt, aut delectare Poëtæ*] On s'eſt fort trompé à ce paſſage. Horace ne parle pas ici des differens ouvrages des Poetes, mais des differentes vues que les Poetes peuvent avoir dans leurs pieces: car ou ils veulent inſtruire, ou divertir, ou faire les deux enſemble. Horace donne des préceptes pour les deux premiers, & ſe déclare avec raiſon pour le

Quicquid præcipies, esto brevis, ut citò dicta
Percipiant animi dociles, teneantque fideles.
Omne supervacuum pleno de pectore manat.
Ficta voluptatis causâ, sint proxima veris.
Nec, quodcumque volet, poscat sibi fabula credi:
Neu pransæ Lamiæ vivum puerum extrahat alvo.
Centuriæ seniorum agitant expertia frugis,
Celsi prætereunt austera poëmata Rhamnes.

Omne

le troisieme. Il faut se souvenir qu'Horace ne parle ici que des Poëtes comiques.

335 *Quidquid præcipies, esto brevis*] Voilà pour ceux qui ont dessein d'instruire. Il dit que toutes les instructions doivent être courtes, afin qu'on puisse les comprendre & les retenir facilement.

337 *Omne supervacuum pleno de pectore manat*] C'est une métaphore empruntée d'un vaisseau déja plein, qui ne peut plus rien recevoir; tout ce que l'on y verse de plus est perdu. Il en est de même des sentimens & des discours instructifs; tout ce qui est de trop s'écoule & ne fait aucune impression. * Le degoût de M. Bentlei est trop grand. Il croit ce vers supofé. *Vereor*, dit-il, *ne monacho potius quàm Flacco versiculus debeatur*. Ce vers est d'Horace & est très sensé. La comparaison ne peut être plus juste. *

338 *Ficta voluptatis causa sint proxima veris*] Voici pour ceux qui ne veulent que divertir. Horace leur recommande de ne s'éloigner jamais de la vraisemblance. Il est quelquefois permis de s'en écarter dans les choses qui sont faites pour l'instruction, où l'on peut avoir recours aux Dieux, à qui tout est possible. Mais on doit la suivre très exactement dans les choses qui ne sont faites que pour le plaisir, où il ne faut rien qui tienne du miraculeux ou de l'incroyable. Ce précepte est très important, & il n'y en a presque point qui soit plus souvent violé. Il faut bien remarquer ici de quelle maniere Horace s'exprime quand il parle des sujets de comédie; il dit *ficta*, parceque les sujets de la nouvelle comédie sont toujours des sujets feints, au lieu que ceux de la tragédie sont tirés de quelque histoire connue, comme cela a été remarqué ailleurs. C'est pourquoi dans le Pseudolus de Plaute, Pseudolus dit, acte premier, scene IV.

Sed quasi Poëta, tabulas quum cepit sibi,
Quærit quod nusquam est gentium, reperit tamen,
Facit illud verisimile, quod mendacium est;
Nunc ego Poëta fiam.

Mais comme un Poëte, quand il a pris la plume, cherche ce qui n'est nulle part, & il le trouve pourtant, & rend vraisemblable ce qui n'est qu'un pur mensonge; je vais faire de même, &c.

339 *Nec quodcumque volet poscat sibi fabula credi*] On a expliqué ce vers, *& que la fable, le sujet, ne demande pas qu'on le croye sur tout ce qu'il voudra.* Mais cette explication me paroît vicieuse en toutes manieres. Non seulement un sujet ne doit pas demander qu'on le croye sur tout ce qu'il presentera d'extraordinaire & de monstrueux; mais il ne doit même rien offrir qui ne soit croyable. Ce précepte d'Horace seroit donc faux, ou au moins susceptible d'une fausse interprétation; & il n'y a pas d'aparence qu'Horace soit tombé dans ce vice. D'ailleurs je ne sais si l'on peut bien dire en Latin, *posco hoc mihi credi*, pour *je demande qu'on me croye sur cela*. Cette expression signifie bien plus naturellement, *je demande qu'on me confie cela*. Quoi qu'il en soit, je suis persuadé que ce vers doit être expliqué mot à mot, *qu'un sujet* (comique) *ne demande pas qu'on lui confie tout ce qu'il voudra*. C'est-à-dire qu'il ne doit pas vouloir qu'on hasarde sur le théâtre toutes sortes d'avantures. Il a déja dit, en parlant de la tragédie:

Nec pueros populo coram Medea trucidet;

Que Médée n'égorge pas ses enfans devant le peuple;

& qu'il faut éloigner toutes ces choses des yeux du spectateur, pour les lui representer ensuite dans un récit fidele & touchant. Et ici, en parlant de la comédie, de peur que les Poëtes ne s'imaginassent qu'elle souffre ce que la tragédie ne souffre pas, il dit

ab-

(*a*) Voulez-vous inſtruire? Soyez court, afin que l'eſprit puiſſe retenir plus facilement vos préceptes. Tout ce qu'on dit d'inutile & de ſuperflu ſe repand comme une liqueur qu'on verſe dans une bouteille pleine. (*b*) Ne voulez-vous que divertir? Que vos fictions ſoient toujours vraiſemblables; gardez-vous de haſarder ſur la ſcene tout ce que demande un ſujet, & qu'on ne voye jamais dans vos pieces arracher du ventre d'une ſorciere monſtrueuſe un enfant tout en vie qu'elle ait dévoré. Mais je vous avertis que ſi vous ne vous attachez qu'à l'agréable, vous n'aurez pas le ſuffrage des Sénateurs, qui condamnent les pieces où ne regne pas l'inſtruction. Et ſi vous ne viſez qu'à l'utile, les Chevaliers ſeront rebutés de la triſteſſe & de la ſechereſſe de vos vers, qui n'auront rien

(*a*) Ce qui eſt fait pour inſtruire, doit être court. (*b*) Ce qui eſt fait pour divertir, doit être vraiſemblable.

abſolument que dans la comédie même ils ne doivent pas haſarder tout ce qu'un ſujet demande, c'eſt-à-dire que ni dans la répreſentation, ni dans le récit, on ne doit rien haſarder qui ne ſoit dans les regles de la vraiſemblance; & que quand un ſujet demande une choſe qui paroîtroit ou monſtrueuſe ou incroyable, il faut non ſeulement l'éloigner des yeux des ſpectateurs, mais la ſuprimer entierement, & choiſir plutôt un autre ſujet. C'eſt le ſens de ce précepte qui eſt d'une très grande conſéquence. L'exemple qui ſuit le rendra plus clair.

340 *Neu pranſæ Lamiæ vivum puerum extrahat alvo*] Voici une des choſes que les Poëtes comiques ne doivent haſarder ni dans la repreſentation, ni dans le récit; c'eſt de faire voir une *Lamia*, une femme monſtrueuſe qui a avalé un enfant qu'on retire vivant de ſon ventre.

Lamiæ] Comme on a feint qu'il y avoit un Lamus Roi des Leſtrigons, qui ſe nouriſſoit de chair humaine; on a feint auſſi qu'il y avoit en Libye une Reine apellée *Lamia*, qui dévoroit les enfans. Euripide en parle dans ces vers:

Τις τ᾽ ὄνομα τὸ ἐπονείδιστον βροτοῖς
Οὐκ οἶδε Λαμίας τῆς Λιβυστικῆς γένος;

Qui ne connoît pas le nom de l'Afriquaine Lamia, ſi funeſte aux hommes?

* C'eſt de cette même Lamia qu'il faut entendre ce paſſage d'Ariſtote dans le IV. Liv. de ſes Morales où en parlant des complexions brutales, il dit, οἷον τὴν ἄνθρωπον, ἣν λέγουσι, τὰς, χυούσας ἀναχίζουσαν τὰ παιδία κατεσθίειν. *Comme cette femme funeſte qu'on dit qui fend le ventre des femmes groſſes & devore leurs enfans.* * Il paroît même par un paſſage de Diodore, que cette fable étoit fort commune en Afrique: car il dit qu'Ophellas Roi de Cyrene allant trouver Agathoclès, qui faiſoit la guerre aux Carthaginois, paſſa par une profonde vallée où il vit un antre fort faſte, tout couvert de Lierre & de Smilax, où l'on diſoit qu'étoit née la Reine Lamia. Les Romains convertiſſoient cette Lamia en une eſpece de ſorciere horrible qui dévoroit les enfans. Et les nourices ſe ſervoient de ce nom comme d'un épouventail pour faire peur à leurs enfans, & pour les apaiſer. Horace condamne ici ſans doute quelque Poëte de ſon tems, qui dans une comédie avoit introduit une *Lamia*, du ventre de laquelle on tiroit tout en vie un enfant qu'elle avoit dévoré.

341 *Centuriæ ſeniorum agitant expertia frugis*] Il dit que les vieillards condamnent & rejettent ces fictions, qui ne contiennent rien d'utile. Car la vieilleſſe veut de la morale & de l'inſtruction. *Centuriæ ſeniorum*, les centuries des vieillards, c'eſt-à dire les bandes des vieilles gens. Car Servius Tullius avoit partagé le peuple Romain en ſix claſſes qui contenoient cent quatre vingts-treize bandes; & chaque bande étoit compoſée de gens du même âge, ou du même rang, ou du même bien; & cela étoit fait pour faciliter les aſſemblées du peuple dans le Comice. On peut entendre auſſi par *centuriæ ſeniorum*, les Sénateurs; & je l'aime mieux, à cauſe de la ſuite.

342 *Celſi prætereunt auſtera poëmata Rhamnes*] Si les Sénateurs condamnoient les fictions qui n'avoient rien d'utile, les Chevaliers condamnoient celles qui n'avoient rien de plaiſant; ainſi pour avoir les ſuffrages des uns & des autres, il falloit les joindre tous deux. *Celſi Rhamnes*, *celſi*, c'eſt-à-dire les Chevaliers. On peut voir les Remarques ſur Feſtus, au mot *celſus*. Rien n'eſt plus ridicule que de s'imaginer que *celſi* eſt ici pour hauts, qui ont le courage grand, *excelſo animo*. *Rhamnes* c'eſt-à-dire *Romani*, du nom d'une des trois anciennes Tribus, dans leſquelles fut diſtribué tout le peuple. Les *Rhamnenſes*, les *Tatiens*, & les *Luceres*.

Auſtera poëmata] *Les poëmes auſteres*, c'eſt-à-dire triſtes, ſecs, où le plaiſant n'eſt pas mêlé avec l'utile.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci,
Lectorem, delectando, pariterque monendo.
Hic meret æra liber Sosiis: hic & mare transit,
Et longum noto scriptori prorogat ævum.
Sunt delicta tamen quibus ignovisse velimus.
Nam neque chorda sonum reddit quem vult manus & mens,
Poscentique gravem persæpe remittit acutum:
Nec semper feriet quodcumque minabitur arcus.
Verum ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura. Quid ergo?
Ut scriptor si peccat idem librarius usque,
Quamvis est monitus, veniâ caret: & citharœdus
Ridetur, chordâ qui semper oberrat eâdem.
Sic mihi, qui multum cessat, fit Chœrilus ille,
Quem bis terque bonum, cum risu miror: & idem
Indignor quandoque bonus dormitat Homerus.

Verum.

343 *Omne tulit punctum*] Il a été parlé ailleurs de cette maniere de donner les suffrages dans le Comice par des points.

344 *Lectorem delectando pariterque monendo*] Il ne suffit pas qu'il y ait dans une piece de l'utile en des endroits, & du plaisant en d'autres; il faut que l'utile & le plaisant marchent toujours ensemble, & qu'ils ne se quitent jamais. Voilà pourquoi Horace a dit *pariter*.

345 *Hic meret æra liber Sosiis*] Les Sosies, fameux Libraires de ce tems-là. Il en a été parlé dans la derniere Epitre du Livre premier.

347 *Sunt delicta tamen quibus ignovisse velimus*] Quoiqu'un Poëte comique doive se proposer d'instruire & de divertir par tout, on ne laisse pas de lui pardonner certaines fautes, & de le souffrir quand il ne réussit pas toujours également.

348 *Nam neque chorda sonum*] Voici une comparaison qui marque bien de quelle nature doivent être ces fautes pour être pardonnables. Il faut qu'elles soient comme ces faux tons que porte quelquefois une corde fausse, ou mal touchée, elle fait une dissonance, mais cette dissonance est cachée & surmontée par les autres cordes qui sont parfaitement d'accord, & qui portent bien leur ton.

350 *Nec semper feriet quodcumque minabitur arcus*] Comme le meilleur tireur du monde ne donne pas toujours dans le but, le meilleur Poëte ne réussit pas toujours.

351 *Verum ubi plura nitent in carmine*] Il ne faut pas prétendre que rien de tout ce qui sort de la main des hommes puisse être parfait. Les meilleurs ouvrages sont où le bon ne surpasse pas seulement le mauvais, mais où ce mauvais est fort léger & fort peu considerable. En un mot il en est des ouvrages comme des hommes, dont les plus honnêtes sont ceux qui ont les plus petits defauts, & en plus petit nombre:

Nam vitiis nemo sine nascitur, optimus ille est
Qui minimis urgetur.

352 *Paucis offendar maculis quas aut incuria fudit, aut humana*] Les fautes des Poëtes doivent être ou de petites négligences, ou de simples marques de l'infirmité humaine, les hommes ne pouvant pas également prendre garde à tout. Longin a expliqué ce passage dans son chap. XXX. où il dit que quoiqu'il ait remarqué lui même assez de fautes dans Homere & dans tous les plus grands Auteurs, & que ces fautes ne lui plaisent nullement, il estime que ce ne sont pas proprement des fautes, mais des oublis & des négligences, qui leur ont échapé par hasard, leur esprit étant attaché au grand, & ne pouvant pas s'abaisser aux petites choses.

353 *Quid ergo*] Sur ce qu'Horace vient de dire qu'on doit pardonner aux Poëtes les négligences & les fautes qui viennent de l'infirmité humaine, on lui fait,

rien de plaiſant. Pour être aprouvé des uns & des autres, il faut mêler par tout également l'utile avec (*a*) l'agréable, & qu'ils ne ſe quitent jamais. Les ouvrages, ou l'on fait ce mélange, enrichiſſent les Libraires, paſſent les mers, & procurent une eſpece d'immortalité à leurs Auteurs. Il y a pourtant certains defauts que l'on pardonne ſans peine. Car une corde d'un inſtrument ne rend pas toujours le ſon que demande celui qui joue, & le meilleur tireur du monde ne frape pas toujours le but. (*b*) Quand les beautés l'emportent de beaucoup ſur un ouvrage, je ne ſerai point choqué d'y voir certaines taches qui viennent ou d'une négligence pardonnable, ou de l'infirmité, qui eſt ſi naturelle aux hommes. Mais ſur ce pied-là, que ne faudra-t-il point pardonner ? (*c*) Quand un copiſte fait ſouvent la même faute, quoiqu'il ait été averti, il ne merite point de pardon, non plus qu'un joueur de luth qui touche ſouvent mal à propos la même corde. Il en eſt de même des Poëtes ; celui qui tombe ſouvent dans les mêmes fautes, devient pour moi ce (*d*) Cherilus que j'admire en deux ou trois endroits de ſes ouvrages, en me moquant toujours de lui. Au contraire je ſens un veritable dépit, & ne puis aſſez m'étonner que le bon Homere (*e*) ait ſommeillé

(*a*) L'agréable doit être toujours mêlé avec l'utile. (*b*) Fautes pardonnables. (*c*) Fautes qu'on ne pardonne point. (*d*) Cherilus, très méchant Poëte, ne laiſſe pas d'être bon en quelques endroits. (*e*) Homere ſommeille quelquefois.

fait, ou il ſe fait lui-même cette objection, *quid ergo ?* comme ſi l'on diſoit, que faudra-t-il donc blâmer ? car il n'y a rien qu'on ne puiſſe faire paſſer ou pour une négligence, ou pour une marque de cette infirmité.

354 *Ut ſcriptor ſi peccat idem Librarius*] *Scriptor Librarius*, un Libraire qui écrivoit des Livres de ſa propre main. Horace repond à l'objection qu'on lui vient de faire, & il dit que les fautes qu'on ne doit point pardonner ſont celles qui reviennent trop ſouvent, & qui ſont toujours les mêmes ; par exemple, celles qu'on fait contre les caractères, contre la conduite, contre les ſentimens ; ſi elles ſont trop fréquentes, elles ne meritent pas de pardon, comme on ne pardonne pas à un Copiſte de manquer ſouvent à un même mot, ni à un joueur de luth de toucher toujours mal à propos une même corde.

357 *Sic mihi qui multum ceſſat*] Celui qui tombe ſouvent dans ces négligences, dans ces oublis. Car, comme dit le proverbe Grec, c'eſt la marque d'un fou ou d'un ignorant de faire deux fois la même faute.

Bis perperam facere idem, non viri eſt ſapientis.

Fit Chœrilus] C'eſt ce Cherilus dont il a été aſſez parlé ſur l'Epitre I. du Livre II.

358 *Quem bis terque bonum cum riſu miror & idem*] * J'aime mieux *terve*, deux ou trois fois, comme M. Bentlei. * Cette expreſſion eſt heureuſe, Horace admiroit deux ou trois fois Cherilus, en ſe moquant toujours de lui. Deux ou trois endroits qui ſont ſeuls beaux dans un ouvrage, n'empêchent pas cet ouvrage d'être méchant ; on les admire, & cela eſt juſte ; mais on les admire en ſe moquant de leur Auteur ; voilà tout l'avantage qu'il en retire.

359 *Indignor quandoque bonus dormitat Homerus*] On ne ſauroit voir une louange plus fine. J'admire que Cherilus ait bien rencontré deux ou trois fois, & je ſuis dans une veritable colere qu'Homere ait ſommeillé en quelques rencontres. Les défauts ſont auſſi rares dans Homere, que les beaux endroits ſont peu fréquens dans les mediocres Auteurs. Qu'il y a de juſteſſe & de politeſſe dans ce ſentiment, & que je ſais bon gré à Horace de n'avoir pu voir ſans indignation & ſans dépit les fautes qui ont échapé à Homere. En effet il ſemble qu'il n'y avoit rien de plus aiſé à ce grand génie que de les éviter : car ce ne ſont pas des fautes groſſieres & fondamentales, comme celles que certains gens lui reprochent aujourd'hui, ce ſont des fautes légeres qui ne meritent pas le nom de fautes, comme Longin l'a reconnu. D'ailleurs elles ſont en ſi petit nombre, que comme ce grand Critique l'a remarqué dans le Chapitre XXXIII. ſi l'on prenoit la peine de les ramaſſer enſemble, auſſi-bien que celles de Platon, de Démoſthene, & de tous ces autres grands hommes, elles ne feroient pas

 la

Verum opere in longo fas est obrepere somnum.
Ut pictura, poësis erit, quæ: si propius stes,
Te capiet magis: & quædam, si longius abstes.
Hæc amat obscurum, volet hæc sub luce videri,
Judicis argutum quæ non formidat acumen.
Hæc placuit semel, hæc decies repetita placebit.
O major juvenum, quamvis & voce paterna
Fingeris ad rectum, & per te sapis, hoc tibi dictum
Tolle memor: certis medium & tolerabile rebus
Rectè concedi. Consultus juris, & actor
Causarum mediocris, abest virtute diserti
Messalæ, nec scit quantum Cassellius Aulus:

Sed

la millieme partie des bonnes choses qu'ils ont dites. C'est pourquoi, ajoute-t il, tous les âges & tous les siecles, qui ont été exempts d'envie, leur ont deferé la couronne qu'ils conservent encore, & qu'ils conserveront aparemment toujours, &c. Philémon a fait d'Homere un éloge qui me plaît infiniment: il dit qu'un homme qui ne dit pas ce qu'il faut, est long quand il ne diroit que deux sillabes; mais que celui qui parle bien & à propos, ne peut être apellé long, quoiqu'il parle très longtems: & *la preuve de cela*, dit-il, *c'est Homere: après tous les milliers de vers que ce Poëte nous a donnés, personne ne s'est encore avisé de l'apeller long.*

Τεκμήριον δὲ τῦδε τὸν Ὅμηρον λάβε,
Οὗτος γὰρ ἡμῖν μυριάδας ἐπῶν γράφει,
Ἀλλ' ὐδὲ εἷς Ὅμηρον εἴρηκεν μακρόν.

Quandoque] C'est pour *quandocunque, quoties. Indignor quoties.* Horace dit, je me moque toujours de Cherilus en l'admirant deux ou trois fois, au lieu que j'admire toujours Homere, & je sens un secret dépit quand il lui arrive de sommeiller. Cela suffit pour faire voir le mauvais usage que font de ce passage ceux qui le citent comme si c'étoit un proverbe entier, *quandoque bonus dormitat Homerus.* Cette aplication est très vicieuse, & témoigne que ceux qui la font, n'ont pas lu le passage, ou ne l'ont pas entendu. * Mais quand même Horace auroit dit absolument *qu'Homere sommeille quelquefois*, on n'auroit pas raison de mépriser Homere. Et Ciceron avoit dit de même que *Démosthene sommeille dans quelques endroits de ses Oraisons.* Et Plutarque a fort bien dit sur cela dans la Vie de Ciceron que les partisans de cet Orateur Grec qui se plaignent de ce mot lâché contre lui, ne prennent pas garde aux grandes louanges que le même Ciceron donne à cet Orateur en plusieurs endroits de ses écrits. Disons de même aux méchans Critiques qui abusent de ce passage, & qui s'efforcent de trouver dans Homere des fautes qui n'y sont point, disons leur qu'ils doivent se souvenir des grands éloges que le même Horace donne à ce Poëte dans plusieurs endroits de ses ouvrages, & qu'il en faut juger par là. *

360 *Verùm opere in longo*] Il excuse ces fautes d'Homere, en disant que dans un ouvrage de si longue haleine il est permis de sommeiller quelquefois. On peut voir ce que dit Quintilien dans le premier chap. du Liv. X. * C'est sans aucune raison que M. Bentlei a lu:

Verum operi longo fas est obrepere somnum.

Horace ne reconnoîtroit pas ce vers. *

361 *Ut pictura poësis erit*] Voici encore un des endroits d'Horace, dont on fait ordinairement une aplication vicieuse. Il est certain que la poesie & la peinture se ressemblent en quelque façon, car elles sont des imitations l'une & l'autre, mais elles sont differentes en ce qu'elles imitent differemment. Horace ne veut donc nullement nous dire en géneral que la poësie ressemble à la peinture; mais il veut nous aprendre seulement qu'il en est de la poësie comme de la peinture à certains égards. Il tire de la peinture des comparaisons pour la poësie, comme Aristote le fait dans sa Poetique, où il compare souvent les Poëtes aux Peintres, & il touche ici une des choses qui sont communes à ces deux imitations. C'est que la poesie a, comme la peinture, son jour & son point de vue, dans lesquels il faut juger de son effet. On en juge mal si on la déplace. Car ce qui est juste & régulier dans le lieu pour lequel il a été fait, devient horrible quand il est déplacé.

Ho-

meillé quelquefois. Mais ce ſommeil eſt permis dans un long ouvrage.

(*a*) La poëſie eſt comme la peinture; dans l'une & dans l'autre il y a des morceaux qui vous plairont davantage, ſi vous les voyez de près; & d'autres, ſi vous les regardez de loin. L'un veut être placé dans l'obſcurité; l'autre ne craint pas d'être vu au grand jour: celui-là n'eſt fait que pour plaire & pour amuſer un moment; & celui-ci, plus vous les conſiderez, plus il vous charmera.

O vous, Piſon, qui êtes l'ainé de votre famille, quoique les préceptes & l'exemple de votre pere ſuffiſent pour vous former, & que vous n'ayez pas même beſoin de guide, ne laiſſez pas de bien retenir cette regle, & d'en faire votre profit: Il y a de certaines choſes où la médiocrité eſt permiſe, & même eſtimée. Un Juriſconſulte ou un Avocat, peut bien n'être pas ſi éloquent que Meſſala, ni ſi ſavant que Caſſelius Aulus, & avoir pourtant ſon

(*a*) Poëſie ſemblable à la peinture: elle a differens points de vue.

Horace auroit pu dire tout de même qu'il en eſt de la poeſie comme de la ſculpture. Car les Statuaires obſervent la même choſe que les Peintres. Comme ceux ci par les touches plus ou moins chargées donnent à leurs tableaux le dégré de force qu'ils doivent avoir, par raport aux lieux où ils doivent être placés & à la diſtance d'où ils ſeront vus, les Statuaires de même proportionnent leurs figures aux lieux auſquels ils les deſtinent, & aux jours qui doivent les éclairer. Et par là ils ménagent l'artifice du clair obſcur, qui ſemble n'être reſervé que pour les Peintres.

Quæ ſi propiùs ſtes] Ce jugement eſt admirable, & ſi le méchant goût de certains Critiques d'aujourd'hui pouvoit être corrigé, ce paſſage pouroit ſeul faire cette merveilleuſe cure. Horace dit qu'il en eſt de la poeſie comme de la peinture, & que comme il y a des tableaux qui ſont faits pour être vus de loin, & d'autres pour être examinés de près, il y a de même dans les ouvrages des Poetes des morceaux qui veulent être regardés a differens jours, & qui ont differens points de vue, hors deſquels ils perdent leur grace & leur régularité. Pour bien juger de ces morceaux, il faut les mettre à leur place, & les examiner avec tous leurs accompagnemens. C'eſt le ſeul moyen d'en connoître l'artifice & la beauté. Cette matiere a été très judicieuſement expliquée par le ſavant homme qui a fait le Traité du poëme épique. On peut voir le chap. VIII. de ſon dernier Livre.

362 *Et quædam ſi longiùs abſtes*] Certains morceaux qu'on prend dans Homere & dans Virgile, pour les rendre ridicules, ſont le plus ſouvent du nombre de ceux qu'il ne faut voir que de loin: & dans les endroits pour leſquels on les a faits. Ils ne paroiſſent irréguliers que parcequ'on les a tirés de leur place.

363 *Hæc amat obſcurum*] Comme on feroit grand tort à un Peintre, ſi on mettoit dans un lieu bien éclairé un tableau qu'il auroit fait pour un lieu obſcur; on fait injuſtice à un Poete d'examiner en plein jour des morceaux qu'il a faits pour l'obſcurité d'où on les a tirés.

365 *Hæc placuit ſemel*] Ceci eſt remarquable. Comme il y a dans la peinture des choſes qui ne ſont faites que pour plaire un moment, & pendant que l'oeil paſſe pour aller à des choſes plus travaillées, il y a de même dans la poeſie des endroits qui ne ſont faits que pour amuſer en paſſant & que pour conduire ſeulement ſans degoût l'eſprit du Lecteur à des morceaux plus achevés. Que les Critiques, qui condamnent aujourd'hui ſi hardiment les Anciens, aprennent auparavant à faire toutes ces differences.

370 *Diſerti Meſſalæ*] C'eſt le même Meſſala Corvinus, grand Orateur, dont il a parlé dans l'Ode XXI. du Livre III. On peut voir là les Remarques.

371 *Caſſelius Aulus*] Chevalier Romain, un des grands Juriſconſultes de ce tems-là, fort ſavant, très éloquent, & homme de beaucoup d'eſprit. On cite de lui pluſieurs bons mots. Un marchand qui le conſultoit ſur un procès qu'il avoit avec ſon aſſocié, lui diſant qu'il vouloit *partager le vaiſſeau*, il lui répondit froidement, *vous le perdrez donc*. Un autre lui demandant ſi une noix de pin étoit une pomme, il lui répondit: *C'en eſt une ſi tu la jettes contre Vatinius.* Mais ce qui lui doit faire plus d'honneur que tout ſon ſavoir & tout ſon eſprit, c'eſt d'avoir eu le courage de conſerver ſa liberté, lorſque tout couroit à la ſervitude. Les Triumvirs, Lepidus, Antoine & Auguſte ne purent jamais l'obliger à dreſſer la formule qu'ils lui demandoient, ni l'empêcher de s'élever contre eux, & de condamner toutes leurs démarches. Ses amis, qui craignoient pour ſa vie, voulurent le retenir & l'obliger à ſe taire; mais il leur di

Sed tamen in pretio est: mediocribus esse Poëtis
Non homines, non Dî, non concessêre columnæ.
Ut gratas inter mensas symphonia discors,
Et crassum unguentum & Sardo cum melle papaver,
Offendunt, poterat duci quia scena sine istis:
Sic animis natum inventumque poëma juvandis,
Si paulùm à summo discessit, vergit ad imum.
Ludere qui nescit, campestribus abstinet armis:
Indoctusque pilæ discive trochive quiescit,
Ne spissæ risum tollant impunè coronæ:
Qui nescit, versus tamen audet fingere. Quidni?
Liber & ingenuus, præsertim census equestrem
Summam nummorum, vitioque remotus ab omni,
Tu nihil invitâ dices faciesve Minervâ:

Id

dit *que sa vieillesse & son état*, car il n'avoit point d'enfans, *ne lui laissoient rien craindre, & ne lui permettoient pas de se ménager.* Il est glorieux à Auguste qu'un homme si libre pût être cité avec éloge par un Poëte de sa Cour.

372 *Mediocribus esse Poëtis*] La médiocrité ne se souffre point dans les vers: s'ils ne sont excellens, ils sont mauvais. On a cru que Ciceron étoit d'un avis contraire quand il a écrit: *Nam in Poëtis non Homero soli locus est, ut de Græcis loquar, aut Archilocho, aut Sophocli, aut Pindaro; sed horum vel secundo, vel etiam infra secundos. Car parmi les Poëtes, Homere n'est pas le seul qui merite de l'honneur. Ni Archiloque, pour ne parler que des Grecs, ni Sophocle, ni Pindare, ceux qui sont immédiatement après eux, doivent avoir part à cette estime, & ceux mêmes qui sont au troisiéme rang.* Mais ce jugement-là n'est point du tout contraire à celui d'Horace: on peut être deux dégrés au-dessous d'Homere, d'Archiloque, de Sophocle & de Pindare, & être fort au-dessus de la médiocrité; on en pouroit donner des preuves sensibles.

373 *Non homines, non Dî, non concessere columnæ*] Tout se révolte contre cette médiocrité, les hommes, les Dieux, & les piliers des boutiques des Libraires. Les hommes la rejettent, les Dieux, Apollon, Bacchus & les Muses, la desavouent; & les piliers des boutiques, où l'on mettoit les affiches, ne les souffrent qu'à regret. Il apelle ici *columna* ce qu'il a dit *pila* dans la Satyre IV. du Livre I. & le vieux Commentateur dit que c'étoient les piliers où les Poëtes affichoient, pour avertir du jour & du lieu où ils liroient publiquement leurs ouvrages: *Ubi Poëtæ ponebant pittacia indicantes quo die recitaturi essent.* Mais c'étoit plutôt où les Libraires affichoient les Livres qu'ils mettoient en vente. Voyez la Remarque sur le vers 71. de la Satire IV. Car on affichoit sur ces piliers les Livres nouveaux. Je trouve aussi qu'on y affichoit tout ce qu'on avoit perdu. En voici la preuve: Properce ayant perdu ses tablettes, dit à son Valet: *Va promptement, affiche sur quelque colomne, que je donnerai tant pour ravoir mes tablettes, & avertis que ton maître demeure aux Esquilies où il faut les porter.*

I, puer, & citus hæc aliquâ propone columnâ
Et dominum Exquiliis scribe habitare tuum.

Liv. IV. Elég. XX.

374 *Ut gratas inter mensas symphonia discors*] La musique, les essences, &c. font la joie des festins, quand elles sont excellentes; mais aussi quand elles sont mauvaises, elles gâtent le meilleur festin, & corrompent la meilleure chere du monde. Il en est de même de la poësie, elle est faite pour le plaisir & pour le delassement de l'esprit; & quand elle est médiocre, elle a un effet tout contraire, & est aussi détestable qu'une musique discordante dans un festin, que des essences gâtées, & que la graine de pavot mêlée avec du miel très amer. C'est une verité constante, & dont on ne sauroit pourtant convaincre certaines gens, qui ne peuvent jamais comprendre comment il est possible qu'en poësie ce qui n'est pas très bon ne puisse être que très mauvais.

375 *Crassum unguentum*] Des essences qui se sont épaif-

ſon prix. *(a)* Mais il eſt defendu aux Poëtes d'être médiocres : les hommes, les Dieux, & les piliers même des boutiques, ne peuvent ſouffrir cette médiocrité, tout ſe révolte contre elle Comme une ſimphonie, qui n'eſt pas d'accord, comme des eſſences gâtées, & de la graine de pavot mêlée avec le miel de Sardaigne, font un très méchant effet dans un feſtin, parcequ'on pouvoit fort bien s'en paſſer ; tout de même, *(b)* la poëſie, qui n'a été inventée que pour le delaſſement & pour le plaiſir de l'eſprit, ſi elle ne monte pas au plus haut dégré, deſcend au plus bas, & tombe dans les abimes. Celui qui ne ſait pas faire des armes, ne va point combatre dans le champ de Mars ; & celui qui ne ſait jouer ni à la paume, ni au palet, ſe tient en repos, de peur que toute l'aſſemblée ne rie impunément de ſon peu d'adreſſe. Mais celui qui ne ſait ce que c'eſt que poëſie, a pourtant l'audace de faire des vers. Pourquoi non? n'eſt-il pas de qualité ! n'a-t-il pas le bien qu'il faut pour être reçu Chevalier? & ne vit-il pas ſans reproche? Pour vous, je ſais bien que vous ne ferez & ne direz jamais rien en forçant votre naturel, vous avez trop de bon ſens & trop d'eſprit.

(*a*) Médiocrité pardonnable par tout, excepté dans la poëſie. (*b*) Poëſie pourquoi inventée.

épaiſſies & gâtées, & qui ſont devenues de très mauvaiſe odeur.

Et Sardo cum melle papaver] On mêloit avec du miel la graine de pavot blanc rôtie, comme Nannius l'a fort bien remarqué. Pline dans le chap. VIII. du Liv. XIX. *Papaveris ſativi tria genera : candidum, cujus ſemen toſtum in ſecunda menſa cum melle apud antiquos dabatur. Il y a trois ſortes de pavots domeſtiques ; le blanc, dont les Anciens ſervoient à la ſeconde table la graine rôtie, mêlée avec du miel*, &c. Il n'y avoit rien de plus mechant que cette graine mêlée avec du miel de Sardaigne, qui étoit très amer, à cauſe des herbes ameres dont cette iſle eſt pleine. Virgile dans la VIII. Eclogue :

Immò ego Sardois videar tibi amarior herbis.

Que je te paroiſſe plus amer que les herbes de Sardaigne.

376 *Poterat duci quia cœna ſine iſtis*] Comme un feſtin peut être bon ſans muſique & ſans eſſences, on peut être auſſi fort honnête homme & fort agréable ſans faire des vers.

377 *Juvandis*] Pour plaire à l'eſprit, & pour le divertir, pour l'inſtruire & le former. Car ce mot, *juvandis*, comprend ces deux choſes, l'agréable & l'utile ; comme le mot ὠφελεῖν.

379 *Ludere qui neſcit, campeſtribus abſtinet armis*] *Ludere*, faire bien ſes exercices, monter à cheval, luter, nager, lancer le javelot, manier la pique, faire des armes, jouer à la paume, au palet, au trochus. Et c'eſt ce javelot, cette pique, ce fleuret, cette paume, ce palet & ce trochus qu'il apelle *arma campeſtria*, les armes du champ de Mars.

380 *Trochive*] On peut voir la Remarque ſur ce vers de l'Ode XXIV. du Livre III.

Seu Græco jubeas trocho.

383 *Liber & ingenuus*] Comme ſi les gens de qualité pouvoient tout faire & tout ſavoir ſans rien aprendre. Il y a longtems qu'on eſt dans ce faux préjugé.

Ingenuus] Un homme né d'un pere libre. On peut voir les Remarques ſur la Sat. VI. du Liv. I.

Cenſus equeſtrem ſummam nummorum] Et qui a été mis dans le regiſtre du cens, parmi ceux qui ont la ſomme néceſſaire pour être Chevaliers, c'eſt-à-dire quatre cents mille ſeſterces qui ſont cinquante mille livres. Il a été aſſez parlé ailleurs de cette coutume.

384 *Vitioque remotus ab omni*] Cela eſt plaiſant ; comme ſi d'avoir de bonnes moeurs, & de vivre ſans reproche, cela rendoit capable de faire des vers. Horace avoit ſans doute en vue quelques Chevaliers qui étoient tombés dans ce ridicule.

385 *Tu nihil invitâ dices facieſve Minervâ*] Ce n'eſt pas un conſeil, mais une louange, pour adoucir les préceptes qu'il veut lui donner.

Id tibi judicium est, ea mens: si quid tamen olim
Scripseris, in Metî descendat judicis aures,
Et patris, & nostras: nonumque prematur in annum.
Membranis intus positis, delere licebit
Quod non edideris: nescit vox missa reverti.

Sylvestres homines sacer interpresque Deorum
Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus:
Dictus ab hoc lenire tigres, rabidosque leones.
Dictus & Amphion Thebanæ conditor arcis

Saxa

386 *Id tibi judicium est, ea mens*] *Judicium*, le jugement qui donne lieu à une resolution, à un choix. *Mens*, ce qui exécute ce que le jugement a determiné. Horace parle à l'aîné des Pisons, comme à un homme déja formé, & capable par lui-même de se bien connoître.

387 *Scripseris*] Comme cela arriva quelque tems après, s'il en faut croire le vieux Commentateur, qui écrit que ce Pison fit des tragédies.

In Metii descendat judicis aures] * C'est fort peu à propos que M. Bentlei a lu *in Mæci*: ce *Mæcius* étoit mort il y avoit longtems, & Horace parle d'un Juge vivant. * Et c'est de Spurius Métius Tarpa, grand Critique, & qui étoit un des Juges établis pour examiner les ouvrages. Il en est parlé dans la Sat. X. du Liv. I.

Quæ nec in Æde sonent certantia judice Tarpâ.

Je m'amuse à ces bagatelles qui ne sont point faites pour être lues publiquement dans le temple d'Apollon, & pour y disputer le prix devant le Juge Tarpa.

Cette espece de Juges ou d'Académiciens fondés par Auguste, durerent longtems après la mort de cet Empereur. Onuphrius Panvinus raporte une inscription, par laquelle il paroît que sous le regne de Domitien, un certain L. Valerius Pudens, natif d'une ville des Ferentins, apellée aujourd'hui *el Gnasto*, âgé de treize ans, remporta le prix de la poësie, & fut couronné par l'avis de tous les Juges. CORONATUS EST INTER POETAS LATINOS OMNIBUS SENTENTIIS JUDICUM. Il est vrai que ce jeune homme fut couronné dans les jeux Quinquennaux que Domitien institua en l'honneur de Jupiter Capitolin pendant son XII. Consulat, & dans lesquels tous les cinq ans on disputoit le prix & des vers & de la prose en Grec & en Latin. Suéton. Domit. chap. IV. *Instituit & quinquennale certamen Capitolino Jovi triplex, musicum, equestre, gymnicum, & aliquanto plurium quam nunc est coronarum. Certabant etiam & prosâ oratione Græcè Latinèque.* Mais c'est en vain que M. Masson se sert de ce passage pour combatre ma Remarque sur la durée de ces Juges qu'Auguste avoit établis. Ces jeux Quinquennaux institués par Domitien prouvent-ils qu'auparavant il n'y avoit point de Juges établis par Auguste? Ces Juges publics ne pouvoient-ils pas durer encore du tems de Domitien, & ce Prince ne pouvoit-il pas les avoir nommés pour presider à ses jeux? Qu'y a-t il là d'incompatible. L'Académie Françoise établie par Louïs le Juste, juge tous les deux ans les ouvrages qui disputent le prix de la poesie & de l'éloquence. Si le Roi établissoit aujourd'hui de nouveaux prix tous les cinq ans, ces mêmes Académiciens ne pouroient-ils pas en être les Juges? & ce nouvel établissement prouveroit-il que ces premiers Juges n'auroient pas été établis, ou qu'ils ne subsisteroient plus? Ce mauvais raisonnement de M. Masson est une suite de l'erreur où il est tombé sur ce vers de la Satire X. du Liv. I.

- - - - - - - hæc ego ludo
Quæ nec in Æde sonent certantia judice Tarpâ.

où il explique in *æde*, de la maison d'un particulier, au lieu qu'il faut l'entendre du temple d'Apollon Palatin, comme je l'ai prouvé plus au long dans la réponse que j'ai faite à ce Critique.

388 *Nonumque prematur in annum*] Comme fit Helvius Cinna, grand Poëte, contemporain & intime ami de Catulle: car il garda & travailla neuf ans entiers sa piece intitulée, *Smyrna*. Catulle:

Smyrna mei Cynnæ nonam post denique messem
Scripta fuit, nonamque edita post hyemem.

Iso-

d'esprit. Cependant, croyez-moi, si vous faites quelque chose un jour, soumettez-le à la critique de Métius, à celle de votre pere, (*a*) & à la mienne, & gardez votre ouvrage neuf ans entiers. Pendant que vos cahiers seront dans votre cabinet, vous pourez effacer tant qu'il vous plaira. Dès qu'ils sont publics, vous n'en êtes non plus le maître que de la parole, quand elle est une fois lâchée.

(*b*) Orphée, ce sacré Interprete des Dieux, ayant, par la force de ses vers, détourné du meurtre les hommes encore sauvages, & leur ayant fait quiter la vie brutale qu'ils menoient, on publia qu'il adoucissoit les tigres, & qu'il aprivoisoit les lions les plus furieux. La même chose arriva peu de tems après à Amphion, qui par les charmes de sa poësie, bâtit la citadelle de Thebes: on dit que par le son de sa lire il donnoit du mouvement aux pierres, & que par des

(*a*) On doit garder longtems ses ouvrages dans son cabinet avant que de les rendre publics.
(*b*) Fablé d'Orphée, surquoi fondée.

Isocrate lima de même son *Panégyrique* pendant dix ans: car ce qu'on fait pour l'éternité ne peut jamais être trop travaillé, comme disoit Zeuxis: *Ego diu pingo, quia pingo æternitati.* Mais quoiqu Horace parle de neuf années, il ne prétend pourtant pas limiter le tems, il met un tems defini pour un indefini, & cela dépend du travail & du jugement de chaque Auteur, qui doit souvent craindre d'affoiblir son ouvrage par un trop grand soin. C'est pourquoi Quintilien dit fort bien: *& ipsa emendatio finem habet, &c. sit igitur aliquando quod placeat, aut certè quod sufficiat, ut opus poliat lima, non exterat; temporis quoque debet esse modus. La correction doit aussi avoir ses bornes, &c. Qu'il y ait donc enfin quelque chose qui plaise ou qui contente, afin que la lime polisse l'ouvrage, & ne l'affoiblisse pas. Il faut aussi garder quelque moderation pour le tems.*

391 *Sylvestres homines sacer Interpresque Deorum*] Heinsius prend encore ici le ton de Docteur, ou plutôt d'homme inspiré, & en bouleversant tout ce passage à sa fantaisie, il se contente de dire qu'il est assure que les Savans aprouveront ses changemens; & il declare que content de son jugement, il ne se met en peine, & ne fait nul cas de celui des petits pédagogues, c'est ainsi qu'il apelle ceux qui ne seront pas de son avis. Mais sans craindre d'avoir part à cette injure, je dirai franchement que ce savant homme n'a pas été plus heureux ici que dans tout le reste, & que les transpositions qu'il fait sont aussi monstrueuses que les précédentes. Ce qui est dit dans la suite n'est pas lié veritablement avec ce qui précede; mais il ne laisse pas d'être suivi. Horace craignant d'avoir découragé Pison par tout ce qu'il vient de dire sur les difficultés de la poësie, & sur le soin qu'on doit prendre de se bien connoître avant que de se mêler de faire des vers, fait ici l'éloge de cet art, & étale à ses yeux les honneurs qu'on a faits aux premiers Poëtes, comme à Orphée, à Amphion, &c. Qu'y a-t-il là qui ne soit très naturel & très suivi?

Sacer Interpresque Deorum] Il apelle Orphée *sacré & l'interprete des Dieux*, parcequ'il étoit Théologien, & qu'il avoit institué les Orgies; c'est pourquoi Virgile l'a apellé *Sacerdos, Prêtre:*

Necnon Threïcius longâ cum veste Sacerdos.

Du tems de Socrate, les charlatans, pour mieux captiver l'esprit des superstitieux & des gens timides, supotoient des livres, qu'ils attribuoient à Orphée, où il étoit traité des expiations, des sacrifices, & de tous les autres moyens d'apaiser les Dieux. Les himnes, que nous avons aujourd'hui sous ce nom, ne sont pas de cet ancien Orphée, qui vivoit du tems de Moyse, plus de quatorze cents cinquante ans avant notre Seigneur; il ne nous reste rien de lui, mais ils sont d'un certain Onomacritus, qui vivoit du tems de Pisistrate.

392 *Cædibus & victu fœdo deterruit*] On voit bien qu'Horace parle ici d'un Orphée plus ancien que celui qui assista à l'expédition des Argonautes, environ douze cents ans avant notre Seigneur: car du tems des Argonautes les hommes étoient plus civilisés & plus polis. Aristophane dit, comme Horace, qu'Orphee enseigna φόνων ἀπέχεσθαι, à fuir les meurtres. Mais ce que Palephatus, Auteur fort ancien, dit sur cela, me paroît plus croyable. Il assure que la fable d'Orphée, qui attiroit par son harmonie les tigres & les lions, fut faite sur ce qu'il adoucit l'esprit des Bacchantes, & qu'il leur fit quiter les montagnes où elles s'étoient retirées, & où elles avoient passé plusieurs jours à déchirer des moutons.

394 *Dictus & Amphion Thebanæ conditor arcis*] Cadmus avoit bâti Thebes, plus de quatorze cents ans

Saxa movere sono testudinis, & prece blandâ
Ducere quo vellet. Fuit hæc sapientia quondam,
Publica privatis secernere, sacra profanis;
Concubitu probibere vago; dare jura maritis;
Oppida moliri; leges incidere ligno.
Sic honor & nomen divinis vatibus atque
Carminibus venit. Post hos insignis Homerus
Tyrtæusque mares animos in Martia bella
Versibus exacuit: dictæ per carmina sortes:
Et vitæ monstrata via est: & gratia regum

Pieriis

ans avant la naissance de notre Seigneur: vingt-cinq ou trente ans après, Amphion l'environna de murailles, & y bâtit une citadelle: & sur ce que par son harmonie, ou selon d'autres, par la force de son éloquence, il persuada aux bourgeois & aux paysans de mettre la main à l'oeuvre, on fit cette fable, qu'il avoit bâti cette citadelle & ces murailles au son de sa lire, & que les pierres s'étoient allé placer d'elles-mêmes au lieu qu'elles devoient occuper. Les Rabins, peuple entierement adonné aux rêveries, ont encheri sur cette fiction, lorsqu'ils ont dit que Salomon avoit bâti le temple de Jerusalem sans le secours d'aucun instrument, avec l'aide du seul ver apellé *zamir*.

396 *Fuit hæc sapientia quondam publica privatis secernere*] Les premiers Poëtes étoient proprement des Philosophes qui se servoient de la poësie, pour mieux s'insinuer dans l'esprit des hommes, & pour leur faire mieux goûter leurs préceptes, qui tendoient tous à leur enseigner à distinguer le saint d'avec le profane, & le bien du public d'avec celui des particuliers; à moderer leurs passions, a bien vivre dans leur ménage, à être bons économes, à bâtir des villes, à obeïr aux loix, &c. Voilà le premier âge de la poesie. Il y a sur cela un beau passage de Strabon, qui pour refuter Eratosthene, qui avoit écrit que les Poëtes ne cherchoient qu'à plaire & qu'à divertir, dit dans le Livre premier: *Le contraire paroît en ce que les Anciens ont apellé la premiere poësie une espece de philosophie, qui nous enseigne à vivre dès l'enfance, & qui avec le secours du plaisir, forme nos moeurs, regle nos actions, dirige nos desirs. Nos Philosophes soutiennent même qu'il n'y a que le Sage qui puisse être Poëte. C'est pourquoi les Grecs commencent l'éducation de leurs enfans par la poësie, non pour leur donner seulement du plaisir, mais pour leur aprendre la sagesse & la modestie, &c.*

398 *Maritis*] Comme nous disons, *aux mariés*, à l'homme & à la femme.

399 *Leges incidere ligno*] Les premieres loix des Grecs avoient été écrites en vers; & c'est ce que Solon voulut imiter dans la suite, comme cela paroît par les premiers vers de ses loix:

Πρῶτα μὲν εὐχόμεσθα Διὶ Κρονίδῃ βασιλῆϊ
Θεσμοῖς τοῖς δὲ τύχην ἀγαθὴν καὶ κῦδος ὀπάσσαι.

Avant toutes choses prions le grand Roi Jupiter de bénir ces loix, & de les faire respecter.

Ligno] Les premieres loix furent écrites sur des planches de bois. Les Romains les graverent sur des planches de cuivre.

400 *Sic honor & nomen divinis vatibus*] Voilà de quelle maniere la poësie & les Poetes s'établirent, & acquirent tant d'honneur en faisant du bien aux hommes, & en les corrigeant de leurs defauts. Si la poësie n'avoit commencé que par le plaisir, jamais elle n'auroit été si honorée.

401 *Post hos insignis Homerus*] Après ce premier âge de la poësie, les matieres de morale & de politique étant suffisament traitées, les Républiques bien constituées, & les loix bien établies, la poësie prit un autre chemin; pour élever le courage aux hommes, & pour les rendre capables de servir leur patrie, elle chanta les exploits des grands Guerriers. Homere & Tyrtee commencerent ce second âge. On diroit qu'Horace a eu en vue ce passage d'Aristophane dans les Grenouilles, où il fait dire par Eschyle:

Ὡς ὠφέλιμοι τῶν ποιητῶν οἱ γενναῖοι γεγένηνται
Ὀρφεὺς μὲν γὰρ τελετάς θ' ἡμῖν κατέδειξε, φόνων τ' ἀπέχεσθαι,

Me-

des prieres tendres & touchantes, il les forçoit à s'aller poser d'elles-mêmes dans le lieu qu'il vouloit leur faire occuper. Car anciennement on ne connoissoit d'autre sagesse, (*a*) ni d'autre poësie que celle qui enseignoit à distinguer le bien du public de celui des particuliers, & les choses saintes, des prophanes: à reprimer la fureur des hommes, qui croyoient avoir droit de disposer de toutes les femmes: à donner des regles aux gens mariés, pour les faire bien vivre dans leur famille: à bâtir des villes, & à établir des loix. C'est par-là que ces Poëtes divins & leurs vers s'établirent dans le monde, & y acquirent une si grande réputation.

(*b*) Aprés ce premier âge de la poësie, Homere & Tyrtée allumerent dans les courages un feu martial: les oracles ne furent plus donnés qu'en vers: les vers servirent à déveloper les secrets de la Nature; on les employa à gagner la faveur

(*a*) Ancienne poësie, ce qu'elle enseignoit.

Μουσαῖος δ' ἐξακέσεις τῆς νόσων, καὶ χρησμούς.
Ἡσίοδος δὲ
Τῆς ἐργασίας, καρπῶν ὥρας, ἀρότους.
Ὁ δὲ θεῖος Ὅμηρος
Ἀπὸ τοῦ τιμὴν καὶ κλέος ἔσχε, πλὴν τοῦδ' ὅτι
Χρήστ' ἐδίδαξε
Τάξεις, ἀρετὰς, ὁπλίσεις ἀνδρῶν;

Combien les bons Poëtes n'ont-ils pas été utiles? Orphée a enseigné aux hommes les misteres & les sacrifices, & à fuir les meurtres. Musée leur a enseigné la guerison des maladies, & à consulter les Oracles. Hesiode leur a montré à cultiver la terre, & leur a marqué le tems des semences & des moissons. Et le divin Homere, par où croyez vous qu'il ait acquis tant de gloire & tant de réputation? parcequ'il leur a enseigné des choses très nécessaires, à armer des peuples, à ranger des armées, & a être ferme & courageux.

402 *Tyrtæusque*] C'étoit un maître d'école, petit, mal fait, boiteux & borgne; les Athéniens le donnerent par derision aux Lacédémoniens, qui par l'ordre d'Apollon Pythien, leur demandoient un Géneral capable de terminer la guerre qu'ils avoient depuis longtems contre les Messéniens, dont ils assiégeoient la ville. Cet homme fatal, au lieu de rétablir d'abord les affaires des Lacédémoniens, acheva presque de les perdre, car il fut batu dans trois sorties que firent les ennemis. Ces defaites mirent si bas les Lacédémoniens, qu'ils furent obligés d'enrôler leurs esclaves, & de leur promettre les femmes de ceux qui avoient été tués. Mais les Rois de Sparte rebutés par tant de pertes, & apréhendant une ruïne totale, étoient d'avis de lever le siege. Tyrtée seul, fidele à l'Oracle, s'y oposa, & prononça à la tête de toute l'armée des vers

(*b*) Second âge de la poësie.

qu'il avoit faits pour leur redonner courage, pour les consoler de leurs malheurs, & pour leur donner ses conseils dans la conjoncture presente. Ces vers animerent si fort tous les soldats, & leur inspirerent une si grande ardeur de combatre, que méprisant la mort, ils allerent attaquer les Messéniens, & les defirent. Cela remit en crédit l'oracle d'Apollon, qui commençoit à devenir suspect; & acquit beaucoup de gloire à Tyrtée, qui s'en retourna à Athenes avec le titre de bourgeois de Sparte, dont il fut honoré. Il nous reste encore une partie de ces vers qu'il fit pour cette grande occasion. C'étoit vers l'Olympiade vingt-cinquieme, près de six cents quatre-vingts ans avant Jesus Christ, & par conséquent peu de tems après Homere.

403 *Dictæ per carmina sortes*] Horace attribue les oracles au second âge de la poesie; il vaut pourtant mieux, comme a fait Aristophane, les attribuer au premier. En effet, les oracles sont beaucoup plus anciens qu'Homere, & que la guerre de Troye. Mais peut-être qu'Horace a voulu dire que dans le premier âge les oracles étoient en prose; & qu'ensuite ils ne furent plus qu'en vers: & cela est vrai, comme il seroit aisé de le prouver ailleurs que dans une Remarque, car c'est une ample matiere à dissertation; on en feroit un juste volume.

404 *Et vitæ monstrata via est*] Il ne faut pas entendre ceci de la philosophie & des moeurs; car Horace se contrediroit, puisqu'il a dit que ce fut le premier soin de la poësie. Il faut l'entendre de la phisique. Il dit que dans le second âge de la poësie on commença à expliquer en vers les secrets de la Nature, & la maniere dont elle agit. *Vita*, la vie, pour *natura*, la Nature qui donne la vie à tout.

Et gratia Regum Pieriis tentata modis] Alors on assu-

Pieriis tentata modis : ludusque repertus,
Et longorum operum finis : ne forte pudori
Sit tibi Musa lyræ solers, & cantor Apollo.

Naturâ fieret laudabile carmen, an arte,
Quæsitum est : ego nec studium sine divite venâ,
Nec rude quid prosit video ingenium : alterius sic
Altera poscit opem res, & conjurat amicè.
Qui studet optatam cursu contingere metam,
Multa tulit fecitque puer : sudavit, & alsit :
Abstinuit Venere & vino. Qui Pythia cantat

Tibi-

assujetit la poësie à faire la cour aux Grands, & de Reine qu'elle étoit, on la fit devenir esclave.

405 *Ludusque repertus, & longorum operum finis*] On l'employa dans les jeux qu'on fit pour se delasser de ses longs travaux. Il veut parler des tragédies & des comédies que l'on faisoit jouer dans les fêtes solemnelles, comme on l'a déja vu.

406 *Ne fortè pudori*] Cela prouve qu'Horace ne fait tout cet éloge de la poësie que pour empécher que Pison n'en fût dégoûté : & par conséquent les changemens d'Heinsius sont insoutenables.

407 *Musa lyræ solers*] Cette expression, *lyræ solers*, me paroit remarquable ; car il me semble que j'ai toujours vu *solers* tout seul, ou avec le verbe.

408 *Naturâ fieret laudabile carmen an arte, quæsitum est*] En donnant aux jeunes gens des préceptes pour la poësie, il ne falloit pas oublier cette question si souvent agitée, si la poësie vient de la nature ou de l'art : car les hommes, presque toujours ennemis du travail, négligent ordinairement l'étude, se trouvant assez forts de leur seul naturel, qui souvent même n'est pas si heureux qu'ils pensent. Horace donc, pour empécher les Pisons de tomber dans un semblable malheur, & d'avoir trop de confiance sur leur naturel, décide nettement, que la nature & l'art doivent toujours se trouver ensemble. Il faut à la verité supposer la nature, comme la base, comme le fondement de tout ; sans elle il n'y a point de poësie, comme Horace l'a reconnu dans l'Ode III. & dans l'Ode VI. du Livre IV. & c'est ainsi qu'il faut expliquer cette preference que Pindare donne à l'heureux naturel, dans deux passages admirables, l'un de l'Ode seconde des Olymp.

- - - - σοφὸς ὁ πολ-
λὰ εἰδὼς φυᾷ :

Μαθόντες δὲ λάβροι
Παγγλωσσίᾳ, κόρακες ὥς,
Ἄκραντα γαρύετον.

Le Sage, c'est celui qui sait naturellement beaucoup ; mais ceux qui ne savent rien qu'à force d'étude, n'ont qu'un verbiage inutile, ils croassent comme des corbeaux, & parlent toujours sans effet.

L'autre passage est de l'Ode III. des Ném.

Συγγενεῖ δέ τις εὐδοξίᾳ μέγα βρίθει.
Ὃς δὲ διδάκτ᾽ ἔχει, ψεφεννὸς ἀνὴρ
Ἄλλοτ᾽ ἄλλα πνέων, οὔποτ᾽ ἀτρεκεῖ
Κατέβα ποδί. Μυριᾶν
Δ᾽ ἀρετᾶν ἀτελεῖ νόῳ γεύεται.

L'heureux naturel rend un homme considerable ; mais celui qui n'a qu'une science acquise, est toujours obscur, il parle de tout, & n'est assuré de rien ; toutes ses demarches sont incertaines, il entame toutes les sciences, & les laisse toutes aussi imparfaites que son esprit.

Si la nature seule est preferable à l'art seul, il est certain que quand l'art est joint à la nature, il la perfectionne & la fortifie. La nature donne la facilité, & l'art donne la méthode & la sureté : c'est pourquoi Ciceron disoit, *ars certior quàm natura* ; *l'art est plus sûr que la nature* ; mais ils ne feront jamais rien de parfait l'un sans l'autre ; & Longin a fort bien dit que quelque libre que la nature paroisse, elle ne se conduit pourtant pas au hasard, & n'est pas ennemie des regles. La nature sans l'art est aveugle & téméraire : c'est comme un vaisseau qui n'a point de pilote, & qui, sans miracle, ne peut éviter de perir : & l'art sans la nature est rude, sterile & sec. Horace a donc

en

faveur des Rois, & on les mit de tous les yeux & de tous les ſpectacles, qu'on inventa pour ſe delaſſer de ſes longs travaux & de toutes ſes fatigues. Je vous dis cela afin que vous n'ayez point de honte de faire la cour aux Muſes & à Apollon.

(a) On diſpute depuis longtems ſi les bons vers ſont des productions de l'art, ou de la nature. Pour moi je ne vois point à quoi ſert l'art ſans le naturel, ni le naturel ſans l'art; ils ont tous deux beſoin du ſecours l'un de l'autre, & doivent être toujours étroitement unis. *(b)* Voyez les athletes, s'ils veulent remporter le prix de la courſe, ils ne ſe contentent pas d'avoir le corps ſouple & léger, ils travaillent, ils s'exercent, ils ſouffrent le chaud, le froid, ils renoncent à l'amour & au vin; & les joueurs de flute, avant que de parvenir a chanter les cantiques Pythiens, n'ont-ils pas fait leur aprentiſſage, & obéï à un maî-

(*a*) La nature & l'art doivent être inſéparables. (*b*) Preuves que l'art doit venir au ſecours de la nature.

eu raiſon d'aſſurer qu'ils avoient beſoin l'un de l'autre, & qu on ne pouvoit jamais les ſéparer. Et Quintilien a fort bien dit: *Nihil credimus eſſe perfectum, niſi ubi natura curâ juvetur. Nous croyons qu'il n'y a rien de parfait que ce que produit la nature aidée par le travail.* Mais il faut ſe ſouvenir que comme l'art neſt jamais ſi parfait que quand il imite la nature, la nature auſſi ne reuſſit jamais ſi bien que quand elle cache l'art.

410 *Nec rude quid proſit ingenium*] Il apelle *rude ingenium* le naturel qui, quelque heureux qu'il puiſſe être, eſt toujours groſſier quand l'art ne l'a pas poli. * Dans quelques manuſcripts au lieu de *quid proſit*, à quoi ſert, il y a *quid poſſit*, ce que peut. Et M. Bentlei n'a pas manqué de le recevoir dans ſon texte, & il a condamné *quid proſit*, parcequ'il lui a paru que ce terme rendoit la propoſition d'Horace fauſſe, puiſque Cherilus pour de très méchans vers reçut d'Alexandre quantité de Philippes d'or: Ils lui ſervirent donc à quelque choſe. Mais M. Bentlei fait trop de cas de l'or. Pour moi qui le mépriſe, je crois que *proſit* eſt la ſeule bonne leçon, & qu'il a plus de force. Quelques récompenſes pécuniaires & étrangeres que le naturel groſſier & ſans art puiſſe produire, il ne ſert de rien à un Poete, puiſqu'il ne peut le mener à une réputation honorable & durable. A quoi ſervent aujourd'hui à Chérilus ces pieces d'or qu'il reçut? L'ont-elles empéché d'être mépriſé de toute la poſterité & d'être regardé encore aujourd'hui comme un très méchant Poete? Elles ne lui ont donc ſervi de rien. *

412 *Qui ſtudet optatam curſu contingere metam*] Il prouve par des exemples ſenſibles, qu'il n'y a rien où le naturel ſeul ſuffiſe, & où l'on n'ait beſoin du ſecours de l'art. Tous les athletes non ſeulement travailloient beaucoup pour réuſſir: mais ils vivoient encore dans une abſtinence génerale de tout ce qu'on apelle plaiſir. Πᾶς ὁ ἀγωνιζόμενος πάντα ἐγκρατεύεται. *Celui qui combat dans les jeux publics, s'abſtient de tout*, dit ſaint Paul. Ceux qui ont lu Platon, ſavent de quelle maniere vivoient les athletes. Prétend-on donc que pour la poëſie ſeule, qui eſt la plus noble & la plus difficile de toutes les productions de l'eſprit, on ſoit exempt de cette loi génerale? Un Ancien a dit que les Dieux ont donné tout au travail. Cela eſt encore plus vrai de la poëſie que de tous les exercices du corps; ſans le travail il n'y aura jamais un bon Poete.

413 *Puer*] Car on commençoit ces exercices-là fort jeune.

414 *Qui Pythia cantat Tibicen*] Horace ne parle point ici des joueurs de flute qui jouoient aux celebres jeux Pythiques; ces jeux étoient fort négligés quand il écrivoit ceci; & d'ailleurs, pour rendre ſenſible ce qu'il dit, il n'auroit pas été chercher un exemple en Grece. Pour bien entendre ce paſſage, il faut ſavoir qu'il y avoit autrefois dans les anciens Choeurs de comédies differens joueurs de flute. Quand tout le Choeur chantoit, il y avoit un joueur qui accompagnoit le chant, & qu'on apelloit par cette raiſon *choraule*, comme qui diroit *fluteur du Choeur*. Mais quand on chantoit les cantiques, ce chant étoit ſeul; & quand il étoit fini, il y avoit un joueur de flute qui répondoit ſeul à ce que le Choeur avoit chanté; & on l'apelloit *pythaule*, comme qui diroit *fluteur des cantiques Pythiens*; parceque ces cantiques étoient ſemblables aux Peans, c'eſt à dire aux himnes que l'on chantoit à Apollon dans la ville de Pytho. Diomede: *Quando enim Chorus canebat, choricis tibiis, id eſt choraulicis, artifex concinebat. In canticis autem Pythaules Pythicis reſponſabat. Quand le Choeur chantoit, le joueur de flute accompagnoit avec la flute qu'on apelloit flute de Choeur, & dans les cantiques, le joueur répondoit avec la flute Pythique.* Ces pythaules

Tibicen, didicit priùs, extimuitque magistrum.
Nunc satis est dixisse: ego mira poëmata pango.
Occupet extremum scabies: mihi turpe relinqui est,
Et, quod non didici, sanè nescire fateri.

Ut præco ad merces turbam qui cogit emendas,
Assentatores jubet ad lucrum ire Poëta,
Dives agris, dives positis in fœnore nummis.
Si verò est unctum qui rectè ponere possit,
Et spondere levi pro paupere, & eripere atris
Litibus implicitum, mirabor si sciet inter-
-noscere mendacem verumque beatus amicum.
Tu seu donaris, seu quid donare voles cui,
Nolito ad versus tibi factos ducere plenum
Lætitiæ: clamabit enim, pulcrè, benè, rectè,
Pallescet super his: etiam stillabit amicis

Ex

thaules & ces choraules qui jouoient anciennement dans les pieces, & qui faisoient partie des troupes des comédiens, se séparerent ensuite, jouerent à part, & firent des divertissemens séparés. Il y a eu de ces derniers joueurs de flute qui ont été fort illustres dans leur art, & c'est de ceux-là dont Horace parle.

415 *Didicit priùs extimuitque magistrum*] On ne vit jamais de celebre joueur de flute qui n'eût fait son aprentissage. Puis donc que le naturel seul ne suffit pas pour les petites choses, comment suffiroit-il pour les grandes? Saint Jérôme a fort bien dit: *Discas quod possis docere, ne miles antequam tiro, ne priùs magister sis quàm discipulus. Aprens plutôt ce que tu veux enseigner aux autres, & ne prétens pas être soldat avant que d'être aprentif, ni maître avant que d'être disciple.*

416 *Nun satis est dixisse, ego mira poëmata pango*] Voilà un langage qui n'est que trop ordinaire, encore aujourd'hui, on n'entend autre chose. L'un dit; Je fais de merveilleuses élégies: l'autre, je fais des éclogues charmantes, & des tragédies qui mettent Sopohcle bien au-dessous de moi. Pourquoi irois-je donc me tourmenter à feuilleter nuit & jour les Anciens, & à aprendre leurs regles? Je n'ai jamais lu ni Théocrite, ni Sophocle, ni Virgile; & je ne me soucie ni d'Aristote, ni des Rhéteurs. Pourquoi ne serions nous pas aussi habiles que les Anciens? Voilà le ton dont on parle, & il faut avouer que du tems d'Auguste on n'avoit rien vu de si peu sage, ou de si outré: on voit aussi le succès de ces beaux ouvrages, qui sont aussitôt oubliés que connus. Il est bien glorieux à Horace, & à ceux qui ont les premiers donné ces préceptes, que tant de siecles après on ne fasse rien qui n'autorise leurs décisions, & qui ne confirme leurs jugemens. * M. Bentlei en corrigeant *nec satis est dixisse*, a gâté & perdu toute la force & la grace de ce passage. *

417 *Occupet extremum scabies*] C'est une expression empruntée des enfans, qui dans certains jeux disoient, *la gale prendra au dernier.*

Mihi turpe relinqui est] Pendant que je m'amuserai à feuilleter les Anciens, & à étudier leur art, un autre prendra les devans, & fera des tragédies & des opera. Cela seroit honteux, il ne faut pas le souffrir. Je veux travailler sans étude, aprenne les regles qui voudra, je dirai que je les ai sues.

* *Relinqui*] C'est un terme figuré. Il est emprunté des courses dans les jeux publics. On disoit *être laissé derriere*, pour dire *être vaincu*, *être surpassé par ses rivaux.* Horace l'a employé à l'imitation des Grecs. Nous lisons dans Harpocration *ἀπολελοιπότες*, *οἱ νενικηκότες. Ceux qui ont laissé derriere*, c'est-à-dire *ceux qui ont vaincu.* *

419 *Ut præco ad merces turbam qui cogit emendas*] La nature & l'art ne suffisent pas toujours pour faire un bon Poëte; il faut encore des amis fideles qui l'avertissent de ses defauts: mais ces amis fideles sont bien rares & bien difficiles à connoître pour des Poëtes riches & puissans comme ces Pisons. Et Horace com-

maître ? Mais aujourd'hui pour être grand Poëte, il suffit de dire hardiment: (*a*) Je fais des vers admirables. Malheur à ceux qui demeurent dans les derniers rangs; ce seroit une grande honte à moi de ne rien faire, & de m'amuser à étudier. Je n'ai garde d'avouer que je ne fais pas ce que je n'ai jamais apris.

(*b*) *Pour bien réussir, il ne suffit pas toujours d'avoir de l'étude & du naturel; il faut encore des amis sinceres.* Mais un Poëte qui a de bonnes terres & beaucoup d'argent, apelle les flateurs à un gain tout clair, comme un crieur public apelle les passans, & les convie à venir acheter sa marchandise. Que si avec cela il aime à donner bien à manger, à cautionner les pauvres, & à employer son éloquence & son credit pour les tirer de toutes leurs affaires les plus mauvaises, ce sera un grand miracle, s'il est assez heureux pour discerner le veritable ami d'avec le faux. Quand vous aurez donc fait, ou que vous voudrez faire quelque present à quelqu'un, je vous conseille de ne lui pas lire vos vers pendant qu'il est encore dans la joie: car à chaque vers il s'écriera: (*c*) Cela est beau, cela est admirable, cela est divin; il contrefera l'extasié, il pleurera de tendresse, il sautera sur son siége, il battra la terre du pied. En un mot, comme

(*a*) Langage des Poëtes ignorans & temeraires.
(*b*) Amis sinceres très nécessaires à ceux qui écrivent.
(*c*) Manieres du faux ami.

compare fort bien ces Poëtes riches à des crieurs publics; comme ces crieurs apellent & convient le monde à l'achat des marchandises qu'ils mettent en vente; tout de même, un Poete riche convie les flateurs; tout son bien est à l'encan, les louanges en sont le prix: car, comme dit la fable, tout flateur vit aux depens de celui qu'il loue. Horace donc, pour ne rien négliger de tout ce qui peut contribuer à former un Poete, enseigne ici à distinguer le flateur d'avec le sincere & le veritable ami.

Cogit] *Convocat*, apelle, assemble.

421 *Dives agris*] Ce vers est répété de la seconde Satire du Livre I. où il est parlé de *Fufitius*.

422 *Si verò est unctum qui rectè ponere possit*] Mais si ce Poëte riche fait de plus faire grand' chere, s'il est toujours prêt à cautionner le pauvre, & si par son crédit ou par son éloquence il peut le tirer de toutes les affaires qu'on lui suscitera, ce sera un grand miracle s'il fait discerner l'ami d'avec le flateur. Horace fait ici, en passant, l'éloge des Pisons d'une maniere bien fine & bien naturelle.

Unctum ponere] Faire grand' chere. On sous-entend *opsonium*. La bonne table d'un Poete est d'un grand secours pour faire louer ses vers; mais on peut dire à ce Poëte ce qui Martial disoit à Pomponius:

Quod tam grande sophos clamat tibi turba togata,
Non tu, Pomponi, cœna diserta tua est.

Toute cette troupe que tu as à ta table fait de grandes exclamations sur tes vers; mais ce n'est pas toi qui es éloquent, Pomponius, c'est ton souper.

Pline apelle ces louangeurs *laudicœnas*.

423 *Levi pro paupere*] *Levis*, inconstant, léger, perfide.

* *Atris litibus implicitum*] Cet *atræ lites* est fort beau & plein de force. Horace fait voir par cette épithete l'horreur qu'il avoit pour les proces, & combien ils sont detestables. M. Bentlei a pourtant chassé ce mot du texte, & il a substitué, *artis*, pour *arctis*, c'est à dire *strictis nodosis*, dont on a de la peine à se tirer. Voilà une malheureuse critique. *

425 *Beatus*] S'il sera assez heureux pour distinguer le flateur d'avec l'ami. En effet ce seroit un très grand bonheur.

426 *Tu seu donaris, seu quid donare voles cui*] Voilà l'avis qu'il donne à l'aîné des Pisons, de ne lire jamais ses vers à un homme à qui il vient de faire ou de promettre quelque present. Un ami interessé ne peut jamais être un bon Critique; & quand il le seroit, il ne parleroit pas franchement à celui qui lui donne; c'est comme un Juge corrompu, qui, quelque habile qu'il soit, ne connoît de juste & d'honnète que ce qui lui est utile.

427 *Plenum lætitiæ*] Plein de joie pour ce qu'on vient de lui donner, ou pour la promesse qu'on lui a faite.

429 *Pallescet super his*] *Super his*, ἐπὶ τούτοις. c'est-à dire *de plus*.

Ex oculis rorem : saliet, tundet pede terram.
Ut qui conducti plorant in funere, dicunt
Et faciunt propè plura dolentibus ex animo : sic
Derisor verò plus laudatore movetur.
Reges dicuntur multis urgere culullis,
Et torquere mero, quem perspexisse laborent,
An sit amicitiâ dignus. Si carmina condes,
Nunquam te fallant animi sub vulpe latentes.
Quintilio si quid recitares, corrige, sodes,
Hoc, aiebat, & hoc. Melius te posse negares,
Bis terque expertum frustra? delere jubebat,
Et malè tornatos incudi reddere versus.
Si defendere delictum quam vertere malles,
Nullum ultra verbum, aut operam sumebat inanem,
Quin sine rivali teque & tua solus amares.

Vir

431 *Ut qui conducti plorant in funere*] Cette comparaison est fort belle. Horace dit qu'il y a la même difference entre le flateur & l'ami sincere qu'entre ceux qu'on paye pour pleurer à des funerailles, & les amis ou les parens qui pleurent veritablement. Le flateur loue bien plus que l'ami, comme ces pleureurs à gages pleurent bien plus que ceux qui ont une douleur très veritable. Horace avoit sans doute en vue ce passage de la XXII. Satire de Lucilius:

- - - mercede quæ
Conductæ flent alieno in funere Præficæ
Multo & capillos scindunt & clamant magis.

Comme les pleureuses, qui se louent pour pleurer aux funerailles, crient bien davantage, & s'arrachent bien mieux les cheveux.

Ces pleureuses étoient fort employées dans la Judée comme on le voit par l'Ecriture Sainte.

433 *Derisor*] Le *moqueur* pour le *flateur*. Il en a été parlé ailleurs.

Vero laudatore] Un homme vrai qui loue ce qu'il trouve beau, & qui parle en conscience.

434 *Reges dicuntur multis urgere culullis*] Comme les grands Seigneurs, avant que d'accorder leur amitié à quelqu'un l'éprouvent & l'examinent en le faisant bien boire, pour voir s'il sera secret, & si entre deux vins il ne découvrira pas ce qu'on lui aura confié, il faut qu'un Poete éprouve & examine aussi ceux qu'il veut faire les Juges de ses ouvrages: car autrement il sera sujet à prendre des flateurs pour des amis sinceres. Il me semble que j'ai lu quelque part, que Tibere éprouvoit par le vin ceux qu'il vouloit faire ses confidens. * Car comme on éprouve l'or, l'argent & le fer dans le fourneau, on éprouve de même les hommes dans le vin. Théognis:

Ἐν πυρὶ μὲν χρυσόν τε καὶ ἄργυρον ἴδριες ἄνδρες,
Γιγνώσκουσ᾽, ἀνδρὸς δ᾽ οἶνος ἔδειξε νόον,
Καὶ μάλα περ πινυτοῦ, τὸν ὑπὲρ μέτρον ἤρατο πίνων. *

437 *Nunquam te fallant animi sub vulpe latentes*] Aprenez à connoître celui qui loue en renard. Horace fait allusion à la fable du renard & du corbeau, que Nannius a raporté toute entiere dans ses Commentaires. La Fontaine n'a eu garde de l'oublier, & c'est une de celles où il a, je ne dis pas égalé, mais surpassé les Anciens, par la naïveté & par la gayeté qu'il y a mêlées.

438 *Quintilio si quid recitares*] C'est le Poëte Quintilius Varus, parent & intime ami de Virgile & d'Horace, qui lui adresse l'Ode XVIII. du Livre I. & qui pleure sa mort dans l'Ode XXIV. Il y avoit déja longtems qu'il étoit mort quand il fit cet Art Poetique: c'est pourquoi il dit, *recitares*, *jubebat*, *sumebat*, termes qui ne se disent que d'un homme qui n'est plus.

440 *Delere jubebat*] Quand un Auteur a essayé de corriger un endroit, & qu'il n'a pu en venir à bout, il est persuadé que cela suffit, & qu'il n'a qu'à le laisser là sans y toucher; mais il se trompe, il y a encore une correction à faire, comme disoit Quintilius, & qui est la plus sûre, c'est d'effacer; mais c'est une cruauté dont peu d'Auteurs sont capables.

441 *Et malè tornatos incudi reddere versus*] Les Critiques ont fort blâmé Horace d'avoir employé

me les gens qu'on loue pour pleurer aux funerailles, disent & font beaucoup plus de choses que ceux qui sont veritablement affligés; tout de même, le flateur est bien plus ému que l'ami sincere. On dit que quand les grands Seigneurs veulent honorer quelqu'un de leur amitié, ils l'éprouvent par le vin, pour voir s'il la merite, & s'il sera secret. Si vous faites jamais des vers, examinez bien auparavant ceux que vous voudrez prendre pour Juges, afin que vous connoissiez bien ceux qui louent comme le renard louoit le corbeau. (*a*) Quand on lisoit quelque chose à Quintilius, il disoit franchement, corrigez cela & cela. Si on lui répondoit qu'on ne pouvoit mieux faire, & qu'on y avoit fait tous ses efforts, il vous conseilloit d'effacer sans misericorde, & de remettre sur l'enclume tous les vers mal tournés. Que si on aimoit mieux soutenir ses fautes que de les corriger, il ne disoit pas un seul petit mot davantage; il s'épargnoit une peine inutile, & vous laissoit une entiere liberté de vous aimer seul & sans rival, vous & vos vers.

Un

(*a*) Manieres de l'ami sincere qui est bon Critique.

p'oyé dans un même vers, & pour une seule chose, deux figures entierement differentes, & d'avoir allié l'enclume avec le tour; mais il est arrivé à ces Critiques ce que Quintilien a prédit; ils ont blâmé ce qu'ils n'ont pas entendu. Horace n'employe ici qu'une même figure, & ils ne doivent pas l'ignorer; le fer, après avoir été amoli & préparé par le feu & par l'enclume, se travaille au tour comme les autres métaux. C'est pourquoi Properce a dit comme Horace dans sa derniere élegie du Livre II.

Incipe jam angusto versus componere torno,
Inque tuos ignes, dure Poëta, veni.

Commence à travailler tes vers au tour, & remets-les dans ton fourneau pour les adoucir.

Strabon s'est servi du mot *tourner*, en parlant du fer de Cibyra, à la fin du XIII, Liv. Ἴδιον δ' ἐστὶν Κιβύρᾳ τὸ τὸν σίδηρον τορεύεσθαι ῥᾳδίως. *Cibyra a cela de particulier, que son fer se travaille facilement au tour.* * Car τορεύειν se dit souvent pour τορνεύειν, *travailler au tour*. M. Bentlei a fait sur ce passage une remarque très longue, & très savante, où il prouve fort bien qu'on dit *des vers travaillés au tour*, & *des vers remis sur l'enclume*. Mais il condamne cette enclume mise après le tour, comme deux figures très differentes qui ne peuvent être mises ensemble. En quoi il s'est infiniment trompé. Il veut qu'on lise:

Et malè ter natos incudi reddere versus.

Ce qui est insuportable & très oposé au génie d'Horace, qui n'auroit jamais joint ce *ter* avec l'adjectif *natos* pour le rapporter à *reddere*; l'équivoque est trop grossiere & trop sensible pour fonder cette belle restitution & pour éluder l'autorité de Properce. Il plaisante sur l'explication que j'ai donnée à ce vers:

Inque tuos ignes, dure Poëta, veni.

suavis est Dacierius, dit-il, *M. Dacier est plaisant*, dit-il, *d'expliquer ce vers*, remets tes vers au fourneau pour les adoucir. *Je fus étonné*, ajoute-t'il, *quand je lus cette explication.* Et voici celle qu'il imagine: les Poetes disent souvent *ignes*, les feux, pour *amores*, les amours. Et c'est des amours qu'il faut expliquer le vers de Properce. Mais qui a jamais dit *redire in ignes suos*, pour dire *revenir à ses amours*. C'est cela qui est très plaisant & je dirois très étonnant, si M. Bentlei ne nous avoit accoutumés à l'étonnement par des critiques très hasardées. Ce savant homme après avoir reçu dans le texte ce *malè ter natos*, en paroît dégoûté & il est tout prêt à le desavouer. Il nous propose une autre correction qu'il nous defie de ne pas recevoir, il veut qu'on lise *malè formatos*, ce qui n'est pas meilleur. La verité n'est point si flotante & si incertaine. *

442 *Si defendere delictum quàm vertere malles*] Car très souvent les Auteurs ne prennent sous leur protection précisément que les endroits que l'on critique; ce sont toujours les endroits favoris, &, si on les en croit, les meilleurs de tout l'ouvrage.

444 *Quin sine rivali*] Cela arrive presque toujours: ces admirateurs de leurs fades Ouvrages s'aiment sans rival, & jouïssent tranquilement de leurs amours sans que personne leur porte envie.

Vir bonus & prudens versus reprehendet inertes :
Culpabit duros : incomtis allinet atrum
Transverso calamo signum : ambitiosa recidet
Ornamenta : parum claris lucem dare coget :
Arguet ambiguè dictum : mutanda notabit :

Fiet

445 *Vir bonus & prudens versus reprehendet inertes*] Ces cinq vers sont admirables, & renferment une grande partie de ce qu'on peut trouver chez les Rheteurs qui ont traité à fond de la critique, laquelle consiste en trois choses ; à ajouter, à retrancher & à changer, comme nous le verrons dans la suite.

Versus reprehendet inertes] On ne fait presque point d'ouvrage aujourd'hui qui ne fournit un très grand nombre d'exemples de tous les defauts qu'Horace assemble dans ces cinq vers. Mais tous les Ecrivains ne meritent pas qu'on remarque leurs fautes ; celles des grands hommes sont seules dignes de notre attention. Car elles peuvent être très nuisibles, parceque, comme on prend toujours pour modele ce qu'il y a de plus grand, on peut bien plus aisément imiter leurs vices que leurs vertus. Suposons donc que Corneille eût donné sa belle tragédie de la mort de Pompée à examiner à Quintilius, ou à quelque autre Critique ; & voyons en passant si nous ne pourions pas decouvrir une partie de ce qu'il y auroit trouvé. Ces essais ne peuvent être que très utiles, & ne sauroient faire aucun tort à la mémoire d'un homme, qui n'est pas moins au-dessus de nos censures que de nos louanges. Il seroit même à souhaiter qu'on nous donnat des reflexions sur toutes nos bonnes pieces de théâtre, afin de nous en faire connoitre les beautés & les defauts. Dans la III. scene du II. Acte, quand Cléopatre dit :

Ne parlons point ici du Tage ni du Gange,
Je connois ma portée, & ne prens point le change.

Ce dernier vers auroit paru *iners*, lâche, sans force, & bas. Dans la scene III. de l'Acte III. Cesar demande à Antoine,

Comme a-t-elle reçu les offres de ma flamme ?

ANTOINE.

Comme n'osant la croire, & la croyant dans l'ame,
Par un refus modeste & fait pour inviter,
Elle s'en dit indigne, & la croit meriter.

Cela auroit encore paru lâche, froid, & plein d'une affectation qui ne convient point du tout à la tragédie, & moins encore au caractere d'Antoine, dont le langage sentoit le corps de garde, & qui étoit fort grossier. On n'a qu'à se souvenir du portrait que Plutarque en fait.

446 *Culpabit duros*] Les vers peuvent être durs ou par les mots, ou par les choses. De ces deux vices, le dernier est le plus grand ; & peut-être auroit-on accusé Corneille d'y être tombé, lorsqu'il fait dire par Cleopatre, dans la premiere scene de l'acte II.

Les Princes ont cela de leur haute naissance ;
Leur ame dans leur sang prend des impressions,
Qui dessous leur vertu rangent leurs passions.

Tout le monde conviendra que l'ame prend dans le sang des impressions du vice ; mais il est dur & choquant de dire qu'elle y prend les impressions de la vertu, & cela n'est pas moins contraire à la morale qu'à la Theologie des Païens même. Il y a encore de la dureté dans ce que Cesar dit dans la scene II. de l'acte III. en parlant de Rome :

Et qui verse en nos coeurs, avec l'ame & le sang,
Et la haine du nom, & le mépris du rang.

Rome ne verse point dans un Romain l'ame avec le sang.

Incomtis allinet atrum] Je ne doute pas que Quintilius n'eût marqué & condamné comme un de ces endroits sans grace & sans ornement, ce qu'Achorée dit dans la scene II. du II. acte, en parlant de Pompée qui rend le dernier soupir :

Et tient la trahison, que le Roi leur prescrit,
Trop au-dessous de lui pour y prêter l'esprit.
Sa vertu dans leur crime augmente ainsi son lustre,
Et son dernier soupir est un soupir illustre.

Outre que cela est vainement subtil & recherché, il est sans grace, & peche par le tour & par l'expression.

447 *Transverso calamo signum*] Il tirera tout au travers une ligne que les Grecs & les Latins apellent *obelum*, & dont les Critiques se servoient pour faire entendre que le passage, où ils la mettoient, devoit être rayé.

Ambitiosa recidet ornamenta] Ces ornemens emphatiques & ambitieux sont très condamnables ; & je crois que Quintilius auroit mis de ce nombre tout

ce

Un homme de bien, qui est savant & bon Critique, reprendra tous les vers lâches & rampans, condamnera ceux qui sont durs, effacera ceux qui n'ont ni beauté ni grace; retranchera tous les ornemens ambitieux; vous obligera d'éclaircir tout ce qui est obscur, & d'ôter toutes sortes d'ambiguités & d'équivoques; en un mot il marquera tout ce qui doit être changé: il sera un Aristarque

ce qu'Achorée dit de la tête du grand Pompée, quand Achillas la montra à Cesar. C'est dans la I. scene du III. Acte.

A ces mots Achillas découvre cette tête;
Il semble qu'à parler encore elle s'aprête,
Qu'à ce nouvel affront, un reste de chaleur
En sanglots mal formés exhale sa douleur.
Sa bouche encore ouverte, & sa vue égarée
R'apellent sa grande ame à peine séparée, &c.

Corneille s'amuse peut-être mal à propos à peindre les grimaces de cette tête. L'ornement qu'il en tire est ambitieux, pour me servir du terme d'Horace, & d'une chose naturelle, il en fait une image qui n'a rien de noble ni de naturel. Aristophane auroit fort bien apliqué à cela son λημύθιον ἀπώλεσεν, *il a perdu ses couleurs.* Mais dans ce même endroit, sept ou huit lignes plus haut, il y a deux vers qui seuls rachetent tous ces endroits foibles. C'est où le même Achorée parle des bassesses que Ptolomée fit devant Cesar:

J'en ai rougi moi-même, & me suis plaint à moi
De voir là Ptolomée, & n'y voir point de Roi.

Quelle force & quel sens dans ce vers!

448 *Parum claris lucem dare coget*] L'obscurité est le plus grand vice du discours; il faut donc nécessairement éclaircir tout ce qui est obscur. Photin parle fort obscurement quand il dit à Ptolomée dans la premiere scene:

Le choix des actions ou mauvaises, ou bonnes,
Ne fait qu'aniantir la force des couronnes.

Il veut dire que la vertu, qui porte les Rois à faire de bonnes actions plutôt que de mauvaises, affoiblit leur pouvoir; mais de la maniere dont il s'exprime, il ne le dit point du tout, ou il le dit mal.

449 *Arguet ambiguè dictum*] Quintilien disoit comme ce Critique, *vitanda in primis ambiguitas: il faut sur tout éviter l'ambiguité.* De tous nos defauts c'est d'ordinaire le plus facile à connoître.

Mutanda notabit] *Enfin il marquera exactement tout ce qu'il faudra changer.* Car presque tout ce qu'il vient de dire est compris dans les changemens. Quintilien va éclaircir cette Remarque. Ce sage Critique dit que la correction consiste à *retrancher*, à *ajouter*, & à *changer:* que les deux premiers sont les plus faciles, & que le troisieme est très malaisé, & voici ses termes: *Sed facilius in his simpliciusque judicium, quæ replenda vel dejicienda sunt: premere verò tumentia, humilia extollere, luxuriantia astringere, inordinata dirigere, soluta componere, exultantia coërcere, duplicis operæ, nam & damnanda sunt quæ placuerant, & invenienda quæ fugerant. Il est plus aisé, & on a plutôt fait quand il ne faut qu'ajouter ou retrancher; mais lorsqu'il faut rabaisser ce qui est guindé, élever ce qui est rampant, réduire ce qui est trop abondant & trop excessif, placer ce qui est mal rangé, assembler ce qui est épars, & reduire ce qui est trop diffus, c'est une double peine: car il faut & condamner ce qui nous avoit plu, & trouver ce qui nous étoit échapé.* Ce *mutanda* ne signifie donc pas simplement dans Horace *ce qu'il faut changer de place*, comme on l'a cru: mais il comprend, avec une partie de ce qu'Horace a dit, ce que Quintilien a expliqué. Le Critique dont Horace parle, auroit sans doute trouvé de ces changemens à faire dans la même piece, & peut-être n'auroit-il pas épargné ce que Cesar dit dans la troisieme scene du quatrieme acte:

M'ont rendu le premier & le maître du monde.
C'est ce glorieux titre à present effectif
Que je viens ennoblir par celui de captif;
Heureux si mon esprit gagne tant sur le vôtre,
Qu'il en estime l'un, & me permette l'autre.

Cesar expliquoit assurément son amour d'une maniere plus noble; & j'ai de la peine à croire que Quintilius eût souffert ce qu'il dit dans la suite:

Mais las! contre mon feu mon feu me sollicite.
Si je veux être à vous, il faut que je vous quite.

Pour moi je l'avoue:

A des propos si froids je méconnois Cesar.

Je crois que le même Critique auroit été fort choqué d'entendre dire à Cléopatre dans la premiere scene du second acte:

Fiet Aristarchus, nec dicet : Cur ego amicum
Offendam in nugis ? Hæ nugæ seria ducent
In mala, derisum semel, exceptumque sinistrè.
Ut, mala quem scabies aut morbus regius urget,
Aut fanaticus error, & iracunda Diana,
Vesanum tetigisse timent fugiuntque Poëtam,
Qui sapiunt : agitant pueri, incautique sequuntur.
Hic dum sublimes versus ructatur, & errat,
Si veluti merulis intentus decidit auceps
In puteum, foveamve : licet, succurrite, longum
Clamet, io, cives, non sit qui tollere curet.
Si quis curet opem ferre, & demittere funem,
Qui scis an prudens huc se dejecerit ? atque
Servari nolit ? dicam, Siculique Poëtæ
Narrabo interitum : Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam

Insi-

Et si jamais le ciel favorisoit ma couche
De quelque rejetton de cette illustre souche,
Cette heureuse union de mon sang & du sien
Uniroit à jamais son destin & le mien.

Cléopatre ne devoit pas aller si vîte, ni témoigner des impatiences qui blessent si ouvertement la pudeur. Quand Didon dit à Enée dans Virgile :

Saltem si qua mihi de te suscepta fuisset
Ante fugam soboles, si quis mihi parvulus aulâ
Luderet Æneas. - - -

C'est après les noces faites, lorsqu'elle n'a plus rien à ménager.

450 *Fiet Aristarchus*] Aristarque étoit un très grand Critique, qui vivoit du tems de Ptolémée Philadelphe, en même tems que Callimaque : il avoit fait plus de quatre vingts volumes de Commentaires sur Homere, sur Aristophane, & sur tous les autres Poëtes Grecs. Il avoit surtout revu & corrigé Homere avec un très grand soin. C'est grand dommage que son travail sur ce grand Poëte ne soit pas venu jusqu'à nous. Encore si Eustathe l'avoit vu, il nous en auroit conservé des morceaux. Mais il paroît qu'il ne le connoissoit que par les citations des Anciens. Il avoit une critique si fine & si pénétrante, qu'on l'apelloit ordinairement *le Prophete*, ou *le Devin*, à cause de sa grande sagacité.

Cur ego amicum offendam in nugis] C'est le langage ordinaire des amis complaisans & flateurs : pourquoi irois-je offenser mon ami pour des bagatelles, en lui disant que ses vers ne sont pas bons ?

451 *Hæ nugæ seria ducent in mala*] Horace répond fort bien à ces flateurs : Ce que vous apellés des bagatelles, précipitera ce Poete dans de veritables maux, dès que vous vous ferez moqué de lui une fois en lui cachant vos veritables sentimens.

452 *Derisum semel exceptumque sinistrè*] Ce vers peut signifier deux choses ; l'une, *quand le public se sera une fois moqué de lui :* & l'autre, *quand vous vous serez moqué de lui une bonne fois.* Le premier sens est suivi par des gens très habiles, mais il me paroît mauvais. Horace ne parle point ici des maux qui arriveront à ce méchant Poete, après que le Public se sera moqué de lui ; il lui prédit ceux qui lui doivent arriver, après que cet ami flateur se sera moqué de lui en le trompant par ses louanges empoisonnées. Car le but d'Horace est de faire connoître que cet ami trop complaisant sera l'unique cause de tous ces malheurs ; parceque s'il avoit voulu lui parler sincerement d'abord, il l'auroit desabusé de cet entêtement qu'il commençoit d'avoir pour la poësie, & l'auroit empéché de tomber dans le précipice où sa complaisance outrée & sa lâche flaterie l'ont précipité. C'est assurément le seul veritable sens de ce passage, & je crois qu'on en conviendra.

453 *Ut mala quem scabies*] Voici les maux où la mauvaise complaisance d'un ami précipite un méchant Poete ; c'est que tout le monde le fuit comme un pestiferé, comme un enragé. *Mala scabies*, ψώρα ἀγρία, que Celse apelle *fera scabies*, la lepre la plus dangereuse.

Morbus regius] C'est *morbus arquatus*, la jaunisse. Lucrece ;

Lu-

ſtarque ſévere, & ne dira jamais : Pourquoi irois-je offenſer mon ami pour des bagatelles ? (*a*) Ces bagatelles le précipiteront dans de veritables maux, dès que vous vous ſerez une fois moqué de lui en lui cachant ſes fautes : car les gens ſages n'évitent pas avec plus de ſoin la rencontre d'un lépreux, d'un homme qui a la jauniſſe, d'un lunatique & d'un enragé, que celle d'un méchant Poëte. Dès qu'il paſſe dans les rues, il eſt toujours pourſuivi par une troupe d'enfans & d'étourdis qui ne connoiſſent pas le danger auquel ils s'expoſent. Quand ce maître fou exhale ſes vers ſublimes, s'il lui arrive de s'egarer & de tomber dans un puits ou dans un foſſe, comme un oiſeleur qui chaſſe aux merles, il aura beau crier d'une voix piteuſe : Mes amis, ſecourez-moi, je vous prie, perſonne n'ira pour le relever : & ſi quelqu'un ſe preſentoit pour le ſecourir & pour lui jetter une corde, je ſerois le premier à lui dire : Qu'allez-vous faire ? que ſavez-vous s'il ne s'eſt pas jetté-là tout exprès, & s'il veut qu'on l'en retire ? & je ne manquerois pas de lui conter l'hiſtoire du Poëte de Sicile. La voici en deux mots : (*b*) Empédocle s'étant mis

(*a*) La flaterie cauſe de tous les malheurs qui arrivent aux méchans Poëtes. (*b*) Hiſtoire d'Empédocle.

Lurida prætereà fiunt quæcumque tuentur
Arquati.

Tout paroît jaune à ceux qui ont la jauniſſe.

Et on apelle cette maladie *le mal royal*, parcequ'il n'y a point d'autre remede que de mener, comme on dit, une vie de Roi.

454 *Aut fanaticus error*] Les fanatiques, c'eſt-à-dire les démoniaques. *Aut iracunda Diana*, ceux que Diane a frapés, c'eſt-à-dire les lunatiques, les fous. Les Anciens croyoient que toutes ces maladies étoient contagieuſes.

456 *Incautique ſequuntur*] *Incauti*, les imprudens, qui ne voyent pas à quel danger ils s'expoſent, de ſuivre un fou.

457 *Hic dum ſublimes verſus ructatur*] *Sublimes*, c'eſt à dire qu'il croit les plus ſublimes du monde, ou *ſublimes*, qu'il fait en regardant les cieux, comme s'il tiroit de-là ſon enthouſiaſme. C'eſt pourquoi on a lu auſſi *ſublimis* en le raportant au Poete : *ſublimis*, μετέωρος, *qui marche en regardant le ciel*. Mais *ſublimes verſus* me paroît meilleur. Horace ſe divertit ici à décrire la folie d'un Poete que les flateurs ont rendu fou.

Ructatur] Il ne les fait pas, il les *vomit* ; au contraire du Sophiſte Ariſtide, qui répondit à un Empereur, qui lui demandoit : Quand ſera ce que nous vous entendrons ? οὐκ ἐσμὲν τῶν ἐμούντων, ἀλλὰ τῶν ἀκριβούντων. *Nous ne ſommes pas de ceux qui vomiſſent leurs ouvrages, mais de ceux qui les travaillent.*

459 *Succurrite, longum clamet*] Par ce *longum clamet*, Horace marque la coutume de ces mandians, de ces estropiés qu'on trouvoit ſur les grands chemins ; ils prononçoient ce mot *ſuccurrite*, ſi fort en trainant, qu'ils le faiſoient durer une demie heure. Nos gueux connoiſſent encore cette méthode parfaitement. On a expliqué ce *longum*, *de loin*, ou *fort haut* ; mais je crois qu'on s'eſt trompé, il vaudroit encore mieux l'expliquer, *longtems*, & comme nous dirions, *il a beau crier*, *tout ſon ſaoul*.

462 *Qui ſcis an prudens huc ſe dejecerit*] Car il n'y a point de folie dont un méchant Poëte ne ſoit capable. • M. Bentlei a lu *projecerit*, qu'il trouve beaucoup plus beau. •

463 *Siculique Poëtæ narrabo interitum*] La mort du Poete Empédocle né à Agrigente, *Gergenti*, ville de Sicile.

465 *Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam inſiluit*] Empédocle étoit un grand Poete Philoſophe ; il avoit fait trois livres de la nature des choſes, qu'Ariſtote cite fort ſouvent. Il avoit auſſi écrit l'expédition de Xerxès ; mais ſa fille ou ſa ſoeur brulerent cet Ouvrage après ſa mort. Il floriſſoit vers l'Olympiade LXXX. environ quatre cents cinquante ans avant notre Seigneur. Lucrece fait de lui ce bel éloge dans ſon premier Livre :

Nil tamen hoc habuiſſe viro præclarius in ſe
Nec ſanctum magis & mirum, carumque videtur.
Carmina quin etiam divini pectoris ejus
Vociferantur & exponunt præclara reperta ;

 Ut.

Insiluit. Sit jus liceatque perire Poëtis.
Invitum qui servat, idem facit occidenti.
Nec semel hoc fecit: nec, si retractus erit, jam
Fiet homo, & ponet famosæ mortis amorem.
Nec satis apparet cur versus factitet: utrum
Minxerit in patrios cineres, an triste bidental
Moverit incestus. Certè furit, ac velut ursus,
Objectos caveæ valuit si frangere clathros,

In-

Ut vix humanâ videatur stirpe creatus.

La Sicile n'a jamais rien eu de plus illustre, de plus respectable, de plus merveilleux & de plus cher que ce grand Philosophe. Ses vers divins aprennent à tout le monde les belles choses qu'il a trouvées; & l'on a de la peine à croire qu'il fut né d'un homme mortel.

Si l'on avoit de la peine à le croire né d'une race mortelle, il me semble qu'on n'en devoit pas moins avoir à le croire capable de la folie qu'on lui a reprochée en l'acusant de s'être précipité dans les flammes du mont Etna. Cette accusation est pourtant fort ancienne, & Strabon la traite tantôt de fabuleuse, & tantôt de veritable & de croyable, selon les differentes relations qu'on lui faisoit des ouvertures de cette montagne. Il est certain qu'on n'a fondé ce reproche que sur un soulié d'Empédocle, qu'on trouva près d'une de ces ouvertures, & qu'on dit que ces tourbillons de flamme y avoient rejetté: car, afin qu'on ne s'imagine pas un miracle, Empédocle portoit des souliers d'airain. Ce fondement est bien foible. Mais les Anciens se sont plûs à donner aux grands hommes des choses extraordinaires, & à mêler leur vie de beaucoup de fables. Quelles folies n'a-t-on pas dit de Pythagore, d'Aristote? &c. Ce qui m'étonne, c'est qu'Horace ait suivi cette fable, & qu'il ne se soit pas souvenu du témoignage de Timée, qui assuroit qu'Empédocle étoit mort dans le Peloponese; & de celui de Néanthes de Cysique, qui raportoit que ce Philosophe étant tombé d'un coche, s'étoit rompu la jambe, & en étoit mort.

Ardentem frigidus Ætnam] On explique diversement ce mot *frigidus*, *froid*. Les uns prétendent qu'Horace a dit *froid* pour *fou*, & les autres soutiennent que *frigidus*, est ici ce que nous disons, *de sang froid*. Je n'aime ni l'une ni l'autre de ces explications. La premiere est froide & insoutenable: & l'autre, quoiqu'elle paroisse un peu meilleure, ne vaut pas mieux. Il y a peu de sang froid dans une action de cette nature. Je suis persuadé que par le mot *frigidus*. Horace a voulu peindre toute l'extravagance d'un fou, qui pour acquerir de la réputation, & passer pour un Dieu, cherche une mort qu'il ne laisse pas de craindre, & dont les aproches glacent tous ses esprits: car voilà ce qu'il y a d'admirable, il veut être Dieu, & il meurt de peur.

467 *Invitum qui servat, idem facit occidenti*] Il n'y a pas d'aparence qu'Horace dise ceci en géneral, la maxime seroit trop outrée & trop horrible. Il ne parle assurément que des Poetes, *invitum Poëtam*. Toute autre sorte de gens qui tombent dans une mélancholie noire, qui les porte à chercher la mort, peuvent être secourus, parce qu'on peut esperer qu'à l'avenir ils seront plus sages; comme cela arriva à Damasippe, que Stertinius empécha fort heureusement de se jetter dans le Tibre, comme il le dit lui-même dans la III. Satire du Livre II.

Solatus jussit sapientem pascere barbam,
Atque à Fabricio non tristem ponte reverti.

Après m'avoir consolé, il me donna l'envie de laisser croître cette grande barbe, veritable caractere de la sagesse, & me renvoya du pont Fabrice tout joyeux.

Mais pour les Poëtes, on ne gagneroit rien à les secourir, leur folie est desesperée, ils n'en gueriront jamais; on n'a donc qu'à les abandonner & à les laisser perir. Il y a là plus de sel.

469 *Et ponet famosæ mortis amorem*] Qu'on l'empêche une fois de se précipiter, il n'en perdra pas l'envie, & fera le coup à la premiere occasion. *Famosa mors*, une mort qui fera parler le monde.

470 *Nec satis apparet cur versus factitet*] On ne sait point quel si grand crime il a pu commettre pour avoir attiré ainsi sur lui la colere des Dieux, qui lui ont inspiré la rage de faire des vers. Horace parle

ici

mis dans la tête de passer pour un Dieu, s'alla jetter tout transi dans les flammes du mont Etna. C'est bien la moindre chose que les Poëtes ayent la liberté de perir quand il leur en prend fantaisie, & c'est un meurtre que d'en sauver un malgré lui. Ce n'est pas la premiere fois que celui-ci a fait la même folie, & quand vous le tireriez de-là, ne croyez pas qu'il en devînt plus sage, ni qu'il renonçat à la passion qu'il a pour ce genre de mort qui fera parler le monde. Veritablement on ne voit pas bien ce qui a pu lui attirer cette rage de faire des vers; & l'on ne sait s'il a profané le tombeau de son pere, ou si par une sacrilége épouvantable, il a remué les tristes bornes d'un lieu frapé de la foudre, & publiquement consacré. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est furieux: car comme un ours, qui a rompu les barreaux de sa loge, il met en

ici des méchans Poëtes, comme on avoit accoutumé de parler de ceux qui étoient tombés dans de grands malheurs sans qu'on sût pourquoi, chacun faisoit ses conjectures, il a fait ceci, il a fait cela.

471 *Minxerit in patrios cineres*] Les Anciens prenoient pour une grande impiété de pisser dans un lieu saint. C'est pourquoi Perse dit dans la premiere Satire:

Pinge duos angues; pueri, sacer est locus, extra
Meiite. - - - -

Peignez deux serpens sur la muraille. Enfans, le lieu est sacré, allez pisser dehors.

tombeau; & un sacrilege épouvantable de pisser sur le tombeau de son pere, ou de ses aïeux.

An triste bidental moverit incestus] Quand la foudre étoit tombée en quelque endroit, on croyoit que Dieu vouloit que cet endroit lui fût consacré. C'est pourquoi les Aruspices alloient d'abord y faire un sacrifice d'une jeune brebis, après lequel ils environnoient le lieu de pieux, ou d'une corde, ou d'un mur; & dés ce moment il étoit sacré, il n'étoit plus permis d'y marcher, & on l'apelloit *bidental*, du nom de la brebis qui avoit été immolée, à *bidente*. On traitoit d'impies & de sacriléges ceux qui profanoient ce lieu, ou qui en remuoient les bornes; ce qu'Horace apelle *movere bidental*; & on croyoit qu'ils étoient toujours en bute à la colere des Dieux. Cette superstition étoit même si outrée, que si la foudre, en tombant, avoit tué quelqu'un, il étoit defendu de le brûler & de lui faire des funerailles. La loi de Numa y étoit expresse: SI HOMINEM FOULMEN JOBIS OCCISIT, IM NE SUPRA GENUA TOLLITO. HOMO SI FOULMINE OCCISUS ESIT, EI JUSTA NULLA FIERI OPORTETO. Il falloit qu'il fût enterré dans le lieu même. C'est pourquoi Perse apelle *bidental* l'homme même qui a été frapé de la foudre:

An quia non fibris ovium, Ergennaque jubente
Triste jaces lucis evitandumque bidental?

Est-ce que parceque tu n'as pas été frapé de la foudre dans quelque bois, & que l'Aruspice n'a pas fait sur toi les sacrifices pour te rendre formidable & de mauvais augure aux passans, &c.

472 *Incestus*] Comme les Anciens ont dit *chaste* pour *pieux*, ils ont dit aussi *inceste* pour *impie*

473 *Clathros*] C'est un mot Grec, κλῇθρον, & il signifie proprement les grosses barres de bois ou de fer dont on ferme les portes & les fenêtres: & ensuite on a donné ce nom aux baraux dont on grille les lieux où l'on enferme les bêtes. *Clathrus* se prend aussi pour la grille des fenêtres; car Plaute a dit *clathratas fenestras*, des fenêtres grillées.

Voilà tout ce que j'ai cru nécessaire pour l'intelligence de la Poetique d'Horace. De tous les ouvrages de ce Poëte c'est celui qui a été le moins éclairci. Cela vient de ce qu'on n'est pas remonté jusqu'à la source, & qu'on n'a consulté ni la Poetique d'Aristote, dont Horace a tiré ses principaux préceptes, ni la pratique des Anciens. Et c'étoient-là les deux seuls moyens de la bien entendre. Si Jule Scaliger l'avoit bien entendue, il lui auroit rendu plus de justice, & en auroit parlé plus modestement. Mais il ne s'étoit pas donné le tems de la bien comprendre. Ce Livre étoit trop petit pour être goûté d'un homme comme lui, qui faisoit grand cas des gros volumes, & qui d'ailleurs aimoit bien mieux donner des regles que d'en recevoir. Sa Poetique est assurément un ouvrage d'une érudition infinie; on y trouve partout des choses fort recherchées, & elle est toute pleine de saillies qui marquent beaucoup d'esprit: mais comme je l'ai deja dit, il n'y a point de justesse dans la plupart de ses jugemens, & sa critique est souvent injuste. Il loue ce qui merite d'être blâmé, & il blâme ce qui merite de grandes louanges. Il ne démêle presque jamais le veritable sublime dans ce qui est simple & na-

Indoctum, doctumque fugat recitator acerbus.
Quem verò arripuit, tenet, occiditque legendo,
Non missura cutem nisi plena cruoris hirudo.

naturel, & il prend ordinairement pour des excès vicieux les sages hardiesses de l'éloquence & de la poësie. Il y a pourtant des beautés si grandes & si éclatantes qu'il en est frapé, & il les fait fort bien sentir; mais cela est rare & pour une fois qu'il admire à propos, il méprise dix fois sans raison. Il n'avoit pas assez étudié & assez médité les grands maîtres pour se former un goût sûr. Quand on lit si rapidement, ce n'est pas le moyen d'acquerir une connoissance nette & distincte des beautés & des vices du discours, & d'aprendre à en bien juger. C'est un point très difficile. On n'y parvient que par un long usage, & par de longues & profondes reflexions. Comme un homme delicat étanchera mille fois mieux sa soif, & boira avec plus de goût & de plaisir dans un ruisseau dont les eaux seront claires & pures, que dans un fleuve plein de bourbe & de limon, tout de même, un esprit fin qui ne cherche que la justesse & une certaine fleur de critique, trouvera bien mieux son compte dans ce petit traité d'Horace, qu'il ne le trouveroit dans vingt volumes aussi énormes que la Poëtique de Scaliger. On peut dire veritablement que celui qui boit dans cette source pure, *pleno se proluit auro*; & tant pis pour celui qui ne sait pas le connoître. Pour moi j'en fais un très grand cas. Je ne sais si j'aurai été assez heureux pour la bien éclaircir, & pour en dissiper si bien toutes les difficultés, qu'il n'y en reste aucune. Les plus grandes de ces difficultés viennent des passages qu'Horace a imités des Grecs, ou des allusions qu'il y a faites. Je puis dire au moins que je n'en ai laissé passer aucune sans l'attaquer; & je pourois me vanter,

- - - - nec tela nec ullas
Vitavisse vices Danaum.

Il est très certain que malgré la foule des Commentateurs & des Traducteurs, Horace étoit très mal entendu, & que ses plus beaux endroits étoient défigurés par les mauvais sens qu'on leur avoit donnés jusques ici: & il ne faut pas s'en étonner, la plupart des gens ne reconnoissent pas tant l'autorité de la raison que celle du grand nombre, pour laquelle ils ont un profond respect. Pour moi qui sais qu'en matiere de critique on ne doit pas compter les voix, mais les peser, j'avoue que j'ai secoué ce joug, & que sans m'assujettir au sentiment de personne, j'ai tâché de suivre Horace, & de demêler ce qu'il a dit d'avec ce qu'on lui a fait dire. J'ai même toujours remarqué (& j'en pourois donner des exemples bien sensibles) que quand des esprits accoutumés aux cordes comme dit Montagne, & qui n'osent tenter de franches allures, entreprennent de traduire & de commenter ces excellens ouvrages, où il y a plus de finesse & plus de mistere qu'il n'en paroît tout leur travail ne fait que les gâter, & que la seule vertu qu'ayent leurs copies, c'est de nous degoûter presque des originaux. Comme j'ai pris la liberté de juger du travail de ceux qui m'ont précédé, & que je n'ai pas fait difficulté de les condamner très souvent, je déclare que je ne trouverai nullement mauvais qu'on juge du mien, & qu'on releve mes fautes: il est difficile qu'il n'y en ait, & même beaucoup dans un ouvrage aussi long que celui-ci, & qui a été fait à plusieurs reprises. Si quelqu'un veut donc se donner la peine de me reprendre, & de me faire voir, que j'ai mal pris le sens en certains endroits, je me corrigerai avec plaisir; car je ne cherche que la verité, qui n'a jamais blessé personne; au lieu qu'on se trouve toujours mal de persister dans son ignorance & dans son erreur.

NOTES SUR L'ART POETIQUE.

DE *arte poëticâ*. Ce titre est de la façon des Grammairiens, comme Ger. Vossius l'a montré dans la preface de ses institutions poetiques, & c'est le sentiment du Pere Sanadon, qui l'a rangée parmi les Epitres, en la distinguant seulement de maniere qu'il en fait le troisieme Livre.

3 *Ut turpiter*] Le P. S. lit *aut turpiter*, se persuadant, comme il y a aparence, qu'Horace a voulu proposer ici l'alternative de deux differentes figures bisarement & monstrueusement composées.

11 *Hanc veniam petimusque damusque*] C'est toujours Horace qui parle, comme le P. S. l'a remarqué, & il n'y a point de raison qui oblige de mettre cela en dialogue, comme M. Dacier a fait. Aparemment, dit ce Pere, il n'avoit pas alors sous les yeux le commentaire de Nannius, Professeur de Louvain, qui avoit eu la même pensée cent ans auparavant.

26 *Levia*] On trouve dans un ancien manuscrit & dans deux excellentes éditions, *lenia*, & le P. S. l'a employé.

32 *Imus*] Le P. S. lit *unus*, après plusieurs manuscrits & deux savans Commentateurs.

36 *Pravo vivere naso*] Tous les MSS. portent *naso vivere pravo*, & c'est la leçon du P. S.

45 *Hoc amet, hoc spernat*] Le P. S. a placé ce vers après le suivant, comme M. Bentlei. Voy. la Remarque de M. Dacier.

52 Fe-

en fuite favans & ignorans, en leur recitant fes vers; & quand il en peut attraper quelqu'un, il ne lui fait aucun quartier, il le tient & l'affaffine par fes lectures. C'eft un veritable fang-fue qui ne quite jamais la peau où elle s'attache, que quand elle eft pleine de fang.

52 *Fi&aque*] Les manufcrits de Fabricius & les éditions de deux favans Commentateurs portent *facta-que*, & le P. S. les a fuivi.

59 *Nomen*] Le P. S. a mis *nummum*, après M. Bentlei.

65 *Sterilifve diu palus*] Le P. S. lit *fterilifve palus dudum*, la derniere fillabe de *palus* étant inconteftablement longue.

92 *Decenter*] Les manufcrits portent *decentem*, & le P. S. l'a reçu après les plus excellens Critiques.

120 *Honoratum*] Le P. S. a adopté la correction de M. Bentlei, en lifant *Homereum*, & voici leurs raifons. 1. Les Scholiaftes n'ont point expliqué *honoratum*; ce qui donne lieu de croire qu'ils ne l'ont point trouvé dans leurs exemplaires. 2. La renommée n'a jamais donné d'Achille l'idée que ce mot prefente, & Homere ne lui a jamais donné cette épithete. 3. Horace dans les autres exemples qu'il propofe n'a attaché aux noms aucune épithete, & il a dû de même n'en point donner à Achille, ou lui en donner feulement une vague & indeterminée. 4. Il y a aparence que les Scholiaftes ont lu *Homereum*, comme on en peut juger par cette explication qu'ils ont donnée de ce vers: *Si ad imitationem Homeri defcribis, fi Achillem de quo femel Homerus fcripfit, velis fcribere; talem debes fcribere, qualem Homerus oftendit.*

133 *Verbum verbo*] Le P. S. lit *verbo verbum*, que portent les meilleurs manufcrits & plufieurs excellentes éditions tant anciennes que modernes.

135 *Proferre*] M. Cuningam a lu *referre*, & il a été fuivi par le P. S. qui remarque que c'eft ainfi que M. Dacier lui même a cité ce vers dans fes Remarques fur le chap. XIX. de la Poëtique d'Ariftote.

139 *Parturient*] Il y a dans trois manufcrits & dans fept éditions *parturiunt*, que le P. S. a employé. St. Jerôme cite ainfi ce vers, comme M. Bentlei l'a remarqué.

148 *In medias res*] Au milieu de fa matiere, comme le P. S. l'a entendu.

157 *Naturis*] Le P. S. a mis *maturis*, comme M. Bentlei & un autre habile Commentateur. Cette leçon fe trouve comme une correction dans un ancien manufcrit, & le P. Cauffin l'a citée il y a longtems. D'ailleurs l'explication des Scholiaftes, dit le P. S. donne lieu de croire qu'ils ont lu dans leurs exemplaires *maturis annis*, puifque l'un rend ces mots par *maturum fenem*, & l'autre par *maturo feni*.

161 *Imberbis*] Le vieux manufcrit de Cruquius porte *imberbus*, & cette leçon, employée par Mrs. Baxter, Bentlei & Cuningam, & confirmée par les anciens Grammairiens Charifius & Marcellus, eft celle que le P. S. a fuivie.

172 *Spe longus, iners, avidufque futuri*] Le P. S. a adopté les deux corrections de M. Bentlei, & a lu *Spe lentus, iners, pavidufque futuri*.

185 *Nec pueros*] On trouve dans prefque tous les anciens manufcrits & dans les premieres éditions *ne pueros*, & le P. S. l'a employé.

196 *Concilietur amicis*] Tous les manufcrits, dit Cruquius, portent *confilietur amicè*, & le P. S. a reçu cette leçon.

197 *Amet peccare timentes*] Il y a dans plufieurs manufcrits *amet pacare tumentes*, & le P. S. les a fuivis, après M. Bentlei & un autre favant Editeur. Horace, dit le P. S. dit dans ce vers deux chofes differentes. Ce n'eft pas affez de moderer les emportemens de la colere; il faut encore les prévenir, ou les étouffer dans leur naiffance.

202 *Vincta*] Le P. S. lit *juncta*, que portent les anciennes éditions & la plus grande partie des manufcrits.

260 *Miffos*] Le P. S. met *miffus*, comme plufieurs favans Critiques.

266 *Intra fpem veniæ cautus*] L'explication que M. Dacier donne à ce paffage, dit le P. S. eft bien étrange. C'eft précifément tout le contraire. Florus dit: *Citavere leges nefas; fed abftulit virtus parricidam & facinus intra gloriam fuit*; c'eft-à-dire *permanfit intra gloriæ limites*. La valeur du meurtrier couvroit ce que fon action avoit de criminel, & la fit envifager du côté qu'elle lui étoit glorieufe. La méprife de M. Dacier, continue le P. S. vient du principe qu'il avance, que le mot *intra* fignifie toujours *en deça*. On me permettra d'opofer à cette décifion l'autorité d'Aulugelle qui affure au Liv. XII. chap. XIII. que Ciceron a pris cette prépofition tantôt pour *in* & tantôt pour *citra*. C'eft dans le premier fens qu'Horace a dit ici *intra fpem veniæ*, pour *in fpem veniæ*.

270 *At noftri*] Les premieres éditions & la plupart des manufcrits portent *at veftri*, & le P. S. a reçu cette leçon.

271 *Utrumque*] Le P. S. a mis *utrofque* après M. Cuningam.

272 *Ne dicam ftultè*] Il y a dans un excellent manufcrit, cité par Achille Eftafo, *non dicam ftultè*, & le P. S. a employé cette leçon, qui eft importante, parcequ'elle modifie le jugement qu'Horace porte de Plaute.

277 *Quæ canerent*] Le P. S. fuit ici M. Bentlei, en lifant *qui canerent*.

318 *Veras*] Cruquius dit que *vivas* eft generalement de tous les manufcrits. Le P. S. l'a donc reçu, comme

comme M. Bentlei, qui dit la même chose.

324 *Præter laudem*] Le P. S. a corrigé ici le texte, en mettant *propter*. La leçon ordinaire, dit il, renferme évidemment un double sens, & ce qui est encore plus étonnant, c'est que le sens qu'elle presente d'abord ne sauroit être celui du Poete. *Graii nullius avari præter laudem*, signifie naturellement, que les Grecs n'étoient avares que de louanges ; ce qui est aussi éloigné de la pensée d'Horace que de la verité.

328 *Superat? poteras*] Le P. S. lit *superet? poterat*, après quelques manuscrits & d'excellentes éditions.

330 *At hæc*] Le P. S. a suivi la conjecture d'Estaso, en lisant *an hæc*, qui se trouve dans trois manuscrits des plus anciens. C'est aussi la leçon de M. Bentlei, aprouvée par M. Dacier.

337 *Omne supervacuum &c.*] Le P. S a retranché ce vers, qui a déja paru supofé à M. Bentlei, qui a bien vu, dit le P. S. qu'il ne pouvoit pas être d'Horace ; qu'il nuit à la pensée bien loin de l'aider, & que l'expression n'est point du tout correcte. S'il n'y a que le superflu qui s'échape, ajoute ce Pere, on ne doit point craindre de faire de longues instructions: ce qu'il y aura de bon ne sauroit s'échaper & demeurera toujours. Or c'est-là précisément le contraire de ce que le Poëte veut dire. De plus *pleno de pectore manare*, ne peut avoir qu'un sens avantageux, & donne seulement l'idée d'un esprit enrichi & cultivé, qui s'épanche au dehors, pour répandre & communiquer les belles connoissances dont il est plein.

339 *Nec*] Le P. S. lit *ne*, qui est la leçon des premieres éditions & des MSS. les plus anciens.

353 *Quid ergo*] Les manuscrits portent *quid ergo est?* & le P. S. a adopté cette leçon.

358 *Bis terque*] On trouve dans un manuscrit & dans trois éditions *bis terve*, & cette leçon que M. Dacier aprouve a été reçue par le P. S.

360 *Opere in longo*] Le P. S. a suivi les premieres éditions & le plus grand nombre des manuscrits, en mettant *operi longo*, comme M. Bentlei. Cette leçon est figurée, comme il le remarque, & plus élégante que l'autre.

410 *Quid prosit*] On trouve dans plusieurs manuscrits & dans trois excellentes éditions, *quid possit*, & c'est la leçon que le P. S. a employée.

414 *Venere & vino*] Les manuscrits cités par Estaso portent *Venere & Baccho*, & le P. S. a reçu cette leçon dans son texte. Le vers en a plus de grace, comme ce Pere le remarque, & la métaphore est mieux soutenue.

416 *Nunc satis*] Le P. S. lit *nec satis*, comme M. Bentlei.

435 *Laborent*] On trouve dans les premieres éditions & dans presque tous les manuscrits *laborant*, que le P. S. a employé.

441 *Et malè tornatos*] Cette leçon est incontestablement defectueuse, & le P. S. a bien eu raison de lire *formatos*, comme Guyet, Ménage, M. Coste & M. Cuningam. Les Scholiastes, dit le P. S portent des traces si marquées de cette leçon, qu'il est difficile de ne la pas reconnoître. Celui de Cruquius dit sur ce vers : *Hoc à fabris ferrariis tractum est, qui ad incudem revocant ferramenta malè formata seu cusa.* On dit dans Porphirion : *Incudi reddere, hoc est, denuo versus scribere, quomodo ferramentum malè formatum incudi redditur, ut ibi reformetur.* Et Acron, en expliquant ces mots, *incomtis allinet atrum transverso calamo signum*, qui sont cinq vers après celui ci, ajoute ; *Notam culpæ significat, nam notare versum malè formatum dicimus.*

448 *Nullum ultra verbum, aut operam sumebat inanem*] Un manuscrit porte *nil ultra*, & ce mot a donné lieu à M. Cuningam de corriger tout ce vers ainsi :

Nil ultra verbi, aut operæ insumebat inanis ;

& le P. S. l'a suivi.

462 *Dejecerit*] Le P. S. a mis *projecerit*, après les plus anciens manuscrits, l'édition d'Alde Manuce de 1501. & celle de M. Bentlei & de M. Cuningam.

470 *Factitet*] Estaso a trouvé *dictitet* dans les manuscrits, & le P. S. a employé cette leçon, comme M. Cuningam.



TABLE

TABLE

DES PRINCIPALES MATIERES Contenues dans les Oeuvres d'HORACE,

Avec les noms des Auteurs, qui y sont citez, expliquez, & corrigez.

Le chiffre Romain designe le Volume, & le chiffre Arabe la page.

Ame,

II.

Autels

Ci-

D.

Delos

Dir-

Coi-

H.

I.

Irri-

Lam

M.

Mar-

Mer-

Mon-

O.

Q.

R.

Scylla

V.

Vapeur

Vesta,

25[illegible]

X.

Y.

Z.

F I N I S.







